

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

POLYGRAPHIE.



BATIGNOLLES-MONCEAUX, IMPRIMERIE DE AUGUSTE DESREZ, ET C[IE],
RUE LEMERCIER, N° 24.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E. F. DE LANTIER

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

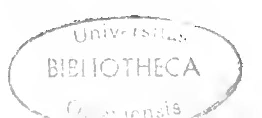


PARIS,

AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 50.

M DCCC XXXVIII.



NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

E. F. DE LANTIER.

est rare qu'un homme qui a voué sa carrière tude et aux lettres, qui s'est fait une réputa- par ses ouvrages, n'ait acheté par de cruelles ılations les jouissances nées du travail et de la re. Rousseau nous répète souvent qu'il a ıu le malheur dès qu'il a pris la plume; Mon- ıieu frémissait à l'idée que son fils pût de- r homme de lettres. Mais, pour être nom- x, ces exemples ne sont pas sans exceptions; : des écrivains dont la vie fut calme et sans es, et qui ont pu dire avec La Fontaine :

beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.

elle fut, pendant un siècle, l'existence de tenelle; telle fut celle presque aussi longue de eur d'*Anténor*.

ienne-François de Lantier naquit à Marseille r octobre 1734, la même année que Dorat. — stérité de la maison paternelle heurtait les s d'un jeune homme qui ne rêvait que gloire taire; aussi, à peine eut-il quitté les jésuites lesquels il avait fait ses études, que son père it obtenir une sous-lieutenance dans le régi- t d'Angoumois, alors à Marseille. De Lantier ourut successivement la Corse, la France et pagne, dont il a si bien décrit les mœurs sin- ères. Passionné pour la lecture, il dévorait, it-il, tous les livres avec une avidité et une flexion dont il s'est toujours repenti.

: ne parlerai pas de ses premières années, qui, ıme celles de tous les jeunes gens de son siècle, nt consacrées aux rendez-vous d'amour, aux duels, aux courses nocturnes, si bruyantes parfois, que le guet, voulant rétablir l'ordre, était rossé d'importance par la bande joyeuse dont E.-F. de Lantier faisait partie. Prodigue d'argent, il payait ses créanciers comme don Juan payait M. Dimanche, et plus d'une fois, voulant le punir de ses étourderies, son père le fit enfermer pour huit jours dans les cachots de Notre-Dame-de-la-Garde. Mais arrivons à sa carrière littéraire. « La vie des gens de lettres, a dit Voltaire, n'est guère que dans leurs ouvrages. »

C'est à Marseille que de Lantier composa la comédie de *l'Impatient*, sujet maladroitement traité par un de ses amis, et dont il fit d'abord trois actes. Ce début éveilla son ambition; mais persuadé, comme l'homme aux quarante écus, qu'on ne peut faire de bons livres en province, il résolut d'aller à Paris. Son père consentit avec peine à ce voyage, pour lequel cependant il sacrifia cinquante louis.

De Lantier débuta dans la capitale par une pièce de vers, insérée depuis dans ses œuvres, et adressée à madame du Barry, qui n'aimait point le duc de Choiseul, parce qu'il refusait de plier le genou devant elle. Ces vers firent du bruit; on les attribua à Jacques Delille, à Voltaire même; les voici :

Déesse des plaisirs, tendre mère des Grâces,
Pourquoi veux-tu mêler aux fêtes de Paphos
  Les noirs soupçons, les fâcheuses disgrâces,
Et pourquoi méditer la perte d'un héros?
    Ulysse est cher à la patrie,
    Il est l'appui d'Agamemnon;
Sa politique active et son vaste génie

Jamais E.-F. de Lantier ne répondit aux feuilletonistes du *Journal de l'Empire ;* lui-même en donne le motif : « Je n'aurais pas manqué, dit-« il, de raisons, et surtout d'injures; mais j'aurais « troublé mon repos et échauffé mon sang ; et « lorsqu'on a le bonheur de se promener tout « doucement, par une belle soirée, dans un jardin « agréable, il ne faut pas s'inquiéter des cris « des hiboux et des crapauds. » — Il se vengeait pourtant, et en homme d'esprit; à chaque édition nouvelle, il envoyait un exemplaire à M. de Féletz, et à chaque nouvelle édition, le spirituel abbé écrivait un nouveau et injurieux feuilleton ; le critique fut fatigué le premier.

E.-F. de Lantier publia successivement plusieurs ouvrages en prose : *Les Voyageurs en Suisse*, le *Voyage en Espagne*, la *Correspondance de Mlle Suzette Cézarine d'Arly*. « Ce premier « ouvrage, dit un biographe, est écrit de verve ; « on y trouve des descriptions neuves et animées, « et des anecdotes racontées avec infiniment de « naturel et d'esprit. Ce genre de composition « a beaucoup perdu depuis qu'on a donné avec « profusion tant de voyages en Suisse. »

Nous ne manquons pas non plus de voyages en Espagne; mais tels sont la singularité des mœurs de ce beau pays, l'azur de son ciel, la variété de ses sites, l'intérêt inspiré par son histoire, que tous les ouvrages qui en parlent se font lire. D'ailleurs, comme le dit l'auteur dans la préface la plus spirituelle et la plus décousue qui fut jamais : « Peut-on blâmer l'abondance des mets dans un festin? »

E.-F. de Lantier a un style à lui, simple, coulant, limpide, d'une douceur, d'un moelleux bien rares aujourd'hui. Quelques épisodes pleins de grâce et de sensibilité, tels que celui de Cécile, celui de l'Ermite de Carthagène, une grande fidélité dans la peinture de la paresse, de la valeur, de la dévotion et des amours espagnoles, rendront toujours la lecture de ce roman agréable et intéressante. Don Manuel, qui promène sa bosse et supporte les maux de la vie avec tant de gaieté, son enthousiasme pour les femmes et la poésie, sa superstitieuse crédulité, jointe à son indévotion, forment un caractère vraiment original. Qui n'aimerait don Inigo, si bon, si éclairé, et sa fille Rosalie, si malheureuse, si douce et si sensible?

La *Correspondance de Mlle Cézarine d'Arly* est remarquable par l'intérêt jeté sur un fond très léger, fécondé par le charme des détails. Après Hamilton et Voltaire, de Lantier est l'homme qui a le mieux connu le badinage élégant, facile et de bon goût, la raillerie piquante, ces rapprochemens ingénieux, la vérité et la variété des portraits, cette critique fine et judicieuse dont *les Mémoires de Grammont* sont le premier modèle. De Lantier mettait dans ses livres tout l'esprit de sa conversation, et personne ne causa mieux que lui. C'est à quatre-vingts ans qu'il écrivit cette correspondance, et jamais son style n'eut plus de fraîcheur et d'originalité [1]. C'est une

[1] C'est aussi à quatre-vingts ans que, dans une lettre à madame la princesse Constance de Salm, il improvisa ces stances :

L'âge me presse, et déjà dans mes veines
Mon sang tiédi coule plus lentement.
Mon œil s'éteint, et la voix des Sirènes
A mon oreille arrive lentement.

Sur ses appuis mon corps pesant chancelle,
Mes sens lassés sont fermés au plaisir,
Et chaque jour ma mémoire infidèle
Du temps passé perd l'heureux souvenir

La princesse de Salm lui adressa cette réponse :

Non, vous n'êtes pas, Anténor,
A la fin de votre carrière.
Le poète en son noble essor,
Au-delà du terme ordinaire
Peut vivre et s'illustrer encor.

L'esprit anime la matière,
Il en est la force première,
Il la conserve, il la nourrit ;
Contre le temps et sa puissance
Le sot n'a point de résistance
Et, faute d'ardeur, il finit :
Mais l'homme qui sent et qui pense,
Et qu'un beau feu toujours remplit,
Sait prolonger son existence,
Par sa fermeté, sa constance
Et la vigueur de son esprit.

Ces vers furent si agréables à Lantier, qu'il les fit graver au bas de son portrait.

Nous transcrivons ici une petite note biographique qui se trouve dans les œuvres de madame la princesse Constance de Salm.

« Lantier vécut encore douze ans après avoir fait les vers qu'il m'adressa, et il conserva jusqu'à son dernier moment cette vivacité d'esprit, cette jeunesse d'idées que l'on retrouve dans tous ses écrits et qui sont un des caractères de son talent. Jamais homme ne fut plus naturellement aimable, poète et véritable philosophe. Aux qualités qui font le charme de la société, il joignait éminemment celles qui font acquérir l'estime publique ; exempt de toute ambition, abhorrant l'intrigue et la flatterie, homme d'honneur par-dessus tout, il ne chercha

causerie pleine d'abandon, enjouée, sérieuse, toujours aimable, sans prétention, sans recherche, sans fadeur.

Presque tous les biographes ont donné à E.-F. de Lantier deux ouvrages qu'il n'a point faits: j'ignore de qui est *le Faquir* (conte); *les Réflexions sur le plaisir par un Célibataire* sont de Grimod de la Reynière [1].

En 1814, E.-F. de Lantier abandonna la capitale qu'il aimait pour venir finir ses jours sous le beau ciel de son pays qu'il aimait plus encore. Les loisirs du vieillard ne furent pas inutiles à son bonheur et à nos plaisirs; il faisait lire aux séances de l'Académie de Marseille des contes charmans qui toujours lui méritaient des applaudissemens de bon aloi. Renouvelant pour lui l'hommage rendu à Voltaire, les Marseillais se portèrent en foule au spectacle lorsque *l'Impatient*, remis au théâtre, fut représenté en présence de l'auteur. Couvert de fleurs, de couronnes, le vieillard s'écriait, les larmes aux yeux: « Encore un jour de bonheur! »

dans aucune occasion à attirer sur lui la faveur du pouvoir, ni à s'élever autrement que par ses ouvrages; il refusa même constamment de se mettre sur les rangs lorsqu'une place venait à vaquer à l'Institut. « J'aime « mieux, répétait-il à ses amis, que l'on demande pour- « quoi je n'y suis pas, que pourquoi j'y suis. » Aussi sa vie fut-elle douce et heureuse, mais moins brillante qu'elle n'aurait dû l'être.

« Chevalier de Saint-Louis sous l'ancien régime, Lantier resta fidèle au souvenir de ceux qu'il avait servis. Il mourut à Marseille où il était né. L'Académie de cette ville rendit un juste hommage à sa mémoire; mais les journaux de Paris, tout occupés de politique, lui consacrerent à peine quelques lignes. Ses ouvrages y suppléeront: son *Impatient*, représenté en 1778, *le Flatteur*, un grand nombre de *poésies*, quelques *romans* et *contes philosophiques*, et surtout les *Voyages d'Anténor*, traduits dans toutes les langues de l'Europe, lui assurent un rang distingué parmi les littérateurs de notre siècle.

« J'ajouterai que c'est avec une véritable satisfaction que je rappelle ici le mérite et le talent distingué du digne Lantiec qui était un des hommes que j'estimais le ptus. »

(*Note de l'Éditeur.*)

[1] On lui a également attribué *Lucette* et *les Coquettes rivales*. Il n'a jamais composé d'autres pièces de théâtre que *le Jeune Métastase à Naples*, *l'Impatient*, *le Flatteur*, *les Rivales*, qu'on trouvera dans cette édition, et deux autres comédies en vers, *l'Inconséquent*, trois actes, et *le Confiant*, cinq actes, ouvrages posthumes, qui auraient été joints à ses œuvres si l'auteur, en les retouchant, avait indiqué clairement ses corrections.

(*Note de l'Éditeur.*)

Son grand âge n'avait point éteint son amour pour l'étude et la poésie; il leur dut une vieillesse heureuse: à 91 ans il offrit aux Muses un dernier tribut en publiant *Geoffroy Rudel, ou le Troubadour,* poëme en huit chants.

Si quelques passages de cet ouvrage se ressentent de la faiblesse de l'âge, qui pourrait se montrer sévère? L'histoire offre-t-elle l'exemple d'un nonagénaire dont l'imagination est assez vive pour enfanter un poëme de cinq mille vers?

E.-F. de Lantier vécut douze ans à Marseille. Les saillies de sa conversation, l'urbanité de ses manières, la simplicité de ses mœurs, rappelaient Fontenelle avec plus d'affabilité, un esprit aussi vif et moins porté au sarcasme. Tous ceux qui l'ont connu se souviennent de sa bonhomie, de sa crédulité qui était celle d'un enfaut, et l'indice d'une belle âme [1].

Il avait survécu à l'école Voltairienne; il avait vu toutes les phases de cette philosophie légère, frondeuse, superficielle, qui n'est plus celle de nos jours; philosophie trop peu logicienne, insuffisante à nos esprits nourris dans les révolutions, devenue pour nous un système mort, mais qui a rendu un grand service en popularisant l'instruction, en la dépouillant de ses formes arides, en la revêtant d'un langage enjoué.

Si on peut reprocher à E.-F. de Lantier un scepticisme peu réfléchi, trop de légèreté sur des matières graves et saintes, on s'en prendra à son siècle; aux sociétés dans lesquelles il passa sa vie: il était difficile de sortir chrétien des salons de madame Geoffrin ou de madame du Deffand. Ses erreurs furent celles de toute son époque; et lui, du moins, ne partagea pas le délirant fanatisme des Diderot, des Raynal, des d'Holbach. Il n'est pas rare de le trouver argumentant contre les *philosophes* : « Nos petits « philosophes du jour, a-t-il dit, qui ont l'imagi- « nation aussi aride que le cœur, se moquent de « toute cérémonie religieuse, de tout acte de piété, « de nos fêtes solennelles, de tout rapport enfin « de l'homme avec Dieu. Pauvres êtres, qui ne se « doutent pas que la religion parle au cœur, et « que l'on conduit les hommes par le sentiment,

[1] Il a écrit, et il répétait souvent: « Il n'y a que les sots qui vieillissent.... » Aussi a-t-il conservé jusqu'à son dernier jour toute sa raison et toute sa gaieté. On ne quitte pas la vie de meilleure grâce.

« et non par la dialectique et les sophismes ! » — « O doux moment ! s'écrie-t-il dans la même page. « Touchante cérémonie, qui fait intervenir Dieu « et la religion dans un acte civil, pour rendre le « mariage plus respectable, plus sacré, et ses « nœuds indissolubles ! »

(*Voyageurs en Suisse.* — Lettre XLVI.)

Ses railleries étaient quelquefois blâmables, mais il ne fut jamais ligué avec la grande secte. Sans être imbu des croyances religieuses de nos pères, il en possédait toutes les vertus chrétiennes; il ne connut jamais la haine, oubliait les injures, ne se permettait pas le plus léger mensonge; sa charité était inépuisable, son cœur droit et bon. Si la foi sans les œuvres n'est rien, espérons de la bonté divine que les œuvres peuvent être quelque chose, même sans la foi.

E.-F. de Lantier mourut le 31 janvier 1826, à l'âge de 92 ans. Il représentait son époque, comme le centenaire Fontenelle représentait en 1757 le siècle de Louis XIV.

Son dernier soupir fut celui du dix-huitième siècle.

GASTON DE FLOTTE.

FIN DE LA NOTICE.

STANCES ÉLÉGIAQUES

SUR LA MORT DE E.-F. DE LANTIER.

Naguères il chantait encore
Celui qui sur notre Hélicon,
Retrouva la lyre sonore
Et les longs jours d'Anacréon.

Il n'est plus ! son front séculaire
A subi l'outrage du temps;
Il dort maintenant sur la terre
Qui souriait à ses accens.

Grâces, pleurez ! de tous vos charmes
Brillaient ses vers harmonieux :
Amis, par de pieuses larmes
Honorons l'homme vertueux.

Et vous, que chez les Grecs antiques
Vos écrits firent signaler,
Ouvrez-lui vos nobles portiques,
Anténor sut vous égaler.

Son nom au temple de mémoire,
Aux grands noms s'est associé;
Il vécut assez pour la gloire....
Il meurt trop tôt pour l'amitié !

MARIUS GIMON.

VOYAGES D'ANTÉNOR

EN GRÈCE ET EN ASIE.

Je souhaite que mes propositions vous conviennent. Nous finirons ensemble notre traité commencé, à l'amiable et content l'un de l'autre, et en m'écrivant je veux par ... votre bonheur et celui de votre enfant à l'égard de mon paiement. Si mes douleurs cessent, si la chaleur me ravive, je tâcherai de le finir. Deux mois d'un peu d'exercice suffiront.

Adieu, mon cher Monsieur. Priez pour moi le D. Mercure de m'enlever bien vite de ce monde. Je le prierai de vous [illegible] encore longtemps.

Laennec.

Le 19 Mars, 1824

...elle, q... nousch... minera... médeci... mettre...

¹ Ce f... puits dan... Portici, découvrit, sous une voûte, des colon... es statues. Il céda ensuite ce terrain au roi de Naples, qui fit fouiller l'espace de plusieurs milles, et déterra cette ville antique. Elle est à 73 pieds de profondeur, sous plusieurs couches successives de terre et de pierre vitrifiées. Elle avait un théâtre à trois étages, de 300 pieds de circonférence, posé sur des pilastres de briques, couverts d'un beau vernis, et ornés de corniches de marbre.

vrai qu'ils défendent leur sentiment avec une espèce de modération qui fait douter de leur conviction intime.

Que conclure de cette diversité d'opinions? qu'Anténor a réellement existé; et qu'à l'égard de l'époque de son existence, il faut abandonner la critique aux savans, et dire modestement :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Je souhaite que mes propositions vous conviennent.

Nous finirons ensemble notre liaison commerciale, très à l'amiable et contens l'un de l'autre, et en mourant je formerai des voeux pour votre bonheur et celui de votre interessante famille

à l'égard de mon procès. si mes douleurs cessent, si la chaleur me ravive, je tacherai de le finir. Deux mois ~~de bonne~~ d'un peu de santé me suffiront.

Adieu, mon cher Monsieur priez pour moi le Dieu Mercure de m'enlever bien vite de ce monde, et moi je le prierai de vous oublier encore longtemps

Lautier

Ce 19 Mars, 1824

A Monsieur Arthur Bertrand

Gravé par Felix Dien

je vous ecris mon cher marian, des bords de Leths

ou je suis arreté encore, malgré moi. la ma vie est deplorable

les maux m'assaillent de toute part, pauvre humanité je ne puis

ni vivre, ni mourir mais laissons ce tableau affligeant

parlons encore des affaires de ce monde auquel je tiens si peu

vous voulez offrir la collection de mes ouvrages au public.

je souhaite qu'il l'accueille avec indulgence et grand benefice pour vous

vous me proposez de fixer la retribution que j'en veux tirer.

. . . .

. . . .

. . . . si vous acquiescez a ma demande. nous

nous arrangerons pour les epoques et vous n'aurez plus rien

demeler avec mes heritiers, ce dernier salaire de mes

travaux, payera au moins les medecins et les pharmaciens

qui s'occupent de soutenir un vieux edifice qui s'ecroule,

ière

ié ferai des

essante famille

iden de Pete
ue de
ue l'ayé une

dieu

des et amour

...ien, des bords du Léthé
...ma. la ma vie est déplorable
...ment, pauvre humanité je ne puis
...ons le tableau affligeant
...monde auquel je tiens si peu
... mes ouvrages au public.
...génie et grand bienfaite pour vous
...titution que j'en veux faire.

Gravé par Félix Dien

VOYAGES D'ANTÉNOR

EN GRÈCE ET EN ASIE.

AVANT-PROPOS.

Je voyageais en Italie. Arrivé à Naples, je m'empressai de visiter ce fameux Vésuve, dont la première éruption éclata, selon quelques auteurs, sous l'empereur Titus, l'an 79 de notre ère, et coûta la vie au célèbre Pline. Au retour, je voulus voir Herculanum, cette ville que l'on venait, pour ainsi dire, d'exhumer [1]. Je descendis à la lueur des flambeaux dans cette habitation des gnomes, enfoncée sous terre d'environ quatre-vingts pieds; mais l'humidité, la fraîcheur et la fumée des torches abrégèrent ma promenade.

Je me rendis à Portici, belle maison du roi de Naples, à deux lieues de cette capitale, dans une situation charmante, au bord de la mer et au pied du Vésuve. Enchanté de l'aménité de ce séjour, je m'y établis en imagination, en m'écriant :

> Abite hinc, urbanæ molestaque curæ

En parcourant le muséum du roi, rempli de tout ce qu'on a déterré à Herculanum, jusqu'à des noix, des œufs et du pain, je vis des hommes occupés à déchiffrer des manuscrits près de tomber en poussière : c'étaient des rouleaux cylindriques, de la forme à peu près des boucauts de tabac. Les premières feuilles étaient tres difficiles à développer : on se servait pour cette opération d'une espèce de petit métier de tapisserie incliné, sur lequel ce parchemin noir et criblé, qu'on avait doublé d'un linge ou papier onctueux, s'étendait, retenu par des vis. On découvrait un mot, on l'écrivait; on devinait celui qu'on ne pouvait lire par le mot qui le précédait et celui qui le suivait. Il n'y avait ni points ni virgules; l'intelligence et le savoir des préposés suppléaient à tout.

Comme j'admirais ce travail ingénieux, un des coopérateurs, l'abbé Spalatini, homme d'esprit et d'une politesse rare, me dit que ces rouleaux sortaient des ruines d'Herculanum, ville abîmée depuis dix-sept siècles sous les laves du Vésuve. « Nous nous flattions de trouver dans ces débris les fragmens qui nous manquent de tant d'auteurs célèbres, de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Diodore de Sicile, de Salluste, de Tite-Live; mais au lieu de l'or que nous cherchons nous n'avons recueilli jusqu'à présent qu'un minerai très médiocre; des livres grecs sur la musique, la médecine, la morale et la rhétorique. » Je le priai de me permettre de parcourir ces antiques lambeaux. Je vis un rouleau très volumineux, dans l'idiome grec, dont le titre était : *Voyages d'Anténor en Grèce et en Asie.* Je demandai à l'abbé s'il connaissait cet ouvrage. « Non; je n'ai pas le loisir de lire un si grand fatras, qui d'ailleurs est d'un auteur très inconnu [1]. Comme j'avais encore quelques bribes de grec dans la tête, je priai l'abbé Spalatini de me le prêter pour quelques jours. Je m'enfermai pendant vingt-quatre heures dans ma chambre; mais je vis que je n'étais pas assez familiarisé avec la langue d'Homère pour comprendre et traduire ce voyage. Je retournai vers l'abbé, et lui demandai la permission de l'emporter à Paris, promettant sur ma parole d'honneur de le lui renvoyer dès que la traduction serait finie : il hésita longtemps; mais enfin il céda à mes vives instances.

Dès mon arrivée dans cette trop fameuse Lutèce, j'as-

[1] Ce fut le duc d'Elbeuf qui, en 1736, faisant creuser un puits dans sa maison de Portici, découvrit, sous une voûte, des colonnes, des statues. Il céda ensuite ce terrain au roi de Naples, qui fit fouiller l'espace de plusieurs milles, et déterra cette ville antique. Elle est à 73 pieds de profondeur, sous plusieurs couches successives de terre et de pierre vitrifiées. Elle avait un théâtre à trois étages, de 300 pieds de circonférence, posé sur des pilastres de briques, couverts d'un beau vernis, et ornés de corniches de marbre.

[1] M. l'abbé Spalatini se trompe : plusieurs savans, comme tout le monde sait, ont parlé d'Anténor. Saint Augustin (*Cité de Dieu*, livre VII, chapitre 15) fait ainsi son portrait; *Inenormis proceritas, succulenta gracilitas, rubor temperatus, oculi cæsii quidem, sed vigiles, et in aspectu micantes; speciosus et immeditatus incessus.* Cependant il faut convenir que les érudits ne s'accordent pas sur l'époque de son existence. Lylius Giraldus affirme que cet Anténor était un statuaire, le même dont parle Pausanias, qui avait sculpté les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, que Xerxès enleva dans son irruption en Grèce, et qu'Alexandre, après la prise de Persépolis, renvoya aux Athéniens. « Ce qui prouve, dit-il, mon sentiment, c'est qu'Anténor a connu Aristide dans sa vieillesse. Or, Aristide était archonte dans la soixante-douzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-neuf ans avant Jésus-Christ. » Pierre Colwius, auteur très exact, nie vivement cette assertion : il fait vivre Anténor beaucoup plus tard, dans la quatre-vingt-treizième olympiade de Chorœbus, quatre cent huit ans avant Jésus-Christ, l'an quatre mil trois cent six de la période julienne, et trois cent quarante-six de la fondation de Rome. Cette supputation savante lui attira un démenti formel de Jean Wower, qui s'exhale en injures, et appelle Colwius *doctor asinorum,* en quoi il a tort. Il prétend qu'Anténor n'a paru que sous Alexandre-le-Grand, trois cent quarante ans avant Jésus-Christ; ce qui n'est pas une légère erreur, puisqu'il y a soixante-huit ans de différence; et il ajoute que cet auteur grec a feint d'avoir vécu dans un âge plus reculé, pour rendre ses mémoires plus piquans, en nous persuadant qu'il a vu et connu les grands personnages, les philosophes qu'il présente sur la scène. Ce paradoxe fait dresser les cheveux à Godescalo Stewechius; il s'emporte, et crie à l'impudence. « Il est évident, dit-il, que si Anténor était né du temps d'Alexandre, assurément il aurait parlé de ce héros, de l'incendie d'Éphèse, de la bataille de Chéronée et de l'assassinat de Philippe de Macédoine. » Cornélius, Celsus et Pricéus sont du même avis. Il est vrai qu'ils défendent leur sentiment avec une espèce de modération qui fait douter de leur conviction intime.

Que conclure de cette diversité d'opinions? qu'Anténor a réellement existé; et qu'à l'égard de l'époque de son existence, il faut abandonner la critique aux savans, et dire modestement :

> Non nostrum inter vos tantas componere lites.

sociai à mon travail un de mes amis, très versé dans le grec, et dont l'érudition profonde m'a été d'une grande utilité. Au reste, il serait d'un scepticisme ridicule de douter de l'existence d'Anténor, puisqu'il a existé aussi bien qu'Aristote et Platon; car son ouvrage existe.

Je désire que le public me sache gré de mon travail, et que l'antiquité et la singularité de l'ouvrage fassent pardonner à la faiblesse de la traduction.

Heureux si les savans me lisent par curiosité, les gens du monde par désœuvrement, pour acquérir sans peine quelques notions sur les mœurs et les usages antiques! Les femmes pourront trouver dans les aventures amoureuses un remède contre l'ennui et les vapeurs, et un doux aliment contre leur sensibilité.

Quant aux vers semés dans cette production, j'ai fait tous mes efforts pour rendre la pensée et la poésie du texte: mais toute traduction d'un grand poëte n'est qu'une figure en cire qui veut représenter un corps animé.

Depuis l'impression de cet ouvrage, j'ai reçu de Leipsick cette lettre datée du 2 septembre 1800:

« Une dispute, monsieur, s'est élevée entre Thomas « Fuldes, mon ami, professeur en langue grecque à Leipsick, et moi qui ai l'honneur de montrer les mathématiques au jeune prince de ***. C'est au sujet de votre *Voyage d'Anténor en Grèce et en Asie*. Mon ami l'helléniste « prétend que votre ouvrage n'est qu'un roman, l'invention du manuscrit grec à Herculanum une fiction, et que « votre livre n'a pas cette couleur antique, ce caractere « grec qui est empreint sur les écrits de cette nation; que, « de plus, il fourmille d'anachronismes, de traits, d'anecdotes qu'on ne trouve ni dans Athénée, ni dans Hérodote ou Pausanias, auteurs qui sont toujours sur son « bureau ou sur sa table de nuit. Il ajoute qu'on ne peut, « sans une crédulité puérile (ce sont ses mots), croire à « l'existence de ce manuscrit. Moi, je réponds et j'affirme, « au contraire, qu'il existe; que votre véracité se montre « dans tous les détails où vous entrez sur Herculanum et « sur la manipulation ingénieuse qu'on emploie pour transcrire les ouvrages demi-pourris qu'on y a trouvés; que « d'ailleurs vous citez en témoignage M. l'abbé Spalatini, « qui est sans doute un homme de mérite et digne de foi, « et qui vous aurait déjà démenti, si votre manuscrit était « une fiction de romancier. Enfin, monsieur, la dispute « s'est échauffée au point que nous avons cessé de nous « voir et de nous parler: mais ce qui est le plus important, « c'est que nous avons gagé cent florins, et nous avons « décidé de nous en rapporter à votre jugement et à votre « parole d'honneur. Je suis, monsieur, avec une respectueuse considération,

« Léopold Lernutius. »

Réponse de l'auteur à M. Léopold Lernutius, professeur de mathématiques à Leipsick.

« Monsieur, votre confiance m'honore; mais il me semble « que, pour éclaircir une question aussi importante, il est « plus naturel que vous vous adressiez à Naples, à M. l'abbé « Spalatini, s'il est dans ce monde, qu'à moi qui suis trop « intéressé dans cette affaire. Mes hommages, je vous prie, « à M. Thomas Fuldes, et vous, monsieur, daignez agréer « ma respectueuse considération. »

PRÉFACE D'ANTÉNOR.

Lorsque j'ai fait paraître mes Voyages, je complais vingt-sept olympiades, c'est-à-dire que le soleil avait décrit depuis ma naissance cent huit fois son cercle annuel. Ces jours au travers desquels j'ai passé ont disparu comme les lignes de l'ombre qui passe sur une horloge solaire. Le temps, a-t-on dit, est un point entre deux éternités. Que d'hommes j'ai vus naître et mourir! Un fleuve dont les flots se suivent, se heurtent, se pressent, est la vive image des générations que j'ai vues s'écouler; que de révolutions, de combats, de batailles, alors si intéressans, aujourd'hui oubliés! Que sont devenus ces tyrans, ces factieux qui, féroces d'orgueil, haletans de la soif des richesses et de la domination, sont montés de crime en crime au gouvernement de l'état, et de cette hauteur, comme des génies malfaisans portés sur des nuages, ont répandu la désolation et le deuil sur leur patrie? Ils ne sont plus qu'une vile poussière, chargée des malédictions des passans; et moi, j'existe encore! Mais qu'importe, quand l'heure du trépas sonne, d'avoir vécu deux siècles ou deux jours?

Au reste, si quelqu'un, envieux de ma longévité, désire connaître par quel secret je me la suis procurée, je lui dirai que ma recette se trouve dans cette branche de la médecine qu'on appelle *hygiène*. Beaucoup d'exercice, un grand usage de l'eau et de l'hydromel [1], de fréquens séjours à la campagne, la sobriété dans les plaisirs, la propreté du corps et la paix d'une âme sereine, voilà toute ma science.

Mais, pour égayer mes contemporains, et la postérité, que je vois devant moi comme un juge redoutable, je vais transcrire les critiques qui ont assailli mon ouvrage au moment de son apparition, non pour les réfuter, mais pour soulager l'imagination du lecteur, qui trouvera sans peine sous sa main les traits dont il doit me percer.

Les *Voyages d'Anténor*, dit un sophiste d'Athènes, sont une conception bizarre, informe; et si j'étais chargé de lui chercher un titre, je l'appellerais *les Folies d'Anténor*. Dans cette production hétéroclite, il a renversé entièrement l'ordre de la chronologie, le seul fil qui puisse nous conduire à travers les âges dans la route de l'histoire. Quel philosophe du Lycée ou du Portique pourra lire sans indignation, sans lacérer la feuille, un ouvrage où l'on réunit dans la même scène des personnages dont l'existence a été séparée par le laps d'un siècle et plus?

Un péripatéticien, doué d'une belle mémoire qui lui sert de génie comme une lampe supplée l'éclat du soleil, prétend que j'ai glané, moissonné dans le champ d'autrui, sans citer les sources où j'ai puisé. « Si Anténor, dit-il, n'était un plagiaire, et n'avait pas voulu, comme nous conte Ésope, se parer de l'habit du paon, il aurait imité les auteurs graves, qui indiquent au bas de chaque page les mines d'où ils tirent leur or; ce qui jette un grand intérêt dans un livre, et tourne même au profit de l'auteur; puis-

[1] C'est de l'eau qu'on fait cuire avec le miel, et quelquefois avec du vin vieux. Ce breuvage est très bon pour les gens bilieux et pour les vieillards. L'empereur Auguste ayant demandé à un citoyen de Rome, âgé de plus de cent ans, par quel moyen il avait conservé cette vigueur d'esprit et de corps, il lui répondit: « Avec de l'hydromel en dedans, et de l'huile par-dehors. »

que cette cumulation de noms et de lignes augmente nécessairement l'épaisseur du volume. »

Un bel esprit de l'Académie me reproche d'avoir disséminé la science et les réflexions avec faste, et si maladroitement, que les femmes et les gens du monde ne me liront qu'en bâillant, et que les médecins leur en défendront la lecture comme on défend le suc de pavot aux estomacs faibles.

Un enfant d'Hélicon s'inquiète fort peu du renversement de la chronologie et de nos plagiats; mais il trouve mon style sans coloris et sans images; et il aime beaucoup mieux, dit-il, lire et relire ses vers que ma prose insipide.

Un dialecticien me renvoie à son traité de logique pour apprendre à écrire avec méthode.

Un géomètre veut prouver mathématiquement que j'erre à chaque pas dans les distances et les mesures.

Un prêtre de Jupiter, nommé Abroctome, et par abréviation A, qui aurait été meilleur prêtre de Bacchus que de Jupiter, a essuyé une fièvre bilieuse à la lecture de mon ouvrage; quand on lui en parle, il grince des dents, roule ses deux gros yeux teints d'une bile jaune : on dirait qu'Alecto s'est emparée de lui. Le médecin Polémon, homme plein d'humanité, est obligé de le faire saigner et purger toutes les fois que l'on publie une nouvelle édition de mon manuscrit.

Un digne collègue de ce prêtre A, caché sous la lettre Y, homme aussi redoutable par sa vaillance que par ses talens, m'a également lancé ses foudres : heureusement elles se perdent dans le vague des airs.

J'avoue que parfois mon amour-propre exaspéré m'a fait saisir mes armes pour parer et repousser les flèches acérées de ces lâches Zoïles. Je n'aurais pas manqué de raisons, et surtout d'injures; mais j'aurais troublé mon repos et échauffé mon sang ; et lorsqu'on a le bonheur de se promener tout doucement, par une belle soirée, dans un jardin agréable, il ne faut pas s'inquiéter des cris des hiboux ou des crapauds.

A l'égard de ceux qui, pour renforcer leur érudition, désirent savoir l'époque de ma mort, je ne puis les satisfaire tant que je serai en vie.

CHAPITRE PREMIER.

Pays d'Anténor. Sa naissance miraculeuse. Son éducation. Son départ pour Athènes.

Je suis né à Éphèse, ville d'Ionie, où existait le superbe temple de Diane. Ma mère, consacrée au culte de cette déesse, était, à quatorze ans, par sa haute dévotion et la pureté de ses mœurs, l'exemple des jeunes prêtresses et l'admiration des anciennes; sa beauté, sa jeunesse relevaient l'éclat de ses vertus : elle jouissait d'un bonheur sans mélange; mais un événement imprévu, miraculeux, vint contrister les jours de celle qui possédait la faveur du ciel et des hommes.

Cette aimable et vertueuse Euphrosine (ainsi se nommait ma mère) depuis quelque temps languissait, se décolorait comme une fleur d'automne; bientôt on crut apercevoir des symptômes de grossesse. A cette nouvelle, que la médisance fit voler de bouche en bouche, quels furent l'étonnement et les alarmes de la communauté! Les prêtresses crurent voir Diane venger la profanation de son temple, soit par l'apparition de quelque monstre, soit par le désordre des élémens; mais le ciel resta calme et serein, et nul monstre n'épouvanta la terre; ce qui fit taire la calomnie, et ramena les prêtresses à l'indulgence pour ma mere, qui affirmait avec toute la candeur de l'innocence que sa pensée était aussi vierge que le regard de la pudeur.

Elle se rappelait seulement qu'un jour, s'étant endormie dans la derniere enceinte du temple, Apollon lui était apparu sous la forme d'un beau jeune homme, les cheveux flottants et couronnés de lauriers; que ce dieu lui avait parlé d'hyménée, de la volupté pure et intime des unions célestes; que le trouble, le délire de ses sens l'avaient éveillée : mais le dieu avait disparu. Soit fraude de quelque jeune prêtre, soit en effet qu'Apollon eût voulu honorer de ses faveurs la belle Euphrosine, sa vertu n'en resta pas moins aussi blanche, aussi pure que le lis qui vient d'éclore.

Elle me donna le jour sous un toit champêtre : on accourut de toutes parts pour me voir dans mon berceau; car on savait que j'étais le fils d'un dieu.

Ma mère, si jeune encore, se flatta de me voir un jour l'appui et la consolation de sa vieillesse; mais une maladie aiguë et rapide abrégea sa course. J'avais alors dix ans, et mon esprit et mon corps étaient au-dessus de mon âge. Si, comme des philosophes l'affirment, la durée de la vie des individus est en raison du temps qu'ils mettent pour parvenir à l'entier développement de leurs facultés, en multipliant le nombre des ans par le nombre sept, je dois peu m'étonner de ma longévité, car ma puberté fut très tardive.

La malheureuse Euphrosine, en mourant, me confia à un vieux prêtre, son ami et son conseil. Il m'emmena à Éphèse, où il commença mon éducation. Ses principes, sa morale, se renfermaient dans le respect dû aux ministres des dieux, et dans la vertu suprême dite l'économie, ou plutôt l'avarice; car c'était bien le mortel le plus avare qui eût rampé sur la terre. Il me recommanda très expressément, à sa mort, de bien me garder de mettre plus d'une obole sous sa langue pour payer à Caron son passage, disant que, s'il ne voulait pas le passer à ce prix, il attendrait sans peine sur le rivage pendant cent ans.

J'étais dans mon printemps lorsque ce vieux sycophante quitta ses trésors et la vie.

Agité de nouveaux besoins, animé d'une nouvelle existence, libre, sans état, sans parens, sans patrie, je résolus de devenir cosmopolite. Je partis pour Athènes, enflammé du désir de suivre les philosophes, et de m'exercer dans l'éloquence et la gymnastique.

CHAPITRE II.

Ses études à Athènes. Ses remarques. Sa présentation à Aristippe. Son portrait.

Je m'appliquai d'abord au dialecte du pays. J'étudiai cette harmonie de langage, cette noblesse d'expression qui distinguent les Athéniens du reste de la Grèce. Je m'attachai surtout à la prononciation. Les Athéniens sont si jaloux de la pureté de leur accent, qu'ils portent l'attention jusqu'à l'exiger des nourrices de leurs enfants.

Il n'y avait pas alors de séjour plus délicieux que celui d'Athènes; ses habitants étaient aimables et doux; les fêtes et les jeux s'y succédaient sans cesse : on aimait les plaisirs, la gloire, la liberté. Cependant Isocrate comparait cette ville à ces femmes à la mode à qui l'on adresse des vœux passagers, mais qu'on ne voudrait pas épouser.

La souveraineté résidait dans le peuple; ce n'était point du nombre des citoyens, composé d'artisans, de manouvriers, tels qu'on en voit dans les monarchies; mais chaque Athénien était un homme distingué, qui avait lui-même des esclaves, à moins d'une grande indigence. Ce peuple s'assemblait de grand matin dans la place publique, ou au théâtre de Bacchus. Chaque citoyen, après l'âge de puberté, a voix délibérative dans cette assemblée, et doit y assister sous peine d'amende. Je vis un jour plusieurs magistrats, nommés *lexiarques*, qui marchaient dans les rues, tenant une corde teinte d'écarlate, tendue d'une maison à l'autre. Ils poussaient le peuple devant eux, pour l'obliger de se rendre à l'assemblée. Si la corde marquait de rouge quelque traîneur, il était condamné à l'amende. Les citoyens exempts de cette marque recevaient trois oboles pour leur droit de présence.

Je suivis les lexiarques. On ouvrit la séance par un sacrifice à Cérès: les prêtres immolèrent un jeune cochon, et de son sang purifièrent l'enceinte. Ensuite un magistrat prononça cette imprécation: *Périsse maudit des dieux, avec sa race, quiconque pensera, parlera, agira contre la république!*

Cette assemblée, pour faire une loi, doit être au moins de six mille hommes. Des sénateurs proposèrent le sujet du décret; des orateurs, debout, déployèrent leur éloquence pour l'appuyer ou le combattre: mais ils étaient soumis à la loi des clepsydres, c'est-à-dire qu'ils devaient terminer leurs harangues au temps fixé par des horloges d'eau. Après de grands débats, de bruyantes clameurs, le décret passa à la majorité des suffrages, qui se donnent par l'extension des mains. J'avoue que ces cris tumultueux, les flots de cette tourbe, émus et agités comme ceux de l'Euripe, m'ont laissé pour toujours une impression défavorable contre les états démocratiques.

Ce qui me donna une idée plus avantageuse des Athéniens, c'est l'établissement de leurs fêtes. Un jour un chef de famille m'invitait à dîner pour célébrer la naissance de son fils ou de son ami, ou bien j'étais prié par le fils pour l'anniversaire de la naissance de son père ou de sa femme: ces jours étaient sacrés.

Les philosophes célébraient les jours de la naissance de Socrate et de Platon. Épicure avait ordonné dans son testament que l'on célébrât celles de son père, de sa mère, de ses frères et la sienne.

Le cinquième jour de la naissance d'un enfant, on vous invite pour aller sacrifier aux dieux. On suspend aux portes des couronnes: pour un garçon, c'est une branche d'olivier; pour une fille, c'est une bandelette de laine, symbole de ses travaux. Ce jour-là, la famille et les amis sont convoqués, et les pères manifestent leur joie par un banquet solennel, où, couronné de roses, on fait des libations au génie qui préside à la naissance, on verse le vin à pleines coupes, et l'on sert à table le fromage de Chersonèse, le chou cuit dans l'huile, l'agneau engraissé pour la fête, les oiseaux et les poissons les plus délicats.

Le dixième jour de la naissance d'un enfant, il reçoit un nom; on lui donne un parrain qui préside aux sacrifices et au festin. La mère, après l'accouchement, reste quarante jours sans aller au temple: on célèbre aussi par un repas le jour du sevrage de l'enfant.

Lorsqu'on l'inscrit dans une des tribus, la solennité dure trois jours. Le premier est le jour du festin; le second, du sacrifice; le troisième, celui de l'inscription au rang de citoyen. Le repas a lieu le soir parmi les citoyens de la tribu, les parens et les amis: on y admet d'autres convives. Ce jour est aussi marqué par une fête aux flambeaux en l'honneur du génie qui préside à la naissance. On se pare d'habits magnifiques, on chante des hymnes, on agite des brandons. Le troisième jour, les parens se rendent devant l'assemblée, et jurent sur l'autel que l'enfant est légitime, né d'Athéniens et de citoyens: sur ce serment, on l'inscrit dans la tribu, on lui coupe sa chevelure, qui souvent est consacrée à Apollon. On présente à leur tribu les enfans des deux sexes; les garçons à l'âge de trois ou quatre ans, les filles lorsqu'on les fiance.

Je fus témoin de la cérémonie d'un jeune homme qui avait atteint sa dix-septième année, époque où l'adolescence finit. On suspendit à sa porte une couronne de laurier. Le père nous donna un festin où l'on vida une large coupe en l'honneur d'Hercule; et, après lui avoir fait une libation, la coupe circula de main en main, et le nom du jeune adulte fut inscrit sur un registre.

Ensuite ces jeunes gens, devant l'autel d'Aglaure, se consacraient à la patrie, et prêtaient ce serment:

« Je ne déshonorerai jamais la profession des armes; je ne sauverai jamais ma vie par une fuite honteuse; je combattrai jusqu'à la mort pour ma patrie; je serai soumis aux magistrats, aux lois et à tout ce qui est décidé par le consentement du peuple. Si quelqu'un viole ou tente d'anéantir les lois, je le dénoncerai et m'y opposerai seul, ou conjointement avec tous. »

Je me plaisais beaucoup aux exercices du gymnase; j'eus même des succès à la lutte, à la course, au disque; je me formai une constitution robuste. Que je me suis applaudi souvent de cette éducation physique! combien de fois elle m'a été utile! combien elle a contribué à mon bonheur!

La fréquentation du gymnase me lia avec des jeunes gens dont l'un me présenta au célèbre Aristippe: ce philosophe, dont l'âme flexible se pliait à toutes les situations, qui supportait la fortune et l'adversité avec le même calme et le même courage, était alors dans son automne; mais sa modération dans les plaisirs, dans ses affections, son indifférence philosophique sur les événemens de la vie avaient prolongé sa virilité.

C'était l'homme d'Athènes le plus aimable, le plus instruit; ses talens s'étendaient jusque sur l'art des repas. Les cuisiniers le consultaient sur la délicatesse et l'apprêt des mets: aussi, très friand de bonne chère, il disait que, si elle était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins à la fête des dieux. Auprès des femmes, il cachait son érudition sous le voile de l'enjouement, ou n'en laissait échapper que les traits qui pouvaient les amuser; il aimait à leur plaire, à jouir de leur embarras, de leur résistance. Comme il se possédait parfaitement, il filait leur séduction, les enveloppait avec tant d'art, que peu d'elles évitaient ses piéges. Sa maison était le rendez-vous de la meilleure compagnie: sa philosophie douce et facile, sa gaîté, les grâces de son esprit, mille traits ingénieux et flatteurs rendaient sa société délicieuse. Il était doué d'une telle sagacité, qu'il ne demandait, pour connaître un homme, que de l'entendre parler. « Qu'il parle comme il voudra, disait-il; pourvu qu'il parle, cela me suffit. »

Il était profond dans les affaires, léger et amusant dans les cercles et les festins. Il avait un heureux choix d'expressions; sa plaisanterie était fine sans causticité; il parlait, avec la même aisance, de politique, d'amour, de morale, de religion, des plaisirs et de la mort.

CHAPITRE III.

Dîner d'Aristippe.

Quelques jours après ma présentation, il me pria à dîner. Je me rendis chez lui au déclin du soleil; j'y trouvai nombre de convives. On n'attendait plus qu'Aristippe et la philosophe Lasthénie, son amie, que je ne connaissais pas. Ils entrèrent ensemble; Aristippe portait une robe teinte en pourpre, et pénétrée des odeurs les plus suaves. Lasthénie était parée avec la simplicité et le charme des grâces; ses cheveux châtains tombaient en boucles sur ses épaules; des fleurs ornaient sa tête et son sein; c'était sa plus riche parure. On nous fit prendre le bain, on nous parfuma d'essences, et nous nous rendîmes à la salle du festin; on y brûlait de l'encens, des parfums. Au fond était un buffet, où le luxe étalait des coupes d'or, d'argent et de vermeil, quelques-unes enrichies de pierres précieuses; des vases pour verser de l'eau sur les mains, et des couronnes de fleurs pour parer nos têtes (1). Le roi de la fête fut tiré au sort : il tomba sur Xantes le péripatéticien, qui ordonna les santés, régla les lois du repas, et les momens où nous devions boire.

Nous nous plaçâmes sur des lits, autour d'une table qu'on lava à plusieurs reprises : les couvertures étaient couleur de pourpre.

Philoxène le sophiste entra dans ce moment; et, frappé de l'abondance, de l'appareil de ce festin, il fronça le sourcil, et dit à Aristippe que cette profusion, ce luxe, ne convenaient pas à un philosophe, à un sage. Aristippe lui répondit sans s'émouvoir : « Mon cher Philoxène, veuillez être des nôtres, faites-moi cette grâce. — Je me soumets, pour vous plaire, à des ordres si obligeants. » Lorsque Aristippe le vit placé, mangeant de bonne grâce, il lui dit : « Mon cher Philoxène, je vais, pour répondre à votre censure sur la somptuosité de ma table, vous conter ce qui m'arriva avec Andron le stoïcien. J'achetais devant lui une perdrix cinquante drachmes (quarante-cinq livres.); comme vous, il me gourmanda d'une telle dépense. Je l'écoutai tranquillement et lui dis « : Si une perdrix ne coûtait qu'une obole, vous l'achèteriez sans doute? — J'en conviens. — Eh bien! je n'estime pas plus cinquante drachmes que vous une obole. Je vois que ce ne sont pas le faste et la bonne chère qui vous effarouchent, mais la dépense. » Le sophiste sentit l'application, mais n'en perdit pas l'appétit.

Le premier service consistait en coquillages, les uns crus, les autres apprêtés; on y joignit des œufs frais de poules et de paons (ceux-ci sont les plus estimés), des pieds de cochon, des têtes d'agneaux, des fraises de veau et un plat de sauterelles, que les Athéniens aiment beaucoup, et qui abondent dans les marchés. Nous réservâmes les prémices des mets pour l'autel de Diane.

Au second service on apporta du gibier, de la volaille et les poissons les plus exquis.

Je m'aperçus que plusieurs convives faisaient emporter des plats par leurs esclaves : on me dit que c'était l'usage, et que tout convive pouvait en envoyer à ses amis.

Aristippe, au commencement du repas, effleura une coupe de vin du bord des lèvres, et la remit ensuite à son voisin, qui but, la fit passer, et la coupe circula à la ronde. Ce premier coup est le symbole de la fraternité des convives; d'autres coupes suivirent. Aristippe nous porta des santés que nous lui rendîmes sur-le-champ. La première coupe avait un tiers de vin sur deux tiers d'eau; insensiblement on diminua l'eau, et l'on finit par s'abreuver de vin pur.

Lasthénie prit ensuite une cithare, et chanta, en s'accompagnant, un hymne en l'honneur de Bacchus. Sa voix était douce, mélodieuse et flexible, elle avait l'art de la moduler à tous les tons : les vers étaient de sa composition. Son chant pur, enchanteur, faisait parfois oublier sa beauté; celle-ci, à son tour, détournait bien souvent l'attention de l'auditeur. On applaudissait très fréquemment, mais encore plus du cœur que des mains.

Tous les convives, tenant des branches de laurier et de myrte, chantèrent tour à tour en s'accompagnant de la lyre.

Cléomène le Thébain, poète dithyrambique, fut prié de chanter un dithyrambe; grand adorateur de Bacchus, il ne demandait pas mieux. Il commença par nous dire que « le culte de ce dieu fut transporté par les Phrygiens dans l'île de Naxos, d'où il se répandit dans le reste de l'Archipel; il parvint jusqu'à Thèbes. Bacchus n'eut pas d'adorateurs plus zélés, plus enthousiastes que mes chers compatriotes. Bientôt les poètes grecs adoptèrent ce genre dithyrambique. On voulut d'abord le soumettre à des lois, lui donner les entraves de l'ode; mais la liberté, et même le désordre, sont l'essence de cette poésie, qui, accompagnée de la danse, fut inventée pour animer les danseurs par sa hardiesse et la vivacité de ses mouvemens.

« Dans l'origine, les poètes dithyrambiques voulurent imiter les fureurs de l'ivresse, et, brisant toutes les barrières, firent passer dans leur poésie la folie et l'indécence qui régnaient aux fêtes de Bacchus, et les expressions les plus audacieuses, les plus obscènes. L'extravagance monta à tel point, que, pour signifier un homme sans jugement, on disait que c'était un faiseur de dithyrambes. De là encore l'origine de ce proverbe : *Cela s'entend moins qu'un dithyrambe.*

« Il se borna d'abord à célébrer la naissance de Bacchus; ensuite il embrassa toutes ses actions; et bientôt le génie hardi et turbulent des poètes appliqua ce genre de poésie non-seulement à toutes les divinités, mais encore aux actions des hommes.

« Le dithyrambe exige encore plus de sublimité, d'enthousiasme et d'invention que l'ode; il faut que le poète, impatient du dieu qui l'agite, présente des idées neuves, fortes et merveilleuses; sa diction doit être animée, impétueuse et bruyante, ses mouvemens rapides et variés : mais, pour appuyer par l'exemple, toujours plus persuasif, l'idée que je vous donne du dithyrambe, je vais en chanter un du poète Timothée; » et soudain il l'entonna d'une voix agréable, et chacun parut enchanté de ce chef-d'œuvre de poésie.

Lorsque mon tour vint, j'avouai en rougissant que je ne savais pas la musique; ce qui fit préjuger que mon éducation avait été négligée [1].

Comme un des convives louait Aristippe sur sa magnificence, sur le goût, l'élégance de sa table, et exaltait son bonheur : « Épicure, s'écria Philoxène, ne dépensait qu'un as (un sou) par repas, et cependant il était heureux. — L'était-il aussi, lui demanda Lasthénie en souriant, lorsque, tourmenté et déchiré des douleurs de la goutte, il s'écriait : *Je suis heureux, c'est ici le dernier jour et le*

[1] Cependant les Athéniens ne se piquaient pas d'exceller dans la musique. La perfection de cet art n'était accordée qu'aux deux nations les moins spirituelles et les plus grossières, les Béotiens pour le jeu de la flûte, et les Arcadiens pour le chant

plus fortuné de ma vie? — Oui, je n'en doute pas. — Et moi, je pense que c'est de la jactance et de la morgue philosophique. — Elle suppose du moins un grand courage, dit Aristippe, car il a soutenu cette fermeté jusqu'au dernier moment. La nature n'a placé le bonheur ni dans les richesses ni dans la pauvreté, car le pauvre a les mêmes sensations, les mêmes voluptés que le riche, mais dans la flexibilité de l'âme et la sagesse de la conduite. La plupart des hommes sont bien étranges! s'ils veulent acheter des biens, des meubles, ils prennent toutes les précautions imaginables pour n'être point trompés; mais s'il s'agit d'un système de conduite pour se rendre heureux, ils ne prennent pas la peine d'y réfléchir. La scène a souvent changé autour de moi : j'ai troqué plus d'une fois mon pallium de pourpre contre l'étoffe la plus grossière, et j'ai su, au sein de l'indigence, faire naître des roses dans un champ très aride.

« Jeune et maître d'une fortune considérable, je quittai Cyrène, ma patrie, pour venir à Athènes jouir de ses délices et cultiver ma raison. J'étudiai sous Socrate avec ardeur; mais j'en mettais autant à suivre les plaisirs; et, avide de bonheur, j'eus bientôt épuisé mes richesses. J'ouvris les yeux au bord de l'abîme; je vendis meubles, chevaux, bijoux, habits; je m'enveloppai d'un manteau grossier; je marchai pieds nus, la tête obombrée d'un grand feutre, et j'allai chercher ma vie dans OEnoé, bourg de l'Attique. Là je vécus de légumes et de racines. Au-dessus de ma situation par l'énergie de mon caractère, je me créai des jouissances nouvelles : la promenade et l'étude remplirent mes loisirs. Un homme riche vint un jour me demander quelle somme j'exigerais pour instruire son fils. — Six cents drachmes. — Par Bacchus! j'aurai un esclave pour ce prix-là. — Vous avez raison, achetez-en un, et vous en aurez deux. — Lachès se déchaînait contre les philosophes qui assiégent sans cesse la porte des grands. — C'est que les médecins, lui dis-je, sont assidus à la porte de leurs malades.

« Comme le plaisir doit être le premier mobile de tout être pensant, et qu'un de nos philosophes poëtes a dit très heureusement que *l'amour ferait adorer un dieu dans un pays d'athées,* je ne négligeai point le culte de ce fils de Vénus; mais, au lieu des beautés brillantes d'Athènes, je choisis une villageoise simple, ingénue et fraîche comme le printemps. La rose s'épanouissait sur son front virginal, légèrement rembruni par le soleil. Pour lui plaire, je me fis son égal; je l'aidais à puiser de l'eau, à traire sa chèvre; je portais le fagot sur mes épaules, j'allumais le feu, j'épluchais les herbes, je dînais avec la mère et la fille sur une table aussi maltraitée des ans que celle de Baucis. Un plat de légumes, un morceau de fromage composaient tous nos services. Lorsque j'assistai depuis aux festins élégans et somptueux de Denys de Sicile, je riais des jeux de la fortune. Mon aimable Milza avait toute la candeur et l'innocence de son âge et de son état. Je me rappelle que, dans un moment très vif où je pressais mon bonheur, elle me demanda si je promettais de l'épouser. « Le mariage, lui dis-je, comblerait tous mes vœux, mais je vous aime trop pour vous le proposer. L'oracle de Delphes m'a déclaré que ma première femme mourrait six mois après la noce; voudriez-vous hasarder votre vie? — Non, je ne voudrais pas mourir. — Ni moi vous exposer; vous m'êtes trop chère. » Il fallut nous passer de la cérémonie du mariage. Je trouvai cette intrigue d'amant d'autant plus agréable, qu'elle ne me détournait pas de mes études, et que je buvais dans la coupe du plaisir sans passion et sans craindre l'ivresse. » Le morose Philoxène lui dit alors : « Vous m'avouerez qu'aujourd'hui vous ne chercheriez plus à séduire cette petite fille? — Je tâcherais encore de lui plaire, si elle m'inspirait des désirs. — Comment! un philosophe tel que vous, disciple de Socrate! — Un philosophe comme moi sait apprécier les préjugés et les sophismes des prétendus sages : si une femme savante pouvait vous être utile par ses connaissances et son esprit, vous refuseriez-vous au plaisir de l'écouter? — Au contraire, je rechercherais sa conversation. — Si, accablé de soif et de chaleur, vous trouviez un ombrage frais, sous lequel coulerait une eau limpide, vous en boiriez, je pense, et vous vous reposeriez sous l'ombrage? — Sans doute; l'un et l'autre ont leur utilité et leur fin. — Eh bien! comme l'eau, l'ombre, la femme savante ont leur fin, ainsi une belle femme a son utilité, et sa fin, qui est le plaisir, et je me permets de le goûter comme je me permets de jouir de la fraîcheur de l'ombre et de l'entretien d'une femme aimable et instruite. »

Ce discours amena la conversation sur le souverain bien. « Épicure, nous dit Aristippe, le fait consister dans le plaisir et l'exemption de la douleur. — Cette définition, répliqua Philoxène, a fait décrier sa morale et ses mœurs. — A tort, et quoiqu'on lût à la porte de son jardin : *Ici la volupté est le souverain bien,* il ne traitait ses hôtes qu'avec du pain et de l'eau, et il disait qu'on ne pouvait vivre agréablement qu'en suivant le sentier de la sagesse et de la justice.

Philoxène. « Zénon, le chef des stoïciens, pensait que la santé, la réputation, les richesses et les autres avantages ne sont pas des biens, et il exclut du rang des maux la pauvreté, l'ignominie et la douleur. La vertu seule, dit-il, suffit à notre bonheur, et le sage, dans quelque situation qu'il se trouve, est toujours heureux. — *Aristippe.* Je crois bien que le sage, dans les afflictions, dans les fers, a beaucoup plus de motifs de consolation qu'un autre; mais il n'y a qu'un fou qui puisse s'écrier en pareil cas qu'il est heureux. Un ignorant qui boit du vin, qui possède sa maîtresse, est assurément plus fortuné qu'un sage dans une prison, réduit au pain et à l'eau. — *Philoxène.* Le sage de Zénon est un être sans passion; les traits même de la pitié n'atteignent point son âme. Les stoïciens traitent ce sentiment de faiblesse. — *Aristippe.* Cet être exagéré ressemble au vrai sage comme une statue d'Hermès ressemble à un être animé. Ce n'est pas là mon homme. — Ni celui de mon sexe, s'écria Lasthénie. — *Aristippe.* Les péripatéticiens sont les philosophes les plus raisonnables : ils conviennent que l'homme est composé d'un corps et d'une âme; il faut donc la réunion des biens physiques et moraux pour lui prouver une existence agréable et analogue au vœu de la nature. La santé, les richesses, la considération, sont pour eux de vrais biens, et la douleur et la pauvreté des maux réels; mais la vertu est au-dessus de tous les biens, et le vice est le plus grand des maux. — *Philoxène.* Je n'avouerai jamais que les richesses soient de vrais biens. — *Aristippe.* Quoi! pas même lorsque vous faites un bon repas? » Cette saillie fit rire. « Mais, pour terminer cette dissertation, dit Aristippe, voici mon avis sur cet objet : Je ne crois pas que le bonheur ne soit que dans les plaisirs; il est dans l'usage le plus actif de nos facultés, dans les soins et les travaux par lesquels nous recherchons ces plaisirs, la fortune ou la célébrité.

« Mais, pour vous démontrer presque mathémathique-

ment combien peu les grandeurs, les richesses assurent notre félicité, je vous citerai l'exemple de Denys de Syracuse, auprès de qui j'ai vécu si long-temps. Il avait beaucoup d'esprit et un sens droit; mais l'ambition le rendait le plus malheureux des hommes. Au sein du luxe, assis sur le trône, il venait souvent chercher la consolation auprès de moi, et je n'eus jamais besoin d'être consolé par lui. Un jour il m'offrit une place éminente pour me fixer à sa cour. « Ne m'ôtez pas, lui dis-je, la douceur de vivre avec mes égaux. » Il était toujours environné de soupçons, de terreur : il avait fait bâtir une maison souterraine, entourée d'un large fossé, où sa femme et ses enfans n'entraient qu'après s'être dépouillés de leurs habits; il craignait qu'ils n'eussent des armes cachées : il portait toujours une cuirasse. Son barbier ayant dit en plaisantant que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir; et lui-même dans la suite se brûlait la barbe [1]. Il paraissait m'aimer beaucoup, si les tyrans peuvent aimer. Il m'a comblé de bienfaits; il est vrai que je lui faisais faire une chère excellente. Je présidais à ses festins et m'enivrais avec lui. Je lui donnai un jour une leçon très philosophique. Dans un transport d'amitié ou de générosité, d'ailleurs un peu échauffé de vin, il me dit que je n'avais qu'à former un souhait, et qu'il jurait de le remplir. Je demandai autant de grains de blé que produirait le nombre des cases de l'échiquier, en doublant toujours, à commencer par un grain pour la première case, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, ainsi du reste. Chacun rit de la modération de la demande, et Denys me l'accorda en ricanant. Quand nous fîmes le calcul, tout le blé de la Sicile et de l'Égypte n'aurait pu me payer.

« Une autre fois je lui demandai un talent dont j'avais besoin. — Ha, ha! dit-il avec un rire sardonique, vous m'avez dit tant de fois que le sage ne manquait de rien! —J'ai dit vrai; mais donnez toujours, et puis nous discuterons cette affaire. Lorsque j'eus le talent, je lui dis : « Vous le voyez, le sage ne manque de rien. »

Dans ce moment, des jeunes gens étant survenus, on quitta la table pour danser; car la danse est un des plus grands plaisirs des Athéniens.

Le poëte Cléomène prit sa lyre et chanta ses vers en dansant. Il vint ensuite se reposer auprès de moi. Je lui demandai si tous les festins se terminaient par cet exercice. « Oui, me dit-il, les Grecs sont les peuples de la terre qui aiment le plus la danse; elle fait chez nous une partie de la gymnastique; les médecins même l'ordonnent dans plusieurs maladies : elle est affectée à tous les âges, à toutes les conditions; elle anime les fêtes, les festins. Anacréon, le père du plaisir, disait dans sa vieillesse, qu'il était toujours prêt à danser. Le vieux Socrate a dansé, inspiré par Aspasie. Tous nos philosophes ont fait l'éloge de la danse [2]. Dans toutes les fêtes, après avoir honoré une divinité, on exécute des danses qui représentent les plus beaux traits de sa vie. On danse le triomphe de Bacchus, les noces de Vulcain, de Palès; de jeunes filles, couronnées de fleurs, parées d'habits élégans et de leurs attraits, représentent les amours de Diane et d'Endymion, la fuite de Daphné, le jugement de Pâris, et l'enlèvement d'Europe que l'Amour porte sur les flots. »

La danse finie, on se remit à table, et l'on servit d'autres hors-d'œuvre pour exciter l'appétit, des olives et du vin. En finissant, nous fîmes nos libations, et nous bûmes à Jupiter Sauveur (2).

J'avais prêté l'oreille aux discours d'Aristippe : il parlait avec tant d'esprit, de grâce, sa philosophie était si bien adaptée à la faiblesse, à la nature du cœur humain, qu'il commandait le silence et l'attention.

CHAPITRE IV.

Anténor devient amoureux de Lasthénie. Son entretien, ses courses avec elle.

Cependant la belle Lasthénie avait attiré souvent mes regards; elle se livrait peu dans la conversation; mais son accent était si pur, sa voix si touchante, si flatteuse; elle mettait tant d'expression dans ce qu'elle disait, que j'étais fâché de la sobriété de ses paroles. En la quittant, j'emportai son image; elle se plaça au fond de mon cœur.

Un hasard heureux me la fit rencontrer le lendemain au Parthenon (3). « Vous venez, me dit-elle, admirer nos chefs-d'œuvre? — Autant qu'il est possible à un étranger de sentir les beautés d'un art auquel il n'est pas initié. — Je veux vous servir de mystagogue [1].

« Commençons par la statue de Minerve; c'est l'ouvrage de Phidias : sa hauteur est de trente-six coudées; elle est debout, couverte de son égide et d'une tunique blanche; d'une main elle tient sa lance, et de l'autre une Victoire haute de quatre coudées; son casque est surmonté d'un sphinx. — J'y vois quantité de bas-reliefs. — Ils sont parfaitement exécutés : les parties visibles du corps sont en ivoire, excepté les yeux, où l'iris est figuré par une pierre particulière. Il est entré dans cet ouvrage pour près de trois millions d'or; examinez-le attentivement. Quelle majesté! quel grand caractère! quel air de tête! La déesse respire, elle impose. La lampe d'or qui est devant elle brûle toute l'année, et l'on n'y verse de l'huile qu'une seule fois; la meche est d'amiante, et ne se consume jamais. La hauteur de cette Minerve vous surprend; vous serez bien plus étonné lorsque vous verrez à Olympie le Jupiter du même artiste et de la même matière. »

En quittant le Parthenon, Lasthénie me proposa de me conduire au Pécile, « ainsi nommé, dit-elle, à cause de la variété de ses tableaux, peints par Mycon et Polygnote, deux de nos plus grands maîtres qui, les premiers, ont employé quatre couleurs : c'est un portique ouvert, un des beaux monumens d'Athènes. Le devant est orné d'un grand nombre de statues; entre autres, de celle de Solon, ce grand législateur, ce sage qui disait : « Laissons la richesse en partage aux autres mortels; mais que la vertu soit le nôtre. » Lorsque nous fûmes entrés, elle me dit : « Regardez ce second tableau; c'est le fameux chef-d'œuvre de la prise de Troie. Vous voyez les Grecs qui tiennent conseil sur l'attentat d'Ajax contre Cassandre, fille de Priam : voilà l'audacieux Ajax. Dans ce groupe de captives on distingue l'infortunée Cassandre. Quel est l'objet qui vous frappe le plus? — C'est Cassandre. — Avec raison. Polygnote a saisi le moment où elle vient d'être violée par Ajax dans le temple de Minerve. Un voile couvre une

[1] Cromwel n'était pas moins agité des terreurs de la tyrannie. Il était toujours couvert d'une cuirasse; chargé d'armes offensives, et environné de satellites : il avait douze chambres à coucher, et personne ne savait celle où il devait passer la nuit.

[2] Aristote, Athénée, Xénophon, Plutarque, Lucien, ont loué la danse.

[1] Cicéron dit que les mystagogues étaient ceux qui montraient les trésors et les autres raretés des temples des dieux.

partie de son visage; mais à travers on voit la rougeur de son front et tous les symptômes de la pudeur outragée. Les Athéniens sont fort épris de cette figure, et n'admirent rien tant que l'intelligence avec laquelle l'artiste a su vaincre la difficulté d'un tel sujet. »

A côté de la prise de Troie, je vis le combat de Marathon, du même peintre. J'y lus en lettres capitales le nom de tous les principaux guerriers, excepté celui de Miltiade.

« Quoi! m'écriai-je, le nom de Miltiade n'est pas à la tête de cette liste! — Il n'en sera que plus fameux; mais Polygnote l'a omis pour ne pas blesser l'amour-propre des Athéniens[1]. »

Au sortir du Pécile, nous allâmes voir la Vénus de Guide de Praxitèle. « Cette célèbre statue, me dit Lasthénie, est le portrait de la fameuse Phryné, l'une des plus belles femmes de la Grèce. Cet artiste, après avoir étudié plusieurs attitudes, s'arrêta à celle-ci, la jugeant la plus favorable à faire briller tous les charmes de sa taille et toutes les perfections de sa figure. Quel chef-d'œuvre! il semble qu'elle s'émeut, s'anime : on croit l'entendre; et souvent l'illusion est si forte, que nombre d'amateurs finissent par appliquer leur lèvres sur celles de la déesse (4). »

Lorsque j'eus assez admiré cette superbe statue, Lasthénie me dit qu'elle allait se promener selon son usage. Un air pur, d'agréables allées, un exercice doux et modéré, facilitent le jeu des ressorts, et donnent à l'âme une expansion nouvelle, et même des vertus, si nous en croyons Socrate et Aristippe. « Peut-on douter, disent-ils, que l'âme ne fasse ses fonctions plus noblement, plus aisément dans un corps bien disposé que dans un corps débile et cacochyme? » Or, c'est l'exercice qui donne cette heureuse disposition. Je lui demandai la permission de la suivre. « Volontiers; nous passerons le Ceramique (5). Venez y révérer les restes d'un grand homme, et jeter quelques fleurs sur sa tombe. » Lorsque nous fûmes arrivés, elle s'approcha d'un tombeau de marbre où je lus cette inscription : *Cette terre couvre le corps de Platon; le ciel contient son âme. Homme, qui que tu sois, si tu es honnête, révère ses vertus.*

Après nous être prosternés devant les restes de ce beau génie, nous nous rendîmes sous les superbes platanes qui bordent l'Illyssus. Je ne sais si la sérénité du ciel, la douce température de l'air, le silence de la solitude ouvraient nos âmes à la confiance, ou si c'était un heureux rapport qui nous entraînait; mais, dès que nous fûmes sous l'ombre des platanes, que nous vîmes couler à nos pieds l'eau pure et limpide de la rivière, une douce sécurité anima notre conversation. Le divin Platon en fut l'objet. « C'est un philosophe que j'aime, me dit Lasthénie : quelle fleur d'expression! quel atticisme! aussi l'appelle-t-on *l'abeille de l'Attique*, ou *l'Homère des philosophes*. Il polissait continuellement ses ouvrages; et à sa mort on trouva des corrections sur ses tablettes. Son école s'appelait *l'Académie* : il voyagea beaucoup. On cite de lui une anecdote qui peint sa modestie. A son retour de Sicile, il passa par Olympie pour voir les jeux; il se trouva logé avec des étrangers de considération, auxquels il cela son nom. Il retourna avec eux à Athènes, et les reçut chez lui. Ils le prièrent de les conduire chez Platon. « Vous le voyez, » répondit-il en se montrant. Jugez de la surprise de ces étrangers (6)! Un jour il passait par Agrigente, dont les habitans étaient adonnés au luxe de la table et des édifices. « Les Agrigentins, dit-il, bâtissent comme s'ils devaient toujours vivre, et mangent comme s'ils mangeaient pour la dernière fois. » Quelqu'un lui dit : « Tout le monde médit de vous. — Laissez-les dire; je vivrai de façon que je leur ferai changer de langage. » Il refusa de quitter son logement pour échapper à une épidémie de son quartier, disant qu'il n'irait pas sur le mont Athos, quand il saurait y prolonger sa vie. « Approuvez-vous sa philosophie? — Non; elle est exagérée. Son imagination ardente et poétique a créé un monde inintelligible, et a voulu etablir une forme de félicité qui ne peut convenir qu'aux esprits de ce monde imaginaire. Elle est bien plus raisonnable lorsqu'il nous parle de la volupté, de la douleur, du mépris des richesses; quand il nous recommande l'amour des hommes et de l'honnêteté; qu'il nous annonce des récompenses destinées, après leur mort, aux gens de bien, et des supplices réservés aux méchans. On prétend qu'une faiblesse a terni sa vertu. Il était jaloux de Xénophon, qui, son rival en génie et en talens, avait au-dessus de lui la gloire militaire. »

Le charme de la conversation de Lasthénie m'entraînait. « Platon, lui dis-je, malgré la gravité de ses mœurs, avait un penchant secret pour les femmes. On le soupçonne d'avoir sacrifié quelquefois à l'amour. — La calomnie est un ver qui s'attache aux excellens fruits. On prétend qu'Axiothès, femme d'esprit, se déguisait en homme pour aller l'entendre. D'autres femmes osèrent l'imiter, et l'envie répandit à ce sujet des bruits injurieux. Ce qui pourtant pourrait faire soupçonner qu'il ne trouvait aucune immoralité aux plaisirs de l'amour, c'est son système d'union entre les deux sexes de sa République. Il veut que, dans une fête, on assemble les guerriers et les jeunes filles; que les magistrats mettent leurs noms séparément dans deux urnes, et que ceux dont les noms sortiront ensemble soient unis l'un à l'autre pour quelques jours; les enfants qui naîtront de ces mariages éphémères seront aussitôt enlevés, confondus entre eux, et les mères donneront leur lait au premier venu : dès que deux amans auront satisfait au vœu de la patrie, ils se sépareront et resteront libres, jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours. Ainsi les femmes peuvent appartenir successivement à plusieurs guerriers. Ce plan bizarre est l'écart d'une imagination exaltée, et je doute qu'il soit jamais adopté (7).

« Ce qui pourrait encore jeter des doutes sur l'amour désintéressé de ce beau génie, c'est ce madrigal passionné qu'il fit pour Agathis :

Lorsque Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon âme,
Qui veut passer sur celles d'Agathis. »

Aristippe survint dans ce moment; il revenait de la maison de campagne d'Anaxagore, où il était allé lui annoncer la mort de son fils. « Lorsque je lui ai donné cette nouvelle, dit Aristippe, il m'a répondu froidement : *Je savais bien que je l'avais engendré mortel.* » Aristippe louait cette réponse; il y trouvait du stoïcisme et du courage, et Lasthénie un défaut de sensibilité. Pour terminer la discussion, elle lui fit part de notre entretien sur Platon

[1] *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quòd effigies eorum non videbantur.* Il y a pourtant des auteurs, entre autres Pausanias, qui disent que Miltiade n'était pas oublié.

« Je l'ai connu, dit-il; sa taille était élevée, ses épaules carrées, son front ouvert et dépouillé de cheveux ; la modestie la gravité et la noblesse de son maintien imprimaient à son extérieur un air imposant et agréable. La beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation ont répandu son nom dans toute la Grèce. On prétendait qu'il était fils d'Apollon, et que sa mere Périctioné, sacrifiant aux Muses avec Ariston, son mari, sur le mont Hymette, dépo‹a le jeune Platon entre des myrtes, où elle le trouva environné d'un essaim d'abeilles, dont les unes voltigeaient autour de sa tête, et les autres enduisaient ses lèvres de miel.

« On ajoute que Socrate vit en songe un jeune cygne s'échapper de l'autel de l'Amour, se reposer sur les genoux de cet enfant, s'élever dans les airs, et enchanter par la douceur de sa voix les hommes et les dieux. Il est mort âgé de quatre-vingt-un ans, le jour même de sa naissance. Il avait été prié à un repas de noces : il n'y mangea que des olives, car il était extrêmement sobre : sa gaîté, ses saillies enchanterent tous les convives : on était loin de prévoir la catastrophe de cette fête. A la fin du repas, il eut une faiblesse. On s'empressa, on lui prodigua vainement tous les secours : il expira dans les bras de ses amis. Il était enclin à la mélancolie, ainsi que Socrate et Empédocle. Si c'est là le fruit de la sagesse et de la science, convenons que ce n'est pas la peine de cultiver l'arbre qui le porte.

« Quant à sa morale, Platon a suivi celle de Socrate, son maître, qui n'est pas tout-à-fait la mienne. Ces sages méprisent la volupté ; et moi, je prétends qu'elle est le souverain bien, lorsqu'elle est assaisonnée par l'esprit et la délicatesse. Les préceptes de Zénon, de ces hauts professeurs en sagesse, me font pitié : dans les afflictions, ils nous ordonnent la lecture des livres sérieux, chargés de morale ; ils nous allèguent, pour nous consoler, la nécessité du mal, la fatalité, le malheur de la condition humaine : c'est se moquer que de vouloir adoucir un mal par l'idée qu'on est misérable. J'ai connu un homme qui, dans le chagrin, recourait à des liqueurs agréables : cet homme raisonnait en bon physicien. L'âme, unie avec le corps, en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, ou si la quantité est insuffisante, nous tombons dans l'abattement et la tristesse ; si par des breuvages nous changeons cette disposition du corps, notre âme reçoit des impressions nouvelles, et reprend, pour ainsi dire, son mouvement et sa vie. Cependant le grave Platon connaissait le prix de la gaîté, car, le jour de sa mort, on trouva sous son coussin un recueil de facéties..... Mais il faut que je vous quitte, je vais dîner chez Xénophane, qui prétend que la lune est habitée, et que sur la terre la somme des biens surpasse celle des maux ; ce qui n'est pas mon avis, car je crois que les dieux avaient bu un peu trop de nectar lorsqu'ils eurent la fantaisie d'arranger ce globe terraqué. »

Dès qu'il fut éloigné : « Voilà, dis-je à Lasthénie, l'homme le plus aimable et le plus heureux d'Athenes. — Le plus aimable, j'en conviens : auprès des femmes, c'est un enchanteur d'autant plus dangereux, que l'emportement des passions ne trouble jamais sa présence d'esprit. Quant à son bonheur, je le crois problématique. Vous rappelez-vous le propos qui lui est échappé hier au sujet d'une fille des champs : *Je buvais dans la coupe du plaisir sans passion et sans craindre l'ivresse.* Une autre fois, il a dit de Laïs : *Je la possédais sans qu'elle me possédât.* C'est qu'il n'a jamais eu d'autre façon d'aimer et de sentir : son cœur est dans sa tête. Il médite sur ses jouissances, même en jouissant. Est-ce là du bonheur ? est-on heureux sans les douces illusions de l'amitié ou de l'amour ? Toujours calme en aimant, il n'a jamais connu les inquiétudes de la jalousie, qui prouvent si bien l'amour. On lui dit un jour que Laïs, avec qui il vivait, ne l'aimait pas. « Je ne pense pas, répondit-il, que les poissons m'aiment ; cependant j'en mange avec beaucoup de plaisir. » Un ami vint l'avertir en secret qu'elle lui faisait de grandes infidélités : « Si je la paie, dit-il, ce n'est pas pour en défendre la jouissance aux autres, c'est pour en jouir moi-même. » Diogene lui reprochant de vivre avec une fille publique, il répondit : « Trouvez-vous absurde que j'habite une maison qui a logé plusieurs locataires ? » Il n'est pas plus ardent pour l'amitié, qui, selon lui, est un mot insignifiant. « Les fous et les sots, dit-il, la recherchent par des vues d'intérêt ; et les sages se contentent d'eux-mêmes, sans se soucier des autres. »

« Il traite aussi légèrement l'amour de la patrie. C'est une conséquence, une absurdité, selon lui, de risquer son repos et sa vie pour un amas d'ignorans et d'insensés. « Je suis étranger partout, dit-il souvent ; et Socrate disait : Je suis citoyen de l'univers. »

Nous aperçûmes dans ce moment, d'assez loin, deux personnes couchées sous un platane. Quand nous pûmes démêler les objets, Lasthénie s'écria : « Ah ! fuyons, c'est Crates. » La célébrité de ce nom me fit arrêter avec plusieurs autres personnes ; et nous vîmes Crates et Hipparchia, sa femme, qui, dans leur délire, oubliaient qu'ils avaient des spectateurs. Je m'arrêtai un moment avec plusieurs témoins qui riaient beaucoup de son cynisme. Crates, indigné de ces ris, se redressa sur ses pieds. Je vis un petit homme laid, bossu, sale, couvert de haillons, qui nous apostropha en ces termes : « Quoi ! vous avez la sottise de rire ! Ne mangez-vous pas devant témoins ? vous cachez-vous pour planter un arbre ? Allez, pauvres gens, c'est moi qui dois rire de votre imbécillité : il n'y a de mal que celui qu'on fait aux hommes. » Pendant cette harangue, Hipparchia s'ajusta, se releva, nous fit une salutation, et partit avec son cher époux.

CHAPITRE V.

Histoire d'Hipparchia et de Cratès. Portrait de Lasthénie.

Je redis à Lasthénie le discours de Cratès. « Il est connu, me dit-elle ; c'est avec Diogene, le cynique le plus déhonté de sa secte. — Ce cynisme m'étonne moins dans un homme ; mais sa femme ! — Elle est plus folle que lui. Elle a des talens, de l'esprit, de l'érudition, de la beauté ; mais son amour pour la philosophie a un peu exalté sa tête. Elle allait souvent entendre Cratès ; et, séduite par son éloquence et ses sophismes, elle prit la résolution de l'épouser, le préférant aux plus brillans partis d'Athenes. Ses parens lui représenterent l'indignité, la bassesse de son choix ; elle répondit qu'elle ne pouvait trouver un mari plus beau ni plus riche, et qu'elle se poignarderait si on le lui refusait. Ses parens, désespérés, recoururent à Crates lui-même, qui promit de faire ses efforts pour la dissuader et la dégoûter de lui. Il se présenta tout nu devant elle. « Voilà, lui dit-il en étalant sa bosse et sa laide figure, le magot que vous convoitez. » Lui montrant ensuite son

bâton et sa besace : « Voici toutes ses richesses. Songez-y bien ; si vous voulez devenir ma femme, il faut vous résoudre à partager ma misère et à mener la vie de la secte cynique. » Hipparchia, pour toute réponse, l'embrassa en l'appelant son époux. Le mariage se fit, et fut consommé publiquement sous le portique. Elle se revêtit de haillons ; et depuis elle s'abandonne au plus dégoûtant cynisme. Cependant Cratès a du mérite et de la philosophie : pour se livrer entièrement à l'étude, il a jeté, dit-on, son argent dans la mer en s'écriant : *Je suis libre !* D'autres prétendent qu'il l'a déposé chez un banquier, avec ordre de le remettre à ses enfans s'ils sont ignorans et sans esprit, et de le donner au public s'ils étaient philosophes, parce qu'alors ils n'auraient plus besoin de fortune (8). On lui demandait un jour à quoi servait la philosophie : « A se contenter de légumes, et à vivre exempt de soins et d'inquiétudes. » Il est singulier en tout ; il s'habille fort chaudement l'été, et légèrement l'hiver. Sa malpropreté est repoussante. Il porte des peaux de moutons non préparées, ce qui, ajoutant à sa laideur, en fait une espece de monstre. »

Je reconduisis Lasthénie chez elle : qu'il m'en coûtait déjà de la quitter ! combien l'intérêt de sa conversation ajoutait à sa beauté ! Tourmentée d'une nouvelle activité, mon âme s'ouvrit à de nouveaux besoins, à une autre existence. Mais je dois vous faire connaître cette aimable Lasthénie, et vous tracer un portrait que je ternirais si je cherchais à l'embellir.

A l'âge de vingt ans, l'amour de la philosophie et de l'étude l'avait amenée à Athènes, où elle fréquenta assidument les écoles, et se lia avec Aristippe. Malgré quelque irrégularité dans ses traits, l'éclat de son teint, sa fraîcheur, un petit front, une bouche vermeille, de belles dents la plaçaient à la tête des beautés de la ville ; sa physionomie était noble, décente et spirituelle ; sa taille, majestueuse ; son esprit, profond et lumineux, ne s'animait que dans une conversation intéressante, ou la plume à la main. Un jour on lui dit que son jugement était au-dessus de son esprit, et ce propos la flatta. Elle aimait le vrai, le naturel en toutes choses ; elle avait un goût et une sagacité rares pour saisir les beautés et les défauts d'un ouvrage, démêler le verbiage des sophistes d'avec la saine logique d'un sage.

Les atomes de Démocrite et d'Épicure, les nombres de Pythagore, les idées de Zénon sur Dieu, et sur le monde, qu'il regarde comme un animal parfait, étaient l'objet de ses railleries : Socrate et Aristippe lui paraissaient les philosophes les plus raisonnables.

Quoique très instruite, elle n'avait ni les caprices ni l'humeur qu'on attribue aux gens de lettres, qui tantôt se livrent à une loquacité importune, tantôt se renferment dans un silence méprisant. Lasthénie parlait peu, écoutait beaucoup ; elle citait souvent la maxime de Zénon, *que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.* Elle ajoutait : *Le silence est l'ornement des femmes.* Elle aimait à dire des choses flatteuses ; et, ce qui est rare chez les gens d'esprit, elle écoutait les sots avec indulgence. Son cœur généreux et bienfaisant se félicitait de sa journée, lorsqu'elle avait rendu quelque service. « La joie de faire du bien, disait-elle, est plus douce, plus touchante que la joie de le recevoir ; il faut y revenir souvent ; c'est un plaisir qui ne s'use point ; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité, on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. »

Un jour elle me disait : « Je n'ai point les vastes pensées des philosophes, cette sensibilité qui embrasse non-seulement tous les individus de la patrie, mais tout le genre humain. Non, je n'égare pas mon âme dans cette vaste étendue ; je concentre autour de moi mes pensées et mes affections : j'existe plus dans moi-même et dans les objets qui m'attachent. Je crois les vertus et la sensibilité de mon sexe beaucoup plus près de la nature que l'enthousiasme et les sentimens exagérés des hommes pour la patrie et pour la gloire. »

L'amour des richesses était une passion absolument étrangère à son âme. Un jour un homme opulent, ayant besoin de son crédit, lui fit porter en présent deux amphores de vermeil d'un travail fini ; elle les lui renvoya remplies d'un excellent vin, en lui faisant dire que tout son vin était à son service.

Ses goûts étaient simples comme son âme ; elle aimait la promenade, la campagne et les fleurs ; dans sa parure, elle s'attachait à la propreté ; dans les livres, elle voulait la perspicacité, la pureté du style, la noblesse, la profondeur dans les idées, et plus d'intérêt que d'esprit. Un jour elle en jeta un avec colère en s'écriant : « Ce n'est que de l'esprit. » Elle aimait la peinture, la musique, la danse ; la poésie surtout, qu'elle appelait la musique de l'âme.

Dans sa bibliothèque, à côté d'Euclide, de Démocrite et de Platon, on trouvait Hésiode, Anacréon, Homère, Euripide, Sophocle : « La lecture, disait-elle souvent, est à l'esprit ce que les rayons du soleil sont aux plantes. » Interrogée un jour sur cet art difficile de réunir les plaisirs, les devoirs de la société avec le temps qu'elle donnait à l'étude, elle répondit : « Il y a trois choses que les femmes d'Athènes jettent par la fenêtre : le temps, leur santé et leur argent. Je suis très économe de ces trois choses : en fait de temps je me conduis comme ces hommes qui n'ont qu'une fortune médiocre, et qui, par le moyen d'une économie intérieure, paraissent au niveau des gens opulens. »

Telle était cette aimable Lasthénie, dont le souvenir n'a souffert aucune altération dans mon esprit, depuis trente ans que les dieux nous l'ont ravie.

CHAPITRE VI.

Accusation et jugement du philosophe Cléanthe. Anecdotes sur Aristippe.

J'avais la permission de venir la voir. Le lendemain elle me demanda comment j'avais passé la nuit : « A me promener sur les bords de l'Illyssus. Y retournez-vous ce matin ? — Non, je vais à l'Aréopage. Vous connaissez Cléanthe, ce philosophe du Portique ; il est mandé pour rendre compte de sa conduite. — Comment ! ce grave et savant personnage ! De quoi peut-on l'accuser ? — D'être né pauvre. Il est arrivé dans cette ville avec quatre drachmes. Les Athéniens prétendent qu'un homme indigent, dénué de tout, est l'ennemi de tous, et une loi oblige chaque citoyen à déclarer ses moyens de subsistance. Je suis fort en peine pour Cléanthe ; je lui ai fait offrir le crédit d'Aristippe et le mien ; il m'a refusée. Ma curiosité se joint à mon inquiétude pour lui, et je veux aller voir comment il sortira de cette accusation ; car enfin tout le monde sait qu'il n'a rien, et qu'il passe ses journées dans l'école de

Zénon. » Je suivis Lasthénie à l'Aréopage. Dès que l'accusé parut, les juges lui demandèrent d'un ton sévère quel métier, quel travail le nourrissaient. Cléanthe, à ces mots, présenta aux juges un jardinier et une vieille boulangère, en leur enjoignant de répondre pour lui. Le jardinier attesta que, toutes les nuits, Cléanthe puisait de l'eau pour lui; et la boulangère déclara qu'au sortir de chez le jardinier il venait pétrir pour elle. Cette justification remplit l'assemblée d'estime et d'admiration pour Cléanthe; et les juges, frappés de cette grandeur d'âme, lui offrirent des présens considérables. Il les refusa en disant: « Vous voyez que j'ai un trésor dans mon travail. » Les spectateurs applaudirent avec transport à ce désintéressement, et le reconduisirent en triomphe.

En rentrant chez Lasthénie, nous trouvâmes Aristippe, qui nous quitta bientôt.

Comme ce galant philosophe était l'objet secret de ma jalousie, je me hasardai de dire à Lasthénie: « Cet homme, si calme, si apathique, s'est pourtant animé pour vous, ou son âme a été pétrifiée par la tête de Méduse. — Il proteste que je suis la femme qu'il a le plus aimée; et j'avoue que ses agrémens, ses talens, ses lumières, en amusant mon esprit, avaient jeté un vif intérêt dans mon cœur: il voulut me plaire, et il y réussit; mais il n'a pas eu l'art de nourrir cette illusion: l'esprit amuse, mais il n'échauffe pas; c'est le feu d'un phosphore; sans un peu d'enthousiame et d'ivresse, l'amour n'est plus qu'un sentiment commun et méprisable. Cependant, comme je n'avais que vingt ans, je fus séduite, peut-être autant par le charme de l'amour que par le langage et l'attachement d'Aristippe; et sans doute ma faiblesse et mon penchant auraient assuré son triomphe, si son enjouement, ses plaisanteries, sa légèreté, n'eussent peu à peu attiédi mon cœur. Lorsqu'il parlait, je le trouvais charmant, je m'applaudissais de sa conquête; quand il me quittait, la réflexion le desservait, et je m'affermissais dans mes refus. Un dernier trait de sa conduite fixa mon irresolution. Vous savez la fin désastreuse du plus sage des hommes, Socrate. Aristippe était son ami: dès qu'il le sut condamné à boire la cigue, il cessa de le voir. Je lui en demandai la raison. « Si je pouvais briser ses fers, je volerais à son secours; mais, dans l'impossibilité de le servir, je m'épargne la douleur de le voir souffrir: à quoi bon se forger des peines? Un jour que je devais donner un grand repas, on vint m'annoncer qu'un ami intime se mourait; soudain je déprie mes convives, et je cours prodiguer tous mes soins au malade. Je ne pus retarder sa mort d'un instant; il expira une heure avant le coucher du soleil. Je rappelai aussitôt mes amis, et mes frais ne furent pas perdus. — Votre philosophie est d'une complexion facile; vous pouvez connaître tous les plaisirs, mais non celui des larmes. »

« Ce développement de son caractère me décida. Après une lutte pénible, je le fis prier de passer chez moi. Il débuta avec sa légèreté ordinaire, en m'adressant des choses charmantes et flatteuses. Je résistai à cette séduction. « Mon cher Aristippe, lui dis-je, non sans quelque embarras, votre amitié m'est chère; votre philosophie aimable, l'enjouement et les grâces de votre esprit feront toujours le charme et le bonheur de ma vie: vous êtes fait pour instruire et embellir le monde; mais avouez que vous n'êtes pas né pour l'amour. — D'où vient? pourquoi me chasser si cruellement de son temple? — C'est que vous n'avez pas le don d'aimer, que vous faites l'amour par système, par convenance, et non par sentiment. — Mais il faut des principes, même en amour: ce dieu n'est qu'un enfant; il faut jouer avec lui, non le traiter gravement. Les passions tumultueuses, exagérées, fatiguent l'âme, la chargent de nuages: c'est le zéphyr qui fait éclore les fleurs; Borée les flétrit et les tue. — Eh bien! je vous prends au mot: je vous devrai mon repos et ma philosophie; vous avez débarrassé mon esprit de bien des préjugés; vous m'avez éclairée; permettez que je vous éclaire à mon tour. L'amour n'est chez vous qu'une fantaisie, un mouvement de l'amour-propre; vous voulez paraître aimable, peu soucieux d'aimer ou d'être aimé. Bornez-vous donc à l'amitié, sentiment plus tranquille, plus analogue à l'essence de votre âme. — Quoi! vous voulez me renfermer dans le cercle étroit de l'amitié! — Oui, si vous me jugez digne d'être votre amie. — Vous êtes trop aimable, trop intéressante pour que je refuse un titre si flatteur; mais aussi vous avez trop d'appas pour que j'éteigne facilement le feu qu'ils ont allumé. — Consultez-vous, étudiez vos goûts et votre âme: les grâces de l'esprit, le prestige des plaisirs, la séduction des sens, nous donnent des maîtresses; c'est le mérite seul qui fixe l'amitié. Une véritable amie est un être bien rare. — Je crains bien que vous n'ayez raison. Allons, je répudie l'amour, et j'ouvre ma porte à l'amitié. »

Depuis, notre liaison est charmante: ni jalousie ni querelles n'élèvent entre nous aucun nuage. Quand il retombe dans son défaut d'habitude et me parle d'amour, je lui dis en riant: « Vous vous trompez; songez que nous sommes sur la route de l'amitié. »

CHAPITRE VII.

Sentiment de Lasthénie sur l'amour, Anténor fait une tragédie pour lui plaire.

Je revis trop souvent cette aimable Lasthénie, et le trait de l'amour s'enfonça dans mon âme. J'aurais donné des siècles de vie pour en être aimé quelques mois. Elle me disait un jour, en me parlant du mauvais choix de plusieurs femmes dans leurs inclinations: « Je n'aimerai jamais un homme sans esprit et sans connaissances. Si nous pouvons nous faire pardonner une faiblesse, c'est lorsque les talens et le mérite de l'objet aimé annoncent que notre attachement est épuré par le goût et la délicatesse. Aimer un sot, c'est s'identifier avec lui; c'est afficher qu'on a des sens, et non une âme; c'est dépouiller Vénus de sa ceinture. La déesse des beaux-arts, Minerve, a fixé sa résidence dans Athènes, comme le climat le plus doux, le plus favorable aux progrès de l'esprit et du génie. Négliger le culte de cette divinité, c'est marcher sur les pas des barbares, c'est enfoncer son âme dans les ténèbres. »

Ce discours m'enflamma pour l'étude et pour la gloire, et je conçus le projet d'une tragédie. J'y travaillai mystérieusement avec l'ardeur et l'impétuosité d'un jeune homme; mon plan fut l'ouvrage d'une semaine, et les vers celui de deux mois; il est vrai que j'y sacrifiais mes nuits. Le temps pressait; nous touchions au printemps, saison où l'on célèbre les grandes fêtes de Bacchus. Le sujet de ma pièce était la mort d'Achille tué par Pâris au moment où il allait épouser Polyxène.

Mon drame achevé, j'en fis une lecture à cinq jeunes gens de mes amis, initiés dans les mystères de la littérature. Leurs éloges, leur censure, ne s'accordèrent pas;

l'un approuvait ce que l'autre critiquait; celui-ci voulait supprimer; celui-là demandait des développemens. Enfin, après avoir analysé, décomposé, critiqué, approuvé mon drame pendant une matinée entière, ces beaux esprits se retirèrent, me laissant beaucoup plus indécis qu'avant la lecture.

Je confiai cet événement et mes anxiétés à un autre ami, qui avait de l'esprit sans prétention, et ne le cultivait que pour se rendre heureux. « Écoutez, me dit-il, l'anecdote de Polyclète de Sicyone, célèbre statuaire. Il travaillait en même temps deux statues semblables, une publiquement, et l'autre en secret; pour celle-ci, il ne consulta que son génie; pour la première, il accueillait tous les conseils, corrigeait, ajoutait et retranchait au gré des critiques. Ces deux ouvrages finis, il les expose à côté l'un de l'autre : on censure la première statue, et l'autre, celle de son génie, enlève tous les suffrages. « Athéniens, dit alors Polyclète, la figure que vous critiquez est votre ouvrage, et celle que vous admirez est le mien. » Je vous conseille donc, ajouta mon ami, de vous confier en vos forces et de suivre votre Minerve. » J'aurais volontiers consulté Lasthénie, dont je connaissais le goût et la sainte critique; mais je voulais la surprendre et l'étonner par un coup d'éclat.

Cependant, quand j'eus poli, limé et donné la dernière couleur à mon tableau, je rencontrai Eupolis, poëte dramatique que j'avais vu plusieurs fois chez Lasthénie : il m'invita à entendre une comédie de lui, qu'on allait représenter aux fêtes de Bacchus. Je crus le moment favorable pour lui confier le secret de ma production, et lui demander ses lumières, ajoutant que j'attendais de son amitié la plus exacte vérité. Il me la promit avec d'autant plus de zèle que lui-même l'exigeait de ses amis. Je le priai à dîner le lendemain; je le traitai splendidement, et, le repas fini, je commençai ma lecture. Il écouta attentivement, m'arrêta sur quelques détails; il me fit des observations judicieuses; mais il fut charmé de mon coup d'essai, me garantit le succès le plus flatteur, et me laissa enchanté de lui et de mon ouvrage.

Je le présentai aussitôt au premier archonte et aux juges nommés avec lui pour admettre ou rejeter les pièces [1] : le premier archonte n'approuva pas le choix de mon sujet. « Chez les Athéniens, me dit-il, le véritable objet de la tragédie est de punir la tyrannie : les scènes tragiques produisent deux grands avantages; le peuple apprend, par les tableaux qu'on lui présente des actions et de la cruauté des tyrans, à détester le gouvernement absolu et à chérir la liberté. » Cependant, malgré le sujet de ma pièce, les juges me furent favorables, et je fus inscrit sur les registres; j'attendis la représentation avec toute l'impatience d'un jeune poëte.

Ce jour arriva. Dès que le soleil parut, je courus au théâtre, qui s'ouvre alors : car dans les grandes Dionysiaques on joue douze à quinze pièces par jour, et le spectacle ne finit qu'à l'entrée de la nuit. La scène est ornée, d'un côté, de décorations très bien exécutées, de l'autre, est un vaste amphithéâtre couvert de gradins, qui s'élève jusqu'à une très grande hauteur.

Le peuple arriva en foule; il montait, descendait, riait, criait, se pressait. Au milieu de ce tumulte, je vis entrer les neuf archontes, ou premiers magistrats, les cours de justices, le sénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels, qui occupent les gradins inférieurs. Les femmes se placèrent loin des hommes et des courtisanes.

Les riches Athéniens faisaient apporter des tapis, des coussins de pourpre; d'autres, pendant la représentation, firent venir du vin, des fruits et des gâteaux. Le nombre des spectateurs montait à trente mille : quelle assemblée pour un auteur [1] !

Cependant j'avais donné aux acteurs, pour imposer davantage, une chaussure très haute, des masques nouveaux : ils avaient des robes traînantes et magnifiques. Dans ma pièce, des ombres sortaient des tombeaux; j'y faisais paraître des divinités infernales, pâles et hideuses, armées de torches, les cheveux entrelacés de serpens, et des spectres horribles qui rugissaient. Appuyé de tous ces moyens, ne doutant presque plus du succès, je me plaçai le plus près de Lasthénie qu'il me fut possible, pour jouir en secret de ses applaudissemens et de ses larmes. La scène s'ouvre; le chœur arrive au nombre de quinze personnages [2], précédés d'un joueur de flûte, qui réglait leur marche. Les choristes étaient des vieillards, des jeunes gens des deux sexes, qui représentaient des prêtres, des guerriers [3]; la terreur me saisit, les pulsations de mon pouls se succèdent rapidement. On écoute d'abord en silence, sans signe d'improbation ni de contentement. Bientôt le murmure commence; semblable à ce vent léger, précurseur des orages, il croît, s'élève, éclate en huées, en ris immodérés; mes spectres et leurs rugissemens ne font peur qu'aux enfans et aux femmes. Me voilà transi, glacé, palpitant, hors de moi : quelle chute! tomber aussi rapidement devant l'objet de son amour! Cependant je comptais beaucoup sur mon dernier acte, où j'avais réuni, comme dans un foyer, tout l'intérêt de la pièce. Achille mourant offrait, selon moi, le tableau le plus pathétique. Mais tout à coup un orage gronde, la pluie survient; voilà les acteurs et l'auteur abandonnés. Tout fuit; je m'échappe aussi, honteux, désespéré, persuadé que cela n'arrivait qu'à moi, et maudissant Thespis, l'inventeur de la tragédie [4].

C'étaient bien moins les huées du public qui faisaient mon supplice, que l'irréparable affront qui me flétrissait devant Lasthénie, pour qui seule j'avais essayé de voler au temple de la gloire.

La fièvre m'assaillit : pendant les longues heures de la nuit et le jour suivant je ne méditais que des projets sinistres. Je voulais fuir Lasthénie, le monde, m'ensevelir dans un désert, terminer une vie odieuse : c'est dans ces cruelles agitations que je passai deux jours, solitaire, égaré, sans prendre ni repos ni nourriture.

Le troisième jour, au matin, je reçois un billet de

[1] Il y avait à Athènes un tribunal nommé pour juger les pièces de théâtre. On jugeait quelquefois, en peu de jours, jusqu'à cent tragédies. Chaque poëte devait faire représenter trois drames tragiques et un satirique.

[1] Périclès établit des fonds pour être distribués aux citoyens pauvres hors d'état de payer leurs places aux spectacles; et le peuple prononça la peine de mort contre l'orateur qui proposerait d'affecter ces fonds à d'autres usages.

[2] Les choristes étaient au nombre de quinze dans la tragédie, et de vingt-quatre dans la comédie.

[3] Les chœurs chantaient tous ensemble lorsque les acteurs se retiraient; ou bien souvent ils se mêlaient dans l'action, chantaient ou déclamaient avec les personnages.

[4] Comme le théâtre était sans toiture, les spectateurs se sauvaient quand il pleuvait.

Lasthénie qui me demande dans quelle planète je m'étais retiré, et me prie instamment de me rendre chez elle. Un sot amour-propre me fit hésiter; mais enfin l'amour l'emporta sur la vanité. Je cours vers sa demeure : le frisson me saisit à la porte; je craignais que la savante Lasthénie ne fût instruite de mon désastre. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint à moi, me tendit la main d'un air riant et affectueux en me disant : « Eh bien! pauvre auteur, votre pièce est tombée, et je ne puis vous consoler de cette disgrâce! Je présumais un peu mieux de vous et de moi. » Ces paroles, la douce sérénité de son visage, apaisèrent mes angoisses. « Vous savez donc que je suis le malheureux auteur qui.....? » La parole expira sur mes lèvres. « Oui, depuis hier seulement; c'est Eupolis qui vous a nommé, et qui avait annoncé la chute de votre tragédie. — Comment! Eupolis? lui qui l'a entendue, qui la trouvait admirable, et qui m'a garanti un plein succès! — Oh! caution d'auteur. On voit bien que vous êtes encore un jeune adepte. Quoi! vous confier à votre rival! Ne voyez-vous pas que votre disgrâce relève sa gloire? Mais quel était votre but en faisant cet ouvrage? Avez-vous rêvé comme Eschyle, qui, s'étant endormi dans un champ dont il gardait les raisins, vit en songe Bacchus qui lui ordonnait de faire une tragédie? ou vouliez-vous orner votre nom des titres de la gloire? — Non, je vous jure, je n'ambitionne pas les applaudissemens du public; un suffrage plus flatteur enflammait mes esprits. Vous m'avez dit un jour que vous n'aimeriez jamais un homme sans lettres, sans talens; je me suis aussitôt dévoué à l'étude; j'ai composé cette malheureuse pièce pour m'attirer un de vos regards. — Vous n'aspiriez donc qu'à mon suffrage? — Oui, pour l'obtenir je donnerais toute la gloire de Sophocle et d'Euripide; mais une tragédie si honteusement tombée peut me nuire. — Ne craignez rien, elle vous sera utile; elle me fait connaître votre cœur, et même l'étendue de votre esprit, car votre drame, quoique faible et mal conçu, ne peut être que la production d'un homme d'esprit. — Je vais être enchanté de sa chute. — Vous n'y perdrez rien. » A ces mots je me jette à ses pieds, lui jure l'amour le plus tendre, et la supplie de m'ouvrir son cœur, de laisser briller un rayon d'espérance. « Vous voulez être aimé de moi? Savez-vous bien que j'ai trente ans, que vous êtes un enfant en comparaison? — Vous voulez dire que vous êtes plus instruite, plus aimable que moi; mais l'amour développera mon esprit, les ressorts de mon âme, et m'élèvera jusqu'à vous. » Enfin Lasthénie, à travers les voiles de la timidité, me laissa entrevoir que j'étais aimé.

Un sot triomphe de la conquête d'une femme qui, pour l'ordinaire, ne vaut pas mieux que lui, ou qui, sans goût dans son choix, le préfère par des motifs peu flatteurs; mais Lasthénie honorait celui qu'elle distinguait. Les plus grands philosophes, les hommes les plus aimables, les principaux d'Athènes étaient à ses pieds, et jamais elle n'avait profané ni l'amour ni son cœur par un attachement peu glorieux; elle n'avait aimé qu'Aristippe, et ce sentiment et sa conduite avec lui faisaient son éloge. Je fus vengé d'Eupolis, ou plutôt il me coûta encore des regrets et des pleurs.

Épris de la jeune Glycère, l'hymen les unit. Cette journée fut marquée par les fêtes, les pompes et les plaisirs. La nuit vint prêter son voile à de plus douces voluptés; mais quelle nuit! On trouva le lendemain les deux époux, dans les bras l'un de l'autre, sans mouvement et sans vie.

Depuis la chute de ma tragédie, époque bien chère à mon cœur, le jour le plus doux embellit mon existence. Tout entier à l'amour et à Lasthénie, ma vie s'écoulait délicieusement auprès d'elle. Nous nous promenions tous les jours sur les bords du Céphise ou de l'Illyssus; souvent, évitant les promenades fréquentées, nous montions sur des collines couvertes d'oliviers, de lauriers et de vignes. Là, portant ses regards sur un vaste horizon, contemplant le lever ou le coucher du soleil, elle s'écriait dans son enthousiasme : « Quel superbe tableau! que tout est mesquin et misérable dans nos villes!... » Aussi, dans l'enceinte des murs, elle disait qu'on ne respirait pas.

Dans une de nos courses, elle me donna une preuve touchante de la bonté de son cœur. Nous errions dans la campagne; nous trouvâmes une villageoise éplorée qui gémissait, poussait des sanglots; Lasthénie vole vers elle, s'informe de la cause de ses pleurs. L'infortunée la conduit vers sa vache qui venait d'expirer; c'était là toute sa richesse, son unique ressource; de son lait elle nourrissait deux enfans. « Hélas! ils vont mourir de faim! » Lasthénie la console, lui en promet une autre, court à la ville, ramène une autre vache, et me dit : « Je suis contente de ma journée : il faut se refuser le superflu pour procurer le nécessaire aux autres. »

Malheureusement la durée de la même situation amène l'habitude, et l'habitude flétrit tout : le plaisir du lendemain doit être différent de celui de la veille. Je n'avais d'abord désiré que le cœur de Lasthénie; être aimé d'elle me paraissait le comble de la félicité. Bientôt d'autres désirs plus ardens, plus impétueux, embrasèrent mon sang et mon imagination. Loin de respirer auprès d'elle un bonheur pur, un calme délicieux, un feu secret me consumait; je ne lui en celais pas la cause. Je sollicitais des faveurs; elle me repoussait avec sévérité. « L'amour, me disait-elle, est bien plus vif, plus aimable, paré de son illusion, qu'il ne l'est après la possession qui dissipe son prestige. — Si le plaisir détruit quelquefois l'enchantement qui environne l'objet aimé, ce n'est qu'après nous avoir enivrés de l'ambroisie des dieux. Le temps, peut-être même la douce et longue habitude du bonheur, affaiblissent l'amour; mais si l'on s'est privé de ses faveurs, que reste-t-il? Le regret d'avoir perdu de beaux jours. — Vous êtes bien loin de la délicatesse du jeune Thrasonidès: il était, suivant l'expression d'un sophiste, si amoureux de son amour, qu'il refusa de posséder sa maîtresse, de peur que la jouissance n'attiédît ses désirs et ne troublât le charme de sa passion. Denys de Syracuse présenta un jour au voluptueux Aristippe trois belles courtisanes, lui permettant d'en choisir une. Il les accepta toutes les trois, disant que Pâris s'était mal trouvé d'avoir choisi. Il réfléchit ensuite qu'il était beau de se vaincre; soudain il renvoie les trois nymphes, et rentre chez lui, enchanté de sa raison et de son triomphe. — Votre comparaison n'a aucun rapport avec ma situation; Aristippe n'aimait pas; et quant à ce Thrasonidès, si délicat, si grand métaphysicien, il ne faut pas louer les vertus dont on ne connaît pas la source. » Dans ce moment Aristippe entra et dit à Lasthénie : « Je viens vous chercher pour vous mener à l'Aréopage; on va juger l'infortunée Eudoxie. — Vous me faites frémir, s'écria Lasthénie : que je la plains! mais elle est bien coupable! Empoisonner son amant, quelle atrocité! — Les apparences déposent contre elle; mais Eudoxie est innocente. Le public, toujours léger, toujours prompt à condamner, demande son supplice à

grands cris; c'est une barbarie. Voici quelques détails de cette catastrophe qu'on vient de me conter. »

CHAPITRE VIII.

Histoire d'Iphicrate et d'Eudoxie.

« Iphicrate, éperdument amoureux d'Eudoxie, avait été assez heureux pour lui inspirer une passion égale à la sienne. Eudoxie est belle, jeune et sensible, d'un caractère ingénu et plein d'aménité; mais, privée des grâces de l'imagination, elle ne sait qu'aimer: elle n'a point l'art de varier les scènes de l'amour, de les embellir, et d'enchaîner le cœur par les charmes de l'esprit. Les entr'actes de l'amour sont longs. Iphicrate, au contraire, était d'une activité inquiète; avide de jouissances et d'instruction, il caressait tous les goûts, tous les arts; passait de l'étude aux plaisirs, des plaisirs aux affaires. Il ne connaissait que deux façons d'employer le temps: jouir ou travailler. Il disait que l'agitation était la vie de l'âme. Séduit d'abord par la beauté d'Eudoxie, par la douceur de son caractère, il lui fit grâce des qualités de l'esprit, ou plutôt le bandeau de l'amour lui cacha cette imperfection. Mais, après l'enivrement d'une passion heureuse, les tête-à-tête commencèrent à l'excéder; il voulut inspirer à son amante le goût de l'instruction: il lui faisait des lectures, lui expliquait les meilleurs auteurs, lui en développait les beautés; mais il fatiguait un terrain aride et ingrat. Eudoxie écoutait par complaisance; de fréquentes distractions et de longs bâillemens annonçaient son ennui et son inaptitude. Iphicrate, voyant l'inutilité de ses lectures, les discontinua. Cependant ses visites devinrent plus rares et plus courtes; il trouvait toujours des prétextes pour les abréger. L'œil d'une amante s'aperçoit bientôt du plus léger refroidissement. Elle se plaignit, s'exhala en reproches, tantôt avec le ton de la sensibilité, tantôt avec aigreur; mais les plaintes, l'humeur, les prières mêmes font naître la dissimulation sans ramener l'amour. La sensible Eudoxie, désespérée de l'inefficacité de ses efforts, voulut essayer des moyens plus sûrs: l'ignorance est crédule et superstitieuse. Elle avait ouï parler d'une femme qui composait des philtres pour inspirer l'amour. Elle la vit, et cette malheureuse lui promit le breuvage et un succès certain. Elle lui raconta qu'un jeune homme, à qui elle avait fait manger un fruit préparé, sentait tous les jours à la même époque, pendant une heure, un violent accès d'amour. Voici la confection de ces philtres:

« D'abord on invoque les divinités infernales; on met ensuite dans un vase des poissons, des herbes, des os de grenouilles, de l'hippomane, et du sang d'une femme. »

« Eudoxie, munie de cette potion détestable, attendit qu'Iphicrate, qui était sujet à des maux d'estomac, se plaignît de cette incommodité. Elle lui propose alors l'usage d'un spécifique sûr contre ses maux, et le lui présente. Iphicrate repoussa plusieurs fois la main de son amie: il niait la vertu du remède; mais enfin, vaincu par ses instances, il consent à le boire. Sans doute l'infâme mégère y avait fait infuser des herbes vénéneuses dont elle ignorait la propriété. Iphicrate sent bientôt les premières atteintes du poison; il a des convulsions, des déchiremens d'entrailles; le feu le consume.

« Ah! s'écrie-t-il, Eudoxie, qu'avez-vous fait? la mort est dans mon sein, je suis empoisonné! » Eudoxie pâlit, s'effraie, mais se flatte que ce n'est qu'un effet passager du philtre. Cependant le mal redouble; le poison fermente et brûle le malheureux Iphicrate. « Je me meurs! quel horrible tourment! c'est toi, c'est toi qui m'as donné la mort! » Eudoxie, à ces cris, à l'aspect de son amant couvert des ombres du trépas, tremblante, désespérée, va, vient, appelle, implore des secours. On vole chez le médecin: il arrive, et déclare que le poison et la mort sont dans le sein d'Iphicrate. Déjà son visage se décompose, sa bouche se tord, ses yeux s'enfoncent, la mort jaunit son teint. « Achevez-moi par pitié, criait-il; au nom des dieux, abrégez mon supplice; je souffre le tourment de Prométhée, mes entrailles sont dévorées! Que t'ai-je fait, Eudoxie! que t'ai-je fait pour me donner un poison si cruel? » A ces mots, Eudoxie, éperdue, égarée, se précipite sur lui, le serre dans ses bras, reste immobile et glacée. Puis reprenant ses esprits, elle s'écrie: « Iphicrate, mon cher Iphicrate; oui, c'est moi qui suis ton assassin, ton bourreau! moi qui t'idolâtrais! Laisse-moi respirer ton poison, mourir avec toi! La barbare m'a trompée! J'ai cru te donner un philtre pour me faire aimer. Daigne jeter un regard sur moi! daigne me pardonner mon crime! » Les soupirs, les sanglots interceptent sa voix. Iphicrate, qui voit son innocence et sa douleur, lève sur elle un œil languissant, lui tend la main, et dit d'une voix mourante: « Ma chère Eudoxie, je te pardonne; sois heureuse....! » A ces mots il expire. Son amante effarée, livide, glacée, veut se poignarder, et tombe inanimée. On l'enlève, on la jette sur un lit où, pendant trois jours, elle a été dans un délire continuel. Les mots de *poison*, de *mort*, le nom d'Iphicrate étaient sans cesse dans sa bouche. Quand elle eut repris ses sens, elle inonda sa couche de pleurs en invoquant la mort, la demandant au nom de la pitié.

« Le bruit de cet empoisonnement circula bientôt dans Athènes; Eudoxie passa pour un monstre, une Euménide; et cependant c'est l'amante la plus tendre. Je tiens d'un aréopagite le détail de cet événement terrible. Vous savez que le second archonte l'a dénoncée, et que, suivant la loi, son nom et son crime sont, depuis huit jours, exposés en public. Tout Athènes court à l'Aréopage; et, quoique plusieurs membres de ce tribunal soient instruits de la méprise et de l'innocence d'Eudoxie, Iphicrate est mort, le délit existe, et nos magistrats sont obligés de prononcer un jugement. Partous, cette cause est très intéressante. »

Aussitôt des esclaves allument des flambeaux; car ce n'est que dans la nuit que l'Aréopage peut s'assembler. Nous nous hâtons de monter la colline (9). Les juges étaient déjà sur leurs siéges, au nombre de trois cents: à leur pied ruisselait le sang des victimes qu'on venait d'immoler, et dont les membres sanglans palpitaient encore. Sur une table on voyait deux urnes redoutables, l'une appelée l'urne de la *miséricorde*, l'autre, de la *mort*: celle-ci d'airain, la première de bois.

Tout à coup un bruit confus nous frappe; chacun se lève et porte ses regards vers le lieu du mouvement. On voit arriver la malheureuse Eudoxie, environnée de la garde scythe; sa pâleur, sa démarche traînante, sa profonde tristesse, le désordre de ses cheveux et de ses vêtemens, sa beauté, attendrissent tous les cœurs. J'entendais des sanglots, je voyais couler des larmes. Lorsqu'elle fut auprès des victimes, l'archonte-roi [1] forma son accusation, et la dénonça comme empoisonneuse: alors un des aréopagites lui ordonna de prêter le serment ordi-

[1] C'est ainsi qu'on nommait le second archonte.

naire. Elle s'approche d'un pas lent, mais assuré, se place au milieu des victimes sanglantes, promène ses regards sombres sur toute l'assemblée, puis s'écrie d'une voix forte : « Athéniens, je jure par les dieux, par les Euménides dont le temple est voisin, que c'est moi qui ai empoisonné Iphicrate que j'adorais, et que je mérite la mort! » Elle se tait et tombe évanouie.

Les aréopagites, sans autre information, se lèvent successivement, prennent deux petits cailloux, l'un blanc, l'autre noir, avec le pouce, l'index et le doigt du milieu, et vont jeter l'un des deux dans l'une des urnes. Pendant cette cérémonie lugubre, tous les cœurs frémissent; on attend avec effroi l'arrêt fatal.

Dès que les juges eurent repris leurs places, on ouvrit les urnes, on compta les boules : le nombre des blanches l'emporta. Alors les magistrats tracèrent avec l'ongle, sur une tablette enduite de cire, une ligne courte; ce qui annonçait l'absolution de l'accusée; la ligne longue exprime la condamnation. On présenta la tablette au public, qui applaudit avec transport à la prudence et à la douceur de ce jugement. Ce sage tribunal avait senti les mouvemens de la commisération pour une infortunée égarée et coupable par un excès d'amour.

Lorsque Eudoxie parut animée d'un reste de vie, on lui annonça sa grâce. « Ah! quelle grâce! dit-elle; c'est la mort, la mort seule qui est une faveur pour moi! »

Tel fut le célèbre jugement de l'Aréopage. Eudoxie n'y survécut pas long-temps : le repos la quitta, le doux sommeil ne ferma plus sa paupière; le jour, la nuit, elle ne voyait que des spectres, ou l'ombre irritée de son amant, qui la poursuivaient, lui reprochaient son trépas. Elle mourut en prononçant le nom d'Iphicrate.

Cette scène touchante laissa une longue impression de tristesse dans l'âme de Lasthénie. Elle me raconta un autre jugement qui honore beaucoup la sagesse et les lumières de l'Aréopage.

Télécyde, femme de la riche Sicyone, avait formé un second hymen avec Pyshodore. Elle avait de son premier lit un fils nommé Lycius, jeune homme de la plus grande espérance. Elle eut de ce dernier mariage un second fils, qui, parvenu à son adolescence, ouvrit son âme à la haine et à la jalousie. Il ne pouvait supporter son frère; son père, il est vrai, nourrissait et irritait ces semences de haine. Tous deux, agités des Furies, attirèrent Lycius dans un chemin écarté, où ces monstres l'égorgèrent. Sa mère le pleura long-temps auprès de ses assassins. Mais enfin la justice des dieux éclaira leur forfait : tout fut découvert. A cette affreuse nouvelle, Télécyde respira à son tour la vengeance et le crime. Un poison actif versa la mort dans le sein des deux coupables. Elle fut arrêtée, traduite devant plusieurs tribunaux, qui n'osèrent la condamner ni l'absoudre. L'affaire fut portée devant l'Aréopage, qui, après un long et mûr examen, ordonna que les parties reparaîtraient dans cent ans.

Cependant je n'osai plus parler à Lasthénie de mon bonheur; mais un événement le décida, et me rendit le plus heureux des hommes.

CHAPITRE IX.

Anténor lutte contre un taureau. Espérance flatteuse.

Nous nous promenions dans la campagne : nous étions sur une éminence qu'on appelle *la Colline aux chevaux*, où l'on dit qu'OEdipe vint pleurer ses malheurs. Tout à coup Lasthénie jette un grand cri : je tourne la tête; je vois un taureau furieux et peu éloigné qui courait sur elle. « Sauvez-vous! » m'écriai-je. Et soudain je m'élance au-devant de lui; je n'avais pour toute arme qu'un long bâton dont je le frappai. L'animal irrité veut se ruer sur moi : je l'évite, je m'enfuis; il me poursuit; des bergers armés de bâtons ferrés accourent à mon secours. Je saisis un de leurs bâtons : j'attends mon ennemi; et lorsqu'il veut me frapper de ses cornes, je lui enfonce le fer dans la tête, et le jette mort sur la poussière. Les bergers poussent des cris de victoire, et posent sur mon front, comme aux jeux olympiques, une couronne d'olivier. Mais Lasthénie m'inquiétait; je ne la voyais plus. Je la cherche; je l'aperçois enfin sur la colline, d'où elle avait vu mon combat et ma victoire. Je vole à ses pieds, et j'y dépose ma couronne. Elle se jette à mon cou en me disant : J'embrasse le nouveau Thésée, vainqueur du taureau de Marathon; je lui dois la vie : que ce baiser en soit la récompense. » Ce fut le premier baiser de l'amour : qu'il fut doux à mon cœur!

Nous nous éloignâmes, et nous nous trouvâmes bientôt dans une enceinte de rochers arides, où s'élevaient çà et là des pins, des oliviers; nous nous assîmes au pied d'une grande roche. L'aspect de cette solitude sombre et agreste, son silence, qui n'était interrompu que par le cri de quelques oiseaux sauvages, et la chute d'une cascade qui roulait sur notre tête et tombait à nos pieds, nous jetèrent dans une douce rêverie. Nous ne parlions pas : quel délicieux instant! le feu de la volupté circulait dans mes veines, embrasait mon âme. Je serrai Lasthénie dans mes bras, je lui ravis quelques baisers, je respirai le parfum de sa bouche. Éperdu d'amour et de désirs, j'aspirai à la suprême félicité. « Arrêtez, de grâce, mon cher Anténor! s'écria Lasthénie; différez votre victoire, elle est assurée : demain nous passerons la journée dans ma petite maison de campagne; que ce jour soit marqué dans votre vie comme le plus beau et le plus heureux. » En parlant ainsi, elle s'échappa de mes bras, et je n'osai la retenir. La nuit approchait. Nous retournâmes à la ville, et j'allai attendre chez moi, dans l'agitation et le tourment de l'impatience, le réveil de la nature.

Que la nuit tarda à replier ses voiles! je croyais le soleil enchaîné sous l'horizon. Enfin un trait de jour s'élance dans l'espace; l'astre paraît et l'inonde de lumière. Je me prosterne devant lui en m'écriant dans mon enthousiasme : « Ame vivifiante de l'univers, père de la nature, ralentis aujourd'hui ta marche, comme tu fis jadis pour prolonger les plaisirs de Jupiter et d'Alcmène : je ne suis pas le maître du tonnerre, mais Lasthénie vaut toutes les divinités de l'Olympe!

CHAPITRE X.

Billet fâcheux de Lasthénie. Conversation d'Anténor avec le philosophe Xénocrate.

J'étais dans ce ravissement, j'allais me rendre chez Lasthénie, lorsque je reçus un billet de sa part. « Je suis fâchée, mon cher Anténor, d'être obligée de différer notre promenade champêtre; un devoir sacré m'appelle ailleurs, et je pars; vous serez informé de mon retour. Portez-vous bien, soyez heureux. »

Ce billet m'anéantit : je me crus joué, trahi; je maudis l'amour, mon étoile et Lasthénie. Désespéré, je courus chez elle; je fis cent questions sur son départ : on ne put

rien m'apprendre. Ce mystère me remplit de crainte et de soupçons. J'errai dans les rues, dans les places; j'allais du Pnyx au Céramique, du Céramique à la rue des Trépieds, marchant au hasard, sans objet, agité, absorbé dans ma rêverie, ne voyant rien, parlant tout seul, en m'écriant parfois : L'ingrate! la perfide! Au pied de l'escalier qui conduit à la citadelle, je coudoie rudement un homme qui m'arrête; il me nomme : je regarde, je vois le philosophe Xénocrate, que je connaissais. « Jeune homme, qu'avez-vous? me dit-il; vous paraissez hors de vous : êtes-vous malade?—Plût aux dieux que je fusse mort!—J'entends; vous avez des chagrins, des peines? — Je suis le plus malheureux des hommes! — Cela se peut : mais suivez-moi. » Il me prit par la main, et nous montâmes à la citadelle. « Regardez, me dit-il, vis-à-vis de vous les Propylées, ou les vestibules de la citadelle, superbe monument érigé par les ordres de Périclès; ils sont couverts d'un marbre blanc; on y entre par cinq grandes portes : voilà à gauche le temple de la Victoire. Nous voici dans la citadelle. Examinez toutes ces statues animées par le ciseau de Miron, de Phidias et des plus célèbres artistes. Voilà Mercure et les trois Grâces, qu'on attribue à Socrate. Saluez les portraits de Périclès, de Phorimon, de Timothée. Mais regardez ces deux autels : l'un est celui de la Pudeur, qui devrait être desservi par les Grâces; l'autre est celui de l'Amitié, asile des âmes nobles et sensibles... Mais vous n'entendez rien, vous êtes sourd et aveugle : quelle faiblesse! Jetez les yeux sur les maisons de la ville. — Je les vois. — Représentez-vous maintenant combien de soucis, de chagrins, de maux logèrent jadis sous ces toits; combien les habitent encore aujourd'hui, et combien il y en aura dans la suite des siècles! Cessez donc de vous affliger comme si vous étiez le seul individu souffrant, et que vous dussiez être exempt des maux attachés à l'humanité. Mais allons nous promener au jardin de l'Académie (10); c'est ma promenade favorite : l'ombre des platanes, la salubrité de l'air, la fraîcheur des eaux, tempéreront l'effervescence de vos esprits. Il faut vous distraire; un être doué de raison ne doit pas se laisser abattre par un revers, qui renferme souvent le germe de son bonheur. » Nous trouvâmes le jardin solitaire. « Asseyons-nous sur ce banc, dit Xénocrate, et causons. Un philosophe doit être le médecin des âmes; ainsi ouvrez-moi la vôtre, j'y verserai les douces leçons de la philosophie. Est-ce l'ambition déçue, votre fortune renversée, qui causent vos chagrins? — Non, je serais moins affecté; ma douleur est là, au fond de mon cœur. — Je crois deviner; c'est un mal d'amour. A votre âge, on attache un grand intérêt à ces misères : l'indifférence d'une maîtresse, ses rigueurs, son infidélité, un regard plus ou moins tendre, troublent la tête d'un jeune homme, bouleversent à ses yeux toute la nature; et tout cela pour un objet paré des couleurs de notre imagination, qu'on dédaignera peut-être au premier jour. — Vous êtes dans votre automne; à cet âge, on rit d'une passion qui fait le tourment et le charme de notre jeunesse. — J'ai passé comme un autre par le printemps de la vie, j'ai commis sans doute bien des fautes; mais j'ai su maîtriser mes sens et braver l'empire de la beauté et de l'amour. Plus d'une prêtresse de Diane est moins vierge que moi. On le savait dans Athènes; et j'étais dans la saison des jouissances, lorsque la trop fameuse Laïs, entendant citer ma continence et mon apathie, osa parier d'en triompher et de me séduire. Elle me fit prier de passer chez elle. — J'ai souvent ouï nommer cette courtisane; mais elle m'est peu connue. — Je vais donc d'abord vous crayonner quelques-uns de ses traits.

Laïs est de Sicile. Un général athénien la transporta en Grèce. Elle s'établit à Corinthe, se voua au culte de Vénus, et mit ses faveurs aux enchères. Elle était douée d'une rare beauté et de beaucoup d'esprit. Les peintres allaient chez elle pour prendre modèle d'une belle gorge. Apelles avait cueilli ses prémices. Il la vit un jour revenir de la fontaine : son extrême jeunesse, sa beauté le frappèrent. Il l'aborde, la flatte, et l'engage à venir dîner chez ses amis : ceux-ci le raillent de ce qu'au lieu d'une nymphe exercée, il amenait une jeune innocente.

« Rassurez-vous, répondit-il; je l'élèverai si bien qu'avant trois ans elle sera experte dans son art. » Il tint parole : Laïs devint une des courtisanes les plus renommées. Corinthe, qu'elle a embellie par de superbes édifices, fut le théâtre de ses plaisirs. Lorsqu'elle allait au temple de Vénus, le peuple transporté la suivait en foule, et lui rendait hommage comme à la déesse de la beauté. Toute la Grèce a brûlé pour elle. Démosthène alla exprès à Corinthe pour acheter une de ses nuits; mais, étonné du prix, il y renonça, disant qu'il n'achèterait pas si cher un repentir. Le vieux sculpteur Miron ambitionna aussi ses faveurs; mais il fut repoussé. Attribuant sa disgrâce à ses cheveux blancs, il les cacha sous une perruque, et retourna vers Laïs, qui lui dit : « Sot que vous êtes! vous demandez une grâce que j'ai refusée à votre père. » Elle raillait souvent de la prétendue sagesse des philosophes. « Je ne sais, disait-elle, s'ils sont plus austères que les autres hommes, mais ils ne sont pas moins souvent à ma porte. » Cependant cette beauté superbe, qui élevait ses faveurs à si haut prix, les accorda sans intérêt au cynique Diogène. Elle imitait les médecins charitables qui traitent les pauvres gratuitement.

« Voilà quelle était cette belle Laïs. Je me rendis à son invitation. Je la trouvai à sa toilette. Par Jupiter! quel luxe! que d'inutilités!

« Elle était entourée de bassins et d'aiguières d'argent, de miroirs grands et petits, d'aiguilles pour démêler les cheveux, de fers pour les boucler, de bandelettes pour les lier, de réseaux pour les envelopper, et de poudre jaune pour les couvrir. On voyait encore sur cet autel de Vénus des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruse pour embellir la peau, du noir pour teindre les sourcils, de l'opiat pour nettoyer les dents. Je ne parle pas de quantité d'essences, de la plante parthenon dont les belles dames parfument leur linge, et des sachets à odeur qu'elles portent dans leur ceinture. Je vis aussi avec admiration cette belle se frotter les paupières d'une poudre très astringente. Je lui en demandai l'utilité. Elle me dit que c'était pour rétrécir les paupières, et rendre ses yeux plus grands et plus fendus, ajoutant que toutes les jolies femmes usaient de cette recette.

« Mais ce qui me fit sourire, ce fut de voir au milieu de ce trophée du luxe et de la coquetterie une petite bibliothèque qui contenait la collection des pièces de théâtre de Ménandre, d'Aristophane, d'Euripide, de Sophocle : ensuite venaient les poëtes érotiques : Démophile, Moschus, Anacréon, et toutes les productions du jour. Ce sont là les livres que parcourent nos femmes du bon ton, qui lisent, non pour former leur jugement, mais pour se donner un air d'érudition et apprendre à parler avec élégance.

« Laïs m'avait reçu le sourire sur les lèvres, m'alléguant je ne sais quel prétexte sur le désir qu'elle avait de me voir.

Les doux propos, l'éloge distillaient de sa bouche. J'étais à ses yeux le plus sage, le plus grand des philosophes. Ses regards flatteurs et caressans me confirmaient cette heureuse prévention. Elle me demanda ce que c'était qu'un philosophe : « C'est celui qui fait de bon gré et par raison ce que les autres font par la crainte des lois et des châtimens. — Que faut-il faire pour être heureux ? — Le contraire de ce que vous faites. — Vous n'êtes pas galant. » Cependant sa toilette continuait : elle mettait sa poudre jaune, elle peignait ses sourcils; le rouge et le blanc s'étendaient avec art sur ses joues fraîches, sur son sein; ensuite elle parfuma ses cheveux d'essences, y attacha des pierreries, des cigales en or; suspendit à ses oreilles des pendeloques d'or faites en forme de figure. « Que de peines, lui dis-je, pour gâter les dons de la nature ! — Peut-être avez-vous raison, mais je dois obéir à la mode; cette divinité a son culte et ses rites. — Et beaucoup de victimes. — Cependant la philosophie la plus rigide doit convenir que l'on peut rectifier la nature, l'embellir, et que le prestige de l'art sert au moins à voiler ses défauts. — Oui; mais l'art doit toujours la prendre pour modèle, et imiter souvent jusqu'à ses imperfections. »

« Cependant deux jeunes esclaves revêtirent Laïs d'une tunique d'une blancheur éblouissante ; elle la serra au-dessous du sein par une large ceinture : cette tunique descendait à plis ondoyans jusqu'aux talons, et au bas avait des bandes de diverses couleurs. Laïs mit par-dessus une robe plus courte, et un manteau si bien arrangé, qu'il dessinait les contours de ce corps voluptueux. Elle chargea ensuite son cou de perles, de pierres précieuses, et mit dans sa ceinture des sachets odoriférans. Tout cet appareil ne se fit point sans étaler à mes yeux une belle gorge, des bras moelleusement contournés et blancs comme l'albâtre, un pied délicat et mignon, une jambe superbe. Lorsqu'elle eut mis la dernière main à ce long travail, elle renvoya ses esclaves, et nous restâmes sans témoins. Elle me fit asseoir auprès d'elle sur un lit couvert de pourpre. Comme elle vit que malgré tant d'attraits et de charmes je conservais ma froideur et ma gravité, elle prit son parti, et m'avoua qu'après avoir vu à ses pieds les hommes les plus aimables, les personnages les plus importans, elle serait flattée de conquérir un sage, l'honneur de la philosophie. En parlant ainsi, elle tenait ma main, la plaçait tantôt sur ses genoux, tantôt sur son cœur. Je lui répondis qu'elle devait s'en tenir à tous ces grands hommes ; que ma conquête n'ajouterait rien à l'éclat de sa gloire. Je m'aperçus que sa jambe était à moitié découverte ; je l'en avertis froidement. « Comment la trouvez-vous ? me dit-elle. — Très bien faite, si vous ne la montriez pas. » Ce calme philosophique l'étonna. Cependant elle s'empara de ma main et me dit : « L'amour est l'âme de l'univers; il a débrouillé le chaos, animé la nature; c'est le feu que Prométhée a dérobé au ciel ; ce feu sacré circule dans les eaux, dans les airs ; il donne à chaque instant la vie à des millions d'êtres; il enflamme les hommes, il embrase les dieux, il m'agite en ce moment. Voyez mon sein, comme il palpite ! » ce qu'elle disait en écartant ses voiles et y portant ma main. « Il est vrai, dis-je, que ses vibrations sont fréquentes. Auriez-vous la fièvre ? — Oui, une fièvre ardente qu'allume votre présence. — Cela étant, je vais me retirer, car je me reprocherais de vous causer la moindre incommodité. — Restez, je le veux. — Qu'exigez-vous de moi ? — Que vous m'aimiez : » ce qu'elle répondit en m'enlaçant dans ses bras et m'imprimant un baiser. Elle déploya alors tout son art, la séduction des regards tendres et lascifs, le sourire charmant qui promet, enhardit, l'égarement qui embrase, entraîne les sens. « Vous perdez votre temps et vos baisers, répliquai-je en me relevant; vous pouvez être une Circé très dangereuse, mais vous trouverez en moi un second Ulysse. Adieu. Je sors pour vous épargner l'humiliation d'un refus. » Je la laissai, à ces mots, plus rouge de confusion et de honte que de son amour prétendu. « Votre stoïcisme, dis-je à Xénocrate, est inimitable (11). Ainsi Laïs perdit sa gageure ? — Elle ne voulut point la payer, alléguant qu'elle avait parié séduire un homme, et non une statue. »

Dans ce moment quelques personnes nous abordèrent et nous apprirent que Théophraste était à l'extrémité. On disputa sur son âge ; tous convinrent qu'il mourait accablé d'années et de fatigues, puisqu'il était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans lorsqu'il composa son fameux livre *des Caractères* (12), que l'on prendrait pour l'ouvrage d'un jeune homme très spirituel et très gai.

Je profitai de l'occasion pour m'évader. J'avais besoin de solitude ; je voulais chercher Lasthénie : je perdis mes pas et ma peine ; j'étais désespéré.

CHAPITRE XI.

Billet anonyme plus consolant que le premier. Suites du billet. Mort de Théophraste.

Le sixième jour se levait depuis mon malheur ; un esclave frappe à ma porte ; il me remet un billet où étaient ces mots : « Suivez cet esclave sans crainte, il ne vous égarera point. » Ne pouvant reconnaître l'écriture, je l'interroge. Il me répond qu'il a ordre de me conduire ; qu'il n'en sait pas davantage. « Va donc, et je te suis. »

Après une heure de marche dans la campagne, nous arrivâmes à une petite porte ; l'esclave l'ouvrit : nous traversâmes une allée de peupliers, au bout de laquelle se présentait une maison charmante. Il me mena dans un salon octogone, meublé simplement, mais avec goût, et il disparut. Au-devant de la maison était une terrasse ornée de colonnes couplées, d'ordre dorique, qui dominait un grand jardin ; j'y jouissais d'une perspective admirable : je découvrais la mer dont le soleil argentait la surface, la campagne riante de verdure, riche de fruits et de fleurs, couverte de jolies habitations, de collines verdoyantes : le Céphise promenait ses ondes au pied du jardin. J'eus à cet aspect un quart d'heure d'enchantement ; je me crus transporté dans les Champs-Élysées. Cependant je me rappelai bientôt que j'étais seul, que j'ignorais ce qui m'amenait dans cet asile, et qui l'habitait.

Pour m'en éclaircir, je descendis la terrasse : je parcourus d'abord un parterre orné de roses et des plus belles fleurs du printemps ; au milieu était un bassin de marbre blanc, où deux naïades versaient, de leurs urnes, des eaux abondantes.

Trop préoccupé pour bien voir, mes yeux s'égaraient et cherchaient partout la divinité de ce petit élysée. Une allée de platanes me conduisit à une prairie émaillée de fleurs ; un ruisseau qui coulait sur des cailloux la parcourait en plusieurs sinuosités. Cette prairie était terminée par un petit bois, au fond duquel, à droite et à gauche, j'aperçus deux cabinets de verdure. J'entrai dans celui de la gauche : j'y vis deux statues de marbre de Paros ; l'une représentait l'Amour qui d'un sourire malin ajustait une flèche sur son arc, et la dirigeait contre une jeune nymphe

placée vis-à-vis; elle fléchissait le genou, tendait les mains à l'Amour pour le prier de l'épargner. Cet ouvrage était d'Alcamène.

Toujours agité d'inquiétude, j'allai visiter le berceau opposé. Au milieu, sur un piédestal, s'élevait le groupe des trois Grâces, chef-d'œuvre digne de Phidias, qui en était l'auteur. La première avait à la main une branche de myrte; la seconde une rose, pour désigner le printemps; la troisième un osselet, symbole des jeux de l'enfance: l'Amour était à leurs pieds, leur souriait, fixait sur elles des yeux pleins de volupté et de douceur. En examinant de plus près la statue du milieu, qui tenait la rose, je crus reconnaître le portrait de Lasthénie. Dans mon transport, je m'écriai: « O ma chère Lasthénie! ingrate Lasthénie! est-ce vous? pourquoi me fuyez-vous? où êtes-vous? » Le feuillage s'agite: je sors du cabinet: que vois-je! Lasthénie elle-même, qui me dit d'un air riant: « La voici. » Je demeure éperdu d'étonnement et de joie. Quoi! c'est vous, lui dis-je, qui m'avez fait tant souffrir, qui m'abandonnez! — Vous m'avez condamnée sans m'entendre, je n'en doute pas; les hommes, et surtout les amans, sont injustes. Mais asseyons-nous, écoutez, et jugez..... La nuit du jour où votre courage triompha de ce taureau fougueux, on vint m'avertir que Théophraste se mourait et demandait à me voir: je lui étais attachée par les nœuds de la reconnaissance et de l'amitié; il a cultivé mon âme et mon esprit. Parmi l'affluence des disciples qu'il avait au Lycée, car on en comptait jusqu'à deux mille, il m'a distinguée, il m'a prodigué ses soins et ses conseils: je lui dois le peu de philosophie que je puis avoir; il m'a appris à économiser le temps. Il me disait souvent: « La plus forte dépense qu'on puisse faire est celle du temps. »

« Depuis quelques années il s'était retiré à la campagne, où l'étude occupait encore ses loisirs. Dès que j'ai su son danger, j'ai couru vers lui: les soins qu'on doit à l'amitié souffrante doivent l'emporter sur une promesse faite à l'amour heureux. Hélas! j'ai trouvé mon ami dans le lit de la mort; ma présence a paru ranimer sa vie. « Ah! mon amie, s'est écrié ce respectable vieillard, que notre existence est rapide! Pourquoi les dieux ont-ils donné aux corneilles et aux cerfs une carrière si longue (13)? O nature! des êtres muets, inanimés, vivent nombre de siècles, existeront même pendant la révolution du monde: et l'homme, doué d'intelligence, dont la pensée te saisit, te comprend, dont l'âme est une émanation de la Divinité, s'efface, disparaît rapidement comme l'ombre du matin! son premier pas dans la vie est un pas vers la mort! Les astres qui l'éclairent aujourd'hui, demain éclaireront sa tombe! » Je voulus lui persuader que sa fin n'était pas prochaine. « Je ne crains pas la mort, m'a-t-il dit. Hélas! la vie est un voyage qu'on fait de gîte en gîte! Je suis arrivé à la porte du néant, il faut entrer. » Il m'entretint ensuite tranquillement de ses dispositions, de ses ouvrages, de son Traité des plantes, de ses Caractères, qu'il préférait à ses autres écrits. Au moment d'expirer, il prit ma main, la porta sur son cœur en me disant: « Voilà ce que c'est que la vie de l'homme. » Je l'ai pleuré deux jours dans cette solitude; je n'ai pas cru devoir passer dans les plaisirs le lendemain de la mort de mon ami. Eh bien, suis-je encore si coupable? m'en voulez-vous toujours? — Non, l'aimable Lasthénie ne peut s'égarer en suivant les mouvemens de son cœur. » En prononçant ces mots, je la pris dans mes bras et l'embrassai. « Sortons d'ici, dit-elle en souriant, je sens que cet asile est dangereux pour moi. — Songez à votre promesse, surtout à ce que j'ai souffert. — Je ne l'oublie point; mais l'amour n'a point encore donné le signal. Achevons de parcourir ma petite retraite; venez voir ma volière. »

Le treillage en fil de fer, était entrelacé de branches de grenadiers et de lauriers. Au milieu de la volière coulait une petite fontaine qu'ombrageait un myrte; elle était peuplée des oiseaux les plus rares et les plus agréables.

« C'est ici, me dit-elle, sur ce banc de gazon, que je viens passer des heures entières à écouter la douce mélodie de ces petits musiciens; je me plais à observer l'aimable simplicité de leurs mœurs, qui contrastent si fort avec l'artifice des nôtres, et à comparer leur tranquille bonheur à cette inquiétude, à ces passions qui consument le cœur de l'homme.

« Mais avançons dans cette enceinte d'ormeaux et de cyprès (14). — L'aspect m'en paraît triste. — Aussi la mélancolie et le deuil doivent l'habiter. Vous voyez cette urne; c'est celle qui contiendra ma cendre quand ce rayon de l'essence suprême qui m'anime sera réuni à l'âme de l'univers. Je viens ici souvent me familiariser avec la mort. Vous êtes plus jeune que moi; vous pourrez quelque jour y venir répandre des fleurs et pleurer votre amie. — Laissons ces pensers affligeans. — Pourquoi donc affligeans? Si notre âme survit à la dissolution de notre corps, ce ne peut être que pour notre bonheur; si elle est anéantie, cette poussière que vous foulez aux pieds est-elle malheureuse? Ainsi laissons couler notre vie dans une douce quiétude, et regardons la mort comme un sommeil tranquille qui termine une pénible journée. Allons visiter l'intérieur de ma solitude; c'est un présent d'Aristippe, que je n'ai accepté que pour le rendre, à ma mort, à lui ou à ses héritiers. — Trop heureux qui pourrait toujours auprès de vous y consumer sa vie! — Je me garderais bien de m'enfermer ici avec l'amant le plus passionné; les roses y seraient bientôt des pavots. Songez que la fleur du plaisir ne croît que sur un arbuste épineux. »

Nous étions alors sur la terrasse. Lasthénie, après m'avoir fait admirer la beauté du site, le magnifique tableau de la mer, de la rivière et de la campagne, me conduisit dans le salon. « Ce cabinet latéral, me dit-elle, qui est à gauche, est le sanctuaire des Muses; vous y trouverez des livres choisis, le portrait d'Homère, d'Hésiode, d'Anacréon et de Platon; voulez-vous leur rendre vos hommages? — Non; de grâce menez-moi au temple de l'Amour. — L'avenue qui y conduit est riante; mais le retour est souvent bien triste. Visitons cependant la chapelle de Flore, qui est vis-à-vis; vous y verrez les plus belles fleurs. — Je vois très mal; ma pensée, mon âme habitent une région supérieure. — Je comprends que je vous impatiente; mais vous devez un peu d'indulgence à un propriétaire jaloux de faire admirer son goût et son génie dans l'ordonnance et l'embellissement de sa maison. »

Le salon de Flore était de forme ovale, incrusté de marbre blanc, avec des pilastres de porphyre. Le pourtour était garni de vases et de caisses d'un bois précieux, où brillaient à l'envi les fleurs les plus belles. « Comment trouvez-vous ce petit temple? — Digne de la déesse; mais je n'y vois ni lit, ni siége. — On peut en trouver; tirez ce cordon. » J'obéis. Aussitôt deux coulisses s'entr'ouvrent, et j'aperçois dans l'enfoncement un lit de repos, couvert de riches tapis. Au centre était une petite niche qu'occupait une statue qui avait le doigt sur la bouche, comme pour commander le silence; c'en était le dieu, que les Grecs nomment *Sigalion* (15). « Cette divinité, me dit Lasthé-

nie, vous avertit que ce qui se passe dans cet asile doit être enseveli dans les ombres du mystère. » Je vois l'aurore de mon bonheur; je prends Lasthénie dans mes bras, et la précipite aux pieds du dieu. Sa résistance fut un mélange d'amour, de volupté et de pudeur. Dieux immortels! connaissez-vous ces transports, ces extases, ces baisers de feu donnés, rendus, mille fois répétés; cet enivrement, cette fureur de plaisir que l'expression ne peut atteindre? Les heures s'enfuient dans ce ravissement céleste.

Ensuite un doux sommeil nous enchaîna dans les bras l'un de l'autre. A notre réveil, l'air rafraîchi par l'approche de la nuit nous invitait à jouir de la beauté de la campagne, des charmes de la nature. Nous nous promenâmes sous les platanes, dans la prairie. Pendant ce temps des esclaves dressèrent la table du festin sur la terrasse. Nous entrâmes dans le bain, et puis nous soupâmes. La bonne chère, la fraîcheur de la soirée, l'aspect du soleil couchant, qui répandait avec profusion dans les airs la pourpre, l'or et les couleurs les plus brillantes; l'ivresse voluptueuse de nos sens, l'impression récente de nos plaisirs, cette douce et tendre intimité, fruit de ces plaisirs, tout versait dans notre âme des torrens de félicité. Songe enchanteur, vous êtes évanoui! Qu'est devenue cette beauté, idole des mortels? n'est-elle plus qu'une vile poussière? Son âme est-elle au sein des dieux, ou évaporée dans l'espace? O ma chère Lasthénie! entends-tu aujourd'hui mes regrets, mes soupirs? Vois-tu ces pleurs qui coulent de mes yeux après trente ans de séparation?

En me quittant, elle me dit : « Mon cher Anténor, j'ai fait votre bonheur, et je l'ai partagé. N'oubliez jamais, lorsque votre amour sera éteint, que vous me devez de l'attachement et de la reconnaissance : croyez qu'une femme sensible et délicate qui s'abandonne à son amant est moins entraînée par ses propres désirs que par le plaisir mille fois plus doux, plus pénétrant, de jouir de ses transports et de sa félicité. » Dès ce jour je n'existai plus que pour Lasthénie; mon âme et ma vie n'étaient qu'auprès d'elle; je m'éloignai du Gymnase, de l'Académie, du Lycée. Cependant, comme je savais qu'elle chérissait les dons de l'esprit, pour m'élever à sa hauteur, je donnais à l'étude les momens où je ne pouvais la voir; je m'éclairais en lisant des ouvrages polémiques, j'extrayais, je me plongeais dans les abstractions de la métaphysique; j'étudiais l'essence de l'âme : chaque philosophe ou secte me conduisait dans un dédale d'où je ne pouvais plus sortir. Le résultat de mes lectures était que l'âme est un feu subtil, un rayon du soleil, une portion de l'éther, de la Divinité, un pur esprit, un être simple, composé, qui réside dans le cerveau, dans le cœur, dans le diaphragme, dans le sang, dans tout le corps; elle périt, elle est immortelle. Un jour, fatigué de tant d'incertitudes et de tous ces systèmes, j'en parlai à Lasthénie. Elle me dit : « Réglez les mouvemens de votre âme; jouissez de ses plaisirs comme vous jouissez du soleil, des bienfaits de la nature, sans chercher à soulever un voile que nul mortel ne pénétra jamais. » Je rejetai bien vite ce fatras d'une philosophie abstraite; j'étudiai les poëtes, les orateurs. Quel ressort que l'amour! que de talens, que de vertus il ferait éclore, si la beauté ne le brisait trop souvent!

Lasthénie condamna ma retraite. « N'allez pas, me dit-elle, imiter le railleur Démocrite, qui s'enfermait dans des tombeaux pour s'adonner à l'étude. La vie contemplative ne sied point à votre âge : l'étude essentielle d'un jeune homme est celle du monde; c'est le livre qu'il doit lire souvent. Puisque vous êtes jeté au milieu des hommes, que vous devez vivre avec eux, il faut connaître leurs usages, leurs mœurs, la diversité, la bizarrerie des caractères. C'est dans le tourbillon, dans leur sphère d'activité que les hommes se développent, se découvrent. Vous ne devez pas être un livre, mais un homme. L'usage du monde, avec de l'esprit, peut suppléer l'étude des livres; au lieu que la science, la théorie sans la pratique, nous donnent dans la société un air gauche, emprunté, et nous rendent ineptes à tout. S'il est permis de se cacher dans une solitude, c'est vers le déclin de notre course, quand on a tout vu, tout épuisé, et payé sa dette à la patrie. »

CHAPITRE XII.

Il va loger chez Polyphron. Conduite d'Eucharis sa femme.

Obligé de changer de logement, Lasthénie m'en procura un chez Polyphron, l'un de ses amis. Je me liai facilement avec lui et Eucharis, sa femme, qui était jeune et belle. La première fois que son mari m'y présenta, je la trouvai avec Philon, jeune Athénien d'une figure intéressante, qui assistait à sa toilette; elle mettait sa poudre jaune et son blanc de céruse. Je sortis bientôt avec Polyphron, qui demanda à sa femme quels étaient ses projets du jour. Elle répondit qu'elle irait avec Philon à l'Odéum (16). Un peu surpris de l'étroite liaison d'Eucharis avec un jeune homme, et de la sécurité philosophique de l'époux, je lui demandai si Philon était le frère de sa femme. « Non; c'est un cousin que j'aime et que j'estime beaucoup. » Je pensai que ce cousin pouvait abuser de la parenté.

Depuis, je le vis très assidu dans la maison; il entrait librement dans la chambre d'Eucharis, où je ne pénétrais qu'avec le mari. Je ne doutai point d'une intelligence intime entre ces deux personnes; mais je n'en parlai point même à Lasthénie, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité.

Cependant Eucharis était décente dans sa conduite, la touchante modestie respirait sur son visage, dans ses regards; on citait sa piété, sa religion. Avant son mariage, elle avait été une des deux canéphores. Voici ce que c'est : auprès du temple de Minerve Poliade [1] est une maison habitée par deux vierges, que les Athéniens appellent *canéphores*, c'est-à-dire porteuses de corbeilles. Ces vierges sont consacrées pendant quelque temps au service de la déesse; et le jour de sa fête elles vont la nuit au temple, reçoivent de la prêtresse de Minerve des corbeilles qu'elles emportent sur leur tête, sans savoir, pas même la prêtresse, ce qui y est contenu. Il y a dans la ville, près de la Vénus aux jardins, une enceinte d'où l'on descend dans une caverne; c'est là que ces deux vierges déposent leurs corbeilles, en reprennent d'autres, qu'elles reportent au temple avec le même mystère. Après cette cérémonie on les congédie, et deux autres leur succèdent.

Un jour que j'assistais avec un ami aux fêtes d'Éleusis (17), j'aperçus Eucharis sur un banc avec un grand nombre de dévotes. « Vous voyez ces bonnes femmes, me dit mon ami; elles vont rester ici par dévotion douze heures de suite, sans prendre de nourriture. — Quel est le livre qu'elles lisent si attentivement? — C'est un livre écrit en langue égyptienne, avec des hiéroglyphes. — Comment! elles entendent cet idiome énigmatique! je ne les croyais

1 La Poliade, ou protectrice de la ville.

pas si savantes. — Non ; elles n'y comprennent rien ; les prêtres seuls en ont la clef ; mais ils croient rendre leur religion plus auguste, plus respectable, en prescrivant des prières dans un langage inintelligible. Regardez avec quel soin ces bonnes femmes conservent leur livre : il est enfermé dans une peau teinte en rouge. »

Cependant la dévotion d'Eucharis ne put m'en imposer. Je savais que les femmes allient souvent les mysteres de l'amour et ceux de la religion. Un jour je tremblai pour elle, et je crus qu'elle touchait à la catastrophe de son intrigue. Je devais souper chez Polyphron. A l'heure du repas nous nous rendîmes chez lui. Nous allâmes à la chambre de sa femme ; la porte était fermée. Un esclave lui dit que Philon venait d'y entrer. Je frémis à ces mots, et crus voir la porte enfoncée et brisée ; mais, avec un stoicisme digne de Zénon, Polyphron me dit : « Ne dérangeons pas le cousin, et allons attendre dans la salle à manger. » Je restai pétrifié, et n'osai plus prononcer le nom de ce dangereux cousin ; mais, à mon grand étonnement, ce paisible mari me demanda si je le connaissais particulierement. « Très peu ; je ne le rencontre nulle part. — C'est qu'il vit retiré, et ne fréquente guère que ma maison : c'est un excellent sujet, brave comme Thémistocle ; il a déjà fait six campagnes sur terre ou sur mer : il a été blessé au fameux combat où Chabrias, notre général, quoique abandonné des alliés, ne put être en oncé 18 . Ce jeune homme commandera un jour les armées de la république ; quoique son parent, il m'est permis d'en faire l'éloge. Il n'a ni les mœurs, ni les ridicules, ni l'afféterie des jeunes gens d'aujourd'hui, qui sont babillards et pleins de vanité. On les voit affecter d'avoir un nombreux domestique ; ils se font suivre par des esclaves, qui portent un siége pliant pour les faire asseoir à la promenade ou dans les places ; ils ont, comme les femmes publiques, des habits brodés ; ils composent leur teint comme elles, se frisent, se parfument, mettent des mouches, portent des miroirs dans leurs poches, et ont une toilette. Philon n'a aucun de ces travers. » Il entra dans ce moment avec Eucharis, et l'on servit. Polyphron fut très aimable, tres galant auprès de sa femme, et accabla son cousin de soins et d'attentions. Chacun paraissait fort content. Moi seul restais stupéfait, d'autant plus que la réputation, la probité, les principes de Polyphron étaient sans nuages ; aussi sa circonspection ou son adhésion tacite aux amours de sa femme me paraissait un problème insoluble. Heureusement le cousin sortit d'abord après le repas, et l'époux, qu'on vint demander, me laissa seul avec Eucharis. Je saisis l'occasion pour tâcher d'éclaircir cette énigme.

Je commençai l'entretien par l'éloge de Polyphron ; je vantai sa douceur, ses lumieres, son intégrité, son attachement pour elle. Eucharis renchérit sur mes louanges, et m'assura qu'elle l'aimait beaucoup, qu'il était son meilleur ami, qu'elle devait à la bonté de son caractère, à sa complaisance, le bonheur de sa vie. « De plus, je ne le crois pas susceptible de jalousie. — Non : il a l'âme trop noble, trop élevée pour être entaché d'un défaut si bas. — J'oserai vous avouer que, l'assimilant à bien d'autres, j'ai tremblé pour vous, avant le souper, lorsqu'il a trouvé la porte de votre chambre fermée, et qu'on lui a dit que vous étiez en tête à tête avec Philon. Je suis bien éloigné de former des soupçons défavorables à votre gloire ; mais tout autre mari aurait pu s'effaroucher. Pardon si je m'explique avec cette liberté. » Eucharis, loin de rougir, me souriait tranquillement. « Vous paraissez surpris du sang-froid de mon époux ; vous le serez davantage lorsque vous saurez que j'en use avec son cousin comme avec lui, qu'il a les mêmes droits, les mêmes priviléges. — J'en conviens, mon étonnement redouble : mais votre confiance m'honore, et je vous promets la plus grande discrétion. — Je vous remercie ; vous pouvez parler, tout le public est dans ma confidence, et Polyphron lui-même. Cet aveu vous surprend sans doute ? — Autant que l'indulgence de votre mari. Est-ce que les femmes d'Athènes ont le privilége d'en avoir deux ? — Oui, moi : mais peut-être suis-je la seule. — Je vous en félicite et vous approuve d'en profiter. — Vous ne connaissez pas sans doute une loi de Solon qui me permet ce double mariage ? — Non, vraiment ; mais je la trouve admirable, pour les femmes s'entend. Daignez me faire connaître une loi qui vous favorise à l'exclusion de toute autre. Auriez-vous rendu à l'état quelque service signalé ? Je n'ai pas eu ce bonheur ; je vais tâcher de vous éclaircir ce problème. Lorsque j'épousai Polyphron, je ne pouvais le connaître que par l'estime générale qu'il avait acquise dans le monde ; j'ignorais ses qualités physiques et morales. — Avez-vous à vous plaindre de son caractère, d'un peu de dureté, de sa parcimonie ? — Bien loin de là, il est d'une douceur et d'une attention charmantes ; et sa générosité n'a de bornes que celles de sa fortune et de la raison : mais un homme d'un moral excellent peut être un époux très médiocre. Un an d'épreuve et d'indulgence de ma part n'a fait qu'aggraver ses torts. — Je commence à vous entendre : Polyphron, malgré l'éclat de vos charmes, ne leur paie qu'un léger tribut ? — Il serait suffisant pour une femme honnête ; mais le moindre tribut est hors de sa puissance. — M'y voilà ! Il n'est qu'un mari idéal ; il est frappé de nullité ! — Polyphron, très convaincu de son inaptitude, me proposa de me soumettre à la loi de Solon qui permet à une femme, quand elle est héritière, et je le suis, de recevoir dans son lit le plus proche parent de son mari (19). D'abord je refusai ; mais il me pressa. — Et vous cédâtes ? — Il me nomma son cousin ; je savais qu'il avait du mérite et des mœurs, et j'acceptai. Depuis, nous vivons tous les trois dans les lieux de la plus douce intimité. » Je lui en fis mon compliment ; mais je ne lui cachai pas que je trouvais cet accord singulier.

CHAPITRE XIII.

Autre femme très attachée aux lois de Solon sur les devoirs des maris.

Cet entretien me lia plus étroitement avec cette femme à deux maris : auprès du sexe une confidence en attire une autre. Un jour je la trouvai en conversation très animée avec une femme longue, maigre, sèche, qui avait de longs bras, un long cou, un visage très allongé, et qui n'était plus qu'une fleur d'automne. J'allais me retirer ; mais elle prit à l'instant congé d'Eucharis, en lui disant d'une voix forte et d'un air courroucé : « Recommandez-lui de s'acquitter de son devoir à l'avenir ; ou bien assurez-le de ma part que je le citerai devant les archontes. »

Après son départ, je demandai à Eucharis ce qu'avait cette femme, qui était sortie l'œil en feu, le visage coloré. « Elle est furieuse contre son mari, et veut le traduire en justice, se séparer de lui, ou le forcer à plus d'égards pour elle. — C'est donc un homme dur, brutal, jaloux ? — Non, c'est un homme aimable et très bien élevé. — Ah ! j'entends ; il est peut-être comme Polyphron, privé du feu sacré de Prométhée, et elle demande un suppléant ! —

Non; sa situation est différente : d'ailleurs elle n'est pas héritière, et n'a eu que la dot ordinaire d'une Athénienne, trois robes et quelques meubles de ménage. De plus, elle a trois enfans de son mari, qu'elle doit à la protection de Junon. — Comment cela? — Les premières années de son mariage, étant restée stérile, elle alla se présenter au temple de Junon pour recevoir d'un prêtre lupercal le don de la fécondité; et voici comme cette faveur est communiquée. La femme se dépouille de ses vêtemens, se couche par terre, et le prêtre lui applique des coups de fouet sur le dos avec des lanières de peau de bouc. — Et ce secret est sans doute infaillible? — Les prêtres l'assurent. Mon amie, depuis cette cérémonie, a eu trois accouchemens successifs. Vous voyez bien qu'elle mérite notre croyance, et que son mari est dans une position bien différente de celle de Polyphron. Mais vous devez savoir qu'il existe une loi de Solon qui ordonne aux époux de porter, au moins trois fois par mois, leur tribut aux autels de l'Hymen : or le mari de cette femme déroge à cette loi; elle vient de me confier ses omissions et les mauvais prétextes dont il colore son indifférence et sa froideur. — On voit que cette femme a, comme Socrate, un profond respect pour la loi; et quoiqu'elle ne soit ni jeune ni jolie, on ne peut nier que sa colère ne soit légitime. Il faut avouer que votre Solon était l'ami des femmes, et que dans son code il n'a pas négligé leurs intérêts. — J'espère cependant arranger cette affaire; je parlerai à cet époux négligent, et je le ramènerai à son devoir. »

Je ris beaucoup avec Lasthénie de la grave inculpation de cette femme. « C'est, me dit-elle, le caractère des Athéniennes : soumises à l'influence d'un climat sec et brûlant, nos vierges sont presque condamnées à une clôture asiatique; mais les femmes jouissent d'une grande liberté. Les maris athéniens aiment tellement l'ordre et la paix dans leur ménage, qu'ils traitent leurs femmes avec beaucoup d'égards et d'indulgence : ils pardonnent une première faiblesse, et ils oublient la seconde. »

CHAPITRE XIV.

Jugement de Phocion. Beau trait de Lasthénie.

Ce fut à cette époque que le peuple d'Athènes signala sa légèreté et ses emportemens par un jugement dont la honte est immortelle. Tel est le peuple de tous les temps et de tous les pays : barbare et frivole, facile et emporté, aveugle et insolent. Épicure disait : « Je n'ai jamais songé à plaire au peuple; ce qu'il sait, je ne l'approuve pas, et ce qu'il approuve, je l'ignore. »

L'histoire a gravé sur l'airain les vertus et les talens de Phocion. C'était un philosophe d'un caractère rigide : on ne le vit jamais rire ou pleurer; il accordait la philosophie, l'éloquence avec la valeur et les talens du guerrier. Il dédaignait les plaisirs; sa table était l'école de la frugalité. Soit qu'il allât à la campagne ou qu'il fût à la tête des troupes, il marchait toujours pieds nus et sans manteau, à moins d'un froid excessif; lorsqu'il le portait, les soldats disaient : « Voilà Phocion avec un manteau, signe d'un grand hiver. » On l'appelait par excellence *l'homme de bien*. C'est un grand homme que les Athéniens osèrent accuser d'intelligence avec les ennemis de l'état. On lui ôta le commandement des troupes. Il se présenta au peuple, à l'âge de quatre-vingts ans, pour plaider sa cause. Un concours prodigieux remplissait la place : j'y étais. Je vis paraître ce vieillard vénérable, décoré de ses cheveux blancs, portant sur le front le calme et la sérénité de l'innocence. Il monta à la tribune d'un pied ferme; trois fois il ouvrit la bouche pour se justifier, et trois fois le tumulte et les clameurs de cette populace effrénée lui coupèrent la parole. On alla aux voix sans l'entendre, et il fut condamné à mort d'un suffrage unanime. Aussitôt des gardes le conduisent au cachot. Tous les honnêtes gens frémissaient d'indignation; mais un très petit nombre eut le courage de lui faire les derniers adieux. Quant à Phocion, il marchait avec le même visage et la même tranquillité que lorsqu'il allait aux combats. Un de ses intimes amis, les yeux noyés de larmes, lui dit : « O mon cher Phocion, que votre condamnation est injuste! — Je m'y attendais, répliqua-t-il; c'est le sort qu'ont essuyé les plus illustres citoyens d'Athènes. Que peut-on attendre d'un peuple qui, après avoir condamné à mort six capitaines innocens, s'écriait : « Il serait affreux que l'on ne permît pas au peuple de faire ce qu'il veut et comme il le veut; » qui, par un décret encore plus affreux, ordonna que l'on couperait la main droite à tous les prisonniers que l'on ferait sur mer; qui, dans un combat, ayant pris deux galères ennemies, fit jeter tous les prisonniers à la mer [1]; dont les orateurs envoyés à Lacédémone déclarèrent expressément que le plus faible devait être soumis au plus fort! « La nature, disaient-il, l'a décidé de même. » Cependant ce peuple avait érigé des autels à la Pitié. Un jour, apprenant que les Argiens avaient massacré quinze cents de leurs concitoyens, il fit apporter sur la place publique les sacrifices expiatoires, et pria les dieux de détourner du cœur des Athéniens une pensée si atroce [2]. » Je le suivis avec le peuple, qui avait la lâcheté de le charger d'injures et d'opprobres. Un homme mal vêtu, d'une mine ignoble, eut la bassesse de lui cracher au visage. Phocion s'écria sans s'émouvoir : « Ne peut-on empêcher cet homme de commettre des choses indignes? » J'entrai dans la prison avec plusieurs de ses amis. Quand le bourreau lui eut apporté la ciguë, un d'entre eux demanda s'il avait quelque chose à faire dire à son fils : « Oui; c'est d'oublier l'injustice des Athéniens. » Il prend aussitôt la coupe, lève les yeux au ciel, les jette sur nous, sourit et boit le fatal breuvage. Il se coucha ensuite sur un lit de bois, sans laisser échapper aucune plainte, sans la moindre émotion; et il expira comme Socrate, dont il avait les vertus.

Le jour de sa mort était le 19 thargélion [3], jour de la fête de Jupiter appelée *Diasa*. Les chevaliers faisaient une procession en l'honneur de Jupiter; en passant devant la prison, les uns ôtèrent les couronnes de dessus leurs têtes, les autres fondirent en larmes.

Ce douloureux spectacle m'avait navré le cœur. Je courus chez Lasthénie, que cet événement retenait au lit; elle était très attachée à Phocion, et l'injustice atroce des Athéniens déchirait son âme. En l'abordant je versai des pleurs; elle m'entendit, et les siens coulèrent en abondance. On vint nous apprendre qu'un décret défendait de rendre les derniers devoirs à celui à qui on devait des au-

[1] Ces atrocités furent punies; les Athéniens ayant été défaits dans un combat naval, le vainqueur les fit tous immoler à la vindicte publique.

[2] On proposait aux Athéniens d'introduire, à l'exemple des Romains, les combats des gladiateurs; le philosophe Démonax s'éleva en s'écriant : « Athéniens! renversez donc les autels de la Pitié et de la Miséricorde. »

[3] Mai.

tels. Lasthénie, intrépide lorsqu'il s'agissait d'une bonne action, me proposa de braver la fureur du peuple, et d'aller pendant la nuit recueillir les restes précieux de ce grand homme.

Nous partîmes dans l'obscurité, accompagnés d'un seul esclave. Le cadavre nous fut vendu, et Lasthénie le fit transporter à sa maison de campagne. Nous travaillâmes toute la nuit pour ouvrir une fosse dans le jardin; nous la couvrîmes d'une grande pierre avec cette inscription: *Cher et sacré tombeau, je mets en dépôt dans ton sein les restes d'un homme de bien; conserve-les fidèlement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, lorsque Athènes sera plus sage.*

CHAPITRE XV.

Discours, promenade de Lasthénie. Rencontre de Diogène. Déjeuner sur l'herbe.

Cependant Lasthénie continuait à embellir mes jours, rien n'altérait leur sérénité: l'amour semblait avoir oublié auprès de nous son caprice et son inconstance. Nous mêlions à l'enchantement de ses plaisirs le délassement et le charme des lectures; nos entretiens ne languissaient jamais; nous passions les belles heures du jour sur le bord de l'Illyssus, ou égarés dans la campagne. « L'amour, me disait-elle, est enfant de la nature; il aime un frais gazon; les prairies, l'ombre des bois et la mélodie des oiseaux. La philosophie même se plaît sous les ciels de feuillages, dans les vallons, près des cabanes rustiques. Les avenues de la sagesse doivent être riantes; les jardins d'Épicure sont couverts de platanes; nos portiques, nos lycées sont environnés de grandes allées d'arbres superbes. » Un jour nous sortîmes au lever d'une belle aurore pour aller déjeuner dans les champs; deux esclaves portaient nos provisions, et moi j'étais chargé de la nourriture spirituelle, des Caractères de Théophraste: ses maximes, ses portraits, étaient souvent l'aliment de nos conversations et de nos disputes. Nous marchions fort doucement, respirant la fraîcheur de la matinée, lorsqu'un spectacle hideux vint frapper nos regards.

Nous aperçûmes autour d'un arbre des personnes assemblées. Nous approchons, et nous voyons une vieille femme qui venait de s'y pendre. On discourait sur la cause de son désespoir, on plaignait son malheur, lorsqu'un homme, en manteau troué et rapiécé, armé d'un bâton, chargé d'une besace, sans souliers, sans tunique, portant une longue barbe, s'avança près du cadavre et s'écria: *Que nous serions heureux si tous les arbres portaient de pareils fruits!* Chacun fut indigné du sarcasme; et j'allais m'emporter contre cet impudent, lorsque Lasthénie me dit: « Ne reconnaissez-vous pas le cynique Diogène? Éloignons-nous; c'est un homme que je ne puis supporter: ce n'est pas qu'il n'est de la finesse, de l'agrément dans l'esprit, des réparties heureuses et une certaine élévation dans l'âme; mais sa mordacité, sa saleté et plusieurs de ses principes soulèvent le cœur. « Le sage, dit-il, pour être heureux, doit vivre indépendant de la fortune et de tout préjugé. La rigueur des saisons, l'attrait des plaisirs, les besoins de la pauvreté doivent le trouver impassible. Les rangs, la richesse, les honneurs, la gloire, les devoirs de bienséance, tout cela n'est à ses yeux qu'erreur, imposture. » Il logeait dans un tonneau qui est au temple de la mère des dieux; un jeune homme le brisa: les Athéniens lui infligèrent une punition exemplaire, et donnèrent un autre tonneau à ce cynique. Il ne faut pas le voir dans sa tanière: on assure qu'y dépouillant toute pudeur, il isole ses jouissances, en disant qu'il voudrait satisfaire avec autant de facilité les besoins de son estomac. Il se roule en été sur le sable brûlant; en hiver, il marche pieds nus sur la neige. Regardez, le voilà qui va vers la rivière: suivons. Que d'orgueil et de forfanterie sous ces haillons! Il s'approche de cet enfant qui boit de l'eau du fleuve, il lui parle; écoutons: « Que fais-tu? — Je bois. — Sans coupe? — A quoi bon? n'ai-je pas le creux de main? — Par Jupiter! cet enfant m'apprend que j'ai du superflu. » Le voilà qui jette son écuelle comme meuble inutile. L'autre jour, en voyant les juges qui menaient un homme au supplice pour avoir volé une petite fiole dans le trésor public: « Voilà de grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un petit. » Éloignons-nous; je crains qu'il ne m'aborde. Quel contraste de sa philosophie avec celle d'Aristippe; de l'élégance, des mœurs, de la délicatesse de celui-ci avec le dégoûtant cynisme de l'autre! L'un se place au-dessus de tous les événemens, sait jouir des dons de la fortune, supporter ses rigueurs: l'autre, comme un animal immonde, ne sait vivre que dans la fange. Un jour il s'avisa de dire à Aristippe: « Si vous saviez vous contenter de légumes, vous ne vous abaisseriez pas à faire votre cour aux princes.—Si Diogène savait faire sa cour aux princes, il ne serait pas obligé de vivre de légumes. » Que ce vilain personnage ne trouble pas nos plaisirs. Allons nous asseoir à l'ombre, sur le penchant de cette colline, et déjeunons. » Ce repas était frugal, mais exquis. Nous avions des dattes de Phénicie, et notre pain était du plus beau froment pétri avec du lait, de l'huile et du sel. Le site où nous étions était très agréable; un brillant horizon s'ouvrait devant nous. Le soleil aux portes de l'orient resplendissait de feu. « Quelle magnificence! s'écria Lasthénie enchantée de ce superbe tableau; quel immense foyer! Soleil, qui t'a créé? où existe ce créateur? quel océan de feux nourrit ta lumière? » Ces réflexions amenèrent la conversation sur le polythéisme. Lasthénie méprisait la multitude des dieux, leurs mystères, leurs temples changés en boucheries. Elle s'était fait une religion pour elle, à son usage, ou plutôt ses principes étaient le pur théisme. Elle ne reconnaissait, comme Socrate, qu'un dieu vengeur du crime, et rémunérateur de la vertu. « Ce n'est, disait-elle, ni dans les prières, ni dans les rites, ni dans les privations, que consiste la vertu; elle est dans la chaîne réciproque qui nous lie, dans le bien que l'homme doit faire à l'homme. Telle est la religion des personnes éclairées, celle qui doit plaire à l'Être suprême, celle qui inspire l'amour, la reconnaissance, et non la terreur. Si dans les ouvrages de ce premier auteur nous trouvons des difficultés, des contradictions, elles naissent de notre ignorance et de la disproportion qui est entre lui et nous. O grand Jupiter! qui que tu sois, quelque nom que tu portes, l'immensité est ton temple; la terre, la mer et les cieux sont tes autels! Je ne doute pas qu'un jour des superstitions aussi absurdes que les nôtres ne dégradent la raison de nos neveux; mais je pense qu'après avoir adoré des chats, des ibis, des crocodiles, des dieux Apis, des hommes-dieux, ils recevront du ciel le théisme épuré de toutes superstitions. C'est une vérité qu'il n'est pas temps encore de laisser sortir de la boîte; elle serait reçue comme les oracles de Cassandre l'étaient par les Troyens; et nos prêtres, liés par l'intérêt à la religion, poursuivent à outrance tout audacieux qui ose soulever le coin du voile

qui couvre leur hypocrisie. Ils ont immolé Socrate, condamné à mort Anaxagore; ils en sacrifieront bien d'autres. »

Hélas! ce furent ces principes lumineux, que j'adoptai, qui me séparèrent pendant long-temps de cette femme charmante.

CHAPITRE XVI.

Fêtes de Bacchus. Malheur d'Anténor.

Le printemps renaissait, la ville se remplissait d'étrangers, qu'attiraient les grandes dionysiaques, ou fêtes de Bacchus. Dans l'origine on n'y voyait qu'une cruche de vin, un cep, un bouc paré de festons, une corbeille remplie de figues, et un phallus; aujourd'hui cette fête étale une pompe bien différente. Je fus spectateur très assidu à ce spectacle si nouveau pour moi; il commença à l'entrée de la nuit. Polyphron me conduisait; nous courions les rues; toute la ville était dans l'ivresse. D'abord parurent les bacchantes et les initiés, couverts d'une peau de faune; une mitre couronnée de myrte et de lierre ceint leur tête; d'une main ils balancent des thyrses, et de l'autre ils agitent des cymbales et des grelots : ils marchent en sonnant de la trompette. Je voyais défiler des troupes de bacchans et de bacchantes couronnés de fenouil et de peuplier; ils s'agitaient, dansaient, hurlaient, invoquaient Bacchus à grands cris, déchiraient les victimes crues avec les ongles et les dents. Un des amis de Polyphron nous aborda : nous parlâmes de ce spectacle, des gestes, des contorsions des bacchans. Je dis que les orgies de Bacchus étaient la fête des ivrognes.

Nous vîmes ensuite une procession qui représentait le triomphe de ce dieu à son retour des Indes. Il y avait des hommes déguisés en satyres, en dieux Pan; d'autres menaient des boucs pour les immoler; ceux-ci, montés sur des ânes, la face rubiconde, imitaient les Silènes, marchant la tête vacillante; ceux-là, travestis en femmes, chantaient des cantiques obscènes, et portaient au bout d'une perche un phallus, devant lequel toutes les dévotes se prosternaient. Je riais de ces bonnes femmes, et je dis à Polyphron : Ces prêtres sont des fripons adroits. A ce propos impie, Polyphron me fit signe d'être plus circonspect; il avait jeté les yeux sur son ami, qui avait fait une laide grimace.

Mais un spectacle plus agréable, plus intéressant, suspendit mes railleries. Nous voyions avancer à pas lents les canéphores, jeunes vierges les plus distinguées; elles marchaient deux à deux, les yeux baissés, vêtues d'une robe simple, mais d'une blancheur éblouissante; elles portaient sur leurs têtes des corbeilles d'osier, couvertes d'un voile pourpre, remplies des prémices des fruits, des gâteaux, de grains de sel et de feuilles de lierre. Des suivantes les accompagnaient, tenant d'une main un parasol pour garantir leurs maîtresses des ardeurs du soleil, et de l'autre un pliant pour les faire reposer.

Ce spectacle m'enchantait; ces jeunes vierges étaient charmantes ou paraissaient l'être : la fraîcheur, l'éclat de leur âge, leur parure, leur modestie, leur silence, attiraient les regards et les cœurs, et inspiraient la piété. Elles étaient suivies de jeunes enfans parés d'une simple tunique. Tous les toits formés en terrasse étaient chargés de spectateurs, et des femmes éclairaient cette pompe brillante avec des lampes et des flambeaux.

Cette procession parcourut la ville pendant une partie de la nuit, chantant des hymnes phalliques, et célébrant la vertu de la divinité : elle s'arrêta dans la grande place; les filles et les enfans y formèrent un grand cercle : les prêtres se placèrent au milieu, immolèrent deux génisses et deux boucs, firent ensuite les libations : on versa trois fois autour des victimes expirantes de l'eau et du miel en l'honneur de Bacchus.

Je rentrai chez moi très satisfait, me proposant de me rendre de bonne heure au théâtre pour me trouver aux combats de musique et de danse, et assister aux concours des pièces nouvelles, quoique le souvenir de la chute de ma tragédie m'eût laissé quelque ressentiment contre les jeux scéniques. La fleur de la jeunesse devait danser toute nue sur le théâtre : c'était Sophocle qui, dans son printemps, avait donné le premier cet exemple à ses concitoyens aux fêtes de Cérès. Huit jours auparavant, Phryné, la belle Phryné, s'était baignée sans aucun voile aux yeux de toute la ville : tous les connaisseurs, tous les artistes s'y étaient rendus pour admirer les belles proportions de son corps [1].

Je dormais profondément, lorsqu'un esclave de Lasthénie me réveilla en sursaut, et me pria de sa part de me rendre incessamment chez elle. J'y vole : je la trouve consternée, les yeux en pleurs. « Mon cher ami, me dit-elle en m'embrassant, il faut nous séparer, partir au plus tôt. — Partir! moi vous quitter! m'écriai-je, pâle d'effroi. — Oui, vous avez offensé les prêtres de Bacchus par des sarcasmes; ces ministres de paix sont vindicatifs et implacables. On vous a dénoncé au second des archontes, celui-ci au tribunal des héliastes (20) : indubitablement vous serez condamné : à présent même je tremble. Fuyez au plus vite, et n'oubliez jamais la plus tendre de vos amies. » Je restai muet, pétrifié comme Niobé. Lasthénie, effrayée de ma stupeur, me pressa dans ses bras, m'arrosa de ses larmes, me rappela ma raison, mon courage. Enfin, après un long et morne silence, j'éclatai par des sanglots et des cris de désespoir. « Non, je ne partirai point : je préfère la mort! » Dans ce moment, Polyphron et Aristippe entrèrent; ils venaient m'avertir du péril qui me menaçait. « Mon ami, me dit Aristippe, il faut déloger. Mais aussi, lancer des épigrammes contre nos prêtres et leurs facéties, c'est faire le petit Titan, c'est attaquer les dieux. N'allez pas jouer ici le Socrate, et donner aux Anitus, aux Mélitus le plaisir de vous abreuver d'un verre de ciguë : sauvez-vous au plus vite. Pendant votre absence nous jetterons des gâteaux emmiellés dans la bouche de ces Cerbères, pour tâcher de les apaiser.

Je ne résistai plus : je retournai chez moi pour mettre ordre à mes affaires. Je me hâtais, lorsque Polyphron entra tout effaré, sans prononcer une parole. « Qu'est-ce? lui dis-je; parlez hardiment, je n'ai plus rien à craindre. — Eh bien! armez-vous de fermeté, on vient vous arrêter. » En effet, un officier de l'Aréopage, suivi de ses satellites, parut et m'ordonna de le suivre. J'embrassai Polyphron d'un œil sec, et marchai à la prison.

Quelle chute! du sein des plaisirs, des voluptés, des délices de l'amour, tomber dans les fers, dans le séjour du crime! Mais les ténèbres et la mort qui m'environnaient m'effrayaient moins que la perte de Lasthénie. Je passai tout le jour dans une douleur morne, assis sur une pierre. La nuit vint : quel silence! quelle solitude! mon âme se resserre, le désespoir m'anéantit; le temps était immobile comme

[1] Dans les premiers siècles de l'Église on baptisait les personnes des deux sexes indistinctement dans les mêmes eaux.

avant la naissance des mondes. Cependant la nuit s'avançait, mes angoisses redoublaient. Tout à coup j'entends gronder les verrous; je frémis : je regarde, j'aperçois une faible lumière. Un esclave la portait : il m'appelle; sa voix me frappe et m'émeut. « Que voulez-vous? lui dis-je; qui êtes-vous? — Votre amie, qui vient vous sauver. Reconnaissez-moi. — Ciel! c'est vous! ô Lasthénie! quel dieu vous envoie à mon secours? — L'humanité, la pitié et l'amour. Mais suivez-moi; je frissonne, tout m'alarme dans ce séjour affreux. » Elle me prend par la main, nous sortons, nous précipitons nos pas, nous gagnons les portes de la ville. J'y trouve Aristippe, Polyphron, un esclave et deux chevaux. Aristippe me dit : « Partez; ce n'est pas sans peine que nous avons eu la permission de vous faire évader : l'âme du grand-prêtre de Bacchus s'est ouverte à la pitié; Lasthénie et l'humanité ont été écoutées. » Je me jetai aux pieds de Lasthénie; j'embrassai ses genoux sans pouvoir bégayer d'autres mots que ceux de reconnaissance, de désespoir, d'attachement éternel. Aristippe fit avancer le cheval et me dit : « Nous sommes tous les quatre en danger, et vous ne voudriez pas nous exposer. » Polyphron et lui m'embrassèrent à ces mots. Quand je tins Lasthénie dans mes bras, il fallut m'en arracher. On l'éloigne, on me place sur le cheval; l'esclave le frappe, me précède et je le suis. Nous marchons toute la nuit, une partie du jour suivant, et nous arrivons au soleil couchant auprès d'Orope, ville située sur les confins de la Béotie et de l'Attique, à deux cent quarante stades d'Athènes [1].

CHAPITRE XVII.

Sa rencontre auprès d'Orope. Billet à Lasthénie. Réponse.

En approchant de la ville, je marchais à pied, le front baissé, l'air profondément affecté; je passai auprès d'un homme d'un âge avancé, vêtu très simplement, qui respirait le frais, assis sur l'herbe. Il me salue, me regarde attentivement : ma mélancolie et ma jeunesse l'intéressent; il vient à moi et me demande si j'ai quelque parent ou ami à Orope chez qui j'aille loger. « Non, je n'y connais personne. — Eh bien! je serai votre hôte et votre ami; venez descendre chez moi : vous paraissez malheureux, ma maison doit être votre asile. »

Prévenu par la franchise et la physionomie heureuse de cet homme, j'acceptai. « Suivez-moi, me dit-il; j'habite la campagne; le trajet n'est pas long. » En entrant chez lui, il ajouta : « Vous ne trouverez pas ici le faste et le superflu de l'opulence; mais vous jouirez du repos et de la liberté. » Il me présenta son fils et sa fille. Celle-ci entrait dans son printemps; le frère finissait son quatrième lustre. La maison de Dioclès, ainsi se nommait mon hôte, était agréable et modeste; quatre mûriers touffus lui donnaient de l'ombrage, et non loin de la maison coulait une fontaine dont l'eau fraîche et limpide arrosait un jardin et une petite prairie qui le terminait. Les meubles, les ustensiles, répondaient à la simplicité du maître.

Lasthénie m'avait remis deux pigeons, prompts messagers, qui devaient lui porter rapidement de mes nouvelles : c'était l'usage de la Grèce. Ces pigeons, élevés avec soin, empressés de revoir leurs petits, retournaient à leur gîte à tire-d'aile. En descendant de cheval, j'écrivis ce billet d'une main tremblante :

« Les dieux, ma chère Lasthénie, m'ont laissé l'existence, sans doute pour m'abreuver d'amertumes. On dit que je suis à Orope; je n'en sais rien : mon âme accablée, égarée, ignore si elle habite la terre ou le Tartare. O Lasthénie! ayez pitié de cette âme qui ne vit que par vous et pour vous. Heureux celui qui sait mourir! »

J'attachai ce billet au cou du pigeon, et lui donnai sa liberté. En attendant la réponse de Lasthénie, inaccessible à toute consolation, j'allais, je m'égarais dans la campagne; je gravissais les collines, les rochers; j'y gravais le nom de Lasthénie. Lorsque je trouvais un écho, je goûtais quelque douceur à le lui faire répéter : le soir je retournais au logis, brisé de fatigue et de douleur. Le premier jour, je refusai tout aliment; au second repas, mon hôte, me voyant obstiné à me priver de nourriture, me dit : « Examinez-vous bien; si vous êtes résolu à mourir de faim, vous avez raison de vous abstenir; mais si vous devez manger un jour, croyez-moi, il vaut autant commencer aujourd'hui. » Je suivis son conseil, et m'en trouvai bien.

Je reçus la réponse de Lasthénie : elle m'apprit que les prêtres de Bacchus, par ordre des héliastes, avaient prononcé solennellement des imprécations contre moi. « Ils se sont tournés, disait-elle, vers l'occident, en secouant leur robe de pourpre, et ils vous ont dévoué aux dieux infernaux, vous et votre postérité. Ces malheureux sont persuadés et font accroire que les Furies vont s'emparer de votre cœur, et que leur rage ne sera assouvie qu'après l'extinction de votre race. Mais nos Furies, mon cher Anténor, sont nos passions, quand elles ont brisé le frein de la raison. Hélas! votre départ m'a jetée dans une mélancolie qui altère ma santé : les conseils, l'amitié d'Aristippe, un peu de philosophie, soutiennent mes forces, et me rappellent la nécessité des souffrances; je m'instruis à l'école de l'expérience et du malheur. Je vois que les passions, semblables aux orages, portent le trouble et le ravage dans le champ de la vie. Adieu, mon aimable ami. Tous les jours, toutes les heures je vous cherche, je vous demande aux lieux où je vous voyais; ils sont muets et sourds : je verse alors des larmes; elles coulent dans ce moment, et baignent cette feuille. Recueillez-les, mêlez-y les vôtres, et n'oubliez jamais cette malheureuse et trop sensible amie. Portez-vous bien, soyez heureux. »

Cette lettre irrita ma blessure; la douleur troubla ma raison, abattit mes forces. Combien de fois, errant dans les montagnes, je fus sur le point de me précipiter dans leurs gouffres! je ne sais quel dieu ou quel retour vers la vie m'enchaîna sur les bords de l'abîme.

Cependant le sage Dioclès, par des attentions, des maximes, des conseils dictés par le cœur, tâchait de fortifier mon âme et d'y verser quelque consolation. Chrysilla, sa fille, belle et fraîche comme Hébé, d'une naïveté charmante, s'efforçait aussi de me distraire : elle me cueillait des fleurs, me présentait des fruits, chantait ou jouait de la lyre; me priait souvent d'une voix douce et tendre de ne point m'attrister; disait que mon chagrin lui faisait de la peine, qu'elle ne pouvait voir souffrir un oiseau. Ses aimables caresses suspendaient quelquefois ma douleur; mais, dès que j'étais seul, elles renaissaient avec plus de vivacité.

[1] Près de neuf lieues et demie.

CHAPITRE XVIII.

Dioclès, pour le consoler, lui raconte son histoire.

Dioclès, me trouvant un jour étendu sur un rocher, le visage morne, l'œil fixe et égaré, me reprocha mon abandon et ma faiblesse. « Le malheur, me dit-il, frappe tous les hommes : vous êtes jeune, apprenez à souffrir. Connaissez-vous cette anecdote de Démocrite? Il était à la cour de Darius lorsque ce roi perdit la plus chère de ses femmes; il en était inconsolable. Démocrite promit de la ressusciter, pourvu qu'on lui donnât le nom de trois personnes qui n'eussent éprouvé aucune disgrâce On ne les trouva point, et Darius finit par se consoler. Comme tous les mortels, j'ai payé bien souvent mon tribut de douleur. J'ai connu l'adversité, j'ai appris à la supporter, et j'ai vu de beaux jours succéder aux orages. Demain matin vous viendrez avec moi, et vous verrez par le récit de ma vie que notre route est couverte de ronces et d'épines aiguës. »

Au jour naissant, il entra dans ma chambre, tenant un vase de miel. « Suivez-moi, me dit-il, et venez vous instruire. » Nous traversons le jardin et montons sur une colline. Il s'arrête à mi-penchant devant une urne ombragée par des cyprès; auprès s'élevait un cippe avec cette inscription : *Restes sacrés d'Euphémie ; son âme est avec les dieux !*

Non loin, à travers des rochers, filtrait une eau pure. Dioclès en remplit le vase qui contenait le miel, les délaya ensemble, s'approcha de l'urne, l'entoura de ses bras, la baisa trois fois, fit autour des libations, puis appela par trois fois l'ombre d'Euphémie, et la recommanda aux dieux Mânes (21).

Je l'observai en silence : il revint à moi les yeux humides de larmes; il les essuya et me dit : « Dans cette urne sont les tristes reliques de ce qui a paru de plus aimable sur la terre, d'un objet que j'idolâtrais, d'une épouse, la consolation, la gloire et le bonheur de ma vie. Mais je veux que mon histoire vous apprenne qu'en errant sur ce globe, il faut, pour ainsi dire, tremper notre âme dans les eaux du Styx, pour l'endurcir contre l'adversité; qu'il faut souffrir sans murmure, et croire qu'un peu de sérénité luit parfois à travers les nuages de la vie.

« Je suis né à Thèbes, et jeune je m'instruisis à l'école du malheur. J'avais dix-huit ans quand cette ville fut prise par les Spartiates, qui, pendant les fêtes de Cérès, s'emparèrent, par une trahison, de Cadmée, notre citadelle.

« Il y avait deux partis : l'un favorable aux Lacédémoniens, l'autre les haissant, et dévoué à la patrie : j'étais de ce dernier. Attaché au fameux Pélopidas, mon parent, nous eûmes le bonheur de nous échapper avec nos amis, et de nous réfugier à Athènes, où notre infortune fut adoucie par l'accueil généreux du peuple et des premiers personnages.

« Un arrêt nous déclara bannis de Thèbes. Six mois s'étaient écoulés, lorsque Pélopidas nous assembla et nous tint ce discours : « Notre patrie, nos frères, nos amis, gémissent dans les fers. Nous sommes ici à la charge des Athéniens, nous vivons de leurs bienfaits; imitons leur héros Thrasybule, qui, avec cinq cents soldats, s'empara du Pyrée et renversa la tyrannie. Brisons les chaînes de notre patrie, appelons la vengeance : le péril est grand, le succès difficile; mais une gloire immortelle nous attend. Si nous succombons, Thèbes, les Grecs, la postérité, élèveront des autels sur le marbre de nos tombeaux. » Cette courte harangue éveilla nos ressentimens, enflamma nos âmes. Nous jurons sur nos épées la mort des tyrans. Nous envoyons secrètement à Thebes pour prévenir nos amis. Charon, un des principaux de la ville, promet de nous prêter sa maison. Épaminondas échauffait sous main le courage des jeunes gens. Le plan arrêté, l'époque fixée, Phérenicus, avec quelques conjurés, va se cacher dans le bourg de Thriasie, et nous, au nombre de douze, nous partons d'Athènes, tous liés d'une étroite amitié, tous rivaux de gloire et d'honneur. Nous arrivons à Thriasie au milieu de la nuit : un courrier en avertit Charon. Au point du jour, après avoir embrassé nos camarades qui restaient à Thriasie, et nous être promis audace, vengeance, fidélité, nous partons pour Thèbes. Des vestes légeres étaient nos vêtemens; nous menions des chiens de chasse, et tenions à la main des épieux, pour ressembler à des chasseurs. Charon nous attendait avec intrépidité; mais le faible Hyportonidas, quoique honnête et bon citoyen, frémit à l'approche du danger, et sans prévenir aucun des conjurés, il commande un courrier pour nous prier de differer. Ce courrier, nommé Childon, court à son écurie, cherche la bride de son cheval, ne la trouve pas, et la demande à sa femme. Celle-ci répond au hasard qu'elle l'a prêtée : Childon s'emporte, vomit des injures et des imprécations contre elle : la femme rend injures pour injures, imprécations pour imprécations. La journée s'écoule dans cette violente rixe, et Childon, tres heureusement, renonce au voyage. Nous entrâmes dans la ville par diverses portes : un rayon du jour éclairait encore; mais le froid, le vent, la neige (c'était le commencement de l'hiver) retenaient les habitans dans leurs maisons. Nous nous trouvâmes quarante-huit chez Charon.

« Philidas, greffier d'Archias et de Philippe, polémarques, d'accord avec nous, les avait priés à souper, leur promettant grande chère et de belles femmes; il voulait les enivrer et endormir leur vigilance. Au milieu du repas, comme ils étaient déjà près de l'ivresse, un bruit vague et confus leur parvient que les bannis sont dans la ville. Philidas fait tous ses efforts pour atténuer cette nouvelle; mais Archias envoie ordre à Charon de venir le trouver sur-le-champ. Nous préparions déjà nos cuirasses et nos épées : on frappe à la porte, chacun s'étonne. Nous envoyons un domestique a fidé, qui revient tout effaré nous annoncer l'ordre du polémarque. A cette nouvelle, le silence règne, nous nous regardons; enfin on délibère, et nous décidons que Charon obéira et se présentera avec assurance. Charon, intrépide sur ses propres dangers, tremblait pour ceux de ses amis : cependant nous pouvions le soupçonner de trahison, ou du moins de faiblesse. Il court dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, encore enfant, et d'une grande beauté, et le remet dans les mains de Pélopidas en lui disant : « Si je vous trahis, vengez-vous sans pitié sur cet enfant. » Ce dévouement, cet héroïsme nous arracha des larmes. « Va, lui dîmes-nous, ton intrépidité, ta foi nous sont connues, reprends ton fils; si nous périssons, il sera notre vengeur, celui de la patrie. » Il n'écoute rien, fait sa prière aux dieux, nous embrasse et sort. Chemin faisant, il se rassure et compose son visage. Dès qu'il est à la porte de la maison du festin, Archias et Philidas vont au-devant de lui. Archias lui dit : « Charon, quelles sont ces personnes qui viennent d'arriver dans la ville? — De quelles personnes me parlez-vous? réplique Charon d'un air

étonné. Prenez garde que l'on ne s'amuse à vous donner de fausses alarmes pour troubler vos plaisirs. Au surplus je ferai d'exactes recherches, et veillerai attentivement, car il ne faut rien négliger. » L'adroit Philidas loua beaucoup sa prudence; et, ramenant Archias dans la salle, il l'excite à boire, prolonge le repas, en le flattant toujours de l'arrivée des femmes. Charon, de retour, nous trouva tous préparés à périr glorieusement les armes à la main; mais il nous rendit la joie et l'espérance.

« Ce danger à peine dissipé, il en survint un autre. Un courrier arrive d'Athènes, portant à Archias des lettres qui lui donnaient les détails circonstanciés de la conjuration. Le courrier lui dit: « Seigneur, celui qui vous écrit vous supplie de lire sur-le-champ, parce qu'il s'agit d'affaires très importantes. » Archias, déjà pris de vin, rit du message, et dit en mettant les dépêches sous son chevet: « A demain les affaires sérieuses. » Ce mot a passé en proverbe.

« Cependant nous nous partageons en deux bandes; l'une, sous les ordres de Pélopidas, va attaquer Léontidas et Hipportas dans leurs maisons; et l'autre, dont j'étais, sous la conduite de Charon, marche contre les polémarques. Nous avions sur nos cuirasses des robes de femmes, et sur nos têtes des couronnes de pin et de peuplier qui cachaient notre visage. A notre apparition, les convives, nous prenant pour les courtisanes si long-temps attendues, jettent des cris de joie; nous avançons, observant attentivement chaque personnage. Soudain nous nous élançons l'épée à la main sur Archias et sur Philippe: Philidas engage les conviés à rester tranquilles, les assurant qu'ils n'ont rien à craindre. Ceux qui osèrent résister, aisément vaincus dans le vin, furent immolés avec les deux polémarques.

« Pélopidas trouva plus de difficultés: il heurte avec ses compagnons à la porte de Léontidas qui était couché; personne ne répond. Enfin un esclave ouvre; on le renverse, et l'on monte chez son maître, qui, éveillé par le bruit, saute de son lit et s'arme de son épée; mais il oublie d'éteindre les lampes, ce qui eût pu le sauver. Il défend l'entrée de la porte, étend à ses pieds Céphisodore, qui se présente le premier. Pélopidas suivait; il attaque Léontidas: la porte était étroite, et le corps de Céphisodore obstruait le passage. Le combat fut long et périlleux; enfin Léontidas succombe et meurt. De là on court chez Hipportas, qui eut la même destinée.

« Après ces exploits, nos deux troupes se réunissent; nous dépêchons des courriers dans l'Attique aux exilés; nous appelons les Thébains à la liberté, nous les armons, nous enfonçons les boutiques des fourbisseurs. Épaminondas et Gorgidas viennent à notre secours. Le trouble, la terreur régnaient dans la ville; toutes les maisons étaient éclairées; le peuple consterné, répandu dans les rues, attendait le jour avec impatience: dès qu'il parut, nos bannis arrivèrent. On convoque une assemblée générale. Épaminondas et Gorgidas y présentent Pélopidas et notre troupe environnée de sacrificateurs qui portaient les bandelettes sacrées, et exhortaient les citoyens à secourir leur patrie et les dieux.

« A ce spectacle toute l'assemblée se lève avec de grands cris, des battemens de mains, et nous fûmes accueillis comme les bienfaiteurs et les libérateurs de la patrie.

« Ce succès à jamais mémorable répara bien avantageusement six mois de dangers, de peines et de chagrins, et fortifia mon âme contre les traits de l'adversité.

« Gorgidas créa alors le bataillon sacré, composé de trois cents jeunes Thébains: j'y fus admis. Vous savez que dans ce corps on se choisit un compagnon d'armes, auquel on s'unit par l'amitié la plus tendre: c'est une réunion d'amans et d'aimés; on combat près de l'aimé, et on doit le défendre au péril de ses jours. Mon choix fut bientôt fait: Parménide et moi, attirés par une sympathie mutuelle, volâmes l'un vers l'autre; nos âmes, pour ainsi dire, s'identifièrent; et pour me servir d'un mot heureux de Pythagore, mon ami était un autre moi-même. Nous étions cités comme Castor et Pollux, Thésée et Pirithoüs, pour les modèles de l'amitié. Nous fîmes notre première campagne sous Épaminondas, le plus grand homme de la Grèce. A la bataille de Leuctres, Parménide et moi combattions à côté l'un de l'autre; les Spartiates l'emmenaient; je me jette furieux et terrible au milieu d'eux, et je délivre mon ami. Dans ce moment une pierre m'attint à la tête et me renverse évanoui. L'ennemi m'enveloppe, et Parménide me défend à son tour. La victoire était à nous; qu'elle était glorieuse! nous la devions à la bravoure et au génie d'Épaminondas; nous l'entourions sur le champ de bataille: son front brillait d'une joie modeste; il attribuait le succès à notre bataillon, qui fit, il est vrai, des prodiges de valeur. Il louait notre courage, notre discipline; il nous remerciait de la gloire dont nous le couvrions. Pélopidas lui dit que cette victoire devait le combler de joie. « Oui, répondit-il; je sais qu'elle en causera beaucoup à mon père et à ma mère (22). »

« Épaminondas, pour recueillir le fruit de sa victoire, entra en Laconie, la ravagea sous les yeux d'Agésilas. Nous passâmes à gué l'Eurotas, alors enflé par les neiges; Épaminondas marchait au premier rang, la tête nue, ayant de l'eau par-dessus la ceinture. Il fit tomber ce fameux proverbe, que *jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée du camp ennemi* [1]. Cependant nous fûmes obligés de nous retirer. A son retour, les Thébains osèrent mettre en jugement ce grand capitaine, pour avoir retenu le commandement de l'armée au-delà du temps fixé par la loi. J'étais près de lui lorsqu'on lui annonça que les juges allaient prononcer l'arrêt de sa mort. Il répondit sans la moindre émotion: « Je prie mes compatriotes de graver sur mon tombeau: *Il a perdu la vie pour avoir sauvé la république* » Ce reproche fit rougir Thèbes de son ingratitude, et bientôt le commandement lui fut rendu.

« Ce fut pour la gloire et le salut de sa patrie. Nous marchâmes à Mantinée. Épaminondas y développa tout son génie, et acheva d'écraser l'orgueil de la superbe Sparte. Le champ de bataille fut inondé de sang: la bravoure, l'amour de la gloire, la haine, toutes les passions animaient les deux armées. Le carnage devenait horrible; Parménide et moi combattions, nos boucliers serrés l'un contre l'autre, enflammés du même espoir de gloire, et du désir de nous défendre réciproquement. Un Spartiate allait le percer; je m'élance, et le fer est plongé dans mon sein; je tombe. Parménide ne respire que rage et vengeance: il reçoit une blessure profonde, et vient tomber auprès de moi. Je le presse dans mes bras, je l'appelle; mais bientôt je perds connaissance. Lorsque je

[1] Ces femmes si durement élevées, si bien exercées dans les gymnases, à l'approche de l'ennemi semèrent l'épouvante et le désordre dans la ville par leurs cris et leur frayeur.

revins à moi, je me trouvai entre les mains des médecins, entouré de plusieurs de mes camarades ; ils étaient tous en pleurs. « Qu'avez-vous? leur dis-je ; la bataille est-elle perdue ? — Non ; Thèbes triomphe ; Sparte est abattue ; mais nous avons acheté cette victoire de la mort de notre général. — O perte affreuse, irréparable! Et Parménide, d'où vient qu'il n'est pas ici ? J'avais oublié sa blessure. On ne me répond rien ; on me parle d'Épaminondas ; on me dit qu'avant d'expirer il a demandé qui était le vainqueur. « Les Thébains. — J'ai donc assez vécu, puisque ma patrie est triomphante : dans quel plus beau moment pouvais-je mourir ? » O héros, ô le premier des hommes! m'écriai-je avec transport..... « Mais, de grâce, parlez-moi de Parménide. » On se tait encore, on baisse les yeux. Alors un faible souvenir, semblable à un songe, me rappelle ses blessures; je m'écrie : « Il n'est plus! il est mort! » Désespéré, j'arrachai mon appareil; le sang jaillit avec impétuosité. Je périssais sans les secours, les douces insinuations et les prières de mes camarades. Je restai long-temps chargé de ma douleur : je fuyais tout amusement, toute société; la tristesse et l'ennui consumaient ma jeunesse. Privé d'espérance, je me croyais pour jamais voué aux larmes et à l'infortune : mais la douleur s'use comme le plaisir, et la succession rapide des événemens amène des sentimens nouveaux.

« Mon père crut que le mariage me distrairait. Je résistai long-temps ; mais ses sollicitations, ses prières, furent si touchantes, que je cédai : ce lien ne fut pas heureux. L'honnêteté seule, le devoir, m'attachaient à ma femme, qui, de son côté m'avoua qu'elle ne m'avait épousé que par raison et par les ordres de ses parens, et qu'elle nourrissait au fond du cœur une passion secrète et malheureuse pour un Athénien, dont depuis deux ans elle n'avait aucune nouvelle. Cependant elle accoucha d'un garçon : c'est Philotas. Cet enfant paraissait devoir resserrer nos liens; mais un jour elle entra dans ma chambre et me dit : « Je connais votre probité, vous méritez une femme plus aimable et qui vous aime; je ne puis faire votre bonheur. Thersandre, celui que j'aimais, vient d'arriver ; je l'ai vu, et mon amour s'est rallumé avec plus de vivacité. — Il suffit, lui dis-je. Épousez Thersandre, je n'y mets que deux conditions : que je garderai mon fils, et que c'est vous qui demanderez le divorce. Cependant je vous rendrai votre dot (23). » Elle y consentit, et nous nous séparâmes à l'amiable.

« Je restai six mois dans les langueurs d'une vie lente et insipide, uniquement occupé de mon fils. Un jour, sortant du temple d'Apollon Isménien, où j'allais admirer souvent le Mercure de Phidias et la Minerve de Scopas, je marchais avec un de mes amis assez près de deux femmes : un homme qui portait un faisceau de branches en frappa rudement une d'elles au visage : elle jette un grand cri; j'accours avec tous ceux qui l'environnaient. On la prend, on l'assied, on lève son voile, elle s'évanouit; chacun s'empresse. Moi seul je reste en extase, les yeux fixés sur cet objet, dont les traits, les regards, les appas, la douleur, parlaient déjà si puissamment à mon âme. Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, ses yeux errèrent sur nous et rencontrèrent les miens; soit qu'ils eussent l'expression de la douleur et de l'intérêt, soit effet sympathique, elle les y arrêta quelque temps. Je lui parlai de la frayeur que cet accident nous avait causée. Elle me remercia d'une voix si flatteuse, si touchante, que mon âme tressaillit comme si dans un désert triste et sauvage j'entendais tout à coup les accords d'une musique harmonieuse. On la conduisit chez elle; je suivis avec quelques personnes. Il fallut la quitter ; mais je l'aimais déjà éperdument. Je ne m'arrête point sur le détail charmant de nos amours. J'eus le bonheur de plaire à Euphémie, et pendant près d'un an mes jours coulèrent comblés de félicité : mais l'orage se formait. Je fis prier le père d'Euphémie de me l'accorder en mariage. Il me la refusa, et déclara à sa fille qu'il voulait absolument qu'elle épousât Polémon, le fils de son ami intime. Depuis la naissance de leurs enfans, ils avaient juré leur union. Le cœur d'Euphémie avait toujours repoussé cet hymen ; une répugnance invincible l'éloignait de Polémon fils; mais enfin, attendrie et vaincue par les prières de son père, elle obéit. Lorsque j'appris cette nouvelle, égaré de désespoir, je résolus de l'enlever et d'aller vivre avec elle dans le fond des déserts. J'épiai le moment où elle se promenait hors de la ville avec deux de ses compagnes. Je l'aborde les armes à la main, l'air sombre et égaré : ses compagnes s'enfuient, mais elle reste et me reçoit d'un air grave et tranquille. Je lui peins ma douleur, mon désespoir; je la presse de me suivre. « Je n'aurais pas cru, me dit-elle, quand je reçus vos vœux, que mon amant eût voulu imprimer le déshonneur sur mon front, qu'il m'eût conseillé de porter la mort dans le sein de mon père; je n'aurais pas soupçonné que Dioclès que j'ai aimé, occupé de lui seul, voulût me sacrifier à l'emportement de sa passion. » Ce discours, mêlé de tendresse et de sévérité, me dessilla les yeux. Je tombai à ses pieds, je répandis des larmes et implorai ma grâce. « Je vous pardonne, puisque vous êtes malheureux, à condition que vous vous éloignerez de moi pendant quelque temps. — Mais vous rappellerez-vous quelquefois un amant qui va traîner sa vie dans le deuil et dans les larmes? — Trop peut être pour ma tranquillité. Adieu, mon cher Dioclès; soyez heureux autant que je le désire. » En prononçant ces derniers mots, des soupirs et des sanglots interceptèrent sa voix.

« Je partis la même nuit, renonçant à ma patrie, à mon amour, me regardant comme une victime du destin, et comme l'être le plus infortuné.

« Je parcourus la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Égypte, la Sicile, ne trouvant de repos et de consolation nulle part, et accablé du fardeau de la vie.

« Deux ans s'étaient écoulés, et ma blessure saignait encore; je n'avais plus même l'espérance du bonheur.

« J'arrivai à Corinthe. A peine débarqué, un Thébain me reconnaît et m'aborde. Après les premiers complimens, je lui demande des nouvelles du père d'Euphémie : je n'osais parler de sa fille. « Ses jours sont remplis d'amertume. — Quoi donc? quel revers a pu les troubler? — Les dieux ont détourné leurs regards de dessus sa fille; elle vit dans le deuil et l'affliction. — Quoi! justes dieux, Euphémie est malheureuse? — Oui, son mari est banni de Thèbes pour avoir fui lâchement dans un combat; on ne sait ce qu'il est devenu : le généreux Polémon a payé de sa vie la honte de son fils. Le père d'Euphémie, indigné contre son gendre, a fait prononcer le divorce. Depuis il a proposé d'autres partis à sa fille; mais elle l'a supplié de la laisser vivre solitaire et sans époux. Son père, qui se repent, dit-on, d'avoir forcé son inclination, n'ose plus abuser de son autorité. »

« J'écoutais ce récit avec l'avidité d'un homme condamné auquel on apporte sa grâce. A chaque phrase, mon cœur palpitait de douleur et de joie; je partageais l'affliction

d'Euphémie; mais l'espérance renaissait dans mon âme. J'appris pour la seconde fois que le courage et la patience étaient l'égide qu'il fallait opposer à l'adversité. Je partis aussitôt; le besoin du repos ou du sommeil ne purent retarder mon voyage. J'arrivai à Thebes au milieu de la nuit. Quelle vive émotion j'éprouvai quand je me vis dans l'enceinte qu'habitait Euphémie! Je volai sous ses fenêtres, et je chantai des strophes que j'avais composées pour elle au commencement de nos amours.

CHAPITRE XIX

Dioclès interrompt son histoire. Il la recommence le lendemain.

« Mais le soleil s'élève, les troupeaux se retirent, le travail et mes enfans me rappellent; c'est dans leurs embrassemens que j'oublie mes peines. Demain, à la même heure, si la suite de cette histoire vous intéresse, je la continuerai ici : car c'est devant l'ombre d'Euphémie, qui sans doute m'entend, que je me plais à la conter. » Le lendemain, au premier rayon du jour, nous retournâmes à la colline. Dioclès recommença ses libations, appela trois fois Euphémie, après quoi il poursuivit son récit.

« Je suis resté sous les fenêtres d'Euphémie. Éveillée par mes chants, ma voix l'étonna; elle crut être déçue par l'illusion d'un songe. Ayant prêté une oreille plus attentive, elle reconnut les paroles. Alors, ne doutant plus de la vérité, elle ouvrit tout doucement sa fenêtre, et me dit à voix basse : « Dioclès, est-ce vous? — Oui, c'est moi, c'est ton malheureux amant qui vient expirer sous tes yeux. — L'heure n'est pas propice pour un entretien : trouvez-vous, au lever du soleil, hors de la porte Crénéa, à la fontaine Dircé; je m'y rendrai avec une esclave. » Je courus aussitôt à l'endroit indiqué, où j'attendis dans la plus vive impatience le réveil de la nature.

« Enfin le jour brilla, et je vis arriver Euphémie. A son approche, ma vue se troubla, je frissonnai, je tremblai, j'étais pres d'elle, et je ne la voyais pas. Elle m'appelle : « Mon cher Dioclès, enfin je vous revois! — Ah! m'écriai-je, il est donc dans la vie des éclairs de bonheur! O ma chère Euphémie, que j'ai souffert loin de toi! » L'âme expansive d'Euphémie ne put renfermer sa sensibilité : elle se répandit dans ses propos, dans ses regards, dans ses modestes caresses. Dieux immortels! disais-je, par combien de délices vous récompensez mes tourmens! Non, je n'ai pas assez souffert pour mériter tant de félicité. Je voulus lui parler de son mari. « Polémon est malheureux il faut se taire et le plaindre : mais je n'ai plus d'époux. — Ah! ma chère Euphémie, nomme-moi le tien, et peut-être tu seras heureuse de l'excès de ma félicité. — Oui, mon cher Dioclès; mais il nous faut l'aveu de mon pere, et je vais lui parler à l'instant même; attendez la décision chez vous, je vous la ferai savoir. » Je la quittai, ivre d'espérance et d'amour, la trouvant plus belle que jamais. Le temps avait développé ses charmes, et la nature perfectionné son ouvrage.

« Cependant, comme la crainte marche toujours avec l'amour, pour me rendre Vénus propice, j'allai à son temple : il était dans un bois, pres de la ville; j'y portai une corbeille de fleurs et deux colombes. En entrant, je me purifiai avec de l'eau lustrale qu'un prêtre me présenta (24). Je pénétrai ensuite dans le sanctuaire où était la statue de la déesse; je deposai sur l'autel mes fleurs et mes colombes. Ensuite, fléchissant le genou, je lui dis : « Déesse des amours, ornement du ciel et de la terre, délice des yeux et du cœur, toi qui donnes l'existence à tous les êtres en les enivrant de volupté, daigne agréer mon hommage, couronne le plus fidèle des amans de ton myrte immortel. Tu donnas à Pâris la plus belle des femmes pour t'avoir adjugé le prix de la beauté : je te reconnais pour la plus belle des divinités; sur la terre, dans l'Olympe, rien n'égale tes appas : accorde-moi Euphémie, la plus aimable des mortelles; je couronnerai ton front de myrte et de roses, et l'encens le plus pur fumera à tes pieds. »

« Mes prières volèrent jusqu'à Gnide : Cypris les entendit. Je vis briller autour de sa tête deux rayons de lumière; sa bouche sembla me sourire : j'acceptai l'augure et remerciai vivement la déesse.

« Bientôt Euphémie me fit dire de me rendre chez elle. Je la trouvai avec son père : je tremblai à son aspect; mais je fus promptement rassuré. Il m'embrassa en me nommant son fils; il prit ensuite la main de sa fille, la mit dans la mienne en me disant : « Je vous confie son bonheur et le mien : effacez de mon souvenir les chagrins que je lui ai causés, et changez pour moi en fleurs riantes les pavots de la vieillesse. » Il est inutile de vous peindre le délire de ma joie.

« Notre hymen fut célébré avec pompe, et après tant de revers et de souffrances, je me vis le plus heureux des hommes. Le temps, loin d'attiédir notre amour, lui donna plus d'activité. J'aimais ma femme par le besoin irrésistible de l'aimer; il aurait fallu anéantir mon âme pour détruire ce sentiment : elle était faite pour aimer Euphémie comme nos yeux sont faits pour voir, nos oreilles pour entendre.

« La sérénité de ces beaux jours ne fut troublée que par la mort du père d'Euphémie; il s'éteignit dans nos bras. Sa fille s'abandonna à la plus vive affliction; mais le temps est le dieu qui console. La paix et le bonheur reviennent dans notre asile; et notre imprévoyante sécurité crut les posséder pour toujours. L'homme, comme un vaisseau qui traverse les mers, est tour à tour battu de tous les vents. L'horizon se noircit autour de nous, et de nouveaux désastres tombèrent sur nos têtes.

« La guerre se ralluma entre Thèbes et Lacédémone; il me fallut quitter ma femme, mes paisibles foyers, et aller combattre pour ma patrie. Je ne vous parle pas de la douleur de notre séparation; des malheurs plus grands nous attendaient : nous fûmes vaincus; je restai prisonnier. Mes troupeaux, mes biens, devinrent la proie du vainqueur, mes champs furent dévastés. Conduit à Sparte, on m'enferma dans une prison obscure; c'est alors que je réfléchis sur l'inconstance des événemens, sur la mobilité de la fortune; j'étais abîmé de douleur. Cependant l'expérience, le souvenir de tant de vicissitudes qui avaient agité ma vie, me laissèrent l'espérance. Je ne fus point trompé; la paix se fit, et la liberté me fut rendue. Je courus chercher mon Euphémie à Athènes, où elle s'était réfugiée. Grands dieux! qu'elle était changée! la pâleur, la maigreur avaient terni l'éclat de sa beauté; c'était un lis désolé par les vents; mais bientôt mes caresses, la douce quiétude de son âme, la jouissance encore plus douce de revoir ce qu'on aime, lui rendirent avec la santé, le coloris et la fraîcheur qui l'embellissent.

« Mais Euphémie, née dans l'aisance, regrettait notre fortune dissipée. « Qu'importe, lui dis-je, la richesse? Combien de gens sont heureux sous le toit de la pauvreté! J'ai un champ à Orope; on l'a ravagé, mais on n'a pu

emporter la terre : allons la travailler, la vivifier; nous n'y serons pas environnés du faste et des plaisirs d'une grande ville, mais nous aurons les plaisirs de la nature; nous jouirons des tableaux rians de la campagne, de sa douce sécurité, et bientôt de l'abondance des choses nécessaires. »

« Elle approuva mon plan; et notre petite colonie, composée de nous deux, de mon fils et d'un esclave, vint s'établir ici. Je devins agriculteur; je me livrai aux travaux champêtres; j'étudiai la qualité des terres, l'influence des saisons, le régime des végétaux, et tout s'anima dans mon habitation.

« Ma femme, dans les douces occupations de son ménage, de la culture des fleurs, distraite par les soins et l'éducation des animaux domestiques, oublia sa fortune passée. Elle m'avoua qu'elle n'aurait jamais cru que l'on pût être heureux si près de la pauvreté. Ce qui acheva de combler mes vœux, fut la naissance de l'aimable Chrysilla, dont ma femme accoucha au printemps, comme pour parer la terre d'une fleur nouvelle.

« Déjà notre asile nous paraissait l'image des îles fortunées; notre campagne s'enrichissait tous les ans; nos deux enfans, car Philotas était aussi le sien, croissaient sous nos yeux, embellissaient notre solitude. Enfin douze ans s'écoulèrent avec la rapidité d'un torrent, et ce furent les plus belles années de ma vie.

« Ma femme, avec beaucoup d'esprit et de raison, avait une faiblesse pardonnable à son sexe; elle craignait excessivement le tonnerre, et lorsqu'il grondait, elle allait se cacher dans un souterrain, ou se blottir contre un épais laurier situé au milieu d'un jardin (25). Je la raillais souvent de cette peur; je lui disais : « Ma chère amie, laissons ces vaines terreurs à l'homme en proie au remords, dont les crimes appellent la vengeance des dieux; mais toi, dont l'âme est pure comme l'azur du ciel; nous qui les servons, qui les honorons dans l'innocence de notre vie, pourquoi nous frapperaient-ils de leur foudre? Elle approuvait mes raisons, ma sécurité; mais, malgré ses efforts, la vue de l'éclair, le fracas du tonnerre ébranlaient ses nerfs et la remplissaient de frayeur.

« Un jour, hélas! ô jour désastreux! six ans sont écoulés depuis ce terrible événement, je quittai Euphémie pour aller couper du bois dans la montagne; elle m'embrassa avec une inquiétude qu'elle n'avait jamais éprouvée, en me disant : « O mon ami! je t'en prie, reviens de bonne heure; j'ai besoin de te voir : je ne sais ce que je sens, je suis triste, la mélancolie est dans mon âme; ce matin j'ai pleuré, et dans ce moment j'ai peine à retenir mes larmes. » Je l'embrassai, et lui promis d'être bientôt de retour : elle ne pouvait me laisser partir; enfin je m'arrachai de ses bras, et m'éloignai à grands pas. Elle me suivit des yeux tant que sa vue put m'atteindre.

« Le soleil, alors pur et radieux, nous présageait la plus belle journée. Sur le midi, il s'éleva des nuages; le ciel s'obscurcit; j'entendis quelques coups de tonnerre; mais, après une petite pluie, l'air s'épura, et son azur n'en fut que plus beau.

« Me rappelant alors ma promesse à Euphémie, je cessai mes travaux, et cueillis des violettes pour les lui porter; elle les aimait. « C'est, lui disais-je souvent, parce que cette fleur est modeste et timide comme toi. » Je revenais plein d'allégresse. Hélas! qui sait quand il faut s'affliger ou se réjouir! En entrant, je ne vois que mes enfans qui jouaient; je les caresse et leur demande où est leur mère. « Dans le jardin. » J'y cours, je l'appelle plusieurs fois; point de réponse. Je commence à m'alarmer; je cherche de tous côtés; enfin je l'aperçois assise au pied du grand laurier. Je me rassure, j'approche, je l'appelle; même silence. « Elle repose, dis-je, ne troublons point son paisible sommeil. » Elle avait deux colombes chéries qui la suivaient toujours : j'en vois une de morte à ses pieds; et l'autre gémissante, qui de son bec et de ses ailes la caressait et tâchait de la ranimer. « Ah! m'écriai-je, quelle sera à son réveil la douleur d'Euphémie! » Cependant une terreur secrète m'agite; je l'appelle de nouveau, je m'avance, je la tire par le bras. O spectacle épouvantable! dans l'instant ce beau corps formé par l'amour, embelli par les graces, tombe en poussière; le tonnerre l'avait frappé et dissous. Hélas! l'infortunée était venue chercher pendant l'orage un abri sous ce laurier! Un préjugé superstitieux lui donna la mort (26). Je jette des cris affreux, je déchire mes vêtemens, je m'arrache les cheveux; on accourt, on me donne des soins, on veut me consoler. Je veux m'ôter la vie, on me retient, on m'amène mes enfans, on les met dans mes bras; je les regarde d'un œil glacé. Mais enfin leurs caresses naïves, leurs larmes m'arrachent à cette stupeur. « Pleurez, leur dis-je, pleurez, vous n'avez plus de mère; elle n'est plus, nous ne la verrons plus; elle a disparu comme une ombre. » La fièvre, le délire me saisissent; je veux me laisser mourir de faim : je jetais secrètement les alimens et les remèdes; on s'en aperçut. Cimon, médecin habile et mon ami, qui voyait que c'était mon âme qu'il fallait guérir, commença par me parler de mes enfans; il recommanda de les laisser toujours auprès de moi. Un jour que je l'assurais que j'avais la vie en horreur, que mon unique désir était la mort : « Et qui donc aura soin, me dit-il, de vos malheureux enfans, seuls, sans parens, sans secours? Ces mots, prononcés avec le ton de la sensibilité, m'émurent vivement. Il s'en aperçut, et il ajouta : « Croyez, mon cher Dioclès, qu'avec deux enfans la vie offre encore quelque douceur. Le temps usera votre affliction; rappelez-vous l'enchaînement et la variété des scènes de votre existence : n'en doutez pas, vous aurez encore de beaux jours. La vieillesse est l'hiver de la vie, mais l'hiver a ses jouissances; c'est l'instant du repos. » Je n'en voulus rien croire : mon cœur séché se fermait à l'espérance. Cependant la tendre amitié, les douces insinuations de Cimon, la présence continuelle de mes enfans, surtout un rêve que je fis, me rattachèrent à la vie. Nous étions au milieu de la nuit : je dormais d'un sommeil agité; tout à coup un bruit m'éveille; je vois une clarté au pied de mon lit. Étonné, je regarde; j'aperçois une femme le visage resplendissant, le front couronné de fleurs. Je reste glacé, elle s'approche; je la reconnais, c'est Euphémie! ce sont ses yeux, ses traits charmans! elle s'incline vers moi et me dit : « Mon cher Dioclès, que sont devenus ta vertu, ton courage? Ranime-toi, reprends ton caractère. Si tu m'aimes encore, songe à nos enfans, je te les recommande. Vis pour les aimer, pour faire leur bonheur. » A cette apparition, à cette voix si chère, je me lève sur mon lit, je tends les bras, je m'écrie : « O ma chère Euphémie!... » Je ne pus en dire davantage. En vain j'ouvre les yeux, le fantôme a disparu; je demeure dans une nuit profonde.

« Dès ce moment je cédai aux ordres de ma chère Euphémie et à ma pitié pour mes enfans. Peu à peu le calme est rentré dans mon âme : par degrés j'ai senti le bien-

fait de l'existence, et je me suis félicité souvent d'avoir vaincu mon désespoir. La vie est un bien pour l'homme qui honore les dieux, et dont l'âme honnête, sensible se nourrit de douces affections et de goûts simples. Dans un âge avancé j'ai encore des plaisirs; les caresses de mes enfans, les beautés de la nature, le travail, le repos sous des ombrages frais, la chaleur de mon foyer dans l'hiver, me donnent des jouissances exemptes d'amertume. Je verse encore des larmes sur la cendre de ma chère Euphémie; mais ces larmes sont douces, elles soulagent et consolent mon cœur. Tous les jours je viens ici m'entretenir avec son ombre. Je la vois, je l'entends: elle m'entend aussi sans doute, et souvent, pour m'arracher d'auprès de cette urne, il a fallu m'envoyer mes enfans. Ainsi, jeune homme, apprenez, par mon exemple, à lutter contre l'adversité. Prévoyez-vous votre destinée? Savez-vous si ce que vous appelez un malheur ne vous conduira point à une félicité plus pure, plus durable? Bien souvent un événement qui nous paraît heureux, dont nous avons vivement désiré le succès, recèle dans son sein le germe de nos maux. Vous avez perdu une maîtresse, mais ce n'est pas votre femme: elle n'est pas la mère de vos enfans.»

Lorsque, après une nuit sombre et orageuse, le matelot troublé voit renaître avec le calme le premier rayon du jour, son âme se dilate, il respire, il croit sortir du fond du tombeau. Ainsi l'histoire intéressante de Dioclès, sa philosophie simple et naturelle, l'espérance qu'il fit luire à mes yeux, éclaircirent les ténèbres qui m'environnaient. Bientôt la sensibilité de l'aimable Chrysilla, sa gaîté naïve, ses charmans entretiens, aiderent à ma guérison; non que nul penser d'amour se mêlât au plaisir que je trouvais à la voir: ce sentiment était loin de mon cœur; tout respirait autour d'elle la candeur et la vertu.

CHAPITRE XX.

Attachement de Chrysilla pour son frère. Ce qui s'ensuit.

Cependant cette fille si modeste, si ingénue, m'étonnait par l'attachement peu modéré qu'elle avait pour son frère: ils ne pouvaient se quitter, ils se donnaient les noms les plus tendres. J'avais surpris Philotas sollicitant des baisers qu'elle refusait avec trop de mollesse pour être obéie. Je blâmais beaucoup cette intimité et l'inadvertance du père; j'étais même décidé à lui en parler, lorsqu'une apres-dînée il me dit: «Allons nous promener; j'ai le cœur inondé de joie; il a besoin de s'épancher dans le sein d'un ami. De plus, le tableau de deux amans heureux vous intéressera, et pourra égayer votre imagination. Dites-moi, comment trouvez-vous ma fille? — Belle, aimable, et d'un caractère charmant. — Et son frère? — Il me paraît sage, laborieux, et sa figure est très agréable. — Oui, c'est un excellent sujet; aussi je m'occupe de son bonheur, je vais le marier. — Vous faites prudemment de le séparer de sa sœur: la jeunesse.. — Les séparer! au contraire, je songe à les unir d'un lien indissoluble; je les marie ensemble. — Comment! frère et sœur? — Oui, depuis la naissance de Chrysilla leur mariage est arrêté. Ignorez-vous qu'une loi de Solon, que nous avons adoptée, permet au frère d'épouser la fille de son père, et non celle de sa mère (27)? — Je l'ignorais, et votre confidence, je l'avoue, me tire d'inquiétude. Je m'étais aperçu de leur inclination réciproque, et mes préjugés y attachaient de l'immoralité. — Tous les préjugés tombent devant la loi, surtout lorsqu'au lieu de contrarier la nature, elle en favorise l'impulsion: la fête se célèbrera dans peu de jours, et je me flatte que vous vous réjouirez de notre joie.»

Ce jour venu, les parens et les amis attachèrent, avec des bandelettes, de la verdure et des fleurs sur la porte de la maison. Lorsqu'il fallut aller au temple, Chrysilla, modeste et simple dans sa parure, couverte d'un voile rouge, n'ayant pour tout ornement qu'une couronne de fleurs, descendit de sa chambre et se jeta dans les bras de son père, qui l'attendait sur le seuil de la porte à la tête de tous les jeunes gens du lieu. Il pressa sa fille sur son sein; puis, levant les yeux au ciel, il prononça d'un ton grave des vœux pour elle et pour son fils. On marcha au temple: les jeunes gens précédaient la marche; d'autres suivaient chantant l'épithalame, et dansant au son des flûtes et des trompettes. Chrysilla était au milieu d'eux, soutenue par son père. Son jeune époux, couronné de myrte, et radieux de joie et d'amour, marchait à ses côtés. Le flambeau de l'hymen brillait devant eux. A la porte du temple, un prêtre présenta à chacun des nouveaux époux une branche de lierre, symbole de la force du nœud qui allait les unir. Il les mena ensuite à l'autel, où il sacrifia une génisse à Diane et à Minerve, divinités ennemies de l'hymen. On implora Jupiter et Junon, dont l'union est éternelle; les Parques, qui tiennent dans leurs mains le fil de notre vie; les Grâces, dont les charmes embellissent nos jours; Vénus enfin, à qui l'Amour doit sa naissance, et les hommes leur bonheur.

Les prêtres examinèrent les entrailles des victimes et déclarèrent que le ciel approuvait cet hymen. Un d'eux prit la couronne de l'époux, la plaça sur la tête de la fiancée, et la couronne de celle-ci fut mise sur la tête de Philotas.

On revint du temple dans le même ordre, en répétant les mêmes chants. Quand les deux époux furent à la porte, on mit sur leur tête une corbeille de fruits, présage de l'abondance dont ils devaient jouir: on porta le flambeau d'hyménée dans leur chambre, où on le laissa brûler. Chrysilla offrit des bouquets aux jeunes célibataires, en leur disant: «Mariez-vous aussi.»

La table du festin fut dressée auprès de la fontaine, sous les peupliers, dont on avait épaissi l'ombre par un feuillage vert et touffu: des guirlandes de fleurs tombaient en festons sous cette voûte sombre, où l'on respirait un frais délicieux.

Au commencement du repas, Dioclès donna une coupe de vin à son fils, qui la porta à la bouche, et la présenta ensuite à sa femme. Celle-ci, après avoir bu, la fit passer aux parens; et de leurs mains la coupe circula parmi les convives. Le festin fini, on chanta, on dansa une partie de la nuit. Au coucher des époux, on leur chanta un épithalame; à leur réveil on en dit un autre.

Cette noce champêtre, ce tableau riant du bonheur, remplirent mon âme de douces émotions; elle s'épanouissait à la félicité de ces tendres époux. Qu'ils étaient heureux! ils ne respiraient que pour s'aimer, se le dire, pour partager leurs plaisirs, leurs peines! Chrysilla, quelquefois armée d'une serpette, émondait les arbres sous la direction de Philotas, ou, soulevant un arrosoir, désaltérait les jeunes fleurs. Celui-ci, à son tour, quand l'intempérie de l'air suspendait ses travaux, assis à côté de sa femme, lui lisait des idylles de Théocrite, ou quelque dialogue de Platon.

CHAPITRE XXI.

Lettre de Lasthénie.

L'automne avançait; l'olive avait coulé sous le pressoir; la feuille jaunissante se détachait de l'arbre et jonchait la terre: triste image de la vie humaine, quand la vieillesse nous dépouille de notre parure! J'écrivis une lettre à Lasthénie, où je la priais d'avoir pitié de moi, et de venir visiter mon asile avant les rigueurs de l'hiver.

Elle me répondit qu'elle ne pouvait abandonner Aristippe, dont la santé déclinait. « De plus, disait-elle, votre perte m'a trop coûté. La philosophie est une faible égide contre les peines du cœur. Que nous sommes forts dans la spéculation, et faibles dans la pratique! Je pense quelquefois que les dieux, en nous séparant, ont eu pour nous plus d'indulgence que de cruauté. Nous avions épuisé les délices de l'amour: parvenus à cet apogée, nous ne pouvions que descendre: du moins le souvenir de ces jours rapides de bonheur répandra sur le reste de notre existence le charme des plus riantes illusions, nous inspirera de douces rêveries, et dans ces momens de mélancolie où l'âme languissante, abattue, a besoin d'un nouvel esprit de vie, notre pensée, rétrogradant à cette période de félicité si courte, nous transportera sous ces beaux platanes, dans ce jardin que nous appelions notre Tempé, où les doux entretiens, les lectures, l'amour, rendaient nos heures si délicieuses. Ainsi le passé étendra ses bienfaits sur le présent. Si le destin ne nous eût pas contrariés, insensiblement votre imagination se serait refroidie; elle ne m'aurait plus parée de ses brillantes couleurs, et un jour je n'aurais plus été à vos yeux qu'une simple mortelle.

« Profitez de votre jeunesse pour voyager; imitez nos grands philosophes. Pythagore, Platon, Démocrite, Solon, allèrent cueillir les fruits du savoir et de la sagesse dans les climats qui les portaient; et quoique Solon prétende qu'il faut avoir quarante ans pour voyager avec utilité, j'ose être d'un autre avis. Je crois le temps de la jeunesse très propre aux voyages, pourvu qu'on ait acquis des notions préliminaires et de l'aptitude à la réflexion.

« Zénon, le fondateur de la secte des stoïciens, est allé s'éclaircir d'un grand doute. Il est mort chargé d'un siècle moins deux ans, en disant: « Je fais mon dernier effort pour ramener ce qui est divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers. » Il n'a jamais eu d'infirmités: le beau privilége! Pendant soixante-huit ans il s'est appliqué à la philosophie. Les Athéniens, justes quelquefois, lui ont érigé un tombeau dans le Céramique; et par un décret public ils lui décernent une couronne d'or et lui rendent des honneurs extraordinaires, « Afin, porte le décret, que tout le monde sache que les Athéniens honorent le mérite distingué, et pendant sa vie et après sa mort. » Zénon forma son sage d'après lui-même. Il disait « que, si un sage ne devait pas aimer, comme des philosophes l'avancent, il plaindrait les personnes belles et vertueuses, puisqu'elles n'auraient que des sots pour amans. » Il prétendait qu'une partie de la science consistait à ignorer les choses que l'on ne devait pas savoir. « Un vrai stoïcien, répétait-il souvent, vit dans le monde comme s'il ne possédait rien en propre; il chérit ses semblables, ses ennemis même: son étude particulière est celle de son âme. Pour rectifier sa conduite, il examine le soir ce qu'il a fait dans la journée; il avoue ses fautes; il recherche le témoignage de sa conscience, il fuit les louanges, les honneurs, et se plaît dans l'obscurité; les passions, les affections même n'ont aucun empire sur lui. » Il admettait une destinée invincible, système bien dangereux. Un jour qu'il battait son valet pour un vol, celui-ci s'écria: « Ma destinée était de vous voler. — Et d'être battu par moi, » lui répond le philosophe. Vous avez ouï parler du platonique Silanion; il est de retour de ses voyages: c'est un homme de beaucoup d'esprit et orné de belles connaissances, mais frappé au coin de la singularité. On prétend qu'il est tout honteux d'être logé dans un corps: c'est pourquoi il ne veut pas se laisser peindre, ni déclarer son pays et sa famille. Il n'use jamais de bain, rejette tout remède humiliant, ne mange d'aucune bête privée, vit de peu, souvent même s'abstient de pain; ce qui, avec la forte méditation de son esprit, est cause qu'il dort très peu. Sa manière de composer tient de son originalité: il ne relit jamais ce qu'il a écrit; il forme mal ses lettres, néglige l'orthographe. Sa méditation est si forte, qu'il range dans sa tête tout un ouvrage et ne change rien en l'écrivant; il ne perd jamais son plan de vue; et lorsqu'on vient l'interrompre, il transporte son esprit sur l'affaire dont on lui parle, la discute, la termine sans se distraire de son travail, et il le reprend sans lire les dernières lignes.

« Je relis Platon, mais j'avoue que je ne puis le suivre dans sa sublime métaphysique; sans doute que mon sexe n'a pas la tête assez forte pour pénétrer dans ses profondeurs. Le monde sensible, selon lui, est l'idée d'un être intellectuel, idée incréée et manifestée au dehors. « La vérité est pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme. » Ne pouvant comprendre toutes ces belles idées, je jette le livre avec humeur; mais je reprends bientôt pour lire son Phédon, et cette lecture m'arrache des larmes. Je ne sais quelle ville grecque demanda une statue à un célèbre statuaire, lui laissant le choix du sujet. « Je ne vous ferai point un lutteur, dit-il, vous avez assez d'athlètes; je préfère la vertu à la force. Je ne vous ferai point un guerrier, ce métier est commun. Quant à nos tyrans, je briserai plutôt leurs images; je pourrai vous représenter vos dieux, mais vous en avez une foule dans vos temples. » Alors le peuple lui dit: « Statuaire, que nous feras-tu donc? — Ce qu'il y a de plus rare sur la terre, un homme qui meurt pour la vérité; » et il fit Socrate mourant.

« En lisant le Phédon, je vois la vertu luttant contre l'injustice et le crime.

« Louons à jamais le courage d'Isocrate, qui, à la mort de son maître (Socrate), osa paraître en deuil dans Athènes, et brava ses juges barbares et ce peuple assassin. Tel guerrier qui gagna des batailles n'aurait pas cette intrépidité.

« On m'apprend à l'instant qu'on va brûler publiquement les écrits de Protagoras, parce qu'il dit dans l'un de ses traités: « Je ne puis assurer qu'il y a des dieux. » Il y avait ordre de l'arrêter: heureusement il a pris la fuite. La destinée de ce célèbre sophiste est singulière; il était crocheteur. Démocrite, l'ayant rencontré chargé de fagots rangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit, et l'admit au nombre de ses disciples.

« Adieu, mon aimable ami. Vous rappelez-vous les Androgynes de Platon? « Les dieux, dit-il dans son Banquet, avaient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps et deux sexes, ce qui le rendit insolent. Il osa leur faire la guerre: Jupiter allait le détruire; mais, considérant qu'il faisait périr le genre humain, il se contenta d'affaiblir l'Androgyne en le séparant en deux moitiés;

Apollon reçut ordre de les perfectionner. Depuis, chaque moitié se cherche, se désire, entraînée l'une vers l'autre (28). » Hélas! mon cher Anténor, je suis la portion qui a été séparée de vous. Je sens que mon âme a perdu la moitié d'elle-même; je m'attendris, je m'attriste, des pleurs coulent de mes yeux. Il n'est donc point de bonheur permanent sur la terre! O mon ami! le saut de Leucade, le passage du Cocyte n'éteindraient pas l'amour qui m'agite et me consume. Portez-vous bien; soyez heureux. »

Cette lettre aigrit ma douleur et mes regrets. Je voulais me déguiser, retourner à Athènes pour voir encore une fois cette aimable et digne amie; mais le sage Dioclès m'arrêta par le tableau terrible de son désespoir si j'étais reconnu et puni de mort sous ses yeux.

CHAPITRE XXII.

Il passe l'hiver chez Dioclès. Cérémonie du Taurobole. Bouderie des deux époux. Histoire d'Archias.

Je passai l'hiver au sein de cette charmante famille; l'étude occupa mes loisirs: je lus et relus Euripide, Homère, Hérodote, Thucydide; j'ornai ma mémoire des beaux vers, des richesses de ces grands génies. Heureux qui naît avec ce goût de l'étude, qui aime à se retirer solitairement dans le sanctuaire des Muses! il jouit du repos sans langueur, et d'un plaisir toujours nouveau; quoique seul, il est environné d'amis qui égaient sa retraite. Les longues soirées, je les passais au milieu de mes hôtes, auprès de leur foyer: leur honnête franchise, leurs naïfs entretiens me rendaient ce moment le plus agréable de la journée. Le sage Dioclès nous racontait les divers évènemens de sa vie, les anecdotes de son temps. Avec quel intérêt nous l'écoutions! Il nous fit souvent le récit d'un sacrifice expiatoire nommé *taurobole*, cérémonie bizarre à laquelle s'était soumis Diomédon, jeune Mégarien. « Je l'avais, disait-il, connu à Éphèse, dans le temps que je fuyais Thèbes et ma chère Euphémie. Nous nous embarquons ensemble pour Corinthe; le vent fraîchit, la mer gronde, s'élève, et une tempête violente tourmente notre frêle navire. Pour moi, qui traînais avec douleur le fardeau de la vie, j'envisageais la tempête et la mort d'un œil indifférent; mais Diodémon, faible, superstitieux et très libertin, qualités qui semblent opposées, et qui émanent cependant du même principe, la faiblesse de l'âme, invoquait à grands cris Neptune, Téthis et tous les dieux. Bias, l'un de nos sages, qui était avec nous, voyait avec pitié tant de pusillanimité; il aborde Diomédon, et lui dit: « Taisez-vous, de peur que les dieux ne s'aperçoivent que vous êtes sur ce vaisseau. » La tranquillité de Bias, ses railleries, ne ranimèrent pas le courage de Diomédon; et la tempête continuant toujours, il fit vœu, si les dieux le sauvaient, d'expier ses fautes, et de se régénérer par le sacrifice du taurobole.

« Débarqué à Corinthe, il s'acquitta de son vœu, et voulut que j'en fusse témoin. Les prêtres firent creuser une fosse assez profonde: Diomédon y descendit la tête ceinte de bandelettes sacrées, avec une couronne et autres ornemens mystérieux. Dès qu'il fut dans la fosse, on la recouvrit d'un couvercle de bois percé de quantité d'ouvertures. On y amena un taureau couronné de fleurs, dont les cornes et le front étaient ornés de petites lames d'or. On l'égorgea avec un couteau sacré; son sang coulait dans la fosse par divers trous; et Diomédon, avide de ce sang précieux, présentait ses bras, son visage, ses épaules et toutes les parties de son corps, et tâchait d'en recueillir jusqu'à la dernière goutte. Il sortit de là tout hideux. Je crois le voir encore: ses cheveux, sa barbe, ses habits étaient souillés de sang; mais, purgé de ses crimes, il était régénéré pour l'éternité. On dit pourtant qu'il faut renouveler cette cérémonie tous les vingt ans, sinon sa force s'évanouit. »

Cependant la paix qui régnait dans l'asile de Dioclès parut vouloir s'en exiler: des nuages s'élevaient; la jalousie agitait l'âme de Philotas et troublait le bonheur des deux époux.

Depuis quelques jours, Philotas paraissait soucieux, rêveur et taciturne. Lorsque Chrysilla lui adressait la parole avec timidité et douceur, il se taisait ou répondait brusquement. Des larmes aussitôt roulaient dans les beaux yeux de cette tendre épouse, mais on voyait qu'elle s'efforçait de les retenir sur-le-champ devant son père.

Une après-dînée, revenant de la promenade, chassé par la pluie, je la trouvai couchée sur un rocher, toute trempée de l'eau qui tombait, les yeux rouges de pleurs, et insensible à la rigueur du temps. Je l'abordai, je l'essuyai, je tâchai de réchauffer ses jolies mains; je la conduisis dans une cabane voisine qui servait de laiterie. Là, quand son cœur fut dégonflé, elle me raconta, non sans bien des sanglots, qu'elle avait travaillé secrètement pour Philotas une tunique de laine; qu'elle venait de la lui présenter en lui disant: « C'est mon ouvrage, porte-la pour l'amour de moi; » que pour toute réponse il l'avait mise en pièces: qu'elle en mourrait de douleur. Ses larmes et ses sanglots redoublèrent. Je déployai mon éloquence pour la consoler, et lui promis de faire expliquer son époux, sur la cause d'un changement si imprévu.

Je cherchai Philotas: je le trouvai enveloppé d'un chagrin noir et farouche. Il refusa d'abord de m'ouvrir son cœur; mais, après de vives instances, il laissa échapper son secret. Il me dit que depuis quelques jours il trouvait tous les matins des fleurs, des branches de myrte et de laurier suspendues à sa porte: qu'il avait entendu pendant plusieurs nuits le son d'une lyre et des chansons; que tout cela ne pouvait venir que d'un amant caché. « Quand même, lui dis-je, ce serait un amant, en quoi serait coupable Chrysilla qui l'ignore? Mais je veux éclaircir vos soupçons et vous en montrer l'injustice. »

Vers le milieu de la nuit je montai sur un grand arbre planté vis-à-vis de la maison. Là, j'épiai l'arrivée du galant personnage: mon attente ne fut pas déçue. Aux premiers rayons de l'aurore, un homme s'approche de la porte, y suspend des guirlandes, prend sa lyre, chante et danse tout à la fois. Cet amant me parut trop gai pour être dangereux. Je descendis tout doucement, et le saisis par-derrière; il fut étrangement surpris; mais mon air riant le rassura. Il me demanda ce que je voulais, et si j'étais son rival. « Quelle est donc votre maîtresse? — Une divinité, la plus aimable des grâces, la charmante Chrysilla. » Alors il recommença ses chants et sa danse. Lorsque je vis que sa passion n'avait pas des symptômes tristes, je m'amusai de ses transports: mais Philotas parut tout à coup une lance à la main, et fondit sur son joyeux rival. « Traître! criait-il, tu mourras de ma main. » Il me fallut les plus grands efforts pour m'opposer à sa furie, tandis que son adversaire, toujours gai et serein, continuait sa pantomime et ses chants; ce qui irritait de plus en plus notre jaloux.

Les objets commençaient à s'éclairer. Philotas, ayant considéré son rival plus attentivement, s'écria : « O ciel! c'est Archias! Par Jupiter, je suis plus fou que lui! Que je rougis de mes soupçons! — Quel est, lui dis-je, cet Archias? — Suivez-moi, je vous raconterai son histoire.

« Il est d'une des meilleures familles d'Orope; il avait de l'esprit, et cultivait la poésie et la musique avec succès; mais, né avec une imagination très vive et un cœur tendre, il promenait ses vœux de beauté en beauté. Il suivait le char de Pholoé, lorsqu'il vit la belle Théone : elle éclipsait ses rivales comme l'astre des nuits efface l'éclat des étoiles. Archias, à la première vue, brûla bientôt de tous les feux de l'amour. Il parvint à plaire, à faire accepter ses vœux et sa main. Pholoé avait dissimulé son dépit; mais à la nouvelle de cet hymen, elle ne respira que la vengeance. Elle avait un frère nommé Conon, amant disgracié de Théone : elle lui souffla sa rage, et voici quel fut leur complot. Théone venait de tomber malade, ce qui reculait la célébration de la noce; Pholoé, qui avait avec elle des liaisons d'amitié, lui demanda à passer une nuit près d'elle pour la soigner, et l'obtint par ses instances et ses fausses caresses. Elle avait comploté avec son frère de s'habiller cette nuit-là comme sa rivale, de paraître à la fenêtre sous son nom; qu'aussitôt qu'elle y serait, Conon viendrait parler d'amour et la supplier de l'introduire dans la maison; qu'alors elle descendrait et lui ouvrirait la porte. Il fallait rendre Archias témoin de cette entrevue. Un billet anonyme l'avertit que Théone feignait une maladie pour rompre son mariage et épouser Conon qu'elle aimait, et à qui elle avait accordé un rendez-vous la nuit suivante. Cette lettre fit d'abord peu d'impression sur Archias; il la regarda comme une méchanceté mal tissue; cependant il y songeait, il en méditait les phrases. Souvent il repoussait les soupçons; plus souvent il y revenait. Dans cette perplexité, survint la nuit indiquée. Il alla se blottir contre le mur de la maison contiguë, persuadé qu'il prenait une peine inutile.

« Conon arrive, s'approche de la porte de Théone, fait un signal : la fenêtre s'ouvre. « Est-ce vous, Conon ? lui demande une voix faible et étouffée. — Oui, ma chère Théone; c'est l'amant qui t'adore qui vient empêcher ton hymen avec Archias, ou mourir à tes pieds. Descends, je t'en conjure ; j'ai des secrets à te révéler. »

« Le malheureux Archias écoutait, entendait, et n'osait croire; mais la fausse Théone descend, ouvre la porte, et reçoit son amant prétendu.

« Cette affreuse scène fit une impression si prompte et si terrible sur Archias, que dans l'instant il fut frappé de démence. On a essayé pour sa guérison tous les remèdes connus, mais inutilement. Cependant son érotomanie a pris une tournure gaie; elle n'offense personne, et fait peut-être son bonheur : tant il est vrai qu'il faut souvent étourdir sa raison pour être heureux! Il se tient à la porte des temples, regarde passer les femmes : s'il aperçoit de beaux yeux, un pied mignon, une taille svelte, sa tête s'exalte, son cœur s'enflamme; il ne dort plus, il monte sa lyre, va chanter sous les fenêtres de l'objet adoré, y passe les nuits entières. Cette effervescence lui dure quinze jours, plus ou moins, après quoi il vole à de nouvelles amours. L'infortuné a aimé de nouveau cette même Pholoé, la cause de son malheur. Six mois après, il rencontra Théone dans le temple de Minerve; il la regarda d'un œil fixe et sombre; les muscles de son visage se contractèrent; le courroux, la douleur s'y peignirent tour à tour. On éloigna Théone, dont l'âme douce et sensible ne put soutenir ce triste spectacle, et Archias reprit son enjouement. Il y a vingt-cinq ans qu'il est dans cette situation, car il en a près de cinquante; mais ni le souci de l'avenir, ni le voisinage de la vieillesse, ne troublent sa gaité et ses amours. « Ce serait dommage, dis-je, de lui rendre ce que nous appelons la raison; elle ne lui apporterait que des inquiétudes et des peines. »

Dans ce moment s'avançait Chrysilla, triste, rêveuse, craintive. « Ah! s'écria Philotas, la voici! Que de torts j'ai à me faire pardonner! Je vole à ses genoux. » La réconciliation se fit. Chrysilla pardonna aisément : leurs pleurs se confondirent, et les caresses les plus touchantes, les protestations les plus tendres, scellèrent cette paix qui devait rester inaltérable.

C'est au milieu de cette famille, la plus heureuse peut-être de ce globe, que j'attendis le retour du printemps; la douce température de l'air, le tapis verdoyant dont se parait la terre, annonçaient sa présence. Qui n'oublierait un moment ses ennuis, sa misère, à la douce sérénité d'un beau jour du mois de munychion (avril), à l'aspect de la campagne riante de fleurs et de verdure, en écoutant le chœur harmonieux des oiseaux?

Je résolus alors de suivre les conseils de Lasthénie, d'aller étudier les mœurs et les usages des nations, et de commencer mes voyages par le temple de Delphes, pour consulter son oracle sur mes futures destinées. Ce projet ne s'accordait pas avec les principes que j'avais puisés à Athènes, où les gens éclairés et de bonne compagnie abandonnent les oracles et les préjugés superstitieux à la classe du peuple. Mais l'esprit humain est un composé bizarre de faiblesse, de raison et d'inconséquence; je ne croyais pas aux oracles, ou du moins je l'imaginais, et cependant ma curiosité voulait les consulter.

Ce fut l'âme oppressée de douleur que je quittai mes aimables hôtes. Ils m'accompagnèrent très loin. Dans nos embrassemens nous versions tous des larmes. Le bon Dioclès me dit en me pressant dans ses bras : « Je ne vous verrai plus, ma tombe s'ouvre. Si vous repassez par Orope, venez y jeter des fleurs et parler de moi avec mes enfans. »

CHAPITRE XXIII.

Son arrivée à Thèbes. Exploits de Milon de Crotone.

Je pris la route de Thèbes : cette ville est située entre la rivière Asope et le fleuve Ismène; ses environs sont très agréables. Je traversai des jardins, des prairies. De loin, sur une éminence, on aperçoit la citadelle. Cette ville est entourée de murs; on y entre par sept portes; on y voit de très beaux édifices publics, de superbes statues; mais les rues ne sont pas alignées, défaut commun dans toute la Grèce. Elle est sous la protection de Bacchus et d'Hercule.

Je trouvai Thèbes dans l'agitation et remplie d'étrangers : on y attendait le fameux Milon de Crotone; sa gloire, ses exploits aux jeux olympiques, avaient répandu au loin l'éclat de son nom. Le jour de son arrivée, toute la ville courut au-devant de lui. A son aspect je crus voir un colosse; il avait près de six pieds : sa barbe était noire et épaisse; ses sourcils touffus se touchaient; ses bras, sa large poitrine, ses jambes, étaient hérissés de poils; il marchait sans souliers, armé d'une massue et couvert d'une peau de lion, à l'imitation d'Hercule, son modèle. Dès que

le proxène de la ville l'eut logé (29), un député du peuple et des magistrats vint le prier de vouloir bien répéter chez eux les tours de force par lesquels il s'était signalé aux jeux olympiques. Milon y consentit, et fit dire aux magistrats de faire conduire dans la Palestre, le lendemain au lever du soleil, un taureau de quatre ans.

Avant le jour, le gymnase fut comblé de spectateurs; on accourait de toutes parts. Le héros parut bientôt; il s'avançait au milieu des magistrats et des premiers citoyens, précédé d'une troupe de musiciens; il portait, comme Alcide, une couronne de peuplier. Dès qu'il est près du taureau, il promène ses yeux sur l'assemblée, la salue, délie l'animal, l'enlève et le charge sur ses épaules. Les clameurs, les cris de joie, les applaudissemens retentissent de tous côtés. Notre athlète, animé par ce fracas, se met à courir avec son fardeau tout autour de l'enceinte. Les cris, les battemens de mains redoublent. Après cette course, il pose sa lourde proie à terre, et lui assène sur la tête un coup de poing si vigoureux, qu'elle chancelle, tombe et meurt. A ce nouvel exploit, les trépignemens, les clameurs recommencent. Alors Milon dit aux magistrats que, s'ils veulent faire rôtir le taureau, il s'engage à le manger. La proposition est acceptée; chacun court, s'empresse; on allume un grand feu, on dépouille la bête et on la rôtit.

Pendant ces apprêts, Milon régala l'assemblée d'un autre tour de force: il ceignit son front d'une corde, retint son haleine, et fit tellement enfler ses muscles, que la corde rompit. Tout le peuple criait au prodige, et plaçait le héros au-dessus d'Hercule.

Après cet exploit, il vint se reposer sous un pavillon dressé au milieu de la place; il y fut entouré des magistrats et des principaux citoyens.

On le questionna sur sa nourriture journalière. « Il me faut, dit-il, vingt-une mines [1] de pain, vingt-une mines [2] de viande, et quinze mesures [3] de vin. » Quelqu'un lui demanda tout bas si en amour il était aussi miraculeux que dans ses autres exercices. « Je n'oserais me flatter, dit-il, d'égaler les cinquante travaux nocturnes du grand Alcide. »

J'avais à mes côtés un vieillard qui souriait malignement et levait souvent les épaules. Je le regardai, et il me dit sans autre préambule: « Ces athlètes me font pitié; pour se rendre plus forts, ils choisissent les nourritures qu'ils croient les plus substantielles: du cochon, du bœuf et du pain grossier; mais cet excès d'alimens ne leur donne qu'une force passagère: d'ailleurs ils ne sont propres ni aux fatigues du voyage, ni à celles de la guerre. Ils joignent à un esprit lourd et paresseux une taille difforme, une pente invincible au sommeil, une grande disposition à l'apoplexie, et il est rare qu'il conserve leur vigueur au-delà de cinq ans. Je fais d'ailleurs très peu de cas des exploits de Milon. Un fait plus digne d'éloge, c'est qu'un jour il assistait aux leçons de Pythagore; la colonne qui supportait le plafond de la salle s'étant tout à coup ébranlée, il la soutint jusqu'à ce que tout le monde fût sorti (30). »

« Il me paraît, lui dis-je, que vous n'aimez pas les jeux du Stade. — Non: quoi de plus horrible que de voir des champions nus, dégouttans de sang, se déchirer mutuellement le corps avec des gantelets, se déchirer le visage, se briser les dents, quelquefois se crever un œil, au point que souvent une mère ne peut reconnaître son fils? Cet art est très pernicieux à l'espèce humaine: ceux qui s'exercent au saut et à la course maigrissent depuis la tête jusqu'aux hanches, pendant que la partie inférieure du corps acquiert une grosseur prodigieuse; et ceux qui se livrent sans cesse au pugilat et à la lutte maigrissent depuis la ceinture jusqu'aux pieds, pendant que le reste du corps acquiert un embonpoint effrayant; car il est aisé de concevoir que les sucs nourriciers se portent toujours vers les parties qui sont le plus en mouvement: au reste, ce ne sont que des gens rustres et misérables qui embrassent ces professions. »

On vint alors avertir Milon que le taureau était prêt: il alla se mettre à table, et l'engloutit tout entier au bruit d'une musique guerrière (31). Très peu émerveillé de ce prodige de gloutonnerie, je partis sans m'informer comment se trouvait l'œsophage et l'estomac de cet animal carnivore, à deux pieds et sans plumes, suivant la définition de Platon.

[1] Dix-huit livres. — [2] Dix-huit livres. — [3] Quinze livres.

CHAPITRE XXIV.

Il va voir le mont Hélicon. Rencontre qu'il y fait.

Avant de me rendre à Delphes, j'allai visiter, auprès de la ville d'Ascra, l'Hélicon, montagne des plus fertiles de la Grèce. Dolon, habitant de cette contrée, voulut me servir de guide. Nous montâmes par une pente douce et sinueuse au temple des Muses, bien plus simple que celui d'Apollon à Delphes, mais si élégant dans sa simplicité, qu'il paraît autant l'asile des Grâces que celui des filles de Jupiter et de Mnémosyne. Si elles aiment, comme on le dit [1], les bois et leur douce solitude, nul séjour ne doit leur être plus agréable. Au sortir de leur temple, nous parcourûmes de superbes allées; une forêt de chênes et de sapins dont les cimes touchaient les nues, une infinité de petits ruisseaux, roulant sur les cailloux le cristal de leurs eaux, entretenaient la fraîcheur de ces divers bocages; leur murmure était si doux, que je croyais entendre la voix des naïades et des nymphes de ces fontaines. Le rossignol et mille autres oiseaux, dans leurs accens mélodieux, semblaient répéter les leçons des Muses. Les arbres, les plantes exhalaient au loin un parfum délicieux; enfin dans ce lieu enchanté, tout portait dans l'âme les douces impressions de la mélancolie et du bonheur. Nous arrivâmes à la fontaine de Bellérophon, que son cheval fit jaillir en frappant la terre du pied: ses eaux enivrantes inspirent l'enthousiasme qui enfante les grandes idées et les expressions sublimes. Plus loin coulait la fontaine fatale qui servit de miroir à Narcisse, victime de sa beauté et d'un amour insensé. En avançant nous trouvâmes la rivière d'Hélicon, où les Muses ordonnent de chanter tous les ans l'hymne funèbre du malheureux Orphée. Les Thespiens y célèbrent aussi chaque année une fête en l'honneur des Muses et du fils de Vénus. Sur le chemin du bois, Dolon me montra la statue d'Euphémé, nourrice des Muses, et celle de Linus, dans une grotte de rocailles. Il était fils d'Uranie et le plus excellent musicien qui eût paru; Apollon le tua parce qu'il avait osé se comparer à lui [2]. Les habitans font tous les ans son anniversaire avant de sacrifier aux Muses. Il fut pleuré des nations les plus barbares. Nous vîmes en-

[1] *Carmina secessum scribentis et otia quærunt.*

[2] D'autres auteurs rapportent qu'en montrant à jouer de la cithare à Hercule, qui apprenait difficilement, il le frappa dans un mouvement d'impatience, et qu'Hercule irrité l'assomma d'un coup de sa cithare.

suite un Apollon et un Mercure en bronze qui se disputent une lyre. Ici, sous un berceau de lauriers était la statue de Thamyris, malheureux par sa présomption ; il avait osé défier les Muses ; elles le frappèrent de cécité, et lui firent oublier ses chansons et l'art de la lyre : il en tient une à la main, mais brisée ; on voit qu'il voudrait encore en tirer des sons. Tout auprès, Arion était porté sur un dauphin. Hésiode se présentait ensuite assis, tenant une cithare sur les genoux, quoique la cithare ne soit pas le symbole de ce poëte ; car lui-même nous apprend qu'il chantait ses vers en tenant une branche de laurier. Après l'avoir considéré quelque temps en silence avec une émotion secrète et respectueuse, je parcourus, son poëme à la main (32), le bois sous lequel il s'était égaré si souvent. Ce souvenir répandait autour de moi un enchantement délicieux ; je croyais son ombre présente. Je m'assis au pied de la statue ; je lus la fable de Pandore, la premiere femme qui ait existé. Jupiter, irrité contre Prométhée, qui avait eu la hardiesse de faire un homme et de dérober le feu du ciel pour l'animer, ordonna à Vulcain de former une femme du limon de la terre. Vulcain la présenta lui-même à l'assemblée des dieux, qui la comblèrent des dons les plus flatteurs. Vénus répandit le charme autour d'elle ; ils la nommèrent Pandore, qui signifie *tout don*. Jupiter lui donna une boîte fermée, et lui ordonna de la porter à Prométhée. Je frémis à l'ouverture de cette boîte d'où s'échappèrent tous les maux. Épiméthée voulut la refermer, mais il n'était plus temps : il n'y resta que l'espérance, qui ne put s'envoler. Je partageai la tristesse de ce grand poëte lorsque, après avoir décrit les trois âges fameux qui précèdent le sien, il s'écrie : « Je suis né dans le cinquième, et je voudrais n'être pas né. » Que d'hommes, depuis Hésiode, ont tenu ce langage (33) ! Mais mon cœur s'épanouissait en lisant sa Théogonie, dans laquelle il nous dépeint l'Amour débrouillant le chaos. Le dieu Cælus est mutilé ; ses dépouilles tombent dans la mer : Vénus naît de leur écume précieuse. Son premier nom est Philométès, qui signifie *amante des plaisirs de l'amour*. Cette Vénus est la déesse de la beauté : la beauté cesse d'être aimable, si elle n'est escortée des Grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'Amour a des traits qui percent le cœur ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient et fuit avec vitesse. Hésiode aime le repos et la retraite ; il ne voyagea point. Dans une extrême vieillesse, il cultivait encore les fleurs de la poésie ; son style élégant et harmonieux porte l'empreinte de cette simplicité antique, qui tient à la simplicité des mœurs, et qui annonce la pureté du goût et la justesse des idées.

Cependant je respirais sur l'Hélicon un air pur et salubre ; j'errais dans des vallées riantes où s'élevaient des pins, des chênes si antiques ; j'étais tenté de les interroger sur les générations rapides qu'ils avaient vues passer. Cette pensée m'attrista ; elle me rappela la brièveté de la vie de l'homme.

Je descendis sur les bords du Permesse, où j'entendis les accens d'une voix agréable qui chantait sur le mode lydien [1]. Je m'approchai doucement, et j'aperçus un homme assis sous un arbre. Lorsqu'il eut cessé de chanter, il appuya sa tête sur ses deux mains, et parut s'enfoncer dans une profonde rêverie. J'hésitai à l'aborder ; mais une colombe poursuivie par un épervier s'étant jetée dans mes bras, je criai pour écarter son ennemi, et mes cris avertirent ce jeune homme que j'étais près de lui. Je m'avançai alors en lui montrant la colombe palpitante de frayeur, et lui demandai ce que j'en pouvais faire. « N'imitez pas, dit-il, cet aréopagite qui vient d'être puni à Athènes pour avoir tué un moineau qui s'était réfugié dans son sein ; rendez-lui sa liberté. » Ce que je fis à l'instant. Après quoi je lui dis : « J'ai prêté l'oreille à vos chants ; si j'en crois leur tristesse et la mélancolie empreinte sur votre visage, vous avez à vous plaindre du sort. — Oui, je suis en butte à ses traits ; je hais la vie, et j'aspire à mourir. — Vous n'êtes pas le seul infortuné : le grand Jupiter ouvre plus souvent le tonneau du mal que celui du bien. J'ai souffert comme vous, je souffre encore, et j'ai appris à compatir aux maux d'autrui. Si je puis vous apporter quelque consolation, épanchez avec confiance votre âme dans celle d'un inconnu qui voudrait être votre ami.— On aime, dans la douleur, à s'associer à d'autres infortunés. Asseyez-vous là ; et quoi que nous nous voyions pour la première fois, votre physionomie annonce tant de candeur et d'humanité, que je n'hésite pas à vous confier mes peines.

CHAPITRE XXV.

Histoire de Phanor.

« Je suis né Béotien, je me nomme Phanor ; je présume que nous sommes à peu près du même âge. Mes parens m'envoyèrent, il y a dix mois, à Athènes, pour y cultiver les lettres et m'exercer dans les gymnases. Vous savez que l'Attique est le séjour des Muses, et que, quoique Pindare soit né à Thèbes, la Béotie passe pour celui des Marsyas ; ce que l'on attribue à la grossièreté de l'air. Dès que je fus à Athènes, avide de plaisir et d'instruction, je fréquentai les palestres, l'Académie, le Lycée et les théâtres ; j'allais tous les jours au Pnyx (34) entendre les plus célèbres orateurs.

« Je suis né avec une âme vive et passionnée. Le mois de thargélion (mai) amena la fête de Flore. Les femmes, pour la célébrer, courent nuit et jour, dansent au son des trompettes ; les jeunes filles se rendent à la prairie qui est au bord du Céphise ; elles y forment des danses, cueillent des fleurs, s'en parent des pieds jusqu'à la tête, en jonchent les chemins : celle qui conduit la danse, plus belle, plus ornée que les autres, représente la déesse, et chante un hymne en l'honneur du printemps. Théano était à la tête de ces jeunes beautés. Flore, qu'elle représentait, n'a ni plus d'éclat ni plus de fraîcheur. Je suivis avec quelques jeunes gens cette troupe charmante ; mais la légèreté, les grâces de Théano, sa taille élancée, élevée au-dessus de ses compagnes, arrêtaient tous les regards ; je croyais être sur les prairies émaillées de Gnide, et voir Vénus au milieu de sa cour.

« Mon cœur s'enflammait au milieu de tant de charmes, et le nom de Théano, qu'on ne prononçait qu'avec enthousiasme, le concert de ses éloges qui retentissait autour de moi, attisaient de plus en plus ce feu naissant : pendant toute la cérémonie elle attacha mes yeux, mon âme, et je ne la quittai qu'éperdu d'amour.

« Le lendemain, dès l'aube du jour, je couronnai sa porte de myrte et de roses ; j'écrivis sur un des jambages, et en plusieurs endroits de la rue : *Théano est la plus belle d'Athènes*. Toutes les nuits je chantais sous ses fenêtres, je jouais de la cithare : que de chansons j'a

[1] Le ton lydien était destiné pour la tristesse, le dorien pour la guerre, et le phrygien pour les cérémonies de religion.

faites pour elle! Pendant le jour je me promenais dans sa rue en tunique de drap pourpre : le par um de mes essences embaumait tout le quartier; je portais des fleurs à mes oreilles, une canne torse à la main : un esclave me suivait toujours avec un pliant; enfin, dans l'espoir de lui plaire et de l'éblouir, j'étalais tout l'appareil du luxe et de la galanterie; mais, malgré mon faste, mes chansons, mes essences, mes succès se bornaient à la voir quelquefois de loin; elle ne sortait qu'escortée de sa mere ou de sa nourrice (35).

« Cette mère, surchargée du poids terrible de douze lustres, était d'autant plus irréconciliable avec l'Amour, que ce dieu avait été l'idole de son bel âge : on se rappelait encore ses aventures galantes. Le gynéconome (36) l'avait jadis condamnée à une amende, pour s'être montrée dans les rues sous un extérieur peu décent, et son nom avait été inscrit sur une liste et publiquement affiché. Comme pendant le cours de sa vie elle ne s'était occupée que de sa beauté et de sa parure, l'âge la trouva sans ressources contre ses atteintes; l'ennui la consumait : morose, triste, envieuse, elle pleurait les plaisirs, les triomphes de sa jeunesse, surtout la perte de sa beauté. N'ayant aucun principe, aucun plan d'éducation, elle n'avait pu cultiver celle de sa fille. Pour toute morale, elle lui avait appris à couvrir ses penchans du voile de la vertu et de la decence, à cacher les dé auts de sa figure, et à en faire ressortir les beautés. Des ridicules, de la vanité et des vices étaient le résultat de cette éducation. Je la peins telle que je la vois aujourd'hui, non telle qu'elle me paraissait naguère. Malheureusement ce système d'éducation est à Athènes celui de la plupart des mères.

« L'âme de Théano, si mal préparée, plongée dans un air si corrompu, ne pouvait porter que des fruits dignes de cette culture; mais cette belle, semblable à ces tableaux dont un brillant coloris couvre les incorrections, était éblouissante : beauté, esprit, grâces, fraîcheur, talens aimables, doux parler, enfin tout ce qui séduit, tout ce qui passionne, se trouvait réuni en elle.

« Pour m'ouvrir un accès dans la maison, je tâchai de gagner Philène, sa nourrice. Un roi de Macédoine prétend que nulle ville n'est imprenable dès qu'on peut y faire monter un mulet chargé d'or : il en est de même des places que garde l'Amour. Nous concertâmes avec la nourrice que je passerais pour son neveu, arrivé récemment à Athènes. Je troquai mes habits fastueux contre une tunique grossière et sans couleur, et je renonçai aux fleurs et aux essences. »

J'interrompis alors Phanor pour lui dire que le midi effaçait les ombres, et que, s'il voulait, nous irions chercher un asile et un diner, après lequel il finirait le récit intéressant de ses amours. Il accepta et me proposa de me conduire chez un ami de son père, philosophe pythagoricien, qui vivait à la campagne, auprès d'Asera. J'y consentis, et nous y arrivâmes en peu de temps.

CHAPITRE XXVI.

Accueil, portrait du pythagoricien. Ses principes, sa philosophie.

Dès que Phanor se fut nommé, le maître de la maison nous prit la main en signe de confiance, et nous conduisit au bain.

Xénophane était âgé de quatre-vingt-deux ans; mais l'air de son visage, l'habitude de son corps démentaient cette vieillesse : il avait encore toute la verdeur de l'automne : sa taille était au-dessous de la médiocre; il avait les yeux vifs, la démarche prompte, la voix ferme; son visage coloré contrastait avec ses cheveux blancs. Il étonnait par la fidélité de sa mémoire et la fermeté de son écriture. Il avait une telle activité, qu'à l'âge de quatre-vingts ans, privé de l'usage de la main droite par une blessure, dans une nuit il avait appris à écrire de la gauche (37). Il était sans souliers, et portait une barbe épaisse.

Au sortir du bain, Xénophane nous fit donner des habits, et nous allâmes nous mettre à table. Il commença par offrir aux dieux de l'encens et des parfums. Contre notre attente et les lois diététiques de Pythagore, la table fut couverte d'excellens mets; mais ce qui nous étonna davantage, ce fut la singularité de la conduite de Xénophane. Lorsqu'il nous avait servi d'un plat, il le portait au nez et en savourait l'odeur : après quoi, sans y toucher, il le livrait à ses esclaves. Pendant tout le repas, il se conduisit de même, ne mangea ni ne parla. J'avais de la peine à m'empêcher de rire, surtout lorsque Phanor me dit tout bas : « Le nez de cet homme aura une terrible indigestion. » Cependant nous ne nous repaissions pas de fumée, et notre appétit faisait grand honneur au festin. Le silence régnait toujours : mais un esclave ayant eu l'imprudence de servir deux plats à la fois, Xénophane s'emporta contre lui, et jeta un plat par terre en nous demandant pardon de sa vivacité. « Ce maraud, nous dit-il, doit savoir que j'ai en horreur le nombre deux. Vous voyez sur ma table trois salières, trois flacons : le maître (c'est ainsi que ses disciples nomment Pythagore) assure que le nombre deux est funeste. — Il paraît pourtant le plus heureux, lui dis-je : deux amans, deux époux bien unis présentent l'image du bonheur. — Mais si Pythagore redoutait ce nombre, il trouvait celui de trois admirable, presque divin. — Oui, dit Phanor, quand c'est l'amour qui est en tiers. — Jeune homme, s'écria Xénophane en me regardant, que faites-vous là? — Quoi donc? — Vous croisez votre jambe gauche sur la droite : le maître le défend, ainsi que de se faire les ongles un jour de fête. »

A la fin du repas, les libations faites, il nous invita à nous promener dans son jardin. En y entrant, je m'éloignai pour satisfaire un léger besoin, et me tournai vers le soleil couchant. Xénophane accourt l'air effaré, en me criant : « Arrêtez! qu'allez-vous faire? » Je m'arrêtai tout tremblant. « Qu'est-ce donc qui vous effraie? — Vous allez souiller la présence du soleil : ignorez-vous que l'on ne doit rien faire d'impur devant ce flambeau du ciel? » J'approuvai ce respect et me tournai à l'orient (38).

Dès que je l'eus rejoint, il me dit : « N'est-il pas vrai que je vous ai étonné, et par le luxe de ma table, et par la bizarrerie de mon régime? Apprenez-en la cause : le hasard vous a bien servi. Il nous est prescrit de donner un grand repas une fois l'année, mais on nous défend d'y toucher. Au contraire, ce jour-là nous observons un jeûne très rigoureux, et nous nous contentons de respirer l'odeur des mets. Le reste de l'année, on ne voit sur ma table ni viande, ni poisson, ni vin, ni fèves : tous ces alimens sont proscrits par le maître. » Nous le priâmes de nous en expliquer la cause. « Il serait affreux de manger du poisson, puisque jadis ils étaient nos compatriotes, que nous habitions avec eux le sein des mers. Nos premiers pères étaient des poissons. — A table, je renierais volontiers cette filiation. Mais pourquoi prohiber la viande? Avons-nous été bœufs ou moutons? — Non; mais com-

ment osez-vous devenir anthropophages et vous exposer à dévorer l'âme de nos parens? — Quoi! vous logez leurs âmes dans les viscères de ces animaux! vous leur donnez un vilain gîte. — Nous croyons avec raison à la métempsychose. Il est prouvé que nos âmes immortelles circulent d'individus en individus. Tout meurt et renaît dans la nature : la matière circule sans cesse; le soleil aspire les eaux de la mer et des fleuves; elles retombent en pluie, humectent la terre, alimentent les rivières, d'où elles s'élèvent encore pour aller former des nuages. Mais c'est toujours le même volume d'eau; c'est la même matière, sans cesse en circulation, qui renouvelle le genre humain, les animaux, les végétaux; ce sont peut-être les molécules réunies de Ménélas, de Lycurgue et de la belle Hélène, qui forment le corps d'un malheureux ilote. Pythagore se rappelait avoir été Euphorbe au siége de Troie, et d'y avoir été blessé par Ménélas; du corps d'Euphorbe son âme passa dans celui d'Hermotine, ensuite dans celui d'un pêcheur; enfin elle anima Pythagore (39). — Mais pourquoi ce grand philosophe prohibe-t-il les fèves? — J'ai ouï dire à des prêtres égyptiens que les fèves irritent les sens et troublent l'esprit. Pythagore condamne aussi l'hymen, parce que c'est, dit-il, précipiter une âme dans une prison. Ce sage est le premier qui a enseigné que tout devait être commun entre les amis; ses disciples doivent vivre entre eux comme des frères. Nous renonçons au vin, aux femmes, à la viande; nous ne portons point de souliers, et nous laissons croître nos cheveux et notre barbe. »

Xénophane nous parla ensuite du silence qu'exigeait le maître pour être admis dans la communauté. Il nous conta qu'il était resté cinq ans sans parler; c'est une épreuve à laquelle on soumet tous les prosélytes. « Pendant ce noviciat, je ne voyais jamais Pythagore, mais je l'entendais; il me parlait quelquefois derrière un voile. — Faites-nous l'amitié de nous répéter quelques-unes de ses maximes. — En voici plusieurs : « Il faut faire la guerre à trois choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur. Le plus beau présent que le ciel ait fait aux hommes, est d'être utiles à leurs semblables et de leur apprendre la vérité. Il est défendu de quitter son poste sans la permission de celui qui commande : le poste de l'homme est la vie. La tempérance est la force de l'âme; l'empire sur ses passions, sa lumière. Il comparait le spectacle du monde à celui des jeux olympiques : les uns y tiennent boutique et ne songent qu'au profit; les autres paient de leurs personnes et cherchent la gloire; d'autres se contentent de voir ces jeux. »

« Voici quel était son genre de vie. Au point du jour il se rendait dans les temples, où il faisait des purifications et des sacrifices. Il ne vivait que des alimens les plus purs, pour que son corps ne contractât aucune souillure. Il était vêtu de lin d'Égypte, comme les prêtres de ce pays-là. Il attirait le respect des peuples par un aspect vénérable, une voix harmonieuse, et une éloquence vive et touchante. Son auditoire, à Crotone, allait souvent jusqu'à deux mille personnes. Les magistrats avaient fait élever un édifice élégant et spacieux où il donnait ses leçons. »

Je lui demandai s'il était vrai que ce philosophe eût opéré des miracles, qu'il eût arrêté par des paroles le vol d'un aigle, paru le même jour et à la même heure à Crotone et à Métaponte (40). « Ces prodiges, dit-il, sont inutiles à la morale; et je ne les ai point vérifiés. Voici ce que l'on peut croire au sujet de la magie qu'on lui attribue. Pour corriger le habitans de Crotone, dont les mœurs dépravées blessaient la chasteté de l'hymen, il s'éloigna pour quelque temps de leur ville. A son retour, il feignit d'être descendu aux enfers, où il avait vu, disait-il, les époux infidèles en proie à des châtimens terribles. Cette fiction réussit; les mœurs s'épurèrent, le mariage fut respecté, les femmes se dépouillèrent de leur faste, envoyèrent au temple de Junon leurs perles, leurs pierres précieuses, tous les vains ornemens de la beauté; elles ne se montrèrent plus qu'avec des habits simples, et regardèrent la modestie et la pudeur comme leur plus riche parure. Les vieillards et les jeunes gens même préférèrent l'étude et la philosophie à la fortune et aux plaisirs. » Dans ce moment un esclave lui apporta un morceau de pain et un verre d'eau.

« C'est mon souper, dit-il; le jour baisse, et il ne nous est pas permis de manger après le coucher du soleil. » Il continua à nous parler de Pythagore. Dans le choix de ses disciples, il s'attachait particulièrement aux formes, à la configuration extérieure, qui lui répondaient des qualités de l'âme; car il croyait qu'un beau corps recélait une belle âme. « Toutes sortes de bois et de marbres, disait-il, ne sont pas propres à faire un Apollon ou un Mercure. » Il nous exerçait surtout à la soumission et à la patience. Selon lui, un véritable pythagoricien ne doit laisser échapper ni larmes ni plaintes dans le malheur, ni crainte ni faiblesse dans les dangers : rien n'est si stable que sa parole. Un jour j'entrai dans un temple de Junon, lorsque Euphémus, un de mes confrères, en sortait. Je le priai de m'attendre, ce qu'il promit. Ma prière m'entraîna dans une si profonde méditation sur les dieux, sur l'immortalité de l'âme, que j'oubliai mon ami, et sortis par une autre porte. Le lendemain, m'étant rendu à l'assemblée des disciples, je les vis inquiets sur l'absence d'Euphémus : je me rappelai alors sa promesse et ma distraction. Je courus au temple; je trouvai Euphémus sous le vestibule, assis sur la même pierre où je l'avais laissé la veille : il m'y attendait encore, pour être fidèle à sa parole. Tout le monde sait l'histoire d'un pythagoricien qui mourut dans une auberge sans pouvoir payer son hôte : il avait tracé sur une planche certains caractères symboliques que l'aubergiste afficha à sa porte. Quelque temps après, Lysis, son confrère, passa sur cette route, vit les caractères, et paya les dettes du mort. — Vous venez, lui dis-je, de nous citer les prêtres d'Égypte; vous avez donc voyagé dans cette célèbre contrée? — Oui, j'y ai suivi mon maître Pythagore. — Veuillez nous donner quelques notions sur ses pyramides si vantées. — L'étoile de Vénus brille, c'est pour moi le signal de la retraite : un vrai pythagoricien doit prévenir le lever du soleil. Demain, si le gîte vous est agréable, nous passerons la journée ensemble, et je satisferai votre curiosité. » Nous le remerciâmes vivement, et il se retira.

Je priai Phanor de profiter de la fraîcheur et de la beauté de la nuit pour m'achever son histoire. Nous allâmes nous asseoir auprès d'une pièce d'eau sur laquelle la lune réfléchissait ses mobiles rayons.

CHAPITRE XXVII.

Suite de l'histoire de Phanor.

« Je vous ai crayonné, dit Phanor, le portrait de Théano la nature avait tout fait pour elle; mais une mauvaise éducation avait flétri les dons de la nature.

« La première fois que je m'enhardis à expliquer mes

sentimens, elle me repoussa avec tant de sévérité, que mon amour-propre en fut blessé, et dans mon dépit je restai deux jours sans la voir : mais l'effort était trop pénible, et la vanité céda à un sentiment plus doux. Je retournai chez ma tante la nourrice, à qui je confiai mes déplaisirs et la dureté de Théano. Elle en parut étonnée, et me promit d'éclaircir le motif d'un pareil traitement. Le soir je vins chercher ma réponse.

« Vous êtes trop heureux, me dit ma chère tante, qu'on ait reçu votre déclaration : aussi, quelle étourderie de choisir un jeudi pour commencer une intrigue amoureuse! — Pourquoi pas ce jour-là comme un autre? tous les jours sont bons pour l'amour. — Eh non! Ignorez-vous que le jeudi est un jour funeste et de mauvais augure (41)? Théano m'a dit qu'elle vous estimait trop pour accueillir vos vœux sous un pareil auspice. » Dans le moment, cette beauté entra, et parut surprise de me voir; mais son air riant, ses doux regards m'annoncèrent les heureuses dispositions de son cœur.

« Bientôt elle écouta avec indulgence l'expression de mon amour. De plus, ma chère tante, que je salariais magnifiquement, m'assurait que j'avançais dans la carrière à pas de géant. Ainsi le présent m'enchantait, et l'avenir s'ouvrait devant moi riant d'amour et de bonheur. Mais que l'appui de nos espérances est fragile!

« Un jour je venais de quitter Théano, si heureux, si pénétré de joie, que je fus obligé d'aller respirer le grand air. Après avoir erré long-temps, je me trouvai au Lycée, sous le portique du midi : je le parcourais à grands pas, toujours rêveur et distrait; un jeune bapte m'aborde. Vous savez que les baptes sont des prêtres efféminés qui ne jurent que par Junon, s'attachent aux femmes, assistent aux mystères des toilettes. Celui-ci, qui se nommait Théon, était revêtu, selon leur costume, d'une belle robe bleue, avait les sourcils peints en noir, était parfumé d'essences, et affectait les mines et les airs d'une jolie femme (42). « Mon ami, dit-il en me frappant sur l'épaule, n'es-tu pas le neveu de Philène, nourrice de la belle Théano? — Oui, répondis-je humblement, me souvenant de mon personnage et de la simplicité de mon habit : qu'y a-t-il pour votre service? — Tu peux m'obliger, et je te récompenserai généreusement. D'abord, es-tu discret? — Oui, lorsqu'on a de la confiance en moi. — Fort bien, j'en aurai : apprends que je suis épris de la divine Théano. — Épris! vous? — Oui, moi, je suis épris, amoureux, comme tu voudras : l'essentiel, ce que j'exige de toi, c'est d'engager ta tante à m'obtenir un rendez-vous avec cette belle. Je sais que j'ai des rivaux, entre autres un drôle qui a eu l'insolence d'arracher plusieurs fois mes guirlandes; mais un rival, quel qu'il soit, ne m'épouvante jamais : si je le découvre, je lui apprendrai à me respecter. » Pendant ce discours, mon sang bouillonnait, le feu de la colère embrasait mon visage; mais je baissai la tête et gardai le silence. « Mon cher, continua-t-il, dis à Philène que, si elle me procure un entretien, ma générosité sera illimitée; elle doit savoir que je suis fidèle à mes promesses. — Ma tante a donc déjà eu le bonheur de vous être utile auprès de Théano? — Ce n'est pas ton affaire : hâte-toi seulement de remplir ma commission et de m'apporter la réponse. — Reposez-vous sur mon zèle, et croyez que mon impatience égale la vôtre. » Alors le bapte voulut me gratifier de quelques drachmes; mais je lui dis que je n'accepterais le salaire qu'après le service rendu.

« Furieux, je courus chez Philène; je débutai par des invectives, des reproches sanglans : elle m'écouta avec calme et dédain, et me répondit qu'elle ne comprenait rien à cet emportement, qu'elle ne s'attendait pas à ce digne prix de ses bontés. Je lui bégayai alors le nom et les projets du bapte. « Je n'aurais pas imaginé, dit-elle avec un sourire amer, que vous fussiez dupe d'un prêtre, et surtout d'un bapte. Allez, assurez-le de ma part et de celle de Théano que nous l'exhortons à retirer ses filets et à porter ailleurs ses bouquets et ses soupirs. Dites-lui bien que Théano l'honore d'une parfaite indifférence; si vous en doutez, suivez-moi; elle est dans sa chambre : et comme rien ne l'oblige à dissimuler, et qu'elle n'est pas prévenue, vous lirez ses sentimens au fond de son âme, transparente comme une eau limpide. » A ces mots, elle me conduisit chez Théano, et ne me laissa qu'un instant à la porte pour savoir si elle était visible.

« Je fus accueilli avec l'air le plus doux et le plus affectueux : la candeur, le calme, la sensibilité respiraient dans les yeux, sur le visage de mon amante. Je la regardai, et elle cessa d'être coupable. Philène lui demanda, après quelques repos, si elle connaissait le bapte Théon. « Sans doute; on le rencontre partout : c'est un de ces êtres qui ont le secret de se multiplier pour importuner plus de monde. — Il a confié à certaine personne qu'il était amoureux de vous. — Oui, je sais qu'il se donne les airs d'afficher ses prétentions sur moi, qu'il affecte de publier mon éloge; mais, s'il prolonge plus long-temps cette mauvaise comédie, j'en préviendrai ma mère, qui saura la dénouer. » D'après un tel discours, je me gardai de laisser échapper aucun trait de jalousie. Je fis signe à Philène de se taire, et je sortis honteux d'avoir été la dupe d'un prêtre, et d'avoir douté du cœur d'une amante si tendre.

« Je retournai sur-le-champ au Lycée pour avoir le plaisir de railler le beau Théon. Il se promenait la tête levée, laissant flotter au gré des vents sa belle tunique bleue, remplissant le portique de ses odeurs. Il vint à moi : « Eh bien! mon cher ami, quelle réponse? qu'a dit la tante? — Qu'elle voudrait bien vous obliger, contribuer à votre bonheur; mais elle prétend que Théano, malgré votre mérite, n'oppose que la froideur à vos vives instances; que d'ailleurs tant de femmes vous aiment, qu'elle craindrait d'allumer leur jalousie et de s'attirer leur haine. Voilà la réponse de ma tante, qui vous conseille en amie de cesser vos poursuites et de faire d'autres heureuses. — Votre tante vous a parlé dans ces termes? Cela n'est pas possible; vous avez mal entendu, ou fait le message gauchement. Adieu, je vous remercie; je me passerai de vos services, et j'agirai par moi-même. » A ces mots, il fit une pirouette et s'éloigna rapidement.

« Depuis cet entretien, lorsque nous nous rencontrions, il me saluait avec un air aisé et ricaneur, comme paraissant rire de ma crédulité; moi je me moquais de sa fatuité.

« Si j'avais pu nourrir des soupçons après mon éclaircissement avec Théano, sa douce sensibilité, ses timides caresses auraient achevé de les dissiper. Ma chère tante, de son côté, redoublait de zèle et de soins pour son cher neveu, et moi je multipliais mes largesses. Je vivais ainsi dans une sécurité charmante, dans une plénitude de bonheur ineffable; mais ce jour si doux, si radieux, devait bientôt s'obscurcir.

« Une après-dînée je me rendis chez Théano à mon

heure accoutumée : une faible clarté éclairait sa chambre; j'entrevois auprès du lit Philène qui me faisait signe de marcher doucement. J'approche; elle me dit tout bas que sa chère enfant avait la fièvre et un grand mal à la tête. « Elle vient cependant de s'endormir, laissons-la reposer; vous la verrez demain plus long-temps. » Attristé de cette nouvelle, je demandai à la considérer un moment : je levai le rideau; mais sa tête, enveloppée de coiffes, était tournée du côté opposé; et, privé de la vue de ce visage adoré, je me contentai de quelques soupirs et de baiser la couverture du lit. La veille j'avais laissé ma canne dans la chambre de Philène; j'allai la chercher : je trouve la porte entr'ouverte, je la pousse : l'obscurité y régnait; une voix douce demande : « Qui est là? est-ce vous? » Je reste immobile et muet de surprise; je crois reconnaître la voix de Théano : loin de répondre, je retourne à sa chambre pour m'assurer de cette double vision. « Vous voilà encore! s'écrie ma chère tante; elle n'est point éveillée, la pauvre enfant; laissez-la dormir, elle en a grand besoin. » Sans l'écouter, je m'approche du lit, je porte la main sur la malade, je la pousse, je l'appelle, elle ne s'éveille pas; je veux toucher sa tête, elle se détache et roule : c'était une tête de bois; jugez de ma colère! Philène veut m'enlever cette figure, je lui détache un soufflet qui ébranle sa vieille mâchoire; elle s'élance sur moi, écumant de colère, me présentant les ongles; un second soufflet la jette par terre : de là je cours à la chambre où j'ai entendu la voix de Théano; je me trouve à la porte face à face, avec qui? avec le bapte Théon, ce prêtre si rebuté, si méprisé. Transporté de rage, je l'assaille, je le charge de coups; il se défend; je le saisis à la gorge; une lutte vigoureuse commence; je le terrasse, le traîne, lui fais jeter les hauts cris. On accourt à ses hurlemens, il faut lâcher ma proie; mais je signale mes adieux par cent coups redoublés.

« Rentré chez moi, je m'abandonne à toute la fureur d'un amour outragé; je ne respire que vengeance, que projets sinistres; je veux immoler la parjure, son lâche amant, et moi-même avec eux; mais bientôt l'image de Théano parée de tous ses charmes, ses beaux yeux, ses regards enchanteurs, son doux parler reviennent à ma pensée et désarment ma colère. Peut-être, me disais-je, l'apparence m'abuse, elle n'est pas coupable; c'est moi qui l'ai offensée, je sens ma faute, je brûle d'être à ses pieds pour l'expier. Un moment après, rien ne pouvait la justifier : c'était un monstre de perfidie et d'ingratitude.

« Je passai trois jours dans ces convulsions; enfin l'amour triompha de la jalousie et du dépit. Je résolus de lui écrire, de m'humilier, de demander mon pardon : je courus de grand matin lui porter ma lettre (43). Je trouve la maison parée de riches ameublemens; devant la porte brûlaient quantité de flambeaux; il y avait des joueurs d'instrumens, des chanteurs d'hyménée et un grand nombre de personnes. Je me trouble, le frisson me saisit. Je vois sortir de la maison des servantes portant des torches; je vois briller le flambeau nuptial, plus considérable que les autres. Théano suivait, couronnée de fleurs, brillante comme Vénus : elle était auprès de sa mère; et de l'autre côté, quel aspect! le bapte Théon qui la menait au temple. Théano m'aperçoit, et détourne les yeux sans la moindre émotion. Éperdu de rage, enflammé de vengeance, je voulais me précipiter sur eux, les poignarder : un dieu sans doute enchaîna mon bras, m'entraîna au loin, et je me trouvai à quarante stades d'Athènes, sans savoir où j'allais.

« Revenu à moi, je résolus de me rendre à Leucade pour faire l'épreuve du saut du rocher, terminer ma malheureuse vie, ou arracher de mon âme l'image d'un objet que je veux abhorrer. Je voyage à pied, parce que l'exercice me distrait, et que l'agitation du corps calme celle de l'âme. J'ai composé en chemin une élégie sur mon aventure, et je me plais à la chanter. »

CHAPITRE XXVIII.

Usage des pythagoriciens au lever du soleil. Maximes de Pythagore.

Cependant, dès que le premier trait du jour blanchit les bords de l'horizon, nous vîmes arriver Xénophane; nous examinâmes sa marche. Il alla s'asseoir sur un banc de gazon, la face tournée à l'orient; il prit sa harpe, et chanta des cantiques sacrés : dès qu'il aperçut le disque du soleil, il se prosterna devant lui et l'adora. Je l'abordai et lui demandai le motif d'une telle cérémonie. « C'est, me dit-il, un rite de la religion de Pythagore; nous devons prévenir l'apparition du soleil, chanter ses louanges et l'adorer dès qu'il paraît; nous devons aussi dans ce moment passer en revue les actions de la veille, ensuite nous rendre aux temples, ou dans les lieux solitaires, pour nous y livrer à la méditation; après quoi nous allons converser avec nos amis et faire un repas très sobre, pendant lequel nous discutons quelque sujet de politique ou de philosophie; nous donnons le reste du jour à la société. La soirée est employée, comme le matin, à la promenade, aux reflexions, et nous terminons la journée par un repas moins frugal que notre déjeuner; car dans ce souper quelques-uns de nous se permettent parfois un peu de vin et de viande..... Mais je n'ai point oublié que je vous ai promis quelques détails sur l'Égypte. Je vais vous conduire dans une petite chapelle que j'ai élevée à la déesse Isis, ou plutôt à la nature. Elle est dans le bois voisin; nous y jouirons de la fraîcheur et du silence. » Cette chapelle était ronde, revêtue de stuc. Le jour y pénétrait par trois ouvertures ovales. La statue d'Isis était de porphyre; elle occupait le centre. Sur son piédestal on lisait cette inscription :

« Je suis tout ce qui a été, ce qui est, et qui sera à jamais. Il « n'y a point encore d'homme mortel qui ait pu m'ôter le voile « qui me cache. »

Sur les murs on avait gravé plusieurs maximes de Pythagore :

« Le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme, c'est de « dire la vérité et de rendre de bons offices; ces deux choses « ressemblent aux œuvres de Dieu. »

« Lisez, nous dit Xénophane, celle qui est en face; elle me paraît une des plus belles :

« N'ayez jamais besoin de sermens, ni d'appeler la Divinité « en garantie de vos promesses; mais donnez une si bonne « opinion de votre probité, que vous soyez cru sur votre parole. »

— Celle-ci, m'écriai-je, me paraît bien touchante :

« Lorsque je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous « ne sommes pas deux. »

— Asseyons-nous sur ce banc, dit Xénophane, et prêtez-moi une oreille attentive.

CHAPITRE XXIX.

Des phénomènes de l'Égypte. Départ des deux amis.

« Il existe trois pyramides plus célèbres que les autres, et que l'on peut mettre au rang des sept merveilles du monde : elles sont près de Memphis. Je ne vous parlerai que de la plus grande des trois, située sous le vingt-neuvième degré cinquante secondes de latitude. Elle est en pierres, dont les moindres ont trente pieds de longueur, travaillées avec un art merveilleux, et chargées de figures hiéroglyphiques ; chaque côté a huit cents pieds de largeur, et autant de hauteur. A cent soixante pieds sous terre on trouve des salles qui communiquent entre elles par des rameaux nommés *siringes*. Cent mille ouvriers étaient employés à cet ouvrage ; tous les trois mois on les renouvelait par un pareil nombre, ce qui dura trente ans. Il en a coûté, seulement pour les aulx et autres légumes fournis aux ouvriers, seize mille talens.

« On raconte bien des folies au sujet de la grande pyramide : selon quelques personnes, une fameuse courtisane la fit construire des galanteries de ses amans ; d'autres l'attribuent à la célèbre Rhodope. Voici son histoire.

« Elle était de Thrace, d'une origine obscure, et fut vendue comme esclave. Un Grec en devint amoureux, la racheta, et la conduisit à Neucra, ville d'Égypte. Un jour, pendant qu'elle était au bain, un aigle fondit sur ses habits, enleva un de ses souliers, le porta dans son bec jusqu'à Memphis, séjour du roi Psammis, et le laissa tomber sur ses genoux. Le prince, étonné, le regarda très attentivement, et la forme agréable et très petite de cette chaussure lui donna la plus haute idée de celle qui en portait le moule. De plus, l'action de cet aigle lui paraissait avoir quelque chose d'extraordinaire et de miraculeux. Toutes ces circonstances réunies, échauffant son imagination, lui inspirèrent la plus forte envie de connaître la beauté à qui appartenait une si jolie chaussure. Il la fit chercher et la découvrit aisément. Ce roi, la trouvant bien au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée à la vue du soulier, s'enflamma pour elle, l'épousa, et fit élever en son honneur ce superbe bâtiment. Mais ce qui me paraît le plus probable, c'est que ces pyramides ont été destinées à la sépulture des rois.

« Un prodige d'architecture, peut-être supérieur aux pyramides, est le fameux labyrinthe bâti à l'extrémité du lac Mœris, près de la ville des Crocodiles. On y entre par douze portes, dont six regardent le nord, et six le midi : ce n'est pas un palais seul, c'est l'assemblage de douze palais couverts par un seul toit d'une vaste étendue ; une épaisse muraille les enferme d'un long circuit. L'édifice entier est composé de deux étages, l'un supérieur, l'autre souterrain. Chacun contient quinze cents appartemens qui communiquent ensemble : les portiques, les allées, les cabinets, les chambres, les terrasses, forment des détours si nombreux, se replient en tant de manières, que, lorsqu'on y est entré, on ne peut en sortir qu'au moyen d'un guide, ou du fil d'Ariane. Les murs, les toits, tout est en pierre ; les salles sont entourées de superbes colonnes, la plupart de marbre blanc : une pyramide, dont chaque face a deux cent cinquante pieds de largeur, et par laquelle on descend dans les souterrains, termine le labyrinthe. J'ai visité le premier étage : on n'entre point dans le second, sous prétexte qu'on y conserve les corps des rois et des crocodiles sacrés. Le fondateur de cet édifice est inconnu : on croit que c'est l'ouvrage de plusieurs monarques.

« Un des travaux les plus glorieux de l'Égypte, et bien au-dessus des autres par son utilité, est le lac Mœris : c'est un large bassin d'environ soixante-quinze lieues de circonférence, creusé entre deux montagnes. Ce terrain était autrefois couvert d'un sable stérile : un pharaon, nommé Mœris, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfantés, et eut la gloire de l'exécuter. Des milliers d'hommes creusèrent ce sol aride : il fit tirer un canal de quarante lieues de long et de trois cents pieds de large pour y conduire les eaux du Nil. Ces eaux, portées par le canal dans les temps de sa crue, s'amoncellent dans cette vaste enceinte entourée de digues et de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baisse, on ouvre les écluses ; alors de ce lac de quatre-vingts lieues de circonférence, et élevé de trente pieds au-dessus du niveau du Nil, sort un immense volume d'eau qui forme une seconde inondation que l'on dirige à volonté. Une partie retourne au fleuve et sert à la navigation ; l'autre partie, divisée en ruisseaux, porte la fécondité jusque sur les collines sablonneuses. De peur que cette mer artificielle ne rompe ses barrières, on a percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on verse dans la Libye les eaux surabondantes. Ce lac a cent pieds dans sa plus grande profondeur. Deux pyramides construites dans une île située vers le milieu s'abaissent de cent pieds sous les eaux et s'élèvent au-dessus d'une pareille hauteur : chacune d'elles porte au sommet une statue colossale assise sur un trône. Cet ouvrage, le plus grand et le plus utile qu'on ait exécuté sur la terre, supplée aux années d'une crue médiocre, en retenant des eaux précieuses qui se seraient perdues dans la mer. »

Je priai Xénophane de me donner des nouvelles de la statue vocale de Memnon. « Je n'ai pas manqué, me répondit-il en souriant, d'aller à Thèbes lui rendre mes hommages. Memnon est fils de l'Aurore ; une statue colossale le représente sous les traits d'un homme à la fleur de l'âge, la face tournée vers l'orient. Au lever du jour, joyeux de revoir sa mère, il la salue d'une voix gracieuse. Vers le coucher du soleil, il exprime la douleur de son absence par un son triste et lugubre. — Et vous croyez sans doute à un pareil miracle ? — Certainement, puisque j'ai entendu les sons ; il faut bien, quoi qu'en pensent les sceptiques, se fier un peu à ses sens. Cependant je soupçonne qu'un prêtre caché sous le piédestal frappe le rocher qui le forme ; et ce qui décèle l'artifice, c'est que le son ne part pas de la tête, mais de la plinthe ou du trône où est assise la figure.

— Parlez-moi du climat de l'Égypte : est-il vrai qu'il est plus beau que celui de la Grèce ? — Je le crois le plus beau de la terre. Les Égyptiens jouissent d'une santé robuste, qu'ils doivent à la salubrité de l'air et à la température de leur climat, qui varient très peu. Il est certain que les chaleurs de la Thébaïde surpassent celles qu'on éprouve dans beaucoup de contrées plus voisines de l'équateur. J'attribue ce phénomène à l'aridité des plaines de sable dont la Haute-Égypte est environnée, et à la réverbération des monts qui la resserrent.

« Mais, dans la Basse-Égypte, le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux amortissent le feu du soleil, y entretiennent une température charmante ; de plus, le vent étésien, ou vent du nord, qui souffle pendant l'été, rafraîchit et purifie l'atmosphère. Sous ce beau

climat le ciel est toujours pur et sans nuages; les pluies, qui sont très rares, ne tombent ordinairement qu'aux mois d'anthestérion, posidéon et gamélion [1], et pendant peu de jours. Dans cette saison il s'élève des brouillards épais, plus fréquens que les pluies : pendant toute l'année il tombe une rosée si abondante lorsque le ciel est serein, qu'on pourrait la prendre pour une petite pluie. Les vents du midi sont un des fléaux de ce beau pays; ils soufflent par intervalles, depuis munychion jusqu'aux premiers jours de skirophorion [2]; ils remplissent l'air d'une poussière subtile qui gêne la respiration; ils chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses; ces vents corrompent en peu d'heures les substances animales. Me trouvant au mois de skirophorion à Memphis, un ouragan de cette espèce s'éleva tout à coup, roulant devant lui des torrens de sable embrasé; un voile épais enveloppait le firmament; le soleil paraissait couleur de sang; la poussière pénétrait dans les appartemens, et brûlait le visage et les yeux : au bout de quatre heures, la tempête se calma, et le ciel reprit sa sérénité. Nombre de malheureux furent étouffés dans le désert; un homme chargé d'embompoint mourut subitement dans la ville, suffoqué par la chaleur. De pareils ouragans ont enseveli des armées entières. Ce terrible fléau, nommé *le géant Typhon*, dura une fois trois jours et trois nuits, et aurait englouti toute l'Égypte, s'il eût continué encore quelque temps avec la même violence. — Faites-moi connaître, lui dis-je, ce Nil si vanté, et la cause de son débordement.

— Les sources du Nil ont été long-temps inconnues; le collége sacerdotal de Thèbes, qui a dépensé des sommes immenses pour les découvrir, laisse à cet égard le peuple dans l'ignorance, croyant ce mystère propre à nourrir la piété. Ces sources sont dans l'Éthiopie, à douze degrés de l'équateur, sur une montagne couronnée d'une petite plaine ombragée de beaux arbres. C'est là qu'on trouve deux petites ouvertures de citerne, peu éloignées l'une de l'autre. Le fleuve sort du pied de la montagne, vis-à-vis le nord, et va former un lac qui a plus de soixante lieues de circonférence; et, après bien des détours, il entre dans l'Égypte, et la traverse en ligne droite du midi au nord. Les philosophes de Memphis disputent beaucoup sur la cause de son accroissement périodique : le peuple l'attribue au dieu Sérapbis; mais les gens instruits savent qu'au mois d'élaphébolion, munychion, thargélion, skirophorion [3], les vents du nord accumulent les nuages sur les cimes des hautes montagnes situées au-delà de l'équateur, où ils se résolvent en pluies qui tombent en torrens. La réunion d'une foule innombrable de ruisseaux gonflés par les pluies forme le Nil et produit l'inondation. On jouit à Memphis, pendant les trois premiers mois, des jours les plus sereins; mais, dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à son lever, ce qui est suivi d'éclairs et de tonnerre. Dans les premiers jours d'hécatombéon [4], le Nil commence à croître; mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque ses eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre; il faut les purifier pour les boire. Ce fleuve continue à grossir jusqu'au boédromion [5], et souvent jusqu'en maimactérion [1] : son élévation nécessaire est de seize coudées; au-dessus elle est dangereuse. Il y a une colonne devant Memphis où ces divers accroissemens sont marqués. De cette ville on les fait publier dans le reste de l'Égypte. Si la crue des eaux atteint la quinzième ou seizième coudée, une joie universelle s'empare des habitans, et l'on donne des fêtes et des réjouissances publiques. On prétend que les eaux du Nil sont imprégnées d'un sel qui a une vertu stimulante, tant pour les hommes que pour les animaux. On m'a assuré qu'il y avait des femmes qui portaient jusqu'à quatre et sept enfans, mais j'en doute. Ce qui est plus certain, c'est que les Égyptiens usent, contre la stérilité, de différentes compositions; l'une des plus fortes est une infusion de gérofle avec du fiel de crocodile, dont toutes les parties sont aphrodisiaques, moins pourtant que le fiel et les yeux. Mais revenons aux eaux bienfaisantes de ce fleuve.

« On a ouvert des canaux qui les portent au loin dans les campagnes, devenues les plus fécondes de l'univers; car, si les autres fleuves, dans leur debordement, emportent les sucs des terres et les détériorent, le Nil y dépose un limon qui les engraisse et qui les fertilise. Dès que ces eaux se sont retirées, le laboureur retourne la terre, en y mêlant un peu de sable, la sème sans peine et presque sans frais.

« Les temps des semailles sont les mois de pyanepsion, anthestérion [2], à mesure que les eaux s'écoulent. Deux mois après, la campagne est couverte de toutes sortes de grains et de légumes; on fait la moisson aux mois de munychion et thargélion [3]; rien n'est si beau que l'Égypte dans ces deux saisons, l'été et l'hiver. Je n'ai pu me lasser de jouir du spectacle qu'elle offre à ces diverses époques. Aux mois d'hécatombéon et de métagéitnion [4], je montais sur une pyramide ou sur une montagne : de là je découvrais une vaste mer, sur laquelle s'élevaient une infinité de villes et de villages, avec plusieurs chaussées qui mènent d'un lieu à l'autre; le tout entremêlé de bosquets et d'arbres fruitiers dont on n'aperçoit que les sommités. Cette perspective, circonscrite par des montagnes et des bois, est terminée dans l'éloignement par l'horizon le plus riant et le plus beau. En hiver, au contraire, vers le mois de posidéon et gamélion [5], la campagne ressemble à une prairie émaillée de fleurs; on voit de tous côtés des troupeaux épars, et une infinité de laboureurs et de jardiniers. L'air alors est embaumé par quantité de fleurs, d'orangers, de citronniers et d'autres arbres, et l'on n'en peut respirer de plus sain ni de plus agréable. »

Ce récit finissait lorsqu'on nous apporta une collation pythagoricienne, que nous mangeâmes sur le gazon et à l'ombre du bois. Cependant Xénophane nous fit donner une amphore de vin. Après le repas, nous prîmes congé de ce rigide philosophe, qui nous dit en nous embrassant : Mes enfans, n'oubliez pas cette maxime du maître :

« L'homme n'est heureux que sous le bouclier de la sagesse. »

CHAPITRE XXX.

Description de Leucade. Ils y rencontrent Sapho et deux Grecs malheureux.

Je proposai à Phanor de l'accompagner à Leucade : j'avais deux motifs, celui de la curiosité et celui de le dis-

[1] Les mois d'anthestérion, posidéon, gamélion, répondaient, chez les Athéniens, aux mois de décembre, janvier et février.

[2] Les mois de munychion et de skirophorion étaient ceux de février et de mai.

[3] Ce sont les mois de mars, avril, mai et juin.

[4] Juin.—[5] Août.

[1] Septembre.—[2] Octobre, novembre.

[3] Mars et avril.—[4] Juillet et août.—[5] Janvier et février.

suader d'un remède si violent. Je lui représentai que l'on ne se tuait pas pour avoir été piqué par un épine cachée sous des fleurs; qu'il était trop heureux d'être débarrassé de Théano; que l'inconstance et la perfidie d'un sexe mobile ne devaient pas plus étonner que l'inconstance des vents ou la légèreté du papillon; que s'en affliger c'était faiblesse (44). Je sens, répondit-il, toute la force de votre logique; je sens que je méprise Théano; mais son souvenir me poursuit et me déchire; je l'aime encore avec plus de fureur, et le saut de Leucade seul peut opérer ma guérison.—Mais vous exposez votre vie. — Il vaut mieux la perdre que de la traîner sous le poids des afflictions. D'ailleurs je connais un homme, nommé Macès, qui a fait quatre fois ce saut périlleux; et loin d'y succomber, il a trouvé dans cette épreuve le remède de quatre passions malheureuses. — Ignorez-vous la fin désastreuse d'Arthémise, cette reine de Carie qui combattit si vaillamment à Salamine? Éperdument éprise d'un jeune homme d'Abydos, elle en fut abandonnée : ivre de jalousie et de vengeance, elle s'attacha à sa poursuite, le surprit dans les bras du sommeil, et, armée d'un fer aigu, elle lui creva les yeux. Ce crime de l'amour fut vengé; le remords, des souvenirs cruels, le feu même de l'amour s'irritant dans le cœur de cette amante avec plus de furie, le déchirèrent impitoyablement. Désespérée, plus passionnée que jamais, elle vint chercher à Leucade un remède à ses maux : elle y trouva la mort. »

Pendant le reste du voyage, Phanor ne me parla que de l'ingratitude de Théano, de sa beauté : il me jura cent fois qu'il renonçait à ce sexe ingrat et dangereux; ensuite il répétait son élégie, et parfois je la chantais avec lui. C'est ainsi que nous arrivâmes à Leucade.

L'île de Leucade ou Leucate est située dans la mer Ionienne, sur la côte de l'Acarnanie. A l'une des extrémités de l'île, vis-à-vis de Céphalonie, s'élève une montagne très haute et concave, sa base ayant été creusée par l'impétuosité des flots; on voit sur le sommet du promontoire un rocher menaçant, suspendu en précipice sur l'abîme des mers. On dit qu'un enfant nommé Leucatée s'élança du haut de ce rocher dans les flots pour échapper aux poursuites d'Apollon, et qu'il donna son nom à cette île.

Après la mort du jeune Leucatée, on établit un temple et une fête en l'honneur d'Apollon, et l'on forçait un criminel condamné à mort à se précipiter du haut du promontoire. On avait l'attention d'attacher à ses habits des ailes d'oiseaux, et même des oiseaux vivans qui le soutenaient en l'air, et rendaient sa chute plus lente et plus douce. Plusieurs petits bateaux, rangés autour du précipice, l'attendaient pour lui donner du secours (45).

Nous trouvâmes à Leucade une affluence de voyageurs qui nous surprit; mais nous en sûmes bientôt la cause. Phanor étant allé se faire inscrire parmi ceux qui voulaient faire le saut du rocher, les prêtres lui dirent que la célèbre Sapho avait pris date avant lui, et devait sauter le lendemain; mais qu'il n'avait qu'à prêter le serment, et qu'il passerait immédiatement après elle. A ce nom de Sapho, dont la renommée publiait au loin les talens, l'esprit et les amours, que la Grèce enchantée avait nommée la dixième muse, je demandai à l'un des prêtres s'il ne serait pas possible de la voir et lui parler. « Elle est, me dit-il, d'un accès très difficile; son amant l'a trahie. Éperdue de douleur, d'amour et de jalousie, elle vient chercher ici sa guérison ou sa mort. Vous la voyez non loin qui se promène sur le bord du promontoire, le visage pâle, abattu; ses yeux sont attachés à la terre; elle rêve profondément et paraît immobile : maintenant elle marche à grands pas, l'air très agité, le visage enflammé de colère; elle gesticule, regarde le ciel qu'elle accuse de ses malheurs; elle s'avance sur l'extrémité du rocher. Suivons : ses yeux en mesurent la profondeur; elle recule; le bruit des flots écumans l'épouvante. Dans ce moment son visage paraît plus calme; elle jette les yeux sur ces rochers épars où sont gravés les noms des amans qui ont fait heureusement le saut du promontoire. La voilà qui s'arrête devant le tombeau de la jeune Arthémise; elle le regarde attentivement; une sueur froide découle de son front : quel sujet de méditation pour Sapho! quel rapport dans leur sensibilité, dans leur malheurs! »

Cependant nous avancions; nous observions ses mouvemens, sa figure, avec cet intérêt, cette avide curiosité qu'excitent une personne célèbre et malheureuse.

Sapho, privée du don flatteur de la beauté, était de petite stature, avait la peau très brune, les yeux petits, mais étincelans de feu et d'esprit : la volupté, la flamme du génie, la sensibilité se peignaient tour à tour sur son visage, ou plutôt s'unissaient comme des couleurs fondues ensemble pour lui composer une physionomie des plus piquantes; et si la beauté, comme on peut la définir n'est autre chose que ce qui plaît aux yeux et agite l'âme agréablement, Sapho jouit de ce don précieux.

Pour avoir un prétexte de lui parler, j'engageai Phanor à la prier de lui céder la priorité pour le saut du promontoire. Elle était assise sur un rocher en face de la mer, où ses yeux étaient fixés; elle semblait se dire : *Voilà mon tombeau!*

Nous l'abordons, et Phanor forme sa demande. Sapho lui répond : « Vous avez donc trouvé aussi un monstre de perfidie? Je n'en suis pas surprise : hommes et femmes, tout est ingrat; mais Phaon est le plus perfide des hommes! Racontez-moi vos malheurs; et si les dieux sont plus barbares pour vous que pour moi, je vous accorde votre demande. » Phanor lui fit alors le récit de la trahison de Théano. « Vous éprouvez, lui dit-elle, un revers assez ordinaire : vous ne perdez qu'une maîtresse fausse, coquette, qui en aimait un autre, ou plutôt qui n'aime personne et s'idolâtre elle-même; d'ailleurs elle ne vous doit ni amour ni reconnaissance; vous n'avez rien fait pour elle, rien sacrifié. Mais Phaon, l'ingrat Phaon me doit tout, son esprit, ses connaissances, sa célébrité; j'ai rendu son nom immortel en l'attachant au mien. Si Vénus m'a dénié la beauté, cette fleur fragile, Minerve m'a donné les talens, le génie, présens célestes bien supérieurs à la beauté; j'ai sacrifié ma réputation, ma vertu à ce qu'il appelait son bonheur : je ne respirais que pour lui; il était le centre et le but de toutes mes pensées, de tous mes désirs, de toutes mes affections; mon âme n'était pleine que de lui, n'existait que dans lui. Pour le traître j'ai abandonné tous mes disciples, et cette jeune et charmante Érinné, mon égale en talens; j'ai sacrifié à cet ingrat les trois grands poètes de ce siècle : Archiloque, Hipponax et Alcée, cet Alcée qui m'adorait! Pour Phaon je me suis attiré la haine des femmes, qui m'ont flétrie des noires couleurs de la calomnie (46). Pour lui j'ai déserté le sentier de la gloire, j'ai quitté les délices d'Athènes, où je jouissais du double plaisir de régner à la fois par l'amour et par l'admiration sur votre sexe et le mien. Veuve et maîtresse absolue, je me suis éclipsée, j'ai fui le monde :

que n'ai-je pas fait ! J'ai refusé le titre d'épouse, craignant d'attrister l'amour en lui donnant des chaînes; le nom de son amante était plus doux à mon cœur. Mais ni le temps ni la situation de mon esprit ne me permettent un plus long entretien. Je vais vous confier un manuscrit où sont gravés mon histoire et mes malheurs. Hélas! je l'avais commencé dans le calme des beaux jours de l'amour et de la solitude! Pour le reste de l'ouvrage, vous direz que Sapho, trahie, désespérée, déjà couverte des ombres de la mort, a eu assez de force d'esprit, d'empire sur sa douleur pour déposer dans le sein de la postérité son infortune et le crime de Phaon. Si je péris, vous pouvez le publier; si je survis, j'exige de votre parole que vous me le rendrez. » Nous la lui donnâmes. Elle nous remit alors un petit bâton, garni d'ivoire aux deux extrémités, autour duquel étaient roulées des feuilles de papyrus écrites de sa main. « A l'égard, ajouta-t-elle, de la priorité que vous me demandez, je vous la refuse : votre blessure doit à peine effleurer votre cœur, et bientôt elle sera fermée; la mienne est profonde et incurable. Adieu, j'ai besoin d'être seule. Le dessein en est pris : que je perde mon amour ou la vie, j'obtiendrai le repos. » A ces mots elle nous salua et s'éloigna rapidement.

Dans ce moment un vaisseau abordait : deux hommes en descendirent et montèrent au temple d'Apollon : nous soupçonnâmes que c'étaient deux amans malheureux qui venaient chercher un remède à leurs maux. Nous les joignîmes au temple ; ils avaient sur le visage l'empreinte d'une longue tristesse, l'un à son automne, l'autre dans la fleur de l'âge. Ils se firent inscrire pour passer après Phanor.

Nous étions curieux de savoir la cause de leur voyage : l'homme âgé s'éloigna de son compagnon, et nous l'abordâmes. Je lui pris, selon l'usage, le menton avec la main droite (47), et lui fis quelques questions sur le jeune homme qui l'accompagnait, et sur le triste motif qui l'attirait à Leucade. « Il n'en a point de raisonnable ; c'est un cerveau exalté, un cœur pusillanime : plût au ciel que mon malheur fût aussi chimérique que le sien !

« Nous sommes l'un et l'autre de Sicyone, un des plus beaux et des plus riches pays de la Grèce. Il aimait depuis deux ans la belle Agariste : leur mariage était arrêté ; mais cette beauté vit dans la nuit Diane chaussée d'un cothurne, un croissant sur le front et un arc à la main, qui lui commandait, sous peine des plus grands châtimens, de lui consacrer sa virginité. Frappée de cette vision, épouvantée des menaces de la déesse, elle a bravé les prières de sa famille, les pleurs de son amant, et s'est réfugiée dans son temple.

« Ce jeune homme, au désespoir, vient chercher sa guérison à Leucade. Vous voyez que c'est une légère perte que celle d'une maîtresse que l'on peut remplacer aisément ; il se croit cependant le plus infortuné des mortels, comme si je n'existais pas. » Je l'assurai qu'il avait raison; je déplorai ses malheurs sans les connaître, et nous le laissâmes très satisfait de nous.

La curiosité, ce monstre à tant d'oreilles, nous fit chercher le compagnon du vieillard ; nous l'aperçûmes qui gravait des lettres sur l'écorce d'un arbre; nous feignîmes de nous trouver auprès de lui fortuitement, et nous nous récriâmes sur notre indiscrétion. « Vous ne sauriez, dit-il, m'importuner ; vous êtes sans doute des infortunés qui venez comme moi chercher à Leucade la fin de vos misères ? » Je l'assurai que nous étions fort à plaindre. Je lui demandai si son compagnon était aussi malheureux que lui. « Hélas! il s'en faut de beaucoup , quoiqu'il le pense : sa perte est légère, son malheur est idéal ; mais le mien est irréparable. Je vais vous raconter son histoire.

« Il se nomme Philoxène, et jouit d'une grande opulence; il a épousé naguère Tamyris, jeune beauté qu'il adorait ; et ce qui a le plus flatté son amour-propre, c'est la préférence qu'il a obtenue sur Timanthe, jeune homme très aimable, mais sans fortune. Pendant plusieurs mois, Philoxène a été le plus heureux des hommes ; mais l'hymen a des jours nébuleux. Un esclave vint lui confier secrètement que sa femme avait accordé un rendez-vous à Timanthe, « à condition, m'a-t-il dit, que je serais présent. » Cette clause ne rassura pas cet époux alarmé ; il voulut être témoin lui-même de cette entrevue mystérieuse. Il se cacha sous l'habit de son esclave, et à la première veille de la nuit [1], qui était l'heure donnée, il alla, une lampe à la main, ouvrir la porte de la maison à cet amant disgracié, qui était trop empressé, trop ivre de joie pour s'amuser à regarder son introducteur. Lorsqu'ils furent dans la chambre de Tamyris, l'esclave prétendu alla se blottir dans un coin, où la lumière, très affaiblie, lui permettait de voir sans être reconnu : mais sa femme, pour le moins aussi rusée que lui, avait mis dans un flacon d'excellent vin un suc somnifère ; elle en remplit une coupe, et la lui porta, en lui disant que, pour le régaler et payer ses soins, elle avait choisi le meilleur vin de son mari. Philoxène, fort ami de cette boisson, et qui ne se doutait pas de la vertu que celle-ci recélait, s'abreuva de la coupe entière ; l'effet en fut prompt, ses yeux s'appesantirent ; il voulait voir, et ils se fermaient; il voulait écouter, et il n'entendait pas : il lutta tant qu'il put contre la force du breuvage; mais bientôt un profond sommeil enchaîna toutes ses facultés. Nos amans profitèrent d'un temps si précieux ; ils étaient jeunes, ardens, amoureux, et ils oublièrent de mesurer l'heure qui s'écoulait. Après un paisible sommeil, l'époux s'éveille un peu tard pour son repos : il se rappelle qu'il n'était pas venu là pour dormir ; il regarde, il se frotte les yeux, il doute, il cherche à rappeler ses idées. Enfin, bien éveillé, il voit Timanthe dans les bras de sa femme. Transporté de fureur, il se lève, crie, s'élance, renverse, brise tout. Si la foudre fût tombée aux pieds de ces amans malheureux; si les Furies leur eussent tout à coup apparu agitant leurs flambeaux, la tête ceinte de couleuvres, ils auraient été moins épouvantés : ils restaient confondus, anéantis. Cependant Timanthe, bientôt rassuré, s'oppose à la furie de Philoxène, prend Tamyris sous le bras, et s'enfuit avec elle. Le malheureux époux, n'écoutant d'abord que la vengeance, a répudié sa femme ; mais il ne peut supporter cette séparation ; il la pleure le jour, il la pleure la nuit, et il vient à Leucade chercher la fin de ses tourmens. Il est bien moins à plaindre que moi ; il ne perd qu'une femme galante, qui ne l'aime point, qu'il reprendra d'ailleurs quand il voudra : et moi, Diane m'a enlevé pour jamais une maîtresse douce, sensible, et dont j'étais aimé. » Nous convînmes avec lui que son malheur était réel, et celui de Philoxène chimérique.

[1] Les Grecs partageaient les nuits en trois veilles : la seconde commençait environ quatre heures après le coucher du soleil.

CHAPITRE XXXI.

Sapho fait le saut de Leucade.

Le jour où Sapho devait faire le saut du promontoire, nous allâmes par mer au pied du rocher. Elle était couverte de bateaux rangés en demi-cercles; ils laissaient au milieu l'espace nécessaire pour recevoir cette infortunée; huit excellens nageurs l'attendaient pour la retirer des flots; le haut du rocher était aussi chargé de spectateurs attirés par la célébrité de la victime. Elle était allée au temple pour se rendre Apollon propice: les prêtres immolèrent une génisse, et déclarèrent les auspices favorables.

Au sortir du temple, Sapho, sans fleurs, sans voile, les cheveux épars, s'avance entre deux prêtres sur le bord du promontoire, promène ses regards sur les spectateurs, et mesure d'un œil fixe et tranquille l'espace qu'elle allait franchir. Tout le monde, les yeux sur elle, attendait en silence le succès de cette terrible épreuve. Alors elle fléchit le genou, lève les mains au ciel et s'écrie: « Divinités protectrices des malheureux, jetez un œil de commisération sur une victime infortunée de l'amour. Si vous m'accordez de revoir ma patrie et d'éteindre une passion cruelle, je fais vœu de me consacrer aux autels de Diane! O Téthys! reçois-moi dans ton sein! » Elle dit, et trois fois s'avance sur l'extrémité du rocher; trois fois aussi, par un mouvement involontaire, elle recule. Les prêtres l'exhortent, l'encouragent: elle revient, lève les yeux et les mains au ciel, et se précipite. Nous voyons dans les airs l'infortunée Sapho rouler sur elle-même, tomber dans le gouffre des eaux, et disparaître. Les clameurs, l'effroi des spectateurs redoublent. Cependant les nageurs plongent, la cherchent: deux fois on l'aperçut se débattant, luttant contre les vagues, et deux fois les vagues l'engloutirent. Enfin les plongeurs la trouvent, et la transportent sur le rivage: on l'étend sur le sable, mais froide et inanimée. On s'empresse autour d'elle, la foule l'environne; on s'écrie: « Elle n'est plus! elle est morte! » Je mets la main sur son cœur; j'y sens encore de la chaleur et du mouvement. « Non, elle vit, m'écriai-je; secourons-la, sauvons-la. » On la rappelle à la vie par des eaux spiritueuses et des frictions: elle respire, ouvre les yeux qu'elle arrête sur moi: et se soulevant avec effort pour me parler: « Qui que vous soyez, je vous recommande ma sépulture! Je meurs victime de l'amour et de l'ingratitude! Si par hasard vous rencontrez Phaon, parlez-lui d'une infortunée à qui, pour prix de son amour, il a donné la mort. —Songez à vivre, à vous conserver pour être l'ornement et la gloire du monde. — La gloire! quelle chimère! le bruit n'en pénètre pas dans la tombe. Hélas! tout passe; je ne laisse que des mourans sur la terre! » A ces mots, son dernier souffle s'évanouit dans les airs. Nous fondîmes en larmes. Je m'éloignai bien vite avec Phanor de cette scène de douleur, après avoir recommandé aux prêtres les obsèques de cette infortunée, auxquelles nous promîmes d'assister.

Nous marchions le long du rivage, rêveurs et taciturnes; je voulais laisser à Phanor le temps de réfléchir sur cette catastrophe. Enfin, après un long silence, je m'écriai: « Quel sort déplorable, avec tant de talens, d'esprit, un cœur si tendre!— Oui, cette mort est terrible. — Que pensez-vous du saut de Leucade et de sa façon de guérir? — Qu'elle est immanquable. — Vous reste-t-il encore quelque velléité d'en essayer? — C'est à quoi je rêvais. J'avoue que je suis un peu refroidi.—On le serait à moins. Convenez que c'est un acte de folie.—Oui, cela y ressemble.—Voulez-vous que nous partions demain?— J'y consens: je me réconcilie avec la vie, et je livre Théano à Pluton et à Proserpine. » Nous rencontrâmes les deux désespérés de Sicyone qui devaient aussi faire le saut du rocher. Phanor leur dit qu'il cédait son tour au plus pressé des deux. « Je vous rends grâce, répondit Philoxène, le remède me paraît un peu trop violent; j'aime mieux être mari trompé que mari noyé; et je laisse à mon jeune compagnon la gloire et l'honneur d'un pareil exploit. » Celui-ci répliqua qu'il n'abuserait pas de la faveur; que la belle Agariste pouvait vouer sa virginité à la triple Hécate, à Proserpine, à qui bon lui semblerait, mais qu'il ne ferait pas le saut de Leucade pour les prémices de la belle Hélène. Ainsi le sort funeste de Sapho sauva trois insensés d'une mort presque assurée. Les ministres du temple n'auront pas manqué d'attribuer leur guérison à la sainteté du lieu.

Je dis alors aux deux voyageurs que Sapho m'avait confié l'histoire de ses amours, et que, s'ils voulaient, je leur en ferais la lecture. Nous allâmes nous asseoir au bord de la mer, sur un lit d'algue et de mousse, et je lus ce qui suit.

CHAPITRE XXXII.

Histoire des amours de Sapho et de Phaon.

« Je rencontrai Phaon pour la première fois à Athènes, sous le péristyle du temple de Jupiter. Il venait de se signaler dans les nobles exercices du Gymnase; les sucs onctueux de l'olive brillaient encore sur son sein découvert. Un léger duvet, plus doux que l'herbe naissante, commençait à poindre sur l'incarnat de son teint. Le jeune Hylas qu'enlevèrent les nymphes, Cyparisse dont la mort fit pleurer Apollon, n'avaient pas d'attraits plus séduisans. Vénus elle-même l'avait orné du don de plaire. Il en reçut un vase précieux, rempli d'une essence parfumée; elle coula sur son corps, et le charme ineffable de la grâce et de la beauté se répandit sur lui. Je le vis, je tressaillis; je le regardais encore, et une fièvre ardente me consumait. Je revins chez moi égarée, éperdue. Prosternée aux pieds de Vénus, j'implorai sa pitié. « Fille de Jupiter, lui dis-je, tu enflammes les eaux, les airs; tes feux pénètrent dans les profondeurs de la terre: pénètre le cœur de mon amant, fais que je sois aimée, et je te reconnais pour la plus grande divinité de l'Olympe! » Ma lyre, ma douce lyre ne rendit plus de sons. Le jour m'accablait de sa lenteur, la nuit me paraissait l'image de l'éternité des malheureux: mon corps devint semblable au souci jaunissant. Cinq fois le soleil avait décrit son cercle diurne, et ma douleur était la même. Enfin je me confiai à Biblis. « Ma chère Biblis, lui dis-je, aie pitié de moi; je suis la proie du cruel Amour: le jeune Phaon absorbe toute mon âme; cours au Gymnase; dis-lui: « Sapho voudrait vous voir, » et tu le conduiras ici. Elle part et revient avec lui. Dès que je le vis franchir d'un pied léger le seuil de ma porte, je devins plus froide que la neige: je tremblai, je brûlai. Le cruel voit mon trouble; il baisse les yeux et s'assied sur ma couche. « Belle Sapho, me dit-il, mon cœur t'a prévenue. Je te vis au temple de Jupiter, et le feu de l'amour se glissa dans mes veines. Si la même ardeur t'enflamme, je n'ai plus rien à demander à Cypris, je suis au faîte de la gloire et du bonheur. » Il dit. Trop aisément persuadée, je m'inclinai sur lui: mon

sein brûla contre le sien, mon visage s'anima d'un feu nouveau, et mon âme s'abreuva dans les sources de la volupté.

« Les premiers jours de notre ivresse, Phaon me proposa d'abandonner Athènes, où m'avait attirée l'amour des arts et de la gloire, pour nous retirer dans une solitude agréable et champêtre. « Mon cher Phaon, lui dis-je, je suis prête à vous suivre sur le mont Rhodope, ou dans les déserts de la Thébaïde; je quitterais pour vous le monde, les plaisirs, la fortune, la gloire : qu'est tout cela pres de l'amour? Je suis sûre de me plaire avec vous dans l'asile le plus sauvage : l'ennui n'y empoisonnera jamais aucune de mes heures : la paix, l'étude, les charmes de la campagne, et surtout mon amant, embelliront mes jours, en précipiteront la course. Mais vous, supporterez-vous la monotonie, le vide de la retraite, le poids d'une vie inactive, et la longue durée de nos tête-à-tête? » A ces mots il s'écria : « Trop aimable Sapho, l'ennui ne peut habiter auprès de toi; tu réunis l'intérêt du sentiment à l'attrait piquant de la variété : tes connaissances, ton imagination, animent tout, vivifient tout : l'on est près de toi dans le temple des Muses. » Séduite par l'amour plutôt que par les discours de Phaon, entraînée par mon goût pour les champs, goût si naturel aux âmes tendres et aux esprits sages, j'eus la faiblesse de condescendre à ses vœux. Cependant je résolus de chercher une solitude riante, où la voix des hommes se fît entendre quelquefois, où le charme du repos, et même de l'amour, fût suspendu par les plaisirs d'une société choisie.

« J'avais parcouru une partie de la Grèce; je connaissais la vallée de Tempé en Thessalie, séjour délicieux, où tout rit à l'imagination et parle au cœur, où l'homme sensible et éclairé sent qu'il peut vivre seul avec la nature : je proposai cet asile à Phaon, qui en fut enchanté. Nous partîmes bientôt, ravis de nous dérober au fracas tumultueux d'Athènes pour aller jouir des doux loisirs, des agrémens de la campagne et des délices de l'amour.

« Arrivés à Gonnus, ville de Thessalie, nous nous embarquâmes sur le Pénée pour reconnaître ses bords et chercher une maison dans un site agréable.

« Nous étions alors au milieu du printemps; la vallée de Tempé en paraissait le temple : elle commence au sortir de Gonnus, entre l'Olympe et l'Ossa, qu'entassèrent les fiers enfans de la Terre. Sa longueur est de quarante stades (48); sa largeur, très inégale, est tantôt de deux, tantôt quatre : le fleuve Pénée la parcourt dans un canal tranquille, serpentant autour des petites îles dont il éternise la verdure et les ombrages. Une lumière pure se reposait doucement sur les objets; la fraîcheur des bois et des eaux tempérait l'action du soleil. Depuis le pied des collines jusqu'au bord du fleuve, tout est vergers et prairies émaillées, peuplés d'oiseaux dont les chants mélodieux se mêlent aux accords des chalumeaux rustiques : l'Olympe, à droite et à gauche, nous présentait des tableaux ravissans. Ici, l'on voit des vignes rangées en amphithéâtre; là, des bois de peupliers, des platanes, des frênes sourcilleux; des nappes d'eau y tombent en cascades, et forment au pied des collines des ruisseaux qui, après avoir promené leurs flots limpides à travers les prairies, finissent leur course dans le sein du Pénée [1]. « Ainsi, dis-je à Phaon, nous terminerons la nôtre au sein de la nature! » Une forêt d'arbres qui croissent spontanément couvrait le fleuve de ses ombres. A cet aspect je m'écriai : « C'est ici la fête des yeux! Cette délicieuse vallée est formée pour les scènes heureuses de l'amour, de la tranquillité. » Après avoir parcouru les bords du fleuve, nous revînmes aux environs de Gonnus, où était l'asile que nous cherchions. Descendus du bateau, nous arrivâmes, à travers des bosquets de lauriers, au pied du mont Olympe. Nous trouvâmes à mi-côte une maison charmante qui dominait sur la plaine, sur la rivière et la ville, dont elle n'était éloignée que de vingt stades.

« La nature avait tout prodigué pour embellir ce séjour; on n'y voyait ni statues, ni marbres, ni obélisques, ni bassins magnifiques : des prairies, des ruisseaux, des vergers nous présentaient sans faste des beautés plus touchantes. Cet asile charmant fixa notre choix et nos vœux.

« C'est là que le temps nous entraîna avec une extrême rapidité; le seul regret de sa vitesse mêlait parfois un peu de mélancolie à notre bonheur. « Nos jours, disais-je souvent à Phaon, se suivent, se pressent comme les flots du Pénée; notre jeunesse s'écoule, la mort nous suit à grands pas, mais nous jouissons. Épuisons les voluptés, afin que, la vieillesse nous trouvant rassasiés de plaisirs et de vie, nous quittions l'existence comme un convive quitte la table du festin. » Pour varier nos amusemens et nos occupations, le jour, au frais, sous des berceaux, je lui apprenais à marier sa voix aux sons de la cithare; je lui enseignais le rhythme des vers, l'art enchanteur d'unir le sentiment, l'harmonie à la vivacité des images. C'est pour cet ingrat qu'un jour, dans l'enthousiasme de la poésie et de l'amour, je composai cette ode qui a circulé dans toute la Grece, et que sans doute la postérité répetera encore (49).

« La nuit, quand le ciel sans nuages déployait le spectacle ravissant de cette multitude d'étoiles qui brillent à travers un espace incommensurable, je promenais ses yeux et sa pensée sur ces corps errans et lumineux; je lui dévoilais les systemes de l'astronomie. « Voilà, disais-je, l'étoile de Vénus, la planète des bergers et des amans, qui le matin, sous le nom de *Lucifer*, précede le char du soleil, et brille encore quand toutes les autres étoiles ont disparu. Le soir, sous le nom de *Vesper*, elle suit cet astre, dont elle ne s'écarte au plus que de quarante-sept degrés et demi. Le grand éclat de cette planète vient, à ce que je présume, de la chaîne des montagnes hautes et arides qui la ceignent de tous côtés [1]. » Je lui montrais ensuite les sept filles d'Atlas ou les pléiades, qui paraissaient au printemps à la tête du taureau : « elles avaient perdu leur frère déchiré par un lion; elles ne cessaient de pleurer sa mort, et Jupiter, ému de compassion, les plaça dans le ciel. » Tantôt je lui expliquais les phases de la lune, et sa révolution autour de la terre en vingt-sept jours et un tiers. « Anaxagore, lui disais-je, prétend qu'elle est habitée. Métrodore trouve qu'il est aussi absurde de ne mettre qu'un seul monde dans le vide infini que de dire qu'il ne pourrait croître qu'un épi de blé dans une vaste campagne. Épicure, Démocrite, Leucippe, sont du même avis. En effet, nous voyons six planètes autour du soleil; elles tournent dans leurs orbites : elles ont, comme la terre, un mouvement de rotation, des inégali-

[1] Cette vallée délicieuse produit du vin excellent et des fruits recherchés; l'air y est pur et sain.

[1] Bianchini de Vérone a compté, vers le milieu du disque de Vénus, sept mers qui se communiquent par quatre détroits, et deux autres mers vers les extrémités, sans communication avec les premières.

tés, des montagnes; pourquoi ne seraient-elles pas également peuplées? Ce que ces grands philosophes disent de ces planètes, je l'étends à tous les systèmes planétaires qui environnent les étoiles : chaque étoile doit être un soleil, un corps lumineux et immobile, qui sans doute est entouré de ses planètes, peuplées comme la terre.

Necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbis,
Et varias hominum gentes et secla ferrarum.

LUCRET.

Cependant je crois Mercure inhabitable; car la proximité du soleil doit rendre l'intensité de son action sur lui beaucoup plus considérable que la plus grande chaleur de la terre (50). »

« Je lui expliquais ensuite la cause des éclipses qui effraient le peuple; tantôt je lui faisais observer le pôle boréal. Nous comptions ensemble les sept étoiles brillantes de la grande Ourse. Je lui racontais l'histoire de l'infortunée Calisto, que la jalouse Junon avait métamorphosée en ourse pour l'enlever à Jupiter qui l'aimait : « mais ce dieu la plaça dans le ciel sous le nom d'*Hélice* ou du *Chariot*. Cette étoile qui brille à côté est son fils Arcas, qui, à la chasse, allait percer sa mère de son dard, lorsque Jupiter, pour empêcher ce parricide, le changea en ours, et l'attacha au ciel sous le nom de *Bootès*, ou de *Bouvier*. Pendant long-temps la grande Ourse a servi de guide aux nautoniers; mais on découvrit enfin, plus près du pôle arctique, Cynosure ou la petite Ourse, composée aussi de sept étoiles brillantes : c'étaient autrefois des nymphes qui avaient soigné l'enfance de Jupiter. Les navigateurs se règlent aujourd'hui sur cette dernière constellation, et surtout sur l'étoile polaire, qui est isolée et à la queue des autres. Elle paraît immobile, parce que le cercle qu'elle décrit est petit, et qu'elle ne s'éloigne du pôle que de deux degrés au plus [1]. »

« Je lui parlais du cycle, ou du nombre d'or du philosophe Méthon, que les Athéniens ont fait graver dans la place publique (51).

« Quelquefois, lorsque le midi versait des torrens de feux sur la terre embrasée, nous nous retirions dans une grotte tapissée de mousse. Là, couronnés de fleurs, mollement assis sur des lits de feuilles, nous faisions quelque lecture intéressante. Nous lisions avec délices la Cyropédie de Xénophon. Quel style enchanteur! Il était inspiré par les Grâces. « Cette histoire, disais-je à Phaon, n'est qu'une fiction ingénieuse, par laquelle l'auteur, sous le nom du grand Cyrus, a voulu nous donner de grandes leçons de morale et de politique. Platon a fait le rêve d'un bel esprit, il s'est égaré dans les espaces; le plan de sa république est aussi impossible à exécuter que le serait celui de rendre tous les hommes philosophes. Xénophon nous a offert, avec plus de sagesse et de lumière, le modèle d'un gouvernement monarchique tempéré. Le chimérique Platon a voulu bannir les poëtes de sa république en les couronnant de fleurs; mais il s'est rétracté dans un dialogue intitulé *Minos*, où il introduit un personnage qui demande à Socrate : « Pourquoi est-on généralement persuadé que Minos fut un roi cruel et barbare? — Par la même raison, répond Socrate, qui doit faire redouter à tout homme épris de la gloire le ressentiment des enfans d'Apollon. » Je chantais sur ma lyre les charmes du printemps, les bienfaits de Cérès, la beauté et la puissance de Cythérée, les doux plaisirs, l'ivresse de l'amour; et lorsque Morphée répandait autour de nous ses pavots bienfaisans, couchés à côté l'un de l'autre, nous recevions le dieu dans nos yeux appesantis : quelle heureuse existence! quel songe ravissant! que le réveil est affreux! »

[1] Les étoiles fixes ont un mouvement, mais d'une extrême lenteur; elles ne changent point de situation entre elles. Les astronomes les prennent pour des points immobiles, auxquels ils rapportent tous les mouvemens des planètes qui sont au-dessous d'elles.

CHAPITRE XXXIII.

La lecture est interrompue. Obsèques de Sapho.

Dans ce moment on vint nous avertir qu'on allait rendre les derniers devoirs à l'infortunée Sapho : nous courûmes aussitôt. Phanor alla trouver les prêtres pour leur signifier qu'il renonçait au saut du promontoire. Ils lui objectèrent son serment à Apollon. Il leur répondit qu'il était vrai qu'il avait fait un serment, mais que depuis il avait juré par les mânes de Sapho de ne pas le tenir.

Le corps, déjà lavé, était parfumé d'essences et revêtu d'une robe éclatante; il était à l'entrée du temple, à côté d'un vase d'eau lustrale, où se purifiaient ceux qui touchaient le cadavre. Nous couvrîmes sa tête d'un voile, et nous y attachâmes une couronne de laurier ornée de quelques fleurs. Un prêtre lui mit dans la main un gâteau de farine et du miel pour apaiser Cerbère, et sous la langue une pièce d'argent pour payer le passage de Caron (52).

Le corps resta ainsi exposé le reste du jour et toute la nuit; des femmes qui le veillaient poussaient de longs gémissemens, des cris de douleur : quelques-unes, en signe d'affliction, coupaient des boucles de leurs cheveux, et les déposaient dans le cercueil, fait de bois de cyprès.

Le convoi fut indiqué, suivant l'usage, avant le lever du soleil : des joueurs de flûte étaient à la tête; des hommes vêtus de noir, les yeux baissés, précédaient le char, et des femmes fermaient la marche. Nous montâmes dans cet ordre une colline destinée à la sépulture : on y dressa le bûcher, on y plaça le corps tourné vers l'occident, et l'on y mit le feu avec des torches. Pendant qu'il brûlait, nous fîmes des libations; nous jetâmes dans le feu des fleurs, du miel, du pain, et quelques dépouilles de Sapho; nous l'appelâmes trois fois. Dès que le cadavre fut consumé, on recueillit les cendres dans une urne qui fut ensevelie dans la terre. On éleva auprès un cippe (53), sur lequel on grava une lyre, attribut de la poésie, avec cette épitaphe :

« Ci-gît Sapho, la gloire de nos jours;
« Muses, pleurez; pleurez, Amours. »

Nous plantâmes quelques ormeaux autour de la sépulture; après quoi nous l'appelâmes encore trois fois (54), et ce dernier adieu renouvela nos larmes. Ceux qui avaient assisté au convoi furent invités au festin funèbre; nous célébrâmes à l'envi les talens, le génie de Sapho. Le repas fini, nous nous embrassâmes tous, et chacun fit ses adieux, comme si c'étaient les derniers et que nous ne dussions plus nous revoir [1].

Au sortir de cette cérémonie, nous allâmes continuer

[1] Le peuple de Mitylène lui fit ériger un tombeau magnifique, avec une inscription qui rappelait son aventure, et lui éleva une statue d'or. Elle laissa neuf livres de poésies lyriques, des élégies, des iambes, des épithalames. Il n'est échappé au temps que deux de ses pièces; l'une conservée par Longin, l'autre par Denys d'Halicarnasse.

notre lecture sous un vaste rocher, où régnaient le silence et la fraîcheur.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de l'histoire de Sapho.

« Nous touchions à l'anniversaire d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans dans la vallée en mémoire d'un tremblement de terre qui avait ouvert la route des eaux du Pénée. Les habitans de Gonnus et des villes voisines se rendirent en foule sur les bords du fleuve; il disparaissait sous la multitude des bateaux qui montaient et descendaient : on offrit des sacrifices sans nombre; l'air était embaumé de l'odeur des parfums; l'élite des jeunes personnes, séparées en deux troupes, selon leur sexe, portant des branches de laurier, chantait en chœur, et répondait alternativement des hymnes religieux. Les échos répétaient leurs chants et leurs cris d'allégresse. Ces rites accomplis, on dressa sous des bosquets, dans les petites îles, les tables du festin. Dans cette fête on rappelle les hommes à l'égalité primitive de la nature; les maîtres et les esclaves, confondus, mangent ensemble, et les maîtres servent les esclaves.

« Cette égalité accroît la joie et la licence de la fête : les repas se prolongèrent dans la nuit, et on les termina par la danse, la musique et d'autres exercices.

« Au milieu de ce tumulte je perdis Phaon; mais j'eus le bonheur de rencontrer Thalès de Milet, qui se promenait avec des sophistes de Gonnus et d'Homélis. Ce philosophe, nommé depuis l'un des sept sages de la Grèce, revenait d'Égypte; je l'avais connu à Athènes. Après les expressions de la joie et de l'amitié, les sophistes nous conduisirent dans une des gorges du mont Ossa. Là, un torrent écumeux, roulant avec fracas de rochers en rochers, les ébranle et souvent les entraîne; ses vagues se heurtent, se brisent, se soulèvent et se précipitent furieuses et mugissantes dans un gouffre, d'où, avec une nouvelle furie, celles s'élancent dans les airs.

« En continuant de monter, nous nous trouvâmes entre deux montagnes noires, dépouillées de tout germe de fécondité, n'offrant de toutes parts que des abîmes profonds : les nuages erraient et pesaient sur nos têtes; au-dessous reposait le chaos. Nous voyions des montagnes écroulées, cachées sous leurs débris; des roches entassées, et d'autres menaçant d'écraser dans leur chute tout ce qui serait sur leur passage. Redescendus dans la vallée, je priai Thalès de nous raconter quelques particularités sur l'Égypte. Nous allâmes nous asseoir, loin de la foule, sous des peupliers qui bordaient un joli ruisseau; la lune jetait à travers les arbres une lumière douce, entremêlée de l'ombre des feuilles. Thalès s'assit au milieu de nous et commença ainsi sa narration. »

CHAPITRE XXXV.

Trait d'audace sur le Nil. Du Phénix.

« Je vais vous parler d'un trait d'audace qui se passe à l'une des cataractes du Nil, car ce fleuve en a plusieurs, deux surtout qui tombent de fort haut. En approchant de la principale, nous dit Thalès, le fleuve, resserré dans son lit par deux montagnes, devient tout à coup furieux; il écume, il se précipite à travers des rochers avec un si horrible fracas, qu'il porte la terreur à soixante stades à la ronde [1]. Les gens du pays donnent ici un spectacle plus effrayant que divertissant : ils se mettent deux à deux dans une nacelle, l'un pour la conduire, l'autre pour vider l'eau. Après avoir navigué quelque temps sur les flots agités, ils s'abandonnent au fleuve, qui les lance comme un trait au fond du gouffre. Le spectateur, épouvanté, les croit engloutis; mais le Nil, rendu à son cours, les remonte sur ses eaux tranquilles, et on les voit gais et rians continuer leur navigation. »

« Il fut ensuite question de l'oiseau nommé *Phénix*, si peu connu, et si renommé dans la Grèce. Je demandai à Thalès s'il l'avait vu et ce qu'il en pensait. « Voici ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Memphis. Un député de la ville du Soleil vint annoncer au roi Amasis l'arrivée d'un nouveau phénix. « On a vu, seigneur, dit-il, le bûcher s'allumer, et je suis parti en diligence pour vous apporter cette merveilleuse nouvelle. On n'ose sans votre ordre toucher à ces cendres précieuses. » Amasis fit soigneusement chercher dans les archives de l'Égypte tout ce qui concernait cet oiseau miraculeux. On trouva qu'il avait paru, pour la première fois, cinq cents ans auparavant, sous le règne de Sésostris. « Qu'on prenne garde, dit le roi au député, de troubler la cendre dont le phénix doit renaître; attendons, sans y toucher, que la nature opère son ouvrage. » Les ordres d'Amasis furent observés, et le second phénix reparut dans le monde. Je puis présentement vous faire son portrait.

« Il naît dans l'Arabie, et vit cinq à six cents ans; il est de la grandeur d'un aigle; il a la tête ornée d'un plumage brillant, les plumes du cou dorées, les autres pourprées, la queue blanche, mêlée d'incarnat, les yeux étincelans comme des étoiles. Lorsque, chargé d'années, il voit approcher sa fin, il fait son nid, le compose de cannelle et de gomme aromatique, s'y renferme, après quoi il meurt : de ses os et de sa moelle il naît un ver qui devient un autre phénix. Son premier soin est de rendre à son père les honneurs de la sépulture : il compose, pour l'emporter, une espèce d'œuf ou de boule avec de la myrrhe; il mesure la grosseur et le poids à sa force, et il l'essaie souvent; après il le vide en partie, y dépose le corps de son père, et en ferme soigneusement l'entrée avec de la myrrhe et d'autres parfums; alors il se charge de ce précieux fardeau, et va le brûler sur l'autel du Soleil, dans la ville d'Héliopolis. — La description de cet oiseau, dis-je à Thalès, est magnifique; mais m'assurez-vous de son existence? — La nature est si voilée pour nous, elle a tant de mystères impénétrables, qu'il y aurait de la témérité à tout nier, et de la simplicité à tout croire.

« Nous avons dans l'île de Cos un ver précieux, qui tire de son corps une matière très fine qu'il file, et dont on fait de riches étoffes. Ce ver, comme le phénix, renaît de lui-même. Après avoir filé la soie, il fait une coque dans laquelle il s'ensevelit. On la rompt, et il en sort un ver qui se métamorphose en papillon, et meurt après avoir pondu des œufs. Ce sont autant de nouveaux vers que la chaleur fait éclore, qui, après s'être nourris quelques semaines de feuilles de mûrier, filent la soie jusqu'à ce qu'ils aient consommé la matière; ensuite ils s'enferment dans leurs enveloppes. Le phénix n'a, selon moi, rien de plus merveilleux. — Me voilà presque obligée, d'après cette analogie, de croire à son existence! — Ou du moins d'adopter un scepticisme raisonnable. Je suis même persuadé que l'exemple du phénix a donné lieu, en Égypte, à cette loi si respectable qui ordonne aux enfans d'honorer le cadavre embaumé de leur père. Il est vrai qu'ils peuvent

[1] Il tombe de deux cents pieds de haut.

l'engager à des créanciers, mais à condition de retirer bientot un gage si sacré; et la loi prive de sépulture les enfans qui meurent sans avoir accompli ce devoir.»

« Le lever de l'aurore suspendit les jeux, les danses et le récit de Thalès qui nous quitta. J'allai chercher Phaon, et nous nous retirâmes tres satisfaits d'une journée si agréable.

« En effet, je n'ai jamais vu de scènes plus riantes, plus animées : le fleuve couvert de bateaux, tout le monde inspiré par la joie, la danse et la musique; ces repas sous des berceaux, sur les prés; ces concerts harmonieux unis aux chants des oiseaux; tous ces groupes, ces tableaux champêtres enchantaient l'imagination, et remplissaient l'âme des émotions les plus douces. Phaon ne parlait qu'avec transport des plaisirs de cette fête.»

Ici finissait la première partie du mémoire. La seconde commençait ainsi : « Filles de l'Hélicon, ne m'abandonnez pas; je veux immortaliser les crimes de Phaon, intéresser la postérité à mes malheurs! Combien de fois ma main a hésité, tremblé, en les gravant sur ces tablettes!

« Le lendemain de la fête, Phaon voulut aller à Gonnus. Je ne donnai aucune attention à ce voyage : le soupçon n'entre pas aisément dans une âme noble. Il passa le jour suivant avec moi; mais je lui trouvai un air rêveur et contraint. Je le crus indisposé; je lui en parlai; il me rassura; ma confiance l'enhardit; il retourna à Gonnus. Peu à peu les absences devinrent plus fréquentes, et mes inquiétudes commencèrent; je démêlai son embarras, son ennui, son impatience, les fausses couleurs qu'il donnait à ses absences; je ne doutai plus de sa perfidie. Le poison de la jalousie fermenta dans mes veines; j'en cachai l'activité, et il se développa avec plus d'énergie. Un jour enfin je ne pus m'empêcher de lui reprocher ses fréquentes promenades à Gonnus : il m'allégua pour excuse la maladie de Mélissus, son ami, me peignit le danger de sa situation, et combien il était triste de mourir à la fleur de son âge. Reconnaissez la crédulité des amans! combien ils aiment à se tromper! ou plutôt reconnaissez la noble simplicité de mon âme! Je crus à cette fiction; je l'exhortai même à lui continuer ses soins, en lui disant que les devoirs de l'amitié étaient aussi sacrés que ceux de l'amour. Un soir, à son retour, je lui trouvai l'air inquiet et soucieux : je lui en demandai la cause : il me répondit que son ami déclinait visiblement, et qu'il était si mal qu'il se proposait de retourner auprès de lui dès le grand matin, mais qu'il reviendrait pour le dîner. Hélas! j'approuvai son zèle; il partit à l'aube du jour. Je ne sais quel dieu ou quel mauvais génie m'inspira d'aller l'attendre sur le chemin! la journée m'y invitait, des nuages voilaient le soleil. Je marchais un Homere à la main, lorsque je rencontrai Thalès qui m'aborda. Mais, ô surprise! je vois avec lui Mélissus, cet ami expirant, qui se portait à merveille! La tête de Méduse ne produit pas des effets plus rapides : je rougis, je pâlis. Thales, s'apercevant de mon trouble, crut sa présence importune. Je me remis soudain, et l'assurai que, loin de me gêner, il me ferait plaisir de venir dîner chez moi avec son ami Mélissus : ils acceptèrent, et nous retournâmes ensemble.

« Vers l'heure du repas, j'allai au-devant de Phaon; je le vis bientôt accourir, haletant, couvert de sueur; car le traître n'avait quitté la ville que le plus tard qu'il avait pu. Je l'interrogeai sur la santé de Mélissus. « La maladie est grave, me dit-il, mais les médecins laissent quelque espérance. — Oui, je me flatte qu'il n'en mourra pas, et que vos anxiétés cesseront.» J'ajoutai d'un air tranquille que j'avais deux convives à dîner.

CHAPITRE XXXVI.

Maxime de Thalès. Anecdote de Solon. Invention du verre. Sapho apprend le nom de sa rivale. Fin du récit.

« Quel fut l'étonnement de Phaon à la vue de Mélissus! Le laboureur que la foudre a renversé, et qui, revenant à lui, voit ses bœufs couchés par terre et morts, n'a pas plus de stupeur. Je jouissais malignement de sa peine; il était sans parole et sans mouvement. Cependant nous nous mettons à table; et, maîtresse de moi-même, je soutins, j'animai la conversation.

« Thalès nous parla morale et philosophie; il cita une maxime odieuse que je combattis de toute ma dialectique, qu'il faut vivre avec nos amis comme pouvant un jour devenir nos ennemis. « Que deviendra la société? m'écriai-je; quel lien attachera les hommes les uns aux autres? Plus de confiance, plus de liaison!» Il en débita plusieurs autres plus dignes de lui : « La chose la plus difficile est de se connaître soi-même; la plus facile, de conseiller autrui, et la plus douce, l'accomplissement de ses désirs.» Il ajoutait que, « pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses qu'on trouve répréhensibles dans les autres; » que « la félicité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir.» Je lui demandai pourquoi il ne s'était pas marié. « Solon, me répondit-il, étant venu me visiter à Milet, me fit la même question; je gardai le silence. Quelques jours après, j'apostai un homme qui feignit d'arriver tout récemment d'Athènes. Solon lui en demanda des nouvelles; celui-ci, qui avait sa leçon prête, lui répondit : « Rien, si ce n'est la mort d'un jeune homme, de qui toute la ville accompagnait le convoi, parce que c'était le fils du plus honnête homme d'Athènes, absent alors. — Ah! s'écria Solon, que ce père est à plaindre! Quel est le nom de son fils? — Son nom m'est échappé; je me souviens seulement qu'on vantait beaucoup la sagesse et la justice du père.» Chaque réponse redoublait la terreur de ce père tendre. « Ne serait-ce point, dit-il en tremblant, le fils de Solon? — Justement, c'est lui-même.» Solon, à ces mots, déchire ses habits, frappe sa poitrine, s'abandonne à la plus vive douleur. Alors je le pris par la main, et lui dis en riant : « Rassurez-vous, tout ceci n'est qu'une fiction; voilà pourquoi je n'ai pas voulu me marier.» Je n'approuvai pas la leçon de Thalès, car la philosophie ne nous conseille pas de nous priver des choses agréables parce que nous pouvons les perdre; mais elle nous apprend à en supporter la perte.

« Cependant Phaon, rouge, interdit, s'efforçait, pour dérober son trouble, de hasarder quelques monosyllabes. A propos d'une coupe de cristal que Thalès admirait, il lui demanda s'il savait la manière dont la composition du verre avait été trouvée. « C'est le hasard, dit-il, auquel nous devons cette découverte. Des marchands de nitre qui traversaient la Phénicie s'étant arrêtés sur les bords du fleuve Bélus, et ayant voulu faire cuire leurs viandes, mirent, au défaut de pierres, des morceaux de nitre pour soutenir leur vase. Ce nitre, mêlé avec le sable, embrasé par le feu, se fondit, et forma une liqueur claire et transparente qui se figea en se refroidissant (55).»

« Malheureusement pour Phaon, on vint à parler d'un rhume catarrheux qui régnait alors dans la ville : j'eus la méchanceté de demander à Mélissus s'il en avait été at-

teint. « Non; je n'ai jamais été malade, et je crois devoir cette inaltérable santé à l'habitude que j'ai contractée de me vêtir légèrement, de braver, comme les Spartiates, l'intempérie de l'air et les changemens des saisons (56). » Je regardai Phaon à ce discours; il était pétrifié, l'humiliation, la honte courbaient son front vers la terre : que le mensonge est vil lorsqu'il est démasqué! Phaon était si confondu, si écrasé que j'eus pitié de lui. Je changeai de propos, et nous parlâmes de la fête de Tempé. Mélissus fit l'éloge des beautés qui l'avaient embellie, et demanda à Phaon laquelle il préférait, de Philonomé ou de Théagène. Il répondit d'un air déconcerté que, s'il était Pâris, il serait très indécis à qui donner la pomme; que cependant Philonomé était plus grande. — *Mélissus*. Mais Théagène est mieux faite; sa taille est plus souple, plus légère. — *Phaon*. D'accord; mais Philonomé a une tournure plus piquante, un ton plus enjoué. — *Mélissus*. Je trouve à l'autre plus d'expression, plus de sensibilité dans la physionomie, et de grâce dans le maintien. — *Phaon*. Il se peut; cependant Philonomé éblouit au premier coup d'œil; elle est l'image du plaisir, elle enflamme l'imagination. — *Mélissus*. Théagène réveille le sentiment, et parle au cœur; sa marche est peut-être plus lente, mais elle est plus sûre. — *Phaon*. Philonomé a des yeux superbes, pleins de feu et de vivacité. — *Mélissus*. Ceux de Théagène sont bleus; ils ont plus de douceur et de finesse. » J'arrêtai ce dialogue, il me fatiguait; j'avais déjà deviné ma rivale, c'était Théagène. L'économie des éloges de Phaon pour elle, les louanges qu'il prodiguait à Philonomé, tout me confirmait qu'il aimait Théagène. Je ne me trompais pas : une longue contrainte me rendait le repas très pénible. Enfin le jour déclinant, mes convives me quittèrent.

« Nous voilà seuls! Phaon n'osait me regarder; sa tête penchée touchait son sein : nous restâmes long-temps sans proférer une parole. Enfin je le prie de me dire par quel miracle le dieu d'Épidaure avait rendu si soudainement la santé à son ami mourant. Il était muet, les yeux attachés à la terre : je lui fis grâce; et, quittant l'ironie, je lui reprochai la turpitude de ses mensonges, son ingratitude, son amour pour Théagène. « Théagène! s'écria-t-il. — Oui, Théagène! osez le nier, ingrat! Est-ce là le prix de mes bontés, de l'amour le plus tendre? Est-ce là ce que Sapho, l'immortelle Sapho, méritait de vous? Quelles pitoyables ruses que les vôtres! Combien elles doivent vous dégrader à vos propres yeux! Le beau triomphe de tromper une femme trop confiante, trop généreuse pour s'abaisser aux soupçons! Voyons, démens tout. Accuse-moi d'erreur et d'injustice; parle, justifie-toi; peut-être tu pourras m'abuser encore. » Phaon, interdit, plus rouge que la pourpre de Tyr, rompit enfin le silence : il confessa sa faute, la rejeta sur la séduction du moment, sollicita son pardon, promit de ne plus revoir Théagène. — Me le jurez-vous? — Oui, par Vénus et par Apollon. Si je me parjure, que ce dieu me perce de ses traits comme le serpent Python. » En me parlant ainsi, il était à mes genoux, il jurait d'être fidèle. Il avait tant d'amour dans les yeux, de sensibilité dans la voix; il m'était si doux de pardonner, qu'il obtint sa grâce. Nous passâmes le reste de cette journée dans les douceurs d'un raccommodement. Au moment de notre séparation, l'étoile de Vénus descendait sous l'horizon. « Tu vois, lui dis-je, cette planète à laquelle préside la déesse de Paphos; tu l'as prise à témoin de ta fidélité, elle a entendu tes sermens; si tu les trahis, redoute sa vengeance. » Il sourit à ces mots, et, me pressant doucement dans ses bras, il renouvela le serment de m'aimer jusqu'à la mort. Je répondis à ce serment par des larmes, des caresses, et je le quittai heureuse et rassurée.

« J'avais été trop agitée par le dépit, la jalousie et l'amour, pour sentir le besoin du sommeil; je me promenai, j'errai dans la campagne. La lune argentait la surface des eaux, et répandait sur la terre un jour tendre et voluptueux; la nuit, couronnée d'étoiles, promenait son char silencieux dans le vague des airs; toute la nature se reposait; mon âme, délivrée du poids qui l'avait oppressée, respirait, s'ouvrait à la douce espérance; le bonheur et l'amour semblaient m'environner; cependant le crime veillait autour de moi. Une clarté douteuse annonçait à peine vers l'orient le retour de l'aurore, lorsque je rentrai dans ma chambre. Je me mis à écrire notre entretien avec Thalès. Je commençai ensuite un hymne à Vénus. A la voix des Muses, un calme inconnu coula dans mes veines; mon cœur se reposa de tant d'agitations. Ainsi le laboureur accablé de fatigue et de chaleur oublie ses peines en écoutant le chant du rossignol; ainsi le berger à l'ombre d'un bocage, en jouant de sa musette, se délasse de ses travaux. Enfin mes yeux s'appesantirent, et je jouis d'un sommeil bienfaisant et paisible.

« Le soleil avait fourni le tiers de sa course lorsque je m'éveillai : je m'informe aussitôt de Phaon; l'esclave me répond qu'il est sorti de grand matin. J'attendis son retour, non sans quelque inquiétude; le midi dévorait la terre, et il ne paraissait pas : l'impatience m'entraîne; je sors, je cherche, je l'appelle; le silence est partout; l'écho seul ose me répéter son nom. Cette solitude, ces déserts taciturnes m'épouvantent. Échevelée, éperdue, brûlée des ardeurs du soleil, hors d'haleine, je cours à travers les champs, je gravis les collines, les rochers; je visite ces asiles secrets et voluptueux où l'amour m'avait si souvent enivrée de ses délices; ils étaient mornes et silencieux. Enfin exténuée de fatigue et de sueur, palpitante de douleur et de crainte, je revins. Hélas! je me berçais encore de l'espoir de retrouver mon amant. On me remet une lettre de sa part : la main me tremble, je frissonne, je l'ouvre. Le parjure! il m'avouait son inconstance, sa perfidie; il en accusait les dieux, comme si les dieux étaient les auteurs du crime! Je reste sans voix et sans couleur, je ne respire plus. On s'empresse de me secourir; je renais, je ne verse pas une larme, je ne pouvais pleurer.

« Cependant le jour s'éteint : je cours dans les bois; j'erre, je m'égare; l'astre des nuits, rouge comme du sang, se montrait aux bornes de la terre. Je m'écrie : « Hécate, terrible Hécate, parais; viens venger mon injure!... Mais non, cache ton flambeau importun; couvre-toi des voiles les plus sombres! Eh quoi! tout me trahit! Avec quel calme elle promène son char à travers les étoiles brillantes qui la suivent! quel silence! la nature est insensible! » J'aperçois autour de mon bras un bracelet tissu des cheveux du perfide : je le saisis, le déchire avec les dents; je le foule à mes pieds, je le mets en pièces. C'est dans cette agitation, au milieu des tourmens des enfers, que finit la plus longue des nuits. Au point du jour je partis pour Gonnus; je voulais encore voir ce traître, l'accabler de mon indignation, de mes mépris; que sais-je? le poignarder dans les bras de ma rivale. J'arrive chez Théagène; Phaon n'y était plus, il était parti avec elle. « Où vont-ils? m'écriai-je; j'irai, je les

suivrai jusqu'au fond du Ténare.» On ne put me dire la route qu'ils avaient prise. Une fièvre ardente, le délire, me saisissent : je ne parle dans mes transports que de vengeance, de trahison, de poignards. Hélas! le croira-t-on? pour me calmer, on me prononçait le nom de Phaon, et aussitôt mon visage reprenait sa sérénité!

«Au retour de ma raison on m'apprit que j'étais chez le sophiste Zénon, qui, compatissant et généreux, m'avait fait transporter chez lui. Il me dit qu'un nœud coupable venait de lier Phaon à Théagène; qu'il fallait rappeler ma philosophie, m'armer de courage, et oublier un ingrat. A cette nouvelle, je retombai dans les accès d'une fureur sombre; je crie vengeance aux dieux; j'invoque Némésis, les Furies. Le sage Zénon, à l'exemple de Pythagore et d'Empédocle, employa les modulations de la musique pour abattre mon désespoir; il m'entoura de musiciens habiles : il observa quels étaient les airs, la mélodie qui pénétraient jusqu'à mon âme; il les faisait répéter; et soit ce charme de l'harmonie (57) ou un bienfait de la nature, ma frénésie se calma peu à peu; mais je tombai dans une noire mélancolie. J'implorai la justice des dieux, le châtiment des coupables. Zénon, qui suivait la philosophie d'Épicure, me disait que la raison était le seul dieu que je dusse implorer; que les divinités, êtres impassibles, ne se mêlaient point de nos affaires, encore moins de nos amours. Ce système, qui nous sépare du ciel, qui laisse notre faiblesse sans appui, sans consolation, n'était pas fait pour un cœur affligé; il me paraissait odieux.« Ah! m'écriai-je, laissez-moi croire que Jupiter, qu'un dieu suprême punira le crime et récompensera la vertu! Eh! quels seront l'espoir et la consolation de l'homme de bien accablé par les méchans, si vous détournez de lui le regard des dieux, s'il n'entrevoit dans l'avenir la récompense de ses peines? Ah! Zénon, croyez-moi, la religion est l'asile du malheur et de la vertu!»

«Lorsqu'un souffle de vie eut ranimé mes faibles organes, je partis de Gonnus; j'abandonnai ma douce retraite; je suivis les traces du perfide. J'apprends qu'il est en Sicile : j'y vole, j'arrive, j'entre, il était seul, il tenait en main la lyre d'ivoire qu'il reçut de moi; il n'osait chanter la scholie que je lui avais apprise (58). Quel fut son étonnement à mon aspect! sa lyre échappe de ses doigts, il pâlit, baisse les yeux, et paraît transformé en marbre. Moi-même, embarrassée, le cœur oppressé, je restai quelques momens sans parler; enfin je lui reproche avec douceur son ingratitude, son abandon, les maux qu'il me cause; il ne répond pas. Vaincue par l'amour, quelle humiliation! je tombe à ses pieds, je lui redemande sa tendresse, mes beaux jours, mon amant, mon époux. Il ose enfin me dire qu'un nœud solennel et sacré l'unissait à Théagène. «Quel nœud plus sacré, m'écriai-je, que celui qui m'unit à toi? ingrat, ne sais-tu pas que tu es lié par l'honneur, la reconnaissance et l'amour?» Hélas! en prononçant ces mots je versais des pleurs à ses genoux; mais le crime avait étouffé dans son âme le remords, toute sensibilité. Il eut la barbarie de me déclarer qu'il ne pouvait se séparer de Théagène. A ces mots, tout à la rage, je jette sur lui un regard terrible, et je sors, résolue d'aller à Leucade, ou pour périr, ou pour effacer de mon cœur le souvenir d'un monstre odieux. Bientôt, ou je traverserai le Cocyte, ou mon supplice cessera.»

Ainsi finissait le mémoire de l'immortelle Sapho (59). Il y avait au bas une ode écrite de sa main, précédée de ces mots:

«Luth divin! réponds à mes désirs; rends tous les sentimens qui m'agitent! C'est toi-même, Calliope....»

ODE.

O toi! l'âme de la nature,
Source de délice et de pleurs,
Vénus, venge-moi d'un parjure,
Frappe, partage mes fureurs!

Et vous, Mégère, Tisiphone,
Du Styx pâles divinités,
Sur le traître qui m'abandonne
Lancez vos serpens irrités!

Que le vautour de Prométhée
Et ronge et dévore son cœur!
Et que son ombre tourmentée
Lasse l'enfer de sa douleur!

Hélas! que dis-je! ô Cythérée!
Non, non, épargne mon amant :
Par le désespoir égarée,
Je le maudis en le pleurant.

Qu'il vive heureux, s'il est possible,
S'il peut oublier nos amours;
Si du remords le cri terrible
Ne poursuit pas ses tristes jours!

Mais moi, grands dieux, dont l'existence
Ressemble au jour d'un sombre hiver,
Qui devant moi vis l'espérance
S'enfuir plus vite que l'éclair;

Moi, fille, amante infortunée,
Dans l'âge heureux du doux plaisir!
Par les dieux même abandonnée,
Il ne me reste qu'à mourir!

Et toi mes amours, ô ma lyre,
Douce compagne de mes jeux,
Repose-toi : ma muse expire;
Reçois ici mes longs adieux.

Mourons, allons au noir rivage:
Heureuse si, dans mon ennui,
De Phaon emportant l'image,
Je peux aux morts parler de lui.

La lecture achevée, nous montâmes au tombeau de cette infortunée; nous y jetâmes des fleurs, fîmes des libations, adressâmes des prières à son ombre, et la recommandâmes aux dieux Mânes. Nous apprîmes depuis que les Mityléniens, ses compatriotes, avaient fait graver son portrait sur leurs monnaies. Nous prîmes congé des deux Sicyoniens, qui nous quittèrent pour retourner dans leur patrie, guéris de leur passion, et surtout de l'envie de faire le saut de Leucade.

CHAPITRE XXXVII.

Projet de voyage des deux amis. Leur séjour chez un philosophe sceptique.

Je proposai à Phanor de me suivre à Delphes pour consulter l'oracle, et de là en Laconie pour voir la célèbre rivale d'Athènes, cette superbe Sparte, dont les mœurs, la vaillance faisaient l'admiration de l'univers. Il fut enchanté de la proposition; il commençait à s'attacher à moi : de plus, il était pressé de la même curiosité sur ses destins futurs, et il espérait que la Pythie lui ouvrirait le livre de l'avenir.

Nous partons pour Chalcis; nous traversons le fleuve Achélous, fameux par son combat avec Hercule, auquel il voulait enlever Déjanire. Achélous, pour échapper à sa défaite, se métamorphosa en serpent, en taureau; mais

Alcide, trois fois victorieux, lui arracha une de ses cornes, et le contraignit de se cacher au fond des eaux. Achélous, pour ravoir sa corne, lui céda celle d'Amalthée, ou la corne d'abondance.

A mesure que nous nous éloignions de Leucade Phanor déployait un caractère aimable : son enjouement, son aménité, qu'une passion malheureuse avait obscurcis et comprimés, commencèrent à se développer; il ne parlait déjà plus qu'en raillant de l'infidélité de la belle Théano; il riait souvent des deux vigoureux soufflets appuyés sur la joue flétrie de sa chère tante, et des beuglemens du bapte lorsqu'il lui serrait la gorge; tant il est vrai que la cause de la plupart de nos chagrins est si frivole, qu'il ne faut qu'attendre pour rire un jour de notre douleur et de nous-mêmes.

Nous allions souvent à pied; nous nous arrêtions aux sites les plus agréables; nous nous reposions à l'ombre des bois; nous prenions nos repas auprès des ruisseaux, des fontaines : un grand appétit les assaisonnait. C'est ainsi que nous arrivâmes à Chalcis, joyeux, satisfaits du présent et peu soucieux de l'avenir.

De Chalcis nous partîmes pour Amphissa. Phanor connaissait dans cette ville un ami de son père, nommé Lacyde, philosophe sceptique, natif de Cyrène. Il avait été disciple d'Archésilas, et son successeur dans l'Académie : c'était un homme sec, maigre, et d'une grande taille; il avait la tête chauve, quoiqu'il n'eût pas au-delà de cinquante ans. Il nous accueillit avec politesse et bonté, nous prit par la main droite en signe de fidélité, marcha devant nous et nous fit conduire au bain : des esclaves vinrent nous laver les pieds (60). Lorsque nous reparûmes, il nous dit : Tout est doute dans ce monde; mais vous pouvez être d'honnêtes gens; vous resterez chez moi tant qu'il vous plaira, pourvu que vous me permettiez quelques heures d'étude; car vivre, c'est cultiver sa raison et déployer toutes les facultés de son esprit. Les connaissances sont les sources d'où découle le bonheur. »

La table du philosophe sceptique valait mieux que celle du pythagoricien : il nous promit cependant meilleure chère chez son ami Bion, si nous voulions aller le visiter. « C'est un sage, dit-il, de la secte d'Épicure, qui vit à la campagne. » Nous acceptâmes avec d'autant plus de plaisir que Bion était fameux par ses idylles pleines d'images champêtres, d'une poésie douce et facile, d'un style pur et élégant.

Lacyde nous entretint, après le souper, de ses opinions et de celles de Pyrrhon, chef des sceptiques. « J'ai professé, dit-il, dans les jardins de l'Académie pendant vingt-cinq ans; mais je fus abandonné pour Épicure, qui prêchait les voluptés de l'âme et des sens. Une des grandes maximes de notre école est qu'il faut toujours suspendre son jugement et ne hasarder jamais aucune décision. Regardez par la fenêtre; que voyez-vous sur cette colline? — Un troupeau de moutons. — Eh bien! ces moutons n'existent peut-être pas; c'est une illusion d'optique. C'est par le moyen du doute que le sceptique parvient à ce calme de l'âme que nous appelons *ataraxie*. Pyrrhon, sur le point de faire naufrage, regardait la tempête d'un œil tranquille : comme on l'en blâmait : « Vous voyez, leur dit-il, au bout du vaisseau cet animal qui mange sans se troubler; voilà quelle doit être l'impassibilité du sage. » Ce grand philosophe demeurait avec sa sœur, et, comme elle, se mêlait de ménage, allait au marché, balayait la maison, remplissait les fonctions d'une servante. Quand on lui en parlait, il répondait que « tout était indifférent; qu'il ne croyait pas qu'une chose valût mieux qu'une autre. » Lacyde ajouta que vivre et mourir étaient la même chose. Phanor lui demanda pourquoi il ne mourait pas : « Parce que c'est la même chose. » Dans ce moment un esclave brisa une coupe; le sceptique se mit en colère et le gronda. « Pourquoi le grondez-vous? » lui dis-je. « Ne voyez-vous pas qu'il a rompu une très belle coupe? — Je vois bien une coupe brisée, comme je vois des moutons; mais peut-être la coupe n'existe pas plus que les moutons. D'ailleurs l'ataraxie..... ce calme de l'âme.... — Eh! par Pluton, je pense d'une façon dans l'école, mais chez moi je me conduis d'une autre. »

La conversation tomba sur les vices et l'injustice des hommes. « Je pense, dit notre hôte, comme Pyrrhon, qui prétend que la justice ou l'injustice des actions dépend uniquement des lois humaines et de la coutume, qu'il n'y a rien en soi-même d'honnête ou de douteux. » Nous combattîmes vivement une morale si dangereuse. Il ajouta : « Nous n'avons aucun moyen de connaître la vérité : la raison, les sens, l'imagination, tout en nous, hors de nous, nous trompe; il n'y a aucun objet qui affecte deux hommes ou le même homme, en deux momens différens, de la même manière : après cela, que penser de la raison? De plus, dans un songe nous voyons les objets comme s'ils existaient, qui peut donc nous assurer que notre vie n'est pas un rêve continuel? » Ce système nous paraissait si absurde, que nous croyions, Phanor et moi, qu'il y avait du dérangement dans la tête de ce sceptique : mais il raisonnait si juste sur d'autres objets, il montrait tant d'érudition, que nous le rétablissions aussitôt dans son bon sens. En le quittant pour aller nous coucher, je lui dis que nous venions de rêver que nous avions fait un souper excellent et très agréable. « Et moi, dit-il, je rêve que je vous l'ai donné de bon cœur. »

Il vint nous éveiller de grand matin pour nous mener chez son ami Bion. « Vous trouverez, nous dit-il, un poète philosophe, grand amateur de la campagne, qu'il a résolu de ne plus quitter. On peut dire de lui, quand il célèbre dans ses idylles les plaisirs champêtres, qu'il chante ce qu'il aime : il possède une grande fortune, et a le don très rare d'en savoir jouir; il mène une vie délicieuse, et associe tout ce qui l'entoure à son bonheur. A la fin de l'année il partage ses économies entre ses domestiques et ses esclaves; il n'a jamais refusé un service pécuniaire à un honnête homme. Au reste, il n'est pas seul dans sa solitude; il a une compagne aimable, beaucoup plus jeune que lui, qui fait les délices de sa vie, et dont l'histoire est intéressante. Bion vous la contera lui-même. »

CHAPITRE XXXVIII.

Leur arrivée chez Bion. Ses mœurs, sa philosophie. Ils sont présentés à Théophanie.

On nous dit, en arrivant chez Bion, qu'il était dans le bois voisin. En approchant, nous aperçûmes un troupeau dispersé. Lacyde nous dit alors : « Bion n'est pas loin, car je vois son troupeau; en effet, le voilà. » Nous vîmes un vieillard assez frais, mais si bizarrement vêtu, que nous ne voulions pas croire que ce fût le poète Bion. Il était habillé en berger; il avait sur sa tête, blanchie par les ans, une couronne de peuplier, et dans la main une houlette ornée de fleurs; sa panetière tombait sur ses épaules, et son chien le suivait. Il nous salua très gracieusement; et

comme il s'aperçut que Phanor et moi le regardions avec quelque surprise, il nous dit : « Je vois que mon costume vous étonne; mais tort ou raison, à soixante-dix ans je me suis fait berger. Ce métier en vaut bien un autre; certainement je ne le troquerais pas contre celui d'un roi : j'imite mon maître Apollon, avec cette différence que ce sont mes troupeaux que je garde. Mais la chaleur commence; vous avez besoin de repos, allons chercher un asile. Je donnerai des ordres pour qu'on vous traite le mieux possible : quoique simple berger, je ne vis pas toujours de racines, et ne suis pas au lait pour toute boisson. » Il fit alors un signe à son chien, qui rassembla le troupeau; et berger, chien et moutons, nous marchâmes de compagnie. Bion attaqua en riant Lacyde sur ses principes philosophiques; il lui demanda si nous existions réellement. Il répondit que rien n'était plus douteux. Alors le philosophe berger lui appliqua un grand coup de poing. Le sceptique se récria. « Oh! lui dit Bion, ce coup n'est qu'un rêve que vous faites; rien n'est plus incertain que mon existence. » Nous rîmes tous de la force de cet argument, et le sceptique lui-même, qui ne put y répondre. »

Lorsque Bion eut fait rentrer son troupeau, il nous conduisit à sa laiterie. « Nous y trouverons, dit-il, l'aimable Psyché qui nous prépare du beurre : Psyché n'est qu'un nom affectueux que je lui ai donné à cause de sa ressemblance avec cette divinité : elle se nomme Théophanie; c'est un doux présent que j'ai reçu des dieux. Nos âges sont un peu disparates, car mon âme n'habite plus que des ruines, et Théophanie est dans son printemps; cependant j'ose me flatter qu'elle m'est attachée. J'ai eu le bonheur de lui rendre un service signalé, auquel je dois son amitié; je vous conterai cette aventure à table : mais loin d'abuser de sa reconnaissance, je lui portai un matin l'écrit d'une donation. « Vous voilà, lui dis-je, à couvert de l'indigence, et indépendante : si vous voulez vous retirer à la campagne avec moi, je vous devrai mon bonheur; si la société d'un vieillard que les infirmités vont bientôt atteindre peut contrister vos beaux jours (61), vous êtes libre, nul service, nulle reconnaissance ne prescrivent le sacrifice de soi-même et de sa liberté. » A ce discours, l'âme sensible de Psyché me jura un attachement inviolable. Nous nous retirâmes dans ce lieu solitaire; nous l'habitons depuis deux ans, et je ne crois pas que l'ennui et le dégoût l'aient habité avec nous. »

Nous entrions alors dans la laiterie, et Bion nous présenta sa jeune divinité, qui nous salua avec cette aménité, cette grâce qu'on ne définit pas, et qu'on n'apprend point. A son aspect, Phanor et moi fûmes ravis en extase. Lacyde, qui s'aperçut de l'impression qu'elle nous faisait, demanda à Phanor comment il la trouvait. « Une très jolie apparence, une illusion d'optique charmante; et j'aime mieux rêver que je la vois que de rêver que je vois des moutons. » Bion me fit la même question. Je lui dis que je croyais voir Psyché elle-même, sa physionomie intéressante, ses beaux yeux noirs, son regard vif et tendre; enfin cette expression, ce charme touchant qui lui ont mérité le nom de Psyché (62).

Cet éloge n'avait rien d'exagéré. Imaginez une figure céleste; son front et sa tête étaient petits; sa physionomie, ses grands yeux noirs exprimaient le plus pur sentiment; sa taille élevée avait la flexibilité du jonc; son organe doux et flatteur pénétrait dans les replis de l'âme. Elle battait le beurre, et nous le fit goûter; pétri par une si jolie main, nous le prîmes pour de l'ambroisie. Bion l'aida dans cette manipulation. « Vous êtes étonnés, nous dit-il en riant, de voir un philosophe, un élève des Muses descendre à ces détails minutieux, s'abandonner à ce genre de vie; mais je n'ai qu'un seul regret, c'est de l'avoir commencé si tard. Cette vie pastorale était celle de nos pères : lisez Homère, il en fournit mille exemples. Dans la Syrie, en Sicile, on trouve encore d'honnêtes gens qui s'occupent à nourrir des bestiaux, et qui, dans leurs loisirs, font des chansons naïves et charmantes. Hélas! ce n'est qu'ici que j'ai trouvé ce bonheur, cherché si long-temps dans des routes trompeuses! J'ai été, comme un autre, dupe des sottises humaines. Tourmenté par la vanité, par de petites passions, je me suis immolé pendant les trois quarts de mon existence à l'opinion des hommes; comme si la conscience d'un homme d'esprit ne devait pas être le premier juge de ses actions! J'ai passé mes jours en contradiction avec moi-même, luttant sans cesse contre mes goûts, mes sentimens, et m'éloignant du but où j'aspirais. Enfin j'ai secoué mes vieilles erreurs; j'ai vu que la retraite était le port du sage : je n'entends pas une retraite absolue; les extrêmes sont faiblesse ou manie. Je suis encore dans le monde pour ce qui me plaît; je me dérobe aux connaissances qui me fatiguent, et aux conversations qui m'ennuient : je cherche un doux commerce avec mes amis; un plaisir grossier, une vertu trop austère me blessent également : je me crée d'innocentes et tranquilles jouissances. Pour la vieillesse, le repos est le premier des biens. J'habite la campagne, parce que tout y rit, tout y parle à l'âme et aux sens : la sagesse, comme le plaisir, a besoin de modération. A mon âge l'affaiblissement des sens, la tristesse de l'esprit nous inclinent à l'austérité; on doit craindre la misanthropie et l'ennui qu'elle amène. Je m'étudie à ranimer ma vie. Je veux pouvoir dire comme je ne sais quel philosophe épicurien : « Les ans peuvent m'entraîner, mais c'est à reculons. »

« Voici notre plan de vie : le matin, lorsque le ciel est pur, Théophanie et moi menons paître notre troupeau; quand le soleil s'élève, nous nous réfugions dans les bois; là, sous leur ombrage, Théophanie accompagne sa voix des doux accords de sa lyre. Tantôt, couché mollement auprès d'elle, je compose des idylles; tantôt nous lisons Hérodote ou Thucydide; une autre fois nous récitons des scènes de Sophocle et d'Euripide; ou, couronnés de roses, nous chantons les scholies d'Anacréon. Souvent, dans les beaux jours d'été, nous dînons dans le bois avec du lait et des fruits; le soir, quand l'ombre commence à noircir les vallons, nous ramenons notre troupeau; et, après une promenade agréable, variée, nous terminons la journée par un repas plus délicat que les soupers d'Ulysse et d'Agamemnon. Ce roi des rois, selon Homère, soupant chez Ajax, fut régalé d'un taureau bouilli; et le festin d'Ulysse chez le bon homme Eumée, consistait en deux cochons rôtis. Peut-être trouverez-vous de la bizarrerie dans cette existence; mais soyez persuadés que la première bizarrerie, la plus grande inconséquence de l'esprit humain, est d'être constamment l'esclave et la victime des usages et des préjugés des hommes. » Un domestique vint lui demander dans quel endroit et à quelle heure il voulait souper. A ces mots il nous prévint qu'il ne mangeait jamais ni dans le même lieu, ni à la même heure. « Je ne trouve rien de si ridicule que de fixer l'instant de ses repas, et d'ordonner à l'appétit d'arriver à point nommé. Les animaux mangent à la voix du besoin. Quant à notre salle à manger, j'ai encore là-dessus un

travers d'esprit ; elle est partout, tantôt sur une colline, tantôt à l'ombre des bois, ou bien près d'une fontaine, souvent dans une grotte que nous aimons beaucoup. Ainsi, prévenant l'insipidité de l'habitude, nous varions nos plaisirs : diversité est la devise de l'homme. Choisissez aujourd'hui le lieu de la scène. » Nous dîmes que nous nous en rapportions à l'aimable Psyché, qui décida que nous souperions dans la grotte.

L'entrée de cette grotte était étroite ; mais elle offrait une rotonde spacieuse, taillée dans le roc ; elle recevait le jour par une grande ouverture centrale, pratiquée au haut de la voûte ; un châssis ne laissait entrer qu'une lumière douce et une fraîcheur agréable. Nous y trouvâmes des lits simples et commodes.

CHAPITRE XXXIX.

Le souper. Cantate de Psyché.

La chère fut excellente : des esclaves commencèrent par verser de l'eau sur nos mains ; après quoi nous tirâmes le roi du festin : le sort tomba sur moi. On nous servit un pain délicieux, pétri du froment le plus pur avec du lait, de l'huile et du sel. Nous avions des olives d'Athènes, des dattes de Phénicie, et des amandes de Naxos, si recherchées. Le bon choix des mets et des vins annonçait la sensualité et la délicatesse du maître. A chaque service on lavait la table avec des éponges. On nous servit notre portion dans de petits plats. Bion faisait lui-même la distribution. Nous avions des coupes de plusieurs grandeurs. On nous apporta des couronnes, que nous mîmes sur la tête, sur le cœur, autour du bras.

Mais je fus étonné de voir à côté des plus belles coupes et d'une vaisselle d'argent ou de vermeil des vases de la plus grossière argile ; j'en demandai la cause à Bion. « C'est, me répondit-il, pour avoir toujours devant les yeux ma première fortune, et me rappeler que c'étaient des vases pareils qui jadis ornaient ma table, comme à Athènes on conserve l'ancien Aréopage, chétif bâtiment couvert de terre [1].

Au milieu du festin, Théophanie prit une branche de myrte et sa cithare, préluda, en développant les contours moelleux de ses bras ; et, mariant sa voix à ses accords, elle chanta les malheurs de Psyché.

PSYCHÉ.

ROMANCE.

Cœurs sensibles qui m'écoutez,
Donnez des pleurs à ma misère ;
Et vous, séduisantes beautés,
D'Amour redoutez la colère.
Tout comme vous j'ai su charmer ;
Mon âme est tendre et généreuse :
Avec un cœur fait pour aimer
Devrait-on être malheureuse !

Vénus était, le croiriez-vous ?
Jalouse de mes faibles charmes ;
Toujours en butte à son courroux,
Bien jeune j'ai connu les larmes.
Elle éloigna tous mes amans ;
Je vécus d'ennui consumée,
Et je perdis dès mon printemps
L'espoir d'aimer et d'être aimée.

[1] De même à Rome on conservait au Capitole, par un esprit de religion, la maison de Romulus, couverte de chaume. Sénèque dit : *Colit etiamnùm in Capitolio casam victor gentium populus.*

Un oracle fut consulté
Par mon père et par ma famille.
« Un monstre, dit-il, redouté
Sera l'époux de votre fille.
Conduisez-la dans les déserts ;
Que là son père l'abandonne :
Vous verserez des pleurs amers,
Mais ainsi le destin l'ordonne. »

Dans un désert aride, affreux,
Mon père me mena lui-même ;
Je reçus là ses longs adieux.
« Adieu, dit-il, tout ce que j'aime ;
Que le ciel ait pitié de moi ! »
Il dit, et part. O jour terrible !
Je tombe alors pâle d'effroi,
Et meurs sur la terre insensible.

Mais tout à coup ce lieu d'horreurs
Devient un palais magnifique ;
Je vois des ombrages, des fleurs,
Des eaux, un superbe portique.
Ce prodige double mes sens.
Dieux ! quel étonnement extrême !
Je lis sur vingt ormeaux naissans :
« Belle Psyché, c'est toi que j'aime. »

Je doute encor, j'ouvre les yeux ;
Lors une voix douce et flatteuse
Me dit : « Psyché, règne en ces lieux ;
Je veux enfin te rendre heureuse :
La nuit je serai ton époux ;
Le jour me verra disparaître.
Malheur à toi, crains mon courroux,
Si tu cherches à me connaître ! »

Ces mots rassurent mes esprits ;
Je parcours mon superbe asile ;
Je vais sous des berceaux fleuris,
Je suis le cours d'une eau tranquille.
Bientôt la nuit voile les cieux :
Au fond d'une alcôve brillante
S'élève un lit voluptueux ;
Je m'y couche toute tremblante.

Hélas ! auprès de moi soudain
Quelqu'un et s'agite et me presse ;
Mille baisers couvrent mon sein ;
Il m'enivre de son ivresse ;
Mais il me quitte avant le jour.
Ce fut le soir même visite,
Mêmes plaisirs, baisers d'amour,
Cela dura deux mois de suite.

J'étais heureuse, je le crois.
Ah ! quels démons m'ont égarée !
Je veux du moins voir une fois
L'objet dont je suis adorée.
Chaque matin je me disais :
« C'est un monstre, la chose est claire ;
S'il était beau, je le verrais ;
Par ses appas il voudrait plaire. »

Je me décide, et loin du lit
Je cache une mèche allumée ;
Mon époux vient, et d'abord dit :
« Bonsoir, Psyché, ma bien-aimée. »
Aussitôt d'un baiser brûlant
Il presse ma bouche vermeille ;
Mais le plaisir n'a qu'un instant,
Et déjà mon époux sommeille.

Je me lève alors doucement,
Sans bruit j'apporte ma lumière.
Grands dieux ! quel objet ravissant !
Quel éclat frappe ma paupière !

Qu'il était beau ! mais, vains regrets !
Tandis qu'étonnée, incrédule,
Mes yeux dévorent ses attraits,
Ma lampe verse et je le brûle.

Il s'éveille subitement:
« Qu'oses-tu, dit-il, téméraire?
Tremble ! frémis du châtiment !
Tels sont les ordres de ma mère.
Reconnais le dieu de Paphos,
L'Amour, qui brûlait pour tes charmes.
Adieu, perfide. » Après ces mots
L'ingrat me laisse tout en larmes.

Mon palais s'écroule à l'instant,
L'éclair brille à travers les ombres;
Je ne vois plus dans ce moment
Qu'un vaste amas de rochers sombres.
« Grâce, je m'écrie à genoux,
Grâce, Vénus, je t'en supplie !
Au nom de ton fils, mon époux,
Pardonne, accorde-moi la vie. »

« Oui, malheureuse, tu vivras !
Répond une voix menaçante;
Mais renonce à tes vains appas,
A ce faux éclat qui t'enchante;
Tes traits vont inspirer l'horreur.
— Ah ! dis-je alors, toi que j'implore,
Je te pardonne ta rigueur,
Vénus, si ton fils m'aime encore. »

Depuis cet arrêt immortel,
J'erre partout, de pleurs baignée,
Cherchant l'époux cher et cruel
Qui m'a sitôt abandonnée.
Je m'accoutume à ma laideur :
La beauté n'est qu'un don funeste.
Amour, je plains peu mon malheur;
Car pour t'aimer mon cœur me reste.

Pendant que Théophanie, d'une voix mélodieuse et touchante, célébrait les amours et les malheurs de Psyché, chacun de nous, attentif, suspendu, recevait toutes les impressions qu'elle voulait nous donner. Tantôt notre âme, voluptueusement entraînée, errait sous des bosquets enchanteurs, jouissait du bonheur de cette tendre Psyché; tantôt vivement émus, nous pleurions son infortune et la vengeance de Vénus. Après avoir reçu nos éloges avec beaucoup de modestie, elle nous dit que Bion avait fait naguère une petite scholie sur lui-même, qu'il aimait à chanter. « Je vous la dirai, s'écria-t-il, mais ce sera avec ma voix rauque et cassée : jadis elle était pleine et sonore; mais

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages. »

Pauvre Bion, quel sort funeste!
Sur ton miroir jette les yeux.
Tu déperis, plus de cheveux;
L'hiver blanchit le peu qui reste!
Pauvre Bion, te voilà vieux!

Ton front flétri, chargé de rides,
Glace les Ris et les Amours;
Ces Amours si doux, si perfides,
Ils t'abandonnent pour toujours.
— Si je vieillis, las ! je l'ignore,
Je prends les jours sans les compter.
Ce que je sais sans me flatter,
C'est qu'en fuyant loin de l'aurore
Qui vit nos premières amours,
On doit bien jouir mieux encore
Du peu qui reste de nos jours.

Nous applaudîmes beaucoup cette chanson morale. Nous rappelâmes ensuite à Bion qu'il avait promis de nous conter quel dieu propice lui avait fait trouver une compagne si aimable. « Volontiers ; faisons nos libations, et je tiendrai ma promesse. »

CHAPITRE XL.

Comment Bion rencontra Théophanie.

« J'étais à Milet, ville d'Ionie, où le ciel est pur et serein, où coule le Méandre à travers des prairies charmantes, sous des berceaux de peupliers, en décrivant mille sinuosités qui retardent et embellissent sa course. Ce fleuve jouit d'un privilége précieux ; les jeunes filles, quelques jours avant leur hyménée, viennent lui offrir leurs premières faveurs, et ce dieu daigne quelquefois les accepter. Sous ce climat voluptueux on ne respire que le plaisir et l'amour ; on s'étudie à multiplier ses jouissances, à créer des voluptés nouvelles ; mais on néglige les plaisirs de l'esprit et ceux du cœur, plus doux, plus vrais, plus durables que ceux des sens. Le plaisir est sans doute une excellente chose; mais il ne peut être pour l'homme un état habituel et constant : le repos, la paix avec soi-même, avec les autres, voilà le but où doit tendre tout homme sensible et raisonnable; c'est la philosophie de mon maître Épicure.

« Dans une belle journée d'hiver, j'avais diné à la campagne; le repas fut prolongé, et je ne retournai à la ville qu'à la naissance du crépuscule. Je n'en étais éloigné que de quelques stades, lorsque je trouvai deux hommes qui d'un air effaré me demandent si je n'ai pas rencontré une jeune fille : sur ma réponse négative, ils me quittent. Non loin de là, un petit chien que j'avais s'arrête vis-à-vis d'une haie qui bordait le chemin; puis tout à coup il revient à moi, l'air effrayé et jappant de toutes ses forces : ses mouvemens, ses cris, sa frayeur me firent soupçonner quelque homme dangereux caché derrière cet abri. Quoique âgé, j'avais de la vigueur et du courage : armé de mon bâton, j'approche; mon chien redouble ses jappemens; je cherche à voir derrière cette haie, mais un fossé bourbeux m'arrêtait; la nuit n'était point obscure. Tout à coup je vois sortir du milieu de cette haie une figure.... un spectre. Je l'aurais cru échappé du Tartare, si sa voix douce et touchante ne m'eût annoncé une femme jeune et malheureuse; elle me disait du ton le plus pathétique : « Homme de bien, au nom de Jupiter et des dieux hospitaliers, ayez pitié de moi, secourez une infortunée! » Ces accens de douleur, cet organe sensible, pénétrèrent au fond de mon cœur; je franchis le fossé. Quel aspect! quel tableau! je vois une jeune femme demi-nue, tenant un enfant dans ses bras : son sein, son visage, ses longs cheveux étaient souillés de sang et de boue; transie de froid, elle tremblait de tous ses membres. Je craignais de l'aborder: s'apercevant de ma crainte, elle tombe à mes genoux, me présente son enfant, lève les yeux au ciel, et implore ma commisération, mon humanité. « Qui êtes-vous? lui dis-je; que faites-vous dans ce fossé? — Je ne puis, répondit-elle d'une voix presque éteinte, vous parler à présent; je suis accablée; je meurs de froid et de frayeur; sauvez-moi, par pitié, et je vous apprendrai mes malheurs. » Je n'hésite plus, je l'enveloppe de mon manteau, je la prends sous un bras; de l'autre, je porte son enfant : elle était d'une faiblesse extrême, le froid l'avait engourdie: je la soutenais, je l'encourageais;

mais bientôt elle succombe et s'évanouit. Je me trouvai très embarrassé; je me déterminai à l'emporter sur mes épaules : ce fut avec ce fardeau que j'arrivai à Milet, excédé de lassitude. Je fis allumer du feu; je lui donnai des cordiaux : je m'aperçus qu'elle était grièvement blessée à la main; je pansai sa blessure, la fis conduire au bain, où je lui envoyai des habits. Comment vous peindre ma surprise lorsque je la revis? Je crus qu'une nouvelle Circé, d'une femme hideuse, en avait fait une divinité. J'avais bien remarqué ses beaux yeux; mais tout le reste du visage était si défait, si sale, si noir, que j'étais loin de soupçonner les charmes de cette aimable figure. Elle se jeta à mes pieds pour m'exprimer sa reconnaissance : je la relevai, louai sa beauté; je me félicitai d'une rencontre si heureuse. Nous soupâmes; et quand le bon vin et la nourriture eurent remonté les ressorts de son âme, je la priai de me raconter son histoire.... Mais je veux vous laisser le plaisir de l'entendre conter à Théophanie, car c'était elle-même : elle y met un intérêt, une grâce, que je suis loin de pouvoir imiter. L'étoile du soir nous ramène la fraîcheur; allons la respirer sur la colline qui est en face de nous : nous y trouverons des siéges de gazon, et pendant le récit je ferai paître mon troupeau. » Nous sortîmes alors de la grotte. L'aimable Psyché nous demanda la permission de nous quitter pour un instant. Bion joua de son chalumeau, et soudain le troupeau accourut : le bêlement des moutons et des agneaux remplissait le vallon; un bélier marchait gravement à leur tête; deux chiens étaient sur les flancs pour maintenir l'ordre et la discipline : en allant, Bion nous faisait observer les agrémens, les beautés de son jardin. « Celui d'Alcinoüs, dis-je, si vanté par Homère, n'était auprès du vôtre que le jardin d'un berger, et celui-ci serait digne du roi des Phéaques. — Dans ma jeunesse, quand la pauvreté me pressait, je n'ambitionnais qu'une des quatre fontaines d'Alcinoüs et quelques arpens de son verger. Mais le goût du beau, de l'élégance, le désir des jouissances s'insinuent peu à peu dans l'âme, perfectionnent sa sensibilité et sa délicatesse. Est-ce un bienfait ou un mauvais présent de la nature? C'est ce que je laisse à décider à nos grands métaphysiciens, qui certainement ne seront pas d'accord entre eux. — Mais comment, né pauvre et peu ambitieux, avez-vous pu parvenir à l'opulence dont vous jouissez? » Lacyde lui dit alors : « Vous devez à vos hôtes le récit de cette révolution de fortune; cela les amusera. Je le veux bien. Montons la colline; je vous ferai cette narration en attendant Théophanie. »

CHAPITRE XLI.

Histoire de Bion.

« Smyrne est ma patrie : un événement singulier marqua les premiers jours de ma naissance : l'ennemi surprit la ville; les habitans épouvantés se sauvèrent par la porte opposée : dans ce désordre, ma nourrice m'abandonna au milieu d'un champ.

« Mais un dieu veillait sur moi : à mes pleurs, à mes vagissemens, une chèvre, qui depuis peu avait mis bas, accourut, me donna sa mamelle, écarta les chiens et les autres bêtes, et me continua long-temps ce charitable office. Les ennemis retirés, les habitans revinrent dans leurs foyers; des femmes m'aperçurent et s'étonnèrent de me trouver encore vivant; plusieurs d'entre elles voulurent m'allaiter; mais je détournai la tête et poussai des cris perçans. La pauvre chèvre accourut, et je pris sa mamelle devant toutes ces femmes, ravies de joie et de surprise. Depuis, pour attirer cette chèvre bienfaisante, on excitait mes cris, et elle arrivait aussitôt.

« Mon père, disciple du dieu d'Épidaure, homme d'esprit et de plaisir, me laissa pour tout héritage des livres de médecine, un Homère, le buste d'Esculape, une cassette remplie des portraits et des cheveux de ses maîtresses, beaucoup de dettes et un peu d'argent comptant. Je pris l'argent, l'Homère, et laissai aux créanciers les livres de médecine, l'Esculape et la cassette des portraits. Je vins à Athènes, portant comme Bias toute ma fortune avec moi : mais jeune, amoureux du plaisir, avide d'instruction, ne rêvant que vers; toujours sur les hauteurs du Parnasse, je planais au-dessus des richesses, et préférais un sourire d'Apollon aux présens de Plutus. Cependant le besoin, quelquefois poignant, avertit ma philosophie que l'argent est bon à quelque chose, et qu'il fallait arroser les fleurs de l'Hélicon de quelques filets d'eau du Pactole. Mais je pensai qu'un homme d'esprit, un disciple du Lycée ne devait sacrifier au soin de s'enrichir qu'une très courte période de sa vie; que la soif inextinguible de l'or, et l'application continuelle pour l'acquérir, rétrécissaient l'âme et éteignaient ses lumières.

« La réputation de Denys de Syracuse était répandue dans la Grèce; on ne parlait que de ses richesses, de sa puissance, de la protection qu'il accordait aux lettres et aux arts. Je résolus d'aller à sa cour brusquer l'entrée du temple de la fortune. Je m'adressai à Platon pour être recommandé : ses lettres, le poids de son nom m'obtinrent de Denys l'accueil le plus distingué : je fus bientôt admis dans ses plaisirs, et peu à peu mes vers et ma gaîté m'initièrent dans sa confidence.

« J'appris que ce souverain de la Sicile, qui jouissait d'un pouvoir illimité et de tous les dons de la fortune, était peut-être le moins heureux des hommes : les soucis, les craintes, les remords habitaient sous ses lambris dorés. Tout le monde sait l'histoire de Damoclès, que l'on a contée de cent manières différentes; mais voici la véritable version, ce que j'ai vu par mes yeux.

CHAPITRE XLII.

Histoire de Damoclès.

« Denys donnait une fête au peuple, qui se pressait, s'entassait sur la place devant laquelle est le palais; ce prince se promenait d'une fenêtre à l'autre, et Damoclès l'un des plus intrépides flatteurs de cour, le suivait en lui disant : « Mon maître, que vous êtes heureux! Tout ce peuple, tout ce que vous voyez, toutes ces richesses, tout cela vous appartient, vous en êtes le maître. » Il répéta si souvent ces fadeurs, vanta si souvent la félicité de son maître, que Denys, fatigué de ses plates adulations, lui dit : « Je veux vous faire goûter ce soir de ce bonheur suprême : vous serez roi pendant vingt-quatre heures; ordonnez une fête, choisissez vos convives; je n'y assisterai que comme sujet, et si vous m'en priez. » J'abrége le reste de l'histoire, Damoclès entra dans la salle du festin, la couronne sur la tête, entouré de ses gardes, de ses grands officiers; un excellent orchestre jouait des airs de triomphe; nous suivions avec Denys, confondus dans la foule. L'heureux Damoclès se plaça sur un lit magnifique, sous

un dais de pourpre tout parsemé d'étoiles d'or et d'argent ; le cadre et les pommes étaient d'or massif ; des jeunes gens des meilleures familles l'entourèrent pour le servir. Pendant le repas, une habile chanteuse prit sa lyre, et chanta les plaisirs, les délices de l'amour; un poëte lui présenta des vers où il célébrait ses talens, sa puissance, ses vertus, sa valeur, sa générosité, la douceur de son règne; et chacun à l'envi applaudissait aux louanges de ce nouveau monarque : s'il parlait, toute l'assemblée écoutait en silence et dans l'admiration. Damoclès s'enivrait de cet encens, de ces respects flatteurs, et savourait les délices d'une excellente chère. Mais tout à coup il aperçoit verticalement sur sa tête une épée dont la pointe acérée le menaçait ; elle ne tenait au plancher que par un crin très délié. Cette vue troubla sa joie et son appétit. On eut beau lui prodiguer les éloges, lui vanter la bonté des mets, des vins de Grèce : son oreille et son estomac s'étaient fermés ; il ne voyait que cette épée toujours prête à le percer. Il faisait des grimaces qui amusaient beaucoup Denys et les spectateurs. Enfin ce roi d'un jour, inquiet, agité au milieu de ses grandeurs, pria Denys de lui permettre de les abdiquer. Par cette leçon emblématique Denys nous fit connaître la situation des tyrans au sein des voluptés et du faste qui les environnent. »

CHAPITRE XLIII.

Suite de l'histoire de Bion.

« Un jour je trouvai Denys dans une noire mélancolie; je voulus m'éloigner ; il me rappela, et me dit : « Philosophe grec, avez-vous jamais deviné l'énigme du bonheur? savez-vous où il existe?—Voici, lui répliquai-je, la réponse d'Anaxagore à un grand seigneur qui lui demandait quel était l'homme heureux : « *Ce n'est pas celui qui, chargé d'honneurs et de richesses, paraît être heureux aux yeux du vulgaire ; mais celui qui cultive un petit champ, mêlant à ses travaux champêtres le commerce non ambitieux des Muses. Son extérieur modeste, son visage tranquille n'expriment pas les vives émotions de la joie, mais elle est dans son cœur.* » Je vous citerai encore la belle fable de Crantor : il fait comparaître aux jeux olympiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu : chacune demande la pomme. La richesse dit : « C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on les achète tous. » La Volupté dit : « La pomme m'appartient, car on ne désire la richesse que pour m'avoir. » La Santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, et que la richesse est inutile. Enfin la Vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, du plaisir et de la santé on peut se rendre très misérable, si l'on se conduit mal. La Vertu eut la pomme. —La fable est très ingénieuse, mais elle serait plus juste si Crantor avait dit que le souverain bien, ou le bonheur, est la réunion des quatre rivales : vertu, santé, richesse, volupté. Au reste, Crantor et Anaxagore ont raison : au faîte de la grandeur, nageant dans la mollesse et le luxe, je suis las de mon existence ; je me crois souvent le plus infortuné des hommes. Aidez-moi de vos conseils : dans quelle route faut-il se jeter pour trouver quelques rayons de ce bonheur fugitif? Que feriez-vous à ma place? — Je m'échapperais de ce vaste palais, je cesserais d'être roi pour redevenir particulier et homme, je me retirerais à Athènes, séjour fortuné des arts, de la philosophie, du goût, de la politesse et de la liberté ; j'y achèterais une belle maison de campagne ; je planterais, je bâtirais ; je verrais des hommes aimables, des philosophes ; je m'entourerais d'un petit cercle d'amis, d'une maison heureuse de mes bienfaits, et sage sans austérité, philosophe sans système, amateur des lettres sans prétention, et des plaisirs avec délicatesse, solitaire sans misanthropie, j'attendrais dans une douce incurie le lever de mon dernier soleil. —Vous me persuadez ; je vais déposer un sceptre qu'assiégent les périls et les peines, et préparer ma retraite. Cependant gardez-moi le secret. Venez demain matin, et nous travaillerons de concert à un projet qui me séduit. » Je le quittai, m'applaudissant d'avoir fait un tel prosélyte, et d'avoir acquis un roi à la philosophie.

« Je revins le lendemain à l'heure donnée ; je trouvai Denys au milieu d'une cour nombreuse dont il recevait les hommages et les adulations. Il me sourit avec bonté, et me fit signe d'attendre. Lorsque la foule fut éclipsée, il me parla de l'éclat qu'il voulait donner à son empire, de la guerre qu'il méditait contre les Carthaginois, des troupes, des vaisseaux qu'il allait armer, et pas un mot du plan de la veille ; j'étais ébahi. Quand il eut fini l'étalage de sa puissance et de ses futures conquêtes, je lui dis en riant : « J'espère que, dans vos rapides exploits, vous épargnerez la ville d'Athènes, qui hier vous offrait si généreusement un asile.— Je vous entends, j'ai réfléchi, mais chaque homme a sa destinée. Je sais que le diadème est entouré de pointes aiguës, qu'un philosophe est beaucoup plus heureux qu'un roi ; mais encore quelques années de travaux, après quoi, libre de soins et d'inquiétude, je jouirai au sein du repos et des Muses de tous les plaisirs de ma vie, et de ma gloire passée. — Oserai-je vous demander votre âge?— Soixante-deux ans. — Eh bien ! chaque année, chaque jour que vous respirez encore est un jour de grâce ! — Comment cela?— Votre contingent de vie est de vingt-deux à vingt-trois ans, c'est ce que vivent les hommes, l'un portant l'autre. De plus, d'après les calculs de la durée moyenne de la vie pour chaque âge, vous n'avez plus que neuf à dix ans de vie à attendre.— Mon plan, puisque ma portion est si courte, est d'empiéter sur celle des autres et d'exister à leurs dépens le plus que je pourrai. » Nous fûmes interrompus, et je conclus, en me retirant, que, pour Denys et la plupart des hommes, les fruits de la sagesse et du bonheur naissent sur des arbres exotiques, qu'ils ne savent pas cultiver.

« Revenons à la cause de ma fortune. Denys, ambitieux de toute espèce de gloire, avait envoyé aux jeux olympiques une députation solennelle pour disputer le prix des vers et de la course des chars : elle était composée de quelques lecteurs doués d'une voix brillante et sonore, et de plusieurs chars attelés de quatre chevaux. On chargea en son nom les autels de Jupiter de riches offrandes : cet appareil, la beauté de la voix des lecteurs, fixèrent un moment l'attention des Grecs ; mais bientôt, fatigués de l'insipidité des vers, ils éclatèrent en murmures, couvrirent de sifflets les lecteurs et le poëte, et poussèrent même l'insulte et le mépris jusqu'à piller et renverser ses tentes. Son succès dans la lice fut aussi malheureux ; ses chars, mal conduits, se brisèrent les uns contre les autres ; et pour comble d'infortune, le vaisseau qui ramenait les députés et leurs débris fit naufrage sur les côtes d'Italie.

« Denys, accablé de cet affront, resta plusieurs jours sans paraître ; il mangea seul, vit très peu de monde. Je ne fus admis près de lui que le surlendemain. En en-

trant, je fus embarrassé de ma contenance et des consolations que j'apporterais à l'amour-propre d'un poëte qui avait des armées à ses ordres. Je ne voulais pas imiter Philoxène, me faire mettre aux carrières; je me présentai la physionomie sombre, allongée. Denys me parla d'abord d'objets indifférens, et puis, d'un visage aussi triste que le mien, il me dit : « Vous savez ma disgrâce, et ma tragédie tombée aux jeux olympiques? » Je répondis qu'un grand prince comme lui, couvert de gloire, n'avait pas besoin d'un laurier poétique pour immortaliser son nom; que d'ailleurs, dans ces assemblées tumultueuses, l'enthousiasme, la cabale, la prévention, décernaient les couronnes; qu'il devait connaître la légèreté et l'inconséquence des Grecs. « De plus, lui dis-je, Eschyle, sur environ quatre-vingts pièces qu'il a composées, n'a obtenu que treize couronnes; Sophocle, dix-huit, sur près de cent vingt tragédies; Euripide n'a été couronné que cinq fois, quoique plus de quatre-vingts de ses tragédies aient enrichi notre théâtre. — Je sais tout cela; les Grecs sont légers, inconséquens et railleurs; mais ils sont les dispensateurs de la gloire; ils ont en main la trompette de la renommée. Je veux absolument me relever de cette chute, et concourir dans Athènes aux fêtes de Bacchus. J'ai une tragédie sur le métier; le sujet est la mort d'Égée. Il vous souvient que Minos, ayant vaincu les Athéniens, leur imposa un tribut annuel de sept jeunes gens et de sept filles pour servir de pâture au Minotaure. Le jeune Thésée, né pour terrasser les monstres, voulut être un des sept jeunes gens, résolu de périr, ou de délivrer sa patrie d'un tribut si honteux. Égée, affligé et épouvanté d'une telle audace, ordonna au pilote du vaisseau qui portait les jeunes victimes d'arborer, à son retour, si son fils revenait vainqueur, une voile rouge ou blanche à la place de la voile noire d'usage dans cette occasion. Thésée triompha du Minotaure et en purgea la terre.

« Cependant Égée allait tous les jours sur les bords de la mer, regardait au loin pour découvrir le vaisseau de son fils; enfin il arrivait. Un jour serein brillait; un vent frais enflait les voiles; le vaisseau sillonnait légèrement les ondes tranquilles. Le pilote et Thésée, dans l'excès de leur joie, avaient oublié l'ordre d'Égée; la voile noire flottait encore au gré des zéphyrs. Le bon père l'aperçoit; et croyant son fils dévoré par le monstre, il se précipite dans les flots. Ce sujet intéressant et national doit plaire aux Athéniens. Je n'ai encore tracé que quelques scènes: je suis surchargé d'affaires. Vous êtes bien heureux, vous autres beaux esprits, d'être toujours logés sur le Parnasse sans être obligés d'en descendre pour d'autres occupations; mais n'est pas poete qui veut. — N'est pas roi non plus qui veut. Cependant je ne voudrais être roi que de mon jardin et de ma maîtresse.— Voici, mon cher Bion, un service que j'attends de vous; je crois pouvoir compter sur votre discrétion.—Comme si je jurais par le Styx.— Je veux que vous m'aidiez pour l'achèvement de ma pièce. Finissez mon plan; mettez les premières scènes en vers: je travaillerai de mon côté. » Je refusai d'abord par modestie d'associer mes faibles talens à son vaste génie, mais il insista, et je cédai. Je m'enferme aussitôt dans mon cabinet. Le plan de Denys n'était qu'ébauché, je l'élève à cinq actes. Il en fut satisfait, et me fit cependant quelques observations très justes, car il ne manquait ni d'esprit ni de littérature. Le plan terminé, je me jetai dans la poésie. A chaque scène, j'allais consulter Denys, mon Apollon: nous corrigeâmes beaucoup. Je m'aperçus que Denys disait toujours *ma tragédie*, soit qu'à force de le répéter il voulût me persuader qu'il en était l'auteur, ou se le persuader à lui-même. Je lui répondais aussi *votre tragédie:* au fond elle lui appartenait, non-seulement pour une centaine de vers de sa façon, mais pour le prix dont il l'acheta. Lorsque nous eûmes assez vu, revu, sassé et ressassé ce phénomène tragique, je partis pour Athènes dans une birème, et présentai au premier archonte le poëme du maître de la Sicile. Je fis briller à ses yeux et aux yeux des juges nommés pour recevoir ou rejeter les pièces le métal précieux de l'or: son éclat réfléchit sur l'ouvrage, qui fut jugé digne du concours. Je m'adressai aux choréges [1]: je n'épargnai rien pour la dépense des chœurs et des danses; je donnai aux acteurs de longues robes traînantes, tissues d'or, émaillées de pourpre et de plusieurs sortes de couleurs; des masques dessinés et coloriés par de grands maîtres; et comme une taille majestueuse est imposante, j'élevai mes héros sur des cothurnes de quatre pouces de hauteur; j'épaissis leur poitrine, leurs flancs, et toutes les parties de leur corps à proportion de leur stature: des gantelets prolongeaient leurs bras. Les décorations furent travaillées par les meilleurs peintres: la première offrait une campagne riante; la seconde, une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de rochers escarpés et de grottes profondes; la troisième représentait un temple superbe, couvert d'or et de pierreries, au milieu d'une vaste forêt des arbres de Jupiter. Trente mille spectateurs remplissaient le théâtre. Denys fut payé de ses peines et de ses frais: la tragédie, étayée de ces grands moyens, alla aux nues, et le tyran de Syracuse fut déclaré vainqueur. Aux vives émotions que j'éprouvai, je sentis que j'étais père. Cependant, fidèle à Denys, je ne détachai aucune fleur de sa couronne littéraire. Je m'embarquai dans la nuit même, je fis force de voiles et de rames; et favorisé par les vents et Neptune, j'arrivai en peu de jours à Syracuse.

« La nouvelle de ce brillant succès causa à Denys un délire de joie qui semblait affecter sa raison: il ne parlait que de sa tragédie, car je crois qu'il s'était bien convaincu qu'elle était l'enfant de son génie. Il appela tous ses amis, leur apprit son triomphe, l'annonça à toute sa cour, à tous ceux qu'il rencontrait. Ses transports un peu calmés, il me demanda quels étaient les vers qui avaient été le plus applaudis: je ne manquai pas de lui citer les siens, ce qui fit le plus grand effet. Aussi, à peine étais-je rentré chez moi, que je reçus le magnifique don de cent talens, et une invitation de souper pour le soir. Denys voulait célébrer son triomphe avec ses amis. Hélas! ce triomphe eut la rapide instabilité des choses humaines! Jamais le luxe et la profusion n'avaient ordonné un festin si somptueux: on servit deux mille poissons et sept mille pièces de gibier. Le lit du vainqueur était placé sous un dais chargé de lauriers; lui-même en portait une ample couronne. La table était de cent convives. Quand il entra dans la salle, les battemens de mains roulèrent de toutes parts. Denys, animé par la joie, l'appétit et la bonne chère, s'abandonna à son intempérance. De larges coupes de vin circulaient à chaque instant: il buvait tour à tour à la santé de ses amis les Athéniens, d'Apollon et des neuf Muses. Son zèle fut si fervent, il célébra si souvent

1 Les choréges présidaient aux chœurs, et réglaient la dépense qu'on y faisait pour les acteurs et les musiciens dans les fêtes publiques.

le maître du Parnasse et les neuf vierges qui l'habitent, qu'il tomba d'ivresse, et bientôt une violente indigestion termina sa gloire, son règne, ses plaisirs, ses peines et ses vastes projets : il était âgé de soixante-trois ans. Les Athéniens, à la nouvelle de sa mort, dirent qu'ils l'auraient couronné vingt ans plus tôt, s'ils avaient cru par ce moyen en délivrer la Sicile[1]. Je terminerai l'histoire de Denys par une anecdote singulière qui le concerne. Ce prince, détesté de ses sujets, et l'objet de leurs imprécations, apprend qu'une bonne femme, d'un âge très-avancé, demandait tous les jours aux dieux de la faire mourir avant lui : flatté d'un si tendre intérêt, il l'envoie chercher et lui en demande la cause. « Dans mon enfance, dit-elle, je voyais tous les Syracusains maudire leur prince et faire des vœux pour sa mort ; il fut massacré. Nous en eûmes un autre dont le règne barbare fit regretter le premier : les dieux eurent pitié de nous, et nous en délivrèrent. Vous lui avez succédé ; et c'est pis encore : et comme je présume que votre successeur vaudra encore moins que vous, je fais tous les jours des prières pour votre conservation. » Denys, étonné de la franchise de ce discours, renvoya cette femme sans se permettre la moindre vengeance.

« Après la mort de ce tyran, inquiet comme un vieil avare qui voit rôder des gens autour de son trésor, ou comme un berger qui la nuit entend le loup errer autour de sa bergerie, je songeai à mettre mon argent à couvert de la rapacité de Denys le jeune et des favoris. Je m'embarquai secrètement pour Corinthe, d'où je vins ici visiter quelques parens ; ils me proposèrent l'acquisition de ce domaine. Le site me séduisit ; je vis qu'il était susceptible d'embellissement ; j'y ai travaillé pendant quarante ans à diverses reprises. »

Théophanie arriva dans ce moment : nous la plaçâmes au milieu de nous ; son chien se mit à ses pieds, et dès qu'elle nous vit attentifs, elle commença son histoire.

CHAPITRE XLIV.

Histoire de Théophanie.

« Je suis née à Milet, dont Bion vous a fait la description ; mais il vous a peut-être laissé ignorer que les Milésiennes se croient obligées, par une antique tradition, de livrer leurs beaux ans à l'amour : aussi les intrigues galantes sont leurs affaires principales, et les jouissances leur unique but.

« Je ne sais si dans sa jeunesse ma mère avait été zélée pour le culte de Vénus ; mais, à son dixième lustre, se trouvant veuve et pauvre, et n'ayant que moi pour toute société, elle se retira à la campagne, dans une simple chaumière qu'elle possédait près des bords du Méandre ; j'avais alors environ douze ans. Là nous vécûmes de légumes, des racines de notre jardin, et du produit des paniers d'osier que nous tressions dans les soirées d'hiver, ou dans le règne de la canicule. Ma mère était une bonne femme, dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire pleine de candeur et de probité, mais faible d'esprit, crédule et superstitieuse à l'excès ; le Tartare l'épouvantait ; à la moindre omission dans les rites, dans le culte des dieux, elle le voyait ouvert sous ses pas ; les noms de Cerbère, des Euménides, de Minos, la faisaient frissonner. C'était la terreur plus que l'amour qui l'attachait à sa religion ; elle redoutait la vengeance des dieux. Malgré sa pauvreté, elle immolait tous les ans une brebis noire à Pluton, faisait des lustrations et des libations en son honneur presqu'à toutes les heures du jour. C'était du lait, du vin ou du miel, qu'elle versait sur la terre ou dans le feu : à leur défaut, elle répandait de l'eau. Lorsque nous avions un morceau de viande, elle en brûlait la meilleure partie en l'honneur de ses lares, ou de son génie, de Mercure ou de Bacchus. Les jours de jeûne ou d'abstinence religieuse, qui sont la veille de fêtes solennelles, elle ne faisait qu'un léger repas le soir ; tout au plus, dans la journée, elle se permettait un morceau de pain sec, mais sans boire. Nous avions toujours une bonne provision d'eau lustrale, dont nous nous purifiions soir et matin ; elle portait sur elle des pierres surnaturelles, qui avaient des propriétés merveilleuses (63) ; elle me parlait sans cesse des tourmens des damnés, du vautour qui ronge le foie de Prométhée, du rocher de Sisyphe, de la roue d'Ixion, des métamorphoses des dieux, de leur vengeance. Elles me disait souvent qu'un prêtre de Minerve l'avait assuré que, lorsque les Pédasiens étaient menacés de quelque malheur, une large barbe naissait aussitôt sur le menton de la prêtresse de cette divinité, et cet événement était arrivé jusqu'à trois fois. Ce même prêtre lui avait conté la vengeance de Bacchus contre les Calydoniens. « Corésus, un des prêtres de ce dieu, était le plus malheureux des mortels ; il aimait la jeune Callirhoé, et plus il l'adorait, plus elle lui opposait les dédains de l'insensibilité et de l'ingratitude. Après qu'il eut employé sans succès les larmes, les supplications, tout ce que peuvent inspirer la violence et l'abandon d'un amour ardent et délicat, il eut recours à Bacchus. Il couronne sa statue de pampres de vignes, de branches de pommiers et de grenadiers, se jette à ses pieds : « Puissant fils de Jupiter et de Sémélé, lui dit-il, prends pitié de mes tourmens, venge l'injure faite au plus zélé de tes ministres. » Sa prière s'éleva jusqu'au dieu. Les Calydoniens furent frappés d'une ivresse qui les rendit furieux. Dans leur désespoir ils envoyèrent consulter l'oracle de Dodone, qui répondit « que Bacchus, irrité contre eux, ne pouvait être apaisé que par le sang de Callirhoé immolée à l'autel par son grand-prêtre Corésus, ou par la mort de celui qui voudrait mourir pour elle. » Sur la foi de l'oracle, on arrête Callirhoé, on invite celui qui voudrait subir la mort à sa place à se présenter : personne n'ayant paru, on la conduisit à l'autel : elle marchait pâle, tremblante, éperdue. Corésus, respirant la vengeance, attendait sa victime : elle approche ; il lève les yeux, voit ses larmes, sa pâleur, sa beauté encore si touchante ; son cœur s'émeut, le ressentiment s'éteint, la pitié le presse, l'amour renaît. Il tenait dans ses mains le couteau sacré ; il hésite, jette un dernier regard sur cette infortunée, se frappe et tombe à ses pieds. Callirhoé, désespérée de la mort d'un amant si tendre, si généreux, détestant l'ingratitude dont elle avait payé tant d'amour, alla se tuer près d'une fontaine, qui depuis a porté son nom. »

« Ma mère était nourrie dans ces préjugés par un vieux prêtre de Cybèle, notre unique société. Elle lui donnait ses économies, et nous nous privions souvent du nécessaire

[1] L'oracle avait prédit à Denys qu'il mourrait quand il vaincrait ceux qui valaient mieux que lui. Il crut que cet oracle regardait les Carthaginois ; mais à sa mort il fut éclairci : Denys avait vaincu les poètes d'Athènes, qui lui étaient bien supérieurs en talens.

pour envoyer des offrandes et des victimes à la mère des dieux.

« Elle m'élevait dans ces principes, dans la terreur du ciel et des enfers, et j'étais tellement abreuvée de ces idées superstitieuses, que, lorsque je me trouvais seule dans les champs, à l'approche de la nuit, je voyais dans les airs des dieux, des génies. J'eus un jour une frayeur mortelle; j'aperçus un taureau blanc qui venait à moi : je savais la métamorphose de Jupiter en taureau de cette couleur pour enlever la belle Europe. J'imaginai que ce dieu me poursuivait : épouvantée, sans force, je fléchis le genou; je lui demandai pardon de mes fautes, de ma tiédeur pour son culte, et promis de lui immoler un petit chevreau que j'aimais beaucoup. Le taureau-dieu sans doute entendit ma prière, et fut touché de mon innocence, car il prit un autre chemin; et moi, comme une jeune colombe poursuivie de l'épervier, je me réfugiai dans le sein maternel. Je touchais à ma quinzième année; je venais de prendre la ceinture [1]; je commençais à me développer, ma taille était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, et j'avais toute la candeur et la simplicité d'une jeune personne élevée dans la solitude par une mère pieuse.

« Nous avions la permission de couper des jets d'osier dans une oseraie qui bordait le Méandre; j'y allais souvent. Un jour j'entendis les sons mélodieux d'une lyre; j'écoutai, regardant de tous côtés sans rien voir. Étonnée du prodige, j'imaginai que c'était Appollon lui-même qui, invisible, faisait résonner sa lyre; j'étais dans l'enchantement, lorsque tout à coup du milieu des roseaux s'élève je ne sais quel dieu sous la figure d'un mortel. Je recule; mais il m'appelle et me dit : « Arrêtez, charmante Théophanie, bannissez votre crainte. » Rassurée par ces mots, j'ose lever les yeux sur lui : une couronne de roseaux ceignait sa tête; il tenait dans ses mains une lyre et un bouquet de roses qu'il me présenta. La surprise, je ne sais quel sentiment suspendait ma pensée et m'enchaînait à ma place. Le dieu eut pitié de mon embarras, et me dit avec douceur : « Rassurez-vous, belle Théophanie, je suis loin de vouloir vous causer le moindre déplaisir. — Qui êtes-vous? lui dis-je en bégayant; comment savez-vous mon nom? — Je suis le fleuve Méandre; j'habite dans ce palais de cristal au fond des eaux; je connais le présent, le passé, l'avenir; j'ai l'œil ouvert sur vous : j'ai vu que votre innocence, votre piété, vos vertus égalaient vos appas, et j'ai résolu de vous placer parmi mes naïades. Montée à ce rang suprême, vous ne craindrez plus les maladies, les chagrins, ni la mort si hideuse; immortelle comme moi, vous conserverez toujours votre jeunesse et votre beauté. » Je remerciai le dieu en rougissant, et lui dis que j'en parlerais à ma mère. « Non, il n'est pas temps encore : nos mystères ne doivent pas être révélés aux profanes. — Mais que dois-je faire pour mériter l'honneur de devenir naïade? — Il faut pendant trois jours vous purifier soir et matin avec de l'eau lustrale, invoquer chaque fois Neptune, dieu de la mer; jeûner et ne manger le soir que des légumes, du lait et du miel. Les trois jours expirés, revenez à cette oseraie, où vous m'appelerez par trois fois : alors je m'élèverai sur la face des eaux, et par mon souffle divin j'épurerai votre corps de tout ce qu'il a de terrestre et de périssable; je vous animerai de ce principe de vie qui d'une simple mortelle fera de vous la plus heureuse des naïades. » Après ces mots, il me donna un baiser m'aida à couper des scions d'osier, et disparut.

« Rêveuse, étonnée, agitée de joie, d'espérance et de crainte, je retournai à pas lents près de ma mère; je lui celai cet auguste secret, et observai fidèlement les commandemens du dieu Méandre.

« Le quatrième jour, au premier rayon de l'aurore, je m'acheminai à mon rendez-vous, non sans quelque émotion; mais la piété et la curiosité soutenaient mon courage. Lorsque je fus au bord du fleuve, par trois fois j'en appelai le dieu; à la troisième j'entends des sons; le feuillage est agité; la frayeur me saisit; je fermai les yeux, et lorsque je les ouvris, je trouvai le dieu près de moi, plus brillant qu'à la première apparition : les roseaux qui ceignaient sa tête étaient entremêlés de roses; il exhalait l'odeur la plus suave; sa robe était d'une blancheur éclatante; enfin le dieu m'éblouissait. Il me dit : « Vous avez été fidèle à mes préceptes; vous n'avez pas trahi le secret des dieux. Neptune mon père me permet de récompenser votre piété et de vous élever au rang de naïade; suivez-moi dans cet asile, où ce mystère va s'opérer (64). » A ces mots, il me conduisit dans une grotte peu éloignée, que cachaient des vignes sauvages : les parois intérieures étaient tapissées de lierre; au fond se trouvait un lit de feuilles fraîches et d'herbes odorantes. On aurait cru cette caverne préparée par le dieu Pan pour y recevoir la belle Syrinx. Le fleuve Méandre me fait asseoir sur ce lit, et se place auprès de moi : je n'osais ni parler ni regarder; mais lui, m'entourant de ses bras, me dit : « Je vais vous initier dans un mystère où les dieux n'admettent que leurs élus, et vous donner un nouvel être. » En me parlant ainsi, il détache ma ceinture, me couvre de baisers. Le cruel! comme il abusait de ma simplicité! Je pleurais, je le repoussais; mais il était sourd à mes prières et à mes larmes.

« Au sortir de la grotte, il me dit : « Belle et chère Théophanie, j'ai déployé toute ma puissance pour faire de vous une naïade : la métamorphose est bien avancée, car vous avez déjà la beauté, les grâces, la fraîcheur de l'aimable Galatée, de qui Polyphème était si vivement épris. Neptune, que je vais implorer, achèvera mon ouvrage. Cependant le soleil s'approche de notre zénith; je sais par ma prévision que votre mère commence à s'inquiéter de votre absence; il faut nous séparer. Promettez-moi de revenir ici après demain; une seconde entrevue finira de purifier votre corps de tout ce qui peut lui rester d'impur et de terrestre. Allez, belle Théophanie, soyez toujours soumise aux dieux et fidèle à leurs secrets. »

« En retournant, je rêvais beaucoup à cette aventure, qui me paraissait un mélange étonnant de choses divines et humaines. Cependant quelque inquiétude se mêlait à l'impression de volupté dont mon âme jouissait encore. Quoique très peu persuadée de la divinité de mon amant, je me reprochais tacitement ma facilité à lui obéir, et les moyens dont il avait usé pour faire de moi une naïade. Je m'abstins néanmoins d'en parler à ma mère; et mes remords se taisant devant l'attrait du plaisir, je fis divers pelerinages à cette grotte mystérieuse, bien différente de l'antre de Trophonius. Mais l'amour est un arbuste fertile qui, après s'être couronné de fleurs, porte des fruits amers. Mon amant soupçonna le premier que je recelais un fruit nouveau dans mon sein; il m'en parla, me fit connaître ma situation, et la nécessité de la cacher, surtout à ma mère. « Suivez mes avis, et vous sortirez d'em-

[1] Les jeunes filles ne portaient la ceinture qu'à l'âge de puberté.

barras : votre mère est pleine de l'esprit de sa religion ; sa piété m'est connue. Au milieu de la nuit, vous feindrez de vous réveiller en sursaut ; vous jetterez un grand cri, et direz à votre mère que Pallas vient de vous apparaître sur son char traîné par des hiboux ; qu'elle vous a ordonné de vous faire recevoir au nombre de ses prêtresses, et de vous rendre avec elle, au jour naissant, au bord du fleuve Méandre, où sera un vieux prêtre de Minerve, chargé de vous conduire à Athènes, au Parthenon, son temple. Vous ajouterez que la déesse, pour la consoler et récompenser sa piété, lui donne un talent qu'elle trouvera caché dans le jardin, au pied de sa statue. — Et qui donnera ce talent? où prendrez-vous le vieux prêtre? — Le talent est un don de Minerve, j'en suis instruit ; et quant au vieillard, ce sera moi : j'ai, comme Vertumne, la faculté de prendre les formes que je veux. » Vous voyez que mon amant était un dieu aussi adroit, aussi rusé que le messager de l'Olympe : je suivis son plan. Je m'éveillai en sursaut au milieu de la nuit, et je fis à ma mère le récit de ma prétendue vision. Elle y crut, je pense ; car dès la pointe du jour elle courut chercher le talent. Pour moi, j'osais douter du présent de Minerve ; mais ma mère qui me précédait, s'écria : « Le voici ! » Elle se jeta soudain aux pieds de la déesse pour la remercier, pour l'assurer d'une reconnaissance éternelle. J'en fis autant, très étonnée du miracle. Nous passâmes cette journée dans la jubilation, dans des exercices de piété ; nous brûlâmes de l'encens devant la déesse ; nous lui offrîmes des gâteaux, du miel, de l'huile, des figues sèches, et nous la couronnâmes de branches d'olivier.

« Mais ma mère ne put se résoudre à me laisser partir ; cette séparation affligeait trop son âme ; moi-même je n'aurais pu me décider à ce sacrifice, si ma situation ne l'eût commandé. Je fis part au fleuve Méandre des perplexités de ma mère : il me dit qu'il les avait prévues, mais qu'il opérerait un prodige qui fixerait ses irrésolutions. « Annoncez-lui de la part de Minerve que, si dans trois jours elle n'exécute pas ses ordres, le soleil s'éclipsera deux heures avant midi, les ténèbres vous envelopperont ; et si vous ne partez aussitôt pour vous rendre sur mes bords, vous ne jouirez plus de l'aspect de cet astre ; une nuit éternelle couvrira la terre. »

« Quelque crédule et simple que je fusse, je ris de cette prédiction ; mon amant s'en aperçut, et me dit d'un air grave : « Je pourrais dès à présent punir votre incrédulité, et ordonner au soleil de cacher ses rayons ; mais je veux attendre le troisième jour ; vous connaîtrez alors l'étendue de mon pouvoir. Cependant annoncez à votre mère, de la part de Minerve, le châtiment terrible auquel l'expose sa désobéissance. » Quoique ma foi fût incertaine, je promis d'obéir.

« Ma mère, fort alarmée des menaces de Pallas, mais combattue par sa tendresse pour moi, attendit le jour fatal pour se décider ; il parut. Toute la matinée, les yeux fixés sur le soleil, nous suivîmes sa marche : deux heures avant midi, les bords de son disque commencent à pâlir ; insensiblement l'ombre s'accroît ; la frayeur nous saisit ; nous nous serrons l'une contre l'autre. Bientôt l'obscurité s'étend ; notre terreur redouble, nous pleurons ; prosternées aux pieds de Minerve, nous implorons sa clémence, nous sollicitons notre pardon. Après cette oraison, j'exhortai ma mère à me laisser dévouer au culte de la déesse, et à se rendre avec moi sur les bords du fleuve ; elle y consent. Nous partons au sein des ténèbres ; la terreur, les remords suivaient ma mère ; elle s'accusait de ce bouleversement de la nature. Enfin, à mesure que nous approchions du fleuve, les ombres peu à peu s'éclaircirent, et bientôt l'astre du jour brilla de tout son éclat. La joie renaît dans nos âmes, et nous adressons à Minerve les plus tendres remercîmens. Pour moi, mes idées se brouillaient ; je ne pouvais concevoir ce prodige : mon amant me paraissait un homme ordinaire ; et cependant il commandait aux astres, à la nuit. — Votre amant, lui dit Bion, n'était qu'un fourbe instruit et très adroit, qui savait qu'à tel jour, à telle heure il devait y avoir une éclipse de soleil. — C'est ce que j'ai su depuis [1].

« En arrivant auprès du fleuve, j'aperçus un vieillard assis au pied d'un peuplier, un livre à la main ; il paraissait absorbé dans la méditation : à notre approche, il vint à nous. Une barbe blanche couvrait la moitié de son visage ; ses cheveux, ses sourcils paraissaient blanchis par les ans : il s'avançait d'un pas lent, le corps voûté, incliné sur un bâton. Je le considérais attentivement sans pouvoir le reconnaître. Ma mère lui demanda s'il était prêtre de Minerve. —Vous voyez que j'en ai les vêtemens sacrés. Au reste, je sais qui vous amène : Pallas me l'a révélé ; votre imprudence a failli causer un grand désordre dans la nature ; le soleil, à la voix de la déesse, a retiré ses rayons lumineux ; mais vous avez réparé votre faute ; le repentir est entré dans votre âme, et la lumière la reparu. »

« Dès les premières phrases, à sa voix, sous les habits d'un vieillard, j'avais reconnu mon amant. Ma mère, familiarisée avec les miracles, et peu surprise de voir un prêtre confident de Minerve, lui répondit qu'elle se soumettait aux ordres des dieux, et qu'elle lui confiait les destins d'une fille si chère. A ces mots, elle m'embrassa tendrement, non sans verser un torrent de larmes ; les miennes ne cessaient de couler. Je fus vingt fois au moment de me rétracter ; mais la présence et les signes du faux prêtre, et les souvenirs de ma situation réprimèrent ces mouvemens de sensibilité.

« Nous vînmes à Milet. Philon, car enfin mon amant n'est plus qu'un simple mortel, me logea magnifiquement ; il me trouva la voix agréable, et il me donna des maîtres de musique. Je pris du goût pour cet art, et j'y fis des progrès.

« Six mois après, j'accouchai d'une fille d'une si jolie figure, qu'elle aurait pu passer pour l'ouvrage d'un dieu. Je ne voulus pas souffrir qu'une étrangère lui donnât sa nourriture : je portai si loin ce sentiment, qu'un jour, étant au lit, malade, je m'aperçus qu'une femme l'allaitait ; je m'élançai du lit, je pris ma fille, et lui fis rendre le lait qu'elle venait d'aspirer (65).

« Je crus, à sa naissance, mon bonheur assuré. J'aimais Philon, j'idolâtrais ma fille, je jouissais des faveurs de la fortune ; j'envoyais des secours fréquens à ma mère ; je n'avais plus de vœux à former : mais une simple ligne sépare le bonheur de l'adversité.

« Ma fille avait à peine quatre mois, que Philon me fit entendre qu'il conviendrait de l'éloigner, et de la confier à quelque honnête femme. La proposition m'indigna, et il changea de discours. Je m'aperçus bientôt qu'il ne souriait jamais à cette enfant, qu'il lui refusait ses caresses, la repoussait même avec humeur. J'étais navrée ; je me

[1] C'est apparemment la même éclipse qui effraya si fort Xerxès lorsqu'il marchait contre les Grecs.

plaignis. Il me répondit avec dureté que de pareils enfans ne méritaient aucun attachement.—« Eh quoi ! la nature ne parle donc pas à votre cœur ? n'êtes vous pas son père ?— Oh ! la nature est un mot insignifiant : le préjugé, l'habitude, et surtout l'amour-propre, voilà les seuls liens qui attachent les pères aux enfans ; séparez-vous d'eux à leur naissance, et la nature restera muette.

«La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude.

« Je ne répondis à cette misérable métaphysique que par les pleurs d'une mère et les baisers que je prodiguai à ma fille. Un jour, croirez-vous à cette barbarie ? il me caressait, me pressait dans ses bras : ma fille était près de nous ; je lui dis : « Regardez-la, voyez qu'elle est jolie ! — Oui, répondit-il, ce serait dommage de l'empoisonner (66). » Quel propos ! je frissonnai d'horreur. Depuis ce jour, je passai ma vie dans le deuil et la crainte : la haine entra dans mon cœur, je détestai Philon. Cependant je combattis ce sentiment importun : pouvais-je oublier qu'il était le père de ma fille ?

« Un matin il entra dans ma chambre, l'air sombre et préoccupé, en me disant : « Cette enfant jette de la froideur entre nous, elle vous absorbe tout entière ; je veux absolument la mettre en d'autres mains ; ne craignez rien pour elle, on la soignera ; elle recevra une éducation analogue à son existence future. » Je me taisais, je le regardais d'un œil fixe. — « M'entendez-vous, Théophanie ? — Oui, mais le barbare Philon m'arrachera plutôt le cœur que mon enfant : à votre tour, m'entendez-vous ? » Il sortit sans répondre, et resta trois jours absent. Quels jours ! quels siècles ! l'anxiété, la terreur, la solitude, l'amour maternel m'agitaient, me déchiraient tour à tour.

« Le troisième jour, un peu avant la nuit, il revint, me demanda d'un air calme et affectueux des nouvelles de ma santé, me dit qu'il avait fait compter quelque argent à ma mère ; me pria ensuite de le suivre dans son cabinet pour l'aider à détacher un tableau qu'il voulait envoyer au peintre pour réparer quelque dégradation : ma fille dormait. J'étais loin du soupçon ; je le suivis : il monta sur une échelle, et me pria de la tenir, il semblait avoir quelque peine à enlever le tableau. En ce moment mon enfant crie ; j'entends marcher dans la chambre ; j'y vole. Que vois-je ! une grande mégère qui l'emportait ! je m'élance sur elle, je la saisis par les cheveux en criant : « Ah ! monstre infernal, tu ne m'échapperas point ! » La barbare me présente un poignard, je le brave : ma main le prend, le serre ; elle veut me l'arracher, nous luttons ensemble : la rage, la fureur, l'aspect de ma fille redoublent mes forces, enflamment mon courage ; le sang coule de ma main déchirée ; n'importe, je résiste, j'attaque, je jette des cris épouvantables. Philon enfin parut ; sans doute qu'il eut peur que mes cris ne décelassent son forfait : et ce monstre était le père de ma fille ! Il me la fit rendre ; et, frémissant de rage, il sortit avec sa complice.

« J'appelai mes esclaves ; point de réponse ; la solitude m'environnait. J'étais seule dans l'univers, mais j'avais ma fille. Je la presse sur mon sein ; l'infortunée souriait à mes caresses, et me tendait ses bras innocens ! Je la vis baignée de mon sang ; je songeai alors à panser ma blessure.

« La nuit cependant épaississait ses ombres et m'apportait l'épouvante : je résolus de m'échapper, et d'aller chercher un asile où je pusse trouver de la commisération pour une mère. Je cours à la porte de la maison : mais le nœud qui la fermait était si bien fait, que je ne pus le démêler [1]. Cette précaution accroît mes soupçons et ma terreur. Je vais de chambre en chambre, éperdue, tremblante, formant vingt projets détruits l'un par l'autre. Je mesure la hauteur des fenêtres, elle m'effraie. J'avais un un petit jardin, clos de murs assez élevés : j'osai projeter de les franchir ; la nuit était obscure, mais les ombres me favorisaient. Je traînai une grande échelle au jardin, je la dressai contre le mur ; j'attachai mon enfant sur mon dos avec ma ceinture ; je monte d'un pied tremblant. Hélas ! ce n'était pas pour moi que je tremblais ! Parvenue au haut du mur, je m'assieds, caresse mon enfant, resserre ma ceinture : ayant ensuite posé l'échelle de l'autre côté, non sans travail et sans efforts, je descendis lentement avec mon fardeau.

« En arrivant, ma première idée fut de fléchir les genoux pour rendre grâce aux dieux. Quel ressort que l'amour maternel ! Je m'éloigne à grands pas ; je marche environnée de terreurs et d'ombres, voyant toujours derrière moi Philon et ses satellites. Hélas ! bientôt mes forces m'abandonnent ; je tombe mourante auprès d'une haie ; là, pâle, palpitante, je prête l'oreille au cri d'un oiseau, au mouvement léger d'une feuille. J'entends tout à coup des pas d'hommes ; je redouble d'attention, le bruit approche, je n'hésite pas, je me précepite derrière la haie, dans un fossé bourbeux. Quelle heureuse idée ! deux hommes arrivent, s'arrêtent. Ah ! comme mon cœur battait ! mon sang se figeait dans mes veines ; je ne respirais plus ; je redoutais surtout les vagissemens de ma fille. Ces hommes disaient : « Où s'est-elle enfuie ? elle a fait bien du chemin en peu de temps : suivons-la, nous l'aurons. » Quelques momens après, le dieu qui veille sur les malheureux m'envoya Bion. Le voilà, mon sauveur ! que je lui dois d'attachement et de reconnaissance ! Il m'a réconciliée avec les hommes, que j'avois pris en aversion : sa générosité, sa complaisance, ses tendres soins ne se sont jamais démentis : il m'a fait oublier mes peines. Ma vie aujourd'hui est heureuse, et je n'ai plus d'autres désirs, d'autres vœux à former que de répandre sur la sienne autant de félicité. » Nous lui demandâmes des nouvelles de sa fille et de sa mère : elle nous dit qu'elles étaient à Amphissa pour quelques jours.

Après ce récit intéressant, Bion se leva et nous dit : « La nuit a étendu ses voiles ; le sommeil, sorti de son antre sombre, nous attend au chevet de notre lit : allons jouir de ses bienfaits. Chemin faisant, pour égayer vos esprits et vous procurer des songes agréables, je vous conterai une petite aventure dont j'ai été témoin ; elle a beaucoup de rapport avec celle du dieu Méandre et de Psyché.

« Je voyageais dans la Troade pour visiter les ruines de Troie. Dans cette contrée, la religion prescrit aux jeunes vierges d'aller, quelques jours avant leur hymen, se baigner dans les eaux du Scamandre, et d'offrir leurs prémices au dieu du fleuve. La belle Thaïs, conformément à cet usage pieux, se rendit sur ses bords avec sa nourrice, deux jours avant son hyménée, et se plongea dans ses eaux en s'écriant : « Dieu du Scamandre, viens cueillir ma virginité, si ce présent peut te paraître agréable. —

[1] Les clefs ont été inventées chez les Lacédémoniens ; avant cette invention, on fermait les portes avec des nœuds si entortillés, que celui seul qui avait le secret pouvait les démêler.

Je l'accepte,» répond le dieu s'élevant du sein des roseaux, et la tête couverte de leur feuillage. Il prend aussitôt Thaïs par la main et la conduit sous un vaste rocher que cent arbrisseaux enveloppaient de leurs ombres. Elle en sortit colorée comme la rose qui va s'épanouir, et revint joindre sa nourrice qui l'attendait sur la rive.

« Le jour de la noce, la jeune mariée, chargée de tous ses ornemens, mais plus belle de ses attraits, suivait une procession qui se faisait en l'honneur de Vénus. Tout à coup, parmi la foule des jeunes gens, elle reconnaît le dieu Scamandre. « Ah ! ma chère Cléone, s'écria-t-elle en s'adressant à sa nourrice, voilà le dieu Scamandre, mon époux de l'autre jour! » La nourrice, découvrant la fraude, crie, appelle au secours, veut faire arrêter le dieu prétendu; mais heureusement il eut le temps de s'évader. »

Bion nous quitta en nous disant : « Un berger doit être debout quand l'étoile du matin brille encore. Demain nous dînerons dans l'île de l'Amitié. La vie m'échappe; chaque soleil qui m'éclaire peut être le dernier : je dois imiter l'homme des champs; plus le lever de la nuit s'approche, plus il hâte ses travaux.

«Chaque jour est un bien que du ciel je reçois,
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.»

CHAPITRE XLV.

Promenade solitaire d'Anténor.

Je me levai avec le jour; j'allai parcourir le domaine de mon hôte; j'admirais ses bois, ses coteaux variés, l'abondance et la limpidité des eaux, le silence et le calme enchanteur de cette solitude. Après avoir erré assez longtemps, je montai sur le sommet d'une colline escarpée, dont un seul arbre, d'une vaste circonférence, occupait le centre; je m'assis sous son ombre : de là je découvrais au loin de vastes prairies, des vignobles touffus, des bœufs qui à pas lents sillonnaient la terre, de nombreux troupeaux; je voyais l'onde unie et transparente d'un lac qui terminait les jardins de Bion; je suivais les détours de son rivage verdoyant : je regardais avec intérêt le robuste laboureur qui, brûlé des feux du soleil, impassible, infatigable, guidait sa pesante charrue. Dans ce moment une douce rêverie m'emporte dans une autre sphère; je respire un air plus pur, plus rare; j'oublie la terre : ma pensée vole au séjour de la Divinité. Je vois cet être incréé arrangeant la matière éternelle comme lui, mais désordonnée, informe : un rayon de son être l'anime; elle pense, elle a des idées, des sensations, des désirs, une volonté; ce rayon, uni à une parcelle de matière, forme un individu qui existe un moment, puis se dissout; la matière reste, l'âme va se plonger dans le sein du Dieu suprême; mais l'identité est détruite, plus de *moi*. O mortel! si près du néant, d'où te vient ton orgueil? Tu succombes sous le poids de la vie comme Atlas sous le fardeau du monde; tu dissipes le temps dont tu pleures la perte : avide de jouissances, tu flétris sa fleur en la cueillant. Tu crains la mort, et tu voudrais précipiter la marche du soleil : cet astre sort dans ce moment radieux des bords de l'orient; et peut-être, avant qu'il ait fini sa course, la Parque m'aura rayé du nombre des vivans! Oui, le destin de l'homme est de pleurer et d'être pleuré ! Ces reflexions, comme des nuages épais qui chargent l'atmosphère, obscurcissaient et contristaient mon âme. Heureusement le souvenir de Lasthénie m'entraîna dans une plus douce rêverie: la tendre mélancolie descendit dans mon cœur, le pénétra d'une tristesse plus douce, plus attachante que les vives émotions de la joie. Je me promenai avec elle aux bords de l'Ilyssus, ou du Céphise; je me rappelai le jour cent fois heureux où, dans la chapelle de Flore, l'amour m'enivra de ses délices. Je me transportai ensuite au moment fatal de notre séparation, de nos tristes et derniers adieux ; des larmes aussitôt coulèrent sur mon visage.

J'étais plongé dans ce rêve extatique, lorsqu'un esclave vint m'avertir qu'on m'attendait pour déjeuner. Ce repas fut celui des simples bergers : du laitage, du miel et des fruits. Bion nous proposa ensuite d'aller faire la guerre aux poissons de son lac. Lacyde lui objecta l'incommodité de la chaleur. « Eh bien! lui répondit gaîment Bion, vous supposerez que ce n'est que l'apparence du chaud : les sceptiques sont maîtres de leur imagination. Au reste, je vous promets un vent d'ouest dont le souffle bienfaisant tempérera l'ardeur du midi. Vous savez que les zéphyrs sont aux ordres des poëtes : ils les chantent si souvent! » En effet, le zéphyr obéissant souffla pendant notre navigation; de plus, une tente de pourpre couvrait notre bateau et repoussait les rayons du soleil.

CHAPITRE XLVI.

Promenade sur le lac. Pêche. Conversation.

Nous nous promenâmes d'abord autour du lac pour le reconnaître : nous contemplions ses bords rians de verdure, ombragés de hauts peupliers, de saules et de quantité d'arbustes. « Cette décoration, nous disait Bion, est mon ouvrage. Il y a quarante ans que j'ai planté ces arbres. J'ai toujours aimé la campagne et la douce tranquillité. Lorsque je fis cette acquisition, je m'y retirai pour l'embellir et y couler en paix, au sein des Muses, la plus grande partie de mes jours. J'exécutai le premier projet. Je plantai, je bâtis, je renversai, je travaillai moi-même avec ardeur : mais ma tête ni mon cœur n'étaient pas encore assez mûrs pour supporter les loisirs de la retraite; pour s'y plaire, il faut avoir cette philosophie de l'âme supérieure à celle de l'esprit; il faut savoir vivre avec soi-même. L'ambition, l'inquiétude, l'amour des plaisirs m'en exilèrent. Je venais parfois m'y recueillir, reposer mes esprits; mais j'y séjournais peu ; je n'avais pas la force de briser mes chaînes. Enfin, après trente-huit ans d'erreurs et d'agitations, j'ai appris à jouir de mes bois, de leur ombre amicale, et du repos, plus précieux encore. Je suis à l'époque la plus fortunée de ma course. Qui le croirait! à soixante-dix ans! Le printemps de la vie n'est pas la saison du bonheur; trop de passions, trop de besoins l'assiégent : les jouissances, il est vrai, sont plus vives, mieux senties; mais elles sont achetées par les soucis cuisans, souvent par le repentir. Un vieillard sage et éclairé, qui est investi d'une bonne réputation, dont la santé et la force sont affaiblies et non détruites, se crée des plaisirs purs, tranquilles et mesurés à ses besoins : il a tout pesé, tout apprécié. La vanité, les faux plaisirs, les préjugés qui trompent et tourmentent les hommes n'altèrent plus la paix et la sérénité de ses jours. Vous m'objecterez qu'un vieillard est plus près du terme, et que cette perspective doit contrister son âme et altérer ses plaisirs. Je répondrai par l'anecdote d'un de nos sages. Il revenait de voyage, plein de vigueur et de santé; il n'était plus qu'à quelques

stades de chez lui, lorsqu'il se rappela un article oublié dans son testament. Il descendit aussitôt de cheval, et écrivit sa volonté sur ses tablettes (67). Ce sage craignait que la mort ne le surprît avant son arrivée. J'en conclus que la crainte de la mort doit être à peu près la même pour tous les âges, ou plutôt qu'il faut l'attendre et l'envisager d'un œil calme et indifférent. »

En devisant ainsi, nous étions parvenus au milieu du lac, qui a seize stades de circuit, et douze environ de largeur. Bion fit cesser de ramer, et nous dit : « Je veux vous réjouir d'un spectacle nouveau. Alors il pria Théophanie de jouer de sa cithare. Nous vîmes soudain, avec une surprise agréable, les poissons accourir, se ranger autour du bateau, et s'animer aux accords harmonieux de cet instrument. Nous n'oubliâmes pas de comparer cette beauté au célèbre Arion, dont les sons ravissans attiraient les dauphins autour de son vaisseau; mais nous ne lui conseillâmes pas de l'imiter et de se précipiter dans le lac, attendu qu'il n'y avait pas de poissons assez gros pour la transporter au rivage. Théophanie ne voulut point permettre qu'on jetât les filets dans ce moment. « Ce serait, disait-elle, une lâche trahison : donner une fête à ces pauvres animaux, les attirer par l'attrait du plaisir pour les immoler à nos yeux ! » Nous continuâmes notre navigation, nous passâmes devant une petite île. « Voilà, nous dit Bion, l'île de l'Amitié. Cette grande cabane, irrégulièrement construite, basse et couverte de chaume, sera aujourd'hui notre salle à manger ; vous la trouverez sans doute un peu trop rustique; mais je dois de temps en temps me rappeler que je ne suis qu'un berger. »

Nous priâmes alors ce poète philosophe de nous réciter quelques-unes de ses idylles, et d'ajouter au charme de la promenade le plaisir plus piquant d'entendre ses aimables productions. « Je vous satisferai, répondit-il, d'autant plus aisément, que ce n'est pas mon ouvrage que vous entendrez, mais ceux d'Anacréon et de Théocrite, fondus ensemble. Tous deux ont traité le même sujet : *l'Amour piqué par une abeille :* tous deux ont des traits heureux qui manquent à l'autre. Je me suis amusé à les réunir dans un même cadre. Cependant nous voguerons sans bruit, aussi légèrement, s'il est possible, que vogue la conque de la belle Amphitrite lorsqu'elle sillonne la surface de son empire. »

« Un jour une abeille méchante piqua l'Amour qui enlevait « le miel de ses cellules : blessé au doigt, le petit dieu, dans sa « douleur, souffle sur sa main, du pied frappe la terre, et s'en- « volant vers la belle Cythérée : « Ma mère, s'écria-t-il, ma mère, « c'est fait de moi! je me meurs! Un petit serpent ailé, que les « laboureurs nomment *abeille*, m'a frappé de son dard. » Vénus « sourit et lui dit : « Ne ressemblez-vous pas à l'abeille? Combien « vous êtes petit! combien sont grandes les blessures que vous « faites ! »

Nous fûmes si enchantés de cette idylle, que nous priâmes Bion de la répéter. Les rameurs cessèrent d'agiter leurs rames, et l'écoutèrent aussi attentivement que nous. Lorsque Bion eut fini, nous lui dîmes : « Vous nous avez donné des fruits délicieux, mais ils ne sont pas de votre jardin ; nous savons qu'il en porte d'aussi doux, d'aussi délicats, et nous en sommes très friands. — Vous avez beau me louer, je sens combien je suis loin de la grâce et du naturelle de ces deux poetes, vrais enfans d'Apollon ; mais produire mes vers après les leurs, c'est vous prouver ma modestie et mon zèle. Je vais vous choisir la plus agréable de mes idylles; car il faut traiter ses hôtes le mieux que l'on peut. »

IDYLLE.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON.

Veux-tu chanter, ô Lycidas ! un air doux, tendre, harmonieux, digne d'être écouté par Apollon ou par l'aimable Galatée ?

LYCIDAS.

Volontiers : quel sujet te paraît agréable ?

MYRSON.

Dis-nous la chanson de Scyros ; conte-nous l'ardent amour du fils de Pélée, ses craintes, ses plaisirs, ses caresses furtives lorsque, sous les vêtemens d'une jeune fille, il était à la cour de Lycomède. Dis comment la belle Déidamie avait enflammé ce jeune héros, et lui faisait couler dans l'obscurité des jours sans gloire.

LYCIDAS.

Un berger enleva autrefois Hélène, et la conduisit sur le mont Ida. Sparte, irritée de cet affront, appela à sa vengeance tous les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène, de l'Élide, de la Laconie, courent aux armes, et font marcher devant eux le ravage, l'incendie et la mort. Cependant Achille, caché au fond du palais de Lycomède, armé d'une quenouille, confondu avec de jeunes princesses, apprenait à filer la laine. Les fleurs de la jeunesse et de la beauté éclataient sur son visage; un léger réseau enveloppait ses beaux cheveux : il avait la démarche, l'air de mollesse et de langueur d'une nymphe de la cour de Vénus; mais il portait dans son cœur, avec l'amour d'un berger, le courage de Mars et la fierté d'un héros. Il adorait Déidamie, l'aurore le trouvait à ses genoux, la nuit souvent l'y retrouvait encore. Il imprimait des baisers de feu sur sa main d'albâtre, et y laissait couler des larmes de volupté. Déidamie, du coin de son voile, essuyait les beaux yeux de son amant : s'ils se quittaient, ils juraient de revenir bientôt, et lorsqu'ils se retrouvaient ils juraient de ne plus se quitter. Souvent il la pressait légèrement dans ses bras, serrait son sein contre le sien : alors tous les feux de l'amour coloraient son visage et brillaient dans ses regards ; et Déidamie, trompée par l'instinct de la nature, croyait respirer les charmes d'une douce amitié, rougissait, mais s'abandonnait sans méfiance. L'heureux Achille obtenait des faveurs, et peut-être son amante doutait encore.

Ravis de cette idylle, nous la louions tous à l'envi. Bion, peu amateur d'éloges et d'encens, fit jeter les filets, et la pêche fut très heureuse : elle nous fit oublier les heures. Mais le vigilant Bion nous avertit du déclin du soleil, et du dîner qui nous attendait. Cette nouvelle fit grand plaisir. Il nous proposa de prendre le bain sur les bords du lac. « Vous trouverez, ajouta-t-il, des asiles agréables. » Nous acceptâmes, et les rameurs nous y conduisirent.

On avait pratiqué ces bains dans les différentes anses ou petites baies que formait la sinuosité du rivage : les parois, le fond étaient revêtus de marbre; une voûte épaisse d'arbres et d'arbustes donnait une ombre impénétrable. La chaste Diane aurait pu s'y dépouiller sans rougir et sans craindre les regards d'Actéon. Chacun de nous se réfugia sous ces berceaux voluptueux. Tandis que j'étais mollement couché dans l'onde transparente, mille oiseaux m'égayaient de leurs chants mélodieux.

Je quittai à regret ce lieu de délices : mais un esclave m'apporta de l'huile, des essences et une robe éclatante de blancheur. Bion et Lacyde vinrent me prendre dans le bateau. Nous reçûmes, en passant, Phanor, ensuite Théophanie, et nous voguâmes à l'île de l'Amitié

CHAPITRE XLVII.

Description de l'île de l'Amitié, de la salle à manger, des trois statues qui y sont.

Cette île était inculte et agreste; on n'y voyait que des plantes spontanées et sauvages, quelques pins qui s'élevaient à travers des rochers, des chèvres qui paissaient une herbe rare, mais savoureuse. Des oies et des canards se promenaient sur les bords : une cabane occupait le centre, adossée à un vaste rocher. « Je vois, nous dit Bion, que vous n'êtes pas séduits par l'aménité du lieu; mais il faut des contrastes, des oppositions dans les plaisirs, comme dans les sites, dans les tableaux et les ouvrages d'esprit. Demain vous trouverez mes jardins et mes bois plus agréables; pour aujourd'hui, veuillez vous contenter d'un repas champêtre dans cette chétive cabane. » J'y entrai le premier. Bion suivait avec Phanor. Nous restâmes un moment dans l'obscurité; mais des esclaves, renfermés dans cette enceinte, sur un signal de leur maître, ouvrirent tout à coup des volets, et nous nous trouvâmes transportés dans un salon riant et magnifique : un jour doux l'éclairait; on y respirait des odeurs suaves, une fraîcheur délicieuse. Dans mon étonnement, mes paroles restèrent sur mes lèvres. Bion jouissait de notre surprise. Je lui dis enfin : « Par quelle magie renouvelez-vous ici le miracle de Philémon et de Baucis, et transformez-vous une misérable chaumière en un temple superbe? car c'est ici sans doute le temple de l'Amitié.— Ce prodige, comme tant d'autres, s'exécute pas des moyens bien simples : des volets, ouverts à propos, ont opéré cette métamorphose. »

Ce salon était coupé en deux parties inégales; le haut, appuyé au rocher, formait un parallélogramme : l'autre partie, beaucoup plus grande, était de forme elliptique : trois statues d'albâtre, de cinq pieds, posées sur des socles, occupaient le fond du carré, rempli de vases, de caisses de fleurs, rangés sur des gradins : une balustrade de fer doré, à hauteur d'appui, séparait ces deux parties : la seconde était entourée de colonnes alternativement de marbre blanc et de marbre vert; des jalousies mobiles remplissaient l'intervalle des colonnes. Le plafond offrait un tableau charmant; c'était Théophanie sous les traits de l'Aurore, parée d'une guirlande de roses et de jasmin, conduisant son char dans les airs : son visage brillant de fraîcheur et de gaîté annonçait aux mortels la plus belle journée. Les Heures, ayant des ailes de pourpre et d'azur, et des corbeilles pleines de fleurs qu'elles répandaient, environnaient son char; quantité d'oiseaux de différens plumages voltigeaient à l'entour, le suivaient, le précédaient; on croyait entendre leur chant d'amour et d'allégresse, et l'on partageait leur bonheur.

Le festin répondait à l'élégance du lieu. On avait entremêlé parmi les plats des vases de cristal remplis de fleurs. On nous servit les coquillages, les oiseaux, les poissons les plus rares. Nous eûmes à profusion des vins de Chypre, de Lesbos et de Chio; on n'en buvait pas de meilleurs aux festins des satrapes de la molle Ionie.

Après le premier service, je priai Bion de me nommer les personnages que représentaient les trois statues. « Hélas! répondit-il en soupirant, vous voyez les portraits de trois amis intimes, que j'ai eu le malheur de perdre. Qui vit long-temps voit tout périr autour de lui, et reste isolé sur la terre! Heureusement, Théophanie, comme un doux soleil, ranime et embellit les jours languissans de la dernière saison de ma vie

« La statue de la droite, qui d'une main tient une lyre, et de l'autre soutient un jeune Amour qui paraît en jouer, est celle du poëte de Téos, du sage et voluptueux Anacréon, mon maître et mon ami, quoique plus âgé que moi de vingt ans; c'est lui qui m'a appris à moduler des vers, à cacher le travail sous la facilité, à couvrir la négligence sous le charme du sentiment. Heureux, si j'avais pu imiter sa facilité et ses grâces! Ses chansons immortelles, filles du plaisir et de l'imagination, respirent la mollesse et l'enjouement. La statue de la gauche, qui a une flûte à la main et un agneau à ses pieds, est celle d'Ibicus, poëte bucolique, auteur charmant. Notre union fut intime : jeunes alors, et liés par les mêmes goûts, nous vivions au sein de l'incurie, plus avides de plaisirs et d'instructions que de richesses. La statue du milieu, qui médite en souriant, est Apollonides de Cos. Hélas! il a péri, ainsi qu'Ibicus, d'une manière tragique; leur mort funeste a couvert pendant long-temps ma vie de tristesse et de deuil. Le temps enfin m'a apporté quelque consolation; mais leur aspect, leur souvenir oppressent encore mon âme de regrets amers. Je vais vous raconter leur histoire; j'aime encore à parler, à m'occuper d'eux. Commençons par Anacréon, dont la fin tranquille ne fut qu'un passage de l'existence au sommeil.

CHAPITRE XLVIII.

Histoire d'Anacréon.

« Vous savez qu'Anacréon passait sa vie entre le vin et les amours; il joignait à une fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grands moyens de bonheur. Il vécut long-temps à Samos, chez Polycrate, protecteur éclairé des arts; ce prince lui fit présent de cinq talens. Anacréon, qui n'avait jamais possédé une telle somme, en perdit le sommeil pendant deux jours, ce qui le décida à la rendre bien vite à Polycrate, en lui disant : « Je hais les présens qui troublent mon repos. »

« A l'âge de quarante-quatre ans, il quitta Athènes pour se retirer dans un asile champêtre, aux portes de sa patrie. Sa maison était dans une situation charmante; elle dominait la mer Égée et les îles éparses à l'entour. C'est là que, dans un calme délicieux, ce poëte philosophe goûtait les charmes toujours renaissans de la nature. Il s'exerçait aux travaux de la campagne. Couronné de pampres, il présidait aux vendanges. « La retraite, disait-il, ramène l'homme à lui-même, aux plaisirs faciles de la nature. Dans le sein de la société, les préjugés, les devoirs fatiguent; les inquiétudes, l'ambition vous agitent et vous pressent en tout sens : dans la solitude, l'âme respire, se repose, jouit du sentiment intime de son existence; elle dépose, pour ainsi dire, les soins étrangers, les vaines illusions, comme l'eau dépose au fond d'un vase tranquille le sédiment qui la troublait. »

« On raconte qu'un jour ce favori des Muses et des Grâces partit pour Téos, suivi d'un petit chien et d'un domestique portant un sac qui contenait de l'argent. Cet homme s'arrêta auprès d'un buisson et oublia le sac. Ni lui ni le maître ne s'aperçurent que le petit chien ne suivait pas. Anacréon resta plusieurs jours à Téos, consolé aisément de la perte de son argent, mais regrettant beaucoup son chien; enfin il reprit le chemin de sa maison. Il passait devant le buisson où le domestique s'était arrêté, lorsque tout à coup il vit paraître le petit chien qui accourait au-devant de lui, et qui tâchait par ses signes

le l'attirer vers le buisson. Il trouva son sac que ce malheureux animal avait fidèlement gardé; mais le chien, privé de nourriture depuis plusieurs jours, expira aussitôt d'inanition.

« Cet aimable poëte avait une physionomie où respiraient la candeur, la finesse, un calme heureux et une teinte de gravité. Ses yeux pleins de feu décelaient la délicatesse de son esprit, et son penchant à l'amour et à la volupté. Son âme était noble, élevée, son caractère enjoué, charmant, son imagination riche et fleurie. Modéré dans ses plaisirs, il chantait Bacchus et l'Amour sans s'abandonner à leur ivresse. Sa dernière maîtresse, nommée Céa, était encore au berceau, lorsqu'en passant auprès d'elle, échauffé de vin, il la choqua rudement et l'outragea de paroles; la nourrice, irritée, souhaita, dans ses imprécations, que Céa eût un jour la beauté d'Hélène, et qu'Anacréon, éperdu d'amour pour elle, fût plus malheureux que Ménélas. Une partie de cette imprécation s'accomplit. Anacréon, octogénaire, soupira pour la belle Céa; et par une protection spéciale de Vénus ou de l'Amour, il sut plaire et fut écouté.

« Depuis cinq ans il achevait doucement sa vie auprès d'elle; ils soupaient avec quelques amis; le poete de Téos chanta d'une voix encore ferme sa scholie favorite :

« La vie court comme un char rapide; dans peu nous ne serons plus qu'un peu de poussière: pourquoi donc répandre de vaines libations? Parfumez-moi plutôt pendant que je vis encore; couronnez-moi de roses. Céa, ma chère Céa, donne-moi deux baisers. »

« Sa chanson finie, il mangea quelques raisins secs; il usait de cet aliment pour soutenir la langueur de sa vieillesse; malheureusement un pepin s'arrêta dans son gosier, et l'étouffa [1]. Une mort si prompte et si douce, après une vie longue et pleine de voluptés, est regardée comme une faveur particulière des dieux. Mais la fin tragique d'Ibicus semble accuser ces mêmes dieux, et faire un problème insoluble de leurs prédilections et de leurs préférences dans la distribution des biens et des maux. »

CHAPITRE XLIX.

Histoire d'Ibicus.

« Ibicus était de Rhégium, ville de la grande Grèce: les Muses, sans doute, lui avaient prêté leur lyre; mais il est un exemple de ces êtres prédestinés devant qui le bonheur s'enfuit quand ils croient l'atteindre, comme un songe au moment du réveil. Après avoir lutté long-temps contre l'infortune, l'amour l'enflamma pour Néréis, jeune Athénienne, ornée de tous les dons de l'esprit et de la figure, et, de plus, riche héritière. Il eut le bonheur de plaire et de se faire aimer; mais le père de Néréis était un vrai Midas, plus sensible au son de l'or qu'aux charmes de la poésie; ni les pleurs, ni la tristesse, ni les prières, ni le dépérissement de sa fille ne purent fléchir son avarice; il la renferma dans son gynécée (68), lui présenta ensuite le riche Euphorion, polémarque d'Athènes. Néréis, pour jouir d'un peu plus de liberté, et quelquefois de la vue de son amant, feignit d'accepter cet hymen; mais elle trouvait toujours quelque évasion pour reculer la fête. Tantôt elle avait aperçu une belette sur son chemin, et avait oublié de lui jeter trois pierres avant d'y passer; tantôt on avait éternué à sa gauche, prononcé des paroles de mauvais augure; une autre fois son petit doigt s'était engourdi, ou elle avait senti des tintemens d'oreilles. Un jour elle avait rencontré un mort, et quoiqu'elle eût craché promptement, elle n'était pas moins effrayée. Cette fois-ci un mauvais rêve l'épouvantait; ensuite elle avait offert une victime à Junon, et les prêtres avaient déclaré ses entrailles malsaines et livides. Son père, quoique superstitieux comme tout Athénien (69), s'impatienta de tant de présages sinistres, et signifia à sa fille qu'elle épouserait Euphorion dans huit jours. Nos amans étaient désespérés. Heureusement un violent accès de colère contre un esclave, pour un vase brisé, sépara à jamais cet avare des vivans et de ses chers trésors. Ibicus vit naître un jour plus doux; l'horizon s'embellissait autour de lui; il allait posséder sa maîtresse et sa fortune.

« Quelques jours avant la noce, Néréis exigea de lui qu'il allât à Orope consulter sur leur hymen Amphiaraüs, le dieu des songes, et chercher la guérison d'un mal d'yeux qui lui était survenu: il s'y rendit. Le temple de ce dieu est à douze stades d'Orope, dans l'endroit même où l'on dit que la terre s'était ouverte sous ses pas et l'avait englouti avec son char lorsqu'il fuyait de Thèbes. Auprès du temple est une fontaine nommée aussi Amphiaraüs, dont l'eau ne sert ni aux sacrifices ni aux lustrations; il est défendu même de s'y laver les mains; elle est destinée aux guérisons. Ibicus s'en frotta les yeux, et y jeta quelque argent, comme il est ordonné. Il entra ensuite dans le temple, se purifia, immola un bélier, étendit sa peau sur le plancher, se coucha sur elle pour s'endormir et avoir un songe. En effet, il rêva que, conduit par l'Amour, il se promenait dans un jardin délicieux; il y respirait un air pur et frais, il cueillait des roses, en savourait le parfum, en couronnait sa tête: mais tout à coup la noire tempête descendit du ciel, dévasta toutes les fleurs, et le tonnerre, qui grondait, le frappa et lui donna la mort. Il s'éveilla pâle, effrayé et couvert d'une sueur froide. Il alla consulter les prêtres interprètes des songes qui l'assurèrent que le sien n'était pas favorable. « Par Jupiter, dit-il, les dieux m'annoncent la mort après m'avoir fait passer par les avenues riantes de la vie et goûter ses délices; j'accepte le marché et remercie les dieux. » Ayant ainsi méprisé l'interprétation sinistre des prêtres, il partit pour revenir à Athènes.

« Il allait, selon sa coutume, à pied, tout seul, en composant l'épithalame de son mariage. L'enthousiasme poétique s'empara tellement de son esprit, qu'il s'oublia, s'égara et vagua tout le jour dans les champs, hors de lui-même, ivre de poésie et d'amour. Au coucher du soleil, il s'aperçoit de son erreur, regarde autour de lui, semblable à un homme qui revient d'un évanouissement ou d'un sommeil profond. Il cherche dans sa pensée ce qu'il fait, ce qu'il veut, dans quel lieu il habite; il se rappelle enfin qu'il veut aller à Athènes, ne reconnaît plus sa route, et comprend qu'il s'est égaré. Il voit une espèce de pâtre; il court à lui et lui demande le chemin de la ville. « Vous en êtes un peu éloigné; mais, si vous le désirez, je vous mettrai sur la route. » Ibicus accepte, et promet un salaire. Son guide le mène à travers les montagnes. La nuit se lève, l'ombre s'étend; déjà ils ne marchaient qu'à la lueur du crépuscule. « Eh bien! avançons-nous? demande Ibicus. — Oui, nous approchons. Mais je remarque deux hommes qui m'inquiètent; ils ont mauvaise mine. — Qu'importe leur mine? ne sommes-

[1] Ce pepin sans doute lui causa une toux violente.

nous pas deux aussi? Puisque vous êtes si brave, préparez-vous au combat, car ils viennent à nous. » Mon malheureux ami, vaillant comme Thésée, s'arme de son bâton et attend fièrement ses assassins : son conducteur se place derrière lui, et le frappe d'un poignard. Ibicus se retourne furieux, et d'un coup de bâton l'étend par terre. Soudain les deux autres scélérats l'assaillent l'épée à la main. Il se défend long-temps avec une bravoure extrême; il casse le bras à l'un d'eux, mais l'autre à l'instant le perce d'un coup d'épée. Le brave Ibicus tombe, et, avant d'expirer, prend à témoin de sa mort une troupe de grues qui passaient sur sa tête. Qui croirait que ce ne fut pas en vain? Mais la punition du crime est le devoir des dieux.

« Six mois s'écoulèrent; et, malgré les plus grandes perquisitions, les assassins, enveloppés dans leur secret, bravaient la vindicte publique. Pourtant un jour, dans le marché d'Athènes, ils aperçurent des grues; l'un d'eux dit en riant à ses camarades : « Voilà les témoins du poète Ibicus. » Comme sa mort avait fait beaucoup de bruit, une jeune fille de quatorze ans, ayant ouï le propos, prévenue d'ailleurs par la mauvaise mine des trois personnages, courut le répéter à un archonte. Sur ce faible indice, ils furent arrêtés : leur trouble, l'ambiguïté de leurs réponses, confirment les soupçons : on les met dans une machine de bois à cinq trous, qui entravait leurs jambes, leurs bras et leurs têtes; on leur donna ensuite la question sur une roue qui tournait avec une rapidité extrême. La force des tourmens leur arracha l'aveu de leurs crimes : ils furent condamnés à être précipités dans le Barathre (70). »

Nous admirâmes la justice des dieux dans le châtiment de ces scélérats. « Mais, s'écria Bion, qui me rendra mon cher Ibicus? Poète aimable, quel autre que toi fera résonner ta flûte? quel mortel audacieux osera jamais appliquer ses lèvres à tes chalumeaux? Ces organes de tes chants se souviennent encore du souffle qui les animait! »

Pour interrompre ces tristes réflexions, nous lui demandâmes l'histoire d'Apollonides. « Je vous la dirai; mais les rayons du soleil mourant blanchissent à peine les bords de l'horizon; faisons circuler cette coupe de vin de Lesbos en l'honneur de Comus; pendant ce temps-là on éclairera notre chaumière. Vesper, s'écria-t-il, tu ramènes avec toi le repos et les plaisirs; tu nous annonces l'heure où nos coupes vont se remplir. A ton lever, les troupeaux rentrent dans la bergerie; la jeune bergère revient auprès de sa mère, l'embrasse et lui rend compte du troupeau. O Vesper! tu rassembles tous les êtres que l'aurore avait dispersés. » Cependant des esclaves allumèrent un nombre infini de flambeaux; on abattit les jalousies, et nous nous trouvâmes dans un péristyle ouvert de toutes parts, excepté du côté du rocher. Nous jouîmes alors de la vue du lac, de ses légères ondulations, de la fraîcheur de l'air et du reflet de la lune sur la face des eaux. Les esclaves retirés, Bion nous dit l'histoire d'Apollonides.

CHAPITRE L.

Histoire d'Apollonides.

« Je vous raconterai d'abord comment notre amitié s'est formée. A l'âge de vingt-cinq ans, j'étais à Mégare, retenu dans les liens de la courtisane Nicarette, femme distinguée par sa naissance, par sa beauté, les agrémens de ses manières et la supériorité de son esprit. Elle avait reçu des leçons de philosophie à l'école de Platon. Elle partageait son temps entre les mathématiques et les amours. Il était plus facile de s'ouvrir un accès dans son cœur par la science que par l'appât de l'or. Je fus obligé de faire un voyage à Thèbes; mais le fils de Vénus hâta mon retour. Quinze jours parurent une année à ma tendre impatience. En arrivant, je vole chez ma déesse : elle me reçoit d'un air calme et modeste. Je veux jouir de ses bontés et presser mon bonheur, elle me repousse avec dignité. Étonné d'un tel accueil, je lui en fais des reproches. « Calmez-vous, me dit-elle, et daignez m'écouter. Vous êtes aimable, et je vous ai aimé pendant près de six mois. — Le terme est prodigieux. — Oui et non; tout est relatif. Pendant votre absence, j'ai fait usage de l'une de vos maximes, *que le plaisir doit être notre oracle*. J'ai consulté cet oracle, et il m'a répondu qu'étant plus heureuse avec un autre, je devais le préférer. » A cet aveu, je m'emportai; je la traitai d'ingrate, de perfide. « Ah! s'écria-t-elle, voilà nos philosophes modernes; admirables en théorie, exigus et pusillanimes dans la conduite! Convenez que c'est l'amour-propre et non l'amour qui allume votre colère. — Pour vous, assurément, ce n'est pas l'amour-propre qui vous entraîne à l'inconstance; car, selon l'usage de votre sexe, vous me sacrifiez à quelque sot. — Sur ce point ma justification est facile. Si vous êtes capable de raison et de tranquillité, je vous donnerai à souper ce soir avec votre rival, et vous verrez s'il est digne de l'être. Vous ne vous connaissez ni l'un ni l'autre; il n'est ici que depuis sept jours. — Ses progrès ont été rapides : cet homme doit être bien séduisant. — Vous le jugerez. — Comment se nomme-t-il? — Apollonides. Il est de Cos, île moins célèbre encore par ses bons vins que par la naissance d'Apelles et d'Hippocrate : il exerce la médecine avec succès, quoiqu'il n'ait qu'un an de plus que vous. » Après quelques momens de bouderie, j'acceptai la proposition; je soupai avec Apollonides. Par une pente naturelle de son esprit, il chercha à me plaire, me dit des choses flatteuses sur mes talens, sur ma réputation : il sollicita mon amitié avec cet empressement, cette grâce qui prévient la réflexion et entraîne le cœur. Depuis ce jour, notre union fut intime : et vous verrez par son portrait s'il était fait pour l'amour et l'amitié.

« Apollonides avait l'imagination brillante, une grande perspicacité, et cette justesse d'entendement qui voit, saisit les vrais rapports, et constitue le véritable esprit. Le sien était facile et naturel; il ne se cachait point, il ne se montrait point : sa mémoire était heureuse. Savant en botanique, en physiologie, en médecine, il embellissait la science par l'aménité et l'enjouement de son caractère, par le goût de la musique et de la poésie, talens aimables qu'il cultivait avec succès. Amoureux de la gloire, avide de plaisir, épris des richesses, mais pour les prodiguer, il sacrifiait sa vie à ses passions; il étudiait le jour, passait la nuit dans les festins, et ne dormait que deux ou trois heures. Quand je lui représentais le peu de temps qu'il donnait au sommeil, il me répondait par un vers de tragédie :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours (71).

« Ses principes en médecine lui donnèrent de la célébrité. Il condamnait les remèdes violens, disant qu'un médecin doit traiter ses malades agréablement. Ses re-

mèdes étaient doux : il ordonnait le vin, et défendait l'usage des viandes et la promenade en certaines occasions. Il inventait tous les jours quelque chose de particulier pour récréer ses malades. Il imagina cent sortes de bains, entre autres des bains suspendus. Il désapprouvait la saignée, usait rarement de purgatifs, et disait en riant qu'il fallait laisser aux teinturiers l'examen des urines. Il ne cherchait pas à accélérer les guérisons, prétendant qu'il se contentait d'en partager la gloire avec la nature. Il avouait, en voyant tant de mauvais médecins, que la société aurait gagné si on avait interdit cette profession.

« Pour plaire aux femmes, il avait étudié la nature des cosmétiques, et inventé, pour les embellir, plusieurs sortes de fards, des compositions pour teindre les cheveux et la barbe. Il s'était attaché à guérir la mélancolie, produite, disait-il, par une bile noire qui jette dans le délire : ceux qui sont attaqués de cette maladie ont une tristesse profonde, un penchant irrésistible pour la solitude : ils se croient changés en rois, en dieux, en loups, en chiens, en lapins : nous les appelons *lycanthropes*. Il racontait qu'une femme tenait toujours le doigt levé pour soutenir le monde. Un peintre s'imaginait avoir tous les os ramollis comme de la cire, et n'osait faire un seul pas. Apollonides lui promit des remèdes infaillibles, mais il lui défendit de marcher pendant six jours. Le mélancolique obéit ponctuellement : après quoi il marcha et se promena avec facilité et sans crainte. Un certain Leucippe d'Argos s'était figuré qu'il était lapin : sur tout autre article, il raisonnait en homme sensé; mais, à la vue d'un chien, il frémissait et courait se cacher. Mon ami le guérit par des bals, des spectacles, et surtout par la musique. Si les détails de médecine n'étaient pas fastidieux, je vous dirais quels étaient ses principes. » Nous l'assurâmes que nous l'écouterions avec un très grand plaisir. « Il faut auparavant que je vous raconte le dénoûment de ses amours avec Nicarette. Il apprit bientôt que j'avais été son rival, et rival détrôné par lui : il vint, plein de regrets, me prier de reprendre cette beauté. Je refusai obstinément : là-dessus grands débats. Pour les terminer, il me proposa de tirer au sort à qui l'aurait. Je trouvai l'idée plaisante. Nous jetâmes trois dés; il amena le coup de Vénus [1]. Je lui dis alors : « La fortune et Cypris vous donnent Nicarette, ainsi gardez-la. » Cet arrangement comique parvint à ses oreilles, son amour-propre, beaucoup plus irascible que le mien, s'en irrita vivement, et mon vainqueur fut congédié sans pitié. Passons maintenant à ses aphorismes.

« Il conseille à tout homme d'une bonne constitution de ne s'assujettir à aucun régime, de ne consulter aucun médecin, de demeurer plus souvent à la campagne qu'à la ville. Il recommande beaucoup l'exercice; car le repos énerve, et le travail fortifie : l'un hâte la vieillesse et l'autre prolonge la jeunesse. Il prescrit aussi de manger tantôt plus, tantôt moins, de faire plutôt deux repas qu'un seul. Voici sa doctrine sur le commerce avec les femmes. Il conseille aux époux d'attendre le retour de l'aurore pour cueillir les fruits de l'amour. « Après un doux sommeil, dit-il, le corps est dispos et léger. » Il citait l'exemple des paysans, qui s'endorment dès qu'ils sont au lit, ne remplissent que le matin les devoirs d'époux, et donnent cependant des enfans robustes. « Les oiseaux, ajoutait-il, guidés par la nature, choisissent presque tous, pour le temps de leur hymen, le lever de l'aurore, et leur chant est l'expression de leurs plaisirs. » Bion nous demanda notre avis sur ce principe d'Apollonides. « Mon avis, s'écria Phanor, est que les oiseaux ne sont que des bêtes, et qu'il faut faire l'amour le soir et le matin. » Ce jugement fit rire, et on convint qu'il ne fallait pas en appeler.

« Présentement, continua Bion, je vais entrer dans le récit de la catastrophe cruelle qui m'a privé du plus aimable des amis. O mon cher Apollonides! que ta mort m'a coûté de larmes! combien donnerais-je pour posséder ta dépouille précieuse, restée dans un pays barbare! je la couvrirais de fleurs et de lauriers; mes larmes arroseraient ta tombe, et ton ombre immortelle recevrait avec reconnaissance mon tribut de douleur et d'amitié!

« Apollonides, avide de connaissances, alla les chercher à Athènes. Après un an de séjour, il partit pour Samos, où il guérit le tyran Polycrate d'une maladie très grave. Deux talens d'or furent sa récompense. Quelque temps après, les Perses le firent prisonnier. Il leur cacha son nom et sa profession; mais il fut reconnu et mandé à Persépolis pour traiter le roi Darius qui souffrait beaucoup de la dislocation de l'un de ses pieds. Mon ami réussit dans cette opération, et traita avec le même succès Atossa, femme du roi, malade d'un cancer au sein. Ces deux cures lui valurent de riches présens, et la faveur de Darius, qui l'admit à sa table. Il eût été le plus heureux des hommes si, au milieu de cette cour brillante et voluptueuse, il eût pu modérer son penchant pour l'amour, ou si du moins il n'eût pas élevé ses désirs jusqu'à Amythis, sœur du roi, veuve d'une rare beauté et dans la fleur de la jeunesse. Il devait aux agrémens de son esprit, à ses cosmétiques un accès facile auprès d'elle. Il eut cependant la prudence de dissimuler des sentimens trop tendres. Mais Amythis tomba dans une maladie de langueur. L'amour d'Apollonides s'irrita par la fréquence des visites. Cependant, malgré ses soins et toutes les ressources de son art, cette aimable princesse dépérissait comme un bouton de rose séparé de sa tige; elle était inconsolable; la mort l'épouvantait. Elle fit offrir des sacrifices sans nombre, sur le sommet des montagnes, au soleil, à la lune, à la terre, à l'air et aux vents. Mithra, ou Vénus-Uranie, fut accablée de dons et de prières. Un jour, seule avec Apollonides, elle déplorait sa destinée qui la condamnait à mourir au printemps de ses jours, environnée de tous les plaisirs, de toutes les séductions. « O mon cher Apollonides, s'écria-t-elle dans l'abandon de sa douleur, je vous en conjure, faites tous vos efforts, employez toute votre science, sauvez-moi, sauvez-moi! » En prononçant ces mots, elle inondait de pleurs la soie et l'or de son lit fastueux.

« Apollonides, touché, très ému, ne lui répondit que par un profond soupir. « Ah! je le vois, je suis perdue; vous désespérez de moi! il n'est plus de remède! — Peut-être il en est un dont l'efficacité m'est connue; mais comment oser vous le proposer? » Amythis, à ces mots qui lui rendaient l'espérance, voulut absolument connaître ce remède. Mon ami baissa les yeux et garda le silence; mais la princesse redoublant ses instances, donnant même des ordres, il déclara enfin, soit qu'il en fût persuadé, ou qu'il fût aveuglé par sa passion, que les plaisirs de l'amour étaient l'unique ressource qui pouvait

[1] Les Grecs appelaient *le coup de Vénus* celui où l'on amenait tous les six.

la ramener à la vie. A ce propos, la jeune princesse rougit : on voyait tout à la fois sur son visage l'embarras de la pudeur, l'inquiétude du doute et la sérénité de l'espérance. « Je sais, continua Apollonides, que les préjugés de décence, de vertu, paraissent condamner l'usage d'un pareil spécifique ; mais votre vie est si précieuse, si chère à toute la Perse, que je n'hésite plus à vous le conseiller : ce plaisir agite l'âme d'un feu si doux, si bienfaisant, qu'il produit les plus heureux effets. J'ai vu des vierges languissantes, décolorées, renaître, après l'hymen, brillantes de santé et de fraîcheur : il en est même qui, par l'usage du plaisir, ont passé tout à coup de la laideur à la beauté. On cite une vierge de Sparte, privée des grâces de la figure, qui, après le mariage, aurait pu disputer à Hélène le prix de la beauté. » Enfin Apollonides s'appuya d'une si bonne dialectique, mit tant de feu et d'intérêt dans ses regards, dans ses expressions, il est si doux de vivre, que la sœur et la fille des rois s'abandonna aux conseils et aux désirs de son médecin.

« Mais Amythis, semblable aux victimes que l'on couronne de fleurs au moment de leur immolation, dépérit de plus en plus ; l'activité du remède, loin de détruire la maladie, en développa, en précipita les progrès.

« Lorsque les pleurs, la consternation, le silence de ceux qui l'environnaient, lui eurent appris son extrême danger, un affreux désespoir s'empara de son âme ; elle ne pouvait se résoudre à mourir. Une de ses femmes, pour la flatter ou la distraire, lui ayant parlé de sa grandeur, de l'éclat de son rang : « Oui, s'écria-t-elle, aujourd'hui sœur du plus grand roi de la terre, et demain rien ! » Elle attribua sa mort au prétendu spécifique d'Apollonides, et, dans son égarement, elle en fit la confidence à sa mère. Elle s'en repentit bientôt, et demanda la grâce du coupable. On la promit, mais on la trompa : Darius était trop irrité : l'orgueil des rois est implacable.

« L'infortuné Apollonides fut condamné à être enterré vivant dans un caveau. Il y fut conduit par un détachement des gardes appelés *les immortels*. O mon cher Apollonides ! ô tendre et digne ami ! quel fut ton effroi à la vue de cette tombe où tu descendais tout vivant, où tu allais ensevelir tant d'esprit, de talens, de connaissances, et ta vie ! Quels étaient ton désespoir, tes larmes, ta fureur, pendant les heures cruelles que tu vécus dans cet abîme ! » A ces mots les sanglots étouffèrent sa voix. Nous pleurions tous ; un profond silence régnait dans la salle. Cependant Bion, surmontant sa douleur, continua sa narration. « La pierre posée sur cet horrible caveau, on y laissa un garde. Deux fois le soleil avait décrit le cercle du jour, lorsque Amythis apprit le supplice d'Apollonides. Émue, déchirée par la pitié, elle résolut d'abréger les tourmens de cet infortuné et de hâter sa mort. Elle gagna les gardes du caveau ; un homme y descendit, une lampe à la main, et une coupe de poison de l'autre. Apollonides était couché sur la terre, enveloppé de son manteau, n'ayant qu'un souffle de vie. Dès qu'il aperçut la lumière, il se souleva avec effort, et prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur si Amythis vivait encore. « Oui, elle vit ; et c'est elle-même qui, pénétrée de vos malheurs, vous envoie ce poison pour en abréger le terme. » Apollonides le remercia d'un signe de tête, et, le regardant avec douceur, lui dit : « Tu me donnes là une bonne nouvelle ; je ne suis pas malheureux en tout. Remercie la princesse de ses bontés. » Après ces mots il but le poison et se recoucha sur son manteau. Il était si faible, si abattu, qu'il fut éteint dans le moment. » Les pleurs, les sanglots de Bion redoublèrent : il se leva subitement, et courut embrasser la statue de son ami. Pour terminer cette scène attendrissante, je fis signe à Phanor de jouer de sa lyre. Il préluda d'abord sur le mode chromatique de Timothée, et passa par degrés à des tons plus vifs, plus animés. Théophanie unit sa voix à ses accords, et chanta une scholie de Bion :

« Le temps vole ; mille siècles, par rapport à l'éternité, ne « sont qu'un point. Employons des momens si fugitifs à jouir « des biens qui nous sont réservés, les principaux sont la « santé, la beauté et les richesses acquises sans fraude. Que « de leur usage résulte cette aimable volupté qui console et « embellit la vie. »

Cette brillante harmonie dissipa les nuages de tristesse qui s'étaient élevés. La gaîté revint. On arrêta une partie de chasse au vol pour le lendemain. En nous retirant, nous nous promenâmes, aux rayons de la lune, sur l'onde paisible du lac ; après quoi nous surgîmes au port ; et chacun de nous, enchanté de sa journée, alla chercher dans son lit le repos et le sommeil.

CHAPITRE LI.

Conversation des deux amis. Partie de chasse.

Dès que nous fûmes seuls avec Phanor, il me parla avec tant d'intérêt et de chaleur des grâces, de la beauté, des talens de Théophanie, que je craignis pour lui une nouvelle blessure d'amour ; il m'avoua que j'avais deviné. « Et Théano, lui dis-je, que vous adoriez naguère ; votre beau désespoir, votre aversion pour la vie, le saut de Leucade, qu'est devenu tout cela ? — Ce que deviennent à notre réveil les songes de la nuit. — Vos vers élégiaques, qu'en ferez-vous ? — Ils me serviront dans une autre occasion, si je suis encore assez fou pour me désespérer de l'infidélité d'une femme. — Et quel est votre espoir ? — De me faire aimer. Bion est très âgé. — Mais il est aimable ; il vous a conté qu'Anacréon, octogénaire, avait le talent de plaire. — Il est permis d'en douter : au surplus, ces phénomènes n'arrivent qu'une fois (72). Il faut de l'audace en amour. Je vais passer cette nuit dans un délire poétique, et composer des vers pour cette jeune divinité. » Je voulus le dissuader, étouffer ce feu naissant : mais son oreille était fermée à la raison.

Le lendemain, aux premiers traits de l'aurore, tout fut debout dans la maison. Ranimés par la fraîcheur vivifiante du matin, nous partîmes pour la chasse, chacun un faucon sur le poing. On se rendit au milieu d'une plaine entourée de coteaux ; nous y plaçâmes nos filets, et occupâmes ensuite les hauteurs ; la vue, les cris des faucons en chassèrent les oiseaux ; ces pauvres fugitifs se réfugièrent dans la plaine ; mais, en voyant les filets, s'envolèrent par troupes ; alors nous lâchâmes les faucons, qui, se précipitant sur eux, en tuèrent un grand nombre. Cette chasse nous amusa beaucoup, excepté Théophanie, dont l'âme sensible compatissait à la destruction de ces timides oiseaux.

Après nous être reposés, Bion et moi accompagnâmes Lacyde qui retournait chez lui. Phanor resta pour voir la charmante Psyché et lui donner ses vers. En chemin je perdis ma bourse ; heureusement je m'en aperçus bientôt. Comme j'en témoignais quelque sollicitude, Lacyde me dit froidement : « Votre bourse est tombée à vingt pas d'ici, auprès du buisson où nous nous sommes arrêtés. »

J'y courus, et je la retrouvai. Je demandai à Lacyde pourquoi il ne m'avait pas averti de cette perte. « C'est, me dit-il, que cela est indifférent. — A vous, et non à moi. » Il me conta alors, pour se justifier, que Pyrrhon, ayant vu tomber dans un fossé Anaxarque, son maître, avait continué son chemin sans daigner lui tendre la main. Il nous parla à ce sujet de cette heureuse indolence de l'âme, de l'atacaxie qui règle les opinions, de la métriopathie qui modère les passions (73). Bion, souriant à ce jargon métaphysique, dit à son ami avec gaîté : Il me semble que je m'éloigne de chez moi, et qu'il serait temps de vous quitter. Adieu, mon cher Lacyde ; régalez-moi quelquefois de votre apparence, et faites-moi rêver agréablement que je suis avec vous. » Là-dessus nous nous embrassâmes, et nous nous quittâmes pour jamais.

En revenant avec Bion, nous nous entretînmes de son ami, de cette indifférence philosophique avec laquelle il me laissait perdre ma bourse. « C'est un original, me répondit-il, qui s'est infatué du scepticisme, système insensé qui rend aux yeux des sceptiques leur existence même problématique ; mais, malgré ses erreurs et ses travers d'esprit, il est plein de probité, et son âme est noble et généreuse. Un jour, un de ses amis lui ayant emprunté sa vaisselle, il ne voulut jamais la reprendre. Dans une époque de sa vie où sa fortune était délabrée, Attalus, roi de Pergame, lui offrit une somme considérable, s'il voulait venir à sa cour ; il refusa, et répondit : « que le portrait des rois ne devait être regardé que de loin. »

CHAPITRE LII.

Succès des amours de Phanor avec Théophanie.

De retour chez Bion, je trouvai Phanor tout radieux ; il avait fini son ode pour Théophanie, et l'avait donnée. « Je vais, dit-il, vous la réciter.

ODE A THÉOPHANIE.

Tout est changé dans les cieux, sur la terre ;
Cypris n'est plus la reine des Amours ;
Le blond Phébus, ce dieu qui nous éclaire,
Ne sera plus le père des beaux jours.

La rose en vain, sur sa tige épineuse,
De sa jeunesse étale les couleurs :
« Abaisse ici ta tête fastueuse ;
Non, tu n'es plus la première des fleurs !

Une beauté, des mortels adorée,
Efface tout par mille attraits nouveaux ;
Théophanie, au lieu de Cythérée,
Règne aujourd'hui dans Gnide et dans Paphos.

O doux objet, comme Hébé, comme Flore,
Tu vas t'asseoir à la table des dieux ;
Mais daigne au moins sur l'amant qui t'adore
Laisser tomber un regard de tes yeux.

« Vos vers, lui dis-je, sont très agréables ; Théophanie les a-t-elle reçus ? — Oui ; d'abord avec l'embarras de la timidité ; mais elle s'est rassurée et m'a fait espérer une réponse. » Je le félicitai de ce succès, sans cependant m'y fier beaucoup. Vers le soir il vint à moi, ivre de joie, se moquant de mes doutes, de mon incrédulité, et me montra des vers charmans qu'il venait de recevoir de l'aimable Psyché : l'éloge n'était pas exagéré ; les vers étaient pleins de grâce et d'esprit. Je convins avec Phanor que l'écolière égalait le maître. « Oh ! Bion est bien loin du naturel, des grâces répandues dans ces vers ; Corinne, Sapho même n'ont rien composé de si délicat, de si brillant ; c'est Erato elle-même qui les a dictés. Combien ce talent enchanteur redouble ma flamme ! aussi je n'ai jamais aimé d'un amour si ardent. »

Convaincu dès lors que la palme l'attendait au bout de la lice, il sollicita un rendez-vous par d'autres vers ; et le rendez-vous lui fut promis en vers aussi, dans trois jours, époque où Bion devait aller à Amphissa.

« Je fus étonné de cette facilité de Théophanie ; je blâmai vivement son ingratitude pour un amant aussi aimable que généreux ; mais Phanor ne voyait dans cette préférence que la douce sensibilité d'une âme noble et tendre. Le laps de ces trois jours fut d'une lenteur mortelle ; enfin il expira. Le rendez-vous était à la laiterie ; et dès que Bion fut parti, Phanor y courut, rayonnant d'amour et d'espérance.

A peine m'avait-il quitté, que je vis revenir Bion suivi d'une troupe de jeunes personnes des deux sexes, portant des couronnes, des fleurs, des torches, des flûtes, des cymbales, des sistres et un flambeau nuptial. Il me dit : « Suivez-moi ; » ce que je fis tout étonné. Nous allâmes à la laiterie : on s'arrêta devant la porte. Le coryphée donna le signal, et l'on chanta en chœur l'épithalame suivant, composé par Bion :

« Vénus, reine des déesses ; Amour, force des humains ; et « toi, Hyménée, source de vie, c'est vous que je chante dans « mes vers ; vous trois, Hyménée, Amour, Vénus ! Jeune homme, « éveille-toi : l'Amour, la terre, le ciel te sourient. Ta guirlande « est prête : Phanor, favori de Vénus ; Phanor, brillant époux « de Théophanie, regarde ta belle maîtresse ; elle est pleine « d'éclat et de majesté. La rose est la reine des fleurs ; Théo- « phanie est la reine de ses compagnes. Lève-toi, heureux « époux ! ton lit nuptial est préparé. Puisse naître bientôt dans « ton jardin un fruit éclatant comme le lis, et aussi durable que « le cyprès. »

Le chant fini, Bion entra à la tête de sa brillante troupe ; chacun présenta une couronne à Phanor, très embarrassé de sa contenance ; Théophanie le couronna elle-même. On se promena dans la campagne ; le flambeau nuptial précédait Phanor : une femme d'un âge mûr était à côté de Théophanie, lui servait de mère et de paranymphe (74). On marcha au son des instrumens et des chants d'hyménée. Quand on fut arrivé dans le bois, on dansa sous son ombrage. Je riais de bon cœur de l'embarras de Phanor et de la vengeance douce et ingénieuse de Bion. La danse fut interrompue par un superbe festin ; l'on plaça les prétendus époux à côté l'un de l'autre, et l'on répéta l'épithalame. Théophanie chanta ensuite un couplet très agréable composé par Bion et analogue à la circonstance (75). Après le festin, qui fut très long, très gai, excepté pour le héros de la fête, on dansa encore, et la nuit seule interrompit nos plaisirs. Chacun s'étant retiré, Bion félicita Phanor sur son mariage, ajoutant que Théophanie le dispensait du reste de la cérémonie ; après ce compliment, il nous salua, et nous restâmes seuls.

Je regardai quelque temps Phanor sans mot dire : la honte et le dépit éclataient sur son visage ; il rêvait, se mordait les lèvres. « Eh bien ! lui dis-je, convenez que Bion nous a fait passer une journée charmante. — Je l'ai trouvée fort longue et très insipide. — Vous êtes piqué au jeu ? — J'en conviens, je suis outré, la plaisanterie est détestable. — Non, votre rival s'est vengé en homme d'esprit et de bonne compagnie. — Je lui en veux moins

qu'à la perfide qui m'a trahi. — Elle le devait, elle lui a montré vos vers : et Bion, pour s'amuser à vos dépens, a répondu pour elle. Vous avez trouvé ces vers supérieurs à ceux de Corinne et de Sapho; jamais Bion n'a eu les grâces de ce style Vous voyez quels sont les jugemens dictés par la prévention. Voulez-vous encore séjourner quelques jours ici? — Non, par Bacchus; j'y jouerais un fâcheux personnage. Partons demain au point du jour. — Soit; allons prendre congé de nos hôtes. » Phanor s'y refusait : je lui représentai l'indécence de partir sans les remercier. Il se rendit, mais il refusa de voir Théophanie : il était trop irrité contre elle. Le sage Bion nous témoigna des regrets de notre départ. Il demanda pardon à Phanor de la mauvaise plaisanterie qu'il lui avait faite, déclarant que c'était moins par esprit de vengeance que pour lui faire entendre que la raison, l'honnêteté, la prudence devaient le guider dans ses amours; ensuite il nous invita à déjeûner pour le lendemain

CHAPITRE LIII.

Le déjeuner. Philosophie. Petit voyage.

Levés avec le soleil, dès que nous fûmes à table, Théophanie entra d'un air riant, nous apportant du lait et des fruits. Elle pria Phanor de lui pardonner la petite supercherie de la veille, avouant que, n'ayant jamais fréquenté les bosquets du Parnasse, elle avait été obligée de s'adresser à Bion pour lui répondre. Phanor, apaisé par l'enjouement et l'aménité de cette aimable enfant, se jeta à ses pieds, demanda sa grâce, et promit, pour expier sa faute, un souvenir éternel à l'adorable Psyché.

Après cette expiation de Phanor, la confiance et l'amitié revinrent égayer notre petit banquet : Bion surtout fut d'une gaîté charmante. Je lui dis, frappé de son enjouement, que je le croyais le plus heureux des hommes. « Oui, me répondit-il, malgré la maxime de Solon, *que nul homme ne peut être déclaré heureux avant sa mort;* car la mort n'est qu'un moment. Bravons les fantômes de la superstition, elle sera peu redoutable. Je suis heureux aujourd'hui, parce que je ne contrarie plus mes goûts ni mon caractère, que je vis dans la retraite, que j'occupe mon esprit pour l'amuser, pour l'éclairer, et non par un désir insatiable de célébrité; que l'avarice, l'ambition, toutes les folles passions des hommes n'ont plus d'accès dans mon âme, ne troublent plus mon repos; que mes désirs sont à l'unisson de mes moyens; que je fais du bien autant qu'il m'est possible : la bienfaisance est un parfum délicieux qui remonte vers son auteur. Un jour, et le terme n'est pas loin, il faudra quitter cette maison, mes ombrages, mes livres, et cette Psyché qui embellit tout : quand l'idée de cette séparation se présente à mon esprit, j'y réfléchis un moment; et, loin de m'attrister, je m'écrie : « Jouissons de la vie tandis que son flambeau dure encore. » Il s'adressa alors à Psyché, et lui dit : « Tu fermeras ma paupière, tu recueilleras mon dernier soupir. Quand tu verras mon âme près de s'envoler, arrête-la un moment au passage par les sons touchans de ta lyre; tu me joueras l'air que j'aime le mieux, et peut-être je mourrai avec volupté. Vous voyez que le bonheur n'est pas toujours comme ces fruits fugitifs que Tantale ne peut atteindre; que notre destinée est pour l'ordinaire dans nos mains, et que souvent c'est à tort que nous accusons les dieux de nos peines. — Mais, lui dis-je, tous les hommes n'ont pas une belle maison de campagne, de la santé, une jolie maîtresse, de l'esprit, des talens aimables. — Connaissez-vous l'anecdote de Gygès, roi de Lydie? On rapporte qu'il eut la curiosité de savoir s'il y avait quelque mortel plus heureux que lui. L'oracle consulté répondit que c'était Aglaus. Cet Aglaus, le plus pauvre des Arcadiens, n'avait jamais quitté le champ de ses pères, le cultivait de ses mains, et vivait content de son produit. Mais je veux vous montrer aujourd'hui un homme encore plus étonnant; il n'a pas même un arpent de terre, il est perclus, et vit satisfait de son sort. Son habitation n'est pas éloignée, je vous y accompagnerai. » Psyché voulut être du voyage, et nous partîmes ensemble.

La route fut très agréable. Bion nous conta diverses anecdoctes : Phanor nous chanta sa romance sur Théano. Nous le raillâmes sur son dernier mariage, dont il avait manqué le dénoûment; il se prêta de bonne grâce à la plaisanterie, et nous arrivâmes de très belle humeur à la misérable cabane d'un mortel heureux. Je vis un homme d'un teint frais et vermeil, revêtu de haillons, accroupi sur l'âtre de son foyer; il avait devant lui, sur quelques charbons, une marmite qu'il soignait : il nous reçut d'un air riant. Bion nous fit apercevoir qu'il était privé de l'usage de ses jambes, paralysées depuis son enfance; il ne pouvait marcher que sur ses genoux; il était seul dans cette chaumière enfumée. Je lui demandai si la marmite contenait de la viande. « Non; ce sont des racines : je ne suis pas assez riche pour me régaler d'un tel mets. — De quoi vivez-vous? — De mon travail. Je fais des paniers, de petits meubles de bois. — Et cela vous suffit? vous êtes content? — Comme un roi, surtout quand j'ai de l'ouvrage. — Mais au moins cette demeure vous appartient? — Je serais trop heureux; un ami me la prête. — Sortez-vous quelquefois? — Très rarement : il faut me traîner sur les pierres, dans la boue; et d'ailleurs je ne pourrais pas faire un long trajet. — Ne vous ennuyez-vous point, ainsi solitaire, abandonné? — Jamais. — Savez-vous lire, écrire? — Je le voudrais, mais je m'en passe. — Vous n'avez pas peur dans cet endroit écarté, seul, sans défense, impotent? — Peur! de quoi? Je n'ai rien à perdre : les voleurs sont comme les furets, ils flairent les richesses, et n'entrent pas dans les tanières du pauvre. — Quel âge avez-vous? — Quarante-quatre ans. — Vous avez toujours été perclus et indigent? — Toujours; mais, grâces aux dieux, l'appétit et le travail ne m'ont manqué que très rarement. » Je ne pouvais me lasser d'interroger ce philosophe de la nature, dont la sagesse, selon moi, était supérieure à celle de Pythagore et de Zénon. Après plusieurs autres questions, nous lui demandâmes si nous pouvions lui être utiles, ce qu'il désirait de nous. « De l'ouvrage, voilà tout. » Bion lui en promit. Nous voulûmes le gratifier de quelque peu d'argent, il le refusa. « Tu m'affliges, lui dit Bion. — Allons, j'accepte. Vous êtes d'honnêtes gens qui donnez par bonté d'âme, et non par ostentation. »

« Vous voyez, dit Bion, quand nous fûmes sortis, où va se nicher le bonheur! Tant de gens opulens, des princes, des rois s'agitent, se tourmentent au sein des grandeurs et des plaisirs, et cet homme impotent, pauvre, sans société, réduit à lui-même, est content de sa destinée! O justes dieux, je reconnais là votre munificence! »

C'était le moment de notre séparation; elle fut touchante. Nos hôtes nous embrassèrent avec le plus tendre intérêt. Phanor ne pouvait s'éloigner de Théophanie; il

la quittait, revenait encore, recommençait ses adieux : enfin nous partimes.

Pour compléter l'histoire de Bion, je vais raconter sa mort, dont je fus instruit quarante ans après, par un hasard inespéré.

CHAPITRE LIV.

Rencontre de Théophanie et d'Anténor au bout de quarante ans.

Je voyageais; en passant devant le temple de Junon, qui est sur le chemin de Phalère à Athènes, je voulus le visiter : la disposition en est remarquable. C'est une enceinte environnée de colonnes, sans murs, ouverte de tous les côtés : la forme de cet édifice me rappela, après quarante ans, la salle à manger de Bion dans l'île de l'Amitié, construite à peu près sur ce modèle. Cette douce souvenance me rendit cet édifice plus agréable; mon âme s'y attachait, s'y arrêtait avec plaisir. Tout à coup j'aperçois une femme âgée qui me regardait attentivement; je l'examine à mon tour. A travers les rides et les injures du temps, je crus reconnaître ses traits et démêler les débris d'une figure charmante. J'étais comme un voyageur qui visite les ruines d'un temple jadis superbe : sa pensée rétrograde sur le passé : il voit le temple debout; et, plein d'admiration, il s'écrie : « Qu'il était beau! quel dommage qu'il ne soit plus! » Cette femme et moi, nous observant toujours, nous approchions pas à pas l'un de l'autre. Quand nous fûmes en face, nous restâmes plusieurs minutes sans nous parler. A la fin je lui dis : « Je crois que nous nous connaissons, que nous nous sommes vus en d'autres lieux. — Oui, vos traits me frappent! c'est le même visage, le même son de voix, la même taille. » En parlant ainsi, ses yeux me parcouraient de la tête aux pieds. « Oui, s'écria-t-elle, la ressemblance est parfaite : vous êtes le fils d'Anténor. — Anténor est mon nom : mais je n'ai point de fils, et sûrement vous n'avez pas connu mon père. — Vous! Anténor! la chose est impossible! — Elle est cependant véritable. — Vous souvenez-vous de Bion, de Théophanie? — Ah! m'y voilà, je vous remets, vous êtes Théophanie. » A cette reconnaissance, nous nous embrassâmes tendrement, après quoi nous sortimes pour causer plus à l'aise. Je lui fis mille questions, elle m'accabla des siennes : elle ne revenait pas de son étonnement sur ma fraicheur, ma jeunesse : elle ne savait si j'étais un dieu ou un des génies dont Platon a peuplé le ciel. Je l'assurai que je n'étais qu'un simple mortel, destiné, ou condamné, peut-être, à passer les bornes de la vie humaine. « Et moi, me dit-elle, me trouvez-vous bien changée? — Vous me paraissez encore aussi aimable qu'à vingt ans. » Cette réponse éludait la question : mais la sexagénaire Théophanie voulut bien s'en contenter. Je lui demandai ensuite des nouvelles de Bion, de l'époque de sa mort. « Il a vécu encore treize ans après votre départ, toujours aimable et gai, toujours occupé de ses troupeaux, de moi et de la poésie. On ne s'aperçoit du déclin de son génie qu'à l'abondance de ses vers; plus il vieillissait, plus sa muse était féconde : il est vrai que ses productions étaient des fleurs inodores et des fruits sans saveur. Ses vers les plus passables sont ceux qu'il composa peu de temps avant sa mort. Il a imité ces lampes qui, sur le point d'expirer, se ravivent et jettent pour un moment une clarté inattendue. Je vais vous les dire, car je ne les ai pas oubliés (76).

O ma chère âme, ô tout moi-même,
Tu vas descendre chez Pluton,
Et par-devant sa cour suprême
De tes hauts faits rendre raison.

Que dira ton ombre légère,
Lorsque Minos au noir sourcil.
Demandera d'un ton sévère
Ce que tu fis ou voulus faire
Quand tu logeais dans ton étui?
Tu répondras : Je vais sans peine,
Juge éternel de ce pourpris,
Vous raconter ce que je fis
Quand j'habitais le beau domaine
Du vieux Saturne et de son fils,
Et que j'avais figure humaine.

Tantôt grave stoïcien,
Tantôt élève d'Épicure,
Je fis le mal, je fis le bien;
Mais sans malice, à l'aventure,
Suivant le froid, suivant le chaud,
Qu'au gré des vents il fait là-haut.
L'homme, hélas! n'est qu'une machine.
Et son âme, toute divine,
Mais très liée aux lois du corps,
Est faible, ou forte, ou raisonnable,
Ou de raison très incapable,
Suivant le jeu de ses ressorts.

Un vif désir de vaine gloire
Me fit poete et bel esprit :
La vanité, l'on peut m'en croire,
Plus que les filles de Mémoire,
Fut le démon qui m'enhardit;
De quoi ma muse octogénaire
Demande excuse à l'univers,
Si l'univers, comme j'espère,
Entendit parler de mes vers.
De plus encor, comme poete,
J'eus des défauts assez nombreux :

Je fus colère, paresseux,
Rétif, têtu, capricieux;
Et souvent ma muse indiscrète,
Se moquant des pauvres humains,
Lança sur eux ses traits malins.
Une autre erreur que je confesse,
C'est mon ardeur pour le plaisir :
Bacchus, l'Amour, leur douce ivresse
Flattant mes sens et ma faiblesse,
Je ne vivais que pour jouir.
Ici-bas c'est un tort peut-être;
Mais j'aurais cru choquer les dieux,
Si sur les roses qu'ils font naître
Je n'avais pas jeté les yeux.

Seigneur Minos, soyez bon diable,
Songez que l'homme ne vaut rien,
Et que de nous le moins coupable
Est le pécheur qui veut le bien.

« Cet aimable poëte est mort, pour ainsi dire, dans mes bras, au milieu de son troupeau. Quand il sentit que sa vie allait s'évanouir, il me pria de jouer un air qu'il aimait beaucoup. J'obéis, et j'aperçus encore un rayon de joie sur son visage livide. Au moment où je finis l'air, il cessa de vivre. Le bruit s'est répandu qu'il était mort empoisonné; et c'est à ce sujet que le poëte Moschus s'écrie dans sa complainte sur la perte de son ami :

« Bion! Bion! le poison vient d'abréger tes jours; en passant sur tes lèvres, comment n'a-t-il pas perdu son vice et son amertume! »

« J'ai fait graver sur son tombeau, d'après ses ordres, l'épitaphe suivante :

Ci-gît Bion, qui a passé quatre-vingt-trois ans sur la terre et n'en a vécu que quinze (77). »

Après ce récit, cette beauté délabrée, cette Psyché, jadis si séduisante, fut obligée de me quitter; son char l'attendait, et nous nous séparâmes pour jamais.

Je reviens à notre départ de chez Bion. Phanor ne me parlait que de l'aimable Psyché, me jurait qu'il l'aimerait le reste de sa vie. « Mais vous en juriez autant à la belle Théano. — Ah! quelle différence! s'écria-t-il : combien Théophanie l'emporte sur cette Athénienne! — Aujourd'hui, parce qu'elle est la dernière : mais nous verrons si quelque autre beauté ne ternira pas les charmes de cette brillante Psyché. »

Parlant ainsi de nos amours, de Bion et de Laeyde, nous arrivâmes à Delphes.

CHAPITRE LV.

De l'Oracle de Delphes. Description de la ville et du temple. Prodiges. Histoire.

La ville de Delphes, située sur le penchant du mont Parnasse, se présente en amphithéâtre. On distingue de loin le temple d'Apollon Pythien, bâti sur une montagne couverte de statues de bronze, la plupart revêtues de lames d'or, dont l'éclat nous éblouissait; la montagne étincelait de feux. Nous apprîmes que la Pythie ne prophétisait qu'une fois le mois, à certains jours appelés *heureux* (78).

Nous logeâmes chez le nommé Amyntor, homme très pieux, et non moins crédule. Il adressait des prières aux dieux, au coucher et au lever du soleil et de la lune. Il assurait que les oracles d'Apollon étaient infaillibles. Il nous conta que Crésus, roi de Lydie, avait envoyé des députés à Delphes, avec ordre de demander à la Pythie ce qu'il faisait à Sardes tel jour et à telle heure. L'oracle répondit en vers : *Je connais les grains de sable et les bornes de la mer. Je comprends le langage du muet. J'entends la voix de celui qui ne parle point. Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de la chair d'agneau dans une chaudière d'airain.* Les Lydiens rapportèrent cette réponse au roi Crésus, qui, frappé d'étonnement et de respect, avoua qu'au jour convenu, pour embarrasser l'oracle, il avait imaginé de faire couper en morceaux une tortue et un agneau, et de les faire cuire dans un vase d'airain. Une autre fois ce roi consulta l'oracle pour son fils, jeune homme orné d'heureuses qualités, mais muet de naissance. La Pythie lui répondit : *Insensé Crésus, ne souhaite pas d'entendre la voix de ton fils : il commencera de parler le jour où commenceront tes malheurs.* Cet oracle ne fut que trop vrai. Le jour de la prise de Sardes, un soldat fondait l'épée à la main sur Crésus, qui, lassé de la vie, n'opposait aucune défense. Le jeune prince, à cet aspect, saisi d'effroi, fit un tel effort, que l'organe de sa voix se développa tout à coup : « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus! » Tels furent ses premiers mots; et il conserva la faculté de parler le reste de sa vie. Mais le miracle le plus étonnant d'Apollon est celui qui détruisit l'armée des Gaulois, commandée par Brennus. Ce chef barbare fit une irruption dans la Phocide, et, après avoir battu les Phocéens, marcha droit à Delphes. Les habitans, consternés, consultèrent le dieu, qui leur déclara qu'ils n'avaient rien à craindre. En effet, les Delphiens, ayant reçu des secours, présentèrent la bataille à leurs ennemis. Dans ce moment, Apollon manifesta sa colère contre les barbares : la terre trembla sous leurs pas; leur camp ébranlé menaçait de les engloutir : les éclairs embrasaient l'atmosphère; les tonnerres multipliés roulaient avec un fracas épouvantable; la foudre tomba fréquemment sur eux, et une exhalaison enflammée dévorait les soldats et leurs armes. On voyait dans les airs les anciens héros de la Grèce animer les Delphiens et combattre les Gaulois. La nuit leur fut encore plus fatale : il tomba des torrens de neige qui causèrent un froid des plus rigoureux; et comme si tous les élémens avaient conjuré leur perte, de grosses pierres, des rochers entiers, détachés du mont Parnasse, roulaient dans leur camp, et écrasaient trente ou quarante hommes à la fois. Les Phocéens, profitant de ce désordre, les attaquèrent et les mirent aisément en fuite.

Amyntor était si convaincu de la vérité de ces prodiges, que le moindre doute de notre part l'aurait offensé. Le lendemain de notre arrivée, il nous conduisit au temple [1]. Il nous apprit en chemin que la première chapelle du dieu fut faite avec des branches de laurier coupées à Tempé. Ce temple était d'abord une espèce de cabane : on prétend qu'il fut ensuite bâti en cuivre, que la terre s'ouvrit et l'engloutit. Enfin les amphictyons l'édifièrent en pierres, tel qu'on le voit aujourd'hui. On monte par quatre avenues bordées de platanes. Le nombre des statues est immense : on y voit tous les héros, les dieux, les demi-dieux de la Grèce, exécutés par les plus grands maîtres. Des athlètes, des chevaux, des victoires, achèvent de remplir cette vaste enceinte. Entre autres statues, nous révérâmes celles de Codrus et de Miltiade.

L'édifice du temple est carré, bâti d'une très belle pierre. Dans l'une des quatre faces est le logement des prêtres : la statue d'Apollon s'élève au milieu de l'enceinte intérieure. Le frontispice est de marbre de Paros. On y lit cette inscription du sage Chilon qu'on y a gravée : *Connais-toi toi-même.*

On trouve à l'entrée deux fontaines de marbre, dont l'une s'appelle Castalie; ses eaux fraîches et pures roulent en cascade sur la pente de la montagne. Ces deux fontaines remplissent de grands bassins, où les prêtres et ceux qui veulent consulter l'oracle vont se purifier. Le vestibule est décoré des tableaux les plus précieux. On y voit une infinité de vases de toutes les formes; les unes contiennent l'eau lustrale, et les autres un mélange d'eau et de vin pour les libations. Le pieux Amyntor nous fit remarquer plusieurs sentences écrites sur les colonnes, entre autres :

Personne n'entre ici, s'il n'a les mains pures.

« On a voulu dire *pleines* », me dit tout bas Phanor.

Comme il était encore de très grand matin, nous trouvâmes le temple désert; un seul prêtre le gardait, et le balayait avec un rameau de laurier, coupé auprès de la fontaine de Castalie. « Un des prêtres, nous dit Amyntor, se lève tous les jours avec le soleil pour remplir ce minis-

[1] Les temples des anciens étaient une vaste enceinte entourée de murs qui renfermaient des cours, un bocage, des pièces d'eau, quelquefois des logemens pour les prêtres, et le sanctuaire ou temple, où les prêtres seuls pouvaient entrer.

tère : suivons-le. Regardez : il attache des couronnes de laurier sur les portes, sur les murailles ; il en met sur les autels, autour des trépieds : il va maintenant puiser de l'eau avec des vases d'or dans la fontaine de Castalie. Le voilà qui revient ; il asperge avec cette même branche le pavé, les murs, les portes du temple. » Lorsqu'il eut achevé ces divers exercices, il prit un arc, des flèches, pour chasser les oiseaux qui s'arrêtaient sur les toits et sur les statues.

Dans ce moment un des prêtres nous aborda pour nous offrir ses services : nous le remerciâmes. Mais Amyntor nous dit à l'oreille qu'il ne faisait que son devoir, et que c'était un des ministres chargés de montrer aux étrangers les beautés de la ville et du temple. Les trésors de celui-ci sont incalculables. Les rois, les particuliers qui sollicitent des réponses de l'oracle, envoient de toutes parts des vases, des trépieds [1], des fioles, des statues, des cratères et des lingots d'or. Phanor, en voyant cette profusion de richesses, ne put s'empêcher de me dire tout bas : « Le beau coup de filet qu'on pourrait faire ici ! Les dieux n'ont besoin ni d'or ni d'argent ; il ne leur faut que de la fumée. — Mais les prêtres, répondis-je, ne vivent pas de fumée (79). »

Celui d'Apollon nous fit remarquer sur le fronton du temple les figures de Latone, de Diane, d'Apollon, des Muses, du Soleil couchant, de Bacchus et des Tyades. On voyait aux chapiteaux des colonnes des boucliers d'or suspendus, monumens glorieux de la victoire de Marathon. « Ce trépied d'or soutenu par un dragon de fer, nous dit le prêtre, fut consacré à Apollon par tous les Grecs réunis, après la bataille de Platée. Ce loup de bronze qui est auprès du grand autel est une offrande des habitans de Delphes. Un scélérat pilla le trésor du temple, et alla se cacher dans l'endroit le plus obscur du mont Parnasse ; il s'y endormit. Un loup le mit en pièces ; cet animal, depuis, entrait toutes les nuits dans la ville, et la remplissait de hurlemens. Cette apparition assidue parut surnaturelle ; on le suivit, et on retrouva le trésor. En mémoire de cet événement, cet animal, figuré en bronze, fut consacré à Apollon.

« Voilà, continua le prêtre, les statues de Biton et de Cléobis, fameux par leur piété filiale et leur force prodigieuse. Voici leur histoire. On célèbre tous les ans, à Argos, une fête en l'honneur de Junon. Une procession brillante et nombreuse, précédée de cent bœufs parés de guirlandes, destinés aux sacrifices et aux repas des assistans, marche solennellement depuis la ville jusqu'au temple de la déesse ; de jeunes Argiens, couverts d'armes étincelantes, suivent et protégent cette pompe ; en arrivant, ils déposent leurs armes sur l'autel. La grande-prêtresse ferme la marche, montée sur un char attelé de deux bœufs superbes et éblouissans de blancheur.

« Cydippe, mère de Biton et de Cléobis, alors grande-prêtresse, avait vu défiler la procession, et les bœufs qui devaient la traîner étaient encore aux champs. L'heure pressait, la prêtresse se désolait. Les deux frères, émus de sa douleur, s'attellent eux-mêmes au char, et le traînent jusqu'au temple, distant de quarante-cinq stades [2]. Cydippe y arriva triomphante, au milieu des cris, des transports de joie et d'admiration qu'excitaient la piété des deux frères et le bonheur de la mère d'avoir de tels enfans. Celle-ci, pleurant de tendresse et de joie, debout aux pieds de la statue de Junon, la pria d'accorder à ses fils la plus grande félicité que pût obtenir un mortel. Après le sacrifice et le festin, les deux jeunes gens s'endormirent dans le temple, et ne se réveillèrent plus. Les dieux prouvèrent par cet événement que la mort est le terme fortuné de la vie. Les Argiens, regardant Biton et Cléobis comme les favoris des dieux, firent élever leurs statues dans ce temple. »

Amyntor et le prêtre, en nous montrant les statues, nous racontaient plusieurs de leurs miracles. Celle-ci avait roulé les yeux ; celle-là avait parlé ; cette autre avait fait un signe de tête ; une autre, assise, s'était tenue debout pendant une heure. J'en vis une autre sans yeux. « C'est, me dit le prêtre, celle d'un Spartiate ; les yeux lui tombèrent deux ou trois jours avant sa mort. Tous ces prodiges, affirmait-il, sont de la plus grande authenticité ; mille témoins les ont vus. » Ce qu'Amyntor appuyait de toute sa persuasion.

Nous examinâmes la statue d'Apollon ; el était d'or, et le travail surpassait la matière. Le prêtre nous apprit l'origine de l'oracle. « Des chèvres errantes sur le mont Parnasse approchèrent d'un soupirail d'où s'exhalaient des vapeurs méphitiques ; elles eurent des convulsions, se mirent à sauter, à danser avec l'air de l'ivresse. On s'aperçut de ce prodige ; des hommes voulurent en faire l'essai. On les vit aussitôt sauter, caracoler, faire des contorsions ; ils proférèrent des paroles vagues et sans suite : on les recueillit. On trouva que c'étaient des prédictions, et l'on conclut que les vapeurs de l'antre étaient le souffle prophétique des dieux. On édifia le temple sous le soupirail qui est placé au fond du sanctuaire ; et c'est sur cette ouverture qu'on met le trépied ou la cortine sur laquelle monte la Pythie.

« Venez voir, nous dit-il, la roche d'Hyampéia, d'où fut précipité Ésope, si renommé pour ses fables. Crésus l'avait envoyé ici, chargé d'or, pour offrir un sacrifice magnifique à Apollon, et distribuer quatre mines à chaque Delphien. Ésope, mécontent d'eux, fit le sacrifice, et renvoya l'argent à Sardes. Les Delphiens, irrités, l'accusèrent de sacrilége, et le condamnèrent à ce supplice. »

La veille du jour que l'oracle devait parler, toute la ville, pendant la nuit, retentit de chants, de cris d'allégresse, et du concert des instrumens. Il fut ordonné que le lendemain on ne mangerait que du fromage et des gâteaux de fleur de froment.

Dès le grand matin, couronnés de lauriers, et tenant dans les mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche, nous montâmes au temple avec une foule immense : les uns venaient consulter le dieu ; les autres étaient entraînés par la curiosité ou la dévotion. Chacun des consultans faisait conduire ses victimes, des chèvres, des brebis, des génisses ; la nôtre était un jeune taureau. Nous vîmes trembler le laurier qui est devant la porte ; le temple même fut agité jusqu'en ses fondemens : ces signes annonçaient la présence du dieu.

A la porte, un prêtre nous purifia avec l'eau lustrale. Nous lui donnâmes nos questions par écrit, et nous présentâmes notre victime. Les sacrificateurs, ornés de bandelettes et de couronnes, les pieds nus, les cheveux épars, la robe déployée et sans ceinture, la firent tomber sous le couteau sacré, consultèrent religieusement ses entrailles

[1] Le trépied était un vase à trois pieds. Il y en avait de deux sortes : les uns servaient aux festins, dans lesquels on mélangeait l'eau et le vin ; dans les autres on faisait chauffer l'eau.

[2] Une lieue et trois quarts.

palpitantes, et déclarèrent les augures favorables. Alors on nous introduisit dans une chapelle : l'odeur suave des parfums qui se répandit tout à coup nous annonça la faveur du dieu : ses ministres nous assurèrent que personne ne savait l'instant où l'odeur devait se répandre. Cependant nous voyions arriver les Delphiens. La plupart entraient avec recueillement, les yeux baissés; les uns priaient debout, d'autres à genoux. Amyntor s'était prosterné et baisait la terre. Ceux-ci tenaient des rameaux qu'ils élevaient au ciel, et d'autres étendaient leurs mains vers la statue du dieu. Amyntor nous apprit que, lorsqu'on adressait son hommage aux dieux des enfers, on frappait la terre avec les pieds ou avec les mains, pour les avertir.

Un prêtre nous conduisit dans le sanctuaire, ou plutôt dans la caverne d'où s'exhalait la vapeur : tout le pourtour était si chargé d'offrandes, le jour si obscurci par la fumée des parfums, de l'encens, et par les émanations de la caverne, que nous ne pouvions rien discerner. Le trépied même était caché par des branches de laurier et la peau du serpent Python. Cependant la Pythie s'était préparée pendant trois jours par des purifications, des jeûnes et des sacrifices. Ce matin elle se baigna dans la fontaine de Castalie, se lava les pieds et les mains, but une certaine quantité d'eau, et mâcha des feuilles de laurier cueillies auprès de la fontaine. Ces rites terminés, elle entra accompagnée de deux prêtres et des saints. Nous vîmes une petite femme maigre, sèche, hâve, mal vêtue, l'air triste, morne, âgée d'environ soixante ans, le front ceint d'un bandeau, et la tête couronnée de laurier ; elle en jeta sur le feu sacré quelques feuilles, mêlées avec de la farine d'orge. Après avoir bu d'une eau qui dévoile l'avenir, elle s'approcha du trépied; mais elle refusa avec obstination d'y monter. Les prêtres usèrent de menaces et de violence pour la forcer d'obéir (80). Elle s'assit sur l'orifice du soupirail, et laissa pénétrer la vapeur prophétique dans son sein. Nous la vîmes bientôt s'agiter, rougir, écumer ; sa poitrine s'enfla; elle poussa des cris plaintifs, d'affreux gémissemens ; et, ne pouvant résister au dieu qui l'obsédait, elle voulut descendre du trépied ; mais les deux prêtres la retinrent de force. Alors elle déchira son voile, son bandeau, et, poussant des hurlemens terribles, elle prononça du creux de la poitrine, car les Pythies sont ventriloques, quelques paroles que les prêtres se hâtèrent de recueillir. Elle descendit ensuite, épuisée et presque mourante (81).

Les sacrificateurs nous donnèrent par écrit la réponse de l'oracle. « Sortons, me dit Phanor, j'ai le cœur navré : ces prêtres sont des barbares. Cette malheureuse Pythie est la victime de leur avarice. » Amyntor nous félicita de la faveur des dieux, nous disant que les entrailles des victimes étaient très saines. « Tant mieux pour les ministres, répliqua Phanor, ils en souperont mieux (82). »

Dès qu'Amyntor nous eut quittés, nous lûmes nos réponses. J'avais demandé dans mon billet si je vivrais long-temps. La réponse était :

On cueille le raisin avant l'olive.

Phanor voulait savoir s'il serait heureux en mariage. L'oracle répondit :

Mon fils, les bœufs attelés ouvrent la terre afin que les campagnes produisent des fruits.

Nous cherchâmes long-temps le sens de ces énigmes : mais Apollon les couvrit d'une nuit mystérieuse[1]. Nous comprîmes que les prêtres ne compromettaient pas la prévision du dieu par de pareilles prophéties.

En descendant du temple, nous rencontrâmes deux jeunes amans qui y montaient : tous deux étaient dans leur adolescence, et d'une figure heureuse et intéressante. La jeune fille conduisait une chèvre, et l'amant une brebis. Nous leur demandâmes sur quel objet ils allaient consulter l'oracle : « Pour savoir, dit le jeune homme, si nous ferons bien de nous marier ensemble. — Vous vous aimez sans doute ? — Oui, beaucoup, répondirent-ils à l'unisson. — Et pourquoi donc craignez-vous de vous unir ? — Parce que nous sommes pauvres. — Mais quand vous aurez donné votre chèvre et votre brebis, vous serez encore plus pauvres. — Il est vrai. — Eh bien ! gardez vos présens pour votre ménage ; et puisque vous vous aimez, ne consultez que le dieu de l'amour, qui favorise les mariages formés sous ses auspices. » Nous ajoutâmes à ces sages conseils quelques dons pécuniaires. Ils s'en tinrent à notre oracle, et nous promirent de se marier dès le lendemain (83).

CHAPITRE LVI.

Lettre de Lasthénie.

Je reçus à Delphes une lettre de Lasthénie.

« Joie et prospérité.

« Le temps n'efface point le souvenir trop cher de nos amours. Le bonheur passé gâte le calme et la douceur du temps présent. Quelle solitude m'environne ! la philosophie et l'amitié sont mon unique consolation. Éloignons ces tristes idées, et rentrons dans Athènes. Je ne sais si vous approuverez le trait du philosophe Abbauchus. Le feu prit l'autre jour à sa maison ; averti de l'incendie, il vole au secours d'un ami logé chez lui, au préjudice de ses deux enfans et de sa femme. Un des enfans a péri dans les flammes. Quand on lui a demandé la raison de cette préférence : « On refait, dit-il, un enfant ; refait-on un ami ? »

« Je vous donnerai peu de nouvelles relativement au gouvernement et à la politique. Le peuple est toujours le même ; il se laisse endormir par le manége et les adulations de ses démagogues : attaché, sous Solon, à ses occupations journalières, son intérêt personnel l'empêchait de venir consumer son temps aux assemblées générales. Depuis qu'il a obtenu un droit de présence, il accourt en foule, écarte avec insolence les riches et les citoyens distingués, qui s'éloignent pour n'être pas exposés à des humiliations et à des violences. Il passe ses journées dans les places publiques à écouter les nouvellistes, à demander ce qu'il y a de nouveau. Au fond, ce peuple est sensible, mais léger, distrait, dissipé et crédule. Dans ce moment il y a de la fermentation et du tumulte, fruits infaillibles d'un état démocratique. La démocratie est le règne des méchans. Je me cache à la campagne ; je suis le précepte de Pythagore : « Dans la tempête, adorez l'écho. »

« Au défaut de nouvelles politiques, je vous parlerai de nos philosophes.

« Vous vous rappelez le cynique Cratès ; il a deux filles d'Hipparchia, qui entrent à peine dans l'âge de puberté ; il vient de les donner à l'essai, pour un mois, à deux de ses disciples ; après ce laps de temps ils seront maîtres de

[1] *Caliginosâ nocte premit deus.*

les épouser ou de les renvoyer, suivant le résultat de leurs épreuves. Que pensez-vous de cette convention philosophique?

« Vous avez connu Protagoras? Les magistrats viennent de le bannir, et de condamner au feu son dernier ouvrage, où il ose dire qu'il ne peut assurer s'il y a des dieux. « Parmi les choses, dit-il, qui m'empêchent de le savoir, je compte en premier lieu le doute qu'on forme à ce sujet, et la brièveté de la vie des hommes. »

« Une autre de ses opinions est que l'âme n'est pas différente des sens. Voilà le pur matérialisme. Que de ténèbres, d'incertitude! Qui suis-je? d'où viens-je? où vais-je? Quel éternel et profond sujet de dispute et de méditation (84)!

« Le collége des prêtres s'est soulevé contre Anaxagore, ce sage à qui vous avez ouï dire « qu'il préférait une goutte de sagesse à des tonnes d'or. » On l'accuse d'impiété et d'irréligion, quoiqu'il reconnaisse une intelligence suprême qui a débrouillé le chaos. Il a été condamné à mort par contumace. Lorsqu'on lui apprit sa sentence, il répondit avec tranquillité: « Il y a long-temps que la nature a prononcé contre mes juges et moi ce même arrêt de mort. »

« Nous venons d'apprendre celle de la trop célèbre Laïs: on la raconte de diverses manières. Les uns assurent qu'elle avait suivi un jeune homme en Thessalie, et que les femmes de ce pays, l'ayant attirée dans un temple de Vénus, l'ont assommée à coups de pierres; d'autres disent qu'elle a succombé dans les champs de l'amour, sous l'excès des plaisirs: elle entrait dans son automne. On prétend que, pour ne pas cesser d'être utile, elle s'était érigée en proxénète.

« Je ne sais si vous connaissez les vers qu'on lui fit lorsqu'elle alla déposer son miroir dans le temple de Vénus. Les voici:

« Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;
« Il redouble trop mes ennuis;
« Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle,
« Ni telle que j'étais, ni telle que je suis. »

« Mon sexe ne sait pas vieillir; il me semble pourtant que des livres, quelques occupations, de la santé, des goûts innocens et faciles, les douceurs de l'amitié, doivent suppléer l'éclat frivole et passager de la jeunesse et de la beauté.

« Le philosophe Cléanthe a délogé de ce monde d'une manière, les uns disent bizarre, d'autres philosophique. Il était malade, et son médecin lui avait prescrit la diète; ensuite le trouvant mieux, il lui a permis de manger. « Ce n'est pas la peine, dit-il, de recommencer à vivre; et puisque me voilà sur la route, je la suivrai. » Il a refusé obstinément toute nourriture, et a péri d'inanition. Cette façon originale de sortir de la vie me rappelle la mort de Démocrite. Ce philosophe, fatigué des infirmités d'une longue vieillesse, résolut de se laisser mourir de faim; sa sœur en fut alarmée, et le pria de différer son trépas jusqu'après les trois fêtes de Cérès: pour lui complaire, il se nourrit de miel, et vécut encore quelques jours. Je trouve dans nos philosophes un mélange d'originalité, de vertus et de travers qui paraissent incompatibles. L'amour-propre donne la solution de ce problème. Voilà, mon cher Anténor, toutes les nouvelles que j'ai pu recueillir.

« C'est un triage que j'ai fait parmi les cent et une sottises qu'on débite tous les jours dans Athènes; car l'oisiveté est curieuse et babillarde. Mais quelle absence! j'oubliais la conversion miraculeuse de Polémon. C'était un de ces agréables libertins dont fourmille Athènes, qui mettait la suprême félicité dans la jouissance des sens et l'abandon à une vie molle et oiseuse: avec beaucoup d'esprit, il était loin d'imiter la sagesse et le goût d'Épicure et d'Aristippe, qui, sans proscrire les plaisirs des sens, placent au premier rang ceux de l'esprit. Quel est en effet le bonheur d'un être qui se renferme dans les sensations physiques; qui, réduit à un sentiment machinal et aveugle, ne sait pas multiplier et embellir ses jouissances par ses lumières et sa délicatesse? Son bonheur est celui d'une huître.

« Pour revenir à Polémon, il avait passé la nuit dans un festin, chez la courtisane Thaïs: le jour le surprit à table. Il sortit ivre d'amour et de vin, les cheveux épars, les pieds chancelans, la poitrine nue, ses brodequins détachés, sa couronne en lambeaux. Dans cet état, il voit la porte de l'école de Xénocrate ouverte; il entre, il s'assied, il écoute un instant le philosophe, le raille lui et ses disciples; lui dit qu'il donnerait sa morale, tous ses beaux préceptes pour un verre de vin de Chio ou un baiser de Thaïs. Xénocrate ne se déconcerte point, et se met à parler de la tempérance et de la modestie. D'abord la gravité du philosophe abattit la pétulance du jeune libertin: bientôt elle fixe son attention; il écoute, est touché, rougit de son état. On le voyait, à mesure que Xénocrate discourait, se troubler, se baisser furtivement pour rajuster ses brodequins, cacher ses bras nus sous son manteau et briser sa couronne. Depuis ce moment il mène la vie la plus austère; il s'est interdit l'usage du vin; il s'exerce à la fermeté; et ses progrès sont si rapides, que dernièrement, ayant été mordu d'un chien qui paraissait enragé, il resta sans émotion, impassible au milieu de cent personnes effrayées. Il aime la solitude autant qu'il avait aimé la dissipation: sa philosophie est pratique. Il dit qu'il faut plus agir que spéculer. Il s'est retiré dans un petit jardin, et ses disciples, car il en a déjà, bâtissent des chaumières autour de la sienne. Il n'est âgé que de trente ans.

« On vient m'avertir qu'il va se passer sur la place une scène qui promet d'être plaisante. J'y cours. Je vous en parlerai à mon retour. Adieu.

« Me voilà revenue; je me suis amusée, j'ai ri: voici le fait. Il faut d'abord vous faire connaître le personnage qui a diverti le public à ses dépens: c'est un auteur comique, nommé Anaxandride, arrivé en cette ville après votre départ. Plusieurs de ses comédies ont eu du succès, parce qu'il a introduit des intrigues d'amour, des filles abusées et pleurant leur virginité: cette nouveauté a réussi. Mais il ne corrige point ses ouvrages; jugez de leur mérite à la lecture. Cependant il est rétif à la censure, la repousse avec aigreur: cet esprit de présomption et de vanité est le trait dominant de son caractère. Il affecte un grand faste; il a un soin extrême de ses cheveux; il porte une robe de pourpre à franges d'or, et comme il est de belle stature, de bonne mine, il impose par son extérieur. La scène qu'il vient de nous donner peint au mieux sa jactance et achève son portrait. Il a annoncé au public qu'il lirait une comédie sous le portique du roi (85). On s'y est porté en foule. Il arrive magnifiquement paré, et monté sur un superbe coursier; il lit sa pièce sans en descendre. D'abord on applaudit, et le con-

tentement de lui-même éclatait sur son visage : mais, vers le milieu de la lecture, des signes d'improbation ont troublé sa joie. Il jette un regard d'indignation sur le peuple, qui a la complaisance de se taire; de nouveaux murmures ayant encore blessé les oreilles délicates de ce poëte, il a mis aussitôt son manuscrit en lambeaux, et s'est retiré fièrement au pas, à travers les huées et les ris qu'il bravait.

« Adieu, mon aimable ami ; je ne cesserais de vous écrire, si je n'écoutais que mon cœur : une heureuse illusion vous rend présent à ma pensée ; vous êtes auprès de moi, je vous parle : des larmes de tendresse s'échappent de mes yeux. Je ne sais si c'est une erreur; tous les objets me paraissent voilés de ma tristesse ; la nature semble partager mon deuil. O mon cher Anténor ! à ton aspect, comme tout changerait ! la nuit la plus sombre brillerait de l'éclat du jour le plus doux. La santé d'Aristippe est toujours languissante : cependant, comme la dissolution se fait sans effort et sans douleur, il se joue, pour ainsi dire, avec la mort ; il met à profit, autant qu'il est en lui, le peu de vie qui lui reste : son indifférence sur ce dernier terme n'affaiblit pas mon inquiétude ; l'idée d'une séparation éternelle est désespérante. Portez-vous bien : soyez heureux. »

Cette lettre réveilla mes regrets et mon amour ; je tombai dans la tristesse : l'ennui de la vie accabla mon âme. Phanor s'efforça de me dissiper par sa gaîté, par les caresses de l'amitié, par des maximes de philosophie, et, pour me distraire, il pressa notre départ pour Sparte.

Nous fîmes nos adieux au pieux Amyntor, qui purgea sa maison de nous avec plaisir. Je ne doute point qu'après notre départ il ne l'ait fait purifier, car il nous regardait comme des profanes entachés de philosophie et d'irréligion.

CHAPITRE LVII.

Phanor et Anténor partent pour Lacédémone. Ils passent par Daulis, Corinthe. Fête de Diane. Ils s'embarquent avec Diagoras, arrivent à Épidaure, entrent dans la Laconie.

Nous partîmes pour cette ville si renommée, dont les mœurs, les lois, les usages, contrastent si fortement avec ceux de la Grèce, et surtout d'Athènes.

Sur la route de Delphes à Daulis on trouve un chemin nommé *le chemin qui fourche ;* il est souillé du sang de Laius. C'est là qu'Œdipe eut le malheur de rencontrer et de tuer son père, qui fut enseveli au même endroit, avec le même domestique qui le suivait. De belles pierres de taille entassées font l'ornement de ce tombeau. Nous ne pûmes en approcher sans frissonner d'horreur. Quel terrible souvenir nous retraçait cette funeste aventure !

Daulis n'est pas fort peuplée ; mais ses habitans passent pour les hommes les plus grands et les plus robustes de la Phocide. Cette ville fut le témoin d'une vengeance atroce : des femmes assassinèrent le fils de Térée, et lui en servirent les membres dans un festin : c'était celui des Euménides.

Nous poursuivîmes notre route, voyageant, comme à notre ordinaire, tantôt à pied, tantôt à cheval, et nous arrivâmes à Corinthe pleins de gaîté, de vie et de santé.

L'isthme de Corinthe joint le Péloponèse au reste de la Grèce. La ville occupe le milieu de l'isthme, et l'on compte à peu près soixante stades des deux côtés, jusqu'aux deux mers. Elle est sur la croupe d'une colline. Nombre de beaux édifices publics et particuliers la décorent. Le théâtre où le peuple s'assemble pour les affaires d'état est un monument magnifique. Le Stade est bâti en marbre blanc. Une promenade charmante conduit du Stade au temple de Neptune ; d'un côté, elle est bordée de statues représentant les athlètes vainqueurs aux jeux isthmiques, et de l'autre, de pins alignés au cordeau. On nous montra les bains où la belle Hélène avait souvent reposé ses membres délicats ; ils portent son nom. C'est une source abondante d'eau chaude et salée, qui tombe dans la mer du haut d'un rocher.

Nous vîmes avec plaisir une autre fontaine ornée d'un Neptune en bronze ; un dauphin est à ses pieds, versant l'eau dans un grand bassin. Cette fontaine est entourée des statues d'Apollon, de Vénus, de deux Mercures et de trois statues de Jupiter.

Au milieu de la place s'élève, sur un piédestal, la déesse des arts et de la sagesse. Les Muses, ses fidèles compagnes, sont à ses pieds, gravées en bas-reliefs.

La fontaine de Pyrène attira nos regards, et nous intéressa au sort de cette infortunée qui lui donna son nom. Son fils avait péri à la chasse par les flèches de Diane ; Pyrène, au désespoir, versa tant de larmes, qu'elle fut changée en fontaine : elle est revêtue de marbre blanc, environnée de petites grottes : tout auprès, comme pour adoucir ses peines, on a placé le plus aimable des dieux, paré de tout l'éclat de la jeunesse ; c'est Apollon. Il est entouré d'un mur à hauteur d'appui, où l'on a sculpté le combat d'Ulysse contre les amans de Pénélope.

L'après-dînée, quand les zéphyrs nous eurent apporté un peu de fraîcheur, nous montâmes la colline sur laquelle est située la citadelle. On y trouve, en entrant, le temple de Vénus. Sa statue, couverte d'armes éclatantes, est entre celle de l'Amour et celle du Soleil. Le culte de cet astre avait précédé, chez les Corinthiens, celui de Vénus. De cette élévation, la déesse semble porter ses regards dominateurs sur la terre et les mers. Pour nous, sans ambitionner aucun empire, nous promenions nos yeux sur deux golfes où les flots viennent expirer en se jouant. Notre vue embrassait les montagnes du Parnasse et de l'Hélicon, et se reposait avec délice sur la citadelle d'Athènes et les riches campagnes de Sicyone.

Quantité de bains publics, de sources abondantes, rendent Corinthe un séjour enchanteur. Phanor surtout était ravi de la beauté des femmes. Les Corinthiens, nés voluptueux, aiment les arts et les plaisirs ; ils honorent beaucoup les courtisanes, qu'ils regardent comme les prêtresses de Vénus. Après la retraite de Xerxès, ils attribuèrent à leur intercession le salut de la république, qui les fit peindre dans un tableau, comme les Athéniens avaient fait faire les portraits de leurs généraux après la bataille de Marathon. Les Corinthiens craignent tellement de manquer de courtisanes, qu'ils font acheter dans les îles de l'Archipel, jusqu'en Sicile, de jeunes filles que l'on élève pour le culte de Vénus ; on les voit croître, se développer, et par leurs traits naissans on juge de leur beauté future et de leurs succès dans l'empire de l'Amour. Les deux peuples d'Athènes et de Corinthe sont prévenus pour leur patrie. Les Athéniens prétendent que les dieux se sont disputé l'Attique, et les Corinthiens que le Soleil et Neptune ont eu la même contestation au sujet de leur pays.

On nous invita à la fête de Diane, au port de Cenchrée.

Nous étions alors à l'ouverture du printemps. La terre semblait sourire d'amour et de plaisir. Le jour de la fête paraissait la fête de la nature. Elle déployait toutes ses richesses; la verdure naissante, si douce à l'œil, s'étendait sur les plaines : les arbres se paraient de feuilles et de fleurs. Les flots de la mer, lents et paisibles, venaient, en murmurant, mourir sur le rivage; une foule immense, inspirée par la joie, remplissait les chemins. Elle se réunit dans le temple, d'où la théorie [1], avec un grand appareil, se mit en marche. Chacun était vêtu au gré de son caprice et de sa dévotion ; l'un, chargé d'un baudrier, représentait un soldat; un autre était en chasseur, un épieu à la main, un petit sabre au côté : celui-ci, paré de tous les ornemens du sexe, chaussé de souliers dorés, affectait la démarche et l'allure d'une femme; celui-là se présentait en gladiateur, avec des bottines, un bouclier, sa lance et son épée : son voisin marchait en magistrat, revêtu d'une robe de pourpre, et faisant porter des faisceaux devant lui ; un autre, déguisé en philosophe, paraissait avec un manteau, un bâton, des sandales et une barbe épaisse; ceux-ci se masquaient en oiseleurs, en pêcheurs, les uns armés d'hameçons, d'autres de roseaux enduits de glu. Mais ce qui excita les plus grands éclats de rire, fut l'arrivée d'un ours apprivoisé, porté dans une chaise; il était suivi d'un singe coiffé d'un bonnet brodé, et vêtu d'une robe à la phrygienne, couleur de safran; il tenait à la main une coupe d'or, et représentait Ganymede. Phanor prétendait qu'il fallait lui donner des gardes, de peur que Jupiter ne vînt l'enlevec. On voyait encore un âne avec des ailes, accompagné d'un vieillard décrépit. Cependant la déesse protectrice s'avançait avec toute sa pompe au milieu de ce peuple joyeux, si bizarrement masqué : des femmes en habits blancs, couronnées de fleurs, et portant diverses choses dans les mains, précédaient la déesse, et parsemaient de fleurs le chemin où elle devait passer. Plusieurs d'elles avaient des miroirs attachés à leurs épaules, où Diane pouvait voir les images de ceux qui la suivaient. Quelques-unes gesticulaient avec des peignes, comme si elles arrangeaient les cheveux de cette divinité. D'autres versaient goutte à goutte devant ses pas du baume et des huiles précieuses. Une foule immense, répandue autour de la statue, portait des torches, des flambeaux de cire, des lampes, et toutes sortes de lumieres artificielles. L'air retentissait des voix et des flûtes des musiciens ; une brillante jeunesse en habits blancs chantait alternativement des vers religieux qui expliquaient le motif de cette fête. Des gardes écartaient le peuple, et ouvraient le chemin aux simulacres des dieux. Après eux venaient les initiés dans les sacrés mystères, vêtus d'une robe de lin d'une blancheur éclatante. Les femmes avaient les cheveux parfumés d'essences et enveloppés d'une gaze; la tête des hommes était rase et luisante. Cette troupe sacrée, portant des sistres d'airain, d'argent, et même d'or, faisait résonner l'air à grand bruit. Suivaient ensuite les principaux ministres de la déesse, couverts aussi de robes de lin fort blanches, qui descendaient jusqu'aux pieds.

Le premier prêtre avait une lampe d'or faite en forme de gondole; le second portait de petits autels nommés *le secours;* le troisième montrait le caducée de Mercure, avec une palme dont les feuilles étaient d'or; le quatrième tenait en l'air une main gauche, symbole de la justice; il portait aussi un vase d'or façonné en mamelle, plein d'un lait qu'il répandait; le cinquieme soutenait un veau d'or, orné de petites branches du même métal.

Les dieux, portés par des hommes, suivaient immédiatement. L'un, orné d'une tête de chien, était Anubis; l'autre, qui était le messager des dieux, tenait un caducée d'une main, et une palme verte de l'autre. Après lui on voyait une vache élevée sur ses pieds de derrière, figure de la déesse, mère féconde de toutes choses; un des prêtres la portait pompeusement sur ses épaules. Une corbeille était dans les mains d'un autre; elle renfermait les secrets et les mystères de la religion. Celui-ci était chargé d'une petite urne d'or, ronde par le fond, sur laquelle étaient gravés les hiéroglyphes des Égyptiens. Cette urne représentait la divinité, et marquait la sublimité de la religion, dont les mystères doivent être impénétrables

Apres une marche assez longue, accompagnée de vives acclamations et des vœux du peuple, on arriva au bord de la mer, et on y déposa les images des dieux. Le grand-prêtre, par d'augustes prières, consacra à la déesse un navire artistement construit, purifié avec une torche ardente, un œuf et du soufre. On y lisait de tous côtés des caractères hiéroglyphiques de l'Égypte : les vœux des navigateurs étaient écrits en grosses lettres sur la voile blanche du vaisseau. On voyait sur la poupe une oie sculptée, toute brillante d'or. Le vaisseau, parfaitement bien travaillé, était de bois de citronnier. Les prêtres et le peuple apportaient à l'envi des corbeilles d'aromates et plusieurs autres objets en usage dans les sacrifices, qu'ils jetaient dans le vaisseau. Ils versèrent aussi dans la mer une composition faite avec du lait et d'autres liquides. Quand le navire fut chargé de ces pieuses offrandes, on détacha l'ancre; et aussitôt un vent doux et propice enfla les voiles du vaisseau et l'éloigna du rivage. Dès qu'on cessa de le voir, les prêtres reprirent les statues, et toute la théorie retourna au temple dans le même ordre et la même effusion de joie.

A notre arrivée, le grand prêtre, ceux qui portaient les images des dieux, les initiés, entrerent dans le sanctuaire, où l'on remit tous les dieux à leur place. Un des pastophores, monté dans une tribune fort élevée, fit des vœux pour tous les assistans, pour la prospérité de la navigation et de la patrie, et finit en disant que l'on pouvait se retirer. Le peuple répondit en souhaitant que cette fête servît au bien et à l'utilité de tout le monde. Chacun s'en retourna joyeusement chez soi, après avoir jeté des rameaux d'olivier, de la verveine et des couronnes de fleurs devant la statue de la déesse, et lui avoir baisé les pieds.

Phanor, pendant cette longue promenade, s'était attaché à deux Corinthiennes, la mère et la fille; celle-ci d'une figure charmante, l'autre de l'âge d'Hécube lorsqu'elle tomba en partage à Ulysse. Phanor, frappé des charmes de la jeune personne, nommée Timandra, lui prodigua son encens et ses soins. Elle lui répondait par des regards doux et le sourire le plus aimable. Il offrit à la mère de les accompagner à Corinthe; elle accepta : il était enchanté. Mais, après la cérémonie, un jeune prêtre aborda Timandra; à sa vue, elle parut s'animer des douces émotions de la joie; ce qui refroidit un peu l'amour naissant de Phanor. Il fut encore plus mécontent lorsqu'il se vit négligé et abandonné à la mère pour la conversation. Cependant il avait promis de les suivre à Corinthe. Pour

[1] Procession.

sortir d'embarras, il prétexta le vœu fait à Diane de se purifier sept fois dans la mer suivant le rite de Pythagore : il leur dit qu'il allait s'y plonger, et qu'il les rejoindrait après cette cérémonie. Mais il vint me retrouver, et nous nous embarquâmes aussitôt pour Épidaure.

Nous trouvâmes sur notre vaisseau Diagoras, surnommé *l'Athée*, dont la conversation savante et ingénieuse nous rendit la navigation très agréable. Il nous raconta l'événement qui l'avait jeté dans l'athéisme, car il l'affichait. « Venor, dit-il, m'avait dérobé un poëme. Je l'appelai en justice : il osa prêter le grand serment, l'effroi même des scélérats. Nous descendîmes dans les souterrains du temple de Cérès et de Proserpine : après les sacrifices accoutumés, le traître, revêtu du manteau de Proserpine, une torche ardente à la main, jura que l'ouvrage lui appartenait, prit les dieux à témoin de son innocence, et prononça des imprécations horribles contre les parjures. Le lendemain il publia le poëme sous son nom, et en recueillit le fruit et la gloire. Jusqu'alors, nous dit-il, j'avais été dévot et superstitieux; mais quand je vis que la foudre de Jupiter dormait et laissait ce scélérat impuni, je ne crus plus aux dieux. »

Notre navigation, d'abord heureuse et paisible, fut troublée par la tempête : les vents se déchaînent, des montagnes d'eau s'élèvent et menacent à chaque instant d'engloutir notre frêle navire. Matelots, officiers, passagers invoquent à grands cris tous les dieux de la mer, Neptune, Téthys, Nérée. Diagoras, Phanor et moi, couchés à côté l'un de l'autre, attendions notre destinée sans crier après les dieux. Les matelots effrayés se disaient entre eux qu'ils méritaient bien de périr, puisqu'ils s'étaient embarqués avec un athée. Nous entendîmes ce propos, et vîmes, à la contenance de ces hommes, qu'ils voulaient précipiter Diagoras dans la mer, et nous peut-être avec lui. Diagoras, incapable d'effroi, leur dit d'un visage calme : « Ces navires que vous voyez autour de nous, n'essuient-ils pas la même tempête ? croyez-vous que je sois aussi dans chacun d'eux ? Allez, mes amis, les dieux immortels n'ont point de rancune : il y a dans ces vaisseaux force fripons qu'ils laissent vivre. » Cette présence d'esprit et son courage nous sauvèrent (86).

Arrivés à Épidaure, Diagoras nous donna encore des preuves plaisantes de son irréligion. Nous étions dans un temple de Neptune, dont les murs sont tapissés des tableaux offerts par des personnes échappées du naufrage. « Doutez, après cela, lui dit un des ministres, de la puissance de ce dieu ! — Je ne vois pas ici, répondit-il, les tableaux de ceux qui ont péri malgré leurs vœux et leurs prières. » Une autre fois nous voulions apprêter le dîner, mais le bois nous manquait. Il aperçut une vieille statue de chêne qui représentait Hercule ; il la brisa en disant : « Il faut que tu fasses aujourd'hui bouillir notre marmite ; ce sera le dernier de tes travaux. » Cette saillie nous fit rire pendant le souper aux dépens de la divinité d'Hercule.

Dans l'effusion de la joie, animé par le vin, Diagoras nous confia que l'Aréopage d'Athènes avait mis sa tête à prix, promis un talent à quiconque le tuerait, et deux à celui qui l'amènerait vif. Cette confidence nous rendit sa société moins agréable ; nous craignîmes d'être enveloppés dans la proscription ; et dès que nous pûmes décemment le quitter, nous prîmes congé de lui.

La ville d'Épidaure est consacrée à Esculape, et voici la raison qu'en donnent les habitans. La fille de Phlégias, un des plus grands héros de son temps, aimée d'Apollon, devint enceinte : pour cacher sa faute à son père, elle alla accoucher secrètement auprès d'Épidaure ; elle exposa son fils sur une montagne. Une chèvre l'allaita, et le chien du troupeau veilla sur lui. Un jour le chevrier, cherchant cette chèvre et son chien, les trouva auprès de cet enfant. Il voulut l'emporter ; mais il le vit si resplendissant de lumière, qu'il crut y reconnaître quelque chose de divin, et par respect il le laissa. Aussitôt la renommée publia qu'il était né un enfant miraculeux qui guérissait les malades et ressuscitait les morts. Au-dessus de la porte du temple on lit cette inscription : *L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux âmes pures*. La statue du dieu est d'or et d'ivoire ; il est représenté sur un trône, un chien à ses pieds, tenant d'une main un bâton, appuyant l'autre sur la tête d'un serpent.

Le bois qui touche le temple est entouré de bornes ; dans son enceinte on ne laisse mourir aucun homme ni accoucher aucune femme, et tout ce qu'on sacrifie au dieu doit y être consumé. Autour du temple on a bâti des maisons pour ceux qui viennent l'implorer, et une grande salle remplie de lits, sur lesquels les consultans passent la nuit, après avoir déposé sur une table des fruits, des gâteaux et d'autres offrandes. Phanor feignit une maladie pour voir ce qui se pratiquait en pareil cas. Un des ministres lui ordonna d'observer un profond silence, de bien se garder de se livrer au sommeil, et d'être attentif aux songes que le dieu lui enverrait ; après quoi il éteignit les lumières et emporta les offrandes.

Le lendemain Phanor me dit qu'il n'avait point eu de songes, mais qu'il avait entendu la voix du prétendu Esculape qui lui ordonnait, pour sa guérison, d'aller pendant trois mois respirer l'air de Cos, patrie d'Hippocrate. Phanor promit de se bien porter sans faire le voyage ; mais une femme de Lesbos m'assura qu'elle avait vu dans un songe le dieu lui-même qui lui touchait la poitrine, et que depuis elle n'avait plus senti de douleurs d'estomac.

Les serpens sont consacrés à Esculape ; les prêtres en élèvent un dans l'intérieur du temple, qui obéit à leur voix, se replie autour de leur corps, et reçoit la nourriture de leur main. On nous dit qu'il sortait très rarement ; mais nous fûmes assez heureux pour qu'il daignât se montrer dans les rues d'Épidaure pendant notre séjour. Il s'y promenait majestueusement ; et comme son apparition est de très bon augure, la joie éclatait sur tous les visages. On l'invoquait, on se prosternait devant lui ; bien des gens le prenaient pour le dieu lui-même. Si l'on a dit qu'il n'y a point d'absurdité qui ne soit entrée dans la tête de quelque philosophe, on peut ajouter qu'il n'y a point de sottise qui n'ait infecté l'esprit humain.

Les Épidauriens célèbrent tous les ans des fêtes magnifiques en l'honneur d'Esculape. On trouve dans le bois un grand nombre de colonnes où sont écrits les noms de ceux que le dieu a guéris, le genre de maladie, et les moyens de leur guérison. Auprès de cette ville est un bois consacré à Diane, où elle est représentée en chasseresse.

Nous continuâmes notre route par terre pour Sparte ; l'appétit et la gaîté furent nos fidèles compagnons de voyage. L'enjouement de Phanor était inépuisable, quand il n'était pas amoureux ; mais, dans ses accès d'amour, son caractère se modifiait singulièrement ; il se nourrissait de plaintes et de soupirs : heureusement pour lui et

ses amis, ses fièvres amoureuses étaient intermittentes; un regard les allumait, un jour d'absence les éteignait. La charmante Théophanie était déjà au même rang que l'adorable Théano, c'est-à-dire que les eaux du Léthé les avaient chassées l'une et l'autre de son cœur. Il me raconta qu'à l'âge de quatorze ans il s'était passionné pour une statue de Vénus : nouveau Pygmalion, il l'ornait de fleurs, soupirait à ses pieds, lui adressait des vers, l'embrassait. Mais un jour, en la pressant trop vivement dans ses bras, la statue ébranlée tomba sur lui et faillit l'écraser, ce qui le guérit de son amour.

Nous arrivâmes très tard à Hélos, dont les habitans, réduits en esclavage par les Spartiates, ont pris le nom d'*Hélotes* ou d'*Hilotes*. Nous en partîmes dès le grand matin, car cette ville est l'image de la servitude. Parvenus aux montagnes qui font face à l'Eurotas, nous aperçûmes un homme qui luttait corps à corps, avec beaucoup de courage, contre un loup énorme. Nous volons à son secours en jetant de grands cris. Le loup épouvanté lâche sa proie et s'enfuit. Je croyais trouver son adversaire pâle, tremblant, épuisé de force; il était au contraire enflammé de colère, et voulait poursuivre l'animal; mais il était déjà loin. Cet homme était couvert de sang; nous l'en avertîmes. « Ce n'est rien, répondit-il froidement; j'ai deux blessures. » Nous l'engageâmes à se laisser panser. Il voulut bien y consentir. Il nous demanda où nous allions. « Nous sommes, lui dis-je, des Grecs empressés de connaître Sparte, cette ville célèbre, nommée si justement l'œil de la Grèce. — Nous irons ensemble. Je suis Spartiate, je me nomme Démonax; vous logerez chez moi. Jadis nous ne recevions point d'étrangers: cela n'est plus. » Nous acceptâmes son offre aussi laconiquement qu'il la faisait.

La Laconie est couverte de montagnes, de collines, dont les routes sont très escarpées; mais nous rencontrions parfois des vallées charmantes, dont l'aspect riant nous délassait de l'ennui et de la fatigue du chemin. En avançant, nous découvrions des cantons fertiles, semés de petits coteaux épars. Démonax nous apprit que ces monticules étaient faits de main d'homme, qu'ils renfermaient les cendres des principaux chefs de la nation. Nous passâmes l'Eurotas au même gué où l'avait traversé Épaminondas à la tête de soixante mille hommes. Démonax nous montrait d'un air encore irrité les ravages dont ce héros avait marqué son passage jusqu'aux portes de Sparte.

L'Eurotas coule à travers des bosquets de myrte et de laurier; la vallée qu'il parcourt est semée de vignobles, d'allées de platanes, de plants d'oliviers, de jardins et de maisons de plaisance. Le fleuve est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, et qui s'y promènent pompeusement.

En gravissant une montagne, nous vîmes encore que le bonheur habitait souvent les lieux agrestes et solitaires, et qu'Épicure avait raison de dire : *Si tu veux être heureux, cache ta vie* (87).

CHAPITRE LVIII.

Ils se reposent chez une bonne femme. Ses mœurs. Sa vie. Histoire d'Alcandre.

Le soleil était à sa plus grande élévation, la terre brûlait sous nos pieds; nous nous traînions accablés de soif et de chaleur. Démonax seul marchait d'un pas infatigable. Nous trouvâmes sur notre chemin une femme âgée qui, assise au pied d'un arbre, gardait quelques chèvres. Elle nous invita à venir nous reposer dans sa demeure, et à boire du lait de ses chèvres. Ce fut avec un air si affectueux et si pressant, que nous acceptâmes. Elle nous montra sa maison, ou plutôt sa chaumière; et nous la suivîmes.

Sa petite habitation, bâtie sur la pente d'une colline, consistait en une étable pour ses chèvres et les poules, et en deux chambres; vis-à-vis, deux vieux figuiers lui donnaient de l'ombre et du fruit. Ses figues, des légumes, ses chèvres, quelques ruches, c'étaient là ses richesses et son empire. Cette nouvelle Baucis se hâta, s'agita pour nous servir sa collation, du fromage, un vase de lait et du miel. La table de pierre était sous l'un des figuiers. Elle nous dit qu'elle avait donné à déjeuner sur cette même pierre au roi Agésilas. « Comment, s'écria Démonax, il y a soixante-seize ans qu'il est mort. — J'ignore l'époque de sa mort; mais je suis assurée de l'avoir vu ici il y a bien long-temps. Je l'ai encore très présent à ma mémoire : il était petit, boiteux : il n'avait pas l'air d'un roi; mais, lorsqu'il parlait, on reconnaissait un grand homme, un digne Spartiate. — Dans quelle année a-t-il passé ici? lui demanda Démonax. — Je ne m'en souviens pas; mais vous trouverez cette date gravée sur la pierre où vous êtes assis. » Démonax lut, et vit qu'il y avait quatre-vingt-six ans. Je demandai à Théodora, ainsi se nommait cette bonne femme, l'âge qu'elle avait alors. « C'était un an après mon mariage, vers ma vingt et unième année. — Vous avez donc, m'écriai-je, cent sept ans? — Je ne sais, mais il y a bien du temps que je suis sur la terre. »

Nous admirâmes cette longue existence. Nous lui donnions au plus quatre-vingts ans. Elle jouissait de tous ses sens, marchait d'un pas ferme; son dos était à peine courbé. Elle excita ma curiosité : je lui fis plusieurs questions. « Etes-vous seule dans cette solitude? — J'y suis avec mes chèvres et mon chien. J'ai ma petite fille mariée à deux stades d'ici, qui vient prendre mes fromages et mon miel pour les porter à la ville. — Depuis quand habitez-vous cet asile? — Depuis quatre-vingts ans, et je n'en suis sortie qu'une fois pour aller à Sparte. — De quoi vous nourrissez-vous? — Du lait de mes chèvres et du miel de mes ruches. Du superflu je fais des économies qui me servent à régaler mes arrière-petits-enfans. — Etes-vous contente? ne désirez-vous rien? — Je désire que cela dure long-temps. Au surplus, je sais qu'il faut mourir; je suis résignée, et ce sera quand Jupiter voudra. On dit qu'il y a beaucoup de maux et de chagrins sur la terre; pourquoi cela? Jupiter est bien le maître de nous rendre tous heureux. Quant à moi, je ne dois pas me plaindre; je n'ai jamais été malade, et je n'ai essuyé qu'un seul chagrin : ce fut quand mon brave mari fut tué. Hélas! j'étais jeune encore! mais comme il mourut pour la patrie, j'en fus moins affligée. » Démonax lui demanda à quelle bataille il avait été tué. « Au siége d'une grande ville, ennemie de Sparte; j'ai oublié son nom, mais le général se nommait Lysander. » C'était au siége d'Athènes, que faisait Lysander, homme habile, mais dangereux par son ambition et ses principes. Il disait qu'on amuse les enfans avec des hochets, et les hommes avec des paroles; que la vérité vaut mieux que le mensonge, mais qu'il fallait employer l'un et l'autre selon l'occasion. « Vous n'avez pas, dis-je à cette femme, entendu parler

de la guerre des Titans, du déluge de Deucalion et Pyrrha, du siége de Troie, d'Agamemnon, d'Achille, d'Hector? — Non : étaient-ce des bergers, des musiciens, des prêtres? — Que pensez-vous de votre âme? la croyez-vous immortelle? croyez-vous qu'elle périsse avec votre corps? — Je n'ai jamais songé à cela. Hélas! le mois dernier, je vis mourir une de mes chèvres que j'aimais beaucoup; je lui parlai long-temps, elle ne me répondit jamais, elle qui m'entendait si bien; c'est une preuve qu'elle était tout-à-fait morte. — Mais vous savez qu'après notre mort nous descendons au Tartare, ou nous allons aux Champs-Élysées, suivant nos vertus ou nos vices? — On me l'a dit souvent dans ma jeunesse. Mais je respecte les dieux, je ne fais de mal à personne; au contraire, je donne du lait de mes chèvres à tous ceux qui passent ici : de quoi aurais-je peur? — Seriez-vous bien aise de recommencer votre vie pour vivre comme vous avez vécu jusqu'à présent, et passer par les mêmes épreuves? — Sans doute, je le voudrais. — Voilà peut-être, dis-je, le seul être raisonnable qui consentit à cette proposition. Nous tenons à la vie par l'espérance du mieux; mais trop d'épines et de maux l'assiégent pour désirer de renaître à condition de passer par les mêmes situations. »

En me promenant autour de la maison, j'aperçus les ruines d'un grand édifice, des pierres, des marbres rongés par le temps, des tronçons de colonnes, des débris d'entablemens, de corniches. Je rejoignis Théodora, et lui demandai l'explication de ces ruines antiques, qui annonçaient le règne du luxe et de l'opulence. « Oui, me dit-elle, cette cabane, aujourd'hui si chétive, était jadis un palais habité par un riche. Souvent, dans ma jeunesse, j'ai ouï conter cette histoire; mais à mon âge les souvenirs s'effacent. » Démonax nous dit alors que tous les Spartiates savaient cette anecdote, et qu'il allait nous la conter.

« Notre grand législateur Lycurgue, avant de réformer notre gouvernement, voulut étudier les mœurs et les lois des autres pays. Il alla d'abord dans l'île de Crète, d'où il se rendit en Asie, pour comparer les mœurs et le gouvernement austères des Candiots avec les mœurs faciles et voluptueuses de la molle Ionie. Ce fut là qu'il découvrit les poëmes d'Homère. Il les copia diligemment, et les réunit en un corps d'ouvrage qu'il apporta en Grèce, où cette poésie n'était encore connue que par des morceaux détachés. Bientôt désiré et rappelé par les Lacédémoniens, il revint à Sparte, où il projeta de lui donner un nouveau gouvernement. Avant d'exécuter son projet, il alla consulter l'oracle de Delphes; et après avoir sacrifié à Apollon, il implora la grâce de pouvoir établir une bonne constitution dans son pays. La Pythie lui répondit, en le nommant le bien-aimé des dieux, qu'Apollon lui accordait cette faveur, et qu'il fonderait une chose publique la plus parfaite qu'il y aurait dans le monde. A son retour, par une opération très hardie, il ordonna le partage des terres : il voulait dépouiller l'opulence de son prestige, et attacher des douceurs à la pauvreté. Il partagea le terrain en trente mille portions égales, qu'il distribua aux habitans des environs de la ville, et neuf mille portions aux citoyens de Sparte. Les riches, indignés, lui opposèrent une faction redoutable. Alcandre, homme opulent et très ambitieux, se montra à leur tête, ameuta une partie du peuple contre Lycurgue, le poursuivit un bâton à la main, et lui creva un œil. Le malheur d'un si grand homme ranima son parti; le peuple même sentit sa faute : et, emporté par un mouvement contraire, il se jeta sur Alcandre, et l'allait déchirer, si Lycurgue lui-même, encore saignant de sa blessure, ne l'eût arraché à force de prières des mains de ce peuple irrité. C'est depuis cette époque qu'il est défendu aux Spartiates d'assister aux conseils avec un bâton.

« L'orgueilleux Alcandre ne put soutenir le séjour d'une ville d'où étaient exilés le luxe et les plaisirs, où le moindre citoyen marchait son égal, où le poids de la reconnaissance fatiguait son âme : il se retira dans cette maison, dernier asile du faste et de l'opulence, avec sa femme et un fils unique de trois ans. Sa femme, belle et sensible, employa les conseils de la raison, les touchantes prières, le charme de l'amitié, pour dissiper ses chagrins et animer sa solitude.

« Mais ni ses tendres caresses, ni le sourire et les grâces de son enfant, ni la vue de la campagne, sa douce tranquillité, ne purent adoucir et consoler cette âme exaspérée et hautaine. Le malheureux! qui ne savait pas vivre au sein des champs, avec la nature et une si douce société! L'ennui le consumait; sa haine contre sa patrie s'allumait de plus en plus. Enfin, ayant appris que Lycurgue avait publié une loi agraire, et divisé la Laconie en trente mille parts pour les habitans, et en neuf mille plus près de la ville pour les vrais Spartiates, il ne put soutenir cet affront. Agité des Furies, une nuit il se lève; sa femme, éveillée, lui demande avec crainte et sensibilité : « Où vas-tu, mon ami? pourquoi me quitter? Si tu as des peines, des ennuis, dépose-les dans mon sein, je les partagerai, je te chercherai des consolations. » Alcandre lui répond sèchement : « Cessez vos inquiétudes : je n'ai d'autre chagrin que celui de ne pouvoir dormir, et je vais respirer le frais. » Il entra dans un cabinet voisin, enleva son fils qui dormait auprès de sa nourrice, écrivit un billet qu'il remit à un esclave, en lui ordonnant de ne le donner à sa femme qu'à son lever. Regardez à gauche, continua Démonax, ce rocher si haut, si escarpé; Alcandre gravit au sommet, de là se précipite avec son enfant, tombe sur lui, l'écrase et se brise lui-même.

« Sa femme, au point du jour, ne le voyant point revenir, se lève. L'esclave lui donne la lettre. Elle l'ouvre, palpite de frayeur, et lit : « Je n'existe plus; la vie m'était odieuse, je l'ai quittée. Puisse mon ingrate patrie périr de même! Je la hais trop pour lui laisser mon enfant, qui, né pour la fortune et les honneurs, est descendu au rang du dernier Spartiate. Adieu, consolez-vous; j'étais à plaindre, je ne le suis plus. » A cette lecture, elle court, égarée, frénétique de douleur, chercher les restes de son fils et de son époux; peut-être se flattait-elle encore de leur sauver la vie. Elle arrive au pied du rocher. Quel affreux tableau! Alcandre, la tête entr'ouverte, respirait encore, mais sans connaissance; et son fils, à son coté, n'avait plus de forme. L'infortunée regarde d'un œil fixe; son cœur se serre, son sang se glace; elle ne peut parler. Enfin un soupir sort du fond de son âme, et ce fut le dernier : elle tomba morte sur son enfant.

« Dès que cette nouvelle fut parvenue à Sparte, le sénat ordonna la démolition de cette maison, monument d'orgueil et de démence. »

Ce récit fini, je demandai à Démonax la suite de l'histoire de Lycurgue. « Quand il vit que les principaux articles de son gouvernement étaient appuyés sur des bases solides, satisfait de son ouvrage, il assembla le peuple et

lui dit que la chose publique lui paraissait assez bien affermie pour le faire exister avec sagesse et bonheur; mais qu'il y avait encore un point de conséquence qu'il ne pouvait leur communiquer qu'après avoir consulté l'oracle d'Apollon; que cependant il les exhortait à observer inviolablement leur constitution jusqu'à son retour de la ville de Delphes. Le peuple le pria de partir au plus tôt. Lycurgue, avant son départ, fit prêter serment aux rois, aux sénateurs et au peuple, de garder ses ordonnances et ses statuts jusqu'à son retour, sans y rien changer. Après ce serment, il partit pour Delphes; il sacrifia à Apollon, et lui demanda si les lois qu'il avait données aux Spartiates pouvaient assurer leur félicité. Apollon répondit qu'elles étaient fort bonnes, et que la ville, en les observant, deviendrait très glorieuse et très renommée. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, et, après avoir sacrifié à Apollon, et pris congé de son fils et de ses amis, il résolut de mourir, afin que ses concitoyens fussent à jamais liés par le serment qu'ils avaient fait d'observer fidèlement ses ordonnances. Il était à cette époque assez mûr pour mourir, et pas assez âgé pour n'espérer encore de longs jours. Il acheva sa vie en s'abstenant de toute nourriture. Il pensa qu'en mourant pour sa patrie il mettait le comble à sa félicité et à la gloire de sa vie. »

Après ce récit, nous prîmes congé de cette digne Baucis; nous l'embrassâmes en lui souhaitant la longue jouissance d'une vie si pure et si heureuse.

Nous nous entretînmes pendant la route du caractère et de la situation de cette femme qui, vertueuse par instinct et par sentiment, croyant aux dieux par préjugé, insouciante sur l'avenir, sans regret sur le passé, bornant ses jouissances à quelques besoins simples et naturels, ses études, ses connaissances au soin de ses chèvres, et son ambition à leur prospérité, ignorée de l'univers entier et l'ignorant de même, était peut-être l'individu le plus fortuné de la terre. Elle avait suivi machinalement les maximes et la philosophie de nos sages.

« Vous admirez le bonheur de cette bonne femme? dis-je à Phanor. — Sans doute. — Eh bien! voudriez-vous avoir la même existence; vivre solitaire, inconnu, dans l'ignorance et dans la pauvreté; enfin être heureux au même prix? — Je ne sais; je crois que je n'accepterais pas à pareilles conditions. — La raison? — Je l'ignore. — Je m'en doute, c'est par amour-propre. Vous vous croiriez humilié, dégradé d'être pauvre et sans esprit. Cependant la première science de l'homme, la plus essentielle, est celle du bonheur. Il ne s'agit pas dans ce monde, pour un instant de vie, d'être éloquent orateur, habile poëte, grand capitaine; il s'agit d'être heureux. — Je suis de votre avis; mais, malgré la voix de la raison, nul homme d'esprit ne voudrait peut-être de la félicité de cette bonne femme. »

Démonax nous interrompit pour nous montrer la ville de Sparte. Nous la saluâmes de loin: elle est au fond de la vallée. Comme nous admirions sa position: « Elle ne cède en rien, nous dit-il, à aucune ville du Péloponèse pour les agrémens des environs. Nous avons le temps de les parcourir. Je vous servirai de mystagogue. » Il nous conduisit dans un dédale de bosquets et de jardins: emblèmes, devises, statues, tout y parlait d'événemens mythologiques relatifs aux aventures de Castor et Pollux, d'Hyacinthe, de Léda, et surtout d'Hélène, dont le nom était écrit sur la plupart des platanes. On y lisait ces mots: *Révérez-moi, car je suis l'arbre d'Hélène.* « C'est dans ces lieux charmans, nous dit Démonax, que les filles de Sparte viennent chanter si souvent le fameux cantique que Sapho composa à l'âge de quinze ans, et qui commence de la sorte: *Virginité, où fuyez-vous après m'avoir quittée?* »

De jardin en jardin nous arrivâmes à la ville: nous ne vîmes, en entrant, ni murs ni barrières. Je demandai à Démonax quel rempart la protégeait. « Nos bras. » Nous étions fatigués: le crépuscule s'éteignait, et nous allâmes loger chez notre conducteur.

CHAPITRE LIX.

Description de la ville de Sparte. Habillemens, mœurs, gymnase, repas publics. Vol fait à Phanor.

Le lendemain nous parcourûmes la ville de Sparte, conduits par notre hôte (88). La forme de cette ville est ronde, et son terrain inégal et coupé par des collines: elle a quarante-huit stades de circuit; grandeur bien différente de celle d'Athènes, qui en a près de cent. Sparte, à cette époque, ne contenait que huit mille hommes en état de porter les armes. Elle est sous la protection de Junon, ainsi que Samos, Argos et Mycène; Crète est sous celle de Jupiter et de Diane; Chypre et Paphos sont consacrés à Vénus; Bacchus est le dieu tutélaire de Naxos; Vulcain, de Lemnos; Delphes et Rhodes sont protégées par Apollon.

Nous fûmes étonnés de ne trouver qu'un assemblage de maisons petites et basses. Arrivés à la place publique, « C'est ici, nous dit Démonax, que se tient le sénat des vieillards, au nombre de vingt-huit, et de nos cinq éphores. »

De là nous nous rendîmes au plus bel édifice de la ville, le portique des Perses, ainsi nommé parce qu'il a été bâti de leurs dépouilles. Nous y vîmes quantité de statues de marbre blanc, posées sur des colonnes. « Ces statues, nous dit notre hôte, représentent tous les chefs de l'armée barbare. Voici celle de Mardonius, qui perdit la bataille de Marathon et de Platée. Ici est celle de la reine Artémise, qui combattit pour Xerxès avec tant de valeur à Salamine. »

Nous visitâmes ensuite plusieurs temples consacrés à la Terre, à Jupiter, à Minerve, Neptune, Junon et Apollon. Nous vîmes une grande statue; Démonax nous apprit qu'elle représentait le peuple de Sparte. Un peu plus loin était le temple des Parques, auprès duquel on voyait le tombeau d'Oreste.

Nous entrâmes dans le temple de Diane Corythalie, qui est hors de la ville; nous y vîmes entrer deux nourrices chargées de leurs nourrissons. Elles mirent sur l'autel des vases de lait, des pains cuits au four; elles dansèrent, folâtrèrent autour de leurs enfans, agitant des grelots et des masques grossiers dont elles se couvraient le visage en riant. Nous trouvâmes cette cérémonie plaisante, et Démonax nous dit qu'elle était d'un usage très ancien.

En sortant de la place, nous prîmes par la rue des Barrières, ainsi nommée parce qu'Icarius, père de Pénélope, voulant la marier, la proposa pour prix à celui de ses amans qui surpasserait les autres à la course, qui se fit dans cette rue. Ulysse fut le vainqueur.

Nous aperçûmes un vieux temple au haut d'une petite colline. « Il est dédié à Vénus, dit notre guide: sa forme est singulière; à proprement parler, ce sont deux temples l'un sur l'autre. Dans celui d'en bas, on vient révérer

Morpho[1] ou Vénus, déesse de la beauté; mais dans le temple supérieur, on adresse ses vœux à Vénus voilée et enchaînée, image de la fidélité que les femmes doivent à leurs maris.

Démonax nous mena au Dromos, lieu destiné à la course des jeunes gens. Il renferme deux gymnases. A quelques pas du Dromos, on voit une vieille statue d'Hercule, aux pieds de laquelle les jeunes Spartiates viennent offrir des sacrifices lorsqu'ils sortent de l'adolescence pour entrer dans la classe des hommes.

Au dehors du Dromos, et près de la statue, il nous montra une vieille maison qui avait appartenu à Ménélas, mari trop malheureux de la belle Hélène. Sparte n'avait pas de citadelle, comme la Cadmée de Thèbes, ou Larissa à Argos; c'était la plus haute des collines qui en servait.

Les jeunes gens que nous rencontrions dans nos courses avaient une longue barbe, les cheveux flottans dans toute leur longueur, divisés en deux ou trois tresses qui tombaient sur leurs épaules; des moustaches fort touffues descendaient jusque sur leur poitrine : au lieu du long manteau des Athéniens, ils couvrent leur tunique d'une casaque fort courte, rouge en temps de guerre, mais toujours très malpropre et déchirée : un philosophe la nommait *le manteau de l'orgueil*. Pour souliers, ils ont des sandales (autrefois une loi de Lycurgue les obligeait d'aller nu-pieds), et pour coiffure un bonnet façonné en cône. Ils marchent en silence, les yeux baissés, les mains cachées sous leur manteau; d'autres tiennent un bâton recourbé par le bout. Ces jeunes gens se promenaient l'air fort désœuvré. J'en témoignai ma surprise à Démonax, qui me répondit : « A Sparte, le travail déshonore, et on l'abandonne aux Ilotes et aux Messéniens; nos femmes même rougiraient de s'occuper des travaux de leur sexe. — Elles doivent s'amuser beaucoup », lui dit Phanor.

Nous vîmes passer des enfans sans bas et sans souliers. « Quel contraste, dis-je à Phanor, entre l'élégance et le faste de la jeunesse d'Athènes, surtout de votre prêtre bapte, et la rusticité des Spartiates! — Mais aussi j'ai vigoureusement secoué ce coquin de bapte, et il ne serait pas aisé d'en faire autant à ces grands garçons. Cependant les Athéniens, quoique élevés avec plus de mollesse dans le sein des arts et des plaisirs, sont tout aussi braves que les Lacédémoniens. » Dans ce moment, trois jeunes filles marchant d'un pas agile et ferme, brillantes de santé, d'une haute stature et faites à peindre, passèrent auprès de nous : elles avaient pour coiffure de vastes chapeaux tissus des joncs de l'Eurotas; leur vêtement très court laissait voir leurs jambes, qui sont fort belles. Je dis à Démonax : « Voilà trois superbes femmes. Elles ne s'en doutent pas. — Mais bien moi, » s'écria Phanor. Notre hôte ajouta : « Les Athéniennes sont très jalouses des Lacédémoniennes, et se croient plus belles, parce qu'elles ont l'art de dérober leurs défauts sous l'élégance de leur parure (89). » Je lui dis que les vêtemens des Athéniennes étaient plus décens. « Nos filles, répliqua-t-il, sont voilées par la pudeur; leur vertu leur sert de vêtement. A l'égard des femmes, elles sont habillées avec la plus grande décence; mais, sous ces habits, nos jeunes personnes seraient gênées : il faut qu'elles apprennent à danser, à lutter, à courir dans le Stade, à lancer le disque ou le javelot. On les habitue à tous ces exercices pour fortifier leurs fibres, développer leur corps, et les mettre en état de donner à la patrie des enfans sains et robustes. Nous avons même des fêtes solennelles où nos jeunes filles dansent toutes nues. — Pouvons-nous, demanda Phanor, assister à leurs exercices? — Oui, si vous êtes mariés. » J'allais dire que non; mais Phanor me prévint, et assura que nous l'étions. « En ce cas, je vous mènerai demain à leur gymnase. »

Démonax nous tint parole, et nous conduisit de grand matin au Plataniste, qui est une plaine sur le bord de l'Eurotas, ombragée de superbes platanes, et entourée de l'Euripe. « C'est dans les prairies du Platanon, dit notre guide, qu'on cueillit autrefois les fleurs pour la guirlande dont la belle Hélène fut couronnée le jour de ses noces. La jeunesse s'y assemble pour ses exercices. On y arrive par deux avenues : au commencement de l'une est la statue d'Hercule ou de la Force, maîtresse de tout; à l'entrée de l'autre est celle de Lycurgue ou de la loi, qui enchaîne les hommes. »

On nous fit asseoir sur des gradins de pierre. On donna le signal : nous voyons entrer dans le Stade quarante jeunes filles, d'une taille avantageuse et svelte, dont la tunique, ouverte des deux côtés, ne passait pas le genou. Leurs jambes, leurs bras étaient nus; une couronne de laurier retenait leurs cheveux sur leur tête. Elles s'avancèrent au milieu du Stade, se séparèrent ensuite en deux bandes. Au second signal, les deux troupes s'approchent fièrement l'une de l'autre, s'arrêtent; puis tout à coup chaque athlète s'élance sur son adversaire : elles se saisissent, s'entrelacent les bras, les jambes, s'ébranlent tour à tour : on les voyait se presser, reculer, avancer, chanceler, se remettre : la légère et courte tunique, à chaque mouvement, s'ouvrait, voltigeait et laissait à découvert les charmes les plus attrayans. Phanor, attentif, immobile, attachait ses regards sur les deux plus vigoureuses et les deux plus belles combattantes. « Que d'attraits! me disait-il tout bas; quelles formes charmantes! que ces hommes sont froids! quels automates! Regardez-les, quelle apathie! — Vous n'êtes pas si calme? — Non, par Vénus! je suis tout en feu; j'étouffe. — Tâchez cependant de calmer ces vives émotions; imitez-moi. » Un moment après, il me tira par le bras en s'écriant : « Regardez, quel tableau ravissant, délicieux! ô mon ami! les belles formes! » Je regarde, je vois étendues sur l'arène les deux jeunes combattantes que nous avions observées jusqu'alors : elles étaient l'une sur l'autre; celle qui avait le dessus étalait à nos yeux des charmes aussi piquans que ceux de Vénus lorsqu'elle sortit du sein des eaux. « Ah! disait Phanor en trépignant, que je voudrais bien être en troisième dans cette lutte! que de beautés! » Je le priai de se taire, on commençait à nous observer. Nous baissâmes aussitôt les yeux et reprîmes notre gravité. Ce fut la belle Aspasie, celle qui nous offrait des contours si bien dessinés, qui remporta le prix : elle méritait celui de la beauté. Je remarquai pendant cet exercice que ces jeunes filles agaçaient les jeunes hommes par des railleries, souvent par des épigrammes. D'autres donnaient des éloges à ceux qui leur plaisaient, récitaient des chansons en leur honneur; ce qui enflammait leur courage et excitait la jalousie de leurs camarades.

Après la lutte, ces jeunes filles se préparèrent pour la course à pied. Vingt d'entre elles se rangèrent sur la même ligne, que formait une corde tendue. Les instrumens de musique donnent le signal; la corde tombe, et nos héroïnes se précipitent dans la lice; la poussière s'é-

[1] Morpho signifie forme, c'est-à-dire, belle par excellence.

lève; elles volent. Phanor, ravi, extasié, suivait des yeux la légère Aspasie; il fait des vœux ardens pour elle : ses vœux sont exaucés. Déjà elle devance ses rivales : aussi légère qu'Atalante, ses pieds laissent à peine leur empreinte sur le sable; elle s'élance, atteint le but la première, et de bruyans applaudissemens célèbrent sa victoire. Un des éphores s'avance, lui met sur la tête une couronne d'olivier sauvage. Nous vîmes alors les joues fraîches de cette belle Aspasie se colorer du plus vif incarnat, la plus belle des couleurs quand c'est la pudeur qui la fait naître.

Ces jeux gymniques troublèrent la tête de Phanor : il en perdit le sommeil; il eut toute la nuit devant les yeux la taille, la légèreté, les appas de la superbe Aspasie; il m'avoua qu'il l'aimait déjà éperdument. Je lui rappelai alors la belle Théano d'Athènes, la charmante Théophanie de Milet. « Oh! s'écria-t-il, Théophanie et Théano n'ont pas les belles formes de cette Spartiate! » Quelques jours après, Démonax obtint la permission de dîner avec nous et de nous mener ensuite à un des repas publics, nommés *phiditics*. « Rois, éphores, citoyens, nous dit-il, mangent en communauté. Chacun apporte par mois un boisseau de farine, dix-huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de monnaie de fer pour acheter de la viande : cette portion est une partie de notre revenu. » Les repas se font dans de grandes salles, où sont dressées des tables de quinze couverts. A l'entrée de la salle nous trouvâmes un Spartiate : c'était le plus âgé; il avertissait les convives que rien de ce qu'ils allaient entendre ne devait sortir par-là, en désignant la porte.

Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre; on n'y peut être admis que de leur consentement; le refus d'un seul suffit pour donner l'exclusion (90). Nous vîmes entrer un jeune homme boiteux : j'en fus étonné. Démonax me dit : « Il est seul, dans le pays, ainsi conformé; il a été blessé dans un combat; et sa mère, pour le consoler, lui dit : « Mon fils, tu ne peux faire un pas sans te ressouvenir de ta valeur. » A ces repas, les Spartiates, contre l'usage des autres peuples, sont assis sur des bancs de bois; on leur sert du brouet noir (91), du porc bouilli, coupé en portions égales. Phanor me dit tout bas : « Voilà un méchant dîner. — Mais il est assaisonné par l'appétit; voyez comme les morceaux se succèdent. » Nous demandâmes à Démonax si c'était leur nourriture ordinaire. « Oui : cependant on nous donne parfois du gibier et du poisson (92). » Au défaut de la bonne chère, le banquet était animé par la plaisanterie et la gaîté. Comme j'en félicitais Démonax, il me montra au milieu de la salle une statue consacrée au dieu du rire : « Lycurgue l'a placée ici pour faire aux convives un précepte de l'enjouement. »

Je lui demandai si les Spartiates ne pouvaient jamais manger chez eux. « Dans deux occasions; lorsqu'ils reviennent de la chasse trop tard, et quand ils sacrifient aux dieux dans leurs maisons : alors ils peuvent envoyer aux convives de leur table une pièce de gibier de leur chasse, ou les prémices de leurs sacrifices. Le roi Agis, arrivant victorieux de l'armée, envoya demander sa portion pour souper chez lui avec sa femme : les polémarques la lui refusèrent. Agis, piqué, ne fit point le lendemain le sacrifice accoutumé à l'issue d'une guerre heureuse : les polémarques le condamnèrent à l'amende. » Dans ce moment on introduisit deux Ilotes : on leur apporta de grandes coupes de vin; lorsqu'ils en eurent bu une certaine quantité, ils repoussèrent les coupes; mais les anciens de la table les forcèrent à boire. Leur projet était de les enivrer, et ils y réussirent. Lorsque ces malheureux furent échauffés des vapeurs de la boisson, que leurs pieds chancelaient, que l'absurdité et l'extravagance de leurs propos annonçaient le trouble de leur raison, on les promena autour de la salle. On leur ordonna de chanter des scholies obscènes; c'étaient les seules qu'on leur permettait : ensuite on les fit danser, en les obligeant à prendre des attitudes indécentes. Ce spectacle, loin de nous amuser, excitait notre commisération. J'en parlai à Démonax. « Nous donnons, me dit-il, de temps en temps cette représentation à nos jeunes gens, pour leur montrer la laideur et les tristes suites de l'ivresse. — Par Bacchus! s'écria Phanor, buvez, enivrez-vous, vous en serez plus compatissans! »

De jeunes élèves assistaient debout comme simples spectateurs. « Ils viennent prendre leçon, nous dit Démonax, de plaisanterie et de sagesse. » Pendant qu'il parlait ainsi, Phanor aperçut l'un d'eux qui dérobait subtilement des fruits qu'il mettait dans son sein. « Voyez, me dit-il, comme ce petit fripon profite des exemples de sagesse. — Taisez-vous; il ne faut pas le déshonorer et le perdre. » Il s'aperçoit alors qu'on lui avait volé dans sa poche deux excellentes perdrix qu'il avait achetées pour notre souper; car il n'aimait ni le brouet noir ni le porc bouilli. Peu de jours auparavant, on lui avait escamoté, au Gymnase, un levraut qu'il avait tué à la chasse, et qu'il portait sous son manteau. Dans le premier mouvement de dépit que lui causa la perte de ses perdrix, il s'en plaignit à Démonax, disant qu'il ne concevait pas que, dans une assemblée de gens aussi graves, aussi sages, il fallût garder ses poches et se méfier de ses voisins. Démonax, à ce propos, éclata de rire en s'écriant qu'il embrasserait de bon cœur l'auteur du vol des perdrix; qu'il gagerait que c'était le même qui lui avait si adroitement enlevé le levraut. « Vous le connaissez donc? répliqua Phanor. — Beaucoup. N'avez-vous pas vu ce grand jeune homme qui s'est placé entre vous et moi? c'est mon ami, garçon leste, adroit : il a régalé sa maîtresse de votre levraut, et vos perdrix, probablement, auront le même sort. — Et vous regardez cela comme une gentillesse? Par Junon! je vous plains d'avoir un tel ami. — Comment donc? j'en fais gloire : c'est un brave et digne Spartiate, estimé de tout le monde. Vous ignorez peut-être que ces sortes de larcins sont autorisés par une loi de Lycurgue, et qu'il est permis à nos jeunes gens, soit à la ville, soit dans la campagne, lorsqu'ils vont à la chasse, d'enlever tout ce qui peut leur convenir. — Nous sommes donc ici au milieu d'un bois? Par Hercule! je prendrai ma revanche, et je volerai aussi! —Je vous conseille de dérober avec subtilité; car, lorsqu'on vous prend sur le fait, on punit la maladresse. — Au surplus, que peut-on vous voler? des écuelles de bois, des sandales, quelques oboles de fer.—Vous ne devez pas être surpris du principe de cette loi; cela forme les jeunes gens. — A la maraude, au brigandage. — Point du tout; à la vigilance et aux ruses de guerre. — Mon ami, me dit Phanor lorsque nous fûmes seuls, cette superbe Sparte est un triste pays; on y fait très mauvaise chère, on est fort mal logé, on nous vole tout vifs; l'ennui, le désœuvrement l'habitent; les arts, les sciences en sont exilés; l'idiome du pays est aussi âpre, aussi dur que les mœurs de ses habitans. Ces grands badauds se promènent tout le jour sur la place sans penser à rien, ou plutôt ne s'occupant que de projets de domination et de guerre. Ils se

croient libres, et ils sont toujours surveillés par d'austères censeurs, et enchaînés dès leur enfance par leurs coutumes et leur discipline. Il n'y a que les belles formes des jeunes filles qui méritent l'attention des voyageurs; mais je n'aime point à être dupe; et si je puis me venger de ce grand ami de Démonax qui mange mon gibier, je n'en laisserai pas échapper l'occasion. »

CHAPITRE LX.

Accident dans le temple de Diane. Exercices des jeunes gens. Accouchement. Fameux sauts. Anecdotes.

Un événement désastreux où nous faillîmes périr, accrut la mauvaise humeur de Phanor. Un jour de grande solennité, nous étions dans le temple de Diane; tout à coup le feu y éclate, se propage, et l'on voit trois femmes qui, la torche à la main, attisent l'incendie. Le peuple, épouvanté, se précipite en foule vers la porte : on crie, on se presse, on s'étouffe. Les cris des enfans, les clameurs des femmes augmentent le désordre et la terreur. On me sépare de Phanor, on m'entraîne; je me trouve sur le parvis, froissé, moulu, déchiré. Cependant les éphores donnent des ordres. On arrête les trois Euménides qui, toujours furieuses, portaient le feu d'un bout du temple à l'autre. Je rejoignis Phanor, qui, plus maltraité que moi, maudissait la fête et le pays. Cependant on arrête l'activité des flammes, et l'on amène sur la place les trois incendiaires. C'étaient une mère et ses deux filles : celles-ci paraissaient charmantes, malgré le désordre de leur habillement et de leur coiffure.

La mère, nommée Démocrita, les yeux pleins d'audace, exhortait ses deux filles à la constance, au mépris des supplices. Un des éphores lui ayant reproché son crime, « Non, s'écria-t-elle, je venge Alcipe, mon époux, et le père de mes filles! Vous l'avez exilé sans aucun motif; vous nous avez défendu de le suivre; nous avons été condamnées à la honte, à la misère; je me venge de votre injustice et de votre barbarie : mon seul regret est de ne pouvoir vous écraser tous sous les voûtes du temple. Allez, barbares, je n'ai pas le cœur assez bas pour vous demander la vie. » A ces mots elle s'arme d'un poignard; ses filles l'imitent, et toutes les trois se frappent aux yeux de l'assemblée, immobile d'étonnement. Elles tombèrent inondées de sang dans les bras les unes des autres. Démocrita, en expirant, évoqua Némésis, Até (93); elle voua sa patrie à Pluton, aux Furies, aux dieux punisseurs, s'il en existait. Cette scène d'horreur jeta la consternation dans la ville. On admira cependant la fermeté, l'énergie de ces trois femmes.

Démonax nous avait annoncé un combat au Plataniste entre les jeunes gens. « Hier, dit-il, séparés en deux troupes, ils sacrifièrent au dieu Mars un petit chien, comme l'animal domestique le plus courageux; ensuite ils firent combattre l'un contre l'autre deux sangliers apprivoisés. Chaque parti s'intéresse pour le sien. Dans la nuit ils ont tiré au sort pour savoir par quel pont chacun d'eux entrerait au Plataniste. Il est midi, c'est l'heure du combat, allons le voir. » A peine fûmes-nous placés, que les deux partis s'élancent l'un sur l'autre; ils se battent à coups de poings, de pieds, tantôt corps à corps, tantôt par pelotons; ils se mordent de toute leur force : chaque troupe fait tous ses efforts pour faire reculer l'autre et la précipiter dans l'Euripe. Dans cette mêlée, un jeune homme d'une figure pleine de douceur et d'intérêt, en succombant sous son vainqueur, se cassa la cuisse : cet accident ne produisit aucune sensation : on emporta le blessé, et les jeux continuèrent. Phanor, indigné de ce calme féroce, en parla à Démonax, qui lui répondit : « Nos jeunes gens ont la fièvre de gloire. — Dites la fièvre de l'orgueil. Sortons, me dit-il, ces gens-là sont plus sauvages que les Thraces : d'ailleurs ce spectacle n'est pas aussi agréable que celui des jeunes filles; je n'y vois point les belles formes d'Aspasie. Mon cher ami, je n'en dors pas; je les ai toujours devant les yeux. Ce matin elle passait en jupe courte avec son chapeau de jonc. Dieux! qu'elle était belle! je l'ai suivie. Je cherchais à lui parler; mais je crois qu'elle a prévu mon dessein; elle m'a échappé avec la légèreté d'une biche. Par Pollux! je l'épouserais volontiers. — On ne vous l'accorderait pas; vous n'avez pas l'honneur d'être Spartiate; et de plus, vous ne pouvez épouser toutes celles que vous aimez. — Vous avez raison. »

Démonax nous arrêta en nous disant : « Restez, vous allez voir danser; car nos jeux finissent par cet exercice. » En effet, un joueur de flûte se plaça au milieu des jeunes gens des deux sexes, tout nu, et commença le branle en jouant et en dansant, et les danseurs chantaient l'hymne des Amours et de Vénus : « Dieux charmans, disaient-ils, venez vous mêler à nos jeux. » Voici les évolutions de cette danse. Les jeunes gens et les vierges se croisent, s'entrelacent en formant les anneaux d'une chaîne qui s'étend ou se resserre à volonté. Un jeune Spartiate conduit le chœur. Il affecte un pas belliqueux; une vierge le suit, dansant avec l'air de la décence et de la grâce. Cette danse figure la force unie à la modestie. Ce spectacle amusa Phanor, et adoucit son humeur contre les Spartiates. Cependant il répétait souvent qu'ils étaient bien au-dessous de leur réputation.

Le lendemain nous allâmes visiter le logement des enfans. Ils sont dans des dortoirs, couchés sur des lits de roseaux, que l'on couvre pendant l'hiver d'une espèce de duvet que produit le chardon. Démonax nous apprit qu'à l'âge de sept ans ils quittaient la maison paternelle pour entrer dans ces casernes; qu'à cinq ans ils commençaient à apprendre la pyrrhique, ou danse militaire. « A Athènes, lui dis-je, les enfans de sept ans commencent à lire Homère. »

La femme de Démonax approchait du terme de sa grossesse : c'était une Spartiate altière, impérieuse. Un jour son mari lui demanda avec instance la grâce d'un Ilote qu'elle voulait châtier : elle refusa avec hauteur. Un peu surpris de ce ton, je lui dis que les femmes de Sparte étaient les seules qui commandassent aux hommes : « Aussi, répondit-elle, nous sommes les seules qui fassions des hommes. »

Enfin Démonax, ivre de joie, vint nous annoncer au milieu de la nuit que sa femme avait les douleurs de l'enfantement, et nous inviter à voir les cérémonies d'usage. On mit l'accouchée sur un bouclier; on lui donna un javelot. Dès que l'enfant fut né, comme il était mâle, les parens le placèrent sur le bouclier, en criant : *ou sur lui, ou avec lui* (94). Dès que le jour parut, le père, radieux, le porta au Leschez [1], où huit des plus anciens de sa tribu s'étaient rendus pour vérifier sa complexion. La nourrice

[1] Dans toutes les grandes villes de la Grèce il y avait des leschez; c'était le rendez-vous des gens oisifs, à l'instar de nos cafés. Sparte avait deux leschez, mais destinés à d'autres usages.

mit du vin dans un baquet, y plongea son nourrisson, lui lava le corps et le laissa quelque temps dans ce bain (95). Elle le présenta ensuite aux vieillards. Cette immersion dangereuse avait fatigué cet être naissant : il se trouva mal, eut des convulsions. D'après cet examen les juges déclarèrent qu'il ne pourrait jamais devenir un homme vigoureux, et que ce serait un individu inutile à la république. Phanor leur représenta que cette épreuve était incertaine; que d'ailleurs ce défaut de forces physiques pouvait être avantageusement compensé par les talens de l'esprit et des qualités morales. Mais ces graves personnages lui imposèrent silence par un regard sévère et dédaigneux; et pour réponse, d'une voix unanime, ils prononcèrent la sentence de mort du nouveau-né. A cet arrêt barbare, je jetai les yeux sur le père, qui, sans sourciller, ordonna tranquillement à un esclave de porter son fils sur le mont Taygète. Nous suivîmes avec les juges, et il fut précipité aux Apothètes, gouffre destiné à cet usage (96). « Quels hommes! me disait Phanor; quelle barbarie! Ah! sans les belles formes des jeunes filles, il faudrait détruire cette ville. »

Nous n'osions parler à Démonax de la perte de son fils et de la loi barbare qui le sacrifiait. Cependant je hasardai quelques regrets. « C'est une loi très sage, répondit-il froidement. Les enfans ne naissent pas pour nous, mais pour la patrie; elle ne doit admettre que des sujets sains et robustes; les autres lui seraient à charge. Aussi la république ordonne que les enfans passent tous les dix jours en revue, tout nus, devant les éphores, qui examinent leur constitution : ceux qui sont trop gras sont châtiés et condamnés à l'amende. Mon ami, qui est aujourd'hui d'une taille assez dégagée, a jeûné, a été fouetté plus d'une fois dans son enfance pour arrêter sa disposition à l'obésité. Au reste, ce n'est pas ma faute si ma femme est accouchée d'un fruit si frêle et si délicat. J'avais tapissé sa chambre des portraits d'Apollon, de Castor, d'Hercule, d'Hyacinthe, de Narcisse et d'Adonis. »

Phanor me ramenait souvent au gymnase des jeunes filles pour y voir sa chère Aspasie : il la dévorait des yeux quand elle jetait un disque, ou s'exerçait au saut, à la lutte, à la course : elle brillait dans tous ces jeux. Elle défiait même les hommes, et souvent leur ravissait la palme. Mais un jour elle fut vaincue par un jeune Lacédémonien qui, fier de son triomphe, la railla un peu trop vivement. Un Thessalien qui était présent voulut la venger, et proposa de sauter une fois aussi loin que le Spartiate, qui avait franchi vingt-trois pieds. Celui-ci accepta le défi avec ironie. Le Thessalien, plus animé, dédaigna de sauter un fossé, et voulut franchir l'Eurotas. Pour le dissuader, on lui représenta le péril de l'entreprise, d'autant que cette rivière était enflée et rapide : il persista. On se rendit en foule au bord du fleuve, qui avait dans cet endroit quarante-sept pieds de largeur. Le Thessalien quitte ses vêtemens, s'élance et tombe sur la rive opposée. Ce saut de quarante-sept pieds devint célèbre dans la Grèce, et n'a point trouvé d'imitateurs.

CHAPITRE LXI.

Voyage dans la Laconie. Rencontre qu'ils font. Statue de la Pudeur.

Démonax nous proposa de parcourir la Laconie pour en examiner les aspects, les cultures et les sites très pittoresques. Nous acceptâmes. « J'aurai, dit-il, une voiture. » Nous lui répondîmes que cette dépense était superflue, que nous ne craignions pas la fatigue. « Que parlez-vous de dépense? il ne m'en coûtera pas une obole : vous verrez; suivez-moi. » Il nous mène dans une maison au bout de la rue, va droit à l'écurie, prend deux chevaux qu'il attelle à une voiture. Surpris, je lui demande si le maître des chevaux était son frère. « Non, nous ne sommes point parens; mais ici tout est commun. Un Spartiate peut disposer des biens d'un autre Spartiate. — Cet usage, dit Phanor, et celui des jupes courtes, sont ce qu'il y a de mieux dans ce pays. »

Démonax s'était chargé, pour les frais de la route, d'un sac fort lourd, rempli de pièces de fer; ce qui égaya beaucoup Phanor. « On fait rougir, dit notre hôte, cette monnaie au feu; on la trempe ensuite dans le vinaigre, pour que le fer, devenu, par cette trempe, aigre et cassant, ne puisse être employé à nul autre usage. »

On trouve, au sortir de la ville, le tombeau appelé *Scismatia*, c'est-à-dire le tombeau de ceux qui ont été écrasés par un tremblement de terre. « Cet événement fut affreux, nous dit Démonax; plusieurs abîmes s'ouvrirent; des hameaux furent engloutis [1]. Le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusque dans leurs fondemens; plusieurs de leurs sommets s'écroulèrent; toute la ville fut renversée, excepté cinq maisons. Un peu avant cette terrible explosion, des jeunes gens qui s'exerçaient dans le Portique virent passer un lièvre : quelques-uns des moins âgés, tout nus, frottés et huilés, le poursuivent : à peine sortis, le Portique s'écroule, et écrase tous les autres. Dans cette désolation épouvantable, le roi Archidamus conserva sa tête et son courage. Comme il vit les citoyens se hâter, courir, emporter leurs effets les plus précieux, il fit sonner les trompettes pour donner l'alarme, comme si l'ennemi était aux portes de la ville. Cette présence d'esprit sauva Sparte, car les Ilotes accouraient déjà de toutes parts pour achever de détruire ceux que le tremblement avait épargnés; mais, les voyant rangés en bataille, ils se retirèrent dans les villes voisines. »

Démonax nous montra ensuite le gouffre appelé *Lacceada*, où l'on précipite les criminels condamnés à mort pour de grands crimes. « C'est dans ce précipice, nous dit-il, que fut jeté le célèbre Aristomène, l'ennemi juré de Sparte, la gloire et le bouclier de Messène, sa patrie. Il fut surpris par nos braves soldats, à la tête d'un détachement très inférieur au nôtre; il se battit en lion désespéré; mais un coup de pierre le renversa et lui fit perdre connaissance. Il fut précipité vivant dans ce gouffre avec cinquante des siens. Vous en voyez la profondeur. — Elle est effrayante. — Eh bien! par un miracle unique, Aristomène, seul de ses compagnons, arriva au fond sans être brisé ni blessé dangereusement. On attribue son salut à son armure, car on l'avait jeté tout armé. Enseveli au fond de cet abîme, il attendit la mort pendant deux jours avec une constance héroïque. Le troisième jour il entend du bruit, regarde de tous côtés, et à la faveur d'une faible clarté, il entrevoit un renard qui cherchait les cadavres. Il l'attend sans remuer; et dès qu'il le voit à sa portée, il le saisit d'une main, et de l'autre, toutes les fois que l'animal se tourne pour le mordre, Aristomène lui présente son habit. Il le suit ainsi sans lâcher prise, et dans les endroits où le passage est plus étroit, ce héros se laisse

[1] Selon Diodore de Sicile, il périt plus de vingt mille hommes.

traîner. Il parvient jusqu'à une ouverture un peu plus éclairée, mais qui n'avait de largeur que pour laisser passer le renard: cet aspect ranime son courage; il lâche l'animal, qui grimpe et se sauve par cette issue. Aristomène, à son exemple, ramasse toutes ses forces, travaille, élargit l'ouverture, et sort enfin du précipice. Les Messéniens, qui pleuraient sa mort, le revirent avec une joie inexprimable. »

Nous arrivâmes à Gythium. C'est le port et l'arsenal de la république, situés à quelques stades de cette ville, à l'embouchure de l'Eurotas. Nous déjeunâmes avec un excellent fromage, bien supérieur à celui de la bonne mère Théodora, quoique nous eussions mangé celui-ci avec plus de plaisir. De Gythium nous traversâmes l'Eurotas pour nous rendre au mont Taygète. Toute cette partie de la campagne est couverte de vignobles, de collines. Près du sommet de la montagne est le bois d'Énoras, où l'on trouve une quantité prodigieuse de bêtes fauves, de chèvres sauvages, d'ours, de sangliers; c'est le rendez-vous de chasse de la jeunesse de Sparte. Nous montâmes jusqu'au sommet, appelé *Telcton*, où tous les ans on immole un cheval au soleil. En descendant la montagne, nous fûmes assaillis par un orage: la violence de la pluie nous obligea de chercher un abri sous un rocher. Démonax ne voulut jamais s'y réfugier, disant qu'un Spartiate doit braver l'intempérie des saisons, et qu'il rougirait de se cacher. Il continua sa route, recevant des torrens d'eau sur la tête.

Lorsque la pluie eut cessé, en allant le rejoindre, nous vîmes venir à nous un homme dont la figure et l'habillement nous parurent extraordinaires: il était sans manteau, pieds nus, defiguré par une barbe noire et épaisse, et le hâle de dix étés; sa maigreur inspirait la pitié, il avait les yeux enfoncés, le regard sombre. Apres nous avoir observés quelque temps, il nous aborda en nous demandant si nous venions de Sparte. Sur notre réponse, il nous fit plusieurs questions relatives aux affaires de la ville. Nous lui dîmes que nous étions étrangers, mais que Démonax, citoyen de Sparte, qui voyageait avec nous, lui donnerait de plus grands éclaircissemens. A ces mots, il nous quitta d'une manière brusque. Nous le crûmes atteint de folie. Nous fîmes part à notre hôte de la bizarrerie de ce sauvage, qui s'était enfui en l'entendant nommer. « C'est que nous nous connaissons. Il y a dix ans que ce malheureux végète dans une caverne; il a pourtant une femme et des enfans. — C'est donc un Timon, un ennemi du genre humain? — Au contraire, il aimait beaucoup la société et les plaisirs; mais il s'est déshonoré par sa lâcheté, et il est condamné à vieillir dans l'ignominie. Qui le croirait? un Spartiate manquer de courage! Dans un combat, il jeta son bouclier et se sauva. Sa femme, qui le vit revenir sans cette armure, refusa de le voir. La république défendit à ses enfans de le fréquenter. Ici les lâches et les fuyards sont exclus de toutes les charges: ce serait une honte d'épouser leurs filles, ou de s'allier avec eux. Tous ceux qui les rencontrent peuvent les frapper. Ils sont obligés de porter des robes sales et rapiécées de lambeaux de différentes couleurs. Il faut qu'ils se fassent la moitié de la barbe, et qu'ils entretiennent l'autre moitié. Quelque vil et éhonté qu'il soit, il n'a pu supporter tant d'opprobres, et il est venu cacher dans ces montagnes sa turpitude et sa vie. Le lâche! il ne sait pas mourir! » Nous convînmes en effet que la mort était préférable à une pareille existence.

A trente stades de la ville, nous vîmes une statue de la Pudeur. « Elle est antique, nous dit Démonax; elle a été placée là par Icarius, père de Pénélope; en voici la raison:

« Après l'hymen de sa fille avec Ulysse, il pressa son gendre de fixer son séjour à Sparte; mais, ne pouvant le fléchir, il s'adressa à Pénélope, la conjura de ne point l'abandonner, d'avoir pitié de ses vieux jours. Pénélope fut attendrie, mais répondit qu'elle ne pouvait se séparer de son époux. Au moment de leur départ, Icarius redoubla ses instances, et suivit le char les yeux mouillés de larmes. Ulysse, voyant les pleurs et les regrets du père et de la fille, dit à celle-ci qu'il la laissait maîtresse d'opter entre son père et son mari, de le suivre à Ithaque, ou de rester à Sparte. Pénélope rougit, et pour réponse se couvrit la tête d'un voile. Icarius comprit cet emblème et cessa ses prières; mais, touché de la douleur et de l'embarras d'une fille si chère, il consacra une statue à la Pudeur, dans l'endroit même où s'était passée cette scène.

Nous étions alors devant un temple de Minerve. « Ce temple, dit notre hôte, est d'airain; c'est tout son mérite; mais il est renommé par la mort d'un roi de Sparte, du traître Pausanias. — Voyons-le, lui-dis-je; ensuite nous vous prierons de nous raconter le crime et le supplice de ce célèbre personnage. — Très volontiers, entrons, et, après avoir déjeuné, je vous ferai ce récit. »

Au sortir du temple, nous vînmes nous asseoir sous des saules qui baignaient leurs pieds dans un joli ruisseau. Démonax tira d'un sac du pain dur, un morceau de porc bouilli; et, après un repas sain et léger, il commença l'histoire de Pausanias.

CHAPITRE LXII.

Trahison et mort de Pausanias. Fête de Diane. Flagellation des enfans. Bonne fortune d'Anténor. Vains efforts de Phanor pour en avoir.

« Ce roi, aussi grand capitaine qu'habile politique, qui s'était immortalisé à Platée par ses victoires sur les Perses, osa aspirer à la tyrannie; la mort fut le prix de sa trahison. Les dieux sans doute le précipitèrent à sa perte pour venger le sang innocent qu'il venait de verser aux bords de l'Hellespont, où il commandait notre armée navale. Il méditait de trahir sa patrie, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune fille de Byzance, nommée Cléonice. Il donna ordre qu'on l'amenât dans sa chambre à l'entrée de la nuit. L'ordre fut exécuté; mais Pausanias s'était endormi. Cléonice, en s'approchant doucement de son lit, renversa par mégarde une lampe allumée. Le bruit éveilla Pausanias, qui, agité des craintes et des terreurs qui poursuivent les traîtres, se lève, prend son cimeterre, frappe l'infortunée Cléonice, et la jette morte à ses pieds. Troublé par ses remords, il a voulu être purifié de son crime; mais il a été repoussé de tous les temples et par tous les dieux, et sa mort seule a satisfait leur vengeance. En voici les détails. Pour entretenir ses intelligences avec le roi de Perse, il envoyait ses lettres par des émissaires qui ne reparaissaient plus. Le dernier qu'il fit partir était un jeune Thessalien qui lui avait prostitué sa pudeur: celui-ci, qui n'avait jamais vu revenir aucun de ses prédécesseurs, se méfiant du message, rompit les liens et le cachet de la lettre, vit le plan d'une conjuration, et sa perte certaine, s'il eût rempli sa mission. Épouvanté de

cette découverte, il court à Sparte, et remet la lettre aux éphores. Je dois ici louer la justice et la prudence de ces graves magistrats; ils ne voulurent point faire arrêter leur roi sans avoir entendu de sa bouche l'aveu de son crime.

« Il y a au promontoire de Ténare un temple de Neptune, regardé par les Grecs comme un asile inviolable. Les éphores ordonnèrent au Thessalien de s'y réfugier; ils firent creuser un souterrain auprès de l'autel, d'où l'on pouvait entendre tout ce que l'on disait : trois d'entre eux s'y renfermèrent. Dès que Pausanias apprit que son émissaire était dans ce temple, il y courut tout troublé : il voit ce jeune homme qui embrassait l'autel d'un air suppliant et effrayé. Il lui demande quelle cause, quel crime l'amènent dans cet asile. Le Thessalien avoue qu'il avait ouvert sa lettre. A cet aveu, ce roi, frappé de terreur, le conjure de ne point divulguer son secret, et lui promet des trésors, si, au lieu de le dénoncer, il l'aide à se tirer d'affaire.

« Les éphores, ayant tout entendu, reprirent le chemin de Sparte, décidés à faire arrêter le coupable. Le roi rassuré par la promesse du Thessalien, rencontre les éphores près du temple de Minerve. Un d'eux, qui voulait le sauver, l'avertit par des signes du péril où il était; Pausanias, qui les comprit, s'y réfugia soudain. Les éphores aussitôt en firent découvrir les toits et murer les portes. On dit que sa mère, quoique chargée d'un grand âge, apportait des pierres et aidait les ouvriers. Après quelques jours de cruelles souffrances, ce malheureux, près d'expirer, fut traîné hors de l'enceinte, et finit sa déplorable vie. Ainsi ce roi, grand par son courage et ses talens, flétrit sa gloire et ses lauriers par son ambition et une mort honteuse. »

Nous rentrâmes à Sparte pour assister le lendemain à la fête annuelle de Diane Orthia. Son temple est dans la rue Lymnée; la statue de la déesse nous parut bien chétive. « Il est vrai, nous dit Démonax, elle n'est que de bois et de petite taille; mais c'est la même qu'Oreste, un de nos rois, et Iphigénie sa sœur, enlevèrent dans la Tauride. Oreste l'apporta ici et nous en fit présent. Long-temps, sur la foi d'un oracle, on a arrosé son autel de sang humain; mais Lycurgue a substitué à cette barbare coutume la flagellation des enfans. » Phanor chercha dans le temple la belle Aspasie, et eut le bonheur de se trouver vis-à-vis d'elle.

Les prêtres s'avancèrent auprès de l'autel; un des ministres cria : « Faisons des libations et prions. » Un autre dit ensuite : « Qui sont ceux qui composent cette assemblée? » Nous répondîmes tous de concert : « Des gens honnêtes.—Faites donc silence. » Alors on récita la prière d'usage, qui est dans le style laconique; ils demandent aux dieux de pouvoir unir la gloire à la vertu [1]. C'est là tout ce qu'ils attendent de la bonté céleste, et en deux mots toute la morale des philosophes grecs. La prière finie, on amena les victimes; c'étaient deux bœufs et deux cerfs : les prêtres mirent sur leurs fronts un gâteau pétri avec de la farine d'orge et du sel; ils répandirent du vin sur leurs têtes. On brûla sur l'autel du bois de figuier et de myrte : on arracha le poil du front des victimes, on le jeta dans le feu, et elles tombèrent sous le couteau sacré : ensuite on en brûla les cuisses avec du bois fendu. Les victimes furent partagées entre les dieux, les prêtres et ceux qui les avaient présentées; la portion des dieux fut consumée par les flammes.

Après cette cérémonie, on fit avancer les enfans qui étaient les héros et les victimes de la fête; ils étaient au nombre de vingt, tout nus, âgés d'environ sept ans; vingt esclaves les suivaient, armés de verges. Cette troupe se plaça au milieu du temple. Une prêtresse s'en approcha, tenant dans ses mains la statue de Diane : elle l'éleva le plus haut qu'elle put. A ce signal, les exécuteurs frappent les enfans de leurs verges; les coups multipliés tombaient avec force. Ces petits êtres intéressans les recevaient sans sourciller, sans le moindre murmure; les parens, par des signes, des menaces, des paroles, les exhortaient à la constance, à se laisser déchirer sans se plaindre. Le sang ruisselait, les coups redoublaient; les spectateurs, hommes et femmes, graves et immobiles, jouissaient de cette barbarie comme d'un spectacle agréable. Phanor, quoique distrait par les beaux yeux d'Aspasie, gémissait, s'attendrissait; il me dit tout bas : « Qu'ont donc fait ces petits malheureux pour être ainsi déchirés? Ils appellent ceci une fête, c'est la fête des Euménides! » Quoique aussi ému que lui, je le priai de se taire, et même d'applaudir (97).

Cependant l'ardeur des bourreaux commençait à se ralentir : la prêtresse, qui s'en aperçut, s'écria qu'elle ne pouvait plus soutenir la statue. A ce cri, qui était un cri de reproche aux esclaves, de leur tiédeur et de leur mollesse, ils se raniment; les coups se succèdent plus forts et plus pressés. Nous voyons ces tendres et innocentes victimes, le corps déchiré, tout sanglant, qui affectaient de mépriser la douleur et de sourire à chaque lambeau de chair que la verge leur emportait. « Ah! s'écria Phanor à haute voix, voilà un enfant qui expire! » Il avait en effet succombé, et, presque mourant, il s'était couché par terre : on l'enleva soudain. Mais l'exclamation de Phanor fit murmurer les Spartiates, qui jetèrent sur nous des regards foudroyans; nous baissâmes les yeux, et gardâmes un profond silence.

En sortant, je demandai à Démonax quel crime avait mérité à ces enfans un si cruel châtiment. « Ils sont très innocens; mais nous voulons les accoutumer à la peine et à la douleur. — Pourquoi ne leur cassez-vous pas une jambe, pour les habituer à marcher avec une seule? — Je conviens que l'épreuve est un peu rude; mais aussi nous avons une jeunesse intrépide, qui s'expose hardiment à tous les dangers. — Je serais bien étonné que vos jeunes gens craignissent la mort, attendu l'insipidité et la tristesse de leur vie. — Les Spartiates, dit Démonax, ne connaissent d'autre besoin que celui de la gloire des armes, et d'autre ambition que celle de rendre Sparte supérieure à tous les peuples de la terre. — Qui ne vit, lui dis-je, que pour la guerre et par la guerre périra par la guerre. — Dans les camps, reprit Démonax, notre discipline est moins austère, nos exercices sont plus doux, moins pénibles, notre nourriture plus abondante. On nous permet d'arranger nos cheveux que nous négligeons en temps de paix. Avant la bataille, nous nous oignons d'huile de senteur; le roi sacrifie aux Muses, pour nous rappeler notre courage, les intérêts de la patrie, et nous engager à faire des actions dignes de mémoire. Lorsque nous sommes à la vue de l'ennemi, on sacrifie une chèvre aux dieux, et l'on nous ordonne de mettre une couronne de fleurs sur la tête, et aux joueurs de flûte de jouer et de chanter la chanson de Castor : nous marchons à l'ennemi en cadence, au son de cette musique. »

[1] *Ut pulchra bonis adderent.*

Le soir de cette journée, je me promenais seul au Plataniste. Un homme d'environ soixante ans, qui m'observait depuis quelque temps, m'aborda d'un air affectueux, en me disant qu'il venait me demander un important service pour la république et pour lui. « S'il dépend de moi, je suis trop heureux; veuillez vous expliquer. — Vous êtes jeune, grand, bien fait, plein de vigueur; et moi, j'entre dans la vieillesse, je décline sensiblement. » J'attendais avec impatience la péroraison de ce discours. « J'ai reçu un affront que vous pouvez faire cesser. Hier, lorsque j'entrai dans notre assemblée, tous les jeunes gens se levèrent; un seul ne daigna pas faire cet honneur à mon âge. Je lui en demandai la raison : « Parce que, me répondit-il, tu n'as point engendré d'enfant qui puisse m'honorer à mon tour dans ma vieillesse. Je suis désespéré! j'ai épousé il y a quatre ans une femme jeune et belle.—Je vous en félicite; vous devez être fort heureux! —Oui, je le suis; mais le vase d'amertume est souvent auprès de celui du plaisir. J'ai la plus grande envie de donner un citoyen à ma patrie; mais les dieux trompent mes vœux, et c'est à vous que je m'adresse. Je veux vous prêter ma femme pour une nuit, très persuadé que vous enrichirez la république d'un petit Hercule (98). » J'étais si étonné, si confondu de la proposition, que je ne savais que répondre. Voyant mon silence, il ajouta : « Peut-être vous avez appris qu'une des principales peines pour un Spartiate flétri par la loi, est de ne pouvoir prêter sa femme, ni posséder celle d'un autre, et de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges; mais je n'ai point démérité de ma patrie, et je puis disposer de ma femme à mon gré. — Je n'en doute pas, lui dis-je, revenu de ma surprise; aussi n'est-il rien que je ne fasse pour vous et pour la ville de Sparte. — Pouvez-vous me donner cette nuit?—Ordonnez; déjà je suis impatient de vous obliger. — En ce cas, suivez-moi; vous souperez avec nous. » Dans ce moment j'aperçus Phanor, je courus à lui pour lui dire que je ne rentrerais pas cette nuit au logis; que la république avait besoin de mes talens, et que j'allais lui consacrer mes veilles. « Je ne vous comprends pas, expliquez-vous mieux. — Dormez en paix, et jouissez d'un repos dont certainement je serai privé. Adieu, je suis pressé. »

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Je rejoignis Antiphon; ainsi se nommait cet honnête mari. Il me conduisit à l'appartement de sa femme, et me présenta en lui disant : Voici un jeune homme de bonne mine, qui sera votre époux pour cette nuit, et qui, plus heureux que moi sans doute, vous rendra mère. Voyez si vous vous convenez. » A ces mots, il lui enleva son voile, et me découvrit une beauté piquante qui, en rougissant, baissa deux grands yeux noirs, ornés de longs cils et de deux sourcils bien arqués : sa figure me ravit, et mes sens, séduits par l'espérance, s'enflammèrent aussitôt. Je voulus louer ses attraits, mais mon trouble dut lui paraître plus flatteur que mes expressions. Cependant, après avoir jeté un regard furtif sur moi, elle répondit à son mari « que lui et la patrie pouvaient tout exiger de son zèle et de son civisme. » Je dissimulai la joie que me causait cette réponse; je voulais avoir l'air d'accorder une faveur, et non de la recevoir. Nous allâmes souper; c'est alors que je connus tout le prix de ma bonne fortune : cette beauté déploya en se levant une taille majestueuse, une démarche noble et décente. Pendant le repas, elle parla peu, hasarda de temps en temps quelques regards modestes sur moi; et quand ses yeux rencontraient les miens, son front se colorait d'un vermillon charmant. Pour moi, mes regards étaient rares, et je couvrais la vivacité de mes désirs d'un voile de modestie. Antiphon était radieux. Il paraissait se féliciter de sa bonne fortune. Il soupait de bonne grâce et m'engageait à l'imiter. « Un bon athlète, me disait-il, doit prendre des forces avant d'entrer dans le Stade. » Je souriais modestement à ses plaisanteries, et j'y répondis par l'activité de mon appétit, quoique mon cher hôte ne m'eût donné qu'un souper d'amis, c'est-à-dire du brouet noir et du porc bouilli.

A la fin du repas, Thargélie disparut, et son mari m'annonça qu'elle allait m'attendre. « Comment la trouvez-vous? — Très-belle; son aimable modestie relève encore l'éclat de sa beauté. Je pense que le sacrifice qu'elle va vous faire lui coûtera peu; elle aime beaucoup sa patrie, et elle doit se flatter d'avoir de vous un enfant fortement constitué. » Je l'assurai du désir que j'avais de répondre à leur confiance et à leurs éloges. Il me conduisit alors dans la chambre de la belle Thargélie, qui, comme une victime, attendait déjà dans son lit l'instant du sacrifice : il l'embrassa en nous souhaitant une bonne nuit. Je fus bientôt dans la couche nuptiale, où l'Hymen et l'Amour m'enivrèrent à l'envi de leurs faveurs. J'aurais voulu, comme Jupiter, arrêter la marche du soleil, et prolonger cette nuit fortunée; mais l'Aurore, peu sensible à mes vœux, ouvrit bientôt les portes du jour.

A peine il commençait à poindre, que le vigilant Antiphon vint m'annoncer l'heure de la retraite. Je trouvai ce mari bien matineux, et ce congé très dur. Épris de ma nouvelle épouse, j'hésitai à la quitter; mais elle s'échappa de mes bras, et les amours et les plaisirs s'enfuirent avec elle. Antiphon, en me reconduisant, me fit ses remercîmens. Je lui offris de revenir, s'il doutait du succès de cette première épreuve. « Je vous rends grâces. J'espère qu'avec un homme tel que vous, un rendez-vous suffira. » Nous nous séparâmes ainsi, enchantés l'un de l'autre. Depuis ce zélé citoyen me fit de vives amitiés, mais sans m'inviter à la même fête. A l'égard de sa femme, quand je la rencontrais, elle baissait les yeux, et ne daignait pas même m'honorer d'un regard (99).

Phanor était loin de soupçonner cette douce aventure. Mon absence, au contraire, l'inquiétait beaucoup, et sa tendre amitié ne fut rassurée qu'à mon retour. Mais quel fut son étonnement quand je lui racontai le service important que je venais de rendre à la ville de Sparte, pendant que lui, grand inutile, s'abandonnait à l'oisiveté et au sommeil! Pour jeter plus d'intérêt dans mon récit, je n'omis aucun détail. Je lui peignis avec feu les attraits de ma Vénus, et les plaisirs enivrans que j'avais goûtés dans ses bras. Il s'écriait à chaque coup de pinceau : « Cela n'est pas croyable! que vous êtes heureux! Cependant ce pays a du bon. Il vaut mieux prêter sa femme, étaler les formes des jeunes filles, que de déchirer les enfans avec des verges, les précipiter dans un gouffre, ou voler dans les poches. Si la république daigne mettre en œuvre mes talens, je lui pardonne le vol de mon gibier, et je promets de l'enrichir d'un superbe citoyen. — Allez, lui dis-je, vous proposer à quelque Spartiate zélé pour le suppléer dans ses fonctions maritales, et lui donner un bel enfant de votre façon. Ici cela se pratique souvent, et cet usage est d'autant plus licite, que les enfans n'appartiennent point au père, mais à la république. — Oui, par Vénus! me

dit-il, j'aime tant la république, que je veux me sacrifier pour elle. » Le même jour, dans l'espoir d'être employé, affublé d'un large manteau, marchant sur la pointe du pied pour rehausser sa taille qui était médiocre, il se promena sur la place, au portique des Perses, au Platanisie. Il affectait une voix forte, abordait les vieillards, leur vantait son admiration et son attachement pour Sparte. Il répéta ce manége pendant quinze jours; mais aucun Spartiate n'eut l'honnêteté de lui offrir sa femme pour avoir de lui une belle progéniture : il était outré.

Démonax nous invita à une cérémonie : « Elle vous amusera, dit-il; mais vous la trouverez bizarre; car ce qui n'est pas dans nos mœurs, ce que l'habitude n'a pas familiarisé à nos yeux nous étonne toujours. » Nous entrions alors dans le temple de Junon. Nous vîmes devant l'autel un grand homme de quarante ans, tout nu, entouré de cinq à six femmes qui le gardaient. Tout à coup cet homme se mit à courir autour de l'autel. Les femmes le poursuivaient avec des verges, et le frappaient de toutes leurs forces. Phanor et moi en rîmes de tout notre cœur. Lorsque le patient eut fait un certain nombre de tours, il s'arrêta, et la flagellation finit. Je demandai à Démonax l'explication d'une pareille scène. « C'est un juste châtiment qu'on inflige aux célibataires. Le mariage est un devoir chez nous, et les infracteurs de cette loi sont punis par des verges, dont les frappent des femmes mariées. Les hommes même qui se marient trop tard sont soumis à des peines. »

Deux jours après, il y eut une fête publique. Les Spartiates formèrent trois troupes pour la danse : celle des vieillards, celle des hommes, et celle des enfans. Chacune de ces troupes en dansant chantait alternativement. Les vieillards commencèrent par ces paroles :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

Les hommes suivaient et chantaient :

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Les enfans venaient après, et répondaient :

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

Quelques jours après, nous vîmes une autre danse nommée *Hermus,* composée de filles et de garçons; un jeune homme menait la danse, et prenait des attitudes mâles et belliqueuses; une danseuse le suivait avec des pas plus doux et plus modestes, comme pour représenter l'accord et l'harmonie de la force avec la tempérance.

CHAPITRE LXIII.

Lettre de Lasthénie. Maladie d'Aristippe. Cantate de Narcisse.

Ce fut alors qu'une lettre de ma chère Lasthénie m'apprit la mort d'Aristippe. « Il y a quinze jours, me disait-elle, que ce digne ami, cet aimable philosophe, a cessé de penser et de vivre. Je vous envoie une relation de sa mort, que j'ai rédigée dès que la douleur me l'a permis. Ce passage de la vie à l'inexistence excite la curiosité et l'attention des hommes, quand c'est un grand personnage qui le franchit. Lorsque Aristippe se crut frappé du coup mortel, il somma son médecin de lui déclarer sans détour le terme de sa vie. Celui-ci, qui vit sa fermeté, lui dit que dans quelques jours il serait mort ou guéri. « J'entends. Je vais donc rejoindre mon maître Socrate, et cette Laïs dont la beauté et l'esprit ont enflammé tant de cœurs et tourné tant de têtes, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une froide poussière. C'est une belle et grande idée que celle de notre existence : elle flatte l'amour-propre, nous soutient dans nos afflictions et adoucit la route pénible qui nous mène à la mort. » Son Esculape lui conseilla de ne point s'arrêter à des pensées si lugubres. « Ne craignez pas, lui dit-il, que je sois tourmenté des terreurs de la mort. Je sais apprécier la vie : selon Pindare, c'est le rêve d'une ombre. Ma chère amie, ajouta-t-il en s'adressant à moi, je t'ai appris à vivre, je veux t'apprendre à mourir. J'ignore ce que nous venons faire sur ce globe; mais puisque Caron apprête sa barque pour me passer, je veux y sauter d'un pas léger; je veux aussi que la fin de mon voyage devienne le soir d'un beau jour. »

« Il mit ordre à ses affaires avec une présence d'esprit admirable, se fit ensuite transporter dans son jardin, aux portes de la ville, fit placer son lit vis-à-vis de la fenêtre, pour jouir, disait-il, autant qu'il le pourrait, de l'aspect de la campagne et du charme de la verdure. Sa chambre fut ornée de feuillages et de vases de fleurs. Il défendit que, selon un ridicule usage, l'obscurité attristât son appartement : le jour, il était éclairé par un soleil brillant; la nuit, la lumière réfléchie de quantité de flambeaux suppléait la clarté du jour. Comme il s'aperçut de ma douleur, « Pourquoi vous affliger? me dit-il; savez-vous si la mort est un mal ou un bien? Le temps qui sépare celui qui meurt de celui qui survit est trop court pour qu'il doive exciter nos regrets. Il n'y a que la première mort, ainsi que la première nuit, qui aient dû causer de l'étonnement et de la tristesse. On doit envisager le flux et le reflux des générations d'un œil aussi tranquille que la succession des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que des individus paraissent ou disparaissent? La terre est un théâtre où les acteurs et les décorations ne sont que des ombres fugitives, des tableaux mouvans. L'agrégation des atomes qui forment mon individu va se décomposer; ils vont modifier d'autres corps; mais ce ne sera plus moi, mon identité est détruite. J'ai joui de tout, j'ai tout vu, j'ai tout épuisé; rien ne serait nouveau pour moi; et qui sait, si je vivais plus long-temps, quelle serait ma destinée? Je veux cependant terminer ma vie en digne chef de ma secte (100). J'ai demandé des chanteuses; qu'on les fasse entrer. » Alors a commencé un petit concert. Une des musiciennes chanta, en s'accompagnant sur sa lyre, la passion du beau Narcisse pour lui-même : « Il avait repoussé toutes les nymphes. Écho, la jeune Écho, n'était point aimée; ses attraits, ses tendres regards, ses douces prières, son amour ne pouvaient échauffer son indifférence. Désespérée de ses mépris, elle alla cacher dans les bois sa douleur et sa honte; mais l'amour, poursuivant sa proie, s'y attacha plus fortement. L'infortunée se consume : bientôt la maigreur dessèche son corps; ses contours moelleux, ses formes élégantes disparaissent; il ne reste que des ossemens qui sont changés en pierres. Écho n'est plus qu'un son : elle habite les rochers, les montagnes; tout le monde l'entend, personne ne la voit. Ainsi la beauté de Narcisse faisait le malheur des plus aimables nymphes. Un jour, quand le soleil à son zenith versait des torrens de feux, il revenait de la chasse, épuisé de fatigue et de chaleur; il vit une fontaine que des peupliers touffus couronnaient de leur ombre bienfaisante; une herbe épaisse offrait tout alentour des lits de repos.

Narcisse, attiré par la fraîcheur et l'aménité de cet asile, s'y reposa, s'étendit sur les bords: la limpidité de l'eau l'invite à étancher sa soif; il s'incline pour boire, et soudain le cristal pur et mobile lui réfléchit ses traits. Il voit sur la surface de l'onde une figure charmante; il ne se reconnaît pas; il s'admire lui-même; son cœur s'enflamme, il devient épris de cette vaine image. Le corps penché, il la contemple; il regarde la douce langueur de ses yeux, ses cheveux semblables à ceux d'Apollon, ce visage charmant où le doux incarnat de la rose se mêle à la blancheur des lis; il brûle, il est l'objet de ses désirs; il veut donner des baisers à cette figure trompeuse, la presser dans ses bras; il embrasse l'onde fugitive. Insensé! ce que tu désires est l'ombre de toi-même! Mais rien ne peut l'arracher de ces lieux, ni l'attrait du repos, ni le besoin de la nourriture. Abandonné sur l'herbe, il repaît ses yeux avides de cette image adorée. Il se soulève; et tendant les bras vers les arbres qui l'entourent: « Bois chéris! dit-il, qui fut plus malheureux que moi, plus cruellement déchiré par l'amour? vous le savez, vous qui vivez depuis tant de siècles!» Il laisse échapper ces mots et se tait. Il périt, se consume, son teint se décolore, sa beauté s'efface; il se fond, comme dans l'automne les perles liquides du matin se fondent aux premiers rayons du soleil. Il déchire ses habits, frappe et meurtrit son sein, qui rougit et devient semblable à une pomme dont la blancheur est colorée par la maturité. La nymphe Écho, triste témoin de ses peines, oublie ses rigueurs et son ingratitude, elle s'afflige avec lui. Chaque fois que l'infortuné Narcisse soupire et dit *hélas!* elle répond *hélas!* et lorsqu'au moment d'expirer, il dit à son image, d'une voix faible, *adieu! adieu!* Écho, d'une voix plus faible encore, répète *adieu! adieu!* Les naïades ses sœurs le pleurèrent, déposèrent leurs cheveux sur son corps: elles préparaient le bûcher, le cercueil, les torches funèbres; mais le cadavre n'existait plus. Elles trouvèrent à sa place une fleur jaune, dont le centre est entouré de petits pétales blancs; elle fut nommée *Narcisse.* »

« Après cette cantate, le médecin entra, et Aristippe nous engagea à souper auprès de son lit. L'Esculape lui ordonna une décoction d'herbes. « Ah! s'écria le malade, plus de remèdes! rien d'amer et de désagréable! Je boirai avec vous du vin de Lesbos. » Il ajouta en souriant: « Croyez-vous que, si je sacrifiais un coq, une brebis noire au dieu d'Épidaure, il me rendrait la santé? — Tout est possible aux dieux. — D'accord, mais je suis trop modeste pour exiger d'eux qu'ils dérangent l'économie de l'univers, leur plan immuable, pour un petit atome comme moi (101). J'invoquerai seulement le dieu Mercure, conducteur des âmes, pour qu'il donne un bon gîte à la mienne. »

« Nous lui demandâmes s'il voulait être enterré à Cyrène, sa patrie. — Non, le chemin qui mène aux enfers n'est pas plus près d'un lieu que d'un autre. Mais j'ai découvert, il y a plus de trois ans, sur le mont Parnès, non loin de l'autel où l'on va sacrifier, tantôt à Jupiter Pluvieux, tantôt à Jupiter le Bon, une grotte entourée de rochers et tapissée de lierre; c'est là que je veux que mon squelette repose. J'y ai passé souvent des heures entières à méditer sur l'orgueil et le néant de l'homme, sur la cause finale, si incompréhensible, de notre existence éphémère, et sur l'auteur impénétrable de cette immensité de soleils, de planètes, errans dans une étendue sans bornes. Ce lieu est pittoresque; c'est l'ouvrage de la nature: des chênes dépouillés, flétris par la vieillesse, des ormeaux pleins de vigueur, des pins et des oliviers sauvages en varient l'aspect. Dès que je le vis, je le choisis pour mon dernier séjour (102). Au moins si, comme on le dit, mon ombre erre autour de mon tombeau, elle y sera au frais, et les ennuyeux que je redoutais tant dans ce monde n'y viendront pas troubler mon repos. »

CHAPITRE XLIV.

Visite de deux philosophes. Culte des dieux de l'Égypte. Mœurs des Égyptiens.

« Notre souper finissait, quand nous vîmes entrer Eudoxe et Anaximandre, deux philosophes, amis d'Aristippe. Le premier était à la fois astronome, médecin et législateur; et le second un disciple du Lycée; ils venaient veiller Aristippe. Ils étaient dignes de sa société et de son amitié; car à l'étendue des connaissances ils joignaient un esprit de critique et une philosophie peu communes. Aristippe voulut m'engager à me retirer; mais je le priai de me laisser profiter de leurs entretiens plutôt que d'aller chercher un sommeil qui me fuyait. Entre trois philosophes aimables et savans, la conversation devait être intéressante et instructive (103). Elle tourna sur la religion: leurs traits gais et piquans tombèrent sur les oracles, les prodiges, la crédulité et la sottise du peuple. On rit des flammes que roule le Phlégéton, de la théologie des prêtres, de leur système qui, après la mort de l'homme, le sépare en quatre parties; le corps, qui devient poussière; l'âme, qui passe au Tartare ou aux Champs-Élysées, selon ses mérites; l'ombre, qui erre autour des sépulcres; enfin le simulacre ou le fantôme, qui habite le vestibule des enfers.

« Eudoxe, qui avait demeuré quatorze mois en Égypte, nous conta qu'il était à Memphis (104) lorsque le bœuf Apis devait cesser de vivre. Je lui demandai ce que c'était que ce dieu Apis, et par quel aveuglement les Égyptiens avaient pu abrutir leur raison jusqu'à adorer un bœuf. « En voici la cause: Osiris, leur roi, époux d'Isis sa sœur, fut tué par Typhon son frère. Isis, ayant trouvé son corps, lui fit donner la sépulture. Un bœuf parut près du tombeau, et l'on crut qu'Osiris revenait sous cette forme. L'attachement et la reconnaissance du peuple le déifièrent. Ce sont les prêtres qui fixent le terme des jours de ce dieu-bœuf. A mon arrivée, ils prononcèrent l'arrêt de mort de celui qui vivait alors: ils le conduisirent sur le bord du Nil, se prosternèrent devant lui, l'encensèrent et le noyèrent. Ensuite on le retira, on l'embauma, on lui fit des obsèques magnifiques. Les prêtres prirent un habillement noir. La consternation et le deuil régnèrent dans la ville.

« Cette affliction dura jusqu'à ce qu'on eût retrouvé un autre dieu-bœuf. Il doit avoir une marque blanche et carrée sur le front, la figure d'un aigle sur le dos, un croissant blanc sur le côté droit. Les prêtres assurent que son origine est céleste. « La lune, disent-ils, répand une lumière féconde, et aussitôt que la vache en est frappée, elle conçoit Apis. » Dès que le fait est constaté, les ministres sacrés examinent le veau à sa naissance; et s'ils lui découvrent les marques requises, Apis est reconnu, et son existence annoncée au peuple. Le nouveau dieu fut trouvé au bout de trois mois. Soudain la ville changea de face; la joie, la jubilation dissipèrent les nuages de la tristesse; mais cette nouvelle divinité ne devait arriver à Memphis

que dans quarante jours. Elle demeure jusqu'alors dans la ville du Nil; ce sont des femmes vêtues d'habits lestes et galans qui ont le droit de la servir. On m'a assuré qu'elles ne pouvaient se présenter devant ce dieu qu'après s'être rasées, et dans une attitude indécente.

« On lui prépara une barque, dans laquelle était une niche magnifiquement dorée. Les quarante jours expirés, on embarqua le dieu sur le fleuve, et il descendit à Memphis. A son arrivée, les prêtres, habillés de robes de lin, la tête rasée et couronnée de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un trépied où brûlait de l'encens, les autres un sistre, allèrent au-devant de lui, suivis d'une troupe de jeunes gens vêtus de lin, qui dansaient et chantaient des cantiques, d'un grand nombre de joueurs de flûtes et d'autres personnes qui portaient à manger au dieu dans des corbeilles. Dès qu'Apis fut descendu au rivage, les prêtres l'environnèrent, le couvrirent de parfums et de fleurs. On ne permit qu'aux enfants de l'approcher : ils reçurent son haleine, et obtinrent aussitôt le don de prophétie. Le dieu, toujours froid et stupide, paraissait fort peu touché des honneurs qu'on lui prodiguait. Quand il eut été assez exposé aux regards et à la vénération de la multitude, les prêtres le conduisirent en procession au temple d'Osiris, où il avait pour logement deux magnifiques étables. C'est là qu'il reste caché aux regards des profanes. On ne le montre que très rarement. Pendant mon séjour en Égypte, je ne l'ai vu sortir qu'une seule fois. On le promena dans la ville; les rues étaient jonchées de fleurs; il était entouré de nombreux officiers qui écartaient la cohue, et d'une troupe d'enfans qui chantaient ses louanges.

« Les sept premiers jours de son arrivée furent des jours de fêtes et de réjouissances. Les Égyptiens se félicitaient entre eux de cet heureux événement, dans les temples, dans les rues, dans les maisons; moi-même je courais chez toutes mes connaissances pour porter mes félicitations. J'allai avec la foule consulter le dieu; je lui présentai un gâteau d'orge qu'il avala de très bonne grâce, et l'un des prêtres m'apprit que c'était pour moi un heureux présage. On me dit ensuite d'approcher ma bouche de son oreille, en fermant les miennes avec les doigts. Après être resté quelque temps dans cette attitude, je sortis, tenant toujours mes oreilles bouchées : on m'avait prévenu de ne les ouvrir que hors du temple, et d'écouter alors la première personne que j'entendrais parler. Lorsque je fus sur le parvis, deux hommes passèrent auprès de moi, et l'un disait à l'autre : « J'ai une méchante femme, je voudrais bien la voir dans les trois gueules de Cerbère. » Le sens de cet oracle m'a toujours paru obscur. Je ne sais si je serai dévoré par les trois gueules de Cerbère, ou si j'aurai une méchante femme, ce qui est encore pis. Chaque année les prêtres de Memphis célèbrent la naissance d'Apis pendant sept jours. Ils lui offrent des sacrifices; ils lui immolent même des bœufs. On dit que pendant cette solennité les crocodiles se dépouillent de leur férocité, et ne font de mal à personne. — Rien n'est plus croyable, dit Aristippe.... Mais j'ai besoin de repos. Demain, si Lachésis tourne encore son fuseau pour moi, venez voir l'ombre d'Aristippe qui, dans un jour ou deux, doit aller changer d'air dans son pays natal. »

CHAPITRE LXV.

Anecdote galante d'Aristippe. Députation du Lycée.

« Le lendemain sa vie sembla se ranimer. Invité par la sérénité du ciel, il voulut être transporté dans le jardin, sous un berceau de myrte et de lilas. « Je veux jouir, disait-il, de ce dernier rayon de lumière. » Je lui tins compagnie. Il me parla de divers événemens de sa jeunesse. Je lui demandai si, en recommençant sa carrière, il mettrait le souverain bien dans la volupté. « Oui. — En quoi la feriez-vous consister ? — Dans la réunion des plaisirs de l'esprit et des sens, et dans les douces affections du cœur. Les plaisirs des sens lassent bientôt les organes. Le souverain bien de Platon et d'autres philosophes qui se sont égarés dans leurs abstractions est une véritable chimère. Il n'y a pas plus de souverain bien que de souveraine beauté : pour jouir d'une félicité constante, il faudrait éprouver continuellement des sensations agréables, entretenir la vivacité de ses goûts, et les satisfaire sans interruption. Mais un bon repas est suivi de l'embarras pénible de la digestion; les plaisirs de l'amour, de la lassitude, et, chez les femmes, des douleurs de l'enfantement. Pour goûter le repos, il faut avoir essuyé quelque fatigue. On ne peut donc avoir un bonheur permanent, une continuité de sensations délicieuses. L'homme le plus heureux est celui qui unit aux jouissances rapides des sens les douceurs et les charmes de l'étude : elle est la ressource la plus assurée contre l'ennui, ce mal indéfinissable attaché à l'homme. Elle a fait mes délassemens et ma consolation; je ne connais rien de si fâcheux qu'elle n'adoucisse; elle orne l'esprit de vérités, élève l'âme, apprend à connaître les hommes; elle nous rend plus humains, plus généreux, plus éclairés sur nos devoirs, et plus agréables à la société. »

« Eudoxe et Anaximandre étant survenus vers le déclin du jour, nous rentrâmes : on soupa. Anaximandre ayant conseillé, en plaisantant, à Aristippe de faire des libations à Junon, pour se réconcilier avec elle, « J'aimerais mieux, dit-il, me réconcilier avec l'appétit. » Il ajouta : « Pour égayer votre souper, j'ai envie de vous conter une petite aventure galante qui m'est arrivée dans les jours brillans de ma jeunesse : le beau songe !

« J'avais environ trente ans, lorsque le désir de l'instruction ou la curiosité m'amenèrent à Corinthe. Mon penchant pour les plaisirs et la galanterie voyageaient avec moi. Je fus bientôt épris des charmes de la jeune Libyssa. Laïs, à qui j'étais attaché, informée de cette infidélité, part aussitôt d'Athènes, revêtue d'un habit d'homme, arrive à Corynthe, se fait présenter chez Libyssa, cherche à lui plaire, l'enveloppe dans des filets de fleurs, et prépare son âme à l'inconstance. Vous savez que rien n'était plus aimable et plus séduisant que cette belle Sicilienne. Malheureusement je fus obligé de faire un voyage de huit jours à Mégare : elle sut employer ce temps. Libyssa lui avoua les engagemens qu'elle avait avec moi. « Qu'importe, lui dit-elle, ce goût passager, l'inconstance est un besoin de l'âme, une loi de la nature ; les saisons varient l'année; le printemps fait éclore les fleurs; l'été dore les épis; le riche automne lève sa tête couverte de fruits et des dons de Bacchus : l'hiver arrive, change la scène; les arbres sont dépouillés; ces vergers si verts, si rians, glacent l'imagination et attristent l'âme. » Sans doute la persuasion coulait de ses lèvres; car, dès que Libyssa apprit mon retour elle me fit prier de

passer chez elle. Je lui trouvai l'air contraint et embarrassé : je lui en demandai la cause. Elle hésita, rougit, baissa les yeux, et me dit enfin : « Mon cher Aristippe, vous êtes philosophe, par conséquent enclin à l'indulgence. — J'ai trop besoin de celle des autres pour leur refuser la mienne. Ainsi, parlez avez confiance à l'amitié qui vous écoute. — Je vous ai aimé. — Je m'en suis flatté quelquefois; mais quoi! votre amour penche-t-il à son déclin? — Oui, c'est un aveu que vous doit ma franchise. — Je ne m'y attendais pas, du moins si promptement. Ai-je un rival plus aimable, plus fortuné que moi? — Plus aimable, non, sans doute; plus fortuné, oui, si c'est un bonheur d'avoir surpris ma tendresse. — Votre sincérité doit du moins faire pardonner votre inconstance : mais daignez me nommer cet heureux rival. — Il est de vos amis, il se nomme Amyclès. — Amyclès! oui, j'ai connu un Athénien de ce nom, petit, borgne, le nez épaté, les cheveux crépus, enfin presque semblable à un satyre. Est-ce ce digne rival qui l'emporte sur moi? Je vous en félicite. » Dans ce moment une porte s'ouvre : un jeune homme paraît, et me dit : « Voyez, Aristippe, si ma figure répond à votre portrait, et si j'ai l'air d'un satyre. » Jugez de ma surprise! celui qui me parlait était aussi beau que Narcisse. Comme je gardais le silence, il ajouta : Quoi! l'aimable Aristippe ne reconnaît pas un ami avec lequel il a fait des parties agréables! » Je reconnus enfin, non sans étonnement, que mon rival était Laïs elle-même, qui m'assura que Libyssa n'attendait que mon aveu pour lui accorder sa main. « J'y consens, si la chose est possible, dis-je en souriant à mon infidèle; mais Amyclès m'est suspect; je crois qu'un obstacle dirimant s'oppose à votre bonheur mutuel. — Quel est-il? répond Libyssa étonnée; je n'en vois point; son cœur m'est assuré. — D'accord; mais le cœur ne suffit pas en ménage. Au reste, le voilà, qu'il s'explique lui-même. » Alors Laïs, après quelques feintes excuses, lui déclara l'inutilité, le vide de son amour, et enfin son sexe. A ces mots, la confusion, la colère, éclatèrent sur le visage de Libyssa. Elle nous quitta en nous jetant des regards foudroyans et sans proférer une parole.

« Dans ce moment on annonça des députés du Lycée et de l'Académie qui venaient s'informer de la santé d'Aristippe. Il les fit entrer. Après leur avoir témoigné sa reconnaissance, il ajouta : « Mon voyage est arrêté dans le grand livre des destinées; je pars au premier jour de ce petit globe sublunaire : rapportez à mes confrères que si, après ma mort, je puis aborder les vieilles Parques, je les prierai de filer lentement la trame de leur vie, et de ne pas y épargner l'or et la soie. »

« Lorsqu'ils furent sortis, il nous invita à boire à la santé de Pluton et de Proserpine : on rit, on chanta, et Aristippe, sur son lit de mort, semblait se préparer à une fête.

« Anaximandre nous apprit la mort d'Anitus, l'ennemi, le persécuteur de Socrate. « Après la condamnation de ce grand homme, ce scélérat s'est réfugié à Héraclée, où il a reçu le juste châtiment de ses crimes; on l'a assommé à coups de pierres. — Croyez-vous, dit Aristippe, que l'espèce humaine aille toujours en se dégradant, que les vices et la méchanceté des hommes s'accroissent d'âge en âge? — Selon moi, dit Anaximandre, le cœur, le caractère des hommes ne varient non plus que leur conformation physique; nous avons toujours les mêmes organes, notre vue, notre ouïe ne sont ni pires ni meilleurs que celle de nos ancêtres. Des circonstances, il est vrai, telles qu'un roi juste et éclairé, de bonnes lois, un gouvernement sage, peuvent modifier une génération, développer ses vertus, comprimer ses vices; mais c'est une eau qui reprend bien vite son cours, lorsque la digue qui la contenait est renversée. — Je suis fâché, dit Aristippe, de votre assertion; car je me rappelle quatre vers que j'ai faits jadis sur cette opinion reçue, que le monde, en vieillissant, portait des fruits plus amers, c'est-à-dire des hommes plus méchans.

« Le temps accroît toujours les crime de la terre;
Nos pères valaient moins déjà que leurs parens;
De leurs fils malheureux la race dégénère,
Et nous sommes encor meilleurs que nos enfans [1]. »

« Une pensée m'a souvent occupé; c'est l'inconséquence et la bizarrerie de la nature, qui a si fort diversifié l'instinct et le caractère des hommes, et s'est assujettie à un plan uniforme pour chaque espèce d'animaux. Chacune a son type moral, aussi invariable que l'instinct des végétaux. Le tigre est toujours cruel, sanguinaire; le lion, courageux, fier et féroce; le caractère de la colombe est la douceur et la timidité; l'espèce humaine seule réunit l'instinct et les mœurs de tous les animaux. Tel homme a la cruauté du tigre; tel autre, la douceur de la colombe. Achille est animé du courage du lion, et Thersite est aussi pusillanime que le lièvre fugitif. La nature pouvait nous faire généralement bons ou méchans : tous bons, le bonheur serait le partage de tous; tous méchans, les bons ne seraient pas leurs victimes... Mais qu'on me fasse passer la coupe; je veux boire au grand Zeus (Jupiter), pour le remercier de m'avoir fait goûter de la vie humaine pendant environ soixante ans. Le pourquoi? je n'en sais rien; mais j'espère qu'il me fera cette confidence après ma mort. Momus n'a pas tort de dire « que les dieux étaient pleins de nectar lorsqu'il firent les hommes, et qu'ils ne purent regarder leur ouvrage sans rire. » Lorsque Aristippe eut bu, il se reposa et nous parlâmes d'autres choses à voix basse, parce que nous croyions qu'il sommeillait. Mais tout à coup il s'écria : « Écoutez, je vous prie, mes dernières volontés :

« Je veux qu'à mon convoi on chante des scholies d'amour, des chansons de Datis [2] au lieu des hymnes de la patrie [3], parce qu'un mort n'a plus de patrie. Je ne veux pas que, selon un usage ridicule, vous exposiez mon corps devant la maison, avec un vase d'eau lustrale, pour que les passans viennent l'asperger et me regarder sous le nez, ce qui me déplairait. Au lieu de garder mon corps pendant sept jours [4], vous le ferez porter, le lendemain de ma mort, au lieu de la sépulture; et lorsqu'on m'étendra sur le bûcher, qu'on tourne ma face à l'orient, et non à l'occident, comme cela se pratique, parce que j'ai

[1] Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, daturos
Progeniem vitiosiorem.

[2] Les chansons de Datis roulaient sur des événemens agréables : c'étaient en général des chansons joyeuses.

[3] A Athènes on chantait dans les funérailles les hymnes de la patrie où l'on rappelait les événemens importans de la vie des grands hommes.

[4] Les funérailles se faisaient neuf jours après la mort : on gardait le corps sept jours, on le brûlait le huitième, et on enterrait les cendres le neuvième. On éteignait le bûcher, et on faisait des aspersions sur le tombeau avec du vin.

toujours aimé le soleil naissant. Je prie Lasthénie de prendre un habit blanc, au lieu d'un habit noir, vêtement de deuil; attendu que, selon Pythagore, mourir, c'est échapper de sa prison. Il serait inutile de faire évoquer mon âme et mon ombre par les psychagogues[1] : le chemin est trop long pour qu'elle soit tentée de revenir. Je veux que sur mon urne, au lieu d'une inscription sépulcrale, on grave un livre, un compas et des fleurs, avec ces mots : *Ci-gît qui vous attend.* » A l'instant une vieille esclave éternua à sa gauche (signe défavorable). « Voilà, s'écria-t-il, la sibylle qui m'annonce la mort : couronnez-la d'un chapeau de fleurs[2]. » Le souper étant fini, la nuit avancée, Aristippe commença à s'assoupir. Eudoxe et Anaximandre se retirèrent doucement, et promirent de revenir le lendemain.

CHAPITRE LXVI.

Entretien d'Aristippe avec Lasthénie. Des psylles. Pèlerinage de Bubaste. Du chat qu'on y révère. Mort d'Aristippe.

« Lorsque Aristippe fut éveillé, il me fit prier de passer dans sa chambre. Je lui demandai comment il se trouvait. « Très bien pour un mourant, dit-il en me tendant la main, je suis presque assuré de vivre encore aujourd'hui; et plus d'un homme qui se porte bien dans ce moment passera encore la barque avant moi. » Il me remercia avec sensibilité des soins que je lui donnais. « Votre présence, dit-il, dissipe les ombres de mes derniers jours : hier au soir je m'endormis auprès de vous avec ce calme heureux que goûte un voyageur fatigué qui s'endort sur les bords rians d'un ruisseau au doux murmure de son cours. Ma chère Lasthénie, je vous ai toujours aimée : votre amitié a répandu sur ma vie le charme le plus doux. Quel bienfait précieux que l'amitié d'une femme qui pare les attraits les plus séduisans du charme de l'esprit et de la sensibilité! Souvenez-vous de moi, non pour vous affliger, mais pour jouir de la pensée de nos plaisirs passés. Imaginez que mon ombre vous écoute, vous répond. Ne songez qu'à vous rendre heureuse, à embellir votre existence; vous avez tout ce qu'il faut pour cela : des goûts modérés et divers, une imagination riante et sage, un cœur sensible, cette probité sévère qui ne laisse entrer dans la conscience aucun sentiment pénible; ces lumières, délices de l'esprit, qui l'éclairent sur les moyens du bonheur, et cette philosophie qui nous fortifie contre les traits de l'adversité, et nous apprend à cultiver quelques fleurs au milieu des épines de la vie. » En parlant ainsi, il tenait toujours ma main. Il la baisa deux fois : il s'aperçut que je versais des larmes. Changeant aussitôt de discours, il me demanda ce que pensaient les Athéniens de sa mort. « Vous êtes généralement regretté. — Oui, ces regrets dureront jusqu'à ce qu'une comédie nouvelle, ou le moindre événement politique ait plongé mon nom et ma mémoire dans les eaux du Léthé. »

[1] C'étaient les prêtres des Mânes; leurs fonctions étaient d'évoquer les ombres. Leur institution avait quelque chose de respectable : ils devaient être irréprochables dans leurs mœurs, n'avoir jamais eu de commerce avec les femmes, ni touché aucun corps mort. Ils habitaient des lieux souterrains.

[2] On couronnait d'un chapeau de fleurs ceux qui apportaient de bonnes nouvelles, coutume venue de Delphes, où ceux qui avaient reçu de l'oracle une réponse favorable mettaient une couronne de laurier sur leur tête et s'en retournaient ainsi chez eux.

« Les deux philosophes qui entrèrent interrompirent cet entretien. Aristippe leur dit : « Je me sens affaibli; je ne pourrai fournir à la conversation; mais Eudoxe voudra bien nous conter quelque chose sur l'Égypte. Je suis encore avide d'instruction; c'est la force de l'habitude. —Volontiers, répondit ce philosophe; je vais commencer par vous faire connaître cette belle contrée. L'Égypte est le pays de la superstition et de la sagesse; il est célèbre par ses monumens et ses lois; il a été le berceau des arts, des sciences et des mystères; il a eu la plus grande influence sur le reste du monde. Orphée, Homère, Pythagore, Platon et Lycurgue y sont allés puiser leurs connaissances. L'Égypte a donné ses lois à la Grèce, ses institutions religieuses à une partie de l'Orient et des colonies, ses usages à plusieurs pays de l'Europe et de l'Asie : la grandeur de ses idées et de ses ruines mêmes étonnent l'imagination. Ses législateurs eurent les premiers la pensée de faire juger les hommes après leur mort; la loi les atteignit au fond de la tombe, et l'on redouta encore l'opinion des hommes au-delà de la vie.

« Maintenant je vais vous parler des psylles, après quoi je vous ferai le récit d'un voyage charmant que j'ai fait à Bubaste pour y voir célébrer la fête de Diane. Les psylles sont une espèce d'hommes forcenés qui jouent avec les serpens. Je les vis défiler dans une procession les bras nus, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens qui formaient des replis autour de leur corps. Ces psylles, les empoignant fortement auprès du cou, évitaient leurs morsures; et malgré leurs sifflemens horribles, les déchiraient avec les dents et les mangeaient tout vivans. Le sang coulait de leur bouche impure. Ils se battaient entre eux pour s'arracher leur proie et pour la dévorer. On prétend qu'ils ont un secret pour se garantir du venin du serpent.

« La fête de Diane offre des scènes plus agréables : elle se célèbre à Bubaste, où l'on se rend de toutes les parties de l'Égypte. J'y allai en nombreuse compagnie. Nous nous embarquâmes sur le Nil. En avançant, nous voyions une multitude de bateaux qui couvraient le fleuve. Dans chaque barque, des musiciennes accompagnaient leurs voix avec des cymbales et des tambours de basque; des hommes jouaient de la flûte; des femmes, sur le rivage, s'abandonnaient à l'ivresse de la joie, agaçaient les voyageurs par les propos les plus libres, par des chansons, des danses, des attitudes qui blessaient la pudeur. Cependant des troupeaux de bœufs mugissaient dans la prairie. Les laboureurs arrosaient leurs moissons; les filles venaient sur les bords du fleuve laver leur linge et puiser de l'eau. Elles se frottaient le corps avec le limon du Nil, s'y précipitaient, et se jouaient au sein des ondes. Plusieurs venaient à la nage autour de notre bateau : nous croyions voir des néréides. Elles nagent avec beaucoup de grâce; leurs cheveux tressés flottent sur leurs épaules; elles ont la peau brune, le teint hâlé; mais la plupart sont très bien faites. Dans notre navigation, nous rencontrions des îles couvertes d'une herbe épaisse : on y menait paître des buffles. Un berger, assis sur le cou du premier du troupeau, descend dans le fleuve, fait claquer son fouet, et dirige la marche : tous les buffles suivent à la file et nagent en meuglant. Je trouvai à Bubaste un concours de sept cent mille personnes. On immola pendant la solennité un nombre prodigieux de victimes. La nuit on alluma à chaque mât des bateaux plusieurs lampes de verre, dont la lumière répétée formait sur les eaux des étoiles innom-

brables. Les tentes qui bordent le rivage sont pareillement éclairées. Cette illumination, d'une lieue d'étendue, produit sur la verdure et sur les eaux des effets admirables. —Je pardonne, dit Aristippe, une superstition qui amène des fêtes si agréables. C'est par le plaisir, et non par l'austérité et les rigueurs, que l'on doit rapprocher l'homme de la Divinité. — C'est dans le temple magnifique de Bubaste que les prêtres nourrissent d'alimens sacrés un chat superbe : lorsqu'il meurt, ils l'embaument et le portent en pompe à son tombeau. — Ne nourrissent-ils pas aussi des crocodiles? demanda Aristippe. — Oui, dans la Haute-Égypte cet animal amphibie est révéré et regardé comme sacré. Les prêtres en conservent un dans un lac particulier : ils lui donnent de la chair, du fruit et du vin; j'en ai été témoin. Mon hôte, personnage respectable, me conduisit une après-dînée à ce lac : il portait de petits gâteaux, de la viande rôtie et un vase rempli de vin. Le crocodile reposait sur le rivage. Les prêtres s'approchèrent; un d'eux lui ouvrit la gueule; un autre y introduisit les gâteaux, la chair et le vin. Après ce repas, le monstre descendit tranquillement dans l'eau, et nagea vers l'autre rive. « C'est le délire le plus étonnant de la raison humaine, lui dis-je alors, que ce culte rendu à cet animal informe. » Cette superstition est née de la peur. Les Égyptiens, regardant Typhon comme le mauvais principe, lui ont consacré le crocodile, l'âne, et l'hippopotame, à cause de sa couleur rousse, que les Égyptiens haïssent. On les nourrit dans des enceintes sacrées, et l'on croit adoucir par des sacrifices la méchanceté de ce mauvais génie. — Dans votre navigation à Bubaste, ne redoutiez-vous pas la rencontre des crocodiles? demanda Aristippe. — Non; ils descendent rarement dans la Basse-Égypte, et jamais au-dessous de Memphis : ces animaux, quoique couverts d'écailles presque impénétrables, fuient les lieux fréquentés. On les trouve depuis Thèbes jusqu'à Syène. On les voit étendus sur des îles sablonneuses; ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très léger : à l'approche des bateaux, ils se précipitent dans l'eau. Cependant cet amphibie si révéré a des ennemis redoutables dans les habitans de Tentyra, qui l'abhorrent, et lui font une guerre cruelle. Tout homme pâlit d'effroi à leur aspect; les Tentyrates seuls les recherchent et les tuent. Ils plongent et nagent audacieusement au milieu du Nil, vont droit à cet animal formidable; et, lorsqu'il ouvre sa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de sapin, à laquelle tient une corde. Le crocodile, en fermant ses mâchoires, y attache tellement ses dents aiguës, qu'il ne peut les retirer. Alors l'Égyptien, tenant d'une main la corde, regagne le rivage, où, secondé de plusieurs hommes, il amène le monstre et lui donne la mort. Si le nageur manque d'adresse, il est dévoré sur-le-champ.

« J'ai été témoin d'une fête plus philosophique, et tout aussi agréable que celle de Diane : c'est celle d'Osiris, ou du soleil, au retour du printemps. Elle fut annoncée la veille de l'équinoxe. Ce jour, une foule immense, animée d'une joie bruyante par les chants qui remplissaient les airs, se rendit au pied de la grande pyramide. Vers le milieu du jour, un grand cri annonça qu'Osiris était de retour. En effet, le soleil, étincelant de feu et semblable à un triomphateur, était à midi perpendiculairement sur le sommet de la pyramide. Cet astre paraissait s'y reposer pour jouir de sa gloire et contempler ses adorateurs. On entonna l'hymne religieux : « Arrête, dieu puissant, arrête, et jouis de notre reconnaissance et de tes bienfaits! » Ces chants furent accompagnés du bruit des sistres et des harpes harmonieuses; les prêtres élevèrent les mains au ciel, et tout le peuple se prosterna devant le bienfaiteur de l'univers [1]. »

« La nuit s'avançait, m'écrivait Lasthénie, et j'avais besoin de repos. Aristippe me pria instamment d'aller me jeter sur mon lit. Les philosophes ne se retirèrent qu'à la pointe du jour. J'avais donné ordre qu'on m'avertît de leur départ. Je retournai aussitôt auprès d'Aristippe; je le trouvai très accablé. Cependant il se faisait lire les idylles de Théocrite; il discontinua sa lecture pour converser avec moi. Comme sa maladie n'était que le dépérissement d'une plante privée de sa sève, il mourait lentement et sans douleur, avec toute sa présence d'esprit. On annonça un de ses amis; je voulus le refuser. « Non, me dit-il, laissez entrer tout le monde. Je veux finir joyeusement et en bonne compagnie. Que l'on cause, que l'on s'entretienne sans bruit et avec gaîté, comme si je partais pour aller à Syracuse donner des leçons de bonne chère et de philosophie à Denys le tyran. » Tout le jour, sa chambre fut remplie de philosophes, de sophistes, de poëtes, d'artistes; je prévenais ceux qui entraient de ne point affecter de tristesse, de lui parler comme à l'ordinaire. On s'entretint de nouvelles publiques, de pièces de théâtre; Aristippe écoutait, mais se mêlait peu de la conversation. Cependant quelqu'un dit que Denys le tyran craignait les dieux : à ces mots il parut se ranimer. « Quelle erreur! dit-il avec vivacité; je vous réponds que c'était un impie. Il enleva à Jupiter un manteau d'or massif, en disant *qu'il était bien lourd en été et bien froid en hiver,* et lui en fit mettre un de laine, sous prétexte qu'il serait bon pour toutes les saisons. Il prit à Esculape sa barbe d'or, alléguant qu'il n'était pas juste que le fils eût de la barbe lorsque Apollon son père n'en avait pas. Une autre fois il trouva des tables d'argent dans un temple, avec cette inscription : *Aux dieux bons.* « Profitons, dit-il, de leur bonté; » et il s'en empara (105). » Nous soupâmes dans sa chambre. Il demanda les musiciens. Il nous dit : « Votre repas ressemble à ces banquets des Égyptiens où l'on présente un cadavre aux convives. » Ensuite, après quelque temps de silence, il s'écria : « Je songe à Nicomaque, ce sage qui vit la mort d'un œil si philosophique, et qui disait que craindre la mort, c'était feindre de savoir ce que tout le monde ignore. Il fut très injustement arrêté et traduit devant les tribunaux. Sollicité par ses amis de se justifier pour sauver sa vie, il dit aux juges : « Si je vous prie, citoyens, de ne point me faire mourir, j'ai peur d'obtenir une grâce à mon désavantage. Ceux qui craignent la mort la connaissent sans doute; quant à moi, j'ignore ce que c'est et ce que l'on fait dans l'autre monde. Les choses que je sais être mauvaises, comme offenser son prochain, je les évite; celles que je ne connais point, comme la mort, je ne les préviens pas : je m'en remets à vous : vous ordonnerez à votre gré. » Je pense de même, continua Aristippe; j'abandonne à la messagère Iris le soin de mes jours; elle peut venir, quand bon lui semblera, couper le cheveu qui m'attache à la vie. » La conversation s'égaya. On plaisanta sur le vautour de Prométhée, sur le crime et le supplice d'Ixion. On parla des signes que les prêtres

[1] Les prêtres égyptiens dirent à Solon que cette immense pyramide, que l'on croyait un moment sans but et inutile, avait été élevée, par un calcul savant et philosophique, pour marquer avec précision le jour de l'équinoxe.

font paraître sur le foie des victimes pour en tirer des augures heureux ou malheureux. « Ils tracent, dit Anaximandre, des figures sur leur main, pressent ensuite le foie encore chaud et tendre, et y laissent cette empreinte. » Aristippe recommanda de ne pas oublier de lui mettre de l'argent sous la langue pour payer le passage de la barque, et un gâteau de farine et de miel pour apaiser Cerbère. C'est parmi ce mélange de propos gais et philosophiques que la nuit s'écoula. Au point du jour, je m'aperçus qu'Aristippe déclinait sensiblement : il était assoupi, il parlait rarement. Son médecin arriva, et dit en lui tâtant le pouls : « Je crois que la fièvre s'en va. — Dites plutôt que c'est le malade, » répondit Aristippe, et il ajouta :

« Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort. »

« Une heure après, je lui demandai s'il n'avait besoin de rien. « Je voudrais me retourner ; mais je me sens si faible, que je rendrai l'âme si je remue. » Son Esculape l'assura qu'il avait encore plus de forces qu'il ne croyait ; « Voulez-vous, répondit-il, en avoir le plaisir ? » En disant ces mots, il fit un effort pour se retourner, et il expira sur-le-champ.

« Jugez, mon cher Anténor, de la tristesse profonde que me cause cette perte ! combien la privation d'un ami auquel je suis attachée depuis douze ans laisse de vide dans mon âme et dans ma vie ! Si vous étiez auprès de moi, vous adouciriez mes peines ; mais la destinée m'enlève tous mes appuis, toutes mes consolations ! il ne me reste que la philosophie : je vais me jeter dans ses bras, me retirer à la campagne, et partager mon loisir entre les muses et les travaux champêtres. Eudoxe et Anaximandre m'ont promis de venir souper avec moi le peu de jours que je resterai à la ville pour mes affaires et celles de mon ami qui n'est plus. Eudoxe nous lira chaque soir quelques chapitres d'un mémoire qu'il a fait sur l'Égypte. Je vous en ferai part. Portez-vous bien, soyez heureux. »

La mort d'Aristippe et la douleur de ma chère Lasthénie m'affectèrent vivement. Je lui répondis aussitôt, et lui offris d'aller partager ses sollicitudes, les peines de sa vie, et embellir la mienne par le charme d'une société délicieuse.

CHAPITRE LXVII.

Culte des dieux de l'Égypte. Mœurs des Égyptiens. Histoire de Nicias. De l'anneau de Polycrate.

PREMIÈRE SOIRÉE.

« Eudoxe et Anaximandre m'ont tenu parole, m'écrivait Lasthénie, ils sont venus pendant trois jours souper avec moi. Ma porte était fermée à tout le monde ; et l'après-souper, Eudoxe nous racontait quelque chose sur l'Égypte. Je vous transcris ses récits comme il nous les faisait ; soirée par soirée.

« Je vous ai déjà parlé, nous dit-il, du dieu Apis ; je vais maintenant vous parler des trois grandes divinités de ce pays, Anubis, Osiris et Isis.

« Anubis a une tête de chien. On nourrit dans son temple des chiens sacrés, devant lesquels on se prosterne. Ce grand Osiris est le père et l'époux d'Isis. Ils furent amoureux l'un de l'autre dans le ventre de leur mère, et engendrèrent le dieu Horus. Osiris est le Phébus de l'Égypte[1] ; Isis est notre Phébé. Les habits du dieu sont couleur de feu : on les garde précieusement, et on ne les expose qu'une fois l'année aux yeux de la nation. Osiris est représenté avec la tête d'un épervier et le corps d'un homme ; on l'emmaillotte comme les momies : il porte sur sa tête le phallus et deux cornes. Les prêtres même portent le phallus sur leur habit sacerdotal. Osiris tient d'une main le bâton augural d'un pontife, et de l'autre un fouet, comme dieu du soleil. »

« L'histoire de ces dieux de fabrique égyptienne nous fit rire aux dépens de la sottise humaine. « Ce n'est pas encore tout, s'écria Eudoxe ; je ne vous ai point parlé du dieu Sérapis et de son magnifique temple, nommé *Sérapion*, que l'on voit à Canope. Ce coin de terre est le jardin le plus riant de l'Égypte ; l'industrie de ses prêtres en fait un des plus fameux pèlerinages. Le temple est, pour ainsi dire, suspendu dans les airs ; c'est un vaste bâtiment carré, où l'on monte par plus de cent marches. Il est soutenu par des voûtes divisées en plusieurs appartemens : dans l'intérieur régnent des portiques, sur lesquels s'élève l'édifice orné de colonnes ; les murs sont revêtus de marbre. Sérapis, premier dieu de l'Égypte, est représenté un boisseau sur la tête, une couronne rayonnée, avec des cornes de bélier ; il a derrière la tête un sceptre à trois pointes, entortillé d'un serpent. Ce temple est très fréquenté. Les plaisirs, plus encore que la religion, y conduisent les adorateurs du dieu ; cependant il guérit les malades. Les jeunes gens surtout y courent en foule pour obtenir la grâce de trouver des femmes douces et faciles. Aux fêtes de Sérapis, l'affluence est prodigieuse. On se rend à Canope par un canal du Nil, couvert de bateaux remplis d'hommes et de femmes, dont les chants et la danse offrent l'image d'une joie insensée et d'une extrême licence. Les prêtres sont autant consultés comme médecins que comme interprètes de l'oracle. Habiles à rétablir les organes affaiblis de leurs malades par des bains parfumés, à réparer le délabrement de leur estomac par une nourriture adoucissante, pleine de sucs et mêlée d'aromates, à échauffer leur imagination par des peintures voluptueuses, ils parviennent à rendre des sens à ceux qui les avaient perdus. Ces cures, dont ils attribuent l'honneur à Sérapis, sont écrites dans un registre qui, exposé aux yeux du peuple, donne au dieu une célébrité étonnante (106). »

« Nous priâmes Eudoxe de nous parler des mœurs et des usages des Égyptiens, et de leurs prêtres.

« Les femmes, en Grèce, nous dit-il, ne sortent point ; c'est l'opposé en Égypte. C'est sur elles que roule tout le détail extérieur. Les hommes restent dans la maison, occupés à faire de la toile. Elles ont plus d'autorité que leurs maris ; et il est stipulé dans les contrats de mariage qu'elles seront les maîtresses, et qu'ils obéiront. Cependant elles sont exclues du sacerdoce, réservé aux hommes.

« Les Égyptiens peuvent épouser plusieurs femmes ; les prêtres n'en peuvent avoir qu'une. Ce peuple ne baiserait pas un Grec à la bouche, ne voudrait pas se servir de ses meubles, ou manger de la chair d'un animal coupé avec son couteau. En Grèce, nos prêtres portent leurs cheveux ; en Égypte, prêtres et peuple se rasent la tête et le corps entier tous les trois jours, excepté pendant le deuil : alors ils laissent croître leurs cheveux. Lorsque les Égyptiens se rencontrent, ils se saluent sans parler, en baissant la

[1] Hérodote dit que c'est aussi le dieu Bacchus.

main jusqu'au genou. Leurs habits sont de lin ; ils mettent par-dessus un manteau de laine blanche.

« Les prêtres sont très religieux, et plus attachés à leur culte que ceux des autres peuples. Ils se font circonscrire par principe de propreté, dont ils font plus de cas que de la beauté même. Ils ne peuvent avoir d'autres habits qu'une robe de lin, et pour chaussure des souliers de biblus (107). Ils se lavent le corps deux fois par jour, et autant de fois la nuit, d'autres m'ont dit trois fois par jour, avec de l'infusion d'hysope, savoir, au sortir du lit, avant le repas, et immédiatement avant de se coucher.

« Lorsqu'ils veulent faire quelque acte de religion, sept jours avant ils s'abstiennent de la chair des animaux, des légumes et des herbages, et gardent la chasteté. Leur lit est tissu de branches de palmier : un demi-cylindre de bois leur sert de chevet. Ils s'exercent à supporter la soif, la faim, et à vivre de peu. Ils ne mangent d'aucune sorte de poisson. Le neuvième jour du premier mois, tandis que le peuple mange devant sa porte du poisson cuit, les prêtres en brûlent devant la leur. D'où leur vient cette haine pour le poisson? Les uns disent que c'est par aversion pour la mer ; et moi, je pense que c'est parce que la chair des poissons sans écailles épaississant la lymphe, diminuant la respiration, ils veulent éviter une maladie endémique qu'on nomme l'*éléphantiase*. Cette nation a aussi de l'horreur pour les fèves ; les prêtres même n'en peuvent supporter la vue : ils imaginent que ce légume est impur.

« Au reste, les prêtres ont de grands avantages : ils possèdent le tiers des biens de la nation ; ils sont les juges en matière de droit civil ; ils composent une classe à part, qui seule peut exercer les fonctions sacerdotales. Les enfans succèdent à leur père. Voici les cérémonies qui s'observent dans les sacrifices : un bœuf, pour être immolé, doit être monde, c'est-à-dire ne doit pas avoir un seul poil noir. Quand il est reconnu tel, on le mène au temple, on allume du feu, on répand ensuite du vin sur l'autel, et l'on égorge la victime en invoquant le dieu. On en coupe la tête, on la charge d'imprécations [1], et on la porte ensuite au marché pour la vendre à des Grecs, ou bien on la jette dans la rivière : car les Égyptiens ne mangent jamais la tête d'aucun animal.

« Je me suis trouvé à un sacrifice de la déesse Isis : la fête est magnifique ; les prêtres s'y préparent par des jeûnes et des prières. Ils immolèrent un bœuf ; on le dépouilla aussitôt ; on lui arracha les intestins ; on coupa les cuisses ; les épaules et le cou. On le remplit ensuite de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres substances odoriférantes ; après quoi on le brûla en versant de l'huile sur le feu. Pendant ce temps les prêtres se frappaient avec force. La cérémonie achevée, on leur servit les restes du sacrifice

« Les Égyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde ; si quelqu'un en touche, ne fût-ce que légèrement, il va se plonger dans la rivière avec ses habits. Aussi les gardeurs de pourceaux, quoique Égyptiens de naissance, ne peuvent entrer dans aucun temple ; ils se marient entre eux, car personne ne voudrait de leur alliance [2].

[1] Par leurs imprécations ils prient les dieux de détourner les malheurs qui pourraient arriver à l'Égypte et à eux-mêmes, et de les faire tomber sur cette tête.

[2] Les Juifs ont, comme les Égyptiens, le cochon en horreur. Cet animal, enveloppé de graisse, transpire peu, et porte avec lui le principe de la lèpre. Voilà, dit-on, la cause de cette aversion.

Cependant les Égyptiens sacrifient et mangent un cochon une fois l'année, à la fête de la pleine lune et de Bacchus. Le jour de la fête de ce dieu, qui est le même qu'Osiris, chacun immole, à l'heure du repas, un pourceau devant sa porte. On fait ensuite une procession où l'on porte des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde ; le phallus de ces figures est aussi grand que le reste du corps. Les femmes les promènent dans les bourgs et les villages, en l'agitant. Un joueur de flûte marche à leur tête ; elles suivent en chantant les louanges de Bacchus. Mais, pour varier l'entretien, je vais vous conter l'histoire de l'astronome Nicias, malheureusement victime des préjugés superstitieux : elle nous prouve combien ils dénaturent l'âme et lui impriment de férocité. Je vais la prendre dès l'origine : la naissance, la fortune, le caractère de cet astronome méritent d'être connus.

« Nicias était un vrai philosophe-pratique, d'un esprit piquant et original, cachant beaucoup d'érudition sous le charme de l'enjouement et de la simplicité : sa douceur, sa franchise, le rendaient encore plus aimable : comme Démocrite, il aimait à rire des actions des hommes. Il était né dans l'île de Samos, d'un potier indigent [1]. A l'âge de treize ans il perdit son père, et se trouva sans pain et sans asile. Il partit au milieu d'un hiver rigoureux pour se rendre à Samos, capitale de l'île, qu'on lui avait désignée à l'occident. A l'approche de la nuit, exténué de fatigue et de besoin, transi de froid, assailli d'une fièvre ardente, il demanda l'hospitalité à un pâtre, habitant d'une hutte chétive : celui-ci le logea dans son étable, le fit coucher sur un tas de fumier, et lui donna pour toute nourriture du pain durci, que Nicias faisait dégeler dans ce fumier. Les moutons dont il partageait l'asile, semblaient être touchés de ses maux, ils le léchaient et le réchauffaient de leur haleine. Sa jeunesse et une heureuse complexion l'empêchèrent de succomber. Le pâtre, sensible à sa misère, lui donna ses moutons à garder. C'est à cette époque que, placé sous l'aspect du ciel, son goût pour l'astronomie se développa. Entraîné par son instinct et éclairé de ses seules réflexions, il commença à observer le lever et le coucher du soleil, et les diverses phases de la lune. Un jour il trouva un livre ; il fut au désespoir de ne pouvoir le lire : cependant il le portait toujours avec lui, et ne cessait d'y attacher ses regards. En conduisant son troupeau, il aperçut un homme qui lisait au pied d'un arbre ; il envia son bonheur et ses talens. Tourmenté de son ignorance, il l'aborde et le prie sans détour de lui enseigner cet art magique de deviner la pensée par de petits caractères tracés sur des feuilles de papyrus. « Tenez, ajouta-t-il, j'ai trouvé ce livre ; je donnerais beaucoup pour savoir ce qu'il contient. Je n'ai rien : toute ma richesse est ce manteau déchiré ; mais je gagne quelques oboles, je vous les donnerai pour votre peine. — Et comment vivras-tu ? — Avec du pain et de l'eau. — Que veux-tu faire de la lecture? — Apprendre l'astronomie. Il y a neuf mois que je me casse la tête pour deviner pourquoi le soleil tantôt parcourt un grand cercle, tantôt un autre beaucoup plus petit. Où va-t-il ? où se couche-t-il ? J'enrage de n'y rien comprendre. » L'étranger, étonné de la sagacité et de l'activité du génie de ce berger, lui dit de venir le trouver tous les soirs, et qu'il lui apprendrait à lire. Il demeurait à vingt stades

[1] Les Samiens passent pour les inventeurs de la poterie, et pour exceller dans cette composition.

de l'habitation du pâtre. Nicias, à l'entrée de la nuit, courait chez son maître ; il étudiait avec tant d'ardeur, que dans trois semaines il n'eut plus besoin de leçons : pour écrire, il traçait des lettres sur le sable, ou sur l'écorce des arbres ; l'astronomie était toujours le but de ses études. Il s'arrangea un observatoire au sommet d'un grand chêne. Il y passait une partie de ses nuits ; mais, dénué d'argent, il ne pouvait acheter des livres et des cartes de géographie. Il imagina de faire des petites Junons, des pénates d'argile, qu'il vendait aux bonnes femmes, et du produit il forma les élémens de sa bibliothèque. Un jour il était au milieu de ses moutons, un livre à la main, entouré de cartes géographiques, lorsqu'un homme de bonne mine, surpris de cet appareil, qui contrastait si fort avec l'état et le vêtement du jeune pâtre, l'aborde et lui demande ce qu'il fait là. « J'étudie l'astronomie. — Est-ce que tu y entends quelque chose ? — Très peu ; mais par Jupiter ! un jour j'en saurai davantage. Je sais déjà que la lune tourne autour de la terre en vingt-sept jours (108). — C'est beaucoup ; et comment as-tu fait pour connaître sa marche ? — D'abord je l'ai observée long-temps ; j'ai vu qu'elle s'abaissait et semblait descendre derrière une forêt : plusieurs fois j'y ai couru pour l'approcher, mais j'étais très étonné de la voir encore bien éloignée. Je suivis son cours, et ma surprise augmenta quand je la vis se lever et se coucher à des heures différentes. J'ai étudié ainsi pendant deux saisons. — Et quel était ton maître ? — Mes yeux. Je me suis aperçu que les étoiles ne changent jamais de position ; mais celle de Vénus fixa mes regards ; elle me parut avoir un cours particulier comme la lune. Elle disparut assez long-temps ; je la revis enfin devenir l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir. J'ai suivi également la route du soleil, dont le lever et le coucher varient aussi tous les jours : j'ai marqué l'un et l'autre avec deux piquets. — Tu me parais un garçon d'esprit, et je veux faire ta fortune. — Je vous remercie, je n'ai besoin de rien. — Ah ! ah ! combien gagnes-tu donc par jour ? — Autant que Polycrate, tyran de Samos. — Vraiment, c'est beaucoup ; et comment cela ? — Il gagne sa vie, et moi la mienne. » Dans ce moment le personnage inconnu fut entouré d'un nombreux et brillant cortége, qui l'aborda d'un air respectueux en lui baisant la main. Nicias, à cet aspect, se lève, mais avec assurance, sans montrer ni crainte ni embarras. Alors le tyran de Samos (car c'était Polycrate lui-même) se fait connaître au jeune berger, et lui propose de le suivre dans sa capitale, où il se chargera du soin de le faire instruire, et de l'envoyer ensuite finir ses études à Memphis ou dans Athènes. Nicias hésita long-temps sur cette proposition ; il brûlait d'acquérir des connaissances, mais la liberté lui était encore plus chère que la science. Polycrate lui promit de la lui conserver, et Nicias accepta à ces conditions. Dès qu'il fut à Samos, il se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie et des autres sciences. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de quatre ans Polycrate le fit voyager en Chaldée, en Égypte et dans la Grèce. A son retour il le nomma son astronome, le logea dans son palais, et lui assigna un traitement très honorable, mais ni l'air de la cour, ni la mollesse et l'attrait du luxe n'altérèrent les mœurs de ce philosophe rustique : sa frugalité fut toujours la même. Une planche lui servait de lit. Il n'avait point d'heure fixe pour ses repas ; il mangeait, en se promenant, du fromage, du lait, des légumes ; il ne put s'accoutumer à la viande. Mais voici quel était Polycrate. La nature l'avait doué de grands talens et d'une ambition excessive. Il séduisit ses deux frères, et conspira avec eux contre sa patrie. Le jour de la fête de Junon, à la tête des conjurés, ils tombèrent sur les Samiens assemblés autour du temple de la déesse, en massacrèrent un grand nombre, dispersèrent le reste, et s'emparèrent de la citadelle. Les trois frères se partagèrent ensuite le gouvernement de l'île, mais Polycrate se défit bientôt de tous les deux. L'un fut puni de mort, et l'autre condamné à l'exil.

« Ce tyran gouverna les Samiens avec beaucoup d'adresse et de politique, s'assura d'abord des troupes, toujours vendues au despote qui les paie. Il amusa le peuple par des spectacles : il s'empara des revenus de l'état, sans respecter même les propriétés. Le mensonge à la bouche, il parlait de probité : il vantait au peuple sa liberté en le chargeant de chaînes, le corrompait et l'avilissait en préconisant la vertu.

« Cependant Polycrate avait des qualités brillantes : il cultivait les lettres et les arts, et les protégeait autant par goût que par ostentation ; il rechercha les grands hommes et leurs productions : les ouvrages de génie trouvaient un asile dans sa bibliothèque. Pythagore, Anacréon, ensuite Nicias, séduits par les grâces de son esprit, lui pardonnèrent sa tyrannie, et logèrent la philosophie dans son palais.

« Ce tyran, qui aimait beaucoup la conversation de son philosophe des bois, c'est ainsi qu'il appelait Nicias, se félicitait un jour avec lui de sa prospérité, de la faveur constante des dieux. Nicias lui représenta que c'était un motif de redouter les caprices de la fortune, qui exigeait tôt ou tard un tribut de tous les hommes, et il lui conseilla de se procurer spontanément quelque malheur pour contenter cette maligne déesse. Ce prince le crut. Il estimait infiniment une émeraude attachée à son anneau, surtout à cause de la réputation et de l'habileté de l'artiste qui l'avait gravée. Il alla se promener sur une galère, et jeta cette bague dans la mer. Peu de jours après, des pêcheurs prirent un poisson d'une grosseur extraordinaire, et le portèrent aux cuisines du prince. On trouva cette même émeraude ; Polycrate, transporté de joie et de surprise, s'écria : je suis l'enfant gâté de la fortune ; elle veut m'exempter de la loi générale. » Mais le sage Nicias, loin de se réjouir de cette espèce de prodige, commença à trembler sur la destinée de ce prince ; il songea à réaliser ses économies, et les fit passer à Memphis, où il projetait de se retirer en cas de naufrage.

« L'événement justifia sa prévoyance. Six mois après, Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, qui commandait à Sardes, voulant s'emparer de l'île de Samos, fit dire à Polycrate que, mécontent du gouvernement, il désirait se retirer près de lui avec ses trésors, se proposant de lui en céder la moitié s'il lui accordait un asile ; il l'invitait à venir le voir pour en conférer ensemble. L'appât de l'or tenta l'avarice de Polycrate ; mais trop habile pour être sans méfiance, il envoya un député à Orétès, qui avait ordre de tout observer, et de chercher à pénétrer l'âme du satrape, qui, aussi rusé que le tyran, fit embarquer devant ce député des tonnes qu'il disait renfermer ses richesses ; mais elles ne contenaient qu'une vile matière, dont une couche d'or couvrait la superficie [1].

[1] Annibal se servit d'une pareille ruse pour tromper l'avidité des Gortyniens. Il remplit de plomb des amphores, et fit cou-

Le député trompé rassura Polycrate. Il s'embarqua malgré les prieres de sa fille, à qui il dit dans un moment de vivacité que, s'il revenait sain et sauf, il ne la marierait pas. « Je souhaite, répondit-elle, que vos menaces aient leur effet; et j'aime mieux rester toujours vierge que d'être privée de mon père. » Dès que le cruel Orétès l'eut en sa puissance, il le fit arrêter et mettre en croix. Ainsi ce prince, fameux par sa fortune et ses talens, termina par un honteux supplice une vie comblée de prospérités.

« A la nouvelle de cette horrible catastrophe, Nicias partit de Samos, et se rendit à Memphis, ville superbe, qui a près de vingt et un stades de circonférence, et qui renferme les plus beaux édifices. Nicias y vécut en sage, retiré dans son cabinet, tout entier à l'astronomie et à la géométrie, qui florissaient alors dans cette capitale. Ses connaissances et ses découvertes en astronomie lui firent une grande réputation. Il détermina les différentes hauteurs du pôle par l'ombre du soleil: il vit que, plus on avançait vers le nord, plus ces ombres, mesurées le même jour, augmentaient en longeur. Il en conclut que la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon était devenue plus petite, et que l'observateur situé vers le nord n'était pas sur le même plan que celui situé vers le midi; par conséquent que la terre était arrondie. Il s'assura encore plus de sa courbure et de sa rondeur par les éclipses de lune, parce qu'alors l'ombre de la terre paraît toujours ronde, et par la marche des vaisseaux, qui ne disparaissent que peu à peu. Il calcula que Vénus revenait en conjonction avec le soleil tous les dix-neuf mois, et qu'étant alors à sa plus grande proximité de la terre, elle brillait soir et matin d'un éclat extraordinaire, trente-six jours après la conjonction.

« A l'approche du solstice d'été, il fit un voyage à Syène, ville située verticalement sous le tropique du Cancer, pour voir le fameux puits sur lequel le soleil passe perpendiculairement le jour du solstice. En effet, ce jour-là, à midi, il vit l'image tout entière de cet astre au fond de l'eau, et nulle trace d'ombre dans la ville, ce qui lui confirma sa position directe sous le tropique. Cependant ce philosophe agreste qui, jusqu'alors couvert de l'égide de Minerve, avait repoussé les traits de l'amour et de la beauté, céda enfin à leur puissance. Une après-dînée il se promenait dans la campagne, occupé du lever des Pléiades ou de Jupiter, lorsque des chants et des voix de femmes rappelérent son esprit sur la terre: il regarde; il voit non loin de lui des jeunes filles qui lavaient des robes sur un des petits canaux du Nil. Il s'arrête pour les écouter; elles s'en aperçurent, et, soit timidité ou malice, les chants cessérent. D'abord toutes ces filles lui parurent autant de nymphes charmantes; mais de près il n'en distingua qu'une seule: c'était Galatée au milieu des Néréides; de longs cils, de grands yeux noirs, chargés de cette humidité qui donne au regard une expression si voluptueuse; des cheveux superbes et une taille moyenne, mais légère et svelte, tel était le portrait de celle qui devait ouvrir le cœur de Nicias à l'amour. L'impression fut d'autant plus vive, qu'en général les Égyptiennes n'ont pas reçu le don de la beauté (109). Il lui adressa la parole, et fut satisfait de ses reponses. Elle lui dit qu'elle ne lavait que les robes de son pere et les siennes; qu'ils demeuraient dans le voisinage; qu'elle avait fini, et qu'elle le conduirait chez son père si cela pouvait lui être agréable. Nicias, qui connaissait son Homère, se rappela soudain la princesse Nausicaa qui lavait les robes d'Alcinoüs. Son imagination transforma celle-ci en fille de roi, ou en nymphe de la cour de Diane. Il accepta la proposition, et aida même l'aimable blanchisseuse à porter une partie de son fardeau. Il lui demanda si elle etait mariée. « Non: il est vrai que j'ai quinze ans, mais rien ne presse; cependant ma sœur aînée s'est mariée à douze, et ma cousine, dont la noce s'est faite il y a huit jours, atteignait à peine sa onzième année. » Elle lui apprit ensuite qu'elle se nommait Déiphile, et son père Bocchoris. Ils le trouvèrent dans un petit jardin orné de sycomores et de palmiers. Cet Égyptien, au nom de Nicias, déjà fameux dans l'Égypte, se félicita beaucoup de la visite de ce grand astronome. Il était un des plus zélés adorateurs d'Apis et d'Anubis; il avait une profonde vénération pour les crocodiles, les chats et les ibis. Il fit voir à Nicias un coin de terre de son jardin consacré à ses chats. « Je les nourris lui dit-il, avec du pain émietté dans du lait; quelquefois je leur donne du poisson du Nil. » Ensuite il lui parla du grand Osiris, de son frère Typhon. Nicias l'interrompit souvent pour adresser la parole à Déiphile. Cependant Bocchoris le pria à souper pour le lendemain. « Je vous donnerai, dit-il, du cochon; car c'est demain pleine lune, et vous savez que c'est le seul jour où il nous soit permis d'en manger. » Nicias passa une soirée charmante. Rentré chez lui, tous ses désirs, toutes ses pensées se fixèrent sur l'aimable Égyptienne. Il aurait volontiers abandonné Vénus, Mars, la grande et la petite ourse, pour passer la nuit à contempler le phénomène qu'il avait découvert sur la terre. Cette situation, nouvelle pour lui, le priva du sommeil. Comme il ignorait l'art de manier ces traits fins et délicats qui pénètrent le cœur des belles, il ne vit pour son amour d'autre asile que le mariage. Mais un philosophe, un astronome, encore à moitié sauvage, devait-il courber sa tête sous un joug aussi pesant, lui surtout qui jusqu'à cette époque avait vécu dans une indépendance absolue? Ces réflexions l'agitaient: les plaisirs, les douceurs de l'hymen d'un côté; ses soucis, ses chaînes de l'autre.

« Dans cette anxiété, il sortit pour aller promener son inquiétude dans la campagne, et méditer le parti auquel il s'attacherait. Il rencontra un de ses amis qui, sans lever l'étendard de la philosophie, avait un jugement sain et un esprit juste. Il lui confia son amour et ses irrésolutions, et lui demanda son opinion sur le mariage « Si vous entrepreniez, lui dit-il, un voyage un peu long, aimeriez-vous mieux être seul ou accompagné d'un ami? — Belle demande! rien de si triste que de voyager seul! Si l'on court quelque danger, si l'on a des peines, des travaux, ils sont adoucis par la présence d'un ami; si, au lever d'un beau jour, en respirant l'air pur et frais du matin, on traverse une belle campagne, une vallée agréable, on double son plaisir en le communiquant. — Eh bien! mon cher, voilà la solution de votre problème. La vie est une route pénible et tortueuse, hérissée de rochers, couverte de landes, où se trouvent, par-ci, par-là, quelques vallons fertiles et rians. Il faut traverser ce chemin pour arriver au terme. Une compagne partage avec nous les plaisirs et les travaux du voyage. » Dans ce moment, ils virent un homme et une femme qui se disputaient avec chaleur: l'homme, usant du droit du plus fort, battit son antagoniste. Ils coururent à son secours, et demandèrent

vrir la superficie d'or et d'argent, et les déposa dans le temple de Diane.

au paysan la cause d'une colère si brutale. « C'est ma femme, dit-il, que je veux corriger ; elle est méchante, capricieuse, fainéante, emportée, turbulente, tracassière ; enfin je suis las de la supporter. » La femme, interrogée à son tour, répondit avec la même aigreur « que son mari était jaloux, brutal, ivrogne, avare, et qu'elle ne pouvait plus vivre avec lui. » L'ami de Nicias leur proposa de se séparer à l'amiable ; à quoi l'un et l'autre consentirent avec plaisir. Nicias dit alors à son ami : « Vous voyez qu'il vaut encore mieux voyager seul que de prendre une compagne pour se quereller et se battre en chemin.—Attendez à demain pour asseoir votre jugement. » Nicias passa la nuit toujours agité, toujours indécis entre l'amour et la philosophie. Dès son lever, il court chez son ami. Il y trouva le paysan qui le suppliait d'engager sa femme à revenir auprès de lui, protestant qu'il l'aimait malgré ses défauts, et qu'il ne voulait pas vivre solitaire comme un hibou. L'ami de Nicias envoya aussitôt chercher la femme, et lui demanda, le mari écoutant sans être vu, si elle persistait dans son projet de séparation. A cette question elle pleura, avoua qu'elle avait passé une mauvaise nuit, et que, quoique son mari eût des défauts et des torts, elle ne pouvait supporter son absence. A cet aveu le mari paraît, l'embrasse, et les deux époux s'en retournent pleins de joie et de tendresse.

« Eh bien ! que pensez-vous maintenant, dit l'Égyptien à Nicias, de l'hymen et de ses orages ?—Qu'il ressemble au climat de la Grèce, qui a des brouillards, des nuages, des tempêtes, mais des jours sereins qui en rendent le séjour agréable... Me voilà décidé, j'épouse Déiphile. » Il se rendit aussitôt chez Bocchoris ; c'était le jour de la pleine lune. On mangea le cochon sous les palmiers. Après le souper, Bocchoris et Nicias se promenant dans le jardin, Bocchoris lui demanda s'il avait passé la nuit à contempler les astres. « Non, dit-il, j'ai été occupé de votre aimable fille. Je me suis promené avec elle sur les bords du Nil ; et à mon réveil j'ai cru qu'après une promenade nocturne et solitaire avec une jeune personne, je ne pouvais me dispenser de vous la demander en mariage. » Bocchoris y consentit avec joie. « Mais il me faut l'aveu de la charmante Déiphile, lui dit le philosophe.—Je ne doute pas que vous ne l'obteniez ; la voilà qui rêve, allez vous expliquer avec elle. » Nicias l'aborda : il gardèrent d'abord le silence. Cet astronome, très neuf dans cette carrière, ne savait par où débuter : enfin il s'enhardit. « Je n'entends rien au langage d'amour ; mais au premier coup d'œil vous avez troublé ma raison. Le lever du plus beau soleil, l'aspect brillant du printemps, l'éclat de l'étoile de Vénus ne m'ont jamais fait une impression aussi vive, aussi douce que la vue de vos jeunes attraits. Depuis ce jour, votre image est empreinte dans mon cœur comme la douceur et la sensibilité sont empreintes dans vos regards. Étonné de cette situation, j'ai vu que je vous aimais ; ou tous les calculs sont faux, ou votre possession doit faire le bonheur de ma vie : j'ai déjà l'agrément de votre père, mais il est nul sans le vôtre. Parlez : si votre cœur me rejette, je renonce à l'amour, et retourne vers les astres ; si je vous plais, prononcez mon bonheur avant que la lune qui se lève soit au-dessus de l'horizon. » Déiphile réfléchit un instant ; ensuite, s'éloignant de quelques pas, elle lui dit : « Je vais vous faire ma réponse. » Alors, avec une baguette, elle traça des mots sur le sable, après quoi elle s'enfuit. Nicias s'approcha et lut avec une joie extrême : « Oui, le sage et savant Nicias me plaît. »

« Il se retira le plus heureux des hommes ; mais dans la nuit il fut attaqué d'une violente indigestion. Pour complaire à Bocchoris et à l'aimable Déiphile, il avait mangé du cochon, lui qui s'abstenait toujours de viande. Il eut des coliques, des maux de tête et la fièvre. Aussitôt il fut entouré de trois médecins ; il n'en voulait qu'un seul : mais on lui fit entendre qu'il en fallait absolument trois ; un pour le traiter de la colique, l'autre du mal de tête, et le troisième de la fièvre ; que c'était l'usage en Égypte, où un médecin ne pouvait s'attacher qu'à la connaissance d'une seule maladie. Chacun de ses Esculapes ordonna ses remèdes. Nicias se conduisit à sa guise, et guérit [1].

« Il retourna aussitôt près de Déiphile, pressa son mariage, qui fut arrêté pour le second jour de la nouvelle lune. Nicias l'attendit avec toute l'impatience d'un amant qui voit le terme devant lui. Mais un événement désastreux recula son bonheur. Le jour fixé pour l'hymen, Nicias, radieux comme Titon rajeuni par l'Aurore, arriva chez son beau-père. Le deuil et la consternation étaient dans la maison. Bocchoris et sa fille se rasaient les sourcils, poussaient des gémissemens, des cris lamentables, se frappaient la poitrine : Nicias, alarmé, demanda la cause de cette vive douleur. On lui dit qu'un des chats de la maison venait de mourir d'une mort imprévue. On connaît la vénération des Égyptiens pour cet animal. Nicias s'affligea avec sa nouvelle famille. Cependant on enveloppa le défunt dans un linge, et on l'envoya aux tarichées, qui devaient l'embaumer et l'enterrer ensuite dans les monumens sacrés.

« Il fallut attendre la fin du deuil pour célébrer la noce. Enfin le temps, que rien n'arrête, amena cet heureux jour. Bocchoris donna un grand festin. Au milieu du repas, lorsque la joie animait tous les convives, on apporta, selon l'usage, un cercueil avec une figure en bois représentant un mort. Le porteur de cette figure la montra tour à tour à chaque convive, en lui disant : *Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort : buvez donc maintenant, et vous divertissez.*

« Cet usage n'est point une vaine cérémonie : il renferme un conseil très philosophique : qu'il ne faut pas seulement profiter de la brièveté de la vie pour en goûter les douceurs, mais conserver cette cordialité, cette union qui en font le charme, et ne chercher son bonheur particulier que dans la félicité commune. »

CHAPITRE LXVIII.

Suite de l'histoire de Nicias. De l'initiation en Égypte. Histoire d'Orphée.

DEUXIÈME SOIRÉE.

« Nicias trouva sa femme nourrie dans la superstition, et chargée d'amulettes et de talismans. Sa philosophie, bien supérieure à ces préjugés populaires, la débarrassa de tous ces hochets : il lui fit entendre que c'était par des mœurs pures, par la bienfaisance, par le respect pour les dieux qu'on peut s'élever au-dessus de la crainte et des terreurs vulgaires, et mériter l'indulgence de la Divinité. Leur vie fut long-temps douce et paisible : il est vrai que Nicias ne trouva point dans sa femme les lumières et les

[1] Les médecins étaient du collége des prêtres. Ils étaient obligés de suivre les règles qui leur étaient prescrites ; s'ils s'en écartaient, ils répondaient sur leur tête de la vie du malade.



connaissances qui eussent établi plus de rapports entre eux, et rendu leur union plus intéressante; mais, en véritable philosophe, il eut pour elle l'indulgence que l'on doit à l'ignorance modeste et à la faiblesse, surtout quand ce sommeil de l'esprit est suppléé par les qualités du cœur. Cependant elle pressait continuellement Nicias de se faire recevoir au nombre des initiés, comme un moyen assuré de gloire et de bonheur dans ce monde et après leur mort.

« Bocchoris, infatué des mêmes préjugés, initié lui-même, sollicitait sans cesse son gendre de se soumettre à cette acte de religion qui lui donnerait un nouvel être. « Il faut du courage, lui disait-il, pour subir cette épreuve; les préparations qu'on exigera de vous sont terribles et périlleuses, mais le danger n'est que dans l'imagination; osez le braver, et une palme glorieuse sera le prix de votre fermeté. » Nicias était un vrai sceptique; mais la curiosité, le désir de connaître des mystères si célèbres dans la Grèce, le décidèrent à tenter une aventure qui effrayait la plupart des hommes. Je vous ai apporté le manuscrit où lui-même raconte les diverses épreuves de l'initiation. C'est ce manuscrit, que j'ai eu avec bien de la peine, qui lui a coûté la vie.

« Avant de partir pour le temple de Memphis, où se fait l'initiation, mon beau père, disait Nicias, me rappela les travaux, les dangers que j'allais essuyer, surtout si le courage me manquait. Je lui répondis que j'étais décidé, et qu'il pouvait compter sur moi. Nous partîmes pour la pyramide, munis d'une lampe, et de tout ce qu'il fallait pour la rallumer: nous y arrivâmes à la nuit. Nous montâmes seize marches de la pyramide, et nous trouvâmes une fenêtre de trois pieds carrés: là s'ouvrait une allée où nous ne pûmes pénétrer qu'en rampant. Je marchai le premier, la lampe allumée à la main: après beaucoup de détours, nous parvînmes à un puits fort large: j'y plongeai mes regards à la faible lueur de ma lampe: je ne vis qu'un abîme et une nuit profonde. Son aspect glaçait d'épouvante, et arrêtait souvent l'audace de l'aspirant. Bocchoris, pour deviner ma contenance, me regarda quelque temps sans mot dire: lorsqu'il vit qu'elle était ferme, il prit la lampe, la mit sur sa tête, passa une jambe dans le puits, posa le pied sur un échelon de fer que l'ombre me cachait, entra tout entier dans l'ouverture, descendit, sans parler, un second échelon, ensuite un autre. Je le suivais: parvenu au soixantième échelon nous trouvâmes une fenêtre qui conduisait dans un chemin creusé dans le roc, et qui descendait en ligne spirale l'espace de cent vingt-quatre pieds. Nous le prîmes, et arrivâmes à une porte grillée, à deux battans d'airain: nous l'ouvrîmes sans effort et sans bruit; mais les battans, en se refermant, rendirent un son éclatant qui se propagea dans tout l'édifice. Nous étions alors au fond du puits, à cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis de cette porte il y en avait une autre fermée d'une grille dormante, dont les barreaux étaient de fer. A travers ces barreaux j'aperçus à perte de vue une allée bordée à gauche d'une longue suite d'arcades éclairées par quantité de lampes et de torches: j'entendis une musique harmonieuse, mêlée de voix d'hommes et de femmes. « Cette allée, me dit Bocchoris, passe au-dessous des autres pyramides qui servent de tombeaux, et les arcades conduisent à un temple souterrain, où les prêtres et les prêtresses, dont vous entendez la voix, font toutes les nuits des sacrifices et des cérémonies que je ne puis encore vous révéler. Mais il est temps de nous reposer, de réfléchir sur votre projet. » Nous nous assîmes sur un banc de pierre. Je considérai alors la grandeur et la magnificence de ces vastes souterrains, impénétrables à la foule des humains, excepté aux prêtres et aux initiés. Je demandai à Bocchoris si c'était l'ouvrage des hommes ou des dieux. « C'est celui de nos rois: mais il a été arrosé des sueurs et du sang de leurs sujets. Que d'hommes ont péri en élevant ces masses énormes! » Après quelques momens de repos, Bocchoris me dit: « Choisissez; voilà la porte du nord, par laquelle nous sommes entrés, et celle de l'orient, qui mène dans une route parallèle aux arcades qui sont encore fermées pour vous. — Marchons, lui dis-je »; et j'entrai dans un chemin de six pieds de large. Je lus en passant, sur le fronton de l'une des arcades, cette inscription gravée en caractères noirs sur un marbre très blanc: *Tout mortel qui marchera seul et sans frayeur dans cette enceinte ténébreuse reverra la lumière, sera purifié par le feu, l'air et l'eau, et sera initié dans les mystères sacrés de la déesse Isis.*

« Ici Bocchoris me prévint qu'il lui était défendu de m'accompagner plus loin, que c'était le moment décisif; que je pouvais encore revenir sur mes pas. Je lui répondis que j'aurais la même intrépidité que tant d'autres. Je pris alors la lampe, et lui fis mes adieux. Il m'embrassa en m'invitant de joindre l'adresse à la fermeté. Cependant, à mon insu, il me suivit de loin; c'était la règle, parce que, dans le cas où l'aspirant se trouvait mal, ou manquait de courage, son guide le ramenait dehors, lui ordonnait le silence sur cette aventure, et lui défendait au nom d'Isis de se présenter désormais à aucun des douze temples de l'Égypte. Je marchai, à la lueur de ma lampe, dans une route de plus de trois stades. La nuit, le silence, la terreur m'environnaient; à chaque pas je croyais voir des spectres: j'approchais, et ils se dissipaient. Je trouvai enfin une porte de fer devant laquelle étaient trois hommes qui paraissaient gigantesques, armés d'un casque chargé de la tête d'Anubis [1]. Je m'arrêtai en frissonnant: mais, bientôt rassuré, je fixe mes regards sur eux. Alors l'un des trois me dit: « Tu peux encore retourner; mais tu es perdu si, en poursuivant ta route, tu recules ou tournes la tête. » J'avançai sans répondre; ils m'ouvrirent le passage. Ici Bocchoris m'abandonna tout-à-fait, comme il me l'a dit depuis. En avançant, je vis à l'extrémité du chemin des flammes vives et ondoyantes. Je me hâte, et j'arrive à une chambre de cent pieds de haut et d'autant de large; elle était intérieurement entourée d'arbres enflammés, enveloppés de branches de baume arabique, d'épine d'Égypte et de tamarin. La fumée s'échappait par de longs tuyaux. Cette chambre ressemblait à une fournaise ardente. Je vis à terre, dans l'espace que laissaient les arbres, une grille de fer rougie au feu, qui, faite en losange, ne laissait qu'une place nécessaire pour poser le pied; c'était le seul passage. Je n'hésite pas: je place un pied dans un de ces intervalles, ensuite un autre; j'avance ainsi d'un pas timide et chancelant [2]. Sorti sain et sauf de cette épreuve, je trouvai devant moi un fleuve qui roulait ses eaux avec fracas; et ce bruit, accru de celui des flammes, redoublait la terreur. Au-delà de ce fleuve j'aperçus sous une arcade des marches qui se perdaient dans les ténè-

[1] Ces trois hommes ont fait imaginer à Orphée les trois têtes de Cerbère.

[2] La plupart des épreuves dont nous parlent nos histoires ne sont autre chose que celles-là.

bres, et de chaque côté deux balustrades de fer qui les accompagnaient. Je vis bien que c'était le chemin qu'i me fallait prendre. De crainte que la lumière affaiblie du bûcher ne cessât de m'éclairer, je rallumai ma lampe, que la raréfaction de l'air avait éteinte au milieu des flammes. Je me dépouillai de mes habits, que j'attachai sur ma tête avec ma ceinture; j'y assujettis également ma lampe, et je traversai la rivière à la nage. Promptement rhabillé, je montai les marches de l'arcade, et me trouvai sur un palier de six pieds de long et de trois de large. Le plancher était mobile; les murs d'airain servaient d'appui aux moyeux de deux grandes roues de même matière, l'une à droite, l'autre à gauche. La partie supérieure de ces roues était chargée de grosses chaînes. Je voyais sur ma tête trois grandes concavités ténébreuses, devant moi une porte couverte de l'ivoire le plus blanc: j'essayai plusieurs fois de l'ouvrir, mais vainement; j'étais fort embarrassé.

« Enfin j'aperçois au haut de la porte deux anneaux très brillans; j'y porte les mains pour voir si, en les tirant, la porte s'ouvrirait; c'était la dernière épreuve, mais la plus terrible. Au premier mouvement des anneaux, les roues tournèrent avec un bruit terrible: je croyais entendre les mugissemens des enfers, ou le fracas des mondes qui s'écroulaient. Frappé de terreur, je demeure immobile et glacé; bientôt je me sens vivement secoué par des oscillations du plancher qui s'élevait, et un vent impétueux occasioné par la rapidité du mouvement des roues. Je rappelle toute ma fermeté; je m'attache fortement aux anneaux. Ma lampe glisse et s'éteint: je reste dans une nuit profonde, suspendu aux anneaux. Le bruit était toujours plus horrible. Je craignais que tout cet édifice dissous ne m'écrasât sous ses ruines. Enfin peu à peu le bruit s'apaisa: je sentis que je descendais; et lorsque la porte eut repris sa première position, les deux battans s'ouvrirent, et me découvrirent un lieu éclairé d'une immense quantité de lumières.

« J'y arrivai au lever du soleil; j'aperçus le bœuf Apis à travers les barreaux de son étable, et je reconnus avec surprise que je sortais de dessous le piédestal de la triple statue d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Là je fus reçu par les prêtres qui formaient deux haies derrière le sanctuaire. Ils avaient la tête rasée, excepté quelques-uns qui portaient des bonnets semés d'un grand nombre d'yeux. J'appris que c'était les prêtres d'Osiris, dieu du soleil; ces yeux représentent les rayons que darde cet astre lumineux.

« Je voyais de jeunes prêtres qui n'avaient d'autre habillement qu'un caleçon qui ne passait pas le genou: ces prêtres sont d'un rang inférieur: les caleçons de ceux d'un ordre plus élevé descendaient jusqu'aux pieds. Les ceintures de ces caleçons étaient ornées de caractères hiéroglyphiques. L'habit des prêtres d'un rang supérieur, étroitement serré, allait jusqu'aux pieds; celui des grands-prêtres et des prophètes était fort ample, et les couvrait jusqu'aux mains.

« Tous les prêtres avaient, comme leurs dieux, des colliers différens, suivant la diversité de leurs grades.

« Lorsque je me vis au milieu d'eux, je commençai à respirer. Je me jetai aux pieds du grand-prêtre, qui m'embrassa et me félicita sur mon courage et mon heureux succès. Il me présenta une coupe pleine d'eau, en me disant: « C'est un breuvage du Léthé, qui vous fera oublier toutes les fausses maximes du monde. » Ensuite il m'ordonna de me prosterner devant la triple statue, et il prononça sur moi, en appuyant sa main sur ma tête, cette prière d'usage: « O grande déesse des Égyptiens, éclaire de tes lumières celui qui a surmonté tant de périls et de travaux, et rends-le victorieux dans les épreuves de l'âme, afin qu'il mérite d'être admis à tes mystères. » Tous les prêtres répétèrent les mêmes paroles en se frappant la poitrine; après quoi nous nous relevâmes; et le grand-prêtre me fit boire de l'eau de Mnémosyne, qui me rappellerait, disait-il, les leçons de sagesse que j'allais recevoir. Ces cérémonies furent suivies d'une musique harmonieuse; de jeunes prêtres chantèrent des hymnes en l'honneur d'Isis; et, les chants finis, je fus conduit dans un appartement d'où je ne devais sortir qu'après mon initiation.

« J'ai su depuis que, si après avoir passé la petite porte, pressé par la peur, j'étais revenu sur mes pas, les trois hommes, qui étaient des officiers du second ordre, m'auraient saisi et mené dans les temples souterrains, où j'aurais été enfermé pour le reste de ma vie. On ne veut pas que les aspirans puissent révéler la nature des épreuves.

« On traitait de même ceux qui s'arrêtaient au bord du fleuve: s'ils couraient quelques risques, s'ils se trouvaient mal, les officiers allaient à leur secours, mais on les enfermait aussi. D'ailleurs leur prison n'était pas austère: on les faisait, avec leur consentement, officiers du second ordre dans les temples souterrains, et ils pouvaient épouser les filles de ces officiers (110). Mais on les obligeait d'écrire ce billet à leurs parens: « Les dieux justes et miséricordieux ont puni notre témérité. Recevez nos adieux éternels: nous sommes pour jamais séparés du monde; mais notre retraite est douce et tranquille. Craignez et respectez les dieux. » Alors ils passaient pour morts, et ils ne parlaient plus à aucun profane. A l'égard de la dernière des épreuves, elle offrait véritablement l'image de la mort. Le fracas des roues avertissait les prêtres qui attendaient l'aspirant dans le sanctuaire. Alors ils couvraient toutes les ouvertures; et le peuple, s'il y en avait dans le temple, croyait que c'était le tonnerre qui annonçait aux prêtres la présence prochaine des dieux. Ce fut cette dernière épreuve qu'Orphée n'osa tenter; son courage lui faillit; cependant on lui accorda l'initiation. » Je priai alors Eudoxe de nous raconter cette partie de l'histoire de cet homme, si célèbre par ses amours et ses talens, qui embrassaient la poésie, la musique et la philosophie. » Je vais vous obéir. Vous apprendrez avec surprise que nos historiens grecs, peu fidèles ou mal instruits, nous ont trompé sur la cause de la mort d'Eurydice. Ils prétendent que cette nymphe, fuyant Aristée qui la poursuivait, fut piquée par un serpent, et qu'elle mourut de cette piqûre. Vous allez voir qu'Aristée n'est point coupable de cette mort, et n'en fut pas puni par la perte des ses abeilles. Vous verrez également ce qui a donné lieu à la fable de la descente d'Orphée aux enfers, qui n'est due qu'à l'imagination de nos poètes.

Ce fameux Grec, qui passait pour le fils d'Apollon parce qu'il avait reçu de lui le don brillant des vers et de la lyre, avait épousé, en Thessalie, la belle Eurydice, aussi célèbre par son amour pour son mari que par sa beauté. Quelque temps après son mariage, Orphée, avide de science, entendant parler tous les jours des connaissances profondes des prêtres de l'Égypte, de leurs mystères étonnans, conçut le dessein d'aller se faire initier, persuadé qu'il enrichirait sa poésie de nouvelles notions de

morale et de vertu. Il confia son projet à sa femme, qui voulut absolument le suivre. Ils débarquèrent au port de Canope, et de là, par un canal, arrivèrent à Memphis. Comme le jour finissait, ils s'arrêtèrent, hors de la ville, dans une hôtellerie. En y allant, Eurydice avait senti une blessure légère au talon, et n'y avait donné aucune atten-ion. Mais, à peine rendue dans sa chambre, elle tomba dans un grand assoupissement, et dit à son mari qu'elle avait besoin de repos. Au bout d'une demi-heure, il en-endit qu'elle dormait avec une respiration violente : il s'approche, il voit son visage enflé et livide. Il veut l'éveiller, elle reste assoupie. Effrayé, il appelle son hôte à grands cris. Celui-ci eut à peine jeté un coup d'œil sur la malade, qu'il dit à Orphée : « Votre femme a été piquée par une bête venimeuse; il n'y a plus de remède. On aurait dû vous prévenir qu'il ne faut point marcher en Égypte sans être muni d'un baume spécifique, infaillible pour la guérison; mais un délai de quelques minutes rend le mal incurable. — Ah! s'écria Orphée, j'avais ce baume, mais l'infortunée Eurydice ne m'a point averti de son malheur! » Elle mourut bientôt; et comme Orphée était inconnu, elle fut portée sans pompe dans les catacombes des momies, tombeau des étrangers; elles sont hors de la ville. On voit à leur entrée le lac Achérusia, sur le bord duquel on juge les Égyptiens morts; mais les étrangers n'étaient ni jugés ni embaumés. Cependant Orphée, allant tous les jours aux environs des catacombes pleurer sa chère Eurydice, entendit dire à des Égyptiens qu'il y avait une communication souterraine entre les catacombes et les pyramides; que les âmes des morts se promenaient dans cet espace, et que ceux qui avaient eu le courage d'y pénétrer avaient entendu les voix et les chants des ombres heureuses. Orphée, à ce récit, s'abandonnant à la douce illusion de revoir l'ombre de sa chère Eurydice, et peut-être de la ramener au séjour de la lumière, prit une lampe et sa lyre, oisive depuis long-temps, et à la nuit, il entra sous ces voûtes sombres, qu'il fit retentir du nom d'Eurydice. Après des détours effrayans, il trouva des puits et y descendit.

« Alors il entendit à travers la grille dormante une musique mélodieuse, et parmi les voix de plusieurs femmes il crut distinguer celle d'Eurydice. Il tressaille; il appelle jusqu'à trois fois Eurydice, sa chère Eurydice! reprend sa lyre, et lui fait répéter ses chants de douleur : il cesse, prête une oreille attentive; hélas! il n'entend plus rien. Il lut l'inscription de l'arcade, et comprit qu'il était dans la route de l'initiation, l'objet de son voyage; il crut qu'elle le conduirait au séjour des âmes bienheureuses. Ainsi animé par l'amour et par le désir d'être initié, il subit courageusement les épreuves du feu et de l'eau : mais au bruit des roues, aux secousses du pont-levis, au lieu de s'attacher aux anneaux, il recula jusque sur les marches de l'arcade. Il reconnut sa faute : aussi dès qu'il aperçut la porte du piédestal ouverte, il prit sa lyre; et, résolu à la mort, il s'avança vers le sanctuaire en chantant des vers remplis du nom des dieux et d'Eurydice, et s'accompagnant de sa lyre d'une manière si mélodieuse, si touchante, qu'il ravit tous les prêtres au milieu desquels il était. Lorsqu'il eut fini de chanter, il se mit à genoux pour écouter sa sentence. Le grand-prêtre le fit relever, et lui dit : « Vous ne pouvez être que le fameux Orphée; nous voyons par vos chants et la sublimité de vos accords que vous aimez les dieux et qu'ils vous chérissent. Isis, notre déesse, vous pardonne, en faveur de votre piété, votre faiblesse à la dernière de vos épreuves; mais, en réparation de votre faute, elle exige que vous portiez son culte dans la Grèce. » Orphée ne répondit que par des larmes de reconnaissance et de joie, et le grand-prêtre lui promit de l'admettre au nombre des initiés après qu'il aurait passé par les dernières épreuves (111).

« On dit que le tombeau de ce favori des Muses, qui a enseigné aux hommes les cérémonies de la religion, est en Thrace, et que les rossignols qui ont leurs nids autour de ce tombeau chantent avec plus de force et de mélodie. »

CHAPITRE LXIX.

Suite de l'initiation. Mort et jugement de Bocchoris.

TROISIÈME ET DERNIÈRE SOIRÉE.

« Eudoxe, le lendemain, recommença à lire sa narration. « On me laissa reposer vingt-quatre heures, disait Nicias, mais avec défense de sortir de mon appartement. Le lendemain les prêtres vinrent m'avertir que j'allais commencer un jeûne de quatre-vingt-un jours, pendant lequel je ne boirais que de l'eau. Les deux premiers mois, j'avais du pain à discrétion et des fruits crus et séchés au soleil. Les douze jours suivans, j'eus la même quantité de pain, mais seulement trois onces de fruits. Les neuf derniers jours, le jeûne fut très rigoureux : dix-huit onces de pain étaient ma seule nourriture. Les soixante-douze premiers jours, je faisais mes repas seul et à l'heure que je voulais; mon sommeil n'était que de six heures, sur un lit découvert; mais à midi je pouvais dormir une heure assis. Voilà pour ce qui regarde la purification du corps, et la première des trois parties de l'initiation. Les deux autres sont la purification de l'âme et la manifestation.

« La purification de l'âme consiste dans l'instruction et l'invocation : celle-ci se réduit à assister une heure, matin et soir, aux sacrifices; mais l'aspirant est placé de façon qu'il ne peut voir ni être vu. Dans l'instruction, on me parlait principalement des devoirs de ma condition. J'assistais à deux conférences par jour : dans celle du matin, un prêtre m'expliquait pendant une heure la notion d'un dieu unique, qui par la seule pensée donna le mouvement et la vie à la matière, qui peut à sa volonté détruire le monde et ramener le chaos. Son immensité échappe à notre vue; mais, pour se prêter à notre faiblesse, il se montre à nos yeux sous l'image du soleil, sous celle des planètes : c'est lui qui au printemps, sous le nom d'Isis, étend sur la terre le magnifique tapis des fleurs et de la verdure; sous celui de Cérès, il fait éclore les riches moissons; à sa voix le tonnerre gronde, éclate; les vents, les tempêtes mugissent ou s'apaisent. Il reçoit nos vœux et notre encens sous le nom d'Osiris, de Jupiter ou de Mercure. On me parla ensuite des dieux subalternes, employés par le dieu suprême dans le gouvernement de l'univers; de Typhon et des mauvais génies, perturbateurs de la nature. La conférence du soir est d'une heure et demie; on y traite la morale. L'aspirant a la liberté, pendant quarante-deux jours, d'entrer dans les cabinets des prêtres, destinés aux instructions sacrées, car tout le collége s'occupe d'un seul aspirant, étudie ses mœurs et son caractère. Leurs femmes, appelées par honneur les prêtresses, mais sans fonctions sacerdotales, logent dans la même enceinte : elles peuvent entrer chez leurs maris, mais non dans leur cabinet, ni dans les pièces communes de la maison, excepté dans les corridors, lieux de passage.

Il est défendu à l'aspirant de leur parler, et même de les saluer. Cette observance me paraissait d'autant plus pénible, que ces prêtresses, la plupart douées d'une grande beauté, ne manquaient jamais de me faire, en passant, des révérences très respectueuses, qu'il ne m'était pas permis de rendre par le moindre signe : c'est pour nous apprendre à braver les charmes du sexe, et à nous priver même des choses licites, lorsque le devoir l'exige.

« Le soir du quarante-deuxième jour, on m'avertit que j'allais entrer pendant dix-huit jours dans le silence le plus profond ; que tout signe, même pour représenter ma pensée, m'était défendu, excepté en cas de maladie, que j'indiquerais en mettant là main sur le cœur : alors l'aspirant était traité avec le plus grand soin par les prêtres-médecins ; mais, après la guérison, il fallait qu'il recommençât la purification, à quelque époque des trois mois prescrits qu'il fût tombé malade. On me donna des livres, des tablettes, et un stylet pour écrire ce que je voudrais. Cependant mes autres exercices furent les mêmes : il fallait seulement me rendre à mes deux conférences sans que l'on m'avertit. On avait soin de m'éveiller le matin et l'après-midi. Les jardins m'étaient toujours ouverts, mais je ne devais prendre garde à personne, ni hommes ni femmes, et chacun en faisait autant à mon égard. Le prêtre qui m'annonça ce silence de dix-huit jours me dit qu'il me serait imposé avec la plus grande rigidité, que jusqu'alors on me pardonnerait quelques légères inobservations, mais que la moindre violation des règles qu'on venait de me prescrire me coûterait la liberté pour le reste de ma vie. Le lendemain, après mon lever, je vis entrer trois prêtres avec un visage austère ; ils me reprochèrent les petites fautes que j'avais commises depuis le commencement de ma préparation ; j'avais salué une femme d'un signe de tête, ce qui était vrai : ils me citèrent ensuite plusieurs actions de ma vie passée, entre autres, que je n'avais pas voulu laisser embaumer un chat qui était mort dans ma maison Leurs reproches m'étonnèrent d'abord ; mais, depuis, ma surprise a cessé (112). Vers le soir du dernier jour du silence, les trois prêtres revinrent chez moi avec un visage serein ; l'un deux me dit que j'allais être admis dans un corps que le mérite seul avait formé, et qui occupait la première place dans l'estime des hommes ; que les droits de la naissance faisaient les prêtres, au lieu que les initiés participaient au sacerdoce par des vertus rigoureusement éprouvées. Il ajouta que le lendemain on me rendrait l'usage de la parole, et qu'on me donnait douze jours pour recueillir par écrit ou dans ma mémoire ce que j'avais appris dans mes conférences ou dans mes lectures ; qu'on réglerait les heures et la longueur de mes prieres selon ma piété et mon choix ; que je pouvais désormais m'entretenir avec les prêtres et saluer leurs femmes, pourvu que je ne leur parlasse point.

« Le lendemain de ces douze jours, le grand-prêtre, suivi de plusieurs autres prêtres, vint dans ma chambre : « Mon fils, me dit-il, voici les trois questions auxquelles vous devez répondre dans neuf jours. Jusqu'alors toutes les conversations, toutes les lectures vous sont défendues ; c'est aux dieux seuls que vous devez demander les lumières dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ce temps dans le sanctuaire, derrière les statues des trois divinités, afin que la déesse Isis vous instruise dans vos songes mêmes : on lui fera tous les jours un sacrifice avant l'ouverture des portes, pour la prier de verser la sagesse dans votre âme. D'ailleurs vous pouvez aller méditer vos réponses dans le jardin ; et pour adoucir votre solitude, deux fois par jour vous mangerez avec nous ; mais vous garderez le silence et le régime prescrit. » Ce régime était neuf onces de pain et un peu d'eau. En me rendant au temple, je m'aperçus qu'un vaste silence régnait dans la maison : ce qui dura pendant neuf jours. Les prêtres, les prêtresses même se taisaient en ma présence, et loin de moi ne se parlaient qu'à l'oreille. Auparavant ils se promenaient et causaient ensemble dans les jardins ; et pendant ces neuf jours je n'y vis que les prêtres qui gardaient tour à tour le bœuf Apis : ce dieu passait majestueusement dans un parc enclavé au milieu du jardin. Comme on ne recevait les gens de la ville que dans les salles extérieures, personne ne savait qu'il y eût un aspirant dans le temple et le secret était bien gardé. A l'heure du repas, je vis avec surprise que les prêtres s'imposaient le même jeûne qui m'était ordonné. Les neuf jours expirés, je parus devant le collége des prêtres pour répondre aux trois questions qu'on m'avait données à résoudre, et qu'ils me redirent.

« L'existence de Dieu est-elle prouvée ?

— Oui, comme la lumière prouve l'existence du soleil, et comme notre pensée prouve que nous existons.

— Faut-il une religion à l'homme ?

— Oui : l'homme est né méchant : en vain la morale et les lois veulent l'enchaîner ; il est mille crimes secrets qu'elles ne peuvent atteindre. De plus, il est investi par le malheur comme la terre est environnée par l'Océan. Quelle douceur pour lui, quelle consolation lorsque, sur le bord de la vie, chargé d'infirmités, il peut se livrer à l'espérance, et voir un dieu qui l'attend pour terminer ses maux, et le récompenser par une vie éternellement heureuse !

— En quoi consiste la liberté ?

— A se rendre maître de soi, à ne pas craindre les hommes, mais sa conscience. »

« Les prêtres furent contens de mes réponses.

« Vinrent enfin les douze jours de la manifestation, troisième et dernière partie de l'initiation, qui était moins un exercice que la récompense de tous ceux qui avaient précédé. Je rompis mon jeûne, et on me servit du vin et des viandes succulentes ; mais, comme j'en avais été privé pendant trois mois, les prêtres-médecins présidaient mes repas pour régler ma nourriture.

« Pour la manifestation, on ouvre le souterrain aux aspirans ; on voyage, pour ainsi dire, dans un autre monde.

« Dès l'aurore du premier de ces douze jours, on me mena devant la triple statue : je fléchis les genoux, et le grand-prêtre me consacra à Isis au nom de la sagesse ; à Osiris, bienfaiteur des hommes ; à Horus, le dieu du silence et du secret ; après quoi, un flambeau à la main, je prononçai ce serment : « Je jure de ne jamais révéler à aucun profane rien de ce que je verrai dans les temples souterrains ; et si je me parjure, j'appelle sur ma tête la vengeance des divinités du ciel, de la terre, des enfers, et la mort la plus terrible. » Après ce serment, on m'ouvrit les souterrains, qui ont quatre mille pas carrés ; on me donna pour conducteur, suivant la coutume, le dernier Égyptien initié qui se trouvait dans la maison. A l'entrée, j'entendis des vagissemens, des cris d'enfans [1] ;

[1] Orphée supposa que c'étaient les vagissemens des enfans morts à la mamelle qui occupaient le vestibule des enfers.

c'étaient les enfans des prêtres, dont les mères accouchaient dans ce lieu. Deux motifs les faisaient retenir dans cette retraite : le premier avait pour but de les accoutumer à l'obscurité de ces demeures, où ils devaient passer la plus grande partie de leur vie, l'autre d'empêcher qu'aucun bruit ne détournât les prêtres de leurs méditations et de leurs études. Mon guide ne me permit de voir ce logement que de la porte, et un seul instant.

« Les officiers du second ordre forment, avec leurs femmes, un peuple nombreux de ministres subalternes pour les cérémonies de la religion ; de domestiques, pour les prêtres supérieurs ou pour les prêtresses; et enfin d'ouvriers de toute espèce, pour tous les besoins de la maison et du temple, car aucun étranger n'y est admis. Les prêtresses sont distinguées des femmes du monde par une tunique de lin, de la couleur de celle de leurs maris. Tous les arts mécaniques, renfermés dans les souterrains, fournissent une longue suite de curiosités. Depuis peu on avait pratiqué sous ces voûtes obscures, non pour les éclairer, mais pour leur donner de l'air, des ouvertures qui répondaient dans les cours ou dans les jardins des maisons sacerdotales. Comme je ne pouvais parcourir cette vaste enceinte dans un seul jour, je remontais par ces trous dans les maisons supérieures. Le quatrième jour, j'arrivai au champ des larmes; c'est un espace de trois arpens de large sur neuf de longueur. On punit là, sur le jugement de trois prêtres, les fautes des officiers du second ordre. Les uns roulaient un cylindre de pierre, plus ou moins gros, sur une espèce de colline, et le cylindre tombant de l'autre côté, il fallait qu'ils le fissent remonter. Des femmes puisaient de l'eau dans un puits profond pour la verser dans un canal d'eau courante [1]. Les deux sexes étaient nus jusqu'à la ceinture. Lorsqu'il s'agissait de fautes scandaleuses qui avaient pu troubler l'ordre de la maison, on condamnait les coupables à passer dans ces souterrains plusieurs années dans le silence. Je vis là des prêtres et des prêtresses vêtus de noir, et privés de la tunique sacerdotale; ils se promenaient en se cachant le visage; chacun d'eux occupait une cellule, et n'avait pour ressources que les livres, qu'on ne leur refusait pas. Quant à ceux qui avaient violé le secret, prêtres ou autres, on leur ouvrait la poitrine, on leur arrachait le cœur, que l'on donnait à dévorer à des oiseaux de proie : mais des siècles entiers s'écoulaient sans fournir un pareil exemple.

« En avançant toujours, je me trouvai dans un lieu enchanté, appelé *l'Élysée;* c'est un jardin de deux stades de longueur sur huit cents pas de large : on entre dans l'Élysée par huit grandes allées parallèles, ornées des deux côtés de grands vases de fleurs et d'arbrisseaux odoriférans. Les prêtres ont embelli ce jardin de tout ce que l'imagination poétique peut inventer. Ces huit allées aboutissent à un espace non cultivé, qui sert d'arène ou de cirque. J'y vis des enfans des deux sexes, tout nus, qui s'exerçaient à la course, au palet et au saut. « C'est dans ces jeux, me dit mon guide, qu'ils acquièrent cette grâce, cette agilité qui les distinguent dans les exercices de la religion; et quoique la modestie et la décence dans le maintien soient particulièrement affectées aux prêtres et aux prêtresses, cependant ils l'emportent sur les gens du monde par la facilité et la grâce dans les manières. »

[1] On reconnaît là l'origine du rocher de Sisyphe et du tonneau des Danaïdes, dans Orphée.

Après les avoir considérés quelque temps, nous entrâmes dans un grand labyrinthe, dont les routes tortueuses et obscurcies par l'ombre conduisaient à des berceaux, à des bosquets, à des salles de verdure ou à des chapelles de marbre. Tantôt nous rencontrions au bout d'une allée un petit parc où paissaient quelques génisses d'une blancheur éclatante; tantôt des volières remplies des oiseaux les plus rares. Ici, je voyais des tourterelles, des pigeons éblouissans par la blancheur ou la variété des couleurs de leur plumage; là, nous trouvions des bassins remplis de poissons qui nageaient sur la surface de l'eau : je ne pouvais me lasser de parcourir et d'admirer ce séjour enchanté. Au sortir du labyrinthe, nous trouvâmes un large canal; son eau lente et paisible était l'image de l'existence du sage, dont les jours s'écoulent au sein de la tranquillité et de l'innocence.

« Au-delà de ce canal se déployait à nos yeux un vaste parc formé par des arbres superbes, parmi lesquels on avait entremêlé des lauriers, des myrtes, des grenadiers, des orangers, dont le parfum délicieux embaumait tous les lieux d'alentour. Ce parc était peuplé d'une infinité de statues, toutes de marbre blanc. « Ces statues, me dit mon guide, sont celles de nos rois, de nos pontifes-rois, et des dieux qui nous gouvernaient il y a environ trente-quatre mille ans. — Le monde est donc bien vieux ? m'écriai-je. — Nous le croyons au contraire très jeune. Que sont quarante ou cinquante mille ans auprès de la succession rapide des siècles? c'est une poignée de sable comparée aux sables de la Libye. Après le règne de nos dieux vint celui des pontifes. Les Égyptiens se lassèrent d'être gouvernés par des prêtres, et nommèrent des rois : nous en comptons quatre cent soixante-dix indigènes, qui ont régné quatorze mille ans. Le premier, dont vous voyez la statue à la tête des autres, est Manès, qui introduisit en Égypte le luxe et les arts : Mœris le suit immédiatement; c'est à son génie et à son zèle que nous devons la construction du lac Mœris. Viennent ensuite Mendes, Nécos, qui essaya de joindre par un canal la Méditerranée avec la mer Rouge; plus loin est Sésostris, fameux par ses conquêtes : vous voyez après les statues de Psammis, d'Apries, d'Amasis. — Mais, lui dis-je, ne pouvons-nous entrer dans cette enceinte ? Je vois un pont sur le canal. — D'accord; mais il est gardé par deux lions, et l'on ne peut les approcher qu'avec le prêtre qui les nourrit : d'ailleurs c'est l'asile des âmes bienheureuses, et il ne vous est pas encore permis d'y pénétrer. »

« Ce parc est en effet l'image des Champs-Élysées. Le soleil, affaibli par l'épaisseur des ombres que projettent des feuillages touffus, ne répand qu'un jour doux, semblable à un beau clair de lune. De plus, comme ce jardin est à cent quarante pieds de profondeur, le soleil ne paraît que vers le milieu de sa course, et on ne montre ce jardin aux nouveaux initiés que le matin ou à la chute du jour. Ce qui achève de compléter l'illusion, c'est la vue de toutes ces statues d'albâtre et de grandeur humaine qui paraissent les ombres des morts, et celles des prêtres et des prêtresses, tous vêtus de blanc, qui se promènent sous ces allées mystérieuses.

« Voici les moyens dont les ministres du temple se servent pour répondre aux questions qu'on leur fait sur les choses futures ou cachées. Ils imaginent des scènes théâtrales; ils font attendre souvent les consultans des mois entiers; et pendant ce temps ils tâchent de savoir d'eux et par d'autres voies tout ce qui peut les regarder, surtout

sur l'objet de leur consultation : là-dessus ils arrangent leur réponse en vers, et les décorations de leurs scènes. Ils reçoivent ensuite les consultans dans des chambres secrètes, où on ne les nourrit pendant plusieurs jours que de viandes légères et de liqueurs délicieuses, dans lesquelles il entre des assoupissans : de plus, on les admet dans le temple à nombre de cérémonies qui se font à huis clos. Ils montent ensuite, entre un prêtre et une femme, dans un char ouvert, dont les roues sont cachées. Souvent on leur donne une femme pour conseil et pour compagnie. Ce char, poussé légèrement par-derrière, descend, par une pente douce, dans les allées où commence l'Élysée. Des officiers du second ordre, relevés ensuite par d'autres, poussent le char avec une vitesse toujours égale jusqu'à l'Élysée, à l'entrée duquel les consultans descendent du char. Là, le prêtre et la prêtresse, sans leur permettre de s'éloigner d'eux, leur font parcourir le labyrinthe, et les mènent ensuite au bord du canal, où on leur montre les ombres bienheureuses qui se promènent dans l'Élysée : au sortir de ce lieu, on les conduit au temple de la divination. Dès l'entrée, un escalier superbe se présente à eux; mais à travers les marches ils aperçoivent, comme dans un vaste souterrain, des flammes qu'allument dans un canal des eaux sulfureuses et spiritueuses : ce canal, quoique assez étroit, leur paraît, par un effet d'optique, un fleuve enflammé [1]. Au travers et au-delà des flammes, on voit des hommes et des femmes qui semblent nus; des figures d'Euménides les frappent; les voûtes retentissent de coups redoublés qui ne font aucun mal. On fait remarquer ces objets aux consultans; on leur dit même les crimes des condamnés : on les mène ensuite devant le théâtre, où le prêtre et la prêtresse s'asseyent auprès d'eux; on exécute des chœurs d'une excellente musique, et on représente des scènes théâtrales.

« A côté de l'Élysée est le Panthéon; on y entre par plusieurs arcades très profondes : la voûte de ce vaste temple n'a que trente pieds de hauteur, sur une largeur de quarante; il a une longueur extraordinaire. Il n'en faut pas moins pour contenir les divinités de l'Égypte dans des chapelles séparées; chacune même n'a pas la sienne, car les Égyptiens adorent au moins trente mille dieux. Le sanctuaire de ce temple est consacré à Isis, mère de la Nature, ou la Nature elle-même. Toutes ces idoles de dieux, de demi-dieux, sont posées dans leur chapelle, le visage tourné vers l'entrée du temple; le bas de ce temple est réservé pour les dieux malfaisans, ou autrement nommés les mauvais génies. Typhon est adossé debout contre un mur dont il égale la hauteur, et ses deux bras atteignent l'extrémité des murs, à droite et à gauche; mais il n'a la figure humaine que de la tête jusqu'au nombril; deux dragons énormes lui tiennent lieu de cuisses et de jambes; de temps en temps il jette des flammes par les yeux et par la bouche; il est entouré de vingt chapelles où sont les mauvais génies, dont la face est tournée vers les dieux bienfaisans, pour marquer leur opposition. Les murs et les voûtes du temple sont chargés d'hiéroglyphes concernant l'histoire et le culte des dieux; c'est là que se font toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux après minuit, plusieurs sortes de sacrifices et de cérémonies où assistent tous les habitans du souterrain, les prisonniers même du champ des larmes, la plupart des initiés, et l'aspirant dans les trois derniers jours de la manifestation. Comme les cérémonies nocturnes commencent avant la fin du jour naturel, on s'adresse d'abord aux divinités auxquelles le jour est consacré : la plupart ont leurs victimes propres et le bois qui doit les brûler; le feu est allumé, suivant la dignité des dieux, ou aux rayons du soleil réfléchis par un miroir parabolique, ou par des étincelles qu'on fait jaillir d'une pierre à feu, ou à la flamme des lampes.

« Ces dieux ont pour sacrificateurs, les uns les prêtres, les autres les prêtresses. A minuit on voit sortir du bas du temple le sacrificateur du jour, suivi de deux files de prêtresses, qui vont vers la statue d'Isis; ils sont accompagnés d'un grand chœur de musique, composé de prêtres, de prêtresses, de jeunes gens des deux sexes, depuis l'âge de neuf ans. Quand le sacrificateur est arrivé à la statue, les deux files de prêtres s'entr'ouvrent pour laisser passer l'offrande : elle est portée par dix-huit filles de prêtres, qui marchent deux à deux, nues, tenant chacune une corbeille remplie de fruits et d'autres présens de la saison. Ces filles exercent ce ministère depuis l'âge de treize ans jusqu'à leur mariage. Le sacrificateur verse ces corbeilles sur un grand autel carré, dont la face extérieure porte cette inscription : *A vous, Isis, divinité unique, universelle* [1]. Lorsque les jeunes filles se retirent du sanctuaire, les prêtres y entrent pour achever les cérémonies, qui durent plus de deux heures, toujours au son des instrumens et des voix; les rites diffèrent suivant les saisons. La musique passe de ces temples souterrains dans les temples supérieurs, et de là, par la beauté des vers et du chant, dans la bouche de tous les Égyptiens (13).

« Les derniers jours de mon initiation, je couchai encore dans le souterrain. Cependant on préparait pour le lendemain la magnifique procession appelée la pompe *isiaque*, ou le triomphe de l'initié.

« La veille, six officiers du second ordre vinrent à cheval devant le palais du roi, situé vis-à-vis du temple, à l'autre extrémité de la place, et ils annoncèrent à son de trompe qu'on verrait le lendemain un nouvel initié. Ils firent la même publication dans les rues où la procession devait passer. Quand l'initié est Égyptien, ils le déclarent; car, pour un étranger, la procession, moins pompeuse, se borne à faire le tour du temple, et la publication même ne se fait que devant lui. Comme il s'écoulait souvent plusieurs années sans qu'on reçût un initié, on était fort avide de voir cette cérémonie. Je ne parlerai point de la procession qu'on fit pour moi, étranger, mais de celle que je vis un an après pour un Égyptien.

« On employa toute la nuit du dernier jour de l'initiation à parer l'intérieur du temple de ce que le trésor des prêtres contient de plus magnifique, et les citoyens de Memphis ornèrent les dehors de leurs maisons des meubles les plus précieux. Après le lever du soleil on exposa dans le temple, au milieu du sanctuaire, le tabernacle d'Isis, apporté du souterrain : c'est un coffre couvert d'un voile de soie blanche semé d'hiéroglyphes d'or, sur lequel est encore une gaze noire, pour marquer le secret des mystères de la déesse. On lui offrit, avant de partir, un sacrifice, pendant lequel les filles des prêtres, qui ne paraissent au dehors qu'aux fêtes d'Isis, dansèrent tour à tour des danses graves au son des instrumens. Ensuite la marche s'ouvrit, ayant à la tête les six officiers qui avaient annoncé la cérémonie, et qui de temps en temps sonnaient de leurs trompettes; deux files de gardes du même ordre bor-

[1] Orphée, d'après ce canal, a imaginé le Phlégéton.

[1] *Tibi, una, quæ es omnia, dea, Isis.*

daient, des deux côtés, la procession dans toute sa longueur. Les quatre classes des prêtres, celle des mathématiciens, des médecins, des jurisconsultes, allaient les premières, précédées de leurs enfans, habillés comme eux. Les prêtres portaient une robe noire sur la tunique de fin lin; mais celle des trois premières classes est bleue, violette ou rouge; un pan de ces robes leur couvre la tête. Entre les deux files marchaient un à un les prêtres nommés *pastophores;* ils avaient, au lieu de robe, un manteau de la couleur de leur classe, et ils portaient les livres de Mercure, dans lesquels ils puisent leur science.

« Après cette partie de la procession, paraissait un prêtre de la première classe, en manteau noir, tenant la fameuse table isiaque appuyée sur sa poitrine : elle est de cuivre, mais couverte de lames d'argent, sur lesquelles sont gravés les emblèmes des mystères d'Isis, sous des figures de femmes, dont quelques-unes ont des têtes d'animaux. Il était suivi des filles des prêtres, ayant sur une tunique de fin lin des robes de la couleur de la classe de leurs pères, et par-dessus, des mantes, chacune de couleur différente, brodées d'or, avec des houppes d'or attachées sur l'épaule gauche par une pierre précieuse. Elles étaient coiffées en cheveux, avec des aigrettes ornées de pendans d'oreilles, de colliers de perles et de bracelets de prix. Elles formaient quatre files, et se tenaient sous le bras de deux en deux. Les prêtresses-directrices, vêtues de noir, à l'exception de la tunique, marchaient dans le milieu : autour de ces beautés on avait doublé les gardes.

« Après elles venait un très grand chœur de musique, composé de prêtres et de leurs enfans, qui annonçaient le tabernacle d'Isis, porté sur les épaules de huit prêtres, et précédé immédiatement par les filles du second ordre, vêtues de laine blanche très fine, parées de fleurs, exécutant devant le tabernacle des danses légères au son des sistres et des crotales dont elles jouaient. D'autres filles du même ordre faisaient brûler, des deux côtés, des parfums dont la fumée formait un nuage qui enveloppait le tabernacle. Le grand-prêtre suivait tout seul, revêtu, sur sa tunique blanche, d'une robe de pourpre doublée d'hermine, dont la queue était portée par deux enfans du second ordre; sa tête était couverte d'une espèce de mitre, que lui seul a le droit de porter, et seul il tenait à la main le bâton augural, que les autres prêtres quittent en sa présence. Venaient ensuite des prêtres de la première classe, interprètes des lettres sacrées, dont les livres étaient portés par les pastophores: deux d'entre eux avaient sur les épaules un brancard sur lequel était posé le vase augural ou divinatoire, qui contenait un astrolabe, un quart de cercle et un compas. Tous les prêtres de cette classe avaient une robe noire par-dessus la tunique blanche; ils étaient suivis de leurs enfans, dont la file était fermée par les quatre prêtres de l'éducation. La dernière partie de l'initiation, ou le triomphe de l'initié, prenait un air militaire. Après un intervalle, on voyait venir, au son des fifres et des timbales, trois étendards déployés : le premier offrait le dieu Apis, symbole du royaume de Memphis; le second, celui de l'Égypte, qui est un sphinx; et le troisième celui du monde : c'est un serpent qui, pour se mordre la queue, se roule en forme de cercle. Les initiés de tous les nomes paraissent ensuite; ils sont admis, parce que tous ceux de l'Égypte ne font qu'un corps; ils marchaient un à un, dans leur habit ordinaire, qu'ils ne quittent jamais : c'est une veste de lin, qui ne descend qu'aux genoux : sur cette veste est la robe de leur dignité ou de leur fonction; à côté d'eux et hors des rangs marchaient les initiés étrangers : j'étais du nombre.

« Le nouvel initié parut enfin, ayant à sa droite le plus jeune des prêtres, et à sa gauche le plus ancien des initiés : il était vêtu, pour ce premier jour seulement, d'une tunique blanche, avec une queue traînante, de la longueur de son corps; il portait par-dessus un baudrier blanc, brodé de noir, d'où pendait une épée dont la poignée était d'acier. Il avait pour ceinture une écharpe couleur de feu et bordée d'or, une couronne de myrte sur sa tête, et il tenait à la main une grande palme, symbole de la paix; enfin sa tête était couverte d'un voile blanc qui descendait jusque sur la poitrine : ce voile, qui l'empêchait d'être reconnu, était assez transparent pour qu'il pût se conduire. Il était suivi d'un char de triomphe attelé de quatre chevaux de front; quatre vertus portaient sur le siége vide une couronne triomphale, et des figures de vices terrassés bordaient toute la circonférence du marchepied. Ce char était semblable à celui qui promenait dans l'Égypte les généraux d'armée après une grande victoire : mais l'initié ne montait jamais dans le sien, pour faire voir qu'il n'aspirait pas même aux honneurs que ses grandes actions pouvaient mériter. L'initié fut accueilli au bruit des acclamations, on l'accablait de fleurs, on l'inondait d'essences précieuses, que l'on versait des fenêtres, ou qu'on jetait par-dessus les gardes.

« Après avoir fait ainsi un grand tour dans la ville, il arriva devant le palais du roi, qui l'attendait, avec la foule des courtisans, sur un balcon décoré de superbes tapis. L'initié monta sur une estrade dressée devant le balcon, se mit à genoux sur un carreau, fit une profonde inclination au roi, se leva ensuite, tira son épée comme pour l'offrir à son prince; après quoi, descendant de son estrade, il s'en retourna dans le temple, tenant toujours d'une main son épée nue, et de l'autre sa branche de palmier, qu'il croisait sur son épée. Rentré dans le temple, il monta sur une espèce de trône fort élevé; deux officiers du second ordre l'y suivirent, et s'enfermèrent avec lui sous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantait des hymnes, on lui mit ses habits ordinaires sur la veste blanche; et au bout d'une demi-heure, les rideaux tirés laissèrent voir le nouvel initié, qui fut accueilli par le peuple assemblé avec de vifs applaudissemens. »

« Je vais présentement, continua Eudoxe, vous raconter la mort de Bocchoris : c'est toujours Nicias qui parle. « Mon beau-père mourut le même jour qu'on publia dans Memphis l'élévation du Nil à seize coudées. Je ne pus prendre aucune part aux fêtes, à l'allégresse publique : au contraire, il fallut, pour me soumettre aux usages, me couvrir la tête et le visage de boue; ma femme et moi nous nous ceignîmes le corps par le milieu, découvrîmes notre sein, nous frappâmes la poitrine, et, laissant le mort dans la maison, nous courûmes dans la ville, accompagnés de nos parens. A notre retour, nous envoyâmes le corps aux embaumeurs (11), et nous fixâmes, de concert avec les parens, le jour des obsèques et du jugement de Bocchoris, afin qu'eux et ses amis s'y trouvassent. Comme les funérailles ne se font jamais pendant l'inondation, nous attendîmes que le Nil fût rentré dans son lit. Alors nous fîmes publier, selon la formule ordinaire, que Bocchoris allait passer le lac. Il y en a deux à traverser pour transporter les morts dans les plaines où les rois ont établi leurs mausolées. C'est là où sont les trois fameuses pyramides; chacune a son temple et ses prêtres:

Comme ces lieux de silence sont un asile inviolable, et qu'on punit de mort tout impie qui oserait les profaner, la plupart des Égyptiens veulent y avoir leur sépulture. Chaque famille creuse sa tombe dans le rocher couvert de sable. La beauté des plaines qui sont au-delà de cette vaste solitude de sable, les canaux qui les arrosent, leurs ombrages toujours verts, ont donné aux voyageurs grecs la première idée du Styx, du Léthé et des Champs-Élysées. Au-delà du lac on trouve le temple d'Hécate la Ténébreuse, les portes du Cocyte et du Léthé, fermées avec des barres d'airain; et tout près est une statue de la Justice, sans tête, et une autre de la Vérité.

« Le jour arrivé, nous entrâmes avec le cadavre dans le bateau nommé *Baris*, et nous donnâmes pour le passage une obole (115) à Caron le nautonier. Nous trouvâmes au-delà du lac les juges, au nombre de quarante et un, assis en demi-cercle. Ces juges, ceux des particuliers comme ceux des rois, ont la plus grande réputation de probité; on ne peut les prendre que parmi les initiés, et le choix s'en fait à chaque fois par les citoyens de la ville. Comme juges, ils ont par-dessus leur tunique blanche, vêtement des prêtres et des initiés, une robe rouge, et portent au cou une chaîne d'or, d'où pend un saphir sur lequel est gravée la figure de la Vérité. La loi permet à tout homme d'accuser le mort, qui comparaît sans titres et sans pouvoir, escorté seulement de ses vertus ou de ses vices.

« On lui dit : « Qui que tu sois, rends compte à ta patrie de tes actions; qu'as-tu fait du temps et de la vie? La loi t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te juge. » Si l'accusateur prouve qu'il n'a point observé les lois, qu'il a méconnu la vertu, les juges le condamnent, et il est exclu de la sépulture; si l'accusation est fausse, calomnieuse, l'accusateur est puni sévèrement. Personne ne s'étant présenté pour attaquer la mémoire de mon beau-père, je fis son panégyrique devant les magistrats, une foule de peuple, et devant le corps du défunt et de sa famille. Je ne parlai point de sa naissance, car tous les Égyptiens se croient nobles : je célébrai sa piété, sa justice, sa tempérance et ses autres vertus; je proposai son exemple aux assistans; j'invoquai pour lui les dieux des enfers, et les suppliai de ne pas abandonner Bocchoris dans ce monde ténébreux et inconnu, où il venait d'entrer. Enfin, en le quittant, je lui dis pour moi, pour sa famille et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Après ce discours, les juges ordonnèrent que Bocchoris serait enseveli. Nous livrâmes le corps; et comme nous n'avions point de monumens destinés à sa sépulture, nous fîmes construire une chambre dans la maison, où nous posâmes un cercueil droit contre la partie du mur la plus solide. » — « Ici, dit Eudoxe, se termine le manuscrit de Nicias. » Comme la soirée était avancée, il nous promit pour le lendemain la fin de l'histoire de cet aimable et intéressant philosophe. « Mais je vous annonce, dit-il, un dénouement touchant et pathétique. Je vous l'enverrai au premier jour; j'ai besoin de repos. »

CHAPITRE LXX.

Danse de la gymnopédie. Massacre des Ilotes. Cérémonie nocturne. Tour d'adresse et vengeance de Phanor. Leur départ de Sparte.

Le temps approchait d'une fête à Sparte, où s'exécute la danse de la gymnopédie, si renommée chez les Lacédémoniens; nous l'attendions avec impatience. Le jour arrivé, Démonax nous conduisit dans une salle publique. A peine fûmes-nous placés, que nous vîmes sortir d'une chambre une troupe considérable de jeunes garçons tout nus. Celui qui était à la tête portait une couronne de branche de palmier. Au même instant une troupe d'hommes faits, nus aussi, sortit d'une chambre opposée. Le chef avait pareillement une couronne de palmier. Les deux bandes se mêlent, marchent, se rompent, se réunissent, sautant toujours en cadence. Les mouvemens de leurs mains imitaient ceux de la lutte et du pancrace : en dansant ils chantaient des poésies lyriques ou des *pæans*. Démonax nous apprit que cette danse, mêlée de chants, faisait partie d'une fête qui était consacrée à Apollon quant à la poésie, et à Bacchus pour la danse. Cette fête bizarre amusa très peu Phanor, qui prétendait que la nudité des hommes, leur peau tannée et hérissée de poils, ne pouvaient figurer que dans une forêt avec les bêtes fauves. Cette danse, du moins, n'avait rien de lugubre et d'affligeant; mais le spectacle que nous donna quelque temps après cette nation superbe et féroce inspirait l'indignation et l'horreur.

Les éphores venaient d'entrer en charge : ils montèrent sur leur tribunal, et publièrent que tout Spartiate pouvait, sans aucun scrupule, tuer les Ilotes qu'il attirerait dans une embuscade. Étonné de cette proscription, j'en demandai l'explication à notre hôte. « C'est l'usage, dit-il : tous les nouveaux éphores sont obligés de faire cette proclamation. Vous savez que les Ilotes qui cultivent nos champs sont nos esclaves [1]; leur nombre pourrait les rendre redoutables; aussi leur est-il défendu d'avoir des armes; et pour arrêter leur trop grande population, nous les faisons massacrer secrètement. Souvent nos jeunes gens, armés de pied en cap, vont à la chasse de ces malheureux, leur tendent des embûches, se cachent dans des lieux couverts, les épient comme des bêtes fauves, les surprennent et les égorgent. Dans peu vous serez témoin d'un terrible événement. La république, s'étant aperçue qu'ils devenaient trop nombreux, s'occupe des moyens de les réduire. » En effet, huit jours après cette conversation, les éphores firent afficher qu'ils accorderaient la liberté à deux mille Ilotes, leur enjoignant de se rendre auprès du temple des dieux pénates. Ils accoururent en foule. On en choisit deux mille des plus robustes et des mieux faits; ils furent couronnés de festons comme les affranchis. La joie éclatait sur leur visage. On les mena dans les temples des dieux, comme pour les remercier des bons offices que ces Ilotes avaient rendus à la chose publique. Ils attendaient avec impatience la cérémonie de l'affranchissement, lorsque tout à coup, à un signal donné, une troupe nombreuse de Spartiates, armée de poignards, fondit sur eux et les extermina impitoyablement. Les cris de ces malheureux portaient au loin l'épouvante et l'horreur. Phanor et moi nous nous enfuîmes tout palpitans. « Les monstres! s'écria Phanor. Quittons cette terre abominable, où les lois, l'orgueil, les préjugés dénaturent l'instinct de l'homme, et l'assimilent aux tigres et aux panthères! — Je savais, lui dis-je, que l'intérêt et les passions rendent l'homme injuste et féroce; mais la barbarie de cette petite nation, soi-disant civilisée, étonnera la race future; et s'il existe un jour des philosophes qui préconisent sa législation et ses mœurs, ce ne

[1] Les Spartiates donnent le nom d'*Ilotes* ou d'*Hélotes* non-seulement aux habitans de la ville d'Hélos, qu'ils détruisirent, mais à tous les prisonniers de guerre qu'ils font esclaves

peut être que par morosité, et par le plaisir malin de décrier le gouvernement de leur patrie et d'humilier leurs concitoyens. — Partons, quittons ce repaire habité par les tigres. — Et la belle Aspasie, cette Vénus aux belles formes? — Il est vrai, elle obtient grâce pour son pays: je la regrette beaucoup. Di ferons notre départ jusqu'après la fête du jeune Hyacinthe, à laquelle nous avons promis d'assister. » Nous nous rendîmes à la place publique, où nous vîmes la plupart des assassins qui se promenaient le visage calme et serein. « Ainsi, dis-je en moi-même, les préjugés étouffent les remords, ou les remords naissent des préjugés. »

Le soir de cette horrible boucherie, Démonax, après le souper, nous invita d'aller dans la campagne, à deux stades de la ville, pour assister à une cérémonie nocturne qui n'a lieu que tous les neuf ans. Je lui demandai si l'on y versait encore du sang humain. Il m'assura que non. Nous trouvâmes dans une grande enceinte découverte les cinq éphores assis au centre, dans un profond silence, les yeux fixés sur le ciel, entourés d'un nombre considérable de spectateurs dans la même attitude. Je ne comprenais rien à cette scène muette, et je n'osais parler. Phanor, qui s'impatientait, me dit tout bas: « Que font ces badauds, le nez en l'air? cherchent-ils leur bon sens dans les astres? » Deux longues heures s'écoulèrent dans cette bizarre position; enfin un grand murmure s'éleva tout à coup. Démonax nous dit: « Regardez, voilà une étoile qui traverse le ciel! — Grande merveille! lui répondit Phanor; si c'était un taureau, le prodige serait plus étonnant. » Nous vîmes alors les éphores qui se retiraient l'air taciturne, les yeux baissés: nous suivîmes avec la foule. Arrivés chez Démonax, il s'écria: « J'en suis fâché pour nos deux rois: ils sont sages et honnêtes! — Quel malheur les menace? expliquez-moi cette énigme. — Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit où le ciel est pur et serein, et sans lune. Là, dans un profond silence, les yeux attachés au ciel, ils regardent si quelque étoile ne le traverse pas. Si ce phénomène arrive, malheur à nos rois: c'est une preuve qu'ils ont offensé les dieux (116). — Cette preuve, lui dit Phanor, n'est pas aussi claire que le jour. Et que fera-t-on à vos rois? — On les mettra en justice, et ils seront suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'un oracle de Delphes ou d'Olympie les absolve et les rétablisse. »

Nous comptions attendre la décision de l'oracle, et apprendre le sort des deux rois; mais le destin ou le *fatum* précipita notre départ. Démonax nous apprit que dans trois jours on allait marier douze jeunes filles âgées de vingt ans avec des hommes âgés de trente ans; c'était l'âge prescrit par la loi pour l'un et l'autre sexe. Il ajouta que la belle Aspasie, qui venait de compléter son quatrième lustre, était une des fiancées. « Quel est l'heureux mortel qui la possédera? lui demanda Phanor. — On ne peut le savoir encore: je voudrais que ce fût mon ami Lysander, le voleur de vos perdreaux; ils sont faits l'un pour l'autre, et je soupçonne qu'un penchant mutuel les unit déjà secrètement. — Mais, lui dis-je, est-ce que l'on va tirer ces belles au sort? — A peu près; on doit les enfermer dans une chambre obscure; on y conduira les douze jeunes gens; ils choisiront au hasard et dans les ténèbres, et la première qui tombera entre leurs mains deviendra leur femme. » Ce mode de mariage nous parut bizarre: peut-être sont-ils mieux assortis que ceux que forme l'intérêt.

Nous vîmes passer les fiancées conduites par les matrones; elles marchaient sans chapeau sur la tête, couronnées de fleurs, couvertes d'un voile léger et transparent, en silence et les yeux baissés. Les jeunes gens défilèrent ensuite. Démonax embrassa Lysander, et lui souhaita bonne chance: il l'eut très heureuse: le hasard lui donna la belle Aspasie. Je ne doute pas que leur connivence n'ait dirigé le hasard.

Dès que les choix eurent été faits, on célébra leur hymen; et les nouveaux époux revinrent tranquillement se promener à la place publique, ce qui nous surprit beaucoup. « Votre grand ami, dit Phanor à Démonax, me paraît bien apathique. Si j'étais à sa place, je ne resterais pas ici les bras croisés. » Démonax lui répondit que les nouveaux mariés étaient obligés d'affecter un air d'indifférence, et de se montrer en public aux mêmes heures qu'auparavant. « Pourquoi? Rougit-on à Sparte du mariage, tandis qu'on fait gloire de voler adroitement? — Non; mais Lycurgue, pour rendre ses faveurs plus piquantes et ses félicités plus durables, a voulu qu'il empruntât l'air mystérieux de l'amour. Un époux, pendant les premières années de son mariage, ne peut voir sa femme qu'à la dérobée; il doit, comme un amant, se couvrir de l'ombre du secret. Dès qu'il sera nuit, vous verrez Lysander s'éclipser tout doucement, aller chercher sa chère Aspasie, et la conduire dans la maison où l'hymen doit la couronner. » En effet, dès que la nuit eut étendu ses ombres, il disparut bien vite. Les rues de Sparte ne sont point éclairées; il est même défendu de porter de la lumière. « C'est, disent-ils, pour nous accoutumer à marcher dans l'obscurité. » Nous suivîmes le nouveau marié. Dès qu'il fut vis-à-vis de la porte de sa future, il monta, descendit avec elle, la prit sous le bras: ils marchèrent d'un pas rapide, comme s'ils eussent craint d'être poursuivis. Nous ne les perdîmes pas de vue: ils s'arrêtèrent devant une maison où les attendait une vieille matrone. Le nouvel époux lui remit sa femme et se retira. « Il va souper comme de coutume, nous dit Démonax, et ne reviendra ensuite que pour très peu de temps; car il faut qu'il passe la nuit dans la chambre de ses camarades. Pendant son absence la matrone va raser la tête d'Aspasie, la revêtir d'un habit d'homme, et puis elle la laissera sans lumière, sur une paillasse, où elle attendra son époux; ce n'est que dans l'obscurité que la victime se livre au sacrificateur. Lysander, en arrivant, la cherchera, l'emportera sur un lit placé tout auprès, lui détachera sa ceinture, et le mystère s'accomplira sans nous; ainsi nous pouvons nous retirer. » En revenant, nous perdîmes Phanor, qui ne rentra au logis que long-temps après. Il dit qu'il s'était égaré et s'était trouvé au Plataniste, où il avait respiré le frais. Nous nous couchâmes fort tranquillement.

Le jour naissait à peine, quand Démonax entra dans notre chambre d'un air effaré, le visage en feu, les yeux hors de la tête, en nous annonçant une grande désolation dans la ville, un événement épouvantable. Je lui demandai si Junon ou Diane avait suscité contre Sparte le sanglier de Calydon ou le sphinx de Thèbes. — Ce n'est ni Diane ni Junon! c'est Tisiphone, Alecto, Mégère, qui ont vomi le monstre qui nous déshonore! » En parlant ainsi, il se promenait à grands pas, frappait des pieds, menaçait de la main. Après quelques minutes de cette pantomime tragique, je le priai de nous faire le récit de la fatale catastrophe qui alarmait la république. « Un traître, un scélérat,

s'écria-t-il, a eu l'audace de prévenir mon ami auprès d'Aspasie; le monstre lui a ravi les premiers dons de l'hymen. Lysander est furieux, ainsi que nos rois; les éphores et toute la ville font les perquisitions les plus rigoureuses pour découvrir l'auteur d'un pareil forfait. Malheur à lui, si on le trouve! Le viol est puni de mort par la loi. » Après cette narration, Démonax nous quitta brusquement pour aller consoler son ami et l'aider dans ses recherches. Dès qu'il fut sorti, Phanor me dit : « Mon ami, il faut partir, il n'y a pas une minute à perdre! — Pourquoi? quel motif si pressant?... — Partons sans délai, je vous conterai tout en chemin. — Mais enfin, un mot, un seul mot. Je ne veux pas m'enfuir de cette ville comme si j'emportais la toison d'or ou le *Palladium* de Troie. — Eh bien! je suis vengé des perdrix et du levraut volés; c'est moi qui ai ravi les prémices de la belle Aspasie. — Vous! par Castor et Pollux! délogeons au plus vite. » Sitôt dit, sitôt fait. Nous nous mettons en route, à pied, chargés de notre bagage, cheminant à grands pas; jamais nous n'avions été si lestes. Nous ne parlions point; nous tournions souvent la tête pour voir si nous n'étions pas poursuivis. Tout à coup nous entendons galoper des chevaux derrière nous; la terreur nous saisit, notre san; se fige. Phanor, pâle et tremblant, s'écrie : « Nous sommes perdus! » Je conservai ma présence d'esprit. Nous étions sur les bords de l'Eurotas, couverts de roseaux; nous nous cachons sous leur feuillage; nous avions de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture; la situation était pénible; nous tremblions de tous nos membres, soit de froid, soit de frayeur. Les chevaux arrivent, passent, et nous respirons. Nous sortons de l'eau glacés et trempés comme des dieux marins. Nous nous enveloppons de nos manteaux et nous poursuivons notre route. La vélocité de la marche nous rendit un peu de chaleur; mais la lassitude épuisait nos forces. Phanor, moins robuste que moi, commençait à se ralentir. Enfin, après huit heures de route, nous trouvâmes des chevaux qui nous menèrent à Belmina, place située entre les confins de la Laconie et de l'Arcadie.

Dès que nous fûmes hors de danger et retirés dans l'auberge, Phanor me dit d'un air rassuré : « Avouez que ce tour en vaut un autre, et que je suis bien vengé de ce grand escogriffe qui m'avait escamoté mon gibier. Assurément les prémices de sa femme valent bien deux perdrix et un levraut. — C'est une perfidie, un tour impardonnable! — Oh! c'est un coup de maître! Par Cerbère! les Spartiates se permettent de voler, de faire des dupes, d'assassiner des hommes; et je n'aurais pas le droit de ravir la virginité d'une fille! Cette nation orgueilleuse et farouche mérite toute la haine des autres. Au reste, j'ai rendu service à cet époux : j'ai dépouillé ce charmant arbuste de toutes ses épines. — Mais comment avez-vous pu réussir dans un projet dont l'audace m'étonne? — Vous vous rappelez que Jupiter, sur les bords de l'Eurotas, se métamorphosa en cygne pour triompher de la belle Léda; moi, qui n'ai pas l'honneur d'être dieu, je n'ai qu'emprunté la figure d'un oiseau de nuit. J'avais depuis longtemps le cœur ulcéré contre Lysander : de plus, je brûlais pour les charmes d'Aspasie. Il vous souvient que, conduits par Démonax, nous suivîmes les deux époux; que Lysander se retira, et Démonax nous conta tout ce qui allait s'exécuter dans son absence. J'écoutai ce récit attentivement; l'idée de la vengeance se présenta à mon esprit, et l'amour enflamma mon audace. Vous vous retirâtes, je feignis de vous suivre; mais je revins m'adosser contre la porte d'une maison voisine : là, tapi dans l'ombre et dans un profond silence, j'attendis la sortie de la matrone. Elle descendit enfin, et laissa la porte entr'ouverte. Dès qu'elle fut éloignée, je montai; et comme les maisons de Sparte ont à peu près la même distribution, je trouvai aisément la chambre où la victime agitée attendait le sacrificateur. J'y entrai à tâtons, appuyant légèrement mon pied discret. J'entendis alors une voix faible et timide qui me dit : « Est-ce vous, Lysander? — Oui, répondis-je, d'une voix contrefaite, en allant droit au lieu d'où le son était parti. Je trouve cette beauté sur le lit nuptial : je détache sa ceinture. O Jupiter! ô dieu du jour! vous fûtes jaloux de mon bonheur! Aspasie, animée de mes transports, sensible à mes caresses, me prodiguait les noms les plus affectueux, m'appelait son cher Lysander, son tendre époux; et je vis bien que les filles de Sparte sont faites pour les plaisirs de l'hymen autant que pour les jeux du Gymnase.

« Cependant, au sein de mon ivresse, je n'oubliais pas que j'avais, comme Phlégias aux enfers, un rocher suspendu sur ma tête. Je m'arrachai de ma couche voluptueuse, en accablant ma tendre moitié de mes baisers. « Cher époux, me disait-elle du ton le plus doux, tu me quittes déjà? — Hélas! il le faut! la loi, mon devoir, me commandent ce sacrifice : » c'est ce que je lui répondis en fermant sa bouche d'un dernier baiser. Je m'évadai soudain, et me voici à Belmina, bien vengé du seigneur Lysander, et quitte envers la république du bon accueil qu'elle m'a fait. Si l'on me blâme, qu'on se souvienne que Pâris enleva Hélène, et que Priam, loin de la rendre à son époux, regarda son fils comme le vengeur des Troyens. Moi, je venge toute la Grece; et cependant je suis moins coupable que Pâris, car, au lieu d'enlever Aspasie, je laisse à Sparte un petit citoyen qui sera un jour la gloire et le soutien de sa patrie. »

J'ajouterai ici, pour finir le tableau de Sparte, que beaucoup de Spartiates ne savent ni lire ni écrire, ou ne savent pas compter. Cette nation n'a aucune idée de l'astronomie ni des mathématiques. Elle dédaigne la rhétorique et l'éloquence. Quelques-uns, moins ignorans, lisent les poésies d'Homère : mais cette ville n'a nul théâtre pour représenter les drames immortels de Sophocle et d'Euripide. Ils regardent les sciences comme des choses superflues, et les appellent même des vices; comme si l'homme sauvage valait mieux que l'homme civilisé, ou comme si la lumière n'était pas faite pour l'œil de l'homme. Un d'eux me dit un jour que les Spartiates ne connaissaient pas l'ennui. « Ni les animaux, » lui dis-je.

CHAPITRE LXXI.

Voyage à Argos. Détails sur Mycènes. Entretien avec Chrysippe le stoïcien. Séjour à Délos. Histoire de Latone. Ils passent devant Chio et Samos.

Après nous être reposés deux jours à Belmina, nous partîmes pour Argos [1]. Nous visitâmes sur notre route les ruines de Mycènes, détruite par les Argiens. On y montre encore la fontaine de Persée, et les souterrains où l'on prétend qu'Atrée et ses enfans cachaient leurs trésors. Près de là sont les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon et d'Électre. Clytemnestre et Égysthe ont leur sépulture hors des murs. A quinze stades de Mycènes, un temple de Ju-

[1] Aujourd'hui Planizza.

non mérite d'être visité; il est bâti au pied du mont Eubée; l'Astérion coule au bas; ensuite, se précipitant dans un gouffre, il ne reparait plus. Sur ses rives croît une herbe qu'on appelle *astérion*, dont on pare les autels de la déesse, et dont on lui forme des couronnes. L'édifice est soutenu par des colonnes où l'on a représenté divers traits de la fable et de l'histoire; devant la porte du temple, il y a plusieurs statues de héros et de femmes prêtresses de Junon, et le bouclier que Ménélas arracha à Euphorbe devant Troie. Au milieu du temple s'élève la statue de Junon, d'une grandeur extraordinaire, toute d'or et d'ivoire, ouvrage de Polyclète: elle a sur la tête une couronne où sont représentées les Heures et les Grâces; elle tient d'une main un sceptre, de l'autre une grenade; un coucou est perché sur le sceptre. Jupiter, dit-on, emprunta la figure de cet oiseau pour se faire poursuivre par la jeune déesse dont il était épris, et qu'il voulait amuser. Auprès de Junon est la statue de la jeune Hébé, aussi d'or et d'ivoire. On admire encore dans ce temple un autel d'argent sur lequel on a gravé en bas-relief les noces d'Hercule et d'Hébé.

Notre curiosité satisfaite, nous nous rendîmes à Argos. Nous apprîmes, en arrivant, que Chrysippe, philosophe du Portique, était dans cette ville, mais cruellement tourmenté de la goutte. Nous fûmes curieux d'apprendre comment un stoïcien supportait la douleur. Nous allâmes le voir: il était sur un méchant lit, auprès d'une table sur laquelle était un gros cahier, ouvrage commencé, et un vase d'eau. Après l'avoir salué, je lui témoignai la part que je prenais à sa situation. « Je suis, m'a-t-il répondu, dans le poste où la Providence m'a placé: si je me plaignais, je l'offenserais. Dans quelque état que l'homme de bien se trouve, il est toujours heureux. » Tandis qu'il parlait ainsi, on voyait sur son visage l'expression de la douleur; mais il affectait de la braver. Nous gardâmes le silence pendant quelques momens, pour laisser apaiser ce violent paroxysme. « Non, douleur, s'écria-t-il tout à coup, je ne dirai jamais que tu es un mal! Oui, je suis heureux au milieu de mes souffrances. — Vous nous avouerez pourtant, lui dis-je, que la douleur n'est pas un bien.—Non; c'est la vertu seule; avec elle la félicité nous suit au fond des cachots, au milieu des tourmens, sous les haillons de la misère.—En ce cas, répondit Phanor, vous devez être le plus heureux des hommes.—Au reste, on ne peut éviter sa destinée; la fatalité gouverne ce monde. — Ainsi Pâris était forcé d'enlever Hélène, Egysthe d'assassiner Agamemnon? et, d'après ce système, il n'existe ni vertu ni liberté sur la terre.— Pardonnez-moi, l'homme est libre. — Et comment accordez-vous cette liberté avec le fatalisme? — Comme nous pouvons. Comprenez-vous ce que c'est que le soleil?—Non.—Cependant vous croyez à son existence. Eh bien! les stoïciens de même croient à une destinée invariable et à la liberté, sans comprendre comment elles peuvent coïncider ensemble. » Je lui demandai s'il était vrai qu'il approuvât les mariages dits *incestueux*. « Sans doute. Et pourquoi un père n'épouserait-il pas sa fille, une mère son fils? Ce n'est pas la nature qui s'y oppose, puisqu'elle leur inspire un attachement réciproque, mais le préjugé et l'opinion. On a aussi crié fort haut contre moi, parce que j'ai dit qu'il valait mieux manger les cadavres humains que de les enterrer; mais le bœuf, le mouton, le gibier sont des cadavres, et cependant vous les dévorez: en quoi diffèrent-ils? » Tout à coup il s'interrompit en criant: « Ah! maudite goutte, je suis heureux malgré toi! — Votre bonheur, lui dis-je, ne fera pas de jaloux. Vous n'êtes pas de l'avis d'Épicure, qui prétend que c'est le plaisir qui rend heureux. — Oui, mais le plaisir qui vient de l'âme: c'est le témoignage d'une bonne conscience qui fait le bonheur et la récompense d'un véritable stoïcien: il fuit les louanges, les honneurs, se plaît dans l'obscurité, aime également tout le monde, et ses ennemis même; les passions, les affections n'ont aucun empire sur lui. Je perdis l'année dernière un frère qui m'était fort attaché: il mourut dans la nuit; le matin, j'étais au théâtre de Bacchus. Mais permettez que j'abrége cet entretien; je veux achever un traité de dialectique qui presse. » Après que nous eûmes quitté ce bizarre disciple de Zénon, Phanor me demanda ce que j'en pensais. « Je suis de l'avis de ce sophiste qui compare les stoïciens à des enfans qui tâchent de sauter au-delà de leur ombre. »

Ce que nous vîmes de plus intéressant dans Argos, est une statue adossée, à l'entrée du temple de Vénus, contre une colonne, laquelle représente Télésille, femme célèbre par ses talens et son courage; elle a dans ses mains un casque qu'elle paraît vouloir mettre sur sa tête, et un volume de poésies à ses pieds. Voici le trait de valeur qu'on nous raconta de cette héroïne.

« Les Argiens ayant été complétement battus par les Spartiates, Cléomène, leur chef, vint aussitôt investir Argos privée de ses guerriers. Télésille résolut de défendre la ville; elle en fit sortir les esclaves et les bouches inutiles, distribua des armes à toutes les femmes, se mit à leur tête. Ces femmes, animées par un tel exemple, soutinrent un assaut avec tant de valeur, que les Lacédémoniens, réfléchissant que leur victoire serait odieuse, ou que leur défaite les couvrirait d'une honte éternelle, firent cesser le combat et levèrent le siége. Pour récompenser ces héroïnes, on leur permit d'élever une statue au dieu Mars, et on institua une fête annuelle où les femmes paraissent en habits d'hommes, et les hommes revêtus d'habits de femmes. »

Au milieu de la place on trouve un grand édifice de marbre blanc, trophée érigé en l'honneur de Pyrrhus, au même lieu où l'on avait dressé son bûcher; mais ses cendres reposent dans le temple de Cérès, près de l'endroit où il reçut la mort. Nous montâmes à la citadelle pour voir le temple d'Apollon: sa statue est en bronze et debout. On y rend des oracles; la prêtresse qui y préside doit être vierge. Elle sacrifie tous les mois une brebis pendant la nuit, boit du sang de la victime, et aussitôt elle est saisie de l'esprit prophétique. Nous séjournâmes très peu de temps à Argos: nous descendîmes l'Inachus jusqu'à Nauplie; cette ville est peu de chose, mais son port est très commode[1]. Nous entrâmes dans un temple de Cérès au moment du sacrifice. Comme cette déesse préside à toute l'économie champêtre, on lui offrait des fruits, du miel, de la laine, des serpens, une truie pleine, et surtout du pavot, à cause de la fécondité de sa graine, mais point de vin. Elle était représentée sur un char tiré par deux dragons ailés, tenant des pavots d'une main, une torche ardente de l'autre, et ayant sur sa tête une couronne d'épis de blé. Nous vîmes la fontaine appelée Canathos, où l'on dit que Junon recouvre tous les ans sa virginité en se baignant. Phanor promit de révéler la vertu de cette eau miraculeuse à toutes les filles de sa connais-

[1] Aujourd'hui Napoli di Romania.

sance. Un habitant nous montra auprès de cette fontaine un âne gravé sur une pierre. « Nous lui devons, nous dit-il, la fécondité de nos vignes; il en avait brouté un cep, et l'on remarqua que l'année suivante ce cep rapporta beaucoup plus. Depuis, on tailla la vigne tous les ans; ce que nous ne faisions pas auparavant. »

Nous séjournâmes un jour de plus dans cette ville, pour voir une fête en l'honneur de Junon: son temple est hors des murs. Nous vîmes paraître un char attelé de taureaux blancs, sur lequel était placée la statue de Bellérophon; la prêtresse marchait à côté du char; elle jouit d'un rang très distingué; l'année est désignée par son nom. Les jeunes gens s'avancèrent en ordre, chargés d'armes éclatantes. On fit un sacrifice solennel de cent bœufs, et les chairs en furent distribuées au peuple.

Nous nous embarquâmes le lendemain pour Délos[1]. Cette île peu fertile n'a de célébrité que par la naissance de Diane et d'Apollon. Les habitans nous assurèrent que, dans un tremblement de terre, elle s'était tout à coup élevée du sein de la mer.

Nous y trouvâmes un grand concours de monde: on venait de célébrer la fête de Diane et d'Apollon. Toutes les îles ou nations voisines sont obligées d'envoyer à cette fête des hommes et des jeunes filles pour assister aux solennités et aux sacrifices, qui se terminent par des chants et des danses.

Nous étions dans le temple d'Apollon, nous contemplions sa statue: un prêtre nous aborda, et nous dit: « Vous voyez que les grâces et un printemps éternel brillent sur son visage. L'univers l'adore sous mille noms divers. Il est Sérapis sur les bords du Nil, Atys en Phrygie, Osiris à Memphis, Mithras en Perse, Ammon ou le dieu Bélier en Libye, Adonis à Biblos, et Apollon en Grèce. Ce dieu est l'âme et l'œil de l'univers; sa lumière éternelle féconde et organise la matière. » Dans ce moment nous vîmes entrer une jeune fille couverte d'un voile pour tout ornement, au milieu de deux prêtres, et suivie de quelques femmes. Lorsqu'elle fut auprès de l'autel, un des prêtres lui ôta son voile; l'autre prit des ciseaux, et lui coupa ses cheveux, qui étaient très beaux. « Quel dommage, me disait Phanor, de dépouiller le printemps de sa parure! » Nous demandâmes l'explication de cette cérémonie. On nous apprit que cette jeune personne allait se marier, et que, le jour de l'hyménée, elle était obligée, par les lois du pays, de consacrer sa chevelure à Diane et à Apollon.

Nous aperçûmes dans une chapelle du temple un grand et superbe tableau: nous le considérions attentivement; nous priâmes le prêtre de nous en dire le sujet. « C'est une aventure arrivée en Lycie, à Latone, mère de Diane et d'Apollon. Voyez, cette déesse est défaite, souffrante, elle porte dans ses bras ces dieux, jeunes en ans; elle est devant un lac rempli de grenouilles. Voici son histoire:

« Latone fuyait la colère de Junon, qui était jalouse de toutes les maîtresses de Jupiter, et surtout de Latone, à qui le Destin avait promis un fils que son père préférerait à Mars. Transportée de rage, elle menaçait de sa vengeance toutes les îles dont Latone approchait: Délos seule osa braver son courroux; Latone y trouva un asile. Elle s'assit sur les rives de l'Inopus: là, détachant sa ceinture, le dos appuyé contre un palmier, elle souffrait les douleurs de l'enfantement; cependant les oiseaux, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole, célébraient en chœur cet heureux accouchement. Enfin Phébus reçut le jour. A sa naissance, les nymphes, filles de l'antique Inopus, entonnèrent un hymne sacré, et les astres répétèrent leurs concerts. Cependant la déesse, chargée de ses enfans, errant encore pour les soustraire à la vengeance de Junon, arriva en Lycie, au bord d'un lac: le soleil à son zénith brûlait la terre; Latone était épuisée de fatigue, accablée de soif, sans une goutte de lait dans son sein. Des hommes agrestes y coupaient des scions d'osier pour les tresser en corbeilles. Elle s'approche d'eux, et les supplie de lui laisser puiser de l'eau pour apaiser la soif qui la consumait. Ces hommes barbares la repoussent avec dureté des bords du lac. La déesse leur dit d'une voix touchante: « Comment osez-vous me refuser un peu d'eau, qui, comme l'air et le soleil, appartient à tous les hommes! cependant je vous en demande comme une grande faveur. Je ne veux point me baigner dans votre lac; je ne veux qu'étancher une soif ardente; je vous devrai la vie. Ma voix s'éteint; le feu dessèche ma poitrine; à peine puis-je vous parler: du moins ayez pitié de mes malheureux enfans qui vous tendent les bras! » En effet, ces petits êtres tendaient leurs bras innocens. Quel cœur de fer n'eût été touché de la douceur de ces paroles? mais ils restèrent inflexibles. Ces monstres insultent la déesse, menacent de la punir si elle ne s'éloigne: bien plus, avec des bâtons, leurs pieds et leurs mains, ils troublent la pureté de l'eau. La colère suspend la soif de la déesse; elle élève ses mains au ciel: « Malheureux, s'écria-t-elle, vivez éternellement dans ce marais bourbeux! » Elle dit, et soudain la métamorphose s'opère: tous ces paysans sont changés en grenouilles. Vous les voyez dans ce tableau, sous cette forme hideuse, se plonger dans le lac, où ils semblent encore par leur voix rauque vouloir insulter à la déesse. »

On nous mena au tombeau de Phérécyde, élevé par les soins de Pythagore au fond d'une grotte dont un toit de verdure couvre l'entrée: ce toit est formé par des arbres autour desquels serpentent les rameaux tendres et flexibles d'un lierre touffu. Phérécyde est le premier philosophe qui ait soutenu que les animaux sont de pures machines. Quelle absurdité! des machines qui ont des souvenirs, de l'attachement, qui combinent des idées! Qu'a de plus l'homme? des souvenirs plus longs, des idées plus lumineuses, plus compliquées. Mais l'arbre qui nous donne l'olive, celui qui porte les fleurs odorantes qui se changent en pommes d'or, ont-ils une âme végétative supérieure à celle de l'humble buisson? L'essence du renard est-elle plus pure, plus divine que celle de la brebis?

Notre proxène nous raconta la mort bizarre de ce philosophe. Il était d'un caratère sombre et taciturne: il avait passé sa vie dans la solitude et la méditation, et il mourut comme il avait vécu. Sentant approcher sa mort, il l'envisagea sans effroi; il se renferma dans sa chambre: aussitôt ses amis accoururent pour lui donner leurs soins et adoucir l'horreur de ce terrible passage. Il ne voulut jamais leur ouvrir sa porte: il les remercia par le trou de la serrure, leur protestant qu'il n'avait besoin d'aucun secours, et les invita pour le lendemain à ses funérailles: il tint parole et mourut le jour suivant.

Nous nous éloignions du tombeau de Phérécyde, lorsqu'on vint nous avertir que le vent était favorable, et qu'on allait déployer la voile. Mais Phanor avait déjà dis-

[1] Délos se nomme aujourd'hui *Sdili*. Cette île, une des Cyclades, est fort peuplée et inhabitée. On y voit encore des ruines du temple d'Apollon.

paru. Je l'appelai vainement, il fallut le chercher : après une course assez longue, je le trouvai au milieu d'une prairie, dansant joyeusement avec de jeunes filles la danse qu'on appelle *dédale*, du nom de son inventeur, qui l'imagina pour la belle Ariane, en mémoire du fameux labyrinthe de Crète. Thésée fut le premier qui la dansa à Délos avec elle. Cette danse s'est répandue depuis dans la Grèce ; mais elle est plus particulièrement en usage dans cette île. Voici comment elle s'exécutait. Une jeune fille et un garçon, se tenant par un ruban, étaient les coryphées de la troupe, et la conduisaient ; tous les autres suivaient par couples : souvent ils se divisaient en longues files, se tenant par la main ; bientôt il dansaient en cercle, et décrivaient une quantité infinie de détours. Le talent de la première danseuse consiste à se dégager de ces files entortillées, en faisant voltiger le ruban, pour faire allusion au peloton de fil qui sauva jadis Thésée.

Pendant la danse, je fis mille signes à Phanor pour lui faire entendre qu'on allait partir ; mais il ne voulut jamais quitter : il fallut attendre la fin, et qu'il eût fait de tendres adieux à sa danseuse, jeune fille de Naxos, d'une très jolie figure.

Nous fîmes route pour Scyros : le vent nous porta devant Naxos, île témoin de l'infortune et des pleurs d'Ariane. Nous vîmes Paros, Céos, où les hommes parvenus à l'âge de soixante ans se privant de la vie, honteux de se survivre à eux-mêmes et d'être inutiles à leur patrie, comme si la patrie n'avait besoin que de bras. Nous passâmes devant Ténos et Andros. Nous débarquâmes dans ce dernier port : un de ses habitans nous pressa beaucoup de nous y arrêter, pour assister à la fête de Bacchus, qu'on devait célébrer dans quinze jours. « Vous verrez, nous dit-il, un événement miraculeux. A cette époque, une source qui, pendant toute l'année, nous donne de l'eau, versera des flots de vin. Bacchus est l'auteur de ce prodige, qui s'opère et qui dure sept jours entiers ; après quoi l'eau revient et prend son cours. » Nous ne fûmes point d'avis de rester pour être témoins de ce miracle, et Phanor dit à cet habitant qu'il reviendrait voir cette fontaine sacrée lorsque les prêtres mettraient de l'eau dans leur vin.

Toutes les îles parsemées de cette mer semblent autant d'étoiles qui l'embellissent. Nous jouissions des plaisirs de la diversité, comme ces voyageurs qui trouvent sur leur route des vallons, des montagnes, des bois, des villes, des villages. Un vent doux et frais poussant légèrement notre navire, nous arrivâmes à Scyros, le troisième jour de notre départ, à l'heure où le soleil va toucher les bornes de l'occident. Cette île ne contient qu'une ville et quelques villages. Les habitans s'empressèrent de nous montrer le tombeau de Thésée ; ce monument a toute la simplicité des temps héroïques. C'est à Scyros que ce roi guerrier trouva son dernier jour. Il avait enlevé la fameuse Hélène, qui ne comptait encore que dix printemps. Les Athéniens, indignés, le chassèrent du trône et d'Athènes : il se réfugia chez Lycomède, roi de Scyros, qui, violant l'hospitalité qu'il lui avait accordée, le conduisit sur un rocher d'où il le fit précipiter : ainsi périt le vainqueur du Minotaure.

Nous n'oubliâmes point à Scyros les premières amours d'Achille, qui, déguisé sous les vêtemens d'une jeune fille, séduisit la crédule et tendre Deidamie.

Scyros ne nous retint qu'un seul jour, et nous nous embarquâmes pour Chio, île montueuse, mais très peuplée, et fertile en excellent vin et en beaux marbres. Les habitans descendent de Neptune ; leur île était déserte lorsque ce dieu devint amoureux d'une nymphe qui lui donna un fils. Le jour de l'accouchement, il tomba tant de neige, qu'on le nomma Chio[1]. Neptune eut encore deux fils d'une autre nymphe, ce furent les premiers habitans de cette île.

Chio était la patrie de Scylis, le plus habile plongeur qui eût jamais existé. Il avait appris à Cyane, sa fille, l'art de plonger comme lui dans les mers les plus profondes. On raconte que, la flotte de Xerxès étant assaillie d'une grande tempête auprès du mont Pélion, le père et la fille se jetèrent tous les deux à la mer, arrachèrent les ancres qui tenaient les galères, et les firent périr sur les côtes. Pour éterniser la mémoire d'un si grand service, les amphictyons érigèrent au père et à la fille des statues dans le temple de Delphes.

L'orient se colorait à peine de quelques rayons du jour, et déjà notre vaisseau s'éloignait de ce port. Nous saluâmes de loin Samos, île chérie de Junon. Un Samien de l'équipage nous assura que cette déesse était née dans cette île, sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un arbuste nommé *agnus-castus*, qui existait encore, renfermé dans l'enceinte du temple construit dans le lieu même de sa naissance. « Depuis, ce temple a toujours joui du droit d'asile. Elle y est adorée comme la déesse qui préside aux mariages ; on les forme sous ses auspices. On conduit au temple la jeune vierge la veille de ses noces : les hommes s'y rendent en armes, et les déposent au pied de l'autel pendant le sacrifice. La déesse est représentée en habit de noce, parce que Samos fut l'heureux témoin de son hymen avec Jupiter. Elle porte un sceptre surmonté d'un coucou ; et comme les paons se plaisent beaucoup dans notre île, on en a mis deux à ses pieds. »

De Samos, les vents de Neptune nous portèrent en peu de temps à Éphèse.

CHAPITRE LXXII.

Arrivée à Éphèse. Description du temple de Diane. Traits divers d'Héraclite.

Nous avions le plus vif désir de visiter le temple de Diane, l'une des merveilles du monde. Je ne l'avais vu que dans ma première jeunesse ; j'étais alors privé du goût et des lumières nécessaires pour discerner et sentir les finesses et les beautés de l'art. Nous n'entrâmes dans le port qu'au soleil couchant. Éphèse est située entre le Caystre et le Méandre : c'est une des douze grandes villes de l'Ionie. Le lendemain, nous fûmes debout avec le jour ; mais Phanor retarda notre sortie par la longueur de sa toilette. Il se faisait friser à la mode, on partageait ses cheveux sur sa tête, on les dressait en pointe comme des cornes. Il arrangeait ses cigales d'or autour de sa belle chevelure. Quel est le prix du temps et de l'occasion ! Nous étions recommandés au savant Hermodose, philosophe renommé : nous nous rendons enfin chez lui. Nous trouvons sa famille éplorée, qui nous apprend qu'un arrêt l'avait banni d'Éphèse, sa patrie, et qu'il venait de partir. Nous demandâmes quel était son crime. « Son mérite. » Les Éphésiens ne veulent souffrir dans leur ville aucun citoyen qui s'élève au-dessus des autres. Cependant ce peuple, par une inconséquence bizarre, a publié une

[1] Chio, en grec, signifie *neige*.

loi qui oblige chaque particulier à se rappeler la mémoire de quelque philosophe recommandable par sa sagesse.

Pour nous consoler de l'absence d'Hermodose, nous allâmes visiter le temple de Diane : c'était le seul de l'Asie-Mineure que Xerxès eût respecté dans son passage. Il est bâti entre la ville et le port; sa longueur est de soixante-onze toises sur plus de trente-six de largeur. Nous y avons compté cent vingt-sept colonnes de marbre, hautes de soixante pieds, données par autant de rois. Toute l'Asie a contribué à sa construction; il est d'ordre ionique. La statue de la déesse est d'un marbre si éblouissant, qu'un huissier, préposé pour cela, vint nous avertir de ne pas la regarder fixement. Sa tête est surmontée d'une tour; et son corps, terminé en gaîne, est enrichi de figures d'animaux et d'autres symboles. Nous passâmes une partie de la journée dans ce superbe édifice.

Le lendemain nous demandâmes à Zéthus, notre hôte, si nous pourrions voir son compatriote, le célèbre Héraclite. « Il est, dit-il, d'un abord très difficile : nous l'appelons le *philosophe ténébreux et pleureur*. En effet, il pleure continuellement sur nous et nos sottises. Il a pris une si grande aversion pour les hommes, qu'il s'est retiré sur le mont Pion, pour y vivre d'herbes avec les bêtes sauvages, société digne de lui. » Ce récit piqua encore plus notre curiosité, et nous priâmes Zéthus de nous conduire sur cette montagne. Parvenus sur un plateau, il nous montra son habitation; c'était une grotte qui s'enfonçait sous un vaste rocher, fermée d'une mauvaise porte de bois, alors ouverte. Nous y entrâmes; mais Héraclite n'y était pas. Nous visitâmes ses meubles, qui consistaient dans une vieille table, un plat ébréché, contenant des racines, un vase d'argile plein d'eau, et deux planches couvertes de peaux de mouton, qui lui servaient de lit. Sortis de ce repaire, nous cherchâmes des yeux son triste possesseur; nous le découvrîmes enfin assis sur une pierre, l'air sombre et mélancolique, et les larmes aux yeux. Dès qu'il nous aperçut, il se leva et s'enfuit. Zéthus engagea Phanor à le suivre et à lui demander *ce que c'était que l'homme?* A cette question, il s'arrêta, et se tournant vers nous, il nous cria : « Son savoir n'est qu'ignorance; sa grandeur, bassesse; sa force, infirmité, et ce qu'il appelle plaisir n'est que douleur. » A ces mots, il s'éloigna d'un pas rapide. Deux jours après, le bruit se répandit dans la ville qu'il y était descendu pour consulter un disciple d'Esculape; car son genre de vie lui avait causé une hydropisie. Nous courûmes pour le voir; il entrait chez un médecin, auquel il dit : « Peux-tu rendre serein un jour pluvieux? » Nous apprîmes après notre départ qu'il s'était enfermé dans un fumier, croyant trouver dans cette chaleur empruntée un remède à ses maux; mais, la maladie empirant tous les jours, il s'est laissé mourir à l'âge de soixante ans, trop longue existence pour un homme aussi original, qui, avec plus de philosophie, aurait ri de la folie humaine, loin de s'en affliger [1]. Nous vîmes le célèbre Parrhasius, de cette ville, dont le plus bel ouvrage est le tableau allégorique du peuple d'Athènes : ce peintre y a exprimé tout à la fois les vices et les vertus des Athéniens. Il avait une couronne sur la tête, une canne fort riche à la main; les attaches de ses souliers étaient d'or, sa robe de pourpre, ses brodequins superbes : il nous dit qu'il était le roi de la peinture. Nous le quittâmes bientôt, fatigués d'un orgueil qui déparait ses rares talens.

Nous partîmes d'Éphèse à la première occasion, et nous nous embarquâmes pour Milet.

[1] *Mirandum est unde ille oculis suffecerit humor.*
JUVEN.

CHAPITRE LXXIII.

Description de Milet. Amour de Phanor. Danger qu'il y court. Leur départ. Aventure de Philiste.

Cette ville s'élève auprès des embouchures du Méandre : on l'appelle la fille du ciel et de la terre : les bords rians et sinueux du fleuve, les mœurs voluptueuses des habitans, la rendent digne de la curiosité et de l'attention des étrangers : sa réputation n'est point exagérée. Les Milésiens sont aimables; ils l'emportent peut-être sur les Athéniens par leur politesse, leur aménité et les agrémens de l'esprit. On leur reproche avec raison cette facilité, cette mollesse de mœurs qui prend quelquefois l'air de la licence. Tout enchante les sens dans ce séjour fortuné, la pureté de l'air, la beauté des femmes, l'élégance de la parure, les fêtes continuelles qui s'y donnent, enfin leur musique, leurs danses, leurs jeux, tout inspire la volupté et pénètre l'âme d'une langueur délicieuse. Phanor s'y rappelait avec plaisir que c'était la patrie de Théophanie.

Nous nous hâtâmes d'aller visiter, près de Milet, la fontaine qui porte le nom de la malheureuse Biblis. Elle court dans un vallon, sous un vieux chêne, dont l'ombre épaisse embrasse un vaste contour. Notre conducteur nous conta l'histoire de cette infortunée, qui avait pour aïeul le fleuve Méandre, et pour père Milet, fils d'Apollon. Elle brûlait d'une passion secrète pour son frère Caunus. Trompée par le nom de l'amitié, ne soupçonnant pas encore qu'elle était la proie de l'amour, elle lui prodiguait les baisers, les caresses les plus tendres : fatale erreur qui l'entraînait au crime! Un songe enfin, qui enivra ses sens d'une volupté nouvelle et coupable, lui apprit qu'elle aimait, et qu'il existait des délices pour les amans heureux. L'impression encore récente de son bonheur irrite ses désirs et sa flamme. Elle veut écrire à son frère, l'embraser de ses feux. Elle saisit son style, ses tablettes : la main lui tremble; elle hésite, condamne ses vœux, trace quelques mots, s'arrête; elle désire, elle craint; enfin la passion l'emporte, et les tablettes révèlent le secret de son cœur. Elle veut se justifier par l'exemple des dieux. « Saturne, dit-elle, et le vieux Océan épousèrent leurs sœurs Cybèle et Téthys; l'auguste Junon est la sœur et la femme du maître de l'Olympe. » Caunus repoussa avec horreur cette lettre incestueuse. Biblis, couverte de honte, éperdue d'amour, s'enfuit, quitte ses lares paternels : échevelée, furieuse comme les thyades, elle parcourt les bois, les vallons, les montagnes : enfin excédée, se traînant à peine, elle tombe de fatigue dans ce même lieu. Les nymphes du Méandre voulurent la consoler, adoucir ses maux. Elle était muette et stupide; le désespoir avait glacé ses sens; des pleurs abondans annonçaient seuls un reste d'existence. Mais peu à peu son cœur s'endurcit en rocher; Biblis n'est plus qu'une fontaine, d'où coulent sans cesse les larmes de cette infortunée.

A notre arrivée, on célébrait la fête de Cybèle : nous vîmes promener sa statue sur un char. La procession se fit au son des cymbales d'airain, des cornets et des tambours; les prêtres de la bonne déesse, l'air farouche, la

tête échevelée, agitaient d'une main le couteau sacré, et de l'autre les brandons d'un pin embrasé. Ils se défiguraient par des contorsions bizarres, se frappaient entre eux avec de lourdes chaînes, affectaient des attitudes lascives, jetaient des hurlemens, se déchiquetaient le corps pour s'attirer des aumônes, ils faisaient la quête au nom de la mère des dieux, et portaient sur la poitrine de petites figures. Le lendemain ils sortirent de la ville, vêtus d'habits ridicules, hideux et de couleurs différentes, le visage barbouillé de lie, les paupières peintes, coiffés d'une espèce de mitre, ayant des souliers jaunes, des ceintures autour du corps, et les bras nus jusqu'aux épaules. Ils étaient armés de grands couteaux et de haches. Ils sautaient, dansaient au son des cymbales, au bruit des tambours et aux accords d'une musique phrygienne. La grande déesse, couverte d'un voile de soie, était portée sur un âne.

La curiosité nous attacha à leur suite. Ils arrivèrent ainsi à la maison de campagne d'un nommé Philémon, homme très religieux, qui, à leur approche, courut au-devant d'eux. Ils entrèrent chez lui, furieux comme des bacchans, secouant la tête, qu'ils penchaient à droite et à gauche, et tournant le cou de diverses manières. Ils se mordaient les bras, se tailladaient le corps avec un couteau à deux tranchans. Un d'eux, pour faire accroire qu'il était possédé de la divinité, exhalait de longs soupirs; ensuite, confessant qu'il était coupable de plusieurs fautes contre la religion, il se donna mille coups de fouet, se déchira la peau avec une fermeté féroce. La terre était teinte de son sang et de celui des autres prêtres. Après cette cérémonie barbare, ils tendirent leurs robes pour recevoir des aumônes. On leur donna de l'argent, du vin, du lait, des fromages et autres denrées, qu'ils emportèrent dans leurs sacs. Ils continuèrent ainsi leurs courses dans les maisons de campagne des environs : mais nous les quittâmes au sortir de chez Philémon, dégoûtés de leur turpitude.

A l'équinoxe du printemps, ces prêtres célèbrent les mystères d'Atys. Le premier jour est consacré aux larmes; le second jour, les trompettes retentissent, et leurs sons aigus se mêlent à ceux des tambours; le troisième jour rappelle la mutilation du jeune Atys; enfin les transports, le délire de la joie éclatent de toutes parts.

Nous allâmes visiter le temple d'Apollon, l'un des plus fameux de la Grèce.

On nous montra l'obscure et chétive maison où était née cette Aspasie, si célèbre par sa fortune, ses talens, sa beauté et son génie; qui gouverna la république d'Athènes, et donna à Socrate des leçons d'éloquence. Quel sujet de réflexions! « C'est, me disais-je, sous cet humble toit qu'a reçu le jour celle qui devait épouser Périclès, gouverneur d'Athènes, allumer des guerres dans la Grèce, instruire Socrate; celle dont la beauté, l'esprit, les talens, l'éloquence, devaient porter la gloire de son nom jusqu'au fond de l'Asie! Ainsi la goutte d'eau cristallisée, devenue diamant, va briller sur le front des monarques et de la beauté.

Phanor ne tarda point à ressentir l'influence du climat et des mœurs des habitans : il se passionna pour la courtisane Phryné, dont la figure était si séduisante, que, citée devant les juges pour crime d'impiété, elle obtint sa grâce en découvrant son sein [1].

Phanor m'en parlait sans cesse avec l'enthousiasme d'un amant; il la préférait à Théano, à Théophanie, et même à la belle Aspasie de Sparte; il lui prodiguait les fêtes, les cadeaux; enfin il était le plus heureux des hommes. Cependant il n'avait point encore atteint le dernier période de la félicité. Un vieux prêtre, chef du temple de Cybèle, était son rival; il obsédait, il surveillait Phryné, et empêchait leur bonheur. Je lui conseillai de se méfier des caresses d'une courtisane, et des astuces d'un vieux prêtre. Il m'assura qu'il ne pouvait douter de la sincérité et de la tendresse de son amante; qu'à l'égard de son rival, il se faisait un plaisir de s'égayer à ses dépens. Pour toute réponse, je lui souhaitai un heureux dénoûment.

Il approchait. Radieux et triomphant, Phanor vint m'annoncer qu'il avait un rendez-vous avec sa chère Phryné, et qu'il y volait. Dans l'excès de son ravissement, il ne put m'en dire davantage. Je l'en félicitai, et lui recommandai de se faire escorter par le doute et la prudence. Je l'attendis vainement jusqu'à la seconde veille de la nuit. A mon réveil, il n'avait point encore paru. Le soleil atteignit le méridien, se coucha, et Phanor ne vint point. Inquiet, alarmé, je courus chez Phryné pour m'informer de lui; elle me répondit qu'elle avait vu quelquefois, en effet, un jeune homme nommé Phanor, mais que sa destinée lui était absolument inconnue. Cette réponse m'atterra. Je parcourus la ville, les faubourgs, les environs; ce fut en vain. J'étais inconsolable; je ne pouvais imaginer ce qu'il était devenu. Le lendemain mon attente fut encore déçue. Huit jours s'écoulèrent dans ces terribles angoisses. Le neuvième jour, rentré chez moi fort tard, épuisé de fatigue et de douleur, je m'écriai, étendu sur mon lit, en versant des larmes : « Il est mort, assassiné, mon cher Phanor, ami charmant, dont la gaîté, la douceur, l'amitié, consolaient, embellissaient ma vie! Où es-tu? quel est ton sort? » Tout à coup on frappe à ma porte; je vais ouvrir. Que vois-je! un spectre! Je recule; il se précipite dans mes bras et me presse sur son sein sans proférer une parole. Je le reconnais enfin : c'est Phanor lui-même. « D'où venez-vous, m'écriai-je, cruel ami, ainsi hâve, défiguré, ensanglanté? sortez-vous du tombeau? êtes-vous mort ou vivant? — Je ne sais où je suis, si j'existe ou non. Mon cher ami, ne m'abandonnez pas; partons de Milet au moment même; les dangers, la mort nous environnent. — Partons sans différer. » Et soudain, à pied, nos paquets sur le dos, nous sortons de Milet. Nous voilà en chemin au milieu de la nuit; mais Phanor se traînait : depuis huit jours, privé de sommeil, il n'avait eu pour nourriture qu'un peu de farine délayée dans l'eau. A l'aube naissante, nous aperçûmes une petite maison peu éloignée de la route : nous allâmes, au nom des dieux hospitaliers, y demander un asile. Le maître du logis, homme âgé d'environ cinquante ans, nous l'accorda généreusement, et nous fit déjeuner. Il nous quitta pour vaquer à ses affaires. Phanor se jeta sur un lit, et fut bientôt dans un profond sommeil. Pour moi, sa situation, la singularité de son aventure me privaient de ses pavots. Je commençais cependant à m'assoupir, lorsque notre hôte entra d'un air effaré, en me disant : « Étrangers, je vous ai donné l'hospitalité; qui que vous soyez, vous êtes ici sous la protection de mes dieux pénates : on vous cher-

[1] Cette Phryné n'est point la célèbre Phryné qui, long-temps après celle-ci, offrit de faire rebâtir la ville de Thèbes à ses dépens, pourvu qu'on lui permît de mettre pour inscription : *Alexandre a détruit Thèbes, Phryné l'a rebâtie.*

che. J'étais sur le chemin ; des satellites m'ont demandé si je n'avais pas vu passer deux vagabonds fugitifs. J'ai dit que non, et c'était la vérité. Ils font des recherches dans la maison voisine, ils ne tarderont pas à venir visiter la mienne : le temps presse, suivez-moi, je vous cacherai dans un lieu sûr. »

J'éveille Phanor ; je l'arrache malgré lui à ce repos dangereux, et nous suivons notre guide. Il portait une longue échelle : il s'arrête à deux cents pas de sa maison, et nous fait descendre dans un puits. « Il n'y a point d'eau, nous dit-il, vous y serez un peu au frais ; mais j'espère que vous n'y séjournerez pas long-temps. Il retira ensuite l'échelle, et recouvrit la citerne avec des planches et des pierres.

Nous voilà tous les deux, pleins de vie, au fond d'un tombeau. Phanor était sans voix, immobile et glacé : mon inquiétude m'agitait d'autant plus que j'ignorais la cause de tant d'événemens et quel danger me menaçait. Ce n'était pas le moment d'interroger Phanor ; il paraissait dans une torpeur alarmante, et ivre de sommeil. Je le laissai dormir sur un lit de pierres. Nous restâmes dans ce puits jusqu'au déclin du jour. L'honnête Philiste, c'est le nom de notre hôte, vint enfin nous annoncer que le péril était passé, et nous descendit l'échelle. J'éveille Phanor, je l'aide à monter, car il était d'une faiblesse extrême ; je m'aperçus même qu'il avait une fièvre ardente. Philiste lui céda son lit. Lorsque nous l'eûmes couché, la femme de notre hote, qui revenait de Milet, nous apprit que cette ville était dans la plus grande consternation, que l'on avait assassiné dans la nuit le chef des prêtres de Cybèle, que l'on craignait la vengeance de la déesse, qu'on avait promis une somme considerable à qui dénoncerait l'assassin ; elle ajoutait avec chaleur qu'il fallait écorcher tout vif l'impie, le scélérat qui avait osé porter ses mains parricides sur un ministre des dieux.

Pendant ce récit je tremblais, je frissonnais ; je savais que ce chef des prêtres de Cybele était le rival de Phanor ; et ce qui ajoutait à l'embarras de ma situation, c'étaient les regards de Philiste qui se fixaient sur moi. Je voyais qu'il nous accusait de ce parricide. Sa femme lui demanda qui nous étions. « Des voyageurs, dit-il, dont l'un est tombé malade, et ils m'ont demandé l'hospitalité. » Ce détour officieux me rassura, et me fit connaître toute l'honnêteté de Philiste. Mais, dès que sa femme fut éloignée, il me pressa de lui avouer si nous étions les coupables que l'on cherchait, me jurant par Castor et Pollux, les dieux de l'hospitalité, que, loin d'abuser de cette confidence, il ferait tout pour nous sauver. « Je n'ai pas voulu m'expliquer devant ma femme, qui n'entend pas raillerie sur l'article des prêtres, qu'elle regarde comme les images de la Divinité — Je suis, lui dis-je, très innocent de ce meurtre ; mais, pour répondre à tant d'honnêteté et de franchise, je ne vous célerai pas que j'en soupçonne mon ami. Ce vieux prêtre était son rival en amour : il peut l'avoir surpris avec sa maitresse ; il aura voulu se venger, et mon ami, jeune et vigoureux, aura aisément triomphé d'un vieux hiérophante ; mais ce ne sont là que des conjectures. Au reste, Phanor est d'un caractere doux, honnête, incapable de crime ; et s'il a immolé ce prêtre, c'est sans doute à sa sûreté. » Je remerciai ensuite Philiste, avec toute l'effusion du cœur, de sa générosité, de son accueil charitable. « Ah ! s'écria-t-il, une leçon que je n'oublierai jamais m'a appris à secourir, à respecter mes semblables, surtout les malheureux. J'étais indifférent, apathique, ou plutot l'égoïsme avait desséché mon cœur. Un soir, un homme accablé de lassitude, exténué de besoin, se présente à ma porte et me demande l'hospitalité pour la nuit. Je le refuse durement, le traitant de vagabond et de fainéant. « Je ne suis ni l'un ni l'autre, répondit-il avec douceur, mais vous n'êtes pas obligé de me connaître : donnez-moi du moins un asile dans votre étable ; la nuit est sombre, et la pluie nous menace. Je ne vous demande point de nourriture, j'ai cueilli quelques racines qui me suffiront. » J'eus la dureté de repousser sa priere ; je lui permis seulement de se coucher sous le hangar contigu de la maison, sans lui offrir un morceau de pain, et il s'en contenta.

« Au milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut : on criait au meurtre, à l'assassin ! Je parais à la fenêtre ; je vois, aux rayons de la lune, ce malheureux voyageur combattant, avec beaucoup de vigueur et de courage, contre trois hommes qui le pressaient vivement ; il n'avait pour toute arme qu'un gros bâton noueux ; ses adversaires avaient des poignards. Dès qu'il m'entendit : « Armez-vous, me cria-t-il ; ce sont des brigands qui viennent vous égorger ! » Tandis qu'il parlait, je le vis asséner un coup si rude à l'un de ces coquins, qu'il l'étendit par terre. Je saisis une vieille pique ; je viens à son secours : les assassins s'enfuient, traînant le blessé après eux. Ma femme et un domestique apportent un flambeau : je m'aperçois que mon hôte est couvert de sang. « Vous êtes blessé ? lui dis-je. — Je le suis ; mais ce n'est rien : vous voilà sauvés. » Nous l'emportâmes dans ma chambre ; je lui prodiguai tous mes soins. Lorsqu'il eut repris quelque force, il me conta qu'étant sous le hangar, où le froid de la nuit l'empêchait de dormir, ces trois coquins s'étaient arrêtés près de lui sans le voir, combinant entre eux le moyen de s'introduire dans la maison pour m'assassiner et me voler : qu'armé de son bâton, il s'était élancé sur eux, et le combat s'était engagé. Après ce récit, il parut se trouver plus mal : je le laissai entre les mains de ma femme, et courus à Milet chercher un médecin. Hélas ! quand il eut sondé les plaies, il me déclara que cet homme était perdu. A cette nouvelle, mes yeux, si long-temps desséchés, versèrent des larmes ; cet infortuné, en le voyant, pressentit son arrêt de mort ; il me tendit la main en me disant : « Mon cher hote, cessez vos pleurs ; je ne regrette pas la vie, rien ne peut m'y attacher ; je n'ai jamais pu vaincre ma destinée : j'ai toujours vécu pauvre et malheureux. » Je lui fis alors mes excuses de la dureté de mon accueil. « Hélas ! ce n'est pas votre faute ; c'est celle de tous les hommes, ou plutôt des dieux, qui ont pétri le cœur humain d'un levain si corrompu. » Je lui demandai son nom. « Mon nom vous serait inutile : il va s'effacer du livre de vie. J'ai passé cinquante ans sur la terre, luttant toujours contre l'adversité. J'ai été vertueux, la misère en a été la récompense ; des écumeurs de mer m'ont enlevé le fruit d'un commerce assidu ; la guerre a dévasté et ruiné une métairie qui me restait ; ma maison a été incendiée. J'ai fait du bien, je n'ai trouvé que des ingrats ; un ami m'a nié un dépôt considérable ; un autre, pour prix de l'hospitalité, a suborné ma femme. Il me restait un fils unique, ma plus douce espérance ; il s'est enfui avec une vile esclave, et est allé en Égypte périr de débauche et de misere ; et pour comble d'infortune, je meurs aujourd'hui victime de mon devoir et de mon humanité. Pourquoi cette préférence des dieux, ce fatalisme qui me voue, moi personnellement, à l'adversité, tandis qu'une foule

d'hommes chargés de crime, ou flétris par leur improbité, coulent des jours fortunés au sein de l'opulence et des plaisirs ?» Je lui répondis : « Leur bonheur n'est souvent qu'en apparence; et si nous ouvrions l'âme de ces êtres immoraux, nous n'y verrions que trouble et vers rongeurs. De plus, quand même leur bonheur aurait quelque réalité, la justice des dieux les attend après leur trépas, tandis que vous jouirez dans les Champs-Élysées de la félicité promise à la vertu. — D'où vient donc cette préférence? pourquoi suis-je l'objet de la prédilection des dieux? et pourquoi ce nombre d'êtres vicieux est-il destiné à de cruels supplices ?» Ce dilemme m'embarrassa, et je cessai l'entretien, sous prétexte qu'il le fatiguait trop. La nuit suivante, sa poitrine enfla, le mouvement se ralentit, sa vie s'écoulait. Devenu humain et sensible, je versai sur lui des pleurs amers. Avant d'expirer, il me présenta la main, en me disant d'une voix bien faible : « Adieu; soyez juste et charitable; cela reste et console à l'heure de la mort. » Voyant alors son dernier souffle près de s'exhaler, je lui jetai un voile sur la tête, je coupai l'extrémité de ses cheveux, et un soupir m'annonça la sortie de son âme.

« Je le fis inhumer dans mon jardin, en face de ma maison, afin d'avoir sans cesse sous les yeux cette terrible leçon. Je pris le deuil; je me coupai les cheveux sur son tombeau; je coupai même le crin de mes chevaux, comme si j'avais perdu mon père ou l'ami le plus cher, et je jurai sur sa tombe de devenir plus humain et plus hospitalier... Mais la nuit s'avance, vous devez avoir besoin de repos; sans doute votre ami sera bientôt rétabli. Je vous crois pour quelques jours en sûreté chez moi; cependant, demain matin, j'irai au port chercher un navire pour vous faire embarquer secrètement. Où voulez-vous aller? — Avant de nous enfoncer dans l'Asie, nous voudrions voir Rhodes. — Cela suffit, je crois que j'aurai votre affaire. »

Je me levai fort tard : je trouvai Phanor assis sur son lit, causant avec Philiste d'un air riant et tranquille : le baume d'un long sommeil avait restauré ses forces et éteint la fièvre. Nous nous embrassâmes en répandant des larmes de joie. Philiste me dit qu'il avait trouvé au port un marin de ses amis qui partait dans trois jours pour Rhodes, et qui se chargerait de nous y transporter.

Il me proposa de déjeuner auprès du lit de Phanor. « Avec plaisir, lui dis-je; à condition qu'il nous fera le récit de la catastrophe qui a terminé ses amours; je brûle d'en être instruit; de plus, il doit faire connaître à Philiste qu'il n'est point indigne de l'accueil généreux qu'il en reçoit. — Très volontiers, dit Phanor, écoutez, et jugez. »

CHAPITRE LXXIV.

Aventure de Phanor.

« Il vous souvient que je vins, resplendissant de joie, vous annoncer mon rendez-vous avec Phryné. Le lieu désigné était dans une chapelle du temple de Cybèle, à l'entrée de la nuit. Je m'y rendis de très bonne heure; et blotti dans un coin, j'attendis Phryné et les amours. Je brûlais, je m'agitais, lorsque je vis entrer une femme voilée, de la taille de Phryné : je m'élance, je la presse dans mes bras; elle jette aussitôt des cris d'épouvante; ce n'était pas la voix de Phryné. Je connais ma méprise, mais trop tard. Tout à coup je suis assailli par trois hommes, commandés par un prêtre qui criait à l'impie. Je voulus me défendre, mais j'étais sans armes. Ces trois coquins me terrassent, me lient les mains, et me conduisent dans un souterrain obscur, où je fus abandonné à mes réflexions et à mon désespoir.

« Les deux premiers jours, je ne vis qu'un esclave qui m'apportait pour toute nourriture un peu de farine cuite et délayée dans l'eau, et qui répondait à toutes mes questions, *je n'en sais rien*. Un jour, très choqué de son laconisme, je lui demandai s'il savait s'il était homme ou mulet : *Je n'en sais rien*, répondit-il froidement.

« Le troisième jour, les mêmes satellites qui m'avaient arrêté vinrent me prendre pour me traduire au tribunal des prêtres. Je trouvai six corybantes, ou plutôt six vieux singes assis sur leurs siéges, qui affectaient une gravité hypocrite. Mon coquin de rival les présidait; il me reprocha mon irréligion. « Comment, s'écria-t-il en grimaçant, avez-vous osé, sans respect pour la mère des dieux, insulter une femme dans son temple ! quelle abomination ! Ignorez-vous la vengeance de cette déesse sur Hippomène et Atalante qui avaient profané ce lieu saint par leurs caresses imprudentes? elle les changea en lions, et les attela à son char: cependant leur faute était moins grave que la vôtre, puisqu'ils étaient unis par des nœuds légitimes. Vous auriez sans doute éprouvé le même châtiment, si nos prières n'eussent suspendu les foudres vengeresses. Parlez, que direz-vous pour votre justification? — Rien, sinon que je ne reconnais pas la compétence de votre tribunal, que je vous somme de me rendre la liberté, et de laisser à Cybèle le soin de sa vengeance; et si elle a métamorphosé Hippomène et Attalante en lions, tremblez! prenez garde que, pour punir votre barbarie, elle ne vous change en singes ou en hiboux. » A ce discours ils s'écrièrent tous à la fois que j'étais un impie, un athée; que je ne méritais aucune indulgence. « Cependant, chers dactyles, ajouta le chef de ces castrats, opposons la douceur et la justice à l'insolence et à l'impiété. Mon fils, votre crime est avéré; vous méritez la mort; mais, par un esprit de zèle et de charité, nous voulons bien commuer votre châtiment, ou plutôt vous offrir une récompense, un état de bonheur au lieu d'une punition. Nous vous proposons de vous honorer de la qualité de ministre de Cybèle; vous partagerez nos dignités, notre gloire, nos richesses : mais, pour obtenir cette faveur, il faut vous soumettre à l'opération que nous avons essuyée, et sacrifier à la bonne déesse les organes qui entretiennent en vous les plaisirs charnels et impurs. » Très étonné de la proposition, je répondis : « La bonne déesse n'a que faire de mes organes : si l'on vous a privés des vôtres, tant pis pour vous; mais j'aime mieux être profane et homme que d'être corybante et mutilé. Gardez vos honneurs pour d'autres plus dignes que moi de les obtenir; j'ai besoin de toutes mes pièces. » Cette réponse ferme et ironique irrita mes juges : ils me signifièrent qu'on allait me reconduire en prison, jusqu'à ce que le repentir et ma résignation m'eussent mérité le pardon de Cybèle. J'eus beau crier, protester, il fallut me soumettre à la force et retourner dans mon antre.

« Les plus noires réflexions vinrent m'y assiéger. J'étais placé entre deux extrémités cruelles : ou une éternelle prison, et peut-être la mort, ou la privation de ce qui donne quelque prix à l'existence.

Trois jours éternels me virent dans cette situation; le quatrième, on me mena chez le vieux dactyle, mon rival. Il me demanda d'un ton doux et patelin si je m'obstinais toujours dans mon refus. Il me vanta le bon-

heur des prêtres de Cybèle. « Quel bonheur, lui dis-je, d'être privé des sources de la vie et du plaisir! Quand je serai impuissant, Cybele sera-t-elle plus puissante? — Ce n'est pas à nous à lire dans les secrets des dieux. Nous voyons les résultats, les causes nous sont cachées. — Par Hercule! je ne vois pas que les dieux nous aient fait ces doux présens pour être appendus aux murs d'un temple! La belle tapisserie! » Ce vieux dactyle, voyant mon obstination, me renvoya en me disant : « Lorsque la prison vous ennuiera et que vous aurez des sentimens plus raisonnables, vous me ferez avertir. »

« Me voilà replongé dans une perplexité affreuse. « Moi, m'écriai-je avec fureur, devenir prêtre de Cybèle! vivre dégradé, privé de ce feu sacré, l'âme de la nature, ou être enfermé dans un cachot, ne plus jouir de la lumière! est-il une perspective plus terrible? » Je périssais abîmé de douleur. Le neuvième soleil depuis ma détention se levait : j'aperçus un rayon qui frappait du haut d'une petite lucarne sur une pierre blanche attachée au mur. Cette clarté, qui perçait les ombres de mon cachot, éveilla dans mon âme un léger sentiment de plaisir. Je m'approche machinalement de cette pierre, je la regarde avec attention : j'aperçois quelques lettres à demi effacées: je m'applique à les déchiffrer, et je crois lire enfin ce mot, *cherche*. Cette énigme m'embarrasse: la pierre était saillante, j'essaie de l'arracher; elle cede facilement. Je porte la main dans le vide qu'elle laissait. J'en retire un poignard et ce billet : *Je suis mort ici victime des pretres sanguinaires de ce temple, qui s'efforcent par des moyens affreux de se donner des compagnons d'infortune. Comme j'aurai quelque successeur, je lui laisse ce poignard, ou pour se venger, ou pour terminer ses malheurs.* Je frémis à cette lecture. Hélas! dis-je, ces prêtres fanatiques sont les bourreaux de la Divinité! Mais une idée subite éclaira mon esprit : j'entrevis que cette arme pouvait me venger et briser mes fers. J'attendis le déclin du jour. Je chargeai mon geôlier d'aller dire au chef des corybantes que je desirais un entretien avec lui. Il m'envoya aussitot chercher par ses satellites. Je cachai mon poignard. J'avais remarqué à la premiere entrevue que mon escorte etait restée en dehors, et moi seul enfermé avec le vieux prêtre. A cette seconde comparution, elle se conduisit de même. Dès que nous fûmes seuls, le vieux prêtre me dit d'une voix hypocrite : « Eh bien! mon fils, la raison sans doute éclaire votre âme, ou plutôt la grande déesse a eu pitié de vous? Mes collègues sont irrités de votre opiniâtreté; mais j'espere obtenir votre grâce et vous mériter leur faveur. »

« Pendant qu'il parlait, j'observai ses mouvemens son attitude, et la place où je devais frapper. Comme je gardais le silence : « Quoi! dit-il, vous ne répondez pas? — Tiens, voilà ma réponse; » et je lui plonge le poignard dans le sein. Il veut se débattre; je le renverse, lui ferme la bouche, et un autre coup de poignard termine sa détestable vie. Je me hâte, je me revêts de ses habits; je sors, et fais signe à mes gardes de veiller sur la porte : ils se lèvent et me saluent profondément. Dès que j'eus franchi ce passage, plus dangereux que celui de Charybde et de Scylla, j'erre égaré dans ce vaste édifice, dont je ne connaissais par les issues: l'obscurité y régnait. Heureusement je trouve un esclave qui portait un flambeau. « Éclaire-moi jusqu'à la porte, lui dis-je d'une voix impérative; une affaire pressante m'oblige de sortir. » Trompé par mon vêtement religieux, cet homme me conduisit avec beaucoup de respect. Dès que je fus dehors, je me dépouillai bien vite de mes habit sacerdotaux; et, presque nu, ensanglanté, je courus dans les rues de Milet, si troublé, que j'eus de la peine à trouver mon logement, ou je revis mon cher Anténor, que j'embrassai en le baignant de mes larmes. »

Nous louâmes la conduite et le courage de Phanor, et le félicitâmes du succes qui avait couronné une action si hardie.

CHAPITRE LXXV.

Plan de retraite de Phanor. Arrivée à Rhodes.

J'appris à Phanor que nous avions notre passage sur un vaisseau qui partait pour Rhodes. « Mais, au nom des dieux, devenez plus circonspect dans vos bonnes fortunes! On conte que la Folie fut condamnée par Jupiter à conduire l'Amour qu'elle avait aveuglé. Appelez de cet arrêt, et faites-le conduire par la Prudence. — Oh! j'ai pris mon parti, je renonce à toutes les femmes : le sourire de l'amour ressemble au sourire des premiers jours du printemps, l'orage les suit. Je veux vivre pour moi, pour la philosophie. J'ai formé un plan que j'espère exécuter bientôt; ce n'est pas seulement un sexe dangereux que je veux fuir, mais les hommes, toute la société. Soyez de moitié dans mon projet, et vous assurerez le bonheur de ma vie. Le voici : j'ai oui parler du mont Athos, qu'enveloppe une chaîne de montagnes; on y trouve des asiles enfoncés et sauvages; ce mont, couvert de bois épais, est rafraichi par des sources, des ruisseaux qui forment de fréquentes cascades[1]. Là, sur le bord d'une eau pure, nous choisirons un site agréable; nous y ferons bâtir une maison qui regardera le midi. La simplicité, dirigée par le goût, distribuera l'édifice, ordonnera les meubles.

« Notre société ne sera composée que de six ou huit personnes dignes d'être réunies par leurs mœurs, leur esprit, et cette heureuse philosophie qui consiste moins dans un vain fatras d'érudition que dans la pratique des vertus aimables. Les femmes seront exclues de la communauté; ce sont des colombes qui ont des serres de vautour. Nous aurons une bibliothèque choisie; nous cultiverons un grand jardin, qui fournira notre table d'alimens sains et abondans. Tous les dix jours on se rassemblera dans la bibliothèque, et chacun y portera ses réflexions, ses vers, enfin le fruit de ses travaux. L'heure des repas sera réglée : c'est la seule gêne qui sera imposée. Dans le reste de la journée, chaque cénobite usera de son temps à sa fantaisie, pourvu qu'il remplisse les emplois de la communauté, que nous exercerons à tour de rôle. Sur le frontispice de la porte on lira, *liberté, repos, philosophie.* On nommera tous les mois un chef pour veiller aux affaires de la république. C'est là qu'exempts d'inquiétude, d'ambition et d'amour, comprimant cette activité dévorante qui tourmente l'homme, ces fougueux désirs qui l'emportent et l'abusent sans cesse, exerçant notre âme et notre corps par des travaux et des études modérées, sans regret du passé, heureux du présent, tranquilles sur l'avenir, notre vie s'écoulera, comme le fleuve de la vallée de Tempé, entre des bords rians et solitaires. — Votre plan, en perspective, présente l'image d'une vie douce et heureuse, peut-être un peu monotone; mais

[1] L'Athos s'appelle aujourd'hui *Monte Sancto*, parce qu'il est rempli de monastères de l'ordre de Saint-Basile.

je crains que le dépit, l'humeur, la misanthropie ne l'aient enfanté. La plupart des hommes, oppressés du poids de la vie, piqués par les épines de la société, placent le souverain bien dans la solitude et le repos; mais bientôt désabusés de leur chimère, plus las d'eux-mêmes que du monde, ils sont rejetés par le repentir et l'ennui au milieu du tourbillon. Ainsi croyez-moi; prenez un ou deux ans pour méditer votre projet; alors, si vous y tenez encore, je vous promets, comme Apollon et Neptune firent pour Troie, de vous aider à bâtir sur le mont Athos votre forteresse philosophique. »

L'heure de notre départ arrivée, l'honnête Philiste nous conduisit, dans la nuit, au port de Milet. Nous le quittâmes avec regret, après les plus tendres remercîmens.

Un vent frais et favorable nous porta bientôt dans Rhodes.

CHAPITRE LXXVI.

Description de Rhodes et du colosse. Mœurs des habitans. Nouvelles amours de Phanor. Départ précipité. Tempête. Leur arrivée à Sidon. Description du mont Liban.

Nous fûmes frappés, en arrivant, du magnifique tableau que présente cette ville. Elle s'élève en amphithéâtre, et s'étend jusqu'au rivage de la mer. Pindare appelle cette île la fille de Vénus et l'épouse du Soleil. Ses ports, ses arsenaux sont superbes et bien entretenus; ses murs, garnis de tours, ont une grande élévation. L'aspect de son immense colosse, entre les jambes duquel notre vaisseau passa à pleines voiles, nous jeta dans une admiration qui suspendait notre pensée. Il est de bronze, posé sur deux énormes rochers, à l'entrée du port, et dédié au Soleil. Il a soixante-dix coudées de hauteur; peu de gens peuvent embrasser son pouce; ses doigts ont la hauteur d'une statue ordinaire. C'était l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y travailla douze ans (117).

Notre capitaine nous logea chez un vieux marchand, homme borné, qui s'était enrichi dans le commerce, moins encore par son industrie que par une sévère parcimonie. Cependant ses richesses le remplissaient de lui-même et de son importance: car, selon une des douces illusions de l'esprit humain, il ne manquait pas d'attribuer les faveurs de la fortune à l'étendue de son génie.

Il avait une fille d'environ seize ans, qu'il surveillait avec des yeux d'Argus, et qu'il croyait un prodige d'agrémens. Sa taille était courte, ses formes volumineuses, sa gorge aurait disputé d'ampleur avec celle de la mère Cybele. Les roses de son teint s'étendaient sur un fond très rembruni; sa bouche s'éloignait peu des oreilles, et ses yeux petits et ronds pétillaient de l'ardeur du plaisir. Dès que je la vis, je dis à Phanor: « Je me flatte que cette nymphe ne nous fera pas quitter Rhodes aussi rapidement que Milet.—Oh! parbleu, je vous réponds que cette Vénus Callipige[1] sera sacrée pour moi! c'est le palladium de Rhodes, qu'il serait malhonnête d'enlever. »

Le nom de *Rhodes* fut donné à cette ville à cause de la quantité de roses qui parfument et embellissent les champs; et ils en sont couverts. On y voit une centaine de colosses bien inférieurs à celui du Soleil, mais qui donneraient de la célébrité à d'autres pays. Les temples, les édifices, les rues, les théâtres, tout porte dans Rhodes l'empreinte de la grandeur et de la beauté. L'air y est si serein, si pur, qu'un de ses habitans, homme âgé, m'assura qu'il n'avait passé aucun jour sans voir quelques rayons du soleil. La terre est d'une fertilité admirable, les arbres de la plus grande beauté; le vin, le raisin, le miel, y sont renommés.

[1] Callipige veut dire, en grec, *belles fesses*.

Le maintien des habitans est grave; leur habillement simple et modeste; ils marchent lentement, et ne se précipitent pas les uns sur les autres comme les Athéniens.

Rhodes est le séjour de la philosophie et des sciences: son académie est une des plus florissantes de la Grèce. On raconte qu'Aristippe le philosophe, ayant fait naufrage dans cette île, et ne sachant où il était, aperçut sur le rivage des figures de géométrie, et qu'il s'écria: « Mes amis, bon courage! je vois ici des pas d'homme. »

Cette île se glorifie d'être la patrie de Protogène, l'un de nos plus grands peintres. Malheureusement pour nous il était à Corinthe. On nous raconta la manière dont il fit la connaissance d'Apelles. Celui-ci, arrivé à Rhodes pour le voir, ne le trouvant pas chez lui, esquissa une petite figure, et sortit sans se nommer. Protogène, de retour, voyant ces traits légers et spirituels, s'écria dans son admiration: « Ah! c'est Apelles! il est sûrement ici. » Alors prenant le pinceau, il fit un contour plus correct et plus délicat. Apelles revint, et Protogène était encore absent; mais on lui montra ce qu'il venait de faire. Apelles, se sentant vaincu, dessina de nouveaux traits; Protogène les trouva si supérieurs aux siens, qu'il courut dans la ville chercher son rival, et contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime.

On nous dit encore que Protogène avait employé sept ans pour faire son Ialysus, chasseur fameux, petit-fils du Soleil, le plus célèbre de ses tableaux, et que pendant ce temps il s'était soumis à un régime très rigoureux.

Nous étions depuis quinze jours dans cette ville, jouissant de tous ses agrémens. J'en visitais assidûment les merveilles; j'allais voir chaque matin ce fameux colosse, que je ne pouvais me lasser d'admirer. Au lever du soleil du seizième jour, mon hôte entra dans ma chambre, le visage enflammé, et me pria assez brusquement de déloger de chez lui. Je lui en demandai la raison. Il me répondit: « Allez joindre votre ami, il vous le dira. —Comment! il n'est pas dans sa chambre? — Non; il est sorti cette nuit par la fenêtre; plût au ciel qu'il se fût cassé les os! » Fort alarmé, je le priai de s'expliquer plus clairement; mais loin de me répondre, il me tourna le dos en me disant, selon la formule ordinaire: « *Adieu jusqu'au revoir.* »

Me voilà dans la rue, bien étonné de cet événement, et fort inquiet de Phanor. Je ne doutais plus qu'il ne fût retombé dans son péché d'habitude avec la fille du marchand, malgré sa laideur. Je l'attendis dans la grande place, présumant qu'il s'y rendrait. En effet, bientôt je le vis accourir d'un air riant qui me rassura; il me dit en m'abordant: « Je vous attends depuis quatre heures.— Et pourquoi êtes-vous sorti si matin? — C'est pour complaire à notre cher hôte.—Il m'a dit que vous aviez sauté par la fenêtre. — C'est un homme qui ne ment pas; mais le saut n'est pas si périlleux que celui de Leucade. Je vous ferai ce récit dans un temps plus opportun. Je viens du port, où j'ai trouvé un vaisseau qui part pour Tyr. Nos places sont arrêtées, allons nous embarquer. De cette ville nous nous rendrons dans la Palestine. »

Lorsque nous eûmes repassé sous les jambes du colosse, un vent doux et frais, se jouant dans les voiles du navire, nous poussa légèrement sur les eaux. La soirée

était charmante; l'aspect du soleil couchant, d'une mer vaste et tranquille, offrait un tableau aussi intéressant que magnifique. Nous nous assîmes, Phanor et moi, sur le tillac, et il me conta ainsi sa disgrâce :

« Vous savez que Phorylide, la fille de notre hôte, est douée d'une honnête laideur. — Par hasard, lui auriez-vous supposé les appas de Vénus? — Non, je lui rends justice; mais c'est elle qui m'a trouvé des charmes, et qui s'est avisée de m'aimer. Elle m'a d'abord attaqué par des agaceries, des mines, des regards langoureux; je lui ai répondu honnêtement par quelques traits de galanterie : insensiblement l'action s'est engagée, les esprits de part et d'autre se sont échauffés : elle m'a donné un rendez-vous de nuit dans sa chambre; j'ai cru qu'un galant homme ne pouvait le refuser. Après m'être parfumé des essences les plus précieuses, je suis allé tout doucement gratter à sa porte : elle m'attendait dans le déshabillé le plus galant. Déjà cette tendre amante, emportée par le plaisir, m'accablait de ses caresses brûlantes, lorsque je ne sais quel démon qui me poursuit toujours a jeté son père à travers notre bonheur. Il frappe à la porte, il crie, il veut entrer. Ma Vénus Callipyge, épouvantée, me prie instamment de sauter par la fenêtre, m'assurant que le saut n'était pas dangereux. Quoique mal à mon aise, et frappé encore du souvenir de Milet, j'hésitais de donner à ma belle cette preuve de légèreté : je voulais composer; mais l'ennemi redoublant son vacarme, et secouant fortement la porte pour l'enfoncer, j'ai hasardé le trajet rapide de la fenêtre à la rue, où, malgré une grande commotion, je suis arrivé sain et sauf. Voilà le nœud et le dénoûment de toute la pièce. — Elle n'est pas longue. Mais vous avez bientôt oublié le mont Athos, vos doux loisirs remplis par l'étude et la philosophie! — Vous m'avez donné deux ans pour y penser, et j'en profite pour m'instruire par l'expérience. »

Nous avions trouvé sur le vaisseau le malheureux Diagoras, qui, poursuivi par les Grecs, errait de ville en ville. Cette rencontre nous parut d'un plus mauvais augure que l'engourdissement du petit doigt, ou qu'un éternuement entendu à notre gauche [1]. Cependant un vent propice et doux favorisait notre navigation; le pilote, tranquille auprès du gouvernail, chantait sur un air agréable l'hymne des Argonautes. Nous passâmes devant l'île de Chypre, qui se vante d'être la patrie d'Homère. Mais, tout à coup, au milieu de la nuit, au coucher des pléiades, des nuages s'amoncellent : les vents soufflent, sifflent, combattent dans les airs; les étoiles disparaissent, les ténèbres s'épaississent : notre navire, emporté, courait à fleur d'eau, tantôt penché d'un côté, tantôt de l'autre; les flots irrités s'élevaient et se précipitaient sur nous : le nocher, pâle et tremblant, commandait la manœuvre, appelait au secours du gouvernail : les matelots ne s'entendaient pas, criaient, imploraient les dieux. L'intrépide Phanor les exhortait, ranimait leur courage; tantôt il saisissait la rame; tantôt il s'attachait au gouvernail : Diagoras, couché sur un coffre, gardait le silence. M'étant approché de lui, il me dit : « Croyez-vous que les dieux aient déchaîné expressément cette tempête pour nous faire périr? » Je lui répondis que je ne pouvais pénétrer leurs secrets. « A la bonne heure! mais s'ils existent, pourquoi ce désordre, ce bouleversement de la nature? pourquoi tant de malheurs? » Comme je ne lui répondais pas, il ajouta : « Périssons, si c'est notre destinée : après ma mort, peut-être je percerai ces terribles mystères. » Le vent nous emporta vers les côtes de Syrie. Au point du jour nous découvrîmes la terre : l'onde furieuse écumait, se brisait autour d'une vaste enceinte de rochers : le mugissement des vagues, celui des vents, les clameurs des matelots, l'aspect d'un naufrage inévitable et de la mort, portaient l'effroi dans tous les cœurs. Cependant tour à tour, souvent tous à la fois attachés aux rames, nous faisions d'incroyables efforts pour nous éloigner de ces rochers épouvantables; mais la mer et les vents, toujours plus impétueux, emportaient notre navire comme la paille légère : déjà la mort était présente, le naufrage certain. Je nageais très mal; on avait négligé cette partie de mon éducation. Un jeune Crétois me dit : « Emparons-nous de cette planche, elle nous sauvera tous les deux. » Phanor, au contraire, était excellent nageur. Nous avions parmi les passagers deux femmes, la mère et la fille; celle-ci se nommait Monime : Phanor leur proposa d'en sauver une des deux, si elle voulait s'accrocher à ses cheveux, qu'il avait longs et épais. La jeune Monime, aux genoux de sa mère, la suppliait de profiter du généreux secours de Phanor : sa mère, les larmes aux yeux, s'écriait qu'elle avait assez vécu. « Et toi, disait-elle à sa fille, à peine tu commences la vie; non je ne vivrai point à tes dépens! Je ne t'ai pas donné le jour pour te le ravir : sauve-toi, je le veux, je te le commande. » Pendant ce débat si touchant, un coup de vent terrible nous porte d'un bond vers un énorme écueil; le vaisseau s'entr'ouvre, se brise; la mer y pénètre en furie. Les gémissemens, les pleurs, les cris, accroissent la terreur; nous saisissons, avec le Crétois, la planche, notre unique espérance. La mère de Monime supplie Phanor de sauver sa fille; celle-ci recule, résiste : mais Phanor la prend dans ses bras et se précipite avec elle dans le gouffre des mers. Je le voyais plonger, s'élever sur les flots, se débattre avec vigueur et courage, traînant la jeune Monime, qui le tenait fortement par les cheveux, et qui, à l'aspect imminent de la mort, chérissait encore la vie. Pour moi, porté sur ma planche, jouet des vagues irritées, je ne m'occupais que du danger de Phanor. Enfin, presque mourans, épuisés de forces, et non de courage, nous abordâmes tous les quatre à peu près dans le même temps. Quelle joie quand nous nous vîmes sains et saufs sur le rivage! nos embrassemens, nos caresses ne pouvaient finir : nous donnâmes ensuite des secours à la jeune Monime qui venait de s'évanouir. Notre premier sentiment en nous voyant hors de danger fut celui de la joie : mais bientôt la vue de nos compagnons, dont les cadavres flottaient sur les eaux, nous ramena aux mouvemens de la pitié et de la douleur; nous pleurâmes leur malheureuse destinée. Diagoras avait péri, sans doute en niant l'existence des dieux, ou en les maudissant. L'intéressante Monime, abîmée dans les larmes, cherchait le corps de sa mère; nous l'arrachâmes de ce rivage funeste; et, nous étant avancés dans les terres, nous apprîmes que nous n'étions qu'à cent stades de Sidon. Après nous être reposés chez un laboureur qui nous donna tous les secours que la pitié et l'humanité peuvent inspirer à une âme sensible, nous partîmes pour cette ville avec le Crétois et la jeune Monime. Le nocher et quelques matelots échappèrent à ce naufrage. En entrant à Sidon, Phanor s'écria : « Je salue la mère de Thèbes; nous sommes une des colonies de Sidon. »

Monime nous mena loger chez un frère de sa mère.

[1] C'étaient, chez les Athéniens, des présages sinistres.

Hélas! elle s'était embarquée pour venir le voir! Cet honnête Sidonien nous témoigna la reconnaissance la plus vive; il nous offrit sa maison, sa fortune; nous profitâmes de ses offres pour refaire nos équipages: son aimable nièce, qu'un excès de reconnaissance et de sensibilité entraînait à des sentimens plus doux et plus dangereux, aurait payé les services de Phanor d'un prix qui n'est dû qu'à l'amour; mais mon ami eut la délicatesse de ne pas accepter un salaire qui aurait terni le bienfait.

Sidon est dans une belle plaine, et son port est très bon [1]. Les Sidoniens excellent dans les ouvrages de broderie.

Le mont Liban est ce qu'il y a de plus curieux dans cette contrée: des cèdres antiques s'élancent à perte de vue dans les airs: la surface de la terre est couverte d'herbes balsamiques et odorantes. On y trouve des carrières d'un marbre très blanc. Il y croît aussi une grande quantité d'encens. Nous y vîmes des victimes sans nombre qu'on engraissait pour les sacrifices. Six fleuves, entre autre le Jourdain, ont leurs sources dans ces montagnes.

Nous séjournâmes très peu à Sidon, malgré le tendre nom de mère que lui donnait Phanor, et malgré les amitiés de nos hôtes: nous renonçâmes même au projet d'aller à Tyr, jadis la reine des cités. Nous étions pressés de voir Jérusalem, et ces Hébreux connus dans l'Asie-Mineure, mais ignorés dans le reste du monde, et regardés par les Grecs comme un peuple agreste et barbare.

CHAPITRE LXXVII.

Fin de l'histoire de Nicias.

«Nicias, malgré son initiation, eut le malheur de s'attirer la haine des prêtres. Il n'avait pu perdre sa franchise; et, né railleur, il attaquait souvent les dieux du pays par des sarcasmes et des bons mots. Le bœuf Apis était particulièrement en butte à ses traits. Il est vrai que ce n'était qu'avec quelques amis qu'il se livrait à sa gaîté; mais ses plaisanteries se répandaient; leur sel, leur finesse amusaient les gens d'esprit, qui se plaisaient à les redire. Sa femme, devant laquelle il s'égayait souvent aux dépens des prêtres, s'effrayait de ses impiétés: elle craignait que la foudre n'éclatât sur sa maison. Nicias s'efforçait en vain de combattre ses préjugés, et de lui inspirer une religion raisonnable: la raison ne pouvait fructifier dans une tête si mal préparée; son aveuglement était d'autant plus incurable qu'elle était liée avec un prêtre de Sérapis, nommé Séthon, fanatique de bonne foi, opiniâtre par orgueil, et barbare par caractere et par esprit de religion: il aurait voulu pouvoir exterminer la raison humaine avec tous ceux qui niaient la divinité du dieu Apis. Vous connaissez l'influence et le pouvoir des prêtres égyptiens; ils enchaînent le peuple avec le frein de la superstition: leurs riche ses, qu'ils prétendent tenir d'Isis, l'exemption de tout impôt, de toute charge, assurent leur autorité et leur crédit. Pour mieux les affermir, ils affectent des mœurs, un costume, des rites bizarres: ils ne boivent presque jamais de l'eau du Nil pure. Ils ont établi des jeûnes de dix jours, pendant lesquels il est défendu de coucher avec sa femme.

[1] Cette ville, aujourd'hui fort déchue, s'appelle *Zaïde* ou *Séide*.

«Séthon versait ses sentimens dans l'âme de la faible Déiphile: ils y fermentèrent avec tant d'activité, qu'elle commença à s'éloigner de son mari, et à l'envisager comme un être maudit des dieux: triste effet du fanatisme, qui étouffe si souvent la nature! Le sage Nicias, qui s'aperçut que cette liaison de sa femme dénaturait son caractere, exaltait ses préjugés, lui défendit de la continuer. Le vieux prêtre, irrité de cette défense, jura, de concert avec ses collègues, la perte du philosophe. Celui-ci, en cultivant les sciences abstraites, n'avait pas négligé le champ de la littérature. Dans ses loisirs, pour se délasser d'une grande contention d'esprit, il s'amusait à cueillir les fleurs de la poésie. Il avait composé un petit poëme sur le dieu Apis: cet ouvrage, plein de sel et de gaîté, était enfermé dans le sanctuaire des Muses, et n'était lu qu'à des amis et à huis clos; mais le secret perça, et tout le sacerdoce alarmé se réunit pour avoir cette œuvre impie et l'anéantir avec l'auteur.

«L'astucieux Séthon se chargea de l'enlever. Il vit Déiphile en secret, employa tout son ascendant, toute son adresse pour se faire prêter le manuscrit du poëme. Déiphile, malgré la force de ses opinions religieuses, refusa de se prêter à cette perfidie; mais, peu de jours apres, le tonnerre, qui gronde très rarement en Égypte, étant tombé sur la maison, le sacrificateur ne manqua pas de l'assurer que c'était un signe du courroux céleste, un avertissement des dieux, et qu'elle éprouverait, ainsi que son mari, la vengeance d'Apis, si elle ne détruisait le monument d'impiété qu'il lui demandait.

«Ce raisonnement, et la frayeur, plus persuasive, fixèrent ses irrésolutions. Elle introduisit dans le cabinet de Nicias, pendant son absence, Séthon avec un autre de ses collègues. Ils cherchèrent, feuilletèrent et trouvèrent enfin ce poeme, et un brouillon où étaient écrites les cérémonies de l'initiation. Il en avait confié le manuscrit à l'un de ses amis, de qui je l'ai reçu à mon départ de l'Égypte. Nicias avait oublié ou négligé de brûler ce brouillon; les prêtres, irrités, l'emportèrent avec le poeme, et accusèrent l'auteur d'avoir révélé les sacrés mystères. La vengeance éclata aussitôt. Nicias fut arrêté au milieu de la nuit, et conduit dans un cachot. Il apprit bientôt la cause de son malheur, et jugea sa perte décidée. Ses amis s'unirent vainement pour l'arracher à la vindicte sacerdotale. Tout le peuple soulevé demandait à grands cris son supplice, et les prêtres-juges prononcerent son arrêt de mort.

«Au bruit de cette sentence, Déiphile comprit l'énormité de sa faute: la voix de la nature triompha de ses préjugés, et les aiguillons du remords déchirèrent son âme. Elle courut à la prison pour se jeter aux pieds de son époux; on lui en refusa l'entrée. Elle implora tous les cœurs sensibles pour obtenir la permission de le voir; ils furent sourds à ses prieres et à ses pleurs: tant cette tourbe sacerdotale inspirait d'épouvante! Dans son désespoir, elle recourut à Séthon lui-même; elle pleura prosternée à ses genoux. L'implacable hiérophante dévoila alors toute la duplicité et la turpitude de son âme. Après lui avoir peint son époux comme un sacrilége condamné par les dieux et les hommes, il affecta un ton d'intérêt et de sensibilité, lui parla de sa tendre amitié pour elle, et finit par lui proposer de s'unir à lui, ajoutant qu'au lieu d'un athée et d'un impie, elle aurait pour époux un ministre chéri des dieux et des hommes, et qu'à ce prix elle verrait Nicias pour le dernière fois.

Déiphile, dissimulant l'horreur que lui inspirait tant de bassesse et d'hypocrisie, lui répondit : « Accordez-moi la grâce que j'implore ; et si mes faibles appas, au sortir de la prison, peuvent encore charmer vos yeux, vous serez le maître de m'épouser. »

« Dès qu'elle eut en main l'ordre pour entrer dans la prison, elle y vola ; la porte s'ouvre : Nicias, calme et serein, lisait à la clarté d'une triste lampe ; car la lumière du ciel n'éclairait pas cet affreux repaire. Suffoquée de sanglots, inondée de pleurs, elle tombe à ses pieds, et reste sans connaissance. Nicias, qui ignorait qu'elle fût l'auteur de son infortune, la console, la presse dans ses bras, l'accable de ses caresses. Elle voulait le repousser, mais elle était sans force. Lorsqu'elle put parler, elle s'écria : « Mon cher Nicias, cessez vos caresses. Vous voyez à vos pieds un monstre d'ingratitude et de perfidie ! vous ignorez mes forfaits : c'est moi, c'est moi dont l'aveugle superstition vous traîne au supplice ! » Elle lui raconte alors par quel égarement elle avait livré ses papiers aux deux prêtres. Nicias l'écoutait avec l'indulgence d'un époux et la tranquillité d'un sage ; et la relevant de ses genoux, où, avec l'accent du désespoir elle implorait son pardon. « Oui, ma chère amie, dit-il, je te pardonne ; ta faute est cruelle, mais ton cœur est innocent. Voilà où mène le fanatisme ! c'est l'hypocrite qui t'a séduite qui seul est coupable. Mais dis-moi, qu'a-t-on prononcé ? quel est mon châtiment ? — La mort, comme violateur des mysteres isiaques. On t'arrachera le cœur, qu'on donnera à dévorer aux bêtes carnassieres. Les prêtres triomphent, les dieux t'ont abandonné ; que dis-je ? les dieux ! il n'en est point, ils n'ont jamais existé, ou bien ils sont les ennemis de la vertu ! » Nicias, entendant ces blasphèmes qui partaient d'un esprit égaré, lui reprocha avec douceur de passer d'une extrémité à l'autre. Il lui dit que, si la superstition dégradait l'homme, l'impiété déshonorait ses lumieres et sa morale. « Il est, s'écria-t-il, un dieu suprême, non point tel que le représentent les prêtres, féroce, jaloux, vindicatif ; mais bon, juste, clément, qui entend la voix de tes remords, les accens de ton repentir, qui punira le méchant, qui nous pardonnera nos erreurs et nos faiblesses, et nous récompensera, apres le trépas, des peines de cette malheureuse vie. » Deiphile, à ces mots, emportée par un élan sublime, s'écria : « Eh bien ! mon cher Nicias, allons au-delà du Cocyte chercher cette récompense qui nous attend. Tu ne crains sans doute que l'appareil et l'horreur du supplice : je t'apporte une liqueur qui fortifie et soutient le courage. » Elle tire à l'instant un flacon de sa poche, le verse dans une coupe, en boit la moitié, la présente ensuite à son mari étonné, en lui disant : « Bois le reste, c'est du poison. » Nicias frémit, mais il prend la coupe et l'achève. Ils se précipitent ensuite dans les bras l'un de l'autre, se couchent sur la terre, et, bravant les horreurs du trépas, se félicitent de mourir ensemble. Quand Déiphile sentit les atteintes du poison, elle écrivit ce billet à l'infâme Séthon : « Je tiens ma promesse. Si mes appas, dans la situation où je suis, conservent sur toi quelque empire, viens m'enlever des bras de mon époux. » Séthon, à cette lecture, court à la prison : il entre, il voit Déiphile, cette beauté touchante, l'objet de ses désirs, étendue sur la terre, livide, flétrie des horreurs de la mort, embrassant son époux qui venait d'expirer avec elle. Frappé d'étonnement, il ne peut croire à un tel héroïsme ; cependant il considere encore d'un œil avide les doux attraits, les formes heureuses de sa déplorable victime ; et son unique regret, en s'enfuyant, est la perte de ses plaisirs. Ainsi périt ce sage, ce philosophe de la nature, qui méritait la reconnaissance de l'Égypte. Il s'était encore attiré l'animadversion des prêtres par une discussion astronomique. Ils prétendaient que le soleil s'était couché, dans le cours de onze mille ans, deux fois à l'orient, et deux fois à l'occident. Nicias leur prouvait que, quand même l'écliptique aurait été, comme ils l'assuraient, parallèle à l'équateur, ce parallélisme ne dérangeait pas la marche du soleil. »

CHAPITRE LXXVIII.

Mœurs des Hébreux. Description de leur temple. Vengeance de leur dieu.

Nous trouvâmes que la Grèce méprisait justement cette nation, qui, infectée d'une basse et ridicule superstition, est encore dégradée par la rusticité de ses mœurs. L'avarice est son vice dominant : orgueilleux dans leur misère, fiers d'une origine fabuleuse, les Hébreux ont l'audace de mépriser les autres peuples, qui, avec justice, les regardent comme les ennemis du genre humain. Ils vivent séparés de tous les habitans de la terre, et n'ont rien de commun avec eux, ni la table, ni les libations, ni les prières, ni les sacrifices. Ils dedaignent les arts, les belles-lettres, surtout la sculpture. « Les statues, disent-ils, sont les productions de l'oisiveté. » Toute leur industrie se borne à la culture des terres : heureux néanmoins dans leur vie patriarcale lorsque la superstition, en les avilissant, ne trouble pas leur bonheur. Les femmes pétrissent le pain, préparent à manger, filent la laine, fabriquent les étoffes, et font leurs vêtemens. Leur chere est frugale : il leur est défendu de manger du porc, animal immonde selon eux ; du sang, de la graisse, des poissons qui n'ont point d'écailles, des bêtes qui ont le pied rond et partagé en plusieurs doigts.

Leur gouvernement est théocratique ; c'est-à-dire, leur roi, leur chef suprême, est leur dieu Adonaï : mais comme ce dieu est invisible, ils n'ont ni constitution ni économie politique ; ils sont influencés par des prêtres, qui font parler Adonaï au gré de leurs caprices et de leurs intérêts.

Nous fûmes assez mal accueillis à Jérusalem : les Juifs fuient les étrangers. Nous ne pûmes jamais dîner avec aucun d'eux : ils craignaient que nous n'eussions mangé du cochon, ou touché quelque bête immonde.

Nous logeâmes chez un nommé Jonathas, qui avait quatre femmes. Si la polygamie flatte les désirs d'un homme voluptueux, le sage n'y voit qu'un fardeau très pesant ; c'était continuellement entre ces femmes des divisions, des cabales et des guerres intestines. Un enfant a autant de marâtres que son père a de femmes.

Les Hebreux, comme les Grecs, font grand cas de la force du corps ; mais ils négligent la culture de l'esprit. Ils dédaignent l'etude des langues étrangères. Pour toute bibliotheque, ils ont le livre de leur loi, que chacun d'eux est obligé de méditer chaque jour, surtout celui qu'ils nomment *le jour du sabbat* ; quelques autres livres, et les écrits de leur roi Salomon, qui contiennent trois mille paraboles, quinze cents cantiques, et des traités sur les plantes et les animaux.

Jonathas me conta que leurs ancêtres s'étaient enfuis de l'Égypte, emportant la vaisselle des Égyptiens ; qu'ils avaient erré quarante ans dans de vastes déserts avant

d'arriver à la Palestine, et que, par une protection spéciale de leur dieu *Jéhovah*, leurs vêtemens et leurs souliers ne s'usèrent point pendant ce laps de temps : les habits des enfants s'allongeaient et s'élargissaient en raison de leur développement : les barbiers leur étaient devenus inutiles ; car la barbe, les ongles, les cheveux ne végétèrent plus, et restèrent dans le même état [1].

Leur deuil est très rigoureux. Notre hôte, pendant notre séjour, perdit son frère : il commença par déchirer ses habits, se frappa la poitrine, mit ses mains sur sa tête, y jeta de la poussière et de la cendre, au lieu des essences dont il se parfumait dans les temps d'allégresse ; il se rasa les cheveux et la barbe, ne se lava plus, porta pour habit une espèce de sac sale et déchiré. Il marchait les pieds et la tête nus, le visage couvert ; quelquefois il s'enveloppait d'un manteau pour ne plus voir la lumière et cacher ses larmes. Il jeûna près d'un mois, ne mangeant qu'au soleil couché, du pain, des légumes, et buvant de l'eau. Il restait tout le jour assis à terre, couché sur la cendre, tantôt dans un profond silence, tantôt psalmodiant un cantique lugubre qui, comme le cri du hibou, attristait tous ceux qui l'entendaient.

Nous assistâmes à une épreuve assez bizarre, et dont l'effet, disent-ils, est infaillible : une femme soupçonnée d'adultère par son mari fut condamnée à boire de l'eau de jalousie. Cette eau, consacrée par le grand prêtre, est mêlée avec de la cendre. On nous assura que, lorsqu'une femme coupable en buvait, elle enflait, et mourait sur-le-champ. Celle-ci n'enfla point, ne mourut pas ; nous n'eûmes pas le bonheur de trouver une femme adultère pour juger l'effet de cette eau. Un autre usage aussi bizarre, c'est qu'un mari peut répudier sa femme lorsqu'elle a laissé trop cuire la viande.

Nous allâmes visiter le temple bâti par leur roi Salomon. Cet édifice, hyperboliquement vanté, est bien loin de l'élégance, du goût et de la magnificence du temple de Diane à Éphèse, de ceux d'Apollon à Delphes et à Milet, du temple de Jupiter Olympien, du Parthénon à Athènes, et de tant d'autres.

Ce fut un nommé Achas, parent de Jonathas, qui nous y conduisit. Cet édifice n'a que cent cinquante pieds de longueur sur autant de largeur : personne n'y entre, excepté les sacrificateurs de service, aux heures réglées, le soir et le matin, pour allumer les lampes, offrir les pains et les parfums.

Le grand-pontife seul peut entrer dans le sanctuaire, où repose l'arche d'alliance, et encore n'est-ce qu'une fois l'année.

Tout le temple est revêtu de bois de cèdre, orné de sculpture et couvert de lames d'or ; au-devant s'élève une tour carrée, où est placé l'autel des holocaustes : on y voit dix grands bassins d'airain posés sur des bases roulantes. « Le bassin qui est à droite, porté par douze bœufs, me dit Achas, est nommé la *mer d'airain* : les prêtres sont obligés, sous peine de mort, de s'y laver les pieds et les mains avant les sacrifices. »

Notre guide nous mena ensuite aux salles où étaient les trésors, les vases sacrés d'or et d'argent, les habits des prêtres ; il nous fit voir les magasins où l'on garde les offrandes destinées à la nourriture des sacrificateurs, des lévites, des veuves et des orphelins. En d'autres lieux on conserve le vin et l'huile pour les libations, le sel dont les offrandes doivent être assaisonnées, les agneaux pour les sacrifices. « On en offre, me disait-il, deux le matin et deux le soir ; c'est ce que nous appelons *le sacrifice perpétuel*. Les jours de sabbat et de fête, on les multiplie beaucoup, sans compter les offrandes des particuliers. Notre grand roi Salomon immola un jour dans ce temple vingt-deux mille bœufs gras et cent vingt mille moutons. — On prit-il, lui demanda Phanor, des vases pour les faire cuire ? »

Nous visitâmes les cuisines, les salles à manger des sacrificateurs, les corps-de-garde des lévites qui gardent le temple nuit et jour, les chambres de lévites-musiciens, et la salle où se tient le conseil souverain des senateurs.

Nous fûmes présens à un sacrifice : les particuliers égorgèrent les victimes, les préparèrent, les firent cuire ; les prêtres répandirent le sang autour de la victime, allumèrent le feu, et mirent dessus les parties qui servent d'offrandes.

Leur grand-pontife est non-seulement le chef de la religion et le juge ordinaire des difficultés relatives au culte, mais encore de tout ce qui regarde la justice civile.

Les Juifs prétendent que leur dieu permet que ce grand-prêtre soit l'oracle de la vérité, qu'il répond à ses demandes, et lui découvre les choses cachées et futures lorsque ce pontife est revêtu de ses ornemens.

Ce grand-pontife ne peut porter le deuil de ses proches, pas même de son père et de sa mère, ni entrer dans un lieu où il y aurait un cadavre, de peur d'être souillé.

Il ne peut épouser qu'une vierge. Son habit est beaucoup plus magnifique que celui des autres prêtres : c'est une tunique de lin, dont la tissure est particulière ; sur cette tunique, il porte une longue robe de couleur céleste ou d'hyacinthe, au bas de laquelle est une bordure composée de sonnettes d'or et de pommes de grenades faites de laines de diverses couleurs.

Les Hébreux ont un jour par semaine consacré à la dévotion et à l'oisiveté, nommé *jour du sabbat*. Ils portent le respect pour cette fête à un tel point, qu'un de ces jours-là quelqu'un étant venu dire à mon hôte que le feu avait pris à son écurie, il n'osa y porter du secours, et la laissa brûler avec deux ânes, victimes innocentes de la sottise de leur maître.

Jérusalem, à cette époque, était en proie aux divisions intestines. Deux hommes très ambitieux, ennemis l'un de l'autre, allumaient le feu de la discorde : l'un se nommait Onias, il était grand-pontife ; l'autre, simple prêtre, appelé Simon. Celui-ci, pour perdre son concurrent, fit dire au roi d'Asie que le temple de Jérusalem était rempli de trésors. Le monarque, sur cet avis, envoya Héliodore avec des troupes pour s'en saisir. Ce général entra dans le temple à la tête de son armée. Phanor et moi suivîmes la foule consternée qui jetait des cris effroyables ; les femmes s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs vêtemens. Le temple allait être pillé, saccagé ; mais son dieu Adonaï, pour le sauver, opéra un miracle. Un homme à cheval descend du ciel, renverse Héliodore qui était encore dans le chœur, le foule aux pieds ; en même temps, deux jeunes gens d'une belle figure, que les Hébreux appellent des anges, l'attaquent vivement, et le chassent du temple à grands coups de verge. Ce qui rend le miracle plus éclatant, c'est que ses soldats restèrent immobiles de frayeur et de respect.

Après cette correction exemplaire, Héliodore sortit de

[1] Saint Justin et saint Jérôme confirment ce qu'avance ici Jonathas.

la ville, jurant par Bélus, son dieu, de n'avoir plus rien à démêler avec Adonaï ou Jéhovah, dieu des Juifs, dont les émissaires frappaient si vigoureusement.

Nous fûmes bientôt dégoûtés du séjour d'une ville aussi misérable, et je proposai à Phanor, en cas qu'il ne fût pas amoureux de quelque beauté hébraïque, de partir pour Babylone; il y consentit, en me disant qu'il aimerait encore mieux sa Callipige de Rhodes que la plus belle femme de Jérusalem.

Nous fûmes témoins, avant notre départ, d'un prodige encore plus étonnant que celui de la punition d'Héliodore.

Un matin, mon hôte Jonathas vint m'éveiller brusquement. « Levez-vous, me criait-il, montez sur les toits; venez voir dans les airs ce phénomène unique. — Quoi! sont-ce des grues, des corbeaux, des sauterelles? — Non, ce sont des armées, des chevaux qui combattent sur des nuages. — Par Bacchus! il y a du danger; s'ils allaient tomber sur nous. » Jonathas, à ces mots, fit une grimace qui contracta tous les muscles de son visage. Je vis qu'il ne fallait pas rire hautement des sottises des hommes. Cependant je m'habille à la hâte, et je monte sur les toits faits en terrasse, où étaient déjà toute la famille et les domestiques. Les rues, les places, les toits de toutes les maisons étaient chargés de spectateurs qui, les yeux au ciel, regardaient le choc des deux armées. Ce spectacle causait en même temps de l'admiration et de l'effroi. Hommes et femmes criaient, hurlaient, imploraient à grands cris leur dieu Adonaï. Jonathas, à mes côtés, me disait: « Voyez-vous ces chevaux, ces cavaliers couverts d'or qui se pressent, se heurtent? Regardez, ceux-ci sont repoussés, ils fuient; ces fantassins ont l'épée à la main et des boucliers d'or; ils se défendent, reculent; ils reviennent, enfoncent l'ennemi à leur tour. » J'ouvrais de grands yeux et une grande bouche pour voir tout cela, et je ne voyais que des nuages qui flottaient dans les airs et sous différentes formes. Je le dis à Jonathas, qui me répondit qu'apparemment j'avais la vue courte. J'en convins; avec les hommes, il est dangereux d'y voir trop clair; mais Phanor, moins prudent ou moins politique que moi, répondit à une vieille femme qui lui demandait ce qu'il voyait: *Beaucoup de sots le nez en l'air.* Ce seul mot faillit nous faire lapider; mais avec quelque argent, premier dieu de ce peuple, nous détournâmes l'orage. Cette bataille, qui se donnait dans les airs, dura deux jours.

Pendant ce temps, les prières, les sacrifices, les hurlemens, les pleurs ne cessèrent pas dans la ville: enfin les deux armées se retirèrent, l'air s'épura, et la paix descendit du ciel. Comme mille et mille témoins ont vu et certifié ces deux miracles, je ne m'aviserai point, par un pyrrhonisme déplacé, d'en nier la possibilité ou l'existence: permis à chacun de croire selon son bon plaisir, ou l'étendue de sa vision physique ou morale.

La Palestine est couverte, presque partout, de rochers sur lesquels les habitans ont transporté un peu de terre pour y planter des vignes. Cette terre, liée avec les éclats des rochers, est soutenue par de petits murs. D'ailleurs le terrain est fort aride; les pâturages très rares ne peuvent nourrir que des ânes; les bœufs y sont maigres: les moutons y réussissent mieux. Les oliviers y produisent des fruits d'une bonne qualité: il y pleut rarement. On a peu de fontaines; on y supplée à grands frais par des citernes. Nous eûmes la curiosité, avant de partir, d'aller voir, à trois stades de la ville, la sépulture célèbre d'une femme nommée Hélène. La porte de ce tombeau, qui est de marbre comme tout le reste, s'ouvre d'elle-même à certain jour de l'année et à certaine heure, par le moyen d'une machine, et se referme peu de temps après: à toute autre époque, on ne pourrait l'ouvrir sans la rompre.

CHAPITRE LXXIX.

Voyage sur l'Euphrate. Repas pris chez des laboureurs. Récits et aventure du Nestor du village.

Nous arrivâmes, vers la fin de gamélion [1], sur les bords de l'Euphrate. Ce fleuve profond, grand et rapide, prend sa source dans l'Arménie. Nous le descendîmes jusqu'à Babylone. Le ciel était serein, la chaleur tempérée; les feuillages des arbres offraient différentes teintes: nous découvrions au loin des plaines de blé, dont le vent faisait ondoyer la surface. Le lin et les fèves approchaient de leur maturité; les arbres étaient parés de fleurs: tel était le charmant paysage que les rives de l'Euphrate offraient à nos regards.

Notre bateau, arrondi comme un bouclier, était construit avec des saules, revêtu extérieurement de peaux. C'est ainsi que sont faits tous ceux qui naviguent sur l'Euphrate. On remplit le fond de paille, et on les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises, et principalement de vin de palmier: deux hommes les gouvernent. On transporte un âne dans chaque bateau: les grands en ont plusieurs. Arrivés à Babylone, les mariniers vendent les marchandises, les varangues et la paille; chargent ensuite les peaux sur leurs ânes, et retournent en Arménie, d'où ils sont partis.

Nous étions encore à cent stades de Babylone; il était midi: nous aperçûmes un petit bois qui nous parut délicieux; des massifs de saules grands et élevés s'étendaient sur le bord du fleuve; leurs rameaux longs et flexibles se baignaient dans les eaux; des grenadiers, des palmiers plantés au hasard formaient des deux côtés de la rivière divers petits bosquets entremêlés d'arbrisseaux couverts de fleurs. A côté du Sycomore croissait le cassier, étalant des faisceaux de fleurs jaunes semblables au cytise.

Nous voyions un peu plus loin de petits hameaux, assemblages de quelques huttes de terre, de forme arrondie; ombragés par des palmiers. Au côté opposé du fleuve étaient des bourgs entourés de petits bois et de bouquets d'arbres, offrant des tableaux charmans et pittoresques.

C'est dans ce jardin des Hespérides que nous descendîmes pour dîner. La fraîcheur de l'herbe, la variété des arbres, des buissons éparpillés, une multitude de tourterelles et d'autres oiseaux qui se cachaient, se jouaient sous l'épais feuillage et célébraient en chœur la jeunesse de l'année; les troupeaux nombreux que l'on ramenait du pâturage, tout cet ensemble produisait une scène riante et animée: le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, l'aspect des hameaux, tout y paraissait rassemblé pour les plaisirs des yeux et de l'âme. Phanor et moi, assis à côté l'un de l'autre, nous ne parlions pas, nous jouissions; nous nous écriions seulement de temps en temps: « Que de beautés! quel moment délicieux! » Nous sentions ce charme irréfléchi, ces émotions douces, cette joie pure et tranquille que l'aspect de la belle nature verse dans une âme sensible en l'inondant, pour ainsi dire, d'une plénitude de vie.

[1] Février.

Après une rêverie ou une extase d'une demi-heure, nous marchâmes vers les cabanes des laboureurs, pour leur demander du lait et des œufs. Les femmes, assises autour de ces cabanes, travaillaient à divers ouvrages: à notre approche, elles se retirèrent, effrayées par nos armes et nos habits étrangers. Les hommes restèrent, inquiets pourtant de notre visite; mais nous les rassurâmes bientot.

Les femmes revinrent alors, nous entourèrent, nous considérerent des pieds jusqu'à la tête. Quelques-unes étaient jolies; en général, leur teint est fort basané. Toute la troupe nous invita par de vives instances à diner avec elle. Nous acceptâmes avec plaisir. On nous mena vers la plus grande cabane qu'habitait le chef ou le Nestor du village: il nous reçut avec ce doux sourire et cette aimable simplicité qui n'appartiennent qu'aux habitans de la campagne. Un vert gazon, ombragé par de robustes sycomores, nous servit de siége et de table: les femmes âgées s'assirent avec nous: les jeunes nous servaient. Nous vîmes une singuliere façon de faire cuire les œufs: des hommes les prirent dans la main, les agitèrent longtemps, et puis nous inviterent à les manger. C'était leur maniere de les préparer lorsqu'ils voyageaient, ou qu'ils n'avaient pas de feu: en effet, nous les trouvâmes cuits à leur point.

Pendant le repas, le vieux patriarche nous parla de Sémiramis. « Cette femme célèbre, dit-il, finit de bâtir Babylone, dont Ninus, son époux, avait conçu le plan; mais la mort le surprit. La ville fut achevée dans l'espace d'un an: chaque jour on faisait un stade: Sémiramis présidait aux travaux. C'était une tres belle femme: son air majestueux et guerrier annonçait une reine née pour commander. Ses projets étaient vastes et magnifiques; elle marchait à la tête des troupes: assistait à tous les conseils; edifiait des temples, des palais, une ville immense; donnait des fêtes superbes: s'entourait de tout l'éclat du luxe et de la richesse; appelait autour d'elle les plaisirs, les arts, la philosophie. A la mort de Ninus, son époux, elle lui fit élever pour tombeau un vaste édifice: il a cinq stades de hauteur et dix de largeur: il n'est pas loin de la ville: lorsque vous le verrez, vous le prendrez pour une citadelle. » Je lui demandai quelle était la grandeur de Babylone. « Elle a trois cent soixante-cinq stades[1] de circuit. Les tours sont au nombre de deux cent cinquante: leur hauteur est de soixante coudées; celle des murs qui sont entre les tours est de trente sur trente-deux pieds de largeur: deux chars attelés de quatre chevaux s'y promenent de front tres aisément. Les portes de la ville, au nombre de cent, sont d'airain massif. Les maisons ont trois et quatre etages. Les rues sont droites, coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. Ses terrasses vous étonneront: ce sont des jardins suspendus dans les airs, elevés au niveau des plus hautes tours, sur une plate-forme de seize arpens carrés, soutenue par des arcades et des colonnes magnifiques. Ils sont chargés des arbres les plus hauts, et couverts de fruits et de fleurs.

« Ces voluptueux jardins, qui ont coûté des sommes immenses, furent imaginés par la reine Nitocris, qui aimait passionnément les bois et la campagne. Cette reine avait un esprit vaste et capable des plus grandes entreprises. Après la mort de Nabuchodonozor, son epoux, elle forma le plus beau projet, et de la plus difficile exécution; ce fut d'élever un pont de pierre sur l'Euphrate, pour joindre la ville que ce fleuve divisait en deux parties. Sa rapidité et sa profondeur opposaient les plus grands obstacles: mais rien n'arrêta le courage de Nitocris: apres un an, chose incroyable! ce pont exista. Elle fit creuser un lac immense où le fleuve alla s'engloutir. Au sortir de ce lac, il rentrait dans son lit. Tous les matériaux étaient prêts, on bâtit le pont, et, l'ouvrage achevé, l'Euphrate reprit son cours ordinaire.

« L'eau du fleuve, par un jeu continuel des pompes arrose ces jardins plusieurs fois le jour, ainsi que les rues. Vous trouverez, dans les places, des fontaines qui versent à grands flots une eau fraiche et pure qui nourrit les arbres touffus, dont l'ombrage très agréable est nécessaire dans nos climats brûlans. »

Ce vieillard parlait avec tant de noblesse et de goût, que nous supposâmes d'abord que c'était un homme de naissance retiré dans ces solitudes par philosophie ou par un jeu de la fortune. Nous le lui fîmes entendre. « Vous vous trompez, dit-il; je suis né dans ce hameau, laboureur et fils de laboureur; mais à peine je touchais à mon adolescence, qu'un vain desir de curiosité et d'ambition, ou peut-être l'inquiétude de l'âge et de l'esprit humain, et l'espérance trompeuse d'un bonheur fugitif, me firent quitter mon pere et mes bois; ces bois chéris qui prêtèrent leur ombre à mon enfance, je les abandonnai pour le séjour des rois. On m'employa dans les jardins de la reine. Par mes travaux, mon assiduité, j'en obtins l'intendance: là, je vis les grands de la cour, j'appris à les connaître. Bientôt fatigué de leur hauteur, désabusé de leur fausse politesse, et humilié de leur protection, agité des soucis qui habitent les palais, en butte à la jalousie de mes inférieurs qui enviaient ma place et mon prétendu bonheur, je commençai à regretter l'ombrage fortuné de mes bois, leur doux repos, leur calme heureux, leur aimable simplicité. Cependant je différais toujours à retirer le pied du bourbier où j'étais enfoncé: l'ambition, l'amour des richesses me retenaient encore à ma chaine. Telle est la faiblesse de l'homme, qu'il voit le bien et ne peut le suivre! Enfin l'amour obtint un triomphe échappé à la raison.

« La fille d'un des officiers du roi vint se promener avec sa mere dans les jardins de la cour; elle se nommait Cléora: vous la voyez, elle est devant vos yeux; elle était alors le lis du printemps, la parure et la gloire de nos jardins: elle est aujourd'hui la proie du temps, flétrie et ridée par la decrépitude: je ne l'en aime pas moins. Dans sa jeunesse, ses grâces et sa beauté ont versé sur ma vie les plaisirs et les délices; aujourd'hui son attachement, sa douceur, ses soins assidus embellissent encore les jours de ma vieillesse. Si quelqu'un, privé de la vue depuis longtemps, a pu la recouvrer subitement, et revoir le soleil dans tout son éclat, il ne fut pas sans doute aussi frappé d'étonnement et d'admiration que je le fus à l'aspect de Cléora. Cependant je fis les honneurs du jardin; je lui montrai ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable; je lui présentai les plus beaux fruits, les plus belles fleurs, et j'obtins de sa mère la permission de leur en porter tous les jours. Dès lors l'amour me donna un nouvel être; mon âme vivait réunie à celle de Cléora, le feu circulait dans mes veines. Ses parens soupçonnèrent bientôt le motif de mes présens et de mes visites. La porte me fut fermée: ces esclaves de cour crurent un homme honnête et libre indigne de leur alliance. Je tombai dans le déses-

[1] Huit stades font un mille.

poir : je restai quinze jours presque sans nourriture, errant toutes les nuits autour de la maison de Cléora. Les veilles, l'agitation, la douleur, le jeûne m'exténuèrent. La maigreur avait séché la fleur de ma jeunesse ; mon visage s'était allongé ; j'avais vieilli de trente ans. Ce dépérissement me fut favorable. Après cent projets enfantés par le désespoir, je m'arrêtai à celui-ci : je pris l'habit d'un mage ; j'enveloppai ma tête d'une vaste tiare, sous laquelle mon visage disparaissait. Ainsi métamorphosé, je me présentai à la mere de Cléora, et m'annonçai de la part du grand archi-mage. « Vous savez, lui dis-je, que nous entretenons le feu sacré dans nos temples. Mithra, ou le soleil, est le feu le plus parfait, c'est le souffle du dieu même ; apres le soleil, le feu élémentaire est le symbole, la vive image de la Divinité. Le grand Zoroastre nous l'apporta du ciel, d'ou il se répandit dans tous nos temples. Nos fonctions, notre devoir sont d'y veiller nuit et jour, et de le nourrir avec un bois sans écorce. Nous rendons nos hommages au soleil, après nous êtres purifiés, au milieu des campagnes, en longs habits de lin, la mitre sur la tête, et un voile d'un tissu délié devant la bouche, pour que notre souffle ne souille pas ses rayons. Après ce feu sacré, quel plus beau feu que celui de l'amour et de l'hymen ? Présent céleste ! c'est à nous, aux successeurs du grand Zoroastre, à le propager sur la terre. Ainsi donc, je viens, au nom de notre grand archi-mage, vous proposer un mariage pour votre fille; faites-la venir, et je m'expliquerai. » Dès qu'elle parut, je lui dis : « Belle Cléora, le dieu Mithra, âme de l'univers, principe de toutes les générations, a les yeux sur vous, comme sur un des ornemens de la nature. Je suis chargé de vous offrir un époux égal par la naissance aux plus grands satrapes, aussi riche qu'aucun d'eux, puisqu'il possède au-delà de ce qu'il désire; et, ce qui est bien au-dessus de la richesse et de la naissance, il a des mœurs, de la probité, et pour vous l'amour le plus tendre. » Je n'en imposais pas en disant que j'étais égal aux satrapes par la naissance, puisque notre origine est la même; et je disais la vérité en déclarant que mes richesses surpassaient mes désirs. Cependant Cléora me regardait attentivement; elle croyait démêler mes traits, mais elle n'osait en croire ses yeux. Sa mère me demanda le nom de cet époux. « Je ne puis le confier, lui dis-je, qu'à votre fille, et sur la foi du secret ; tel est mon ordre. » En même temps, je menai Cléora à l'écart, et lui dis : « Reconnaissez l'amant qui vous adore ; recevez ce billet : j'attends votre réponse pour mourir de désespoir ou devenir le plus heureux des hommes. » Après ces mots, je saluai la mère, et sortis gravement, promettant de revenir dans deux jours. Tel était mon billet : « Abjurez tous les préjugés de la vanité ; je suis l'égal de tous, puisque je suis homme et honnête, et qu'un amour pur, ardent, immortel, m'élève jusqu'à vous. Je vous offre une fortune, non telle que peut l'ambitionner votre mère, mais un asile champêtre, agréable, où nous aurons le repos et le nécessaire, où nous cultiverons à l'ombre de nos berceaux la vertu, les vrais plaisirs, la nature et l'amour. Si vous daignez me suivre, je viendrai cette nuit sous vos fenêtres attendre votre réponse. » Je ne vous peindrai point ma situation pendant le reste du jour ; la fièvre me dévorait. Enfin l'obscurité règne : je cours sous les fenêtres de Cléora, j'attends : grands dieux ! une lettre tombe à mes pieds : je l'emporte. Je courais tellement, que je renversai un homme ; il se fâcha ; mais je courus toujours. Cléora me disait : « Je confie ma destinée à votre probité et à l'amour : demain, à la troisième heure de la nuit, trouvez-vous devant la maison ; j'y viendrai joindre mon époux. » O doux écrit ! ô transport d'une félicité ineffable ! Le lendemain j'arrive au rendez-vous dès la première heure de la nuit ; elle s'écoule ; la troisième commence et finit, et Cléora ne paraissait pas. L'impatience égarait ma raison et brûlait mon sang. Enfin j'entends marcher : on avance ; j'avance aussi, l'œil fixe, l'oreille attentive, palpitant de frayeur, agité d'espérance. « Est-ce vous, Orétès ? me dit une voix douce et craintive. » Je reconnais mon épouse, je m'élance dans ses bras, je la presse sans pouvoir proférer une parole. Un cheval m'attendait à la porte de la ville, nous y volons ; nous courons toute la nuit : nous arrivons au jour dans une solitude écartée, chez un de mes parens, où nous fûmes liés pour jamais par les nœuds de l'hymen et du bonheur. Lorsque nous crûmes l'orage passé, nous revînmes sous mes toits paternels, sous ces bois amis que nous habitons et cultivons depuis cinquante ans. »

Nous écoutâmes avec le plus vif intérêt l'histoire de ce respectable vieillard.

Le repas fini, la jeunesse des deux sexes nous entoura ; les uns portaient des corbeilles de fleurs, les autres des instrumens ; nous entendions le son des cymbales, des tambours : c'était une fête qu'on nous donnait. On nous invita à danser ; nous acceptâmes volontiers. Phanor eut en partage la plus jolie danseuse : ses yeux brillaient de plaisir ; sa taille flexible et svelte, ses mouvemens pleins de grâce, ses sauts légers, peignaient à nos yeux la déesse de la danse.

Phanor était enchanté, et j'aurais craint pour son cœur et sa tête si nous eussions fait un plus long séjour sur cette terre fortunée.

Nous quittâmes ces bonnes gens après mille tendres adieux, et nous revînmes à notre bateau pour repartir à la naissance du jour.

CHAPITRE LXXX.

Réflexions d'Anténor. Arrivée à Babylone. Mœurs de ses habitans. Leur cosmogonie. Leurs temples.

Phanor, agité de l'impression récente du plaisir qu'il venait de goûter, me quitta pour se promener dans ces bosquets solitaires, et moi je m'assis au milieu de la barque pour jouir de la beauté de la nuit.

Dans aucun climat je n'en avais vu d'aussi belle. Ses ombres ressemblaient à un voile transparent qui ne dérobe qu'à demi la vue des objets ; à travers l'azur le plus pur on apercevait l'éclat de la scintillation des étoiles ; elles me paraissaient plus grandes que dans les pays que j'avais parcourus. Je ne suis pas surpris que les Chaldéens aient été les premiers astronomes : des bergers oisifs et paisibles devaient, dans le calme et le silence des belles nuits, attacher leurs regards sur cette voûte magnifique, suivre le cours des astres, observer leurs phases, et par degrés deviner leur théorie.

Je jouissais dans ce moment de la fraîcheur de l'air, de la vue et du bruit des flots qui se jouaient autour de ma barque, du brillant spectacle des cieux, et de cette solitude touchante qui, enchaînant tous les sens, nous ramène dans notre cœur, et nous fait exister avec nous-mêmes. Je m'abandonnai à des réflexions tantôt tristes, tantôt consolantes. « Qui a créé cette immensité d'étoiles, de soleils, de planetes ? — C'est un dieu. — Quel est-il ? — Je

ne le comprends pas. — A-t-il créé la matière? est-elle éternelle? — Je n'en sais rien. Et l'homme, quel problème étonnant! il souffre. — Pourquoi? est-ce par sa faute? — Non, sans doute; il est né avec des passions; ces passions l'entraînent, le commandent. — Tout est-il bien ici-bas? — Non, puisque l'homme souffre et gémit. Dans ce moment, je suis heureux, tout est donc bien; mais demain, les jours suivans, sais-je ce qui m'attend? D'ailleurs que de malheurs m'entourent! — Mais le malheur de l'homme est une suite de l'ordre, de l'impulsion donnée à l'univers! — Quoi! celui qui a pu créer tant de soleils, tant de mondes, n'a pu créer qu'un ouvrage imparfait; il n'a pu établir l'harmonie qu'à mes dépens! Je ne le crois pas. — Nos vices, nos travers, notre orgueil sont la cause de nos souffrances. — Me suis-je donné ces vices, cet orgueil? ils naissent au fond de mon âme comme les vipères, les reptiles naissent au sein des marais. L'existence est-elle un bien? Calculons les maux de l'enfance, les passions, les erreurs de la jeunesse, les infirmités, les douleurs de la caducité, les maladies, les soucis, les sollicitudes, les regrets qui nous suivent, nous assiégent dans tous les âge, et puis la mort, dont l'idée seule nous fait frémir. Tel est le cercle fatal que nous devons parcourir en entrant dans la vie. Cependant à travers ces jours tristes et nébuleux brillent des momens de joie, des éclairs de plaisir, comme au milieu des frimas, des nuages de l'hiver, on voit briller parfois des jours purs et sereins qui consolent la nature affligée. » Ces réflexions enveloppaient mon âme d'un voile sombre: heureusement un doux sommeil vint les terminer: du moins je fus heureux en dormant, si c'est l'être que de ne sentir ni peine ni plaisir.

En entrant dans Babylone, nous fûmes frappés d'étonnement. Quel contraste de la chétive et triste Jérusalem avec cette reine des cités!

L'Euphrate la traverse, revêtu de quais magnifiques. Nous marchions sous des tentes de pourpre; nous voyions auprès des fontaines, sous d'épais ombrages, des groupes d'hommes qui respiraient la fraîcheur et buvaient des liqueurs glacées.

Le repos, la table, les femmes, les spectacles publics occupent les loisirs des Babyloniens, et sont leur unique affaire. Le sexe regarde la fidélité en amour comme un joug insupportable, comme une loi contre nature. L'habillement des Persans est une tunique de lin qui descend jusqu'aux talons, et par-dessus ils en mettent une autre de laine, et ils s'enveloppent d'un petit manteau blanc. Ils laissent croître leur cheveux, se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet et une canne à la main, sur laquelle est une pomme ou une rose, un lis ou quelque autre figure: car il ne leur est pas permis de porter une canne sans ornement caractéristique. Les riches et les grands ont des habits tissus d'or, de pourpre et de soie: les femmes surtout étalent un luxe inouï: elles laissent flotter leurs cheveux entrelacés de fleurs, de pierreries, et parfumés d'essences. On ne les voit jamais à pied dans les rues: elles ne peuvent marcher que sur des tapis; dans leurs jardins, les allées sont couvertes du sable le plus fin. Les hommes de distinction n'oseraient aller à pied.

J'examinais attentivement tous les passans; j'en voyais qui, en se saluant, se baisaient à la bouche, d'autres à la joue, d'autres qui se prosternaient devant un homme. Cette différence dans les cérémonies excita ma curiosité. Je sus bientôt que le baiser sur la bouche ne se donnait qu'entre égaux, celui sur la joue entre les personnes dont l'une avait un rang au-dessus de l'autre, et que la prosternation était due par l'inférieur au supérieur.

L'usage qui nous frappa le plus, c'était la foule de malades qu'on transportait dans les places publiques: ils y venaient consulter les passans, qui les examinaient et prescrivaient des remèdes, chacun selon ses lumières ou ses préjugés. Phanor et moi fûmes appelés par plusieurs malades; j'ordonnai à l'un d'eux, qui était chargé d'humeurs, d'aller boire pendant un mois, au point du jour, à pied, trois grands verres d'eau, à une fontaine qui était à cinquante stades de la ville. Je le revis quinze jours après, plein de santé, frais et vermeil; il me remercia beaucoup du conseil que je lui avais donné, attribuant à la vertu des eaux ce qu'il ne devait qu'à l'exercice.

Nous nous informâmes de la raison de cet usage. On nous dit qu'à Babylone il n'existait point de médecins en titre, et que chacun avait le droit de guérir ou de tuer un malade selon son bon plaisir; cependant ce peuple n'a ni une vie plus courte, ni plus d'infirmités que les autres nations. Phanor, qui courait la ville du soir au matin, fit bientôt connaissance avec un des premiers satrapes, dont le portrait peut donner quelques notions des mœurs des Assyriens.

Il se nommait Arsame: né avec de l'esprit, il jugeait mal de tout; entouré de maîtres dès son enfance, il ne savait rien; doué d'une figure charmante et d'un tempérament robuste, à trente ans sa santé était délabrée, son visage flétri et sa tête chauve, héritier d'une fortune immense, il était accablé de dettes; jadis passionné pour les femmes, il ne les aimait plus; avide de plaisirs, il en était rassasié; amateur du faste, le faste l'excédait. La campagne était monotone, la ville tumultueuse et fatigante; les talens dégénéraient; dans les ouvrages du jour on ne trouvait que des imitations sans esprit, des plagiats maladroits, des pensées rebattues; les spectacles étaient détestables, les hommes ennuyeux, les femmes sans grâce, sans attraits: cependant Arsame avait cinq à six maîtresses, courait tous les spectacles, surchargeait son palais de vases et de tableaux, possédait de superbes maisons de ville et de campagne; mais il jouissait de tout cela avec la même indifférence, ou plutôt la même insensibilité dont la plupart des hommes jouissent, sous un beau ciel, de l'aspect du soleil.

Il nous pria à souper chez Azéma, l'une de ses maîtresses: « Car, nous dit-il, nous ne sommes pas dans cette ville aussi sauvage que dans le reste de l'Asie. Les femmes vivent au milieu de nous, soupent avec les étrangers. » En entrant chez Azéma, il demanda si elle était seule. On répondit qu'elle était avec son maître de musique. Il sourit à cette réponse, et nous dit: « Croiriez-vous que ce musicien, haut de quatre pieds, aussi laid qu'un singe, est mon rival, et rival très heureux? Leur manége, leurs petites ruses m'amusent; je feins d'être leur dupe pour n'avoir pas la peine de me plaindre et de faire le jaloux. »

Azéma était une petite brune, d'une physionomie expressive et animée: ses yeux brillaient du feu de la volupté et pétillaient d'esprit; elle en avait, mais elle le savait et en abusait; elle parlait à tort et à travers des ouvrages de l'art et du génie; elle aimait à conter, et contait avec agrément, quoiqu'elle n'eût pas toujours le mot propre. Elle nous demanda si nous avions vu le temple de Belus, la première divinité des Assyriens. « Oui,

lui dis-je, nous avons admiré l'immensité de ses trésors la statue colossale de Bélus qui a quarante pieds de hauteur; nous avons parcouru l'observatoire placé au milieu du temple. J'ai ouï parler, dit Arsame, d'un Jupiter fameux dans une ville de la Grèce; voulez-vous nous en faire la description? — Il est à l'Olympie; c'est l'ouvrage de Phidias, un de nos plus habiles statuaires. Sa hauteur, compris le trône sur lequel il est assis, est de soixante pieds, il touche presque au plancher. De manière, dit Arsame, que, s'il se levait, il emporterait la toiture. — Votre critique est juste. Phidias a placé au haut du trône, sur la tête du dieu, d'un côté les trois Grâces, et de l'autre les Heures, au nombre aussi de trois. Les Heures sont filles de Jupiter, et gardent les portes du ciel. Sur la base, au-dessus des pieds de Jupiter, on voit des lions dorés, et le combat de Thésée contre les Amazones. Le piédestal qui soutient toute cette masse est enrichi de divers ornemens. Ce savant artiste y a gravé sur l'or, d'un côté, le Soleil conduisant son char; de l'autre, Jupiter et Junon. Auprès de Jupiter est une des Grâces; après, vient Mercure, ensuite Vesta. Vénus paraît sortir du sein de la mer; elle est reçue par l'Amour et couronnée par Pitho, déesse de la persuasion, qui ajoute aux charmes de la beauté. On voit aussi sur ce bas-relief Apollon, Diane, Minerve et Hercule.

«On assure que Phidias, après avoir mis la dernière main à son ouvrage, pria Jupiter de lui témoigner son approbation par quelque léger signe, et qu'aussitôt le temple fut frappé de la foudre. Le piédestal est entouré d'un cercle en marbre noir, avec un rebord qui sert à contenir l'huile dont on arrose continuellement le pavé du temple pour défendre l'ivoire de l'humidité. A Athènes, au contraire, on répand de l'eau dans le temple de Minerve, qui est dans un lieu fort sec et élevé, pour préserver l'ivoire de la sécheresse.

«Ce Jupiter est un chef-d'œuvre et une des merveilles du monde; lorsqu'on le regarde, on est saisi, ému, comme si on voyait le dieu lui-même. — Je veux vous apprendre, dit Arsame, notre cosmogonie, la belle histoire de ce Bélus, dieu des Chaldéens. On prétend que plusieurs animaux monstrueux avaient pris naissance dans le chaos, et avaient obéi à une femme nommée *Omerça;* que le dieu Bélus avait coupé cette femme en deux parties, dont il avait créé le ciel et la terre; qu'ensuite tous ces animaux étaient morts, et que Bélus, après avoir formé le monde et d'autres animaux, s'était fait couper la tête. Alors les autres dieux détrempèrent la terre avec le sang de sa blessure; de là vinrent les hommes doués d'intelligence et ayant une portion de la Divinité. — Une chose qui vous étonnera, dit Azéma, c'est que ce dieu Bélus a été mon premier amant, il a eu ma virginité.» Je répliquai galamment qu'un trésor si précieux était fait pour un dieu, et non pour un simple mortel. «Mais, de grâce, comment est fait votre dieu? quelle forme prend-il pour cueillir une si belle fleur? Notre Jupiter, pour de telles aubaines, s'est métamorphosé en taureau, en cygne, en aigle, en pluie d'or. — Notre Bélus, dit Azéma, est moins changeant; il prend tout uniment la figure d'un homme; toutes les nuits il honore une vierge de sa couche. Heureuse celle, disent les prêtres, qui obtient la préférence! elle attire sur elle et sur sa famille la rosée céleste et la protection de cette divinité. Ma mère avait vieilli dans ces préjugés; dès que j'eus donné les premiers signes de maturité, elle courut au temple m'offrir en sacrifice à ce dieu libertin. Trois vénérables m'ôtèrent mon voile, me regardèrent attentivement, puis allèrent se jeter aux pieds de la statue de Bélus, et vinrent ensuite nous annoncer que mon offrande était acceptée. Quel bonheur pour ma mère! on lui dit de me ramener le troisième jour de la lune, dès que la nuit planerait sur Babylone. L'heure venue, je pris mes vêtemens de fête, j'ornai ma tête d'une couronne de fleurs, me parfumai d'essence, et me rendis au temple avec ma mère. Un prêtre nous reçut, et nous fit monter dans la chapelle. Ma mère me plaça sur un lit magnifique, et, après quelques instructions, me laissa seule dans les ténèbres et palpitante de frayeur.

«Une demi-heure après son départ, la chambre fut inondée d'un parfum délicieux qui annonçait la présence de Bélus; le plafond s'ouvrit : une clarté brillante frappa mes yeux. Bientôt mes rideaux se fermèrent d'eux-mêmes, et tout à coup la clarté disparut. J'entendis alors les pas du dieu : il s'approche, et se place près de moi. J'étais interdite et glacée. Hélas! le pauvre dieu! comme il me tourmenta! J'ai su depuis que c'était le doyen du collége qui avait joué le rôle de Bélus (118).

«Le lendemain ma mère vint me chercher, et me demanda avec empressement si j'avais été honorée de la visite de Bélus. Ma réponse la mit au comble de la joie; elle me félicita de mon bonheur. Depuis cette aventure, j'ai conservé une bien mauvaise idée des dieux en fait d'amour.» Phanor lui dit que, si les dieux ne devenaient pas des hommes dans ses bras, du moins les hommes y deviendraient des dieux. Ce propos galant fit faire la grimace au petit être harmonique.

Après ce récit, on parla du culte du soleil, du grand Oromase, principe du bien; et d'Arimane, cause et auteur des maux de la terre. Le premier est fils de la pure lumière, et l'autre des ténèbres. «Voilà pourquoi, dit Arsame, nous adorons le soleil, la lune, les étoiles et le feu, comme une émanation d'Oromase. Ces deux principes se combattent sans cesse : de là le mélange du bien et du mal. Nos sages en tirent la conséquence que chaque homme a deux âmes, l'une bonne, émanée d'Oromase; l'autre mauvaise, qui vient nécessairement du mauvais principe. Quand la bonne âme est la plus forte, elle fait le bien; lorsque l'autre triomphe, nos actions sont vicieuses. Ce système me paraît très raisonnable; car, combien de fois ne sommes-nous pas agités par des désirs contraires! l'un qui nous porte à une bonne action, l'autre qui nous entraîne vers le crime.»

On nous apprit que la fête de Milyta, ou de Vénus, devait bientôt se célébrer. Je demandai à Azéma quelques détails sur cette fête. «Elle est célébrée, nous dit-elle, dans un temple nommé *Socoth-Benoth*. On n'y immole point de victimes; le sang ne coule jamais sur l'autel; la déesse n'y respire que l'odeur de l'encens et des parfums; elle est représentée sur un char conduit par les Amours, et tiré par des cygnes ou des colombes.»

Arsame alors nous conta la manière dont se faisaient les mariages avant l'établissement de la fête de Milyta. On assemblait toutes les vierges dans un lieu public; les amateurs ou épouseurs les mettaient aux enchères. Il leur était permis de les examiner avec la plus scrupuleuse exactitude; et le crieur préposé les adjugeait au plus offrant. Les plus belles passaient les premières, ensuite les autres, selon le degré de leur beauté. «Cet usage, lui dis-je, était fort avantageux aux jolies personnes; mais

que faisiez-vous des laides? Les envoyiez-vous dans quelque île déserte?—Nous n'étions pas si barbares; on les mariait aussi.— Vous trouviez des acheteurs?—Non; mais on leur donnait une dot de l'argent qu'on retirait de la vente des belles, et le peuple ou les gens peu aisés les épousaient pour leur argent. Depuis l'institution de la fête de Milyta, cette coutume est abolie; mais on a imposé aux femmes une nouvelle espèce de tribut. Elles sont obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de Milyta pour s'abandonner aux étrangers; elles ne peuvent sans crime refuser leurs faveurs et l'argent qu'on leur offre, quelque modique que soit la somme, car elle appartient à la déesse. Après ce sacrifice religieux, elles sont obligées de passer le reste de leurs jours dans la continence. —Cette dernière loi, dit Phanor, gâte tout, et me paraît ce qu'il y a de plus difficile à observer dans ce pieux dévouement—Vous vous trompez, reprit Arsame; demandez à Azéma, qui a passé par cette épreuve, si l'observance de cette loi coûte beaucoup; elle n'y a pas dérogé une seule fois.» Le Thersite musicien voulut repousser cette ironie et défendre l'honneur d'Azéma. «Mon cher Orphée, lui répliqua Arsame, j'ose douter quelquefois de la vertu des femmes; mais je croirai imperturbablement à la vertu de celles qui auront pu vous résister. A propos de vertu, Azéma a un conte favori dont il faut qu'elle régale nos convives: la scène s'est passée à la cour du roi Antiochus. Vous verrez que l'héroïsme de la vertu ne peut aller plus loin.» Azéma, qui ne demandait pas mieux que d'occuper la scène et de se faire écouter, nous fit le récit suivant.

CHAPITRE LXXXI.

Histoire de Combabus.

« Combabus semblait né dans le temple de Gnide ou de l'Amour: beaucoup d'esprit, la figure la plus séduisante, un caractère heureux, le rendaient cher au roi Antiochus et à toute sa cour. Il répondait à l'amitié et aux bontés de son prince par un zèle et un attachement sans bornes.

«Stratonice, épouse d'Antiochus, brillante de jeunesse et d'appas, ne put voir ce favori sans le plus vif intérêt: ses regards, d'abord timides et doux, ensuite plus ardens; des soins empressés, ces expressions touchantes, ces mouvemens tendres et animés qui échappent à la passion, annoncèrent la sienne à son vainqueur. Il entendit ce langage; mais, fidèle à son maître, et redoutant les dangers d'un tel engagement, il opposa le silence et le respect aux bontés de la reine. Cette résistance irrita sa flamme; sommeil, repos, plaisirs, tout fuyait Stratonice. Enfin elle crut trouver un moyen de triompher de l'indifférence de Combabus et de l'enchaîner par la douce habitude de la voir: elle déclara au roi qu'elle voulait aller bâtir un temple à Éphèse, pour acquitter un vœu qu'elle avait fait en accouchant d'un fils, douce espérance du roi et de l'état. Antiochus donna son agrément, et Combabus fut désigné pour être du voyage. Il démêla aisément les vues de la princesse, et pressentit le danger: il en fut d'autant plus alarmé, que son âme sensible s'ouvrait aux séductions de l'amour et s'attachait insensiblement à cette aimable reine. Pressé d'un côté par son devoir, par sa reconnaissance pour son roi; de l'autre, séduit par l'espoir et l'enchantement d'un amour heureux, ses pensées, ses désirs, comme des vents opposés, fatiguaient et tourmentaient son âme. Enfin, après beaucoup d'incertitude, d'agitation, d'énergie et de faiblesse, la vertu triompha. Le parti était violent, mais infaillible: un fer tranchant le condamna pour jamais à une nullité absolue. Il renferma sa dépouille mortelle embaumée dans une boîte scellée de son cachet, qu'il remit au roi, en le suppliant de la lui garder jusqu'à son retour. Cependant il partit avec Stratonice; et ce qu'il avait prévu arriva. La vue continuelle de la reine, ses caresses timides, expressives tour à tour; ses appas voluptueux, tantôt demi-voilés, tantôt découverts, embrasèrent son imagination et ses sens. Stratonice, lisant dans ses regards animés tout l'intérêt qu'elle inspirait, crut son triomphe et son bonheur assurés. Elle donna une fête champêtre à sa petite cour: la table du festin fut dressée au milieu d'un bois, sous un ciel de verdure; les arbres étaient peuplés d'une foule de petits oiseaux: ils remplissaient l'air de leurs chants mélodieux. Plusieurs troupes de villageois et de villageoises vêtus de blanc et couronnés de roses et de jasmin apportèrent des corbeilles de fruits et de fleurs, des gâteaux de miel. On avait mêlé parmi eux des musiciens des deux sexes, qui chantèrent des couplets analogues à leur costume et à la fête. Les chants et le festin finirent par la danse; la gaité, le rire, le plaisir animaient les danseurs. Stratonice se mêlait à leurs jeux: la danse, et surtout l'attente d'un plaisir plus vif et plus doux, allumaient dans son cœur le feu de la volupté. Le soir, cinq cents flambeaux remplacèrent le jour: c'était l'heure fortunée que Stratonice attendait pour entraîner son amant dans un asile mystérieux. Elle lui proposa d'aller jouir de la fraîcheur de la nuit dans les allées voisines. Combabus ne put refuser. Arrivés sous un berceau, où l'obscurité et le silence invitaient à l'amour, elle dit que, fatiguée de la danse, elle avait besoin de repos. Ils s'assirent sur l'herbe fraîche, rien ne les séparait. Stratonice, colorée comme la lune au bord de l'horizon, laissa éclater tout le feu de son amour, tantôt par le langage le plus vif, le plus tendre, tantôt par un silence plus expressif. Combabus, très embarrassé de sa contenance, répondait par des soupirs. La reine, qui les interprétait favorablement, en devint plus animée. Embrasée de volupté, elle hasarda quelques légères caresses: quelle terrible situation pour Combabus! brûlé de désirs, en proie aux regrets, tour à tour il résiste, il cède; il tombe enfin aux pieds de Stratonice, et s'écriant: «Arrêtez, épargnez un malheureux qui va mourir de désespoir! Vos bontés m'accablent: cessez, cessez le supplice d'un infortuné qui brûle pour vous de l'amour le plus tendre, et dont le bonheur est impossible. » Il se tait à ces mots: éperdu d'amour et de douleur, il inonde de larmes la main de son amante, qui, ne pouvant pénétrer une pareille énigme, le prie de s'expliquer un peu mieux. Combabus hésite; tous deux gardent le silence: la reine, de dépit; son amant, de regret et de honte. Enfin il ose lui confier la précaution cruelle qu'il avait prise pour échapper à la séduction de son penchant et ne pas offenser son roi et son ami. « Quel sacrifice! quelle précaution! s'écriait Stratonice. — O reine adorable! mon cœur n'a jamais résisté à vos charmes! consumé de tous les feux de l'amour, j'aurais payé mon bonheur de mon sang, de ma vie; mais l'acheter par un crime! le payer de votre perte, qui eût été infaillible! non, je n'étais pas assez barbare, assez vil pour me rendre heureux à ce prix! » Stratonice, désespérée, attendrie, les yeux en pleurs, se laissa tomber dans ses bras. Combabus essuya ses larmes, et la pria de borner à la pure et tendre amitie un sentiment

d'amour trop dangereux, et qui eût causé leur ruine. Revenue de son trouble, la reine lui jura l'amitié la plus tendre ; mais en faisant ce serment elle pleurait encore.

« Ces deux amans, réduits à la simple amitié, cherchaient à se consoler de leur malheur par toutes les douceurs d'une liaison intime, par de fréquens entretiens, charme et nœud de l'amitie et de l'amour. Combabus, dont l'âme était éclairée par la philosophie, dont la conversation était pleine d'esprit, de raison, d'intérêt, fit passer la noblesse de ses sentimens dans l'âme de son amie ; il l'épura de ses désirs, et la remplit d'émotions si douces, si délicates, que depuis elle comparait l'amitié à un soleil tempéré qui réchauffe, vivifie, couvre la terre de fleurs et de verdure ; et l'amour à un feu ardent qui dessèche et brûle les plantes jusqu'à la racine.

« Cependant les courtisans, toujours agités par l'envie, toujours les yeux ouverts sur le mérite et le succès d'autrui, s'aperçurent bientôt de la faveur distinguée de Combabus ; et, supposant tout ce qu'on peut supposer, ils aiguisèrent les traits de la calomnie, et sourdement répandirent le bruit que la couche royale était souillée. Ces bruits descendirent des courtisans au peuple, et du peuple montèrent aux oreilles du roi, qui, s'abandonnant à l'impétuosité de sa colère, fit arrêter et traduire Combabus à sa cour. On l'enferma dans un cachot, et un tribunal instruisit son procès. Les juges, partageant l'indignation du monarque, condamnèrent à mort son malheureux ami. Il écoute son arrêt avec tranquillité : déjà se faisaient les apprêts de son supplice, lorsqu'il fit supplier le roi de vouloir bien ouvrir la boîte qu'il lui avait confiée avant son départ. Antiochus l'ouvrit : quel fut son étonnement, son admiration, quand il vit la preuve physique de l'innocence de son favori ! Ce rare attachement, un si grand sacrifice fait à l'amitié, touchèrent l'âme généreuse de ce prince : il court à la prison, presse son ami dans ses bras, et le comble d'honneurs et de caresses. Ses délateurs furent punis : il eut la permission de retourner auprès de Stratonice, occupée alors à l'édification de son temple, dans lequel elle fit placer la statue en bronze de son amant.

CHAPITRE LXXXII.

Azéma plaît à Phanor. Vie oiseuse des Babyloniens. Portrait d'Atossa. Aventure de Phanor.

Ce récit amusant termina le souper. Arsame promit de nous conduire à la fête de Milyta, et nous invita à dîner pour le lendemain à son paradis [1], avec une autre de ses maîtresses.

Quand nous fûmes seuls, Phanor me confia qu'il trouvait Azéma charmante, délicieuse ; qu'il était enchanté des agrémens de son esprit. « N'est-il pas vrai qu'elle est au-dessus de la belle Théone d'Athènes, de la touchante Théophanie de Milet, de la superbe Aspasie de Sparte, et de la piquante Phocylide de Rhodes ? — Sans doute elle l'emporte autant qu'une belle qui est sous nos yeux l'emporte sur son portrait, ou sur le simple souvenir de ses appas. Mais vous avez deux rivaux ! — Je ne les redoute point. Arsame, quoique grand seigneur et puissant, n'est pas dangereux, c'est un être insouciant et apathique ; et quant au Thersite chantant, il est tenace et irascible ; mais un pareil rival doit être aisément culbuté. »

[1] *Paradis* est le nom que les Assyriens donnaient à leurs parcs ou jardins.

Nous passâmes la matinée du lendemain dans les rues de Babylone, au milieu des groupes d'hommes oisifs, qui, assis à l'ombre, mettent la suprême félicité dans le repos et l'inertie ; exempts de cette activité inquiète qui agite les Grecs, sans ambition, sans désir de vaine gloire ne jetant aucun regard ni sur le passé ni sur l'avenir, bornés à la jouissance du moment, ils arrivent sans vives secousses et sans danger au dernier sommeil. J'écoutais leur conversation ; elle ne roulait ordinairement que sur l'art de multiplier et de prolonger les jouissances : vivre agréablement, sans s'occuper des affaires de ce monde, est toute leur étude, toute leur philosophie.

A l'heure du repas, Arsame vint nous chercher dans un char brillant, et nous volâmes à son paradis. Dans la route il nous parla de la jeune Atossa, avec qui il avait passé une partie de la nuit, et que nous trouverions à dîner. « Elle est charmante : je crois l'aimer plus qu'Azéma : celle-ci a plus d'esprit, mais Atossa a plus de grâce et de fraîcheur ; et avec les femmes, je m'attache plus aux belles formes, au beau physique, qu'aux qualités morales. Je ne les prends que pour mes plaisirs ; je ne les vois qu'à table ou dans leurs boudoirs ; partout ailleurs elles m'ennuient. »

Nous trouvâmes la belle Atossa couverte de pierreries et de fleurs, se promenant en chantant sous des ombrages frais : l'élégance de sa taille, l'éclat de sa jeunesse (elle n'avait que trois lustres), sa grâce touchante, son regard enchanteur, auraient mérité le pinceau d'Apelles ou de Zeuxis ; mais sous cette jolie enveloppe on trouvait une âme froide et sans vie. Cette belle riait toujours, chantait beaucoup, parlait très peu, ne pensait à rien, s'occupait sans cesse de sa figure, de ses pompons, de la parure ; de la coiffure des autres femmes ; enfin c'était un joli oiseau en cage, qui sifflait, mangeait, buvait et végétait.

Nous dînâmes dans un salon ovale, incrusté de coquillages, où était une Milyta ou Vénus toute nue, de grandeur naturelle, du plus bel albâtre, couchée sur un matelas de marbre noir ; je n'ai rien vu d'aussi voluptueux. La chère fut délicate et somptueuse, quoique nous ne fussions que quatre convives ; vingt esclaves superbement vêtus nous servaient, attentifs au moindre signal. Arsame, pour soutenir et animer la conversation, nous parla religion, morale et philosophie. La religion était, selon lui, « un frein pour le peuple, inutile aux satrapes, aux hommes qui ont de l'éducation et des principes ; la morale, une mode locale, une loi de police adaptée aux circonstances et au climat. A Sparte, on prête sa femme ; ici, on rit d'une infidélité ; le sexe se prostitue dans le temple de Milyta ; ailleurs une femme est poignardée ou déshonorée sur le moindre soupçon. Les actions sont vertus ou crimes, selon les lois du pays. En Égypte, c'est un grand forfait de tuer un chat, un ibis ; vers le fleuve Indus, on révère la vache ; et qui lui donnerait la mort serait puni comme sacrilége. En Europe, les autels sont inondés de sang, et on immole jusqu'à des victimes humaines. Quant à la philosophie, je l'aime, je m'en pique, je suis de la secte de votre Épicure : je jouis de tous les plaisirs, de toutes les voluptés : je bois à grands traits dans la coupe de la vie tout ce qui peut flatter et enivrer mes sens ; voilà la vraie philosophie, celle que j'ai adoptée dès l'âge de raison ; ce n'est point celle de vos philosophes grecs, de vos Platon, de vos Zénon, de vos Xénocrate. — Ni même celle d'Épicure, lui dis-je, que l'on interprète mal ; car il met la tempérance et la sobriété au nombre

des vertus, et même des plaisirs. — En ce cas, je suis plus philosophe que lui, car je mets les privations sur le compte de la sottise humaine. — Épicure n'interdit pas les jouissances, mais il veut qu'elles soient mesurées sur la faiblesse de nos organes; et le véritable épicurisme est de s'abstenir souvent pour mieux jouir. » Atossa s'écria « qu'elle était philosophe aussi; qu'elle aimait le plaisir à la fureur; qu'elle n'avait ni préjugés, ni scrupules, ni d'autre étude que celle de multiplier ses jouissances. » Nous trouvâmes sa philosophie raisonnable et fort réfléchie. Alors, pour célébrer Atossa et le plaisir, on fit circuler de larges coupes de vin; nous prîmes des chapeaux de fleurs; Arsame but à Sardanapale, ancien roi d'Assyrie, son héros, et me demanda si j'avais vu sa statue. « Oui, j'ai même vu son inscription, bien digne de ses mœurs: *Mange, bois, divertis-toi: tout le reste n'est rien.* — Par Bélus! il a raison, s'écria Arsame; qu'est la vie sans la volupté? — Mais si l'image de ce roi ne m'a inspiré aucun intérêt, j'ai été pénétré d'admiration et de respect à la vue de celle de votre immortelle Sémiramis; j'ai cru voir une divinité. — Vous ne vous trompiez pas; nous l'honorons comme telle. A son retour des Indes, ayant appris que Ninias, son fils, cabalait pour la chasser du trône, elle en descendit volontairement et se déroba à la vue des hommes, se flattant, d'après un oracle, de jouir des honneurs divins. En effet, les dieux l'ont métamorphosée en colombe, et c'est sous cette forme que nous l'adorons. »

Arsame abrégea le dîner; il était pressé; il devait se trouver à Babylone pour voir débuter une danseuse. Quoique satisfaits de notre position, nous fûmes obligés de le suivre. Mais je plaignais le philosophe Arsame, qui, à force de boire dans la coupe des voluptés, avait blasé ses sens et empoisonné ses plaisirs par l'insipidité et l'ennui.

Phanor, qui trouvait la jeune Atossa charmante et bien supérieure à Azéma, avait obtenu la permission d'aller la voir. Il me dit le matin que je pouvais sortir sans lui. Je revins assez tard; il n'était pas rentré; je l'attendis. La nuit approchait, je commençais à m'alarmer. Enfin il parut. « Que vous êtes cruel avec vos bonnes fortunes! j'étais déjà sur les épines: sans doute les charmes de la divine Atossa ont précipité les heures de votre journée? —Vous serez bien étonné quand vous saurez que je ne l'ai pas vue: j'ai beaucoup mieux employé mon temps; écoutez. A peine étiez-vous sorti, je me parais, me parfumais pour voler chez ma Milyta: deux femmes sont entrées dans ma chambre; l'une âgée, l'autre ornée de son printemps, grande, bien faite, et d'une figure modelée sur l'Amour. Mon cœur s'est épanoui; j'ai cru voir l'aimable Hébé descendue de l'Olympe. Je la regardais avec ravissement, lorsque la plus âgée m'a demandé si je n'étais pas un des Grecs arrivés depuis peu. « Oui; à quoi puis-je vous être utile? — Hélas! m'a-t-elle répondu en décomposant son visage, en poussant un long soupir et se frottant les yeux pour essuyer des larmes qui n'y étaient pas, ma fille et moi sommes bien malheureuses, bien à plaindre! — Quoi! cette aimable enfant est votre fille? — Oui, c'est Ariaspe, la sœur cadette d'Azéma, que vous connaissez: cette fille ingrate, dénaturée, au milieu du luxe et de l'abondance, refuse du pain à sa sœur et à sa mère, et se ruine pour un petit vilain musicien qui la déshonore: mais je vous laisse avec Ariaspe, qui vous contera notre embarras et notre misère. J'ai quelques affaires dans le voisinage; dès qu'elles seront terminées, je viendrai la reprendre. » Je compris que cette indigne mère m'amenait une victime, et me la prostituait pour de l'argent. Seul avec Ariaspe, je lui ai pris la main; je me suis aperçu qu'elle tremblait; j'entends des soupirs, des sanglots; je vois couler des larmes. « Qu'avez-vous, belle Ariaspe? Pourquoi ces pleurs, cette douleur amère? » A ces mots, elle tombe à mes pieds en s'écriant: « J'implore votre pitié, votre générosité; les Grecs ont l'âme noble et sensible; n'abusez pas de ma situation, de mon malheur: je suis, il est vrai, la sœur d'Azéma; mais j'ai un autre cœur et d'autres principes. Ma mère et moi gémissons en effet dans la misère; depuis long-temps elle me presse, me tourmente pour me faire consentir à un marché infâme; elle veut m'abreuver d'opprobres. Hier elle me menaça de me livrer malgré moi, et d'introduire dans la nuit un homme dans ma chambre; ensuite elle me parla de vous, me dit que vous étiez étranger, que vous partiriez bientôt, que ma démarche serait ignorée; comme si le crime n'existait plus dès qu'il n'a plus de témoins! Je ne sais; tout à coup l'espoir est entré dans mon âme, j'ai feint de céder. J'ai tant ouï dire de bien de la nation grecque, que je me flatte encore, même ici, seule avec vous. »

« En me parlant ainsi, elle arrosait mes mains de ses larmes. Dans la douleur, qu'elle était belle et touchante! « Vous ne vous trompez point dans la bonne opinion que vous avez des Grecs: ils respectent la vertu, la beauté, et surtout le malheur. Expliquez-vous, qu'exigez-vous de moi? — Que vous accordiez quelques secours à ma mère qui ne soient pas le prix de ma honte. » Je lui demandai si elle n'avait pas quelque attachement secret, si elle ne voudrait pas se marier. Elle m'avoua qu'elle aimait et qu'elle était aimée du jeune Mésabatès, fils d'un marchand. « Mais je suis pauvre, et son père s'oppose à notre union. — Combien faudrait-il pour avoir son consentement? — Je ne sais: il est fort intéressé. — Cent dariques [1] pourraient-elles le fléchir? — Oui, je le crois.—Eh bien! je les donne avec plaisir pour contribuer à votre bonheur et récompenser votre sagesse. » A ces mots, ses beaux yeux étonnés se fixent sur moi; elle n'osait me croire: n'ayant connu jusqu'alors que des cœurs arides et abjects, elle ne pouvait se persuader un tel désintéressement. Sa reconnaissance a été si vive, si tendre; on voyait sur sa physionomie une expression si touchante, une sérénité si douce, que mon âme s'est pénétrée de la joie la plus pure; je n'ai jamais senti aussi vivement le plaisir d'une bonne action; et quoique cette jeune personne soit douée des attraits les plus séduisans, qui d'abord, je l'avouerai, m'avaient un peu tenté, j'ai joui de plus de volupté en l'obligeant que je n'en aurais trouvé dans sa possession.

« Lorsque sa mère est rentrée, je lui ai fait part des vœux de sa fille; je lui ai représenté l'indécence et la cruauté de sa conduite, le respect qu'elle devait à la vertu et à l'innocence d'une enfant aussi aimable. Je l'ai fait rougir; elle s'est excusée sur son indigence, sur la nécessité de vivre. Je lui ai donné quelque argent. Je me suis rendu aussitôt chez le père de Mésabatès: cent dariques ont brillé à ses yeux et aplani toutes difficultés. Le mariage arrêté, nous sommes allés tous ensemble chez

[1] La darique est évaluée à environ huit francs. Il y avait des dariques et des demi-dariques: elles étaient marquées d'un archer ou tireur d'arc.

Ariaspe, où j'ai joui des remercîmens et du bonheur de ces heureux amans. Cette affaire m'a occupé toute la journée; mais je ne la troquerais pas contre la plus brillante de ma vie et les faveurs de la belle Atossa. Ma bourse est plus légère, mais mon cœur est satisfait. » Je félicitai Phanor de cette belle action et de la joie qu'il en ressentait.

CHAPITRE LXXXIII.

Fête de Milyta.

Nous voyions souvent Arsame; mais il était si affairé, avait tant de rendez-vous, qu'il ne pouvait nous donner que peu d'instans. La veille de la fête de Milyta, il nous apprit qu'il viendrait nous prendre de grand matin pour nous mener au temple. C'est un carré régulier de deux stades; on voit au milieu une tour massive qui a un stade, tant en longueur qu'en largeur, sur laquelle huit autres tours sont élevées; on a pratiqué au dehors des degrés en lignes spirales. Dans la dernière tour est une grande chapelle sans statues, mais ornée d'une table d'or et d'un lit magnifique; elle ne s'ouvre que pour le dieu Belus, qui y passe la nuit avec la jeune vierge qu'il daigne favoriser. On voit au bas une autre chapelle qui contient une statue d'or représentant Jupiter assis, une table, un trône et un marchepied du même métal.

Nous trouvâmes l'enceinte du temple remplie de femmes charmantes, superbement parées, qui, ne voulant pas se livrer au premier venu, se tenaient dans leur char, sous des voûtes, entourées de leur suite; les autres, ayant une couronne de ficelle autour de leur tête, étaient assises sur la terre. Les unes arrivaient, les autres partaient. Il y avait des allées séparées par des cordes tendues, où les étrangers allaient choisir la beauté qui leur plaisait. Une femme ne peut sortir du temple qu'elle n'ait payé son tribut à Milyta. Cette loi est très rigoureuse pour les laides, qui souvent attendent leur tour trois ou quatre ans.

Lorsque l'étranger a choisi une de ces beautés, il lui offre de l'argent en lui disant : « J'invoque la déesse Milyta. » Et la femme est obligée d'accepter ce qu'on lui donne.

Je parcourais avec Phanor et Arsame ces allées où s'emblaient respirer l'amour et la volupté. Phanor était dans une extase délicieuse : ses yeux s'égaraient, erraient de l'une à l'autre; il trouvait toutes les femmes charmantes; toutes allumaient ses désirs. Dans cet enchantement, irrésolu dans son choix, il aurait voulu cueillir toutes les fleurs de ce riant parterre. Arsame, au contraire, regardait toutes ces belles avec dédain, ne voyait que leurs défauts : l'une était trop maigre, l'autre trop chargée d'embonpoint; celle-là était dénuée de grâces; sa voisine, d'une taille gigantesque; celle d'après, un arbre nain : cette autre avait le regard trop ardent, et cette Agnès jouait la pudeur. La plupart étaient des fleurs d'automne, sans éclat et sans fraîcheur; et depuis quinze ans qu'il venait à cette fête, nulle n'avait été si dégarnie de beautés. Il se rappelait encore que la première fois il y avait trouvé cent femmes plus belles que la plus brillante de ce jour; mais Phanor et moi, qui débutions dans cette arène, et qui n'avions pas encore les sens flétris par l'excès des jouissances, nous leur rendions plus de justice, et les trouvions, pour la majeure partie, dignes de notre encens et des plus tendres sacrifices.

Phanor s'éclipsa avec une petite brune enjouée et piquante; je préférai une blonde de vingt ans, d'un teint de lis et de roses, et dont les yeux étaient chargés d'une douce langueur. Je l'abordai mon tribut à la main, en lui disant : *J'invoque la déesse Milyta.* Aussitot elle se leva et me suivit. Je dois convenir que sa dévotion n'était pas feinte. En me quittant, elle alla jeter mon offrande dans un bassin que tenait un prêtre à la porte du temple.

Je rejoignis Arsame et Phanor : le premier avait possédé sans plaisir une femme très belle, mais sans grâce et sans vivacité; Phanor aurait voulu que la fête recommençât le lendemain.

CHAPITRE LXXXIV.

Lettre de Lasthénie contenant diverses anecdotes.

Je reçus, en entrant chez moi, une lettre de ma chère Lasthénie qui me combla de joie; depuis long-temps je n'avais eu de ses nouvelles.

« Joie et prospérité.

« Le soleil, mon cher Anténor, a parcouru ses douze demeures depuis qu'aucune de vos lettres n'est venue me consoler dans ma retraite : vous m'aviez promis plus d'exactitude. Les Sybarites prient à dîner un an à l'avance, pour avoir le temps de chercher les mets les plus exquis et les plus rares : me feriez-vous attendre si long-temps vos lettres pour me faire faire meilleure chere, et les remplir de plus de faits et de relations? J'aime beaucoup vos récits; vous contez agréablement; votre style se forme tous les jours; vous voyez en observateur; mais, n'eussiez-vous à me parler que de vous-même, vos lettres n'en seraient pas moins intéressantes pour moi.

« Athenes est toujours le tableau du mouvement; c'est un théâtre où l'on joue des scenes tantôt graves, tantôt comiques, tantot tristes, souvent ridicules et risibles.

« Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
« Où chacun fait cent rôles différens...

« Deux catastrophes singulières occupent aujourd'hui les loisirs et la loquacité de la ville : Portique, Lycée, Académie, les places, les soupers, les boutiques, dissertent, raisonnent là-dessus à perte de vue, et parfois à perte de raison. Il s'agit de la mort de deux hommes de caractères et de mœurs bien opposés : l'un est le fameux Diogène, qui est allé amuser les morts de ses sarcasmes et de son cynisme; une originalité bizarre, une philosophie absurde lui ont donné une célébrité éclatante : l'autre est Théramène, dont le caractere contraste avec ce philosophe immonde qui se traîne dans la fange. C'est un homme d'un esprit vif, aimable et facile, poëte léger et anacréontique, mêlant beaucoup de philosophie et d'érudition à une douce incurie, à une vive propension au plaisir; n'ayant jamais voulu accepter aucun emploi disant qu'il ne troquerait pas un jour de plaisir contre, dix siècles de gloire; d'ailleurs généreux, désintéressé, bienfaisant et plein d'humanité, regardant la vie comme un moment de réveil entre deux sommeils, et ayant pour principe qu'il faut tâcher de rêver agréablement pendant ce sommeil fugitif. Il est l'auteur de cette scolie charmante et philosophique :

Si l'or prolongeait la vie,
Je n'aurais pas d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renverrais bien vite,
En lui donnant mon trésor.

Mais si l'argent m'est inutile
Et ne peut augmenter mes jours,
Je veux vivre pauvre et tranquille
Entre le vin et les amours.

« Par un hasard singulier, ces deux hommes, d'esprit et d'humeur si différens, sont morts le même jour; l'un vieux et décrépit, l'autre au milieu de sa course. Diogène s'est expédié lui-même : tourmenté de la fièvre depuis quelques jours, fatigué d'une existence solitaire et triste, après avoir éloigné un ami qui le soignait, il a retenu sa respiration; et son ami, à son retour, l'a trouvé délogé de ce monde.

« Théramène est descendu chez Pluton par une autre route. Il était malheureusement complice d'Alcibiade dans ce fameux souper où dix à douze libertins, chauds de vin et de gaîté, allèrent mutiler les statues d'Hermès (Mercure) : quel scandale! le peuple crie à l'impiété, à l'irréligion, et demande le châtiment des coupables. Alcibiade se réfugia sur sa flotte : tous ses complices prirent la fuite, ou se cachèrent. Théramène disparut aussi : mais, trop épris des délices d'Athènes, et croyant l'orage dissipé, il a osé reparaître. On l'arrête aussitôt, on le met en prison. Les prêtres, les sophistes ameutés persuadent au conseil des cinq cents qu'il est un impie, qu'il ne croit ni à Mercure ni aux autres dieux : il est condamné à boire la ciguë [1]. Sa mort a été aussi tranquille, aussi courageuse et plus gaie que celle de Socrate. Il a commandé un grand souper, où il a appelé ses amis et sa maîtresse : placé au milieu d'eux, il les excitait au plaisir, à la gaîté; il faisait circuler de nombreuses coupes de vin; il leur parlait de sa fin prochaine comme d'un voyage agréable qu'il allait faire chez les morts, ou comme s'il y descendait, ainsi que Pirithoüs, pour enlever Proserpine.

« Il avait commencé à chanter des vers composés dans sa prison, lorsque l'empoisonneur public apporta le breuvage fatal. Tous les convives pâlirent à cet aspect : l'intrépide Théramène se lève, prend la coupe, finit sa scolie, boit la ciguë, et dit en riant : « Je bois au beau Critias. » (C'est celui qui l'a fait périr.) Il a donné ensuite le reste de la coupe à l'esclave pour la lui porter, de même que dans un repas on la remet à son voisin : ainsi cet homme admirable jouait avec la mort qu'il recélait dans son sein. Il semble avoir prophétisé celle de son ennemi, qui ne lui a survécu que trois mois.

« Dès que l'esclave fut sorti, Théramène congédia et embrassa ses amis en leur disant : *Au revoir.* Resté avec sa maîtresse, il a reçu ses derniers baisers, et s'est endormi tranquillement dans ses bras d'un sommeil éternel. Cette dernière scène de sa vie s'est passée sans faste, sans affectation, sans morgue philosophique.

« Je vous envoie sa scolie : elle a couru dans Athènes; c'était le chant du cygne mourant, comme disent les poètes : car je ne crois pas que ces oiseaux chantent, quoique le roi Cygnus, changé en cygne, après sa mort, par Apollon, fût un grand musicien.

Adieu, doux charmes de la vie,
Plaisirs et jeux que tant j'aimais!
Et vous, amour, douce folie,
Las! je vous quitte pour jamais!

[1] On mêlait la ciguë avec l'opium.

Buvons; que chacun s'évertue!
Qu'ici Bacchus fasse la loi!
A toi, Pluton, je te salue :
Ce soir je veux boire avec toi!

O toi, dont le cœur est si tendre,
Les traits si doux et si flatteurs!
Nais, tu viendras sur ma cendre,
En voiles noirs, verser des pleurs.

A ta santé, ma chère amie!
Crois-moi, prends un amant nouveau;
Aimer un mort, quelle manie!
Fait-on l'amour dans un tombeau?

Quoi donc! mourir au plus bel âge!
Si jeune abjurer les amours!
Eh bien! qu'importe à ce passage
De compter plus ou moins de jours?

Je bois à vous, Aréopage,
Prêtres bénins, cœurs sans détour;
Vous m'envoyez au noir rivage,
Demain vous aurez votre tour.

Que sur ma tombe solitaire,
Où pour jamais je vais dormir,
On écrive en beau caractère :
« Il savait vivre, il sut mourir. »

Buvons! Bacchus, remplis mon verre;
Vénus, souris à mes transports;
Couronné de myrte et de lierre,
Je veux descendre chez les morts.

« J'oubliais un bon mot de Diogène : ses amis lui ont demandé où il voulait être enterré. « Dans le premier champ. — Mais vous serez exposé aux oiseaux de proie, aux bêtes féroces! — Eh bien! mettez un bâton auprès de moi, je les chasserai. — Comment le pourrez-vous, ne sentant plus rien? — Que m'importe donc que les bêtes me dévorent, si je ne sens rien?

« On demande aujourd'hui lequel de ces deux hommes a déployé à sa mort plus de fermeté et de philosophie. Je prétends que c'est Théramène. En vain l'on m'objecte que sa mort est forcée, que Diogène s'est détruit volontairement. — D'accord; mais il terminait une vie triste et pénible; il était chargé d'infirmités. L'autre, au contraire, jouissait d'une pleine santé, de la vigueur de l'âge, des délices de la vie, et cependant il voit la mort avec la même indifférence que la fin d'un repas dont il sortirait rassasié.

« Nous disputons encore, dans nos soupers semi-philosophiques, sur le trait le plus saillant du caractère moral de ces deux individus. L'un se revêt de haillons, dompte la nature, affecte des mœurs bizarres et un cynisme impudent pour faire parler de lui; l'autre, indifférent à l'opinion des hommes, rejette tous les fardeaux de la société, mariage, emplois, affaires; n'existe que pour lui et le plaisir : entre ces deux extrêmes, lequel mérite le plus notre censure? Ceux qui plaident pour Diogène prétendent que ce besoin factice de célébrité est le germe des vertus et des talens. « Éteignez, disent-ils, cette soif d'un grand nom, tout change; la société est sans ressort; chacun ne vit que pour soi; l'instant qui s'écoule périt à jamais, sans utilité pour l'avenir. Les hommes épris pour la gloire marchent à la tête du genre humain pour embellir la terre et la remplir des merveilles du génie et de l'art; au lieu que l'insouciance et l'égoïsme de Théramène le rendent nul pour la chose publique. — Nul? je

n'en conviens pas. Les agrémens de son esprit, son atticisme, l'élégance de ses mœurs, suppléent l'absence de ses vertus politiques, et répandent dans le monde ce ton de bonne compagnie, cette aménité qui, tempérant l'amour-propre et la férocité des hommes, font d'un être rustique et dur un être compatissant et sociable. De plus, il est peut-être plus difficile de boire et de chanter comme Théramène que de philosopher comme Diogène, ou même comme Platon. Vous criez au paradoxe? Doucement! ne vous emportez pas, et écoutez. Pourquoi donne-t-on à Anacréon l'épithète de *sage*, lui qui a passé sa vie dans le sein de la paresse et des plaisirs? C'est que, pour vivre comme lui, il faut avoir purgé son âme des passions immodérées, lui avoir donné une trempe qui lui fasse braver les orages et les peines de la vie : il faut s'être élevé au-dessus de l'ambition et de l'avarice : voilà ce que je crois plus difficile que de composer de beaux traités de morale ou de rhétorique.

« Mais le long raisonner ennuie : parlons un peu de votre dernière lettre, dont un article mérite que je vous gronde. Après m'avoir dit des injures, et avoir calomnié mes intentions sur les conseils que je vous donne de continuer vos voyages, et de ne revenir que dans deux ans, vous finissez par un trait d'éloge sur ma prétendue beauté. Me croyez-vous de l'humeur de cette reine de Syrie qui avait mécontenté un peintre? Celui-ci, pour se venger, la peignit dans les bras d'un soldat, exposa le tableau, et prit la fuite. Toute la cour, indignée, voulait qu'on brûlât le tableau; mais, comme cette reine y était peinte sous une figure céleste, malgré l'indécence de l'attitude et l'outrage fait à sa vertu, elle s'y opposa, rappela le peintre et lui pardonna. A son exemple, je vous pardonne aussi vos injures, non en faveur de vos louanges, mais à cause du désir que vous montrez de me revoir. Cependant, voyagez, instruisez-vous. Les voyages sont comme les livres, inutiles à ceux qui lisent sans goût, sans réflexion, et pour tuer le temps; au contraire, très profitables aux personnes qui lisent attentivement; avec le désir de s'instruire. Voulez-vous que je vous régale d'une petite historiette toute neuve? Le héros de la scène est le poëte Lacon, ce nourrisson des muses, si verbeux, si froid, si fécond, si content de lui, si peu des autres; si imitateur et si peu imité; si passionné de lire ses ouvrages, et que l'on craint tant d'entendre; enfin ce grand homme a enfanté un poëme sur l'enlèvement de Proserpine : c'est une production de dix à douze mille vers. Ce père tendre a couru de porte en porte pour les lire : chacun s'est caché, a reculé devant l'énorme fatras. Les barbares! Le dépit, le chagrin l'ont jeté dans la mélancolie, il dépérissait. Pour sa guérison, il s'est adressé à l'Esculape Eudamippe, qui, connaissant sa manie, a soupçonné la cause de son mal. Il lui a demandé s'il n'avait pas fait quelque ouvrage qu'il n'eût encore récité à personne. « Hélas! oui, répondit tristement le malheureux Lacon : j'ai un poëme fini, et personne ne le connaît. — Eh bien! faites-moi l'amitié de me le lire : je suis prêt à vous écouter. » L'âme de Lacon s'épanouit à ces douces paroles comme un oiseau mouillé de la pluie s'épanouit au premier rayon du soleil qui reparaît; une joie douce brille sur son visage : il prend son manuscrit, et débite ses vers d'une voix pleine et sonore. Le médecin, l'air satisfait, l'oreille attentive, écoute jusqu'à la fin, approuve l'ouvrage et ajoute : « Une seule lecture ne suffit pas pour bien juger; demain, voulez-vous m'en faire une seconde? » Quelle proposition flatteuse! Lacon en aurait promis dix : depuis huit jours il ne mangeait plus; son appétit se réveilla. Le lendemain, seconde lecture. Eudamippe écoute encore plus attentivement, et lui demande ensuite des nouvelles de sa santé. « Je suis beaucoup mieux, je sens diminuer ces affections vaporeuses qui me tourmentaient. — En ce cas, je reviendrai demain pour vous entendre une troisième fois. » L'heureux Lacon s'enivrait de joie. Sans doute son poëme était un chef-d'œuvre, puisqu'on l'écoutait avec tant de plaisir et d'intérêt. Le troisième jour, Eudamippe fut étonné du bon état de son malade : ses yeux ternes, enfoncés, pétillaient du feu de la joie; son visage pâle, abattu, brillait du coloris de la santé. Il lui en fit compliment, et lui dit après la troisième lecture : « Voilà une bonne purgation; vous devez être content et bien soulagé. Tenez-vous-en là. J'ai d'autres malades à voir dont la cure est plus difficile que la vôtre. »

« Cette petite aventure, qu'Eudamippe a répandue, a tellement diverti nos agréables et nos beaux esprits, que le fortuné Lacon est invité de toutes parts, lui et son poëme. On le berne, on s'amuse, on l'accable d'éloges. L'amour-propre du poëte ne voit que son triomphe : il s'enfle, il jouit. Miltiade n'était pas plus heureux le jour de la victoire de Marathon, ou Sophocle lorsque son OEdipe remporta le prix aux jeux olympiques [1] : tant il est vrai que le héros, l'homme de génie et l'homme simple et borné ont une égale portion de bonheur.

« J'ai quitté depuis quelques jours ma solitude champêtre; j'habite la ville. Il en est du monde comme des breuvages amers que l'on prend de temps en temps pour se fortifier l'estomac et aiguiser l'appétit.

« Les sophistes commencent à se multiplier; Gorgias, né en Sicile, est le premier qui s'est adonné à ce genre d'escrime; ils parlent sur-le-champ et avec la plus grande facilité. On leur donne un sujet, et ils le traitent au bruit des applaudissemens. L'un ne médite jamais que la nuit. « O nuit! s'écrie-t-il, je t'invoque; nulle divinité ne parle aussi puissamment au cœur que toi! » Un autre conseille de fuir les villes, et assure que la situation des lieux influe sur l'âme. « Habite et parcours les montagnes, dit-il; le soleil les frappe, les premiers rayons se reposent sur elles; élève-toi vers les cieux, sors de l'ombre, et respire la lumière et la pureté du jour. » Ce talent d'improviser suppose une imagination très vive et prompte à s'enflammer, des études très longues, une grande connaissance de la langue et celle de tous les bons écrivains, une mémoire heureuse, l'exercice habituel de la parole, et des méditations profondes sur les passions [2].

« Adieu, mon cher ami : autant que vous pourrez, menez douce vie; mais faites toujours infuser un grain de raison dans la coupe du plaisir : il l'embellit, le prolonge et empêche l'ivresse. Je ne sais si cette lettre vous parviendra; je vous l'envoie par un nommé Bacchis, qui va parcourir les villes d'Ionie, et qui se charge de vous trouver.

« Portez-vous bien; soyez heureux. »

[1] Il en mourut de joie, quoique âgé de quatre-vingt-cinq ans.

[2] Cet art de parler ainsi d'abondance fut cultivé avec beaucoup de succès sous les empereurs. Athènes, Alexandrie, Tarse, Smyrne, Éphèse et Byzance furent des écoles sans cesse ouvertes. A l'arrivée d'un sophiste, le peuple s'assemblait aux théâtres, dans les places publiques, ou sous les portiques des temples. A Rome, on leur accordait souvent les premières dignités de l'empire.

Cette lettre me remplit de tristesse et de joie ; mon imagination réveillée me transportait au temps de mon bonheur, et renouvelait la douleur de ma perte.

CHAPITRE LXXXV.

Fête d'Arsame dans son paradis. Sa mort. Des mariages du roi. Départ des deux amis.

Arsame, pour nous rendre le séjour de Babylone plus agréable, nous promenait de fête en fête, de plaisirs en plaisirs; mais il ne nous donnait que des momens pour les goûter. Quant à lui, il ne jouissait de rien : le mouvement, la diversité étaient ses seules ressources contre l'ennui. Il nous pria à une superbe fête dans son beau paradis, situé au bord de l'Euphrate. Il prit huit jours pour la préparer : il voulait réunir toutes les voluptés, tout ce qui peut flatter les sens et l'imagination. Il fit élever la salle du festin sur le bord du fleuve, au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs : il la décora de tous les ornemens du luxe asiatique. Nous étions sous des voiles de pourpre, soutenus par des colonnes dorées; les buffets, la table, étaient couverts de vases d'or et d'argent. Nous marchions sur des tapis magnifiques; des guirlandes de roses, de myrte et de cent fleurs diverses étaient suspendues autour de la salle. Nous étions cinquante convives, dont vingt-cinq femmes charmantes, toutes brillantes de jeunesse. Leur sein n'était voilé que par des fleurs; des couronnes de myrte et de roses entremêlées de diamans ornaient leur tête; leurs cheveux flottans descendaient jusqu'à la ceinture. Chacun de nous fut placé à table entre deux de ces syrenes. De jeunes esclaves, vêtues très galamment, nous entouraient et servaient d'échansons. Un nombreux orchestre jouait des airs, tantôt gais, tantôt tendres et voluptueux, et accompagnait la voix mélodieuse de plusieurs chanteuses. Nous fûmes servis à sept services, avec une profusion énorme. Les vins de Lesbos, de Scio, de Smyrne, de toute l'Ionie, coulaient à grands flots. Vers le milieu du festin, au lever de l'étoile de Vénus, on quitta la table pour aller se promener, en troupe ou séparément, sur les rives fleuries de l'Euphrate; un vent frais, l'éclat mobile de la lune qui argentait les eaux, la pureté de la nuit, portaient dans les sens une volupté nouvelle. Pendant notre absence, on illumina la salle par un vaste lustre de cristal qui représentait le soleil, dont les rayons, réfléchis par une quantité de plaques d'argent, répandaient une lumière aussi éclatante que celle du jour. Une musique guerrière nous rappela au festin, qui finit par des danses; et au point du jour, quand l'aurore déploya son rideau de pourpre, nous nous promenâmes sur le fleuve, dans des bateaux ornés de dorure, couverts de riches tapis et de coussins doux et moelleux. Ce fut ainsi que se termina une fête aussi somptueuse qu'agréable. Arsame n'avait rien oublié pour réunir, comme dans un foyer, toutes les délices, toutes les voluptés; il en fit les honneurs avec cette facilité, ces agrémens, ce tact des convenances que donne un grand usage du monde. Il paraissait jouir de nos plaisirs et des siens; et je ne doutai point que cette âme blasée n'eût été ranimée par les aiguillons de la volupté.

Rentrés chez nous, Phanor ne cessa de me vanter les jouissances, les richesses, le bonheur de ce fameux satrape. Je lui répondis par ces deux vers :

« Nos plaisirs sur la terre, ami, sont peu de chose ;
« Et combien peu de temps avons-nous ces plaisirs ! »

Nous étions couchés, nous dormions profondément, lorsque nous fûmes éveillés par un billet d'Arsame conçu en ces termes : « Bonjour, mes amis, je suis las de mon existence ; je vais voir si l'autre monde est plus gai. Mes affaires sont très dérangées ; ma famille veut me marier pour les rétablir ; j'ai hésité quelque temps entre le mariage et la mort : j'ai préféré ce dernier parti, comme le plus sûr. Je vous ai donné hier une fête pour achever ma fortune, vous faire mes derniers adieux, et m'abreuver de plaisir jusqu'à la satiété. Ce plaisir que j'ai tant aimé, tant poursuivi, n'est qu'un être idéal : c'est l'image de votre Ixion qui embrasse une nue, croyant embrasser une déesse : il est toujours suivi du dégoût et de l'ennui. Je viens de faire couler du poison dans mes veines. Si vous en avez le courage, imitez-moi. La vie est un présent funeste. Adieu pour jamais. »

Nous courûmes aussitôt à son palais : nous le trouvâmes étendu sur son lit, déjà pâle et livide. Il nous regarda d'un œil fixe en nous disant : « Vous venez donc apprendre à mourir ? — Nous venons vous arracher à votre désespoir et à la mort. — Il est trop tard ; le poison fermente dans mes veines. D'ailleurs je déteste la vie, son fardeau m'a toujours accablé. L'ennui ou l'ardeur des jouissances m'ont jeté dès mon adolescence dans tous les excès. Mon opulence, mon rang, mon oisiveté m'ont aplani la route des plaisirs, ils ont bientôt usé mon âme et mes sens. Hier vous crûtes voir sur mon front un rayon de gaîté : que j'étais loin d'en ressentir ! Par honnêteté, je dissimulai mon ennui. Ce terrible ennemi de l'homme m'a toujours poursuivi comme sa proie. J'ai supporté pendant trente ans le fardeau de la vie : j'ai souffert mille maux nés de la société ou de mon imagination, de nos besoins réels et factices :

« Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie. »

« Ce monde sans doute est livré au mauvais principe. J'ai réfléchi, hésité long-temps, mais ma résolution est inébranlable. Laissez-moi mourir tranquille ; c'est tout ce que j'exige de vous. » Il cessa de parler. Bientôt la chambre fut remplie de monde. Il promenait ses yeux égarés sur les spectateurs. Il eut des douleurs d'entrailles. « Ah ! s'écria-t-il, c'est tout ce que je craignais ! » Le silence régnait autour de lui. Un moment avant d'expirer, il maudit Bélus et Arimane.

Nous nous échappâmes aussitôt de ce triste palais. « Eh bien ! dis-je à Phanor, voilà ce satrape puissant et envié, ce grand de la terre, comblé des faveurs de la fortune, qui était cependant le plus malheureux des hommes ! Félicitons-nous de notre médiocrité ; elle est le soutien de la vertu. L'excès de la prospérité énerve l'âme, l'épuise, ouvre la porte à tous les vices, et la ferme au bonheur. » Nous résolûmes dès ce jour de partir de Babylone : mais, en quittant cette ville, je rapporterai encore quelques traits relatifs aux usages et aux mœurs de ses habitans.

Les Persans ont des supplices plus atroces que ceux des Procruste et des Phalaris. Je fus un jour témoin, avec horreur, des tourmens inouïs d'un malheureux condamné au supplice des auges. En voici les apprêts : on creuse deux auges de la grandeur de l'homme, depuis le cou jusqu'à la cheville du pied, de manière qu'elles puissent s'emboîter ensemble ; on enferme le criminel dans ces deux auges, de sorte que tout le corps est bien enveloppé, excepté la tête et les pieds. En cet état, on lui donne à manger ; et s'il refuse, on l'y force en lui enfon-

çant des aiguilles dans les yeux. Lorsqu'il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait; on lui en frotte aussi le visage, et on le tourne au soleil, afin qu'il l'ait devant les yeux, et que les mouches, attirées par ce lait et ce miel, lui couvrent le visage. Comme ce malheureux remplissait l'auge de ses sécrétions, la pourriture et la corruption engendraient quantité de vers qui le dévoraient vivant. Après sa mort, on trouva sa chair toute rongée. Cet infortuné avait vécu pendant dix-sept jours dans ces tourmens affreux.

On écrase la tête des empoisonneurs sur une pierre, jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige.

Les Perses célèbrent avec pompe le jour de leur naissance. Ce jour-là, les riches se font servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf rôtis. Ils sont curieux des usages étrangers; ils ont emprunté des Grecs ce goût dépravé qui blesse la nature. Ils peuvent avoir plusieurs femmes et des concubines à volonté. Il y a une loi très louable qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour son premier crime; aucun particulier ne peut même punir trop cruellement un esclave pour une première faute

Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et, après le mensonge, de contracter des dettes: parce que, disent-ils, celui qui a des dettes ment nécessairement.

Il me souvient qu'un jour, étant sur les bords de l'Euphrate avec Phanor, il s'avisa d'y cracher et d'y laver ses mains; nous fûmes aussitôt environnés d'une douzaine de femmes qui, comme des bacchantes, voulaient nous traduire en prison. Heureusement un ami d'Arsame répondit de nous et nous arracha de leurs mains. Il nous apprit que nous avions commis une grande impiété; que les Perses rendaient un culte aux fleuves, et qu'il était sévèrement défendu d'y cracher, de s'y laver, enfin de les souiller par quelque acte d'impureté [1].

Artaxercès, qui régnait alors, avait trois cents concubines, les plus belles femmes de Perse; cependant il devint amoureux de sa propre fille Atossa. Parysatis, mère du roi, femme de beaucoup d'esprit, et d'une ambition effrénée, nourrit et favorisa cette passion; elle lui persuada de l'épouser, et de se moquer des préjugés et des lois de la Grèce. « C'est vous, lui disait-elle, que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi et la seule règle de ce qui est honnête ou déshonnête, vertueux ou vicieux. »

On m'assura que ce monarque avait aussi épousé son autre fille Amestris; mais Atossa l'emporta toujours sur toutes les autres, et sa passion fut si vive et si constante, que, malgré une dartre farineuse qui lui survint et la couvrit tout entière, son amour ne se refroidit point; il fut toujours en prières dans le temple de Junon, se prosternant devant sa statue, et embrassant la terre: il exigea de ses courtisans et de ses satrapes tant de présens et d'offrandes pour cette déesse, que tout le chemin, depuis le palais jusqu'au temple, et il est de seize stades, fut jonché d'or, d'argent et d'étoffes précieuses.

[1] Les Grecs vouaient souvent leur chevelure à des fleuves. Dans Homère, Pélée voua au fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenait vainqueur de Troie.

CHAPITRE LXXXVI.

Détails sur la ville d'Halicarnasse. Leur séjour à Paphos. Culte de Vénus. Heureuse aventure des deux amis. Mort tragique d'une jeune personne. Stoïcisme de Stilpon.

Nous quittâmes Babylone sans regret: l'amour de la patrie nous rappelait dans la Grèce; nous aspirions au bonheur de revoir nos amis, nos parens; et moi, cette aimable Lasthenie dont le tendre souvenir attachait mon âme aux rivages de l'Attique. Nous essuyâmes de grandes fatigues, courûmes plusieurs dangers. Une nuit nous traversions une des branches du Taurus, escortés d'un seul guide; une immense troupe de loups affamés remplissait la montagne de ses hurlemens. Ils nous assaillirent; nous fûmes obligés de leur abandonner nos chevaux, qu'ils dévorèrent, et nous-mêmes serions devenus leur proie si nous n'eussions promptement allumé de grands feux, au milieu desquels nous nous plaçâmes: enfin, brisés de lassitude, nous arrivâmes à Halicarnasse, capitale de la Carie.

Cette ville a un très beau port et de grandes richesses. Mausole, son roi, l'avait embellie de palais et de superbes monumens. Au haut du château, situé au milieu de la ville, s'élève le temple de Mars, où l'on voit une statue colossale supérieurement travaillée. Mais son plus beau monument est le magnifique mausolée commencé par Artémise pour éterniser sa douleur et la mémoire de son époux. Il est au centre d'une large et grande rue: on le compte parmi les sept merveilles du monde; c'est un carré long, entouré de trente-six colonnes; des bas-reliefs, ouvrage des plus habiles artistes, décorent ses quatre faces. Au-dessus s'élève une pyramide surmontée d'un char à quatre chevaux: il ne manque à ce monument que le corps d'un bienfaiteur de l'humanité: Artémise n'eut pas le bonheur de le voir terminer (119).

Nous visitâmes la fontaine Salmacis, dont l'eau, dit-on, rend malade d'amour. Phanor, bravant l'opinion, osa en boire. Nous verrons si l'on doit ajouter foi à la vertu de cette eau.

Avant notre départ, nous allâmes révérer la cendre d'Hérodote, le père de l'histoire, né et mort dans cette ville.

Nous nous embarquâmes pour l'île de Cypre. Nous voulions voir Paphos [1], ville trop célèbre, où la déesse de la beauté a un temple magnifique; où les femmes, plus ornées par l'attrait des grâces que par celui de la pudeur, plus livrées aux caprices des sens qu'à l'amour même, sont vouées dès leur naissance au culte de Vénus.

Neptune ou les vents tourmentèrent notre frêle birême: matelots, officiers, passagers, deux femmes même, nous conduisîmes tour à tour les rames: nous restâmes trente-six heures presque sans nourriture. Enfin, vers midi, nous découvrîmes Paphos, située au bord de la mer, et le soir nous étions dans le port.

L'île de Cypre, jointe autrefois à la Syrie, en avait été séparée par un tremblement de terre; elle est consacrée à Vénus, mais particulièrement Paphos. Cette ville a été bâtie par Paphus, fils de Pygmalion et de la belle statue de Vénus, son ouvrage, animée à sa prière par cette divinité; il l'épousa et en eut ce fils qui, en mémoire de sa naissance, édifia un superbe temple à sa mère; c'est pourquoi on lui donne souvent le nom de Vénus Paphienne.

[1] Aujourd'hui Baffo.

Cependant une autre Vénus est adorée en cette île: on la nomme Vénus Uranie, ou Vénus Céleste, bien différente de la Vénus Anadyomene[1]. La première n'inspire que des désirs aussi purs que l'éther, qui elevent l'âme et la remplissent du charme de la vertu. L'une n'aspire qu'aux jouissances de l'esprit; l'autre s'attache aux plaisirs matériels.

Les Cypriotes ont élevé un temple superbe à Vénus Uranie. Tout mortel souillé de quelque impureté n'oserait en approcher. Cependant l'affluence de ses adorateurs y est aussi grande qu'au temple de Paphos.

Nous nous hâtâmes le lendemain d'aller le visiter; nous y trouvâmes plus de cent femmes, la plupart parées de leur jeunesse, de leurs attraits, et des présens de Flore, au lieu de perles et de rubis. A peine entrés, un feu secret et doux, un charme inexprimable nous pénétra; nous sentions la présence de la divinité.

Ce temple magnifique était étincelant d'or et d'azur; on y voit cent autels sur lesquels l'encens fume sans cesse: mais les chefs-d'œuvre de l'art, tracés par des mains immortelles, fixerent notre attention. Dans un grand et superbe tableau, Cypris y est représentée sur un char conduit par les Amours, et traîné par des cygnes et des colombes; on ne peut la regarder sans brûler du feu des désirs: on voit la déesse vivifiant tous les êtres et fécondant la nature; son image est reproduite par quantité de statues du plus beau marbre de Paros. Mais le tableau d'Adonis mourant attachait surtout nos regards et nous frappaient d'admiration: Adonis blessé, pâle, languissant, était étendu sur la prairie; le sang qui coulait de sa plaie colorait la verdure et les fleurs qui l'émaillaient; Vénus, le sein découvert, les bras nus, sans couronne, aussi pâle que son amant, le couvrait de baisers, l'appelait, l'arro ait de ses pleurs, l'entourait de ses bras d'albâtre; elle s'efforçait d'etancher le sang avec ses beaux cheveux, de fermer la blessure. On apercevait dans l'enfoncement, sous un chêne antique, un énorme sanglier, percé de la main de Vénus, d'une flèche, hélas! trop tardive: il se débattait, luttait contre la mort; mais son œil irrité était encore armé de toute sa férocité. Cependant Adonis expirait, et son amante semblait mourir de sa mort: près de lui on voyait une fleur qui s'ouvrait, développait son calice; c'était l'anémone, en laquelle fut changé le corps du malheureux fils de Myrrha.

Les ministres du temple de Vénus n'immolent jamais de victimes, le sang n'arrose point ses autels; elle ne respire que l'odeur des parfums et la vapeur de l'encens. Les femmes s'approchaient successivement de l'autel pour y déposer leurs offrandes; c'étaient des fleurs et des parfums. Deux chœurs de jeunes filles, les cheveux flottans et couronnées de roses, le sein voilé seulement d'une guirlande de myrte, chantaient et répondaient alternativement des hymnes sacrés: leur voix brillante, leurs accords melodieux, leur enjouement, leur fraîcheur, leur beauté, portaient dans l'âme une impression ardente et religieuse pour le culte de la mere des Amours. Phanor et moi nous nous croyions transportés au pied de son trône, dans le séjour des immortels. Lorsque les chants eurent cessé, nous vîmes deux jeunes femmes, dont l'une paraissait un peu plus âgée que l'autre, s'avancer en silence auprès des statues. La plus âgée prit la couronne de myrte et de roses que sa compagne portait sur la tête, et la posa sur celle de Cypris: celle-ci ensuite se prosterna aux pieds de la déesse, et, après s'être relevée, toutes les deux brûlèrent de l'encens et de la myrrhe sur l'autel. Nous regardions attentivement cette cérémonie. Lorsqu'elle fut achevée, ces deux femmes sortirent du temple: nous les suivîmes et nous les abordâmes. Je les priai de nous expliquer les motifs de leurs adorations et de leurs rites. «Je viens, répond la plus âgée, de consacrer ma fille à Vénus; elle est à l'époque de la puberté, et elle doit payer son tribut à cette divinité (120). — Votre fille! m'écriai-je; à peine quelques saisons semblent séparer votre naissance! — Je touche à mon cinquième lustre, et ma fille compte treize printemps; j'avais douze ans lorsque je lui donnai le jour[1]. — Par Junon et tous les dieux, Pâris serait embarrassé du choix entre la mère et la fille!» Phanor ne le fut point; il s'enflamma soudain pour la jeune Philodamie; sa mere se nommait Piéria. Nous nous promenâmes dans l'enceinte, qui renfermait, outre le temple, le logement des prêtres, un terrain cultivé, des prairies, des allées couvertes, un bocage charmant, asile de la fraîcheur et du mystere. Nous voyions çà et là des groupes de Paphiens couchés a l'ombre des berceaux, prenant un repas champêtre, chantant leurs amours, et versant dans leurs coupes couronnées de fleurs un vin frais et delicieux.

Cypre jouit d'un printemps continuel. Une heureuse et douce température y fait éclore à profusion toutes les richesses de la terre. Les zéphyrs ne s'y agitent que pour répandre au loin l'esprit des fleurs et des plantes, et embaumer l'air de leurs suaves odeurs. Dans le bocage où nous nous égarions, les bois harmonieux semblaient répéter les chants d'amour d'une foule d'oiseaux. L'air qu'on respire dans cet heureux séjour est embrasé du feu de la volupté. Phanor en sentit vivement les atteintes; il avait bu de l'eau de la fontaine Salmacis: déjà épris de la jeune Philodamie, il la supplia de lui accorder la préférence pour l'offrande qu'elle devait faire à Vénus de ses premières faveurs. Philodamie, émue des mêmes désirs, sollicita le consentement de sa mère, qui le lui donna sans peine. Ils s'éloignerent: sans doute Cythérée, du haut du ciel, sourit à leurs transports. Pour moi, d'abord plus calme et sans projet, je restai avec Piéria. Mais que l'air de Paphos est contagieux! Nous venions de nous asseoir sur un lit de gazon, sous un de ces berceaux, retraite des Amours: si pres l'un de l'autre, insensiblement la conversation languit; le désir se glissait dans notre âme, l'agitait: les beaux yeux noirs de Piéria, chargés de volupté, embrasèrent mes sens. Minerve m'abandonna: elle était sans pouvoir dans ce sejour. Je me jetai aux genoux de Piéria, et lui demandai au nom de Vénus la même félicité que sa fille accordait dans ce moment à mon ami. «Ma mère, me répondit-elle, m'a consacrée, dès mon berceau, au culte de cette déesse (121), et j'ai déjà payé plus d'une fois le tribut de dévotion et de reconnaissance que je lui dois. Cependant une Paphienne refuse rarement des faveurs sollicitées en son nom, surtout lorsque l'objet est agréable.» A ces mots, je m'inclinai sur son sein et la pressai dans mes bras. O Vénus! source éternelle et féconde de nos délices! que tes faveurs sont enivrantes! Asile charmant, fraîcheur vivifiante, calme enchanteur, roucoulement des tourterelles qui voltigaient sur notre tête, tendre melodie des oiseaux, murmure doux et continuel

[1] Sortie des eaux.

[1] Cette précocité n'a rien de surnaturel, vu la latitude de cette île: trente-quatre degrés vingt minutes.

de la naïade qui roulait ses eaux autour de nous, regards animés et voluptueux de Piéria, ses tendres caresses, tout semblait s'être réuni dans ce moment pour me plonger dans la plus délicieuse ivresse.

Deux heures s'écoulèrent avec la rapidité de la pensée; après quoi nous nous réunîmes à Philodamie et à Phanor, que nous trouvâmes enchantés l'un de l'autre, et nous prîmes le chemin de la ville. Mais quel changement de scène et de situation! quel contraste! Nous apercevons un convoi funèbre qui s'acheminait lentement vers une colline peu distante. Nous approchons : quel tableau! on portait une fille, à la fleur de son âge, étendue dans une bière. La mort n'avait défiguré aucun de ses traits. Qu'elle était belle encore! c'était Vénus endormie. La pâleur seule de son visage annonçait qu'elle n'existait plus; son sein éblouissant de blancheur était sans voile et couvert de sang; on y voyait avec frémissement une profonde blessure. Des femmes de tout âge, poussant des cris lamentables, entouraient le cercueil. A leur suite marchait un jeune homme, l'air égaré, les cheveux épars, soutenu par deux jeunes gens. Nous accompagnâmes tristement cette pompe funèbre : elle s'arrêta sur la colline; on plaça le corps sur un bûcher déjà préparé, et l'on y mit le feu. Alors les pleurs, les lamentations redoublèrent. On retenait avec peine le jeune homme, qui voulait s'élancer dans les flammes. Lorsque les restes précieux de cette jeune beauté furent consumés, et ses cendres renfermées dans l'urne cinéraire, nous nous retirâmes avec Phanor, le cœur navré de tristesse, impression toujours plus vive et plus durable que celle du plaisir. Du sein de la volupté nous passions, pour ainsi dire, dans les bras de la mort. Piéria et sa fille promirent de venir nous rejoindre aussitôt qu'elles le pourraient : nous allâmes les attendre sous le péristyle du temple.

Le vaisseau sur lequel nous étions embarqués devait partir le lendemain : j'en parlai à Phanor; il m'avoua qu'il ne pouvait se résoudre à quitter sitôt la tendre Philodamie. « Quoi! voulez-vous rester ici sept ans, autant qu'Ulysse dans l'île d'Ogygie? — Non; mais je vous demande huit jours. » J'y consentis sans beaucoup de peine; peut-être, quoique moins passionné que lui, le même lieu me retenait auprès de Calypso. Nous vîmes bientôt revenir nos deux amantes. Piéria s'écria en nous abordant : « Nous sommes au désespoir : Paphos fait une perte irréparable dans la belle Cariste; chaque mère la pleure comme sa fille, chaque fille comme sa sœur; tous les hommes sont consternés comme si Vénus avait déserté notre ville; toutes ses jeunes compagnes, rangées autour de son tombeau, l'arrosent de leurs larmes; elles ont coupé des tresses de leur belle chevelure pour les y déposer. On y a gravé cette épitaphe : *Les cendres de la charmante Cariste reposent ici. Les Parques cruelles ont tranché le fil de ses beaux jours avant que l'Hyménée eût pour elle allumé ses flambeaux.* Apprenez la cause de sa fin tragique; nos prêtres assurent que c'est une vengeance de Cypris, à qui Cariste a refusé obstinément le sacrifice qu'on lui doit au moins une fois dans sa vie : jamais elle n'a voulu se livrer à aucun homme, et la déesse irritée a confié le soin de sa vengeance à son fils, qui l'a exercée, hélas! avec trop de rigueur. C'est ainsi qu'elle se vengea de la malheureuse Pasiphaé [1].

[1] Vénus, irritée contre le Soleil, père de Pasiphaé, qui l'avait fait surprendre avec Mars, avait inspiré à sa fille une passion ardente pour un taureau.

« Cariste aimait éperdument Paséus, jeune homme aussi beau que le charmant Hylas, enlevé par les nymphes. Ils touchaient au jour de leur hyménée; mais l'Amour avait allumé une flamme incestueuse dans le cœur de Cléadas, père de Cariste. Ce père barbare avait différé de jour en jour l'union de ces deux amans; cependant, n'osant résister plus long-temps aux vœux de sa famille et aux cris de tout Paphos, il donna son consentement. Hélas! le traître méditait un projet exécrable. Cariste s'était aperçue de cet affreux amour de son père; mais elle n'opposait à ses désirs effrénés que la douceur, les supplications et les larmes. Cléadas, fatigué d'une si longue résistance, et voyant sa proie au moment de lui échapper, résolut de ravir par la force ou l'adresse ce qu'il ne pouvait obtenir par ses vives sollicitations. Il séduit la nourrice de cette infortunée, qui promet de lui ouvrir pendant la nuit la porte de Cariste lorsqu'elle serait endormie. En effet, à la seconde veille, ce père incestueux est entré dans la chambre une lampe à la main, un poignard de l'autre : il s'approche furtivement, sans bruit, s'appuyant à peine sur la pointe des pieds. L'aimable et innocente Cariste dormait paisiblement, étendue sur son lit, presque sans voiles; les Amours semblaient l'entourer, la couvrir de leurs ailes et sourire à ses charmes. L'infâme Cléadas, plus ardent à cette vue, s'arrête, dévore des yeux les appas les plus secrets de sa fille; s'enivre déjà du plaisir qui l'attend : ainsi rugit de joie le tigre qui va déchirer la timide brebis. Il pose sur une table voisine du lit sa lampe et son poignard, et se précipite dans les bras de sa victime. Cariste s'éveille en sursaut, et reconnaissant son père, jette un cri affreux, le repousse, se débat, lui demande grâce, verse des larmes, se défend avec fureur; mais rien n'arrêtait son cruel ravisseur. Cariste, désespérée, aperçoit le poignard sur la table, le saisit et se donne la mort. Cléadas a pris la fuite; mais Paséus a juré sur la cendre de Cariste de la venger, et il est parti pour le chercher et le poursuivre. » Après ce récit, la nuit approchant, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

Par un hasard singulier, après mon lever, me promenant sur le port, je regardais un vaisseau qui débarquait des passagers. Tout à coup, à travers l'épaisseur de sa barbe, je reconnais le stoïcien Stilphon, de Mégare. Je savais qu'il venait de perdre sa femme, ses enfans et ses biens dans l'embrasement de sa patrie, réduite en cendres par les Lacédémoniens. Touché de ses malheurs, je l'embrassai avec sensibilité, sans oser lui en parler : mais un Paphien apprenant qu'il était de Mégare, lui demanda si dans cet événement désastreux de sa patrie il n'avait pas essuyé quelque perte considérable. « Non, dit-il, grâce aux dieux, je n'ai perdu que ma femme, mes enfans et mes biens; tout ce qui m'appartient en propre m'est resté. » Cette réponse me glaça; il s'en aperçut, et il ajouta : « La guerre n'a pu me ravir la vertu, le savoir, l'éloquence; conservons nos femmes, nos enfans, nos biens, tant que nous pouvons, mais regardons ces choses-là comme hors de nous : la vertu se contente d'elle-même. Le philosophe Antisthène dit avec raison que l'homme ne doit acquérir que des munitions qui flottent sur l'eau, afin de pouvoir, en cas de naufrage, les emporter à la nage avec lui. Le sage s'attache à vivre seul; il faut rompre ou dénouer tout lien trop fort, et n'épouser que soi. Ma fortune, ma famille, tout cela n'était pas moi; je me reste : la vertu suffit pour le bonheur. — Cette philosophie, lui dis-je, en lui mettant la main

sur le cœur, n'a point sa racine dans cette région-là. » Je lui demandai ensuite ce qui l'amenait à Paphos. « La curiosité : je viens voir des hommes devenus femmes, et des femmes sans mœurs comme les bêtes. » Nous nous quittâmes après ces mots, et je ne cherchai plus à le revoir : sa morale et son stoïcisme me repoussaient et contristaient mon âme.

Nous étions depuis cinq jours à Paphos : festins, plaisirs, promenades, remplissaient nos journées : nous quittions rarement Piéria et Philodamie : mais ce genre de vie commençait à me lasser, l'ennui et le dégoût me gagnaient. J'aurais voulu partir ; cependant je craignais de proposer à Phanor un départ si précipité. Enfin je hasardai quelques mots à ce sujet. Je fus très surpris de sa réponse. Il me dit que lui-même désirait quitter Paphos, mais qu'il n'avait osé m'en parler. « Tous ces plaisirs si faciles, ces jouissances où l'esprit et le cœur n'entrent pour rien fatiguent les sens et rebutent l'âme ; ce n'est pas là le bonheur que je cherche. L'amour offre un breuvage si doux, si délicieux, qu'il est maladroit d'en épuiser la coupe d'un seul trait. Le désir de plaire, les soins que l'on prend pour y parvenir ; ce jour encore faible et douteux de l'espérance, mais dont le trait pur nous annonce une si belle journée ; ces nuances délicates de sentiment, de timides désirs : ce charme ineffable dont notre imagination environne l'objet aimé, et qui nous promet des torrens de bonheur : tous ces plaisirs sont perdus par une prompte et facile jouissance. Sauvons-nous comme Ulysse de cette île enchantée, aussi dangereuse que celle de Circé. »

Heureusement notre vaisseau était encore dans le port, ramené par un vent impétueux et contraire. Nous nous embarquâmes avant le lever de l'astre du jour, sans prévenir nos deux enchanteresses, qui, avec l'indulgente facilité de leurs mœurs, auront trouvé bientôt des consolations et des consolateurs.

CHAPITRE LXXXVII.

Entretien des deux amis sur le vaisseau. Rencontre de deux Grecs. De l'antre de Trophonius. Fable de Prométhée, de Midas. Histoire de Gygès.

Notre navigation fut heureuse. Phanor, pendant le loisir du voyage, fit beaucoup de réflexions ; il ne pensait plus à se retirer sur le mont Athos pour y vivre en reclus, mais à fixer son cœur par un attachement tendre et solide. « Ces faux plaisirs que nous venons de quitter, ces jouissances trompeuses et dénuées du charme du sentiment n'ont rempli mon âme que de dégoût et d'ennui ; la solitude y règne : j'ai besoin d'aimer et d'être aimé ; une existence solitaire me serait insupportable. Un de nos sages dit qu'une femme est une maîtresse dans les belles années, une compagne dans l'âge mûr, une amie et une garde dans la vieillesse ; ainsi le mariage est bon en tout temps. Je trouve, il est vrai, dans votre société, dans votre amitié un intérêt, une consolation qui calment mes inquiétudes ; mais nous ne serons pas toujours ensemble : vous irez joindre Lasthénie. D'ailleurs, dans le sein même de l'amitié, je sens le besoin de l'amour. Je suis excédé de mon inconstance, dégoûté de ces beautés plus ornées de vices que de grâces : je voudrais trouver une femme d'une figure agréable, d'un esprit éclairé et solide, d'une sensibilité douce, dont la modestie et la vertu embellissent encore les charmes. — Et qui vous aimât éperdument ? — Mais, oui. — Je vous la souhaite. Selon Platon, nos âmes, ces rayons de la Divinité, avant d'être renfermées dans une enveloppe grossière, habitent une planète, où un attrait invincible les unit deux à deux, et les enflamme d'un amour pur et céleste ; descendues sur la terre, ces âmes ainsi liées, se cherchent, s'attirent, et ont besoin de se rencontrer pour aimer d'un véritable amour. Vous n'avez pas encore trouvé l'âme que vous aimiez dans cette planète : voilà la cause de vos dégoûts et de votre légèreté. — Eh bien ! je la chercherai avec tant de soin, que j'espère la rencontrer ; j'en ai le pressentiment. » Notre conversation fut interrompue par l'approche d'un Grec nommé Mamercus, qui se promenait sur le vaisseau ; c'était un passager qui voyageait avec son frère Cébès. Mamercus paraissait d'une société agréable, mais Cébès était d'une gravité, d'une taciturnité qui étonnaient et amusaient l'équipage. Nous demandâmes à Mamercus le sujet de la tristesse de son frère. « C'est une punition, nous dit-il, de sa curiosité : il a voulu consulter l'oracle de Trophonius, et descendre dans sa caverne. Il a prouvé la vérité du proverbe qui dit, en parlant d'un homme qui ne rit jamais : Il revient de l'antre de Trophonius. C'est pour le distraire, pour effacer ces tristes impressions que je le fais voyager depuis trois mois. » Nous priâmes Mamercus de nous donner quelques notions sur cet oracle et sur la manière dont on le consultait. « Très volontiers ; mais venez vous asseoir près de mon frère ; il m'aidera dans mon récit, et vous dira ce qu'il a vu et entendu. » Cébès, à la prière de Mamercus, se dérida et consentit à nous initier dans les mystères de l'oracle. Nous nous assîmes sur le tillac : des nuages légers voilaient le soleil, et la fraîcheur de l'air et de l'eau rendaient la journée charmante.

« D'abord je ne sais pourquoi, dit Mamercus, on a fait un dieu de ce Trophonius, qui était un simple architecte et un grand fripon. L'antre où il rend ses oracles est auprès de Lebadée, au milieu d'un bois. Je fis mon possible pour détourner mon frère de cette épreuve, il fut inflexible. — J'allai, continua Cébès, me présenter aux ministres du temple. J'essuyai un examen très rigoureux sur ma vie, mes principes religieux. On me mena ensuite dans une chapelle consacrée à la Fortune, au bon Génie, où je restai plusieurs jours. On m'ordonna les bains froids, l'abstinence du vin, et plusieurs autres choses ; on ne me nourrit que des victimes que j'offrais à Trophonius. La veille du jour où je devais consulter l'oracle, j'offris un bélier en sacrifice, et les devins, après en avoir examiné les entrailles, déclarèrent que Trophonius agréait mon hommage. Alors on m'ordonna des ablutions : deux enfans, nommés Mercure, vinrent me laver, me frotter d'huile ; je bus de l'eau de la fontaine Léthé, qui fait oublier le passé comme le fleuve des enfers ; on me donna ensuite de l'eau de la fontaine Mnémosyne, qui grave dans le souvenir ce qu'on a vu dans la caverne. Ces rites accomplis, j'allai dans une chapelle prier la statue de Trophonius. On me revêtit après d'une robe de lin ; et comme ces cérémonies ne se font que la nuit, je fus conduit aux flambeaux sur le bord de la deuxième grotte. Là, j'embrassai mon frère, qui m'avait suivi avec quelques curieux. Avant d'entrer, un prêtre me donna deux gâteaux, en m'ordonnant d'en tenir un de chaque main, et de ne pas m'en dessaisir, parce qu'ils me garantiraient de la morsure des serpens dont l'antre est rempli. — Ruses des prêtres, s'écria Mamercus : on fait tenir ces gâteaux aux consultans pour embarrasser leurs mains et

les empêcher de reconnaître les lieux. — Je descendis, reprit Cébès, dans une seconde caverne par une échelle. Dès que je fus parvenu à une certaine profondeur, je ne trouvai qu'une ouverture extrêmement étroite : on m'y fit passer les pieds et les mains avec beaucoup de peine. J'avoue que la terreur commença à me saisir, mais je n'eus pas le temps de la réflexion : je me sentis entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du souterrain. La nuit la plus sombre y régnait. J'ignore ce que j'ai vu, ce que j'ai fait; car je perdis la tête. Cependant je crois avoir vu une grande lumière succéder aux ténèbres; à sa clarté j'ai découvert des abîmes profonds : des mugissemens d'animaux, des cris, des gémissemens d'hommes et de femmes frappaient mes oreilles. J'entendis une voix lugubre qui me dit : « Que viens-tu chercher ici ? — Je viens apprendre ma destinée, répondis-je tout tremblant. — Tu mourras dans une fête. » La voix cessa, et aussitôt on me fit remonter les pieds en l'air, la tête en bas, par la même machine qui m'avait descendu. — Je le vis arriver, reprit son frère, à la balustrade qui est à l'entrée de la caverne où nous l'attendions. Quel spectre! il m'effraya, il me serra le cœur : il avait les yeux éteints, l'air hagard, le teint pâle; il me regardait fixement sans me connaître. Je l'appelai, il ne me répondit pas; il était comme frappé d'asphyxie. Les prêtres le firent asseoir sur le siége de Mnémosyne : c'était là qu'il devait se rappeler ce qu'il avait vu, entendu. Il prononça des mots entrecoupés que les prêtres recueillirent et donnèrent comme le sens d'un oracle. On le conduisit ensuite dans la chapelle du bon Génie et de la Fortune. Insensiblement il revint à lui. Nous l'environnâmes, nous lui fîmes des questions sur ce qu'il venait de voir, mais il n'avait que des idées confuses. Il nous parla du Styx, d'une musique harmonieuse, d'une vive lumière qui l'avait ébloui. Il ne put dire autre chose; et c'est, je crois, tout le fruit qu'on retire de cette misérable cérémonie, excepté une impression de tristesse causée par le saisissement et l'effroi, que ces victimes de la superstition gardent le reste de leur vie. Depuis, mon frère évite toutes les fêtes, et n'en est que plus malheureux. C'est bien l'oracle le plus grossier, le plus audacieux de la Grèce. Il est aisé de comprendre que les ministres du temple s'introduisent dans le souterrain par des routes secrètes, et qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour troubler l'imagination des esprits faibles. »

Nous remerciâmes les deux frères de leur récit. Pendant le reste du voyage, Cébès conserva sa taciturnité, mais nous causâmes beaucoup avec Mamercus, homme aimable et instruit, qui amusait les passagers et les matelots par des contes et des fables. Il leur conta, entre autres, celle de Prométhée, qu'on lui fit répéter souvent, parce qu'il faisait accroire aux vieux nochers qu'ils reviendraient à la fleur de leurs ans, si l'on retrouvait la drogue qui s'est perdue. Voici comment.

« Prométhée ayant fait une statue de boue, y méla du levain, du fiel, de la chair d'aspic et de l'écume de lion. Voilà, mes amis, l'origine de l'homme : vous voyez qu'il n'y a pas de quoi être glorieux. Mais cette figure n'était encore qu'une masse insensible : Prométhée deroba le feu du soleil, et l'homme fut animé. A peine il respira, qu'il se plaignit aux dieux de ce don fatal; la douleur le saisit à son berceau. Jupiter, pour le consoler et adoucir ses peines, lui donna une drogue dont la vertu rendait la jeunesse. L'homme, enchanté de ce présent, le mit sur un âne.

« La bête, pressée en chemin d'une soif ardente, s'arrêta au bord d'une fontaine que gardait un serpent. Ce méchant reptile ne le laissa boire qu'à condition qu'il lui laisserait prendre la drogue. L'âne y consentit. Depuis, le serpent rajeunit; et nous, pauvres humains, nous vieillissons sans retour. » Les matelots, et surtout les vieillards, pestaient beaucoup contre la bêtise de l'âne et la subtilité du serpent. Comme la mer était calme, que nous voguions par un vent doux et propice, l'équipage, désœuvré, pria Mamercus de les régaler de quelque autre histoire. « Je vais, dit-il sans se faire presser, vous raconter les aventures de Midas, roi de Lydie.

« Ce prince était bon et honnête, mais d'un esprit borné. Il avait bien accueilli le vieux Silène, père nourricier de Bacchus : ce dieu en fut si satisfait, qu'à son retour des Indes, passant dans ses états, il promit d'exaucer le premier vœu qu'il formerait. Ce roi, plus avare que sensé, demanda que tout ce qu'il toucherait se convertit en or. Bacchus plaignit son avarice, mais lui accorda sa demande. » Les matelots approuvèrent beaucoup la conduite de Midas, et dirent qu'à sa place ils en auraient fait autant. « Nous posséderions, s'écriaient-ils, autant d'or que nous voudrions! — Eh bien! vous allez voir si vos vœux sont raisonnables. Midas avait commandé un grand festin, car l'argent ne lui coûtait plus rien. A l'heure du dîner, tout joyeux, il se met à table : il touche d'abord un morceau de pain, et le pain devient de l'or : il prend une perdrix, c'est une perdrix d'or : il s'étonne; il saisit une pomme, c'est la pomme du jardin des Hespérides : il veut boire du vin de Smyrne, le vin, en touchant ses lèvres, se change en or liquide. Enfin tout ce qu'il touche, tout ce qu'il veut manger se métamorphose en or. Alors, au milieu de ses richesses, mourant de faim et de soif, pleurant son vœu et sa cupidité, il implore la clémence de Bacchus, et le supplie de retirer ses bienfaits. Le fils de Sémélé en eut pitié, lui fit grâce, et lui ordonna d'aller se baigner dans les eaux du Pactole. Midas obéit, et perdit dans ses eaux le don fatal attaché à ses mains.... Eh bien! mes amis, êtes-vous toujours envieux du bonheur de ce roi ? désirez-vous sa place ? — Non, par Jupiter! nous n'avions pas prévu cela. — Cette aventure nous prouve que les désirs des hommes sont, pour l'ordinaire, déraisonnables et ridicules; qu'il faut se contenter de son sort, et ne rien désirer vivement, parce que nous ignorons si ce que nous souhaitons fera notre bonheur ou notre malheur. Mais ce monarque fit une seconde sottise, qu'il paya plus chèrement. Pan et Apollon, se disputant un jour la palme du chant, le choisirent pour juge, conjointement avec le Tmolus. Celui-ci, plus éclairé, adjugea la victoire au fils de Latone; l'ignorant Midas osa préférer les accords de Pan. Apollon se vengea de lui singulièrement : il allongea ses deux oreilles, et les changea en oreilles d'âne. Le pauvre homme, tout honteux, courut se cacher; mais, comme tôt ou tard il fallait se montrer, il enveloppa ses longues oreilles d'un grand bonnet de pourpre. Obligé cependant de confier sa disgrâce à son barbier, il lui fit jurer un secret inviolable. Le barbier n'osa fausser son serment; mais, pour soulager son cœur oppressé, il fit un trou dans la terre, et y passant la tête, il y répéta plusieurs fois, *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne*. Quelque temps après, ont vit s'élever sur cette ouverture des roseaux qui, parvenus à leur maturité, répétaient, lorsqu'ils étaient agités par les zéphyrs : *Midas a des oreilles d'âne*. » Cette fable fit beaucoup rire les matelots, qui se

prirent les oreilles entre eux, et appelaient *Midas* ceux qui les avaient les plus longues. Puisque nous sommes en Lydie, reprit Mamercus, je vous dirai une autre histoire arrivée dans ce pays-là.

« Un jour la terre s'entr'ouvrit après de grandes pluies. Un nommé Gygès, berger des troupeaux du roi Candaule, eut la curiosité de descendre dans cette ouverture. Il y trouva un cheval d'airan, dont les flancs creux étaient fermés par une porte. Gygès l'ouvrit, et vit dedans un homme mort d'une grandeur extraordinaire, qui avait au doigt un anneau d'or. Il le lui enleva. Cet anneau avait une singuliere propriété : lorsqu'on tournait le chaton vers la paume de la main, on devenait invisible; et lorsqu'on le retournait, on reparaissait comme auparavant. — Oh! oh! s'écrièrent les matelots, quel bonheur! si on nous prêtait cet anneau, nous ferions de belles choses! — Ce serait peut-être un grand malheur; vous en abuseriez comme ce berger, qui assassina Candaule, son roi, pour usurper son trône. Mes amis, l'honnête homme doit toujours se conduire comme s'il était vu des dieux et des hommes. »

Un vent frais, qui s'éleva tout à coup, interrompit Mamercus : il fallut courir à la manœuvre. Le fougueux Auster souffla violemment toute la nuit; les vagues en fureur fatiguaient cruellement notre frêle navire. Tout le monde travailla. Heureusement, à la pointe du jour, la bourrasque s'apaisa, et nous découvrimes avec joie la ville de Smyrne, où nous débarquâmes sur le midi. Une partie de cette ville occupe la montagne; mais la plus grande partie est dans une plaine, sur le port, vis-à-vis du Gymnase et du temple de la mère des dieux. Les rues sont belles, coupées en angles droits et pavées de pierres; la haute et la basse ville ont de grands portiques carrés; on trouve dans cette derniere une bibliothèque et un homérion : c'est un portique carré, avec un temple où est la statue d'Homère. La rivière de Mélès coule le long des murailles. Le port est très commode, et se ferme quand on veut.

Les Smyrnéens sont fort glorieux de la naissance d'Homère. Le proxène nous conduisit à la grotte où ce beau génie composait ses poemes. Il nous conta l'histoire de sa naissance. « Une belle aventurière, nommée Crithéide, enceinte de cet enfant, vint accoucher secretement de lui sur les rives du Mélès; ce qui lui fit donner le nom de Mélésigène, qu'il troqua, apres avoir perdu la vue, contre celui d'*Homère*, qui signifie *aveugle*. Apres son accouchement, cette mère infortunée gagna sa vie à filer des laines. Phormius, philosophe qui enseignait la grammaire et la musique à Smyrne, touché de sa beauté et de sa situation, lui trouvant d'ailleurs de l'esprit, l'épousa et cultiva l'education de son enfant. Homère ne rechercha les bonnes grâces d'aucun prince : il soutint la pauvreté avec courage, et voyagea beaucoup pour s'instruire. »

Les habitans de Smyrne sont adonnés aux plaisirs; ils recherchent les douceurs de la vie : mais la mollesse ne les a point énervés; ils ont du courage et de l'énergie.

Nous restâmes peu de jours dans cette ville, et, après avoir pris congé de Mamercus et de Cébès, nous partîmes pour Sardes.

CHAPITRE LXXXVIII.

Description de Sardes et des environs. Rencontre de deux jeunes filles. Ils vont loger chez leur aïeul.

Sardes, la capitale de la Lydie, est célèbre par ses richesses, son luxe et la mollesse de ses mœurs; elle est sur le penchant du mont Tmolus, à cent vingt stades de Smyrne, et à cinq cent quarante d'Éphèse. Le Pactole, qui roule des sables d'or, prend sa source sur cette montagne et traverse la ville; son territoire, prolongé depuis le pied du mont jusqu'au fleuve Hémus, arrosé par quantité de ruisseaux et les eaux du fleuve, offre de tous côtés les trésors de l'abondance, en blé, grains, fruits et pâturages excellens.

La magnificence du paysage, le chant mélodieux des oiseaux, la voix des bergers, mêlée aux sons des instrumens rustiques, le bêlement des agneaux, le murmure du zéphyr qui agitait les feuilles et rafraîchissait l'atmosphere, les nuages colorés du couchant, la lune qui s'élevait en face, belle et majestueuse, tout portait dans notre âme le charme heureux d'une volupté pure et tranquille. Nous restâmes une heure entière étonnés, ravis d'une scène si délicieuse. Nous étions assis sur l'herbe, au bord d'un ruisseau : nous vîmes sortir d'une maison peu distante deux jeunes filles portant chacune une corbeille; elles ressemblaient aux nymphes de Diane. Elles s'approchèrent, et nous prièrent, dans l'idiome persan (car nous portions l'habit de cette nation), d'accepter de la part de leur père des fruits de leur verger : nous en primes, et remerciâmes dans la même langue. Phanor me dit ensuite en grec qu'elles étaient charmantes, et qu'il leur donnerait volontiers un baiser pour reconnaître leur honnêteté. A ces mots, leur visage se colora du vermillon de la pudeur; elles baissèrent les yeux et reculèrent d'un pas. Nous comprimes qu'elles entendaient le grec, et nous leur fîmes nos excuses dans le dialecte ionien; elles nous répondirent dans le dialecte attique (122), ce qui nous fit grand plaisir. Après quelques complimens, elles nous invitèrent à venir chez leur grand-père, Grec d'origine, qui accueillait avec plaisir les étrangers, surtout ses compatriotes. Nous nous rendimes à cette douce invitation.

En allant, elles nous apprirent que nous verrions un vieillard âgé de quatre-vingt-quatre ans, affligé de cécité depuis environ un an.

Nous le trouvâmes, une bêche à la main, courbé vers la terre. Ses filles nous présentèrent comme des concitoyens; alors il se redresse et nous dit avec cette noblesse et cette dignité qui annoncent un homme bien supérieur à l'état d'un simple jardinier : « Aimables Grecs, mes yeux sont privés du bonheur de vous voir : le flambeau des cieux ne brille plus pour moi; mais j'aurai le plaisir de vous entendre, et peut-être de vous être de quelque utilité. » Son langage correct, sa prononciation pure nous confirmèrent dans la pensée que c'était un citoyen distingué d'Athènes : sa tête avait un grand caractère; sa longue barbe était blanchie par les ans, son front, large et chauve, son air grave et doux; il ne paraissait avoir éprouvé les outrages du temps que par la perte de la vue; il nous offrit l'hospitalité : nous acceptâmes avec joie et reconnaissance. « Je vous traiterai, dit-il, comme le bonhomme Hyrée traita les dieux : je suis pauvre ainsi que lui; mes vases et mes dieux sont d'argile : j'aurais pu m'enrichir comme bien d'autres; mais une pauvreté honorable est plus douce à l'homme de bien que les richesses

de Crésus. « Selon l'usage de la Grèce, il ne demanda point nos noms, et nous usâmes de la même discrétion à son égard. En nous mettant à table, il nous dit : « Vous souperez avec mes enfans : ce n'est pas la coutume d'Athènes, où l'on éloigne les femmes des repas dès qu'il y a des étrangers ; mais la privation de deux filles si chères me coûterait beaucoup, et leur sagesse les met au-dessus de la règle. »

Pendant le souper, il nous questionna beaucoup sur nos voyages, principalement sur les mœurs de Sparte ; il souriait à chaque trait de notre récit, et s'écriait par ois : « Quelles mœurs! quels hommes! On peut admirer Sparte, mais il faut vivre à Athènes. Il est vrai que les Athéniens sont bien légers, bien ingrats! Ils ont banni Thémistocle; ils ont fait périr Miltiade dans une prison, lui qui, après la bataille de Marathon, ne demandait pour récompense qu'une couronne de laurier. — Eh quoi! il ne l'obtint pas? — Non; le nommé Socranès se leva au milieu de l'assemblée, et dit : « Miltiade, lorsque tu auras combattu seul, tu seras honoré seul. » Ce mot fut tres agréable au peuple, et flatta sa vanité. Cet honnête vieillard se tut à ces mots, et parut occupé de quelque réflexion intéressante. Tout à coup il s'écria : « La gloire, l'ambition, quelles chimères! quelles passions funestes! Miltiade, Thémistocle périssent malheureusement, Socrate boit la cigue ; le vengeur de la tyrannie, Dion, meurt assassiné : Denys le jeune, du faîte des honneurs, tombe dans la poussière : quelle chute terrible que celle de ce tyran couronné de la Sicile! des marches du trône il descend dans les cabarets de Corinthe, où, avec de viles courtisanes, il buvait le reste des cabaretiers. Ceux qui se plaignent des rigueurs de la fortune n'ont qu'à se comparer à ce malheureux Denys. — Sa catastrophe, dis-je alors, est d'autant plus étonnante qu'on assure qu'il avait de l'esprit et du courage. — On cite des réponses de lui qui supposent l'un et l'autre. Un étranger le raillait à Corinthe sur le commerce qu'il avait eu pendant les jours de sa splendeur avec les philosophes, et finit par lui demander à quoi lui avaient servi les leçons de Platon : « A supporter ma mauvaise fortune. » Un roi de Macédoine, à table avec lui, s'égayait sur les tragédies du vieux Denys son père, et demandait malignement dans quels momens de loisir il avait pu les composer. « Vous voilà bien embarrassé! il les composa aux heures que vous et moi, et une infinité d'autres qui nous en faisons accroire, passons à boire et à nous enivrer. » Il me semble que ce Denys a supporté ses revers avec assez de courage. Je compare ces hommes pusillanimes qui gémissent, se désespèrent pour la perte de leurs places, de leurs honneurs, à ces femmes qui pleurent la perte de leurs bijoux et de leurs pompons..... Mais le retour de la soirée nous invite à la promenade : faisons nos libations à Jupiter, et nous irons respirer le frais sur les bords du Pactole. » La libation faite, il prit son bâton, et nous le suvîmes. En approchant de ce fleuve, il nous dit : « Le Pactole n'est pas loin, je le sens à la raicheur de l'air. » Cependant il nous faisait remarquer les riches et excellens vignobles du Tmolus; il nous engagea d'y monter pour jouir de la beauté de la vue; nous lui dîmes que nous craignions de le fatiguer. « Oh! s'écria-t-il, je suis encore un jeune homme, je n'ai que quatre-vingt-quatre ans; d'ailleurs je suis fait à la fatigue; je n'ai point passé ma vie sur des lits de pourpre, et je ne veux pas perdre l'usage de mes jambes; suivez-moi seulement. » En effet, il nous précède d'un pas ferme, ne se servant de son bâton que pour éviter les pierres et les obstacles. Phanor et moi le regardions avec étonnement et respect. Il avait la tête, les jambes et les pieds nus; une tunique d'un coton grossier, un petit manteau nommé *pallium*, attaché d'une agrafe de fer, étaient son vêtement et sa parure.

CHAPITRE LXXXIX.

Mœurs des Sardiens. Divinités du pays. Entretien des deux amis sur leurs hôtes.

Dans ce moment nous entendîmes les accords harmonieux de plusieurs instrumens, entremêlés de chants et de cris de joie. « Ces concerts, nous dit notre hôte, sont les effets de la dissolution des mœurs de cette ancienne capitale de l'empire de Crésus. Tous les soirs, quand la nuit est belle, la jeunesse des deux sexes s'assemble sur les prairies : là, protégés des ombres mystérieuses de la nuit, ils passent les heures du repos dans les jeux, la danse, les plaisirs de l'amour ; et le jour, au lieu de s'occuper des travaux commandés à l'homme, ils s'abandonnent au sommeil et à l'oisiveté. Ils ont banni de leur ville tous les arts qui pourraient troubler leur repos : le gouvernement donne des prix à ceux qui inventent des voluptés nouvelles. On abuse de l'extrême fertilité du terroir pour s'exempter du travail et se livrer à la mollesse. Les hommes mettent tant d'art à se fri er et à composer leur teint, ils sont si efféminés, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans la ville. Au moins, si les femmes empruntaient le voile de la modestie, cette belle image de la vertu! mais elles n'ont rien de chaste, ni les yeux ni les oreilles. On voit chez ce peuple des sociétés composées des plus belles femmes : ce sont des philosophes d'un genre nouveau; elles se réunissent pour combiner, imaginer des voluptés nouvelles, ou donner plus d'attrait et de vivacité aux plaisirs; ces sociétés se nomment *les fleurs*. Cependant la joie des Sardiens est purement extérieure ; ils quittent un plaisir qui leur déplaît pour un autre qui leur déplaira bientôt ; leurs âmes flétries semblent n'avoir de sensibilité que pour les peines. Une femme ne put dormir de toute la nuit parce qu'elle avait vu une souris dans sa chambre. Un homme fut incommodé pour avoir été éveillé en sursaut par le chant du coq. Leur mollesse les a tellement énervés, qu'ils ne sauraient remuer le moindre fardeau ; ils passent leur vie sur des sièges, et reposent tout le jour sans avoir fait aucun exercice. — Ce tableau des mœurs des Sardiens rappelle celui des Sybarites. — Oui, ces deux peuples ont une parfaite analogie. Les Sybarites sont plongés dans un tel luxe, sont si amollis, qu'ils se glorifient de n'avoir jamais vu le lever du soleil : ils ont proscrit, comme les Sardiens, tous les coqs et tous les arts bruyans qui pourraient interrompre leur sommeil. Lorsqu'ils invitent des femmes aux sacrifices des festins, c'est un an à l'avance, pour qu'elles aient le temps de préparer leur parure. Les magistrats proposent des prix aux cuisiniers qui inventeront les meilleurs ragoûts : et lorsqu'un d'eux en a trouvé un excellent, il est défendu de l'imiter pendant la première année, afin que l'inventeur ait le temps de s'enrichir. Ces peuples, qui peuvent se disputer la palme de la lâcheté et de la licence, sont prêts à recevoir les fers du premier maître. »

Ce vieillard parlait avec beaucoup de facilité et de feu; je croyais voir le sage Nestor haranguant les Grecs assemblés. Je le priai de me faire connaître les divinités principales et les plus honorées des Sardiens. « Cybele, Diane,

et surtout Proserpine, sont leurs déesses tutélaires; on célèbre des jeux en l'honneur de cette dernière; on lui sacrifie des vaches noires; on la couronne de pavots. Mais, par-dessus ces divinités, c'est la belle Vénus qu'on adore : elle a des temples où les jeunes filles se prostituent comme à Babylone et à Cypre : mais elles se font payer, et avec cet argent elles se choisissent des maris. Bacchus est encore un des dieux tutélaires du pays, dans lequel on prétend qu'il est né. Hercule y reçoit aussi un culte particulier; il était venu dans cette contrée pour tuer un affreux serpent qui la désolait : il vit Omphale, la fille du roi, brûla d'amour pour elle, et, déposant sa peau de lion, sa massue et sa férocité, il prit une quenouille et fila à ses genoux...... Mais voici l'heure de la retraite; le jour s'est éteint : heureux ceux qui en auront fait un bon usage! Regagnons notre gîte, et allons chercher un repos préparé par l'exercice et le travail. »

Après qu'il nous eut quittés, nous nous demandâmes, Phanor et moi, quel pouvait être ce Grec, dont le front serein et majestueux, l'entretien agréable et instructif, annonçaient un homme bien au-dessus du vulgaire. « Qu'il est grand et sublime dans sa simplicité! m'écriai-je. - Oui, dit Phanor, je n'ai cessé de l'admirer, sans négliger cependant ses aimables filles : je les trouve charmantes; je ne saurais à laquelle donner la préférence. L'aînée a une beauté plus touchante, est douée de plus de grâces; son caractère paraît plus réfléchi. — La cadette annonce plus de vivacité et d'enjouement. — Ajoutez qu'aux charmes de la figure ces jeunes beautés joignent une éducation très cultivée; leur esprit est orné par la lecture; on le voit aisément par des traits hasardés à propos, et par leur manière pure et élégante de s'énoncer; c'est le véritable atticisme d'Athènes joint à la modestie et à la sagesse des femmes de Sparte. Il y a long-temps que nous n'avons vu de ces physionomies qui font naître l'admiration et le respect à côté du désir. — Mais n'oubliez pas que Socrate appelait la beauté une courte tyrannie. — Et Platon, le privilége de la nature. Je sais déjà leur nom : l'aînée s'appelle Athénaïs; la cadette, Phaloé. »

CHAPITRE XC.

Occupation du vieillard. Entretien intéressant. Il se fait connaître.

Notre sommeil fut interrompu, à la pointe du jour, par le chant d'un coq : Phanor le maudissait. « Le chant du coq, lui dis-je, est agréable et utile pendant la nuit; il éveille celui qui dort, avertit le voyageur qui doit se lever matin, et console par l'espérance du jour celui à qui la nuit paraît longue; il est l'ennemi des paresseux. Allons, debout. » Notre toilette finie, nous descendîmes au jardin pour saluer notre hôte : nous n'y trouvâmes personne. C'était le moment où les gouttes de rosée brillaient sur l'herbe rajeunie, où l'air raréfié apporte à l'odorat le parfum des végétaux et des fleurs. Le soleil ne blanchissait encore que le sommet des montagnes: nous entendions autour de nous le chant harmonieux des oiseaux qui saluaient en chœur l'aurore naissante. Nous attendions l'honnête vieillard en respirant la fraîcheur vivifiante du matin. Il parut bientôt, quitta son manteau et son bâton, alla chercher une bêche et un arrosoir, planta quelques herbes potagères, ensuite vint au puits, tira de l'eau et arrosa sa nouvelle plantation. A le voir ainsi travailler, aller, venir, personne n'aurait soupçonné sa cécité. Nous n'osions le distraire; nous le contemplions avec ce silence religieux que l'on observe par instinct dans un temple, devant la statue du maître des dieux. En arrosant des fleurs, il semblait les caresser; l'on voyait son visage s'épanouir au toucher et à la suavité de leurs odeurs. Il planta des échalas à la manière des Grecs pour soutenir ses vignes; il les élevait, les arrangeait, de sorte que leurs pampres fournissaient des ombrages sous lesquels on pouvait se promener. Cependant nous l'abordâmes. « Vous voyez, nous dit-il, que la paresse n'est pas notre divinité; le travail, selon Hésiode, est la sentinelle de la vertu. — On voit que vous aimez la campagne et ses travaux. — Le séjour de la campagne, ses soins, ses plaisirs, sont faits pour la vieillesse. Où peut-on trouver, pour se réchauffer, un soleil plus pur, plus ardent, un feu d'hiver mieux nourri par l'abondance du bois? L'été, où rencontrerons-nous des asiles plus frais, plus agréables que ceux que nous offrent les bords des ruisseaux et des fontaines ombragés par des arbres touffus? — Mais, à coup sûr, vous n'avez pas cultivé, toute votre vie, des jardins; vous avez eu des occupations et des places plus importantes? — Je vois que vous désirez me connaître; cela viendra. Vous avez l'air honnêtes et discrets; d'ailleurs, au bord de ma carrière, je n'ai plus les mêmes raisons de me couvrir des voiles du mystère.... Mais voici mes enfans : nous allons commencer la journée par rendre hommage aux dieux : nous suivons les usages d'Athènes[1]. Nous entrâmes avec lui dans une chapelle placée dans un coin du jardin. Le vieillard offrit des fruits en sacrifice. Ensuite, avec ses filles, il adressa cette prière à Jupiter : « Roi du ciel, accordez-nous ce qui nous est nécessaire; refusez-nous ce qui nous serait nuisible, quand même nous vous le demanderions. » Après cette cérémonie, il nous invita à revenir déjeuner dans une heure. A notre retour, il nous dit : « Allons rejoindre mes filles qui sont dans leur gynésée, ou autrement, dans le cabinet de la méditation, occupées à lire ou à écrire; je les ai accoutumées à l'étude. L'esprit, leur ai-je dit souvent, est l'attribut de l'homme qui l'approche le plus de la divinité; en négliger la culture, c'est s'assimiler aux animaux : d'ailleurs les jouissances les plus douces, les plus pures, sont attachées à la pensée, aux productions de l'esprit; c'est ce que ne peuvent concevoir les ignorans; ce sont des aveugles-nés qui n'ont pas l'idée de la lumière. »

Le cabinet de la méditation était au fond du jardin, au milieu d'un petit bois de lauriers. Une Minerve de bois de citronnier en gardait l'entrée. Ce petit édifice, quoique d'un goût simple, répondait peu à la modestie du maître de la maison; il était élégant et très agréable; l'intérieur avait pour tapisserie des tablettes de bois d'ébène garnies de livres, et deux grands tableaux de prix.

Nous trouvâmes les deux jeunes personnes le stylet à la main, écrivant d'un air attentif. A la vue du bon vieillard, elles se levèrent, l'embrassèrent et s'empressèrent de l'essuyer. « Qu'écriviez-vous? leur demanda-t-il. — Nous extrayons des fragmens de vos mémoires sur les révolutions et le gouvernement d'Athènes. — Où en êtes-vous? — Aux prytanes. — Vous devez savoir cela par cœur. Voyons, Athénaïs, parlez-nous-en; ces étrangers

[1] A Athènes, chaque particulier offrait des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique.

vous écouteront volontiers. » Athénaïs rougit, hésita, nous regarda, baissa les yeux, et puis parla ainsi :

« Les prytanes forment un tribunal de cinq cents magistrats tirés des dix tribus, au nombre de cinquante par tribu. Pour y être admis, il faut avoir une conduite exempte de tout reproche, soit dans les mœurs, soit dans l'économie de ses biens; ne rien devoir à la république, avoir fourni son contingent dans les besoins de l'état, et n'avoir point manqué de respect à ses parens. Les prytanes ont l'administration de la justice, la distribution des vivres, la police générale de la république, et de ce qui regarde la paix et la guerre ; ils s'assemblent au Prytanée; on leur sert un repas frugal aux dépens du trésor public. — Ajoutez, dit le vieillard, que dans les temps difficiles les prytanes assemblent le peuple, et exhortent chaque citoyen à contribuer, suivant ses facultés, aux besoins de l'état. Dans cette assemblée, chacun, à son tour, déclare à haute voix la somme à laquelle il se taxe, et on l'écrit sur un registre avec son nom. Un prytane, et non les prêtres, offre des sacrifices. Parlez-nous du Prytanée. — C'est une salle consacrée à Vesta, où l'on voit toutes les divinités de la république, Vesta, la Paix, Jupiter, Minerve, et les statues des grands hommes d'Athènes. On y garde les lois de Solon, écrites sur un tableau. On y reçoit les ambassadeurs étrangers, et ceux de la république, qui viennent rendre compte de leurs missions. C'est dans le Prytanée qu'on nourrit aux dépens du public ceux qui ont rendu des services importans à l'état, et les orphelins dont les pères sont morts dans les combats.—Être appelé, dit notre hôte, au repas des prytanes, est une distinction dont les Athéniens sont fort avares. — Vous y avez été invité souvent ? s'écria vivement Phaloé. » Elle rougit à ces mots échappés à sa vivacité. « Je n'en ai pas moins été frappé de l'ostracisme. — Oui, mais bien injustement. — Aimeriez-vous mieux que ce fût avec justice ? Mais, Athénaïs, achevez ce que vous avez à dire sur le Prytanée. — C'est dans ce lieu, où brûle continuellement le feu sacré, entretenu par des veuves [1], que sont les magasins des comestibles pour la subsistance des familles indigentes et vertueuses. — Après ma mort, dont le terme est bien près, mes enfans, vous irez à Athènes, vous me nommerez, vous direz : Il était bon citoyen, il aima sa patrie ; il fut juste, ô Athéniens! vous le savez. Il a administré long-temps les revenus de la république, a vécu dans la pauvreté, et ne nous a rien laissé! Je ne doute pas, mes chers enfans, qu'à ce souvenir, Athènes ne vous prenne sous sa protection, ne vous nourrisse dans le Prytanée ; et peut-être rendront-ils quelque honneur à ma cendre! Ce peuple, quoique léger,est généreux et plein d'humanité. » A ce discours, des larmes coulèrent des yeux de ces jeunes personnes, et l'honnête vieillard en répandit aussi en les embrassant. « Oui, ajouta-t-il d'une voix plus ferme, les Athéniens sont bons et compatissans : on ne trouve pas chez eux un seul pauvre demandant l'aumône et déshonorant la ville par sa mendicité ; car les mendians sont un affront public fait au gouvernement et aux citoyens... Mais nos aimables hôtes doivent avoir appétit ; il est temps de leur donner à déjeuner. » Plus ce vieillard parlait, plus l'intérêt et la curiosité m'attachaient à lui.

Athénaïs et Phaloé amenèrent une chèvre ; leurs mains délicates et blanches en pressèrent les mamelles, et nous présentèrent dans un vase d'argile un lait chaud et pur ; Athénaïs offrit de l'eau à son aïeul pour se laver les mains. « Il est vrai, dit-il en riant, que je n'ai pas les mains aussi pures en travaillant à la terre que je les avais en administrant les finances de ma patrie. » Avec le lait, on nous servit des fruits, des figues sèches et du miel. Cependant j'examinais les deux tableaux qui décoraient cette agréable cellule. « Ils sont en cire, me dit le vieillard : pour leur exécution, on prépare des cires de différentes couleurs ; et par le moyen du feu on les applique sur le bois ou sur l'ivoire. Ceux-là sont en ivoire [1]. — C'est donc là le portrait de Thémistocle (car son nom est au bas), un des grands hommes d'Athènes? — Oui, il avait des talens supérieurs, mais une ambition excessive, une jalousie secrète de tout mérite ; son amour pour l'argent et l'emploi continuel de la fourberie ternirent un peu ses grandes qualités. Dans sa jeunesse, son libertinage fut si immodéré, que son père le déshérita. Cette flétrissure, au lieu d'abattre son courage, ne servit qu'à l'enflammer. Dès ce jour il se consacra entièrement à la chose publique, à laquelle il a rendu des services signalés. — Quel est le sujet du tableau ? — Il est dans la salle du conseil, vis-à-vis d'Eurybiade, général des Lacédémoniens, qui a le bâton levé sur lui ; Thémistocle, sans s'émouvoir, lui présente le dos. — Ah ! j'entends, le peintre a saisi l'instant où, dans un mouvement sublime, il dit à ce Spartiate : *Frappe, mais écoute.* »

L'autre tableau représentait un homme d'une physionomie grave et imposante ; il écrivait en souriant sur une coquille ; un paysan était près de lui. Ce tableau, contre l'usage, était sans nom. « Quelle est l'action de ce tableau, demandai-je au vieillard, et le nom du personnage qui écrit ? — C'est Aristide. — Ah ! m'écriai-je avec enthousiasme, Aristide le juste, le premier des hommes, l'honneur et la gloire d'Athènes et de la Grèce entière ! — Modérez cet éloge, s'il vous entendait, vous le feriez rougir. Ce tableau représente un paysan qui, ne sachant pas écrire, s'adresse à Aristide qu'il ne connaît pas, et le prie de mettre sur son têt le nom du citoyen qu'il veut faire bannir d'Athènes. Vous savez le reste. Aristide lui demanda pourquoi il voulait le proscrire : « Parce que je suis ennuyé de l'entendre appelé *le juste.* » Aristide, sans répliquer, écrivit son nom sur la coquille. » Cependant mes yeux s'attachaient sur le portrait de ce grand homme ; je le regardais avec vénération, je demandai s'il était ressemblant. A cette question, je vis sourire le vieillard, et plus malignement encore les deux jeunes personnes. « Il l'était autrefois, me dit-il, mais aujourd'hui il doit être changé. Ce portrait a trente-cinq ans de date ; le temps est un grand destructeur. Le vieux Saturne dévore ses enfans et les pierres même. » Surpris du sourire qu'avait excité ma question, je reportai les yeux sur le tableau, et je m'aperçus qu'il avait des traits de ressemblance avec notre hôte. Je lui en parlai, il me répondit : « On me l'a dit souvent. » Comme je m'aperçus qu'Athénaïs et Phaloé faisaient tous leurs efforts pour empêcher leur rire d'éclater, je ne doutai plus que ce vieillard respectable ne fût l'original du portrait. « Ah ! m'écriai-je, je ne m'abuse point, vous êtes Aristide ! ce sage, ce juste, ce vaillant citoyen, banni avec tant d'indignité de sa patrie ! — Oui, j'en conviens ; c'est un secret que j'ai gardé quinze ans : mais aujourd'hui le sort de mes petites-filles, que je crains

[1] Ce feu sacré n'était qu'une lampe qui brûlait continuellement ; on avait grand soin de l'entretenir.

[1] Cette manière de peindre s'appelle *à l'encaustique.*

de laisser isolées, abandonnées sur la terre, me fait désirer de retourner dans l'Attique pour les mettre sous la sauvegarde des Athéniens, et les intéresser en leur faveur au nom de l'humanité et de mes services. Je suis proscrit depuis quinze ans. Je partis d'Athènes chargé de soixante-sept ans, et de ces deux jeunes filles, l'une âgée de cinq ans, l'autre de trois. J'ai erré inconnu, fugitif, sous un nom supposé, souvent pressé par l'indigence, en butte à l'adversité; enfin un sort plus doux m'a conduit dans cet asile agréable par sa situation et sa douce température, où la bonté des dieux verse sur nous les vrais biens, la santé, l'obscurité et le nécessaire. J'ai porté dans mon exil la douce consolation de quelques vertus; et l'injustice et la rigueur des Athéniens ne peuvent me faire oublier ce beau jour où, dans une pièce d'Eschyle, l'acteur débitant ce vers à la louange d'Amphiaraüs,

Il ne veut pas paraître homme de bien, mais il veut l'être,

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur moi pour m'appliquer ces paroles: j'avoue que c'est là la plus douce récompense de mon attachement à la vertu et à ma patrie. Thémistocle, après le combat de Salamine, applaudi aux jeux olympiques, pendant toute une journée l'objet des regards de tous les Grecs, avoua que ce jour était le plus beau de sa vie: celui où l'on me fit l'application de ce vers fut aussi le plus beau des miens. — On m'a conté que ce rival jaloux fut la cause de votre bannissement. — Il est vrai; il sema le bruit que je formais insensiblement une espèce de monarchie sans pompe et sans gardes, que je m'étais rendu l'arbitre de tous les différends, de toutes les affaires; et le peuple, naturellement fier et enorgueilli de ses victoires, couvrant de la haine de la tyrannie l'envie qu'il portait à quelque peu de gloire que j'avais acquise, s'assembla de tous les bourgs de l'Attique, et me frappa du ban de l'ostracisme. Mais, loin d'être irrité de l'injustice de cet arrêt et d'en vouloir à mes concitoyens, je prononçai cette prière à la porte de la ville: « Fassent les dieux que jamais il n'arrive aux Athéniens aucun malheur qui les oblige à se souvenir d'Aristide et à leur rendre ses services nécessaires! » Je le priai de m'apprendre les formalités de ce fameux ostracisme.

« Pour le prononcer, le peuple s'assemble dans le temple d'Hercule, ou dans le Cynosarge, quelquefois dans la place publique. Là, autour d'un vase entouré de neuf archontes et du sénat, les citoyens écrivent sur des coquilles ou des tessons le nom de ceux qu'ils veulent bannir, et le déposent dans le vase; ensuite les magistrats comptent les coquilles, et s'ils en trouvent moins de six mille, l'ostracisme est nul. Quand le nombre est complet, on compte tous les noms écrits, et celui qui a le plus de voix est condamné. Cet exil dure dix ans, à moins qu'on ne soit rappelé; mais on laisse aux exilés la jouissance de leurs biens. En effet, le ban de l'ostracisme n'est pas la punition d'un crime, mais le crime de l'envie qui veut éloigner de ses yeux le mérite qui la blesse:

Triste amante des morts, elle hait les vivans.

— Thémistocle, tourmenté par votre gloire et vos vertus, a toujours cherché à vous nuire. — Hélas! j'oublie le passé. Ce héros n'est plus; il ne reste que son nom, sa gloire et ses services. Il ne s'est point empoisonné, comme le bruit en a couru, avec du sang de taureau; ce sang n'est point un poison, j'en ai fait l'expérience; mais le poison qui l'a tué, c'est le remords et le chagrin. Jeunes gens, voulez-vous être heureux dans la vieillesse, et supporter avec courage et tranquillité les peines de l'existence? faites-vous une bonne réputation; que la vertu, la probité soient les astres qui règlent constamment votre course. Ménagez-vous pour l'avenir des souvenirs agréables; c'est un parfum qui embaume le reste de la vie. J'ai pardonné depuis long-temps à ce grand homme; malgré ses torts, je ne me joignis pas à Cimon et à Alcméon qui l'accusaient d'un crime capital. Je gardai le silence, affligé de son malheur, sans l'avoir jamais été de sa prospérité ni de sa gloire. Notre rivalité et nos divisions datent de notre enfance: élevés ensemble, nous étions toujours opposés dans nos jeux et dans nos plaisirs; mais ce que tout le monde ignore, c'est que l'amour développa ces semences de jalousie. Nous entrions dans l'adolescence, lorsque notre cœur s'enflamma pour la belle Agarista, enfant de notre âge: il n'y a que soixante-dix ans de cette aventure. Animés par la rivalité peut-être plus que par l'amour, chacun de nous déploya ses petits moyens, ses talens pour obtenir la préférence. J'attachais des fleurs à la porte de ma jeune divinité: un jour je les trouvai arrachées et foulées aux pieds. Devinant l'auteur de cet affront, j'en méditai la vengeance. Vis-à-vis de la maison d'Agarista, demeurait une bonne femme que je connaissais; je la priai de me prêter sa chambre pour une matinée. A la pointe du jour, j'ornai de fleurs la porte d'Agarista, et m'établis ensuite dans cette chambre, muni d'un grand vase d'eau bourbeuse. Mon rival arriva bientôt, tout radieux, portant une guirlande de roses: il commençait à détacher les miennes, à les déchirer, quand tout à coup le vase versé l'inonde des pieds jusqu'à la tête, et change son allégresse en tribulation. Il m'aperçoit, et furieux, monte dans la maison. Je ne le craignais pas: nous nous élançons l'un sur l'autre, prêts à nous étrangler. Une lutte vigoureuse commence; mais la bonne femme et deux de ses voisines parvinrent, non sans peine, à nous séparer: Achille et Hector n'étaient pas plus acharnés l'un contre l'autre. La mère d'Agarista, informée de ce combat, termina notre iliade en nous privant de la vue de sa fille. Voilà peut-être l'origine de notre animosité et de nos dissensions, indépendamment de l'opposition de nos principes et de nos caractères. « O mon cher Thémistocle, s'écria-t-il en élevant la voix et s'adressant au tableau, tu n'es plus! La mort a détruit ce guerrier magnanime, avec qui j'ai triomphé à Marathon, à Salamine! Crois-moi, je te regrette, je ne t'ai jamais haï; j'ai toujours honoré tes brillantes qualités, ton génie supérieur: plût au ciel que tu vécusses encore! l'amitié réunirait nos âmes épurées, et je finirais auprès de toi le peu qui me reste de vie! »

Dans ce moment, la jeune Phaloé nous annonça un officier de Pharnabaze, satrape de Sardes: il entra suivi d'un esclave chargé d'une corbeille. L'officier dit à Aristide qu'il lui apportait de la part de Pharnabaze un léger tribut de son amitié, qu'il le priait d'accepter. « Quel est ce tribut? lui demanda Aristide. — Deux pièces d'étoffes de soie brochée en or, pour faire des robes à vos petites-filles. — Mon cher ami, remportez vos étoffes; remerciez Pharnabaze de ma part et de celle de mes filles, je craindrais que de si belles robes ne les rendissent plus laides. » L'officier voulut insister; alors Aristide lui dit: « Un roi de Macédoine envoya cent talens à Solon, qui demanda au messager pour quel motif et dans quelle vue le roi le

choisissait seul, parmi un si grand nombre d'Athéniens, pour un si riche présent. — C'est que ce monarque vous connaît pour un homme probe et vertueux. — Cela étant, qu'il me laisse ma réputation et ma vertu. » L'officier ne répliqua plus, et s'en retourna avec ses dons. Aristide nous dit alors : « Ces Persans n'ont point d'idees des mœurs et de l'âme d'un citoyen d'Athènes! Ce présent est sans doute le fruit d'un bon conseil que je lui donnai dernierement. J'étais chez lui (car nous nous voyons quelquefois : ce satrape a d'heureuses qualités; il est homme d'esprit, mais sa passion pour l'argent obscurcit son merite; il amasse beaucoup et donne peu); il me montrait un cabinet qu'il venait de faire bâtir. Comme j'en louais le dessin et le goût, il me dit : « Je voudrais y faire peindre une idée nouvelle, quelque sujet qui ne fût point déjà dans mon palais. — Faites-y peindre la libéralité. » Ce trait d'un homme libre l'étonna. « Aristide, dit-il, ne dément pas son caractere de franchise : il transporte en Asie une plante de son pays : mais l'avis est bon, et j'en profiterai. — Je ne croyais pas, dis-je à Aristide, que vous fussiez connu de ce satrape. — C'est une suite des événemens de ma vie; elle a ete si agitée, si orageuse depuis mon ostracisme, qu'un récit pourra vous intéresser. Je le commencerai ce soir à la promenade : vous le ferez un jour aux Athéniens, qui l'écouteront peut-être avec quelque émotion. Je retourne à mes travaux champêtres, et vous invite à aller visiter la ville de Sardes ; elle merite l'attention des étrangers. »

CHAPITRE XCI.

Entretien des deux amis au sujet d'Athénaïs. Aventure terrible.

En allant à Sardes, Phanor me parla beaucoup d'Athénaïs, me vanta ses charmes, les agrémens de son esprit, la noblesse et la décence de son maintien. « Prenez garde, lui dis-je, gardez bien votre cœur : la pente est douce, mais glissante; n'oubliez pas que vous êtes ici chez le plus vénérable des Grecs, et que ces jeunes beautés doivent inspirer autant de respect que d'amour : ce sont des roses que la chasteté cultive et couvre de ses voiles. » Phanor m'assura que le plaisir qu'il eprouvait auprès d'Athénaïs ne ressemblait en rien à l'amour : qu'il en jugeait par le silence de ses desirs, et qu'il voyait avec admiration la vertu associée aux grâces.

Lorsque nous entrâmes dans Sardes, l'air était embrasé des feux du midi; le silence, la solitude semblaient seuls habiter cette vaste enceinte; tout dormait ou reposait, fatigué des plaisirs de la nuit : nous la parcourûmes fort à l'aise. Les bords du Pactole sont embellis par des quais et par des arbres qui y projettent une ombre charmante; les places, les édifices, les temples annonçaient la grandeur et la magnificence de la ville. Après nos courses, nous nous assîmes à l'ombre de deux platanes, devant une maison de belle apparence. Nous causions tranquillement avec Phanor, nous examinions le très petit nombre de passans, lorsque deux esclaves sortirent de cette maison, l'air inquiet, empressé; bientôt il en sort un troisième courant à toutes jambes : nous entendions du tumulte, les portes étaient ouvertes. Aiguillonnés par la curiosité, nous traversons un péristyle entouré de colonnes de marbre : au fond, aux deux côtés de la porte, on voyait deux sphinx d'un beau granit. Nous n'osions pénétrer plus avant, la magnificence du lieu nous imposait.

Cependant on allait, on venait sans faire attention à nous; le bruit continuait : nous crûmes même entendre des gémissemens, des cris de douleur. Enfin la curiosité l'emporte, et nous suivons plusieurs femmes dans une salle ornée de quatre statues. La porte d'une seconde pièce était fermée, mais elle s'ouvrit : une femme, l'air effrayé, vint à nous, et nous demanda si nous etions médecins. — « Oui, répondit hardiment Phanor. — Entrez donc vite, venez secourir ma pauvre maîtresse! elle souffre, elle se meurt! l'infortunée etait si heureuse, se portait si bien ce matin! quel malheur affreux! » En nous parlant ainsi, elle s'arrachait les cheveux, égarée de douleur. Nous entrons. Quel appartement! quelle magnificence! il resplendissait d'or. Au milieu était un bassin de marbre d'où s'elançait un jet d'eau qui répandait la fraîcheur; les bords du bassin étaient entoures de vases de jasmins et des fleurs les plus belles; une grande porte et deux fenêtres ouvertes offraient en perspective un superbe jardin. Mais quel contraste terrible! quel tableau touchant! Une jeune femme, jetant des cris perçans, défigurée, était couchée sur un lit d'or et de pourpre, ou plutôt sur le lit de la mort; de nombreux esclaves s'empressaient de la secourir. On fit avancer Phanor, prétendu médecin grec, qui, fort embarrassé de son rôle, commanda à tout hasard un vomitif. Cependant je considérais cette infortunée : sa figure devait être charmante; mais ce visage, séjour des grâces et des ris, se décomposait, sa bouche se tordait, ses beaux yeux éteints s'enfonçaient dans leurs orbites; ses traits paraissaient renversés, ses cris aigus nous déchiraient le cœur. Il y avait dans une niche revêtue d'argent une petite statue de Vénus, du même métal. Une femme apporta un brasier à ses pieds, y brûla de l'encens et des parfums : toutes les femmes alors se prosternèrent, gémissant, pleurant, implorant la déesse : la malade même la suppliait par des cris déchirans : mais les Prières boiteuses ne montèrent point jusqu'au trône de la mère des Amours. Dans ce moment, des médecins entrèrent, suivis d'une foule de curieux : l'appartement fut rempli. Phanor céda bien vite la place aux Esculapes, qui, étonnés de la violence du mal, ne trouvaient dans leurs livres ni conseils ni remèdes; leurs avis se contrariaient. Nous entendîmes tout à coup un cri général : « Le voici! le voici! » On se range, on laisse un espace, et je vois entrer un jeune homme d'une figure brillante, magnifiquement habillé, suivi de plusieurs esclaves : dès qu'il aperçoit cette jeune victime, qu'il entend les accens de sa douleur, il se précipite sur elle, l'arrose de ses larmes, frappe la terre des pieds, crie aux médecins : « Sauvez-la, sauvez-la! rendez-la-moi! » Ceux-ci s'agitaient, donnaient des potions, des cordiaux, des élixirs; rien n'operait : on fit sortir tous les étrangers. Nous entrâmes dans le jardin par une allée de daphnoïdes, pavée d'une pierre de stuc. Entre chaque arbre on voyait les statues les plus voluptueuses; des Amours, des Syrènes, des Léda : au bout de cette allée charmante était un petit temple soutenu par huit colonnes de porphyre; il renfermait la statue de Vénus, de grandeur humaine; c'était une très bonne copie de la Vénus de Gnide de Praxitele; aux deux côtés de cette chapelle coulaient deux fontaines dans des bassins de marbre. On voyait dans ce jardin des berceaux, des bains délicieux, des grottes tapissées des coquilles les plus rares

« Quel dommage, dis-je à Phanor de quitter ce séjour de délices et de mourir dans le sein des voluptés ! » A ces mots, un homme qui était auprès de nous, et qui balbutiait notre langue, nous aborda et nous dit : « Étrangers, je connais votre pays, j'y ai fait la guerre, et quoique vous nous ayez bien battus, je n'en aime pas moins votre nation. » Nous le remerciâmes de cet attachement; et, profitant de l'occasion, je le priai de me dire quelle était cette jeune beauté qui mourait si cruellement, et ce jeune satrape qui se désespérait. « Je vais satisfaire votre curiosité : allons nous asseoir loin de la foule, sous ce berceau de lilas. » Nous entendîmes alors dans l'appartement de la malade des sanglots, des cris épouvantables; on criait : *Elle se meurt ! elle est morte !* Nous y courons : elle venait d'expirer. Cette fleur de beauté, ce visage charmant, où l'amour, le désir, la volupté avaient empreint tous leurs charmes, inspiraient alors l'horreur et l'épouvante; il était noir, livide : nul trait n'était reconnaissable. Le jeune homme cependant embrassait son corps, voulait se poignarder : on l'arrête, on l'arrache à cet objet funeste, on l'entraîne. Nous sortîmes aussi avec notre nouvelle connaissance, et nous nous réfugiâmes tout rêveurs dans le jardin. « Quelle mort affreuse ! s'écria notre compagnon; dans l'âge des jouissances ! à dix-huit ans ! avec une si riante perspective ! Elle a passé la nuit dans ce jardin éclairé de mille lampions : le souper le plus délicieux, la musique, la danse, les parfums, l'amour, tout enchantait les sens de cette aimable mortelle. Au point du jour, elle a volé dans les bras de son nouvel amant, dans ce même lit, dans ce superbe salon où la mort l'attendait. Il n'y avait pas deux heures que Pharnabaze l'avait quittée. — Quoi ! ce jeune homme est Pharnabaze ? — Oui, le fils de notre satrape : et son amante infortunée se nommait Statira. Elle est d'une naissance honnête : son père avait un grade honorable dans les troupes de Xerxès; il fut tué au passage des Thermopyles, où nous perdîmes plus de vingt mille hommes : il laissa Statira au berceau, sous la garde de sa mère, qui, jeune et belle, suivit la pente des plaisirs. L'éducation que reçut sa fille fut celle qu'on donne dans un pays sans mœurs et sans philosophie : dès leur enfance on ne leur parle que de parure, de plaisirs, de l'art de plaire : on ne les exerce qu'aux talens de la musique et de la danse; à douze ans, l'amour devient déjà leur principale occupation. Statira, à l'aurore de ses beaux jours, fut entourée d'un essaim d'adorateurs; mais sa mère, dont la fortune était très modique, favorisait et protégeait particulièrement le jeune Mazarès, dont le père vivait avec elle depuis long-temps. Cet homme était parvenu à une grande opulence par tous les sentiers obliques de l'intrigue et de la subtilité : ses principes n'avaient que son intérêt et sa fortune pour base. Son fils, plus heureux, né avec une âme douce et honnête, brûla de l'amour le plus tendre pour la belle Statira, qui l'accueillit favorablement. Leur mariage était arrêté : mais son père, le croyant trop jeune encore, et de plus, poussé par l'ambition, voulut l'envoyer auparavant à Persépolis, pour le faire connaître au grand roi et l'avancer dans la faveur. Pendant son absence, le jeune Pharnabaze vint joindre ici son père; il avait tout ce qui peut séduire une jeune personne : les grâces de la figure, la jeunesse, le ton, le luxe le plus élégant, son nom, la puissance de son père, enfin tout ce qui éblouit un sexe vain et fragile. Il vit Statira et s'enflamma pour elle. Les désirs des grands, semblables aux éruptions des volcans, renversent tous les obstacles : Pharnabaze fut aimé. Sur ces entrefaites Mazarès revint de Persépolis, et vola aux pieds de son amante, qui, déjà formée à la dissimulation, le reçut avec l'air de l'intérêt et du plaisir. La noce s'apprête, les fêtes se préparent; mais la veille de l'hymen, hier, au commencement de la nuit, Statira s'enfuit, et vint trouver Pharnabaze dans ce palais, que l'opulence et le goût avaient embelli pour la recevoir.

« Voici ce que j'ai appris au sujet de cette affreuse catastrophe. Ce matin, Statira, après le départ de son amant, a pris un consommé; soudain elle a ressenti des coliques d'entrailles; les convulsions ont commencé. On a cherché aussitôt la femme qui avait administré ce fatal breuvage, elle avait disparu; les soupçons se sont tournés sur Mazarès et son père, et je crois qu'on a donné des ordres pour les faire arrêter. Cependant je doute que le jeune homme soit capable d'un pareil forfait : quant à son père, je lui rends toute la justice qu'il mérite; et s'il n'a pas commis le crime, il est digne d'en être l'auteur. Si vous voulez, nous irons chez lui pour voir ce qui se passe. » Nous traversâmes encore l'appartement de la malheureuse Statira : elle était déjà abandonnée; une vieille femme pleurait auprès d'elle. La solitude, la taciturnité de ce salon, une heure auparavant chargé de tant de monde, l'aspect de ce cadavre, portaient la tristesse et l'effroi dans notre âme. Nous passâmes rapidement. « Hélas ! disions-nous, hier on l'adorait, aujourd'hui elle inspire l'horreur. » Nous nous rendîmes dans la rue où logeait Mazarès : la foule obstruait déjà les passages. « Comme cet événement, nous dit notre conducteur, a éveillé tout le monde ! Il n'en fallait pas moins pour arracher mes chers concitoyens à leurs lits et à leur paresse. » Dans ce moment nous vîmes passer le jeune Mazarès, conduit par la garde : il était sans bonnet, les cheveux épars, les mains chargées de fers; on l'avait trouvé dormant d'un paisible sommeil : son regard, son visage, sa contenance annonçaient moins la terreur que l'étonnement de se voir traduit à travers une foule immense, sans soupçonner le motif d'un pareil traitement; car il ignorait la mort de Statira. On n'avait pas trouvé son père : on présumait qu'il s'était évadé avec sa barbare complice. Cette fuite justifiait son fils. Nous le suivîmes au tribunal de la justice. Un des juges lui demanda où était son père. « Je l'ignore, répondit-il avec l'air de la plus grande vérité : il m'a embrassé au point du jour, en me disant qu'il allait se mettre au lit. Je me suis couché aussi, et je dormais lorsqu'éveillé en sursaut, je me suis vu arrêté, enchaîné, maltraité, et pourquoi ? qu'ai-je fait ? quel est mon crime ? » Le juge lui répondit qu'on l'accusait de la mort de Statira. « Quoi ! Statira est morte ! s'écria-t-il avec l'expression de la plus vive douleur ! quoi ! si promptement ! Mais comment ? par quel genre de mort ? — Elle a été empoisonnée. — Ah, malheureuse ! ah, ma chère Statira ! Pardonnez, elle m'a trahi, abandonné; mais je l'aimais depuis quatre ans, et je l'aime encore plus que jamais. — Et c'est ton père qui a commis cet exécrable attentat. — Mon père ! non, il en est incapable. — Eh bien ! c'est donc toi ! Qu'on le mette à la torture, qu'on lui arrache l'aveu de son crime. — Abrégez mon supplice, donnez-moi la mort. Je mourrai sans peine : mais épargnez mon père, il n'est point coupable. » Tout à coup un esclave se présente en s'écriant : « Ce jeune homme est innocent ! son père seul a mérité la mort ! » A ces mots, les juges l'interpellent,

et lui ordonnent de déposer tout ce qu'il sait. « J'étais présent, dit-il, lorsque son père, hier au soir, vint lui annoncer la fuite de Statira : il resta immobile. Quoi ! tu ne réponds rien ? lui dit le vieux Mazares ; tu ne songes pas à la vengeance ? — Me venger ! et de qui ? — De Statira, de cette perfide. — De Statira ! que j'ai aimée si long-temps, de celle que j'aime éperdument encore ! qu'elle soit heureuse, et je lui pardonne. — Lâche amant ! fils indigne ! Eh bien ! c'est moi qui te vengerai, qui vengerai ton pere, notre honneur. » A ce discours, j'ai vu son fils tomber à ses pieds, gémir, pleurer, le supplier et demander la grâce de Statira. Enfin le vieux Mazares a paru se rendre ; mais pendant toute la nuit il est sorti, rentré. Ce matin, une vieille femme, l'air fort alarmé, est venue, lui a parlé en particulier : bientôt il a demandé des chevaux, et ils sont partis soudain. » Pendant ce récit, le jeune Mazares, la tête courbée, le front pâle, gardait le silence, versait des pleurs. Les juges lui demandent s'il reconnaît l'esclave. Il avoue qu'il appartenait à son pere. Alors toute l'assemblée s'écria qu'il n'était point coupable, qu'il fallait briser ses fers. Les magistrats, entraînés par les cris de la foule et leur propre conviction, le renvoyerent absous.

Cependant le soleil baissait, l'heure du souper approchait ; nous remerciâmes notre guide, et primes congé de lui en promettant de venir le revoir.

CHAPITRE XCII.

Souper d'Aristide. Anecdotes.

Aristide nous attendait : il avait fait dresser la table auprès du puits pour être plus au frais. Il nous demanda si la chaleur ne nous avait pas incommodés dans notre course : « Non, du tout, nous y sommes habitués. — Voyez combien vous êtes heureux de pouvoir supporter l'inclémence des saisons ; combien vous évitez de sensations douloureuses, et combien de plaisirs vous vous procurez ! » Les jeunes personnes nous servirent un repas frugal, mais assaisonné par la propreté. Nous nous assimes sur des siéges de bois, et le plaisir et la gaîté s'y assirent avec nous. Je contai la triste aventure dont nous venions d'être les témoins. « Voilà, s'écria Aristide, où conduisent la mauvaise éducation, la licence des mœurs ! Mes amis, sans les mœurs, la société, au lieu d'ennoblir l'homme, le dégrade, l'investit d'une foule de maux et de chagrins inconnus à l'homme de la nature. »

Au milieu du repas on apporta à Aristide une lettre de Pharnabaze qui lui disait qu'il ne mettait pas au rang de ses amis ceux qui refusaient ses présens, et qu'il était très affecté du renvoi des étoffes destinées à ses filles. Aristide répondit sur-le-champ par Athénaïs « qu'il n'acceptait point ce qui lui était inutile ; mais que, pour lui prouver son estime et le prix qu'il attachait à son amitié, il le priait de lui envoyer quelques graines de chicorée et de laitue pour semer dans son jardin, et un vase d'argile pour faire cuire ses légumes, sa fille cadette ayant cassé celui dont il se servait depuis cinq ans. » Nous sourimes, Phanor et moi, de la simplicité de la demande. « Pharnabaze, dit Aristide, a de la peine à concevoir qu'on puisse refuser de l'or et des présens : la première fois que je le verrai, je lui raconterai mon aventure avec Callias, mon parent. » Je le priai de nous en faire le récit. « Je laisse ce plaisir à Athénaïs. J'ai quelques plantes à arroser avant la promenade, où je dois vous raconter mon odyssée. Au reste, je ne cherche point à m'excuser sur la chère un peu trop philosophique de ce souper. Le vieux Denys, prié chez les Lacédémoniens, fut tres mécontent du repas, surtout du brouet noir. « Je n'en suis pas surpris, lui dit l'un d'eux, le meilleur assaisonnement y manque ; la fatigue, la soif et la faim. — Je vous ferai, lui dis je, la même réponse que Thimothée fit à Platon : « Votre table non-seulement est tres agréable au moment du repas, mais elle l'est encore le lendemain, quoiqu'on n'y soit plus. »

Nous restâmes avec les deux sœurs ; mais Phaloé nous quitta, disant qu'elle savait cette anecdote depuis dix ans, et qu'elle la conterait aussi bien que sa sœur. Athénaïs répondit qu'elle lui céderait volontiers le plaisir de cette narration ; mais Phaloé refusa.

Phanor se rapprocha le plus près qu'il put de la belle Athénaïs, et lui prêta une oreille attentive.

« Mon aïeul avait un parent nommé Callias, citoyen tres riche, porte-torche des mysteres[1], qui fut poursuivi en justice par ses ennemis, qui voulaient sa mort. Le jour du jugement ils passérent rapidement sur les prétendus chefs d'accusation, mais s'étendirent beaucoup sur un fait étranger au procès. « Vous connaissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils de Lysimachus, dont chacun loue l'intégrité et la sagesse ? Vous le voyez dans nos assemblées avec un habit tout usé, et sans doute ce pauvre homme meurt de faim chez lui. Eh bien ! Callias son parent, le plus opulent des Athéniens, l'abandonne et le laisse dans la misère, lui, sa femme et ses enfans, quoique Aristide lui ait rendu de très grands services. Heureusement pour Callias, mon aïeul n'était pas éloigné ; il courut à son secours ; il vit que les juges étaient mal disposés pour lui. Alors il se leve au milieu de l'assemblée, et declare que Callias l'avait souvent pressé d'accepter de l'argent, mais qu'il avait toujours refusé. « Aristide, dit-il, doit plutôt souffrir la pauvreté que de recevoir les bienfaits d'un homme riche : on trouve assez de gens qui usent tant bien que mal de leur fortune ; mais il n'est pas facile d'en trouver qui supportent la pauvreté avec courage et patience : il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux qui en rougissent. » Ce discours fit tomber l'accusation, et Callias fut absous. »

Phanor dit alors galamment à Athénaïs qu'il ne savait pas ce qui était le plus doux, ou de la voir, ou de l'entendre. « Et moi, s'écria plaisamment la jeune Phaloé, croyez-vous que j'ai dormi cent dix ans comme Épiménide, qui sortit d'Athènes à l'âge de quarante ans, et en avait cent cinquante lorsqu'il y revint ? Je veux vous conter aussi une anecdote qui fait beaucoup d'honneur à mon aïeul. Il fut nommé trésorier général d'Athènes, et il se conduisit dans cette place d'une manière bien différente des autres trésoriers, oiseaux de proie qui s'engraissent de la substance de la nation. Sur le point de rendre ses comptes, Themistocle, secondé par tous les commis du trésor, osa l'accuser de péculat et de dilapidation, et le fit condamner à une amende ; mais les principaux de la ville, les gens honnetes et éclairés, s'opposerent à l'iniquite de ce jugement : non-seulement mon aïeul fut absous, mais il fut reélu tresorier pour l'année suivante. — Je me vengeai, dit Aristide qui rentrait, et donnai aux Atheniens une leçon mémorable. Je feignis

[1] Le porte-torche est admis aux mystères les plus secrets, la tête ceinte d'un bandeau.

de me repentir de ma première gestion ; j'affectai beaucoup de condescendance pour tous les employés : je n'examinai point les comptes; chacun pouvait voler impunément ; de sorte que toutes ces sangsues, gorgées de biens, me comblèrent de louanges, et agirent vivement pour me faire nommer une troisième fois. Le jour de l'élection, lorsque je vis tous les suffrages réunis en ma faveur, je me levai, et d'un ton grave et sévère : « Athéniens, m'écriai-je, lorsque j'ai administré vos finances avec toute la fidelité et la vigilance d'un homme de bien, j'ai été bafoué et traité comme un infâme, maintenant que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable et le meilleur des citoyens. Je rougis plus de la faveur que vous me faites aujourd'hui que de la flétrissure que vous vouliez m'imprimer l'année dernière, et je suis indigné de voir que, pour obtenir votre bienveillance, il faille commencer par plaire aux méchans. » Thémistocle, continua-t-il, se moqua de mon discours, et comme on loua mon désintéressement, il dit que les eloges qu'on me prodiguait appartenaient moins à un homme qu'à un coffre-fort qui garde fidelement un dépôt. » Ce grand homme nous fit ce récit d'une voix si pleine, avec tant de chaleur, qu'on l'aurait cru devant les Athéniens et dans la vigueur de l'âge. Il se reposa un moment; ensuite il nous dit : « La fraîcheur du soir laisse respirer les habitans de l'air et de la terre, et les appelle au repos et à la jouissance : venez goûter les charmes d'une belle soirée et du magnifique spectacle d'un soleil couchant. O jour ! s'écria-t-il, ô lumière éclatante, tu ne frappes plus mes yeux ! tu ne réjouis plus mon âme ! Les saisons, les années reviennent, le jour ne revient plus pour moi ! J'ai près de moi mes enfans, je les touche, je les presse sur mon sein ; j'entends leur douce voix, mais je ne les vois plus; une nuit éternelle m'environne ! O Dieu suprême ! j'ai joui quatre-vingt-deux ans de la beauté, de la splendeur de tes sublimes ouvrages ; helas ! je n'ai plus que mes souvenirs ! » Nous cherchâmes alors à diminuer l'amertume de ses regrets. « Croyez, dit-il, que je supporte cette perte avec patience : il en est de plus douloureuses. Je me rappelle qu'un roi, je ne sais lequel, donna l'option à un coupable d'avoir les mains coupées, ou les yeux crevés : le criminel demanda qu'on lui permît de faire l'essai des deux supplices. Pendant trois jours il se fit lier les mains, et pendant trois autres on lui banda les yeux; et, d'après cette épreuve, il préféra d'avoir les yeux crevés.... Mais donnez-moi mon bâton, et conduisez-moi sur cette petite colline, où l'air est si pur et si frais : vous y entendrez le récit de mes aventures. » Phaloé donna le bras à son père, et Phanor eut l'adresse de suivre avec Athénaïs. Il l'aimait déjà; il l'avait trouvée poursuivant un papillon. « Est-ce que vous voudriez le fixer ? lui dit-il en souriant. — Non, il n'a point d'âme : si je formais un pareil projet, j'aurais des vues plus relevées. » Elle avait cueilli une rose ; Phanor la lui enleva, et voulut ensuite la lui rendre. « Non, dit-elle, gardez-la [1], j'en ai enlevé les épines. »

Dès que nous fûmes sur la colline, nous plaçâmes Aristide au milieu de nous, et le priâmes de commencer son histoire.

[1] Sono i vezzi esca d'amore.

CHAPITRE XCIII.

Aventures d'Aristide. Son séjour dans une caverne.

« Après le bannissement de Thémistocle, Athènes se remplit de sycophantes et de délateurs; ils attaquèrent les citoyens les plus puissans et les plus vertueux. Le peuple, naturellement fier et insolent, enflé de ses prospérités, les écoutait, les encourageait. Un certain Diophante, homme obscur, démagogue, bas et flatteur, osa m'accuser de concussion, et d'avoir reçu de l'argent des Ioniens lorsque j'imposais des tributs. Je fus condamné à une amende de cinquante mines (2,500 l.) Hors d'état de la payer, il fallut, à l'âge de soixante-sept ans, m'exiler de ma patrie.

« J'avais perdu mon fils Lysimachus, et je partis, emportant avec moi, comme Énée, mes deux petites-filles et mes dieux penates. Fatigué des affaires, et encore plus de l'injustice, de l'inconséquence et de la méchanceté des hommes, les méprisant sans les haïr, une obscurité douce et paisible devint l'unique objet de mon ambition. Je m'embarquai de nuit au Pirée, sur un vaisseau marchand, sous le nom d'Agesias, car je voulais être ignoré du monde entier. Arrivé à Smyrne, je me logeai dans un faubourg, près de la mer, chez un pêcheur. J'y occupai une petite chambre ; et un seul plat de légumes, soir et matin, nourrissait ma famille et moi. Cependant notre hôte, de temps en temps, nous régalait d'un peu de poisson; sa femme, douce et charitable, m'aidait à soigner mes petites-filles, à apprêter mes legumes; et moi, pour payer leurs bienfaits, je raccommodais leurs filets, j'apprenais à lire à leur enfant, âgé de sept ans. Cette réciprocité de services et de soins forma entre nous des liens d'affection qui rendaient notre société agréable. Le bonhomme de pêcheur me prenait pour un petit marchand ruiné par l'inconstance des mers ou de la fortune. Je jouissais depuis un an de cette vie simple et obscure, lorsque le Spartiate Lysander, vainqueur des Athéniens, fit publier dans les villes maritimes de l'Ionie un ordre à tous les Athéniens de se retirer au plus tôt dans leur patrie, sous peine de mort. Mon hôte, qui ne soupçonnait pas que ce décret pût me regarder, ne m'en fit part qu'au moment où la flotte ennemie entrait dans le port de Smyrne. Aussitôt Lysander ordonna des perquisitions ; heureusement mon hôte en fut averti. Le temps pressait : il prend ses filets, les charge sur mes épaules. Je marche devant lui, courbé sous le poids; il me suit. Nous passons à travers les satellites, nous entrons dans son bateau, et nous sortons du port avec l'appareil de la pêche. Il me conduisit dans une caverne située sur les bords de la mer, à vingt stades de la ville. Le soir il vint avec mes enfans et des vivres.

« Cette caverne est environnée de rochers qui en cachent l'entrée et la garantissent de la violence des vents. Elle est d'abord peu spacieuse et basse, mais elle s'élève et s'élargit insensiblement. Un ruisseau d'une eau excellente coule au pied des rochers, et les fentes qui s'y trouvent laissent pénétrer les rayons du soleil; l'air intérieur y est très pur et sans humidité. Mon hôte m'apportait chaque matin des subsistances. C'est dans cette solitude profonde, dans cet antre ténébreux, que je mesurais le néant de la vie. Oppressé par le chagrin, un jour je m'écriai : « O vertu ! ne serais-tu qu'un fantôme? Épicure aurait-il raison? les dieux sont-ils indifférens à nos vices, à nos vertus, au bonheur et au malheur des hommes? Non;

ce système répugne trop à ma raison et à mon cœur L'homme vertueux est l'objet de l'attention des dieux, qui lui destinent une récompense immortelle comme eux! »

Je commençais à supporter cette vie sauvage, occupé de mes enfans, de leur éducation : mais un jour! ô jour terrible! j'en frémis encore, l'heure où l'on m'apportait les vivres était passée, et personne n'avait paru. Je restai en sentinelle tout le jour, il s'écoula, et l'on ne vint point. Quelle horrible situation! des larmes inondèrent mon visage. Ce n'était pas sur moi que je pleurais : que la mort m'eût paru douce! je pleurais sur mes pauvres enfans : ils demandaient du pain; je n'avais rien à leur donner. La nuit je ramassai quelques coquillages sur le bord de la mer; ce léger aliment rétablit un peu leurs forces épuisées. Pour moi, je me soutins avec de l'eau et quelques racines sauvages. Mes enfans dormirent jusqu'au jour. Que je fus loin de goûter les douceurs du sommeil! A leur réveil, leur premier cri fut du pain. Je les embrassai et pleurai. J'attendis dans la plus terrible agitation l'heure où nos vivres arrivaient. Hélas! l'heure, la journée passèrent, et personne ne parut. J'étais anéanti. « Mes enfans, mes enfans! » m'écriai-je; ils étaient couchés et pleuraient de besoin. Athénais, plus âgée de deux ans, et qui voyait mes larmes, me dit : « Mon père, ne pleurez point, je n'ai qu'un peu d'appétit. » Ce mot approfondit ma douleur. Dès qu'il fut nuit, je me traînai sur le bord de la mer; j'y cherchai des coquillages : mes enfans les dévorèrent. Quelle nuit! que de tableaux funestes effrayaient mon imagination! J'entendais mes filles qui gémissaient même en dormant. Lorsque le jour perça les ténèbres : « O soleil! m'écriai-je, ô lumière immortelle! m'éclaires-tu pour la dernière fois! Et toi, père de la nature, Être suprême, termine aujourd'hui mon existence; j'ai rempli ma carrière : mais prends pitié de mes enfans! à peine ils entrent dans la vie! » Athénais m'appela; elle n'osait plus demander du pain; elle s'était aperçue que ce mot me déchirait le cœur : mais elle me demanda des coquillages; je lui en promis. J'étais décidé, si l'on ne m'apportait rien dans la journée, de braver le danger et d'abandonner ma destinée aux hommes et aux dieux. Toutes mes forces défaillaient; à peine pouvais-je me soutenir. Cependant je me traîne à l'ouverture de la caverne: ô joie pure et délicieuse! ô souvenir éternel! j'y trouve des comestibles en abondance. Je me jette à genoux, et remercie avec transport cette Providence qui veille sur l'homme vertueux. Ce jour est le plus beau de ma vie. Les victoires de Marathon et de Platée ne me donnèrent point une joie aussi intime, aussi pure : c'est que la joie d'une victoire naît peut-être de la vanité, et celle que je ressentais avait sa source au fond du cœur, dans l'instinct de la nature. Cependant je n'étais pas encore rassuré sur l'avenir; j'ignorais quel homme ou quel dieu avait eu pitié de ma misère.

« Le lendemain, au lever du soleil, je me cachai derrière un rocher, d'où je découvrais au loin sans être vu. Je vis bientôt arriver un homme inconnu, chargé d'un panier : il en tira des vivres, les déposa à l'entrée de la caverne, et se retira soudain, sans jeter aucun regard autour de lui. Cet honnête pourvoyeur me continua ses bons offices pendant cinq mois, toujours avec le même silence et la même discrétion. Cependant ce mystère m'inquiétait. Quel était cet homme? qu'était devenu mon ami le pêcheur? Enfin un matin comme j'attendais, tapi dans ma niche, je crus le reconnaître. Il arrivait : je cours à lui avec un cri de joie, je me jette à son cou. Lui, tout transporté, me serre dans ses bras, me témoigne tout le plaisir qu'il sent à me revoir. Il m'apprend que, les Spartiates ayant voulu le faire monter sur leur flotte, il s'était caché; qu'on l'avait découvert et mis en prison; que pendant trois jours il n'avait pu parler à personne; qu'enfin il s'était décidé à servir dans la marine de Sparte, et qu'alors il avait confié ma destinée à un ami honnête et discret, en lui faisant jurer qu'il ne chercherait ni à me voir ni à me connaître. Il ajouta : « Je vous ai trouvé un vaisseau qui vous transportera en Thrace : je suis assuré de la probité du capitaine; il n'exige pour votre passage qu'une légère somme, que j'ai déjà payée. » J'acceptai la proposition en lui disant : « Mon ami, je contracte une dette sacrée; j'espère pouvoir m'en acquitter un jour. A mon défaut, je compte sur les dieux. »

CHAPITRE XCIV.

Établissement d'Aristide en Thrace. Physique du climat. Mœurs des habitans. Comment Aristide gagne sa vie.

« Je m'embarquai pour Héraclée en Thrace. Je remontai le fleuve Eginus, et je m'établis entre lui et le mont Sacré. Je pris une chaumière dans un village. Mes talens pour enseigner à lire me devinrent inutiles, les Thraces sont encore trop agrestes. Pour gagner ma vie, je me louai comme mercenaire à un homme qui avait un grand domaine et de nombreux troupeaux. L'agriculture dans ces contrées est très peu avancée. Je lui donnai des conseils, je dirigeai sa culture; bientôt il me mit à la tête des travailleurs, et je doublai le produit de ses récoltes. Mon exemple, mes exhortations inspirèrent aux habitans le goût de l'agriculture. Orphée adoucissait leurs mœurs par les accords mélodieux de sa lyre, et moi, nouveau Triptolème, par les bienfaits et les travaux de la campagne. Cependant ce climat me fatiguait : il est triste; les hivers sont rigoureux et longs, quoique sa latitude promette une température plus douce; mais les montagnes y attirent les nuages et les neiges. De plus, la rusticité de ces peuples dégoûte bientôt l'âme d'un Athénien. Les Thraces ne craignent pas la mort : ils croient que leurs âmes reviendront sur la terre, ou qu'elles iront dans un séjour plus heureux; d'autres pensent seulement que la mort est préférable à la vie.

« Chez ceux qu'on nomme Trauses, lorsqu'il naît un enfant, ses parens, assis autour de lui, font l'énumération des maux dont l'homme est investi pendant son existence, et les gémissemens suivent ces réflexions : mais à la mort d'un homme ils se livrent à la joie, et le félicitent d'être délivré des peines de monde.

« Les Crestonéens, autre peuple de Thrace, ont le droit d'avoir plusieurs femmes. A la mort de l'époux, il s'élève entre elles de grandes contestations pour nommer la plus chérie du défunt, et celle qui emporte les suffrages est immolée par le plus proche parent sur le tombeau de son mari, et enterrée avec lui. Cette préférence est un malheur et un affront pour les épouses rejetées.

« D'autres Thraces ont coutume de vendre leurs enfans à condition qu'on les emmènera hors du pays. Ils permettent à leurs filles de se livrer à ceux qui leur plaisent; mais une fois engagées dans les liens du mariage, elles perdent leur liberté et sont étroitement gar-

dées. Les nobles portent des stigmates sur le corps pour marque de noblesse.

« Rien de si honorable à leurs yeux que l'oisiveté, la guerre et le pillage, et rien de si méprisable que le travail de la terre. Leurs divinités sont Mars, Bacchus et Diane. Les rois seuls honorent Mercure, dont ils prétendent tirer leur origine, et ne jurent que par lui.

« J'ai assisté aux funérailles d'un riche du pays : son corps fut exposé pendant trois jours. On immola plusieurs sortes d'animaux, ensuite on prépara un grand festin. Pendant les apprêts, les pleurs et les gémissemens continuèrent toujours. Le repas fini, ils brûlèrent le cadavre; et, après l'avoir enseveli, ils élevèrent un petit tertre sur le tombeau, et des jeux de toute espèce furent célébrés.

« Les Thraces chez qui j'étais ne boivent pas de vin. A leurs repas ils allument un grand feu, y jettent une sorte de graine dont la vapeur les enivre; d'autres habitans, au contraire, sont fort adonnés à cette boisson, dans laquelle ils mettent du miel. S'ils manquent de vin, ils composent une liqueur forte avec du froment fermenté. Ils offrent à leurs dieux des victimes humaines en sacrifices, surtout au moment d'entrer en campagne. Lorsqu'il tonne, ils lancent leurs flèches dans les airs pour menacer les dieux.

« Les Gètes se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis. Tous les ans ils tirent au sort pour lui envoyer l'un d'eux en députation. Voici comment ils s'y prennent : trois Gètes tiennent chacun une javeline la pointe élevée; d'autres saisissent le député, le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, c'est une preuve que le dieu est propice; s'il en échappe, c'est un méchant qu'ils maltraitent, et ils en députent un autre avec des instructions.

« J'appris alors que le jeune Cyrus, fils de Darius, roi de Perse, avait le commandement de toutes les satrapies de l'Asie mineure, qu'il résidait à Sardes, et s'y faisait chérir par sa douceur et sa générosité. Cette ville est célèbre par la beauté de son climat, par ses eaux, ses vergers, ses campagnes riantes. Je résolus d'aller m'y établir, de confier à ce jeune prince mon secret et ma vie. Mon âge et mes malheurs, me disais-je, l'intéresseront, et il protégera mes enfans. Je m'abandonnai à ma destinée. Notre voyage fut heureux... Mais je sens à la fraîcheur de l'air que la nuit règne dans les cieux, il est temps de rentrer dans notre colombier; demain je vous dirai la suite de mes aventures. »

CHAPITRE XCV.

Passion de Phanor. Moyen qu'il emploie pour faire connaître son amour. Souper. Anecdote de Cimon.

Dès que nous fûmes retirés, Phanor me parla d'Athénaïs. « Je l'aime, dit-il, avec toute la vivacité d'une première passion ; je sens que c'est elle que mon âme égarée cherche depuis long-temps : je suis tellement épris, que je crois qu'il entre du maléfice dans mon amour; lorsque ses yeux se tournent sur moi, il me semble que de cet organe enchanteur il s'échappe des émanations, une matière si subtile et si pénétrante, que mon âme en est aussitôt embrasée comme si le feu du ciel l'avait atteinte. — Vous donnez un grand pouvoir à l'œil : d'où vient donc que cette matière, ces émanations me laissent tranquille, ne me font aucune impression ? — C'est sans doute que vous n'avez nul rapport avec elles, que nulle sympathie ne les attire. — Ajoutez que je n'y crois pas. — Je ne force personne à croire ; mais expliquez-moi ce phénomène. Un de mes amis a vu une souris qui tournait autour d'un crapaud qui, la gueule béante, la regardait d'un œil fixe. La souris décrivait, en criant, des cercles autour de lui, qui diminuaient à chaque tour; enfin, malgré sa résistance, elle alla se jeter dans la gueule du reptile. Eh bien! n'est-ce pas la fascination de l'œil qui entraînait forcément cette pauvre souris? L'œil d'un homme en colère, un œil ardent d'amour et de volupté ne remuent-ils pas votre âme, ne réchauffent-ils pas vos sens? d'où vient un tel effet, si ce n'est des corpuscules de cet œil qui les pénètrent. Je vous dirai bien plus : j'attribue l'explosion subite de mon amour à l'imprudence que j'eus, le lendemain de notre arrivée, de rester long-temps assis sur le siége où s'assied et se repose cette belle Athénienne; c'est depuis ce moment que mon âme a respiré tous les feux de l'amour; car vous devez vous rappeler que la veille j'étais indécis entre les deux sœurs. — Oui, tout cela peut arriver à l'aide de l'imagination. Mais vous cherchez en vain une cause étrangère : rappelez-vous l'eau de la fontaine Salmacis dont vous avez bu si imprudemment; elle fait son effet. — Serait-il possible? y croyez-vous? — Mais vous êtes amoureux ; et moi, qui ai refusé d'en boire, je ne le suis pas. Au reste, Athénaïs mérite l'attachement le plus vrai, le plus tendre : les grâces, les vertus, les charmes, la justesse, la solidité de son esprit, une mémoire cultivée, en font un être des plus aimables, des plus intéressans. — Oui, il faudrait avoir le cœur ceint d'un triple acier pour ne pas l'adorer. — Cependant j'aimerais mieux la brillante Théano, Aspasie aux belles formes, la tendre Théophanie... — Vous raillez ! — Il me paraît que vous ne seriez pas de l'avis d'Euripide, qui dit dans sa Médée qu'il serait à souhaiter que la nature pût découvrir un secret pour perpétuer le genre humain sans l'interposition des femmes, que les hommes en seraient plus heureux. — Euripide était un fou mélancolique, qui a payé de sa vie sa haine et ses propos contre les femmes; car l'on assure que, pour se venger, elles l'ont mis en pièces... — Mais la nuit s'avance, dormons : peut-être que Morphée vous enverra par la porte d'ivoire un songe charmant qui vous offrira Athénaïs souriant à vos feux sous un berceau de roses. »

Notre réveil fut tardif. Nous trouvâmes nos hôtes dans le jardin. Aristide bêchait, les deux sœurs donnaient à manger aux chèvres, aux petits poulets; les pigeons venaient becqueter dans leurs jolies mains. Nous les aidâmes, nous nous promenâmes avec elles; et, après notre déjeuner, elles rentrèrent dans leur gynécée, et Phanor et moi allâmes nous égarer dans la campagne. Phanor, tout rayonnant, me dit qu'il avait trouvé un moyen ingénieux pour expliquer son amour à la belle Athénaïs. « Nous étions sous un peuplier, un peu éloignés de vous ; un chardonneret chantait et voltigeait autour de sa femelle : Athénaïs le regardait et l'écoutait. « Je voudrais bien, m'a-t-elle dit, entendre le langage de ces petits êtres charmans : ils doivent se dire de jolies choses. — Je puis vous servir d'interprète. Un de mes oncles, aruspice à Thèbes, s'est appliqué à l'étude de leur langue, et m'a initié dans cette connaissance. — Vous avez là un heureux talent : voyons, rapportez-moi leur conversation. — Volontiers : écoutons « J'ai voyagé, dit l'amant, dans

bien des pays: j'ai vu beaucoup d'oiseaux de votre sexe, je n'en ai jamais trouvé d'aussi aimable que vous. » — Voilà un oiseau bien galant! Il ajoute : « Il semble que la nature ait répandu sur vous avec profusion toutes les grâces, tout ce qui séduit les yeux, tout ce qui parle à l'âme. Les bois de l'Élysée, où se promenaient les ombres heureuses, le jardin des Hespérides, dont les arbres portent des fruits dorés, sont moins beaux que ce séjour embelli par votre présence. » Il se tait à présent. — Cet oiseau paraît aimable : cependant ne trouvez-vous pas qu'il est trop flatteur? — Ce n'est pas à nous à juger du mérite de ce qu'il aime; mais on voit, à l'expression qu'il met dans ses propos, qu'il parle d'après ses sentimens. Chut! écoutons; il recommence : « Il n'y a que trois jours que je vous connais, et depuis trois jours je vous aime. La flèche de Jupiter n'est pas plus rapide que le trait dont vous avez percé mon âme. » — Ce petit animal a de l'esprit; et que lui répond son amante?—Rien jusqu'à présent; que répondriez-vous à sa place? — Que celui qui sait aimer, et dont la louange délicate, quoique exagérée, part du fond du cœur, mérite au moins de la reconnaissance. » Vous vous êtes alors avancé, et notre entretien a fini. — Votre amour, dis-je à Phanor, commence sous d'heureux auspices; l'espérance vous ouvre une perspective riante ; mais songez que la fille d'Aristide, parée de ses vertus, de celles de son père, est une divinité dont on ne doit approcher qu'avec des pensées pures comme un rayon du jour. —Je le sais: sa décence, son éducation, sa modestie, son nom, commandent la vénération. Je forme des projets dignes d'elle ; et si j'ai le bonheur de les faire agréer, je vous prierai d'obtenir l'aveu du sage et juste Aristide. »

Au retour de notre promenade, nous soupâmes auprès du puits; c'était la salle à manger des beaux jours. Maintes personnes du voisinage y vinrent puiser de l'eau. Je dis à Aristide : « Il me paraît que votre jardin est ouvert à tout le monde. — Oui, comme Cimon, fils de Miltiade, je me plais à répandre mes richesses, et mes richesses sont l'eau de mon puits. Cimon avait l'âme si noble, si généreuse, qu'il avait fait enlever les clôtures de ses jardins afin que les nécessiteux et les étrangers pussent cueillir ses fruits et ses légumes. Il avait un souper simple et suffisant pour grand nombre de personnes, où les pauvres étaient admis. Dans les rues, il se faisait suivre de plusieurs domestiques bien vêtus; et lorsqu'ils rencontraient quelque vieillard mal habillé, l'un d'eux troquait d'habit avec lui : ils portaient aussi des sacs d'argent, que Cimon faisait distribuer à ceux qu'il soupçonnait dans la misère. Enfin ce magnifique Athénien avait fait de sa maison un prytanée public; de sorte qu'il nous ramenait au siècle d'or, où tous les biens étaient communs. Ce grand homme, jeune encore, est mort en Cypre, au service de sa patrie; et ses ossemens ne sont point à Athènes! on ne lui a point encore élevé de monument! moins honoré que le chien de Xanthippe, qui repose sous un tombeau. Je lui demandai l'histoire de ce chien de Xanthippe. « Les Athéniens, à l'approche des Perses, furent obligés d'abandonner leurs foyers, leurs temples, leur patrie. Xanthippe avait un chien qu'il ne put embarquer. Ce fidèle ami le suivit à la nage, et mourut d'excès de fatigue en abordant au rivage de Salamine. Xanthippe le fit enterrer au lieu même de sa mort, et son tombeau existe sous le nom de *Cynossema* (sépulture du chien)...... Mais voici l'heure de la promenade, je vous dois la suite de mes aventures : allons reprendre nos places d'hier au soir. » Athénais lui donna le bras, et Phanor en eut de l'humeur; il se flattait de lui interpréter encore sur la route le langage des oiseaux.

Nous rencontrâmes une troupe à cheval, leste et brillante, à la tête de laquelle était le jeune Pharnabaze, l'air serein et radieux, faisant caracoler son cheval, et plaisantant avec ses camarades. J'en fus étourdi; je l'avais vu, la veille, désespéré, s'arrachant les cheveux, se jetant sur le corps de la belle Statira, invoquant la mort, voulant se poignarder; et déjà le rire, le plaisir, avaient succédé à ce grand désespoir. J'en marquai ma surprise à Aristide. Ce jeune homme, me répondit-il en souriant, a plus de philosophie que vous ne pensez; c'est un véritable disciple du Portique : comme le sage, il s'élève au-dessus de la douleur, il ne s'émeut de rien. Belle leçon pour les jeunes filles, qui se persuadent si aisément que leurs amans ne pourraient survivre à leurs rigueurs ou à leur perte! Pharnabaze était amoureux du plaisir, et non de sa maîtresse : il en trouve ailleurs, il en profite et se console. »

CHAPITRE XCVI.

Suite des aventures d'Aristide. Description du palais de Cyrus. Son entretien avec ce prince.

Lorsque nous eûmes atteint la petite colline de la veille, Aristide nous dit : « Je me rappelle qu'hier nous sommes arrivés à Sardes en bonne santé, quoique un peu las du voyage. Je descendis à l'auberge la plus obscure. Dès le lendemain je demandai à l'hôte à quelle heure je pourrais voir Cyrus. Il fut étonné de la question, et après m'avoir mesuré de la tête aux pieds, il me répondit avec un rire sardonique que sans doute il serait visible pour moi en tout temps. « Venez-vous solliciter des secours, quelque petite place? — Non, répondis-je, indigné de ce ton insolent; je ne viens demander à tes concitoyens que du bon sens, et à ton maître des égards pour moi. » Ce ton ferme lui imposa, et il me dit l'heure où l'on ouvrait les portes du palais. Je traversai la ville, vêtu comme à présent, nu-pieds, tête nue, le visage ombragé d'une barbe épaisse. Les passans s'amusaient à me considérer; ils m'examinaient comme un animal curieux. Je trouvai dans la première cour une garde nombreuse qui me laissa passer; on m'arrêta dans la seconde. Je demandai à l'un des esclaves si quelqu'un d'eux entendait le dialecte ionien. « Moi, me répond le plus apparent de la troupe. — Eh bien! va-t'en dire à Cyrus qu'un Grec veut le voir et lui parler. » Cet homme, au lieu d'y aller, me toisait et me regardait fièrement. « Obéissez, lui dis-je en jetant sur lui un regard d'indignation et de fierté, et apportez-moi la réponse. » Ce ton le décida et il partit. Je m'assis, en attendant, sur une pierre, exposé à l'ardeur du soleil; ce qui étonnait beaucoup les soldats de la garde, qui, la tête couverte de leur cittaris [1], se blotissaient dans l'ombre. Ma figure hétéroclite les amusait : on me regardait, on riait, on parlait tout bas; mais aucun ne fut assez hardi pour me railler en face. Dans cette situation, je songeais à ma gloire passée. « Voilà donc cet Aristide qui dans sa jeunesse a partagé à Marathon les lauriers de Miltiade; qui a triomphé avec Thémistocle à Salamine; qui remporta la victoire de Platée, à la tête des Athé-

[1] C'est le nom du bonnet des Perses : il est pointu. Celui du roi était orné d'un ruban bleu et blanc.

niens; que les Grecs réunis nommèrent pour présider à la levée des taxes et revêtirent d'une autorité illimitée! — Ajoutez, dit Athénaïs, que le temps de votre commandement fut nommé le règne de Saturne et l'heureux sort de la Grèce. — Il est vrai, ma fille. « Le voilà, disais-je, cet Aristide, sur une pierre, à la porte du palais d'un satrape de Perse, sans gloire, ignoré, confondu, proscrit, pauvre, abandonné, dédaigné même par une tourbe de vils esclaves! O fortune! ce sont là de tes jeux! » Je me rappelai dans ce moment le trop fameux Crésus, ce roi de Lydie, qui, dans cette même ville qu'il éblouissait de son faste, de l'éclat de ses richesses, tomba du haut de son trône dans les fers de Cyrus. Mes réflexions furent interrompues par le retour du messager, qui m'annonça que son maître ne serait visible que dans deux heures. « Retourne, et dis-lui que je n'ai pas le loisir d'attendre; qu'un jeune homme doit des égards à la vieillesse, et un satrape persan à un Grec libre. » L'esclave ouvrit de grands yeux, resta tout ébahi, et se détermina, non sans peine, à porter ma réponse. Cyrus consentit enfin à me recevoir. Je traversai plusieurs salles que décoraient l'or, la soie, l'argent, les statues les plus belles, les vases les plus élégans; je marchai sur de riches tapis: mais la salle où était Cyrus, entourée de la foule des courtisans, surpassait les autres en goût et en magnificence: le parquet était une mosaïque des plus beaux marbres; les murs étaient revêtus d'un albâtre éclatant; huit colonnes de porphyre soutenaient un dôme où le pinceau de plusieurs grands maîtres avait peint à fresque Vénus sortant du sein des eaux, environnée des jeunes néréides et des Amours qui voltigeaient autour d'elle. Le jeune prince était sous ce dôme, couché sur un lit d'argent, que couvrait un riche tapis. J'avoue que je fus surpris du luxe, de la richesse, du goût et de la fraîcheur de ce salon; mon imagination ne s'était rien figuré d'aussi riant; mais je me ressouvins du mot de Diogène chez Platon, et je dis comme lui: *Je foule aux pieds le luxe et l'orgueil de Cyrus.* Les habits des courtisans, chamarrés d'or et de pierreries, ajoutaient à l'enchantement et à la splendeur du spectacle. On raconte que Solon, traversant le palais de Crésus, prenait chaque courtisan pour le roi. J'aurais pu tomber dans la même erreur. Quand je parus, la foule m'ouvrit un passage; je la traversai d'un pas ferme et la tête levée. Les plus sensés me regardaient avec surprise; la jeunesse, qui formait le plus grand nombre, riait de la bizarrerie de mon costume et de ma figure. Je m'arrêtai devant Cyrus, qui, sans bouger de sa place, sans compromettre sa dignité, me demanda, dans le dialecte ionien, mon nom, mon état, ma patrie, et ce que je désirais de lui. « Fais retirer, lui dis-je, cette folle jeunesse, que l'aspect d'un homme libre étonne, et je me nommerai. » Cyrus fit un signe, et tout s'éclipsa. Il me considéra alors attentivement, et je m'aperçus qu'il prenait de moi une idée avantageuse. « Nous voilà seuls, me dit-il, parle, qui es-tu? — Un Athénien qui a fait beaucoup de mal aux Perses, et qui pense assez bien de toi et de ta générosité pour venir, dans ses malheurs, te confier sa destinée et te demander l'hospitalité. — Ton nom? — Aristide, d'Athènes: le connais-tu? — Aristide! oui: tes vertus et ta gloire ont traversé nos climats. » En prononçant ces mots, il se lève et me tend la main: ensuite il me fit asseoir auprès de lui, et nous eûmes une conversation très longue sur les affaires de la Grèce et d'Athènes. Ce prince, âgé seulement de vingt-trois ans, avait l'esprit orné de rares connaissances, un caractère heureux, une générosité brillante; les qualités les plus aimables le rendaient cher à toute la Perse; mais je m'aperçus que, dévoré d'ambition, il formait de vastes projets de conquêtes. « Savez-vous, lui dis-je, quel gouffre est la guerre, que de sommes d'argent il engloutit? — J'ai tout prévu; déjà j'ai amassé des trésors considérables. — Écoutez ce petit apologue: la Lune pria un jour sa mère de lui faire un manteau juste à sa taille. « Ma fille, répliqua la mère, comment cela se peut-il? tu n'es pas un seul jour dans la même forme; tu crois et décrois sans cesse; ce manteau ne t'irait plus dès qu'il serait fait. » Il en est de même des dépenses de la guerre; on ne saurait fixer les fonds que ce monstre peut absorber. Dans un de nos temples d'Athènes on voit la statue de la Paix qui tient entre ses bras Plutus sous la forme d'un jeune enfant: à Thèbes, par une idée aussi philosophique, il est dans ceux de la Fortune. Oui, la paix, fille du ciel, est la source du bonheur et des richesses. La guerre allumée par des vues d'ambition est une injustice criante. » Ce jeune satrape, embarrassé par mes raisonnemens, mais nullement persuadé, changea de propos: il me dit qu'il plaignait la destinée d'un homme tel que moi, proscrit, pauvre, fugitif. « Je vous suis obligé; mais je vous dirai comme Aristippe que la pauvreté vaut mieux que l'ignorance, puisque celle-là n'est qu'une privation de richesses, au lieu que celle-ci est un défaut d'instruction. » Nous parlâmes des mœurs de la Perse. Cyrus convint que, jadis mâles et sévères, elles avaient rapidement décliné vers la corruption. « Notre éducation, si sage, si admirée, tombe aujourd'hui en désuétude. Depuis le grand Cyrus, les Perses sont divisés en quatre classes: celle des enfans, celle des jeunes gens, des hommes faits, et des vieillards. Les enfans, dès l'âge de cinq ans, apprennent à monter à cheval: avant cette époque, ils restent entre les mains des femmes, afin que, s'ils meurent dans ce premier âge, leur perte cause moins de regrets à leurs pères.

« Nous avons une place publique séparée en quatre parties pour les quatre différentes classes: chacune d'elles a douze gouverneurs. Ceux des enfans sont pris parmi les vieillards, ceux des jeunes gens chez les hommes faits: on enseigne très peu de grammaire, mais les règles les plus exactes de la justice et de la morale. On leur peint l'ingratitude comme le vice le plus odieux; on s'attache à les rendre modestes, tempérans: du pain, du cresson, de l'eau, sont leur nourriture et leur boisson ordinaires. Les principaux exercices consistent à tirer des flèches et à lancer des dards: telle est leur vie jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Alors ils passent pour dix ans dans la classe des jeunes hommes, où ils sont occupés à suivre et à servir le roi, à exécuter les ordres des magistrats, à arrêter les voleurs; la nuit, ils couchent autour du palais, dans les places publiques, et font la garde dans la ville. La moitié d'eux suit le roi à la chasse une fois le mois; ils vivent durement, et s'accoutument aux fatigues de la guerre. Les dix ans expirés, ils entrent dans la classe des hommes, où ils continuent à servir les magistrats, et deviennent magistrats eux-mêmes. L'âge de cinquante ans les place au rang des vieillards; alors ils ne sortent plus de leur pays, et finissent leur vie dans un repos honorable. Ils instruisent les jeunes gens, sont juges dans les causes civiles et criminelles, et nomment les magistrats. J'ajouterai à ce récit qu'un officier est préposé pour dire tous les jours au roi, lorsqu'il s'éveille: « Souvenez-vous, sei-

gneur, d'accomplir les ordonnances d'Oromase. » Cyrus, après ce récit, me demanda quelques détails relatifs à moi dans les principales affaires où je m'étais trouvé. « A Marathon, lui dis-je, nous étions dix généraux qui commandions alternativement; lorsque mon tour fut venu, je cédai le commandement à Miltiade, pour enseigner aux autres généraux à préférer la patrie à leur amour-propre. Mon exemple fut imité; cependant Miltiade eut la délicatesse de ne livrer la bataille que le jour où le commandement lui appartenait.

« A l'époque de celle de Salamine, j'étais banni d'Athènes depuis trois ans; j'appris que Thémistocle, général de la flotte athénienne, et Eurybiade, de celle de Sparte, étaient divisés; qu'Eurybiade voulait quitter Salamine, effrayé de la multitude de vaisseaux ennemis qui fermaient l'entrée du golfe. Tout exilé que j'étais, je partis d'Égine; je traversai avec mille dangers la flotte persane, et j'arrivai de nuit à la tente de Thémistocle: je le fis prier, sans me nommer, de venir seul me parler; mon aspect l'étonna singulièrement. « Thémistocle, lui dis-je, renonçons à toute discussion; qu'une plus noble émulation s'élève dans nos âmes: disputons à qui de nous deux servira mieux la république; je viens me ranger sous tes ordres, et t'aider de ma personne et de mes conseils. —J'admire, répond Thémistocle, votre générosité, votre zèle pour la patrie; je ne puis que vous imiter, j'en aurai le courage. » Il me confia ensuite la ruse par laquelle il voulait tromper l'ennemi; et ma voix dans le conseil fut utile à la chose publique et à Thémistocle, puisqu'elle fit adopter son projet. —Peut-être Aristide est le seul homme capable d'une si haute vertu. — Dites un républicain. Je me rappelle un fait assez singulier de ce grand capitaine. Il marchait à l'ennemi, et ne trouvait pas dans ses soldats cette ardeur qui promet la victoire; il leur fit remarquer l'acharnement avec lequel deux coqs se battaient: « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux: cependant ils n'ont d'autre motif que le désir de vaincre; et vous qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour votre liberté!.... » Ces mots ranimèrent le courage de l'armée, et lui assurèrent la victoire. En mémoire de cet événement, les Athéniens instituèrent une espèce de fête qu'on célèbre par des combats de coqs. — Je crois qu'à Platée vous commandiez les Athéniens? — Oui, j'avais cet honneur; et j'avoue que je fus saisi d'admiration à la vue de l'ordonnance et de l'intrépidité de l'armée des Spartiates. Avant la bataille, ils se peignirent, arrangèrent leurs cheveux, couvrirent leur tête de chapeaux de fleurs, se frottèrent d'huile et d'essences. Lorsque l'armée fut rangée, les joueurs de flûte jouerent l'air de la chanson de Castor; Pausanias, leur roi, l'entonna, et marcha le premier: les combattants suivirent, répétant la même chanson, tous l'air joyeux, marchant d'un pas ferme et en bon ordre. Ce que j'ajouterai d'intéressant sur cette bataille, c'est que, les vainqueurs ayant élevé un trophée à la Victoire, nous envoyâmes consulter l'oracle sur le sacrifice que nous devions faire. Il nous ordonna de dresser un autel à Jupiter, mais de n'offrir aucun sacrifice qu'après avoir éteint tous les feux du pays, profanés par les ennemis, et avoir apporté de Delphes un feu pur et sacré. Nous obéîmes. Euchidas de Platée court de grand matin à Delphes, se purifie, s'asperge d'eau sacrée, se couronne de laurier, prend un tison allumé sur l'autel, revient à toutes jambes, et rentre dans Platée au coucher du soleil: il salue ses concitoyens, leur remet le tison, tombe et expire à leurs pieds. Il avait fait dans un jour mille stades. Les Platéens l'enterrèrent dans le temple de Diane, avec cette épitaphe: *Ci-gît Euchidas pour être allé à Delphes et en être revenu le même jour.*

« Voici les honneurs funèbres qu'on rend tous les ans aux Grecs morts à la bataille de Platée.

« Le 16 de maimactérion (décembre), on fait à la pointe du jour une procession précédée par un trompette qui sonne la charge: après lui marchent plusieurs chariots remplis de couronnes et de branches de myrte; les chariots sont suivis d'un taureau noir; ensuite viennent des jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin, de lait, et des fioles d'huile et d'essences; aucun esclave ne peut se mêler dans cette cérémonie: la pompe est fermée par l'archonte, ou premier magistrat des Platéens, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée et tenant une urne dans sa main. Dans tout autre temps, il lui est défendu de toucher le fer et de porter d'autre vêtement qu'un habit blanc. Dès que cette procession est arrivée aux tombeaux, l'archonte puise de l'eau dans la fontaine avec son urne, lave les petites colonnes, les frotte d'essences, égorge ensuite le taureau sur un bûcher. Après avoir adressé des prières à Pluton et à Mercure, il invite les héros morts à ce festin, à ces effusions funèbres, et verse une coupe de vin en criant à haute voix: « Je présente cette coupe à ces guerriers valeureux, morts pour la liberté. »

« La conversation tourna sur la politique. Cyrus me demanda sous quel gouvernement je voudrais vivre. « Sous celui où personne n'est sujet que de la loi, et où la loi est plus puissante que les hommes. — Où existe-t-il? — Je ne sais. La société la plus heureuse et la plus affermie est celle où il y a le plus d'égalité. — D'accord; mais cette égalité ne peut exister que dans une très petite agrégation d'hommes pauvres et relégués sur des rochers. Une trop vaste démocratie est une chimère; parce qu'un tel état est nécessairement riche et puissant, et que la cupidité, l'avarice, l'ambition, le libertinage, l'agitent en tous sens, et y allument des volcans dont les fréquentes éruptions le renversent bientôt. J'ai lu dans un de vos poètes qu'Éole tient les vents enchaînés dans des cavernes profondes, sans quoi leur fureur, leur souffle impétueux, dévasteraient la terre. Un jour, à la prière de Junon, Éole les déchaîne: aussitôt les tempêtes, la nuit, les orages bouleversent, couvrent les mers de naufrages, offrent la terreur et la mort. Cette image est celle de la turbulence démocratique. On confond souvent la liberté politique avec la liberté civile. Celle-ci influe sur toute la société; chaque individu jouit de ses bienfaits: elle fait aimer le régime sous lequel on vit. La liberté politique ne répand ses avantages que sur une très petite partie du peuple: souvent les seuls ambitieux, les intrigants en profitent. Pour être parfaitement libre, il faudrait vivre comme les Scythes, errer de déserts en déserts, emportant sur des chariots ses richesses, sa famille et ses dieux. La liberté civile peut exister dans tout gouvernement tempéré, sous la monarchie même. La meilleure constitution, selon moi, est celle où toutes les passions sont comprimées, et dont les ressorts sont les plus simples. Un de vos philosophes prétend que l'état monarchique est le plus solide. Le bonheur du peuple, dans cette constitution, dit-il, est attaché à la vertu d'un seul. Sous l'aristocratie, il dépend de la vertu de plu-

sieurs; et dans la démocratie, il est lié à la vertu de tous. Or il est plus aisé de trouver un homme vertueux que cent, que vingt mille reunis. Ce n'est pas le mode du gouvernement qui fait le bonheur de la société, ce sont les vertus des chefs et des magistrats. — Si vous n'etiez pas Cyrus, si vous n'etiez qu'un citoyen obscur, voudriez-vous être Athénien ou Persan? — Athénien, mais par amour-propre. Pour qu'une constitution soit ferme et inebranlable, il faut que le chef suprême, ou les premiers magistrats, si c'est une oligarchie, inspirent au peuple, par leur faste et leur naissance, ce respect d'opinion, ce sentiment de leur supériorité qui, frappant l'imagination, contiennent plus que la morale et les lois. Vos Athéniens mêmes conviennent qu'ils étaient heureux sous Pisistrate, et que le règne de son fils Hipparchus était celui de l'âge d'or. Si le peuple est gouverné par ses égaux, il les méprise, et les ambitieux, les démagogues profitent de ce mépris pour troubler l'ordre, renverser les autorités et se mettre à leur place. — Je suis de votre avis; voilà pourquoi je préfère l'aristocratie tempérée à la démocratie. Un jour un Lacédémonien conseillait à Lycurgue d'etablir le gouvernement populaire, dans lequel le moindre citoyen aurait autant d'autorité que le plus grand. — Commence, lui dit-il, par l'etablir toi-même dans ta maison. »

« Cyrus voulut me loger dans son palais; il m'offrit de l'argent et des meubles. Je refusai tout. « Faites-moi louer, lui dis-je, sur les bords du Pactole une cabane avec un petit jardin, je le cultiverai; du produit je paierai mon loyer et nourrirai ma petite famille. Au reste, je vous demande le secret sur mon nom: j'ai pris celui d'Agésias. J'espere trouver près de vous ma sureté et mon repos. » Il me le promit, et m'assura qu'il veillerait à ma tranquillite comme à celle de la ville. Il me pria de venir le voir de temps en temps: j'y consentis, à condition que ses gardes ne m'arrêteraient plus à la porte de son palais, et qu'il ne me ferait pas attendre. Notre entretien avait duré près de deux heures, au grand étonnement des courtisans, qui s'epuisaient en conjectures sur moi, sur mon nom, sur cette visite. Mais leur surprise fut encore plus grande lorsqu'ils virent Cyrus m'accompagner en causant avec moi d'un air familier et affectueux.

« De retour à mon auberge, mon hôte me demanda si j'avais vu le prince, et si j'en étais content. « Oui, mon ami, il m'a traité selon mon goût; sers-moi de même un bon plat de légumes. »

« L'heure du souper arrivée, cet homme vint m'annoncer que j'étais servi. Il me faisait de grandes salutations, me traitait avec cérémonie et respect, me priait d'agréer ses excuses s'il n'avait pas eu pour moi tous les égards que je méritais. Je lui répondis que j'etais fort content de lui, et que je le dispensais de tout compliment et de ses révérences. J'allai me mettre à table, et je trouvai un repas delicat et somptueux. « Mon ami, lui dis-je, qui t'a commandé ce festin? as-tu oublié que je ne t'ai demandé qu'un plat de légumes? » Il me repondit qu'un officier de Cyrus était venu de sa part lui ordonner de me bien traiter. « Emporte ton souper, laisse-moi seulement ces legumes; et si cet officier revient, dis-lui que je conseille à ce prince de garder ses vivres, qu'il a plus de monde à nourrir que moi. » Mais la fin de mon histoire nous mènerait trop loin; Morphée nous attend, allons jouir de ses bienfaits.

CHAPITRE XCVII.

Agitation. Amour de Phanor.

Phanor fut agité toute la nuit du souvenir de son aimable Athénaïs. Il fit quatre vers, qu'il grava de grand matin sur un arbre au pied duquel était un banc où souvent cette beauté venait se reposer. Les voici:

Arbre heureux, qui souvent prêtes ton doux ombrage
A l'aimable beauté qui me fait tant souffrir;
Si quelquefois son cœur s'est montré sans nuage,
Heureux témoin! dis-moi, dois-je vivre ou mourir?

Ce matin-là il fut mécontent d'elle; il la trouva plus négligée qu'à l'ordinaire. « Hier, me disait-il, elle avait des fleurs sur la tête, ses cheveux étaient arrangés; aujourd'hui ils flottent au hasard; je lui en ai parlé, elle m'a répondu que la simplicité était une parure: d'ailleurs elle me semble plus réservée, plus froide que les jours précedens. — Cette négligence dans ses vêtemens, cette circonspection, sont d'un heureux présage; elle ne se pare point, parce qu'elle craint de déceler le goût naissant qu'elle a pour vous; elle est froide et réservée, parce que l'amour étonne un jeune cœur et accroît sa timidité. Ainsi, loin de vous affliger, livrez-vous aux douces illusions de l'espérance. » Pendant la journée il visita plusieurs fois l'arbre où étaient gravés ces vers; il vit enfin qu'on avait effacé le mot *mourir*. Il courut aussitôt me l'annoncer; l'amour et la crainte l'offusquaient tellement qu'il ne savait comment interpreter la radiation de ce mot. « Ne comprenez-vous pas, lui dis-je, que l'on veut que vous viviez? Au reste, je vois que vous avez trop bu de l'eau de la fontaine Salmacis. »

Il me quitta soudain pour aller occuper sa muse de sa chère Athenaïs. Il fit d'autres vers qu'il lui présenta comme une production du poëte Moschus, auteur de la pièce charmante de *l'Amour fugitif*. Athénaïs ne s'y trompa point; mais elle eut le plaisir de les lire et de les louer, en feignant de les croire de cet aimable poëte. Voici ces vers:

Heureux cent fois le jour, la saison et l'année,
Et l'heure et le moment, et les prés et les bois,
Où, conduit par l'amour ou par ma destinée,
Je vis tes yeux charmans pour la première fois!

Soient bénis mille fois et ma flamme timide,
Et le nœud dont Amour a tissu mon bonheur,
Et ma blessure heureuse, et la flèche rapide
Qui toujours plus avant pénètre dans mon cœur!

Que bénis soient encor les lis de ton visage,
Et ta bouche vermeille où respire l'amour,
Et ta voix si touchante, et ta brûlante image
Qui fixa dans mon sein son éternel séjour!

Ce soir-là, un vent frais empêcha notre promenade; mais, après le souper, Aristide nous mena dans le cabinet de la méditation pour achever le récit de ses aventures.

CHAPITRE XCVIII.

Suite des aventures d'Aristide. Générosité de Cyrus. Trait d'Aristide. Récit de la prise de Babylone.

« Nous sommes restés, dit-il, à l'auberge, vis-à-vis d'un souper tres frugal et tres sain. Quelques jours après notre première entrevue, Cyrus me fit prier de me rendre chez lui. Pour cette fois, les courtisans parurent accoutumés à mon allure grotesque. Je lisais dans leurs yeux l'atten-

tion, les égards mêlés à la curiosité. Je trouvai ce jeune satrape dans son jardin, où la beauté des arbres, leur symétrie, les odeurs suaves, enchantaient les sens. « Comment trouvez-vous mon paradis? — Très beau, et dessiné avec beaucoup de goût et d'intelligence. — C'est moi qui en suis l'ordonnateur; j'ai planté plusieurs de ces arbres. — Vous! avec ces habits somptueux, ces bagues, ce riche collier, ces parfums qu'exhalent vos vêtemens, vous avez de vos mains travaillé, planté, embelli ce jardin? — Oui: tant que je suis en santé, je ne me mets à table qu'après m'être couvert de sueur par quelques travaux militaires ou champêtres. — Cyrus, vous méritez votre bonheur, puisque vous cultivez la vertu au milieu de l'opulence. » Dans ce moment j'aperçus un vieillard respectable qui se promenait à l'ombre des platanes, appuyé sur le bras d'une fille jeune et charmante. Je demandai à Cyrus le nom de ces deux personnes. « C'est, me dit-il, la courtisane Milto avec son père. Elle est née au sein de l'indigence, mais ornée de tous les charmes de la beauté. Dans son adolescence, attaquée d'une maladie grave, elle languissait sans secours, abandonnée des médecins, qu'elle ne pouvait payer. Un rêve vint calmer ses inquiétudes et ranimer ses espérances. Vénus lui apparut sur un char traîné par des colombes, et, lui indiquant des roses desséchées au pied de son autel, lui en révéla la propriété. Milto, à son réveil, alla les cueillir, et les appliqua sur une tumeur qui la faisait souffrir, et la tumeur disparut. Sa modestie et son désintéressement égalent sa beauté. Un de mes satrapes la fit enlever et conduire à Sardes, dans mon palais. Les eunuques l'introduisirent dans l'appartement des femmes, où elle trouva des Grecques destinées à mes plaisirs. A leur aspect, Milto, prévoyant toute l'horreur de sa situation, répandit un torrent de larmes en invoquant les dieux, son père et la vengeance. Il fallut la maltraiter et la traîner de force dans la salle du festin. Ses compagnes me prodiguèrent d'humbles adulations, et me fatiguèrent de leurs caresses. Milto, immobile, baissa les yeux et rougit. Ce silence, cette pudeur me piquèrent. Je m'approche d'elle, je veux lui ravir des faveurs, elle m'arrête et menace de se donner la mort. Frappé d'admiration, je dis aux satrapes: « Renvoyez toutes ces femmes. » Et me retournant vers Milto, j'ajoutai: « Voici mon amante. » Alors les égards et le respect succédèrent à mes emportemens. Milto, touchée de mon procédé, accorda à l'amour ce qu'elle avait refusé à mon rang. Dans ma cour, comblée de mes bienfaits, son caractère ne s'est jamais démenti. Elle a appelé auprès d'elle son père, qui gémissait sous le poids des ans et de la misère; elle rend à sa vieillesse tous les soins qu'elle en a reçus dans son enfance. Voyez avec quel air de satisfaction elle le promène, soutient sa faiblesse. Un jour je lui fis porter un magnifique présent; elle me le renvoya en me faisant dire qu'elle ne voulait que mon amour. Je regarde sa possession comme le plus grand bienfait des dieux. Sa reconnaissance a élevé une statue d'or à la divinité qui préside à sa destinée, et tous les jours elle va la parer de fleurs nouvelles. Après ce récit, il m'annonça qu'il m'avait trouvé un asile tel que je le désirais. Nous nous promenions à la vue des courtisans, que le respect éloignait. « Vous voyez, me dit-il, dans cette foule qui m'environne et m'obsède souvent, ce personnage sec et pâle? Hé bien! cet homme, moi présent, m'accable de flatteries, et se permet, loin de moi, des propos injurieux. Quel châtiment puis-je lui infliger? » Voici ma réponse: « Un jour, à Athènes, je présidais au jugement de la cause de deux particuliers: l'un commença son plaidoyer par me dire que son adversaire cherchait à me nuire en toute occasion, et parlait de moi très peu favorablement. « Eh! mon ami, lui répondis-je vivement, dis seulement les maux qu'il t'a faits, car il s'agit de ta cause, et non de la mienne. » Un grand prince a fait publier une loi sévère par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accusé, dit-il, a parlé par légèreté, il faut le mépriser; si c'est par folie, il faut le plaindre; si c'est pour vous outrager, il faut lui pardonner. » Ces exemples firent impression sur ce jeune héros, et il me promit de dédaigner toute vengeance. En me quittant, il voulut me faire accepter une bourse d'or. « Elle servira, disait-il, à monter votre ménage; c'est une chose inouïe, indécente, qu'un homme tel que vous vive dans la peine et si près de l'indigence. — Me croyez-vous, lui dis-je, moins raisonnable que ce garçon jardinier que voilà, et qui, en travaillant, fredonne si gaîment une triste chanson? — Qui oserait-on vous comparer pour la sagesse? — Hé bien! cet homme vit de beaucoup moins que moi, et il est content. A quoi me servirait votre or, si je n'en fais point usage? On n'est heureux que par la possession des choses nécessaires; le désir du superflu altère le bonheur et le détruit. » Ce prince me fit conduire à la chaumière qu'il m'avait louée: je la trouvai si agréable, que j'y transportai aussitôt ma famille et mes dieux lares.

« Je continuai à voir Cyrus de temps en temps; ses aimables qualités m'attachaient à lui. Il me consultait avec plaisir, et je répondais à sa confiance par tout ce que mes faibles lumières et mon expérience pouvaient me suggérer. Il trouva le moyen de m'obliger, à mon insu, d'une manière très ingénieuse. Ce cabinet où nous sommes n'existait pas. Un jour, ce prince me demanda comment je me trouvais dans mon ermitage. « A merveille, lui dis-je, il n'y manque qu'un petit cabinet au milieu de mon bois de lauriers, mais j'attends d'avoir conquis l'Asie à la tête des Grecs pour le faire bâtir. — Pour exécuter ce vaste projet, vous attendrez sans doute que je sois mort. » Cette plaisanterie finit là, et je la crus oubliée. Huit jours après, il me fit prier de me rendre à son palais de grand matin, où, sous divers prétextes, il me retint toute la journée; il me montrait sa correspondance de Sparte avec le général Lysander; il m'arrêta à dîner; il eut la délicatesse de n'admettre à ce repas que deux de ses conseillers intimes, personnages instruits et d'un âge mûr. Notre conversation fut grave et intéressante, car l'esprit de ce prince, vaste et flexible, se prêtait à tous les tons. Nous parlâmes de la vieillesse; j'essayai de lui prouver qu'elle avait ses douceurs. « Un jeune homme, sans doute, se croit plus heureux qu'un vieillard, parce qu'il est entouré des plaisirs; mais si le vieillard ne regrette pas ces plaisirs, si d'autres goûts lui en créent de nouveaux, qu'a-t-il perdu? L'agilité et la force sont les attributs de la jeunesse; mais ce sont aussi, dans un degré bien supérieur, les qualités du cerf et du taureau. Sommes-nous pour cela plus malheureux que les animaux? Ce qui tue les vieillards, c'est la solitude qui les environne, c'est l'ennui qui appesantit le fardeau de la vie; mais celui qui depuis sa jeunesse a cultivé des talens, a contracté l'habitude du travail et de la vertu, recueille au déclin de sa vie le fruit de ces heureuses semences; il s'occupe, il jouit encore. Platon est mort à quatre-vingt-un ans, le stylet à la main, toujours philo-

sophe et heureux. Isocrate, à quatre-vingt-quatorze ans, commença un éloge nommé *le Panathée*, et le finit à quatre-vingt-dix-sept ans : son maître Gorgias n'a cessé d'étudier et d'écrire pendant la révolution de cent sept ans qu'il a vécu. Quelqu'un lui ayant demandé s'il ne s'ennuyait pas de cette longue existence, il répondit : « Je n'ai aucun sujet de me plaindre de ma vieillesse. — Vous me donneriez, dit Cyrus en riant, l'envie de vieillir bien vite. — Je vous souhaite la longévité d'un certain Arganthanius, roi des Tartésiens : il régna quatre-vingts ans aux environs de Cadix, et en vécut cent vingt (123). Au reste, à l'heure de la mort, le passé n'est qu'un songe, et tout ce qui finit est court.

« L'après-dînée, ce jeune prince me raconta la prise de Babylone par le grand Cyrus :

« Lorsque ce héros vit l'épaisseur et la hauteur de ses murs, et la largeur du fleuve qui est, dans la ville, de deux stades, il fut très inquiet de la témérité de son entreprise, d'autant que les Babyloniens avaient amassé pour trente ans de vivres ; mais son esprit, égal à son courage, lui suggéra un heureux stratagème : il investit la ville, et fit ouvrir autour des murs une profonde tranchée, dont on jetait la terre du côté des remparts ; sur cette terre on éleva des tours. Les assiégés se moquaient de ces travaux ; Cyrus souffrait leur raillerie, et attendait le jour de la vengeance. Il apprit qu'ils devaient célébrer une fête solennelle, et passer la nuit dans les plaisirs : il saisit l'occasion. Au soleil couché, il fit ouvrir des fossés depuis la tranchée jusqu'au fleuve ; soudain l'eau s'y précipita, et le fleuve, en peu de temps, devint très guéable. Cyrus le fait sonder, et entre dans la ville à la tête de ses troupes : le bruit, le vacarme de la fête empêchent d'entendre sa marche. Il va droit au roi Balthazar, qui l'attendait le cimeterre en main à la tête de ses gardes : il fut tué. Cyrus, maître du palais, fait publier une défense aux habitans de sortir de leurs maisons, sous peine d'être passés au fil de l'épée. Babylone est si vaste, que ceux qui logeaient aux extrémités étaient déjà prisonniers, pendant que ceux du centre ignoraient leur destinée. Le jour venu, ils se rendirent à discrétion.

« J'ai visité le tombeau de ce héros ; j'y ai versé des larmes de sensibilité et de dépit : les trophées de votre Miltiade troublaient le repos de Thémistocle ; et moi, la gloire du grand Cyrus agite mes esprits et me fait rougir de mon obscurité. — Ah ! jeune homme, m'écriai-je, quel fantôme que la gloire ! Il en est d'elle comme de la lumière, qui est un plus grand bien pour ceux qui voient que pour ceux qui sont vus. Écoutez ce qui m'est arrivé. J'avais été choisi par tous les Grecs pour la taxe générale des impositions, mission très flatteuse dont je m'acquittai assez bien ; je revenais à Athènes, croyant cette ville fort occupée de moi et de ma renommée ; je trouvai à Alyme, bourg de l'Attique, des Athéniens d'un certain rang, retirés depuis quelques jours à la campagne. L'un d'eux me demanda des nouvelles d'Athènes : je fus étonné, et lui répondis que j'en étais absent depuis long-temps, et que je venais de remplir une mission importante. « Ah ! oui, s'écria-t-il, vous revenez de Lacédémone ? — Eh ! non, répond un autre brusquement ; ne sais-tu pas qu'il vient de la cour de Perse, où il était en qualité d'ambassadeur ? » J'avoue que mon amour-propre fut d'abord blessé de l'ignorance de ces gens-là. Cependant je finis par en rire et me désabuser des illusions de la gloire... Mais veuillez m'apprendre où est le tombeau de Cyrus. — A Pasagarde ; ses restes couverts de richesses sont dans un cercueil d'or massif. Cambyse, son fils, en confia la garde à des mages, qui la conservèrent sous ses successeurs. Tous les mois ils sacrifient un cheval à la mémoire de ce grand roi. Voici son épitaphe : *Je suis Cyrus, fils de Cambyse, fondateur de l'empire des Perses, le maître de l'Asie : ne m'envie point ce monument où mes ossemens reposent.* — Si ce monument était de pierre, le repos de Cyrus serait plus assuré. »

« Ce jeune prince m'apprit la cause de la mollesse et de la licence des mœurs des Lydiens. « Lorsque Cyrus eut renversé le trône de Crésus, il laissa une garnison à Sardes. Pendant son absence les Lydiens se révoltèrent. Ce héros irrité jura de les exterminer. « Punissez, lui dit Crésus, les chefs de la révolte. Quant aux Lydiens, contentez-vous de les mettre dans l'impuissance de se soulever ; défendez-leur d'avoir des armes ; ordonnez-leur de porter des habits magnifiques et sans ceinture, de chausser des brodequins ; de faire apprendre à leurs enfans à jouer des instrumens ; secondez leur penchant aux plaisirs, à la mollesse ; vous verrez bientôt des hommes métamorphosés en femmes, et vous, ni vos successeurs, n'aurez plus d'insurrections à craindre. » Cyrus adopta cet avis, et, depuis, les Lydiens sont devenus plus célèbres par leur vie efféminée et voluptueuse qu'ils ne l'avaient jamais été par leurs exploits et leurs victoires. — Le conseil de Crésus, lui dis-je, est plus spécieux que bon et solide. Dans une occasion à peu près semblable, j'en donnai un bien différent aux Athéniens. Un jour Thémistocle leur ayant dit qu'il avait conçu un projet de très grande utilité, mais d'une telle importance, qu'il exigeait le plus profond secret, le peuple lui ordonna de me le communiquer. Thémistocle obéit. Ce projet était de surprendre et de brûler tous les vaisseaux des Grecs avec qui nous étions en paix, et par ce coup hardi nous restions maîtres de la Grèce. Je ne répondis rien à Thémistocle ; mais, rentré dans l'assemblée, je dis : « O Athéniens ! le dessein que m'a confié Thémistocle est le plus avantageux qu'on puisse jamais vous proposer ; mais il est en même temps le plus injuste. » Les Athéniens y renoncèrent. Cyrus aurait été plus grand, s'il eût imité la modération et la justice d'Athènes. Corrompre les peuples pour les asservir, c'est vouloir régner sur un troupeau d'esclaves qui, loin d'être les soutiens du trône, ont besoin eux-mêmes d'en être protégés et défendus. Les remparts, les bases les plus solides des états, sont les vertus et les mœurs.

« Cyrus me retint ainsi jusqu'à la nuit. Mes filles ne me parlèrent que de la longueur de mon absence. Le lendemain, plus matineux, pour réparer toute l'inaction de la veille, je courus à mon jardin. Jugez de ma surprise ! je vois un édifice où rien n'existait auparavant. J'ouvre de grands yeux, j'approche, je le touche, je n'osais me fier à mes sens. J'entre, je me trouve dans un pavillon arrangé, décoré, sorti de terre dans un jour. J'aperçois deux tableaux, le portrait de Thémistocle et le mien. « Quel enchantement ! m'écriai-je ; ce pavillon est-il tombé des nues ? » Mes filles me suivaient, et, quoique bien jeunes encore, elles jouissaient de mon étonnement. Enfin j'interrogeai Athénaïs, qui riait de tout son cœur ; elle me dévoila l'énigme, et m'apprit que, tandis que Cyrus me retenait dans son palais, cent ouvriers avaient élevé ce petit bâtiment. Il n'y avait pas moyen de le refuser et de le lui renvoyer. Ce jeune satrape, quelque temps après,

me fit un présent plus cher, et bien digne de la grandeur de son âme.

« Je lui avais conté mes aventures de Smyrne, l'humanité, la bienfaisance du pêcheur et de son ami qui m'apportaient des vivres à la caverne : j'ajoutai que le moment où je me séparai de ces honnêtes gens fut le premier de ma vie où j'avais désiré des richesses, et que j'aurais donné tout au monde pour payer et reconnaître leurs bienfaits. Ce généreux prince se conduisit ici de la même manière que dans l'affaire du pavillon ; il fit compter secrètement à Smyrne, en mon nom, une somme d'argent à mon hôte et à son ami. Je l'ignorais parfaitement. Un beau jour, je vois entrer ici ces trois personnages, le pêcheur, sa femme et leur ami. Ils se répandent en remercîmens, me parlent de bienfaits et de reconnaissance. « Eh ! mes amis, leur dis-je, c'est moi qui vous suis redevable, et qui suis assez malheureux pour ne pouvoir encore m'acquitter ! » Ils me répondent : La somme est considérable ; vous nous avez enrichis. — Mais quelle somme ? quel argent ? — Celui que vous nous avez envoyé. » Je m'étonnais de plus en plus. Enfin, à force de les faire parler, de nous expliquer, je commençai à soupçonner que c'était un tour de Cyrus. Je lui écrivis sur-le-champ qu'il m'avait imposé un fardeau qui m'accablait ; que trois citoyens de Smyrne venaient de tomber chez moi pour dévorer mes provisions, sous prétexte de reconnaissance d'un service que je ne leur avais pas rendu ; que je n'avais ni bon vin ni grands mets à leur donner, et que, puisqu'il était la cause du voyage, il était juste qu'il en payât les frais ; que je le priais de m'envoyer quelques flacons de vin pour régaler ces bonnes gens. Il me répondit qu'il supporterait volontiers la taxe que je lui imposais, et qu'il voudrait en payer souvent de pareilles. Je gardai ces hommes de bien pendant huit jours ; je les fêtai le mieux possible. Cyrus les vit, et leur paya magnifiquement les frais du voyage. J'avoue que ce bienfait de Cyrus, la vue et la satisfaction de mes chers et anciens hôtes, sont un des événemens de ma vie les plus chers à ma sensibilité.

« Hélas ! je n'ai joui que trois ans du bonheur de vivre auprès de cet aimable satrape, qui m'appelait son père, et me traitait avec une vénération et une tendresse filiales. Darius, son père, étant tombé malade, Parisatis, mère de Cyrus, qui le préférait à son fils aîné Artaxerxès, le rappela à la cour, dans l'espérance de le faire nommer par son père héritier de la couronne ; mais son projet échoua. Son départ me causa un véritable chagrin. Il est difficile de rencontrer dans un prince, ou dans un particulier, des qualités plus brillantes et plus aimables : généreux sans profusion et avec discernement ; bienfaisant par humanité, et non par ostentation ; plein de feu, de génie ; actif, appliqué ; d'une facilité rare dans les affaires, d'une valeur à toute épreuve ; fidèle à sa parole, au secret confié ; relevant tant de vertus par le charme d'une conversation enjouée, brillante et instructive. Il n'a manqué à la perfection de ce beau moral qu'une ambition plus modérée, une âme moins ardente et moins passionnée pour la gloire. Sa figure, sa taille, annonçaient le héros ; la douceur et l'enjouement de sa physionomie en tempéraient la fierté et la noblesse. Je le regrette encore tous les jours. A son départ, avec mon aveu, il confia mon secret, et me recommanda très particulièrement à Pharnabaze, qui a protégé ma tranquillité, et qui a eu pour moi les attentions les plus distinguées. Ma vie est aujourd'hui obscure, paisible, pour ainsi dire sans mouvement, ainsi qu'elle convient à mon âge, et je vais à la mort d'un cours insensible, comme un fleuve lent et doux qui va se perdre dans l'abîme des mers. »

CHAPITRE XCIX.

Passion de Phanor. Notions sur Sparte et son gouvernement.

Cependant le trop sensible Phanor se consumait d'amour, il dépérissait ; il ne pouvait s'accoutumer au sang-froid, à la tranquillité d'Athénaïs. Il me dit : « Je veux la punir ; je vais feindre de m'attacher à sa sœur : peut-être la jalousie...... — Gardez-vous-en : ce moyen est excellent avec une femme ordinaire qui a plus de vanité que d'amour ; mais Athénaïs, loin de s'irriter de votre changement, le verrait avec dédain ; vous perdriez son estime, et pour elle, sans l'estime, plus d'intérêt : ce n'est pas son amour-propre qu'il faut éveiller, c'est sa sensibilité. — Si je croyais être aimé, si j'étais assuré qu'elle acceptât ma main, je n'hésiterais pas à la lui offrir ; mais je crains un refus, je redoute l'austérité d'Aristide. — Voulez-vous que je fasse quelques démarches, que je sonde le terrain ? — Non, ce fruit si désiré n'est pas encore mûr ; si j'étais refusé, qu'il me fallût quitter cet asile, je mourrais de douleur. »

Je compris alors que son âme vive et sensible avait enfin trouvé dans un objet aimable et vertueux le terme de son inconstance, et qu'il était en proie à une passion impétueuse, mais aussi délicate que vraie : doux effet de la vertu, quand elle se montre avec le charme des grâces et de la beauté !

Cependant, malgré son air froid et modeste, je soupçonnais Athénaïs d'un penchant secret pour Phanor. Elle lui parlait peu, mais elle m'adressait souvent la parole ; elle jouait souvent avec moi, m'agaçait, me caressait presque : il en était jaloux. « Pauvre homme, lui disais-je, ne voyez-vous pas que ces amitiés, ces caresses que vous m'enviez reviennent à vous par réflexion ? Je suis votre satellite, je vous renvoie les rayons du soleil. — Les premiers jours de mon arrivée, elle me traitait avec plus de douceur, de gaîté ; le sourire était sur ses lèvres : aujourd'hui, quelle différence ! — Il est aisé d'en deviner la cause. Les premiers jours vous lui avez paru aimable ; elle vous a écouté, elle a plaisanté avec vous comme avec un homme dont son cœur ne pouvait se méfier. Mais quand elle a soupçonné votre attachement, qu'elle est descendue dans son âme, alors la timidité, la réserve, la sagesse, les réflexions, sont venues à son secours, et lui ont fait prendre une contenance plus grave et plus imposante. Une jeune fille douce et craintive joue avec un moineau ; mais le plus petit tiercelet, malgré l'éclat de son plumage, l'étonne et l'effraie. Je suis le moineau, vous êtes le tiercelet. »

Un petit accident survenu à table me dévoila encore mieux l'âme d'Athénaïs. Aristide lui demanda de l'eau plus fraîche ; Phanor se hâte, pour lui éviter la peine d'en aller puiser, mais si étourdiment, que son pied accroche la table : il tombe, et dans sa chute il faillit l'entraîner. Athénaïs jette un grand cri et pâlit. Phaloé éclata de rire. Aristide, voyant que Phanor n'était point blessé, dit en souriant à Athénaïs : « Après avoir, comme Ulysse, essuyé tant de travaux et de dangers, et sur terre et sur mer, je te croyais plus aguerrie. Voilà comme le sort se joue des faibles mortels ! Dans le moment de notre plus grande

sécurité, Phanor tombe, la table est ébranlée : c'est ainsi que les villes, les empires s'écroulent du faîte de la gloire. » Pendant ce discours, une vive rougeur avait nuancé les lis de l'aimable Athénaïs, qui, s'efforçant de plaisanter, dit que la chute de Phanor était d'un bon augure, qu'elle présageait qu'un jour les Grecs s'empareraient de l'Asie.

Aristide dit ensuite à Phanor : « Jeune homme, pour nous dédommager de la frayeur que vous nous avez causée, faites-nous part de quelque anecdote sur Sparte, de vos observations sur le gouvernement ; car vous ne voyagez pas sans doute par un désir vague de curiosité, ou le besoin de changer de place. » A ces mots, Phanor, pour donner à Aristide et à Athénaïs une bonne idée de son jugement et de ses connaissances, recueillit toutes les forces de son esprit, et parla en ces termes :

« Une des choses qui m'a le plus frappé chez les Spartiates, c'est leur fermeté et leur courage dans l'adversité. Sparte célébrait une grande fête ; l'affluence des étrangers était considérable ; nous étions au théâtre, où des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles combattaient tout nus : dans ce moment des courriers arrivant de l'armée annoncent la défaite et la mort de leur général. A cette terrible nouvelle, les éphores, quoique très affectés, ordonnent tranquillement la continuation de la fête. Ils envoyèrent à tous les parens les noms des morts qui leur appartenaient, et restèrent au théâtre pour faire continuer les jeux et les danses.

« Le lendemain, les parens des morts, d'un visage où respirait la magnanimité et la joie, se saluaient, s'embrassaient dans les rues, sur la place, au lieu que les parens de ceux qui avaient survécu se renfermaient dans leurs maisons, comme dans un deuil ; ou si leurs affaires les forçaient à sortir, ils marchaient la tête baissée, tristes et silencieux. Chez les femmes surtout, cette différence dans l'expresion du visage était encore plus sensible : celles qui attendaient leurs fils étaient abattues et taciturnes ; mais celles dont les enfans étaient morts en combattant couraient au temple, d'un air joyeux, pour rendre grâce aux immortels, se visitaient et se félicitaient réciproquement. — Cette constance dans l'adversité, dit Aristide, honore beaucoup ces fiers républicains. Cette Sparte m'épouvante, et je crains bien qu'un jour son ambition et son courage ne fassent le malheur d'Athènes et de la Grèce. Mais, relativement à son héroïsme, je vous raconterai une aventure arrivée naguère au sage et vaillant Xénophon, fameux disciple de Socrate. Au milieu d'un sacrifice solennel, on vint lui annoncer la mort de son fils tué dans une bataille : sans paraître ému, sans interrompre la cérémonie, il dépose sa couronne, et demande de quelle manière il était mort : « Les armes à la main, » lui dit-on. A ces mots il reprend sa couronne, et atteste les dieux qu'il ressent plus de plaisir de la vertu et de la bravoure de son fils que de douleur de sa perte... Mais parlez-moi du gouvernement de Sparte. — Dans cette ville, continue Phanor, le trône est occupé par deux rois d'une maison différente. Voici leurs prérogatives : ils portent la guerre où ils veulent, commandent les armées, ont en campagne une garde de cent hommes d'élite ; la peau et le dos de tous les animaux qu'on immole leur appartiennent. Ils occupent partout la place d'honneur, et aux festins ils ont double portion. Lorsqu'ils n'assistent pas aux repas publics, on leur envoie une certaine quantité d'orge et de vin. Ils sont chargés de l'inspection des chemins. Si quelqu'un veut adopter un enfant, il ne peut le faire qu'en leur présence. Leur voix compte pour deux ; mais ils ne peuvent rien ordonner ni décréter sans le concours des sénateurs.

« Vingt-huit vieillards forment le sénat ; ils sont à vie. Il faut avoir soixante ans pour pouvoir être élu. Le peuple les nomme, et l'élection se fait de cette manière : chaque prétendant tire au sort pour paraître à son tour dans la place où le peuple est assemblé : il la traverse lentement sans dire mot, et sa marche est suivie de cris d'approbation plus ou moins nombreux. Des députés cachés dans une maison voisine, d'où cependant ils ne peuvent voir les aspirans, marquent sur des tablettes les momens où les acclamations se sont manifestées d'une manière plus vive et plus soutenue ; et, sur leur rapport, le vœu du peuple est confirmé. — Il est difficile, dit Aristide, que la fraude se glisse dans ces élections. Le peuple, il est vrai, peut être aveuglé ou prévenu, comme je l'ai vu si souvent à Athènes... Mais continuez. — Lorsque l'aspirant est nommé, il prend un chapeau de fleurs, et va dans tous les temples remercier les dieux, suivi d'un grand nombre de jeunes gens qui louent et célèbrent ses vertus, et de quantité de femmes qui chantent des vers à sa louange, et le bénissent de ce qu'il a si bien vécu. Il visite ensuite tous ses parens : chacun d'eux lui apprête une collation, et lui dit lorsqu'il le voit entrer : « La ville t'honore de ce banquet. Après ses courses, il va souper comme à l'ordinaire avec ses camarades de table ; on lui sert double portion, il en garde une. A la fin du souper, toutes ses parentes se trouvent à l'entrée de la salle : il fait appeler celle qu'il estime le plus, lui donne la seconde portion en lui disant : « Ceci m'a été donné comme le prix de la vertu ; je te le donne de même. » Cette beauté privilégiée s'en retourne chez elle, accompagnée de toutes les parentes, et lui, sort escorté de tous les hommes.

— Apprenez-moi, dit Aristide, quelle est la fonction des éphores. — Il y en a cinq, choisis dans toutes les classes de citoyens : le premier s'appelle éphore éponyme, et l'année porte son nom, comme elle porte à Athènes celui de l'archonte éponyme. Ils sont comme les représentans du peuple, qui a étendu leur autorité aux dépens de celle des rois et des sénateurs. Eux seuls restent assis sur leur tribunal lorsque les rois entrent : ils peuvent les sommer de comparaître, et il faut qu'ils obéissent à la troisième sommation ; ils ont le droit de les faire mettre en prison. Tous les mois les Spartiates se rendent à une assemblée générale, où l'on traite les grandes affaires de la république. A trente ans, tout citoyen de mœurs irréprochables a droit d'y opiner. — Cette intrusion des éphores, dit Aristide, renversera tôt ou tard la constitution de Lycurgue. Les rois n'ont plus que le simulacre de la royauté, les sénateurs tremblent devant ces nouveaux magistrats. Le peuple, en opposant une autorité illimitée aux rois et aux vingt-huit vieillards, a cru donner plus de latitude à sa liberté ; mais il n'est que plus enchaîné et plus soumis à l'arbitraire. Cependant ce qui doit précipiter encore plus tôt la chute de cette fière Sparte, c'est la dissolution des mœurs. Il me souvient que, dans la première guerre de Messénie, où l'armée de Lacédémone resta dix ans devant Messène, la plupart des vierges devinrent mères sans hymen, sans époux. On vit paraître au sein de l'état une nouvelle génération qui ne reconnaissait aucun père : on nommait ces enfans *les partheniens*. On prétend qu'on avait envoyé de l'armée les jeunes gens les mieux

faits, les plus robustes, pour réparer les pertes de la guerre. Cependant l'état ne voulut jamais reconnaître ces enfans, et ils furent obligés d'aller fonder une colonie à Tarente. » Je lui demandai alors s'il préférait le gouvernement d'Athènes. « Oui, si on ne laissait pas au peuple trop d'autorité; car cette ville périra par la licence de ses assemblées. Ce qui hâtera encore la chute d'Athenes, c'est l'avilissement où tombent les honneurs; on les prodigue à des hommes vils, audacieux et sans éducation. Bientôt l'ambitieux même méprisera ces prétendues dignités; alors la république ne pourra payer les services, les talens, la gloire même, qu'avec de l'or. Magistrats, guerriers, beaux-esprits, n'aspireront qu'aux richesses; et lorsqu'elles sont le seul mobile d'un gouvernement, il n'y a plus de citoyens. La probité devient sottise, la gloire chimère; personne ne rougit plus : la fraude, le mensonge, le vol, sont les crimes de tout le monde, ou plutôt il n'y a plus d'autres crimes que la pauvreté et la maladresse.

« La légèreté des Athéniens est encore une des causes qui les entraînera à leur perte. J'ai vu une assemblée nombreuse, au milieu de la discussion des plus grands intérêts, se lever et courir après un oiseau que venait de laisser échapper le jeune Alcibiade, qui parlait en public pour la première fois.

« Cependant ce peuple a trois institutions admirables; il fait tous les ans l'éloge des citoyens morts à la guerre; il nourrit les vieillards et les orphelins jusqu'à l'âge de puberté : à cette époque, on leur fait présent d'une armure complete, et ils peuvent embrasser la profession qui leur plaît. La république de Sparte est appuyée sur la férocité et l'orgueil. Les arts, la philosophie, qui adoucissent et embellissent les mœurs, en sont exilés. La vie des Spartiates est toute guerriere : ils haissent les autres nations. Les Athéniens sont aussi braves qu'eux, et ne font pas de la guerre leur unique profession; ils cultivent l'éloquence, la poésie, tous les arts. Leur ville est le séjour des fêtes, des plaisirs, de l'urbanité; ils aiment et accueillent l'etranger.... Mais faisons nos libations à Minerve, déesse tutélaire de notre ville. » Il prit alors un morceau de viande qu'il avait réservé, et le fit brûler; après quoi nous nous séparâmes.

CHAPITRE C.

Désespoir de Phanor. Conversation d'Anténor avec Athénaïs. Heureux dénoûment.

Les jours s'écoulaient rapidement dans cet agréable asile. Cependant je voulais retourner à Athènes; je brûlais de revoir ma chère Lasthénie; mais Phanor m'arrêtait : se séparer d'Athénaïs était un effort impossible; la mort lui semblait moins cruelle. Jamais je ne l'avais vu en proie à une passion si vive; le sommeil, le repos l'avaient quitté. Il ne se plaignait point d'Athénaïs; il était reconnaissant de ses attentions, de sa douceur; mais il ne croyait pas être aimé, et cette pensée le désespérait. Un jour je le cherchais : je le trouvai sur les bords du Pactole, les yeux égarés, les traits du désespoir sur le visage. « Qu'avez-vous? lui dis-je; que cherchez-vous ici? — La mort. — D'où vient ce noir projet? — Je suis le plus infortuné des hommes, je suis haï. — Comment le savez-vous? — J'ai voulu lui donner une lettre, elle l'a refusée avec une sévérité barbare. Hors de moi, j'ai couru vers ce fleuve, je ne sais dans quel dessein; mais si mon désespoir ne cesse, c'est fait de ma vie. — Vous me faites pitié! quelle faiblesse! Quoi! le moindre obstacle abat votre courage? Vous n'avez pas la force d'attendre qu'une personne jeune, timide et modeste, qui peut-être veut vous éprouver, laisse éclater son penchant? Rappelez-vous que vous vouliez faire le saut de Leucade, mourir pour la coquette Théano. Vous repentez-vous d'avoir renoncé à cette épreuve? — Eh bien! voyons, que voulez-vous que je fasse, que je devienne? — Sachez souffrir, armez-vous de patience et de fermeté. Cependant donnez-moi votre lettre, j'essaierai de la faire lire. — Si vous l'obtenez, vous me rendrez au bonheur et à la vie. » Ce rayon d'espérance dissipa les nuages qui l'enveloppaient.

Le lendemain matin nous descendîmes dans le jardin, où étaient déjà les deux sœurs. Phaloé, étonnée de la pâleur, de l'air abattu de mon ami, lui demanda s'il était malade « Oui, répondis-je en regardant Athénaïs, il a passé une nuit fâcheuse; l'air de ce pays est très dangereux pour lui. — Oh! s'écria Phaloé, je connais son mal, c'est qu'il est amoureux de ma sœur; et ma sœur ne l'aime pas; ou peut-être elle l'aime, car je n'en sais rien; elle est si réservée, si discrete! » Cette exclamation fit rougir Athénaïs; sa contenance et la nôtre étaient embarrassées. Heureusement Phaloé nous quitta, et je fis signe à Phanor de s'éloigner. Resté seul avec Athénaïs, je lui dis : « Vous avez entendu le propos de votre sœur? — Elle a des idées folles. — Non, ses idees sont justes. Rien de si vrai que Phanor est tourmenté d'une passion violente et malheureuse : dans son égarement, il vous a écrit; vous avez refusé sa lettre : soudain sa tête s'est troublée, son imagination n'a plus entrevu qu'une perspective affreuse; je l'ai trouvé sur les bords du Pactole, prêt à s'y précipiter. Ayez pitié de lui, de son égarement! » Pendant ce discours, Athénaïs, les yeux fixés à terre, silencieuse, attentive, révait profondément : je crus le moment décisif. « Permettez-moi, lui dis-je, de vous lire cette lettre fatale. » Aussitôt, sans attendre sa réponse, je lis : « Un ami cruel veut m'arracher de ces lieux, c'est-à-dire à la vie! Je ne puis me résoudre à vivre ni à mourir! le fardeau de l'existence m'accable, et l'idée de ne plus vous voir, de me séparer de vous à jamais, me rend la mort horrible! » Vous voyez sa situation, elle est cruelle. — Je vois, dit-elle, qu'il ne sait pas mettre un frein à sa passion, qu'il n'a nul empire sur lui-même, et que, loin d'écouter la raison...... — La raison, belle Athénaïs, ne conduit le navire que dans les temps calmes..... Mais je poursuis. « Une passion effrénée m'arrête ici, m'enchaîne avec des liens de fer. Cette maison sera mon tombeau, ou le temple de la suprême félicité : mon sort, mon existence dépendent de vous. Je vous offre ma main, ma vie, mon être entier, je vous offrirais l'univers si je l'avais. La main me tremble, mes idées se confondent; un nuage épais m'environne. » Je m'arrête. Je crains pour lui : cet état violent doit vous intéresser. — Il est à plaindre! Achevez. « — Je respire encore! mais mon âme s'enfuit. Une flamme active, impétueuse, dévore ma vie. Si je meurs, donnez des larmes à ma cendre; vivez, soyez heureuse. » Je jetai alors les yeux sur Athénaïs; un soupir profond sortit de son cœur; la douce pitié, un modeste et tendre embarras répandaient sur son front l'intérêt le plus touchant. Après quelques momens de silence, « Eh bien! lui dis-je, quelle réponse porterai-je à cet infortuné? il attend son arrêt dans les anxiétés les plus cruelles! je crains pour ses jours, si vous ne le rassurez d'un mot. — Allez lui dire que je vais m'occuper de lui, et qu'il aura de mes nouvelles dans la journée. »

Ce discours, répété à Phanor, calma la fièvre ardente qui le consumait; il attendit avec plus de tranquillité la réponse d'Athénaïs. Enfin sa sœur vint m'appeler de sa part. « Savez-vous, lui dis-je, ce qu'elle me veut?— Non, elle est aussi taciturne que l'Hermès de notre jardin. »

Dès que je fus auprès d'Athénaïs, elle me dit : « Je vais vous dévoiler mon âme tout entière. Du moment que j'ai vu Phanor, j'ai senti que mon cœur était fait pour aimer: d'abord je me suis livrée sans réflexion et sans crainte au plaisir que sa présence et sa conversation m'inspiraient : craint-on l'orage à la naissance d'un beau jour?..... Je voyais, j'écoutais Phanor sans la moindre défiance; mais lorsque, dans une scène ingénieuse, en feignant de m'expliquer le langage des oiseaux, il m'eut développé ses sentimens, j'ouvris les yeux, je vis que l'amour m'entourait de ses filets. Mon unique refuge fut alors mon aïeul; je lui confiai mes craintes, mon penchant, et l'amour de Phanor. Voici sa réponse. « Je préférerais que cette confidence regardât Anténor: il me paraît plus judicieux, plus solide que son ami : celui-ci semble avoir moins de tenue, plus de légèreté; cependant je ne vois dans son âme aucune trace de vices. Vous savez, ma chère enfant, que je n'ai plus aujourd'hui d'autre passion que celle de votre bonheur. Croyez-moi, réprimez ou dissimulez le sentiment qui vous entraîne vers ce jeune homme: j'observerai attentivement son caractère; s'il est tel que doit être le gendre d'Aristide; s'il a des vertus, des mœurs, un esprit cultivé; s'il peut enfin vous rendre heureuse, loin de m'opposer à votre inclination réciproque, je la protégerai, et votre hymen sera la consolation et le bonheur de mes derniers jours. » Depuis cet entretien, Phanor s'est avancé dans l'estime de mon aïeul. Vous rappelez-vous que dernièrement il l'interrogea sur le gouvernement de Sparte? Il le connaît pour le moins aussi bien que lui; mais il voulait savoir s'il voyageait avec fruit, s'il était capable d'observer, de réfléchir : il fut satisfait de ses connaissances. « Je vois, me dit-il, qu'il a de l'esprit, et un esprit juste, qui est le véritable, et qu'avec la maturité de l'âge il acquerra de l'aplomb et du jugement. Je ne voudrais pas te donner pour mari un sot ou un ignorant. Une femme raisonnable et bien élevée ne peut être heureuse avec cette espèce d'hommes; d'abord, parce qu'un sot ne connaît aucun moyen d'embellir sa propre existence, encore moins celle d'un autre : de plus, sa femme ne peut avoir que du mépris pour lui, par conséquent ne peut l'aimer; et le mariage, sans l'estime et un attachement mutuel, est couvert de tristesse et d'ennui. » Voilà ce que me dit mon aïeul : présentement c'est vous que je consulte. Vous ne voudriez pas, pour le bonheur éphémère de votre ami, sacrifier la fille d'Aristide, qui vous accueille avec amitié et intérêt. Ainsi j'interpelle votre véracité : expliquez-moi le caractère, le cœur et les mœurs de Phanor.— Je vais répondre avec toute la franchise d'un homme d'honneur : d'abord, je fais grand cas de son amitié, et nous sommes unis pour la vie. Ainsi, si vous m'estimez, moi, vous devez estimer mon ami. Il est impossible qu'une âme honnête s'attache à une âme perverse. L'amitié, vous le savez, est une plante étrangère aux cœurs vicieux. Phanor a de la sensibilité et des vertus. » Je citai alors sa conduite à Babylone avec la jeune Ariaspe; elle fut ravie de ce trait. J'ajoutai : « Ses principes en morale sont inflexibles. Le seul défaut qui puisse jeter une espèce d'ombre sur ces heureuses qualités, c'est un peu de légèreté en amour.... Mais je l'inculpe à tort; il n'a point aimé jusqu'à présent : des goûts passagers, des désirs, voilà ce qui souvent a trompé son cœur, et ce qu'il a pris pour de l'amour. Il n'avait pas encore rencontré l'objet qui devait lui inspirer une passion véritable, née de la réunion des grâces, de la beauté, de l'esprit et de la vertu, et qui devait, en assurant sa félicité, fixer à jamais son inconstance. — J'aime à vous croire, puisque j'aime Phanor. Je vais rendre compte de cette conversation à mon aïeul, et plaider la cause de votre ami et la mienne. »

Athénaïs, en sortant, rencontra Phanor, qui accusait déjà l'excessive longueur de notre entretien. Elle lui dit d'un son de voix charmant : « Ne nous plaignons pas des nuages qui de temps en temps nous cachent le soleil : sa lumière, quand il les a dissipés, nous paraît plus vive et plus pure. » J'élevai Phanor au faîte du bonheur en lui apprenant qu'il était aimé. Une demi-heure après, Phaloé vint me dire que son aïeul me demandait; j'y courus. Hé bien! s'écria ce respectable vieillard, que prétend ce jeune homme avec son amour immodéré? il veut épouser ma petite-fille? — C'est à quoi tous ses vœux aspirent; si vous vous offensez de ses sentimens, si vous le refusez, vous le mettez au désespoir. — Je vous ferai la réponse que Pisistrate fit à sa famille qui l'exhortait à la vengeance contre un jeune homme transporté d'amour, qui dans une cérémonie religieuse avait embrassé sa fille : « Si nous haïssons ou punissons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent? » Et aussitôt il le nomma son gendre. — Sans doute vous imitez Pisistrate? — Oui, puisque Phanor plaît à ma fille. J'aurais préféré que le jugement, la réflexion, autant que l'amour, eussent décidé son choix. Les passions ardentes s'allument indépendamment de tout mérite; ce sont des éruptions de volcans qui s'éteignent bientôt, ne laissant autour d'elles que des traces de leur fureur et de leurs ravages : mais, en hymen comme à la guerre, il faut donner quelque chose à la fortune. Je ne mets qu'une condition à ce mariage : c'est qu'il ne se fera que dans six mois, que Phanor retournera à Thèbes, qu'il cherchera à se rendre utile à la chose publique. A son âge, le repos est un tort, l'oisiveté un vice. On doit à sa patrie un tribut de soins et de travaux; on lui doit son temps, ses talens, sa jeunesse. Un égoïste est aussi mauvais époux que mauvais citoyen; c'est le frelon de la république des abeilles. De plus, pendant son absence, j'éprouverai sa constance et celle d'Athénaïs : si elle résiste à cette épreuve, les six mois expirés, il reviendra, et nous célébrerons la noce ici : ensuite nous repartirons pour Thèbes, d'où je verrai s'il me sera permis d'aller laisser à Athènes ma chétive dépouille. J'espère qu'en faveur de mes cheveux blancs et de mes services passés, on me fera grâce de l'amende que l'on m'a imposée si injustement.—Phanor est riche, il pourra vous prêter cette somme. — On n'emprunte pas à mon âge; l'on n'a pas assez de temps pour rendre. Cependant allez le chercher, ne lui annoncez rien; je veux être le premier à lui donner cette nouvelle. » En rentrant chez Aristide avec Phanor, il s'écria en se tournant vers lui : « Comment, jeune homme! on dit que vous voulez m'enlever ma fille? en ce cas, vous m'enlèverez aussi, car nous sommes inséparables; n'est-il pas vrai, Athénaïs? » Celle-ci, vermeille comme la rose du printemps, avait dans son regard, sur son visage, la douce expression de la joie et de la sensibilité : elle répondit qu'elle ne l'abandonnerait jamais. A ces mots, Aristide l'embrassa, et la

prenant par la main, la présenta à Phanor en lui disant: «Tenez, je vous la donne, et crois vous faire un riche présent; je vous charge de son bonheur, vous m'en répondez sur votre tête. Les douceurs du mariage et de la vie domestique ont pour les âmes saines un charme que le vice ne peut connaître; c'est le premier vœu de la nature, qui récompense les cœurs vertueux par des plaisirs simples et touchans.» Le bon vieillard, pour égayer cette scène attendrissante, dit à Phaloé: «Quand nous serons à Athènes, j'espère que mes concitoyens te donneront une dot et un époux.» Phaloé répondit gaîment qu'elle espérait imiter sa sœur, et se marier sans le secours des Athéniens.

Nous restâmes encore huit jours dans cette paisible et riante demeure, asile fortuné de la sagesse et de la médiocrité.

Nous partîmes enfin, non sans répandre bien des larmes; j'avais beaucoup de peine à arracher Phanor d'auprès d'Athénais. Une séparation de six mois lui paraissait un siècle de souffrances.

CHAPITRE CI.

Leur arrivée à Athènes. De la fête appelée *Lampas*. Expiation d'un meurtre involontaire. Suite de l'histoire de Théano et du bapte Théon.

Nous abordâmes à Naxos pour acheter du vin, qui vaut le nectar qu'Hébé verse à Jupiter. Cette île est aussi nommé Dionysiade, parce que Bacchus, la première divinité du lieu, y a été nourri. On l'appelle la reine des Cyclades (124) à cause de sa grandeur et de sa fertilité: aussi les Naxiotes se disent enfans de Bacchus et du plaisir, et passent leurs jours dans la joie et les fêtes.

Un bon vent nous conduisit en peu de temps au port du Pirée. Ce port est entouré de murailles qui s'étendent jusqu'à la ville d'Athènes. Leur longueur est de quarante stades, leur hauteur de quarante coudées, et elles sont si larges, que deux chariots peuvent y passer de front. Nous n'entrâmes à Athènes que vers le déclin du jour. Je courus soudain chez Lasthénie; mais elle était à la campagne. Phanor me mena loger chez Thessalus, un de ses amis, le confident de ses amours avec Théano. Nous trouvâmes la ville illuminée; nous en demandâmes la cause. Thessalus nous dit: «C'est aujourd'hui la fête nommée *Lampas*. Sortons, vous verrez la course des flambeaux. Cette fête est célébrée en action de grâces que nous rendons à trois divinités, Minerve, Vulcain et Prométhée. Nous remercions Minerve de nous avoir donné l'huile, Vulcain pour avoir inventé les lampes, et Prométhée parce qu'il a apporté le feu du ciel. Thessalus nous conduisit à la longue rue qui part de l'Académie: nous y trouvâmes toute la ville. Les officiers publics présidaient à ces jeux. Les jeunes gens étaient placés à distances égales, depuis l'autel de Prométhée, qui est dans l'Académie. Le peuple donna le signal: le jeune homme le plus près de l'autel alluma son flambeau, et le porta en courant à celui qui le suivait; celui-ci le transmit au troisième: ainsi successivement le flambeau passait de main en main[1]. Ceux qui le laissaient éteindre sortaient des rangs. Je vis même railler et frapper deux jeunes gens qui couraient de mauvaise grâce. Le nommé Gorgias fut proclamé vainqueur, parce qu'il avait parcouru ses stations avec son flambeaux toujours allumé. Si tous les flambeaux s'éteignent, nul ne remporte la victoire, et les prix sont réservés pour une autre fois. De retour chez Thessalus, nous allions nous mettre à table pour souper, lorsqu'un homme, l'air sombre et égaré, entra et s'assit sur le foyer sans mot dire, les yeux baissés; il prit son poignard et l'enfonça dans la terre. Nous le regardions avec étonnement. Thessalus nous dit alors: «Cet homme est un de mes amis; il a eu sans doute le malheur de commettre un meurtre involontaire, et il vient m'en demander l'expiation; je vais lui rendre ce service.» Il sortit à ces mots, et rentra bientôt après suivi d'un esclave qui portait un cochon de lait; il l'égorgea, et frotta de son sang les mains du suppliant; il l'aspergea ensuite avec des eaux lustrales, en invoquant Jupiter expiateur; après quoi il brûla des gâteaux en versant de l'eau et en implorant les dieux, afin d'apaiser la colere des Furies et de se rendre Jupiter propice. Cette cérémonie finie, le suppliant se retira. Thessalus nous confirma alors que cette cérémonie lavait entièrement le meurtrier, lorsque le crime était involontaire.

Pendant le souper, Phanor demanda des nouvelles du beau Théon et de la belle Théano. «Quoi! vous pensez encore à cette infidele? — Oui; non par un sentiment d'amour, mais par ce reste d'intérêt qui survit toujours au fond d'une âme honnête pour l'objet d'une premiere passion. D'ailleurs je voudrais savoir si elle est heureuse. — Non; vous êtes bien vengé de sa perfidie. — Tant pis: malgre sa trahison et ses erreurs, je voudrais jeter des fleurs sur sa destinée. — La route du bonheur est fermée pour elle: ses principes, son éducation, sa frivolité, ses mœurs l'en éloignent à jamais. Voici la suite de son histoire:

«Les trois premiers mois de son mariage ont eu quelque apparence de félicité. Caresses, transports, complaisances, plaisirs, fêtes ont embelli cette courte période; mais on s'accoutume aux plaisirs: les désirs s'attiédissent et s'éteignent. Ces deux époux, dont l'âme était vide et l'esprit sans culture, ne cherchèrent bientôt que des jouissances exagérées et factices, de sages et douces occupations ne purent remplir les longues heures de la journée. Les amans, les époux doivent avoir, pour supporter le poids des tête-à-tête, une âme noble, vertueuse, un esprit orné et varié par les connaissances.

«L'humeur, l'ennui, les rixes pénétrerent dans le ménage. Théon chercha des distractions, des amusemens hors de chez lui. Sa femme, jalouse non par sentiment, mais par amour-propre, le tourmenta, le fatigua de ses soupçons, de ses reproches. Cet époux, tres peu moral, loin de les écouter, adressa des vœux secretement, ensuite avec publicité, à la célebre Phryné, immortalisée par sa beauté et le ciseau de Praxitèle, qui a fait placer ce chef-d'œuvre de l'art au temple de Delphes. Cette liaison parvint bien vite aux oreilles de Théano. Quel désespoir! quelle humiliation pour une femme si orgueilleuse de sa beauté! Le désir de la vengeance l'agite nuit et jour; elle brûle d'humilier et de punir sa rivale. On allait célébrer la fête d'Éleusis; vous la connaissez sans doute? — Non, dit Phanor; veuillez m'en apprendre quelques détails. — Éleusis est éloignée d'Athènes d'environ trente à quarante stades. On y va par une chaussée pavée, qu'on nomme *la voie sacrée*. Le temple de Cérès est au pied d'une colline. Cette fête a été instituée par la reconnaissance en l'honneur de Cérès et de Proserpine.

[1] *Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.*

Cérès, bien reçue des Athéniens lorsqu'elle cherchait sa fille, pour récompenser cette hospitalité, leur apprit à cultiver la terre, et leur inspira même cette douceur et cette urbanité qui distinguent cette ville.

« La fête commence le 13 du mois boédromion (septembre); toutes les villes de la Grece envoient, à cette époque, des processions à Éleusis, qui se rassemblent à Athènes. La fête dure neuf jours: les quatre premiers se passent en sacrifices et cérémonies particulieres. Vers le soir du quatrieme jour, on fait la procession de la corbeille: elle est portee sur un char traîné par des bœufs, et suivi d'un grand nombre de femmes athéniennes qui portent d'autres corbeilles couvertes d'un voile de pourpre contenant diverses choses nécessaires à la cérémonie. Le cinquieme jour s'appelle *le jour des flambeaux*, parce que tout le monde, hommes et femmes, courent dans la nuit avec des flambeaux. Le sixieme est consacré à Bacchus. Ce jour-là une superbe procession, souvent de trente mille personnes, part en pompe du Céramique, traverse la ville, et se rend à Éleusis par la voie Sacrée: on promène la statue du dieu couronnée de myrte et tenant un flambeau à la main. Avant de partir, on offre des sacrifices à Céres et à Jupiter, et on fait des libations avec deux vases que l'on verse, l'un du côté de l'orient, et l'autre du coté de l'occident. En chemin, l'on chante des hymnes en l'honneur de la déesse; on s'arrête souvent, et à chaque pose on immole des victimes. Lorsqu'on est arrivé au pont du Céphise, des femmes montées sur des chariots s'attaquent par des railleries piquantes. Pendant la durée de cette fête, le peuple et les prêtres se répandent dans la campagne avec des torches ardentes, pour imiter les courses de Ceres lorsqu'elle cherchait Proserpine. Le septieme jour on célebre les jeux et les combats gymniques: une mesure d'orge est l'unique récompense du vainqueur. Des cérémonies peu remarquables remplissent les deux derniers jours. J'ajouterai que le temple de Céres à Éleusis est magnifique, et si sacré, qu'on étend des peaux de bêtes sur le sol pour empêcher qu'il ne soit souillé par le contact des pieds des profanes, qui sont obligés de se tenir sur le pied gauche jusqu'à ce qu'ils soient purifiés. On y voit deux autels; l'un consacré à la déesse des moissons, et l'autre, à Proserpine et aux divinités infernales. Le premier autel est desservi par des prêtresses, choisies dans les familles d'Athenes les plus distinguées, au nombre de quatre cents: et le second, par des prêtres de la famille des Eumolpides, dont le chef, nommé *l'hiérophante*, parait avec une robe éclatante, le front orné d'un diademe, et les cheveux flottans sur les épaules.

« Ce sacerdoce est à vie, mais, pour l'obtenir, il faut une belle voix, et n'avoir jamais contracté aucun hymen.

« Le second des archontes préside aux fêtes, et son ministere est d'y maintenir l'ordre et la paix.

« Le sixieme jour de cette fête, Phryné parut à notre procession, rayonnante par l'éclat des habits et des pierreries; elle attirait les regards et les hommages de la belle jeunesse: des essences exquises exhalaient autour d'elle les odeurs les plus suaves. Théano, plus exaspérée par ce triomphe, ordonne à l'un de ses eunuques de jeter des ordures sur les superbes vêtemens de sa rivale. Furieuse d'un tel affront, Phryné, à son tour, ne respire que la vengeance. Quel volcan que le cœur de deux femmes humiliees l'une par l'autre! Phryné, pour porter des coups plus sûrs, attend l'occasion en silence. Le brillant Alcibiade reparut alors dans Athenes, orné des lauriers de sa premiere campagne et des charmes du bel âge. Théano le vit et le feu de l'amour circula dans ses veines. Oubliant son époux et ses infidelités, elle prodigua ses regards, ses attentions à ce héros naissant, qui, aussi avide de plaisir que de gloire, n'eut garde de refuser cette conquête. Cette intrigue devint bientôt l'aliment de la conversation des cercles galans, et dès lors Phryné prépara sa vengeance. Alcibiade est le plus volage des hommes, et fait gloire de son inconstance. L'adroite Phryné l'attira chez elle, et eut l'art de se faire aimer ou désirer; mais elle retarda sa défaite pour irriter les désirs du jeune guerrier. Elle avait séduit un de ses esclaves, confident de ses amours. Un jour il lui apprend que son maître avait un rendez-vous avec Théano: elle mande Alcibiade avant l'heure indiquée, déploie tout son art, toute sa magie, se laisse dérober de légères faveurs pour allumer ses désirs; et lorsque, l'âme en feu, ce héros sollicite son bonheur, elle affecte une inquiétude amoureuse, une tendre jalousie, et ne veut se rendre qu'à condition qu'il écrira un billet à Théano, avec qui elle sait qu'il a un rendez-vous, pour lui annoncer qu'il ne peut s'y trouver. Le galant Alcibiade, qui avait déjà oublié cette bonne fortune, griffonne à l'instant ce billet, où il disait qu'il était au désespoir d'être obligé de retarder l'heure de son bonheur; mais qu'il était retenu par une affaire importante qui regardait la république. Il fait porter ce billet par son esclave confident; mais Phryné l'accompagna d'un petit écrit de sa main, ainsi conçu: « Je vous envoie, dangereuse Théano, une lettre du fidele Alcibiade, que je vous emprunte pour une soirée. Restez paisiblement chez vous, sans humeur, sans jalousie, sans regret d'une heure de plaisir perdu; vous la ferez aisément renaître: les amours et les plaisirs doivent être à vos ordres. » Imaginez, à cette lecture, la fureur, le désespoir, la honte de cette amante. Ses imprécations auraient épouvanté les trois juges des enfers.

« Elle en fut malade; elle n'osa paraître de plusieurs mois. Mais enfin le temps et l'attrait d'une nouvelle conquête dissipèrent ces nuages de tristesse et ramenèrent les plaisirs. Passionnée pour un nouvel objet, emportée par une imagination ardente, elle se livra avec impétuosité à toutes les jouissances, à toutes les voluptés. Ces excès attaquèrent sa santé; mais elle acheva de la ruiner par un régime diététique et austere: c'était pour éviter l'embonpoint et ne pas déformer l'élégance de sa taille. De plus, pour entretenir la fraîcheur de son teint, elle détruisait son estomac par des boissons froides; abus trop commun chez les femmes qui ne veulent pas entendre que les principes de la beauté et d'un brillant coloris tiennent à une bonne complexion. Théano est tombée dans un état de langueur; ses belles et fraiches couleurs sont effacées, ses traits fins et délicats ont grossi; enfin elle a eu le destin des roses; sa beauté n'a duré qu'un matin: à peine pourriez-vous la reconnaître. Son dernier amant s'en est bientôt dégoûté. Pour surcroît d'infortune, les dissipations, le luxe effréné des deux époux, ont amené chez eux la misère et les regrets qui la suivent. Le beau Théon, incapable de relever l'edifice de sa fortune, ou d'en soutenir la perte avec courage; de plus, énervé de débauches, consumé de chagrin, a terminé sa triste et insipide existence. Théano vit encore, objet de pitié. Pour comble d'ignominie, on dit que Phryné, cette rivale qu'elle abhorrait, soulage son indigence par une aumône secrète. Tels sont les fruits d'une éducation vicieuse, et de ce don funeste de la beauté. »

Phanor gémit sur les malheurs de Théano : sa sensibilité l'attachait à tout être souffrant, et surtout à une femme qu'il avait aimée. Il remit quelque argent à Thessalus pour le lui faire parvenir.

Dès le grand matin il partit pour Thèbes; et quoique notre séparation ne dût être que de six mois, elle n'en fut pas moins douloureuse. Dès que je l'eus quitté, je volai à la maison des champs de Lasthénie.

CHAPITRE CII.

Anténor va chez Lasthénie. Salle du déjeuner. Divers traits d'Alcibiade. Histoire du peintre Agatharque.

En approchant de la demeure de Lasthénie, mon âme s'inondait de joie. Je la demande. « Elle est dans son cabinet, répond un esclave. — Va lui dire qu'un étranger vient des rives du Pont-Euxin pour la voir et l'admirer. » Lasthénie accourt, jette un cri perçant à ma vue, et craint quelque erreur de ses sens. Je me précipite dans ses bras : « Lasthénie! adorable Lasthénie! m'écriai-je; quelle félicité! quel jour heureux! » Lasthénie, revenue de sa surprise, me dit : « Sortons d'ici, mon âme est suffoquée; allons respirer un air moins brûlant. » Nous traversâmes son jardin dans le silence; mais c'était le recueillement du bonheur. J'observais cependant les asiles charmans, jadis témoins mystérieux de nos amours. Un soupir, un mot, un regard, annonçaient à Lasthénie mes souvenirs et mes regrets. Elle m'entendait, baissait les yeux, et son front se colorait d'un doux incarnat. Après cent questions sur ma santé, sur mes voyages, nous rencontrâmes un vieillard qui se promenait. Lasthénie court à lui, l'embrasse et me le présente en me disant : « Voilà mon père, et voici ma jeune sœur Télésille qui accourt, légère comme une biche. » Je les saluai l'un et l'autre. Lasthénie ajouta : « Télésille paraît ma fille, et non ma sœur : elle n'a que treize ans, mais elle est d'un second lit. » Le père nous proposa à déjeuner, en demandant à sa fille où l'on ferait servir. « Dans la salle de Minerve. » Nous nous y rendîmes les premiers avec Lasthénie. « Ah! m'écriai-je en entrant, c'est la chapelle de Flore! — Oui, mais elle a changé de dénomination; voilà la statue de la Sagesse substituée à celle du Silence, et les bustes des sages et des savans aux volages Amours et aux vases de fleurs...! Vous ne dites mot! vous avez l'air préoccupé! — Je crains que ce ne soit pas ici la chapelle de Mnémosyne; on y boit peut-être des eaux du Léthé? — Non, tout ce qui tient au cœur ne doit jamais s'effacer : mais il est un âge où il faut briser les hochets de la jeunesse. Regardez tous ces grands hommes, leur physionomie noble et grave élève l'âme, l'échauffe de l'amour de la gloire et de la vertu. — La gravité, dit un philosophe indien, n'est que l'écorce de la sagesse. — Soit, mais elle la conserve. J'ai fait graver au bas de chaque buste une de leurs maximes, ou quelque trait qui puisse les caractériser. » En effet, rien n'était plus imposant que cet assemblage : les bustes, d'un beau marbre blanc, occupaient le pourtour de la salle; ils étaient posés sur des piédestaux de porphyre, où était écrite une de leurs sentences :

Sous le buste d'Aristippe :

Je possède Laïs sans qu'elle me possède.

Sous celui de Solon :

Je deviens vieux en apprenant toujours.

Sous celui d'Aristote :

L'espérance est le songe d'un homme réveillé.

Sous celui de Chilon :

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de garder un secret, de savoir employer son temps, et de souffrir les injures sans murmurer.

Sous celui de Bias :

Puisque tout le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes comme si l'on devait les haïr un jour.

Sous celui de Cléobule :

Examinez, avant de sortir de votre maison, ce que vous allez faire, et à votre retour, ce que vous avez fait.

Sous celui d'Épicure :

Le bonheur est dans la volupté.

Sous celui d'Anaxagore :

J'ai employé à former mon esprit le temps que j'aurais employé à cultiver mes terres.

Sous celui de Pittacus :

Si l'on savait qu'un ennemi vînt s'asseoir sur l'herbe qui cacherait un aspic, on agirait en malhonnête homme si on ne l'avertissait pas.

Sous celui d'Antisthène :

Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

Sous celui de Théophraste :

La plus forte dépense qu'on puisse faire, est celle du temps.

Sous celui de Zénon :

Avec la vertu on peut être heureux, au milieu même des tourmens les plus affreux.

Sous celui de Thalès :

Ne vous haïssez point parce que vous pensez différemment les uns des autres.

Sous celui de Socrate :

Je te frapperais, si je n'étais en colère.

J'achevais cette lecture, lorsque Télésille et son père entrèrent. On apporta du miel du mont Hymette, des fruits et des figues sèches, que je trouvai délicieuses. « Les figues d'Attique, me dit le vieillard, sont les meilleures du monde connu : les rois de Perse en font le plus grand cas; et Xerxès attaqua la Grèce pour être propriétaire de nos figuiers (125). Les Athéniens, qui aiment ce fruit passionnément, ont fait une loi rigoureuse pour en défendre l'exportation. » Pendant ce déjeuner, la jeune Télésille entrait, sortait, allait cueillir des fleurs : elle me présenta un bouquet de myrte et de jasmin avec toute la grâce et l'ingénuité de son âge. Elle était régulièrement plus belle que sa sœur, cependant elle lui ressemblait. Lasthénie la surpassait en blancheur, mêlait à la douceur de sa physionomie plus de gravité; l'expression du visage de Télésille était l'enjouement et la vivacité; ses yeux noirs scintillaient de feu; son front, ses pieds, ses mains, toute sa figure était brillante et voluptueuse. Lasthénie, qui s'aperçut que sa sœur fixait mon attention, me dit en souriant : « Je vais être jalouse, je vois que vos regards s'arrêtent souvent sur Télésille. — Je

vous admire tour à tour : l'une est la rose naissante, l'autre est la rose dans tout son éclat. » Nous fûmes interrompus par un jeune homme d'un aspect superbe, il salua d'un air aisé et noble; et Lasthénie le reçut comme une connaissance familière. Un sentiment de curiosité, peut-être de jalousie, me le fit considérer d'un œil très attentif. Il s'énonçait avec beaucoup d'esprit et l'atticisme le plus élégant. Son regard était fier, ses yeux noirs et superbes, sa taille celle des héros : son corps paraissait sortir des mains de Phidias; ses beaux cheveux noirs étaient parfumés d'essences et entremêlés de cigales d'or (126). Il avait des fleurs aux oreilles, des mouches sur le visage; sa tunique, du coton le plus fin et d'une blancheur éblouissante, flottait au gré des vents. Au lieu de pallium, il portait un vaste manteau traînant, ce qui annonçait un goût de luxe et de mollesse. Il avait une canne à la main, et sa chaussure était d'une forme bizarre. Cet appareil fastueux me prévint contre lui, je lui supposai des mœurs efféminées, et le crus incapable de jouer aucun role dans la république. Cependant il parla avec beaucoup de force et d'éloquence des ressources d'Athènes, de divers plans pour abattre l'orgueil et la jalousie de Sparte : il nous conta ensuite une anecdote assez plaisante.

« Me promenant, dit-il, avec Thrasybule, mon ami, une discussion s'éleva entre nous au sujet de deux vers que j'affirmais être dans l'Iliade, ce qu'il niait. Nous étions alors vis-à-vis d'une école : je proposai à mon ami d'y monter. Nous y trouverons, lui dis-je, un Homère qui terminera notre différend. Nous entrons : nous voyons un grand nombre d'élèves et deux maîtres. Je m'adresse à l'un d'eux, et le prie de me prêter cet auteur. « Fils de Clinias, répondit-il, j'en suis fâché, mais je n'ai point d'Homere. — Tu plaisantes sans doute? — Non, par Pollux! je dis la vérité. — Point d'Homère! et tu te dis grammairien? — Grammairien et poete, je m'en vante. » A ces mots, je lui applique un soufflet en lui disant : « N'oublie pas d'en acheter un aujourd'hui. » Ensuite m'adressant aux élèves : « Apprenez, mes amis, que votre maitre est un sot. » Je sortais apres cette correction fraternelle, lorsque l'autre maitre m'arrête et s'écrie : « Jeune homme, modere tes reproches et ta vivacite : voici un Homere. » Je le prends, et le lis : « Quels sont, lui dis-je, ces vers effacés et ces lignes écrites à la marge? — Ce sont des passages que j'ai changés, et des corrections que je fais, car je lis Homère et le corrige. — L'État te paie-t-il pour cela? — Hélas! non. — Tiens, voilà ta récompense. » Et un autre soufflet tomba sur la joue du prétendu Aristarque. Nous sortîmes avec Thrasybule en riant, laissant les deux pédagogues confus et outrés de colère. » La conversation tourna ensuite sur le luxe. Le jeune homme dit qu'il était la source d'où coulaient les richesses; qu'il adoucissait les mœurs, embellissait la societe comme la verdure et les fleurs embellissent la campagne. « Mais ces jouissances, ajoutait-il, ne doivent pas devenir des besoins : il faut qu'un homme sache dormir sur la terre comme sur un lit de pourpre, et boire de l'eau saumâtre comme du vin de Lesbos. A Sparte, je donnerais l'exemple de la frugalité; à Athenes et à Persépolis, je voudrais savourer à la fois sur des touffes de roses tous les parfums de la volupté. »

Plus cet homme enchanteur parlait et développait son caractere, plus il éveillait ma jalousie; je soupçonnai en lui un rival dangereux. Heureusement il devait se rendre à l'assemblée du peuple, où on allait élire les généraux pour une expédition contre les Perses. Lasthénie l'assura que toute la république avait les yeux sur lui. Je lui demandai comment se faisait cette nomination. « De deux manieres, dit-il, l'une par scrutin, l'autre par l'élévation des mains. Celle du scrutin se fait dans le temple de Thésée, et l'élu est celui à qui le sort donne le plus grand nombre de feves blanches. Quant à l'élection par acclamation, elle a lieu auprès de la citadelle. Les thesmothètes[1] présentent le candidat au peuple, qui marque son suffrage en levant les mains. » Après ce récit, cet homme prit congé de Lasthénie, et remonta dans son char pompeux, tiré par des mules blanches de Sicyone. Je demandai son nom. « Eh quoi! me dit Lasthénie, vous n'avez pas reconnu, même sans l'avoir jamais vu, le célèbre Alcibiade, le plus bel homme de la Grèce? l'assemblage étonnant de tous les contraires? On croirait que son corps renferme plusieurs âmes : sobre et intempérant, simple et fastueux, laborieux et dissipé, vrai Protée, on dirait qu'il est né pour la situation où il se trouve : paré de ses vices, des grâces de sa figure, de tous les agrémens de l'esprit, il n'a qu'à se montrer pour plaire, pour enchanter : d'ailleurs brillant de courage et grand capitaine (127). — Cet homme est dangereux en guerre comme en paix, dis-je en lui adressant un regard expressif. — Oui, pour la république, car il mène et agite le peuple à son gré. Il en est aujourd'hui l'idole; demain ce même peuple le précipitera du trône où il le place; je le lui ai prédit : qui ne connaît son inconstance et sa mobilité[2]? Le sage Anacharsis appelait la place publique d'Athènes le théâtre de l'injustice. Mais Alcibiade, enivré de ses succès, confiant par amour-propre, ne croit pas à mes prophéties. Un jour il sortait de l'assemblée générale, très satisfait et glorieux de se voir entouré d'une foule nombreuse : l'atrabilaire Timon, loin de l'éviter comme il évite tout le monde, alla au-devant de lui en criant : « Courage, mon fils, tu feras fort bien de t'agrandir et de t'élever, car c'est pour la ruine du peuple. — Ce peuple, dis-je alors, est donc bien prévenu en sa faveur? — Aujourd'hui. Il est vrai que ce rusé politique le manie avec beaucoup de dextérité : jugez-en par un fait des plus bizarres. Il avait un chien d'une taille extraordinaire et d'une grande beauté, qu'il avait acheté soixante-dix mines (3,500 liv.). Un jour il me l'amena : j'avais un cercle assez nombreux; quelle fut notre surprise lorsque nous vîmes cet animal dépouillé de sa queue, son plus bel ornement! Nous nous récriâmes tous à l'envi, et lui demandâmes ce qu'elle était devenue « Je l'ai fait couper ce matin. — Par Jupiter! quelle démence! dit l'un de nous; tout Athenes vous blâmera. — C'est ce que je désire : je veux que les Athéniens s'occupent du traitement fait à mon chien, et non de moi et de mes projets. » Ce trait vous peint son ambition et sa politique : celui que je vais vous conter vous fera connaître son audace.

« Agatharque, peintre fameux, avait fait pour ce fils de Clinias le portrait d'une matrone. Alcibiade loua la fraîcheur du coloris, la vérité de l'expression; mais il critiqua le sein, dont les contours volumineux ne pouvaient, disait-il, convenir qu'à la feconde Cérès. L'amour-propre irascible du peintre s'irrita de cette raillerie, et il en garda le souvenir.

« Quelques temps après, Alcibiade, voulant décorer un

[1] Magistrats qui présidaient à la conservation des lois.

[2] *Bellua multorum capitum.*

salon de diverses peintures, s'adressa encore à lui; mais il fut refusé : sollicitations, promesses; rien ne put séduire ce peintre trop mémoratif. Alcibiade, inflexible dans ses volontés, résolut d'emporter par adresse ce que les prières ne pouvaient obtenir.

« Ce peintre passait un soir dans la rue d'Alcibiade, qui le faisait suivre depuis long-temps : il le fit enlever; et, malgré ses cris, sa résistance, il fut enfermé dans une chambre écartée. Agatharque, étonné, confondu de la singularité de cette aventure, inquiet sur le dénoùement, s'agitait, se promenait à grands pas, lorsque Alcibiade, d'un air aisé et riant, entra par une porte dérobée, et lui demanda pardon de cette manière si bizarre de l'attirer chez lui. Agatharque exhale sa colère, s'emporte en plaintes, en reproches. « Oui, dit-il, je le vois, je pèche par les formes, mais je fais le plus grand cas de tes talens, j'en ai besoin, et tu ne sortiras d'ici qu'après avoir peint mon salon. — Par Athéna [1] ! je brûlerai plutôt tous mes pinceaux! Je suis Athénien, né libre comme toi, rends-moi la liberté, ou crains la vengeance des lois. — Écoute d'un esprit plus tranquille : si tu consens à m'obliger, pendant le cours de ton travail, tu partageras avec moi tous les plaisirs, tous les agrémens de ma maison; musique, bonne chère, bains délicieux : le soir, pour égayer ta solitude et te refaire des peines du jour, deux esclaves charmantes, l'une d'Ionie, l'autre de Milet, viendront reposer à tes côtés; et lorsque ton ouvrage sera fini, quatre talens attiques seront ta récompense. Mais si ton entêtement continue, permets que je m'entête aussi. » Après ces paroles, il le salua et disparut.

« Agatharque, resté seul, cria, jura, implora la vengeance des hommes et des dieux; mais ni les hommes ni les dieux ne vinrent à son secours.

« A l'heure du repas, un esclave lui apporta en silence un souper délicieux. Agatharque repoussa l'esclave et les mets, et voulut sortir avec lui; mais d'autres esclaves apostés s'opposèrent à sa fuite. Désespéré, il se jeta sur son lit, et, appelant le sommeil, tâcha d'oublier son jeûne et sa prison.

« Le lendemain le même esclave reparut avec des mets aussi excellens, ayant de plus des pinceaux, une palette et tout l'attirail des peintres. Agatharque, pressé par la faim, garda les vivres, et brisa le reste sous ses pieds. Ce même jeu fut répété les trois jours suivans : le quatrième, on ne lui servit que des mets à la spartiate; il fallut s'en contenter, car il ne voulait pas mourir d'inanition. Le septième jour il prit les pinceaux, et commença à barbouiller le mur : alors la bonne chère revint, on le traita en voluptueux Athénien. Cependant son pinceau, conduit par le dépit et l'humeur, ne traça que des essais indignes de lui.

« Sur la fin du jour il vit entrer dans sa chambre une jeune esclave, qu'il prit pour Aphrodite même [2]. « Je suis, dit-elle, l'Ionienne Aspathine [3] dont t'a parlé Alcibiade, mon maître : je viens danser et chanter avec toi. » Aussitôt elle chante et danse avec tant de grâce, qu'Agatharque, ravi, courut à elle les bras ouverts pour l'embrasser; mais, aussi légère que Zéphire, elle s'échappe, et lui crie de la porte : « Voilà tout ce qu'il m'est permis de faire aujourd'hui pour toi : mais si tu veux me revoir, passe l'éponge sur tes tableaux, et compose d'une manière plus digne de ton génie. Adieu. » Le peintre demeure quelque temps froid et immobile; mais bientôt sa colère s'éveillant, il vomit des injures, des imprécations contre son ravisseur. Le lendemain, levé avec l'aurore, il se met à l'ouvrage, en disant : « Voyons si Aspathine me tiendra sa parole, si elle reviendra; travaillons : j'en serai quitte pour tout effacer lorsque je le voudrai. » Cependant le souvenir de l'aimable Ionienne et l'aiguillon de l'espérance échauffe son génie; il déploie toutes les ressources de son art. Il peignait depuis une heure, lorsque tout à coup une musique délicieuse frappe ses oreilles : il entend des chansons qui célébraient l'art sublime de la peinture; son imagination s'enflamme, son génie l'entraîne, le pinceau vole sur la toile, et peint rapidement des chefs-d'œuvre qui l'étonnent lui-même. Dans son enthousiasme, il oublie sa détention, les procédés d'Alcibiade; et, emporté par son génie et le charme du travail, il peignit tout le jour. A l'approche du soir, il se rappela qu'Aspathine avait promis de reparaître. « Nous verrons, disait-il, si elle sera fidèle à sa promesse. » Tout à coup elle entra dans sa chambre, plus belle que l'étoile de Vénus qui brille à travers les nuages; elle paya son ouvrage d'un baiser, elle chanta, dansa; et l'aurore naissante la retrouva encore auprès de lui. En le quittant, elle lui demanda s'il consentait au même prix à garder sa captivité et à finir ses tableaux. L'heureux artiste promit tout ce qu'on voulut, et la belle Aspathine sortit pour en rendre compte à son maître.

« Le fils de Clinias se présenta bientôt à son prisonnier, et lui dit en entrant : « Pardonne si j'ai long-temps différé ma visite; mais j'étais instruit de ta mauvaise humeur, et je ne voulais point l'augmenter : à présent que ta colère tombe, semblable au vent qui s'apaise par degrés, je viens te demander si tu veux être mon ami et mon convive. Tu connais déjà l'Ionienne Aspathine; je te destine encore, car la variété est l'âme du plaisir, la Milésienne Milto [1], fraîche comme la fleur du matin; promets seulement d'achever ton ouvrage. » Agatharque, pénétré de joie et de reconnaissance, donna sa parole, et sur-le-champ alla occuper la première place au festin de son hôte, qui le récompensa, l'ouvrage fini, de quatre talens attiques. Depuis, Agatharque demeura toujours le convive d'Alcibiade et l'amant de la belle Aspathine..... Mais la beauté du jour nous invite à la promenade. Je suis toujours de l'école d'Aristote, j'aime à promener mes disciples. Je veux vous conduire sur le mont Hymette; le trajet est de vingt-quatre stades (une lieue), mais le terme est agréable. »

CHAPITRE CIII.

Voyage au mont Hymette. Histoire d'Hyparète.

Nous partîmes, suivis d'un seul esclave. Dans la route je lui parlai encore d'Alcibiade, de son esprit, de sa figure. « Cet homme, me dit-elle, vous intéresse moins par ses brillantes qualités que par le rapport qu'il peut avoir avec moi. — J'en conviens; il vous a vue une fois, deux fois, trois fois; ensuite il n'a pu cesser de vous voir. — Il vient chez moi très assidûment.... Mais nous voici au pied du mont Hymette, qui a environ cent cinquante stades de tour. Montons tout doucement, et contemplons la beauté de ses sites, l'aménité de ses bosquets; respirons

[1] Minerve.

[2] Vénus.

[3] Aspathine signifie *blanc de neige*.

[1] Milto signifie *teint de rose*.

les émanations odorantes du thym, du serpolet et des plantes aromatiques que produit cette montagne. Voyez cette quantité de ruches. C'est ici qu'on recueille le miel le plus estimé de la Grèce: les Athéniens l'aiment beaucoup; ils en mettent dans les ragoûts; ils en font de la pâtisserie: c'est un mets très sain: on assure qu'il prolonge la vie, et qu'il est fort utile aux vieillards. Voilà deux autels consacrés, l'un à Jupiter pluvieux, l'autre à Apollon le prévoyant.» Lorsque nous eûmes atteint le sommet, «Reposons-nous, dit-elle, et baignons-nous dans un air plus pur et plus vital: il semble que sur les hauteurs notre âme se dégage de ses liens, qu'elle a plus d'intensité, plus d'existence. Quelle splendeur! un élément léger et transparent nous environne, une chaleur douce et féconde vivifie, fait éclore tous les germes de la vie. C'est ainsi que le sage doit venir planer au-dessus des misères humaines et des puérilités des grandeurs et de la vanité. Ici l'on respire plus facilement, on a plus de sérénité dans l'âme. Mais jetez les yeux sur l'espace que renferme ce vaste horizon; voyez toute la ville d'Athènes, et une grande partie du continent de la Grèce: quel superbe tableau! Voilà la voie sacrée qui s'étend jusqu'aux portes d'Éleusis par une route de treize mille pas, bordée de statues, de temples et de mausolées. Vous découvrez encore différentes îles le long de la côte, et d'autres plus éloignées. Regardez cette multitude de vaisseaux marchands qui animent le tableau. Voyez la mer, ce terrible élément qui se brise en mugissant contre les digues inébranlables de la terre tandis que sa surface émaillée de fleurs et d'une verdure toujours renaissante s'élève au-dessus des eaux. — Cette vue est magnifique; mais, pour l'admirer et en jouir, il faudrait n'être pas avec Lasthénie, ou l'oublier. — Laissez là ces plaisirs terrestres; songez que vous touchez à l'Olympe, au séjour des dieux. Connaissez-vous la vallée de Tempé? — Non, pas encore. C'est là qu'il est permis de nourrir des pensées tristes. Ce vallon est, selon moi, l'asile de la mélancolie. Je préfère de beaucoup la vue de l'Hymette. Ici, l'âme ne reçoit que des impressions pures et agréables: elle doit s'épanouir à l'aspect d'une riche contrée, habitée par des mortels heureux et libres. — Y êtes-vous venue quelquefois avec Alcibiade pour contempler cette belle perspective? — Cet homme vous occupe. Descendons à mi-côte; nous nous assiérons dans une grotte où je viens souvent lire et méditer, et je satisferai votre curiosité.» Elle me conduisit dans un asile frais et solitaire, embaumé du parfum des fleurs et des plantes. Quand nous fûmes assis, «C'est donc dit-elle, Alcibiade qui sera le sujet de notre entretien. Je suis convenue qu'il venait chez moi fréquemment: j'ajouterai qu'il m'aimait ou plutôt qu'il ambitionnait ma conquête. Son amour paraissait étendre ses ailes par degrés, lorsqu'une scène où il jouait le premier rôle éclata dans la ville.

«Sa femme Hyparète était excédée de ses infidélités; il ne faut pas s'en étonner: car Alcibiade, quelques jours après son mariage, ayant rencontré Anitus, celui-ci lui dit: «Je ne puis croire encore que le brillant Alcibiade se soit ainsi laissé enchaîner. — Eh! mon ami, lui répondit ce héros, il n'y a que les petits oiseaux qui restent pris au lacet; mais l'aigle le rompt ou l'emporte.»

«Hyparète, mal conseillée, résolut de demander le divorce: en pareil cas, la loi oblige la femme de déposer son acte de séparation entre les mains de la justice et devant le peuple: c'est pour donner aux époux le temps de la réflexion. Hyparète se présenta devant les magistrats et leur dit: «Citoyens d'Athènes, et vous sages ministres de Minerve, je dépose ici, conformément aux lois, l'acte de ma séparation d'avec Alcibiade, fils de Clinias, jusqu'à ce jour mon époux...» Elle finissait, quand tout à coup Alcibiade paraît. Quel fut son étonnement! Le trouble la saisit, ses genoux fléchissent, elle allait tomber. Alcibiade la soutient, s'empare de l'acte, le déchire, la prend sous le bras, la ramène chez lui aux applaudissemens de tout le peuple. Le bruit de cette aventure vint bientôt jusqu'à moi, mais chargée de circonstances qui m'auraient vivement affligée, si je n'opposais toujours ma conscience à l'injustice et aux faux jugemens des hommes. Hyparète m'accusait de lui avoir enlevé le cœur de son époux, et d'être la cause fatale de ses désordres. Je répondis à ceux qui m'en parlèrent qu'Hyparète était prévenue, et me jugeait sans me connaître; qu'au surplus, si j'étais offensée, il m'était doux de pardonner. Je m'informai de sa situation, j'appris qu'elle passait ses jours dans l'amertume, et qu'elle continuait à m'imputer ses malheurs: je crus ne pouvoir mieux me justifier qu'en travaillant à les faire cesser.

«Elle ne me connaissait pas. Je lui demandai un rendez-vous, sous un nom supposé, au petit temple de Vénus, où existe ce chef-d'œuvre de Zeuxis représentant l'Amour couronné de roses; je l'obtins: j'arrivai la première. Lorsqu'elle entra, je la reconnus à sa démarche lente, aux regards craintifs qu'elle jetait autour d'elle: je l'abordai et la rassurai, car elle tremblait comme une colombe arrêtée dans le piége. Je lui dis: «Je sais votre infortune, j'y prends le même intérêt que l'amie la plus tendre; je connais Alcibiade, et je vous offre auprès de lui, par mes amis ou par moi, tout le crédit, toute l'influence que nous pouvons avoir sur un homme de son caractère. — Je rends grâce à la pitié qui vous presse. Vous avez raison de me plaindre, je suis bien malheureuse. J'ai aimé Alcibiade à l'idolâtrie; j'ai été un moment l'objet de ses attentions, ou plutôt de son caprice. L'infidèle, après deux mois d'hyménée, portait déjà son cœur et ses hommages à d'autres objets, à des courtisanes. Aujourd'hui, une certaine Lasthénie, qui se croit philosophe, d'autant plus dangereuse qu'elle affecte de la décence et des vertus qui sont loin de son âme.... — Eh bien! cette Lasthénie? — A enveloppé mon époux dans ses filets; elle me l'enlève, nourrit sa froideur, et lui inspire du mépris pour moi. — Je vous crois très prévenue contre cette femme; j'en ai ouï parler avec plus de justice. Elle ne se croit pas philosophe, mais elle s'attache à la philosophie morale; elle s'étudie à régler ses passions, à maîtriser les mouvemens de son âme, à les diriger vers le bon et l'honnête, et j'ose assurer qu'il n'existe entre elle et Alcibiade qu'une liaison d'amitié, et que, loin de partager ses égaremens, elle se croirait heureuse de rétablir entre vous ce calme, cette douce union qui font du mariage un état de félicité. Mais laissons là les torts réels ou apparens de cette femme. Veuillez me confier vos intérêts, et me dire ce que vous exigez d'Alcibiade. — Hélas! qu'il me pardonne une démarche inconsidérée auprès des magistrats; car, depuis ce jour fatal, il m'a absolument privée de sa présence; qu'il revienne à moi, qu'il daigne me voir, me parler et me rendre la vie: je péris, la douleur me consume. — Rassurez-vous, Alcibiade est généreux. Voulez-vous recevoir un conseil salutaire? tolérez ses infidélités: il est trop jeune, trop bouillant, trop aimable pour qu'il puisse

échapper à la séduction des plaisirs qui l'entourent. Mais un mari honnête homme revient toujours à sa femme, ou plutôt il ne la quitte jamais; c'est son amie principale, son intime confidente; c'est le besoin, le repos de son cœur. Les femmes demandent à leurs maris plus d'amour que d'amitié: voilà ce qui couvre l'hymen de tant de nuages. L'amour est l'enfant du désir: on ne désire point ce que l'on possède. L'amitié s'accroît et se fortifie par le temps: l'habitude amène la confiance, le charme et le plus solide appui de l'hymen. Je verrai Alcibiade, je lui ferai parler; et si demain vous voulez revenir dans ce temple, j'espère vous apporter une réponse favorable.» Hyparète y consentit, m'assurant les larmes aux yeux de son attachement et de sa reconnaissance.

«Le lendemain je fis prier Alcibiade de passer chez moi. «J'ai, lui dis-je, une grande affaire à négocier avec vous. Si j'en crois les apparences, vous mettez quelque prix à mon amitié. — Je ferais bien des sacrifices pour parvenir à vous plaire. — Voici un bon office que je vous demande: vous êtes fort lié avec Cléomède? — C'est un de mes intimes, homme d'esprit, aimable épicurien, léger, frivole, sensuel comme un Athenien, mais hardi dans le conseil et brave dans les armées. — C'est lui-même: mais il ne suffit pas d'être brave et aimable, il faut être juste, et rendre heureux ce qui nous entoure pour être heureux soi-même.

«Il traite Érinna, sa femme, avec la plus grande froideur; il ne daigne pas lui parler. Loin de chercher à se faire pardonner ses infidélités, il affiche ses triomphes et son indifférence.— Il a tort; je le gronderai.— Érinna, qui l'aime toujours, souffre, dépérit, pleure sa destinée. — Eh bien! que puis-je faire? Vous savez que c'est moi qui, le plus souvent, brouille les ménages au lieu de les raccommoder. — Il faut pourtant à ma prière sortir de votre caractere et réconcilier ces époux; il faut que vous engagiez Cléomède à avoir pour sa femme l'amitié, les égards qu'un homme honnête doit à la compagne de ses jours. Pour cela vous amènerez votre ami dans le petit temple de Vénus, sa femme y sera: là, aux pieds de la deesse, il lui fera le serment, non de lui être fidèle, l'effort est impossible, mais de la chérir, de la respecter, de s'occuper de son bonheur. — Je voudrais que vous missiez mon zèle à une plus grande épreuve. Je vous promets de voir Cléomède; je lui parlerai avec chaleur, et lui représenterai ses devoirs.—Il est dans la maison, nous le trouverons au jardin; allons le joindre.» Cléomède était dans la confidence; je lui avais dicté son rôle, et il attendait le moment d'entrer en scène. Alcibiade lui dit en l'abordant que nous venions de nous occuper de lui; il lui représenta que ses amis, que le public improuvaient ses procédés avec sa femme, ajoutant que, lorqu'un galant homme avait le malheur de la tromper, il devait du moins réparer l'irrégularité de sa conduite par beaucoup d'attentions et de complaisances. Cléomède confessa que sa conscience lui reprochait quelques légers oublis; que le goût de la dissipation et des plaisirs l'emportait souvent au-delà des limites. «Accordez-moi, ajouta-t-il, encore quelques années de grâce, laissez évaporer le feu de la jeunesse; après quoi je promets de porter le joug de l'hymen avec la résignation et la patience de Socrate lui-même[1]. — Cette perspective lointaine ne nous suffit pas, répliqua Alcibiade; nous te permettons bien quelques échappées secrètes, mais nous exigeons une réconciliation sincère avec ta femme, et ta parole de la rendre heureuse autant que tu le pourras.» Cléomède, après quelques momens d'une incertitude simulée, après avoir essuyé nos remontrances, promit un amendement dans sa conduite. «Je crois bien à ta bonne volonté, lui dit Alcibiade; mais l'esprit de l'homme est changeant, et son cœur est fragile. Je veux t'enchaîner par un serment. Nous allons faire dire à Érinna de se rendre au temple de Vénus; nous irons de notre côté, et, aux pieds de la déesse, tu jureras à ta femme attachement, soins et tendresse respectueuse. — J'y consens: je ne puis refuser un conciliateur si grave et si philosophe.» Je me chargeai de faire avertir Érinna. Je fixai le rendez-vous au soleil couchant. Hyparete, couverte d'un voile, était déjà dans le temple, auprès de la statue de Cythérée; une faible lumière l'éclairait. Alcibiade l'aborda, la prit par la main pour la présenter à Cléomède; il sentit que sa main tremblait, il lui dit: «Rassurez-vous, votre époux veut réparer ses torts; il vient le jurer à la face des dieux: allons, mon cher Cléomède, prononce le plus doux des sermens. — Je n'hésite pas; mais dicte-le-moi, je le répéterai d'après toi. — Très volontiers, répond gaîment Alcibiade. «Je jure par Vénus et son fils d'avoir toujours pour ma femme attachement, soins, égards, amitié, tendresse respectueuse; et si je fausse mon serment, que la déesse m'accable de son indignation, et m'inspire comme à Pasiphaé un amour effréné pour quelque monstre plus hideux que le Minotaure!» Après ces mots, un prêtre immola une victime, répandit du vin à pleines coupes en s'écriant: «Que le sang de celui qui violera son serment se répande sur la terre comme le vin et le sang de cette victime coulent sur cet autel!» Hyparète alors s'écria: «J'accepte le serment, et je jure par Cypris, par sa beauté immortelle, d'être toujours fidele à Alcibiade, de l'aimer toujours; et si je me parjure, que cette déesse me métamorphose en chauve-souris comme les filles de Minée!» Quelle fut la situation d'Alcibiade en reconnaissant la voix de sa femme! il était aussi immobile, aussi stupéfait que la faible Procris lorsqu'elle reconnut Céphale, son époux, qui venait de la séduire sous des traits empruntés. Je lui dis en souriant: «Le serment est prononcé, Vénus vous a entendu, oseriez-vous devenir parjure? — Allons, franchissons le fossé de bonne grâce: j'avoue que je suis pris dans le piége. — Tu m'as débité tantôt, lui dit Cléomède, une si belle morale sur les devoirs conjugaux! veux-tu que je te la répète? — Non; je me la rappelle; et je la crois si judicieuse, si bonne, que je confirme mon serment.» Aussitot il embrasse sa femme, qui, ivre de joie, laissait éclater la sensibilité la plus douce; mais la surprise et la honte tempérèrent cette joie lorsque Alcibiade lui dit: «Remerciez Lasthénie à qui vous devez notre réconciliation. — Lasthénie! s'écria-t-elle. — Oui, ajouta Cléomede, l'aimable, la sensible, la philosophe Lasthenie.» A ces mots la confusion couvrit son visage, elle baissa les yeux. Pour terminer son embarras, je m'évadai, et la laissai avec Cléomède et Alcibiade.

«Le lendemain elle vint chez moi, et se répandit en remercîmens, en excuses sur ses soupçons outrageux et ses préventions insensées. «Je ne suis point blessée, lui répondis-je: toute âme bien née doit aspirer à l'estime du public: mais, lorsqu'il est injuste, prévenu, elle doit ren-

[1] Xantippe, femme de Socrate mit très souvent à l'épreuve la patience de son mari.

trer dans sa conscience, s'appuyer sur sa propre estime, et attendre du temps un jugement équitable. Si Protogène me peignait avec un œil de moins, sous des traits hideux, parce qu'il croirait que telle est ma figure, m'offenserait-il? Non, je rirais de son erreur. Vous êtes dans le cas de ce peintre: vous ne me connaissiez point; vous avez tracé un portrait fantastique, et non le mien. Je serai bien vengée si je contribue à votre bonheur, si vous recevez mon amitié et m'accordez la vôtre.» Notre entretien finit par les expressions les plus touchantes et les plus sincères. Depuis, je la vois souvent; et, soutenue de mes conseils, qu'elle veut bien écouter, elle supporte avec plus de patience et de douceur les écarts de son mari, qui l'en récompense par les attentions les plus empressées et un véritable attachement.

«Ce récit doit éclaircir tout ombrage, et vous démontrer jusqu'à l'évidence que je ne tiens à Alcibiade que par le nœud de l'amitié. Il n'a jamais été dangereux pour moi, et j'ose même me flatter que Pallas, que j'ai choisie, ainsi qu'Athènes, pour ma divinité tutélaire, me couvrira désormais de son égide contre les traits de l'Amour... Mais il est temps de retourner: l'heure du souper approche, et sans doute des convives m'attendent.»

CHAPITRE CIV.

Conversation de la courtisane Damo. Table de Lasthénie. Portrait du sage. Trait plaisant de Socrate.

Nous trouvâmes, en revenant, un esclave de Lasthénie qui venait l'avertir que Polemon et Damo étaient déjà chez elle. «Ah! Polémon, m'écriai-je, ce fameux libertin, qui, par une transition si rapide et si étonnante, s'est jeté du sein de la débauche au milieu des aspérités de la philosophie!—Lui-même. Pour Damo, vous ne la connaissez pas: c'était une courtisane célèbre par son esprit, sa figure et ses galanteries, et par une réponse qu'elle fit au sophiste Stilphon qui lui reprochait de corrompre la jeunesse: «Qu'importe, répond Damo, qu'elle soit corrompue par une courtisane ou par un sophiste?» Or cette Damo, de mœurs si faciles et si voluptueuses, vit un jour le portrait de Polémon: son air grave, imposant, et cette sérénité qui annonçait le calme d'une conscience pure, firent sur elle une si vive impression, qu'elle rougit de ses faux plaisirs et de la licence de ses mœurs. Sa conversion fut subite; elle abjura ses erreurs, fréquenta les écoles de philosophie, et surtout celle de Polémon. Elle s'est fait bâtir une petite maison auprès de la sienne, où, cent fois plus heureuse, de son propre aveu, elle cultive en paix la philosophie, la vertu et les fleurs de son jardin: tant il est vrai, comme le dit un de nos sages, que la peinture et la sculpture ont plus d'efficacité pour la réformation des mœurs que les leçons des philosophes.»

En entrant chez Lasthénie, je me mis au bain, où, l'imagination toute remplie d'elle, je ne cessai d'y rêver. Son esprit plus orné, sa raison plus aimable, ses charmes qu'une vie réglée et active maintenait dans toute leur fraîcheur, rallumèrent un feu qui n'était qu'assoupi; je redevins amant passionné: je m'oubliais dans ma rêverie, lorsqu'on vint m'appeler pour souper.

La table de Lasthénie était l'école de la frugalité, non-seulement par un principe d'économie que commandait sa fortune qu'elle n'avait jamais cherché à augmenter, mais par une des premières lois de l'hygiène: cependant ce qu'il y avait de plus aimable, de plus brillant, de plus instruit dans Athènes, briguait d'y être admis: elle y recevait aussi des hommes d'un mérite ordinaire. Lorsqu'on lui en parlait, elle répondait qu'ils étaient bons et honnêtes, *et que l'on était plus sociable par le cœur que par l'esprit*. Elle faisait les délices de ses soupers par ses talens, par une gaîté douce et le charme de sa voix. Protagore était un de ses convives; il jouissait d'une grande réputation d'éloquence qu'il exerçait depuis quarante ans. Il avait gagné dans cette profession des sommes plus considérables que n'auraient pu amasser ensemble, par leurs ouvrages, dix des plus célèbres artistes. Il nous disait que son disciple Prodicus, orateur comme lui, prononçait des discours à tous prix. «J'en sais quelque chose, dit Lasthénie; car j'ai eu la curiosité d'aller l'écouter. Il a des discours depuis deux oboles jusqu'à cinquante drachmes [1]. J'en ai entendu beaucoup, et j'ai trouvé ceux de cinquante drachmes très chèrement payés.» Protagore, comme tous les sophistes, se piquait de parler sans préparation sur toutes sortes de sujets; il soutenait le pour et le contre, au choix des auditeurs. On vint à parler du sage, et nous lui en demandâmes le portrait. «Le voici, nous dit-il, je me flatte que Polémon et Lasthénie pourront s'y reconnaître.» Polémon remercia gravement d'un signe de tête, et Lasthénie baissa modestement les yeux. «Le sage est maître de lui-même, il s'inquiète peu des événemens. Content de son état, il ne désire point d'en sortir. Il a tout apprécié, il sait qu'il n'y gagnerait rien; il n'a qu'un faible besoin des autres. Occupé continuellement à exercer les facultés de son âme, de son esprit, il jouit sans dégoût, sans remords de lui-même et de tout l'univers; un tel homme est sans doute le plus près du bonheur: les plaisirs physiques, ceux de l'esprit, qu'il goûte tour à tour, assurent sa félicité. Dans ses revers, dans ses maux, il souffre moins qu'un autre: la force de son âme le soutient; la raison le console.»

Nous applaudîmes à la vérité de ce portrait, et nous convînmes unanimement que les talens, la culture de l'esprit et de la raison, donnent des jouissances pures, augmentent la sphère de nos plaisirs, l'activité de notre vie, et nous prémunissent contre un essaim de maux, ou réels, ou imaginaires, qui désolent la plus grande partie des hommes. Damo et Polémon avouèrent que les rayons du bonheur n'avaient réfléchi sur leur existence que depuis qu'ils étaient sortis du bourbier d'un faux épicurisme pour entrer dans la route de la vertu et de la philosophie.

Protagore nous parla de la mort du philosophe Chrysippe. «Il est mort, dit Lasthénie, d'un excès de vin, digne fin d'un prétendu sage qui a osé dire: «Si je savais quelqu'un qui me surpassât en science, j'irais dès ce moment étudier à son école.» Je crois que la postérité se moquera bien de la forfanterie de nos philosophes. — Je vous abandonne ses jactances, reprit Protagore; mais je parle de sa mort, qui n'a pas été causée par un excès de vin, comme on le prétend, mais bien par un excès de rire en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent.»

Polémon, qui depuis sa réforme avait renoncé au vin, dit alors: «Si Chrysippe n'est pas mort d'un excès de vin, au moins le grand usage qu'il en faisait a dû détruire sa santé. En effet, je ne sais rien de si nuisible, de si ridicule

[1] La drachme valait près de seize sous.

même que de s'abreuver tous les jours de cette liqueur fermentée. La vigne, disait Anacharsis, porte trois sortes de fruits; la joie, l'ivresse et le repentir. La nature nous a donné l'eau pour boisson; tous les animaux n'en connaissent pas d'autre, et jouissent d'une santé inaltérable. — Vous oubliez, dit Protagore, que le vin était la panacée d'Asclépiade, qui l'ordonnait à ses malades, aux uns pour les éveiller, aux autres pour les endormir; et, pour prouver la bonté de sa théorie, il fit la gageure de vivre exempt de maladies : il gagna, et mourut d'une chute, dans un âge avancé. Ignorez-vous encore que le sage Hippocrate conseillait de boire du vin pur de temps en temps, même jusqu'à l'ivresse? Le vin est très convenable à l'homme; il aide à la digestion, répare la dissipation des esprits, corrige la bile, accroît la transpiration et la chaleur vitale qui s'affaiblit. Vous savez que dernièrement Philocrate, après une vive harangue de Démosthène contre Philippe, monta à la tribune sans être appelé par le crieur public (128), et dit brusquement : « Athéniens, je ne suis pas étonné que Démosthène et moi ayons des opinions contraires, car il boit de l'eau, et moi je bois du vin. » Un tel début fit beaucoup rire le peuple. » En parlant ainsi, Protagore vidait une grande coupe. « Je vois bien, dit Polémon en souriant, que mon antagoniste prend ici le parti de sa maîtresse; mais il sait certainement que l'eau pure est la boisson la plus générale des hommes; elle est un grand dissolvant; les buveurs d'eau jouissent d'une meilleure santé que les buveurs de vin; ils sont plus vigoureux; ils ont en général l'esprit plus net, la mémoire plus ferme, les sens plus exquis. Notre fameux Démosthène en est un exemple. Je prie Protagore, et Antiphile (c'était un des convives) qui caresse si souvent cette coupe de vermeil, de me dire si, au sortir de cette table, ils éprouveront comme moi cette légèreté de corps et cette sérénité d'âme qui annoncent une digestion bonne et facile. Au contraire, ils auront la tête appesantie, les yeux troubles, les jambes chancelantes. — Puisque vous m'attaquez, répliqua Antiphile, je vous dirai que vous confondez l'abus du vin avec son usage modéré. Le vin contient un esprit ardent qui réjouit le cerveau, ranime les sens, donne de la vigueur. » *Polémon.* « Je vous arrête. Les habitans de la campagne, réduits à l'eau, sont plus robustes que ceux qui boivent du vin. — Quelques personnes le prétendent; mais je le nie; cette assertion n'a pas été démontrée. — Pour terminer votre discussion, s'écria Lasthénie, je conseille à Antiphile de mettre plus souvent de l'eau dans son vin, et à Polémon de mettre par fois du vin dans son eau. » On rit de ce jugement, et de plus, on fit boire du vin de Lesbos à Polémon; car, lui dit-on, un peu de folie est bonne quelquefois [1].

Antiphile nous apprit alors que Dinocrate d'Argos avait remporté le prix de la course de chars aux jeux olympiques. « La renommée, dit-il, a déjà répandu sa gloire dans toute la Grèce. Déjà les peintres et les poëtes s'exercent à l'envi pour transmettre à la postérité et son nom et ses traits. Lui-même, orné d'une couronne de laurier, est retourné dans sa patrie. Toute la route n'a été pour lui qu'une fête triomphale. Argos l'a reçu avec plus d'honneur que Miltiade n'en reçut dans Athènes après la bataille de Marathon.... » Polémon, souriant à ce récit, nous dit : « Ce triomphe, ces honneurs me rappellent la conduite plaisante de Socrate vis-à-vis d'Alcibiade, qui revenait d'Olympie glorieux de trois prix qu'il avait remportés dans la course des chars. Toute la Grèce à l'envi l'avait félicité et avait célébré ses victoires. A son arrivée, Athènes se précipita chez lui : Socrate seul n'y parut que le lendemain; au lieu de demander le vainqueur, il demanda les vainqueurs. Comme les esclaves ne le comprenaient pas, il leur ordonna de le conduire aux écuries. Il y entre avec son cortége, et, s'étant fait montrer les chevaux qui avaient couru, il les aborde, les salue avec respect, leur fait de grands complimens sur leur agilité, sur la gloire qu'ils venaient d'acquérir. Des plaisans leur récitèrent l'ode qu'Euripide avait composée en l'honneur d'Alcibiade. Après cette scène comique, Socrate se retira sans demander à voir le triomphateur. »

La conversation, qui, même entre savans, n'approfondit rien, qui voltige comme l'oiseau de branche en branche, s'était tournée sur l'envie, dont la dent venimeuse déchire les talens, qui loue les morts par haine pour les vivans. « J'ai placé, dit Protagore, la figure de ce monstre dans une grotte de mon jardin. Voici comme je l'ai représenté : il a deux yeux égarés et enfoncés, un teint livide, le visage plein de rides; il est coiffé de couleuvres; il porte trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, et un reptile lui ronge le sein. »

CHAPITRE CV.

Histoire tragique.

Au sujet de l'envie, Damo nous raconta une histoire tragique arrivée, pendant son séjour à Corinthe, à deux peintres, l'un nommé Hégésippe, et l'autre Callistrate. « Dès leur première jeunesse, liés par l'amitié, ils en resserrèrent les nœuds par l'hymen de Callistrate avec Cléobuline, sœur d'Hégésippe; mais l'envie travaillait sourdement l'âme du premier. Les talens d'Hégésippe se perfectionnaient de jour en jour; son génie prenait l'essor; ses tableaux étaient admirés et préférés à ceux de son ami : de plus, Hégésippe, doué d'un caractere aimable et doux, et qui joignait à cette aménité beaucoup d'enjouement, une physionomie heureuse et une modestie rare, était plus recherché, plus fêté par la bonne compagnie. Ces succès, cette préférence aigrissaient l'humeur de Callistrate, qui n'avait aucune des qualités aimables de son ami; il devenait plus sombre, plus impatient : sa femme le lui reprochait avec douceur. Son beau-frère, attribuant cette morosité à quelques revers de fortune, lui ouvrit sa bourse, en le suppliant de partager avec lui; mais rien n'adoucissait ce caractere féroce. Hégésippe composait un tableau charmant, dont le sujet était Vénus se disputant avec l'Amour à qui aurait le plus tôt rempli sa corbeille de fleurs. On voyait d'un côté la déesse, le sourire sur les lèvres, couronnée de myrte et de roses, et de l'autre l'Amour déployant ses ailes nuancées de pourpre et d'un bleu riant, et voltigeant autour des fleurs qu'il se hâtait de cueillir : mais derrière Cypris était Péristère, jeune et charmante nymphe, qui lui apportait des fleurs à la dérobée et les jetait dans sa corbeille. Hégésippe avait pressé plusieurs fois Callistrate de venir voir son tableau, pour lui donner ses conseils et l'aider de ses lumières. Il avait toujours refusé sous divers prétextes, et ne le vit que lorsqu'il fut achevé. Cette composition était trop agréable, l'exécution trop parfaite pour que l'œil de l'envie pût l'admirer. Callistrate critiqua, de

[1] *Dulce est interdùm desipere in loco.*

manda quantité de corrections, voulait effacer les plus beaux traits. Hégésippe était docile à la censure; mais, surpris de la sévérité et de l'aigreur de son Aristarque, il consulta des gens aussi éclairés et beaucoup plus équitables; et d'après leurs avis, il exposa le tableau sans plus y retoucher. Il eut un succès prodigieux. On courut en foule pour le voir, et le nom d'Hégésippe était publié par la voix de la renommée. Quel trait poignant pour l'âme d'un envieux!

« Cependant il tâchait de se consoler, dans l'espérance qu'un tableau qu'il travaillait secrètement pour lutter contre son rival l'éclipserait bientot, et mettrait le nom de Callistrate bien au-dessus de celui d'Hégésippe. Ce tableau représentait Hercule, âgé de dix mois, couché avec son frere Iphiclus, plus jeune d'une nuit, dans le vaste bouclier d'Amphitryon leur pere. Deux serpens monstrueux s'étaient glissés dans ce bouclier: leur dos verdoyant se hérisse et se replie; de leur gueule découle un noir venin. Iphiclus, pâle, palpitant d'effroi, semble jeter des cris épouvantables: Hercule, de ses petites mains, avait saisi les deux monstres à la gorge, et, en souriant à sa mère Alcmène et à Amphitryon, accourus aux cris d'Iphiclus, il les leur montrait frappés de mort. Amphitryon était armé d'un bouclier et d'une large épée. Ce tableau fut exposé sans nom d'artiste, quelques jours après celui d'Hegesippe; mais, faiblement colorié, manquant surtout d'expression et de vigueur, il ne fit aucun effet : on en parla un jour, et on l'abandonna pour retourner à celui d'Hégésippe. Ce revers enflamma l'âme de Callistrate de la haine des Furies; et dans sa rage il jura la perte d'un rival trop heureux. Il choisit une nuit sombre; et, déguisé, armé d'un poignard, il l'attendit dans la rue qui va droit au Léchée. Dès qu'il paraît, il s'élance sur lui, le perce de deux coups, et le laisse étendu, nageant dans son sang, aux pieds de la statue de bronze de Mercure. Ce monstre rentra aussitot chez lui. Sa femme, qui le voit pâle, l'air farouche, les yeux égarés, l'interroge, le presse de questions; il ne répond rien, se promène à grands pas, s'assied, se releve. Alarmée de cette violente agitation, elle cherche à le consoler, ose hasarder quelques caresses; il les repousse durement, sa fureur paraît s'en augmenter. Dans ce moment, on frappe à la porte; c'est Hégésippe mourant qui vient chercher un asile dans la maison de son ami : des passans l'avaient trouvé couvert de sang, se traînant avec effort; ils lui demandent où il veut se faire porter. « Chez Callistrate, chez mon frère, il recevra mon dernier soupir. » Dès que son assassin entend le nom d'Hégésippe, il fuit épouvanté, va se cacher dans les ténèbres, au haut de la maison. Cléobuline vole auprès de son frère, pleure sur lui, s'empresse, lui prodigue tous les secours. Cependant Hégésippe demande Callistrate; il veut le voir, le presser dans ses bras avant de mourir. Cléobuline va le chercher, l'entraîne malgré lui. Le traître embrasse son ami mourant, répand des larmes hypocrites sur ses blessures, ose lui demander quel est le scélérat qui a pu commettre un forfait si atroce. « Je ne sais, mon ami, répond Hégésippe d'une voix éteinte, je n'ai pu le reconnaître; mais je n'ai jamais offensé personne, du moins volontairement : je ne méritais pas un sort si funeste. — Oui, mon cher Hégésippe, s'écriait son bourreau, un monstre seul a pu porter le fer sur vous! » En prononçant ces mots, il se courbait sur lui, le caressait, semblait anéanti de douleur. « Je meurs moins malheureux, dit Hégésippe, puisque je meurs dans les bras de mon ami, de mon frère; donnez-moi votre main, que je la serre pour la dernière fois. Callistrate lève sa main glacée, et ose la mettre dans celle de sa victime. Hégésippe ajoute : « Ne pleurez pas ma mort, mon cher Callistrate, consolez-vous, votre douleur m'accable; ayez soin de ma sœur : et vous, Cléobuline, je vous recommande votre époux, le meilleur de mes amis. Adieu : soyez heureux. » Ce furent ses dernières paroles. Dès qu'il eut expiré, Callistrate s'échappe, forcené de remords, poursuivi des Furies, va se jeter sur un lit, se relève, frappe les murs, hurle, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens. Sa femme l'avait suivi, et, le voyant ainsi éperdu, frénétique, n'ose avancer, et frémit d'horreur. Callistrate l'aperçoit, et, encore maître de lui-même, composant son visage, s'approche d'elle, et lui dit : « Vous voyez dans quel état me jette la mort d'un ami si cher! je suis au désespoir! au moins si je pouvais venger votre frere, égorger son bourreau! mais, hélas! quel est-il? je l'ignore! — Vous l'ignorez? eh bien! je le connais. — Vous? — Oui, moi; et je vais le nommer : c'est vous, vous-même : saisissez le poignard, et frappez l'assassin; aussi bien vous souillez le jour que vous respirez. » Après cette terrible exclamation, elle s'enfuit de la maison, et va se refugier chez une de ses sœurs : Callistrate partit cette même nuit de Corinthe, et depuis je n'ai rien appris de la destinée de ce monstre exécrable. Sans doute, s'il a échappé à la vengeance des hommes, les feux du ciel l'auront réduit en poudre. »

Nous frémissions tous au récit de cette histoire tragique : on vomit des imprécations contre ce monstre nommé l'Envie, qui poursuit les talens pour en dévorer la racine, ou l'empoisonner de son écume. Lasthénie demanda alors à Polémon s'il avait voyagé à Corinthe. « Jadis égaré dans le dédale d'une vie licencieuse, j'avais projeté ce voyage; mais aujourd'hui je n'oserais aborder une ville où les courtisanes jouissent non-seulement des honneurs et de la considération publique, mais où l'on prie Vénus de les conserver et d'en augmenter le nombre. » On pressa ensuite Polémon de lire quelques morceaux du traité qu'il travaillait, sur les mœurs, les usages, le caractère des Athéniens. « Très volontiers, répond ce philosophe, d'autant plus que, pour mettre la dernière main à cet ouvrage, j'ai besoin de l'exposer aux regards sévères de mes amis et de quelque Aristarque... Mais voilà Protagore qui vient d'éternuer : *Vivez!* » Et chacun, d'après Polémon, répéta : *vivez!* « Voyons, ajouta Polémon, s'il continue à manger. — Certainement, réplique Protagore, et à boire. » Aussitôt il avale une coupe de vin. « Je vous en félicite; car si dans ce moment vous eussiez perdu l'appétit, c'était d'un très mauvais augure pour vous. — Je n'en serais pas plus effrayé que du foie d'une victime qui ne serait pas sain. » Lasthénie demanda alors à Polémon une petite digression, en faveur de l'éternument, sur l'origine du compliment qu'on faisait, et les bons et mauvais pronostics qu'on pouvait en tirer. « Volontiers, d'autant plus que cette digression n'est pas étrangère au tableau des mœurs.

CHAPITRE CVI.

De l'origine des complimens que l'on fait à ceux qui éternuent.

« La coutume de saluer les gens qui éternuent est très ancienne et très répandue. La fable nous dit que Prométhée, ayant formé le premier homme, déroba le feu du ciel, l'emporta dans un petit flacon qu'il mit sous le nez de sa statue pour le lui faire aspirer. Le phlogistique divin pénétra bientôt dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau, se répandit dans toutes les veines; et le premier signe de vie que donna ce nouvel être fut d'éternuer. Prométhée, ravi de ce mouvement, lui cria aussitôt: *Bien te fasse !* Ce souhait fit sur l'homme une telle impression, qu'il s'en servit toujours dans la même occasion, et le fit passer à sa postérité.

« Aristote et d'autres ont cru voir l'origine de ce compliment dans le respect religieux qu'on avait anciennement pour la tête, comme la partie la plus distinguée du corps, le domicile et le laboratoire de l'âme. Les Égyptiens et les Grecs pensent que l'éternument est un avertissement divin pour nous conduire de telle ou telle manière dans différentes circonstances, ou bien le presage de quelque événement heureux ou malheureux. Xénophon haranguait ses soldats, lorsqu'un d'entre eux éternua; toute l'armée crut que c'était un signe favorable des dieux, et le général offrit un sacrifice en actions de grâces. Un jour que la fidele Pénélope priait pour le retour d'Ulysse, le jeune Télémaque éternua si fort, que tout le palais en fut ébranlé; et cette tendre épouse ne douta plus de l'accomplissement de ses vœux.

« Vous savez que nos poëtes croient enchanter les belles quand ils leur annoncent que les Amours ont éternué à leur naissance. Je connais une jeune personne qui éternua en écrivant à son amant; cet incident lui parut si favorable, qu'elle ne douta plus de son amour. Nous autres Grecs, nous disons *vivez* aux personnes qui éternuent; mais beaucoup de gens en pareil cas, s'adressent ce vœu à eux-mêmes.

« Il faut considérer le temps et l'heure à laquelle on éternue. Si un convive éternue pendant le repas, et cesse de manger, c'est un pronostic de malheur; celui qui éternue en se levant le matin, doit bien prendre garde à soi toute la journée. Le temps le plus propice et du meilleur augure pour l'éternument est depuis midi jusqu'à minuit, et lorsque la lune est dans les signes du taureau, du lion, de la balance, du capricorne ou des poissons : dans les autres constellations, il est d'un mauvais présage.

« Enfin l'éternument est une preuve du bon état de la santé, de la chaleur et de la force du cerveau : sous ce rapport, il mérite donc un compliment. D'autres médecins, au contraire, prétendent que c'est une opération violente et dangereuse : en admettant cette opinion, quoi de plus honnête que de faire un souhait à celui qui éternue (129) ?

« Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur cet antique usage. On ne peut aujourd'hui éternuer sans cérémonie ; si la mode en passe, je m'y soumettrai de bon cœur. Je vais maintenant vous lire quelques fragmens sur les mœurs de cette ville : je choisirai au hasard. » Il déroula alors ses tablettes, et lut.

CHAPITRE CVII.

Mœurs des Athéniens.

« Athènes est une ville pleine d'esprit, de grandeur, de légèreté, d'inconstance, et toujours agitée par les factions : elle contient environ trente mille habitans, sans compter les esclaves. Les Athéniens se piquent d'élégance, et leurs mœurs inclinent à la mollesse : ils portent des habits brodés comme les femmes, composent leur teint comme elles, se frisent, se parfument des essences les plus suaves, se mettent des boucles d'oreilles, portent sur eux de petits miroirs, ont une toilette, un nécessaire; ils se plaignent de la migraine, ressentent des vapeurs, des tressaillemens de nerfs. Les jeunes gens de bonne maison soupent avec les courtisanes, passent leurs journees chez elles, dans les places publiques, ou dans les boutiques des parfumeurs, des orfevres et des barbiers, ouvertes à tout venant. Là, ils vont se repaître de nouvelles, dont tout Athénien est avide; ils s'exercent à saisir les ridicules les uns des autres. Nés très railleurs, ils ridiculisent également le sacré et le profane. Les visites, les promenades, les spectacles remplissent leurs loisirs.

« Leurs importantes occupations sont d'assister aux sacrifices, aux fêtes des dieux, aux assemblées du peuple; de s'étaler au Prytanée avec des habits de mode. Ils courent en foule à l'Odéum, théâtre de mauvaise musique, où des mimes représentent, avec des gestes indécens ou des danses lascives, des scenes d'amours coupables. Jeunes gens, hommes faits, magistrats, philosophes, presque tous les gens aisés vivent de cette sorte. Jadis, la plupart des Athéniens allaient pieds nus; mais Alcibiade a introduit une nouvelle chaussure, adoptée par les élégans. On trouve dans cette ville des compagnies choisies et des conversations instructives sous les différens portiques. Le peuple se réfugie, surtout l'hiver, dans les bains publics; chaque particulier en a dans sa maison, et ils se mettent au bain apres la promenade, ou, le plus souvent, avant le repas. Les Athéniens ne couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords retroussés que dans les voyages. Ils vont communément à pied dans la ville, ou aux environs, une canne à la main; mais depuis quelque temps les gens riches et fastueux ont des litières attelées de mules blanches de grand prix, qu'ils font venir de Sicyone ou du Péloponèse. Un cuisinier, dans cette ville, est un important personnage. On ne peut s'empêcher de rire lorsqu'on se rappelle que le gouvernement a accordé le droit de bourgeoisie au nommé Chérips parce que son père avait inventé un excellent ragoût aux truffes.

« Les Athéniens, sans s'abandonner à l'ivresse, aiment le bon vin; ils font servir sur leurs tables des cigales, des sauterelles, et même la chair des ânes et des taupes. Pendant l'été, ils font rafraîchir le vin dans la neige. Les fleurs les plus brillantes ornent leurs tables pendant l'hiver. Chez eux point de festins sans bouffons : les jeunes gens s'adonnent à la chasse, à l'équitation, aux baladins. Les Athéniens élèvent beaucoup de paons; ils aiment passionnément toutes sortes d'animaux étrangers. Ils nourrissent des perroquets d'Afrique, des faisans, des pigeons de Sicile, des chiens de Malte et de Lacédémone, des chevaux de Thessalie et de l'Argolide, des mulets du Péloponèse, et des singes. Leur conversation est légère, frivole et brillante d'esprit. Ils sont durs et polis, civils et médisans, surtout envers les femmes; ils s'imaginent qu'on ne peut penser, s'amuser et vivre heureux que

dans leur ville. Ils respectent la naissance, surtout de ceux dont les aïeux ont donné de grands exemples de vertu et de bravoure, ou qui ont rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, ou remporté des couronnes aux jeux publics. Cependant ces familles ne jouissent d'aucun privilége exclusif, d'aucune préséance; mais leur éducation leur donne des droits aux honneurs, aux premieres places, et le peuple aime à leur en faciliter l'entrée. Le sénat est composé de cinq cents sénateurs renouvelés tous les ans. A la fin de l'année, chaque tribu présente cinquante députés et cinquante suppléans élus par le sort; mais il faut que les candidats soient renommés par des mœurs pures et une conduite irréprochable. Heureux les gouvernemens où ces conditions seraient observées! Mais aujourd'hui Athènes ne remplit ses magistratures que de citoyens avides et pervers. Les députés, avant d'exercer leurs fonctions, prêtent serment de ne donner que de bons conseils et de se conformer exactement aux lois. La république leur donne une drachme par jour (dix-huit sous). Ils s'assemblent toute l'année, excepté les jours de fêtes et ceux regardés comme funestes.

« La nature a favorisé les Athéniens des plus beaux yeux du monde, et d'une vue très perçante [1]. C'est à la perfection de leurs yeux qu'il faut attribuer les progrès qu'ils font dans les arts qui dépendent immédiatement du dessin. Les hommes sont fameux par la beauté des formes, et l'emportent même sur les femmes; tellement qu'on a craint que leur ascendant sur nous n'en fût affaibli. En conséquence, on a établi des magistrats nommés *gynéconomes*, au nombre de dix, pour veiller sur la parure de ce sexe : on exige de lui qu'aux attraits touchans de la décence il joigne l'éclat et l'élégance des vêtemens. La rigueur de ce tribunal est extrême; il impose une amende de mille drachmes aux femmes qui sont mal coiffées ou mal vêtues, et fait inscrire leurs noms dans un tableau exposé au public; et celles dont les noms y paraissent sont à jamais perdues dans l'esprit des Grecs.

« Les Athéniens joignent une grande force de corps à la beauté des formes : c'est dans le quartier appelé *Colitos* que naissent les plus beaux enfans [2]. C'est à la salubrité de l'air et à l'admirable position de leurs montagnes, qui les garantissent du souffle impétueux des aquilons et de l'humide intempérie des vents du couchant, qu'ils doivent ces avantages. De plus, ils s'attachent particulièrement à perfectionner la beauté de leurs enfans, et le gouvernement les y encourage par des récompenses. A force de soins, ils sont parvenus, dit-on, à changer la couleur des yeux. Ils font apprendre le dessin à leurs enfans, pour les mettre à même de juger de la régularité des formes. Alcibiade a refusé de jouer de la flûte parce que cet instrument le faisait grimacer, et tous les Athéniens ont suivi cet exemple. On vit long-temps à Athènes, et l'on n'y connaît aucune maladie endémique [3]. Ce qui contribue encore à la bonne constitution de ce peuple, c'est l'usage habituel du miel, excellent dans l'Attique, preuve certaine de la pureté de l'air. Les Athéniens reçoivent des impressions très vives de tous les objets : tout parle en eux, les gestes, l'habitude du corps, la force et l'expression de leurs regards. Un observateur prétend qu'à Athenes on parle plus dans un jour qu'à Sparte dans toute une année.

« Pour entretenir leur santé et leur agilité, ils font un grand usage des étuves, dont nous devons l'invention à la fameuse Médée. L'appareil du feu et des chaudières fit imaginer au peuple qu'elle rajeunissait les hommes en les faisant bouillir : il le crut d'autant plus aisément que Médée pour ne pas instruire les médecins, garda strictement le secret de sa méthode. Le genre de mort de Pélias n'est qu'un conte populaire : il fut étouffé par la vapeur du bain (130).

« A l'âge de dix-huit ans, les Athéniens se font inscrire, et prêtent serment de servir la république jusqu'à soixante (131). Les citoyens seuls sont admis au serment. On compte aujourd'hui dans cette ville vingt mille citoyens, environ quarante mille domestiques ou esclaves [1]. Le gouvernement veille sur l'éducation de la jeunesse. Les gymnases ou palestres sont les lieux destinés aux exercices du corps et de l'esprit : on y apprend la danse, qui donne au corps de la grâce, de la noblesse et de l'aisance; la musique, qui calme les passions, et adoucit l'âpreté du caractère; mais, aujourd'hui très licencieuse, elle est, ainsi que la danse, une des causes de la dissolution de mœurs. L'équitation et les évolutions militaires sont au nombre des exercices des jeunes gens. Quant à ceux de l'esprit, des maîtres leur enseignent la prosodie, la syntaxe, la prononciation de notre langue; leur en font sentir les grâces, les beautés. De là naît ce goût délicat des Athéniens, cet amour des beaux vers, dont ils se font un plaisir d'orner leur mémoire, avantage qui leur attire chez les étrangers un accueil très distingué.

« Mais le talent auquel ils s'attachent avec le plus de passion, est celui de l'éloquence, qui leur ouvre la porte des honneurs et de la gloire.

« Eschine, un de nos premiers orateurs, plus âgé de seize ans que Démosthène, lui disputait la palme de l'éloquence; mais le peuple ayant voulu décerner à ce dernier une couronne d'or, Eschine attaqua à la tribune Ctésiphon, l'auteur du décret : Démosthène se présenta pour le défendre. Les deux rivaux luttèrent avec vigueur, déployèrent toutes les ressources de leur génie. Eschine succomba, et fut condamné à l'exil; mais le généreux Démosthene, loin d'accabler le vaincu du poids de sa gloire, le força à lui pardonner son triomphe. Au moment qu'il sortait d'Athènes, il courut au-devant de son rival, lui offrit sa bourse, et l'obligea de l'accepter. Eschine, pénétré de ce procédé, s'écria : « Eh! comment ne regretterais-je pas une patrie où je laisse des ennemis si généreux, que je désespère de retrouver ailleurs des amis qui les égalent? »

« On sait que Démosthène s'enferme des mois entiers dans un cabinet souterrain, et que, pour n'être pas tenté d'en sortir, il se fait raser la moitié de la tête : c'est là qu'à la lueur d'une lampe il compose ses harangues immortelles.

« De l'école d'Isocrate il est sorti une foule d'orateurs

[1] Paw prétend qu'ils découvraient à dix lieues de distance les plumes du casque de la statue de Minerve. Le croyait-il ?

[2] Paw assure qu'ils parlent plus tôt que les autres.

[3] On ne trouve ni dans leurs auteurs, ni dans les traditions, aucune connaissance de la petite vérole, du rachitis et des maladies vénériennes.

[1] Les Athéniens avaient des domestiques à gages, de condition libre, et des esclaves faits prisonniers à la guerre, ou achetés des marchands d'esclaves qui les tiraient presque tous de la Phrygie et de la Mysie.

éloquens et de personnages illustres. En parlant de ce grand homme, on ne doit pas oublier que lui seul osa porter le deuil de Socrate aux yeux du peuple qui venait de l'assassiner (132). L'arbre de la philosophie est aussi cultivé à Athènes; mais on voit éclore sous son ombre une fourmilière de prétendus philosophes hérissés d'arguties et de paralogismes : gens qui, bigarrés de quelques pièces du manteau du sage, osent débiter ses maximes, ses opinions, qu'ils isolent et appliquent gauchement à leurs systèmes insensés ou pervers. D'autres jeunes gens sont attaqués de la laconomanie; ils affectent les mœurs et le costume des Spartiates; ils portent une tunique fort courte, d'une laine très grossière, et s'enveloppent d'un grand manteau de la même étoffe. Ils laissent tomber leurs cheveux hérissés et épars. Ils ont une longue barbe, vont pieds nus, ou chaussés d'une sandale de couleur rouge, et armés d'un gros bâton, marchent d'un pas grave et mesuré. Ils mangent couchés sur un lit de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre, ou sur un morceau de bois.

« Les mœurs de cette ville ont déjà souffert de grandes altérations. L'ardeur des plaisirs a succédé à l'enthousiasme des nobles passions, et le dégoût de la vie à l'amour de la gloire. La soif du gain, l'avarice y règnent tellement, que ce vers d'Aristophane,

L'Athénien, en mourant, tend encore la main.

est devenu proverbe. Une mauvaise philosophie, qui ramène tout aux sens, ose débiter en plein théâtre ses maximes funestes. Le poëte Alexis est le premier qui ait propagé ces principes épicuriens. « Que parlez-vous, dit-il, du Lycée, de l'Académie ou du Portique, amusement de sophistes, où il n'y a rien de solide? Jouissons, goûtons les plaisirs de la table; il n'est rien de plus doux : vertus, honneurs, dignités, vous êtes de vains songes! la mort, au temps marqué, doit glacer nos sens; nous n'emporterons que ce que nous aurons bu et mangé. Et que sont aujourd'hui les Périclès, les Codrus, les Miltiade? rien qu'un peu de cendre. » Quelle dépravation! quelle morale! l'on ne rougit pas de la publier, et les magistrats le souffrent! On trouve ici, à côté de la sagesse et de la magnanimité, la folie et la bassesse, la liberté à côté de la tyrannie, l'austérite contrastant avec la volupté, la philosophie d'Anaxagore et de Socrate obscurcie par les paradoxes et les subtilités des sophistes. Athènes est aujourd'hui l'école du plaisir et du vice comme de la littérature et de la philosophie. »

Après cette tirade, que Polémon débita avec véhémence, on l'engagea à se reposer : il but de l'eau et mangea un morceau d'ânon.

Lorsqu'il eut fini, Lasthénie lui demanda si dans la peinture des mœurs d'Athènes il avait oublié les femmes. — « Je n'aurais garde; mon tableau perdrait son plus grand intérêt, son attrait le plus piquant. Mais, pour les peindre, il faut les connaître; ce qui demande beaucoup de sagacité et une étude très suivie. Je n'ai fait encore qu'esquisser leur portrait; en voici quelques traits détachés.

« Les Athéniennes, pour éviter cette censure flétrissante dont je viens de parler au sujet de l'habillement et de la parure, ont adopté un luxe ruineux et les modes les plus extravagantes. Jamais nation civilisée n'a fait un tel usage du fard; elles se noircissent les sourcils et les paupières, se peignent les joues et les lèvres avec le suc de l'orcanette [1] : elles étendent une couche de céruse sur leur sein et sur leur visage. Ces couches sont si épaisses, qu'elles donnent aux femmes, à très peu près, la même physionomie, ce qui émousse le sentiment chez les hommes, et les fatigue par l'uniformité. Les Athéniennes poussent si loin la manie des belles tailles, qu'elles se serrent extrêmement, jeûnent pour prévenir l'embonpoint, et emploient des poudres astringentes et ferrugineuses pour prévenir la trop grande croissance du sein, tandis que le corps est fortement comprimé au défaut des côtes. La petitesse du front est chez elles un trait de beauté; aussi les boucles de leurs cheveux descendent jusque sur leurs sourcils; elles répandent une poudre jaune sur leurs cheveux couronnés de fleurs. Leur chaussure est très haute; c'est une simple semelle qui s'attache sur le pied avec des bandelettes ou des agrafes; cette chaussure est d'or chez les femmes du premier rang. Elles se servent d'éventails, et portent jusqu'à la démence leur passion pour les oiseaux les plus rares : elles ne sortent que voilées. La loi defend aux femmes distinguées de paraître dans les rues pendant le jour, à moins de raisons importantes. Alors des esclaves les garantissent des ardeurs du soleil avec des parasols d'ivoire. La nuit elles ne peuvent sortir qu'à la lueur d'un flambeau porté par un esclave. Dans les fêtes publiques, elles ne doivent se montrer qu'entourées d'eunuques, d'esclaves d'Éthiopie, ou de femmes esclaves qu'elles louent, ou qui leur appartiennent. Quant à leurs mœurs, la sévérité de nos lois ne peut réprimer leur coquetterie. La vigilance et les précautions de la jalousie ne servent qu'à enflammer leur imagination. Livrées à l'oisiveté, aux amusemens, soumises aux influences d'un climat voluptueux, elles font de l'amour et de leur parure leur principale affaire. Toute leur vertu, toute leur attention consistent à tendre les voiles du mystère sur leurs intrigues. — Vous ne les épargnez pas, s'écria Lasthénie : j'oserai pourtant me charger de leur défense. Je ne puis nier quelque irrégularité dans leur conduite; mais l'exemple des hommes atténue leurs fautes. La plupart des maris ne songent qu'à avoir des enfans de leurs femmes pour perpétuer leur nom; ils ne les prennent que pour veiller à leur ménage, et ils réservent leurs égards, leurs empressemens pour les courtisanes qu'ils entretiennent. — Il faut peu s'étonner de l'influence de ces femmes sur les hommes : elles sont mieux élevées, plus instruites que les femmes d'Athènes; elles fréquentent les écoles des philosophes, tandis que l'éducation de nos dames est tellement négligée, que les grâces de l'esprit fuient à leur aspect. Et parce qu'elles n'ont pas cueilli, disait Sapho, les roses des muses, on ne parlera point d'elles pendant leur vie, on les oubliera après leur mort, et elles passeront de l'obscurité dans le néant du tombeau. »

Je priai Polémon de me donner quelques détails sur les courtisanes. « Solon, me dit-il, est le premier qui les mit sous la sauvegarde des lois : il voulait éteindre chez les jeunes gens un goût qui fait rougir la nature. Nos Phryné nos Laïs et leurs rivales habitent des maisons charmantes, meublées par le goût et la richesse. Ces asiles sont le rendez-vous des philosophes, des poëtes et des artistes. Ces aimables syrènes joignent aux charmes de la figure, à la séduction de la coquetterie les agrémens de l'esprit, l'atticisme le plus pur, le plus piquant, des connaissances

[1] L'orcanette, nommée ainsi par nos botanistes, donne un incarnat plus faible que le carmin.

en littérature, souvent même en mathématiques, rendent leur conversation et leur société délicieuses. Les courtisanes du second ordre se rendent aux avenues du Céramique[1] et sous les arcades du long Portique. Les bords de la mer sont souvent les rendez-vous d'amour. La neuvième heure du jour est consacrée à la toilette, ensuite aux plaisirs de la table et aux scenes amoureuses. Pendant que les dames se renferment dans leurs gynécées, les courtisanes se tiennent sur le seuil de leurs portes, déployant leurs belles formes à travers des voiles légers et transparens. Une loi de Solon les oblige à se montrer dans la parure la plus élégante et la plus voluptueuse[2]; leurs noms sont écrits sur leurs portes, et quelquefois sur leur front. Devant leurs portes pend un voile souvent orné des attributs du dieu des jardins, ou de la figure d'un sphinx.

« Dans le jour, ces femmes paraissent à leurs fenêtres avec un brin de myrte qu'elles agitent entre leurs doigts, ou dont elles caressent leurs lèvres.

« Dans la nuit, les jeunes gens assiégent leurs portes avec des haches et des flambeaux; mais on attache des guirlandes aux portes des plus belles, on y fait trois libations de vin, et on renverse trois fois la coupe en l'honneur des Grâces. Aristophane de Byzance a compté dans Athènes cent trente-cinq courtisanes; Apollodore prétend que leur nombre est plus considerable, et je suis de son avis. L'époque de la considération qui leur est accordée a commencé au siècle de Péricles; mais il faut distinguer les Glycère, les Phryné, les Aspasie et les Laïs de cette tourbe flétrie par le commerce avilissant de leurs charmes. Les premières, semblables à Vénus, descendent sur la terre entourées des Grâces et des Plaisirs; les autres, filles du dieu de Lampsaque, en dégradant l'amour, se dégradent elles-mêmes, ainsi que leurs adorateurs. »

CHAPITRE CVIII.

De Cratès. Anecdotes. Histoire des Amazones.

Protagore nous donna ensuite pour nouvelle que les magistrats avaient décrété que le cynique Crates serait nourri au Prytanée. Chacun de nous se récria, improuvant qu'un tel homme, inutile à l'état, vécut aux dépens du public. « Il mérite de la république plus que vous ne croyez, répondit Protagore; il est le médiateur, le juge de tous les debats, de toutes les tracasseries domestiques; il s'attache surtout à maintenir la paix entre les époux. Il vient de raccommoder le médecin Nicomaque avec Praxile, sa femme. Ce mari jaloux, ayant eu l'imprudence de revenir de l'assemblée du peuple avant la fin de la séance, surprit Praxile et Myson son amant dans une attitude décisive. Enflammé de colère, il court sur son rival le poignard à la main. Praxile aussitot s'écrie: « Il ne m'a pas séduite, il a employé la force. — Oui, dit Myson, et j'invoque la loi. » Ces mots arrêtent le bras de Nicomaque. Vous devez savoir que la loi permet au mari de tuer l'amant de sa femme surpris dans un rendez-vous avec elle, mais qu'elle lui défend ce meurtre lorsque celle-ci déclare que c'est par la violence, et non par la séduction, qu'il a triomphé d'elle. » Je trouvai cette loi fort bizarre. « Elle est sage, me répond Protagore: l'arme de la séduction est plus dangereuse, plus facile que la force, si rarement possible. Mais l'époux, dans ce dernier cas, a le droit de répudier sa femme, et de faire condamner son complice à une amende considérable en sa faveur. Nicomaque, irrité, ne voulait faire aucune grâce: Praxile était perdue sans ressource; elle allait être exclue des cérémonies religieuses; elle n'aurait plus osé se parer, tout le monde pouvait la couvrir d'opprobres et déchirer ses vêtemens. Dans son malheur, elle eut recours à Cratès, lié d'amitié avec son mari, et qui promit ses bons offices. Il va trouver Nicomaque, qu'enflammaient la fureur et la vengeance. « Je ne chercherai pas, lui dit-il, à vous consoler par l'exemple des hommes et des dieux, et par la fatalité qui sème cette ivraie dans le champ de l'hymen: mais quel est celui dont la vertu est la plus ferme? Est-ce celui qui marche plein de confiance au bord du précipice, ou celui qui, tombé une fois, connait l'écueil où il s'est brisé?

« Un Spartiate se fit tuer dans une bataille, parce qu'au combat des Thermopyles un mouvement de faiblesse l'empêcha de prodiguer sa vie. Et qui de nous est inébranlable dans la vertu? Quel stoïcien répondrait de ne jamais faillir? La faiblesse est inhérente à la nature humaine comme la gravité à la matiere. » Nicomaque traitait ce raisonnement de paralogisme; il assurait que l'homme est né libre, que sa volonté absolue le décide au bien ou au mal, et que l'on était vertueux lorsqu'on le voulait bien. Crates comprit que sa dialectique et ses prieres seraient du temps et des paroles perdus, et qu'il fallait d'autres leviers pour remuer l'âme d'un mari outragé. Voici ceux qu'il a employés. Il s'est adressé à la jeune Naïs, courtisane tres jolie et très adroite. Il l'a fait venir chez lui sous le titre de sa niece, arrivée depuis peu à Athenes pour raison de santé; il l'a revêtue d'habits simples et modestes: sous ce vêtement Naïs a affecté l'air et le ton d'une villageoise douce et timide. La scène préparee, Crates est venu vers Nicomaque, lui a montré de l'inquietude sur la santé de sa jeune nièce, et l'a prié de venir lui donner ses soins. Un médecin ne demande pas mieux que d'exercer ses talens, surtout lorsqu'il s'agit d'une jeune et jolie femme. Il court chez Naïs; elle était étendue sur un lit, abattue, l'air souffrant. Le disciple d'Hippocrate tâte le pouls, le trouve petit, inégal, intermittent; il demande à la malade si elle a des maux de tête, des vertiges. — « Oui. — Des anxiétes? — Oui. — Des crampes, des inquiétudes aux jambes? — Oui. — Des frayeurs? — Oui, souvent. — Cela suffit, belle Naïs, je connais la cause de votre maladie, mais nous vous guérirons. Il faut commencer par vous dissiper et vous égayer: le rire et le plaisir sont le premier spécifique de votre état. » Nicomaque dit ensuite à part, en souriant, à l'oncle prétendu que la maladie de sa nièce était causée par un excès de sagesse; qu'il fallait au plus tôt lui chercher un mari. « Je m'en occuperai, lui répondit Cratès en souriant aussi: mais, en attendant, il faut la soulager et venir la voir souvent. » Nicomaque ordonna des bains de pieds, du lait, des substances végétales, et sortit en promettant de revenir le soir même. Il trouve Naïs avec une seule esclave, qui s'éloigna par discrétion. Elle le reçut avec cette joie douce qu'inspire la présence d'un médecin qui a notre confiance, et cette volupté timide que fait naître la vue d'un objet aimé: son léger vêtement o frait les formes les plus heureuses, et laissait entrevoir la neige d'un sein charmant. Le jour de la chambre était faible et

[1] Athènes avait deux céramiques l'un destiné aux mânes des guerriers, le second aux courtisanes.

[2] On prétend que les dames françaises ont imité l'habillement de ces courtisanes.

doux : l'intéressante Naïs tournait souvent ses beaux yeux languissans sur son cher Esculape, qui s'enflammait, donnait des conseils et des remèdes en bégayant. Elle se plaignait d'un mouvement de colique; la main de Nicomaque voulut connaître la cause du mal; elle s'égare; Naïs soupire, oppose une faible résistance. Nicomaque n'y est plus, la tête lui tourne, il se précipite dans ses bras : elle jette un cri perçant, et Cratès paraît. Quel aspect! quel coup de foudre! cha un reste muet. « Que vois-je! s'écria enfin le cynique; quoi! vous! un homme si sûr, si maître de lui-même, si inexorable pour les fautes d'autrui, vous abusez de ma confiance, vous venez séduire ma jeune nièce, l'innocence même! » Nicomaque aurait voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Dans sa stupeur, il veut s'excuser, et la parole expire sur ses lèvres. Enfin Cratès en eut pitié. Après quelques reproches, il lui dit que, plus philosophe et plus indulgent que lui, il consentait à se taire, à pardonner, pourvu qu'à son tour il pardonnât la même faiblesse à sa femme, et qu'il dispensât le jeune Myson de l'amende qu'il en exigeait. Le galant Nicomaque se crut trop heureux d'obtenir grâce à ce prix, et la paix fut acceptée et signée.

« Un jour ce même Cratès dit à Gorgias le sophiste qui exhortait les Grecs à une paix générale et perpétuelle entre eux : « Comment pourriez-vous concilier des intérêts si opposés, vous qui ne pouvez maintenir la paix dans votre maison, qui pourtant n'est composée que de trois individus, vous, votre femme et un esclave ? »

Lorsque Protagore eut cessé de parler, Polémon nous raconta le triste accident de Lycias, philosophe orné des plus grandes connaissances. « Il a eu le malheur de perdre sa femme : il en a été si vivement affecté, que sa mémoire s'est éteinte tout à coup. Il a deux grandes filles auprès de lui qui l'appellent, le nomment, l'embrassent : il ouvre de grands yeux, ne les reconnaît pas, et repousse leurs caresses. J'ai été témoin de cette triste scène.

« Mais je ne sais si vous connaissez Hyllus le Thessalien, philologue, sophiste, médecin et beau parleur; il n'est ici que depuis quinze jours. Il m'a raconté une anecdote assez plaisante, qui lui était arrivée avec le vieux Denys de Syracuse. Ce tyran, dévoré de craintes et de soupçons, comme tous ses pareils, se plaignait un jour devant ses courtisans du nombre des conspirateurs qui l'environnaient. Hyllus, qui était présent, lui dit : « Donne-moi un talent, et je t'apprendrai un secret qui te fera découvrir tous ceux qui conjurent ta perte. » Denys promit la somme, si le moyen était infaillible. Hyllus, à ces mots, le conduit à l'écart, et lui dit : « Fais-moi remettre cet argent tout à l'heure, et les conspirateurs, alors persuadés que je t'ai enseigné le moyen de les connaître, n'oseront plus former de complots contre toi. » Denis trouvant l'invention heureuse et la ruse très adroite, fit appeler son trésorier, et lui ordonna de compter un talent à Hyllus. — Voici un trait de Philippe de Macédoine, dit Damo, peut-être aussi plaisant que celui que vient de nous conter Polémon.

« Ce roi, dans une bataille, avait fait un grand nombre de prisonniers; on les vendait à l'enchère, lui présent, assis sur une chaise. Ayant, par inadvertance, sa robe un peu trop relevée, de sorte que sa situation était indécente, un des prisonniers qui s'en aperçut, s'écria au moment où l'on publiait son enchère : « Philippe, fais-moi grâce, empêche que je ne sois vendu, car je suis ton ami, et celui de la famille. — De quel côté, répond Philippe, et d'où vient cette amitié entre nous? — Si tu veux le savoir, je te le confier i à l'oreille. » Le roi le fit amener, et le prisonnier lui dit tout bas : « Abaisse le devant de ta robe, car tu montres au public ce que la décence oblige de cacher. » Philippe, enchanté d'un avis donné si adroitement, le fit relâcher soudain en disant : « Il est vrai, c'est un de mes amis, je l'avais oublié. »

Après ces divers récits, Polémon me demanda si dans mon voyage en Asie j'avais vu le fleuve Thermodon [1], et ces fameuses Amazones dont Penthésilée et Antiope avaient été reines; la première, renommée pour avoir combattu vaillamment au siége de Troie; et Antiope, pour avoir osé attaquer Hercule qui la vainquit et lui fit épouser Thésée, dont elle eut Hippolyte. « Non, lui dis-je, je n'ai point été jusqu'au Thermodon : mais, en traversant la Cappadoce, j'ai pris des renseignemens sur l'existence et les mœurs de ce peuple de femmes célèbres. Des historiens prétendent qu'elles n'admettent aucun homme dans leurs états, mais qu'elles se rendent une fois tous les ans sur la frontière pour y recevoir les caresses de leurs voisins; qu'après leur accouchement elles gardent les filles, et renvoient les garçons à leurs pères. Ils ajoutent qu'elles se brûlent une mamelle pour mieux tirer de l'arc, et conservent l'autre pour allaiter leurs enfans. Sans m'ériger en critique, ces récits me paraissent douteux, ou du moins je crois la vérité embellie par beaucoup de fictions. Mais voici la tradition qui me paraît la plus vraisemblable, telle que je l'ai reçue d'un vieillard du pays, homme digne de foi.

« Les Grecs attaquèrent la patrie de ces guerrières, les battirent complètement, et les amenèrent prisonnières sur des vaisseaux. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles brisèrent leurs fers, égorgèrent leurs vainqueurs, et s'emparèrent des navires; mais, ignorant la manœuvre, elles voguèrent au gré des flots. Après une navigation pénible, elles abordèrent à Cremnes, sur le Palus-Méotide [2], ville habitée par les Scythes, nation libre. Elles s'avancèrent dans le pays en le dévastant. Les Scythes, étonnés, prennent les armes, et courent au-devant de ces ennemis inconnus, qui semblaient descendus du ciel ou vomis par les mers. Ils les attaquent; mais, ayant reconnu le sexe des morts restés en leur pouvoir, ils ne voulurent plus combattre de pareils adversaires. Ils tinrent conseil, choisirent les jeunes gens en nombre à peu près égal à celui des Amazones, et les envoyèrent camper auprès d'elles, avec ordre d'éviter tout combat, de chercher, au contraire, à les gagner, à s'attirer leur bienveillance, leur projet étant de s'unir avec ces femmes belliqueuses pour en avoir des enfans. Les jeunes gens suivirent exactement le plan qu'on leur avait tracé. Les Amazones, voyant qu'on ne cherchait pas à leur nuire, restèrent dans l'inaction et dans la sécurité. Cependant les deux armées se rapprochaient tous les jours. Des Scythes s'aperçurent que parfois une Amazone seule ou suivie d'une autre s'éloignait du camp. Un d'eux les épia comme on épie la colombe qu'on veut surprendre. Il en vit une isolée qui entrait dans un bois; il courut après elle et l'atteignit. Celle-ci, loin de s'enfuir ou de le repousser, lui sourit agréablement. Au défaut d'un idiome commun

[1] Le Thermodon est un fleuve de Cappadoce qui se jette dans le Pont-Euxin; il est célèbre par l'histoire ou la fable des Amazones.

[2] Aujourd'hui mer de Zabache, grand golfe au nord de la mer Noire, dont les bords appartiennent maintenant à la Russie.

entre eux, ils se firent des gestes, se parlèrent des yeux; et le plaisir et la nature donnant le signal, cette scène muette finit par l'union la plus intime. L'Amazone s'en trouva si bien, qu'elle fit entendre à son vainqueur qu'elle reviendrait le lendemain au même lieu avec une de ses compagnes, l'invitant à revenir aussi avec un de ses compagnons; ce qu'il promit. De retour au camp, il conta son aventure, et fut exact au rendez-vous le jour suivant avec un de ses camarades. Ils y trouvèrent l'Amazone et une de ses amies. Elles étaient jeunes et belles, et le temps fut aussi bien employé que la veille.

« Insensiblement ces jeunes Scythes apprivoisèrent toutes ces guerrières, plus fières au combat que farouches en amour. La liaison formée, les deux camps se réunirent, et chacun prit pour femme celle dont il avait obtenu les faveurs. Lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes proposèrent à leurs épouses de se joindre au reste de leur nation et de vivre tous ensemble. « Nous ne pourrions, dirent-elles, nous accorder avec les femmes de votre pays : leurs coutumes diffèrent trop des nôtres. Nous tirons de l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons point appris les ouvrages de notre sexe. Vos femmes, au contraire, ne connaissent que les occupations et les travaux du leur; elles ne quittent jamais leurs chariots (133). Mais, puisque vous voulez resserrer et continuer notre hymen, quittons cette terre, et allons nous établir au-delà du Tanaïs. » Les Scythes y consentirent, et, ayant traversé le fleuve, ils marchèrent pendant trois jours vers l'orient et arrivèrent dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui sous le nom de *Sauromates*. Les femmes ont conservé leurs anciens usages; elles montent à cheval, vont à la chasse, tantôt seules, tantôt avec leurs maris, et les suivent aussi à la guerre. Le vêtement des deux sexes est le même. Quant au mariage, ils ont réglé qu'une fille ne pouvait se marier qu'elle n'eût tué un ennemi. Beaucoup vieillissent et meurent sans avoir mérité un époux. »

Après ces diverses narrations, Damo et Lasthénie récitèrent des scènes et des vers de plusieurs poètes. Polémon nous dit, à propos du plaisir dont nous jouissions dans ce repas, que le sage ne devait pas imiter le vulgaire qui attend la fête de Saturne, de Bacchus ou de Minerve pour se livrer à la joie. « L'âme, disait-il, se porte d'elle-même aux objets doux et agréables : si elle entend des instrumens de musique, le chant mélodieux des oiseaux; si elle voit un beau ciel, un site heureux et champêtre, de jeunes animaux jouer avec gaîté et folâtrer sur l'herbe, elle s'épanouit, respire une joie douce et paisible. Laissons le méchant s'attrister, calomnier la vie. Carnéade disait que, comme les boîtes où l'on a mis de l'encens en retiennent encore la bonne odeur après qu'on l'a enlevé, ainsi le sage, conservant le souvenir de sa vertu et de ses bonnes actions, doit être heureux chaque jour de son existence. Oui, s'écria-t-il, ce monde est un temple digne de la majesté d'un dieu suprême; et la vie une fête perpétuelle pour l'homme de bien. »

Il nous cita à ce sujet quatre vers que Solon avait faits dans sa vieillesse; « car ce grand, ce grave législateur, nous dit-il, était aussi ami des plaisirs que de l'ordre et des lois.

« Bacchus, ranime-moi du feu de ton ivresse !
Sur mes cheveux blanchis jouez, jeunes Amours !
Muse, de quelques fleurs couronne ma vieillesse,
Et que ton luth divin charme mes derniers jours ! »

CHAPITRE CIX.

De la ville d'Athènes. Achat d'un esclave. De Timon le misanthrope. Repas public. De la campagne d'Athènes. Morale de Lasthénie.

Le soir Lasthénie me proposa de la suivre le lendemain à la ville, où elle allait acheter un esclave. Nous partîmes de grand matin : nous arrivâmes par le chemin de l'Académie : il est bordé de cyprès. « Vous ne pouvez faire un pas ici, disait Lasthénie, sans fouler la cendre d'un héros. Voilà l'autel des Muses, celui de Mercure, de Minerve, d'Hercule. Ce grand olivier qui est à votre droite est le second né dans l'Attique. Ce tombeau est celui de Thrasybule. Ce héros, fuyant la tyrannie, s'était retiré à Thèbes, où il méditait sans cesse le projet de délivrer sa patrie de ses tyrans. Il réunit les Grecs échappés ou proscrits, se met à la tête de cinq cents soldats équipés par l'orateur Lysias, se précipite sur l'Attique; ses forces s'accroissent dans sa route : les tyrans pâlissent, lui offrent le partage de la puissance, Thrasybule ne répond que les armes à la main, triomphe et relève le drapeau de la liberté. Une fête solennelle consacre ce grand événement. Voici le tombeau de Périclès, l'époux d'Aspasie, le chef de la république pendant quarante ans. Voilà ceux de Chabrias, de Phormion. Ici, sont les cénotaphes de tous les guerriers morts dans les combats; leurs noms et leurs pays sont gravés sur de petites colonnes qui sont auprès. Ces lieux sont couverts de souvenirs immortels; j'y viens rêver souvent sur la tombe de ces grands hommes, sous les bois religieux qui leur sont consacrés. »

En rentrant dans Athènes, je lui dis : « Je trouve votre ville assez mal bâtie; les rues y sont étroites, point alignées, d'une irrégularité frappante; les maisons sont chétives, peu commodes, excepté quelques-unes. Ces marches qui donnent sur les rues, ces appartemens supérieurs bâtis en saillie défigurent les façades, offusquent la vue, et gênent la circulation de l'air. Je n'aime pas non plus ces Hermès de pierre, de forme cubique, placés aux portes des maisons; je préfère ces autels couverts de gazon qui les touchent, ils sont bien plus agréables à l'œil. Vous n'avez qu'une fontaine [1]; on y supplée, il est vrai, par des puits et des citernes. Enfin je cherche Athènes dans Athènes.—Vous ne faisiez pas toutes ces observations il y trois ans; on voit que les voyages vous ont formé le goût. A ce sujet, je vous dirai qu'un plaisant, entrant dans cette ville, et trouvant à la porte un temple consacré à deux divinités, s'écria : « Il faut que je m'en retourne; car, puisqu'on loge ici deux dieux ensemble, je n'y trouverai pas de logement pour moi. » Il est certain que tout respire dans cette ville la simplicité; mais la magnificence brille dans les portiques, les temples, les édifices publics. Cimon a fait planter ces beaux platanes qui décorent la grande place de l'Académie, qui était un lieu aride et nu; il en a fait un bocage délicieux, arrosé de belles fontaines, percé de plusieurs grandes allées couvertes, et de longues lices pour les courses : d'ailleurs la noblesse d'Attique, qui aime beaucoup la vie champêtre, déploie son faste et son goût dans les maisons de campagne. C'est là que vous voyez une heureuse distribution unie à l'élégance, les appartemens les plus frais, les plus

[1] Il n'y avait qu'une fontaine, c'est-à-dire une source; mais par neuf canaux souterrains elle distribuait de l'eau dans plusieurs quartiers de la ville.

voluptueux, et des jardins dignes d'être le temple de la nature. »

Arrivés dans la place publique, où se vendent les esclaves, Lasthénie me dit : « Voilà l'autel de la Pitié, que les Athéniens seuls honorent d'un culte particulier. Cette divinité si respectable nous apprend à compatir aux malheurs de nos semblables, et à supporter les nôtres avec courage et résignation. Le culte de cette déesse, et les autels que les Athéniens ont élevés à la Pudeur, à la Renommée et à la Vigilance, prouvent qu'ils sont le peuple le plus religieux de la Grèce. » Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation, étaient entassés au milieu de la place. Dès que Lasthénie eut parlé au marchand, il fit ranger sa troupe en rond, et lui ordonna de danser ; c'était pour nous faire juger de leur vigueur et de leur agilité. Ces malheureux sautèrent, gambadèrent de toutes leurs forces; lorsqu'ils se ralentissaient, le maître les ranimait avec des verges. Lasthénie fit bientôt cesser cette triste danse, marchanda un jeune Scythe, d'une figure douce et spirituelle, et demanda au marchand quels étaient ses défauts corporels et autres [1]. Il craint la fatigue, répondit le marchand ; il est d'une humeur triste ; souvent, au lieu de travailler, il s'amuse à chanter des pæans amoureux et mélancoliques qui attristeraient les hiboux ; mais avec des verges vous le corrigerez aisément. » Lasthénie le choisit malgré ses inculpations, en me disant : « La Pitié, ici présente, me parle en sa faveur ; d'ailleurs je préfère l'esprit à la matière. Je me flatte que mes soins et la douceur de sa servitude lui rendront la gaîté, et peut-être le bonheur. Il cultivera mes fleurs et mes laitues, et je cultiverai sa raison et son cœur. » Elle le paya six cents drachmes. Je lui parlai alors d'une branche de commerce si cruelle et si flétrissante pour l'humanité. Elle m'avoua qu'elle en avait gémi souvent ; que l'esclavage outrageait la nature, dégradait également l'acheteur et le vendeur, mais que cet abus était presque impossible à réformer. Ce commerce est considérable dans la Grèce: l'Attique seule compte quatre cent mille esclaves: ce sont eux qui labourent les champs, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières et sont chargés de tout le détail du service. Ceux qui sont mieux élevés et plus heureux s'adonnent aux arts, cultivent des talens. On doit rendre justice aux Athéniens, ils ne traitent pas leurs esclaves avec la même sévérité que Sparte traite les Ilotes. Ici, nul maître n'a le droit d'attenter à leur vie; il peut seulement les charger de fers, les condamner à tourner la meule, leur interdire le mariage, et les séparer d'avec leurs femmes. Si des maîtres barbares exercent sur eux des actes de cruauté, ils peuvent se réfugier au temple de Thésée : dans cet asile, ils demandent un maître plus doux, et souvent ils l'obtiennent. Ils sont obligés d'avoir la tête rase, qu'ils couvrent d'un bonnet, et leur tunique ne peut passer le genou. La loi défend, sous des peines très graves, de maltraiter l'esclave d'un autre. Ils peuvent, par des services rendus, ou par un pécule, fruit de leur industrie ou de leur économie, acheter leur liberté; mais, s'ils en abusent, si un maître prouve en justice que son esclave a manqué de reconnaissance, il le reprend et le remet aux fers en lui disant : « Sois esclave, puisque tu ne sais pas être libre. »

[1] Les marchands d'esclaves étaient obligés de déclarer les vices et les défauts qu'ils leurs connaissaient ; autrement, le marché était résilié.

Pendant cet entretien nous vîmes arriver un homme bizarrement vêtu, suivi de la foule. Lasthénie le reconnut, et me dit : « Voilà Timon le misanthrope : on le voit rarement dans la ville; c'est un hibou qui craint le grand jour : il hait les hommes, et les fuit comme des bêtes féroces. Mais je veux l'observer. Oh ! oh ! il monte à la tribune; écoutons. *O Athéniens!* crie-t-il d'une voix de Stentor, *j'ai un figuier à ma campagne, où plusieurs de vous se sont déjà pendus ; je veux le couper pour bâtir à sa place; si quelqu'un de vous veut profiter de cette commodité pour s'y pendre, qu'il se dépêche ; je ne lui donne que vingt-quatre heures* Après cette courte harangue, il descendit de la tribune et se retira tranquillement. Le peuple, loin de s'offenser de cette saillie d'humeur, en rit beaucoup, et accompagna Timon avec des battemens de mains.

En traversant les rues avec Lasthénie, j'y vis nombre de tables dressées et couvertes de mets. « Quelle fête, ou quelle réjouissance, lui dis-je, occasionne ces repas? — Avez-vous oublié qu'à chaque nouvelle lune les riches dressent des tables pour le petit peuple en l'honneur de la déesse Hécate ? Tous ceux que vous voyez accourir et manger de si bon appétit sont nourris aux dépens de la ville; ce sont des malheureux qui n'ont ni de quoi vivre ni de quoi travailler. Ce jour est pour nous des plus sacrés; c'est la fête d'Apollon et de Diane. On sacrifiera pendant trois jours; le premier appartient aux dieux, le second aux héros, le troisième aux génies. Mais suivons la foule, que je n'aime pas plus qu'Épicure. On va faire des vœux pour la prospérité publique, et chacun des assistans demandera aux dieux, au fond du cœur, ce qui flatte le plus ses désirs. L'un demande la santé, l'autre la richesse; l'amant leur dit : « Dieux puissans! que ce mois me soit heureux ! » Et vous, ajouta Lasthénie, quels sont vos vœux? — Je prie les dieux de m'accorder votre bonheur. — On va offrir des gâteaux de miel au serpent nourri dans le temple. Hier, veille de la néoménie, la populace se répandit dans les carrefours ; sept fois, en hurlant, elle appela Hécate; et l'on chanta des chansons lugubres en mémoire des infortunes de Cérès et de Proserpine Vous avez vu dans tous les carrefours, à l'entrée des maisons, la statue d'Hecate; c'est ici une divinité très révérée. Elle est la mère commune des enfans; elle préside au monde : sa présence s'annonce par le hurlement des chiens ; on lui immole ces animaux et des poissons. — A l'affluence du monde qui se presse dans les rues et dans les carrefours, je vois que votre ville est populeuse, et les citoyens très curieux. — Elle peut mettre vingt mille hommes sous les armes. Je ne parle pas des étrangers, qui, loin d'être naturalisés, sont obligés de se choisir des protecteurs parmi les citoyens, et de payer un tribut annuel de douze drachmes (dix livres) par tête pour hommes, et de six pour femmes. » Je ne quittai pas Lasthénie de tout le jour ; et ce jour eut pour moi la rapidité de l'éclair. Quelle situation plus délicieuse que celle d'être auprès d'une femme que l'on aime, dont la conversation est animée et embellie par les grâces de l'esprit, par une instruction brillante et solide, et par le charme touchant de la modestie et de la douceur !

Cependant quelque inquiétude altérait mon bonheur, elle ne me parlait jamais que d'amitié, écartait avec soin les souvenirs les plus doux, et toute expression un peu tendre donnait à son visage une teinte d'austérité. Nous devions aller le lendemain nous promener ensemble ; je

résolus de la conduire aux mêmes lieux que nous parcourions au commencement de nos amours, dans cet asile agreste et solitaire où je cueillis le premier baiser, où son regard et sa bouche me promirent le bonheur. Les premières faveurs de l'amour, quoique légères, laissent de si profondes impressions, que le moindre souvenir éveille notre sensibilité, et souvent le feu de nos désirs.

Nous partîmes de grand matin, et traversâmes le Pédion, ou la campagne d'Athènes. Lasthénie m'en faisait remarquer les beautés. « Elle est arrosée, me disait-elle, par le Céphise, l'Éridan et l'Illyssus (134). L'Illyssus est consacré aux Muses et à plusieurs autres divinités. On voit sur ses bords un petit temple consacré à Borée qui enleva Orithyie, et un autel dédié aux Muses; un temple de Cérès, et celui de Diane, où l'on sacrifie quantité de chèvres. Admirez ce que peuvent le travail, l'industrie, un bon gouvernement et la salubrité de l'air. Ce pays, hérissé de montagnes et de rochers, présente cependant le tableau le plus riant, le plus animé: partout des bourgs, des hameaux riches d'une population nombreuse. Voyez cette quantité d'oliviers touffus qui forment une forêt immense; ces collines sont couvertes de vignes, de bois d'érable, de cèdres, d'arbousiers et d'andrachnés. Ces majestueux platanes qui bordent l'Ilyssus ont souvent prêté leur ombre au divin Socrate : c'est là sans doute qu'il faisait descendre la philosophie du ciel pour la guider dans les routes tortueuses du cœur humain. Mais ce qui m'intéresse le plus dans ce magnifique tableau, c'est l'aspect de la destinée des hommes. Je m'approche souvent des gens de la campagne; j'entre dans les villages; je ne vois que des hommes heureux, ou du moins exempts de soucis et de peines. Le laboureur chante en conduisant sa charrue; l'artisan jouit en s'occupant de son travail; et le philosophe, en méditant, sous ces ombrages, sur les misères de la vie humaine, en plaignant nos malheurs, est heureux lui-même. Mais venez voir l'épitaphe de ce tombeau voisin : *J'ai passé ma vie à manger, à boire et à médire de tout le monde.* — Comment se nommait cet honnête homme? — Timacréon. Il était athlète, poète très vorace et très satirique : ce fut Simonide qu'il avait déchiré dans ses vers, ainsi que Thémistocle, qui lui fit cette épitaphe. — Quoique ce portrait ne soit pas celui de toute l'espèce humaine, l'épitaphe conviendrait à bien des gens. »

Tout en égarant nos pas et nos discours, j'avais conduit Lasthénie dans l'enceinte des rochers où mon amour et ma victoire sur le taureau furent recompensés du premier baiser. En y entrant, une douce mélancolie investit mon cœur; mes regards attendris se fixèrent sur le gazon où jadis nous nous étions assis. « Qu'avez-vous? me dit Lasthénie; vous paraissez rêveur. — Oui, je le suis; une tendre réminiscence me représente l'époque la plus fortunée de ma vie : l'avez-vous oubliée? Avez-vous mangé de ce lotos dont parle Homère, qui fait perdre la mémoire? — Non; ces lieux, leur danger me sont présens encore, le souvenir m'en est cher. — Ces rochers sont les mêmes, cette onde suit toujours la même pente, ces arbres élevés nous prêtent encore leur ombrage; rien n'a changé; Lasthénie seule n'est pas la même. » Elle ne répondit rien; la tête baissée, elle s'abandonnait à ses réflexions. « Regardez, lui dis-je, cette inscription que ma main a gravée sur cette roche : *Si ma vie durait autant que ces rochers, j'aimerais toujours Lasthénie;* et celle de ces arbres : *Arbres, croissez pour couvrir Lasthénie, croissez avec mon amour.* Lisez encore ces deux vers écrits au front de cette naïade qui épanche ses eaux :

> Seul avec Lasthénie en ces sauvages lieux,
> Elle serait pour moi l'univers et mes dieux.

Lasthénie lisait et gardait le silence : un soupir sortit du fond de son cœur. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et je lui parlai le langage le plus tendre de l'amour. Je lui jurai que je l'aimais plus que jamais. « Mon cher Anténor, me dit-elle enfin, dans quel trouble vous me jetez! quel ressouvenir! Vous êtes le seul homme qui ayez rempli mon cœur; soit sympathie, soit faiblesse, illusion des sens, besoin de l'âme, un charme impérieux m'entraîna tout entière vers vous; ma résistance fut faible : à trente ans j'ai payé mon tribut à l'amour. Je tire le rideau sur le passé; mais depuis j'ai beaucoup réfléchi sur cette passion, peut-être indifférente par sa nature, mais criminelle quand elle blesse les lois et la moralité. Si la loi attache une flétrissure aux jouissances de l'amour, quel frein arrêtera dans la pente des vices une femme qui brave les lois de la modestie et de la pudeur? Les vertus se tiennent toutes; une seule détruite, les autres s'écroulent insensiblement. Qui dédaigne l'opinion publique sur un point, bientôt ne rougira plus d'aucun vice. Ainsi, mon cher Anténor, laissez-moi oublier mes égaremens; renfermons nos sentimens dans le cercle de l'amitié; ma résolution est inébranlable; une rechute m'avilirait à mes yeux, et je ne vous pardonnerais pas d'y prétendre. » Je connaissais trop bien la fermeté de son caractère pour me flatter d'ébranler ou de modifier ses principes : mais, plus enflammé encore par l'attrait de tant de vertus, je lui offris de lier nos deux cœurs par les nœuds de l'hymen. « Si je vous répondais sur-le-champ, ma réponse serait un refus; mais, puisqu'il s'agit, dites-vous, de votre bonheur, et sans doute du mien, je vous demande vingt-quatre heures de réflexion; ce n'est pas trop pour un sujet aussi grave. Continuons notre promenade, et parlons d'autres choses.

« Voyez-vous sur votre droite cet édifice qui s'élève à mi-côte au milieu d'un bois de cyprès? c'est le temple d'Esculape; allons le visiter. — Croyez-vous que ce dieu me guérisse de mon amour? — Pourquoi non? il a bien ressuscité Hippolyte. — Croyez-vous plus facile d'éteindre l'amour dans le cœur d'un homme que de ressusciter un mort? — La résurrection d'Hippolyte est un miracle, et l'extinction de l'amour est un phénomène de tous les jours. »

Nous traversâmes le même lieu où jadis j'avais combattu et terrassé le taureau qui courait sur elle. Je m'arrêtai, et soupirai. « D'où vient ce soupir? » me dit-elle. « Vous souvient-il de ce champ de bataille, et du monstre qui menaçait vos jours? — On n'oublie point de pareils traits de bravoure, et surtout un service aussi important. — Que n'ai-je à lutter contre le Minotaure ou l'hydre de Lerne, pour obtenir le même prix de ma victoire! — Le combat serait plus dangereux, et le salaire moins doux. Les secondes faveurs de l'amour ressemblent aux liqueurs évaporées, elles ont perdu de leur sève et de leur parfum. »

CHAPITRE CX.

Rencontre d'Ariston. Son histoire.

Un homme très modestement vêtu s'avançait alors vers nous. « Voici, me dit Lasthénie, un philosophe assez original; vous allez le juger. » Elle lui demanda en l'abordant ce qu'il devenait, ce qu'il faisait de son temps.—« Je le passe à ouvrir les yeux, à voir, à prêter l'oreille, à avoir la santé, la liberté et le repos; et dans ce moment je m'achemine vers la maison de ce fou de Théophraste. —Fou! s'écria Lasthénie; quelle épithète! Ignorez-vous qu'une loi de Solon défend de mal parler des morts?— N'importe, j'appelle fou tout homme qui s'amaigrit, se tue à travailler, à composer; j'appelle fou ce Carneade qui s'enfonçait tellement dans l'étude, qu'il négligeait le soin de son corps, laissait croître ses cheveux et ses ongles, oubliait même de manger, au point qu'il fallait que sa servante lui mît les morceaux dans la bouche; et tout cela pour surcharger sa mémoire d'une érudition fastueuse, qu'un rien, un instant nous fait oublier. J'ai connu un certain Hermogène, grand rhéteur et prodigieux pour son âge, car il commença à professer à l'âge de quinze ans; à dix-huit, il composa sa Rhétorique, ouvrage très estimé; et, par un malheur étrange, à vingt-quatre ans il fut frappé d'une telle paralysie morale, qu'il perdit tout souvenir du passé; et sa mémoire, comme le tonneau des Danaïdes, ne put plus rien conserver. C'était bien la peine de s'abîmer de travaux, d'user sa jeunesse dans l'étude pour tomber dans l'imbécillité! — Mais Théophraste a conservé la mémoire, le jugement jusqu'au dernier moment de sa vie. — Mais il est mort: à quoi lui servent aujourd'hui ses travaux et sa prétendue gloire? Nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir; les vrais biens sont ceux de la nature: le ciel, la terre, la campagne, voilà les sources intarissables de nos jouissances. Le poëte Callimaque disait avec raison qu'un gros livre était un grand mal: désormais le monde sera mon livre, et l'expérience mon maître. — Mais vous, grand détracteur de l'étude et de la science, vous avez cependant consumé nombre d'années dans les travaux littéraires. — Oui, soit passion ou démence, ce qui est synonyme, à force d'étudier, j'étais devenu plus maigre que l'oiseau de Minerve. Un de nos philosophes disait que dans sa vie il s'était repenti de trois choses: la première, d'avoir confié un secret à sa femme; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvait aller par terre; et la troisième, d'avoir passé un jour sans rien faire. Eh bien! moi, j'ai commis aussi trois grandes fautes: la première, d'avoir pâli sur des livres pendant cinq ans; la seconde, de m'être marié; et la troisième, d'avoir accepté un riche héritage. — Mais pourquoi vous repentir du mariage, vous surtout qui aviez une femme douce, aimable et jolie?— La chaîne la mieux dorée n'est pas moins une chaîne, et la femme la plus aimable n'est pas moins une femme. — Mais en quoi vous incommodait une succession que vous envoyait la bonté des dieux? — Dès ce jour les soucis, la gêne, les travaux, la crainte, l'avarice, entrèrent dans mon logis. Quel fardeau que l'opulence! des comptes éternels à régler, des esclaves à surveiller, des procès à soutenir, des débiteurs à poursuivre, des bâtimens à réparer, à édifier, des terres à faire valoir! Si je voulais voyager, la moisson, la vendange, les semailles m'enchaînaient tour à tour. Si je voulais dîner, mes cuisiniers n'étaient pas prêts. Rassasié par l'abondance, l'appétit me manquait, je ne digérais plus. Dans ma maison, dans les rues, j'étais entouré de prétendus amis qui m'importunaient tout à l'aise. A la moindre incommodité, parens et médecins m'enveloppaient et m'empêchaient de me guérir à ma manière. Enfin, fatigué de mes richesses, de mes livres et de ma femme, je pris un beau jour le parti irrévocable de secouer mon fardeau et de briser tous mes liens. Je commençai par ma femme: je connaissais un jeune homme de ses alliés qui l'avait aimée; mais plus chargé d'amour que d'argent, les parens l'avaient rejeté. J'allai le trouver et lui dis sans préambule: « Je sais que ma femme vous plaît, et je viens vous offrir sa main: je connais votre fortune, je me charge des frais, et vous donne en présent de noces une métairie assez considérable que j'ai à Brauron, au pied du mont Pentélique, qui nous fournit un si beau marbre. » Alors, sans attendre son balbutiement de reconnaissance, je le pris par la main et le menai chez ma femme. « Voici, lui dis-je en entrant, Phidippe, votre nouvel époux; il est doux et honnête, il vous aime, il vous convient: suivez-moi, allons chez le magistrat demander le divorce. » Muette de surprise, elle ne répondit rien. J'ajoutai: « Je vous laisse avec lui; expliquez-vous, arrangez-vous; je vais présenter ma requête au tribunal, et vous faire sommer d'y comparaître. » A mon retour, nos amans étaient d'accord, et le mariage se fit.

« Débarrassé de ce lien, j'avais encore ma fortune sur les bras. J'invitai à dîner mes deux frères, qui, peu riches, voyaient peut-être mon opulence avec quelque envie, et me croyaient le plus heureux des hommes; car le sage seul connaît le néant des richesses. J'appelai à ce festin la plupart de mes amis: il fut splendide et abondant. Le lieu de la scène était ma plus belle maison de plaisance. Le buffet, la table, étalaient tous mes vases d'argent et de vermeil; Bacchus épanchait ses trésors; chacun louait à l'envi ma magnificence et la délicatesse des mets.

« A la fin du repas on apporta un vase de vermeil superbe, avec son couvercle. Tous les convives s'étonnèrent à l'aspect de cette huitième merveille; mes frères surtout l'admiraient, exaltaient la matière et le travail. Je leur dis que, puisque ce vase leur paraissait de quelque prix, je les priais de l'accepter avec tout ce qu'il contenait. Enchantés du cadeau, ils s'empressèrent de l'ouvrir; ils le croyaient plein d'or, ils n'y trouvèrent que de vieilles tablettes. Je m'aperçus de l'affaiblissement de leur hilarité. Cependant je priai un ami, beau lecteur, de nous lire le contenu des tablettes. Quelles furent la surprise de l'assemblée et la jubilation de mes frères quand ils entendirent que c'était une donation que je leur faisais de toute cette orfévrerie, de tous mes meubles, de tous mes biens, ne me réservant qu'une simple métairie, ornée d'un petit bois, d'une fontaine, de quelques vases d'argile et d'une belle statue de marbre, placée au milieu du bois, que j'avais élevée à la Nature! Mes frères, interdits, embarrassés, ne savaient s'ils devaient accepter ou refuser. Ils me pressèrent de rétracter mes bienfaits, ou du moins de m'en réserver une portion plus considérable. « Non, leur dis-je, ma résolution est fixe, et voici sur que le base elle est appuyée. Un jour, le sophiste Antiphon aborda Socrate qui était au milieu de ses disciples, et lui dit: « Je pensais que la philosophie devait servir à rendre les hommes plus heureux, et il me semble que vous vous écartez de ce principe: votre manière de vivre est pire que

celle du moindre esclave; il n'est point de nourriture, point d'habillemens plus misérables que les vôtres : d'argent, vous n'en touchez jamais, et cependant l'argent rejouit qui le possede, lui procure des distinctions et une foule de plaisirs. En vérite, Socrate, si vos disciples suivent votre exemple, vous leur aurez apris à mener une vie triste et malheureuse. — Je vois bien, Antiphon, répondit Socrate, que vous aimeriez mieux mourir que d'en mener une pareille. Mais trouvez-vous que je manque de rien? voyez-vous que je me plaigne du froid, du chaud, de la faim, de la soif? Vous croyez que le bonheur consiste dans la magnificence; et moi, je crois que celui qui a le moins de besoins approche le plus de la Divinité : tous ces gens que vous nommez riches et heureux sont fort contens lorsqu'ils font quelque profit; croyez-vous que les jouissances de la vertu soient moindres?» Lasthénie interrompit Ariston pour lui demander s'il n'avait pas imité certains rois qui s'étaient repentis plus d'une fois d'avoir abdiqué leur couronne. «Jugez si je puis nourrir quelques regrets. A présent, je vais seul ou je veux, au marché, à la place, à la promenade, à pied ou à cheval; je dîne à la campagne, à la ville, sous un figuier ou dans ma chambre, et à l'heure qu'il me plaît. Ai-je sommeil, je vais me coucher; je me leve tard ou tot, à ma volonté; je travaille mon jardin, j'ouvre un livre, ou je reste profondement oisif, suivant mon caprice. Si j'ai chaud, je prends le frais; ai-je froid, je me chauffe; suis-je fatigué de la ville, je me sauve dans mon petit bois, ou je vis et regne; et, guéri radicalement de mon ambition et de mon avarice, je m'écrie, comme mon maître Socrate, en jetant les yeux sur l'appareil de la magnificence et du luxe : Que de choses dont je n'ai pas besoin!»

CHAPITRE CXI.

Maison de Théophraste. Ses maximes, ses opinions. De la mouche d'Ariston. Du temple d'Esculape, et d'une scène qui s'y passe.

Nous étions parvenus à la maison de Théophraste, qu'occupait un ami d'Ariston. Nous entrâmes d'abord dans un petit jardin où était le buste d'Aristote; nous parcourûmes ensuite un portique orné de cartes de géographie : de là nous allâmes au Musée, où ce philosophe donnait des leçons d'histoire naturelle. Nous lûmes sur le fronton de la porte cette inscription qui était au temple de Délos : *La justice est ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes; la santé, ce qu'il y a de meilleur; et l'accomplissement de ses désirs, ce qu'il y a de plus agréable et de plus doux.* Autour du Musée on voyait divers logemens, assez grands pour servir de retraite à plusieurs philosophes. Nous nous promenâmes ensuite dans le jardin, qui était agréablement terminé par les rives de l'Illyssus.

Lasthénie nous quitta, et entra dans un berceau où était la statue de Théophraste. Je l'y trouvai dans un recueillement profond. « Qu'avez-vous? » lui dis-je. «C'est un moment d'attendrissement causé par le portrait de mon ancien ami, et un souvenir bien doux. Un jour, j'étais avec lui sous ce berceau, il me dit : «Ma chere amie, je porte le poids de quatre-vingt-dix-neuf ans; j'ai assez vécu pour connaître les hommes : j'ai vu pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes de divers caracteres : je me suis toujours attaché à les étudier, et mon dessein est de parler de toutes les vertus et de tous les vices. Ce traité sera utile à ceux qui viendront après moi; il leur tracera des modeles qu'ils pourront suivre.» Il n'a point achevé cet ouvrage, quoiqu'il ait poussé sa carriere jusqu'à cent sept ans.»

Nous allâmes ensuite auprès d'un grand bassin. «C'est ici, me dit-elle, où, deux mois avant sa mort, ce grand philosophe me parla de la courte durée de notre vie. «Il y a dans ce bassin, me disait-il, des carpes qui ont au moins cent cinquante ans d'existence! Observez qu'elles sont aussi agiles, aussi vives que des carpes beaucoup plus jeunes que j'ai vues naître. Je ne dirai pas avec certains philosophes que les poissons sont immortels : tout ce qui a une origine doit arriver à une mort; mais le poisson, vivant dans un élément uniforme, à l'abri des grandes vicissitudes et des injures de l'air, se conserve plus longtemps que les autres animaux; et si les variations de l'atmosphère sont, comme on prétend, les principales causes de la prompte destruction des êtres vivans, les poissons, moins exposés à ces variations, doivent jouir d'une plus longue vie : d'ailleurs les os des animaux terrestres, leur parties solides, durcissent, s'ossifient avec l'âge, et lorsqu'ils sont absolument obstrués, le mouvement cesse, et la mort suit; au lieu que les arétes et les os des poissons, étant d'une substance beaucoup plus molle, ne sont pas sujets à ces obstructions qui détruisent la vie, ou du moins ce n'est que par degrés lents et insensibles qu'ils acquièrent cette solidité fatale. Hélas! ajouta-t-il, j'ai vécu presque âge de carpe! Le passé n'est plus rien; demain, après demain, dans peu de jours, mon songe sera fini!» Quoiqu'il y ait bien du temps de cette conversation, elle m'est encore présente. Je me souviens aussi qu'un jour je l'attendais dans cette allée voisine; il m'aperçut, et vint à moi d'un pas ferme et pressé : il paraissait tout rajeuni. «Comment! lui criai-je; quelle vivacité! — Je suis piqué d'une aventure qui vient de m'arriver. Je sors du marché d'Athènes, où j'allais acheter des herbes potageres; j'ai offert mon prix. «Non, étranger [1], m'a répondu l'herbiere : j'en veux davantage. — Comment savez-vous que je suis étranger? — Je le vois à votre prononciation.» Je vous avoue, ajouta le philosophe, que je suis étonné et très mortifié, après avoir vieilli en cette ville dans l'étude de sa langue et de son accent, de n'avoir pu acquérir ce que le simple peuple a naturellement et sans peine.»

Au sortir de cette maison, nous nous séparâmes d'Ariston, qui refusa obstinément de souper avec nous, parce qu'il allait faire un repas champêtre à sa métairie. «Je place, dit-il, ma table dans mon petit bois, auprès de ma fontaine; un esclave m'apporte du lait et du vin, quelques mets dans des vases d'argile. Il se retire, je reste seul avec la nature, je bois, je réfléchis, je mange en me promenant, ou couché sur l'herbe : je suis de l'œil les oiseaux qui voltigent sur ma tête, et ce repas délicieux dure quelquefois plus de deux heures.» En le quittant, Lasthénie lui demanda des nouvelles de sa mouche, et s'il la revoyait encore quelquefois? — «Non; Agnodice m'en a délivré pour toujours.» Quand nous fûmes seuls avec Lasthénie, je lui demandai l'explication de cette mouche. «Vous avez dû voir que cet homme est marqué au coin de la singularité; il vous a dit que pendant cinq ans il s'était exténué à force d'étudier. Quand il voulait travailler, il se

[1] On appelait *étranger* à Athènes tout ce qui n'était point de l'Attique même; et *barbares*, ceux qui n'étaient pas Grecs.

couchait à terre, sur le ventre, entouré de ses livres; alors il croyait voir une mouche qui venait se reposer sur son nez : il avait beau la chasser, elle revenait toujours et le mettait au désespoir. Les plus habiles médecins furent consultés, mais leur science et leurs remèdes ne purent faire déguerpir du nez d'Ariston cette fille du ciel, comme l'appelle un de nos poètes, ou plutôt ne put la chasser de son imagination. Enfin la célèbre Agnodice eut l'honneur de cette cure. Agnodice était une femme de beaucoup d'esprit, qui avait un penchant si invincible pour la médecine, qu'elle se travestissait en homme pour assister aux leçons d'Hiérophile. Les dames d'Athènes s'intéressèrent avec tant de chaleur à cette élève d'Hippocrate, qu'elles firent abroger en sa faveur la loi qui prohibait à leur sexe l'exercice de cette profession. Or cette femme habile fut consultée pour Ariston par un de ses amis. Elle se chargea de la destruction de la mouche. On l'annonce, on la mène chez Ariston. Il lui demande ce qu'elle voit sur son nez : « Une mouche, » répond hardiment Agnodice. Par ce mensonge adroit, elle inspira de la confiance à son malade; ensuite, avec l'air grave et profond d'un médecin qui veut connaître les effets et les causes, elle lui fait des questions relatives aux habitudes de cette mouche, à son importunité, aux heures où elle revenait. D'après cet éclaircissement, elle lui ordonne des potions innocentes, sous prétexte de le purger; enfin un beau jour elle lui annonce qu'elle vient extirper la mouche : elle tire un petit couteau de sa poche, le lui passe légèrement sur le nez, et lui montre une mouche qu'elle tenait cachée dans sa main. Ariston s'écrie : « La voilà! je la reconnais; c'est la même qui me tourmente depuis si long-temps! » C'est ainsi que cette disciple du dieu d'Épidaure le guérit de sa vision : tant il est vrai que l'imagination est une magicienne qui nous présente des fantômes que nous prenons pour des réalités. »

Nous allâmes avec Lasthénie au temple d'Esculape. Nous y trouvâmes quelques hommes et un nombre infini de femmes. La statue du dieu est couverte d'une tunique et d'un manteau de laine blanche : on ne voit que son visage, ses pieds et ses mains. « Quelle est cette statue qui est auprès du dieu, enveloppée d'une robe semblable? — C'est celle d'Hygie sa fille, divinité que j'invoque avec le plus de ferveur; car ce qu'on appelle en médecine *hygiène* est le vrai principe de la santé; elle prescrit l'exercice et la sobriété. Observez ces femmes; elles coupent des tresses de leurs cheveux, et les attachent à la statue du dieu; d'autres y appendent des tableaux. — Ce sont sans doute des offrandes pour demander à ce dieu la santé, ou pour le remercier de l'avoir obtenue. — Oui; l'on court ici en foule pour solliciter la guérison du corps; mais personne ne s'est encore avisé d'implorer Esculape pour avoir un esprit plus doux, une âme honnête, sensible, reconnaissante; personne ne vient lui demander d'être guéri de la vanité, de l'envie, et des autres vices inhérens au cœur humain. »

Dans ce moment nous vîmes entrer dans le temple une femme richement vêtue, d'un âge mûr, suivie de plusieurs esclaves. Tout le monde porta les yeux sur elle; sa démarche était traînante, un air de langueur et de tristesse était répandu sur sa physionomie; elle venait consulter l'oracle. Elle s'approcha lentement, et se plaignit au dieu de l'excès de sa lassitude. « C'est, répond l'oracle, que vous venez de loin. — Dieu d'Épidaure, que dois-je faire? le soir je suis sans appétit. — Il faut dîner peu. — J'ai de fréquentes insomnies, le sommeil inquiet, agité. — Levez-vous avant le milieu du jour. — Mais, je deviens pesante, l'exercice m'accable. — Servez-vous de vos jambes. — Ma vie est triste, et je m'ennuie. — Occupez-vous : travaillez. — Le vin m'incommode, je ne puis le supporter. — Buvez de l'eau. — J'ai des indigestions. — Faites diète. — Je n'ai ni la même force ni la même santé que j'avais. — C'est que vous vieillissez. — Est-il possible! Mais quel moyen de guérir cette langueur? — Le plus court, Théoxène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, quel conseil me donnez-vous! Est-ce là cette science si vantée qui vous fait révérer de toute la terre? Je savais tout ce que vous m'apprenez. — Que n'en usiez-vous sans me venir chercher si loin? »

Cette scène dramatique entre l'oracle et cette femme nous amusa beaucoup. Nous apprîmes de l'une de ses suivantes qu'elle était d'Olympie, et fort riche : désolée de vieillir, elle voyageait par inquiétude, se croyant toujours malade et près de mourir, et elle venait consulter l'oracle sur ses maux prétendus.

CHAPITRE CXII.

Petits incidens. Réponse de Lasthénie à la proposition du mariage. Beaux traits de son caractère.

Lasthénie, en rentrant chez elle, trouva son père alité par suite d'une violente indigestion. Elle fit fermer sa porte; rien n'égalait les soins, la tendresse que cette intéressante fille prodiguait à l'auteur de ses jours; elle ne le quittait point, oubliait tout, lecture, plaisirs, promenades. Elle fut son médecin, car elle était versée dans l'art de guérir, et le conduisit si bien, qu'en peu de jours cet honnête vieillard eut repris sa santé.

Tant de vertus, de douceur, de sagesse et d'esprit, m'affermirent dans ma résolution de lier ma destinée à la sienne. Il tardait à mon impatience d'avoir sa réponse; mais je la voyais trop affectée de la maladie de son père pour la solliciter. Dès que le danger eut cessé, et que son cœur fut rassuré, elle vint avec sa sœur me joindre dans le jardin : celle-ci s'étant éloignée, je lui rappelai sa promesse et la décision que j'attendais. « J'y ai réfléchi; je ne tarderai pas à m'expliquer. Mais faites attention à la jeune Télésille : comme elle franchit cet espace! elle revient; je gage qu'elle vous apporte des fleurs. En effet, cette aimable enfant me présenta un bouquet de jasmin et de cassie; après quoi, sans attendre mes remercîmens, elle disparut. Sa sœur me mena dans le berceau des Grâces, dont le souvenir m'était si cher. Il me retraçait le moment où je trouvai Lasthénie que je croyais avoir perdue, et que j'accusais d'ingratitude. Je m'assis auprès d'elle; je pris sa main qu'elle me céda : mon cœur était si plein, si ému, que mon esprit était sans idées. Lasthénie paraissait aussi profondément occupée. Nous nous abandonnions l'un et l'autre à la plus tendre rêverie, lorsque tout à coup je fus éveillé par le son charmant d'une cithare. Je ne voyais pas le musicien caché derrière le berceau; et peut-être ce prestige et la situation de mon âme ajoutèrent au charme et à l'illusion de la musique. Après l'exécution de plusieurs airs agréables, une jeune voix de femme chanta ces paroles :

Amour, que je crains ton empire,
Et tes chagrins, et tes bienfaits!
Épargne un cœur qui ne respire
Que l'innocence et que la paix.

Le ciel à ton culte est fidèle;
Tu vis, tu règnes dans les cœurs;
Celui d'une fable mortelle
Ne peut accroître tes honneurs.

Laisse-moi donc, maître du monde,
Garder ma douce liberté;
Jouir dans une paix profonde
Des jours de ma félicité.

S'il faut pourtant qu'un jour mon âme
D'amour éprouve le malheur,
Allume en moi si douce flamme,
Que je bénisse ta rigueur.

Cette petite scolie fut chantée avec un goût et une expression ravissante, quoique la voix parût avoir le timbre un peu aigu de l'enfance. Je crus reconnaître celle de Télésille; je sortis tout doucement pour la surprendre: mais elle m'entendit et s'échappa rapidement.

Je revins à Lasthénie, qui me dit en souriant: « C'est une nymphe fugitive, mais nous la fixerons: laissons éclore son âme: dans quelque temps ce jeune arbrisseau sera l'honneur d'un beau jardin. Sa chanson est un fruit de sa Minerve; je n'y suis que pour quelques corrections.

« Venons maintenant à la réponse que je vous dois relativement à notre mariage; j'y ai réfléchi beaucoup; mon cœur, je l'avouerai, a plaidé votre cause; il m'offrait un tableau séduisant dans le bonheur de deux époux enchaînés par l'amour, le devoir, la confiance et les mêmes intérêts de fortune. J'ai combattu, j'ai été agitée; mais enfin la raison a été victorieuse. Le mariage ne convient ni à mon caractère, ni à ma situation, ni à mes habitudes. J'ai fait venir mon père pour soigner sa vieillesse: j'acquitte la dette la plus sacrée. Ma sœur occupe une partie de mon temps: c'est une jeune plante que je cultive avec soin et délices. Voici mon régime: été et hiver, je me lève avec le soleil; cinq ou six heures de sommeil me suffisent. Je passe une heure ou deux dans les occupations littéraires. Je donne ensuite quelques momens aux soins de mon ménage: ces détails, qui paraissent si fastidieux à la plupart des gens de lettres, sont plus aisés qu'on ne pense, quand l'ordre est établi et la machine montée. Ce n'est que l'indolence ou la faiblesse d'esprit qui font négliger les affaires, et rendent pénibles des soins qu'une tête bien organisée résout et termine facilement. Xénophon lui-même a écrit sur l'économie domestique. Après ce travail, je vais embrasser mon père; ensuite je me promène avec Télésille dans le jardin: une allée écartée est notre lycée. Là, nous étudions, nous discutons; je lui fais réciter des vers pour orner et former sa mémoire, pour épurer sa prononciation. Un cadran horizontal, dont la connaissance nous vient de Babylone, règle le temps de nos leçons; ensuite nous allons rejoindre mon père; nous prenons le repas du matin: des fruits, du laitage, du miel sont nos seuls alimens jusqu'au soir, où, selon l'usage des Athéniens réglés, nous faisons notre meilleur repas. Le déjeuner fini amène l'instant de la récréation, mais d'une récréation saine et utile. Nous visitons notre volière, nos poulets; nous appelons ces jeunes essaims qui, conduits par leurs mères, accourent pour recevoir notre tribut alimentaire. Nous arrosons nos fleurs; parfois la serpette à la main, nous émondons nos arbres, nous en plantons. Le jardinier nous dirige, nous instruit dans un art si utile, si agréable, et que la plupart des hommes osent ignorer. Après ces délassemens, je rentre dans mon cabinet, ou bien, suivie d'un seul esclave, emportant un livre et mes tablettes, je m'égare au loin dans la campagne. A mon retour, c'est l'heure de notre grand repas: je trouve chez moi des amis, des hommes aimables, ou quelques philosophes qui m'attendent, et je finis avec eux une journée rapide et fortunée.

« La sagesse n'est aimable et solide que par cet heureux mélange de plaisirs, de travaux, et des devoirs qu'elle s'impose. Je ne m'assujettis point à ce système de vie par une loi inflexible, ce serait traîner une chaîne, il faut un peu de variété: les esprits si méthodiques sont étroits et minutieux; mais je rentre dans ma route toujours avec plaisir. Vous voyez que ma vie est aussi douce qu'on peut raisonnablement l'attendre sur cette terre orageuse. Je jouis de la santé, d'une fortune médiocre et suffisante, des plaisirs du cœur et de l'esprit. Je me prépare à quitter tout cela; mais chaque jour que je respire encore, je le reçois comme un bienfait des dieux. Si je me soumettais au joug du mariage, il faudrait briser mes habitudes, m'imposer de nouveaux devoirs. — Pourquoi? ne seriez-vous pas toujours maîtresse absolue dans votre empire? — Non, je sais trop que les despotes ne se font point aimer. L'époux le plus honnête, le plus complaisant, a ses goûts, ses habitudes; il ne peut les plier, les combattre continuellement sans éprouver parfois des momens d'humeur, qui finissent par refroidir l'âme et aigrir le caractère. De mon côté, plus il ferait pour moi, plus je lui devrais d'égards et de condescendance: mon devoir, la raison me commanderaient des sacrifices. Il en est du mariage comme de la prétendue liberté civile. Un jour quelques Athéniens se vantaient devant moi de la liberté républicaine dont ils jouissaient; je leur dis: « Vous vous croyez libres dans l'enceinte de vos murs par les lois de l'état, et vous êtes esclaves par celles de la société: des charges à briguer et à remplir, des hommes à ménager, la faveur du peuple à capter, des noirceurs à prévoir et à éviter: des devoirs de bienséance plus rigoureux que ceux de la nature; une gêne continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les paroles, dans les actions. » Tel est l'hymen: il exige une réciprocité d'égards et de soins qui entravent la liberté. Ainsi, pour me résumer, mon parti est pris: je renonce à un engagement dont la perspective, en séduisant mon cœur, n'a pu séduire ma raison. La plupart des hommes sont malheureux parce qu'ils ne savent pas s'approprier la partie du bonheur qui leur convient; ils ne consultent que les idées vulgaires, et non leur caractère et leur cœur. Combien d'hommes auraient été plus heureux sous une chaumière que sous des lambris dorés! Cependant, comme vous m'êtes cher, que je sens que votre amitié, votre société répandent le jour le plus doux sur mon existence, j'ai médité un projet dont la réussite me comblera de joie. Ma sœur Télésille a de l'esprit, de l'aptitude à l'instruction; vous connaissez ses talens pour la musique; je vous ai entendu louer sa figure; son âme est naïve, douce et sensible; enfin je crois pouvoir lui appliquer ce vers heureux de l'un de nos poëtes:

Les fruits surpasseront la promesse des fleurs.

« Voyez si la sœur de votre amie, avec ces qualités, peut mériter une place dans votre cœur. » La fin de son discours me préoccupait à tel point, que je rêvais profondément. « Eh bien! quelle est votre réponse? — Vous m'avez demandé un jour pour répondre à ma proposi-

tion, je vous demande un mois pour réfléchir sur la vôtre. — Le terme est trop long, je vous accorde vingt-quatre heures : songez que c'est ma sœur, l'amie la plus tendre, une autre moi-même que je vous offre ici ; que cet hymen resserre plus fortement la douce étreinte de notre amitié ; que vos jours, comme deux sources réunies, couleront confondus ensemble. Songez que, si vous me refusez, nous ne pouvons plus habiter le même toit, nous reposer dans la même solitude ; et quelle différence pour deux âmes sensibles de voir naître et finir le jour à côté l'un de l'autre, de se rencontrer sans cesse, de se quitter sans jamais s'éloigner, d'être, dans l'absence même, toujours présens l'un à l'autre ! au lieu que l'amitié a beau nous rapprocher, unir nos cœurs, séparés par le logement, encore plus par les lois de la décence, nous ne pourrons nous voir que par momens. — Je le sens : quel bonheur de confondre mes jours avec les vôtres, de respirer le même air, pour ainsi dire la même vie : mais aussi quel sacrifice vous exigez ! — Aucun, du moins de ceux du cœur. Vous vous attachez à moi par deux titres précieux ; vous devenez mon frere et mon ami : moins gênée dans l'expression de mon amitié, je pourrai m'abandonner à toute ma sensibilité. » Je gardai le silence, pénétré de regret et de tendresse. Alors Lasthénie se leva en disant : « Je vois qu'il faut vous donner le temps de la réflexion : à demain, je viendrai recevoir votre réponse ici, sous ce même berceau ; songez cependant que les hommes doivent souvent, comme un rameau flottant, se laisser aller au fil de l'eau, et que trop de réflexion produit l'incertitude et les soucis. » Elle me quitta après ces mots ; j'allai me promener et rêver dans une allée de platanes, agité comme la feuille détachée que se disputent les vents. Je rencontrai Télésille aussi troublée que moi, mais par une cause bien différente ; elle courait apres son petit chien qu'elle avait perdu. Elle me confia sa douleur, et me pria de l'aider à le chercher. « Volontiers, lui dis-je ; mais si je le trouve, quelle sera ma récompense ? — Je vous ferai donner un baiser par ma sœur. — Et ne me donnerez-vous rien de vous ? — Non, ma monnaie n'a pas la même valeur. » Cependant je me mis à la poursuite du chien, et je rencontrai Lasthénie qui l'avait trouvé. Nous appelâmes Télésille : et lorsqu'elle parut, je fis part à Lasthénie de notre traité. — Je ne paie pas, me dit-elle, les dettes des autres, et ma sœur doit s'acquitter elle-même. — Vous le voulez ? dit la jeune personne. Je vous préviens qu'Anténor n'aura pas le même plaisir : il disait l'autre jour qu'il n'aimait pas le vin nouveau. — Oh ! dis-je en l'embrassant, il y a vin et vin. » Cette scène gaie et charmante calma mon agitation, et mon âme se reposa un moment sur des idées plus douces et plus riantes. Nous allâmes souper. Lasthénie fit répéter pendant le repas, à Télésille, la scolie du berceau. Sa voix et les paroles furent applaudies, et l'on vanta le bonheur de celui qui la réconcilierait avec l'amour. Lasthénie m'annonça par un regard que ce serait moi.

Enfin arriva ce lendemain où je devais donner une réponse décisive. Je me rendis au berceau où Lasthénie m'attendait : elle me dit dès que je fus entré : « Suis-je votre sœur, ou une simple amie ? — Vous me pressez vivement ; je n'ai pas dormi cette nuit. Renoncer à Lasthénie qui depuis trois ans est ma pensée unique, la seule affection de mon âme, c'est un effort qui la déchire ! D'ailleurs, m'assurez-vous des sentimens de Télésille ? voit-elle vos projets avec le même intérêt que vous ? — Depuis quelque temps je la prépare à cet hymen. J'ai semé dans son cœur le premier sentiment de tendresse ; je l'ai cultivé et développé. Hier je lui demandai si elle vous épouserait volontiers. « Oui, me répondit-elle, car je vois qu'il aime mon chien. » Dans ce moment Télésille entra : je fus déconcerté. Lasthénie s'en aperçut, et sourit : Télésille, croyant sa présence importune, eut l'air très embarrassé. Sa sœur lui dit : « Nous parlions de vous et de votre noce future. » A ces mots un beau coloris de rose rougit le front de cette aimable enfant. J'ajoutai : « Oui, l'Amour lui-même, malgré votre prière, veut vous donner un époux. A qui doit-il ressembler pour mériter le bonheur de vous plaire ? — A celui qui m'atteindra à la course. » Et soudain elle se mit à courir. Je la suivis et l'atteignis bien vite. Je la ramenai sous le berceau. Lasthénie me dit alors : « Puis-je embrasser mon frere ? » Et, sans attendre ma réponse, elle me sauta au cou. Ce baiser décida ma destinée : je lui demandai cependant quelque temps pour effacer des impressions trop vives et me pénétrer de l'amour que méritait l'aimable Télésille. « Je vous donne un an, me dit Lasthénie, d'autant que l'hymen est un fruit encore trop précoce pour elle. Pendant ce temps, vous irez marier votre ami Phanor avec la charmante Athénaïs. » Ainsi je me trouvai engagé dans les liens du mariage avec la sœur de mon amie.

Je demeurai encore deux mois au sein de cette charmante famille, traité, caressé comme l'enfant de la maison. Télésille, toujours pleine de candeur et de naïveté, mais plus timide, plus réservée dans ses expressions, m'attachait à elle de plus en plus. Je prenais pour Lasthénie des sentimens que l'admiration, l'estime épuraient tous les jours ; je m'étonnais même de mes premiers desirs, et surtout d'avoir pu triompher un moment d'une vertu si solide et si pure. Peut-être cette unique faiblesse, dont elle s'est si bien relevée, loin de ternir sa gloire, ajoute à son éclat. Au surplus, si c'est une faute aux yeux du sévère stoïcien, par combien de vertus ne l'a-t-elle pas rachetée ! Pour mieux faire connaître son âme, je citerai, parmi nombre de traits de bienfaisance, de générosité et de courage qui honorent sa vie, les trois suivans, qui se passerent sous mes yeux.

Un paysan qui possédait un petit champ voisin de sa maison de campagne vint la prier de l'acheter. Ce petit coin de terre lui convenait : cependant elle lui demanda pourquoi il voulait s'en défaire. « C'est avec bien du regret, dit-il ; mais j'y suis forcé, j'ai des créanciers impitoyables qui me poursuivent. — Combien devez-vous ? — Beaucoup : deux talens. — Je vais vous les donner, et vous garderez votre champ : un jour, si vous devenez plus riche, vous me les rendrez. » Voici une anecdote qui annonce autant d'intrépidité que de grandeur d'âme.

Le philosophe Anaxagore, surnommé *l'Esprit*, fut accusé par ses ennemis d'impiété et d'athéisme, quoiqu'il eût reconnu le premier une intelligence suprême qui avait débrouillé le chaos : il y eut ordre de l'arrêter. Anaxagore en fut instruit : il sortit d'Athènes, déguisé, et vint se réfugier à la campagne de Lasthénie, qui le cacha, le garda plusieurs jours et le fit évader.

Des délateurs, informés de cette infraction à la loi, la dénoncèrent aux magistrats ; elle fut mandée pour rendre compte de sa conduite. La loi prononçait la mort contre ce délit. Le trouble, la terreur, le désespoir agitent toute la maison ; je voyais ses esclaves, ses domestiques,

gémir, verser des larmes, embrasser ses genoux: son père, sa sœur, tous ses amis, et moi, consternés, anéantis, l'environnions, la pressions dans nos bras. Elle était touchée de ces vifs témoignages d'intérêt et d'attachement; mais elle nous consolait, nous rassurait autant par sa douce sérénité que par ses discours. « J'ai fait mon devoir, nous disait-elle, je crois n'avoir rien à craindre. » Et puis elle ajouta tout bas: « Un verre de ciguë est sitôt avalé! » Nous l'accompagnâmes devant le tribunal. Un des juges lui demanda, d'un visage austère, s'il était vrai qu'elle eût osé donner un asile à Anaxagore, à un proscrit. « Oui, répondit-elle avec le calme de l'innocence et la sécurité du courage; mais ce n'est pas le criminel d'état que j'ai reçu chez moi, c'est un sage, mon protecteur, mon ami. Il m'a rendu service, il m'a secourue dans mes revers; il était malheureux, condamné à la mort, je lui sauvai la vie en exposant la mienne: pouvais-je m'y refuser sans la plus noire ingratitude? Si j'offense la loi, mon sang lavera cette transgression; mais si je blesse les lois de l'amitié et de la reconnaissance, la perte de ma vie ne pourrait effacer ma honte. » Cette réponse excita l'admiration générale, et les juges, loin de lui infliger aucune peine, la renvoyèrent avec des éloges.

Cléon, fils d'un corroyeur, qui, par son audace et ses intrigues, avait acquis une très grande autorité sur le peuple, sollicitait, quoique très mauvais guerrier, le commandement des armées. Il vint prier Lasthénie de l'appuyer de son crédit auprès de quelques personnages importans avec qui elle était liée. Lasthénie, convaincue de son incapacité, le refusa en lui disant qu'elle ne connaissait pas ses talens militaires. Cléon fut très piqué du refus et de la réponse. Lorsqu'on représenta à Lasthénie que Cléon ne lui pardonnerait pas cette offense, elle répondit: « J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi. »

Je vis avant mon départ célébrer une fête fameuse dans l'Attique, instituée par Thésée, à son retour de Crète, en l'honneur de Minerve et de Bacchus. Des jeunes gens, tenant à la main des sarmens de vigne chargés de raisins, se disputèrent le prix de la course: ils parcoururent l'intervalle qui se trouve du temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve. On les prend dans les premières familles; il faut que leurs pères et mères soient encore vivans. Un chœur, à la tête duquel étaient deux jeunes gens vêtus de robes de femmes, et tenant des pampres à la main, les suivaient en chantant des hymnes; des matrones choisies dans les maisons opulentes leur présentaient différens mets. Un héraut portait un caducée couronné. Pendant les libations, les assistans s'écriaient: *Eleleu iou, iou!* On donna au vainqueur une fiole où l'on avait mêlé du vin, du miel, du fromage, de la farine, et un peu d'huile. Cette fête se célèbre en automne.

Cependant les six mois de délai fixés par Aristide allaient expirer. Phanor me pressait vivement par ses lettres de hâter mon départ. Il me fallut quitter cette riante demeure, où mes jours s'écoulaient si doucement, où, après un sommeil paisible, mes premières pensées étaient des jouissances, mes premiers sentimens des émotions douces; où le soir, en fermant la paupière, je rêvais au bonheur du lendemain.

CHAPITRE CXIII.

Beauté de la Diacrie. Séjour d'Anténor à Orope. De la fête d'Hyacinthe. Nouveau trait de folie d'Archias. Anecdotes sur Pindare. Départ pour Sardes avec Phanor. Mariage de ce dernier. Leur retour à Thèbes avec Aristide et sa famille. Mort du jeune Cyrus et d'Aristide.

Je partis pour Orope, où le sage et honnête Dioclès m'avait jadis si bien accueilli. Je me faisais un vrai plaisir de revoir cette intéressante famille. Je traversai la Diacrie: dans mon premier voyage, les beautés de cette contrée m'avaient échappé; il était nuit, et l'excès de la douleur interceptait mes facultés morales.

On trouve dans la Diacrie la plus belle route de la Grèce; c'est une promenade continue à travers des bosquets de lauriers-roses.

En arrivant chez Dioclès, le premier objet que je vis dans la maison, à l'ombre d'un figuier, fut l'aimable Chrysilla: elle épluchait des herbes, et deux jeunes enfans jouaient à ses pieds. Elle jeta à ma vue un cri de surprise et de joie, et vint à moi précipitamment. Après nous être embrassés, je lui demandai des nouvelles de son père et de son mari. « Philotas travaille dans la campagne. Mon père, hélas! n'est plus parmi nous! il habite les Champs-Élysées. Il a fini sa course dans nos bras, en disant: « Je vais rejoindre ma chère Euphémie, dont je suis séparé depuis douze ans. » Nous l'avons bien pleuré, nous le pleurons encore tous les jours. » Je vis alors ses yeux baignés de larmes. Pour la distraire, je lui parlai de ses enfans; je les caressai, je louai leur jolie figure; ensuite nous allâmes chercher son mari, qui creusait dans le roc, pour sa chère Chrysilla, une grotte déjà commencée par la nature, au pied de laquelle serpentait un petit ruisseau. Il lui préparait cet asile pour l'abriter contre les feux de Sirius. Ces aimables époux m'accueillirent comme leur frère. Je trouvai dans Philotas un homme instruit en morale, en politique et dans l'économie rurale. Ils me vantèrent la douceur, la tranquillité de leur vie; ils s'aimaient comme au premier jour de leur hymen; ils avaient deux jolis enfans, des amis qui venaient souvent égayer leur solitude; et des travaux modérés appelaient chez eux l'abondance.

Le lendemain nous allâmes, au lever de l'aurore, toute la famille et moi, au tombeau du sage Dioclès; ses cendres étaient renfermées dans l'urne de sa chère Euphémie. Le père, la mère, les enfans et moi, nous évoquâmes son ombre, nous fîmes les libations d'usage, et nous jetâmes des fleurs sur sa tombe.

Je me proposais de partir pour Thèbes après cette cérémonie, de quitter ces bons et heureux agriculteurs, qui jouissaient du repos sans oisiveté, de l'abondance sans superflu, et d'une vie exempte de remords et d'inquiétude; mais le ciel se chargeant de nuages, Chrysilla me pressa avec tant d'intérêt et de grâce de différer mon départ pour le lendemain, que, malgré le vif désir qui m'entraînait à Thèbes, je cédai sans peine à ses douces instances. Ce fut heureusement pour moi, car l'atmosphère se noircit de plus en plus; les nuages s'amoncelèrent, bientôt s'ouvrirent, et versèrent des torrens d'eau dans la campagne. Nous nous assîmes en cercle autour du brasier sur lequel s'apprêtait le souper. Chrysilla entretenait le feu, le soufflait. Philotas causait avec moi en amenuisant le bout des échalas qui devaient étayer ses vignes. Il me dit que l'année précédente, voya

geant en Laconie, et se trouvant à Amyclée, il avait assisté à la fête d'Hyacinthe. « Je suis curieux, lui dis-je, d'en connaître les détails, d'autant plus que je comptais la voir pendant mon séjour à Sparte, mais une aventure de mon ami Phanor précipita notre départ et me priva de ce plaisir. — Je satisferai fidèlement votre curiosité, car j'ai été témoin oculaire très attentif.

« Vous savez qu'Amyclée est peu éloignée de Sparte. — Oui, j'y ai passé en allant à Gythium. — C'est dans cette ville, au mois d'hécatombéon (juillet), que cette fête est célébrée. Le tombeau d'Hyacinthe est dans le temple d'Apollon, sous la statue de ce dieu, dont la base est construite en forme d'autel : sur cette base sont représentés en relief Cérès, Proserpine, Pluton; à leur suite, les Parques et les Heures. Après elles, on voit Vénus, Minerve, Diane, qui enlèvent au ciel Hyacinthe avec sa sœur Polyboé, morte vierge. Le jour de la solennité, les prêtres, avant de sacrifier à Apollon, ouvrent une petite porte d'airain, qui est du côté gauche de cet autel. Tous les Lacédémoniens accourent à cette fête; Sparte est déserte. On fait des sacrifices pendant trois jours à Hyacinthe. Le premier est un jour de deuil et de tristesse; on pleure la mort de ce bel enfant de Clio; on bannit les couronnes des repas; on mange des gâteaux au lieu de pain; point de chants, point d'hymnes en l'honneur d'Apollon; on supprime toutes les cérémonies d'usage, tout ce qui peut rappeler l'allégresse des beaux jours; les repas sont modestes et silencieux; après quoi, dans le même silence, chacun rentre chez soi.

« Le second jour, la joie et les plaisirs renaissent avec la lumière. On représente divers spectacles, où assistent les personnages les plus distingués. Je vis paraître des enfans d'une figure agréable, vêtus de blanc, couronnés de roses et de myrte, qui chantaient en accompagnant leur voix de la flûte ou de la cithare. Ensuite des jeunes gens agiles et bien faits, montés sur des chevaux superbes et richement harnachés, caracolèrent, se promenèrent sur le théâtre. Après eux vinrent des chœurs d'autres jeunes gens qui chantaient, tantôt à l'unisson, tantôt alternativement, des vers analogues à la solennité du jour. Des danseurs se mêlèrent avec eux, et exécutèrent des danses anciennes au son de la flûte. Au milieu de ces jeux, on vit arriver des jeunes filles, semblables aux nymphes de Diane, le sourire sur les lèvres, la gaîté dans le cœur. Les unes étaient sur des chars magnifiques; d'autres, armées en guerrières, parurent sur les chars destinés aux combats. Ces spectacles finis, on commença les sacrifices. On immola quantité de victimes. Toute la ville respirait la joie et les plaisirs. On donna des festins où les esclaves furent admis. Le vin, la bonne chère, le rire, les bons mots, les chants, animaient et enivraient tous les convives. Ces repas terminèrent la fête bruyante du jour. Le lendemain, la ville prit une face nouvelle. La tristesse, le silence, succédèrent aux clameurs de la joie, et l'on pleura de nouveau la mort du bel et malheureux Hyacinthe. »

Ce récit nous conduisit jusqu'à l'heure du souper. Je vis, en nous mettant à table, qu'on laissait une place vacante; je compris que c'était celle de Dioclès. J'en parlai à ses enfans. « Oui, me dit Philotas, cette place ne sera jamais occupée, c'est un hommage que nous lui rendons; et de plus nous voulons entretenir une illusion qui nous trompe si agréablement. Nous croyons ce bon père avec nous; quelquefois nous lui adressons la parole, et nous pensons qu'il nous entend et qu'il jouit de notre conversation. » Le repas commença par des libations. Philotas versa du lait sur le feu en l'honneur des dieux Lares de la maison. A la fin du repas, il brûla la moitié d'un pigeon qu'il avait réservée en l'honneur du bon génie de Dioclès et des dieux Mânes. Je demandai des nouvelles d'Archias, de cet aimable fou dont l'amour avait dérangé la cervelle. Philotas sourit à ma question, et me dit : « Vous me rappelez mes anciennes folies; car quel homme n'en a son petit grain? Mais la mienne n'est plus, et celle d'Archias empire tous les jours.

« Dernièrement il vit entrer dans le temple de Junon une jeune personne qui allait se marier : elle était entourée de sa famille, de son époux, et de toute la pompe de cette cérémonie. Ce malheureux, à son aspect, se passionne, s'enflamme; il s'approche, se place auprès d'elle; et lorsque le prêtre prit la main du mari pour la mettre dans celle de la femme, Archias présenta la sienne, et on eut de la peine à l'empêcher de saisir celle de la fiancée. Cependant sa tête fermente, il se croit le mari de la belle Myrtho, c'est le nom de l'épouse. Au sortir du temple, il suit la noce en dansant et chantant un épithalame. Vous savez la vénération que les Grecs ont pour les insensés, qu'ils croient inspirés par la Divinité[1]. On n'osa point le contrarier : on le laissa asseoir au festin. Il trépignait, pétillait de joie de se voir au moment de posséder une si belle personne. Ses transports, ses yeux enflammés, ses propos, ses gestes, ses grimaces, tout annonçait le délire de son cœur et de sa raison. Il excitait tour à tour le rire, la pitié, la colère et l'indulgence. Vers la fin du repas, la chose devint plus sérieuse : il voulut emmener sa femme prétendue, il jurait qu'elle était à lui, qu'il l'avait épousée, et qu'il passerait la nuit avec elle. On eut bien de la peine à le retenir, et à arracher Myrtho de ses mains. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait l'enlever, il alla s'établir dans la chambre où brûlait le flambeau nuptial (135). Il avait déjà quitté son manteau, sa tunique[2], lorsque les époux arrivèrent. On ne put jamais lui faire entendre raison; il criait qu'il avait épousé Myrtho, et qu'il prétendait coucher avec sa femme. Comme on ne voulait pas employer la force, on eut recours à la ruse. On fit disparaître Myrtho, et on lui dit qu'elle s'était rendue chez lui, où elle l'attendait, et qu'on allait y porter le flambeau nuptial : en effet, on l'emporta. Alors il sortit, et on en fut délivré. » Je ris de l'aventure, quoique je plaignisse le sort de l'infortuné Archias.

Le jour suivant, toute la maison s'éveilla avec l'aurore, et nous nous séparâmes après les plus tendres adieux. J'arrivai à Thèbes avant la nuit. Phanor accusait déjà ma lenteur. Notre départ fut fixé au surlendemain. Je profitai de ce peu de temps pour visiter la ville et quelques temples. Je vis celui d'Hercule, dont la statue est de marbre blanc, sur la voûte duquel Praxitèle a gravé les douze travaux de ce demi-dieu. Vers la porte Homoloïde, sur une colline, est le temple d'Apollon Isménien, ainsi nommé à cause du fleuve Ismène qui coule tout auprès. Les Thébains choisissent tous les ans un enfant de bonne maison, de figure agréable et d'une taille avantageuse, pour le revêtir du sacerdoce de ce dieu. On donne à cet enfant le nom de *porte-laurier*, parce qu'en effet il a

[1] Les Turcs ont les mêmes préjugés et la même opinion : ils respectent les fous.

[2] Les Grecs couchaient tout nus.

sur la tête une couronne de laurier. Les porte-lauriers qui sont riches ne manquent pas d'offrir à Apollon un trépied de bronze. A l'entrée du temple est une Minerve de Scopa, et un Mercure de Phidias. A quelques pas au-dessous coule une fontaine consacrée à Mars, qu'il faisait autrefois garder par un dragon.

Le théâtre est près de la porte Prœtide : non loin de là, on voit sur un petit tertre le tombeau d'Amphion et de Zéthus, entouré de pierres qui ne sont ni taillées ni polies. On prétend que ce sont celles qu'Amphion attirait par la douceur de son chant.

Je priai Phanor de me conduire au tombeau de Pindare, ce prince des poëtes lyriques, qui, malgré la prévention des Grecs contre les Thébains [1], marche l'égal d'Homère : il unit la véhémence des figures, l'audace des métaphores, la vivacité des expressions, le nombre et l'harmonie, à la douceur et à la beauté des images. Phanor, en allant, me raconta quelques anecdotes de la vie de ce favori des muses : il avait appris l'art des vers d'une femme nommée Myrthis. On raconte que, voyageant un jour d'été, dans sa première jeunesse, il fut si accablé de la chaleur, qu'il se coucha à l'ombre d'un grand arbre, et s'y endormit : pendant son sommeil, des abeilles vincent se reposer sur ses lèvres, heureux présage de l'harmonie et de la douceur de ses chants. Son nom, brillant de gloire, se répandit bientôt dans toute la Grèce, idolâtre des productions du génie. Un oracle de la Pythie mit le comble à cette gloire, en ordonnant aux habitans de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices qu'on offrirait à Apollon. Cependant ce grand poëte fut vaincu cinq fois aux jeux olympiques par la célèbre Corinne ; mais cette muse, bien inférieure à son antagoniste, dut ses couronnes et ses triomphes bien plus à sa beauté qu'aux accords de sa lyre :

Clio fut éconduite, et Vénus eut la pomme.

Pindare, irascible comme tout poëte [2], se vengea par des épigrammes et des railleries piquantes. On dit que sur la fin de ses jours, il eut un songe, une vision. Proserpine lui apparut, et se plaignit d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers. Elle ajouta : « Mais j'aurai mon tour lorsque je vous tiendrai. » On assure qu'il mourut, dix jours après ce songe, au théâtre, d'une mort subite. Il y avait à Thèbes une femme vénérable, sa parente, qui chantait ses odes avec beaucoup de goût et d'expression. Une nuit, pendant qu'elle dormait, elle vit en songe ce poëte, qui lui chanta un hymne qu'il venait, dit-il, de composer en l'honneur de Proserpine : cette femme à son réveil se le rappela, et la mit par écrit. Cependant Pindare, malgré la gloire qu'il faisait jaillir sur sa patrie, fut condamné à une amende considérable, pour avoir dit qu'Athènes était le soutien de la Grèce [3] ; mais les Athéniens lui donnèrent le double de la somme qu'il devait payer, et lui érigèrent depuis une statue devant le temple de Mars, auprès de celle d'Harmodius et d'Aristogiton.

Pendant ce récit nous arrivâmes hors de la porte Prœtide, au pied du stade qui mène au tombeau de Pindare : ce stade est formé en terrasse ; au bout, en tournant à droite, nous entrâmes dans la lice de la course aux chevaux. Le tombeau est au milieu de cette lice : il est d'un style simple, ombragé par quatre cyprès placés aux quatre angles. Deux cippes ornent les deux côtés : sur l'un est sculptée en demi-relief une lyre surmontée d'une couronne de laurier ; sur l'autre on voit Pindare, encore enfant, qui dort, et sur ses lèvres des abeilles qui s'y reposent, d'autres qui voltigent tout autour. Nous répandîmes des fleurs sur sa tombe, appelâmes trois fois son ombre ; nous récitâmes sa deuxième ode olympique, où il fait un tableau si gracieux, si riant des Champs-Élysées ; et, en partant, nous le recommandâmes aux dieux Mânes.

L'amoureux Phanor ne me permit pas de faire un long séjour à Thèbes (136). Nous en partîmes le lendemain, dès que l'oiseau de Mars [1] annonça le jour. Nous marchâmes avec toute la diligence possible. Nous nous embarquâmes à Orope ; les vents irritèrent souvent l'impatience de Phanor : il promit à Neptune de lui sacrifier une génisse avec les cornes dorées, et un bœuf à Téthys, s'ils favorisaient sa navigation. Il invoqua Nérée et les cinquante néréides ses filles ; Castor et Pollux, dieux tutélaires des marins. Ces vœux, ces prières ne parvinrent pas aux oreilles de ces divinités ; car, quoique nous eussions d'excellens rameurs et une bonne trirème, nous n'entrâmes à Sunium qu'après le renouvellement d'une lune. De là, sans nous arrêter, des chevaux nous menèrent à l'heureuse contrée des Sardiens. Quelle joie vive et pure ! comme le cœur palpitait au futur époux ! surtout lorsque nous entrâmes dans l'asile fortuné de l'aimable Athénaïs. Nous pénétrons dans le jardin sans être vus ; Aristide y était seul : nous l'embrassons, nous l'accablons de nos caresses ; sa joie égalait la nôtre. Après l'effusion de ces premiers momens, pour surprendre Athénaïs, il nous fit cacher derrière les arbres. A peine y fûmes-nous, qu'elle parut sans être avertie ; elle assura ensuite qu'un mouvement qu'elle ne put définir, une émotion inopinée, lui avaient fait quitter l'étude pour se promener dans le jardin ; elle avait pressenti quelque événement heureux. Son aïeul l'aborda en lui disant : « Je ne crois pas que notre ami Phanor arrive si tôt. En tout cas, répondit-elle, ce ne sera pas sa faute car je ne doute point de son empressement. — Et s'il tarde beaucoup, lui pardonneras-tu ce délai ? — Si c'était par sa négligence, non ; s'il avait des affaires, vous avez endurci mon âme à la patience et aux traverses de la vie, je ne me plaindrais pas. — Tu sais que nous sommes plus tourmentés par l'opinion des choses que par les choses mêmes ; que la plupart des maux et des biens naissent de notre jugement. Ainsi, pour te rendre heureuse, imagine-toi qu'il est ici.—Qui ? Phanor ? — Oui ; s'il était là présent, que dirais-tu ? — Mais je le gronderais de différer à se montrer. » Phanor, à ces mots, s'élance à ses pieds, ivre d'amour, de bonheur et de sensibilité.

Cette scène touchante finit par les larmes les plus douces. On appela Phalorc, qui demanda si nous lui apportions aussi un mari. Phanor l'assura qu'il en avait un à Thèbes, son parent, aimable, digne d'elle, et qui l'attendait avec impatience.

Deux jours après, l'hymen fut célébré. Athénaïs, selon le rit grec, porta une corbeille sacrée dans le temple de

[1] *Bœotum in crasso jurares aere natum.*

[2] *Genus irritabile vatum.*

[3] Cette ode ne nous est pas parvenue.

[1] Alectryon, soldat de Mars, faisant un jour sentinelle lorsque ce dieu était avec Vénus, s'endormit et les laissa surprendre par Vulcain : Mars irrité le métamorphosa en coq.

Diane, pour que cette déesse lui pardonnât la perte de sa virginité. L'expression me manque pour peindre le bonheur de ces deux époux : cette intime jouissance de l'âme, celle des sens, cette assurance d'un avenir heureux, de vivre l'un pour l'autre, nous jettent dans un enchantement, une ivresse, qui font goûter sur la terre les plaisirs purs et célestes dont on prétend que jouissent les dieux.

Lorsqu'il fallut qu'Aristide abandonnât sa douce retraite qu'il appelait son paradis, des larmes humectèrent ses yeux ; plus d'une fois il se retourna pour lui faire ses adieux, pour revoir les arbres qu'il avait plantés. Dès que les Athéniens apprirent que cet homme juste et malheureux, qu'ils croyaient mort depuis long-temps, était à Thebes, ils firent éclater leur joie et leur générosité. Il fut rappelé par un concours général ; l'amende fut abolie ; le Prytanée donna à chacune des deux sœurs, pour dot, trois mille drachmes. Mais Aristide ne jouit pas long-temps de ce retour de fortune ; soit changement de climat, ou l'essor d'une joie trop vive, sa santé commença à s'affaiblir. Il reçut alors la triste nouvelle de la mort du jeune Cyrus, qu'il aimait comme son fils. Ce fut surtout le genre de sa mort qui lui porta le coup le plus sensible. Ce jeune héros, éperdu d'ambition, avait pris les armes contre Artaxercès, son frere aîné. Il s'avançait vers Babylone à la tête de cent mille Barbares, de vingt chariots armés, et de treize mille Grecs, sur lesquels il appuyait toute l'espérance de son succès. Son frere l'attendit à Cunaxa, à vingt lieues de Babylone, avec une armée de douze cent mille hommes, et de cent cinquante chariots armés de faux. Un peu avant le combat, Cléarque, général des Grecs, conseilla à Cyrus de ne point exposer sa personne, et de se tenir derrière les bataillons grecs. « Qu'oses-tu dire ? répliqua Cyrus. Quoi ! tu veux que, lorsque j'aspire à me faire roi, je me rende indigne de l'être ! » Il choisit six cents cavaliers d'élite, combattit avec eux tête nue ; car tel est l'usage des Perses un jour de bataille. Dans la mêlée, il aperçoit une troupe de six mille chevaux que son frère commandait ; il fond sur eux avec six cents cavaliers, tue le commandant de sa main, et disperse le reste. Alors, découvrant son frere qui n'avait pas quitté le champ de bataille, il se précipite sur lui les yeux étincelans, en s'écriant : *Je le vois*. Artaxercès l'attendit de pied ferme : les deux frères, aussi acharnés l'un contre l'autre qu'Étéocle et Polynice devant Thebes, combattent avec rage. Le roi a son cheval tué sous lui ; il se relève, en monte un autre, et court sur son rival, qui le reçoit avec la même intrépidité et le blesse encore. Artaxercès, en lion furieux, s'élance de nouveau sur lui le cimeterre levé, et le plonge tout entier dans son sein. Cyrus veut se venger, mais il chancelle et tombe sans vie. La plupart de ses officiers, dont il était adoré, se firent tuer sur son corps. Ainsi périt à la fleur de son âge ce jeune héros, qui ternit par une ambition immodérée les qualités les plus heureuses.

Aristide le pleura comme son fils ; et la douleur acheva d'user le fil qui l'attachait encore à la vie. Un jour, au sortir de table, dans le mois boédromion (septembre), il tomba en faiblesse. Sentant sa fin prochaine, il fit approcher ses enfans et leur dit : « Laissez les larmes, les libations, les honneurs funèbres : c'est par des vertus qu'on honore la cendre de ses pères. » Bientôt après il expira en disant : « Je vais faire un long sommeil. »

Alcibiade ordonna que son corps fût transporté au port de Phalère, où les Athéniens lui élevèrent un tombeau. Ils étendirent leur générosité jusque sur les descendans de ce grand homme.

Phaloé épousa un jeune Thébain, parent de Phanor, dont elle fit le bonheur. Je restai avec ces aimables amis jusqu'à l'expiration de l'année fixée par Lasthénie pour mes noces avec Télésille.

CHAPITRE CXIV ET DERNIER.

De Télésille, de sa beauté. Son mariage avec Anténor. Vieillesse de Lasthénie. Sa mort.

Pendant mon absence, la beauté de Télésille s'était développée, sa physionomie était plus animée, ses yeux parlaient un langage plus expressif ; les nouvelles facultés de son âme venaient s'y refléchir en traits de feu ; la timidité, une modestie aimable, temperaient sa vivacité ; son esprit s'était enrichi d'une érudition agreable et solide ; son accent était aussi pur que celui du premier orateur d'Athenes ; sa voix formée donnait des sons doux et mélodieux. Je l'épousai huit jours apres mon arrivée, et je bus à longs traits dans la coupe de la félicité. Je sentis alors plus que jamais que, malgré le systême des faux épicuriens, le bonheur consiste plus dans les affections de l'âme et les travaux de l'esprit que dans la jouissance des sens. Les plaisirs sensuels, vu la faiblesse de nos organes, ne peuvent durer que des momens ; s'ils ne sont pas mesurés à notre faiblesse, ils fatiguent et detruisent la constitution la plus ferme, amènent les maladies et la mort. Les plaisirs de l'esprit et du cœur sont de tous les temps, de toutes les heures ; ils nous suivent partout, aux champs, à la ville, dans le monde, dans la solitude, et ils embellissent tous les âges.

Lasthenie eut une vieillesse exempte d'infirmités : à l'âge de soixante ans, elle continuait ses mêmes promenades, ses mêmes exercices, travaillait avec la même ardeur dans son cabinet. Lorsqu'on lui représentait que cette assiduité à l'étude pourrait nuire à sa santé, elle répondait : « J'aime mieux m'user que me rouiller. » Ses traits étaient si peu altérés, que les jeunes gens recherchaient sa société avec autant d'ardeur et d'intérêt qu'en inspirent la jeunesse et la beauté. Un jeune homme des meilleures familles d'Athenes, fort épris d'elle, sollicita vivement sa main. Lasthénie demanda jusqu'au lendemain pour faire sa réponse. Ce jour elle changea ses vêtemens et sa parure, qu'elle soignait toujours avec goût et propreté, disant qu'il fallait désenlaidir la vieillesse. Elle prit le costume d'une femme de son âge. Sa tunique était d'une couleur terne (19), son manteau d'un drap grossier et sombre ; le bord de sa robe, au lieu d'être garni avec des franges d'or et d'argent, n'en avait que de laine. Elle cacha ses cheveux, tres beaux encore, se courba sur un bâton, et attendit ainsi son jeune amant. Dès qu'il la vit, il recula et resta muet. J'étais témoin de cette scène. Lasthénie s'avance vers lui, et lui demande s'il veut la conduire au temple, ajoutant qu'elle était revêtue de ses habits de noces, et conformément à son âge. Celui-ci comprit la plaisanterie, et renonça, quoique avec peine, à ses amoureux projets.

A soixante-dix ans, elle voulut apprendre les mathématiques, et y fit des progrès. Un jour on lui vantait la tranquillité, le bonheur de sa vieillesse, dont l'approche et la perspective inspirent tant d'horreur à la plupart des hommes. « C'est, dit-elle, que j'ai employé la premiere partie de ma vie à rendre l'autre plus heureuse. » Enfin, jusqu'à

sa quatre-vingt-cinquième année, époque de sa mort, elle suivit à peu près le même système de vie qu'elle avait adopté à l'âge de trente ans : elle pouvait dire qu'elle avait vécu tout entière jusqu'à son dernier jour, ayant parcouru cette longue période sans avoir essuyé aucune maladie un peu grave.

Cette aimable philosophe eut le pressentiment singulier de sa destruction prochaine. L'incrédulité se moque de ces avertissemens; le sage s'en étonne, et doute : il pénètre si peu dans le mystère des causes, qu'il est obligé de soumettre sa raison. Trois jours avant sa mort, elle me fit appeler. Sa santé n'avait reçu aucune secousse violente; elle déclinait comme un beau soleil descend du méridien. Elle me dit d'un air calme et serein : « J'ai travaillé toute la matinée à débrouiller ce fatras d'écritures inutiles à la postérité, mais qui, en m'occupant et m'instruisant, ont émoussé les épines de ma vie. Voici seulement trois manuscrits que je vous confie, auxquels vous donnerez le jour, s'ils méritent de le voir. L'un est une tragédie; l'autre, un traité du bonheur; le troisième, un sujet politique que j'ai médité pendant quarante ans, savoir, quel est le gouvernement le plus convenable à l'espèce humaine. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible est une des branches les plus intéressantes de la philosophie. Vous verrez que je ne penche pas pour l'ochlocratie, qui n'est qu'une anarchie décorée du beau nom de liberté. Ces sortes de républiques vont se perdre bientôt dans les vastes empires du despotisme. J'ai ouï dire, il y a bien des années, au sage Anacharsis, qu'à *Athènes, les sages consultaient, et les fous délibéraient*. Le peuple a une tête trop vide, un estomac trop débile pour digérer un aliment tel que la liberté. Mais je vous renvoie à ce mémoire. Tout le reste de mes papiers est condamné au feu et va périr aujourd'hui.—Pourquoi vous presser de leur faire subir cet arrêt? attendez..... — Mon ami, ma dernière heure approche, la mort est derrière moi : dans trois jours votre amie aura rejoint ses aïeux. Soit pressentiment, soit que notre âme retienne de la Divinité dont elle est émanée quelque notion de l'avenir, je crois ma mort certaine : c'est un secret que je ne confie qu'à vous; écoutez : Cette nuit je lisais, je méditais; tout à coup mon génie m'est apparu, triste, sans couronne de fleurs, la tête couverte d'un voile. Je l'ai vu; j'ai frissonné; je me suis levée, et il a disparu.

« Depuis, une voix me crie intérieurement : « Dans trois jours tu ne seras plus. » Cachez cet événement à tous ceux qui m'entourent : ils m'aiment, je ne veux pas les affliger d'avance : leur douleur, leurs larmes ébranleraient ma fermeté et contristeraient mon âme. » J'écoutais ce discours avec un étonnement mêlé de terreur. Je savais que, par une faiblesse et une contradiction de l'esprit humain, elle avait toujours cru à l'existence des génies : je combattis cette apparition, et lui dis que l'existence des génies était une chimère, une création de nos préjugés. « Souvent, répondit elle, pour vouloir s'élever au-dessus des préjugés, on finit par en adopter un qui les embrasse tous, c'est de ne rien croire au-delà de ce qui frappe nos sens, et de ce que nous voyons avec les yeux de l'habitude. Mais, en réfléchissant un peu, nous devons sentir que nos lumières sont courtes, et que la nature a une infinité de secrets qui sont encore à deviner. A l'égard de l'existence des génies ou démons, l'analogie est pour moi. Toutes les productions de la Divinité se tiennent, ou paraissent se tenir par une chaîne imperceptible et continue. Le premier anneau de cette chaîne est la matière inerte, passive et sans organes : tels sont les minéraux. L'anneau suivant est formé par le regne végétal; les plantes ont du mouvement, une étincelle de vie, peut-être des sensations sourdes. Sur les bords de la mer, je trouve les coquillages doués de plus de vie, espèces d'animaux qui tiennent encore au regne végétal.

« Je parcours la terre, et j'y trouve le principe de vie dans toute son intensité. Les animaux ont comme nous des sensations distinctes, des idées, des sentimens d'amour, et même d'amitié. Comme nous, ils se reproduisent, se font la guerre, s'aiment ou se détestent. Chaque espèce a son caractère et sa mesure d'intelligence plus ou moins étendue. Enfin je vois l'homme, le front levé vers les cieux, former le dernier anneau de cette longue chaîne. De ce dernier terme jusqu'à la Divinité, quel désert! quel vide immense! Ici donc la liaison serait interrompue, et la nature en défaut? je n'en crois rien : l'analogie prouve que cet espace est rempli par des génies, des intelligences qui continuent la gradation de l'homme à la Divinité, comme l'animal remplit l'intervalle du végétal à l'homme. — Mais en admettant votre système, je ne dois pas ajouter foi à la prédiction de votre génie; votre santé le dément, et vous promet encore nombre d'années. — Mon ami, ne vous fiez pas à l'éclat d'une lampe qui s'éteint. » Après ces mots, elle continua de brûler ses papiers. Frappé malgré moi de cette prévision, pendant le reste du jour j'observai ses démarches, son visage, ses paroles, les mouvemens de son âme : le calme y régnait, son visage était serein. Je m'aperçus seulement que, sans rien affecter, elle réglait ses affaires, fuyait la solitude qu'elle avait tant aimée, nous recherchait, sa sœur et moi, avec plus d'empressement, et redoublait ses caresses.

Le lendemain elle nous échappa. Je la cherchai : je la trouvai dans le bois de cyprès, assise au pied de l'urne qui devait renfermer sa cendre. Elle avait un livre à la main, et rêvait profondément. « Que faites-vous ici, lui dis-je, rêveuse et solitaire? — Je lisais l'immortel dialogue de Platon, ce Phédon si fameux qui contient le récit des derniers entretiens de Socrate et sa mort. Cette lecture m'affermit dans l'idée de l'immortalité de l'âme (138); sa mort sublime me familiarise avec ce terrible passage. Je suis avec lui dans la prison, j'observe tous ses mouvemens, je l'écoute : je vois arriver ses enfans, il les embrasse, et les renvoie avec les femmes : ses amis s'aperçoivent avec effroi que le soleil est descendu derrière la montagne. On apporte la coupe fatale : Socrate adresse sa prière au ciel, reçoit la coupe et boit la ciguë. J'entends les cris, les pleurs de ses amis; d'un visage tranquille il leur reproche cette faiblesse. Il se promène, se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir; la mort s'étend, le glace par degrés : un esclave lui touche les pieds, il ne les sent plus; il dit enfin son dernier adieu à ses amis, qu'il laisse seuls sur la terre : alors je ferme le livre et je pleure. J'espère mourir aussi paisiblement. » Elle ajouta : « Je me suis amusée à composer mon épitaphe; bientôt vous la graverez sur cette urne : c'est vous que je charge de ce soin. La voici :

Ici gît Lasthénie, ou plutôt ci-gît rien :
Ce rien a ma l'honnête, et fit un peu de bien (39.)

« Quoi, lui dis-je, toujours des idées lugubres! comment, avec tant de force d'esprit, tant de crédulité! —Mon ami, la nature me redemande ce qu'elle m'a

prêté : je ne crains point la mort; depuis long-temps je m'y prépare : elle est devant mes yeux, dans ma pensée; elle m'enveloppe de ses ombres; cependant je l'envisage sans pâlir. Au reste, vous saurez bientot si ce pressentiment est un avis des dieux, ou un mouvement de faiblesse et d'erreur. » Elle passa le reste de la journée avec nous et quelques amis, sans la moindre empreinte de tristesse, mais ramenant souvent la conversation sur l'essence de l'âme, son immatérialité, sur les sentimens des philosophes relativement à son existence future. « Où était cette âme, disait-elle, avant sa réunion à la matiere? que fait-elle pendant notre sommeil, ou quand le corps est frappé de léthargie? pourquoi si debile, si nulle dans l'enfance, si affaiblie dans la vieillesse? » On voyait qu'elle désirait survivre à sa depouille mortelle, et qu'elle cherchait à s'éclairer des lumières des grands philosophes, et à s'appuyer de leur opinion.

Le troisième jour, terme fatal de sa carrière, selon son pressentiment, dès son lever, je courus dans sa chambre; j'aperçus sur son visage un peu moins de sérénité qu'à l'ordinaire. Elle m'avoua qu'à son réveil elle avait eu le cœur oppressé en songeant qu'elle s'éveillait pour la dernière fois, qu'elle n'avait pu jeter ses regards sur tout ce qui l'environnait, et qu'il fallait quitter pour jamais, sans répandre des larmes. « Mais, ajouta-t-elle avec le calme du courage, pardonnez-moi cette faiblesse; c'est le dernier soupir que je pousse vers la vie. — Voilà la journée qui s'avance, et vous vous portez tout aussi bien qu'hier. — Attendez, elle n'est pas encore écoulée. » Elle avait, ce jour-là, rassemblé ses amis les plus intimes, et commandé un grand repas. Elle en fit les honneurs avec sa grâce et sa facilité accoutumee. Son esprit sembla briller d'une nouvelle clarté; elle fit les délices du souper. Hélas! c'était le dernier éclat d'un météore qui allait s'éteindre.

Apres le souper, elle eut un concert. Lorsqu'il fut fini, qu'il ne resta plus que les gens de la maison, elle sentit quelques frissons, et demanda du feu. Elle fit des réflexions sur la brièveté de la vie. « Oui, dit-elle, la vie est un éclair. Il y a pourtant quatre-vingt-cinq ans qu'après une éternité de non-existence, un brin de matiere fut animé, et ce fut moi. Que suis-je venue faire sur ce globe? que sont devenus ces jours, ces mois, ces heures qui souvent me pesaient, dont j'ai si souvent désiré la fuite? Tout s'est enfoncé dans l'abîme des temps; le temps lui-même périra. Je vais rendre compte de ma conduite à cet être qui crée et détruit par la seule pensée; je me repose sur sa bonté. Je n'ai connu ni le vice ni la haine; j'ai fait le bien quand je l'ai pu... Mais allez me chercher Théophraste (c'était son auteur favori); vous m'en lirez quelques chapitres. » Quand j'eus apporté le livre, elle l'ouvrit et me dit : « Lisez ce morceau, il est écrit de ma main. » Je lus :

« Théophraste, dans une extrême vieillesse, se faisait porter en litiere dans la ville : le peuple s'empressait autour de lui, et l'accueillait avec des transports de joie et des marques de vénération. Il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. La Grèce entière le pleura, et tout Athenes assista à ses funérailles. — Hélas! dit-elle en m'interrompant, mes amis me pleureront aussi! Poursuivez. — A sa mort, ses disciples entourèrent son lit. Il leur tint ce discours : « La vie nous séduit; elle est pourtant comme les champs incultes, qui portent plus de ronces et de racines amères que de fruits agréables; mais l'espérance marche à nos côtés pour nous adoucir les aspérités de la route. La gloire nous promet de grands plaisirs; c'est une lumiere fugitive qui nous trompe et nous égare. Cependant, mes chers disciples, suivez votre penchant : si vous dédaignez la célébrité, vous vous épargnerez de grands travaux et de vives inquiétudes; si vous avez le courage de poursuivre la gloire, elle sera peut-être votre récompense. Souvenez-vous seulement que la plupart des projets, des soins, des désirs qui agitent notre vie n'en valent pas la peine; ce sont de ces vapeurs legeres, condensées par la nuit, qui se dissipent au lever du soleil. » — Il a raison, dit-elle : que d'objets m'ont paru graves, intéressans, qui aujourd'hui me semblent bien méprisables! — « O mes amis! quel être inconcevable que l'homme! quelle alliance bizarre de passions folles et de réflexions si sages! une existence si courte, et des projets si vastes! tant de savoir sur des choses presque inutiles, et une ignorance profonde sur ce qui l'intéresse le plus! ce principe qui pense, qui voit si loin de lui, et qui ne peut se connaître lui-même! enfin ce desir insatiable du bonheur, avec si peu de moyens et de lumières pour nous rendre heureux! » — Zenon, reprit Lasthénie, disait que le moment de la vie le plus heureux était celui où on la quittait. » En finissant ces mots, elle jeta un profond soupir. Je continuai ma lecture : « Si les hommes vivaient plus long-temps, ils perfectionneraient les arts et feraient de plus grandes découvertes. Je vais terminer ma vie au moment où je commence à m'instruire et à former ma raison. » — Je pense comme lui; hélas! je n'ai pas eu le temps d'apprendre! » A peine Lasthénie eut prononcé ces dernières paroles, qu'elle tombe dans mes bras : je l'appelle; elle ouvre les yeux, me serre la main, et expire.

Ainsi finit cette femme adorable, dont la modestie et la philosophie même nuisirent à sa célébrité. Elle égalait Léontium, Aspasie, par les talens, l'esprit et la beauté; elle avait au-dessus d'elles la philosophie de l'âme. Les premières étaient philosophes par systeme, peut-être un peu par vanité : Lasthénie l'était par instinct, sans faste, sans effort, et sans songer à l'être. Cependant ces deux femmes ont laissé une grande réputation, et Lasthénie n'a survécu que dans la mémoire de ses amis; son nom a péri avec eux. Heureux si le tribut d'éloges et de reconnaissance que je lui paie aujourd'hui peut lui mériter de la postérité l'admiration et l'estime qu'elle a obtenues de ses contemporains!

Cette mort me jeta dans une tristesse profonde, que le temps adoucit un peu, mais ne dissipera jamais. J'avais perdu Phanor et sa femme depuis nombre d'années; mon epouse ne survécut pas long-temps à sa sœur, deux enfans que j'en avais eus étaient morts avant l'âge de puberté. Ainsi, comme Deucalion et Pyrrha, je me trouve isolé sur la terre, entouré de débris et de cadavres, et fatigué d'une longévité qui me fait survivre à tout ce qui me rendait la vie chère. Sans amis, sans attachement, je crois errer parmi les ombres; et la terre est devenue pour moi une solitude profonde.

Lasthénie s'était fait des principes dès sa jeunesse. « L'homme, disait-elle souvent, enveloppé de ténèbres, a besoin du flambeau de la morale, comme, dans une nuit obscure, il lui faut une lumiere pour éclairer ses pas. »

Voici ses maximes, telles que je les ai trouvées dans ses papiers :

De ne point chercher à augmenter sa fortune; de l'économiser et d'en jouir;

De mettre les plaisirs de l'esprit et du cœur bien au-dessus des plaisirs des sens ;

D'être très indulgent pour les hommes ; de les obliger sans motif d'intérêt et de reconnaissance, par devoir et pour soi ; de respecter leurs principes, leurs opinions publiquement, et de ne les admettre pour bons qu'après un mûr examen ;

De prendre sa conscience pour arbitre entre elle et les hommes ;

De ne passer aucun jour sans avoir donné quelque temps à l'étude ; car, disait-elle, qui n'avance pas, recule ;

De préférer ses devoirs à ses plaisirs, ses plaisirs à la gloire ;

De ne jamais mettre son amour-propre en opposition avec celui des autres ;

D'assaisonner le repos par la fatigue, les jouissances par les privations ;

De vivre plus long-temps à la campagne qu'à la ville, dans la retraite que dans le monde ;

De penser peu à la mort, idée triste et inutile, et qui n'apprend point à mourir ; mais de songer à vieillir de bonne heure, à se préparer pour l'hiver de la vie des ressources et des jouissances, parce que la vieillesse est longue, et que la mort n'est qu'un moment ;

D'opposer la bonne conduite à la satire, la douceur à la méchanceté, et l'oubli des bienfaits rendus à l'ingratitude ;

De réduire quelquefois ses besoins pour soulager l'indigent ;

De préférer une bonne réputation à la célébrité, les vertus aux talens.

Les lumières sans la vertu sont comme ces météores, ces feux follets de la nuit qui nous égarent et nous mènent souvent au précipice.

Trop de finesse nuit dans l'esprit des hommes ; ils vous savent gré d'un peu de facilité à vous laisser tromper.

FIN DES VOYAGES D'ANTÉNOR.

NOTES

DES

VOYAGES D'ANTÉNOR.

(1) Les anciens avaient tant de goût pour les couronnes, que les convives mettaient jusqu'à trois couronnes de fleurs, une sur la tête, une autre autour du front, la troisième au cou : on en mettait sur les portes, sur les buffets, sur les bouteilles et sur les vases. Les Grecs étaient persuadés que les fleurs sur la tête, sur le sein, et même dans les vases, empêchaient l'ivresse. Enfin les couronnes devinrent le prix de l'adresse et du courage. Les Hebreux, les Égyptiens, les Gentils, portaient des cornes pour marques d'honneur et de puissance. Moïse avait des cornes. Jupiter-Ammon était adoré sous la forme d'un bélier. Nos anciens chevaliers, pour se rendre plus redoutables dans les combats, portaient des cornes à leurs casques; leurs femmes les leur attachaient lorsqu'ils allaient à la guerre : mais ils s'en dégoûtèrent, parce qu'on y attacha du ridicule et un nom qui rappelait la licence de leurs femmes pendant leur absence.

(2) Après ces détails sur les repas des Athéniens, on ne sera pas fâché de connaître ceux des Romains. Leur principal repas était entre trois ou quatre heures après midi : c'était le plus agréable, le plus somptueux. Dans les premiers temps, ils mangeaient dans leur vestibule, à la vue de tout le monde. Ils eurent plus tard de superbes salles. D'abord la table fut de bois, carrée; ils n'avaient point de nappes : dans la suite ils employèrent l'ivoire, l'écaille de tortue, le citronnier; ils enchâssèrent des pierres précieuses et les couvrirent d'or. D'abord ils mangèrent assis sur des bancs; puis ils se couchèrent sur des lits voluptueux et magnifiques. Les convives se rendaient au souper à la sortie du bain, avec un habillement qui ne servait qu'à cela. Ils quittaient leurs souliers en se mettant à table : les femmes seules les gardaient. On leur présentait de l'eau pour les mains, et même pour les pieds, quand on ne sortait pas du bain. Les convives apportaient leurs serviettes; ce qui dura long-temps encore après Auguste. On présentait à chacun d'eux des couronnes de fleurs, ou de lierre, auquel on attribuait la propriété d'empêcher par sa fraîcheur la fumée du vin. On gardait ces couronnes pendant tout le repas, et on ne les mettait qu'après s'être frotté les cheveux d'essences odorantes. On donnait aux convives la liste des services et des mets. Leur soupe était pour l'ordinaire à trois services, mais quelquefois on les portait jusqu'à sept. On commençait par des œufs, ensuite des salades, des laitues, des huîtres du lac Lucrin, des olives. Le second service était composé de rôti et des viandes les plus solides, auxquelles on entremêlait quelque plat de poisson. Le troisième consistait en pâtisserie, en fruits de toute espèce; rien n'était plus magnifique : on attendait ce service pour faire les dernières libations. On répandait, avant de boire, un peu de vin de la coupe en l'honneur de quelque divinité, ou de l'empereur, ou du génie d'une personne : c'était le moment de la gaité. On commençait à faire courir les santés. Le maître de la maison faisait apporter une coupe plus grande et plus riche que les autres, pour boire à la ronde, à la santé des personnes que l'on chérissait. Lorsque c'était celle d'une maîtresse, souvent par galanterie, on buvait autant de coups que l'on comptait de lettres dans son nom. Il y avait des domestiques qui, pendant l'été, chassaient les mouches avec de grands éventails de plume.

On se lavait quelquefois les mains aussi souvent que les services variaient. On apportait un poisson, ou un oiseau de quelque prix; c'était au son des flûtes ou des hautbois. On admettait dans ces repas des chanteuses ou des joueurs d'instrumens, ou les convives eux-mêmes y suppléaient. Il y avait des mimes, des pantomimes; on y jouait des scènes muettes. Il y avait des gens dont le métier était de faire des contes plaisans. Parfois on lisait des ouvrages d'esprit, ou l'on faisait venir des gladiateurs : on finissait le souper par des libations aux dieux. On buvait à la prospérité de son hôte ou à celle de l'empereur, après quoi on se lavait les mains avec une pâte faite exprès. Enfin les convives, en prenant congé de leur hôte, recevaient de lui quelque présent.

(3) C'était un temple consacré à Minerve.

(4) La Vénus de Médicis est, dit-on, une copie de la Vénus de Praxitèle : on l'attribue au statuaire Cléomène, qui n'était pas même un artiste de la première classe.

(5) La plupart des citoyens d'Athènes avaient leur sépulture dans leur maison de campagne. Le Céramique, ou les Tuileries, était reservé à ceux qui périssaient dans les combats, ou qui rendaient de grands services à la patrie.

(6) La même aventure est arrivée à Gassendi : il fit le voyage de Paris à Grenoble avec un homme d'esprit sans se nommer. Lorsqu'ils furent arrivés, cet homme le quitta pour aller dans la ville. Il rencontra un de ses amis qui lui dit qu'il allait visiter le célèbre Gassendi, arrivé depuis peu. Le Parisien s'écria qu'il serait ravi de connaître un si grand homme, et qu'il voulait le suivre. Il fut bien étonné de trouver Gassendi dans son compagnon de voyage.

(7) On peut croire que le pape Clément VIII ne rejetait pas le système de Platon. Il avait amené à Marseille Catherine de Médicis sa nièce, pour lui faire épouser le duc d'Orléans, fils cadet de François Ier. On prétend qu'il lui dit en la quittant : *Fate figlioni in ogni maniera.* Il y a grande apparence que Catherine suivit ce conseil, car le connétable de Montmorency disait que, de tous les enfans de Henri II, il n'y avait qu'une fille naturelle qui lui ressemblait.

(8) Léonce-le-Philosophe, père d'Athénaïs, l'avait instruite dans les belles lettres et dans les sciences. Il en avait fait un philosophe, un grammairien et un rhéteur; elle joignait à tant de connaissances toutes les grâces de son sexe avec la solidité du nôtre. Son père crut qu'avec tant de talens, joints à la beauté, sa fille n'avait pas besoin de fortune, et il la déshérita. Dès qu'il fut mort, elle voulut rentrer dans ses droits; mais ses frères s'y opposèrent. Athénaïs alla à Constantinople demander justice à Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose II. Cette princesse, étonnée de son esprit et de sa beauté, la fit épouser à son frère. Ce fut l'an 421 de notre ère.

Phocion repoussant tous les dons d'Antipater, roi de Macédoine, un de ses amis lui dit: « Du moins acceptez pour vos enfans. — Si mes enfans, répondit-il, me ressemblent, ils en auront assez; s'ils veulent être libertins, je ne dois pas fournir à leurs débauches. »

(9) L'Aréopage s'assemblait pour l'ordinaire sur une colline, dans une salle ouverte qui n'avait qu'une toiture rustique. Le nombre des juges n'était pas déterminé; les neuf archontes le devenaient de droit. Ils connaissaient des meurtres, des incendies, du poison et de ce qui concernait la religion. Socrate fut condamné par ce tribunal. Il était situé vis-à-vis de la citadelle. On dit qu'Oreste y comparut pour le meurtre de sa mère, dont il fut absous. Dans la salle il y avait deux marches d'argent, où s'asseyaient l'accusateur et l'accusé: l'une était le siége de l'injure, l'autre celui de l'innocence. Le temple des Euménides était auprès, et ceux qui étaient absous y allaient sacrifier. Le tombeau d'OEdipe était dans l'enceinte de l'Aréopage.

(10) Les Grecs prenaient pour philosopher le temps de la promenade, et pour école les lieux propres à cet exercice. Platon donnait ses leçons dans l'Académie; c'était un champ couvert d'arbres sur les bords de l'Illyssus. Aristote enseignait dans le Lycée, lieu spacieux et orné d'arbres: ses disciples furent nommés *péripatéticiens*, parce qu'ils philosophaient en marchant. Un vaste portique, ou galerie couverte et peinte par Polygnote, était l'école de Zénon. Épicure philosophait dans les jardins.

(11) Anténor ne pouvait prévoir que la nature refît un second Xénocrate. Mais, en 1184, Robert d'Arbrissel, après avoir traîné quelque temps après lui une quantité de prosélytes de tout sexe, forma à Fontevrault en Anjou une communauté dont une femme eut le généralat. On assure que ce saint homme, pour éprouver sa continence, couchait souvent entre deux chanoinesses sans succomber à cette épreuve.

(12) Caton-le-Censeur, à soixante-dix ans, avait appris le grec: à quatre-vingt-six ans il fut appelé en justice et plaida lui-même sa cause.

(13) On a cru long-temps que la vie des corneilles était de deux ou trois siècles. On sait aujourd'hui que c'est une erreur.

(14) Le cyprès et l'ormeau étaient consacrés aux morts, parce qu'ils ne portent aucun fruit.

(15) Les Grecs le font fils d'Isis et d'Osiris. On le représentait sous la figure d'un jeune homme demi-nu, avec un manteau parsemé d'yeux et d'oreilles, et une mitre égyptienne sur la tête. Il avait un doigt sur la bouche, et de l'autre main il tenait une corne. On le plaçait à l'entrée des temples. Le pêcher lui était consacré, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue. Les Romains nommaient ce dieu Harpocrate.

(16) L'Odéum était un théâtre d'Athènes où l'on exécutait de la mauvaise musique; il était entouré du logement de toutes les courtisanes. Il y avait à ce théâtre des mimes qui faisaient des gestes indécens et représentaient des danses lascives et des scènes d'amour; cependant les honnêtes gens d'Athènes y assistaient. Ce théâtre superbe fut construit, par les ordres de Périclès, dans le Céramique. Il était intérieurement décoré de statues et bordé de siéges. On nommait des juges pour adjuger le prix des concurrens, et on y donnait annuellement des fêtes. Tous les auteurs ne conviennent pas que ce fût un théâtre de mauvaise musique et de mauvaise compagnie.

(17) La fête d'Éleusis ou de Cérès était une des plus célèbres d'Athènes: on l'appelait par excellence *les Mystères*. Tous les Athéniens de l'un et de l'autre sexe s'y faisaient initier de bonne heure. On y lisait des livres mystérieux; on y entendait des voix extraordinaires, des coups de tonnerre; on y voyait des spectres; on sentait trembler la terre. On prétend qu'il s'y passait des désordres affreux. La fête durait neuf jours, et se renouvelait tous les quatre ans. Les initiés qui avaient été lavés dans les eaux de l'Illyssus, conduits ensuite en procession au sanctuaire de Cérès, devaient habiter, après cette vie, des bosquets fortunés dans les Champs-Élyséens, y jouir de plaisirs ineffables et éternels, tandis que les non initiés seraient plongés dans le fond du Ténare.

(18) Chabrias, général athénien, envoyé au secours des Thébains contre les Spartiates, abandonné de ses alliés, soutint seul avec sa troupe le choc des ennemis. Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers et étendant leurs piques. Agésilas, quoique vainqueur, ne put les enfoncer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias, dans l'attitude où il avait combattu.

(19) En France on cassait un mariage pour cause d'impuissance; mais il fallait des preuves, et pour cela on ordonnait le congrès. Sous Louis XIV, M. de Lamoignon, premier président, fit abolir cet indécent usage.

(20) Les Héliastes étaient des magistrats du plus important et du plus nombreux tribunal d'Athènes. Leur principale fonction était d'interpréter les lois obscures et de veiller à la conservation des autres. Ils étaient cent cinquante, et on les choisissait parmi les magistrats des autres tribunaux qui avaient rempli le temps de leur charge.

Quand la saison le permettait, l'assemblée se tenait en plein air. S'il faisait froid, il était permis aux juges d'avoir du feu. La séance s'ouvrait au lever du soleil, et se fermait à son coucher; mais, avant tout, les prêtres devaient observer les entrailles des victimes. Les héliastes prêtaient un serment qui finissait par ces mots: « J'en jure par Jupiter, Neptune et Cérès; si je viole mes engagemens, je les prie de faire tomber la punition sur moi et sur ma famille. Je les conjure aussi de m'accorder toutes sortes de prospérités, si je suis fidèle à mes promesses. »

(21) Les Grecs distinguaient quatre choses dans l'homme: le corps, qui se résout en poussière; l'âme, qui passait au Tartare ou aux Champs-Élysées, suivant ses mérites; le simulacre, qui habitait dans le vestibule des enfers; et l'ombre, qui errait autour du sépulcre, qu'on appelait trois fois, et pour laquelle on faisait des libations, ainsi qu'aux dieux Mânes, qui étaient les génies des morts. Ces dieux avaient soin des sépultures et des ombres qui erraient.

(22) Si quelque général moderne a des traits de ressemblance avec Épaminondas, c'est le maréchal de Catinat. Le soir de la bataille de la Marsaille, qu'il venait de gagner, il passa la nuit au bivouac, à la tête de ses troupes. Il était au milieu de la gendarmerie, et dormait enveloppé dans son manteau. Les gendarmes, qui avaient pris vingt-huit drapeaux à l'ennemi, imaginèrent de l'entourer de ces trophées. Les autres régimens apportèrent aussi les drapeaux enlevés. Le jour se lève, Catinat s'éveille entouré des gages de sa victoire, et salué par les acclamations de l'armée.

(23) Lorsque c'était le mari qui demandait la séparation, il rendait la dot, ou payait une pension alimentaire. Quand c'était la femme, elle perdait ses droits, et présentait elle-même sa requête aux magistrats.

(24) On se servait, pour la purification, de l'eau de la mer, mais plus souvent de l'eau lustrale : c'était une eau commune dans laquelle on plongeait un tison ardent pris sur l'autel. Lorsqu'on y brûlait des victimes, on en remplissait tous les vases qui étaient dans les vestibules des temples; un prêtre se tenait auprès, et en présentait aux arrivans pour se purifier. On en mettait aussi auprès des cercueils. Les druides, chez les Gaulois, faisaient une eau lustrale avec le gui de chêne. C'était par cette cérémonie religieuse qu'ils annonçaient l'année, accompagnés des magistrats et du peuple qui criait : *Au gui l'an neuf!* Ils allaient dans une forêt pour chercher un chêne où il y eût du gui : lorsqu'ils l'avaient trouvé, ils poussaient des cris d'allégresse, dressaient tout autour de l'arbre un autel triangulaire, et gravaient sur le chêne le nom des dieux qu'ils croyaient les plus puissans : ensuite un druide, vêtu d'une tunique blanche, montait sur cet arbre, coupait le gui avec une serpe d'or, tandis que les autres druides, au pied de l'arbre, le recevaient dans un linge, et prenait bien garde qu'il ne tombât à terre. Ils faisaient tremper ce nouveau gui dans l'eau, et le distribuaient au peuple, à qui ils persuadaient que cette eau était très efficace contre les sortiléges, et qu'elle guérissait de plusieurs maladies.

(25) Les anciens croyaient que la foudre ne frappait jamais le laurier.

(26) Bodin, auteur célèbre par son livre de la République, mourut d'une maladie pestilentielle qu'il avait bravée par une opinion vulgaire que, passé soixante ans, on ne craint plus les maladies contagieuses; ce qui prouve qu'il faut également se défier des préjugés qui effraient comme de ceux qui rassurent.

(27) Solon fit cette loi pour empêcher que le frère, en épousant sa sœur utérine, ne réunît l'hérédité de son père et la fortune du premier mari de sa mère.

(28) Les androgynes avaient deux sexes, deux têtes, quatre bras, quatre pieds. Plusieurs rabbins prétendaient qu'Adam fut créé homme et femme; homme d'un côté, femme de l'autre, et que Dieu ne fit que séparer ces deux corps réunis.

(29) Les Grecs étaient très hospitaliers; ils avaient des officiers revêtus d'un caractère public, nommés *proxènes*, qui faisaient les honneurs de la ville aux étrangers, leur procuraient des logemens et tous les agrémens qui dépendaient d'eux.

(30) Samson est le Milon et l'Hercule des Juifs, avec cette différence que la force de l'athlète juif tenait à ses cheveux, et qu'il était plus galant, plus spirituel que Milon.

(31) On raconte qu'un jour Hercule fit assaut de voracité avec un certain Lepreüs; il s'agissait de manger un bœuf en entier. On servit à chacun le sien, et tous deux le dévorèrent. Cependant on adjugea la victoire à Hercule, parce qu'il avait fini le premier; mais comme les deux antagonistes avaient bu en raison de ce qu'ils avaient mangé, ils se dirent des injures qu'Hercule termina en assommant Lepreüs.

(32) Hésiode était né à Cumes en Éolide; mais il fut élevé à Ascra en Béotie. On prétend qu'il avait vécu trente-sept ans avant Homère. Il fut le premier qui écrivit sur l'agriculture. Il intitula son poème *les Ouvrages et les Jours*, parce que la culture de la terre demande qu'on observe exactement les temps et les saisons. Il a servi de modèle à Virgile pour ses Géorgiques.

(33) La Mothe-le-Vayer disait comme Hésiode : « La vie me paraît si indifférente, pour ne rien dire de plus, que je ne voudrais pas la recommencer. Je n'échangerais pas les trois jours calamiteux qui me restent à vivre contre les longues années et les plaisirs que se promettent les jeunes gens. » Cependant ce philosophe jouissait de tous les avantages qui peuvent procurer une existence agréable.

(34) Le Pnyx était le lieu où le peuple s'assemblait pour délibérer des affaires publiques; il était entouré de siéges. Autour du tribunal érigé au milieu de cette place il y avait une petite étendue de terrain environnée de cordages, pour empêcher la foule d'incommoder les juges. Une grande pierre où montait le crieur pour ordonner le silence était à côté; plus loin on voyait un cadran solaire, et au bout du Pnyx était un temple dédié aux Muses.

(35) En Grèce, une nourrice restait dans la maison, attachée le reste de sa vie à son nourrisson.

(36) Le gynéconome était un magistrat dont la fonction consistait à s'informer de la vie et des mœurs des femmes d'Athènes. Il punissait celles qui blessaient les lois de la pudeur et de la décence, et faisait inscrire leur nom dans la place publique. Il y avait dix gynéconomes.

(37) La même aventure est arrivée depuis au savant Haller, fameux médecin de Berne.

Un grand peintre, nommé Jean Jouvenet, étant devenu paralytique de la main droite, parvint à force de travail à peindre avec un égal succès de la main gauche.

(38) Les Esséniens, chez les Juifs, avaient le même respect pour le soleil. Quand ils avaient un besoin naturel à satisfaire, ils se retiraient à l'écart, faisaient un trou en terre, et s'enveloppaient soigneusement de leurs habits; lorsqu'ils avaient fini, ils recouvraient la cavité avec la terre qu'ils en avaient tirée.

(39) Empédocle se rappelait, disait-il, avoir été fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, enfin Empédocle.

Les bramines font aussi circuler les âmes dans différens corps; celle d'un homme doux passe dans le corps d'un pigeon, celle d'un tyran, dans celui d'un vautour; ainsi des autres. Ils ont en conséquence un extrême respect pour les animaux : ils leur ont fondé des hôpitaux. Ils rachètent les oiseaux que les mahométans prennent.

(40) Saint François-Xavier a renouvelé ce miracle : il s'est trouvé en même temps sur deux vaisseaux battus par la tempête, et éloignés l'un de l'autre de soixante lieues; il sauva les deux vaisseaux.

(41) C'était un préjugé des Athéniens; ils croyaient le jeudi un jour de mauvais augure : chez nous et chez les Turcs, c'est le vendredi.

(42) Un empereur du Japon fit détruire une infinité de monastères de bonzes et de bonzesses, d'après ce principe que, s'il y avait un homme qui ne labourât point, qui ne s'occupât point, il fallait que quelqu'un souffrît le froid et la faim dans l'empire.

La déesse Bapte est la déesse de la lubricité.

(43) Les lettres que les particuliers s'écrivaient étaient sur des tables de bois mince, déliées et enduites de cire, que l'on enveloppait de lin, et que l'on cachetait de craie ou de cire d'Asie.

A la tête de leurs lettres ils mettaient toujours ces mots : *Joie et prospérité;* à la fin, cette autre formule : *Portez-vous bien, soyez heureux;* ensuite ils signaient. Les Athéniens mettaient après leurs noms, dans leur signature, celui de leur père et du pays de leur naissance; par exemple : *Démosthène de Péanée, fils de Démosthène.*

(44) Dans le Talmud il est dit que Dieu ne voulait pas créer la femme, parce qu'il prévoyait que l'homme se plaindrait bientôt de sa malice. Il attendit qu'Adam la lui demandât, ce qu'il fit : mais Dieu prit toutes les précautions possibles pour la rendre bonne. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle n'eût l'esprit et l'âme coquets : ni des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle; ni de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop; ni de l'oreille, de peur qu'elle n'écoutât aux portes; ni du cœur, de peur qu'elle ne fût jalouse; ni des mains ou des pieds, de peur qu'elle ne fût coureuse ou voleuse; mais Dieu eut beau faire, elle eut tous ces défauts-là, quoiqu'il l'ait tirée d'une partie dure et honnête de l'homme.

(45) Les prêtres d'Apollon attiraient de toutes les villes de la Grèce une foule de malheureux dont la mort était leur ouvrage. Comme ils profitaient de leurs dépouilles, ils employaient toutes sortes de supercheries pour assouvir leur cupidité. Afin que la vue du précipice ne pût les arrêter, ils les enchaînaient par un serment.

(46) Les femmes l'ont accusée d'un goût très vif et illicite pour leur sexe.

(47) C'était une marque de déférence que de prendre ainsi par le menton; et lorsqu'on se quittait, on se servait d'une formule très courte : *Adieu, jusqu'au revoir.* La coutume de baiser les mains était aussi un acte de politesse.

(48) Le stade est de cent vingt-cinq pas géométriques.

(49) C'est la belle ode traduite par Catulle, ensuite par Boileau. Voici la traduction de ce dernier :

> Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire,
> Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
> Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
> Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler!
>
> Je sens de veine en veine une subtile flamme
> Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
> Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
> Je ne saurais trouver de langue ni de voix.
>
> Un nuage confus se répand sur ma vue;
> Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
> Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
> Le frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

(50) La chaleur de Mercure, selon Newton, est sept fois plus considérable que la chaleur de la terre dans l'été le plus chaud.

(51) Méton trouva, le premier, qu'au bout de dix-neuf années le soleil et la lune revenaient au même point, une heure et demie près.

(52) On mettait dans la bouche des pauvres une obole, qui valait trois sous, et dans celle des riches, une pièce d'argent.

En Russie, aujourd'hui, un prêtre met entre les doigts du mort un billet pour lui servir de passeport en l'autre monde. Ce billet est conçu en ces termes :

« Je soussigné, evêque ou prêtre de N....., reconnais et certifie par ces présentes que N....., porteur desdites lettres, a toujours vécu comme un bon chrétien, faisant profession de la religion grecque; et quoiqu'il ait souvent péché, il s'en est confessé; il a reçu l'absolution et la communion en rémission de ses péchés. Il a honoré Dieu et ses saints, jeûné et prié aux heures et aux temps ordonnés par l'Église; il s'est bien conduit avec moi, qui suis son confesseur; en sorte que je n'ai point fait difficulté de l'absoudre de ses péchés. En foi de quoi nous lui avons expédié le présent certificat, afin que saint Pierre, en le voyant, lui ouvre la porte à la joie éternelle. »

(53) Il était défendu de mettre aucun ornement aux tombeaux, si ce n'est une colonne ou cippe, haute de trois coudées, des statues, ou une simple table.

(54) Les païens croyaient que les ombres des morts erraient autour des tombeaux, et que les dieux Mânes veillaient sur elles et sur les sépulcres.

(55) Cette invention du verre par la fonte du nitre est un conte phénicien que Pline nous a transmis. Comment supposer que des marchands ignorassent la nature du nitre, et que, leurs chenets étant bientôt fondus, leur marmite ne fût renversée? L'invention des verres et des cristaux est de l'antiquité la plus reculée, mais l'usage n'en était pas répandu. Les Juifs avaient des verreries; de chez eux cette invention passa en Phénicie et en Égypte. Le verre était si estimé chez les Romains, que, sous l'empire de Néron, on paya deux grandes coupes six mille sesterces. Ce ne fut que dans le quatrième siècle de notre ère qu'on employa les vitres aux fenêtres; les anciens se servaient, pour se garantir des intempéries de l'air, de jalousies de treillis, de peaux huilées, et d'autres matières.

(56) Il était défendu aux Spartiates surpris par la pluie ou le mauvais temps de se mettre à couvert.

(57) Le pythagoricien Clinias était sujet à la colère : quand il sentait qu'elle allait l'emporter, il prenait sa lyre, jouait un air, respirait, et disait avec satisfaction : « Ah! je sens que je m'adoucis! » La musique contribue aussi à la guérison de quelques maladies; elle guérit les personnes qui sont mordues de la tarentule. C'est une grosse araignée qui se trouve non-seulement à Tarente, dans la Pouille, d'où elle a pris son nom, mais en d'autres endroits. Peu de temps après qu'on a été mordu, il survient à la partie une douleur très aiguë, et peu d'heures après, un engourdissement : on tombe ensuite dans une profonde tristesse, on respire avec peine, le pouls s'affaiblit, le mouvement cesse, et l'on meurt, à moins d'être secouru. Lorsqu'un homme mordu est dans cet état, un joueur d'instrument essaie divers airs; et quand il a rencontré celui dont le ton et la modulation conviennent au malade, celui-ci commence à faire quelque mouvement; il remue d'abord les doigts en cadence,

ensuite les bras et les jambes, par degrés tout le corps, et enfin il se lève sur ses pieds, et se met à danser, en augmentant toujours d'activité et de force. Il en est qui dansent six heures sans se reposer. Après cet exercice, on couche le malade, et quand on le croit assez remis de sa première fatigue, on le tire du lit par le même air pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve hors d'état de danser davantage, ce qui annonce sa guérison : tant que le venin agit sur lui, il danserait, si on voulait, sans discontinuer, et mourrait d'épuisement. Le patient reprend ensuite ses forces et la connaissance, revenant comme d'un profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé dans son accès, pas même dans sa danse.

Quand Saül était tourmenté de l'esprit malin, David le chassait aussitôt en jouant de la harpe.

(58) La scolie était une chanson que l'on chantait à table, en chœur, et du même ton ; c'était le genre de poésie le plus ancien chez les Grecs, et probablement chez toutes les nations de la terre. Les Athéniens s'y étaient rendus célèbres ; et leurs chansons, vantées par leur simplicité naïve, remontaient à la plus haute antiquité. Terpandre, dit-on, en fut l'inventeur : Alcée, Anacréon, Mélitus, accusateur de Socrate : quatre femmes, Ériphanie, Clytagora, Praxile et Sapho, sont les poëtes qui se distinguèrent dans ce genre. Il y avait des scolies morales, mythologiques, historiques, bachiques et galantes.

(59) Si nous pouvons comparer quelque femme moderne à la célèbre Sapho, c'est Louise Labbé, dite *la belle Cordière*. Elle naquit à Lyon en 1526. Quoique d'une naissance obscure, ses heureuses dispositions excitèrent ses parens à cultiver son éducation. A peine sortie de l'enfance, elle excellait dans la musique ; elle était douée de la voix la plus séduisante, elle savait déjà le grec, le latin et l'espagnol, et s'était perfectionnée dans les exercices de la guerre ; elle joignait à ces avantages celui de la beauté.

On voit par la lecture de ses ouvrages que son cœur était tendre et bon, son âme forte et élevée : tous ses goûts furent des passions. Elle eut d'abord celle de la musique, de la chasse et de la guerre. L'amour de la gloire la jeta dans les armes. A l'âge de seize ans, elle alla joindre l'armée française qui faisait le siege de Perpignan, elle y donna des marques de sa grande valeur sous le nom du capitaine Loys. Parmi une foule d'adorateurs, elle distingua et aima un jeune guerrier : Louise lui sacrifia sa passion pour les armes, et revint se livrer tout entière à l'amour.

Son bonheur fut de courte durée ; Louise éprouva de cruelles persécutions : ce ne fut point la faute de son amant, pour qui elle conserva toute sa vie le souvenir le plus tendre.

Les muses adoucirent ses peines ; une comédie fut son coup d'essai. Elle composa différentes pièces de vers, grecques, latines, italiennes, espagnoles et françaises. Nous lui devons la meilleure fable moderne, *l'Amour conduit par la Folie*. Le triste état de sa fortune la fit consentir à épouser un homme d'un âge avancé, qui s'était enrichi dans le commerce de la corderie, d'où vint à Louise le nom de *la belle Cordière*. Elle ouvrit sa maison aux savans, aux poëtes, aux étrangers, à la meilleure compagnie de Lyon. Sa société faisait les délices du plus grand monde. *Elle recevait*, dit Duverdier, *avec entretien de devis, musique, tant à la voix qu'aux instrumens, où elle était fort duite, lecture de bons livres latins, espagnols, italiens, dont son cabinet était copieusement garni, et collation d'excellentes confitures*. Elle avait une prédilection particulière pour les grands poëtes, les hommes savans, les préférant aux grands seigneurs, et leur faisant courtoisie, plutôt *gratis* qu'aux autres pour grand nombre d'écus. *Il suffisait*, ajoute Duverdier, *d'être poëte pour obtenir d'elle le don d'amoureuse merci*. Elle mourut en 1668, dans la quarantième année de sa vie.

(60) L'hospitalité était en très grande considération chez les Grecs, ils la regardaient comme une vertu capitale et infiniment agréable aux dieux. Les dieux protecteurs de l'hospitalité étaient Jupiter, Vénus, Minerve, Hercule, Castor et Pollux.

Quand un étranger arrivait, on n'avait garde de lui demander le sujet qui l'amenait. Le maître de la maison le prenait par la main droite, en signe de fidelité, et marchait devant lui. Un des premiers devoirs dont il s'acquittait était de le faire baigner et de lui faire laver les pieds ; les filles mêmes de la maison faisaient la première de ces fonctions, et les servantes la derniere, après quoi on le régalait pendant neuf jours. Mais, avant ce terme-là, selon les regles de la politesse qui se pratiquaient alors, on ne pouvait lui rien demander au sujet de son voyage : outre cela, non-seulement on lui donnait tout ce qui était nécessaire pour le bien coucher, mais encore des robes et des habits pour changer.

(61) En Grece le concubinage était permis, et on avouait sans rougir les enfans qui en provenaient ; cependant ils n'héritaient point ; ils n'avaient de la succession de leur père que ce que leurs freres légitimes voulaient bien leur donner.

(62) Psyché, en grec, veut dire *âme* : c'était la déesse de la volupté ; on la représente avec un papillon autour d'elle. Apulée et La Fontaine ont fait son histoire.

(63) Des hommes de tous les âges et de tous les pays ont ajouté foi à ces talismans ; les Égyptiens en ont laissé un grand nombre : ils les portaient au cou, en forme de petits cylindres, ornés de figures et d'hiéroglyphes.

Les Grecs faisaient aussi un grand usage des amulettes ; ils attribuaient des propriétés surnaturelles au laurier, au saule, aux arbrisseaux épineux, au jaspe, à presque toutes les pierres précieuses. Les Thessaliens, les Illyriens et les Triballes étaient célèbres par leurs enchantemens. Les derniers, selon Pline, pouvaient faire périr des animaux et des enfans par leurs seuls regards. Pour en détruire les pernicieux effets, on suspendait au cou des enfans des amulettes fabriquées comme des Priapes. On faisait aussi pour le même objet des colliers avec des coquillages, des pierres précieuses et du corail.

Les anciens craignaient les regards des envieux autant pour eux-mêmes que pour leurs enfans ; c'est pourquoi ils attachent les mêmes amulettes au cou de leurs enfans : ils en mettaient aux jambes des portes, de manière qu'en les ouvrant on agitait ces phallus, et on ébranlait les clochettes.

La philosophie ne peut nier que l'œil n'envoie des émanations. On cite des animaux qui se laissent troubler, stupéfier par le regard d'autres animaux. Le regard d'un homme emporté, en colere, passionné, peut produire, par ses éjaculations, de fortes impressions sur celui qui fixe ses yeux sur les siens.

(64) Ces révélations, ces mariages mystiques se trou-

vent dans toutes les religions. Sainte Catherine de Sienne voyait la Vierge face à face; elle avait épousé Jésus-Christ, et portait des stigmates, comme le séraphique François d'Assises. Certains moines quiétistes du mont Athos, en appuyant leur barbe sur la poitrine, et contemplant leur nombril, voyaient la lumière du Thabor, et cette lumière, selon eux, était incréée.

(65) Blanche de Castille, mère de saint Louis, dans pareille circonstance, se conduisit de même, en disant: « Quoi! souffrirai-je qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu et de la nature! »

(66) Caligula aimait passionnément sa dernière femme, nommée Césonie; il lui disait souvent en la caressant: « Cette belle tête sera coupée aussitôt que je l'aurai ordonné. » D'autres fois il lui disait aussi « qu'il lui prenait envie de lui faire donner la question, pour savoir d'elle pourquoi il l'aimait si fort. » On prétend que, dans la fureur de ses débauches frénétiques, il prenait plaisir à l'exposer nue aux yeux de ses favoris.

(67) Les tablettes des Grecs étaient des tables de bois minces et déliées, et enduites de cire. On y écrivait avec un petit stylet de cuivre, de fer ou d'or, pointu d'un côté et plat de l'autre : ce dernier bout servait à effacer. Les Grecs portaient à la ceinture un étui nommé *graphiarium*, où étaient renfermés ce stylet et ces tablettes.

(68) Le gynécée était, chez les Grecs, l'appartement des femmes; il était très reculé, et placé derrière la maison.

(69) Les Athéniens étaient très superstitieux, et croyaient à tous ces présages, aux prodiges, aux sortiléges, aux devins, qu'ils consultaient dans toutes leurs affaires.

(70) Le Barathre était un gouffre où l'on précipitait les criminels.

(71) Ce vers a été traduit par Rotrou, et se trouve dans *Venceslas*.

(72) L'abbé de Chaulieu, âgé de quatre-vingts ans, aima mademoiselle de Launai, qui fut depuis la célèbre madame de Staal, et en fut écouté. Il lui disait dans une épître charmante :

Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonne mon cœur.
Heureux à qui le ciel donne une âme assez tendre,
  Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel était le bonheur,
  Tel, que je crois qu'il devait rendre
Le plus heureux amant jaloux de mon erreur.
. . . .

(73) Cette ataraxie des philosophes sceptiques ressemble un peu au quiétisme de Molinos. Ce prêtre espagnol prétend que par la pensée nous nous identifions avec Dieu, l'objet de notre méditation; qu'alors l'âme ne reçoit plus aucune impression des objets matériels; de façon que, toutes les facultés étant absorbées par la contemplation, elle ne doit plus s'occuper de ce qui se passe dans le corps : peu importe qu'il se livre aux plus grands excès, pourvu que l'esprit reste concentré dans la Divinité. Madame Guyon et Fénelon ont adopté quelques idées de ce quiétisme mystique, mais non pas les plus révoltantes.

(74) Les fonctions d'un paranymphe, chez les Grecs, consistaient à faire les honneurs de la noce, à donner les ordres nécessaires pour l'économie du repas et des autres réjouissances de la fête : il gardait aussi la porte de l'appartement où était le lit nuptial.

(75) Ce couplet, qui se trouve, je crois, dans l'Anthologie grecque, est parvenu jusqu'à nous, et a été heureusement traduit par Danchet :

Que l'amant qui devient heureux,
En devienne encor plus fidèle;
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle ;
Que les soupirs et les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus sévère ;
Que l'amant comblé de faveurs
Sache les goûter et se taire.

(76) L'empereur Adrien, sur le point de rendre l'âme, fit les vers suivans :

Animula, vagula, blandula, hospes, comesque
Corporis, quæ nunc abibis in loca? pallidula,
Rigida, nudula? nec, ut soles, dabis jocos.

(77) Civilis, sénateur romain, qui vivait sous Trajan, quitta ses emplois, et se retira à la campagne, âgé de soixante-neuf ans. Il en vécut encore sept; et il fit mettre sur sa tombe: *J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre, et n'en ai vécu que sept.* Le chancelier de l'Hôpital écrivait dans sa retraite : « J'ignorais que la vie et les plaisirs champêtres eussent autant de charmes; j'ai vu blanchir mes cheveux avant de connaître l'état dans lequel je pouvais rencontrer le bonheur. En vain la nature m'avait fait aimer le repos et l'oisiveté, si le ciel, me regardant d'un œil de pitié, ne m'eût débarrassé des fers que peut-être sans lui je n'aurais pu briser. Que si quelqu'un s'imagine que je me croyais heureux dans ce temps où la fortune semblait s'être fixée sur moi, et qu'à présent je me crois malheureux d'avoir perdu ces brillans avantages, ah! que cet homme ignore bien le fond de mon cœur! »

(78) Dans les commencemens, la Pythie ne prophétisait qu'une fois l'année, le septième jour du premier mois du printemps; dans la suite Apollon inspira la prêtresse une fois le mois, mais à certains jours choisis : tous n'y étaient pas propres.

(79) Phanor prophétisa; le temple fut pillé quelque temps après, et la fonte de l'or et de l'argent monta à cinquante millions. Sylla enleva aussi ces trésors pour payer ses troupes, en disant qu'il ne pouvait douter de la victoire, puisque les dieux payaient son armée.

(80) On n'admettait les pythies qu'à l'âge de cinquante ans, et au nombre de trois; elles servaient à tour de rôle. On les choisissait dans la classe du peuple, pauvres et sans éducation, mais vierges et de bonnes mœurs; elles étaient vêtues très simplement, et ne pouvaient user d'aucune essence. On exigeait qu'elles fussent nées en légitime mariage. On avait d'abord choisi de jeunes filles pour rendre les oracles : mais une d'elles ayant été enlevée par un dévot, on ne prit plus que des femmes surannées.

(81) Le rôle de pythonisse était très dangereux. Plusieurs mouraient de cette épreuve; d'autres en étaient bien malades.

(82) On partageait la victime entre les dieux, les prêtres et ceux qui l'avaient présentée. La portion des dieux

était consumée par les flammes, celles des prêtres faisait partie de leur revenu, et la troisième portion appartenait à celui qui avait donné la victime. Il la mangeait religieusement avec ses amis, ou leur en envoyait une part. Les Grecs même croyaient faire un acte de religion, d'en prendre un morceau à ceux qui en emportaient chez eux.

(83) Anténor a négligé quelques détails sur l'oracle de Delphes. Aucune femme, de quelque condition qu'elle fût, n'entrait dans le sanctuaire. Il y avait nombre de ministres préposés au culte d'Apollon; des prophètes, qui accompagnaient la Pythie au sanctuaire et sur le trépied, qui ajustaient les paroles aux demandes, qui recevaient ces demandes ou consultations : ils avaient un chef. Des poëtes attachés au temple mettaient en vers les oracles de la Pythie, arrangés par les prophètes.

Les sacrificateurs étaient au nombre de cinq; ils présidaient aux sacrifices.

Des devins examinaient le chant et le vol des oiseaux, et les entrailles des victimes, pour prédire l'avenir.

Des prêtresses, choisies parmi les veuves, entretenaient le feu sacré qui brûlait nuit et jour : on l'alimentait avec du bois, non avec de l'huile.

Il y avait des sacrificateurs et ministres subalternes destinés aux fonctions inférieures du culte et des sacrifices.

Enfin des joueurs d'instrumens et des hérauts qui annonçaient les festins publics; des chœurs de garçons et de jeunes filles qui chantaient et dansaient dans les fêtes d'Apollon.

(84) On trouve dans le cloître de l'abbaye de Saint-Victor à Paris l'épitaphe d'un chanoine nommé Adam, faite par lui-même, et deux vers d'une précision bien philosophique :

> Unde superbit homo? cujus conceptio culpa (vel casus),
> Nasci pœna, labor vita, necesse mori?

(85) Les Athéniens conservaient encore le nom et le fantôme de roi; c'était le second archonte qui s'appelait ainsi : il n'avait guère d'autres fonctions que de sacrifier suivant l'ancien rit, et de maintenir les cérémonies de la religion. Il fallait que sa femme fût citoyenne d'Athènes, et vierge en l'épousant. Le premier archonte se nommait *éponyme*, parce que son nom servait à désigner l'année; le troisième, *polémarque*, et les six autres, *thesmothètes*.

(86) Une aventure à peu près semblable est arrivée, au dix-septième siècle, au célèbre Leibnitz. En allant de Venise à Mazola, dans le Ferrarais, le vaisseau fut assailli d'une tempête : les matelots, sachant Leibnitz Allemand et hérétique, complotèrent en italien de le jeter dans la mer pour apaiser la Divinité. Ce philosophe, qui entendait leur langue, s'arma, sans dire mot, d'un chapelet, et se mit à le réciter. Cette expédient le sauva. Le jour fameux et atroce de la Saint-Barthélemi, sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches et les cris confus de la populace réveillèrent le célèbre Sully, alors âgé de douze ans. Instruit de la cause du tumulte, il résolut de se réfugier au collége de Bourgogne, où il étudiait. Il prend sa robe d'écolier, et sous son bras un gros livre d'église à l'usage des catholiques, il voit les rues inondées de sang, des troupes de furieux couraient de toutes parts, enfonçaient les maisons, criant : *Tue, tue les huguenots!* Ce spectacle, ces cris augmentent sa frayeur, il précipite ses pas : trois fois il est arrêté; chaque fois son livre le sauve. Le portier du collége lui refuse l'entrée. Le principal, homme de bien, lui fit ouvrir les portes, et le mena dans son appartement, où, sans ses efforts, deux prêtres barbares l'auraient égorgé.

(87) La devise de Descartes, d'après Ovide et Épicure, était : *Bene qui latuit, bene vixit.* Il disait aussi « qu'il était malheureux de mourir trop connu, sans s'être connu soi-même. »

(88) Misitra dans la Morée, ou son faubourg, est l'ancienne Sparte; il ne reste que quelques ruines de cette ville célèbre. Dans le Plataniste et le Dromos, on voit quelques amas de pierres bouleversées. A l'égard du Plataniste, la nature y produit encore des platanes. Les Juifs ont à Misitra trois synagogues, et les Caloyères, ou les filles consacrées à la Panagia, possèdent un beau monastère. Enfin cette ville n'est plus recommandable que par ses filles grecques qui sont jolies, et ses chiens qui sont excellens.

(89) Une femme d'Athènes et une Lacédémonienne s'étant trouvées vis-à-vis l'une de l'autre, toutes les deux à l'instant détournèrent la tête : l'Athénienne, parce qu'elle ne pouvait souffrir l'odeur de beurre qu'exhalait la Spartiate; et celle-ci, parce qu'elle craignait l'odeur des parfums de l'Athénienne.

(90) Lorsqu'on proposait un convive, tous ceux de la même table prenaient une petite boule de son ou de mie de pain, et la jetaient dans un bassin que portait un domestique, sur la tête, autour de la table; celui qui voulait refuser le proposé aplatissait la boule : c'était le signe d'exclusion.

(91) Le brouet noir se faisait avec du jus exprimé d'une pièce de porc, assaisonné avec du sel et du vinaigre. Plutarque dit qu'on en faisait avec des anguilles, qu'on appelait *le potage blanc.*

(92) Le luxe s'introduisit bientôt dans ces festins; on n'y servait plus que les mets les plus recherchés. Les tapis et les coussins des lits, garnis du duvet des cygnes d'Amyclée, étaient chargés de tant de broderies et de richesses, que les étrangers craignaient de s'y reposer, de peur de les gâter.

(93) Até, déesse malfaisante. Jupiter la prit un jour par les cheveux, et la précipita du ciel sur la terre. Ne pouvant plus brouiller les immortels, elle mit la discorde parmi les hommes. Elle parcourut la terre avec une vitesse incroyable, et les Prières boiteuses la suivirent de loin, tâchant de réparer les maux qu'elle faisait. Cette fable allégorique est tirée d'Homère.

(94) Quand les Spartiates partaient pour la guerre, les mères, en leur remettant le bouclier, leur disaient : *Aut hunc, aut in hoc,* c'est-à-dire, « Reviens avec lui, ou sur lui; » parce que ceux qui périssaient dans un combat étaient rapportés sur leur bouclier.

(95) Henri IV, à sa naissance, fut traité à peu près comme un Spartiate. Son père, Antoine de Bourbon, après l'avoir reçu des mains de la nourrice, lui fit sucer une gousse d'ail, et lui mit du vin dans la bouche. Dans son enfance il était habillé et nourri comme les enfans du pays; on l'accoutumait à courir et à monter sur des rochers. Sa nourriture ordinaire était du pain bis, du fromage et du bœuf : souvent on le faisait marcher pieds et tête nus.

(96) Les Chinois sont encore plus cruels pour leurs enfans que les Lacédémoniens; ils en sacrifient beaucoup. Ils ont trois manières de s'en défaire. Les accoucheuses les étouffent dans un bassin d'eau chaude, et se font payer

pour cette exécution. D'autres les jettent dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore long-temps avant d'expirer; leurs vagissemens feraient frémir d'horreur; mais les Chinois y sont habitués. La troisième manière de s'en délivrer, est de les exposer dans les rues, où passent tous les matins, et surtout à Pékin, des tombereaux pour les ramasser : on va les jeter dans une fosse, qu'on ne recouvre point, dans l'espérance que les mahométans en retireront quelques-uns; mais il arrive souvent qu'avant l'arrivée des tombereaux, les chiens et surtout les cochons, qui remplissent les rues, mangent ces enfans tout vivans.

(97) Cicéron fut témoin à Sparte d'une pareille flagellation, et il l'approuve. Il dit à ce sujet, en parlant des Romains : *Nos umbris, deliciis, otio, languore, desidiis animum infecimus.* Tuscul... Les Égyptiens se flagellaient, hommes et femmes, dans la fête d'Isis. Saint Dominique, dit *l'Encuirassé*, parce qu'il portait une chemise de mailles de fer, se flagellait non-seulement pour son compte, mais pour expier les iniquités des autres. On croyait dans ce temps-là (le onzième siècle) que trois mille coups, en disant vingt psautiers, équivalaient à cent ans de pénitence. Dominique gagnait ce siècle en six jours; aussi sa peau devint noire comme celle d'un nègre.

En 1260, on forma en Italie la secte des flagellans. Ils couraient le monde, le corps nu depuis la tête jusqu'à la ceinture, tenant à la main un fouet de cordes armé d'épines : ils s'en frappaient avec tant de vigueur, qu'ils ensanglantaient leurs épaules. Cette barbarie religieuse se répandit dans toute l'Italie, en Espagne, dans la Provence et le Comtat.

(98) Lycurgue traite de sottise et d'inconséquence les lois rigoureuses des autres peuples sur le mariage. « Ils font, disait-il, couvrir leurs chiennes, leurs jumens par de beaux chiens, par les meilleurs étalons; et quelque faibles, malades ou âgés qu'ils soient, ils sont jaloux de leurs femmes, les enferment, comme s'ils craignaient de voir leur pays peuplé de beaux hommes. »

(99) Quoique l'adultère fût un crime à Sparte, un mari cédait parfois son lit nuptial à un homme de bonne mine, pour en avoir des enfans robustes et bien faits. Ils croyaient que la répugnance ou l'adhésion du mari faisait ou détruisait le crime. Un Lacédémonien ne demandait point à sa femme des voluptés, mais des enfans.

(100) Il était chef de la secte cyrénaïque.

(101) En 1483, lorsque le tyran Louis XI mourut, loin d'avoir le courage philosophique d'Aristippe, il se jetait aux pieds de saint François de Paule pour le supplier de demander à Dieu la prolongation de ses jours. Le saint lui dit qu'il allait prier pour son âme. « Ne parlez que du corps, répondit le prince; il ne faut pas demander tant de choses à la fois. » Aristippe se fit apporter du vin; Louis XI crut ranimer sa vie en s'abreuvant du sang qu'on tirait de petits enfans.

(102) Les Chinois opulens ont, sur les montagnes, des chercheurs de sépulture qui se font bien payer. Les personnages riches veulent, comme Aristippe, pour tombeaux, des sites frais et agréables.

(103) Trois milords des plus spirituels de l'Angleterre s'étaient donné rendez-vous pour passer une après-dînée ensemble. Ces lords s'avisèrent de demander des cartes, Locke eut pendant quelque temps la patience de les regarder jouer; ayant ensuite tiré ses tablettes, il se mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ces seigneurs lui demanda ce qu'il écrivait : « Milord, je tâche de profiter lorsque je suis dans la compagnie de gens tels que vous, et je ne puis mieux faire pour cela que de transcrire votre conversation; et voici ce que vous avez dit depuis une heure. » La lecture qu'il fit de ce dialogue en fit bientôt sentir le vide et le ridicule.

(104) La magnifique ville de Thèbes aux cent portes éclipsa d'abord toutes les autres villes de l'Égypte : mais l'armée victorieuse de Nabuchodonosor la ravagea, et détruisit sa splendeur. Memphis prit sa place et se maintint jusqu'au règne d'Alexandre, qui fit bâtir Alexandrie : cette ville s'éleva sur toutes les autres, et les Ptolémées y firent leur résidence. L'empereur Auguste, les Sarrasins, les Mamelucks et les Turcs s'en rendirent maîtres tour à tour; et sous la domination de ces derniers, le Caire devint la capitale : elle est située à une demi-lieue du Nil, vis-à-vis les ruines de l'ancienne Memphis.

(105) Sylla, faisant le siége d'Athènes, envoya un nommé Caphis, qui était de la Phocide, pour enlever les trésors du temple de Delphes. Caphis y vint; mais il n'osa, par respect, toucher à ces dons sacrés, et se mit à pleurer en présence des amphictyons sur la nécessité qui lui était imposée. L'un des assistans dit alors qu'il entendait dans le sanctuaire le son de la lyre d'Apollon. Caphis le crut, ou feignit de le croire. Il fit part à Sylla de ce prétendu prodige. Ce Romain, se moquant de sa simplicité, lui répondit « qu'il s'étonnait qu'il n'eût pas compris que le chant était un signe de joie, et nullement une marque de colère et d'indignation. » Il finit par lui ordonner l'enlèvement des trésors, ce qui fut exécuté.

(106) Il y avait aussi des tables votives en Grèce, dans le temple d'Esculape : elles étaient d'airain ou de marbre; on y exposait la maladie qu'on avait eue, et les remèdes dont on avait usé pour la guérir.

(107) Le biblus est le papyrus. Cette plante croît dans les lieux marécageux. Sa racine, grosse comme le poignet d'un homme, est longue de dix coudées, et s'élève au-dessus de la terre; sa tige est de quatre coudées; sa chevelure est faible, d'aucune utilité. Cette plante ne porte aucun fruit : sa racine est un bois d'un très grand usage; il sert à brûler. On en construit des barques et des vases. Du liber, ou de la pellicule qui est sous l'écorce, on fait des voiles, des nattes, des vêtemens, des couvertures de lit. On mâche la partie inférieure de la tige, crue ou cuite, mais on n'en avale que le suc.

(108) La lune met vingt-sept jours sept heures quarante-trois minutes douze secondes pour se trouver au point d'où elle était partie, et, pour rattraper le soleil, vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes.

(109) Le plus haut degré de beauté pour les Égyptiennes consistait dans un embonpoint monstrueux. Elles mangeaient des pâtes et des drogues pour engraisser.

(110) Les autres officiers du second ordre, enfans de ceux-là, ont la liberté, non de changer d'état, ce qui n'est permis à aucun Égyptien, mais de servir à leur tour dans les temples supérieurs, et même de parler à tout le monde comme les prêtres, parce qu'on les liait par un serment qu'on ne daignait pas exiger de ceux qui, ayant succombé à leurs épreuves, avaient manqué de parole à eux-mêmes.

(111) Orphée, en effet, institua les mystères de Cérès à Éleusis sur le modèle de ceux d'Isis; il les divisa en grands et petits mystères, comme on distinguait en Égypte la grande et la petite initiation : la premiere, pour les naturels du pays, et l'autre, pour les étrangers. Les initiés de ces deux pays, liés par leur serment, payaient de leur vie la moindre indiscrétion, ou par un jugement, s'ils étaient pris, ou par toute autre voie, quelque part qu'ils fussent; et l'on changeait alors quelque chose de la pratique révélée. Il n'y avait rien de plus sacré, de plus grand en Grèce que ces mystères. Atticus, Auguste même s'y firent initier.

(112) Comme on venait de toutes parts pour demander au collége des prêtres des prophéties et des prédictions, ils faisaient ou faisaient faire par leurs officiers du second ordre des perquisitions, des recherches de ce qui se passait dans le monde, surtout des particularités de la vie des gens un peu marquans.

(113) C'étaient là ces fameux mystères d'Isis, que le secret rendait si respectables dans les beaux siècles de l'Égypte, et qui ont servi d'exemple ou de prétexte aux dissolutions qui ont depuis inondé les temples de la Grèce et de l'Italie. Mais les prêtres et les assistans du Panthéon n'abusèrent jamais de cette fête.

(114) L'Égypte est célèbre par son art pour les embaumemens. Les uns vidaient la cervelle par les narines avec un ferrement fait pour cela; d'autres vidaient les entrailles et les intestins, en faisant au côté une ouverture avec une pierre tranchante; puis ils remplissaient les vides de parfums et de diverses drogues odoriférantes. Quand l'opération était finie, ceux qui y avaient travaillé prenaient la fuite, poursuivis à coups de pierres par les assistans.

Au contraire, on traitait honorablement ceux qui embaumaient le corps; ils le remplissaient de cannelle et de toutes sortes d'aromates. Après un certain temps, ils l'enveloppaient de bandelettes de lin très fines, qu'ils collaient ensemble avec une espèce de gomme très deliée, et qu'ils enduisaient encore des parfums les plus exquis. On prétend que par ce moyen la figure entière, les traits du visage, et jusqu'aux poils des paupières et des sourcils, se conservaient parfaitement.

Le corps ainsi embaumé, les parens l'enfermaient dans une espèce d'armoire ouverte, faite sur la mesure du mort : ils le plaçaient debout, adossé contre la muraille, soit dans leur maison, soit dans des tombeaux.

Il nous arrive quelquefois de ces momies qu'on découvre en Égypte.

(115) C'est d'après cet usage que les Grecs, instruits par Orphée, qui avait voyagé en Égypte, inventèrent la fable de la barque de Caron.

(116) Il fallait que les Spartiates fussent bien ignorans en astronomie pour prendre la subite explosion d'un léger météore de feu pour la fuite d'une étoile.

(117) Cette célèbre statue fut renversée par un tremblement de terre au bout de cinquante-six ans; mais, abattue, elle étonnait encore l'imagination : ses flancs entr'ouverts offraient de vastes cavernes. Un roi d'Égypte, qui s'empara de Rhodes, chargea neuf cents chameaux de ses débris, qu'il fit transporter à Alexandrie.

(118) Dans le pays de Jagrenat, aux Indes, cette coutume existe encore. On y célèbre tous les ans une fête qui dure huit jours, et le nombre des pèlerins passe souvent celui de deux cent mille. Une superbe machine de bois, posée sur dix roues, est présentée à la vénération des dévots : c'est sur ce char triomphal, orné de figures les plus ridicules, et tiré par soixante hommes, qu'est placée la statue du dieu, qu'on transporte d'une pagode à l'autre. Pendant cette procession, il périt toujours beaucoup de monde : les uns sont étouffés par la foule; les autres se précipitent volontairement sous les roues du char pour en être écrasés, ce qu'ils regardent comme un grand bonheur, parce qu'après leur mort leurs âmes auront une heureuse transmigration. Pendant cette fête, les bramines choisissent une jeune et belle fille pour être l'épouse du dieu; elle est menée en triomphe dans le temple pour y passer la nuit et consommer son mariage. Le lendemain des noces, la nouvelle mariée est conduite en procession de la pagode nuptiale à une autre, à côté du dieu son époux.

(119) Ce tombeau était d'une grandeur et d'une magnificence si étonnantes, que les Romains ne pouvaient se lasser de l'admirer, et pour dire un magnifique tombeau, ils disaient un mausolée. Pline en a donné une description qui ne saurait être contestée.

(120) Voltaire combat hardiment, avec son arme ordinaire de l'ironie, la prostitution du sexe dans le temple de Vénus à Babylone et en Cypre; mais Hérodote, témoin oculaire, mérite plus de croyance : Strabon confirme aussi cette coutume. Le prophète Jérémie en parle cent cinquante ans avant Hérodote, et dit que, lorsqu'une Babylonienne sortait des bras de l'étranger, elle s'en glorifiait, et raillait même celle qui n'avait pas encore eu le bonheur d'être choisie. En fait de superstitions, rien ne doit nous étonner. Il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux n'ait consacré; on versait le sang humain pour les honorer. Les femmes mariées et les vierges se prostituaient aussi à Heliopolis en Phénicie. Constantin abolit cet usage.

(121) Athénée rapporte que les habitans de l'île de Cypre consacraient leurs filles au métier de courtisanes. A Surate on trouve ces danseuses ou ces bayadères si célèbres dans les Indes : elles sont réunies dans des séminaires de volupté; elles appartiennent et sont consacrées aux plus riches pagodes; elles dansent dans les temples aux grandes solennités, et servent aux plaisirs des bramines. Toutes les danses sont des pantomimes d'amour; elles en expriment avec une vérité frappante la naissance, les progrès, les plaisirs, jusqu'aux fureurs. Tout conspire à faire admirer les talens de ces filles étonnantes : leurs longs cheveux noirs, épars, ou relevés en tresse, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs; des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bracelets : elles conservent leur sein avec un soin extrême.

(122) Il y avait parmi les peuples de la Grèce quatre dialectes nés d'une même langue : l'attique, l'ionien, le dorique et l'éolien. L'attique était en usage à Athènes; l'ionien, peu different de l'attique, dans l'Asie mineure ou l'Ionie; le dorique, à Sparte, à Argos, en Épire et autre villes; l'eolien se parlait chez les Béotiens.

(123) Dans le quatorzième siècle, Ludovico Moldanesco, natif d'Orvietto, écrivit des Mémoires à l'âge de cent quinze ans.

On cite en Angleterre Thomas Parck né en 1483, et mort en 1635. Il a vécu cent cinquante-deux ans, sous dix rois : il avoua qu'à l'âge de cent ans il avait été convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune fille, et la justice le condamna à une pénitence publique. Il avait perdu la vue seize ans avant sa mort. Il mourut d'un accident

Son corps fut ouvert par les chirurgiens, qui déclarèrent qu'il était constitué pour vivre encore trente ans, d'où un écrivain anglais a conclu que l'homme était né pour vivre deux cents ans.

(124) Les Cyclades sont plusieurs îles de la mer Égée ou de l'Archipel, comme on l'appelle aujourdhui: elles portent le nom de *Cyclades*, parce qu'elles forment un cercle autour de l'île de Délos. M. de Bougainville a donné le nom de *Cyclades* à des îles qu'il a découvertes dans la mer du Sud.

(125) On prétend qu'on avait servi des figues de l'Attique à la table de Xerxès; que ce roi demanda d'où elles étaient, et que, lorsqu'il eut apprit qu'elles venaient d'Athènes, il les fit emporter, jurant qu'il n'en mangerait que lorsqu'elle lui appartiendraient.

(126) Les Athéniens avaient la manie de vouloir être indigènes, c'est-à-dire aussi anciens que la terre qu'ils habitaient; et ils ont porté long-temps de petites cigales d'or ou d'argent, comme un symbole de leur antiquité, dans la pensée que cet insecte était engendré de la terre.

(127) Alcibiade, comblé de tous les dons de la nature, abusa de ce riche partage; et l'on peut lui appliquer ce que l'on a dit des Grecs : *il fut le père des vices.*

(128) Quand le peuple était assemblé, un hécaut criait : *Quelqu'un au-dessus de cinquante ans veut-il parler?* Après celui-ci, il criait : *Et qui encore?* Ainsi chacun à son tour; après quoi, selon la loi de Solon, c'était aux plus âgés à parler les premiers : mais du temps de Démosthène cette loi ne s'observait plus à la rigueur.

(129) Voici ce que disent les rabbins sur l'eternument : Dieu, d'abord après la création, établit pour règle que l'homme n'éternuerait qu'une fois dans sa vie, et que ce serait l'époque de sa mort. Ce fut le seul genre de mort connu jusqu'au temps de Jacob. Ce sage patriarche s'humilia devant Dieu, et le supplia de le dispenser de mourir de la sorte. Sa prière fut exaucée; il éternua et ne mourut point; ce qui étonna singulièrement tous ceux qui étaient présens. Jacob tomba malade; autre surprise, parce qu'on ne connaissait pas encore d'autre maladie que celle du mortel éternument. On ne douta plus alors que la nature n'eût changé ses lois, et l'on trouva à propos par la suite de dire à ceux qui éternuaient : *Bien vous fasse!*

Presque tous les peuples de la terre ont cet usage. Les Romains l'observaient exactement; ils disaient *salve* à l'éternueur, ce qui répond aux *vivez* des Grecs. Quand le roi de Monomotapa éternue, on le publie aussitôt dans toute la ville, et tout le Monomotapa retentit d'acclamations et des cris de *vive le roi!*

En Amerique, quand le cacique de Guacaja éternuait, dit l'auteur de la Conquête de la Floride, tous les Indiens s'inclinaient, se prosternaient devant lui, et, les mains levées vers le ciel, priaient le soleil de protéger leur maître, de l'éclairer, et d'être toujours avec lui.

(130) Pélias, selon la fable, dans l'espoir de faire périr Jason, l'avait envoyé à la conquête de la toison d'or. Mais, après le succès, Jason de retour chez ce tyran avec Médée, celle-ci, pour le punir de ses forfaits, conseilla à ses filles de l'égorger et de le faire bouillir dans une chaudière, leur assurant que cette opération lui rendrait la jeunesse.

(131) A Sparte, l'âge de porter les armes était depuis trente jusqu'à soixante ans; on destinait ceux qui étaient plus ou moins âgés à la garde de la ville; on n'armait les esclaves que dans les cas urgens : leurs troupes ne montaient qu'à dix mille hommes.

(132) Les Athéniens érigèrent à Isocrate deux statues, et firent élever sur son mausolée une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence.

(133) Ces Scythes étaient nomades; leurs femmes passaient leur vie dans des chariots, les hommes montaient à cheval, suivis de leurs moutons, de leurs bœufs et de leurs chevaux; ils restaient dans le même endroit tant que les pâturages suffisaient à leurs troupeaux.

(134) L'Illyssus, qui baignait les murs d'Athènes, n'a plus forme de rivière; il est divisé en une multitude de rigoles qui portent l'eau dans les jardins des environs; et le Cephise, qui traversait cette ville, ne subsiste plus; on ne trouve pas même son lit.

(135) Dès que les époux étaient arrivés dans la chambre nuptiale, des amis venaient enlever le flambeau, de crainte que la mariée ne le mît sous le lit après l'avoir éteint, ou que le mari ne le laissât brûler sur quelque sépulcre, ce qui aurait pronostiqué la mort prochaine de l'un ou de l'autre.

(136) Cette ville, qui s'appelle aujourd'hui *Thiva* ou *Thines*, occupe la place où était jadis la citadelle, bâtie sur une éminence d'environ une lieue de circuit; c'est aujourd'hui peu de chose. Il y a une autre Tines, qui est l'ancienne île de Tenos, dont le malvoisie à beaucoup de réputation.

(137) Les Grecs n'avaient que deux sortes d'habits, pour les hommes comme pour les femmes, la tunique et le manteau. La première se mettait immédiatement sur la chair, et le manteau par-dessus. La tunique était de lin ou de coton; celle des femmes était traînante, attachée au sein avec une agrafe : ils en ornaient les bords avec des franges en forme de festons. Chez le peuple, elles étaient en laine; chez les gens riches, en or ou en argent. Les femmes de qualité portaient par-dessus leur habillement un voile ou une mante, qui traînait et s'attachait avec une agrafe d'or.

(138) Une dame de Londres, après avoir lu un ouvrage de Sherlok sur l'immortalité de l'âme, se pendit dans sa chambre, après avoir écrit sur sa cheminée :

Sherlok, je doute encore, et je vais m'éclaircir.

La duchesse de Buckingham fait ainsi parler son mari, dans l'épitaphe qu'elle a fait graver sur son mausolée :

Pro rege sæpe, pro republica semper,
Dubius, sed non improbus vixi.
Incertus morior, non perturbatus.

(139) L'abbé Régnier-Desmarais fit en vers italiens l'épitaphe de la duchesse de Monbazon, si célèbre par sa beauté et ses amours. Cette épitaphe joint l'élégance et la précision à la finesse des pensées.

Sotto quel duro marmo,
Di mortal velo sciolta
La bella Montbazon giace sepolta:
Fes ingin le donne, piangan gli amori,
E liberi oggi mai vadino il cori.

FIN DES NOTES DES VOYAGES D'ANTÉNOR.

VOYAGE EN ESPAGNE

DU CHEVALIER SAINT-GERVAIS.

VOYAGE EN ESPAGNE.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Quoi! encore un voyage en Espagne! va s'écrier un censeur malin ou plaisant; il nous en vient de tous côtés, on ne sait auxquels entendre!—Eh! messieurs, pourquoi ces clameurs? Blâmez-vous dans un festin l'abondance des mets? Au contraire, ils réjouissent vos yeux, réveillent votre appétit, et vous choisissez ceux qui flattent votre goût. Pline l'ancien a dit que l'on peut toujours retirer quelque profit du plus mauvais ouvrage [1]. D'ailleurs, les auteurs des voyages different beaucoup entre eux: comme les historiens, ils écrivent avec leurs passions, leurs préjugés de religion, d'état et de patrie: le comte de Boulainvilliers prétendait que les jésuites ne pouvaient écrire l'histoire: les calvinistes jamais ne parleront avec impartialité de Léon X et de Calvin: un prêtre romain a fait un Dieu du pape Alexandre VI, témoin ce distique:

> Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima: Sextus
> Regnat Alexander; ille Vir, iste Deus [2].

Deplus, les motifs des voyageurs dans leurs courses sont bien loin d'être les mêmes: les uns voyagent pour compulser de vieux manuscrits, visiter des bibliothèques; d'autres vont admirer des tableaux, des statues, d'anciens monumens, s'extasient à la vue d'un vase antique, d'une colonne debout, d'un chapiteau brisé; celui-ci étudie la géologie, la statistique, le commerce d'un pays; le peintre, l'amateur cherchent des sites pittoresques et romantiques; d'autres, enfin, courent la poste pour voir des villes, des rues, des édifices, avoir des bonnes fortunes, et changer de place: heureusement ces derniers n'écrivent pas. Les philosophes, les sages de la Grèce allèrent jadis en Égypte, dans les Indes, pour observer les mœurs, les usages, enlever les fruits de la science, et les importer dans leur patrie, comme depuis on a importé les cerises, les vers à soie et les oranges.

Des lecteurs sceptiques et moroses, peut-être même des femmes d'esprit, trouveront à ce voyage une couleur romanesque, iront jusqu'à douter de l'existence du chevalier de Saint-Gervais. Eh quoi! des savans, des saints même, ont cru à celle du phénix, à sa résurrection, à sa longévité de cinq cents ans [3]; et vous, mesdames, dont la sensibilité exquise, l'imagination active, féconde, ardente, changent le sentiment en conviction, les illusions en réalités, vous ne pourriez croire que ce preux chevalier, qui n'est pas un phénix, ait existé comme Achille, Hector, comme feu Nicomède! Il est si doux de croire, l'âme se repose si mollement sur l'oreiller de la confiance, que je ne puis pardonner à Bayle et à Montaigne leur fatigant scepticisme; cependant, comme l'a dit le pape Benoît XIV: « *Si Dieu souffre les incrédules, nous devons les supporter.* »

Il paraît que dans son voyage le chevalier de Saint-Gervais, militaire peu instruit, peu connaisseur dans les arts libéraux, s'est particulièrement attaché à peindre les mœurs, les superstitions, les coutumes des provinces ou royaumes qu'il a parcourus, et à recueillir les anecdotes qui développent le caractère, le génie, les habitudes et les préjugés de la nation espagnole. Peut-être on pourra l'accuser de trop de liberté dans ses opinions, dans ses critiques; mais il était protestant, et il était choqué des abus de la superstition, de tant de miracles des *Madones* d'Espagne, de qui l'on pourrait dire ce que disait le jésuite Berruyer des miracles de Dieu: *A l'air aisé dont il les faisait, on voyait bien qu'ils coulaient de source;* et ajouter comme ce bon père: *Le mal allait toujours en croissant, à la honte du seigneur Dieu.* Saint Bernard, dans une lettre adressée aux chanoines de Lyon, leur dit: *Toutes ces pratiques superstitieuses ne servent qu'à rendre la religion ridicule.* Saint Paul a dit: *La vérité n'a pas besoin de mensonges.* Godeau, évêque de Vence, s'écrie qu'on doit lâcher les foudres de l'église contre ceux qui sont assez détestables pour inventer des miracles, établir de leur propre autorité des dévotions nouvelles.

On croira peut-être que les sermons des prédicateurs espagnols, cités par M. de Saint-Gervais, sont inventés, exagérés, ou traduits malignement; mais veuillez vous rappeler les sermons des quatorzième et quinzième siècles, prêchés par les Menot, les Maillard, les Raullin et les Barlette: ce dernier surtout, né près de Naples, mérite notre attention: il présente des tableaux dignes tout au plus d'une comédie-parade, fait de petits contes dont maint auteur a profité [1]. Dans un sermon de la troisième semaine du carême, il dit que la Samaritaine reconnut Jésus-Christ à son habit, à sa barbe, et à sa circoncision. Voici une de ses maximes: Trois choses détruisent le monde: les médecins, les gens de loi, et les religieux: il dit ailleurs: *Mettez quatre femmes d'un côté, et dix hommes de l'autre; les quatre femmes feront plus de bruit par leur partage que les dix hommes ensemble.*

Il rapporte dans un autre sermon, qu'il s'éleva dans le ciel une dispute pour savoir qui irait annoncer à Marie la résurrection de son fils. « C'est moi, disait Adam, que regarde le message: j'ai été la cause du mal, je dois être choisi pour annoncer le remède. Non pas, s'il vous plaît, répond Jésus-Christ: vous aimez trop les figues, et vous pourriez vous amuser en chemin. Abel se présenta après lui. Non vraiment, s'écria le Seigneur, si vous alliez rencontrer Caïn, il vous..... Noé sollicita l'ambassade.—Vous buvez volontiers, et cela irait mal. Après lui saint Jean-Baptiste

[1] Nullum esse librum tam malum, ut non ex aliquâ parte prodesset.

[2] « Rome, jadis grande sous César, est aujourd'hui plus grande encore; Alexandre VI règne: César n'était qu'un homme, Alexandre est un Dieu. »

[3] Tacite, Rolin, Lactence, saint Clément, saint Ambroise, saint Cyrille et saint Grégoire de Naziance croyaient au phénomène du Phénix.

[1] La Fontaine a trouvé dans les sermons de ce moine Barlette, la fable des *Animaux malades de la peste*, et celle de *l'Ane, du Meunier et son Fils.*

se proposa.—Non, vous avez des vêtements faits de poils, et cela ne nous ferait pas honneur. Le bon larron se mit sur les rangs. — Non, vous avez les cuisses brisées. » Enfin un ange fut député, et commença par entonner le *Regina cœli lætare*.

Une inculpation très grave, dont M. de Saint-Gervais aura de la peine à se justifier, c'est de s'être un peu aidé, dans son Voyage, des écrivains qui l'ont précédé, sans les nommer au bas de ses pages : mais la personne respectable de qui je tiens le manuscrit, m'a assuré que l'intention du chevalier était de les citer avec leurs noms et prénoms, à sa troisieme édition, s'il en obtient les honneurs.

Je finis. Le père temporel des capucins[1] a dit qu'il ne faut pas ennuyer les gens que l'on aime : si cet ouvrage est marqué du sceau de l'approbatioin des athénées de France, si les belles dames me lisent avec autant de plaisir et d'ardeur qu'elles lisent un roman nouveau et sentimental,

Sublimi feriam sidera vertice.....[2].

[1] Voltaire.
[2] Ma tête triomphante ira frapper les cieux.

VOYAGE EN ESPAGNE.

Personne n'est exempt, dit Montaigne, de dire des fadaises : pourquoi n'en dirais-je pas comme un autre ? On aime à parler de soi : et ceux qui censurent le plus amèrement les écrivains à ce sujet, privés du talent d'écrire, occupent sans cesse les sociétés de leurs principes, de leurs actions, de leurs défauts même : car, les avouer, c'est toujours parler de soi. Sénèque mourant disait à ses amis, je vous laisse une image de ma vie et de mes mœurs. J.-J. Rousseau ne s'est pas énoncé si explicitement ; mais c'était le but de ses Mémoires. Montaigne s'entretient volontiers de lui-même avec ses lecteurs, et dit : « Si je me semblais bon et sage tout-à-fait, je l'entonnerais à pleine tête. » Mais la différence qu'il y a entre lui et Rousseau, c'est que ce dernier parle de lui par orgueil, et l'autre par bonhomie.

Et moi aussi j'ai fait un livre : d'abord pour remplir mes loisirs, ensuite pour m'occuper de moi. Si j'avance que je ne songeais pas à me faire imprimer, Duclos me dira que je me trompe moi-même. Quoi qu'il en soit, je vais conter ce que j'ai vu, ou cru voir, dans la plus belle contrée de l'Hespérie, et les petits accidens de mon voyage ; heureux si je puis, en amusant mon lecteur, lui apprendre quelque chose, et mériter un sourire de la beauté.

Avant d'entrer en Espagne, je crois devoir une légère notice sur moi et sur ma famille ; je dois faire connaître le motif de mon voyage : on s'intéresse bien plus à un visage connu, qu'à celui que l'on voit pour la première fois.

Je suis né dans le Vivarais, le 1er octobre 1739, d'une famille noble, qui conserve de père en fils le portrait de l'un de nos aïeux, capitaine au service d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, auquel il fit cette belle réponse. Ce roi, faible et indécis, séduit par les caresses de la cour, et effrayé de ses menaces, congédia son armée, en lui disant : « Il faut que j'obéisse ; mais j'obtiendrai votre pardon. — Allez et demandez pardon pour vous-même, lui dit mon trisaïeul ; notre pardon est au bout de nos épées. » Cette réponse est écrite au bas de son portrait, qui est dans la salle à manger, vis-à-vis de celui de ma grand'mère, niece de Duplessis Mornay, le pape des protestans. Dès ma naissance, je fus nommé le chevalier de Saint-Gervais ; c'était le nom des cadets de ma maison, comme les cadets de l'ancienne maison de France s'appelaient d'Artois ou d'Anjou. A la sollicitation de ma famille, je tais le nom de mes peres ; elle prétend que ce nom ne doit briller que sur les registres de la guerre ou dans l'histoire. Malgré la mort de mon frère aîné, j'ai toujours gardé le nom de Saint-Gervais. Ce frère, mort à l'âge de quatorze ans, serait devenu un philosophe dans le goût de Caton ou de Nicole ; car il ne riait jamais, dédaignait les jeux de l'enfance, lisait continuellement les sermons de Calvin, les œuvres d'Abbadie, qu'il préférait aux élégies de Tibulle et aux épitres d'Horace.

De père en fils nous sommes enfans du calvinisme. Ma famille avait encore sur le cœur les dragonnades de Louis XIV, à qui Dieu fasse paix : mais je voudrais voir en enfer, pour quelques cents ans, le farouche Le Tellier, tyran ambitieux, qui conseilla l'édit de la révocation, et le signa avec tant de joie. Je ne serais pas fâché aussi que l'ardent Bossuet reçût une correction fraternelle pour avoir appelé Le Tellier un grand homme, un vrai modèle de piété et de vertu. Ah ! monseigneur Benigne, vous mentez dans la chaire de vérité ! vous louez un hypocrite, un ambitieux, et vous persécutez, opprimez le tendre et vertueux Fénelon !... Et vous commentez l'Apocalypse ! Cette révolution a fait des martyrs dans ma famille ; mais Rome ne les a pas couronnés de l'auréole des saints.

Mon père, après avoir fait toutes les campagnes de la guerre de 1740, abdiqua sa lieutenance-colonelle, et vint dans sa terre cultiver ses laitues à l'instar de Dioclétien et de Candide ; il se retira avec une modique pension, un rhumatisme et le seul bras qui lui restait. Il refusa constamment la croix de Saint-Louis qu'on lui offrit en l'exemptant du serment de catholicité. La duchesse de..., femme du ministre de la guerre, chez lequel il dînait, lui dit : « J'espère que vous ne refuserez pas la croix de Saint-Louis de ma main, et que vous voudrez bien me donner l'accolade. — J'accepterais la croix, madame, avec la plus vive reconnaissance, si je pouvais mettre au bas que j'ai l'honneur de la tenir de votre main ; mais, comme on l'ignorerait, je serais accusé par les protestans d'avoir trahi ma religion.

Mon père me donna, à l'âge de sept ans, pour précepteur un abbé de Dijon, qui m'apprenait le latin qu'il savait un peu, et les mathématiques qu'il ignorait entièrement. Mais ce Mentor tonsuré s'étant avisé de donner des leçons d'histoire naturelle à la femme de chambre de ma mere, fut banni des états de mon père comme autrefois Ovide avait été exilé de Rome, pour avoir trop aimé la fille d'Auguste[1].

A l'âge de dix ans, mon père m'envoya finir mes études à Toulouse, chez les pères jésuites. Je fis de tels progrès, qu'à la fin de mon troisième lustre, je remportai les trois

[1] La cause de cet exil est encore un problème historique : on ne sait pas si Ovide fut exilé pour avoir su plaire à Julie, ou pour avoir trouvé cet empereur *flagrante delicto* avec sa fille.

prix de poésie, d'amplification et de version. Mon régent fut si étonné de la cumulation de mes triomphes, qu'il promit en moi un successeur à Racine et à Voltaire; ainsi Sylla découvrit dans le jeune César le germe d'un grand homme, mais le jésuite n'a pas si bien deviné. Dans la séance publique où je fus couronné, le capitoul m'embrassa, les dames louèrent à l'envi la précocité de mes talens, surtout les charmes de ma figure. Je ne sais ce qu chatouilla le plus mon amour-propre, ou l'éloge de mon esprit, ou celui de mon visage; cependant ma triple couronne me donna une idée fort avantageuse de mon mérite naissant: une croix, un prix, peu de chose tourne la tête d'un enfant, ainsi que celle de la plupart des hommes; mais mon enivrement n'a pas duré long-temps: ayant lu, trois ou quatre ans après, la *Phèdre* de Racine et *la Henriade* de Voltaire, je fis comme les limaçons, je repliai mes cornes et rentrai dans ma coquille.

Ma rhétorique finie, mon père me mit en pension chez un maître de mathématiques. Du Parnasse au temple de l'Amour il n'y a qu'un pas: je vis dans un bal une demoiselle de mon âge, belle comme Vénus, comme Psyché, ou comme Flore; je ne savais précisément à laquelle de ces trois déesses elle ressemblait, car dans mes vers elle était tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant le besoin de la rime, ou la manière dont j'étais inspiré. Or, cette jeune beauté alluma dans mon cœur les premières étincelles du feu d'amour; mais quel feu! quelle ivresse! quelle enchantement! Je passais la moitié du jour dans la rue, pour la voir quelques instans à sa fenêtre; et, quand elle l'ouvrait, c'était l'Aurore ouvrant les portes du ciel. Je la suivais de loin à la promenade; les dimanches, les jours de fête, j'entendais, le plus près d'elle qu'il m'était possible, grand'messe, vêpres et sermons.

Je ne lui parlais pas, mais j'étais auprès d'elle.

Les longues heures de ces cérémonies se changeaient en minutes. Je n'étais plus dans une église sombre et enfumée, mais au troisième ciel, comme saint Paul dans ses extases. Cette belle Adélaïde ne marchait que sous les ailes de sa mère. Au défaut de la parole, mes yeux lui révélaient les secrets de mon âme. Dans mes ravissemens, je ne voyais plus rien sur la terre digne de mon affection. La gloire, la fortune, le bonheur, tout était auprès d'Adélaïde. Sans elle, tout était vanité et néant: un amant de seize ans est un grand philosophe. Comme Diogène, il vivrait de racines et dans un tonneau, près de ce qu'il aime. Enfin, la tête égarée, le cœur enflammé, j'écrivis à mon pere pour lui demander la main de mademoiselle Adélaïde, lui protestant que ma félicité, mon existence, étaient attachées à ce mariage, que d'ailleurs, mademoiselle Adélaïde D....., fille d'un conseiller au parlement, joignait à la figure la plus séduisante, le caractère le plus heureux, l'esprit le plus aimable et toutes les vertus de son sexe. Je ne doutais pas que ce portrait si brillant et si vrai n'enchantât et ne décidât mon père. Grands dieux, avec quelle impatience j'attendis sa réponse! La voici:

« Je viens, mon fils, de vous obtenir une lieutenance dans le régiment de...., où j'ai servi trente-cinq ans. Allez épouser la Gloire: elle vous sera fidele si vous la servez fidèlement, ce dont je ne doute pas. Faites vos adieux à mademoiselle Adélaïde, et promettez-lui de venir l'épouser dans dix ans, si elle consent à vous attendre. Partez, lettre reçue; venez me trouver. Je vous embrasse. »

Quelle lettre! quel coup de foudre! que de larmes je versai en accusant le sort et la tyrannie des parens! Je ne pouvais me résoudre à ce depart. M'éloigner d'Adélaïde, c'était me separer de mon âme; mais mon professeur, qui avait reçu des ordres de mon père, m'arrêta une place dans une voiture, et m'annonça que je partirais le surlendemain pour le château ou la gentilhommière paternelle. Je lui demandai huit jours de delai; mais l'âme d'un géometre est peut-être aussi insensible aux soupirs de l'amour qu'aux chants de Linus et d'Orphée. Celui-ci n'eut pitié ni de mes pleurs ni de la plus belle passion du monde. Pour comble d'infortune, ma chère Adelaïde etait à la campagne, je ne pouvais lui faire mes adieux; mais l'amour, comme les torrens, renverse tous les obstacles. Déguisé en paysan, je pars de grand matin; je fais cinq lieues d'un pas rapide; je rôde autour du château, je trouve la porte du jardin ouverte, j'entre; malheureusement deux cerberes jettent, à mon aspect, des hurlemens épouvantables; je voulais les assommer, mais il ne se laissaient pas approcher. Enfin, lassé de leurs aboiemens, craignant d'être surpris, j'adresse un dernier regard au plus beau, au plus fortuné des châteaux, et je m'enfuis sans avoir vu l'astre qui l'éclairait. J'arrivai à la ville accablé de fatigue, de faim et de douleur, triste dénouement d'une passion si tendre.

Je partis de Toulouse le cœur navré, les yeux remplis de larmes. Je cherchai quelque consolation dans le sein des muses; je composai une élégie touchante. Je l'ai oubliée, ainsi que mon amour: tout finit.

Arrivé chez mon père, il me dit, sans me parler de mon projet d'hymen: « Votre régent m'a mandé qu'il « était content de vous; que vous étiez un petit cicéronien, « c'est son expression; que vous avez fait des progrès con« sidérables dans vos études. J'en suis bien aise, cela sert « toujours; mais la plus belle science de l'homme est celle « de ses devoirs; celle d'un gentilhomme est l'art de la « guerre, et la valeur est une de ses vertus. Heureusement « pour vous la guerre s'allume; nous allons mettre le roi « de Prusse à la raison. Dans trois jours vous aurez votre « uniforme, un bon cheval, six chemises neuves, et vingt« cinq louis dans votre bourse. Vous partirez mardi pro« chain pour Strasbourg où se trouve le régiment; un « sergent qui va le rejoindre vous accompagnera. »

Ce mardi mémorable, à quatre heures du matin, toute la maison était sur pied; ma mère m'embrassa en versant un torrent de larmes, et me glissant deux louis d'or dans la main. Mon père me mena dans son cabinet où était un vieux portrait d'Henri IV, sous lequel il y avait: *né à Pau, le 13 décembre* 1554, *assassiné le* 14 *mai* 1610. Et plus bas cette inscription:

Rex lugendus orbi, nullis flebilior quam nobis [1].

« Vous voyez, me dit mon père, ce grand homme, le modele des rois et des guerriers. Dans les combats, rappelez-vous sa vaillance et celle de vos ancêtres, dont l'un fut tué auprès de lui à la bataille de Coutras. Vous êtes environné de leur gloire; faites-vous tuer, s'il le faut, pour conserver l'honneur de la famille. » Ensuite, en m'embrassant, il ajouta: « Partez sous la garde de Dieu. — Et de mon épée, lui répondis-je fièrement en mettant ma main sur la garde. » Ce beau mouvement fit briller sur son visage les rayons de la joie.

[1] Roi que doit pleurer le monde, et nous encore plus.

Bientôt la campagne s'ouvrit, et je fis toutes celles de la guerre de sept ans, sous Richelieu, Broglio, Soubise et le prince de Clermont. Je fus blessé d'un coup de sabre à la joue à la bataille de Crevelt, perdue en 1758 par le prince de Clermont. Le duc de Gisors était accouru à franc étrier de Paris, pour s'y faire tuer à la tête des carabiniers. Il fut regretté de toute l'armée et de tout Paris. Pour moi je combattis comme un Achille, mais je ne trouvai pas un Homère pour célébrer mes exploits et ma gloire. Pas un journal ne parla de ma blessure; mais mon père m'écrivit qu'il faisait beaucoup plus de cas de ma cicatrice que des plus beaux traits de Narcisse et d'Adonis. La cour répara le silence des journaux et m'accorda une gratification de deux cents livres. Le prince de Clermont fut moins heureux; car le lendemain de l'affaire, les officiers-généraux le destituèrent, et envoyèrent à la cour le procès-verbal de cette destitution. La cour abandonna sa créature, et une épigramme contre ce prince consola la nation de la perte de cette bataille [1].

Je fus encore grièvement blessé à la cuisse au combat de Joursberg, où le jeune prince de Condé se signala, et repoussa le prince héréditaire de Brunswick. Je restai trois mois à l'hôpital; un seul sans doute aurait suffi pour ma guérison, si les chirurgiens n'avaient pas eu une si grande quantité de jambes, de bras, de cuisses à amputer ou à raccommoder. Mon père, à la nouvelle de cette seconde blessure, m'écrivit : « Mon cher Louis, je te dirai ce qu'une femme de Sparte disait à son fils, tu ne pourras faire un pas sans te rappeler ta gloire. »

Enfin, la Paix, fille du Ciel, précipita aux enfers la Discorde et le démon de la gloire, et les enfans de Mars vinrent se reposer à l'ombre de leurs lauriers. Notre régiment, réduit au tiers, et ce tiers couvert de blessures et d'habits sales et déchirés, fut envoyé en garnison à Metz, ensuite à Bordeaux. J'obtins un congé d'un an pour aller aux eaux de Barèges achever la cure de ma claudication.

Je me rendis d'abord chez mon père, qui baisa ma cicatrice du visage, en m'appelant son cher balafré, malgré son aversion pour le fameux Guise honoré de cette épithète. Boiteux et balafré, ces deux grands titres de gloire m'attirèrent les regards et l'admiration de tous les habitans de mon village; ajoutez à cela que j'étais capitaine à l'âge de vingt-trois ans.

Après quelque séjour dans ma famille, je partis pour Barèges. A Toulouse je demandai des nouvelles de ma chère Adelaïde; j'appris qu'elle était la femme d'un magistrat et mère de trois enfans, qu'elle avait nourris d'après le commandement de Jean-Jacques. Je ne fus pas tenté de faire le petit Pâris, et de ravir Hélène à son époux le conseiller, auquel je pardonnai volontiers son bonheur et ma disgrâce.

De Toulouse je me rendis à Pau. Heureuse ville, tu seras immortelle, car le nom immortel de Henri IV est attaché au tien! Pénétré comme mon père et mes aïeux de la plus vive tendresse pour ce grand homme,

Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire,

je visitai avec un respect religieux, comme si j'entrais dans un temple, le château, la chambre dans laquelle ce bon roi était né. Les vieux meubles, les portraits de famille, tout était dans le même ordre comme s'il devait revenir. Je croyais voir cet excellent prince, et respirer le même air qu'il avait respiré. « C'est dans cette même chambre, me disais-je, où sa mère chanta une chanson béarnaise, où Henri d'Albret s'empara de l'enfant, son petit-fils, lui fit sucer du vin, et l'emporta dans sa robe. Ah! dis-je à son portrait, si tu avais marché à notre tête, nous n'aurions pas été battus à Crevelt et à Rosbach! » Au sortir du château, j'allai me promener sur les montagnes que gravissait ce héros naissant avec de jeunes paysans de son âge, vêtu comme eux, souvent comme eux nu-pieds et tête nue, et mangeant du pain et du fromage. « Hélas! ces montagnes sont encore debout et lui n'est plus!..... »

Les environs de Pau sont charmans et couverts de vignobles qui produisent le Jurançon.

Tarbes est au milieu d'une plaine riante, fertile et belle par la majesté de ses formes. En quittant cette ville et côtoyant l'Adour, j'arrivai à Barèges, le rendez-vous des infirmes et des voluptueux. Ses rochers, ses cavernes, ses cascades contrastent fortement avec ses sites agréables et champêtres. Il semble que la nature ait voulu y déployer sa puissance, son énergie et sa fécondité. Chaque maison de la ville a son jardin, sa prairie et son bosquet. Il n'est point d'âme sensible qui n'ait soupiré en se promenant dans la vallée romantique de Campan, qui n'y ait appelé l'amour et désiré d'y vivre avec le doux objet de sa tendresse au sein de la nature. De charmantes habitations éparses, et le cours sinueux de l'Adour embellissent cette vallée.

Barèges est enfoncé dans une gorge de montagnes. La ville est tout entière dans une rue longue et étroite. J'y trouvai nombre de militaires, victimes de la guerre, qui venaient y chercher la restauration de leurs membres.

Les premiers jours de mon arrivée, appuyé sur ma canne, j'allai m'asseoir sur les hauteurs de la vallée. Les torrens frémissaient et roulaient autour de moi; des nuages de vapeurs m'enveloppaient, se dissipaient et allaient se perdre au fond des vallées. Mes yeux rencontraient de toutes parts des sites pittoresques. Je retrouvai sur ces montagnes les antiques traces de la vie pastorale, si célébrée par les poètes et si peu imitée. Là des bergers, depuis un temps immémorial, conservent les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, se livrent aux mêmes travaux. Ils ont leur maison d'hiver au pied de la montagne, leur cabane d'été dans les vallées supérieures. Ils y passent cette saison avec leurs troupeaux, qu'ils envoient paître sur le sommet des montagnes. Un seul homme conduit tous ceux de la communauté. Des pierres entassées forment sa hutte. De cette hauteur il domine la terre; il voit, avec la même indifférence, les torrens s'écouler à ses pieds, les nuages se former, et les passions et les folies des hommes agiter, ensanglanter les quatre parties du globe.

Je demandai un jour à l'un des pasteurs s'il était heureux. — « Pourquoi pas comme un autre! n'ai-je pas tout ce qu'il me faut? Ne suis-je pas comme vous l'enfant de Dieu?... » Beau sujet de réflexion : combien de princes et d'hommes opulens n'ont pas tout ce qu'il leur faut!

[1] Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre,
Clermont se bat comme un apôtre,
Et sert son Dieu comme il se bat.

Ce prince, né avec des talens médiocres, avait de l'aménité et de l'agrément dans l'esprit. On raconte qu'après sa défaite s'étant sauvé à Nuys à toute bride, il demanda aux magistrats s'il était déjà arrivé bien des fuyards. — Non, monseigneur, vous êtes le premier.

Pendant que les troupeaux sont sur les hauteurs, les montagnards s'occupent de la fenaison. A l'automne, quand les travaux de l'été sont finis, chacun regagne sa maison d'hiver, où, seul avec sa famille, investi par la neige, assailli par les vents et les tempêtes, il consomme ses provisions. Si par malheur l'hiver se prolonge, alors la famine menace et troupeaux et pasteurs. Leur vie est très active, leur sobriété très grande : ils sont pauvres; mais, sous la livrée de l'indigence, ils ont de la fierté et du courage [1].

Un jour je rencontrai un vieillard, courbé sous deux bottes de foin, qui

Marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

Il quitta son fardeau pour se reposer. Je l'abordai : « Eh quoi ! lui dis-je, à votre âge vous travaillez encore? — Sans doute; il faut mourir à la peine; je suis pourtant bien vieux, il n'y a que deux étés que je ne vais plus à la montagne. Mon père m'y mena à l'âge de dix ans; j'y suis monté pendant quatre-vingts étés de suite; j'y ai conduit mon fils au même âge, et depuis cinquante ans, il mene notre troupeau. J'ai nourri mes enfans : aujourd'hui ils me nourrissent. —Vos enfans sont-ils riches? — Ils n'ont besoin de personne. Mais aidez-moi, je vous prie, à charger mon foin, et venez vous reposer dans notre cabane, si vous en avez le loisir. J'y consentis; je trouvai chez lui un sabre, un fusil. Que faites-vous, lui dis-je, de ces armes? — Avec elles nous combattons les hommes qui veulent ravager nos champs, et les loups qui cherchent à dévorer nos moutons. Nous sommes des républicains sous la protection de la France. Dans ma jeunesse j'ai exterminé nombre de loups, et essuyé dix combats avec les Espagnols, que j'ai toujours battus. J'ai arraché ce sabre que vous voyez à l'un de leurs soldats. J'étais seul contre deux; ils me crierent : *Rends-toi!* Ma réponse fut un coup de crosse de mon fusil, qui en étendit un par terre. L'autre s'échappe : je le poursuis, l'atteins et le saisis par les cheveux; il m'offre de l'argent, et me demande la vie. « Je n'ai besoin, ni de ton argent ni de ta vie; mais donne-moi ton sabre; il me parait bon; il me servira à te couper la tête si tu reviens nous attaquer. » C'est alors que j'eus le malheur de perdre Agathe, ma femme. — Vous êtes donc remarié? — Et comment aurais-je vécu sans femme? J'en ai eu trois, et dix-sept enfans; Dieu ne m'en a laissé que sept, qui travaillent et aident leur père. Mais, monsieur l'officier, est-il bien certain que nous avons la paix? — Oui, elle est signée définitivement. — Dieu soit loué! La guerre est un grand malheur : elle coûte au pauvre peuple et son sang et son pain. Mais permettez-moi d'achever ma besogne, j'ai encore bien des bottes à rentrer avant la nuit. »

Voilà un homme, dis-je en le quittant, qui n'a point à se repentir du temps perdu ni du mal qu'il a fait aux hommes.

[1] Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire ici des vers du fameux Laurent de Médicis, analogues à ce sujet.

Al dolce tempo, il buon pastore informa
Lasciar le mandre Ove nel verno giaeque;
E'l lieto gregge che ballando in torma
Torna all' alte montagne, alle fresche acque;
L'agnel tro tando pur la materna orma
Segue; ed alcun che or ora nacque
L'amorevol pastore 'n braccia porta;
Il fido cane a tutti fa scorta.

Deux jours de pluies et d'orages interrompirent mes promenades champêtres, et le désœuvrement, ou plutôt la contagion de l'exemple, me jeta dans des parties de jeu. La fortune me fut favorable; un jeune homme nommé Saint-Pons, officier au régiment de Navarre, perdit beaucoup; je gagnai les trois quarts de cet argent. Nous avions joué au quinze; le lendemain Saint-Pons piqué me demanda sa revanche au trictrac; je ne pouvais refuser. Il me proposa un très gros jeu; je lui dis que je ne m'étais jamais permis ce jeu immodéré, mais que je risquerais volontiers tout l'argent que je lui avais gagné. Nous jouâmes deux jours de suite; le malheur le poursuivit : souvent je voulus me retirer; mais il se plaignait, s'emportait même, et je continuais.

Le soir du deuxième jour, à minuit, quand nous nous quittâmes, il me devait soixante louis; il me dit d'un air froid : « Monsieur le chevalier, vous aurez votre argent demain à votre lever. — Rien ne presse, lui dis-je; mais il s'éloigna sans me répondre. »

J'étais touché de sa situation; la pâleur, le désespoir régnaient sur son visage. Je me retirai réfléchissant sur cette funeste passion, source de tant de crimes et de malheurs.

Le lendemain au matin son domestique m'apporta les soixante louis. Je lui demandai des nouvelles de son maître. « J'en suis inquiet, dit-il : il ne s'est pas couché; il a écrit des lettres; ce matin il a payé son hôte; je l'ai surpris chargeant des pistolets : il m'a dit qu'il allait passer quelques jours dans un château à deux lieues d'ici, et qu'il ne m'emmènerait pas. A propos, a-t-il ajouté, je te dois de l'argent; tu as depuis long-temps la fantaisie d'une montre : tiens, voilà la mienne. Elle est, lui dis-je, d'un prix bien au-dessus de ce que vous me devez, je ne puis vous rendre le surplus.—Tu la garderas si je meurs avant toi, et si je te survis, je me paierai sur tes gages.—Mon ami, repris-je aussitôt, mene-moi chez ton maître; il faut absolument que je lui parle. — Oui, monsieur, parlez-lui; je ne sais ce qu'il a dans la tête : tantôt il a l'air tranquille et de sang-froid, tantôt il me regarde avec des yeux égarés; il a perdu tout son argent au jeu; il n'a que cette malheureuse passion, car du reste c'est le meilleur enfant du monde; il est généreux, plein de franchise, gai, jovial quand il ne joue pas, brave comme son épée; jugez-en, monsieur : c'est un des plus braves du régiment de Navarre. Nous étions venus ici avec une bourse bien garnie et deux beaux chevaux que lui avait prêtés son pere; l'argent et les chevaux, tout a passé par le cornet du trictrac. Son père a déjà payé trois fois ses dettes, je doute qu'il aille jusqu'à la quatrieme. Mon maître se flatte toujours que la fortune reviendra; il cite souvent un vers latin d'un poëte grec ou romain qui dit : Si cela va mal aujourd'hui, cela ira mieux demain [1]. — Partons, lui dis-je. »

Quand nous entrâmes dans la chambre de Saint-Pons, il sommeillait, dans un fauteuil, enveloppé de sa redingote; ses pistolets étaient sur la table, avec deux lettres, une à sa sœur, l'autre à un officier du régiment. Il s'éveilla en sursaut en s'écriant : « Heureux celui qui ne se réveille plus! » Il fut très surpris de me voir; je lui dis aussitôt que je voulais lui parler en particulier : il renvoya son domestique.

« Monsieur, repris-je alors, je vous ai gagné quatre-vingt-dix louis ces jours passés; je ne connais pas d'argent plus

[1] C'est un vers d'Horace, *Nec si male nunc et olim sic erit.*

mal acquis que celui du jeu. Profiter du malheur, de l'ivresse d'un homme pour le dépouiller, c'est à peu pres la même chose que l'attendre au coin d'un bois, ou tout au moins c'est ressembler à celui qui qui volerait un homme dans le vin : permettez que, pour tranquilliser ma conscience, je vous rende votre argent. Je sais que vous allez m'opposer de vieux préjugés de délicatesse et d'honneur; mais veuillez réfléchir qu'au trictrac je joue mieux que vous; que je me possedais; que vous faisiez des écoles sans nombre; et si je gardais votre dépouille, je ressemblerais à l'un des deux personnages que je viens de citer. »

Saint-Pons étonné refusait de reprendre son argent. « Composons, lui dis-je; faites-moi un billet de trente louis que je vous ai gagnés au quinze; nous jouions alors à jeu égal, et n'étions pas tête à tête; à l'égard des autres soixante, souffrez que je ne me donne pas la réputation d'un escroc. »

Cette proposition termina la dispute, et il me fit un billet de trente louis payable dans un an. En me le remettant, il me sauta au cou, en s'écriant : « Ami trop généreux! vous me rendez la vie; éperdu, désespéré, en horreur à moi-même, un pistolet allait terminer mon existence et mon désespoir : voilà deux lettres qui devaient partir pour annoncer ma mort.—Que je suis heureux, que je me félicite d'avoir prévenu ce malheur! Mais pourquoi ce projet affreux?—Je n'avais plus de ressources; il y a huit jours que j'ai vendu, pour quinze louis, deux chevaux de mon père qui en valent cinquante, en me réservant le droit de les racheter au bout de ces huit jours; ce terme expirait ce matin : je n'osais plus reparaitre devant mon père qui m'avait tant recommandé ses chevaux, et dont la bonté, la tendresse a déjà payé mes dettes jusqu'à trois fois, après vingt paroles d'honneur que je lui ai données de renoncer au jeu. — Peut-être si vous la donniez à un étranger, à moi, par exemple, vous vous croiriez plus obligé à la tenir. — Je vous la donne; que je sois déshonoré, que la foudre m'écrase, si je joue jamais un jeu à perdre plus d'un écu. Je partirai demain, ce soir j'irai vous faire mes adieux et vous témoigner toute ma reconnaissance. » Je le vis le soir; il me renouvela son serment, me demanda mon amitié, et nous nous quittâmes après de longs embrassemens.

Pour achever son histoire, au bout de trois mois il me renvoya mes trente louis avec un présent d'une bague d'environ vingt louis, qu'il me priait d'accepter et de porter pour l'amour de lui. Cette promptitude à se libérer, ce cadeau, me firent soupçonner, malgré sa parole et son appel à la foudre, une rechute dans son péché d'habitude : six mois après, étant à Bordeaux, son domestique vint me voir; je lui demandai d'abord des nouvelles de son maître. « Hélas! monsieur, il n'est plus; je le pleure encore tous les jours : c'était un si bon maître! — Il est mort? — Oui, monsieur; tout-à-fait mort. — Quoi, si jeune! et comment? — Nous avons fait courir le bruit qu'il avait été frappé d'apoplexie, mais la vérité est qu'il s'est brûlé la cervelle. Ce maudit jeu, cette exécrable passion en est la cause. — Il m'avait donné sa parole d'honneur qu'il ne jouerait plus! — Et à moi aussi, monsieur, mais il l'aurait donnée au pape, au Père éternel, qu'il ne l'aurait pas tenue. La passion l'emportait, souvent il me disait, quand il avait perdu, je suis un indigne, un misérable : je ne mérite pas de vivre. Huit jours avant sa mort il avait gagné considérablement, c'est alors qu'il vous envoya vos trente louis et une bague en présent. Il était au comble de la joie de ce retour de fortune qui le mettait à même de s'acquitter envers vous, et de vous témoigner sa reconnaissance. Il paya quelques dettes, envoya cent écus à son pere nourricier, autant au curé du village de la terre de son père, pour les distribuer aux indigens. Enfin, c'est grand dommage qu'il n'ait pas été toujours en bonheur, car l'argent ne pouvait rester dans ses mains. Mais la fortune l'abandonna bientôt; il perdit dans deux nuits non-seulement tout son bénéfice, mais mille écus sur sa parole. Il rentra dans sa chambre à quatre heures du matin, je sommeillais alors dans un fauteil, mais légèrement, car j'entendis qu'il disait en parlant de moi : « Que ce coquin est heureux! il dort.—Non, monsieur, m'écriais-je en me frottant les yeux, je ne puis attraper un bon sommeil. » Je vis à son air sombre que le vent avait changé, je lui en parlai. « Oui, me répondit-il assez tranquillement, ma nuit a été mauvaise. Donne-moi ma redingote, fais du feu, et va te coucher. — Et vous, monsieur? — Je n'ai pas envie de dormir; on m'a prété *la Nouvelle Héloïse*, et je vais en lire quelques lettres. » Je crus facilement ce qu'il me disait, j'allai me coucher et je m'endormis. Mon lit était dans un petit cabinet qui donnait dans la chambre. Une heure après je fus éveillé en sursaut par un grand bruit; je me lève effrayé, j'entre chez mon pauvre maître : je le trouve renversé sur son fauteuil, le visage couvert de sang. Il s'était tiré un coup de pistolet dans la bouche. Je jette des cris terribles, pâle, tremblant, je m'approche de lui. Il respirait encore, il jeta sur moi un regard si touchant, si pitoyable, que je ne l'oublierai jamais. Je fondais en larmes, je prends sa main, je la baise. Mais bientôt il expira, je crie, j'appelle l'hôte; nous étions dans un hôtel garni. On accourut, on me donna du secours, car j'étais près de m'évanouir. On trouva le livre qu'il lisait, ouvert à la lettre sur le suicide, et un billet où il disait : « Ne pouvant rien laisser à mon fidèle domestique, Antoine Bérard, auquel je dois une année de ses gages, et une récompense pour son zèle et son attachement, je le recommande à mes parens, à mes amis, à tous les honnêtes gens... » Ah! mon cher maître! malheureux jeune homme! je vous pleurerai toute ma vie! »

Ce récit m'attendrit jusqu'aux larmes; je tirai alors de mon doigt le diamant dont m'avait fait présent l'infortuné Saint-Pons, et je le donnai au fidèle Antoine; il voulait le refuser. « Mon ami, lui dis-je, en payant la dette de ton maître, j'honore sa cendre, et je remplis ses intentions. » Mais rentrons à Baréges, dont m'a éloigné ce triste récit.

Après le départ du jeune Saint-Pons, je vis plus rarement mes camarades; le jeu m'était devenu odieux. Le beau temps ayant reparu, je recommençai mes promenades solitaires. J'allai m'assoir avec un livre que me prêtait le médecin des eaux, au pied d'un rocher, au bord d'un torrent, où, lisant, révant, contemplant la nature, je voyais mes heures s'écouler aussi rapidement que le torrent qui fuyait à mes pieds. Mes camarades m'appelaient, les uns le sauvage, les autres le philosophe : deux épithètes qui ont quelque rapport. L'arrivée de madame de Montheil et de sa fille prouva que je n'étais sauvage qu'avec les indifférens, et que ma philosophie était de bonne composition. Cette dame venait aux eaux pour une sciatique, et Cécile pour sa mère. Elles connaissaient ma famille, et leur accueil me prouva l'estime qu'elles en faisaient. Le premier regard que je jetai sur Cécile éveilla

mon cœur, assoupi par sept ans de guerre. Cependant elle n'avait point cet éclat de beauté qui d'abord frappe, éblouit; mais son âme donnait à sa physionomie une expression si heureuse, si touchante; ses grands yeux bleus parlaient si bien le langage du sentiment, qu'ils semblaient dire: « J'aime tout ce qui m'environne; mon âme expansive se plaît à se répandre, et le plaisir d'aimer est mon premier besoin. » Son ingénuité, sa douceur, sa grâce, donnaient un charme ineffable à ses paroles, à tous ses mouvemens. On ne pouvait voir Cécile un quart d'heure sans émotion, ni la quitter sans regret. Sa voix douce et mélodieuse achevait de gagner les cœurs que ses regards attiraient. Sa toilette l'occupait très peu; le négligé était sa parure, et les fleurs qu'elle aimait beaucoup, ses perles et ses diamans. Elle préférait les doux rayons de la lune à l'éclat du soleil; elle aimait l'ombre des bois, les sites champêtres, romantiques, le silence des déserts, la belle horreur des rochers. Elle me disait souvent: Je ne hais pas la société; je danse volontiers, et cependant je m'ennuie souvent dans les bals, dans les grands cercles. Elle préférait de beaucoup Melpomène à Thalie; et, comme madame de Sévigné, elle aimait les romans où l'on donne de grands coups d'épée. Plus d'une fois je l'ai trouvée pleurant la mort d'un héros, ou de quelque victime du malheur; et je lui disais alors, comme ce bon curé qui, prêchant la passion, disait à ses paroissiens fondant en larmes: « Allons, mes frères, ne pleurez pas; ce que je vous conte n'est peut-être pas vrai. » Quand je blâmais son goût pour les romans, elle me répondait: « J'y vois le danger des passions, et la vertu très souvent récompensée; et dans l'histoire, le crime est presque toujours heureux. »

Madame de Montheil avait eu de la beauté: neuf lustres, en ternissant sa fraîcheur, laissaient sur son visage le souvenir de ses attraits; elle suppléait par un grand usage du monde à la médiocrité de son esprit, et la grâce et l'aménité de son caractère attachaient à sa personne, plus que l'esprit, les talens et le savoir. Il est chez les femmes une ignorance aimable; ce sont des fleurs qui, pour parer le printemps, n'ont besoin que d'une légère culture.

La seconde fois que je vis Cécile, je sentis que j'allais l'adorer. Bientôt je ne la quittai plus; sa mère m'accueillait avec bonté et amitié, et sa fille, avec cette douceur, cette sensibilité qui entraînent l'âme la plus indifférente. On peint l'éloquence avec des chaînes d'or sortant de sa bouche: c'est la sensibilité qu'il faudrait présenter sous cet emblème.

Depuis mes amours de Toulouse, mon cœur, occupé de carnage et de gloire, n'avait plus senti ces mouvemens si doux qui animent la vie, et en l'agitant nous la rendent plus chère. Mais enfin l'espérance et l'amour, avec tout leur prestige, entrèrent dans mon âme, l'enivrèrent de leurs délices. Un jour, me promenant avec la mère et la fille, madame de Montheil, qui marchait avec peine appuyée sur mon bras, me dit: « Je vais m'asseoir; promenez-vous là devant avec Cécile, qui a besoin de faire de l'exercice. » Je fus ravi de cette occasion. Lorsque nous fûmes seuls, Cécile me dit: « Je passerais sans peine mon hiver dans ces montagnes, au milieu des glaces, des neiges, et des torrens dont le bruit m'attache en me faisant frissonner.—Vous comptez sans doute sur le charme de votre présence qui adoucirait l'âpreté de ce climat?—Non, je compterais sur mon penchant pour ces beautés sauvages et terribles. L'aspect d'une nature riante réjouit l'âme, mais ne la remue pas, ne lui fait pas une impression aussi profonde que la vue d'une belle horreur.—Il faudrait donc être bien malheureux pour intéresser la vôtre?—Je crois que la pitié s'en ouvrirait plus aisément l'accès que la gaîté et le contentement.—En ce cas, mademoiselle, il me sera bien difficile de vous plaire; car, lorsque je vous vois, je ne puis m'empêcher d'être heureux. Loin de vous je suis triste, mais vous ne me voyez pas, vous n'entendez pas mes soupirs. — Heureusement pour moi, dit-elle en souriant; il faudrait vous plaindre et m'intéresser à un malheur imaginaire? » Un montagnard qui passait près de nous rompit cet entretien, en me demandant une prise de tabac; je lui répondis que je n'en prenais pas. « Tant pis, c'est une bonne chose. » Puis il ajouta en me regardant marcher: « Pour un boiteux (car je boitais encore un peu), vous avez là une femme que je troquerais volontiers contre la mienne. » Ce propos nous fit rire, mais nous étions auprès de madame de Montheil, et je ne pus renouer notre entretien. Deux jours s'écoulèrent sans que je pusse trouver l'occasion de parler en particulier à Cécile. Cependant mon âme flottait dans une incertitude accablante; son regard, sa douceur, ses prévenances, ses paroles flatteuses, tout paraissait me promettre son cœur, et cependant elle éludait toute déclaration, évitait même de se trouver tête à tête avec moi. Après beaucoup d'indécision, je résolus de hasarder une lettre, où je peignis ma passion avec les termes les plus expressifs. Je mis cette lettre sous ses yeux dans un sac à ouvrage; elle rougit, mais elle ne put la refuser. Je lui dis à l'oreille: « De grâce, daignez la lire. » Elle sortit quelques minutes après pour en faire la lecture. Elle rentra bientôt, le visage un peu coloré, et jeta sur moi un regard triste et touchant. Quand elle put me parler sans être entendue de sa mère, elle dit: « Demain, je vais déjeuner seule, à dix heures, chez madame de Pernay; trouvez-vous dans la rue, je prendrai votre bras, et je répondrai à votre lettre de vive voix. » Ces mots, prononcés d'un ton moins affectueux qu'à l'ordinaire, me donnèrent quelque inquiétude et me firent attendre avec impatience l'heure du rendez-vous. Que la vie d'un amant serait courte, s'il pouvait hâter la marche du soleil comme celle d'une montre! Le lendemain, à neuf heures du matin, j'étais en faction dans la rue. Cécile parut à dix heures précises; elle prit mon bras, en me disant, vous êtes exact; et puis elle garda le silence, marchant les yeux baissés. J'aperçus sur sa physionomie je ne sais quel embarras, puis une hésitation qui m'alarma. « Mademoiselle, lui dis-je, vous m'avez promis une réponse verbale. — J'en conviens. — Vous semblez hésiter? — Je voudrais la différer; mais vous l'exigez, je vais vous ouvrir mon âme avec toute la franchise de mon caractère et la sincérité que vous méritez: je vous trouve très aimable, et votre cœur me plaît, m'attache autant que votre esprit; vous m'avez inspiré l'amitié la plus tendre, mais je ne puis vous aimer comme vous le désirez. — O ciel! je suis bien malheureux! — Écoutez-moi jusqu'à la fin, sans chercher à m'affliger; vous arrivez trop tard: mon cousin, le vicomte de Beaupré, m'aime depuis un an de l'aveu de mes parens. Notre mariage est arrêté, et doit se faire au retour des eaux. — Votre sincérité me donne la mort; je ne vous verrai plus; je pars demain. — Pourquoi ce départ? pourquoi vous désespérer et m'affliger? Mon amitié est-elle sans prix à vos yeux? Ne comptez-vous pour rien le plaisir

que ma mère et moi avons à vous voir? Restez avec nous, je vous en conjure; ne me rendez pas le séjour de Bareges odieux. L'idée de vous savoir malheureux troublerait, contristerait ma vie. — Eh bien! je resterai pour vous voir, vous adorer et souffrir en silence. » Nous étions alors devant la maison de madame de Pernay, et nous nous séparâmes. Navré de douleur, je rentrai chez moi; je voulus lire: mes yeux étaient sur le livre et ma pensée ailleurs. Je rejoignis mes camarades, et je n'entendis rien à leur conversation. J'allai me promener et je n'en trouvai mieux, car je n'étais qu'avec Cécile. Je retournai l'après-dînée chez sa mère; elle me trouva triste, m'en demanda la cause. « J'ai reçu, ce matin, une nouvelle fâcheuse. » A ces mots Cécile jeta sur moi un regard touchant. Un moment après, sa mère entra dans un cabinet. Cécile alors me tendit la main, en me disant: « Je vous en prie, ne vous affligez pas; vous me faites beaucoup de mal. » En réponse, je pris sa main, la baisai et la baignai d'une larme. « Soyez mon ami, ajouta-t-elle; reprenez votre gaîté. — Ah! vous ne m'aimez pas! — Je vous aime beaucoup..... d'amitié; peut-être vous aurais-je aimé autrement si vous étiez venu le premier. »

Cependant peu à peu je m'accoutumai à cette situation. Je passais avec la mère et la fille une partie de la journée. La douceur de Cécile, ses amitiés, ses regards, ses discours trompaient mon imagination et me faisaient oublier mon rival. Je lui disais un jour: « Vous comptez bien sur vos appas, car vous négligez votre parure. — C'est que si je vous plais, je me trouve assez parée. D'ailleurs le cadre d'un tableau ou la reliure d'un livre n'en font pas la beauté. » Lorsqu'elle apercevait sur mon front quelque nuage de tristesse: « Quoi! me disait-elle, vous n'avez donc plus de plaisir à me voir, à m'aimer. — Je sens à vous aimer un charme inexprimable; vous ne faites pas un geste, ne dites pas un mot, ne jetez pas un regard que je n'y attache un vif intérêt de plaisir ou de peine. Hier un jeune officier vous baisa la main, j'en souffris; bientôt après vous m'honorâtes d'un regard, et je fus consolé. »

Cependant le dénouement approchait. J'étais prié à dîner chez madame de Montheil; nous avions arrangé pour l'après-dînée une promenade charmante pour aller goûter sur l'herbe : la mère prenait une montore, et Cécile et moi devions suivre à pied. Ma cuisse se fortifiait, je ne boitais presque plus. La perspective d'une promenade si agréable me rendit la matinée délicieuse.

A l'heure du dîner, transporté de plaisir, j'arrive chez madame de Montheil. J'y trouve un jeune homme en bottes, portant l'uniforme du régiment du roi. Je restai comme frappé de la foudre : je pâlis; mon sang glacé s'arrêta dans mes veines; un cruel pressentiment m'annonçait l'arrivée de mon rival. Je regarde Cécile, et je la vois dans le fond de la chambre, immobile, les yeux baissés. Sa mère, loin de tout soupçon, s'avance d'un air riant, et me dit : « Chevalier, je vous présente le vicomte de Beaupré, notre ami, et bientôt mon gendre. »

Troublé et interdit, je balbutiai je ne sais quelle réponse. Madame de Montheil, étonnée de mon trouble, m'en demanda la cause. Je répondis que j'avais eu la fièvre toute la nuit, et un mal de tête violent qui durait encore; que je m'étais traîné avec peine chez elle pour venir m'excuser, et la prier de ne point m'attendre à dîner.

Cette aimable dame, touchée de mon état, me pressa beaucoup de rester, me promettant ses soins et ses secours. Cécile alors se lève, vient à moi, et me dit de l'air le plus affectueux: « Restez, vous nous ferez grand plaisir; nous tâcherons de vous distraire. — Je vous serais à charge; j'ai besoin de repos, permettez que je rentre chez moi: je reviendrai dès que je me sentirai mieux. — Mais, retourner seul! me dit sa mère; à peine vous pouvez vous soutenir. »

Alors le vicomte offrit de me donner le bras; j'eus beau refuser : sur ses instances et celles de madame de Montheil, il fallut accepter. Cécile me dit : « Revenez le plus tôt que vous pourrez; votre maladie nous fait bien de la peine... »

Voilà donc mon heureux rival qui me donne le bras, m'accable de soins, de prévenances, me parle de mon indisposition, m'offre ses services; mon embarras, ma confusion croissaient avec ses marques de bonté et d'amitié; j'hésitais, mes réponses étaient succinctes et insignifiantes. A cette aménité de mœurs, le vicomte joignait une figure charmante, et mon âme flottait entre la jalousie et la reconnaissance : tantôt je lui pardonnais son bonheur, tantôt j'en étais désespéré.

Lorsqu'il m'eut quitté, loin de rentrer chez moi, j'allai m'égarer dans les montagnes. L'aspérité des lieux, l'aspect triste et sauvage de ces rochers arides et menaçans, le silence profond de ce désert, la chute, le bruit des torrens, tout ce deuil de la nature, si analogue à la situation de mon âme, nourrissait sa tristesse, semblait l'y attacher plus fortement. Vingt fois je m'écriai: Ah! Cécile, Cécile! et l'écho me répondait : Cécile.

Fatigué de marcher, je m'assis au pied d'un sapin. Je m'y livrais à la plus sombre rêverie quand tout à coup le son d'une musette frappa mon oreille. Ces modulations douces et plaintives, que la mélancolie écoute avec tant d'intérêt, suspendirent ma douleur; j'écoutai avec attendrissement et je versai des larmes; elles me soulagèrent; quand ces sons eurent cessé, je me levai et retournai chez moi plus mélancolique, mais moins malheureux.

Le lendemain, à peine avais-je quitté mon lit, que j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre; quel étonnement! je vois le vicomte. « Je viens, me dit-il, de la part de ces dames, m'informer de votre santé. — Je regrette la peine que vous vous êtes donnée; je me trouve un peu mieux. — Vous verra-t-on aujourd'hui? — Je ferai mon possible. — Votre absence nous afflige tous; moi-même j'ai le plus grand désir de faire votre connaissance; mais je vous tiens debout, asseyons-nous.

« Maintenant permettez, chevalier, que je vous parle avec franchise et cordialité, comme il convient entre camarades. Au premier coup d'œil vous m'avez inspiré de l'intérêt; votre trouble subit à mon aspect, votre maladie, que je crois supposée, m'ont fait soupçonner vos sentimens pour mon aimable cousine. Je lui ai fait part de mes doutes, et son âme noble et pure, que n'a jamais terni le souffle du mensonge, m'a tout avoué, votre amour, vos assiduités et son amitié pour vous. Je suis désolé de faire votre malheur; mais jugez-moi. Je suis attaché depuis près de deux ans à mademoiselle de Montheil; nos parens respectifs ont approuvé notre amour, arrêté notre mariage; et je viens la chercher pour la mener à l'autel : voyez ce que je dois faire, ce que vous feriez à ma place. — Peut-être je ne serais pas aussi généreux que vous; mais du moins je sais apprécier un procédé si beau : je renonce à l'amour, mais dédommagez-moi, par votre amitié, de la perte que je fais. — Je vous la promets en échange de la vôtre; de plus, vous aurez celle

de ma cousine, qui m'a déclaré que, si vous souffriez, vos peines troubleraient son bonheur. Vous verra-t-on à dîner? Cécile et sa mère vous attendent. Nous partons dans trois jours : accordez ce temps à notre amitié. — Oui, je m'y rendrai ; je veux m'accoutumer à votre bonheur. — Adieu, chevalier; je vais vous annoncer, et porter la joie dans le cœur de Cécile. »

Cet entretien, l'aimable franchise du vicomte, firent tomber le voile qui couvrait mes yeux, obscurcissait ma raison ; et mon âme, amollie par les délices de l'amour, reprit tout son ressort. Cependant, en entrant chez madame de Montheil, j'éprouvai un saisissement qui altéra mes traits ; Cécile, qui s'en s'aperçut, vint à moi, et me dit : « Craignez-vous vos amis? ils ont tant de plaisir à vous voir! — Hélas! non; mais je suis un convalescent encore bien faible. — Laissez agir le temps et la raison. »

Madame de Montheil, qui n'avait aucun soupçon, me fit de tendres reproches sur mon absence et mon entêtement à fuir mes amis.

Cependant le vicomte eut la délicatesse de s'occuper plus de moi que de sa cousine, et paraissait la négliger. Cécile, de son côté, mettait tant de grâce, de sensibilité dans ses regards, dans ses expressions, que je commençai à leur pardonner leur amour; et je crois même que j'aurais pardonné à Cécile une infidélité réelle.

Les trois jours s'écoulèrent, et l'instant de la séparation arriva. Cécile, avant de monter en voiture, me dit : « Mon cher chevalier, ne nous oubliez pas; songez que l'amitié doit être encore plus fidèle que l'amour. » Je ne lui répondis rien; j'avais le cœur oppressé, et, ne pouvant retenir mes larmes, je m'évadai sans faire des adieux. Le vicomte me poursuivit, m'embrassa, et me fit promettre d'aller le voir au château de son père, où devait se célébrer le mariage.

Le séjour de Barèges me devint insupportable, je partis le lendemain. J'étais entièrement rétabli, et je n'ai plus boité que parfois dans les variations du temps. J'allai dans la terre de mon père chercher au sein de ma famille des consolations contre les disgrâces de l'amour.

La vie de la campagne paraît triste, insipide, monotone aux âmes arides et agitées par les passions, et infectées des vices de la société. L'ennui file leurs heures éternelles. Sans doute à la campagne il y a des momens de langueur; mais quoi! l'ennui craint-il le séjour des villes? ne se trouve-t-il pas au milieu des grandes sociétés, des fêtes bruyantes, dans les salons des grands, à leurs spectacles? C'est là qu'est son séjour habituel. L'ennui est une maladie de l'esprit humain. Si l'on peut s'en défaire, c'est au sein d'un air pur, élastique, et des beautés riantes et vraies de la nature. Mon père me disait : « Je vois avec plaisir que tu as un bon esprit et un bon cœur; que tu aimes la campagne; mais ce n'est pas encore pour toi le temps de la retraite; il faut payer ta dette à la société : un gentilhomme ne doit se retirer dans sa terre qu'avec la croix de Saint-Louis, s'il est catholique, ou avec des titres de gloire, s'il est protestant. » Dans le calme heureux des champs, dans le sein de ma famille, je n'oubliai pas l'aimable Cécile; mais il se mêlait à ce souvenir un charme, une douceur qui tempéraient l'amertume de mes regrets.

Mais tout à coup Melpomène vint s'emparer de mon imagination et fixer mes pensées. Après souper, me promenant dans le jardin, par un beau clair de lune, dans une inspiration soudaine, je conçus le projet d'une tragédie. Tourmenté de cette idée malgré moi, car, qui connaît la cause de nos idées et de notre volonté? j'aiguisai le poignard de la muse tragique pour assassiner Tarquin-le-Superbe, le héros de mon drame. Dans la chaleur de la composition, j'aurais passé la nuit dans un délire poétique et dans le jardin, si mon père ne m'avait fait appeler. Mais, éveillé dès l'aurore, je courus dans le bois où, le charme des vers entraînant mon imagination, je commençai à dialoguer une scène du quatrième acte, avant d'avoir fait mon plan. Le dîner sonné, je vins me mettre à table, le visage enflammé, les cheveux hérissés; j'avais l'air d'un conspirateur. En effet, je conspirais contre Tarquin. Mon père me demanda, en riant, si je voulais renouveler les guerres de religion, et me faire chef de parti, comme les Coligny, les Rohan. Non, lui dis-je, je n'en veux qu'aux tyrans de Rome. Il me remit alors une lettre qui venait d'arriver; elle était du vicomte de Beaupré, qui me faisait part de son mariage, et me rappelait ma promesse de venir passer quelque temps avec eux. Cécile avait mis, par apostille : « J'ai prononcé hier le *oui* « éternel; venez, mon digne ami, partager et augmenter « mon bonheur. » Je me rendis à ces tendres invitations : mon congé expirait dans deux mois, et je résolus de les donner à l'amitié. Mon père approuva cette visite; deux jours après je partis pour Alby. Le château du vicomte était auprès de cette ville. Je fus reçu par ces jeunes époux comme un frère; et par le père du vicomte comme l'enfant de la maison. L'hymen et le bonheur semblaient avoir embelli la vicomtesse; mais son âme était le plus doux de ses charmes. Née avec le besoin d'aimer, sa sensibilité se répandait autour d'elle, comme dans un beau jour d'été la chaleur se propage dans la nature. Cette sensibilité s'étendait sur tous les animaux, qu'il fallait bien se garder de maltraiter en sa présence. Quand son mari, grand amateur, revenait de la chasse, elle lui demandait : « Combien avez-vous massacré de pauvres bêtes? » Elle portait elle-même des secours sous les toits de l'indigence. « Ces secours, disait-elle, administrés par nous, sont plus efficaces, consolent mieux l'homme souffrant. » Bien des femmes exercent la charité pour Dieu, par l'espoir de ses récompenses. Cécile, entraînée par un mouvement plus noble, plus généreux, ne songeait qu'au plaisir de faire du bien. Nous allions nous promener tête à tête dans les bois; elle était alors vêtue d'un habit d'amazone; un chapeau de paille couvrait ses beaux cheveux blonds. Nous faisions des courses très longues, et parfois nous nous reposions au bord des ruisseaux, dans des sites agréables. Que sa gaîté, son ingénuité étaient aimables dans ces momens! Mais loin que tant d'attraits réunis rallumassent un amour mal éteint, l'hymen et l'amitié la couvraient à mes yeux d'un voile sacré. Quel trésor que l'amitié d'une femme douée d'esprit, d'appas et d'une âme pure et tendre! Un jour, assis tous deux à l'ombre d'un bois où gazouillaient un essaim d'oiseaux, elle s'écria, dans une plénitude de bonheur : « Que Dieu est bienfaisant! que je dois l'aimer! que ma vie est douce à la campagne, au sein de la nature, avec un époux et un ami! Puisse cette félicité durer long-temps! »

Une autre fois, nous trouvâmes une jeune fille qui pleurait, se désolait. « Qu'as-tu, ma chère amie? » lui demanda Cécile en l'abordant. « Ah! madame, je n'ose retourner chez mon père; il me battrait. — Et pourquoi? — Je me suis endormie dans le bois, et j'ai perdu notre chèvre; elle s'est échappée : oui, mon père va me battre. Mon Dieu, ma pauvre chèvre! je l'aimais tant! disait-elle, en

versant un torrent de larmes.— Eh bien ! répliqua la généreuse Cécile, va lui dire que c'est moi qui l'ai prise, qui la veux acheter, et que je le prie de venir au château chercher son argent. »

Cécile pratiquait sa religion sans enthousiasme, j'ose dire sans réflexion. Elle croyait, parce que c'était son devoir de croire ; mais elle ne pouvait se persuader que Dieu punît la faiblesse humaine d'une éternité de tourmens. Elle disait que les prédicateurs le calomniaient en le représentant comme un Dieu irascible et vindicatif. « Ah ! s'écria-t-elle, j'aime trop cet Être suprême, cet éternel bienfaiteur, pour croire qu'il veuille se venger si cruellement d'une faible créature ! » Sans adopter la mysticité de madame Guyon, comme elle, Cécile aimait Dieu d'un amour pur et désintéressé.

Un jour je lui demandai si elle croyait que les protestans seraient damnés. « Non, je ne le pense pas, car je serais bien malheureuse en paradis si je savais en enfer mes frères et mon ami. »

La Rochefoucauld prétend qu'il n'est point de mariages délicieux ; il ne connaissait sans doute que les mariages de Paris ; mais s'il avait vu dans leur château, au fond d'une province, ces deux jeunes époux toujours occupés l'un de l'autre, ne se séparant qu'avec regret, et se cherchant sans cesse ; n'ayant qu'une volonté, qu'un désir, et deux âmes fondues, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, alors il aurait cru aux délices de l'hymen. Pour moi j'étais touché, ravi de ce tableau du bonheur. Quand j'étais seul avec Cécile, je me croyais avec un ange ; son visage en avait la sérénité, et son âme la pureté. Que le temps fut rapide dans ce séjour fortuné ! Il fallut le quitter ; mon congé expirait, et je voulais arriver à Bordeaux, où était alors mon régiment, le jour de son expiration : lorsque j'annonçai mon départ à la vicomtesse, son visage pâlit, son âme se glaça ; mais bientôt remise, elle me dit : « Partez, puisque votre devoir l'exige ; mais il est bien douloureux de se quitter. Souvenez-vous que vous avez une tendre amie dans ce château, et une chambre qui sera toujours vacante quand vous n'y serez pas : nul étranger ne la profanera. » Le vicomte me fit donner ma parole qu'au premier semestre je viendrais passer trois mois avec eux. Cécile me donna devant son époux une bague tissue de ses cheveux, en me disant : « Gardez fidèlement ce gage de l'amitié ; peut-être ce talisman vous portera bonheur : du moins je le désire vivement. Adieu, mon cher chevalier ; je me flatte que, malgré les distances, nous serons souvent ensemble. » Voilà les derniers mots que j'ai entendus de cette tendre amie. Je la trompai sur mon départ ; je partis un jour plus tôt, au moment où l'aube commençait à poindre. En m'éloignant du château, dix fois je tournai la tête pour le revoir, en disant : « Adieu, charmant séjour ! adieu, Cécile, femme adorable ! adieu, ma tendre et généreuse amie ! » J'avais le cœur navré, oppressé de tristesse ; il semblait qu'un noir pressentiment m'annonçait que je ne la verrais plus. J'étais à cheval ; je marchais lentement tant que je pus apercevoir le château, le clocher du village : dès qu'ils disparurent, je m'éloignai à grands pas.

J'arrivai heureusement à Bordeaux. Le maréchal de Richelieu y commandait, et y avait porté son despotisme, sa capacité, ses mœurs et la corruption de la cour. Il infecta les dames de la sienne ; mais, avec les vices de Versailles, il ne put leur donner les grâces et le coloris séduisant qui en voilent la laideur.

Je fus bientôt dégoûté de cette société, d'où le gros jeu, l'adresse, la subtilité des dames pour fixer la fortune, et la galanterie effrontée, repoussaient tout homme honnête et délicat. Je parvins à être admis dans les sociétés du parlement, où je trouvai chez les femmes décence, amabilité, ton de la bonne compagnie ; et parmi les magistrats, esprit, sagesse, bonté, et beaucoup d'instruction. J'eus le bonheur de faire la connaissance du président de Secondat, fils du célèbre Montesquieu. Il n'avait ni le brillant, ni la vivacité, ni le génie, ni la vanité peu philosophique de son père, sur sa noblesse. Il était grave, sérieux, mais doux, obligeant, et d'un savoir profond. Il prit ma jeunesse en amitié, me prêta des livres, m'éclaira de ses conseils. Un jour je lui montrai une ode de ma façon. « Mon cher, me dit-il, c'est du galimatias que je n'entends pas ; d'ailleurs je n'aime pas les vers, et surtout les odes, auxquelles je suis toujours tenté de demander, comme Fontenelle le demandait à la sonate : *Belle ode, que dis-tu ?* J'ai lu les odes de Rousseau et de La Motte ; celles du premier me paraissent manquer d'idées, et celles du second, de coloris et d'harmonie ; j'aime beaucoup mieux la philosophie et la raison revêtues d'une belle prose, que d'une poésie faible et sans couleur. Mon père n'approuvait, ne goûtait les vers que dans les drames. L'abbé de Saint-Pierre annonçait la chute de la poésie dans les siècles de la sagesse et de la raison. Renoncez, croyez-moi, au métier de versificateur, dans lequel, comme le dit Boileau :

> Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

Cette leçon me désenchanta ; je donnai son congé à Pégase ; je le rappelai pourtant à la sourdine, pour finir ma tragédie de Tarquin-le-Superbe, dont je parlerai bientôt.

Au lieu de faire la description de Bordeaux, qui est partout, je citerai deux anecdotes arrivées pendant mon séjour. La première peint les mœurs du maréchal de Richelieu, l'autre, celles des femmes de sa cour. Le maréchal, frappé de la beauté de madame de..., femme d'un président au parlement, chercha tous les moyens de s'assurer cette belle proie. Cette dame, ainsi que les autres femmes de son état, paraissait rarement chez lui, et n'y allait que par bienséance et par devoir. Le galant maréchal l'invita à un grand souper, où devait se tirer une loterie, inventée par sa munificence pour faire tomber un lot considérable à l'objet de ses vœux, mais elle n'y parut point. Le maréchal, quoique un peu déconcerté, continua sa loterie, et voulut que, malgré son absence, la présidente eût un billet. Le sort, comme on s'y attendait, lui fut favorable, et elle gagna une très belle boîte d'or.

Le lendemain, le capitaine des gardes du maréchal, son proxénète, quoique qualifié de comte, porta ce beau présent à son adresse ; mais la présidente le refusa, en disant qu'elle ne recevait de présens de personne. « Mais, madame, lui dit ce messager, Louis XIV faisait souvent de ces loteries pour les dames de sa cour. Il n'appartient, répond fièrement la présidente, qu'à Louis XV de l'imiter. Cette réponse fit cesser toutes les poursuites. »

L'autre anecdote regarde un capitaine du régiment de Clermont, cavalerie, et une dame d'Alp..., femme très galante : elle avait reçu les hommages, et bientôt fait le bonheur de ce militaire. Le régiment eut un démêlé avec le directeur de la comédie, et les officiers assemblés don-

nèrent tous leur parole d'honneur de ne pas y mettre les pieds, et de plus condamnèrent à une amende de dix louis celui qui manquerait à sa parole. L'amant de madame d'Alp...se rendit chez elle l'après-dînée, et la trouva qui se préparait à aller au spectacle. « Chevalier, lui dit-elle, vous me donnerez la main. » Celui-ci allégua les motifs qui lui défendaient de l'accompagner. « Plaisant motif, dit-elle, pour un amant! Eh bien! au pis aller, vous donnerez dix louis; songez que je le veux. » Le chevalier obéit. Après la comédie, il se rendit au souper de ses camarades, et jeta en entrant dix louis sur la table, en avouant qu'il sortait de la comédie. « Votre argent ne vous absout pas, s'écria un de ses camarades; il n'y a qu'un... lâche qui manque à sa parole. » Une affaire fut inévitable : ils allèrent se battre le lendemain à la pointe du jour; le malheureux amant reçut un coup d'épée dans la poitrine et expira sur le champ de bataille. Il fut vivement regretté de tout son régiment. Deux jours après, madame d'Alp... était tranquillement dans sa loge à la comédie. A sa vue, mon sang bouillonna dans mes veines, et sans un de mes camarades, je crois que je l'aurais insultée.

Je reçus à cette époque une lettre du vicomte de Beaupré, qui m'annonçait, avec des transports d'allégresse, qu'il aurait bientôt le bonheur d'être père. Il ajoutait que sa femme était dans l'ivresse de la joie, qu'elle s'écriait vingt fois par jour : « Bientôt je serai mère! j'aurai un enfant. Ah! comme je vais l'aimer, le caresser, le soigner! » Elle m'écrivait dans une apostille : « Mon cher chevalier, ma grossesse me jette dans un terrible embarras : mon mari veut un garçon, et moi je désire une fille. A quoi me décider? Il y a beaucoup de raisons pour et contre. Que me conseillez-vous? » Je lui conseillai de faire deux jumeaux d'un sexe différent.

Je me plaisais beaucoup à Bordeaux, où je voyais très bonne compagnie, où je cultivais à la fois les plaisirs et les lettres. Mais les militaires, comme les moines, sont errans sur la terre : un ordre envoya le régiment à Perpignan. Il fallut quitter ses liaisons, ses maîtresses; il y eut des pleurs répandus, des promesses de revenir bientôt; promesses qui furent gravées sur le sable. Pour moi, je pense que le souvenir encore récent de la tendre Cécile me sauva d'un attachement. La personne que je regrettai le plus à Bordeaux fut M. de Secondat. J'allai prendre congé de lui; il me dit en m'embrassant : « Mon jeune ami, vous allez passer votre vie dans les garnisons; elles sont tristes, leurs sociétés insipides : mais celui qui pense, qui sait s'occuper, est bien partout, dans un grand bal, dans la solitude : l'ennui, comme le vice, est enfant de l'oisiveté; un homme d'esprit qui ne sait pas s'occuper est plus malheureux qu'un sot : songez que vous êtes homme, citoyen, avant d'être militaire. Le métier de la guerre, malheureusement nécessaire, corrompt les mœurs, endurcit l'âme et étouffe les lumières. » Je lui promis de ne point oublier ses leçons ni son exemple. Arrivé à Perpignan, je me rappelai le sage de Bordeaux; et, pour remplir le vide de mes journées, je repris ma tragédie. Tarquin-le-Superbe était encore vivant dans mon portefeuille; je prononçai l'arrêt de sa mort sous la dictée de Melpomène. J'entassai vers sur vers, et de rime en rime, je parvins au dénouement, et Tarquin périt assassiné.

Ma pièce était dans toute sa perfection, lorsque le maréchal de ....., gouverneur du Roussillon, arriva à Perpignan. On lui parla de mon œuvre tragique, et il me témoigna le désir de l'entendre. Un simple capitaine n'oserait refuser un maréchal de France; peut-être mon amour-propre obéissait avec plaisir. Le maréchal composa l'aréopage qui devait me juger des personnages de la ville les plus distingués et les plus éclairés, de l'état-major du régiment, du major et du commandant de la place; de deux récolets, lumière de l'ordre; de deux avocats; de six belles dames, engouées du bel esprit; de trois abbés, dont l'un faisait des couplets, le second les mettait en musique, et le troisième les chantait; de plus, ce dernier composait des romans et prêchait des panégyriques de saints dans les couvens de religieuses.

Après que l'on eut pris des glaces, mangé des biscuits et des confitures, on apporta une petite table et deux bougies. Je m'assis, armé de mon manuscrit. L'aspect de cette brillante et savante assemblée troubla un peu ma confiance; mais, après avoir balbutié une vingtaine de vers, mon amour-propre se rassura. L'enthousiasme me saisit, et je récitai chaque acte presque tout d'une haleine. Je fus d'autant plus rassuré et enhardi, qu'à la fin du premier acte les applaudissemens retentirent, et éveillèrent le major de la place et le lieutenant colonel du régiment, qui aussitôt s'empressèrent de mêler leurs louanges et leurs battemens de mains à ceux de l'assemblée.

Parmi les aréopagistes femelles qui me jugeaient, brillait la marquise de Saint-Hilaire. La maturité de son âge ayant donné la chasse aux amours, son âme flottait entre la dévotion et l'amour du bel esprit. Dans son indécision, tantôt elle lisait Bourdaloue, Massillon, et tantôt *la Nouvelle Héloïse*, Voltaire et *la Pucelle*. Les rayons de la grâce n'agissaient encore sur son cœur qu'obliquement, et elle était trop âgée pour suffoquer de l'amour divin. Un jour elle avait à sa table des philosophes, des déistes, des poëtes; le lendemain, son confesseur, son curé et des moines : et cette marquise qui passait ses hivers à Toulouse, au milieu des érudits et des poëtes de cette belle contrée, qui se trouvait à toutes les séances académiques des jeux floraux, qui, dans un assez long séjour à Paris, avait soupé avec Dorat, dîné avec l'abbé de Voisenon, déjeuné à l'anglaise chez l'abbé Raynal, et qui avait reçu plusieurs lettres et des vers de Voltaire, qui l'appelait Sapho, vers qu'elle montrait à tout le monde; qui de plus était abonnée au *Mercure*, passait pour un oracle dans cette assemblée. La lecture finie, on attendit son jugement; personne n'osait parler avant elle : enfin elle s'expliqua. « La protase était lumineuse, l'intrigue se développait avec art, l'intérêt était bien gradué, les caractères étaient soutenus, la péripétie lui avait arraché des larmes, à elle qui n'avait pas pleuré depuis vingt ans. » Elle me reprocha cependant des négligences de style, des longueurs au second acte, et surtout au quatrième, où l'action doit courir. Ce jugement fut adopté par le maréchal et l'état-major de la place, et par les belles dames. Les abbés trouvèrent que j'avais des vers raciniens; les récolets en avaient remarqué de dignes de Corneille; mais ils ajoutèrent que c'était un dangereux exemple que de faire assassiner un roi par un républicain; que d'ailleurs j'avais quelques maximes insidieuses que la Sorbonne ne passerait pas. « On se passera de la Sorbonne, » s'écria le major de la place; enfin le résultat de toutes les opinions fut, qu'après les corrections indiquées par madame la marquise, ma tragédie aurait à Paris le succès le plus brillant. Alors le maréchal m'invita à remettre l'ouvrage sur le métier. « Oui, s'écria l'abbé romancier et prédicateur : *Nocturna versate manu*,

versate diurna. » Le maréchal ajouta : « Je retourne bientôt à Paris ; je me charge de présenter votre pièce aux Français, qui me remercieront d'un si beau présent. » J'hésitai quelque temps, mon amour-propre disait oui et non ; ce qui m'encourageait, c'est que toutes les femmes et les abbés avaient pleuré. L'état-major seul et les récolets m'avaient refusé des larmes. Mais les moines ne pleurent pas aisément : et les militaires, après une guerre de sept ans, ont l'âme endurcie, et les canaux des pleurs ossifiés. Enfin les instances, les éloges de la marquise, fixèrent mon incertitude, et je me décidai de faire présent à la capitale d'un drame qui avait eu un si grand succès à Perpignan. Le maréchal devant partir dans trois semaines, je me hâtai d'élaguer mes deux actes, ce qui était aisé, et de remettre mes vers sous la lime, ce qui était plus pénible. Quand l'ouvrage eut passé sous le polissoir, je le portai à la marquise qui fut enchantée de mes corrections, et surtout de ma docilité et de ma déférence à ses avis. Elle fit partager son engouement au maréchal, qui emporta mon œuvre dans le temple de la gloire.

Ma vie coulait assez tranquillement dans cette garnison ; c'est tout ce que l'on peut désirer sur la terre, surtout avec l'espérance du mieux. Mon titre de bel-esprit m'avait attiré les regards et la bienveillance des femmes ; elles aiment la gloire. La marquise de Saint-Hilaire s'était emparée de moi, et j'aurais pu, je crois, contrarier la grâce et la réconcilier avec les amours ; mais je ne voulus pas lui fermer les portes du ciel. Mes camarades me chérissaient ; quelques-uns étaient travaillés d'un levain de jalousie, mais si ma gloire les affligeait, mes intentions, mon caractère les désarmaient. Ce qui acheva d'adoucir l'envie, c'est l'affront que reçut ma muse au tribunal de la comédie française ; on lui refusa l'entrée du temple à l'unanimité. Le maréchal, étonné de cette disgrâce, m'en donna la nouvelle, et ajouta, sans doute pour consoler mon amour-propre, qu'un militaire n'avait pas besoin d'un vain laurier du Parnasse, que ceux de Mars étaient les véritables lauriers de la gloire. La marquise de Saint-Hilaire, outrée d'un refus qui contrariait son jugement, traita les comédiens français d'ignorans, d'Allobroges et de Béotiens : « Mais, me dit-elle, je pars dans une semaine pour Toulouse, nous y avons de bons acteurs ; je vous ferai jouer ; j'ai des amis, une grande influence, et je vous promets un triomphe éclatant. » Je la remerciai et ne jugeai pas à propos de faire poignarder mon Tarquin par les Brutus de Toulouse. Je me consolai de mon infortune en me rappelant qu'Auguste avait aussi composé une mauvaise tragédie d'Ajax, qu'il avait étouffée courageusement [1]. Avec la même intrépidité, je condamnai la mienne aux flammes dévorantes ; j'allumai un fagot dans ma cheminée, je saisis mon manuscrit d'une main assurée, et, nouveau Jephté, j'offris mon enfant chéri en holocauste au génie malfaisant de la poésie. Une femme, à qui l'on racontait le sacrifice d'Isaac, commandé par Dieu même à son père, répondit : « Dieu ne l'aurait pas ordonné à une mère ; » et moi j'ajoute que Dieu n'aurait pas commandé à un véritable auteur le sacrifice de son ouvrage.

Mais je devais payer un tribut de douleur plus vrai et plus cruel. Une lettre de ma mère m'apporta la nouvelle de la mort de mon père, frappé d'apoplexie au sortir de table, au milieu de ses amis et de la joie d'un festin qu'il leur donnait pour célébrer l'anniversaire de sa naissance.

« La plus courte mort est la meilleure, » a dit Montaigne ; oui, pour celui qui meurt subitement ; mais les parens, les amis sont plus attristés, plus effrayés d'une mort si imprévue. Mourir dans un festin, entouré de ses amis, le jour de sa naissance ! Cette réunion de circonstances rendait l'événement plus terrible : j'en fus accablé. Ma mère, en m'annonçant cette perte cruelle, me mandait que mon héritage, les dettes et la légitime de ma sœur payées, n'excéderait pas deux mille livres de revenu, que pourrait raporter la terre que mon père me laissait avec la gloire de sa vie. Je la priai, en réponse, de garder pour elle la moitié de ce revenu, l'assurant que mille livres et ma compagnie me donnaient une aisance très honnête. J'obtins une permission de deux mois pour aller mettre ordre à mes affaires, et verser quelques consolations dans le cœur de ma mère. En arrivant, je courus au tombeau de mon père, situé au milieu d'un petit bois ; je lui dis en versant des larmes : « Adieu, adieu, le meilleur des pères ! que l'Être suprême couronne tes vertus, et nous réunisse un jour dans la demeure céleste ! » Quel homme sensible, auprès de l'urne de l'objet aimé, pourrait douter de l'immortalité de l'âme ? Je fis planter des rosiers et des lauriers autour de la tombe, et j'y gravai cette épitaphe :

Ici gît un guerrier, bon père et bon époux ;
Brave et fier aux combats ; chez lui, doux et paisible ;
O vous ! ami passant, à la vertu sensible,
Venez baiser sa tombe et pleurer avec nous.

Mes affaires terminées, je retournai à Perpignan. Bien des lecteurs me diront ici que mon titre leur promet un voyage en Espagne, et que je suis toujours en France, parlant beaucoup de moi et de mes aventures qui leur sont indifférentes : leur plainte est juste. J'ai cru d'abord que deux ou trois pages suffiraient pour me faire connaître ; insensiblement je me suis laissé entraîner au plaisir de parler de moi, des événemens de ma jeunesse : pardonnez, messieurs, cette petite faiblesse ; bientôt nous entrerons en Espagne.

L'hiver finissait ; le printemps, *gioventu del anno*, si hâtif, si beau à Perpignan, s'avançait couronné de verdure et de fleurs ; je renaissais avec lui ; mon âme s'épanouissait, s'ouvrait aux rayons des beaux jours, à l'espoir des jouissances. Un dimanche, 10 avril, jour mémorable dans mes annales, j'allai à la messe du régiment. O destinée ! si je n'avais pas entendu cette messe, je n'aurais pas voyagé en Espagne, et par conséquent je n'aurais jamais fait un livre ; l'imprimeur n'eût pas fait gémir la presse, le marchand de papier, reçu mon argent ; les journalistes n'auraient pas exercé leur talent pour la critique ; je n'aurais pas charmé les loisirs des habitans des châteaux et des dames de province ; mon nom n'aurait pas franchi les frontières de ma terre. Ce que c'est qu'une messe entendue à propos ! Si l'on n'eût pas enlevé à Virgile son petit héritage, il ne serait pas allé à Rome, et sans doute ses Églogues et l'Énéide n'existeraient pas. Si Villars n'eût pas rencontré un curé, il n'eût pas gagné la bataille de Denain, et sauvé la France. Ainsi tout se tient, tout est enchaîné.

Pendant cette messe, mes jeunes camarades, gens peu dévots, étaient moins occupés du prêtre officiant que des

[1] Suétone, qui raconte cette anecdote, ajoute : *Quærentibusque amicis quidnam Ajax ageret, respondit Ajacem suum in spongiam incubuisse*, faisant allusion à la mort d'Ajax qui s'était percé de son épée.

jeunes beautés qui paraient l'église. L'un d'eux me dit tout bas : « Regarde cette jeune Espagnole couverte de sa mantille, c'est un ange ou une divinité. » A ces mots je tournai mes regards sur elle, et je vis une figure céleste, les plus beaux yeux...... Elle me regarda : leurs éclairs m'éblouirent. Non, Jean-Jacques, à l'aspect de sa chère pervenche, n'éprouva pas autant de joie et de surprise. Je n'ai jamais oublié ce premier coup d'œil. On dit que les Turcs craignent l'influence des regards ; les Romains pensaient de même, témoin ce vers de Virgile :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos [1].

Étonné, ému, je me rapprochai de cette beauté. Je la vis fort à mon aise ; son voile, ouvert avec art, ne me dérobait aucun trait de son visage, et son rosaire, qu'elle récitait, ne l'empêchait pas de promener de temps en temps ses regards sur les personnes qui l'entouraient ; mais, à l'élévation, elle se prosterna, son front touchait la terre, elle se donnait de grands coups de poing sur la poitrine. Ce profond recueillement me ravit. Est-ce un ange, me disais-je, envoyé sur la terre pour faire aimer la religion et la vertu ? Mes yeux ne la quittaient plus ; et j'eus le bonheur de rencontrer quelquefois les siens. Son premier coup d'œil fit sur moi la plus vive impression. Les Turcs craignent l'influence d'un premier regard, comme le plus dangereux : préjugé ou non, je suis de leur avis, car je n'ai jamais oublié celui de cette belle Espagnole. La messe finie, elle se leva et déploya une taille de déesse. Ce n'était plus un ange, c'était Vénus ou Junon. Elle sortit, accompagnée d'un homme d'un certain âge. Je la suivis. Quand elle fut près du bénitier, elle prit de l'eau bénite, fit le signe de la croix, en me jetant un dernier regard, comme pour me faire ses adieux, car sans doute elle avait lu dans mes yeux l'impression que me faisait sa beauté. Je marchai sur ses pas d'un peu loin, et je la vis entrer dans l'auberge de Notre-Dame. J'allai aussitôt demander à l'aubergiste quels étaient ces étrangers. « Des Espagnols, me dit-il, qui reviennent de Montpellier, et retournent dans leur patrie. La fille s'appelle dona Seraphina, et le père, don Pacheco y Nunes y Garcie de Lasso. C'est un homme de qualité : ils partent demain. Si vous êtes curieux de les voir, vous n'avez qu'à venir dîner avec eux : ils mangent à table d'hôte. — Oui, je reviendrai ; mettez un couvert pour moi. » Je fus exact. Je ne sais quel pressentiment m'entraînait. Nous n'étions que quatre à table, le père, la fille, un Anglais et moi. La belle Séraphine sourit à mon aspect. Elle reconnaissait celui qui l'avait beaucoup regardée à l'église. Je me plaçai vis-à-vis d'elle ; mais elle n'entendait pas le français, du moins fort peu ; son père possédait assez cet idiome pour soutenir une conversation ; et l'Anglais, qui venait de Cadix, s'était formé un jargon mêlé de français, d'espagnol et d'anglais. Il s'occupa très-peu de Séraphine, encore moins de son père, parla de son pays, se plaignit du vin de l'auberge, des chemins, et des exécrables *posada* (auberge) de l'Espagne, où il n'avait trouvé de bon, de raisonnable, que les chevaux, les mules et le vin. « Vous aviez sans doute, le spleen, en voyageant, lui dit don Pacheco ? — *God-damn the country !* ce pays est bien fait pour le donner. Ne me parlez pas de l'Espagne : je l'ai traversée de Cadix ici ; je n'ai vu que des moines, des reliques et des haillons. —*Valgame dios*, s'écria don Pacheco enflammé de colère, que voit-on à Londres ? des marchands, des Juifs, des corsaires, des filles publiques, des hérétiques et des ivrognes : sachez, monsieur Goddamn, que je suis Espagnol. — Tant mieux pour vous ; je vous croyais Italien. Êtes-vous négociant, bachelier de Salamanque, homme de loi ?—Non dit-il fièrement, je suis don Pacheco y Nunes y Garcie de Lasso, conde de Montijo, cavallero della orden de San-Jago (chevalier de l'ordre de Saint-Jacques), et gentilhomme de la chambre du roi mon maître, où j'entre quand je veux [1]. — Et moi, senor don Pacheco, conde de Montijo, je suis Charles Smith, capitaine de frégate, et très humble serviteur du roi George, qui n'est pas mon maître, et je n'entre jamais dans sa chambre, parce que je n'y ai rien à faire. — Eh ! messieurs, leur dis-je, il y a de braves gens partout. — Pour la bravoure, répliqua l'Espagnol, ma nation ne le cède à aucune autre, et je vous le prouverai, monsieur Charles Smith, l'épée à la main, à présent si vous voulez. — Dînons d'abord, répartit l'Anglais, nous nous battrons après tant qu'il vous plaira. — Messieurs, dis-je à mon tour, laissons pour un moment ces débats qui effraient mademoiselle ; dînons gaîment : le vin de l'auberge est mauvais, permettez-moi de vous offrir quelques bouteilles de Grenache, que j'ai chez moi. — Volontiers, répond l'Anglais ; il est bon de se battre pour l'honneur, et bien meilleur de boire pour le plaisir. » J'envoyai chercher aussitôt quatre bouteilles de ce vin et des liqueurs. Pour changer la conversation, je demandai à don Pacheco s'il était allé à Montpellier pour cause de santé. « Oui, monsieur l'officier. Vous y possédez le plus grand médecin de l'Europe, M. Fize. Oh, l'habile homme ! J'étais malade à Cordoue, je dépérissais comme un poisson hors de l'eau, l'appétit m'avait quitté, je ne mangeais plus, on m'accablait de remèdes, qui achevaient de me tuer. Enfin, on me conseilla le voyage à Montpellier : je profitai de l'avis ; je m'adressai, en arrivant, au docteur Fize, qui me dit que ma maladie s'appelait *inappétence*. « Soit, lui dis-je ; peu m'importe le nom, pourvu que vous me guérissiez, car je m'ennuie de vivre de l'air.—Tranquillisez-vous ; nous essaierons de ranimer vos sucs gastriques. » Il m'ordonne aussitôt des tisanes, des bols, le diable ; mais l'appétit ne revenait pas. Le docteur, voyant l'inefficacité de ses remèdes, me demanda à dîner pour huit personnes. J'y consentis ; je commandai un bon repas pour le jour suivant. Le docteur arriva tout seul. « Où sont vos convives, lui dis-je ?—Ils m'ont manqué de parole, nous nous en passerons. Faites servir ; j'ai de l'appétit pour huit. » Il disait vrai ; car cet Esculape, avec le génie d'Hippocrate, a l'estomac d'une autruche. Nous nous mettons à table, lui, ma fille et moi ; il attaque tous les plats du premier service : tout disparaissait sur son assiette. Triste et dolent, je le regardais avec des yeux d'envie ; et lui m'observait du coin de l'œil. « Eh quoi ! me disait-il, rien ne vous tente ? — Non ; mon estomac est sans vie. — Tant pis. » Au rôti, l'on sert un levraut d'une odeur irritante : le docteur s'en empare ; il commençait a le disséquer, lorsque, par un mouvement rapide, je me jette sur le levraut, l'enlève, en m'écriant : « Non vous ne le mangerez pas tout seul ! »

[1] Je ne sais quel œil enchante mes tendres agneaux.

[1] Il y a en Espagne trois sortes de gentilshommes e la chambre, qui tous ont une clef pour entrer dans les appartemens du palais ; mais les uns servent, les autres ont leur entrée et ne servent pas, et la troisième classe porte la clef sans ntrer et servir. Don Pacheco était de la deuxième classe.

En même temps, je le porte à ma bouche; je le déchire avec les dents, et j'en dévore les deux rables. Le docteur, enchanté, riait de tout son cœur : « Courage! me criait-il; nous y voilà. Vous êtes sauvé, et l'inappétence est finie. » Il m'avoua alors qu'il ne m'avait demandé ce repas que pour tâcher de réveiller mon appétit par la vue du sien, l'odeur active des mets, et pour deviner les caprices de mon estomac. Voila ce qu'on appelle un trait de génie! Ah! le grand homme! Depuis, mes sucs gastriques, comme dit le docteur, ont repris leur activité. » Pendant ce récit, mes yeux cherchaient souvent la belle Séraphine, qui alternativement baissait et relevait les siens. Enfin, le grenache arriva, et sa vue dérida le front de Charles Smith, qui mangeait sans rien dire. Je lui en versai un plein verre, en lui annonçant que c'était un vin des dieux; il l'avala d'un trait, en s'écriant : « *Very good!* que les dieux sont heureux, s'ils ont toujours d'un pareil vin dans leur cave! » Don Pacheco but d'abord très modérément; mais, pour l'exciter, je lui proposai la santé du roi don Carlos, ensuite celle de l'auguste princesse sa femme, puis celle du prince des Asturies; après quoi, celle de toute la nation espagnole; ensuite, la santé de celle qu'il aimait. Charles Smith, qui trouvait le vin bon, et dont la tête s'échauffait, choquait le verre avec nous, tostait aux mêmes santes. Je proposai ensuite de boire au roi George, à la brave nation anglaise; ce qui fut accepté avec joie. Charles Smith, à son tour, voulut boire au vaillant peuple français. « Et moi, leur dis-je, je bois à mes aimables convives; ce que je prononçai en regardant la belle Séraphine, qui me remercia d'un doux sourire. Ces tostes et le vin ramenèrent la gaîté; et, à sa suite, la confiance et l'amitié. C'était un chef-d'œuvre de politique d'avoir ainsi établi la concorde entre les deux nations. La querelle du commencement du repas fut totalement oubliée : le vin avait la vertu des eaux du Léthé. Après le café, on vint avertir l'Anglais que les chevaux étaient mis. Il se leva, embrassa tendrement don Pacheco et moi, en nous appelant ses chers amis et ses chers camarades. Sans doute, en arrivant à Londres, il aura voté, s'il est membre du parlement, la guerre contre la France et l'Espagne. Etrange effet de l'orgueil et du préjugé qui sème la haine parmi des hommes tous également faibles et malheureux!

Dès que Charles Smith fut parti, don Pacheco me dit qu'il allait faire la sieste, et qu'après il irait à la promenade avec sa fille. J'offris de les accompagner et de leur faire voir la ville; ce qu'il accepta avec plaisir. Je sortis, déjà très occupé de la belle Séraphine. « Ah! quel dommage, disais-je, que cet astre ne brille qu'un instant à mes yeux! Mais je ne suis pas heureux dans mes amours. »

Quand je revins à l'auberge, don Pacheco avait fini sa méridienne, et les fumées du vin étaient dissipées; il me demanda des nouvelles de l'Anglais, me dit qu'il voulait le voir l'épée à la main, pour lui apprendre à respecter sa nation. Je lui répondis qu'il était déjà bien loin, que d'ailleurs ils avaient choqué le verre ensemble, bu l'un et l'autre à la santé de leur nation, et qu'ils s'étaient embrassés en se séparant, qu'ainsi la paix était faite. « Par saint Jacques! je ne me souviens pas de l'avoir embrassé. Au reste, je ne crois pas qu'il soit gentilhomme, et je me serais compromis en me battant avec lui. » Il me proposa une partie d'échecs; j'acceptai. Il était passionné pour ce eu. Je m'aperçus bientôt de ma supériorite; mais je me gardai bien de l'en accabler, d'autant qu'il avait une haute opinion de son savoir. Je lui abandonnai toujours l'attaque; et, me tenant sur la défensive, je le laissai pénétrer dans mon camp et détruire mon armée. « Ah! le fourbe! » s'écrierait Jean-Jacques, s'il m'entendait. D'accord, monsieur Rousseau; mais vous auriez été tout aussi politique, tout aussi fourbe que moi, si vous aviez joué avec le père de Séraphine, et que vous l'eussiez aimée. Rien n'est si séduisant qu'une belle Espagnole; une Française est plus aimable, plus enjouée, mais elle n'a pas ces grands yeux noirs, expressifs, voluptueux; cette physionomie animée, piquante, où respirent en même temps l'amour, la volupté et la mélancolie. En France, l'autel de la coquetterie et de la vanité est à côté de celui de l'amour. Une amante française ne renonce jamais à sa parure, à ses plaisirs, à ses conquêtes. Une Espagnole n'a d'autre culte que l'amour, d'autre parure que sa tendresse, d'autre plaisir que celui d'aimer, et, pour ainsi dire, d'autre dieu que son amant.

Tandis que Séraphine occupait toutes les facultés de mon âme, celle de son père était tout au jeu. L'espoir de la victoire l'excitait, l'enflammait; enfin il triompha, et s'écria avec transport : *Échec et mat!* Et en même temps je le vis tomber à genoux, faire le signe de la croix, et murmurer des paroles. Je le regardais avec étonnement : « Eh quoi! me disais-je, il remercie le ciel de son triomphe! Y a-t-il un Dieu des échecs, comme un Dieu des armées, auquel on rend des grâces solennelles après une victoire? » J'appris bientôt la cause de cet acte de piété. « Vous autres Français, me dit don Pacheco, vous êtes les troupes légères de la religion; vous ne priez jamais à l'*Angelus*. — Il est vrai; cette prière, ordonnée par notre roi Louis XI, est tombée en désuétude; mais les Français n'en sont pas moins attachés à leur culte. — *Possibile! possibile!* dit-il en secouant la tête. » J'éternuai dans ce moment, et lui et sa fille s'écrièrent : *Kesus* (Jésus)! Ils m'apprirent qu'on prononçait, en Espagne, ce mot sacré à chaque éternument d'un homme. Depuis je l'ai employé bien souvent, et l'ai entendu répéter en chœur par vingt personnes.

Le soleil descendait à l'horizon; une belle soirée nous invitait à la promenade. Don Pacheco prit son épée, la baisa, et fit le signe de la croix, cérémonie qui me parut bizarre, et à laquelle je me suis accoutumé dans mon voyage. Nous commençâmes nos courses par la citadelle. Je donnais le bras à Séraphine; je ne pouvais lui parler que des yeux, langage qu'elle paraissait entendre. Je fis voir à don Pacheco les souterrains, la citerne, et un puits très profond. Lorsque nous fûmes sur le donjon, je lui racontai qu'un jour Charles-Quint, en y faisant sa ronde, avait trouvé la sentinelle endormie. « Qu'auriez-vous fait, senor, à sa place? — Je crois que je l'aurais tuée. — Eh bien! cet empereur la jeta dans le fossé et se mit en faction, y resta jusqu'à l'heure où l'on relevait les sentinelles. — Je n'en suis pas surpris; c'était un grand homme, et le plus grand roi de l'Europe; lorsque le soleil se levait dans une partie de ses États, il se couchait dans l'autre. Il avait plus de quarante titres, et il ne les oubliait pas. — Les anciens rois de Perse, lui dis-je, outre le titre de roi des rois, prenaient celui de frère du soleil et de la lune, et d'habitant des astres. On prétend que Charles-Quint ayant écrit à notre roi, François Ier, une lettre où tous ses titres étaient étalés, François dans sa réponse, ne prit que celui de roi de France, seigneur de Vanne et de

Gonesse[1]. Don Pacheco sourit à ce propos, mais d'un rire sardonique. Il me demanda si la ville de Perpignan avait été bâtie par les Espagnols. « Non ; c'est un comte de Roussillon qui la fonda en 1068, et qui la nomma *Perpignan*, du nom de *Bernard Perpignan*, qui vendit les deux maisons sur l'emplacement desquelles la ville fut bâtie. » Au sortir de la citadelle, nous allâmes nous promener dans la campagne. J'avais toujours la belle Séraphine sous mon bras, et sa main, qui touchait mon cœur, le faisait palpiter; cependant il fallait soutenir la conversation avec son père. Il me demanda mon grade dans le service. « Capitaine. — Si jeune! *bravo ;* avez-vous fait quelques campagnes?—Oui ; toute la guerre de sept ans.— *Guapo, valiente* (courageux, vaillant); et avez-vous été blessé? Deux fois: une au visage, et l'autre à la cuisse. —C'est superbe, je vous en félicite; vous êtes un valeureux chevalier; j'aime les braves gens: et moi aussi j'ai fait deux campagnes en Italie, sous l'infant don Philippe; je fus pareillement blessé dans une affaire des plus brillantes. Quatre mille cinq cents Espagnols, sous les ordres du duc de la Vieuville, nous escaladâmes et prîmes Plaisance en plein jour : je ne l'oublierai jamais, c'était le 9 septembre 1746. Je fus blessé dans cette affaire; on m'envoya à Milan, où les beaux yeux d'une comtesse firent à mon cœur une blessure plus difficile à guérir. » Nous parlâmes ensuite d'une maîtresse que Louis XV avait renvoyée; il me demanda ce qu'elle allait devenir. « Ce qu'elle voudra ; elle ira faire l'amour à Paris ou dans ses terres. — *Valgame dios*[2], s'écria-t-il, un roi d'Espagne ne le souffrirait pas; la maîtresse qu'il congédie doit se retirer dans un couvent[3]; de même lorsqu'il a monté un cheval, personne ne le peut monter après lui. L'étiquette de notre cour est plus grave, plus respectueuse que celle de la cour de France. Nous servons notre roi à genoux ; si la reine faisait une chute, ou si son carrosse versaient, le roi seul ou les femmes pourraient la secourir. Notre dernière reine, Marie-Louise d'Orléans, tombée de cheval et ayant son pied engagé dans l'étrier, était traînée; personne n'allait à son secours. Enfin deux gentilshommes de sa suite s'enhardirent, arrêtèrent le cheval, dégagèrent le pied de sa majesté, et coururent aussitôt chez eux pour faire leur paquet et quitter l'Espagne; mais la reine obtint leur grâce. — Cette étiquette me paraît plus fière, plus dure que raisonnable.—Je vais vous raconter une anecdote encore plus étonnante. Asseyons-nous sur ce banc de pierre qui fait face à la rivière (le Tel), la lune se lève et y réfléchit ses rayons ; j'ai toujours beaucoup aimé cet astre, surtout quand j'étais amoureux ; c'est la planète des amans.

« Philippe III faisait ses dépêches dans son cabinet; comme le temps était froid, on avait mis un grand brasier à côté de lui. La réverbération, la chaleur de ce feu échauffaient tellement le visage du roi, que la sueur en découlait à grosses gouttes. Il était si bon, si débonnaire, qu'il ne se plaignait pas. Le marquis de Pobar s'aperçut de sa situation, mais il n'osait toucher au brasier de peur d'excéder le pouvoir de sa charge. Il avertit le duc d'Albe, qui répondit qu'il n'en avait pas le droit, et qu'il fallait le faire dire au duc d'Useda. Ce seigneur malheureusement était allé à un *sitio* (maison de campagne) qu'il faisait bâtir auprès de Madrid. Alors le marquis de Pobar proposa de nouveau au duc d'Albe l'enlèvement du brasier. Le duc, toujours inflexible, préféra d'envoyer chercher le duc d'Useda. Il accourut, mais le roi était presque consumé ; il eut une fièvre violente et un érysipèle dont l'inflammation dégénéra en pourpre, et la mort s'ensuivit. — Si j'avais été le successeur de Philippe III, lui dis-je, j'aurais chassé de mon palais ces trois fanatiques de l'étiquette. — Je conviens qu'ils l'observèrent avec trop de sévérité; mais à cette époque elle régnait à la cour avec un sceptre de fer ; son pouvoir s'étendait jusque sur leurs majestés. La reine était obligée de se coucher à neuf heures en hiver, à dix en été. Lorsque le roi allait la trouver pendant la nuit, il devait avoir ses souliers en pantoufles, un manteau noir sur les épaules, une bouteille de cuir passée dans le bras gauche, pour servir de vase de nuit, une lanterne sourde d'une main et son épée de l'autre. — Ce n'est pas dans cet équipage que François Ier et Henri IV allaient en bonne fortune. — Mais la nuit s'avance, dit don Pacheco en se levant, nous devons partir au point du jour, il est temps de nous retirer. » Hélas! nous regagnâmes la ville; je marchais tristement sans mot dire, accablé de l'idée d'être séparé à jamais de la plus belle personne des deux royaumes, pour qui je me sentais déjà la plus vive inclination et qui paraissait trouver du plaisir à me voir. Arrivés à la porte de l'auberge, don Pacheco m'embrassa en me disant : « M. le capitaine, je vous estime autant que le plus brave gentilhomme espagnol; si je puis vous être de quelque utilité, si vous venez jamais en Espagne, souvenez-vous de don Pacheco *y Nunes, y garcie de Lasso, conde de Montijo*, domicilié à Cordoue. Je le remerciai et lui offris aussi mes bons offices en France. En quittant Séraphine, je pris sa main, je la serrai un peu, puis un peu plus, et je sentis que la sienne me répondait par une pression légère, ce qu'elle faisait en me disant: *senor capitano, viva usted mill' anos*[1]. Je me retirai la tristesse dans l'âme, en répétant: « C'en est fait, je ne la verrai plus! »

Je ne voulus point souper avec mes camarades : entraîné par la mélancolie et invité par les rayons de la lune, j'allai rêver à cette brillante Séraphine. « Non, me disais-je, la Grèce n'a jamais rien produit de si beau; les vieillards qui furent ravis de la beauté d'Hélène tomberaient à ses pieds. Apelle n'aurait besoin que de ce modèle pour peindre sa Vénus : déjà je l'aimais; déjà ses beaux yeux m'assuraient d'un tendre retour, et je la perds; non, le bonheur n'est pas fait pour moi, c'est une ombre que je poursuis. » Ainsi je promenais mes tristes pensées, les confiant à la lune, dont le jour faible et douteux nourrissait ma mélancolie. Rentré chez moi, je crus que le sommeil calmerait les agitations de mon âme, mais il me refusa ses pavots. J'avais beau vouloir oublier cette belle Séraphine, hélas!

Une si douce fantaisie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

A mon lever, un peu plus tranquille, j'allai visiter ma compagnie, faire ma cour à mes supérieurs, et de là, à

[1] Henri IV, dans la même circonstance avec Philippe II, signa HENRI, *bourgeois de Paris, seigneur de Gonesse.*
[2] C'est un jurement espagnol.
[3] On prétend que toutes les fois qu'un roi d'Espagne fait une visite à sa maîtresse, il est obligé de lui donner quatre pistoles.

[1] C'est un compliment usité en Espagne, qui signifie *vivez mille ans.*

onze heures, à la parade. J'étais au milieu de mes camarades, qui me plaisantaient sur ma belle nymphe des bords du Tage ou de l'Èbre, que j'avais si galamment promenée la veille, lorsqu'à deux pas de distance, j'aperçus un homme en cape, coiffé d'une montère, qui me faisait de grandes salutations. Sa figure grotesque provoquait le rire de tous ces jeunes officiers; mais lui, imperturbable, s'approcha de moi avec gravité, et me dit tout bas: *Senor capitano, venid à la venta*[1]. Je n'entendais point son langage; mais, après avoir bien considéré cet original, je compris par ses gestes qu'il m'invitait à le suivre. Je lui fis signe, à mon tour d'attendre la fin de la parade.

Dès que la garde fut montée, je marchai sur ses pas, ne sachant qu'imaginer d'un pareil message. Il me conduisit à l'auberge de Notre-Dame. Quelle fut ma surprise et l'excès de ma joie, lorsque l'aubergiste m'apprit que don Pacheco n'était point parti, et que c'était lui qui m'avait envoyé chercher. Je montai précipitamment à sa chambre. Je le trouvai étendu sur une chaise longue; dès qu'il m'aperçut, il s'écria d'une voix lamentable: *Senor capitano*, je souffre comme un *demonio;* j'ai la goutte: c'est le vin, la liqueur, c'est le diable qui l'a réveillée. Je le plaignis, je l'exhortai à la patience. *Per Christo,* s'écria-t-il, j'en ai beaucoup; *diavolo que dolor! Jesus piedad!* Dans ce moment entra Séraphine, que je cherchais des yeux.

Un simple réseau vert, nommé *residilla*, enveloppait ses beaux cheveux noirs. Le négligé de sa parure semblait ajouter à ses charmes; sans la couleur de ses cheveux, j'aurais cru voir Vénus sortant du bain...... A son aspect, j'oubliai bien vite les souffrances du père; je sentais que je n'étais pas fâché que la goutte eût retardé son départ. Je blâmai ce mouvement de joie: mais tel est le cœur humain; l'égoïsme le domine: il se préfère à tout. Cependant ce tort involontaire me rendit plus empressé plus généreux. Comme l'excès de la douleur donnait la fièvre à don Pacheco, je courus chercher le chirurgien-major du régiment. Je l'amenai tout de suite. Il ordonna une tisane. Don Pacheco lui demanda d'où provenait la goutte. « Ma foi, répondit-il, nous n'en savons rien; on dit que c'est la fille du plaisir. — Dites, monsieur le major, la fille des enfers: encore si j'étais à Cordoue, chez moi! non dans une maudite auberge! » Je lui offris mon logement, plus commode, plus agréable, d'où l'on découvrait la campagne; j'ajoutai qu'il y avait un grand cabinet pour sa fille, et, sur le même palier, un logement pour Antonio, son valet. Don Pacheco refusait avec de grands remercîmens; mais je fis signe au docteur de m'appuyer, ce qu'il fit avec tant d'éloquence, que ses conseils et mes prières fléchirent la résistance du comte de Montijo. « Mais, capitaine, me dit-il, où logerez-vous? — Chez un de mes camarades »...Lorsque j'eus son consentement, j'allai chercher quatre grenadiers, qui l'emportèrent sur un brancard, et je suivis avec Séraphine, Antonio, et le bagage.

Si j'avais pu prévoir cet événement, j'aurais passé une meilleure nuit. Don Pacheco trouva mon logement fort joli, et la jeune Séraphine fut enchantée de son cabinet, qui était orné de vases de fleurs, d'une volière remplie de serins, et d'où elle jouissait de la perspective riante des champs et de la verdure.

L'attaque de goutte de don Pacheco fut vive et de longue durée. Je passais près de lui tout le temps que me laissait mon service. La chambre d'un malade qui souffre, qui se plaint, n'est pas l'asile du plaisir; mais je voyais Séraphine, et le bonheur auprès d'elle. « Une chaumière et cette divinité, me disais-je, suffiraient à mes vœux. » Il est vrai qu'avec le temps cette divinité devient une simple mortelle, et la chaumière une triste demeure; mais on ne fait pas ces réflexions dans le paroxysme de la passion. Cependant la douleur de la goutte se calma par degrés, et laissa des intervalles de repos. Alors nous reprîmes les échecs. Les fréquens triomphes de don Pacheco lui faisaient oublier quelquefois les nouvelles atteintes de son ennemie. Cependant de temps en temps il s'écriait: « Diablo! Jesus, Santiago, piedad! » Il n'avait pas la philosophie de ce Grec[1] qui s'écriait, déchiré par la goutte: « O douleur! tu as beau faire, je n'avouerai jamais que tu es un mal! »

L'après-dînée, lorsque don Pacheco s'assoupissait, j'apprenais à sa fille quelques mots français; je lui faisais dire: *J'aime, j'aimerai toujours.* A son tour, elle m'enseignait les mêmes termes en espagnol, que je lui répétais. *La quero* (je vous aime), *la quere siempre* (je vous aimerai toujours), *todo ès amor cerca de usted* (tout est amour auprès de vous). Ce peu de mots suffisaient pour rendre nos entretiens délicieux. Les amans n'ont pas besoin d'une savante rhétorique pour converser entre eux; au milieu d'un grand cercle, ou devant des témoins importuns, leurs regards se parlent, et leurs âmes s'entendent: cependant je trouvai quelquefois bien triste de ne pouvoir communiquer à cette belle et tendre Séraphine la foule de mes pensées, et cette abondance de sentimens qui m'oppressaient.

Don Pacheco me demanda un bénitier et de l'eau bénite; je fus tenté de lui donner de l'eau de puits, mais je réfléchis que, même dans une bagatelle, une tromperie est un tort. Il récitait tous les jours son rosaire, et priait Dieu soir et matin.

Enfin les accès de goutte cessèrent entièrement: mais il ne pouvait appuyer à terre ses pieds enflés et ramollis. Alors, après quelques parties d'échecs, je lui lisais la *Vie des Saints* ou les *Contes de La Fontaine*, qui l'amusaient beaucoup. Lorsque la lecture cessait, il me contait les exploits de ses ancêtres.

« En 1340, me dit-il un jour, deux frères, don Gonzale et don Garcie Lasso, mes aïeux, servaient dans l'armée d'Alphonse, roi d'Espagne, qui combattait les Maures du Portugal. Ces deux frères passèrent, seuls, à la nage, le fleuve Salado qui séparait les deux armées, en présence de deux mille chevaux ennemis. Le reste de l'armée, enhardi par l'exemple de ces deux chevaliers, les suivit, traversa le fleuve. La bataille se donna; les Maures perdirent deux cent cinquante mille hommes et les Espagnols vingt-cinq seulement. » J'admirai ce haut fait d'armes, auquel la critique trouvera quelque exagération[2]. Je lui citai à mon tour le chevalier Bayard, qui avait défendu le passage d'un pont contre deux cents ennemis, je n'osai pas dire, espagnols. Je lui parlai aussi de notre Henri IV, qui se battit, lui cinquième, dans la ville d'Euse, contre deux

[1] Monsieur le capitaine, venez à l'auberge.

[1] L'auteur se trompe: ce philosophe était de Syrie et se nommait *Possidonius*. C'était dans une visite que lui faisait le grand Pompée, qu'il s'écria: Douleur, tu as beau faire, je n'avouerai jamais que tu es un mal.

[2] Cette anecdote est historique.

cents soldats et une bourgeoisie armée, qu'il força à lui demander grâce [1]. A ce récit, piqué d'honneur, don Pacheco, pour soutenir la gloire de sa nation et de ses ancêtres, me dit : « Un des aïeux de ma grand'mère, nommé don Garcie Perès de Vega, rencontra, lui second, sept Maures; son compagnon l'abandonna lâchement : don Garcie resté seul, brave ses ennemis. Il avait une telle réputation de vaillance, que les Maures n'osèrent l'attaquer. Ce vaillant chevalier, après les avoir attendus quelque temps, reprit le chemin du camp à petits pas; mais, s'apercevant qu'il avait laissé tomber l'agrafe de son casque, il revient, la ramasse, et s'en retourne avec la même tranquillité. De retour au camp, il ne voulut jamais nommer le chevalier qui l'avait traîtreusement délaissé. — Cette générosité est plus rare que la bravoure. »

Don Pacheco aimait beaucoup à me parler de sa galanterie et de ses amours. Il avait donné 100 *pesos duros* (500 liv.) pour avoir du sang d'une femme qu'il aimait, au chirurgien qui devait la saigner. « Un jour, me disait-il encore, un rival m'enleva ma maîtresse et la mena à Séville. A cette nouvelle, je fais une neuvaine aux âmes du purgatoire pour le succès de ma vengeance [2]; je monte à cheval, cours à Séville; je cherche mon rival, je me bats avec lui, je lui donne deux coups d'épée, et je repars pour Cordoue, sans voir la perfide qui m'avait trahi. »

Je m'enivrais insensiblement du filtre de l'amour. Ma première passion pour Adélaïde n'avait été que la chaleur de tête d'un jeune écolier; j'avais aimé éperdument Cécile, mais je n'étais payé que par l'amitié, et l'amour veut de l'amour. Aussi je croyais, en aimant Séraphine, brûler d'un feu nouveau, et goûter un bonheur jusqu'alors inconnu. « Mais, me disais-je, à quoi me conduira cette passion? Comment aspirer à sa main, moi qui sais que les Espagnols regardent les enfans de Calvin comme les enfans du diable, et Calvin comme l'Antechrist? Dirais-je, comme Henri IV disait de son royaume, Séraphine vaut bien une messe? » Ces réflexions m'attristaient, me jetaient dans l'incertitude; mais la beauté de Séraphine, ses regards, dissipaient ces brouillards qui troublaient la sérénité du jour. Le philosophe Horace nous conseille de jouir du présent, d'abandonner notre destinée aux dieux : *Permitte divis cætera*. Je suivis ce conseil, et me laissai aller au courant du fleuve.

Je m'aperçus bientôt de la force des préjugés de mon hôte, qui, m'ayant demandé quels livres contenait ma bibliothèque. « Virgile, Horace, La Fontaine, Montaigne et Voltaire, répondis-je. « *Valgame dios!* s'écria-t-il, Voltaire! un *pagano* (un païen), un *mahometano*, un *demonio!* » J'ajoutai que je lisais ses belles tragédies, ses épîtres, où souvent les plus sages maximes, la morale la plus pure sont exprimées en vers harmonieux. « Est-ce qu'en Espagne on ne permet pas cette lecture? — Non, par saint Jacques! le saint-office la défend sous peine d'excommunication, non-seulement de tout ce qu'il a écrit jusqu'à présent, mais de tout ce qu'il écrira encore. — D'après cela je ne lui conseille pas de voyager dans votre pays. — Non; car il serait brûlé tout vif dans un auto-da-fé, comme un juif ou comme un renégat. »

Séraphine n'était sortie, depuis quinze jours, que pour aller à la messe; son père me pria de profiter de cette belle soirée pour la mener à la promenade, et lui faire respirer l'air pur de la campagne. Escortés du fidèle Antonio, je la conduisis sur les bords de la rivière. Qu'il est doux d'être tête à tête avec ce que l'on aime, vers le soir d'un beau jour, au milieu d'une campagne que le printemps commence à embellir, où l'on respire l'esprit des fleurs et des végétaux, où l'air, une douce chaleur, semblent renouveler la vie! Séraphine était coiffée d'un réseau auquel étaient attachés des rubans et des paillettes; un voile noir tombait négligemment sur ses épaules, et cachait à demi cette charmante figure. *Quanto si monstra men, tanto è più bella* [1]. Mais rien ne voilait l'élégance, la souplesse de sa taille. Souvent j'entendais dire aux passans : « Ah! la belle Espagnole! » Je le lui répétais, et elle souriait. Mais être seuls, s'aimer, et ne pouvoir laisser échapper de son âme la plénitude des sentimens qui la suffoquent, c'est un tourment égal à celui de Tantale. Des regards étaient presque notre seul entretien. J'avais pourtant appris quelques mots que je lui répétais, *querida* (ma chère), *corazon* (mon cœur), *hermosa* (belle); à son tour elle m'appelait *mi cortejo* (mon amant). Je pris sa main, je la mis sur mon cœur; elle la retira bien vite, et la plaça sur mon front, pour me faire entendre que le cœur des Français était dans la tête. Dans ce moment nous entendîmes les cris perçans d'une femme, les aboiemens d'un chien; nous avançâmes vers le lieu d'où partaient ces clameurs, et j'aperçus un grenadier du régiment, le sabre à la main, contre deux paysans armés de bâtons; une jeune fille auprès d'eux, qui criait et se désolait, et un gros chien aboyant, hurlant contre le grenadier. Je courus vers le champ de bataille, laissant Séraphine avec Antonio. A mon aspect, le grenadier voulut s'évader, mais je l'atteignis, le désarmai, et lui ordonnai de se rendre en prison. La jeune fille, encore tremblante, me remercia de tout son cœur. Heureusement personne n'était blessé; je demandai la cause de cette rixe, et de la brutalité du soldat. « Il est venu, répond la jeune fille, déjà sans doute échauffé de vin, et m'a dit en m'abordant : « Je boirais volontiers à la santé d'une jolie fille comme vous.—Nous ne refusons jamais, lui ai-je répondu, un verre de vin à un brave homme. » Je lui ai apporté aussitôt une bouteille, et lui ai dit : « Monsieur le grenadier, buvez à la santé de mon père, qui vous régale de bon cœur. — Et où est-il ce père? — Il travaille dans les vignes. — J'en suis bien aise, car je m'embarrasse fort peu des pères. Il y en avait un autrefois dans ma famille, qui m'a donné plus de coups de pied que de pièces de six liards; mais il est mort, et je n'ai trouvé dans sa cave que des bouteilles

[1] Cette affaire d'Euse mérite d'être rapportée. Lorsque Henri s'approcha de cette ville ennemie, les jurats vinrent lui en présenter les clefs. Ce prince mit pied à terre et y entra avec deux gentilhommes et deux de ses gardes. A peine eut-il franchi la porte, que la herse tomba, et le roi se trouva en face de deux cents soldats et de la bourgeoisie armés, qui criaient : *Tirez sur la jupe verte*. Il reçut dans ses armes plusieurs coups de feu, dont l'un lui enfonça deux côtes : mais son intrépidité imposa tellement à ces traîtres, qu'il s'empara, sans résistance, d'une tour voisine, où il s'enferma avec ses compagnons, et où il se défendit jusqu'à ce que ses soldats eurent brisé la herse; dès qu'ils parurent, les rebelles se jetèrent à genoux et demandèrent la vie. La clémence fut le premier mouvement de Henri; mais il ne put empêcher ses soldats de pendre sous ses yeux, celui qui l'avait tiré à bout portant; la corde ayant cassé, la bonté de son cœur l'emporta encore, et il s'écria : Grâce à celui que le gibet a épargné.

[2] Le bon chevalier Bayard faisait dire une messe lorsqu'il allait se battre en duel.

[1] Moins elle se montre, plus elle est belle.

vides et un sabre : j'ai pris le sabre, et j'ai donné les bouteilles à ses créanciers. Allons, à votre santé, mon cœur : ce vin est fort bon; il est digne de vos beaux yeux. » A chaque verre qu'il versait, il se levait, me nommant d'un nom bizarre, il me disait : « Je bois à Cypris.—Monsieur le grenadier, je vous remercie; mais mon nom est Suzette et non pas Cypris. — Suzette ou Cypris, n'importe, c'est la même chose; vous êtes la reine de mon cœur, plus fraiche qu'une rose; plus dangereuse qu'une bombe. » Alors il est venu vers moi pour m'embrasser; je l'ai repoussé : il a voulu prendre ce baiser de force. Charlot, qui était dans la maison, et qui le guettait de l'œil, est accouru, s'est opposé à ses brutalités; alors le grenadier a tiré son sabre, Charlot a saisi un gros bâton; j'ai jeté les hauts cris; mon père, qui n'était pas éloigné, m'a entendue; il a couru de toutes ses forces, armé d'un échalas; et si le ciel ne vous eût envoyé à notre secours, il serait arrivé un grand malheur. »

Pendant ce récit, Séraphine, rouge, tout essoufflée, inquiète, arriva avec Antonio. Notre tranquillité la rassura. La jeune Suzette alla chercher de vieilles chaises de paille, nous fit asseoir devant la maison, située sur une hauteur. La soirée était superbe : à l'occident, le ciel étincelait des feux du soleil couchant; à l'opposite, la lune se levait majestueusement et sans nuage. Nous étions environnés de poulets, de poules, de canards, de deux chèvres, et d'un gros chien qui avait sonné l'alarme pendant le combat. Le père de Suzette nous offrit une petite collation : nous refusâmes d'abord; mais Suzette nous pria avec tant de grâce et d'intérêt, que nous acceptâmes. Elle courut soudain, nous apporta du lait chaud, des fraises, et une bouteille de vin de Grenache.

La table où l'on servit ce champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas.

Mais c'était l'agile Hébé, non la vieille Baucis, qui nous servait. Le père nous demanda la permission de retourner à sa vigne, en nous disant que sa fille ferait mieux que lui les honneurs de sa maison. C'était un vigneron aisé. Nous voulûmes engager le jeune Charlot à partager notre goûter; mais il n'osa jamais. « Charlot est timide devant le monde, nous dit Suzette; mais c'est un lion quand il s'agit de me défendre. » Je lui demandai si c'était son frere. « Non, c'est mon amoureux; nous devons nous marier après la moisson. Il a un an de plus que moi, qui aurai dix-sept ans dans huit jours. Depuis deux ans nous faisons l'amour. — Et sans doute vous aimez Charlot bien tendrement? — Oui, parce que je suis certaine qu'il m'aime de tout son cœur, et il y a du plaisir à être aimée. — Et pourquoi avez-vous tant différé votre mariage? — Oh! dame, il faut se connaître avant d'en venir là; c'est pour toujours que l'on se marie. Dans les villes on n'y regarde pas de si près; on se connait toujours assez après le mariage. Oh! vraiment, vous autres vous vous mariez pour être riches, nous, pour nous aider et nous aimer. — Et pour être heureux, ajoutai-je. » La naïveté de ce récit m'intéressait beaucoup; j'étais fâché que Séraphine ne le comprit pas; mais sa physionomie riante exprimait le plaisir que lui faisait cette scène champêtre. La sensible Suzette me demanda la grâce du grenadier. « Il faut qu'il soit puni, lui dis-je; mais à votre considération, au lieu de rester six mois dans un cachot, il n'y restera que six semaines. »

J'oubliais auprès de Séraphine et de ces bonnes gens l'heure qui s'écoulait, mais le vigilant Antonio me tira plusieurs fois par la manche, en me disant : *Senor, la noche viene* (monsieur, la nuit vient). Il fallut se rendre à cet avis. Nous fîmes nos adieux et nos remercîmens à l'aimable Suzette; je lui souhaitai tout le bonheur qu'elle méritait. « Et moi, dit-elle, je vous souhaite pour femme cette belle Espagnole. » Séraphine l'embrassa. Je sollicitai la même faveur. « Volontiers, dit-elle; les messieurs sont sans conséquence. »

Nous retournâmes à grands pas à la ville. Je tenais la main de Séraphine dans la mienne, parfois je la pressais légèrement; Séraphine ne me répondait pas, mais elle ne retirait pas sa main. J'étais désolé de ne pouvoir épancher mon âme dans la sienne, et je pardonnais aux Romains leur ambition, leurs conquêtes, puisqu'ils avaient propagé leur idiome dans une grande partie du globe, et facilité le moyen de s'entendre et de faire l'amour dans tous les climats. Je trouvai don Pacheco qui après avoir récité son rosaire, chantait une romance en s'accompagnant de la guitare; je l'en félicitai : « Preuve, lui dis-je, que la goutte déloge? — Oui, j'espère que dans huit jours je serai en état de partir. — Quoi! sitôt? Je vais prier le chirurgien-major de rappeler la goutte. *Diablo*, non; j'ai fait une assez rude pénitence de mes vieux péchés. » Quand je sortis; Séraphine m'accompagna jusqu'à la porte, me disant tout bas : *Adios, corazon mio*. Ces douces paroles, prononcées d'une voix tendre et mélodieuse, firent le complément du bonheur de cette journée.

Pendant la nuit je pensai à l'aimable Suzette, à cette union de deux époux, qui, satisfaits d'un toit rustique, de quelques arpens de terre, bornent leurs désirs, leur ambition à s'aimer, à partager leurs travaux, à cultiver leur modeste héritage. Mais il y a des hivers, des orages, de mauvaises récoltes, des querelles domestiques, des maladies;

Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
Les femmes, les enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier, la corvée,

sont des fléaux qui désolent les habitans des campagnes; où donc est le bonheur? Rousseau a dit que l'homme le plus ennuyé d'un royaume était son roi. L'orgueil a dicté ce paradoxe; il y a des jouissances pour les rois comme pour les simples laboureurs : il est vrai que celles du laboureur tiennent plus à la nature.

Le chirurgien-major entra dans ma chambre à mon réveil, et me dit que don Pacheco l'avait prié de lui faire avoir de bon chocolat. » J'en fais mon affaire, lui dis-je; mais il songe à son départ, ne pouvez-vous le retarder? — Je ne puis lui rendre la goutte; mais, si vous le désirez, je lui donnerai la fièvre? — Non, je ne suis pas assez barbare ni assez égoïste : je vais lui chercher du chocolat. » Je courus aussitôt chez un négociant qui en faisait venir de Barcelone; il m'en céda douze livres, que je fis porter chez don Pacheco. Il voulut me le payer; mais je l'assurai que je l'avais reçu en présent, et qu'il n'était pas honnête de vendre ce que l'on nous avait donné. Il fut si sensible à ce procédé, à mes attentions pour lui, qu'il s'écria : « J'accepte votre chocolat, à condition que vous viendrez boire du mien à Cordoue : voilà ma fille qui en sera bien aise. » Séraphine rougit, jeta un regard charmant sur moi, et sembla me confirmer cet aveu. Don Pacheco ajouta : « Les Espagnols ne sont point ingrats, vous êtes gentil-

homme, capitaine d'infanterie; vous avez fait six campagnes, reçu deux blessures glorieuses; vous êtes jeune, sage, généreux, plein de probité; vous jouez aux échecs; votre fortune est médiocre, la mienne est assez considérable; venez me voir à Cordoue : je n'en dis pas davantage; mais si ce que je pense est écrit là haut, ma reconnaissance sera acquittée. Je le remerciai vivement, et lui promis qu'en septembre, à l'arrivée des semestres, je me ferais un vrai bonheur d'aller lui rendre mes devoirs. Ah! comme l'espérance soutient et réchauffe l'amour! A ce discours je fus embrasé d'un nouveau feu. J'aimai cette belle Séraphine : je l'idolâtrai de ce moment. Je vis enfin que j'allais avoir une amante, une épouse, unique besoin de mon cœur.

La surveille de leur départ, Séraphine me fit demander par son père si mon confesseur entendait l'espagnol. Je lui dis que j'avais eu le malheur de le perdre depuis quelque temps, mais que je trouverais facilement dan la ville un religieux qui saurait cette langue. Je m'adressai, pour déterrer cet homme, à une vieille dévote, qui m'indiqua un capucin. J'allai soudain lui proposer cette confession; il accepta sans peine le doux plaisir d'entendre les péchés d'une jeune et charmante *senorita*. Séraphine me proposa de l'accompagner au tribunal de la pénitence; j'en fus étonné : mais depuis j'ai su qu'en Espagne les *cortejos* suivaient leurs maîtresses à la comédie et l'église.

Nous partîmes à huit heures du matin, escortés du fidèle Antonio. Le couvent des capucins est au-delà du faubourg de la ville. La belle Séraphine avait un air de componction et de recueillement qui respirait la dévotion et l'amour; ce sont deux sœurs qui se tiennent par la main : cependant, en chemin, elle me jetait les regards les plus tendres, m'appelait *mi corazon, mi querido, mi amado*. En me quittant, pour entrer dans le confessionnal où l'attendait le moine à longue barbe, elle me serra tendrement la main. La séance fut longue; le capucin, sans doute, y prenait plaisir. Cependant je réfléchissais, et me disais : «Comment cette jeune colombe peut-elle avoir offensé la divinité? Que peut-elle confier à ce vieux derviche? ses pensées, ses désirs naissans, ses tendres inquiétudes, quelques légères omissions? Quel confident pour une fille si jeune, si intéressante! quelle invention pour pénétrer les secrets des familles et gouverner les hommes [1]! Pour m'occuper, je lus dans ses *Heures* qu'elle m'avait données à garder, le *miserere* de David. Qu'avec raison il pleurait ses péchés! Bayle l'a traité un peu durement, ce qui lui a valu bien des injures; mais Bayle parlait en sage. David était criminel; et les rois sont justiciables de leur conduite au tribunal de la postérité. Pendant cette confession, Antonio, à genoux, récitait son rosaire, faisait cent signes de croix; entendait deux ou trois messes, se prosternait, se frappait la poitrine, poussait des soupirs, et donnait la comédie à tous les assistans.

Enfin Séraphine sortit du confessionnal, le teint coloré, les yeux baissés, l'air humble et contrit, mais elle me sourit, et se mit à genoux auprès de moi, pour faire sa pénitence. «A merveille! dis-je : son confesseur ne l'a pas brouillée avec l'amour!» On croirait qu'une Espagnole lutte continuellement entre la crainte de Dieu et son ardeur pour le plaisir. La lutte n'est pas pénible; la nature triomphe toujours; et une messe, un rosaire, ou une prière à la *Madone*, apaisent bientôt les reproches de la conscience.

La pénitence de Séraphine consistait à dire trois rosaires dans vingt-quatre heures, à jeûner quatre vendredis de suite, à baiser, pendant huit jours, trois fois la terre, en faisant ses prières du soir, et à mettre un écu d'aumône dans le tronc de l'église. Cette pénitence me rappela celle qui fut imposée à Henri IV, pour avoir son absolution. Il fut condamné par le pape Clément VIII, de turbulente mémoire, à réciter le chapelet tous les jours, les litanies le mercredi; le rosaire le samedi; à entendre tous les jours la messe; à se confesser et à communier en public quatre fois l'an, et à faire bâtir un couvent dans chaque province. Je doute que ce grand homme, ce vieux guerrier, se soit soumis à une pénitence aussi puérile. Séraphine entendit la messe très dévotement, récita son rosaire; après quoi, il ne fut plus question de cet acte de piété, notre amour alla son train, et n'en fut que plus animé.

Je pressentis que don Pacheco pouvait avoir besoin d'argent; je lui en offris. «Je l'accepte, dit-il, quoique je pense en avoir suffisamment; mais, en voyage, on se trompe souvent dans ses calculs, car on ne compte pas sans son hôte, mais très souvent avec son hôte. Cependant je n'emprunte qu'à condition que vous viendrez chercher votre argent dans la superbe ville de Cordoue.» Je promis de nouveau d'aller lui faire cette visite.

Hélas! le jour du départ arriva. Debout avec l'aurore, je courus chez mes aimables hôtes. La voiture était déjà à la porte. Pendant que don Pacheco s'occupait de ses paquets, dona Seraphina, les yeux en larmes, me dit d'une voix touchante : *A Dio querido esposo;* et moitié français et espagnol : «Je vous aimerai *siempre* (toujours), *si caro* chevalier! *siempre*.» En me parlant ainsi, elle me glissa dans la main une petite boîte qui contenait une relique : elle me fit entendre qu'elle me porterait bonheur, et me garantirait de tout danger. «Oui, lui dis-je; un gage de l'amour est un talisman sacré qui doit écarter les soucis et les dangers.» Son père, en me serrant dans ses bras, me dit : «Je vous aime comme mon enfant; mais, si vous me manquez de parole, je reviens à Perpignan pour vous rendre votre argent, et me battre avec vous. — Si vous veniez, je mettrais mon épée à vos pieds: mais Cordoue est aujourd'hui la ville où tendent tous mes vœux. «Je lui demandai la permission d'agir à la française, et d'embrasser sa fille : ce qui me fut accordé. Ce doux baiser est resté long-temps imprimé dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur. Ce qui me le rendit encore plus précieux, c'est que ma bouche recueillit une des larmes que versaient ses beaux yeux. Ce fut le dernier moment de ma félicité; mes regards suivirent long-temps la voiture qui enlevait Séraphine; et, triste, accablé, je lui disais, du cœur : «Adieu, belle Séraphine, idole de mon âme, doux charme de ma vie; adieu, pour six mois.»

Son absence sembla couvrir la terre d'un crêpe lugubre; la campagne n'avait plus d'attraits; le printemps, plus de beaux jours : mon âme semblait retombée dans le néant, et ne tenir à l'existence par aucun lien. Ah! quels

[1] Les protestans ont supprimé la confession auriculaire, qui n'est prescrite que depuis le sixième siècle. Un Spartiate auquel un hiérophante voulut persuader de se confesser à lui, s'écria : «Et à qui dois-je avouer mes fautes? à Dieu ou à toi? — C'est à Dieu. — Homme, retire-toi donc.»

honneurs, quelles richesses, quels plaisirs, peuvent remplacer le doux sentiment de l'amour, ses tendres anxiétés, et les heures délicieuses dont il nous fait jouir?

Je fus, pendant huit jours, triste, solitaire, rêveur; mais enfin l'espérance éclairant l'avenir de la magie de ses couleurs, le rêve du bonheur calma les peines présentes.

Avant de poursuivre ma narration, je dois achever ici de développer le caractère de don Pacheco, et de son aimable fille.

Don Pacheco y Nunes y Garcie Lasso, comte de Montijo, était dans son automne; doué d'un tempérament sec; il jouissait d'une santé robuste; sa taille était médiocre, et son teint olivâtre : c'est la couleur des Andalous. Au premier coup d'œil sa figure repoussait; au second, on s'accoutumait à sa laideur; et, au troisième, on était séduit par l'esprit et la vivacité de sa physionomie. Le sang de l'illustre famille des Lasso, qui circulait dans ses veines, enflait son orgueil; mais il était adouci par la générosité et la bonté de son cœur. Il prouvait sa descendance par un arbre généalogique, de papier vélin, qui le suivait partout. Il descendait, par sa mère, de François de Borgia, duc de Candie, vice-roi de Catalogne, puis jésuite, ensuite leur général, et, après sa mort, couronné de l'auréole des saints. Dans une famille espagnole, un saint est un beau titre de gloire; mais je doute que le fier don Pacheco eût avoué saint Borgia pour l'un de ses aïeux, s'il n'avait été un saint de bonne compagnie; certainement, malgré sa haute vénération pour les élus de Rome, il n'aurait pas voulu être le cousin de saint François d'Assise, né dans une étable, et fils d'un petit marchand[1]. Il répétait souvent que sa famille était de *los christianos viejos*[2]. Mais une chose manquait à sa gloire; il n'était pas de ces premières maisons qui se tutoient entr'elles, ne se donnent aucun titre, mais en reçoivent de leurs inférieurs, et les leur rendent quand ils en ont[3]; don Pacheco avait aspiré long-temps à l'honneur du tutoiement, et n'avait pu l'obtenir : ce refus troublait le bonheur de sa vie. Citons ces vers de Métastase :

Voi cola giu ridete
D'un fanciullin che piange,
Che la cagion vedete
Del folle suo dolor.

Quassu di voi si ride
Che dell' eta sull' fine
Tutti canuti li crine
Siete fanciullin encor [1].

Don Pacheco, en qualité de gentilhomme, avait passé sa vie dans les églises, dans les intrigues d'amour, et dans l'oisiveté. Il lisait peu, mais écoutait et réfléchissait beaucoup. Sa mémoire était fidèle; il avait dans la tête tout Don Quichotte, les généalogies des grandes maisons d'Espagne, une connaissance assez étendue de la Bible, des miracles et de la vie des saints. Il n'attachait de gloire qu'aux exploits militaires; aussi il citait souvent ses campagnes d'Italie. Il avait la fierté d'un Castillan du seizième siècle, lorsque sa nation était la première de l'Europe Un jour, il répondit à son confesseur, qui le menaçait de l'enfer, que Dieu y penserait à deux fois avant de damner un homme comme lui. Quand il voulait louer le courage d'un Français, il disait : « *Valiente* comme un Espagnol. » Cet orgueil national était la source de plus d'une vertu. Il était généreux, brave, discret, fidèle à sa parole; et, quoique prévenu pour son rang et sa naissance, il méprisait les flatteurs. « La bassesse, disait-il, donne l'encens, la sottise le respire. » Il avait un goût très vif pour le jeu; un jour, après une perte considérable, il donna sa parole à la sainte Vierge d'y renoncer pendant une année, et il la tint très exactement. Sa physionomie était grave; mais cette gravité n'était pas chez lui un mystère du corps pour cacher les défauts de l'esprit, comme dit La Rochefoucauld; c'était en lui l'amour de la décence, le sentiment de sa dignité[2]. Cette gravité nationale donnait souvent à ses phrases de l'expression et de l'énergie. Je lui demandai un jour s'il avait été souvent amoureux : « *Siempre* (toujours); s'il avait été jaloux : « De ma femme, jamais; de mes maîtresses, souvent. » Malgré ce caractère de gravité et de fierté, il avait de l'enjouement dans la conversation; il aimait les bons mots et les plaisanteries, surtout à table. Il était également assidu aux farces, aux comédies, aux sermons et aux cérémonies de l'église. Enthousiaste de la religion, il aurait, comme Polyeucte, renversé les idoles, et, comme Ignace de Loyola, mis l'épée à la main pour soutenir la virginité de la *Madone*. S'il rencontrait le viatique, il se précipitait aussitôt à genoux, même dans la boue, et le suivait ensuite jusqu'à ce qu'il fût rentré dans l'église. Il regardait comme un grand péché l'inobservance des jeûnes et des jours maigres; cependant, le samedi, il mangeait les ailerons, le foie, les pieds et les abattis d'une volaille. Un jour, je lui en marquai mon étonnement. « Une bulle du pape, me dit-il, nous permet ces alimens, en donnant huit sous à l'église[3]. » Il se confessait tous les mois, faisait

[1] Dans une comédie espagnole qu'on appelle *Autos sacramentales*, notre Seigneur Jésus-Christ vient prier les chevaliers de Saint-Jacques assemblés de le recevoir dans leur ordre. Plusieurs y consentent; mais les anciens leur représentent qu'ils auraient tort d'admettre un roturier parmi eux; que saint Joseph, père de Jésus-Christ, était un simple menuisier, et que la sainte Vierge travaillait en couture. Cependant Jésus-Christ attendait avec beaucoup d'inquiétude la décision de l'assemblée, qui avait de la peine à l'admettre dans son sein. Enfin, pour tout concilier, on ouvrit l'avis d'instituer pour lui l'ordre du Christ, ce qui satisfit tout le monde. Cet ordre est celui de Portugal.

[2] On appelle en Espagne *vieux chrétiens*, ceux dont les ancêtres sont catholiques depuis plusieurs siècles; c'est un titre de gloire.

[3] Dans ces brillantes castes, un jeune homme tutoie un homme constitué en dignité, un ministre, un général d'armée. Le roi et sa famille honorent de tutoiement tous les Espagnols sans distinction d'âge, d'état, les évêques, les archevêques et les femmes même.

[1] « Mortels, vous riez là bas des pleurs d'un enfant, parce que vous connaissez la cause de sa folle douleur; mais au ciel, nous rions d'un homme qui, en cheveux blancs, au déclin de sa vie, est encore un véritable enfant. »

[2] Au sujet de cette gravité espagnole, Charles-Quint disait : « Les Espagnols ont l'air sage et ne le sont pas, et les Français le sont sans le paraître. Philippe II était le plus grave, le plus sérieux des hommes; on ne l'a jamais vu rire, et il voulait que tout ce qui l'entourait respirât la gravité la plus imposante. Il ordonna à tous les membres des autorités souveraines de ne paraître en public qu'avec une robe longue et ample, et de porter la barbe dans toute sa longueur et sa circonférence.

[3] Dès le quatrième siècle les chrétiens regardaient la volaille et la volatille comme alimens d'un jour maigre, sur ce que la Genèse disait : Dieu commanda aux cieux de produire les poissons et les oiseaux qui volent sur la terre. D'après ce texte,

le signe de la croix sur la bouche avec son pouce, à chaque fois qu'il bâillait. Il était plastronné d'un large scapulaire, et il prétendait que la Vierge avait fait deux beaux présens à l'humanité, le rosaire et le scapulaire. Il portait des reliques; et, par une inconséquence qui n'étonne plus quand on connaît la nation espagnole, à côté des reliques, il avait des cheveux de ses maîtresses. Né glorieux et vindicatif, à la plus légère insulte il mettait l'épée à la main. Dans une maladie grave, son confesseur l'exhortait à pardonner, sous peine de damnation, à un homme qui l'avait offensé. « Par saint Jacques! s'écria-t-il, puisque Dieu se venge, pourquoi la vengeance serait-elle défendue à un gentilhomme? » Son confesseur aurait dû lui répondre :

Et le vrai Dieu, mon fils, est le Dieu qui pardonne.

Il était très attaché à son roi et à sa patrie. De toutes les nations, après la sienne, il n'estimait que les Français, à cause que son prince était Français et de la maison de Bourbon. Il improuvait beaucoup le roman de Don Quichotte, quoique le caractère, les bons mots de Sancho lui fissent grand plaisir. Il prétendait que Cervantès, en jetant un ridicule indélébile sur la générosité et la vaillance des chevaliers, avait affaibli le courage de la nation. Il n'aimait pas le séjour de la campagne; il n'y voyait que des mouches et des moutons. Il citait souvent ce proverbe : *Donde esta Madrid, calle el mondo* [1]. Il avait, dans sa maison, une chapelle où était une petite statue de la Vierge, qu'il appelait sa dame, sa souveraine. Tous les samedis, il la parait, la couvrait de fleurs, allumait quatre bougies; et, le jour de la fête de Marie, il doublait les bougies ainsi que les fleurs. Cette *Madone* était sa déesse pénate. Les Romains avaient leur génie et leur petite Junon.

Ipse Deus adsit genius visurus honores
Cui decorent sanctas florea serta comas [2].

Mais, par une dévotion bizarre, sa Vierge était le portrait de l'une de ses maîtresses [3]. On assure que Raphael nous à transmis le portrait de la sienne dans sa *Madona della sedia* [4]. Il donnait beaucoup aux pauvres, faisait dire quantité de messes pour l'âme de ses aïeux, nourrissait dans sa maison tous les vieux domestiques de son père et de sa femme, morte depuis trois ans. Un Anglais ou un Parisien aurait regardé sa sobriété comme un régime monacal et rigoureux; mais la sobriété est une vertu indigène de l'Espagne, et le soutien de leur constitution. Une jolie femme était pour don Pacheco un être céleste. Il voyait, comme jadis les Gaulois, dans ce sexe, une émanation de la Divinité. En effet, l'objet dont nous sommes épris a pour nous quelque chose de divin. Il croyait, d'une foi robuste, à l'infaillibilité du pape, aux sorciers, à la vertu des reliques, aux miracles de saint Vincent Ferrier, de la Vierge et de saint Jacques; et il ne pouvait se persuader que l'on pût mesurer le diamètre des planètes, et leur distance du soleil. Il avait pour les Juifs une haine implacable. Je lui disais souvent que Jésus-Christ était de race juive, ce qui l'embarrassait un peu. Il jouait fort bien de la guitare, instrument apporté en Espagne par les Maures; il savait quantité de romances, qui roulaient sur les miracles de la Vierge ou sur des aventures galantes et chevaleresques. Il avait un usage dégoûtant : il portait son tabac, sans boîte, dans le gousset de sa culotte. Le grand Frédéric, de Prusse, n'avait d'autre tabatière que la poche de sa veste. Don Pacheco regardait le vendredi comme un jour sinistre : un vendredi, il avait été blessé à l'armée; un vendredi, sa femme était morte; on lui avait enlevé une maîtresse un vendredi; et c'était à pareil jour qu'il avait eu son attaque de goutte à Perpignan; un vendredi, il avait refusé un premier rendez-vous d'une femme qu'il aimait passionnément. Je lui disais cependant que Sixte-Quint regardait ce jour-là comme très heureux, parce qu'un vendredi avait été celui de sa naissance, de sa promotion au cardinalat et à la papauté, et de son couronnement. Tel était don Pacheco, dont je me suis plu à crayonner le portrait, parce que je l'ai trouvé, dans son moral et dans son physique, le vrai modèle des nouveaux Ibères : assemblage d'esprit, de crédulité, de défauts, de vertus, de grandeur d'âme, de superstition et de galanterie, enfin un composé d'élémens si discordans, que l'on ne pourrait trouver sa copie dans aucune autre nation.

Je ne dois pas oublier le portrait de celle qui m'enivrait d'amour. Si je voulais peindre la volupté, je lui donnerais de grands yeux noirs pleins de feu, et de longs cils qui en adouciraient l'éclat; une physionomie expressive, animée; de beaux cheveux noirs, flottant sans ordre autour de ses épaules, ou renfermés dans un réseau; sa taille serait élevée, svelte, flexible; elle aurait la légèreté d'une biche, un pied charmant, une voix tendre et mélodieuse. Tel serait le portrait que j'aurais imaginé, ou telle plutôt était Séraphine. Pour une femme douée du don céleste de la beauté, chaque jour est un jour de triomphe : partout où Séraphine passait, les regards, l'admiration, les applaudissemens la suivaient. Elle avait peu d'embonpoint, la poitrine peu élevée, défaut ordinaire aux Espagnoles, qui peut naître de l'indifférence que les Espagnols ont pour les charmes d'un beau sein. Séraphine aimait beaucoup la danse, passion des âmes voluptueuses, la parure, passion de la vanité et de la coquetterie, sa fille. Elle chargeait ses doigts de bagues [1]. Quant aux qualités de son esprit, elle en avait, comme disent les Anglais, des parties : de la finesse, de la pénétration, des pensées plus brillantes que justes, fruits d'une imagination active, mais peu cultivée. L'é-

on les suppose de même nature. Un concile, en 817, interdit aux moines ces mets succulens les jours maigres; mais dans le monde on les regarda encore long-temps comme permis, et l'on rapporte que plusieurs siècles après, un religieux de Cluni étant allé un jour maigre chez un de ses parens qui lui dit qu'il n'avait que du poisson : « Voilà, dit le moine, en apercevant une poule dans la cour, le poisson que je mange. » Soudain il prit un bâton et assomma la poule. Ses parens lui demandèrent s'il avait la permission de faire gras. — Non; mais la volaille n'est pas de la chair; notre *Hymne* dit que les poissons et la volaille ont la même origine. »

[1] Où est Madrid, que le monde se taise.

[2] « Que le génie lui-même soit présent aux honneurs qu'on lui rend! qu'il vienne, les cheveux couronnés de fleurs! »

Les Romains plaçaient un chien, symbole de la fidélité, aux pieds de ces dieux lares.

[3] Les Espagnols et les Italiens donnent toujours à leurs vierges une jolie figure, une physionomie touchante; puissant attrait pour la dévotion.

[4] On prétend qu'il lui disait en la peignant : « Imagine-toi que tu es dans mes bras; prends cet air de langueur et de volupté que tu as dans ces moment. »

[1] En Espagne le luxe des bagues s'étend jusque sur les madones; on leur en met souvent à tous les doigts.

ducation des femmes est, en Espagne, encore plus négligée que celle des hommes; la nature leur prodigue ses bienfaits, mais rarement l'art seconde la nature. Les jeunes personnes du sexe bornent leur lecture à la Vie des Saints, à celle de Don Quichotte et de quelques comédies. Les mères, occupées de plaisirs et d'intrigues, confient leurs filles à des *camaristes* (femmes de chambre), ou à des duègnes; mais la vivacité, les agrémens de leur esprit, couvrent les ombres de leur ignorance; du moins on ne trouve pas dans cette nation, comme en France, des femmes qui lisent par air, parlent de ce qu'elles ignorent ou savent très imparfaitement, ont la manie de juger des ouvrages, comme Dandin avait avait celle de juger les procès, et dont les doctes entretiens fatiguent les gens instruits et ennuient les ignorans. Séraphine, sans prétention, ainsi que toutes ses compatriotes, plaisait par un esprit vif et naturel; elle avait une sensibilité si douce, si touchante, quand elle aimait, qu'elle aurait pénétré d'amour l'âme la plus froide; rien n'est si séduisant qu'une femme espagnole qui vous aime. Séraphine était plus superstitieuse que douée d'une véritable piété. On inspire à une Espagnole, dès son enfance, un enthousiasme mystique, une tendre vénération pour la Madone et pour les moines. La dévotion et l'amour deviennent l'occupation de toute sa vie. Les miracles n'étonnaient pas Séraphine, mais elle s'étonnait que Dieu eût défendu l'amour. « C'était, disait-elle, demander l'impossible. » D'après ce portrait, exempt de flatterie, mon lecteur ne sera pas surpris de mon voyage à Cordoue, où m'attendaient l'hymen, l'amour et la fortune.

Avant l'arrivée de don Pacheco, je voyais souvent une jeune dame, plutôt par désœuvrement, ou esprit de galanterie, que par aucun mouvement du cœur; car, autant par principe que par délicatesse de goût, je n'ai jamais voulu suivre en volontaire le char de l'hymen. Tout absorbé dans une nouvelle passion, j'avais négligé cette beauté; sa coquetterie, bien plus que sa tendresse, en fut blessée : je crus devoir lui faire une visite; je craignais la froideur de son accueil; mais je fus rassuré par la sérénité de son visage. « L'Espagnole est donc partie, me dit-elle d'un air aisé? — Oui, madame, et j'ai été obligé de donner des soins à son père, attaqué de la goutte. — Et à sa fille qui se portait bien? On ne saurait être plus charitable. Allez, monsieur le protestant, retournez à confesse, et si le confesseur vous refuse l'absolution, moi je vous absous sans exiger acte de contrition. — Ma confession se bornera à vous dire qu'un Français doit accueillir tout honnête étranger qui a besoin de secours et de protection; quant à sa fille, c'est un enfant.—Eh bien! qu'on lui donne le fouet et qu'on ne m'en parle plus. — Est-ce un arrêt de proscription? Me défendez-vous de venir vous faire ma cour? — Oui, à moins que vous ne me donniez votre parole que vous oublierez cette petite fille. — Les souvenirs, madame, ne dépendent pas de nous, et si par hasard je l'oubliais pendant le jour, la nuit un songe pourrait me la rappeler. — Il suffit; j'ai ma toilette à faire, je vous prie de me laisser. » Ainsi finirent notre entretien et nos liaisons. Ah! bien loin d'oublier Séraphine, elle était toujours présente à ma pensée; je ne vivais que par elle et avec elle; je lui parlais, je l'entendais encore. Je pris un maître de langue espagnole, et comme je savais un peu d'italien et assez de latin, je fis des progrès qui étonnèrent mon maître; mais j'étais aiguillonné par l'amour, aiguillon plus actif que l'ardeur du savoir, ou l'attrait de la gloire. Il me fit lire l'histoire d'Espagne de Ferreras, celle de Mariana, écrivain qui me plaisait par l'éloquence et la noblesse de son style, quoiqu'il maltraitât les Français, surtout les protestans; mais il était Espagnol, et il écrivait dans le seizième siècle. L'été s'écoulait dans cette étude, non assez vite au gré de mon impatience; car tel est l'homme, la vie lui paraît très rapide et les journées bien longues.

Je reçus, dans le mois de juin, une lettre de don Pacheco, qui disait : « Par la grâce de Dieu et de la Madone, nous sommes arrivés en bonne santé à Cordoue; je vous attends, mon cher capitaine, dans le plus beau pays de l'Europe, sur les bords du Bétis (*Guadalquivir*), avec de bon chocolat et d'excellent vin de Xérès et de Malaga, qui vous sera versé par la main d'Hébé : elle ne vous oublie ni dans ses prières, ni à table avec moi, où nous parlons toujours de vous, et buvons bien souvent à votre santé. Quand vous partirez, elle fera dire trois messes à la sainte Vierge, pour le succès de votre voyage. Allons, partez, vaillant chevalier, sous les auspices de l'amour et de la vierge Marie. *Viva usted mil anos.* » Dans ma réponse, j'annonçai mon départ aux premiers jours de septembre.

Le père de l'intéressante Suzette vint me prier à la noce de sa fille. Je m'y rendis; j'aime beaucoup les fêtes champêtres. Je vis revenir de l'église les deux époux. Charlot portait un gros bouquet, et Suzette était couronnée de fleurs et vêtue en blanc; elle était suivie de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe; les filles avaient de grands bouquets, les garçons, des rubans à leurs boutonnières; ils marchaient en sautant, en dansant au son du tambourin. Le père de Suzette, le grand-père et la mère de Charlot fermaient la marche, se tenaient par la main, se rappelant leurs noces et leurs plaisirs.

Racontant ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

On se mit à table en arrivant; le couvert était dressé devant la maison; la mariée me fit asseoir à ses côtés : je lui trouvai l'air grave, je lui en parlai. « C'est, me dit-elle, que le bonheur est recueilli : et vous, monsieur le chevalier, quand épousez-vous cette belle espagnole? —J'espère que ce sera l'hiver prochain. — Si elle vous aime autant que j'aime Charlot, vous ne serez pas à plaindre. » Les cris de joie, les éclats de rire interrompaient souvent notre conversation. On chanta, on but en chœur à la santé des nouveaux époux; on me fit l'honneur de boire à la mienne, en me qualifiant de commandant; je remplis mon verre, je me levai, et bus à la santé des bienfaiteurs de la patrie, des honnêtes laboureurs. Le vin coulait à grands flots; un jeune homme se glissa sous la table et enleva le soulier de la nouvelle mariée. A la vue de ce trophée, la joie, les éclats redoublèrent, et l'on acheva d'épuiser les flacons. Après le dîner, on dansa au son du galoubet et du tambourin. J'ouvris le bal par le menuet avec la nouvelle épouse; le menuet fini, je l'embrassai, aux applaudissemens de la joyeuse assemblée : mon exemple enhardit, chacun voulut embrasser l'aimable Suzette; mais elle se déroba à leurs empressemens et courut se cacher. On voulut faire payer les jeunes filles pour la fugitive; elles prévinrent le complot en se mettant à courir comme des perdreaux devant le chasseur; mais les jeunes gens, plus lestes, les poursuivent, les at-

teignent, les amènent dans le cercle, et toutes, tour à tour, sont embrassées, non sans de bruyantes clameurs et des battemens de main. On m'invita d'en faire autant, ce fut très volontiers : j'embrassai même les vieilles, ce qui redoubla les éclats de rire. Enfin, la nuit approchant, je m'éclipsai tout doucement et regagnai la ville, satisfait de ma journée et de la joie que j'avais vu régner au milieu de ces bonnes gens. Mais chaque heure nouvelle amène de nouveaux événemens. Je trouvai, en rentrant, une lettre de Beaupré, cachetée en noir. Mon cœur palpita d'effroi : j'hésitai à l'ouvrir; je voulais attendre au lendemain, pour éviter une mauvaise nuit; la curiosité, ou plutôt l'amitié l'emporta : j'ouvre la lettre d'une main tremblante, et je lis :

« Mon cher ami, vous avez envié mon bonheur, au-« jourd'hui vous pleurerez sur moi. Cécile, la sensible Cé-« cile, la vertueuse Cécile, si digne d'une vie immortelle, « le ciel me l'a ravie : depuis trois jours elle n'est plus. « La mort a enlevé à la terre un de ses plus beaux orne-« mens. Elle était accouchée heureusement d'une fille. Elle « a d'abord demandé des nouvelles de son enfant : on l'a « assurée qu'il se portait très bien. Quelques momens après « elle a entendu ses vagissemens; ce cri a produit une « émotion si vive dans l'âme de cette tendre mère, qu'elle « a expiré sur-le-champ. L'amour maternel, l'excès de « sensibilité, l'ont suffoquée. Nos vœux, nos soins, tous « les secours prodigués n'ont pu la rappeler à la vie. « Chère Cécile, épouse adorée, que vais-je devenir sans « toi? Ma main tremble, des larmes remplissent mes « yeux; et vous, mon cher chevalier, vous perdez une « excellente amie : parens, amis, voisins, domestiques, « tout le monde la pleure. Le deuil est dans le château et « dans les environs. Vous la pleurerez aussi. Dès que ma « santé, un peu altérée, sera rétablie, j'irai à Nancy, re-« joindre mon régiment. Je brûle de quitter un séjour où, « du faîte de la félicité, je suis tombé dans l'abîme du « malheur. J'y vois partout l'ombre errante de ma chère « Cécile. L'enfant se porte bien. Adieu, mon cher ami, je « vous quitte pour la pleurer. »

Quel coup de foudre, au sortir d'une scène bruyante, des transports de la joie, d'une fête d'hymen aussi gaie que touchante! Cécile avait célébrée sa noce avec la même joie, au milieu des plaisirs, des félicitations. Hélas! en signant son contrat de mariage, elle avait signé l'arrêt de sa mort. Quel excès d'allégresse quand elle se vit enceinte! et ce bonheur devait la précipiter dans la tombe! Pauvres humains! formez des vœux! Tendre amie, m'écriai-je en m'inondant de larmes, douce image de la divinité, la terre n'était pas digne de te posséder! Ta beauté, ton printemps, tes plaisirs, tes espérances sont ensevelis dans la nuit éternelle. Ta jeune âme s'ouvrait à peine aux rayons de la vie. C'est au ciel que ta place était marquée, et que les anges t'attendaient! Je passai une partie de la nuit à verser des larmes, et à répondre au vicomte. Pendant un mois je pleurai tous les jours cette aimable et malheureuse amie. Cicéron, à la mort de sa fille, ne trouva quelque allegement à sa douleur que lorsqu'il put reprendre ses livres et sa plume : j'en trouvai dans l'étude de la langue espagnole, et dans les promenades où j'allais, le cœur malade, rêver, parler à ma chère Cécile; tromper mon affliction par de tendres souvenirs.

Cependant septembre approchait, non au gré de mon impatience. Le temps nous cache ses ailes, ce n'est qu'après sa fuite qu'on les aperçoit. Enfin ce mois parut, et je demandai à mon colonel la permission de partir avant l'arrivée des semestres. Vous voulez donc, me dit-il en riant, aller passer quelque temps dans les prisons du saint-office. Vous êtes enfant de Calvin, quelquefois mauvais plaisant, et les inquisiteurs n'entendent pas raillerie. J'adopterai, lui dis-je, avec le manteau espagnol, la gravité d'un docteur de Salamanque. — Partez, j'y consens; mais recommandez-vous à la *Madone* et à saint Jacques de Compostelle.

Comme j'avais lu dans Don Quichotte que son hôte lui avait recommandé de ne jamais voyager sans argent, j'avais amassé un petit viatique; ma mère informée de mon voyage, m'envoya cent écus. C'était, me disait-elle, le denier de la veuve, le fruit de ses économies. Je les refusai, et lui écrivis que ses bontés, ses prières m'étaient plus précieuses et plus utiles que son argent; d'ailleurs j'avais pour principe de régler ma dépense sur ma fortune. Si j'avais voyagé en Mésopotamie, du temps des patriarches, ou en Grèce, dans le beau siècle de Ménélas et d'Alcinoüs, partout on m'aurait accueilli, hébergé; de jeunes filles m'auraient mis dans les bains; mais le monde, en vieillissant, s'est endurci : le temple de l'hospitalité s'est fermé. Au commencement de l'été j'avais acheté pour me promener et pour mon voyage, un petit cheval alezan, que je nommais *Podagre*, par antiphrase, comme par la même figure de rhétorique les furies portent le nom d'Euménides. Je m'attachai beaucoup à ce cheval. Il n'était pas beau *d'orgueil* et *d'amour*, n'appelait pas la guerre; on ne voyait pas bondir les flots de son épaisse crinière; mais il était doux, modeste et robuste : *Qualem me decebat*. Je ne l'aimais pas autant que Caligula chérissait le sien [1], ou que la marquise de .... aimait son chat, dont elle a porté le deuil pendant trois jours. Peu de femmes ont eu autant de tendresse pour leurs maris, que cette marquise en avait pour cet animal-tigre, selon Buffon. Ayant donc rempli mon porte-manteau de quelques effets, de plusieurs livres, et ma bourse de quelques pieces d'or, vêtu d'un uniforme, décoré de l'épaulette de capitaine, jargonnant assez bien l'espagnol, je montai sur Podagre, le 3 septembre 1766. Annibal était parti de Saragosse, pour marcher à Rome, dix-neuf cent quatre-vingt-trois ans avant mon entrée en Espagne.

Je sortis de Perpignan par la porte de Saint-Martin, autrement dite *la porte d'Espagne*, laissant mes habitudes et mes préjugés au faubourg de la ville, me promettant surtout de me dépouiller de ce caractère léger et irréfléchi d'un Français de mon âge. Solon disait que personne ne peut être réputé heureux avant sa mort,

La vita al fin, e'l di loda la sera [2].

a dit Pétrarque. On peut dire avec autant de justesse, qu'il faut attendre la fin d'un voyage pour savoir s'il a été heureux.

Les amans qui courent après leurs maitresses ne sont ni des Anacharsis, ni des Strabon : ils veulent arriver; tout retard irrite leur impatience; ils aiment mieux faire du chemin que de s'arrêter pour voir des tableaux, ou

[1] Il se nommait *Incitatus;* Caligula voulait le faire consul; il fit construire une écurie de marbre, une auge d'ivoire; il lui achetait un collier de perles, le couvrait de pourpre, l'admettait à sa table, lui donnait de l'orge et du vin dans une coupe d'or, après avoir bu le premier.

[2] Louez la vie à sa fin, et la journée le soir.

des débris d'antiques monumens. Mais ils ont un avantage sur les doctes voyageurs : s'ils ne font pas comme eux des descriptions brillantes des sites pittoresques, des beautés de la nature, ils en jouissent beaucoup mieux. Un amant sera plus ému, plus attendri par les charmes de la campagne, par la vue d'un troupeau, le son d'une musette, le chant des oiseaux, que le savant qui voyage pour voir des décombres, des tableaux et examiner la qualité des terres. Je renvoie mes lecteurs avides de connaître ces objets scientifiques, aux nombreux voyages d'Espagne, qui seront, pour ainsi dire, les appendices du mien. Je parlerai seulement de ce qui m'a frappé et de ce qui m'est arrivé.

Une médaille de l'empereur Adrien représente l'Espagne assise, tenant une branche d'olivier, et appuyée sur une montagne (les Pyrénées) placée à sa gauche ; à ses pieds est un lapin [1].

A Gironne je notai sur mon album, que les miquelets ouvrirent mon porte-manteau, le tournerent, le retournerent, et quand ils l'eurent visité pièce à pièce, ils me demandèrent si je n'avais point d'effets prohibés. Comme l'Avare de Molière, ils auraient voulu voir l'autre main après avoir vu les deux. Je me flattais de sortir sain et sauf de leurs serres; mais ils s'étaient emparés de mes livres, et me dirent que, pour les retirer, il me fallait aller chez le seigneur Théologal, qui déciderait s'ils pouvaient entrer en Espagne. Je suivis donc mes livres chez le seigneur Théologal, non sans donner au diable les miquelets et lui. Il faisait la sieste quand j'arrivai. Sa servante n'aurait pas troublé son repos pour un roi de France. Je me rappelai, pour me consoler, que le prince de Condé, assassiné à Jarnac par Montesquiou, avait attendu à une porte, assis sur un banc de pierre, qu'un procureur eût dîné. Après quelques momens d'attente, je priai cette fille d'aller voir si son maître dormait encore; je la suivis, et, fatigué de ces délais, je donnai un grand coup de pied à la porte, qui s'ouvrit ; ce bruit éveilla le chanoine, qui s'écria effrayé : *Jesus, Jesus* (Jésus, *que demonio e aquel!* Je lui fis mille excuses, et tâchai de le rassurer, en lui disant le motif de ma visite. Alors il se leva, quitta son bonnet de coton, et se fit apporter les livres. Je lui dis en espagnol que c'étaient des ouvrages de littérature qui ne pouvaient être prohibés. Monsieur, répondit-il, vous pouvez vous servir de votre langue, je la parle fort mal, mais je l'entends très bien : ce qui me surprit. « Vous autres, Français, continua-t-il, vous êtes un peu ariens. — Qu'entendez-vous par-là ? — Que vous avez du jansénisme dans la tête. — Le jansénisme est passé de mode, et nous ne connaissons pas plus Jansenius, que vous Arius [2]. — C'est fort bien; mais voyons vos livres. Horace! j'en ai oui parler. La Fontaine! n'a-t-il pas fait des contes fort gais? — Oui, et des fables bien supérieures. — Ici nous préférons ses contes : ils sont plaisans, un peu libertins ; mais il n'y a rien contre la religion. Virgile! celui-là je le connais; *procumbat humi bos*.... Vous n'avez sans doute rien de Voltaire? — Pardonnez-moi, j'ai la Henriade. — A coup sûr elle n'entrera pas. Vous voulez infecter notre pays du poison que distille cet auteur venimeux. — Mais, monsieur, c'est un poëme où la morale et la religion sont très respectées. Écoutez ces beaux vers sur la transsubstantiation:

> Le Christ, de nos péchés, victime renaissante,
> De ses élus chéris, nourriture vivante,
> Descend sur ses autels à ses yeux éperdus,
> Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

— Les vers seront beaux tant que vous voudrez, mais le sens n'est pas clair. — De plus, sachez, monsieur, que le général des capucins l'a affilié à l'ordre de Saint-François. — Dites, affilié au diable. J'en suis fâché, monsieur l'officier, mais pas un seul feuillet de Voltaire ne passera Gironne. Messieurs les Français, vous critiquez notre sévérité et notre inquisition, mais nous n'avons ni Saint-Barthélemy, ni guerres de religion. A l'égard de vos autres livres, je vais voir s'ils sont sur la liste des livres prohibés. » Il prit alors son index, et après l'avoir parcouru, Horace, Virgile, La Fontaine, eurent la permission d'être mes compagnons de voyage, et Voltaire resta dans les mains de M. le Théologal.

De Canet à Mattaro la route est charmante; on traverse des villages entourés d'arbres, de jardins; on jouit, à la vue de la mer, d'une infinité de barques de pêcheurs. La figure aimable des femmes répondait à l'aménité du pays. Elles sont la plupart occupées à faire des dentelles. Le travail des hommes est la pêche. Ce sont des hiboux au milieu des colombes. Mattaro est une ville très agréable. Ses environs produisent d'excellent vin. De cette ville à Barcelone, on côtoie la mer par un chemin bordé de mûriers qui vivifie le paysage. Je marchais souvent à pied, soit pour soulager mon cher Podagre, soit pour me délasser d'une même position. Je m'assis un matin, après une assez longue marche, auprès d'un vignoble, à l'ombre de plusieurs caroubiers. J'achetai la permission de manger du raisin; on m'apporta un morceau de pain un peu dur, mais très blanc. Pendant ce repas délicieux, des tourterelles roucoulaient sur ma tête, et sans doute se parlaient d'amour. Un ruisseau roulait à mes pieds sur des petits cailloux, et mêlait son murmure au gémissement des tourterelles. J'étais si enchanté de cette situation, que je m'écriai : Ma chère Séraphine, où es-tu? Pourquoi n'es-tu pas avec moi dans cette riante solitude? Le souvenir de l'infortunée Cécile vint mêler aux songes rians de l'amour et de l'espérance, la mélancolie et les regrets. Chère Cécile, ton amitié eût fait le charme de ma vie! Hélas! et tu n'es plus! Tu es apparue un moment sur la terre, comme ces anges chargés des ordres de l'Éternel! Il fallut quitter cet asile, car le soleil ne s'arrêtait pas pour moi, comme pour Amphitryon ou pour Josué. Après quelques heures de marche, j'aperçus les clochers, les tours, et bientôt les remparts de Barcelone. Je jouis alors d'un tableau magnifique. Je voyais cette ville élever sa tête au milieu d'une campagne riante; à sa gauche, une vaste mer, et l'horizon éclatant de lumière; la splendeur de cet astre, la richesse de la campagne, l'aspect de la ville, tout annonçait la puissance et la prodigalité du Créateur de l'univers. J'allais au pas pour jouir de l'enchantement de cette superbe perspective.

J'arrivai avec la nuit à Barcelone. Je comptais n'y rester qu'un jour, quoique ce soit une des plus belles villes de l'Europe. On dit qu'elle a été fondée deux cent

[1] Lebrun l'a représentée, à Versailles, sous la figure d'une femme qui a les cheveux noirs, une couronne royale sur la tête, un vêtement brodé d'or, enrichi de diamans et de perles, et un lion à ses côtés.

[2] Arius vivait au commencement du quatrième siècle ; il prétendait que le Christ avait été engendré avant la création du monde, et qu'il n'était qu'un homme infiniment supérieur aux autres.

cinquante ans avant notre ère, par Amilcar Barca, père d'Annibal le borgne. Je veux bien croire à l'époque de cette fondation; mais je pensais avec plus de plaisir au lord Peterborough qui, ayant pris cette ville, la sauva du pillage, ne toucha point aux trésors immenses de sa cathédrale, et arracha une belle duchesse des mains des soldats. Barwich la reprit pour Philippe V, et la punit sévèrement de sa rebellion, ou de sa résistance. J'allai loger à la Fontaine-d'Or.

Le lendemain, les chanoines avaient déjà chanté matines, plus d'un poëte trouvé trente rimes, les barbiers abattu bien des toisons, lorsque je m'éveillai. Je demandai aussitôt à mon hôte du chocolat et un barbier. Je voulais aller voir M. Aubert, consul de France, pour qui j'avais une lettre de recommandation.

Pendant que je déjeunais, un moine, à la mine hypocrite, entra dans ma chambre, en me disant d'un ton mielleux : *Ave Maria purissima.* Je lui répondis : Très humble serviteur. J'ai su depuis qu'il allait répondre : *Sine peccado concebida* (conçue sans péché), ce qui résout une question qui a causé bien des disputes et de haines entre les cordeliers et les dominicains. Après son compliment, le moine me présenta une bourse, en me demandant quelque argent pour le luminaire de la Vierge. « Mon père, lui dis-je en riant, la Vierge n'a pas besoin de luminaire; elle n'a qu'à se coucher de bonne heure. » Le révérend s'enfuit à ces mots, en faisant le signe de la croix, et marmottant : *Kesus! Kesus!* J'en riais encore, lorsque je vis entrer une jeune femme grande et bien faite. Je lui demandai ce qu'il y avait pour son service. « Je viens, me répondit-elle dans son dialecte catalan [1], pour vous faire la barbe.—Vous, *senora?— Si, senor;* n'avez-vous pas demandé un barbier? Mon père est à l'assemblée de la confrérie des pénitens, et je viens à sa place.—J'en suis enchanté, pourvu que vous ne laissiez pas sur mon visage des traces de votre rasoir, et de vos études. » Je craignais en effet qu'elle ne voulût faire son apprentissage sur le visage d'un vil Français; mais elle m'assura que je n'avais rien à craindre, qu'elle faisait tous les jours dix à douze barbes de matelots. Je livrai donc ma tête avec confiance à cette jeune *artiste.* Je sentis avec plaisir sa main douce et légère se promener sur mon visage en le savonnant, et son rasoir semblait plutôt me caresser qu'enlever une épaisse toison. L'opération finie, je lui demandai combien son père prenait pour une barbe.—Un real (dix sous).—Eh bien, en voilà quatre pour votre talent et le plaisir que vous m'avez fait. Elle me remercia par un doux sourire, en me disant : *Viva usted mil anos* (vivez mille ans). Cette formule de compliment est si usitée en Espagne, qu'un jeune homme, entendant lire le testament de son père décédé, touché des marques de tendresse qu'il lui donnait, répétait à chaque article : Chère père, *viva usted mil anos.* Au reste, j'appris bientôt qu'en Espagne nombre de femmes maniaient le rasoir avec la même dextérité que l'aiguille [2].

[1] Ce dialecte est un patois qui a beaucoup d'analogie avec celui de Provence. On parle très peu la langue espagnole dans cette province.

[2] En France, sous les rois de la première race, les femmes savaient raser; une jeune mariée, le jour de ses noces, devait faire la barbe à son mari; c'était une des clauses du contrat. On prétend que Pénélope promettait aux dieux, s'ils lui accordaient le retour de son époux, de lui faire la barbe.

Je demandai à mon hôte ce qu'il y avait à voir dans la ville? « Quatre-vingt-deux églises, vingt-sept convens d'hommes et dix-huit de femmes. — Grand Dieu! quelle pépinière d'élus et de saints! » Avant de commencer ma tournée, j'allai chez notre consul qui me reçut avec toute l'urbanité et la grâce françaises; il me présenta à sa femme, qui me parut aussi aimable que jolie. elle me pria à dîner pour le lendemain, désolée d'être invité ce jour-là chez don Velasco, gouverneur de la place. Je refusai d'abord l'invitation, m'excusant sur mon départ fixé au jour suivant; mais le consul et sa femme me pressèrent avec tant de bonté, de chaleur, et madame Aubert surtout y mit tant de grâce, que je n'osai refuser. Il était écrit dans le grand livre des destinées que je ne partirais pas de sitôt. En quittant M. Aubert, j'allai parcourir la ville : la propreté des rues, pavées de superbes dalles, fut ce que j'y admirai le plus. L'affluence des habitans, des voitures, des ânes, annoncent l'activité des Catalans et de leur commerce. Je me promenai dans la place Saint-Michel, qui est fort belle, et à laquelle toutes les grandes rues viennent aboutir; j'y achetai des ciseaux, des rasoirs, qui sont fort estimés en Espagne et en France. Mon dîner fini, *après avoir lu quelques fables de La Fontaine, pour laisser tomber la chaleur,* j'allai me promener sur la belle terrasse qui règne le long du port, dans le quartier nommé *Barcelonette:* les bords de cette promenade, qu'on appelle la *Lonja*, sont ornés de beaux édifices. Je jouissais tranquillement de ce lieu agréable et du soir d'un beau jour, rêvant à mes projets, à mon avenir, à la belle Séraphine. Je me rappelai aussi Christophe Colomb, entré dans cette ville trois siècles et demi avant moi, environné d'une foule immense qui remplissait les rues de chants, de cris d'admiration; je le voyais, à l'audience de Ferdinand et d'Isabelle, qui partageaient l'enthousiasme du peuple [1]. La lumière faible et mélancolique du crépuscule, entretenait cette douce rêverie, quand tout à coup six hommes m'entourent et m'ordonnent de les suivre. Je leur réponds que je n'en ferai rien : l'un d'eux alors me saisit au collet; je lui ripostai par un vigoureux coup de poing sur la face; il crie, *il beugle;* et soudain les autres me serrent de si près que je ne pus tirer mon épée. Je me débattis entre leurs bras; mais je n'avais pas la force d'Anthée ou d'Hercule. Ces coquins cherchèrent à m'imposer le respect, la crainte en disant qu'ils étaient *los familiares* du saint-office, et ils m'invitèrent à la soumission pour éviter le scandale et le mauvais traitement. Je cédai à la force, et je fus mené dans les prisons de l'inquisition. Quand je me vis dans les serres de ces oiseaux de proie, moi officier français, simple voyageur, je me demandai quel était mon crime, ce que j'avais à démêler avec ce tribunal odieux [2]. Ces

[1] Ferdinand et Isabelle firent couvrir Christophe Colomb comme un grand d'Espagne : il étala devant eux des balles de coton, des roseaux très hauts, très grands, des oiseaux inconnus, des lames d'or, et des lingots énormes : on sait la récompense qu'il obtint quelques années après cette brillante réception.

[2] Le tribunal fut institué par les jacobins dans le treizième siècle, à l'occasion des Albigeois et des Vaudois; il fut reçu en Espagne en 1477, par Ferdinand et Isabelle, à la sollicitation du trop fameux Torquemada, qui fut nommé grand inquisiteur. Les attributions du saint office sont la connaissance du judaïsme, de l'apostasie, de l'hérésie, de la polygamie, de la sorcellerie et de la bestialité. Le roi en est le protecteur; le grand tribunal est à Madrid; il en existe douze autres dans les

prêtres jacobins, disais-je, ont-ils succédé à ces druides qui se disaient les agens de la Divinité, et qui s'étaient arrogé le droit d'excommunier et de condamner à mort leurs concitoyens ? Mais mes plaintes, mes imprécations se perdirent dans les airs.

Le lendemain, un dominicain voilé d'hypocrisie, au langage fallacieux, vint me conjurer, par les entrailles de Jésus-Christ, de confesser mes fautes pour obtenir ma liberté. « Confessez les vôtres, lui dis-je; demandez pardon à Dieu de votre hypocrisie et de vos injustices. De quel droit arrêtez-vous un gentilhomme français, qui n'est point soumis à votre infernale juridiction, et qui d'ailleurs n'a point manqué aux lois du pays ? — Vierge sainte, vous me faites frémir ! Je vais prier Dieu pour vous ; j'espère qu'il vous ouvrira les yeux, et vous touchera le cœur. — Va prier le diable, dis-je tout bas; c'est ta divinité. »

Cependant ce jour-là M. Aubert m'ayant attendu vainement pour dîner, envoya à mon auberge. On lui répondit que j'avais disparu depuis la veille, que j'avais laissé mes hardes, et que l'on ignorait ce que j'étais devenu. Cet obligeant consul, très inquiet de mon sort, fit des perquisitions dans toute la ville; mais rien ne transpirait, et ne découvrait la trace de mes pas. Étonné de ce silence, il soupçonna qu'une indiscrétion de ma part avait pu m'attirer la vengeance du saint-office, dont il connaissait parfaitement l'esprit et les manœuvres. Il pria le capitaine-général de me réclamer. Les inquisiteurs nièrent ma détention avec le sang-froid de la fausseté et de la scélératesse; mais M. Aubert, ne pouvant attribuer ma disparition à une autre cause raisonnable, persista à me croire dans les repaires du saint-office.

Le jour suivant, des familiers vinrent me chercher pour me conduire devant les trois inquisiteurs: on me présenta une casaque jaune pour l'endosser; je repoussai avec dédain cette livrée de satan. Mais on me fit entendre que je n'obtiendrais ma liberté que par ma soumission. Je comparus donc vêtu de jaune, un cierge vert à la main, devant les trois prêtres de Pluton. Dans la salle était déployé le drapeau du saint-office, où étaient peints un gril, des tenailles et un bûcher, avec ces mots : *justice, charité, miséricorde*. Quelle atroce ironie ! Je fus tenté plus d'une fois de brûler avec mon cierge la face hideuse de l'un de ces jacobins; mon bon génie m'arrêta. L'un d'eux m'exhorta, avec l'air de la douceur, à faire l'aveu de ma faute. « Ma grande faute, lui dis-je, est d'être venu dans un pays où des prêtres foulent aux pieds l'humanité, et se couvrent du manteau de la religion pour persécuter la vertu et l'innocence. — Est-ce tout ce que vous avez à nous dire ? — Oui; ma conscience est sans crainte et sans remords. Tremblez ; si le régiment où je sers apprend mon emprisonnement, il passera sur le ventre à dix régimens espagnols pour venir m'arracher à votre barbarie. — Dieu est le maître ; notre devoir est de veiller sur son troupeau en fidèles pasteurs : notre cœur en est affligé, mais vous retournerez en prison, jusqu'à ce que vous ayez reconnu votre faute. » Je sortis en jetant sur eux un regard de mépris et d'indignation.

Rentré dans ma geole, je cherchai dans ma conscience la cause d'un pareil traitement ; j'étais loin de penser que je le devais à ma réponse au moine quêteur, sur la Vierge et son luminaire. Cependant M. Aubert, toujours persuadé que l'inquisition seule avait pu m'enlever, veillait sur ses démarches, et l'entourait d'espions. L'un d'eux lui apprend que trois des grands colliers de l'ordre de Saint-Dominique allaient partir pour Rome, députés à l'assemblée conventuelle qui devait s'y tenir. Il écrivit aussitôt à M. de Cholet, commandant de Perpignan, pour l'informer de ma disparition, de ses soupçons sur les auteurs de cette violence, et du passage à Perpignan des trois jacobins, l'invitant à les faire arrêter, et de ne les relâcher que lorsque le saint-office m'aurait mis en liberté.

M de Cholet saisit avec joie l'occasion de la vengeance; l'ordre est donné à la porte de la ville d'arrêter les trois révérends. Ils arrivent sur le midi, joyeux et avec un grand appétit : ils demandent à la sentinelle quelle est la meilleure auberge. L'officier de garde se présente, et leur annonce qu'on va les conduire chez le commandant de la place qui veut se charger de leur logement et de leur nourriture. Les révérends, ravis d'une si bonne aubaine, s'épuisent en remercimens, disent qu'ils ne veulent pas incommoder M. le commandant. « Allez, mes pères; M. de Cholet veut absolument vous faire les honneurs de la ville. » En même temps il les fait escorter par quatre soldats et un sergent. Les pères marchaient tout joyeux, se félicitant entre eux et enchantés de la politesse française. « Mes pères, leur dit M. de Cholet, je suis charmé de vous tenir dans cette ville ; je vous attendais avec impatience. Je vous ait fait préparer un logement. — Ah ! M. le commandant, c'est trop de bonté; nous ne méritons pas.... — Pardonnez-moi. N'avez-vous pas dans vos prisons, à Barcelone, un officier français, le chevalier de Saint-Gervais ? — Non, M. le commandant ; nous n'en avons jamais ouï parler. — J'en suis fâché pour vous ; car je vais vous faire conduire en prison, où vous resterez au pain et à l'eau pour toute nourriture, jusqu'à ce que cet officier soit retrouvé. » Les révérends, fort dépités, se récrient sur cette violation du droit des gens; ensuite disent qu'ils se résignent à la volonté du ciel, et que M. le commandant répondra devant Dieu et devant le pape de la persécution qu'il fait essuyer à des gens

principales villes ; ils sont composés de trois inquisiteurs, de trois secrétaires et de quantité d'officiers. Ce tribunal a de plus un nombre infini de familiers.

Torquemada, dans l'espace de quatorze ans, fit faire le procès à plus de cent mille hommes ; six mille furent condamnés au feu, dix-sept mille revinrent dans le sein de l'église. Les Juifs et les Maures étaient principalement les objets de ses persécutions ; on arrêtait même souvent les Juifs nouveaux convertis, sous prétexte qu'ils avaient balayé leurs chambres à rebours, jetant les ordures de la porte au foyer ; qu'ils avaient mis du linge blanc le samedi, allumé des lampes le vendredi au soir, jeûné le jour de la reine Esther, refusé de manger du porc, du lapin, du lièvre et du poisson sans écailles. Lorsque l'on doit brûler les coupables, l'inquisition les livre aux juges séculiers, en les conjurant, par la miséricorde Dieu et de ses entrailles, de les traiter avec douceur et sans effusion de sang. On attache le condamné à un poteau ; le bourreau lui demande dans quelle religion il veut mourir, s'il dit dans la religion chrétienne, alors on l'étrangle avant de le brûler, sinon il est brûlé tout vif. Les arrêts de l'inquisition sont irrévocables ; le roi lui-même ne peut faire grâce. D'autres coupables sont condamnés à une prison perpétuelle, ou à porter toute leur vie un *san benito ;* c'est un scapulaire jaune tanné, sur lequel est appliquée une croix rouge. Tous les ans, à Madrid, dans une salle du couvent des dominicains, à la Toussaint, après l'office, le prieur de cet ordre fait le panégyrique de Torquemada. C'est faire celui de Néron, de Tibère ou du pape Alexandre VI.

d'église. « Oui, j'en fais mon affaire, leur dit le commandant; en attendant, vous allez vous rendre à la citadelle. » Voilà mes trois papelards, à face rubiconde et fleurie, enfermés dans une etroite prison, condamnés au régime des Paul et des Hilaire, mais en pure perte pour leur salut; car ils se déchainaient contre le jeûne et contre le commandant. Tous les jours le pourvoyeur, en leur apportant une cruche d'eau et leur ration de pain, leur demandait s'ils n'avaient rien à déclarer sur l'enlèvement de l'officier français. Pendant trois jours ils persisterent dans leur dénégation; mais enfin le cri, non de leur conscience, mais de leur estomac, l'ennui de leur séjour fléchirent leur opiniâtreté. Ils demanderent à parler à M. le commandant, qui se rendit aussitôt auprès d'eux. Ils avouerent qu'un jeune officier français était dans les prisons du saint-office pour des propos impies qu'il avait tenus contre la Vierge. Sans doute, il a eu tort, leur dit M. de Cholet; mais laissez à la Vierge le soin de sa vengeance. Écrivez à Barcelone qu'on le remette liberté. En attendant, je vous garde en ôtage; mais j'adoucirai votre pénitence, et votre table ne sera plus aussi frugale. Les jacobins se hâterent d'écrire qu'on relâchât bien vite ce damné de Français.

Pendant ce laps de temps, le dépit, l'impatience, l'ennui, agitaient mon âme et l'accablaient du poids de la vie. Enfin, les inquisiteurs, sur la lettre de leurs confrères, se virent obligés de relâcher leur proie. L'un d'eux vint me dire que par égard pour ma jeunesse et ma qualité de Français, le saint-office avait délibéré de m'ouvrir les portes de la prison, et que j'étais libre, mais qu'ils m'engageaient à avoir désormais plus de respect pour la Madone, la mère de Jésus-Christ. —Mon révérend père, lui dis-je, les Français ont toujours eu beaucoup de respect pour les dames. En prononçant ces mots, je m'élançai vers la porte, et quand je fus dans la rue, je crus sortir du tombeau pour renaître à la vie. Je courus aussitôt chez M. Aubert qui m'embrassa avec transport, et m'apprit par quels moyens on m'avait arraché aux serres du saint-office. Il écrivit sur-le-champ à M. de Cholet, pour faire ouvrir la cage aux trois corbeaux voyageurs qui étaient venus se prendre dans les filets. Je dînai chez cet estimable consul. Sa femme me combla de bontés, m'invitant à rester un ou deux jours à Barcelone. Madame, lui dis-je, j'en serais bien tenté, mais je suis un pigeon trop effrayé du voisinage des éperviers pour séjourner plus long-temps dans cette ville; je compte partir demain. Je passai le reste de la journée avec ces aimables époux: l'après-dînée des négocians français, instruits de cette aventure, vinrent me féliciter de ma délivrance, et l'on rit beaucoup du tour joué aux dominicains. L'un de ces négocians, nommé M. Duprat, homme d'esprit, me dit: « Je vous conseille pourtant de payer à l'avenir le luminaire de la Vierge, plutôt que de vous brouiller avec l'inquisition, qui est le génie malfaisant et tout-puissant de l'Espagne. Il a autant d'oreilles que d'yeux, et il est muni de serres très fortes. Sachez que la mère de saint Dominique étant grosse de lui, rêva qu'elle accouchait d'un chien, qui tenait dans sa gueule un flambeau allumé. Ce présage s'est vérifié. — Comme celui d'Hécube, lui dis-je, qui rêva, enceinte de Pâris, qu'elle accouchait d'un tison ardent. — Je vais vous donner une idée, reprit M. Duprat, de la puissance et des manœuvres de ce terrible tribunal. Naguere à Cordoue, un nègre, esclave du trésorier de l'inquisition, pénétra, pendant la nuit, dans une maison voisine pour aller trouver une esclave dont il était fort épris. La maîtresse de cette femme, avertie par le bruit, s'avance vers la chambre; le nègre la rencontre et la poignarde. Le mari et quelques personnes accourent au cri de cette infortunée. L'assassin est saisi, livré à la justice, jugé et condamné à mort. Il allait subir son jugement, lorsque le saint-office intervint et réclama le criminel comme lui appartenant. Le magistrat répond qu'il a été jugé selon la loi. L'inquisition le menace de ses foudres, et le juge effrayé lui remet le nègre. Le conseil de Castille, alarmé de cet abus de pouvoir, porta ses plaintes au pied du trône. Le roi fit donner l'ordre, par le grand-inquisiteur, de rendre le coupable. Cet ordre fut réitéré jusqu'à trois fois; enfin les inquisiteurs de Cordoue, forcés d'obéir, aimèrent mieux faire évader l'esclave que de fléchir sous l'autorité civile. Vous voyez, monsieur le chevalier, jusqu'où s'étend le crédit et le despotisme de cette puissance religieuse. — Oui, lui dis-je, et j'ajoutai, *crimine ab uno disce omnes* [1]. — Ce qui est peut-être aussi étonnant qu'impie, nous dit M. Aubert, c'est que le souverain pontife accorde des indulgences à tous ceux qui assistent à des auto-da-fé. J'ai lu une relation très curieuse de l'un de ces auto-da-fé célébré en 1680. L'écrivain commence ainsi sa narration: « Votre majesté ne « sera pas dégoûtée de voir décrire ce qu'elle a vu exécu- « ter. Lorsque Jupiter fulmina les Titans, l'antiquité le « nomma le roi des dieux et le plaça dans les astres. Que « sera-ce d'un protecteur de l'église? Les élémens et les « astres ne seront-ils pas touchés de l'éclat de ce Jupiter « chrétien? » Ensuite, après avoir célébré la croix verte qui sert de blason et d'étendard au saint-office, le narrateur ajoute: « Comme les païens ne dédièrent à leurs « dieux que des arbres verts, le myrte à Vénus, l'olivier « à Pallas et le laurier à Apollon, ainsi nous dédions à « votre majesté les triomphes de la croix verte. » Un trait qui fait honneur à la mémoire de Cromwell, reprit M. Duprat, c'est d'avoir offert à l'Espagne toutes les forces de l'Angleterre contre la France, à condition qu'on supprimerait le tribunal du saint-office. Il est vrai qu'il demandait aussi la liberté du commerce de l'Amérique pour la nation anglaise. » Une partie de reversi avec madame Aubert, termina cette conversation. Je passai ainsi une journée très agréable. Cet aimable consul, au moment de nous séparer, me dit: « Monsieur le chevalier, respectez l'inquisition comme les Romains respectaient leur mauvais génie. On peut, en Espagne, jouir d'une grande liberté, être fripon, voleur, athée même, pourvu que l'on fléchisse le genou devant l'idole. » Je lui promis de la respecter désormais, comme le voyageur dans la Libye respecte le sommeil du lion. J'ai renoncé, ajoutai-je, à la décoration de *san benito,* comme à celle de la Toison-d'Or. Il me conseilla d'aller voir le mont Serrat, qui n'est qu'à huit lieues de Barcelone; il m'offrit une lettre pour un des pères avec lequel il avait quelque liaison: je l'acceptai, en le remerciant vivement de toutes ses bontés et de ses bons avis. J'eus le plaisir d'embrasser madame Aubert, qui me dit en souriant: « Si vous étiez resté plus long-temps avec nous, vous auriez été le chevalier de la Vierge et le mien. — Et beaucoup plus fidèle à l'une qu'à l'autre, lui répondis-je en riant. »

Je partis pour le mont Serrat au jour naissant, monté

[1] Par ce seul crime, jugez des autres.

sur le fidèle Podagre, pressant son allure, car il me semblait que j'avais encore à ma poursuite tous les familiers de l'inquisition. Le chemin fut praticable jusqu'à Molinos del Reys, où je dînai; je traversai ensuite un pont de cinq cents pieds de long sur la rivière de Lobregat; de là je gravis une montagne escarpée. Je trouvai sur ma route une jeune femme chargée d'un petit enfant: elle se traînait avec peine et versait un torrent de larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs et le but de son voyage. Je viens, dit-elle, de Gironne: je vais au mont Serrat, prier la *Madone* de me rendre mon mari, esclave à Alger. Je suis à jeun depuis douze heures, et je ne puis donner du lait à mon enfant. J'ai perdu une piastre forte (cinq livres) qui me restait, ou plutôt je crois qu'on me l'a volée: je ne puis plus me soutenir. Je descendis de cheval. Je lui fis manger un morceau de chocolat, et boire d'un vin de la Selva que j'avais dans un flacon d'osier. Ce vin balsamique et le chocolat restaurèrent ses forces. Je la fis monter sur mon cheval, malgré sa résistance, et je la suivis à pied, chargé de son enfant. Cette bonne femme ne doutait pas que la *Madone* ne brisât les fers de son mari. Je lui laissai cette douce illusion: l'espérance est la divinité des malheureux. Nous arrivâmes au mont Serrat au déclin du jour. Je rendis à cette femme la piastre qu'on lui avait volée: elle en pleura de reconnaissance, et me promit de dire quatre rosaires pour moi. Je demandai don Pedro, l'ami de M. Aubert, et, sur sa recommandation, je fus très bien accueilli. Il me dit que je pouvais rester trois jours dans le monastère, qui accordait l'hospitalité pendant ce temps à tout étranger, riche ou pauvre[1]. Je lui répondis que je me proposais de repartir le lendemain, après que j'aurais vu la maison. Je fus très bien traité à souper, et les révérends me firent boire d'un excellent vin de Malvoisie des côteaux de Sitgils[2]; et je vis que si ces bons pères étaient fort attachés au culte de la *Madone*, ils ne négligeaient pas celui de Bacchus. Ces cénobites étaient au nombre de soixante-seize, de l'ordre de Saint-Benoît[3]. A mon lever, don Pedro me proposa de commencer notre tournée par l'église. J'y comptai quatre-vingts lampes d'argent, et quantité de chandeliers du même métal. La chapelle de la Vierge est derrière l'autel, séparée du chœur par une superbe grille. La Vierge est très brune: elle tient l'enfant Jésus entre ses bras. Quatre cierges, dans de grands chandeliers donnés par un duc de Medina Cœli, brûlent devant elle. Un amas d'ex-voto, de jambes, de cuisses, de bras, et d'autres membres tapissent les murailles. Je me croyais en Grèce, au temple d'Esculape. Don Pedro me raconta que cette *Madone* avait été trouvée par des bergers, en 880. La nouvelle s'en étant aussitôt répandue, l'évêque de Barcelone, suivi de son clergé, vint la prendre pour la transporter ailleurs. La procession se mit en marche; mais, après une centaine de pas, la Vierge s'arrêta d'elle-même, sans qu'on pût la faire avancer: et c'est au lieu de sa station que, depuis, on a bâti le couvent. Je trouvai, comme de raison, le miracle fort beau. Don Pedro m'ouvrit l'armoire des reliques. «Vous avez là, lui dis-je, une précieuse et abondante collection.—Elle n'est pas si riche que celle de la cathédrale de Burgos, où l'on possède une cassette qui contient un morceau de la verge de Moïse, un os du prophète Zacharie, un soulier de la Vierge, une pierre du Calvaire, un peu de sable du Jourdain, et une boîte de plomb remplie du sang des innocens. Ce sont là, lui dis-je, des richesses inappréciables.» Il me montra deux couronnes chargées de pierreries, l'une pour la Vierge, l'autre pour l'enfant Jésus. J'aperçus, au fond d'une armoire, une longue épée couverte de rouille. C'est, me dit don Pedro, l'épée dont s'arma Ignace de Loyola, pour aller combattre le Maure qui niait la virginité de Marie. Pour se préparer au combat, il fit la veille des armes, et se déclara chevalier de la Vierge. Le Maure ayant refusé de se battre, Ignace vint ici déposer son épée aux pieds de la *Madone*. On a publié que c'est dans ce couvent qu'il avait conçu le plan de sa société; mais il est impossible, à moins d'un miracle, qu'un homme aussi ignorant ait imaginé un ouvrage si admirable: voici la vérité: nous avons, dans notre bibliothèque, un livre intitulé, *Exercices de la Vie spirituelle*, composé par le vénérable père Cisneros, notre abbé, cousin du cardinal Ximenès; le successeur de don Cisneros le prêta à Loyola; Ignace le copia mot à mot, et lui et ses disciples répandirent le bruit qu'il le tenait de la Vierge[1]. Les loyolistes ont fait peindre à Rome, sur le plafond de l'église de Saint-Louis de Gonzague, saint Ignace, dans le ciel, aux pieds de Jésus, et entouré d'une foule de disciples conduits par les anges. Ils ont pratiqué, dans cette même église, une ouverture devant l'autel, où leurs pénitens, leurs affidés viennent jeter les lettres adressées à ce saint; et ces pères leur ont fait accroire qu'elles parviennent à leur adresse. C'est par ces moyens frauduleux qu'ils pénètrent les secrets des familles. Ils prétendent encore que la Vierge apparut à saint Ignace, lui recommanda son fils, et lui dit que sa société devait s'appeler la compagnie de Jésus.» Je compris à ce récit que ce bon père n'aimait pas les jésuites. L'inscription de cette pierre, ajouta don Pedro, a été gravée en son honneur[2]. J'en pris une copie. Il me conduisit ensuite aux quinze ermitages disséminés sur la montagne, dans un espace de deux lieues. A quelques pas de l'église, j'aperçus un immense rocher incliné, qui menaçait d'écraser le couvent. Je demandai au père si la chute de cette lourde masse ne les effrayait pas. «Non, tous les matins nous disons une messe pour prier la Vierge de la tenir enchaînée. Mais dernièrement, pour nous punir de nos fautes, et réchauffer notre tiédeur, elle permit à une partie de cette roche de se détacher; et dans sa chute elle écrasa l'infirmerie et

[1] Mais les gens aisés doivent reconnaître par quelque libéralité l'hospitalité qu'on leur donne gratis: le couvent n'a pas au-delà de cinquante mille écus de revenu, et en dépense plus de soixante mille. On donne aux mendians du pain, de la viande, du sel, du vinaigre, de l'huile, du vin et un lit.

[2] Il n'y a que la Malvoisie de Madère qui soit supérieure à celle d'Espagne.

[3] Les pères sont au nombre de soixante-seize, les frères lais de vingt-huit, et les enfans de chœur de vingt-cinq; il y a de plus un médecin et un chirurgien.

[1] Les jésuites, dit-on, se gardaient de montrer l'original; ils ne présentaient que des commentaires ou des copies, et peu à peu on vit disparaître des bibliothèques, les exemplaires des *Exercices* de Cisneros et de ceux écrits par saint Ignace. Un savant, don Navarro, fit imprimer, en 1712, à Salamanque, l'ouvrage de Cisneros. Les jésuites eurent le crédit de faire enlever toute cette édition et empêchèrent ce savant de devenir évêque.

[2] Ignatius Loyola, multa prece fletuque Deo Virginique se devovit: hic tanquam armis spiritualibus, sacco se muniens pernoctavit; hic ad societatem Jesu fundandam prodiit anno 1522

plusieurs malades.—Ce n'étaient cependant pas les malades qui avaient péché? — Non, mais c'est le secret du couvent. » Nous montâmes environ six cents marches presque perpendiculaires, nous reposant de temps en temps sur des siéges placés exprès pour la commodité des voyageurs. Au milieu de ces déserts et de leur aspect sauvage, j'apercevais, dans les intervalles, des tapis de verdure dont le contraste souriait à l'imagination. C'est dans ces petites vallées qu'on a bâti quinze ermitages, ou cellules, qu'habitent quinze ermites, la plupart gentilshommes, occupés de leur salut, oublieux des vanités et des folies du monde. Chaque ermitage a une chapelle, un puits creusé dans le roc, et un petit jardin; leur vêtement est brun, et leur menton couvert d'une longue barbe. Dans la première cellule, nous trouvâmes un sexagénaire.

Jam senior, sed cruda Deo viridisque senectus [1].

Je lui fis compliment sur sa santé, et le bonheur dont il paraissait jouir. « Oui, grâce à Dieu; je ne troquerais pas ma cellule, que j'habite depuis ma première jeunesse, pour le trône d'Espagne. J'y vis depuis quarante ans sans infirmités et sans regrets. Lorsqu'on est bien avec Dieu, le calme et la confiance règnent dans notre âme. — Permettez-moi de vous demander quel motif vous a décidé, à la fleur de votre âge, à vous ensevelir dans cette solitude? — C'est un sermon sur le jugement dernier. J'aimais le monde et ses délices; l'amour et le plaisir filaient toutes mes journées : je vivais dans le bourbier du péché, et dans l'oubli de Dieu et de mon âme. Un jour, à Valence, un grand prédicateur annonça un sermon sur le jugement dernier, honoré de la présence d'un cardinal. La curiosité, bien plus que la dévotion, m'y entraîna avec la foule. L'éloquent prédicateur commença à répandre la terreur par le tableau effrayant des supplices de l'enfer; et tout à coup il s'écria d'une voix tonnante: « La trompette qui doit réveiller les morts, et les citer au tribunal de la justice divine, peut sonner dans huit jours, peut-être demain. Que dis-je? tremblez, misérables pécheurs! peut-être aujourd'hui, tout à l'heure, dans ce moment même. » A ces mots, l'église retentit du son éclatant de plusieurs trompettes; l'effroi s'empare de l'assemblée; on se lève, on se précipite les uns sur les autres pour sortir; les femmes jettent les hauts cris; et moi, froissé, moulu, échappé avec peine à travers la foule, je fuis, la frayeur, le trouble, le remords dans l'âme, croyant toujours entendre la trompette du jugement dernier. Rentré dans ma chambre, je me jette au pied du crucifix, je promets à Dieu de sortir de l'abîme du péché, de me retirer dans son temple avec ses saints et ses lévites. Le lendemain, je quittai la maison paternelle sans voir ni prévenir ma mère. Mon père n'existait plus; et je me réfugiai dans le monastère où l'on voulut bien me recevoir [2].—Sans doute, votre vie est austère et pénible?— Non, rien ne coûte, quand c'est pour Dieu et pour son salut qu'on se mortifie. Nous nous levons à deux heures du matin pour prier dans nos cellules; au point du jour, une cloche nous appelle à la messe de la paroisse, qui est au centre de nos ermitages. — Quelle est votre nourriture? — Le couvent nous fournit du pain, du vin, de l'huile, du sel; et, tous les trois ans, il nous donne un habit, des bas, une paire de souliers, et une somme de quatre-vingt-dix francs pour subvenir à nos autres besoins.—Et cela peut vous suffire?—Oui, saint Pacôme et saint Antoine n'en avaient pas autant. J'ai pourtant encore une petite ressource : je cultive des fleurs que j'envoie aux habitans des environs, l'on me donne en échange des légumes, du chocolat, des nippes et de la Malvoisie. Vous voyez que la manne du ciel tombe parfois dans mon ermitage. Le temps le plus pénible est celui du noviciat. Nous servons un an comme frères lais : nous en remplissons toutes les fonctions; nous passons six autres années dans les différens emplois de la maison; ensuite on nous donne l'ermitage le plus élevé; et, par succession de temps et à la mort de nos frères, nous descendons à la cellule la plus voisine. » Je lui aurais cité volontiers ce beau vers de Corneille, s'il avait pu me comprendre :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Il ajouta : « Nous faisons les mêmes vœux que les pères bénédictins; nous ne mangeons jamais de viande, toute conversation entre nous nous est défendue; et de plus, nous ne pouvons jamais quitter le monastère. » Je trouvai ce dernier vœu bien cruel et bien peu raisonnable.

Nous prîmes congé de cet heureux anachorète, et nous continuâmes notre ascension. Don Pedro me montra la cellule nommée *Manreza*, où avait vécu, ou plutôt *délire* Ignace de Loyola, et où il s'était fait armer chevalier. Nous entrâmes pour déjeuner dans un petit ermitage nommé la *Trinidad;* il est proprement arrangé: Horace y aurait volontiers chanté sa Lalagen, et Tibulle sa Délie. Dans la belle saison, c'est le rendez-vous des moines; les jours de *spaciment*, ils y viennent *indulgere genio*, et savourer la Malvoisie de Sitgils. Après le déjeuner, nous continuâmes notre route, et nous parvînmes, après trois quarts d'heure de marche, à l'ermitage de Saint-Jérôme, le plus élevé de tous. De cette hauteur, la vue embrasse un horizon de soixante lieues. Je voyais des villes, des rivières, dont l'œil suit le cours, les îles Baléares, les flots azurés de la mer, et, dans le lointain, des vaisseaux dont le balancement animait ce vaste et magnifique tableau. Je demandai à don Pedro, qui paraissait froid et indifférent, s'il n'était pas ému de cette belle perspective. « J'y fais peu d'attention : je ne regarde que le ciel. »Nous entrâmes dans cette cellule de Saint-Jérôme, dont la porte était ouverte. Nous y trouvâmes un jeune ermite à genoux devant l'image de la Vierge. Il nous entendit, et tourna la tête; nous le saluâmes d'un *ave Maria purissima*, il nous répondit : *Sine peccado concebida*, et il continua sa prière. Cet ermitage contenait pour tout meuble, une table, une chaise de bois, une paillasse étendue sur des planches, un grand crucifix, l'image de la Vierge, et une urne cinéraire, au bas de laquelle je lus cette inscription en vers espagnols, que j'ai traduits en vers français :

Oui j'espère que Dieu, ce Dieu de la clémence,
Qui a pris en pitié ses égarés malheureux

[1] Déjà vieux, mais d'une vieillesse verte et robuste.

[2] Ce ne fut pas une vision ou l'effet d'une imagination égarée, que le bruit des trompettes au milieu d'un sermon sur le jugement dernier. Un fameux prédicateur prêchant à Valence, devant un cardinal, avait fait cacher six trompettes dans l'église, avec ordre de les faire entendre quand il crierait : *Peut-être la trompette va retentir dans ce moment ;* elles sonnèrent en effet toutes à la fois, ce qui jeta dans l'église une consternation épouvantable; on se rua les uns sur les autres en poussant des cris affreux. La chronique ajoute que les moines profitèrent du désordre pour attirer les jeunes femmes dans leurs cellules.

Il n'aura pas formé ce chef-d'œuvre des cieux
Pour l'accabler un jour du poids de sa vengeance.

Nous sortîmes au plus tôt de cette cellule, pour ne pas distraire l'ermite; mais, curieux de connaître, et de savoir quels étaient les restes précieux renfermés dans l'urne, je priai don Pedro de m'éclaircir ce mystère. « Descendons, me dit-il, dans une vallée où vous serez plus au frais et plus commodément, là je satisferai votre curiosité. » Nous nous assîmes sous de vieux sapins; don Pedro me conta l'histoire de ce jeune anachorète.

« Cet ermite, qui n'a pas trente ans, est fils d'un grand d'Espagne de la première classe [1]. Nous l'appelons ici don Juan. A l'âge de vingt ans il devint amoureux de la comédienne la plus célèbre qu'ait eu l'Espagne, nommée *Françoise l'Advenant*, femme dont les talens, la beauté, l'esprit, formaient un des êtres les plus séduisans qui aient embelli le monde. Don Juan allait l'épouser, quand son père, averti de son délire, obtint un ordre pour le faire enfermer. Il était depuis six mois en prison, respirant l'amour et la vengeance, lorsqu'il trouva le moyen de s'évader. Il courut à Valence, où était sa divinité, et la trouva dans les bras de la mort. Il appela tous les médecins, fit dire des messes dans toutes les églises; lui-même allait deux fois par jour aux pieds de la Vierge, prier, pleurer pour la conservation de celle qu'il adorait; il fit même le vœu solennel d'aller à pied à Notre-Dame de Lorette, d'y faire dire vingt messes, et de réciter le rosaire trois fois par jour. Mais Dieu avait fixé le terme de la vie de cette infortunée. Elle donna en mourant des preuves touchantes de son repentir: elle tenait un crucifix dans ses mains, le baisait à chaque instant, le baignait de ses larmes. Deux heures avant sa mort, elle prit un cierge allumé pour faire amende honorable de ses péchés; elle demanda pardon à Dieu et aux assistans du scandale de sa vie. Son confesseur, les médecins, tous les témoins fondaient en larmes. Don Juan n'en versait plus: il était muet, stupide de douleur; il regardait tout le monde avec des yeux égarés. Dès que son amante rendit le dernier soupir, il se précipita sur le cadavre en poussant des cris de rage; mais on l'emporta dans sa chambre, froid, inanimé, et mourant. Cette comédienne avait ordonné, par son testament, qu'on l'enterrât en habit de carmelite [2]. Elle a légué une somme considérable pour des messes, quoiqu'elle ne laissât que des dettes [3]. Dieu la retira de ce monde à la fleur de son âge: elle n'avait que vingt-deux ans. Comme les comédiens n'avaient pas connu sa maladie, un bruit vague se répandit que le poison avait causé sa mort; mais le poison qui l'a tuée est un amour immodéré pour le plaisir, et pour son art qu'elle cultivait par des études forcées pendant le jour, ses nuits étant toutes consacrées aux bals et aux festins. Don Juan, éperdu, la tête aliénée, s'imagina que son père était l'auteur de cette mort, et, dans son désespoir, altéré de vengeance, il osa méditer le parricide. Avant son départ, il alla au tombeau de son amante, inhumée près de Valence, viola cet asile sacré, se jeta sur le cadavre, l'arrosa de ses pleurs, lui coupa les cheveux, lui arracha le cœur, et s'enfuit, emportant ces reliques si chères, qu'il a, depuis, déposées dans l'urne qui est dans sa cellule, et desquelles, malgré son retour à Dieu, il n'a jamais voulu se séparer. Il partit ensuite pour Madrid, en habit de franciscain, défiguré par une barbe épaisse, par l'impression d'une longue douleur, et armé d'un poignard caché sous sa robe. Arrivé à Madrid, il se présente à son père, qui, pénétré d'une grande vénération pour l'habit religieux, se lève à son aspect, l'accueille d'un air riant, et veut baiser la main parricide qui va le frapper; don Juan la retire brusquement, fixe sur son père des yeux égarés, et reste immobile. L'affreux parricide, le remords, la pitié, bouleversent, brisent son âme. Le duc étonné de son immobilité, le regarde plus attentivement, et croit le reconnaître; il s'écrie: « Ah! mon fils, est-ce vous? » A cette voix si connue, jadis si chère, don Juan s'enfuit épouvanté, poursuivi par les remords et les furies. Il sort de Madrid, se défait de son habit monacal, vient à Tolède sans s'arrêter, passe une nuit terrible dans une auberge, en proie à la terreur du suicide qu'il méditait. L'eau et le pain, seuls alimens, soutenaient depuis plusieurs jours ses forces défaillantes; sa tête en était affectée. Il se lève aux premiers rayons du jour, va sur les bords du Tage, s'y arrête, le regarde, s'en éloigne, y revient, et, après quelques instans d'effroi, d'incertitude, il lève les yeux au ciel, et s'écrie: « Grand Dieu, aie pitié de mon âme; pardonne-moi ce dernier crime, ma vie est coupable, affreuse: la mort est mon refuge et ta bonté mon espérance. » Après cette prière, il se précipite dans le fleuve. Des blanchisseuses, qui l'observaient, jettent aussitôt les hauts cris; soudain deux hommes vigoureux plongent dans la rivière, trouvent bientôt l'infortuné don Juan luttant contre les eaux, et le ramènent sur le rivage, sans mouvement, sans respiration, le corps froid, le visage livide. Un père hiéronimite survint, le fit transporter chez un chirurgien, qui, par un sage traitement, par des frictions, et le secours de l'alcali fluor, lui rendit le mouvement et la vie. Quand le religieux charitable le vit en état de l'entendre, il chercha, par des paroles affectueuses et consolantes, à rassurer son âme, à pénétrer la cause de son désespoir; il lui parla avec tant d'onction, tant de douceur au nom du ciel et de la religion, que don Juan, vivement ému, lui fit le pénible aveu du désordre de sa vie, et de son projet épouvantable contre son père, disant que Dieu ne lui pardonnerait jamais ses crimes. Don Jéromino, c'était le nom du religieux, persuadé de la miséricorde de Dieu, animé de l'éloquence des saints, versa dans cette âme ulcérée l'espérance et les trésors de la grâce; lui fit voir la clémence, le pardon au pied du trône de l'Eternel; et pour apaiser ses remords, ses terreurs, il écrivit au père de cet infortuné pour l'informer de son état, de son désespoir, et implorer en sa faveur quelque signe de tendresse, de bonté; mais sans lui révéler la cause de l'égarement de son fils. Le duc de ***, que la fuite soudaine de don Juan avait jeté dans

[1] Il y a trois sortes de grandesses: les grands de la première classe se couvrent avant de parler au roi; ceux de la seconde ne se couvrent que lorsqu'ils lui ont parlé, et avant qu'il leur ait répondu; et ceux de la dernière ne se couvrent qu'après la réponse du roi. Mais nul ne peut se couvrir que le roi ne le lui ait ordonné.

[2] En Espagne c'est assez l'usage, surtout des femmes galantes, de se faire enterrer en habit de carmelite, et les hommes avec celui de franciscain. Pierre-le-Cruel, dans le quatorzième siècle, ordonna qu'à sa mort on le revêtît de cet habit. Milton place dans le paradis des fous et des sots tous ceux qui à l'article de la mort se font couvrir d'un habit de moine.

[3] Les Espagnols ont grand soin de laisser de l'argent pour les messes après leur mort, et le premier argent du défunt, fût il criblé de dettes, est pour l'acquit de ce legs, qu'ils appellent *dexar su alma heredera* (laisser son âme héritière).

le plus grand étonnement, accourut à Tolède, descendit au couvent des hiéronimites, vit le père don Jéronimo et lui demanda le motif du désespoir de son fils. « C'est l'implacable remords, lui répond le père, qui trouble sa raison, déchire son âme; mais, avant de vous en confier la cause, promettez-moi, monsieur le duc, un entier et généreux pardon de ses fautes. » Le duc lui donna sa parole; alors don Jéronimo lui avoua que don Juan, le croyant l'auteur de la mort prématurée de Françoise l'Advenant, avait voulu, dans son égarement, la venger par un parricide; mais votre aspect, l'horreur de son crime et Dieu, sans doute, ont retenu sa main: épouvanté, glacé d'effroi, accablé de son repentir, il s'est enfui, et il est venu se précipiter dans les eaux du Tage, d'où la bonté céleste a permis qu'on le retirât. Le duc, saisi, étonné d'un tel forfait, garde quelques instans le silence, puis il s'écrie: « Quoi! don Juan voulait assassiner son père! — Il n'était plus à lui, l'esprit infernal s'était emparé de son âme; mais il s'est puni d'un crime involontaire: lui pardonnerez-vous? Jésus-Christ mourant a pardonné à ses bourreaux. Si vous êtes inflexible, à votre tour vous assassinez votre fils; car le remords consumera sa vie. » Le duc promit le pardon, et consentit même à voir le malheureux don Juan. « Je vais le prévenir, lui dit le hiéronimite; une surprise trop vive, dans son état de débilité, pourrait lui causer une révolution trop dangereuse. » Don Juan, préparé à la visite de son père, l'attendit avec terreur et attendrissement; dès qu'il l'aperçut, il tomba à ses pieds, sans prononcer, d'une voix étouffée, d'autres mots que, « Pardon, pardon! je suis un misérable! » Il était pâle, hideux, méconnaissable par sa longue barbe et le délabrement de ses habits. Le duc touché, ému jusqu'aux larmes, lui tendit la main, le fit relever, le serra dans ses bras. Don Jéronimo dit alors au duc que son fils lui demandait la permission d'aller expier dans un couvent les égaremens de sa vie. Le duc y consentit, et lui conseilla même de se retirer dans notre monastère. Il y est depuis sept ans, il a passé la première année dans une agitation violente. Un jour il vint me trouver: « Mon père, me dit-il en pleurant, secourez-moi, priez pour moi, engagez tous vos pères à joindre leurs prières aux vôtres; presque toutes les nuits je vois en songe Françoise l'Advenant parée de fleurs, le visage riant, plus belle que jamais; c'est son regard, ses beaux yeux, sa taille céleste; j'entends sa voix enchanteresse; mon cœur palpite, mes sens se troublent, je brûle d'amour. » Cette nuit elle m'a dit: « Pourquoi m'as-tu abandonnée, moi qui t'aime si tendrement? Viens, mon ami, viens dans mes bras caressans. » Alors j'ai cru la voir s'approcher, s'incliner sur mon lit. Je m'éveille en sursaut, couvert d'une sueur froide, et, troublé, éperdu, j'ai couru me jeter au pied du crucifix, où j'ai répandu un torrent de larmes. » Je le tranquillisai, je lui promis mes secours spirituels et ceux de la communauté. Il ajouta: « Pensez-vous que cette fille si généreuse, si sensible, le chef-d'œuvre de la nature, soit en paradis avec les anges, auxquels elle ressemblait, ou condamnée aux flammes éternelles de l'enfer? — Nous devons espérer que son repentir sincère, sa piété touchante à l'heure de sa mort, auront fléchi la miséricorde du Père des humains; et qu'aujourd'hui Françoise l'Advenant jouit, comme Madeleine, de la gloire, du bonheur des saints; et qu'en ce moment elle prie Dieu pour vous. » Cet espoir a rétabli le calme dans cette âme sensible et souffrante. Depuis, il mène une vie sainte, édifiante et moins agitée. » La cloche alors nous avertit que c'était l'heure du réfectoire. Je me mis à table avec la communauté. Après le diné, je pris congé de don Pedro et de ces bons pères, qui me firent présent d'une médaille bénite, et me demandèrent une inscription latine pour la porte de leur couvent. Je leur proposai ce passage que Pline applique aux thérapeutes[1] « *Gens æterna, in quâ nemo nascitur*[2]. » Il me parut qu'elle ne leur plaisait pas. Je pris dans ce couvent une idée des moines espagnols; je vis qu'ils avaient adopté les principes de l'abbé de Rancé, supérieur de la Trappe, qui interdit à ses moines la science, et toute lecture, hors celle de la Bible, affirmant que la science ne convient pas aux religieux[3]

Je partis pour Tarragone. Ce qui me frappa dans cette route, ce fut de voir des femmes travailler la terre, le hoyau ou la bêche à la main. La nature, sans doute, s'indignait de leurs travaux; leur visage noir et flétri repoussait le regard du voyageur.

Tarragone est située sur une éminence hérissée de rochers. Cette ville, peu populeuse aujourd'hui, était jadis une colonie de Scipion, et le siége du gouvernement romain. Ses pauvres et tristes habitans foulent la cendre des maîtres du monde. Les vainqueurs, les vaincus sont confondus dans la même poussière.

Les anciens Tarragonais furent les premiers qui élevèrent un temple à Auguste, et brûlèrent de l'encens devant sa statue. Est-ce la reconnaissance ou la vile adulation qui fit un dieu de l'auteur des proscriptions? Mais ce dieu prétendu paya leur flatterie d'une ironie piquante. Les députés de cette ville lui disaient qu'un palmier avait germé sur son autel; cela prouve, répond Auguste, que vous y sacrifiez souvent. C'est à Tarragone, au milieu du dix-septième siècle, qu'un concile, indigné de l'usage immodéré du tabac, défendit, sous peine d'excommunication, aux ecclésiastiques d'en prendre en poudre lorsqu'ils officiaient au chœur; et en pipe avant la communion, et même une heure après.

Je quittai Tarragone, après un fort mauvais repas, car je n'avais trouvé à la *venta* que la *cama è el fuego* (la chambre et le feu). Ce sont souvent les seules ressources des auberges d'Espagne.

On arrive à Tortose par un chemin pénible, à travers des dunes et des terres incultes. Mon cheval suait, fatiguait. *Macte animo* (courage), lui disais-je, mon cher Podagre; ce soir nous serons à Tortose, tu te reposeras dans une belle écurie, je te donnerai l'avoine de ma main; et si tu meurs avant moi, je te ferai bâtir, comme l'empereur Adrien fit pour son cheval, un beau sépulcre orné de ta statue. On ne doit pas être surpris de cette petite harangue que j'adresse à mon cher Podagre; Mézence, dans l'Énéide, tient à son cheval Rhæbe un discours fort touchant. Dans Homère, Achille et Hector parlent aussi à leurs chevaux; ceux d'Achille pleurèrent sa mort. Virgile dit la même chose du cheval de Pallas[4]. J'avais

[1] Les thérapeutes étaient une espèce de moines répandus dans la Grèce, et connus en Égypte; ils vivaient dans la retraite, livrés aux exercices de la contemplation. Les savans, les pères de l'église n'ont pu décider s'ils étaient chrétiens. *Adhuc sub judice lis est*...

[2] Société éternelle où personne ne naît.

[3] L'abbé de Rancé, pour appuyer son système, publia un traité de la sainteté et des devoirs monastiques, qui fut réfuté par le savant don Mabillon.

[4] Et lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

une grand'tante qui s'entretenait avec son épagneul, comme elle aurait fait avec un savant. Et pourquoi non? Malgré Descartes et Buffon, les bêtes ne sont pas des automates; elles ne sont point bornées à une seule impulsion mécanique, qu'on appelle instinct; elles ont de la mémoire, et même de l'imagination, car il en faut pour construire un nid, inventer des ruses pour surprendre sa proie, ou éviter des pièges; et quand la philosophie aura connu et défini l'âme des hommes, elle pourra définir celle des bêtes.

Les heures, en voyage, coulent aussi lentement que celles qu'on passe dans l'antichambre des grands, ou dans leurs cercles pompeux. Toutes les fois que je demandais à quelle distance j'étais de tel endroit, on me répondait: « Vous en avez encore pour une heure, pour deux. » C'est ainsi que les Espagnols évaluent les distances. Mais les heures étaient de cent vingt minutes: les chemins, les auberges, tout était détestable. *Sed levius fit patientiâ, quidquid corrigere est nefas*[1]. D'ailleurs l'espérance m'aiguillonnait; chaque lieue faite, chaque heure de ma vie consumée, me rapprochait de ma chère Séraphine. On dit: Le mieux, l'ennemi du bien; et moi je dis: Le mal, l'ami du bien. Parvenu dans la plaine de Tortose, j'en goûtais mieux l'aspect charmant. Que l'automne est beau dans ce pays! Il lève sa tête, comme le dit Horace, couronnée de pampres et de fruits[2]. Quelle sérénité dans l'air! Quelle douce température! Je croyais me promener dans un jardin entre-coupé de plants d'oliviers, de figuiers, de caroubiers et de vignes. Les vendanges étaient ouvertes; les chants d'allégresse retentissaient; hommes, femmes et enfans coupaient, en chantant, les longues grappes d'un raisin noir, en chargeaient les mulets. Les vendangeurs m'en offraient de bonne grâce, et j'acceptais de même. Je ne connais pas de fête de ville aussi agréable, aussi intéressante que cette fête champêtre, dont la nature fait tous les frais.

J'arrivai le samedi soir à Tortose; mon cheval était fatigué, et mon hôte me pressa beaucoup de le laisser reposer le dimanche. « Il y a, me dit-il, dans cette ville cent choses à voir, entre autres une belle relique que la sainte Vierge a donnée à la cathédrale. » A ses vives instances sa digne moitié joignit les siennes.

C'était une femme d'un puissant embonpoint, qui aimait bien trois choses, l'argent, la *Madone* et les hommes. Elle m'apprit que les femmes de Tortose, dans les cérémonies du mariage, prenaient le pas sur les hommes, parce qu'elles avaient fait des prodiges de valeur en défendant la ville contre les Maures. L'on avait fondé pour elles un ordre militaire, dont la décoration était un scapulaire sur lequel était peinte une hache de couleur écarlate.

Pour me reposer de mes fatigues, je comptais donner au sommeil une partie de la matinée; mais à peine le soleil pointait sur l'horizon, que mon hôte frappa à ma porte, en criant: *Señor capitano, la misa.* Je le donnai au diable *avec sa messe;* mais, si j'avais refusé de l'entendre, j'aurais été réputé *Judeo* ou *Moro*, et l'on m'aurait peut-être lapidé comme saint Paul et saint Étienne le furent jadis; et, depuis la leçon reçue à Barcelone, je ne marchais plus que sous les ailes de la prudence. J'allai donc à la *misa;* quand elle fut dite, mon hôte me conduisit à la sacristie, pour me faire voir la fameuse relique dont la *Madone* avait gratifié cette église. La sacristie était pleine d'hommes et de femmes à genoux. Un prêtre, revêtu de son étole, debout au milieu d'eux, leur appliquait sur les tempes, sur le front, sur la bouche un ruban enchâssé dans une boîte enrichie de diamans. Mon *posadero* (hôte) s'agenouilla en entrant, et me tira par la manche pour m'engager à l'imiter; je fléchis le genou, et le prêtre, à mon tour, promena le saint ruban sur mon visage, cérémonie que j'essuyai avec de grands sentimens de componction. Mon dévot aubergiste, dont le nom n'a pu rester dans ma mémoire, m'assura que toutes les fois qu'il avait été frotté du saint ruban, il lui était arrivé quelque chose d'heureux dans la journée. Il était vêtu de l'habit du dimanche, et traînait une longue rapière, qui, sans doute, avait appartenu à quelque *Visigoth*. « Je lui demandai si, en Espagne, il était permis aux hôteliers de porter l'épée. *Si señor, à mi*, répondit-il fièrement: *soy noble como el rei* (je suis noble comme le roi)[1]. — On le voit à votre air. — Je suis Biscayen; et tout le monde sait que les Biscayens descendent de l'ancienne noblesse cantabre, qui s'est conservée pure et sans mélange avec le sang maure ou juif; de plus, Philippe II, notre grand roi, a anobli toute la Biscaye. — C'est un beau privilége, qu'avait ce monarque, d'anoblir dans un jour, et d'un seul mot, les cordonniers, les barbiers, les paysans de toute une province[2]. On raconte qu'un Biscayen vint à Madrid: il était grand, sec, costumé à l'antique, et traînant à son côté une longue épée; il rencontre sur l'escalier Charles III, bon prince, qui marchait sans pompe;

> Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

Le Biscayen s'arrête devant lui sans mot dire, le roi le regarde, comprenant qu'il voulait lui parler. Le Biscayen alors lui dit: « *Sois Carlo tercero, mi amo è mi señor?* (Êtes-vous Charles III, mon maître et mon seigneur?) — *Soi.* (Je le suis.) » Alors, le Biscayen lui présentant un placet, ajoute: « *Leed e hazed justicia.* (Lisez et faites justice.) » Le roi prit le placet, et répondit: « *Lo haré.* (Je le ferai.) » Et en effet une justice prompte lui fut rendue.

La noblesse et la dévotion de mon hôte le biscayen n'altéraient point son penchant à la friponnerie. Il avait devant moi donné la *ciuda* (l'orge) à mon cheval[3], et comme mon attachement pour ce camarade de voyage m'inspirait pour lui une attention fraternelle, je revins

[1] Mais la patience adoucit les peines qu'on ne peut éviter.

[2] Vel cum decorum mitibus pomis caput
Autumnus arvis extulit.

[1] Sous le règne de Philippe V, un hidalgo signant son contrat de mariage, mit don ... *noble como el re, e aun, aun* (noble comme le roi et encore, encore...) Le gouverneur de la ville l'ayant appris, lui demanda pourquoi il se croyait au-dessus du roi; parce que je suis Espagnol et qu'il est Français. On prétend qu'en Égypte toute la nation était noble.

[2] Les Asturiens, descendus des anciens Goths, prennent aussi le titre de *nobles*, à cause de leur origine. Charles-Quint permit à tout Espagnol de porter l'épée, qui, jusqu'alors, avait été la prérogative de la seule noblesse, parce que plusieurs personnes avaient été assassinées sans pouvoir se défendre. Cette belle prérogative a sans doute contribué à entretenir l'orgueil et la paresse de la nation. Chez elle, tout homme oisif et sans état, prend le titre de *don*. En Portugal ce titre n'est permis qu'aux gentilshommes.

[3] L'orge est en Espagne la nourriture des chevaux. Il y a très peu d'avoine.

bientôt après à l'écurie pour voir s'il mangait avec appétit; je trouvai mon gentilhomme qui remportait la ration du pauvre Podagre. « *Senor* Hidalgo, lui dis-je, ce n'est pas aujourd'hui jour de jeûne pour mon cheval. » Il me répondit froidement que, par erreur, il avait donné double mesure, et pour mieux me prouver sa méprise, il me la porta en compte. Il me fit faire assez bonne chère en poisson, que l'Èbre, qui baigne les remparts de la ville, fournit en abondance. Mais son *pescado* (poisson) était assaisonné avec une huile détestable, qu'il soutenait être délicieuse : en Espagne, la force et le piquant de l'huile en constituent la bonté. Mon cher *posadero* s'était établi à table avec moi ; il daigna boire à la santé du roi de France, le premier roi de l'Europe après sa majesté catholique, qui est, disait-il, notre seigneur. — Dites votre roi. — Non, il n'est que notre seigneur : les Biscayens sont libres et nobles : voilà pourquoi nous sommes riches et gais; au lieu que les Castillans sont froids, silencieux, pauvres et paresseux. Allons, monsieur le Français, de la joie, et buvons libéralement. » Il remplissait mon verre et le sien du vin qu'il me faisait payer. Il me fit ensuite l'éloge de chaque plat apprêté par sa femme. « A propos d'elle, s'écria-t-il, l'avez-vous remarquée? c'est un beau morceau de femme, et de plus, sa vertu égale sa beauté. Elle ne voit personne que le père don Ambrosio, qui nous fait l'amitié de venir tous les jours, et qui l'entretient dans les bons principes. » Cependant malgré les vertus de cette moderne Lucrece, et les bons principes que lui inspirait le révérend père Ambrosio, il ne tint qu'à moi de terminer cette journée par une fête d'amour. A l'heure où toute l'Espagne fait la méridienne, dame Catalina pénétra dans ma chambre, *tacito pede*, rouge comme du corail, et parée de tous les attraits d'une Vénus de quarante ans. En me voyant un livre à la main, elle s'écria *que santo !* Elle s'imaginait qu'on n'ouvrait un livre que pour dire des prières. Elle s'assit à mes côtés, en me déclarant qu'elle aimait beaucoup les Français, qu'ils avaient bon air, une tournure bien agréable, bien piquante, et que son mari dormait en attendant l'heure d'aller à l'église. « C'est un galant homme, lui dis-je, que votre mari. — *Senor si e un hombre di Dios!* c'est un homme de Dieu. — Il est bienheureux d'avoir une femme aussi honnête, aussi vertueuse que vous; vous devez bien l'aimer. — *Senor, si muchissimo* (infiniment). — Continuez, *las almas christianas le ayudaran en todas sus empressas*[1]. Ces mots et mon air grave glacèrent son imagination, éteignirent son goût pour les Français; elle se retira plus rouge que la pleine lune à l'horizon, en me disant qu'elle allait à l'église, et qu'elle était venue pour voir si je n'avais besoin de rien.—Non, *senora*, que de vos prieres. Je ne fus pas obligé de faire de grands efforts pour faire le petit Joseph devant cette grosse Putiphar.

Au coucher du soleil, mon Biscayen, l'épée au côté, la tête haute, fier comme un Romain montant au Capitole, me conduisit à la promenade. Les environs de Tortose sont charmans. Nous nous promenâmes en bateau sur l'Èbre, au milieu d'une foule de petits bâtimens qui animent cette scène, et annoncent l'activité du commerce. Mon cher *posadero* me demanda si Paris était beaucoup plus grand que Tortose? — Oui, un peu plus. — Si le roi de France se confessait souvent?—Plus souvent que Frédéric II, roi de Prusse. — Si les Françaises étaient fidèles à leurs maris? — Oui, tout autant que votre femme l'est au sien. — Si elles aimaient et respectaient les moines? — Oui, comme à Rome on respecte les imans et les derviches. — Je ne le croyais pas : je n'avais pas si bonne opinion des Français. » Il me parla ensuite de la cérémonie religieuse du matin, du ruban de la *Madone*, qui portait bonheur à ceux qui le touchaient. Il était alors si content de sa situation et de lui-même, qu'il s'écria tout joyeux. « *Espagna es el mejor pays del mundo*[1]. Mais au retour de notre promenade son hilarité se changea en tribulation. Sa femme accourut au-devant de lui tout éplorée, et lui annonça que leur valet d'écurie avait enfoncé l'armoire, et emporté leur argent et leur vaisselle. A cette nouvelle foudroyante, le dévot biscayen s'écrie, écumant de rage : « *A los diablos san Francesco, san Joseph!* Il s'arrache son scapulaire, le déchire, le foule aux pieds en criant : *Al inferno nuestra senora d astocha, di Tortosa, del carmen e su cinta* (son ruban) A ces imprécations, je m'échappe en riant, et en songeant à quoi tenait la dévotion d'un Espagnol. Le lendemain, je me levai avec l'aurore pour aller coucher à Morviedro. Mon Biscayen, qui n'avait pas dormi et n'avait pas encore pardonné à la *Madone* le vol de son cher trésor, me présenta, dans sa mauvaise humeur, un compte fort exagéré. J'osai me permettre quelqu'objection; mais il me répondit qu'un *hidalgo* n'avait qu'une parole : d'après cela, il me fallut payer. Cependant il me recommanda d'entendre la messe avant mon départ, et de prendre une escorte, parce que la route de Morviedro était infestée de brigands. « Mon cher hôte, lui dis-je, je n'en prendrai point, j'ai pour moi Dieu et mon épée. » *Vaya usted con Dios*, fut sa réponse.

Le chemin de cette ville était au milieu de montagnes élevées, couvertes de pins, de caroubiers, de divers arbustes et de nombreux troupeaux. A l'opposite, mes regards se promenaient sur une mer vaste et tranquille. Cet ensemble m'offrait souvent des tableaux intéressans; je m'arrêtais pour les contempler et en jouir. Que la peinture la plus parfaite est faible, mesquine, auprès de ces magnifiques paysages de la nature!

Le midi brûlait la terre; Podagre et moi étions haletans. J'entendis le murmure d'un ruisseau qui descendait de la montagne; j'y courus, je mis pied à terre. J'enviai le bonheur de mon cheval, qui se désaltérait en buvant cette eau limpide, tandis que je n'avais pas même, comme Diogène, une tasse de bois; je m'en passai comme lui, et je bus dans le creux de ma main : ce qui, n'en déplaise à ce fameux cynique, me fa sait regretter le superflu, *chose si necessaire*. Je m'assis au bord de ce ruisseau qui courait d'un pas si rapide et je lui adressai ces vers de madame Deshoulières :

> Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort ;
> D'un pas précipité nous courons l'un et l'autre ;
> Vous à la mer, nous à la mort.

J'étais assis à l'ombre de quelques caroubiers; la mer était devant moi, le ruisseau coulait à ma gauche; non loin, et à ma droite, un troupeau de mouton dormait à l'ombre des rochers; le chien dormait également, *comme aussi la musette*. Enchanté de la beauté de ce paysage,

[1] Les âmes chrétiennes vous aideront dans toutes vos entreprises.

[1] L'Espagne est le meilleur pays du monde.

ému, attendri du calme, du silence de la nature, et du souvenir de ma chère Séraphine, je me mis à traduire deux vers touchans d'une églogue de Virgile :

> Là, des bosquets, une prairie ;
> Là, d'un ruisseau l'aimable cours ;
> Là, je voudrais, belle Délie,
> Auprès de toi finir mes jours [1].

Mais un souvenir douloureux versa la tristesse dans mon âme ; je me rappelai la tendre et malheureuse Cécile. « Chère amie, m'écriai-je, où es-tu ? Dans le ciel. Vois-tu mes regrets, entends-tu ma voix ? Pourquoi, si jeune, as-tu quitté la terre, dont tu étais l'ornement ? » Et des larmes abondantes coulaient de mes yeux. Le cœur soulagé par cette effusion, je continuai ma route. Le soleil était au bord de l'horizon, je gravissais les montagnes à pied, lorsque j'aperçus trois hommes sur la hauteur, qui paraissaient m'attendre. A mon approche, l'un d'eux passa de l'autre côté du chemin, sans doute pour m'envelopper ; je ne pouvais ni reculer ni courir ; la montée était rude, escarpée. Je passai dans le bras la bride de mon cheval, et je tirai un pistolet de ma poche, tins mon épée nue à la main, et m'avançai d'un pas ferme, les yeux toujours attachés sur ces hommes, les détournant cependant parfois à droite et à gauche pour voir si le ciel ne m'enverrait aucun secours ; mais le silence, la solitude, l'ombre et la terreur régnaient autour de moi. Alors, comme Henri IV, je recommande mon âme à Dieu et laisse mon cœur à Séraphine, après quoi je hâte mon pas et marche vers l'homme qui était seul. Quand je fus près de lui, il tendit son chapeau, en me disant : « *Dad* donne. » « Passe de l'autre côté, lui criai-je, ou je te tue ; » *dad* fut sa réponse. Soudain je fonds sur lui l'épée à la main. Effrayé, il s'enfuit vers trois bandits ses complices ; réunis, ils viennent sur moi, je décharge mon pistolet sur le plus avancé, et sans doute je lui cassai la cuisse, car il tomba en criant : « *Jésus, santa Maria, piedad, soy muerto !* » A cet aspect, ses compagnons restèrent immobiles, et je les attendis : mais voyant qu'ils ne bougeaient pas, et qu'ils étaient occupés auprès du blessé, je continuai mon chemin, non sans tourner la tête à chaque pas pour observer leurs mouvemens ; mais ils n'osèrent me suivre. Ils relevèrent leur camarade en m'adressant un torrent d'injures ; les *demonio, diablo* sifflaient à mes oreilles. Lorsque je fus à cent pas d'eux, je remontai à cheval, car j'avoue que je me sentais affaibli. J'aurais payé bien cher un verre d'eau-de-vie. J'arrivai nuit close à Morviedro, accablé de fatigue ; je demandai en entrant à l'auberge, un verre de vin, ce qui rétablit mes forces. Je ne voulus point parler de mon aventure, pour ne point comparaître devant la justice, qui, en Espagne, a les mains agiles, et la démarche lente et tortueuse.

Mon hôte me promit à souper *huevos estrellados* (des œufs brouillés), et un plat délicieux d'escargots : je ne connaissais point ce ragoût, très commun dans cette contrée. On les mit dans un poêlon hermétiquement fermé. Ces malheureux animaux cuits vivans, produisirent, par leurs sifflemens, le même bruit que l'eau bouillante. Je souffrais de leur supplice, et ne pus me résoudre à en manger : je soupai légèrement avec des *huevos estrellados*.

Je résolus de sacrifier quelques heures de la matinée pour parcourir Morviedro, jadis la fameuse Sagonte, que Tite-Live nous peint si riche, si puissante, si fidèle aux Romains. Lorsque je vis ses habitans tranquilles, occupés de leurs affaires et de leurs plaisirs, je songeai au terrible Annibal, qui la prit après huit mois de siége, l'an de Rome 526. Les malheureux Sagontins, après s'être nourris de la chair de leurs enfans, formèrent l'affreuse résolution de mourir tous ensemble, et de laisser leur cendre confondue avec celle de la ville. Ils dressent un vaste bûcher au milieu de son enceinte, y portent leurs meubles, leurs trésors, y mettent le feu, et s'y précipitent, hommes, femmes, enfans, les esclaves même. Annibal, au lieu de richesses, n'y trouva que cendres et débris. C'est par cette scène sanglante que commença la seconde guerre punique [1]. O malheurs de la guerre ! « Si l'on vous contait, dit la Bruyère, que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe, et qu'il est demeuré, de part et d'autre, dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues à la ronde, ne diriez-vous pas : Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler ? » Ce sabbat dure en Espagne depuis trente siècles. Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Goths, Maures, Espagnols, Français, Allemands, se sont disputé cette riche proie, ont inondé de leur sang cette terre riante et fertile, pour en jouir pendant quelques jours et la transmettre ensuite de main en main à la postérité leur héritière. Aujourd'hui je marche sur leurs cadavres, je foule leur poussière sous mes pieds ; les tombeaux, les monumens même de leur orgueil n'existent plus.

> Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris [2].

En réfléchissant ainsi, j'arrivai près d'un couvent de trinitaires, bâti sur les ruines du temple de Diane, et avec ses matériaux.

> Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
> Le tombeau de Caton et la cendre d'Émile.

Ici ont passé, me disais-je, les Émile, les Fabius, les Acilius, ce Caton, qui gouvernait l'Espagne, et ce grand Scipion, qui, n'ayant pu lui enlever son gouvernement, renonça aux affaires publiques. J'aperçus des inscriptions latines gravées sur des pierres tombales ; pendant que je cherchais à les déchiffrer, je vis auprès de moi l'un de ces trinitaires ; je l'abordai pour lui demander quelques éclaircissemens sur ces inscriptions. Le révérend me répondit qu'il n'entendait pas l'arabe, et qu'il ne s'occupait pas de ces bagatelles écrites par les Maures, qui étaient des chiens, et dont Mahomet était le dieu. Émerveillé de cette réponse, je lui demandai ce qu'il pensait des anciens Romains. Ils adoraient, me dit-il, des statues de pierre et de bois, des serpens et des crocodiles. J'admirai la vaste érudition du révérend : pour m'égayer, je lui demandai si Luther était maho-

[1] Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus ; hic ipso tecum consumerer ævo.

[1] Annibal avait alors vingt-six ans ; il venait d'épouser une princesse qui lui apportait des richesses immenses ; de plus, il avait découvert des mines très abondantes d'or et d'argent ; on les appelait *les puits d'Annibal*. Il avait une armée de cent cinquante mille hommes.

[2] Les sépulcres mêmes sont sujets à la mort.
JUVÉNAL.

métan? — Non, c'était un apostat né du commerce de sa mère avec un incube; il avait renoncé à sa part de paradis pour vivre cent ans dans le bourbier du libertinage : à sa mort, le diable qui se tenait auprès de son lit, a emporté son âme.

> Auprès du lit se tapit le mâtin,
> Ouvrant la griffe : et lorsque l'âme échappe,
> Du corps chétif, au passage il la happe.

Cependant ce bon moine avait certain savoir : il m'apprit que les vignes de Morviedro produisaient un *vino generoso;* que l'on n'en buvait pas d'autre dans le couvent; que le pays était couvert de caroubiers, arbres très agréables, toujours verts, dont les fleurs sont rouges; que la carouge est un fruit long et plat, dont la pulpe est fade et douceâtre; et qu'on en nourrissait les chevaux et les bestiaux [1].

Je voulus aller visiter les ruines d'un amphithéâtre, monument des Romains. Le trinitaire offrit de m'y accompagner. Il me fit remarquer, à la porte de la ville, la tête d'Annibal gravée sur une pierre. A l'aspect de cet auguste visage, je me rappelai Trébie, Trasimène, Cannes et Rome, cette fière Rome, vaincue, humiliée, tremblant au seul nom d'Annibal, selon moi, le plus grand, le plus habile, le plus intrépide des capitaines, parce qu'il fit de grandes choses avec de faibles moyens. Lorsqu'il descendit en Italie, il n'avait plus que vingt mille hommes d'infanterie, et six mille chevaux; et c'était Rome qu'il allait attaquer. Pendant treize ans, il a lutté contre cette puissance formidable, loin de sa patrie, abandonné par elle, avec une armée composée d'un ramas de toutes les nations, qu'il sut enflammer par l'enthousiasme de la gloire, et enchaîner par la sévérité de la discipline. Ce héros était hardi dans ses plans, intrépide, calme au milieu des plus grands dangers, et doué d'une présence d'esprit admirable; presque impassible, comme Charles XII, il bravait l'inclémence de l'air; il dormait sur la terre, lorsqu'il en avait le temps; l'aliment le plus grossier était sa nourriture; il marchait le premier au combat, et se retirait le dernier. Les Romains l'ont accusé de perfidie, de cruauté, d'irréligion; mais c'est la haine et la vengeance qui ont colorié ce portrait : j'aurais volontiers gravé, sur l'effigie de ce grand capitaine, ce vers qu'Horace fit pour Auguste :

> Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes [2].

Mais après celui-là j'aurais voulu y inscrire ce vers philosophique de Juvénal :

> Expende Annibalem, quot libras in duce summo invenies [3].

Je vis dans notre promenade la vénération que l'on avait pour mon trinitaire : tous ceux que nous rencontrions lui cédaient le haut du pavé. Deux jeunes villageoises charmantes, vinrent appliquer leurs lèvres de rose sur sa main crasseuse et tannée [4]. Je ne trouvai à cet amphithéâtre que des décombres qui attestent son antique magnificence, des arcades presque entières, d'autres dégradées, et une citerne bien conservée; il pouvait contenir neuf mille spectateurs. Mon imagination me représentait sur ces siéges déserts, silencieux, ces fiers Romains assistant aux jeux scéniques. Le trinitaire me reprocha mon admiration pour ces vieux monumens, disant que c'était l'ouvrage des païens, que la religion devait anéantir [1].

Nous retournâmes à son église, sur laquelle je lus cette inscription; *oy se saccan las animas* [2]. J'en demandai l'interprétation au révérend père : « Cela signifie, me dit-il, que ceux qui viendront aujourd'hui dans notre église, et réciteront quatre fois le rosaire, retireront une âme du purgatoire : il y avait déjà cent personnes.— Voilà donc, dis-je au père, cent âmes qui sortiront aujourd'hui du purgatoire. — *Senor si*, répondit il gravement. » Dans ce moment je vis entrer une jeune fille très jolie, mais pâle, les yeux baissés et baignés de larmes; elle s'aprocha du bénitier, remplit une petite tasse d'eau bénite, alla se mettre à genoux auprès d'un tombeau, et après avoir récité quelques prières, l'arrosa de cette eau religieuse, ensuite se retira à pas lents, et traînant sa douleur. Le moine m'apprit que la mère de cette fille reposait depuis un mois dans ce tombeau, et que chaque goutte d'eau bénite qu'elle y avait versée, avait éteint quelque flamme du purgatoire. — Il est fâcheux, répliquai-je, que cette eau miraculeuse n'éteigne pas les incendies de la terre. » Ce cénobite, en me quittant, m'offrit sa main à baiser. — Les Français, lui dis-je, ne baisent que la main des jolies femmes. — Oh! s'écria-t-il, je sais que les Français sont un peu manichéens. — Qu'est-ce, mon père, qu'un manichéen? — C'étaient des hommes qui ne croyaient pas en Dieu, et qui croyaient au diable [3]. Mais sachez que les papes ont attaché des indulgences à ces marques de respect pour les religieux. — Mon père, les nègres d'Afrique ont des prêtres qu'ils appellent *marbuts* ou *marabous*, auxquels ils baisent le pied par respect. Lorsqu'un nègre s'est acquitté de ce devoir, le marabou lui prend la main, l'ouvre, crache dedans, et, avec sa salive, lui frotte le nez, la bouche, le front et les yeux. » Ce récit fit froncer les sourcils épais du révérend; mais pour l'adoucir, je lui donnai quelque argent pour les âmes du purgatoire. Alors il me dit, que les *animas benditas* (les âmes bienheureuses) prieraient Dieu pour moi.

Le lendemain, au point du jour, mon hôte me conduisit à un ermitage peu éloigné de la ville, et situé sur une

[1] On voit des caroubiers en Provence.

[2] Jamais on n'a vu un pareil héros, jamais il n'en naîtra de semblable.

[3] Mettez dans la balance la cendre d'Annibal, et voyez combien de livres pèse ce grand capitaine.

[4] Le respect des Espagnols pour leurs prêtres, émane des Goths, qui regardaient comme des oracles infaillibles leurs évêques et leurs moines.

[1] Les moines espagnols menacent de l'enfer tous ceux qui regardent avec quelque attention une statue antique. Si en creusant la terre on découvre les restes d'un empereur ou d'un philosophe, ils s'écrient : C'est une idole, c'est l'ouvrage des Philistins; détruisez-la bien vite; et l'idole soudain est renversée; le peuple démolit toutes les inscriptions, parce qu'il croit qu'elles renferment des esprits impurs qui gardent des trésors cachés.

[2] Aujourd'hui on retire les âmes (*du purgatoire* est sous-entendu).

[3] Manès était un hérésiarque du troisième siècle, qui établissait deux principes, deux rivaux en puissance, Dieu et le diable. Les Persans reconnaissaient deux génies, celui du mal et celui du bien. Manès niait l'incarnation de Jésus-Christ. C'était un crime, selon lui, de donner la vie à son semblable. Ses disciples, avant de couper le pain, maudissaient celui qui l'avait fait, lui souhaitait d'être semé, moissonné et cuit comme cet aliment.

haute montagne. C'était une petite hutte de terre couverte d'*esparto*, environnée de caroubiers, de figuiers, d'amandiers, et de quelques orangers. Au milieu de ce petit verger, une source d'eau vive arrosait quelques plantes potagères. Pendant que je parcourais cette retraite agréable, qui paraissait être l'asile du repos et de la piété, que je respirais un air pur et salubre, je vis descendre l'ermite du haut de la montagne; il marchait d'un pas ferme, quoiqu'il comptât un siècle de vie. Il vint à nous; je le félicitai sur sa bonne constitution, et sa longévité. « Oui, me dit-il, je suis centenaire; il y a quarante ans que je vis dans cet ermitage que j'ai créé et embelli. — Et vous pouvez être heureux loin de la société des hommes et de leurs secours? — Oui, beaucoup plus que lorsque j'étais au milieu d'eux, investi de besoins, et agité de passions. Je vis ici avec Dieu, avec la nature; mes occupations sont la prière et mon jardin; mes plaisirs, la promenade et le repos. Mes fruits, mes légumes me nourrissent, je reçois quelquefois un peu d'huile et du pain de la générosité des habitans de Morviedro, ces secours suffisent à mon existence. » Je lui offris de l'argent, il me refusa. « Réservez, me dit-il, cette aumône pour les pauvres : le superflu m'embarrasserait. » Il aurait pu dire, comme le Rat de La Fontaine :

J'ai, dans mon ermitage,
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage ?

C'est la réflexion que je fis en le quittant. Ah! dis-je, toutes les âmes sensibles et vertueuses, froissées, contristées par les crimes, la méchanceté et l'orgueil des hommes, iraient, comme ce bon ermite, se réfugier dans les montagnes, dans les déserts, si les vertus et la sensibilité de quelques individus ne les consolaient, ne les retenaient au milieu d'eux par les liens de l'amitié.

De Morviedro à Valence la route est tantôt sur des montagnes, tantôt dans des vallées très agréables. Elle était couverte de moines, de femmes sur des mulets, conduites par des *arrieros* (des muletiers), et escortées de troupeaux de *borricos* (ânes). Je m'arrêtai pour dîner dans la fameuse chapelle de Notre-Dame de *Cueva-Santa* de la Sainte-Grotte, située au milieu des montagnes. Quelques prêtresses desservent cette chapelle, et, en même temps, tiennent auberge. Si vous étiez venu, me dit l'un d'eux, le 28 septembre, jour de la fête de la Vierge, vous auriez vu une foule immense, et vous auriez joui d'un spectacle touchant; des malades accouraient chercher la santé, des mères venaient prier la Vierge pour celle de leurs enfans, des épouses, pour en avoir. Je lui demandai si la *Madone* faisait beaucoup de miracles. « Sans doute; mais ils sont plus rares depuis quelques années : les hommes sont trop dépravés; la foi s'affaiblit. » Il me proposa, en attendant le dîné, de me mener à la *Cueva-Santa*. Je le suivis; il y entra le premier ventre à terre, et y pénétra en rampant. Je fus obligé de ramper aussi : mais ce n'était pas devant des hommes. L'obscurité, favorable à la dévotion et à l'amour, m'empêcha de voir cette *Madone*. Au sortir de la grotte j'allai dîner. Ces bons pères me régalèrent d'un *guisado* qu'ils me vantèrent beaucoup; c'était une fricassée de poulets, cuite à la poêle, dans l'huile, avec des tomates, et force poivre. L'appétit seul me força de manger de ce ragoût détestable pour un Français. Quand je payai ce repas, on me demanda pour la Vierge, et je donnai pour la Vierge.

Je ne pus aller coucher qu'à Segorbe, éloigné seulement de *dos leguas* de la *Cueva-Santa*. Cette ville est assise sur le penchant d'une colline, entre deux montagnes, au bord de la rivière de *Toro;* elle est environnée de jardins bien cultivés, et contient cinq à six mille habitans. Le séjour m'en parut agréable; un philosophe et un amant doivent s'y plaire : en qualité d'amant, je disais à la belle Séraphine : *Hic tecum vivere amem* [1].

Le lendemain j'arrivai de nuit à *Bexis;* le *posadero* me demanda en entrant à l'auberge, si j'étais *christiano*. Sur ma réponse affirmative, son visage s'épanouit, et il me dit, en me touchant la main : *Los almas christianas se alegran de ver a un hermano* [2]. Je lui demandai pour mon souper des truites que nourrit la rivière de *Toro*, que l'on m'assurait être excellentes. Il me promit d'en chercher, en affirmant que j'aurais un souper de roi. Je m'assis, en attendant le festin, devant le foyer de la cuisine, au milieu d'une troupe de chats et de chiens. Crébillon le tragique se serait délecté dans cette société; mais je n'ai pas le même attachement pour mes frères les animaux, malgré le pacte que Dieu a daigné faire avec eux. La conversation de mon hôtesse vint égayer mon loisir; je sus bientôt qu'elle était de Saragosse; qu'elle en était à son troisième mari; qu'elle avait aimé le premier, détesté le second, et avait de l'amitié pour le troisième. Elle me raconta un miracle de son pays, arrivé du temps de son aïeule. Un gentilhomme très jaloux surprit sa femme avec son amant qui sauta par la fenêtre, et échappa au fer vengeur de l'époux; dans sa fureur, il fond, l'épée à la main, sur sa femme qui, épouvantée, tombe à genoux, en implorant le secours de la Vierge. A peine eut-elle commencé sa prière, que le mari reste sans pensée, sans mouvement : l'épée lui tombe des mains; ensuite, revenant à lui comme d'un songe, il demande à sa femme à quel saint elle s'était recommandée. A Notre-Dame d'Atocha, dit-elle; et j'ai fait vœu d'aller à Madrid, visiter son église [3], si elle daignait me sauver de votre courroux. — Allez accomplir votre vœu, madame; je ne m'y oppose pas. Aussitôt la *señora* partit pour Madrid, remercia la *Madone*, et fit ensuite exécuter un tableau qui représentait son aventure, qu'elle appendit dans la chapelle de la Vierge. C'est un très beau miracle, lui dis-je; on voit que la Vierge d'Atocha protège les âmes tendres. L'hôte vint m'annoncer le souper. Quel souper! Don Quichotte n'en a jamais fait de si mauvais! On me servit des *pimientos* très piquans, des tomates assaisonnées à l'huile de la lampe, et une soupe ou pâtée d'ail [4]. Cependant il fallait manger, sous peine de mourir d'inanition : je me décidai à vivre encore. Solon prétend que la nourriture est, comme les autres

[1] Ici j'aimerais à vivre avec toi.

[2] Les âmes chrétiennes se réjouissent de voir un frère.

[3] Notre-Dame d'Atocha signifie *Notre-Dame du Buisson;* elle est à Madrid, dans un vaste couvent; on y accourt en dévotion de toute l'Espagne. La Vierge tient le petit Jésus dans ses bras : elle est noire. On lui met souvent un habit de veuve. Mais aux grandes fêtes, on l'habille avec magnificence; on la charge de pierreries; on couronne sa tête d'un soleil, dont les rayons jettent un vif éclat; un grand chapelet est dans ses mains ou attaché à sa ceinture.

[4] Les Espagnols aiment tellement l'ail, qu'un roi d'Espagne, pour ne pas laisser infecter ses appartemens, défendit de paraître devant lui après en avoir mangé.

drogues, une médecine contre la maladie de la faim. Mon hôte vint au milieu du repas m'assurer que je devais être content; qu'il m'avait donné un souper de cardinal. *Voire*, même d'un pape, lui répondis je. J'expédiai bien vite ce festin de cardinal, pour aller oublier mes fatigues dans les bras de Morphée. Sancho Pança s'écrie : Béni soit le sommeil! il enveloppe un homme comme un manteau. Mais ma chambre était semblable à celle que décrit Gresset :

Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états.

J'eus beau invoquer le sommeil, il me refusa ses pavots. D'ailleurs, l'âcreté de l'huile, la force de l'ail et des pimientos, avaient prodigieusement irrité mon gosier. Par bonheur, je m'étais pourvu d'une cruche d'eau au *large ventre* : je l'épuisai pendant la nuit. Qu'elle fut lente! Je craignais qu'un nouveau Josué n'eût arrêté la marche du soleil. Enfin, un rayon de lumière m'annonça le jour; je me levai, et j'allai compter avec mon hôte, qui me fit payer chèrement son souper de cardinal. Je demandai à déjeûner avant de partir, mais ce pieux *posadero* voulut qu'auparavant j'allasse entendre la messe, parce que c'était la fête de je ne sais quel saint : j'aimai mieux me passer de l'un et de l'autre.

Les agrémens de la route me dédommagèrent de ce mauvais gîte. Après avoir traversé des montagnes couvertes de plantes aromatiques, de pins et de verdure, je descendis dans une vallée; le soleil était ardent, et la marche pénible; j'arrivai enfin à la rivière de Canales qui promène ses eaux limpides sous des berceaux charmans, entre des bords parés de fleurs. A cet aspect, je m'écriai : *ô qui me gelidis in vallibus Hœmi sistat* [1] *!* mais je préférai la vallée où j'étais, à celle de l'Hémus [2]. Je mis pied à terre, et m'assis à l'ombre de deux beaux arbres. J'y respirai la fraîcheur de l'eau et de l'ombrage. Quand je suis seul, disait Cardan, je suis plus que jamais avec les personnes que j'aime [3], et moi j'étais aussi avec la belle Séraphine. Je la voyais, je lui parlais, je lui jurais l'amour le plus tendre. J'entendais sa voix douce et touchante; elle pénétra dans mon cœur. Mon rêve fut interrompu par la présence d'un homme dont le vêtement bizarre m'inspira quelque méfiance; je me levai, et je l'attendis. Une barbe noire et épaisse ombrageait son menton, il avait la tête rasée; sa robe était de bure; un rosaire à gros grains pendait à sa ceinture, et il tenait dans sa main une figure de bois qu'il appelait la *Madone* : il m'invita à la baiser. Je lui dis que je ne baisais pas du bois. Alors il me demanda de l'argent. «Quel est votre métier, lui dis-je? —Je n'ai point de métier; je suis ermite, et je vis de ce que l'on me donne. — Et pourquoi vivez-vous d'aumônes, puisque vous êtes sain et robuste? — Pour gagner le ciel. Nous jeûnons, nous nous mortifions, nous prions pour les autres. — Vos prières ne sont pas entendues; je ne vous crois pas plus de crédit dans l'autre monde que dans celui-ci : n'avez-vous jamais exercé d'autre profession? — J'ai été soldat, puis déserteur; je me suis marié, j'ai quitté ma femme : j'ai eu des enfans, je les ai envoyés à l'hôpital. — Et pourquoi cette barbarie? — Pour m'en débarrasser et en faire des gentilshommes.— Comment cela? — Tous les enfans trouvés sont nobles [1]. Aujourd'hui, libre de tout lien, de toute affection, je ne suis plus occupé que de mon salut. — Et du soin de vivre aux dépens des autres. Et votre métier est-il bon? — Jadis il était meilleur, mais la religion s'affaiblit tous les jours, les charités diminuent; et sans quelques bonnes femmes, nous ferions des longs jeûnes.» Dans ce moment, mon cheval s'étant détaché, je courus après lui; à mon retour, je vis cet orang-outang s'éloigner à grands pas; je lui criai : Bon voyage, seigneur ermite! Mais je m'aperçus qu'il m'emportait un mouchoir que j'avais laissé dans l'herbe. Je montai à cheval, et je l'atteignis bientôt : il nia effrontément son vol; mais lui ayant appliqué deux coups de fouet sur les épaules, il jeta le mouchoir, et se sauva à toutes jambes. En réfléchissant sur cette aventure, je me disais : Si un musulman ou un Chinois, désirant embrasser la religion chrétienne, venait en Espagne pour la connaître, quelle idée pourrait-il en avoir? La barbarie de l'inquisition, l'ignorance et la vie scandaleuse ou mondaine de la plupart des moines; la superstition, la dévotion des habitans, associée à la galanterie, à la dissolution des mœurs, une foule de *Madones* de bois ou de métal, descendues miraculeusement des airs, faisant tous les jours des miracles, couvertes de pierreries, habillées, endimanchées dans leurs niches; ensuite les indulgences de l'église, les bulles des papes pour lever des impositions sur le peuple, le brigandage des ermites; sans doute tout éloignerait cet aspirant d'une religion dont il ne pourrait démêler la sainteté à travers les abus et les momeries qui la défigurent.

Je reviens aux ermites. Ils fourmillent en Espagne, mettent à contribution la piété des habitans et des voyageurs, et volent quand l'occasion s'en présente.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, des nuages s'amassaient sur ma tête; j'encourageai Podagre de la main et de la voix à doubler le pas; mais il n'aimait pas à presser son allure. J'ai connu beaucoup d'hommes, qui, sous ce rapport, ressemblaient à mon cheval. Cependant l'éclair brille, le tonnerre roule et gronde, un vaste et noir nuage s'entr'ouvre, un torrent d'eau fond sur moi et mon cheval, *ruit arduus æther*. Je n'apercevais pas une chaumière où me réfugier. La foudre, avec un fracas horrible, traverse le chemin à dix pas de moi, et va briser un chêne, vieux enfant de la terre; Podagre, effrayé, se cabre et me désarçonne. J'étais *sub dio*, sous le poids de la pluie, enveloppé de ténèbres et d'une odeur sulfureuse; les nuages, poussés par les vents, se heurtaient, se déchiraient : le spectacle était grand, sublime; si j'avais été poète ou peintre, j'aurais pu m'extasier, en jouir; mais j'étais plus tenté de maudire l'orage que de l'admirer, je ne songeais qu'à rassurer mon Bucéphale et à presser son pas. La pluie ne cessa que lorsqu'elle eut pénétré mon manteau et mon habit. Alors parut l'arc-en-ciel, ce gage éternel de la promesse du

[1] Eh! qui m'arrêtera sur les bords de l'Hémus!

[2] C'est aujourd'hui le mont Burkam, couvert d'antiques chênes; à ses pieds est un champ de roses avec lesquelles les Turcs composent leur essence.

[3] Mais Cardan ajoutait, avec Dieu et mon ange.

[1] En Espagne, les bâtards inconnus sont réputés gentilshommes, parce que la noblesse est une si belle chose, qu'il ne faut pas risquer d'en priver ceux à qui le hasard de la naissance a pu la donner.

Tout-Puissant; un rayon pâle perça les nuages. A son heureuse clarté, au silence des élémens, je crus voir la nature sortir du chaos; insensiblement une douce sérénité remplaça les ténèbres, bientôt le soleil déploya toute sa magnificence. Alors Podagre et moi, bien trempés, bien mouillés, poursuivîmes notre route d'un pas tranquille et d'un cœur plus joyeux.

Arrivé à la *venta* d'un village près de Lyria, j'entrai dans le vestibule, où des muletiers déchargeaient leur marchandise. Cette pièce servait de magasin, de salon et de chambre à coucher; de là, j'allai dans la cuisine où ces messieurs apprêtaient leur souper; j'aidai l'hôte à préparer le mien, qui consistait en un plat de morue et des œufs aux tomates, que je mangeai au bout de la table, avec cette brillante compagnie. Je jouis de leur aimable conversation, dans laquelle les juremens, l'orage du jour et les miracles des saints ne furent pas oubliés.

Ne me souciant pas de passer la nuit avec mes convives, je demandai une chambre à mon hôte. « Je n'en ai qu'une seule à vous offrir, me dit-il: elle est en haut de la maison; mais personne n'oserait y coucher; toutes les nuits elle est occupée par un revenant. — Et quel est ce revenant? — Nous croyons que c'est ma grand'mère qui est morte depuis deux ans, et je serai obligé de vendre ma maison à mon voisin, qui en a grande envie. — Eh bien! mon cher hôte, donnez-moi cette chambre; j'y coucherai, je ne crains pas les esprits féminins. — Oh! d'aussi braves que vous ont eu peur. — J'en suis persuadé; mais j'ai un secret pour chasser les esprits. » Mon hôte consentit à me céder la chambre, en plaignant mon entêtement. Je savais cependant que Pline le jeune, Plutarque, Tacite, l'église et mon aïeule croyaient aux revenans; on m'avait appris au collége que l'ombre de Samuel, évoquée par la sorcière d'Enden, avait apparu à Saul, qui le reconnut à son manteau. J'avais lu depuis, dans des historiens très véridiques, que Brutus avait vu, dans sa tente, un spectre, grand et hideux, qui venait lui annoncer sa mort; qu'un fantôme, sur les bords du Rubicon, s'était présenté à Jules-César, et avait traversé le fleuve en sonnant de la trompette. Je me rappelai aussi que le génie de Rome, pâle et triste, avait apparu devant Julien, dit l'Apostat, la nuit dans sa tente, pendant qu'il écrivait. Mais tant d'exemples fameux et attestés ne pouvaient vaincre mon incrédulité, en fait de revenans et de fantômes. Cependant le *posadero*, par pitié pour moi, me donna un petit vase d'eau bénite, en me disant: « Lorsque le revenant ou l'esprit paraîtra, couvrez-lui la face de cette eau sacrée, il s'enfuira aussitôt. »

Cette chambre ensorcelée était jadis un colombier; je voulus en fermer la porte, mais elle n'avait ni verroux, ni serrure, ce qui m'embarrassa un peu, car je soupçonnais que le lutin était un être matériel et vivant; mais apercevant une table boiteuse et une chaise de bois, j'imaginai d'en faire une barrière: j'adossai la table contre la porte, je mis sur cette table la chaise en équilibre, de sorte qu'au premier mouvement, elle devait culbuter et m'avertir de l'approche du revenant. Je me couchai ensuite tout habillé sur un matelas étendu par terre, mon épée auprès de moi. Bientôt un paisible sommeil s'empara de mes sens et de mon âme qui extravagua tout à son aise.

Vers l'heure où le coq commence à chanter, je fus éveillé en sursaut par le fracas de la chaise tombante; je crie: qui va là? Personne ne me répond; je me lève l'épée à la main, je cours à la porte, elle était entr'ouverte. Je compris alors que le revenant s'était enfui, et avait eu peur des vivans. Je replaçai ma table, et dormis tranquillement le reste de la nuit. Le lutin n'osa plus revenir. Dès que le jour parut, je n'eus qu'à secouer mes oreilles pour me trouver prêt à partir. L'hôtelier me demanda des nouvelles de l'esprit; je lui répondis que c'était un bon diable, qu'il avait eu plus de frayeur que moi, ce qui l'étonna beaucoup. Il admira mon prétendu courage, et attribua la fuite de l'esprit à la vertu de l'eau bénite.

J'allai coucher, sans encombre, à Lyria, petite ville située entre deux montagnes. Je demandai en arrivant des nouvelles du château de Lyria, habité par le seigneur Gil-Blas de Santillane; mais il n'était pas sur la carte topographique du pays, non plus que la belle maison de plaisance de M. de Volmar se trouve sur la carte de Clarens. Je trouvai dans la *posada* [1] deux jeunes époux qui venaient de Valence. La femme était très jolie, quoique pâle et un peu maigre.

Un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet.

Le mari était de petite stature, sec et couleur de bronze; il avait une physionomie sournoise qui repoussait, et son esprit me parut aussi peu aimable que sa figure. Il damnait impitoyablement l'antiquité, tous les philosophes anciens et modernes, tous les protestans; mais il ouvrait la porte du paradis aux papes Alexandre VI, Boniface VIII, et au roi Philippe II, morts dans le giron de l'église. Ces jeunes gens étaient mariés depuis quatre mois, sans l'aveu du père de *dona Rosalia* (ainsi s'appelait la jeune femme); mariages si fréquens en Espagne, et presque toujours si malheureux. Son époux, don Sanche, la menait à Saragosse pour la présenter à ses parens. Comme la jeune femme me parut très agréable, je lui proposai de réunir nos mets, et de souper ensemble. Ils avaient apporté une volaille de Valence, moi j'allai chercher des côtelettes de mouton. Je me chargeai de l'apprêt de ces viandes. Jadis Achille prépara, de ses mains victorieuses, le souper qu'il donna aux députés d'Agamemnon. Je mis les côtelettes sur des tuiles, et les tuiles sur la braise; je suspendis la volaille à une ficelle, je la fis tourner devant le feu, en présentant tantôt une face, et tantôt l'autre: c'est ainsi que l'on rôtit encore les viandes dans la plupart des *venta* de l'Espagne. Pendant ce temps-là, les époux se caressaient; le mari me paraissait fort empressé, fort tendre; j'enviai leur bonheur, et pensai que bientôt la même félicité m'atendait à Cordoue. Le souper préparé, nous nous mîmes à table où nous appelait l'appétit.

Le *posadero* nous apporta deux bouteilles de vin *rancio*, que produit un vignoble peu distant d'une chartreuse qui est à six milles de Lyria [2]. Pendant le repas, dona Rosalia sembla dérider son front, qu'obscurcissait une teinte de mélancolie, elle eut des saillies heureuses, un enjouement aimable, et surtout des expressions de sensibilité qui annonçaient celle de son âme. Je ne sais quel auteur prétend [3] que, pour rendre un repas agréable,

[1] On donne le nom de *posada* aux auberges des villes, et celui de *venta* aux petites hôtelleries de village.

[2] *Rancio* veut dire *vieux*. Je ne sais pourquoi ce vin porte cette dénomination.

[3] Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*.

il faut au moins être trois, comme les Grâces, ou neuf, comme les Muses. Nous étions le nombre des Grâces; mais ce que cet écrivain n'ajoute pas, c'est qu'il faut avoir voyagé, fatigué tout le jour, soupé à côté d'une jolie femme, et bu du vin rancio, pour trouver un repas délicieux. Dans notre conversation, nous ne traitâmes ni des sujets de philosophie, ni d'histoire, mais don Sanche me parla de la vierge de son pays, de ses miracles; me conta qu'il avait vu à Madrid Notre-Dame d'Atocha, et la magnifique procession de la Fête-Dieu. Voici sa description.

« Toutes les paroisses, tous les religieux y assistent; les rues par où elle doit passer sont ornées des plus belles tapisseries du roi et des riches particuliers; les balcons, dont on a enlevé les jalousies, sont couverts de tapis, de superbes carreaux et de dais magnifiques; sur les rues, sablées et jonchées de fleurs, on étend des voiles : l'eau dont on les arrose y maintient la fraîcheur. Les reposoirs sont décorés avec la plus grande magnificence. Le roi, un cierge à la main, marche après le Saint-Sacrement, vêtu d'un habit de taffetas noir, brodé sur toutes les tailles d'une soie bleue et blanche; il porte son manteau autour de son bras, à son cou un collier d'or garni de pierreries, d'où pend un petit mouton en brillans; il a des boucles de diamans à ses souliers et à ses jarretières; un large cordon qui entoure son chapeau jette un très grand éclat. Le chapeau est retroussé, et orné d'une perle de la grosseur d'une petite poire. On assure que c'est la plus belle de l'Europe. Le monarque est suivi de toute sa cour, de tous ses conseils, de ses trois compagnies de gardes en uniformes. Les dames remplissent les balcons, parées de leurs plus beaux habits et de toutes leurs pierreries; elles tiennent dans les mains des corbeilles de fleurs ou des flacons d'eau de senteur, qu'elles répandent sur la procession. »

Ce récit et nos réflexions à ce sujet nous faisaient oublier l'heure du sommeil; mais l'hôte vigilant vint nous avertir que tout dormait déjà dans la *posada*, et qu'il fallait nous retirer dans nos chambres. Je fis mes adieux à dona Rosalia, qui me témoigna tout le plaisir que lui avait fait ma rencontre, et le regret qu'elle avait de notre séparation éternelle.

Je n'avais le lendemain que six lieues à faire pour me rendre à Valence; j'attendis dans mon lit que l'aurore eût séché ses pleurs, et je résolus de profiter d'une belle matinée pour aller me promener à une grange nommée la *Torre*, où croît le fameux rancio.

Je trouvai devant cette grange deux sœurs, jeunes filles, l'une âgée de quatorze ans, et l'autre, d'un an de plus. Celle-ci tricotait des bas, l'autre épluchait des herbes : je croyais voir deux jeunes Grecques, telles que l'histoire ou la poésie nous les dépeint : un modeste habit de bure noire enveloppait leur taille légère et flexible; une rédizilla verte renfermait leurs beaux cheveux noirs. Sous cette humble coiffure, brillait un visage ovale, une peau blanche, de grands yeux noirs plein de feu; leur physionomie respirait la gaîté de leur âge et la sérénité de leur âme : elles se levèrent à mon approche; je leur dis en les abordant : « Je ne croyais pas trouver deux anges dans cette solitude. » Elles rougirent, et ce charmant coloris de la pudeur les embellit encore; elles appelèrent leur mère, qui accourut et me demanda ce que je désirais. « Je suis un étranger, lui dis-je, curieux de voir ce pays, et je déjeunerais volontiers avec des figues et du raisin, si je ne vous incommodais pas. » Elle envoya aussitôt ses filles chercher ces fruits, du pain et une bouteille de vin. Ces mets furent servis sur une table de pierre. La mère s'assit près de moi; ses deux filles se tenaient à l'écart; mais la maman leur dit : « Allons, allons, approchez-vous; monsieur l'étranger a l'air d'un brave homme; je le vois à sa mine : elle ne me trompe jamais : quand j'épousai le pauvre défunt votre père, je le regardai avant tout entre les deux yeux, et je dis à part moi : C'est un homme de bien, c'est ce qu'il me faut, et j'ai bien deviné. » Elle me demanda mon pays; lorsque j'eus répondu que j'étais Français, les deux sœurs ouvrirent leurs grands yeux, et me considérèrent comme un être d'une nature étrange. Après m'avoir assez regardé; elles me demandèrent si les Français étaient *christianos*, s'ils étaient baptisés, s'ils allaient en paradis. Je leur répondis que nous étions *buenos christianos*, et que le paradis était peuplé de Français, ce qui parut leur faire plaisir, et leur inspirer plus d'intérêt pour moi. « Mais, me dit la mère, vous avez beaucoup de huguenots en France; pourquoi ne les chassez-vous pas? — Où voudriez-vous les envoyer? Les recevriez-vous en Espagne! — *Valgame dios!* s'écria-t-elle, cette peste en Espagne! *All inferno! All inferno!* » Je me vis damné sans rémission, mais j'en appelai a un futur concile. Le déjeuné fini, j'offris de l'argent à la mère; elle le refusa en me disant : « *Somos Espagnoles* (nos sommes Espagnoles); » elle entendait par ces mots que les Espagnols accordaient l'hospitalité sans aucune vue d'intérêt. En effet, cette nation est hospitalière et généreuse, surtout dans les contrées méridionales : vertu qu'elle a sans doute héritée des Maures. J'avais un petit étui d'ivoire, garni de deux viroles d'or; je le présentai à la sœur aînée, qui le refusa avec embarras, et en regardant sa mère; je vis bien que l'offrande lui plaisait, et pour la décider, je lui dis que l'étui avait touché le corps de la vierge du Mont-Serrat; à ces mots, la mère lui conseilla d'accepter, ajoutant que cette relique lui porterait bonheur. Je quittai ce charmant trio, fort satisfait de ma promenade, et enchanté d'avoir vu ces deux sœurs, qui, sans exagération poétique, étaient deux roses brillantes que le hasard avait fait naître dans un désert. Au surplus, ces figures célestes ne sont pas rares en Espagne.

Je fus témoin, en rentrant à Lyria, d'une cérémonie bizarre. Un *arriero* (muletier) avait un mulet malade, qui depuis vingt-quatre heures ne mangeait pas; cet *arriero*, après avoir essayé tous les remèdes possibles pour réveiller son appétit, le crut ensorcelé, et pour détruire le charme, il le conduisit à la porte de l'église, où on le chargea de rosaires, d'images de saints : une vieille édentée prononça une kirielle de *pater* et d'*ave*, et l'aspergea d'eau bénite de la tête aux pieds. Le soir, l'animal mangea, et l'on ne douta plus de son ensorcellement.

La journée avançait; je me hâtai d'aller à mon auberge pour monter à cheval et me rendre à Valence. Le *posadero* m'attendait à la porte, pour me dire que la senora avec laquelle j'avais soupé la veille me priait de monter dans sa chambre. Je fus étonné du message; je la croyais déjà bien loin : je la trouvai les cheveux épars, les yeux rouges et chargés de pleurs. Le plus grand désordre régnait dans son habillement; cet abandon, sa douleur, ses larmes l'auraient défigurée, si la jeunesse et la beauté ne lui eussent imprimé un charme difficile à obscurcir. En

me voyant, elle s'écria : « Jésus, Jésus, *que desdicha* (quel malheur)! » Surpris, ému, je lui demandai le motif de ses larmes. « Ah! le malheureux m'a quittée, s'est enfui, s'écria-t-elle en sanglotant; il a emporté mon argent, mes bijoux; je suis perdue; senor, tuez-moi, tuez-moi. — De qui parlez-vous? — D'un traître, de mon époux, d'un lâche qui m'abandonne... » J'essayai de la consoler, et lui dis que don Sanche était sans doute dans le voisinage; qu'il reviendrait, et que j'allais prendre des informations de l'aubergiste et des voisins. L'hôte me dit qu'il était retourné à Valence, qu'il reviendrait dans la journée, et me ramènerait mon cheval que je lui avais prêté. « Ah! m'écriai-je, mon cheval, mon fidèle compagnon! c'en est fait, je ne le verrai plus! Mon cher Podagre, tu perds un bon maître, qui t'affectionnait, qui te chérissait! » Je désespérai avec raison de le revoir : le cheval, les bijoux, l'argent emportés prouvaient que ce malheureux avait pris congé de nous pour long-temps. Je retournai vers *dona Rosalia :* pour adoucir sa douleur, je lui donnai l'espérance que je n'avais pas; je lui dis que son mari était allé à Valence, et que sans doute il reviendrait dans la journée; je lui promis de ne pas l'abandonner. « Croyez-vous qu'il revienne? s'écriait-elle souvent. Hélas! non, je l'ai perdu pour jamais! — « Et moi, mon cheval, » ajoutai-je tout bas. « Jésus, Jésus, *que desdicha !* » C'était le refrein de cette infortunée. « S'il ne revient pas, lui répliquai-je, vous serez trop heureuse d'être débarrassée d'un pareil monstre. — Ah! le ciel me punit d'avoir désobéi à mon père, le meilleur des pères, de m'être mariée malgré lui Mon père, sainte Vierge, pardonnez-moi, ayez pitié de moi! » En exhalant ses plaintes, un ruisseau de larmes coulait de ses beaux yeux, et je la laissai pleurer. Lorsque je crus que cette effusion l'avait un peu soulagée, je lui proposai de dîner. « Non, non, je veux mourir. — Pour qui? pour un ingrat, un misérable; vous renoncez à votre père que vous aimez, et qui sans doute vous regrette. Voulez-vous ajouter au chagrin que lui a causé votre mariage, la douleur éternelle de votre mort? Croyez qu'un père aime toujours son enfant, et qu'il vous recevra avec plus de tendresse, plus de bonté que si vous étiez heureuse. » Ces paroles parurent rattacher son âme à la vie. « Dînez, me dit-elle, je prendrai un bouillon. » On me servit dans sa chambre : le repas de la veille avait été si gai, si agréable! mais l'heure de la joie amène celle de la douleur, comme le jour amène la nuit.

L'après-dînée elle voulut aller à l'église pour prier la *Madone* de lui rendre son époux. Je l'y accompagnai. Elle s'agenouilla, récita son rosaire. Chaque *Ave Maria* était interrompu par des sanglots. J'étais touché de sa dévotion. Quel consolant refuge que le sein de la Divinité! Ses prières, sa confiance en la *Madone* ayant ranimé son espoir, elle me proposa d'aller sur le chemin de Valence au-devant de son époux. « Hélas! ajouta-t-elle en soupirant, peut-être la bonne Vierge me le rendra. » Elle prit mon bras; elle était si faible, que je la traînais; ses yeux cherchaient au loin si elle n'apercevrait pas l'objet de ses pleurs; le pas d'un cheval, d'un mulet, la faisait tressaillir; mais bientôt désabusée, elle retombait dans ses angoisses. La voyant si débile, je lui proposai de s'asseoir sur une petite éminence couverte de gazon; nous étions au milieu d'une prairie où paissait un troupeau de moutons; l'air retentissait de leur bêlement et du murmure des tourterelles perchées sur nos têtes. Ce moment m'aurait paru délicieux sans la tristesse et les pleurs de cette jeune femme; mais pour elle, la nature était morte. Les objets qui nous environnent prennent la teinte de notre âme : le plus beau jour est sombre, nébuleux pour l'homme infortuné. Cette jeune épouse tomba dans une profonde rêverie qui se termina par une effusion de larmes. Sa tristesse passa dans mon âme : je sentais cette tendre mélancolie qui nous attache au sentiment de la douleur; je partageais celle de cette infortunée, ensuite je songeais à cette aimable Cécile, objet éternel de mes regrets. Tout à coup le hennissement d'un cheval fait tressaillir dona Rosalia. « Ah! s'écrie-t-elle, c'est lui! c'est lui! » Elle se lève précipitamment, fait quelques pas, regarde; mais, ne voyant qu'un inconnu, ses genoux fléchirent; je la soutins, et elle me dit : « Non, ce n'est pas lui, il ne reviendra pas; je me rappelle à présent qu'hier en se couchant il me dit : « Demain tu peux te reposer; nous partirons tard; la journée est fort courte : pendant que tu dormiras, je préparerai tout pour notre voyage. » Oui, l'ingrat me trompait. C'en est fait! Oh, sainte Vierge! *piedad! piedad* (pitié)! »

La nuit approchant, je lui proposai de retourner à Lyria, ce qui redoubla ses peines. « Il n'est donc plus d'espoir, disait-elle, je ne le reverrai plus! Sainte Vierge, pourquoi ne me le rendez-vous pas? » « La Vierge, lui dis-je, vous le refuse par bonté, par pitié pour vous : cet homme, si lâche, si cruel, vous aurait rendue la plus malheureuse des femmes. » Elle m'apprit que depuis son mariage, son père n'avait jamais voulu la voir; que don Sanche lui ayant proposé de venir à Saragosse dans sa nouvelle famille, elle y avait consenti. Elle ajouta : « Avant mon départ j'écrivis à mon père pour le supplier de me permettre d'aller recevoir sa bénédiction; il est resté inflexible : seulement il m'envoya mille piastres, qui, sans doute, ont tenté l'avarice de don Sanche. Hélas! je suis seule sur la terre; je n'ai plus ni père ni époux! » Je lui offris de la ramener chez son père : je lui représentai qu'elle n'avait pas d'autre asile, d'autre appui. « Et s'il me rejette, malheureuse! que vais-je devenir? — Un père punit une fille coupable, mais il ne l'abandonne jamais. Si la justice et la sévérité prononcent le châtiment, la tendresse paternelle parle et l'adoucit. Vous n'avez donc plus de mère? — Hélas! non; je l'ai perdue depuis trois ans. » Enfin, en fixant son incertitude, calmant son anxiété, je la décidai à aller se jeter aux pieds de son père : je promis de l'accompagner et de négocier son pardon; ensuite, je l'invitai à se coucher : et moi, privé de mon cher Podagre, j'allai louer deux mules pour notre voyage.

La jeune Rosalie, livrée à elle-même dans le silence et les ténèbres de la nuit, ne put jouir des douceurs du sommeil; sa vive imagination, lui représentant ses malheurs, mit le désespoir dans cette âme faible et sensible. Au point du jour l'hôte vint m'éveiller et me dire que la *senora* me demandait. Dès qu'elle m'aperçut elle s'écria : « Je n'en puis plus, je suis morte! » Son visage était enflammé, et sa main brûlante. « Vous avez la fièvre, lui dis-je; mais ne vous alarmez pas, ce n'est qu'une fièvre éphémère. — Comme Dieu voudra : appelez-moi, je vous prie, un confesseur et un médecin. — Je vais chercher le médecin; quant au confesseur, attendez que la fièvre soit calmée. » L'aubergiste se chargea d'amener le docteur don Alphonse, son parent. « Il fait, me dit-il, des cures admirables; il guérit la fièvre en trois jours, le mal aux

dents en cinq minutes, la sciatique en trois semaines, la goutte dans un mois; *valgame Dios!* il ressusciterait un mort. — Allons, courez bien vite chercher ce grand médecin. » J'aurais désiré de m'en passer; je n'avais pas grande opinion d'un Esculape de Lyria ; mais le spécifique le plus puissant pour toutes les maladies, c'est de complaire au malade, et de lui inspirer de la confiance. Le docteur Alphonse arriva bientôt ; il entra dans la chambre de Rosalie avec la gravité d'un muphti, ou d'un docteur de Salamanque, en disant : « *Dios vos bendiga* (Dieu vous bénisse)! » C'était un petit homme d'environ soixante ans; le visage long, maigre et couleur de cuivre; son nez, très saillant, était chargé du signe doctoral, de larges lunettes ; une vaste cape enveloppait son corps chétif, et un grand feutre, à bords rabattus, couvrait la moitié de son visage. Cette figure grotesque appelait le rire. Il tâta silencieusement, pendant près d'un quart d'heure, le pouls de la malade; après quoi il dit qu'avec l'aide de la *Madone* et de ses remèdes, elle guérirait promptement. Il ordonna un vomitif, et une saignée sur la main; car c'est ainsi qu'on saigne en Espagne. Mais je lui dis : « Mon cher docteur, épargnez le sang humain ; attendez encore.—Eh quoi! me répondit-il avec humeur, qu'elle soit morte? — Au contraire, pour l'empêcher de mourir. — De quoi vous mêlez-vous? — D'empêcher les bévues; voilà une piastre pour votre peine. » L'aspect de l'argent produisit sur lui le même effet que le gâteau d'Énée sur le dogue des enfers. Notre docteur sourit, tendit la main, reçut la piastre, et se retira en disant : « *Dios guarde à usted* (que Dieu vous garde)! » à quoi je répondis: « *Va usted con dios,* mais ne reviens pas. » Un Spartiate à qui l'on demandait d'où venait la cause de sa bonne santé répondit : « De mon ignorance en médecine. » J'étais précisément dans ce cas-là ; le bon sens me disait qu'il ne fallait à dona Rosalia que du repos, de la limonade, des bains de pieds, que surtout il fallait calmer sa tête et lui rendre l'espérance; je lui parlai de son père, du plaisir qu'il aurait à la revoir, à lui pardonner; pour appuyer mon discours de l'influence de l'imagination, je lui prêtai mon reliquaire, doux présent de Séraphine. « Appliquez-le, lui dis-je, sur votre poitrine; il a guéri plus de fièvres que tous les médecins du royaume de Valence. *An virtus, an dolus?* Je crois cette petite supercherie très permise : la relique, la limonade, les bains de pieds apaisèrent par degrés l'ardeur de la fièvre; si je l'avais abandonnée au charlatanisme de ce prétendu docteur, elle aurait eu la même destinée qu'un Français eut à Valence ; son médecin lui fit rendre l'âme à force de vomitifs. Il est vrai qu'il fut aidé, dans cette expédition par cinq ou six moines, qui tourmentèrent le malade à tel point, qu'il succomba autant par leur importunité, leurs exhortations, que par la secousse des vomitifs; mais à sa mort ils s'écrièrent : « *A quel ès in Cielo* (Oh! pour celui-là, il est dans le ciel). »

Lorsque je vis dona Rosalia dans une situation plus tranquille, j'offris d'aller le lendemain chez son père pour lui peindre son état, sa douleur, son repentir, et je la flattai de l'espérance de le toucher et de l'amener à Lyria. « Dieu le fasse! Donnez-moi mon rosaire : je vais prier la *Madone* d'avoir pitié de moi, et de me rendre la tendresse de mon père. » Je ne la quittai point du reste de la journée; je lui servis de garde, de médecin. Elle m'inspirait l'intérêt le plus tendre. Je la voyais abandonnée de l'univers, couchée sur un méchant grabat, dans une chambre sans meubles; elle-même sans coiffe, les cheveux épars, mais parée de ses attraits, de sa jeunesse, de sa douleur. Je l'entendis soupirer, réciter son chapelet, prononcer le nom de son époux, invoquer la *Madone*. Pour moi, je lisais auprès de son lit, et de temps en temps je lui donnais de la limonade. J'avais chargé le *posadero* de me trouver une garde pour la nuit et pour le lendemain. Il m'amena une vieille femme qui d'abord, pour m'inspirer de la confiance, me montra une attestation signée de son confesseur, qui la certifiait *esclava de la santissima Trinidad* (esclave de la sainte Trinité). Par cette affiliation elle est obligée de réciter tous les jours un certain nombre de prières, de parer de fleurs l'image de la *Madone,* d'allumer des cierges devant elle, et de donner telle somme à son confesseur, chargé de la recette pour la *Trinidad.* D'après la lecture de ce certificat, je la félicitai de cette agrégation, et lui dis que j'espérais qu'une femme de la *santa Trinidad* serait aussi charitable que pieuse. A deux heures de nuit, je quittai la malade, et recommandai à la garde de la faire boire souvent. Je dormis peu, dona Rosalia encore moins; mais la garde l'amusa par des contes de sorciers et de revenans. Au point du jour j'entrai dans sa chambre, et lui annonçai que j'allais partir pour Valence. « Ah! s'écria-t-elle, que la Vierge et votre bon ange vous accompagnent! Dites à mon père que s'il m'abandonne, je mourrai; il me tuera. » L'hôtelier vint m'avertir que *la mula è el moço* (le muletier) m'attendait à la porte. Je fis mes adieux à Rosalie, en la conjurant de se tranquilliser et d'écouter la voix de l'espérance. Je montai la mule et je partis. C'est alors que je regrettai encore plus mon cheval; j'étais accoutumé à la douceur de son allure, à sa société. « Pauvre Podagre, disais-je, qu'es-tu devenu? es-tu bien nourri, bien soigné? Ah! sans doute tu me regrettes! »

Cependant la *huerta de Valencia* (le jardin de Valence, c'est ainsi que les habitans nomment leur pays) fixa toute mon attention. Je ne voyageais pas, je me promenais dans une plaine verdoyante, entrecoupée de ruisseaux limpides qui y répandaient la fraîcheur; je respirais l'air pur d'une belle matinée, j'admirais la richesse de la végétation, la variété de la culture; je traversais, au chant harmonieux des oiseaux, des champs de vignes, d'oliviers, des villages et des hameaux. O charme ineffable d'un beau ciel, du luxe de la campagne! quelle âme à votre aspect n'est ravie, enchantée, ne remonte, par reconnaissance, au créateur de ces merveilles! *El moço de mulas,* bavard infatigable, interrompait souvent mes jouissances, ma douce rêverie, par ses questions et ses récits. Il croyait m'obliger, car cette espèce d'hommes croit le silence un état de souffrance, et met le bonheur dans le partage. Il me vanta beaucoup la *huerta* de Valence, m'assurant que c'était le plus beau royaume de l'Espagne et de toute la terre; que la sainte Vierge l'aimait beaucoup, que l'on y jouissait de tout ce que l'on peut désirer, que les femmes étaient les plus belles du monde; que grâces à Dieu, elles aimaient le plaisir, et n'étaient pas sauvages. Il me conta ensuite que l'année précédente, il régnait dans le pays une sécheresse calamiteuse; que, les plantes, les arbres, périssaient; que l'on n'aurait pas trouvé dix gobelets d'eau dans la *Guadalaviar;* mais qu'enfin les prêtres s'étaient décidés à faire sortir sainte Thècle, et à la promener dans la ville : qu'à son apparition, les nuages s'étaient assemblés et avaient

versé une pluie abondante. « Ce miracle est fort beau, lui dis-je; il paraît que cette sainte a beaucoup de crédit dans le ciel.—Il n'en faut pas douter, c'est une des plus grandes saintes du paradis. Elle a été vierge et martyre; son père la fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante, elle en sortit sans la moindre brûlure; on l'enferma avec un lion, et le lion ne lui fit pas la moindre égratignure; enfin le bourreau lui coupa la tête..... — Ce bourreau, lui dis-je, était donc plus puissant que le lion? — Non; mais Dieu a voulu donner à sa bien-aimée la palme du martyre. Nous avons encore à Valence un très grand saint qui a fait des miracles étonnans; c'est saint Vincent Ferrier, le pasteur de la ville. Depuis qu'il a habité Valence, le tonnerre n'y tombe plus.—Pourquoi cela?—C'est que le bon saint le lui a défendu.— Il est plus heureux que les rois, il est obéi après sa mort. — Voici un autre miracle qu'il opéra dans la ville. Une femme avait envoyé son fils, âgé de douze ans, chercher un plat de riz au safran qui cuisait au four. Des camarades de l'enfant voulurent le lui enlever; l'enfant le défendit avec courage, mais en se débattant le plat lui échappa des mains, et le riz fut perdu; de-là les cris, les pleurs, le désespoir. Enfin, ce petit bonhomme, qui avait souvent ouï parler à sa mère de saint Vincent, de ses miracles, plia ses deux petits genoux, invoqua le saint, qui lui envoya sur-le-champ un plat de riz, assaisonné comme le premier; il y avait la même quantité, la même dose de safran. Toute la ville fut témoin de ce miracle —Ce saint, lui dis-je, serait fort utile dans une ville assiégée, ou dans une longue navigation [1]. » Cet homme passa du récit des miracles à celui de sa vie. Il m'apprit qu'il avait été palfrenier du marquis de Las Minas, vice-roi de Catalogne; qu'il aimait beaucoup le vin de ce pays; qu'il avait épousé la fille d'un cabaretier: « Avant le mariage, me dit-il, elle me paraissait douce, bonne, jolie; un an après, elle devint jalouse, acariâtre et laide; mais je la quittai bientôt et je revins à mes mulets. Cependant lorsqu'elle partit pour l'autre monde, je fis dire trois messes pour le repos de son âme, si elle peut se reposer. » La loquacité de cet homme m'étonnait encore moins que la vigueur de ses jambes; j'avais beau presser le pas de sa mule, il la suivait d'un pas aussi rapide, sans cesser de parler. Il faisait ainsi, toujours trottant, toujours parlant, jusqu'à vingt lieues par jour. Il avait déjà commencé une histoire de voleurs; heureusement nous étions à la porte de la ville, nommée *Del Réal;* nous entrions dans le magnifique Alhameda [2]. Je fus frappé d'étonnement. C'est une des plus belles promenades de l'Europe. Quelles superbes allées! quel luxe de végétation! J'étais environné de platanes, d'orangers, de grenadiers, de cinnamomes, et de quantité d'autres arbustes exotiques aussi beaux, aussi magnifiques que dans leur patrie. L'Alhameda est divisé en cinq grandes allées: celle du centre est pour les voitures; les quatre autres latérales, entrecoupées de canaux bordés de fleurs, sont destinées aux gens de pied. Des bancs, des pelouses, des gazons, y offrent tous les agrémens, toutes les commodités possibles; des chanteurs, des joueurs d'instrumens, animaient ce tableau ravissant, et le parfum des fleurs achevait d'enivrer mes sens d'une volupté nouvelle. Dans mon erreur, je m'oubliais, j'habitais un monde nouveau. Mais l'approche d'un convoi funèbre suspendit cet enchantement. Je mis pied à terre pour le voir défiler. Cinq cents flambeaux allumés s'avançaient, suivis de quatre cents moines qui psalmodiaient des cantiques; bientôt parut un cercueil découvert où était une jeune femme en habit de carmélite, et couverte de croix et de reliques; un nombre infini de pages, de valets, de carrosses, suivaient ce superbe convoi. Cependant trente cloches à l'envi retentissaient dans les airs. Curieux de savoir quelle était cette jeune carmélite, conduite si pompeusement à son dernier asile, je m'approchai d'un homme âgé, et je lui demandai le nom de cette religieuse. « Ce n'est point une religieuse, me dit-il, c'est la marquise de Florida: son amant a été tué en duel; elle n'a pu survivre à sa perte, et elle a ordonné par son testament qu'on l'enterrât dans cet habit religieux.— Cette marquise était donc veuve? — Point du tout. Son mari vient de passer en grand deuil dans le premier carrosse; il la regrette infiniment; car c'était une aimable dame qui avait beaucoup de religion, et pas la moindre fierté; elle était si charitable, que plusieurs fois elle a vendu ses diamans pour venir au secours des pauvres. La vie n'a été pour elle que le songe d'un moment; et pour comble de malheur, c'est son frère qui a tué le comte del Rio, son amant. Cependant cette tendre sœur l'a vu à l'article de la mort, lui a pardonné, et lui a laissé un legs considérable. J'espère que Dieu l'aura reçue dans son saint paradis.— Oui, je l'espère aussi; j'ajoutai, en le quittant:

> Le paradis est fait pour un cœur tendre:
> Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

Quand le convoi fut passé, je continuai mon chemin, et j'allai descendre dans une auberge de la place San-Domingo. J'envoyai aussitôt chercher un barbier: quel barbier! Je crois que lorsqu'il me rasait d'un côté, la barbe repoussait de l'autre; mais *festina lente* est l'adage des Espagnols. Cependant ce flegmatique Figaro m'apprit qu'il devait jouer le soir sur un théâtre de la ville, dans la tragédie de Zaïre, traduite en espagnol [1]; qu'on lui donnait un *duro* (cinq francs) par représentation. « Et quel rôle faites-vous? » lui dis-je. « Je suis Orosmane. » Et soudain il quitte ma barbe, et me débite vingt vers de suite. « Seigneur Orosmane, c'est fort bien; mais par l'âme de Zaïre, expédiez l'autre côté de ma barbe. —Encore ce bout de scène, et je suis à vous. » Et le voilà qui me hurle cette longue tirade:

> Madame, il fut un temps où mon âme charmée...

Ses gestes, ses contorsions, répondaient à sa déclamation emphatique. Je fus obligé d'attendre patiemment la fin de la tirade. « Eh bien! me dit-il, enchanté de lui-même, monsieur le Français, êtes-vous content?—Oui, très content; mais je le serais davantage si vous finissiez ma barbe. —M'y voilà. A Paris, joue-t-on ce rôle comme moi?—Pas tout-à-fait, mais on rase plus vite. » Enfin, à l'aide du

[1] Saint Vincent Ferrier était un fameux missionnaire de l'ordre des Frères-Prêcheurs. On prétend qu'il a converti en Espagne huit mille Maures et trente-cinq mille Juifs. Il a vécu en France, et est mort à Vannes, où il est enterré.

[2] *Alhameda* est le nom que l'on donne en Espagne aux belles promenades.

[1] L'auteur de cette traduction de *Zaïre* fit jouer sa pièce à Madrid; le lendemain de la première représentation, quelques-uns de ses amis vinrent lui dire que sa tragédie était de Voltaire; alors le traducteur leur fait de grands signes de parler bas, de se taire, et puis leur dit: « Eh morbleu! oui; mais jamais on n'en aurait permis la représentation en Espagne, si on savait qu'elle appartient à Voltaire. »

rasoir et du temps, ma barbe fut achevée. Cependant il fallut encore essuyer le coup de poignard qu'il devait donner à Zaïre; il entre en fureur, écume en beuglant, « *Ce mot me rend toute ma rage.* » Mais à ce vers,

C'est moi que tu trahis; tombe à mes pieds, parjure;

Forcené, les yeux hors de tête, je crus qu'il allait immoler un taureau. Après ce coup de poignard, il se calma, rentra dans lui-même, et me demanda si c'était là jouer la tragédie? « Oui, ma foi; j'ai cru entendre un vrai Scythe, un sauvage de la Tartarie: il faut récompenser vos talens; voilà deux pecettes (quarante sous), êtes-vous satisfait? — *Senor, si,* rien si vous voulez: je fais des barbes pour mon plaisir. » Enfin, poudré, rasé, lavé, je me rendis chez don Inigo Florès, père de l'infortunée Rosalie. Il faisait la sieste, et son domestique, n'osant l'éveiller, me pria de revenir dans deux heures. Toute l'Espagne dort l'après-midi; Valence jouit alors du calme et du silence de la nuit; fenêtres, portes, jalousies, tout est hermétiquement fermé: chaque maison devient le palais du Sommeil.

Ignavi domus et... penetralia somni.

On conte que Turenne, voulant faire passer un convoi de vivres dans une ville assiégée par les Espagnols, attendit l'après-dînée, parce que, dit-il, c'est le temps où les commandans font la méridienne; et en effet son convoi parvint heureusement [1]. Entre cinq et six heures on prend le chocolat et l'eau glacée.

Je retournai à mon auberge, où, après mon dîner, j'écrivis au père de Séraphine pour lui annoncer mon arrivée à Valence, et le motif qui m'obligeait d'y séjourner quelques jours.

A l'heure prescrite je retournai chez don Inigo Florès; je fus ravi de voir, dans les rues, des jeunes filles, des femmes, la plupart d'une jolie figure, assises devant leurs portes, les unes filant ou dévidant de la soie, les autres préparant des feuilles de mûrier. Celles-ci coiffées d'une redizilla, les autres d'un chapeau de paille qui couvrait les tresses de leurs beaux cheveux noirs; nombre d'elles avaient des mules pour chaussures, et portaient un jupon court, qui laissait voir la finesse de leurs jambes [2]. La décoration des maisons donne un nouveau charme à ce tableau. Les toits sont en terrasse, et la plupart sont de jolis jardins garnis d'arbustes et de fleurs; on y voit aussi de petites tourelles, qui servent de colombiers [3]. Les balcons même ressemblent à de petits parterres; ajoutez à cette riante peinture un cordon de jolies femmes respirant, dans un climat voluptueux, la gaîté, le plaisir, l'amour et la fraîcheur d'une belle soirée des premiers jours d'automne. Je trouvai que les habitans avaient raison d'appeler leur ville la *belle Valence;* il n'est point de ville en France, excepté Marseille, qui ait un air si riant et si animé; mais Marseille est bien loin d'avoir un si beau terroir. Je me rappelle qu'à Paris je ne voyais que des figures tristes, des hommes courant dans les rues, l'air inquiet, affairé, comme si l'ennemi les poursuivait; et des femmes mal chaussées, barbotant dans les rues, avec des physionomies aussi froides que si elles allaient à confesse. Mais me voici à la porte du père de dona Rosalia. On m'introduisit dans son cabinet. Je vis un homme d'une taille médiocre, âgé d'environ cinquante ans, l'œil vif, le teint brun, porteur d'une physionomie douce et sereine. Il prenait son chocolat; il me fit asseoir et m'en offrit: j'acceptai. Un vieux domestique, couleur d'olive, en veste et en papillotes [1], l'apporta avec un verre d'eau très fraîche, et des bâtons d'*azucar esponjado* [2]. Je ne connaissais pas encore ces bâtons de sucre; don Inigo me dit qu'il fallait les tremper dans l'eau, et les manger avant de boire le chocolat. Pendant que je le savourais, il ne me fit aucune question, mais il me regardait attentivement, très étonné sans doute de voir un visage si nouveau pour lui. Quand j'eus rendu ma tasse: « Monsieur, me dit-il en français, avez-vous quelque lettre de crédit sur moi? puis-je vous être bon à quelque chose? — Non, monsieur; c'est un motif plus intéressant qui me procure l'honneur de vous voir. Vous avez une fille aimable et malheureuse. — Ma fille! je n'en ai plus: elle a fui ma maison, sa patrie; elle a quitté son père! — Je vois avec douleur le ressentiment qui vous anime contre elle. Il est juste; dona Rosalia a blessé votre tendresse, oublié son devoir, vos bontés; mais le malheur l'accable, et la pitié doit réveiller dans l'âme d'un père l'indulgence et l'amour. — Vous m'étonnez beaucoup; d'où la connaissez-vous? comment savez-vous ses malheurs? » Je lui contai alors l'abandon, la perfidie de son gendre; les pleurs, le désespoir, la maladie de sa fille: ce bon père m'écoutait, attentif, immobile, tantôt ses yeux attachés sur moi, tantôt à la terre. Lorsque j'eus fini, il s'écria: « Ainsi Dieu punit les enfans ingrats! — Mais Dieu pardonna à ses ennemis. — Où avez-vous laissé cette infortunée? — A Lyria, dans son lit, en proie à une fièvre violente, et à ses remords. — Je vais lui envoyer un médecin. — Votre présence sera le spécifique le plus efficace; le siége de la maladie est dans l'âme: vous seul pouvez y verser un baume salutaire, et l'arracher à la mort. Elle implore son pardon, vous supplie d'écouter son repentir, de lui tendre une main paternelle: si je retourne sans vous, c'en est fait, vous n'aurez plus de fille. — Allons, Dieu l'a assez punie; j'irai la chercher; et si son repentir est sincère, j'oublierai sa conduite, et lui rendrai ma tendresse: nous partirons au point du jour. » Il m'offrit alors un logement chez lui: je le refusai d'abord, parce que le refus, je ne sais trop pourquoi, est toujours le premier mouvement dans de pareilles circonstances; mais il insista, et j'acceptai. Il me proposa, en attendant l'heure du souper, de

[1] Dans une sédition qu'il y eut à Madrid, au sujet d'une ordonnance du roi qui voulait que l'on nettoyât les rues, et qui défendait de porter des chapeaux rabattus et de grands manteaux, les différens partis soulevés se retiraient d'un commun accord au milieu du jour pour aller faire la *siesta,* et revenaient ensuite avec plus de fureur recommencer leurs clameurs et leurs outrages. La révolte fut apaisée par les troupes. Les grands chapeaux rabattus et les capes ne reparurent plus dans la ville; mais dès qu'un habitant en sortait, il se dédommageait et reprenait son antique costume. Pierre-le-Grand ne pouvait venir à bout d'abattre les barbes des Russes.

[2] Les Valenciennes passent pour belles et galantes, et ont beaucoup de rapport, par leur vivacité, leur ardeur pour le plaisir et leur costume, avec les Languedociennes. On dit que Valence fournit à Madrid les nymphes de Vénus.

[3] Dans l'été, les habitans de Valence dorment sur les toits sans danger.

[1] La plupart des valets espagnols sont dans ce négligé.

[2] L'*azucar esponjado* est un petit pain de sucre de forme carrée et longue, et d'une substance spongieuse. On le trempe dans l'eau avant de boire le chocolat.

me faire voir la ville. En la parcourant il me demanda comment je la trouvais. « Elle mériterait, lui dis-je, l'épithète de *belle* qu'elle porte, si ses rues étaient moins étroites et moins tortueuses. — Ce sont les Maures qui l'ont ainsi bâtie. Cette ville, comme tant d'autres, a éprouvé bien des révolutions : Scipion l'enleva aux Carthaginois; Pompée la détruisit; Sertorius la réédifia; les Goths et les Maures se la disputèrent, et l'inondèrent de leur sang; Rodrigue, surnommé le Cid, chassa ces derniers en 1025; mais ils la reprirent après sa mort, et la gardèrent jusqu'en 1238, époque où Jacques, roi d'Aragon, la reconquit pour toujours. Je lui demandai quelle était sa population. « De quatre-vingt-dix à cent mille hommes, me dit-il; l'heureuse température du climat, la beauté, la richesse de la campagne, attirent bien du monde, et surtout beaucoup de noblesse. Jadis elle était plus populeuse; mais Philippe III, par un faux esprit de religion, en chassa cinquante mille Maures. On leur permit d'emporter leurs meubles; mais on retint leurs enfans pour les élever dans la religion chrétienne. Cette cruelle proscription à coûté à l'Espagne neuf cent mille citoyens très industrieux et très actifs, et cette plaie profonde n'a jamais pu se fermer [1].

« Valence, dit-il encore, a donné deux papes de la maison de Borgia, Célestin III et Alexandre VI. — Vous devriez rayer ce dernier de vos fastes. Les couronnes, les tiares n'effacent jamais les crimes aux yeux de la postérité. Vantez-moi plutôt votre climat, la magnificence de votre terroir. — Vous avez raison; nous vivons peut-être sous la température la plus heureuse de l'Europe. Pendant les trois mois d'été, la chaleur serait très vive si elle n'était tempérée par les vents de la mer [2]. Le reste de l'année est un printemps continuel, non le printemps froid et nébuleux de Paris et de Rouen, où j'ai voyagé pour mon commerce, mais le printemps chanté par les poètes, et qui nous rappellerait l'âge d'or, si nous avions des ruisseaux de lait, des bergers poètes, et les mœurs pures et simples de ces heureux pasteurs. Mais la nuit s'avance, allons souper; nous devons nous lever matin pour aller au secours de cette infortunée. Il m'en parla pendant tout le repas. Je voyais que l'amour paternel se réveillait, agitait son âme pure et sensible. Qu'il est facile et doux de pardonner à l'homme malheureux! « Ma fille, me disait-il, n'avait que douze ans lorsque j'eus le malheur de perdre sa mere. Le vide que cette mort fatale laissa dans mon âme fut remplacé par ma tendresse pour ma fille. Je l'en aimai davantage; je lui prodiguai mes soins, mes caresses, je lui confiai mon bonheur présent et à venir. Je voyais avec transport cette plante si chère naitre, s'embellir de jour en jour; je remerciais le ciel du présent qu'il m'avait fait. Une passion fatale, fruit de nos climats, autorisée par l'exemple, protégée par la religion et la loi, a perverti cette âme si pure. Une faute a flétri sa jeunesse et son innocence. Souvent je lui disais : « Ma chère Rosalie, dans mes pensées, dans mes désirs, c'est ton bonheur seul qui m'occupe : prends garde d'écouter la voix de la séduction, de suivre l'exemple contagieux des enfans aveugles et dénaturés qui profitent de l'erreur de la loi, de l'appui blâmable de la religion, pour braver l'autorité des parens, et contracter des nœuds mal assortis. Fais choix d'un homme honnête et bien né, je ne calculerai pas sa fortune. Pendant que je lui répétais ces discours, elle aimait déjà un misérable commis que je chassai bientôt de chez moi, parce que je suspectais sa probité et ses mœurs. La passion de ma fille s'en irrita. Le traitre employa tous les moyens de séduction pour se venger de moi, et pervertir une fille très jeune et sans expérience. L'église, par un abus et une extension de pouvoir contraire aux bonnes mœurs, à l'harmonie de la société, les a unis sans mon consentement. Le malheur ou le libertinage sont les fruits ordinaires de ces mariages illicites. » Ce bon père, en me parlant ainsi, laissait échapper des larmes. J'étais surpris de ses principes et de la pureté avec laquelle il s'exprimait dans la langue française. Je lui laissai entrevoir ma surprise. « Vous êtes étonné, me dit-il, de voir un Espagnol exempt des préjugés de la superstition, et parlant votre idiome avec quelque facilité. Mais sachez que je suis une espèce de mètis; ma mère était Française, et son plus grand plaisir, dans mon enfance, était de me faire bégayer sa langue. De plus, à l'âge de vingt-quatre ans, mon père m'envoya en France, à Londres, en Hollande, soit pour achever mon éducation, soit pour m'instruire dans la théorie du commerce. Mais j'abuse de votre complaisance; on croit trop aisément intéresser les autres en leur parlant de soi. J'oublie que vous avez besoin de repos. » Il me conduisit à ma chambre. Je fus surpris de son élégance, de sa propreté; les murs et le parquet étaient revêtus de carreaux de faience; les meubles de bois d'aloès et de palmier, présentaient une forme agréable; mon lit était de fils de sparte et d'aloès, et d'une élasticité délicieuse. Il était sans rideaux, la chambre sans cheminée : elles sont très rares à Valence. En revanche, il y avait une fontaine d'eau vive dans la cuisine, ainsi qu'on en trouve dans toutes les maisons de la ville.

Nous partîmes à l'aube matinale, et arrivâmes à Lyria sur les onze heures. On sonnait une messe. « Je vais l'entendre, me dit don Inigo; pendant ce temps, allez prévenir ma fille de mon arrivée; mon apparition subite pourrait aggraver sa maladie. » Dès que Rosalie m'aperçut, elle s'écria : « Eh quoi! sans mon père! Il m'abandonne; il est inexorable! — Non, c'est le meilleur des pères, il viendra, vous le verrez. — Et quand? — Aujourd'hui...... tout à l'heure; il entend la messe. — Ah! je respire! — Comment vous trouvez-vous? — J'ai pleuré hier toute la journée; j'ai prié Dieu; cependant j'ai un peu dormi cette nuit. Si je revois mon père, s'il me rend son amour et ses caresses, sans doute ma santé reviendra. — Eh bien! préparez-vous à le recevoir; je vais le chercher à l'église. » La messe finie, don Inigo me demanda des nouvelles de sa fille. « Votre présence, vos bontés vont lui rendre les forces et la vie. »

Quand nous entrâmes dans la chambre, son air était grave et peut-être sévère, mais son cœur palpitait et sa

[1] Voilà un Espagnol qui convient de la plaie faite à sa patrie, par la superstition des rois; et nous avons vu en France de prétendus politiques faire l'apologie de cette expulsion des Maures, tant l'amour du paradoxe et le désir de se singulariser font dire de sottises. Les Maures étaient des Arabes, nommés *Maures*, parce qu'ils venaient de la Mauritanie-Tangitane, jadis province romaine, aujourd'hui l'empire de Maroc qui s'étend jusqu'au mont Atlas : Tunis, Alger, Tripoli, étaient comprises dans les provinces romaines.

[2] Le thermomètre en été y est presque toujours entre 17 et 20 degrés, et l'hiver, entre 7 et 18. On l'a vu bien rarement descendre à 3 degrés au-dessus de la congélation. Cette ville est au 39e degré 30 minutes de latitude

main tremblait dans la mienne. Dona Rosalia était assise sur une chaise : le désordre de sa parure, de ses cheveux épars; ses beaux yeux pleins des pleurs du repentir, de la tristesse, de la douleur; son visage décoloré, rappelaient le fameux tableau de Le Brun où, sous les traits de La Valière, il a peint Madeleine adressant au ciel sa prière et ses remords.

Dès que Rosalie aperçut son père, elle courut pour se jeter à ses pieds; mais débile, tremblante, prête à tomber, je la soutins et la fis asseoir. Elle voulait parler, les larmes, les sanglots, étouffaient sa voix. Son père, ému, la prit, la pressa dans ses bras, en l'appelant ma fille, ma chère fille! « Embrassez votre père, lui dis-je; il vous rend ses bontés, il vous pardonne. » A ces mots, elle se lève, l'embrasse, le serre par de douces étreintes, leurs larmes et leurs caresses se confondirent. Pour terminer cette scène si touchante, je dis à don Inigo qu'il fallait penser au dîner et à notre retour; il me pria d'y songer pour eux. Après un léger repas, nous montâmes en voiture. Rosalie voulut dire un mot en faveur de son époux : « Ne m'en parle jamais, s'écria son père, si tu crains de m'offenser; c'est un misérable qu'il faut oublier, et qui périra d'une mort funeste. Prions Dieu seulement qu'il lui fasse miséricorde, et que sa mort soit plus sainte que sa vie.

Don Inigo voulut non-seulement que je logeasse chez lui, mais il me pria instamment de séjourner huit jours à Valence pour qu'il pût jouir du plaisir de me voir et de me témoigner sa reconnaissance. « Veuillez m'aider, me disait-il, à consoler ma fille. Vous l'avez sauvée, achevez votre ouvrage; la présence de son bienfaiteur effacera le souvenir du misérable qui l'a séduite et outragée : vous lui ferez aimer l'existence, comme un beau jour fait aimer la nature. » Dona Rosalia, d'un ton plein d'intérêt, joignit ses instances à celles de son père; elle me disait : « Je vous dois et mon père et la vie, ajoutez à ce bienfait celui de votre présence, du moins pour quelque temps. » J'hésitai; l'amour m'appelait à Cordoue, pressait mon départ; mais enfin l'amitié, les prières de deux êtres intéressans fixèrent mon irrésolution; je promis de rester huit jours. Rosalie m'en remercia avec ce son de voix, ces paroles douces et pénétrantes qui sortent du fond d'une âme sensible et émue.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche; don Inigo me mena à la cathédrale pour entendre la messe; quoique protestant, j'allai avec plaisir adorer dans son temple, le père, le créateur de tous les hommes, si bien peint dans cette expression : *celui qui est.* Cependant j'avais quelques peines à dissimuler ma croyance, à emprunter le voile de l'hypocrisie; à la vérité j'étais obligé de feindre et non de mentir. Henri IV disait que la religion ne se dépouille pas comme une chemise, car elle tient au cœur.

Je vis sur la porte de la cathédrale la liste des livres défendus par le saint-office; en première ligne étaient Rousseau, Voltaire, Raynal et l'*Encyclopédie*. Quelques livres espagnols avaient aussi les honneurs de l'index. Cette cathédrale est une des plus riches de l'Espagne : le maître-autel est d'argent; une vierge de six pieds, du même métal, occupe une niche couverte de bas-reliefs représentant divers incidens de la vie de Jésus-Christ. L'autel a trente pieds de haut et dix-huit de large, et les peintures qui décorent les portes de cet autel sont d'un prix inappréciable. Philippe IV disait que si l'autel était d'argent, les portes étaient d'or. Cependant l'affluence qui remplissait l'église fixait mon attention. Les femmes étaient assises sur leurs jambes, et sur un tapis de sparterie qui couvrait le pavé de l'église; elles avaient un éventail et un rosaire à la main : tour à tour elles s'éventaient, récitaient un *Ave*, promenaient leurs regards sur tous les jeunes gens, et leur parlaient des yeux, ou par signes. Je marquai à don Inigo mon étonnement de ce mélange de dévotion et de coquetterie. « Le chapelet, me dit-il, est un hochet pour nos femmes; elles le portent à leur ceinture, le laissant traîner jusqu'à terre; elles le récitent dans les rues, parfois en jouant ou en médisant du prochain : elles ne font l'amour qu'avec un scapulaire sur la poitrine, et un rosaire à la main. Les hommes l'attachent à leur cou. — C'est apparemment, lui dis-je, un talisman qui gagne le cœur de l'objet aimé? » Les Espagnols prétendent que le scapulaire et le rosaire sont deux des plus beaux présens que leur ait faits la Vierge. Lorsque l'on éleva le *vénérable* [1], la scène changea. Un grand bruit se propagea dans l'église : c'était le roulement des coups de poings que les femmes se donnaient sur la poitrine, ou plutôt des corps de baleines, espèce de cuirasse qui réfléchit les sons, mais ne repousse pas les traits de l'amour. Ce bruit, mêlé à un silence profond, l'attitude de tous les assistans courbés vers la terre, leurs longs soupirs rendaient cette scène auguste et touchante. Mais l'élévation finie, tout le monde se redressa, les femmes s'assirent de nouveau sur leurs jambes, et le jeu recommença. On peut comparer cette manière d'entendre la messe, si l'on peut comparer le profane au sacré, à la conduite des Italiens à l'opéra, qui causent, promènent leurs yeux de tous côtés pendant le récitatif, et se taisent et se recueillent pour écouter l'ariette.

Après la messe, don Inigo me conduisit dans la chapelle de Saint-Pierre, ornée de beaux tableaux; de là dans la sacristie, où est le riche dépôt des vases d'or, d'argent et des reliques. Parmi celles-ci on me montra un calice d'agate, qui avait, dit-on, servi à Jésus-Christ lorsqu'il fit la cène avec ses disciples; une chemise d'enfant, sans coutures, faite par la sainte Vierge même, des gouttes de son lait; un peigne auquel étaient encore attachés quelques-uns de ses cheveux, et une dent de saint Chrysostôme, de quatre doigts de long et de trois de large. « Quelle terrible dent! » dis-je tout bas à don Inigo. « Taisez-vous, reprit-il; elle n'est pas aussi dangereuse que celle de l'inquisition. » Deux hommes petits, maigres, le teint olivâtre, l'un vêtu d'un habit couleur de rose, et l'autre d'un bleu céleste, s'approchèrent pour baiser les reliques. Je demandai à don Inigo quels étaient ces seigneurs dont la couleur et l'élégance des habits contrastaient si bizarrement avec leurs tristes figures; « je crois voir des singes revêtus des vêtemens d'Adonis. — Ces prétendus seigneurs sont de simples artisans. Ici chacun se costume à sa guise; en fait d'habillement, on n'admet aucune distinction : l'homme du peuple vit de pain et d'ognons, et porte sur lui le dimanche les économies de l'année. »

En sortant de la cathédrale, il me dit : « Vous n'avez point, en France, d'églises si belles et si riches, mais vous avez des chemins, des ponts, des canaux, des manufactures. — Je m'aperçois à ce discours qu'il y a du sang français dans vos veines; ou plutôt que vos lumié-

[1] C'est le nom que les Espagnols donnent à l'hostie consacrée.

res, la justesse de votre esprit vous font démêler les abus de la superstition d'avec le vrai culte et la solide piété. » En effet don Inigo était était un sage pieux sans ostentation, et attaché à la religion de ses pères en homme éclairé, sans adopter les momeries des moines et le respect ridicule que l'on rendait à leur robe. « Je n'en reçois point chez moi, me disait-il, je ne baise jamais leurs mains crasseuses; mais, comme je ne veux point me brouiller avec l'inquisition, je les salue du plus loin que je les aperçois, et comme les petits présens réchauffent l'amitié, j'envoie de temps en temps du café et du chocolat aux pères dominicains, les premiers de l'ordre : d'ailleurs je remplis tous mes devoirs, j'observe les préceptes de l'église, je me garde bien de fronder les opinions, les abus; en Espagne on n'en demande pas davantage. Mais pour vous prouver quelle vénération les Espagnols portent à un ministre de la religion, je vais vous raconter un crime horrible commis en Andalousie par un carme déchaussé, crime qui méritait la mort. Il aimait éperdument une jeune fille, sa pénitente : sans doute il n'avait pas expliqué sa passion. Cette jeune personne, au moment de se marier, vint se confesser à lui. Il entendit sa confession, lui dit la messe, la communia de sa main; ensuite ce monstre alla l'attendre à la porte de l'église et l'assassina de trois coups de poignard, dans les bras de sa mère. Il fut pris; mais le roi, apprenant qu'il était prêtre, n'osa le condamner à la peine de mort, et l'envoya aux présides de Porto-Ricco. »

Nous revînmes au logis; nous trouvâmes dona Rosalia presque sans fièvre; je l'en félicitai. « Ah ! s'écria-t-elle, je n'en serai pas plus heureuse ! — Vous vous trompez : vous avez devant vous un long avenir. Tout change : la douleur s'éteint, le plaisir renaît; le ciel vous combla de trop d'agrémens, vous donna une âme trop belle, trop sensible, pour vous refuser le bonheur. — Hélas! où le trouver? Aujourd'hui, je ne puis plus aimer. » Don Inigo rentra pour nous annoncer le dîner.

On nous servit une *olla podrida*. C'est un pot-au-feu composé de mouton, de saucisses, de lard, d'une poule, et de légumes. Cette *olla podrida* mérite un rang distingué dans la hiérarchie des mets. On nous servit aussi un plat de morue à l'ail. « Voilà, me dit mon hôte, un poisson qui coûte à l'Espagne trois millions de piastres par an, tribut que nous payons aux Anglais; et ce qui est bien plus singulier, c'est que nous fournissons le sel qui va saler le poisson à Terre-Neuve. »

Après le dîner don Inigo m'engagea d'aller faire la sieste, et ajouta : « Je vous mènerai ce soir au *refresco* de la duchesse Éléonore Silva, dont le mari est grand d'Espagne de la première classe, et gentilhomme de la chambre de sa majesté catholique, actuellement de service à Madrid ; c'est lui qui donne à boire au roi, à genoux : le *refresco* sera très brillant.—Je vous suivrai volontiers chez cette belle duchesse; quant à la méridienne, je m'en dispenserai : la vie est trop rapide pour l'user dans le sommeil. Je sais que l'empereur Auguste dormait l'après-dînée; mais l'aurore le trouvait souvent éveillé, et la tête encore embarrassée des vapeurs du vin.—Ici nos médecins nous ordonnent la sieste, et nous assurent qu'Hippocrate et Galien dormaient une heure ou deux après leur dîner. Nous avons hérité cette coutume des Maures; j'ai contracté l'habitude de ce sommeil, et vous savez qu'elle se change en besoin. »

Le soir nous partîmes pour le *refresco*. Il était annoncé depuis quinze jours. C'est le grand festin des Espagnols. Don Inigo me présenta à la *duquesa*; elle était nonchalamment couchée sur un canapé appelé *estrade;* au-dessus de cette estrade était un dais et une image de la Vierge. La duchesse m'accueillit d'un sourire gracieux, et me dit : « *Senor cavallero, me alegro di ver que su merced esta bueno* [1]. » A quoi je répondis : « *Viva su excellenza mill' anos*. » Et là finirent nos complimens et notre conversation.

J'examinai cette excellence des pieds jusqu'à la tête. C'était une femme de trente ans, d'une taille au-dessous de la médiocre; elle avait une physionomie vive et spirituelle, des yeux noirs pleins de feu et de volupté; son pied, qui me parut mignon, était renfermé dans un soulier de brocart d'or, dont les talons avaient quatre pouces de hauteur, ce qui la faisait marcher de mauvaise grâce et avec peine; on voyait alors, à travers les longues franges de sa basquine, jusqu'au mollet de sa jambe; son cou, ses oreilles, ses bras étaient chargés de diamans; une couche épaisse de rouge enluminait son visage et ses épaules très découvertes ; dix ou douze jupons de velours et de satin enveloppaient son corps; un long cordon de laine blanche, attaché à sa ceinture, descendait jusqu'à terre : il avait plusieurs nœuds, à chacun desquels brillait un bouton de pierres précieuses. Je demandai à don Inigo ce que signifiait ce cordon. « Les dames, me dit-il, le portent en l'honneur de leurs patronnes, ce sont des vœux qu'elles font ou dans leurs couches, ou dans d'autres maladies; souvent ces vœux sont formés en faveur de l'amour; car les Espagnols s'adressent à la Vierge et aux saints pour les prier de favoriser leurs inclinations, comme les païens invoquaient Vénus et son fils. » Nous étions dans une grande salle destinée à ces fêtes; je vis arriver successivement quatre-vingts personnes des deux sexes. Les hommes se plaçaient à la gauche, et les femmes à la droite; chacune d'elles, après une profonde révérence, allait embrasser la *senora duquesa*, et ensuite saluait et embrassait les autres femmes, rangées en demi-cercle; les embrassades terminées, elle occupait la chaise vacante après la dernière venue. Je remarqua un grand Espagnol enveloppé dans sa cape jusqu'au nez, ayant sur sa tête un vaste chapeau orné d'un large ruban d'or, assis en face de la duchesse, et fixant sur elle des regards fréquens et langoureux. On m'apprit que c'était un de ses soupirans, mais qui n'était pas encore au nombre des heureux. « Il fait, me dit-on, son purgatoire, en attendant son admission dans le paradis. » Ce spectacle m'amusait beaucoup, cependant j'étais fâché de me voir éloigné du cercle des femmes qui, la plupart, me paraissaient jolies. « Que faisons-nous ici, me disais-je tout bas, séparés des brebis comme les moutons attaqués de la clavelée? ne nous reçoit-on que pour faire nombre, et pour pouvoir dire : « *Nos numeri sumus fruges consumere nati* [2]? Quand l'assemblée fut complète, le gouverneur des pages, en habit blanc, armé d'un grand flambeau, entra, mit un genou en terre, et dit à voix haute : « Vive le *saint sacrement !* » et l'assemblée répondit en chœur : « *A jamais*. » Après lui vinrent les pages, chacun muni d'un flambeau; ils fléchirent le genou, posèrent les flambeaux sur une table, et se retirèrent; ils revin-

[1] Je me réjouis de voir que vous vous portez bien.

[2] Nous faisons nombre pour consumer les fruits de la terre.

rent bientôt, les uns apportant du chocolat chaud ou à la glace, fait à l'eau ou avec du lait; d'autres étaient chargés de plats de confitures, d'*azucar esponjado*, de gâteaux et de grands verres d'eau à la glace. A cette vue, la conversation qui languissait, se ranima; on s'abreuva de chocolat; je vis des femmes qui en prenaient jusqu'à six tasses. J'étais auprès d'un père franciscain, qui avait les formes athlétiques, et qui jouissait d'une brillante réputation auprès du sexe; lorsqu'il eut fait passer par son œsophage sept à huit tasses de chocolat, quantité de confitures et de biscuits, il me demanda si les dames françaises étaient aussi jolies que celles d'Espagne. A Valence, lui dis-je, j'oublie les dames françaises; et si vous étiez en France, vous ne songeriez pas aux dames espagnoles. Il me demanda ensuite des nouvelles de Voltaire; je lui répondis qu'il jouissait d'une bonne santé. «On dit qu'il craint terriblement la mort; il prêche l'athéisme, et il a peur du diable; il mériterait d'être brûlé à petit feu comme un certain Vanini. — Quel est, mon père, ce Vanini?—C'est un athée, un anabaptiste, un antechrist, qui fut condamné au feu par les pères du concile de Constance[1].» Je félicitai le révérend de sa vaste érudition. «J'ai brillé, me dit-il, sur les bancs; j'ai dans ma tête tous les miracles qui se sont opérés et qui s'opèrent tous les jours; je connais toutes les reliques de l'Espagne, les vertus de chacune; je suis prieur de l'ordre, et je disputerais à tous les prieurs du monde, à tous les évêques, l'art d'arranger une procession, et de célébrer une fête solennelle avec magnificence.» Dans ce moment on fit repasser des plats de confitures; le révérend, en ayant fait sa provision, s'enfonça dans un large fauteuil pour achever la collation tout à son aise.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un moine cafard.

Ce qui m'étonna dans ce *refresco,* autant que la science du franciscain, ce fut de voir les hommes et les femmes remplir de confitures leurs poches, leurs mouchoirs, ou des cornets de papier. Don Inigo m'invita à faire de même, en m'assurant que c'était l'usage. Je me contenterai, lui dis-je, d'en mettre *dans un petit cornet, pour l'offrir à votre aimable fille*. Jadis les Grecs envoyaient à leurs amis ou à leurs maîtresses des plats du festin; mais je n'étais ni Grec, ni Espagnol, et *l'usage ne me parut pas assez noble pour l'adopter*.

En France, quatre-vingts personnes assemblées, et animées par une excellente collation, parleraient à peu près toutes à la fois, et produiraient un bruit pareil à celui d'un torrent un peu éloigné; en Espagne, le silence n'est interrompu que par des entretiens particuliers. «Savez-vous, me dit à voix basse un hidalgo qui était à mes côtés, quel est ce père de Saint-François avec qui vous causiez?—Non, mais il a l'air d'un élu, d'un enfant de la Grâce. — Il l'est aussi; vous voyez cette jeune femme qui porte un long rosaire de corail, auquel est attachée une croix de diamans, et qui a un reliquaire en pierreries sur la poitrine: c'est sa bien-aimée; et de plus, il est le confesseur du mari. — Je vois, lui dis-je, que les moines ont ici le paradis sur la terre; et les clefs de celui de l'autre monde. — C'est ce même moine qui a fait le mariage de la fille de don Inigo Florès. — Comment cela? — Dona Rosalia aimait un commis de la maison de son père qui, s'étant aperçu de cette inclination, ou par d'autres motifs, chassa cet homme de chez lui. Les amans, irrités, enflammés par les obstacles, s'écrivirent, se donnèrent des rendez-vous. Don Sanche passait une partie de la nuit sous le balcon de sa maîtresse; il profita de la faiblesse et de l'inexpérience de cette jeune personne pour la déterminer à se réfugier dans les bras de l'église, et à l'épouser sans l'aveu de son père. Cet homme etait lié avec ce franciscain, de Saragosse comme lui; après avoir combiné, arrêté leur plan, ils l'exécutèrent ainsi : un soir don Inigo donnait une *merienda* (un goûter) à quelques amis; dona Rosalia descendit furtivement dans une salle basse, ouvrit la porte de la maison à son amant et au père don Raphael, qui, après quelques formalités d'usage, leur donna la bénédiction nuptiale; ensuite dona Rosalia rentra dans l'assemblée, s'efforçant de dissimuler, sous un air de sérénité, le trouble et l'agitation de son âme. Le lendemain, deux députés du couvent vinrent chez don Inigo, réclamer sa fille au nom de son époux don Sanche, don Inigo, fort étonné, la fit appeler; elle vint pâle et tremblante; mais rassurée, encouragée par la présence des deux franciscains, elle avoua son mariage. Don Inigo, irrité, opposa la plus vive résistance; mais il fallut fléchir sous la toute-puissance de l'église. Les moines lui dirent, pour le consoler, que c'était la volonté de Dieu, que les mariages étaient écrits dans le ciel. — Non pas les mauvais, répondit-il.» Je compris alors pourquoi ce mariage avait été si malheureux. Ils le sont presque tous en Espagne: mais les maris se consolent avec leurs maîtresses, et les femmes avec leurs *cortejos. Quæ fuerunt vitia, mores sunt*[1].

Après la collation, on annonça le bal. Le *bastonero*[2] nomma les danseurs du menuet; les bals commencent toujours par cette danse, qui s'exécute avec plus de gravité que de grâce. Les femmes dansent les yeux baissés comme les villageoises des environs de Paris. Ces graves menuets élevaient déjà les vapeurs de l'ennui, lorsqu'une guitare, unie à deux violons, fit entendre le riant *fandango*. Cet air national, comme une étincelle électrique, frappa, anima tous les cœurs : femmes, filles, jeunes gens, vieillards, tout parut ressusciter, tous répétaient cet air si puissant sur les oreilles et l'âme d'un Espagnol. Aussitôt les danseurs s'élancent dans la carrière; les uns armés de castagnettes, les autres faisant claquer leurs doigts pour en imiter le son: les femmes surtout se signalèrent par la mollesse, la légèreté, la flexibilité de leurs mouvemens et la volupté de leurs attitudes; elles marquent la mesure avec beaucoup de justesse, en frappant le plancher de leurs talons: les deux danseurs s'agacent, se fuient, se poursuivent tour à tour; souvent la femme, par son air de langueur, par des regards pleins du feu du desir, semble annoncer sa défaite. Les amans paraissent prêts à tomber dans les bras l'un de l'autre; mais tout à coup la musique cesse et l'art du danseur est de rester immobile : quand elle recommence, le *fandango* renaît aussi. Enfin la guitare, les violons, les coups de talons, le cliquetis des castagnettes et des doigts, les mouvemens souples et voluptueux des danseurs, les

[1] La mémoire du révérend confondait Jean Hus, ou Jérôme de Prague, brûlé au concile de Constance, en 1419, avec Vanini, condamné au feu à Toulouse, en 1619.

[1] Les vices d'autrefois sont les mœurs d'aujourd'hui.

[2] Le *bastonero* est un maître de cérémonies qui est chargé du bon ordre et d'assortir les danseurs sans exciter la jalousie. C'est un emploi difficile; il fait danser deux menuets à chacun.

cris, les applaudissemens des spectateurs, remplirent l'assemblée du délire de la joie et de l'ivresse du plaisir [1]. Le vainqueur de Goliath sautant, dansant devant l'arche sainte; les douze prêtres Saliens de Rome dansant et s'agitant dans leurs promenades religieuses, auraient paru froids, inanimés devant le voluptueux *fandango*. Mon cher hôte me demanda ce que j'en pensais. « C'est une danse, lui dis-je, très agréable, et digne d'être exécutée à Paphos ou à Gnide, dans le temple de Vénus. — Elle nous vient des Maures. Quelques-uns prétendent qu'elle nous a été apportée de la Havane, et nos Esculapes nous l'ordonnent pour le maintien de la santé. C'est un des aphorismes de l'hygiène. Les docteurs arabes assurent que cet exercice prévient les maladies inflammatoires; les Grecs le recommandaient aussi comme utile à la santé; mais leurs danses étaient plus brillantes que les nôtres, et moins lascives. — Il me paraît que l'on vous ordonne ici le *fandango*, comme certains docteurs prétendent que l'on ordonne la danse aux gens piqués de la tarentule. — On raconte sur le *fandango* une anecdote singulière. On prétend que la cour de Rome, scandalisée de son indécence, résolut de le proscrire sous peine d'excommunication. Un consistoire fut convoqué pour lui faire son procès; on allait prononcer sa sentence de mort, lorsqu'un cardinal dit qu'il ne fallait pas condamner un coupable sans l'entendre, et qu'il votait pour que le *fandango* parût devant ses juges: la raison, l'équité avaient inspiré cet avis. L'on manda deux danseurs espagnols des deux sexes; ils l'exécutèrent devant cette auguste assemblée: la grâce, la vivacité, la volupté de ce duo commença par dérider le front des pères; une vive émotion, un plaisir inconnu pénètrent leurs âmes; ils battent la mesure des pieds, des mains: la salle du consistoire devient une salle de bal; chaque éminence se lève, danse en imitant les gestes, les mouvemens des danseurs: et d'après cette épreuve, le *fandango* obtint sa grâce et fut rétabli dans tous ses honneurs. — Ce conte est plaisant, il faut le mettre à côté de celui du concile de Trente, où dansèrent, dit-on, les pères de l'église, dans un bal que leur donnait Philippe II. »

Après le *fandango*, vinrent les *séguidillas*, espèce de contre-danse où les acteurs sont au nombre de huit, et dans laquelle on figure quelques mouvemens du *fandango*. Mais tout à coup la contre-danse fut interrompue par un quart de conversion générale: toute l'assemblée se tourna en même temps vers la porte de la maison, et s'agenouilla dans un profond silence; plusieurs même se prosternèrent, leurs fronts touchaient la terre. Je ne savais si c'était l'étoile de Vénus, ou la lune naissante que l'on adorait; je fléchis cependant mes genoux comme les autres; au bout de cinq minutes, chacun se releva, et la joie et la danse recommencèrent. Surpris de cette cérémonie, j'en demandai l'explication à mon voisin. « Quoi! me répondit-il, n'avez-vous pas entendu la sonnette qui passait dans la rue? — Pardonnez-moi, on sonnait donc pour vous faire mettre à genoux. — Oui, le *venerabile* (le viatique) passait dans ce moment devant la maison. » Avec le temps, je me suis habitué à cet acte religieux. J'ai vu au spectacle, au bruit de la sonnette, tous les spectateurs, tous les acteurs, soit maures ou païens, ou jouant les démons, se précipiter à genoux, et y rester jusqu'à ce que le viatique se fût éloigné; et dans une tragédie sanglante où trois hommes étaient étendus morts sur le théâtre, je les vis se relever subitement, s'agenouiller au son de la bienheureuse clochette, et refaire le mort quand le *venerabile* eut passé.

La fête finit à une heure du matin. J'avoue que le reste de la nuit j'eus le *fandango* dans la tête, et surtout une jeune personne qui avait effacé ses compagnes par la grâce et la légèreté de sa danse.

Le lendemain, je pris le chocolat avec don Inigo et sa fille, dans un cabinet retiré, qu'il nommait sa librairie; je fus étonné d'y trouver les ouvrages de Voltaire et de Rousseau. « Vous êtes là, lui dis-je, en compagnie peu orthodoxe, et qui pourrait vous envoyer dans les geoles du saint-office. — J'ai prévenu le danger. Il est des accommodemens avec les saints inquisiteurs: une somme d'argent donnée adroitement et à propos, endort la vigilance de ces argus, ainsi ne craignez rien pour moi. — J'avoue que depuis ma réclusion à Barcelone, je tremble au nom de l'inquisition, où à la vue d'un dominicain, comme Jacques premier, roi d'Angleterre, tremblait à l'aspect d'une épée nue. Je crois voir l'ombre de Torquemada ou de saint Dominique me poursuivant la torche à la main. — Vous hairez bien plus cet ordre, quand vous saurez qu'ils avaient jadis à Valladolid, dans leurs cloîtres, la statue de votre célèbre Bourgoing, prieur des Jacobins [1], panégyriste du régicide Clément, et selon ses confrères martyr de Jésus-Christ, mais enfin cette statue a disparu [2]. — Je désirerais savoir quels sont les cas où les crimes sont du ressort du tribunal de l'inquisition; car il est bon de connaître les écueils, les rescifs de la mer sur laquelle on navigue. — Ce sont les soupçons d'hérésie, ce qui va très loin; la magie, les maléfices et les enchantemens; les injures au saint-office, ou à quelqu'un de ses membres, et les propos scandaleux; cette juridiction s'étend sur ceux qui lisent des livres défendus, ou qui les prêtent; sur ceux qui passent une année sans se confesser et communier; et sur ceux qui n'entendent pas la messe les jours d'obligation. — Vous m'effrayez; car dans cette caverne, comme dans celle du lion, on voit bien comment on y entre, on ne voit pas par où l'on peut en sortir. »

L'amitié, les caresses de don Inigo raffermissaient la santé de sa fille; mais la mélancolie était encore sur son visage et dans son cœur. Après le déjeuné, son père la renvoya pour me confier ses projets et sa situation. « Il y a trente ans, me dit-il, que je suis dans le commerce, qui était aussi l'état de mon père; il ne m'avait laissé que les débris d'une fortune considérable, détruite par la guerre avec les Anglais. Il est cruel, pour des particuliers, d'être sacrifiés à l'ambition et au délire des rois. Après la mort de mon père, j'ai continué son commerce; j'ai établi une manufacture de soie et d'eau-de-vie; vous savez que la

[1] Un docteur Monti a décrit le *fandango* dans une lettre dont voici quelques phrases: « *Saltant vir et fœmina, vel bini, vel plures, corpora ad musicos modos, per omnia libidinum irritamenta versantur. Membrorum in ea mollissimi flexus. Clunium mutationes, micationes femorum salacium. Omnia denique turgentis lasciviæ, solertissimo studio expressa simulacra.* »

[1] On donna, en France, à ces moines, le nom de *Jacobins*, parce que le premier couvent fut établi dans Paris, rue Saint-Jacques.

[2] Ce jacobin fanatique effréné, fut pris en 1590, à l'assaut des faubourgs de Paris, et tiré à quatre chevaux.

soie et l'eau-de-vie sont deux des principales productions du royaume de Valence [1]. Par mon travail, et surtout par mon économie, j'ai élevé ma fortune jusqu'à la somme de cent mille piastres; je pourrais l'accroître et devenir millionnaire : mais un million n'ajouterait rien à mon bonheur. Une grande fortune n'est qu'un grand esclavage, a dit je ne sais quel auteur [2]; qui ne sait pas être heureux avec une honnête et douce aisance, ne le sera jamais avec tous les trésors du Mexique et du Pérou. J'ambitionne aujourd'hui une jolie maison de campagne; mon goût diffère beaucoup de celui de mes compatriotes, presque insensibles aux charmes d'une belle nature; et aux douceurs d'une vie paisible et solitaire : aussi généralement, en Espagne, *los sitios* (les maisons de campagne) sont abandonnées. La situation de ma fille me confirme dans mon plan de retraite. Déplacée dans la société, le cœur flétri par l'infortune, elle n'a plus d'autre asile qu'un couvent ou la campagne. Je n'aime pas les entraves; un couvent me priverait d'elle, et cet isolement absolu, cette retraite forcée, en aigrissant sa douleur, feraient de sa vie un supplice continuel. Je ne suis pas fâché de l'abandon de son indigne époux; je ne le hais pas, mais je le méprise : on peut pactiser avec la haine, mais jamais avec le mépris. J'ai toujours lu son ame dans sa physionomie; je ne puis concevoir par quelle fatalité ma fille, bien élevée, pensant noblement, ayant du goût, de la délicatesse, a pu aimer un être si dissemblable. Mais elle n'avait pas seize ans, et son active sensibilité a saisi le premier objet qui a pu l'occuper; elle est tombée dans les filets de la séduction le bandeau sur les yeux. Il règne dans ces climats une dissolution de mœurs étonnante; c'est pourtant le pays où la religion semble avoir fixé son trône inébranlable : mais on croit effacer par des observances minutieuses, par le bavardage des prières, des chapelets, les infractions à la morale, à la religion, et les crimes même. J'ai pardonné à ma fille; je ne lui reprocherai jamais sa faute : je voudrais que le divorce fût autorisé; mais l'église romaine, trop rigoureuse, le défend, et ne se prête pas assez à la faiblesse et à la fragilité des hommes. Le divorce est de toute antiquité; la loi des Hébreux l'a toujours permis, et les protestans, plus sages que nous, l'ont adopté. J'aurais été trop heureux si j'avais eu un gendre de votre mérite. Mais où voit-on un climat sans nuages? dans quelle île, dans quel coin de la terre trouve-t-on ce souverain bien, cherché si long-temps par les anciens philosophes, et qu'ils découvriront lorsqu'ils auront découvert la pierre philosophale? Je passerai dans mon asile champêtre le règne de la chaleur, que tempèrent les vents de la mer. Dans ce climat, chaque saison a son caractère : l'hiver a deux mois d'existence, mais sans neige et sans frimas. On prétend qu'on n'a vu ici de la gelée et des brouillards que deux fois en cinq siècles. Notre printemps s'annonce dès le mois de février. C'est le vrai printemps chanté par les poëtes. Alors les amandiers se parent de fleurs, les champs se couvrent de légumes, les orangers parfument l'air. Mars fait éclore toutes les richesses promises; les oiseaux préparent leurs nids; tandis qu'en France, à cette même époque, vous n'avez encore que l'espérance des beaux jours, et que le printemps arrive escorté des vents du nord, de la pluie, et souvent de la gelée. Dans les équinoxes, le vent d'ouest nous apporte quelques ondées; à peine avons-nous dans l'année dix-huit à vingt jours de pluie. Je vais acquérir une petite maison de campagne, avec un jardin de dix arpens; c'est assez pour me contenir. Le monde ne pouvait suffire à Alexandre, et la plus petite urne contiendrait aujourd'hui sa cendre. J'espère ne pas me repentir dans ma retraite, comme jadis Charles-Quint dans celle du monastère de Saint-Just [1]; c'est par inquiétude qu'il avait désiré le repos, si fatigant pour l'activité de son âme. J'y cultiverai mon jardin, ma fille, et je m'occuperai de mon salut; je suis bien éloigné d'adopter cet amas de superstitions qui dégradent notre nation aux yeux de l'étranger, ni ces austérités monacales, inspirées par le fanatisme, et non par un Dieu de bonté et de clémence; mais je suis soumis de cœur et d'âme à la religion romaine. Si parfois le doute vient inquiéter ma raison, je l'écarte bien vite, et prie Dieu de soutenir ma foi. Le scepticisme est un état pénible : il fatigue l'âme, la laisse sans consolation et sans appui. Pour dissiper les nuages qui troublent mon esprit, je songe aux Augustin, aux Chrysostôme, aux saint Bernard, qui, après de mûres réflexions et de longues études, étaient convaincus des vérités du christianisme. Le premier bienfait de la religion est de consoler des peines présentes par l'espérance d'un bonheur à venir; le second est de nous faire envisager avec indifférence et pitié les succès des méchans et les caprices de la fortune; le troisième bienfait est de nous attacher à la morale, à la vertu, par un lien plus serré et plus solide : j'ai renoncé pour jamais à un second mariage; je vivrai comme notre bon roi, sans femme et sans maîtresse [2]. Je ne pourrais être amoureux d'une femme âgée, et une jeune femme ne m'aimerait pas; d'ailleurs, par un second hymen je blesserais les intérêts de ma fille. » J'écoutai ce discours avec étonnement et admiration; don Inigo m'y développait la sagesse et la beauté de son âme. Je lui confiai à mon tour, mes engagemens avec don Pacheco, mon amour pour sa fille, et l'embarras où me jetait ma religion dont je leur avais fait mystère. Il convint que cet obstacle était difficile à surmonter. « Jacques Ier, roi d'Angleterre, ajouta-t-il, ayant demandé une infante d'Espagne pour son fils Charles, l'infante déclara qu'elle se ferait religieuse, plutôt que d'épouser un hérétique. Je vous exhorte pourtant à ne pas vous décourager; l'amour et la raison ont dénoué de plus grandes difficultés : mais je vous ai retenu assez long-temps pour vous parler de moi; allons voir la tour de la cathédrale, le *Micalet*, qui tire son nom de Saint-Michael. » Cette tour est octogone; elle a cent cinquante pieds de hauteur, et vous serez ravi de la beauté de la perspective dont on jouit à cette élévation. Nous y allâmes. La vue est superbe; mon regard embrassait toute la *huerta* de Valence, arrosée par le Quadalaviar, et une infinité de canaux; je voyais des montagnes verdoyantes, les flots azurés de la mer, les vaisseaux luttant contre les ondes, *l'abufera;* et sous mes pieds, une ville vaste, populeuse et pleine de mon-

[1] Les eaux-de-vie de Valence vont en France, passent la Loire, et montent jusqu'à Orléans, où on les mêle avec celles de France; on en importe encore en Hollande et dans l'Amérique espagnole.

[2] Sénèque. Il pouvait parler en connaissance de cause.

[1] Le cardinal de Grandvelle disait un jour à Philippe II : Il y a aujourd'hui un an que l'empereur, votre père, s'est démis de tous ses états. — Il y a aussi un an qu'il s'en repent, répondit Philippe. Cet enfant ingrat lui payait très mal la pension de cent mille écus qu'il s'était réservée.

[2] Charles III a vécu vingt-neuf ans sans femme et sans maîtresse.

vemens. Je ne pouvais me lasser d'admirer ce brillant tableau; mais je m'aperçus que don Inigo, qui avait tant vu le soleil, attendait la fin de mon ravissement; je ne voulus point abuser de sa complaisance. En revenant, je lus l'affiche de la comédie, qui méritait quelque attention. *A l'impératrice du ciel, mère du Verbe éternel, nord de toute l'Espagne, consolation, fidèle sentinelle, et rempart de tous les Espagnols, la très sainte Marie; c'est à son profit, et pour l'augmentation de son culte, que les comédiens de cette ville joueront la comedie héroïque des Rois maures en guerre avec les Espagnols.* « Je serais curieux, dis-je à don Inigo, d'assister à cette représentation au bénéfice de la Vierge; en France, les comédiens ne sont ni aussi généreux, ni aussi galans. — La Vierge aura une bien petite part de la recette, mais elle s'en contentera. » A coté de cette affiche j'en lus plusieurs autres. *Aujourd'hui il y a un prône et musique chez les franciscains.— Après demain on vendra à l'enchère un mulet, une image de la Vierge, et une naissance* (une crèche).— *Ce soir, à huit heures, la procession des rosaires.— On a volé une petite boîte d'or qui contient les cheveux d'une dame; si celui qui l'a prise veut la faire rendre par son confesseur, on lui donnera la valeur de la boîte.* Je dis à don Inigo : « C'est sans doute un amant qui a fait cette perte. — Oui, c'est le *cortejo* de la femme de notre corrégidor. Mais allons dîner; ce soir je vous mènerai au théâtre.

La table de don Inigo n'était pas somptueuse; mais les mets étaient bons et salubres : le poisson, les légumes, les oranges, les melons, les figues et la *olla podrida* composaient son diné. « La plupart de ces mets, me disait-il, seraient un grand luxe à Paris; mais à Valence ils sont à très bas prix. Pour deux liards l'on a une grande assiette de figues; ce plat de légumes me revient à quatre sous; le poisson n'est guère plus coûteux, et, ce qui est inappréciable, c'est que l'on peut se livrer sans crainte à son appétit : la pureté et l'élasticité de l'air, le vin stomachique d'Alicante, la légèreté des alimens et surtout des légumes, facilitent la digestion; aussi nous jouissons en général d'une santé et d'une longévité peu communes. Vous trouverez dans ce royaume quantité de vieillards de quatre-vingts ans qui ont encore toute la vigueur de la virilité. On en a vu pousser leur carrière jusqu'à cent vingt ans, et même jusqu'à cent quarante.

« J'ai connu à Candie une femme qui a vécu vingt-quatre lustres avec l'usage de tous ses sens, excepté l'ouïe; mais un phénomène plus étonnant, c'est qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, ayant été obligée de faire couper ses beaux cheveux, à cause d'une blessure à la tête, ils repoussèrent en très peu de temps, aussi beaux, aussi touffus qu'auparavant. On cite une femme d'une longévité plus extraordinaire, morte à l'âge de cent quarante-deux ans, et qui n'a perdu l'ouïe et la vue que deux jours avant sa mort. Jusqu'à l'âge de cent onze ans, elle faisait, toutes les semaines, un chemin d'environ cinq lieues, son aliment favori était le lait de chèvre. Toutes ces longévités vous prouvent l'excellence de notre climat. —Je vois qu'ici sont les Champs-Élysés et le séjour des bienheureux. » La présence de Rosalie, son air timide et touchant où se peignaient la douleur, le repentir de sa faute, la négligence même de sa parure, répandaient le charme le plus doux sur ces repas de famille. Dona Rosalia n'avait ni la taille majestueuse, ni l'éclat de beauté de Séraphine; mais elle portait une de ces physionomies où se réfléchissaient la sensibilité, la grâce, la candeur et toute la beauté de son âme. Séraphine était Vénus ou Junon, et Rosalia Psyché, ou plutôt elle ressemblait à cette aimable Cécile que j'avais tant aimée, et que mon amitié regrettait encore aussi vivement qu'aurait pu faire l'amour heureux.

Vers le soir, après la méridienne, don Inigo me mena au spectacle; la salle n'avait qu'un amphithéâtre et un *patio* (parterre)[1] encombrés d'une tourbe oisive dont la plus grande partie était en bonnets de nuit et en manteaux, et qui, aspirant leur *cigaros*, remplissaient la salle de fumée et d'odeur de tabac; c'est pourtant à cette lie nationale que les acteurs cherchent à plaire. Souvent ils lui adressent la parole en lui donnant des épithètes flatteuses. Le sujet de la pièce qui attirait tout Valence, était une comédie héroïque, dont les acteurs sont les Maures et les Espagnols qui se font la guerre, ou, dans un dialogue vif, ils s'accablent de sarcasmes et d'injures. Les spectateurs riaient d'un rire inextinguible et la salle retentissait de leurs applaudissemens. Il faut, dit-on, hurler avec les loups, j'ajoute qu'il faut rire avec les fous; mais le rire m'était impossible, j'aurais plutôt hurlé. Ce qui fatiguait mes oreilles encore plus que la déclamation des acteurs et les éclats de rire du *patio*, c'était la voix du souffleur qui répétait la pièce presque aussi haut que les comédiens. Ceux-ci, plus occupés du public que de leurs rôles, promenaient leurs regards sur les loges : je m'aperçus que la *graciosa* me souriait tendrement; je crus un moment que c'était une distinction particulière, et je lui répondais d'un aimable sourire et par des battemens de mains : mais mon amour-propre fut bientôt détrompé. Je vis que les regards et le sourire de cette nymphe s'adressaient encore plus souvent aux membres du *patio* : lorsqu'il applaudissait, l'acteur le remerciait par un profond salut. Mais voici ce qui enivra de joie tous les spectateurs : un roi maure entra à cheval dans le parterre, qui s'ouvrit, fit place; et ce prince, du haut de son coursier, débita une belle harangue à ses ennemis (les acteurs espagnols); cette scène fit beaucoup plus d'effet sur ces bons Ibériens, que le cinquième acte de Rodogune, ou le quatrième de Mahomet n'en font à Paris. Les pièces espagnoles sont divisées en trois journées; après la première, on joue une *saynete* ou un *intermès;* c'est un véritable intermède. C'est Thalie en goguettes; on joue dans ces pièces tous les états de la société : médecins, juges, et surtout les maris dont la jalousie, les infortunes amusent singulièrement le parterre et échauffent la verve des auteurs comiques : Boccace, Molière, La Fontaine jettent le sel à pleines mains sur les accidens du mariage. L'auteur des fables nous dit :

> Tout homme, en trompant un mari;
> Pense gagner indulgence plénière.

D'où vient donc ce plaisir malin que causent leur disgrâces? C'est que la jalousie a toujours un côté ridicule; que nous sommes enclins à l'indulgence pour les fautes de l'amour et pour un sexe dont la faiblesse fait notre bonheur; et que la plupart des hommes voudraient être à la place de l'amant favorisé. La représentation fut terminée par une *tonadilla* et un *volero*. Dans la *tonadilla*,

[1] *Patio* signifie *basse-cour;* en effet les habitués de ce parterre sont de rudes oisons.

une actrice seule chante une aventure galante et souvent scandaleuse, accompagnée de réflexions triviales. Le *volero* est une danse encore plus lascive que le *fandango :* la femme agace et fuit son danseur, revient, feint une tendre langueur, paraît se rendre et s'échappe encore.

Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

L'amant, par ses regards, par ses gestes, exprime la vivacité de ses désirs; la musique, tantôt lente, tantôt animée, ralentit ou réchauffe leur ardeur : le moment du bonheur paraît approcher; les amans se joignent, s'entrelacent et la toile tombe [1]. Le *fandango*, disent les Espagnols, enflamme; le *volero* enivre; le premier peint la jouissance, et le *volero* la tendresse récompensée. Cependant des ecclésiastiques, de jeunes filles assistent à ce spectacle auprès de leur mère. J'ai vu depuis à Cordoue, jouer plusieurs pièces. L'une est saint Amaro : au premier acte le saint monte en paradis, y reste deux cents ans; il va à la Chine, en enfer; enfin un député céleste vient l'enlever au ciel.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Dans une autre comédie, un saint enchaîne le diable pousse des hurlemens horribles, ce qui édifie beaucoup les spectateurs. Une autre *famosa jornada*, représente saint Antoine récitant son *confiteor ;* au *mea culpa*, les spectateurs se mettent à genoux et se donnent de grands coups sur la poitrine. Dans un acte sacramental, Jésus-Christ en perruque carrée, et le diable en bonnet à deux cornes, disputent sur la controverse, se battent à coups de poing, et finissent par danser ensemble. A la mort du grand Gustave-Adolphe, roi de Suède, tué à la bataille de Lutzen, les Espagnols témoignèrent une joie excessive et indécente; un auteur fit à ce sujet une tragédie qui dura pendant douze représentations : le roi y assistait tous les jours [2].

On m'a conté qu'à Madrid, un des grands plaisirs du roi et de sa cour, au spectacle, est de jeter à la tête des dames des œufs vidés et remplis d'eau de senteur. La salle est embaumée par cette aspersion.

Comme je dois, en ma qualité de voyageur, présenter les Espagnols dans toutes leurs situations, je parlerai d'un autre spectacle auquel j'assistai le lendemain de la comédie. C'était un vendredi : don Inigo étant occupé, j'allai seul au collége du *Corpus Christi,* pour voir un crucifix que l'on ne découvre que ce jour de la semaine; j'y trouvai un grand concours d'hommes et de femmes. On chanta le *miserere ;* pendant ce chant mélancolique, on tira d'abord un des rideaux qui cachaient le crucifix : il en a trois; quelque temps après on replia le second; et à la fin du *miserere*, quand l'atendrissement était au comble, le dernier voile tomba, et le Christ fut visible. Aussitôt les pleurs, les gémissemens, les sanglots retentirent dans toute l'église. Je suis persuadé que la plupart de ces dévots si tendres, si affligés, étaient la veille à la comédie, et riaient aux éclats aux scènes libidineuses de la *tonadilla*, de la *saynete* et du *volero*, ce qui prouve que cette nation, bien plus que les autres peuples, a besoin d'émotion, n'importe la cause.

Je revenais chez don Inigo, fort occupé de cette scène religieuse, lorsqu'au commencement de la rue où je demeurais, j'entendis tousser sur un balcon; je levai la tête et vis, à travers une jalousie, une femme qui avançait la main et jouait de l'éventail. Ce jeu est un langage intelligible pour les gens du pays, mais il était très obscur pour moi; cependant je crus devoir un signe de politesse à cette belle inconnue; je saluai de la main, suivant l'usage du pays, et je n'y pensai plus.

L'après-dînée, mon hôte et moi, nous allâmes, dans un *volante* [1], au bourg de Burjazot, situé sur une jolie colline, embellie par de charmantes maisons, dont chacune a son jardin. Le bourg est entouré d'un petit bois, au milieu duquel jadis était un chêne dont les rameaux couvraient l'espace de terre qu'une paire de bœufs peut labourer dans un jour. Ses branches avaient quarante-huit pouces de diametre, chacune formait un gros arbre; on les avait étayées par des piliers, qui donnaient à son enceinte l'air d'un cloître agreste; cependant le tronc principal n'avait que quinze pieds de tour : il a péri en 1670. Burjazot est très fréquenté à cause de la salubrité et de la fraîcheur de l'air. Nous entrâmes d'abord dans l'église où est le tombeau de Françoise l'Advenant, cette fameuse comédienne, la maîtresse de l'ermite du mont Serrat. Pendant que don Inigo disait un *de profundis* pour cette belle et infortunée courtisane, je lisais son épitaphe en latin, composée par un prêtre; j'ai rimé la fin de cette inscription :

Le riche en son palais, le pauvre en sa chaumière,
La pleurent tous les jours;
Jadis l'idole des amours,
Elle n'est aujourd'hui que cendre et que poussière.

Le souvenir de la tendre Cécile me poursuivit au pied de la tombe de cette moderne Aspasie :

L'une et l'autre ont vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Mais la tendresse maternelle a tué Cécile, et l'autre n'était ni épouse, ni mère, ni peut-être amante. « L'impression de la beauté et des talens de cette comédienne, me dit don Inigo, était si prodigieuse, que tous ceux qui la voyaient et l'entendaient s'enivraient de plaisir et d'amour. Elle est morte en sainte, après avoir vécu en épicurienne. »

Pour honorer ses mânes, je fis deux fois le tour du tombeau, comme jadis Alexandre avait tourné deux fois autour de celui d'Achille [2]. Enfin, apres avoir jeté un dernier regard sur ce dernier asile où dormaient tant de grâces, de beautés et de talens, je dis à ses précieux restes :

Ossa quieta precor tutâ requiescite in urnâ [3].

[1] Excepté le *volero* et le *fandango,* aucune danse n'est permise sur les théâtres d'Espagne. Les moines excommunieraient les balarines qu'ils regardent comme des émissaires de Belzébut, si elles exécutaient d'autres danses. Charles III défendit le *volero,* qui se réfugia à Cadix. On prétend qu'il a reparu sous Charles IV, dans la capitale.

[2] Dans d'autres pièces, on joue la Création du monde, les cheveux d'Absalon, le Soleil soumis à l'homme, Dieu bon payeur, le maître d'hôtel de Dieu, la division aux trépassés, et toutes ces pièces sont intitulées la *famosa comedia.*

[1] Le *volante* est une voiture fort large, mais facile à verser.

[2] Ce tombeau était sur une colline du promontoire de Sygée.

[3] Tranquilles ossemens, reposez-vous dans cette urne inviolable.

Au sortir de l'église, nous montâmes sur une belle terrasse de trois cent vingt-quatre pieds carrés; elle contient trente-sept puits bâtis, en forme d'entonnoir, par les Maures, pour y tenir leurs grains en réserve. Ils conduisent à un grand magasin voûté de cent quatre-vingts à cent quatre-vingt-dix pieds carrés; il est revêtu de faïence : c'est encore le magasin le plus considérable de Valence.

De cette terrasse nous allâmes dans une petite maison, asile modeste d'un villageois. Une femme, encore jeune, accueillit don Inigo comme un père, lui baisa la main, et lui dit que son époux était à la ville. « J'aurais voulu le voir; je vais cependant vous donner votre pension, qui échoit dans six jours. Il m'apportera le reçu à son premier voyage à Valence. » Il lui compta cinquante piastres, et cette jeune femme les reçut les yeux remplis de larmes, en le nommant son bienfaiteur, son père. « Adieu, ma chère Antonia, lui dit don Inigo; vous ne m'avez pas d'obligation : j'acquitte une dette sacrée. » En sortant il me dit : « Voulez-vous que nous marchions un peu? la voiture nous suivra. » Il ajouta : « Vous m'avez paru étonné de ce qui vient de se passer; vous le serez bien davantage si je révèle le secret de cette dette. J'expie une grande faute de ma jeunesse. Il en coûte à l'amour-propre de faire de pareils aveux; mais ils sont moins pénibles lorsque le repentir a suivi la faute. J'avais vingt ans, deux passions entraînaient mon âme, l'amour du plaisir et du jeu; mon père, homme très charitable, me confiait souvent les aumônes qu'il distribuait aux indigens; plusieurs fois j'avais été chargé de porter de l'argent au père d'Antonia, bon et honnête villageois attaché depuis long-temps à ma famille, et qui même lui avait rendu des services. Mon père, apprenant qu'il était dangereusement malade, me remit cinquante piastres pour les lui porter. Ce même jour j'allai à une partie de jeu : le vent de la fortune me fut contraire, et mes fonds furent épuisés. Séduit par l'espérance, je hasardai le dépôt confié, l'argent du pauvre : il se fondit dans ce creuset infernal. Trop coupable, trop honteux pour m'en ouvrir à mon père, j'attendis le retour de la fortune, ou l'échéance de ma pension, pour m'acquitter envers le malheureux que la mort menaçait, mais que je croyais plus éloignée. J'en frémis encore après trente ans écoulés. Ce retard lui coûta la vie : privé d'argent, au lieu de faire venir un médecin de Valence, comme il le désirait, il eut recours au chirurgien de son village, le plus inepte et le plus opiniâtre des hommes, qui le saigna, le resaigna jusqu'à ce qu'il le vît bien mort. Lorsque la nouvelle de cet événement parvint à mon père, et qu'il apprit que l'argent n'avait pas été remis, il me fit appeler, et me demanda si j'avais porté les cinquante piastres à Burjazot. Je rougis, et restai interdit. « Répondez, je vous prie; d'où vient cet embarras? — De ma faute et de mes remords. J'ai joué cet argent, et, croyant que rien ne pressait, j'attendais d'en avoir pour remplir vos charitables intentions. — Descendez dans votre conscience; cet homme est mort faute de secours. — Ah! grands dieux! que je suis coupable! Je veux réparer mon crime. — Comment? — D'abord en renonçant au jeu, et en portant demain cet argent à la fille de l'infortunée que j'ai laissé périr. » Mon père me répondit froidement, « *Veremos* (nous verrons). » J'allai sur-le-champ vendre ma montre, que j'avais fait venir de Londres, et que j'aimais beaucoup, j'en portai le produit à la jeune Antonia. Mon père le sut et ne m'en dit rien; ma mère voulut la remplacer par une autre : mon père s'y opposa, ce ne fut que six mois après qu'il m'en présenta une du même prix en me disant : « J'ai différé pour vous laisser le mérite d'une bonne action : se priver pour donner, voilà le vrai bienfait. Les aumônes qui ne coûtent aucun sacrifice, comme celles des grands seigneurs, ne sont que des miettes de leur table qu'ils laissent tomber. L'aumône est ordonnée par toutes les religion. Le Coran dit que l'Être suprême attachera, à celui qui la refuse, un effroyable serpent, qui piquera sans cesse la main avare qui repousse les pauvres. » Il ajouta : « Les passions vous entraînent, vous maîtrisent; j'en serais vivement affecté, si je n'avais découvert dans le fond de votre âme de la sensibilité et des sentimens de probité et d'honneur : ces deux barrières, j'ose l'espérer, opposeront toujours une forte résistance à l'entrée du vice et de l'improbité. » Cette leçon ne s'est jamais effacée de mon souvenir. A la mort de ce père tendre et vertueux, j'assurai à Antonia, par un contrat, la rente annuelle de cinquante piastres. Un négociant de Cadix associa, dit-on, la Vierge à son commerce[1] : moi, j'y ai associé les pauvres pour un sixième; et lorsque je manque à quelque observance de ma religion, je me punis par une amende à leur bénéfice. — Mon cher hôte, lui dis-je, si j'étais pape, je vous ferais canoniser après votre mort, quand même vous auriez déjeuné la veille de Noël, ou mangé une aile de poulet dans le carême. »

Je me promenais souvent tout seul dans la ville avec un plaisir infini. Je voyais une foule d'hommes, de femmes, rians et animés, marchant d'un pas léger et rapide; j'entendais le chant des ouvriers, les voix des marchands d'orgeat, d'eau et de fruits; le son des orgues portatives, des tambourins et des triangles qui se mêlaient à ces voix. Le lieu de la scène ajoutait encore un charme nouveau à cet agréable mouvement des acteurs : les toits des maisons où voltigent des pavillons de soie de diverses couleurs, les orangers, les citronniers, les lauriers-rose, les plus belles fleurs qui étalent leur pompe sur les terrasses, éclairées d'un soleil pur et brillant, tout cet ensemble formait pour moi un spectacle nouveau et délicieux. Trop heureuse Valence! ô climat fortuné! où le plaisir, la gaîté, l'amour semblent animer tous les individus; où la nature, déployant ses richesses et sa fécondité, offre à nos yeux un vaste et magnifique jardin! Un jour, au retour de cette promenade charmante, en passant devant la maison de la belle inconnue qui m'avait salué de l'éventail, je jetai les yeux sur son balcon; elle y était derrière sa jalousie, le jeu de l'éventail recommença; ensuite elle étendit ses deux bras, et ses doigts me parlèrent un langage très obscur pour moi, mais très usité et très intelligible pour un Espagnol. J'ai vu depuis, des enfans de sept à huit ans, des deux sexes, se parler d'amour avec cet idiome symbolique. Me trouvant dans un accès de gaîté et de contentement, je répondis à ma belle inconnue, qui cachait sa tête et ne montrait que ses bras, par des signes et de grandes salutations; alors elle me jeta un rosaire. « Ah! dis-je, cette beauté s'intéresse à mon salut. » Je le pris, et, curieux de la connaître, j'entrai chez un quincaillier logé vis-à-vis de chez elle, et, après avoir acheté quelque bagatelle, je lui demandai

[1] On assure que ce furent les franciscains et non la Vierge qui eurent les produits du bénéfice.

quelles étaient les personnes qui occupaient la grand maison en face de lui. « C'est un vieux gentilhomme qui a deux filles, l'une très jolie, l'autre passablement laide, mais fort éveillée, et voulant à toute force se donner un mari. » Je pensai alors que c'était la jolie qui me faisait ces agaceries, ne pouvant supposer qu'une fille laide osât méditer la conquête d'un officier français, moins encore espérer d'en faire un époux ; je rentrai chez don Inigo, qui me dit : « Je vous attends, venez m'aider à consoler ma fille ; elle a reçu une lettre de ce misérable, qui lui dit qu'il va s'embarquer pour l'Amérique, et qu'il l'exhorte à l'oublier entièrement. » Cette lettre a rouvert sa blessure ; elle veut mourir, se retirer dans un couvent : elle vous voit avec plaisir, elle a de la confiance en vous ; allez calmer sa douleur ; écartez le projet du couvent, qui ferait son malheur et le mien. Je montai aussitôt chez Rosalie ; je la trouvai cette fatale lettre et son mouchoir à la main pour essuyer ses pleurs. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'écria : « C'en est fait, l'ingrat m'abandonne pour toujours ; et j'ai pu l'aimer, lui sacrifier tout ! suis-je assez malheureuse ! » Sans lui répondre, d'un air triste et pénétré, je m'assis près d'elle. Après un court moment de silence, elle ajouta en sanglotant : « Il part, il s'embarque pour les Indes ! — Eh bien ! qu'il parte ; il vous reste un bon père, le meilleur des pères ; il vous reste votre jeunesse, une figure charmante, une fortune aisée : avec tant d'avantages, vous pouvez encore cueillir des fleurs dans le champ de la vie. — Mais je suis trahie, je n'ai plus d'époux, je ne puis plus aimer ! » Je compris à ces mots, qu'une jeune Espagnole ne voit de jouissances, de bonheur que dans l'amour : elle ne respire que pour aimer. Une Française n'oublie, en aimant, ni les douceurs de la fortune, ni le soin de sa parure, ni les triomphes de la vanité. « N'avez-vous pas, lui dis-je, un père digne de tout votre amour ? Vous soignerez sa vieillesse, l'embellirez de vos grâces, de vos caresses, de votre tendresse. — Hélas, je l'espère : sa félicité sera ma consolation. » Je lui parlai alors de son projet de couvent, qui affligeait son père. « Un couvent, lui dis-je, à moins d'un délire de dévotion, est le séjour de l'ennui, des regrets, et quelquefois du désespoir. » Je la désabusai, et calmai même ses angoisses, en lui présentant le tableau d'un avenir plus doux, plus fortuné.

Don Inigo me fit appeler pour me mener chez une de ses parentes, qui le faisait prier de venir assister à son accouchement. « Je suis bien aise, me dit-il, que vous voyiez cette cérémonie. » En entrant dans la chambre de dona Pepa, travaillée des douleurs de l'enfantement, je dis avec don Inigo : *Ave Maria purissima ;* tous les assistans répondirent : *sine peccado concebida.* Un moine franciscain entra immédiatement après nous, portant sous sa tunique un petit saint de bois qu'il posa sur une table, et entoura de quatre cierges allumés. Il prit ensuite une ample tasse de chocolat, dans laquelle il trempa force biscuits et de l'*azucar esponjado ;* son estomac fortifié par cette collation, il se prosterna aux pieds de la statue, un rosaire à la main, pour lui demander la prompte délivrance de la dame ; il s'interrompait souvent, en défilant ses grains, pour lui annoncer le terme prochain de ses douleurs ; mais l'accouchement était lent et laborieux. Le moine suait, s'agitait, jetait sur son saint des regards d'indignation ; enfin l'enfant vit la lumière, et assura le triomphe du moine et de son saint. Le révérend me dit en confidence que, sans ses prières et l'intervention du saint, la *senora* Pepa aurait souffert beaucoup plus long-temps [1]. Je lui répondis que je n'avais connu jusqu'à ce jour que sainte Lucine qui présidât aux accouchemens. *Ferte opes, Lucinæ.* » Nous ne connaissons pas, me répondit-il, cette sainte en Espagne : elle est donc Française ? — Non, elle est née en Grèce, où elle a eu des autels. C'est une sainte si puissante, qu'on lui a vu empêcher un accouchement pendant vingt-quatre heures [2]. » Quand la *senora* fut délivrée, on éteignit les cierges, et l'on fit entrer les enfans de la maison, l'un âgé de cinq ans, l'autre de six, tous deux habillés en franciscains. Je demandai à Inigo si c'étaient des enfans de la balle. — Non, à leur naissance les parens ont fait vœu de leur faire porter l'habit religieux pendant un certain nombre d'années. » Depuis, j'ai vu souvent de ces petits moinillons polissonnant dans les rues. Ceux-ci s'emparèrent de la statue, en jouèrent, la promenèrent, tandis que le patron du saint savourait, avalait des confitures et s'abreuvait d'un excellent vin. *Passato il pericolo, gabbato il santo.*

Lorsque nous eûmes quitté l'accouchée, don Inigo me demanda ce que je pensais du moine et de son saint. « Je les compare, lui dis-je, à une cérémonie tout aussi singulière qui se passe à Rome. Quand un personnage distingué ou opulent est attaqué d'une maladie dangereuse, il envoie sa voiture aux pères récollets, et les fait prier d'apporter chez lui *il bambino* (c'est un petit Jésus de bois). Deux récollets aussitôt montent dans le carrosse, mettent entre leurs jambes le *bambino* paré comme un nouveau marié. Arrivés dans la chambre du malade, ils le placent à côté de son lit, et restent dans sa maison, à ses frais, jusqu'au dénouement de la maladie. Ce *bambino* est l'unique patrimoine de ces pères ; mais c'est pour eux une source intarissable de richesses, car il est toujours en course : on se l'arrache, on se bat à la porte du couvent pour le posséder.

Don Inigo me proposa le jour suivant une promenade à Beninamet, charmant village à demi-lieue de Valence. « Nous verrons, me dit-il, la maison de campagne que j'y veux acheter ; elle est auprès de la délicieuse retraite du chanoine don Pedro Mayoral que nous visiterons en passant. Ma fille viendra avec nous : puisque la maison que je désire avoir doit être son asile, il faut qu'elle lui convienne. » J'acceptai cette partie avec plaisir. A peine avions-nous fait quelques pas dans notre voiture, que nous fûmes arrêtés par la rencontre du viatique. Il était précédé de quantité d'hommes qui portaient des cierges, de six hautbois maures nommés *douzainas,* et d'un petit tambour qui s'accorde avec ces instrumens. Nous mîmes pied à terre, et don Inigo céda la voiture au porte-dieu et à ses deux acolytes, et nous allâmes à l'église attendre son retour. Mon hôte, qui soupçonnait mon étonnement, me dit que c'était l'usage en Espagne ; que les plus grands seigneurs s'y soumettaient ; « les cochers même, ajouta-t-il, refuseraient de marcher s'il en était autrement : ils croient qu'il y a des indulgences attachées à cette cérémonie. — L'Espagne, lui dis-je en souriant, est le pays des indul-

[1] A l'accouchement de Marie de Médicis, femme d'Henri IV, les reliques de madame sainte Marguerite étaient sur une table dans la chambre, ainsi que deux religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui prièrent Dieu sans cesse.

[2] M. de Saint-Gervais s'égaie ici aux dépens du moine ; il veut parler de ce trait de la fable, lorsque Junon emprunta la figure de la vieille Galanthis, servante d'Alcmène, pour empêcher l'accouchement d'Alcmène. (*Note de l'Éditeur.*)

gences, on ne peut pas s'y damner : mais ce n'est pas le prêt de votre carosse qui me surprend; je sais que tout homme raisonnable doit respecter les usages d'un pays, surtout ceux qui tiennent à la religion; mais ma plus grande surprise est d'avoir vu entrer le cortége du viatique dans la maison du malade : tout ce monde va-t-il aussi dans sa chambre? — Oui, sans doute. — Je me flatte qu'ils n'y jouent pas du hautbois et du tambour? — Non, ils cessent en entrant; le prêtre asperge le moribond d'eau bénite, et implore pour lui la miséricorde divine. — Il devrait aussi l'implorer pour qu'elle lui accordât la force de résister à ce fracas. »

Au retour de la voiture, nous partîmes pour Beninamet. Quelle charmante situation! Nous traversions des jardins, des vergers peuplés de jolies maisons; nous rencontrions de jeunes et charmantes paysannes élégamment chaussées. Leurs souliers, que l'on nomme *alpargates*, sont une légère semelle de chanvre ou d'*esparto* goudronné; le quartier de la chausssure n'a qu'un pouce de hauteur; mais des rubans bleus, ou couleur de rose, se croisent, et les attachent au mollet. Les jours de fête on les orne de franges et de nœuds : une jolie jambe et une jolie chaussure sont des piéges pour la volupté. La maison du chanoine don Pedro Mayoral est bâtie sur une éminence, au milieu des bosquets d'orangers et de citronniers qui embaument l'air de leur parfum. Nous trouvâmes le chanoine en bonnet blanc, une serpette à la main; il nous accueillit avec aisance et bonté : sa physionomie calme et heureuse me prévint en sa faveur. « Voilà, dis-je, un homme qui est bien avec sa conscience. » Je croyais voir le vieillard du Galese, peint par Virgile [1], ou celui de la Henriade.

Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.

Le fortuné chanoine nous fit asseoir sous un berceau d'orangers, dont les fruits colorés, mêlés aux fleurs, formaient sur notre tête un dais odoriférant. « Je lui dis : Voilà les pommes du jardin des Hespérides. — Oui, répondit-il; mais je ne suis point le dragon qui en défend les approches : je vous prie, au contraire, d'en accepter. » Il cueillit alors les plus belles oranges, qu'il nous offrit, en commençant par la jeune Rosalie. « Vous avez, lui dis-je, de grandes obligations à Hercule qui, le premier, a transplanté ce beau fruit dans l'Ibérie, et qui sépara les montagnes qui liaient l'Espagne et l'Afrique. — J'ignore s'il a séparé les montagnes, mais je sais positivement que ce sont les Portugais qui, les premiers, nous ont apporté de la Chine ces pommes d'or si renommées; comme le citronnier nous vient de la Médie, et le grenadier de l'Afrique, d'autres disent de Chypre. » Je lui parlai alors du bonheur dont il devait jouir dans son petit Élysée. « Oui, grâce à la Providence, mes jours coulent en paix; j'avance dans la vie sans regret du passé, sans crainte de l'avenir. Il y a quarante ans que j'ai fait l'acquisition de ce petit jardin; je l'ai arrangé, embelli; je puis dire comme Salomon : *Feci hortos et pomaria, et consevi illos omnis generis arborum* [2]. Cette douce occupation fait le charme de ma vie : on jouit chaque jour de son ouvrage; on chérit l'arbre que l'on a planté, comme l'enfant de ses peines, et l'objet de ses espérances. Je me réfugie dans cet hospice dès que j'ai rempli mes fonctions à l'église; mais il faudra bientôt le quitter. J'ai fait graver, sur cette petite colonne qui est à votre gauche, des vers d'Horace, qu'un Anglais m'a cités :

Nunc linquenda tellus et domus,
Neque harum quas colis arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur [1].

Vous voyez que j'ai supprimé le *placens uxor* (la femme chérie). J'ai épousé l'église, qui me donne de quoi vivre dans l'aisance. La pensée de la brièveté de la vie ne trouble pas mon bonheur; je n'imite pas notre roi Philippe V, qui, dans son superbe jardin de Saint-Ildephonse, était agité des terreurs de la mort. J'ai mis ma confiance dans l'Être suprême; j'ai toujours tâché de concilier une vie sage et chrétienne avec les jouissances de la nature; je crois qu'il faut accorder la morale, la religion, avec la fragilité de la nature humaine. A l'aspect des biens répandus sur la terre avec tant de profusion, je reconnais un Dieu bienfaisant et prodigue, et non un Dieu des vengeances. Les saints anachorètes des déserts me paraissent inimitables : je n'aime point à voir des hommes atrabilaires se tourmenter, se déchirer, s'abreuver de larmes pour plaire à un Dieu bon et clément : c'est le calomnier, c'est en faire un tyran, que de supposer qu'il jouit de nos tourmens, de nos douleurs! Hélas! offrons-lui nos peines quand elles arrivent, et supportons-les avec résignation, avec patience; il nous promet un avenir heureux. Ah! sans cette espérance, la vie ne serait qu'une longue mort. » Je parlai ensuite à don Pedro de la beauté de ses orangers, et de leur extrême différence avec ceux qui viennent en France dans nos serres chaudes, qui sont toujours petits et malingres. « C'est ici leur patrie; lorsqu'ils sont bien soignés, ils s'élèvent jusqu'à dix pieds de hauteur, et s'arrondissent en une circonférence de vingt pieds. Mais leur existence est rapide; tout passe vite sur la terre : vers la douzième ou quatorzième année, l'arbre commence à languir, et il meurt à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, dernier terme de sa vieillesse [2]. Chaque arbre me donne un bénéfice annuel de vingt sous. »

Après quelques autres propos, l'heureux don Pedro me conseilla d'aller voir la chartreuse de *Porta-Cœli*, à quatre lieues de Valence. « Elle est, me dit-il, sur le penchant d'une montagne; on y jouit d'une vue superbe : des rosiers tapissent les fenêtres des cellules : tout respire dans cette retraite le calme et le recueillement; ajoutez à cela que le terroir produit un excellent vin; enfin cette chartreuse est nommée avec raison *Porta-Cœli* (le vestibule du ciel). — Quel ciel! lui dis-je; quelle existence que celle d'un homme qui paralyse sa vie, et la passe à contempler la mort! Laissons ces idées fantastiques aux dervis, aux faquirs des Indes, ou aux caloyers du mont Athos [3]. »

[1] Regum æquabat opes animis.

[2] « J'ai fait des jardins, des vergers, et j'y ai planté toute sorte d'arbres. »

[1] « Il faudra quitter cette terre, cette maison, et de tous ces arbres que tu cultives, le triste cyprès seul suivra son maître passager. »

[2] Ce récit ne s'accorde pas avec la réputation de longévité de cet arbre. L'oranger du connétable de Bourbon existait encore au milieu du dix-huitième siècle. On voyait encore à Lisbonne, dans le dernier siècle, le premier arbre dont sont sortis tous les orangers qui embellissent les jardins de l'Europe.

[3] Ce sont des moines de la religion grecque; ils ne mangent jamais de viande; ils ont quatre carêmes, observent plusieurs

Don Inigo no s conta que dans sa jeunesse il allait souvent à cette chartreuse pour voir un de ses parens, et nous avoua qu'il n'en revenait jamais sans songer à la mort. « L'air sombre des religieux, la maigreur, la pâleur de leurs visages, le silence, qui règne dans les dortoirs, tout m'en offrait l'image; cependant la beauté du site, la majesté des arbres, éclaircissaient un peu les nuages qui pesaient sur mon âme : le cimetière, orné de hauts platanes, de palmiers, de rosiers, me paraissait le séjour des âmes bienheureuses. Mon parent s'y promenait souvent. « J'y vais, me disait-il, interroger mes prédécesseurs : je leur demande s'ils regrettent la la vie, s'ils sont fâchés de l'avoir passée dans la solitude, dans la pénitence, et au pied de la croix. J'entends alors une voix qui me répond : « Non; pour le trajet pénible d'un moment, nous avons une éternité de bonheur et de gloire. » Ce parent, ajouta don Inigo, a mérité la couronne des saints, et si notre famille voulait sacrifier cent mille écus, nous le ferions inscrire dans la légende; mais nous aurions un patron dans le ciel et des créanciers sur la terre. »

Je marquai alors mon étonnement de voir à Valence ou dans ses environs, et dans toute l'Espagne, une telle quantité de couvens et de chartreuses avec une population si peu nombreuse. « La paresse, plus que la dévotion, me dit don Pedro, engendre cette immense famille de moines. Sous Philippe II, on comptait en Espagne cinquante-huit archevêchés, six cent quatre-vingts évêchés, onze mille quatre cents abbayes d'hommes et de femmes, trente-un mille deux cents prêtres, deux cent mille clercs, et quatre cent mille religieux ou religieuses.—Vous avez là de quoi peupler toute l'Amérique méridionale, et dépeupler toute l'Espagne. — Je compare, malgré ma soutane et mon aumusse, ce vaste corps religieux à un immense monstre marin, dont j'ai vu les côtes à Saint-Laurent del Réal : elles ont seize pieds de longueur. Voici l'histoire de ce nouveau Léviathan, aussi terrible, aussi vorace que celui dont Job nous a fait la description. Un vaisseau l'aperçut auprès de Gibraltar; il déployait au-dessus des eaux de grandes ailes semblables à des voiles : on lui lâcha une bordée; il traversa le détroit en poussant des hurlemens affreux, et il vint expirer sur le rivage de Valence. Il avait cent cinquante palmes de long sur cent de contour [1]. Un homme à cheval pouvait entrer dans sa gueule, et sept hommes pouvaient se placer dans l'intérieur de sa tête. Au reste, je ne prétends blâmer que l'excès dans les fondations monastiques. Les religieux, les prélats pratiquent des vertus, des actes de charité que ne produiraient pas l'humanité et la plus haute philosophie. Nous avons des établissemens superbes pour les insensés, les orphelins et les infirmes. Pour moi, je dois bénir la Providence, je vis de sa bonté. Mon canonicat me vaut trois mille écus annuels; notre archevêque possède trente à quarante mille ducats de revenu; cependant je ne troquerais pas ma médiocrité contre son opulence. Mais je vais vous conduire à ma modeste *librairie.* » Il nous mena dans sa petite rotonde, placée au milieu d'un bosquet de citronniers et d'orangers. Rien de si gai

autres jeûnes ; il en est qui ne mangent que deux fois en trois jours, d'autres en sept. Pendant les sept semaines de carême ils passent la nuit à pleurer, à gémir sur leurs péchés et sur ceux des autres.

[1] La palme est de huit pouces trois lignes et demie.

que ce petit bâtiment, rien de si simple que son ameublement. Il consistait dans un petit sofa de bois de noyer, avec son matelas et deux coussins couverts d'une étoffe de soie grise, de plus une chaise et une table de même bois; entre les tablettes des livres était une assez bonne copie d'un tableau de Raphael, qui est à l'Escurial; il représente la Vierge, l'enfant Jésus, saint Jérôme en habit de cardinal qui leur lit la Bible, et l'ange Gabriel, qui conduit aux pieds de Marie et de son fils le jeune Tobie qui vient lui faire hommage de son poisson. « Voilà, lui dis-je, un poëme bizarre, et une réunion miraculeuse. — Elle blesse la chronologie, mais elle n'en est que plus agréable. » La moitié des rayons de la bibliothèque étaient vacans. « J'ai très peu de livres, me dit don Majoral, mais je les lis : je n'aime pas les sociétés nombreuses, l'esprit y est trop distrait et ne forme aucune idée suivie. D'ailleurs j'aime mieux réfléchir en me promenant, et jouir de mes propres idées, que de surcharger ma mémoire de celles des autres. Je ne cours pas après la science, mais après la sagesse et le bonheur. Je cherche surtout dans la lecture une douce occupation. Voilà à la tête de mes livres *Don Quichotte* qui me préserve de l'hypocondrie; ici *una Grammatica castellana*, où j'apprends à parler ma langue avec pureté : cet ouvrage est *il Theatro critico* du père *Feijoo*, un de nos auteurs les plus philosophes, quoique moine.

« Voilà un *Tratado de la elocucion del perfecto lenguage*. Il contient une courte histoire de la langue espagnole.

« Ce livre-ci, intitulé *Coleccion de Sermones espagnoles*, n'offre pas toujours des morceaux d'éloquence, et peut quelquefois donner à rire aux hérétiques.

« Cet autre, *Defensa de la religion christiana*, écrit pour convertir les juifs, n'a pas opéré beaucoup de conversions.

« En voici un qui sans doute a été bien plus utile : *Tratado del arbol de la quina, o casanilla* (quinquina).

« Après vient, *Vida de los reyes de Espanna* (vie des rois d'Espagne). C'est un cours de morale pour les rois : des vices, des faiblesses, de l'ambition, et quelques vertus, tels sont les élémens de leur vie.

« Suit *Vida del emperador Leopold III y de Gustavo III, rey de Suecia.*

« Voici des livres nationaux : *El Honor espagnol, e dictionario historico de varones illustres en santidad, dignitades, armas, ciencias y artes, hijos de Madrid* [1]. L'honneur espagnol égale pour le moins celui des autres nations, et l'Espagne a produit une foule de grands hommes qui rendront ma patrie à jamais mémorable.

« Ce livre-ci est traduit de Locke, *Educacion de los ninnos.*

« Cet autre apprend l'art d'être heureux, si cet art peut s'apprendre : *Arte de ser feliz,* en quatre épîtres morales, écrites en prose, et deux autres épîtres sur la richesse, la gloire et l'ami des hommes.

« Ces derniers volumes ont pour titre : *Biblioteca entretenida de damas* (des dames). C'est la collection des

[1] *L'Honneur espagnol,* dictionnaire historique des hommes illustres en sainteté, en dignités, dans les armes, les sciences et les arts, tous enfans de l'Espagne.

meilleurs contes et des meilleures anecdotes: c'est un ouvrage que je lis toutes les fois que ma bile fermente, ou que ma digestion se fait laborieusement. » Cette revue faite, le chanoine me dit: « Le colombier est au-dessus de la bibliothèque. J'ai là des pigeons de Raza qui, par un instinct particulier, sont fort attachés à leur domicile; j'en ai vu souvent revenir non-seulement de dix à douze lieues, mais après deux ou trois ans d'absence. Nous avons établi dans ce pays, comme dans l'orient, des postes de ces pigeons de Raza. On enveloppe la patte droite du pigeon dressé à cet usage, avec une lettre en forme de bande, et on lui donne la volée; il revient à son gîte avec une rapidité étonnante: il fait sept à huit lieues en moins de cinquante minutes[1]. Vous ne devez pas être surpris de l'instinct ni de la vélocité de ces animaux. Un faucon, envoyé de Teneriffe au duc de Lerme à Madrid, y revint en seize heures; il avait fait deux cent cinquante lieues dans ce court espace de temps. Il fut pris en arrivant, à demi mort: on présume qu'il s'était reposé sur quelque vaisseau. »

Nous prîmes congé de ce chanoine philosophe, qui me dit en me quittant: « Vous êtes jeune, vous allez courir le monde, je vous souhaite un bon voyage; quant à moi, comme disait Job, *in nidulo meo moriar*[2]. Je lui répliquai que j'espérais un jour vivre et mourir dans mon nid comme lui, mais que j'aurais de plus une femme. « Je souhaite qu'elle ait la beauté de Sara, la douceur de Rachel, et la fécondité de la mère des Machabées; mais si vous pouvez vous en passer, ce sera encore mieux. » Je le remerciai de ses souhaits, et nous nous séparâmes très contens les uns des autres.

Nous allâmes voir la maison que don Inigo voulait acheter. Elle réunissait dans une enceinte de dix arpens tout ce que l'homme de goût peut désirer: un canal d'irrigation la traversait, il n'y manquait qu'un joli bâtiment. « Je n'en suis pas fâché, me dit don Inigo: bâtir est une occupation et un amusement; beaucoup de gens voudraient recommencer quand l'édifice est achevé: de plus, je ferai bâtir selon mon goût, mes idées, et celles de Rosalie. Après votre mariage avec dona Séraphina j'espère que vous l'amènerez ici, et que vous passerez quelque temps avec nous; n'est-ce pas ton avis, Rosalie? » A ces mots, elle soupira; après un court silence, elle me questionna sur la taille, les yeux et la beauté de Séraphine. Sans répondre à ces détails, je lui dis que celle des deux qu'on voyait la première de Rosalie ou de Séraphine, était celle qui la première se faisait aimer. — Elle sera heureuse, moi je serai condamnée à la solitude et à l'indifférence. Ah! qu'on est malheureux, lorsqu'on l'est par sa faute! »

Don Inigo, en arrivant chez lui, apprit qu'on allait administrer un de ses amis mourant; il y courut et je le suivis. A peine fûmes-nous arrivés, que le viatique entra. La chambre, en un clin d'œil, fut encombrée d'assistans: leurs soupirs, leurs sanglots, leurs prières, le son des flûtes, les cris, les exhortations du prêtre, ne manquèrent pas de hâter l'agonie d'un moribond déjà tourmenté des affres de la mort. Quand la cérémonie fut achevée, on le revêtit d'un habit religieux, après quoi on le laissa mourir tranquillement.

Le lendemain, à l'heure de son dîné, don Inigo envoya deux plats de sa table à la famille du défunt. Tous les autres parens ou amis font de même, et cela pendant trois jours consécutifs: l'on suppose que l'affliction des parens leur fait oublier le soin de leur nourriture: cet usage fait honneur à l'humanité de la nation espagnole.

Pendant que don Inigo fit sa visite à la famille du mort, j'allai voir l'hôpital général, situé dans un des plus beaux quartiers de la ville. Je fus ravi de la beauté de cet édifice, qui a trois corps de logis, un pour les malades, l'autre pour les enfans trouvés, le troisième pour les fous. Les malades sont très bien traités: chacun d'eux a son alcôve; chaque maladie une salle particulière. Un médecin visite les malades au moins trois fois par jour. On me dit que l'archevêque y envoyait quotidiennement une quantité de glace pour rafraîchir la limonade.

En revenant au logis, je passai devant la maison de la belle inconnue qui m'avait gratifié d'un chapelet. Elle était encore à son balcon, comme un astronome au haut de son observatoire. A peine avais-je jeté les yeux sur elle, qu'un bouquet tomba à mes pieds. Je le ramassai, et remerciai, par des gestes, la beauté qui me l'envoyait; mais elle disparut aussitôt. La tige du bouquet était entourée d'un ruban vert; je soupçonnai quelque mystère, je le déroulai, et j'y trouvai un petit billet, où je lus ces mots: « Veuillez me donner, monsieur le Français, le petit anneau que vous portez au doigt, je serais charmée d'avoir quelque chose qui vous ait appartenu. Si vous consentez à ce léger sacrifice, allez demain, à dix heures du matin, à l'église des pères franciscains, vous trouverez, auprès du bénitier, une femme qui toussera quand vous approcherez d'elle, et vous dira: *Ave Maria purissima;* vous pouvez lui remettre la bague. *Viva usted muchos anos.* » L'aventure me parut plaisante, et je fus curieux d'en voir le dénoûment. Je me rendis chez les franciscains à l'heure indiquée, je m'approchai du bénitier; j'aperçus une petite femme voûtée, sous l'enveloppe d'une grande mante à longues manches qui, par-derrière, traînait jusqu'à terre[1]. Elle était à genoux, son rosaire à la main, dont les grains étaient gros comme des noisettes. Quand je fus près du bénitier, elle toussa, et puis me dit d'une voix basse: « *Ave Maria purissima.* » Alors je lui remis la bague et un petit billet où je disais à cette beauté sensible que j'allais quitter Valence, et que j'emporterais son chapelet comme un reliquaire, ou un talisman, qui me porterait bonheur. La duègne me remercia d'un signe de tête et d'un *vaya usted con dios.* En me quittant, elle trempa ses doigts dans le bénitier, et fit quatre ou cinq signes de croix. Je me gardai de lui offrir de l'eau bénite: je savais qu'un nonce avait défendu aux hommes, sous peine d'excommunication, d'en présenter aux femmes dans l'église, parce qu'ils saisissaient ce moment pour leur glisser un billet dans la main. L'amour profite de tout.

Cependant je songeais à quitter Valence; le temps que j'avais accordé à don Inigo s'était écoulé: c'est alors que je regrettai de nouveau mon cher Podagre, si traîtreusement enlevé par ce mari qui m'avait laissé sa femme en échange. Je louai un *calezino* (voiture légère) à neuf francs par jour. Nous devions faire douze *leguas* dans la journée, et partir le surlendemain. J'annonçai mon départ à don Inigo et à son aimable fille. Ils me témoignè-

[1] Dix à douze lieues de France.
[2] Je mourrai dans mon nid.

[1] Le manteau ou mante se porte à l'église; il diffère de la mantille, qui n'est qu'un voile noir ou blanc, à volonté.

rent les plus vifs regrets et le plus tendre intérêt. Don Inigo m'offrit ses services, sa bourse, et je vis des larmes rouler dans les beaux yeux de Rosalie. Elle me jura une reconnaissance éternelle, me promit de prier tous les jours la *Madone* pour moi, et me pressa d'accepter une croix d'or qu'elle portait depuis sa naissance. Ainsi je partais chargé de croix, de reliques, de chapelets, tous dons de la beauté. Que la dévotion dans une femme espagnole est aimable et touchante! elle aime sa patronne, la Vierge, Dieu et son amant, avec la même componction et la même tendresse. Chez ce sexe, en Espagne, la dévotion et la volupté sont, dès l'adolescence, ses occupations les plus importantes. Sa conscience lutte quelquefois contre son tempérament; mais enfin la nature l'emporte. Chaque peuple, chaque individu se fait, comme La Mothe-le-Vayer, une petite religion à son usage. Don Inigo me fit présent de douze livres de chocolat fabriqué avec du cacao de *Soconusco* [1]; mais un cadeau bien plus précieux, qu'il me fit présenter par sa fille, fut un exemplaire de *Don Quichotte*, sorti des presses d'Ibarra, édition admirable par la beauté du papier, la netteté des caractères, la qualité de l'encre, composée par Ibarra même, et dont lui seul a le secret [2]. Je fus extrêmement touché d'un don si magnifique, et surtout de la grâce qu'y mirent don Inigo et sa fille.

Nous ne nous quittâmes pas de toute la journée. Nous allâmes nous promener au port de *Grao*, qui est à demi-lieue de la ville. C'est une promenade ornée de jolies maisons de campagne; la mer y forme un lac de trois lieues d'étendue et d'une lieue de largeur: on le nomme l'*Albufera;* les Romains l'appelaient *Amœnum-Stagnum* [3].

La veille de mon départ, don Inigo me dit au déjeuné: « Il faut passer ce dernier jour le plus agréablement possible: nous irons voir les cinq ponts bâtis sur le Quadalaviar. — Comment cinq ponts! on les a donc construits en attendant la rivière? — Ne vous en moquez pas: cette rivière, qui vous paraît si faible, si paisible, a quelquefois des colères redoutables. Hercule n'en triompherait pas aussi aisément que du fleuve Achéloüs. Je ne vous demande qu'une couple d'heures dans la matinée pour expédier quelques affaires: profitez de ce temps pour aller visiter la bibliothèque de la ville, que vous ne connaissez pas encore. » Rosalie ajouta d'un son de voix touchant: « Revenez promptement: songez qu'une heure de cette journée est plus précieuse pour nous qu'un mois entier dans votre absence. »

La bibliothèque publique est un palais archiépiscopal: elle est ouverte tous les jours pendant six heures; le local est superbe, et l'emporte sur celui de la bibliothèque de Madrid. J'y trouvai peu de lecteurs. *Rari nantes in gurgite vasto.* Le bibliothécaire portait l'habit ecclésiastique; un gros in-folio ouvert reposait devant lui sur sa table; et deux petits chats, couchés sur ses genoux, paraissaient l'occuper un peu plus que l'énorme volume. Il m'accueillit avec toute la dignité et la gravité espagnoles. Je lui dis: « Vous imitez le fameux cardinal de Richelieu, qui se délassait de ses grands et pénibles travaux en jouant avec de petits chats qu'il aimait beaucoup. » Ce rapprochement parut le flatter. Il me demanda mon nom. Je lui répondis que j'étais un officier français, curieux d'avoir quelques notions du dépôt confié à ses lumières. Il me fit compliment, en me traitant d'*oussia* [1], de la facilité avec laquelle je parlais son idiome. Je lui demandai qui était un vieillard hâve et maigre, lunettes sur le nez, les yeux fortement attachés sur un livre. « C'est un grand métaphysicien, un puits d'érudition. — Et trouve-t-il la vérité au fond de son puits? — Non, il est toujours à sa poursuite. Il lit dans ce moment Leibnitz, son auteur favori; il ne rêve que monades, harmonie préétablie; et moins il comprend ses rêves, plus il s'y attache. — Rien n'est plus admirable que ce qu'on n'entend pas. — C'est un homme infatigable, qui ne connaît de plaisir, de bonheur que dans l'étude de sa chère métaphysique. Il se lève au point du jour, lit, écrit, extrait, compulse toute la journée; lorsqu'il est fatigué, il ouvre sa fenêtre, respire l'air, s'amuse un quart d'heure à regarder les passans, après quoi il se rattache à sa charrue. A huit heures du soir il prend son chocolat, joue ensuite d'une méchante guitare jusqu'à ce que le sommeil la lui fasse tomber des mains. Alors il se couche, et je suis persuadé qu'il rêve à ses problèmes métaphysiques. Il a déjà fait imprimer, à ses dépens, un épais in-folio, qui traite du siége de l'âme, des sensations, de l'origine des perceptions, des idées innées, intellectuelles; il croit que nous pensons sans y songer; il est grand idéaliste; il prétend que les corps n'existent pas; que la matière que nous croyons voir n'est qu'un rêve de notre imagination. Je crains bien qu'il ne devienne fou comme votre Mallebranche, qui nous apprend que nous existons dans Dieu, et que nous voyons tout en lui. — Ma foi, lui dis-je, de toutes ces folies j'aime mieux celle de l'insensé qui rêve qu'il est le père éternel. — L'impression de son livre a beaucoup altéré sa fortune; mais il se console en le regardant, et il jouit d'avance de son immortalité. Gardons-nous de troubler son bonheur: il a le même genre de folie que les moines du mont Athos, qui croient voir la lumière du Thabor en fixant leurs yeux sur leurs nombrils. — Voulez-vous bien me dire quel est son voisin, en habit noir, et caché sous un vaste feutre rabattu sur les yeux? — C'est un ancien docteur de Salamanque, qui s'est adonné à l'histoire naturelle; il étudie, depuis quarante ans, les mœurs, les métamorphoses, la vie des chenilles et des papillons. Il a déjà enrichi le public d'un in-quarto de ses observations, de ses découvertes dans cette importante matière, et il en promet un second volume pour l'année prochaine. Il a un cabinet rempli de papillons, de chenilles, d'insectes, et de reptiles [2]. — Du moins si cet homme est inutile à la société, il n'est pas, comme on peut le dire de tant d'autres:

> Humani generis pernicies, atque hominum lues [3].

— Pardonnez-moi, il n'est pas exempt de reproches; il

[1] C'est un cacao de la Nouvelle-Espagne; on en fabrique le chocolat du roi.

[2] Les Didot, les Bodoni, n'ont rien de supérieur à cet ouvrage.

[3] Le port de Grao n'est pas favorable au commerce, les gros vaisseaux n'y peuvent aborder; de légères barques vont recevoir les marchandises, et des bœufs les traînent sur la plage.

[1] *Oussia* se dit par syncope de *vostra eccelenza*, titre que l'on donne à la noblesse.

[2] On montre à la bibliothèque de Genève le portrait d'un savant qui est resté trois mois la jambe étendue, sans bouger de sa place, pour observer les actions et les mouvemens d'une puce qui avait fixé son domicile sur cette jambe.

[3] « Le fléau du genre humain et la peste des hommes. »

dissipe son patrimoine, appauvrit ses enfans, néglige leur éducation. Sa femme a voulu le faire interdire. Mais comme il n'a que la moitié de son cerveau attaquée, l'autre moitié conserve le reste de sa raison. » Apres ces propos, ce bibliothécaire s'empressa de me montrer les richesses nationales. « Nous avons ici, me dit-il, cinquante mille volumes. Voilà dans ces rayons une foule de *Grammaticas castellanas,* qui apprennent l'anglais, l'italien, le français ou le latin ; suivent les traductions en notre langue de Sénèque, Platon, Tite-Live, Salluste, faites avant la fin du quinzième siècle, époque où la France était encore barbare.—Convenez, monsieur, qu'elle a bien réparé le temps perdu. — Ici sont nos fameux historiens. A la tête est Mariana, prodige d'érudition : il a écrit l'histoire d'Espagne en latin, après quoi il l'a traduite en espagnol. Son style est une corbeille de fleurs. Après lui marche Garcilasso de la Vega, Péruvien, historien fidèle de la conquête du Pérou. Voici Antonio de Solis, traduit dans toutes les langues ; et le marquis San Phelippo, qui a écrit la guerre de la succession. La France n'a rien à opposer à ces grands monumens[1]. — M. l'abbé, venez faire un voyage à Paris, nous vous mènerons à la bibliothèque du Roi.—Voici, continua-t-il, nos auteurs mystiques, ascétiques. Dans ce rayon sont les ouvrages de Tostado, évêque d'Avila ; il a écrit trente volumes in-folio sur la théologie[2], et il est mort à quarante ans. — Quel dommage que sa vie ait été si courte ! — Nous voici aux six volumes de Calderon de la Barca, dédiés à la Vierge. » Je pris le premier volume, et j'en lus le titre : *A la mère du meilleur fils, à la fille du meilleur père, et à la reine des anges.* A la fin de l'ouvrage, l'auteur se met à ses pieds.— Il est galant, lui dis-je. — Vous voyez dans ce rayon, continua l'abbé, les ouvrages sublimes de sainte Thérèse, qui disait qu'il ne devait y avoir dans le monde que deux sortes de prisons : celles de l'inquisition pour les mécréans, et les petites-maisons pour ceux qui croient et qui pèchent[3]. Marie d'Agréda, qui suit, a écrit la vie de la sainte Vierge par son ordre même.—Ce doit être un ouvrage miraculeux ; permettez-moi d'en lire quelques lignes. » Alors il m'en présenta un volume. Je lus le titre de deux chapitres, le premier disait : « *Ce qui arriva à la sainte Vierge pendant neuf mois qu'elle fut dans le sein de sa mère.* » Chapitre second : « *Occupations de la sainte Vierge pendant les dix-huit premiers mois de son enfance, et les entretiens qu'elle eut alors avec Dieu.* » Pendant cette lecture, je conservai ma gravité, je n'avais pas oublié

[1] Ce bibliothécaire avait tous les préjugés de l'orgueil. Mariana est un écrivain prolixe, crédule et partial ; Garcilasso de la Vega est ampoulé ; il fut d'abord auteur dramatique, ensuite homme du monde, et il finit par recevoir la prêtrise : c'est alors qu'il composa l'*Histoire du Mexique :* l'emphase et l'enflure caractérisent son style ; il est extrêmement prévenu pour Fernand Cortès, son héros. Voici pourtant ce que dit l'évêque Las Casas, des crimes et des atrocités des Espagnols conduits par Fernand Cortès ; « J'ai vu ces fiers Espagnols remplir les campagnes de fourches patibulaires auxquelles ils attachaient les Indiens treize à treize, en l'honneur des treize apôtres ; je les ai vus donner des enfans indiens à dévorer à leurs chiens de chasse, et les nourrir avec des membres d'Indiens. »

[2] D'autres personnes ne lui donnent que treize volumes in-folio.

[3] C'est elle qui a eu cette pensée philosophique que l'on attribue à Montaigne, « que l'imagination était la fille de la maison. »

Barcelone *et los familiares.* « Ces évènemens, dis-je au bibliothécaire, ne peuvent avoir été dictés que par la Vierge, ou par Dieu même. — Vous avez raison ; aussi Marie d'Agréda affirme à la fin de son ouvrage que ce qu'il contient lui a été révélé expressément par Jésus-Christ en personne. Nous estimons beaucoup cette production et son style. — Je suis fâché qu'elle ne soit pas connue en France.— Ce rayon contient une collection de tous les sermons sur toutes les matières. Ces quatre gros volumes renferment toute la collection des bulles de Benoît XIV, et une foule d'observations canonico-historico-diplomatiques. C'est un riche dépôt qui sera un jour fort utile à nos neveux. Voilà les fables du fameux Felix Maria Samaniego, qui déjà ont eu plusieurs éditions. C'est le premier de la nation qui ait publié des fables.

« Vous trouverez dans ce petit volume, avec quelques autres fables, quelques-unes de celles de Thomas Iriarte, qui n'a pas donné encore d'édition complète[1] ; mais Iriarte effacera tous les fabulistes anciens et modernes, comme les rayons du soleil effacent les rayons de la lune.—Votre comparaison est noble et imposante. » J'ouvris le livre, et je tombai sur la fable intitulée : *El burro flautista ; l'âne joueur de flûte.* L'idée m'en parut heureuse, et le style agréable et correct[2].

[1] Il ne l'a faite qu'en 1782.

[2] Dans un moment de calme et de loisir, je me suis amusé à traduire cette fable ; j'ai su depuis que M. de Florian avait essayé la même traduction, mais il s'est borné à une légère imitation. Voici ma fable et son texte :

EL BURRO FLAUTISTA.

Esta fabulilla,
Salga bien, o mal,
Me ha ocurrido ahora
Por casualidad.

Cerca de unos prodos
Que hai en el lugar
Pasaba un borrico
Por casualidad.

Una flauta en ellos
Hallo, que un zugal
Se dexo olvidada
Por casualidad.

Acercose à olerla
El dicho animal
Y diò un resoplido
Por casualidad.

En la flauta el aire
Se hubo de colar ;
Y sonà la flauta
Por casualidad.

Oh ! dixo el borrico :
Què bien sé tocar !
Y diràn que es mala
La mùsica asnal.

Sin reglas del arte
Borriquitos hai
Que una vez aciertan
Por casualidad.

TRADUCTION.

Que cette fable plaise ou déplaise,
Je n'en boirai, soit dit sans fard.
Ni plus ni moins, tout à mon aise,
Car je l'ai faite par hasard.

Suivent maintenant les fables, les contes, les nouvelles galantes, fruit d'une brillante imagination, trésors indigènes plus abondans que ceux du Pérou. Voilà les poésies de don Gonzalo Barceo, moine du treizième siècle; il n'est pas sans talent [1]. J'en pris alors un volume, et je lus les deux strophes suivantes :

PREMIÈRE STROPHE.

« Au nom du Père qui fit tout, de Jésus-Christ et de la « Vierge et du Saint-Esprit qui est égal à eux, je veux faire la « prose d'un saint confesseur. »

DEUXIÈME STROPHE.

« Je veux faire une prose en style paladin, le même dont on « se sert pour parler à la ville, car je ne suis pas assez lettré « pour parler d'autre latin ; mais je pense qu'il vaudra bien un « verre de bon vin. »

Le bibliothécaire me demanda comment je trouvais ce poëte. « Je trouve qu'il sent son antiquité. » Nous parvînmes enfin aux rayons des comédies. C'est alors que mon homme triompha. « Nous voilà parvenus, dit-il d'un air radieux, aux sources où ont puisé les Anglais et les Français, souvent sans avouer leurs larcins. — Oui, quelques filets de ces sources ont coulé chez nous; mais les terres qu'elles ont fertilisées ont porté des fruits plus beaux que les vôtres. » Il leva les épaules et me répondit par ce proverbe : *Con la agena cosa el hombre mal se honra* [2].

Je feignis de ne pas l'entendre. « Nous possédons, me dit-il, vingt-quatre mille comédies. — Vous avez en effet de quoi en fournir à toute l'Europe. — Ce sont des mines inépuisables. Lopès de Vega lui seul en a fait dix-huit cents; cet écrivain, le plus fécond, le plus infatigable qui ait existé, d'après le calcul de ses ouvrages, du jour de sa naissance, jusqu'à sa mort, à l'âge de soixante-treize ans, a écrit environ cinq feuilles d'impression par jour. Il était prêtre et d'une famille noble. Calderon, chanoine de Tolède, n'a produit que six à sept cents pièces de théâtre. — C'est une bagatelle. Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir deux prêtres les premiers comiques de votre nation.—*De dios hablar del mondo obrar* [1], » ce fut sa réponse; car ce biographe aimait beaucoup les proverbes. — Après ces deux grands hommes, continua-t-il, nous avons Augustin Moreto : sa verve n'a pu nous donner que trente-six comédies, mais toutes excellentes. — Notre Molière n'en a pas autant.—Je le crois; il est en grande vénération chez vous; mais ici nous le trouvons froid et timide. — En Espagne, vous aimez l'ail, le safran, les pimientos; en France, notre cuisine est plus douce. — Au reste, il n'est pas étonnant que vos écrits se ressentent, ainsi que vos fruits et vos légumes, de l'intempérie et de l'humidité de vos climats ; mais nous qui avons le bonheur de vivre sous un ciel riant, dans une atmosphère pure, imprégnée de sel et de soufre, nous en ressentons l'influence. Les Muses, nées dans les beaux climats de la Grece, sont froides et languissantes sous un ciel triste et nébuleux. Nous vous abandonnons les sciences exactes qui ne demandent qu'un esprit lent et réfléchi; laissez-nous, avec nos vins de Malaga et d'Alicante, les fruits brillans de l'imagination. » Pour réponses à ses bouffées d'orgueil national, je le régalai à mon tour de ce proverbe : *El que tiene teiados de vidro, non tire piedras al de su vezino* [2]. Après quoi je le remerciai de sa complaisance, avec toute l'urbanité française; et lui, pour n'être pas en arrière en fait de proverbes, me remercia avec celui-ci : *Cortesia de boca mucho vale, y poco costa* [3]; et nous nous séparâmes, lui, très content de lui-même, et de la supériorité de sa nation sur toutes les autres; et moi, riant de l'orgueil et de l'amour-propre national, faiblesse de tous les peuples, et pensant à ces grandes bibliothèques, que l'on pourrait appeler le dépôt des folies humaines.

Il était près de midi, je précipitais ma marche pour me rendre près de mes aimables hôtes, lorsqu'au détour d'une rue, six alguazils m'arrêtèrent par ordre du corrégidor [4]. Je demandai de quel droit et pour quel crime. « Nous l'ignorons, me dirent-ils; mais ne craignez rien, c'est seulement une petite formalité pour vous empêcher de partir sitot de Valence. — Est-ce le saint-office qui veut renouveler connaissance avec moi? — Non, nous vous menons dans les prisons de la ville. » Cette réponse me tranquillisa; je crus échapper à un grand danger; et supposant que c'était quelque méprise, je me laissai conduire sans murmure et sans résistance. Arrivé, claquemuré dans la prison, je demandai de l'encre et du papier pour écrire à don Inigo; mais le geôlier me répondit qu'il ne pouvait m'en donner sans ordre : il

[1] Ce moine a mis en vers la vie de saint Dominique.
[2] Ce qui n'est point à toi ne peut t'honorer.

[1] « Parler de Dieu et agir en homme du monde. »
[2] « Celui qui a un toit de verre ne doit pas jeter des pierres sur celui de son voisin. » On ne doit point être étonné de la fécondité de ces auteurs comiques : ils puisèrent leurs scènes, dans les annales, les chroniques, les romances, où l'on trouve des anecdotes historiques et des aventures intéressantes. Ils construisaient leurs drames de ses pièces, sans ordre, sans enchaînement, en un mot sans choix et sans plan. On trouve même dans leurs scènes des prières de l'église, ou prises dans leurs livres saints.
[3] « Les belles paroles coûtent peu et rendent beaucoup. »
[4] Le corrégidor est un magistrat de police qui exerce un pouvoir très étendu; il est supérieur à l'alcade, qui n'est que son premier officier.

Dans une riante prairie
Qu'en fuyant arrose le Var,
Un âne, élève d'Arcadie,
Vint se promener par hasard.

Une flûte, pour lors muette,
Était près d'un arbre à l'écart,
Que Tircis, amant de Colette,
Laissa la veille par hasard.

Dès que l'animal de Silène
L'entrevit de son œil hagard,
Il la flaira, puis son haleine
Souffla sur elle par hasard.

Le souffle heureux de ce messire,
Entrant, glissant de toute part,
Aussitôt la flûte soupire,
Et rend un son doux par hasard.

Oh! dit la bête, je m'admire,
J'en sais jouer : quel égrillard!
Qu'on vienne donc encor me dire
Qu'un âne est docteur par hasard.

Ainsi, sans règle, sans génie,
Parfois un écrivain bavard,
Laisse échapper une saillie,
Des traits qu'il ne doit qu'au hasard.

fallut me résigner; mais que de tristes réflexions assiégèrent mon esprit! Pourquoi m'enfermer une seconde fois? Est-ce ainsi que les Espagnols accueillent les étrangers? Quels seront l'étonnement et l'inquiétude de mes hôtes, lorsque après une longue attente ils ne sauront ce que je suis devenu? et que pensera ma chère Séraphine de ce nouveau retard, elle qui m'attend avec la plus vive impatience? Mais quel est mon crime? Ai-je offensé quelque moine? manqué de respect à la *Madone?* mangé de la chair un vendredi? N'ai-je pas salué monsieur le corrégidor? monseigneur l'archevêque? Ne me suis-je pas mis à genoux quand le *venerabile* a passé dans les rues? Je faisais ces réflexions en me promenant dans un espace carré de six pas. Mon geôlier suspendit mes réflexions en me proposant à dîner. Très volontiers, lui dis-je;

Car, malgé leurs chagrins,
Les malheureux ne font pas abstinence.

a dit Voltaire. Il me servit un plat de tomates et un ragoût de morue, relevé de trente gousses d'ail, et pour huilier il mit sa lampe sur ma table, en me disant de prendre l'huile que je voudrais; je refusai son huile en l'assurant qu'elle était détestable; il me répondit que l'on n'en servait pas de meilleure sur la table de l'archevêque. « Ni, ajoutai-je, dans les lampes de sa cuisine et de son église. » Après ce méchant repas, sans livres, sans écritoire, je retombai dans mes réflexions. Si je suis enfermé, me disais-je, pour mes péchés, rien de plus injuste, car il y a des millions de coquins sur la terre qui jouissent de leur liberté et même des douceurs de la vie. Alors je me rappelai Socrate, sa tranquillité, son courage. Mais Socrate avait soixante-dix ans, il n'était pas amoureux; moi je n'ai pas encore six lustres et j'adore Séraphine; toute la république avait les yeux sur lui, personne ne les jette sur moi.

On en vaut mieux quand on est regardé.

La nuit heureusement amena le sommeil, que l'aurore interrompit. Dans une prison ou dans l'infortune, que le réveil est cruel! La belle Séraphine, don Pacheco, ma famille, mon pays, don Inigo, tour à tour occupèrent ma pensée, et tourmentèrent mon âme. Dans cette confusion d'idées, le jour s'avançait, mais bien lentement. Enfin j'entends ouvrir ma porte. Le bruit, tout mouvement est agréable à l'âme du prisonnier qui n'est soutenu que par l'espérance. Je regarde, et je vois entrer un ecclésiastique à cheveux blancs, qui débuta par me dire : *Guarda usted cavallero;* je lui répondis : *Viva usted muchos anos.* Après quoi je lui demandai le motif de sa visite. « Je suis grand-vicaire, je viens de la part de la *senora* dona Angélica y Thecla y Theresa Paular, votre légitime épouse. — Mon épouse! Ma foi! si j'étais marié, j'en saurais quelque chose; je ne connais point la senora Angelica y Thecla y Theresa Paular. — Pardonnez-moi, vous l'avez courtisée, vous lui avez écrit un billet. Regardez, n'est-ce pas là votre écriture? — Oui, je l'avoue. — Un gentilhomme français ne saurait mentir. — Mais ce billet insignifiant n'est dû qu'à ma politesse. Une demoiselle très inconnue m'a écrit, j'ai regardé son billet comme une plaisanterie, et par honnêteté je lui ai répondu. — Et ne lui avez-vous pas donné un anneau, ce gage du sacrement de mariage? — J'en conviens. — Et dans quel dessein? — Parce qu'elle me l'a demandé. C'est donc la senora Angélica Paular qui vous envoie ici, qui veut m'épouser, et qui probablement m'a fait incarcérer? — Oui; vous lui avez annoncé votre départ prochain, elle vous aime, et après les relations intimes que vous avez eues ensemble, elle a cru, pour son honneur et pour le vôtre, devoir recourir à l'église et à la justice pour arrêter votre fuite, et pouvoir user de rigueur avec un homme qui l'abandonne après avoir affecté pour la séduire des sentimens de tendresse qu'elle a daigné recevoir. Mais elle est bonne, indulgente, elle consent à vous pardonner, et à vous donner sa main, si votre repentir expie votre faute. — Monsieur, votre discours m'étonne, mais ne me touche pas. La senora Paular, fût-elle aussi belle qu'Angélique, aussi chaste que sainte Thècle, aussi tendre que sainte Thérèse, ne sera jamais ma femme : vous pouvez l'en assurer. » Alors ce grand-vicaire commença une espèce de sermon, dans lequel il disait, en termes ampoulés, qu'en Espagne la sévérité des mœurs, l'esprit de la religion défendait, condamnait les intrigues d'amour avec une jeune fille de sang noble, sans avoir des vues honnêtes et légitimes. « Je n'avais ni bonne ni mauvaise intention pour mademoiselle Angélique; j'ignorais si elle était fille, mariée ou veuve, laide ou jolie, noble ou non; je n'ai jamais vu son visage, je ne connais que ses bras et ses mains qui me paraissent fort agiles, et jamais je ne lui ai rien promis. — Vous avez donné une bague, écrit un billet; suivant nos lois et l'esprit de l'église, ces actes équivalent à une promesse de mariage : une fille bien née n'accepte ces gages de tendresse qu'avec des intentions pures et une noble confiance en celui qui les donne. — Je ne soupçonnais pas la sévérité des filles espagnoles; en tous cas, elles se dédommagent amplement lorsqu'elles sont sous les drapeaux de l'hymen. — Mon état me défend d'entrer dans ces discussions; mon devoir est de retirer les âmes du péché, non de les calomnier. Refusez-vous obstinément la main de mademoiselle Angélique Paular? — Oui, monsieur, par le Pere éternel, par tous les saints, je ne l'épouserai jamais. — Songez que son père est très bon gentilhomme. — Tant mieux pour lui, et je l'en félicite. — Nous verrons demain si vous serez aussi inflexible; vous paraîtrez devant le corrégidor et devant la senora Angelica. J'ose espérer que l'aspect de ce magistrat, ses remontrances, et la soumission, la tendresse de la senora vous feront écouter la voix de la religion, de l'amour et de l'honneur. — Monsieur l'abbé, pour de l'amour, n'y comptez pas; ce sentiment est très involontaire : quant à la religion, sa base doit être la justice. Pour mon honneur, je ne le dégraderai pas en me laissant intimider; je braverai des lois qui troublent l'harmonie de la société et déshonorent la religion même. » Ici finit notre entretien. Je le priai de faire avertir don Inigo Florès de ma réclusion; il me le promit. Mais don Inigo ne put obtenir la permission de me voir qu'après mon entrevue avec la senora Angélica devant le corrégidor. Don Inigo m'en instruisit par un billet ouvert, qu'il m'envoya avec mon dîné. L'envoi du dîné déplut beaucoup au geôlier, qui ne pouvait plus se défaire de sa morue, de son ail, de son huile, et qui était aussi passionné pour mon argent que mademoiselle Agélique pour ma personne. J'aurais désiré des livres; mais don Inigo avait plus songé à la nourriture du corps qu'à celle de l'âme. Il fallut me vouer à sainte patience, patronne des malheureux. Je me rappelai que Voltaire avait fait à la Bastille le second chant de la Henriade. « Allons, me dis-je, montons Pégase; il n'aura pas

sous moi l'allure qu'il a sous ce grand poëte; mais Horace a dit que les mauvais poëtes sont les plus heureux. *Ridentur mala qui componunt carmina, verum gaudent scribentes, et se venerantur* [1]. Mon imagination me transporta sur le Parnasse, comme jadis sainte Thérèse avait été transportée dans le ciel. J'allai boire à la source d'Hippocrène, et en décrivant ma prison, j'oubliai que j'y étais renfermé.

A MA PRISON.

Asile ténébreux, séjour où l'espérance
Est le seul bien qui reste à l'être infortuné,
Où trop souvent la débile innocence
Gémit auprès du crime, à la mort condamné,
Où le mortel proscrit, couché sur la poussière,
Ne voit autour de lui qu'une pâle lumière,
Le calme des tombeaux, des fantômes errans,
Hélas! il ne voit plus sa femme, ses enfans,
Ses enfans adorés, son épouse si chère,
Ni l'ami qu'il aimait dès ses plus jeunes ans!
Sous le fardeau du jour, qui lentement se traîne,
Il sent à chaque instant appesantir sa chaîne;
Il accuse le temps, son immobilité;
Il rappelle ses jours, dont l'étoile est éteinte,
Où, près de sa famille et sans soins et sans crainte,
Heureux, il respirait l'air de la liberté!

Ah! que je voudrais bien, pour le bonheur du monde,
Qu'on enfermât pendant cinq à six mois,
Sous les triples verrous d'une voûte profonde,
Avant de les nommer, les juges et les rois.

Enfin brilla le jour où je devais comparaître devant le corrégidor et la belle Angélique. Quatre alguazils m'escortèrent chez cet auguste magistrat. Il me reçut avec la même gravité que Brutus avait reçu jadis les ambassadeurs de Tarquin. « Monsieur l'officier français, me dit-il, nous avons en Espagne des principes plus sévères et d'autres mœurs qu'en France, où l'on se fait un jeu de la galanterie et de l'honneur des femmes. — Monsieur le corrégidor, en France on a moins d'hypocrisie, autant de respect pour les femmes et plus d'égards pour les étrangers. » Dans ce moment entra le grand-vicaire avec l'Angélique qui m'avait choisi pour son Médor. Elle était accompagnée de la matrone que j'avais vue à l'église. « Monsieur, me dit le corrégidor, voici la victime de votre inconstance. » Je la regarde; juste ciel! je crois voir une caricature de comédie. « Par saint Pierre et saint Paul, dis-je tout bas, que cette Angélique ferait bien d'emprunter l'anneau de la reine du Catai pour se rendre invisible! » Pour premier agrément, elle boitait, et sa stature était de quatre pieds et demi, son teint bourgeonné, ses petits yeux, pleins d'un feu voluptueux, révélaient le secret de son tempérament. Une riche parure relevait ses charmes; sur sa tête brillait une rédizilla couleur de rose, ornée de rubans bleus enlacés les uns dans les autres; une mantille, d'une mousseline très claire, enveloppait sa tête et ses épaules, et une basquine noire me dérobait ses formes de la ceinture en bas [2]. Autour d'un bras sec et noir était un chapelet de corail en forme de bracelet, d'où pendaient une croix et deux médailles; ma bague, don fatal aussi brûlant que la robe du centaure Nessus, figurait à son doigt avec plusieurs autres bagues. Elle m'honora, en me saluant, d'un regard des plus doux: je lui répondis par une révérence très froide. Le grand-vicaire s'approcha de moi et me dit: « Voilà celle que vous aimez, que vous devez reconnaître pour votre épouse, après les témoignages que vous avez donnés de votre amour, et qu'elle a daigné agréer.

A ce discours que l'on n'attendait pas,
Robert glacé, laissa tomber ses bras:
Puis fixement regardant la figure,
Dans son horreur il recula trois pas.

Je fus plus brave que Robert: je restai immobile et muet. Enfin la parole me revint. Je répondis que je n'avais pas l'honneur de connaître mademoiselle, et que jamais je n'avais songé à l'aimer ni à l'épouser. « Pardonnez-moi, vous la connaissez, répliqua le vicaire; vous l'avez vue au *refresco* de la duchesse de Silva; depuis, vous avez passé souvent sous son balcon, vous lui avez fait des signes, vous avez reçu d'elle un chapelet et des fleurs, vous lui avez écrit un billet et donné un anneau. » Je me rappelai, à ce discours, qu'en effet j'avais vu cette figure dansant le *fandango* avec des attitudes et des mouvemens très voluptueux, qui ravissaient les spectateurs, auxquels moi-même j'avais applaudi. Je compris que c'était à cette époque que dona Angelica avait résolu de me prendre dans ses filets. Je répondis au vicaire que je me rappelais avoir vu danser mademoiselle avec beaucoup de légèreté et d'expression, sans que mon cœur en fût touché. « Et pourquoi passiez-vous si souvent dans sa rue? s'écria le corrégidor.—Parce que c'était mon chemin, et que l'on n'épouse pas toutes les demoiselles des rues où l'on passe. — Vous persistez dans ce refus injurieux? — Oui; je me ferais plutôt capucin, ermite ou chantre d'Italie, que de consentir à ce mariage. — Eh bien, monsieur, vous resterez en prison jusqu'à ce que vous ayez fait des réflexions plus sages, ou que la senora dona Angelica, indignée de votre inconstance, se soit désistée de ses poursuites. » Après ces mots, il fit signe au grand-vicaire de sortir, et d'emmener la belle Angélique, qui, en s'éloignant, me jeta un regard des plus tendres et des plus langoureux.

Resté seul avec le corrégidor: « De quel droit, lui dis-je, traitez-vous ainsi un gentilhomme français, capitaine au service de son roi; et par quelle injustice voulez-vous le forcer à un mariage aussi inconvenant que ridicule? — Monsieur le capitaine, ignorez-vous que tout voyageur ou étranger est soumis aux lois du pays qu'il habite? Cromwell fit pendre à Londres le frère d'un ambassadeur de Portugal qui avait osé les violer. — Je sais, monsieur, tout comme vous, le respect que l'on doit aux lois et aux usages d'un pays; mais quand les lois sont absurdes, injustes, qu'elles enveloppent les honnêtes gens dans des piéges, je ne les reconnais pas. — Une plus longue discussion serait inutile; je dois faire mon devoir, et non vous rendre compte de mes actions. Vous allez retourner dans votre prison: c'est à vous, si ce séjour vous déplaît, à vous en faire ouvrir les portes. — Je cède à la force; mais mon gouvernement sera instruit du singulier accueil que l'on fait ici à un officier français. » Le corrégidor me tourna le dos, et je fus ramené à mon gîte.

Je n'étais ni assez philosophe ni assez pieux pour supporter un pareil traitement sans dépit et avec patience; mais j'avais assez de fermeté d'âme pour braver les pré-

[1] « On se moque d'un méchant poëte et de ses vers; mais lui se réjouit, s'applaudit et s'admire. »

[2] La *basquine* est un jupon de soie noire que les femmes d'un certain rang prennent en sortant de chez elles, et quittent en y rentrant.

tres, les corrégidors et tous les alguazils de l'Espagne, plutôt que d'épouser une infante aussi laide que folle, et qui, emportée par son tempérament, voulait un mari quel qu'il fût. Je gémissais, je m'agitais sous le poids de ces réflexions, lorsque don Inigo parut. Je crus voir l'ange de la paix; je cours, je me jette dans ses bras, je l'embrasse. Après ces douces étreintes, il me dit : « Comment, vous vous laissez prendre au manége d'une jeune coquette? — Et qui pouvait deviner ses ruses infernales; une jeune fille bien née tendre ses filets du haut d'un balcon pour prendre un mari! Quelles mœurs! quel abus de la religion! quel pays est le vôtre! Pour avoir dit à Barcelonne que la Vierge n'avait pas besoin de luminaire, et pouvait se coucher de bonne heure, on me jette dans les prisons du saint-office; à Valence, on m'enferme encore pour me forcer d'épouser une Angélique laide comme un singe, parce que j'ai passé sous son balcon, et que je lui ai donné, par galanterie, une bague qu'elle me demandait. Je ne suis plus étonné qu'avec de pareils usages et de telles lois, l'Espagne joue un si petit rôle en Europe. Il ne me reste plus, pour compléter mes infortunes, qu'à être frappé d'excommunication. — Cela viendra peut-être. — Mais expliquez-moi, de grâce, cette manière bizarre de prendre un mari à la ligne du haut de sa fenêtre, comme on prend un brochet ou une carpe dans une rivière. — Cette sorte de mariage s'appelle *sacar per el vicario* (retirer par le vicaire). Une fille qui a douze ans accomplis peut réclamer pour son époux un adolescent qui a passé sa quatorzième année, si ce jeune homme lui a donné un bijou, une bague, ou écrit un billet dans lequel le mot d'amour ne serait pas même prononcé. La jeune fille, munie de cet anneau ou de cet écrit, présente sa requête au grand-vicaire, et demande un tel pour son époux. Si l'ecclésiastique prononce qu'il y a lieu au mariage, on arrête le jeune homme, on le conduit en prison, d'où il ne sort qu'après s'être engagé dans les liens du sacrement. C'est ainsi que s'est conduite dona Angelica Paular, qui est devenue amoureuse de vous au bal de la duchesse Silva. — Dites amoureuse des plaisirs de l'hymen : cette infante ne veut être ni vierge ni martyre [1]. Comme on abuse de tout dans votre pays! Les lois protégent les moines, leur cupidité, leur ambition; les moines, à l'ombre des lois, trompent, emmusellent le peuple, et pour mieux l'enchaîner, chargent la religion de faux miracles, d'observances ridicules et rites superstitieux : des messes, des rosaires, des jeûnes, des dons à l'église, tiennent lieu de mœurs, de vertus, et effacent tous les crimes. — Il y a quelque vérité dans votre diatribe, mais convenez d'un peu de légèreté française dans votre conduite : pourquoi faire le galant avec des inconnues, des filles à marier? Adressez-vous aux femmes : elles ne respirent qu'amour et volupté; vous ne courez aucun risque avec elles, sinon d'être poignardé si vous êtes infidèle; mais les filles sont sacrées : on ne peut y toucher que sous peine de mariage. Ce n'est pas qu'elles soient plus sages, car j'ai vu des filles de onze à douze ans sur le point d'être mères. — N'avez-vous pas assez de crédit pour me tirer d'ici? — Hélas! non, j'ai déjà fait quelques démarches : elles ont été infructueuses; et l'on ma conseill de ne pas me mêler d'une affaire qui regardait l'église On dit la colère des rois terribles : les foudres de l'inquisition sont encore plus redoutables. Mais voici un moyen que je crois sûr pour ravoir votre liberté. Écrivez à Madrid, à monsieur le comte d'Ossun, votre ambassadeur; peignez-lui exactement votre situation, l'injustice criante que vous éprouvez : je me charge de la présentation de votre lettre, et de la faire appuyer. » J'embrassai avidement cette espérance, don Inigo retourna chez lui pour m'envoyer du papier, de l'encre, des livres, et il me promit de revenir me voir chaque fois qu'il en aurait la permission; il ajouta que Rosalie, très affligée, avait fait une neuvaine à la sainte Vierge pour obtenir ma délivrance.

Patience, patience, s'écriait Panurge en méditant sa vengeance; mais moi, je ne voulais me venger de personne; je n'aspirais qu'à briser mes fers.

L'après-dînée le geôlier m'apporta une lettre; je l'ouvris avec empressement : mais quelle fut ma surprise, quand je vis au bas le nom d'Angélique Paular! Dans un premier accès de colère, je faillis à la déchirer; ensuite, par réflexion et peut-être par curiosité, je me déterminai à la lire : voici son style.

« *Senor, mio cavallero* don Louis, je vous ai vu au « *refresco* de la *duquesa* dona Eleonora, où votre physio- « nomie, votre air noble et spirituel me frappèrent. Vous « avez applaudi lorsque j'ai dansé le *fandango;* depuis « je n'ai songé qu'à vous, la nuit et le jour. Vous avez « passé sous mon balcon, où je restais des heures entières « pour vous voir un moment; j'ai prié saint Nicolas, le « patron des jeunes filles, de m'être propice, et de me faire « aimer de vous [1]; je vous ai jeté un chapelet, des fleurs, « que vous avez acceptés; je vous ai écrit un billet, vous « m'avez répondu; je vous ai demandé un anneau, gage « sacré du mariage, et vous me l'avez donné; ingrat! « pourquoi me trompiez-vous si vous ne m'aimez pas? « Vous êtes gentilhomme, militaire et chrétien; vous de- « vez aimer Dieu et l'honneur. Je suis aussi noble que « vous, et aussi bonne chrétienne. *Per el dolcissimo* « *nombre de Jesus* [2], consentez à me donner votre main, « j'oublierai tous vos torts, et vous serez, après Dieu et la « Vierge, ce que j'aimerai le plus au monde. *Pido à Dios* « *guarde su vida muchos anos* [3].

« ANGELICA Y THECLA Y THERESA PAULAR. »

Je lui répondis sur-le-champ :

« Mademoiselle,

« Je prie la sainte Vierge de vous guérir de votre « amour; elle vous doit cette guérison, puisque vous êtes « fidèle à son culte. Il est vrai que j'ai applaudi à la légè- « reté de votre danse, que j'ai ramassé votre chapelet, et

[1] Un mariage inégal de don Louis, fils de Charles III, a amené une révolution et détruit ces unions illicites faites malgré les parens et le bon ordre de la société. Un édit de Charles III défend tout mariage entre des personnes de rangs et de qualités inégales.

[1] Saint-Nicolas est révéré à Valence comme le patron des jeunes filles à marier et des jeunes femmes enceintes. Sa fête est célébrée par toutes les jeunes filles qui désirent cesser de l'être : elles lui offrent des corbeilles de fleurs, des gâteaux et des fruits; lui font mille promesses et des vœux sans nombre. Il est vrai que ce grand saint, archevêque de Myra, mérite les hommages et la reconnaissance des vierges à marier. Un jour il ressuscita l'amant d'une jeune beauté : dans une autre occasion, il donna en songe une dot aux filles d'un pauvre gentilhomme.

[2] « Par le très doux nom de Jésus. »

[3] « Je prie Dieu de conserver votre vie pendant de longues années. »

« que je vous ai donné un anneau; mais reconnaissez à ces « procédés la galanterie et la politesse françaises, et non « le zèle et les désirs d'un amant. Je ne le suis, ni ne veux « l'être; croyez qu'il faudrait un miracle de la *Madone* « ou de votre saint Nicolas pour changer mon cœur, et « me décider à vous épouser. Renoncez, je vous prie, à ce « projet; si vous m'aimez, comme vous le dites, faites-« moi rendre ma liberté. Alors je prierai la Vierge de je-« ter un regard de bonté sur vous, de vous donner un « mari digne de vos charmes, et qui sentira, mieux que « moi, le prix de vos bontés, de votre tendresse. *Pido à* « *Dios guarde su vida muchos anos.* »

« LOUIS DE SAINT-GERVAIS,
capitaine au service de France. »

J'écrivis aussi une lettre fort détaillée et fort pathétique à M. le comte d'Ossun, notre ambassadeur à Madrid.

Parmi les livres que m'avait envoyés don Inigo, je trouvai un exemplaire de *Fray Gerondio*, ouvrage plein de sel et de philosophie, d'un jésuite nommé le père *Isla*. C'est une satire très enjouée, très ingénieuse, contre les mauvais prédicateurs. Selon lui, l'un de ces *prêcheurs*, comme les nomme Montaigne, fait dire à Dieu : « Les vices, les crimes des chrétiens ne sont que des bagatelles, des fautes légères; les hérétiques, les juifs, les mahométans, voilà mes vrais ennemis, ceux que j'abhorre, parce qu'ils m'attaquent dans ma réputation, dans mon honneur et dans ma gloire. » Un autre sermoneur, voulant prouver à son auditoire comme quoi Dieu voyait tout sans être vu, s'enfonça dans le fond de sa chaire, et de là cria à ses auditeurs : « Me voyez-vous? — Non, répondirent plusieurs voix. — Eh bien, moi, je vous vois tous (il regardait alors par un petit trou pratiqué dans la chaire); c'est ainsi que Dieu vous aperçoit sans être vu de vous. » Il faut convenir que ce sermon est digne d'être prêché devant les Caffres ou les Hottentots; voici des extraits de deux sermons, tout aussi bizarres, du fameux Vincent Ferrier, le patron de Valence. Ces discours, *sermones sancti*, sont mêlés de fragmens de latin. La Fontaine a trouvé le calendrier des vieillards dans son panégyrique de saint Jean-Baptiste.

« Vous savez, mes frères, dit saint Vincent, l'histoire de cette dévote qui, toutes les fois que son mari lui adressait une requête amoureuse, trouvait toujours quelque excuse pour le refuser. Si c'était le dimanche : Quoi! disait-elle, songer a cette drôlerie le jour de la résurrection de notre Seigneur! Si c'était le lundi : Ah! monsieur, penser aux vivans le jour où vous devez prier pour les morts! Le mardi, c'était la fête des anges; le mercredi, c'est aujourd'hui que Jésus-Christ a été vendu; le jeudi, c'est le jour que notre Seigneur est monté au ciel; le vendredi, notre Sauveur est mort pour nous sur la croix; le samedi était un jour consacré à la Vierge. Ce pauvre mari, voyant qu'elle avait toujours quelque excuse en main, appela sa servante, et lui dit : « Marie, vous viendrez ce soir passer la nuit avec moi. — Volontiers, monsieur. » La femme voulut alors prendre sa place auprès de son époux. Non pas, s'il vous plait, madame; nous sommes, nous, de pauvres pécheurs, vous aurez la bonté de prier Dieu pour nous. Il ne voulut plus entendre parler d'elle, et continua de se damner avec sa servante. »

Voici un autre sermon sur la parure des femmes.

« N'est-ce pas faire l'œuvre du démon que de vouloir changer, comme font les femmes, en se peignant le visage, ce que Dieu a créé? Sentez-vous, mesdames, quel affront c'est pour Dieu? corrigeriez-vous le tableau d'un habile peintre? Dieu n'a pas besoin qu'on lui montre à peindre, il en sait bien autant que vous. Il vous a donné un sein rond et volumineux, et vous voulez vous faire une petite gorge; il vous a donné de petits yeux, et vous en voulez de grands; vous êtes nées avec des cheveux noirs, et vous les changez en crins roux, comme la queue d'un bœuf. Aussi qu'arrive-t-il? quand vous priez Dieu, il détourne la tête, et prend vos figures pour des têtes de diables; et si vous lui disiez : « Seigneur, je suis votre créature; il vous répondrait : vous mentez, je ne vous connais pas. » Il recommande ensuite aux dames de porter du linge blanc, *ne vir sentiat malum odorem*. Il appelle les moines *grossos porcos*. La lecture de cet ouvrage adoucit l'ennui de ma captivité. Cicéron, en parlant des livres, a dit : *adversis solatium et perfugium præbent* [1].

Je reçus une lettre de don Pacheco qui me parlait du désir que lui et Séraphine avaient de me revoir; ils accusaient la longueur de mon voyage. « Je trouve, me disait-il, ma fille triste et préoccupée; sans doute votre retard en est la cause. Hâtez-vous donc, mon cher capitaine; plus de délais, plus d'excuses : le véritable amant franchit les montagnes, traverse les rivières à la nage, combat, terrasse les géans et les monstres pour jouir de la présence de sa bien-aimée. Arrivez donc bien vite, nous vous recevrons au bruit des tambours et des castagnettes. Séraphine, à votre arrivée, parera *el senor san Joseph* d'un habit magnifique, de belles dentelles, l'entourera de fleurs et de lumières pour le remercier de votre heureux retour [2]. *Dios guarde a usted.*

« DON PACHECO Y NUNES LASSO. »

Cette lettre aigrit ma douleur, irrita mon impatience. « Quoi! disais-je, la belle Séraphine languit, souffre de mon retard, occasioné par le fol amour d'une laide créature qui me retient en prison, qui veut m'épouser malgré moi, m'enlever à celle que j'adore! Non, belle Séraphine, je vivrai et mourrai fidèle! » Ce qui augmentait mes craintes et mon inquiétude, c'était le motif de ma détention. Séraphine croira-t-elle à mon innocence? La jalousie est incrédule. Un jaloux est comme un voyageur qui se trouve la nuit dans une forêt; son imagination change en spectres, en fantômes, tous les objets qui frappent ses yeux. Au milieu de cette agitation, je crois pourtant qu'un récit sincère me justifierait mieux que tous les subterfuges du mensonge. *La verdad*, dit un proverbe espagnol, *come olio siempre anda en so* [3]. Je répondis à don Pacheco, en lui racontant naïvement mon malheur et sa cause, et l'assurant que je braverais plutôt les foudres de l'inquisition, les tortures, la mort, que de consentir à épouser la senora Angelica.

Heureusement un bel esprit espagnol vint partager et adoucir ma captivité; il s'appelait don Manuel Castillo. Il se disait de la famille de don Joseph Castillo, peintre,

[1] « Les livres sont le refuge et la consolation des malheureux. »

[2] Les Espagnols ont dans leur maison une petite chapelle où brûle sans cesse une lampe en l'honneur de la Vierge ou du saint qu'ils ont adopté. Saint Joseph est un de ceux qui ont le plus de pratiques. On le pare, on le poudre dans les événemens heureux, mais on le dépouille, on le maltraite, quand le succès ne répond pas à leurs vœux. Les nègres en usent de même avec leurs fétiches.

[3] « La vérité, comme l'huile, s'élève toujours au-dessus. »

qui a laissé un nom en Espagne. Le besoin, la solitude nous lièrent bientôt : il me conta la cause de son emprisonnement. Un grand d'Espagne, le duc de Figueroas, l'avait surpris tête à tête avec sa maîtresse, et l'avait insulté vivement. Don Manuel s'était vengé en poëte, par des épigrammes; le duc, en grand seigneur, avait abusé de son crédit pour le faire renfermer.

Ce grand seigneur descendait de l'illustre famille des Figueroas, qui délivra l'Espagne d'un tribut imposé par un roi maure. Le prince espagnol devait fournir annuellement cent jeunes filles pour le sérail de Miramolin. A leur arrivée, elles étaient renfermées dans un château près de Tolède, où les Maures venaient successivement les prendre pour les envoyer en Afrique, comme on choisit des volailles dans une basse-cour. En 844, des cavaliers de Galice attaquèrent et défirent les Maures qui venaient de recevoir leur tribut. Le champ où se passa cette affaire était couvert de figuiers, ce qui fit donner le nom de Figueroas aux libérateurs des jeunes victimes [1].

Don Manuel était de petite stature, et avait sur son dos une proéminence qui n'embellissait pas sa taille. Mais il supportait gaîment son fardeau. « Les stoïciens, disait-il, assurent que le sage, fût-il même contrefait, est le plus beau des hommes; il faut que cela soit vrai, car le sage Cratès, quoique doublement bossu, gagna le cœur de la belle Hyparrhia. Des yeux noirs, pleins de feu, une physionomie ouverte, spirituelle, qui est la beauté des hommes, ainsi que l'air doux et modeste est celle des femmes, faisaient oublier la difformité du Cratès moderne, qui avait eu des succès en amour, et trouvé plus d'une Hyparchia. Doué d'une imagination vive et féconde, il était grand improvisateur : cette sorte de poëte est aussi nombreuse en Espagne qu'en Italie, surtout dans l'Andalousie et dans le royaume de Valence. Amans de la liberté, du plaisir, ils vivent dans l'insouciance et l'inaction; leur talent brille principalement dans les petites chansons, nommés *decimas*. Je donnais quelquefois à don Manuel un dernier vers, et sur-le-champ il en composait neuf autres, adaptés pour le sens et la rime, à celui que je lui avais donné. Il prétendait que les poëtes espagnols descendaient des troubadours français : il me conta qu'en 1388, un roi d'Arragon envoya une ambassade au roi de France, pour lui demander des poëtes et des faiseurs de chansons. Le roi de France fit partir aussitôt une compagnie de troubadours, qui apporta la *gaie science* et les plaisirs à la cour d'Arragon. « Si votre monarque, lui dis-je, nous faisait aujourd'hui la même demande, nous pourrions lui fournir une légion de rimeurs, parmi nous plus épais que mouches en vendanges. »

Don Manuel n'était pas seulement un enfant d'Apollon; il était aussi élève d'Euterpe : il chantait très agréablement et s'accompagnait de la guitare ou de la harpe. Il avait la littérature d'un bel esprit; il connaissait ses poëtes latins et espagnols; il parlait mal l'idiome français, mais il comprenait parfaitement nos auteurs. Il m'avoua qu'il n'avait étudié notre langue que pour lire Voltaire et Gil-Blas, quoique ce roman soit très bien traduit en espagnol. « J'ai lu, me disait-il, votre Racine; mais son principal mérite est dans le charme de son style, perdu souvent pour un étranger. Corneille me plaît davantage : la hauteur, l'énergie de ses pensées me ravissent. Il n'a manqué à ces deux grands poëtes, que la verve et la fécondité d'imagination de Lopès de Vega et de Calderon. — Et à vos fameux auteurs, répliquai-je, que la sagesse et le goût des deux poëtes français. » Don Manuel ne faisait aucun cas des sciences abstraites; il appelait la métaphysique un ballon de billevesées; la botanique, l'étude des gens pauvres d'imagination, et la chronologie, la science des pédants. Il ajoutait qu'Adam s'était piqué les doigts pour avoir touché à l'arbre de la science. Il était grand amateur de la bonne chère; il se disait docteur en l'art de boire; il était surtout passionné pour les femmes : la laideur même, pourvu qu'elle fût jeune, était pour lui une divinité. « Non, s'écriait-il souvent, ce sexe ne sort pas de la côte d'un homme; il est émané, comme les fleurs, d'un rayon céleste : Milton, l'aveugle, a mérité sa cécité pour avoir appelé les femmes un beau défaut de nature (*fair defecto of nature*).

Ce poëte jovial était né dans la célèbre ville de Toboso, capitale de la Manche. « Platon, me disait-il, rendait grâces aux dieux de ce qu'ils l'avaient fait naître dans Athènes; et moi je les remercie de m'avoir jeté dans la Manche, et deux mille quatre cents ans plus tard. Ma chère patrie est le pays de la joie, de la danse et de l'amour. » Je lui demandai des nouvelles de la belle Dulcinée. » Elle est, me répondit-il, avec don Quichotte et Sancho, dans les Champs-Élysées de Virgile ou dans la région des héros d'Ossian : mais le petit bois où le chevalier de la Triste-Figure attendait sa divinité existe encore. Plus d'un poëte y va composer ses *seguidillas* [1], qui sont, comme notre vin, les meilleures d'Espagne [2]. C'est dans la Manche que l'imagination brillante de Miguel Cervantes Saavedra, a enfanté le premier roman du monde. Je vous raconterai, au sujet de ce roman, une anecdote qui prouve son mérite. Philippe III aperçut de son balcon, un étudiant qui, en lisant, se frappait souvent le front et riait aux éclats. Cet homme est fou, dit le roi, ou il lit *Don Quichotte*. Il l'envoya savoir, et en effet, l'étudiant lisait ce chef-d'œuvre.

Il n'est pas, dans mon pays, de villageois, de jolie paysanne, qui ne connaisse le chevalier de la Triste-Figure et son écuyer Sancho. Nous avons encore un puits qui porte le nom de ce preux chevalier, où l'auteur prétend qu'il fit la veille des armes [3]. Je le priai de me donner quelque notice de la vie de ce grand écrivain. En France, son nom est plus connu que sa personne. — Je vais vous débiter tout ce que j'en sais. Il est né à Alcala de Hénares, et à la honte de l'Espagne, il est mort à l'hôpital en 1616, âgé de soixante-neuf ans; il avait une telle ardeur pour s'instruire, qu'il ramassait jusqu'aux morceaux de papier qu'il trouvait dans les rues, dans l'espoir d'y découvrir quelque chose; il fut poëte et guerrier. Il perdit la main gauche à la bataille de Lépante; du moins il en perdit l'usage. Il fut prisonnier cinq ans à Alger : c'est à son

[1] Un archevêque de Tolède acheta, en 1573, le château et la forêt où ces jeunes filles étaient renfermées, pour y faire élever cent filles, la moitié nobles, la moitié roturières. Elles y entrent à l'âge de sept ans; si elles veulent se marier, on donne mille écus aux roturières et deux mille aux filles nobles.

[1] Les *seguidillas* sont des odes érotiques qui célèbrent l'amour et la volupté. Parfois aussi elles sont satiriques.

[2] Il y a dans la Manche un village nommé *Valt de Penas*, qui produit un vin rouge que l'on sert à la table du roi, et qui ne se vend sur les lieux qu'un sou la chopine.

[3] Il y a en Angleterre des chemins et des montagnes qui portent le nom de *Shakespear*. Le génie et les grandes vertus attachent leur nom aux lieux qu'ils ont habités.

retour qu'il fit des pastorales et des comédies. La première partie de son roman parut à Madrid en 1605, et eut un succès prodigieux. Elle fut traduite dans toutes les langues. La suite ne fut publiée qu'en 1615. Cet ingénieux écrivain, attaqué d'une hydropisie mortelle, répondit à un étudiant qui lui conseillait de s'abstenir de boire: «D'autres m'ont donné le même conseil; mais je suis comme les plantes: tant qu'elles vivent elles aspirent le suc de la terre. Ma vie tend à sa fin; et je trouve, par l'examen journalier de mon pouls, que dimanche prochain, au plus tard, il achèvera sa besogne, et moi, mon voyage. Après avoir reçu les sacremens, le 18 avril 1616, il attendit la mort avec tranquillité. Dans cet état il disait et dictait des choses fort plaisantes; il dicta la dédicace, pour le comte de Lemos, d'un ouvrage intitulé *les Travaux de Percile et de Sigismonde*. «J'ai un pied à l'étrier, disait-il, en partant pour les sombres bords, je salue monseigneur de mon dernier soupir: hier on me donna l'extrême-onction, et aujourd'hui je dicte ceci.» Peu de temps avant d'expirer il proféra ces dernières paroles: «Adieu, ma chère cabane, et toi, Madrid, adieu; adieu, fontaines, Prado, et toi, campagne qui produis le nectar, où coule l'ambroisie; adieu, aimables et douces sociétés; adieu, théâtre, dont nous avons banni le sens commun; adieu, pâle famine, je quitte aujourd'hui mon pays pour éviter le triste sort de mourir à ta porte.» Mais rentrons dans la Manche. Vous citez, en France, l'enjouement, la vivacité des Provençales et des Languedociennes: nos belles de la Manche sont encore plus vives et plus enjouées; elles sont grandes, sveltes et jolies. Ce qui les rend plus aimables et plus piquantes, c'est leur penchant au plaisir et à l'amour; dès qu'elles entendent une guitare ou une seguidille, elles accourent en foule, dansent à la voix du chanteur, et au son de la guitare d'un aveugle qui accompagne la voix; et elles dansent avec tant de justesse, tant de grâce, prennent des attitudes si voluptueuses, que *san* Antonio ou *san* Francisco sentiraient sous leur froc leur vieux sang bouillonner dans les veines. Nos villageois même, vêtus encore comme Sancho, l'estomac couvert d'une vaste ceinture de cuir, dansent très agréablement. Enfin, si Londres et Cadix sont les pays où le commerce a le plus d'activité et d'étendue, la Manche est le pays de l'Espagne où l'on chante, où l'on danse le plus, ce que je préfère; car j'aime mieux rire et jouir que m'enrichir.—J'aime beaucoup, lui dis-je, l'enjouement et l'agilité de vos concitoyennes; mais votre guitare est un instrument bien triste: nous avons, dans le midi de la France, le tambourin et le galoubet, qui sont vraiment les organes de la joie et du plaisir.»

Pour finir le portrait de don Manuel, au sortir de table, après un bon repas, il était sceptique ou déiste. En pleine santé, il ne songeait qu'au plaisir, se moquait des prêtres, et ne pensait pas plus à la religion qu'aux habitans de la lune. Il disait alors que des trois paradis imaginés par les juifs, les chrétiens et les musulmans, c'était celui des musulmans qui le tentait le plus. «Le paradis des chrétiens me paraît sérieux et monotone; celui des juifs, selon le Talmud, est triste et ridicule; ils prétendent qu'ils mangeront d'un poisson que Dieu leur prépare depuis le commencement du monde, et qu'ils boiront du vin d'une bouteille que Dieu leur tient en réserve: je leur souhaite bon appétit; mais les houris de Mahomet sont bien séduisantes, et embellissent bien un paradis.» Ce poète n'a pas toujours pensé de même; à l'âge de quinze ans, ayant lu la *Vie de saint Augustin*, navré de repentir comme lui, sans être encore aussi coupable, embrasé d'une ferveur nouvelle, il prit l'habit de Saint-Dominique; mais au bout de dix-huit mois, moins heureux qu'Augustin, la grâce l'abandonna, il jeta le froc pour courir après une jeune fille, et le jacobin embrassa la secte d'Épicure; mais au moindre danger, au premier accès de fièvre, il voyait le diable prêt à le saisir. Il craignait le tonnerre, et tant que l'orage durait, il restait froid et silencieux: mais aussitôt qu'il cessait, il reprenait sa gaîté, et avouait que le seigneur Jupiter lui avait fait grande peur avec sa foudre à neuf rayons. «Au reste, disait-il, je ne prétends pas être plus brave que l'empereur Auguste, qui allait se cacher quand le tonnerre grondait.» Je partageai mon dîner avec ce bel-esprit de la Manche; et comme Bacchus, après l'Amour, était sa seconde divinité, il avait apporté avec une chemise, quelques livres et sa guitare, deux bouteilles d'excellent vin. *Nunc est bibendum*, s'écriait-il en le versant, *dissipat Evius curas edaces*. «Je gage, ajoutait-il, que vous n'avez jamais bu d'aussi bon vin! c'est du Lagrima de Malaga, qui est la Toscane, ou la mère goutte du raisin d'un des meilleurs cantons de cette province. Si Horace l'avait connu, il aurait chassé de sa table et de ses vers son gros Falerne, et son vieux Cécube, pour boire, pour célébrer le Lagrima. — Puisque vous connaissez si bien le vin de ce canton, si cher au fils de Sémélé, apprenez-moi quelle est la quantité qu'il produit, et quels sont ceux de meilleure qualité. — On récolte, année commune, dans la banlieue de Malaga, environ soixante-dix mille arrobes de vin [1]. Les plus estimés, après le Lagrima, sont le Tierno, le Moscatel, et surtout le Pedro-Ximenès. On classe encore ces vins suivant le temps de leurs récoltes. La première se fait au mois de juin, et donne un vin qui a la consistance du miel. La seconde est en septembre, elle produit un vin sec et plus agréable: on cueille ensuite les raisins tardifs, qui produisent le véritable Malaga. Parmi ces bons vins, on place encore celui de *Guindas*; c'est du Malaga ordinaire, dans lequel on fait infuser des bourgeons de bigarreautiers, dont le fruit s'appelle ici *guinda*.

L'après-dînée, don Manuel, fidèle à la coutume et au sommeil, fit la sieste, je ne pus l'imiter, je lus Don Quichote. A son réveil nous le lûmes ensemble, il m'en fit remarquer les beautés, l'agrément, et le sel des saillies; «émoussé, disait-il, dans nos traductions françaises;» ajoutant que les traductions italiennes et portugaises étaient bien supérieures à la nôtre. Nous quittâmes la prose de Cervantes pour la poésie de l'Araucana, poëme de don Alonzo Erzilla que don Manuel plaçait à côté de l'Arioste, du Tasse et de Milton [2]. «Vous êtes Espagnol, lui dis-je,

[1] L'arrobe est, selon les uns, de vingt-cinq livres, selon d'autres, de trente-une; d'après cette dernière évaluation, le canton de Malaga produirait deux millions de livres de vin par an.

[2] Le sujet de l'*Araucana* est la guerre des Espagnols contre les peuples du Chili, qui habitaient un pays montueux et agreste, nommé *Arauco*. Cette nation, plus robuste et plus belliqueuse que les autres peuples de l'Amérique, défendit plus long-temps sa liberté, et les Espagnols n'en triomphèrent qu'après plusieurs batailles qui leur coûtèrent bien du sang. Le brave Alonzo, ceint du double laurier de Mars et d'Apollon, combattait le jour, et écrivait la nuit sur de petits morceaux de cuir.

comme monsieur Josse était orfèvre. — Je sais, me répondit-il, que Voltaire critique ce beau poëme; mais l'ingénieux auteur de Don Quichote, et vingt de nos beaux esprits l'admirent, et ont nommé ce poëte le Lucain, ou l'Homère espagnol. Voltaire n'entendait pas notre idiome, le plus riche de l'univers, dont l'harmonie imite le cri des animaux, le murmure de l'onde fugitive, le bruit du tonnerre, le sifflement des vents. Charles-Quint, qui parlait alternativement italien, français, allemand et espagnol, réservait cette dernière langue pour Dieu et pour les jours de représentation. Selon la tradition orale du pays, Dieu, sur le mont Sinaï, parlait à Moïse dans le dialecte castillan. — Apparemment qu'il ne savait pas encore l'hébreu. A propos de l'Araucana, je vous confierai que j'ai sur le métier un grand poëme descriptif sur la nature, en dix-huit chants : j'embrasse, dans mon plan, les cieux, la terre et la mer, les hommes et les animaux. — Ce plan est magnifique; vous allez promener votre lecteur dans une vaste galerie, d'où il sortira les yeux et la tête fatigués. — Ce n'est pas mon affaire; pour le reposer, j'accumulerai les notes; j'en ai déjà une grande provision. Dans la première, je rappelle la mort d'Abel. — De peur qu'on ne l'oublie. — La seconde peindra le déluge universel. — Que sans doute vous prouverez? — Dans ma troisième, je conterai les amours d'Héro et de Léandre; dans la quatrième, je citerai quelques événemens du siége de Troie; dans la cinquième, je vous mène à la bataille d'Actium. — Vous allez étaler une vaste érudition, et vous pouvez mettre pour épigraphe, à la tête de ces notes :

Indocti discant, ament meminisse periti [1].

Je reçus, l'après-dînée, une seconde visite du grand-vicaire, qui voulait absolument me livrer les appas de la sensible Angélique. Il me demanda si je persistais toujours dans mon refus. « Oui, monsieur; et le grand Turc sera plutôt chrétien que je ne serai l'époux de mademoiselle Angélique. » Il me peignit alors la tristesse, la douleur de cette Ariane abandonnée, l'opprobre dont je couvrais une famille noble, qui se vengerait peut-être de cet affront, et les reproches que je devais me faire. « Monsieur, lui dis-je, notre premier juge sur la terre, c'est notre conscience; la mienne ne me fait aucun reproche, car je n'ai rien promis. A l'égard de la vengeance dont vous me menacez, un officier français est au-dessus de la crainte; Dieu et mon épée, voilà mes protecteurs. Mais vous, monsieur, ministre d'un Dieu juste, loin d'interposer votre ministère pour perdre un innocent, vous devriez faire rougir dona Angelica de l'injustice de ses prétentions; lui faire observer qu'un hymen formé par la force, par des lois iniques, offense Dieu et la morale. — Mon devoir est de prêter l'appui de la religion à une jeune fille abusée, je dois le remplir. Vous n'avez plus rien à ajouter? — Non, monsieur; je vous prie seulement de dire à monsieur le corrégidor qu'il me retient injustement en prison, et à la senora Angelica, que je lui souhaite un époux digne d'elle; mais que, fût-elle reine de Valence, et aussi belle que Vénus, je ne l'aimerai ni ne l'épouserai jamais. — Nous verrons, répondit-il, en me saluant. » Don Manuel m'apprit que cette ardente Angélique avait un frère qui passait pour un *valiente*, un *guapo* (un brave, un vaillant). « Eh bien! je l'attends, lui dis-je; un gentilhomme français vaut bien un hidalgo d'Ibérie; nous battons les Espagnols depuis la bataille de Rocroy. »

Le lendemain, j'eus la visite de don Inigo et de la tendre Rosalie, qui me dit qu'elle avait bien pleuré à la nouvelle de mon emprisonnement, et que mon malheur lui avait fait oublier les siens. Don Inigo m'apprit que ma détention divisait la ville en deux partis, l'un est pour la senora Angelica, et l'autre pour vous. « Cependant, ajoutait-il, celui-ci ne vous croit pas tout-à-fait exempt d'imprudence et de légèreté; mais ils disent que votre ignorance des lois et coutumes du pays doit faire pardonner votre faute. Les partisans d'Agélique crient

Voici le plan du poëme.

Le poëte débute par dire qu'il ne chante ni les dames ni les gentillesses de l'amour, mais la valeur et les prouesses des Espagnols, qui imposèrent le joug sur la tête des Arauciens.

Au second chant est le beau discours de Colordo, loué par Voltaire. Ce cacique le prononce pour étouffer la discorde qui s'élevait entre tous les caciques, pour avoir le commandement de l'armée. Tous les chants suivans sont des récits de batailles plus historiques que poétiques. Le quatorzième chant fait la description de la bataille de Lépante, gagnée sur les Turcs, par Jean d'Autriche, sous Philippe II.

Dans les vingt-six et trente-septième chants, le poëte se croit transporté dans le jardin du magicien Fiton; et après avoir décrit la beauté de ce jardin, il raconte que ce magicien lui montra tous les pays de la terre, sur un globe dont vingt hommes réunis n'auraient pas embrassé la circonférence. Les champs, les montagnes, les villes, les fleuves, les hommes, les animaux, y paraissaient dans leurs formes naturelles et très distinctes; tout le globe passa sous ses yeux : il vit l'emplacement inculte et désert où bientôt Philippe II, en commémoration de la bataille de Saint-Quentin, devait élever un superbe palais. Il parle ensuite de toutes les grandes villes d'Espagne. Il rencontre, en sortant de chez le magicien, une femme qui fuyait, troublée, éperdue; il pique son cheval, la poursuit, et renvoie la suite au vingt-huitième chant.

Dans ce chant est le long épisode de cette femme, nommée *Glaura*. Il décrit sa beauté et ses malheurs. Elle était fille unique d'un cacique; des nègres, après l'avoir dépouillée, voulaient lui ravir son honneur; elle est délivrée par Cariolan qui tue les nègres, et devient son époux. Ensuite ils aperçurent une troupe espagnole; Cariolan cache sa femme dans un bois, et va combattre. Glaura, se reprochant bientôt sa timidité, quitte son asile, et va chercher son époux qu'elle ne retrouve plus. Enfin, après bien des courses, des dangers, après avoir voulu se tuer, elle revoit l'objet de son amour. Aux vingt-neuvième et trentième chants, les combats recommencent. Au trente-unième, les Indiens viennent attaquer le fort, croyant les Espagnols endormis, et sont repoussés.

Aux trente-deuxième et trente-troisième, les Espagnols font un grand carnage des Indiens. Ensuite don Alonzo, retiré dans le camp avec sa troupe, lui parle de Virgile et de Didon, qu'il fait mourir d'une mort plus honorable, pour rétablir sa gloire. Le roi d'Afrique, Jarbas, la demande en mariage, menace, en cas de refus, de ravager le pays et de détruire Carthage. Élise, ne voulant pas manquer de foi à son époux, amuse les députés de Jarbas, et prépare son bûcher. Le jour de sa mort arrêté, elle prend ses plus riches habits, et du haut d'une estrade, elle harangue ses fidèles sujets, leur fait ses adieux, et leur dit : *Je vous laisse libres, et mon époux est satisfait.* Après ces mots, elle se poignarde et se jette dans le bûcher allumé. Dans les trois chants qui suivent, nouveaux combats; les Espagnols s'emparent du pays ennemi.

Dans le trente-septième et dernier, don Alonzo dit que les princes ont le droit de faire la guerre, et que Philippe avait celui d'envahir le Portugal.

[1] « *Que les ignorans s'instruisent et que les savans aiment à se ressouvenir.* » C'est l'épigraphe modeste de La Harpe, dans son *Cours de Littérature.*

que c'est une fille noble ; que l'honneur des familles, la sainteté de la religion et l'ordre de la société sont intéressés dans cette affaire. — Par saint Jacques et par la triple Hécate, s'écria don Manuel, il faut consulter l'honneur de la nation qui nous commande les égards et l'indulgence pour les étrangers, et non le caprice et la passion d'une jeune fille. » On vint chercher don Inigo de la part du corrégidor. « C'est sans doute, me dit-il, au sujet de votre affaire. Je reviendrai demain vous rendre compte de cette entrevue. » Dona Rosalia me promit d'aller tous les jours à la messe pour obtenir ma délivrance. « Vous avez, lui dis-je, la voix et la figure d'un ange, et, à coup sûr, vos prières seront exaucées. »

Don Manuel fut enchanté de la physionomie aimable et touchante de Rosalia : « J'ai cru voir, disait-il, Magdeleine repentante au pied de la croix : c'est sa beauté, sa douleur. Quel monstre a pu la trahir ! »

On lui apporta dans ce moment une lettre de sa maîtresse qui lui mandait : « Vous sortirez de prison, si vous voulez faire des excuses au duc de Figueroas. » « Non, par la barbe de saint François, s'écria-t-il, non, je ne dégraderai point la dignité des Muses ; je ne passerai pas sous les fourches caudines, et n'abaisserai pas les lauriers du Parnasse aux pieds de l'ignorance! Votre Henri IV tolérait des rivaux ; Alexandre céda Campaspe au fameux Apelle : les myrtes de Vénus croissent plutôt pour les enfans d'Apollon que pour les grands de la terre, et la voix mélodieuse du cygne doit l'emporter sur le vain éclat des plumes du paon. J'allais, ajouta-t-il, chez le duc ; je lui rendais de ces hommages de convention, dont on berce l'orgueil des grands; j'amusais sa gaîté par mes *seguidilles* et ma guitare ; je l'enivrais, dans mes fictions poétiques, du nectar des louanges. Un jour il invoqua ma muse, et me demanda des couplets pour la fête de sa maîtresse. « Monsieur le duc, lui dis-je, si vous voulez pour elle des éloges usés, et pris dans les recueils du Parnasse, un portrait d'imagination qui ressemblera à tout, excepté à votre dame, je m'en vais prendre mes pinceaux. Mais si vous désirez un portrait ressemblant et que votre maîtresse ait une physionomie, faites-la moi connaître : je ne peins bien que ce qui frappe mes sens. » Le duc alors me mena sur-le-champ chez dona Clara, son odalisque chérie. *Valgame dios!* A son aspect, je fus, comme saint Paul, ravi au troisième ciel. Imaginez un visage céleste, une taille, un pied, des formes, des yeux, des éclairs dans les yeux ; enfin, imaginez Junon sur le mont Ida, parée de la ceinture de Vénus. J'étais si émerveillé que j'en perdis la parole, du moins dans mon extase je parlai très peu. Le duc, en sortant, me demanda comment je la trouvais. « Je ne crois pas, lui dis-je, que notre mère Ève fût aussi belle, même après son péché. — Pourquoi après son péché ? C'est que le péché, ou son synonyme le plaisir, sont à la beauté ce que les caresses du zéphyr, ou la douce rosée du soir, sont à la rose languissante. » Je me hâtai de quitter le duc pour profiter de ce moment de verve, d'effervescence pour monter ma lyre, et révéler à l'univers les beautés et l'existence de dona Clara. J'allai m'égarer sous des allées d'orangers et de citronniers ; et là, respirant le doux esprit des fleurs, la tête échauffée par l'influence d'un soleil vivifiant, par l'amour plus vivifiant encore, et par le vrai Dieu des poëtes, je transportai dona Clara dans l'Olympe, où les Grâces, les neuf sœurs à l'envi vinrent lui offrir l'ambroisie et des couronnes de roses et de myrte. Cent vers harmonieux sortirent de mon cerveau, avant que le soleil eût avancé sa course d'une heure. Après les avoir copiés très proprement, je les portai à son excellence ; il en fut enchanté, et les envoya tout de suite à dona Clara. Il m'apprit que cette beauté les avait trouvés charmans, délicieux, et qu'elle les chantait continuellement. Ce succès fit entrer l'espérance dans mon cœur, et l'amour à sa suite. Cependant, je n'osai pas aller chez dona Clara ; mais dès que Vénus promena son char dans les airs obscurcis, je courus sous son balcon, armé de ma guitare. J'y chantai une romance qui disait : que le voyageur, égaré dans la nuit, désirait moins vivement le retour de l'aurore, et le nocher, battu par la tempête, le port, terme de sa course, que je ne désirais le bonheur de la voir. Je chantai ainsi jusqu'à l'approche du jour, enrouant ma voix, tourmentant ma guitare ; mais le balcon ne s'ouvrit pas, et ma divinité resta invisible au fond du sanctuaire. Je me retirai triste et confus. Cependant, plus enflammé que découragé, je retournai le lendemain, à la même heure, reprendre mon poste sous le balcon. Le sujet de ma nouvelle romance fut la mort d'Iphis, qui, n'ayant pu fléchir le cœur d'Anaxarète, de désespoir s'était pendu à sa porte; mais Vénus punit l'ingrate et la métamorphosa en rocher. Je disais que, nouvel Iphis, j'allais périr comme lui, si la belle Anaxarète n'avait pitié de moi; peut-être me serais-je pendu de même, si j'avais su ce qui se passe en l'autre monde, et si celui-ci ne m'avait paru un gîte assez passable pour un voyageur. Ma romance disait encore que la lyre d'Orphée avait attendri les rochers, les arbres et les animaux. Mais j'avais beau chanter, tout était muet auprès de moi ; le silence, le sommeil, enchaînaient l'univers ; ma voix s'éteignait, ma guitare languissait, lorsqu'enfin le balcon s'ouvrit, et un billet tomba à mes pieds ; il contenait ces mots : « Ce soir, quand l'*angelus* sonnera, trouvez-vous à ma porte. » Ce billet me transporta de joie. Paul Émile, montant au Capitole sur un char de triomphe, sainte Thérèse épousant Jésus-Christ, ne goûtèrent jamais une félicité si pure et si vive.

« Au premier son de l'*angelus*, je volai à mon rendez-vous ; une camériste m'attendait à la porte, elle m'introduisit dans une salle remplie de vases de porcelaine, garnis de fleurs et de caisses d'orangers, de myrtes et de rosiers ; des serins, des tourterelles, une perruche, un singe, peuplaient, animaient ce délicieux asile. Je m'y promenais, j'aspirais le parfum des fleurs, lorsque je vis paraître la nouvelle Armide ; le sourire était sur ses lèvres, et le plaisir, dans ses regards. Elle m'avoua qu'elle aimait beaucoup mon esprit et ma poésie, et daigna me laisser entrevoir, à travers les nuages de l'avenir, des rayons d'espérance et de bonheur ; moi je lui jurai tout ce que l'on jure au premier rendez-vous à une femme qu'on idolâtre. Nous convînmes que, pour tromper la jalousie du duc, je ne viendrais chez elle qu'en habit de religieux. Ce fut pour moi l'habit de bonne fortune ; il sembla m'inspirer plus d'audace. J'avais encore, au fond d'une malle, mon uniforme de jacobin ; ce fut sous ce vêtement, qu'après deux ou trois jours de résistance, je reçus une couronne de myrte des mains de l'amour. Pendant quelque temps je nageai dans une mer de délices ; mais mon mauvais génie, jaloux de son rival le bon génie, excita la tempête qui me perdit. J'avais obtenu un rendez-vous chez dona Clara à l'heure de la sieste. « Sommeil, cousin de la Mort, disais-je, verse tes froids pavots sur les maris, sur

les duègnes, sur les argus, sur les sots et sur les ambitieux; étends sur eux tes vapeurs soporifiques; mais protége l'amour et les amans. « Mes prières n'arrivèrent pas jusqu'à l'antre de Morphée. A peine l'heure légère de mon bonheur avait fait la moitié de sa course, que le duc, éveillé par Lucifer ou le démon de la jalousie, apparut comme l'ange exterminateur. Jamais satyre n'a tant effrayé les bergères, ou le dieu de Lampsaque les oiseaux. Je fus atterré, interdit; dona Clara, plus intrépide, conserva sa présence d'esprit. C'est un don que la nature a donné à ce sexe pour le sauver dans les dangers, comme elle a donné un aiguillon aux abeilles pour leur défense. « Ah! c'est vous, mon cher duc, dit-elle; je ne vous attendais pas; voilà le père Ambroise qui est venu me proposer une bonne œuvre. — Adieu, mon révérend, j'y réfléchirai, et je vous rendrai réponse un autre jour. » Je me retirai alors la tête inclinée, comme pour saluer; mais un jaloux n'a besoin que d'un œil pour découvrir son rival; sans doute la maudite étiquette que je porte sur le dos me fit reconnaître; le duc me suivit, m'arrêta par ma robe, et me demanda fièrement ce que je venais faire chez dona Clara, ainsi déguisé. « Je viens la convertir, ouvrir à son âme les portes du paradis. Vous voyez que moi-même j'ai endossé l'uniforme de la pénitence et de l'humilité. » Le duc, irrité de la gaîté de ma réponse, me dit fièrement : « Savez-vous qui je suis? — Oui, monsieur le duc, nous sommes vous et moi de la boue et de la poussière, ***pulvis et umbra sumus.*** » En prononçant ces mots je m'esquivai d'un pied léger. Le duc cria à ses gens, qui étaient dans l'antichambre, de m'arrêter; mais en la traversant je leur donnai ma bénédiction, et loin d'oser obéir à leur maître, ils se mirent à genoux pour la recevoir, et ils baisèrent ma main et le bas de ma robe. Le duc, furieux, me poursuivit un bâton à la main; mais dona Clara accourut à mon secours, et empêcha un grand malheur. Je n'avais point d'armes; mais s'il m'eût frappé, je lui aurais arraché les yeux. Cependant, irrité de l'affront; j'aiguisai des épigrammes contre lui, et les publiai dans la ville : il s'en est vengé en grand seigneur, en abusant de son crédit pour me priver de ma liberté. »

La présence de ce jovial troubadour, des lectures agréables, les visites fréquentes de don Inigo, des repas gais et animés par le Malaga et le Benincarlos, abrégèrent les longues heures de la prison. « La plupart des hommes, me disait don Manuel, oublient que l'existence est un don viager; quant à moi, je règle la mienne sur les lois de la nature et de la raison; je dors quand j'ai sommeil; je mange quand l'appétit renait; amant de la paresse, je ne travaille que d'inspiration; très irascible, je m'apaise aisément; j'aime la gloire, mais encore plus les femmes et le plaisir. Si j'offense Dieu dans la journée, je lui en demande pardon le soir. Ma barque est sur un fleuve, et je l'abandonne au courant. Enfin je trouve la vie une chose fort douce; peut-être j'y tiendrais un peu moins si j'avais, comme Tibulle, l'espoir d'être conduit après ma mort, par Vénus, aux Champs-Élysées, où mille nymphes, toujours belles, toujours jeunes, me présenteraient la coupe de la volupté[1]; mais pour nous, chrétiens, le ciel n'a qu'une porte, encore bien étroite, et l'enfer en a cent toujours ouvertes. Le diable quelquefois me fait peur; mais une jolie maîtresse, un bon repas, le chassent bien vite de ma cervelle. »

Le soir, ce poëte du Toboso me faisait passer des momens bien agréables; quand l'obscurité régnait dans notre chambre, éclairée seulement par quelques rayons de la lune, il prenait sa guitare, et chantait, en s'accompagnant, des seguidilles touchantes ou voluptueuses.

Je reçus une seconde lettre de l'amoureuse Angélique :

« Je souffre beaucoup, me disait-elle, des peines que je « vous cause : je m'efforcerai de vous en dédommager un « jour, si vous devenez mon époux. J'ai redoublé mes « prière à saint Nicolas et à saint Vincent; j'espère qu'ils « auront pitié de moi; sans doute vous ne voulez pas que « je meure, et cependant je mourrai si vous persistez dans « vos refus. Ah! ressucitez-moi d'un mot, comme Jésus-« Christ ressuscita le vieux Lazare, et vous aurez en moi « l'amante la plus tendre, l'épouse la plus fidèle. *Pido a « Dios guarde su vida muchos anos.* »

Je lui répondis :

« *Senora*, si j'étais faiseur de miracles, j'en ferais un « pour vous rendre la santé, et vous guérir de votre « passion; mais cette faculté n'est donnée qu'aux saints : « continuez à implorer la *Madone*, saint Nicolas et saint « Vincent, non pour obtenir un cœur que je ne puis vous « donner, et qui est engagé ailleurs, mais pour effacer du « vôtre une vaine espérance, et un attachement inutile. « *Pido a Dios*, etc.

Don Manuel avait apporté un petit livre prohibé, espèce de satire contre l'inquisition. Entre diverses anecdotes que l'auteur rapporte, j'ai retenu celle-ci :

Philippe II, revenant des Pays-Bas, s'arrêta à Valladolid, et demanda, pour égayer ses loisirs et se délasser de ses travaux, une tragédie au grand-inquisiteur, c'est-à-dire le spectacle d'un auto-da-fé. De nos jours, le grand Frédéric de Prusse eût fait jouer un opéra italien. Le saint-office, qui avait toujours des victimes en réserve, comme les Romains avaient des murènes dans leurs viviers pour servir sur leur tables, promit la représentation de quarante malheureux destinés au bûcher. On construisit dans la place un grand amphithéâtre pour le roi, la cour, et les grands de la ville. Les condamnés défilèrent devant sa majesté catholique. Un de ces malheureux, vieillard respectable, s'arrêta en face du monarque, et lui dit d'une voix ferme : « Comment votre majesté peut-elle autoriser, par sa présence, un supplice aussi horrible? Comment peut-elle le voir sans frémir? — Si mon fils, répondit froidement le Tibère espagnol, était comme toi entaché d'hérésie, je l'abandonnerais au saint-office; et s'il n'y avait point de bourreau, je me ferais gloire d'en servir moi-même. » Rien n'étonne, ajoute l'auteur, de la part d'un tyran farouche qui fit périr son fils, qui dénonça à l'inquisition le testament de son père, et qui, n'osant le flétrir directement, fit brûler Canilla, son prédicateur, condamna à une prison perpétuelle Constantin Ponce, son confesseur, et donna en 1609, à la sollicitation du saint-office, un édit qui bannit pour jamais les Maures de l'Espagne.

Cependant, dans une occasion, Philippe démentit la férocité de son caractère. Il y a quelquefois d'heureux mouvemens dans l'âme des tyrans. Le supérieur de l'ordre de Saint-François fut convaincu d'avoir caché un criminel d'état pour le dérober à la justice. Ce monarque, ayant mandé ce religieux, lui dit d'une voix foudroyante : « Qui a pu vous déterminer à soustraire ce

[1] Sed me quod facilis tenero sum semper amori,
Ipsa Venus campos ducet in Elysios.
TIBULLE.

criminel à ma justice? — La charité, répond le père d'un ton simple et ingénu. — Puisque la charité est son guide, elle sera aussi le mien, répondit Philippe. »

J'étais depuis vingt jours enfermé dans ma geôle pour les beaux yeux de la senora Angelica, lorsque enfin l'ordre de ma délivrance arriva de Madrid. Il était adressé au corrégidor, qui en fit prévenir don Inigo, en lui envoyant une lettre du comte d'Ossun à mon adresse. Don Inigo me l'apporta aussitôt, et me donna le premier cette heureuse nouvelle. La lettre de notre ambassadeur était très-aimable; mais il m'invitait à respecter, dans mon voyage, le saint-office, les moines et les beautés à marier. J'embrassai don Manuel, qui vit notre séparation avec regret; mais je lui promis, ainsi que don Inigo, de solliciter sa liberté.

Don Inigo me ramena chez lui suivi d'une foule nombreuse. C'était un vrai triomphe, une véritable ovation, à cela près que je ne montai pas au Capitole, en robe blanche bordée de pourpre [1]. Rosalia me reçut avec les caresses de l'amitié, les transports de la joie, et me dit en souriant : « Ne vous arrêtez plus sous les balcons, ne donnez plus de bagues aux jeunes demoiselles. »

Ce jour fut dans la maison un jour de jubilation et de fête. Don Inigo avait rassemblé quelques amis pour célébrer ma délivrance. Je reçus de nombreuses visites d'un essaim de curieux qui me regardaient à peine avant cet événement. Il est triste d'acheter la célébrité par le malheur. On m'apprit que l'ardente Angélique avait, dans sa colère, dépouillé, brisé, pilé son saint Nicolas, pour le punir de son ingratitude ou de son impuissance. D'autre part, Rosalia, qui l'avait aussi imploré pour moi, le couvrit de fleurs, le vêtit d'un bel habit, et l'environna de bougies, pour le remercier de sa protection. Il paraît que saint Nicolas a favorisé le parti le plus juste; mais il a perdu probablement une pratique.

Dans ma prospérité je n'oubliai pas le poëte du Toboso. On me conseilla, pour obtenir sa liberté, de m'adresser à la duchesse de Figueroas. « Mais, lui dis-je, irai-je lui dénoncer les infidélités de son mari? — Oui, hardiment; elle est dans la confidence : cette Junon n'est point jalouse du grand Jupiter. De son côté, le duc voit d'un œil calme et philosophique les assiduités du comte de Mendoza auprès de sa femme. La plus douce harmonie règne dans ce ménage. Les deux époux vont à confesse tous les mois, ont auprès de leur lit un grand vase d'eau bénite pour chasser le diable ; mais il paraît que la vertu de cette eau lustrale est sans effet sur le diable de l'amour. »

J'allai donc chez la duchesse; je fus annoncé par un petit page en habit ecclésiastique. Cette sorte de pages se nomme *estudiante ;* ils font leur séminaire dans ces grandes maisons, en attendant la prêtrise. Je trouvai la duchesse tressant une petite perruque blonde pour coiffer une statue d'argent qui représentait la *Madone*. Un Persan ou un Chinois croirait qu'en Espagne la Vierge est la mère des Amours. La duchesse fut étonnée de ma visite; mais quand elle sut que j'étais l'officier français persécuté par l'Amour et la Justice, son front se dérida, et elle m'accueillit avec la plus aimable urbanité. Je lui dis que je venais implorer ses bontés pour don Manuel Castillo, que le duc avait fait mettre en prison. « Son crime, ajoutai-je, est d'aimer; votre sexe doit de l'indulgence aux fautes de l'amour. — Don Manuel est un poëte aimable, son talent mérite des égards, pourvu qu'il observe la convenance et le respect que l'on doit aux premières personnes de l'état; mais vous, monsieur le Français, vous avez été bien peu galant, ou plutôt vous avez traité dona Angélica Paular avec une extrême rigueur. — Madame, j'aime trop votre sexe pour ne pas le respecter; mais je ne me laisse pas prendre dans ses piéges. » Je lui fis alors le récit de cette aventure, et je fus pleinement justifie. « A l'égard de don Manuel, me dit-elle, il n'a qu'à faire des excuses au duc, qui lui pardonnera ses torts. — Jamais, madame, il n'obtiendra cette soumission d'un poete, et d'un poete espagnol. — Allons, je tâcherai de l'en faire dispenser; je parlerai au duc : prenez la peine de revenir demain à la même heure, je vous manifesterai ses intentions. » Elle me fit alors plusieurs questions sur la France; me demanda si les femmes avaient des amans. « Ce n'est pas, lui dis-je, d'une nécessité absolue; mais nombre d'elles ont des adorateurs, qu'on apelle *les amis de la maison*. — Mais ces amis jouissent-ils des mêmes droits que les époux? — Madame, pas toujours. — *Possibile !* s'écria-t-elle : et ces amis sont-ils fidèles, constans? — Constans, quelques-uns; de fideles, très peu. — Et les femmes ne se vengent pas? — Non, madame. — Et que font-elles donc? — Elles prennent patience. — *Valgame Dios !* elles sont bien dupes! si un amant me trahissait, il ne mourrait que de ma main. Et vos dames vont-elles à confesse? — Quelques-unes à Pâques, une fois l'an. — Et pourquoi si rarement? — C'est que nos confesseurs ne sont pas indulgens, et que, pour avoir l'absolution, il faudrait renoncer à son ami. — Vos prêtres ne savent pas leur métier; les nôtres sont plus accommodans. Et vos maris sont-ils jaloux? — Très peu dans la bonne compagnie. » Le comte de Mendoza entra dans ce moment, et je sortis.

Le lendemain, je fus exact au rendez-vous. Les instances de la duchesse avaient adouci la colère du duc, qui promettait l'élargissement de don Manuel, s'il donnait sa parole de ne plus faire d'épigrammes contre lui, et s'il consentait de prêter le serment sur les reliques de saint Vincent Ferrier, de s'absenter de Valence pendant deux ans. Je dis à la duchesse que j'allais proposer ces conditions à mon ami, et que j'espérais qu'elles seraient acceptées. Je comptais sur le succès de ma négociation ; mais ce petit être fier et malin ne voulait pas fléchir le genou devant l'idole, et s'éloigner de Valence. La fierté espagnole était fortifiée par l'orgueil du poete : mais peu à peu la voix de la raison, de l'amitié, calma son impétuosité, et j'achevai de le décider, en lui proposant de venir avec moi à Cordoue pour assister à ma noce. Je portai son consentement et sa promesse à la duchesse, et don Manuel sortit de prison. Nous allâmes aussitôt chez le duc, qui nous attendait pour la ratification du traité. On nous introduisit d'abord dans le cabinet de la duchesse, qui dit à don Manuel : « Puisque vous êtes si galant, que vous avez le cœur si tendre, adressez-vous aux femmes mariées, plutot qu'aux maîtresses de leurs maris. » Le duc parut bientôt; il regarda le poëte du haut de sa gloire, et après l'avoir salué d'une légère inclination de tête, il tira une petite boite de sa poche, et lui dit : « Cette boîte

[1] A Rome, dans le petit triomphe appelé *ovation*, le vainqueur, revêtu d'une robe blanche, bordée de pourpre, marchait à pied ou à cheval, au son des flûtes, à la tête de ses troupes; le sénat, les chevaliers, les premiers de l'état le suivaient, et sa marche se terminait au Capitole, où l'on sacrifiait aux dieux des brebis blanches.

renferme un petit os de saint Vincent Ferrier ; jurez sur cette relique que de deux ans vous ne rentrerez dans cette ville, et priez le saint d'exercer sur vous sa vengeance, si vous faussez votre serment. » Alors don Manuel étendit la main sur la relique, et dit gravement : « Je jure par saint Vincent, par sa relique, de ne pas revenir de deux ans à Valence. Si je fausse mon serment, que ce grand saint se venge et me punisse comme impie et parjure. » Le duc se retira après cette cérémonie, et m'engagea, ainsi que la duchesse, à venir les revoir; ce que je promis. Nous prîmes nos arrangemens avec don Manuel pour partir dans six jours. Don Inigo et la tendre Rosalie me prièrent de leur accorder ce petit délai, pour voir les cérémonies que l'on faisait à la Toussaint pour la fête des Morts. Je cédai, malgré l'ardent désir que j'avais d'arriver à Cordoue.

La veille des Morts, la place fut garnie de bancs, chargés de volailles, de brebis, d'agneaux, de pigeons, de toutes sortes de comestibles; c'était le produit d'une quête faite à la ville et à la campagne, en faveur des âmes du purgatoire. Chacun donne suivant ses facultés ou sa dévotion. Des chasseurs pieux étaient allés à la chasse, leur gibier fut pour les morts. Je demandai à une bonne femme si elle avait donné pour les âmes. « Jésus! Jésus! s'écria-t-elle, j'ai donné ma meilleure poule ! Il faut bien avoir pitié de ces pauvres âmes. » Après la vente des comestibles, chacun porta des cierges sur la tombe de ses parens, parce que l'on est persuadé que, la veille des Morts, les âmes font la procession autour des tombeaux : et celles qui n'ont pas de cierges restent les bras croisés. Don Inigo me dit que, dans beaucoup de maisons, le maître quittait son lit, le décorait, pour le céder aux âmes errantes, et que cet usage régnait dans toute l'Espagne.

Le lendemain des Morts, en allant déjeuner chez don Manuel, je fus abordé par un jeune homme aussi long, aussi décharné que feu Don Quichote; il était coiffé d'un grand chapeau à plumet, et traînait une longue épée. « Monsieur l'officier français, me dit-il, d'un air grave et arrogant, savez-vous qui je suis? — Non, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Je me nomme don César y Alexandre Panlar. — J'en suis bien aise. — Ma sœur Angélique et moi sommes aussi nobles que le roi. — C'est bien flatteur pour sa majesté : je vous en félicite. — Je viens vous demander si vous êtes décidé à ne pas l'épouser? — Oui, monsieur, très décidé; je vous jure que je ne l'épouserai jamais. — Vous êtes un gavache, indigne d'être gentilhomme, et je vous ferai voir.... — Nous sommes à deux pas de l'Alameda, lieu solitaire dans ce moment; allons-y, et vous me ferez voir tout ce que vous voudrez. — Monsieur, j'y serai dans une heure. C'est aujourd'hui dimanche, et je n'ai pas entendu la messe. — Moi, je n'ai pas déjeuné ; allez entendre la messe, j'irai boire du chocolat, et dans une heure je serai au rendez-vous. »

J'allai passer cette heure chez mon ami du Toboso, à qui je celai cette affaire. Je me fortifiai l'estomac d'une ample tasse de chocolat ; après quoi je me rendis à l'Alameda. J'y arrivai le premier; bientôt après parut mon homme, le chapeau enfoncé dans la tête, et le nez au vent.

L'Alameda était désert, tout le monde était à la grand-messe; il n'y avait qu'une vieille femme éloignée de nous de soixante pas. Dès que le seigneur César y Alexandro fut près de moi; il fit le signe de la croix, tira son épée, la baisa, et nous voilà aux prises pour la belle Hélène, comme Achille et Hector. Mon ennemi se battait avec fureur, moi avec tranquillité. La vieille femme, témoin du combat; jetait les hauts cris, appelant au secours, mais sans oser s'approcher, les hommes, la Vierge et les saints. Ma courte épée ne pouvait atteindre mon adversaire, qui rompait souvent la mesure en me présentant sa longue rapière; enfin, impatienté, je lui donnai un si grand coup de fouet, que je la brisai. Don Alexandro, dans sa fureur, ne s'en aperçut pas ; mais je l'en avertis, en baissant la pointe de la mienne. « Eh bien ! me dit-il, ce sera pour une autre fois. — Je suis à vos ordres ; mais souvenez-vous bien que si je vous tue, je n'épouserai pas la senora votre sœur ; et si vous me tuez, je ne reviendrai pas exprès de l'autre monde pour passer la nuit avec elle. » Il me quitta en grommelant ces mots : *Veremos, veremos* (nous verrons).

Je retournai chez don Inigo, à qui je confiai cette aventure. « Il faut vous méfier, me dit-il, de cet homme ; l'orgueil d'un hidalgo est implacable. — Je pars dans deux jours, et ce brave sans doute ne me poursuivra pas jusqu'à Cordoue. » Le reste de cette journée, je n'eus aucune nouvelle de ce héros si chatouilleux sur l'honneur de sa famille. Mais ma destinée ressemblait à celle d'Ulysse : je ne sais quelle déesse me poursuivait, je ne devais pas encore revoir Ithaque et Pénélope.

Don Inigo me dit : « Demain, vous serez témoin des fiançailles d'un jeune homme, fils d'un de mes amis. Les amans se conviennent, les parens sont d'accord, et ce soir nous accompagnerons le futur avec quelques amis devant la porte de sa belle. »

A deux heures de nuit, nous allâmes joindre le prétendu, et nous partîmes de chez lui, escortés d'un troubadour, de nombre de musiciens, et de valets portant des flambeaux. Ce cortége arrivé, nous formâmes un cercle devant la maison, qui était parée de guirlandes de fleurs. L'amant s'approcha des fenêtres avec le troubadour qui chanta l'hymne de l'hymen. Dans ses vers il peignait la constance du futur, l'excès de son amour, les charmes de son amante : sa taille était comparée au palmier; ses lèvres à l'incarnat du corail ou de la grenade; le feu de ses yeux au feu de l'éclair; sa légèreté à celle du faon ; son caractère, sa douceur, à celle de la colombe; enfin cette beauté réunissait tous les dons, tous les attraits de la nature. La cantate finie, l'époux frappa trois ou quatre fois à la porte, en appelant la future par son nom ; elle parut enfin, car l'usage est de se faire attendre, et dit : « Que veut votre seigneurie. — C'est toi, c'est toi, ma bien-aimée, s'écria l'amant dans l'ivresse de la joie; » alors il commença à lui parler de la violence de sa passion, il l'invita à y répondre, en lui disant que tout est amour dans la nature, que tous les êtres respirent sa flamme. Zéphire est amoureux des fleurs, le ruisseau murmure et soupire d'amour ; tous les êtres doivent leur existence, leurs plaisirs à ce dieu. Le ciel, la terre et l'onde sont embrasés de son feu créateur ; et il finit par la supplier de lui confier sa pensée et de lui ouvrir son cœur. « Que puis-je vous répondre, dit cette amante, d'une voix faible et timide? Je suis encore bien jeune; va-t-on arracher la jeune colombe de son nid maternel, ou cueillir le bouton qui ne s'ouvre pas encore? D'ailleurs, puis-je te connaître? D'où viens-tu? qui es-tu? — Je m'appelle don Alonzo Murillo, fils de don Gabriel Murillo et de Theresa Liria. »

Cependant la décence ou la coutume exige que la future résiste encore quelque temps; enfin, touchée des prières de son amant, elle lui jeta la couronne de fleurs qui ornait sa tête. Il la reçut en lui jurant une fidélité éternelle. Aussitôt les musiciens firent entendre des chants d'allégresse, et les croisées étincelèrent de mille lumières. Ensuite les parens firent entrer le fiancé avec son cortége, et la cérémonie finit par un bal; on servit toute sorte de rafraîchissemens, et le voisinage retentit de cris d'allégresse, du bruit des boîtes, des pétards et des feux d'artifice. La fête ne finit qu'au lever du soleil.

Tout était arrêté pour notre départ du lendemain; don Manuel avait dîné chez don Inigo, et le soir j'allai le reconduire jusqu'à son auberge, où je restai quelque temps. En revenant au logis, j'aperçus dans la rue, au faible rayon du crépuscule mourant, la ville à cette époque n'étant pas encore éclairée, trois hommes adossés contre le mur d'une maison, cachés sous l'ombre d'un balcon et enveloppés de leurs capes. Je m'en méfiai; je tirai mon épée, et la mis sous mon bras. Je m'avançai, marchant de l'autre côté de la rue, l'oreille et l'œil bien ouverts. J'entends alors l'un d'eux qui dit : « *A qui esta el traidor* (voici le traître)! » Et aussitôt tous les trois fondent sur moi l'épée à la main; je me range contre un mur et soutiens un combat fort inégal. Je ne songeais qu'à parer les coups sans chercher à en porter, de peur de me découvrir; cependant un de ces sicaires, enhardi, s'avance, me serre de plus près; animé à mon tour, je m'élance sur lui, et lui plonge mon épée dans le ventre; au même instant je reçois une blessure considérable dans le flanc gauche; je ne sentis point le coup, et combattis avec la même ardeur : heureusement pour moi celui que j'avais blessé tomba en implorant le secours de ses complices, qui le relevèrent et s'enfuirent avec lui. Resté seul, je vois jaillir mon sang; je couvre la plaie de mon mouchoir, et me traîne dans la rue solitaire, en m'appuyant sur le mur des maisons; mais je ne pus me soutenir plus longtemps, je me sentis près de défaillir : je m'assis sur le seuil d'une porte, m'abandonnant à la Providence, et je m'évanouis. Par bonheur un homme passa avec une lanterne, me vit, vint à moi, et me rappela à la vie avec une eau spiritueuse. C'était un chirurgien; il frappa à la porte d'une maison voisine, fit apporter de la lumière, banda ma blessure, et, aidé du domestique de cette maison, me traîna chez don Inigo. Quel fut son saisissement, son effroi, lorsqu'il me vit pâle, sans force et presque sans vie! La tendre Rosalie, que ce bruit avait attirée, se trouva mal. Autre embarras. Son père vole à son secours, en me recommandant au chirurgien, qui m'étendit à terre sur un matelas, sonda, pansa ma plaie, et assura qu'elle n'était pas dangereuse, ce qui répandit la joie dans la maison. On me porta dans mon lit, où je dormis quelques heures. A mon réveil, je vis auprès de moi don Inigo et don Manuel qui, après bien des caresses, m'ordonnèrent le silence. Le chirurgien revint dans la matinée, leva le premier appareil; et, tout joyeux, promit une guérison prochaine. A cette nouvelle don Manuel s'écria : « L'épée d'un lâche ne tue ni ne blesse. » Ces deux amis ne quittèrent plus ma chambre. Dona Rosalia préparait mes tisanes, me donnait mes bouillons. Qand je la remerciais, elle me disait : « Je voudrais être homme pour rester toujours auprès de vous. » Don Inigo m'apprit que presque toute la ville s'intéressait à ma santé, envoyait savoir de mes nouvelles, et qu'on ne m'appelait que le *guapo* (le brave). « On est indigné, me dit-il, contre vos assassins : les Espagnols n'aiment pas les lâches. » Il ajouta que tous les soupçons tombaient sur don Alexandro Paular, qui ne paraissait plus; et l'on avait découvert qu'un chirurgien entrait tous les soirs mystérieusement dans sa maison, que c'était lui probablement que j'avais blessé. Don Inigo me proposa de le poursuivre devant les tribunaux, m'offrant son appui et le crédit de ses amis; mais je dédaignai cette vengeance.

Je reçus de don Pacheco une lettre en réponse à celle que je lui avais écrite de la prison. Il me disait : « Séraphine vous grondera d'avoir donné une bague à l'amoureuse Angélique; elle est en colère comme une poule à qui l'on a ravi ses petits. On verra plus tôt un courtisan véridique, un ministre sans orgueil, un marchand plein de bonne foi, un poëte modeste, qu'une femme sans jalousie. Quant à moi, je vous excuse : je suis indulgent pour les fautes dont je me sens capable, et j'aurais voulu être surpris, comme Mars, dans les filets de Vulcain. Adieu, grand capitaine; les héros ont le cœur fait pour la gloire et l'amour. Venez en diligence, au sortir de votre noir domicile, implorer votre grâce aux pieds de ma fille. *Que Dios te bendiga.* »

Dès que je pus lui écrire, je l'informai du triste événement qui retardait encore mon voyage; « mais je brûle, lui disais-je, d'être aux genoux de la belle Séraphine, et je partirai dès que je pourrai supporter la voiture. » Quinze jours suffirent pour mon rétablissement, et mon départ fut fixé irrévocablement au 25 novembre, jour de Sainte-Catherine, patronne des philosophes et des jeunes filles.

J'allai chez la duchesse de Figueroas pour la remercier de l'intérêt qu'elle avait daigné prendre à ma santé (elle avait envoyé souvent demander de mes nouvelles); je fus refusé : elle était dans les pleurs et le désespoir; son cher comte Mendoza était dangereusement malade, et pour intéresser Dieu et la *Madone* à la santé de son amant, elle fit le terrible vœu de vivre désormais avec lui aussi chastement, avec la même continence qu'observait le bienheureux Robert d'Arbrissel au milieu de deux filles du Seigneur, qui partageaient sa couche. Ce vœu a sauvé le comte, du moins on le présume; mais on ignore si la duchesse a tenu sa parole.

La veille de mon départ je trouvai l'aimable Rosalie dans une tristesse profonde; je lui en demandai la cause. « Je ne sais, me dit-elle; je ne suis pas heureuse; la mélancolie est dans mon cœur : votre présence, votre amitié la dissipaient, y versaient quelque consolation; mais vous nous quittez, je n'aimerai plus rien. — Vous avez un père. — Je l'aime tendrement; mais il me reste encore un vide dans l'âme que nul être n'occupe. — Je vous quitte, lui dis-je, avec un vif regret; mais l'amitié nous reste, et ce sentiment, plus solide que l'amour, ne s'attiédit pas dans l'éloignement.

Enfin parut le jour craint et désiré; don Manuel et moi sortîmes de Valence, à huit heures du matin, accompagnés de don Inigo et de sa fille, qui firent avec nous près d'une lieue. Notre entretien, les promesses de nous écrire, de nous revoir, furent souvent interrompus par des soupirs et des momens de silence; chacun de nous rêvait; Rosalie s'efforçait de retenir ses larmes. Quand il fallut nous séparer, nous nous embrassâmes le cœur serré et l'œil baigné de pleurs. Rosalie me dit en sanglotant : « Je souhaite que Séraphine fasse votre bonheur et vous aime autant que vous méritez d'être aimé. » Je lui donnai

la médaille bénite dont m'avaient fait présent les bénédictins du mont Serrat. Elle me dit : « Elle sera toujours sur mon cœur. » Don Inigo ajouta en me pressant dans ses bras : « Songez, dans tous les momens de votre vie, que vous avez à Valence un bon ami et un tendre père. »

Nous montâmes dans notre calezino, et prîmes le chemin d'Alicante. Je restai long-temps rêveur et silencieux. Don Manuel était aussi très préoccupé, quand tout à coup il s'écria : « M'y voilà ! c'est fait ! Apollon m'inspire ; écoutez-moi :

« Adieu, plaisirs, bonheur; adieu, ma bien-aimée,
Chère Clara, je pars en maudissant le jour;
Je pars, et mon âme enflammée
Ne sent, ne voit, ne respire qu'amour.
Le deuil règne dans la nature;
Le front du Dieu du jour et s'attriste et pâlit;
Les champs sont dépouillés de leur riche verdure;
Philomèle est sans voix, la rose se flétrit.
Ah ! fussé-je aux bornes du monde,
Sous la zone des noirs frimas,
Et qu'une mer vaste et profonde
M'eût séparé de tes appas,
Oui, j'en jure par Cythérée,
Par tes beaux yeux, par les Amours,
Mon âme, où tu vis adorée,
Autour de toi sera toujours :
Et si parfois sous le feuillage,
En promenant ton doux loisir,
Ton cœur entend quelque soupir,
Dis aussitôt : « C'est lui, je gage;
Son âme est là sous cet ombrage,
C'est elle que j'entends gémir. »

« Eh bien ! comment trouvez-vous mes vers ? — Excellents pour un impromptu. Apollon est le grand consolateur des poëtes. — Oui, cessons de nous affliger ; n'imitons pas saint Jérôme, qui regrettait toujours les délices de Rome, et voyait dans les airs son immense figure. Pour vous égayer, je vais vous conter ce qui m'est arrivé hier au matin. J'ai eu le plaisir de faire baiser ma main à mon rival, au duc de Figueroas. — Et comment avez-vous opéré ce prodige ? — J'ai fait parvenir un billet à dona Clara, où je la suppliais de m'accorder un rendez-vous pour lui faire mes adieux, et jouir encore une fois du bonheur de la voir. Pour faciliter cette entrevue, je lui ai proposé de se rendre, sous prétexte de confession, à dix heures du matin à l'église des dominicains, où je serais caché dans un confessionnal, revêtu de l'habit de l'ordre. Dona Clara, trouvant le rendez-vous très plaisant, y est venue en basquine, enveloppée de sa mante, un rosaire enrichi de petites croix et de reliquaires attaché à son bras[1]. Arrivée à l'église, elle a entrevu le révérend père don Manuel de Castillo dans sa niche. Là je lui ai donné, au nom de l'amour et de Magdeleine, l'absolution de ses jolis péchés, je lui ai pardonné, parce qu'elle avait beaucoup aimé, comme a dit notre Sauveur, en parlant d'elle. Je l'ai exhortée à la constance, et lui ai promis l'immortalité dans mes vers. Nous nous faisions les plus tendres adieux, nous nous jurions un amour éternel, lorsque le duc, agité par la jalousie, comme la nymphe Io l'était par le taon que Junon avait détaché contre elle, présenta sa triste figure devant le confessionnal. Il venait voir si dona Clara ne l'avait point trompé. Rassuré par sa présence, et édifié de sa piété, il s'est mis à genoux auprès d'elle, et a récité son rosaire, en attendant la fin de la confession. Mais j'avais résolu d'exercer sa patience : la tête enfoncée dans mon capuce, je retenais ma belle pénitente par des contes et des propos galans. Cependant le duc tirait sa montre à chaque minute, crachait, toussait, pour avertir dona Clara de son impatience ; mais plus il s'agitait, plus je prolongeais l'entretien. Il fallut pourtant finir ; dona Clara sortit du confessionnal l'œil baissé, et le visage empreint de dévotion. J'allongeai ma main pour la lui donner à baiser, ce qu'elle fit, et le duc, que je saluai de cette même main, s'empressa de jouir de la même faveur. — Mon cher, le tour est plaisant ; mais je vois avec regret que votre amour pour les femmes vous fermera les portes du paradis. — Pourquoi ? Saint Augustin les aima autant que moi ; il convient que dans son enfance il fuyait l'école comme la peste ; que dans sa jeunesse il n'aimait que le jeu et les spectacles : il fut manichéen, bel esprit, et toujours suivi d'une concubine ; cependant il s'est converti, il est mort saint ; j'espère mourir comme lui, tout converti, tout sanctifié. »

Quoique novembre fût à son déclin, la terre avait encore conservé sa parure. Un soleil brillant et doux y versait sa lumière. *O fortunatos nimium*... Trop heureux Espagnols, m'écriai-je, vous habitez le jardin des délices ; mais, trop accoutumés à la beauté de votre ciel, vous en jouissez avec la même indifférence que les Lucullus jouissent du faste de leurs palais ! Mais moi, qui me rappelais mes campagnes d'Allemagne, lorsque je bivouaquais ou marchais au milieu des neiges et des frimas, je sentais mon âme se dilater, s'épanouir ; j'acquérais de nouvelles sensations, je jouissais d'une plénitude de vie, je trouvais doux d'enlever son hiver à l'année, et des jours de deuil et de peine à mon existence.

Après avoir traversé une campagne riante de verdure, de fleurs, nous nous trouvâmes au milieu de rochers arides et sourcilleux, dont l'horrible aspect fatigue encore plus le voyageur que l'aspérité du chemin ; mais la plaine de Saint-Philippe nous réconcilia avec la nature. La terre s'embellissait à l'approche de cette ville. Nous mîmes pied à terre pour jouir d'une promenade charmante, passer le pont de la Veuve, élevé sur un torrent. Don Manuel me conta l'origine de cette dénomination. Un jeune homme, pressé d'arriver à Saint-Philippe, où l'attendaient l'hymen et l'amour, trouvant le torrent enflé par les pluies, s'y jeta avec intrépidité ; et cet infortuné périt, comme Léandre, par excès d'amour, englouti par les flots. Sa mère, au désespoir, mais dont la douleur n'épuisait pas la sensibilité, fit construire ce pont pour prévenir à jamais un si cruel malheur. « Cette femme, lui dis-je, méritait la couronne civique. J'aimerais mieux avoir fait élever ce pont que la colonne Trajane. »

Saint-Philippe est bâti sur une hauteur, et contient environ quatre mille âmes. Cette ville se nommait *Xativa* lorsque Philippe V l'assiégea au commencement du dix-huitième siècle. Ce prince, irrité de sa longue résistance, la détruisit, et la releva ensuite sous le nom de Saint-Philippe[1]. Nous allâmes coucher à Almanza. En traversant la plaine qui y conduit, je considérais avec une espèce de saisissement ce champ fameux par la victoire que le ma-

[1] Quand les dames espagnoles sortent le matin, elles ont leur rosaire à la main ou attaché au bras, parce qu'elles sont censées aller à la messe.

[1] C'est Xativa qui a eu le malheur de voir naître dans son sein le pape Alexandre VI, d'horrible mémoire.

réchal de Barwick avait remportée sur milord Galloway, victoire qui affermit le trône de Philippe V. La tradition orale du pays porte que les premières années qui suivirent cette bataille furent d'une fertilité étonnante. La nature profite de tout; pour elle, l'homme, le reptile, l'insecte et tous les animaux ne sont qu'une même poussière. La *posada* de cette ville paraissait plutot le repaire des ours qu'une habitation de l'homme. Nous n'avions pour unique asile qu'une cuisine enfumée, où nous étions entourés de chats et de chiens. Don Manuel prétendait que c'étaient les âmes des soldats tués à la bataille d'Almanza qui animaient ces bêtes domestiques; « sans quoi, disait-il, elles seraient bien moins nombreuses. » L'hôte de ce détestable gîte nous fit payer, avec le logement (*el ruido de la casa*), le bruit que nous avions fait dans la maison, et nous payâmes ce bruit assez chèrement.

Nous arrivâmes sans encombre à la *huerta* d'Alicante, qui commence à une demi-lieue de la ville. Je fus frappé de la beauté de cette vallée, environnée de tous côtés de montagnes pittoresques qui l'abritaient contre les vents du nord. J'admirais l'heureux mélange des vignes, des orangers et des figuiers, du blé, de toutes sortes de légumes et des prés artificiels. Cette *huerta* est parsemée d'une infinité de maisons de campagne, et sa population s'élève à douze mille âmes. Elle produit, année commune, deux cent vingt-deux mille huit cent quatre-vingt-huit cantaros de vin, et beaucoup de soie, de blé, d'amandes, d'huile, de figues, de carrouges, de légumes et de fruits. Don Manuel prétendait que Dieu aurait dû placer le premier homme et sa femme dans ce jardin de volupté, plutôt que dans celui d'Eden, trop vaste, trop étendu pour être cultivé par un seul homme. La ville ne répond pas à la magnificence de cette vallée. Les rues en sont irrégulières; sa population est environ de dix-neuf à vingt mille âmes.

Le lendemain de notre arrivée nous allâmes au point du jour voir une immense citerne nommée *el Pontano*, située à quatre lieues de la ville entre deux montagnes C'est le rendez-vous des eaux de toutes les collines voisines, une espèce de lac Mœris, dont les eaux peuvent servir à l'arrosement de la campagne pendant une année entière. Ces eaux fertilisent la *huerta*. Nous jouîmes, à notre retour, d'un sermon qu'un moine, monté sur un tréteau, prêchait dans la place, entouré d'une foule nombreuse; il s'agitait, se frappait la poitrine, se donnait des soufflets; et, à son exemple, la plupart des auditeurs se souffletaient aussi, ce qui produisait un spectacle bruyant et très bizarre. Ce sermoneur disait : « Oui, mes frères, l'homme est le feu, la femme l'étoupe, et le diable le vent. Vous savez, s'écria-t-il d'une voix de Stentor, et si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, que Satan transporta un jour notre Seigneur Jésus-Christ sur une haute montagne, d'où l'on découvrait la France, l'Angleterre et l'Italie, lui en promettant la possession s'il voulait l'adorer. Par bonheur pour le fils de Dieu, les Pyrénées lui cachèrent l'Espagne, sans quoi, la vue d'un si beau pays aurait pu le tenter. » Ensuite, en parlant de je ne sais quel saint : « Savez-vous pourquoi il est mort au printemps de ses jours? C'est que Jésus-Christ voyait d'un œil jaloux que ce saint, quoique jeune encore, avait déjà fait plus de miracles que lui. » Après quoi, *ex abrupto*, il s'écria : « Adam a péché; ses enfans et ses petits-enfans n'ont pas été meilleurs chrétiens : Dieu d'abord a pris patience; il a même poussé la bonté jusqu'à emprunter la misérable figure de l'homme : mais les Juifs et les païens n'ont pas voulu reconnaître sa divinité. Eh quoi, grand Dieu! tu dors comme Brutus! *Exurge, Domine et judica causam tuam* [1]. » Ce prêcheur éloquent finit son sermon par fulminer des malédictions et des anathèmes contre ceux qui ne donneraient rien à la quête qu'il allait faire pour le couvent.

En revenant à notre *posada*, don Manuel me dit que si je voulais séjourner le lendemain, il irait prêcher sur la place. « Vous voulez-donc vous faire lapider? — On ne lapide pas un homme revêtu d'un habit religieux. — Où le prendrez-vous? — N'ai-je pas mon habit de jacobin? Je ne voyage jamais sans ce talisman, qui attire l'argent et le respect des fidèles. » Je combattis vainement ce projet périlleux; il insista, et je cédai, curieux de le voir métamorphosé en prédicateur. Il tint parole. Le lendemain matin, affublé d'un froc, il se rend sur la place. Je le suis. Il monte sur les tréteaux; on accourt, on l'environne, et le voilà qui se démène, se bat la poitrine, en s'écriant : « Mes frères, Dieu est juste et miséricordieux; mais il a bien peu d'amis parmi vous. Vous écoutez les inspirations du diable. Je vois d'ici des femmes qui aiment les hommes; et quand une femme est amoureuse, on peut bien dire qu'elle a le diable dans le corps. J'aperçois des hommes livrés aux vices, à la vengeance; des usuriers cachés sous une mine hypocrite, des maris qui maltraitent leurs femmes, des femmes qui trompent leurs maris; je vois des marchands menteurs et fripons, des aubergistes qui écorchent les pauvres voyageurs; je vois partout la face du péché. *Unus erat toto naturæ vultus in orbe*, dit le Psalmiste [2]. Écoutez, écoutez, ce qui arriva à un de ces bons loups affamés, je parle des hôteliers. Un saint évêque en voyage devait aller coucher à Pampelune. L'aubergiste, qui l'attendait, se réjouissait d'avance, non du bonheur d'avoir un saint évêque dans son logis, non des bénédictions qu'il y laisserait, mais de l'argent qu'il y dépenserait. En conséquence il tua, prépara force poulets, canards et dindons; fit balayer, nettoyer ses chambres, son écurie; et à l'heure où le prélat devait arriver, il courut au-devant de lui. Mais quel fut son étonnement! le saint n'avait pour cortége que trois ânes et deux ecclésiastiques, et ne demanda pour son souper que deux plats de légumes! Quelle chute! quel chagrin pour l'avide hôtelier! Mais il voulut se dédommager de la parcimonie de l'évêque, en l'obligeant à faire un long séjour dans son auberge : il coupa dans la nuit la tête des trois ânes. Quels furent l'horreur et la surprise des deux ecclésiastiques, lorsqu'à la pointe du jour ils virent dans l'écurie leurs chers compagnons de voyage étendus par terre, et leurs têtes sanglantes séparées de leurs corps! Ils courent porter cette affreuse nouvelle au saint prélat, qui, loin de se courroucer, calma leur désespoir. Il mande l'aubergiste, descend avec lui dans l'écurie, lui ordonne de coudre les têtes des ânes à chaque cadavre, et veut, pour rendre le miracle plus éclatant, que chaque tête soit attachée à un autre corps que le sien.

« Le travail achevé, le saint fit le signe de la croix sur les défunts, qui se mirent à braire, à demander à man-

[1] « Seigneur, lève-toi et juge ta cause. » C'est la devise du saint-office.

[2] C'est un vers d'Ovide qui signifie : « *La face de la nature était la même dans tout le globe.* »

ger. Ce miracle, mes chers auditeurs, vous étonne; peut-être même vous ne le croyez pas. Mais moi, je n'en doute point, et je le crois parce que je le crois, et que je dis comme saint Augustin : « Je le crois parce qu'il est absurde, parce qu'il est impossible. » Tous les auditeurs attentifs, bouche béante, admiraient l'éloquence du *prêcheur* et la grandeur du miracle. Pour moi, j'admirais la facilité et l'audace du poëte du Toboso. De temps en temps nos regards se rencontraient; mais, malgré notre envie de rire, nous conservions notre gravité. Il parla ensuite de Magdeleine et de son repentir. « Femmes qui m'écoutez, s'écria-t-il, vous avez péché comme Magdeleine, qui avait sept démons dans le corps : Jésus-Christ les chassa tous; mais il n'a pas chassé ceux qui habitent dans le vôtre; je vous vois prêtes à recommencer vos folies. Savez-vous pourquoi Dieu pardonna à Magdeleine? Parce qu'elle eut le repentir, parce qu'elle avait des yeux bleus et charmans, et qu'elle était belle et bien faite; mais vous, femmes d'ici, quels rapports avez-vous avec cette aimable Juive? Vous repentez-vous comme elle? êtes-vous belles? êtes-vous jeunes? Non. Eh bien! ne péchez plus, ou l'ange de Satan, comme dit saint Chrysostôme, viendra vous appliquer des soufflets, ainsi qu'à saint Paul. Mes frères, croyez-moi, changez de vie, repoussez Satan : femmes renoncez aux hommes; hommes, fuyez les femmes; gardez vos affections, votre chaleur pour Dieu : ne le voyez-vous pas dans les airs, sur son trône d'or, entouré de ses anges et des onze mille vierges? Si une d'elles crachait une seule fois dans la mer, le miel de sa salive en dessalerait les eaux. Vous ne voyez rien de tout cela, dites-vous, quoique vous ayez le nez en l'air; mais, moi, je le vois. Grâce, grâce, Dieu tout-puissant; retenez votre foudre, ces pécheurs se repentent. Allons, mettons-nous à genoux, et chantons le *Pange lingua.* » Aussitôt il entonne cette hymne d'une voix sonore; l'auditoire la chante avec lui. Lorsqu'elle fut finie, don Manuel leur dit : « Or çà, mes chers auditeurs, vous donnez votre parole à Jésus-Christ de vivre désormais plus saintement. Je la reçois pour lui, et vous donne en son nom et celui du père et du Saint-Esprit sa sainte bénédiction. » Alors il allongea le bras, et bénit l'assemblée, qui reçut la bénédiction à genoux. « Encore un mot, s'écria-t-il : je ne suivrai point l'usage de confrères qui, en vous renvoyant, descendent de la chaire pour faire une quête; non, j'y renonce, *abrenuntio Satanam.* Si vous avez de l'argent, gardez-le pour acheter du pain et des habits à vous et à vos enfans. Notre couvent est assez riche : nous avons bon vin, bonne table, excellent appétit, rien ne nous manque; ainsi, je vous le répète, conservez votre argent pour vous et votre famille. » Après ce discours, il descendit de son tréteau, se glissa dans la foule, et courut à la *posada* se dépouiller de son vêtement sacré. Je restai au milieu de la tourbe, plus étonné encore de son désintéressement que de son éloquence. On s'écriait : « Le grand homme! c'est un saint : il ne ressemble pas aux autres moines, qui aiment notre argent encore plus que notre salut. » Je jouissais de cette admiration et du succès du prédicateur. Mais il fallut bientôt songer à la retraite. Le bruit de ce sermon était parvenu jusqu'au couvent des dominicains. Ils envoyèrent aussitôt deux de leurs pères sur la place, pour prendre des informations sur le sermonneur qui avait osé les insulter, et conseiller au peuple de garder son argent. Je m'approchai d'eux, et j'entendis qu'ils disaient que ce moine était un imposteur, et qu'ils allaient le faire arrêter par *los familiares* du saint-office. A cette nouvelle, tremblant pour le poëte-prédicateur, je cours à la *posada;* je le trouvai vis-à-vis d'une bouteille de vin et d'une tranche de jambon, dont il restaurait son estomac fatigué de sa prédication. Je lui criai aussitôt : « Partez soudain; le saint-office avec ses familiers est à vos trousses. Je vous suivrai avec la voiture. » Don Manuel effrayé, croyant voir après lui les trois furies de l'enfer, laissa son déjeuner et s'enfuit d'un pas rapide, le nez enveloppé dans sa cape. Je le suivis bientôt; quand je l'atteignis, il avait déjà fait du chemin. *Timor ministrat alas.* Il était fort content de son sermon, et surtout d'avoir échappé à la vengeance monacale.

A deux lieues d'Alicante, nous entrâmes dans une forêt de palmiers; et comme la peur avait, en précipitant notre départ, empêché notre dîner, nous nous arrêtâmes pour manger un vieux coq bouilli, que l'aubergiste avait déshonoré, en le donnant pour un chapon. Nous l'étendîmes sur le gazon, dans son enveloppe de papier, et nous l'attaquâmes avec courage; mais il résistait à nos couteaux et à nos dents. « Je crois, disait don Manuel, que c'est le coq d'immortelle mémoire, que Socrate mourant voulait sacrifier à Esculape, ou plutôt je présume que l'âme d'un vieux dominicain a animé le corps de ce chantre de l'aurore. Heureusement une bouteille de vin *Tinto,* et du pain frais d'Alicante, fort blanc et très bon, nous dédommagèrent et consolèrent notre appétit.

La côte d'Orihuela, où nous étions, est le séjour du printemps, l'asile de la fertilité. Assis sur le gazon, nous jouissions de l'aspect de cette belle nature, de la sérénité du jour; tout à coup le génie de don Manuel s'enflamme; il improvise, et s'écrie avec Virgile : *Salve magna parens frugum.* Il fait descendre de l'Olympe Vénus et les Amours; il leur bâtit un temple, il y place une chapelle pour doña Clara, dont il sera le grand-prêtre. Tous les jours, la tête couronnée de fleurs, il portera à son autel deux colombes plus blanches que la neige, il brûlera et l'encens et la myrrhe. Il finit par prier les dieux de laisser errer son âme, après la mort, dans la belle Andalousie. Quand cette vapeur poétique fut dissipée, nous continuâmes notre route, fort gais, surtout riant beaucoup du miracle des trois ânes ressuscités, et de la colère des révérends pères jacobins. Nous marchions dans des allées verdoyantes, coupées par de petits ruisseaux roulant et murmurant sur des cailloux. Les environs d'Elche sont la terre promise, l'Eden des Arabes; on y respire l'air le plus doux; la terre est couverte de mûriers, de toutes sortes d'arbres, surtout de dattiers : c'est le grand palmier; cet arbre a cent vingt pieds de haut; les grappes du fruit, du poids de vingt à vingt-cinq livres, sont suspendues à la cime de l'arbre, et lui forment une couronne. Ces palmiers, aux environs d'Elche et d'Alicante, sont au nombre de trente-cinq mille, d'autres disent cinquante mille; ils produisent chacun quatre arrobes de dattes (cent livres), mais inférieures en qualité à celles du Levant.

Nous couchâmes à Elche. Nous y trouvâmes un négociant de cette ville, domicilié à Cadix. Cet homme, instruit et fort aimable, fit, au souper, presque tous les frais de la conversation. « Elche, nous dit-il, était, du temps des Maures, la patrie des arts, des lettres et du plaisir. Hercule passa par cette ville, en revenant de Cadix, où il avait vaincu le géant Géryon, monstre à trois corps. — Il

vaudrait mieux, lui dis-je, que ce héros revînt en Espagne pour terrasser le monstre de l'inquisition. » Ce négociant nous parla ensuite des anciennes richesses de l'Ibérie. « Les Phéniciens, dit-il, qui, les premiers, la découvrirent, y trouvèrent une telle abondance d'argent, que les meubles les plus communs étaient de ce métal : ils en remplirent leurs vaisseaux, et firent des ancres de celui qu'ils ne purent emporter. Ils donnaient en échange des quincailleries et d'autres bagatelles[1]. On croit que c'est dans la riche Hespérie que les rois de Juda venaient puiser leurs richesses. Quand Scipion-l'Africain s'empara de Carthagène, à la seconde guerre punique, il y trouva deux cent soixante-seize tasses d'or, d'une livre de poids, dix-huit mille trois cents livres pesant d'argent monnayé, un nombre infini de vases de même métal, et des provisions immenses. — Convenez, monsieur, lui dis-je, que votre pays a subi le sort du Xanthe, ou du fleuve Scamandre, qui roulaient jadis des eaux abondantes, et qui aujourd'hui traînent à peine un filet d'eau. — J'en conviens, les eaux fécondes du Mexique et du Pérou traversent notre pays, mais ne s'y arrêtent pas. » Après cette conversation, et beaucoup de témoignages de bienveillance, nous nous séparâmes d'avec ce négociant, pour nous oublier à jamais.

Après Orihuela nous trouvâmes un vaste champ qui n'offrait que des figuiers d'Inde, arbre triste et monotone; mais l'insipidité de ce tableau nous fit bien mieux sentir la beauté des environs de Murcie. Pendant une lieue, on se promène dans des allées d'orangers et de citronniers, où serpentent des ruisseaux sur des tapis de verdure et de fleurs. Nous fîmes le chemin à pied. Le soleil couchant mêlait l'ombre à l'or de ses rayons, et ajoutait un nouvel éclat à la beauté de la campagne. « Eh bien! me disait le poëte du Toboso, ne préféreriez-vous pas une chaumière ici, au plus beau palais dans votre triste climat de Paris? l'âme, comme les fleurs et les végétaux, s'épanouit, se vivifie aux rayons des beaux jours. Pour moi, je ne voudrais pas exister au-delà du quarantième degré de latitude, car je pense que les climats les plus favorables à la santé et au bonheur sont entre les trentième et quarantième degrés.— Mon cher poëte, pour toute réponse, je vous conterai que des hommes de Tobolsk, députés à Pétersbourg, étaient étonnés que l'empereur préférât le climat de cette ville au beau climat de la Sibérie. »

A Murcie, nous ne trouvâmes d'autre gîte que la posada d'un Bohémien, qui ressemblait à la hutte d'un Hottentot. « Tranquillisez-vous, me dit don Manuel; par la barbe du père éternel! nous ne coucherons pas dans cette tanière. » Il endossa aussitôt son vêtement monacal, qu'il pouvait appeler son habit de bonne fortune, et sortit en me recommandant de l'attendre avec la même patience que les Hébreux attendent le prophète Élie.

Il revint au bout d'une heure, en me disant : « Allons, quittez votre uniforme, et prenez ma cape; nous allons souper et coucher chez dona Pepa Cascadilla, une veuve de quarante ans, qui jouit d'une fortune aisée. N'oubliez pas que vous êtes mon frère. — Pourquoi cela? — Marchons; les éclaircissemens viendront après. » Je le suis, très étonné. Nous arrivons dans une maison fort jolie; une jeune servante nous conduit dans une chambre à deux lits; les murs étaient ornés de glaces étroites et longues. Les crucifix, les images de la *Madone*, remplissaient les intervalles. Les matelas étaient étendus sur des nattes, que l'on repliait dans la journée, ainsi que les matelas. Entre les deux lits on avait pratiqué une petite niche qu'occupait *el senor san Joseph*. Ce saint était paré d'un habit de soie bleue; avait des manchettes et un collier de perles, auquel était attachée une croix en pierreries. Cinq lampes allumées entouraient la niche; une seule, excepté les jours de fêtes, éclaire le saint. Dès que nous fûmes installés, la servante Béatrix, portrait vivant de la sibylle de Cumes, nous apporta du chocolat, des biscuits et de l'*azucar esponjado*. Tandis que nous savourions cette collation, en nous regardant l'un et l'autre, nous vîmes entrer la senora Pepa Cascadilla, qui nous salua d'un *Ave, Maria purissima;* nous répondîmes : *sine peccado concebida*. Dona Cascadilla pouvait avoir quatre pieds et demi de hauteur, et, chose rare pour une Espagnole, elle était douée d'un embonpoint qui la transformait en une petite tour ambulante. Elle avait de petits yeux, un visage rond, frais et coloré comme une pomme. En entrant, elle baisa la main du révérend père don Manuel, qui me présenta comme son frère. L'aimable veuve me sourit et me félicita d'avoir un frere si pieux, si vénérable, et qui daignait attirer sur sa maison les bénédictions du Ciel. Elle nous quitta pour aller donner des ordres, et laisser au père don Manuel le temps de réciter son bréviaire, qu'il n'avait pu dire dans la journée. Elle lui demanda la permission d'admettre à son souper dona Alvira, sa bonne amie. « Est-ce une femme attachée à la religion et aux moines qui en sont les colonnes? » demanda le jacobin don Manuel. « Oui, elle se confesse toutes les semaines, jeûne tous les vendredis, récite trois rosaires par jour, et ne reçoit chez elle que des moines. — Je vois que c'est une femme selon le cœur de Dieu, et qui ne sera pas déplacée avec nous.— Je vais, dit dona Pepa, vous envoyer Béatrix (c'était la vieille), pour vous servir et arranger votre chambre. — Non, je vous prie, envoyez-moi Anne (c'était la jeune); la vue de Béatrix me perce l'âme; elle ressemble singulièrement à ma tante Hécube, morte, hélas! depuis peu de temps, après avoir perdu ses enfans, vu brûler sa maison; et ce qui m'afflige le plus, c'est qu'elle est morte sans confession. Elle a été bien malheureuse; je l'aimais tendrement, et la plaie est trop récente encore pour m'accoutumer au visage de Béatrix. »

Dès que nous fûmes tête à tête avec don Manuel, nous partîmes d'un grand éclat de rire. « Par Jupiter ou saint François! s'écria-t-il, avouez que je vous ai procuré un bon gîte. Vertu du froc! cet habit est la corne d'abondance; quand on le porte, on est assuré de vivre agréablement dans ce monde, et d'être bien reçu dans l'autre. —J'admire encore plus les ressources de votre esprit que la vertu de votre vêtement. Par quel trait de génie votre paternité[1] a-t-elle pu capter l'âme dévote de dona Cascadilla? Aviez-vous, comme le jeune Tobie, un ange qui vous conduisait? avez-vous frotté les yeux de cette femme avec du fiel de poisson?—Je m'en serais bien gardé, il ne faut pas que les femmes aient les yeux trop ouverts;

[1] On prétend que cette quantité d'argent venait d'un embrasement des forêts des Pyrénées; quelque temps avant l'arrivée des Phéniciens, des bergers y avaient mis le feu; l'incendie se propagea avec une telle violence, qu'il fondit tous les métaux qu'elles renfermaient.

[1] C'est un titre qu'en Espagne on donne souvent aux moines

mais voici ce que mon bon ange ou mon bon génie m'a inspiré.

« Après vous avoir quitté, semblable au renard qui guette sa proie, j'ai aperçu cette maison, dont l'extérieur annonce l'aisance du maître. Voilà, ai-je dit *in petto*, un gîte qui nous conviendrait. Je suis entré chez un boulanger voisin, et je lui ai demandé quel était le maître de cette maison. — C'est dona Pepa Cascadilla, veuve, riche et très dévote.—Veuve, riche et dévote! ai-je répété tout bas, voilà mon affaire. J'ai frappé aussitôt à la porte. La vieille Béatrix m'a ouvert, et m'a reçu avec la vénération que l'on doit à notre robe. — Elle vous a rappelé votre tante Hécube, la veuve de Priam? Je ne vous savais pas de si bonne maison! — N'allez pas me renouveler le souvenir de sa perte. J'ai demandé à la sibylle Béatrix si je pouvais voir sa maîtresse; aussitôt elle m'a annoncé et introduit dans sa chambre Je suis entré les yeux baissés, avec cet air de recueillement et de componction d'une novice qui revient de confesse. La nouveauté de mon visage a paru l'étonner, cependant elle m'a fait asseoir, les yeux fixés sur moi, mais, par respect, n'osant m'interroger. Alors je lui ai dit : « Vous êtes la senora Pepa Cascadilla? —*Senor, si.*—Vous avez une réputation de sagesse, de discrétion, de piété, dont la bonne odeur est venue jusqu'à moi. » A ce doux propos j'ai vu briller le sourire de l'amour-propre sur le visage de cette tendre veuve. « Je vois que, pour remplir ma mission, ai-je continué, je ne puis mieux m'adresser qu'à vous; et si vous me promettez le silence d'un confesseur, je vous confierai le secret de mon voyage. » Quel morceau friand pour une femme, et surtout pour une dévote, que la confidence d'un secret! Le visage de dona Pepa s'est épanoui comme la fleur que frappe le soleil du matin; ses oreilles se sont ouvertes; je suis devenu pour elle un personnage intéressant; elle m'a juré, par la *Madone*, par saint Joseph, un silence éternel. Alors je me suis rapproché d'elle, et, adoucissant ma voix, je lui ai dit : « Je viens de Rome, envoyé par son éminence le général de notre ordre, pour m'informer, sous main, des mœurs, de la conduite, de la piété des dominicains des royaumes de Valence et de Murcie. Un bruit sourd est parvenu jusqu'aux oreilles de son éminence, que ces enfans de saint Dominique sortaient souvent de leurs cellules, fréquentaient les femmes, les suivaient à la promenade, s'insinuaient dans leurs âmes, enfin qu'il y avait du relâchement dans les mœurs et dans la discipline. Parlez-moi, senora Pepa, avec la même franchise que sainte Thérese, la patronne de l'Espagne, parlait à Dieu dans sa vision. — Je vois que la calomnie a porté son venin jusqu'à la cour de Rome. Je ne puis nier que nos pères dominicains vont souvent chez les dames; mais c'est pour les diriger, les confesser, échauffer et entretenir leur piété. On a osé calomnier les mœurs du père Jeronimo et de dona Margarita, parce qu'ils se voient souvent, et qu'ils sont jeunes l'un et l'autre; mais je répondrais de leur vertu comme de la mienne. Je vois souvent plusieurs de ces pères; mais aucun jamais ne m'a tenu un seul propos qui pût offenser mon oreille, et annoncer des vues de séduction.—Vous êtes assurée de la piété, de la vertu de don Jeronimo? — Oui, car il dit la messe tous les jours, et prêche tous les dimanches.—Voilà des preuves; cependant je l'observerai de près, ainsi que ses confrères, et je rendrai compte à son éminence de cette conversation, en lui faisant de vous l'éloge que méritent votre zèle et votre piété. Je retourne dans mon auberge, qui serait bien digne de loger Judas Iscarioth, ou le mauvais larron; mais je ne veux pas aller à notre monastère : je dois garder l'incognito pour mieux observer ce qui se passe à Murcie. » A ces mots, dona Pepa m'a offert une chambre chez elle; j'ai d'abord sagement refusé, alléguant que je craignais d'être trop bien chez elle, qu'accoutumé à un régime sévère..... Il est vrai, ai-je ajouté tout de suite, qu'un voyageur peut relâcher quelque chose de son austérité, pourvu que ce soit pour la cause de Dieu, et l'intérêt de la religion..... » A ce propos elle a redoublé ses instances; j'ai molli, et pour dernière objection, j'ai dit que j'avais un frère dont je ne voulais pas me séparer. « Amenez votre frère, s'est-elle écriée, je serai ravie de faire sa connaissance. Porte-t-il, comme vous, la livrée de la religion?—Non, mais c'est le chrétien le plus fervent des douze royaumes de l'Espagne; c'est la candeur, l'innocence même : le pape saint Léon X n'avait pas les mœurs plus pures que lui. » Ici je la quittai. « Mais à propos, mon cher frère, sachez que je suis le père don Manuel Ésope : je crois que ce nom me va assez bien. — Vous en avez l'esprit; mais je ne crois pas que les habitans de Murcie vous élèvent un statue, comme les Delphiens en élevèrent une au fabuliste.—Enfin, mon cher, je vous ai logé comme un prieur de bernardins, ou comme Sancho dans l'île de Barataria. » La jeune servante vint alors nous avertir que l'on avait servi le souper. A son aspect, le père don Ésope faillit oublier la gravité de son personnage; mais je l'avertis que nous n'étions plus au siècle d'Abraham, où les servantes entraient dans le casuel du ménage. Les deux dames nous attendaient. Dona Elvire était une femme qui touchait à son neuvième lustre; le feu de ses yeux, l'expression, le mouvement de sa physionomie, annonçaient qu'elle avait associé, dans sa jeunesse, le culte de l'amour à celui de la religion, et qu'elle n'offrait plus à Dieu que le reste de ses charmes. Ces dames placèrent le révérend père don Ésope au milieu d'elles; les honneurs de la table, les meilleurs morceaux furent pour lui : son assiette était toujours encombrée de vivres, qui traversaient rapidement son œsophage. Pour moi, j'étais traité comme un frère compagnon, subalterne personnage. Une aventure arrivée naguère à Séville, fit tourner la conversation sur les anges de l'enfer. On y avait brûlé une jeune fille accusée d'avoir reçu le diable dans son lit, ce qu'elle avait avoué. Dona Pepa demanda s'il était possible qu'une femme devînt amoureuse de cet esprit malin. « Les savans, les pères de l'église, répondit don Manuel, ont cru aux succubes et aux incubes[1]. On a brûlé à Rome un vieillard de quatre-vingts ans, qui avait couché la moitié de sa vie avec une diablesse[2]. Il faut convenir que l'ange des ténèbres est bien dangereux pour votre sexe; mais si j'avais été à Séville, j'aurais guéri cette malheureuse fille de cette passion infernale.— Eh! comment auriez-vous fait? la chose paraît difficile.— Non, madame; je prends, pour cette cure, des graines d'ellébore noir; je les fais infuser vingt-quatre heures dans une pinte d'eau bénite; et je fais boire, toutes les demi-heures, un verre de cette potion à l'amante du diable. Le médecin Mélampus a guéri de cette manière les

[1] Un *incube* est le diable qui prend la figure d'un homme pour séduire les femmes, et une *succube* est le diable changé en diablesse pour pervertir les hommes. L'église a cru longtemps à ces métamorphoses infernales; la Sorbonne affirma la chose en 1318.

[2] Ce fait est rapporté par le fameux Pic de La Mirandole.

filles de *Prœtus*, qui avaient une rage d'amour diabolique[1]. » Je lui demandai s'il y avait long-temps de cette belle cure. — « Non, mon frère, c'était dans la même année que le *labarum* apparut à Constantin. Vous ne sauriez croire, mesdames, la vertu de cette plante pour les maladies du cerveau, et je conseillerai à mon frère, qui va à Cordoue pour se marier, d'en faire usage avant de s'embarquer sur cette mer orageuse. Vous, mesdames, vous ne feriez pas mal d'en boire aussi une petite tasse tous les matins, pour prévenir les inflammations du cerveau. Si saint Antoine avait eu recours à cette boisson, il n'aurait pas craint les tentations du diable. — Je n'avais jamais ouï parler, dit dona Pepa, de cette plante et de sa vertu. » Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de deux belles gelinottes que l'on servit. Elles fixèrent les regards de don Ésope, qui s'écria : « Ce n'est pas, senora Pepa, le corbeau qui portait un pain à saint Antoine, qui vous a apporté des gelinottes ? — J'ai voulu, dit-elle, vous faire manger des oiseaux qui ont une grande réputation à Murcie. — Allons, je suivrai le précepte de saint Paul, qui dit : Ne recherchez pas la bonne chère, mais profitez-en modérément lorsqu'elle se présente. A propos de gelinottes, connaissez-vous l'attachement qu'avait saint François d'Assise, patriarche de l'ordre Séraphique, pour les animaux, qu'il appelait ses frères ? Un jour on lui servit un levraut, et il lui dit : « Mon frère le levraut, pourquoi t'es-tu laissé prendre ? » Il disait aux hirondelles : « Mes sœurs, vous avez assez jasé. » Il appela un jour une cigale, qui vola aussitôt sur sa main, et il lui dit : « Chantez, ma sœur la cigale ; louez Dieu par votre chant. » La cigale obéit, et chanta les louanges du Seigneur. Quel dommage que ce grand saint n'ait pas bu de ma tisane d'ellébore ! Les deux dévotes écoutaient le révérend don Ésope avec le même intérêt, la même curiosité, que Didon avait jadis écouté le récit de la prise de Troie, ou la tendre Erminie, le discours du vieux pasteur.

> Mentre el cosi ragiona, Erminia pende
> Dalla soave bocca, intenta è cheta.

Dona Elvire voulut nous régaler à son tour d'un miracle de la Vierge del Pilar, arrivé à Saragosse, sa patrie. Sa trisaïeule, qui en avait été le témoin, l'avait conté cent fois à sa fille ; cette fille à la sienne, et celle-ci à la mère de dona Elvire. Cette *Madone* arriva une nuit à Saragosse, apportée par les anges[2]. Le lendemain, toute la ville accourut pour la voir ; les principaux magistrats dressèrent et signèrent le procès-verbal de son arrivée : jamais miracle ne fut mieux constaté. Les Saragossais possédaient depuis quelque temps ce beau présent du ciel, lorsque les habitans de Pampelune, jaloux de leur bonheur, envoyèrent secrètement six Navarrais bien déterminés qui enlevèrent la *Madone*, la transportèrent en triomphe, et la placèrent dans une chapelle de leur cathédrale ; mais la Vierge, à qui ce séjour déplaisait, s'envola dans la nuit, par un trou qu'elle fit au plancher, et revint, dans un instant, à sa première demeure. — Vous ne m'étonnez pas, répliqua le père don Ésope, j'en ai vu bien d'autres. Voici un miracle qui s'est passé à Cadix du temps d'Héliogabale, empereur d'Autriche, miracle dont tous les habitans de Cadix ont été témoins. La statue de saint Antoine logeait dans un ermitage près de cette ville, lorsque la peste s'y répandit. A l'aspect des grands ravages qu'elle faisait, la statue sortit de sa retraite pour faire l'office de médecin ; elle allait chez les malades, les guérissait, et le soir rentrait dans sa niche. Dès que la contagion eut cessé, les habitans, pleins de reconnaissance, allèrent en procession, prendre la statue pour la placer dans une belle église. Vous conterai-je un autre miracle arrivé à Rome, sous le pontificat de Jules II, de sainte mémoire ? Une religieuse, nommée Claudia, fut accusée par ses ennemis d'avoir forfait aux saintes lois de la pudeur. Alors un vaisseau, venant de Phrygie, s'était tellement engravé dans le Tibre, que les efforts de plusieurs milliers d'hommes ne purent venir à bout de le faire avancer. Claudia, après avoir imploré la sainte Vierge, vient sur le rivage, attache son rosaire au vaisseau, et le traîne aussi facilement qu'elle aurait traîné un petit carrosse d'enfant. Toute la ville de Rome fut témoin de ce miracle[1]. » Après ce récit, qui charma ces dames, elles se levèrent de table, baisèrent les mains de don Ésope, et nous firent conduire dans notre chambre. Quand nous fûmes seuls, il me demanda comment je trouvais les gelinottes de Murcie. « Ma foi ! lui dis-je, en les mangeant je croyais être dans le meilleur des mondes possible. — Il serait encore meilleur, sans les moines et ma bosse qui sont des superfluités. » Il me proposa de rester le lendemain pour voir la ville ; l'auberge est bonne, disait-il, profitons-en, nous ne rencontrerons pas souvent des dona Cascadilla. — J'en conviens ; mais la belle Séraphine m'attend à Cordoue : cette ville est pour moi la terre promise. Je ne veux pas errer quarante ans dans les déserts avant d'y parvenir. Je veux bien vous accorder encore une journée, je ne serai pas fâché de connaître cette ville, que l'on dit être le jardin de l'Espagne.

Murcie, avant l'arrivée des Romains, n'était qu'un petit village ; ils en trouvèrent la position si heureuse, que plusieurs d'entre eux, après la conquête de Carthagène, vinrent s'y établir. Elle est au bord de la Ségura, dans une plaine délicieuse, au 37° dix-huit minutes de latitude. Une autre rivière traverse aussi ce petit royaume. Toutes les deux sont bordées de myrtes qui y croissent et se multiplient si facilement, que les Romains consacrèrent la ville à Vénus Murcia, et élevèrent à Rome, sur le mont Aventin, une statue à cette déesse[2]. Scipion, après avoir reconquis l'Espagne, fit célébrer dans la plaine de cette ville, les obsèques de son père et de son oncle, qui avaient succombé sous le génie d'Annibal. Rome a gardé Murcie pendant six cent seize ans ; les Maures leur succédèrent, et en jouirent trois cent dix ans. On prétend qu'ils y

[1] Don Manuel s'amuse en citant ce trait de la fable, qui dit qu'un certain Mélampus, médecin fameux, ayant découvert la vertu purgative de l'ellébore, avait guéri les trois filles de Prœtus, roi d'Argos, que Junon avait rendues folles ; elles s'imaginaient être changées en vaches.

[2] On l'appelle la *Madona del Pilar*, parce qu'elle est posée sur un pilier de marbre ; elle est une des plus riches de l'Espagne ; on y voit quatre anges d'argent, dont les ailes sont d'or et semées d'étoiles de saphir ; la couronne est d'or massif. Il y a un saint-sacrement immense dont les rayons sont d'or massif et couverts d'émeraudes : le soleil et le calice pèsent 500 livres, on voit, dans le trésor, une infinité de membres du corps humain, d'argent, donnés en *ex-voto*. Le lord Stanhope, après la bataille de Saragosse, entra dans cette ville, visita le trésor et n'y toucha point. Admirons et taisons-nous.

[1] Ce prétendu miracle est tiré de l'*Histoire romaine*, et don Manuel s'égaie aux dépens des deux dévotes.

[2] Des écrivains ont fait de Vénus Murcia la déesse de la paresse.

transportèrent le mûrier et l'art de préparer la soie. En 1241, elle fut prise par les Espagnols. Les fontaines, les cascades, les mûriers, les myrtes, les orangers qui portent les plus belles oranges de l'Espagne, la sérénité, la douceur constante de sa température, rendent ce séjour digne de Vénus et de la paresse; non pas de celle qui sans désir et sans pensée se traîne dans le chemin de la vie; mais cette aimable paresse qui, sans effort, par le mélange heureux du repos, du plaisir et du travail, sème de fleurs les heures légères de la journée, et qui est aussi ennemie des folles passions qui tourmentent l'âme, que de l'inertie et l'insensibilité qui la flétrissent. La cathédrale de Murcie est vaste, et l'autel est d'argent massif; la grille qui l'entoure et forme la porte du chœur, est d'un travail précieux. Quand nous y entrâmes, six chanoines vermeils et brillans de santé psalmodiaient les louanges du Seigneur. On voit dans cette église le tombeau d'Alphonse, surnommé le Sage, parce qu'il se mêlait d'astronomie; comme si les savans étaient toujours des sages. C'est lui qui disait que si Dieu l'avait consulté sur la création du monde, il lui aurait donné de bons avis [1]. Apparemment que ce roi ne pensait pas, comme Leibnitz ou Pangloss, que ce monde était le meilleur des mondes possibles. Il légua son cœur et ses entrailles à Murcie, en reconnaissance de ce qu'elle lui avait ouvert ses portes, lorsqu'il combattait contre un fils rebelle. La tour de cette église est de forme carrée. Une montée douce conduit au sommet, un cheval peut y monter. Vers le milieu, nous trouvâmes une grande salle où était une vingtaine d'hommes, le visage tanné, la barbe noire et épaisse, enveloppés dans de vieilles capes toutes rapiécées. Il environnèrent le père don Ésope, lui baisèrent à l'envi la robe et les mains, qu'il étendait à droite et à gauche. Nous fûmes bien étonnés quand nous apprîmes que ces hommes si respectueux pour les moines étaient des sicaires, des voleurs qui trouvaient dans cette salle un asile contre les lois et le glaive de la justice, et qui vivaient là avec leurs remords ou sans remords [2].

Murcie a un beau quai, un pont superbe sur la Ségura, et des promenades charmantes; mais la plus agréable est celle qui est nommée la *Maleçon* : c'est une chaussée de deux mille quatre cents pieds de long, bordée par la Ségura. On y monte par un bel escalier, et l'on y respire l'air le plus pur. Les fidèles y trouvent presque à chaque pas à satisfaire leur dévotion : on y a planté des piliers qui désignent les différentes stations de Jésus-Christ lorsqu'il traînait sa croix. Nous vîmes nombre de dévotes qui s'agenouillaient devant chaque pilier. Au bout de cette promenade on trouve une terrasse garnie de bancs de pierre : on y jouit d'une perspective fort étendue; mais les yeux se reposent sur un paysage très agréable et très varié. Nous jouissions en vrais amateurs, ou plutôt en voyageurs curieux, de la beauté de cette vue, lorsque nous aperçûmes près de nous un dominicain avec deux jolies femmes. « *Ah picanorazzo* (grand coquin) ! s'écria le révérend don Esope. » Il aurait voulu l'éviter; mais ce moine, apercevant l'uniforme de Saint-Dominique, vint à nous pour voir et saluer ce confrère inconnu. Il lui adressa la parole; mais le rusé don Manuel lui répondit en latin. Cet idiome nouveau pour le jacobin, engraissé d'ignorance, l'embarrassa beaucoup. Je pris alors la parole, et lui dis que son confrère était tudesque et n'entendait pas sa langue; mais qu'il pouvait lui parler celle de Cicéron, qu'il savait parfaitement. « J'en suis charmé, dit le moine, mais je n'ai pas le temps; sans doute il va à Madrid; je lui souhaite un bon voyage. » Ainsi l'idiome latin nous délivra de cet argus enfroqué. Nous jugeâmes à propos de terminer notre promenade pour n'être plus exposés à pareille rencontre; et comme le soleil atteignait son zénith, nous revînmes chez dona Cascadilla, où les deux béates et le dîner nous attendaient. Le père don Ésope dit son *benedicite*, en se mettant à table. Sans doute la vue d'un repas succulent excitait sa reconnaissance envers l'Être suprême. Lorsqu'il eut un peu apaisé la vivacité de son appétit, il fit part à ces dames du succès de ses informations sur la conduite de ses confrères. « J'ai découvert, leur disait-il, qu'il y a du relâchement dans les mœurs, de la mollesse et de la tiédeur dans le service divin. Les vieux pères aiment mieux assister à une bonne table qu'aux offices; et les jeunes fréquentent les dames, dirigent leur conscience, Dieu sait comment! leur permettent des amans, comme l'église permet la viande les jours maigres, aux malades, aux santés délicates. Croiriez-vous que nous avons rencontré ce matin, à la promenade, au milieu de deux jolies femmes, un jacobin, d'une force et d'un embonpoint scandaleux. Quelle licence! Est-ce ainsi que se conduisaient les Basile, les Antoine, les Bruno, les Dominique? Au lieu d'être à l'église ou dans leurs cellules à étudier la somme de saint Thomas, les homélies de saint Chrysostôme, et de lire les sermons, la Cité de Dieu de saint Augustin, les quatorze épîtres de saint Paul qui resta une nuit et un jour au fond de la mer! Et cependant, ils se croient les élus du Seigneur : eux, les élus? comme moi, qui ne suis qu'un pécheur. Je les dénoncerai à notre général, qui les condamnera au pain et à l'eau pendant deux ans. Il n'y aura pas de mal à réduire leur embonpoint et à réprimer l'aiguillon de la chair. Dona Pepa demanda grâce pour eux. « Celui, dit-elle, que vous avez vu ce matin, à la Maleçon, est le père Gabriel; il est très respecté dans la ville; il confesse, il prêche tant qu'on veut. Il a converti deux juifs, il met la paix dans les ménages, il a réconcilié naguère un mari avec sa femme, enfin c'est un véritable apôtre. — Mesdames, je n'ai pas ouï dire que les apôtres se promenassent avec de jolies femmes. Il est vrai que sainte Thècle suivait, en habit d'homme, saint Paul dans tous ses voyages, mais elle était sainte et laide. Puisque vous prenez don Gabriel sous votre protection, je ne le citerai pas à son éminence; cependant ces pères s'exposent au danger, et ils sont bien loin d'avoir la ferveur et le courage de saint Thomas d'Aquin : c'était un bon gentilhomme. Ses frères, désolés de le voir s'ensevelir vivant dans un monastère, envoyèrent un jour, dans sa cellule, une fille rayonnante de jeunesse et d'attraits. Le piége était séduisant. Le saint convint qu'à son aspect il sentit quelque émotion, qu'un certain feu circula dans ses veines; mais tout à coup, rebelle à la chair et au démon, soutenu par la grâce, il saisit un tison ardent, s'élance sur cette fille, qui, épouvantée, s'enfuit à toutes

[1] Les moines punirent par une espèce d'humiliation ce propos indiscret. La foudre étant tombée quelque temps après à Ségovie, sur le cabinet du roi, ils crièrent que c'était une vengeance du ciel; et le roi, pour satisfaire les moines et les dévots, suivit une procession à pieds nus, ayant à son cou le cordon de saint François.

[2] En France, Louis XII abolit le droit d'asile que l'église donnait aux criminels.

jambes. Vous citerai-je encore saint Xénocrate, le patron des maléficiés? Un jour, une très belle femme, qu'on appelait *Laïs*, sous je ne sais quel prétexte, l'attira à sa toilette. Sans doute c'était le démon qui l'inspirait pour perdre un saint. Cette femme déploya tous ses talens, tout le charme de la séduction pour triompher de sa vertu; mais saint Xénocrate, bien supérieur aux Jérôme, aux Augustin, nés fort ardens, resta glacé comme un bloc de marbre, et immobile comme le mont Caucase. — Nous ne connaissons pas en Espagne ce saint-là. — Je le crois, c'est un descendant de Japhet, qui eut sept fils qui peuplèrent les îles de la Méditerranée, car cette mer s'appelait jadis Érythrée. Saint Xénocrate descendait en droite ligne de Gomez, qui était l'aîné de la famille. Ce grand saint est mort assassiné par les Turcs sur les bords du Pont-Euxin, et c'est depuis cet assassinat que cette mer est appelée la mer *Noire*. Vous savez aussi qu'il y a une mer qu'on appelle la mer Rouge, que Moïse passa à pied sec dans le temps du reflux. — Nous en avons ouï parler. — Mais vous ignorez d'où vient cette épithète de *rouge* qu'on lui a donnée : c'est que, pendant la persécution de Dioclétien, elle a été rougie du sang de dix mille martyrs; et cette couleur ne s'est jamais effacée. » Cependant le père don Ésope faisait parfois des pauses pour savourer les morceaux choisis et délicats dont on chargeait son assiette. Je le regardais de temps en temps avec admiration, et souriais discrètement à son savoir.

Pendant cet entretien intéressant, les deux dames oubliaient l'heure de la sieste; mais je les avertis que le père don Ésope avait son bréviaire à réciter. Alors dona Pepa quitta la table, et nous, nous entrâmes dans notre chambre : je félicitai don Manuel de sa douce faconde, de la canonisation du bienheureux Xénocrate, petit-fils de Gomez, dont il enrichissait la légende, et de sa sublime invention pour colorer la mer Rouge et la mer Noire. « Fables pour fables, me dit-il, les miennes valent bien celles de tant d'autres historiens : l'amusement et les fictions sont plus nécessaires aux hommes que la vérité et la science. Mais nous devons songer à notre départ, il ne faut pas que l'aurore nous retrouve demain dans Murcie. Je ne sortirai pas cette après-dinée de peur de rencontrer quelque jacobin qui, par hasard, sût la langue de Virgile et de Tite-Live. Allez louer un *volante* pour notre voyage, et apportez-moi un petit os de mouton ou de brebis. — Et qu'en voulez-vous faire? — L'enchâsser dans une petite boîte, et le donner à la dona Cascadilla, comme un reliquaire précieux : la reconnaissance est une de mes vertus. — Et vous croyez que cet os de mouton, devenu relique, lui portera bonheur? — Il opèrera des miracles. Quand la confiance et la crédulité s'emparent de l'imagination d'une dévote, elle voit tout ce qui est dans sa tête, et les fantômes de la lanterne magique sont pour elle des corps réels. Les mahométans regardent la robe et une dent de Mahomet comme des reliques sacrées[1]. Allez visiter la ville. En attendant votre retour, je lirai mon bréviaire dans *Don Quichotte*. »

Murcie contient cinquante mille habitans; les rues sont belles, droites, et les maisons bien bâties. Je vis le superbe couvent des cordeliers, où l'on entre par trois grandes cours, qui ont deux portiques élevés l'un sur l'autre. On aurait dû graver ce vers sur le frontispice :

> Me mea paupertas vitæ traducat inerti [1].

La bibliothèque est très belle; mais quand j'y entrai avec un conducteur, nul être vivant n'en troublait la solitude. Je lus sur la porte cette inscription : *Los muertos abren los ojos, a los que viven*[2]. J'aurais voulu y substituer cette autre : *Personne ici ne trouble le repos des morts*. Au défaut d'êtres vivans, j'y vis le portrait de plusieurs grands hommes.

Au sortir de ce magnifique asile de la pauvreté, je vis une cérémonie qui excita ma curiosité : on promenait un homme sur un âne; le bourreau le suivait en lui appliquant par intervalle de grands coups de fouet. Des officiers de justice marchaient immédiatement après le bourreau, précédés d'un trompette qui, s'arrêtant dans les carrefours, criait d'une voix glapissante : « C'est la punition que sa majesté et la justice, en son nom, inflige à ce coupable, condamné à recevoir cinquante coups de fouet pour avoir vendu des fruits au-dessus du prix fixé par la police. » On m'apprit que c'était le châtiment ordinaire de tout vendeur qui surfaisait sa marchandise. Mais si le bourreau frappe plus de coups que la sentence ne porte, il est fustigé lui-même.

Je louai une voiture pour Carthagène, et après m'être muni d'un petit os de mouton, je retournai chez dona Cascadilla. Je trouvai le père don Ésope dans sa chambre, prenant une tasse de chocolat pour soutenir son estomac jusqu'à l'heure du souper. Je lui remis l'os de mouton. Il l'enchâssa proprement dans une petite boîte, à la place des cheveux de sa première maîtresse, alors très oubliée. Une heure après, la jeune Anna vint nous avertir que les dames nous attendaient pour souper. Don Ésope prit la main, le bras de cette jeune Agar, la caressa sous le menton, en lui disant en vrai sycophante, « Sois sage, ma fille, et Dieu te bénira. »

L'entretien du souper roula, comme à l'ordinaire, sur des miracles, sur des sujets pieux. Don Ésope gémit sur le relâchement, sur la tiédeur du saint-office. « On ne voit plus, comme autrefois, disait-il, de ces *auto-da-fé* si édifians, si attachans; les vrais fidèles se plaignent avec raison. Qu'est devenu ce temps de pieuse mémoire, où le roi don Carlos, ayant témoigné le désir de voir un *auto-da-fé* aussi brillant que celui dont son père avait eu le bonheur de jouir, vit arriver le grand-inquisiteur qui lui promit la représentation d'un spectacle si agréable, si consolant pour la piété?

« Le jour venu, ce grand prince se rendit sur son balcon à huit heures du matin; on promena, on brûla sous ses yeux nombre de victimes humaines. J'ai tort de dire humaines; car les hérétiques, les juifs, les musulmans ne sont pas l'image de Dieu. Ce sont de vrais animaux; oui,

[2] On conserve dans le trésor du grand-seigneur une dent du prophète Mahomet, et tous les ans, le premier jour du ramazan, le sultan la présente, avec beaucoup de respect, à baiser aux grands de sa cour, après des prières publiques instituées pour cette solennité.

On y conserve la robe de ce prophète, et tous les ans, à pareil jour, on la trempe dans l'eau, qui est appelée *eau sacrée de la robe*. Les Turcs croient, en buvant de cette eau, devenir incorruptibles. Le sultan en distribue à ses favoris, pour s'en servir aux jours de jeûnes. Vers le soleil couché, ils en mettent une goutte dans un grand vase d'eau, qu'ils boivent, avec cérémonie, à trois diverses reprises.

[1] « Que ma pauvreté me laisse jouir d'une vie oisive! »

[2] « Les morts ouvrent les yeux aux vivans. »

mesdames, j'aimerais mieux être mulet, cheval ou chien, que juif ou hérétique. Sa majesté catholique daigna assistec tout le jour à cette cérémonie imposante, sans ennui, sans quitter sa place un seul moment, supportant le poids de la chaleur avec un saint courage, impassible à tous les besoins. Quand les corps furent brûlés, les feux éteints, elle demanda, ainsi qu'un aimable et jeune enfant qui ne se lasse pas de voir des marionnettes, s'il n'y avait plus personne à brûler. Alors don Carlos se retira fort content de sa journée, et fâché que les scènes du plaisir fussent si rapides. Nous avons encore vu, en 1725, le saint-office faire brûler à Grenade une famille maure composée de sept personnes; les misérables vivaient tranquillement, occupés de leur commerce, de leur ménage, et faisant des enfans à leurs femmes! mais ils se mutilaient à la manière des juifs, ils adoraient Mahomet ou le diable, car c'est la même chose; ils faisaient des ablutions en commençant par le coude ou par le bout des doigts [1]; ils ne buvaient point de vin, ils pouvaient épouser quatre femmes. Voilà pourquoi il faut les brûler en Espagne, parce que nous avons beaucoup de vignes, et pas plus de femmes qu'il ne nous en faut; mais comme dit le saint homme Job dans son style poétique :

Nox ruit, et fuscis tellurem amplectitur alis [2].

« Nous devons partir à la pointe du jour; permettez, dona Pepa, qu'en vous quittant je vous laisse un gage de ma reconnaissance. Veuillez accepter cette boite, qui contient un os de saint Étienne, martyr; vous savez que Dieu fit un miracle pour découvrir le corps de ce saint.

« C'est un présent que m'a fait à Rome le cardinal César Borgia, un des hommes les plus pieux de son siècle. Avec cette relique, vous n'avez nul danger à craindre, le tonnerre vous respectera, et l'esprit infernal n'osera s'approcher de vous pour vous souffler des pensées profanes et des désirs impurs. » Dona Cascadilla remercia avec timidité, craignant de priver don Ésope d'une si sainte relique. « Rassurez-vous, lui dit-il, je trouverai près de Madrid dans le monastère de l'Escurial, assez de reliques pour en fournir à toute l'Europe, et à tous les Chinois s'ils devenaient chrétiens. Il y a onze corps de saints tout entiers, cent trois têtes aussi entières, plus de six cents bras, jambes ou cuisses, trois cent quarante-six veines, et mille quatre cents reliques plus petites, comme doigts, osselets et cheveux [3]. Riche de tant de reliques, l'Espagne ne peut jamais périr; ce sont les colonnes de l'État. » Après cette énumération, dona Pepa accepta ce don précieux avec jubilation et la plus vive reconnaissance. Elle nous conseilla de nous arrêter à Caravala pour voir la fameuse croix apportée par les anges, croix qui guérit toutes sortes de maladies. « Je la connais, dit le révérend père don Ésope; je sais que les médecins voudraient la détruire, parce qu'ils n'ont plus de malades à tuer, mais elle subsistera et guérira en dépit d'eux et de leurs remèdes. » Ces dames alors, après lui avoir baisé les mains et la robe, se recommandèrent à ses prières. Dona Pepa le remercia d'avoir attiré par sa présence la bénédiction du ciel sur sa maison. « Mesdames, leur dit-il, ne perdez jamais la confiance en Dieu; souvenez-vous qu'Ismaël et la servante Agar, sa mère, mouraient de soif dans leur voyage, et que Dieu leur découvrit une fontaine au milieu du désert; ainsi Dieu vous découvrira, si vous le servez fidèlement, dans vos tribulations, dans vos angoisses, une fontaine de grâces et de bénédictions. Adieu, mes chères dames, je ne vous oublierai jamais dans mes prières, et avec mon frère, nous parlerons souvent de vous et de votre charitable simplicité. » Ces bonnes dames, les larmes aux yeux, m'invitèrent à bien soigner mon frère, un saint, une des colonnes de l'église. Ce fut ainsi que nous nous quittâmes pour jamais, sans autre espérance de nous revoir que dans la vallée de Josaphat, qui, comme chacun sait, n'est pas loin de Jérusalem.

Nous trouvâmes dans notre chambre une provision de biscuits et de chocolat. « Voyez, me dit don Manuel, comme la manne du désert tombe pour nous, et comme la Providence nous favorise. — Oui, elle est toujours pour le plus adroit, comme le Dieu des armées est pour les gros bataillons. »

Le lendemain, dès le point du jour, nous montâmes en voiture. Quand don Manuel fut hors de la ville, il quitta sa robe, et devint troubadour de moine qu'il était; il reprit sa gaîté, ses chansons, en reprenant sa cape. « Avouez, me dit-il, que j'ai bien joué mon rôle. — D'accord, vous êtes un excellent comédien; mais moi j'ai sur le cœur quelque petite syndérèse, pour m'être prêté à tromper deux bonnes dévotes. — Bah ! faiblesse et pusillanimité! Dans la société, tous les hommes sont trompeurs et trompés; chacun cherche son bien aux dépens des autres : les conquérans, par les armes; les moines, par l'hypocrisie; les marchands, par un air de vérité; l'orateur et l'écrivain nous trompent par des mensonges adroits et le coloris du style; le médecin par de grands mots et la gravité de son air; les courtisans trompent les rois par l'appât de la flatterie, et les rois trompent les peuples; aussi ma conscience jouit d'une grande sécurité. » Bientôt le rude et fréquent cahotage de notre *calezino* mit fin à nos discours et à nos plaisanteries sur la mystification de dona Cascadilla. Nous gravissions de hautes montagnes par un chemin tracé au bord des précipices; l'amas des rochers énormes, la chaîne de ces monts arides, entassés les uns sur les autres, nous présentaient l'image du chaos. Notre *calessero* nous annonça que nous avions onze *leguas* à faire pour arriver à Carthagène. Le chemin devint si mauvais, si âpre, que don Manuel ne voulant pas, disait-il, briser sa tête poétique contre un rocher, me proposa de mettre pied à terre. Après une marche longue et pénible, il cria au *calessero* : « Hé, camarade ! il y a cinq heures que nous marchons, dînerons-nous aujourd'hui ? — *Animo senores*, commencez votre rosaire; vous n'aurez pas fini que nous serons à la *venta*, où ma pauvre bête et vous trouverez de quoi dîner. » Enfin, bien secoués, bien fatigués, nous arrivâmes à la *venta* si désirée. C'était la caverne de Cacus ou de Polyphème, une vaste grange au pied d'un rocher sourcilleux, où logeaient pêle-mêle le père, la mère, les enfans, les chèvres, les moutons, un âne et deux chiens. « Quelle *venta !* dis-je à don Manuel. — De quoi vous plaignez-vous ? Noé, dans

[1] Il y a une grande discussion au sujet de cette ablution, entre les sectateurs d'Ali et ceux d'Omar. Les premiers prétendent qu'il faut commencer par le coude, et ceux d'Omar, par le bout du doigt. Chez les chrétiens on a disputé long-temps pour décider si les laïques devaient faire le *signe de la croix* avec deux ou avec trois doigts. *Adhuc sub judice lis est.*

[2] C'est un vers de Virgile : « La nuit se précipite et embrasse la terre de ses ailes noires. »

[3] Ce compte est exact.

son arche, n'était pas en meilleure compagnie. *Ave, Maria,* dit don Manuel en entrant; père, nous avons faim, qu'avez-vous à nous donner?—*Nada* (rien).» J'aperçus un gigot de mouton appendu à son crochet; je lui demandai à qui il le destinait. — Oh! je le garde pour deux grands cordeliers qui doivent passer dimanche; d'ailleurs c'est aujourd'hui vendredi, je ne veux pas griller en enfer pour vous autres.— Tiens, mon ami, dit le poëte du Toboso, voilà un *peso duro* (cinq francs) pour ton gigot; demain tu iras te confesser, tu auras l'absolution, ton péché sera effacé, et l'argent te restera.» Entre deux intérêts pressans, ordinairement celui du moment l'emporte sur celui de l'avenir, et notre hôtelier nous livra le mouton; mais, en le décrochant, il fit le signe de la croix, en priant la *Madone* de fermer les yeux, et de lui pardonner.

L'après-dînée nous continuâmes notre route à travers des montagnes encore plus hautes, plus escarpées que celles du matin. Le poëte de la Manche me laissa seul dans la voiture. Il ne voulait pas, disait-il, donner sa chair délicate à dévorer aux vautours. Chemin faisant, dans un enthousiasme poétique et amoureux, il composa et chanta ces vers:

Écho, de celle que j'adore,
De Clara redis-moi le nom,
Redis-le au lever de l'aurore,
Et quand le soir sur l'horizon
Phœbé reparaît encore;
Fille des bois,
Dis-nous cent fois
Le nom de celle que j'adore.

Que dans le fond de ces déserts
Le nom de Clara retentisse,
Et qu'en *chorus* tout l'univers
Et le répète et l'applaudisse.

«Je doute, lui dis-je, que tout l'univers entende la voix de l'écho, et répète en chorus le nom de Clara.— Si ce n'est l'écho qui opèrera ce prodige, ce sera une muse qui portera ce nom d'un pôle à l'autre; je veux l'immortaliser, comme Ovide a immortalisé Corinne, et Pétrarque la belle Laure.»

Nous marchions à pas lents, la nuit approchait, l'ombre descendait sur les montagnes, lorsque nous arrivâmes auprès d'un ermitage. Le *calessero* nous dit que sa pauvre bête ne pouvait aller plus loin; qu'il y avait encore trois heures de chemin jusqu'à Carthagène; qu'il fallait prier le saint ermite de nous recevoir. Cet asile nous convenait très peu; mais il fallut fléchir sous la loi de la nécessité. Nous frappâmes à la porte de l'ermitage, où nous apercevions de la lumière. Un gros chien nous répondit par ses aboiemens. L'ermite parut à une lucarne, et nous cria: «Que désirez-vous?» Je lui répondis que nous étions des voyageurs fatigués et surpris par la nuit, qui lui demandions l'hospitalité. Après quelques autres questions, il vint nous ouvrir la porte. Le Cerbère de cette caverne gronda à notre aspect, nous présentant une file de dents qui effrayaient l'amant des muses, qui n'avait pas de gâteau à lui offrir; mais l'ermite fit taire ce dogue:

Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde,

il s'étendit aux pieds de son maître en murmurant;

Totoque ingens extenditur antro [1].

«Vous venez sous le toit de la pauvreté, nous dit l'ermite, et vous ferez mauvaise chère, si vous n'apportez votre souper; je vis de peu, et je ne reçois pas le pain de l'aumône.» Quoique cet homme fût revêtu d'une robe usée, qu'une barbe épaisse nous dérobât la moitié de son visage, son langage, sa physionomie n'annonçaient pas un de ces ermites si communs en Espagne, qui ont pour vocation la paresse et un grand penchant à la friponnerie. «Apparemment, lui dis-je, vous cultivez un petit jardin dont les légumes et les racines suffisent à votre frugalité? — Non, ce terrain est trop aride, trop pierreux; c'est mon pinceau qui me fournit ma subsistance. Je peins de petits tableaux de saints et de saintes, et surtout de jolies *Madones*, dont le débit est plus facile, et je vais les vendre à Carthagène. Je ne suis pas un Antonio Velasques, un Francisco Goya, un Joseph Castillo [2]; mais mon talent m'occupe et me nourrit.» Je lui dis alors que mon compagnon de voyage, poëte érotique, était un descendant de Joseph Castillo, et portait le même nom. A ces mots il montra un visage plus riant et plus affectueux. «Et vous, monsieur, me dit-il, vous êtes étranger?— Oui, je suis un officier français.— Je suis fâché de ne pouvoir mieux traiter des hôtes tels que vous; mais je vous donnerai avec plaisir le peu que j'ai.» Aussitôt il servit, sur une table délabrée, du pain, des raisins secs et du fromage. «Ces mets, nous dit-il, sont peu restaurans, mais j'ai une bouteille de vieux Malaga, digne d'un favori des muses.» Ce nectar vint très à propos pour rétablir nos forces. Le poëte du Toboso, après en avoir avalé un grand verre, nous chanta un dithyrambe impromptu en l'honneur de Bacchus, le dieu des poetes, ainsi qu'Apollon, et du patriarche Noé, le premier ivrogne qui ait paru sur la terre. Le dogue, peu sensible au charme de sa voix, l'accompagnait de son grognement. Don Manuel, ennuyé de l'entendre, s'écria: «Voilà un animal que la lyre d'Orphée ou le chant des syrènes n'aurait pu adoucir.— Il est, dit l'ermite, fort mauvaise compagnie avec les inconnus, mais c'est un ami ardent et fidèle. Une nuit, pendant que j'étais enseveli dans le sommeil, ses aboiemens m'éveillèrent en sursaut; j'écoute, j'entends que l'on enfonce ma porte. Je n'avais pour armes qu'un gros bâton; je n'osais ouvrir; mon chien hurlait, s'agitait, brûlait de combattre. Admirez son intelligence! Vous voyez cette lucarne étroite et haute; il la regardait sans cesse, et semblait me dire: ouvrez-la, je sortirai, j'irai vous défendre. Je le compris: j'ouvre la fenêtre, je le prends dans mes bras, il saute en bas, s'élance sur l'un des assaillans, le saisit à la gorge, le renverse par terre et le laisse pour mort. Il s'attache à la cuisse d'un autre, la déchire, et lui fait jeter des cris affreux. Le troisième assaillant, pour délivrer son complice, frappa d'un coup de poignard mon fidèle Achate (c'est le nom que je lui ai donné) qui, furieux, lâche sa proie, et saute au visage de son agresseur, qui hurle à son tour de toutes ses forces. Alors je sors armé de mon bâton; les assassins prennent la fuite, laissant leur camarade expirant. Je m'approche de lui, il me dit qu'il se meurt, qu'il veut se confesser. «Confessez-vous à Dieu, lui dis-je, je ne suis pas prêtre. — Mon Dieu! mon Dieu! sainte Marie! saint Jo-

[1] «Et son grand corps étendu remplit tout l'antre.»
[2] Peintres de l'école espagnole.

seph, s'écria-t-il, ayez pitié de moi; je suis un grand pécheur, j'ai volé, couché avec des femmes, violé de jeunes filles; j'ai assassiné un homme; mais, seigneur Dieu, je vous ai toujours aimé, respecté, ainsi que votre sainte mère, dont je n'ai jamais quitté le scapulaire; j'ai toujours cru votre sainte religion; j'ai fait maigre en carême, j'ai entendu la messe les fêtes et les dimanches quand je l'ai pu; ainsi j'espère que vous me pardonnerez mes péchés, que vous me recevrez dans votre saint paradis. » Après cette singulière confession, il me demanda de l'eau-de-vie, je lui en donnai, et il se trouva un peu mieux. Dès qu'il fut jour, je le fis porter à l'hôpital de Carthagène, où il se rétablit. Mais la justice s'en empara et le condamna aux présides[1]. Mon chien, mon sauveur, a guéri de sa blessure.—Je vois à présent, lui dis-je, que le tyran Louis XI avait raison de demander à Laurent de Médicis, un gros chien pour le garder dans sa chambre; il comptait plus sur la fidélité de cet animal que sur celle de ses gardes. Je voudrais que Descartes et les autres philosophes qui prétendent que les animaux sont de pures machines, m'expliquassent comment des automates ont de la sensibilité, de la mémoire, de l'amour, de la haine, enfin des passions[2]. » Le poète de la Manche répondit que « puisque Dieu avait daigné faire un pacte avec eux, et qu'il défend, dans la Genèse, aux animaux de tuer les hommes, ou qu'il en tirera vengeance, on ne pouvait douter de l'existence de leurs âmes; il ajouta qu'il y avait parmi les animaux, comme chez les hommes, des sots et des gens d'esprit, et même des gens à talens, comme le rossignol, l'Orphée des bois. Mais nous avons besoin de sommeil; cette caverne en parait la demeure, et comme dit Ovide :

Mons cavus, ignavi domus, penetralia somni.

Nous étendîmes nos manteaux sur la terre, et nous invoquâmes le dieu Morphée; mais il nous refusa ses pavots. Don Manuel, qui trouvait son lit un peu dur, disait que ses confrères les poetes avaient grand tort de dire que le sommeil fuyait les couches royales et les matelas d'édredon; qu'il voudrait bien en avoir un peur cette nuit. « *Senor ermitano*, ajouta-t-il, est-ce par dévotion que vous vivez dans cet antre, à la manière des saints ?— Non, *senor poeta*, ce n'est point la religion qui m'a exilé dans cette solitude, c'est le malheur, le dégoût de la vie du monde. — Cependant le monde et la vie donnent de jolis momens; on pleure un jour, on rit l'autre; tantôt on a la fièvre, la migraine, et tantôt on boit de bon vin, on fait l'amour, et l'on arrive ainsi au terme sans s'en apercevoir. — Je vois que vous désirez connaître mon histoire; je consens à vous la confier, j'y trouverai quelque plaisir. Il y a long-temps que je n'ai ouvert mon cœur et épanché mes chagrins.

Je descends d'une famille illustre de Castille où la noblesse est la plus ancienne de toute l'Espagne. Mon père, dévoré d'ambition, était un des plus assidus courtisans de Ferdinand VI; il ne voyait de bonheur qu'auprès du roi, et de la gloire que dans les titres, les décorations. Ce qu'il ambitionnait le plus ardemment, était d'être tutoyé par les premières familles du royaume, de jouir des honneurs de la *grandesse*. Il obtint l'un et l'autre après vingt ans de sollicitations et d'assiduités; mais il manqua quelque chose à sa félicité : il ne put acquérir avec la *grandesse* le privilége qui permet de se couvrir devant le roi[1]. Hélas, au moment de son triomphe, un rhumatisme goutteux l'accabla de douleurs et termina, après deux ans de souffrance, sa gloire, ses projets et sa vie. Il m'avait présenté jeune à la cour, en me disant : « Mon fils, si tu veux parvenir, profite de la leçon d'un courtisan anglais qui avait vieilli, toujours en place sous trois rois. On lui demanda comment il avait pu se maintenir à travers tant de révolutions et d'orages; en étant, dit-il, roseau et non pas chêne. » Je fus nommé, à l'âge de seize ans, *alferez* (enseigne) dans la garde espagnole; j'y servais depuis deux ans, lorsqu'un jour me promenant au Prado[2] avec un de mes camarades, j'aperçus deux femmes, la mère et la fille, fort inquiètes de la perte d'un petit épagneul égaré dans la foule. Elles allaient, venaient, revenaient, appelant *Joya* (bijou) : c'était le nom du petit chien. Frappé de la beauté et de l'inquiétude de la jeune personne, je l'abordai, et lui offris de chercher *Joya*. La mère et la fille acceptèrent mes offres avec l'expression de la reconnaissance. Après avoir pris le signalement de l'heureux bijou, je me mis à sa poursuite. J'eus le bonheur de le reconnaître dans les bras d'un grand escogriffe; je l'abordai et le priai de rendre ce chien qui ne lui appartenait pas. Il refusa avec audace; mais la vue de l'uniforme des gardes et mon épée, sur laquelle je portai la main, lui firent lâcher sa proie : je courus triomphant, la porter à sa belle maîtresse. J'étais suivi d'une foule de curieux qui criaient *Guapo, valiente !* et qui apprirent à ces deux dames comment j'avais enlevé ce trophée. Mon zèle, mon courage et surtout la vue du charmant *Joya*, pénétrèrent leur cœur de joie et de reconnaissance. La jeune personne me fit les plus tendres remercimens. Doux et cruel souvenirs ! O dona Francisca, que tu étais belle ! quel charme ineffable t'environnait ! J'offris à ces deux inconnues de les accompagner chez elles, et je fus accepté. La mère m'apprit qu'elle était la femme du peintre don Moreuo; qu'ils n'avaient d'autre enfant que dona Francisca et que leur unique chagrin était de n'avoir pas de fortune à lui laisser. « Vous avez, lui dis-je, dans votre fille, un trésor inappréciable. Frappé d'un trait nouveau, épris déjà de cette belle enfant, elle avait à peine quinze ans, je ne pus me résoudre à me séparer d'elle pour jamais. Je dis à sa mère que j'avais du goût pour l'art de Raphaël et de l'Espagnolet; en effet, je le cultivais depuis un an, et que si son époux voulait me permettre d'aller chez lui prendre des leçons, je serais flatté de devenir l'élève d'un si bon maître. Dona Catalina, c'est le nom de la mère, me promit de lui en parler, et m'autorisa à venir le lendemain chercher la réponse. Je passai la nuit dans la douce agi-

[1] Les présides sont des bagnes de galériens établis à Tetuan, à Oran et à l'Amérique méridionale.

[2] Le célèbre Buffon a voulu résoudre ce problème, et prouver qu'au lieu d'une âme les animaux ont un sens intérieur. Mais je doute qu'il s'entendit lui-même.

[1] Les honneurs de la *grandesse* procurent le titre d'*excellence*, mais ne donnent pas le droit de se couvrir devant le roi.

[2] Le Prado est une des belles promenades de Madrid : elle est ornée d'arbres, de fontaines, de statues, et a près d'une demi-lieue de longueur. C'est un rendez-vous général; on y voit jusqu'à quatre à cinq cents voitures qui se promènent fort tristement, et une foule de gens à pied. Cette superbe promenade a été encore embellie par Charles III, prince sage et sévère.

tation d'un cœur qui s'ouvre à l'amour pour la première fois. Je fus exact au rendez-vous; mais je ne vis point celle qui déjà fixait tous mes vœux. Je fus bientôt d'accord avec le père sur le prix des leçons. Je m'appliquai au dessin, et mon goût pour cet art libéral s'accrut avec mes progrès. Je me suis félicité souvent de l'acquisition de ce petit talent; j'y ai trouvé des consolations, un remède contre l'ennui, et des moyens de subsistance. Don Moreno était un peintre médiocre, grand travailleur, mais la nature lui avait refusé le génie ou le talent qui marche avec des ailes. Cependant il était bon maître, et donnait d'excellens principes. A l'heure de mes leçons, je voyais rarement dona Francisca; son père, homme grave et sévère, l'éloignait de moi; mais dona Catalina, douée d'une *âme facile* et du cœur d'une mère, m'indiquait les églises, les promenades où je pouvais les rencontrer. Que de messes, de sermons, de vêpres, j'ai entendus pour cette fille adorée! Les dimanches, les jours de fêtes, au sortir de l'église, nous allions nous promener tantôt sur les bords du Mançanarès, ou à la place Mayor, et plus souvent au Prado, où nous respirions un air pur, rafraîchi par les eaux jaillissantes des fontaines et embaumé du parfum des fleurs.

Je me traîne sur ces détails, parce qu'ils me rappellent les heures les plus fortunées de ma vie. Alors j'étais aimé. Je passais une partie de la nuit à pincer de la guitare sous le balcon de dona Francisca. Parfois, quand elle pouvait tromper la vigilance de ses parens, elle y paraissait comme un astre qui vient embellir la nuit. Cette vie délicieuse durait depuis quinze mois; l'amour avait triomphé de mes goûts. Je regardai avec dédain les plaisirs de la jeunesse; l'amour, la plus énergique, la plus douce, la plus terrible des passions, absorbait toute mon âme. Mon bonheur, mon existence, étaient dans mon amante; je ne vivais, je ne sentais, ne respirais qu'auprès d'elle; je négligeais mes devoirs militaires. Mon commandant s'en plaignit à mon père, qui me réprimanda très vivement. J'essuyai ses reproches en silence; mais j'allai me jeter aux genoux de ma mère, lui fis l'aveu de ma passion et la suppliai de solliciter l'agrément de mon père pour mon mariage avec dona Francisca. Ma mère, aussi alarmée que surprise, joignit aux remontrances, aux reproches, les prières les plus pressantes pour me faire abjurer un attachement qui ferait mon malheur, affligerait mon père et toute la famille. Pour toute réponse, je lui dis: « Ou la mort, ou dona Francisca. » Lorsqu'elle vit mon obstination, le désespoir où me jetterait un refus, elle me promit de parler à mon père et de solliciter son indulgence. Mon père la repoussa durement et garda avec moi un profond silence: mais trois jours après, mon colonel me fit mettre en prison, avec une sentinelle à la porte. Quel coup de foudre! Je fus anéanti. Le désespoir troubla ma raison, accabla mon âme. J'étais depuis quinze jours dans ce séjour de la douleur, où ma seule consolation était de tracer sur les murs les traits de mon amante, lorsque je reçus une lettre de mon père, qui me disait que ma prison ne s'ouvrirait que lorsque ma démence aurait cessé, que je donnerais ma parole de renoncer à mes folles amours et à un hymen qui déshonorait le sang des...., ses ancêtres.

Je lui répondis qu'il n'y avait que le crime qui déshonorât, et que les hommes étaient égaux. « Oui, me dit-il, l'égalité règne chez les sauvages; mais dans un état civilisé, dans une monarchie, il faut, pour l'ordre et l'harmonie de la société, une distinction dans les rangs et les fortunes. Je vous conseille, pour votre repos et votre bonheur, de changer votre philosophie contre du bon sens; pour moi, je ne changerai ni d'opinions ni de principes. » Je languissais depuis trois mois dans ma prison; mon père m'envoyait demander de temps en temps si je renonçais à mes chimères, si j'écoutais la voix de l'honneur et de la raison; je répondais toujours négativement. J'essayai plusieurs fois de séduire la sentinelle qui était à ma porte; je fus obligé d'admirer la fidélité et le désintéressement du soldat espagnol; je n'en pus séduire aucun. Mais le ciel vint à mon secours. Mon père m'envoya un franciscain, son confesseur, pour me débiter un sermon sur l'obéissance que l'on doit à ses parens, et sur les malheurs attachés aux mariages mal assortis. Pendant son discours, je le regardais attentivement; et inspiré par mon bon génie, je conçus le projet de faire servir ce moine à ma délivrance. Je feignis d'être touché de ses belles maximes, et le priai de venir me revoir. Il reparut le lendemain; je l'attendais, muni d'un poignard que j'avais sur moi lorsqu'on m'arrêta, et que j'avais caché. Le bon père me dit en entrant: « Eh bien! mon fils, avez-vous fait de sages réflexions? — Oui, mon père, ma vie est entre vos mains, et la vôtre est dans la mienne; ce que je dis en lui présentant le poignard. Déshabillez-vous, donnez-moi votre habit, ou vous êtes mort. Le pauvre moine, tremblant de tous ses membres, me répond: Ah! mon fils! quelle mauvaise pensée! C'est le démon qui vous l'inspire! — Cela peut être; je suis ensorcelé; je ne suis plus à moi; recommandez votre âme à Dieu. En parlant ainsi, je le tenais à la gorge, de la main gauche, et de l'autre j'appuyais la pointe du poignard sur sa poitrine; j'ajoutai: « Que risquez-vous? Vous faites une bonne œuvre et vous sauvez un infortuné. » Le franciscain se rendit enfin à ce raisonnement, étayé de la présence du poignard. Il se déshabilla en gémissant, en répétant cent fois: *Sancta Maria, sit nomen domini benedictum.* J'endossai aussitôt son habit, son grand chapeau, et après l'avoir remercié, je sortis avec un air recueilli, le visage baissé, les yeux attachés à la terre, sans que sentinelle ou geôlier soupçonnât que leur prisonnier s'échappait. Je me réfugiai dans une église jusqu'à la nuit; alors, protégé par son obscurité, je me rendis chez dona Catalina Moreno. Mon apparition la surprit étrangement: sans autre préliminaire, je me jetai à ses pieds, et lui demandai la main de sa fille, lui disant qu'après notre mariage nous partirions pour Lisbonne. « Le temps, ajoutai-je, l'indissolubilité de nos liens, la douceur et les attraits de dona Francisca, fléchiront l'austérité, les préjugés de mon père. » Dona Catalina, effrayée d'une telle démarche, résistait à mes prières, à mes larmes. « Appelez, lui dis-je, votre fille, et consultez son cœur et ses intérêts. Dona Francisca parut, la douleur et l'amour animant mes traits et mon langage, je la suppliai d'écouter mes vœux, d'approuver mon projet. Elle hésitait, le trouble était dans son âme; l'amour dans ses regards. La mère dit alors: « Nous ne pouvons rien décider sans son père, allons le consulter. » Don Moreno, flatté de l'éclat de mon alliance, n'ayant que ses pinceaux et quelques portraits à laisser à sa fille, après plusieurs objections que je combattis, consentit à notre union. Nous convînmes que le jour suivant, à deux heures de nuit, le père, la mère et la fille, avec un prêtre, se rendraient chez une de leurs parentes, que je m'y trouverais avec

une voiture de poste, et que nous partirions après la célébration du mariage. Je les quittai transporté d'espérance et d'amour, et j'allai chercher un asile chez un de mes camarades. J'y passai la nuit et toute la journée suivante, ne voulant pas m'exposer à être reconnu par les espions que mon père devait avoir mis en campagne. Mon jeune ami se chargea de mes commissions, vendit quelques bijoux que j'avais, m'acheta une voiture, me prêta de l'argent, et j'attendis la fin de cette journée avec le tourment de l'impatience et du désir. A l'heure indiquée, je courus à mon rendez-vous, accompagné de mon camarade. La famille de don Moreno et un prêtre m'y attendaient. Ma chère Francisca et moi reçûmes la bénédiction nuptiale, et nous nous jurâmes une fidélité éternelle. Quel serment! le ciel l'entendit et ne le reçut pas. La cérémonie fut suivie d'un soupé, à minuit nous montâmes en voiture, après les plus tendres adieux. Le père et la mère me criaient: « Ayez soin de ma fille; que le bon ange et la Vierge vous accompagnent! » Quel moment fortuné! je possédais enfin celle que j'idolâtrais depuis deux ans. Elle est à moi pour toujours, personne ne peut me la ravir! « O ma chère Francisca! lui disais-je en la pressant dans mes bras, aimable, tendre épouse, nouvelle moitié de moi-même! je respire à peine, mon âme est accablée du poids de son bonheur! » Dona Francisca, émue, attendrie, ne me répondait que par des soupirs et des pleurs. Heureuse de m'appartenir, elle regrettait ses parens, sa maison, ses douces habitudes: sa timidité s'alarmait de sa démarche. L'obscurité de la nuit effrayait son imagination. Par malheur un orage se forme sur notre tête, les vents mugissent, la pluie tombe à grands flots, les éclairs, le fracas du tonnerre épouvantent les chevaux et le postillon qui implorait à grands cris la Madone et tous les saints de sa connaissance. Pour moi, indifférent à la tempête, je jouissais de la plus belle nuit; je rassurais dona Francisca, je couvrais de baisers ses bras, ses mains; quelquefois ma bouche s'attachait sur la sienne, et elle me repoussait doucement. Enfin l'orage s'apaisa à la renaissance du jour, et le soleil, déployant sa splendeur sur un ciel d'azur et sur la campagne rajeunie par la pluie, offrit à nos regards un spectacle délicieux qui ramena le calme, la sérénité dans l'âme de ma femme. « Regarde le ciel, lui disais-je, il est beau comme toi, pur comme ton cœur; il sourit à nos vœux, à notre amour. » Alors, se jetant dans mes bras, les plus tendres caresses scellèrent notre union.

Nous nous arrêtâmes à Salvatierra, première ville du Portugal, nous y séjournâmes pendant huit jours. Jours mémorables! heures enchanteresses et fugitives où je savourai dans un ravissement continuel tout ce que l'hymen et l'amour peuvent avoir de volupté, de délices! Apres ce court période de temps, nous partimes pour Lisbonne; je quittai mon nom et pris celui de ma femme, don Fernandes Moreno.

Pendant les premiers jours, nous parcourûmes la ville et ses environs. C'est avec raison que les anciens l'appelaient *Elysea;* c'est un véritable Élysée, c'est le séjour du printemps dans sa beauté, dans sa fraicheur. Nous allions fréquemment à la place du Palais, située sur la rive du Tage, que les Portugais appellent le roi des fleuves[1]. Il a, dans cet endroit, plus d'une lieue de largeur, où flottent une foule de vaisseaux à l'ancre. D'autres fois nous montions sur l'une des sept collines qui nous offraient la magnifique perspective du fleuve, de la mer, de la campagne, des forts et de la ville. Ma jeune épouse qui, dans l'univers, ne connaissait que Madrid, n'imaginait rien au-dessus de la place Mayor et du Prado, ne pouvait se rassasier de cet aspect magnifique. La mer, son immense étendue, frappaient son imagination, et la faisaient frisonner, surtout lorsque cet énorme volume d'eau était agité, ou quand elle apercevait un vaisseau se balançant au milieu des vagues courroucées. Nous passâmes ainsi les premiers jours dans des courses agréables, où tout ce que nous voyions était nouveau pour nous; où des sensations vives, la communication intime de nos âmes, le bonheur d'être ensemble, ajoutaient un nouveau charme aux beautés de l'art et de la nature. Nous revenions, après ces exercices salutaires, dans notre humble logement, où nous faisions un repas frugal, assaisonné par l'amour et l'appétit. Ainsi, enivrés du présent, très imprévoyans de l'avenir, nous jouissions de tout ce que la vie a de plus doux, de plus ravissant. Mais notre argent s'écoulait et le vide qui se faisait dans ma bourse, m'avertit qu'il fallait descendre de la sphère céleste, pour m'occuper des choses de la terre. J'écrivis à mon père une lettre touchante pour implorer ma grâce et ses bontés. Il ne daigna pas me répondre. Alors, pour subsister, j'eus recours à mes petits talens. Je m'affichai peintre de portraits. J'exerçai bientôt mon pinceau pour un chanoine de la cathédrale. Un visage ovale et plein, des joues colorées, des yeux pers, une physionomie de jubilation: voilà le premier portrait que j'eus à faire, et je réussis. Mais ce qui propagea ma réputation, ce fut le portrait de la femme d'un alcade, âgée de cinquante ans. Mon pinceau indulgent enleva quatre lustres à son visage. Cette adroite flatterie m'attira quantité de femmes surannées, fort aises de rajeunir dans leurs portraits. Pendant mon travail, ma femme brodait près de moi, et ses regards animaient mon pinceau. Que nous étions heureux à côté l'un de l'autre! Un jeune homme d'une figure agréable vint me prier de faire son portrait. Je m'aperçus que pendant les séances il ne cessait de regarder ma femme, de lui adresser la parole. Cette galanterie me déplut. Je me hâtai de finir son portrait et de le renvoyer. Il me demanda la permission de revenir nous voir. Je la refusai, alléguant que mes occupations et ma fortune ne me permettaient pas de recevoir du monde; je ne le revis plus. Mais un jour, en rentrant chez moi, je trouvai son chien, un petit épagneul qui le suivait toujours. Je crus d'abord que le maître était avec le chien. Je me trompai, je n'en parlai pas; mais deux jours après, je revis encore ce petit animal dans ma chambre: alors, mes soupçons se fortifièrent; je pensai que ce chien n'y viendrait pas aussi souvent si son maître n'y venait pendant mon absence. J'abordai ma femme d'un air sombre et soucieux; elle m'en demanda la cause avec inquiétude et attendrissement. Je lui répondis que c'était le silence de mon père qui m'attristait. Elle le crut; je commençais à oublier le maudit chien, lorsque pour la troisième fois je le trouvai près de ma femme qui le caressait. A cette vue je pâlis, je frémis. Dona Francisca alarmée, me demanda si j'étais malade. « Oui, madame; je souffre, lui dis-je avec humeur et dureté —Ah! mon ami! quittez ce ton sévère, s'écria-t-elle, vous allez me donner la mort: qu'avez-vous? Ouvrez-moi votre cœur, je vous en supplie à genoux. » Elle

[1] Les poëtes latins disent que c'est l'Éridan qui est le roi des fleuves. *Rex Eridanus,* a dit Virgile.

s'agenouilla en prononçant ces mots. Je la relevai. « Vous le voulez, lui dis-je, je parlerai. Que fait ici le chien de ce jeune homme que j'ai peint, et qui me chagrinait par son air galant et doucereux? S'il ne venait pas dans mon absence, le chien n'aurait pas l'habitude de la maison.— Ah! don Fernandez, quelle injure! quelle erreur est la vôtre! Ce chien n'est plus à ce jeune homme; il l'a troqué contre un lévrier danois, avec cette vieille dame qui loge au premier étage. » Confus, affligé, détestant ma jalousie, j'implorai mon pardon, et je l'obtins aisément. Ce nuage dissipé, nos jours en devinrent plus doux et plus sereins. Tous les soirs nous nous félicitions d'avoir passé une journée agréable. L'ambition, l'avarice, le crime, disions-nous, cherchent le bonheur au-delà de la nature; il est dans son sein, dans les douces affections et les jouissances de l'âme. C'est alors que j'observai que l'homme qui vivait de son talent, de son travail, lorsqu'il ne lui manque pas, était beaucoup plus heureux que le riche oisif, assuré de sa subsistance. Le travail a rempli agréablement sa journée, et l'aspect de son bénéfice est pour lui chaque jour une nouvelle jouissance. Un an s'était écoulé dans ce rêve délicieux, lorsque je reçus une lettre de dona Catalina, qui m'annonçait la mort de mon père, ajoutant que ma mère s'était retirée dans un couvent, et que j'étais déshérité. La perte de ma fortune affligea vivement dona Francisca. « Ce n'est pas sur moi, disait-elle, que je pleure : la pauvreté fut toujours mon partage; et qu'ai-je besoin de fortune près de toi? Mais je suis la cause de ta ruine. Un jour, peut-être, tu regretteras ces richesses, ces honneurs que tu dédaignes aujourd'hui.— Ah! ma chère Francisca, étouffe ces vains regrets; en te consacrant ma vie, j'ai troqué une vaine opulence, un éclat frivole contre la paix et le bonheur. Cependant, je revins à Madrid pour tâcher de sauver quelques débris du naufrage. Je plaidai contre mon frère pendant trois ans, et ayant obtenu de la justice quelques parcelles de biens paternels, je vins m'établir à Tolède, où je repris mon nom. Ma femme était dans tout l'éclat de sa beauté, ses charmes et mon nom attirèrent chez moi la noblesse du pays. Je donnai des fêtes, des bals où brillaient la légèreté et les grâces de dona Francisca. Elle dansait souvent le *fandango* avec le comte d'Avila, jeune homme d'une figure charmante, et qui avait rapporté de Paris, où il avait passé plusieurs années, la galanterie, l'inconséquence, l'urbanité françaises, et le goût d'un faste noble et élégant que soutenait son opulence. Il a beaucoup de grâces, d'agrément dans l'esprit; mais un tort très grave le dépare aux yeux de ses compatriotes : il est fort prévenu pour les Anglais et les Français. L'Espagne, dit-il souvent, est arriérée de deux siècles sur ces deux nations. Le souverain bien, pour un Espagnol, est de dormir pendant la chaleur, de respirer le frais au retour du soir, de prendre du chocolat, de n'avoir d'autre occupation que la dévotion et l'amour; les Anglais et les Français jouissent de la vie autant par leurs travaux, leur activité dans les affaires, que par leur philosophie et le talent heureux d'embellir, de prolonger le plaisir. Ses opinions lui ont attiré plusieurs affaires dont il s'est tiré avec honneur. Quoi qu'il en dise, si ma nation est arriérée de deux siècles sur les Anglais et les Français pour les arts, le commerce et les jouissances de la vie, elle est à leur hauteur pour le courage, et peut-être elle les surpasse en esprit et en vertus. Au reste, ses préjugés me choquaient beaucoup moins que sa galanterie auprès de ma femme. Souvent il laissait échapper des traits ingénieux et flatteurs sur ses charmes; il lui baisait souvent la main, sous mes yeux, il est vrai; mais à chaque baiser le frisson me saisissait. Cependant averti par le passé, retenu par le respect humain, ne pouvant vaincre ma jalousie, je la dissimulai; mais je nourrissais une autre cause de chagrin qui aigrissait mon caractère : mes fonds baissaient. La vanité, l'orgueil, avaient forcé ma dépense. Je sentais déjà toute l'humiliation de la pauvreté. Ma femme me demanda souvent la cause de ma tristesse. Je l'attribuai au déplaisir que j'avais de ne pouvoir embellir ses jours par une fortune plus considérable; je lui disais : « Vous êtes environnée d'une noblesse brillante; les femmes ont des diamans, des équipages, un nombreux domestique; et vous, l'épouse de don Fernandez... vous allez à pied, sans éclat, sans parure, comme la femme d'un simple bourgeois.– Mon ami, me répondait-elle, aime-moi toujours, ton amour sera ma plus riche parure. Le bonheur est attaché à l'union des cœurs, au charme d'une vie innocente et paisible, et non au vain prestige d'un faste aussi triste que fatigant.—J'en conviens; mais je porte un nom illustre : le plus beau nom a besoin de l'éclat de la fortune : sans elle la grandeur de la naissance n'est qu'un tableau décoloré, terni par la poussière. — Je vois que tu envies les richesses de tes égaux, peut-être celles du comte d'Avila? — Du comte d'Avila! m'écriai-je, non, je n'envie ni son faste ni ses grands airs —Tu as raison : depuis que je fréquente cette haute noblesse, je ne vois point briller dans les ménages les rayons du bonheur. Les grands seigneurs s'aiment trop; l'orgueil, l'ambition les occupent plus que leurs femmes; et celles-ci ont trop de loisir et de vanité pour s'attacher à leurs maris. Ensuite, elle ajouta, en soupirant : Mon ami, un soupçon me tourmente.—Lequel? parle avec confiance.—Je crains bien qu'un jour tu ne m'accuses de la perte de ta fortune et de ta grandeur? » A ces mots, le cœur ému, je l'embrassai tendrement et lui jurai que sa tendresse était le plus beau présent que la fortune pût me faire. « Eh bien, dit-elle, reprends tes pinceaux, rentrons dans l'obscurité; le grand éclat du soleil éblouit et fatigue les yeux, une lumière douce les repose et réjouit l'âme. Sur le penchant des coteaux qui dominent Tolède, il y a des *cigarales* charmans [1], où les rochers, les bois prêtent leur ombre à la noble indigence et à l'infortune; allons-y jouir de nous-mêmes, de notre amour et du calme de la solitude —Oui, ce plan me séduit, je vais m'occuper des moyens de l'exécuter. » Cet entretien calma pour un moment les accès de ma jalousie; mais deux jours après, le comte vint m'offrir de me prêter de l'argent, que je refusai. Cette offre réveilla mes soupçons. Je pensai que ma femme lui avait confié notre embarras, et que sa générosité était l'effet de son amour. Un nouvel incident confirma mes doutes. J'étais sorti de grand matin pour aller voir les tableaux de la cathédrale; après avoir lu l'épitaphe du tombeau du cardinal Porto Carrero, qui fait naître de tristes réflexions sur le néant des grandeurs humaines [2], j'entrai dans la salle capitulaire où sont tous les portraits des archevêques de Tolède. Je les observai avec d'autant plus d'attention et d'intérêt que, dans cette succession de portraits, on voit les progrès de la peinture en Espagne depuis 1085, époque de la prise de Tolède sur les Maures.

[1] Ce sont de petites maisons de campagne.

[2] Telle est cette épitaphe : *Hic jacet pulvis, cinis et nihil.*

J'étais dans cette salle depuis quelque temps, lorsque je vis entrer ma femme, le comte d'Avila et Éléonore de Galves, sa cousine. Ma présence parut les étonner; mais plus surpris encore, je sentis les frissons de la jalousie. Je m'efforçai de la dissimuler, et je demandai à dona Francisca le motif qui l'attirait dans cette église. « Dona Eleonora et le comte sont venus me demander du chocolat, et m'ont engagée à venir voir les reliques envoyées à cette église par saint Louis, roi de France. — Si j'avais été prévenu de cette partie, j'aurais été des vôtres. » Le comte me dit alors, d'un ton léger, qu'il fallait que les femmes fissent de temps en temps quelque acte de liberté pour prouver qu'elles sont libres. En France.... « Eh, monsieur le comte! m'écrai-je avec humeur, nous sommes en Espagne, et les frivolités de la France ne séduisent que les têtes légères. J'aurais vécu dix ans à Paris, que je n'en reprendrais pas avec moins de plaisir la cape, la montère, les mœurs et les coutumes de ma patrie. Ma femme ajouta que, née à Madrid, elle ne s'écarterait jamais des usages et des modes de son pays, surtout de ceux qui resserrent les liens du mariage. Sans doute le comte avait été offensé de l'aigreur de ma repartie; mais je crus m'apercevoir qu'un regard de ma femme lui avait commandé le silence. Le sacristain parut alors et nous allâmes voir les reliques de saint Louis [1]. Je les quittai ensuite sous prétexte d'aller dessiner quelques tableaux; mais loin de songer à m'occuper, j'allai me promener sur les bords du Tage, agité, dévoré de jalousie. Eh quoi! ne peut-on aimer sans nourrir ce serpent dans son cœur? Le doute faisait mon plus cruel supplice. Je crois que j'aurais préféré la certitude de savoir ma femme coupable. Enfin, pour éclaircir ce terrible problème, je combinai un plan auquel je m'arrêtai. Rentré chez moi, j'eus la force d'affecter la sérénité d'une âme tranquille. Le soir je dis à dona Francisca que le lendemain j'irais passer la matinée à la campagne, pour dessiner les ruines d'un ancien aqueduc, ouvrage des Romains : ma femme ne soupçonna point le piége. Cependant, enveloppé d'une cape d'emprunt, un grand chapeau à bords rabattus sur la tête, une épée cachée sous ma cape, je me tapis au coin de ma rue, pour voir si le comte ne profiterait pas de mon absence pour venir chez ma femme. Au bout d'une heure, je vis sortir sa camariste; je la suivis et la vis entrer chez le comte : je compris qu'elle venait l'avertir de mon absence. Je retournai à mon embuscade pour attendre mon rival, et me venger s'il paraissait. Je ne me trompai point; il accourut à pied, seul, avec un air triomphant; à cette vue, furieux, hors de moi, je fonds sur lui l'épée à la main, en lui criant : Traître, défends-toi! » Il voulut parler : « Défends-toi, lui dis-je, ou je te coupe le visage! » A ces mots outrageans, il tire son épée; je l'attaque, le presse, et animé par la rage, je lui plonge mon fer dans le sein. Il tombe mort ou mourant, je le recommande à deux hommes qui étaient accourus; moi, troublé, égaré, je sors aussitôt de Tolède, renonçant à la perfide que j'avais tant aimée, et poursuivi par son souvenir et l'ombre sanglante du comte. Après une course rapide, je m'arrête sur les bords du Tage : je sonde sa profondeur d'un œil égaré. « C'est dans ces flots, me dis-je, que doivent finir ma vie et mes tourmens. » Je quitte ma cape; j'allais me précipiter. Mais la religion me cria au fond de l'âme : « Arrête! il est un Dieu vengeur qui punit le suicide. » Je vis l'enfer ouvert sous mes pas, je m'éloignai, glacé d'horreur, d'épouvante; et après l'agitation la plus cruelle, je résolus d'aller à Valence, m'enfermer dans une chartreuse, pour expier les égaremens d'une vie aussi coupable que malheureuse. Je marchais à grandes journées. Quelquefois je m'arrêtais dans un lieu aride et sauvage; là, au pied d'un rocher, je nommais, j'appelais ma femme en versant un torrent de larmes. Un jour, en traversant une rue de Carthagène, un chien poursuivi par un garçon boulanger, armé d'un bâton, vint se réfugier auprès de moi; son regard implorait ma protection. Cet animal, ne connaissant ni le tien ni le mien, avait dérobé un pain. J'arrêtai la vengeance du boulanger en lui payant le vol; et je laissai le chien dévorer sa proie tout à son aise. Quand je fus hors de la ville, je m'aperçus qu'il me suivait. Je l'appelai, il vint à moi, me témoigna sa reconnaissance par l'agitation de sa queue et l'expression de ses regards. Ah! dis-je, ce chien est reconnaissant d'un léger service, et ma femme à qui j'ai sacrifié mon état, ma fortune, les plus belles espérances....... Les pleurs me suffoquaient. Je m'assis sur une pierre; le chien vint se coucher à mes pieds et s'endormit. « Heureux animal! lui dis-je, ni l'ambition, ni la jalousie, ni le remords, ne troublent ton sommeil. Grand Dieu! tu traites les animaux avec plus d'indulgence que l'homme, fait à ton image! Pauvre chien, tu seras désormais ma seule consolation, mon unique ami. Je cherchai un nom pour lui, et me souvenant de mon vieux Virgile, je l'appelai *Achate*.

« En traversant la chaîne des montagnes, je me trouvais vis-à-vis de cet ermitage, dont la porte était ouverte; j'entre. Quel spectacle! Je vois dans un cercueil un ermite mourant; l'abstinence et la vieillesse avaient desséché son corps; il me fit signe de lui donner un crucifix qui était suspendu sur sa tête. Quand il le tint, il le baisa plusieurs fois et l'appliqua sur son cœur. Il parut faire un effort pour me parler, mais sa voix était éteinte, et il expira bientôt. J'étais indécis si j'abandonnerais ce cadavre, ou si je l'enterrerais. J'aperçus deux pâtres, je les appelai; ils accoururent; entrés dans la caverne, ils se mettent à genoux, disent des prières pour l'ermite et m'aident ensuite à l'ensevelir. Je plantai une croix sur ce tombeau, où je vais souvent prier pour lui et rêver silencieusement à la rapidité, au néant de la vie. Les pâtres m'apprirent que cet anachorète habitait la caverne depuis vingt ans; que tous les huit jours il allait faire la quête à Carthagène, où on lui donnait des légumes et du pain; c'était la provision de la semaine. Il passait sa journée dans un cercueil, lisant, relisant une Vie des saints, dont j'ai hérité, en poussant continuellement des soupirs vers le ciel : c'est tout ce que l'on sait de lui; sa vie s'est écoulée

[1] Saint Louis, en envoyant ces reliques, écrivit une lettre qui mérite d'être connue. « Louis, par la grâce de Dieu, roi de « France, à nos très chers et amis en Jésus-Christ, les chanoines « et tout le clergé de Tolède, salut et dilection : ayant le dessein « d'enrichir votre église d'un excellent trésor, en considéra- « tion de notre très cher et très-amé le vénérable don Juan, « archevêque de Tolède, qui nous a fait de très humbles et ins- « tantes prières, nous vous envoyons avec plaisir quelques « parties considérables des saintes reliques que nous avons eues « du trésor de l'empire de Constantinople, et tirées de nos sa- « crés et pieux sanctuaires. Ces reliques sont une partie de la « vraie croix de notre Seigneur, que vous recevrez et garde- « rez avec ce respect qui est dû à ces susdites reliques; nous « vous conjurons encore de vouloir bien vous souvenir de nous « dans vos messes et dans vos prières. »

Donné à Etampes, le mois de mai de l'année 1248.

dans l'ombre. Il est mort tout aussi avancé que notre grand empereur Charles-Quint, qui a joué un rôle si brillant sur la terre. Je passai la nuit dans cet ermitage; et voyant qu'il appartenait au premier occupant, je m'y établis, résolu d'embrasser la vie érémitique; je me fis appeler comme mon prédécesseur, don Ambrosio. Je vis ici depuis quinze mois avec mon fidèle Achate. La promenade, mes pinceaux, la lecture de la Vie des Saints, remplissent mes journées. Peut-être elles auraient pour moi plus de douceur, si le souvenir déchirant d'une épouse infidèle, et le remords d'un meurtre ne me poursuivaient dans le silence de cette solitude. »

Le poëte du Toboso prit alors la parole et dit : « Senor don Ambrosio, il me semble que la jalousie a précipité votre jugement; souvenez-vous du petit chien de Lisbonne, dont la physionomie avait troublé votre cervelle. Il ne faut pas accuser légèrement les femmes; et dans le doute, il vaut mieux les croire innocentes que coupables. J'ai lu que Mahomet, le prophète, étant averti que Aiesha, sa femme chérie, avait une intrigue avec un jeune Arabe, fit descendre du ciel un chapitre du Coran pour affirmer que sa femme était fidèle. Tous les maris devraient imiter la sagesse de Mahomet. » Le calessero, qui jusqu'alors avait écouté sans rien dire, s'écria qu'il avait l'espérance que le senor don Ambrosio reconnaîtrait l'innocence de dona Francisca, et qu'il la reprendrait. « Mes pressentimens, ajouta-t-il, ne m'ont jamais trompé. Un jour, je fus arrêté par des voleurs qui me prirent cinq piastres. Allez, leur dis-je, le Ciel vous punira. Deux mois après, ils furent pris et massolés[1] pour d'autres crimes. Depuis cinq ans de mariage ma femme ne m'avait donné aucun enfant; je pressentis qu'elle deviendrait enceinte si je l'envoyais à Saragosse prier Notre-Dame del Pilar. Mon pressentiment ne me trompa point: après neuf mois, elle accoucha d'un beau garçon. »

Le jour commençait à poindre; don Manuel dit alors : « J'ai le pressentiment que nous irons ce soir coucher à Carthagène. Un grand saint a dit, qu'il y a deux époques dans la journée qui méritent notre attention : le matin, pour songer à son dîner; le soir, pour penser où l'on soupera et où l'on passera la nuit[2]. Nous prîmes congé de don Ambrosio en le remerciant de l'honnêteté de son accueil. Je lui conseillai de renoncer à sa vie érémitique et sauvage, d'autant plus malheureuse que la religion, qui, s'emparant de l'imagination, change les sacrifices en jouissances, n'en était pas le principe. « Quand le cœur, me répondit-il, est déchiré par les objets de nos affections, leur abandon, leur perfidie semblent inculper tout les hommes; nous les enveloppons dans notre haine et dans nos ressentimens. Si un jour je ne puis supporter le poids de cette existence, que vous appelez sauvage, j'irai me réfugier dans un monastère, mais jamais je ne rentrerai dans la société. »

« Il faut convenir, me dit dans la route le poëte du Toboso, que la terre est peuplée de fous. Don Ambrosio vit en ours dans les montagnes, pour se punir de l'infidélité de sa femme; son prédécesseur est resté vingt ans dans cette caverne, étendu dans un cercueil, apparemment pour aller en paradis tout couché; un autre abandonne sa femme, ses douces habitudes, pour aller au Mexique, chercher des richesses, des fatigues et la mort. Un fanatique se condamne, dans une chartreuse, à l'oisiveté, au jeûne, au silence, pour plaire à Dieu, comme si Dieu avait créé les hommes pour vivre à l'instar des bêtes fauves et des orangs-outangs. Un grand seigneur, favori de la fortune, possédant des terres, des châteaux, où il pourrait dire, comme Horace : *Hic vivo et regno* (ici je vis et je règne), court à Madrid ramper dans le palais des rois, sacrifier son temps, sa liberté, son repos, pour avoir l'honneur de baiser la main du monarque un jour de gala, de mettre son chapeau devant lui, et de le suivre à la chasse en habit vert[1]. Mon ami, vive un enfant d'Apollon! Libre comme l'oiseau, il ne fait sa cour qu'aux Muses et à sa Corinne, et ne la reçoit de personne; il est toujours dans les régions éthérées, toujours content de lui et de ses vers. — Cette espèce de folie est peut-être plus agréable; mais un pays où il n'y aurait que des poetes ressemblerait à un champ qui ne produirait que des bluets et des coquelicots. » Les cahots interrompirent souvent cet entretien philosophique. Le chemin était âpre et rocailleux. Don Manuel criait de temps en temps à notre Phaéton : « Hé! *calessero*, ne me fais pas briser la cervelle où réside mon *sensorium commune*, si tu veux que je pense. » Enfin la route s'adoucit; nous descendîmes dans une plaine, au bout de laquelle s'élevait Carthagène. Elle s'annonçait de loin entourée de hameaux, de vergers, de métairies, de *sitios* (maisons de campagne), et de promenades charmantes. Je m'approchais avec plaisir de cette ville célèbre, jadis la plus riche après Rome, et qui me rappelait le fameux Scipion qui la prit dans un jour, et Annibal qui l'embellit, et qui partit de là pour aller détruire Sagonte. Les lieux où les grands hommes ont vécu donnent au souvenir un intérêt vif et touchant. L'imagination franchit les intervalles des temps, et nous rend contemporains de ces illustres personnages. Je voyais encore Scipion renvoyer à leurs parens les otages que les Carthaginois avaient exigés de la nation espagnole. J'admirais cette belle captive, dont la beauté attirait tous les regards. Scipion demande quels sont ses parens, sa patrie; on lui apprend qu'elle était promise en mariage au jeune prince des Celtibériens. Alors il fait venir ce prince, et lui dit : « Je vous rends votre épouse; sa jeunesse, sa vertu ont été respectées dans mon camp, comme dans sa maison paternelle : en la conservant dans toute sa pureté, j'ai voulu vous faire un présent digne de vous et de moi : la seule reconnaissance que j'exige, c'est que vous deveniez l'ami des Romains. » A ce discours, le jeune prince, pénétré de joie et d'admiration, prit la main de Scipion, et supplia les dieux de récompenser tant de magnanimité, tant de vertu. Ce général romain trouva dans Carthagène 64 bannières militaires, 276 coupes d'or, 18,300 marcs d'argent, et quantité d'autres richesses. De cette ville, il alla combattre Annibal devant les murs de Carthage. Les deux plus grands généraux de la terre sont en présence : la victoire incertaine plane entre les deux camps; elle couronna Scipion. A quoi aboutissent tant de triomphes,

[1] *Massoler*, c'est donner un coup de massue sur la tempe du criminel; c'est le supplice le plus doux.

[2] Don Manuel a singulièrement interprété la maxime de saint Jérôme qui dit : *Duorum temporum maxime habendam curam, mane et vespere, id est eorum quæ acturi sumus et eorum quæ gesserimus.*

[1] L'uniforme de chasse, à la cour d'Espagne, est un habit vert orné d'une large broderie; c'est une grande faveur que la permission de le porter et d'être admis aux chasses royales.

tant de gloire? De retour à Rome, il est accusé, proscrit par ses concitoyens, et il va mourir oublié dans sa petite maison de Literne! Annibal, banni de sa patrie, poursuivi par les Romains, trahi par un roi de Bithynie son hôte, se voit forcé, à l'âge de soixante-cinq ans, d'avaler du poison! Hélas!

Tout est fumée, et tout nous fait sentir
L'affreux néant qui va nous engloutir.

Arrivés à la *posada* à l'heure du diner, on nous servit une soupe faite avec du lard rance, en nous régalant d'un proverbe espagnol : *No hai olla sin tocino, ni sermon sin Augustino* [1]. Cette soupe fut relevée d'une omelette à l'huile, deux plats dignes des Cafres ou des Hottentots. « Consolez-vous, me dit don Manuel, ce soir vous aurez un souper aussi bon que ceux que la dame Jacinte donnait au licencié Sédillo, célébré par Gil Blas. Allez voir le port; en attendant, je ferai un peu de sieste, et préparerai ensuite les ressorts qui doivent établir notre souper. »

Le port de Carthagène est creusé par la nature, et enfoncé dans les terres; les vents y sont muets, le matelot y dort avec tranquillité. *Tuta quies habitat*. Le célèbre André Doria disait qu'il ne connaissait que trois ports sûrs et commodes; le mois de juin, de juillet, et Carthagène. Je visitai l'arsenal, qui est immense, et fourni de tous les agrès nécessaires pour l'équipement des vaisseaux. La ville est assez grande; mais elle a peu de belles rues, et encore moins d'édifices remarquables. Au bas d'une promenade, fréquentée l'été, je vis une petite église érigée en l'honneur de saint Jacques, patron de l'Espagne. Une bonne femme me dit que c'était là où le saint avait débarqué, lorsqu'il vint de la Palestine pour convertir la nation.

Après m'être promené quelque temps, la nuit approchant, je retournai à la *posada*, aiguillonné par l'appétit et l'espoir de la bonne chère, promise par don Manuel. Il tint parole. Dès qu'il m'aperçut : « Arrivez, me dit-il: mes entrailles crient, toute la cuisine est en mouvement pour nous : *cuncta festinat manus*. » Dans ce moment le *posadero* annonça à don Solano que nous étions servis. A ce nom, je regardai fixément le poète du Toboso, qui, conservant sa gravité, me dit : « Allons nous mettre à table. » Ce qui m'étonna le plus, c'est la nouvelle physionomie de l'hôtelier qui, le matin, nous servait un méchant potage avec un rire sardonique, et qui avait un air riant et respectueux. « O divine influence du génie! m'écriai-je, quand nous fûmes tête à tête avec le cygne de la Manche; mon cher, vous avez plus d'imagination à vous qu'Homère et l'Arioste ensemble. Cependant, selon moi, ces deux poètes sont les plus féconds et les plus doués de cette faculté. Quel festin! — Quoi donc? Vous êtes plus étonné que saint Pierre, lorsqu'il vit descendre des quatre coins de la terre une grande nappe remplie de toute sorte d'animaux, et qu'il ouït une voix qui lui disait : « Levez-vous, Pierre, tuez et mangez. » Imitez ce grand saint. — Mais comment avez-vous fait germer la générosité dans l'âme d'un aubergiste? pourquoi vous appelle-t-il don Solano? — Buvons d'abord un verre de cette malvoisie de Catalogne, qui est un vrai nectar, et faisons une libation au docteur Esculape, fils d'Apollon et de la belle Coronis. C'est à ses doctes inspirations que je dois mon succès; je suis encore plein de ses aphorismes! Jeune homme, écoutez et profitez. En arrivant, j'ai appris que la femme de notre hôte était brouillée avec la santé, et c'est sur sa maladie que j'ai appuyé mes espérances. *Buen principio, la mitad esh echo* [1]. Sachez que je suis le petit-fils de don Solano, grand médecin de l'Andalousie [2]. Je prévois l'heure de la fièvre; je puis annoncer à un homme qu'il l'aura à tel jour, à telle minute. — Et vous pouvez peut-être la lui donner? — Pourquoi pas? Si je m'empare de son imagination, je puis le guérir ou le rendre malade au gré de mon art ou de ma baguette magique. Or, ma sieste finie, j'ai vu le mari de la malade; et m'annonçant comme le petit-fils de don Solano, je me suis fait rendre compte de la maladie; et j'en ai promis la guérison au nom de mon grand-père, d'illustre mémoire. A ce grand nom, j'ai vu la joie et la vénération sur tous les visages. Le posadero m'a conduit aussitôt vers sa femme en m'accablant de complimens, de cérémonies. J'ai tâté le pouls d'un air méditatif, comme faisait mon aïeul don Solano. « Il est dur et fréquent, ai-je dit; la fièvre a dû vous prendre ce matin à onze heures, une heure plus tard qu'hier. Vous devez avoir des maux de tête. » Mon savoir les a étonnés; mais j'avais eu l'adresse d'interroger préalablement la servante. Ensuite, comme la malade est jolie, j'ai visité le siége des obstructions. « Le pilore, ai-je dit, et le mésentère sont en bon état. Cela ne sera rien, nous terrasserons, par des boissons réfrigérantes, la fièvre qui n'est occasionée que par une grande effervescence du sang. Avez-vous un médecin? — Oui, le docteur *Ispalis*. — Je le connais, c'est un habile homme qui a tué bien du monde; mais c'est ainsi que l'on apprend son métier. Que vous a-t-il ordonné? — Une saignée ce soir, et une médecine demain. — Gardez-vous-en bien; buvez de la limonade et mangez des pommes cuites. » Ensuite j'ai demandé à la malade s'il y avait long-temps qu'elle faisait lit à part avec son mari. « Il y aura quinze jours demain. — C'est trop, beaucoup trop. Je vous ordonne de vous réunir : la nature nous punit lorsque nous cherchons à la combattre et à la vaincre. » A cette ordonnance, j'ai vu le sourire de la joie rayonner sur le visage de la malade; le mari a admiré mon profond savoir et m'a offert de l'argent que j'ai noblement refusé, en disant que je visitais les malades pour mon plaisir. « Allons, buvons au divin Esculape, le dieu des charlatans. Le vin ouvre l'esprit, exalte l'âme. Je suis persuadé que plus d'une prophétie est sortie du fond d'une bouteille. — Monsieur le docteur, lui ai-je dit, prenez garde de finir comme votre trisaïeul Ésope, et de vous faire jeter par les fenêtres, en tâtant le pilore des femmes [3], et en traitant vos malades avec des pommes cuites. — Malgré vos railleries, un mauvais médecin n'est pas si dangereux qu'un certain vent d'Afrique, nommé à Séville *el solano*. Lorsqu'il souffle, il échauffe tellement le sang et le cœur, que les cent yeux d'Argus ne suffiraient pas pour veiller sur la jeunesse. — Mais où est la patente qui vous permet d'exercer la médecine? — Il n'en faut point en Espagne;

[1] « Il n'y a point de bonne soupe sans lard, ni de sermon sans saint Augustin, c'est-à-dire sans le citer. »

[1] « Un ouvrage bien commencé est à moitié fini. »

[2] Don Solano était un fameux médecin de l'Andalousie, qui a donné l'histoire de ses observations sur le pouls. Il prédisait les crises des maladies, en déterminait le genre et l'heure à laquelle on devait les attendre.

[3] Les habitans de Delphes le précipitèrent du haut d'un rocher.

tout le monde a le droit de saigner, de purger, et d'envoyer vers le noir Cocyte qui bon lui semble : c'est le pays de la liberté. — Oui, pour les médecins et les moines. » Dans ce moment notre hôte entra suivi d'un homme qui marchait avec peine. « Voici, dit l'aubergiste à don Solano, mon beau-frère qui vient chercher un remède pour la goutte, qui le tourmente comme un *demonio*. » A ces mots, don Manuel Solano affectant une gravité doctorale, demande au goutteux si c'est la chiragre ou la podagre qui le tourmente. — Par saint Jacques ! monsieur le docteur, je n'entends pas ces mots arabes, je sais que j'ai une belle et bonne goutte. — Mon ami, la podagre est la goutte qui se fixe sur les pieds, et la chiragre s'attache aux mains.— Monsieur, c'est donc la podagre que j'ai. — C'est bon. — Pas trop. — La goutte est fille de Bacchus et de l'Amour. — *Valgame dios*, la mienne est donc bâtarde, car je bois très peu de vin ; et à l'égard de l'amour, je suis marié depuis quinze ans, et mon amour a été plutôt usé que mon habit de noces. —Que faites-vous quand vous souffrez ? — Je crie, j'enrage, je jure, et parfois je bats ma femme. — C'est bien ; continuez : l'exercice atténue et divise les humeurs, cause efficiente de la goutte. Cependant, mangez des pommes cuites, et à toutes les heures buvez un verre d'eau de fontaine dans laquelle vous ferez infuser de la racine de patience. Si vous suivez mon ordonnance, la goutte délogera de chez vous, ou bien elle a le diable au corps. J'ai guéri, avec cette recette, un prieur des cordeliers qui ne pouvait plus aller, tous les matins, boire le chocolat chez une dame de qualité ; un financier qui ne pouvait plus rien prendre avec ses mains; un chambellan que la douleur empêchait de rester debout dans l'anti-chambre du roi, et qui à présent s'y tient sur ses deux pieds pendant toute la journée. J'ai aussi rendu l'usage de la main droite à un cardinal qui ne pouvait plus donner de bénédiction, ni écrire des sermons et des billets galans à une duchesse. » Le gouteux, très persuadé de l'efficacité du remède, offrit à don Solano une piastre gourde ; mais il la refusa, en disant que c'était dégrader la noble profession de la médecine que d'exiger un salaire, comme un simple artisan. « Apollon chez Admète, s'écria-t-il, ne faisait payer ni ses vers ni ses ordonnances. » Cet homme se retira émerveillé du savoir et surtout de la générosité de ce grand homme : et nous, nous allâmes réparer nos forces et chercher le sommeil dans des lits dignes d'un chanoine de la cathédrale de Madrid.

Le chant du coq nous avertit du lever de l'aurore ; il fallut s'arracher à la plume oiseuse. L'aubergiste nous vit partir avec regret. Il refusait son paiement ; mais moi, qui ne voulais pas vivre à ses dépens, je l'obligeai de l'accepter. La route, au sortir de Carthagène, est agréable pendant deux lieues ; mais ensuite des montagnes, des sentiers étroits et escarpés, la rendent très penible. Cependant nous égayions le chemin par le récit des prouesses du révérend père don Ésope, et des aphorismes du docteur don Solano. Après le passage des montagnes, le beau chemin recommence, et bientôt on aperçoit de loin la ville de Lorca, assise sur la croupe d'une montagne. Cette ville était riche, populeuse sous la domination des Maures ; mais sa splendeur s'est éclipsée comme celle de toute l'Andalousie. Lorca n'est plus habitée que par des laboureurs descendans des Maures, aujourd'hui nouveaux chrétiens ; mais le baptême, au lieu de la circoncision, n'a pas fructifié : ils n'en sont ni moins grossiers ni moins voleurs. C'est un assemblage d'hommes que les Espagnols appellent *Bohémiens*. Nous nous trouvâmes dans la venta, au milieu d'un cercle d'ânes, de mulets, de muletiers. Au coin d'un feu alimenté par la bouse de vaches, était un nouvelliste enfermé dans sa cape ; à ses côtés un aveugle qui, de temps en temps, faisait résonner sa guitare et chantait du nez un air tendre et langoureux. Deux petites filles de dix à douze ans et un petit garçon du même âge, n'ayant pour vêtement qu'une chemise qui n'atteignait pas les genoux, allaient, venaient, faisaient cuire une morue dans une huile dont l'âcreté irritait vivement l'odorat. Ce tableau, réjouissant et grotesque, aurait mérité le pinceau d'un peintre flamand. Don Manuel, redevenu le chantre des Muses, s'empara de la guitare de l'aveugle, et nous chanta une romance. L'hôtelier, sa femme, les enfans, les muletiers, étaient dans le ravissement. L'hôte fut si enchanté, qu'il nous régala à souper d'un morceau de cochon et d'une bouteille de vin de la Manche. Je doute que la harpe de David, qui calmait les fureurs de Saül, eût produit un effet si prodigieux, et je ne suis plus étonné que la lyre d'Orphée ait ému les rochers.

Pendant que nous exploitions notre souper, le nouvelliste nous conta que le roi d'Espagne allait faire la guerre à l'empereur de Maroc, pour exterminer tous ces chiens de musulmans, qui ne croient pas en Dieu, et qui sont excommuniés par le pape. « De plus, ajouta don Manuel, sa sainteté a envoyé à sa majesté catholique une épée et une trompette bénites. Dès que l'épée touchera un Maure, il tombera mort ; et dès que la trompette sonnera, les murs de Maroc s'écrouleront. » Ces bonnes gens n'osaient le croire ; mais don Manuel les assura que pareil cas était arrivé plus d'une fois. Cette nouvelle fit grand plaisir à toute la société ; car la vieille haine contre les Maures, nourrie par la superstition, vit encore dans le cœur des Espagnols. La romance de don Manuel nous valut une petite chambre, celle de l'hôte, avec un matelas de quatre pieds de long. A notre lever, le *posadero* nous conseilla d'aller voir à la cathédrale les portraits de saint Ambroise, de saint Jérôme et de saint Augustin. Don Manuel lui répondit qu'il aurait tout le temps de voir les originaux en paradis.

Nous partîmes au grand jour, et nous arrivâmes à Guadix par de mauvais chemins. Cette ville est située sur une haute montagne, entourée de promenades agréables, qui furent souvent arrosées du sang des Maures et des chrétiens.

De Guadix à Grenade la route devient horrible. Nous traversions des montagnes, marchant au bord des précipices ; le jour était sombre, et les nuages nous versaient de la neige fondue. Le *calessero* invoquait la *Madone*, saint Antoine, caressait et encourageait sa mule qui tirait avec de grands efforts.

Le poëte du Toboso, fort mal à son aise, disait que c'étaient les Maures ou le diable qui avait fait ce chemin. Les prières du *calessero* ne purent nous sauver du naufrage. Nous versâmes rudement auprès d'un précipice. Par bonheur, un rocher qui le bordait empêcha la voiture d'y rouler. Don Manuel, dans sa chute, s'écria : « Jésus, Vierge Marie, ayez pitié de moi ! » Mais, relevé, et revenu de sa frayeur, il demanda si sa tête était encore entière : « Je ne savais plus, disait-il, quand j'étais à terre, ce qu'était devenue mon âme.— Je suis bien aise, lui dis-je,

de vous voir reprendre votre gaîté et votre courage; mais convenez que vous avez eu peur, car vous avez invoqué la Vierge et Jésus, que vous négligez hors du péril et en pleine santé. — Ma foi! dans le doute de ce qui se passe là-haut, je ne suis pas fâché de mourir dans les règles. J'aime bien à vivre comme Horace, Anacréon et Tibulle; mais je voudrais sortir de ce monde par la porte du christianisme, comme les Paul et les Augustin. « Eh, maraud! cria-t-il à notre Phaéton, tâche de ne pas nous envoyer chez la belle Proserpine avant le temps fixé par la destinée. » Enfin, harassés, impatientés, nous arrivâmes, sans autre encombre, à un village éloigné de cinq lieues de Grenade. Nous y passâmes la nuit dans un gîte, digne repaire du muletier et de sa mule.

Le lendemain nous fûmes dédommagés des peines et de l'ennui de la veille. Nous voyagions dans une campagne que la nature avait choisie pour étaler son luxe et sa fécondité, où nos yeux étaient sans cesse frappés par des objets imprévus. Sur la route un laboureur nous aborda en nous disant: *Deo gratias*. Le plaisant don Manuel lui répondit : *Cum Spiritu tuo*. Cet homme nous demanda une prise de tabac. Son accoutrement était bizarre : une peau le couvrait des pieds jusqu'à la tête; je croyais voir Robinson Crusoé : c'est le costume du paysan andalous. Lorsqu'il nous eut quittés, je dis à don Manuel : « Quel dommage que ce beau pays ne soit pas peuplé des bergers de Théocrite et de Virgile! — Et des naïades et des nymphes de la cour de Vénus. Mais nous voici à Grenade. »

Cette ville, partie de l'ancienne Bétique, était, sous le règne des Maures, le paradis terrestre; elle est située au pied de la Sierra Nevada (montagne de neige). Les Maures la bâtirent au dixième siècle. Elle eut bientôt plus de trois lieues de circuit; mille et trente tours furent élevées pour sa défense; de superbes vignobles paraient les montagnes et les vallées; une prodigieuse quantité d'arbres étalaient dans les plaines et dans les jardins les fleurs et les fruits. Les Maures étaient si enchantés de cette belle contrée, qu'ils s'imaginèrent que le paradis terrestre était perpendiculairement situé sur Grenade. On peut dire de cette ville ce qu'Énée disait d'Hector : *Quantum mutata ab illa*. On lit sur la porte de la plupart des maisons, ces mots écrits en gros caractères rouges : *Ave, Maria purissima, sin peccado concebida* [1]. Cette province est encore une des plus fertiles de l'Espagne. On y recueille du vin, de l'huile, du chanvre, de la cannelle, du lin, du sucre, des oranges et des amandes. Les citronniers, les figuiers, les mûriers y surchargent la terre. Les figues surtout y sont en telle abondance, que Jean II, roi de Castille, ayant mis le siége devant Grenade, les Maures achetèrent la paix par un présent de douze mulets chargés de figues, dont chacune contenait un double ducat. Sa latitude est de 37° 30'. Le climat est un des plus salubres et des plus tempérés du royaume. Nombre des sources d'eau vive entretiennent la fraîcheur dans la campagne, et la couvrent de fleurs et de verdure. Dans les montagnes on trouve des vallées délicieuses. L'homme n'aurait plus rien à désirer dans ce nouvel Éden, si son inquiétude, le vague de ses désirs, ne le poursuivaient au milieu des jouissances et de la situation la plus heureuse. On assure que les Arabes regrettent plus Grenade que toutes les autres possessions d'Espagne; et que tous les vendredis, dans les prières du soir, ils demandent au ciel leur rétablissement dans cette ville; mais les chrétiens célèbrent cette conquête tous les ans, au 2 janvier. Le dernier roi maure, surnommé *el chiquito* (le petit), à cause de la petitesse de sa taille, en quittant ce fortuné séjour, chassé par Ferdinand, s'arrêta sur une hauteur pour voir encore une fois la ville qu'il abandonnait, et s'écria en versant un torrent de larmes : « O seigneur! ô Dieu des batailles! » Sa mère lui dit avec aigreur : « O mon fils! il vous sied bien de pleurer en femme la perte d'une couronne que vous n'avez pu défendre en homme et en roi! » Ce beau royaume contenait alors trois millions d'habitans.

Après avoir réparé, par un long sommeil, nos forces épuisées, j'allai, avec le poëte du Toboso, visiter la cathédrale. En chemin, je lui demandai des nouvelles de l'archevêque de Grenade et de ses homélies, dont Gil Blas admirait l'élégance du style. « Vous trouverez, me dit-il, les homélies du prélat, avec les comédies du poëte Fabrice, et les ordonnances du docteur Sangrado. » Je comptai cinq nefs dans cette cathédrale, mais le dôme est ce qui frappe le plus. Il est soutenu par vingt-deux colonnes d'ordre corinthien, qui portent sur leurs architraves les statues colossales et dorées des douze apôtres. Ce dôme a soixante pieds d'élévation, et quatre-vingts de diamètre. Deux grands tombeaux de marbre attirèrent nos regards. C'était le dernier séjour de Ferdinand et d'Isabelle. Des harpies occupent les deux coins de ce monument. A l'opposite on y voit des figures de saints, étrange contraste. J'en demandai l'explication à don Manuel, qui prétendit que les harpies étaient là pour marquer la rapacité des rois, et les saints pour empêcher que ces chiennes, filles de Jupiter et de Junon, n'enlevassent les ossemens des deux époux. Ordinairement, sur la tombe des morts célèbres, on éprouve quelque émotion; pour moi, aussi froid que le marbre qui les couvrait, je dis avec Malherbe :

Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Je fus tenté d'interroger les mânes de Ferdinand et d'Isabelle, dont l'ambition, la politique et l'avarice agitaient l'existence et fatiguaient le monde. Voilà donc, dis-je, l'abîme où vont s'engloutir tant de vastes projets, tant de grandeur, de travaux, d'espérance! Ferdinand était d'une taille médiocre, avait le teint brun, les yeux noirs et vifs, et sa physionomie respirait toute la gravité espagnole. Naturellement sobre, il ne mangeait que de deux mets, ne buvait que deux fois dans ses repas. Il était grand politique; mais faux, astucieux, dévot sans vertus, et ambitieux sans élévation dans l'âme. Sa femme Isabelle était de petite stature, mais bien faite. Elle avait les cheveux presque rouges; les yeux verts et pleins de feu, et le teint olivâtre. Sa physionomie était imposante et agréable. La hauteur, la fierté dominaient dans son caractère. Ses talens en politique, en administration, égalaient ceux de Ferdinand. Jalouse à l'excès, à sa mort elle exigea de son époux le serment qu'il ne contracterait pas de nouveaux liens. Elle mourut âgée de cinquante-quatre ans. Les deux époux établirent l'inquisition. Quel titre de

[1] C'est le cri des franciscains qui, vainqueurs des enfans de saint Dominique qui nient l'immaculée conception, ont fait adopter leur doctrine à toute l'Espagne. Tous les ordres militaires de l'Espagne jurent, à leur réception, de défendre, de paroles et d'actions, la croyance de la conception immaculée.

gloire et de reconnaissance pour la postérité! Auprès de ces deux monarques on voit, sur une tombe semblable à la leur, les effigies de Philippe-le-Bel, d'Autriche, et de Jeanne sa femme. Je lus sur une des ailes de la nef une ordonnance qui fulminait la plus forte excommunication contre les indévots qui parleraient dans la chapelle avec une femme, ou seraient dissipés et peu recueillis; mais, de peur que les foudres spirituelles fussent insuffisantes, on condamnait les délinquants à quatre ducats d'amende.

Au sortir de la cathédrale, nous allâmes voir ce fameux Alhambra, ce palais magnifique, dont les jardins, enrichis par l'art et la nature, étonnent encore l'imagination. Nous y arrivâmes par une promenade délicieuse, où, comme dans les Champs-Élysées de Virgile, on foule des tapis de verdure. Dans ces allées champêtres et sinueuses, on trouve ce qui manque aux Champs-Élysées : des fontaines, des eaux jaillissantes, qui, tombant du sommet des rochers, vont y porter la fraîcheur et la fécondité. Une de ces fontaines fut construite sous le règne de Charles-Quint. Elle est ornée d'aigles impériales et de bas-reliefs. Auprès de cette source est la porte principale du château, élevée en 1238, par un roi maure, pour servir de tribunal, suivant la coutume des Arabes et des Hébreux, qui érigeaient les tribunaux à la porte des villes [1]. On lit sur cette porte plusieurs inscriptions arabes. Voici la plus courte : *Louange à Dieu.* Au-dessus de l'inscription sont une clef et une main ouverte, deux grands symboles de la religion musulmane. Le Coran parle sans cesse de la main toute-puissante de Dieu, qui conduit les croyans dans la bonne voie, et de la clef de Dieu qui leur ouvre les portes du monde et de la religion [2]. Nous entrâmes dans une grande salle nommée *Comarès*, d'où la vue embrasse une partie de la ville, les coteaux et les montagnes qui l'environnent. Elle est chargée d'inscriptions morales et religieuses. J'en ai transcrit quelques-unes.

«Par le soleil, par la lune, par le jour, lorsqu'il paraît avec « toute sa pompe, par la nuit qui le cache, par le ciel et celui qui « l'a créé, par la terre et celui qui lui donna l'étendue, par « l'âme et celui qui la prédestina; il n'y a pas d'autre Dieu que « Dieu. »

AUTRE INSCRIPTION.

« Ma paix est avec Dieu; c'est à lui que je suis attaché, je « me suis mis sous sa tutelle. »

AUTRE.

« Il n'y a pas de véritable grandeur, sinon en Dieu, le grand « et le justicier. »

A cette lecture, don Manuel me dit que le saint-office avait tort de faire brûler des gens si pieux, si pénétrés de l'existence de la Divinité, qui en parlent si magnifiquement. « Allez, lui dis-je, adresser vos remontrances au grand-inquisiteur. — J'attendrai qu'il soit à Londres ou à Paris. »

De cette salle nous montâmes, par un petit escalier, dans une galerie au fond de laquelle est une espèce de cage fermée d'une grille de fer. C'était la prison de la reine, femme d'Abdali, dernier roi de Grenade, accusée, par les Gomels et les Zégris, d'un commerce illicite avec les Abencerrages, objets de leur jalousie et de leur haine. Les accusateurs produisirent des témoins qui attestèrent avoir vu un jour de fête, sous un berceau de roses, Albin Hamète dans les bras de la reine. Le crédule Abdali jura aussitôt la perte de cette puissante famille. Les Zégris lui conseillèrent, pour assurer sa vengeance, de les attirer dans le piége les uns après les autres. Le roi, écoutant ce conseil, se rendit dans l'Alhambra avec un bourreau et trente soldats de sa garde. Les Abencerrages, mandés successivement, étaient décapités en arrivant. Il y avait dans cette cour une coupe d'albâtre, qui fut bientôt remplie du sang et des têtes des proscrits. Déjà trente-cinq avaient péri, et toute cette famille allait être immolée, lorsque le page du dernier mort, entré avec son maître, eut le bonheur de s'échapper sans être aperçu. Il court avertir les Abencerrages, qui prennent les armes, parcourent la ville avec leurs partisans, en criant : « Vengeance! Trahison ! Meure le roi, qui a fait assassiner les Abencerrages! » Le peuple, qui les aimait, se range en foule autour d'eux ; ils marchent vers l'Alhambra, à la tête de quatorze mille hommes, criant, répétant : Meure le roi! Abdali, désespéré de voir son crime découvert, fait fermer les portes du palais; mais on y met le feu. Malabusen, qui avait été forcé d'abdiquer en faveur d'Abdali son fils, entendant, du château où il s'était retiré, les clameurs, les vociférations de cette multitude, se présente pour apaiser sa furie. Elle l'entoure aussitôt, l'élève en l'air, en criant : « Voilà notre roi; nous n'en voulons pas d'autre : vive Malabusen! » Les Abencerrages lui donnent une garde, et pénètrent avec lui dans l'Alhambra, escortés de cent soldats. Ils n'y trouvent que la reine au milieu de ses femmes, tremblante, effrayée d'un tumulte dont elle ignore la cause. Ils demandent le roi; on leur répond qu'il est dans la cour des Lions : ils y volent. Cette cour était défendue par les Gomels et les Zégris. Les conjurés en égorgèrent deux cents; mais Abdali s'évada. Les corps des Abencerrages décapités furent portés dans la ville étendus sur des draps noirs. Musa, frère d'Abdali, après tant de victimes sacrifiées à leur vengeance, parvint à les apaiser; aimé du peuple pour ses belles qualités et sa vaillance, il alla chercher son frère, réfugié dans une mosquée; et il le ramena au château.

Pendant plusieurs jours on n'entendit que des gémissemens; le deuil couvrait toute la ville. Abdali refusa de voir la reine; ses ennemis persistaient dans leur accusation d'adultère, et offraient de la soutenir les armes à la main. Le roi tint un grand conseil, où la reine fut condamnée à être brûlée vive, si, dans trente jours, quatre guerriers ne venaient défendre sa cause, et prouver son innocence, les armes à la main. Après cet arrêt, la reine fut renfermée dans la tour de *Comarès.* Plusieurs guerriers maures se présentèrent pour combattre ses accusateurs; mais elle n'osa leur confier ses intérêts : elle avait une si haute opinion des chevaliers espagnols, de leur générosité, de leur foi et de leur vaillance, qu'elle ne voulut pas d'autres défenseurs. Elle écrivit secrètement à don Juan Chacon, gouverneur de Carthagène, pour le prier d'embrasser sa défense, et d'amener avec lui, au jour fixé, trois braves chevaliers, pour combattre ses accusateurs. Don Juan Chacon répondit qu'il était trop

[1] C'est cet ancien usage qui a fait donner le nom de *la Porte* à la cour du grand-seigneur.

[2] La clef est à peu près chez les musulmans ce que la croix est chez les chrétiens; c'est le signe principal de leur foi : comme les clefs de saint Pierre, elles ouvrent et ferment le ciel.

heureux de combattre pour une cause si juste et une si belle reine, et qu'il serait exact au rendez-vous avec trois compagnons d'armes. Le jour fatal arriva, et le peuple, qui aimait la reine, était au désespoir de ne voir paraître aucun guerrier pour sa défense. Musa et trois autres Maures présentèrent en vain leurs épées, d'autres champions offrirent aussi leurs services : cette princesse, ne doutant point de la foi des chevaliers espagnols, persista dans son refus.

Alors les juges firent conduire la reine dans la grande place, où était dressé un échafaud tendu de noir. A la vue de cette reine infortunée, parée de sa douleur et de sa beauté, toute la place retentit de cris et de lamentations; le peuple voulait l'arracher à ses persécuteurs : il ne fut contenu qu'avec peine. Dès que les juges furent assis, vingt trompettes annoncèrent l'arrivée des quatre accusateurs. Ils s'avancent armés de pied en cap, montés sur les plus beaux chevaux de l'Andalousie; des touffes de plumes flottaient sur leurs chapeaux; deux épées ensanglantées étaient peintes sur leurs boucliers, avec ces mots : *Nous les tirons pour la vérité*. Ils étaient suivis de la foule de leurs parens et de leurs amis. Le peuple, impatient, jetait à tout moment les yeux sur la porte du camp par où devaient entrer les défenseurs de la reine. Personne ne parut depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi; la princesse, pâle, tremblante, commençait à se croire abandonnée. Quatre nouveaux champions mauresques vinrent la supplier de les accepter pour défenseurs de son innocence; elle promit de les agréer, si dans deux heures nul autre guerrier ne se présentait. Dans ce moment on entendit un grand bruit : quatre Turcs, à cheval, s'avançaient dans la place en caracolant; l'un d'eux demanda aux juges la permission de parler à la reine : elle fut accordée. Alors tous les quatre mirent pied à terre, et le même Turc qui avait porté la parole, dit à haute voix à la reine, que lui et ses compagnons, nés musulmans, étaient venus en Espagne pour combattre les chevaliers chrétiens; mais qu'instruits des malheurs d'une si belle princesse, ils accouraient pour punir ses ennemis, si elle daignait agréer leurs services. Pendant ce discours, il laissa tomber sur les genoux de la reine la lettre qu'elle avait écrite à don Juan. La reine, reconnaissant les chevaliers espagnols qu'elle attendait, accepta leurs offres, et les juges du camp, ayant solennellement annoncé son choix, firent sonner la charge. Le combat fut terrible, et la victoire long-temps incertaine; enfin les Espagnols triomphèrent. Dieu, dit un manuscrit arabe, mit le courage dans leurs âmes, et la force dans leurs bras. Leurs adversaires reçurent la mort; le plus coupable, Mahomet Zégri, blessé dangereusement, et affaibli par la perte de son sang, tomba aux pieds de son vainqueur, qui, le pressant de son genou, et lui tenant la pointe de son épée à la gorge, le somma de confesser la vérité s'il voulait qu'il lui accordât la vie. « Hélas! je vais mourir, répondit Zégri, et délivrer ma patrie d'un monstre odieux. Je déclare, en expirant, que, sans motifs que la plus noire envie, j'ai méchamment calomnié les Abencerrages et la reine, dont aucune tache n'a jamais souillé la vertu. J'implore d'elle mon pardon à mon dernier soupir! » Les juges vinrent recevoir sa déposition. L'innocence de la reine fut annoncée au peuple, qui, transporté de joie, fit retentir la place des plus vives acclamations. La reine fut reconduite en triomphe au palais. Abdali, navré de repentir, vint se jeter à ses pieds, les baigner de ses pleurs, en la suppliant de lui rendre son amour; mais elle fut inflexible. Elle se retira chez un de ses parens, et ne voulut plus avoir aucune relation avec son faible et cruel époux. Les chevaliers s'éloignèrent à l'instant de Grenade, sans avoir été reconnus que de la reine; et bientôt après les amis nombreux des Abencerrages abandonnèrent la ville : leur émigration priva le roi de puissans secours pour défendre sa couronne. La prise de Grenade, le 2 janvier 1492, suivit bientôt cet événement.

Cette cour des Lions, théâtre du carnage, est d'une grande beauté. Elle est pavée de marbre blanc, soutenue de soixante colonnes fort élégantes, environnée de bassins de marbre blanc, d'où tombent des cascades qui s'élancent en jets d'eau. Mais le plus bel ornement, d'où dérive son nom, est une coupe d'albâtre d'une seule pièce, de six pieds de diamètre, ornée d'arabesques, et supportée par douze lions. On y voit une inscription en quatre-vingts vers, sans doute digne de mémoire, mais je n'ai pas eu le temps d'en charger la mienne.

Dans la salle des Abencerrages, ainsi nommée parce qu'elle fut le lieu de leur supplice, nous rencontrâmes le curé, dont le logement est contigu à cette salle. C'était un beau vieillard, d'une physionomie pleine de candeur et de béatitude, âgé de vingt lustres moins trois ans, n'ayant d'autre infirmité que la perte de ses dents, et l'oreille un peu dure; d'ailleurs encore agile, et ferme sur ses jambes. Je lui demandai quel était son régime pour conserver une si bonne santé. « Je n'ai ni crainte ni remords; j'ai mis ma confiance en Dieu; je remplis exactement tous mes devoirs; je rends service à mon prochain autant que je le puis; je dis tous les jours la messe à huit heures du matin; après un déjeuner sobre, je fais une longue promenade; et depuis trente ans je ne vis que d'ail, de tomates, de morue et d'ognons ; j'attends la mort sans effroi, je l'envisage comme un asile où va se reposer l'homme de bien. » Le poëte du Toboso, ravi de la saine et douce philosophie de ce bon prêtre, lui dit : « Si vous faisiez des vers et l'amour, je voudrais vous ressembler. » Ce pasteur nous assura que, pendant des siècles, le sang des Abencerrages avait coloré la coupe d'albâtre, et qu'il n'était effacé que depuis peu de temps. « Mais un plus grand prodige, ajouta-t-il, est celui qui s'opérait dans mon presbytere: trois de mes prédécesseurs en ont été les témoins. Le premier voyait toutes les nuits des morts très gais qui dansaient dans sa chambre, et cherchaient à lui jouer quelque bon tour. Le second curé, couché sur un matelas dans cette même chambre, vit entrer une procession de moines franciscains, tous un cierge à la main, qui, après l'avoir salué poliment, se rangèrent le long des murs, et puis l'un après l'autre sautèrent à pieds joints par-dessus lui, et s'en retournèrent processionnellement comme ils étaient venus. — Quoi! dis-je au curé, vous n'avez pas reçu cette visite? — Non, car tous les jours, avant de me coucher, j'arrose ma chambre et mon lit d'eau bénite; mais j'ai souvent entendu, dans la cour des Lions, une confusion de voix et de clameurs : je pense que ce sont les âmes des Abencerrages décapités qui viennent se plaindre de leur supplice. » Je compris à ce discours que la crédulité et la simplicité de ce centenaire avaient autant contribué à sa longévité et à la vigueur de sa constitution que sa sobriété et ses longues promenades. En le quittant, nous nous recommandâmes à ses prières. Nous ne pûmes voir la salle des

Nymphes, où sont deux statues de marbre blanc, toutes nues, et très belles; l'archevêque de Grenade en avait emporté la clef, craignant que la nudité et la *morbidezza* (la mollesse) de ces deux figures ne fissent des impressions trop vives sur la jeunesse, déjà trop susceptible.

De l'Alhambra nous montâmes au Généraliffe. Ce mot signifie, en arabe, palais de la danse, du plaisir et de l'amour. C'était la résidence des sultans dans les mois d'avril et de mai. On y arrive par une montagne fort élevée, où les eaux vous environnent de toute part. Elles courent en torrent, vont former des cascades dans les cours, les jardins, les salles du palais. Les jardins sont en amphithéâtre, et les mêmes arbres prêtent encore aux chrétiens les ombrages dont les Maures avaient joui autrefois. Nous nous assîmes sous deux antiques cyprès, nommés *cyprès de la Sultane*, parce que les Gomel affirmaient que c'était sous ces arbres que la reine donnait ses rendez-vous à un Abencerrage. « Ah! s'écria don Manuel, l'arbre du deuil, le beau et malheureux Cyparisse, couvrait de son ombre les mystères de l'amour! Heureux enfans d'Ismaël [1], vous saviez jouir de la vie! mais vous avez disparu! Et toi, Grenade, ville superbe, reine du monde, tu n'es plus aujourd'hui qu'une beauté négligée et flétrie! » Je lui dis qu'elle avait encore de beaux restes, qui méritaient nos regards. En effet, sur les hauteurs de l'Alhambra, vers la fin de décembre, nous jouissions des charmes du printemps. Un grand concours de monde, assis sur le gazon, s'y livrait à la joie et au repos. Nous voyions circuler les marchands de liqueurs, de gâteaux et d'autres friandises, et des femmes charmantes achevaient d'embellir ce lieu de délices.

Grenade a douze portes; elle est assise moitié sur les montagnes, moitié dans la plaine, et divisée en quatre quartiers. La noblesse, les négocians, habitent celui qu'on appelle Grenade. Les maisons en sont belles; chacune a sa fontaine et son jardin. Les principales rues sont voûtées, à cause des canaux qui conduisent l'eau dans les maisons : voilà pourquoi il est défendu aux carrosses d'y passer. On compte dans la ville, ou dans ses environs, jusqu'à dix mille fontaines. Sa population est de cinquante mille habitans, dont presque les deux tiers sont gens inutiles et désœuvrés, tels que gens de loi, moines et mendians. Pour achever cette agréable journée, nous allâmes à la comédie. La salle est d'une construction bizarre; les hommes occupent le rez-de-chaussée, et les femmes sont placées en haut, dans des galeries assez maussades. Nous ne pûmes rien entendre; la voix des acteurs était couverte par le bruit des briquets que les spectateurs battaient tour à tour pour allumer leurs pipes : c'était un feu roulant. Le dénoûment de la pièce fut amené par un capucin monté sur un âne; après maintes grimaces et bouffonneries, il réunit les acteurs et les actrices deux à deux, et leur donna la bénédiction nuptiale.

Je dois citer une inscription qui honore la piété et l'humanité de ces Arabes dont les Espagnols abhorraient le culte, et qui pourtant adoraient le même Dieu : elle se trouve au-dessus de la porte d'une maison particulière, qui jadis fut un hôpital :

« Louange à Dieu! Cet hôpital, asile de miséricorde, fut « construit pour les pauvres malades Maures. Il est là pour « servir de monument à la foi et à la charité de son fondateur, « il sera sa récompense, lorsque Dieu héritera de la terre et de « tout ce qui est en elle. Ce fondateur est le grand, le renommé, « le vertueux Abi-Abdallad Mahomad; qu'il prospère en Dieu, « ce roi zélé, ce bienfaiteur de son peuple! que Dieu soit tou- « jours avec Mahomet et ses adhérens! »

Voici une autre inscription arabe que nous trouvâmes sur la porte d'un couvent de franciscains, bâti sur une ancienne mosquée :

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; que ces paroles soient « sur ta bouche comme dans ton cœur! Dieu, à la sollicitation « de son envoyé, abrégea le nombre des prières; ne songe pas « à les diminuer [1]. »

Je voulais partir le lendemain; mais don Manuel me demanda encore vingt-quatre heures pour reconnaître les dehors charmans de la ville. « On voit bien, lui dis-je, que dona Clara n'est pas à Cordoue; vous seriez plus attiré par ses charmes que par ceux de Grenade : mais moi, la belle Séraphine, l'amour et l'hymen m'y attendent. — Mon cher, croyez-moi, calmez votre impatience; les fruits que l'on cueille dans l'été et l'automne ne valent pas les espérances du printemps. Au reste, un seul jour nous suffira pour voir les naïades de la ville et de la campagne. Je voudrais y trouver les deux fontaines dont parle l'Arioste, l'une qui inspire l'amour, l'autre qui l'éteint. — Et de laquelle boirait votre seigneurerie? — De la première, quand l'amour me rirait; de l'autre, quand il me porterait trop à la tête. Cependant, pour vous engager à m'accorder cette journée, je vous promets un bon dîner chez les hiéronymites, qui ont un beau couvent que leur a fait bâtir le grand capitaine Gonsalves de Cordoue. — Vous connaissez donc un de ces cénobites? — Oui, le révérend père gardien : c'est une connaissance nouvelle, d'hier seulement. — Et où l'avez-vous vu? — Nulle part, lui-même n'a jamais entendu parler de moi; cependant, demain, je serai au nombre de ses amis, et il nous donnera un bon dîner, ce qui est une preuve irréfragable d'amitié. Il se nomme le père Polycarpe; c'est un véritable élu; il n'a ni l'éloquence, ni l'ambition de saint Bernard, ni les visions de saint Jérôme, ni les ardeurs de saint Augustin; mais il a le zèle, la simplicité de saint Polycarpe son patron. Il a un frère à Barcelone, nommé don Pacome, qui porte l'uniforme des cordeliers. — Vous connaissez sans doute ce frère? — Pas plus que saint Polycarpe et saint Pacome; mais j'ai su hier soir qu'il est au nombre des moines et des animaux vivans; dès que j'ai connu son existence et sa profession, je me suis lié d'amitié avec lui. J'ai appris qu'il aime beaucoup le café et la Malvoisie de Catalogne; qu'il a une très belle voix de chapitre; et que don Polycarpe, son frère, compose des homélies dans le goût de feu l'archevêque de Grenade. — Comment savez-vous tout cela? avez-vous eu une révélation? Oui, notre *posadero* est l'ange qui m'a tout révélé. C'est un homme essentiel; il a la mémoire d'un botaniste ou d'un nomenclateur romain, et la curiosité et le parlage d'une sœur ursuline. Mais pour finir, demain je vous donne à dîner à onze heures chez don

[1] Les Arabes descendent d'Ismael, fils d'Abraham et de sa servante Agar.

[1] Mahomet raconte dans un *Sura* que, transporté dans le ciel, Dieu lui dit qu'il voulait que les vrais croyans priassent cent fois par jour. Mahomet trouva que c'était beaucoup; mais, conseillé par Moïse, il pria Dieu de réduire ce nombre à quatre fois. La première au lever du soleil, la seconde à midi, la troisième au soleil couchant, et la dernière à minuit.

Polycarpe. « Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture. » — Mais souvent il la refuse aux hommes. »

Le lendemain, après avoir joui d'une matinée éclairée d'un beau soleil d'automne, et parcouru les environs de la ville, nous nous rendîmes au monastère des hiéronymites. Je me prêtais avec peine aux tours, aux plaisanteries du poëte du Toboso; mais il était si gai, si pressant, si séduisant, qu'il m'entraînait malgré moi. Nous demandâmes don Polycarpe; un petit frère nous conduisit à sa cellule. Nous le trouvâmes occupé à l'éducation d'un perroquet, auquel il apprenait à prononcer *Ave, Maria purissima; Deo gratias.* Dès qu'il nous aperçut, il quitta son élève, nous salua, et nous demanda le motif de notre visite. Le fils d'Apollon lui dit, d'un air modeste et mesuré, que son frère don Pacome l'avait chargé de le voir en passant par Grenade, pour lui donner de ses nouvelles, et lui demander des siennes et de ses homélies. — Quant à ma santé, grâces à Dieu, elle est bonne; mes homélies, j'en suis assez content. Vous venez donc de Barcelone? pourquoi ne m'a-t-il pas écrit? — Il avait une légère indisposition, causée, je crois, par l'usage immodéré du café. — Je le reconnais là : il n'est pas de lettre où je ne lui recommande d'y renoncer, ou d'en prendre rarement; mais je ne suis pas plus écouté que jadis le prophète Isaïe dans Jérusalem. Il prétend que le café ouvre l'esprit, en donne même au besoin. Chimère : est-ce que j'en prends pour composer mes homélies? — Votre reflexion est juste. — Il ajoute, pour se justifier, que les plus grands saints ont eu leurs faiblesses; que saint François de Sales aimait les fleurs; saint François Xavier, les voyages; sainte Catherine, les visions; sainte Thérèse, les romans; saint François d'Assise, les bêtes; et moi, dit-il en riant, j'aime le café. Mon frère fait de bonnes homélies, et moi de bon café. — Il nous a fait espérer que vous voudriez bien nous faire goûter quelques-unes de vos spirituelles productions. — Je ne ressemble pas au mauvais riche, je donne volontiers les fruits de mon jardin. Mais vous entendez la cloche qui nous appelle au réfectoire; dînez tous les deux avec nous. A quatre heures, je dois débiter une de mes homélies dans notre église; j'aurai une assemblée nombreuse de femmes et d'enfans. Je parlerai aujourd'hui de saint Polycarpe, mon patron, qui est resté quinze années sans se coucher, et qui s'asseyait sur une pierre, sans s'appuyer, lorsqu'il était vaincu par le sommeil. — Ce grand saint, répondit don Manuel, mérite d'avoir un lit de plume en paradis. » Il lui parla ensuite de la voix sonore et brillante de don Pacome. » Vous savez, lui dit-il, que l'on court en foule à l'église pour l'entendre officier? — Il me mandait, dans sa dernière lettre, que sa voix était un peu baissée. — Il a eu un léger enrouement, mais de peu de durée. Aujourd'hui, quand il chante au chœur, il fait encore trembler les vitres. — J'aurais besoin du charme de sa voix et de la viguenr de sa poitrine pour soutenir mes homélies : » phrase qu'il prononçait d'un ton modeste; mais cette modestie extérieure n'étouffait pas l'amour-propre de l'écrivain.

Nous descendîmes au réfectoire, occupé déjà par une vingtaine de moines qui nous accueillirent avec jubilation, présentés par le père gardien comme des amis de son frère, don Pacome. Nous dinâmes sur une table à part avec le père gardien; la chère fut assez bonne; le vin encore meilleur. On nous servit au dessert une assiette de glands dont le goût est plus agréable que celui de la noisette. Nous ne connaissons pas en France cette espèce de glands; c'est apparemment celle que portait, dans l'âge d'or, l'arbre de Jupiter, et qui nourrissait les hommes de ce siècle fortuné,

> Où, sous un chêne, on soupait galamment
> Avec de l'eau, du millet et du gland [1].

Nous bûmes à la santé de don Pacome et des cordeliers; don Manuel et moi portâmes ensuite celle de don Polycarpe, de saint Jérôme et des hiéronymites. Le père gardien nous entretint de l'Albambra, de la conversion des Maures et du cardinal Ximénès, qui, après la prise de Grenade, en avait fait baptiser cinquante mille. « Ce pieux cardinal, continua-t-il, voulut forcer tous les habitans du quartier nommé l'*Alberjacin* d'embrasser notre sainte religion. Ils se soulevèrent; mais ils furent bientôt réprimés et condamnés comme criminels de lèse-majesté. Le cardinal, sensible et miséricordieux, et qui voulait conquérir des âmes à Dieu, fit proposer aux rebelles la mort ou le baptême. Dieu toucha leurs cœurs, et tous acceptèrent le baptême [2]. Un jour, le saint cardinal, après avoir gagné les imans et les docteurs mahométans, se fit apporter tous les *Corans*, tous les livres arabes, quelque sujet qu'ils traitassent, et les fit brûler publiquement, sans épargner, malgré les plus pressantes prières, les reliures enrichies d'or et d'argent. Quelques livres de médecine échappèrent seuls à cette proscription [3]. — Certain Omar, dis-je alors, jadis en fit autant en Égypte. J'ai ouï dire que cette éminence était sujette à des accès d'une mélancolie si noire, qu'elle était insupportable aux autres et à elle-même. — Je ne sais, reprit don Polycarpe, mais nous aurions besoin d'un autre Ximénès qui condamnât aux flammes ces romances, ces comédies, ces séguidilles et tous ces méchans vers qui inondent et corrompent l'Espagne. — Vous avez bien raison, dit don Manuel; vos homélies suffiraient pour éclairer et sanctifier le monde. — Sont-elles un peu connues à Barcelone? demanda le père. — Sans doute; elles y sont plus goûtées que le café. » Ce joli trait de flatterie fit sourire le bon père, et nous valut encore une bouteille de Malaga.

D'abord après dîner, don Polycarpe nous mena à l'église pour nous faire voir le tombeau de Gonsalves de Cordoue, sur lequel était une inscription latine, dont voici la traduction :

« Ici repose Gonsalves Fernand de Cordoue, le plus grand « capitaine de l'Espagne, et la terreur des Français et des « Turcs. »

[1] Anciennement, chez les Arcadiens et les Espagnols, le gland était regardé comme un mets délicieux. Pline rapporte que de son temps les Espagnols en servaient sur leurs tables, cuits sous la cendre; mais ces glands sont d'une qualité supérieure à ceux des chênes de nos climats.

[2] En 1726, l'inquisition, autorisée par le gouvernement, fit arrêter trois cent soixante mille familles soupçonnées de mahométisme, et confisqua tous leurs biens, évalués à douze millions de piastres, qu'elle a pieusement conservés.

[3] Ce cardinal si bon, si miséricordieux, selon don Polycarpe, était dur, ambitieux, opiniâtre et fanatique. Il disait qu'avec son cordon il menait les grands d'Espagne, et qu'il les écrasait avec ses sandales. Les cinquante mille Maures qu'il fit baptiser étaient de Grenade et des villages voisins. Un édit de 1561 leur ordonna de faire baptiser leurs enfans. Les Maures, pour éluder la loi, se prêtaient les enfans nés à peu près au même temps, pour les présenter à l'église; et souvent un seul enfant recevait plusieurs baptêmes.

Je m'avisai de demander à don Polycarpe s'il croyait que ce grand capitaine fût en paradis. « *Per Christo!* s'écria-t-il, qui pourrait en douter? Il a battu les Turcs et fondé ce monastère. » Il prit alors congé de nous pour aller faire un peu de sieste, en attendant l'heure de l'homélie, nous priant de ne pas y manquer. « Mais, dit-il à don Manuel, donnez-moi votre nom, afin que je parle de vous à mon frère, et que je le remercie de m'avoir procuré votre connaissance. — Je m'appelle don Estevan, y Francisco y Antonio Caracalla. » Le gardien écrivit ce nom sur ses tablettes. Lorsqu'il fut parti, je restai quelque temps rêveur devant la tombe de Gonsalves. « A quoi rêvez-vous? me demanda don Manuel. — Je cherche une inscription pour ce tombeau; au lieu de celle que nous y lisons, je voudrais y graver la maxime favorite de ce fameux personnage,

La toile de l'honneur doit être grossièrement tissue [1].

Je n'éprouvai pas, près de ce tombeau, la plus légère émotion; j'aurais gémi sur celui de Cicéron, de Virgile, de Christophe Colomb; j'arroserais de mes larmes la tombe de Louis XII et de notre Henri IV; mais celles de Ferdinand, d'Isabelle et de Gonsalves ne m'inspiraient aucun intérêt. C'est que le génie, les talens, dépouillés du charme de la vertu et de l'humanité, attristent, révoltent le cœur, loin de l'intéresser et de l'émouvoir [2].

« Eh bien! me dit le poëte de la Manche, êtes-vous content de don Polycarpe, de don Antonio Caracalla?—Oui, j'en suis très satisfait. Votre beau génie aurait inventé le cheval de Troye, si vous aviez été dans l'armée des Grecs. Reviendrez-vous entendre l'homélie de ce grand prédicateur?—Qui, moi? me répondit-il, agité comme la Pythie sur son trépied,

Non, vous verrez plus tôt l'avare, au fond de l'âme,
Préférer à l'argent les vertus et l'honneur :
Vous verrez bien plus tôt un époux et sa femme,
Brûler, après dix ans, d'une constante flamme;
Un poëte modeste, un grand, plein de candeur,
Une belle, à trente ans, nous avouer son âge,
Que vous ne me verrez, de ce vieux sermonneur,
Revenir écouter le pieux radotage.

Nous sortîmes enfin de Grenade; le premier regard de l'aurore nous vit en chemin pour nous rendre à Cordoue, où tendaient tous mes vœux, où la fidèle Séraphine devait me faire oublier les peines du voyage, m'enivrer des délices de l'amour. Nous traversâmes la plaine de la Vega (verger), qui a huit lieues de large et vingt-sept de circonférence. Elle est environnée de montagnes, de collines couvertes d'oliviers, de mûriers, de vignes, de citronniers, arrosée de plusieurs rivières et de quantité de ruisseaux qui serpentent sur des prés toujours fleuris. La nature y répand avec profusion ses richesses et tout son luxe, et cependant cette plaine délicieuse est le lieu de la terre où le sang humain a coulé avec le plus d'abondance, dans la longue lutte des Maures et des chrétiens. Le fameux don Rodrigue, roi d'Espagne, qui avait déshonoré la fille du comte Julien, y livra aux Maures la plus terrible des batailles : elle dura huit jours, d'un mercredi à l'autre; la nuit séparait les combattans, et la mêlée recommençait au lever du soleil. Rodrigue combattit en héros; il disparut et l'on n'a jamais su sa destinée. Au souvenir de tant de sang et de carnage, au milieu de ce verger si riant et créé pour les jouissances de l'homme, j'éprouvais un sentiment de tristesse; mon imagination voyait des torrens de sang, des membres épars et sanglans, des cadavres infects qui couvraient ces riches tapis de verdures et de fleurs. Et ce qui m'affligeait le plus, c'est que ce tableau m'inspirait de l'aversion et du mépris pour l'espèce humaine.

On compte vingt-deux lieues de Grenade à Cordoue : nous dînâmes à Alcala la Réal; notre calessero nous proposa d'apprêter notre dîner, en nous disant : « *Pereza Llave de Pobreza* [1]. » Cet homme, âgé d'environ trente ans, avait un air robuste, des sourcils épais qui ombrageaient deux petits yeux pétillans, une barbe noire et touffue, un front vaste et proéminent, de larges épaules et une physionomie pleine de mouvement. Tout annonçait un tempérament ardent et une âme vigoureuse. Pendant toute la matinée, il avait marché à côté de sa mule, l'air sombre et réfléchi, sans prononcer une parole. En préparant pour nous du mouton grillé, il apprêtait pour lui une soupe de pain assaisonnée avec de l'huile et trente gousses d'ail. « Comment! lui dis-je, vous comptez vider cette vaste marmite? — Par saint François, le fondateur des franciscains et mon patron! je la digérerai aussi facilement que le prophète Mahomet digérait son dîner, quoiqu'il mangeât pour trois personnes, et que sa digestion se fît dans trois heures.—Voilà une grande faveur du ciel, lui dit don Manuel, surtout lorsqu'il donne les moyens d'acheter des vivres. Mais, senor Francisco, vous êtes bien savant; comment connaissez-vous le grand prophète des croyans? — *Debaxo de mala capa, suele aver buen vivido* [2], répondit le docte muletier. Mais le dîner est prêt, dînons; nous avons du chemin à faire. » Ce repas fut aussi vite expédié que la messe d'un aumônier de château, et nous remontâmes en voiture. En gravissant par un chemin pénible et rocailleux, nous mîmes pied à terre pour être moins secoués et faire jaser ce Francisco, qui paraissait avoir de l'esprit et une certaine éducation. Il nous dit, en nous entendant pester contre le chemin : « *Alança quien no cansa* [3]. — Francisco, lui dis-je, convenez-en franchement, vous n'avez pas toujours mené la mule et endossé le sarrau? — Non, par saint Jacques! tel que vous me voyez, j'ai porté le froc et la barbe de capucin.—Vous, capucin? — Oui, j'ai vécu quinze ans dans une capucinière, et neuf mois dans une fosse qu'ils nomment *in pace*, où ces boucs me firent jeter. — Il est donc vrai que cet horrible supplice existe dans les couvens? — Oui, j'en frémis encore de rage, et je me cache sous cet habit pour me venger de tous les capucins que je rencontrerai. *Cada hormiga tiene su ira* [4].—Veuillez nous donner quelques détails sur cet horrible supplice. » Alors Francisco, après avoir lancé un coup de fouet à sa mule et l'avoir exhortée dans son langage à doubler le pas, commença ainsi sa narration : « L'*in pace* est une fosse creusée en terre à quarante pieds de profondeur, sur trois ou quatre de lar-

[1] Ce général gagna, par ruse, deux batailles sur les Français dans le royaume de Naples. Il les surprit en les amusant par des traités de paix.

[2] Le maréchal de Luxembourg, dans son lit de mort, répondit à ceux qui lui parlaient de ses exploits et de sa gloire : « J'aimerais mieux avoir secouru quelques malheureux, que cette gloire dont vous me parlez. »

[1] « La paresse est la clef de la pauvreté. »

[2] « Souvent un bon vivant est caché sous un mauvais habit. »

[3] « Qui ne se lasse point, vient à bout de tout. »

[4] « Chaque fourmi a sa colère. »

geur; c'est l'antre des taupes, inaccessible au jour, où l'on ne respire qu'un air humide et pernicieux [1]. Avant de m'y descendre, on me fit comparaître devant le chapitre des longues barbes. Je m'assis sur une sellette, et l'on me lut ma sentence. Je ne sourcillai pas; je jetai seulement sur mes juges un œil de mépris et d'indignation. Après cette lecture, on me mena en procession, la croix précédait; chaque capucin, tenant un cierge, psalmodiait le *Libera*. Ensuite, après m'avoir aspergé d'eau bénite, on me descendit dans cet abîme infernal, où l'eau et un pain grossier étaient ma seule nourriture. — O fortune! ô vanité des vanités! s'écria don Manuel, un capucin devenir muletier! Ainsi Denys le jeune fut maître d'école à Corinthe; ainsi Persée, roi de Macédoine, fut promené en esclave dans Rome devant le char de son vainqueur. — Ainsi, ajoutai-je en riant, Cléopâtre et Marc-Antoine à Alexandrie, Pompée sur son rivage, Marius à Minturnes, éprouvèrent les caprices de la fortune. — Oui, vous avez raison, et cela est si commun, que ce n'est pas la peine d'en parler.—Je vivais, continua Francisco, dans la rage et le désespoir, implorant la mort à grands cris. Vingt fois j'ai voulu me briser la tête contre le mur; mais la religion, la peur de l'enfer et l'espoir de la vengeance me retenaient. Je n'étais plus qu'une momie, une ombre, lorsque la discorde vint souffler son venin dans l'âme de ces bipèdes enfroqués. Il s'agissait de nommer un supérieur : de là les cabales, l'ambition, les injures, la haine; les partis en vinrent aux mains, armés de bâtons, de chaises et de bréviaires qui volaient à la tête des uns et des autres. Pendant ce combat, un jeune moine de mes amis vint ouvrir mon cachot. Hélas! ma vie était épuisée, mes yeux ne pouvaient supporter la lumière, et mon libérateur était obligé de me traîner. A cent pas de la maison, je m'évanouis; heureusement nous étions près d'un ruisseau : le jeune moine me baigna le visage, et la fraîcheur de l'eau me rendit à la vie. Enfin nous parvînmes à la chaumière d'un paysan charitable, qui me cacha dans son grenier pendant trois semaines. Une nourriture saine, abondante, rétablit bientôt mes forces, et l'ardeur de la vengeance donna à mon âme une nouvelle énergie. Malheur aux capucins que je rencontrerai! J'en demande pardon à Dieu et à la Madone; mais je suis Espagnol et moine, et dussé-je périr, je les assommerai ou les couperai comme des chevaux entiers! » Cet homme pensait comme la Cléopâtre de Corneille :

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

Nous lui demandâmes s'il pouvait nous confier la cause de sa haine et du crime de ses confrères. « Vous paraissez des gens d'esprit incapables de me trahir, et la sérénité de votre physionomie inspire la confiance. Mes parens étaient pauvres et très pieux. J'avais à peine atteint ma septième année, que je fus dévoué à saint François, et revêtu d'un petit habit de capucin. A quinze ans j'entrai dans cet ordre; j'étais doué d'une excellente constitution, d'un tempérament monacal qui se développait et s'irritait avec l'âge. Troublé, agité de mes nouveaux besoins, je les combattis avec courage et opiniâtreté. La religion, sans réprimer mes sens, jetait l'effroi dans mon âme. Je souffrais, ma tête s'égarait; si je rencontrais une jeune femme, elle me paraissait environnée d'étincelles. Je frémissais, je rugissais; la nuit, les songes épouvantaient ma conscience. Je me levais alors, je me jetais au pied de la croix, et demandais pardon à Dieu du crime de la nature. J'eus des accès violens de frénésie. On me lia, deux saignées copieuses calmèrent mes sens et rétablirent ma raison. Les pères me disaient que c'était le démon qui s'était emparé de moi, et que leurs prières l'avaient chassé de mon corps; mais ce démon revint bientôt avec la santé. Enfin, me promenant un jour à quelque distance du convent, j'aperçus une jeune fille assise devant sa chaumière; elle se leva et vint me baiser la main. Mille étincelles sortirent de ses yeux ou des miens; éperdu, hors de moi, je la serrai dans mes bras et mes lèvres pressèrent les siennes. Je ne vis, je n'entendis plus rien; mon âme s'évanouit. La jeune fille apercevant sa mère, m'en avertit et s'éloigna. Je me retirai poursuivi de l'image de la belle Antonia, et enflammé du baiser brûlant que j'avais savouré. Plus de repos, mon sang coulait à flots précipités et bouillonnait dans mes veines. Dans le silence de la nuit, je brûlais, je soupirais, je poussais des cris de fureur. Quelquefois j'étais près de succomber; mais la religion, armée de ses vengeances, m'arrêtait sur le bord de l'abîme. Quelquefois cependant je me disais : « Les patriarches, ces élus du seigneur, avaient des femmes, des concubines; Abraham reçut Agar dans son lit; Rachel et Lia, femmes de Jacob, lui amenèrent deux servantes. Les gens du monde ont des épouses, des maîtresses et le paradis sur la terre; moi, mon partage est l'enfer dans l'un et dans l'autre monde. »

Je restai trois jours dans cet état convulsif, consumé, comme un tison ardent, de mes propres feux. Le quatrième jour je sortis de grand matin, entraîné malgré moi, ignorant où j'allais, tremblant de tous mes membres. Je me trouvai, sans le savoir, à la porte de la jeune Antonia. Elle était avec sa mère, qui me reçut avec le respect dû à la barbe et à la robe d'un capucin; mais le sourire de la fille me toucha plus que la vénération de la mère, qui sortit heureusement pour aller puiser de l'eau. Je demandai à Antonia si je pourrais la voir en particulier. « Oui, me dit-elle; je vais porter des fromages à la ville, je passerai par le petit bois, vous pourrez m'y attendre. » Sur cet avis, je pris congé de la mère, et je courus au rendez-vous. Ce bois était au pied d'une colline, l'ombre épaisse et solitaire en faisait l'asile du mystère et du plaisir. J'attendis Antonia en me promenant à grands pas dans une agitation, dans une lutte cruelle entre la crainte, le remords et le cri de la nature. Elle parut; l'étincelle qui met le feu au canon ne produit pas une explosion plus rapide que celle que j'éprouvai à l'aspect de cette nouvelle Ruth. L'ivresse, le délire suspendaient toutes les facultés de mon âme; je m'égarai dans un ravissement extatique. Depuis ce jour mon existence fut changée : j'habitai un monde nouveau; le calme, la sérénité, rentrèrent dans mon âme; mon sommeil devint plus tranquille; la nature s'embellit à mes yeux; mes affections furent plus douces; j'aimais tous les hommes, je chérissais, la vie dont le fardeau m'avait accablé; j'eus plus d'amour pour l'Être suprême; mon cœur satisfait, au lieu de prières, de vœux sombres et fanatiques, lui of-

[1] Le nom d'*in pace*, donné aux cachots des couvens, vient de cette phrase, *vade in pace*, que l'on dit aux malheureux que l'on jette dans cette fosse. Ces affreuses prisons étaient connues dans l'antiquité; les Romains y enterraient les Vestales vivantes. Jugurtha y finit sa vie dans le désespoir. Louis XVI, sur les instances d'Antoinette, sa femme, ordonna, sous peine des châtimens les plus rigoureux, l'abolition de cette barbarie.

frait l'hymne de la reconnaissance : j'étais heureux; mais je cueillais des fleurs sur un volcan. Le père gardien, rusé scélérat, suspectant le motif de mes fréquentes promenades, fit suivre mes pas; on découvrit le fortuné trésor que renfermait une pauvre cabane : ce vieux sycophante résolut de me l'enlever, ou du moins de le partager avec moi. Il m'envoya avec un compagnon, sous un mauvais prétexte, à Ossuna, où nous avons un couvent. Le supérieur de cette communauté me retint quinze jours; et n'ayant nul motif de me garder plus long-temps, il m'accorda mon retour, que je ne cessais de solliciter. Rentré dans ma capucinière, je me hâtai d'aller revoir ma chère Antonia; elle m'apprit les fréquentes visites du gardien, ses projets de séduction, son cynisme, ses promesses, ses offres pécuniaires pour ébranler sa fidélité. « Ma mère, me dit-elle, le reçoit avec vénération; elle croit recevoir dans sa maison un envoyé du ciel, un saint Vincent, un saint Antoine. » Je lui demandai à quelle heure il venait ordinairement chez elle; c'était l'après-dînée. « Eh bien! lui dis-je, la première fois qu'il viendra, retenez-le jusqu'à la nuit. » Elle me le promit. D'après cette instruction, je guettai mon renard; et le jour que je le vis partir pour la chaumière, j'allai me tapir en embuscade derrière un rocher qui borde la route. Là je quittai ma robe, mes sandales, et, vêtu à la légère, armé d'un gros bâton, j'attendis ce hideux pécheur. Le crépuscule régnait lorsqu'il parut; je m'élance sur lui, et je donne à ses épaules une leçon qui dut faire une forte impression sur sa vieille âme. Il beugla, il cria au meurtre, à l'assassin. Quand je crus la correction assez forte, assez mémorable, je revins derrière mon rocher, repris mes habits, et, par un sentier détourné et plus court, je gagnai le couvent d'un pas rapide. Lorsque le révérend arriva, nous étions au réfectoire; il entre pâle, défait, se traînant avec peine. Nous l'environnons, l'interrogeons; il répond qu'il a fait une chute dans un fossé, et qu'il a le corps brisé, moulu. Je lui conseillai d'aller se mettre dans son lit, et de se faire frotter la partie souffrante avec de l'eau-de-vie. Il me remercia avec l'air de l'amitié. Huit jours s'écoulèrent sans qu'il laissât échapper aucun signe de ressentiment. Je me crus hors du soupçon; je repris ma sécurité, et retournai au petit bois consacré à l'amour. Des témoins apostés veillaient sur moi. Depuis quelques jours un *ex-voto* d'argent avait disparu d'une chapelle de la Vierge. L'infâme hypocrite assembla les vieilles barbes conventuelles, et fit entrer des témoins qui dénoncèrent mon libertinage. Le gardien s'écrie alors : « Un crime en entraîne un autre, allons voir si l'*ex-voto* enlevé dans l'église n'aurait pas été volé par ce faux frère, qui, comme Judas, vendrait Jésus-Christ pour trente deniers. » Il part soudain à la tête de ces vieux boucs; on entre dans ma cellule, on fouille, et l'on trouve l'*ex-voto* dans ma paillasse, où ce misérable l'avait caché. Mon libertinage, mon vol prouvés devant ce consistoire infernal, ma perte fut décidée. A minuit, lorsque j'étais plongé dans un profond sommeil, quatre frères entrent dans ma chambre, se jettent sur moi, me lient les mains, et, après les cérémonies dont je vous ai parlé, je fus descendu vivant dans mon tombeau. Depuis, j'abhorre tous les capucins, tous les moines, et même je ne crois plus à la religion; je vis comme une bête, et je serai damné comme un chien.—Ah! père Francisco, s'écria le poëte de la Manche, pourquoi damnez-vous les chiens? Il n'y a chez eux ni capucins, ni *in pace*, ni saint office; ils ne font mal à personne et vivent en honnêtes gens. Je crois que ce drôle-là, me dit don Manuel tout bas est né sous le signe du scorpion.— Laissons cela, reprit l'ex-capucin; j'aperçois de loin *la pena de los Enamorados* (le rocher des Amoureux) : je vais vous conter leur histoire, plus tragique que la mienne. *La buena posa quebra el dia*[1]. Dans le temps que les Maures régnaient encore à Grenade, un chevalier français fut fait prisonnier. C'était un homme d'une figure si agréable, il avait tant de grâces dans l'esprit et les manières, que le roi lui laissa la liberté, et le traita avec beaucoup de douceur. Ce monarque avait une fille charmante, qui était à cette aurore de la jeunesse où l'amour est le premier besoin du cœur. Bientôt, éprise de ce jeune Français, elle trouva moyen de le voir et de lui découvrir ses sentimens. Il l'aima à son tour; la confiance, le plus grand charme de l'amour, resserra leur chaîne, et accrut leur bonheur. Ils en jouissaient en secret, sans penser que le glaive était suspendu sur leur tête. L'envie a sa demeure dans le palais des rois. Les courtisans soupçonnèrent l'intelligence des deux amans. Le soupçon malin est toujours certitude à la cour. Le bruit de cette intrigue mystérieuse parvint aux oreilles du monarque. Une des femmes de la princesse l'avertit de ce malheur. A cette nouvelle, tremblante, épouvantée, elle vit que la fuite seule pouvait sauver ses jours et ceux de son amant; elle le fit avertir. Celui-ci, au milieu de la nuit, vint l'attendre à une porte secrète du palais. La princesse arrive seule, monte en croupe, et, sous la garde de l'amour, ils courent dans la campagne. Hélas! l'amour les abandonna : ils étaient poursuivis. A la pointe du jour, se voyant au moment d'être atteints, ils gravirent sur ce rocher fort élevé, qui fut bientôt entouré par les satellites du prince. Alors ces tendres et malheureux amans, morts à l'espérance, au bonheur, se font les adieux les plus touchans, se donnent les derniers baisers; après quoi, enlacés, serrés dans les bras l'un de l'autre, ils se précipitent du haut du rocher; la mort termina leur amour et leur vie. Mais, *senores*, continua le père Francisco, remontez dans la voiture, et marchons : les oiseaux commencent à chanter; ils nous annoncent le coucher du soleil, et nous devons souper à la *Baena*. »

Nous y arrivâmes épuisés de fatigue et de faim. Le cabaret et le souper étaient, comme à l'ordinaire, fort mauvais; mais l'ex-capucin nous amusa par ses récits.

Il nous éveilla dès l'aube matinale en nous criant : *Exurge Domine*. Notre toilette fut bientôt faite, et nous voilà en marche pour Cordoue. J'étais radieux de joie et d'espérance; j'allais enfin revoir la beauté que j'aimais, que j'adorais, et qui allait combler mes vœux, me donner une nouvelle existence. Vers le soir, lorsque j'aperçus les tours de la ville, je m'écriai : « Je jouirai de sa présence! — Nous voici, me dit don Manuel, chez les descendans des Vandales, qui appelèrent ce royaume Vandalousie, d'où dérive le nom d'Andalousie. Votre belle Séraphine descend peut-être d'un Vandale. — Mon cher poete, nous venons tous de loin, et nous devons tous être également fiers ou également humbles. »

Il était nuit close quand nous entrâmes dans la ville. Descendus à la *posada*, nous fîmes nos adieux à l'ex-capucin, en lui recommandant la toison de ses confrères. Il nous promit de les tondre en habile barbier, et de se faire un oreiller de leurs barbes.

[1] « La bonne conversation abrége le jour. »

Si près de l'objet de mes vœux, au moment de le revoir, il était difficile de jouir du sommeil : toute ma nuit fut agitée par les rêves de l'espérance, par l'image de Séraphine, et l'attente d'un jour si fortuné. Ces pensées, mon impatience, retardaient la marche des heures; je craignais une nuit éternelle. Fatigué de ma couche, j'épiai à ma fenêtre le lever de l'aurore. Dès qu'elle parut, je commençai ma toilette : je me promenai dans ma chambre, en attendant la neuvième heure. Enfin elle sonna, et je partis. Don Manuel me recommanda de ne pas l'oublier dans l'ivresse de l'amour. Vous savez qu'Horace a dit :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

— Et notre La Fontaine, répliquai-je :

Qu'un ami véritable est une douce chose!...

Ainsi croyez, mon cher Manuel, que l'amour ne fera nul tort à l'amitié. »

Je prends un guide, je cours dans les rues sans rien voir, rien entendre. Eh! qui n'est pas en délire, qui peut avoir plus d'une pensée au moment de revoir, après une longue absence, un objet adoré? J'arrive tout palpitant chez don Pacheco, je le demande; on m'introduit dans sa chambre, il prenait son chocolat; à mon aspect il jette un grand cri de joie, renverse sa tasse, et vient à moi les bras ouverts, en s'écriant : « Cher chevalier, à la fin vous voilà! soyez le bien-venu; et vite, Antonio, du chocolat pour le cher capitaine. » On apporte le chocolat. Pendant que je le prenais, don Pacheco me fit cent questions sur ma santé, mon voyage, mais il ne me parlait pas de sa fille. Impatienté, j'en demande des nouvelles. « Ah! s'écria-t-il, oubliez-la, *è una desdicada* (c'est une malheureuse). Elle n'est plus dans la maison. Où donc est-elle? repris-je en tremblant? « Elle est avec son mari; c'est une ingrate, une perfide. » A ces mots je pâlis, mon sang se glace dans mes veines; je veux parler, ma voix expire; enfin je prononce en soupirant : « Quoi! elle est mariée? — Oui, depuis quinze jours, sans mon consentement. Elle m'a fait manquer à ma parole; mais je suis *hidalgo*, homme d'honneur, militaire; je me battrai avec son indigne mari : si je le tue, comme cela doit être, vous épouserez sa veuve. » J'écoutais, morne, accablé et presque inanimé. Enfin, reprenant mes esprits, je lui dis : « Non, *senor*, je ne veux pas exposer votre vie, pas même la mienne : je renonce à votre fille. — Cher chevalier, vous êtes trop généreux; je suis désespéré de ne pas vous avoir pour gendre. — Elle a donc osé se marier sans l'aveu de son père? — Vous connaissez nos usages, nos lois religieuses, qui neutralisent l'autorité des parens, et permettent aux enfans de se marier au gré de leurs caprices : mais vous n'achevez pas votre chocolat? — J'en ai assez. — Allons, *senor capitano*, remettez-vous; courage! Vous avez fait six campagnes, vous avez bravé le canon; ne vous laissez pas abattre par l'infidélité d'une petite fille, indigne, par sa conduite, d'être la femme d'un chevalier français. Imitez-moi : je suis plus offensé que vous, et j'ai supporté ce revers avec fierté et courage. J'ai dit : « Dieu l'a voulu; » cette pensée console et fortifie l'âme. Voici comme la chose s'est passée.

« C'était un jour de fête, je revenais de la grand'messe; je trouve chez moi un ecclésiastique qui m'attendait : il était député par le grand-vicaire de ma paroisse. Je le reçois avec les égards et le respect que l'on doit à tout homme honoré du sacerdoce. Il me dit qu'il venait chercher ma fille de la part du grand-vicaire. — Eh! pourquoi? Quel rapport a-t-il avec elle? — Il va la déposer chez votre tante dona Elvira. — Et la raison? ma tante radote, elle a quatre-vingt-cinq ans, et que fera ma fille chez elle? — Dona Seraphina a promis sa foi à don Juan y Alonzo della Roca; ils sont liés par des engagemens, par des promesses réciproques; et l'église va resserrer et confirmer leurs nœuds. — Quoi! sans ma permission, sans m'avoir consulté? Quel est donc cet homme, ce don Juan de la Roca? je ne connais pas ce nom. — C'est le fils d'un riche négociant de Cadix. — Comment! un commerçant, un roturier ose aspirer à la main de la fille de don Pacheco y Nunez y Garcie Lasso, conde de Montijo, de la orden de Santiago, gentilhomme de la chambre du roi! et que diront mes ancêtres, don Gonsalve et don Garcie Lasso, si fameux dans l'histoire par leur bravoure et leur loyauté? Non, je ne le souffrirai jamais. — Monsieur le comte, les mariages sont écrits dans le ciel; si celui de votre fille est sur cette feuille...... — Il faut la déchirer, m'écriai-je vivement. — Il se fera malgré vous : devant Dieu et la religion les hommes sont égaux. Don Juan a déclaré à notre grand-vicaire qu'il aimait dona Seraphina, qu'il en était aimé, qu'ils désiraient leur union mutuelle, il a montré des lettres qui manifestaient les vœux de votre fille. Cependant le grand-vicaire l'a interrogée secrètement, et dona Séraphina a tout avoué. Vous voyez, monsieur, que ce mariage est de toute nécessité. — J'avais promis ma fille à un chevalier français, joli homme, brave militaire; il l'aimait, il en était aimé. — Apparemment que votre fille a fait des réflexions plus sages, plus solides; nous n'avons pas besoin en Espagne de militaires français qui viendraient y répandre des semences d'incrédulité et d'irréligion. Enfin, monsieur, vous ne pouvez refuser dona Seraphina sans encourir la censure de l'église. Je fis alors appeler ma fille; mais on m'annonça qu'elle était chez sa tante. « Puisque la malheureuse, dis-je au prêtre, brave l'autorité paternelle, et ce qu'elle doit à sa naissance, au sang des Lasso, mariez-la; je la donne à l'église, au commerçant la Roca et au diable; mais je ne la verrai jamais.

Dès que cet ecclésiastique fut sorti, je mandai Margarita, la duègne de Séraphine : je la croyais coupable, je voulais la punir; mais elle se justifia. Elle me conta que depuis deux mois un jeune homme venait toutes les nuits jouer de la guitare et chanter des romances sous le balcon de ma fille. « D'abord, m'a-t-elle dit, je n'ai prêté aucune attention à ses chansons; mais l'ayant surprise deux fois sur le balcon, je la grondai fortement, et la menaçai de vous informer de sa conduite. Elle me supplia de garder le silence, me promettant pour l'avenir plus de réserve et de sagesse. Ce matin elle a voulu aller à confesse : au sortir de l'église, un vieillard avec un jeune homme nous ont abordées; le vieillard m'a dit qu'il arrivait de Badajos, mon pays, et que mes parens l'avaient chargé d'une lettre pour moi. A ces mots, pleine de joie, car j'aime beaucoup ma famille et ma patrie, j'ai demandé la lettre. Il m'a dit qu'il l'avait laissée chez lui, ne comptant pas me rencontrer à l'église, mais qu'il me l'apporterait. Alors nous avons beaucoup parlé de mes neveux de Badajos, ville charmante, où pendant ma jeunesse j'avais eu tant d'agrément et reçu tant d'hommages. Le vieillard se souvenait encore de m'avoir vue à l'âge de quinze ans, et m'assurait que j'étais une des plus jolies personnes de la

ville. Pendant qu'il me rappelait des souvenirs si doux, le jeune homme s'entretenait, loin de nous, avec Séraphine. Je m'en suis aperçue et je l'ai appelée. Alors le vieillard m'a dit : ce jeune homme est mon fils, il sort de l'université de Salamanque. Il est doux, modeste, sage, plein de candeur; mais il me donne bien du chagrin : animé de l'esprit de la religion, il veut entrer dans l'ordre des Chartreux. Quel malheur pour un père qui n'a que cet enfant! je gage qu'il ne parle à votre demoiselle que de son amour... pour Dieu et les saints. Laissons-les un peu jaser ensemble; que je serais heureux si la belle Séraphine pouvait le dissuader, et le dégoûter de l'état monastique! Il a des visions : il prétend que la sainte Vierge lui est apparue, et lui a ordonné de renoncer au monde. Il préfère l'ordre des Chartreux, parce qu'il s'est aperçu qu'il était enclin à parler beaucoup, et pour se mortifier il choisit un couvent où la règle condamne à un éternel silence. J'avoue que j'ai été un peu trop crédule et facile; à présent je m'aperçois que le vieillard était un fourbe, et le jeune homme l'amant de votre fille. Ils m'ont jouée; je vous en demande pardon, mais je ne leur pardonnerai de ma vie. Séraphine en rentrant m'a dit qu'elle allait se retirer dans sa chambre pour faire la pénitence que son confesseur lui avait imposée. Je suis revenue une heure après, elle n'y était plus; je la croyais avec vous. Je jure, monsieur, sur ma conscience, sur ma part du paradis, que je viens de vous déclarer la simple vérité. »

Ma fille et son amant, après avoir reçu la bénédiction nuptiale, m'ont envoyé diverses personnes pour solliciter leur pardon : je suis resté inexorable. Je ne reconnaîtrai jamais pour mon gendre un roturier, un homme de commerce, et je ne pardonnerai jamais à Séraphine cette alliance qui me fait manquer de parole à un gentilhomme de votre mérite, que j'aime et auquel je dois de la reconnaissance. Mon cher don Louis, agréez mes excuses. — Monsieur, lui dis-je, vous n'avez aucun tort, vous et moi avons été trompés. Voilà le fruit de vos préjugés, de votre soumission aveugle à vos prêtres. Les Gaulois ou les Celtes avaient jadis des druides aussi puissans, aussi dangereux que vos gens d'église; comme vos inquisiteurs, ils sacrifiaint à Dieu des victimes humaines; ils empruntaient de l'argent pour le rendre dans l'autre monde, c'est à peu près ce que font vos moines en vous rançonnant pour les âmes du purgatoire[1]. — Senor capitano, s'est écrié don Pacheco! ne voudriez-vous pas que je laissasse brûler dans le purgatoire l'âme de mon père, de ma mère, et la mienne pendant des siècles entiers? — Non, senor; la vôtre est trop belle pour que Dieu la condamne au feu du purgatoire. Ce petit compliment calma don Pacheco qu'avait un peu ému la comparaison des druides avec les inquisiteurs, comparaison sans doute indiscrète; mais que mon dépit m'avait arrachée. Après cet entretien, don Pacheco m'offrit un logement chez lui, en me disant que les Espagnols étaient reconnaissans, et qu'il n'oublierait jamais les bons offices que je lui avais rendus à Perpignan. Je le remerciai, et lui dis que la blessure était trop récente pour que je pusse loger dans la maison qu'avait habitée sa fille; que son souvenir m'y poursuivrait avec plus de vivacité et de douleur; j'ajoutai que j'avais un ami avec moi, dont les consolations, dans ce moment d'anxiété, m'étaient nécessaires. — Et quel est cet ami, me dit-il? — C'est le poëte don Manuel Castillo, homme aimable et de beaucoup d'esprit. — Je fais plus de cas d'un grenadier que d'un poëte; mais il est votre ami, à ce titre je le verrai avec grand plaisir; et puisque vous refusez un logement chez moi, j'espère qu'aumoins vous accepterez ma table, et que vous m'amènerez votre ami. Allez le chercher, je vous attends tous les deux à dîner. Après ces mots, il m'embrassa tendrement, en me répétant qu'il se battrait contre ce picaron (ce coquin) de roturier qui avait séduit sa fille.

Je retournai tristement à l'auberge, accablé de l'inconstance de Séraphine. Mon orgueil, autant que mon amour, s'irritait quand je songeais que j'avais quitté ma patrie, traversé l'Espagne, essuyé tant de désagrémens et de fatigue, pour la trouver dans les bras d'un autre. Ainsi l'amour-propre se mêlait aux regrets de l'amour. La raison devrait sans doute, en pareil cas, consoler notre orgueil; car la trahison d'une belle ne ternit pas notre mérite et ne prouve pas celui du rival préféré. J'entrai chez don Manuel, soucieux, rêveur, le visage abattu. Eh quoi, s'écria-t-il à cette vue! qu'avez-vous fait de la joie de ce matin? Avez-vous trouvé la belle Séraphine borgne, aveugle, enlaidie? — Hélas! pis que tout cela! je la crois plus belle que jamais : mais c'est une ingrate, une perfide; elle est mariée avec un don Juan de la Roca. — Ah! ah! elle n'a pas eu la patience de vous attendre? je n'en suis pas surpris : les filles d'Espagne sont de bonnes ménagères qui aiment à cueillir le fruit lorsqu'il est mûr. Au reste, consolez-vous; le premier mois du mariage, selon un auteur persan, est la lune de miel : il y a un proverbe qui dit : qu'il vaut mieux être oiseau de champs que oiseau de cage. Vous conserverez votre liberté; le plaisir de la possession d'une femme s'affaiblit tous les jours, et la liberté au contraire nous devient tous les jours plus chère. Pour moi, je jure, par les cornes de Jupiter-Ammon, que je ne me marierai que lorsque je verrai tous les maris contens de leurs femmes. — J'admire, lui dis-je, la malignité de mon étoile! Mon père m'empêche d'épouser la première fille que j'ai aimée : la tendre Cécile, second objet de mon inclination, en aimait un autre et lui donne sa main; devenue mon amie, j'ai le malheur de la perdre; et cette belle Séraphine, que j'adorais, dont j'ai été l'amant chéri, n'a pas eu assez d'amour et de patience pour m'attendre quelques mois. Ah! l'infortune sera toujours mon partage! — Mon ami, ne jugeons pas un drame avant le dénoûment : vous n'avez que vingt-sept ans, vous commencez votre vie; quelques coups de vent sur mer n'empêchent pas toujours d'arriver au port. Mais je vais composer une élégie sur votre malheur, elle fera pleurer les rochers. — Eh! quel bien me fera votre élégie? — Vous me l'entendrez chanter dans le genre chromatique. La douleur ne résiste pas au charme sentimental de la musique et de la poésie. Cependant voulez-vous écouter un bon conseil, partons demain pour Séville; le mouvement, la variété des objets, la fatigue, le besoin de repos, agitent l'âme et l'arrachent à sa situation, à ses tristes pensées. Le trajet est de vingt-trois lieues, nous y serons dans deux jours. Cette ville mérite vos regards; deux vers espagnols disent :

> Quien non a visto a Sevilla,
> Non a visto maravilla [1].

« Nous y passerons une quinzaine de jours, vous aurez

[1] On voit bien à ce propos que le chevalier de Saint-Gervais est protestant.

[1] « Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu une merveille. »

alors habitué votre douleur à l'inconstance de votre Hélène ; et vous reverrez don Pacheco, Cordoue et Séraphine même, avec le sang-froid d'un Spartiate qui se réjouissait de voir sa femme dans les bras d'un beau jeune homme. — Je n'ai pas encore atteint ce haut degré de stoïcisme, mais je suivrai votre conseil, et nous partirons pour Séville. » Don Manuel se chargea des apprêts du voyage, de prévenir don Pacheco, et de lui faire agréer mes excuses, si je n'allais pas dîner chez lui.

Resté seul dans l'auberge, je m'abandonnai aux plus tristes réflexions ; je maudissais l'amour et Séraphine. Cependant en la maudissant, le souvenir de ses charmes, du bonheur d'avoir été aimé, ses tendres regards, ses douces paroles toujours présentes mêlaient à mon dépit, à mes regrets, une douceur qui en tempérait l'amertume. Passant d'un mouvement à l'autre, tantôt je lui pardonnais son inconstance, tantôt je voulais l'accabler de reproches, et me venger de mon rival. C'est en me promenant à grands pas dans ma chambre, que ces pensées, ces divers sentimens, agitaient et tourmentaient mon âme. Fatigué de cette promenade, et oppressé de la tristesse de mes réflexions, je me mis à la fenêtre pour respirer, et voir si don Manuel ne revenait pas. Une petite scène qui se passa dans une boutique vis-à-vis de ma fenêtre, attira mon attention et me fit connaître le respect que les Espagnols ont pour les femmes. Un cordonnier grondait et battait la sienne qui jetait les hauts cris ; un voisin accourut, demanda au frappeur la cause de son courroux, et d'un traitement si barbare. « C'est une paressense, dit-il, qui néglige son ménage. — C'est une femme, répond le voisin ; il n'est pas permis de la battre. — Elle est restée trois heures au marché, et n'a rien apporté. — Soit ; mais c'est une femme. — La folle m'a perdu une piastre que je lui avais donnée. — Elle a tort ; mais c'est une femme. — Elle a trente ans ; elle est laide, sèche comme une morue ; elle a encore des prétentions, et joue de la prunelle avec tous les hommes. — C'est une femme. — Elle me fait mourir de faim pour s'acheter des habits et des colifichets. — C'est une femme. — Elle parle, bavarde à tort et à travers, dit du mal de toutes ses voisines. — C'est une femme. — Non, s'écria l'époux impatienté, *es un demonio y no una muguer* (c'est un démon et non une femme). Plût au ciel que ce fût la vôtre et non la mienne ! » Le voisin se retira, mais la remontrance ne fut pas inutile ; les mauvais traitemens cessèrent. Moi-même je profitai de la leçon et je dis à mon tour : « Séraphine m'a abandonné, trahi ; mais c'est une femme. »

Don Manuel rentra, et me dit : « J'ai vu don Pacheco y Nunès y Garcie Lasso ; je me suis fait annoncer comme votre ami. Il m'a demandé si j'étais le poète don Manuel. *Lo soy, senor,* ai-je répondu. — J'en suis ravi, je fais grand cas des poetes, ce sont les pompons de la société. — Et souvent, ai-je ajouté fièrement, la gloire de leur patrie et les trompettes de la renommée : » mais brisant ce dialogue, j'ai parlé aussitôt de votre douleur et de votre départ pour Séville. A ces mots, il s'est déchaîné contre sa fille. « Au moins, s'écriait-il, si elle avait épousé un hidalgo ! mais sacrifier un brave chevalier à un commerçant de Cadix ! — Senor don Pacheco, lui ai-je répliqué, êtes-vous assuré que votre gendre ne descende pas d'Amilcar, de Scipion, de Sertorius ou de quelque grand seigneur Goth ou Vandale ? De quelle couleur est-il ? — On dit qu'il a le teint blanc et les cheveux blonds. — Eh bien ! il tire à coup sûr son origine d'un prince Goth. Ce peuple avait la barbe et les cheveux blonds, et la peau blanche. — Par saint Jacques, qu'il descende d'un Goth ou d'Abraham, je ne veux pas l'avoir pour gendre. Depuis quatre cents ans, le sang le plus noble coule dans mes veines ; ma quadrisaïeule a porté la première, sous Charles-Quint, une robe de velours, qui a servi de génération en génération aux nouvelles mariées de ma famille ; je l'ai encore, mais ma fille n'est plus digne de la porter ; je la brûlerais plutôt[1]. Sachez pourtant, monsieur, que mon plus grand chagrin est de me voir forcé de manquer de parole à don Louis de Saint-Gervais, vaillant chevalier, qui m'a rendu de grands services, et que j'aime tendrement. Qu'il aille à Séville passer quinze jours, mais qu'il revienne me consoler de sa perte, je vous prêterai mes chevaux pour le voyage. Demain à la pointe du jour, le cocher, le carosse seront à votre porte, et cette après-dînée j'irai embrasser ce tendre ami, lui souhaiter un bon voyage. Après ce long discours, ajouta don Manuel, j'ai pris congé de lui. — J'eusse été trop heureux, dis-je alors, d'avoir un tel beau-père. Il est entiché de sa noblesse, mais ce préjugé, loin d'affaiblir ses vertus, les fortifie et les exalte. Ah ! cruelle Séraphine, pourquoi m'avez-vous oublié ? — Mon cher don Louis, la mémoire est un don de Dieu, qui sans doute avait ses raisons pour priver les femmes de cette faculté en amour. » L'aubergiste en ce moment vint nous annoncer le diné. Nous fûmes étonnés de la délicatesse et de l'abondance du repas. Nous buvions de la Malvoisie délicieuse, et l'hôte nous invitait à ne pas l'épargner. Don Manuel ravi, louait l'excellence des mets, et assurait l'hôtelier qu'il irait en paradis sans passer par le purgatoire.

L'après-dînée j'écrivis à don Inigo Flores, cet ami sensible et généreux, pour lui faire part de mon arrivée à Cordoue, et de l'inconstance de Séraphine. Je lui disais que si j'étais près de lui, je trouverais des consolations au sein de l'amitié et dans le cœur de l'aimable Rosalie. Je finissais ma lettre, lorsque don Pacheco entra ; il me sauta au cou, en m'appelant son fils, pestant toujours contre sa fille qui l'avait rendu infidèle à sa parole pour la première fois de sa vie. « Mais, me dit-il, j'ai une nièce à Madrid, fille de ma sœur ; son père est hidalgo, et d'une famille de vieux chrétiens. Il descend par les femmes du marquis de Castellar, qui, en 1746, investi dans Parme, où il commandait cinq mille hommes, par toute l'armée ennemie, aima mieux, en véritable Espagnol, hasarder sa vie que de se rendre prisonnier de guerre. Il anime ses soldats, se met à leur tête ; ils sortent de la ville la baïonnette au bout du fusil, percent l'armée ennemie, se battent pendant vingt heures ; et poursuivis six jours de suite, ils arrivent à Plaisance. Toute l'Europe admira la valeur espagnole, et le nom du marquis de Castellar fut gravé au temple de la gloire. Ce héros est l'aïeul de ma nièce. Je vous offre sa main, sa fortune ne répond pas à sa naissance, mais je lui assurerai tout mon bien en faveur de votre mariage. Par-là, j'acquitte ma promesse et la dette de la reconnaissance. » Je remerciai cet homme généreux avec toute la vivacité du sentiment. « Mais, lui dis-je, je n'accepterai jamais la dépouille d'un héritier légitime ; sa jouissance empoisonnerait ma vie. — Que puis-je donc faire, pour vous dédommager des peines

[1] C'était l'usage en Espagne : parmi la haute noblesse, une jeune mariée mettait, le jour de sa noce, la robe de velours qu'avait portée sa mère, son aïeule, sa bisaïeule et au-delà.

d'un long voyage, et réparer les torts de ma fille?— Lui pardonner, reconnaître votre gendre, et m'honorer toujours de votre amitié.— Oui, j'en jure par saint Jacques et par l'âme de mes aïeux, je vous regarderai toujours comme mon fils, comme l'ami le plus tendre; à l'égard de Séraphine et de son époux le commerçant, je ne veux pas les voir; ils ont une fortune suffisante pour exister: le luxe, l'opulence ne conviennent qu'à la haute noblesse. Revenez de Séville le plus tôt que vous pourrez; une ingrate, une perfide ne mérite pas vos regrets. Je me flatte qu'à votre retour vous logerez chez moi, avec le seigneur don Manuel. Il est ici dans la patrie de Gonsalve, un des grands capitaines de son siècle; je l'invite à faire un poëme épique sur ce héros, que je préfère de beaucoup au pieux Énée dont on m'a fatigué les oreilles pendant mon enfance. Je me suis toujours rappelé ces bribes de vers:

At pius Æneas tendens ad sidera palmas,
Sic fatur lacrymans [1].

Morbleu! il faut combattre et non pleurer. J'ai reçu à l'armée une blessure très grave; un bourreau de chirurgien m'a déchiré la chair, et je n'ai pas jeté un seul cri. Je voyais la gloire auprès de moi. » Après cette longue tirade, il m'embrassa tendrement, et me répétant plusieurs fois que *Dios guarde a ousia, rogare Dios per ousia* (je prierai Dieu pour vous).

Après son départ, je restai rêveur, silencieux, le cœur navré. Le poëte du Toboso se rappelant que la harpe de David avait chassé du corps de Saül le mauvais esprit que Dieu lui avait envoyé, prit sa guitare; et, pour chasser l'esprit malin qui m'obsédait, il improvisa et chanta les amours et les malheurs de Pyrame et Thisbé. Nous étions dans l'obscurité; les seuls rayons de la lune répandaient quelque clarté dans la chambre. Insensiblement la douceur de sa voix, la mélodie touchante et triste de son chant, le récit de la mort funeste des deux amans, la lumière pâle et tendre de la lune, remplirent mon cœur de cette mélancolie si douce, si chère aux âmes malheureuses et sensibles; des larmes coulèrent de mes yeux, soulagèrent mon cœur. Le cocher de don Pacheco interrompit cette scène touchante; il venait demander l'heure de notre départ pour le lendemain. En même temps il posa sur la table une grande corbeille pleine de chocolat, de biscuits et de bouteilles de Malaga, présent du généreux don Pacheco. Nous voulûmes, avant de nous mettre au lit, payer notre hôtelier: nous lui demandâmes son compte. « Avez-vous été contens du repas?— Émerveillés; vous êtes le premier aubergiste de l'Europe, lui dit don Manuel: Dieu vous bénira, mais que vous faut-il? — *Nada* (rien). — Comment, rien? Est-ce la ville ou les pères de Saint-François qui nous régalent? — Non; c'est le comte don Pacheco; c'est lui qui a envoyé le diné; c'est un seigneur noble, magnifique, et bon chrétien. Autrefois, quand ma femme vivait, il me faisait l'honneur de venir souvent chez moi; il nous aimait beaucoup. — Gage que votre femme était jolie, lui dit le poëte?—Oui; c'était une rose, une perle fine; c'est dommage qu'elle soit morte, elle m'attirait beaucoup de chalans. Adieu, messieurs: demain vous avez une longue journée à faire; ainsi couchez-vous et dormez promptement. »

[1] « Mais le pieux Énée, levant les mains aux ciel, parla ainsi en pleurant.... »

Nous suivîmes son avis; mais le sommeil descendit tard sur ma paupière. Je m'endormis enfin, et un songe bienfaisant fit goûter à mon âme un moment de bonheur. Ce songe me transporta dans les montagnes de Barèges, auprès de la tendre Cécile qui cueillait des fleurs. Elle était parée du négligé le plus modeste. « D'où venez-vous, lui ai-je dit? il y a bien long-temps que je ne vous ai vue. — Oh! oui, bien long-temps; je viens de très loin. — Pourquoi m'avez-vous quitté? Est-ce que vous ne m'aimez plus?— Par quel motif me dites-vous cela? Je vous aime toujours; la preuve en est que je reviens pour vous. — Permettez-moi donc de vous embrasser. — J'y consens; je vous aime trop pour vous refuser. » J'allais cueillir ce doux baiser, lorsqu'on frappa rudement à ma porte; et le baiser, Cécile et mon bonheur s'évanouirent. Ainsi dans la vie, un peu de bile, un vain propos, la moindre circonstance dissipent le rêve du bonheur. J'entendais don Manuel qui criait à ma porte: « Allons, debout! le chant du coq a retenti trois fois; les chanoines sont à matines. » Quel triste réveil! Le souvenir de la mort de Cécile succéda à la joie de l'avoir retrouvée. Je crus la perdre une seconde fois. « Adieu, chère et tendre amie, m'écriai-je, adieu, adieu pour jamais. » La trahison de Séraphine acheva de contrister mon âme. Cependant don Manuel criait à la porte: « Dépêchez-vous, les chevaux, le cocher, le chocolat, tout est prêt et vous attend. » Je fus bientôt sur pied, et nous partîmes.

Pendant la route, le poëte du Toboso, pour dissiper ma tristesse, me chanta son élégie sur l'inconstance de Séraphine. Il me cita ensuite toutes les femmes qui avaient trahi leurs époux ou leurs amans. Hélène, Clytemnestre, Pénélope [1], Betsabée et la femme de César, celle de Marc-Antoine; et que direz-vous de l'empereur Marc-Aurèle qui non-seulement toléra avec un stoïcisme admirable les désordres de sa femme Faustine, mais qui, après sa mort, lui fit décerner les honneurs divins par le sénat, et ordonna à toutes les jeunes filles romaines de venir, la veille de leurs noces, avec leurs futurs époux, offrir un sacrifice à la nouvelle déesse, que l'on pouvait nommer la *déesse de l'impudicité?* Ainsi consolons-nous, ajoutait-il, dans les bras de la philosophie, ou plutôt aimons les belles sans leur demander de la fidélité.— Vos exemples, lui dis-je, ne me consolent pas: une infinité d'hommes ont la goutte, cela n'empêche pas celui qui en est atteint de sentir sa douleur et de se plaindre. »

Nous arrivâmes après six heures de marche à la venta Him stosa. Nous en trouvâmes l'hôte plongé dans une grande affliction. Mais le pire, disait don Manuel, c'est que sa cuisine est le temple de la famine. Le traître a laissé éteindre le feu sacré. En effet, il n'y avait dans cet asile ni vivres, ni feu. Je demandai à cet homme la cause de son chagrin. « Hélas! nous dit-il, c'est ma pauvre femme que je pleure; je l'ai enterrée hier matin. — Mon ami, lui dit le poete de la Manche, je conçois votre douleur; c'est perdre quelque chose que de perdre sa femme; mais n'avez-vous rien à nous donner à manger?— Non, senor. — Allons, tout est pour le mieux. *De hambre a nadie vi morir, de mucho comer cien mil* [2]. Nous avons des biscuits, du chocolat, du bon vin. Je vais faire

[1] Quelques écrivains ne sont pas de l'avis d'Homère, et ont entaché la fidélité de cette reine d'Ithaque.

[2] « Je n'ai vu mourir personne de faim, mais bien cent mille d'avoir trop mangé. »

le chocolat, et nous le prendrons sous ce petit bosquet d'arbres où serpente un joli ruisseau. Nous ferons un repas tel que celui des bergers d'Arcadie sur le mont Ménale; notre chocolatière, nos tasses, comme leurs coupes, seront de simple argile, et comme eux, nous aurons le gazon pour siége, le ciel pour lambris, et la campagne pour salle à manger. » Le chocolat fait, nous nous assîmes sur ce tapis charmant; et tandis que l'hiver, entouré de neiges, de frimas, contristait, désolait le nord de l'Europe, nous, sur un lit de verdure, nous jouissions de la température d'un beau jour de printemps. » Les Andalous, disais-je, sont les enfans du soleil et les favoris de la nature. — Aussi, répondit don Manuel, toute leur vie est une jouissance. La musique, les fêtes, l'amour surtout remplissent le cercle de leurs journées. »

Don Manuel invita Alessandro, notre hôte, à déjeuner avec nous. Il répondit que la douleur l'empêchait de manger. « Mais elle n'empêche pas de boire. Avalez un verre de vin. » Il se résigna aisément. Quand il eut vidé le verre, don Manuel lui dit : « Vous regrettez donc beaucoup votre femme? — Assurément, je ne me consolerai jamais de sa perte; elle avait mille bonnes qualités : elle m'aidait dans mon ménage; ses manières accortes, son joli minois attiraient les voyageurs : si vous aviez vu sa gentillesse quand elle me donnait de petits soufflets, et quand je courais après elle pour me venger! Ah! oui, je la pleurerai toujours. » Don Manuel l'invita à boire encore un verre de Malaga à l'honneur de la défunte. « Volontiers; il est fort bon. — De quoi est morte cette épouse chérie? — *Per Christo*, je n'en sais rien; le médecin l'a purgée et saignée si souvent, elle a tant jeûné, qu'elle n'avait plus rien dans le corps, ni sang dans les veines. La pauvre femme! — Allons, achevons la bouteille. » Lorsqu'un nouveau verre de vin eut traversé le gosier d'Alessandro, don Manuel lui demanda comment il se trouvait. « Par saint Jacques, très bien; je sens la consolation descendre dans mon cœur. — La défunte était donc jolie? — Oui; quand je l'épousai, c'était une rose; mais elle commençait à vieillir; c'était d'ailleurs une bonne femme, mais capricieuse comme une chèvre et colère comme un dindon. — Cependant, vous la regrettez beaucoup? — Oui, je ne me consolerai jamais. — Allons, encore un verre de vin en son honneur. — Par la Vierge céleste, on ne peut vous refuser; à toi, ma chère Thérèse! je bois à ta santé. — Vous devez savoir quelque chanson bachique? - Oui, parbleu; j'en sais plus de trente, car j'ai toujours été un bon vivant. J'ai aimé le vin et les femmes, sans être moins bon chrétien. J'aime bien Dieu et sa divine mère. — Ça, régalez-nous de quelque chanson. — Avec plaisir. » Aussitôt, d'une voix pleine et sonore, il entonna ces couplets :

Fêtons, chantons le dieu du vin,
C'est le patron de tous les âges;
Dans leurs ennuis, dans leur chagrin,
Il console les fous, les sages :
Et j'aime mieux, c'est mon refrain,
Malgré l'attrait du mariage,
Dans ma cave d'excellent vin,
Qu'une femme dans mon ménage.

Bravo! senor Alessandro! Allons, continuez.

Un buveur est toujours en train;
Que la terre soit plate ou ronde,
Pourvu qu'elle porte du vin,
Tout va pour lui le mieux du monde;
Et j'aime mieux, c'est mon refrain, etc.

Le vin toujours pétille et rit
Quand on le verse dans mon verre;
Mais la femme bientôt s'aigrit,
Et près d'un époux ne rit guère;
Et j'aime mieux, c'est mon refrain, etc.

Dans la bouteille, en vieillissant,
Le vin gagne et se bonifie;
Mais une femme, en mûrissant,
Est tous les jours plus enlaidie;
Et j'aime mieux, c'est mon refrain, etc.

« Vous voyez, me dit tout bas don Manuel, à quoi tiennent les grandes afflictions; quelques verres de vin changent la tristesse en jubilation : la nature est une bonne mère, elle place le remède à côté du mal. — Messieurs, demanda l'aubergiste, comment trouvez-vous ma chanson? — Très agréable, lui dis-je; la chantiez-vous à la défunte? — A! ne m'en parlez pas, vous me déchirez le cœur! vous me rappelez qu'il faut que je porte de l'argent à l'église pour lui faire dire des messes : je ne voudrais pas que la pauvre femme restât long-temps en purgatoire! — Et combien ferez vous dire de messes? — Je lui en ai promis cinquante; mais ce sera assez d'une douzaine : les messes sont chères aujourd'hui. » Il nous quitta en nous disant : *Dios vos bendiga;* et nous remontâmes en voiture.

Le reste du voyage jusqu'à Séville ne mérite aucun détail; seulement nous rencontrâmes le soir, à l'auberge, un soldat nonagénaire qui avait servi sous Philippe V, et qui nous en parla beaucoup. « C'était, dit-il, un prince bon et généreux, brave comme le Cid; toute l'armée se serait fait hacher pour lui. Je m'engageai en 1701; j'avais seize ans. Je me suis trouvé à la bataille d'Almanza en 1707, où nous frottâmes joliment les Anglais et les Autrichiens : Barwick nous commandait. Avec Vendôme et le roi en personne, nous gagnâmes la bataille de Villa-Viciosa; j'y fus blessé; nous y fîmes des merveilles; Philippe combattait à notre tête. Après la bataille, Vendôme, voyant que Philippe était accablé de lassitude, lui dit : Sire, je vais vous faire dresser un lit tel qu'un roi n'en eût jamais de plus beau; aussitôt il fit un matelas des drapeaux pris sur les ennemis, et notre bon prince y dormit environ deux heures [1]. Par le fils de Dieu, le beau rêve qu'il dut faire! qu'il devait être joyeux à son réveil! — L'armée devait bien aimer son général, lui dis-je. — *Valgame la madre de Dios!* quel capitaine que Vendôme! il était affable, il aimait le soldat, vivait avec lui en camarade, lui laissait faire tout ce qu'il voulait. Je crois le voir encore; c'était un homme pas trop grand, un peu gros, mais vigoureux et leste. En 1714, commandés par Barwick, nous prîmes Barcelone.

« J'ai servi ensuite en Italie sous l'infant don Carlos, brave homme; nous prîmes Naples et la Sicile. La paix se fit en 1736. Quatre ans après, me trouvant dans l'âge, chargé d'une femme et de trois enfans, et ne pouvant plus me battre, je résolus de prendre congé de la troupe; mais en quittant je voulais avoir une pension. J'écrivis au ministre de la guerre, qui ne me répondit pas; cependant je l'avais appelé *eccelenza*. Après avoir attendu

[1] Philippe V, après cette victoire, disait au duc de Vendôme : « Il est étonnant que vous, fils d'un homme borné, vous ayiez un si beau génie pour la guerre. » « Mon génie, lui répondit le duc, vient de plus loin. » C'est qu'il était petit-fils d'Henri IV.

assez long-temps, je résolus de m'adresser au roi lui-même, soldat ainsi que moi ; décoré de mon vieil uniforme, que je ne portais plus que les dimanches, je partis pour Madrid. A mon arrivée, après avoir bu une bouteille de vin, j'allai droit au *Buen Retiro* [1]; je demandai à voir le roi : un garde me répondit qu'on ne le voyait pas. « *Per Christo*, il a tort; et pourquoi veut-il se cacher, lui qui se montrait de si bonne grâce à l'ennemi ? » Le garde me dit alors que sa majesté allait partir pour la chasse, et que je pourrais le voir passer. Je l'attendis. Il parut bientôt, entouré de seigneurs, de pages et de chiens. Je n'en fus point déconcerté : j'avais vu des batailles, et je n'avais pas eu peur. Je veux aborder Philippe; mais un garde me repousse en me disant qu'on ne parlait pas au roi. « Pourquoi ? lui dis-je en colère; est-ce qu'il n'a point d'oreilles? Malgré toi je lui parlerai : quand on s'est battu quarante ans pour lui, on a, parbleu! le droit de lui dire deux mots. » Le roi m'entendit, et ordonna qu'on me laissât approcher. Je m'avance le chapeau bas, je le salue respectueusement, et je lui dis : Sire, votre majesté est bien assise sur le trône d'Espagne, j'en suis ravi; vous êtes un brave homme et un bon roi; mais, sans reproche, j'y ai contribué un peu. J'ai combattu pour vous à la bataille d'Almanza, de Villa-Viciosa; j'étais au siége de Barcelone; j'ai fait les campagnes d'Italie : enfin, j'ai servi quarante ans votre majesté. J'ai été blessé trois fois; mais cela fait honneur; j'ai de la gloire, et je n'ai point d'argent; j'ai écrit à votre ministre pour lui demander une pension, il ne m'a pas répondu : alors j'ai pris mon parti, et j'ai imaginé qu'il valait mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. J'ai une femme et trois enfans qu'il faut que je nourrisse; si la guerre revient, si vous avez besoin de moi, quoique vieux, je puis vous être utile encore, je donnerai l'exemple aux jeunes gens. » Ce bon roi m'écouta sans m'interrompre; et quand j'eus fini ma harangue, il me dit : « Mon ami (remarquez ce mot d'ami), votre demande est juste; portez demain, de ma part, au ministre les certificats des colonels sous lesquels vous avez servi, et soyez assuré que vos services seront récompensés. » Après ces mots, il continua son chemin, et tous les grands seigneurs me regardèrent comme un oiseau rare. Le lendemain j'allai chez le ministre avec mes papiers; d'abord un valet de chambre, selon la coutume, me dit qu'il n'était pas visible. — Allez lui dire que c'est un ami du roi qui veut lui parler, et que je viens de sa part. Il courut m'annoncer, et je fus introduit sur-le-champ. — « Vous êtes donc l'ami du roi? me dit le ministre. — Oui, *eccelenza;* tous les Espagnols sont ses amis, et verseraient leur sang pour lui. » Le ministre, en me donnant un petit coup sur l'épaule, me dit : *Bravo soldado!* Il prit mes papiers, et huit jours après j'eus une pension de soixante piastres. Je voulais aller remercier Philippe; mais il était parti pour Saint-Ildephonse. » Je souhaitai à ce brave et vieux guerrier encore vingt ans de vie pour jouir des bienfaits de son roi.

Nous arrivâmes à Séville le lendemain très tard. Un long et doux sommeil nous refit de nos fatigues. Le poëte du Toboso à son réveil, s'écria : « Debout, debout! le soleil brille; allons voir cette fameuse cité fondée par Hercule, qui dans ses courses s'amusait à bâtir des villes, ce qui est plus humain que de les piller et de les détruire [1]. » Séville est dans une vaste plaine, sur la rive gauche du Guadalquivir, autrefois le Bétis. Elle est entourée de tours et de fortes murailles; on y compte douze portes; elle passe pour la plus grande ville d'Espagne. Philippe y résida pendant plusieurs années; on dit qu'il passait son temps à dessiner sur des planches de sapin avec la fumée d'une lumière, ou à pêcher à la ligne des tanches dans un petit réservoir.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

Ferdinand, roi d'Aragon, la prit sur les Maures en 1248, après un siége de seize mois. Cent mille Maures, soit de la ville, soit du royaume, en sortirent, emportant des richesses immenses. Philippe III, en 1609, ne donna que trente jours à cinq cent mille Maures pour quitter l'Espagne [2]. Ah! Platon, que diriez-vous, vous qui voulez la philosophie sur le trône! Nous commençâmes nos courses par la cathédrale, qui est au milieu de la ville. Je fus frappé de la beauté de cet édifice, et de cette fameuse tour nommée *la Giralda*, qui sert de clocher. L'église a deux cent quarante pieds de longueur sur cent vingt-six de largeur. Le jour y entre par quatre-vingts fenêtres, dont les verres sont peints, et par neuf portes proportionnées à la grandeur du local. La tour est formée de trois tours entées les unes sur les autres, et dont l'élévation est de deux cent cinquante pieds. On y monte par un escalier en spirales et sans marches; elle est percée de quatre grandes fenêtres qui ont des galeries et des balcons; j'y comptai vingt-quatre cloches. Sur le sommet de cette tour est une statue de bronze représentant la Foi; elle tient un guidon à la main, qui marque les aires de vent. Les rues de la ville sont étroites et tortueuses, mais ornées de maisons assez belles. A chaque pas, nous trouvions des moines bigarrés de toutes les couleurs; on assure que c'est la ville d'Espagne où ils abondent le plus. Nous passâmes devant l'hôtel de l'inquisition, ses murailles portent l'empreinte du temps; les fenêtres ne sont que des soupiraux. Cet aspect sauvage et les souvenirs qu'il rappelle, impriment la terreur. « Marchons vite, me dit don Manuel, je crois passer devant les bouches du Ténare. *Hinc exaudiri gemitus et sæva sonare verbera* [3].

Séville fut la première ville d Espagne où ce tribunal vint s'établir et forger ses foudres. Il aurait dû plutôt aller se fixer dans les îles Éoliennes, où Vulcain avait ses forges. Non loin de la cathédrale est l'Alcazar, ancien palais des rois maures : c'est là où régnaient avec eux le luxe, les arts, les plaisirs et la galanterie; il a plus d'un mille d'étendue en y comprenant les jardins. Nous vîmes dans une salle de petites statues, représentant les rois d'Espagne, depuis les rois goths jusqu'à Philippe IV : où sont tant de projets ambitieux, tant de faste et d'orgueil? A peine pourrait-on retrouver la poussière de tous ces monarques. On montre auprès de cette salle qui sert de

[1] C'était un assez triste palais où Philippe V a passé sa vie.

[1] D'autres prétendent qu'elle a été fondée par les Phéniciens, qui la nommèrent *Hispalis*. Les Romains l'appelèrent *Julia*.

[2] Ces malheureux proscrits demandèrent à Henri IV un asile en France, offrant de cultiver les landes de Bordeaux, à condition qu'ils pourraient professer leur religion. Le sage Henri n'osa les recevoir. Les temps de la philosophie et de la tolérance n'étaient pas encore arrivés. Ces Maures se réfugièrent en Afrique et en Asie.

[3] « Là nous entendions les gémissemens et le bruit des fouets barbares. »

chapelle, la chambre où don Pèdre-le-Cruel fit assassiner ses deux frères. Ce tyran farouche avait ordonné, par son testament, qu'on l'enterrât revêtu de l'habit de Saint-François, comme si ce vêtement religieux ouvrait les portes du ciel : cependant, un jour il montra quelque respect pour la justice ; il aimait, comme Néron, à courir dans les rues, et à s'amuser aux dépens des passans. Un savetier qu'il attaqua, se défendit vigoureusement, et le maltraita beaucoup ; le roi eut la cruauté de le tuer. Une vieille femme, malgré l'obscurité de la nuit, reconnut l'assassin et le dénonça aux magistrats qui se présentèrent devant le monarque, et lui demandèrent s'il était coupable de la mort du savetier ; il en convint, et pour expier son crime et satisfaire la justice, il fit couper la tête à son effigie. Un autre arrêt, plein de jugement et d'équité, honore la mémoire de ce prince. Un pauvre cordonnier apporta un jour des souliers mal faits à un chanoine de la cathédrale de cette ville, très recherché dans sa parure, et qui se piquait surtout d'être bien chaussé. Il entra dans une telle fureur en essayant ses souliers, qu'à force de coups sur la tête il tua ce malheureux. Il laissait une veuve, quatre filles et un garçon de quatorze ans ; ils portèrent leurs plaintes au chapitre, qui condamna le chanoine à s'abstenir du chœur pendant un an. Le jeune cordonnier grandit au sein de la misère. Un jour de Fête-Dieu, il voyait défiler la procession, assis sur les marches de l'église, lorsqu'il aperçut l'assassin de son père ; à cet aspect, l'amour filial, son indigence, le désespoir irritant dans son sein la soif de la vengeance, il s'élance sur lui, le frappe, et l'étend à ses pieds ; il fut arrêté, et son procès bientôt fait : on le condamna à être écartelé. Cette affaire parvint aux oreilles de Pierre-le-Cruel, alors à Séville ; après s'en être fait rendre compte, il se chargea de prononcer le jugement. Il révoqua d'abod l'arrêt de mort, et ayant demandé au jeune homme quelle était sa profession, il lui défendit de faire des souliers pendant un an [1].

Charles-Quint embellit l'Alcazar ; on y voit partout l'aigle impériale, avec la devise fameuse de ce prince : *plus ultrà*. Quand il la faisait graver, il ne songeait pas au monastère de Saint-Just, où devaient se terminer son ambition et sa vie. Cependant ce monarque si vain, si ambitieux, qui combattit François Ier avec tant d'acharnement, fut assez juste, assez grand pour s'écrier à sa mort : Il vient de mourir un roi d'un mérite si éminent, que je ne sais quand la nature en produira un semblable.

Nous vîmes dans le jardin quelques statues de mauvais goût ; mais l'on est bien dédommagé par la beauté des eaux, la quantité de citronniers, d'orangers, de myrtes qu'on y voit, et par la pureté de l'air. L'âme dans ce beau lieu jouit d'une sérénité, d'un enchantement céleste. Les heureux habitans y viennent en foule respirer le repos ou rêver à leurs amours. Philippe V habita long-temps ce palais, il projetait même de faire de Séville la capitale de son empire, projet brillant qui aurait égalé cette ville à celle de Londres ou de Paris, et l'aurait peut-être élevée au-dessus des plus belles de l'Europe, par les avantages du site, la beauté du climat et la prodigalité de son terroir. Il est vrai que le Guadalquivir, qui portait les grands vaisseaux jusque dans Séville, n'est plus navigable pour eux qu'à la distance de quinze lieues, mais on transporte les marchandises sur de petits bâtimens jusque dans le port nommé l'*Arenal*. La fertilité de la terre est célèbre ; on la nommait jadis le *jardin d'Hercule*. Le vin, le blé, l'huile surtout, enfin tout ce qui peut contribuer au soutien et aux délices de la vie, enrichit cette belle contrée. Non loin de la ville, il y a un bois d'oliviers de trente mille pas d'étendue.

De l'Alcazar nous allâmes au faubourg de Triana, dans lequel est un cours où l'on entre par un beau pont sur le Guadalquivir. On trouve à l'entrée une superbe fontaine ornée des statues d'Hercule et de César, le premier comme fondateur ; le second comme restaurateur de la ville. Après les avoir considérées avec ce respect machinal que l'on a pour les héros des temps passés, je demandai à don Manuel lequel *des deux il aimait le plus*. « C'est, me dit-il, Homère et Virgile ; je préfère le soleil qui fait éclore les fleurs à celui qui les brûle. » Nous rencontrions à chaque pas, dans cette promenade, de jeunes filles avec leurs duègnes, des dames avec leur *cortejos* ; d'autres escortées par des moines ; de vieilles duchesses promenant leur confesseur dans un vieux carrosse traîné par des mules. Deux jolies femmes à pied, suivies de deux laquais à livrée, passèrent à côté de nous ; l'une d'elles dit en me regardant : « Je gage que voilà un Français. » Lorsqu'elles furent éloignées, le poète du Toboso me proposa de les aborder. « Elles sont charmantes, disait-il en les suivant des yeux. — Je n'en ai nulle envie ; ni mon esprit ni mon cœur ne sont assez libres pour faire de nouvelles connaissances : mais si vous voulez égayer vos loisirs, déployer vos talens et les charmes de votce esprit, présentez-vous tout seul, vous n'avez nul besoin d'un second ; vous me rejoindrez à l'auberge. Il me quitta ; je le vis aborder ces dames d'un air aisé, riant, et il me parut qu'elles l'accueillirent le sourire sur les lèvres. Je continuai seul ma promenade, et me rendis au couvent des Franciscains. Il est bâti au milieu d'une grande enceinte nommée la place de Saint-François, et partagé en trois corps de logis. Le cloître, du côté du jardin, est entouré d'une belle colonnade de marbre ; les myrtes, les citronniers, les orangers embellissent ce jardin, au centre duquel est un magnifique réservoir : quatre lions de bronze et un enfant placé au milieu y versent des eaux abondantes. En le parcourant, je me disais : « Est-ce ici le séjour de la pauvreté, l'asile des frères mendians, ou le jardin d'Aristippe ou d'Horace ? Hélas ! non ; au lieu de ces aimables philosophes, je ne vois que des franciscains ! » C'était l'heure du spaciment ; les uns jouaient à la boule, les autres aux quilles ; ceux-là se promenaient : quelques-uns, assis sur des bancs, s'entretenaient de la qualité des vins du pays, ou des stigmates de saint François, imprimés par Jésus-Christ lui-même [1]. Un seul de ces moines, d'une physionomie calme et vénérable, récitait son bréviaire en marchant. Lorsqu'il fut près de moi, il ferma son livre, me demanda le motif qui m'amenait dans le couvent, et s'il pouvait m'être utile. « Je suis un étranger, lui dis-je, curieux de voir cette belle maison. » Il m'offrit de me

[1] Ces traits sembleraient justifier la mémoire de don Pèdre, et accuser de calomnie ses accusateurs. Les Andalous le nommaient *Pedro el justiciero*. Mais Henri de Transtamare, son assassin, ayant détruit sa famille et tous ses adhérens, poursuivait la réputation de son frère, sans que personne osât faire l'apologie du mort.

[1] Des incrédules prétendent que ce fut saint Dominique qui imprima à saint François ces stigmates, avec une broche, dans une dispute survenue entre ces deux saints.

Tantæne animis cœlestibus iræ?

conduire, ce que j'acceptai avec plaisir. Après nous être promenés quelque temps, il m'invita à me reposer sous un berceau d'orangers. Il me demanda si j'avais vu la cathédrale, et ce qui m'avait le plus frappé dans ce superbe édifice. « C'est, lui dis-je, la vétusté dont les murs sont revêtus. J'ai vu les Maures accourant dans cette mosquée pour adorer le même Dieu que nous. Je voyais ensuite la foule des chrétiens, trente générations se succédant, se poussant tour à tour dans la tombe, et ce temple toujours debout. Je me suis arrêté quelque temps devant le modeste tombeau de Christophe Colomb, et ayant lu l'inscription sur la pierre qui le couvrait [1], je lui ai dit : « Grand homme, par la découverte d'un nouveau monde tu as augmenté nos connaissances et nos besoins, sans accroître nôtre bonheur. » — Vous avez sans doute vu la chapelle où sont enterrés saint Ferdinand et Alphonse-le-Sage? — Oui, mon père, j'ai même lu l'épitaphe pompeuse du premier, et la liste de tous ses titres. — Ce Ferdinand est un des plus grands rois qui aient existé : il était cousin germain de saint Louis, roi de France. Ces deux cousins, modèles de piété, de vertu, étaient aussi braves que les Alexandre et les César. Ferdinand marchait un jour dans le pays ennemi, escorté seulement de dix-huit hommes; l'un d'eux aperçut un parti maure de cent trente soldats; on le presse de se retirer. « Non, dit-il, je ne fuirai point, je les attends; il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu. » Les Maures, intimidés de la contenance et de la fierté de cette petite troupe, craignant quelque ambuscade, hésitèrent et finirent par se retirer. — Cette intrépidité est semblable à celle de notre Henri IV; j'admire comme vous votre roi Ferdinand, mais je trouve sa religion bien exagérée, lorsque dans un auto-da-fé où l'on brûlait des Albigeois, il se faisait un honneur de porter des fagots sur ses épaules pour attiser et nourrir le feu. Marc-Aurèle et Trajan l'auraient fait éteindre. Je lui en veux aussi d'avoir fait chasser, après la conquête de Séville, quatre à cinq cent mille Maures, et privé l'Espagne de tant de citoyens actifs, industrieux, dont les fils ou les petits-fils auraient tôt ou tard embrassé la religion dominante. Je désapprouve aussi beaucoup ce que disait saint Louis, qu'il ne fallait pas disputer avec les hérétiques, mais leur passer l'épée au travers du corps; et je le plains lorsqu'il se fait donner la discipline tous les vendredis par son confesseur. — Ces fautes, si ce sont des fautes, sont celles de son siècle; l'homme reçoit sa constitution de l'influence du climat, et son caractère moral des opinions et des préjugés qui l'entourent : d'ailleurs c'est l'enthousiasme qui fait les saints et les héros; sans lui, la vertu, le génie ne produiraient que des fruits acerbes ou sans saveur; et sans lui, le chrétien tomberait dans la tiédeur et le relâchement. Mais la cloche nous appelle au réfectoire; je suis obligé de vous quitter : demain matin, si vous voulez me faire l'honneur de venir prendre du chocolat dans ma cellule, je serai charmé de faire plus ample connaissance avec vous. » Je lui demandai son nom. « Don Augustin. — Vous en avez les lumières et l'esprit. » Il répondit en rougissant : « Je voudrais en avoir la piété. »

Je retournai à la *posada*, où bientôt arriva don Ésope du Toboso. « Dînons, cria-t-il en entrant, la faim dévore mes entrailles — Eh quoi! avec votre esprit et vos talens, vous n'avez pas pu engager ces dames à vous retenir à dîner? — Non, mais je suis invité ce soir avec vous, pour le *refresco*, chez la comtesse Eleonora, dont le mari est à Madrid. — Peut-on savoir sous quel prétexte vous avez abordé ces dames, et par quels moyens vous avez si bien réussi à faire votre cour? — Je leur ai demandé si l'une d'elles n'était pas la marquise Cécilia Padilla; observez que c'est une des belles femmes de Séville. Non, m'a répondu l'une d'elles avec un doux sourire; elle est à Burgos depuis un mois. — Pardon, mesdames; sur le portrait que l'on m'en a fait, j'ai cru la trouver parmi vous. Je suis au désespoir de son absence; j'avais une lettre de recommandation pour elle, et je comptais sur ses bontés pour passer quelques jours agréables à Séville. — Vous connaissez donc, lui dis-je, cette belle marquise? — Comme j'ai connu la senora Vanozia, maîtresse du pape Alexandre VI, dont il eut quatre enfans; ou la belle Betsabé, qui se lavait sur son toit devant le roi David; mais, dès que j'arrive dans une ville, je fais jaser l'aubergiste. J'ai su de lui que dona Padilla était belle et tendre comme Magdeleine, pieuse comme sainte Thérèse, et qu'elle avait couru précipitamment à Burgos pour secourir son amant, attaqué de la petite vérole. Mon embarras, mes regrets ont touché la belle âme de la comtesse Éléonore, qui m'a offert de remplacer la marquise Cécilia, son amie. Vous voyez que, dans ma fiction, la ressemblance poétique est très bien observée. Dona Eleonora m'a demandé si vous n'étiez pas Français; j'ai dit votre nom, et raconté vos infortunes. — Ce qui était fort inutile. — Pardonnez-moi. J'ai lu, dans les Éthiques d'Aristote, que les malheurs de l'amour touchaient vivement le cœur des femmes, et que rien n'est plus intéressant pour elles qu'un amant malheureux. Ces dames vous ont trouvé un air sentimental, une figure agréable, et je suis chargé de vous amener ce soir à leur *refresco*. » Je refusai, et priai don Manuel de m'excuser auprès de ces dames. Je lui dis que j'avais fait la connaissance de don Augustin, de l'ordre de St.-François, homme d'un grand mérite. « Par Bacchus! je ne quitterais pas une jolie femme pour saint Augustin lui-même et son fils Deodatus [1]. » On nous servit à dîner de l'excellent poisson de mer. Il remonte le Guadalquivir jusqu'à deux lieues au-dessus de Séville.

Lorsque nous crûmes les méridiennes finies, nous retournâmes au faubourg de Triana, où nous trouvâmes plus nombreuse compagnie que le matin. C'est la promenade la plus fréquentée. A l'extrémité de ce cours est une chartreuse nommée *las Cuevas*, habitée par dix-sept enfans de saint Bruno, tous gens de qualité, servis par leurs valets. Des pauvres assiégeaient la porte du couvent; deux économes, aidés d'un frère, distribuaient à chacun d'eux un poisson cuit, une mesure de vin, et trois petits pains. « Ces pieux cénobites, me dit don Manuel, nourrissent le Lazare des miettes de leur table. — J'aimerais mieux qu'ils donnassent des pensions à de bons laboureurs, à des pères de famille, au lieu d'entretenir la mendicité et la paresse. »

Nous entrâmes dans le jardin, qui n'est pas aussi beau que celui des Franciscains. Don Manuel aborda l'un de ces pères, qui avait l'air absorbé dans ses méditations, et lui demanda s'il était permis de voir le jardin. Le fils de saint

[1] A Castillo y Aragon
Otro mundo dio Colon.
« Colon donna un autre monde à la Castille et à l'Aragon. »

[1] Saint Augustin avait un fils nommé *Deodatus*, qui mourut jeune, et qu'il regretta vivement.

Bruno lui répondit par un signe emblématique, une inflexion approbative de tête, et soudain lui tourna le dos. Apparemment, dit le poëte de la Manche, que Dieu, comme l'empereur des Turcs, a des muets à son service. Nous sortîmes bientôt de ce temple du Silence, où Ovide aurait logé le Sommeil, si ces asiles avaient existé dans son temps.

Nous allâmes voir *los Cannos de Carmona;* on appelle ainsi un aqueduc de six lieues de longeur, ouvrage des Maures. *Lorsque nous eûmes assez examiné cet antique monument*, je dis au poëte du Toboso : « Le jour touche à son déclin, le *refresco* et les dames vous attendent.—Et vous, quels sont vos projets? Vous allez vous creuser la cervelle, et rêver à votre ingrate Séraphine? —Je vais écrire des lettres, et mettre en ordre des notes que j'ai prises dans mon voyage; peut-être un jour j'en composerai un gros livre.—Y parlerez-vous d'Angélique Paular votre conquête?—Pourquoi pas?—Et moi, paraîtrai-je sur la scène?—Sans doute; vous serez mon héros: je remplirai mes pages de vos sentences, de vos bons mots, de vos amours; mais je voudrais bien, pour jeter plus d'intérêt dans mes récits, y parler de votre conversion.—Différez encore trente ans l'achèvement de votre ouvrage, je me convertirai *in extremis.*

Interea dum fata sinunt jungamus amores,
Jam veniet tenebris mors adoperta caput [1].

Et d'ailleurs pourquoime convertir? ne savez-vous pas que, selon Pythagore, l'âme des poëtes passe dans le corps des cygnes? Horace n'a-t-il pas dit : *Album mutor in alitem?* Les empereurs romains devenaient dieux après leur mort; un enfant d'Apollon est bien au-dessus d'un empereur de Rome. » Après cet éloquent discours, il me quitta et se rendit chez la comtesse Éléonore; je regagnai tristement mon gîte, en rêvant, malgré moi, à l'inconstance et à l'ingratitude de Séraphine, et cherchant des consolations dans la raison, dans la philosophie, et n'y trouvant que de belles paroles qui ne me consolaient pas.

Don Manuel revint fort tard, je me couchai sans l'avoir vu. Le matin j'étais éveillé depuis long-temps lorsqu'il vint dans ma chambre. Il me dit qu'il avait passé une soirée délicieuse, au milieu d'un cercle de jolies femmes; qu'il avait improvisé, chanté, pincé de la guitare; et que tout le monde l'avait trouvé charmant. Il me proposa d'aller prendre du chocolat chez la comtesse; mais je lui dis que je déjeunais chez don Augustin. Il me promit de venir dîner avec moi, et de ne pas me quitter du reste de la journée.

Je me rendis chez don Augustin; je lui trouvai une physionomie encore plus ouverte que la veille; j'y démêlai, fondu ensemble, la sérénité du sage, et le recueillement de la piété. Il me dit : Vous déjeunerez seul : je n'ai pas encore dit ma messe. Je trouvai son chocolat excellent, et je lui en fis l'éloge. « Je le fais, me dit-il, fabriquer sous mes yeux : c'est une petite sensualité que je me pardonne. Je ne suis pas l'austérité de saint Augustin qui se reprochait le plaisir qu'il trouvait à manger et à boire. Mais permettez une question indiscrète; je ne vous trouve pas cette hilarité, cet air de contentement qui anime ordinairement la physionomie d'un Français de votre âge; vous paraissez nourrir quelque chagrin; je vous avouerai même que c'est votre air mélancolique qui m'a porté hier à vous aborder. » Je lui répondis que mon caractère était plus gai que triste et morose; mais qu'un malheur imprévu remplissait mon âme de douleur et de dépit. Je lui contai alors la cause de mon voyage en Espagne, le cruel dénoûment de mon amour pour Séraphine. « Je conviens, me dit-il, que cette aventure est fâcheuse, d'autant qu'elle blesse autant votre amour-propre que votre sensibilité. Mais à travers les nuages de l'adversité, on peut toujours voir reluire des rayons d'espérance : songez d'ailleurs qu'une femme si légère, si versatile, ne pouvait faire votre bonheur; les soucis, les soupçons, la jalousie seraient entrés avec elle dans votre ménage : un homme raisonnable ne doit pas regretter ce que la fortune lui refuse, car il ignore si l'objet qu'il désire fera son bonheur ou non. Fiez-vous à la Providence qui vous donnera non ce qui flatte vos désirs, mais ce qui vous convient. Pardon, je suis obligé de vous laisser. Je m'en vais dire la messe. L'avez-vous entendue? — Non, mon père. — Elle est aujourd'hui d'obligation.—Vos lumières, vos vertus m'inspirent une entière confiance; je vous avouerai que je suis calviniste.— J'en suis fâché; mais je ne m'intéresserai pas moins à vous. Dieu est le père de tous les humains; c'est à lui à juger ses enfans. Allez en m'attendant vous promener dans le jardin.—Non, mon père, j'entendrai votre messe : nous différons de quelques points dans notre croyance, mais nous adorons le même Dieu [1]. » J'assistai à la messe de ce digne prêtre, qui la dit avec une piété exemplaire. Il paraissait anéanti devant la Divinité. De retour dans sa cellule, je lui dis que j'étais étonné de la quantité de messes qu'on avait célébrées en même temps que la sienne.—Vous seriez encore plus surpris du nombre des messes de la cathédrale, qui a quatre-vingts autels où l'on dit cinq cents messes par jour, outre trois cent cinq grandes messes par an, et douze mille messes basses pour le repos de ses bienfaiteurs. —C'est beaucoup. — Ce n'est jamais trop; elles sont fondées par la piété et la reconnaissance.—Daigneriez-vous me dire si la messe est d'institution divine; si elle a été célébrée dès la naissance du christianisme? Non, elle ne fut d'abord qu'une cène, peu à peu elle devint grand'messe qui se disait dans chaque église : elle fut unique jusqu'aux cinquième et sixième siècles, que s'introduisirent les messes basses.—Permettez-moi de vous communiquer une remarque que j'ai faite pendant l'office divin. Vous accusez les Français d'incrédulité, ou tout au moins de tiédeur pour la religion; j'ai observé pourtant qu'il y a plus de décence et de recueillement dans nos églises que dans les vôtres.—Cette observation est peut-être juste; nos temples sont des lieux de rendez-vous; la jeunesse y porte sa dissipation, sa légèreté; mais c'est un mal sans remède, et nous préférons l'abus de la chose à son anéantissement. L'on abuse, mais on croit, et la religion subsiste. Les Français font à notre église un autre reproche, c'est l'oubli des paroles de

[1] « Mais tandis que le destin le permet, unissons nos amours; la mort, enveloppée de son crêpe funèbre, ne tardera pas d'arriver. »

[1] Les calvinistes rejettent la confession auriculaire, les indulgences, le purgatoire, la messe, la hiérarchie des églises et ses cérémonies, les vœux monastiques, le célibat des prêtres; ils admettent la prédestination et prétendent que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner; ils nient la présence réelle dans l'eucharistie, et disent que Dieu ne se communique à nous que par la foi. Les luthériens prétendent que Jésus-Christ est dans les espèces consacrées, comme le feu est dans le fer enflammé qui subsistent ensemble.

Jésus-Christ, qui dit: *N'amassez pas des biens sur la terre, la rouille et les vers les consument;* et cependant notre cathédrale, ainsi que la plupart des ordres religieux, possèdent des richesses immenses : notre prélat jouit de cent mille piastres de rente; la fabrique de l'église en a trente mille; et les chanoines, au nombre de quarante, ont chacun trente mille réaux (quinze mille livres). Outre ces quarante chanoines, la cathédrale nourrit encore quarante prébendiers, vingt semi-prébendiers, vingt chapelains, qui sont à la nomination du chantre, avec l'attache du chapitre, et vingt autres chapelains obligés d'assister au chœur. – Voilà bien du monde payé pour chanter les louanges du Seigneur.—Dans le temple de Salomon, les lévites étaient encore beaucoup plus nombreux; vingt-huit mille vivaient des fruits de l'autel[1]. Mais ce que vous ignorez peut-être, et ce qui fait grand honneur à nos prélats, c'est que la majeure partie de leurs richesses s'écoule en bonnes œuvres : ils soutiennent des manufactures, dotent des couvens de filles, des hôpitaux, donnent pour la confection des chemins; ils suivent les préceptes de Julien, surnommé l'*Apostat*, qui disait qu'il faut qu'un ministre des autels fasse l'aumône même de son nécessaire; il les appelait les *interprètes des dieux auprès des hommes*, et les *cautions des hommes auprès des dieux*. Mais si vous blâmez l'opulence de nos églises, vous applaudirez à celle des nombreux hôpitaux de cette ville, tous richement dotés; la police et le régime de l'un d'eux n'ont de modèle nulle part; tous les malades ont leur chambre séparée, où on leur sert en particulier les remèdes et les mets ordonnés par les médecins. Cet hôpital est destiné aux gentilshommes et aux étudians de l'université. Mais descendons au jardin, l'exercice doit vous être agréable; et moi, docile aux préceptes de l'hygiène, je me promène tous les jours pendant une heure avant mon dîné. Le mouvement du corps donne de la vivacité à l'esprit. Je ne suis pas de l'avis de Pline le naturaliste, qui se refusait le sommeil et la promenade, et qui disait à son neveu : Le temps de vos promenades pourrait être mieux employé. Ces deux fameux personnages étaient affamés de gloire. Cette soif de renommée est la folie des grandes âmes. Démosthène fut ravi de joie, parce qu'une vieille femme avait dit en le désignant du doigt : *Voilà Démosthène*. Pour moi, renfermé dans mon obscurité, je me borne à bien vivre, à entretenir ma santé, à me délasser du travail par le repos, par des plaisirs honnêtes, et à remplir exactement mes devoirs; quand la journée est froide ou pluvieuse, au lieu de promenade dans le moment de la récréation, je lis Virgile. Je n'ai pas les scrupules de mon patron saint Augustin, qui se défendait cette lecture qu'il avait beaucoup aimée dans sa jeunesse, avouant que la mort de Didon lui avait fait répandre bien des larmes. »

Nous rencontrions dans le jardin des groupes de franciscains; je dis en riant à don Augustin : « Voilà bien des pères qui laissent reposer leur esprit. — La plupart ne se fatiguent pas beaucoup; tous ne sont pas comme disait Jésus-Christ, *le sel de la terre et la lumière du monde*. Notre maison est fort nombreuse : elle contient deux cent cinquante pères ou gens affiliés à notre ordre. Je conviens avec vous qu'il y a en Espagne trop d'asiles ouverts à la dévotion et peut-être à la paresse; mais cette exubérance n'est pas un aussi grand mal que vous le supposez en France : c'est par-là que se soutient la religion; c'est ce corps nombreux et vigilant qui a éteint le flambeau de l'hérésie prêt à incendier nos provinces, comme il a incendié celles de l'Allemagne et de la France. Au reste, ne soyez pas surpris de la population de nos monastères; notre état, qui vous paraît pénible, a ses douceurs; un couvent est une retraite et non une solitude; exempts des pompeux embarras de la société, de ses dégoûts et de ses soucis, nous jouissons d'une honnête et sage oisiveté occupée par la religion et nos études; assujettis à une règle invariable, nos devoirs, nos austérités même se changent en habitude, et deviennent un besoin. Ce qui contriste la vie des gens du monde, c'est le vide de leurs journées, ou la frivolité de leurs occupations; c'est une multiplicité de prétendus devoirs et de visites réputées indispensables, qui les arrache à eux-mêmes, et souvent à leurs plaisirs; c'est, à leur réveil, l'incertitude de ce qu'ils feront de leur temps. Celui d'un religieux est plus doux : sans inquiétude sur l'emploi de sa journée, il est assuré de la passer avec ses amis et ses livres. J'ai vécu long-temps à Madrid, je ne voyais sur le visage des gens de la cour et des hommes du monde nul enjouement, mais souvent des nuages d'humeur, et l'heureuse sérénité d'une âme tranquille sur ceux de nos pères. Ne croyez pas aussi que la paresse soit toujours la divinité de nos gens d'église et de la nation espagnole. Nicolas Antonio, chanoine de cette cathédrale, a relevé la gloire de l'Espagne dans sa bibliothèque des écrivains espagnols, imprimée en 1672. Depuis cette époque, nous avons eu des auteurs très distingués; le plus grand homme de la nation, car c'était le plus humain, a reçu le jour dans Séville : c'est Barthélemi de Las Cazas, évêque de Chiuppa, ville du Mexique. Il plaida pendant cinquante ans la cause de l'humanité, mais sa voix se perdit dans le désert; il a fait une relation de la barbarie des Espagnols en Amérique, qui respire la sensibilité, la piété et la vertu. On prétend qu'il a exagéré leurs cruautés, mais même en adoucissant les couleurs, l'Espagne serait encore bien coupable. Ce saint évêque, désespérant du succès de ses réclamations et de ses plaintes, exténué par ses travaux, par ses voyages, revint dans sa patrie en 1521, se démit de son évêché, et mourut à Madrid en 1566, âgé de quatre-vingt-douze ans. On m'a demandé une inscription pour son portrait, j'ai donné ce vers de Virgile que saint Augustin aimait beaucoup :

Quique sui memores, alios fecere merendo [1].

On peut appliquer à cette âme héroïque les paroles de saint Luc :

Gustavit donum cœleste [2].

Dans ce moment deux religieux passèrent auprès de nous; l'un d'eux, après avoir salué don Augustin d'un *Ave Maria*, dit à l'oreille de son compagnon : *Alli esta un gavacho* (voilà un gavache). Je l'entendis, et de-

[1] Du temps de Salomon, on comptait trente-huit mille lévites en état de servir. Ce roi en destina vingt-quatre mille à servir sous les prêtres; six mille pour juger les causes peu importantes de la religion; quatre mille pour être portiers et veiller sur les trésors du temple, et le reste pour faire l'office de chantre.

[1] « Tous ceux qui, par leurs bienfaits, ont mérité de vivre dans la mémoire des hommes. »

[2] « Il a goûté le don céleste. »

mandai à don Augustin l'étymologie et la signification de ce mot, dont l'Espagnol gratifie le Français. « Il faut, dit-il, nous pardonner ce terme insignifiant, que l'on vous applique sans intention de vous offenser : on prétend que son origine vient d'une défaite que les Français essuyèrent au pied des Pyrénées. Les habitans de ces montagnes, du côté de la France, donnent à leurs torrens le nom de *gaves*, et de ce mot on a formé le sobriquet de *gavache ;* d'autres disent qu'il signifie *gueux,* sobriquet que portaient les seigneurs soulevés en Flandre contre le roi d'Espagne. Mais je suis curieux d'avoir des nouvelles de Voltaire ; comment se porte-t-il ? — Ce n'est pas le saint de votre nation. Il jouit d'une santé assez ferme ; quoique sous le poids de quatre-vingts ans, il crie toujours qu'il a un pied dans la fosse. — Quel dommage qu'un aussi beau génie attaque la religion avec tant d'acharnement ! — C'est moins chez lui impiété que prévention, qu'une trop vive sensibilité pour les malheurs et les crimes causés par le fanatisme ou par les passions, sous le manteau de la religion ; mais il a toujours reconnu un Être suprême. — Qu'est-ce qu'un Dieu sans culte, sans autels ? C'est le dieu d'Épicure, un être indifférent qui abandonne les hommes à leur instinct et à leurs passions ; le théisme, ou la religion naturelle, ne parle point au cœur, laisse l'imagination froide, et n'attache l'homme à ses devoirs, à la vertu que par un lien bien délié, et presque imaginaire. Les sages de l'antiquité respectaient la religion de leur pays : Xénophon était fort religieux, Plutarque exerçait la grande prêtrise d'Apollon ; Pline le jeune regardait les dieux comme les auteurs de tous les biens dont il jouissait ; il leur bâtit un temple dans une de ses terres. L'homme qui n'admet aucun culte ressemble, dit un proverbe de Salomon, à une ville ouverte de toute part [1]. La morale qui n'a pas cette base est bien facile à s'écrouler. — Je vous demande grâce pour ce paradoxe : quoique je pense que toute idée de vertu, de morale, doive s'appuyer sur la Divinité, je me fierais plus à la moralité d'un homme né vertueux, mais égaré dans le scepticisme par l'impénétrabilité des mystères de la religion et de la nature, qu'à celle de l'homme qui n'aurait d'autre frein que la crainte de Dieu et la peur de l'enfer. Si l'incrédulité le gagne un moment, ou bien s'il compte sur la rémission facile de ses péchés, il n'est plus d'obstacle qui l'arrête : voilà pourquoi l'on a dit si souvent qu'il fallait une religion au peuple. — Et c'est en quoi l'inquisition a rendu un grand service à l'Espagne ; elle a opposé des barrières à l'incrédulité, aux nouvelles erreurs. Voltaire lui en veut beaucoup ; mais les inquisiteurs sont ici ce que les censeurs sont à la Chine : ils veillent sur le culte et sur les mœurs, contiennent les peuples dans l'obéissance, et les rois même dans leurs devoirs, dans le respect des hommes et des lois. *Deum time et mandata ejus observa, hic est enim totus homo* [2], a dit l'Ecclésiastique. Voltaire, pour parler son langage, n'a vu que le bec et les serres du saint-office, et n'a pas aperçu son utilité. Les inquisiteurs sont des despotes qui vous mettent des fers aux pieds pour vous empêcher de courir. Mais est-il vrai que ce beau génie, à la moindre maladie, est agité par la peur du diable et de l'enfer ? — Non, c'est une calomnie inventée par ses ennemis ; je n'osais pas dire par les moines. J'ai ouï conter à M. Tronchin, célèbre médecin de Genève, qu'il l'avait observé dans le cours d'une maladie très grave, et qu'il ne lui avait jamais vu aucun signe de faiblesse et de frayeur. — Tant pis, car j'aime à espérer que Dieu laissera tomber sur ce grand homme un rayon de sa grâce : saint Augustin et saint Paul sont rentrés dans la voie du salut. » On vint chercher ce vénérable religieux de la part de son supérieur, et il me congédia en m'invitant à revenir le voir pendant mon séjour à Séville. Je sortis pénétré de la sagesse et de la piété de ce père de Saint-François. Il faut rendre justice aux moines espagnols ; il s'en trouve un grand nombre qui joignent les lumières, le savoir à la pureté des mœurs et au zèle de la religion.

De retour à l'auberge, je trouvai don Manuel se promenant, dans sa chambre, à grands pas, l'œil en feu, les cheveux hérissés, et plein du dieu de la poésie. « Ah ! ah ! lui dis-je, votre verve s'échauffe ; la belle comtesse Éléonore.....—Oui, je lui ai promis une romance pour ce soir. —Je vous en félicite ; je vois que vous commencez le siége de la place.—Par la barbe de tous les capucins du monde, je risquerais volontiers mon salut avec elle. Quels appas doux et piquans ! je doute que Sara, si belle encore à l'âge de soixante ans, ni aucune des onze mille vierges de Cologne, eussent l'éclat, la beauté, les grâces de la belle comtesse. Oui, charmante Éléonore, *tecum vivere amem, tecum obeam libens* [1] ! Feu Salomon, de joyeuse mémoire, a dit : Je reconnais qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres. Dieu aurait-il déployé dans le ciel sa magnificence, donné au soleil sa splendeur, enrichi la terre des fleurs du printemps, des moissons de l'été, des trésors de l'automne ; aurait-il formé d'un rayon céleste, non de la côte d'un homme, ce sexe enchanteur qui pare la terre, comme les anges parent le ciel, pour nous faire un crime de la jouissance de ses bienfaits ?— J'admire votre douce faconde, et j'espère qu'un jour vous nous donnerez une religion où vous ne prêcherez qu'amour et plaisir. — Ma foi, je pense que j'aurai pour moi tous les sages de la terre, et Dieu lui-même. Mais j'ai promis de vous mener ce soir chez la comtesse à son *tertulia* (assemblée) ; elle m'en a prié instamment : elle aime beaucoup les amans malheureux. —Je suis très peu flatté d'intéresser à ce titre ; n'importe, je ne veux point me donner l'air d'un sauvage : je vous accompagnerai. » Dans ce moment nous vîmes entrer un moine, qui, après nous avoir salués d'un *Ave, Maria purissima,* nous présenta un petit Jésus caché sous sa robe, en nous signifiant qu'il viendrait le chercher le lendemain. Nous voulûmes le lui rendre ; mais il était déjà bien loin. L'habillement de ce petit Jésus était bizarre ; il avait l'uniforme de la marine, et une petite perruque bien poudrée, à laquelle était attachée, par-derrière, une bourse à cheveux. Nous riions de ce petit Jésus transformé en militaire marin ; don Manuel prétendait que c'était le grand-amiral d'Espagne qui venait nous rendre visite ; mais notre hote nous expliqua l'énigme. « On vous laisse, dit-il, ce petit Jésus pour que vous mettiez dans la bourse une aumone abondante, et le couvent priera Dieu pour vous. » Don Manuel voulait remplir la bourse de chardons ; mais je m'y opposai. « Ne nous brouillons pas, lui dis-je, avec les moines ; le courroux de Jupiter est moins terrible, lorsque d'un mouvement de ses sourcils il

[1] Urbs patens et absque murorum ambitu.

[2] « Crains Dieu, observe ses commandemens. C'est là tout l'homme. »

[1] « Avec toi je voudrais vivre, avec toi je voudrais mourir. »

ébranle l'univers. » Je mis quelque argent dans la bourse du petit Jésus, et chargeai l'hôte de le rendre à son maître.

L'après-dînée, nous voulions voir la grande manufacture de tabac; il fallait un billet pour y pénétrer: don Manuel, toujours fécond en ressources, me promit sa protection pour m'en ouvrir l'entrée. Je m'y laissai conduire. Arrivés à cet hôtel, le portier nous demanda notre billet. « Je n'en ai pas besoin, répond fièrement don Manuel; comment se nomme votre directeur? — Don Pepe Bruna. — Eh bien, va dire à don Pepe Bruna que le comte César del Rio-Frio, cousin de l'archevêque, demande à voir cette manufacture, avec un gentilhomme français de ses amis. » Cet homme, frappé de l'éclat de ce nom, et de la parenté avec l'archevêque, courut sur-le-champ, et revint bientôt avec le directeur don Pepe Bruna, qui assura le comte de Rio-Frio qu'il était à ses ordres et à ceux d'*ousia illustrissima* [1]. Ce galant homme nous conduisit d'abord dans la salle où l'on travaille le tabac. « Il vient, nous dit-il, de la Havane; mais nous n'en manipulons qu'une certaine quantité. C'est avec l'ocre que nous lui donnons cette couleur rougeâtre; quand cette mixtion est faite, nous l'enfermons dans des boîtes de fer-blanc, dont chacune a son étiquette, et nous les expédions dans toute l'Espagne. Sa majesté catholique s'est réservé le privilége de la vente, qui lui donne de grands bénéfices. Nous avons mille ouvriers, qui gagnent quatre à six réaux par jour, et qui travaillent environ neuf heures. Cent quatre-vingts mules tournent continuellement vingt-huit moulins ou machines à moudre ou à mêler le tabac avec la terre rouge de l'almazarron (l'ocre). Dans les manufactures, il nous est défendu d'en vendre en détail. Son prix courant est de trente-deux réaux de Veillon la livre [2]. » De cette salle, don Pepe nous conduisit dans toute la maison: dans une chambre nous trouvâmes quatre cent soixante ouvriers occupés à faire des *cigarros* [3], et à les lier en faisceaux; il y en avait un amas prodigieux. « Je vois votre étonnement, nous dit don Pepe; eh bien, malgré l'assiduité et l'activité des ouvriers, la manufacture ne peut suffire au débit. »

Après que nous eûmes tout vu, tout visité, don Pepe nous accompagna jusqu'à la porte, et pria le comte de Rio-Frio d'assurer de ses humbles respects son *ousia illustrissima*, et de le remercier de lui avoir procuré l'occasion de lui prouver son entier dévouement. Lorsqu'il nous eut quittés, je demandai à don Ésope, à don Solano, au comte de Rio-Frio, dans quel royaume se trouvait son comté. « Sous la ligne de démarcation, me dit-il, tracée par le pape Alexandre VI, pour donner l'occident à l'Espagne, et l'orient au Portugal. Au reste, vous voyez que je connais les hommes; si je m'étais annoncé comme bel esprit et poëte, homme d'honneur et de probité, on m'eût renvoyé au Parnasse ou dans mon galetas. Cependant un poëte vaut mieux que vingt comtes. Charles-Quint a dit qu'il pouvait faire autant de grands d'Espagne qu'il voudrait, et que Dieu seul pouvait créer un Le Titien. Oui, ajouta-t-il, avec l'enthousiasme d'un prophète, le poëte est l'homme par excellence, il est le fils, le nourrisson des Muses. Voyez quel respect avait l'antiquité pour les poëtes; n'a-t-elle pas attaché la lyre d'Orphée au firmament? Pourquoi dit-on le divin Homère? Pourquoi lui a-t-on élevé des statues, des temples? N'est-ce point parce que son âme est une émanation de la Divinité? *Mens agitat molem*. L'Être suprême est lui-même doué du génie de la poésie: quelle idée poétique et sublime, quelle fécondité d'imagination, que la conception des astres, des planètes, de ce globe immense de feu qui crée tout, anime tout, donne la vie à la nature! N'est-ce pas Dieu qui a enflammé du feu de la poésie le législateur des Juifs, leurs prophètes, et David et Salomon? Mais depuis cette inspiration divine, passant de cerveau en cerveau, s'est affaiblie comme la mèche enflammée qui circule de main en main. — Mais croyez-vous, lui dis-je, que le divin Homère soit en paradis? — Oui, vraiment: malheur à qui oserait en douter! Il est à la tête des anges, qui chantent les louanges du Seigneur. — Mais calmez-vous, descendez de la sphère céleste; nous voici à la porte de la comtesse Éléonore, qui n'est qu'une simple mortelle. — Mes vers en feront une déesse. Alexandre pouvait donner le monde à sa maîtresse; moi je fais plus, je lui donnerai l'immortalité. »

La comtesse me reçut avec une grâce, une aménité très aimables; elle me dit qu'elle aimait beaucoup les officiers français qui étaient aussi galans que valeureux; que son aïeul avait servi sous le duc de Vendôme, qui l'honorait de son amitié. Je répondis à ce compliment par des éloges mérités de la nation espagnole; je louai sa bravoure, sa fidélité, son amour pour ses rois, sa probité, la noblesse de ses sentimens. Après ces propos on me fit asseoir devant un cercle de jolies femmes, rassemblées pour entendre l'improvisateur don Manuel; après que l'on eut servi le chocolat et les confitures, que le poëte de la Manche eut fortifié, par cette collation, sa poitrine et sa voix, il préluda sur sa guitare, et, enflammé par l'amour et la gloire, il entonna sa romance. Toutes les oreilles s'ouvraient, tous les yeux étaient sur lui; on respirait à peine; sa voix se déployait, s'animait, lorsque tout à coup une voiture s'arrêta devant la maison. On entendait les cris, la rumeur des gens, le hennissement des chevaux. « Ah! s'écria la comtesse avec vivacité, c'est mon mari, c'est lui! » Elle se lève, mais il entre aussitôt et s'élance dans ses bras. Toutes les dames l'entourent, le félicitent. Il les embrasse les unes après les autres. Pendant ce mouvement, je m'approchai du poëte du Toboso, dont la figure me parut allongée; et je lui dis tout bas: « Voici un beau sujet de romance; un époux qui tombe des nues, comme une bombe au milieu d'une fête. Ulysse n'arriva pas plus mal à propos à Ithaque pour les poursuivans et peut-être pour Pénélope. — Patience; ma romance est faite; elle restera toujours. — Nous sommes ici très inutiles. Filons tout doucement; c'est l'heure du berger pour le mari; la vôtre n'est pas encore venue. » Nous nous échappons; personne ne prend garde à nous; je demande dans l'anti-chambre le nom du comte, dont la figure, la politesse m'avaient frappé; on me répond que c'est le comte d'Avila. Ce nom nous étonne singulièrement: nous nous demandons si c'est ce comte d'Avila qu'avait tué l'ermite Ambrosio. Don Manuel disait que c'était son ombre qui revenait exprès de l'autre monde pour troubler ses amours. Tout nous portait à croire l'identité du personnage, et j'aurais dit volontiers à l'ermite:

Les gens que vous tuez, monsieur, se portent bien.

[1] C'est le titre que l'on donne aux archevêques et évêques.
[2] Le réal de Veillon vaut 5 sous: celui de Plata 10 sous.
[3] Ce sont de petits rouleaux que l'on fume sans pipe.

Nous finîmes la soirée dans notre chambre, don Manuel en chantant sa déconvenue sur sa guitare, et moi en lisant et en rêvant à l'inconstance de Séraphine. Nous interrogeâmes l'aubergiste sur l'existence du comte; ce que nous apprîmes nous confirma que c'était le rival de l'ermite, qui heureusement ne l'avait pas bien tué.

Le lendemain à notre déjeuné, don Manuel et moi délibérions si nous informerions le comte de la retraite, de la vie érémitique de don Fernandez, lorsque nous reçûmes de sa part un billet d'invitation pour dîner; nous acceptâmes, et nous voilà encore plus embarrassés pour résoudre notre problème: afin d'en avoir la solution, je crus devoir recourir au père don Augustin. Don Manuel me dit qu'en m'attendant, il irait à la messe pour voir de jolies femmes, et que nous nous rejoindrions à l'auberge.

Je me rendis chez don Augustin; je lui contai l'histoire de don Fernandez, sa jalousie, son combat, sa retraite dans une caverne, et le priai de m'éclairer de ses conseils. « Mon avis, me dit-il, est d'avouer tout au comte; il est loyal, généreux, et loin de poursuivre don Fernandez, il cherchera à lui rendre service. Il faut arracher ce malheureux époux de son antre; je n'approuve pas la vie érémitique; nous en avons l'obligation à saint Paul de la Thébaïde. Cette existence sauvage est inutile à la religion; tous les miracles opérés dans les déserts me paraissent peu dignes de notre croyance. Je n'aime pas ce corbeau qui apporte tous les jours un pain à saint Paul, et deux lorsque saint Antoine vient lui rendre visite. Saint Jérôme offense aussi la raison, et infirme sa véracité lorsqu'il nous dit qu'il a rencontré un satyre dans le désert. — Mon père, j'admire vos lumières et votre piété dégagée des liens de la superstition; mais si votre façon de penser était connue, vous soulèveriez contre vous toute l'armée des moines d'Espagne. — Mais aussi ma pensée reste au fond de mon âme. Le grand tort des religieux de ce pays est d'étouffer le christianisme sous un amas de superstitions et de miracles ridicules: plus la religion sera simple, mieux elle parlera au cœur. Le christianisme, qui n'est pas le catholicisme, était à son berceau une religion de miracles de charité; depuis on l'a défigurée en la surchargeant de dogmes, de rites et de points de discipline — Voilà un disciple de Luther, me dis-je tout bas. — Comparons la vie de saint Vincent de Paule, toujours active, toujours consacrée aux malheureux; voyez ce saint fondant des hôpitaux, des maisons religieuses; comparez-le, dis-je, à l'ermite Paul, enseveli vivant dans un désert, inutile au monde, ne pouvant même l'édifier par sa piété et par ses vertus. Au reste ne croyez pas que tous les religieux ou ecclésiastiques espagnols soient des aveugles-nés. En 1524 un évêque de Cadix, nommé Quevana, fit une vie de Marc-Aurèle, à la tête de laquelle il mit une préface où il censurait vivement les exactions de la cour de Rome; il feignit d'avoir trouvé cette satire dans un vieux manuscrit grec [1]. » Après ce discours, je quittai ce Socrate moderne et chrétien, en promettant de lui rendre compte du succès de nos démarches auprès du comte d'Avila.

J'allai rejoindre don Manuel à l'auberge; je le trouvai à la porte avec deux femmes de la troupe de *los gitanos* (les bohémiens). « Accourez, s'écria-t-il en m'apercevant, on vous dira votre bonne fortune. On m'a déjà prédit la mienne: j'irai à Madrid, je serai aimé d'une jolie femme dont le mari sera jaloux; la renommée publiera mes vers d'un pôle à l'autre, et une mort sainte, édifiante, couronnera une vie heureuse. — Voilà un brillant avenir; vous ne sauriez trop payer un si bel horoscope.— Imitez-moi, consultez ces deux vieilles Pythies; apprenez vos futurs contingens.— Malheur, lui dis-je, à l'homme qui connaîtrait son avenir! Notre ignorance fait notre repos. » Mais j'eus beau refuser d'entendre ma bonne fortune, ces deux femmes s'emparèrent de ma main, et l'une d'elles, sur l'inspection des lignes, me dit que j'avais beaucoup aimé, que j'avais éprouvé des malheurs en amour, mais ajouta-t-elle, cette ligne droite me rassure; vous finirez par épouser une jeune personne aimable et riche. « Je vous fais mon compliment, s'écria don Manuel. — Et vous croyez à ces sottises? — Eh! pourquoi non? Dans tous les siècles, n'y a-t-il pas eu des oracles, des voyans, des prédictions? On prédit l'empire à Auguste; la mort de César fut prévue, annoncée. » Malgré les assertions de don Manuel, je repoussai les prédictions de ces sibylles; mais telle est la faiblesse de l'esprit humain, que parfois l'espoir d'un heureux mariage se glissait dans mon âme: flattez ou effrayez, et la prophétie triomphera de la raison.

Nous nous rendîmes chez le comte d'Avila, qui nous reçut avec l'urbanité la plus aimable. « Dès que j'ai su, me dit-il en bon français, qui vous étiez, j'ai cru devoir vous faire les honneurs de ma patrie; j'ai passé trois années à Paris, où l'on m'a comblé d'amitié et de bontés; je voudrais que vous fussiez aussi content de mes compatriotes que je l'ai été des vôtres. Comment trouvez-vous ma nation? — J'en pense trop de bien pour n'être pas véridique. Elle est brave, spirituelle, généreuse: vous avez le climat le plus beau, le sol le plus fertile de l'Europe, des vins excellens. — Et des chemins? — Très mauvais. — Et des auberges? — Détestables. — Et des moines? — Trop nombreux, trop riches; à quelques exceptions près, fort ignorans. — Et la religion? — Défigurée par la superstition. — Et nos dames? — Très jolies, très séduisantes; mais je les crois plus voluptueuses que sensibles, plus jalouses par orgueil que par tendresse, plus fidèles à l'amour qu'à l'hymen; il y a peu d'Artémises parmi elles; hardies dans leurs intrigues, elles dédaignent les voiles du mystère, dont les dames françaises s'enveloppent avec tant d'adresse et de décence. Vos femmes ont beaucoup d'esprit, d'imagination; mais ce sont des fleurs qui n'ont pas tout l'éclat, tout le parfum qu'elles devraient avoir, faute de culture: elles sont courbées sous le joug des préjugés et des prêtres. Pardon, si je m'exprime avec tant de franchise. — Loin d'improuver votre critique, je vous fournirai de nouveaux traits; j'ajouterai que l'unique occupation de nos dames consiste dans leurs *cortejos*: voici quelle est, à très peu près, l'habitude de leur vie. Elles se lèvent tard, gaspillent le reste de la matinée avec leurs caméristes, ou vont à l'église dire leurs chapelets, ou réciter des prières qu'elles murmurent par habitude et sans attention; ensuite elles dînent sobrement, dorment l'après-dînée, s'habillent le soir pour aller, en été, à la promenade; en hiver, dans une société où, autour d'un brasier, elle s'entretiennent de leurs affaires domestiques, et de leur prochain. Mais que pensez-vous de nos gens de

[1] Cette préface a été traduite en français par Herberai Descesarts, et c'est sans doute dans cette traduction que La Fontaine a pris l'idée de sa belle fable du Paysan du Danube.

lettres? — Que la nature et votre soleil ont tout fait pour eux; mais ce sont des plantes que les mauvaises herbes empêchent de prospérer, la superstition et le saint office. — Et quel est votre avis sur l'inquisition? — Je voudrais qu'on la traitât comme le lion de la fable, auquel on persuada que, pour plaire à sa maîtresse, il fallait se laisser rogner les griffes et les dents. — Pour persuader aux inquisiteurs cette petite opération, il faudrait une armée de cent mille hommes. » Ce dialogue finit par l'annonce du dîner et l'arrivée de la comtesse, qui entra avec plusieurs convives. Elle fit des excuses à don Manuel sur la brusque apparition du comte. « Ces maris, ajouta-t-elle en souriant, sont des trouble-fêtes, il nous a privés du plaisir d'entendre votre romance; mais j'espère que, ce soir, vous voudrez bien nous en dédommager. » Le galant don Manuel répondit que sa lyre était consacrée aux grâces et à la beauté.

Le comte nous traita splendidement. Au dessert on nous donna de très beaux ananas. Le comte, surpris, demanda à sa femme d'où lui venait ce plat de luxe. « C'est un présent, dit-elle, du marquis don Estevan. Avant-hier j'allai chez lui; c'est un amateur très épris de son jardin, de ses productions; il me proposa de m'y promener, et d'aller voir ses ananas; étonnée de leur beauté, j'en fis l'éloge; il me répondit qu'ils étaient à mes pieds. « Je ne puis, lui dis-je, accepter leur hommage. » Il insista, et je ne cédai point : je crus l'affaire terminée sans appel; mais le soir, en entrant chez moi, j'ai trouvé les ananas qui m'avaient précédée. Telle est notre galanterie, me dit le comte, très inconnue en France. Ici, dès qu'une femme s'avise de louer quelque chose, un bijou, une boîte, aussitôt le maître répond : Elle est à vos pieds, et un refus l'offenserait. Naguère une dame française, qui était à Madrid, se promenant au Prado dans sa voiture, fut abordée par le duc d'Uzeda, qui était traîné par un attelage de six beaux chevaux. Cette dame, ignorant nos usages, loue la beauté des coursiers, et le duc répond soudain : Ils sont à vos pieds. Faites-les relever, répond la dame en riant, ils m'embarrasseraient beaucoup. « Cette dame, croyant que cette offre n'était qu'un badinage, l'oublia bien vite; mais le soir, en rentrant, elle trouva les six chevaux dans son écurie. Elle les renvoya aussitôt; le duc les fait repartir tout de suite : la dame les fait retourner sur-le-champ; et le duc, offensé, les renvoie encore : enfin les chevaux se seraient promenés toute la nuit, si la dame n'eût pris le parti d'écrire au duc une lettre très ferme et très sérieuse, où elle lui disait qu'en France une femme de son rang n'acceptait point de pareils dons, et qu'elle le priait instamment de garder ses chevaux. Vous trouvez notre galanterie un peu singulière; mais n'oubliez pas que c'est à nous que vous devez la vôtre, et cette fleur d'urbanité si vantée dans l'Europe. Les premiers nous vous en avons donné l'exemple à la cour et dans les camps; Louis XIV, le modèle des chevaliers galans, s'était formé à l'école d'Anne d'Autriche sa mère. » Un des convives prit la parole, et annonça la mort de Madalena de la Cerda, morte en odeur de sainteté après avoir consacré toute sa jeunesse au plaisir et à l'amour; son âme était si douce, si tendre, qu'elle ne pouvait résister aux prières, aux larmes d'un amant malheureux par ses rigueurs. La petite vérole l'a enlevée de ce monde. Depuis long-temps son époux, sa famille la sollicitaient vivement de se faire inoculer; mais le préjugé, ou plutôt un malheureux jacobin, son confesseur, lui persuadait que l'inoculation était un véritable suicide qui offensait Dieu et la morale. Elle a été la victime de sa crédulité. Dès les premiers symptômes de sa maladie les médecins se sont emparés de son corps, et le confesseur de son âme. Les docteurs, peu d'accord entre eux, l'ont tuée; le confesseur idiot, fanatique, a jeté la terreur, le désespoir dans cette âme faible et sensible. L'infortunée s'écriait qu'elle était damnée, qu'elle voyait l'enfer sous ses pas. Heureusement on lui a donné un confesseur plus sage, plus éclairé, qui, par l'onction d'une douce éloquence, en lui parlant de la clémence de Dieu, de sa miséricorde inépuisable, a rétabli sa tête, et calmé son effroi. Sa mort a été fort touchante, et ce confesseur assure que c'est une sainte de plus dans le ciel. « Et moi aussi, s'écria le poëte de la Manche, tout mondain, tout profane que je suis, j'ai l'honneur d'être saint, du moins on m'a gratifié d'un brevet de sainteté. J'étais arrivé à Saragosse, protégé d'une lettre de recommandation pour la marquise dona Sancha della Valle. — Ah! s'écria l'une des convives, femme dans la maturité de l'âge, elle a eu beaucoup de célébrité par sa beauté, son esprit et ses amours. » Mais laissons continuer son histoire à don Manuel, et je donnerai ensuite quelques coups de crayons au portrait de cette marquise. « A mon arrivée, reprit le poëte du Toboso, après grande toilette, après avoir préparé mon compliment, je me présentai chez elle.

Dès que ses gens m'aperçurent, ils sonnèrent une grande cloche, et aussitôt accoururent les femmes de la marquise, jeunes et vieilles, chacune avec un cierge allumé, en criant toutes à la fois : « *Alli esta el santo* (voilà le saint). » Je les regardais avec étonnement, et leur dis que je n'avais pas besoin de lumière en plein jour; mais, loin de m'écouter, elles tombèrent à mes pieds, en répétant sans cesse : *Alli esta el santo*, et en me demandant ma bénédiction. « A quoi vous servira-t-elle, leur disais-je? Je ne suis ni évêque ni saint. » Mais mon refus, qu'elles n'attribuaient qu'à mon humilité, irritait leur soif de bénédictions. Elles m'arrêtèrent par mon habit, faillirent à le déchirer; elles baisaient mes mains, mes vêtemens, me suppliant de leur accorder cette faveur. Enfin il fallut céder; je levai la main, étendis le bras, et avec une gravité convenable, je les bénis pontificalement. Ces bonnes femmes, bénies et enchantées de l'avoir été, coururent annoncer mon arrivée à leur maîtresse. Je les suivis toujours plus étonné, ne sachant si c'était l'aspect d'un joli homme comme moi, ou la fleuraison des vignes, qui troublait leurs cervelles. Dès que je parus dans la chambre de la vieille marquise, elle quitta son fauteuil, et vint à moi d'un air radieux, soutenue par deux femmes. Elle me remercia de la faveur que daignait lui accorder un homme aussi pieux, un si grand saint que moi. « Madame, lui dis-je, je vous remercie de votre bonne opinion; mais je n'ai pas le bonheur d'être saint, je ne suis qu'une brebis égarée qui a besoin du secours de la grâce pour rentrer dans le bercail. — Ah! plût au ciel que mon âme fût aussi pure, aussi céleste que la vôtre! Depuis quand êtes-vous arrivé? — Depuis hier. — Je vous attendais avec impatience; mais enfin le Seigneur m'a rendu la santé. — Madame la marquise a donc été malade? — Oui, ma lettre vous le mandait. Comme votre vie exemplaire, votre sainteté, vos miracles font beaucoup de bruit en Galice, je vous ai écrit pour vous prier de venir à Saragosse me secourir de vos prières, et obtenir ma guérison du ciel. — Vous

m'étonnez, madame : je ne suis pas plus connu en Galice qu'en Chine ; mes pieds n'ont jamais touché ce sol fortuné, et jamais je n'ai opéré de miracles, ni reçu de lettres de vous ; c'est moi, au contraire, qui vous en apporte une du comte de Florida-Blanca, votre parent, qui me recommande à vos bontés. » En même temps je lui présentai ma lettre. A ce discours, la marquise, ouvrant de grands yeux ébahis, la prit, l'ouvrit, et lut à haute voix : « Ma chère cousine, je vous recommande don Manuel Castillo... » — Quoi ! monsieur, vous n'êtes pas le bienheureux Bernard Ortega de Galice? Vous n'êtes pas saint ? — Il s'en faut de quelque chose, et je ne connais pas de poëte qui ait été canonisé : jadis les âmes des empereurs romains montaient au ciel ; mais je n'ai pas ouï dire qu'on y ait envoyé Virgile et Horace : daignez continuer la lecture de la lettre. » — C'est un homme d'esprit, improvisateur, chanteur, galant comme Ovide et Tibulle ; comme eux, toujours amoureux, et plus attaché à Épicure qu'à saint Ignace et saint François. — Est-il possible ! quoi ! vous êtes poëte ? — Oui, par malheur ma mère est accouchée de moi au pied du mont Parnasse. Vos femmes m'ont obsédé pour avoir ma bénédiction, et je la leur ai donnée ; je souhaite qu'elle leur fasse grand bien. » A ces mots, la marquise partit d'un grand éclat de rire, et m'avoua que l'on m'avait pris pour le bienheureux Bernard Ortega, qui, d'après le portrait qu'on lui en avait fait, me ressemblait beaucoup. « Ce bienheureux Ortega, répliquai-je, a sans doute reçu, comme moi, de la faveur du ciel, une proéminence sur les épaules. — Oui ; c'est ainsi qu'on me l'a dépeint ; et comme je l'attendais tous les jours, mes femmes ont été trompées, et vous ont pris pour lui. »

Ce petit conte égaya les convives ; alors la dame qui avait promis quelque notice sur la vie de la marquise, nous dit : « Elle est morte l'année dernière ; on ne saurait décider si chez elle la coquetterie affaiblissait son penchant à l'amour, ou si ce penchant tempérait sa coquetterie ; ce sont deux bassins d'une balance qui s'élevaient et retombaient tour à tour. — Je connais beaucoup de femmes de ce caractère, dit dona Béatrix. — Moi aussi, ajouta dona Alexandrina. » La dame, reprenant sa narration, dit : « Les yeux de la marquise n'avaient pas l'éclat et la vivacité des beaux yeux noirs ; mais ils avaient l'expression la plus touchante ; sa physionomie vive, piquante, annonçait beaucoup d'esprit, et cet esprit qui animait tous ses traits, en faisait disparaître l'irrégularité : elle a inspiré de fortes passions : un amant s'est tué pour elle, deux se sont battus, un troisième s'est fait chartreux. Ce dernier, âgé de vingt ans, s'abandonna au délire de l'amour ; la marquise accueillait tous ses adorateurs, mais *ne pouvait les rendre tous heureux*. Les soupirs, les prières, les larmes de ce jeune homme ne purent le conduire au bonheur : désespéré de tant de cruauté, il résolut de faire le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, pour intéresser le saint à sa passion, et obtenir, par sa toute-puissance et son intercession, les faveurs de sa maîtresse. Il part à pied, seul, un bourdon à la main, se rend sur le tombeau de saint Jacques, lui adresse ses prières, ses vœux, lui fait des présens, jeûne pendant trois jours, après lesquels, plein de confiance et d'espoir, il revint à Saragosse auprès de sa belle inhumaine ; mais saint Jacques, soit défaut de volonté ou de pouvoir, n'avait rien fait pour son bonheur. Cet infortuné pèlerin ne trouva plus la marquise à Saragosse ; elle venait de partir pour Rome, avec un prince italien dont elle était vivement éprise. Accablé de cette nouvelle et maudissant saint Jacques, il courut s'enterrer tout vif dans une chartreuse, où probablement saint Bruno, touché de pitié, aura guéri sa cervelle. Sans doute il aura fait une mort édifiante[1]. — Madame, dit alors don Casimir, l'un des convives, homme âgé d'environ cinquante ans, permettez-moi de relever quelques inexactitudes dans votre récit. Cet amant malheureux n'est ni saint, ni mort, ni chartreux ; lorsqu'il revint de Saragosse, la marquise y était encore ; il la vit et en fut reçu froidement, ou plutôt avec ironie ; elle lui dit : Saint-Jacques-de-Compostelle vous a très mal servi ; je vous conseille de changer de patron. Elle lui avoua ensuite qu'elle aimait le prince Orsini, et qu'elle allait partir incessamment pour Rome avec lui. — Don Casimir, lui répondit la dame, qui vous a si bien instruit ? — Je suis dans la plus intime confidence de cet amant, car c'est moi qui suis le pèlerin, le héros de la scène. Je ne suis resté à la chartreuse que six mois ; saint Bruno, comme vous l'avancez, ayant bien voulu guérir ma cervelle. Je n'avais alors que vingt ans, et c'était ma première passion. Cette reconnaissance amusa beaucoup la société. Je dis alors que la marquise della Valle, appelant le bienheureux Ortega pour sa guérison, avait imité le roi de France, Louis XI, qui, dangereusement malade, envoya chercher au fond de la Calabre le fameux François de Paule, se jeta à ses pieds, en le suppliant de demander pour lui, à l'Être suprême, le rétablissement de sa santé. Le saint lui répondit qu'il allait prier pour le salut de son âme. Ah ! s'écria le monarque, ne demandez pas tant de choses à la fois ; bornez-vous maintenant à la santé du corps.

Le comte d'Avila, après le dîner, où une conversation enjouée et intéressante nous avait retenus fort longtemps, proposa à don Manuel et à moi de nous mener à Saint-Jean del *Forache*, à une lieue de la ville, pour voir les ruines d'un vieux château. « Très volontiers, lui dis-je, d'autant plus que nous avons à vous parler d'un homme de votre connaissance, que nous avons rencontré auprès de Carthagène. » Deux chevaux andaloux nous transportèrent d'un pas rapide à Saint-Jean del *Forache*, auprès duquel coule le Guadalquivir. Je vis sur une colline les ruines d'un vaste édifice ; le comte me demanda comment je les trouvais ? « Je n'aime les ruines, lui dis-je, que lorsque de grands souvenirs y sont attachés, parlent au cœur, et nous rappellent la rapidité de notre existence et notre néant. — Celles-ci méritent quelque considération à cause de leur antiquité. C'est un monument des Goths ; des inscriptions confirment son origine. Vous voyez que bien des siècles ont déposé leur rouille sur ces débris précieux : les Goths, après avoir vaincu Vandales, Alains et Suèves, chassèrent les Romains de l'Espagne qu'ils avaient gardée pendant six cents ans. A leur tour, cent trente ans après, ces Goths furent expulsés par les Maures ; mais puisque ces décombres n'ont pas un grand attrait pour vous, nous irons à Italica, autrement nommé *Sevilla la Vieja* (la vieille), fondée par Scipion-l'Africain ; elle est la patrie de l'empereur Adrien, de Théodose-le-Grand, et de Silus Italicus. La mémoire de

[1] Un poëte provençal nommé *Arnaud Daniel*, le plus célèbre des troubadours, faisait dire des messes pour obtenir les bonnes grâces de sa maîtresse, qui se nommait *la belle Rouille*.

re grand Scipion qui disait : « J'aime mieux conserver un citoyen, que tuer mille ennemis ; » celle d'un empereur habile, brave et voluptueux, d'un consul poëte, qui tous les ans fêtait la naissance de Virgile, et les ruines d'un amphithéâtre, pourront peut-être vous intéresser davantage. » Arrivés sur les lieux, le comte me demanda à quoi je rêvais. « A cet empereur Adrien, le maître du monde, logé dans un palais immense où le luxe avait déployé toute sa magnificence, et qui, à l'âge de soixante-deux ans, accablé de douleurs et du poids de la vie, se désespérait de ne pouvoir mourir.—Moi je pense, dit le poëte du Toboso, au temple qu'il fit bâtir en Égypte, en l'honneur de son cher Antinoüs. Si Adrien et son mignon revenaient en Espagne, ils seraient brûlés tout vifs.—Il est vrai, reprit le comte que les Espagnols, idolâtres du sexe, abhorrent un vice qui a déshonoré les Grecs et les Romains. Mais asseyons-nous sur ces ruines, et parlez-moi de cet homme de ma connaissance que vous avez rencontré à Carthagène.—D'abord, monsieur le comte, je vous croyais chez les morts.—Je ne suis pas pressé d'aller jouir de leur société. — Vous avez reçu un très grand coup d'épée à travers le corps. — Heureusement il n'était pas mortel. — Votre adversaire a cru vous avoir tué, il pleure dans une caverne votre mort et sa femme. — Il a raison de la pleurer : la jalousie l'a aveuglé, lui a tourné la tête. Sa femme est un modèle de vertu, de fidélité et de douceur ; don Fernandez nous a condamnés sur l'apparence : voici notre justification. A cette époque, j'aimais dona Eleonora, fille du marquis de Galvez, aujourd'hui ma femme. Le marquis très ambitieux, très vain, ne voulait la marier qu'à un grand de la première classe. L'orgueil est une maladie endémique de nos climats ; je vous conterai tout à l'heure à ce sujet une anecdote plaisante. Dona Francisca, l'épouse de don Fernandez, liée d'une tendre amitié avec dona Eleonora, favorisait notre inclination. Ma femme avait exigé le plus grand secret de son amie, même vis-à-vis de son mari : un secret, pour un Espagnol, est un dépôt inviolable. Je crus entrevoir la jalousie de don Fernandez ; j'en parlai à dona Francisca, qui repoussa cette idée, soit pour voiler ce défaut, soit qu'elle se crût au-dessus du soupçon : malheureusement, le jour de mon combat, dona Éléonora vint la prier de m'envoyer chercher ; elle voulait me communiquer une affaire très importante.—Ah ! m'écriai-je, voilà la cause de vos malheurs ; don Fernandez, caché dans la rue, suivit la camariste de sa femme, la vit entrer chez vous. Furieux, ivre de jalousie, il vous attendit, vous attaqua ; et croyant vous avoir blessé à mort, il partit égaré, éperdu, ayant sa femme et les hommes en horreur : il s'est fait ermite, et vit dans un antre, consumé de remords et d'ennui. —Je le plains ; mais sa femme, pleine de vertus, d'innocence, est plus à plaindre encore. Lorsqu'elle apprit notre combat et ma blessure, elle s'évanouit : rappelée à la vie, elle attendit tout le jour, dans la plus vive inquiétude, le retour de son mari ; ne le voyant point reparaître, elle s'abandonna au désespoir, la fièvre l'assaillit ; huit jours entiers elle lutta contre la mort. Enfin sa jeunesse, un médecin, et surtout les soins de son amie, lui rendirent la santé : les chirurgiens répondirent bientôt de ma vie : ma blessure était profonde sans être mortelle. Dès que je fus rétabli, je fis demander à dona Francisca la permission de la voir ; mais elle me la refusa. Après deux mois d'une vaine attente, elle voulait se retirer dans un couvent ; mais sa grossesse, dont elle ne pouvait plus douter, lui en ferma les portes ; elle se décida à demeurer à Tolède jusqu'après son accouchement, projetant d'aller ensuite rejoindre ses parens à Madrid. J'appris qu'elle n'avait presque plus de ressources pour subsister. J'engageai dona Eleonora à lui offrir des secours en son nom ; elle ne voulut rien accepter ; mais nous trouvâmes le moyen de subvenir à ses besoins. Elle avait quelques bijoux et des tableaux à vendre : j'envoyai mon valet de chambre déguisé en marchand, qui les acheta beaucoup au-dessus de leur valeur. Un nouvel incident vint accroître ses peines : son père mourut, et sa mère sans fortune, sans appui, vint se réfugier auprès d'elle ; cette mère lui apporta du moins quelque consolation, et l'aida dans ses couches. A cette époque, le marquis de Galvez présenta à sa fille un parti très brillant, un grand d'Espagne de la première classe, âgé de quarante-cinq ans par son extrait de naissance, et de quatre-vingts par son intempérance et l'usage immodéré des plaisirs. Éléonore répondit à son père avec beaucoup de fermeté, qu'elle ne se marierait jamais sans son aveu, mais lui protesta qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que moi. Le marquis de Galvez se flatta que le temps triompherait de la passion de sa fille ; mais deux mois après cette époque, le grand d'Espagne tomba malade et mourut. Alors je fis parler de nouveau au père d'Éléonore, en lui faisant déclarer que ma naissance valait la sienne. Enfin il se laissa fléchir ; j'obtins celle que j'adorais, et avec elle le bonheur. Après notre hymen, dona Francisca consentit à me voir : l'absence de son époux, l'incertitude de son sort brisaient, déchiraient son âme ; tantôt elle le croyait mort, tantôt l'espérance la soutenait : elle se ruinait en messes pour obtenir du ciel le retour de son cher Fernandez. A cette époque, le comte don Pablo Olavidez, intendant des quatre royaumes d'Andalousie et de Séville, avait conquis une province à l'Espagne ; car c'était une vraie conquête que le projet qu'il avait fait adopter au roi de faire défricher les montagnes de la Sierra-Morena, canton jadis cultivé par les Maures, et dont les bois étaient depuis long-temps le repaire des bêtes féroces et des brigands. Déjà s'élevait, sur les bords du Zenil, la Caroline, chef-lieu de la colonie ; la fertilité la plus heureuse commençait à récompenser les travaux des cultivateurs. On prétend que la semence y produit jusqu'à quarante pour cent. Je parlai à dona Francisca et à sa mère, de ce nouvel établissement, des moyens que j'aurais de leur procurer une douce retraite : elles embrassèrent ce projet avec ardeur, c'était un port qui s'offrait dans la tempête. J'avais connu à Paris le comte Olavidès, je lui écrivis pour lui demander une petite habitation pour deux dames aussi intéressantes qu'infortunées. Il me répondit sur-le-champ qu'il était trop heureux de m'obliger en secourant l'infortune, et qu'il donnerait à mes protégées, près de la Caroline, un terrain en valeur, laissé par un Allemand mort sans héritiers, et pour associé un Alsacien, homme sage, robuste et laborieux ; que les dames jouiraient des deux tiers du produit ; mais qu'il faudrait quelque argent pour achever de bâtir une petite maison, avoir des instrumens aratoires, et quelques meubles. Je fis part de cette réponse à dona Francisca, en lui faisant la demande de l'argent. Elle fut enchantée, me remercia avec toute la sensibilité d'un cœur malheureux et reconnaissant, et me pria d'écrire tout de suite à M. Olavidès qu'elle acceptait ses bienfaits avec une joie extrême. Je l'informai sur-le-

champ de cette réponse, en le priant de faire achever le logement, d'acheter tout ce qu'il croirait nécessaire pour un établissement, et de faire ces avances pour mon compte; mais de persuader aux dames pour qui je m'intéressais, que les fonds étaient pris dans les coffres du roi. Il me répondit galamment que mes ordres seraient exécutés de point en point, et que les dames pouvaient venir dans deux mois. Lorsqu'ils furent écoulés, dona Francisca partit avec sa mère pour aller habiter sa tranquille et modeste demeure. Nos adieux furent touchans; dona Francisca et ma femme s'embrassèrent vingt fois avant de se séparer. Nous recevons souvent de ses lettres; dans la dernière elle nous disait: « Je serais très heureuse, si je n'étais poursuivie par le souvenir d'un époux malheureux; j'arrose encore tous les jours son portrait de mes larmes. »

Après ce récit, nous délibérâmes sur les moyens d'ouvrir les yeux de don Fernandez, et de le retirer de sa caverne. Je proposai au comte de donner cette commission au pere don Augustin, religieux plein de prudence, de piété et d'onction. « Vous avez raison, me dit-il, je le connais; indulgent pour autrui, sévère pour lui-même, il joint à la piété d'un anachorète la philosophie d'un sage; le roi lui a offert un évêché qu'il a refusé; on lui en demanda la cause, il répondit: « Lorsqu'on a les yeux fixés sur l'éternité, la vie est un point entre deux abimes, et les honneurs de ce monde ne sont que des jeux d'enfans. « Demain au matin nous irons le prier de nous rendre ce bon office. » Je rappelai au comte qu'il m'avait promis le récit d'une anecdote au sujet de l'orgueil national. — « La voici. Deux dames de haut parage, de Madrid, se rencontrèrent dans une rue tres étroite. Il fallait que l'une des deux voitures reculât pour laisser passer l'autre; aucune de ces deux dames ne voulut céder le pas; et leur orgueil s'irritant de plus en plus, elles restèrent jusqu'au jour dans cette situation. Elles y auraient, je crois, passé leur vie, plutôt que de reculer. Enfin pour terminer ce noble débat, on leur envoya deux chaises à porteur, qui les emmenerent en même-temps. — Votre anecdote me rappelle la fable des deux chèvres de La Fontaine, dans laquelle ces deux dames, comme il les nomme, fières de leur naissance, se trouvant nez à nez sur une planche au milieu de l'eau,

> Faute de reculer (dit-il), leur chute fut commune,
> Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Apres ce récit, la nuit approchant, nous retournâmes à la ville. Nous rencontrâmes un convoi nombreux, de trois ou quatre cents ecclésiastiques psalmodiant des cantiques funèbres. Cinq cents hommes, portant des flambeaux, précédaient un cercueil où était un beau jeune homme à visage découvert; le cercueil était suivi de cinquante carrosses. Je demandai au comte quel était cet infortuné, mort à la fleur de son âge. « Je l'ignore; arrivé d'hier, je ne suis au fait de rien: allons chez moi, nous y serons instruits. » Nous y trouvâmes brillante compagnie; mais la tristesse, le silence y regnaient. Le comte, surpris, en demanda la cause. « Ignorez-vous, lui répondit sa femme, la mort d'Alonzo Melgar, ce jeune homme si aimable, si accompli? — C'est donc son convoi que nous venons de rencontrer? Et quelle catastrophe a terminé sa vie? — Un crime horrible: don Stanislas Perez va nous en faire le récit. — Toute la ville, dit alors don Stanislas, connaît don Alonzo Melgar, *hidalgo* brave, galant, plein d'esprit, et qui nous rappelait les héros de l'ancienne chevalerie. Il était l'amant de dona Eulalia Valdez, une Aspasie pour la beauté et l'esprit, une mégère pour les passions. La fureur règne dans tous ses attachemens: l'amour, la jalousie, la soif de la vengeance, agitent, enflamment son âme tour à tour. Elle a soupçonné la fidélité de don Alonzo, peut-être avec raison. Dissimulant sa rage, elle lui a donné un rendez-vous dans une maison d'emprunt; elle a caché trois hommes affidés, armés de poignards, dans un cabinet contigu à la chambre où elle était. Dès que don Alonzo a paru, après les reproches les plus amers, les plus virulens, cette Tisiphone lui a dit d'un ton plus calme: « Je suis maîtresse de ta vie; tu ne peux m'échapper: choisis, de mourir du poignard ou du poison que recèle cette tasse de chocolat. » Ce malheureux, qui a vu sa mort inévitable, lui a répondu froidement en prenant la tasse: « Je choisis le chocolat; » et après l'avoir bu, il a ajouté: « Ce breuvage eût été moins désagréable, si vous y eussiez mis un peu de sucre; le poison le rend trop amer: je ne parle pas pour moi, mais pour mes successeurs. » Quand cette furie, qui aimait encore éperdument, vit que le poison commençait à opérer, elle sortit, envoya un confesseur à ce malheureux, et monta aussitôt dans une chaise de poste qui l'attendait. Don Alonzo a eu le temps de se confesser, de recevoir les sacremens, et a déclaré, en mourant, qu'il pardonnait à son assassin, mais sans vouloir le nommer. » Ce récit consterna l'assemblée; chacun méditait sur ce terrible événement. Après un long silence, un homme s'écria: « Dona Eulalia est un monstre, dont l'échafaud doit faire justice, et purger la terre. » Une des dames dit: « Elle est bien coupable; mais aussi quel crime que l'infidélité! — Oui, ajouta dona Antonia, femme de trente-six ans, dont les charmes, comme la rose de juillet, commençaient à se faner: trahir une amante qui vous a comblé de ses faveurs, qui vous a tout sacrifié, est un crime qui appelle la vengeance! — Mesdames, dit alors le comte d'Avila, vous avez raison; une infidélité à son époux est une bagatelle, une affaire de mode; mais trahir une maitresse! ce crime irrémissible mérite un châtiment exemplaire. Monsieur le chevalier, veuillez nous dire comment les dames françaises punissent les infidèles. — Souvent par l'oubli, le dédain, quelquefois par l'indulgence et l'amitié: oui, parfois une amitié douce, intime, succède à l'amour. — Je n'en suis pas surprise, s'écria la vive Antonia, est-ce qu'on aime en France? Vos dames ont l'amour dans la tête, et la vanité dans le cœur. » Le comte alors me dit tout bas: « Nos femmes ne connaissent pas le sentiment de l'amitié; un amant, pour une Espagnole, est un dieu tant qu'il est aimé; à peine est-il un homme quand l'amour est éteint. Ici l'ardeur du tempérament, le besoin d'occupation, noue la plupart des intrigues; l'habitude, l'orgueil, l'embarras d'un nouveau choix font la constance des femmes. Chez une Française, dont une éducation cultivée a formé le goût et le cœur, l'amour est un sentiment délicat, embelli par l'imagination et le charme de l'esprit; chez vous il est l'enfant des grâces et du sentiment: chez nous il est celui de la nature, plus ardent, plus énergique, mais inculte et presque sauvage. »

Nous nous separâmes après cette conversation, le comte promit de venir me chercher le lendemain matin pour me mener chez don Augustin. Il fut exact au rendez-vous; nous partimes dans sa voiture avec don Manuel

pour le couvent des Franciscains. Lorsque nous y arrivâmes, don Augustin allait dire sa messe; nous allâmes l'entendre. Le poëte de la Manche nous y donna une petite scène de gaîté; un père quêteur lui présenta un bassin, en lui demandant pour les âmes du purgatoire; il y mit une piastre. Le moine, ravi et étonné de cette générosité, lui dit : « Senor, vous venez de tirer une âme du purgatoire. » A ces mots don Manuel donne une autre piastre. « Ah ! s'écrie le quêteur encore plus enchanté, voilà une autre âme qui sort triomphante du purgatoire; toutes les deux montent au ciel; les anges s'avancent pour les recevoir, je vois ces âmes, au milieu d'eux, rayonnantes de joie. — Elles sont donc maintenant en paradis, lui demanda don Manuel? — Assurément, elles sont entourées des anges; elles jouissent de la gloire, du bonheur des saints. — En ce cas je reprends mon argent; ces âmes n'en ont plus besoin, alors qu'on est en paradis on n'en sort plus; » et en effet il reprit ses piastres. Le moine confus, rouge de colère, murmurait, le maudissait entre ses dents. Le comte et moi nous l'apaisâmes en jetant quelque argent dans le bassin. Le poëte du Toboso, au sortir de l'église, donna à un pauvre les piastres qu'il avait reprises au moine. Je lui demandai pourquoi il enrichissait un mendiant aux dépens de l'église? « C'est que je suis plus sûr de retirer un pauvre de la misère qu'une âme du fond du purgatoire. »

Nous montâmes après la messe dans la cellule de don Augustin; le comte, après un récit fidèle de son combat, de ses amours pour la fille du marquis de Galvez, qui prouvaient l'injustice des soupçons de don Fernandez, lui proposa d'aller le chercher, d'employer son éloquence et le charme de la persuasion pour l'éclairer sur ses erreurs et le ramener à son épouse. « C'est une mission, dit-il, dont je me charge plus volontiers que d'une mission chez les sauvages, dont je ferais de très mauvais chrétiens. Les Athéniens élevèrent un temple à l'humanité, Marc-Aurèle à la bonté, et la religion chrétienne à la charité. Je suis prêt à partir demain; je désirerais cependant que l'un de ces messieurs voulût bien m'accompagner et me servir de second; » don Manuel s'offrit généreusement en disant : « J'aime mieux faire ce pèlerinage que celui de Saint-Jacques-de-Compostelle. Il y a plus d'indulgences à gagner, n'est-ce pas, mon père? — Je ne puis le décider. Tout ce que j'ose assurer, c'est que toute bonne œuvre est notée dans le ciel, et que saint Jacques est un grand saint, le patron de l'Espagne. — Oui, répliqua don Manuel, comme Minerve était la patronne d'Athènes, Diane de Lemnos, Junon d'Argos et Jupiter Olympien de Rome. — Cela vous prouve, dit le père, que les hommes ont toujours cru avoir besoin de la Divinité. » Je lui demandai par quel événement l'Espagne avait choisi saint Jacques pour son patron. « Parce que le premier il est venu nous prêcher l'Évangile. Mais ce qui a le plus contribué à le faire adopter pour patron, c'est un songe que fit le roi Léon la veille d'une bataille contre les Maures; le saint lui apparut, et lui promit la victoire. Il annonça cette apparition à son armée, qui combattit avec ardeur et gagna la bataille. Depuis, les troupes espagnoles marchèrent sous sa bannière, et le nom de saint Jacques fut leur cri de guerre, comme jadis saint Denis était le cri des Français. — Mais, lui dis-je, il me semble que saint Jacques n'est pas né en Espagne, et que même il n'y est pas mort, quoiqu'il ait son tombeau à Compostelle. — Il est mort à Jérusalem, par les ordres d'Hérode Agrippa. — Et comment son corps se trouve-t-il en Espagne? — L'an 42 de notre ère, ses disciples l'enlevèrent, le mirent sur un vaisseau qui aborda en Galice, d'où il fut transporté à Compostelle, et déposé dans une grotte de marbre, au milieu d'un bois. Ce corps fut découvert en 800; c'est autour de cette grotte que l'on a bâti la ville, où depuis se rend l'affluence des pèlerins. — Mon père, lui dis-je alors, pardonnez-moi mon pyrrhonisme; cette histoire, tous les miracles de saint Jacques, me paraissent apocryphes, et aussi difficiles à croire que les exploits d'Hercule, qui a délivré la Bétique du monstre Géryon, et séparé près de Cadix, d'un tour de main, les monts Calpé et Abila. — La translation de saint Jacques en Espagne, l'invention de son corps, ses miracles, ne sont pas des articles de foi; imitons sa piété, sa vie édifiante, c'est là ce que la religion exige de nous. »

Au douzième siècle, saint Jacques était si révéré dans la chrétienté, que Louis-le-Jeune, roi de France, gendre du roi de Castille, par vénération pour le saint, fit le voyage de Compostelle. Son beau-père lui offrit de magnifiques présens; mais Louis n'accepta qu'une superbe escarboucle. De retour en ses états, il envoya, en reconnaissance, au roi de Castille, une ambassade solennelle, à la tête de laquelle était l'abbé de Saint-Denis, qui lui apportait le bras de saint Eugène, premier évêque de Tolède, dont le corps avait été trouvé à Saint-Denis. Le roi de Castille, suivi de ses deux fils, du clergé, des grands de la cour, alla hors de la ville recevoir ce dépôt précieux; le père et les enfans le portèrent sur leurs épaules, jusqu'à la cathédrale. Dans la suite, Philippe II désira posséder le corps tout entier, et l'envoya demander par une ambassade, à Charles IX, qui l'accorda sans peine. Philippe alla au-devant du corps avec les mêmes cérémonies, la même solennité que l'on avait employées jadis à la réception du bras. — Ce fils de Charles-Quint, dis-je alors, ne bornait pas son ambition à la possession du cadavre d'un saint, il a voulu envahir toute la France. » Le comte ajouta qu'il conseillerait à Charles III de renvoyer à Saint-Denis le corps d'Eugène en échange de la Franche-Comté et des Pays-Bas que Louis XIV avait enlevés à l'Espagne. Il termina cette conversation en proposant à don Augustin de venir dîner chez lui; mais il refusa, alléguant le peu de temps qui lui restait pour les apprêts du voyage.

Lorsque le comte fut sorti, je dis à don Augustin : « Permettez-moi de vous demander la solution d'un problème qui m'occupe depuis que je voyage en Espagne. Comment, dans un pays où la religion a des racines si profondes, des autels si nombreux, un empire si puissant, comment, dis-je, les confesseurs, les casuistes peuvent-ils voir avec indifférence, ou du moins tolérer avec tant d'indulgence et de facilité la licence des mœurs? Ici les liens du mariage sont si relâchés que la plupart des maris ont des maîtresses, et les femmes des amans; cependant ces époux infidèles se confessent, communient souvent, et, le lendemain de ces actes religieux, ils retournent à leurs attachemens, à leurs douces habitudes? — Cette objection m'a aussi occupé plus d'une fois. L'église a souvent essayé d'user de rigueur, d'opposer des digues au torrent des passions, et surtout à celle de l'amour; mais elle a compris que l'impétuosité, la violence de ce besoin physique, irrité par l'activité de l'imagination et l'influence d'un climat ardent, renverseraient la religion plutôt que de s'arrêter devant ses barrières; et pour sauver le vaisseau, il a fallu le laisser quelquefois

flotter au gré des vents, et prudemment louvoyer. J'ai ouï dire à une dame française, attachée à feu la reine d'Espagne, que madame de Montespan, dans son commerce très illicite avec Louis XIV, observait rigoureusement les jeûnes, les abstinences, le carême, et quittait souvent le roi pour aller prier dans son cabinet. Lorsqu'on lui parlait de cette inconséquence dans sa conduite, elle répondait : *Parce qu'on fait mal dans une chose, faut-il le faire dans toutes?* Aussi sa vieillesse et sa mort ont été très édifiantes. Le clergé de France est peut-être trop sévère contre ce penchant de la nature; il faut se prêter à la fragilité humaine; l'indulgence maintient la religion, et tôt ou tard elle amène le repentir et la pénitence. — *Valgame Dios!* s'écria don Manuel, on éteindrait plutôt le feu du soleil que celui de l'amour; ces deux soleils sont l'âme du monde et le principe de la vie [1]. » Don Augustin sourit à cette exclamation, et dit : « Je crois que le moyen le plus efficace pour rendre aux mœurs leur pureté, au mariage sa sainteté et son inviolabilité, ce serait d'autoriser le divorce, permis dans les premiers siècles de l'église, aujourd'hui défendu trop rigoureusement. » Le savant don Manuel ajouta qu'en Turquie le mariage était plus respecté, parce que les Turcs pouvaient avoir quatre femmes et des concubines. La cloche alors appela le père au réfectoire; et nous le quittâmes pour aller dîner chez le comte. Nous trouvâmes dans la rue une espèce de procession qui excita notre curiosité. Un porte-croix, précédé de six prêtres en surplis et un cierge à la main, ouvrait la marche; suivaient deux files d'hommes enveloppés d'une tunique brune; venait ensuite un homme dans le même costume, monté sur un âne, et entre deux prêtres; deux autres personnages, vêtus de la même robe, portaient chacun un plat d'argent, et, s'adressant aux passans, aux personnes qui étaient aux fenêtres, aux balcons chargés de monde, demandaient d'une voix lamentable : *Por el alma del povre* (pour l'âme du pauvre). J'interrogeai mon voisin sur cette cérémonie, il me dit : « L'homme qui est sur l'âne est un criminel que l'on mène à la potence : le produit de la quête est destiné à lui faire dire des messes quand il ne sera plus de ce monde. Les deux prêtres qui marchent à ses côtés sont des confesseurs qui l'exhortent et le préparent à la mort; et les hommes en robes brunes sont des pénitens de la congrégation de la Paix. Ils sont institués pour venir au secours des condamnés. Lorsque le tribunal de la justice fait annoncer une exécution, vingt-quatre heures avant le supplice on conduit le patient dans la chapelle de la prison; alors la confrérie le regarde comme un frère; elle lui donne l'habit des pénitens avec lequel il sera exécuté; elle lui sert un bon souper sur de la vaisselle d'argent. Le lendemain on lui donne à dîner tout ce qu'il désire, et la congrégation paie ses dettes. L'après-dînée elle va le chercher, elle l'accompagne dans l'ordre processionnel, au lieu de son supplice. » Nous suivîmes ce cortége jusqu'auprès de l'échafaud. L'exécution faite, des hommes, des femmes vinrent baiser les pieds du pendu. On nous assura qu'il y avait vingt-quatre jours d'indulgences attachés à cet acte de piété. Ensuite les pénitens emportèrent le cadavre dans un cercueil, et allèrent lui faire un superbe service. Quand le cortége fut éloigné, un des confesseurs monta sur l'échelle, et adressant un discours pathétique à l'auditoire qui se pressait autour de lui, il dit éloquemment que le vol était un crime qui mène à la potence, et que la mort d'un pendu était très désagréable. Vivement ému de cette cérémonie lugubre, je dis à don Manuel : « Je vois avec plaisir que vos compatriotes ont l'âme tendre et compatissante : cette sensibilité les honore, soit qu'ils la doivent à la religion ou à la douceur du climat. Je sais qu'on leur reproche les cruautés, les crimes de l'Amérique; mais les conquérans de ce nouvel hémisphère n'étaient qu'un très petit nombre d'aventuriers, dont l'Espagne aurait fait justice, si le succès, qui justifie tout, et l'éclat de leur valeur, n'eussent couvert leurs forfaits du faux jour de la gloire. »

Le comte d'Avila nous attendait pour dîner; nous n'étions que quatre convives, sa femme, lui, don Manuel et moi. « J'ai voulu, nous dit-il, mieux jouir de votre société, et vous traiter à la française, car je vois bien que vous n'aimez ni notre safran ni notre ail; et cela me rappelle un dîner fameux dans nos annales, que l'amirante de Castille donna, le siècle dernier, au maréchal de Grammont, qui venait demander la main de l'infante pour Louis XIV. On y servit sept cents plats aux armes de l'amirante : tous les mets étaient dorés, et tellement chargés de safran, qu'aucun convive n'osa y toucher; on remporta les plats tels qu'ils étaient venus, et cependant le festin dura quatre heures. »

Après le dîner, le comte nous lut la lettre qu'il écrivait à don Fernandez.

« Cessez, monsieur, de creuser votre tombeau; le bonheur peut renaître pour vous. Le père don Augustin, qui vous remettra cette lettre, vous apprendra l'asile où votre femme verse tous les jours des larmes sur vos communs malheurs. Ce vénérable religieux vous affirmera la vérité de mon récit. J'étais épris depuis long-temps de la fille du marquis de Galvez, aujourd'hui ma femme. Dona Francisca favorisait notre inclination; vos soupçons ont outragé la vertu la plus pure. Elle vous a donné un enfant sept mois après votre départ; elle est retirée à la campagne avec cet enfant et votre belle-mère : je vous exhorte à revenir près d'une épouse aussi sensible que vertueuse. Venez tarir ses pleurs, finir ses malheurs et les vôtres. » Le comte remit cette lettre à don Manuel, avec une bourse de cent piastres pour subvenir aux frais du voyage de don Augustin et de don Fernandez. Il me pressa beaucoup d'accepter un logement chez lui; je le refusai pour garder ma liberté; mais je lui promis de venir à sa table me dédommager des privations que je m'imposais.

Le lendemain à la pointe du jour don Augustin était à notre porte avec une voiture. J'embrassai tendrement don Manuel, qui me dit en me pressant dans ses bras : « Cher Oreste, tu reverras bientôt ton Pylade vainqueur du farouche Thoas. » Je lui donnai une lettre pour don Pacheco, et lui promis d'aller l'attendre à Cordoue. Don Augustin m'assura qu'ils y seraient dans quinze jours.

Le départ du jovial improvisateur me rendit cette matinée bien triste : peut-être des vapeurs qui voilaient le beau soleil de ces climats augmentaient ma mélancolie : il suffit d'un léger nuage au physique comme au moral

[1] L'Italien Matthieu Bandello, nommé en 1560 à l'évêché d'Agen, dit, dans ses *Contes facétieux et tragiques*, au sujet de l'amour :

« Io non dubito punto che amore non sia cosa santa, divina, e a noi mortali necessaria, imperoche se non fosse amore, sarebbe la vita nostra come il cielo senza stella e sole. »

pour troubler la sérénité de notre âme. Pour dissiper ou promener ma tristesse, j'allai au faubourg de Triana; la rêverie, la mélancolie m'y suivirent. Séraphine, Cécile, dona Rosalia tour à tour occupèrent ma pensée. « Cette tendre et aimable Cécile, me disais-je, elle a disparu comme une ombre légère, comme ces phosphores qui brillent un moment dans les airs; Séraphine est aussi perdue pour moi. Que sont devenus ces beaux jours où sa voix douce, harmonieuse m'appelait *mi corazon, mio enamorado* (mon cœur, mon amant); où ses regards tendres, expressifs pénétraient mon âme d'amour et de volupté! Aujourd'hui ses regards, ces doux noms s'adressent à un autre. O femme! ornement de la terre! délire et tourment de la vie! Du moins, si j'étais auprès de Rosalie, elle est sensible et malheureuse comme moi! Hélas! mon cœur n'a pas un être sur lequel il puisse se reposer! » Las de me promener, j'allai m'asseoir auprès de la fontaine où sont les statues d'Hercule et de César. Que de pensées fit naître l'image de ce dernier! Je songeai à dix ans d'activité, de travaux dans les Gaules, au passage du Rubicon, à la bataille de Munda, de Pharsale, à son ambition effrénée; puis je le vis tomber, à l'âge de cinquante-six, sous le poignard de ses ennemis. C'était bien la peine de naître et de porter le flambeau de la guerre au sein de sa patrie pour lui ravir sa liberté! Le maréchal de Gassion disait qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour la communiquer à d'autres: on ne peut méditer sa pensée sans être de son avis. Lorsqu'on lit l'histoire avec un peu d'attention et de philosophie, que l'on voit cette vaste scène de guerres, d'atrocités, de perfidies, de massacres; tant de personnages agités, emportés par leurs passions, toujours occupés de projets de fortune, de grandeur, de domination, se succéder rapidement, et s'engloutir dans l'abîme de l'oubli, ne croit-on pas lire l'histoire des fous de Bedlam? Quel œil pourrait distinguer aujourd'hui la cendre d'Achille et d'Agamemnon de celle d'Irus et de Thersite? Accablé de ces réflexions et du poids de ma tristesse, je sentais le besoin de répandre des larmes, lorsqu'un jeune homme m'aborda. Son visage était pâle, défait; son habit paraissait être la livrée de la pauvreté. « Monsieur, me dit-il, je vois à votre uniforme, et de plus à votre air national, que nous sommes compatriotes. — Vous êtes Français, sans doute? — Oui, Français bien malheureux. — Puis-je vous être utile? — Vous allez en juger: voici mon histoire. Je dois rougir en vous la contant; mais l'aveu de ma faute, ou plutôt de mon crime, est déjà une punition que je m'impose. Je suis fils d'un avocat de Toulouse. A l'âge de vingt-deux ans, je devins éperdument amoureux de la femme d'un libraire, une Vénus pour la beauté, une Messaline pour les mœurs. Son mari, vieillard jaloux, mais homme de mérite, fermait avec une extrême rigueur les avenues de sa maison; sa femme, aussi impatientée que moi des obstacles que l'on nous opposait, me proposa de l'enlever: j'hésitai quelque temps. La timidité, la pudeur m'arrêtaient au bord de l'abîme; mais l'amour et les sollicitations de Julie étouffèrent la voix de l'honneur et du devoir. Je dérobai à mon père une somme de cent louis; Julie emporta de son côté bijoux, argent, vaisselle, tout ce qu'elle put saisir à son époux. Nous nous réfugiâmes à Madrid, où l'amour, les plaisirs, la bonne chère, en nous étourdissant sur l'avenir, dissipèrent bientôt la plus grande partie de nos vols domestiques. J'avais étudié la médecine, je proposai à Julie d'aller, avec les débris de notre fortune, nous établir dans une petite ville d'Espagne où je pourrais exercer ma profession de médecin; elle approuva mon projet. Le lendemain elle me pressa beaucoup d'aller à la comédie pour me distraire; mais une migraine assez forte l'empêchait de m'y suivre. A mon retour je ne trouvai plus dans notre logement ni ma femme ni le reste infortuné de notre pécule, ce qui me confirma son évasion. Je me consolai aisément de sa perte. Les liaisons formées par le crime amènent tôt ou tard la haine et les remords. Je ne fis aucune recherche; je vendis les meubles qu'elle n'avait pu emporter, et me rendis à Badajoz, où un homme que j'avais connu à Madrid me présenta à ses connaissances en qualité de médecin: en Espagne, la charlatanerie impose aisément; tout homme y a le droit de s'ériger en Esculape. J'eus d'abord quelques pratiques, et je fis des cures. Cela me valut de petits honoraires, qui, avec beaucoup de frugalité, suffirent à ma subsistance; mais un jour, ayant été appelé pour le fils de l'alcade, jeune homme fort aimé dans la ville, je pris sa maladie pour une attaque d'apoplexie; je le fis saigner deux fois: malheureusement c'était une indigestion qu'il avait. Lorsque les parens le virent à l'extrémité, ils firent venir un véritable docteur, qui leur apprit ma bévue en me traitant d'empirique, d'ignorant et de gavache: mais ce qui acheva de me perdre dans l'opinion publique et d'irriter les esprits, c'est la délation d'une vieille femme qui me servait, et que je renvoyai pour soupçon de vol: elle déclara qu'un vendredi j'avais mangé une côtelette de mouton, qu'un dimanche je n'avais pas entendu la messe; que, par conséquent, j'étais un juif ou un musulman. Cette grave accusation, jointe à la mort du fils de l'alcade, échauffèrent tellement les esprits, qu'hommes, femmes, enfans, vinrent assiéger ma porte, criant à l'hérétique, à l'assassin; ils étaient armés de bâtons et de pierres. Heureusement le derrière de la maison donnait dans une rue très étroite et peu fréquentée; le premier étage n'était pas élevé, je me déterminai à sauter par la fenêtre: par bonheur je tombai sur un monceau de fumier. La chute cependant fut un peu rude; je restai un quart d'heure sans pouvoir me relever; mais enfin la peur me rendit mes forces; de détour en détour, je m'échappai de la ville. Lorsque je fus hors de danger, je m'assis sur une pierre, où les réflexions les plus cruelles vinrent m'assaillir; je me voyais sans argent, sans appui, loin de mes parens, de ma patrie, et flétri par une action criminelle: vingt fois j'ai voulu terminer ma fatale existence; mais la religion, et peut-être l'amour de la vie, ont retenu mon bras. Je poursuivis mon chemin, avec l'intention de rentrer en France. J'allai à Tolède; de là je vins à Séville, frappant à la porte des couvens pour demander du pain. J'avouerai, en l'honneur des moines et de la générosité espagnole, que les aumônes ont été plus que suffisantes. Mais le chagrin, l'humiliation, la fatigue du voyage, altérèrent ma santé; et en arrivant à Séville, j'ai été obligé de me présenter à l'hôpital, où l'humanité, la charité chrétienne, m'ont prodigué leurs soins et leurs secours. Je n'en suis sorti que depuis hier. J'ai beaucoup souffert; mais je mérite mes souffrances. — Votre récit est fort touchant, et vous payez bien chèrement la faute d'un jour. Mais que puis-je faire pour vous? — Me prêter quelque argent pour retourner dans ma patrie. — Combien vous faut-il? — Trois louis. — C'est bien peu; cette somme ne vous suffira pas. — Pardonnez-moi; c'est assez

pour un homme qui voyage à pied et aux dépens des autres. » Je lui en offris cinq ; il ne voulut jamais en accepter que trois. Il me proposa de me faire son billet : je le refusai, en lui disant que je passerais bientôt par Toulouse, et qu'il me rembourserait. Il me remercia avec la sensibilité, la joie d'un cœur qui sort de la misère et d'une situation douloureuse ; moi j'allai dîner chez le comte d'Avila, moins oppressé, et soulagé par le plaisir d'avoir obligé un compatriote malheureux.

Je dois ici le portrait de la comtesse d'Avila, qui m'accueillait avec cette politesse douce et aisée, que l'usage du monde perfectionne, mais qui prend sa source dans le cœur. Dona Éleonora, un peu maigre, le teint pâle, attirait les regards par l'éclat de ses yeux, une physionomie intéressante, et la grâce de ses mouvemens. Elle lisait l'idiome français, l'ânonnait un peu, et aimait à le parler.

Elle était très attachée à son mari, faisait peu de cas des moines, et, chose étonnante pour une Espagnole, elle croyait que la vertu, l'humanité ouvraient, dans toutes les religions, les portes du ciel ; elle aimait la lecture et lisait de bons livres ; mais la vivacité de son esprit nuisait à son attention : elle accusait sa mémoire du peu de fruits de ses lectures. « A tort, lui dis-je un jour, vous inculpez cette faculté ; vous retiendrez ce que vous lirez attentivement. » Mais les femmes lisent comme bien des hommes voyagent, ils traversent rapidement les villes, les campagnes, brûlant d'arriver à l'auberge, et en rentrant dans leur patrie, ils semblent avoir bu des eaux du Léthé. » La comtesse, aimable, spirituelle, et d'un caractère heureux, comme le soleil avait ses taches ;

Car à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque faible on paya le tribut.

Elle avait hérité de son père l'orgueil de la naissance ; elle croyait l'organisation d'un gentilhomme bien supérieure à celle d'un roturier. Elle me demanda un jour si Voltaire et Racine étaient gentilshommes ; je lui répondis qu'ils étaient les premiers de la nation, et que les beaux génies avaient une origine céleste. Elle avait beaucoup d'esprit ; mais le désir d'en montrer la jetait quelquefois dans l'affectation, et détruisait ce beau naturel, cet heureux abandon qui fait le charme de la conversation et le délice de la société. Ce désir de briller lui faisait citer à tort et à travers des faits qu'elle ignorait ou qu'elle savait mal. Elle aimait peu la compagnie des femmes ; habile à saisir leurs ridicules ou leurs défauts, elle les raillait avec un ton plaisant et malin, mais sans aller jamais jusqu'à la méchanceté : au reste, ses vertus, sa générosité, sa fidélité en amitié et dans le mariage, couvraient toutes ses imperfections.

Pendant le dîner elle me demanda si je m'étais armé contre le carême qui approchait d'une bulle de la *Cruzada* ? « Je ne prends, lui dis-je, les armes que contre mes ennemis, et le carême et moi nous sommes très bien ensemble ; mais daignez me faire connaître cette bulle dont j'entends parler depuis quelque temps. »

« La *Cruzada*, me dit le comte, permet de manger en carême du laitage et des œufs ; un officier-général paie cette permission deux réaux ; un colonel, un réal ; mais vous serez le maître de donner davantage. Cette bulle fut publiée, en 1509, par Jules II, et le produit en fut affecté aux rois d'Espagne, pour payer les frais de la guerre contre les Maures. Ceux-ci n'existant plus, cet impôt s'est glissé insensiblement dans la caisse de saint Pierre. Un confesseur refuserait l'absolution à quiconque n'aurait pas acheté cette bulle. Mais aucun Espagnol n'est assez hardi pour s'en passer. — Ils sont plus braves, repris-je, devant un régiment d'ennemis que devant une compagnie de moines. — Messieurs les Français, vous riez de nos superstitions ; mais n'avez-vous pas votre jansénisme, votre bienheureux Pâris, ses miracles, votre bulle *Unigenitus*, vos convulsionnaires, votre quiétisme, vos billets de confession ? — J'en conviens ; mais le vent a bientôt changé et emporté les brouillards qui offusquaient notre raison. »

La comtesse me proposa de me mener passer la soirée chez dona Bianca Aladera, qui paraissait me voir avec plaisir, et qui disait qu'elle ne trouvait rien d'aussi aimable qu'un officier français. J'allai donc chez dona Bianca qui m'accueillit avec le sourire le plus flatteur. Elle me réserva pour jouer à l'hombre avec elle, jeu que savais très mal. Son pied rencontra le mien sous la table, ce qui m'embarrassa, car je rougis, et quoiqu'elle fût jeune et jolie, je ne fus nullement tenté de lui répondre ; la perte de Séraphine était encore trop récente ; d'ailleurs je dédaignais ces amours impromptu, enfans du caprice et du désir. La partie finie, elle me plaça à ses côtés. Quand son mari entra (c'était un homme bien fait et d'une physionomie heureuse) elle me dit tout bas : « Voilà mon mari, c'est un très honnête homme, mais il est jaloux ; il faut nous observer ; elle s'observa si bien, en effet, qu'elle ne me parla plus que par ses regards, que j'aurais trouvés fort éloquens, si mon cœur avait été disposé à les entendre. Quand je me retirai, elle m'invita, tout bas, à me rendre le lendemain matin, vers les dix heures, à sa paroisse, que là nous causerions ensemble après la messe. Je lui répondis que j'avais des engagemens qui m'empêchaient de profiter de ses bontés et de la messe. Depuis, dona Bienca Aladera a dit beaucoup de mal des Français, et de moi particulièrement.

Retiré dans ma chambre, le lendemain, après mon déjeuner, un valet de chambre, qui écorchait la langue française, vint me demander si milord Dorset, arrivé hier au soir, pouvait venir me *fréquenter*. Je répondis qu'il me ferait beaucoup d'honneur. Peu après milord entra, et me dit, dans mon idiome, qu'il avait appris de l'aubergiste qu'un officier français était logé chez lui, « et je crois, ajouta-t-il, que votre nation et la nôtre sont faites pour vivre ensemble ; la guerre, la politique des gouvernemens, ne doivent pas désunir les individus des premières nations du monde. — Je pense, milord, répondis-je, qu'un Espagnol ne déparerait pas notre société. » Il me dit que depuis seize mois il voyageait en Espagne, qu'il avait vu Lisbonne, Madrid, tous *los sitios reales* (les maisons royales) ; qu'au palais de l'Escurial, un grand seigneur lui avait dit avec emphase, que ce superbe monument avait été bâti par Philippe II, en commémoration de la victoire de Saint-Quentin, remportée sur les Français, et qu'il avait répondu : » C'est fort bien ; mais vous auriez dû l'abattre après la bataille de Rocroi. » A présent, continua milord, je viens de Cadix ; croiriez-vous que l'on m'a chassé de Varna, moi et mes gens ? L'un d'eux, qui est Allemand, étant allé acheter quelques bouteilles de vin, l'alarme s'est répandue dans la ville, le peuple s'est ameuté, criant que les Allemands allaient boire tout le vin du pays. On a poursuivi mes gens à coups de pierre ;

je voulais sortir l'épée à la main, mais l'hôte, sa femme et leurs deux filles, m'ont arrêté et supplié de réprimer ma colère pour éviter une scène désastreuse. Le peuple n'a été rassuré qu'après mon départ. Par saint Georges! les Espagnols sont des êtres bien singuliers. Je ne suis pas étonné que nous les battions sur mer, et que nous prenions tous leurs saints métamorphosés en vaisseaux [1], à l'inverse des vaisseaux d'Énée qui furent changés en nymphes.— Prêtez-leur un Cromwell pendant vingt ans, ensuite un Frédéric II, de Prusse, pendant vingt autres années, et ces saints seront pour vous changés en requins. Rappelez-vous quelle vigueur a déployée l'Espagne sous le ministère du cardinal Alberoni; l'Europe en fut étonnée. » Je lui demandai s'il voulait faire un long séjour à Séville? » Un jour seulement pour voir la cathédrale et la ville. » Je m'offris de l'accompagner. « Vous me ferez très grand plaisir, dit-il, à condition que vous accepterez un mauvais dîner; car dans ce pays, on a des légions de moines et pas un cuisinier. Les saints, les Madones font tous les jours des miracles et laissent les Espagnols mourir de faim. Ils ont beaucoup de théâtres et pas une bonne pièce. — Milord, faisons grâce à la faiblesse de leur gouvernement en faveur de leur caractère; car je pense qu'ils sont avec les Suisses les nations de l'Europe où l'on trouve le plus de franchise, de grandeur d'âme et de probité. » Il convint que je pouvais avoir raison, et qu'il avait connu nombre d'Anglais qui estimaient beaucoup la nation espagnole. Je le quittai un moment pour aller prévenir le comte d'Avila que je ne dînerais pas chez lui.

Milord Dorset voyageait pour se défaire d'une passion malheureuse : il aimait éperdument la femme de l'un de ses amis, auquel il avait rendu des services signalés; il ne voulait pas souiller ses bienfaits, en abusant de sa confiance, de son amitié, de sa reconnaissance : et redoutant la séduction de l'amour et le danger de l'occasion, il avait brusqué son départ de Londres, pour se distraire en parcourant l'Europe. Il était ce qu'on appelle *fataliste :* les hommes selon lui étaient des automates sous la main de la divinité : « Dieu, disait-il, ayant réglé l'harmonie, le cours des astres, le mouvement périodique de l'univers, ne peut avoir abandonné les événemens futurs au caprice des hommes. » Je lui répondis : « Dieu a mis en moi l'intime persuasion que je suis libre, voudrait-il me tromper? cette idée est incompatible avec sa bonté et sa justice : l'idée de la liberté m'honore à mes propres yeux et m'excite à la vertu; je ne puis, il est vrai, l'accorder avec sa prescience; mais tant de choses sont si impénétrables à ma raison, qu'elle se soumet en avouant sa faiblesse. — Dans l'incertitude d'un choix à faire, votre volonté vous décide, n'est-ce pas? — Sans doute. — Et d'où émane cette volonté? On lit dans les livres saints que Dieu a créé Cyrus, Alexandre, inspiré Moïse, illuminé ses apôtres, pour l'exécution de ses vastes desseins; et s'il est démontré qu'il est l'auteur, le principe des pensées de tous ces grands personnages, pourquoi supposez-vous qu'il dédaigne assez les autres hommes pour les abandonner à leur libre arbitre? Car enfin, si le père de Cyrus avait pu se dispenser de lui donner l'existence, si un homme avait été le maître de l'étouffer dans son berceau, il n'aurait pas conquis la Perse et renvoyé les Juifs à Jérusalem, pour rebâtir leur temple, selon la prédiction d'Isaïe. Donc il était impossible que tout ce que Dieu avait arrêté n'arrivât pas. Mais nous voici devant la cathédrale; ce que nous y verrons sera plus compréhensible pour nous. »

Milord admira cette superbe basilique, et me dit qu'après Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul de Londres et Sainte-Sophie de Constantinople, c'était le plus bel édifice élevé à la divinité. Nous étions environnés des messes que l'on disait dans les chapelles. Milord, quoique déiste, grand prôneur de la religion naturelle, s'agenouilla à l'élévation, et s'inclina respectueusement. Au sortir de l'église, je lui dis que j'avais été édifié de sa dévotion. « J'ai, me dit-il, mes opinions, mes principes; mais je respecte ceux des autres. Fronder la religion dominante d'un pays, c'est affecter de la supériorité sur les habitans; c'est attaquer leur amour-propre dans ses plus douces illusions : de plus la religion étant sous l'influence du gouvernement, tout homme qui l'insulte ou la brave publiquement mérite d'être puni. Si j'étais à Constantinople, je conviendrais que Mahomet est le plus grand des prophètes, et que la lune, entrée dans son manteau par la manche droite, est sortie par la manche gauche; que l'ange Gabriel l'a conduit dans le ciel sur la jument Borack [1]. Nous montâmes jusqu'au haut du clocher de cette basilique, où nous jouîmes de la superbe perspective de la ville et de la campagne. Après nous être rassasiés de cette vue, nous allâmes voir la *Lonja* (la Bourse). Milord me dit en arrivant : « *Terret solitudo et tacentes loci.* Jadis cet édifice était autant fréquenté que la Bourse de Londres; mais le commerce, comme certains fleuves, change souvent son cours : celui de Venise, de Gênes,

[1] La plupart des vaisseaux espagnols portent des noms de saints.

[1] Cette ascension de Mahomet dans le ciel est très curieuse. Il était couché, dit-il, lorsque l'ange Gabriel l'éveilla et lui ordonna de monter, vite comme l'éclair, la jument El-Borack, qui était d'un gris argenté. D'abord il alla avec l'ange Gabriel, au temple de Jérusalem, où Moïse, Abraham et Jésus firent la prière avec lui; de là, ils montèrent rapidement au premier ciel. Gabriel frappe à la porte; on demande : « Qui est là?—Gabriel. — Quel est ton compagnon? – Mahomet.—A-t-il reçu sa mission? — Oui. — Qu'il soit le bien venu! » Alors la porte s'ouvrit. « Voilà ton père Adam, me dit Gabriel; » je le saluai; il me rendit le salut, et m'appela le plus grand des prophètes. De là Gabriel et Mahomet volèrent au second ciel. On leur fit les mêmes questions, et ils saluèrent Jésus et Jean, qui leur rendirent le salut. Ainsi, toujours monté sur sa jument il visita toutes les sphères célestes; au troisième ciel, il fut complimenté par Joseph; au quatrième par Hénoc; au cinquième, par Aaron; au sixième, par Moïse; au septième, par Abraham. De là Mahomet pénétra jusqu'au Lotos, qui termine le jardin des Délices. Ce lotos est un arbre si immense, qu'un seul de ses fruits nourrirait pendant un jour toutes les créatures. Du pied de cet arbre sortent quatre fleuves immenses. Après avoir parcouru ce jardin des Délices, Mahomet alla visiter la maison d'adoration, où les esprits célestes vont en pèlerinage; soixante-dix mille anges y rendent tous les jours leur hommage à l'Éternel. Les mêmes anges n'y entrent jamais deux fois. Ce temple, construit d'hyacintes rouges, est entouré d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement. Après que Mahomet eut fait sa prière, on lui présenta trois coupes remplies, l'une de vin, l'autre de lait, la troisième de miel. Il préféra celle de lait, Gabriel lui en fit compliment, et lui dit que c'était d'un heureux présage pour sa nation. Lorsqu'il eut traversé toute la vaste étendue des cieux, il s'approcha du trône de Dieu, qui lui ordonna de faire la prière cinquante fois par jour. Par le conseil de Moïse, il retourna vers Dieu, qui réduisit la prière à cinq fois par jour.

Pise, Séville, n'est plus qu'un faible ruisseau : peut-être un jour la Tamise ne portera que des bateaux de pêcheurs. La Lonja, continua milord, est aujourd'hui l'antre de la chicane; l'on destine cet edifice à servir d'entrepot à tous les papiers relatifs à l'Amérique espagnole. Séville avait autrefois cent trente mille personnes occupees aux manufactures de soie : aujourd'hui, cette population est bien diminuée. Cette ville etait, sous les Maures, la capitale du plus beau royaume d'Espagne : lorsque l'on pense à cette nation brillante qui réunissait les arts, les sciences, le commerce, la valeur, la galanterie, le luxe et les plaisirs, l'on est fâché que les descendans des Goths les aient renvoyes en Afrique. Cependant Seville est encore une des villes les plus considérables de l'Espagne. Le voisinage de la mer et le Guadalquivir la rendraient encore très florissante, si le monarque y fixait sa résidence, et elle l'emporterait sur bien des capitales par la fertilité de son terroir et la douceur de son climat. La flotte d'argent y arrive des Indes au mois d'août, et elle en repart en avril; son arrivee emploie plus de six cents ouvriers; jadis sous Philippe II la flotte des Indes apportait vingt millions d'or; mais allons nous promener aux bords de la rivière.»

Il y a sur ces bords une allée de cinq files d'ormeaux touffus, arrosés par de petits canaux. On y trouve des fontaines et des siéges; à chaque extrémité, on a élevé deux grands obélisques. La nuit, une file de lumières des deux côtés rendent cette promenade tres agréable. Milord disait que Séville était le paradis terrestre pendant les deux tiers du jour, et le purgatoire, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures soir. Nous vimes passer le carrosse de l'archevéque, attelé de six mules, conduites par deux postillons. «Savez-vous, me dit-il, pourquoi les cochers, en Espagne, ne montent plus sur leurs siéges?— Non, milord; je ne sais si cet usage vient des Goths ou des Maures.—Ni des uns, ni des autres; c'est depuis que le cocher du duc d'Olivarez entendit de son siége un secret que ce ministre confiait à son ami.»

A trois heures après midi, l'appétit nous pressant, nous allâmes chercher le diné, *que nous fîmes dans la chambre, tête à tete*. La conversation de milord Dorset était tres intéressante; il avait beaucoup voyagé, vu et observé en philosophe : je lui demandai quelle était la nation, après la sienne, qu'il estimait le plus. Il sourit et me répondit : «C'est la votre, parce que, d'abord, apres nous, pardonnez ma franchise, vous êtes la nation ou il y a le plus de raison et de philosophie. Vous l'emportez sur les Anglais par les grâces de l'esprit, des manières, par ce que nous appelons *humour*[1]; mais vous êtes plus frivoles, plus inconséquens, et malgré votre légéreté, votre enjouement, vous avez un reste de turbulence, d'inquiétude et de férocité que vous avez hérite des Celtes et des Gaulois vos ancêtres. Quant à la bravoure, je crois que toutes les nations de notre continent sont égalment braves; le succes des batailles dépend de l'habileté des généraux, et de l'enthousiasme, de la confiance qu'ils savent inspirer à leurs troupes, et souvent de cet être inconnu nommé le *hasard*. J'aime le courage et la fierté des Espagnols; mais ils sont subjugués par la superstition et la paresse : le souverain bien pour eux est de dormir pendant la chaleur, de respirer le frais au coucher du soleil, de prendre du chocolat, de faire l'amour, d'assister aux processions et aux cérémonies de l'eglise. J'ai vu quelquefois des centaines d'hommes, enveloppés dans leurs manteaux, appuyés contre un mur ou dormant à l'ombre des arbres. — Cette vie n'est peut-être pas si malheureuse; l'ambition, la soif des richesses, des plaisirs, la vanité, agitent l'existence sans la rendre plus agréable : il vaut mieux, je pense, naviguer sur un fleuve qui entraîne doucement, que sur une mer orageuse. Je rencontrai un jour un paysan assis au frais sous un figuier; je lui demandai ce qu'il faisait là? «Je vois passer le temps,» me dit-il. Je refiechis sur cette réponse, et je compris que cet homme voyait avec le même plaisir l'écoulement du temps, que l'on voit celui d'une rivière; il en jouissait, tandis que nous, il nous dévore, et souvent nous accable. Vous avez séjourné à Lisbonne, quel est le caractère des Portugais?—Je devrais vous en faire l'éloge, car ce sont nos alliés et nos amis.—Et vos péres nourriciers.—Je vais vous conter une aventure galante que j'ai eue dans ce pays-là, et quelques cérémonies religieuses qui vous donneront une idée des mœurs et du caractère des Portugais.

«Huit jours après mon arrivée à Lisbonne, je fis la conquête d'une belle veuve. Ma qualité d'hérétique, car elle m'appelait son cher hérétique, l'inquiétait beaucoup. Je lui dis un jour que je me ferais papiste, même mahométan, pour lui plaire, et qu'elle m'avait rendu idolâtre, car je l'adorais. Enfin au défaut de san Jago et de san Joseph, dont elle me parlait sans cesse, j'eus l'amour pour moi : elle m'avoua, après sa défaite, qu'elle ne m'aimait que dans l'espoir de me convertir. Nous entrâmes en carême; elle me demanda si je faisais maigre? Oui, lui dis-je, quand on me sert de bon poisson.» A ces mots elle garda le silence, en poussant de longs soupirs. «Qu'avez-vous, *senora*, lui dis-je?—Un grand chagrin : je vous aime, et vois avec douleur que vous serez damné. — Eh bien! donnez-moi le paradis dans ce monde; quant à l'autre, c'est mon affaire.» Les huit derniers jours de carême elle m'interdit sa présence. Elle passa cette semaine dans les prières, dans les églises, dans le confessionnal et dans le jeûne. Elle suivait toutes les processions, allait baiser toutes les reliques, toutes les *Madones*, enfin elle se jetait dans des cérémonies si bizarres, si superstitieuses, que je crois qu'elle n'était pas chrétienne. Les Espagnols et les Portugais se font des saints et des dieux comme les nègres se font des fétiches[1]. Ma dévote avait sur son sein sa petite Vierge d'ivoire, comme votre Louis XI en avait une de plomb sur son bonnet[2]; elle la quittait et la voilait quand elle se livrait au plaisir. Le lendemain de Pâques elle m'envoya chercher, l'étoile de l'amour remonta sur l'horizon; mais elle s'éclipsa bientôt. Comme la conscience de ma dévote lui reprochait sans cesse sa tendresse, son intimité avec un hérétique, elle me troqua contre un jeune carme, avec qui elle pût goûter les plaisirs de ce monde, sans risquer son salut dans l'autre. Mais finissons de diner, au dessert je vous conterai quelques cérémonies de l'église, cérémonie dont j'ai été témoin.»

[1] Ce mot anglais est tiré de notre ancien idiome, qui nommait *humeur* cet enjouement, cette vivacité d'esprit, féconde en saillies, en plaisanteries fines et ingénieuses.

[1] Les uns prennent pour leur fétiche ou leur Dieu un os de volaille, d'autres un poisson, un caillou; ils logent ces fétiches dans leurs cabanes ou dans leurs canots; ils révèrent surtout un serpent fétiche d'un caractère fort doux.

[2] Louis XI priait sa Vierge de détourner les yeux quand il commettait quelque mauvaise action.

Quand la table fut couverte de vins, de café, de liqueurs, et les domestiques retirés, il me fit le récit suivant.

« Le vendredi saint j'allai à l'église où l'on prêche la Passion. Ce sermon s'appelle le sermon de *las lagrimas* (des pleurs). Le prédicateur arriva précédé de douze prêtres, vêtus de rouge, armés chacun d'un flambeau allumé. Ils se rangèrent tous en demi-cercle autour de la chaire. Le prédicateur avait en main un suaire où, des deux côtés, était peinte l'image de Jésus-Christ; sur l'un il montre son visage, de l'autre il tourne le dos. Le prêcheur commença son sermon par reprocher aux assistans leurs vices, leurs péchés; ensuite, déployant son suaire, il leur présenta la face de Jésus-Christ, en criant: « Le voilà mort pour vous, à cause de vous; ce sont vos crimes qui l'ont mis au tombeau. » A ces cris lamentables, à ce tableau d'un Dieu mort sur la croix, toute l'église retentit de gémissemens, de sanglots, du bruit des soufflets et des coups de poing. Après cet exorde, le prédicateur, imitant la voix d'une femme, fait parler la Vierge. « Mon fils, dit-elle, pardonnez à ces chrétiens; je demande leur grâce; ils se repentent de leurs péchés.—Non, non, répond Jésus-Christ d'une voix forte, c'est-à-dire le prêtre, pour lui; non, ma mère, ils sont trop coupables, trop endurcis dans leur impiété; je me vengerai, je les punirai. » En prononçant ces mots, le prédicateur retourne le suaire « Voyez, voyez, s'écrie-t-il, Jésus-Christ vous tourne le dos, il ne veut pas voir des pécheurs comme vous autres; voyez ce sang qui coule : c'est pour vous qu'il a été flagellé! » A cette vue, à ces cris, l'auditoire s'applique de nouveaux coups de poing, des claques, des soufflets; après quoi, la sainte Vierge reprend la parole, c'est-à-dire son interprète, qui, d'une voix féminine, implore la clémence de son fils, et promet la conversion des pécheurs. Enfin Jésus-Christ se laisse toucher, et le sermonneur fait voir le suaire du bon côté; Jésus-Christ pardonne à condition que tous les assistans feront leur acte de contrition.

« Le prêcheur le commence aussitôt d'une voix lugubre et attendrissante, s'arrête à chaque phrase, que tout le monde répète à voix haute avec lui. L'acte de contrition fini, il descend de la chaire, s'en retourne à la tête des douze prêtres; et les jeunes femmes sortent de l'église, laissant leur tristesse et leur repentir à la porte; elles passent à travers une haie de jeunes gens, saluant, souriant à droite et à gauche.

« Que pensez-vous, monsieur le chevallier, de la dévotion portugaise? — Elle me rappelle une pièce de Voltaire, intitulée : *Jean qui pleure et Jean qui rit*[1].—Ces bons Portugais ont un général que leurs ennemis redouteraient peu, c'est saint Antoine de Padoue. Pierre II, roi de Portugal, lui en expédia la patente, fit porter son image devant l'armée, dans une litière superbe, et ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs dus à son grade. Depuis cette nomination au généralat, le roi régnant va tous les ans, la veille de la fête du saint, à l'église de Saint-Antoine, assiste à ses vêpres et lui fait présent d'une somme d'argent.

[1] Dans les sermons de la *Passion*, du quatorzième au quinzième siècle, en France, en Italie, ainsi qu'en Espagne, le prédicateur se mettait une corde au cou, et le peuple en faisait autant, criant *miséricorde* à grands cris redoublés; ensuite le prédicateur demandait pardon pour le peuple, et la gloire éternelle.

« Voici une autre cérémonie du samedi saint.

« On me pressa beaucoup d'aller à la paroisse pour la voir. L'église était toute tendue de noir; cette tenture couvrait les fenêtres; l'église n'était éclairée que par la lueur sombre de quelques lampes; dix à douze prêtres étaient couchés ventre à terre sur les marches de l'autel, tenant en main une palme et une cierge éteint. On chanta l'office divin d'une voix lugubre, tout portait dans l'âme le recueillement et la tristesse; mais au *gloria in excelsis*, tout à coup la tenture noire tombe, et découvre la tapisserie la plus éclatante; les lumières brillent de toute part; l'autel, surtout, devient éblouissant. Les prêtres se relèvent, la palme d'une main, des cierges allumés de l'autre; une musique bruyante et harmonieuse se fait entendre. Derrière l'autel, on voit Jésus-Christ, l'air radieux, qui s'élève insensiblement, et va se perdre dans des nuages colorés qui planent sous la voûte du dôme. Ce spectacle magnifique répand la joie dans toute l'église; dès ce moment, les plaisirs et les amours, que le carême avait exilés, reviennent dans la ville, de nouveaux péchés succèdent aux anciens effacés par la confession.

« Milord, lui dis-je, vous avez fait la description d'une fête d'opéra. — Moi-même je croyais me trouver à celui de Paris; au surplus, il est fort heureux que la superstition adopte des cérémonies, des fêtes gaies et innocentes qui attachent le peuple au culte dominant. Plus une religion est riante, plus ses cérémonies frappent les sens, et plus elle enchaîne les cœurs: la liturgie des luthériens, surtout celle des calvinistes est simple et austère : une pierre, un drap forment l'autel. Une chaire, des bancs, sont toute la décoration du temple : le ministre ou le prêtre est vêtu d'un habit noir. La lecture de l'évangile, des prières de morale, quelques tristes psaumes chantés encore plus tristement, sont toutes les cérémonies, tout le culte de cette religion, qui m'a toujours paru trop dénué d'ornemens, de pompe et d'élégance. La religion anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies de Rome et la sécheresse du calvinisme. J'ai vu à Tolède, dans la semaine Sainte, une procession beaucoup plus ridicule. Elle était composée d'hommes masqués, qui se flagellaient, et répandaient des ruisseaux de sang. On y voyait les douze apôtres en longue perruque de chanvre, tenant à la main un gros livre, en ayant derrière la tête un miroir qui signifiait qu'ils lisaient dans l'avenir; ensuite venaient les figures les plus hideuses, représentant les Juifs qui avaient sacrifié Jésus-Christ. Elles étaient suivies des mystères figurant des farces sacrées. Mais pour vous égayer et nourrir vos réflexions, je vais opposer à ces cérémonies des prêtres catholiques celles des derviches de la religion musulmane.

« Ils s'assemblent le vendredi et le samedi dans une grande salle, où ils se tiennent debout, les yeux baissés, et les bras croisés, pendant que l'iman ou le prédicateur lit, dans une chaire placée au milieu de la salle, quelques passages du Coran; ensuite huit ou dix d'entre eux jouent de certaines flûtes. Le concert fini, on reprend la lecture, après quoi on recommence à chanter, à jouer des instrumens, jusqu'à ce que le supérieur, coiffé de vert, commande une danse religieuse. Tous les derviches sont debout autour de lui; et tandis que plusieurs continuent à faire résonner leurs flûtes, les autres retroussent leur robe, qui est fort ample, et tournent en rond et en mesure avec une vitesse surprenante. Cette danse dure en

viron une heure, sans qu'ils en soient étourdis; à la fin ils s'écrient qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et que Mahomet est leur saint prophète : ensuite ils baisent la main de leur supérieur, et se retirent. »

Un capucin entra dans ce moment, et demanda l'aumône pour le couvent. « Il est donc bien pauvre? lui dit milord. — Oui, monsieur, nous vivons de charités. — Mais si tout le peuple vivait de charités, qui cultiverait la terre? — Ce seraient les milords et les grands seigneurs. » Milord sourit à cette réponse. « Mais, dit-il, pourquoi cet habit grotesque et cette longue barbe? — C'est le bienheureux Matthieu de Baschi, réformateur de notre ordre, qui nous a prescrit ce costume. Dans la nuit il entendit une voix qui lui ordonnait d'observer exactement la règle de Saint-François, notre patriarche séraphique, et de s'habiller comme la figure qu'il avait sous les yeux; il voyait un fantôme couvert de notre robe et d'une barbe épaisse. — Et vous croyez sans doute, avec ce costume bizarre, vous attirer la vénération et l'argent du peuple? Vous savez que l'habit ne fait pas le moine. — Pardonnez-moi; les milords et les seigneurs portent des crachats, des cordons, de beaux habits, pour imposer au peuple; l'appareil est différent, mais l'intention est la même que celle des capucins; donc l'habit fait le moine. — Mon père vous avez de l'esprit. — Je ne suis qu'un pauvre capucin. — Voulez-vous boire un verre de vin de Malaga? Matthieu de Baschi ne le défend point. — Non, c'est Dieu qui fait fructifier les vignes; il est permis d'user modérément de ses bienfaits. » Après que le capucin se fut abreuvé de très bonne grâce d'un verre de vin, milord lui donna une guinée. Le moine, en la recevant, lui dit : « Nous prierons Dieu pour vous. — Mais, répartit milord, je suis Anglais et hérétique? — Eh bien! nous prierons pour votre conversion; » et il sortit à ces mots. Je dis à milord qu'il avait été bien généreux. « C'est une aumône peut-être mal placée; mais quand on oblige il ne faut pas y regarder de si près. »

Je lui contai alors l'histoire de l'ermite de Carthagène. « La folie de ce mari, dit-il, ne m'étonne pas : dans ce climat brûlant, trois furies agitent le cœur de l'homme, jalousie, amour et vengeance. Je vous raconterai à ce sujet quelques anecdotes sur la mort de la célèbre Inez de Castro, femme de Pierre Ier, roi de Portugal. Trois courtisans, sous le règne de son père, assassinèrent, de son aveu qu'ils avaient extorqué, cette tendre et fidèle épouse. Pierre, tant que vécut le roi, dissimula et nourrit la vengeance dans le fond de son cœur. Son père expiré, il demanda au roi de Castille les assassins de sa femme. Deux lui furent livrés, l'autre s'échappa : il leur fit arracher le cœur, et ordonna ensuite l'exhumation de sa malheureuse épouse, morte depuis cinq ans : c'était en 1360. Il revêtit ce cadavre d'habits royaux, lui mit la couronne sur la tête, et obligea les gens de la cour à venir baiser le bas de sa robe. Cette cérémonie dégoûtante terminée, il ordonna de magnifiques funérailles, et fit transporter son corps, sur un char magnifique, au monastère d'*Alcobala*, à dix-sept lieues de Coïmbre. Le char était précédé d'un nombre prodigieux de personnes en habit de deuil, et un cierge à la main. Un grand cortége suivait le cercueil qui fut déposé dans un superbe tombeau de marbre, sur lequel s'élevait la statue d'Inez à genoux et en habits royaux. »

Après ce récit, milord me proposa d'aller nous promener hors de la ville. Je le menai dans un bois d'oliviers de mille pas d'étendue, très peu éloigné : nous admirâmes la grosseur des olives, qui ressemblent à des œufs de pigeons. « Les Romains, me dit milord, en faisaient venir pour leur table. Pline le jeune, en invitant un de ses amis, lui écrivit : « Il y aura des olives d'Andalousie. » De ce bois nous allâmes sur les bords charmans du Guadalquivir, où nous vîmes des coursiers superbes, de belles dames avec leurs *cortejos*, de gros chanoines enfoncés dans leurs lourds équipages, et quantité de baigneurs qui se jetaient tous nus dans la rivière, et que les femmes lorgnaient du coin de l'œil. Milord, enchanté de cette promenade et de la sérénité du ciel, s'écria : « Quel dommage que ce pays ne soit pas habité par des Anglais! — Ou par des Français, milord. » Ce beau terroir a été nommé le jardin d'Hercule. La nuit nous fit rentrer à l'auberge. Nous prîmes du thé, après quoi, je fis mes adieux à milord, et lui promis d'aller bientôt le rejoindre à Cordoue, où il devait faire quelque séjour.

Le lendemain au matin le comte d'Avila vint me voir, et me proposa de me conduire à un puits qu'un saint et une pierre rendaient fameux. Je lui demandai si c'était le puits de la Samaritaine ou celui qu'un ange découvrit à Agar dans le désert. « Non, me répondit-il, c'est celui de saint Isidore, ancien évêque de cette ville : il est beaucoup plus connu et révéré ici que tous ceux que vous citez. Partons, je vous expliquerai la cause de sa célébrité. » Lorsque nous y fûmes arrivés : « Vous voyez, me dit-il, la cavité de cette pierre produite par le frottement de la corde du puits? — Oui, mais je n'y vois rien de miraculeux. — Vous allez admirer les grands effets produits par de petites causes. Cette excavation est cause que saint Isidore est devenu un grand homme. Ce saint, dans sa première jeunesse, avait l'esprit lourd, sombre et lent. Son maître, fatigué de sa stupidité, le traitait durement. Un jour l'enfant, au désespoir de ses rigueurs, se sauva de la maison paternelle, et s'arrêta près de ce puits, pleurant sa destinée, et ne sachant où se réfugier. Le hasard lui fait jeter les yeux sur cette pierre ainsi creusée; par une réflexion au-dessus de son âge, il devina que le frottement continuel de la corde avait produit cette cavité, et qu'ainsi le travail et la constance pouvaient vaincre la nature. Frappé de cette idée, il retourne chez son père, se livre à l'étude avec ardeur et tenacité, le succès couronna ses efforts : il devint évêque de cette ville, savant et saint. — Je ne suis plus surpris de la célébrité de ce puits; Virgile avait dit avant saint Isidore : *Labor omnia vincit improbus* ».

Je séjournai encore une semaine à Séville, passant la plus grande partie de mes journées dans l'aimable société du comte d'Avila : je fus comblé d'amitiés et de caresses par ces deux charmans époux. La veille de mon départ, la comtesse me demanda comment je me vengerais de Séraphine? « En lui rendant service, si je le puis. — Vous êtes généreux! — Et pourquoi aurais-je des projets de vengeance? Elle m'a aimé, je lui dois de la reconnaissance; son cœur n'est plus à moi, elle est maîtresse de le reprendre. Je la regrette, je ne l'aime plus; mais je ne la hais pas. » Ce couple aimable fut aussi affligé que moi d'une séparation qui devait être éternelle. Cette pensée fatale, de quitter pour jamais des amis auprès desquels on voudrait finir sa vie, devrait dégoûter des voyages toute âme sensible : mais notre curiosioté, notre vague inquiétude, nous arrachent tous les jours aux plus douces situations.

Je voyageai de Séville à Cordoue avec un négociant

juif nouvellement converti. D'abord il fut assez réservé avec moi; mais quand je lui eus inspiré de la confiance, comme Français et militaire, il jeta son masque et commença à se moquer des Espagnols, de leurs reliques, des miracles de leurs saints, et de tant de vierges arrivées en Espagne par la région du ciel. Je lui demandai alors pourquoi il avait abjuré la religion de ses pères. « Parce que je n'ai pas voulu être rôti vif comme un chapon. J'étais dans les cachots de l'inquisition, il fallait opter entre le bûcher et le christianisme. Je me suis décidé pour le parti le plus doux : j'ai été régénéré, baptisé à Burgos, par son évêque, en grande cérémonie. Nous étions cinq Hébreux. Après qu'on nous eut confessés, on célébra une grand'messe où nous assistâmes et communiâmes. Le peuple, avide de voir des Hébreux christianisés, se porta en foule dans l'église. Mes camarades et moi, nous nous moquions des cérémonies, du sot peuple et de ses prêtres qui croyaient que leur religion valait mieux que la nôtre, comme si la religion donnée par Dieu même à Moïse, sur le mont Sinaï, n'était pas la seule véritable; et si l'Être suprême, cet Être immuable dont la volonté est fixe, la prescience infaillible, pouvait proscrire un culte qu'il a ordonné, chéri, pour en commander un autre. » Je compris par ce discours que ces conversions, publiées en Espagne avec tant de pompe et de célébrité, ressemblaient à celles que faisaient dans les Cévennes, sous Louis XIV, les missionnaires, aidés des dragons.

Ce qui m'étonna le plus dans cet homme qui se moquait des Espagnols, de leurs Madones et de leurs superstitions, que je croyais un grand sceptique, c'est que lui-même était infatué de toutes les bizarreries superstitieuses du judaïsme. A dîner on nous servit du porc frais; il refusa d'en manger, parce que la loi de Moïse le défendait. Il n'aurait pas touché à une langouste, à un poisson avec écaille. Je lui demandai si sa nation attendait encore le Messie. « Assurément! me dit-il; mais son avénement sera précédé de grands miracles; Dieu suscitera les trois plus abominables tyrans qui aient existé, et qui nous persécuteront cruellement, ils feront venir des extrémités du monde deux hommes noirs qui auront deux têtes, sept yeux étincelans, et un regard si terrible que personne n'osera paraître en leur présence : l'Antechrist alors viendra, mais son règne sera court; cette affreuse désolation finira par le son éclatant de la trompette de l'archange Michel, au bruit de laquelle paraîtra tout à coup le Messie, de la race de David, accompagné du prophète Élie; il sera le libérateur de toute la postérité d'Abraham; l'Antechrist voudra le combattre; mais il fera pleuvoir sur son armée un déluge de soufre et de feu, et l'exterminera entièrement. Le Messie, après sa victoire, donnera à son peuple assemblé dans la terre de Canaan un grand repas, dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le paradis terrestre, et qui se conserve dans de vastes celliers creusés par les anges au milieu de la terre; ensuite il rétablira les murs de Sion, le temple de Jérusalem, sur le même plan de celui qu'Ezéchiel aperçut dans une vision; sa puissance s'étendra sur toute la terre, et il fondera ainsi la monarchie universelle. — Je vois bien, lui dis-je, d'après une si belle expectative et de si grands prodiges annoncés par votre Talmud, que vous avez raison de vous moquer des Espagnols, de leurs Madones et de leurs miracles; mais vous avez fait sagement de ne pas vous laisser brûler tout vif par les inquisiteurs, et d'attendre en bonne santé l'arrivée de votre Messie. » Cependant ce négociant, qui avait changé son nom de Jacob en celui de Dominique, avait de l'esprit et même de la philosophie, excepté quand il s'agissait de sa religion; alors le philosophe disparaissait et montrait les oreilles du Juif : c'était son coin de folie, dont tous les hommes, même les plus sages, ont une certaine dose plus ou moins forte, ce qui explique leur inconséquence et leurs préventions. Il revenait de Bilbao, capitale de la Biscaye « J'ai trouvé dans cette province, me disait-il, la liberté et l'hospitalité. Les Castillans sont graves, taciturnes, fiers et pauvres comme leur plaine : en Biscaye, tout respire l'aisance et la gaîté. Ce peuple descend des anciens Cantabres qu'Auguste ne put soumettre entièrement. Les Biscayens sont bien faits et actifs; j'ai été surtout frappé de la beauté des femmes : j'en ai vu de célestes; elles sont grandes, sveltes et enjouées; leur vêtement est propre et champêtre; leurs cheveux tombent en longues tresses sur leurs épaules, et un mouchoir arrangé par la coquetterie couvre leur tête : le dimanche, elles portent ordinairement des habits blancs attachés avec des rubans couleur de rose. Je doutai, en les voyant, que le roi Salomon, parmi ses sept cents femmes, en eût beaucoup d'aussi belles. Ce peuple est si jaloux de sa liberté qu'il a toujours refusé le titre de maître au roi d'Espagne, ne l'appelle que *seigneur*, et n'a jamais voulu souffrir chez lui l'établissement des douanes. La fertilité du terroir de Bilbao et l'activité de son commerce rendent cette ville très florissante; ses principales branches sont la laine, le fer et les châtaignes, qui naissent avec profusion dans toute la Biscaye Les paysans, au commencement de novembre, les portent à la ville sur de petites charrettes traînées par des bœufs; tous les chemins en sont couverts; ils les déchargent un peu au-dessus de la ville, dans des barques qui les transportent sur des navires marchands qui vont à Londres, à Bristol, à Amsterdam ou Hambourg Ces Biscayens, si gais, si hospitaliers, détestent les Français et les Juifs : les premiers, par préjugé national; les seconds, par fanatisme. Ils sont plus favorables aux Anglais et aux Allemands. »

Après cette longue narration, M. Dominique-Jacob me demanda la permission de faire sa méridienne; il était deux heures après-midi, et le soleil était presque aussi chaud que le soleil du mois de mai à Paris Pendant ce sommeil, la voiture marchait; je m'amusai à considérer mon Juif : quoique grand et bien fait, sa physionomie et sa pâleur portaient le caractère distinctif de sa nation; j'aperçus un scapulaire placé entre sa veste et sa chemise. « Ah! *embustero* (fourbe), me disais-je tout bas, comme tu te joues des hommes! » Faisait-il bien, faisait-il mal? Je ne déciderai pas la question.

Mais renoncer au Dieu que l'on croit dans son cœur,
Est le crime d'un lâche, et non pas une erreur.

A son réveil il me parla encore de la Biscaye. « Je venais d'Amsterdam, me dit-il, sur un vaisseau hollandais qui me débarqua à Quetaria, petit bourg qui contient environ trois cents personnes : j'y reçus une impression de plaisir si agréable que je me crus transporté dans une île enchantée. Tout le rivage retentissait du son du tambourin; les balcons qui donnent sur la mer étaient remplis de femmes voilées; nous traversions la baie dans des bateaux conduits par de jeunes filles dont les cheveux bruns ou noirs flottaient en longues tresses, et dont les vêtemens étaient bizarres. Ce qui me frappa le plus, c-

fut l'aspect de plusieurs ecclésiastiques en manteaux noirs et la tête couverte de vastes chapeaux ronds; ils se promenaient sur la digue. Croiriez-vous que sur trois cents habitans on y compte dix ecclésiastiques? Je les trouvai le soir au cabaret devant un grand plat de sardines frites et une énorme cruche de vin. Les sardines fournissent aux habitans non-seulement leur subsistance, mais encore une branche de commerce lucrative. Cette pêche, très abondante, se fait aux mois de juin, juillet et août; trois ou quatre barques de pêcheurs associés ensemble jettent dans la mer un grand filet en forme de cercle, et attendent plusieurs heures à l'ancre, que les filets soient remplis; quand ils s'aperçoivent de leur pesanteur, ils les retirent chargés d'une immense quantité de poissons qu'ils salent; mais ces sardines ne valent pas les anchois de la Méditerranée. Quetaria est situé au pied d'une montagne bien cultivée; en y montant, l'œil se promène sur l'Océan, sur ses rivages escarpés et sur une longue chaîne de montagnes verdoyantes et couvertes de chalets. On voit au pied de la montagne les barques des pêcheurs; plus loin, le bourg et ses jardins; partout, une riche végétation, des champs, des broussailles, des vignes, des châtaigniers, des myrtes, et de tout côté des sources et des cascades. Enfin cette baie présente un tableau magnifique et riant. — Vous préféreriez peut-être, lui dis-je, ce séjour au délicieux verger d'Éden, arrosé par quatre grands fleuves, qui, selon moi, est plutôt situé dans la lune que sur la terre? — Je ne suis pas de votre avis, et j'en crois plutôt Moïse qui l'a placé sur notre globe, en Asie, entre le confluent du Tigre et de l'Euphrate: ce grand missionnaire de Dieu en savait plus que vous et moi. » Mais, revenons à Quetaria: j'y vis un *Indiano* dont j'enviai le bonheur; cet homme avait fait sa fortune en Amérique, elle consistait en mille piastres de revenu: cette somme est immense aux yeux des habitans; il est le roi du pays; s'il ne règne point par la puissance, plus heureux que bien des rois, il règne par l'amour et les bienfaits: il habite un palais, c'est-à-dire une petite maison bien bâtie, la seule où l'on trouve des vitres, des balcons de fer, des verres à boire, des fauteuils et des plats d'étain: c'est le luxe de Lucullus, relativement à la pauvreté du pays. Lorsqu'il sort, il se fait porter en chaise par de jeunes filles: sa grande jouissance est de fumer, dans un parfait repos, le tabac le plus fin de la Havane; il a toujours chez lui une immense provision de *cigaros*. Cet homme est le philosophe de la nature, plus heureux, plus sage que Socrate et surtout que Cicéron; sans livres, sans étude, sans ambition, sans travail, jouissant d'une fortune supérieure à ses besoins, il fume sa pipe sous un ciel heureux, et il est chéri des habitans, sur lesquels il répand ses bienfaits. L'idée du bonheur de cet homme me poursuit sans cesse au milieu de l'agitation de ma vie et des révolutions de mon commerce. Je suis beaucoup plus riche que lui, et je ne suis pas encore satisfait de ma fortune. — Vous ressemblez à vos ancêtres, qui erraient dans les déserts en cherchant la terre promise, sans la trouver. — Il faut que je vous conte encore mon entrée dans la baie de Bilbao. Un vent frais enflait nos voiles; à droite nous naviguions devant une montagne parée de verdure, le long de laquelle s'étend un village composé de maisons blanches, séparées par des vergers; à notre gauche nous avions une côte plate, hérissée de rochers et de broussailles, et au fond de la baie une chaîne de montagnes élevées. En avançant j'aperçus à la droite du village une église sur une hauteur, à ma gauche un petit hameau caché dans des vignes et des groupes d'arbres, et vis-à-vis une multitude de vaisseaux: toute la route le long du fleuve est ornée de maisons de campagne et de jardins. Nous passâmes devant un couvent, et nous nous trouvâmes au milieu de Bilbao, qui nous offrait les vues les plus pittoresques, les plus romantiques. Les chambres de l'auberge où je descendis étaient toutes tapissées de toile cirée, sur laquelle on avait représenté des combats de taureaux; les siéges étaient antiques et extrêmement bas, les plafonds étaient revêtus de briques, les murs couverts de saints et de crucifix. On compte à Bilbao environ treize mille habitans, amoncelés dans des maisons qui ont quatre à cinq étages. On y voit une promenade charmante nommée l'*Arenal* formée par quatre belles allées d'ormes et de tilleuls; à droite s'élève une grande église avec deux clochers, à gauche coule la rivière entre des bords bien cultivés. J'abrégerai la description de ce charmant pays; allez le voir, et vous partagerez mon enchantement: cependant je veux vous décrire la procession de la Fete-Dieu, une des plus belles de l'année dans ce pays. Cette fête, comme le carnaval, amène une foule de divertissemens publics et particuliers. La veille, on illumine tous les clochers; les montagnes resplendissent de feux: à deux heures du matin toutes les cloches sont en mouvement; à six, toutes les rues encombrées de monde, qui se presse autour des autels ornés de fleurs et brillans de quantité de lumières; les balcons sont chargés de spectateurs.

« La procession que j'ai vue commença à dix heures; quatre personnages gigantesques, deux hommes et deux femmes, ouvraient la marche; leurs têtes étaient cachées sous de longues perruques de lin et sous des coiffures de toile cirée de couleur rouge; pour vêtement, ils avaient d'antiques chasubles et des andriennes bizarres et grotesques. Ils portaient dans les mains des tabatières larges comme des plats, et des éventails d'une aune de longueur. En marchant, ils feignaient de vouloir embrasser les dames qui occupaient les balcons, auxquels touchait leur tete; ce jeu produisit de grands éclats de rire. A tous les coins de rue ces figures colossales dansaient le *fandango*. Après elles venaient une multitude d'*angelos*. Ce sont des enfans des deux sexes, richement vêtus; ils ont de longues ailes de carton, couvertes de satin. Les parens aisés s'empressent d'habiller ainsi leurs enfans, et de les faire briller à cette procession, ce qui est du bon ton, et de plus un acte de piété. L'émulation, la vanité, animent les familles; c'est à qui parera le mieux son *angelo*. Ils sont chargés de bijoux, et le grand art de la coiffure est de faire flotter, entre les ailes, de longues tresses de cheveux. Lorsqu'ils passent dans les rues, on les comble de caresses et de bonbons, et le peuple, séduit par la parure, la jeunesse, la grâce et l'air de dévotion de ces jeunes enfans, les regarde avec des sentimens d'admiration, d'intérêt, de respect, et souvent s'imagine voir de véritables anges. Sans doute plus d'un de ces séraphins est devenu dans la suite un vrai diable. Après eux marchent diverses confréries avec leurs saints respectifs, dont la plupart sont de bois, et revêtus d'un habit de velours ou de soie; leur tête est ornée d'une couronne de fleurs. Un second chœur de musiciens, et des nuages d'encens, annoncent le vénérable (le saint-sacrement), et une foule d'hommes, de femmes, parés de leurs plus beaux habits, terminent le cortége.

« Si la matinée a été consacrée à la religion, l'après-dînée l'est au plaisir. Pour la *corrida* (la course du taureau) on avait élevé deux amphithéâtres aux deux extrémités de la place; les banquettes, les balcons, fléchissaient sous le poids des spectateurs. Mais un plus vaste tableau frappait ma vue: les clochers, les toits des maisons, le pont voisin, les édifices au-delà du fleuve, les collines, le couvent des Franciscains, étaient couverts de la foule innombrable des curieux. Cette perspective me parut bien plus agréable que la course du taureau, qui n'est pas la grande course: on l'appelle *las corridas de novillas* (course des jeunes taureaux). L'animal ne reçoit que des blessures légères; on le harcèle, on le pique, jusqu'à ce qu'il soit excédé de fatigue. Le corrégidor donna le signal, et un huissier, vêtu de blanc, ouvrit la barrière au taureau, qui se précipita dans l'arène. L'huissier eut à peine le temps de s'élancer sur l'estrade; *los afficionados* (les amateurs) attendaient l'animal. Il parcourut d'abord toute l'enceinte pour chercher une issue. Bientôt il se trouva vis-à-vis de ses assaillans, qui lui présentaient des piques, des fourches, des bâtons, des parasols; chacun se disputait à qui mettrait le premier son chapeau ou son manteau sur les cornes de l'animal, qui bientôt fut couvert de *banderillas*. Il s'enfuit en mugissant et en versant des flots de sang. Alors on cria de tout côté: *perros, perros* (les chiens)! et aussitôt on lâcha un dogue. Les deux combattans, guidés par leur instinct, s'observerent, s'attaquèrent avec adresse et courage. Le dogue, pour éviter les cornes du taureau, tournait autour de lui, l'assaillait par les flancs; son ennemi tenait ses cornes en arrêt, et les lui présentait sans cesse. Plusieurs fois il le saisit et le lança dans l'air. Cependant le chien parvint à le prendre à la gorge, et le taureau, l'entraînant, cherchait à l'écraser sous ses pieds ou contre la barrière; alors on détacha un autre chien, qui s'attacha à ses oreilles. Le taureau, en courant, les secouait rudement; mais les chiens ne lâchaient point leur proie. Enfin huit hommes vigoureux s'avancèrent, prirent le taureau par la queue, ensuite par les pieds de derrière, le renversèrent, lui serrèrent les parties, ce qui, le privant de ses forces, le fit rester sans mouvement, et les chiens l'abandonnèrent. On fit alors entrer des vaches; le taureau se releva, et les suivit hors de l'arène. Pendant le combat, les bravos, les vociférations des spectateurs, retentissaient au loin; ils agitaient leurs mouchoirs en l'air, et dans les entr'actes, ils prenaient la *merienda* (goûter).

« Le soir on nous régala d'une scène plus comique. La place, remplie de monde, était illuminée avec des fagots de sapin et des tonneaux enduits de graisse de baleine. Tout à coup on lâcha un jeune taureau dont les cornes étaient enveloppées de boules de cuir; les feux, la foule, la musique, épouvantèrent tellement ce jeune animal, que, dans son effroi, il se jeta au milieu des spectateurs, et renversa plusieurs personnes. Tout fuyait, et moi comme les autres; alors des hommes se jetèrent sur lui, l'enveloppèrent d'un manteau et attachèrent des fusées au corps de l'animal: ses bonds, sa frayeur, ses mugissemens, divertirent beaucoup les spectateurs. Qui croirait, monsieur, que je vous fais le récit d'une fête religieuse? »

La conversation de M. Jacob-Dominique me rendit le voyage très agréable. Nous nous séparâmes en entrant à Cordoue. Je lui dis, en le quittant, que je souhaitais qu'il vît bientôt son temple rebâti sur la montagne de Sion, et l'arrivée du Messie avec le prophète Élie. Il me répondit que, sans doute, il ne les verrait pas; mais que ses neveux ou petits-neveux jouiraient infailliblement de ce bonheur.

J'allai loger chez don Pacheco, qui me reçut avec la plus tendre amitié. Je lui demandai des nouvelles de sa fille. « Je n'ai pas voulu la voir, me dit-il, et je ne la verrai jamais. Mon confesseur veut que je lui pardonne. « Tout ce que je puis faire pour elle, lui ai-je dit, c'est de retirer ma malédiction: je ne veux pas être la cause de sa damnation.. Je lui ai renvoyé ses hardes, ses rosaires, ses reliques, les diamans de sa mère; à l'égard du seigneur la Roca, son époux, je renonce à me battre avec lui, d'abord parce qu'il n'est pas gentilhomme; en second lieu, parce que l'église l'a fait mon gendre, même sans mon consentement. »

Je trouvai à Cordoue deux lettres: une de ma mère, qui me félicitait de mon mariage, qu'elle croyait déjà célébré, et qui m'apprenait le sien avec un lieutenant-colonel retiré, âgé de soixante ans. Elle me disait que la solitude, l'abandon où elle était, contristaient son âme, pesaient sur sa vie, et qu'elle avait cherché dans un époux un soutien et un ami. L'autre lettre était de don Inigo Flores, qui m'exhortait à ne pas regretter une femme du caractère de Séraphine; que j'étais trop heureux d'être sorti de ses filets, que la beauté, surtout en ménage, était le moindre mérite d'une femme. Il ajoutait: « Ma fille ne conçoit pas que l'on ait pu vous trahir. Au reste, je suis fort content d'elle; ses soins, sa tendresse me font oublier ses fautes et l'égarement d'un jour: elle est la consolation, le charme de ma vie. Je ne lui vois aujourd'hui qu'un défaut; c'est celui d'une dévotion exagérée. Elle confond la superstition avec la piété. Je la grondai l'autre jour, elle m'avouait qu'elle regardait comme des hommes sans moralité et sans vertu tous ceux qui étaient hors de la religion romaine. » Il finissait par ces phrases: « Recevez, mon cher chevalier, oublier avec nous l'inconstance de Séraphine et vos chagrins: s'il est quelque bonheur sur la terre, il est au sein de l'amitié et de la confiance. » Ah! m'écriai-je à cette lecture, si j'avais aimé dona Rosalia, elle ne m'aurait pas abandonné pour un autre. » Je répondis à ma mère que mon mariage était rompu: que je serais toujours heureux de son bonheur, et que j'espérais avoir le plaisir de l'embrasser bientôt.

Après un jour de repos, don Pacheco s'empressa de me montrer les beautés de la ville. Nous commençâmes par la cathédrale; d'abord nous nous arrêtâmes dans un bois d'orangers contigu à l'une des extrémités de l'église. En entrant dans ce bois, le chant harmonieux des oiseaux, la fraîcheur de l'ombrage entretenue par des fontaines qui coulent au pied des orangers, l'aspect de ces eaux, me firent éprouver les sensations les plus douces. Quand nous fûmes dans l'église, don Pacheco jouit de ma surprise. J'étais frappé de son étendue et de sa magnificence. J'y comptai vingt-neuf nefs en longueur, et dix-neuf en largeur, décorées par plus de mille colonnes de jaspe de diverses couleurs. Le maître-autel est sous un dôme superbe, dont l'enceinte est si vaste, qu'il ressemble à une église. Le tabernacle est une espèce de temple surmonté d'un dôme entouré de figures de bronze doré, hautes de quinze pouces, représentant les apôtres. Les colonnes sur lesquelles repose le tabernacle sont de jaspe veiné et nuancé de plusieurs couleurs. L'église a six cents pieds de longueur, et deux cent cinquante de largeur; on y entre par dix-sept portes couvertes d'arabesques. « Ce temple

du vrai Dieu, me dit don Pacheco, était jadis une mosquée, bâtie par Abdérame dans le huitième siècle; il voulait en faire la première mosquée du monde après celle de la Mecque. Quatre mille sept cents lampes éclairaient nuit et jour cette mosquée, et consumaient par an près de vingt mille livres d'huile[1]. On brûlait aussi soixante livres de bois d'aloès et autant d'ambre gris pour les parfums. Il faut convenir, ajoutait don Pacheco, que ces Maures étaient des hommes magnifiques et braves. J'aime beaucoup leurs fêtes, leur galanterie; cependant, s'il existait encore dans un coin de l'Espagne quelques individus de cette nation, j'irais les combattre à outrance à cause de leur religion. »

Ce fut en 1236 que Ferdinand fit de cette mosquée la cathédrale de Cordoue. Don Pacheco me montra un crucifix gravé sur une colonne de marbre par l'ongle d'un esclave chrétien qui y était enchaîné. « C'est un ouvrage, disait-il, miraculeux. » Je fus de son avis. Nous allâmes voir ensuite la petite chapelle où le Coran était renfermé. Elle était en grande vénération chez les Maures. Nous visitâmes encore la chapelle toute dorée où est la statue équestre de saint Louis, roi de France. « C'est un grand saint, me dit don Pacheco.— Et de plus un grand roi, ajoutai-je; on n'a d'autre reproche à lui faire que les croisades.— Non, par saint Jacques! s'écria don Pacheco; je voudrais qu'on les recommençât, j'y volerais un des premiers. J'abhorre les Turcs et leur Mahomet, je donnerais la moitié de mon bien pour monter au Calvaire où Jésus fut crucifié, et pour baiser son tombeau. » Il me raconta ensuite que Ferdinand avait obligé les Maures, après la prise de Cordoue, à rapporter à Compostelle, sur leurs épaules, les cloches de cette cathédrale : il y a environ cent quatre-vingts lieues de distance. C'était par droit de représailles: les Maures, deux cent soixante ans auparavant, avaient forcé les chrétiens de Compostelle d'apporter de cette même manière, à Cordoue, les cloches de leur cathédrale. »

La grande place de Cordoue est superbe, par son étendue, et par le nombre des maisons qui l'environnent, qui toutes ont des portiques agréables et très commodes. « C'est dans cette place, me dit don Pacheco, que se font les courses de taureaux. » Je lui répondis que j'aimerais mieux y voir les magnifiques tournois des Maures.

En allant dîner, don Pacheco m'annonça que c'était vendredi, et que je ferais maigre. « Je ne puis, disait-il, sans pécher mortellement, vous donner de la viande; mais vous dînerez avec la marquise dona Theresa, à laquelle je suis très attaché, et dont le mari commande depuis deux ans dans la Nouvelle-Espagne. C'est une femme charmante, mais excessivement jalouse; elle m'arracherait les yeux à la moindre infidélité. Nous aurons aussi le père don Basile, mon confesseur, qui sera le vôtre, si vous le désirez.— Ma foi! lui dis-je, je n'ai sur ma conscience que des péchés français, et je les rapporterai dans ma patrie. » Cette observance du maigre à table avec son confesseur et sa maîtresse ne m'étonnait pas. Le duc de Berri, frère de Louis XI, soupait avec la sienne et son aumônier, lorsqu'il fut empoisonné par ce misérable prêtre, que le roi avait séduit[2].

Don Pacheco, pendant le repas, fut très galant pour sa maîtresse, très attentif pour son confesseur et très aimable pour moi. Le moine jacobin nous apprit au sujet du carême, que jadis on arrachait la langue à tout impie qui mangeait de la chair dans ce saint temps. J'observai qu'il aurait mieux valu lui arracher les dents, si nécessaires à la mastication. « En Turquie, ajoutai-je, on verse du plomb fondu dans la bouche d'un homme qui a bu du vin. » *Per la Virgen!* s'écria don Pacheco, si j'avais eu le malheur d'être né musulman, je boirais du vin, j'aurais des femmes tant que je pourrais; et puisque je devrais être damné, je ferais mon paradis dans ce monde! »

Le père don Basile, qui croyait que Dieu avait renouvelé pour lui le miracle de l'apostolat, fut de son avis; et, à ce sujet, il nous fit un panégyrique de saint Dominique, fondateur de son ordre. « C'est, dit-il, un de nos plus grands saints; nous lui devons l'institution du rosaire, dans lequel la mère de Dieu est invoquée cent cinquante fois. Ce grand saint, animé par un zèle apostolique, a combattu en personne, le crucifix à la main, dans l'armée du comte de Montfort, contre les Albigeois. Notre ordre a donné à l'église trois papes, quarante-huit cardinaux, six cents archevêques et quinze cents évêques; de plus, quantité de patriarches, de saints, de confesseurs de rois, et une foule de fameux théologiens. » Je convins que l'univers avait de grandes obligations à son ordre. « Par saint Pierre et saint Paul! s'écria-t il, les jacobins sont les colonnes du temple du Seigneur; et tant qu'ils existeront, nul Samson ne pourra les ébranler..... »

La marquise, à son tour, nous parla des visions béatifiques de son aïeule, et de ces visions, passa aux intrigues galantes de la ville, que la médisance assaisonna de son sel piquant. Don Pacheco nous entretint de la bravoure des Espagnols, de leurs hauts faits d'armes et de l'antiquité des grandes maisons d'Espagne, les premières de l'Europe. J'écoutais tous ces récits avec admiration, approuvant tout d'un signe de tête et de quelques monosyllabes; ce qui me rendait un convive très intéressant. L'après-dînée, pendant que la sieste fermait tous les yeux et toutes les portes des maisons, j'allai parcourir la ville; les rues étaient presque désertes, et n'offraient guère plus de population aux autres heures. Beaucoup de maisons sont inhabitées. « Quel dommage, disais-je, qu'un aussi beau climat, une terre si fertile, soient dénués d'habitans, tandis que les hommes sont entassés sur les glaces de Pétersbourg et sous les brouillards de la Hollande! Mais si les hommes sont rares à Cordoue, les églises, les cloîtres, y sont très nombreux et toujours assiégés d'une foule de mendians qui vivent d'aumônes et de paresse. Cordoue est dans une situation charmante, au bord du Guadalqui-

[1] Cette citation de don Pacheco me paraît manquer d'exactitude.

[2] Ce moine bénédictin présenta au duc une pêche, qu'il partagea avec la dame de Montsoreau, sa maîtresse : tous deux en moururent.

Ce crime de Louis XI fut découvert par lui-même, selon Brantome. Ce roi faisant un jour ses prières et ses oraisons à Cléry, devant Notre-Dame, qu'il appelait sa *bonne patronne*, se croyant seul, lui disait : « Ah! ma bonne dame, ma petite maîtresse, ma grande amie, je te prie de supplier Dieu pour moi; qu'il me pardonne la mort de mon frère que j'ai fait empoisonner par ce méchant abbé de Saint-Jean-d'Angely; je m'en confesse à toi, comme ma bonne patronne et ma maîtresse ; mais aussi mon frère ne faisait que troubler mon royaume. Fais-moi donc pardonner, ma bonne dame, et je sais ce que je te donnerai. » Ce beau discours fut entendu et répété par le fou du roi, qui était dans l'église, et qu'il ne voyait pas.

vir, que l'on traverse sur un pont magnifique ; du côté du nord, la ville est dominée par la chaîne des montagnes de la Sierra-Morena, sur la pente desquelles on trouve des jardins très agréables, des vignes, des forêts d'orangers, de citronniers, d'oliviers et d'arbres fruitiers. Ces montagnes sont entrecoupées de vallées délicieuses, rafraîchies et arrosées par nombre de fontaines et de ruisseaux. Enchanté de l'aménité de ce lieu, je m'écriai : *O fortunatos nimium sua si bona norint!* Ah! si Séraphine avait été fidèle, c'est au bord de ces ruisseaux, à l'ombre de ces orangers, que j'aurais joui de ses doux entretiens, de ses tendres caresses; que, dans les ravissemens de l'amour, de l'aspect de la beauté du ciel, j'aurais adressé à l'Être suprême l'hymne de la reconnaissance ! » Au midi du Guadalquivir, on aperçoit une grande plaine. Les faubourgs de la ville sont très vastes et très beaux.

Le lendemain, en prenant le chocolat dans la chambre de don Pacheco, je m'amusai à observer la forme bizarre de son lit. La couchette était un assemblage de planches dorées posées sur les carreaux, et sur ces planches étaient deux matelas : ce lit sans rideaux n'avait d'autre ornement que la dorure des planches; au lever du maître, tout cet attirail est enlevé, et rangé dans un coin de la chambre.

Après le déjeuner, mon hôte me dit qu'il avait une nouvelle voiture, et que, si je voulais, nous irions l'essayer à la promenade; j'acceptai. Nous descendons aussitôt; je veux y monter, mais il m'arrête, en me disant : « Nous suivrons le carrosse à pied jusqu'à l'église; je veux, pour éviter les malheurs qui pourraient survenir par la suite, qu'il ait eu d'abord l'honneur de porter notre Seigneur Jésus-Christ. » J'approuvai un acte religieux qui inspire de la confiance. La superstition est une maladie de la religion, qui quelquefois la soutient et l'affermit.

Arrivés à l'église, nous entrâmes dans la sacristie, et don Pacheco pria les prêtres qui portaient le viatique, de se servir de son carrosse. Précisément il allait sortir, et le porte-dieu monta dans la voiture avec ses deux acolytes. En attendant, nous entendîmes la messe, je m'aperçus que presque toutes les femmes avaient les yeux sur moi. Je compris que ma mésaventure avec Séraphine me rendait un objet de curiosité : mais ce qui me divertit beaucoup, ce fut la présence de M. Jacob-Dominique, l'Hébreu nouveau converti : il entendait la messe avec une dévotion édifiante; il murmurait son rosaire ; à l'élévation, son front touchait la terre. Comme je le regardais attentivement, nos yeux se rencontrèrent, et je lui fis en souriant un signe d'approbation, qui le fit sourire à son tour. Le carrosse revenu, nous allâmes chercher la marquise dona Theresa, et nous partîmes pour un *sitio* qui lui appartenait, situé à mi-côte : le chemin était escarpé, très rude; le cocher maladroit fit monter une roue sur un débris de rocher, et nous versâmes. La marquise jetait les hauts cris en appelant la *Madone* à son secours : don Pacheco, étendu sur elle, le bras foulé et deux contusions à la tête, criait : *Jésus! Jésus!* et jurait contre son cocher. Pour moi, sain et sauf, je me hâtai de les secourir. Dès que don Pacheco fut relevé, quoique souffrant beaucoup, il courut après son cocher, l'épée à la main : il voulait absolument le tuer ; mais notre Phaéton eut des ailes aux pieds. Cependant, comme nous avions besoin de lui, son maître se calma, et promit de le laisser vivre encore quelque temps. Nous revînmes tristement à la ville; don Pacheco, en gémissant, me disait : « J'ai été fort heureux d'avoir prêté mon carrosse à l'église avant d'y entrer; sans quoi nous tombions dans un précipice hérissé de rochers, où nous aurions tous péri : » je trouvai cette manière de se consoler très philosophique. Cependant, il fut obligé de garder la chambre pendant plusieurs jours, où il reçut la visite de toute la noblesse de la ville. Sa fille sollicita la permission de le voir, mais il fut inexorable.

On disserta beaucoup sur cet événement : les moines assuraient qu'il était sans exemple qu'un carrosse eût versé après avoir eu l'honneur de porter le *venerabile*. Je crus m'apercevoir qu'ils cherchaient à persuader que j'étais la cause de ce malheur, attendu l'indévotion, le scepticisme de notre nation, et surtout du militaire français. Une belle dame me demanda si je n'étais pas janséniste, « Non, lui dis-je, je suis capitaine d'infanterie. »

L'après-dînée, pendant la méridienne, j'allai chercher milord Dorset à son auberge; je lui demandai comment il se trouvait à Cordoue? « Je végète tout doucement, dit-il, je mange beaucoup d'oranges et bois d'excellent punch : je lis l'*Histoire d'Espagne* de Mariana, je médite Pope et son *Essai sur l'homme,* où, sous les couleurs d'une riche poésie il veut me persuader que tout est bien, et que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles. Je le croirais s'il avait vu aussi dans la planète de Mars et de Vénus : cependant je puis dire avec plus de raison que lui, que *tout est bien* [1]. Vous ne soupçonneriez pas avec qui j'ai des conversations assez longues? Avec mon cordonnier : cet homme, âgé d'environ dix lustres, fait des souliers depuis l'âge de douze ans; il ne sait ni lire ni écrire, mais il a beaucoup voyagé. En faisant ses souliers, il roule dans sa tête des idées métaphysiques. L'autre jour il me disait : « Si notre âme est immortelle, elle n'a donc pas été créée? Car tout ce qui a été créé doit finir; donc, elle existait avant notre formation, et où? et comment? Et pourquoi a-t-elle animé mon corps plutôt que celui d'un autre? Est-ce qu'elle lui était destinée de toute éternité? Milord, tout cela m'embarrasse et m'inquiète quelquefois; mais quand je vois que cette pensée me tourmente trop, un verre de vin met mon âme à la raison. » — Votre cordonnier, lui dis-je, me paraît un grand métaphysicien. Un philosophe grec découvrit un mathématicien dans un homme chargé d'un fardeau, par la sagacité avec laquelle il était arrangé; il le tira de son état pour en faire un savant.—Je ne pourrais pas rendre le même service à mon cordonnier : il prétend que tous les états sont égaux, et que l'ignorance et le savoir se touchent de si près, que ce n'est pas la peine de passer le pont pour entrer dans le pays de la science » Je contai à milord l'aventure de don Pacheco, qui égaya beaucoup sa philosophie. « J'aime, dit-il, la nation espagnole, et je lui pardonne sa superstition, qui n'altère ni sa gaîté ni son penchant au plaisir, ni ses vertus sociales. Le peuple de Londres n'est plus attaqué de cette maladie religieuse qui l'a rendu si cruel et si ridicule autrefois; mais il est sombre, débauché, et quelquefois féroce : ce que j'attribue à la tristesse, à l'âpreté de notre climat et surtout à l'avarice et à la cupidité. » Après une visite d'une heure, je quittai milord en promettant de venir le prendre le lendemain matin pour aller nous promener ensemble.

[1] Pope, le prôneur de l'*Optimisme,* était contrefait, presque toujours malade; il était morose, inquiet, à charge à lui-même, et fut persécuté par ses ennemis jusqu'à sa mort.

J'allai faire la partie d'échec du malade; je ne me laissai pas vaincre comme autrefois à Perpignan : Séraphine n'était plus le prix de ma défaite; mais il s'était fortifié, et nous combattions à force égale. Je voulus hasarder quelques propos en faveur de sa fille. « Ne m'en parlez jamais, me dit-il gravement; j'ai commandé ce matin cinquante messes pour l'âme de sa mère; lorsqu'elle sera sortie du purgatoire, elle priera pour sa fille. »

Le jour suivant, à dix heures du matin, je me rendis chez milord, et nous sortîmes aussitôt. Le temps était doux, le ciel serein, et les champs couverts de verdure et de fleurs. Milord, animé, vivifié par cette heureuse température, me disait : « Il me semble que je suis dans le paradis terrestre; il est vrai que je ne vois pas l'arbre de la science. Maintenant à Londres, il pleut; d'épais brouillards obscurcissent le jour; on s'enveloppe dans de grands manteaux à triples collets, ou l'on passe la journée auprès du poêle. Ici tout est riant, nous cueillons la violette : j'ai vu ce matin des roses; l'année ici n'a que deux saisons, un long printemps et un été. Si ce qu'avance notre Bacon est vrai, que l'inconstance du climat, la transition brusque d'une température à l'autre, sont les causes principales de la destruction rapide de l'homme, les habitans de la Bétique doivent jouir d'une santé ferme et durable. »

Nous trouvions dans les rues des moines de toutes les couleurs, des capucins à longue barbe, des femmes, des matrones couvertes de leurs mantes, des hommes enfermés dans leurs capes et coiffés d'un vaste chapeau à ailes rabattues, marchant d'un pas grave et mesuré; nous rencontrions aussi de jolies femmes lestes et piquantes, la tête ornée d'un voile blanc, et arrangé avec tant d'adresse que la beauté de leur visage, le feu de leurs yeux, brillaient d'un éclat moins vif, mais plus doux; ainsi, lorsqu'un rayon de soleil perce l'obscurité d'un nuage, l'éclat de ce rayon adouci flatte plus nos yeux, et nous paraît plus riant et plus tendre.

> Cosi qualor si rasserena il cielo
> Or da candida nube il sol traspare.

La gaîté, le sourire, la mollesse de la démarche de ces jeunes beautés contrastaient singulièrement avec la gravité des matrones. « Je crois voir, dis-je à milord, les nymphes de Vénus à côté des sibylles. — Et moi, en voyant cette quantité de moines, je me crois dans un bal masqué. Mais nous voici dans une situation charmante. Le Guadalquivir coule à nos pieds; le gazon nous offre des siéges, et les orangers leurs ombrages, asseyons-nous. Je vais vous donner quelques détails sur l'Andalousie. Depuis que je suis ici j'ai lu les livres qui en parlent. Ce beau pays a appartenu long-temps aux Romains et aux Goths, les Maures leurs succédèrent; mais, infidèles à leurs souverains d'Afrique, ils divisèrent la Bétique en trois royaumes, qu'ils se partagèrent, Jaen, Cordoue et Séville. Les Abdérame se plurent à embellir Cordoue, la capitale de leur royaume; des fontaines ornaient la place publique, et portaient l'eau dans les maisons. La ville fut pavée en 851 [1]. La population était alors immense : des historiens prétendent que les bords du Guadalquivir étaient couverts de douze mille villages; Cordoue renfermait dans ses murs deux cent mille habitans, qui, aujourd'hui, sont réduits à trente-cinq mille : les califes y étalaient un luxe, une magnificence dont le récit paraît fabuleux [1].

« Abdérame III, qui régnait en 912, prince politique, guerrier, généreux et magnifique, fut épris pendant toute sa vie de l'une de ses esclaves, nommé *Zehra*. Il fit bâtir pour elle une ville près de Cordoue, et lui donna ce même nom de *Zehra*, qui signifie fleur, ornement du monde. C'était un séjour délicieux; dans les rues on respirait la fraîcheur et la volupté. Le palais de cette favorite surpassait tous ceux de la ville en splendeur et en délices. Quarante colonnes de granit, plus de douze cents autres de marbre d'Espagne et d'Italie, soutenaient et décoraient ce superbe édifice; les murs du salon nommé *califat* étaient revêtus d'or; des animaux d'or massif versaient l'eau dans des bassins d'albâtre : rien surtout n'égalait la richesse et l'éclat du pavillon où le calife venait passer les soirées auprès de sa bien-aimée, et se délasser des travaux du jour. Le plafond, revêtu d'or et d'acier, incrusté de pierres précieuses, réfléchissait la lumière d'une infinité de flambaux portés par des lustres de cristal; au centre de ce salon, une gerbe d'argent vif jaillissait dans un bassin d'albâtre. — N'avez-vous pas trouvé, lui dis-je en riant, cette description dans un conte arabe? ou bien me parlez-vous des richesses immenses de Salomon, qui avait fait bâtir un temple et deux palais où le trône, la vaisselle, les vases étaient d'or massif, ainsi que les boucliers des gardes, sans que ce faste oriental eût coûté une obole à ses sujets, qui buvaient et se réjouissaient à l'ombre de leurs vignes et de leurs figuiers? — Le luxe et l'opulence des califes sont beaucoup moins problématiques que ceux de Salomon. Tous les auteurs arabes attestent la magnificence des rois de Cordoue. La prodigieuse fertilité du sol, des mines abondantes d'or et d'argent, en étaient la source. Le sérail d'Abdérame III renfermait six mille trois cents personnes, soit épouses, concubines, ou eunuques noirs et blancs. Abdérame, chargé du poids du gouvernement, élevait cette belle mosquée, aujourd'hui la cathédrale de Cordoue, construisait des aqueducs qui apportaient l'eau dans des tuyaux de plomb, cultivait en même temps les lettres et les beaux arts, les encourageait, s'entourait de philosophes, de poëtes, jouissait de leurs entretiens. Une petite anecdote va vous faire connaître le caractère aimable de ce calife. Une de ses esclaves favorites, piquée contre lui, jura dans sa colère de faire murer la porte de son appartement plutôt que de la lui ouvrir. Le chef des eunuques, épouvanté, vint se prosterner aux pieds de son maître, et lui dénoncer ce blasphème. Le calife lui commande en souriant de faire bâtir devant la porte de cette esclave un mur de pièces d'argent, dont la démolition lui appartiendrait lorsqu'il lui

[1] Paris ne l'a été qu'en 1183; et quelle différence de climat!

[1] Dans le dixième siècle, un musulman nommé au visirat, déposa au pied du trône des présens d'une richesse immense : quatre cents livres pesant d'or, des lingots d'argent, pour la valeur de quatre cent vingt mille sequins, trente pièces d'étoffes tissues d'or, dix garnitures de fourrures précieuses, cent de moindre valeur, quatre mille livres de soie, trente tapis de Perse, mille boucliers, mille flèches, quinze chevaux arabes richement caparaçonnés, cent chevaux d'un prix inférieur, vingt mules, quarante jeunes gens et vingt jeunes filles d'une beauté parfaite, tous vêtus avec un *luxe somptueux*. Il y avait encore divers articles. Ce visir ajouta à ces dons un poëme très flatteur, qu'il avait composé en l'honneur du sultan qui récompensa tant de magnificence et d'adulation, d'une pension de cent mille pièces d'or.

plairait d'ouvrir sa porte : le même jour le mur d'argent fut renversé. — Il me paraît que jamais mortel n'a été aussi heureux que cet Abdérame; nul n'a réuni autant de gloire, de plaisirs et de bienfaits de la nature et de la fortune. — Vous allez juger de son bonheur par un article de son testament. « J'ai régné, dit-il, cinquante ans; j'ai épuisé tous les plaisirs, toutes les voluptés; j'ai joui de tout ce qui flatte l'ambition, l'orgueil des hommes; et dans ce laps de temps, au sein de la gloire, de la puissance et des voluptés, je n'ai compté que quatorze jours de bonheur. Mortels! appréciez la grandeur et le prix de la vie! » — Je vois que ce monarque n'avait plus rien à désirer, et que les élémens du bonheur se composent de la crainte et de l'espérance. Sans doute un amant espagnol, qui ne voit sa maîtresse qu'à travers les jalousies de ses fenêtres, qui ne lui parle que des doigts, qui vient jouer la nuit de la guitare sous son balcon, est beaucoup plus heureux que cet Abdérame ou feu Salomon, avec leurs mille épouses ou concubines. — Ce qui doit rendre la ville de Cordoue célèbre à jamais, c'est qu'elle fut, comme Athènes, l'asile des sciences et des arts. On prétend que le sultan Alkehem II avait rassemblé six cent mille volumes manuscrits dans sa bibliothèque royale. Cordoue avait des écoles fameuses de médecine, d'astronomie, de géométrie, de chimie et de musique. Cette dernière école produisit le célèbre Mussali, regardé comme un des plus grands musiciens. Les autres écoles ont été illustrées par plusieurs savans, et surtout par Averroès, le premier des philosophes. Sa vie fut singulière. Dans sa jeunesse il était passionné pour la poésie et les plaisirs : dans l'âge mûr, il brûla ses vers, étudia la législation, remplit une charge de judicature, qu'il quitta dans un âge plus avancé pour s'adonner à la médecine qu'il exerça avec un grand succès. Enfin la philosophie s'empara entièrement de la dernière saison de sa vie. Son indifférence pour toutes les religions lui attira la haine des imans et des fanatiques; ils le dénoncèrent à l'empereur de Maroc, qui le condamna à se tenir à la porte de la mosquée, pour y recevoir, sur le visage, le crachat des fidèles. Je n'entre jamais dans cette église sans penser à ce philosophe, le plus beau génie de Cordoue, souillé, couvert de la salive de ses concitoyens. Il me rappelle notre Thomas Morus, homme savant, grand philosophe, condamné à perdre la tête sur un échafaud. Le règne des Maures a duré sept siècles.

« Cordoue, dans tous les temps, a produit de grands hommes, les deux Sénèque et Lucain leur neveu : qui ne serait pas embrasé du feu du génie sous l'influence d'un si beau climat! Du temps des Romains il y avait une université où l'on enseignait l'art oratoire, la philosophie et la morale. — Vous ne me parlez pas de Gonzalve Fernandez, surnommé le Grand-Capitaine? — Que m'importe aujourd'hui qu'il ait existé, qu'il ait chassé les Français du royaume de Naples, autant par ses ruses et ses perfidies que par ses talens militaires! j'estime infiniment plus Loke, Pope et Cicéron, Plutarque et Montesquieu, qui m'amusent et m'instruisent des siècles après leur mort, que le prince Eugène et Marleborong même, quoiqu'il ait battu les Français, et couvert ma nation de gloire. »

A l'heure du dîné, je quittai milord, en promettant de venir le rejoindre pendant les méridiennes : mais la destinée en avait ordonné autrement, ce qui contrariait un peu *ma liberté d'indifférence ;* car j'avais projeté une chose, et je fus obligé d'en faire une autre.

Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.

Je trouvai à la porte de don Pacheco une femme âgée, qui, après m'avoir salué d'un *ave Maria,* me demanda si je n'étais pas le seigneur don Louis de Saint-Gervais; sur ma réponse affirmative, elle ajouta qu'*una senora hermosa* (belle) désirait me voir et me parler. « Quel est son nom? — J'ai ordre de le taire. — Où est sa demeure? *A la plaza Mayor.* — Je ne suis guère plus avancé. — Si vous voulez venir chez elle, je vous y conduirai. — C'est l'heure du dîné. — Eh bien, venez à quatre heures; après la sieste, rendez-vous à la porte de la cathédrale, j'y serai. — Ne pouvez-vous me dire ce que me veut cette belle dame? — Non, elle s'expliquera elle-même. — Puis-je lui être utile? — Oui, si votre âme a la générosité que votre physionomie annonce. — Je vous remercie; à quatre heures précises, je me trouverai devant la cathédrale. — *Viva usted mil anos.* — Je vous rends grâce, je n'en désire pas tant. »

Je rêvai pendant le dîné à ce message : « Est-ce encore, me disais-je, une Angélique Paular, qui, pressée du besoin du mariage, veut m'honorer de sa tendresse et de sa main, ou quelque belle dame ennuyée des plaisirs de l'hymen, aspire-t-elle à ceux de l'amour? » Soit curiosité ou tout autre intérêt, j'allai au rendez-vous. J'étais devant la mosquée d'Abdérame, je regardais, j'admirais la superbe façade de cette église, où jadis les enfans de Mahomet, avec un autre culte, d'autres rites, venaient adorer le même Dieu que nous, lorsque j'entendis à mes oreilles : *Dios bendiga ousia* [1]. Je tournai la tête, et je reconnus la messagère du matin. Je la suivis, nous entrâmes dans une maison de belle apparence. Elle me conduisit dans un salon où elle me laissa, en me priant d'attendre; ce que je fis en me promenant, car une agitation intérieure me forçait au mouvement. Quelle fut ma surprise, lorsqu'au lieu d'une belle dame, je vis entrer un beau jeune homme, qui me dit en m'abordant : « Je viens vous faire les excuses de ma femme; elle est occupée dans ce moment; mais elle ne tardera point à paraître. — Je la prie de ne point se déranger; puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? — Mon épouse veut avoir le plaisir de se faire connaître et de se nommer elle-même. » Après ces mots, nous nous promenâmes dans le salon, sans aucun motif de conversation, chacun de nous occupé à imaginer des phrases, et moi surtout impatient de savoir quel rôle je venais jouer dans cette maison. « Mais j'entends ma femme, me dit ce mari; elle vient, je vous laisse avec elle; » et soudain il s'éclipsa. J'aperçois alors à la porte du salon une femme d'une taille majestueuse, qui s'avançait à pas lents : je la regarde attentivement, sans bien démêler ses traits qu'ombrageait un voile blanc. Lorsqu'elle fut près de moi, elle me dit : « Le chevalier don Louis ne me reconnaît pas? — Ah! pardonnez-moi, m'écriai-je, je vous reconnais à vos beaux yeux et à votre voix si douce, si mélodieuse. Vous êtes la beauté que j'avais trouvée à Perpignan, que j'ai perdue à Cordoue, et qui m'a fait faire bien du chemin. » A ce reproche, elle rougit, baissa les yeux, puis se rassurant, elle me dit : « Vous m'en voulez beaucoup, j'ai de grands torts à vos yeux? — Plus je vous regarde, plus je vous trouve coupable. — Savez-vous que vous

[1] « Que Dieu bénisse votre excellence! »

parlez très bien espagnol? — Je vous en ai l'obligation. — Eh bien, don Louis, je veux vous en avoir une plus importante, et je connais trop votre générosité, vos vertus, pour ne pas compter sur vous. — Je ne vous aurais jamais vue, vous ne m'auriez jamais aimé, que je ne pourrais rien refuser à la belle Séraphine. Qu'exigez-vous de moi? Faut-il aller à Saint-Jacques-de-Compostelle, à l'église de Notre-Dame d'Atocha? — Vous n'irez pas si loin. — A propos, votre mari, mon heureux rival, est un très joli homme; il ne laisse aucune consolation à mon amour-propre. — Vous n'en serez que moins indulgent pour moi. — Au contraire, j'en serai plus porté à vous obliger. Quel service puis-je vous rendre? — Celui de me réconcilier avec mon père : sa colère tombera devant vous; il vous aime beaucoup; c'est le regret de vous avoir manqué de parole, de ne pas vous avoir pour gendre, qui l'irrite le plus contre nous; et si vous voulez implorer notre grâce, je ne doute pas du succès de vos prières. — Il serait peut-être moins inexorable, si don Alonzo était gentilhomme. — Il a de la fortune, et vit noblement; tout Espagnol riche est *hidalgo* ou passe pour tel [1]. — Je répondrai, madame, à votre confiance; je vais plaider votre cause, et non la mienne; j'oublierai la belle et tendre Séraphine, pour madame de la Roca. » Son époux entra dans ce moment, joignit avec beaucoup de grâce et d'intérêt ses prières à celles de sa femme. Il m'invita à dîner pour le lendemain : je le refusai, en lui alléguant que son beau-père me saurait mauvais gré de ma liaison avec eux, et que j'affaiblirais par-là mon influence et mon crédit. « Mais je vais tâcher de réveiller sa tendresse pour vous, de rendre un père à ses enfans, et des enfans à leur père. » Je ne quittai point cette brillante Séraphine sans un vif serrement de cœur. Sa beauté était dans tout son éclat; l'hymen semblait avoir achevé l'ouvrage de la nature, en perfectionnant ses charmes : dans cette entrevue mon amour se réveilla, et le souvenir touchant d'avoir été aimé rouvrait une blessure encore récente.

Cependant je tâchai de rappeler toutes les forces de mon âme, de l'ouvrir à la voix de l'honneur pour exécuter la noble commission dont j'étais chargé. Je me promenai sur la *plaza Major*, rêvant aux moyens que j'emploierais pour fléchir don Pacheco, je délibérais si je ferais agir sa maîtresse ou son confesseur. Réflexion faite, je crus devoir les exclure tous les deux. La marquise n'avait aucun intérêt à cette réconciliation, le moine n'aurait pas voulu s'en charger de peur de déplaire à son pénitent, et de risquer son crédit. Pour conclusion, je vis que je ne pouvais compter que sur moi-même. Attendons, dis-je, à demain; si don Pacheco a passé une bonne nuit, si sa digestion est bien élaborée, s'il est content de la marquise, je hasarderai ma requête.

Heureusement je le trouvai de belle humeur. Il avait bien dormi; la marquise venait de lui envoyer un scapulaire brodé de sa main; dont il me fit admirer le travail et l'élégance, et pour accroître sa gaîté, je lui proposai une partie d'échecs : c'était proposer une bataille à Charles XII, ou à un poète de me lire ses vers. Je me laissai vaincre deux fois; Pompée n'était pas plus heureux en montant sur son char triomphal au Capitole, après avoir vaincu Sertorius. Il me parla ensuite avec transport de sa belle marquise, me vanta sa fidélité, sa tendresse, me dit qu'il comptait lui laisser dans son testament un legs considérable, et qu'il voulait être enterré en habit de religieux. « Croyez-vous, lui dis-je en riant, entrer dans le ciel à la faveur de ce déguisement? — Non, mais je m'habille ainsi pour que le diable n'enlève pas mon âme en chemin. — Que laissez-vous à votre fille? — Son mari; que lui faut-il de plus? — Votre tendresse et son pardon. — Elle ne les aura jamais : elle m'a fait manquer à ma parole, à la reconnaissance, elle a trahi ma confiance, mes bontés! — Mais c'est moi qui suis le plus maltraité, le plus malheureux : je perds un beau-père illustre, une grande alliance, une femme charmante : cependant je lui pardonne son inconstance, et je vous rends votre parole. — L'exemple est beau et digne d'un chevalier français; mais notre position est différente : vous perdez une femme, et vous en retrouverez une autre; moi je perds une fille que j'aimais, et je trouve un gendre que je n'aime pas, et dont je ne puis me défaire. Que diraient mes ancêtres, si j'avouais un commerçant pour l'époux de ma fille? Que penserait ce trisaïeul de ma grand'mère, Martin-Bozo, chevalier de l'ordre de la Bande, mort à l'âge de cent vingt ans, après avoir fait cent campagnes et vu une infinité de combats et de batailles? — On m'a assuré que don Alonzo de la Roca, était extrêmement flatté de votre alliance; il prétend que le titre de votre gendre l'anoblit plus que ne ferait celui de grand d'Espagne. » Je m'aperçus que cette phrase chatouillait son amour-propre. J'ajoutai : « Don Alonzo a reçu une excellente éducation, sa figure est charmante, son air noble; on le prendrait pour un grand seigneur. Il a pour vous, pour vos belles qualités, la plus grande vénération; il vous regarde comme un de ces braves chevaliers qui, jadis, firent tant d'honneur à l'Espagne. Il jouit d'une grande opulence, et vous savez quelle considération, quels hommages elle attire; elle mène à tout. De plus, monsieur, vous croyez me devoir quelque dédommagement pour la perte que je fais; eh bien, accordez à ma prière la grâce de vos enfans : ce sera ma récompense et le plus grand de vos bienfaits. — Votre générosité, votre éloquence, en me frappant d'admiration, m'entraînent malgré moi : je fais grâce à ma fille à cause de vous, je consens à la voir. — Sans son époux? — Oui : je le reconnaîtrai pour le mari de ma fille; mais de loin, sans le recevoir chez moi. — Un demi-bienfait n'est pas digne de vous; un cœur noble comme le vôtre s'abandonne à sa générosité, sans la circonscrire dans des bornes étroites. — Vous me pressez vivement! — C'est ma tendre amitié pour vous qui me fait plaider cette cause avec chaleur. — Allons, vous le voulez, je pardonne à tous deux, et je consens à les voir. » A ces mots, je l'embrassai, le serrai dans mes bras, en l'assurant de ma reconnaissance et de celle de ses enfans. Il me permit de les amener le lendemain. Je courus sur-le-champ leur porter cette heureuse nouvelle. Séraphine, l'œil mouillé de larmes, me remercia dans les termes les plus affectueux. Nous arrêtâmes que je viendrais les chercher le lendemain à l'heure du déjeuner de don Pacheco. Je conseillai à don Alonzo la parure la plus élégante, et à sa femme l'habit le plus simple et le plus modeste.

J'allai les prendre à l'heure convenue. Séraphine, un voile blanc sur la tête, sa basquine pour toute parure,

[1] En Espagne, tout homme qui vit noblement, et dont le père et l'aïeul n'ont pas exercé de professions ignobles, est censé *hidalgo*, noble d'extraction.

pâle et tremblante, ressemblait à la belle Iphigénie que l'on menait à l'autel; son époux, jeune et bien fait, était paré, comme un jour de noces, d'un habit bleu céleste brodé en argent, et d'un chapeau orné de grandes plumes blanches; la garde de son épée était d'un acier brillant, et les pierres de ses boucles étincelaient du feu des diamans. Dès que nous fûmes chez don Pacheco, j'allai le prévenir de l'arrivée de ses enfans. Il appela aussitôt son valet de chambre, se fit donner son plus bel habit, sa clef de chambellan, sa croix de Calatrava, son grand chapeau galonné d'or, orné de plumes, sa longue épée qu'il attacha à ses côtes après l'avoir baisée; fit placer dans son antichambre tous ses nouveaux et anciens domestiques, car, selon l'usage charitable des Espagnols, il nourrissait dans sa maison tous les domestiques de son père et de sa mère, et quand tout fut en ordre, il me permit d'amener don Alonzo de la Roca et sa femme. J'allai les chercher. Je donnai la main à Séraphine, qui tremblait comme la colombe dans les serres de l'épervier: son mari nous suivait, et semblait se rassurer caché derrière nous. Don Pacheco était debout au milieu de la chambre, appuyé sur sa canne à pomme d'or, le chapeau sur la tête, la physionomie austère et fière : c'était un préteur romain sur son tribunal. « Voici, seigneur don Pacheco, lui dis-je en entrant, votre fille et votre gendre qui viennent embrasser vos genoux et implorer leur grâce. » Alors Séraphine se précipita à ses pieds; mais elle faillit à se trouver mal. Son père s'empressa de la relever et de la faire asseoir. Ensuite il jeta les yeux sur son gendre, dont la bonne mine, l'éclat des vêtemens, paraissaient lui faire une vive impression. Don Alonzo, les yeux baissés, gardait le silence. Pour terminer l'embarras des trois acteurs de cette scène, je dis à don Pacheco: « Vos deux enfans, navrés de repentir d'avoir pu vous déplaire, vous implorent à genoux, demandent leur grâce et votre bénédiction. Votre fille ne peut vivre si vous ne lui pardonnez, si elle n'a plus votre tendresse. Allons, seigneur don Pacheco, écoutez la nature, votre générosité et votre clémence, embrassez votre fille. »

Séraphine alors se leva pour se jeter au cou de son père qui la prévint et la prit dans ses bras. Séraphine pleurait; don Pacheco, pour conserver sa dignité, retenait ses larmes qui voulaient s'échapper. « Ah! mon père, lui dit Séraphine en sanglotant, me pardonnez-vous?—Oui, oui, je te pardonne; que Dieu te pardonne comme moi et te bénisse!—Votre gendre, lui dis-je, est sans doute compris dans l'amnistie.—Oui, c'est un très joli garçon. Don Alonzo, ajouta-t-il, en fixant les yeux sur lui, j'avais promis ma fille à don Louis de Saint-Gervais, bon gentilhomme, brave chevalier français, capitaine d'infanterie, qui a fait sept campagnes, a reçu deux blessures glorieuses et m'a rendu de grands services; vous avez employé la séduction et aspiré à mon alliance sans être gentilhomme.—Ah! s'écria Séraphine, je suis aussi coupable que lui! Et puisque vous m'avez pardonné, mon époux mérite la même indulgence. » J'ajoutai : « Il est digne de votre tendresse et de vos bontés, par son respect, son admiration pour vous, et son amour pour votre fille: s'il n'est pas né *hidalgo*, il en a les sentimens, la bravoure, et la bonne mine; ses titres de noblesse sont dans son âme.— Monsieur, je vous reconnais pour mon fils, à condition que vous quitterez votre commerce, et que vous entrerez dans la garde espagnole; vous êtes jeune, riche et bien fait; j'ai des amis à la cour; je vous ferai nommer *alferez* (enseigne). Un jour vous pouvez devenir capitaine, colonel; le gendre de don Pacheco Lasso, conde de Montijo, caballero del orden de Calatrava, gentilhomme de la chambre de sa majesté catholique, doit avoir un état brillant, et qui réponde à la splendeur du sang auquel il s'allie. » Don Alonzo lui répondit qu'il embrasserait volontiers un état qu'il aimait, et qui devait le rendre plus agréable à son beau-père, dont il désirait vivement l'estime et la tendresse. « Allons, monsieur, je suis content de vous, je vous reconnais pour mon fils, et pour un véritable gentilhomme: allez faire venir vos effets, vous logerez dans ma maison, et vous trouverez en moi un bon père. » Ainsi se termina, à la satisfaction des intéressés, une scène qui leur avait donné bien de l'inquiétude. « Brave chevalier, me dit don Pacheco, je donnerais la moitié de mon bien pour que vous fussiez Espagnol et que vous demeurassiez avec nous: mais partout où vous serez, à Paris, en Perse, à Pékin, mon souvenir et mon amitié vous suivront toujours. » Séraphine me dit qu'elle n'oublierait jamais don Louis et sa générosité. « Ni moi la perte que j'ai faite. » A ces mots, ses beaux yeux semblèrent me dire que je n'étais pas encore entièrement effacé de son cœur, et que je ne devais mon malheur qu'à mon absence un peu trop prolongée.

Rien ne me retenait plus à Cordoue; mon projet était, en retournant en France, de m'arrêter quinze ou vingt jours à Valence, pour les passer au sein de l'amitié avec Inigo et son aimable fille; mais j'attendais le retour de don Manuel et du père don Augustin, pour aller avec eux et l'ermite de Carthagène, à la nouvelle colonie de la Sierra-Morena. Milord Dorset partit bientôt pour l'Italie, où il allait, disait-il, comparer le vin de Monte Pulciano et le Lacrima Christi avec le Malaga et le Xerès, et la galanterie, la superstition espagnoles avec la volupté et la dévotion italiennes. La veille de son départ je passai avec lui toute la journée. Nous allâmes nous promener dans les belles vallées des environs, nous gravissions sur les hauteurs; de-là nous portions nos regards sur cette terre fortunée qui déployait devant nous sa fierté et sa magnificence. « Du temps des Romains, me dit milord, le produit des chardons montait à cinquante mille écus, et maintenant dans les années d'abondance on fume les terres avec des citrons. » Nous rencontrions nombre de femmes avec des chapeaux ronds sur leurs voiles et des basquines de couleur, montées sur de petites bouriques, la plupart d'une figure agréable, relevée par de beaux yeux: mais ce qui les rendait plus intéressantes, c'était leur gaîté et le doux sourire dont elles nous caressaient en passant près de nous. « Ah! bienheureuse influence du climat, s'écria milord, l'homme et la terre, tout est ici heureux et riant! »

De retour à la ville, nous entrâmes dans une église remplie de caisses d'orangers et de vases de fleurs, et parquetée de gazons fleuris; une multitude d'oiseaux voletans çà et là, semblaient, par des chants d'allégresse, célébrer les louanges du Seigneur, et le remercier de ses bienfaits. « J'ai vu, me dit milord, dans les églises de Madrid, des fontaines dont l'eau tombait dans des bassins d'argent ou de marbre, entourées d'orangers renfermés dans de belles caisses, et des cages remplies d'oiseaux. Jadis à la messe de minuit, des religieux dansaient dans l'église au son des instrumens; ils disaient que l'on ne peut trop se réjouir de la naissance du Seigneur: des railleries ont fait supprimer ces danses; mais il y a en-

core des processions où des hommes et des femmes dansent ensemble devant l'image de la Vierge, au son des castagnettes et d'autres instrumens. Le jeudi Saint, à Ségovie, huit hommes métamorphosés en géans, et conduits par un nain, précèdent un autel magnifiquement décoré, et chargé du saint-sacrement: cet autel, porté par plusieurs personnes cachées sous des tentures, paraît marcher tout seul; d'autres, représentant des animaux, l'environnent; tandis que divers acteurs de cette cérémonie, armés de castagnettes, dansent autour des prêtres, au son des flûtes et des tambourins. Les danses, les chants, les parures champêtres des églises attachent les peuples à la religion, surtout ceux du midi. Où la superstition a-t-elle eu plus d'empire qu'à Rome? Où conserve-t-elle mieux sa puissance que dans l'Italie moderne? Les auteurs arabes rapportent que Mahomet fit un pèlerinage à la Mecque à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, suivi d'un grand nombre de victimes ornées de fleurs et de banderolles, et que, parvenu dans le temple, il baisa respectueusement l'angle de la pierre noire, fit sept fois le tour du sanctuaire d'Ismaël; les trois premiers d'un pas précipité, les autres plus lentement; il s'approcha ensuite du marche-pied d'Abraham, et alla baiser une seconde fois l'angle de la pierre noire. Les Grecs soutenaient leur religion par leurs fêtes et leurs pompeuses théories. Le christianisme pénètre de vénération et d'amour les âmes sensibles des Italiens et des Espagnols par l'image d'une vierge belle, touchante, portant un Dieu enfant dans ses bras. Je conviens cependant que, dans ces climats, l'église indulgente pour la faiblesse et la fragilité des hommes semble n'exiger d'eux que l'observance des rites, des jeûnes et du carême: le joug de cette religion n'est pas accablant, ses liens sont faibles et peu serrés; mais son règne en sera de plus longue durée. Un jour, Sixte-Quint, à qui l'on disait que le calvinisme défendait rigoureusement les plaisirs de l'amour, s'écria:

Non si chiava in questa religione, non durera [1].

A la porte de l'église, un mendiant s'adressant à milord, lui dit: *Cavallero, perdone usted, no tengo modena* [2]. « Voilà, dis-je, milord, un pauvre qui demande l'aumône en termes bien civils. — Ce peuple est fier, il refuserait votre argent si vous l'humiliez: vous allez en juger, en voici un autre. » Il arriva et tendit son chapeau; milord lui fit l'aumône, en lui disant: « Pourquoi ne travaillez-vous pas? » Il répondit: « Reprenez vos charités; je vous demande de l'argent et non des conseils. — Les Espagnols, continua milord lorsque cet homme fut éloigné, tiennent leurs mœurs, leurs usages et leurs idiomes, des Romains, des Goths, des Sarrasins ou Maures qui ont conquis et habité l'Ibérie. Les Français même ont occupé la Catalogne, la Navarre et les Pyrénées; l'Espagne a reçu des Maures les combats des taureaux, les fêtes, la galanterie, la vaine gloire, l'ambition des titres fastueux, son goût pour les métaphores et les expressions emphatiques; enfin la pompe et la majesté de sa langue qui manque de mollesse et de simplicité; les Goths leur ont transmis la valeur et la probité; les Africains la paresse, l'amour de la solitude, et la jalousie pour les femmes. — Et les Français, que leur ont-ils donné? — Rien; ils n'avaient à cette époque que des mœurs grossières et féroces. »

Ce fut là mon dernier entretien avec cet aimable Anglais, généreux sans ostentation, savant modeste, indulgent dans la société, sévère dans les principes de morale, indifférent à tous les cultes, mais plein de respect et d'amour pour la divinité; il citait souvent cette maxime de Montaigne, écrivain qu'il aimait beaucoup: *L'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite.*

Après son départ, je passai mes journées avec don Pacheco et ses enfans; mais j'évitais avec soin les tête-à-tête avec la belle Séraphine.

Nel visco in cui s'avenne
Quell' augellin talora
Lascia le penne encora
Matorna in liberta [1].

Don Pacheco me mena dans une société très agréable et unique dans l'Espagne, où la noblesse seule était admise: trente familles nobles se rassemblent tour à tour et tous les soirs dans une de leurs maisons; les dames y font les honneurs avec beaucoup de grâces et d'aménité: comme la plupart des Espagnoles, elles ont peu d'instruction, mais beaucoup d'esprit et de reparties brillantes. On sert des glaces et toutes sortes de rafraîchissemens. On y joue un jeu très modéré, qui laisse à la conversation tout son enjouement, toute sa vivacité.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le départ de milord, lorsqu'un matin, dormant encore, on frappe vivement à ma porte; je m'éveille en sursaut, je m'enveloppe de ma redingote, je vais ouvrir; un homme me saute au cou, m'embrasse, m'étouffe presque; c'était le poëte du Toboso, qui s'écrie: « Nous amenons l'ours de la Montagne avec son chien: mais je suis à jeun, mes entrailles crient, nous marchons depuis quatre heures du matin: don Pacheco Lasso, conde di Montijo, donne-t-il à déjeuner? — Oui, vous allez avoir du chocolat de Soconusco, du biscuit et de l'*azucar esponjado*. Et qu'avez-vous fait de don Augustin? — Il s'est retiré dans la bergerie de ses confrères. C'est un aimable homme, malgré sa gravité et sa dévotion. Mais croiriez-vous qu'il a voulu me jouer un mauvais tour? Il cherchait à me pervertir en me parlant de la grâce, du péché originel qui nous damne par la faute d'Adam, dont je n'étais pas caution: il voulait me faire renoncer aux femmes, au plaisir, et même à la poésie; il m'a menacé de l'enfer, si je continuais ma vie épicurienne. Les poëtes, lui ai-je répondu, ont des âmes d'une nature differente des autres; demandez à Tibulle, qui a dit:

Et me quod tenero fuerim dilectus amori;
Ipsa Venus campos ducet in Elysios [2]

Vous voyez, mon père, qu'après notre mort, nous allons dans les Champs-Élysées, où nous nous promenons, les bras croisés, sous des ombrages frais, avec Ovide, Properce, Sapho, Corinne, Horace, Virgile, et notre aimable et savante compatriote Aloysya Sygea, favorite des muses latines [3]. Ce bon religieux s'est moqué des Champs-Ély-

[1] « On ne fait pas l'amour dans cette religion, elle ne durera pas. » L'expression de ce pape est plus énergique en italien.

[2] « Monsieur, pardonnez, je n'ai point d'argent. »

[1] « Dans les filets où l'oiseau fut pris, il laisse, en se débattant, quelques plumes, mais il reprend sa liberté. »

[2] « Et moi qui ai toujours été chéri de l'Amour, Vénus elle-même me conduira dans les Champs-Élysées.

[3] Aloysya Sygea était de Tolède, et vivait dans le seizième

sées, et de la promenade qu'y font les enfans d'Apollon. Il appelle cela des rêves poétiques, et il a ajouté que l'heure de la grâce n'était pas encore venue. Saint Augustin, me disait-il, comme vous, s'abandonnait au plaisir, aux femmes, n'aimait que le jeu, les spectacles; dans son enfance il volait son père : enfin les larmes et les prières de sa mère, les épîtres de saint Paul opérèrent sa conversion. Il avait alors à peu pres votre âge, trente-trois ans. Je lui repondis que je n'en avais que trente-deux, et que j'attendrais encore, pour songer à réformer ma vie, que le soleil eût visité ses douze demeures. Je lui demandai où il avait laissé don Fernandez? — Dans une *posada*, non loin d'ici, encore revêtu de son habit d'ermite et de sa longue barbe, ornement qu'il veut conserver jusqu'après son entrevue avec sa tendre moitié.—Contez-moi comment s'est passée la vôtre avec ce mari jaloux, et comment vous l'avez arraché à sa caverne.— Je laisse au père don Augustin l'honneur de la narration. Il a joué le premier rôle, il est juste qu'il parle le premier. » Après le déjeuné, je présentai mon ami à don Pacheco et à sa fille; il fut ébloui de la beauté de Séraphine. « Je voudrais bien, me dit-il tout bas, faire un Ménélas du seigneur de la Roca. » Don Pacheco le pria à dîner, lui offrit une chambre chez lui; mais don Manuel était trop épris de sa liberté pour se soumettre à la moindre dépendance.

Nous nous rendîmes ensuite chez don Augustin, que j'embrassai avec bien du plaisir; je lui demandai s'il avait été content de son compagnon de voyage.—Oui, il a toujours eu de l'appétit, de la gaîté et de la complaisance pour moi, il a suivi le conseil que saint Paul donnait à Timothée : *modico vino utere propter stomachum.* » Après quelques autres propos, il me fit le récit de son voyage. « Le septième jour nous arrivâmes à dix heures du matin à l'ermitage de don Ambrosio. Il était assis devant sa porte, mangeant un morceau de pain qu'il partageait avec son chien. Sa longue barbe, ses cheveux hérissés, sa peau rembrunie, lui composaient une physionomie terrible. Je crus voir Caïn apres l'assassinat de son frère. A notre approche il se leva : son fidele Acate commença à gronder, mais il le fit taire. Dès qu'il eut reconnu don Manuel, il lui demanda de ses nouvelles et de celles de l'officier français; il nous invita ensuite à nous asseoir. « Je n'ai pas, dit-il, de chaise à vous offrir, mais j'ai creusé un canapé au pied de ce rocher; le siége est un peu dur, mais il est analogue à mon ermitage. » Je commençai par lui demander s'il était heureux au milieu de ces rochers. « Non, me dit-il; mais je serais plus malheureux ailleurs : le bonheur n'existe nulle part.— Pardonnez-moi; soyez bien avec Dieu, aimez, secourez vos semblables, vous trouverez du repos et quelque félicité sur la terre. Point de crimes sans remords, point de vertus sans consolation. L'impétuosité des passions nous pousse sur des écueils où notre raison, notre bonheur se brisent; vous avez écouté la vengeance, la jalousie, et vous êtes tombé dans l'abîme du malheur.— Mon père, vous connaissez donc mes infortunes? Vous savez qu'une femme infidèle et parjure..... Vous savez que j'ai puni le perfide?— Je sais tout; je sais qu'un épais nuage a offusqué votre raison, et quelle fureur s'est emparee de vos sens : mais votre épouse est vertueuse; votre prétendu rival vit encore, et n'est point coupable.— Que me dites-vous! s'écria-t-il, est-il possible? Non, je ne puis le croire. » Alors don Manuel a pris la parole, lui a conté les amours et le mariage du comte d'Avila, la douleur, la retraite de dona Francisca, et en même temps lui a remis de ses lettres écrites au comte ou à sa femme. En les lisant don Fernandez soupirait, sanglotait; ensuite il s'écria : « Malheureux que je suis! j'ai outragé la vertu, l'innocence, l'humanité! O chère Francisca ! pardon ! pardon! Mais non, je suis trop criminel, j'en suis indigne.— Rassurez-vous, lui dis-je : la vertu, la sensibilté pardonnent aisément au repentir. C'est la Providence qui nous envoie pour vous dessiller les yeux, et dissiper des soupçons qui offensaient deux êtres vertueux. » Don Manuel lui apprit alors que sa femme, sept mois après son départ, lui avait donné un fils, et qu'elle s'était retirée avec sa mère et ce fils dans une nouvelle colonie de la Sierra-Moréna, où ils vivaient du produit d'un petit jardin. A ces nouvelles, don Fernandez, transporté de joie, baisa la main de don Augustin, et lui dit : « Mon père, vous êtes un de ces anges qui apparurent à Abraham, vous descendez sur la terre pour me réconcilier avec la vie et avec Dieu : oui, avec Dieu, car, dans mon malheur, je l'accusais, je le méconnaissais! Recevez le vœu que je fais de jeûner tous les vendredis pendant trois ans, et d'aller dans un an à Saint-Jacques-de-Compostelle à pied, pour remercier le ciel des grâces dont il me comble. » Don Augustin, ajouta : « J'aurais voulu m'opposer à ce pèlerinage, je n'aime pas qu'on abandonne sa famille, ses affaires pour aller courir le monde; nos prières montent au ciel de tous les coins de la terre; » mais ce n'était pas le moment de réprimer sa dévotion, et de borner sa reconnaissance envers l'Être suprême. Don Fernandez fit ses adieux à la caverne, baisa son crucifix, et nous partîmes aussitôt. Il a voulu garder sa barbe, son habit d'ermite, pour s'assurer par lui-même si sa femme l'aimait toujours, et lui pardonnerait ses fautes. »

Après cet entretien nous quittâmes don Augustin pour aller faire une visite à don Fernandez; il me reconnut; et me fit les plus tendres remercimens du service important que je lui avais rendu. « O Providence! s'écria-t-il, si vous n'étiez pas arrivés à ma caverne à l'entrée de la nuit, si, peut-être inspiré par Dieu même, je ne vous avais pas conté mon histoire, j'étais perdu à jamais! Vingt fois j'ai été sur le point de me poignarder, et tôt ou tard j'aurais succombé à mon désespoir. » Il venait d'écrire au comte d'Avila, il nous fit la lecture de sa lettre.

« Je rougis, monsieur le comte, je frémis de l'excès de mes torts; vous avez pardonné le crime de l'amour et de la jalousie, et votre générosité me rend encore plus coupable. Je vous dois mon retour à la raison, une femme adorée, et le bonheur du reste de ma vie; jugez de la force de mes remords, de la vivacité de ma reconnaissance. Je dois consacrer mes jours à l'expiation de ma faute, et à l'homme généreux que j'ai si cruellement offensé : je serais le plus ingrat, le plus lâche de tous les hommes, si j'oubliais vos bienfaits. Adieu, monsieur le comte, plaignez mes erreurs, oubliez-les, et accordez-moi, avec votre commisération, quelque peu d'amitié. »

Après cette lecture, nous arrêtâmes notre voyage pour le surlendemain. Don Fernandez voulait partir ce même jour; mais je lui fis comprendre que, comblé des bontés

siècle : elle était savante et poete. Elle a composé un poeme latin. Un nommé Charrier, avocat de Grenoble, a osé lui attribuer son livre obscène de *Arcanis amoris et veneris.* C'est une calomnie punissable.

de don Pacheco, l'amitié, la décence me défendaient un départ si précipité. Je lui dis que j'avais une lettre du comte d'Avila pour dona Francisca : il a voulu la prévenir de votre retour pour la préparer à votre vue, et affaiblir l'impression trop vive d'un bonheue inattendu. « Je ne crois pas qu'elle puisse me reconnaître sous cet habit d'ermite, et sous mon nouveau visage, défiguré par les souffrances et par ma longue barbe. »

Retourné chez don Pacheco, je lui annonçai, avec un vif serrement de cœur, mon départ prochain. Séraphine en pâlit; son pere s'écria : « Pourquoi n'ai-je pas deux filles! Mais vous serez toujours mon enfant. » Un moment après il me conduisit dans son cabinet, prit dans son bureau une bourse pleine d'or, et me l'offrit en me disant : « Vous m'avez prêté, permettez que je vous rende le même service : tout voyageur a besoin d'argent. » Comme je refusais, il s'écria : « Quoi ! j'accepte l'argent d'un gentilhomme français, et vous refusez celui d'un *hidalgo* espagnol, du comte de Montijo! » Je compris que sa fierté serait blessée, j'acceptai cent piastres, en lui disant qu'une plus grande somme m'embarrasserait. « Fort bien, répondit-il; mais jurez-moi sur votre épée, foi de chevalier, que toutes les fois que vous aurez besoin de ma bourse, ou de quelque autre service, vous aurez recours à moi, à moi le premier, et à moi seul. J'ai toujours dans mon coffre deux cents quadruples, soit pour mes amis, soit pour les malheureux, et pour laisser des messes après ma mort. » Je mis la main sur mon épée, et prêtai le serment.

La veille de mon départ, je soupai avec cette aimable famille; mais je leur persuadai que nous nous reverrions le lendemain à déjeûner. Cependant Séraphine, en me quittant, me dit en me serrant la main : « Mon cher don Louis, je ne vous oublierai jamais; puissiez-vous être aussi heureux que vous le méritez, et que je le désire! Rappelez-vous souvent que vous avez une tendre amie à Cordoue. » Son mari, présent à ses adieux, me jurait aussi la plus vive amitié. « A demain, ajoutècent-ils en se retirant.— Jamais, jamais, dis-je tout bas, l'âme oppressée; nous nous sommes parlé pour la dernière fois. » Je sortis de la maison à la pointe du jour, favorisé par le fidèle Antonio, qui était dans ma confidence. J'avais pris congé de don Augustin, qui me dit : « J'éprouve en vous perdant la même douleur que Tobie ressentit au départ de son fils. Je prierai tous les jours pour votre conversion; si la grâce ne vous éclaire pas, je mets ma confiance en la miséricorde de Dieu : j'espère qu'il vous pardonnera vos erreurs en faveur de vos vertus, comme j'espère qu'il aura pardonné aux sages de l'antiquité. »

Don Manuel et don Fernandez m'attendaient; la voiture était devant la maison; nous partîmes aussitôt. Je m'écriai à la porte de la ville : Adieu, don Pacheco! adieu, belle Séraphine! adieu, tendres et généreux amis! c'en est fait, je ne vous verrai plus! »

Tandis que l'âme oppressée, je me livrais à de tristes réflexions, don Fernandez, de son côté, rêvait à sa femme, à son enfant, et au bonheur qui l'attendait. Le poëte du Toboso, ennuyé de notre taciturnité, se mit à chanter une romance qu'il avait faite jadis pour une maîtresse qui l'avait trahi [1]. Son chant fini, nous lui demandâmes le récit de la perfidie de sa Corinne. — La voici :

« J'étais, à Tolède, fort épris de la belle dona Maria, jeune fille, vraie rose du printemps; elle recevait avec bonté mon encens et mes vœux. J'ai composé pour elle plus de vers que l'été ne produit de chenilles. Je passais la plus grande partie des nuits à jouer de la guitare sous son balcon, à m'enrouer en chantant ses attraits célestes, mon amour et mes souffrances. Le jour, je me promenais dans sa rue, où nous avions avec les doigts une conversation suivie et intéressante. Dimanches et fêtes, je ne bougeais de l'église où elle venait sous les ailes de sa mère; je la suivais dans les processions. Enfin, l'amour avait versé un baume divin dans la coupe de ma vie ; je n'aurais pas troqué un cheveu de dona Maria contre les trésors de Notre-Dame d'Atocha ou de Lorette; je préférais un de ses regards, un de ses baisers envoyé avec ses doigts, aux faveurs de Vénus ou de la belle Hellène. Enfin, pour jouir d'une félicité ineffable et éternelle, je lui proposai de couronner secrètement ma tendresse des myrtes de l'hymen : elle écouta mes vœux d'une oreille indulgente. Nous convînmes qu'après le mariage, nous irions à Madrid attendre le consentement de ses parens. Mais comme l'argent est le nerf de l'amour ainsi que de la guerre, il fut décidé dans notre conseil que j'irais au Toboso lever quelque petit impôt sur mes oliviers et sur mes vignes. Je partis après de longs regards et de tendres adieux. Arrivé au Toboso, je vendis ma récolte pendante de vin et d'huile, je me défis, au grand scandale de ma famille, d'un petit saint Joseph d'argent qui existait dans la maison depuis cent ans, et qui en était le *palladium*. Je donnai à très bon compte, à une dévote, cinq ou six reliquaires que jadis mon aïeul avait apportés de Rome. Mon petit pécule amassé, après trois mois d'absence, je retournai à Tolède enivré d'espérance et d'amour. Si ma mule avait eu les ailes de l'hippogriffe, j'aurais encore trouvé son allure trop lente. Je la poussais, je la piquais; la pauvre bête a failli d'en crever. J'entre enfin dans Tolède, fatigué, brisé, mais ivre de joie. Dès que la nuit, doux astre des amans et des voleurs, eut étendu son manteau sur la ville, je courus sous le balcon de ma bien-aimée; je fais résonner ma guitare; ma verve s'échauffe; j'improvise, je chante les couplets les plus tendres, les plus flatteurs; je lui donne la palme de la beauté; Vénus était jalouse de ses charmes; Jupiter aurait répudié Junon pour elle : mais j'ai beau chanter, personne ne paraît, ne répond, pas même les échos. J'ouvre l'oreille, j'écoute encore; même silence. Enfin, l'aube du jour commençant à percer, je me retire étonné, affligé, confondu. Qu'est devenue, disais-je, la belle Maria? Serait-elle en proie à quelque maladie, à quelque médecin? Serait-elle, comme Danaé, renfermée dans une tour? Ah, j'en jure par le Styx, nouveau Jupiter, je pénétrerai dans sa prison, et l'hymen recevra mes sermens sur l'autel de l'amour.

Cependant, quand le soleil parut dans toute sa pompe, que le pauvre artisan, que l'avide marchand eurent ouvert leurs magasins, que les chanoines eurent fini leurs matines, je courus dans le voisinage de la maison de ma divinité pour avoir de ses nouvelles Par la triple Hécate! quel coup de foudre! mon amante, ma future épouse était depuis trois jours la femme de don Pablo y Ales-

[1] Les romances espagnoles roulent sur des femmes coupables, enlevées par Satan, et sur quelque chevalier qui terrasse un géant, ou sur quelque sainte qui sauva un enfant chrétien d'un torrent, ou d'un jeune héros qui se bat contre trois taureaux en l'honneur de sa dame.

sandro y Timoleon Villa-Franca, neveu du corrégidor. A cette nouvelle, d'abord pâle d'étonnement, et ensuite rouge de colère, après une diatribe virulente contre tout le sexe en masse, je résolus de me battre avec mon rival, pour savoir à qui resterait sa femme. Si Pâris et Ménélas avaient fait de même, ils auraient épargné bien du sang, beaucoup d'argent; et Troie, peut-être, existerait encore! Marchant d'un pas rapide pour aller chercher mon épée, je rencontrai un de mes amis qui me demanda où je courais avec l'air du Jupiter Tonnant du Capitole. « Je vais foudroyer el senor don Pablo y Alessandro y Timoleon Villa-Franca, qui m'a ravi ma femme.—Pourquoi te fâcher? il te la rendra volontiers dans six mois; mais laisse-le vivre encore deux heures, et allons déjeuner chez moi : tu en auras plus de courage et de vigueur.—Je n'ai jamais refusé un bon repas; mais mon rival n'en mourra pas moins. Je suis mon ami à son logement, où, le verre à la main, je lui contai mes amours, et leur triste péripétie. Mon Amphitryon, qui avait fait un cours de théologie à Salamanque, et qui alors faisait un cours de philosophie pratique à l'école de Bacchus et de Cypris, me régala de très bon vin; tandis qu'il remplissait mon verre qui se vidait comme le tonneau des Danaïdes, il me cita, pour consoler mon amour, ou plutôt ma vanité, tous les exemples, puisés dans la mythologie ou dans l'histoire, des amans ou des époux trompés par ce sexe. Vénus avait trahi Vulcain; Alcmène Amphitryon, Hélène Ménélas : te nommerai-je, disait-il, Clytemnestre, Pompéia, femme de Jules-César, Faustine d'Antonin-le-Pieux? maintenant je vais te citer les infidélités des femmes modernes. « Arrête, lui dis-je, tu n'as pas une poitrine assez forte pour un si long récit; mais il me vient une idée lumineuse : peux-tu me prêter un habit noir? – Oui; pourquoi faire? —Je suis veuf, je vais prendre le deuil de ma femme. Il me faut des pleureuses et un crêpe noir. — J'ai tout cet attirail à ton service. J'ai quitté depuis peu le deuil de mon oncle, dont j'étais héritier, et dont tu bois le vin en ce moment. — Voilà un excellent oncle, de mourir exprès pour te laisser sa cave. » Il m'alla chercher son habit noir. Je m'en revêtis; j'attachai à mon chapeau un crêpe d'une aune de longueur, à mes manches des pleureuses de six pouces de large; et ainsi équipé, j'allai chez dona Maria Villa-Franca. Je la trouvai avec son époux au milieu d'un cercle nombreux. Dès qu'elle m'aperçut elle jeta un grand cri, puis, tâchant de se remettre, elle vint à moi, et me demanda de qui je portais le deuil. Hélas! lui répondis-je d'un ton larmoyant, de feu mon épouse dona Maria que j'ai perdue pendant mon voyage au Toboso. A ces mots elle devint rouge comme la fleur du caroubier, et s'éloigna en silence. D'autres personnes me firent la même question, je fis la même réponse. Tous les témoins, hors les deux époux, riaient dans leur barbe, et faisaient leurs efforts pour ne pas éclater; moi je conservai toujours mon air grave et affligé. Lorsque j'eus assez joui de ma vengeance et de mon petit triomphe, je m'éclipsai tout doucement, et j'allai promener mon deuil dans la ville. Mon veuvage devint le sujet de tous les entretiens. Ordinairement on rit des amans disgraciés qui pleurent leur infortune; mais ici les rieurs furent pour moi. Je traînai ainsi mon deuil pendant trois jours, et ne le quittai que sur les instances de quelques amis que les nouveaux époux firent agir auprès de moi. »

Ce récit nous mena jusqu'à la *venta Adelcolea*, qui est à deux lieues de Cordoue. C'est un vaste bâtiment où sont attachés une chapelle et un jardin très agréable, planté de figuiers et d'orangers. C'était dimanche : notre *calessero* voulut s'arrêter pour entendre la messe. Heureusement un moine récollet, qui venait d'arriver, nous offrit de la dire : nous acceptâmes son offre. Il prit aussitôt une vieille chasuble, se lava les mains, et nous expédia une messe en dix minutes. Pendant la célébration, j'examinai de petites planches, où étaient peints des malades qui avaient obtenu leur guérison par le secours des *animas benditas*. Après la messe, nous invitâmes le récollet à déjeuner avec nous. Il officia encore mieux à table qu'à l'église; quand il eut avalé quelques verres de vin, il nous fit des contes aussi graveleux que plaisans. Ensuite il nous parla de son patron saint Dominique, de ses miracles; il nous assura que ce saint avait prédit sa mort, et avait déclaré en mourant, à cinquante-un ans, qu'il avait conservé sa virginité. Don Manuel lui demanda si à sa mort il ferait le même aveu. Le récollet répondit qu'il ne savait s'il pourrait parler à l'article de la mort.

Au sortir de cette *venta*, nous passâmes le Guadalquivir sur un très beau pont. Nous étions à l'entrée de cette Bétique, jadis si célèbre, si florissante, aujourd'hui semblable à un champ ravagé par le passage d'une armée. Cependant en approchant d'Andaxar, nous trouvâmes des plaines assez bien cultivées; nous y vîmes surtout une grande quantité de melons et de citrouilles. A Guarda-Romana, que l'on prononce *Guarraman*, nous fûmes étonnés de voir des maisons en pierre de taille et bien bâties. Elles sont réunies quatre à quatre, ont la même façade; et de petits jardins en décorent l'entrée : nous voyions des vases de fleurs sur les croisées, des berceaux d'enfant, des rouets devant les portes. Dans les jardins, des hommes cultivaient la terre, des enfans jouaient, couraient ou conduisaient des moutons : des femmes proprement vêtues tournaient le rouet ou allaitaient leurs enfans, ou avaient l'aiguille à la main. Cette terre *e lieta, e dilettosa*, me dit le poète de la Manche, est très poétique, et vaut beaucoup mieux que la vallée judaïque qu'arrose le torrent de Cédron : si j'étais le roi catholique, je peuplerais ce canton des bergers et des bergères de l'Arcadie, ou de la Sicile.—Et moi, j'y transporterais des hommes robustes, au lieu de les envoyer exploiter des mines au Mexique ou au Pérou.

La colonie était un assemblage d'Allemands, de Français et d'Espagnols. Nous trouvâmes devant la porte d'une maison un vieil Alsacien, assis sur un banc de pierre; ses cheveux blancs, la sérénité de son visage, l'air riant dont il nous salua, nous engagèrent à l'aborder. Il nous dit : Je suis un des premiers fondateurs de la colonie; nous y avons été attirés par don Pablo Olavides, au nombre de six mille Allemands : ce pays, que l'on nous avait vanté, n'était alors qu'une solitude couverte de forêts de sapins, le repaire des loups, des brigands, et l'effroi des voyageurs. Nous n'y trouvâmes pas même de l'eau pour boire; aussi dans les premières années, un grand nombre d'entre nous ont péri de tristesse et de maladies épidémiques. J'ai échappé à la mort; mais je travaillais tout le jour comme un esclave, et je baignais souvent de mes larmes le morceau de pain que je mangeais : j'ai vu mourir à mes côtés ma femme de misère et d'excès de travail, et mon enfant âgé de deux ans. Mais enfin le ciel a eu pitié des nouveaux colons, et vous voyez qu'après tant de travaux, tant de souffrance, la colonie commence à prospérer. En arrivant on donna à chaque famille un pic, une

bêche, une hache, un marteau, une faux, une charrue, des vases et des plats de terre, deux couvertures de chanvre et de laine : dans la suite on distribua par ménage deux vaches, cinq brebis, cinq chèvres, cinq poules, un coq et une truie pleine, du grain, des légumes pour notre semence et notre nourriture. Nous félicitâmes ce bon vieillard de son bonheur. « Dites de mon repos, car le bonheur, je ne l'attends qu'au ciel. Il nous avoua ensuite qu'il était luthérien; cependant qu'il ne croyait pas offenser Dieu, en allant le dimanche à la messe; qu'il n'avait jamais pu se soumettre à la confession ; mais qu'après quelques admonitions on l'avait laissé tranquille. En nous quittant, il nous présenta un très beau melon dont il ne voulut recevoir aucun salaire.

En continuant notre route, nous nous élevions insensiblement ; les aspects devenaient plus variés, plus romantiques; en approchant de la Caroline, nous nous arrêtâmes sur le sommet d'un coteau, d'où nous aperçûmes cette ville naissante : nous découvrions de tous côtés des prairies fertiles, couvertes de vaches, de poulains, de chevaux et de jeunes mulets ; nous voyions des habitations modestes, où de nouveaux colons, oubliant une patrie ingrate, étaient venus en adopter une autre sous un ciel plus doux et plus ami. Don Fernandez, à l'aspect de l'asile où était sa femme, pleura d'attendrissement ; nous avions mis pied à terre ; et par une belle route bordée de peupliers, d'aloès, de figuiers et d'oliviers, nous descendîmes à la ville; il était midi lorsque nous y entrâmes. Don Fernandez me pria d'aller chez l'alcade m'informer de l'habitation de dona Francisca ; elle n'était qu'à un mille de la Caroline. Nous dînâmes à la hâte, malgré l'avis de don Manuel qui disait qu'il aimait les messes courtes et les longs repas. Le dîné expédié, nous partîmes pour l'habitation de dona Francisca; la route en est très agréable. Nous en étions encore à cent pas, lorsque don Fernandez s'écria : « Je vois ma femme! c'est elle-même avec sa mère ; courez mes chers amis; allez la prévenir; sollicitez ma grâce, je vous attends sur cette pierre. »

Nous trouvâmes dona Francisca devant la porte de sa maison, tenant son enfant qu'elle faisait sauter, en lui fredonnant une chanson : sous l'habit grossier d'une villageoise, l'éclat de ses yeux, sa figure noble et touchante brillaient comme une rose, au milieu des feuilles du buisson qui l'enveloppent.

Non copre abito vil, la nobil Luce
E quanto è in lei d'altero di gentile.

Sa mère était à ses côtés, tournant le rouet et environnée de poulets, de poules, de canards; plus loin un Allemand robuste, leur sociétaire, tirait de l'eau d'un puits. A notre approche, dona Francisca se leva, nous regardant d'un œil étonné. Après l'avoir saluée, je lui présentai la lettre du comte d'Avila. « Ah! s'écria-t-elle, je suis ravie d'avoir de ses nouvelles : comment se porte cet ami généreux? » Je l'assurai du bon état de sa santé; elle ouvrit aussitôt la lettre. Lorsqu'elle fut à cette phrase : Ces messieurs vous donneront des nouvelles de votre mari ; son visage s'altéra, ses mains tremblèrent. « Où est cet infortuné, dit-elle en gémissant; que fait-il sans moi, loin de moi; m'a-t-il oubliée? de grâce répondez. — Non, madame, vous êtes toujours dans son souvenir; il vous aime toujours : il brûle du désir de vous revoir. — Et pourquoi ne vient-il pas? — Madame, cet ermite que vous voyez sur cette pierre est mieux instruit que nous ; il a vu don Fernandez, lui a parlé : voulez-vous qu'il vous donne de ses nouvelles? — Oui, courons; » et aussitôt elle donne son enfant à sa mère; précipite ses pas, arrive tout essoufflée, et interroge son époux, sans faire attention à sa figure. « Madame, lui répond don Fernandez vivement ému et d'une voix tremblante, sa santé a résisté à ses chagrins et à ses remords ; il brûle de vous voir, de solliciter à vos genoux son pardon, l'oubli de sa barbare jalousie. — Ah! qu'il vienne, qu'il m'aime, qu'il paraisse, et tout est pardonné! » A cette exclamation don Fernandez tombe à ses pieds, et sans pouvoir proférer une parole, prend sa main, la baigne de ses larmes. Dona Francisca, très étonnée, s'écrie : « O ciel! que faites-vous? qui êtes-vous? — Je suis ce malheureux.... » Sa voix fut étouffée par ses sanglots. Sa femme le regarde alors plus attentivement, croit reconnaître sa voix, ses traits, mais n'ose encore se livrer à la joie, et prodiguer ses caresses. « Ah! s'écria-t-elle avec la plus vive émotion, dissipez mon doute, mes craintes : don Fernandez, est-ce vous? — Oui, ma chère Francisca ; c'est ton époux qui implore ta pitié. » A ces mots, elle s'élance à son cou, l'embrasse, le presse dans ses bras, arrose son visage des larmes de la joie et de la sensibilité. Mais bientôt elle succombe, se trouve mal, son mari la soutient, la fait asseoir, et la rappelle à la vie par les expressions les plus tendres et les plus vives caresses. La mère de dona Francisca accourut à cette scène, leur enfant dans ses bras : Fernandez, oubliant son habit et sa figure d'anachorète, vent embrasser son fils qui, effrayé de sa longue barbe, comme jadis Astianax le fut des plumes du casque d'Hector, recule en jetant un cri d'effroi. La bonne mère même repoussa don Fernandez. Sa femme, revenue de sa défaillance, lui dit : « Ma mère, c'est don Fernandez, votre fils, mon époux. » Elle ne pouvait se le persuader ; mais l'air riant et animé de sa fille, les caresses qu'elle prodiguait à cet ermite dissipèrent tous ses doutes : et à son tour, elle embrassa son gendre, qui prit son enfant dans ses bras, le regarda long-temps, et vit avec plaisir qu'il avait le front, le nez de son père, et les beaux yeux de Francisca. Après cette scène touchante, nous prîmes congé des deux époux, qui nous firent promettre de revenir le lendemain dîner avec eux. « *Bien amá quien nunca olvida* [1], dit en nous éloignant le poète de la Manche. — Convenez, répondis-je, que le mariage a plusieurs mois de la lune du miel? — Oui, comme l'hiver a parfois de beaux jours. *Al buen dia abrele la puerta y para el malo te apareja* [2]. — Puisque, mon cher, vous vous jetez dans les sentences, voici la mienne, *Amare et sapere vix à Deo conceditur* [3]. — Laquelle aimez-vous mieux de ces deux reconnaissances matrimoniales, celle de don Fernandez, ou celle d'Ulysse? — Je n'aime ni les haillons d'Ulysse, ni le pied de bœuf qu'on lui lance à la tête, ni son combat avec le mendiant Irus, auquel il brisa la mâchoire ; je n'aime pas davantage la traduction de madame Dacier. »

Ainsi devisant, nous rentrâmes dans notre auberge, la seule du pays; elle porte le nom de *funda* et non de *posada* ou *venta*, parce que dans la *funda* on vous donne à manger, ce qui arrive rarement dans les autres auberges.

[1] « Bien aime qui jamais n'oublie. »

[2] « Ouvre la porte au bon jour, et prépare-toi pour le mauvais. »

[3] « Aimer et être sage est un rare bienfait des dieux.

Le lendemain, avant de nous rendre chez don Fernandez, nous parcourûmes cette ville naissante; elle est située sur une jolie montagne; elle a plusieurs grandes rues, percées en lignes droites et ornées de statues et de ponts. Les maisons sont bâties sur un plan uniforme et sans ornement. Au centre de la ville est une place octogone entourée d'un portique, c'est là où se tient le marché : tout le plateau de la montagne est en potagers, et planté en avenues d'ormes encore bien jeunes. Les jardins des environs sont charmans. Les terres novales promettent l'abondance; partout on creuse des puits : on a recueilli dans les montagnes les eaux qui se perdaient en ruisseaux; elles forment aujourd'hui des canaux d'irrigation, et remplissent les abreuvoirs : déjà s'élèvent cinq villages : au centre de chacun d'eux, on a bâti une petite église avec son presbytère, une prison, la chambre de la la junte, et un hospice.

Vers le midi nous nous rendîmes chez don Fernandez, nous trouvâmes les deux époux occupés des apprêts de notre dîné; don Fernandez avait fait sa barbe, arrangé ses cheveux et quitté son habit d'ermite : ce n'était plus le même personnage; le sale ermite était devenu un joli homme, il avait repris la fraîcheur et le coloris de la jeunesse. Je lui en fis mon compliment; le poëte du Toboso le compara à Jason rajeuni par Médée. « Voilà, dit don Fernandez, en désignant sa femme, la magicienne qui a opéré ce prodige. » Dona Francisca nous parut aussi briller de nouveaux charmes; le contentement, le bonheur lui avaient rendu toute sa beauté. « Vous me trouvez, dit don Fernandez, dans une occupation très agréable : je suis devenu le maître-d'hôtel, le premier officier de la maison, et l'intendant du jardin. Chaque emploi me procure une jouissance nouvelle; mais nous attendons pour dîner notre commensal, c'est le curé. Les nouveaux colons ont été obligés de se réunir par groupes pour subsister avec plus d'aisance.—Oui, ajouta dona Francisca, nous avons associé ce curé à notre pauvreté, et il nous a rendu de grands services, celui entre autres d'adoucir mes peines, en me parlant de Dieu, de sa miséricorde, de la récompense attachée à la vertu, souvent même dans ce monde : il ne m'a pas trompée, le ciel a eu pitié de moi, et m'a rendu le père de mon enfant, l'époux qui fait le charme de ma vie. »

Le bon curé arriva; nous nous assîmes sur des chaises de paille autour d'une table ronde de bois blanc, dans une chambre dont les quatre murs, très blancs, n'avaient pour décoration qu'une image de la Vierge : les couverts étaient de buis, les assiettes d'argile; deux amphores de terre contenaient le vin et l'eau, un potage à l'huile, une poule au riz et au safran, des tomates, des œufs, du beurre, chose assez rare en Espagne, nous offrirent un festin que je trouvai délicieux, autant par l'appétit qui l'assaisonnait que par la gaîté du local, la vue de la campagne, la douceur, la simplicité de ces mœurs patriarcales, et surtout par l'aspect du bonheur des deux époux, redevenus amans.

Don Manuel qui trouvait le vin bon, et qui le tempérait rarement par l'eau des naïades, dit au curé : « Avouez que nous avons plus d'obligation au patriarche Noé qu'à tous les saints de la légende?—Oui, il a sauvé dans son arche tout le genre humain et tous les animaux de la terre. — Tant pis, il aurait dû laisser noyer les crapauds, les taupes, les serpens, les chenilles, les araignées, les scorpions, les tigres, les léopards, les loups et tant d'autres animaux qui désolent et infestent ce globe sublunaire; il aurait eu moins d'embarras dans son coffre, et nous aurait rendu un service signalé; mais si ce grand patriarche a planté la vigne, c'est par ce bienfait qu'il a mérité notre reconnaissance, et trouvé le secret de vivre neuf cents ans. Buvons à sa santé! On dit que les stoïciens conseillaient de s'enivrer quelquefois pour relâcher l'âme, et que le sage Socrate avait remporté dans une orgie la palme d'un défi entre les buveurs. Allons, monsieur le curé, buvons à la santé de Socrate! *Dulce est desipere in loco* [1]. — Je bois, répond le curé, à la santé du comte Olavidès, notre protecteur, notre père, à celle de cette aimable compagnie. » Nous répondîmes tous à cette santé, et bûmes au comte Olavidès, le bienfaiteur des humains. « Dites-moi, monsieur le pasteur, reprend don Manuel, vous qui êtes dans le secret de l'église, pourquoi les hommes n'ont pas été meilleurs après le déluge et après la mort de notre Seigneur? pourquoi, comme dit Horace, l'espèce humaine va toujours en dégénérant? Pourquoi les hommes sont toujours méchans et fripons, et les femmes coquettes et volages?— C'est qu'ils abusent de la liberté que Dieu leur a laissée. — En ce cas il leur a fait un mauvais présent. Permettez-moi une autre question. Pourquoi les théologiens font-ils du Dieu d'Abraham et de Jacob un Dieu de colère, toujours armé de la foudre pour exercer ses vengeances et écraser de petits insectes comme nous? Il me semble que le pardon des injures est une vertu, et la clémence un des attributs de la Divinité?—Saint Thomas et saint Augustin vous expliqueront ces mystères; quant à nous notre devoir est de nous soumettre... » Pour changer la conversation, et tirer d'embarras ce pauvre pasteur, je lui demandai quels étaient le régime et les lois de ce nouvel établissement. « On accorde, me dit-il, vingt ou trente acres de terre à une famille, sous la condition qu'elle les fera valoir pendant dix ans. Jusqu'après ce terme, elle ne paie aucun impôt; les dîmes ne sont perçues qu'au bout de quatre ans; les colons, ou leurs héritiers, ou leurs domestiques, ne peuvent quitter de dix ans la portion de terre qui leur a été concédée. A l'expiration de ce terme, s'ils veulent s'y fixer, la terre leur est donnée à bail, et elle paie un petit cens. Le roi fournit les semences de blé; mais, après la moisson, il faut rendre la même quantité. Le roi, de plus, donne quelques instrumens aratoires, et les murs des maisons sont bâtis à ses frais. Il y a dans chaque district des écoles situées à côté des églises, où l'on apprend aux enfans la doctrine chrétienne et la langue espagnole; mais il est défendu de leur enseigner la grammaire ni aucune autre science : il ne faut au laboureur que des bras, de la religion, de la morale, et des connaissances relatives à son état. »

Don Fernandez nous proposa d'aller, au sortir de table, nous promener dans le district. Tout déjà prospérait dans cette terre, naguère inculte et hérissée de ronces. Elle produisait des légumes, des fleurs, du grain et du chanvre : des vignes, des oliviers, des mûriers, des pommiers et des cerisiers commençaient à s'élever, et à promettre leurs bienfaits aux nouveaux cultivateurs. Le contentement régnait sur les visages; la plupart avaient agrandi leurs logemens, embelli leurs jardins. « Il me paraît, dis-je au curé, que Dieu bénit leurs travaux, que la fertilité descend sur cette terre. Mon âme jouit à la vue de cette

[1] « La folie est douce en certains momens. »

nouvelle création, qui semble, pour ainsi dire, sortir du sein du chaos et de la désolation.—Ce canton, me répondit le curé, nous rapelle l'Écriture-Sainte qui décrit ainsi la vie champêtre des Hébreux : « La terre de Judas était fertile, chacun y cultivait son champ en paix ; les arbres portaient des fruits, et chaque habitant était assis sous sa vigne ou sous son figuier. » Deux fois par an tous les colons et moi à leur tête, nous faisons le tour des campagnes en implorant les grâces et les bénédictions du ciel. Ces rogations ont été établies par saint Mamert, évêque de Vienne. Ce saint, voyant son peuple affligé par des tremblemens de terre et d'autres présages sinistres, ordonna, pour tous les ans, trois jours avant l'Ascension, des jeûnes et des prières solennelles. Bientôt les églises d'occident adoptèrent ces rogations ; le concile d'Orléans ordonna aux maîtres d'exempter, ces jours-là, les domestiques de leurs travaux, afin que tout le peuple fût réuni pour gémir et prier [1]. Un concile de Mayence obligea les fidèles d'assister aux prières et aux processions, couverts de cendres et pieds nus.—Ces rogations, dis-je alors, nous viennent des Romains, qui, deux fois l'année, célébraient des fêtes en l'honneur de Cérès, pour en obtenir les biens de la terre : la première se faisait au printemps, la seconde à l'époque de la moisson [2]. »

Nous étions alors devant une habitation très bien cultivée, où je voyais un grand nombre de colons occupés aux travaux de la campagne. « Voilà, dis-je au curé, bien du monde réuni dans ce petit coin de terre? — Oui, et ce qui vous étonnera, c'est que tout ce monde n'est qu'une même famille, dont j'ai marié, la semaine passée, tous les individus à la fois. La maîtresse de l'habitation, veuve de quarante ans, par son activité, son industrie et celle de feu son mari, a fait prospérer sa concession. Elle les rassembla, il y a environ un mois, pour leur faire le partage de ses biens. Elle donna à son aîné le champ qu'elle avait cultivé, parce que les lois de la Sierra-Morena en défendent la division ; elle distribua aux trois autres les fruits de ses économies, soit en bestiaux, soit en argent, en leur annonçant qu'elle allait se marier. Les trois fils aînés, tout aussi portés au mariage, avaient déjà fait leur choix, et n'attendaient que les bienfaits de leur mère pour épouser leurs maîtresses ; ils lui avouèrent leur inclination, les quatre mariages furent arrêtés, et j'ai eu le bonheur de donner la bénédiction nuptiale, le même jour, à la mère et à ses trois fils. La paix, le travail, l'amour, l'aisance, mère de la concorde, règnent dans ces heureux ménages ; c'est une faible copie de l'âge d'or : mais je crains que le bonheur de nos colons ne soit pas de longue durée ; déjà j'entends le bruit sourd des murmures ; tous les habitans ne sont pas également satisfaits de leur sort.—D'où peut leur venir ce mécontentement? —De l'inquiétude de l'esprit humain, de la paresse. L'homme désire l'aisance, et craint la peine qui la procure ; il aspire au bonheur, et ne sait pas en jouir : cependant si le pays continue à être cultivé, il deviendra un des plus florissans de l'Espagne. Mais l'avenir m'effraie : cette colonie sera un jour négligée, abandonnée. — Il me semble pourtant que le gouvernement l'a prise à cœur, la protége fortement? — Oui, à présent il la soutient, la vivifie ; mais je redoute la vengeance des moines : ils sont implacables. Don Pablo Olivadès a fait sanctionner par le roi un article qui porte que l'on ne permettra dans la colonie aucune fondation de couvens des deux sexes, sous quelque motif ou dénomination que ce soit, et que les curés et les vicaires seuls règleraient tout ce qui concerne le spirituel. J'ai bien peur que cette clause ne renverse la colonie ; le comte Olivades lui-même aperçoit des nuages ; l'intrigue s'agite et travaille sourdement ; les moines sont en campagne ; mais il faut espérer que la Providence veillera sur nous, et protégera Israël contre les Philistins [1]. »

L'approche de la nuit nous sépara. Les adieux furent touchans ; les époux manquerent d'expression pour nous témoigner leur reconnaissance et leurs regrets de nous voir partir si tôt. Don Manuel souhaita à don Fernandez la longévité et les nombreux troupeaux d'Abraham ; et à dona Francisca, qu'elle conservât, comme Sara, sa beauté jusqu'à soixante ans. Elle lui répondit : « Que le ciel dans ma vieillesse me laisse mon époux, mon enfant et la santé, c'est tout ce que j'ambitionne. » Le pasteur promit au poëte du Toboso de prier Dieu pour lui. « *Det vitam, det opes*, répondit-il, je me charge du reste [2]. »

En retournant à la Caroline, il me dit : « J'aimerais assez cette vie poétique : un jardin, une petite maison, un beau ciel, un doux loisir, tout cela est séduisant ; mais je voudrais, comme les patriarches ou les musulmans, avoir dans ma chaumière un harem de trois ou quatre femmes pour égayer ma solitude et amuser le pacha Soliman. Lorsque Apollon était berger, il poursuivait une bergère ; cela occupe et fait passer le temps. — Pour moi, lui dis-je, j'ignore où j'irai passer le mien ; quoique jeune encore, ma vie a été si active, si agitée, qu'il me semble avoir vécu, comme Nestor, trois âges d'homme. On a beau me crier aux oreilles que je suis

[1] Charlemagne et Charles-le-Chauve défendirent au peuple de travailler pendant les rogations.

[2] Ces fêtes de Cérès se nommaient *ambarvales* : chaque père de famille fournissait une victime couronnée de feuilles de chêne, qu'il promenait trois fois autour de son champ, en l'arrosant de miel et de vin, et en chantant des hymnes en l'honneur de la déesse.

A la fête de la moisson, on lui présentait les premiers fruits de la saison ; on immolait une génisse ou une truie pleine, ou une brebis. Outre ces fêtes particulières, il y en avait de publiques qui avaient lieu dans l'enceinte de Rome ; les citoyens faisaient, en chantant des prières, une procession solennelle.

[1] Malheureusement ce bon curé a prophétisé. Un grand d'Espagne, en qualité d'alguazil mayor de l'inquisition arrêta M. Olavidès, et le traduisit dans les prisons du saint-office. Ses papiers, ses livres, furent saisis. Son procès fut instruit pendant deux ans, dans le plus grand silence. On le fit comparaître, vêtu de jaune, un cierge vert à la main, devant une assemblée composée de quarante personnes, parmi lesquelles se trouvaient des grands d'Espagne, des officiers généraux, des moines, des ecclésiastiques : on lui lut sa procédure, dans laquelle on l'accusait d'avoir fréquenté Voltaire et Rousseau, d'avoir parlé le langage des esprits forts, et jeté du ridicule sur les pères de l'église. D'après ces accusations, on prononça la sentence qui le déclarait hérétique, et portait la confiscation de ses biens, le condamnait à une prison de huit ans dans un monastère, à lire des livres de piété, à faire pénitence et à se confesser une fois par mois. Après la lecture de la sentence, et d'une abjuration solennelle qu'il fit, il fut absous, avec tout l'appareil d'usage, de la censure qui le frappait. On assure qu'il y eut des juges qui opinèrent à la mort. Mais le monarque et le grand-inquisiteur même avaient modifié cette sentence. Depuis, M. Olavidès, ayant obtenu la permision d'aller prendre les eaux minérales en Catalogne, s'échappa, et vint en France chercher la sécurité et le repos.

[2] « Qu'il me donne la vie et des richesses. »

libre, maître de ma destinée, je sens en moi quelque chose qui m'entraîne, me subjugue en dépit de ma raison et de ma volonté. » Je lui confiai alors que mon projet était d'aller passer quinze jours à Valence, puis, de retourner dans mes pénates, pour vivre dans ma terre et chercher une épouse selon mon cœur. Peut-être toutes les belles ne seront pas pour moi des nymphes fugitives. —Vous avez donc, me dit-il, la fureur matrimoniale? — Oui, je regarde le mariage comme l'état le plus près du bonheur. — Et moi, comme l'antipode. Pour se concentrer dans un ménage, il faut être dans son automne, et même entrer dans son hiver : alors l'imagination est refroidie, les sens sont affaiblis, les désirs rares et modestes, et c'est là ce qui constitue un mari parfait.—Mon ami, vos paradoxes ne feront pas fortune dans le monde. Mais voici un moment cruel pour moi; je vais partir pour Valence, où vous ne pouvez me suivre.—Pourquoi? —Vous avez juré sur les reliques de saint Vincent de ne pas y reparaître de deux ans.—Bah! s'écria-t-il, saint Vincent est un bon diable; il ne m'en voudra pas pour si peu de chose. Je brûle de revoir ma chère Eurydice; comme Orphée, je m'ennuie de mon veuvage, et, comme lui, j'irais la chercher au fond des enfers Mais je monte sur le trépied; loin d'ici profanes! *Odi profanum vulgus et arceo.*

La nature, mère indulgente,
En nous donnant des yeux, des sens,
De la raison, une âme aimante
Et des désirs vifs et pressans,
A voulu que notre existence
Fût un long cours de jouissances;
Que le plaisir filât nos ans.

Les hiboux craignent la lumière,
A son éclat ferment les yeux.
L'homme serait bien plus sot qu'eux,
Si, renfermé dans sa tanière,
Il repoussait, fuyait le jour
Dont brille l'astre de l'amour,
Et sur les mers et sur la terre.

Plaisirs, amours, dieux du bonheur,
Soleils brillans de l'Ibérie,
Remplissez-moi de votre ardeur,
Et de votre douce ambroisie
Enivrez mes sens et mon cœur.

Ce poëte aimable, décidé à me suivre, nous partîmes de la Caroline les premiers jours de février. Le printemps s'annonçait. Les Grecs plaçaient le temple d'Apollon à Délos, et celui de Vénus à Paphos ou à Gnide, et moi je choisirais l'Andalousie pour élever un temple au printemps. Celui du nord de la France a, comme certains écrivains, une réputation mal acquise; il n'y paraît que voilé de brouillards, et escorté des vents et des pluies: mais dans la Bétique ce dieu arrive sur des nuages d'or, promenés par les zéphyrs; la terre est en travail, enfante, et chaque jour fait éclore une fleur nouvelle et un plaisir nouveau. « Oui, mon ami, ajouta le poëte de la Manche dans son enthousiasme, le ciel sourit, s'ouvre, l'amour descend, et verse dans ma coupe un baume céleste; la belle Clara m'attend couronnée de myrtes et de roses; je vais me précipiter dans ses bras, et me plonger dans un torrent de délices. »

Versez ami, versez à boire;
L'heureux printemps est de retour;
L'hiver vaincu, triste et sans gloire,
Fuit en grondant de ce séjour:
Le ciel sourit, et l'air s'enflamme,
La fleur renaît aux feux du jour:
Jeunes beautés, ouvrez votre âme,
La nature enfante l'amour.

En descendant de la Sierra-Morena, toute la belle décoration de la campagne s'évanouit : nous traversions des pâturages déserts, des villages délabrés et solitaires: par-ci, par-là, quelques vignobles, des champs de blé arrêtent les regards et consolent les voyageurs. Les habitans étaient vêtus d'une étoffe grossière, et ce qui affligeait le plus don Manuel, c'était d'y voir les femmes enlaidies. « Ce pays, disait-il, est maudit de Dieu; sans doute c'est ici que s'est retirée l'une des deux tribus de Samarie que l'on cherche depuis si long-temps [1]. » Tout à coup le *calessero* s'arrêta et s'agenouilla devant une croix qui bordait le chemin, marmota quelques prières, et nous conta ensuite qu'au même lieu où cette croix avait été plantée, une sorcière, qui s'était changée en vache, avait tué un berger. Je lui demandai le motif de ce meurtre. « Elle l'aimait d'amour; mais comme elle était laide, vieille et sorcière, il ne voulut jamais l'écouter. — Cette sorcière, reprit don Manuel, était une vraie bête à cornes : si, au lieu de se métamorphoser en vache, elle eût pris la figure d'une jolie nymphe, le berger l'aurait traitée avec les mêmes égards que Jupiter eut pour la sensible Léda ou pour la belle Europe. »

Après plusieurs jours de marche, nous dînâmes à *Puente de la Higuera*, ville située sur une montagne. La fertilité des champs nous annonçait déjà le beau royaume de Valence. De cette hauteur nous jouissions de la vue d'une vallée charmante; nous dînâmes à la hâte pour descendre dans ce beau jardin, semblable à celui où Ève cueillit le fruit défendu, et dont Milton a fait une si belle description. Les chemins étaient bordés de groseillers, d'oliviers, de légumes, de citrouilles, d'amandiers, de mûriers, de melons et de champs de blé. Tout brillait de fertilité et de l'éclat des fleurs; de petits canaux arrosaient ce pays enchanteur. La route qui le traverse est une des plus belles de l'Espagne. Nous trouvions des ponts superbes, des *venta* dans la situation la plus heureuse. Nous jouissions de la gaîté, des chants des cultivateurs, qui suspendaient leurs travaux et leurs chansons pour nous regarder passer. Ils criaient : *Viandate, vaya usted con Dios y con la Virgen* [2]. Les habitans de ces villages sont vêtus d'une chemise blanche et d'un tablier écossais; ils portent des chaussons bleuâtres et des souliers de chanvre qu'ils nomment *alpargatas*; ils mettent sur leurs chemises un petit gilet noir ou écarlate où sont attachées des manches flottantes. Les femmes ont des corsets bleus de toile de coton, garnis de larges rubans; elles entortillent leurs cheveux derrière la tête à la manière des Grecques; elles se mettent, pour ornement, une file de grandes perles et de petits jetons d'or qui descendent sur leur poitrine. Leurs habits propres et serrés développent l'élégance de leur taille.

Nous arrivâmes le soir dans une bourgade d'un aspect enchanteur; hommes et femmes étaient assis devant leurs

[1] Un roi d'orient, nommé *Salmanazar*, enleva dix tribus hébraïques et les dispersa dans ses états; on ignore depuis leur destinée On prétend que plusieurs de leurs descendans habitent la mer Caspienne, les Indes et la Chine.

[2] « Voyageurs, allez avec Dieu et avec la Vierge. »

portes; les chants, les guitares, retentissaient au loin. Heureux enfans de la nature, jouissez de ses faveurs! La terre vous prodigue ses fruits et les tableaux les plus riants; la douceur du climat vous donne l'enjouement et la santé; à l'ombre de l'ignorance vous jouissez de cette heureuse incurie d'où naissent la modération des désirs et la quiétude de l'âme! Nous voulûmes acheter des oranges, une femme nous dit: « Venez en cueillir, et mangez-en autant qu'il vous plaira. » Nous la suivîmes, accompagnés d'une troupe d'enfans pour qui nous étions un spectacle nouveau: don Manuel surtout attirait leurs regards. « Je suis ici, me disait-il, un phénomène; j'ai cette obligation au monticule placé sur mes épaules. » La femme qui nous conduisait dans son jardin n'avait que dix-sept ans, et déjà l'hymen lui avait donné trois enfans; elle nous avoua avec beaucoup d'ingénuité, que son petit Antonio était né avant le mariage; mais que son mari, très honnête homme, lui avait promis de l'épouser et lui avait tenu parole. Elle nous cueillit les meilleures oranges et en refusa le paiement, en nous disant que si Dieu prodiguait à l'homme les biens de la terre, c'était pour qu'il les partageât avec ses semblables. L'hospitalité règne chez ces habitans; mais ils regardent comme un vol le fruit que l'on emporterait dans ses poches.

Le lendemain nous n'avions plus que trois *leguas* pour arriver à Valence; les villages multipliés, la richesse de la campagne, tout annonce l'approche de cette grande ville: mon cœur palpitait de plaisir et de tendresse en songeant que j'allais embrasser don Inigo et sa charmante fille, qui semblait m'intéresser davantage à mesure que je me rapprochais d'elle. Don Manuel trépignait aussi de joie et sentait renaître tous ses feux pour la belle Clara; cependant, malgré son amour, il voulut s'arrêter pour déjeuner dans une auberge d'assez belle apparence. Le vin s'étant trouvé très bon, j'eus beau l'inviter à se hâter pour arriver de bonne heure, il me dit: « Mon ami, à table, *festina lente;* tout à coup l'enthousiasme le saisit, et il improvisa et chanta ce couplet:

O mon aimable tourterelle,
Jeune Clara, je vais te voir:
Amour, cache-moi sous ton aile,
Et réalise mon espoir;
Échauffe son âme sensible
De tes feux célestes et doux,
Et rends son amant invisible
A l'œil perfide des jaloux.

Nous partîmes enfin lorsqu'il eut fini son vin et sa chanson: à la dernière lieue nous mîmes pied à terre; une superbe allée, bordée de maisons de campagne, nous conduisit jusqu'au faubourg. En y entrant, le bruit des métiers, la multiplicité des boutiques, des cabarets, de petits chariots, l'agitation, le mouvement et le tumulte nous annoncèrent le voisinage de la grande ville. Au milieu du fracas et de la société des hommes, je sentis mon cœur oppressé; il me semblait qu'en quittant la campagne, son air pur, les bois, les vergers, leur calme heureux, leur douce solitude, j'entrais dans une vaste prison qui renfermait une infinité de malheureux; mais cette oppression cessa en approchant de la maison de don Inigo. J'entrai dans son cabinet sans me faire annoncer; il jeta un cri de joie en me voyant. Je me précipitai dans ses bras et je l'embrassai bien tendrement. Après nous être remis de ce trouble si doux, je lui demandai des nouvelles de Rosalie. « Elle vient, me dit-il, d'éprouver un événement qui l'attriste et me comble de joie; elle a reçu la semaine dernière, la nouvelle de la mort de son mari. Il s'était sauvé des prisons de Madrid, où ses dettes et son libertinage l'avaient fait enfermer. Poursuivi par des alguasils, il a voulu se défendre, il a blessé l'un d'eux d'un coup de poignard; mais aussitôt un coup de sabre lui a fendu la tête. Rosalie n'a pu refuser des larmes à la malheureuse destinée d'un homme qu'elle avait aimé, auquel un lien sacré l'unissait encore; et ce qui accroît sa douleur, c'est de le savoir mort sans confession, et condamné aux flammes éternelles. Elle le pleure tous les jours; mais j'espère que votre présence dissipera bientôt cet attendrissement et sèchera ses larmes. » Alors, sans lui faire annoncer mon arrivée, il l'envoya chercher. A ma vue son émotion fut si vive qu'elle fut obligée de se jeter dans un fauteuil, en s'écriant d'une voix faible: « *Que vedo! el senor caballero don Luis!* » Je demandai à son père la permission de l'embrasser, ce qu'il m'accorda sans peine. Rosalie, en rougissant, me pressa légèrement dans ses bras. Sous son habit de deuil elle me parut encore plus jolie, son regard était doux et tendre, son air mélancolique, l'aimable pudeur fleurissait sur son visage. « Vous avez donc pleuré, lui dis-je, un époux qui vous avait si lâchement abandonnée? — Oui, le malheur d'un homme doit faire oublier ses fautes. J'ai déjà récité bien des prières pour lui, et mon père m'a promis de faire dire cent messes pour le repos de son âme, si Dieu lui a fait la grâce de ne le condamner qu'au purgatoire. Que je serais tranquille si quelqu'un pouvait me l'assurer! » Je lui dis que l'on devait tout espérer de la clémence du père des humains.

Je logeai chez don Inigo, qui me dit: « Vous êtes chez vous, chez votre père; plus long-temps vous resterez avec nous, plus Rosalie et moi nous vous devrons de reconnaissance. »

Don Manuel s'était logé à l'extrémité de la ville, chez un Juif; il m'avait promis de venir me voir le lendemain de notre arrivée: je l'attendis vainement; mais le matin du jour suivant, il entra dans ma chambre, l'air effaré, le visage blême; je lui demandai des nouvelles de sa santé. « Ah! me dit-il, je ne sais pas ce que devient mon âme, le trouble la saisit, je crois qu'elle veut m'abandonner et retourner à son premier gîte. — Est-ce que dona Clara vous a mal reçu? avez-vous à gémir de son inconstance? La chaste Pénélope n'a pas voulu reconnaître Ulysse? — Oui, c'est une volage, une perfide. Le soir même de notre arrivée, enflammé d'amour, sur les ailes de l'espérance, je volai chez elle, déguisé sous mon uniforme monacal; on m'introduit dans sa chambre sous le nom *du père Chrisostôme;* je comptais bien en avoir l'éloquence; je me préparais à une reconnaissance des plus pathétiques; mais cette nouvelle Dalila me regarda d'un air froid et dédaigneux. Je crus d'abord qu'elle ne me reconnaissait pas. Je me suis nommé, je lui ai demandé si elle avait oublié son poëte, son ami. — Non, je me rappelle votre figure et votre serment: vous avez juré sur les reliques de saint Vincent de ne pas reparaître de deux ans dans Valence; vous vous parjurez, vous profanez ce vêtement sacré, je ne veux point partager votre crime: tremblez, craignez les foudres du ciel, on n'offense pas les saints impunément; Dieu même venge les insultes faites à ses élus. Sachez que quarante-deux petits enfans s'étant moqués du prophète Élisée, et

l'ayant appelé *chauve*, Dieu envoya deux ours qui les dévorèrent tous. » D'abord étonné, glacé de cet accueil, je suis resté muet, pétrifié ; mais bientôt l'indignation ranimant mes esprits, je lui ai dit : « Je vois, ma belle, que si vous avez perdu la tête, vous n'avez pas perdu la mémoire et la langue ; je ne vous croyais pas si savante. Qui diable vous a appris cette belle histoire des deux ours? Mais je vois que *amor di dona, agua en cestillo* [1]. Au reste, je m'aperçois avec plaisir que de Madeleine pécheresse, vous êtes devenue Madeleine pénitente. Allons, touché de vos remords, je vais vous donner l'absolution. » Alors avec une sainte gravité, faisant sur elle le signe de la croix, je lui ai dit : « *Absolvo te à peccatis tuis, in nomine, etc.* » Je m'évadai ensuite ; car je n'apercevais au feu de ses regards que la colère bouillonnait dans ses veines, *et notum quid possit fœmina furens* [2]. Je suis venu souper avec mon Hébreu. « Fils de Jacob et de Rachel, lui ai-je dit, noyons mon amour et nos soucis dans le vin. Il n'y a rien de vrai, de solide que le plaisir et le bon vin, *dissipat Evius curas edaces*. Mahomet a dit que Dieu avait fait deux beaux présens à l'homme, les femmes et les parfums ; il s'est trompé, il a voulu dire, les femmes et le vin. » Lorsque nos têtes ont été échauffées des vapeurs de Bacchus, nous avons bu à la santé du diable, et l'avons prié à souper avec nous ; ensuite, après avoir vidé nos flacons, et beaucoup ri de notre invitation au grand-maître des enfers, à minuit, à l'heure où les sorciers vont au sabbat, où les démons remontent sur la terre, nous sommes allés paisiblement nous mettre dans nos lits.

« Mais voici le pire de mon histoire : Un peu avant la naissance du jour, à l'heure des songes, je dormais profondément, lorsque j'ai vu entrer dans ma chambre des hommes vêtus de noir, ayant des têtes de mort sur leurs habits, des cierges à la main, et le diable à leur tête, le front armé de cornes, les yeux ardens comme deux escarboucles ; ils ont entouré un cercueil qui était au milieu de ma chambre ; ensuite ils sont venus près de mon lit : j'étais dans une situation terrible, je suffoquais ; une sueur froide m'inondait. Cependant voyant le diable si près de moi, j'ai fait un effort pour lui parler, et lui ai demandé, d'une voix faible et tremblante, ce qu'il voulait :— Mon cher apostat, m'a-t-il répondu, tu m'as prié hier à souper avec toi, je te remercie ; je viens à mon tour t'inviter à souper dans quatre jours dans mon palais avec Luther, Calvin, Pilate, Judas, Mahomet, l'empereur Julien, Henri VIII, Jean Hus et Jérôme de Prague ; ce sont eux que tu vois autour de moi. » A ces mots il a disparu, et laissé dans ma chambre une odeur de soufre épouvantable : j'étais mourant, plus froid qu'un prédicateur qui reste court en chaire, ou qu'un courtisan que son maître n'a pas daigné regarder en passant : je n'ai pu me rendormir ; les rayons du jour ont dissipé mon effroi, j'ai déjeuné avec mon Israélite, qui, ni juif, ni chrétien, s'est moqué de mon songe, de la pythonisse d'Endor, de l'ombre de Samuel, qui fit si grande peur au roi Saül, et des songes de Nabuchodonosor, expliqués par Daniel ; enfin sa gaîté, ses plaisanteries, m'ont rendu le courage ; et pour achever agréablement la journée, je suis allé dîner chez un de mes anciens amis, qui a parcouru les différens états de la vie ; il a été moine, corsaire, médecin, journaliste et comédien. Aujourd'hui il mange gaîment l'héritage de l'un de ses oncles, mort au Mexique. C'est un mécréant, grand contempteur des saints et de leurs miracles ; je lui ai confié le serment que j'avais fait à saint Vincent, et que j'ai violé. « Rassure-toi, m'a-t-il dit : saint Vincent n'a pas en paradis d'assez bonnes lunettes pour voir ce qui se passe sur la terre ; il s'embarrasse fort peu que don Manuel, l'improvisateur, porte ses talens et sa bosse à Ispahan, à Pékin ou à Valence. Pierre Barjone a renié trois fois notre Seigneur, et n'en est pas moins un grand saint. Moi, j'ai fait vœu de chasteté et de pauvreté ; j'ai de l'argent et une jolie maîtresse, qui me donne le paradis dans ce monde, en attendant que mon âme aille occuper sa niche dans l'autre : le 19 avril c'est la fête de *san Vincente* ; tu composeras quelques jolis couplets à sa gloire, et par-là tu feras ta paix avec lui. » Ce discours, qui a été suivi d'un bon dîner, a apaisé quelque petite syndérèse qui me restait sur le cœur, et le soir je suis rentré dans ma chambre, plein de confiance, plein d'hilarité, et avec un peu de vin dans la tête : mais la nuit, j'ai eu une autre vision ; j'ai vu un grand fantôme vêtu de blanc, le chef couronné d'une auréole brillante, qui m'a dit : « Je suis saint Vincent Ferrier, j'ai pitié de toi ; je descends du ciel pour sauver ton âme, tu n'as plus que trois jours à rester sur la terre, repens-toi ; demande pardon à Dieu de ton impiété, de ton libertinage ; rappelle-toi l'habit religieux que tu as porté dans ta jeunesse ; cette robe sacrée déposera contre toi au tribunal de l'Éternel ; tremble, implore ta grâce ou tu vas devenir la proie du démon, et tomber dans l'abîme. » Je me suis éveillé en sursaut, et l'ombre s'est évanouie ; mais je l'ai toujours présente : j'entends toujours la voix du saint ; et cette apparition, celle du diable, l'annonce de ma mort prochaine, me troublent, enveloppent mon âme d'un crêpe funèbre, et me donnent la fièvre. » Pendant ce discours, je l'observais ; ses yeux étaient ardens, son visage décomposé ; son corps tremblait : je le rassurai autant que je pus ; je lui dis que ces visions étaient l'effet d'une imagination vive et d'un sang agité, et ne méritaient pas plus de croyance que celles de sainte Thérèse ou celles du roi Balthazar, qui vit une main écrire des mots sur une muraille. Je lui proposai de dîner chez don Inigo ; il me dit qu'il n'avait plus faim, qu'il allait prendre l'air, et composer une satire contre dona Clara, pour lui laisser en mourant une marque de sa reconnaissance et de son souvenir. Je lui promis d'aller le lendemain déjeuner avec lui.

Avant de dîner j'allai avec don Inigo me promener dans la ville, et visiter les couvens et les églises qui, la plupart, au lieu de dômes, n'ont que des tours hautes et minces, ornées de toutes sortes de pilastres et de devises bizarres ; tout est peint et doré avec profusion. Je ne remarquai que le couvent des Franciscains ; il paraît que ces moines sont très bien logés en Espagne ; le monastère a une cour double, entourée d'un portique ouvert, où sont des fontaines qui versent leurs eaux dans les deux cours : nous vîmes passer l'archevêque. « Ce prélat, me dit don Inigo, est le fils d'un paysan, ainsi que son prédécesseur l'était. Ce dernier a fait bâtir une riche habitation pour les franciscains qui sont les champions de l'immaculée conception ; et le prélat d'aujourd'hui, dont les dogmes sont diamétralement opposés à ceux de son pré-

[1] « Amour de femme, eau dans un panier. » Le proverbe espagnol dit : « Amour d'enfant. »

[2] « On sait tout ce que peut une femme en fureur. »

VIRGILE.

décesseur, en a fait autant pour les pères des *écoles pies.* » Lorsque nous fûmes à peu près au centre de la ville, il me dit : « C'est ici qu'était jadis la porte par où le Cid fit son entrée triomphale dans Valence, et termina ses exploits. Jugez combien cette ville s'est agrandie; c'est surtout depuis l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. »

Nous trouvâmes une affiche de comédie dont la lecture me parut amusante et bonne à retenir.

A l'impératrice du ciel, mère du verbe éternel, nord de toute l'Espagne, consolation, fidèle sentinelle et rempart de tous les Espagnols, la très sainte Marie, à son profit, et pour l'augmentation de son plus grand culte, la compagnie des comiques jouera aujourd'hui une nouvelle et joyeuse comédie intitulée el Heredero universal (le Légataire universel), *de* Carlos Gordoni, *auteur de* la Marguarita (Marguerite). *Le fameux Romano dansera le fandango. On prévient que la salle sera éclairée.* Je dis à don Inigo : « Cet *Heredero* universel est sans doute une traduction ou imitation du *Légataire* de Regnard ?—Oui, mais l'auteur se garde bien de l'avouer, ainsi que la traduction de *la Marguarita* qui est la *Nanine* française.— Si les Espagnols sont glorieux, à plus forte raison les auteurs doivent l'être. »

Nous trouvâmes, à notre retour, chez don Inigo, le curé de la paroisse qui l'attendait. Je les laissai ensemble. Dès qu'il fut parti, don Inigo me fit appeler, et me dit : « Savez-vous ce qu'est venu faire ici le curé ? — Non, vraiment. — Il a apporté son registre pour inscrire les noms de toutes les personnes qui logent chez moi, et le vôtre aussi. — Qu'en veut-il faire? — Nous approchons de Pâques, il faut que chacun de nous lui fournisse son billet de confession et de communion, qu'il viendra chercher après ce grand jour. Si quelqu'un ne le donnait pas, il serait foudroyé des censures de l'église, son nom affiché dans les carrefours; et s'il ne se confesse pas dans un temps donné, il est puni corporellement. — Cette loi de l'église doit enfanter beaucoup de sacriléges ? — N'en doutez pas; mais nos prêtres ont pour principe qu'il faut employer tous les moyens pour forcer les hommes à leurs devoirs, sous le prétexte que la persuasion arrive tôt ou tard. Au reste, ne vous alarmez pas, j'aurai un billet pour vous. — Comment vous y prendrez-vous? J'en achèterai un. Ces billets sont communs, et se vendent à très bon compte. Dès le commencement de la semaine Sainte, des femmes perdues, profanant ce que notre religion a de plus sacré, vont communier dans diverses églises, et retirant leur billet à chaque fois, elles le jettent dans le commerce. D'autres de ces créatures se prostituent à des moines, qui les paient en ce papier-monnaie. Il est des hommes plus hardis qui, pour épargner les frais du billet, ne craignent pas de communier sans confession, et de devenir sacriléges. — Ainsi c'est à Pâques où se commettent les plus grands crimes. — Il faut en gémir, et attendre du temps la suppression de ces abus. »

Le lendemain matin je me rendis chez don Manuel; je le trouvai dans son lit. Sitôt qu'il m'aperçut, il s'écria : « Mon ami, je suis mort; la fièvre me dévore; j'ai eu cette nuit d'autres visions; saint Vincent est à mes trousses; il se venge. Allez, je vous prie, me chercher un médecin et un confesseur. » A cette demande je compris que ses visions et la fièvre avaient affaibli sa tête, je me flattai que la présence du médecin et du confesseur la rétabliraient bien mieux que les plus belles maximes de la morale et de la philosophie. Je m'adressai, pour avoir ces deux personnages, à don Inigo, qui m'indiqua son docteur et le vicaire de sa paroisse. Je courus d'abord chez l'Esculape. « C'est bientôt, me dit-il, l'heure de mon dîner; je ne fais jamais de visite dans ce moment. — Vous viendrez, je l'espère, au sortir de table? — Non, je fais alors la méridienne. — Mais après la méridienne vous paraîtrez sans doute? — Pas encore. Ce matin j'ai purgé l'archevêque pour une légère indigestion, je veux aller voir l'effet de la médecine : vous sentez bien ce qu'on doit à son *ousia illustrissima.* Mais dès que je l'aurai vu, je courrai chez votre malade, à la considération de mon ami don Inigo Florès. — Mais si, pendant le temps donné à votre dîner, à votre sommeil, à son *ousia illustrissima,* le malade meurt? — Ce ne sera pas ma faute, nous prierons Dieu pour lui. » J'eus beau le presser, vouloir rompre l'ordre méthodique de sa journée, il me répondit que s'il brisait ses habitudes, troublait sa digestion et son repos pour ses malades, il serait bientôt plus malade qu'eux. J'allai ensuite chez le vicaire, que je ne trouvai pas : j'y retournai le soir, et je le menai chez don Manuel. Le docteur y était déjà, il me dit à l'oreille que mon ami avait une fièvre inflammatoire, qu'il ne répondait pas de ses jours, et qu'il fallait le faire confesser tout de suite. Dès que don Manuel aperçut le vicaire, il lui cria : « Prêtre du Seigneur, je suis perdu ; le diable m'attend demain à souper avec Luther, Calvin, Judas, Pilate, Mahomet et Julien-l'Apostat. » L'ecclésiastique, qui vit que son imagination était frappée, chercha à le rassurer par les paroles du psalmiste : « Dieu est bon, et sa miséricorde est éternelle. » Saint Paul, ajouta-t-il, était l'ennemi de Dieu; saint Augustin était plongé dans le bourbier du vice : cependant tous deux jouissent aujourd'hui du bonheur et de la gloire des saints. Écoutez la voix de Dieu, qui vous appelle à lui comme il appela jadis trois fois Samuel, encore enfant; n'imitez pas ce petit Samuel, qui ne reconnut pas sa voix. L'entendez-vous? la reconnaissez-vous? — Oui, monsieur. — Le Dieu de bonté vous envoie aujourd'hui, pour votre salut, une grave maladie. — Hélas! oui; mais j'aurais désiré que ce fût un peu plus tard. — Voulez-vous vous confesser? Vos maux s'affaibliront quand votre conscience sera plus tranquille. — Je le veux bien, quoique je n'aie pas eu le temps de me préparer. » Alors nous sortîmes tous, et je revins chez don Inigo, navré de douleur. Le père et la fille cherchèrent à me consoler; Rosalie me disait, non sans quelque rougeur : « Il vous restera encore de bons amis, mon père et moi. » Je ne pus fermer l'œil de la nuit; j'avais toujours devant les yeux ce poëte charmant, jovial, plein d'esprit, à peine au milieu de sa carrière, et déjà dans les bras de la mort, au moment où il ne s'occupait que de plaisirs et de jouissances.

De grand matin je retournai chez lui; il était assoupi, on l'avait saigné deux fois. Sa garde me dit qu'il avait passé une nuit très agitée; qu'il sommeillait dans ce moment et rêvait, ou plutôt qu'il était dans le délire. Je m'assis auprès de son lit, et j'attendis le moment de son réveil. Dans son délire, il nommait dona Clara, l'appelait sa bien-aimée; ensuite, après un court silence, il s'écria : « Où suis-je? Je vois les Euménides; voilà Minos, Éacus, Rhadamante, en robes noires, avec de longues barbes : ils jugent les pâles humains. » L'effroi l'éveille, et cessant de parler, il roula les yeux autour de lui, les arrêta sur

moi; et m'ayant reconnu, il me dit : « Mon ami, je vois la mort planer sur ma tête sa faux à la main; tout est fini; saint Vincent me poursuit. » Pour l'apaiser, j'ai fait le vœu, si j'en échappe, de mettre en vers sa vie et ses miracles. « Hélas! j'ai offensé Dieu devant vous, je vous ai scandalisé par mes actions et mes discours, je vous en demande pardon. » Il me pria ensuite d'empêcher le Juif, son hôte, d'entrer dans la chambre. « Je crois voir, dit-il, l'apôtre qui a trahi Jésus-Christ. C'est ce nouveau Judas qui a évoqué le diable que j'ai vu dans la nuit. Je lui promis d'écarter cet Hébreu. « Une autre grâce, ajouta-t-il, que j'ai à vous demander, c'est d'emporter le manuscrit de mes vers, contenant odes, romances, épigrammes, élégies, séguidilles. Épicure, en mourant, tourmenté des douleurs de la colique, dit que sa seule consolation était dans la beauté des ouvrages qu'il laissait au monde. C'est aussi la mienne. Faites imprimer mes vers après ma mort. Mon confesseur veut que je les condamne au feu : ainsi Dieu ordonna à Abraham le sacrifice de son fils; mais il arrêta son bras prêt à l'immoler. Faites de même; sauvez mes entrailles : c'est un service que vous rendrez à ma patrie : du produit de l'impression, vous ferez dire des messes pour ma pauvre âme, car je veux séjourner en purgatoire le moins que je pourrai. — Soyez tranquille, votre manuscrit verra le jour, et assurera votre gloire. » Je vis que l'espoir de cette gloire le consolait, en mourant, de la perte de la vie.

Le sage dit que son cœur la méprise;
Le sage ment, et dit une sottise.

Dans ce moment entra son ami, corsaire et moine, chez lequel il avait dîné. Il lui parla de la mort de Socrate, de celle d'Épaminondas, de Sénèque « Il faut, lui dit-il, mourir en philosophe comme les sages de l'antiquité. » Il lui cita ce vers impie :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil [1].

« Monsieur, lui dis-je, pourquoi venez-vous troubler son repos? Souffrez qu'il meure en bon chrétien : il mourra avec autant de courage que les philosophes anciens, soutenu et consolé par la religion et par l'espoir d'une vie future. — Mon ami, lui dit don Manuel, je me suis confessé, j'ai demandé pardon à Dieu, j'ai promis de renoncer à la poésie, et si je fais encore des vers, ce sera pour chanter les louanges du Seigneur, et celles de sa divine mère. Cependant le roi Salomon a fait cinq mille odes, et Dieu ne l'a pas puni [2]. » Le médecin arriva, l'ex-moine se retira et ne revint plus. L'Esculape trouva le malade dans un redoublement de fièvre très violent, et il le fit saigner tout de suite. Il me conseilla de le faire administrer dès le soir même, ou au plus tard le lendemain matin, m'assurant que le danger était imminent. Sur cet avis, je retournai chez le confesseur; sa présence parut faire plaisir à don Manuel. « Monsieur, lui dit-il, croyez-vous que Dieu soit irrité contre une faible créature comme moi, et qu'il me précipite pour jamais dans l'abîme? Ah! mon Dieu, mon Dieu, j'implore votre miséricorde; contentez-vous de m'envoyer en purgatoire! — Dieu est miséricordieux, lui répondit le vicaire; écoutez le prophète qui dit : « Ne crains point au milieu des maux dont tu es accablé, parce que je suis ton Dieu, que je suis avec toi. — Ah! mon Dieu, mon cher Dieu, répliqua le mourant, venez avec moi, restez avec moi! Monsieur, quel est l'homme qui a dit ces belles paroles? — C'est le prophète Isaïe. — N'est-ce pas celui à qui Dieu commanda d'aller tout nu et sans souliers dans les rues de Jérusalem? — Oui, c'est lui-même : cet ordre cachait un grand mystère. — Oui, je le crois sans le comprendre. » Je les laissai ensemble, et j'allai passer quelques heures avec don Inigo. Je revins le soir pour garder le malade pendant la nuit. Don Inigo fit ses efforts pour m'en empêcher, craignant que ma santé n'en souffrît; mais je lui dis que l'amitié devait braver les peines et les dangers pour l'intérêt d'un ami, ou que l'on ne méritait pas ce titre.

Vers le milieu de la nuit, le paroxisme de la fièvre redoubla avec violence. Don Manuel demanda de l'eau bénite, en fit jeter autour de son lit et dans toute la chambre, pour chasser, disait-il, le démon qui s'y tenait accroupi. Il prenait le crucifix, le couvrait de baisers, et promettait à Dieu, s'il lui conservait sa vie, de faire pénitence de ses péchés, et de vivre selon sa loi. Il tomba dans une profonde rêverie : j'entendis qu'il disait, je vois le Styx, les flammes roulantes de Phlégéton. Cher saint Vincent, ayez pitié de moi! ensuite : Thésée est descendu aux enfers et en est revenu. » Il prononça encore quelques phrases que je ne pus entendre.

Le viatique arriva à huit heures du matin, suivi d'une foule de femmes, d'enfans et d'hommes, portant des cierges, six hautbois maures les précédaient avec un homme jouant d'un petit tambour. Tout ce cortége entra dans la chambre, et la remplit de fumée et de bruit; le prêtre aspergea plusieurs fois le malade d'eau bénite, en implorant pour lui la miséricorde divine. Don Manuel, pour communier, voulut absolument se mettre à genoux sur son lit, le crucifix à la main; son confesseur et moi nous le soutenions; il dit d'une voix mourante, interrompue par des sanglots : « Je demande pardon à Dieu, à saint Vincent et à vous tous, du scandale de ma vie licencieuse et poétique; je suis un grand pécheur : mes amis, mes frères, priez Dieu pour moi, pour qu'il me fasse miséricorde et me reçoive dans son saint paradis. Lorsqu'il eut reçu la communion, il récita des prières avec son confesseur, et tous les assistans leur répondirent. Il ne put long-temps soutenir cette situation, il retomba dans son lit; tout le cortége se retira en jouant de la flûte et du tambour. Cette scène attendrissante m'arracha des pleurs : « Cependant, disais-je, je voudrais que l'on me laissât mourir tranquille, ces cérémonies lugubres, ces apprêts de la mort, attristent les vivans et effraient les moribonds. »

Une heure après cette cérémonie, la tête de don Manuel s'embarrassa entièrement, le delire ne la quitta plus. Je l'entendis réciter ces vers qu'il composait, ou dont il se ressouvenait, et que j'ai traduits :

Çà, que l'on me donne ma lyre :
Mes amis, je veux, dans ce jour,
Brûlant d'un bachique délire,
Célébrer Bacchus et l'Amour.

« Le malheureux, disais-je, meurt en rimant, comme il a vécu; » je fondais en larmes, appuyé sur son lit. Après quelques minutes de silence, il prononça le nom de dona

[1] « Nous ne sommes plus rien après la mort; la mort même n'est rien. » *Sentence de Sénèque le tragique.*

[2] Les rabbins ajoutent que ce monarque a fait plus de trois mille volumes de paraboles. Quel écrivain!

Clara, de saint Vincent, et ses dernières paroles furent ce vers-ci :

Sans le vin, sans l'amour, que faire de la vie?

Cependant dans son agonie, demi-heure avant d'expirer, il me tendit la main, en jetant sur moi le regard le plus tendre. Il aurait voulu me parler, mais il n'avait plus de voix; il reçut l'extrême-onction et mourut bientôt après, à six heures du soir; il n'avait que trente-deux ans et trois mois. Don Inigo vint m'arracher de cette chambre, et du corps de mon ami. Le lendemain, j'assistai à son convoi; on l'enterra dans une église, par un usage encore subsistant en Espagne: je versai de nouvelles larmes sur sa tombe. « Adieu, mon ami, lui dis-je; adieu, poëte aimable, je n'entendrai plus tes chansons, je ne jouirai plus des agrémens de ton esprit, de ta gaité, des douceurs de ton amitié. Adieu, adieu; que l'Être suprême reçoive ton âme auprès de lui! »

Le lendemain de cette triste cérémonie, don Inigo, pour me distraire, me mena à la maison de campagne qu'il venait d'acheter. Ah! quelle âme oppressée n'éprouve du soulagement dans le sein de l'amitié, au milieu d'un air pur, dans une douce solitude que le printemps commence à parer de ses couleurs! Don Inigo ne chercha point à dissiper ma tristesse par un flux de paroles et d'axiomes philosophiques; il me laissa rêver tout à mon aise à mon malheureux ami, et m'égarer seul dans la campagne : mais dès que je sentais que la promenade et la rêverie avaient soulagé mon cœur, je venais chercher de nouvelles consolations auprès de mes aimables hôtes qui m'attendaient, ou sous un berceau d'orangers, ou sur les bords d'un canal d'irrigation, quand l'ombre et la fraicheur descendaient sur la terre. Rosalie me disait alors : « J'ai pleuré comme vous; qui n'a versé des larmes? Vous avez tari les miennes, vous m'avez consolée; ne pouvez-vous trouver près de moi les mêmes consolations que j'ai trouvées près de vous? » Je lui répondais que le charme de sa présence et de son amitié seraient toujours le baume le plus heureux pour fermer ma blessure. Un jour, son père m'ayant laissé un moment avec elle à la promenade, je lui dis : « Aimable Rosalie, quel charme près de vous embellit la nature! avec l'air pur et frais du ciel, je crois respirer celui du bonheur, mon âme en est pénétrée. — La nature vous paraîtrait encore plus riante, si la belle Séraphine était à ma place. — Non, l'amour meurt bientôt dans un cœur offensé, et puis vos bontés, votre amitié pour moi...... — Ne remplacent pas les pertes que vous avez faites. » Elle cueillit alors un bouton de rose, me le présenta, en me disant : « Je voudrais qu'il fût le symbole de l'amitié, et qu'il fût immortel. » Une autre fois je la trouvai rêveuse, assise sur un banc de gazon, un livre à la main, qu'elle ne lisait pas; je lui demandai le sujet de sa rêverie. « J'ai quitté, me dit-elle, mon livre pour me reposer, et insensiblement, je me suis mise à rêver à l'amitié; c'est un sentiment bien plus doux que celui de l'amour. — Oui, entre deux personnes d'un sexe différent, nées avec des vertus, de la délicatesse et de la sensibilité. » Elle se leva alors en me disant : « Je vois arriver mon père, allons le rejoindre. » Lorsque don Inigo s'aperçut que le temps affaiblissait un peu mon affliction, et que le calme rentrait dans mon âme, il crut le moment favorable pour me confier les vues qu'il avait sur moi. Un matin de très bonne heure, il entra dans ma chambre, et me dit : « Le temps est charmant, l'air retentit du chant des oiseaux, le parfum des fleurs, des végétaux, embaume l'air, le printemps a presque toute sa parure : allons prendre le chocolat au milieu de la petite prairie, dont la verdure naissante est si douce à l'œil. Rosalie dort encore; nous déjeunerons seuls, après quoi nous ferons une petite promenade jusqu'au bord de la mer. » Il me fit cette proposition avec un air mystérieux, qui m'étonna autant qu'il m'intéressa; je lui répondis que j'étais à ses ordres, et nous partîmes. Notre conversation pendant le déjeuner fut laconique, et ne roula que sur des objets peu intéressans. Don Inigo avait un air pensif et circonspect. Quand le chocolat fut pris : « Allons, dit-il, nous promener jusqu'à la mer, nous n'avons pas deux milles de chemin; je me plais beaucoup, sur ses bords, à jouir de son calme et même de son agitation. Quand j'éprouve ces momens d'ennui, de tristesse, qui trop souvent flétrissent notre âme, et dont nous ignorons la cause, je vais soudain sur le rivage, où l'étendue, le mouvement des eaux, fixant mes regards et ma pensée, dissipent les nuages qui pesaient sur mon cœur. Là, je me rappelle ce beau passage du psalmiste : *La mer vit la puissance de l'Eternel, et elle s'enfuit.* Là, nous verrons arriver les vaisseaux qui apportent la fortune et la joie aux habitans de Valence; nous admirerons la patience, l'industrie des pêcheurs, qui tendent leurs filets à des animaux innocens, et qui gémissent quand ils les retirent vides de la proie désirée, ou tressaillent d'allégresse si les filets sont pleins. » Arrivés sur le rivage, nous nous assîmes sur des rochers; j'observai quelque temps, sans parler, cet immense réservoir, cet abîme profond, incommensurable, qui étonne, attache et épouvante l'imagination; j'y voyais des bateaux s'y promener, des vaisseaux fuyant dans le lointain; des poissons qui, de temps en temps, s'élevaient, s'élançaient sur la surface des eaux; j'admirais ces flots qui s'avançaient en grondant, et venaient expirer à nos pieds. « Voilà, dis-je à don Inigo, une perspective qui jette l'âme dans une rêverie profonde. — Oui, lorsqu'on n'y est pas accoutumé; mais les marins regardent la mer avec la même indifférence que les peuples du midi regardent le soleil. L'homme sensible et réfléchi voit sur ce fougueux élément le champ de bataille où l'avarice et l'ambition viennent se disputer leur proie, et le gouffre qui engloutit une partie de l'espèce humaine; mais je vous ai amené ici, non pour philosopher, mais pour vous parler d'un objet beaucoup plus intéressant. Je me suis aperçu que ma fille avait depuis quelque temps redoublé de dévotion pour saint Nicolas, et vous saurez que ce saint archevêque est le patron des filles à marier, comme saint Rémond est celui des femmes enceintes. La fête de saint Nicolas est célébrée ici avec de grandes cérémonies, par toutes les vierges qui aspirent au mariage : voici sur quoi est fondé ce patronnage. Ce grand saint ressuscita un jour l'amant d'une jeune beauté désespérée de sa mort. Dans une autre occasion, il donna en songe une dot aux filles d'un pauvre gentilhomme. Ma fille, quoique veuve, a pensé que ce saint ne lui refuserait pas sa protection. Hier je l'ai surprise aux pieds de sa statue, qu'elle avait couronnée de fleurs; je lui ai demandé le motif de sa dévotion, et si elle avait envie de se remarier. — Je n'en serais pas fâchée, m'a-t-elle répondu, si je trouvais un homme honnête, aimable, dont je fusse aimée, et qui aurait votre suffrage. — Cet homme existe-t-il quelque part, l'as tu démêlé dans la foule? Elle a rougi, baissé les yeux et gardé le silence. Or, cet homme

mystérieux qu'elle n'ose nommer, mon cher chevalier, c'est vous : ma fille entraînée par la reconnaissance, par vos vertus, votre aimable caractère, ne voit le bonheur dans un nouvel hymen qu'avec vous. Si vous pensez de même, si votre cœur répond au sien, je vous offre sa main avec ma fortune; je ne m'informe pas de la vôtre : moins vous en aurez, plus vous serez riche pour moi : je jouis environ de vingt mille livres de rente, vous voyez que nous aurons de quoi subsister tous les trois dans une douce aisance, surtout dans un pays où la fertilité de la terre nous donne ses productions à un prix très modéré. Je pourrais, en continuant mon commerce, augmenter mon opulence; mais qui désire toujours, ne jouit jamais. La soif de l'or est la maladie des commerçans et des gens d'affaire, ce ne sera jamais la mienne. » Ma réponse fut l'expression d'un cœur plein de reconnaissance et de joie. « Mais, ajoutai-je, vous savez l'obstacle qui peut s'opposer à mes vœux : ma religion diffère de la vôtre, elle est proscrite dans votre pays : Rosalie, attachée par l'éducation, par le préjugé, et encore plus par son âme imbue de la religion de ses pères, frémira à l'idée d'épouser un calviniste : voici deux obstacles difficiles à surmonter, l'église et Rosalie. — A l'égard de ma fille, j'espère que l'amour, soutenu de mes conseils, triomphera de sa prévention. Vos vertus, la noblesse de votre âme parlent déjà en votre faveur : je lui répète tous les jours que c'est à Dieu seul à juger les opinions religieuses, et que nous devons tolérer, chérir même l'homme vertueux, quels que soient sa croyance et son culte. Et quant à l'opposition de l'église, il serait temps que toutes les sectes du christianisme, qui ne diffèrent que par quelques opinions peu importantes et quelques rites, vinssent se perdre dans un accord général, et que la religion chrétienne, conservant l'esprit de charité et de sagesse qui l'anime, uniforme, invariable, devînt celle de toute l'Europe. — Même celle des Turcs. — Non; mais je les renverrais en Asie. En attendant que ce projet de réunion, peut être aussi chimérique que celui de la paix universelle de l'abbé de Saint-Pierre, puisse s'effectuer, je me charge d'obtenir la permission de votre mariage. Le grand-vicaire de notre archevêque est un ecclésiastique sage, éclairé, tolérant, de plus il a de l'amitié pour moi, et j'espère qu'en ma faveur il conciliera la discipline de l'église avec l'intérêt de la société. Maintenant que nous sommes d'accord, je vais rejoindre Rosalie, qui doit avoir quelque inquiétude sur cette longue conférence; je vais la lui révéler, et la préparer adroitement à vous pardonner votre protestantisme. La brise du matin rafraîchit l'horizon, le soleil est voilé; allez, en attendant, vous promener dans la *huerta* (jardin) de Valence : une belle campagne, un beau jour inspirent des rêveries tendres et riantes. » Il s'éloigna à ces mots, et moi j'allai rêver à notre entretien, à mon hymen futur et à l'aimable Rosalie, que l'espoir de la posséder me rendait déjà plus chère. Quelle foule de réflexions se succédaient dans ma tête! J'étais si enfoncé dans ma rêverie, que je tombai dans un canal d'arrosage plein d'eau : deux jeunes femmes accoururent à mon secours et m'aidèrent à en sortir, non sans rire de tout leur cœur de ma chute et de ma figure trempée, et dégouttant l'eau comme un dieu marin, je retournai bien vite au logis. Cependant don Inigo parlait à sa fille; dès qu'elle l'aperçut seul, elle lui demanda ce que j'étais devenu. « Oh! lui dit-il, don Louis a bien des choses dans la tête! en ce moment il rêve à toi, à la proposition que lui ai-je faite.—Quelle proposition? — De t'épouser. — M'épouser! et qu'a-t-il répondu? — Mille choses tendres et flatteuses. Il a montré une joie ineffable, et puis tout à coup il est tombé dans la tristesse; après quoi il m'a dit, avec un profond soupir : « Je tremble de ne pouvoir être heureux, une barrière me ferme le chemin du bonheur. — Est-il possible? Quelle barrière peut s'élever entre nous? n'est-il pas célibataire et maître de sa destinée?—Oui, mais il pense que l'opposition viendra de toi, de tes préventions.—Il se trompe; et s'il m'aime, je crois que je l'aimerai aussi.—Fort bien! Mais si le hasard eût voulu que sa famille fût de race juive, que lui-même professât le judaïsme?—Ah! Jésus! Jésus! Que dites-vous? La chose est impossible! Un jeune homme si aimable, si poli, ne serait pas chrétien? —N'est-il pas vrai que tu ne l'épouserais pas?—Oh! non, je n'en aurais jamais le courage ni la force. Moi, la femme d'un juif! Non, je n'oserais jamais l'embrasser, j'aimerais mieux mourir. Que je suis malheureuse! Quoi! don Louis, ce brave militaire, n'est qu'un juif! Comme la physionomie est trompeuse! » Quand don Inigo vit la douleur et l'effroi de sa fille à leur apogée, il lui dit, en lui prenant la main : « Rassure-toi, ma chère enfant, don Louis n'est pas Hébreu, il est très bon chrétien.—Ah! que vous me faites plaisir! j'étouffais!—Mais ce n'est pas un chrétien de l'église romaine, il est protestant. » A ces mots, Rosalie, qui avait frémi de me voir de la race d'Abraham et de Jacob, se trouva trop heureuse que je fusse un enfant de Calvin. Elle demanda si les protestans étaient damnés. « Non, ma fille, je ne le pense pas. Quand ils sont vertueux, Dieu leur fait miséricorde. — Ah! je le crois, je l'espère; je serais trop malheureuse en paradis même, si je savais mon mari aux enfers. Mais ne peut-il pas quitter sa fausse religion pour la nôtre? — Un honnête homme n'abjure la religion de ses pères, qu'après une intime conviction de ses erreurs : sa conversion sera ton ouvrage quand tu seras sa femme.— Ah! oui. Je l'aimerai tant, je le prierai tant, que, peut-être, je le convertirai. » Don Inigo vint aussitôt me raconter cet entretien avec sa fille, et m'annoncer son consentement. Il me conduisit auprès d'elle; quand je lui eus témoigné ma joie et ma reconnaissance, elle me demanda si j'avais entièrement oublié la belle Séraphine? « Non; elle demeurera long-temps dans ma mémoire, mais elle n'est plus dans mon cœur. » Le reste de la journée s'écoula dans la douce ivresse de la joie; mon hymen s'annonçait sous les plus heureux auspices : la vertu, la tendresse, la reconnaissance en formaient les nœuds, et l'espérance embellissait l'avenir de ses brillantes couleurs.

Le lendemain, don Inigo et moi nous nous rendîmes chez le grand-vicaire pour le consulter sur notre position, et le prier d'aplanir les obstacles qui s'opposaient à mon bonheur. « Monsieur, me dit-il, ne pouvez-vous abjurer vos erreurs? abandonner le calvinisme? — Non, monsieur. Quel jugement porteriez-vous d'un homme qui, par amour ou par intérêt, renoncerait à la religion de ses pères? Vous penseriez qu'il deviendrait aussi mauvais catholique qu'il était mauvais protestant, et que sans doute il est indifférent à tous les cultes. — Et dans lequel élèverez-vous vos enfans? Nés en Espagne, et d'une mère catholique, environnés de catholiques, je leur laisserai embrasser la religion dominante : dans l'âge de raison, ils seront les maîtres de choisir entre Genève et Rome. » Le grand-vicaire, satisfait de mes réponses, me

demanda deux jours pour consulter quelques théologiens et solliciter la permission de l'archevêque. Les théologiens me furent favorables; mais le prélat, homme sage, pieux et tolérant, éclairé des lumières de son grand-vicaire, et charmé d'obliger don Inigo, donna sa sanction à mon mariage, avec cette clause que mes enfans seraient élevés dans la religion romaine, et que mes noces ne seraient célébrées qu'à la fin de l'année du veuvage de Rosalie. Je souscrivis sans peine à ces conditions.

L'amour naît au sein de l'espérance, et le plaisir d'être aimé développe son accroissement : je n'avais senti jusqu'alors, pour Rosalie, que ce tendre intérêt qu'inspire la jeunesse et la beauté malheureuses; je devins alors amant passionné, et l'amitié brûla des flammes de l'amour. Il est vrai que les aveux ingénus de Rosalie, sa douce joie, ses timides caresses, son embarras touchant nourrissaient dans mon âme ce feux si doux. Elle-même embellissait tous les jours; une sérénité nouvelle, un enjouement paisible respiraient sur son visage, l'animaient, le coloraient; son esprit acquérait de la grâce, de la facilité; et son âme expansive semblait se répandre dans toutes ses actions, dans tous ses discours. Je lui en parlai. Elle me répondit : « Le bonheur est le soleil du printemps qui ranime la nature et l'embellit. » O destinée incompréhensible, qui nous conduit à ton but par les détours d'un labyrinthe obscur!

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum [1].

Aurais-je pu prévoir quand j'étais à Lyria, courant après Séraphine, brûlant d'amour pour elle, que la jeune inconnue avec qui je soupais, à laquelle je donnais des secours, par des sentimens d'humanité, de commisération, était l'épouse que le ciel me réservait, et que d'une situation si triste et si déplorable naîtrait notre félicité respective! Je me rappelai alors, non sans étonnement, les prédictions des deux Bohémiennes : comme elles nous l'avaient annoncé, l'infortuné don Manuel était mort dans le sein de la religion, purifié par elle et par son repentir; moi je faisais un mariage riche et flatteur. Alors s'effacèrent entièrement de mon âme les derniers traits de l'image de Séraphine, non que nul souvenir ne me la rappelât, mais il était sans charme, sans intérêt; et celui de Cécile, de cette tendre amie, bien loin de s'affaiblir, ne se présentait à mon esprit que mêlé d'amertumes et de regrets.

Mon hymen arrêté, nous convînmes avec don Inigo, que j'irais en France chercher les papiers nécessaires et donner ma démission du service : j'avais payé par deux blessures et six campagnes ma dette à la patrie; je devais à mon épouse et à moi le reste de mon existence.

Je fixai mon départ au 20 avril, le lendemain de la fête de Saint-Vincent que l'on voulait me faire voir, et je promis d'être de retour avant le 15 août, pour assister à la fête de l'Assomption, l'une des plus magnifiques de Valence. Pendant mon séjour, je parcourus le manuscrit que mon pauvre ami don Manuel destinait à l'impression. Mais dans tout cet immense recueil, il y avait tout au plus dix à douze pièces de vers que l'on pût lire avec plaisir. Elles avaient cette facilité aimable, ce *molle atque facetum* qu'Horace trouvait dans Virgile. Ces pièces avaient été travaillées à loisir, la lime y avait passé : dans tout le reste qui avait été improvisé, on trouvait au lieu d'idées, des mots harmonieux, une infinité de redondances et encore plus de négligences et d'amphigouris, défauts communs aux improvisateurs : ainsi je n'ai pu remplir sa volonté dernière, et vendre son manuscrit pour lui acheter des messes. J'aurais sans doute été assez généreux pour sauver son âme à mes dépens; mais en ma qualité de protestant, la foi me manquait; Rosalie, à qui j'en fis la confidence, suppléa secrètement à mon omission, et le nombre de messes a été célébré.

Le 20 avril amena la fête de Saint-Vincent. La veille mon cher hôte me conduisit sur la place San-Domingo où l'on avait élevé un théâtre sur lequel parut ce saint, grand comme nature; à ses côtés on voyait des marionnettes dont les ressorts étaient cachés sous les planches; ces figures marchent, font des gestes, et représentent les miracles du saint, au grand contentement, à la grande joie du peuple qui fait retentir la place de cris, de clameurs et des *viva san Vincente*. C'est tout ce que je trouvai de curieux dans cette fête.

Je partis le 21 avril. Nos adieux furent touchans sans être tristes; nous ne nous séparions que pour nous réunir à jamais. Rosalie me dit, en m'embrassant : « Je pleure; mais mes larmes sont douces : vous emportez ma joie et mon bonheur, mais vous me les rapporterez; cet espoir me soutient, me console; je prierai tous les jours pour votre heureux voyage. — Vos prières, lui dis-je, comme celles des anges, doivent plaire à l'Éternel. » Don Inigo me dit : « Sachez, mon cher fils, que celui qui attend s'impatiente beaucoup plus que celui qui voyage. Le mouvement, les objets nouveaux distraient le voyageur, occupent sa pensée, amusent sa curiosité; l'autre demeure en place, a tout le temps de réfléchir, voit les mêmes choses, les mêmes lieux qui lui rappellent sans cesse l'objet aimé et son absence. »

Je ne m'arrêterai pas sur mon voyage; je passai l'Èbre dans une petite bourgade nommée *Amposto*, sur deux barques liées ensemble par des ais qui formaient un plancher. Ces barques allaient tantôt à la rame, tantôt avec l'aide de deux mulets qui les tiraient du rivage. Un ecclésiastique d'environ quarante ans passa la rivière avec son âne et nous. En descendant du bateau il monta sur sa bête, et je le suivis quelque temps à pied. Il m'apprit qu'il avait étudié à l'université d'*Alcala de Benarès*, fondée par le cardinal Ximènes qui, de simple moine, était devenu, à l'âge de soixante ans, archevêque de Tolède, puis cardinal. Cet ecclésiastique était de mauvaise humeur contre le concile de Trente qui avait condamné les prêtres au célibat. « Dans la primitive église, disait-il, on nous tolérait des concubines. Dans la Genèse il est dit : « Il n'est pas bon que l'homme vive sans compagne. » Le célibat des prêtres n'a jamais été un précepte divin, mais une institution des hommes ou de l'Église, fixée par le concile de Trente, ou plutôt par le pape Pie IV qui craignait que les prêtres mariés fussent moins dépendans de Rome.

« La plupart des apôtres étaient dans les liens du mariage. Saint Jérôme assure que saint Pierre et quelques autres apôtres n'avaient pas plus quitté leurs femmes que leurs filets. Un évêque de Saragosse, marié, obtint du pape Pélage, après de longues et vives sollicitations, sa confirmation à l'épiscopat. Ce qui motivait le long refus du pape, c'est qu'il craignait que les biens de l'église ne passassent dans la famille de l'évêque. Au concile de Nicée la question du célibat fut agitée, et le concile déclara qu'il

[1] « Nous sommes comme des marionnettes mues par un fil caché. » HORACE.

laissait à chaque prêtre la liberté de garder sa femme, ou de vivre dans le célibat. Saint Jérôme se contentait de défendre la bigamie aux prêtres, autorisée chez les juifs. Saint Paul dit : « Élevez-vous, si Dieu vous en fait la grâce, jusqu'à l'état pur et saint qui vous détachera des choses terrestres; mais n'oubliez pas que vous êtes fragiles, et que si vous n'avez pas reçu le don de continence, vous êtes en danger d'être dévoré par un feu secret, dont l'auteur même de la nature entretient le foyer pour la propagation de l'espece. » Dans ce moment son âne aperçut une ânesse, et fit retentir les airs de sa voix pleine et bruyante. — « Votre âne, lui dis-je, aurait été un mauvais prêtre, il est dans la classe de ces êtres fragiles dont parle l'apôtre. — Et moi, comme lui, je suis l'enfant de la nature; je l'écoute en bénissant Dieu, en m'appliquant à mes devoirs. Si parfois des remords me reprochent ma faiblesse, j'imite Philippe V, un de nos rois, qui, en revenant de chez sa maîtresse, recevait l'absolution de son confesseur qui l'attendait; on ajoute même qu'un médecin l'attendait aussi pour lui tâter le pouls, cérémonie dont je me dispense; car je ne me porte jamais mieux qu'après ma chute ». Je lui demandai alors où il allait ainsi avec sa monture. « C'était, me dit-il, celle de Jésus-Christ, elle convient à un pauvre curé. Je vais dire la messe au village voisin et gagner trois réaux (15 sous). Comme le pape et nos seigneurs les évêques, je subsiste des fruits de l'autel. — Êtes-vous de ce canton? — Non, je suis né à Valladolid, je vis à Amposto, et je mourrai où Dieu voudra. » Le curé et son âne prirent ici une autre route. En le quittant, je lui prédis qu'un jour le célibat des prêtres finirait. « Je n'en doute pas, me dit-il, mais je ne serai plus. » Je remontai dans ma voiture et continuai mon chemin[1].

En arrivant auprès de Barcelone, je repassai le pont superbe de Lobregat. Alors la chaîne des montagnes dont je sortais, sembla s'ouvrir pour présenter à mes regards une vallée magnifique. Le soleil descendait à l'horizon; l'air devenait plus frais, la lumiere plus douce, le mouvement d'une nombreuse population donnait à ce tableau plus d'intérêt et de vie; une belle allée de peupliers me conduisit en ligne directe à la ville : la chaussée était couverte d'hommes, de voitures, et ornée de deux côtés de jardins et de jolies maisons de campagne. Tout y respirait l'aisance, la vie et la gaîté. Je voyais devant moi les tours, les fortifications de la ville, et dans le lointain l'amphithéâtre des montagues : j'étais ravi; mes yeux ne pouvaient se lasser de voir, mon esprit d'admirer, et mon cœur de jouir. J'entrai par la porte Hospitaliere, et de là je m'enfonçai dans des rues étroites. En traversant le *Muelle de San-Luis*, j'eus encore un quart d'heure d'enchantement : le soleil était derrière le mont Joui, la mer balançait mollement ses flots étincelans des feux du couchant; des vaisseaux entraient dans le port à voiles déployées, et ses bords étaient couverts des femmes, des enfans, des parens, des amis des navigateurs, et d'un nombre infini de curieux. Les ombres s'épaississaient par degré; les lumières brillaient de toute part; la musique, la danse, les chants semblaient célébrer la fête de la nature, et adresser, par tant de merveilles, l'hymne de la reconnaissance à l'Être créateur qui, nous environnant de plaisirs, de jouissances, appelle à lui notre admiration et notre amour. Je ne restai qu'un jour à Barcelone; le souvenir du saint-office m'avait gâté cette ville, et je n'y trouvai pas l'aimable M. Aubert, qui m'avait arraché si adroitement des serres de l'inquisition. Il avait obtenu un congé pour aller en France, où sa femme l'avait suivi. Cependant j'allai le matin me promener au couvent des Capucins, situé sur la montagne : j'y jouis d'une vue magnifique; elle embrassait le port, la ville de Barcelone et la campagne. Le jardin des révérends peres est sur la pente de la montagne. J'y trouvai des promenades délicieuses, ombragées par des arbres superbes et toujours verts; des ruisseaux d'une eau fraiche et limpide s'y précipitaient de tous côtés. Cet aspect me parut romantique. Je me crus transporté dans les jardins d'Alcine; mais tout à coup mon illusion s'évanouit, quand j'aperçus un groupe de capucins à longue barbe, qui se promenaient sous ces ombrages; alors je crus voir des satyres dans les bosquets de Paphos. Mais ce qui m'amusa, ce fut de voir des eaux qui jaillissaient des yeux d'une petite Madeleine, et des stigmates d'un grand saint François : tant la superstition inspire de folies!

Arrivé à Perpignan, où mon régiment était encore, je donnai ma démission; mes camarades firent tous leurs efforts pour me retenir : « Mes chers amis, leur dis-je, je ne puis me résoudre à végéter de garnison en garnison; les Grecs et les Romains à la paix déposaient leurs armes, et s'adonnaient à d'autres professions. Voici quelle sera la mienne : associé à une femme charmante, je ferai valoir mon bien; je lirai auprès d'elle, je méditerai, j'aurai du repos, j'appelle cela travailler et avoir un état. Tous les rois de la terre ne pourraient me faire une plus belle destinée. Si la guerre se rallume, si l'on attaque nos foyers, et que ma patrie ait besoin de moi, je volerai à son secours.

Je restai huit jours à Perpignan, où je fus fêté par mes camarades et mes supérieurs. Je logeai à la même auberge de Notre-Dame, où j'avais vu pour la première fois don Pacheco et la volage Séraphine; j'eus un moment d'attendrissement. Ah! le souvenir d'une femme que l'on a aimée, et qui a partagé notre tendresse, laisse toujours dans le cœur des traces de regrets et de sensibilité!

J'allai joindre ma mère, qui fut ravie de me revoir et charmée de mon bonheur. Elle-même était heureuse; elle avait épousé un ancien lieutenant-colonel plus riche d'honneur que d'argent : toute sa fortune consistait dans une pension assez modique; mais ils avaient l'abondance que donne la campagne : sans luxe, sans superfluités, ils jouissaient avec leurs amis de leur petite fortune, et même ils donnaient encore du pain à des malheureux. Je leur abandonnai ma terre de Saint-Gervais, ce qui accrut leur aisance, sans altérer leur simplicité et irriter leurs désirs; je restai deux mois avec eux. Je reçus dans ce temps-là une lettre du vicomte de Beaupré, qui m'invitait à venir dans son château. J'hésitais de me rendre à cette invitation; je craignais de rouvrir ma blessure, et de recommencer des pleurs que le temps, un objet chéri, devaient faire cesser : une seconde lettre plus pressante me décida. Je fis mes adieux à ma mere et à son mari. Notre séparation les attendrit vivement; mais je promis de leur amener ma femme.

Quand j'entrai dans la terre du vicomte, que je m'ap-

[1] Au commencement du treizième siècle, la cour de Rome tolérait les concubines aux ecclésiastiques. En Allemagne, les prêtres s'adressaient à leur ordinaire pour obtenir la permission d'en avoir une; et les évêques, en la leur accordant, les obligeaient à lui être fidèles et à nourrir leurs enfans. Ce concubinage était une espèce de mariage licite qui conciliait l'austérité des canons de l'église, avec les lois plus impérieuses de la nature.

prochai du château, je sentis une palpitation de cœur qui m'obligea de m'arrêter. Je voyais ou croyais voir l'ombre de Cécile, aux mêmes lieux où je m'étais promené avec elle; je me rappelais sa voix touchante, ses paroles si douces, si pleines de raison et de sentiment, ses gestes, ses regards si tendres, si expressifs. Un domestique du vicomte m'aperçut, et courut l'avertir. Il vint à moi d'un pas rapide, et me trouva assis sur un banc. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, et, dans les plus douces étreintes, nous versâmes des pleurs sans proférer une parole. Enfin, quand notre cœur fut moins oppressé, le vicomte, après m'avoir remercié de ma visite, me prit par la main, et me dit avec un profond soupir : « Allons la voir. » Nous montâmes, silencieux, sur une petite colline couverte de pins et de cyprès; au centre était la tombe de l'infortunée Cécile. Lorsque nous y fûmes arrivés, le vicomte me dit tout en pleurs : « Elle est là, c'est là qu'elle dort. » Et ne pouvant en dire davantage, il s'agenouilla, et baisa la pierre qui la couvrait. Je l'imitai; prosterné sur cette pierre, je la baisai trois fois en criant trois fois : « Cécile, Cécile, Cécile! » Après cette lugubre et touchante cérémonie, nous nous assîmes sur un banc de gazon en face du tombeau. « Je viens souvent ici, me dit le vicomte, pour lui parler; il me semble qu'elle m'entend et qu'elle me répond. L'autre jour je lui apportai son enfant, la cause de sa mort; je le mis sur sa tombe: « Tiens, lui dis je, chère Cécile, voilà l'enfant de notre amour. » A peine, eus-je achevé ces mots, j'entendis un soupir, une espèce de murmure; le cœur me battit, mon sang se glaça. « Ah! m'écriai-je, tendre épouse, ma bien-aimée, est-ce toi? est-ce ton ombre qui me répond? » Mais je n'entendis plus rien, et je versai un torrent de larmes. » Pour terminer cette scène déchirante, je dis au malheureux époux : « Retirons-nous, ne troublons pas son repos, son âme céleste est avec les anges; elle est heureuse: un jour nous la reverrons. » De retour au château, le vicomte me présenta son enfant : il avait les yeux, le front et la bouche de sa mère. Je le pris dans mes bras, et l'accablai de baisers. Le vicomte me dit : « J'avais désiré un garçon, sans doute par un mouvement d'orgueil, pour transmettre mon nom; mais aujourd'hui je préférerais une fille, elle me représenterait mieux sa mère. »

Pendant les cinq jours que je restai chez le vicomte, tous les matins j'allai visiter la dernière demeure de Cécile. Un jour que le vicomte fut occupé, j'y restai quatre heures : j'y lus les *Nuits d'Young*, j'y plantai deux rosiers, et je composai cette épitaphe que le vicomte fit graver sur sa tombe :

Ici dort, sous cette pierre,
Le plus bel ouvrage des dieux;
C'était un ange sur la terre;
Il retourna trop vite aux cieux.

Le vicomte voulut m'accompagner jusqu'à Toulouse. Cécile, ses propos, ses actions, sa grâce, le charme de son âme, de sa figure, nous occupèrent pendant toute la route. Si quelque objet nous distrayait, nous occupait un moment, nous revenions bientôt à notre pensée chérie. A Toulouse nous nous séparâmes, ou plutôt nous nous arrachâmes des bras l'un de l'autre en nous jurant une amitié éternelle.

Je revolai à Valence, où m'attendait une autre Cecile, car Rosalie, dans les traits, dans le caractère, avait bien des rapports avec elle; et c'est sans doute cette analogie et son amour pour moi, qui allumèrent mes nouveaux feux. Dans l'excès de mon contentement, souvent je m'écriai : « Enfin je suis aimé! quel bonheur, quel attrait plus entraînant que celui de rencontrer, au milieu d'une foule d'individus tous indifférens, tous occupés d'eux-mêmes, un cœur qui vous distingue, qui s'attache à vous, ne pense qu'à vous, et vous préfère à tout! »

J'arrivai à Valence le 10 août fort tard, je couchai à l'auberge. Don Inigo était à la campagne; j'y courus de grand matin : j'allai droit à sa chambre. Mon arrivée le combla de joie. Après nos embrassemens et nos épanchemens de cœur, il me dit : « Rosalie était inquiète; son amour, son impatience vous accusaient; suivez-moi, elle est encore dans son lit : j'entrerai le premier pour lui épargner une trop vive émotion. « Eh bien, tu dors? lui cria-t-il en entrant. — Non, mon père. — Voici une lettre de ton chevalier, de don Louis.—Ah! voyons, que dit-il, pourquoi ne vient-il pas?—Mais il est en route; il peut arriver à tout moment, ce soir, demain. — Ah! plût au ciel que ce fût tout à l'heure. Mais voyons sa lettre.— Je la cherche; je crains de l'avoir égarée.—O ciel! cherchez-bien, je vous prie.—Mais n'entends-tu pas marcher? Écoutons; quelqu'un monte : si c'était lui? — Ah! comme je serais heureuse!—Je n'entends plus rien. (Dans ce moment je fis du bruit).—Ah! oui, mon père, on marche, on monte. » A ces mots je me précipite dans la chambre; Rosalie jette un grand cri : je l'embrasse bien tendrement. « Nous vous tenons présentement, me dit don Inigo; j'espère que vous ne nous échapperez plus. Mais laissons-la s'habiller; allons l'attendre pour déjeuner au salon d'Apollon, car je fais le petit Lucullus. » Ce salon était une petite chaumière faite de branches d'arbres entrelacées, dans laquelle il y avait une statue d'Apollon de stuc; elle était tapissée en sparterie; deux grenadiers et deux orangers, placés aux quatre coins, la couvraient de leur ombre. Les chaises, les tables, les meubles étaient analogues à la simplicité de cet asile. Rosalie ne tarda pas d'arriver : je ne l'avais jamais vue si belle, si séduisante. Don Inigo en bonnet blanc, en redingote grise, respirait le contentement et la gaîté. On apporta le chocolat, et le domestique renvoyé, nos âmes s'ouvrirent à la confiance; elles s'épanchèrent, se communiquèrent leurs sentimens, leurs idées; nous jouissions du bonheur de nous revoir, et de la certitude de passer, de finir nos jours ensemble. Quels dons de la fortune, quelles fêtes, quels plaisirs bruyans peuvent égaler la félicité des jouissances du cœur, lorsqu'elles sont pures et légitimes! Le 15 août je vis la fête de la Vierge et je terminerai mon voyage par le récit de cette cérémonie.

« Elle commença par une procession solennelle. Les rues étaient jonchées de fleurs, les balcons ornés de riches tapis, et les boutiques, de glaces. La procession réunissait tout ce qui peut flatter les sens, et accroître les illusions religieuses. Une musique harmonieuse et bruyante, des nuages d'encens, les superbes vêtemens des prêtres, l'élégance, la blancheur de ceux des jeunes lévites et des jeunes vierges, tout concourait à séduire, à enchanter l'imagination. Ce qui me frappa le plus, et ce qui distingua cette procession des autres; ce fut de voir des nuages flottans dans les airs, portés par des hommes cachés sous des rideaux, qui les faisaient mouvoir par un mécanisme intérieur. Au sommet de ces nuages planait majestueusement l'image brillante de la Vierge, qui semblait sourire à ce peuple assemblé. Don Inigo, Rosalie et moi

suivîmes cette procession, et entrâmes à sa suite dans l'église où elle se termine. Tous les piliers étaient couverts de damas vermeil, toutes les statues, toutes les images illuminées par des girandoles; le chœur était rempli d'orangers et de citronniers; et le maître-autel, chargé d'une pyramide de lampions, resplendissait de la lumière la plus éclatante. On lâcha une multitude de serins qui voltigèrent dans l'église. On leur avait attaché à la queue une bande de papier doré. Don Inigo m'avertit qu'il était de la galanterie espagnole d'attraper un de ces serins pour l'offrir à la *sua enamorada* (son amoureuse). La chasse fut générale; tous les jeunes gens, et même les hommes âgés, car en Espagne l'amour est de tous les âges, couraient après ces oiseaux. Je fus assez adroit pour en saisir un très joli, et je vins le présenter à ma chère Rosalie. Au sortir de l'église, notre allegresse fut troublée un moment par une rencontre inattendue. Je donnais le bras à Rosalie, et nous nous trouvâmes face à face avec la senor Angelica Paular, de fâcheuse mémoire. Elle jeta sur nous des regards de fureur aussi ardens que ceux d'une chatte à qui l'on ravit ses petits. La timide Rosalie en pâlit d'effroi; je tâchai de la rassurer en lui disant que les traits du courroux de cette belle n'étaient pas plus dangereux que ceux de son amour. Mais ce qui la rassura davantage, c'est que son père lui apprit que son frère don Alessandro y César Paular était parti pour le Mexique

« La matinée de cette fête fut consacrée aux cérémonies religieuses, mais l'après dînée fut destinée aux plaisirs: il y eut des courses de chevaux, des arbres de cocagne, des combats à coups de poings; j'assistai à des danses, à des ballets à la mauresque: toute la ville était en mouvement, la foule bruyante, joyeuse se pressait, s'entassait dans les rues et sur les places. La nuit vint brillante d'étoiles; toute la ville fut illuminée de lampions, de transparens: les clochers étaient en feu; la joie allait jusqu'à l'ivresse. Enfin cette journée si pieuse, si profane, si pompeuse, fut terminée par un feu d'artifice. »

Rentré au logis, don Inigo me demanda ce que je pensais de cette fête. — J'y trouve, lui dis-je, quelque chose de sublime et de touchant: l'idée d'une vierge belle, modeste, et mère d'un Dieu, est une des plus heureuses de la religion chrétienne; c'est parler aux sens pour arriver au cœur. — Mon cher ami, vous parlez en protestant; par bonheur, Rosalie ne vous entend pas; vous lui feriez de la peine, et elle vous gronderait.

Cependant je brûlais de célébrer une fête bien plus intéressante pour moi, celle de l'hymen. Heureusement, sur nos instances, on compta l'année de viduité de Rosalie du jour de l'abandon de son époux; elle expirait en septembre. Don Inigo s'occupa des apprêts de la noce. J'avais fait part de mon mariage au généreux don Pacheco, et j'étais étonné de n'en point recevoir de réponse, mais je fus bien plus surpris, lorsqu'un matin je le vis entrer dans ma chambre. Je viens, dit-il en m'embrassant, assister à la noce de mon fils. Après que je l'eus remercié avec toute la reconnaissance que m'inspiraient son amitié et ses bontés, que je lui eus témoigné toute la joie que sa présence me causait, je lui demandai des nouvelles de Séraphine. Elle me parle, dit-il, souvent de vous; mais elle a une grossesse un peu fatiguante: ce qui m'afflige, c'est que mon petit-fils ne pourra porter mon nom, et ne sera pas même gentilhomme. Mon nom va s'éteindre; c'est un malheur pour la nation, que les grandes familles décorent et soutiennent. Je lui proposai de le présenter à don Inigo, qui fut enchanté de faire sa connaissance, le força d'accepter un logement chez lui, le traita avec l'affection la plus intime, et l'urbanité la plus aimable.

Enfin le ciel brilla pour moi d'une sérénité nouvelle; le jour du bonheur parut, je menai Rosalie à l'autel, le premier octobre, jour de ma naissance: une couronne de jasmin et de roses, un voile, un habit blanc composaient sa parure; son trouble, son touchant embarras, sa modestie l'ornaient mieux encore. Pour moi, je me parai, pour la dernière fois, de mon uniforme. Don Pacheco avait mis un habit écarlate, brodé en or, des boucles de diamans, et de grandes plumes au chapeau; il n'avait pas oublié sa croix de Calatrava et sa clef de chambellan. Mon beau-père avait un habit neuf de soie d'une couleur modeste. Ma femme, au sortir de l'église, me dit: « Mon ami, je t'ai juré devant Dieu et devant témoins, amour et fidélité, je te répète ici ce serment; il est gravé dans mon cœur, que tu remplis de tendresse et de félicité. » Don Pacheco lui fit présent d'une très belle paire de boucles d'oreilles de diamans.

Nous célébrâmes la fête d'hymen à la campagne, au milieu de celle des vendanges: la joie, les chants, les cris des vendangeurs, se mêlaient, se confondaient avec nos chants d'hyménée et de plaisir. O jour heureux! Ah! qui n'a pas aimé une Valencienne, n'a jamais senti ce que l'amour a de pénétrant, de sublime! elles seules connaissent et font éprouver ces jouissances intimes, ces extases, ces égaremens suivis de ce calme plus doux, plus voluptueux que l'ivresse, parce que l'âme rendue à elle-même, plus recueillie, connaît son bonheur, en jouit avec réflexion. Les Valenciennes doivent sans doute ce bienfait de la nature à un climat inspirateur, à une religion mystérieuse: la Vierge, ses miracles, son fils bien-aimé, les cérémonies touchantes et pompeuses de l'église exaltent leurs âmes, qui unissent, fondent ensemble les sentimens de la religion avec ceux de l'amour et de la volupté. Enfin un homme épris d'une Espagnole et aimé d'elle, a déjà bu dans la coupe céleste où boivent les anges et les élus. Don Pacheco nous quitta deux jours apres la noce; en me jurant une amitié immortelle, et promettant de venir nous voir de temps en temps.

Il y a vingt ans que j'ai formé cet heureux lien; je ne m'en suis pas repenti un seul jour. La tendresse, la douceur, les vertus, les soins touchans de ma femme m'ont prouvé que les talens, le savoir d'une épouse, sont des ornemens inutiles; un superflu, qui a souvent les inconvéniens du luxe; et que la sensibilité, la raison éclairée, sont les premiers élémens dont se compose le bonheur d'un ménage: de plus, j'ai senti, depuis mon hymen, combien nous devons d'indulgence à la faiblesse de ce sexe, et même de tous les hommes. La faute de Rosalie à son premier mariage l'attachait encore plus à son devoir, la rendait plus soumise à son pere et à son mari.

Depuis mon séjour dans cette terre promise, je n'ai jamais poussé un soupir vers la richesse, vers les honneurs, ces vieilles bagatelles, comme les nomme Balzac: par une faveur spéciale du ciel, j'ai toujours su apprécier le prestige et la fumée de la gloire. Pétrarque a dit, peut-être encore agité du désir de s'immortaliser:

Ma s'l Latino, e'l Greco
Parlan di me dopo la morte, e un vento [1].

1 « Si les Latins et les Grecs parlent de moi après ma mort, ce ne sera que du vent. »

J'ai eu sans doute dans ma retraite des momens de langueur, que le travail, la lecture, ou un regard de Rosalie dissipaient bientot : je lis beaucoup sans chercher à devenir savant, associant autant que je le puis la philosophie de Zénon à celle d'Épicure. Je tâche de savourer toutes les douceurs de la vie, et je marche vers la mort, sur un chemin de fleurs, sans croire que mes plaisirs offensent la Divinité, et qu'elle exige de nous, chétifs mortels, des privations et des pénitences absurdes et cruelles. J'aime Dieu avec la confiance d'un fils pour un bon père. Je chéris la vertu, je la pratique autant que ma faiblesse me le permet. Je suis un vrai quiétiste : j'ai dix ans de plus que ma femme, et je dois finir avant elle. Souvent dans cette pensée, je lui traduis ces vers de Tibulle:

Te spectem suprema mihi cum venerit hora,
Te teneam moriens deficiente manu [1]

Une fille est le seul fruit de mon mariage: elle fait mon bonheur et celui de sa mère : sa figure est aimable; elle a plus de grâce que de beauté. Le sentiment brille dans ses regards, et donne une âme à sa physionomie: elle chante avec goût et justesse, sans étude et sans méthode; elle a la naïveté de son âge et d'un bon naturel; elle ne possède ni beaux talens, ni grandes connaissances : son esprit n'en est que plus facile, plus enjoué, son amour-propre plus raisonnable, et son âme plus sensible. Si les femmes se bornaient aux études proportionnées à la force de leur esprit, analogues à leur place dans le monde, elles seraient plus aimables et plus savantes; car ce que l'on sait mal est une superfétation qui défigure.

Mon beau-père ne vieillit point, sa sagesse, le calme de son âme, sa sobriété, et sans doute son bonheur, maintiennent sa constitution, comme un arbre né sous un beau climat, à l'abri de l'impétuosité des vents, fructifie et garde long-temps la force et la pompe de sa jeunesse.

Ma femme, à son septième lustre, a perdu la fraîcheur et le coloris de son printemps; mais ses beaux yeux, la douce expression de sa physionomie, la placent encore au rang des jolies femmes. Je n'ai point cherché à altérer sa religion, mais j'ai tâché de la rendre pieuse et non dévote; je lui dis souvent : Toutes ces pratiques minutieuses et multipliées, ces chapelets, ces longues et insipides prières, toutes ces momeries monacales et superstitieuses, annoncent plutôt la faiblesse de l'esprit, que l'amour de Dieu et de la religion. Il faut à une femme raisonnable, une dévotion de sentiment, plus que de pratique. Elle n'a plus cherché à me convertir, parce que je l'ai desabusée de ma damnation, et qu'elle est aujourd'hui persuadée que l'Être suprême nous jugera sur nos actions, et non sur nos opinions.

[1] Voltaire a imité ces vers dans une pièce charmante.

Je veux, dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Je ne finirai pas sans parler de la *nuoce buena* (la bonne nuit), ou autrement de la fête de Noël, fête des plus agréables qui amène le printemps au milieu de l'hiver. La veille de Noël, on se promène dans les rues au milieu des bosquets, des guirlandes de fleurs, de myrte, de roses, et des arbres fleuris. Toute la ville respire la gaîté et le plaisir : dans tous les marchés on avait construit de petits théâtres, aux pieds desquels les musiciens font résonner leurs instrumens, et des voix fraîches chantent des pastorales : cependant les pétards, les cris de joie retentissent de tout côté; toutes les maisons opulentes déploient leur magnificence. Les terrasses sont illuminées par des lampions et des transparens de cent formes diverses; mon beau-père donna un grand soupé à l'instar de tous les gens aisés. Après soupé, on dansa, on chanta; ensuite nous allâmes visiter nos voisins et nous promener dans les rues au son des instrumens et à la clarté des flambeaux que l'on portait devant nous. Dans cette course nocturne, on s'agace, on s'attaque avec des confitures, des dragées et des grelots que l'on s'envoie avec de grands éclats de rire. Les Grecs et les Romains n'avaient pas de fêtes si riantes, et une dévotion si tendre et si gaie. Don Inigo me conduisit sur une hauteur pour me faire jouir du coup d'œil des illuminations : cette vue est magnifique; je voyais une étendue immense de feux que traversaient des fusées et des globes enflammés: j'entendais un murmure, un mugissement semblable à celui de la mer : c'est dans cette agitation, dans ces plaisirs que nous attendîmes le lever de l'aurore, et l'heure des matines. Nous entrâmes avec la foule dans les églises resplendissantes de lumières; la gaîté y suivit le peuple, et tempéra l'austérité de la dévotion: on se jetait à la tête, des noisettes, des oranges, et les prêtres officiant en étaient frappés comme les autres. Je doute qu'à la vue d'une fête si joyeuse, les sociniens fussent revenus de leur incrédulité, ils croiraient plutôt que c'est une fête de Vénus; car dans le délire de la joie, les amans se cherchent, se trouvent, le tumulte les favorise. En Espagne il n'est point de cérémonies religieuses où l'amour ne se mêle et ne joue le rôle le plus interessant. Dans cette fête-ci, toutes les sirènes, toutes les Circé de la ville se répandent dans les rues, tendent leurs filets, vous appellent par ces mots laconiques, *commigos* [1]. Malheur, dit-on, à qui n'a pas les oreilles bouchées avec de la cire. M'étant séparé un moment de don Inigo et de ma femme, une de ces nymphes me sauta au cou, me couvrit de baisers malgré ma résistance, en me disant: *Ah hijo de mi alma, come le hallas querido, ven tengo una camita incomparable* [2]. J'eus bien de la peine à me débarrasser de ses bras et de ses baisers.

Mais j'ai déjà parcouru un espace immense; il est temps de rentrer dans mon colombier, de laisser reposer mes ailes et mes lecteurs.

[1] « Avec moi. » Ce qui se dit par ellipse, et signifie: *voulez-vous venir avec moi?*

[2] « Fils de mon âme, comment me trouves-tu? Viens, j'ai un lit incomparable. »

FIN DU VOYAGE EN ESPAGNE.

TABLE ANALYTIQUE DU VOYAGE EN ESPAGNE.

T

V

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE DU VOYAGE EN ESPAGNE.

LES VOYAGEURS EN SUISSE.

LES

VOYAGEURS EN SUISSE.

LETTRE PREMIÈRE.

ADOLPHE DELMONT A SON FRÈRE AINÉ.

Départ d'Adolphe et de Blanche ; sa douleur. De la chute du Rhône.

Nous avons, mon cher frère, couru toute la nuit. Quelle situation!

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus.

Je tenais la main de Blanche ; je la baisais, je la pressais. Notre silence n'était interrompu que par ses soupirs et ses sanglots. Souvent elle s'écriait : « Ah! mon père! quel sera votre réveil, quand vous apprendrez ma fuite! quelle sera l'opinion de toute la ville! — Votre père, ma chère Blanche, est seul coupable de notre évasion; il vous traitait avec barbarie, permettez-moi ce mot. — Il est mon père. — N'avez-vous pas l'aveu d'une tante respectable? — Rien n'autorise la désobeissance d'une fille. —Je vous adorais, et vous m'aimiez.—L'amour n'est pas une excuse. — Votre main m'était promise par votre mère, par lui-même, et il s'est rétracté pour vous déshonorer par un mariage honteux. — Voilà peut-être ce qui doit couvrir ma faute de quelque indulgence. »

Arrivés à la poste de Vanchy, je lui ai proposé de déjeuner, et de se reposer. « Non, m'a-t-elle dit ; allons à l'église, allons devant le Dieu de l'univers, ce Dieu de clemence, proférer le serment solennel de nous aimer toujours, de vivre et de mourir fideles. Peut-être un jour mon père, adouci par nos prieres et mes larmes, ratifiera notre sainte promesse. »

Nous sommes allés à l'église, nous avons entendu la messe; ensuite, tous deux à genoux, nous tenant par la main, sous les yeux de l'Être suprême, nous nous sommes juré tendresse, amour, fidélité. Blanche a ajouté : « Jurez-moi par l'honneur et le Dieu qui nous entend, de ne vous écarter jamais des lois de la pudeur, et de respecter toujours votre amie. — Oui, je le jure, par l'honneur, et par ce Dieu qui m'entend. » Après ce serment, elle m'a permis de l'embrasser.

L'hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux.

Cette cérémonie religieuse a un peu calmé ses sollicitudes et ses remords. Il lui semblait que la Divinité avait sanctifié nos engagemens, qu'elle lui pardonnait sa faute prétendue.

Tu connais, mon cher frère, cette aimable Blanche, attachée à sa religion sans bigoterie, sans superstition; elle aime Dieu comme un bienfaiteur, comme un père; et le craint comme un juge éclairé : mais ses principes sont indépendans de sa religion ; athée, elle serait vertueuse.

Au sortir de l'église, un léger repas a réparé nos forces; ensuite Blanche s'est renfermé pour se reposer; pendant son sommeil, des paysans de Coupy, hameau du voisinage de Vanchy, m'ont invité à aller voir le lieu qu'on appelle la *perte du Rhône*.

Ce fleuve coule majestueusement, depuis Genève, dans un lit très profond; mais, en s'approchant d'un banc de rocher, il s'engouffre tout entier, avec une vitesse prodigieuse, dans une espèce d'entonnoir. Ses eaux refoulées s'agitent, se soulèvent, et se brisent en écume. Ce spectacle fait frisonner. L'ouverture de l'entonnoir n'a que deux pieds : insensiblement elle s'elargit, et le Rhône, apaise, roule tranquillement ses eaux dans un canal de trente pieds de large; il disparaît ensuite sous un amas de rochers, pendant près de soixante pas; c'est là ce qu'on appelle la *perte du Rhône*. On y descend par une échelle de trente-un pieds, et l'on trouve un pont de bois, nommé le *pont de Lucey*, construit par les paysans de Coupy.

A la renaissance du fleuve, je croyais le revoir impétueux, terrible; mais il se présente si calme, si tranquille, que ses eaux paraissent la surface d'un lac; ce que l'on attribue à la profondeur de son lit.

Adieu, mon cher frère; ecris-moi à Genève, poste restante, ce qui se passe dans la maison de Blanche; parle-moi des fureurs de son pere. Dis à tout le monde, à Bertaut lui-même, si tu peux l'aborder, que notre faute est pardonnable.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.

Dis que sa fille ne pouvait sacrifier son bonheur, sa gloire, son existence à un malheureux engouement de son père pour un homme méprisé. Blanche a tout perdu par la mort de sa mere.

Nos amitiés tendres et respectueuses à madame de Saint-Omer. N'oublie pas de nous parler de la dame Philippine Wandsieden, cette honnête favorite du vieux Bertaut.

LETTRE II.

ADOLPHE A SON FRÈRE AINÉ.

Arrivée à Genève.

Enfin, après tant d'alarmes, de souffrances, après une tempête si violente, nous voilà au port. Je respire : mais Blanche ne jouit pas encore du calme que nous venons chercher; tourmentée par sa sensibilité et les remords d'une faute inévitable, elle ne peut attendre plus longtemps une de tes lettres, et veut absolument écrire à son père pour implorer sa grâce, et tâcher de fléchir sa rigueur. Je t'envoie la lettre, tu la lui feras parvenir. Mon bonheur est troublé par des nuages : Blanche est indisposée; l'agitation de son âme altère sa santé; l'amour le plus tendre, mes soins assidus, mon respect pour ses vertus, rien ne peut rassurer sa conscience intimidée : souvent près d'elle, m'enivrant du plaisir de la voir, sa douleur me poursuit; je m'afflige de ses peines; lorsqu'elle s'en aperçoit, elle me présente la main, en me disant : « Mon cher Adolphe, pardonnez un souvenir douloureux; le bonheur m'attend près de vous; j'en goûte l'espérance : un jour ma faute me deviendra chère; » et puis elle verse des larmes qu'elle veut me dérober : je les vois, les essuie, et je pleure avec elle.

Ah! mon ami, quel trésor que Blanche! qu'elle heureuse étoile, quelle faveur du ciel me destinaient un objet si précieux! Je respire près d'elle toutes les voluptés de l'âme, et je crois exister parmi ces génies que nous nommons *anges* et *cherubins*.

LETTRE III.

BLANCHE A BERTAUT SON PÈRE.

Elle implore ses bontés, et lui demande pardon de sa faute.

Me permettrez-vous de vous appeler du doux nom de père? daignerez-vous me reconnaître encore pour votre fille? me pardonnerez-vous une faute où m'ont entraînée la fatalité et le malheur? Ah! jamais, jamais je n'aurais taché ma vie d'un tel écart, si ma répugnance invincible pour un homme indigne d'être votre gendre n'eût forcé et dénaturé mon caractère. Celui que j'ai suivi avait eu jadis votre suffrage; ma mère, ma tendre mère, l'avait désigné pour être mon époux; je me suis abandonnée, sous vos auspices, à l'habitude de l'aimer. O mon père! ayez pitié de votre malheureuse fille! j'embrasse vos genoux; accordez-moi mon pardon; rendez-moi vos bontés. M'aurez-vous donné l'existence pour la remplir d'amertume et me noyer dans les larmes? reprenez-la si ma mort peut vous satisfaire; mais je ne puis me résoudre à me livrer au frère de madame Wandsieden. Je viens de jurer, au pied de l'autel, que je ne serai jamais qu'à Delmont; et, quoique nul prêtre n'ait sanctifié notre union, que votre aveu ne l'autorise pas, je ne m'en crois pas moins liée irrévocablement. Cependant, je vous le jure par ce Dieu mon juge suprême, la sainte pudeur veille encore autour de moi; ma vie est pure comme ma pensée et mon cœur : sans votre consentement je ne serai pas l'épouse de Delmont; mais nul autre jamais n'aura de droits sur moi. O mon père! accueillez avec bonté mes respects, mon repentir, mes humbles prières, et rendez le bonheur à la malheureuse Blanche.

LETTRE IV.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

De Genève, de son Lac. De Calvin. De Michel Servet. De Jean de Bogny.

Nous sommes depuis dix jours à Genève, et nous n'avons pas encore de tes nouvelles. Ce long silence tourmente mon aimable amie; elle brûle de savoir l'effet qu'à produit son départ. Pour moi, mon cher ami, je respire l'air de la félicité; je suis avec ce que j'aime : ensemble, nos jours s'écoulent mêlés et confondus. Le soir, en la quittant, je me dis : Demain, je la reverrai : mon sommeil en est plus doux. En m'éveillant, ma première pensée est celle-ci : Je vais la voir; et mon réveil est délicieux.

Pour donner quelque diversion à sa douleur, je l'ai menée hier au spectacle; il y règne une popularité inconnue à nos grandes villes; hommes et femmes sont assis pêle-mêle au parterre; les dames occupent les loges. A la porte de la salle, au lieu de Savoyards aboyeurs et de grands laquais, on voit une foule de servantes, armées de leurs fanaux, qui font un sabbat infernal en attendant leurs maîtres ou leurs maîtresses : les femmes ici font le même service que les laquais en France.

J'ai promis à toi et à madame de Saint-Omer une relation de mes voyages, le résultat de mes observations. Vous m'avez rendu service; j'observe beaucoup mieux que je ne l'aurais fait : cette pensée aiguise ma curiosité, et fixe mon attention. Les parens qui font voyager leurs enfans devraient exiger d'eux un compte exact de tout ce qu'ils voient.

Genève est environnée de collines, de coteaux pittoresques que la nature semble avoir jetés au gré de son caprice. Elle est dans une plaine comprise entre le Jura et les montagnes de Savoie : la plus grande partie de la ville est située au lieu où le Rhône, s'échappant du lac, roule avec véhemence, dans un double canal, ses eaux limpides et bleuâtres. Son territoire ne s'étend pas au-delà de six à sept lieues carrées. On a construit sur le Rhône une machine hydraulique qui porte les eaux dans la ville jusqu'à cent pieds de hauteur. Sa campagne, arrosée par le Rhône et la rivière d'Arve, est couverte d'un nombre infini de maisons de plaisance, qui annoncent l'opulence des habitans.

Le fond de ce tableau romantique présente les glaciers de Savoie, dominés par le Mont-Blanc, colosse immense, le siége de l'hiver et des frimas : sa tête s'élève sur un amas de montagnes et sur une étendue de cent lieues, et ses rameaux blanchis se prolongent au fond des plus belles vallées.

Le voisinage de tant de montagnes rend la température de Genève très rigoureuse l'hiver, et très chaude en été : il cause dans l'atmosphère des changemens soudains et fréquens, qui rendent ce climat dangereux pour les étrangers; mais j'espère que, dans deux ou trois millions d'années, par un mouvement que l'on commence à soupçonner, l'axe de la terre, se relevant, coïncidera avec l'équateur; et de là les beaux jours, un printemps continuel.

Le lac, connu jadis sous le nom de lac Léman, coule au milieu d'une vallée qui sépare les Alpes du mont Jura; le Rhône, en sortant du Valais, traverse ce bassin creusé par la nature; là, il se repose et se dépouille de son limon. Ce lac, ce fleuve, les collines charmantes qui le bordent, le contraste des frimas avec la belle verdure qui tapisse les coteaux et les basses montagnes, tout ce spectacle me ravissait : Blanche, qui n'a jamais quitté le nid paternel, est dans l'enchantement à l'aspect de tant de beautés.

La ville est bâtie sans régularité : les maisons y sont hautes; celles du quartier marchand ont des arcades et des pilliers épais qui obstruent et obscurcissent les rues.

Il y a des promenades agréables, une surtout couverte de gazon, entourée d'arbres, où, le dimanche, le peuple se répand en foule.

Cette petite république est riche et populeuse : on y compte plus de vingt-quatre mille habitans, autant que jadis en possédait Athènes. Les lois somptuaires y proscrivent les diamans, les dorures, les dentelles : les carrosses ne peuvent aller dans la ville qu'au petit trot. Deux Anglais furent réprimandés à la barre, pour n'avoir pas respecté cette ordonnance.

On parle souvent ici de Farel, de Calvin et de Théodore de Bèze; mais on ne dit rien des vers que ce dernier fit dans sa jeunesse : *Amplector hunc et illam*. Calvin surtout est encore leur héros. Ce fanatique se distingua par ses talens, son travail assidu, et son zèle inquisitorial. Il était de Noyon, fils d'un tonnelier, et avait pour mère la fille d'un cabaretier. Il nie le libre arbitre, il prétend que Dieu nous a créés pour être la proie des démons, parce que tel est son plaisir : il y a apparence que

ce théologien faisait Dieu à son image[1]. Il prêchait tous les jours, et donnait, trois fois la semaine, des leçons de théologie[2]. Il prodiguait à ses adversaires les épithètes d'âne, de chien, de cheval, de taureau, d'ivrogne et d'enragé. Il convenait de l'impétuosité de son caractere. « Je suis, disait-il, colère de ma nature; je lutte sans cesse contre ce défaut, mais sans succès. » Si Luther et Calvin eussent existé de nos jours, on les aurait probablement enfermés aux Petites-Maisons.

Calvin, deux ans après son arrivée, fut chassé de Genève, en 1538, par le parti des tolérans; il fut rappelé en 1541. Il devint le législateur et l'apôtre de cette ville : les mœurs de ce temps-là offrent un tableau de licence, de séditions et de crimes. Des lettres de Calvin font mention de l'un de ces forfaits atroces, la honte de l'humanité. La peste, à cette époque, était presque une maladie endémique de l'Europe, par l'ignorance et la négligence des gouvernemens; elle affligeait Genève en 1542. L'hôpital fut ouvert aux pestiférés; les ministres du culte refusèrent leurs secours à ces malheureux. Calvin s'offrit; mais on ne voulut pas exposer une tête si précieuse. Un autre ecclésiastique, nommé à sa place, paya son dévouement de sa vie. Ce fléau se renouvela en 1545; ceux qui servaient l'hôpital chercherent à propager la peste par des linges infectés de ce poison : ce crime n'était pas nouveau; quinze ans auparavant, on avait commis la même atrocité; le projet de ces monstres était de s'enrichir par le nombre des victimes. Cette trame infernale fut découverte. Vingt-quatre femmes et sept hommes, après l'aveu de leurs forfaits, furent roués vifs, et leurs cadavres livrés aux flammes (1).

L'horrible supplice de Michel Servet flétrira éternellement le mémoire de Calvin. Cet Espagnol, médecin et théologien, avait attaqué par lettres l'irascible Calvin, qui eut le crédit de le faire arrêter à Vienne en Dauphiné; Servet, échappé de prison, eut l'imprudence de passer à Genève. Son implacable ennemi le fit arrêter et condamner au supplice du feu, le 27 octobre 1553. Servet souffrit pendant deux heures les plus horribles tourmens, parce que le vent repoussait la flamme. Dans son désespoir, il s'écriait : « Malheureux que je suis! quoi donc! avec cent pièces d'or et le riche collier que l'on m'a pris, ne pouvait-on acheter assez de bois pour me consumer plus vite! »

Genève est l'asile des sciences. Voltaire disait : « La ville de Calvin est devenue celle de Socrate; c'est un peuple de sages. » Il est vrai qu'il n'a pas toujours pensé de même. Le christianisme raisonnable de Locke est la religion de la plupart des ministres; et le théisme, uni à la morale, est la religion de presque tous les magistrats. « Les jeunes filles, me disait un libraire, lisent beaucoup *la Nouvelle Héloïse;* elles se passionnent pour les grands sentimens; les femmes d'un âge mûr préfèrent la philosophie de Voltaire. » J'ignore quels sont les fruits de ces lectures; mais ce libraire m'assurait que les jeunes personnes parcouraient, dans la matinée, toutes seules, les rues de Genève, sans que leur vertu fût même soupçonnée. « C'est un miracle, lui dis-je, qui pourra trouver des incrédules. »

[1] On disait devant Fontenelle que Dieu avait fait l'homme à son image; il répondit : « L'homme le lui a bien rendu. »

[2] On conserve dans la bibliothèque de Genève quarante-quatre volumes de Calvin, contenant deux mille vingt-trois sermons.

J'entrai hier matin chez un horloger pour quelque réparation à faire à ma montre; c'était un homme âgé d'environ trente ans. Voltaire disait encore : « Qu'il n'y avait pas à Genève un seul horloger qui n'eût de l'esprit. » Celui-ci en a beaucoup : il m'accueillit avec cette urbanité que l'on ne trouve ordinairement que dans les classes élevées; il joignit à cette élégance de mœurs, des connaissances rares. Je lui demandai son opinion sur Calvin. « Nos pères, dit-il, l'ont regardé comme un homme prodigieux; il l'est en effet par la sublimité de ses lumières, par son désintéressement; mais l'inflexibilité de son caractere, sa présomption, son arrogance, et le supplice de Servet, jadis son ami, rendent sa mémoire odieuse à tous les cœurs sensibles. Mais si vous détestez Calvin, vous aimerez beaucoup un de nos évêques, nommé Jean de Bogny. Dans sa jeunesse il avait gardé les cochons, et il était si pauvre, qu'il ne pouvait acheter une paire de souliers. Il s'adressa à un cordonnier avec la timidité et l'embarras de l'indigence : le cordonnier le regarda, et lui dit en riant : « Je vais vous en donner une paire à crédit; vous me paierez quand vous serez cardinal. » Boigny eut le bonheur de plaire à une éminence qui le fit étudier. Ses talens et la fortune l'élevèrent au cardinalat, et le placerent sur le siége de Genève. Son premier soin fut de récompenser son cordonnier; il le fit intendant de sa maison. Ce prélat rougissait si peu de sa naissance, qu'il prit un cochon pour ses armes, et fit graver sur les siéges de la chapelle des Machabées, qu'il fonda, un homme qui conduit un pourceau. On voit ce monument dans la bibliotheque de notre ville, où il existe encore (2). »

Je demandai à ce jeune homme, dont la conversation m'intéressait, ce que l'on pensait à Genève de Jean-Jacques et de Voltaire. « Nous comparons ici Rousseau à une pendule artistement travaillée, où il y a quelque chose de dérangé. — Rousseau, lui dis-je, est un hibou. — Oui, mais c'est le hibou de Minerve........ Il est aussi avide de gloire que Voltaire; et Voltaire l'est avec plus de franchise. C'est de lui-même qu'il veut parler, lorsqu'il fait dire à Cicéron :

Mortels, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire,
Des travaux des humains c'est le digne salaire.

« Je vois, monsieur, en vous écoutant, que le savoir, l'esprit et la philosophie ont fixé leur séjour dans cette ville. — Je reçois vos éloges avec reconnaissance pour ce qui me concerne. Quant à ma patrie, pour confirmer la bonne opinion que vous paraissez en avoir, je vous citerai une épigramme latine qu'un prince de Hesse composa en 1602, et laissa sous son chevet en partant de cette ville :

Quisquis amat vitam, sobriam, castamque tueri,
Perpetuo esto illis casta Geneva domus :
Quisquis amat vitam hanc bene vivere, vivere et illam,
Illi iterum fuerit casta Geneva domus.
Illic invenies, quidquid conducit utrique :
Relligio hic sana est, aura, ager atque lucus...

« Ce prince, avec son épigramme, fit présent à la ville d'une somme de dix mille écus. »

Je quittai cet horloger, très satisfait de sa conversation, et du prix modéré qu'il me demanda pour la réparation de ma montre. J'ajouterai, pour achever l'éloge de cette ville, qu'on peut la comparer à la république des abeilles. Chacun travaille; on n'y voit ni frelons ni dé-

sœuvrés. Les Génevois, économes dans leur intérieur, n'étalent de luxe que dans leurs maisons de campagne; c'est là que, durant la belle saison, ils jouissent de leur opulence et des agrémens de la vie.

Adieu, mon cher frère; fais lire, selon nos accords, ma lettre à l'aimable tante de Blanche, et dis-lui que, comme écrivain, je réclame son indulgence.

LETTRE V.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Suite de la relation sur Genève. Escalade de cette ville.

Nous sommes inquiets et étonnés, mon cher frère, de ton silence. Blanche, surtout, est dans une agitation cruelle; je ne puis calmer ses inquiétudes : elle brûle de savoir si sa fuite n'a point altéré la santé de son père, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, les discours qu'on tient sur elle, sur moi; s'il est quelque espérance de pardon. Toutes ces idées troublent la paix de son âme et le repos de ses nuits; aujourd'hui elle ne s'est endormie qu'à cinq heures du matin, et je n'ai pu la voir qu'à midi. J'ai profité de ce temps-là pour visiter la bibliothèque publique, qui contient près de cinquante mille volumes. J'y ai trouvé nombre d'étudians : le pasteur Sennebier, un des bibliothécaires, connu par ses ouvrages sur la physique et des traductions intéressantes, a eu la complaisance de me montrer des livres curieux, et des manuscrits dont quelques-uns renferment des écrits et des lettres de Calvin, ouvrages inédits, et une relation de la fameuse escalade de cette ville, ordonnée, en 1602, par un duc de Savoie; il m'a permis de la transcrire, et je t'envoie cette copie, persuadé que ce récit te fera plaisir, ainsi qu'à madame de Saint-Omer.

« Les ducs de Savoie avaient toujours aspiré à la possession de Geneve : les jésuites et nombre de catholiques fanatisés, qui regardaient cette ville comme le repaire de l'hérésie, formerent le complot de la surprendre; ils communiquerent leur projet au duc de Savoie, qui l'agréa, et le protégea de toutes ses forces. En 1602, on célébrait un jubilé à Thonon, petite ville du duché, distante de neuf milles de Genève. Cette fête attirait un grand concours : les jésuites et leurs associés rassemblerent les complices de cette conjuration, et leur firent jurer le secret. Le duc, pour endormir les Genevois, leur envoya proposer un nouveau traité de paix; cette proposition, qui les combla de joie, augmenta tellement leur sécurité, qu'ils traitèrent de visionnaire un homme qui vint leur annoncer la marche des ennemis. Le 11 décembre, vers les six heures du soir, Albigny, commandant des troupes savoyardes, marcha sur Geneve, arrêtant tout ce qu'il trouvait sur son passage. Cependant des avis parvinrent dans la ville, mais on ne les écouta point. Les principaux officiers du duc avaient juré de vaincre ou de périr. Les pétards étaient prêts, les échelles pour l'escalade peintes en noir; trois cents soldats déterminés, armés de pied en cap, devaient monter les premiers à l'assaut; un autre corps de troupes les soutenait. Le duc se rendit secrètement à un mille de Geneve, derrière les montagnes de Tremblière.

« L'armée parvient sans obstacle aux portes de la ville; elle fait halte à Plein-Palais, promenade charmante du faubourg. D'abord les soldats sont effrayés par les cris d'une multitude de canards sauvages; mais, bientôt rassurés, ils jettent des claies dans le fossé, le franchissent, et dressent leurs échelles contre le mur. Albigny, et un jésuite écossais encourageaient les soldats, l'un par la promesse du pillage, et l'autre celle du ciel; le jésuite distribuait à chaque soldat, en guise de talisman, de petits morceaux de papiers, sur lesquels étaient écrits différens textes de l'Écriture. Les exhortations enflamment les esprits; bientôt huit officiers et deux cents soldats s'élancent sur les remparts : huit d'entre eux se promènent dans les rues solitaires. Les ordres portaient d'attendre le lever du soleil pour s'emparer de la ville; on voulait donner le temps aux troupes espagnoles et napolitaines, peu éloignées, de venir au secours des assiégeans. Le duc se croyait si certain du succès, qu'il expédia cette nuit même des courriers pour annoncer la prise de Genève. Cependant une sentinelle de la ville entend du bruit, en avertit son caporal; celui-ci envoie un soldat avec une lanterne; le soldat s'avance, et apercevant quelques personnes, il fait feu; aussitôt il est poignardé. La sentinelle tire son coup de fusil pour donner l'alarme : dans cet intervalle, on avait attaché des pétards à la porte Neuve pour la faire sauter. Treize hommes qui la gardaient firent feu sur les assiégans : bientôt toute la ville est éveillée; on court aux armes; on barricade les rues; le combat s'engage, le sang coule, le carnage s'échauffe; Genevois, Savoyards, expirent l'un sur l'autre. Les ennemis sont repoussés vers la porte Neuve : le carnage recommence avec plus de fureur. Cependant les échelles restent toujours dressées : un canonnier génevois tire avec tant de justesse, qu'il les brise. Les troupes postées à Plein-Palais, prennent ce coup de canon pour le signal qu'elles attendaient; elles courent se précipitent vers la porte Neuve, et la trouvant fermée, elles vont au lieu où étaient les échelles. Pendant que les soldats descendent le fossé, le canonnier fait une décharge à cartouches qui les prend en flanc, et leur tue beaucoup de monde. Les assiégés accourent; chaque Génevois est un héros. Le nommé Forillan se signale avec un sabre à deux tranchans; une femme abat la tête d'un officier savoyard; les soldats ennemis qui étaient dans la ville, ayant perdu leurs chefs, accourent vers les échelles, et ne les trouvant plus, se précipitent du haut des murs : la plupart périrent ou furent blessés dans leur chute. Une batterie dressée sur Plein-Palais porta la terreur et la mort dans l'armée savoyarde, qui prit la fuite. Les Genevois firent treize prisonniers, dont trois étaient gentilshommes : ils furent pendus comme voleurs, et leurs têtes exposées sur les murs de la ville, avec celles de soixante-six soldats tués dans l'action.

« Cette attaque coûta deux cents hommes au duc de Savoie; les Genevois n'en perdirent que treize, et n'eurent que trente blessés. Bèze était si vieux, qu'il n'entendit aucun bruit; le lendemain il monta en chaire, prêcha un sermon en actions de grâces, et fit chanter le cent vingt-quatrieme psaume : la ville a retenu cet usage, et célèbre tous les ans l'anniversaire de cette escalade. » Quelle est cette soif inextinguible de domination et de puissance! ou plutôt quelle est cette inquiétude funeste qui agite les rois!

D'une goutte de sang vous nous demandez compte;
Vos lois aux meurtriers prodiguent des tourmens,
Assassins de l'Europe! et vous n'avez pas honte
D'en verser des torrens!

Adieu, mon cher frère. Nous, citoyens obscurs, cultivons sagement l'olivier de la paix.

LETTRE VI.

DELMONT AINÉ A SON FRÈRE ADOLPHE.

Récit de ce qui s'est passé chez le père de Blanche après son départ.

Mon silence, mon cher frère, aura augmenté vos inquiétudes; mais je suis resté six jours sans nouvelles de ce qui s'était passé chez Bertaut, au départ de sa fille. L'intéressante et magnanime Julie, à qui vous devez tout, n'osait sortir de peur de fixer les soupçons sur elle; enfin, chargée d'une commission de la dame Philippine, elle est venue chez moi, et voici son récit : « Le jour de votre fuite, la duègne Brigitte, rétablie par le sommeil et un déjeuner restaurant, se rendit à l'heure accoutumée à la chambre de Blanche : la porte était ouverte; elle s'étonne, elle entre, appelle et va droit au lit; il était vacant. Le trouble, la frayeur, la saisissent; elle court effarée dans la maison, la fait retentir du nom de Blanche, et va chez Julie, qui, ayant retardé son lever, feignait de dormir; elle lui apprend, tout essoufflée, que mademoiselle n'est point dans sa chambre, qu'elle est perdue. « La chose est impossible, s'écrie Julie; il faut la chercher. » Elle s'habille à la hâte, vient, pâle et consternée, chez Bertaut, lui annonce l'évasion de sa fille, en s'écriant : « Qui le croirait, une demoiselle si honnête, si bien élevée, entourée de si bons exemples!... » Bertaut, blême d'étonnement et de colère, s'agitait, jurait, pestait. Julie lui dit qu'il fallait visiter toute la maison; on suit son conseil. Bertaut, les domestiques, Julie à la tête, vont de la cave au grenier, fouillent armoires, bouges, coins et recoins, *mais la colombe était envolée*. Bertaut, désespéré de l'inutilité de ses recherches, envoya prendre sa bonne amie, la dame Wandsieden; elle accourut avec son frère. Quelle désolation! quels regrets! quel désespoir! lorsqu'ils virent que la proie leur était échappée! Au milieu de cette crise de dépit et de douleur, la dame Brigitte est mandée, elle entre éperdue, la pâleur sur le front, sa coiffe est de travers. Dès que Bertaut l'aperçoit, il s'élance sur elle. « Ah! coquine, ah! scélérate, où est ma fille? Viens que je t'étrangle! » et en effet, il l'aurait étranglée, si on ne l'eût retenu. La malheureuse duègne appelait au secours, criait: « Monsieur, ce n'est pas ma faute; je suis innocente. » Bertaut n'écoutait que sa colère; mais la belle veuve a interposé sa médiation, et son doux ami s'est apaisé. Julie alors a ouvert l'avis lumineux d'aller à la poste aux chevaux, pour s'informer si une jeune personne ne serait point partie dans la nuit avec un jeune homme. Ce trait de lumière a éclairé tous les esprits: on monte en voiture, on court à la poste, et l'on apprend qu'en effet à minuit nos amans étaient partis dans un cabriolet. Bertaut et Bonnard voulaient courir après eux; mais on leur a fait observer qu'ils ne pourraient les atteindre. On revint tristement au logis. Bertaut retint à dîner le couple chéri : pendant le repas, il chargeait sa fille de malédictions, jurait que Delmont ne périrait que de sa main. Le pauvre homme! La dame Wandsieden déployait son éloquence pour le calmer : elle l'invitait à manger, le suppliait de ménager une santé si précieuse, et puis ajoutait qu'il fallait se résigner aux volontés du ciel. L'intrépide Bonnard jurait par l'âme de ses aïeux, *de se venger de son rival;* mais la colère et le désir de la vengeance semblaient aiguiser son appétit; il dévorait. Madame de Saint-Omer, mandée par son frère, est arrivée au café; Bertaut lui a annoncé la fuite de sa nièce; elle a feint la surprise avec beaucoup de vérité. « Je ne puis le croire, disait-elle; où voulez-vous qu'elle soit allée? — A Genève, avec ce traître de Delmont. — Quel conte! c'est pure calomnie. — Je vous dis qu'elle est partie à minuit avec ce scélérat. — Vous vous égosillez vainement; j'en doute encore. — Vous avez le diable au corps. Pour vous le prouver, je vais l'attaquer en justice, le poursuivre pour crime de rapt. — Ne faites pas cette sottise; vous en seriez pour vos frais et pour votre réputation. — Ma réputation! pourquoi, madame? — Delmont se défendrait; on saurait que vous abusiez de votre autorité; que vous abreuviez votre fille de chagrins, et que vous vouliez la sacrifier. Sachez que si les enfans doivent avoir le respect et l'obéissance aux auteurs de leurs jours, ceux-ci leur doivent de la tendresse, de l'indulgence, le bonheur, et surtout de bons exemples. » Le sieur Bonnard, qui a jugé que ce dernier trait tombait sur Bertaut, a voulu plaider sa cause : il a cité les Romains, les Chinois, qui exercent sur leurs enfans une autorité absolue, base de bonnes mœurs et lien de la société. (Je ne sais où il avait pris cette érudition.) « Monsieur, lui a répondu madame de Saint-Omer, je le sais comme vous; mais sans doute les Romains ne forçaient pas leurs filles à épouser le premier venu, des hommes sans mérite, sans considération. — Ajoutez, des Bonnard! s'est écrié Bertaut furieux. — *Madame de Saint-Omer.* Je ne nomme personne. — *Bertaut.* Au reste, madame ma sœur, je n'ai nul besoin de vos conseils, je ne consulte que mon cœur et ma tête. — *Madame de Saint-Omer.* Ce sont d'excellens conseillers! — *Bertaut.* Le chevalier Bonnard me convient pour gendre. — *Madame de Saint-Omer.* Convient-il à votre fille! — *Bertaut.* Que m'importe, je suis le maître, et j'ai pour moi l'expérience. — *Madame de Saint-Omer.* Blanche a son cœur, qui conseille mieux que votre expérience. — *Madame Wandsieden.* Madame, il semblerait, à vous entendre, qu'une alliance avec mon frère et moi dégraderait votre famille? — *Madame de Saint-Omer.* Je n'ai rien à répondre; je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — *Madame Wandsieden.* Vous pouvez parler librement; je brave l'imposture et la calomnie. — *Madame de Saint-Omer.* Vous faites bien, madame; le sage s'élève au-dessus de l'opinion. — *Madame Wandsieden.* Madame, c'en est assez. — *Madame de Saint-Omer.* J'y consens! — Oui, c'est assez, et trop, s'est écrié Bertaut en se levant. Adieu, ma sœur, laissez-nous en paix. Je ne serais pas étonné que vous fussiez complice du rapt de ma fille. — *Madame de Saint-Omer.* En tout cas, le plus coupable de nous, ce n'est pas moi. — *Bertaut.* Il suffit, vous dis-je; sortez, sortez, je vous en prie. — *Madame de Saint-Omer* Avec plaisir, d'autant que je vous laisse en bonne compagnie! — Vous êtes une impertinente. Au surplus, je vous dispense de mettre les pieds chez moi. — Je veux pourtant venir danser à votre noce, si vous êtes assez fou pour vous marier. » Cette dernière phrase a fait sur l'assemblée l'effet du bouclier de Roger, lorsqu'on le découvrait; ils sont restés pétrifiés. Madame de Saint-Omer s'est éclipsée sans autres adieux. Je tiens cette petite scène d'elle-même.

Voilà, mon cher frère, ce qui s'est passé chez le vieux fou de Bertaut. Vous ne devez pas douter de son courroux, de ses projets de vengeance; et le frère et la sœur ne manqueront pas de nourrir, d'échauffer sa haine contre toi. Ce qu'il y a de plus désespérant pour ce Bonnard, et de plus plaisant pour les rieurs, c'est qu'ils avaient déjà

reçu les complimens de mariage, et que le soi-disant chevalier s'était gratifié de deux beaux habits de noce, aux frais sans doute de sa sœur, qui les a payés de la bourse du cher Bertaut.

Ainsi une source, en s'échappant d'un champ qu'elle arrose, porte la fécondité et la vie dans le pré qui l'avoisine.

Adieu, mon cher ami, moquons-nous des méchans; ils ne doivent pas plus troubler la tranquillité de nos jours, que les cris du hibou troublent les chants du rossignol. Aime bien cette aimable Blanche; sers-lui de père, de frère, d'ami et d'époux; enfin, ne respire que son bonheur; heureuse, elle fera le tien.

LETTRE VII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Promenade sur le lac de Genève. Détails sur ce lac.

Je voulais cacher à l'aimable Blanche le contenu de ta lettre; mais puis-je lui refuser ce qu'elle désire vivement? L'obstination de son père la pénètre de douleur; elle voudrait revenir sur ses pas, s'exposer à ses reproches, à sa colère: tous mes soins, tout mon amour versent à peine quelque consolation dans son âme. Je la trouve souvent les yeux baignés de pleurs. Quand jouirons-nous d'un jour plus doux, d'un repos si mérité? Hélas! le port s'offrait à nos yeux, la joie et la sécurité étaient dans nos cœurs, lorsqu'un orage imprévu nous a repoussés au loin et jetés sur des écueils. Mais quoi! j'ose me plaindre près de Blanche, quand ma vie, unie avec la sienne, va s'écouler près d'elle!

Père cruel! jamais ta rage ne m'arrachera ta fille! et toi, lâche rival, je brave ta jactance et ton courroux! Non, non, Blanche, cet assemblage brillant d'attraits, cette aimable Galathée ne sera pas la proie du monstrueux Polyphème!

Hier soir, pour la distraire et la dissiper, je lui proposai de profiter de la belle journée que nous promettait l'éclat du soleil couchant, et d'aller le lendemain nous promener sur le lac: elle accepta. Je me flattai que l'exercice, la vue des tableaux magnifiques qui décorent cette petite mer, écarteraient, du moins pour quelque temps, les nuages qui contristent son âme.

Nous nous embarquâmes par une de ces belles matinées où l'azur du ciel qui s'éclaire, l'haleine du vent doux, la fraîcheur qu'il répand, éveillent les sensations, et nous font sentir le bonheur de l'existence. Au milieu de ce calme enchanteur de la nature, les soucis de l'aimable Blanche se dissipaient comme le léger brouillard qui planait sur les eaux: je voyais son visage s'embellir de sérénité et de joie.

Lorsqu'elle s'est vue au milieu du lac, muette d'admiration, elle a promené ses regards sur ce volume d'eau qui nous entourait, sur la magnificence de ses rives, sur ce globe de feu s'avançant de l'orient qu'il enflammait, sur cette voûte immense à laquelle l'imagination même ne peut poser des bornes. Enfin, revenue de son extase, elle s'est écriée: « Quel prodigieux spectacle! quelles richesses! quel entassement de merveilles! » Je lui dis alors: « Vous me rappelez un impromptu de Voltaire, composé dans une occasion à peu près semblable à celle-ci. Une belle nuit d'été, madame du Châtelet se promenait à Cirey avec lui; et en contemplant ce superbe amas de planètes, de soleils suspendus à des milliards de lieues de nous, dans l'étendue incommensurable des airs, elle s'écriait: « Ah! que c'est beau! magnifique! quel sujet pour un poëme! — Un poëme, lui dit Voltaire, serait un peu long; mais je ferai bien quatre vers. » Il rêva quelques minutes, et le quatrain fut fait.

Tout ce vaste océan d'azur et de lumière,
Tiré du vide même, et formé sans matière,
Arrondi sans compas, et tournant sans pivot,
A peine a-t-il coûté la dépense d'un mot.

Pendant cet entretien, des oiseaux inconnus voltigeaient autour de nous; leur plumage était d'un blanc argenté. Notre batelier nous dit qu'ils s'appelaient *grèbes*, et que de leurs plumes on faisait des fourrures précieuses. J'interrogeai cet homme, qui me paraissait instruit, sur l'étendue du lac. Il nous apprit que des savans évaluaient sa longueur à quatorze ou quinze lieues; que sa plus grande largeur était de trois et un quart, et sa surface de trente lieues carrées: il a très peu de profondeur auprès de Genève; mais, à la distance de deux milles, il devient plus profond[1]. Ses eaux sont très claires, excepté à l'embouchure du Rhône, quand il sort du Valais. Là, se trouve un bassin creusé par la nature, où le fleuve se repose et se dépouille de son limon. La hauteur des eaux du lac varie souvent de plus de six pieds; elles croissent depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août, et baissent depuis septembre jusqu'en décembre: ce sont les rivières des Alpes qui occasionent ces variations. La pluie de ces montagnes se change toujours en neiges qui s'entassent, et qui, fondues au printemps, courent enfler les rivières[2].

Ce lac est poissonneux, et nourrit d'excellentes truites. Notre pilote nous conseilla d'aller un jour nous promener à l'entrée du fleuve dans le lac, lorsqu'il décroîtrait. « Vous y jouirez alors, nous dit-il, d'un aspect très agréable; vous trouverez de petits canaux qui serpentent sous des ombrages charmans, où l'on peut se promener et se réjouir toute une journée. »

Adieu; Blanche me fait appeler pour dîner; il est temps, car il y a cinq heures que le soleil descend de son méridien. Nous avons commandé pour ce repas une des meilleures truites de ce beau lac Léman. Quel moment! tête à tête avec Blanche!

Festin des dieux, vous n'êtes rien auprès,

après tant de souffrances; après avoir été privé si longtemps de sa vue!

Il est vrai que je n'ai point atteint le faîte du bonheur; que je n'ai point resserré notre union par ces liens intimes qui nous identifient avec l'objet aimé, et fondent, pour ainsi dire, les âmes l'une dans l'autre; mais, n'en déplaise au célèbre Buffon, je suis cent fois plus heureux dans mes privations, que jamais il n'a pu l'être dans les bras de ses nymphes de Montbard.

Voltaire a dit si philosophiquement:

Et les tendres désirs
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

Addio, carissimo; souvenons-nous que la sagesse nous a été donnée pour ménager nos plaisirs.

[1] La profondeur du lac près de Meillerie est d'environ cent quatre-vingt-dix brasses, et surpasse de soixante quinze brasses la profondeur de la mer Baltique, que des marins experts assurent être de cent quinze brasses devant l'île de Gothland.

[2] La hauteur du lac de Genève sur le niveau de la mer, mesurée par M. du Luc, est estimée à cent quatre-vingt-sept toises et demie, dans le temps de sa plus grande hauteur.

LETTRE VIII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Voyage à Thonon, à la Meillerie. De Ripaille. D'Amédée VIII. Lecture de *la Nouvelle Héloïse*. Sommeil de Blanche. Quatrain. Déjeuner.

Toujours occupé des plaisirs de mon aimable Blanche, je l'ai engagée à une petite promenade sur les rives du lac. Nous sommes allés coucher à Thonon [1] : de là, au lever de l'amante de Céphale, nous partîmes pour Ripaille, bourg fameux par la retraite d'Amédée VIII, surnommé le *Pacifique* (3). Ripaille est aujourd'hui habité par des chartreux qui s'y établirent en 1630. Ces bons pères y jouissent d'un parc qui a deux lieues d'enceinte : on y voit des noyers de dix pieds de diamètre; des allées percées sur le lac, des vergers charmans : c'est le cas de s'écrier :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Je laissai Blanche à l'auberge, sur un lit de repos, et j'allai me promener dans le jardin de ces bons cénobites, dont l'accès est interdit aux femmes. Le prieur, que j'abordai, avait de l'urbanité et beaucoup d'instruction La conversation tomba naturellement sur Ripaille, et la vie délicieuse de cet Amédée, qui a passé en proverbe. Il m'en raconta l'histoire avec netteté et précision, et je te la transcris telle que je l'ai reçue; j'y mets seulement un peu de ma couleur.

« Ce duc, nommé le *Salomon* de son siècle, comme Voltaire a dénommé Frédéric II le *Salomon du Nord*, plus voluptueux que politique, fit bâtir, au commencement du quinzième siècle, au prieuré de Ripaille, un palais superbe, qu'il revêtit du nom modeste d'*Ermitage*. Il vécut en véritable épicurien. Tous ses amis ou courtisans occupaient des appartemens magnifiques; sa table était couverte des mets les plus exquis. Cette société, d'où l'on avait exclu les femmes, comme de Sybaris on avait banni les coqs, s'appelait les *ermites de Ripaille*. Ils laissaient croître leur barbe à l'instar des capucins, mais leur habit était d'un drap beaucoup plus fin; ils portaient un bonnet d'écarlate, une ceinture d'or et au cou une croix du même métal.

« Ce prince s'oubliait dans cette maison de délices, lorsqu'en 1439 les pères du concile lui donnèrent la tiare : on députa le cardinal d'Arles pour lui annoncer son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites et ses domestiques : il accepta la triple couronne, non sans regretter sa douce retraite. Cet événement me rappelle les vers de Voltaire :

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois; ô bizarre Amédée!
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux;
Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être sage [2] ?

« Amédée prit le nom de Félix V. On dit qu'en quittant cette solitude, son plus fort sacrifice fut celui de sa barbe, qui était d'une longueur extraordinaire. Mais, bientôt revenu des grandeurs temporelles, il abdiqua la papauté, et retourna à son cher Ripaille : il descendit du théâtre de la gloire, tel qu'un acteur quitte la scène pour rentrer dans son humble foyer. Il conserva le chapeau de cardinal, et mourut à Genève, en 1451, âgé de soixante-neuf ans. Pendant sa papauté, il avait emprunté une somme d'argent de la ville de Strasbourg. Après son abdication, il fut sommé de l'acquitter; le cardinal de Ripaille répondit comme le rat dans le fromage de Hollande :

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.

« Il se fit enterrer une bible sur la tête, avec cette inscription : *La ville de Genève est située au milieu des montagnes; son territoire est sablonneux, très peu étendu, et les habitans sont curieux de nouveautés.* »

De Ripaille nous allâmes coucher à Évian, où nous louâmes un bateau pour nous rendre le lendemain à Meillerie; Blanche désirait voir ce coin de terre, rendu fameux par l'éloquente lettre de Saint-Preux à Julie.

L'aube tardive était douteuse encore,
Et l'orient n'enfantait pas le jour,

quand nous entrâmes dans notre bateau. De Genève à la tour Ronde, la côte est bordée de collines parées d'une verdure riante; elles sont assez reculées pour laisser un chemin entre elles et le lac; mais, en approchant de Meillerie, l'espace disparaît; des rochers nus et stériles, des forêts suspendues présentent un aspect triste et sauvage : on aperçoit deux ou trois villages sur ces rocs escarpés; celui de Meillerie est sur le penchant d'une montagne si rapide, qu'à une certaine distance les maisons paraissent les unes sur les autres, et les communications du haut et du bas du village ressemblent à des échelles plutôt qu'à des rues. Saint-Gingouph ou Gingo est au pied de ces montagnes, bâti sur leurs débris chariés, accumulés par un torrent rapide, qui partage cette ville en deux parties, dont l'une appartient au roi de Sardaigne, et l'autre à la république du Valais. Entre Évian et Saint-Gingo, les montagnes ont leur pied dans le lac; et le chemin se retrécit tellement, qu'on peut à à peine y passer à cheval. Nous voyions sur nos têtes des ouvriers qui enlevaient des rochers pour tracer un chemin : ils se tenaient sur de petits rebords, souvent plus de deux cents toises au-dessus du lac. Nous en vîmes même, ce qui faisait frissonner Blanche, plusieurs suspendus par des cordes. Notre crainte s'accrut encore par les signes qu'on nous fit de nous éloigner.

Nous debarquâmes à Meillerie, au pied d'un amas de rochers. Le soleil se levait pur et radieux; un vent doux nous apportait la fraîcheur, et le parfum des végétaux et des fleurs. Je donnai le bras à Blanche pour monter : quoique svelte et agile, elle gravissait la montagne avec peine : c'était la première de ses courses. Le mauvais régime des couvens et des grandes villes fait négliger beaucoup cette partie physique de l'éducation : mais j'espère que nous ferons ensemble un cours de gymnastique sur les montagnes de la Suisse. Insensiblement nous arrivâmes sur un plateau environné de rochers et de quelques arbres. « C'est sans doute d'ici, lui dis-je, du milieu de ces rochers, que Saint-Preux découvrit la ville heureuse que Julie habitait. » Je tirai alors une lunette de ma poche, que je dirigeai sur Clarens, village entouré d'arbres, situé

[1] Thonon est une petite ville du Chablais, à huit lieues de Genève.

[2] Voltaire a tort de l'accuser de bizarrerie et de manquer de sagesse, puisque ce ne fut qu'avec beaucoup de regret qu'il abandonna son ermitage.

au pied d'une montagne. Ce lieu charmant a quelque chose de romanesque. Des vergers touffus, de belles prairies qui se terminent par une pente douce au bord du lac, des ruisseaux nombreux d'une eau vive et limpide, en même temps la vue du lac et des rochers noirs et escarpés qui bordent la rive opposée, présentent un tableau imposant et mélancolique. Auprès de Clarens nous voyions le château de Chillon, édifice gothique qui s'élève du sein du lac, sur un groupe de rochers où les eaux vont se briser. En le regardant attentivement, l'imagination échauffée, je m'écriai : « Ce gazon fut foulé sous les pieds de Julie ; ce château a été rempli de sa présence ! Pauvre Julie ! infortuné Saint-Preux ! — Que ma situation est différente ! Ici, sur ces rochers arides, je suis avec vous ; c'est-à-dire avec ce que la nature a de plus riant à mes yeux, de plus doux à mon cœur, à l'époque où le printemps a paré la terre de ses plus riches couleurs ; où des soleils purs et tranquilles se lèvent pour répandre la joie et la vie sur la campagne animée. Saint-Preux, au contraire, était seul, désespéré et au milieu des neiges de l'hiver ! Écoutez ce qu'il écrit de ce même lieu où je m'enivre du bonheur de vous voir. » Nous nous assîmes alors au pied d'un rocher, et j'ouvris un volume de *la Nouvelle Héloïse* que j'avais apporté.

« Dans les violens transports qui m'agitent, je ne saurais rester en place : je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers, je parcours à grands pas tous les environs, et trouve partout, dans tous les objets, la même horreur qui règne au dedans de moi : on n'aperçoit plus de verdure ; l'herbe est jaune et flétrie ; les arbres sont dépouillés ; la froide bise entasse la neige et les glaces ; toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur. Malgré la saison, je me rends ici dès le matin, et n'en reviens qu'à la nuit ; des feuilles et quelques bois secs que j'allume souvent, servent à me garantir du froid excessif ».

Blanche ici s'écria : « Que je le plains ! comment cette Julie a-t-elle pu abandonner un amant si tendre, si malheureux, et se donner à un autre ?...... Mais poursuivez. »

« C'est là, ma Julie, que ton malheureux amant achève de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être dans ce monde ; c'est de là qu'à travers les airs et les murs, il ose, en secret, pénétrer jusque dans ta chambre : tes traits charmans le frappent encore, tes regards tendres raniment son cœur mourant ; il entend le son de ta douce voix ; il ose encore chercher, dans tes bras, le délire qu'il éprouva dans ce bosquet : vain fantôme d'une âme agitée qui s'égare dans ses désirs ! bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans les détails d'une innocente vie ; toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, et mon cœur s'attendrit avec délice sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son âme jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être, un jour qui ne sera pas perdu pour la vertu : elle passe à présent chez sa mère ; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours ; elle les soulage dans les détails des soins de la maison ». A cette phrase, Blanche s'écria : « Qu'elle est heureuse ! que je voudrais pouvoir l'imiter, m'occuper de l'intérieur de la maison, donner des soins à mes parens ! mais ma mère n'est plus, et mon père m'a rejetée de son sein ! »

Nous fûmes interrompus par le bruit que fit un homme en s'approchant de nous ; c'était un grand Valaisan, vêtu avec une espèce d'élégance : son gilet était garni de rubans ; il avait des manches blanches, des souliers noirs, un chapeau léger ; il ressemblait à un berger de l'Arcadie : sa main était armée d'une bêche. Il nous salua, et nous lui rendîmes le salut. Blanche lui demanda pourquoi il portait cette bêche ? « C'est pour bêcher. — Vous êtes donc paysan ? — Oui, vraiment. » Ce qui nous étonna, son costume annonçait un état plus relevé. « N'est-ce pas Clarens qui est devant nous ? — Oui, c'est lui-même. — Avez-vous connu J.-J. Rousseau ? — Non, madame. — *Delmont.* Connaissez-vous *la Nouvelle Héloïse?* — *Le Paysan.* Oui, monsieur. — *Delmont.* Avez-vous lu Voltaire ? — *Le Paysan.* Oui, quelques-uns de ses ouvrages. — *Delmont.* Puis-je vous demander ce que vous pensez de l'un et de l'autre ? — *Le Paysan.* Que Voltaire a bien fait du mal à son siècle, et que Rousseau en fera à la postérité (1). » Il nous quitta après ce court entretien, et nous laissa très étonnés de trouver cette logique dans la tête d'un simple villageois.

Blanche, levée avant le jour, et fatiguée de sa course, me dit alors qu'elle avait besoin d'un peu de repos : je lui dressai un lit de feuilles sous l'abri d'un rocher saillant ; ma redingote lui servit d'oreiller. Un grand frêne de montagne, dont les grappes colorées semblaient suspendues sur sa tête, la couvrait de son ombre : un doux sommeil ferma ses yeux. Ma vive imagination crut voir une des divinités champêtres de la fable. Quelle fraîcheur ! quel coloris ! quelle sérénité sur son visage ! ses petites mains étaient jointes ; ses jolis pieds croisés l'un sur l'autre : je ne pus résister à la tentation de les baiser. Le respect, l'amour et l'honneur étouffèrent tous les autres désirs. Pour m'occuper d'elle pendant son sommeil, je composai un quatrain que j'écrivis avec mon crayon sur un papier que j'attachai au frêne qui l'ombrageait. Le voici :

Lieux immortalisés par l'amant de Julie,
Jamais vous n'avez vu cette rare beauté ;
Mais Blanche est avec vous, et Blanche est sa copie,
Avec plus de courage et de fidélité...

A son réveil, je lui montrai ces vers, en lui disant que c'était l'ombre de Saint-Preux qui était venu les attacher à l'arbre. Elle sourit, et me répondit « que Saint-Preux était trop bon connaisseur et trop amoureux pour la comparer à Julie..... Mais parcourons cette montagne, et tâchons de découvrir cette ombre de Saint-Preux ; je le remercierai de ses vers galans. » Nous montâmes sur une vaste roche qui s'avançait sur le lac : l'œil de Blanche osait à peine mesurer cette profondeur. « C'est probablement, lui dis-je, de cette élévation dont Saint-Preux veut parler, lorsqu'il écrit à Julie : « Vous connaissez l'antique usage du rocher de Leucade, dernier refuge de tant d'amans malheureux : celui-ci lui ressemble ; la roche est escarpée ; l'eau est profonde et je suis au désespoir. » — « Retirons-nous, me dit Blanche, je frissonne ; il me semble voir cet infortuné tout prêt à se précipiter. »

En descendant la montagne, nous ralentissions nos pas ; nous semblions la quitter avec regret. Je ne sais quel charme nous retenait aux rochers de Meillerie : c'était sans doute le souvenir touchant de Julie, de Saint-Preux, et de ce Rousseau, dont l'âme tendre et expansive a répandu tant de chaleur et de sensibilité dans ce roman, sans doute mal conçu, où les caractères sont si défec-

tueux (5), mais qui est animé de tant d'éloquence et de détails si intéressans.

Lorsque nous rentrâmes dans notre bateau, nous fîmes nos adieux à Julie, à Saint-Preux, à Claire d'Orbe et aux rochers de la Meillerie. En revenant, notre œil ne se lassait pas de regarder, d'admirer ce lac superbe, dont les bords, du côté de la Suisse, s'élèvent en terrasses, tapissés d'une quantité de villes, de villages, de hameaux, de maisons de plaisance, de châteaux et de prairies, dont les images se réfléchissent sur les eaux et se marient à leur azur.

Cette journée sera aussi célèbre dans les annales de ma vie, que celle de Saint-Preux l'est dans le roman de Rousseau.

Je ne te dis pas à chaque lettre que Blanche te fait bien des amitiés. Salut, mon très cher, et prospérité, comme disaient les Athéniens; j'ajouterai, comme Cicéron : *Cura ut valeas.*

LETTRE IX.

DELMONT AÎNÉ A SON FRÈRE ADOLPHE.

Accueil que le père de Blanche a fait à sa lettre.

Julie est venue hier, l'après-dînée, me rendre compte de l'accueil fait par Bertaut à la lettre de sa fille. Cette Julie est un phénix de fidélité, d'adresse, de sentiment; elle aime Blanche comme sa sœur, et comme la plus tendre amie, malgré l'inégalité du rang et cinq à six ans de plus. Mais au fait : j'envoyai à Bertaut la lettre de Blanche; l'adresse était d'une main étrangère. Saint-Jean la reçut, la donna à son maître aussitôt qu'il fut jour chez lui. Bertaut l'ouvrit; mais dès qu'il eut aperçu ce mot, *mon très cher père*..... « Non, infâme! s'écria-t-il, non, je ne suis point ton père; » et il déchira la lettre, se promena ensuite à grands pas, en répétant : « L'ingrate! la perfide! me désobéir! s'enfuir avec un lâche séducteur! » Après un débordement d'invectives, de juremens, il ramassa la lettre, et en lut cette ligne : « Daignerez-vous me pardonner une faute où m'entraînent ma destinée et le malheur? » — « Jamais, jamais, j'aime mieux que tu périsses. » Quel homme! quelle dureté! Après, s'adressant à Saint-Jean qui, du fond de la chambre, regardait son maître avec de grands yeux ébahis : « Maraud, qui t'a remis cette lettre? — Un domestique inconnu. — Si jamais vous m'apportez encore le moindre billet de cette malheureuse, je vous chasse. — Monsieur, je ne puis pas deviner; et, d'ailleurs, quel mal y a-t-il de rendre service à une demoiselle qui a tort, il est vrai, mais qui est si bonne, si douce, qui vous aime tant! — Sors de ma chambre, misérable avocat, ou je t'assomme. — Monsieur, chassez-moi, écorchez-moi, tuez-moi, je ne dirai jamais du mal de mademoiselle Blanche. — Attends, attends, coquin; » et il cherchait sa canne, et Saint-Jean de s'enfuir. Julie est entrée dans ce moment pour lui apporter son chocolat, et lui a dit : « Qu'avez-vous, monsieur? vous paraissez bien échauffé; madame Wandsieden vous grondera si vous ne ménagez pas mieux votre santé. — Tu as raison, mon enfant; mais croirais-tu qu'elle a eu l'audace de m'écrire. — Qui, monsieur? — La malheureuse!... ma fille; et je ne sais d'où me vient la lettre. — Je parie de le deviner; c'est de M. Delmont aîné. Est-ce que vous répondrez à cette lettre? — Tu ne me le conseillerais pas. — Je ne sais que vous dire : mais consultez là-dessus madame Wandsieden; elle a plus d'esprit que dix avocats ensemble. »

D'après cette scène, fidèlement rapportée par Julie, je crois qu'il est inutile de chercher à adoucir un pareil caractère. Les lois sont pour lui, elles sont sages; mais elles ne peuvent prévenir les accidens, se modifier au gré des circonstances. Tout bon gouvernement maintien l'autorité des pères.

Te dirai-je une nouvelle qui ne te surprendra point? On parle du mariage de ce vieux sycophante avec la dame Philippine Wandsieden, cette veuve hollandaise dont le veuvage est plus que problématique, car on m'a assuré que ses mariages ont été fréquens. L'insensé Bertaut, âgé de soixante-six ans, va s'unir avec cette aventurière, et chasse de chez lui sa fille, une enfant dont la candeur, les grâces, l'esprit aimable, la touchante sensibilité, les vertus, la font chérir et respecter de toute la ville! Cette horrible injustice fait bouillonner mon sang dans mes veines. Je m'arrête : adieu, aime bien cette Blanche qui a tout sacrifié pour toi. Songe qu'il faut être prédestiné pour être possesseur d'un trésor envié de presque tous ceux qui le connaissent. On ne parle ici que de ton bonheur. Au reste, la nouvelle du mariage de Bertaut n'est encore appuyée que sur un bruit vague. *Iterum vale.* Voilà un petit billet que m'envoie madame de Saint-Omer à l'adresse de mademoiselle Bertaut.

BILLET DE MADAME DE SAINT-OMER A SA NIÈCE.

Ce billet, ma chère nièce, n'est que pour te dire un petit bonjour en passant, et t'envoyer un mot de consolation. Nous travaillons à fléchir l'opiniâtreté de mon frère, et à obtenir son aveu pour ton mariage. Mais les temps ne sont pas encore arrivés; patience, elle est la vertu des malheureux; il faut attendre, employer les moyens doux. *Plus fait douceur que violence*..... Depuis ton départ, la veuve Wandsieden paraît s'être établie chez ton père, du moins pour y faire ses trois repas. Je la trouvai hier matin à déjeuner chez lui. Elle eut la bonté de me dire qu'elle serait enchantée de faire ma connaissance. « Madame, lui dis-je, faites vous d'abord connaître, et puis vous me connaîtrez facilement. »

Adieu, ma chère enfant; je crois avoir été inspirée par Minerve elle-même, en t'ordonnant de partir. La vertu est parfois obligée de se couvrir d'un nuage; c'est une fleur délicate que le fleuriste cache sous une cloche, pour la dérober à la rigueur de la saison, et la conserver plus brillante et plus pure. Adieu donc, je t'embrasse une fois, deux fois, trois fois et quatre fois.

LETTRE X.

ADOLPHE A BLANCHE.

Voyage au Mont-Blanc.

C'est d'une élévation de cinq à six cents toises au-dessus du lac que j'écris à mon aimable amie, dont le souvenir me suit à chaque pas, dont l'image m'environne, dont la voix, les discours frappent sans cesse mon oreille. O ma chère amie! ô mon unique pensée! si je trouve dans ces montagnes un site charmant, il perd à mes yeux la moitié de son prix, j'en jouis mal; je dis : « Blanche ne le voit pas! » et comment avoir des jouissances qu'elle ne partage point! Ainsi, au milieu du calme de ces monts sourcilleux, de leur immobilité, mon cœur est agité, et la nature inerte qui dort autour de moi semble augmen-

ter le principe de ma vie. Combien vous étonneraient ces masses inébranlables, autour desquelles les nuages s'assemblent, roulent et grondent! Ces antiques colosses voient les générations se renouveler sans cesse à leur pied : eux seuls, à travers les orages et la destruction, bravent les siècles et conservent leur vigueur et leur jeunesse.

Je suis très content de mes compagnons de voyage; ils ne cessent de me parler de vous; votre éloge est toujours dans leur bouche : s'ils voient une jolie taille : « Ah! disent-ils, ce n'est pas celle de l'aimable Pandore, » car c'est ainsi que milord vous nomme; Pandore veut dire *tout don :* s'il s'agit d'esprit, de grâce et de douceur, c'est toujours Blanche qui en est le modèle; et cet encens si mérité qui brûle pour vous me monte à la tête, et m'enivre de ses douces vapeurs. Je ne connais pas encore assez milord pour faire son portrait; mais je lui trouve un esprit philosophique, une rectitude de jugement, qu'il doit à la nature encore plus qu'à l'étude. Il aime la retraite et le monde; il cherche à s'y faire aimer. « L'homme qui fuit, dit-il, son semblable, est un ours; et qui ne sait pas vivre dans la retraite est un sot. » Il n'a pas mauvaise opinion des hommes, par air, par vanité, comme certains philosophes; il hait les fripons, les méchans; évite les sots, et les tolère. « Ce sont, dit-il, les intermédiaires entre l'homme d'esprit et la brute, et, sous ce point de vue, ils sont nécessaires. » Quoique sa religion soit le pur théisme, il ne rit point de ceux qui croient au pape et aux miracles. « Laissons, dit-il, subsister les préjugés religieux, tant que nous n'aurons rien de mieux à mettre à leur place. » Je l'ai entendu souvent louer et admirer votre piété : « Pourvu, me disait-il, qu'elle évite la bigoterie, et n'imite pas madame de Maintenon qui, par l'ordre de son confesseur Gobelin, cherchait à se rendre maussade et ennuyeuse dans la société, pour mortifier l'envie qu'elle avait de faire de l'esprit. Il est vrai qu'elle lui écrivait : « L'ennui que j'inspire me fait tellement bâiller, que souvent je suis tentée de renoncer à la dévotion. »

Racontez-moi vos plaisirs, vos occupations; ne lisez pas trop; fiez-vous à votre esprit plus qu'à celui des autres. Madame de Sévigné, vos amours, n'était pas une femme savante; elle avait de l'instruction, et pensait par elle-même. Dans le monde, c'est l'esprit qui plaît; les gens à mémoire ne sont que les échos des gens d'esprit. Le seul avantage de la mémoire, c'est qu'elle est toujours disposée à ouvrir son dépôt, à communiquer ses acquisitions : au lieu que l'esprit est un instrument capricieux qu'on ne monte pas à volonté. Ainsi, ma chère amie, moins d'étude et plus de repos et de plaisir. Rappelez-vous ce que nous lisions un jour dans Montaigne : « Il faut retenir à tous nos dents et griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poingts les uns après les autres. »

Addio ben mio, idol mio, vita mia. Que l'idiome français est froid dans ses expressions de sentiment! et l'italien même ne me fournit pas des termes assez énergiques pour vous dire combien j'idolâtre l'aimable et vertueuse Blanche-Pandore.

Mes respects à milady : je lui recommande le dépôt que je lui ai confié. Mais son amitié pour vous n'a pas besoin de ma recommandation.

LETTRE XI.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Voyage du Mont-Blanc.

Le fameux Phocion, prêt à monter à la tribune, paraissait rêveur; on lui en demanda la cause : « Je songe, dit-il, au moyen d'abréger ce que j'ai à dire. » Et moi aussi, mon cher frère, je rêve au moyen d'abréger le récit de mon voyage au Mont-Blanc avec deux Anglais, agréables connaissances faites à Genève.

L'un est milord Ellis, âgé de quarante ans, homme riche, voyageur déterminé, qui prétend que, pour jouir de la vie, il faut parfois se régler sur les animaux. « Par exemple, dit-il, les oiseaux changent de climat toutes les saisons : je les imite; l'hiver je déploie mes ailes, et me sauve à Naples ou à Palerme : je vais jouir du printemps à Florence, et de la température de l'été à Milan, à Paris ou à Londres. Je vous raconterai, me disait-il, à ce sujet, qu'un jour Pompée étant venu voir Lucullus dans sa maison de Tusculum, lui dit : « Elle est très agréable l'été, mais inhabitable l'hiver. — Pensez-vous donc, lui répond Lucullus, que j'aie moins d'esprit que les grues et les cigognes, et que je ne sache pas changer de demeure selon les saisons? » — Milord, lui dis-je, je goûte fort cette manière de vivre; mais n'a pas qui veut les ailes des oiseaux ou vos guinées. » Ce milord est l'époux d'une femme d'environ trente ans, qui paraît avoir du caractère et beaucoup d'esprit. L'autre Anglais est Édouard Bodley, jeune homme de vingt-six ans, hardi, vif, pétulant, étudiant en même temps le français, l'italien, le dessin, les mathématiques, aimant passionnément la musique, les échecs, les voyages, le cheval et les femmes; regardant notre nation, à cause de la bonté de ses vins, comme la seconde de l'Europe, c'est-à-dire que la sienne est la première.

Blanche n'est point d'un voyage trop pénible pour elle : je l'ai laissée en sûre et bonne compagnie avec lady Ellis. D'après nos instructions, nous étions chaussés avec des souliers garnis de clous et liés avec des cordons. Nous nous sommes munis de crampons, et d'un bâton haut de cinq pieds, armé d'une pointe forte, pour affermir nos pas dans les sentiers périlleux. On nous avait conseillé aussi des bas de peau et des guêtres d'un drap léger, qui doivent couvrir les souliers. Un habit de drap, des pantalons et des gants minces de cuir, pour nous garantir des mouches qui infestent les Alpes, composaient notre garde-robe. Nous n'oubliâmes pas une ample provision de thé, café et chocolat, pour nous aider à digérer la crême et le laitage trop nourrissant pour des estomacs non suisses. Ainsi équipés, nous sommes partis, le 11 juillet, dès que l'Aurore eut donné son dernier baiser au beau Titon.

Comment te peindre mon étonnement, mon admiration, en approchant de ces masses énormes, de ces grands ossemens de la terre : te retracer les détours des rivières, les anfractuosités des montagnes, leur aspect pittoresque, imposant; ce mélange d'une belle verdure et d'arides rochers, la teinte rembrunie des bois, et l'éclat éblouissant des glaces!

Au sortir de Cluse, à l'entrée d'un détroit, nous fûmes frappés de la majesté des montagnes, de la variété de leurs formes, et de leur superbe décoration. L'Arve rapide, les prairies verdoyantes qui la bordent, les

monts couverts de noirs sapins, ces diverses aspects portent dans l'âme un intérêt, une fraîcheur qui la reposent et l'enchantent. A travers ces beautés sauvages, j'entrevis un site délicieux; c'était un petit parc d'un vert superbe, baigné d'un côté par le fleuve, et protégé de l'autre par des bois magnifiques. A cet aspect, je songeai à ma chère Blanche, et m'écriai avec Virgile :

> Hic gelidi fontes, hic mollia prata Lycori,
> Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.

Milord prétendit que ce projet était très beau en spéculation, mais que l'ennui nous aurait bientôt désenchantés. Édouard Bodley disait qu'il y passerait volontiers le reste de sa vie avec sa Félicia, si on pouvait y chasser, y monter à cheval et boire du punch. Pour moi, je n'y demanderais que Blanche et des livres. Milord nous raconta à ce sujet que le sage et savant Haller soupirait pour la retraite, épris de son loisir, de sa tranquillité : ses vœux furent exaucés. Il fut nommé directeur des mines de Bevieux. «C'est là, dit milord, que ce grand homme m'avoua qu'il était désabusé, et qu'il sentait que l'homme avait besoin de société, et surtout dans sa vieillesse.»

La caverne de la Balme, où nous parvînmes, est très pittoresque : nous y entrâmes à la lueur des flambeaux, et descendîmes à la profondeur de deux cents toises. Les rochers, tapissés de stalactites, réfléchissaient la lumière. La curiosité de Bodley faillit à lui coûter la vie : il voulut pénétrer dans un défilé formé en entonnoir, dont l'entrée était facile, quoiqu'il fallût ramper; mais des rochers pointus et saillant intérieurement, en rendaient la sortie très pénible. Bodley ne força ce passage qu'aux dépens de ses épaules, qui furent déchirées; ce qui nous obligea de nous arrêter à Maglan, pour le faire panser. Nous profitâmes de cet intervalle pour parcourir des prairies charmantes et de jolis bosquets, qui sont entre l'Arve et le chemin. Ces bosquets parent d'un beau vert de petites collines, au pied desquelles serpentent des ruisseaux d'une eau limpide. On y voit des tapis frais, et des réduits où l'imagination place le repos et la volupté; mais la montagne, près de laquelle est adossé Maglan, présente un contraste bien frappant : elle ressemble à une muraille taillée à pic, dont les ruines menacent cette ville. On y voit des rocs détachés, qui ont roulé jusqu'au milieu des prairies. Cette idée m'affligea. Je songeai à ces habitans, si honnêtes, si paisibles, à leurs femmes si douces, si laborieuses, à leurs pauvres enfans menacés d'être un jour écrasés par la chute de ces rochers. Mais que dis-je? un jour notre globe sera brisé, mis en poudre, une conflagration générale anéantira l'espèce humaine, réflexion bien triste pour les amans de la gloire. Nous couchâmes à Maglan; le lendemain, les épaules de Bodley étant en meilleur état, nous partîmes au point du jour pour Salanches : en approchant, nous découvrîmes le Mont-Blanc, ce colosse de glace dont la vue effraie l'imagination.

Salanches est une ville ancienne, dont les bourgeois sont seigneurs. Le droit de bourgeoisie s'y achète quarante-cinq livres. Vingt-quatre conseillers gouvernent avec quatre syndics qui sont à leur tête. Il y a aussi dans cette petite ville un chapitre fondé depuis près de sept cents ans, composé d'un doyen gentilhomme, de douze chanoines et de quatre prêtres d'honneur. Les environs de cette ville sont champêtres, les montagnes très pittoresques : on y voit de beaux rochers, des précipices, des cascades, de jolis détours, et des pâturages de chamois.

Après une longue marche, où Édouard Bodley se plaignit de la douleur de ses épaules, nous parvînmes au village de Clède. De cette hauteur, notre vue plongea sur l'Arve : long-temps renfermée entre d'énormes rochers, on la voit se presser, écumer, bondir et tomber dans le sein de la vallée qu'elle arrose, embellit et ravage. Des vignobles que l'on traverse contrastent fortement avec les noirs sapins dont les monts sont revêtus.

Un paysan de ce village demanda à milord s'il y séjournerait? «Dans ce petit endroit? non;» répondit milord. Le paysan, à cette phrase, balance la tête, en marmottant : «Petit! petit! qu'appelez-vous donc grand? — Mais, des villes. — C'est-à-dire des monceaux de pierres, des vases étrusques, des pierres tombales?... — Pas tout-à-fait. — Petit! où il y a des hommes libres! — Vous pensez en Romain. — Non; c'étaient des tyrans qui désolaient la terre. — Oui, sous leurs dictateurs, mais à leur berceau? — C'étaient des voleurs; interrogez les manes des Véiens, des Sabins, et tout le Latium. Nous Suisses, nous sommes des républicains, des amis de la liberté et de la paix : nous ne voulons ni briller, ni nous enrichir, ni nous dégrader; nous voulons être des hommes : voilà tout. Ajoutez, si cela vous plait, que nous sommes des paysans, mais libres : je vends mes bestiaux, du fromage et du beurre, et je n'ai besoin de personne.» Le savoir, le bon sens de cet homme m'étonnaient; mais milord m'assura que l'on trouvait en Suisse, dans la classe des montagnards, des hommes très instruits et bons politiques.

Nous descendîmes vers l'Arve par un sentier étroit : on a jeté sur cette rivière un pont nommé le *pont des Chèvres*, parce qu'il n'est composé que de deux planches, et qu'il n'y a guère que des chèvres qui osent le passer. Cette route conduit à Chamouni, et offre des beautés piquantes; on croit errer de parc en parc, de rocher en rocher. Chaque pas varie la scène; mais auprès de l'Arve, on voit un tableau plus imposant : après avoir monté environ quatre-vingt-dix pas dans un chemin bordé de précipices, le bruit terrible des eaux nous annonça le lieu de la scène. Quel spectacle! nous voyions devant nous la rivière, irritée, s'élancer en flots écumeux, de la hauteur de quatre-vingts pieds, avec un bruit épouvantable : les rochers qu'elle frappe en sont ébranlées, les arbres agités. Des rocs minés s'écroulent avec fracas, et entraînent avec eux d'autres rochers. Quoique elevés de soixante pieds au-dessus de cet ouragan terrible, nous sentions l'agitation de l'air; nous étions enveloppés de nuages, de bruine et de vapeurs, qui, du fond de l'abîme, montaient en tourbillons. Silencieux, nous contemplions ce phénomène avec une espèce de frisonnement et de stupeur; seulement, par intervalles, nous nous écriions : «La belle horreur! quel spectacle terrible!» Nous ne pouvions quitter ce lieu; nous allions, nous venions, attirés par la sublimité du tableau. Il fallut pourtant s'éloigner, et nous résolûmes, pour abréger, d'aller passer le pont des Chèvres. Nous le trouvâmes très délabré; une des deux planches avait été emportée, et l'autre menaçait de l'être. La rapidité de l'eau, l'oscillation de cette planche nous firent pâlir d'effroi; nous nous arrêtâmes : pendant que nous délibérions, le mulet de John, valet de chambre de milord, prend son parti sans nous consulter; il s'approche du pont, et, malgré

les cris et les efforts de John épouvanté, l'animal met le pied sur la planche; les autres mulets suivent malgré nous. Un morne silence succède à nos cris : chacun de nous, serré contre l'animal, croyait toucher à son dernier moment. Ma pensée me représenta la douleur, le désespoir de ma chère Blanche. « O ma tendre amie, me disais-je! que deviendras-tu si je péris? » Cependant nos mulets, accoutumés à cette route, posent le pied avec adresse, alongent ou raccourcissent leurs pas, suivant la nécessité; enfin, nous nous trouvâmes sur le bord opposé, sans autre accident que celui de la peur. Nous nous félicitâmes d'être échappés à un danger si imminent : nous eûmes recours au flacon d'eau-de-vie, pour rétablir nos forces, surtout celles du pauvre John, encore tout pâle et palpitant. Nous reprimes la grande route, qui devenait toujours plus escarpée; les collines, les vergers qui nous avaient dominés, s'abaissaient sous nos pas. Nos guides nous montrèrent la place où était située une montagne qui s'écroula en 1751, avec un terrible fracas, et un nuage de poussière si épais, si obscur, si vaste, que les habitans de ces cantons crurent la terre brisée sur ses fondemens, et le grand cataclysme arrivé. Au fond d'une retraite calme et délicieuse, nous aperçûmes un bassin d'une eau limpide. Bientôt nous fûmes frappés de l'étendue et de la hauteur prodigieuse du Mont-Blanc, de l'éclat éblouissant de ses glaces entassées. Cependant notre vue descendait sur une montagne couverte d'épaisses forêts qui abritent des prairies, des champs cultivés : de distance en distance nous voyions des troupeaux, des hommes occupés aux travaux champêtres. La variété de ces aspects, la fraîcheur, la pureté du ciel, l'éternel silence de ces vastes solitudes, qu'interrompait parfois la chute des eaux, tout portait dans notre âme un plaisir inconnu, des sentimens nouveaux : cependant un nuage, auquel nous donnions peu d'attention, planait sur notre tête. Milord, qui avait un galon d'or à son chapeau, entendit autour de ses oreilles un bourdonnement effrayant; étonné de ce bruit, il nous en parle : nous dîmes que nous n'entendions rien. Il nous engage alors à mettre son chapeau; ce que nous fîmes successivement, et nous entendîmes le même bourdonnement : nous tirâmes des étincelles du bouton d'or de ce chapeau; nos gens et nos guides l'essayèrent tour à tour, et s'en amusèrent beaucoup. Nous dissertions sur ce phénomène de l'électricité, et sur le feu électrique que nous croyions renfermé dans ce nuage (6), lorsque nos guides nous avertirent de chercher bien vite un abri contre l'orage qui approchait; bientôt le tonnerre gronda avec un fracas si épouvantable, qu'on aurait cru que c'était l'explosion de vingt tonnerres; la pluie tombait à grands flots, *ruit arduus æther*. Une imprudence de sir Bodley nous glaça d'épouvante, il voulut lutter contre son mulet, et le conduire à sa guise; l'animal se cabra, recula : Bodley allait être entraîné dans l'abîme, lorsque heureusement un de nos guides s'élança sur le mulet, et d'une main vigoureuse le retint par la bride. Cette leçon lui apprit, ainsi qu'à nous, que sur les montagnes, comme souvent parmi les hommes, nous devons nous laisser conduire par des animaux, et leur confier notre destinée. En arrivant à Clède, nos habits étaient percés par la pluie. Les bonnes gens de ce village, hommes et femmes, nous présentèrent leurs vêtemens, et cet accoutrement bizarre nous fit oublier nos peines, et nous rendit la gaîté.

Nous éprouvâmes un nouveau plaisir, lorsque nous fûmes parvenus au sommet du chemin, d'où l'on découvre une partie de la vallée de Chamouni et des montagnes qui la dominent. L'aspect en est théâtral; tout y prend le charme de la nouveauté : quelle belle opposition de la verdure qui tapisse la vallée, avec les glaces éternelles des monts dont les formes sont fières et la hauteur si imposante! Ce qui frappe le plus, c'est la vue des monceaux de glace qui roulent du haut des sommets, et se mêlent aux riches productions de la vallée. Un de ces amas représente les ruines d'une ville : on y voit des tours, des pyramides, des obélisques, les uns debout, les autres inclinés, qui paraissent du plus pur albâtre lorsque le soleil y darde ses rayons; la plus belle porcelaine le cède aux couleurs azurées qui se mêlent à l'éclat du soleil. Nous étions au pied des plus hautes montagnes de l'Europe. Leurs bases sont de beaux pâturages; des bois s'élèvent ensuite jusqu'à huit ou neuf cents toises : là commencent des rochers taillés à pic, qui se terminent en aiguilles; à la hauteur de deux mille toises, la tête du Mont-Blanc domine ces masses [1]. Le fond de la vallée, cultivé partout où l'industrie peut atteindre, est coupé par de jolis bois, des torrens et des ruisseaux; les habitations parsemées, les villages, les églises, les femmes, les enfans répandus, occupés dans les champs ou devant leurs maisons, donnent à ce tableau une activité, une vie, un intérêt qui fait envier le bonheur de ces êtres sages et heureux dans leur douce obscurité, qui arrivent à la mort par une route tranquille, sans en redouter les approches. Milord Ellis, à leur aspect, s'écria :

Atque utinam ex vobis unus vestrisque fuissem.

Ensuite m'adressant la parole : « Je suis, me dit-il, pair d'Angleterre; j'ai six mille guinées de revenu; je me flatte d'avoir des lumières, des connaissances, et cependant j'aurais voulu naître dans ces lieux agrestes. »

A propos de cette bouffée de philosophie d'un sage anglais, je citerai les discours d'un philosophe montagnard, paysan suisse, avec qui nous causâmes sur ces hauteurs. Il n'avait jamais vu nos plaines, nos villes populeuses. Il ne pouvait concevoir, nous disait-il, que des hommes allassent s'entasser dans des vallées, dans des villes qui ne lui paraissaient que de sombres et étroites prisons, des égouts où aboutissaient toutes les impuretés du ciel et des montagnes; surtout quand il les comparait à la vaste étendue de son horizon, et au magnifique spectacle des cieux [2].

On a pratiqué depuis peu, au sortir de cette vallée, un chemin commode : la première paroisse est celle des Orches. Pour y parvenir on traverse des ravins, des torrens dangereux dans les temps d'orages. Nous en fîmes l'expérience. Nous étions tous à pied; d'épais nuages planaient sur les sinuosités des aiguilles et du Mont-Blanc; ils versaient un déluge d'eau, mais sans nous atteindre : nous approchions du torrent de Gias, l'un des plus terribles; il avait déjà quatre pieds d'eau lorsque nous arrivâmes sur ses bords; on pouvait le franchir encore sur des blocs de granit qui dominaient la surface. Nous com-

[1] Le Mont-Blanc, mesuré avec exactitude, a deux mille quatre cent vingt-six toises au-dessus du niveau de la mer : c'est la plus haute des montagnes de l'ancien continent.

[2] On prétend qu'un député de Sibérie, se trouvant à Pétersbourg, s'étonnait que l'impératrice pût s'habituer dans un pays où l'on étouffait de chaleur, tandis que la Sibérie lui offrait un air pur, frais et salubre.

mencions à les enjamber, lorsque des cris redoublés nous apportèrent l'épouvante; c'étaient les habitans qui accouraient pour nous avertir de notre danger : une masse d'eau prodigieuse, semblable aux laves d'un volcan, se précipitait sur nous. Le bruit terrible qui la devançait, le roulement des cailloux, des sapins qu'elle arrachait, entraînait, nous remplirent d'effroi : à la hâte nous retournons sur nos pas, nous nous élançons sur les rocs avec tant de trouble, que je me jetai dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous fûmes sauvés. Bodley, plus hardi ou plus téméraire, suivit sa route, arriva à l'autre bord au moment où le volume d'eau allait l'engloutir : aussitôt ces bonnes gens nous abordèrent, nous offrant leurs services, et nous félicitant d'être échappés à un si grand péril. Revenus de cette frayeur, nous continuâmes notre voyage. En passant dans un endroit dangereux, nos guides nous apprirent que, peu de jours auparavant, ce lieu avait été funeste à une jeune paysanne. Elle suivait à pied son mari monté sur un mulet, il voulut la prendre en croupe; l'animal, que gênait ce fardeau, rua, se cabra, et jeta ce malheureux couple dans un précipice: l'homme eut le bonheur d'échapper, arrêté par un tronc d'arbre, et n'eut aucun mal; mais la femme roula de rocher en rocher jusqu'au bord d'un torrent, où elle disparut.

Nous arrivâmes au Prieuré, excédés de fatigue.

Mais j'entends une douce voix qui m'appelle, et je dis:

Est ce là cette voix,
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?

L'aimable Blanche m'attend : adieu mes livres, ma lettre; adieu mon frère : son âme attire la mienne par une force inconnue, comme la terre attire la lune, ou comme l'or attire l'avare; d'ailleurs, mes doigts sont fatigués, et ma plume émoussée.

Dans peu de jours tu auras le reste de la relation de mon voyage. Je t'embrasse.

LETTRE XII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Suite du voyage au Mont-Blanc.

Il est cinq heures du matin, le soleil ne frappe encore de ses rayons obliques que la cime des coteaux; un air pur et frais ranime mes forces, réveille mes esprits; de ma fenêtre je contemple cet astre qui inonde l'orient de lumière, et je suis presque tenté de me prosterner devant lui comme les Mages ou les Parsis (7). Blanche est encore dans les bras du sommeil; je ne la verrai qu'à neuf heures. Je vais, mon cher frère, profiter de ce temps pour continuer mon voyage.

Le Prieuré est un bourg, ou un très grand village, bâti au bord de l'Arve, sur la pente d'un coteau, et élevé au-dessus de la mer de cinq cent vingt-quatre toises. Le fréquent abord des étrangers y a multiplié les auberges; elles y sont bonnes, entre autres celle de madame Couteran, veuve d'un notaire, chez qui nous descendîmes; elle a des chambres très propres, une table bien servie, à un prix modéré; elle ajoute à cela une politesse, des attentions et une probité peu communes : aussi mes camarades les Anglais voulurent y séjourner plusieurs jours, tant pour se reposer que pour jouir de la bonne chère qu'on y fait. Nous avions force gibier, des coqs de bruyère, que milord aime beaucoup, et nous mangeâmes sans répugnance des marmottes dont le pays abonde.

Le lendemain, en nous promenant autour du village, nous rencontrâmes un troupeau de chèvres, parmi lesquelles était un jeune chamois : son bois commençait à sortir; il avait une belle tête, des yeux pleins de feu, tous ses mouvemens annonçaient la force et la légèreté: on l'avait pris fort jeune, et on l'élevait avec le troupeau. Le berger nous assura qu'il serait difficile de le garder; car, disait-il, dès que le chamois est assez fort, il n'aspire qu'à la liberté, et presque toujours il s'enfuit sur les hauteurs. « Voilà, dis-je à milord, un vrai républicain. — Un Anglais, répondit-il? — Non, un sauvage. » Cet homme nous apprit la manière singulière de prendre les chamois très jeunes encore. Lorsqu'un chasseur a tué une femelle, il la redresse sur ses jambes, comme si elle vivait; et se tenant couché sous son ventre, il attend avec patience que le petit revienne trouver sa mère; alors il le saisit.

La vallée du Prieuré est environnée de montagnes. On y voit des terrains cultivés et de bons pâturages; la terre est meuble et légère; la charrue n'y passe qu'une fois l'année : pendant cinq ans elle est ensemencée pour la nourriture de l'homme; les cinq années suivantes sont destinées au repos et aux pâturages, qui sont la richesse du pays. On y élève des génisses, des brebis; ces bestiaux et le beurre qui a une saveur balsamique, les fromages, le miel qui vaut celui de Narbonne, sont les seuls objets de commerce de ces cantons. On sème au mois de mai, et l'on moissonne au mois d'août; la récolte des pommes de terre, qui se fait en octobre, est la vendange du pays; l'époque où on les cueille est un temps de fête. L'Arve, qui parcourt cette vallée dans toute sa longueur, nourrit des poissons. Quantité de chamois fréquentent ces montagnes. Dans l'été, le soleil, concentré dans cet espace et réfléchi de tous côtés, produit des chaleurs assez vives. Le thermomètre de Réaumur y est monté, l'année précédente, au dix-neuvième degré au-dessus de la congélation. Ordinairement, dans cette saison, le matin il est à neuf degrés, sur le milieu du jour entre quatorze et dix-sept, et le soir à onze; quelquefois les pluies de juillet et d'août tempèrent beaucoup cette chaleur. Un pays si élevé devrait être bien plus froid, mais sa direction s'ouvre aux rayons du soleil depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir. Cette température souffre quelques variations : il est tombé parfois des neiges considérables dans le mois d'août. L'hiver commence en novembre, et finit en mai; pendant cette saison, la vallée est ordinairement couverte de trois pieds de neige; les nuits y sont claires; le thermomètre est alors de dix degrés au-dessous de la congélation. Pendant ce temps rigoureux, les habitans restent autour de leurs poêles, les femmes filent, les hommes s'occupent du bétail. Selon M. de Saussure, d'après l'expérience qu'il en a faite, les habitations de six cents toises au-dessus du niveau de la mer ne sont pas les plus favorables à l'espèce humaine. « Si l'air des plaines, dit-il, est chargé d'exhalaisons grossières, d'un autre côté, l'air des montagnes élevées à plus de cinq à six cents toises, est vicié par d'autres exhalaisons, qui, quoique plus légères que l'air commun, n'en altèrent pas moins la salubrité; en sorte que l'air le plus favorable à la santé de l'homme, serait dans les plaines et les grandes vallées de la Suisse, à deux ou trois cents toises au-dessus du niveau de la mer.

La dame Couteran nous conta « qu'un Anglais, dont

j'ai oublié le nom, était venu, l'année précédente, par un caprice bizarre, s'établir chez elle au premier octobre pour y passer l'hiver ; il voulait, disait-il, le voir dans sa sublimité : probablement qu'il avait pris cette idée dans J.-J. Rousseau, qui prétend qu'il faut vivre l'hiver à Pétersbourg et l'été à Naples, pour jouir du froid et du chaud dans toute leur intensité. Notre Anglais resta dans cet empire de l'hiver jusqu'au mois de mai. Il avait apporté grande provision de thé, de café, de vins et de liqueurs ; et, pour le spirituel, une petite bibliothèque composée des ouvrages de Shakespeare, des *Nuits* d'Young, de Rabelais, des *Contes* de La Fontaine, des comédies de Congreve, du *Contrat social* de Rousseau, et des *Offices* de Cicéron. Voici, nous contait madame Couteran, quel était son train de vie : il se levait à huit heures du matin, ouvrait d'abord sa fenêtre, soit pour respirer un air plus pur et plus frais, soit pour contempler la face de l'hiver ; il faisait son thé, déjeunait avec cette boisson et du beurre ; il lisait ensuite ou écrivait jusqu'à midi : alors, bravant les frimas et les neiges, il allait se promener pendant deux heures, la tête chargée d'un grand feutre couvert de toile cirée, enveloppé d'une houppelande fourrée, et chaussé de bottes très épaisses. Souvent il essuyait la neige pendant tout le temps de sa promenade ; mais il ne rentrait pas une minute plutôt : à son retour, il se reposait, se réchauffait une demi-heure ; ensuite il dînait et faisait très bonne chère ; il buvait sa bouteille de vin, deux tasses de café et deux verres de liqueur. L'après-dîner il venait causer avec moi, ou allait dans le voisinage passer la soirée chez quelque habitant ; il y parlait très peu ; il prétendait que le parler gâtait la conversation ; il se retirait à sept heures précises ; car il était si méthodique, peut-être si bizarre, que, pendant son séjour ici, il n'a jamais varié de dix minutes l'ordre de son régime : il avait deux montres excellentes et à secondes, qui réglaient avec précision les époques de sa journée. A huit heures et demie du soir, il m'appelait pour prendre du thé avec lui : j'avais la permission de lui amener ceux qui étaient chez moi. A dix heures, il regardait sa montre et nous renvoyait : il travaillait ou lisait encore jusqu'à onze, après quoi, sommeil ou non, il se couchait et terminait ainsi le cercle de sa journée. Il avait sur sa cheminée le portrait d'une jolie Anglaise, sa maîtresse : je lui demandai, quelques jours avant son départ, comment il avait pu se résoudre à la quitter, puisqu'il l'aimait ? « C'est, me répondit-il, pour savoir si je puis me passer d'elle. — Et quel est le résultat de votre épreuve ? — Que je ne l'épouserai pas. Je m'accoutume fort bien à vivre seul ; je suis assez content de ma société ; je ne sais pas s'il en serait de même de celle de ma femme. » Il disait qu'il n'y avait que l'homme faible ou ignorant qui eût besoin de compagnie ; que l'être pensant et réfléchi se suffit à lui-même. (C'était le sage de Zénon.) « Je veux, ajouta-t-il, vous faire lire une note de l'état des mariages dans le sud de l'Angleterre, que j'ai reçue ces jours derniers. » Il me donna cette note ; j'en pris une copie, et depuis, je la fais lire à tous les Anglais qui me font l'honneur de loger chez moi.

État présent du mariage dans le sud de l'Angleterre.

Femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre leurs amans.	1,262
Maris qui ont abandonné leurs femmes.	2,361
A reporter	3,623
Report.	3,623
Couples séparés volontairement	4,120
Couples vivant en guerre sous le même toit.	191,023
Couples se haïssant cordialement, mais cachant leur haine au public.	162,320
Couples vivant dans une indifférence marquée.	510.132
Couples réputés heureux dans le monde, mais dont le bonheur n'est pas intérieur.	1,102
Couples heureux par comparaison avec les autres.	135
Couples véritablement heureux.	9
Sur un total de.	872,464

ménages.

« Les dimanches, il me donnait à dîner avec quatre habitans du village, qu'il priait à tour de rôle ; il nous régalait très bien : chaque convive avait sa bouteille de vin de Bourgogne ; il faisait lui-même son café. Cet homme original était âgé de trente-cinq ans. Il m'avait dit en arrivant, qu'il partirait le premier de mai à huit heures du matin, en effet, il me fit ses adieux, m'embrassa et monta à cheval à huit heures sonnantes. Il me payait mes comptes d'une manière singulière : le dernier jour du mois, quand il était sorti, je montais dans sa chambre, je trouvais de l'argent sous un chandelier, je me payais, et laissais le mémoire à côté. Je ne sais s'il le vérifiait, mais il ne m'en parlait jamais. »

« Il a écrit sur un carré de papier qu'il a encadré, quatre vers anglais, qu'il m'a prié de laisser toujours dans la chambre qu'il a occupée. Comme je n'entends pas cette langue, je ne puis vous les dire. » Voici la traduction que j'en ai faite. Tu sais qu'une traduction n'est jamais que la copie imparfaite d'un tableau original.

Au milieu des frimas, dans ces déserts sauvages,
J'ai trouvé le secret de couler d'heureux jours :
N'en soyez pas surpris, savans, prétendus sages,
Éloigné des humains, j'étais parmi les ours.

La vallée du Prieuré est sujette à des ouragans terribles, surtout au printemps et en automne : dans les beaux jours, sur ces élévations, l'air est si calme, si pur, si léger, que l'on comprend difficilement que cet air produise des effets si désastreux. Mais les orages sont plus violens, plus dangereux sur les hauteurs que dans les plaines ; les vents engouffrés dans les chaînes des rochers, s'échappent en tourbillons qui ôtent la respiration et la présence d'esprit ; et lorsque la neige se joint à ces coups de vent, ce qui est assez ordinaire, elle obscurcit l'atmosphère, et force le voyageur à fermer les yeux : il meurt de froid, s'il s'arrête ; et s'il marche, il risque de tomber dans un précipice. Les vents, s'élançant des gorges des montagnes, déracinent les arbres et enlèvent les toits des maisons. Les débordemens des torrens y sont affreux. Au printemps, les explosions des avalanches qui s'écroulent, font un bruit épouvantable. Les belles dames, les beaux-esprits, les agréables des grandes villes croiront avec peine que l'on puisse habiter cette triste contrée : cependant la population s'accroît tous les jours : c'est l'effet du commerce, de la facilité des subsistances et de la tranquillité sur les besoins de la vie. Chaque habitant ressemble au vieillard d'Herminie.

Che non brama tesor, ne regal verga ;
Ne cura o voglia ambitiosa, o avara,
Mai nel tranquillo del suo petto alberga.

Tel qui ne possédait que trois ruches, en a aujourd'hui quarante ; on n'avait autrefois du beurre et du fromage

que pour la consommation intérieure ; maintenant on en exporte.

La taille des hommes est moyenne; mais ils sont pleins de vigueur, de vie, et leur physionomie a du caractère. Les femmes ont pour apanage la fécondité, la fraîcheur, et de la grâce dans leur démarche, dans leur tournure. Une d'elles venait d'accoucher de trois enfans à la fois; la mère et les enfans étaient en pleine santé. Le caractère moral des deux sexes est la bonne foi, la sensibilité et le jugement. Ils se font écouter avec intérêt : la gaîté sourit sur leur visage et dans leurs pensées, doux effet d'une âme honnête et libre d'inquiétude. Le Prieuré se gouverne en petite république; les autorités sont composées d'un greffier, d'un syndic et de cinq conseillers. Le greffier actuel nous donna à déjeuner. Il est père de trois enfans, dont l'un est docteur en médecine, le second avocat, le troisième abbé. Ce bon Nestor tantôt étudie dans son cabinet, tantôt conduit la charrue : il se mêle de chirurgie, et c'est lui qui a toujours accouché sa femme. Ne vous étonnez point de trouver tant d'instruction dans ces montagnes. « Les paysans suisses, dit J.-J. Rousseau, lisent, et leur lecture leur profite; ils ont presque tous un recueil de livres choisis, qu'ils appellent leur bibliothèque. Il y a quelque temps qu'en me promenant, je m'arrêtai devant une maison où des filles faisaient de la dentelle, et la mère berçait un enfant. Je la regardais, quand je vis sortir de la cabane un gros paysan qui, m'abordant d'un air aisé, me dit : « Vous voyez que l'on ne suit pas vos préceptes [1]; mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'aux modes nouvelles. » Je tombai des nues, continue Rousseau; j'ai entendu depuis, chez ces gens-là, vingt propos du même ton. »

C'est de cette vallée qu'on voit, d'un œil étonné, trois sommets chargés d'une éternelle glace. Le premier, moins élevé, se nomme le dôme du Goûte, sa hauteur est de deux mille toises; le second est le fameux Mont-Blanc, qui s'élève comme un géant sur toute la chaîne des Alpes : on le voit du Piémont, de Genève, du pays de Vaud, de Neufchâtel, et même de Langres en Champagne, au soleil couchant, lorsque l'air est pur; le troisième sommet porte le nom de Tucut. Ces trois sommets, qui forment le Mont-Blanc, sont entourés d'une chaîne de rochers pyramidaux de formes hardies, majestueuses, et qui présentent trois aiguilles ou pointes. C'est ici que je croyais voir réaliser la fable des géans.

> Ter sunt conati imponere Pelio Ossam,
> Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum.

Mais ce Mont-Blanc, dont la tête s'enfonce dans les cieux, fixait tous nos regards : quel tableau sublime! les autres monts qui le ceignent semblent n'exister que sous sa protection et pour sa gloire. Cependant ce théâtre de mort, ces montagnes colossales, qu'on regarde comme une difformité du globe, présentent un ordre admirable : dans le sein de ces arides rochers, séjour éternel des neiges et des glaces, on découvre un mécanisme régulier et nécessaire à la vivification de la terre. C'est là que se forment, s'attirent et s'accumulent les nuées épaisses; là, elles se condensent, tombent en neiges, et font, de ces vallons affreux et stériles, les éternels réservoirs de nos sources et de nos fleuves; elles sont le foyer où se réunissent les vents, les nuages, et où les vapeurs s'épurent.

[1] On sait que Rousseau blâme l'usage de bercer les enfans.

> Là, viennent expirer tous les feux du solstice ;
> En vain l'astre du jour, embrassant l'écrevisse,
> D'un déluge de flamme assiége ces déserts,
> La masse inébranlable insulte au roi des airs.

Après deux jours de repos, nous partîmes du Prieuré à quatre heures du soir : deux Allemands se joignirent à nous, et notre troupe fut composée de cinq voyageurs et de neuf guides ou valets, tous armés de longues piques, tous ayant l'air de gens qui méditaient une grande expédition. Nous grimpâmes la montagne sur des mulets l'espace d'une lieue, après quoi il nous fallut marcher : nous trouvâmes des pentes rapides, dévastées, couvertes de débris de rocs détruits. Nous arrivâmes sur le sommet du Montanvert à sept heures du soir.

A cette élévation quelle scène magique se déploya à nos yeux! Je crus voir la nature au sortir du chaos, *rudis indigestaque moles* : des monts sourcilleux, arides, décharnés, crevassés, fracturés, menaçant les cieux, bravant la fureur des tempêtes, et partout la main destructive du temps : au bas de ces monts, une vaste étendue de glace solide, semblable à une mer agitée que la glace aurait subitement frappée. Nous nous crûmes transportés au Spitzberg, ou sous les pôles du monde. Milord me cita Virgile :

> Sed jacet aggeribus niveis informis, et alto
> Terra gelu late, septemque assurgit in ulnas ;
> Semper hiems, semper spirantes frigora Cauri...

Tout cet aspect est d'une magnificence, d'une grandeur que l'imagination ne peut se figurer; il se grave dans la mémoire en traits indélébiles : je sens que j'en affaiblis les couleurs. Milord s'écriait à tous momens : *By God! is very beautiful!*

Nous avions fait porter de la paille, des couvertures, des vivres, et une hache pour couper du bois. L'air est très vif sur cette montagne : le thermomètre, à dix heures du soir, était à deux degrés au-dessus de la congélation, tandis qu'il était à Genève au dix-huitième. Les derniers rayons du soleil nous développèrent un spectacle superbe; toutes les sommités nous parurent embrasées; à cette teinte ardente succéda le pourpre, le rose, un gris tirant sur le noir. On servit notre souper près d'un grand feu; le ciel était serein, les étoiles brillaient d'un éclat nouveau pour nous; leur marche silencieuse renouvelait les scènes du ciel; on voyait ces flambeaux de la nuit s'élever et disparaître. Cependant le sommeil nous invitait à la retraite; les deux Allemands et milord allèrent se coucher dans le château de Montanvert. Ce prétendu château, nommé ainsi ironiquement par les Chamouniards, nation gaie et railleuse, est la chétive demeure du berger qui garde les troupeaux de ces montagnes : deux grands blocs de granit, inclinés l'un sur l'autre, entourés d'un mur de pierres sèches, forment ce château, les vides que les pierres laissent entre elles, servent de cheminée et de fenêtre : dans ce petit espace on trouve la cuisine, la chambre à coucher, le cellier, la laiterie, en un mot, tout le domicile du berger de Montanvert. Néron et Adrien ne dormaient pas d'un sommeil plus profond dans leur magnifique palais. Bodley, les guides et moi, nous nous couchâmes sous des sapins, auxquels nous mîmes le feu. C'était un spectacle vraiment beau, de voir au milieu de la nuit un incendie à soixante pieds de hauteur. Cependant le sommeil nous versait ses pavots,

> Tout dormait, les Anglais, et les vents, et Neptune,

lorsque nous fûmes éveillés en sursaut par un bruit qui tonnait sur nos têtes, pareil à une décharge d'artillerie. Soudain nous voilà sur pied pour en connaître la cause: nous ne découvrons rien, et revenons à nos gîtes. Mais bientôt une explosion plus terrible que la première nous fait quitter encore notre asile : nous apercevons une agitation dans l'air, suivie de sifflemens aigus. Nos guides nous dirent qu'ils étaient causés par la rupture des glaces. A ce bruit effrayant succéda un calme profond qui nous rappelait au sommeil; mais le froid nous arrêta auprès du feu, où la gaîté et la plaisanterie nous tinrent éveillés le reste de la nuit. Ce qui surtout excitait nos ris, c'est qu'à l'imitation de nos guides, nous étions obligés alternativement de présenter les parties de notre corps à l'action du feu; car, tandis que nous brûlions d'un côté, l'autre était raidi par le froid. Le jour enfin parut, et nous descendîmes dans la vallée : cependant la hardiesse de notre marche nous causait quelque inquiétude ; elle augmenta, lorsque nous nous trouvâmes dans un océan de glaces, et vîmes sur nos pas de vastes ouvertures qu'il fallait traverser. Nos guides les franchissaient d'un saut avec une agilité singulière, et nous aidaient ensuite à sauter après eux. On ne peut se former une idée de leur intrépidité et de leur adresse : lorsqu'ils franchissent ces crevasses, ils ont un long bâton sous le bras, le bout le plus long derrière eux, de façon que, s'il leur arrive de ne pas atteindre l'autre coté du précipice, ils restent suspendus à leur bâton, dont les deux extrémités reposent sur les deux rives ; alors on vient à leur secours. Nous frémissions de voir ainsi ces hommes exposer leur vie pour nous faciliter le passage, en nous tendant la main ou le bâton. Bodley sautait toujours le premier, je le suivais; mais milord et les Germains, moins agiles que nous, étaient souvent obligés de prendre d'autres détours. En avançant, nous jouissions des divers tableaux qui se présentaient; le ciel était d'un bleu foncé, les neiges d'un blanc éclatant : les reflets des rayons du soleil, tout ces accidens fixaient nos regards. Là, régnait le silence environné de la terreur : plus de cris d'oiseaux, plus de sifflement de marmottes, plus de verdure si douce à l'œil; la nature inerte dormait immobile. Je n'avais plus qu'une seule idée, celle du Dieu créateur de ces masses énormes. Les Gaulois, frappés de l'horreur religieuse de leurs sombres forêts, y plaçaient le séjour de leurs dieux, plus émerveillé de la beauté terrible de ces montagnes, je croyais y voir la sublime empreinte de la Divinité : tout dans ces lieux l'annonce, harmonie, magnificence dans les objets, silence religieux, scène resplendissante.

De sa puissance immortelle
Tout nous parle, tout nous instruit ;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

Cependant, enhardis par l'habitude des dangers, et peut-être aiguillonnés par l'amour-propre qui ranime le courage à l'aspect des témoins, nous continuâmes notre route, mais nous commençâmes à nous ressentir de la vivacité de l'air: un malaise général nous surprit, et nous fûmes bien étonnés, en nous regardant, de nous voir le visage blême, les traits allongés, et les doigts des mains ridés et amincis comme des fuseaux : ces phénomènes nous alarmèrent, et nous songeâmes à la retraite. Mais avant de descendre de ces montagnes, parlons de leur température.

Trente toises d'élévation vous éloignent de l'équateur d'un degré, avec les mêmes variations de température que les circonstances locales causent dans les différens climats; plus on s'élève, plus les variétés diminuent, comme elles diminuent en approchant des pôles. A douze ou treize cents toises d'élévation, vous êtes au quatre-vingtième degré de latitude, et dans une route de quelques heures, vous avez éprouvé l'influence de toutes les saisons, parcouru toute l'échelle de la végétation. A cette hauteur, on est au-delà de la zone glaciale; car, à soixante-quinze degrés, on rencontre encore de vastes forêts, et à onze cents toises d'élévation, les Alpes sont nues, rien n'y vit; on se croirait dans la plus affreuse région de la terre, si, au lieu des brumes éternelles qui enveloppent le continent polaire, on ne jouissait ici de tout l'éclat du soleil.

Ceux qui n'ont jamais atteint ces hauteurs du globe, n'ont aucune idée du changement qui s'y opère en nous; la fatigue la plus extrême s'évanouit; il semble qu'on ait déposé au pied des monts ses soins, sa faiblesse, ses inquiétudes et ses passions. Rousseau sera mon garant de cette révolution morale et physique de nos facultés à cette hauteur.

« C'est, dit-il, une impression générale qu'éprouvent les hommes sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil; on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent; je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre ni de sensuel; il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. Enfin ce spectacle a quelque chose de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens. On oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est. »

Cependant, quoi qu'en dise Rousseau, facile à s'enthousiasmer, lorsque j'étais au milieu de ce vaste amas de rochers et de glace, l'aimable Blanche vint assaillir ma pensée et occuper mon souvenir.

Ce n'est qu'à une certaine hauteur dans les montagnes, qu'on éprouve cette légèreté dans le corps, cette sérénité dans l'esprit, dont parle Rousseau ; dès qu'on s'élève au-dessus de douze à quatorze cents toises, la rareté de l'air influe sur nous d'une manière beaucoup plus sensible.

L'un de ces effets, c'est que les forces musculaires s'épuisent presque subitement. On l'attribue souvent à la seule fatigue; mais ce qui caractérise particulièrement ce genre de fatigue, c'est un épuisement total, une impuissance absolue de marcher, jusqu'à ce que le repos ait réparé les forces; cet épuisement est à tel point qu'il est impossible souvent de faire un pas de plus, ce qui n'arrive presque jamais en plaine, où, avec des efforts, on peut encore avancer. L'on éprouve aussi des palpitations, des battemens si rapides et si forts des artères, que l'on tomberait en défaillance, si l'on s'obstinait à suivre sa route. Ce qui distingue encore cette espèce de lassitude, c'est que les forces se réparent aussi promptement qu'elles ont été épuisées, et en apparence aussi complétement. La seule cessation du mouvement, même sans s'asseoir, et dans l'intervalle de trois à quatre minutes, suffit pour ce rétablissement.

Un autre effet de cet air subtil, c'est l'assoupissement qu'il produit; si l'on cesse toute action, on s'endort malgré le vent, le froid, ou le soleil, et souvent dans des attitudes gênantes. Quelques personnes sont moins sujettes à ces effets de la raréfaction de l'air; les habitans des Alpes en paraissent moins affectés, sans cependant en être exempts. On voit les guides, qui, dans le bas des montagnes, montent deux heures sans s'arrêter, être forcés de reprendre haleine à tous les cents ou deux cents pas, à la hauteur de quatorze ou quinze cents toises; et dès qu'ils s'arrêtent, le sommeil les saisit. Ce sommeil les mènerait à la mort, s'ils y succombaient; c'est ce qui, sans nous, serait arrivé à Bodley : il eut des nausées, des vomissemens, et même des défaillances qui furent suivies d'un sommeil léthargique. Nous étions obligés de le secouer, de l'arracher au sommeil; il nous criait : *By God! let me sleep*..... (Laissez-moi dormir). Mais je lui tirai un coup de pistolet aux oreilles, qui le fit tressaillir, et le tira de son assoupissement.

« On serait tenté, dit M. de Saussure, de croire que l'air rare et léger des hauteurs ne dilate pas assez les poumons, et que les organes de la respiration se fatiguent par les efforts qu'ils font pour y suppléer, ou que, le ministère de cette fonction vitale incomplétement rempli, le sang, suivant M. Priestley, n'étant pas dépouillé suffisamment de son calorique, toute l'économie animale est dérangée; mais j'attribue plutôt ces effets au relâchement des vaisseaux, produit par l'affaiblissement de la pression de l'air. Au bord de la mer, tous les points de la surface de notre corps sont chargés du poids d'une colonne de vingt-huit pouces de hauteur : la masse totale de ce poids équivaut à environ vingt-deux mille livres. Or, si du bord de la mer on se trouve tout à coup transporté à la hauteur de douze cent cinquante toises, où l'air ne soutient plus que vingt-un pouces de mercure, l'action de l'atmosphère sur notre corps se trouve diminuée d'un quart, ou de cinq mille livres.

« Alors, les vaisseaux se trouvant moins comprimés, les efforts que l'on fait en gravissant une pente rapide, doivent accélérer le mouvement du sang, beaucoup plus que dans les régions inférieures. De là, sans doute, la vivacité du battement de toutes les artères, et ces palpitations qui saisissent sur les hautes montagnes : mais, par un effet de ce relâchement des vaisseaux, dès que le mouvement cesse, l'accélération, suite du mouvement, finit aussitôt; au lieu que si les vaisseaux étaient fortement tendus, leur élasticité continuerait cette vitesse longtemps après que la cause aurait cessé. Lors donc que les vaisseaux sont relâchés par la diminution du poids de l'air, quelques instans de repos suffisent pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans la circulation; et la fraîcheur de l'air de ces régions, en calmant les sens, persuade que la fatigue est entièrement dissipée. Quant à l'assoupissement, je crois qu'il est l'effet du relâchement du système vasculaire, et surtout de celui du cerveau, et de l'abondance du sang. »

Après nous être reposés quelque temps, nous regagnâmes la vallée de Montanvert : en avançant, nous commençâmes à voir quelques brins de verdure; elle nous réjouit et nous rafraîchit l'imagination.

Nous rencontrâmes des chèvres, des troupeaux de vaches qu'on laisse paître dans ces montagnes pendant quinze jours ou trois semaines, abandonnés à eux-mêmes; à côté des glaces, au sein de ces horreurs, nous apercevions des réduits délicieux, des prairies riantes exhalant le parfum de mille fleurs aussi rares que belles et salutaires, et qui nous retraçaient le printemps des climats plus fortunés.

Nous courûmes moins de dangers en descendant. Nous arrivâmes à Montanvert à six heures du soir, et dans trois quarts d'heure nous entrâmes au Prieuré, les yeux enflammés, les lèvres enflées, et le visage si brûlé que la peau en tomba pendant la nuit. Mais ces accidens n'eurent aucune suite; ces effets sont causés par la vivacité de l'air et de la lumière.

Je renvoie à ma troisième lettre sur ce voyage, la rencontre que nous fîmes, à notre retour, de deux sauvages, et le tableau moral des habitans des Alpes, non moins intéressans que le tableau physique. Tous les hommes, sans doute, ayant les mêmes besoins, ont les mêmes passions; mais les localités, les climats, l'éducation les modifient : de plus, le même homme, soumis aux vicissitudes des saisons, éprouve des variations dans son moral comme dans son physique. L'homme du soir ne ressemble pas toujours à l'homme du matin (8).

C'est dans les Alpes seules qu'on trouve des hommes agrestes sans être féroces, et civilisés sans être corrompus. Nos paysans des environs des grandes villes n'ont aucun rapport avec eux; les uns sont dégradés par la misère; les autres par l'avarice et l'humiliation de leur état, qu'ils placent aux derniers rangs : il est peut-être plus aisé de se déprécier que de s'estimer. Mais les paysans des Alpes, vivant parmi leurs égaux, ont l'âme élevée; ils sont généreux, et ils accueillent les voyageurs comme des frères

M. Bourit raconte dans son excellent voyage, le fait suivant : « Je jouissais, dit-il, du plaisir le plus doux, d'exister seul au milieu de ces déserts, de contempler le superbe spectacle qui se déployait à mes yeux, lorsque je vis venir à moi une figure plus semblabe à un animal qu'à un homme. J'étais assis : je me levai, les yeux fixés sur lui; je vis un berger couvert d'une peau d'ours et armé d'une massue. Je l'attends, non sans quelque inquiétude; il m'aborde, et me dit : « Je viens savoir ce que vous faites, et pourquoi vous êtes seul dans ces lieux sauvages et déserts? — Je me suis écarté de mes compagnons, et je m'oubliais en contemplant la magnificence de ce vaste tableau. » En lui parlant ainsi, j'aperçus un livre qui sortait à moitié de sa poche. « Vous avez trouvé ce livre? — Non, il m'appartient; il traite des royaumes du nord. — Comment! vous savez lire? — Je sais plus encore, je sais écrire. » Nous liâmes conversation, et je lui trouvai une bonne logique. Je n'en étais pas surpris; cette classe d'hommes, pendant les longues nuits d'hiver, lit, et s'instruit surtout par la conversation. »

En voilà assez, mon cher frere, pour aujourd'hui.

Vivor memor lethi.....

LETTRE XIII.

DELMONT CADET A SON FRÈRE.

Continuation du récit de son voyage au Mont-Blanc.

Il fait un temps affreux; c'est-à-dire que le vent, le tonnerre, la pluie obscurcissent les cieux et épouvantent la terre : mais je suis au coin du feu, auprès de Blanche qui lit tranquillement la fable de Philémon et Baucis. « Écoutez, me dit-elle, ces vers :

L'Hyménée et l'Amour par des désirs constans
Avaient uni leurs cœurs dès leur tendre printemps;
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme:
Clothon prenait plaisir à filer cette trame..... »

Tout à coup le fracas répété d'un tonnerre épouvantable fit trembler les vitres, ébranla toute la chambre, et le cœur de Blanche; le livre lui tomba des mains. Pour la distraire, je m'écriai : « Que cet orage est beau! le magnifique désordre! — Oui, pour les amateurs; quant à moi, je trouve la nature aussi belle, aussi majestueuse dans sa tranquillité..... Mais écrivez; le danger est passé. »

J'ai assez parlé des aspects superbes, romantiques des Alpes, de ces lacs de glace, de ces rochers brisés, écroulés, de ces torrens écumeux : je vais présentement te faire le tableau des mœurs, des usages; te raconter ce que j'ai vu, entendu chez ces bonnes gens, et les divers événemens qui nous sont survenus dans ce voyage.

Au Prieuré, on nous montra deux enfans sauvages; nous les observâmes attentivement : c'étaient de vrais Albinos ou des Dariens de l'isthme de Panama : l'iris de leurs yeux est d'un rose très marqué; la pupille, vue au grand jour, paraît décidément rouge; leurs cheveux, leurs cils, leurs sourcils, le poil follet de leur corps, en un mot, toute la partie chevelue était, dans leur enfance, du blanc le plus parfait et de la plus grande finesse; mais leurs cheveux avaient un peu roussi, et étaient devenus assez rudes: au grand jour ils clignotaient leurs paupières. L'aîné a l'air un peu lourd et les lèvres épaisses, le cadet est d'une figure agréable; ce sont deux orphelins. Ils n'ont pas les grosses lèvres, le nez aplati des nègres blancs, ou des blafards d'Afrique; ce sont des blafards d'Europe. Leur infirmité affecte les yeux, le teint, la couleur des cheveux, affaiblit les forces, mais ne change point la conformité des traits (9).

Je ne sais si on pourra plier ces individus sauvages à nos mœurs et à un système d'éducation (1).

En allant à Chamouni, nous trouvâmes un habitant sur la route, occupé à des travaux rustiques. Il nous salua d'un air de douceur et d'aisance; nous lui rendîmes le salut, en lui demandant si nous étions encore éloignés de Chamouni? « Oui, d'une forte lieue. Je ne vous conseille pas de suivre votre route, vous allez être assaillis par un orage. » Nous regardions autour de nous, et n'en voyions nulle apparence. Il s'aperçut de notre incrédulité, et ajouta : « Fiez-vous-en à moi, j'ai l'œil plus exercé que vous : venez vous réfugier dans mon châlet, l'orage passera, et vous prendrez quelque rafraîchissement. Ma chaumière est à deux pas d'ici, derrière ce tournant. » Il nous faisait cette offre de si bonne grâce, que nous acceptâmes sans hésiter. Il se mit à notre tête : à peine avions-nous marché quelques minutes, que le tonnerre gronda dans les montagnes avec un fracas horrible; les éclairs, la foudre nous enveloppèrent; mais nous étions déjà dans le châlet, lorsque la pluie fondit sur les champs. Nous trouvâmes dans cet asile rustique deux enfans qui jouaient, et leur mère qui filait : l'aîné court au-devant de son père, embrasse ses genoux, balbutie quelques mots; le bon père oublie ses fatigues, enlève son enfant dans ses bras et le presse sur son sein, sur son visage, et va s'asseoir tout joyeux au coin de son foyer. Le second s'efforce de grimper sur ses genoux, tandis que le premier lui caresse le visage avec sa petite main potelée :

Interea dulces pendent circum oscula nati,

me disait milord. La mère nous faisait les honneurs; mais ses regards se portaient souvent sur ses enfans et sur son époux, qui dit à sa femme : « Prépare un bon dîner à ces messieurs; donne ce que tu as de meilleur. » Dans le fond de la chambre nous vîmes deux autres personnages; c'étaient le père de notre hôte et sa grand'mère : celle-ci, âgée de quatre-vingt-trois ans, et le père, de soixante-quatre. Aussitôt toute la maison fut en mouvement pour notre repas: *Cuncta festinat manus*. La grand'mère alla nous chercher des fromages; on fit cuire une marmotte, on apporta de la crême et quelques vieilles pommes.

La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas.

Le bon père se mit entre milord et moi : à la fin du repas, il appuya ses deux coudes sur la table, remplit sa pipe, l'alluma, et, après en avoir aspiré quelques bouffées, il nous la présenta; nous le remerciâmes. On n'oublia pas les dons de Bacchus, et on alla chercher deux bouteilles du vin de la Côte. Pendant le repas, qui fut long, notre entretien aurait intéressé les beaux-esprits et les savans de Paris : nous parlâmes de Jean-Jacques et Voltaire. Nos hôtes connaissaient une partie de leurs ouvrages : le bon père avait vu ce dernier à Ferney. « Je lui fus présenté par un de ses amis, nous dit-il; je lui tendis la main; ce grand homme me la prit, et me la serra. » Je lui dis : « Monsieur de Voltaire, les Français et les Anglais voyagent en Suisse pour voir nos montagnes, et moi je suis descendu de la mienne pour voir un phénomène plus étonnant que toutes les montagnes de la terre. » Voltaire me répondit que les gens éclairés venaient en Suisse, non-seulement pour voir les merveilles du pays, mais les braves descendans de Guillaume Tell, et que s'il était plus jeune, il irait faire un pèlerinage à sa chapelle, et boire des eaux de sa fontaine [1]; qu'il préférait ce pèlerinage à celui de Lorette (11).

« Je lui demandai des nouvelles de sa santé. « J'ai, me répondit-il, un grand procès avec la nature, dont le grand-juge est M. Tronchin. J'ai pourtant étudié la médecine comme madame de Pimbêche avait appris la coutume en plaidant. J'en ai conclu qu'il fallait apprendre à souffrir, à vieillir et à mourir! — Mais vous travaillez trop; c'est ce qui vous tue. — Il est vrai que nous nous tourmentons pour une fumée de vaine gloire; cependant que ferions-nous sans cette chimère? elle est nécessaire à l'âme, comme la nourriture l'est au corps. » Ce montagnard nous dit encore qu'il avait vu la représentation de *Mérope*. Je lui demandai si cette pièce lui avait fait plaisir? « Elle m'a fait beaucoup de mal : je frémis, je tremblai lorsque je vis Mérope au moment d'assassiner son fils, et je faillis de crier pour l'avertir. Le soir, je le dis à M. de Voltaire, et j'ajoutai que j'avais pleuré comme un enfant. Il sourit et s'écria : « C'est que vous êtes l'homme de la nature; les mauvaises mœurs et le faux bel-esprit n'ont point dépravé votre âme. » Je retins deux vers de cette tragédie :

Sous ses rustiques toits, mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

J'avais mon père encore, et en entendant ces vers, je songeai à lui. Son fils nous dit alors : « Moi qui ai le

[1] Cependant Voltaire traitait cette histoire de Guillaume Tell d'apocryphe.

bonheur d'avoir un père, tel que mon père en avait un, j'ai écrit ces deux vers sous son portrait que j'ai fait faire à Genève. » En même temps il se leva de table, et alla le chercher.

Nous en revînmes à Guillaume Tell. Le bon vieillard nous raconta sa vie, ses exploits, avec une chaleur qui entraînait notre attention sur ce que nul de nous n'ignorait. Ensuite tout à coup il s'écria avec vivacité: « Croiriez-vous qu'un écrivain a eu l'impudence de publier à Berne un ouvrage où il dément tous ces faits? Il ose dire que cette scène s'est passée en Danemark, vers le dixième siècle; qu'elle arriva au nommé Toko, qui leva l'étendard de l'insurrection contre Hérold son roi. C'est une imposture, et les trois cantons d'Uri, Schwitz et Underwald, furent tellement indignés de l'audace de cet écrivain, qu'ils adressèrent des remontrances au conseil souverain de Berne, qui fit brûler publiquement cette brochure à Uri (12). » Nous apaisâmes la colère du vieillard en affectant de la partager, et en accusant de mensonge l'existence et les exploits de ce prétendu Toko.

Nous ramenâmes la conversation sur Voltaire. « Je couchai dans son château, nous dit Thomas Wizard (c'est le nom de ce bon Suisse); et le lendemain matin, j'allai prendre congé de lui. Il me demanda si j'avais bien dormi, si j'étais content de mon séjour?—Oui, très content, excepté de mon lit un peu trop mou: ce n'est pas celui d'un Spartiate. Je vais dire à mes enfans, à mes amis, à mes compatriotes, que j'ai vu Voltaire. Vous n'avez à mes yeux qu'un seul tort; mais ce n'est pas à un pauvre paysan suisse à oser critiquer un homme comme vous.—Pardonnez-moi, je trouverai assez de flatteurs, assez de gens polis avec qui j'aurai toujours raison; mais je suis ravi de rencontrer un homme franc et loyal: voyons, quel est celui de mes torts qui vous choque le plus?—C'est celui de vous acharner sur la religion, et de vouloir la détruire à cause de quelques abus. Que diriez-vous à votre métayer, si, parce qu'il y a de mauvaises herbes dans vos guérets, il mettait le feu à la moisson? vous le traiteriez de fou. Les abus sont les mauvaises herbes. Il faut les arracher, si l'on peut, ou les laisser plutôt que de brûler les épis.—Mon cher ami, je répondrai à votre argument par une petite histoire. Le grand inquisiteur d'Espagne, se promenant un jour dans les champs, vit un bel arbre chargé de fruits superbes: frappé de leur beauté, il s'arrêta, et fit demander à qui appartenait ce verger? On lui dit: « A un pauvre paysan. » Aussitôt il envoie son estaffier chez le villageois pour lui dire de venir lui parler. A la vue de l'estaffier, à cet ordre de comparaître, le contadin tremble de tous ses membres; la consternation, la douleur sont dans la maison: il embrasse sa femme, lui recommande ses enfans, et lui fait ses derniers adieux. Il arrive devant le grand inquisiteur, qui lui demande si cet arbre lui appartient? « Oui, monseigneur, répond-il, pâle et tremblant.—Eh bien! je veux que vous m'apportiez une corbeille de ces fruits. » Le villageois, un peu rassuré, cueille tous les fruits et les porte chez le grand inquisiteur; mais, au retour, il coupa l'arbre qui les portait, pour n'être plus exposé à une pareille frayeur. Voilà, mon cher ami, un des moindres effets de la superstition.—Dans votre récit, répondis-je à M. de Voltaire, c'est le grand inquisiteur qui a tort, et non la religion; mais je puis opposer une histoire à la vôtre. Un villageois de Sixt poursuivant un chamois qu'il venait de blesser mortellement, deux autres Valaisans tirèrent sur le chamois, et achevèrent sa mort. L'animal appartenait au premier chasseur qui, étant le plus près, s'élança sur sa proie et l'enleva: les chasseurs sont comme les rois, leur fusil décide les querelles. Les deux Valaisans, postés au-dessous, lui crient de laisser le chamois, et en même temps font siffler une balle à ses oreilles: celui-ci néanmoins poursuit sa route, mais une autre balle lui donne un second avis. Ne pouvant courir à cause de l'escarpement du chemin, ni riposter faute de poudre, il lâcha sa proie; mais, respirant la vengeance, il alla se cacher dans un endroit d'où il pouvait observer ses ennemis. Il remarqua le châlet dans lequel ils s'étaient réfugiés pour y passer la nuit; alors il court à son village, éloigné de deux lieues; prend des balles, de la poudre, charge son fusil à deux coups, remonte au châlet, voit par les fentes les Valaisans auprès du feu. Il allait les tuer l'un après l'autre, lorsque tout à coup il songe que ces hommes, n'ayant pu se confesser depuis qu'ils avaient tiré sur lui, mourraient en état de péché mortel, par conséquent seraient damnés. Cette réflexion le toucha si vivement, que, renonçant à son projet, il entra brusquement dans le châlet, et leur déclara le danger qu'ils venaient de courir. Ils en furent si frappés, qu'ils le remercièrent de leur avoir laissé la vie, avouèrent leur tort, et partagèrent le chamois avec lui. J'ajouterai même, si vous me le permettez, que, l'année passée à Pâques, on m'a rendu un fusil que l'on m'avait volé; vous voyez bien que lorsqu'il n'y aura plus de Pâques, il n'y aura plus de restitutions.—Mon cher ami, la peur du diable a fait quelquefois du bien; je ne crois pas cependant son existence nécessaire pour nous rendre meilleurs. Saint Crépin est le saint des cordonniers; Barbe est la sainte des vergettiers; mais la vérité est la sainte des philosophes. » Après ces mots, il me parla d'autres choses. En le quittant, je lui dis: « Je ne fais pas de vers, mais je fais de bons fromages; je veux vous en envoyer. » il me remercia, en me disant qu'il en mangerait avec plaisir, et que les fromages étaient plus nécessaires que les vers et les tragédies. »

Notre conversation avec ce philosophe des montagnes tourna sur les mœurs, les richesses de leurs cantons. « Dans une grande ville, nous dit-il, vous demandez combien un homme a de rentes; ici, on lui demande combien il a de vaches; malheureusement le luxe commence à nous gagner: il existait une loi très sage à Sparte (j'ai oublié son nom [1]), qui défendait aux Spartiates de voyager.—Le czar Pierre, lui répondit milord, ne pensait pas de même, car il obligeait les gentilshommes à visiter les pays étrangers: un d'eux alla par son ordre à Venise; mais, forcé d'obéir, il était de si mauvaise humeur, qu'il resta quatre ans dans sa chambre sans en sortir. » Je demandai alors à notre hôte, s'il n'avait jamais quitté son pays? « Pardonnez-moi: dans ma jeunesse il me prit une lubie; je partis pour la France, et j'allai m'engager dans le régiment d'Ernest, où je suis resté quatre ans. Là, j'apprenais à boire, à jouer, et l'empreinte de mon éducation vertueuse s'effaçait tous les jours. Une aventure cruelle me ramena dans mon nid paternel. J'eus une dispute au jeu avec un de mes camarades, fort brutal; il me donna un soufflet: nous nous battîmes; je le tuai, et je partis sur-le-champ. Mon père m'acheta mon congé. Il songea à me marier; il me dit: « Choisis la femme de ton cœur, qu'elle soit bonne ménagère, de mœurs

[1] La xénélasie.

douces et honnêtes; voilà ce que j'exige; pour la figure, c'est ton affaire. » Je suis venu, comme Tobie, la chercher à Chamouni; j'y trouvai, ainsi que lui, la femme de mon cœur. Il est vrai qu'elle n'était pas veuve, comme Sara, de sept maris que le diable avait étranglés. Elle a fait pendant trente ans le bonheur de ma vie. » Au milieu de ce récit, une jeune femme se présente; Wizard court aussitôt l'embrasser, en l'appelant sa nièce : elle était vêtue avec goût et propreté; sa figure noble avait l'expression d'une douleur calme, mais profonde. Wizard lui demanda comment se portaient ses trois enfans? « Heureusement ils se portent bien, mais leur pauvre mère a son âme toujours fermée à la consolation et au repos. » Notre hôte, qui vit l'intérêt que nous inspiraient cette réponse et la figure de sa nièce, nous raconta qu'elle était mariée à Argentière, village ravagé, l'été précédent, par une dyssenterie épidémique, qui enleva en peu de jours son père, son mari et ses frères. « Oui, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, dans l'espace de huit jours ils ont tous péri dans mes bras; quand j'avais perdu l'un, j'allais secourir l'autre, et ils expiraient sous mes yeux. » Nous déplorâmes son malheur, et lui débitâmes les consolations d'usage : elle demanda à milord, s'il était Anglais? « Oui, madame.—Sans doute protestant?—Oui, je le suis.—Je ne saurais me persuader qu'ils soient damnés : il y a beaucoup d'honnêtes gens parmi vous, et Dieu est trop juste et trop bon pour les condamner sans exception. » Ensuite, après une courte réflexion, elle s'écria, en secouant la tête : « Il est bien étrange que de tant de gens qui ont quitté ce monde, il n'en soit pas revenu encore un seul! Pour moi, ajouta-t-elle avec l'expression de la douleur, qui ai tant pleuré mon mari et mes frères, qui toutes les nuits les supplie, les conjure de venir me dire où ils sont, et dans quel état ils se trouvent, je n'en reçois aucune réponse; aucun ne me parle. Ah! sûrement, s'ils existaient quelque part, ils ne me laisseraient pas dans cette incertitude. Mais peut-être ne suis-je pas digne de cette faveur; peut-être les âmes pures et innocentes de mes enfans jouissent-elles de leur présence et d'un bonheur qui m'a été refusé. » Ce mélange de raison et de sensibilité, ce délire d'une âme égarée par la douleur, firent sur nous l'impression la plus vive. Hélas!

Quel homme a jamais su par sa propre lumière,
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout tout entière;
Ou si nous survivons, ou si tout est détruit!

Nous quittâmes cette honnête famille, après mille remercîmens et des protestations d'amitié, et d'un souvenir qui ne s'effacera jamais de notre mémoire. Nous partîmes pour Chamouni, où nous entrâmes

Alors que la lumière
Précipitait ses traits dans l'humide séjour.

Nous nous trouvâmes au milieu d'un immense troupeau qui descendait lentement des montagnes : les conducteurs étaient couronnés de fleurs et de feuillages; l'air retentissait des sons aigus des clochettes et des mugissemens plaintifs des animaux. Nous croyions voir une fête champêtre bien plus touchante que ces illuminations, ces feux d'artifice, ces bals donnés au peuple, où la crapule et l'obscénité se démènent au son de quelques mauvais violons. « Ces troupeaux, nous dit milord, me rappellent une cérémonie champêtre en usage au canton de Bâle.

« A l'arrivée du printemps, lorsque les vaches sortent la première fois de leurs étables pour aller dans les champs ou sur les montagnes, elles marchent en procession sur deux files, les cornes entrelacées de guirlandes, ayant à leur tête deux vaches blanches parées de quantité de fleurs et de rubans de toutes les couleurs. Théocrite ornait ainsi sa vache favorite de nattes de bouquets (13). »

C'est à Chamouni que s'est arrêtée notre curiosité. Nous laissons à des hommes plus hardis, plus zélés, l'ascension entière du Mont-Blanc (14). Je dirai seulement que sur cette montagne, vers le solstice d'été, le soleil éclaire encore sa tête trois quarts d'heure après son coucher; et si ce mont se trouvait dans la latitude de Londres ou de Paris, on ne verrait point de nuit sur son sommet pendant l'espace de vingt jours : du 10 juin au 1er juillet on y jouirait du spectacle simultané du jour et de la nuit.

Les hommes de Chamouni, comme la plupart de ceux des hautes vallées, ne sont en général ni grands, ni d'une figure agréable; mais ils sont ramassés, pleins de nerfs et de force. Ils vieillissent peu; les hommes de quatre-vingts ans y sont extrêmement rares; la plupart périssent par des maladies inflammatoires, sans doute causées par des transpirations arrêtées et les changemens subits de la température. Ils sont honnêtes, fidèles, très attachés à leur religion, économes et fort charitables. Les orphelins et les vieillards qui n'ont aucun moyen de subsistance sont nourris alternativement par tous les habitans de la paroisse, qui les gardent un certain temps, ensuite les remettent à d'autres, et puis leur tour recommence. Si un homme, par ses infirmités ou son grand âge, ne peut faire valoir son bien, ses voisins s'entendent entre eux pour le cultiver. Il y a quelques années que l'Arve avait couvert de pierres et de gravier les possessions d'un paysan qui en fut ruiné. La communauté entière demanda au curé la permission d'y travailler les jours de fêtes. Jeunes, vieux, femmes, enfans, tous labourèrent sans relâche, jusqu'à ce que le terrain eût été mis en valeur. S'il existe quelque rayon de bonheur sur la terre, ce ne peut être que dans une association semblable. Ce n'est pas que je veuille établir l'utopie de Thomas Morus [1]; mais je voudrais que, dans un état quelconque, chacun vécût à peu près comme son voisin, et surtout ne mourût pas de faim et de misère. Plus un empire est grand plus il y a d'indigens et de malheureux, proportion gardée. L'hiver est pour ces montagnards la saison du repos, et souvent des écarts et de la paresse. Pour s'arracher au tourment de l'ennui, ils passent la plus grande partie de la journée dans le cabaret, où ils jouent très gros jeu : plusieurs d'entre eux se sont ruinés; mais ce désordre ne règne que dans les grands villages. Dans les hameaux, à l'approche de la nuit, on se réunit dans la maison ou dans la chambre à poêle la plus vaste; les femmes filent, tillent du chanvre; les hommes font des seaux, des cuillères ou d'autres ouvrages en bois. La maîtresse de la maison donne une collation, qui consiste dans une cruche d'eau et un bassin de pommes sauvages cuites sous la cendre : c'est là leur opéra, leur salle de bal et leurs festins. L'esprit des habitans est vif, pénétrant, enclin à la raillerie; ils saisissent avec finesse les ridicules d'autrui, et contrefont les étrangers d'une manière fort plaisante. Ils réfléchissent beaucoup; la religion, la métaphysique sont les

[1] Thomas Morus veut dans sa république l'égalité des fortunes; idée absurde. Il voudrait que les fiancés se vissent tout nus avant de se marier; et que, lorsqu'un malade est désespéré, il se donnât, ou se fît donner la mort.

objets de leurs pensées et de leurs discours. Les principales récoltes sont en lin qui y prospère, en orge, en avoine, en fèves et en pommes de terre très abondantes. Les Suisses en pétrissent une espèce de pain gluant et compact, mais leur sobriété et la bonté de leur estomac le leur font digérer facilement. Ils divisent alternativement le terrain en prés et en champs; pendant six ans, une moitié porte des grains, et l'autre du foin.

Je finirai cette lettre par quelques réflexions sur les glaciers, que je dois à M. de Saussure. « On pourrait craindre, dit-il, que l'accumulation des glaces, qui diminuent moins en été qu'elles n'augmentent en hiver, et qui deviennent tous les jours plus solides, ne finit par s'emparer de toute la contrée; mais la nature, mère indulgente et sage, a fixé les limites de cet accroissement. Le soleil, la pluie, les vents chauds travaillent pendant l'été à les détruire; et l'évaporation, dont l'action sur la glace, et plus encore sur la neige, est très considérable, principalement dans un air raréfié, emporte, même dans les plus grands froids, une quantité considérable de ces matières. Mais ces deux causes ne suffiraient pas pour empêcher l'accumulation des glaces, sans la chaleur intérieure de la terre, qui fait fondre les neiges et les glaces, même pendant la grande intensité du froid, lorsque leur épaisseur est assez grande pour servir de couverture au terrain qui les soutient, et les préserver du froid extérieur : notre globe fournit un feu central 15 dont la chaleur passe pour être uniforme dans la profondeur de soixante à quatre-vingts pieds. Cette chaleur se fait sentir, malgré l'âpreté des hivers les plus froids, à tous les corps enfoncés dans la terre, ou étendus sur sa surface, lorsqu'elle est garantie des impressions du froid extérieur : or, la neige et la glace sont peut-être, de tous les corps connus, les plus impénétrables à l'action du froid; aucun abri ne préserve plus sûrement les plantes des rigueurs de l'hiver qu'une couche de neige; elles font, sous cet abri, des provisions pour leur développement futur, en sorte qu'à l'époque où les neiges disparaissent, leur progrès, préparé par la végétation de l'hiver, se fait rapidement. Sur les Alpes, au printemps, à mesure que les neiges se retirent, on voit naître les fleurs : ainsi, la chaleur souterraine agit sans interruption sur les couches de neige et de glace immédiates à la terre; c'est elle aussi qui entretient les torrens qui sortent continuellement de dessous les glaciers pendant les plus grands froids. Une autre cause qui arrête l'accroissement des neiges et des glaces, c'est la pesanteur, qui les entraîne avec une rapidité plus ou moins grande dans les basses vallées, où elles fondent sous les feux de l'été.

Voilà mon voyage fini; l'un et l'autre avons besoin de repos. *Cosi addio, carissimo.*

LETTRE XIV.

DELMONT AINÉ A SON FRÈRE.

Récit de la visite qu'il a reçue de Bertaut.

Voici, mon cher frère, le récit d'une scène assez plaisante. Ce matin, après mon lever, on m'a annoncé M. Bertaut : je crois qu'à ce nom j'ai pâli; on n'est pas brave tous les jours et à toutes les heures : enfin, un peu rassuré, j'ai dit : « Donnez un fauteuil à Monsieur. — Je vous remercie, je parlerai debout, et quand nous serons seuls. — Bourguignon, sortez. Monsieur, nous voilà sans témoins; puis-je savoir le motif qui me procure l'honneur d'une visite si matinale? — Votre frère : c'est un traître, un séducteur! — Monsieur, voulez-vous un verre d'eau? — Pourquoi cela? — C'est que vous me paraissez fort échauffé. — Oui, je le suis avec raison, s'est-il écrié en frappant le plancher de sa canne. Daignerez-vous me dire où est ma fille? où ce malheureux l'a conduite? — Malheureux! je vous jure qu'il ne l'est pas : dans ce moment, je suis plus à plaindre que lui. — Monsieur, point tant de verbiage : je veux savoir où est ma fille; me le direz-vous enfin? — Non, monsieur, je ne le puis. — Vous le savez pourtant; vos ruses, vos mensonges ne m'en imposent pas. — Pourquoi m'accuser de mensonge? jusqu'à présent je ne vous ai dit que des vérités. — Eh bien! osez affirmer que vous ignorez où votre lâche frère s'est réfugié avec mon indigne fille! — Votre fille n'est point indigne, et mon frère n'est point un lâche. — Tout séducteur, tout ravisseur mérite ce titre. — C'est suivant. — Il n'y a point d'exception. — Pardonnez-moi; lorsqu'un père est assez injuste, assez barbare pour abuser de son autorité, pour méditer de sang-froid le malheur de la faiblesse et de l'innocence, pour sacrifier sa fille à une passion honteuse... » A ces mots, furieux, il a mis son chapeau sur la tête, et a frappé un si grand coup de canne sur la table, que mon chien épouvanté s'est mis à aboyer contre lui; la colère du chien a rallumé celle de Bertaut : il lui a dit des injures, l'a menacé de la canne. Le chien lui a montré les dents, a redoublé ses aboiemens; enfin, pour apaiser le tumulte et éviter un combat à mort, j'ai mis le plus raisonnable des deux à la porte; c'était le chien. Lorsque Bertaut s'est vu délivré de ce rude adversaire, il s'est écrié : « Si j'avais vingt ans de moins, je vous ferais repentir de votre impertinence! — Vous êtes encore dans le bel âge, si j'en crois les bruits qui courent sur votre compte. — Je m'embarrasse peu des discours des méchans et des sots. — Mais de ceux des gens sensés et honnêtes. — Ceux-là se taisent. — Ils disent pourtant que vous allez vous unir d'un doux lien avec une certaine dame qui se nomme je ne sais comment, qui vient de je ne sais où. — Je ne connais que des femmes très respectables, qui ont un nom et un pays; et ma fille serait encore avec moi, sans son vil corrupteur : mais je veux le poursuivre en justice; j'espère qu'il sera puni comme ravisseur. — Je ne vous conseille pas de l'appeler devant les tribunaux; nous avons de quoi nous défendre, et même nous pourrons égayer le public à vos dépens. — C'est ce que nous verrons. Adieu, monsieur. Je n'ai plus rien à vous dire, sinon que votre frère ne sera jamais mon gendre; et s'il épouse ma fille, je ferai casser son mariage. — Rien n'est plus raisonnable et plus paternel! Je vous salue. » Il est sorti tellement courroucé et hors de lui, que sa perruque s'est embarrassée dans la portière de ma chambre, et il est resté tête nue : je n'ai pu m'empêcher de rire. « Riez, riez, grommelait-il entre ses dents; nous verrons, nous verrons! »

Voilà, mon cher ami, la scène héroï-comique que je viens d'essuyer. Je ne doute pas que ce mauvais père ne le poursuive vivement; il respire la vengeance. C'est un de ces êtres qui étonnent toujours les âmes sensibles. Lorsque j'y réfléchis, je me persuade que le P. Bougeant aurait pu donner plus d'extension à son système; et puisqu'il fait les démons dans le corps des bêtes pour les animer, il peut fort bien les envoyer dans le corps des hommes malfaisans. En effet, si quelques hommes, en très petit nombre, paraissent participer de la nature des anges, tout le reste semble animé par les êtres infernaux,

sans excepter la nation française, ce composé de Welches, de Gaulois, de Francs, de Romains et d'Ostrogoths. Cette observation m'humilie et m'attriste.

Adieu; tiens-toi sur tes gardes : tu aurais dû changer de nom : profite de l'occasion et du temps pour voyager. Souviens-toi cependant qu'un voyageur a beaucoup d'hôtes et peu d'amis. Je ne me pare pas de cette sentence; elle est de Sénèque; mais je l'applique aux habitans des grandes villes, qui voyagent tous les jours de maison en maison. Ne te gêne pas pour ta dépense, et puise hardiment dans ma bourse.

LETTRE XV.

BLANCHE A DELMONT AÎNÉ.

Elle le prie d'avoir des égards pour son père.

Je viens, mon cher monsieur, de lire avec douleur la scène fâcheuse que vous avez eue avec mon père : je vous conjure de le ménager, d'avoir des égards pour son âge. Songez qu'il est mon père; que si, aujourd'hui un peu trop rigoureux, il m'a retiré sa tendresse, je ne puis oublier ses bontés, les soins qu'il a eus de mon enfance: il a changé; mais la reconnaissance doit-elle finir avec les bienfaits? Ne suis-je plus sa fille? Peut-être je suis plus coupable que lui aux yeux de la loi et de la morale Je vous en supplie, fuyez sa présence, ou si vous ne pouvez l'éviter, veuillez vous souvenir qu'en le maltraitant vous aggravez mes torts.

Je doute de son mariage avec madame Wandsieden. J'en serais bien fâchée, non par des vues d'intérêt; à mon âge on est insouciant sur la fortune : mais cette femme ne peut faire son bonheur, du moins je le crains. Cependant, si telle est la destinée de mon père... Eh quoi! avons-nous une destinée, une étoile qui nous domine, qui nous entraîne? Tantôt je le crois, tantôt j'en doute. Quand j'y réfléchis, cette pensée m'embarrasse et m'inquiète. Il me semble pourtant que mon amour pour votre frère, mon évasion, l'enchaînement des circonstances qui l'ont amenée, tout cela s'est fait malgré moi. C'était ma destinée. Ah! qu'elle serait heureuse si mon père ne la troublait pas!

LETTRE XVI.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Lettre de J.-J. Rousseau au roi de Prusse. Nouveau voyage sur le lac. De Vevay. Anecdote sur Ludlow, l'un des juges de Charles Ier.

Tu seras peut-être curieux, mon cher frère, de lire une lettre qui court ici, du fameux Jean-Jacques au roi de Prusse. Elle est datée de Neufchâtel, où il s'est réfugié.

« Sire, j'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore. Cependant, chassé de France, de Genève, du canton de Berne je viens chercher un asile dans vos états : ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par-là. Cet éloge est de ceux dont vous êtes dignes..... Sire, je n'ai mérité aucune grâce, et je n'en demande pas; mais j'ai cru devoir déclarer à votre majesté que j'étais en son pouvoir, et que j'y voulais être . elle peut disposer de moi comme il lui plaira. »

Comment trouves-tu ce style? Voltaire, dans la même situation, aurait écrit avec plus de grâce et d'enjouement, sans moins se respecter.

Pour profiter de notre oisiveté, j'ai proposé à Blanche une promenade à Vevay. Nous allâmes coucher à Monges, où nous louâmes un bateau. Le lendemain, à mon réveil, je frappai à sa porte, en lui annonçant le lever de l'aurore.

Elle se leva, hâta sa toilette, et nous confiâmes notre frêle existence au plus frêle des bateaux. A mesure que nous nous éloignions du bord, les objets se développaient et prenaient de nouvelles formes. Nous admirâmes le riche amphithéâtre que présente la ville de Lausanne, les jolis bourgs de Lutri, Culli, Saint-Saphorin. Ces villages, leurs vignobles donnent à cette contrée un air si riant, si heureux, que l'imagination y place le paradis de la terre. Je vis Blanche s'abandonner à une douce rêverie. « Vous rêvez, lui dis-je? — Oui, ces rives, ce charme qui les pare, cette nature si belle, tout cela me cause une émotion, une mélancolie douce qui me pénètre de bonheur. » Ensuite elle ajouta en souriant : « Après notre mariage, il faut acheter sur ces bords une petite métairie, un verger charmant, où nous mènerons une vie champêtre et tranquille. » Pour réponse, je lui dis avec Chapelle :

> Hélas! que je serais heureux
> Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
> Si, toujours aimé de Silvie,
> Je pouvais, toujours amoureux,
> Avec elle y passer ma vie!

Le contraste de la rive opposée relève encore les charmes de cette côte délicieuse; son aspect est sévère et triste, à cause de la proximité et de l'aridité des montagnes dont la teinte est rembrunie. Vevay, où nous débarquâmes, augmente encore l'intérêt et la beauté de ce tableau.

Cette ville est située entre le lac et les montagnes. Sa position, la fertilité de son territoire, le calme qui l'environne, la douceur, la politesse des habitans, en rendent le séjour très agréable. Mais Rousseau, qui y a placé la scène de sa touchante Héloïse, nous en fait la peinture; elle vaudra mieux que la mienne. « Près de ces côteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise, il est des hameaux solitaires qui servent quelquefois de repaire aux chasseurs, et ne devraient servir que d'asile aux amans. Autour de l'habitation principale sont épars assez loin quelques châlets, qui, de leurs toits de chaume, peuvent couvrir l'amour et les plaisirs, amis de la simplicité rustique : les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux et de bocages délicieux; des bois épais offrent au-delà des asiles plus décens et plus sombres. L'art, ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans; on n'y voit partout que les tendres soins de la mère commune; c'est là qu'on n'est que sous ses auspices, qu'on ne peut écouter que sa loi. »

On vit à Vevay comme dans toutes les petites villes, où la vie s'écoule doucement sans secousses, où l'ambition, disons la vanité, ne s'attache qu'à des objets minutieux, et souvent ridicules; où l'oisiveté allonge les journées, que l'on cherche à abréger par le jeu.

> Leur âme vide est du moins amusée
> Par l'avarice en plaisir déguisée.

Le goût du jeu est répandu dans une partie de la Suisse; cependant le *maximum* d'une soirée, à Genève, à Neufchâtel, à Yverdun, à Bâle, se réduit à la perte d'un écu, excepté à Lausanne, où l'affluence des étrangers a introduit le goût du jeu, ainsi qu'à Berne, malgré la sévérité des lois.

Le torrent nommé la Vevaise, se jette dans le lac aux

portes de la ville : la population y est d'environ trois mille âmes.

Vevay appartient au pays de Vaud; l'ancien roman que l'on parlait du temps de Charlemagne, subsiste encore dans le jargon de ce pays, qui a conservé le nom de Pays Roman : on retrouve des vestiges de ce langage dans toutes les vallées des Alpes et des Pyrénées. Les peuples voisins de Turin, qui habitaient les cavernes vaudoises, gardaient l'habillement, la langue et presque tous les rites du temps de Charlemagne : ces Vaudois, ne reconnaissant point le culte des images, furent mis au rang des hérétiques. Dans l'année 1487, le pape Innocent VIII envoya dans le Piémont un légat prêcher une croisade contre eux. Par une bulle atroce, il recommande aux ecclésiastiques, aux moines, de prendre unanimement les armes contre les Vaudois, de les écraser comme des aspics, et de les exterminer saintement [1]. La même bulle octroie à chaque fidèle le droit de s'emparer des meubles et immeubles des hérétiques, sans forme de procès [2], et déclare que tous les magistrats qui ne prêteront pas main-forte seront privés de leurs dignités [3].

Les Vaudois, cruellement persécutés en vertu de cette bulle, se regardèrent comme martyrs ; ce qui accrut considérablement leur nombre. Enfin, cette bulle d'Innocent VIII fut exécutée à la lettre en 1635 : le marquis de Pianèze entra le 15 avril dans ces vallées, avec deux régimens ayant des capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne, pourchassant, massacrant, au nom de la religion, ces innocens Vaudois comme des bêtes féroces : on pendait les femmes nues à des arbres, on les arrosait du sang de leurs enfans, on les remplissait de poudre, et l'on y mettait le feu. M'écrierai-je ici avec Lucrèce :

Tant la religion produit d'atrocités !

Vevay offre des traces des fêtes que les Romains avaient instituées en l'honneur de l'agriculture : tous les quatre ans, la société des vignerons marche en procession dans la ville, ayant à sa tête ceux d'entre eux qui se sont distingués par la meilleure culture. Lorsque les Suisses embrassèrent le christianisme, ils ajoutèrent aux représentations de Cérès, de Bacchus et des Bacchantes, celle de Noé : aujourd'hui les Vevaysans ont supprimé les deux vignerons; mais ils donnent des festins et des bals.

Nous n'avons pas négligé Clarens, village immortalisé par Jean-Jacques : nous y arrivâmes après une heure de marche le long du lac. Blanche brûlait de voir ces bosquets délicieux que Julie et Saint-Preux animaient du feu de leur amour, et ce château de Volmar, si beau, si bien dessiné ; mais, au lieu de bosquets, nous ne vîmes que des vignobles, et le château avait disparu comme le palais d'Atlant détruit par Roger.

E si sciolse il palazzo in fumo et nebbia...

De retour à Vevay, je lus près de la porte qui conduit à la tour : OMNE SOLUM FORTI PATRIA. « Ma foi, dis-je, il ne faut pas une grande force d'âme pour vivre dans un pays aussi agréable. » Mais un Vevaysan m'apprit que cette inscription était du général Ludlow qui avait

[1] Hæreticos armis insurgant, eosque velut aspides venenosos conculcent, et ad sanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.

[2] Bona quæcumque mobilia et immobila quibuscumque licite occupandi.... etc.

[3] Sæculares honoribus, titulis, feudis privandi...

habité cette maison. Ce général, l'un des juges de Charles Ier, fut obligé de s'expatrier en 1660, à la restauration de Charles II. Ce nom de Ludlow excita ma curiosité. Je courus chez un des deux imprimeurs de cette ville, homme obligeant et instruit : il eut la complaisance de me communiquer tout ce qu'il se rappelait des mémoires de ce fameux républicain, dont il n'avait plus un seul exemplaire.

« Ludlow, me dit-il, a vécu à Vevay jusqu'à l'âge de soixante-treize ans : il fut enterré, en 1693, dans une église de cette ville. Ce républicain enthousiaste fut également haï de Cromwell et de la maison de Stuart; il ne respirait que la liberté de sa patrie, et Cromwell voulait l'asservir. Ludlow écrivit, pendant son séjour en Suisse, des mémoires sur les affaires de son temps jusqu'en 1672 : on y lit la sentence de la mort de Charles Ier, avec la signature et les cachets de cinquante-neuf juges, parmi lesquels on trouve son nom, celui de Cromwell, de Brashau et d'Ireton. On voit dans ses mémoires, qu'il ne se conduisit jamais par des intérêts personnels, qu'il fut l'ennemi juré de tout pouvoir arbitraire, qu'il désapprouva l'usurpation de Cromwell. Il était de très bonne famille ; son père, Henri Ludlow fut un des plus vigoureux défenseurs du peuple contre les prérogatives de la couronne : l'exemple de son père et ses propres sentimens lui mirent les armes à la main. Il déploya de grands talens pour la guerre, et parvint au grade de général en chef. A la restauration de Charles II, Ludlow fut dédépouillé de ses biens, condamné comme traître, et obligé de s'enfuir. Il chercha un asile en Suisse, où il vécut long-temps dans l'obscurité ; enfin, ses vertus attirèrent les regards : il resta plus de trente ans sous la protection du gouvernement de Berne, dont la vigilance fit échouer tous les complots tramés contre sa vie ; quelques-uns même furent sévèrement punis. Le roi Guillaume le rappela en Angleterre pour commander les troupes qu'il envoyait contre l'Irlande. Ludlow fut si mal accueilli des Anglais, qu'il renonça à sa patrie et regagna son asile ; mais, loin d'en conserver le moindre ressentiment, ses dernières paroles à sa mort, furent comme celles d'Aristide banni d'Athènes, des vœux pour la prospérité de son pays.

« A l'époque de la restauration, il passa d'abord en France, et de là à Genève, où il apprit que plusieurs des juges de Charles Ier avaient été arrêtés en Hollande, conduits et exécutés en Angleterre en 1662. Alarmé, ainsi que ses deux amis Lile et Canley, ils craignirent que la petite république de Genève, intimidée par la cour de France, ne fût forcée de suivre l'exemple des Hollandais. Ludlow fit présenter une requête au sénat de Berne, pour obtenir la permission de vivre dans ses états; la réponse fut favorable : il se retira à Lausanne avec sept autres Anglais. Trois d'entre eux, ayant passé à Berne, furent très bien accueillis : on leur conseilla bientôt après de quitter Lausanne et de se retirer à Vevay. Ludlow et cinq autres Anglais suivirent cet avis : ils y furent reçus de la manière la plus flatteuse; on leur donna un grand dîner de cérémonie, pendant lequel un des magistrats se leva, les harangua à la façon du pays, en leur offrant en présent le vin qu'on donne aux personnes d'un rang distingué. Cependant Ludlow et ses amis furent avertis qu'un nommé Ricardo, escorté de cinq scélérats, en voulait à leur vie : ce Ricardo, qui prétendait appartenir à la duchesse d'Orléans, était arrivé à Vevay avec des

armes cachées au fond d'un bateau : ces assassins furent découverts, et s'évadèrent.

« Mais Ludlow n'était pas sans inquiétude : on l'avertissait que des traîtres l'épiaient ; que Ricardo avait eu un entretien, à Londres, avec le roi Charles, et à Paris, avec la duchesse d'Orléans qui l'avait exhorté à un assassinat ; chose difficile à croire d'une princesse si aimable et tout occupée de ses plaisirs. Les magistrats de Berne firent dire à Ludlow de quitter Vevay, où il était trop exposé ; il n'en voulut rien faire : son camarade Lile, s'étant retiré à Lausanne, fut assassiné d'un coup de pistolet par un inconnu, qui sur-le-champ monta à cheval, en criant *vive le roi!* et prit la route de Morges. La Hollande et la France, ayant déclaré la guerre aux Anglais, offrirent de l'emploi à Ludlow : il eut la sagesse de refuser. Il disait que cette brouillerie entre la France et l'Angleterre serait de peu de durée : il ne se trompait point. »

Après quelques jours d'une promenade charmante, dont Blanche est enchantée, nous sommes revenus à Genève dans notre manoir. Au sujet de cette ville, j'ai entre les mains la copie d'une lettre italienne du célèbre naturaliste Vitalio Donati : je te l'envoie, tu la feras lire à madame de Saint-Omer qui aime beaucoup cette langue.

« Oh ! la bella cità! che è quella Ginevra, mi pare di « mirare un pezzo di Venezia : ella è situata sull lago Le- « mano, è viene divisa del fiume Rodano, é sull' uno e su « l'altro bellissimi edifizi fabricati vi sono, per i lavori di « panni, di cuoji ed altro : le strade son belle, le case, ò « palazzi, chiese sono magnifiche : in quella cita non v'e « ozio, e il commercio, e le arti fioriscino a mariviglia : « parte della cita e in collina, e parte alla pianura ; tutta « equale, con grandi strandoni d'alberi, con fiori et piante « di belle vista, con sedili di legno dipinti, e quivi ne' « giorni festivi concorrono tutte le done di qualunque con- « dizione al grande passegio. La publica libreria è abun- « dantissima e benissimo tenuta : ritrovai li Genevrini di « temperamento più tosto melancolico che allegro, e moltò « sostenuti trattando col forestieri ».

En voilà assez pour aujourd'hui : je t'embrasse.

LETTRE XVII.

BLANCHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Elle lui confie ses inquiétudes. Anecdotes.

Dans le sein de qui puis-je mieux verser mes inquiétudes que dans celui d'une tante si bonne, si aimable? « Vous avez donc des chagrins, me direz-vous ? — Oui, je commence à comprendre qu'un bonheur pur et constant est le rêve de la philosophie; c'est chercher un climat sans nuages. Je ne puis délivrer mon cœur des remords de ma faute ; je vois toujours devant mes yeux un père irrité ; je me rappelle ses premières bontés, ses soins paternels, ses tendres caresses ; et oppressée de ma douleur et de mes regrets, je tombe à ses pieds, je mouille sa main de mes larmes. Ajoutez à ces tristes souvenirs une existence en pays étranger, séparée de vous, de ma patrie, de mes parens! »

> Dieu fit du repentir la vertu des mortels,

a dit Voltaire.

Cette réflexion me rend quelquefois un peu de tranquillité; mais une aventure arrivée à Gênes, que l'on m'a contée hier soir, m'a fait voir qu'il existait des âmes pures et privilégiées qui prouvent que la vertu donne des forces, quand on veut écouter sa voix.

Luchino Vivaldo, noble de Gênes, conçut une vive passion pour Thérésine, femme d'un plébéien, qui subsistait d'un emploi très modique. Vivaldo parla de son amour sans succès; ses offres, ses présens furent repoussés. Superbe de son rang, fier de sa noblesse, il menaça Thérésine du poids de sa vengeance. Ses menaces échouèrent ; la vertu de cette femme s'éleva au-dessus de la crainte : la colère succéda à l'amour. Mais cet homme orgueilleux aimait-il ? punit-on de sa sagesse ce qu'on aime ? Il fit perdre son emploi à son mari, et bientôt sa liberté. Ce couple vertueux tomba dans la misère; plus de pain, et des enfans à nourrir. Thérésine, désespérée, mais forte de sa vertu, projette un dernier effort pour sauver sa famille. Elle se présente avec ses enfans, revêtus de lambeaux, au palais de son persécuteur ; elle tombe à ses pieds, et lui dit : « L'indigence nous accable; nous allons mourir de faim, et nos malheurs sont votre ouvrage. Punissez la mère de sa résistance; mais que vous ont fait mon époux et mes enfans? » En même temps ces petits malheureux se prosternaient à terre avec leur mère, qui, les yeux baignés de larmes, élevait une main vers le ciel, et de l'autre pressait ses enfans contre son sein. Vivaldo, frappé de ce tableau touchant, sentit enfin la pointe du remords : il oublie son amour insensé, et ne voit dans Thérésine qu'un être céleste. Il la relève, la rassure, lui promet de réparer son crime, et lui dit : « Attendez-moi, je reviens dans l'instant ». Il court chez sa femme, et s'élevant au-dessus de lui-même, au-dessus de la honte, il lui confesse son penchant criminel, sa barbarie, les malheurs d'une famille respectable, et la prie de prendre sous sa protection une femme innocente, la victime d'une passion effrénée. Cet aveu, la rare vertu de Thérésine émurent l'âme sensible de cette dame ; elle court chercher sa rivale, lui prodigue ses soins et ses bienfaits. Son époux sortit de prison ; et l'on ajoute que Vivaldo, pour relever la gloire de cette famille, fit un aveu public de sa faute. Quelle leçon pour moi ! je suis bien loin de la constance, de la vertu de cette Thérésine ! Mais j'ai bien d'autres motifs de chagrin : je contrarie Delmont : et il me boude. Hier matin, il vint m'annoncer d'un air joyeux qu'il avait trouvé un prêtre irlandais qui nous marierait. « Puis-je vous épouser, lui dis-je, sans l'aveu de mon père ? ignorez-vous que les lois de l'état ne sanctionnent point de pareils engagemens ? Vous savez mieux que moi qu'il existe un édit de l'un de nos rois qui frappe de nullité les mariages contractés sans le consentement des pères (6). — Et que vous importent l'état et votre père ? Nous avons pour garans, pour témoins de ce nœud sacré, Dieu et notre conscience. — Cela ne suffit pas. — Je le vois : vous voulez me désespérer ; mon malheur vous touche moins que l'orgueil d'un refus. — Vous êtes injuste. — Non, je ne le suis pas. — Songez aux suites d'un mariage clandestin : j'aurais des enfans qui ne seraient pas reconnus, que leur père pourrait un jour abandonner. — Quelle horreur ! qu'osez-vous penser ? — Je ne le pense pas ; mais pardonnez un refus commandé par le devoir. Vous aspirez à un bonheur plus grand que celui dont nous jouissons ? Et n'est-ce pas l'âme qui donne un prix à tout ? n'est-elle pas la vraie, l'unique source de nos plaisirs ? Ne troublez pas les miens : mon père ne sera pas toujours inflexible ; le temps use la haine comme les autres sentimens, croyez que les sacrifices que l'on fait à

l'amour et à la vertu tournent toujours à notre profit. — Mademoiselle, m'a-t-il répondu froidement, à dix-huit ans vous êtes bien philosophe! Je vais donc renvoyer le prêtre qui m'attend. » Il m'a quittée à ces mots, et m'a laissée la douleur dans l'âme.

O vous, ma chère tante! qui me tenez lieu de père et de mère, sans doute vous approuvez ma conduite. Quels seraient le lien, le nœud d'un tel mariage, sans l'aveu de mon père, sans la présence de mes parens, béni par un prêtre inconnu et réfractaire, puisqu'en nous mariant il manque à son devoir? Quel serait le bonheur d'un hymen contracté sous de pareils auspices (17)?

O ma chère tante! j'ai besoin d'appui, de consolation; roseau faible et isolé, je périrai sans vous : daignez veiller sur moi, comme sur la fille la plus chère.

Adolphe vient de me faire dire qu'il était occupé, qu'il ne déjeunerait pas. Piquée de son humeur et de cette conduite, je lui ai écrit le billet suivant :

« Je ne présumais pas qu'une personne de mon sexe, en s'attachant à un homme, dût lui sacrifier ses devoirs, ses principes, sa liberté, ses préjugés même. Vous êtes mécontent de mon refus! eh bien! ramenez-moi à Lyon, rendez-moi à ma famille, rendez-moi surtout l'estime publique, le repos de ma conscience, et achevez de me punir de mon amour pour vous. »

Ce billet l'a éclairé sur sa faute; il est accouru dans ma chambre; il s'est jeté à mes pieds en s'écriant : « Pardon, ma chère amie, cent fois pardon! excusez l'excès de ma sensibilité et de mon amour. Je tremble de vous perdre, je tremblerai toujours tant que nous ne serons pas unis par des liens indissolubles. Mais ordonnez de ma destinée, de mon bonheur; je ne veux qu'obéir et vous adorer. — Mon cher Adolphe, pardonnons-nous réciproquement nos opinions, nos inégalités d'humeur, et nourrissons toujours dans notre âme le feu sacré de la vertu et de l'amour. » Il m'a demandé alors la permission de m'embrasser, il l'a obtenue.

Riverisco la mia carissima zia,

qui partage, ô faiblesse! avec un homme toute ma tendresse et toute mon âme. Ah! sans vous deux, que le monde serait vide pour moi!

LETTRE XVIII.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Elle répond à la lettre précédente.

Tes inquiétudes, tes anxiétés ne m'étonnent nullement; c'est la suite d'une démarche forcée qui doit effaroucher la vertu. Mais rappelle ton courage; tu es malheureuse, non coupable.

Quando scende il nobil petto
E' compagno un dolce affetto,
Non rivale alla virtù.

Ta conduite avec Delmont est sage et délicate; sans le désespérer ou l'affliger, il faut le contenir dans les bornes du respect. Les hommes sont vifs, impétueux dans leurs passions; mais un mot tendre, flatteur, un sourire, une échappée de vue dans le champ de l'espérance, calment leur impétuosité, et donnent le change à leurs désirs. Cependant tu ne pourras reculer long-temps le jour de ton mariage. Dans ce moment, ton père est inaccessible à toutes les prières : attendons encore un peu le rétablissement de sa raison, le réveil de sa sensibilité. Il est toujours plus infatué de sa Philippine, et il finira par faire quelque énorme sottise : toute passion à son âge est un commencement de folie.

Parle-moi de tes occupations, de tes lectures; j'imagine que tu mets à profit tes loisirs et ton infortune.

Je jouis d'une bonne santé, et de mes cinquante ans que personne n'envie, excepté madame R***, dont l'extrait de baptême marque soixante-cinq qui lui pèsent terriblement sur les épaules; cependant elle n'avoue pas qu'elle est mon aînée. L'autre jour elle me disait : « Il y a long-temps, madame, que nous nous connaissons; nous nous sommes vues bien jeunes et bien étourdies. — Il est vrai madame; mais votre raison était précoce, elle a toujours eu quinze ans de plus que la mienne. » — « La vieillesse est l'enfer des femmes, dit La Rochefoucault. » J'espère qu'elle ne sera pas même mon purgatoire; il n'y a que les sots qui vieillissent. Adieu ma chère nièce.

LETTRE XIX.

BLANCHE A SA TANTE.

Elle lui fait le détail de sa vie.

Vous me demandez quelles sont mes occupations, mon genre de vie? Mes jours sont calmes et pleins, grâce à une sage distribution de mon temps et à mon goût pour la lecture. Comme la reine Élisabeth, j'ai profité à l'école du malheur [1]. L'oisiveté, l'ennui du couvent, les longs jours que j'ai passés dans ma chambre m'ont accoutumée à occuper mon esprit, à le nourrir des pensées des autres, et quelquefois des miennes. Je me compare à cet aveugle-né, dont parlait hier soir milord Ellis, à qui Cheyselden, célèbre oculiste, a enlevé la cataracte; la mienne tombe en lisant, en écrivant, surtout en écoutant; je vois tous les jours mon ignorance, les bords de mon esprit, ce dont à quinze ans je ne me doutais pas. Il n'y a pas long-temps que l'on rit d'une de mes simplicités. Ces messieurs parlaient de la gravité des corps, en cherchaient les causes : je dis qu'il n'y avait rien d'étonnant qu'un corps pesant ne restât pas en l'air. Heureusement plus d'une femme ferait la même réponse. Une autre fois l'on disait qu'il n'y avait pas au monde de matière plus pesante l'une que l'autre, je m'étonnais et ne pouvais le croire.

Vos exemples, vos leçons, ma chère tante, m'ont ouvert la carrière; c'est à vous d'éclairer ma marche, vous qui réunissez à l'usage du monde, le goût des arts, des lettres, l'esprit aimable et la gaîté au sérieux des réflexions, au don de la pensée. Si ce portrait vous paraît flatté, accusez-en votre modestie, et non la vérité.

Je dors sept à huit heures; la vie est trop précieuse pour la perdre dans le sommeil..... Nous avons remarqué, avec Adolphe, que les ennuyés et les ennuyeux dormaient beaucoup, ainsi que les sauvages : ils font bien; que feraient-ils de leur temps? Nous connaissons ici une madame Robert qui passe dix ou douze heures dans son lit, et cependant elle trouve la journée fort longue. Elle me demandait un jour si je n'avais pas grand plaisir à dormir? « J'en ai, lui dis-je, davantage à m'éveiller; car alors je sens que je vis. »

Après mon lever et ma toilette que j'abrége le plus que je puis, après que j'ai recommandé mon âme et ma vie au Dieu de qui je les tiens, je me promène dans ma chambre,

[1] Marie, reine d'Angleterre, sœur d'Élisabeth, la retint long-temps en prison. Élisabeth mit ce temps à profit pour cultiver son esprit; elle apprit les langues et l'histoire.

les fenêtres ouvertes, quelque temps qu'il fasse; c'est un usage qui m'a été conseillé par milord, qui prétend que le docteur Franklin le pratique tous les jours pendant deux heures. Durant cet exercice, j'apprends des vers par cœur, à haute voix, tant pour orner ma mémoire que pour former mon accent et prononcer selon les règles de la prosodie. Vous m'avez dit si souvent que la plupart de nos dames étaient si ridicules en récitant des vers, que je veux du moins échapper à ce ridicule-là. A neuf heures Adolphe vient déjeuner avec moi, c'est le moment des confidences, des projets, des doux aveux et de la jouissance intime de l'amitié. L'entretien ne tarirait pas, si je ne disais toujours : « C'est assez bavarder, lisons : » et nous ouvrons Métastase ou le Tasse, que je commence à bien entendre, *grazie al maestro, al suo zelo, alla sua pazienza.* La leçon est d'une heure; après quoi je congédie le maître. Delmont parti, je fais mes lectures particulières. Je vous avouerai un de mes torts, je n'aime pas à manier l'aiguille; un autre de mes torts, car mon amour-propre s'humilie sans peine devant ma tante, c'est que la lecture de l'histoire m'ennuie, surtout celle de France. Est-ce ma faute, ou celle des historiens? mais je n'y vois que les malheurs des peuples, des crimes, la guerre et des cruautés. On prétend que la fameuse marquise du Châtelet avait le même dégoût, et que c'est pour la réconcilier avec cette étude, que Voltaire a composé son *Essai sur l'Histoire générale.* A mon âge on ne hait pas les romans; ils égaient l'imagination, occupent la sensibilité : mes romans favoris sont *Tom Jones* [1] et *Gil Blas.* Je n'ai pas la même inclination pour le roman de *Clarisse*, quoiqu'il m'ait fait bien pleurer; mais j'y trouve une prolixité et des détails très fatigans : Lovelace surtout me choque; il est méchant, exagéré; c'est un fou atroce (18). Je ne m'expliquerais pas si librement devant d'autres témoins que vous, ce serait me donner un ridicule; le devoir de mon sexe et de mon âge est d'écouter, de garder le silence, et surtout d'éviter toute affectation ou étalage de savoir.

J'ai un goût décidé pour la lecture des voyages: ce sont peut-être des romans; mais s'ils nous trompent, c'est avec un air de vérité et en nous instruisant. Je lis présentement les lettres de madame de Sévigné : quel style piquant, animé, original! Connaissez-vous beaucoup de femmes qui écrivent dans ce goût-là? Hier au soir, j'éclatai de rire en lisant l'accident arrivé à un archevêque de Reims : il m'a tellement amusée, que je ne pus m'empêcher de vous en faire le récit. Sans doute vous l'avez lu vingt fois, mais si ce n'est pas pour votre plaisir, ce sera pour le mien : pardon de mon impertinence.

« L'archevêque de Reims revenait hier fort vite à Saint-Germain; c'était comme un tourbillon : ils passèrent au travers de Nanterre, *tra, tra, tra :* ils rencontrent un homme à cheval, *gare! gare!* Le pauvre homme se veut ranger, son cheval ne le veut pas, et enfin le carrosse et les six chevaux renversent, cul par-dessus tête, le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, si bien par dessus, que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps et l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore; pendant que le laquais, le cocher, l'archevêque même se mettent à crier : Arrêtez, arrêtez le coquin, qu'on lui donne cent coups... L'archevêque, en racontant ceci, disait : Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

Monseigneur l'archevêque vous avez tort! La mort du maréchal de Turenne m'a fait verser des larmes, mais je vous la garde pour une autre fois. Je relirai souvent ces lettres et celles de ma tante, pour former mon style; non pour atteindre à leur perfection, mais pour avoir une médiocrité supportable.

Je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à mon régime. Quand la lecture commence à me fatiguer, je m'arme d'un crayon et dessine le paysage. Vous vous rappelez que j'ai pris jadis quelques leçons; j'en sais assez pour m'amuser. Delmont m'a proposé de prendre un maître, ainsi que pour la danse; je lui ai répondu : « Le dessin, pour y exceller, exigerait trop de temps, et il m'est nécessaire pour former mon esprit et mon cœur, et remplir mes autres devoirs. Quant à la danse, ne voulant pas danser à l'opéra, j'en sais de reste pour sauter dans un bal de société. » Mais ce qui vous étonnera, c'est que je deviens maîtresse de musique. « Vous? — Moi. » Je joue à ravir d'un instrument que l'on nomme serinette; et je donne une leçon à mon petit serin, qui fait des progrès admirables sous une virtuose telle que moi. Toutes ces différentes occupations amènent la troisième heure après midi, époque du dîner, heure indue pour le pays, trop matinale pour nos Anglais. Je m'instruis beaucoup dans ces petits festins, car j'écoute beaucoup. L'après-dînée, milady et moi prenons notre métier de broderie; quelques habitués surviennent. Ces messieurs boivent du punch, lisent les papiers, s'enfoncent dans la politique; ils disputent, crient, s'échauffent : alors, pour tempérer leur ardeur et leur voix, milady et moi rions, et nous moquons d'eux. Lorsque le soleil a baissé, que l'ombre déjà réjouit le troupeau et la bergère, nous allons jouir de la promenade, de la fraîcheur de la soirée, de l'aspect des champs et des plaisirs de l'exercice. Nos promenades ne sont pas comme celles que l'on fait en Bellecour, où l'on tourne et retourne sur soi-même, ainsi que ces chevaux de bois sur lesquels on dispute le prix de la bague, promenades qui m'ont donné bien souvent de l'humeur. Je ne suis pas surprise que les Chinois et les Turcs méconnaissent ce plaisir-là, car je n'y entends rien non plus. Nous faisons ordinairement dans la campagne des courses d'une lieue; au retour, nous prenons du thé chez milord, et à dix heures, chacun regagne son gîte. Je lis encore quelque temps pour appeler le sommeil, qui est toujours fidèle à mes ordres... Mais voici monsieur Delmont qui lit cette page de ma lettre, et qui veut vous en dire deux mots. « Monsieur, voilà ma plume, mon encrier, ma place; griffonnez à votre aise.

Apostille de Delmont.

« Rire, se moquer de nous, lorsque nous agitons, nous balançons les grands intérêts de l'Europe! cela est un peu fort. Par exemple, hier milord vantait beaucoup la supériorité de la constitution anglaise sur la nôtre; il se targuait avec emphase de ces vers de Voltaire :

> Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise,
> La liberté superbe auprès du trône assise;
> Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;
> Et malgré ses partis, sa fougue et sa licence,
> Elle tient dans ses mains la corne d'abondance,
> Et les étendards des guerriers.

[1] Voltaire n'aimait pas Tom Jones : il n'y trouvait de bon que le rôle du barbier. Qu'en conclure? qu'il se trompait quelquefois. Jean-Jacques lut Gil Blas dans sa jeunesse, et ne le goûta point. « Mon esprit, dit-il, n'est pas assez mûr. »

— Ces vers sont beaux, lui dis-je ; mais en supprimant le quatrième, on pourrait tout aussi bien les appliquer à la France. — Les Français libres sous un roi despote! dit-il malignement. — Oui, autant que vous. Vous avez des chaînes tout comme nous; pour peu que votre monarque veuille employer l'argent et l'adresse, il gouverne à son gré. Le roi de France n'est pas plus despote que le vôtre; il est circonvenu par l'opinion, les mœurs, par le corps puissant du clergé, de la noblesse, et surtout par douze parlemens : vous ne vous doutez pas, vous autres Anglais, combien nos ministres ont étouffé de projets, de plans, d'édits bursaux, par la crainte des parlemens. Louis XIV, tout despote qu'il était, tremblait en créant, au milieu des malheurs de la guerre, l'impôt du dixième. — Mais Richelieu, Louis XI ont-ils redouté vos parlemens? — Pas plus que Henri VIII, Marie, Élisabeth et Charles II n'ont redouté les vôtres. Il me semble, milord, que l'on devrait juger de la bonté des constitutions politiques, comme l'on juge du régime d'un homme : s'il jouit d'une santé florissante, on doit présumer que son régime est sain et bien ordonné; et la France est montée à un période de grandeur, de force, de richesses, qui démontre avec la dernière évidence la bonté de son régime politique. La gaîté, la frivolité même qu'on nous attribue, en prouvent la douceur... Mais je rends la plume à votre aimable nièce, qui prétend que j'abuse de votre patience, et la politique endort les femmes. Pardon, madame, mais voici mon excuse :

Tous les goûts, les talens en vous sont réunis :
Vous méditez Platon, Montaigne, La Bruyère,
Et philosophe avec Voltaire,
Vous badinez avec les ris,
Et parez la raison de l'art heureux de plaire.

Suite de la lettre de Blanche.

Je lui pardonne son bavardage politique, en faveur de son impromptu ; mais je reprends la plume, pour ne pas quitter mon aimable tante, sans avoir le plaisir de l'embrasser, et sans la supplier de ne pas ménager son encre, son papier à tranche dorée : chacune de ses lettres m'apporte de la consolation et un plaisir nouveau. Parlez-moi de madame Wandsieden : au milieu de ses succès, je doute qu'elle jouisse d'un plaisir bien pur. Peut-on être heureux quand on fait du mal aux autres! Pour moi, j'aurais une portion suffisante de félicité, si je n'avais sur le cœur le regret de ma faute. Je brûle de savoir l'opinion de la ville sur mon départ; sans doute on me blâme, on me censure avec amertume. Je répondrai à mes censeurs : « Je sais ce que l'on doit de respect, d'amour, d'obéissance à ses parens ; mais une obéissance aveugle blesse souvent l'honneur et la vertu. Un enfant ne doit pas faire une bassesse, une mauvaise action pour obéir à son père, et c'est commettre une action criminelle que d'épouser l'homme que l'on méprise, et qui est méprisable. J'aurais peut-être dû braver la mort et les supplices plutôt que de m'enfuir avec un jeune homme; mais il me fallait une autre âme que la mienne. » Pardon, mon aimable tante, de tout ce caquetage; vous allez me trouver aussi précieuse, aussi raisonneuse que la Julie de Saint-Preux, mais ce sera pour la dernière fois ; je vous promets de me corriger. Voici l'heure du dîner ; Adolphe rentre dans ma chambre, il voudrait lire la fin de cette lettre : mais je ne veux pas contracter de mauvaises habitudes. Je veux avoir mes secrets et mes arrière-pensées; c'est ma seule propriété, puisque mon cœur n'est plus à moi.

Mes tendresses à madame de Saint-Omer.

LETTRE XX.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Arrivée de Bonnard à Genève. Proposition d'un duel. Comment Édouard Bodley le termine.

Je me hâte de te raconter un événement qui a troublé, pendant un jour entier, la sérénité de notre horizon. Je déjeunais avec Blanche, lorsqu'un valet d'auberge m'a apporté un billet; je l'ai lu tout bas.

« Si vous connaissez les devoirs de la société, vous viendrez vous promener demain, à cinq heures du matin, à Plein-Palais; j'ai quelques affaires à vous communiquer et à éclaircir. Vous pouvez mener un ami avec vous : j'aurai un compagnon.

« Le chevalier BONNARD. »

Blanche avait les yeux sur moi pendant cette lecture, et, ayant cru démêler quelque émotion sur mon visage, elle m'a demandé le contenu du billet. « Il est, lui ai-je répondu avec tranquillité, d'Édouard Bodley, qui me demande un livre. » Je suis sorti avec le messager, et lui ai dit : « Tu peux assurer celui qui t'envoie, que je me rendrai à la promenade indiquée. » J'ai couru aussitôt chez Bodley; je lui ai fait part de cet événement, et l'ai prié de me servir de témoin. Cet aimable jeune homme m'a paru flatté de ma confiance, et a promis de m'accompagner.

Trop agité, trop inquiet pour m'occuper, je suis allé respirer l'air de la campagne. Quelles tristes réflexions me poursuivaient! Je songeais à Blanche, à son désespoir, à sa situation, si je succombais dans ce combat; d'autre part, le désir de la vengeance m'enflammait, me voilait le danger, le malheur de Blanche : cependant, l'heure du dîner approchant, je suis rentré au logis; j'y ai trouvé milord et sa femme. Maître de moi, j'ai dissimulé; et ma tranquillité a écarté les soupçons. Bodley avait fait dire qu'il ne serait pas des nôtres.

L'après-dînée, au moment du café, un Nantais de nos amis est venu en prendre avec nous, fort empressé de nous raconter une aventure qui venait de se passer à Lyon, chez l'intendant. « Il avait, nous a-t-il dit, grand monde chez lui; on était sorti de table, et les parties de jeu avaient commencé, lorsqu'un laquais est venu dire à monsieur l'intendant, qu'un homme, arrivé de Paris, demandait à lui parler en particulier. Il ordonne de le faire entrer dans son cabinet; il termine un coup de piquet d'une partie qu'il faisait avec sa femme contre le nommé Pélicier, et va joindre son homme. Il trouve un exempt de police, qui lui montre un ordre d'arrêter un certain Pélicier, actuellement dans l'intendance. « Pélicier! s'écrie l'intendant tout étonné; prenez garde de faire quelque rude méprise. — Je ne me trompe pas; je viens de son logement; on m'a assuré qu'il était chez vous. — Monsieur, je réponds de cet homme; c'est mon ami, celui de ma femme; il vient presque tous les jours dîner chez moi et faire ma partie; il est aimable, plein d'esprit. — Cela peut être; mais, pardonnez un aveu forcé, vous êtes lié avec un scélérat. »

« L'intendant, plus incrédule que jadis saint Thomas, ne pouvait se résoudre à laisser faire un affront si sanglant à un galant homme, son ami et celui de madame. Enfin l'exempt lui dit : « Il sera facile de prouver l'identité du personnage avec celui que nous cherchons : il porte sur l'omoplate le signe caractéristique de ses

bonnes œuvres ; et, puisque vous voulez le ménager, permettez que je me cache, avec deux de mes cavaliers, dans cet arrière-cabinet ; vous le ferez venir, le prierez de se déshabiller : s'il y consent de bonne grâce, et qu'il ne soit pas marqué de la fleur-de-lis, vous lui ferez vos excuses. Si au contraire il refuse, sans doute c'est notre homme : alors, au signal que vous donnerez, je tomberai sur lui avec mes gens, et nous le dépouillerons de force. » L'intendant a cédé : l'exempt s'est enfermé avec deux cavaliers; Pélicier est mandé, il accourt d'un air doux et riant. L'intendant, au contraire, fort embarrassé, débute par une série d'excuses, et finit par le prier de lui montrer ses épaules. Pélicier reçoit la proposition avec un étonnement mêlé d'indignation. « Y pensez-vous, monsieur ! un homme comme moi ! je ne m'attendais pas à des soupçons aussi injurieux, à cet excès d'ignominie ! — Mais, mon cher ami, nous sommes seuls, personne ne le saura ; je cherche à vous éviter un désagrément bien plus fâcheux, bien plus humiliant. — Non, monsieur, non, vous n'obtiendrez pas de moi une telle abjection ; j'aime mieux renoncer à votre amitié, et m'éloigner pour jamais de votre maison. » En parlant ainsi, il gagnait la porte; mais l'intendant s'oppose à son passage, donne le signal convenu; les trois hommes s'élancent du cabinet, déshabillent Pélicier, qui, comme l'intrépide Horace, se battait lui seul contre trois : mais il n'a pas eu le même succès ; il a été vaincu, le voile est tombé, et l'on a vu à découvert la noble fleur-de-lis de France. Il est enlevé sur-le-champ.

« L'intendant, troublé, confus, descend dans le salon ; madame l'intendante, qui s'impatientait dans l'attente, lui demande où était Pélicier ?..... Son époux lui répond d'une voix faible : « Vous ne le verrez plus. — Pourquoi ? qui lui est-il arrivé ? vous-même, qu'avez-vous ?... votre visage est tout décomposé ! » Alors l'intendant lui raconte la scène qu'il vient de jouer avec l'ami de la maison, homme charmant, les délices de la société : tout le monde écoutait avec le plus grand étonnement. L'intendante, très incrédule, s'écriait que cela n'était pas possible, que l'on s'était trompé lourdement. L'époux lui répondait, comme l'Orgon de Tartuffe : « Je l'ai vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu : m'entendez-vous, madame ? » Mais madame doutait toujours ; rien ne pouvait vaincre sa prévention. L'époux se fâchait, sa femme niait, la scène s'animait : heureusement l'exempt est entré pour prendre les ordres de l'intendant, qui lui demande aussitôt des nouvelles du prisonnier. « Oh ! nous le tenons dans la voiture, lié et garrotté : mais il conserve sur son front toute l'audace d'un scélérat consommé. » Les belles dames, qui avaient été enchantées de cet aimable brigand, écoutaient en silence, muettes de confusion. Cependant l'une d'elles enfin demande quels étaient ses crimes ? « Je vais, dit l'exempt, vous raconter le dernier de tous.

« Cet homme, dont le nom véritable est Dufour, fils d'un cordonnier de Paris, vit, dans une maison de jeu, un officier qui, ayant perdu son argent, donnait, à l'écart, des signes de regret et de désespoir. Il l'aborde avec beaucoup de douceur, car c'est un hypocrite fort adroit, et lui dit : « Je vois, avec bien du regret, que la fortune vous a été contraire ? — Oui, s'écrie le militaire avec l'accent du désespoir ; j'ai tout perdu, mon argent, mon honneur ! car j'ai joué les fonds du régiment. Il ne me reste que l'infamie ou la mort. — On peut trouver des ressources ; venez demain déjeuner avec moi ; j'espère vous être de quelque utilité. » L'officier accepte, prend l'adresse, et, le lendemain, se rend chez lui. Pélicier l'accueille très affectueusement, après l'avoir étudié et préparé à seconder ses vues criminelles, il lui propose d'aller arrêter la voiture d'Amiens, chargée de cinquante mille francs pour le compte du gouvernement, lui aplanit les difficultés, présente le succès comme facile. Le malheureux officier se laisse séduire à l'appât de vingt-cinq mille francs. Cependant deux hommes ne suffisent pas ; le militaire offre son sergent, comme un brave à toute épreuve. Ils partent tous les trois, arrêtent la diligence, s'emparent de l'argent, et s'échappent par des chemins détournés. Dans la route, le rusé Pélicier propose à l'officier de se défaire du sergent comme un témoin dangereux, un associé de trop : il y consent. Ils marchaient tous les trois dans une gorge de montagne à la file l'un de l'autre, le sergent le premier, ensuite l'officier, suivi de Pélicier. Le militaire saisit le moment, brûle la cervelle au sergent. Pélicier fait feu sur l'officier en même temps, et le tue ; de sorte qu'il resta seul possesseur du trésor. On a su tout ce détail de l'officier, qui a survécu de quelques heures. Nous cherchons ce coquin depuis long-temps : enfin je le tiens, il ne m'échappera pas. » Il sortit à ces mots, laissant les maîtres de la maison et l'assemblée dans une extrême confusion de s'être trouvés en société intime avec un pareil brigand. On dit que, depuis ce jour, l'intendant ne permet plus chez lui les jeux de hasard ; prohibition très sage, que devraient imiter tous les honnêtes gens et les chefs de l'état. »

Nous avons demandé au Nantais de qui il tenait cette nouvelle ? « C'est d'un nommé Bonnard, arrivé tout récemment de Lyon. — Bonnard ! s'est écriée Blanche ; il est ici ? — Oui, madame ; est-ce que vous le connaissez ? » Blanche s'est trouvée mal : le Nantais, tout effrayé, s'est éclipsé. Blanche, ayant repris ses sens, m'a fait avouer que c'était Bonnard qui m'avait écrit le billet du matin ; et, se doutant du motif, elle s'est écriée : « Ah ! Delmont, si vous succombez, que vais-je devenir ? le désespoir, la mort seront mon seul refuge. Voilà le prix bien mérité de ma faute ; le ciel m'en punit : je vais errer sur la terre ; proscrite, déshonorée, sans appui, sans consolation ! » En parlant ainsi, elle versait un torrent de larmes. Ma situation était terrible ; je combattais entre le désespoir d'une amie si tendre, le préjugé de l'honneur et ma haine contre ce Bonnard, cause fatale de nos malheurs. Blanche s'adresse à milord, le supplie d'avoir pitié d'elle, de m'empêcher d'accepter le combat avec un ennemi méprisable. Milord demande à lire le billet ; après cette lecture, il dit à Blanche : « Le cartel est précis ; il faut que Delmont se batte : son honneur y est intéressé... Ce drôle-là irait publier dans Lyon que votre époux n'est qu'un lâche, un poltron. Mais ne craignez rien, Delmont le tuera, j'en suis certain. Dans une affaire, je crains un honnête homme, et jamais un coquin. Il le tuera, vous dis-je ; j'en réponds corps pour corps, et il conservera son honneur. — Quel honneur ! s'écrie Blanche, qui brave l'humanité et la religion ! Ah ! l'honneur est de protéger une amante, une épouse, qui a tout quitté pour vous, qui n'a plus ni père, ni famille, qui est abandonnée de l'univers. — Rassurez-vous, lui réplique milord, il le tuera, et vous serez vengée... »

Cette scène douloureuse durait depuis long-temps, lorsque le valet de chambre d'Édouard Bodley est entré,

portant un billet qui m'était adressé. Je l'ai ouvert précipitamment, et j'ai lu : « Quand vous lirez ce billet, votre ennemi sera sur la poussière, ou je serai mort. *By God!* non, je me porte bien. Je vais à la danse; Tom vous remettra ce billet à sept heures du soir, quand la danse sera finie. *Farewell my dear.* »

Ce billet augmenta le désordre et la consternation. « Mon cher maître! il va se battre! s'écrie Tom, hors de lui; *dove!* où il est-il? *Goddem!* où il est-il? parlez-moi... » Nous lui répondons que nous allions le suivre, chercher son maître. En effet, milord et moi, nous prenons nos chapeaux, nos épées; je recommande Blanche à milady. Blanche s'écriait : « Que je suis malheureuse! il expose sa vie pour moi! à présent, il est peut-être blessé ou mort! — Non, il n'est pas mort; le voici tout en vie. » Quelle voix! nous tressaillons, nous regardons; c'était Bodley lui-même. Blanche, transportée, court dans ses bras. Nous l'embrassons tous. Après cette effusion de joie et de sensibilité, Blanche sentit le mouvement de la pitié, et demanda si le malheureux Bonnard était mort ou blessé? « Ni l'un ni l'autre; votre Bonnard, il galope, il gagne la campagne et va revoir son pays de Lyon. » Nous redoublâmes d'allégresse. Blanche s'épuisait en remerciemens. Nous lui demandâmes le récit de son combat. « Je vois, dit-il, du punch sur la table, je vais en boire : cela me réjouira le cœur... » il a bu, s'est assis, et a commencé ainsi sa narration.

« Ce matin, après votre confidence du billet de bataille, j'ai visité les auberges de la ville, pour dénicher votre Bonnard; on m'a appris qu'il logeait au Chapeau-Rouge; mais il était sorti, et devait rentrer pour dîner. Moi, je suis aussi venu dîner à cette auberge; j'ai trouvé mon homme. Je me suis posté à table près de lui. Pendant tout le repas, j'ai tenu l'œil sur lui; quand il donnait une nouvelle, je disais : « Pardon, monsieur, mais je gage cent guinées que cela n'est pas. » Il a conté ensuite une longue histoire arrivée à Lyon. A peine avait-il achevé que je me suis écrié : « Parie cent guinées contre la nouvelle? — Monsieur, je viens de Lyon. — Eh bien! va cent guinées de plus. » On s'est mis beaucoup à rire, Bonnard n'a plus soufflé mot. A la clôture du dîner, il est allé prendre son chapeau; je l'ai suivi, en lui demandant s'il se promenait quelquefois? « Que vous importe! — Beaucoup, extrêmement. Vous venez de Lyon? — Oui, monsieur. — Voulez-vous me faire un délectable plaisir? — Lequel? — C'est d'y retourner ce soir. — Non, monsieur, je n'y retournerai pas. — Gage cent guinées que vous y retournerez dans deux heures. — Et qui me fera partir? — Moi, Édouard Bodley. Votre visage me choque beaucoup dans Genève. — Vous êtes un impertinent. — Gage cent guinées que vous mentez. — Je suis las d'entendre votre baragouin et vos sottises. Suivez-moi. — Oui, *my dear*, jusqu'aux enfers. » Nous avons fait la convention de nous battre aux pistolets. Nous sommes sortis de la ville : en cheminant, je me suis diverti à décharger un pistolet sur un pigeon qui voletait; je lui ai placé la balle au milieu de l'estomac. J'ai vu que ce petit essai a blanchi le visage du Bonnard. J'ai rechargé mon pistolet avec trois balles, et lui ai dit : « *My dear*, plantez-vous là. Je m'éloigne un peu; je retournerai sur vous, et tirera le premier qui voudra. » J'ai reculé vingt pas, et puis, les deux pistolets à la main, je me suis avancé au pas redoublé. Le Bonnard m'a tiré bien vite son coup de pistolet, il m'a manqué; puis son second, la balle a écorché mon chapeau. Aussitôt j'ai couru sur lui, en lui criant : « Si je tire, vous êtes mort. » Mon homme est devenu blanc comme un saint de cire; il tremblait comme une feuille. Alors je lui ai dit : « Donnez-moi votre parole d'honneur de déloger de Genève, ou je vous tue. — Mais, monsieur, par quel motif? — Parce que je m'appelle Édouard Bodley : votre parole, ou je vous tue. » Et je lui tenais l'arme en face de la poitrine. Ce voisinage l'a décidé; il m'a juré qu'il allait prendre la poste pour Lyon, et que de dix ans la ville de Genève ne reverrait plus sa figure. Je l'ai accompagné au Chapeau-Rouge; il s'est fourré dans sa chaise : je lui ai souhaité un bien heureux voyage, et il court à présent. »

Ce récit nous a beaucoup amusés : l'aventure, de tragique qu'elle était, s'est changée en drame comique. Nous avons tous remercié et embrassé ce valeureux Édouard. Blanche lui a témoigné la reconnaissance la plus vive. Pour moi, j'avoue que j'aurais volontiers puni ce polisson de Bonnard, et réprimé son audace; mais, d'autre part, je sais

Que le plomb, dans un tube entassé par des sots,
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros.

Et que serait devenue ma pauvre Blanche? Enfin, le bras de Thésée nous a défaits du monstre. Mais

Medio de fonte leporum,
Surgit amari aliquid, quod in ipsis
Floribus anget...

Adieu.

LETTRE XXI.

BLANCHE A SA TANTE.

De l'inquiétude occasionée par Bonnard. Malheur arrivé à Édouard Bodley. Son départ

Delmont aîné vous aura fait part de la frayeur que m'a causée ce malheureux Bonnard. J'en ai été malade. Cet homme est né pour le malheur de ma vie : à son nom seul mon sang se glace; je tremble comme la colombe devant l'épervier. Est-ce qu'il en est des hommes comme de certains animaux qui haissent par instinct? Ne croyez pas cependant que la haine fermente dans mon cœur : je crains Bonnard, je le méprise; mais je me sens incapable de lui nuire; je ne lui souhaite aucun mal. Adolphe me paraît avoir plus de ressentiment que moi : il le couvre du silence, mais à travers ce voile j'aperçois ses désirs de vengeance, cela m'inquiète et m'effraie. Il a beau m'assurer qu'un tel être n'est pas à craindre, que son courage n'est qu'une effervescence, une irritation de l'amour-propre, qui s'éteint à l'aspect du danger; je ne serais pas moins alarmée de leur rencontre. Il m'a promis cependant de ne point chercher son ennemi, de l'éviter même autant que l'honneur le lui permettrait; mais un nouveau malheur a désolé notre petite société. Pourquoi tant de maux sur la terre? Est-ce la faute des hommes, ou celle du maître de nos destinées? Édouard Bodley, cet ami ardent, qui si généreusement a risqué sa vie pour Delmont, vient d'être frappé de la foudre. Tout son bonheur, dit-il, s'est évanoui.

Il était épris, à Londres, d'une très jolie miss, riche héritière; il me parlait souvent de sa Félicia, de ses aimables qualités, de ses grands yeux bleus, de ses beaux cheveux blonds : je l'écoutais avec plaisir, parce que je voyais qu'il jouissait en me parlant d'elle. Le père de Félicia avait consenti à leur union, mais à condition que le

mariage ne serait célébré que dans un an, et que Bodley irait voyager pendant ce temps. Bodley s'est rendu à Paris, où la petite vérole l'a saisi; la maladie a été violente, mais sa dernière heure n'a pas sonné. Pendant les premiers jours de sa convalescence, afin de se désennuyer, ou plutôt par un esprit d'originalité, pour conserver l'image de sa figure délabrée, et accoutumer sa maîtresse à le voir, ainsi qu'il le dit, avec ses *gravures*, il s'est fait peindre, et a envoyé son portrait à sa chère Félicia. Quand miss l'a reçu, il y avait quarante jours qu'il était fait, et cependant on assure que la toile de ce tableau lui a inoculé la maladie de son amant, dont elle est morte au bout de vingt jours. Nous ne voulions pas croire que la toile d'un tableau, transporté après quarante jours, pût communiquer ce germe pestilentiel; mais milord nous assura qu'un médecin inoculateur, appelé dans un village pour une autre maladie, ayant négligé de faire laver ses manchettes, infecta tout le pays de ce germe variolique.

Bodley, depuis quelque temps, se plaignait du silence de Félicia; mais nos plaisanteries sur la négligence des courriers à servir les amans, le tranquillisaient ou le distrayaient. Enfin, hier, milord a reçu la lettre fatale, dans laquelle on le prie d'annoncer au malheureux Édouard la mort cruelle de cette aimable miss. Milord et Delmont se sont consultés sur les moyens d'émousser le trait qui allait le déchirer. Milord voulait qu'on lui dît brusquement : « Édouard, vous n'avez plus de maîtresse; Félicia est morte. » Il assure philosophiquement que c'est la manière la plus expéditive et la moins douloureuse; et comme Bodley a beaucoup d'amitié pour moi, il voulait me charger de cette harangue. Je n'en ai pas eu le courage. « J'adoucirai, lui ai-je dit, la blessure tant que je pourrai, mais je ne l'ouvrirai pas. » Après mûre délibération, il a été convenu que milady et moi serions chargées de cette triste commission. Nous l'avons laissé dîner tranquillement; il a été gai, aimable à son ordinaire, et même original : il voulait, disait-il, aller vivre six mois dans le Canada parmi les sauvages, étudier leurs mœurs, leurs lois, leurs usages, les comparer avec les nôtres, pour choisir ensuite, entre les sauvages et les peuples soi-disans civilisés, le système de vie le plus raisonnable et le plus heureux.

Après dîner, il est sorti pour aller voir, disait-il, si la poste n'aurait pas eu la complaisance de lui apporter une lettre de Félicia. Dès que nous l'avons entendu revenir, milord et Delmont se sont retirés dans mon cabinet, pour écouter la conversation et paraître à propos. Milady s'est armée de courage, mais moi je tremblais. En entrant, il a dit : « Point de lettres de Felicia! je crains bien qu'elle ne soit malade! — *Milady*. Cela pourrait bien être, et même très dangereusement, puisqu'elle n'écrit pas. — *Bodley*. Vous n'êtes pas consolante, madame. — *Milady*. Mais, mon cher Édouard, le bonheur est fugitif : votre amie est mortelle, vous pouvez la perdre demain, après-demain; peut-être elle est morte à présent. — *Bodley*. Milady, vous voulez me tuer. — *Milady*. Non, je voudrais seulement, si un malheur quelconque arrivait, que vous eussiez le courage d'un homme, d'un philosophe, et non la douleur, le désespoir d'une âme faible et pusillanime. — *Bodley*. Non, madame, je suis Anglais... Mais, madame Delmont a le visage bien triste, les yeux pleurans : lui serait-il arrivé quelque catastrophe? — *Milady*. Non, c'est sur vous qu'elle pleure : vous êtes Anglais, dites-vous? — *Bodley*. Oui, je le suis; vous me faites trembler! — *Milady*. Eh bien! mon cher ami, vous n'avez plus de maîtresse! Félicia ne vit plus! » Il est resté muet, immobile, pâle et les yeux égarés.

Milord et Delmont sont sortis du cabinet, l'ont embrassé, l'ont fait asseoir auprès de moi, m'ont fait signe de lui parler. « Mon cher Bodley, lui ai-je dit, votre chère Félicia est, dans l'autre monde, sans doute beaucoup plus heureuse que dans celui-ci : vous la retrouverez un jour. — Oui, madame, c'est mon espérance. » Alors il s'est levé, s'est promené à grands pas, en disant : « Elle est morte! plus de bonheur pour moi! que vais-je devenir? oui, son tombeau, sera le mien. » Je versais des larmes auprès de lui. Alors, jetant les yeux sur moi, il s'est écrié : « Madame, c'était un ange comme vous : quelle perte! — Oui, pleurez-la. — Non, je ne pleure pas; mais je pars demain : je vais sur son tombeau lui parler encore; elle m'entendra peut-être. » Cette dernière phrase de Bodley m'a fait voir que l'idée de l'immortalité était plus consolante que toutes les maximes de la philosophie. Nous n'avons pu le détourner de ce départ. Il a commandé des chevaux pour partir aux portes ouvrantes. Nous l'avons gardé, veillé toute la nuit; il a très peu parlé; nous le laissions à sa douleur, et causions entre nous. Je crois cependant que notre présence lui apportait quelque adoucissement, quoiqu'il parût peu occupé de nous.

Il me semble que, dans une situation pareille, c'est beaucoup de n'être pas seul, de se voir entouré de ses amis. Les caresses de l'amitié pénètrent doucement dans une âme souffrante; c'est un rayon de soleil qui perce, après une longue nuit, dans le cachot d'un prisonnier. Il est parti de grand matin, après les adieux les plus tendres et les plus touchans. J'ai bien pleuré pour ma part.

Il nous a laissés dans une tristesse inconcevable : voilà les fruits que porte l'arbre de la vie. Nous riions le matin, et le soir nous étions dans les larmes.

LETTRE XXII.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Méthode dans les études.

Combien je me réjouis, ma chère enfant, de voir ton goût pour la lecture se fortifier de jour en jour! ce sont des arbres que tu plantes autour de toi, qui t'offriront des fleurs dans ton printemps, et des fruits pour le reste de ta vie.

Madame de Ver***, qui se lève pour faire sa toilette, et qui se hâte de dîner pour la recommencer, me disait un jour : « Madame, que la journée est longue, et que la vie est courte! — Occupons-nous, madame, la journée sera courte, et la vie plus longue. » J'ai souvent rêvé à l'avantage qu'ont les gens de lettres sur les gens du monde. Ceux-ci n'ont du plaisir qu'à grands frais. Pour se promener, il leur faut des chevaux, des carrosses; pour s'amuser, des spectacles, des bals, des cartes, des assemblées nombreuses : à la campagne, ils veulent des palais, des parcs, des statues, des bassins de marbre. L'homme de lettres, pour être heureux, n'a besoin que de sa plume et de ses livres. Un réduit champêtre, quelques arbres, un ruisseau suffisent à ses vœux. Ce que je dis des gens de lettres peut s'appliquer à tout homme qui a une occupation, un goût dominant : et quel goût plus agréable et plus facile à satisfaire que celui de la lecture! quelle

science plus nécessaire que le sage emploi du temps ! Ce n'est pas que j'exige, surtout d'une jeune personne de ton sexe, que, comme certains érudits, elle soit avare d'une minute de sa vie ; non, j'aime l'aisance en tout. Mais voici mes principes sur l'usage du temps : s'amuser ou s'occuper, et se reposer après le travail. Tout le reste est du temps mal dépensé. J'ai lu souvent sur cet objet une lettre de Pline le jeune ; je t'exhorte à la méditer : c'est la neuvième (19).

Quant à la méthode que tu me demandes pour diriger tes études, on ne peut guère établir de règles générales. Tel esprit doit marcher lentement, tel autre plus bouillant perdrait son feu, soumis à la méthode. Voltaire composait avec impétuosité ; on aurait refroidi son imagination, si l'on avait exigé de lui qu'il travaillât ses vers avec l'assiduité et la patience de Racine. Cependant je vais te communiquer mes réflexions, ou plutôt celles de mon ami Borde [1], que j'ai consulté plus d'une fois à ce sujet. « Lisez, me disait-il, pour éclairer votre esprit, non pour surcharger votre mémoire. Quelquefois avec peu de lecture on sait beaucoup. » « Je fais plus de cas, dit Plutarque, de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des *bouquets*. » Proposez-vous un but dans vos lectures ; si vous lisez l'histoire, suivez le fil des événemens, l'ordre de la chronologie. Pour fixer la substance d'un livre dans votre tête, causez-en avec vos amis. Discutez avec eux les défauts et les beautés de l'ouvrage. Ne sautillez pas d'un ouvrage à un autre : l'inconstance de la lecture est comme l'inconstance dans l'amitié ; avec celle-ci on reste sans amis, avec celle-là sans instruction.

Les gens du monde parcourent un livre comme bien des Français voyagent, sans réflexions, sans résultats, pour voir du pays ; et tout ce qu'ils voient entre dans le tonneau des Danaïdes. Les lectures réfléchies sont des eaux qui fertilisent les contrées qu'elles traversent. Cependant je n'exige pas que tu t'attaches avec ténacité à un seul objet : cette méthode dessécherait ton esprit ; elle ne convient ni à ton âge ni à ton sexe. On peut épouser une science, un art ; mais le mariage ne défend pas de cultiver quelques amis. Je me rappelle que, lorsque j'étudiais l'histoire, je me délassais avec des contes et des romans. Aujourd'hui que l'âge me gagne, que je marche au terme à plus grandes journées, j'ai fait un choix de livres, ainsi que d'amis : *peu de livres et peu d'amis*, doit être la maxime du sage. Il est de ces momens de mélancolie et d'ennui, où le poids du temps et de l'existence nous fatigue : j'ai pour ces momens des volumes qui amusent sans appliquer, et que l'on peut ouvrir et quitter à volonté ; ils sont logés dans un rayon particulier. Ce sont les Fables de La Fontaine, lecture des philosophes et des enfans ; les Lettres de madame de Sévigné, qui me mettent en société avec une femme très aimable, et me transportent au milieu de son siècle : les Poésies fugitives de Voltaire, ce modèle de grâces, d'urbanité et de philosophie, remplissent la place d'honneur. Montaigne a aussi son domicile parmi ces écrivains, quoiqu'il exige plus d'attention ; mais il me parle de lui et de moi, et nous pensons, nous conversons ensemble. Vient après lui, l'Arioste au front riant, ce poète unique, qui revêtit ses contes bleus des richesses de l'imagination et des plus belles couleurs de la poésie.

[1] Homme de lettres, natif de Lyon, connu par de bons ouvrages.

Je te conseille les extraits raisonnés, qui rendent compte de l'ouvrage, du plan, des beautés, des défauts. C'est un conseil que me donna Borde, quand

La jeunesse en sa fleur brillait sur mon visage.

Il m'engagea à lui rendre compte, tous les matins, de ma lecture de la veille, ou d'une pièce de théâtre que j'avais vue. Cette correspondance a duré pendant deux ans, et j'avoue que je lui dois mon petit savoir. J'ai donné ce conseil à bien des jeunes femmes ; mais elles aiment mieux lire que penser. Cependant la plupart des gens du monde se croient en état de juger un ouvrage : ils croient leurs arrêts dictés par le dieu du goût. J'ai ouï dire à Voltaire qu'un goût épuré était presque aussi rare que le talent. Si un homme de lettres, *o un vero dilettante*, s'avisait de répondre à nos belles dames ou à leurs beaux messieurs, ce que Boileau fit dire à Louis XIV qui approuvait une pièce de vers qu'il critiquait : « Dites au roi que je m'entends mieux en vers que lui, » ces dames et ces messieurs ne répondraient pas à coup sûr comme le roi : « Il a raison. »

Je te conseille d'écrire tous les jours, ne fût-ce que quelques lignes, de faire même des vers, comme l'on chante des couplets, sans prétention, pour s'amuser. Garde soigneusement toutes ces rapsodies ; tu les reliras au bout de quelque temps ; tu verras tes fautes, ta faiblesse, tes progrès, et ton goût se formera par ces comparaisons ; après quoi, dans un auto-da-fé, tu brûleras les travaux de l'année.

Un écueil à éviter pour notre sexe est une affectation de savoir, cette coquetterie de l'esprit qui n'aspire qu'à l'éclat. « La science, dit Montaigne, dans les uns est un sceptre, dans les autres une marotte. » La lumière de la science doit éclairer notre âme, non éblouir et fatiguer les yeux des autres. Dans le délire ambitieux de ma jeunesse j'ai appris le latin, tant bien que mal, mais je me cachais derrière le rideau ; Borde seul, mon maître, était dans la confidence. C'est surtout l'amour-propre chatouilleux des femmes qu'il faut ménager : elles sont comme les auteurs entre eux ; elles ne pardonnent pas la moindre supériorité.

Un jour Mignard, peintre fameux, se plaignait à la célèbre Ninon du peu de mémoire de sa fille, qui lisait beaucoup et ne retenait rien. « Vous êtes trop heureux, lui répondit Ninon, elle ne citera point. » En effet, mademoiselle de l'Enclos, malgré une prodigieuse lecture, ne citait jamais, persuadée que les citations sont fastidieuses [1]. J'ajouterai que c'est presque toujours la vanité qui cite : peut-être ici tu me diras avec l'Arioste :

Fratte tu vai
L'altrui mostrando, e non vidi il tuo fallo ;

ou bien avec La Fontaine :

Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.

Tu as raison, mon enfant ; car, avec l'air d'improuver les citations, en voilà plusieurs de suite ; mais je te répondrai que citer est mon péché mignon. Selon moi, les citations qui ne sont ni prodiguées, ni déplacées, sont

[1] Ninon disait souvent : Les grands seigneurs se glorifient du mérite de leurs ancêtres, par ce qu'ils n'en ont pas d'autre ; les beaux-esprits, de leurs ouvrages, parce qu'ils se croient uniques ; les gens de bon sens ne se glorifient de rien.

l'assaisonnement d'une conversation ou d'un discours, et souvent des à-propos très heureux (20).

Encore un mot sur Ninon. Parfois, au coin du feu, je la compare à Diane de Poitiers. Diane, à l'âge de quarante ans, fixa le cœur de Henri II, jeune roi de dix-huit ans; elle avait l'esprit très cultivé, se levait tous les jours à six heures du matin, montait à cheval, faisait une lieue ou deux, et venait se remettre au lit où elle lisait jusqu'à midi, ou bien recevoir des beaux-esprits et des savans. Comme Ninon, elle conserva sa beauté dans un âge très avancé. Brantôme rapporte qu'il l'avait vue, six mois avant sa mort, âgée de soixante ans, si belle encore, « que je ne sache, dit-il, cœur de roche qui n'en fût ému, quoique quelques jours auparavant elle se fût rompu la jambe en montant à cheval, où elle se tenait si dextrement, si dispostement, comme elle avait jamais fait. »

Revenons sur nos pas. Nous n'avons pas assez de loisir et de vie pour lire tous les livres, quand nous aurions, comme les habitans du paradis de Mahomet, soixante-dix têtes ou soixante-dix paires d'yeux. Borne tes lectures comme tes désirs. Les livres insipides et plats sont comme les mauvais vins; ils émoussent le goût, et ils nuisent, ceux-ci à la santé du corps, les autres à celle de l'esprit. Étudie la géographie, c'est la science la plus abordable pour les femmes; mais ne va pas surcharger ta mémoire du fatras des détails d'une érudition aussi vide que fastueuse. Étudie en grand les capitales, les empires, les mœurs, les usages et les productions des contrées; il est bon de connaître la maison que l'on habite. Je te conseille aussi des notions sur la physique; elles s'acquièrent aisément, il ne faut que des yeux. Laisse la métaphysique aux rêveurs érudits : c'est le roman de l'âme. Je compare les métaphysiciens au seigneur Don Quichotte, qui voyait des géans dans des moulins à vent, et Vénus dans une grossière paysanne.

J'ai voulu essayer quelquefois de lire les profonds écrits de nos idéologues, et j'ai dit en bâillant : « Que d'esprit, que de temps perdu! » Lis peu, et digère tes lectures. Il en est de certains esprits comme de certains estomacs qui, au lieu d'élaborer un bon chyle, se donnent des indigestions, témoin Saumaise[1] et tant d'autres. La grande érudition ne s'allie pas avec les grâces : le savoir des femmes ne doit être qu'un demi-jour, doux à l'œil et agréable à l'âme. Tel était l'esprit des La Fayette, des La Suze, des La Sablière, des Sévigné, des Thianges, des Montespan, des deux sœurs Bouillon et Mancini. Mais au lieu de mes phrases décousues, je veux te donner les préceptes de Voltaire, consignés dans une lettre que je conserve dans mes archives comme un monument précieux[2].

« Je ne suis, madame, qu'un vieux malade : vous me demandez des conseils; il ne vous en faut pas d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que la nature peut seule donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons : mais, puisque vous daignez me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont en possession du suffrage du public. Il y en a peu; mais on profite davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, et ne le recherchent jamais; pensent avec bon sens, écrivent avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes : rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature; on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres. Tenez-vous-en, madame, à tout ce qui plaît en eux; la moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime; chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose ce qu'il dit en vers. Croyez que tout ce qui n'est pas aussi clair, aussi élégant, ne vaudra rien du tout. Vos réflexions, madame, vous en apprendront cent fois plus que je ne puis vous dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Bossuet, Fénelon, Despréaux, employaient toujours le mot propre; on s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, de ne lire que cela. Il ne faut pas lire comme on fait la conversation; prendre un livre, le lire et le laisser là, en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième. En ce cas, on n'a pas grand plaisir; pour en avoir, il faut un peu de passion; un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée qui occupe l'âme continuellement : cela est difficile et ne se donne pas.

« Je lis sans cesse *les Lettres Provinciales, les Mille et une Nuits*, trois ou quatre chants de Virgile, et tout l'Arioste. Lisez ce poëte, vous vous pâmerez de joie; vous verrez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne sans effort la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à un homme. Tout roman devient insipide devant l'Arioste, tout est plat devant lui. »

Voltaire ne pouvait se citer dans cette lettre; il n'a pas la fécondité, la brillante imagination de l'Arioste; mais il en a la gaîté, la finesse, la raillerie,

Et la facilité, la grâce du génie.

Je n'ajouterai qu'un mot aux préceptes de Voltaire, c'est de lire très peu de romans, non que l'on ne puisse en retirer quelque fruit; mais on s'accoutume à lire sans réflexion, à nourrir son esprit de billevesées, son cœur de sentimens exagérés ou faux, et à se rendre incapable de bonnes lectures.

Les liseurs de romans sont comme les enfans, qui ne voient dans les Fables de La Fontaine que le loup qui mange l'agneau, ou la grenouille qui crève pour s'enfler. L'harmonie des vers, la grâce de la poésie, la moralité, tout le mérite des chefs-d'œuvre du bonhomme, est perdu pour eux.

Cependant, avec quelque rigueur que je proscrive les romans, je me suis avisée de m'escrimer dans ce genre; mais j'ai renfermé ma production dans le sanctuaire de Vesta. Lorsque je l'ai relue à froid, j'ai vu qu'elle était dans le grand genre du médiocre, et je me suis dit : « Un

[1] Saumaise, dont l'érudition était si mal dirigée, disait de ses ouvrages, qu'il ne les travaillait pas; qu'il jetait de l'encre sur du papier aux heures où les autres jetaient des dés sur une table; que c'était là son jeu.

[2] Cette lettre se trouve dans sa Correspondance.

honnête libraire l'imprimera pour ton argent; tu donneras des exemplaires à tes amis, qui te loueront, toi présente, et se moqueront de l'ouvrage et de l'auteur dans les *à parte*. Le libraire en vendra quelques exemplaires à des femmes de boutique, à des gens de campagne, puis les eaux du Léthé passeront par-dessus et le submergeront.» Voilà la destinée, à quelques exceptions près, des productions de notre sexe. La littérature est aujourd'hui un champ très difficile à cultiver. Nos collections sont complètes, nous avons des assortimens de tous les genres; et lorsqu'on jouit d'un nécessaire abondant, on ne se charge pas du superflu. J'approuve fort que tu te crées un amusement du dessin et de la peinture, sans y sacrifier tes journées, pour devenir une artiste très médiocre. Quant à la danse, je n'aime pas un talent tout physique, qui coûte bien du temps et des peines, et qu'il faut oublier après quelques années. Si j'avais un fils, il n'épouserait jamais, de mon aveu, une habile danseuse.

Je n'ai pas besoin de te recommander de ne point chercher, dans le monde, à faire parade de ton esprit; le désir continuel de plaire rétrécit, refroidit l'âme, et donne à l'esprit une tournure maniérée qui blesse les auditeurs, outre que toute prétention fatigue leur amour-propre. Il faut, dans la conversation, se laisser aller au fil de ses idées, comme un bateau qui s'abandonne au courant du fleuve, et qui s'aide rarement de la rame.

J'aime aussi ta méthode de charger ta mémoire de quelques vers : les vers appris dans la première jeunesse ne s'oublient jamais; c'est un ornement de l'esprit qui le pare toute sa vie. Cette étude, que je crois la plus convenable aux enfans, leur forme le goût de bonne heure et les habitue à choisir leurs expressions, à parler avec élégance et pureté : c'était le système d'éducation des Grecs et des peuples les plus anciens.

Il est temps de finir cette lettre; ma philosophie est causeuse. Je suis comme ces bonnes femmes qui, en faisant un conte, courent à travers champ, et de digressions en digressions perdent le fil de leurs idées. En te quittant, je te recommande quatre choses : de lire pour t'instruire, t'amuser, et non pour briller; de faire du bien aux hommes pour satisfaire ton cœur, te remplir de doux souvenirs, et non dans l'espoir de la reconnaissance; de soigner encore plus ta santé que ton esprit, qui n'est que l'humble sujet de la matière; et de regarder le plaisir comme un hôte passager, qu'il faut accueillir et garder chez soi le plus que l'on peut.

Ospite passagier, sempre è il diletto.

Je trouve que dans nos institutions l'art de se rendre heureux n'est pas assez cultivé : cependant il y a deux mille ans, et plus, que l'on écrit, que l'on rêve sur le bonheur, sur le souverain bien; et l'espèce humaine est tout aussi malheureuse. Peut-être l'an 2240 nous en saurons davantage. *Vi abraccio, tutti quanti.*

LETTRE XXIII.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

D'un souper avec Voltaire.

Je t'ai promis, ce me semble, de te parler des beaux-esprits et des philosophes que j'ai connus à Paris : il me sera aisé de te satisfaire; je n'ai qu'à ouvrir mon sottisier, ou, autrement dit, le recueil de mes notes; car, comme jadis Armand de Biron, j'écrivais tous les soirs ce que j'entendais ou voyais dans la journée : j'avais alors la manie de la science. Aujourd'hui plus raisonnable, contente de mes petites acquisitions, j'en jouis dans une douce quiétude, comme un époux possède la femme qu'il a long-temps idolâtrée avant l'hyménée.

D'abord je te dirai, à propos des hommes de lettres renommés par leurs talens, par leurs productions, qu'à mon premier voyage à Paris, j'étais affamée de voir ces phénomènes littéraires; mais, pour me servir de l'expression de madame de Sévigné, je les ai souvent trouvés à hauteur d'appui, et j'étais tentée de leur dire avec Boileau :

C'est peu d'être agréable et savant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre [1].

Il en est, je pense, des hommes de lettres comme des héros, ou d'autres objets qu'il ne faut voir qu'à certaine distance à leurs points d'optique. La plupart des gens de lettres sont peu aimables; c'est qu'il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres.

Je voudrais que la littérature ne fût cultivée que par des gens placés par la fortune et l'éducation au milieu de la bonne compagnie, et au-dessus du besoin. Les écrits des anciens portent le caractère de la grandeur et de l'élévation de l'âme. Démosthène, Hortensius, Cicéron, Horace, Virgile, Montesquieu, Bacon, Bolingbroke, Boileau, Racine, Voltaire vivaient dans la meilleure société, et leurs écrits portent l'empreinte de leur éducation : on y trouve cette élégance, cette fleur d'urbanité qui manque ordinairement aux auteurs qui travaillent pour vivre. Un homme de lettres, avec qui j'en causais un jour, me répondit : « Comment écririons-nous avec noblesse et élévation! nous sommes des gueux qui faisons des livres pour les vendre. Il faut être indépendant des besoins et des hommes pour écrire, pour penser librement. Les lettres étaient, à Athènes et à Rome, l'emploi et l'ornement du premier ordre de la société. »

Les hommes célèbres que j'ai le plus fréquentés, sont l'abbé Raynal, Diderot, Helvétius; j'ai rencontré plusieurs fois l'abbé de Mably, et soupé un jour avec Voltaire, que depuis j'ai vu à Ferney.

Je commencerai mes récits par ce souper où je voyais Voltaire pour la première fois. Jugez, mes amis, si j'ouvrais les yeux et les oreilles : une bonne femme de village, qui entend des contes de sorciers, de revenans, n'a pas l'âme plus occupée, plus fixée sur le conteur, que la mienne l'était sur ce beau génie. Gestes, mouvemens, propos, rien ne m'échappait. Il était le héros de la fête, le saint du jour. La scène se passait chez madame du Deffant, femme pétillante d'esprit et d'une mémoire très ornée; c'est elle qui a dit ce bon mot, plus brillant que juste, sur le bel ouvrage de Montesquieu : *C'est de l'esprit sur les Lois*... Elle était de l'école d'Épicure, faisait peu de cas des hommes et de la vie. Elle paraissait entièrement dévouée à Voltaire, et cependant, dans ses *à parte*, elle le raillait avec malignité : passionnée pour l'esprit, elle était despote dans ses jugemens. La conversation tomba sur les Anglais; Voltaire dit : « J'aime autant les livres de cette nation, que j'en aime peu les personnes : ces gens-là n'ont, pour la plupart, de mérite que pour eux-mêmes, Bolingbroke seul vaut mieux que ses

[1] Boileau lui-même était brusque et austère; Corneille, embarrassé et silencieux; Molière, observateur concentré; le bon La Fontaine, distrait et indifférent; Racine, Fénelon et Voltaire, pleins d'urbanité, de grâce et d'éloquence.

livres. A Londres, quand je voyais un Anglais rusé et aimant les procès, je disais : Voilà un Normand qui est venu avec Guillaume-le-Conquérant ; s'il était doux et poli, je pensais qu'il avait suivi les Plantagenets. En voyant un brutal, je disais : C'est un Danois ; car la nation anglaise, aussi bien que sa langue, est un galimathias de plusieurs autres. »

Madame du Deffant lui demanda ensuite comment il avait pu aimer le roi de Prusse ? « J'arrive à Postdam, répond Voltaire ; les grands yeux bleus du roi, son doux sourire et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût pour la retraite et le travail, pour les vers et pour la prose ; enfin, des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renversa la cervelle.

Il me dit : Je vous aime ; et je crus, comme un sot,
Qu'il était quelqu'idée attaché à ce mot.

J'aurais dû me rappeler cette anecdote de Louis XIV. Il disait un jour à un homme qui avait rendu de grands services au roi d'Espagne, Charles II, et joui de sa familiarité : « Le roi d'Espagne vous aimait donc beaucoup ? — Ah ! sire ! répondit le pauvre courtisan, est-ce que vous autres rois vous aimez quelque chose ?... » Mais voici ce qui fut pour moi un petit avis au lecteur. Lamétrie, lecteur du roi, était un homme sans conséquence. Ce prince, après leur lecture, causait familièrement avec lui ; Lamétrie m'a juré qu'en parlant de ma petite faveur et de la jalousie qu'elle excitait, le roi avait répondu : « J'aurai besoin de lui encore un an ; on presse l'orange, et puis on jette l'écorce. » Je me suis fait souvent répéter ces douces paroles ; j'ai redoublé mes interrogations, et il a redoublé ses sermens. C'était le plus fou des hommes, mais le plus ingénu. Il était médecin, matérialiste et gourmand : il mourut pour avoir mangé un pâté tout entier après avoir bien diné. Frédéric se fit informer exactement de la manière dont il était mort, s'il avait passé par toutes les formes catholiques. Apprenant qu'il était mort en philosophe : « J'en suis bien aise, nous dit-il, pour le repos de son âme. » Et nous de rire. »

Voltaire fut très aimable pendant tout le souper. Madame du Deffant, en parlant de poésie, lui cita ce vers de lui :

Au sortir du berceau, vous bégayiez des vers.

« Oui, à l'âge de trois ans, le vieil abbé de Châteauneuf me faisait réciter les fables de La Fontaine ; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est de m'avoir fourré dans la tête le poëme de la Moisiade, le plus soporatif des poëmes. » A propos d'une salade de laitue romaine qu'on lui présentait : « Croiriez-vous, dit-il, que cette salade est un bienfait du curé de Meudon, du jovial Rabelais ? c'est lui qui nous l'a apportée de Rome. Nous avons mis à contribution les quatre parties du monde : nous devons le cerisier à Lucullus : l'empereur Probus planta les vignes d'Asie dans les Gaules et l'Illyrie (21). L'oranger, la grenade, le citron sont des fruits du jardin des Hespérides. Les Romains tirerent les lentilles de l'Égypte. Le tabac et les pommes de terre nous viennent de l'Amérique [1]. »

[1] C'est le fameux Walter Raleigh qui transporta le tabac de la Virginie en Angleterre, et des racines de pommes de terre en Irlande, d'où cette plante s'est répandue dans toute l'Europe.

Madame du Deffant lui dit, en souriant : « Monsieur de Voltaire,

On en vaut mieux quand on est *écouté*.

« Vous devriez bien nous réciter les derniers vers que vous avez reçus du roi de Prusse ? — Je ne le puis ; il m'a demandé le secret : mais puisque vous aimez les vers des rois, je vous en citerai de François I[er], adressés à la duchesse d'Étampes qu'il aimait éperdument.

N'est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il est besoin de m'éloigner, distraire
De notre amour, et d'en prendre congé ?
Las ! je le veux ! et si ne puis le faire,
Que dis-je veux ? c'est de tout le contraire,
Faire le puis, et ne puis le vouloir ;
Car vous avez là réduit mon vouloir,
Que plus voulez ma liberté me rendre,
Plus empêchez que ne la puisse avoir,
En commandant ce que voulez défendre.

Madame du Deffant dit, au sujet de ces vers et de l'amour de ce roi, qu'il fallait plus d'esprit pour faire l'amour que pour gagner une bataille [1]. Ici, ma chère Blanche, finira ce souper que je quitte pour aller au bal. « Eh quoi ! vous dansez, ma tante ? — Non, je ne danse pas ; mais je jouis du plaisir des autres. La gaîté, la grâce, la joie de la jeunesse m'amusent, réchauffent mes esprits : nous nous délectons à la vue d'un tableau de Téniers ou de l'Albane ; et quel plus aimable tableau que celui d'une brillante jeunesse, animée, transportée par le plaisir et souvent par l'amour ! De plus, avec mes cinquante ans, mon nez qui s'allonge, ma taille qui s'épaissit, mes cheveux qui se chargent de neige, j'aime encore le monde : il faut, dit-on, le quitter avant qu'il ne nous quitte. » Ce n'est pas mon avis ; il a profité de mes agrémens, de ma jeunesse ; je lui ai payé mon tribut, il faut que j'en recueille le fruit, et qu'il me supporte à son tour.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur,

a dit Voltaire. Eh bien ! l'esprit de mon âge est de mettre à profit le peu de vie qui me reste. Je voudrais imiter Saint-Évremont qui, âgé de quatre-vingt-huit ans, déjeunait avec des huitres, dînait bien, et ne soupait pas mal.

Adieu, ma chère amie ; orne-toi de toutes les vertus, éclaire ton esprit, goûte tous les plaisirs permis, et souviens-toi que la vertu, l'étude, la gaîté sont trois sœurs qu'il ne faut jamais séparer.

LETTRE XXIV.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Notice des savans et beaux-esprits qu'elle a vus à Paris.

Un Italien, plein d'esprit, me disait un jour : « Les hommes se rassemblent dans certains pays pour parler, et cela s'appelle société ; les moutons s'assemblent pour se regarder et ne rien se dire, et cela s'appelle troupeau. Vous avez des sociétés en France, et en Italie nous avons des troupeaux. » J'ajoutai : « En France, nous avons des poetes et des philosophes, en Italie vous avez des faiseurs de sonnets et des capucins. » Mais venons-en à nos philosophes, que j'ai promis de te montrer ; ouvre les yeux, et tu verras ce que tu n'as jamais vu.

[1] On attribue ce mot à la célèbre Ninon.

D'abord, voilà l'abbé Raynal chez qui j'ai déjeuné quelquefois à la manière anglaise, avec du thé et du beurre, déjeuner que je n'aimais pas plus que ses baisers. Ce bon abbé fatiguait les femmes de ses baisers, et les hommes de sa loquacité : il oubliait que dans une conversation chacun veut parler à son tour, et qu'un bavard est un braconnier qui chasse sur les terres des autres. Son entretien, qui aurait pu réunir l'agrément à l'instruction, devenait tranchant et blessait les convenances. Ce défaut me paraît d'autant plus étonnant dans un homme d'esprit, que pour l'ordinaire les grands parleurs sont des hommes qui ont la tête vide d'idées.

Il est bon de parler, et meilleur de se taire,

dit La Fontaine.

Diderot, dans une conversation, agite continuellement ses genoux. Il vous écoute à peine; il saisit une de vos idées, et son imagination ardente compose un roman là-dessus. Il parle avec rapidité, véhémence, et sa tournure de phrase est souvent piquante et originale. Il n'épargne ni les exclamations, ni les apostrophes; il n'aime ni les prêtres, ni les rois. « Sans prêtres et sans rois, lui dis-je un jour, avec quoi mènerez-vous les hommes? est-ce avec la philosophie? — Pourquoi pas? — Essayez-la d'abord dans votre ménage, sur votre femme, vos enfans, vos domestiques, vos ouvriers, et vous m'en donnerez des nouvelles. » Il leva la tête, me regarda fixement, agita ses genoux, et ne me répondit rien [1]. Je vis que son imagination bâtissait un système de gouvernement à la manière de Platon. Quant je l'ai connu, il était travaillé d'une affection qui le tourmentait beaucoup, et je lui disais : « Ménagez-vous, votre maladie pourrait avoir des suites. — Quelles suites? — Une mort subite. — Dieu vous entende! je pense comme Montaigne : la plus prompte mort est la meilleure (22). »

Mably est morose, sec et aigre dans la discussion : c'est un Héraclite que je n'aimais pas, et lui-même n'aimait personne. Nous eûmes dans un dîner une petite altercation. Il regrettait, avec sa morosité ordinaire, les républiques grecque et romaine, ces temps où les âmes fortes, élevées, courageuses, étaient capables d'actions héroïques et de grandes vertus. Je m'avisai de lui dire que je n'aimais ni les Romains, ni leurs hautes vertus. « Je le crois bien, madame; ces Romains ne sont pas aussi galans que vos adorateurs. » Piquée de la réponse de cet hypocondre, je m'écriai : « M. l'abbé, je ne lis pas vos ouvrages, ils sont trop longs et trop savans pour moi : mais j'ai un peu étudié l'histoire : si votre sœur ou votre femme avait été une des Sabines enlevées, qu'auriez-vous pensé de cet enthousiasme républicain? Si votre frère ou vous-même étiez prisonnier de guerre de cette nation, comment trouveriez-vous la promenade au Capitole, et l'esclavage qui s'ensuivait? Vous nous citez avec emphase les traits héroïques des Romains; l'histoire moderne en fournit d'aussi brillans, mais dédaignés par nos philosophes du jour, parce qu'ils n'appartiennent pas à des Grecs ou à des Romains. Je me rappelle un de ces traits modernes, plus héroïques, plus courageux, selon moi, que celui de Popilius.

« Charles VIII était à Florence avec son armée victorieuse. Un jour, assis sur son trône, le sénat de Florence debout devant lui, le prince fit lire par son secrétaire les dures lois qu'il imposait à la république. Cappon Capponi, gonfalonier de la ville, indigné de la dureté des conditions, arrache l'écrit des mains du secrétaire; et le déchirant en présence du roi : « Battez vos tambours, dit-il, nous sonnerons nos cloches. » L'abbé de Mably, pour toute réponse, dit que les jolies femmes n'aimaient pas les anciens; et cette mauvaise plaisanterie termina la dispute.

Helvétius est un de nos philosophes avec qui j'ai eu le plus de liaison. Je fis sa connaissance chez madame Geoffrin : j'étais jeune, assez bien, malgré mon nez à la romaine; et il aimait beaucoup les jolies femmes et le café. Cependant, quoique très aimable, très beau, très séduisant, il ne me parut pas dangereux. Il était, comme Buffon, plus entraîné par ses sens que par son cœur. La fortune lui avait donné cent mille livres de rente, une belle figure, une santé robuste, du génie, une belle femme, et une âme douce, bienfaisante et généreuse : on ne peut réunir plus de dons à la fois (23). Son livre de *l'Esprit* souleva un terrible parti contre lui. Dans son système, Helvétius veut borner les facultés de l'homme à la sensibilité physique, et de plus, il avance que l'homme, dans toutes ses affections, n'est mu que par son intérêt personnel. Cette philosophie dangereuse déshonore l'humanité. Aussi un jour, qu'en me prodiguant l'adulation, il laissait échapper une manière de déclaration d'amour, je lui dis : « Les femmes, monsieur, lisent aussi vos ouvrages; en érigeant un temple à la philosophie, vous avez renversé l'autel de la crédulité. »

On m'a conté la cause et l'origine de la fortune de sa famille. Helvétius, son grand-père, médecin hollandais, était venu à Paris pour voir, disait-il, les curiosités de ce petit monde, sans projet d'établissement, peut être pour vendre les poudres de la composition de son père, qui n'eurent aucun débit. Il se lia avec un droguiste qui lui donna de la racine du Brésil, comme un spécifique contre la dyssenterie [1]. Helvétius fit des expériences à l'hôpital sur des *êtres communs*. Il eut beaucoup de succès. Assuré de l'efficacité de son remède, il le fit afficher, sans faire connaître la drogue qu'il employait; il guérit tous les malades attaqués de dyssenterie qui se présentèrent chez lui. Louis XIV acheta mille louis le secret de son remède... Mais on vient m'interrompre; c'est Esculape en personne : il ne faut pas vous effrayer; il vient pour une légère indisposition. Il m'a trouvée prenant du café. Il a jeté les hauts cris. « Dieu d'Épidaure, lui ai-je dit, qui doit gouverner? l'esprit ou la matière? — C'est l'esprit, sans doute. — Eh bien! mon esprit commande le café; il faut que la matière obéisse : n'est-il pas vrai que plus on ménage le corps, et plus il en abuse, plus il est faible et délicat? c'est un esclave qu'il faut mener un peu rudement. » Le docteur, frappé du syllogisme, s'est avoué battu, et le champ de bataille m'est resté, c'est-à-dire le café.

Adieu, ma chère nièce, je rassemble sur toi toute ma tendresse, il ne m'en reste plus pour aimer personne. Dans la lettre suivante, je te parlerai des autres savans, demi-savans, quarts de savans de Paris que j'ai connus [2]. Mais si j'ai quelque philosophie, ce n'est ni à leurs leçons, ni à leurs exemples que je la dois; c'est à Montaigne,

[1] L'abbé Raynal, en 1791, effrayé des approches de la révolution, nous disait : « Nous autres philosophes, nous sommes forts en théorie, mais très ignorans en pratique.

[1] C'est l'ipécacuanha, racine d'un arbre du Brésil, très bon spécifique contre la dyssenterie.

[2] Cette lettre n'a pas été écrite, du moins on ne l'a pas retrouvée.

dans le bréviaire duquel je dis l'office presque tous les jours. « J'ai mis, dit-il, tous mes efforts à former ma vie: voilà mon métier et mon ouvrage. J'ai désiré de la suffisance pour le service de mes commodités : qui a de la valeur (du mérite) le fasse connaître en ses mœurs, sa conduite. Mon Dieu! que je haïrais une telle recommandation d'être habile homme par écrit, et un sot ailleurs. » Ce Montaigne ne raisonne pas mal.

LETTRE XXV.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Mœurs et vie de Philippine.

Je viens, mon cher frère, d'exercer ma plume, et de rédiger en corps d'ouvrage la vie et les mœurs de la dame Philippine Bonnard-Wandsieden, et du très honoré Marc-Antoine, son frère. Ces mémoires, en nous justifiant Blanche et moi, serviront un jour de réponse à nos détracteurs. Je dis, un jour; car Blanche, sensible à l'honneur de son père, ne veut pas que cet écrit perce dans le public : elle te recommande, te supplie de l'enfermer dans le fond d'un arrière-cabinet; elle ne veut pas même qu'il parvienne jusqu'à sa tante à qui toute son âme est ouverte. Elle prétend qu'elle doit, comme les enfans de Noé, jeter, en reculant, un manteau sur la nudité de son père.

Pour ne pas faire un roman satirique, au lieu d'une histoire, j'ai long-temps, nouveau Tacite, écouté la tradition, consulté les personnes qui ont approché mes héros. Le comédien Déterville m'a été d'un grand secours; il m'a donné des renseignemens sûrs et exacts. Outre ce qu'il a vu par lui-même, il a connu particulièrement, à Paris, une maîtresse de Bonnard le père, qui lui a fourni des détails, des anecdotes sans nombre, très piquantes. Quant aux scènes où Blanche et moi avons été acteurs, elles me sont encore trop présentes pour craindre quelque inexactitude: la haine non plus n'exagérera pas les traits, et ne chargera pas les couleurs. Je fais abstraction de tout intérêt; je ne suis plus Delmont, je suis Suétone ou Plutarque.

Claude Bonnard, médecin ambulant des bords de la Garonne, après avoir fait nombre d'expériences sur des âmes communes, qu'il envoyait prendre possession du paradis, riche en espérance et très pauvre d'argent, vint, débarrassé de sa femme, morte de deux purgations, s'établir à Paris, avec les fruits de son hymen, Philippine et Marc-Antoine.

Philippine reçut de la nature des dons précieux, une âme imperturbable qui s'élève au-dessus des préjugés et de l'opinion : elle possède le talent de l'intrigue et de l'hypocrisie : indifférente à la vertu ou au vice, elle s'attache à l'un ou à l'autre selon son intérêt ou ses passions. Elle a de la vivacité dans l'esprit, de la facilité à apprendre les langues, à s'énoncer; elle cultive les talens agréables, travaille avec goût, avec adresse, tous les ouvrages de son sexe. La nature lui a donné un tempérament de feu pour les plaisirs. *Huic mulieri cuncta alia fuere, præter honestum animum : sermo comis, modestium præferre et lascivia uti.* Elle brûle d'une soif inextinguible pour l'or, aussi facile à le prodiguer qu'avide de l'amasser. Sa taille est assez élevée; elle a les yeux bleus, le regard assuré, une belle peau, une physionomie factice et très mobile. Tantôt on voit dans ses yeux la douceur et la modestie de Monime ou d'Iphigénie, tantôt on y trouve l'audace et les fureurs d'Hermione.

A l'égard de son frère Marc-Antoine, il n'a ni la bravoure ni la générosité du beau-frère d'Auguste; il n'est doué ni de profonde hypocrisie, ni de l'esprit, ni de l'audace de sa sœur; c'est un être sans caractère, dont l'âme est pétrie du levain des vices, et n'a d'autre ressort qu'une vanité plate et ridicule. Il est fier avec les faibles, bas et rampant avec ceux qui montrent du caractère ou qui peuvent lui être utiles. Brave par boutade et par amour-propre, et poltron par nature. Le mensonge, enfant de la bassesse et de la sottise, est toujours sur sa bouche; il s'en sert comme d'un masque pour voiler la laideur de son âme, mais *le masque tombe et l'homme reste;* pour dernier trait du tableau, j'ajouterai qu'il passe pour joueur adroit et suspect. Voilà l'époux que l'on voudrait donner à cette Blanche, si douce, si vertueuse, si aimable : ce serait unir la colombe au hibou, et renouveler le supplice inventé par Mézence.

Philippine, dès sa plus tendre jeunesse, suivit les maximes d'Horace :

> Nec dulces amore sperne puer,
> Donec virenti canities abest.

Mais son adresse et les ombres du mystère ont couvert la plupart de ses exploits galans; cependant le temps ou le silence n'ont pu nous dérober une anecdote piquante de son printemps. Claude Bonnard, son père, s'était logé rue Saint-Honoré, à un troisième étage; à son voisinage était un marchand toilier, nommé Michel, homme riche et distingué par sa probité, par la simplicité de ses mœurs; il avait atteint, dans sa vie modeste et laborieuse, son huitième lustre.

> Nulla Venus, nulli animum flectere hymænei.

Bonnard et sa fille allèrent échanger dans son magasin des écus contre quelques aunes de toile. Michel fut frappé des grâces et de la modestie de la jeune Philippine, qui avait déjà le coup d'œil trop exercé pour ne pas s'apercevoir de l'impression que faisaient ses charmes. La conquête de Michel était un coup de fortune. On citait ses richesses, et elle n'avait pour dot que ses appas; c'est un bien qui se détériore tous les jours. Elle retourna au magasin plusieurs fois sous divers prétextes; y déploya son ingénuité et sa candeur, leva de temps en temps un œil timide et langoureux sur le tendre Michel, qui s'enflamma de plus en plus au feu touchant de ses regards.

Tous les matins Philippine, parée de sa modestie et de son innocence, un livre de prières à la main, feignant d'aller à la messe, passait devant le domicile du bon Michel, et lui détachait un coup d'œil furtif toujours accompagné d'une légère inclination de tête. Le tendre Michel, qui l'attendait sur la porte, la saluait profondément, la suivait des yeux tant qu'il pouvait; et dans son enthousiasme il s'écriait : « Quel trésor qu'une femme si jolie, si pieuse, si sage! » Telle paraissait Philippine aux yeux de l'amoureux Michel. Tremblez, malheureux amant, le serpent est sous la fleur!

Bon Michel! que sont devenus ce goût pour le travail, ces sommeils paisibles, cette gaîté franche, le soir à souper avec vos amis? Le regard d'une belle a tout dissipé, comme un vent du sud, chargé de nuages, dissipe la sérénité du ciel. Philippine, qui avait déjà une grande théorie du cœur humain, crut à propos de priver son amant de sa présence, pendant quelques jours; après quoi

elle reparut dans le magasin comme un ange de lumière : elle venait avec son père acheter une pièce de toile pour remonter sa garde-robe, hélas! bien délabrée. Le bon marchand, très empressé, l'air radieux, déroule devant eux une toile commune, et à côté une autre d'une qualité bien supérieure, demande le même prix des deux, attendu qu'il a acheté cette dernière d'occasion et à très bon compte. En parlant ainsi, Michel disait par ses regards à Philippine : « N'en croyez rien, c'est un sacrifice que je fais à vos beautés et à l'amour. »

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Philippine, avec sa naïveté ordinaire, choisit la belle toile, sans paraître s'apercevoir de la générosité du vendeur, ce qui le fâchait un peu; car il était bien aise qu'on lui sût gré du sacrifice.

La vente d'une toile à si bon compte se répandit dans tout le quartier, et toutes les bonnes femmes accoururent chez Michel pour en avoir au même prix ; mais ce n'étaient pas des Philippines. Il leur disait : « qu'elles venaient trop tard, que la pièce venait d'être vendue; la veille, il en avait encore ; » et ces bonnes femmes de se désoler d'avoir manqué une si belle occasion. Depuis ce jour, l'intrigue de ce drame se noua de plus en plus. Michel envoya des bouquets, des dragées, des confitures; enfin, embrasée par l'idée du plaisir ineffable que lui offraient l'hymen et la possession de tant d'attraits, il proposa sa main avec cent mille écus, un bon commerce et un cœur bien amoureux. Cette offre fut faite directement à Philippine, par une lettre secrète relevée d'un quatrain, que cet amant avait travaillé toute la nuit. La prose a péri, mais les quatre vers ont surnagé sur le fleuve d'oubli ; c'est l'avantage de la poésie. Les voici :

Si l'on m'offrait tout le thé de la Chine,
De l'Inde ou du Brésil tous les bijoux pompeux,
Je les donnerais tous, et moi-même avec eux,
Pour obtenir le cœur, la main de Philippine.

Voici la réponse de cette tendre amante :

« Il ne me convenait pas, monsieur, de répondre à votre lettre, sans avoir auparavant consulté mon père. Il est flatté d'une alliance comme la vôtre; car vous jouissez dans le quartier d'une excellente réputation de mœurs et de piété, ce que mon père met bien au-dessus des richesses. Quant à moi, vous demandez si vous êtes aimé ; je ne connais point l'amour; mais si vous préférer pour époux à tout autre, me figurer le mariage avec vous un état des plus doux, sont des sentimens qui puissent vous être agréables, veuillez croire qu'ils existent dans mon cœur; ils sont nés de vos vertus et du prix que j'y attache; car je sens que la vraie route du bonheur est celle de nos devoirs et de la sagesse. Je suis.....

« Philippine Bonnard. »

Ce billet fut reçu avec transport, lu dix fois, et baisé cent. La pénétration de Michel devina, à travers la modestie et la réserve du billet, qu'il était aimé : il court soudain chez le docteur Bonnard, et lui demande la main de sa fille. On fut bientôt d'accord ; Bonnard ne donnait rien, et Michel voulait tout donner : la noce fut fixée à quinze jours; l'époux futur, ivre d'espérance et de désirs, fila ces jours d'attente en amant délicat. Il les passait auprès de sa bien-aimée, qui lui avait permis de lui donner ce nom : il lui baisait la main. Un jour même il obtint la permission de l'embrasser, et ce doux baiser colora d'un vif vermillon les joues modestes de sa future. Non, Télémaque près d'Eucharis, Achille près de Déidamie, ne jouissaient pas d'une félicité plus pure, plus vive, que celle dont s'enivrait le passionné Michel. Ce qui augmentait l'intérêt de la situation pour les Bonnard, c'est que Michel donnait de fréquens dîners, où le père et le fils signalaient leur appétit, vivement aiguisé par un régime cénobitique dont ils usaient dans leur intérieur. Le futur envoya, deux jours avant la noce, un riche écrin renfermant pour dix mille francs de diamans. Philippine voulait le refuser; elle lui écrivit qu'elle préférait un ruban, une simple gaze, une rose donnée par l'amitié, à tous ces bijoux pompeux qui chargent la figure sans la parer. Michel lui répondit : « Simple comme la nature, belle et fraîche comme le jour naissant, vous dédaignez les ornemens de l'art ; mais les Grecs et les Romains ornaient Junon, Minerve et Vénus même, d'or, de perles et de rubis : ces déesses n'avaient pas besoin de ces richesses, mais le peuple trouvait du plaisir à les en décorer. » Où Michel avait-il puisé cette érudition ? au collége d'Harcourt, où il avait fait ses études, et remporté le prix d'amplification ; d'ailleurs le jeune Amour

Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons ;
Par lui les sots deviennent des oracles ;
Par lui les loups deviennent des moutons.

Enfin le jour si désiré du mariage se leva pur et radieux. Michel, aussi matineux que l'Aurore, et rajeuni comme Titon, avait déjà fait sa barbe ; son coiffeur blanchissait sa perruque d'une poudre parfumée, lorsqu'un jeune officier entra subitement et demanda monsieur Michel. « C'est moi, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service? — Finissez votre toilette, après quoi je vous confierai le motif de ma visite. Je ne savais où prendre votre maison ; j'ai couru vingt rues pour la trouver. » Le coiffeur disparu, Michel s'enveloppa d'une belle robe-de-chambre de Perse toute neuve, destinée pour le soir des noces. Il s'assit sur un sofa à côté de l'officier, et le pria de s'expliquer. « Monsieur, lui dit-il, vous connaissez mon père, gentilhomme normand, qui fait grand cas de votre probité ; car c'est chez vous qu'il achète sa toile et ses dentelles, lorsqu'il vient à Paris. Vous lui faites crédit, ce que refusent souvent vos confrères qui sont des juifs. — Le nom de monsieur votre père ? — Le comte de Berville. — Oui, j'ai l'honneur de le connaître et d'avoir sa pratique; même il me doit encore quelque bagatelle. — Je le sais : quatre cents livres; et je viens vous prier d'enfler un peu cette dette, et de me prêter vingt-cinq louis, dont j'ai absolument besoin pour rejoindre mon régiment. — Comment! monsieur votre père vous a laissé partir sans argent ? — Pardonnez moi, il est trop galant homme pour cela; il m'a donné cinquante louis, et m'a chargé d'acquitter sa dette : c'était bien mon intention; mais, arrivé depuis trois mois à Paris, où je ne devais rester que trois jours, mon argent et mon temps se sont écoulés rapidement. Pour comble d'infortune, au régiment on me retiendra mes appointemens, et je serai mis aux arrêts. — Pourquoi rester si long-temps à Paris? qu'y faisiez-vous? — L'amour! Ah! monsieur Michel! quelle volupté! quelle vie délicieuse! quelle maîtresse adorable! Avez-vous lu *la Nouvelle Héloïse!* Eh bien! Saint-Preux n'était pas si heureux dans les bras de sa prêcheuse, que moi dans ceux de mon Armide; auprès d'elle j'ai tout oublié : le régiment, mon père, mes amis, une maîtresse que j'avais commencée à Caen, et vous, monsieur Michel,

et les quatre cents livres que je devais vous compter. Mais je vais vous faire une autre confidence sous le secret; c'est que je dois me battre aujourd'hui. Un rival m'enlève ma conquête; il l'épouse à ma barbe. Morbleu! cela ne sera pas: j'aurai sa vie ou il aura la mienne! — Mais si cette demoiselle préfère votre rival, pourquoi voulez-vous le tuer? — Non, il n'est pas aimé, il la traîne à l'autel malgré elle; il a séduit son père par ses richesses, et mon amie pleure, se désole et veut mourir: voilà une lettre touchante, datée d'hier: elle est sans signature: ainsi vous pouvez la lire. Michel prit la lettre et lut: « Mon cher chevalier, je suis bien malheureuse; je t'aime plus que jamais, et il faut que je te quitte: un père cruel, inflexible, me force d'épouser un certain marchand qui s'est avisé de m'aimer, dont l'unique mérite est sa fortune, et qui a cru me séduire par des présens; mais s'il n'a pas touché mon cœur, il a gagné celui de mon père, par ses manières et un écrin de diamans qu'il vient de m'envoyer. » A ces mots, Michel se trouble, pâlit, regarde plus attentivement l'écriture qu'il croit reconnaître. « Poursuivez, lui dit le jeune Berville; vous n'êtes pas au bout. » Michel tâche de se rassurer, et d'écarter les soupçons qui s'élevaient; il poursuit: « Ah! plains, mon doux ami, une infortunée qui t'adore, et qui marche à l'autel comme une autre Iphigénie, pour être sacrifiée. » — Cela est-il clair, monsieur? — Oui, très clair! » et il continua de lire: « Il faut absolument nous séparer, il faut rejoindre ton régiment; mais sois persuadé que l'éloignement, que ce triste mariage, n'affaibliront jamais mes sentimens pour toi. La fidele Jeannette qui te remettra ce billet..... » A ce nom de Jeannette, bien connu de Michel, le frisson le saisit, le doute s'enfuit, il reste anéanti. « Qu'avez-vous donc? s'écria le chevalier; vous trouveriez-vous mal? — Oui, j'ai comme un brouillard sur les yeux; mais ce n'est rien, il se dissipe. — Achevez de lire: le reste est très intéressant. » Michel lit: « La fidèle Jeannette qui te remettra ce billet, te dira à quelle heure nous pourrons nous revoir demain matin, hélas! pour la dernière fois! que ce moment sera doux et cruel! Ah! que ne puis-je en t'embrassant expirer dans tes bras! Adieu, mon ami, mon trésor, ma vie: apporte-moi toutes mes lettres, je veux les brûler devant toi. » En finissant cette lecture, Michel s'évanouit. Berville, embarrassé, sans aide, sans eau de Cologne, prit un verre d'eau et lui jeta sur le visage; cette aspersion rappela les sens du malheureux Michel. Quand Berville le vit rétabli: « Eh bien! monsieur, trouvez-vous que j'aie tort de me battre, d'enlever une victime au supplice qu'on lui prépare? — Mais connaissez-vous votre rival? — Non, pas encore; j'irai le chercher dans la maison de sa future, quand vous m'aurez fait le plaisir de me prêter vingt-cinq louis. — Vous proposez-vous d'épouser votre maîtresse? — Non, je ne me marie que dans le temple de l'amour. Mais l'honneur m'oblige à délivrer un objet que j'aime des mains d'un ravisseur: je suis Persée, qui veut combattre le monstre qui doit dévorer Andromède. — Vous avez là un honneur dont je ne me doutais pas. Cependant réprimez votre valeur; je crois connaître votre rival: il est de mes amis; à coup sûr il ignore vos intentions et l'existence d'un amour si délicat et si tendre. Il est juste, raisonnable, et il vous laissera votre Iphigénie, votre Andromède: quelle est l'heure de votre rendez-vous? — Dix heures précises. — Il n'en est pas neuf. Mon ami demeure dans le voisinage; je vais lui parler. Revenez dans une heure; j'espère vous donner de sa part toute la satisfaction possible, et de plus, vous prêter les vingt-cinq louis, si vous me donnez votre parole de partir demain pour le régiment. » Berville, enchanté, se confondit en actions de grâces, et promit d'être de retour dans une heure.

Michel, après son départ, navré de douleur, enflammé de colère, s'agitait, se promenait à grands pas, s'écriait: « La perfide! l'ingrate! qui l'eût imaginé? » Quand son courroux fut un peu évaporé, il écrivit à Philippine le billet suivant:

« Mademoiselle,

« M. le chevalier de Berville, qui vous remettra ce billet, m'a confié celui que vous lui avez écrit; vous lui peignez en termes si touchans, le désespoir où vous jette notre mariage, que j'ai mieux aimé me sacrifier que de causer votre mort ou votre infortune. Je renonce donc solennellement au bonheur de vous être uni. Je consens à être entièrement oublié de vous, pourvu cependant que vous n'oubliiez pas de me renvoyer mes diamans. Je suis, mademoiselle, avec une considération et une estime singulière de vos vertus, André Michel. »

Dès que Berville reparut, Michel lui annonça qu'il avait trouvé son ami fort raisonnable, très fâché d'avoir pu troubler une si belle passion. « Bien loin, ajouta-t-il, de vouloir vous ravir votre Iphigénie, il lui écrit une lettre dans laquelle il lui déclare qu'il renonce à sa main en faveur d'un rival qui mérite la préférence. Voilà la lettre; portez-la-lui; volez: à votre retour, passez chez moi, et je vous compterai votre argent. »

L'amoureux chevalier partit triomphant; jamais paladin n'avait délivré sa maîtresse des mains des Turcs ou des Maures avec autant de plaisir.

Arrivé chez sa belle, il est introduit par Jeannette dans une chambre obscure au quatrieme étage de la maison: c'était l'asile où Philippine, à l'exemple des anciens, avait placé ses dieux Pénates, ou plutôt ses dieux favoris, le plaisir et l'amour. Dès qu'elle vit Berville, elle l'embrassa les larmes aux yeux, en déplorant sa cruelle destinée. « Rassure-toi, ma chère amie, s'écrie son amant radieux; nous triomphons: j'ai fait un coup de maître. Je t'ai délivrée de ton persécuteur; il renonce à toi, tu me restes. — Comment cela, répond Philippine étonnée, et le cœur déjà glacé de crainte? — Je te conterai tout; mais commence par lire sa rétractation, l'amende honorable qu'il fait à tes pieds. Voilà sa lettre. » Philippine la reçoit d'une main tremblante et lit. Chaque phrase trouble ses sens et déchire son cœur. Après qu'elle l'eut parcourue, elle lui demande comment cette lettre était dans ses mains? Alors Berville, enchanté de lui-même, fait le récit de sa visite à Michel, et du résultat de cette entrevue. « Oui, ma charmante, s'écria-t-il, tu restes ma conquête, en dépit du sort, de l'hymen et de ton père. » Philippine avait écouté cette narration d'un air consterné; chaque mot lui enfonçait le poignard dans le cœur. Mais tout à coup sa colère éclate comme le feu long-temps comprimé. Elle s'écrie: « Sortez d'ici, sortez, vous dis-je, et gardez-vous de reparaître à mes yeux. — Mais qu'as-tu donc, ma charmante? quelle mouche te pique? Comment! je viens de m'immortaliser, par l'exploit le plus brillant, le tour le plus ingénieux..... — Retirez-vous, monsieur, où j'appelle au secours. — Non, ma belle, je ne viendrai pas impunément dans un rendez-vous, avec une jolie fille comme toi, qui m'adorait il n'y a qu'un moment, à qui je viens de rendre un service signalé... » En débitant ces

phrases, il veut l'embrasser, rappeler le bonheur; mais elle le repousse, s'échappe de ses bras, s'enfuit dans le corridor, et menace de crier au voleur. « Puisque tu le prends sur ce ton tragique, adieu, ma blonde. J'ai cru faire des merveilles, je vois que je me suis abusé; séparons-nous à l'amiable. Quand tu voudras, si tu es encore jolie, je suis à tes ordres. Je crois que tu dois être contente de ma façon d'aimer. » Ce furent les derniers adieux de cet amant qui venait de jouir de trois mois de félicité.

Læta venire Venus, tristis abire solet.

Berville courut chez Michel, qui attendait avec impatience le dénouement de ce drame, et lui conta le traitement qu'il venait d'essuyer, et dont il ne comprenait pas la cause. Michel, quoique bon et sensible, rit du désespoir de son infidele, et du succès de sa vengeance. Plus on aime, plus on est près de la haine, lorsqu'on se voit outragé ou trahi. Il compta les vingt-cinq louis à Berville, qui le remercia beaucoup. « C'est moi, lui dit Michel, qui vous ai les plus grandes obligations, et vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais. » Ces mots étaient une énigme pour le chevalier, qui se croyait le plus obligé, puisqu'il emportait l'argent.

Cependant Michel écrivit plusieurs billets au père et à la fille pour réclamer ses diamans; mais comme il leur fallait un motif de consolation dans un accident aussi funeste, ils laissèrent les billets sans réponse, et Michel se trouva encore trop heureux d'être échappé du piége, en n'y laissant que quelques plumes.

Philippine, née pour l'amour, comme César pour la gloire, après un mois de douleur et de désespoir, se dédommagea avec un riche batave de la défection du marchand toilier. Un beau jour, elle s'envola du colombier paternel, avec cet être amphibie qui se nommait Wandsieden. Ils parcoururent ensemble les Pays-Bas et la Hollande; son amant prodigua ses florins et sa santé pour satisfaire la rapacité et la tendresse de sa belle Agnès, comme il l'appelait. Ses richesses résistaient aux vigoureuses atteintes qu'elle leur portait; mais sa santé ne put soutenir les efforts qu'il faisait pour lui plaire. Il tomba malade à La Haye; et son état empirant tous les jours, la belle Agnès demanda secrètement au médecin le terme de l'existence de son malade. Le docteur le déclara mort dans une semaine. Au lieu de s'amuser à le pleurer, Agnès recueillit les bijoux, l'argent, fit partir pour Hambourg des ballots de meubles, et tranquille, elle attendit avec la fermeté d'un stoïcien la mort de son bien-aimé. Alors elle afficha une grande douleur, se revêtit de voiles noirs : mais ayant appris que la famille du défunt invoquait la justice pour la dépouiller des contributions qu'elle avait levées en terre étrangère; au retour de l'étoile de Vénus, elle partit pour Hambourg, où elle arriva sous le nom de la veuve Wandsieden, nom et titre qu'elle n'a plus quittés, et qu'elle adopta aussi légitimement, que le roi d'Angleterre prend le titre de roi de France, celui de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, et certains prélats, d'évêques de Babylone et de Corinthe *in partibus infidelium*. Sa destinée lui fit rencontrer dans son auberge un marquis français qui n'avait pour soutenir sa brillante existence que sa jeunesse, son industrie, son audace et la figure d'un Hercule. La veuve, qui avait toujours admiré les travaux de ce dieu, s'attacha à sa copie.

Vous rougirez, mais vous prendrez Alcide,

a dit le gentil Bernard. Cependant la veuve le prit sans rougir, et lui prodigua ses charmes et les trésors de la succession. Les fêtes, les plaisirs, la bonne chère remplirent leurs heureux jours. Pleins de philosophie, ils jouissaient du moment, sans s'inquiéter de l'avenir, *lætus in presens animus quod ultra est oderit curare.* Mais l'avenir devint le temps présent, et chaque jour exténuait tellement la bourse de la succession, qu'enfin elle contredit formellement le système de Descartes, qui dit que tout est plein, car la bourse était parfaitement vide : ce qui nous prouve la vérité de l'hypothèse d'Épicure, de Lucrèce, de Newton, qui affirment le vide, sans quoi point de mouvement. Notre marquis, voyant la corne d'abondance tarie entre les mains de sa divinité, résolut de lui épargner la douleur des adieux, et l'aurore à son lever le vit dans une chaise de poste, aussi gai que l'oiseau qui chante le retour de la lumière. La belle veuve, trop sûre de son malheur, gémit, pleura et maudit cent et cent fois le perfide Thésée; elle se serait poignardée si elle avait eu la fermeté de Caton. L'infortunée n'ayant plus un ami sur la terre, ni un patron dans le ciel, qu'elle pût invoquer, fit heureusement la connaissance de Fierval, acteur dans une troupe française qui déchirait, à Hambourg, Racine, Voltaire et Molière : celui-ci lui conseilla, pour rétablir sa fortune, d'entrer dans la troupe et de débuter dans la tragédie, où sa taille élevée, sa voix forte et sonore lui promettaient de grands succès dans les rôles de reine et de princesse. Il est peu, lui disait-il, de profession aussi agréable que la nôtre, et j'aime mieux être roi, empereur, deux heures par jour, que marquis ou comte toute ma vie. Nous faisons dans l'état une caste à part, qui a son culte, sa religion, ses mœurs et sa philosophie. Nous avons nos agapes comme les premiers chrétiens, nos orgies comme les prêtres de Bacchus, nos saturnales comme les Romains; comme les Juifs, nous adorons le veau d'or, et comme les sauvages d'Otahiti, nous n'avons d'autres lois dans nos amours, dans nos hymens que celles de la nature. Ce tableau de bonheur séduisit la veuve hollandaise, elle étudia le role d'Andromaque. Fierval le lui fit répéter, l'exerça pendant deux mois, après quoi elle fut annoncée sur la scène sous le nom de madame de Saint-Ange. Ce nouvel astre attira l'affluence. Philippine, comme la veuve d'Hector, entra sur la scène avec assurance : elle fut reçue au bruit des applaudissemens et des bravos : mais elle n'eut pas l'art d'arracher les pleurs. Elle avait une diction embarrassée, une démarche dégingandée, et des bras qui allaient comme les ailes d'un moulin à vent, et les Hambourgeois, quoique bons et peu difficiles, remplirent la salle du bruit de leurs redoutables sifflets; cependant, à force de *paix là, paix là*, la pièce fut achevée : mais la veuve Andromaque, dégoûtée, comme la feue reine Christine, du trône et des grandeurs, rentra dans son obscurité.

Ma plume s'émousse, mes yeux et ma main se fatiguent; je renvoie à huit jours d'ici la suite de cet éloge historique, qui mériterait la plume de Fontenelle ou de Thomas.

LETTRE XXVI.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Suite de la vie de Philippine.

Ces deux beaux yeux sont ceux de Blanche; c'est elle, c'est son génie que j'invoque en reprenant mes

pinceaux, et c'est lui qui m'inspire. Nous avons laissé notre Lucrèce fort embarrassée de sa destinée et du parti qu'elle prendrait, lorsqu'elle reçut une lettre de Paris, de son frère, qui lui annonçait la mort du grand charlatan Bonnardi leur père; car, pour imposer davantage, il avait allongé son nom d'un *i* (méthode fort usitée en France). Elle prit aussitôt congé des Crispins, des princes, des vestales ses compagnes, pour aller partager, avec son cher frère Marc-Antoine, la succession paternelle. Elle consistait en effets non verreux, comme ceux du joueur de Regnard; c'étaient des montres, des bijoux en pension au Mont-de-Piété, ou chez d'honnêtes juifs; deux cents bouteilles encore empilées dans la cave, d'un cosmétique que le défunt avait inventé pour embellir la peau des dames; six carotes de tabac, nombre de recettes curatives pour les blessures de Vénus, des livres de médecine, quelques vieux meubles et trois chats, qui étaient, avec ses enfans, ce qu'il avait de plus cher au monde. Ce grand Esculape était mort d'un accès de colère. *Ira furor brevis est.* Il voyait avec un de ses collègues le même malade; ils lui ordonnèrent, d'un commun accord, de manger une pomme cuite; mais Bonnard voulait qu'elle fût cuite sous la cendre, et son collègue dans une feuille de vigne. Là-dessus, grande discussion; les têtes s'échauffent, on en vient aux injures, des injures aux coups de canne, et le docteur Bonnard fut le plus malheureux dans cette lutte. Il rentra chez lui tellement suffoqué de rage, qu'il se mit au lit, et mourut trente-six heures après. Pour un médecin, c'est mourir au champ d'honneur. Dans son testament il nommait ses deux enfans héritiers par égale part, avec injonction de faire dire des messes pour le repos de son âme; mais ses chers enfans se reposèrent de son salut sur la bonté divine.

Voilà le frère et la sœur, tendres orphelins, chargés de leur destinée, n'ayant pour toute fortune que leur adresse, et pour protecteur que la Providence. Marc-Antoine s'associa avec une Cléopâtre digne de lui, puis avec des savans dans les calculs du jeu, et, grâce à son génie, à sa dextérité, il se soutint avec éclat sur le grand théâtre du monde; ce qui justifie les gouvernemens sur la protection qu'ils accordent aux académies de jeu. C'est encourager l'industrie. Philippine, aussi active, aussi ingénieuse que son frère, mit l'amour dans ses intérêts, ne songea qu'au plaisir et à jouir des offrandes de ses adorateurs, en disant, comme disait La Fontaine :

Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.

Mais une aventure tragique obscurcit l'horizon, et troubla ses beaux jours.

Un jeune homme de vingt ans, nommé David, fils d'un riche joaillier, fit sa connaissance à l'opéra. Philippine, se trouvant dans une loge à côté de lui, déploya, pour l'enlacer dans ses filets, l'astuce, l'hypocrisie, tous les moyens de séduction. Ce jeune homme obtint avec peine la permission d'aller lui rendre ses devoirs, car elle vivait dans une solitude profonde, et elle n'était venue à l'opéra que par condescendance pour une de ses amies. Cependant l'air honnête et décent du jeune David fléchit son austérité. David s'enflamma à l'aspect de tant de charmes et de vertus: il voulut goûter le plaisir si délicat d'obliger ce qu'il aimait; il offrit des présens, mais il fut constamment refusé: il est vrai qu'il prêtait sous main de l'argent au chevalier Bonnard, qui n'acceptait que sous la promesse du secret vis-à-vis de sa sœur dont il redoutait la sévérité.

Cependant des caresses modestes, de légères faveurs, revêtues du coloris de la pudeur, irritèrent de plus en plus l'amour du jeune David. Dans son ardeur, il rêvait sans cesse aux moyens d'atteindre cette félicité suprême dont l'espérance est si séduisante, l'approche si délicieuse, et la réalité souvent si insipide, lorsque sa belle amante laissa entrevoir qu'elle avait besoin de deux mille écus pour compléter la somme nécessaire à l'acquisition d'une jolie maison de campagne, où elle voulait aller jouir des charmes de la nature et du calme de la retraite, avec des livres et deux ou trois amis; elle assurait que cette somme, hypothéquée sur la maison, serait remboursée au plus tard dans un an. David, à ce discours, se figura que le bonheur l'attendait à la campagne, au sein de la nature. Quel délice, quelle volupté de fouler les prés, de jouir de l'ombre des bois, tête-à-tête avec un objet adoré! Il résolut de lui prêter cette somme; mais où la trouver? Ses ressources étaient épuisées par les emprunts fréquens du chevalier Bonnard. David s'adressa à ses amis; mais leur bourse était vide, ou leur âme fermée. Alors, emporté par une passion effrénée et l'espoir enivrant d'un bonheur prochain, il déroba à son père pour huit à dix mille francs de diamans; mais n'osant les vendre que l'un après l'autre, encore moins les garder dans sa chambre, il imagina d'aller les cacher dans la paillasse d'un domestique de la maison, ne pouvant supposer qu'on irait les chercher dans cet asile. Par un concours de circonstances singulières ou de fatalité qui conduit les affaires de ce monde, le lendemain du vol, son père, sur la nouvelle d'une banqueroute considérable qui le menaçait à Nantes, fit partir son fils pour cette ville. Il alla, les larmes aux yeux, prendre congé de sa vertueuse amie, qu'il flatta d'un prompt retour et de la certitude de lui faire trouver les deux mille écus qu'elle cherchait : ils se quittèrent après les plus tendres adieux et les promesses de s'aimer éternellement. Le jeune homme voulait emporter les diamans avec lui; mais, ô destinée! François (c'est le nom du domestique) prit médecine la veille du départ, et les diamans restèrent. Quelques jours après, François voulant faire prendre l'air à son lit, trouva ce dépôt dont l'aspect l'éblouit. Il s'enferme, regarde, examine les diamans, et, tout troublé, ne sait plus quel parti prendre. Gardera-t-il le secret, en parlera-t-il à son maître? il l'ignore, il hésite. Dans cette perplexité, il laisse écouler une semaine entière : alors, voyant que tout est calme dans le logis, que personne ne réclamait les bijoux, il s'imagina que saint François, son patron, en qui il avait grande confiance, et à qui il demandait tous les jours les biens du ciel et de la terre, lui faisait ce beau présent. Si quelquefois le doute l'inquiétait, l'amour de l'argent, l'attrait de la fortune le dissipaient : la conscience se tait avec tant de facilité quand l'intérêt parle! Enfin, rassuré, il alla vendre un des diamans à un bijoutier très éloigné; il voulait acquitter quelques dettes qui le tourmentaient, et acheter une montre d'argent.

David père s'aperçut enfin de la disparition des diamans; mais, loin d'éclater, il chercha en silence à découvrir l'auteur du vol. Une vieille cuisinière existait depuis vingt-ans dans la maison, et jouissait de la confiance de ses maîtres : elle fut consultée. Les soupçons se fixaient sur François, attendu qu'il aimait le vin et fréquentait le cabaret. Cette femme déclara que François avait acheté

une montre, et qu'elle lui voyait de l'argent; qu'un jour lui ayant demandé d'où lui venait sa richesse, il avait répondu que saint François, son patron, lui faisait du bien. Ce récit confirma les soupçons; mais, pour avoir des preuves plus évidentes et plus certaines, David courut chez tous ses confrères, fit des perquisitions, découvrit enfin l'acheteur de l'un de ses diamans, et le vendeur, au portrait qu'on lui en fit. De retour chez lui, espérant trouver ses autres bijoux, il éloigna François, et, pendant son absence, il monta dans sa chambre pour faire des recherches; la trouvant fermée, il envoya chercher un serrurier et un commissaire. La porte s'ouvre, on cherche, on fouille, et le vol est découvert. Alors plus de doute; François est un scélérat qu'il faut livrer à la justice. Le commissaire aposte des cavaliers dans la rue; et dès que ce malheureux parut, il fut arrêté, traîné en prison, et dénoncé à la justice comme voleur domestique. David, après la première explosion de sa colère, écoutant la voix de l'humanité, ne voulut pas être l'auteur de la mort d'un homme; il demanda sa grâce. Cependant il fit part à son fils du crime de François et de sa détention. A la lecture de cette lettre, ce jeune homme fut glacé d'effroi et déchiré de remords: vertueux jusqu'alors, une passion funeste l'avait entraîné dans cet abîme. Dans ces cruelles angoises, vingt fois il prit la plume pour écrire à son père qu'il était l'auteur du vol; mais la crainte et la honte enchaînaient toutes ses facultés. Il termine ses affaires à Nantes, et prend la poste pour venir au secours de l'infortuné François; il arrive chez lui à l'heure du dîner; il trouve son père et sa mère accablés de tristesse. Après les avoir embrassés, il leur demande la cause de leur chagrin. « Hélas! lui répond sa mère, les yeux baignés de larmes, nous avons fait l'impossible pour sauver ce pauvre François, il a été pendu ce matin, en prenant Dieu à témoin de son innocence. » A cette terrible nouvelle, le jeune David reste immobile et dans une stupeur et un silence farouche. Ses parens alarmés veulent le consoler, le secourir; mais il repousse leurs caresses, leurs secours; refuse même de dîner chez son père, et sort en disant qu'il a besoin de prendre l'air; mais, désespéré, pleurant à chaudes larmes, il prend à pied le chemin de la Trappe. En route, il écrivit cette lettre à son père :

« Mon père, vous méritiez un autre fils; ne pleurez pas ma perte, pleurez ma honte et mon crime, et la mort funeste de ce malheureux François; il n'était pas coupable, c'était votre fils : oui, c'est moi qui suis le monstre qui ai fait le vol de diamans et assassiné un innocent par le glaive de la justice. Une passion effrénée pour une femme m'a précipité dans ce gouffre de forfaits : je vais me jeter à la Trappe, y prier nuit et jour pour l'âme de cette innocente victime, et expier, par une pénitence austère, les crimes de ma vie. Honnête, vertueux jusqu'à vingt ans, un amour insensé a infecté mon âme du poison des vices. O mon respectable père! pardon, votre indigne fils se jette à vos genoux, déchiré de remords et brisé par la douleur; j'espère que le repentir hâtera la fin d'une existence qui m'accable. Ne cherchez point à me rappeler de l'asile où je vais m'ensevelir, vos efforts seraient superflus; réparez mon crime autant que vous le pourrez : répandez vos bienfaits sur la famille de l'infortuné que je pleure; vendez tous mes effets, et faites-en passer le produit à ses parens. C'est la grâce que j'implore au nom du ciel.

« Et vous, ma mère, je tombe à vos pieds; pardon, pardon! je suis encore plus malheureux que criminel. Que Dieu vous accorde plus de bonheur qu'à moi : une dernière grâce que je vous demande et à mon père, c'est de payer mes dettes dont je vous envoie l'état. »

Quels furent la désolation, le désespoir de cette honnête famille! Le père écrivit vainement à son fils pour le rappeler, il fut inflexible; il répondait toujours qu'il était indigne de vivre. Enseveli vivant dans ce temple du silence et de la mort, il s'abandonna aux plus grandes austérités; il renchérissait sur celles de son ordre (24). Il ne mangeait que du pain; l'heure du délassement que l'on accordait aux trappistes, il allait la passer à genoux, au pied d'un crucifix, priant Dieu pour l'âme du malheureux François. Dans la nuit, lorsqu'il succombait sous le poids du sommeil, il le voyait attaché à la potence, il l'entendait qui lui reprochait sa mort ignominieuse. S'il rencontrait un trappiste qui lui disait, selon la règle : « Mon frère, il faut mourir. — Plût à Dieu! » s'écriait le malheureux jeune homme. Enfin le ciel eut pitié de lui; une maladie de langueur le consuma après quinze mois de repentir, de pleurs et de souffrances. A son agonie, il fut porté dans le sanctuaire de l'église. On l'étendit sur la cendre et la paille; le glas funèbre annonçait son trépas; ses frères l'entouraient, silencieux, tristes et les yeux baissés. David leur dit d'une voix mourante : « Priez le Dieu des miséricordes pour l'âme de l'infortuné François, et pour moi qui l'ai fait périr sur un échafaud. »

Son père apprit, par un des amis de son fils, quel était l'objet funeste de sa passion et de ses folles dépenses. Il alla se plaindre au lieutenant de police, qui, connaissant parfaitement les mœurs et la conduite de la dame Wandsieden, la traita en Romaine, il lui fit interdire l'eau et le feu dans Paris.

Les familles, comme les empires, ont leur période de grandeur et de décadence. Dans le temps où notre Andromaque était en butte aux traits de l'adversité, son frère Marc-Antoine éprouvait aussi des revers. Le ministre de la police, quoique le protecteur des arts et des talens, n'approuvant pas le genre d'industrie qu'il exerçait dans les académies de jeu, lui fit dire que l'air de Paris était nuisible à sa santé, et qu'il lui conseillait de s'en éloigner de cinquante lieues. La police a raison de purger cette ville des mauvais sujets qui l'infectent; mais pourquoi faire refluer dans les provinces les immondices de la capitale?

On sait que l'adversité resserre les liens de l'amitié : Philippine et Marc-Antoine, dans leur infortune, se recherchèrent et s'aimèrent davantage. Après avoir épanché leurs chagrins dans le sein l'un de l'autre, ils tinrent conseil sur leur situation; ils pesèrent leurs destinées dans la balance de la raison, et cherchèrent sur la carte de la France le pays digne de les recevoir. Ils arrêtèrent leurs regards sur Lyon, où le commerce, l'opulence et la crédulité des Lyonnais leur promettaient d'abondantes moissons. Philippine, pour se rendre plus intéressante, prit le deuil du feu batave Wandsieden, Bonnard se para du titre de chevalier et d'un plumet au chapeau : il est vrai qu'il avait eu jadis le grade indélébile de lieutenant de milice : ainsi nos deux personnages, décorés et amplifiés, arrivèrent à Lyon. Tel est l'enchaînement des choses humaines, ou de ce que l'on nomme prédestination : il fallait que ce couple déloyal fût chassé de Paris et se réfugiât à Lyon, pour faire le malheur de l'aimable Blanche, le mien

et celui d'une famille entière. O fatalité! qui pourrait nier ton existence! Nos voyageurs descendirent à l'auberge du Parc : Bonnard eut bientôt fait des connaissances dans les maisons de jeu. Il se lia particulièrement avec un nommé Féraud, jeune homme né avec de la sensibilité et des qualités heureuses, mais libertin et joueur par faiblesse.

Les vertus naissent de la vigueur de l'âme, les vices de sa faiblesse. Féraud avait pour tante une madame Bertrand qui le chérissait tendrement. Cette dame, veuve depuis cinq ans, jouissait d'une fortune honnête; son esprit était borné, mais son âme était bonne et vertueuse; la dévotion, l'amour de Dieu étaient l'amusement et la consolation de son automne. Bonnard pria son ami de lui trouver une maison honnête et décente pour sa sœur, qui, affligée de la perte récente d'un époux adoré, et n'aimant pas le monde, cherchait la solitude avec une amie qui pensât comme elle. Féraud, qui avait conçu la plus haute idée de la piété et des vertus de Philippine, en faisait le plus grand éloge à sa tante, et la pressait de lui accorder un asile. Madame Bertrand, en femme prudente, avant de se décider, alla secrètement consulter l'hôtesse du Parc qu'elle connaissait. Celle-ci, séduite aussi par la régularité de la conduite de la veuve, en rendit le compte le plus avantageux. « C'est un ange, lui disait-elle, qui ne sort que pour aller à l'église; elle passe le reste du temps dans sa chambre avec son ouvrage et des livres de dévotion que je lui prête; elle ne voit d'autre personne que son frère. » La bonne dame Bertrand s'enflamma aussitôt pour une femme aussi respectable, et demanda à la voir; mais la veuve était allée à confesse de grand matin. Madame Bertrand l'attendit, et elle ne tarda pas à paraître. L'hôtesse lui présenta madame Bertrand comme la tante de l'ami de son frère. Philippine, à ce nom, redoubla d'hypocrisie et de modestie.

> La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur;
> Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.

Elle se plaignit de l'indécence des jeunes gens à la messe, de la hardiesse de leurs regards, qui l'avaient fait rougir plus d'une fois. La dame Bertrand lui demanda si son projet était de se fixer à Lyon? « Oui, lui dit-elle, si je trouvais une retraite décente et tranquille, chez une femme respectable, qui voulût bien se contenter d'une pension modique proportionnée à mes facultés qui sont bornées, mais suffisantes avec le travail de mes mains. » Madame Bertrand, séduite par tant de piété et de sagesse, lui offrit cet asile qu'elle désirait. La rusée Philippine fit de grands remercîmens, mais demanda vingt-quatre heures pour se décider. Ces deux femmes se quittèrent en s'embrassant, déjà liées par le rapport des mœurs, de la dévotion, et les douceurs de l'amitié. L'adroite Philippine prit à son tour des informations sur le caractère et le genre de vie de madame Bertrand. Son hôtesse l'assura que madame Bertrand lui convenait parfaitement, et qu'elle trouverait en elle, même dégoût du monde et même piété. D'après ces éclaircissemens, les arrangemens furent bientôt terminés, et la veuve Wandsieden se trouva établie chez la dévote Bertrand, dans une jolie chambre au troisième. Philippine, soit pressentiment, soit trait de génie, avait pris ce masque d'hypocrisie dans l'espoir d'attirer dans les liens du mariage quelque riche et facile commerçant. Ses ruses n'ont eu que trop de succès. Cromwell, combattant, la bible à la main, et cherchant le Seigneur sous la table[1], employa peut-être moins d'hypocrisie et de talent pour arriver au faîte de la grandeur (25). Philippine devina bientôt le caractère de son hôtesse et la petite étendue de ses lumières; elle n'oublia rien pour se l'attacher, et accroître sa vénération : elle la suivait tous les jours à la messe, aux sermons, le soir à la promenade, où elle marchait les yeux baissés; ne parlait à madame Bertrand que de son pauvre mari, de la perte immense qu'elle avait faite, et de sa résignation à la volonté du ciel.

Cependant elle voulait appuyer sa réputation sur des bases plus solides, et relever son existence par la considération dont elle supposait jouir à Paris, afin que son hôtesse qui, en bonne dévote, aimait le caquetage, publiât les vertus et le mérite de sa nouvelle amie. Voici ce que la fécondité de son esprit lui fit imaginer Elle composa des lettres que son frère envoyait à Paris à un de leurs amis : celui-ci les faisait copier, les datait de cette ville, les signait du nom convenu, et les mettait à la poste, pour Lyon, à l'adresse de madame la veuve Wandsieden, chez madame Bertrand. Ces lettres étaient supposées écrites par des personnes respectables. Tantôt c'était le curé de Saint-Sulpice, tantôt un évêque; une autre fois une dame de qualité des plus respectables. Ces lettres brillaient d'éloges et d'amitié pour la vertueuse et chère Wandsieden, et respiraient l'esprit de la religion et de la morale. Pour avoir un prétexte de les faires lire à madame Bertrand, elle y insérait toujours quelque commission dont on la chargeait, et elle venait là-dessus consulter sa bonne amie, et lui montrer la lettre avec la candeur, la simplicité et toute la confiance de l'amitié. A ces lectures, la dame Bertrand s'extasiait, et remerciait le ciel de lui avoir donné une amie d'une telle importance. Cette bonne femme connaissait Bertaut, chez qui elle plaçait ses petites économies, et ne cessait de lui parler du rare trésor que le ciel lui avait fait découvrir. Bertaut, veuf depuis six mois, donna enfin quelque attention à ces éloges réitérés, et demanda à voir ce phénix de sagesse et de beauté. La Bertrand lui dit que cette dame ne recevait personne, mais qu'elle lui parlerait, et tâcherait de la fléchir en faveur de son âge et de sa prudence. La modeste veuve eut de la peine à permettre qu'on troublât sa solitude; mais elle ne pouvait rien refuser à son amie, à sa bienfaitrice. Bertaut vint déjeuner chez madame Bertrand, il fut enchanté de la figure, de la douceur, de la décence et du jugement de la charmante veuve. Ce fut dans cette visite que Bertaut reçut le premier trait d'amour. Il demanda à la veuve la permission de la revoir, et l'obtint comme ami de madame Bertrand, et en faveur de son âge. Après plusieurs visites, la veuve lui présenta le chevalier son frère, qui avait quitté le service pour suivre une sœur affligée, et lui servir d'appui et de consolation; mais elle était fâchée de le voir sans état; elle redoutait pour lui, malgré ses heureuses inclinations, les suites de l'oisiveté. Bertaut promit de le prendre dans quelque temps chez lui, et de l'associer à son commerce. Dès lors Philippine forma le double projet de s'approprier le vieux Bertaut, et d'obtenir sa fille pour son frère. Elle suivit son plan avec l'astuce et la politique la plus raffinée.

[1] Tout le monde sait que Cromwell, étant à table, fit dire à des députés qui demandaient à le voir, qu'il cherchait le Seigneur. Il cherchait sous la table le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne.

Bertaut voulut lui faire des présens, elle les refusa; elle n'acceptait que des fruits de sa campagne. Le vieux Bertaut, qui se sentait renaître aux doux rayons de la beauté de Philippine, comme une plante frappée du froid de l'hiver renaît à la douce chaleur d'un beau soleil de printemps, lui proposa à dîner avec son frère et madame Bertrand, à sa Chartreuse : c'est ainsi qu'il nommait une très jolie maison de campagne qu'il avait sur les bords de la Saône. C'était un petit repas champêtre, où nul autre ne serait admis que Blanche, sa fille. La partie fut acceptée : Bertaut vint prendre les dames dans sa voiture. Ce fut ce jour, de terrible mémoire, que Blanche vit pour la première fois le frère et la sœur. Malgré les caresses, les propos emmiellés de celle-ci, les empressemens, la galanterie de Marc-Antoine, elle sentit cette répugnance secrète qui naît de l'instinct, et qui n'est autre chose que le peu de rapport que les âmes ont entre elles, ou plutôt de l'antipathie qui doit régner entre la bassesse et la noblesse des sentimens, entre le vice et la vertu. Si l'on écoutait ces aversions tacites que l'on nomme *préventions*, on ferait moins de méprises dans ses liaisons; mais l'habitude de se voir, une fausse indulgence, émoussent ce tact délicat de l'âme, et rapprochent pour un moment des êtres que la nature avait séparés. Ce repas champêtre fut suivi de beaucoup d'autres, dans lesquels Bertaut s'abreuvait de plus en plus du poison que lui versait cette Circé. Il serait difficile de démêler le fil de toutes les intrigues de cette femme astucieuse. Lorsqu'elle vit le père bien empêtré dans ses gluaux, elle s'efforça de s'insinuer dans l'esprit de la fille. Mais quand elle s'aperçut que ses moyens de séduction glissaient sur son âme, elle eut recours à la morale, aux réprimandes et bientôt aux vexations. Un jour entre autres, qu'elle lui parlait des belles qualités de son frère le chevalier et des devoirs d'une fille bien née, Blanche, excédée, lui répondit : « Madame, mon devoir n'est pas de vous écouter; et quant aux belles qualités de monsieur votre frère, pour ne pas m'en laisser éblouir, je ne les verrai que de loin. »

Philippine, en tourmentant la fille, épaississait le bandeau du père, et mettait en jeu tous les ressorts de la plus fine coquetterie; elle imitait madame de Maintenon, qui, avant son mariage avec Louis XIV, le renvoyait jamais heureux, mais jamais mécontent. C'est le comble de l'art dans une femme, d'attiser les désirs sans les satisfaire.

Sur ces entrefaites, la dame Philippine reçut une lettre de Paris, du curé de Saint-Sulpice, qui lui proposait un établissement très avantageux avec un homme de qualité, que l'on ne nommait pas, lieutenant-général des armées du roi, âgé de cinquante-cinq ans, et jouissant de soixante mille livres de rente. Il était veuf depuis trois ans, avait une fille de dix, avec laquelle il voulait se retirer dans une de ses terres, pour goûter les douceurs de la solitude, et soigner plus attentivement son éduca ion. Pour réunir ces deux avantages, son bonheur et l'intérêt de la jeune Amélie, ce comte voulait contracter un second hymen avec une femme qui eût environ trente ans, de mœurs pures, d'un caractère aimable et doux, d'un esprit cultivé, d'une figure agréable, qui joignît à des connaissances un grand usage du monde, et du goût pour la retraite et la campagne : il désirait aussi que cette personne sût l'italien. Le curé, après tout cet étalage, finissait par dire que ce militaire s'étant adressé à lui pour trouver cette femme ornée de si précieuses qualités, il avait jeté les yeux sur l'aimable et vertueuse veuve hollandaise; que le comte s'était enflammé sur le portrait qu'il lui en avait fait, et l'avait prié d'écrire sur-le-champ, pour lui offrir sa fortune et sa main. « J'espère, madame, continuait le curé, que vous n'hésiterez pas à accepter un mariage qui vous assure une existence heureuse, un asile calme et agréable, où vous serez à même de développer vos vertus et vos talens, soit dans l'éducation de cette jeune fille qui va devenir la vôtre, soit en ramenant le comte à des sentimens religieux, un peu affaiblis chez lui. C'est un homme de probité, d'honneur, mais il a respiré dans le monde des principes d'indévotion, d'incrédulité même; et je reconnais le doigt de Dieu qui vous choisit pour ramener cette brebis égarée. Venez donc, nouvelle Esther, convertir Assuérus par votre exemple, vos leçons et l'influence de vos vertus. Réponse tout de suite.

« Languet de Gerville, curé de Saint-Sulpice. »

Mon cher frère se doute bien que cette lettre est le fruit de la brillante imagination de Philippine. Quelle tactique admirable! Elle la reçut à point nommé devant la dame Bertrand. En la lisant, elle s'écriait : « O ciel! grand Dieu! » Son cœur palpitait; sur son visage se peignait l'étonnement : la Bertrand, bouche béante, les yeux ouverts, s'étonnait à son tour; et quand son amie eut achevé la lecture, elle ne put s'empêcher de lui demander la cause qui l'agitait. Alors l'aimable veuve, avec la franchise de l'amitié, lui donna la lettre en lui disant : « Lisez, ma chère amie, et conseillez-moi. » Pendant qu'elle lisait, on annonça Bertaut. A ce nom, Philippine dit à son hôtesse : « Je ne suis pas en état de le recevoir; mon âme est dans une crise, une fluctuation qui m'enlève à moi-même : faites-lui, je vous prie, agréer mes excuses. » Après ces mots, elle s'échappe avec tant de précipitation, qu'elle oublie de reprendre la lettre. Le piège était bien dressé, et un oiseau plus délié que Bertaut y aurait été pris comme lui. La discrète Bertrand lui expliqua le motif de l'absence de son amie, et elle osa se permettre de lui confier la lettre. Si quelque incertitude avait jusque alors agité l'âme du vieux Céladon, elle cessa soudain à l'aspect d'un rival qui devait l'emporter. Bertaut, alarmé, presse, prie la dame Bertrand de détourner la veuve de ce mariage, et s'offre lui-même à la place du lieutenant-général. Cette bonne femme crut voir le doigt de Dieu marqué dans cet hymen, et la récompense de la vertu. Elle se hâte de renvoyer Bertaut, et d'aller verser ses douces paroles dans l'âme de son amie. A cette proposition, la sensible Wandsieden montra la plus vive reconnaissance : elle avoua avec ingénuité qu'elle préférait Bertaut, sage, religieux, à tous les grands seigneurs du monde, mais qu'elle avait pour principe de ne jamais se décider dans une affaire importante, qu'après avoir entendu une messe; qu'elle demandait un jour ou deux pour accorder son cœur avec les intérêts et le bonheur de son frère. Elle insinua adroitement que si son frère trouvait un bon établissement dans Lyon, elle ne balancerait pas à préférer Bertaut au parti qu'on lui proposait. La Bertrand, touchée de ces beaux sentimens, imagina d'elle-même de faire épouser Blanche au chevalier Bonnard, et d'assurer, par ce double lien, le bonheur de quatre individus. Bertaut, dès le lendemain, vint s'informer de sa destinée : madame Bertrand lui dit qu'elle avait entrevu très finement qu'il était aimé, et qu'on lui

sacrifierait un prince. « Une seule chose, ajouta la bonne dame, arrête mon amie, c'est un établissement pour son frère; mais j'ai détruit l'obstacle, et imaginé de le marier avec l'aimable Blanche. » Bertau était trop épris pour ne pas adopter ce projet : il fit demander à la veuve la permission de monter chez elle, et l'obtint. En entrant il se mit à ses genoux. C'était un tableau digne de Calot, qu'un vieillard à grande perruque, soupirant aux pieds d'une Laïs qui affectait l'innocence et le timide embarras d'une jeune Agnès. Philippine lui dit : « Puisque vous assurez le bonheur de mon frère, je suis ravie de vous faire le sacrifice d'un hymen brillant, et de pouvoir suivre les affections de mon cœur. » Bertaut lui donna sa parole pour le double hymen. Ainsi ce père dénaturé sacrifia sa fille à sa folle passion; ainsi l'ingratitude des enfans a souvent sa source dans l'âme corrompue des pères.

Le mois de Vénus ramenait le printemps; la terre se parait pour célébrer sa fête. Bertaut, rajeuni par l'amour et le renouvellement de la saison, plein d'hilarité, enivré d'espérance, proposa à sa bien-aimée d'aller jouir à sa Chartreuse des beaux jours, avec son frère, madame Bertrand et Blanche. Philippine accepta la partie avec plaisir; elle aimait la vie rurale : à l'aspect de la belle nature, son âme s'épanouissait. « La campagne, disait-elle, est le séjour des âmes tendres et vertueuses, des esprits bien faits. » Bertaut, dans cet arrangement, avait le double projet de jouir de la présence de sa belle veuve, de détacher sa fille de Delmont, et de lui faire agréer la main du brillant chevalier. Ils partirent tous les cinq dans une berline : la joie et le plaisir furent du voyage, non pas pour Blanche, qui, sans prévoir ses futurs contingens, se trouvait tout-à-fait isolée au milieu d'une société avec laquelle son esprit et son âme étaient à la gene. Philippine se mit à la tête du ménage; Marc-Antoine s'occupait du jardin, arrachait, sarclait, plantait tout le jour, le soir faisait la partie de tric-trac de l'Amphitrion, et n'y oubliait pas de faire des écoles, au grand contentement de son adversaire : mais, parmi ses graves occupations, ce beau chevalier ne négligeait pas les moyens de plaire à l'aimable Blanche; il l'accablait de soins, de fadeurs et d'ennui.

Bertaut eut une indisposition pour avoir mangé avec trop d'avidité des macaronis de Gênes, apprêtés par les mains de sa divinité : si une indigestion est permise, c'est sans doute en pareil cas. Philippine ne le quitta plus; elle voulut absolument le veiller pendant deux nuits : tisanes, thé, bouillons, tout était préparé, administré par sa main bienfaisante : Blanche, qui aimait tendrement son père, paraissait étrangère dans la maison; elle souffrait, mais sa douceur et son courage soutenaient ses forces. Privée de la vue de Delmont, importunée des soins fatigans de Bonnard, la promenade solitaire et la lecture étaient son unique ressource. Cependant elle ne soupçonnait pas encore tout son malheur; elle en fut bientôt instruite. Un jour, assise au pied d'un arbre, un livre à la main, elle entrevit l'insipide Bonnard qui s'approchait d'elle d'un pas discret, comme un renard qui guette sa proie : elle se lève et s'enfuit dans les allées du bois. Bonnard, qui en connaissait les détours, l'atteignit promptement, et lui dit d'un air de dépit : « Quoi! mademoiselle, vous me fuyez? — Il est vrai; je lisais, et je voulais être seule. — Vous aimez donc bien la lecture? — Beaucoup. — A quoi cela vous sert-il? — A m'apprendre à penser, à former mon cœur, à me consoler des peines de la vie. — Pauvre consolation! est-ce que l'on n'est pas heureux sans livres? — C'est ce que vous devez savoir mieux que moi. — Pourquoi? mademoiselle. — Parce que vous ne lisez jamais. — Je n'en suis pas moins heureux auprès de vous, et beaucoup plus que vous ne l'êtes auprès de vos livres. — Votre bonheur me paraît bien précaire; on a des livres quand on veut, et moi vous ne me verrez pas toujours. — Cela dépend de vous — Je le sais, c'est pourquoi je le dis. — Et si je vous aimais de l'amour le plus tendre; si votre pere consentait à m'honorer de votre main? — Je ne crois pas que mon père ait jamais une pareille idée; mais je vous assure que vous n'obtiendrez jamais mon aveu. — Comment tant de cruauté peut-il s'allier avec tant de beauté et de grâces? — Monsieur, on peut être sensible et ne pas vous aimer; quant à vos éloges sur mes grâces et ma beauté, je n'y crois pas plus qu'à votre amour. Adieu, monsieur, permettez-moi la solitude. » Le plat Bonnard, confus, dépité, courut redire cette conversation à sa sœur et à madame Bertrand; celle-ci fut chargée de la faire parvenir aux oreilles du galant Bertaut.

Il y eut, dès le lendemain matin, avant le déjeuner, un comité secret entre Bertaut et les deux dames, au pied d'une colline, sous l'ombre des tilleuls, auprès d'un ruisseau dont le murmure répondait au bourdonnement des trois personnages. Cet entretien secret ressemblait au rendez-vous des trois triumvirs, dans une petite île auprès de Bologne, où fut arrêtée la subversion de la république romaine. Ici fut décidée la perte de la jeune personne, le renvoi de Delmont, et le désastre de tout une famille. Le conseil prononça que Bertaut expliquerait le même jour sa volonté à sa fille, l'informerait de ses projets, et qu'en cas de résistance, il déploierait son autorité : ce qui fut exécuté. Après le déjeuner, Bertaut manda sa fille dans son cabinet. « Asseyez-vous, mademoiselle, j'ai à vous parler. Pourquoi avez-vous traité avec mépris le chevalier Bonnard, mon ami, le frère de madame Wandsieden, femme si respectable, qui vous est très attachée? — M. Bonnard m'accuse injustement; je ne méprise que les malhonnêtes gens, et je ne le crois pas de ce nombre. Il a osé me parler d'amour, j'ai repoussé ce langage aussi déplacé que ridicule. — Pourquoi donc ridicule? — Parce qu'il ne peut pas être mon mari. — La raison? je vous prie. — D'abord parce que j'ai pour lui un dégoût invincible; ensuite, parce vous avez déjà eu la bonté de m'en choisir un selon mon cœur, honoré de votre suffrage et de celui de ma mère. — Eh bien! cet homme ne me convient plus, et puisque vous avez aimé Delmont quand je vous l'ai proposé, vous pouvez aujourd'hui aimer Bonnard, quand je change d'avis. — Croyez-vous que l'on donne et que l'on reprenne son cœur aussi facilement? — Le cœur! le cœur! les femmes n'ont que ce mot à la bouche : mais leur cœur est dans leur tête, et si vous le voulez bien, vous aimerez Bonnard comme vous avez aimé Delmont. — Je ne suis donc pas comme les autres femmes; car mon plus grand désir est de vous plaire, de vous obéir, et je sens qu'il m'est impossible d'aimer M. Bonnard. — L'inclination viendra après le mariage : c'en est assez; je vous donne huit jours pour faire vos réflexions. Cependant mettez-vous bien dans l'esprit que Delmont n'est pas mon fait, et que je vous destine Bonnard. Allez y rêver à votre aise; vous avez huit jours. »

Je termine ici ma lettre; le récit qui me reste à faire de la vie de Philippine sera lié avec celui de mes amours avec Blanche, cette Blanche pour qui

Diviso un momento,
Dal dolce tesoro
Non vivo, non moro,
Ma provo il tormento,
D'un viver penoso,
D'un longo morir.

Tu me mandes que tu vas bientôt joindre à Paris, ton beau-père qui t'en presse beaucoup: il veut t'associer à ses affaires, et te promet une fortune brillante : à ta place je me contenterais de l'honnête médiocrité dont tu jouis. Tu songes, dis-tu, à tes enfans; ne seraient-ils pas un peu le prétexte? Laisse-leur un bien médiocre et une excellente éducation : voilà le plus bel héritage que tu puisses leur léguer. Milord Ellis, mon ami, mon compagnon de voyage, loin de chercher à accroître sa fortune, travaille à la circonscrire. « Je ferais, dit-il, le malheur de mes enfans, si je leur laissais de grandes richesses. » *Vale.*

LETTRE XXVII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Courses à la montagne de Voirons.

Nous descendons, mon cher frère, de la montagne de Voirons, où j'ai fait une course avec Blanche et le couple anglais. Cette montagne, à deux lieues de Genève, lui présente une perspective très agréable. Sa pente, doucement inclinée, est cultivée jusqu'à une très grande hauteur : au-dessus de la plaine on voit des prairies dominées par des bois.

Nous partîmes tous à cheval. Blanche, en habit d'amazone, qui sied si bien à sa taille svelte et légère, était à notre tête : l'air du matin, l'exercice du cheval, la beauté du jour lui donnait une gaîté charmante. Comme je l'en félicitais!... « Je suis, me disait-elle, un être végétant, que les rayons du soleil animent et vivifient..... ». Milord et milady sont fous de cette aimable enfant.

Nous atteignîmes le couvent de Voirons vers dix heures du matin. Il est élevé de quatre cent soixante-huit toises au-dessus du lac, situé au milieu d'un bois, et habité par des bénédictins. Des criminels seraient par trop punis, condamnés à vivre sous un climat aussi rigoureux. Ces tristes victimes gardent une Madone en vénération dans le pays, sous le nom de *Notre-Dame de Voirons*. Nous causâmes avec un de ces malheureux moines; il était perclus de goutte, avait les doigts noués et recourbés, et souffrait les douleurs les plus aiguës, cruel effet de la rigueur de la température. Le cœur sensible de Blanche ne pouvait supporter ce spectacle. Je demandai à cet infortuné pourquoi il ne quittait pas un séjour si funeste. « J'y reste par devoir; je dois obéir à mes supérieurs. — Mais vous souffrez, et vos supérieurs ont de l'humanité? — Je souffre, il est vrai, prodigieusement, souvent le désespoir m'égare; mais la Vierge me soutient, elle me récompensera dans le ciel, par des torrens de félicité, des tourmens que j'endure sur la terre. » Quel ressort que la religion! « Quand il n'est pas forcé, me dit milord! » On ne peut voir, sans frissonner, cette retraite sauvage : une cour obscure occupe le centre; c'est une vraie glacière remplie d'une neige permanente, véritable foyer du froid et de l'humidité, d'autant plus dangereux, que dans l'été l'air extérieur est plus échauffé. Un de ces pères nous conta une aventure arrivée, le mois d'octobre dernier, à deux petits enfans de ces cantons. Ils couraient l'un après l'autre sur la neige : vers les quatre heures du soir, ils s'égarèrent dans un bois de sapins très épais et voisin de leur demeure. A la nuit, quand on ne les vit pas revenir, l'alarme fut dans leur famille : on court de tous côtés, on les appelle à cris redoublés; on allume de grands copeaux résineux, et, avec des sonnettes à vaches, on parcourt la forêt. Enfin, après trois heures de courses et d'inquiétudes cruelles, on découvre ces pauvres petits dans un trou rempli de feuillages et couchés l'un sur l'autre. L'aîné, âgé de neuf ans, s'était dépouillé de sa veste, et en avait couvert son frère âgé de six, et vêtu d'un simple gilet, il se couchait sur lui pour le réchauffer, bravant pour lui-même le froid et la mort.

Nous déjeunâmes dans cet hospice. Pendant le déjeuner, milord nous conta que les pères de la grande Chartreuse, auprès de Grenoble, prient tous les voyageurs qui vont les visiter, d'écrire sur un registre leurs noms, leurs qualités, et même quelques vers ou sentences; qu'il y avait trouvé le nom de Jean-Jacques Rousseau, avec ce seul mot : *O altitudo!* Nous laissâmes quelque aumône à ces bons pères [1].

Nous continuions notre route en parlant de ces moines, dont nous déplorions la crédulité que milord appelait folie, lorsqu'un paysan nous accusa, à son tour, d'avoir le cerveau aliéné; peut-être il n'avait pas tort.

Mais écoutez notre dialogue avec ce montagnard. C'était un homme d'une belle figure et d'une physionomie heureuse : nous lui demandâmes si nous étions encore éloignés du Calvaire. « Assez pour vous impatienter. — Pourquoi cela? — Parce que l'homme voudrait arriver en partant. » Il voulut savoir quel motif nous attirait sur ces montagnes? Nous lui dîmes que c'était la curiosité, le désir d'étendre nos connaissances. Il sourit à ces mots en secouant la tête. Nous allions nous séparer, quand nous lui demandâmes si nous aurions du beau temps? Lui qui désirait de la pluie, répondit en me frappant sur l'épaule : « Il ne fera que trop beau pour des fous comme vous autres. » Et il s'en alla en riant, et nous rîmes aussi.

On trouve sur ces hauteurs un oiseau charmant; c'est la mésange huppée, qui voltige dans des forêts de sapins, et vit des fruits de leurs cônes. Nous jouissions de points de vue admirables : du couvent on découvrait le lac, qui se présente sous la forme d'un grand bassin, dont les bords sont ornés des villes d'Évian, de Thonon et de la célèbre Chartreuse de Ripaille. A droite, l'œil se promène sur la première chaîne des Alpes; et comme elle est moins élevée que le sommet des Voirons, on voit un entassement de montagnes, véritable image du chaos.

Le plus haut point de la montagne est élevé de cinq cent dix-neuf toises au-dessus du lac : les moines l'ont baptisé *le Calvaire;* il est couvert d'une forêt de sapins si épaisse, que nous ne marchions qu'à la lueur d'une clarté douteuse, semblable aux rayons de la lune.

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

Blanche n'osait s'éloigner de moi; nous passâmes au bord d'un précipice d'une hauteur prodigieuse. Milord et

[1] Le feu envahit cet asile de la superstition. Cependant les moines eurent le courage incroyable de passer encore un an ou deux sous une voûte que les flammes avaient épargnée; mais enfin on leur permit d'en sortir, et la Madone a été transférée à Annecy.

moi nous osâmes le mesurer de nos regards; mais nos dames fermèrent les yeux; la tête leur tournait. Ce précipice se nomme *le saut de la Pucelle* : en voici la raison. Une jeune fille, dont la vertu était injustement soupçonnée, monta sur cette hauteur, fit à genoux sa prière à la Madone, et s'élança dans le gouffre; mais la Vierge envoya des anges qui la soutinrent, et la descendirent tout doucement au bas de la montagne, où elle arriva saine et sauve.

Le plus beau coup d'œil de cette région est d'une petite sommité isolée, d'où, assis sur des rochers, nous découvrîmes à droite le lac et l'enceinte qu'il embrasse. Notre regard y descendait par une pente douce, cultivée et parsemée de beaux villages, qui offrent des points de vue rapprochés et champêtres. A gauche, nos yeux, après s'être promenés sur le tableau majestueux des Alpes, se reposaient sur la vallée de Boége et les charmans villages de Vin, de Fillinge et de Peilloux. Mais, tandis que nous étions environnés d'un air pur, d'un calme si doux, que le zéphyr semblait respecter le repos des fleurs,

Le plus terrible des enfans
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs,

régnait dans la plaine et sur le lac; il en soulevait les ondes avec fureur: c'était l'image d'une mer irritée par la tempête. Les remparts de Genève, les rues voisines du lac étaient inondées; les vagues jaillissaient jusqu'au deuxième étage des maisons. Nous étions bien loin d'imaginer un tel ouragan, qui ne désolait que la vallée. Ainsi Archimède, planant sur les hauteurs de la géométrie, jouissait du calme de la solitude, tandis que dans Syracuse régnaient la consternation et le carnage.

Je n'oublierai point dans mon récit la réponse d'une paysanne du village de Cracve. En descendant la montagne, nous trouvâmes un fort joli verger chargé de fruits, doux présent de Pomone. Blanche et milady, altérées par la chaleur, ou peut-être séduites, comme Ève, par l'attrait du fruit défendu, s'arrêtèrent pour en manger. Elles s'assirent à l'ombre des arbres, et milord et moi nous nous mîmes à cueillir des poires, toujours délicieuses, ainsi cueillies et savourées. Tout à coup nous vîmes une jeune femme, grande et bien faite, qui s'avançait vers nous; elle portait un enfant dans ses bras. Présumant que c'était la maîtresse du verger, j'allai au-devant d'elle, et lui dis de ne pas s'inquiéter de nos larcins, que ses fruits lui seraient payés. « Mangez-en tant qu'il vous plaira; je ne viens pas pour vous déranger; celui qui fait ces fruits ne les a pas faits pour un seul. » Nous eûmes beau la presser, elle ne voulut jamais recevoir aucune rétribution. Quel contraste de ces mœurs innocentes et hospitalières, avec la rapacité et l'inhumanité des habitans des grands empires!

Auprès de la ville de Cluse, nous nous arrêtâmes dans une petite prairie élevée sur l'abîme des vallées; une troupe de femmes qui filaient, en chantant de vieilles romances, cessèrent leur concert à notre apparition. Nous nous assîmes au milieu d'elles, en les priant de continuer, ce qu'elles firent de très bonne grâce. Le chant fini, nous les abreuvâmes d'un petit verre d'eau-de-vie. Notre familiarité et notre liqueur animant leur loquacité, elles nous parlèrent des fées qui avaient été souveraines du pays. Comme nous paraissions en douter, la plus âgée nous dit : « Que répondrez-vous si nous vous faisons voir de leurs ouvrages, des choses miraculeuses qu'elles seules peuvent avoir faites? Elles se sont creusé des chambres, des logemens commodes dans les rocs des montagnes; on y voit des pierres changées en escargots, en serpens, et toutes sortes d'animaux extraordinaires. » Nous comprîmes qu'elle voulait parler des pétrifications. Dans ce moment un berger, assis à trente pas de nous sur la pointe d'un rocher, prit sa cornemuse et joua le ranz des vaches. Aussitôt tout se tait, prête l'oreille. Ces bonnes gens écoutent avec une vive émotion ces sons doux et mélancoliques, versent des pleurs d'attendrissement, nous-mêmes, émus, nous tombons dans une rêverie délicieuse. On sait l'impression que fait cet air sur les habitans des Alpes, même quand ils sont éloignés de leur patrie (26). Ce chant simple éveille dans leurs âmes un vif souvenir de leurs montagnes, séjour de leur enfance, asile heureux de leurs premiers plaisirs; dès qu'ils l'entendent, une tristesse profonde s'empare d'eux, et souvent leur cause la mort.

Adieu, je te laisse pour retourner à Blanche.

Carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis : cinis et manes et fabula fies.

Je crois que c'est du Perse.

LETTRE XXVIII.

MADAME DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Mariage de Bertaut avec Philippine.

Malheureusement mon frère ne lit pas l'Arioste : il est venu ce matin m'annoncer son mariage avec la dame Philippine, et m'apporter une lettre pour Blanche. « Je vous fais mon compliment, lui ai-je dit; à soixante-six ans, il est doux de savourer encore les délices de l'hymen et de l'amour. Je vous conseille cependant de vous marier sans bruit et sans trompette; le public est malin, il pourrait s'égayer à vos dépens. — Le public est un sot; bien fou qui se sacrifie pour lui. Quand je serai malade, il ne viendra pas me guérir, et il ne me donnera pas à dîner, si je manque d'argent : ainsi je me moque de lui et de ses discours. — Oui, sans doute, le sage brave l'opinion, les préjugés, et s'abandonne à ses passions; mais moi qui ai la faiblesse de respecter l'opinion, je me dispenserai de voir ma très honorée belle-sœur. — Pourquoi? n'est-elle pas une femme bien née, honnête, vertueuse? — C'est ce que vous devriez savoir mieux que moi : vous auriez dû prendre des informations avant la fête. — Je les ai prises; je sais qui j'épouse. — Une Pénélope? — Mieux que cela. — Une Lucrèce? — Oui! oui! une Lucrèce, en dépit de vous et de vos sarcasmes. Je sais que vous ne l'aimez pas, que vous et vos partisans la calomniez sans cesse; mais en dépit de vous et de vos adhérens, elle sera la femme de M. Bertaut, ancien échevin, et fils d'un secrétaire du roi. — Je l'en félicite; elle sera une des premières dames de la ville. — Au reste, venez chez moi, n'y venez pas, cela m'est fort indifférent. — Sans doute, en épousant la beauté et la pudeur, vous faites une donation? car cette nouvelle Lucrèce ne vous épouse pas pour vos beaux yeux. » A ces mots, sa colère a éclaté par un jurement, d'autant que ses yeux, depuis quelque temps, sont rouges, chassieux et voilés d'un taffetas vert. « Vous êtes une impertinente : oui, elle m'épouse pour mes beaux yeux; et pour vous faire tous enrager, je veux lui assurer la moitié de mon bien. — Je vous réponds qu'elle l'acceptera par tendresse

pour vous! — Vous le croyez? Cependant elle ne voulait pas cette moitié. — Elle veut le tout? — Vous êtes caustique et méchante. Pour la dernière fois, viendrez-vous à ma noce? Oui, si madame Philippine Bonnard n'y est pas. — Il suffit, nous nous passerons de votre présence. Je vous prie seulement d'envoyer cette lettre à votre nièce.» Il est sorti alors brusquement, en donnant un coup de pied à mon petit chien qui aboyait après lui. Je n'ai pas voulu me fâcher; je le trouve très à plaindre : son âge, sa faiblesse inspirent de l'indulgence.

Amor quanto è piu tardo, è piu crudele.

Le repentir l'attend au sortir de l'autel; alors, s'il revient à moi, il trouvera toujours l'amitié au fond de mon cœur. Il se moque de ce qu'il appelle ma philosophie : mais cet être métaphysique n'est, selon moi, que l'humanité unie à la raison. Le vrai philosophe est l'homme sensible, éclairé et vertueux, non le savant chargé d'une érudition fastueuse. Ces réflexions me remettent en mémoire les vers de Charleval, poète philosophe.

Modérons nos propres vœux,
Tâchons de nous mieux connaître:
Désires-tu d'être heureux?
Désire un peu moins de l'être.

Le fameux souverain bien
En ce séjour de misère,
N'est qu'un pompeux entretien,
Et qu'une noble chimère.

Voici comment j'ai compté
Dès ma plus tendre jeunesse :
La vertu, puis la santé,
La gloire, puis la richesse.

Charleval met sans doute la bienfaisance à la tête des vertus. Je songe quelquefois, à part moi, à l'inconséquence et à la dureté des hommes. Une madame Dupré me disait un jour : «Je me suis ruinée ce mois-ci. J'ai été obligée de donner trois grands dîners, et il faut que j'en donne un quatrième, qui achevera ma ruine. — Combien, lui dis-je, croyez-vous que ce repas puisse vous coûter? — Mais, environ dix louis. — Eh bien! supprimez-le, et donnez deux louis à quelque famille malheureuse; vous gagnerez huit louis, et le plaisir d'avoir fait du bien.» Ma réponse la fit sourire de pitié. Voilà les hommes! ils donnent des festins à ceux qui ont un bon dîner chez eux, et refusent du pain à l'indigence. O sainte humanité! votre temple est bien désert!

Adieu, mes chers enfans. Tout Lyon parle du mariage de mon frère; chacun admire Blanche, la regrette et gémit sur son sort. Je lui envoie la lettre de son père; je vous en demande une copie.

LETTRE XXIX.

ADOLPHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Il lui répond au sujet du mariage de Bertaut.

Le mariage de monsieur Bertaut avec la dame Wandsieden, ou Lucrèce-Bonnard, comme vous la nommez, était probablement écrit au ciel de toute éternité, comme était chargé de toute éternité le canon qui emporta Turenne. Je m'attendais à ce dénouement : un vieillard est aisément enveloppé dans les filets d'une femme adroite, fausse et intéressée. Je n'ai pas hésité d'annoncer à Blanche cet écart de son père. «Puisse-t-il être heureux!» m'a-t-elle dit en soupirant..... Nous avons ouvert sa lettre dans laquelle était inclus un billet de sa belle-mère; il ne faut pas douter que la lettre de Bertaut n'ait été dictée par sa digne moitié.

Lettre de Bertaut à sa fille.

«Votre conduite, votre désobéissance, la perversité de vos mœurs (ces derniers mots ont fait verser un torrent de larmes à sa malheureuse fille) m'ont forcé de vous abandonner; et me voyant seul, sans appui et sans consolation, je me suis déterminé à unir ma destinée à une femme d'une vertu solide, d'une douceur inaltérable, et dont j'ai éprouvé, depuis deux ans, l'attachement le plus désintéressé, ainsi que de son vertueux frère. Si le repentir peut entrer dans votre âme, si vous consentez à donner votre main au sage Bonnard, qui daigne oublier une démarche qu'il ne caractérise que d'imprudence et de légèreté, vous trouverez en moi un pere aussi tendre, aussi prompt à pardonner que celui de l'enfant prodigue : si vous avez imité son égarement et ses fautes, imitez ses remords et sa résipiscence; abandonnez votre séducteur, que je veux bien croire n'être pas votre époux, ainsi que vous l'assurez. Vous avez très mal profité des exemples, des leçons de votre pauvre mère : votre conduite l'eût fait mourir de chagrin; et si elle vous voit du haut du ciel, comme je n'en doute pas, elle doit gémir de vous avoir donné le jour. («O ma mère! s'est écriée sa fille infortunée; non, vous ne gémissez pas : vous le savez, je suis plus malheureuse que coupable!») Retournez dans la maison paternelle; venez mériter mes bontés et votre pardon, venez jouir de l'amitié d'une belle-mère qui, attachée à ses devoirs, pleine d'esprit, de raison et de piété, vous inculquera les principes de la vertu, et vous instruira d'exemple. Si vous ne profitez pas de ce moment d'indulgence que son bon cœur a sollicité pour vous, je vous donne ma malédiction, et vous déshérite à jamais.

«JEAN-JÉRÔME BERTAUT.»

«O mon père! s'écriait Blanche, déshéritez-moi, abandonnez-moi à la misère; mais retirez votre malédiction!» J'ai voulu la rassurer sur cet anathème si injuste, si barbare; mais elle a la faiblesse d'y croire; elle a une si haute idée de l'autorité paternelle, des devoirs et de la soumission des enfans, qu'elle pense que Dieu permet l'accomplissement de ces malédictions. J'ai osé lui dire que c'était son père qui méritait d'être maudit : elle s'est fâchée, et j'ai eu de la peine à l'apaiser.

Voici la copie de la lettre de cette moderne Dalila, bien plus dangereuse que celle qui trahit Samson.

Lettre de madame Wandsieden à Blanche.

«Je vais avoir, mademoiselle, le bonheur d'entrer dans votre famille. J'ai résisté long-temps aux vœux, aux sollicitations de monsieur votre père, aux preuves touchantes de son amitié et de son estime. Je craignais votre désaveu, l'improbation de votre famille; que sais-je? la fortune même de votre père, qui pouvait, aux yeux de l'envie et de la méchanceté, me faire accuser de vues intéressées; mais il m'a protesté avec tant de chaleur et de sensibilité, que j'étais nécessaire à son repos, à son bonheur; il m'a paru si doux, si consolant, de contribuer à la félicité d'un homme plein de religion, de probité, que j'ai cédé à l'amitié et à la reconnaissance. M'en voudrez-vous, mademoiselle, d'avoir accepté le titre de votre belle-mère? Tôt ou tard vous me rendrez justice.

Je ne veux occuper cette place que pour chercher à adoucir vos peines, fléchir un père qui vous aime, mais dont vous avez blessé la tendresse et l'honneur, en oubliant, par une faute grave, cette modestie, ce respect, cette vertu si précieuse... Mais je ne veux pas vous affliger par des reproches toujours amers; mon silence et votre propre cœur, vous en diront davantage. Tout ce que je me permettrai d'ajouter, c'est que Dieu ne bénit jamais des mariages contractés sans l'aveu d'un père. Lisez votre Ancien-Testament: Dieu bénit Jacob, et maudit Ésaü; le premier pour avoir respecté l'auteur de ses jours, l'autre, pour avoir désobéi[1]. De plus, tous ces mariages d'amour se ressentent de l'inconstance de cette folle passion: je n'en ai point vu d'heureux. C'est l'estime réciproque, ce sont les convenances, le respect, et la soumission à ses parens, qui portent la félicité dans le sein des ménages. Vous allez me regarder comme une prêcheuse fatigante: à votre âge la morale ennuie, et l'on marche au hasard, au gré des passions; mais votre raison prématurée, votre esprit naturel, me rassurent sur vos erreurs; trompée par une fausse lumière, vous ouvrirez les yeux, et, brebis égarée, vous rentrerez dans le bercail: j'espère que Dieu vous fera cette grâce. Cependant pardonnez-moi la sévérité de ma censure; le titre de belle-mère que je dois porter demain, m'en fait un devoir. J'ai l'honneur de vous saluer.

« PHILIPPINE WANDSIEDEN. »

Cette lettre, madame, n'allume-t-elle pas votre sang? Pour moi, le mien bouillonne. Quelle impudence! quelle profonde hypocrisie! J'en demande pardon à votre sexe; mais je crois qu'il n'y a qu'une femme capable de couvrir tant de scélératesse du charme de l'innocence et de la vertu. Ce qui surtout irrite ma colère, c'est que l'excellente morale dont brille cette lettre fatale, a jeté le trouble dans l'âme timorée de Blanche. Il faut si peu de chose pour alarmer sa conscience! Cependant je suis forcé de me taire, d'étouffer mes ressentimens; elle veut que je respecte la femme de son père.

Elle vous supplie d'avoir la même indulgence. O Blanche! ta vertu surpasse tes charmes; elle t'élève au-dessus d'une simple mortelle! Je vous envoie la copie de ses deux réponses; elle vous prie de lui mander si vous en êtes contente.

Lettre de Blanche à son père.

« Si votre mariage avec madame Wandsieden vous rend heureux, mon cœur se réjouira de votre bonheur: que ne donnerais-je pas pour en être le témoin, pour le partager avec vous! Mais une démarche, sans doute inconsidérée, m'a fermé l'asile paternel. Oui, ma faute est grande, je l'avoue à vos pieds; mais ne trouverai-je pas la pitié au fond de votre cœur? Votre tendresse pour moi est-elle absolument éteinte? O mon père! laissez-vous toucher par mon repentir, mes larmes et mon malheur. Daignez consentir à mon mariage avec Delmont, et vos enfans voleront à vos genoux pour mériter leur grâce, et aider madame Wandsieden à embellir le reste de votre vie. Vous noircissez mes mœurs: ah! daignez me croire, elles sont encore pures comme le rayon du jour; et si ma mère, du haut du ciel, comme vous le supposez, jette les yeux sur moi, non, elle ne rougira point de sa malheureuse fille.

« Je ne m'afflige pas de la perte de votre héritage; c'est votre bien, le fruit de vos longs travaux et de votre génie; disposez-en à votre gré: la privation de la fortune est un malheur léger; je n'ambitionne pas les richesses: je ne demande qu'un asile modeste et vos bontés. Mais, au nom d'un Dieu de miséricorde et de paix, retirez votre malédiction qui pèse sur ma tête; ayez pitié d'un enfant que vous avez aimée, qui vous aime, vous respecte toujours: puisse le ciel vous rendre aussi heureux que le désire votre fille infortunée!

« Je suis avec respect,

« BLANCHE BERTAUT. »

Lettre de Blanche à madame Bertaut.

« Je vous remercie, madame, de l'intérêt que vous daignez me témoigner dans votre lettre. Je reconnais la sagesse et la solidité de vos préceptes: je vous trouve très heureuse, si vous ne vous en êtes jamais écartée: ma destinée, moins favorable que la vôtre, ne m'a pas permis de régler ma conduite sur mes principes. Forcée de m'en éloigner pour ne pas devenir la plus infortunée des femmes, je n'en sens pas moins le charme du devoir et de la vertu, et vous n'aurez jamais besoin de me le rappeler. Si votre union avec mon père, vos soins, votre société, assurent son bonheur, loin de m'en plaindre, je bénirai le jour où vous entrez dans la maison; et puisque vous prenez le titre de ma belle-mère, veuillez me traiter comme votre fille: fléchissez mon père; obtenez de lui mon pardon et mon mariage avec Delmont: comptez alors sur mon attachement et une reconnaissance éternelle.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« BLANCHE BERTAUT. »

LETTRE XXX.

DELMONT AINÉ A SON FRÈRE.

Récit du mariage de Bertaut.

Avant-hier jendi, à huit heures du matin, le patriarche des amans a épousé Lucrèce-Philippine à l'église de Saint-Nizier, où la noce arriva en deux berlines. Dans la première était l'épousée avec madame Dufour, son amie, femme de cinquante-cinq ans, qui avait sa tête surchargée de plumes, et son cou jaune de diamans; sur ses joues sèches et oblongues était étendue une couche de rouge de quatre pouces de diamètre: cette dame servait de mère ou de paranymphe, comme chez les Grecs. Mademoiselle Philippine Bonnard, âgée de trente-six ans, mais n'en déclarant que trente, étalait une coiffure, une robe, une physionomie tout-à-fait virginales. Sa robe était blanche; de simples fleurs de jasmin ornaient de ses cheveux le galant édifice; une légère teinte de rouge nuançait les lis de son visage; ses yeux baissés de modestie, une mélancolie touchante décelaient sa tendre inquiétude à l'approche de l'hymen. Son frère, l'épée au côté, le plumet au chapeau, la tête haute, l'air d'un Romain qui monte au Capitole, était dans cette voiture avec le mari de madame Dufour, vieux procureur, vêtu de noir, affublé d'une énorme perruque, armé d'une canne à pomme d'or, le nez bourgeonné et le corps massif, court et arrondi en tonneau.

L'autre berline contenait le nouveau Titon, revêtu d'un

[1] Madame Wandsieden choisit mal son exemple; car Ésaü, malgré sa désobéissance à son père en épousant des Cananéennes, vécut cent vingt-sept ans, et laissa une nombreuse postérité.

habit neuf de soie ponceau, relevé d'une veste de drap d'or; la culotte et les bas étaient aussi de soie ponceau, et le tout était surmonté d'une perruque à trois marteaux, aussi blanche que la tête des Alpes ou du Chimboraço: un bandeau de taffetas vert, qui n'était pas celui de l'Amour, garantissait ses yeux des rayons trop vifs du soleil. Il paraissait rajeuni de trente ans, et son visage rayonnait de joie et d'amour.

Trois autres personnages emplissaient cette berline: c'était monsieur Poucet, son premier commis, vêtu d'un habit de soie vert céladon, sous lequel brillait une veste de taffetas blanc, brodée en soie; depuis la ceinture en bas, tout était en noir, ce qui contrastait admirablement avec le vert céladon. M. Lebas, marchand drapier, qui avait fourni les habits de noce, figurait aussi dans cette marche triomphale, en habit de couleur marron, orné d'un bouton d'or. Mais on le présumait plutôt dans la voiture qu'on ne le voyait; car sa tête enfoncée dans ses épaules, et les vertèbres de son dos tournées en arc, le fixaient à quatre pieds de terre. Le quatrième acteur était le vieux chevalier du Bocage, ancien mousquetaire, n'ayant pour fortune que sa gloire passée, son titre de chevalier, et son talent pour les énigmes, les bouquets, chansons, madrigaux et toute espèce de vers érotiques à l'usage des dames. Il a la fécondité de feu l'abbé Pellegrin,

> Qui dînait de l'autel, et soupait du théâtre.

Notre chevalier vit aussi de ses vers; il les porte de maison en maison, du moins dans celles où l'on dîne. Il est le commensal de la cour Bertaut; il fait sa partie de piquet ou de trictrac, donne le bras, à la promenade, à la belle Wandsieden, lui adresse des vers, où tantôt elle est Minerve, tantôt Vénus ou Junon, suivant l'habit ou le bonnet du jour.

Voilà la compagnie qui a escorté les époux à l'autel; aucun de la famille Bertaut n'y a paru. On dit que Philippe a prononcé le *oui* solennel d'une voix tremblante, le front décoré de pudeur. La fête a été célébrée à la campagne, sous des ombrages frais, dans une riante prairie: à l'aspect des deux époux, les fleurs ouvraient leurs calices, les oiseaux chantaient l'hymne d'amour, et toute la nature paraissait s'être revêtue de la robe nuptiale. Bertaut a prodigué les dragées, les confitures, les vins: le chevalier du Bocage a chanté, d'une voix cassée, un épithalame qui célébrait le bonheur de l'époux, le charme de sa Junon, et les angoisses de la pudeur, à l'aspect du dieu de l'hymen: sa muse leur a promis un petit Amour au bout de neuf mois. Toute l'assemblée a applaudi avec enthousiasme à ce chef-d'œuvre de poésie. On m'a assuré que la demoiselle Philippine, à l'heure fatale où l'hyménée attendait sa victime, s'est troublée, a résisté, a versé des larmes; mais enfin le dieu a triomphé de la pudeur aux abois.

> Sur ce qu'il fit pour consoler la belle,
> La modestie a tiré le rideau.

La ville s'est beaucoup amusée de cette noce. Les quolibets, les sarcasmes, les plaisanteries, pleuvaient de toute part. Un jeune homme de seize ans s'est déguisé en nourrice, et s'est offert à Bertaut pour allaiter son enfant; madame, lui avait on dit, devait accoucher au premier jour. Un plaisant lui a envoyé une aune de ruban jaune pour son bonnet de nuit; enfin les railleries et les brocards tombaient comme la grêle dans les orages d'été, et Bertaut pouvait dire comme Achille:

> Suis-je sans le savoir la fable de l'armée?

Voici la copie d'un épithalame qu'il a reçu.

Épithalame à Bertaut.

> Le vieux Titon, enflammé de désirs,
> Met sur son front le bonnet d'hyménée;
> Battez la caisse, Hymen, Amour, Plaisirs,
> Et célébrez cette heureuse journée.
>
> Tel qu'un serpent qui de sa vieille peau
> S'est dépouillé dès le retour de Flore,
> Tel nous voyons Jean-Jérôme Bertaut
> Se rajeunir auprès de son Aurore.
>
> O douce nuit! de ce nouveau Titon
> Dis, redis-nous les hauts faits et la gloire;
> Hymen! et toi, viens poser sur son front
> Le signe heureux de sa triple victoire.
>
> Il a vaincu: la pudeur aux abois
> Se rend, soupire, et baisse un front timide:
> Sonnez, trompette; annoncez les exploits,
> Hymen, Amour, de ce nouvel Alcide.
>
> Mais c'est assez; laissons le doux sommeil,
> De cet époux clore enfin la paupière:
> Il va bientôt, devançant le soleil,
> Recommencer sa brillante carrière.
>
> Flambeau d'hymen, doux astre du plaisir,
> Veille long-temps sur son lit solitaire;
> Et nous verrons briller dans l'avenir
> Vingt Bertaudets, tous vrais fils de leur père.

Ce Bertaut était pourtant jadis l'ami de notre père: quel être indéfinissable! non, je ne comprends rien à l'homme. Adieu, mon cher ami, console-toi de ce petit revers: il te reste encore le meilleur lot que l'on puisse désirer, la jeunesse, la santé, une fortune aisée, et Blanche, qui est le plus beau diamant de ta couronne. *Iterum vale.*

LETTRE XXXI.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Il lui recommande le secret sur la vie de Philippine. Réflexions sur le caractère de Bertaut.

Ta lettre sur la cérémonie et les témoins du mariage m'a fort égayé. Blanche gémit sur son père. Elle voudrait couvrir son égarement, atténuer ses fautes; elle te recommande, encore plus que jamais, un silence profond sur la vie de Philippine. Blanche ne te pardonnerait pas la moindre indiscrétion, même en faveur de sa tante, pour qui son âme est tout ouverte; mais ce secret, dit-elle, n'est pas le sien, et l'honneur de son père lui tient à cœur.

Que de réflexions fait naître la conduite de cet homme qui, comme dit Tacite, *bona juventæ senectus flagitiosa obliteravit!* Quelle révolution dans ses mœurs! honnête homme, estimé jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans, il change tout à coup de caractère et de principes; son âme s'endurcit, se corrompt; il traite avec barbarie une fille douce, aimable, et qu'il a long-temps aimée; il la sacrifie à sa passion, à une vile créature; il brave l'opinion, dévore la honte. Son âme s'est-elle pervertie tout à coup? Non, le germe des vices y était comprimé par les circonstances, comme l'air dans le tube qui le contient: voilà pourquoi tant de gens nous étonnent par l'explosion tardive de leur caractère.

Si nous observions les hommes au sortir de leur berceau : si nous étudions leur premier essor, leurs petites passions, nous verrions dans leurs débats, dans leurs larmes, dans leurs mensonges, dans leur colère pour des hochets, des bonbons, des oiseaux, le germe de l'avarice, de l'ambition, de la jalousie et de toutes les passions qui inondent la terre de vices et de crimes. Sylla avait deviné César ; Charles IX, roi de France, se plaisait à montrer son adresse à abattre d'un seul coup la tête des ânes et des cochons[1]. Ces jeux féroces annonçaient la Saint-Barthélemi.

Farewell, my dear. Je finis par cette maxime si nécessaire dans la vie.

> Durum, sed levius fit patientia
> Quidquid corrigere est nefas...

LETTRE XXXII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Histoire de ses amours avec Blanche.

> Sexe aimable et charmant, sans toi l'homme sauvage,
> Jamais du vrai bonheur n'aurait connu l'image ;
> Son cœur triste et féroce, ainsi que ses désirs,
> Aurait connu les maux et jamais les plaisirs.

Puisque mon âme s'épanouit aux doux rayons du jour naissant, qu'un calme enchanteur règne autour de moi, que mon esprit, rafraîchi par le repos de la nuit, reprend son ressort et se remplit du souvenir de Blanche, je vais commencer le récit de nos amours, pour servir de suite à la vie de la dame Philippine, jadis Bonnard, puis Wandsieden, et aujourd'hui Bertaut, et en former un corps d'ouvrage que mes enfans pourront lire un jour, et peut-être léguer à la postérité, en défigurant les noms. Cependant il y a assez de fadeurs érotiques, de romans prétendus moraux répandus dans le beau monde, pour égayer les longs loisirs, et dissiper l'ennui des belles vaporeuses ; et quoique Salluste ait dit : *Quo mihi rectius videtur, quoniam vita ipsa qua fruimur brevis est, memoriam nostri quam maxime longam efficere...*, je ne suis pas de son avis ; et ma devise est : « Plus de sagesse que d'esprit, et plus de repos que de gloire. » D'ailleurs, j'ai les ailes trop courtes pour m'élever ; et, attaché à la médiocrité, je n'aspire pas même à être canonisé après ma mort.

Blanche est fille unique de M. Bertaut, négociant de Lyon, ennobli par l'échevinage. Sa mère, en accouchant d'elle, la dévoua à la Vierge, et fit vœu de lui faire porter l'habit blanc jusqu'à l'âge de sept ans. La pauvre petite Blanche était désolée de se voir vouée à une seule couleur ; sa joie était sans égale lorsqu'elle pouvait dérober un ruban vert ou bleu, et l'essayer sur sa tête. Mais si sa bonne la surprenait avec ce ruban, elle la grondait, et lui disait qu'elle faisait pleurer la sainte Vierge. Lorsque Blanche eut atteint sa septième année, elle reçut des mains d'un prêtre une robe de couleur qu'il venait de bénir, et la dépouille de Blanche fut donnée aux pauvres. C'est peut-être à ce dévouement que Blanche doit sa dévotion et son attachement particulier à la Vierge. *Adeo in teneris assuescere multum est.*

[1] Lansac, un des favoris de ce roi, l'ayant trouvé un jour l'épée à la main contre son mulet, lui demanda gravement quelle querelle était survenue entre sa majesté très chrétienne et son mulet.

La première fois que je vis Blanche, j'avais vingt-quatre ans, et elle

> Era ancor sul fiorir di primavera
> Sua tenerella, è quasi acerba etate :

c'est-à-dire qu'elle venait de passer d'un an son troisième lustre. Je la rencontrai dans un concert chez madame de Saint-Omer sa tante. Blanche y chanta, ou plutôt on la fit chanter en dépit de Polymnie et d'elle-même. Au peu de voix que la nature lui avait donné, se joignaient la contrainte et la timidité ; tout cela réuni ne produisait pas un chant bien mélodieux. Cependant tout le monde, surtout la belle jeunesse, s'empressa de la féliciter sur ses talens, sur le charme de sa voix ; moi seul je n'eus pas la force de lui donner un grain d'encens : ce que j'admirais le plus en elle, ce fut sa répartie à un jeune agréable qui la comparait à une sirène. « Monsieur je suis une sirène comme vous êtes Ulysse. » Je compris à ces mots qu'elle n'était pas dupe des éloges, et qu'elle avait autant de jugement que d'esprit. A mon tour, je lui adressai la parole, et lui demandai si elle apprenait la musique depuis long-temps ? « Depuis trop long-temps pour les progrès que j'y fais ; mais ma mère, idolâtre de cet art, veut me rendre musicienne en dépit de la nature, et je fais tous mes efforts pour lui plaire.— Il me semble que la nature a tant fait pour vous, qu'il faut lui pardonner le peu d'inclination qu'elle vous a donné pour la musique. » Cette réponse m'attira un de ses regards ; elle fut satisfaite et surprise de l'adresse de ma louange et de ma manière de la consoler.

Je fus occupé à une table de jeu, et je ne lui parlai plus de la soirée. Le lendemain, mon frère me demanda comment je la trouvais ? « De l'esprit, une taille charmante, un air froid et mesuré : voilà ce que j'ai vu. — Sans aucun intérêt ?—Celui de la curiosité. Sa physionomie est spirituelle, mais elle manque d'expression et de mouvement : son chant surtout ne m'a pas séduit. — C'est ce qui a fait tort à sa figure.—Cela peut être, il en faut moins dans une première entrevue ; l'extrême médiocrité d'un talent dont on veut se parer donne une teinte de ridicule qui efface les meilleures qualités et la beauté même. — On peut être honnête homme, et mal faire des vers. — D'accord ; mais l'ineptie du poëte fait rire aux dépens de l'honnête homme. — Cette demoiselle ne chante que par complaisance pour sa mère, qui met une grande importance à l'acquisition de ce talent. — Cela me rappelle qu'un jour je demandai à une mère quel était son système d'éducation pour sa fille ? « La musique, me dit-elle, le piano ou la harpe et la danse.—Apparemment, madame, que vous la destinez à l'opéra ? »

Deux jours après, j'allai voir madame de Saint-Omer : elle était seule. Dans la conversation, elle me dit : « Savez-vous que ma nièce vous a distingué de la foule des jeunes gens ? elle vous trouve l'esprit plus juste, plus agréable que nul d'entre eux. » Cette préférence de Blanche me frappa, et me fit désirer de la revoir. D'autre part, mon frère eut l'indiscrétion de confier à madame de Saint-Omer notre entretien sur sa nièce. Cette dame la mit dans la confidence. Blanche en fut piquée ; sa pensée était loin de moi, et depuis cet aveu, mon souvenir l'occupait.

> Avant l'amour, l'amour-propre était né.

De sorte que Blanche et moi, par des motifs de vanité bien opposés, nous nous trouvâmes occupés l'un de l'autre.

Il y eut un second concert chez madame de Saint-Omer. Blanche refusa de chanter, sous le prétexte banal d'un rhume; mais madame de Saint-Omer avait enfin persuadé à sa belle-sœur que la voix de sa fille était peu agréable, et que son chant l'exposait à la dérision, ou au moins au désagrément d'ennuyer. Pendant tout le concert, peu éloigné de Blanche, je la regardais souvent, et nos yeux se rencontrèrent plusieurs fois. Le concert fini, je l'abordai, et lui dis: « Vous nous avez privés du plaisir de vous entendre. — M'en savez-vous mauvais gré? me répondit-elle avec un fin sourire. Je gage que si j'avais pris votre avis vous m'auriez conseillé le silence. » A ces mots plusieurs jeunes gens se récrièrent et témoignèrent leurs regrets sur son rhume: aucun d'eux ne le pensait. C'est ainsi que la politesse emprunte la voix de la flatterie pour caresser l'amour-propre de ceux que l'on déchire, ou du moins que l'on raille dans leur absence; et si Blanche n'avait pas eu le bon esprit de s'apercevoir de la fausseté des éloges qu'on lui prodiguait, elle aurait fatigué nos oreilles encore long-temps. Je connais une femme qui, depuis quinze ans, chante, dans les grandes occasions, le même air avec une voix aigre et discordante : *et flatteurs d'applaudir*, et elle de se pavaner.

On parla des succès d'une veuve très connue qui a plus de physionomie que de beauté, et de vivacité, d'enjouement que d'esprit. « Oui, dit Blanche, en me jetant un coup d'œil rapide, elle n'est pas jolie; mais elle a une physionomie animée et expressive, et c'est ce qui plaît aux hommes.—Oui, mademoiselle, lui dis-je, ces airs de tête, ces physionomies vives et enjouées surprennent notre suffrage; mais une physionomie noble, la modestie, la décence du maintien, la finesse de l'esprit, font des impressions qui deviennent plus profondes tous les jours. » Je vis dans son regard qu'elle était satisfaite de ma rétractation. Sa mère, qui s'approcha de nous, se mêla à notre entretien, et me demanda pourquoi, cadet de famille et d'une maison noble, je n'étais pas entré dans le service, profession si honorable en France? Je lui dis que j'avais servi quatre ans dans la cavalerie, mais que j'avais trouvé la vie de garnison tellement oiseuse, insipide, et la plupart de mes camarades si mortellement ennuyeux, qu'étant allé passer un hiver à Paris, je n'avais pas eu la force de quitter les délices de *Capoue* pour retourner végéter dans un régiment. « Vous êtes donc sans état? - Oui, madame; je sais que c'est un tort en France: mais j'ai lu dans La Bruyère: « Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne : âge d'or, état le plus naturel de l'homme. » Au reste, j'ai un plan arrêté dans ma tête: j'aime beaucoup la lecture, le séjour et les travaux de la campagne: la nature est pour ceux qui l'habitent. Je possède un joli domaine à deux lieues de Lyon; il est borné ainsi que mes désirs. Je suis trop jeune encore pour m'y renfermer; d'ailleurs, j'y voudrais une compagne qui chérît comme moi la vie retirée et champêtre. De plus, je veux connaître les hommes, leurs usages, leurs lois, l'influence des climats, des gouvernemens, sur les mœurs et les caractères; pour acquérir ces connaissances, mon projet est de voyager dans divers pays. A mon retour, avec cette provision de lumières, d'idées nouvelles, je cultiverai mon esprit et mon champ; si j'ai le bonheur de former un hymen selon mon cœur, je jouirai avec ma femme de mes prés, de mes bois, des bienfaits de la nature, et je veillerai à l'éducation de mes enfans. Pensez-vous, madame, que dans cette situation je sois un homme inutile à ma patrie? — Non, vous serez un philosophe citoyen. » On annonça le souper: je donnai la main à Blanche, mais je ne fus point placé près d'elle. Au sortir de table, je lui dis: « Il en est, mademoiselle, de certains objets comme des tableaux des grands maîtres, plus on les voit, et plus on les admire. » Blanche paya mon compliment d'un doux souris. Quand on se retira, je donnai la main à madame Bertaut jusqu'à sa voiture, et lui demandai si elle n'irait pas le lendemain au spectacle voir jouer mademoiselle Sainval l'aînée, dans Iphigénie? Elle me répondit qu'elle avait fait l'impossible pour avoir une loge, mais sans succès. Je lui dis que mon frère en avait une, et qu'il se ferait un plaisir de lui offrir deux places. Elle les accepta.

Revenu chez moi, je demandai sa loge à mon frère, pour les dames Bertaut. « Quoi!... pour cette Blanche si froide, si réservée, qui chante si mal?—Oui, cette aimable enfant m'enlève, m'enchante; les taches ont disparu, je ne vois qu'un soleil sans nuages. — Te voilà donc *sous le charme!* comme dit le cher Diderot. — Oui, ravi jusqu'au troisième ciel!—Cela étant ainsi, je te cède ma loge. » A midi, je volai chez madame Bertaut. Je ne vis point Blanche; elle était occupée avec son maître de géographie et de grammaire : mais à cinq heures, je vins prendre la mère et la fille, pour les mener au spectacle. Quelle affluence! quelle assemblée magnifique! Cent femmes couvertes de fleurs, de diamans, parées de leurs attraits et de l'illusion des lumières! et Blanche près de moi, brillante de tout l'éclat de la jeunesse et de la douce gaîté qui l'embellit! Ajoutez à tant de séduction l'intérêt touchant de la pièce, l'harmonie des vers, le jeu pathétique et vrai de l'incomparable Sainval l'aînée dans le rôle de Clytemnestre. Tout cela me jeta dans une extase délicieuse. Renaud, dans le palais d'Armide, n'était pas plus enchanté que moi.

Ed in quel punto ei sospirar si sente
Profondo si, che pensi, or l'alma fugge,
E'n lei trapassa peregrina.

Après le spectacle, nous allâmes souper chez madame de Saint-Omer, en nombreuse compagnie: la conversation roula sur le jeu de l'actrice et sur la tragédie de Racine. Mademoiselle Sainval fut trouvée inégale et sublime : telle était mademoiselle Duménil. Madame de Saint-Omer me demanda si je ne croyais pas Iphigénie la plus belle des pièces de Racine? « Voltaire, lui dis-je, la regarde, avec Athalie, comme les deux chefs-d'œuvre du théâtre. Il s'écrie, au sujet d'Iphigénie : « O véritable tragédie! ô beauté de tous les lieux et de tous les temps! » Cependant si j'osais avoir un avis après un si grand maître, cette pièce me paraît un peu lente dans sa marche; les développemens sont superbes; mais, plus resserrés, ils feraient plus d'effet. Sans doute Iphigénie inspire un grand intérêt; mais quelle différence de cette impression avec celle que font Aménaïde, Mérope, et cette Zaïre si malheureuse, si aimable, si tragique! Dans Iphigénie, j'admire l'art, l'ordonnance du tableau, la beauté des caractères, quoique Ulysse me paraisse un peu faible; Agamemnon, plus vain qu'ambitieux, et père indécis. J'admire surtout la magie du style. Mais à la représentation on est ému, et non déchiré : j'admire Iphigénie, lorsqu'elle dit à Achille pour le consoler de sa mort:

Songez à ces moissons de gloire,
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire:
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.

Sans doute ces sentimens sont dignes de la fille d'Agamemnon; mais ils affaiblissent l'intérêt. Comparons ces beaux vers avec les regrets touchans de Zaïre:

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour.
Je lui crie, en pleurant: Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime
Se montrent dans mon cœur entre le ciel et moi.
. . . .
Ah! que fait Orosmane! il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas!

et toute cette scène si tragique, si déchirante. Ce qui me paraît encore atténuer l'intérêt que doit inspirer Iphigénie, c'est le sort de la malheureuse Ériphile, bien plus passionnée que sa rivale, et bien plus à plaindre. Voyez comme elle s'énonce au second acte.

Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus, et je vois le jour que je respire,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire.

« Écoutez encore ce qu'elle répond à sa confidente, qui lui dit qu'Iphigénie est aimée:

Et tu la plains, Doris! par combien de malheurs
Ne lui voudrais-je pas disputer de tels pleurs!
Quand je voudrais, comme elle, expirer dans une heure,
. . . .
Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée;
Je suis, et je serai la seule infortunée.

Eh oui! on ne peut être plus malheureuse. Sans doute, elle est coupable; mais son crime est celui de l'amour, celui que nous pardonnons le plus facilement. Je trouve de plus une très grande différence entre les intérêts de ces deux pièces. Dans Iphigénie, les Grecs veulent immoler une jeune princesse pour se rendre les vents favorables: cette faveur des vents nous importe fort peu; d'ailleurs Iphigenie, sans combat, sans agitation, se laisse traîner à l'autel comme une génisse que l'on va sacrifier. Zaïre, par une idée et chrétienne et sublime, gémit, lutte entre l'amour et sa religion, entre ce qu'elle doit à son amant, et ce qu'elle doit à sa famille et à son Dieu.

« Une autre censure que j'aurai la témérité de basarder tombe sur le caractère d'Achille, qui doit être inexorable, bouillant, impatient du repos, et qui dans plusieurs circonstances me paraît un peu tranquille. Lorsque Arcas vient annoncer que l'on attend Iphigénie à l'autel pour la sacrifier, il écoute avec calme une tirade de vingt vers, que Clytemnestre récite à ses pieds, à laquelle il répond enfin:

Madame, je me tais et demeure immobile.

« Achille immobile! quand on l'outrage! lorsqu'on veut immoler sa maîtresse, sa femme! Après ce long silence, il débite une cinquantaine de vers dans sa scène avec Iphigénie: c'est beaucoup parler pour un guerrier si bouillant, si irascible. Je me mets en sa place, et je sens que, si on voulait sacrifier ma maîtresse, je dirais, comme Achille le dit un peu trop tard:

Il faut des actions et non pas des paroles,

et j'irais sur-le-champ me mettre à la tête des Thessaliens, si j'avais l'honneur de les commander. Il est vrai qu'il débite enfin ces beaux vers:

Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, madame:
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
. . . .
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.

Mais il a fallu du temps pour allumer sa colère. Il y a, dans l'Achille à Scyros de Métastase, une petite scène où ce héros conserve le caractère que Homère lui a donné: c'est le même feu, la même impatience; ses phrases sont brèves et fières (27). »

Ma critique donna de l'humeur à un bel-esprit de soixante ans, qui avait fait dans sa jeunesse deux comédies sifflées. Il dit ironiquement:

C'est dommage, Garo, que tu n'es pas entré
Au conseil de celui que prêche ton curé.

« Pardon, monsieur, mais votre critique ne flétrira pas les palmes de Racine, le premier des tragiques. — Je suis loin de vouloir flétrir ses palmes; mais il a des rivaux. Voltaire l'emporte sur lui par l'effet théâtral. — Et sans doute par le style? — Non monsieur, je crois Racine le plus parfait de nos poëtes; ses images sont justes et heureuses; ses expressions pleines d'énergie et d'éclat. Cependant je vous étonnerais bien, si je vous disais que peut-être Voltaire, qui lui est inférieur sous ces rapports, l'emporte souvent par la grâce et la facilité; mais, dans un ouvrage dramatique, le style n'est presque qu'un accessoire. Si vous commandiez à deux excellens peintres des tableaux pour un plafond, que l'ouvrage de l'un fût plus fini, plus parfait, vu de près; que celui de l'autre, plus faible à quelques égards, mais travaillé avec de plus larges touches, produisît un plus grand effet dans l'éloignement, lequel des deux tableaux placeriez-vous à votre plafond? sans doute le dernier, parce que c'est d'en bas que vous voulez le voir, et non monter sur une échelle pour jouir de la perfection de l'autre. Ainsi la tragédie est un spectacle; son but est d'intéresser les spectateurs par la terreur et la pitié encore plus que par la beauté du style. — Quoi! monsieur, oseriez-vous soutenir que Andromaque n'est pas une pièce aussi tragique, aussi déchirante que Zaïre? — Oui monsieur, j'ose le soutenir: cette tragédie de Racine, tout admirable qu'elle est par la création du rôle d'Hermione et d'Andromaque et une foule de très beaux vers, n'arrache point de larmes: on ne s'intéresse ni à Hermione, ni à Oreste, encore moins à Pyrrhus, héros un peu dégradé. Andromaque seule fixerait tout l'intérêt; mais on sait qu'elle n'a qu'à dire un mot pour changer sa situation..... — Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous êtes encore bien jeune pour attaquer un homme tel que Racine. — Mon âge est pourtant celui où vous donniez jadis vos comédies au public, et l'âge où l'on compose doit être capable de jugement. » La réponse était mordante: je lui rappelais un triste souvenir; mais son ton et sa morgue m'impatientaient. Madame de Saint-Omer prit alors la parole, et dit: « J'avoue que je suis émue à la représentation d'Iphigénie et d'Andromaque, mais je n'y pleure pas, moi facile à pleurer. M. Delmont a une grande autorité pour lui. Voici ce que j'ai ouï dire à d'Alembert: « Notre théâtre est à la glace; il n'y a, dans

la plupart de nos tragédies, ni vérité, ni chaleur, ni action; ni dialogue : les pièces seules de Voltaire ont du mouvement et de l'intérêt, et, ce qui vaut bien cela, de la philosophie, non pas de la philosophie froide et parlière, mais de la philosophie en action. Corneille disserte; Racine converse; c'est plus l'art de la versification qu'il faut étudier chez lui, que l'art du théâtre. Saint-Lambert donne aussi la palme tragique à Voltaire.

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,
D'un poignard plus tragique il arma Melpomène.

De ce parallèle entre ces deux grands hommes nous pouvons conclure que Racine et Voltaire ont eu deux buts différens : Racine s'est plus attaché au style, à l'art des vers, qu'aux effets; il travaillait pour être lu. Voltaire imagine des situations fortes, pathétiques et déchirantes, pour agiter le spectateur; et tous deux ont atteint leur but (28). »

Ce souper fut très agréable : le désir de plaire à Blanche échauffa mon éloquence; je m'aperçus qu'on m'écoutait avec intérêt.

Plus je vis Blanche, plus je découvris de grâce dans son esprit, de beauté dans son âme, et plus le trait de l'amour pénétra dans la mienne. Mais l'inquiétude mêlait ses épines aux délices d'un sentiment nouveau. Je ne pouvais savoir si le cœur de Blanche s'ouvrait à la tendresse. Je ne lui parlais de mon amour que sous le voile de la galanterie; et il est si aisé à une femme de détourner le sens d'une phrase, ou de feindre de ne pas l'entendre! L'amour vrai n'est pas confiant : je résolus d'emprunter les pinceaux de la poésie, dont les couleurs donnent plus de grâce et d'énergie à la pensée, et plus d'audace à l'amour. J'invoquai Apollon, il m'inspira, tant bien que mal, dans une promenade matinale que je fis à la campagne. Les vers faits, encadrés dans un papier à vignettes, il fallait les donner : Blanche m'en fournit l'occasion. Elle me demanda si je ne m'étais jamais amusé à faire des énigmes? « Pardonnez-moi : ma muse ne les a pas dédaignées; et si vous le permettez, je vous en donnerai une à deviner. Le même jour, je lui remis, au lieu d'énigme, les vers suivans :

Vers à Blanche.

Nous admirons, au lever des beaux jours,
Le gazon frais, la naissante verdure;
Nous caressons cette fleur des amours,
Pour peu d'instans, reine de la nature.

Lorsque Phébus, aux bords de l'orient,
Sur un char d'or commence sa carrière,
Le cœur ému, saisi d'étonnement,
Nous contemplons l'éclat de sa lumière.

Au fond des bois, le chant d'un jeune oiseau,
Son vol léger, nous plaît, nous intéresse;
Le bêlement, l'air doux d'un faible agneau,
Réveille en nous la voix de la tendresse.

Ah! quels seront nos vœux, nos sentimens,
Quand nous verrons, par un rare assemblage,
Un doux objet unir grâce, talens,
Esprit, raison, aux charmes du bel âge!

Oui, c'est alors qu'on doit du fond du cœur,
En attestant la puissance immortelle,
Jurer aux pieds de cet être enchanteur
De l'adorer et de mourir fidèle.

Dès que je pus parler à Blanche en particulier, je lui demandai si elle avait trouvé le mot de l'énigme? « Oui, me dit-elle, le mot est *flatterie*, *adulation*. — Pardonnez-moi, le mot est *vérité*. »

En amour, l'ombre d'une faveur, l'appât d'un sourire, donnent des ailes à l'espérance, et l'espérance est la vie de l'amour. Plus épris de jour en jour, je sentais mon existence liée à celle de Blanche, comme, selon la fable, la vie des Hamadriades était attachée à celle des arbres. Cependant mon cœur était surchargé d'un sentiment qu'il est si doux de répandre, et la crainte enchaînait ma pensée, ma plume même. Blanche ne voulait recevoir ni vers ni prose. Dans le besoin de m'occuper d'elle, j'avais rimé un madrigal. Ne pouvant le faire lire, je voulus du moins le faire entendre, sans qu'elle s'en doutât. Nous étions à la promenade avec sa mère et madame de Saint-Omer, assis sur des chaises, éloignés de la foule. J'avais dans ma poche un volume des œuvres de Dorat, qui paraissaient alors. J'en parlai : madame de Saint-Omer me pria de leur lire quelqu'une de ses pièces. Je lus l'Épître aux sages, dans laquelle Dorat donne de si bons conseils à Voltaire et à Rousseau; après quoi, je récitai mon madrigal, en feignant de le lire dans le livre.

Madrigal à Blanche.

Les dieux t'ont tout donné. Ta figure est charmante :
Ton esprit nous séduit, ton regard nous enchante;
Ce n'est qu'auprès de toi qu'on aime à respirer;
Tu portes le bonheur où tu daignes paraître.
Je n'ai nul de ces dons; mais, plus heureux peut-être,
J'ai reçu de ces dieux un cœur pour t'adorer.

Blanche, ayant quelque soupçon de ma ruse, me prit le livre, chercha le madrigal; et ne le trouvant point, un beau vermillon colora son visage. Madame de Saint-Omer s'en aperçut, et me dit à l'oreille : « Vous êtes un fripon; vous parez les autres de vos plumes. »

Quelques jours après, Blanche voulut se venger du tour du madrigal. Je la trouvai seule avec Julie, dans la chambre de sa mère, lisant l'Aminte du Tasse. « Vous aimez donc, lui dis-je, la langue italienne? — Oui, beaucoup; elle a une harmonie, une douceur d'expression qui m'enchante. » Je pris le livre, et lui dis en l'ouvrant : « Entendez-vous bien ces mots : *Io amo, io amo; van le tigre in amore, ama il leon superbo?* » Ce que j'exprimais avec toute la chaleur du sentiment. — Cela est commun, me dit-elle en reprenant le livre; mais je lisais tantôt le portrait de l'Amour dans l'*Amore fugitivo*. Comme je suis très écolière dans cette langue, je vous prie de m'expliquer des vers que je n'entends pas; par exemple ceux-ci :

Di luzziughe e di vezzi,
E pieno il suo parlare. »

Je compris sa malice dans cette explication qu'elle demandait; cependant, sans rien affecter, je traduisis ainsi ces vers :

Son parler est rempli de séduisans mensonges.

— Fort bien, dit-elle; » et puis continua de lire :

Et son le voci sue sottili e chiare

« Ses paroles sont insidieuses et claires. — A merveille!

Ha sempre in bocca il ghigno;
È l'inganno e la frode
Sotto quel ghigno asconde,
Come tra fiori angue maligna.

« Il a toujours le sourire sur la bouche; mais sous ce

sourire il cache la fraude et l'astuce, comme le serpent venimeux se cache sous les fleurs. »— Ce portrait est effrayant, et malheureusement ses couleurs ont de la vérité.—Non, mademoiselle, pas toujours; et Voltaire a dit avec plus de justesse,

Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
A deux carquois tout-à-fait différens !
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure (29).

« Voilà, mademoiselle, le véritable amour, celui que vous inspirez. » A cette déclaration, Blanche s'écria : « A propos! je n'ai pas fait avertir ma mère que vous étiez ici. » Aussitôt elle s'élance à la porte, et appelle sa mère. Un peu dépité de cette évasion, et inquiet pour mon amour, je résolus d'évoquer la jalousie pour pénétrer dans le cœur de Blanche à l'aide de son flambeau. Nous fûmes priés d'un grand souper chez madame de P***, la famille Bertaut et moi. Madame de Vernon, à qui j'avais donné quelques soins, en femme de bon ton, arriva la dernière, brillante de l'éclat de la plus élégante parure. Bien des hommes pensent que ce sexe se pare pour eux : non, c'est pour exciter l'envie des autres femmes et éclipser leurs rivales. Madame de Vernon, d'une figure dont elle était idolâtre ; ambitieuse d'hommages, dont le nombre la flattait plus que le choix ; le cœur froid, la tête vide, grande musicienne, couvrant, par l'agrément et la vivacité d'un esprit léger et un grand usage du monde, l'ignorance absolue des connaissances les plus communes, inconséquente par nature, étourdie par système, n'avait d'autres pensées, d'autre sentiment que le désir de plaire et de briller. Victime de la mode, elle lui sacrifiait sa santé, sa raison, son bonheur. Heureuse, si jamais la mode venait de penser et d'être raisonnable (30) ! C'est de la coquetterie de cette beauté que j'avais encensée, que je voulus me servir pour faire entrer la jalousie dans l'âme ingénue et sensible de Blanche, et donner l'éveil à l'amour.

Madame de Vernon, en entrant, m'honora de ses regards et de ses reproches sur la rareté de mes visites, et me nomma sans attendre ma réponse, son partenaire au wisk. J'acceptai : le jeu ne finit qu'après souper, et Blanche, que j'avais feint de négliger, s'était déjà retirée.

Le lendemain, dimanche, nous avions une partie de campagne arrangée, avec mesdames de Saint-Omer et Bertaut, pour aller dîner chez M. R***, à sa belle maison qui décore les bords de la Saône. Avant le dîner, nous allâmes nous promener dans ses charmantes allées, plantées en amphithéâtre, qui dominent la rivière. En y montant, je donnais le bras à Blanche; plus lestes et plus jeunes que les autres, insensiblement nous les devancions. Lorsque nous fûmes à quelque distance, Blanche me demanda ce que j'avais fait à ma partie. « Nous avons perdu : madame de Vernon joue si étourdiment! sa tête n'est jamais au jeu. — Je n'en suis pas surprise; votre table était bruyante; vous n'avez cessé de rire et de parler. — Vous en êtes-vous aperçue? — Mais tout le monde le disait autour de moi. — Avec raison : il faut convenir que madame de Vernon a été très aimable; elle a un enjouement intarissable et beaucoup d'esprit. — J'en suis persuadée. Cependant vos éloges me paraissent suspects, car on prétend que vous lui avez été attaché. — Oui, je lui ai fait ma cour. » A cet aveu, je sentis qu'elle s'appuyait plus faiblement sur mon bras. « Expliquez-moi, poursuivit-elle, ce que l'on entend par cette phrase banale, *faire sa cour;* n'est-ce pas aimer? aspirer à plaire? — Mais à peu près : c'est un mot métaphorique. — Vous aimiez donc madame de Vernon? — Je ne la haïssais pas : sa coquetterie est si séduisante! » Blanche alors quitta tout-à-fait mon bras, et nous marchâmes quelque temps séparés l'un de l'autre. Je jouissais tacitement de son dépit, et m'applaudissais de ma ruse. Mais je n'eus pas la dureté de prolonger cette situation; je lui dis : « Vous savez donc que j'ai suivi le char de cette divinité?—Oui; hier on en parlait assez ouvertement; et je crus voir que l'on ne vous approuvait pas. — A mon âge, avec un cœur sensible, inoccupé, l'on a besoin de doux sentimens, et l'on s'abandonne au premier objet qui retire l'âme de sa léthargie. Mais j'ai bientôt reconnu, en vous voyant, que j'avais pris le fantôme pour la réalité. L'illusion s'est évanouie, et il n'est resté dans mon cœur que votre image, que le temps n'effacera jamais. » Blanche, qui s'était un peu rapprochée au commencement de ma période, reprit tout doucement mon bras, quand je l'eus achevée. Je goûtais un plaisir infini dans cette petite scène, qui me dévoilait son cœur. Elle me demanda si je verrais encore madame de Vernon? « Oui, mademoiselle, dans l'occasion. Quel motif aurais-je de l'éviter? je puis la voir sans danger. — Je crois plus à cet aveu qu'à des protestations et à des sermens. — Ah! mademoiselle, achevez mon bonheur. Puis-je me flatter d'être aimé? — Laissez-moi mon secret; il m'échappera peut-être malgré moi. »

Madame Bertaut, femme aimable, vertueuse, et mère tendre, s'aperçut bientôt de notre inclination, et en parla à sa fille, qui lui ouvrit tous les replis de son cœur. Cette bonne mère approuva notre amour; elle me demanda quelques détails sur ma fortune : elle en fut satisfaite. « Cette médiocrité, me dit-elle, suffit à votre bonheur, en est peut-être la source. J'ai souvent désiré que M. Bertaut fût moins opulent ; j'aurais eu plus de jouissances et moins d'embarras. Je lui parlerai, et je suis persuadée que nous aurons son agrément pour le mariage. » Je devais m'en flatter, Bertaut paraissait avoir de l'amitié pour moi ; je faisais souvent sa partie de trictrac, je me dévouais pour l'amuser ; je faisais des écoles, et me laissais gagner. L'amour-propre, dans les moindres bagatelles, aime toujours à triompher et à jouir de sa supériorité. De plus, mon père étant prévôt des marchands, lui avait rendu quelques services. Les parties de trictrac les lui rappelèrent. Depuis, les charmes de la veuve Wandsieden ont effacé les bons offices du père et les parties de trictrac du fils. Mais alors il me permit d'aspirer à sa fille, et il renvoya notre mariage à l'époque de ma majorité.

Nous jouîmes, pendant quelques mois, du calme délicieux d'un amour réciproque. Heureux du présent, plus heureux encore des promesses de l'avenir, nous traversions le champ de la vie dans une sécurité, dans un ravissement céleste ; mais l'adversité étendait déjà sur nous son ombre fatale. M. Bertaut donnait une petite fête à sa famille pour célébrer l'anniversaire de son mariage : c'était la vingtième année. J'étais du nombre des convives ; le festin était égayé par le plaisir, les bons mots, et des couplets chantés en l'honneur des deux époux.

Madame de Saint-Omer animait tout par sa gaîté et son esprit : sa mémoire, ornée par la lecture et par les

anecdotes qu'elle avait recueillies dans ses divers voyages à Paris, soutenait, variait la conversation. Bertaut lui-même, échauffé par le Champagne, se livrait à la joie. Au dessert, il fait apporter une coupe de vermeil, la remplit de vin, en boit une partie, et, suivant l'usage antique, donne la coupe à sa femme, en lui disant : « A toi, Junon; buvons à nos amours. » Madame Bertaut ne répond rien, ne reçoit pas la coupe. Son mari lui demande si elle a perdu la parole. même silence. Bertaut se fâche, et nous de rire. Mais, le premier, je m'aperçois d'un changement dans la figure de cette malheureuse femme; ses muscles se contractaient, et donnaient à son visage l'expression d'un rire sardonique. Je m'écriai : « Madame, qu'avez-vous? » A ce cri, Bertaut la regarde, et, croyant que sa femme se moquait de lui, il s'emporte et la gronde. Elle reste immobile. Alors tous les regards se fixent sur elle; sa tête s'incline, son corps se penche sur la table, et nous découvrons enfin qu'elle est frappée d'apoplexie. On s'écrie, on se lève, on l'entoure; les domestiques accourent, l'emportent sur son lit. Son âme s'éteint, la langue et un côté du corps sont paralysés. Le désordre, l'effroi, le désespoir, sont dans la maison, dans tous les cœurs. Chacun s'empresse, parle, court, prépare des remèdes; on apporte des eaux spiritueuses : médecin, chirurgien, apothicaire, sont mandés. Au milieu de cette tempête, je voyais Blanche tout éplorée, à côté du lit de sa mère; elle l'appelait, prenait sa main, la baignait de ses larmes. Cette tendre mère un moment parut l'entendre; elle jeta sur elle un regard plein d'amour et de langueur; on voyait qu'elle voulait lui parler, mais sa langue était enchaînée. Je tournai par hasard les yeux sur Bertaut; il était assis tranquillement devant la cheminée, et attisait le feu : je ne réfléchis point alors sur ce calme qui m'aurait annoncé son caractère. Que de traits pareils nous échappent, qui nous éclaireraient sur le moral d'un homme, et nous expliqueraient des résultats qui nous étonnent!

Les secours, deux saignées rendirent l'usage de la raison à cette mère infortunée; mais sa langue resta embarrassée, et la moitié du corps percluse. Elle s'efforça de se faire entendre par signes; je compris qu'elle ne s'occupait que de nous, et qu'elle tâchait de nous rassurer. Quel coup de foudre! Au milieu de la joie d'un repas de famille, d'un renouvellement de noces, tomber dans les bras de la mort! Madame de Saint-Omer, quoique très affectée, fut celle qui montra le plus de courage et de présence d'esprit. Je me retirai, au grand jour, accablé de tristesse, l'esprit noirci de tristes pressentimens : la douleur, les larmes de Blanche, achevaient de me percer le cœur.

D'abord, après mon dîner, je courus m'informer de l'état de la malade : on me refusa la porte, mais j'appris qu'elle était un peu mieux. Pendant trois jours de suite, je me présentai, et ne fus point reçu. Désespéré de ne plus voir Blanche, je lui écrivis un billet, dans lequel je lui disais que je ne pouvais supporter plus long-temps la privation de sa vue. Voici quelle fut sa réponse.

Billet de Blanche.

« Vous souffrez loin de moi : me croyez-vous moins affectée? Mais dois-je songer à votre satisfaction, à la mienne, lorsque la mère la plus tendre, la plus chérie, est sur un lit de douleur et lutte contre la maladie et la mort? Ce n'est pas mon devoir seul que je consulte aujourd'hui, qui cependant sera toujours la règle de ma conduite; c'est mon cœur, c'est ma tendresse pour une mère adorée. Toute renfermée dans mon affliction, je ne puis éprouver aucune sensation agréable tant que ma mère sera souffrante et en danger. Demain, jeudi, à huit heures du matin, je fais dire une messe pour implorer la miséricorde du ciel pour elle et pour moi. Trouvez-vous à l'église de Saint-Nizier, je vous verrai. »

Par Apostille.

« Au nom du ciel, n'augmentez pas mon chagrin par vos plaintes et votre faiblesse. »

A sept heures du matin j'étais à Saint-Nizier, où j'eus le loisir d'entendre bien des messes. A huit heures je vis entrer Blanche enveloppée d'une grande coiffe, le visage pâle et défait. Je ne l'aurais pas reconnue, sans Julie qui l'accompagnait. Elle me fit une légère inclination de tête, se mit à genoux non loin de moi; et quand la messe commença, elle me fit dire, par Julie, de prier Dieu pour sa mère; je lui fis signe que j'allais obéir. Elle entendit la messe avec tant de ferveur et de componction, que mon âme, assez indifférente en fait de religion, mais entraînée par l'exemple et attendrie par le malheur, se remplit de la divinité, et les prières que je lui adressai en faveur de madame Bertaut furent aussi ferventes que celles de sa fille. Je ne suis plus étonné de voir, dans les cérémonies imposantes de l'église, la dévotion se communiquer comme un feu électrique. Je suis persuadé que les artistes en Italie ont été les soutiens et les apôtres de la religion. Les Grecs connaissaient bien l'influence des fêtes sur l'esprit des hommes; et ces théories des jeunes gens des deux sexes, couronnés de fleurs, parés de leur jeunesse, de leurs attraits, chantant alternativement, d'une voix mélodieuse, les hymnes sacrés, attachaient plus à la religion que la loi de l'état et les discours des ministres des dieux.

La messe finie, Blanche sortit, et je l'abordai. Elle me demanda aussitot si j'avais prié pour sa mère; ma réponse lui fit plaisir. Cette aimable enfant aurait voulu intéresser toute la nature à son malheur, à la situation de sa mère. Cependant, depuis la messe, son âme était moins oppressée; ses prieres, sa confiance en Dieu, y avaient ramené l'espérance et le calme qui la suit. Je lui donnai le bras jusqu'à sa porte; je la suppliai de ménager sa santé : pendant trois nuits elle avait veillé sa mère; elle ne dormait que deux ou trois heures dans la journée, et d'un sommeil très agité. Elle me donna un autre rendez-vous à la même église, pour le dimanche suivant. Dès que je l'eus quittée, inquiet, consumé de mélancolie, je montai à cheval et partis pour la campagne, résolu d'y vivre dans une solitude profonde jusqu'au dimanche matin.

Nous entrions alors dans les beaux jours du printemps; la terre se parait de verdure; l'aspect riant de la campagne, ces bourgeons, ces premières feuilles qui pointent dans les bois, dans les vergers; la douce température de l'air, qui réveille nos sens, tout dispose l'âme à une mélancolie touchante, et elle jouit de sa tristesse, comme l'on jouit de l'obscurité d'un bois, en s'échappant de la plaine où le soleil dardait ses rayons brûlans. Je vécus trois jours, seul dans l'univers et moins malheureux de cette vie solitaire que si j'étais resté dans la société. Je pensais à Blanche, je lisais les élégies de Tibulle, tantôt pres d'une fontaine, tantôt au milieu d'une enceinte de

rochers, image d'une nature triste et analogue à ma situation. Mais le livre qui m'attacha le plus, ce fut Tacite. En me peignant d'un pinceau si énergique les vices et les crimes des hommes, il me rendait ma solitude plus agréable : je m'imaginais être séparé de l'espèce humaine, et je jouissais de cette séparation.

Le dimanche arriva : je me trouvai à Saint-Nizier avant huit heures du matin. Une heure s'écoule, et Blanche ne paraît pas; dix heures sonnent, et elle ne vient point. Impatient, alarmé, je courus chez elle. On m'apprend que madame Bertaut avait eu une seconde attaque dans la nuit, et que l'on désespérait de sa vie. « Ah, pauvre Blanche! m'écriai-je, quel doit être ton désespoir ! » Je fis appeler Julie; elle me dit que Blanche éplorée, éperdue, tantôt se prosternait au pied d'un crucifix, fondant en larmes et demandant à Dieu la vie de sa mère; tantôt se jetait sur le lit de cette mère expirante, l'embrassait, la pressait dans ses bras, et déchirait tous les cœurs par ses alarmes et ses sanglots. Julie ajouta que plusieurs fois on l'avait entraînée hors de l'appartement de sa mère, mais qu'elle forçait tous les obstacles, et revenait encore. Enfin son père, déployant son autorité, lui avait ordonné de rester dans sa chambre avec sa tante et ses parens. Je me retirai abîmé de douleur. « Chère madame Bertaut, me disais-je, je ne te verrai plus! tu ne seras point ma mère ! » A neuf heures du soir elle avait quitté ce monde. Un peu avant sa mort, ayant repris quelque connaissance, elle promena ses regards sur ceux qui l'environnaient; on crut que c'était une crise favorable; on lui demanda comment elle se trouvait? Elle répondit : « Je ne vois point ma fille, qu'on la fasse venir. » Blanche accourut, se mit à genoux près du lit, prit la main de sa mère, y attacha sa bouche, et, d'une voix lamentable, s'écria : « Ma mère, ma tendre mère! grand Dieu! sauvez-la, rendez-la moi! » Madame Bertaut la regardait fixement; on voyait qu'elle s'efforçait de lui répondre, mais sa voix s'éteignait. Enfin on entendit ces mots : « Ma pauvre fille! monsieur Bertaut, ayez pitié d'elle! » Ce furent ses dernières paroles; un quart d'heure après elle expira. Cette dernière phrase, adressée à son époux, annonce qu'elle connaissait la dureté de son caractère, auquel elle avait toujours opposé la patience, la douceur et le silence.

Il fallut arracher Blanche des restes inanimés de sa mère. Madame de Saint-Omer et Julie l'emportèrent dans leurs bras, et une voiture l'emmena chez sa tante. Je n'étais pas moins malheureux; je souffrais de sa douleur et de la perte que je faisais d'une amie tendre, d'une seconde mère.

Le lendemain, j'allai chez madame de Saint-Omer. Blanche était dans un fauteuil près du feu qu'on avait allumé pour elle; son visage était couvert d'un mouchoir trempé de ses larmes : sa tante et deux autres parentes, placées un peu plus loin, causaient entre elles, et respectaient son affliction. Lorsque j'entrai, madame de Saint-Omer me nomma tout haut pour l'avertir de mon arrivée. Je m'approchai d'elle sans parler; ses larmes firent couler les miennes, et ces pleurs, l'abattement de mon visage lui apportèrent plus de consolation que n'auraient pu faire les plus belles phrases de la philosophie et de la morale. « Ah! s'écria-t-elle, vous avez bien raison de la pleurer; vous perdez aussi une mère! — Oui, je la pleure comme la mère la plus tendre; mais n'irritez pas mes maux en vous abandonnant à un désespoir funeste. — Ah! laissez-moi mes larmes, c'est tout ce qui me reste.— Oui, pleurez; mais songez combien votre vie nous est précieuse; vous avez encore un père, une tante, et un ami qui mourra de votre douleur. Je vous en supplie, au nom de votre vertueuse et digne mère, qui du haut du ciel voit vos larmes, votre abandon, et qui vous exhorte à supporter avec courage une séparation passagère. » Cette image de sa mère qui la regardait, qu'elle crut voir dans ce moment, et l'idée de la rejoindre un jour, éclairèrent son visage d'un rayon de joie : c'était un trait de lumière qui perçait à travers l'épaisseur d'une nue. On lui apporta un bouillon : depuis deux jours, c'était sa seule nourriture. Je m'approchai de madame de Saint-Omer, et lui demandai des nouvelles de Bertaut. « Il s'est couché à onze heures du soir, s'est levé à huit heures du matin, a pris sa tasse de chocolat, et s'est ensuite occupé des affaires de son deuil et de la succession. » A ce récit, je m'écriai involontairement : « Le pauvre homme! » Ce fut à cette époque que son caractère commença à se développer. Solon a dit : « Personne ne peut être déclaré heureux avant sa mort. » Je retourne cette pensée, et je dis : « Personne ne peut être confirmé honnête homme qu'après sa dernière heure. » Combien de gens, morts plus jeunes, auraient laissé une réputation de probité!

Bertaut entra dans ce moment : je l'embrassai selon l'usage. Il me dit : « Mon cher ami, j'ai fait une grande perte; mais le ciel l'a voulu, il faut se résigner. » Ce qu'il me dit avec un calme digne de l'ancien Portique. Mais son âme se découvrit tout entière, lorsqu'au milieu de la conversation il nous conta l'anecdote suivante.

« Bannier, fameux général suédois, ayant perdu sa femme qu'il aimait éperdument, resta sept jours dans sa chambre, désespéré et noyé dans les pleurs. Le huitième jour, c'était un dimanche, il alla entendre la messe; il priait Dieu avec ferveur, à genoux, pour le repos de sa femme, lorsqu'il aperçut à ses côtés une jeune demoiselle d'une figure éblouissante. Sa beauté le frappa si vivement qu'il oublia la messe, Dieu et la pauvre défunte; il ne vit, ne regarda que cette jeune personne, et sortit de l'église si éperdu d'amour qu'il la fit suivre, prit de informations, et l'épousa dans la semaine (31). » Tout le monde, étonné d'un récit si inconvenant, resta comme pétrifié. Sa sœur lui dit : « Ce général Bannier était un homme très extraordinaire; celui qui voudrait l'imiter serait inexcusable. »

Le temps produit l'effet du lointain dans la perspective : plus on s'éloigne d'un objet, plus le rayon qui frappait notre œil s'affaiblit, et bientôt il s'efface.

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole,
Le Temps ramène les plaisirs.

Six mois s'écoulèrent, et Blanche, après avoir bien pleuré sa mère, laissa entrer dans son âme la consolation et l'espérance. Sans doute que les caresses de sa tante, mes soins, mon assiduité, ont contribué à adoucir sa blessure. De plus, la lecture a distrait sa douleur, soutenu ses forces et son courage. Cicéron a dit avec raison, en parlant des lettres : *Secundas res ornant, adversis solatium præbent.*

Blanche s'est perfectionnée, pendant son deuil, dans la langue italienne, et a eu la constance de lire tout Rollin : c'est savoir tirer parti du temps. « Je suis bien heureuse, me disait-elle souvent, de prendre du goût pour la lecture : mes livres et vous, voilà ce qui me rattache à la vie. »

Quelques mois après la mort de sa femme, Bertaut imita le général Bannier; il fit la connaissance de Philippine, et s'enivra pour ses charmes de la passion la plus délirante.

La première fois que je rencontrai cette dame Wandsieden, ce fut à la promenade de Bellecour; Bertaut lui donnait le bras ainsi qu'à sa fille : je les abordai; alors Blanche prit mon bras, et nous nous promenâmes séparément. Blanche me demanda ce que je pensais de cette dame. Après l'avoir bien examinée, je répondis : « Je ne sais. Sa figure, qui paraît agréable, me repousse; sous son air recueilli et modeste, je crois démêler de l'audace dans son regard, et quelque chose de vulgaire dans sa démarche et son maintien. » Blanche était de mon avis. Notre entretien roula sur l'état, l'origine, la conduite de cette étrangère si inconnue, et déjà si chère à Bertaut. Mais le hasard, qui favorise et déconcerte plus d'un projet, qui révèle plus d'un mystère, me révéla celui-ci.

Le lendemain de cette promenade, je trouvai au spectacle l'acteur Déterville avec qui je causais quelquefois : « Où diable avez-vous connu la femme qui se promenait hier avec vous et mademoiselle Bertaut? » me dit-il. « Ma foi, je connais tout au plus son visage; j'ignore d'où elle sort, et quel coche nous l'a amenée dans Lyon : en savez-vous plus que moi? — Oui, si je ne me trompe, j'ai servi avec elle. — Servi? — Oui, dans une troupe de comédie. Je l'ai vue à Hambourg, et ma bonne étoile me l'a fait retrouver à Lyon. Un jour j'ai voulu l'aborder dans la rue Saint-Dominique; mais elle me reçut comme Hermione reçoit Pyrrhus, quand il vient lui déclarer qu'il épouse une Troyenne. Frappé de son air de grandeur, je la quittai en lui disant :

Andromaque m'attend; adieu, belle Hermione.

L'après-dînée du jour suivant, j'allai chez Bertaut : la dame Wandsieden y avait dîné. Je la saluai très froidement, et ne lui adressai jamais la parole : bientôt elle sortit, en disant qu'elle allait au salut, et qu'elle reviendrait pour mener mademoiselle à la promenade. Je crus devoir profiter de son absence pour éclairer Bertaut sur le compte de cette aventurière. Je lui dis, qu'il ne convenait pas que sa fille se montrât en public avec une femme inconnue. « Inconnue! s'écria Bertaut ardent de colère; pardonnez-moi, monsieur, je la connais. — On ne sait d'où elle vient : elle tombe des nues. — Vous êtes dans l'erreur, elle vient de Paris, ne tombe pas des nues, et un jeune homme comme vous devrait être plus circonspect dans ses propos. — Monsieur, je puis me tromper; mais dans le doute, vous ne devez pas exposer mademoiselle Blanche aux regards du public avec une femme suspecte. — Cela suffit : je vous remercie de la leçon. » Je compris, à l'air et au ton de Bertaut, que je l'avais vivement blessé, mais je ne devais, ni ne voulais me rétracter. La prétendue veuve ne tarda point à rentrer; elle dit à Blanche qu'elle était à ses ordres, qu'il faisait un temps charmant pour la promenade. « Ma fille ne sortira point, dit Bertaut : j'ai changé d'avis. » Ce propos étonna la dame Philippine, d'autant plus que nous avions tous l'air confus et embarrassé. « La raison? dit-elle, il me semble que la partie était décidée. — Il est vrai, répond Bertaut, mais M. Delmont ne l'approuve pas; ainsi mademoiselle va remonter dans sa chambre; vous et moi nous sortirons. Quant à M. Delmont, il faut lui laisser la liberté d'aller dans les grandes sociétés de Bellecour; il est là dans sa sphère, avec des dames très connues. » A ces mots, je m'évadai, jetant les yeux sur Blanche qui était au supplice. Le jour suivant, elle m'écrivit ce billet.

Billet de Blanche.

« Vous avez commis une grande imprudence : mon père a redit à madame Wandsieden le mépris que vous avez pour elle : il est d'autant plus irrité contre vous, qu'il a la plus haute estime pour cette dame. Je pense moi-même qu'on peut vous en avoir imposé sur son compte : elle me paraît décente et affectueuse; j'avoue cependant que sa physionomie, ses amitiés, ne m'attirent pas : la raison? je l'ignore. Peut-être je l'aimerai beaucoup un jour, si elle est ce qu'elle paraît être. Ne venez pas que l'humeur de mon père ne soit dissipée : nous nous verrons chez ma tante; j'y serai demain à midi. »

Je confiai à Blanche le récit de Déterville, qui croyait connaître cette fausse veuve. L'âme noble et vertueuse de Blanche ne pouvait ajouter foi à ce rapport; et craignant de la calomnier, elle me fit donner ma parole de renfermer ce secret entre elle et moi, de le taire même à sa tante : « Car, disait-elle, cette découverte affligerait mon père, et je dois ménager sa sensibilité et respecter ses goûts. »

Bertaut, du vivant de sa femme, avait fixé à ma majorité la célébration de mon mariage avec sa fille. Ce terme, que j'attendais avec la plus vive impatience, arriva dix jours après cette scène. J'en écrivis à Blanche, qui me répondit :

« Ce n'est pas moi qui reculerai le jour de notre union; mais je ne sais quelle inquiétude me poursuit. Mon père ne me parle plus de vous. Il loue à tout propos ce Bonnard qui ne me paraît ni intéressant, ni aimable. Je trouve quelque chose d'ignoble dans sa physionomie, de repoussant dans ses manières et ses phrases entortillées. Je gagerais que cet homme n'a jamais fréquenté la bonne compagnie. L'autre jour, il s'avisa de me dire qu'il me trouvait adorable, délicieuse. « Monsieur, lui répondis-je, je n'aime pas les louanges, surtout exagérées; si on les tolère quelquefois, c'est en faveur de l'amitié indulgente et prévenue, et vous et moi nous nous connaissons à peine. » Une autre fois, il me dit en termes emphatiques que Vénus m'avait prêté sa ceinture, « Non, monsieur, ma couturière s'appelle Françoise, et c'est elle qui m'habille. » Il prit cette réponse pour une bêtise, car je le vis sourire, je ne pris pas la peine de le désabuser. « Consultez ma tante, et priez-la de parler à mon père de ses engagemens et de votre majorité. »

Je courus chez madame de Saint-Omer, qui me promit ses bons offices. Le lendemain, à dix heures du matin, elle était chez son frère. « Quel bon vent vous amène si matin? lui dit Bertaut. « Le vent du mariage. — Quoi! vous allez vous remarier? — Non, je ne suis pas assez folle, mais je viens vous rappeler vos engagemens et ceux de votre pauvre femme avec Adolphe Delmont. Vous savez l'inclination mutuelle de ce jeune homme et de votre fille : ce mariage convient à tous égards. — A vous, ma sœur? — A moi, et à vous-même. Il est d'une famille distinguée, sa fortune est honnête; il a atteint sa majorité, époque fixée par vous pour le mariage.... — Ah, ah! il est majeur, j'en suis bien aise; il pourra jouir de son bien : jeune, beau garçon, noble et de la fortune! il trouvera dans Lyon d'excellens partis; il n'aura qu'à jeter le mouchoir. — Sans doute toutes les familles seront

flattées de son alliance ; mais c'est votre fille, c'est Blanche qu'il demande. — Je ne la donne pas. — Le motif? — Je le garde pour moi. — Oubliez-vous les promesses de votre femme? — Elle est morte, et les a emportées. — Excellente morale! mais, vous-même, vous avez promis? — Oui, par condescendance; car, s'il faut parler net, ce mariage ne m'a jamais convenu, pour raison. — Dites, pour déraison. — Tout comme il vous plaira. — Ainsi vous changez d'avis? — J'ai d'autres vues sur Blanche. — Pourrait-on les connaître? — Il n'est pas temps encore. — Par hasard, penseriez-vous à ce quidam qui porte une épée, un plumet à son chapeau, et une mine si commune, si bête, ce digne frère de la veuve hollandaise? — Ce choix n'aurait pas votre suffrage? — Vous ne me croyez pas aveugle ou stupide? — Non, je vous crois un esprit transcendant. Voulez-vous déjeuner? — Je vous remercie. — En ce cas, je vous souhaite le bonjour. — Ainsi votre dernier mot est un refus absolu? — Voulez-vous dîner ici? j'ai du monde. — Qui? madame Wandsieden? — Oui, ma sœur. — J'entends, c'est une partie de plaisir; permettez-vous que j'emmène ma nièce dîner chez moi? — Pourquoi cela? — Parce qu'elle est déplacée dans cette douce orgie, ainsi que je le serais. — Pour vous, cela peut être, car je n'aurai ni beaux-esprits ni philosophes. Mais si Voltaire revient dans cette ville, je vous donnerai à dîner avec lui. Vous serez là dans votre centre, car vous êtes une grande philosophe. — Je suis un peu plus raisonnable que vous : voilà ma philosophie. Enfin, que dirai-je à Delmont? — Que je lui souhaite le bonjour. — Fort bien, je vous le souhaite aussi. »

J'attendais le retour de madame de Saint-Omer dan son cabinet. « Ah! mon pauvre enfant! s'écria-t-elle en m'abordant : mon frère a perdu la cervelle; la Hollandaise l'a ensorcelé. » Elle m'apprit ensuite que j'étais refusé : quelle nouvelle! Après les espérances les mieux fondées, les promesses les plus positives, me voir enlever mon bonheur, celle que j'idolâtrais!.... Je sortis de chez madame de Saint-Omer dans une agitation violente, formant mille projets, détruits l'un par l'autre; enfin je m'arrêtai à celui d'écrire à monsieur Bertaut la lettre suivante :

« Monsieur,

« Madame votre sœur vient de me donner la nouvelle la plus accablante; vous me refusez, dit-elle, la main de mademoiselle Bertaut. Avez-vous oublié que vous et sa tendre mere m'avez permis d'aspirer à votre alliance; que c'est avec votre aveu, sous vos auspices, que je me suis abandonné à l'espérance, à la passion la plus vive? Hélas! monsieur, qu'ai-je fait pour démériter auprès de vous? quel motif vous fait changer en des jours de tristesse et de deuil, des jours de bonheur et d'enchantement? Si vous cherchez un gendre obéissant, empressé à cultiver votre amitié et vos bontés, qui ne respirera que pour faire le bonheur de votre fille, ne rejetez pas mes prières; permettez un hymen que l'âge, la fortune, la naissance, l'inclination, tout, assortit. Je suis avec respect. »

Réponse de Bertaut.

« Je me rappelle, monsieur, que feu ma femme avait imaginé votre mariage avec ma fille. Craignant de contrarier et d'affliger une épouse que j'aimais, je feignis de me prêter à ses vues, me bornant à demander du temps. Ma femme étant morte, je me crois dispensé de tenir ses promesses; et les circonstances ayant changé, il faut changer avec elles. Je vous exhorte, en conséquence, à vous défaire de votre passion : vous êtes trop répandu, trop aimable, pour ne pas trouver bientôt à vous consoler, par un choix plus brillant, de la perte de ma fille. »

Furieux de cette réponse, emporté par mon désespoir, je répliquai à Bertaut par une seconde lettre. Sans doute le style en fut trop âcre, trop violent; mais je n'étais plus à moi.

Réplique de Delmont.

« Il me paraît, monsieur, que vous oubliez vos promesses aussi facilement que vous avez oublié une épouse respectable, regrettée de toute la ville, excepté de celui qui devrait la pleurer éternellement. Je connais l'indigne et plat personnage que vous désignez pour votre gendre. Il ne vous reste plus pour remplacer la vertu, la candeur, la bonté, qu'à épouser la très digne sœur d'un tel aventurier; alors le malheur de Blanche et le déshonneur de votre famille seront à leur comble. »

J'allai moi-même porter cette lettre chez Bertaut : je revenais, lorsqu'à deux pas de la maison, je trouvai dans la rue cette fatale Philippine, qui marchait les yeux baissés. Je l'abordai. « Madame, lui dis-je, je vous prie de dire à votre frère que, s'il s'avise de songer à mademoiselle Bertaut, de tramer son malheur par l'insolence de ses projets, je lui donnerai le choix d'être jeté dans le Rhône ou dans la Saône. Je vous salue. »

La dame Philippine, malgré son audace, pâlit, resta muette, tremblante, courut se rassurer auprès de Bertaut, et lui conter cette scène. A ce récit, à la lecture de ma lettre, ce vieux Céladon fut agité de toutes les furies : ses hurlemens, le bruit de sa canne, de ses pieds, ébranlaient le parquet. Il monta chez sa fille, les yeux hors de leur orbite, et lui défendit toute liaison, toute relation avec moi. Blanche, aussi étonnée qu'affligée, écrivit à sa tante pour savoir la cause de cet orage. Madame de Saint-Omer m'envoya chercher, je lui avouai tout ce qui s'était passé, elle blâma mon emportement, et me fit voir que tout le poids de ma faute retombait sur sa nièce. Il n'était plus temps; mes regrets, mes remords, ne pouvaient la réparer. Mais je vois aujourd'hui clairement que la prudence, la soumission, auraient échoué contre l'âme de ce père aveuglé et pris dans les filets de son Alcine.

Le lendemain, à sept heures du matin, j'étais encore dans mon lit que je fatiguais de mon inquiétude, lorsqu'on m'annonça M. le chevalier Bonnard. Je renvoyai mon domestique, et demandai à M. Bonnard ce qu'il voulait. « Vous avez, me dit-il, tenu certains propos hier à ma sœur. — Qui est votre sœur, et qui êtes-vous? (Je le connaissais pourtant.) — Je suis le chevalier Bonnard. — Ah! vous êtes chevalier! je vous en félicite : mais vous n'êtes pas le chevalier sans peur et sans reproche. Qu'y a-t-il pour votre service? — Vous avez dit que vous me jetteriez dans le Rhône, si j'élevais mes vœux jusqu'à mademoiselle Bertaut? — J'ai été plus galant; je vous ai laissé le choix du Rhône ou de la Saône. — Eh bien! monsieur, je choisis le Rhône; voulez-vous bien m'y suivre? — Très volontiers. » J'ajoutai en ricanant :

> L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
> Va vous faire monter au rang de mes égaux.

Je le priai d'aller m'attendre dans un café voisin, où je le joignis bientôt.

Nous partîmes pour le quai Perrache. C'était le combat

de Tancrède et d'Argant. Cependant, en chemin j'examinais mon homme du coin de l'œil; il sifflait, mais il était pâle et soucieux. Il traînait une épée plus longue d'un pied que la mienne. «Ce brave, me disais-je, veut me tuer de loin.» Arrivés sur le champ de bataille, j'ôtai mon habit et l'obligeai de quitter le sien, ce qui lui causa quelques palpitations. Je l'attaque, il recule; il me porte une botte, et recule; je lui riposte, il recule encore. «Monsieur, lui criai-je, si vous reculez toujours, je ne pourrai jamais vous tuer.—Monsieur, chacun se bat à sa manière.» Heureusement j'aperçus un gros arbre derrière lui; je pousse mon homme de nouveau, autre reculement; mais l'arbre l'arrête: alors je m'élance sur lui, le désarme, jette son épée dans le Rhône, et me retire sans lui dire un seul mot. Les âmes viles peuvent avoir des élans de courage, comme les Phryné et les Laïs ont des mouvememens de vertu, et les mauvais poetes des momens de verve; mais ces effervescences, espèces de feux phosphoriques, s'évanouissent bientôt. Depuis, ce vaillant chevalier ne m'a pas demandé sa revanche, du moins à Lyon.

Ce fut alors que, par le conseil de la dame Philippine, on emmena Blanche à la campagne, et ce fut là que le frère et la sœur travaillèrent le double plan des deux mariages. Mais ce qui s'est passé depuis, est lié à l'histoire de Philippine, et sera le sujet d'une autre lettre.

Depuis ces jours malheureux, où, battu par l'orage et brisé sur des écueils, je ne voyais autour de moi que des abîmes ouverts, tout a bien changé. Le calme le plus doux m'environne; ma vie s'écoule au sein de la félicité. O Blanche! ô ma bien-aimée! doux principe de mon existence! toi seule embellis ou contristes mes jours. Mais c'est assez parler de cette Blanche.

Pro qua bis patiar mori,
Si parcent animæ fata superstiti

LETTRE XXXIII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

De Ferney. De Voltaire.

Saluons, par nos chants, ses manes radieux;
Que la nature entière, à sa perte attentive,
Les beaux-arts orphelins, l'humanité plaintive,
Lui consacrent de longs adieux.

Milord et milady, deux Génevois, Blanche et moi, sommes partis hier en caravane pour le pèlerinage de Ferney. Nous disions en chemin: «Si Voltaire avait vécu dans les beaux jours de la Grèce, Ferney serait un temple, et nous élèverions ce beau génie bien au-dessus des Sophocle, des Euripide, des Platon, et de tous les auteurs modernes: il serait en première ligne avec Aristote, Cicéron et Leibnitz. Mais nous l'avons vu de trop près. *Magis e longinquo reverentia.* Il a encore trop d'ennemis. Le temps n'a pas encore étouffé la voix de l'envie.»

Au lieu d'un pays vivifié par la présence de ce grand homme, nous n'avons trouvé que le silence et la solitude (32). Quel sujet de réflexion!

Ferney, annexe du pays de Gex, était, avant la révocation de l'édit de Nantes, habité par les protestans, auxquels il était permis d'y avoir un temple. En 1685, le village, enveloppé dans la proscription générale des calvinistes, fut changé en désert. Tel était Ferney à l'époque où Voltaire y appela ses Pénates, la gloire et les arts. Il attira des colons sur ce terrain aride: il leur avançait des fonds, leur donnait des instrumens aratoires, logeait les ouvriers pour un cens modique, leur prêtait de l'argent. Quantité d'horlogers vinrent peupler et enrichir cette colonie, qui, de soixante ménages, s'éleva à six cents. Tous les mois, Voltaire bâtissait une maison qui devenait l'asile de quelque honnête citoyen. O détracteurs de Voltaire! écoutez ce vers qui est sorti de son cœur:

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

«Heureux! s'écriait-il un jour, qui vit chez soi, avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable.» La renommée lui amenait tous les gens importans de l'Europe; savans, beaux-esprits, princes, hommes de qualité. Il fallait, aux yeux de ses contemporains, avoir fait le voyage de Ferney une fois dans sa vie, comme les musulmans se croient obligés de faire le pèlerinage de la Mecque. Le vieillard, comme le dalai-lama du Tibet, renfermé dans sa chambre ou dans sa bibliothèque, échappait souvent aux yeux de ses adorateurs, par une trappe qui communiquait à la salle des bains. Cependant il était flatté de ces hommages, auxquels il ne se dérobait que par lassitude. Les beaux-esprits même l'excédaient de la lecture de leurs ouvrages. On raconte qu'un jour le poëte B*** lui lisait une comédie en cinq actes, représentée depuis sans succès. Voltaire écoutait gravement, ou plutôt tristement. Vers le milieu de la pièce, l'auteur s'avisa de lui dire: «*Ici, le chevalier rit.* — Il est bien heureux, répond Voltaire avec vivacité.» On prétend qu'avec les personnes jalouses de le connaître, il commençait par la politesse, continuait avec froideur, et finissait par le dégoût, à moins que ce ne fussent des personnages importans ou des littérateurs du premier ordre. «Dès qu'on m'annonça chez lui, dit Chabanon dans ses Mémoires, il vint à moi et m'embrassa. Je le considérai avec une attention particulière, et je ne trouvai pas d'abord dans son visage la figure dont ses divers portraits m'avaient donné l'idée [1]. Je lui en parlai: «Vous me retrouverez, me dit-il; on apprend à me voir.» Un jour, continue Chabanon, il consentit à entendre ma tragédie d'*Eudoxie;* je m'aperçus que cette lecture l'ennuyait: sa vivacité naturelle ne lui permettait pas d'entendre toute une pièce; il ne savait dompter, ni régler aucun de ses mouvemens. Cependant il écouta jusqu'à la fin avec indulgence, m'indiqua les corrections, et emporta le manuscrit. Mais comme j'avais fait Eudoxie amoureuse, malgré son avis, il ne put me pardonner cet amour; et l'humeur le domina à tel point, qu'il ne me parlait plus; à table même, il me regardait avec colère. «Ah! que je hais l'amour! s'écriait-il à tout propos, c'est un sentiment qui avilit tout.» Désespéré de le voir quitter avec moi le ton paternel, pour prendre celui de la haine, je confiai ma peine à madame Denis, qui me dit: «Il est comme cela; on ne peut le refondre.» Je partis du château. Au bout de trois jours, il m'écrivit une lettre très amicale, par laquelle il me rappelait près de lui: je revins, et il ne fut plus question de ma tragédie.»

Le château de Ferney est un bâtiment carré, sans ailes

[1] Palissot prétend avoir remarqué que la physionomie de Voltaire tenait de celle de l'aigle et de celle du singe; «et qui sait, dit-il, si ce n'est pas le principe de son goût favori pour les antithèses?»

et sans décoration : point vaste, mais commode : les tableaux qu'on y voit encore ne sont point des originaux. Voltaire avait peu de notions sur la peinture, la gravure, la sculpture et le dessin : il en convient de bonne foi. Nous avons visité sa chambre dans un silence religieux. « Je crois être, me dit milord, dans le sanctuaire du génie, d'où la renommée faisait retentir sa trompette jusque sous les astres de l'Ourse. »

Blanche, émue, agitée, comme si elle était sur le trépied de Delphes, s'écriait : « C'est donc ici que Voltaire a pensé, écrit, respiré pendant trente ans! il me semble voir son ombre ou son génie éclatant de lumière, et je suis tentée de me jeter à genoux pour la révérer. »

On nous avait dit que la chambre avait été respectée; mais une cloison la séparait déjà en deux parties : nous n'y trouvâmes que son lit. Ce vers était gravé sur la porte de sa chambre :

Son esprit est partout, et son cœur est ici.

Milord était indigné de la mesquinerie de cette chambre, et du cénotaphe où était renfermé le cœur de ce grand homme. « S'il était Anglais, disait-il, il dormirait dans un tombeau magnifique, à côté de Newton (33).

Ce cénotaphe de Voltaire est fabriqué avec des carreaux de faïence : son buste est au-dessus. Il a pour décoration deux aunes de laine blanche, garnies de quelques bandes de crêpe noir : on lit sur ce simulacre de mausolée cette inscription : *Mes mânes sont consolés, puisque mon cœur est au milieu de vous.* La chambre est ornée de portraits en gravure; ce sont ceux de l'abbé Delille, de Thomas, de d'Alembert, Fénelon, Racine, Corneille, Newton; celui de l'impératrice de Russie, brodé par elle-même; ceux de Lekain, du roi de Prusse, de la célèbre et aimable Uranie, marquise du Châtelet. Sa physionomie est douce et belle, sa robe est bleue; elle porte un collier de martre orné de quelques pierres précieuses; sa main droite tient un compas, sa gauche joue avec des œillets; des livres, des sphères sont à ses pieds; une bibliothèque sert de fond à ce précieux tableau. Cette fameuse Émilie mourut à quarante-trois ans, d'une suite de couche. La passion qu'elle inspira à Voltaire, est la seule que l'on ait connue à ce grand homme. On voit dans cette chambre les rayons de sa bibliothèque; mais ses livres, chargés de notes, ont été transportés en Russie, où ils sont encore enterrés dans les caisses du voyage.

Nous vîmes dans la salle à manger un tableau satirique, monument de la trop grande sensibilité de Voltaire, ou plutôt de son irascibilité contre les morsures de la critique ou de l'envie. Le sujet du tableau est une Gloire coiffée à la française, présentant Voltaire au dieu de la poésie, qui descend de son char pour le recevoir et lui donner une couronne. Le bas du temple de Mémoire est décoré de colonnes, entre lesquelles sont les bustes d'Euripide, de Corneille, de Racine et de Sophocle; celui de Voltaire est couronné par les Amours, et l'on voit Pégase dans le lointain. Sur la droite du tableau sont peints Fréron, Sabathier, Patouillet, Desfontaines, écrasés, foulés aux pieds et fouettés par les Furies. Voltaire, pendant ses repas, s'égayait aux dépens de ces personnages. Heureux, s'il les eût méprisés, comme l'on méprise l'insecte ailé qui vient bourdonner à nos oreilles (34).

Des images plus agréables ornent le salon, ce sont les portraits des Calas, des Sirven, et celui de madame Dupuy. Cette aimable petite-nièce de Corneille est encore dans le voisinage de Ferney, et jette souvent des regards de douleur sur ce château habité naguère par la bienfaisance, les arts et le génie, et changé aujourd'hui, par la perte d'un seul homme, en une solitude triste et sauvage.

Après avoir parcouru le château, nous revînmes encore dans la chambre de Voltaire. Nous ne pouvions nous rassasier de la vue de cet asile, du souvenir de ce grand homme. Blanche embrassa son buste, le baigna d'une larme; elle fermait les yeux sur son irréligion, en faveur de sa sensibilité et de sa bienfaisance. « Vous espérez sans doute, lui dit milord, que Dieu retirera son âme des enfers, comme il a retiré celle de Trajan, à la prière de Grégoire-le-Grand [1]. »

Cet homme qu'on accusait d'insensibilité, était triste, inquiet, le jour de la Saint-Barthélemi; il rappelait, en gémissant, et souvent en pleurant, les horreurs de cette journée; et l'air de joie de ceux qui l'approchaient, lui déplaisait infiniment : on l'eût mis en colère, si l'on eût ri en sa présence.

Nous allâmes visiter l'église où il avait fait élever son tombeau en forme de pyramide : sur la façade on lit cette inscription :

DEO EREXIT VOLTAIRE. M. D. CC. LXI.

Il disait en faisant bâtir cette église : « Je veux qu'Abraham Chaumeix et consorts en sèchent de douleur; ils me verront entrer dans le chœur avec une auréole sur la tête : ils seront bien attrapés. »

Voltaire, malgré les déclamations de l'envie et de la méchanceté, croyait à l'existence d'un Dieu. Chez le président de Masions, son ami, où cette existence paraissait au moins problématique, on l'appelait le *capucin.*

« On m'a conté, nous dit milord, qu'un après-souper, à Lunéville, à la cour de Stanislas, jouant au piquet avec une des dames de cette cour, il survint un orage; ils étaient seuls; le tonnerre roulait, éclatait avec fracas; la dame s'effrayait beaucoup. « Que craignez-vous, lui dit Voltaire; connaissez-vous le général Capanée? — Non, monsieur. — C'était un capitaine grec qui se moquait du bruit des orages, et qui disait que les carreaux de Jupiter n'étaient que les exhalaisons de la terre échauffée. Allons, jouez toujours. » La dame, encore plus troublée par cette apostrophe, lui fit entendre que sa frayeur venait de ce qu'elle se trouvait avec un homme qui ne croyait pas en Dieu. « Qu'appelez-vous, madame? répond Voltaire avec vivacité : j'ai dit plus de bien en deux mots, de ce grand Créateur, que vous n'en sauriez penser dans toute votre vie. »

Chabanon rapporte dans ses Mémoires, qu'un jour Voltaire sortit de son cabinet en riant, et lui conta cette anecdote au sujet d'une tragédie où Chabanon avait tracé un personnage athée. « Procope et Gradant, tous deux tenant café et assemblée de beaux-esprits, se disputèrent un jour la prééminence de ceux dont la fréquentation honorait leur boutique. Procope citait La Mothe, Saurin, Rousseau. « J'ai mieux que tout cela, reprit Gradant; j'ai un athée. » Vous en pouvez dire autant de votre tragédie.

Nous demandâmes à voir la salle du spectacle : elle

[1] On prétend que saint Grégoire-le-Grand, ayant vu une statue de Trajan qui descendait de cheval en habit de guerrier, pour rendre justice à une femme, pria Dieu de retirer des enfers l'âme d'un prince si humain, si juste : Dieu exauça sa prière, à condition qu'il n'y reviendrait plus.

n'existait plus. Un de nos Genevois en eut le cœur navré: « C'est là, nous disait-il, où j'ai vu ce grand homme jouer lui-même ses chefs-d'œuvre. Je me sentais fortement ému de sa déclamation, tout emphatique et cadencée qu'elle était. En récitant, il était poëte et comédien; il faisait sentir l'harmonie des vers et la force de la situation. » Ce qu'on a dit de la déclamation de Racine en donne une idée assez semblable.

Voltaire avait la première qualité du comédien; il sentait vivement : aussi il faisait beaucoup d'effet. Il pensait qu'un grand volume de voix et des inflexions fortes sont nécessaires pour émouvoir la multitude. Il ne cessait de dire à ses acteurs: « Criez; point d'effet sans cela [1]. » Un jour, une actrice qu'il exerçait, à laquelle il reprochait de ne mettre pas assez de feu dans son débit, lui dit: « Monsieur, si je jouais ainsi, j'aurais le diable au corps. — Oui, mademoiselle, voilà ce que je demande pour jouer la tragédie et pour la faire; il faut avoir le diable au corps [2]. »

Rien de si solennel que les représentations de ses pièces; on y accourait de Genève, de la Suisse et de la Savoie. Les officiers des régimens français, qui occupaient les lieux circonvoisins, y venaient en foule; les habits étaient propres, magnifiques et analogues aux personnages; la salle était jolie; le théâtre avait nombre de décorations. Dans une de ces représentations, des grenadiers du régiment de Conti avaient servi de gardes sur le théâtre. Voltaire ordonna qu'on les fît souper à l'office, et qu'on leur donnât le salaire qu'ils demanderaient. L'un d'eux répondit : « Nous n'en voulons aucun; nous avons vu M. de Voltaire, c'est notre paiement. » Voltaire, qui entendit cette réponse, en fut si enchanté, qu'il s'écria avec transport : « O mes braves grenadiers! mes braves grenadiers! » Et il leur dit de venir manger au château quand bon leur semblerait, et que s'ils désiraient de l'ouvrage, il les occuperait tant qu'ils voudraient. Sa sensibilité répandit un charme inexprimable sur ses jouissances, sur ses triomphes même. Il pleurait facilement; à la fin de la pièce, il venait, les yeux baignés de larmes, embrasser les acteurs.

« Un jour il entra dans la salle à manger, au milieu du repas, tenant le plaidoyer de M. Servan en faveur d'une protestante mariée à un catholique. Il voulut nous en lire la péroraison, les larmes le suffoquaient. « Je pleure plus que je ne devrais, dit-il à ses convives, mais je ne puis me retenir. » « Et c'est ce même homme, ajouta le narrateur, en élevant sa voix, dont j'ai vu la haine et l'envie flétrir la réputation avec tant d'acharnement. »

« Je vous raconterai à ce sujet, nous dit milord, une anecdote singulière, dont j'ai été le témoin. Je dînais à Rome, chez un ministre étranger. La conversation tourna sur Voltaire; on parla des présens que lui avait fait l'impératrice de Russie, et des lettres qu'elle lui écrivait. A ce discours, un des princes de l'église, que je ne nommerai point, s'écria : « Depuis quand ce tison d'enfer est-il retiré en Russie? Quoi! cet impie va-t-il y porter l'athéisme! » Je pris la parole, et lui dis, en me modérant à peine, que Voltaire était à Ferney dont il faisait les délices, que Catherine lui avait fait présent de quelques fourrures, et que ce beau génie était déiste, et non athée; que ce vers était de lui :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Le ministre chez qui nous étions, rompit l'entretien. Une autre fois, dans une des grandes maisons de cette même ville, on parla de quelques beaux génies français et de Voltaire. Un gentilhomme italien, présent, demanda s'il n'avait pas été mahométan et grand ami de Luther. Cet homme avait un oncle en place, qui, ayant entendu cette sottise, lui dit : « Apprends au moins à te taire, si tu ne peux apprendre à parler. »

Chaque jour de représentation était au château un jour de fête. Il y avait un souper de soixante à quatre-vingts personnes, et on dansait toute la nuit. Voltaire paraissait un moment au bal ou au repas. Il est aisé d'imaginer l'impression que faisait sa présence, quels étaient les applaudissemens. Après avoir payé le tribut à l'empressement de ses hôtes, il se retirait, travaillait ou s'endormait au son des violons, qu'il entendait de sa chambre. Ce bruit ne l'incommodait pas, et il aimait à voir régner la joie et le plaisir dans sa maison.

On accuse ce beau génie d'une susceptibilité très ombrageuse sur la critique de ses ouvrages. Cependant La Harpe, jouant un jour dans une tragédie nouvelle de ce grand homme, s'avisa, sans le prévenir, de corriger quelques-uns de ses vers. Il s'en aperçut, et il s'écria des coulisses : « Il a raison, c'est mieux comme cela. » A l'âge de soixante ans, au milieu de sa gloire, il écrivait au cardinal de Bernis : « C'est à vos lumières et à vos bontés que j'ai recours : serez-vous assez bon pour mettre sur un petit papier : *Ceci est mal fait, cela est mal dit?* » Et il répondait aux critiques du cardinal : « Vous avez raison, monseigneur... » Lekain jouait Orosmane devant lui; Voltaire fut si enthousiasmé par son jeu, qu'il s'écria : « Ah! que c'est beau! cela est trop beau! ce ne peut pas être moi qui aie fait cela! »

Souvent le jour qu'il devait jouer la tragédie, il prenait dès le matin son habit de théâtre pour ne pas faire deux toilettes, et il se promenait ainsi dans son jardin sous l'habit de Lusignan ou de Cicéron. On accourait pour le voir dans ce costume, et l'on en riait. De l'aveu de Lekain, il jouait très bien le rôle de Cicéron dans *Rome sauvée*, quoiqu'on l'ait comparé à un écuyer qui se tient à cheval de mauvaise grâce, et qui donne de très bonnes leçons de manége. On prétend que, lorsqu'il était en scène, uniquement occupé de sa pièce, il oubliait souvent son personnage et l'auditoire. Une anecdote assez plaisante, est celle qui lui arriva au sujet d'une actrice qui devait jouer dans Olympie le role de Statira; elle venait de recevoir de Paris une coiffure nouvelle dont elle était enchantée, et dont elle se para tout de suite, afin de l'étaler à la représentation. Malheureusement Voltaire la rencontra, et lui demanda ce qu'elle voulait faire de cette coiffure? « Mais elle est pour ce soir. — Non, mademoiselle, vous jouerez sous le voile. » L'actrice, fort éprise de son nouvel ornement, se fâche, menace de se retirer. Voltaire, impatienté de cette résistance, s'écria avec une voix de tonnerre : « Eh! morbleu! mademoiselle, vous êtes trop heureuse de mettre un voile pour cacher un visage aussi laid que le vôtre. » L'apostrophe était d'autant plus sanglante, qu'elle était vraie, et l'infortunée Statira joua sous le voile.

[1] Cette déclamation, modelée d'après la pompe et la cadence de l'ancien théâtre, n'était pas le langage du sentiment et de la nature. Dans les vers, comme dans la prose, il faut toujours, pour parvenir au cœur, parler son langage.

[2] Il faut avouer que nos acteurs ont bien profité de cette leçon.

Voltaire, avant d'acheter Ferney, habitait Lausanne, et avec lui le goût des arts et des spectacles. Il y avait formé une société d'hommes et de femmes, qui élevèrent un théâtre à Mont-Repos, maison de campagne du faubourg : les acteurs faisaient les frais de la représentation; mais Voltaire se chargeait, avec un zèle et un amour paternels, du soin de les dresser et de les faire répéter. On y représenta, pendant deux hivers de suite, *Alzire, Zaïre, Zulime* et *l'Enfant prodigue*. Voltaire jouait les rôles de Lusignan, Alvarès, Benassen et Euphémon père. Son esprit, sa philosophie, sa table et son théâtre répandirent insensiblement à Lausanne l'amé. ité, les lumières et la politesse. Il y étalait l'élégance du voluptueux Aristippe, mais il assurait qu'il vivrait tout aussi tranquillement dans le tonneau de Diogène. Cependant, au milieu de ses jouissances, il se plaignait toujours de sa santé, et des peines de la vie. « Des deux tonneaux de Jupiter, disait-il, le plus gros est celui du mal ; et pourquoi Jupiter a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux ? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul ? cela vaut bien la peine d'être examiné. »

« Un jour, je me plaignais à lui, nous dit notre Genevois, des coliques qui me tourmentaient quelquefois. » « Il y a sans doute, me répondit-il, beaucoup de mal sur la terre, et ce mal n'est utile à qui que ce soit, à moins qu'on ne dise que votre colique a été prévue de Dieu pour le bonheur des apothicaires : je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. »

Voici à quelle occasion il composa sa *Rome sauvée*. Il reçut, à Lunéville, chez le roi Stanislas, la tragédie de *Catilina*, de Crébillon, que l'on venait de représenter à Paris. Il la lut soudain : « Eh ! s'écria-t-il, le bourreau ! comme il a déshonoré ce pauvre Cicéron ! je le vengerai. » Le lendemain, il avait déjà conçu le plan de *Rome sauvée*, et chaque jour il faisait presque un acte.

Voilà, mon cher frère, tout ce que j'ai pu recueillir, dans mon voyage à Ferney, pour ton édification et ton amusement, de cet homme unique et divers. Disons en soupirant avec un poète moderne :

> En vain par vos travaux vous courez à la gloire ;
> Vous mourrez : c'en est fait ; tout sentiment s'éteint.
> Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint ;
> La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Cependant Voltaire survivra tant qu'il y aura sur la terre du goût, des lumières et des hommes. Tu communiqueras cette lettre à madame de Saint-Omer qui adore ce grand génie. *Farewell, my dear.*

LETTRE XXXIV.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Suite des amours de Blanche et de Delmont.

« L'histoire, dit Jean-Jacques, montre plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne les prend que dans des momens choisis, dans leur vêtement de parade : elle ne les suit point dans leur maison, dans leur famille, au milieu de leurs amis; c'est bien plus l'habit que la personne qu'elle peint. » Mais moi, je prends Plutarque et Suétone pour modèles : je poursuivrai Philippine dans sa chambre, dans son déshabillé, jusque dans les derniers replis de son âme.

J'ai laissé mes héros à la campagne, s'enivrant de joie et d'espérance, savourant les plaisirs de la table et l'enchantement d'un amour naissant. Blanche seule voyait ses jours enveloppés de tristesse et d'ennui : ainsi, lorsqu'au printemps tous les oiseaux, animés d'une nouvelle vie, font éclater leur joie en chants harmonieux, un malheureux rossignol pleure à l'écart la perte de ses fils

> Quos durus arator,
> Observans nido, implumes detraxit.

Cette comparaison a la couleur un peu poétique, il faut me la passer en faveur de Virgile dont elle rappelle les vers touchans et mélodieux.

Les affaires ramenèrent Bertaut à la ville. Blanche courut chez sa tante, lui confia ses chagrins et les persécutions qu'elle essuyait. Madame de Saint-Omer en parla à son frère, qui lui répondit durement : « Il faut que ma fille obéisse, ou qu'elle crève. — Qui vous a inspiré ces sentimens humains et paternels ? C'est sans doute votre chaste Pénélope ? » A ces mots ironiques, Bertaut, furieux, jeta sa perruque au nez de sa sœur, qui la fit voler par la fenêtre. Comme les passions dénaturent les caractères ! Ce sont des vents brûlans qui dessèchent et dévorent tout. Bertaut avait aimé sa sœur ; il cessa de la voir : sa tendresse pour sa fille s'éteignit tout à coup. Absorbé, hors de lui, le vice s'est naturalisé dans son âme, et a paralysé sa conscience.

> Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
> On peut bien dire : Adieu, prudence.

Tu dois te rappeler que Bertaut avait donné huit jours à sa fille pour réfléchir sur l'hymen de Bonnard. Ce terme expiré, il lui demanda si elle était disposée à lui obéir ? « Mon père, je vous en conjure, ayez pitié de moi, dit-elle en se jetant à ses pieds, ne me forcez pas à un mariage que j'abhorre, qui me précipitera dans le tombeau. — Mademoiselle, épargnez-moi ces tristes lamentations, ces expressions hyperboliques, jargon de votre sexe : il faut épouser Bonnard, ou être renfermée dans un couvent. — J'accepte le couvent : je préférerais un cachot à ce funeste lien. — Il suffit, vous irez au couvent. Je vous ferai voir que je suis le maître. » Deux jours après, Blanche entra chez les Ursulines de la Vieille-Monnaie, où le parloir lui fut interdit. Sa tante ayant été refusée, elle courut s'en plaindre à son frère, et lui demander le motif de cette exclusion. « C'est, lui dit-il, pour la soustraire aux mauvais conseils. — Et pour qu'elle n'écoute que ceux de votre démon familier. — Quel est ce démon familier ? Venez-vous chez moi pour m'insulter ? — Non, car je vous compare à Socrate. — Je ne suis pas Socrate, ni ne veux l'être. — C'est que votre démon ne vaut pas le sien. — Ce sont des femmes comme vous, qui ont le diable au corps. — Dites comme la chère dame Wandsieden. — Adieu, madame : laissez-moi tranquille. — Adieu, monsieur, Digérez bien, dormez bien ; mais tremblez pour le réveil. »

Au sortir de ce vif entretien, madame de Saint-Omer imagina de risquer une lettre à la veuve pour intéresser son amour-propre à la délivrance de Blanche. La voici.

« Je suis étonnée, madame, qu'une personne qui se pique de délicatesse, de probité et de dévotion, abuse de son ascendant sur un faible vieillard, pour l'irriter contre sa fille, et exiger de lui qu'il la sacrifie à un hymen qu'elle abhorre. Veuillez faire cesser une persécution dont l'odieux retombe encore plus sur vous que sur mon frère. Usez de votre influence pour le bien conduire, non pour troubler sa raison et endurcir son cœur. Rendez-le à lui-

même et à ses premières vertus : la religion vous le commande. Vous savez, madame, aussi bien que moi, qu'elle nous prescrit la charité pour les autres, l'abnégation de soi-même, et le sacrifice de ses intérêts à la justice. Fléchissez mon frère ; sauvez sa fille : je vous en aurai, en mon particulier, la plus grande obligation, et je me ferai un plaisir de publier vos vertus et ma reconnaissance. »

Réponse de madame Wandsieden.

« Je ne me flatte, madame, d'aucun ascendant sur M. votre frère, ni sur personne. Si j'en avais, je le devrais à la pureté de mes intentions et à l'inflexibilité de mes principes. Je connais les devoirs qu'impose la religion ; je sais que le plus beau triomphe du vrai chrétien est de régler les mouvemens de son cœur ; c'est à quoi je m'attache, sans me mêler des affaires d'une famille à laquelle je n'ai pas l'honneur d'appartenir. C'est à vous, sœur de M. Bertaut, de profiter de la faiblesse que vous lui attribuez, et de la supériorité de votre caractère, pour diriger sa conduite et rectifier ses erreurs. Au reste, madame, si vous me supposez des vertus, vous n'ignorez pas que la véritable vertu fuit l'éclat, et n'a que son devoir en vue ; le bien qui en résulte et non l'opinion des hommes : ainsi vous pouvez vous dispenser d'entretenir le public de moi et de mes sentimens. Votre approbation intime me suffira, ainsi que celle de tous ceux qui me connaissent. »

Madame de Saint-Omer ne s'en tint pas là : elle intéressa et fit agir M. de Montalizet, archevêque de Lyon, qui manda Bertaut ; mais les prières et les remontrances de ce sage prélat échouèrent. Bertaut n'avait plus d'oreilles pour entendre, ni d'yeux pour voir ; ou plutôt son âme était oblitérée. Il répondit à l'archevêque qui lui reprochait ses torts, ses rigueurs pour sa fille : « Monseigneur, je ne me mêle pas de votre diocèse ; laissez-moi le soin de gouverner ma famille. — Je suis votre pasteur.— Soit ; mais je ne suis pas un agneau. — Du moins vous n'êtes pas l'agneau sans tache, » lui répartit le prélat en lui tournant le dos.

Madame de Saint-Omer, un dimanche à la messe à Saint-Nizier, ayant aperçu la veuve hollandaise, alla se placer auprès d'elle. Mais celle-ci eut les yeux toujours attachés sur son livre. Madame de Saint-Omer épia sa sortie, et l'aborda, avec cette sécurité que donne une bonne conscience, au moment qu'elle allait monter en carrosse. « Madame, lui dit-elle, je vous ai écrit relativement à ma nièce. — Madame, je vous ai répondu ; ains nous n'avons plus rien à nous dire. — Pardonnez-moi, j'ai encore à vous parler. Il vaudrait mieux ne pas entendre la messe, que de séduire un vieillard, et de faire le malheur d'une jeune personne aussi vertueuse qu'aimable. » Philipinne, rouge comme le carmin, toute troublée, car nombre de spectateurs jouissaient de cette scène, lui répondit d'une voix entrecoupée : « Madame, je ne comprends pas ce langage ; j'entends la messe, parce que la religion me l'ordonne ; elle me commande même le mépris des injures et de la calomnie. » En finissant cette phrase, elle voulait s'échapper et monter dans sa voiture ; mais madame de Saint-Omer la retint par le bras, en lui disant : « De la calomnie ! moi ! Vous m'attaquez ; souffrez que je me justifie. Ce carrosse, n'est-ce pas celui de Bertaut, père de Blanche ? et sa fille infortunée n'est-elle pas reléguée dans un couvent, tandis que vous triomphez et régnez dans la maison de son père ? N'est-ce pas pour vos charmes que ce vieillard séduit fait tant de sottises ? » A cette vive apostrophe, tous les témoins éclatent de rire, et Philippine, s'armant d'une noble effronterie, s'élance dans sa voiture, en jetant un coup d'œil d'indignation sur madame de Saint-Omer et sur les rieurs.

Cependant cette scène piquante et la réclusion de Blanche faisaient grand bruit dans la ville, et excitaient l'indignation de tous les honnêtes gens. Un plaisant envoya à Bertaut ces quatre vers d'une tragédie de Corneille :

> Oui, c'est un imbécile et honteux esclavage,
> Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge ;
> Quand sur un front ridé qu'on a droit de haïr,
> Il croit se faire aimer, à force d'obéir.

Mais les sarcasmes, les plaisanteries n'adoucissaient pas la situation de Blanche, ni les anxiétés et le chagrin qui me consumaient. Depuis un mois qu'elle était au couvent, je n'avais aucune de ses nouvelles ; les portes de ce monastère étaient gardées par des Argus vigilans : nuit et jour je rêvais au moyen de faire parvenir une lettre à Blanche ; enfin j'imaginai cet expédient. Je vis Julie et lui demandai si la supérieure des Ursulines connaissait l'écriture de Bertaut ? Elle me dit qu'elle ne croyait pas qu'il lui eût jamais écrit. « Eh bien ! lui dis-je, il va entrer en correspondance avec elle ; » et sans autre explication, je vins exécuter mon plan.

Je remplis une corbeille de six livres de café moka, d'un pain de sucre, de quelques bouteilles de sirop, et de six boites de confitures, et j'envoyai cette offrande, au nom de Bertaut, à la supérieure du couvent, avec une lettre signée *Bertaut*, où je la priais d'accepter cette légère marque de ma reconnaissance pour les bontés dont elle honorait ma fille. Dans cette lettre était inclus un billet pour Blanche, que je priais la supérieur de lui remettre. Mon laquais s'acquitta de la commission à merveille. La supérieure reçut le cadeau avec transport et reconnaissance, fit venir Blanche, lui étala l'envoi de son père, et lui remis sa prétendue lettre. Blanche regarde l'adresse, et ne reconnait pas l'écriture : j'avais contrefait la mienne. Elle l'ouvre avec précipitation. Qu'elle fut sa surprise en voyant qu'elle était de moi ! L'émotion de son visage l'aurait trahie, si la supérieure n'avait été occupée à vérifier les boites de confitures ; cependant elle lui demanda ce que disait son père ? Blanche, rassurée, lui répond avec beaucoup de présence d'esprit, « que son père la chargeait de lui demander si madame la supérieure était satisfaite de ce petit présent. « Oui, très contente, vous pouvez le lui certifier. Allez lui répondre ; je mettrai votre lettre dans la mienne ; car je veux le remercier de sa galanterie. » Blanche revint bientôt avec la réponse, à l'adresse de son père. La supérieure l'ayant enfermée dans la sienne, mon domestique reçut le paquet, et me l'apporta. Faut-il avouer la bizarrerie ou la puérilité de l'amour-propre ? Je crois que le plaisir que me donna le succès de mon stratagème accrut celui que je ressentis en recevant la lettre de Blanche. Voici ce qu'elle contenait.

« Supportons, mon cher Adolphe, nos malheurs avec fermeté et courage : l'impatience, les plaintes, le désespoir aigrissent nos maux au lieu de les adoucir. Je suis privée de ma liberté, de votre présence, de celle de ma tante ; j'en souffre beaucoup ; mais une pensée me console : c'est que vous m'aimez, c'est que je vous aime, et que je suis heureuse du plaisir d'aimer. Mon père m'a fait une visite, une seule visite ; c'était avant-hier : il m'a

demandé froidement comment je me trouvais. « Tranquille et résignée. — Voulez vous recevoir madame Wandsieden et son frère? — Si vous m'en laissez la maîtresse, non; je n'ai rien à leur dire. — Vous persistez toujours dans votre obstination; vous refusez de m'obéir? — Jamais, excepté pour un mariage que je déteste et que l'honneur même réprouve. — Dites, votre folle passion; mais nous verrons qui l'emportera de vous ou de moi, de l'autorité d'un père ou de l'insolence de sa fille. » Il m'a quittée à ces mots, sans m'honorer d'un seul regard. Ah! mon père, que mon cœur vous est peu connu! Cette visite m'a fait un mal affreux. Adieu mon cher Adolphe, ayons toujours patience, amour, fidélité, prudence : je crois qu'avec leur secours on peut supporter les tempêtes de la vie. Les malheurs qui ne sont pas notre ouvrage, sont adoucis par le repos de la conscience. »

Un homme très altéré, qui boit quelques gouttes ne fait qu'irriter sa soif. Ainsi le billet de Blanche, loin de calmer mes sollicitudes, m'embrasa du désir de la voir, et donna l'essor à mon imagination. Je gardai le personnage de Bertaut, et, sous son nom, j'écrivis un autre billet à la supérieure, où je lui disais que j'étais trop heureux si les bagatelles que je lui avais envoyées avaient pu lui être agréables; que je recommandais ma fille à ses bontés. J'ajoutai : « Je vous prie, madame, de veiller avec la plus grande rigueur sur elle, surtout défendez-lui le parloir pour qui que ce soit. Je n'excepte qu'un ecclésiastique qui doit aller au premier jour l'entretenir de ma part : il est jeune encore, mais la maturité de son esprit, sa piété solide, son savoir, son éloquence pleine d'onction, lui ont mérité ma confiance, et je compte beaucoup sur lui pour ramener ma fille à la raison et à l'obéissance qu'elle me doit. Il se nomme l'abbé de Beaupré. N'en prévenez pas ma fille, elle refuserait peut-être cet entretien : cependant je vous prie de lui donner une de vos sœurs pour l'accompagner au parloir.

JÉROME BERTAUT.

Tu comprends aisément, mon cher frère, que c'était le sieur Adolphe qui devait se métamorphoser en abbé. J'exigeai qu'une sœur accompagnât Blanche au parloir, non-seulement pour écarter tous les soupçons, hôtes fidèles des couvens, mais aussi parce que je savais que c'était la règle. Le lendemain de ma lettre, je me présentai au parloir, sous l'habit d'un abbé, le front revêtu de candeur et de modestie, parlant, marchant les yeux baissés. Je demande mademoiselle Bertaut. « Votre nom? » me dit la tourière. « L'abbé de Beaupré. — Ah! fort bien! je vais avertir la supérieure » Celle-ci manda Blanche, et lui dit : « Mademoiselle, vous allez descendre au parloir, avec la sœur Sainte-Élisabeth, pour recevoir les bons avis d'un sage ecclésiastique, qui vient de la part de M. votre père. » Blanche descendit, cherchant dans sa tête quel pouvait être ce saint personnage député par son père. Quand je l'aperçus, mes yeux se troublèrent, mon cœur tressaillit; une joie intime précipitait le cours de mon sang : mais Blanche hésitait, me regardait; et quand elle m'eut reconnu, elle resta immobile d'étonnement, de crainte et de sensibilité. Je demêlai son embarras. « Mademoiselle, lui dis-je, rassurez-vous; je vous apporte des paroles de paix et de consolation. Je sais très bon gré à M. votre père de m'avoir procuré le bonheur de vous voir; je le désirais depuis long-temps. » Blanche à ce discours, baissa les yeux, rougit; car le plus léger mensonge alarmait son ingénuité. Cependant d'une voix tremblante elle me demanda des nouvelles de ma santé. « Depuis quelque temps, Dieu m'a envoyé bien des afflictions; mais dans ce moment, je jouis d'une situation plus heureuse. Et vous, mademoiselle, comment vous trouvez-vous dans le couvent? — Je souffre beaucoup de la privation de mes parens, des personnes que j'aime; mais j'oppose à mes peines le courage et l'espérance. — Oui, dit la sœur Élisabeth, femme de cinquante ans, mademoiselle a les vertus et la patience d'Angèle de Bresse, notre admirable fondatrice [1]; elle lit tout le jour. — *Blanche*. Il est vrai, madame la supérieure a eu la bonté de me prêter les Confessions de saint Augustin, et les sermons de Massillon. Vous voyez, monsieur, que le malheur est bon à quelque chose. Dans le monde, je n'aurais peut-être jamais songé à ces pieuses lectures. — *Delmont*. Dieu nous mène souvent, pour notre salut, par des routes étroites et épineuses. Oserai-je, mademoiselle, vous faire une question indiscrète? Comment, avec tant de piété, pouvez-vous nourrir dans votre cœur une passion dangereuse qui déplaît à M. votre père? — *Blanche*. Monsieur, la religion ne condamne pas les sentimens doux et honnêtes, qui tendent à un but légitime. — *Delmont*. Vous êtes donc toujours occupée de ce jeune homme? — *Blanche*. Oui, monsieur. — *Delmont*. Vous pensez souvent à lui? — *Blanche*. Oui, très souvent. — *Sœur Élisabeth*. Ma chère fille, que dites-vous là? — *Blanche*. La vérité, ma sœur, et j'aime mieux dire une vérité qui peut me nuire, qu'un mensonge qui me serait utile. — *Delmont*. Mademoiselle a raison, je lui sais bon gré de sa véracité; le mensonge est odieux. — *Sœur Élisabeth*. Je lui proposerai l'exemple de sainte Thérèse, qui, après avoir été livrée au monde, aux passions, aperçut le précipice où elle allait périr, et devint une très grande sainte. — *Delmont*. Sainte Thérèse, il est vrai, avait une surabondance de grâce qui n'est pas donnée à tout le monde; elle étouffait de l'amour de Dieu. « Qui trouvera une femme forte? » demandait le plus sage et le plus éclairé des rois [2]. Mais si la grâce manque à mademoiselle pour s'élever à cette sainteté, il faut espérer du moins qu'un jour elle éteindra une passion malheureuse. — *Blanche*. Non, monsieur, jamais. — *Delmont*. Quoi! vous le jureriez? — *Blanche*. Oui, je le jure. — *Delmont*. Vous me faites trembler. Cependant, si votre père s'obstine, et veut vous donner un autre époux? — *Blanche*. Monsieur, le poignard sur le sein, je n'obéirai pas. — *Delmont*. Et s'il veut vous enchaîner dans un couvent par des vœux éternels? — *Blanche*. Je n'obéirai pas davantage; ce n'est pas ma vocation, et je ne veux pas faire d'une fille vertueuse, une religieuse coupable. — *Delmont*. Mademoiselle, cette fermeté annonce un grand caractère et un heureux attachement à vos devoirs; ainsi je ne renonce pas à l'espoir de vous ouvrir les yeux. La constance est une vertu dans la route du bien, mais une opiniâtreté coupable dans celle de l'erreur. Je reviendrai dans peu ... — *Blanche*. Non, monsieur, n'en prenez pas la peine :

[1] Angèle de Merisi, ou Angèle de Bresse, naquit sur le lac de la Garde, fonda l'ordre des Ursulines en 1537, et mourut en 1540, âgée de trente-quatre ans : elle a été béatifiée en 1770. Son institut, consacré à l'éducation des jeunes filles, se répandit bientôt en Europe. Un nommé César de Bus l'établit en France.

[2] *Mulierem fortem quis inveniet?* (Dans les Proverbes de Salomon.)

vous ne devez pas douter du plaisir que j'ai à vous voir; mais je vous ai dit, et vous le répète que je ne changerai jamais. D'après cet aveu, vos visites seraient inutiles, et pourraient assembler sur nos têtes de nouveaux malheurs. Adieu, monsieur, priez le ciel pour moi. — *Delmont.* Oui, mademoiselle, je lui demanderai votre salut et le mien. »

Ainsi finit cet entretien, qui, en me dévoilant la fermeté de Blanche, apaisa mes craintes et ranima mes espérances.

J'allai conter cette scène à madame de Saint-Omer, qui en rit beaucoup, trouva le tour si plaisant, qu'elle implora ma protection pour pénétrer auprès de sa nièce. Le nouveau Bertaut était trop galant pour refuser. Je savais que la supérieure avait une grande envie d'avoir un perroquet, je lui en envoyai un assez beau, avec un petit billet où je la priai de l'accepter, et de permettre à Blanche de voir au parloir madame de Saint-Omer, sa tante. Avec ce passe-port les barrières s'ouvrirent, et la tante et la nièce jouirent de leurs embrassemens.

Malheureusement quelques jours après, Bertaut s'avisa d'aller voir la supérieure; elle le reçut avec cet air de joie et de reconnaissance qu'inspire la mémoire d'un bienfait reçu. « Je vous remercie, lui dit-elle, de vos confitures et de votre perroquet; il est charmant et sait déjà dire: *Jésus, Ave, ma sœur.* — Je ne vous entends pas, madame, de quel perroquet me parlez-vous? — Du vôtre, de celui que vous m'avez envoyé. — Je n'ai jamais envoyé de perroquet à des religieuses. — J'ai pourtant votre billet, où vous me dites de permettre à votre fille de voir sa tante et M. l'abbé de Beaupré, votre ami. — Moi! mais vous rêvez, sans doute. — C'est vous, monsieur, qui perdez la mémoire. — Et ma fille a vu cet abbé et sa tante? — Oui, monsieur! — Allez, madame, si je ne respectais votre habit et votre sexe, je dirais que vous aviez la tête dérangée. — Heureusement, monsieur, j'ai vos lettres sur moi; les voici: lisez. » Bertaut lit, voit qu'ils ont été joués, gronde la supérieure de sa simplicité, fait appeler sa fille, et lui demande quel est cet abbé de Beaupré qui avait eu l'audace de lui faire une visite. « Il est venu de votre part, répond Blanche, m'a assuré qu'il était votre ami, et que ma pauvre mère l'honorait de ses bontés. Il voulait connaître mes sentimens; je lui ai ouvert mon âme: je ne puis vous en dire davantage. — C'est quelque ruse infernale! s'est écrié Bertaut; mais j'y mettrai bon ordre, et vous aurez de mes nouvelles. » Il sortit aussitôt, et alla consulter son Égérie[1]. Le conseil porta qu'on retirerait Blanche du couvent, et qu'elle serait renfermée dans une chambre, au troisième étage de la maison, sous la garde d'une duègne sévère et vigilante. Dès qu'on eut trouvé ce phénix, Blanche vint occuper sa prison avec son argus, qui veilla nuit et jour auprès d'elle; avec cette différence qu'Argus avait cent yeux, et que la duègne était borgne.

La veuve se méfiait de Julie, et l'observait de près. Celle-ci, qui s'en aperçut, résolut d'opposer la finesse à l'astuce, et la dissimulation à l'hypocrisie. Elle aimait tendrement sa jeune maîtresse, et le désir de soulager ses peines échauffait sa tête et son cœur.

Pour éventer les ruses de la veuve, il fallait surprendre sa confiance. Julie imagina d'avoir un billet de Blanche, par lequel elle lui promettait une forte récompense, si elle voulait lui être fidèle, et faire parvenir ses lettres à leur adresse. Blanche, instruite du plan, fit la lettre dans les termes convenus, et Julie courut la montrer à la dame Philippine, en la suppliant de lui garder le secret. La veuve, enchantée de son zèle et de son dévouement, lui promit des trésors et son amitié. Il fut convenu que Julie feindrait d'écouter les propositions de Blanche, et d'être la messagère de ses lettres, qui seraient remises à Philippine. Blanche, conduite par Julie, écrivit deux lettres à sa tante, l'une secrète pour elle, l'autre insignifiante pour être montrée à Philippine, qui, l'ayant lue, permit à Julie de la porter à son adresse. Cette fille adroite, confia sa ruse à madame de Saint-Omer, qui répondit à sa nièce par deux lettres, une pour elle, l'autre ostensible. Ce manége, renouvelé quelquefois, assoupit la défiance de la veuve; et le style des lettres lui fit espérer de vaincre l'obstination de Blanche, et de recueillir le fruit de ses travaux.

L'activité de Julie ne s'arrêta pas à ce stratagème: pour mieux affermir la confiance de la dame Wandsieden, elle lui conseilla de faire enlever à Blanche tous ses livres. « Tant que cette jeune personne, lui disait-elle, jouira de ce fatras d'écrits, elle supportera sa prison mais si on le lui ravit, elle ne tiendra pas long-temps contre l'ennui et le désœuvrement. » La veuve, trouvant l'avis admirable, le confia à son vieux Céladon, et l'enlèvement des livres fut décrété. Mais Blanche, prévenue, fit une provision secrète de livres choisis. Un beau matin, Bertaut, en robe de chambre, suivi de la duègne chargée d'une corbeille, entra dans la chambre de sa fille. « Mademoiselle, lui dit-il, donnez-moi la clef de votre bibliothèque: les livres sont inutiles aux femmes, elles ont l'esprit trop léger et le cœur trop faible: elles lisent à contre-sens; elles oublient le bon, et retiennent le mauvais. — Où faudra-t-il donc puiser nos instructions, étudier la morale? — Dans les conversations, dans les exemples qui sont sous vos yeux. — Les conversations sont souvent bien frivoles, et les exemples bien dangereux. — Je sais que vous êtes une grande raisonneuse; voilà le fruit des lectures, elles ne font qu'augmenter le babil et la vanité des femmes. » En parlant ainsi, il prenait les livres, et les jetait dans la corbeille, après avoir lu les titres. Ayant trouvé un tome de Voltaire, *Essai sur les mœurs des nations*, il s'écria: « Comment! mademoiselle, vous lisez les ouvrages d'un impie, d'un athée! il lui convient bien de parler des mœurs des autres! C'est sans doute quelque mauvais roman? — Non, mon père, c'est un essai sur l'histoire, un tableau rapide des mœurs et des usages des nations modernes. — Et les comédies de Molière! est-ce là où vous puisez la morale? — Oui, dans *le Misanthrope, le Tartuffe, les Femmes savantes.* — Sottise! les comédies ne peuvent que gâter l'esprit de la jeunesse.... *Poésies de Rousseau!* Expliquez-moi l'utilité de la poésie, à quoi elle est bonne? — A former le langage, à orner l'esprit, à l'amuser. — Et à le remplir de mots vides de sens et de fariboles. En voici bien d'un autre! Les *Nuits* d'Young! quel est ce livre-là? — C'est un livre traduit de l'anglais. — Parbleu! on écrit assez de sottises en France, sans aller ramasser celles des autres peuples. Les *Nuits* d'Young! C'est sans doute quelque mauvais roman. — Non, mon père, je ne le lirais pas: c'est au contraire l'ouvrage philosophique d'un écrivain triste et malheureux, qui nous parle de nos misères et de

[1] C'était la nymphe que Numa-Pompilius allait consulter dans un bois; à sa mort elle fut changée en fontaine, et elle conserva son nom.

la mort. — Cet écrivain est un sot ou un fou: ce n'est pas la peine d'écrire, pour nous dire que nous sommes misérables et que nous devons mourir: nous le savons assez. Je veux bien vous laisser la *Grammaire française* et le *Dictionnaire de l'Académie :* si ces livres-là n'apprennent rien, du moins ils ne corrompent pas le cœur. Cependant préparez-vous à recevoir la visite de madame Wandsieden: je vous ordonne de la recevoir. — Je vous obéirai. » Ainsi se termina l'exécution de M. Bertaut.

La veuve Philippine parut à son tour. Blanche la reçut avec la douceur d'une âme pure, sensible et l'urbanité d'une femme aimable et bien élevée. Après les phrases d'usage sur la santé, Philippine lui dit : « Mademoiselle, vous m'en voulez sans doute; vous me haissez. — Non, madame, la haine est un sentiment passionné étranger à mon cœur. — Du moins, vous ne m'aimez pas? — Il est vrai. — Vous êtes injuste à mon égard. — Je ne le crois pas. Je suis persécutée, tourmentée, et j'étais heureuse, aimée de mon père avant qu'il fît votre connaissance. — Il dépend de vous de retrouver ses bontés et le repos. — Sans doute, en épousant M. votre frère. — Mais vous lui feriez honneur, et grand plaisir à votre père. — Voulez-vous permettre que je m'explique avec la sincérité d'une âme honnête? La vue d'un cachot, d'un précipice, m'épouvanterait moins que ce mariage. — D'où peut naître cette aversion étonnante et injuste pour un jeune homme qui vous adore? — De la nature, de l'incompatibilité de nos caractères. Je crois que les âmes s'attirent ou se repoussent par un instinct machinal, qui naît sans doute du contraste ou de la ressemblance des goûts et des sentimens. — Mon frère, honnête et vertueux, devrait par ce rapport mériter votre estime et vous inspirer quelque intérêt. — Apparement que le genre de ses vertus n'a nulle analogie avec les miennes (35). — Vous payez d'ingratitude notre attachement pour votre père et pour vous. — On pèche par ingratitude, madame, quand on reçoit des bienfaits et qu'on les oublie; jusqu'à présent, vous êtes loin de m'avoir obligée. Voulez-vous mériter ma reconnaissance, faites cesser les persécussions de mon père, rendez-moi sa tendresse et décidez M. votre frère à renoncer à moi. — Mademoiselle, vous avez beaucoup d'esprit; il vous égarera. — Si le ciel m'a accordé quelque esprit, je m'en servirai pour éclairer ma route; mais, au défaut des lumières de l'esprit, j'aurai toujours ma conscience pour guide. — Que dirai-je à M. votre père? — Qu'il trouvera toujours en moi une fille pleine d'amour, de respect et de soumission. — Soumise, avec quelque restriction mentale? — Oui, pour ce qui regarde le don de ma main, parce que je ne crois pas que mon devoir me prescrive une obéissance aveugle et illimitée. — Je vais lui porter votre réponse : j'ai l'honneur de vous saluer. Restez, de grâce. — Permettez que je vous accompagne jusqu'à ma porte; c'est le terme de mes promenades. »

Julie, pour endormir la méfiance, montait rarement à la chambre de sa maîtresse; mais le matin, avant l'arrivée de sa garde, elle lui glissait parfois un billet sous sa porte. J'ai la copie de quelques-uns de ces billets.

Billet de Julie[1].

« Votre père est ce soir de fort belle humeur : il dîne demain, avec madame Bertrand, chez sa Dulcinée. Le repas ne lui coûtera pas cher, car il lui envoie gibier, volaille, sucre, café, vins et liqueurs, de quoi nourrir et abreuver vingt Bonnards, n'eussent-ils pas mangé de huit jours. L'après-dînée, il la mènera dans son carrosse faire la digestion à la Croix-Rousse. »

Second billet de Julie.

« Hier, la chère veuve et le chevalier de la triste figure sont venus déjeuner chez nous : c'est moi qui ai servi le café et les biscuits. Le frère et la sœur ont bu chacun une jatte de café; j'ai tort de dire bu; ils ont mangé le café avec un panier de biscuits. Grand Dieu! quels gouffres que leurs estomacs! J'ai fait semblant de ravauder dans la chambre, pour entendre leur conversation. Votre père enlevait à la veuve les morceaux de biscuit qu'elle venait de mordre, et elle lui donnait des petits coups sur les doigts, en lui disant : « Petit friand, je vous y prends. — Ah! ah! vous me frappez : je vais, selon les préceptes de l'évangile, baiser la main qui me frappe. » Et il la lui baisait, et la veuve minaudait avec de petits airs enfantins. Il a été ensuite question de vous, et votre père a dit au Bonnard : « Va, mon enfant, ne te décourage pas : tu seras mon gendre en dépit d'elle; j'en jure par les charmes ravissans de ta sœur. »

Troisième billet de Julie.

« Vous me défendez toute plaisanterie sur les inclinations de M. votre père; je n'en parlerai plus; je me rabattrai sur la veuve. Pour cette mijaurée, vous ne trouverez pas mauvais que je rie à ses dépens. Hier, elle m'a prise en particulier, elle m'a d'abord voulu faire le présent magnifique de deux écus; j'ai refusé généreusement, en disant que je ne vendais pas ma fidélité : les écus sont donc rentrés dans la bourse. Alors elle m'a demandé s'il n'y aurait pas moyen de vous dégoûter de M. Delmont, et de mettre son frère dans vos bonnes grâces. A ces mots, j'ai pris un air pensif; et, après avoir rêvé quelques minutes, je lui ai répondu que vous aimiez beaucoup les gens d'esprit et la poésie, qu'il faudrait que son frère vous adressât quelque petite drôlerie en beaux vers; que je croyais ce moyen infaillible. « Mais mon frère n'a jamais fait un vers de sa vie. — Tant pis : il peut commencer; au reste il n'a qu'à faire comme tant d'autres, s'approprier les vers de quelque vieil auteur, y changer certains mots, et les donner comme siens. — Ton idée est lumineuse; je chercherai dans quelque antique almanach des Muses; c'est un dépôt public où tout le monde a le droit de se pourvoir. » La veuve m'a quittée pour aller communiquer ce projet à son frère. Ainsi attendez-vous à recevoir, au premier jour, des vers galans, choisis dans le magasin public de la poésie. »

Lettre de Bonnard à Blanche.

« Mademoiselle, c'est avec l'autorisation de M. votre père que je prends la liberté de vous adresser quelques stances érotiques que mon cœur m'a inspirées, plus que le dieu du Parnasse. En les composant, vous étiez le modèle sur qui j'attachais ma pensée, comme jadis Apelle avait les yeux sur Laïs pour peindre sa Vénus. J'avoue qu'en m'occupant de vous, je me nourrissais d'ambroisie. Jugez, mademoiselle, de mon idolâtrie pour vos beautés, puisque vos préventions, vos rigueurs, dirai-je vos dédains? ne peuvent modérer l'incendie qui me consume.

[1] Nous avons changé très peu de chose au style de ces lettres : nous avons seulement rectifié l'orthographe, qui, comme on doit le supposer, est très fautive.

Non, Oreste brûlant pour Hermione, Vendôme pour Adélaïde, Orosmane pour Zaïre, ne furent jamais si malheureux que moi. Daignez du moins lire mes vers avec indulgence, et pardonnez leur infériorité en faveur de la muse qui me les a dictés, muse que les Grecs auraient placée, si elle eût vécu parmi eux, entre Thalie et Polymnie. Je suis avec une adoration respectueuse. »

Stances à l'adorable Blanche,

Par son très humble adorateur MARC-ANTOINE BONNARD.

Je t'aime trop, cette jeune Délie;
Aimant si bien, je devrais l'enflammer;
Elle est ingrate, il faut que je l'oublie.
Amour! Amour! je ne veux plus aimer.

Ah! je suis né pour brûler de sa flamme,
Et ce penchant ne sert qu'à m'alarmer;
Ne m'offre rien qui séduise mon âme:
J'aimerais trop; je ne veux plus aimer.

Délie alors à mes yeux se présente,
Telle qu'Amour prit soin de la former.
Je m'écriai: Sans doute elle est charmante:
Mais c'en est fait; je ne veux plus aimer.

Hélas! tout plaît, tout charme dans Délie,
Et je crois voir, mais comment l'exprimer?
Flore, Vénus, et Minerve, et Thalie:
Heureusement je ne veux plus aimer.

Depuis ce jour, sans vouloir m'en défendre,
Des feux d'amour je me sens consumer.
Belle Délie, ai-je pu m'y méprendre?
Vous avoir vue, hélas! c'est vous aimer.

Dès que cette production fut parvenue à Blanche, elle chargea Julie de la faire passer à Delmont, pour qu'il tâchât d'en découvrir l'auteur. Delmont lui nomma Moncrif, et Blanche fit alors sa réponse.

Lettre de Blanche à Bonnard.

« J'ai ouvert, monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, parce qu'on me l'a donnée de la part de mon père. Je vous remercie des jolis vers que vous m'adressez. C'est sans doute pour railler mon ignorance, que vous vous en déclarez l'auteur. Je vous trouve bien modeste de copier Moncrif, et de lui prêter votre nom : s'il le savait, il vous en témoignerait sa reconnaissance. Vous me parlez de votre adoration, de l'ambroisie qui vous nourrit en pensant à moi : s'il en est de vos sentimens comme de vos vers, je dois y croire, ainsi qu'à votre véracité. Je vous souhaite, monsieur, plus de bonheur qu'à Vendôme et Oreste, vos compagnons d'infortune; mais je vous prie de chercher une autre Polymnie pour vous inspirer, et de ne plus m'envoyer prose ni vers, quand même ils seraient de Racine ou de Voltaire. Vous ne sauriez mieux me prouver votre adoration que par votre silence et votre éloignement. »

Cependant Bertaut, toujours plus épris de sa belle veuve, s'enflammait pour sa possession qui lui offrait un océan de délices; mais cette adroite beauté voulait célébrer deux hymens à la fois, celui de son frère et le sien; et tous les trois réunis s'occupaient sans cesse des moyens de faire plier l'indocilité d'une jeune fille. Ils imaginèrent de lui faire parler par le confesseur de sa mère. Julie fut admise à ce conseil, et approuva le projet. « Mademoiselle Blanche, disait-elle, est pénétrée de sa religion et d'un respect profond pour la mémoire de sa mère; elle a une grande considération pour le père Anselme, et je ne doute pas que ses remontrances et ses sollicitations ne la disposent à plus d'obéissance. »

Le père Anselme fut appelé, endoctriné et introduit auprès de Blanche. Julie l'avait prévenue de cette apparition.

Le père, enfant de saint Dominique, n'avait pas les lumières et la doctrine d'un père de l'église; mais fervent dans sa piété, irréprochable dans ses mœurs, il aimait Dieu pour lui-même, et les hommes par rapport à Dieu. Plein de charité, il aurait bravé le feu et la mort pour sa religion; mais il n'aurait jamais approuvé qu'on tourmentât une créature humaine relativement à sa croyance. Arrivé chez Blanche, il commença par lui parler de sa mère. « C'était une dame bien respectable, une mère bien tendre. — Oui, mon père; aussi je la pleure tous les jours. — Elle vous donnait d'excellens principes de conduite. — Oui, si j'ai quelques vertus, c'est d'elle que je les tiens; je suis son ouvrage. — Sans doute elle vous a parlé souvent de l'obéissance que l'on doit à ses parens, et de la religion qui la commande? — Oui, mon père; que ne vit-elle encore! avec quel zèle je lui obéirais! — Cependant vous résistez aux ordres de M. votre père. — La religion est sans doute établie pour le bonheur des hommes, non pour leur supplice; pour perfectionner les mœurs, assurer la vertu, et non pour les affaiblir et les exposer. Je m'en rapporte à vous : dois-je sacrifier à mon père mon salut, mon bonheur éternel? — Non, c'est pour mériter le ciel que vous devez pratiquer vos devoirs. — Croyez-vous qu'une femme qui haïrait et mépriserait son époux, ne risquerait pas son salut et sa vertu? — La haine peut s'éteindre avec le temps, par les attentions, les égards, la tendresse d'un mari. — A la rigueur la chose est possible; mais le mépris, croyez-vous que l'on puisse s'en défaire? ce n'est point une passion comme la haine, c'est un sentiment calme, modéré, qui prend sa source dans une âme saine, vertueuse, puisque l'on ne méprise que les êtres vicieux et abjects: une âme forte peut sortir du sentier du vice et du crime, mais une âme vile ne se relève jamais. Et si vous me supposez des sentimens d'honneur et de religion, comment osez-vous exiger que je lie mon existence à celle d'un homme que je méprise? Ne serait-ce point m'exposer sur une pente rapide et glissante, sans appui pour me retenir? — Mademoiselle, votre dialectique m'étonne, me confond; loin de vous condamner, je vais tâcher de dissuader M. votre père, lui parler pour vous, au nom de la religion et de l'humanité. » Blanche le remercia vivement, et se recommanda à ses prières.

Ce bon père, étant venu rendre compte de sa mission, fut traité d'idiot, et renvoyé à son couvent.

Bertaut croyait aveuglément à la religion, il en observait exactement tous les préceptes; il n'aurait pas manqué la messe les fêtes et dimanches; il n'aurait pas souffert un poulet étique sur sa table les jours maigres, ni quitté sans terreur le scapulaire qu'il portait depuis quarante ans, et qu'il regardait comme une égide sacrée. Il prenait ces pratiques pour l'essence de la religion. Mais vaincre ses passions, exercer la charité, l'aumône, les devoirs de père et d'homme, lui paraissaient des choses indifférentes à la loi de Dieu; ou plutôt il croyait que Dieu lui pardonnerait ses faiblesses et ses vices, en faveur de l'observance de quelques préceptes de l'église.

Le triumvirat, fatigué, irrité de tant de résistance, s'assembla de nouveau pour chercher un dénoûment à

ce long drame et pour vaincre l'opiniâtreté de Blanche. Il fut arrêté que le notaire apporterait, vers les onze heures du soir, le contrat de Blanche et de Bonnard, tout dressé; que Bertaut emploierait d'abord les prières, les caresses; et, en cas de résistance, finirait par déployer son autorité pour forcer sa fille à signer. On avait choisi la nuit comme plus propice à effrayer l'imagination d'une jeune personne. Julie, confidente du complot, en avertit sa maîtresse, qui s'arma de courage et de résolution. Le jour de l'exécution, on lui fit dire de ne pas se coucher. Une heure avant minuit, le silence, la solitude et les ténèbres régnant dans la maison, Blanche appelée, descendit dans la chambre de son père, qui l'attendait avec ses deux acolytes et le notaire. La sensible Julie, tremblant pour sa chère maîtresse, avait attiré une de ses cousines, pour voler avec elle au secours de Blanche, en cas de violence. Pendant tout le temps de cette scène, elles restèrent dans l'antichambre, prêtes, au moindre cri, à fondre sur les Bonnards, et à leur arracher les yeux. Bertaut fit asseoir sa fille, et lui dit avec une feinte douceur : « J'attends de votre complaisance, de votre amour pour moi, que vous me rendrez le repos, le bonheur et ma fille. — Hélas! parlez, que faut-il faire? ma vie est à vous, je vous l'abandonne. — Non, vis, mon enfant, pour notre félicité commune; signe seulement ce contrat. — Quel contrat? — Celui de ton mariage. — Avec qui? — Avec le chevalier Bonnard, mon ami, ton amant, qui t'adore. — Oui, mademoiselle, s'écrie Bonnard, à vos genoux, devant M. votre père, je vous jure l'amour le plus tendre, une adoration, un respect éternels. — Monsieur, je ne reçois ni vos sermens, ni votre adoration; je ne puis être à vous, je ne vous appartiendrai jamais. — Malheureuse! s'écrie Bertaut, tu veux ma mort! mais je vivrai et tu signeras. — *Madame Wandyieden.* Monsieur Bertaut, ne vous échauffez pas. Mademoiselle, il est bien étonnant qu'une personne de votre âge, si bien élevée, ose ainsi blesser ses devoirs et désobéir à son père! — *Blanche.* De quoi vous mêlez-vous, madame? qui êtes-vous? que faites-vous ici? de quel droit m'adressez-vous des remontrances? — *Bertaut.* Insolente! taisez-vous; signez, signez, ou craignez mon courroux. » En prononçant ces mots, il lui prend la main avec force pour arracher sa signature. Blanche s'écrie en se jetant à ses pieds, et les yeux pleins de larmes : « Mon père, ayez pitié de moi, je vous implore; au nom de ma mère, ne donnez pas la mort à sa fille, à la vôtre. — Signe, ingrate, signe : » et il l'entraînait vers la table. Blanche alors se relève brusquement, dégage sa main, et s'adressant au notaire, d'un ton ferme et intrépide : « Monsieur, lui dit-elle, comment osez-vous être le complice d'une telle violence, vous, le dépositaire de la loi! tremblez : un jour je vous poursuivrai devant les tribunaux, oui, je demanderai vengeance de vous et de ces deux êtres impitoyables (elle désignait de la main le frère et la sœur) qui, pour dévorer la succession de mon père, veulent le déshonorer et précipiter ma ruine. » Le notaire, atterré de l'apostrophe, et craignant les suites d'un complot odieux, déchira le contrat, et sortit, en disant à Bertaut qu'il ne pouvait se prêter à un manège si coupable. Bertaut, pâle de fureur, lançait des regards foudroyans sur sa fille; la veuve, interdite, se mordait les lèvres, s'agitait sur sa chaise; et son frère, le nez en l'air, paraissait tombé dans un état de stupeur. Blanche, l'œil fixe, tremblant de tous ses membres, mais résolue à la mort plutôt qu'à signer, restait debout et immobile. « Retirez-vous, monstre d'ingratitude, lui cria son père, d'une voix effrayante; montez à votre chambre : je saurai me faire obéir. » Blanche sortit, accablée, silencieuse, et alla soulager son cœur oppressé, par d'abondantes larmes. Le lendemain, elle reçut ce billet de Julie.

Billet de Julie.

« La désolation, l'abomination sont dans la maison. Ils ont veillé jusqu'à deux heures du matin, tous les trois, la porte fermée. L'oreille attachée à la serrure, j'ai tâché d'attraper quelques mots de leur conversation; mais je n'entendais que la voix de votre père, lorsqu'il tonnait. Voici quelques phrases : « Non, ma chère bonne, cela ne me fait pas mal, je suis tranquille » Et puis : « Sans doute, quelque mauvais génie l'obsède, mais je serai plus diable qu'elle. » Quelques momens après; « Oui, oui; je dormirai, j'aurai soin de ma santé. » Ensuite le Bonnard s'est écrié en frappant du pied, que, s'il n'était retenu par la religion, il se battrait avec Delmont, et le punirait de ses perfidies. Au reste, je vous dirai que, pendant votre scène, je montais la garde avec ma cousine, qui est grande et forte, et qui a rossé plus d'une fois son ivrogne de mari. Comme nous aurions houspillé les Bonnards, si l'on vous avait poussée à bout! Deux fois j'ai failli d'entrer, mais heureusement ma cousine m'a arrêtée. »

Autre billet de Julie.

« La veuve a dîné ici : elle m'a confié l'attaque de la nuit précédente, et ce qu'elle nomme votre insolence. Elle est enragée de votre résistance; elle cherche toutes les imaginations possibles pour vous mettre à la raison. Je lui ai dit que j'étais à sec, et que j'y réfléchirais. Elle m'a lâché certains propos, qui me donnent de grands soupçons et de vives inquiétudes. Tenez-vous sur vos gardes, surtout la nuit; poussez les verrous dès que Brigitte sera sortie de votre chambre. La veuve est capable d'y faire entrer son frère, pour vous forcer par cet esclandre à l'épouser : ce sont des enragés capables de tout. »

Blanche, épouvantée de l'avis, mais non abattue, la nuit suivante mit les verrous, et se coucha tout habillée. Vers le minuit; elle entendit une clé qui ouvrait tout doucement la serrure de la porte. Elle cria; Brigitte lui répondit : « C'est moi, mademoiselle. — Que voulez-vous? — J'ai laissé sur votre table mon livre de prières. — Je n'ouvre pas; vous le prendrez demain. » Le livre était en effet sur la table; mais Blanche ne douta point qu'il n'eût été laissé à dessein : et que l'infâme Bonnard ne fût avec cette créature. Blanche lui dit le lendemain, sans entrer dans aucune explication : « S'il m'arrive quelque événement fâcheux, je vous signifie, au nom de ma famille et au mien, que vous serez pendue. »

Blanche cependant écrivit sa situation à sa tante, qui me fit prier de passer chez elle. A la lecture de la lettre de Blanche, je m'écriai qu'il n'y avait qu'un seul moyen de la sauver; c'était de l'enlever, d'aller l'épouser à Genève. Madame de Saint-Omer trouva cet expédient violent et hasardeux; mais je parlai avec tant de chaleur et d'onction, je montrai avec tant d'évidence la nécessité de ce parti, qu'enfin elle se rendit, et promit d'en écrire à sa nièce, qui lui fit cette réponse.

Billet de Blanche à sa tante.

« Ma chère tante, que me proposez-vous? quelle répu-

tation laisserai-je après moi! Une fille s'enfuir avec un jeune homme! quelle faute! ne ferais-je pas mieux de mourir! J'aime Adolphe; je ne vois de salut, de bonheur qu'auprès de lui. Mais me couvrir de honte! enfreindre toutes les lois de la nature et de la société! Non, je ne m'y résoudrai jamais. Je n'écris pas à Delmont, mais je vous prie de l'assurer que jamais je ne prononcerai le *oui* fatal que l'on veut m'arracher. Si je meurs, je mourrai son épouse par le cœur et par la pensée. »

Lorsque madame de Saint-Omer m'eut communiqué cette réponse, l'amour, le dépit, la vengeance enflammèrent mon âme : je jurai d'exterminer le lâche Bonnard. Madame de Saint-Omer, pour m'apaiser et prévenir quelque catastrophe, me dit : « Modérez-vous ; vous serez toujours à temps de tuer Bonnard ; mais abandonnez-moi le soin de cette affaire. Je tâcherai de voir ma nièce, et je lui parlerai avec tant d'intérêt, je donnerai des raisons si pressantes, que je me flatte d'enlever son consentement. » Je cédai, et promis de réprimer ma colere. La difficulté était d'obtenir de Bertaut un accès auprès de sa fille On eut recours aux talens de Julie, qui se concerta avec Blanche. Il fut décidé que Blanche écrirait à son père pour le prier de lui permettre un entretien avec sa tante, pour la consulter sur sa position, afin de prendre d'après ses conseils, un parti décisif. La veuve parla de cette lettre à Julie, et lui demanda son avis. « Le cas est embarrassant, répondit Julie : d'abord je crois madame de Saint-Omer prévenue contre vous. — Oh ! rien n'est plus certain : mais je lui rends bien haine pour haine. — Cependant, tout mûrement pesé, je permettrais l'entrevue. D'abord cet acte de complaisance peut adoucir la tante et la nièce ; si vous le refusez, Blanche n'en sera que plus irritée, et nous n'en serons pas plus avancés. Si vous l'accordez, il se peut que madame de Saint-Omer, femme prudente, donne un bon conseil à sa nièce pour terminer sa prison et ses malheurs. Mais il faut exiger que Brigitte soit présente à l'entretien. — Tu es une fille unique, pleine d'esprit, de bon sens; j'en parlerai à Bertaut, et j'espère qu'il sera de notre avis. »

Billet de Julie à Blanche.

« Votre père, la veuve, et moi, qui ai voix au chapitre, avons consenti à la visite de votre tante, sous une condition que j'ai conseillée, c'est que la Brigitte sera témoin, l'oreille bien ouverte ; mais vous parlerez italien, et vous attraperez les curieux. La visite sera pour demain matin ; aujourd'hui c'est une trop belle fête pour s'occuper d'autre chose que de la sainte du jour. Cette sainte, vous ne vous en douteriez pas, c'est la veuve Wandsieden ; c'est sa fête. Nous avons commencé à la célébrer hier soir. Votre père a acheté, je crois, toutes les fleurs du marché ; il en avait la charge d'une bourrique. La veuve a paré son sein d'un bouquet énorme : elle ressemblait à ces vierges que l'on porte à la procession. Chacun a offert son bouquet ; la dame Bertrand lui a présenté des lis, en lui disant que c'était l'emblème de son âme. Moi-même j'ai donné mes fleurs qui m'ont bien coûté quarante sous. Le vieux chevalier du Borage, ce poëte qui mange si souvent à la maison, qui parle si peu pendant le dîner, et bavarde tant après le café, a donné, avec son bouquet, une pièce de vers qu'il nomme *madrigal*, qui a enchanté toute l'honorable compagnie ; et pour vous enchanter aussi, je vous en envoie une copie. Les embrassades, les complimens ne finissaient pas. Mais le plus solide a été une collation à huit heures du soir : la table était couverte de dragées, de confitures sèches, de pâtisserie, de fruits, de fleurs. Au milieu de cela s'élevait un temple de sucre, de l'invention du chevalier du Borage, où était une Vénus environnée de petits Amours ailés. On lisait ces mots aux pieds de la déesse : *Vénus-Philippine*. Rien n'était plus galant; votre père était aux cieux. On a bu en chorus à la santé de Vénus-Philippine. Les bras s'allongeaient, les verres se choquaient avec des rires, des cris de joie qui ébranlaient la salle. Aujourd'hui grand festin ; cuisinière, cuisinier, marmiton, tout travaille, se démène ; ce sont vraiment, comme l'on dit, les noces de Gamache. Comme ils vont s'en donner ! ils s'empiffreront pour huit jours. »

Vers pour la fête de Philippine.

Par le chevalier du Borage.

Alors que dans l'Olympe on célébrait la fête
De la belle Vénus, Amours, Grâces, Plaisirs
S'empressaient autour d'elle, et couronnaient sa tête
Des bouquets immortels qu'apportaient les Zéphirs.
Sur une lyre d'or, chaque muse fidèle
En vers harmonieux redisait sa beauté :
Mais aujourd'hui qu'on voit cette divinité
Emprunter parmi nous les traits d'une mortelle,
Quels hommages lui rendre, et quel fils de Linus
Osera célébrer Philippine-Vénus !

Le lendemain de cette grande fête, madame de Saint-Omer se rendit chez sa nièce. Bertaut refusa de la voir. Il recommanda à la duègne Brigitte de ne pas quitter sa fille d'un seul moment, d'écouter attentivement tout ce que l'on dirait, et de le retenir pour pouvoir le lui répéter.

Blanche à l'aspect de sa tante qu'elle n'avait pas vue depuis long-temps, se précipita dans ses bras, et versa un torrent de larmes. Après ces épanchemens de tendresse et de pleurs, la duègne, son ouvrage à la main, s'assit auprès d'elles : madame de Saint-Omer, prévenue par Julie, parla à sa niece dans l'idiome italien, qu'elle possède parfaitement. Blanche le balbutiait encore, mais le comprenait très bien. Sa tante lui représenta la nécessité de sa fuite, le risque qu'elle courait avec une femme qui se ferait un jeu de la déshonorer, pourvu qu'elle atteignît son but; le danger auquel elle exposait Delmont, qui voulait ou périr, ou exterminer Bonnard. Enfin, cette aimable tante finit par lui dire : « Je t'ordonne de partir, au nom de ta respectable mère que je représente, et qui te parle par ma voix. Epargne un crime a ton père (que peut fasciner et aveugler cette malheureuse), un opprobre à la famille, et un malheur à Delmont. » La duègne, étonnée de ne rien comprendre de ce long discours, ouvrait de grandes oreilles, écoutait, se rapprochait, ne pouvait concevoir pourquoi elle ne comprenait point. Elle ne se doutait pas que dans le monde il y eût une autre langue que la sienne, ou du moins qu'une Française parlât turc ou arabe. Blanche, ébranlée par le discours de sa tante, et entraînée par son autorité, consentit à me suivre à Genève, et à solliciter, de cette ville, le consentement de son père pour notre mariage. La tante et la nièce convinrent que le plan de l'évasion serait concerté avec Julie et moi, après quoi madame de Saint-Omer prit congé de Blanche, en priant la dame Brigitte de ne rien rapporter de ce qu'elle avait entendu. « Ma foi, madame, je

n'ai rien compris à votre jargon, et le diable ne l'entendrait pas plus que moi. »

Dès que madame de Saint-Omer fut sortie, la veuve et Bertaut mandèrent la duègne, curieux de savoir le sujet de cette conversation. Mais elle leur fit la même réponse qu'à madame de Saint-Omer. Bertaut, irrité, la traita d'imbécile, de bête : celle-ci criait que ce n'était pas sa faute; qu'elle n'était pas sorcière pour deviner un jargon infernal. La veuve prit sa défense, et apaisa son bien-aimé. Elle vit qu'ils avaient été joués. Elle en parla à Julie, qui avoua que cette conversation mystérieuse l'inquiétait beaucoup; elle lui conseilla de redoubler de précaution. « Par exemple, lui dit-elle, monsieur devrait avoir chez lui tous les soirs la clef de la porte de la maison, qu'il laisse à Catherine. » La veuve accueillit cet avis, le trouva très important; et depuis, Bertaut fermait lui-même sa porte à dix heures du soir, et emportait la clef. Mais Julie, comme l'oiseleur qui se cache sous des roseaux pour échapper à l'œil perçant de l'oiseau qu'il guette, se dérobait sous ces ruses aux regards cauteleux des persécuteurs de sa maîtresse. Son plan était dressé. La nuit fixée pour l'évasion, Delmont, déguisé, vint à dix heures se poster devant la porte de Bertaut; Blanche, au moment de s'enfuir, devait, pour signal, mettre une bougie allumée sur sa fenêtre. Mais il fallait, pour sortir, avoir la clef de la porte de la rue et celle de la chambre que la duègne emportait tous les soirs dans sa poche. Voici par quelle ruse Julie fit tomber toutes ces barrières. A souper, elle glissa deux grains d'émétique dans la boisson de la duègne; ils produisirent bientôt leur effet. Le vomissement, la colique travaillèrent son chétif individu; elle criait : « Je suis morte! bonne sainte Vierge, ayez pitié de moi ! » Julie jetait les hauts cris pour effrayer les assistans : elle la fit porter dans son lit, la déshabilla, et prit adroitement la clef de la chambre de sa maîtresse. Elle dit alors qu'il fallait avertir monsieur, et envoyer chercher l'apothicaire par Champagne. Bertaut donna la clef, et Champagne sortit. Julie courut aussitôt chez Blanche qui l'attendait sur un lit d'épines. Julie lui dit : « Vous êtes libre, toutes les portes sont ouvertes; adieu, ma chère maîtresse, bon voyage, et souvenez-vous de moi. » Blanche lui saute au cou, la presse dans ses bras, lui jure une amitié éternelle, descend ensuite d'un pas discret et sans lumière, portant un gros paquet sous le bras, et va joindre le fidele Delmont.

Cependant Julie revient tout de suite auprès de la malade, et remet dans sa poche la clef dérobée. L'apothicaire arriva, ne comprit rien à la maladie, et à tout hasard, ordonna de l'huile d'amande douce. Enfin le mal s'apaisa; et à une heure après minuit, tout rentra dans le silence et le repos. Ici finit ma relation : mes lettres précédentes t'ont appris tout ce qui s'était passé après notre départ.

Le ciel, en nous formant, mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisirs et de jours de tourmens :
De notre être imparfait voilà les élémens.

LETTRE XXXV.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Départ pour la montagne du Môle. De leurs occupations à Genève. Portrait de milord et de milady.

Je te prie, mon cher frère, de ne plus me chercher à Genève; notre humeur vagabonde, notre inquiétude aux jambes nous ayant repris, nous allons demain faire notre visite à la montagne du Môle. Cependant nous avons su jouir, sages voluptueux, de nos jours de tranquillité. Milord, comme le dieu Comus, présidait à la bonne chère. Blanche l'accuse d'avoir enté sur moi un péché capital de plus, celui de la gourmandise; milord prétend qu'il m'a rendu service, et qu'il me donne un sens nouveau, qu'il faut user modérément, et non se priver. Des conversations enjouées et intéressantes, de charmantes promenades remplissaient les heures rapides de l'après-dînée.

Le matin, je déjeune tête-à-tête avec Blanche. O vie heureuse! délices ineffables! nous avons relu la *Gerusalemme liberata*. Blanche s'attendrissait à l'épisode si touchant d'Olinde et de Sophronie.

C'est surtout la tendre Herminie, fugitive comme elle, que nous idolâtrons. Nous avons relu le septième chant jusqu'à trois fois. Blanche préfère Herminie à tout l'enchantement d'Armide et de Renaud. Pour lui plaire et l'intéresser, il faut parler à son âme. Mais lorsqu'au seizieme chant, j'eus achevé de lire cette strophe si riante, d'un coloris si frais :

Deh! mira, egli canto, spuntar la rosa,
Dal verde suo, modesta e virginella,
Che mezzo aperta ancora, e mezzo ascora.
Quanto si mostra men, tanto è piu bella.
Ecco poi nudo il sen, gia baldanzosa,
Dispiega; ecco poi langue, e non par quella
. . . . . . Che desiata avanti
Fu da mille donzelle e mille amanti,

je voyais Blanche, la tête baissée, rêver profondément: j'aperçus même des larmes dans ses yeux. « Qu'avez-vous donc, lui dis-je? d'où viennent ces pleurs? — C'est que j'étais jadis cette rose modeste et pure, digne des regards de ses concitoyens; tout mon éclat s'est évanoui. — Ah! m'écriai-je, Blanche sera toujours la gloire et l'ornement de sa patrie!... »

Mais avant de partir pour le Môle, je veux te faire connaître mes deux compagnons de voyage, afin que tu saches qui je fréquente et quel je suis. Milord Ellis joint à un esprit juste et lumineux, des connaissances bien digérées. C'est un philosophe éclectique qui tient à peu de préjugés, excepté à ceux de l'honneur et à ceux qu'il croit nécessaires à la société. La lecture, la promenade, la bonne chère; voilà ses occupations et ses plaisirs. Il regarde l'ambition comme le délire des âmes fortes, et l'amour comme celui des âmes tendres. A l'âge de vingt ans, il brûla des flammes de l'amour; mais, trahi par sa maitresse, ou croyant l'être, dans son désespoir il se souvint de la mort de Sénèque, il voulut mourir comme lui. Il commande un bain, mande son chirurgien; et s'étant enfermé avec lui, il entre dans son bain, et prie le chirurgien de lui lire le monologue de Caton d'Addisson. Le jeune lord écouta la lecture avec beaucoup de sang-froid, fit même répéter plusieurs vers, ensuite ordonna à son docteur de lui ouvrir les quatre veines. Celui-ci, tout tremblant, refusa. Le jeune Ellis s'élance du bain, force

le phlébotomiste, le pistolet sur la gorge, de lui obéir. Heureusement cet amant désespéré s'évanouit en perdant son sang. Le chirurgien se hâte de l'arrêter, appelle du secours; on porte Ellis dans son lit, où, ayant repris ses sens, il renonça à la mort, soit retour de sa raison, soit plutôt que la perte de son sang, en exténuant ses forces, eût affaibli son désespoir : il ne lui est pas même resté, comme à la femme de Sénèque, une teinte de pâleur sur le visage. Depuis, l'amour n'est plus dans son âme : comme Aristippe, il possède, sans être possédé. Revenu de cette passion, celle du jeu s'empara de lui; mais ayant eu le malheur de gagner une somme considérable à un pere de famille, qui, de désespoir, se jeta dans la Tamise, il renvoya cet argent à sa veuve, et jura de ne plus jouer. Il a tenu parole.

Un gentilhomme, voisin de ses terres, lui avait intenté un procès injuste. Ce gentilhomme le perdit, et fut condamné à des frais qu'il ne pouvait acquitter, ainsi que d'autres dettes, que par la vente de sa terre. Milord instruit de son embarras, lui prête sous main deux mille guinées. Ce gentilhomme n'a connu son créancier qu'au bout de dix ans, lorsqu'il a voulu le rembourser. Ce qui rend cette aventure très piquante, c'est que cet homme ne cessait de se déchaîner contre milord, ne le saluait pas, et ne pouvait supporter sa vue.

Ces traits divers de Milord excitent ton admiration, et fixent ton estime :

> Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
> Toujours par quelque faible on paya le tribut.

Son caractère et ses principes sont quelquefois en opposition : il convient philosophiquement que les hommes sont égaux, et cependant il tient beaucoup à sa noblesse. Il s'est marié, non par goût, pour s'associer une compagne aimable, car il prétend qu'un homme d'esprit doit se suffire à lui-même, mais par attachement pour son nom, pour perpétuer la gloire de sa famille. Son premier enfant fut une fille, il en fut presque inconsolable : le second accouchement de milady couronna ses vœux; il eut un héritier. Quand sa femme fut relevée de couche, il lui dit : « Ma chère amie, nous avons vécu deux ans ensemble, dans la plus douce intimité, et nous avons épuisé la coupe du plaisir; j'ai toujours regardé le mariage comme une chaîne contraire à la nature, et peu proportionnée à la faiblesse et à l'inconstance de l'homme. Ne soyons pas esclaves des conventions sociales; adoucissons notre joug; après avoir donné deux ans à l'hymen, vivons aujourd'hui pour l'amitié; partagez ma fortune et ma liberté. Je vais voyager; vous me joindrez quand bon vous semblera; vous me quitterez à votre volonté, je vous reverrai toujours avec plaisir; mais je puis être heureux sans vous. Milady souscrivit au traité. Il faut maintenant mettre en regard son portrait avec celui de son époux. Milady est grande, bien faite, moins jolie que belle, d'une physionomie plus imposante que douce et sensible. Son esprit est juste, naturel, facile; son imagination, vive et féconde. Sans avoir une grande étendue de connaissances, elle sait bien ce qu'elle a appris. Quand elle lit un livre, elle l'étudie. Elle a secoué quelques préjugés, pervertie par la philosophie de milord. Elle n'a pas grande idée des dames françaises, qu'elle nomme de jolies babioles. Elle prétend qu'elles ont plus de vanité que d'orgueil, moins d'esprit que de vivacité, et plus d'imagination que de jugement. Elle ajoute qu'elle n'a trouvée dans Paris que des virtuoses de musique et de danse; quant à l'instruction, elle en fait petite part à nos dames. Elle attribue sur ce point beaucoup de supériorité aux dames anglaises et allemandes. Milady a un grand caractère, une âme forte et généreuse. Un Anglais, dit-on, lui faisait sa cour, et était aimé : cet homme avait eu des liaisons très tendres avec une jeune miss, qui l'avait écouté, sous promesse, ou du moins sous l'espérance du mariage. Cette Ariane abandonnée gémissait, dépérissait tous les jours. Milady, apprenant son intrigue et son malheur, congédie ce nouveau Thésée, le menace de son indignation, s'il n'épouse l'infortunée miss; et pour faciliter ce mariage, elle fait présent à la future, dénuée des biens de la fortune, d'une somme de mille guinées.

Voici un autre trait qui réclame l'indulgence pour ses faiblesses. Elle était aux eaux de Bath, jouissant de tous les plaisirs que lui procuraient son rang, sa jeunesse, son opulence et l'attachement d'un nouvel adorateur. Une lettre arrive qui change tout. Milord est dangereusement malade à Paris, de la petite vérole; la nouvelle parvint à huit heures du soir; à dix heures elle était dans sa voiture. Elle court, s'embarque, traverse le détroit, marche nuit et jour, arrive chez milord, qui était dans la crise violente de l'éruption, et tout couvert de la malignité du mal : elle se précipite dans ses bras, chasse le médecin, qui le traitait selon la méthode française, appelle un simple chirurgien, fait ouvrir les fenêtres, gouverne son mari selon le système anglais, passe neuf jours dans sa chambre, l'arrache au trépas, et à son tour devient la proie de cette maladie. Le danger est imminent : soupçonnant sa situation, elle ordonne à son chirurgien et à sa femme de chambre de lui déclarer la vérité : on ne lui cèle point que la mort la menace. Elle mande un notaire, fait son testament en faveur de milord, car des héritages l'avaient enrichie, échappe à la mort, et retourne à Londres auprès de son amant. Quel caractère! quel mélange étonnant de faiblesse, de courage, de vertus et de fautes! Ce problème m'a occupé bien souvent : voici le résultat de mes réflexions. Tout ce qui est justice, bienfaisance, courage; émane de son cœur; ses erreurs sont le tort de son esprit, qui regarde comme préjugés les lois de la société, et les vertus locales qui ne tiennent qu'à l'opinion, et qui contrarient la nature.

Mais les chevaux sont à la porte; ils hennissent, du pied frappent la terre, et appellent les voyageurs. *Vale, te amo, te diligo plurimum.* A mon retour,

> Mon voyage dépeint
> Vous sera d'un plaisir extrême;
> Je dirai : J'étais là; telle chose m'advint :
> Vous y croirez être vous-même.

LETTRE XXXVI.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Voyage à la montagne du Môle. Anecdotes. De divers animaux.

Nous voici descendus de la montagne du Môle. — Sains et saufs? — Oui. — Fatigués? — Pas mal, et fort aises de

> Solito membra levare toro.

Mais commençons notre récit.

Cette montagne, vue de Genève, dont elle est éloignée de cinq lieues, ressemble à une pyramide : sa verdure, et la tête des Alpes neigeuses qui sont derrière, jettent sur elle une teinte obscure. Son sommet, suivant M. du

Luc, est de sept cent soixante toises au-dessus du lac; il domine une vaste étendue de montagnes secondaires.

Nous partîmes de Genève quand le soleil descendait à l'horizon; une voiture nous transporta jusqu'à Bonneville; capitale du Faussigny, peuplée de huit cents habitans doux et honnêtes. Une autre espèce de population est celle du gibier et du poisson qui y abondent : aussi les friands Genevois y viennent souvent pour faire chère lie, et jouir de plus près de l'aspect des montagnes. Après un souper assaisonné par l'appétit, nous nous mîmes dans nos lits, au moment où le soleil se plongeait dans le sien.

Le lendemain, aussi matineux que l'aurore, nous gravîmes la montagne; milady et Blanche à cheval, et nous et nos gens à pied, à la Jean-Jacques. Nous employâmes cinq heures pour atteindre la pointe du Môle, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner; car, sur ces hauteurs, on a la maladie d'Érésicthon (36), plus facile cependant à apaiser. Nous allâmes demander, pour la nuit, l'hospitalité à la Chartreuse de la vallée du Reposoir; les pères nous accueillirent comme des frères, mais ils ne traitèrent pas les dames comme des sœurs; ils refusèrent de les loger, et nous fûmes obligés d'aller passer la nuit chez leurs paysans. Milady et Blanche eurent un matelas dans une petite chambre, et nous et notre suite allâmes jouir d'un doux sommeil sur des bottes de paille.

Somnus agrestium
Lenis virorum non humiles domos
Fastidit.

Ces chartreux, l'année précédente, avaient eu une terrible frayeur. « C'était, nous conta dom Ambroise, jeudi, jour de spaciment (récréation); nous nous promenions dans ce bois voisin, tout à coup nous voyons des hommes armés qui nous entourent. Chacun de nous se crut mort; ils avancent; nous frissonnons. Un d'eux nous adresse la parole, et nous demande l'hospitalité. Je lui réponds d'une voix tremblante : « Monsieur le capitaine, vous êtes bien le maître; prenez tout ce qui vous est nécessaire, mais laissez la vie à de pauvres solitaires qui prient Dieu pour vous. » Le prétendu capitaine sourit de la méprise, car c'était M. de Saussure, qui nous assura qu'il venait dans des vues très pacifiques. Il nous expliqua le motif de son voyage, en nous montrant ses instrumens de physique. Ce ne fut pourtant pas sans peine que nous nous défîmes de notre peur. »

Les forêts du Môle sont pleines de loups : nous marchions gais et tranquilles, lorsqu'un chien braque de milord aboya fortement; Blanche aperçut, la première, deux loups qui détalaient au petit trot. Le chien s'attache à leur poursuite : un de nos guides conseille à milord de le rappeler; il n'en fait rien. Les loups s'enfoncent dans la forêt; le chien, toujours aboyant, les suit : ceux-ci alors, se voyant loin de nous, se jettent sur lui et le dévorent. Nous arrivons demi-heure après, et nous trouvons ses tristes restes : ce tableau nous affligea. Blanche, plus émue, voulait, dans sa colère poursuivre les loups; mais nous modérâmes cette ardeur de vengeance. Nos guides nous apprirent que les loups de ces bois se conduisaient avec cette adresse.

Les pâturages du Môle sont renommés par leur bonté; le laitage et le beurre surtout sont plus gras et plus savoureux que ceux des montagnes voisines. On attribue cette supériorité non-seulement à l'excellence des pâturages, mais à la pénurie de l'eau. La source la plus voisine étant éloignée d'une lieue, on habitue les troupeaux à se contenter, pour boisson, de la rosée du matin, excepté dans les grandes sécheresses.

La plupart des montagnes de la Suisse appartiennent à de riches propriétaires, ou à des communautés qui les afferment à des entrepreneurs qui y rassemblent un troupeau de deux cents vaches : ils font le beurre et le fromage dans de grands bâtimens, qu'on pourrait nommer manufactures de fromage. Le Môle au contraire appartient à des paroisses dont chaque communié[1] peut établir son châlet sur la montagne, et y faire paître ses vaches. Mais nous ne vîmes sur le Môle que de petits châlets et des troupeaux peu nombreux.

A la communauté de la Tour, élevée d'environ cinq cents trente toises au-dessus du lac, on nous montra une grande prairie, fermée d'une clôture pour empêcher les troupeaux d'y pénétrer. Quand l'herbe en est fauchée et séchée, on l'entasse en meules pyramidales, et elle reste ainsi jusqu'à l'arrivée de la neige : alors, au premier beau jour, toute la jeunesse enferme ce foin dans des filets de corde, les arrondit en boules, et les fait rouler du haut de la montagne, avec une gaîté, un plaisir, qui se trouvent rarement dans les fêtes les plus brillantes, et dont la Grèce seule peut nous rappeler le souvenir dans la saison des vendanges.

Nous entrâmes dans un de ces châlets,

Demeure hospitalière, humble et simple maison.

Ce sont de petites huttes peu élevées, et bâties, pour la plupart, en pierres sèches. Le rez-de-chaussée, d'une seule pièce, contient les troupeaux et les gardiens. La crèche, haute de dix-huit pouces, sépare les vaches de leurs maîtres; elles y sont attachées, et ont leur tête dans la cuisine, où se tiennent les bergers : cette même crèche est le sofa de la bergère, qui est assise devant son feu, entre la tête de ses vaches. Ces femmes les caressent, passent leurs bras autour d'elles, en leur donnant des noms d'amitié. C'est ainsi qu'Europe caressait le superbe taureau qui lui cachait son amant. Ces châlets n'ont pas de cheminée, le feu brûle contre la muraille, et la fumée s'échappe par les intervalles des murs et du toit. Une potence de bois tournante supporte la chaudière dans laquelle on fait le fromage compacte, que l'on nomme *seret* : le reste du petit-lait sert à ramollir un pain d'avoine très grossier, nourriture du paysan savoyard (37). La laiterie est pratiquée dans un angle, et leurs toitures sont des planches mal assemblées, couvertes d'un peu de foin.

Les troupeaux du Môle sont pour l'ordinaire sous la garde des femmes : les hommes restent dans la plaine pour les travaux des foins et des moissons. Si ces femmes ont un enfant de douze à quatorze ans, elles lui confient la garde des vaches pendant qu'elles font le fromage, ou vaquent aux soins du ménage. La vie de ces femmes est dure et laborieuse. Il faut d'abord qu'elles aillent chercher l'eau sur leur tête à la distance d'une lieue; ensuite elles vont, souvent au péril de leur vie, couper, aux bord des précipices, les herbes que les vaches ne peuvent atteindre.

Ce qui désole le plus ces pauvres montagnards, ce sont les vents orageux du couchant : ils sont si violens, si impétueux, qu'ils emportent les vaches qu'ils trouvent sur

[1] On appelle *communiés* ceux qui ont un droit aux biens des terres qui appartiennent en commun aux habitans d'une paroisse.

les bords des abîmes. Mais lorsque l'ouragan commence à gronder, que l'on entend de loin *nemorum increbrescere murmur,* les vaches, qui le pressentent par un instinct admirable, tournent leur croupe au vent, se cramponnent fortement dans la terre, en baissant la tête et écartant les jambes, et se laisseraient assommer plutôt que de bouger avant la fin de la tempête. Cependant, à la plus légère apparence d'orage, les femmes et les jeunes garçons courent avec une agilité étonnante sur les pentes les plus rapides, pour faire rentrer les troupeaux.

Les habitans du Môle ont un langage plus énergique et plus rapide que celui des autres montagnards de Savoie : malgré le poids de leurs travaux, ils sont doués d'un enjouement et d'une vivacité charmante ; heureux dons qu'ils tiennent de la pureté de l'air et de l'activité laborieuse de leur vie. M. de Saussure rapporte le propos d'un de ces bergers, qui annonce un esprit de réflexion, bien rare dans cette classe d'hommes. « J'avais, dit-il, un chien qui, le soir avant de se coucher, se mit à tourner sur lui-même, comme tous les chiens font en pareil cas. Ce berger, témoin du fait, me dit en riant : « Je parie, monsieur, que, quoique vous connaissiez toutes les herbes et toutes les pierres de la montagne, vous seriez embarrassé de me dire pourquoi ce chien tourne si long-temps avant de se coucher, tandis qu'un homme se couche tout de suite, sans tourner dans son lit ? — C'est sans doute que le chien veut préparer un creux pour être plus à son aise. — Point du tout, car il pourrait arranger son lit sans tourner ; mais ne voyez-vous pas, à son air incertain, qu'il tourne parce qu'il est indécis où placer sa tête ? Il veut la mettre, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; aucune raison ne le décide ; au lieu que l'homme, qui voit son chevet, n'a nul motif d'incertitude. » J'avoue, ajoute M. de Saussure, que je ne m'attendais pas à trouver dans ce berger un argument sur la liberté d'indifférence. » Et moi, j'ajoute que, comme l'âne de Buridan, ce chien avait son franc arbitre.

Nous trouvâmes près du chemin, assis sur un rocher, un paysan semblable à celui du Danube, si bien peint par La Fontaine :

> Son menton nourissait une barbe touffue ;
> Toute sa personne velue
> Représentait un ours, mais un ours mal léché :
> Sous un sourcil épais il avait l'œil caché :
> Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre.

Tel à peu près était cet homme. Blanche, qui marchait à notre tête, lui dit en passant : « Bonjour, mon ami. — Bonjour, madame ; je suis plus heureux que je ne croyais. — En quoi, s'il vous plaît ? — J'ai une jolie amie que je ne connaissais pas encore. — Tous les hommes doivent être amis. — Oui, des jolies femmes. — Et que faisiez-vous là, assis, tout seul ? — Oh ! je n'étais pas seul. — Avec qui étiez-vous donc ? je ne vois personne. — J'étais avec mon esprit ; tubleu ! il me faisait de beaux contes ! — Et que vous disait-il ? — Qu'un jour je trouverais un trésor, qu'avec ce trésor je ferais bonne chère, je boirais de bon vin ; que je troquerais ma femme vieille et laide, contre une jeune et belle comme vous. — Je vous suis obligée, ensuite ? — Ensuite vous êtes arrivée, ma marmite s'est renversée, le bon vin s'est écoulé, et ma vieille femme me reste. Vous voyez, madame, le mal que vous m'avez fait. » Ce dialogue nous amusa beaucoup ; nous dîmes à ce rêveur suisse, en le quittant, que nous souhaitions que son rêve se réalisât un jour. « Ma foi, messieurs, vous rêvez toute l'année que vous êtes riches, que vous avez de belles choses ; moi je rêve que j'ai de la santé, de la vigueur et un bon appétit ; partant quittes. »

Je ne puis m'empêcher de raconter encore une petite aventure qui peint la simplicité et l'innocence de ces montagnards. En descendant du Môle, nous vîmes, près de Joire, un jeune homme et une jeune fille qui, assis au frais dans une petite prairie, faisaient un repas frugal ; leur visage respirait l'enjouement et la sérénité. Nos dames étaient fatiguées, et voulaient se reposer ; la fraîcheur d'un ruisseau qui partageait cette prairie, les invita à y descendre. Nous nous assîmes non loin de ce couple fortuné, dont nous n'osions troubler l'intéressant tête-à-tête. Mais un de nos chevaux s'étant échappé, ce jeune homme se mit à sa poursuite avec nos domestiques ; il les devança bientôt, arrêta le cheval et le ramena. Après l'avoir remercié, nous l'invitâmes à boire un verre de vin ; il accepta avec plaisir, et sa compagne, que nous appelâmes, vint aussi boire à notre santé. Après cette libation, nous leur demandâmes s'ils étaient mariés ? « Non, répondit Henri Werdemberg, c'est le nom du jeune homme ; mais dans peu de jours Annette sera ma femme. » Alors il nous contait qu'il était de Fribourg ; qu'étant venu sur cette montagne pour des affaires, il avait vu Annette, le dimanche à la messe, si jolie, si bien parée, qu'il en était devenu amoureux ; que l'après-dînée il avait dansé avec elle dans la prairie ; que la trouvant encore plus jolie, il l'avait aimée davantage, et qu'après la danse il lui avait dit tout bas : « Annette, je vous trouve charmante, je vous aime, marions-nous ensemble. Annette, à cette proposition, me demanda mon état, mon pays : sur ma réponse, elle me dit qu'elle viendrait à Fribourg avec moi, pour prendre des informations ; ajoutant que si elle était contente du compte qu'on lui rendrait de moi et de ma famille, elle serait volontiers ma femme. Nous sommes partis ensemble ; Annette a vu mon père et ma mère, elle en est très satisfaite ; nous sommes de retour, et dans deux jours notre mariage va se faire : Annette sera tout à moi. » Quelle confiance ! quelle naïveté de mœurs : cette jeune fille voyage tête-à-tête avec un jeune homme, sans craindre aucun danger, ni les rumeurs de l'opinion. Si les informations eussent été défavorables à son amant, elle l'aurait congédié, et serait revenue chez elle, sans que sa réputation eût souffert la moindre atteinte (38) : les soupçons sont les enfans du vice.

Les Alpes fertiles sont divisées en premières et secondes classes : souvent un berger y a trois habitations, une d'hiver, une de printemps et une d'été. Cicéron et Lucullus n'en avaient pas davantage. La première est la métropole ; le berger la quitte au mois de mai, avec sa famille, ses meubles et ses troupeaux, pour aller dans sa maison du printemps, placée sur la croupe des premières montagnes dont les neiges commencent à se retirer. Il y demeure jusqu'en juillet : pendant cet intervalle, il redescend dans la plaine pour faucher ses foins, et les enfermer dans sa demeure d'hiver. Au mois de juillet, quand les neiges abandonnent les Alpes supérieures, la petite colonie va occuper la maison d'été jusqu'au mois d'août, époque où l'hiver annonce déjà son retour. On revient alors à la cabane du printemps, où les troupeaux trouvent une nourriture abondante dans l'herbe qui a repoussé ; en même temps on va dans la plaine couper le regain des foins, provision de l'hiver. Enfin, quand l'au-

tomne décline, le bétail gagne tristement les vallées, en paissant par-ci par-là quelques brins d'herbe, jusqu'au moment où l'hiver le relègue dans ses étables.

Les travaux des paysans ne se bornent pas à recueillir le foin de leurs prairies; ils grimpent des rochers élevés, coupent au bord des abîmes quelques herbes isolées, qu'ils lient fortement en meules, et les précipitent de rochers en rochers.

Dans le Haut-Valais, et même en divers autres cantons, les paysans de la plaine confient leurs troupeaux à des bergers qui se chargent de tous ceux de la communauté, et les conduisent sur les Alpes. Les fromages qu'ils font sont partagés avec les propriétaires, à raison de leur contingent; si une vache périt par accident, ou de maladie, la perte est supportée par tous les propriétaires. Il arrive souvent, et surtout vers la fin de l'été, que ces animaux, avides de quelques brins d'herbe, alors devenus plus rares, vont les chercher dans des endroits périlleux, et paient cette témérité de leur vie, bien plus excusables que nos Vitellius, nos Apicius, qui meurent d'indigestion.

C'est pendant l'été, au sommet des Hautes-Alpes, que l'on fait les fromages de la meilleure qualité. On trait les vaches deux fois par jour, et le produit d'une vache va depuis six jusqu'à douze pots de lait; le pot est de deux pintes; ce lait est si gras, si épais, que lorsqu'on l'a écrémé, il égale notre crème par sa consistance, et la crème a la ténacité d'une pâte un peu délayée. On prétend que dans certains cantons, on éprouve la consistance de la crème en y plaçant un couteau qui doit surnager, quand elle n'est point mêlée de lait. Dans toutes les Hautes-Alpes, le fromage de la meilleure qualité n'est point imprégné de sel. La fermentation suffit pour lui donner une saveur presque saline, qui provient de l'odeur aromatique des plantes des montagnes.

Les fromages qui se font dans les mois de juillet et d'août, sur les pâturages les plus élevés, se conservent très long-temps, quand la pâte est bien pétrie : ils sont façonnés en meules de quelques pouces d'épaisseur, et pèsent depuis dix jusqu'à cinquante livres. On les empile soutenus dans des cerceaux, et surchargés d'un poids très lourd qui les affaisse et en exprime toute la sérosité. On les garde ainsi quelque temps, et lorsqu'ils ont acquis de la solidité, on les porte dans des granges, où, exposés au frais et à l'air, ils sont abrités contre le froid et l'humidité. Ces granges, construites de pièces de bois entrelacées, sont des bâtimens à jour. On met les fromages, pour les garantir des souris, sur une large table d'ardoise élevée à quatre pieds de terre, et qui déborde, de tous côtés, d'un pied au moins : de là, ces fromages vont dans les celliers, où, à l'abri des gelées de l'hiver, on peut les conserver un siècle entier. On en mange d'une extrême vieillesse; ils ressemblent alors à un pain de cire jaune. Nous en avons goûté de très ancien, mais non sans faire la grimace, car ils sont excessivement forts et piquans. Les vieillards du pays l'emploient souvent comme un très puissant digestif. Les Valaisans font un de ces fromages avec un soin particulier, à chaque événement remarquable qui arrive dans leur famille, soit un mariage, ou la naissance d'un enfant : si c'est un mariage, on met sur le fromage la date de la cérémonie nuptiale et le nom des mariés. A cette époque, on sale aussi un cochon, ou plutôt on l'embaume, et on le conserve pour le manger dans les grandes solennités. Un jour, dînant chez un de ces montagnards, on nous servit de ce lard et de ce vieux fromage : nous sûmes que c'était une marque de très haute considération. Les Cypriotes enterraient, dans les grandes occasions, des futailles de vin : on assure qu'on en exhume souvent de l'antiquité la plus reculée. Je préférerais à ces usages, celui de planter un arbre, dont le feuillage et les fleurs me rappelleraient agréablement une époque chérie.

Crescent illæ; crescetis, amores.

Tous les fromages de la Suisse n'ont pas les mêmes qualités, celui de l'Underwald est gras et doux, on ne le sale pas. Celui d'Uri, et de la partie supérieure de Berne, est sec et aromatique; celui de la partie inférieure passe pour putride et salé : il faut, pour le conserver, l'arroser fréquemment de vin, tandis que celui des Hautes-Alpes ne peut souffrir l'humidité.

Dans presque toutes les montagnes de la Suisse on trouve des ours, qui cependant commencent à devenir plus rares, surtout du côté du nord. Dans le Valais ils sont plus communs, et l'on y trouve les deux espèces de ces animaux. La plus grande et la plus forte est absolument frugivore, et dort pendant l'hiver; l'autre, plus petite, plus cruelle, est carnivore, et plus dangereuse dans l'âpre saison (39). Il existe entre ces ours et les taureaux une antipathie très remarquable; leur haine et leur férocité respectives ont donné des spectacles singuliers : on ne peut retenir un taureau qui sent un ours dans le voisinage; il court au-devant de lui pour l'attaquer. Ces animaux se donnent tous les jours des rendez-vous, et se battent jusqu'à ce que l'un des deux ait succombé. Hector, Achille, Énée et Turnus n'étaient pas plus acharnés l'un contre l'autre. Dans la plaine, l'ours a l'avantage; dans les bois et les rochers, le taureau triomphe. Un jour, celui d'un troupeau d'Uri, qui avait poursuivi un ours, ne paraissait plus : après trois jours de recherches, on le trouva immobile, et pressant contre une roche son ennemi mort depuis long-temps, et absolument aplati. Ce taureau avait fait de si terribles efforts, que ses pieds étaient enfoncés de plusieurs pouces dans la terre.

Puisque nous en sommes sur les animaux de la Suisse, je dois te parler du chamois, des marmottes et de l'aigle des Alpes, qui règne, pour ainsi dire, sur le Schreelk-Horn et sur le Grimsel. C'est le plus terrible des oiseaux; il surpasse de beaucoup en force et en grandeur l'aigle royal : il ne trouve son semblable que dans un autre hémisphère, où, comme lui, il n'habite que les montagnes les plus élevées; c'est le condor ou l'autour de l'Amérique méridionale [1]. Buffon place l'aigle des Alpes dans l'espèce des vautours dorés, et M. de Bomare à la tête des aigles : les habitans le nomment *læmmer-geyer*, ce qui, dans le dialecte du pays, signifie vautour des agneaux. L'aigle royal a sept pieds et demi d'envergure; le læmmer-geyer en a jusqu'à quinze et seize; et sa férocité égale sa force et sa grandeur. Roi de l'air, il n'a point de rivaux; le pays qu'il habite en voit rarement deux réunis : ils s'affameraient réciproquement. Ce tyran fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux lièvres et aux marmottes. C'est surtout contre le chamois qu'il déploie sa force et son adresse : c'est une proie digne de lui; il le poursuit dans le fond des vallées solitaires; il l'attaque, l'effraie,

[1] Le condor d'Amérique, si ressemblant d'ailleurs à l'aigle des Alpes, est noir et blanc, et sa tête est garnie d'une espèce de huppe.

et le force à la fuite. L'oiseau le suit en tournoyant autour des rochers, et l'oblige à gagner les hauteurs. Le chamois, avec une célérité prodigieuse, franchit les glaces, s'élance de rocher en rocher, jusqu'à ce que, pressé entre les abîmes et son ennemi, il n'a plus d'autre ressource que son courage et sa force; alors il lui présente son front. L'aigle l'observe, le tourne, feint de fondre sur lui; le chamois menace, résiste, se défend; mais au moment où son équilibre est le moins assuré, l'oiseau fond sur lui, et d'un coup d'aile le précipite dans des profondeurs d'où il ne peut plus sortir; l'aigle le suit, l'achève à coups de bec, et le dévore. Naguère un lemmer-geyer, ayant eu l'aile cassée d'un coup de fusil, se battit contre trois vigoureux paysans, armés de leur petite massue, et il ne céda qu'après un long combat; on le prit, et on le vendit vivant à Bâle. Un d'eux, de la plus grande espèce, saisit un jour un enfant de trois ans: le pere accourut à ses cris, armé d'un bâton. Il eut le temps d'attaquer l'aigle, qui ne peut facilement s'élever sur un terrain plat Il lâcha sa proie pour se défendre, et tomba mort après un combat très opiniâtre. Cet animal, jaune par tout le corps, a des cercles blancs autour du cou [1]. Qui croirait que ce terrible aigle a un ennemi dans les corbeaux, très dangereux par leur tactique? Leurs combats sont curieux : les corbeaux assemblés composent une armée aérienne, qui s'éloigne, se divise en bataillons: le signal se donne; un bataillon fond sur l'ennemi, un autre lui succède, fait une diversion : la victoire souvent flotte incertaine entre les deux partis, surtout lorsque l'aigle est encore jeune.

Le chamois est un peu plus grand que la chèvre : il est supérieur en force et en agilité à tous les animaux de son espèce. L'homme le plus nerveux ne pourrait retenir par les jambes un chamois de six semaines. Ils vivent en société avec les bouquetins : dans les allées qui vont en tournant, les chamois ont la prudence de poser des sentinelles aux angles; ils sont d'une agilité extrême; ils franchissent d'un bond des distances prodigieuses; ils atteignent les sommets les plus escarpés; ils se précipitent des rochers les plus élevés, sans crainte de se briser.

La chasse de cet animal occupe un grand nombre d'habitans: elle est très périlleuse dans un pays hérissé de rochers et bordé de précipices. C'est là qu'il faut le poursuivre; il parcourt des abîmes que l'homme ne peut regarder sans frémir. Il a le coup d'œil si juste sur les distances, qu'il attend l'homme jusqu'au moment où il le voit à la portée de l'attaquer; alors il bondit sur ses pieds élastiques, et désespère le chasseur par sa vélocité: cependant celui-ci le suit lentement, juge sa marche, va autant qu'il le peut contre le vent, afin que les émanations de son corps, ou le bruit n'avertissent pas le chamois de son approche : malgré ces précautions, souvent il lui échappe, à moins que des rochers inaccessibles ne le forcent de s'arrêter. C'est alors que le chasseur doit s'armer de courage et d'adresse. Un homme lourd, épais, va lutter contre l'agile chamois, sur le bord d'un abîme effrayant: quelquefois cet homme, trop près pour se servir de son fusil, tâche d'épouvanter l'animal pour l'obliger à se précipiter; mais si la profondeur est trop considérable, le chamois, désespéré, refuse de reculer, et menace son ennemi de le précipiter lui-même. Plusieurs fois il s'est élancé sur le chasseur, pour s'en délivrer ou périr avec lui.

[1] Voltaire en a gardé un pendant trois ans à Ferney.

Cette chasse coûte la vie a beaucoup d'hommes : souvent le chasseur, surpris par un brouillard épais, s'égare dans les glaces, et y périt de froid et de faim; ou bien des orages, des pluies rendent les roches si glissantes, que sa chaussure, quoique bien ferrée, ne peut s'y cramponner; d'autre fois l'intensité de la chaleur dessèche tellement le visage et la peau du chasseur, qu'il est obligé de se faire de larges blessures aux pieds et aux jambes, pour s'humecter avec son sang. Un autre danger l'attend sur les glaces qu'il est forcé de traverser : le soleil qui frappe sur ce miroir, métamorphosé en mine de diamans, reflete, sur les yeux du chasseur, des gerbes de feu qui le privent de la vue pendant des jours entiers. Souvent un vent du nord, chargé de traits aigus, lui déchire la peau du visage; la nuit, pour n'être pas gelé, il se couche dans des sacs de peau, et attend, au point du jour, le chevreuil qui bondit à son réveil.

La vie de ces chasseurs rappelle l'audace, l'intrépidité des flibustiers. Au milieu des neiges, des rochers, bravant tous les périls, ces chasseurs suivent les chamois à la piste, comme eux franchissent les précipices, glissent avec rapidité sur la glace, sur les rochers, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour oreiller, pendant la nuit, qu'un fragment de rocher. Ils partent dans les ténèbres, pour se trouver, au premier trait du jour, sur les pâturages les plus élevés, où le chamois vient paître avant l'arrivée des troupeaux. Dès que l'homme est près du lieu où il le suppose, il en fait la revue avec sa lunette : s'il ne voit rien, il suit sa route; s'il en découvre quelqu'un, il tâche de monter au-dessus de lui et de l'approcher furtivement. Parvenu à la distance où il peut distinguer les cornes, il juge l'animal à la portée du coup; il appuie son fusil sur un rocher, ajuste, et presque toujours frappe de mort l'innocente bête, qui tranquillement paissait, et jouissait des derniers momens de sa douce existence. Ce fusil est une carabine rayée, dans laquelle on fait entrer la balle avec force; quelques-unes sont à deux coups, dans un seul canon. Les coups sont placés l'un sur l'autre, et on les tire successivement. Si le chamois est tué, le chasseur, tout joyeux, court sur sa proie, lui coupe les jarrets, et l'emporte pour nourrir sa famille, surtout s'il est jeune. Si la distance ou la difficulté des chemins l'empêche de s'en charger, il ne prend que la peau, qui est précieuse : ses cornes, ses pieds, tout est utile. Mais si l'œil vigilant du chamois aperçoit le chasseur, ce qui arrive souvent, il fuit, franchit d'un pas rapide les glaciers, les neiges et les rochers les plus escarpés, *timor addidit alas*. La difficulté de les approcher est encore plus grande lorsqu'ils sont plusieurs ensemble; alors l'un d'eux se tient en védette sur une éminence : s'il entrevoit quelque objet qui l'effraie, il avertit ses compagnons par une espèce de sifflement; soudain ils accourent vers lui, pour juger du danger par eux-mêmes, et s'ils voient le chasseur ou quelque bête féroce, ce qui pour eux est la même chose, ils se sauvent à la file dans des lieux inaccessibles, le plus expérimenté marchant à leur tête. C'est dans ce moment que commencent les fatigues du chasseur : plus de danger pour lui; avide de sa proie, il traverse les neiges, brave les abîmes qu'elles peuvent couvrir, s'élance sur les rochers, imprévoyant du retour: la nuit arrive, l'espérance du lendemain le rassure; il la passe au milieu d'un rocher. Là, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage, un morceau de pain d'avoine, si dur qu'il est obligé de le rompre avec

une pierre, ou avec la hache qu'il porte pour tailler des marches dans la glace. Ce repas fini, il s'endort sur un lit de pierres, en rêvant à la route que les chamois peuvent avoir suivie. Au point du jour, transi de froid, il s'éveille, et insensible aux charmes d'une belle matinée, à l'éclat des rayons qui argentent la tête des montagnes, il songe à sa proie, mesure des yeux les abîmes qu'il doit franchir pour l'atteindre, boit un peu d'eau-de-vie, et court à de nouveaux hasards. Ainsi la nature est perdue pour l'homme! Ces chasseurs restent souvent plusieurs jours dans ces horribles déserts, pendant que leurs familles, leurs femmes, agitées des plus vives alarmes, repoussent même le sommeil, de peur de voir en songe leurs maris morts; car c'est un des préjugés du pays, qu'un chasseur après sa mort apparaît à la personne qui lui est la plus chère, pour lui indiquer où est sa dépouille, et la charger de lui rendre les derniers devoirs.

Cette passion pour la chasse des chamois est si insurmontable, qu'un jeune chasseur, marié depuis peu à une femme charmante, disait à milord, avec un sang-froid stoïque : « Mon grand-père et mon père sont morts à la chasse; je suis tellement persuadé que j'y mourrai, que je nomme ce sac que je porte mon drap mortuaire, parce que je suis assuré que je n'en aurai jamais d'autre : cependant la plus brillante fortune ne m'y ferait pas renoncer. » Cet homme était d'une adresse et d'une force étonnantes; mais sa témérité était plus grande encore. Six mois après cet entretien, milord apprit que le pied lui avait glissé au bord d'un précipice où il subit sa destinée.

Une autre anecdote prouve encore les dangers et les malheurs de cette chasse. Un de ces chasseurs, nommé Gaspard Saint-Véri, poursuivant des chamois, avec deux de ses camarades, tomba dans un abîme de glaces fondues : ses compagnons le crurent englouti. Cependant, dans l'espoir de le sauver, ils courent chercher des cordes à la cabane la plus voisine, distante pourtant d'une grande lieue. N'en trouvant point, ils s'emparent d'une méchante couverture qu'ils coupent par bandes, revolent vers l'abîme où était leur malheureux camarade qui était resté à trente pieds de profondeur, soutenu par les deux côtés de la glace qui allait en se rétrécissant : la moitié de son corps était plongée dans l'eau; mourant de froid, frappé de terreur, il recommandait son âme à Dieu, n'attendant plus que la mort. Ses compagnons l'appellent, il répond : on lui descend les bandes nouées, il s'y attache, et on le monte : il touchait déjà le bord de l'abîme, il était sauvé, lorsqu'une des bandes se rompt; l'infortuné retombe dans le gouffre, et, pour comble de malheur, se casse le bras. Ses camarades se raniment, renouent les bandes, les tordent pour les fortifier, et les font parvenir au malheureux Gaspard, qui, malgré la rupture de son bras, lie la bande autour de son corps, est enlevé, et sort enfin de cet abîme par une espèce de miracle.

Le petit nombre de ceux qui vieillissent dans ce métier, portent sur leurs visages l'empreinte de leur genre de vie : ils ont un air sauvage, hagard et farouche. C'est sans doute cette mauvaise physionomie qui fait accroire à des paysans superstitieux qu'ils sont sorciers, et que le diable finit par les jeter dans les précipices. « Quel est donc l'attrait de ce genre de vie? s'écrie M. de Saussure. Si c'est la cupidité, elle n'est pas raisonnée, car le plus beau chamois ne se vend pas au-delà de douze francs : probablement ce sont les dangers, l'alternative de l'espérance et de la crainte, l'agitation continuelle que ces mouvemens entretiennent dans l'âme, qui animent les chasseurs ainsi que les guerriers, le navigateur, le joueur, et même jusqu'à un certain point le naturaliste des Alpes, dont la vie a quelque ressemblance avec le chasseur de chamois. »

On commence à s'apercevoir que cette espèce diminue dans les Alpes, et plusieurs cantons ont fixé le nombre qu'il serait permis d'en tuer annuellement. Deux sortes de chamois habitent les Alpes : l'une, moins forte, moins sauvage, vit comme les biches et les cerfs; elle peuple les Alpes du Dauphiné; l'autre, svelte, plus vigoureuse, ne se tient que dans les grandes Alpes, au milieu des glaciers. Son port est plus noble, sa tête plus belle, ses yeux plus ardens. Ces animaux, vifs et gais sur les montagnes, périssent de tristesse dans les plaines. Ainsi des sauvages, conduits à Londres ou à Paris, y périssent de regrets et d'ennui.

Une chasse de ces montagnes, exempte de peine et de dangers, fatale seulement à des animaux faibles et timides, est la chasse des marmottes. Lorsqu'on les croit endormies, ou en léthargie dans leurs tanières, on va les *creuser* (c'est le mot technique). Elles y sont quelquefois jusqu'au nombre de dix à douze, roulées sur elles-mêmes et enterrées dans le foin, leur sommeil est si profond, que souvent le chasseur les emporte chez lui sans les réveiller. La chair des jeunes est bonne, quoique un peu huileuse et musquée; leur graisse sert de remède contre les douleurs rhumatismales; leur peau ne se vend que cinq à six sous. On nous a assuré que l'invention qu'on leur attribue de faire coucher une d'elle sur le dos, de la charger et de la traîner ensuite, est absolument fabuleuse : elles portent le foin dans leur gueule, non pour le manger, mais pour faire leur litière, et se munir contre le froid dans leur intérieur. Lorsqu'on les prend en automne, on leur trouve les intestins absolument vides, ce qui prouverait que leur engourdissement est précédé d'un jeûne ou d'une évacuation. A leur réveil, elles restent quelques jours sans manger, sans doute jusqu'à ce que la circulation et la force digestive aient repris leur activité. Peu après leur sortie, elles semblent folles et étonnées du grand jour : on les assomme alors à coups de bâton, sans qu'elles songent à la fuite. Leur maigreur n'est pas excessive au moment de leur sortie, mais elle augmente beaucoup pendant les premiers jours; quelque profond que soit leur sommeil, leur sang n'est jamais figé. Les habitans leur font une si terrible guerre, que l'espèce commence à diminuer (40).

Te voilà, mon cher frère, sans sortir de ta chambre, aussi instruit sur les Alpes, sur ses hôtes soi-disant raisonnables ou sur ceux privés de raison, que moi qui cours et par monts et par vaux. Mais si tu n'as pas la fatigue et la peine du voyage, tu n'en as pas les jouissances; tu ne goûtes pas les plaisirs du repos : et nous, comme Garo, nous sommes rentrés dans notre niche,

Gais et contens,
En louant Dieu de toute chose.

Pour mêler une teinte douce aux descriptions de chasse et d'animaux, je te raconterai une petite anecdote où brille la sensibilité de Blanche. En gravissant la montagne par une route âpre et pénible, nous trouvâmes un octogénaire, qui,

Sous le poids des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.

Blanche, attendrie à son aspect, lui demanda s'il allait bien loin encore? « Oui, bien loin pour moi. — Vous me paraissez très fatigué. — C'est que je suis vieux, je n'ai plus mes jambes d'autrefois. » Alors Blanche est descendue de cheval et l'a prié de le monter et de le conduire. Cet honnête vieillard refusait; mais Blanche lui a dit d'un ton si doux, si touchant : « Mon père, vous me chagrinez beaucoup; est-ce que vous me dédaignez? Allons, je vous en supplie, accordez-moi cette grâce. » Le vieillard, à ces mots, s'est écrié : « Oui, oui, ma bonne dame, je vais monter. »

Nous l'avons aidé et conduit dans sa demeure. Blanche le suivait à pied, causait avec lui. « Mais, me diras-tu, et vous autres, grands dadais, vous étiez donc restés sur vos chevaux? — Non, sur nos jambes; les chevaux avaient gagné les devans avec nos domestiques. Milady seule avait encore le sien; mais elle avait mal au pied. » *Servo padrone.*

LETTRE XXXVII.

MADAME DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Récit de son voyage à Ferney. Son entretien avec Voltaire.

Vous êtes allés visiter le temple où, pendant trente ans, le génie de Voltaire a travaillé à l'instruction et aux plaisirs du genre humain. *E anche io ci sono andata*, et j'ai vu ce grand homme dans son bonnet de nuit. J'ai cru qu'une femme qui se piquait d'un peu de philosophie devait, au moins une fois dans sa vie, faire un pèlerinage à Ferney, non pour rapporter, d'un entretien de quelques heures, des connaissances profondes, mais pour entendre parler cet homme universel, jouir de sa présence, et peut-être pour dire : Je l'ai vu.

J'allai à Genève, encore dans la saison fortunée de mes beaux jours, si l'époque de la jeunesse est celle du bonheur, ce dont je doute. Mon ami Borde, très connu de Voltaire, m'accompagna dans ce voyage; il fut mon mentor et mon guide. Après avoir visité la ville de Calvin et le fameux lac Léman, nous partîmes, par une belle matinée, pour Ferney, où je brûlais d'arriver. Borde se fit annoncer à Volaire, qui, indisposé ce jour-là, nous fit prier à dîner pour le lendemain. Cependant, au défaut de madame Denis, qui était absente, il nous envoya un de ses secrétaires, qui nous fit les honneurs du château : il nous promena dans les jardins, en nous parlant de Virgile, d'Horace, de Racine, et surtout des œuvres de Voltaire, dont il était plein.

Cet asile était celui de la politesse et de l'aisance; la philosophie la plus aimable en faisait les honneurs. Le château était orné des tableaux de Paul Véronèse, de deux belles copies de l'Albane et du buste en marbre du maître du lieu. Nous vîmes encore dans d'autres pièces ses portraits, ceux de madame Denis, de la petite-nièce de Corneille, de son mari, et plusieurs excellentes gravures. Ses jardins étaient dessinés par le goût, riches en fruits, en mûriers, en ruches, en abeilles. Voltaire aimait l'agriculture, et faisait valoir plusieurs charrues, indépendamment de celles des fermiers : il essayait souvent de nouveaux procédés dans la culture.

Après avoir parcouru la maison, je priai notre conducteur de nous conduire dans sa chambre : il refusait par modestie; mais j'insistai par honnêteté. Cette chambre était un vrai muséum; on y voyait épars livres, cartes, gravures, manuscrits. Je le félicitai sur ses richesses; il me dit qu'il manquait à son cabinet son plus bel ornement. « Lequel? — C'est votre portrait, madame. » Je promis de le lui envoyer quand j'aurais fait quelque bel ouvrage.

Ce secrétaire nous apprit la manière de composer de Voltaire, qui a fait dire à Piron : « Voltaire travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze. » Ce pauvre l'Empyrée se croyait au moins l'égal de l'auteur de *la Henriade*, d'*OEdipe*, de *Zaïre*, de *Mahomet*, d'*Alzire* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. « Voltaire, disait notre guide, a cinq pupitres dressés dans son cabinet; il passe de l'un à l'autre. Il écrit à mesure que ses idées l'obsèdent, soit vers, soit prose, sur des carrés de papier, et jette ensuite ces matériaux dans un portefeuille. Lorsqu'il veut traiter un sujet, nous rassemblons tout ce qui y a quelque rapport. » Borde me dit que c'était là le moyen de produire beaucoup, mais que ce n'était pas travailler de verve. Voltaire croyait que c'était profiter du temps que de n'en point perdre. Je crois au contraire qu'il faut savoir en perdre pour ranimer son génie et renouveler ses idées : se reposer n'est pas reculer, c'est reprendre des forces pour avancer. Je parlai au secrétaire de cet amour de la gloire qui tourmentait ce beau génie. « C'est sa seule passion, me dit-il; elle l'obsède depuis son enfance. Madame connait-elle les vers qu'il fit à l'âge de quinze ans? — Non; voulez-vous avoir la complaisance de me les dire?

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère;
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous de funestes penchans:
Son enfance prévient le temps d'être coupable;
Le vice, trop aimable,
Instruit ses jeunes ans.

Cependant M. de Voltaire, continua ce secrétaire, sent tout le néant de la gloire. Je lui ai ouï dire souvent : « Les hommes ne méritent pas qu'on recherche leur suffrage, et cependant on a la faiblesse de désirer ce suffrage qui n'est que du vent; l'essentiel est d'être bien avec soi-même et de regarder le public comme des chiens qui tantôt nous mordent, tantôt nous lèchent. »

Borde aperçut sur le bureau une inscription latine écrite en grosses lettres. « Elle est destinée, lui dit notre introducteur, pour la porte de Ferney. » Borde en prit une copie. La voici :

In Volteriopolim

Sumptibus has propriis struxit Voltarius ædes;
Hic effudit opes, dum scriptis edocet orbem.
Mœnia si starent, vatis dum scripta manebunt;
Urbs æterna fores, æternum nomen haberes.

Nous prîmes congé de cet aimable secrétaire, qui avait si bien fait les honneurs du château de Ferney. Le lendemain, dès qu'on nous eut annoncés, M. de Voltaire vint au-devant de nous. « Madame, me dit-il en m'abordant, je vous ai donné un rendez-vous pour aujourd'hui; mais je suis plus près d'en avoir un avec Corneille et Racine, qu'avec une belle dame : la mort s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents et de mes oreilles. — Vous avez en poche, lui répondis-je, votre brevet d'immortalité. » Il dit à Borde : « Je crois voir Chloé et le Papillon, » faisant allusion à la fable de Borde, ainsi intitulée.

« Vous voyez, monsieur, que je n'oublie pas vos jolies

fables. » Je lui dis que j'avais eu l'honneur de souper avec lui chez madame du Deffant. Il me répondit : « Je m'en ressouviendrais mieux, si j'avais eu trente ans de moins. » Il me loua sur ma figure ; je répondis d'abord assez gauchement à ses éloges : malgré mon habitude du grand monde, sa présence m'intimidait, ou plutôt

Mon génie étonné tremblait devant le sien.

Mais par degrés il me mit à mon aise, et il parut assez content de moi. Après ces premiers complimens, il nous parla de ses amusemens champêtres, il nous promena dans ses quinconces, dans ses parterres. Il cueillit des fleurs qu'il me présenta, en me disant :

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'était donner toute la terre ronde.

Heureusement je me rappelai le refrain du rondeau de Marot qu'il citait, et je lui répondis :

Vingt, trente ans, cela durait au monde,
Au bon vieux temps.

Il sourit. Il nous montra ensuite des bas blancs qu'il avait aux jambes, en nous disant que les Calas, pendant leur séjour à Ferney, les avaient fabriqués avec lui, de la soie de son cru. Alors il nous entretint des Calas, des Sirven, du chevalier de La Barre, de l'intérêt que l'impératrice de Russie prenait à cette épouvantable et absurde welcherie. « C'est une chose bien extraordinaire, s'écria-t-il avec une extrême vivacité, que la nation welche! Peut-on réunir tant de superstition et tant de philosophie, tant d'atrocités et tant de gaîté, tant de crimes et tant de vertus, tant d'esprit et tant de bêtises! Un jeune gentilhomme, pour n'avoir pas salué une procession de capucins qui passait à quarante pas, est condamné au supplice des parricides par trois Busiris de province, dont l'un était un ennemi déclaré; l'autre un cabaretier, marchand de cochons et jadis procureur. » Quinze lustres passés n'avaient point encore éteint le feu de ses yeux, le timbre de sa voix, et il animait tout ce qu'il disait par la vivacité, la gaîté et la politesse. « Je vais vous conter, relativement à la superstition, lui dit Borde, une anecdote d'un genre bien différent. Je voyageais avec une jolie femme sur la côte de Gênes. A Savone, en nous promenant hors de la ville, nous rencontrons un moine au teint frais et vermeil, que j'aurais pu prendre pour le frère jumeau de Gribourdon. Je l'arrêtai pour m'informer si le sentier qui était devant nous conduisait vers quelque asile, en cas que nous fussions atteints par l'orage qui menaçait? Il nous dit : « Oui, » et il nous suivit en regardant ma compagne du *coin lascif d'une vive prunelle*. Cette dame, pour le faire jaser, lui demanda s'il y avait de la société à Savone? « Oui, madame, le pays il est *bonissimo* pour les moines.—Pourquoi cela? on y vit sans doute à bon compte? — Oui, il y a beaucoup de *vittuaglia e mancanza* d'hommes, et les dames nous prennent *per loro sigisbei*. — C'est fort heureux; mais votre évêque vous permet donc ce petit arrangement? —Non, pas beaucoup; il se fâche, il *mormoreggia, ma bisogna* que les dames soient servies.—Rien n'est plus juste; vous avez donc aussi votre dame que vous servez? — *Si signora*. — Est-elle jolie? *Si è la piu bella del paese*. » Dans ce moment, un éclair perce la nue, et le tonnerre gronde. Le moine, pâle, palpitant, fait soudain des signes de croix, tire une petite relique de sa poche et la présente à la dame, en lui disant : « *Prenda signora, e non abbia paura ; è benedetta. Ha toccato la gamba della madona di Lauretto*. » Voltaire rit beaucoup de cette histoire, et dit : « Ces moines italiens sont les farceurs de la religion; ils ressemblent aux prêtres de Cybèle, à cela près qu'ils ne sont pas assez fanatiques pour se mutiler. — Voici une autre anecdote, reprit Borde, qui prouve l'influence des prêtres sur ce peuple passionné et ignorant. Un jour, à Naples, je vis, dans une place, un grand attroupement. Un capucin perce cette foule, monte sur un banc, plante une croix dans un tas de pierres et fait un grand signe de croix. L'auditoire l'entoure, se prosterne et mon capucin commence son sermon dans l'idiome des lazzaroni. Le texte était le péché originel : il transporte la scène de ce premier crime à Naples. Adam, Ève, le serpent, l'arbre, le fruit défendu, et jusqu'au péché, il fait de tout cela un tableau frappant, qu'il met sur le compte des Napolitains, leur dit des injures atroces, et ajoute qu'un Napolitain seul pouvait être l'auteur d'une invention si diabolique. Il crie comme un énergumène que le Seigneur, ennuyé, fatigué de pardonner sans cesse le même crime à des gueux qui se moquent de lui, va les envoyer à tous les diables. Après ces grands mouvemens d'éloquence, il prend un ton lamentable, soupire, gémit, pleure, sanglotte, lève les mains au ciel, frappe son front, sa poitrine, montre à ses auditeurs l'enfer, le paradis dont il les chasse à jamais. Le peuple s'émeut, s'agite, répète tous les gestes, toutes les inflexions de voix du prédicateur; on entend un chorus de pleurs et de gémissemens. Au milieu de cette scène pathétique, un des assistans s'avise de regarder une jolie fille qui passait. Le cénobite irrité arrache la croix, en frappe avec force la tête du coupable, le sang coule, et cet homme se prosterne au pied de la croix qui l'a frappé.—Les prêtres de notre religion, répliqua Voltaire, diffèrent étrangement de ceux des temps reculés. Chez les Chaldéens, les mages habitaient sur le sommet des montagnes; chez les Celtes, les druides vivaient dans la solitude des bois; chez les Indiens et les Éthiopiens, les brachmanes et les gymnosophistes avaient des lieux qui leur étaient consacrés; les demeures des prêtres, chez les Égyptiens, étaient de vastes et profonds souterrains : tous menaient dans ces retraites une vie frugale et laborieuse, prêchaient la douceur et la bienfaisance, enseignaient l'existence d'un Être suprême et l'immortalité de l'âme. Tous chantaient dans leurs hymnes les bienfaits de la divinité et les merveilles de la nature; tous aussi étudiaient la médecine, l'astronomie, la chimie et d'autres sciences... Mais, madame, venez voir mon potager; je suis dans mon château comme le bonhomme Géronte dans le sien, je ne vous ferai pas grâce d'une laitue. » On voit en effet qu'il est attaché à ses terres, à ses productions; il a tout planté, tout créé, tout bâti. Comme il nous le racontait avec satisfaction, Borde lui cita les premiers vers de son *Epître* sur l'agriculture :

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre, et chantait ses présens.

— Mais, dit-il, je n'imiterai pas ce bizarre Amédée,

Qui voulut être pape et cessa d'être sage.

J'espère ne quitter jamais ma solitude, et d'ailleurs j'aimerais mieux être prieur des Bernardins, que pape ou roi. » Voici un trait qui peint le caractère de l'homme. Il

se donna un coup contre une pierre; il voulut l'arracher, elle tenait fortement; nous lui offrîmes de l'aider. « Non, non, je veux l'avoir tout seul; on a de la vanité. » Il fait de nouveaux efforts, et enfin la pierre céda. Il s'écria alors en riant : « Tout est vanité, disait l'autre, et plût à Dieu que tout ne fût que vanité; mais la plupart du temps tout est souffrance. »

La promenade se termina à la bibliothèque. En passant par un petit salon décoré de plusieurs bustes, il dit à Borde : « Connaissez-vous cette tête?— Non, monsieur.— C'est le buste du plus grand génie qui ait existé : quand tous les génies de l'univers seraient assemblés, c'est lui qui mènerait la bande. » C'était Newton dont il voulait parler. Lorsque nous fûmes dans la bibliothèque, Borde s'approcha du buste de Voltaire, en disant:

Hic est Mecenas, Virgiliusque simul.

Voltaire lui répondit : « Ce ne serait pas trop, monsieur, pour vous recevoir dignement. » Il nous montra le portrait de Frédéric, roi de Prusse. « Voilà, nous dit-il, cet homme qui dit un jour devant d'Argens, qu'il donnerait une province pour m'avoir auprès de lui, et qui ensuite m'a fait traiter à Francfort avec tant d'indignité. » Après ce petit mouvement de dépit, il nous demanda la permission d'aller faire sa toilette pour dîner.

Sa bibliothèque, très agréablement située, était riche par le nombre des livres et la beauté des éditions. Ce grand homme y était représenté en terre cuite, un livre à la main.

Il revint bientôt dans une parure recherchée; il avait du beau linge, de belles dentelles, des bas de soie blancs, pantoufles de maroquin rouge, une robe-de-chambre de Perse à fond blanc; et son bonnet de nuit, qui enveloppait une perruque grise à trois marteaux, était orné d'un beau nœud de ruban rose. Il quittait rarement ce costume; c'est celui avec lequel il est peint, gravé et sculpté.

En rentrant, il me présenta galamment une pièce de vers qu'il venait de dicter tout en s'habillant.

Voltaire à madame de Saint-Omer[1].

Si je croyais aux revenans,
Je croirais que cette Diane,
Qui fixa dans Anet les amours et le temps,
A daigné de Nestor visiter la cabane,
Pour ranimer son cœur glacé du froid des ans.
Langage, esprit, raison, doux éclat de la rose,
Tout paraît façonné par les mêmes amours :
Ah! faudra-t-il, dans mes vieux jours,
Être forcé de croire à la métempsycose!

Je dis à M. de Voltaire que j'étais fâchée de ne pouvoir afficher ces vers à ma porte, comme les Romains y exposaient leurs couronnes et leurs trophées, mais que je les garderais dans mes archives, comme un monument de gloire et de noblesse pour moi et ma famille. Ces vers amenèrent la conversation sur la poésie française; nous parlâmes des auteurs modernes. « Savez-vous, dit Voltaire, qu'il faut quinze jours pour faire vingt bons vers français. Depuis nos grands maîtres, dites-moi qui a fait vingt beaux vers alexandrins de suite? On m'a reproché quelquefois des tours familiers dans mes épîtres: ah! vraiment, ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne, si on ne mêle pas des repos aux écarts, on est perdu; sans variété, jamais de beauté; être toujours admirable, c'est ennuyer. Voulez-vous, madame, une petite règle infaillible pour les vers? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait aussi belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît surchargé d'un mot superflu, s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot propre n'est pas employé ou n'est pas à sa place, concluez que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Quant à moi, si le royaume des cieux est pour ceux qui s'amendent, j'y aurai bonne part.—Aussi vos vers, lui dit M. Borde, ont fait vivre un homme dix ans de plus qu'il n'avait projeté. — C'est un miracle égal à celui d'Amphion; et comment? — L'anecdote est singulière. Un nommé Poujet, homme d'esprit, fils d'un orfèvre de Paris, travaillé sans doute d'une bile noire, forma, à l'âge de dix-huit ans, le projet de se détruire; il détestait la vie. Un ami le détourna de ce suicide, en lui remontrant qu'à peine il commençait à vivre, qu'il ignorait ses futurs contingens, et si le bonheur ne l'attendait pas dans un âge plus avancé. Entraîné par les conseils de son ami, il a supporté l'existence jusqu'à l'âge de trente-deux ans.

« Un jour qu'ils sortaient d'une société dont Poujet avait fait les délices par son enjouement et ses saillies, son ami lui dit : « Eh bien! tu conviendras qu'il y a d'agréables momens dans la vie, et qu'elle a son prix?— Je l'abhorre plus que jamais. Sais-tu ce qui m'a retenu jusqu'à présent sur ce misérable globe? c'est le plaisir que je trouve à lire les pièces fugitives de Voltaire : comme j'en attends tous les jours quelque nouvelle, afin d'en jouir, je diffère ma mort. » — « Bon! s'écria Voltaire, en voilà un que je fais vivre, cela console; j'en ai tant fait crever d'envie! Mais qu'est devenu ce galant homme? — Il a fini par se tuer. Deux jours avant cette expédition, il se promenait aux Tuileries avec ce même ami, homme d'esprit et savant. Leur conversation tomba sur les merveilles de la nature et la nécessité d'un premier géomètre. « Oui, disait Poujet, ces créations prodigieuses, cet ordre, cette harmonie admirable prouvent mathématiquement l'existence d'un être créateur. Mais je ne puis pardonner à ce Dieu tout-puissant d'avoir rendu l'homme si malheureux; ce n'est pas un Dieu bienfaisant, c'est l'ange des ténèbres. » Il ajouta ensuite qu'il n'aimait pas la manière de se tuer des Anglais, qui mettent le pistolet dans la bouche. « Je crois, dit-il, que la façon la plus sûre est de l'appliquer sur la tempe. » Effectivement, peu de jours après, il a été trouvé étendu dans son lit, et la tempe emportée. Il laissa une lettre pour M. de Sartine, lieutenant de police, où il lui disait de ne point faire de recherches sur sa mort, qu'il allait se brûler la cervelle par haine pour la vie. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cet homme était très gai, très amusant en société; on le désirait, on le recherchait. » Voltaire écoutait ce récit dans un profond silence; et tout à coup il le rompit par ces vers de Sidney :

L'esclave est-il coupable en brisant sa prison?
Le juge qui l'attend dans cette nuit obscure,
Est le père et l'ami de toute la nature :
Rempli de ses bontés, mon esprit immortel,
Va tomber sans frémir dans son sein paternel.

« Le suicide, continua-t-il, n'était autorisé ni chez les Grecs, ni chez les Romains, mais aucune loi ne le punissait : au contraire, ceux qui se sont donné la mort, comme

[1] Ces vers de Voltaire ne se trouvent dans aucune édition de ses œuvres, ni nulle part.

Hercule, Cléomène, Brutus, Cassius, Arria, Pétus, Caton et l'empereur Othon, étaient regardés comme de grands hommes. Quoique les suicides soient défendus dans nos gouvernemens, il y en a beaucoup dans les grandes villes. Dans une petite ville j'en ai vu une douzaine par an. Je voudrais que ceux qui sortent ainsi de la vie laissassent leurs motifs par écrit, avec un petit mot de leur philosophie; s'ils croient leur âme immortelle, s'ils espèrent qu'elle sera plus heureuse dans un autre monde. Pensent-ils que notre entendement se réunit, après la mort, à l'âme générale de l'univers, ou qu'il n'est qu'une faculté, un résultat de nos organes, comme la végétation dans les plantes? Quelques réflexions là-dessus ne seraient pas inutiles aux vivans et à l'histoire de l'esprit humain. »

On vint l'avertir que l'on était servi. Nous eûmes un excellent et magnifique dîner; nous mangions sur des assiettes d'argent où étaient gravées ses armes. Au dessert, les cuillers, les fourchettes, les lames de couteaux étaient de vermeil. Cinq domestiques nous servirent, dont trois en livrée: on n'admettait aucun domestique étranger. J'étais placée à côté de lui; j'eus l'air de rêver un moment. Il me demanda ce qui m'occupait? « C'est, lui dis-je, que mon esprit est à Rome, chez Lucullus, dans la salle d'Apollon.— A la différence près, répondit-il en riant, que je ne vous donne pas à dîner des dépouilles des nations; je voudrais seulement pouvoir vous présenter les oreilles de Fréron. » Nous n'étions que huit à table; ses secrétaires n'y mangent pas. Dans aucune maison je n'ai trouvé cette liberté, cette aisance, ce ton de conversation enjoué, et cette philosophie aimable qui séduirait Diogène même ou le misanthrope Timon.

Voltaire mangeait vite et de bon appétit : je lui en fis compliment. « Oui, me dit-il, j'ai de l'appétit, mais l'essentiel est de digérer. » Je lui répliquai soudain par les vers qu'il avait adressés jadis au président Hénault.

Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien s'il ne digère.

Voltaire sourit, et dit ensuite: « C'est une plaisante chose que la pensée dépende de l'estomac; cependant les meilleurs estomacs ne sont pas les meilleurs penseurs. »

Nous vînmes à parler de Rousseau le poëte. « Il s'avisa, nous dit-il, de m'envoyer son ode apoplectique, en me mandant que c'était par humilité chrétienne; qu'il m'avait toujours estimé, et qu'il m'aurait aimé si j'avais voulu. Je lui fis dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer; que si c'était de l'humilité chrétienne, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité; qu'il fallait être juste avant d'être humble; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il devait se rétracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. —*Borde*. S'est-il rétracté?—*Voltaire*. Non, je n'ai plus eu de ses nouvelles; on prétend qu'il est mort dans de grands sentimens de religion; j'en suis bien aise pour son âme, mais cette âme était haineuse et méchante.—*Borde*. Vous avez à vous plaindre de tous les Rousseau. Cependant j'ai ouï dire à Jean-Jacques lors de son passage à Lyon : « Quand j'étais à la campagne avec madame Warens, rien de ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait; le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'écrire avec élégance, et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étais enchanté. Ses *Lettres philosophiques* sont l'ouvrage qui m'attira le plus vers l'étude; et depuis, ce goût naissant ne s'est plus éteint. » —« Je vois bien, dit Voltaire, que c'est un ingrat qui a voulu battre son père nourricier. J'ai toujours envié deux choses aux bêtes; leur ignorance du mal à venir, et de celui que l'on dit d'elles. J'ai la passion des beaux-arts, j'en suis fou; voilà pourquoi j'ai été affligé quand des gens de lettres m'ont persécuté: c'est que je suis un citoyen qui n'aime pas la guerre civile. » Dans ce moment, on lui apporta une feuille de Fréron qui venait d'arriver. Il en lut rapidement quelques lignes, et tout à coup, dans un mouvement de colère, il la porta à sa bouche et la déchira avec les dents. Nous restâmes tout pétrifiés. Voltaire, qui vit notre étonnement, tout à coup éclata de rire, lâcha quelques bons mots, et finit par s'écrier: « Il le faut avouer, à mon âge on ne peut être plus enfant; c'est ce misérable Frelon qui me dit de grosses injures, selon la respectable coutume de la philosophie, qui signifie amour de la sagesse. Mais ils ont beau faire, je travaillerai jusqu'au dernier moment de ma vie; je ne veux pas imiter Racine qui fut assez sot pour aimer mieux être courtisan que grand homme.—Vous êtes, lui dis-je, comme Hercule, que les pygmées osèrent attaquer pendant son sommeil; mais il s'éveilla, et les terrassa d'un souffle. » Il parut satisfait de cette comparaison, et il me demanda si je n'avais jamais eu la fantaisie de faire une comédie ou un roman? « Oui, plus d'une fois cette idée m'a passé par la tête; mais je me suis arrêtée sur les bords du Rubicon.—Pourquoi cela?— D'abord, parce que je me méfie de mes ailes; ensuite il règne en France un préjugé terrible contre les femmes auteurs. Leur sexe les envie et les déchire, les accuse d'être dédaigneuses et insociables. Les hommes prétendent qu'une femme bel-esprit est mère négligente, épouse indocile et incapable de conduire son ménage.—*Voltaire*. Il faut en convenir, le gros de la nation française n'a point d'esprit; le petit nombre d'illustres précepteurs du siècle passé n'a pu rendre encore la raison universelle; le faux, le petit sont le caractère dominant. Cependant il y a toujours quelques élus, dont vous êtes l'un et l'autre; mais il faut des années avant que les gens d'esprit aient repétri les sots. Je voudrais bien demander aux partisans de l'ignorance, quel est celui qui conduit mieux son vaisseau, ou du pilote expérimenté, ou du pilote ignorant? Apprenez aux dames françaises qu'Aspasie était aussi célèbre par son esprit, ses connaissances, que par sa beauté: sa maison était le rendez-vous des hommes les plus aimables, des philosophes, des grands capitaines; et du sein de la mollesse et des plaisirs, elle gouvernait la ville d'Athènes, et donnait des leçons de philosophie, de politique et d'atticisme. Dites-leur que dans cette république les maris faisaient des enfans à leurs femmes pour avoir des héritiers, et passaient leur vie auprès des courtisanes chez lesquelles ils trouvaient des talens, de l'esprit, des grâces, du savoir et du plaisir; au lieu que chez leurs femmes ils ne rencontraient que la sottise et l'ennui. Qu'elles sachent que madame de Maintenon ne dut sa fortune prodigieuse qu'à son esprit et à ses lettres; que les Sévigné, les La Fayette, les Montespan, les Ninon faisaient l'ornement de leur siècle et les délices de la société; que la marquise du Châtelet, auprès de qui j'ai passé les

plus beaux jours de ma vie, a expliqué Leibnitz et commenté Newton: elle divisait de tête neuf chiffres par neuf chiffres. Cependant le soir, avec les dames, elle parlait robes, toilette, s'amusait de tous les jeux, et riait de tout comme un enfant. Ajoutez à cela, s'écria-t-il avec chaleur, que les ignorantes, les imbéciles seules sont mauvaises mères, parce qu'un aveugle n'en peut conduire un autre; qu'elles sont insociables, car quelle société peut-on former avec les bêtes? Je conviens cependant qu'il y a une certaine dignité attachée à votre sexe, et qu'une femme d'esprit qui se fait auteur se dégrade quand elle ne réussit pas. »

Nous avions à table un jeune officier qui était à Ferney depuis quelques jours; il devait partir le matin, et il était resté. Voltaire, à ses réponses ambiguës, à son air confus, soupçonna son embarras; et au sortir de table, il le tira à l'écart, et lui dit dit: « Vous retournez à votre régiment; permettez qu'un de mes chevaux, pour se former, fasse la route avec vous. » Et lui glissant une bourse dans la main: « Je vous prie, ajouta-t-il de vous charger de sa nourriture. » Ce jeune homme rougit, et remercia les larmes aux yeux. Le café pris, Voltaire me demanda la permission de faire une partie d'échecs avec le père Adam. « Vous ne croiriez pas, me dit-il, que, sous Philippe-Auguste, un évêque de Paris défendit ce jeu au clergé, et même de garder des échecs chez eux. Saint Louis condamna à l'amende tous les joueurs d'échecs. Pierre Damien imposa une pénitence à un évêque qui y jouait. Cependant ce jeu philosophique, qui vient des Indes, fut apporté en France par les croisés; il y eut un succès prodigieux, malgré l'ignorance des temps. » Voltaire perdit la partie; et en se levant, il me dit: « M. de Catinat prétend que son héros était celui qui jouerait, avec tranquillité, une partie de quilles, après une bataille ou gagnée, ou perdue. Eh bien! madame, je vous propose une promenade, malgré la bataille que je viens de perdre; préparez-vous à bien marcher. » Il nous conduisit à sa ménagerie. Comme j'admirais le soin qu'on avait des animaux qui étaient renfermés, il me dit: « Les animaux, nos confrères, méritent un peu plus d'égards, depuis que le Seigneur a daigné faire un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Cependant, malgré ce pacte, nous les traitons avec presqu'autant d'inhumanité que les Russes, les Polonais et les moines de Franche-Comté traitent leurs paysans, ou que les commis des fermes traitent ceux qui vont acheter une poignée de sel hors de chez eux. » Les personnes qui accusent Voltaire d'égoïsme ou d'insensibilité, n'ont pas joui du spectacle attendrissant dont nous avons été témoins. Lorsque nous prîmes congé de ce vénérable vieillard, il voulut nous accompagner. Aussitôt qu'on l'aperçut dans son avenue, femmes, vieillards, enfans, ouvriers, tous accoururent, le bénirent, prièrent l'Éternel de conserver ses jours. « O mon Dieu! s'écriaient-ils, conservez-nous notre bon père, notre bienfaiteur; qu'il puisse marier nos enfans. » J'en ai vu se mettre à genoux, en élevant les bras vers le ciel. Ce spectacle touchant attendrissait Voltaire, il s'arrêtait, parlait à ces bonnes gens, leur promettait de les aider, d'avoir soin d'eux, les encourageaient à travailler, à servir Dieu: des larmes de sensibilité et de joie inondaient son visage (41). Je lui citai ces vers d'OEdipe;

Au milieu des sujets soumis à sa puissance
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

« Madame, me dit-il, vous me cueillez les plus belles fleurs de mon jardin, pour m'en faire un bouquet. » Et il ajouta, en me quittant: « La plupart des femmes ne connaissent que les passions et l'indolence; mais je crois déjà vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié. »

J'oubliais de vous raconter qu'au sujet de son Histoire générale, Borde lui faisait entendre qu'il mettait beaucoup d'adresse à présenter les faits, et que l'on devinait son secret. « Mon ami, répond Voltaire, il m'importe beaucoup d'être lu, et peu d'être cru. Un jour, le roi de Prusse me disait: « Je n'aime pas les auteurs qu'on admire en bâillant. »

En retournant à Genève, Borde et moi nous étions pleins de Voltaire. « Ce grand homme, lui dis-je, doit être du petit nombre des élus pour le bonheur.—Voici ce que j'ai entendu dire, à ce sujet, au célèbre Bodmer, le Nestor de la Suisse et le patriarche de la littérature, dans un voyage que j'ai fait à Zurich. Frappé de la ressemblance que je lui trouvais avec Voltaire, je lui dis qu'il avait les mêmes traits, la même physionomie, les mêmes gestes; qu'il ne différait que par la couleur des yeux et l'expression de ses traits, où l'on voyait un peu plus de délicatesse. « Rien ne manquerait à ma gloire, me répondit-il, si je ressemblais en tout à M. de Voltaire; mais peut-être il serait plus heureux, s'il me ressemblait davantage. » En effet, sa physionomie calme et sereine démontrait le bonheur dont il jouissait. — Il se peut, dis-je à Borde, que l'âme de Bodmer ait été moins agitée que celle de Voltaire; mais a-t-il goûté les plaisirs de la sensibilité comme lui, lorsqu'il tendait une main protectrice aux Calas, aux Sirvens, qu'il recevait chez lui la petite-nièce de Corneille, qu'il la mariait; ou lorsqu'il fait vivre dans sa terre des cultivateurs, des horlogers, des familles entières? — M. Birsvenstaldt fait dans ses lettres le parallèle de Haller et de Voltaire. « Celui-ci est superficiel, l'autre est solide; l'un fait des vers sur toutes sortes de sujets, et répand sur tous la couleur de ses fictions; l'autre, poëte et philosophe, aime particulièrement la vérité et la vertu; l'un ne parle que de tolérance, et ne peut rien souffrir, ni de Dieu, ni des hommes; l'autre pratique la morale et l'évangile; l'un détruit, l'autre édifie Voltaire estimait peu les vers de Haller, et Haller faisait peu de cas des ouvrages de Voltaire. » — « Il n'est pas étonnant, répliquai-je, que deux hommes qui ne s'aimaient pas, ne sussent point s'apprécier: d'ailleurs M. Haller, vrai philosophe, était loin d'être un aussi beau génie que Voltaire; et quand ce M. Birsvenstald ose dire que Voltaire ne peut rien souffrir, ni de Dieu, ni des hommes, qu'il sache que Voltaire a dit: « Nulle société ne peut se soutenir sans la justice; adorons donc un Dieu juste: la loi de l'état ne punit que les crimes connus; adorons donc un Dieu qui punit les crimes secrets. » Citons aussi l'anecdote suivante au sujet de Jean-Jacques Rousseau. Voltaire apprend qu'il était malheureux, persécuté, proscrit de Genève qu'il appelait son ingrate patrie; il lui écrit aussitôt qu'il le prie d'accepter, pour sa vie, le château de Tornai, habitation charmante, située sur le lac, dépendante de Ferney. Le misanthrope Rousseau lui répond par une lettre insultante, où il finit par lui dire qu'il ne l'aimait ni ne l'estimait. Peu de temps après cette singulière lettre, le secrétaire de Voltaire entre précipitamment dans son cabinet, en criant: « Monsieur, voilà Rousseau qui est dans la cour; faut-il le recevoir? » Voltaire, à ce nom qui réveille son courroux, se lève furieux, en s'écriant, d'une voix de

tonnerre : « S'il a l'audace d'entrer, qu'on le jette par la fenêtre. » Mais s'adoucissant bientot : « Non, dit-il, c'est un infortuné, qu'on le reçoive. » Malheureusement ce n'était pas lui. Eh bien! détracteurs de Voltaire, est-ce là le trait d'un homme intolérant et sans vertu? Apprenez, messieurs, que secrétaires, domestiques, tout ce qui entourait ce grand homme, ne parlait de lui qu'avec amour et respect; ils l'écoutaient comme un oracle : c'était une divinité au milieu de son temple. Sa présence animait tout, inspirait la vénération, et fixait tous les regards et tous les cœurs. »

Voltaire était grand, mince, maigre; son menton et sa mâchoire inférieure s'avançaient un peu. Son regard était plein de feu, et sa physionomie fort animée : il marchait la tête baissée; mais lorsqu'il parlait, il la relevait avec vivacité. Sa marche était prompte, ses jambes très agiles, quoique fort minces. Peu d'hommes de son âge avaient autant de légèreté et de promptitude que lui : il était dans sa vieillesse tel qu'on l'avait toujours vu : la mémoire aussi ferme, la présence d'esprit aussi nette, la même ardeur pour la gloire, l'épigramme aussi piquante, l'impatience dans la contradiction aussi vive, son despotisme dans ses jugemens aussi impérieux. Sa gaieté était inaltérable. Il aimait à parler et à écouter; le premier, parce qu'il brillait dans la conversation; le second, parce qu'il espérait profiter. La louange délicate le flattait beaucoup, surtout lorsqu'on lui citait adroitement ses vers. On pouvait dire de lui qu'il était le plus riche des savans, et le plus savant des riches [1]. Voici ce qui l'attira sur les bords du lac Leman, dans une maison qu'il baptisa du nom de *Delices*, et qu'il a célebrée dans l'épitre qui commence ainsi :

O maison d'Aristippe! ô jardin d'Épicure!....

Il vivait à Colmar, encore affecté de sa disgrâce de Berlin, n'ayant pour société que son secrétaire et son médecin. Crammer, libraire, homme de beaucoup d'esprit, lui apparut tout à coup, lui proposa d'imprimer toutes ses œuvres, et de venir s'établir dans une maison près de Geneve, dont il lui vanta les agrémens. La bonne mine et les manieres de Crammer frappèrent si vivement Voltaire, qu'il lui dit avec sa gaîeté ordinaire : « Quoi! vous êtes libraire? je vous ai pris pour un maréchal-de-camp. » La proposition fut acceptée, et Voltaire transporta ses Pénates aux Délices. On prétend que ce n'est que dans cet heureux séjour qu'il a commencé à jouir de sa fortune, long-temps prodigue d'esprit, et économe d'argent. Il affecta dès lors le ton de l'opulence; il acheta ensuite Ferney, qui n'était qu'un petit hameau de sept à huit maison : à sa mort on en comptait quatre-vingts, et douze cents habitans, la plupart horlogers, ou occupés de métiers relatifs à l'horlogerie. Il avait fait construire pour sa sépulture une tombe de pierre en forme de pyramide : pendant qu'il bâtissait son église, ses ennemis, les journaux l'accusaient d'impiété; il allait cependant à la messe de minuit avec la famille qu'il avait adoptée, et il écrivait au roi de Pologne, Stanislas : « Il faut que chacun dans sa chaumiere fasse autant de bien que votre majesté en fait dans ses états : elle bâtit de belles églises royales; j'édifie des églises de village : Diogène remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits, nous en soulagions dix : le devoir des princes et des particuliers est de faire, chacun dans son état, tout le bien qu'il peut. »

[1] On l'avait dit aussi de Scaliger.

Adieu, mes chers enfans. Quoique, depuis ce voyage,

La Parque à la sourdine a.t diablement filé,

j'ai la tête pleine de Voltaire; je le vois dans sa belle robe-de-chambre, dans son bonnet de nuit orné d'un beau ruban couleur de rose. Je me rappelle tout ce qu'il m'a dit de flatteur, d'ingénieux, de philosophique. O fumée de la gloire! ce grand homme n'est plus! Je finis en vous citant les meilleurs vers qu'on a faits sur sa mort.

O Parnasse, gémis de douleur et d'effroi!
Muses, pleurez, brisez vos lyres immortelles!
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure!... et repose-toi.

LETTRE XXXVIII.

MADAME BERTAUT A BLANCHE.

Elle lui propose d'entrer dans un couvent.

Le vif attachement que j'ai pour M. votre père me fait supporter avec résignation votre indifférence, et peut-être votre haine : on ne vit pas long-temps sans s'habituer à l'injustice des hommes. Je sollicite tous les jours, en votre faveur, l'indulgence de mon époux, mais vous ne m'en devez aucun remerciement; je fais mon devoir, et je suis les mouvemens de mon cœur : qui oblige dans l'espoir de la reconnaissance n'en mérite aucune, et dénature le bienfait. J'ai pressé M. Bertaut de se désister de votre mariage avec mon frère, qui a trop de délicatesse pour désirer plus long-temps de s'unir à vous, apres la malheureuse équipée, permettez-moi ce mot, où vous vous êtes laissé entraîner. Quelque assurés que nous soyions de votre vertu, l'apparence et l'opinion sont contre vous : le témoignage de notre confiance ne suffit pas : celui des autres est nécessaire à une âme honnête et délicate. Un célèbre Romain disait : « Ce n'est pas assez que la femme de César soit vertueuse, il faut encore qu'elle soit au-dessus des soupçons. »

Pour en revenir au motif de cette lettre, votre père, sur mes instances, consent à vous pardonner votre faute, si vous quittez M. Delmont, et si vous consentez à vous retirer dans un couvent, il vous fera une pension suffisante à votre entretien et à vos menus plaisirs. Il a déjà fait parler à l'abbesse de Saint-Benoît, qui, après quelque difficulté, à cause du scandale que vous avez donné, a consenti à vous recevoir parmi ses pensionnaires. Réfléchissez, mademoiselle, sur cette proposition, et sachez que si le chemin de la vertu nous parait quelquefois hérissé d'épines, lui seul pourtant conduit au repos et au bonheur. Je suis, avec une véritable amitié,

PHILIPPINE BONNARD-BERTAUT.

LETTRE XXXIX.

BLANCHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Elle consulte sa tante sur la proposition que lui fait sa belle-mère d'aller au couvent.

Ma chère tante, soyez mon refuge, mon conseil, ma consolation. Ah! comme une faute s'étend sur tous les jours de notre vie! heureux celui qui n'a jamais quitté la ligne de son devoir. Cependant madame Bertaut est heureuse, à ce qu'il parait, et elle n'est parvenue à cette félicité que par des voies iniques et coupables; elle est sans

remords, ses jours fortunés coulent sans amertume; et moi, pour une faute involontaire, inévitable, je gémis sous le poids du repentir; ma conscience me persécute par des reproches secrets : est-ce que tous les hommes n'ont pas la même conscience? ou chacun s'en fait-il une à sa guise? y aurait-il des personnes qui font le mal par instinct, et avec le même plaisir que le vautour déchire la colombe? Pardonnez-moi, ma chère tante, ces réflexions, ou plutôt cet épanchement de tristesse : le croiriez-vous? elle succède à une gaîté que je dis folle, et que milord et Delmont trouvaient charmante. Je crois que je devais cet épanouissement, cet oubli de mes peines, à la vivacité, à la pureté de l'air des montagnes, et surtout à l'activité de ma vie. J'ai observé qu'un voyage, une partie de campagne, une longue promenade à travers champs, secouaient mon âme, la dilataient, la remplissaient de vie. Ah! que la scène a changé autour de moi, lorsque, rentrée dans Genève, j'ai reçu la lettre de ma belle-mère, puisqu'il faut la nommer ainsi. Delmont, après l'avoir lue, me demanda quel était mon projet? «Hélas! c'est d'obéir; d'aller attendre dans ce triste asile la fin de l'orage.» Il s'écria que je l'abandonnais, que je le trahissais. «On vous trompe, dit-il; votre belle-mère n'est qu'une hypocrite qui vous dresse un piége. Séparée de moi, on trouvera mille moyens de me nuire, de me calomnier : la lassitude, l'ennui, les fausses caresses, mon absence, tout peut vaincre votre constance, attiédir votre attachement pour moi.—Ne craignez rien; jamais, jamais. Mais ne voyez-vous pas mon devoir tracé dans cette lettre fatale? une madame Wandsieden, une créature m'abreuve d'ignominie! et ce qu'il y a de plus cruel, c'est qu'elle en a le droit apparent. Il faut absolument nous séparer; un jour viendra.....—Non, mademoiselle, vous ne partirez pas!» s'écrie-t-il avec sa vivacité ordinaire. A ces mots peu mesurés, je réponds, d'un air grave et tranquille : «Monsieur, je partirai demain.—Non, mademoiselle, vous resterez avec moi. — Et qui m'y forcera? — Moi, qui suis votre époux. — Vous ne l'êtes pas encore, et personne ici ne peut me commander.» Au milieu de cette discussion, milord et milady sont entrés. Notre air, notre silence, le visage coloré et agité de Delmont, leur ont fait voir que la discorde s'était glissée entre nous. Delmont s'est hâté de leur confier la cause de notre dispute, et il en a appelé à leur tribunal : les juges lui ont été favorables. Je me suis plainte à mon tour de sa vivacité, de son ton impérieux.

Milady l'a blâmé hautement, et lui a ordonné de me faire des excuses. Alors il s'est jeté à mes pieds, et m'a demandé sa grâce avec l'accent du repentir. Il a voulu prendre ma main pour la baiser, je l'ai retirée; mais milady la lui a donnée, et, entre nous, je n'en ai pas été fâchée. J'ai pardonné, en lui déclarant que je vous prendrais pour arbitre, et que j'exécuterais votre sentence à la lettre. Il a accepté cette condition avec plaisir : il se flatte, je crois, que vous serez de son avis; pour moi, je suis assurée d'être de l'avis de mon aimable tante. Enfin, ce petit orage, semblable aux pluies d'été, paraît, avoir épuré l'air et embelli l'horizon. Nous attendons votre décision avec impatience; je ne répondrai à madame Bertaut qu'après votre lettre reçue : préparez-vous à la colère de l'impétueux Adolphe, si l'arrêt n'est pas en sa faveur.

LETTRE XL.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Elle répond à sa lettre sur la proposition du couvent.

Il n'est que trop vrai, ma chère amie, que l'âme du méchant est souvent fermée aux remords : le nombre en serait moins considérable, si le châtiment de Prométhée n'était pas fabuleux; si un vautour, né de nos crimes, nous rongeait le cœur :

La crainte suit le crime, et c'est son châtiment,

a dit Voltaire. Cette sentence n'est pas un axiome. D'ailleurs la crainte n'est pas le remords : il est des êtres, nés malfaisans, qui commettent un forfait avec le même plaisir que nous faisons une bonne action; l'effusion du sang humain était, pour Caligula, un spectacle agréable (42).

Un des supérieurs de Charenton m'a conté une anecdote qui vient à l'appui de ce que j'avance, sur le plaisir affreux que certains hommes trouvent à faire du mal, et sur le silence de leur conscience.

Un gentilhomme de Montauban commit deux assassinats. Ses parens, pour le soustraire à l'infamie du châtiment et purger la société d'un scélérat, eurent le crédit de le faire enfermer à Charenton, sous prétexte de folie. Cet homme féroce avait beaucoup d'esprit, de connaissances; le supérieur de cette maison le voyait souvent, et se plaisait dans sa conversation. Un valet de la communauté allait, tous les matins, allumer le feu du prétendu fou; une garde l'accompagnait, fermait la porte, et l'attendait en dehors. Un jour ce malheureux, accroupi sur ses genoux, le corps incliné, soufflait le feu du prisonnier, lorsque ce monstre, après l'avoir regardé quelque temps d'un œil fixe, s'arme d'une bûche, et lui en assène un coup si violent sur la tête qu'il l'étend sur le plancher, nageant dans son sang. Cependant la garde, impatientée d'attendre, pénètre dans la chambre, voit ce cadavre sanglant, et son bourreau qui se promenait avec un calme admirable. A ce spectacle horrible, elle s'enfuit, court appeler le supérieur, qui vole auprès de cet assassin, qu'il savait bien n'être pas en démence; il lui reproche son crime et sa barbarie, lui demande la cause de ce meurtre exécrable.

Celui-ci, après l'avoir écouté avec beaucoup de sang-froid, lui répond : «Il faut mon père, que je vous fasse un aveu; c'est que je goûte un plaisir infini à la vue des souffrances, du sang et de la mort de l'homme que j'assassine; l'instinct l'emporte chez moi sur la réflexion.» Croirait-on à l'existence de ces monstres, si nos yeux n'en étaient témoins (43)!

Ne soyons donc plus étonnées si ta belle-mère, parvenue au comble de ses désirs, jouit d'une bonne santé, des agrémens de la fortune, sans remords, avec tranquillité, parce que l'habitude du vice éteint toute idée de moralité, paralyse l'âme et tue la conscience. Souvenons-nous, cependant, que ces êtres immoraux, au milieu de leurs succès, de leurs plaisirs, sont privés de cette jouissance profonde et intime que donnent une conscience pure, le souvenir d'une bonne action.

Le bonheur du méchant n'est qu'un songe pénible,

a dit un jour je ne sais quel auteur.

Mais voyons, qu'est-ce? Tu me demandes mon avis sur la proposition de la chère dame Bertaut, qui t'offre un couvent pour asile? Eh bien! je réponds à ta demande

comme l'empereur Claude, de plaisante mémoire, répondit au sénat qui le consultait sur une affaire juridique : « Je suis de l'avis de ceux qui ont raison [1], » c'est-à-dire que je suis de l'avis de tes Anglais et de Delmont. Tu ne dois plus te séparer de lui ; l'éclat est fait ; il est ton époux, ou doit l'être ; tu n'as plus le choix d'un autre état, ni d'un autre mariage. Ce projet de t'attirer ici est un nouveau piége tendu à ta crédulité, à ton innocence ; on t'envelopperait de toutes parts : non, ma chère amie, vis et meurs avec Delmont. Investis-t i de toutes les vertus ; sois douce, charitable, juste, indulgente pour les faiblesses des autres ; ce sont là de ces vertus qui sont de tous les pays, de tous les temps, qui ne sont ni locales, ni d'opinion, et qui te rendront l'ornement de ton sexe et le charme de la société. Mais, pour justifier et raffermir ton amour pour Delmont, je veux te raconter une petite anecdote de lui, que je ne sais que depuis deux jours. « M usieur Adolphe, retirez-vous, s'il vous plaît ; n'écoutez pas aux portes ; je n'aime pas à louer les gens en face. » Or, maintenant que nous sommes seules, tu sauras que cet Adolphe, à l'âge de quatorze ans, pressait, tourmentait beaucoup sa mère de le mener à une fête brillante que l'on célébrait au sujet de la paix, et de lui donner un habit de bal pour ce jour-là : il désirait ce bal et cet habit avec la même ardeur qu'un Romain, jadis, désirait la robe triomphale et la couronne de laurier. Le papa Delmont était un peu dur d'oreille, quand il s'agissait d'ouvrir sa bourse, surtout pour des choses frivoles ; mais enfin la mère et le fils firent tant d'instances, qu'ils obtinrent quatre louis pour cet habit de fête. Voilà M. Adolphe sautant, chantant, trépignant de joie, et enthousiasmé de son habit futur. Dans ce moment, la femme du cordonnier de la maison entre toute tremblante, gémit et pleure à chaudes larmes, sans pouvoir proférer une parole. « Qu'avez-vous, Thérèse, lui demanda madame Delmont ? rassurez-vous, confiez-moi vos peines. — Hélas ! je suis au désespoir : mon pauvre mari est malade depuis un mois ; on va le porter à l'hôpital, faute de secours ; il se désole, il dit qu'il y mourra ; depuis deux jours mes enfans n'ont presque rien mangé. — Quoi ! vous êtes sans ressource ? — Aucune : nous avons vendu presque tous nos meubles... » Alors le jeune Adolphe s'approche de sa maman, et lui dit à l'oreille : « Maman, donne-lui les quatre louis que nous avons. — Et ton habit ? — Je m'en passerai. — Le bal ? — Je n'irai pas. » Sa mère, à ces mots, l'embrasse, et remet les quatre louis à cette malheureuse épouse, qui s'en retourne pleurant de joie et de reconnaissance.

Madame Delmont crut que son mari rendrait les quatre louis à son fils ; mais ce père quoique enchanté, lui dit fort sensément : « Je me garderais bien de lui restituer cet argent, je gâterais une bonne action, qui n'a de prix que par le sacrifice qu'il fait ; il faut qu'il en jouisse : récompenser un enfant d'une bonne œuvre c'est lui inspirer le désir du bien par des vues intéressées. » Eh bien ! ma chère amie, que penses-tu de cet enfant ; ne promet-il pas des merveilles ? Oui, je suis sa caution ; il tiendra sa promesse. « A présent, monsieur Adolphe, vous pouvez revenir, car j'ai à vous parler de la chère Philippine Bertaut. »

Je la rencontrai l'autre jour chez mon marchand d'étoffes, richement habillée : elle était comme cette statue que l'on avait fait riche, n'ayant pu la faire belle. Je crus reconnaître, à ses longues oreilles, les diamans de ta mère. Je marchandais des étoffes, lorsqu'elle entra d'un air aisé et décidé : elle descendait de carrosse, ce qui lui donnait cette attitude seigneuriale. Je tournais le dos à la porte ; elle ne me voyait pas : lorsqu'elle me reconnut, elle rougit beaucoup, et me salua assez gauchement. Je lui rendis sa révérence avec cet air de supériorité que la vertu a sur le vice. J'attachai mes regards sur elle et la parcourus d'un air tranquille : elle baissait les yeux, toute déconcertée. Cependant, reprenant bientôt son audace, elle osa me demander des nouvelles de ma santé et ajouta, sans attendre ma réponse, que mon frère se plaignait de ce qu'il ne me voyait point. « Nous avons passé chez vous, ces jours derniers, sans avoir eu le bonheur de vous rencontrer. — Mon frère, lui dis-je, a tort de se plaindre ; je lui ai rendu sa visite, j'ai laissé mon billet ; mais je vous prie de lui dire que lorsque sa fille sera chez lui, dans la maison paternelle, je le verrai plus souvent. » L'entretien finit là. Elle demanda à voir des étoffes. Un moment après, quand j'étais sur le point de sortir, elle se tourna vers moi, et me dit : « Madame, il pleut, j'ai mon carosse ; voulez-vous que j'aie l'honneur de vous reconduire ? — Je vous remercie ; ce n'est qu'un brouillard : d'ailleurs mon médecin n'est pas aussi indulgent que le vôtre, il m'ordonne de marcher. » Une salutation de part et d'autre termina cette petite scène, dans laquelle j'étais très à mon aise, et elle fort décontenancée, malgré son carrosse, ses diamans et son grand laquais.

Quando il mar biancheggia et freme,
Quando il ciel lampeggia e tuona,
Il nocchier che s'abandonna,
Va sicuro a naufragar.

Grave ces vers dans ta mémoire. Adieu ; je t'aime autant que tu es aimable : je fais une révérence profonde au berger Colin, qui n'a ni troupeau ni houlette, mais bien une charmante bergère.

LETTRE XLI.

BLANCHE A MADAME BERTAUT.

Réponse à la proposition du couvent.

Je suis fort aise, madame, que M. votre frère ait la délicatesse et la générosité de renoncer à moi ; c'est au moins un avantage que je retire de ma malheureuse *équipée*, selon votre expression. Je vous remercie de vos sollicitations auprès de mon père. Je serais beaucoup plus reconnaissante de vos bontés, si vous aviez obtenu de lui un pardon sans condition, ou plutôt avec la permission d'épouser M. Delmont. Je suis fâchée de ne pouvoir profiter de son indulgence et de l'offre qu'il me fait de me payer une pension dans un couvent. Il n'est plus temps ; avant mon évasion j'aurais accepté cette retraite avec plaisir ; mais aujourd'hui, ma démarche, mon inclination, j'ose dire mon devoir, lient absoluinent ma destinée à celle de M. Delmont. Il sera mon époux, ou je mourrai. Jouissez, madame, de votre bonheur, que vous devez sans doute à votre sagesse, à votre bonne conduite, et ne le troublez pas en vous occupant d'une infortunée qui ne vous demande qu'un oubli éternel.

[1] Ce trait est dans Suétone, Vie de Claude : *De quodam etiam ita ex tabella pronuntiasse creditur, secundum eos se sentire qui vera proposuissent.*

LETTRE XLII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Morale. Représentation d'Adolphe à son frère sur son voyage à Paris.

Tu veux donc absolument quitter Lyon, le nid paternel, cette maison, ce jardin, témoin des jeux de ton enfance, tes habitudes, tes amis, pour aller te jeter dans le tourbillon de Paris, y déployer tes ailes! La fortune t'attend, ton beau-père t'appelle, ta femme te presse, te conjure. Allons, mon ami, embarque-toi sur la foi des zéphyrs; ton beau-père va t'ouvrir les mines du Potose, t'associer dans les affaires. Il te promet des montagnes d'or, je n'en suis pas surpris : l'or est le rêve des financiers, banquiers, marchands, etc. Mais quand tu auras une chambre remplie d'or, comme celle que le malheureux Atahualpa livra aux Espagnols pour sa rançon, et qui ne l'égorgèrent pas moins, que feras-tu?

Alors, cher Cynéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du soir jusqu'au matin, qui vous défend de rire?

Je crois connaître les hommes de finance; ils travaillent sans relâche, jusqu'à l'expiration de leur vie, pour faire fortune. « Eh! mon ami, tu l'as, dirais-je à ce Crésus; tu possèdes un hôtel, une superbe terre; ta maison reluit d'or; ton portefeuille contient des sommes considérables : que désires-tu encore? une province? un royaume? Veux-tu changer en or tout ce que tu toucheras? as-tu donc oublié l'histoire de Midas? — Mais j'ai des enfans, une femme? — J'entends : ta femme n'est pas satisfaite d'une bonne table, de cinq chevaux dans son écurie, de sept à huit domestiques; elle n'a pas autant de diamans que la reine de Golconde, et de robes que l'impératrice Catherine. Eh bien! mon cher Midas, sollicite pour elle une place aux Petites-Maisons, elle y sera avec des rois, des princes, et le père éternel. — Mais, mon ami, réplique Crésus, j'ai trois enfans, et quand ma fortune sera partagée en trois portions, elle sera bien affaiblie. — J'entends : les enfans seront moins opulens que leur père : mais pourquoi veux-tu les rendre riches? pour les rendre heureux, n'est-ce pas? — Sans doute. — Eh bien, rends-les plus raisonnables que toi; apprends-leur la modération des désirs, l'amour de la sagesse; donne-leur des maîtres qui cultivent leur esprit, leur inspirent le goût des arts et des sciences : alors je te réponds qu'avec trois fois moins d'argent ils seront dix fois plus riches et plus heureux que toi. »

Tu veux m'associer à tes projets, et m'asseoir à côté de toi sur le char de la fortune; et pour cela, tu me conseilles de te laisser mes fonds, qui d'ailleurs te sont nécessaires. J'y consens : plus riche, j'aurai plus de moyens de satisfaire les goûts et la générosité de Blanche. Elle n'aime point à briller par le luxe des diamans et des habits; son goût et son adresse suffisent pour la parer. Donnez-lui des fleurs, des rubans, de la gaze, sa parure paraîtra l'ouvrage des Grâces; mais elle est bienfaisante, aumônière; les malheureux, les indigens l'intéressent, ont des droits à sa fortune. De plus, elle aime les tableaux, les gravures, les belles éditions; son goût fin et délicat repousse tout ce qui est grossier, et même médiocre. Un autre de ses plaisirs, c'est d'avoir une table servie avec propreté et délicatesse, non pour satisfaire sa friandise, car, depuis qu'elle est en Suisse, elle ne vit presque que de laitage et de légumes; mais elle dit que la propreté extérieure est l'image de la pureté de l'âme; de plus, elle aime à attirer chez elle des gens aimables et instruits. Mon premier besoin est de la rendre heureuse; le plus bel emploi de ma fortune, de satisfaire ses goûts, d'embellir sa vie. Si j'étais seul, je dirais comme Tibulle :

Parva seges satis est, satis est requiescere tecto,
Si licet, et solito membra levare toro.

Et en paraphrasant :

Pour moi, qui jamais n'importune
Le dieu Plutus d'aucun soupir,
Qui préfère l'art de jouir,
Une caresse du plaisir,
A tous les dons de la fortune,
Je fuis, content de mes destins,
Loin des écueils, loin du rivage,
Où vont, emportés par l'orage,
Périr tant d'avides humains.
Ainsi l'on voit un berger sage
s'éloigner du bois ténébreux
Où naguère des loups affreux
Ont dévoré le daim sauvage,
L'agneau, joyeux de son bel âge,
Et le pasteur même avec eux.

Que Xercès gouverne la terre,
Qu'Ajax, Achille, Agamemnon,
Courent, armés de leur tonnerre,
Porter la terreur et la guerre
Jusques aux portes d'Ilion :
Je resterai dans ma retraite,
Content d'y lire quelquefois,
Dans le Mercure et la Gazette,
Les sottises et les exploits
De nos héros et de nos rois.
Qu'Herschel, ou Lalande, ou Laplace,
Armés d'un tube audacieux,
Pendant les nuits cherchent la place
Que tient Saturne dans les cieux;
Comptent ses nombreux satellites
Se promenant dans leurs orbites,
Loin du soleil et de nos yeux :
Peu jaloux de leur beau génie,
Je leur cède, sans nulle envie,
Saturne, Mars et Jupiter,
Avec tout l'empire de l'air :
Satisfait d'avoir sur la terre
Un petit champ, simple réduit,
Où, près de Blanche et loin du bruit,
Le doux sommeil vienne la nuit
Fermer mollement ma paupière,
Où je puisse, quand les beaux jours
A mon verger viendront sourire,
Caresser, avec le zéphire,
La rose, fille des amours.
Et quand l'hiver et la tempête,
Précédés des fougueux autans,
Feront retentir sur ma tête
Le désordre des élémens;
Heureux encor dans mon asile,
Si je puis, près d'un chêne ardent,
Pleurer Didon avec Virgile,
Étudier avec Émile
Les mœurs de l'homme encore enfant,
Philosopher avec Voltaire,
Avec Racine m'attendrir,
Et, porté sur l'aile légère
De l'Arioste et du Plaisir,
Avec Médor et sa bergère,
Égayer l'heure du loisir.

Voilà les souhaits que j'adresse
A la volage déité
De qui l'aveugle activité
Élève, abat, change sans cesse;
Du plus sage trompe l'adresse,
Et donne au fou, qu'elle caresse,
Le prix qu'un autre a mérité.
Si cependant, par un caprice,
Un jour elle me prodiguait
Cet or si cher à l'avarice,
Cet or coupable, dont l'attrait
Orne même le front du vice;
Alors, moderne Lucullus,
Sous mes lambris d'or revêtus,
Je jouirais de ma richesse,
Et j'imiterais la sagesse
Et d'Aristippe et d'Atticus :
Sous l'humble toit qui me recèle,
Prêt à rentrer sans nuls regrets,
Si la fortune, d'un coup d'aile,
Détruit mon songe et mon palais.

Ces vers sont médiocres; mais j'ai eu beaucoup plus de plaisir en les composant, que n'en peut goûter un financier en comptant son or, ou en digérant à l'Opéra un dîner qui le fatigue. *Vale, et ama.*

LETTRE XLIII.

BLANCHE A SA TANTE.

De la douleur et du délire d'Édouard Bodley.

J'ai promis à ma chère tante de lui faire part des nouvelles que nous recevrions d'Édouard Bodley, dont le sort l'intéresse autant que nous. Voici ce que nous a appris une lettre de son valet de chambre, adressée à milord Ellis.

« L'infortuné Édouard a couru nuit et jour sans prendre aucun repos. Arrivé à Londres, il a volé vers le tombeau de son amante; au déclin du jour, il a fallu l'arracher de ce lieu de douleur. Rentré dans sa chambre, il a pris un bouillon, seul aliment de sa journée; s'est assis devant le feu, et a renvoyé le fidèle John; au bout de quelque temps il l'a rappelé : « Ah! John, qu'ai-je vu? s'est écrié l'infortuné Édouard, l'air effaré; je viens de voir Félicia : oui, c'est elle-même; elle était pâle, triste, portait la même robe que je lui vis le jour de mon départ, elle s'est approchée de moi; j'ai senti qu'elle me serrait dans ses bras. J'étouffais, j'étais couvert d'une sueur froide, je t'ai appelé, tu as monté, et elle a disparu. — Tant pis, monsieur, j'aurais voulu la voir. — O ma tendre amie! comment as-tu pu me quitter? Qu'elle était belle! combien son innocence et sa candeur ajoutaient à sa beauté! la jeunesse, l'amour, le plaisir, tout souriait autour d'elle. Maintenant elle est dans les bras de la mort! elle n'a brillé qu'un matin. » En cessant de parler, il a versé un torrent de larmes.

« Au point du jour il est parti pour sa terre, qui est à trente milles de Londres. Il a emporté avec lui les restes sacrés de sa chère Félicia. Il a fait construire à la hâte une petite chapelle, ou rotonde, au milieu d'un bois; il y a placé le corps de son amante, l'a entouré de vases de fleurs, de serins et de tourterelles. Il a fait graver, au bas du tombeau, cette inscription en vers, qu'il a composée lui-même, et que Delmont a traduite ainsi :

Le ciel l'orna de mille charmes,
La Parque abrégea ses beaux jours.
ui la vit quelquefois, lui donnera des larmes;
qui la vit souvent, la pleurera toujours.

« C'est dans cet asile qu'il va passer une partie de ses journées, avec les *Nuits* d'Young, poëme devenu sa lecture favorite. »

Voilà, mon aimable tante, l'état déplorable de ce pauvre Édouard : nous espérons que le temps usera sa douleur et le rendra à la société. Mais que pensez-vous de l'apparition de sa maîtresse? croyez-vous que les âmes puissent revenir auprès de nous? et pourquoi pas, lorsque l'on s'est aimé si tendrement? On ne peut douter de l'immortalité de l'âme; ainsi son retour sur la terre ne peut être démontré impossible. (L'ombre de Samuel apparut à Saül.) Combien de fois, dans les rêves de la nuit, j'ai parlé à ma mère! je la voyais, je l'entendais. Milord et Delmont se moquent de ma crédulité; ils attribuèrent ces visions à une imagination vive et échauffée; vous allez aussi me traiter de visionnaire ou de folle; mais j'ai fait promettre à Delmont, si j'ai le malheur de lui survivre, de m'apparaître quelquefois; de mon côté, je lui ai fait la même promesse.

J'embrasse ma chère et aimable tante. Adolphe me charge de mettre à vos pieds ses respects et sa tendresse pour vous.

LETTRE XLIV.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Réponse à la lettre précédente.

Je plains beaucoup Édouard Bodley; mais dès qu'il entoure l'ombre de sa Félicia de fleurs et d'oiseaux, et qu'il pleure, je compte sur sa guérison. J'ai remarqué que les violens chagrins, tenaces dans l'hiver, se dissipent dans la saison des roses, à l'aspect de la nature riante. Tu veux savoir ce que je pense de l'apparition des âmes dans ce bas monde. Je suis, comme toi, très convaincue de leur immortalité : indépendamment de ma religion qui me l'assure et de l'aveu général de toutes les nations j'en ai en moi la persuasion et le désir intime; et celui qui l'a gravé dans mon cœur ne veut pas me tromper. On ne peut réfléchir, rentrer dans soi-même, sans se persuader que la pensée, que l'âme est quelque chose de divin. Mais, soit dit sans te déplaire, je ne crois pas plus aux revenans qu'aux sorciers : je sais que jadis de grands philosophes, Pline, Tacite, ajoutaient foi aux apparitions des génies, des morts, des fantômes; mais, quant à moi, je crois le chemin du retour impraticable. Ainsi ne compte pas sur moi; après ma mort, je ne m'engage à rien.

Monsieur Adolphe, voulez-vous que je vous donne une nouvelle! Madame de Murat, si tendre, si amoureuse, si jalouse, s'est jetée à corps perdu dans les chapelets, les sermons, les confessions : c'est une conversion à la Rancé [1]. Le chevalier de Valavoir, son amant, a été tué à l'armée; son mari, sans songer à mal, lui a annoncé cette nouvelle; la pauvre femme s'est évanouie, a eu des convulsions, a poussé des sanglots à fendre tous les cœurs, excepté celui de son mari, qui s'étonnait, disait : « Je ne m'en doutais pas; je n'imaginais pas qu'elle l'aimât à ce point : cela n'est pas croyable!... » Cependant il a fini par le croire; il y a eu des gronderies, des humeurs, du vacarme; le confesseur a réconcilié les esprits : c'est

[1] L'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, la duchesse de Montbazon, dont il ignorait la mort, monta par un escalier dérobé, et trouva sa tête dans un plat. On l'avait coupée, parce que le cercueil se trouvait trop petit. Cet affreux événement le jeta dans la dévotion.

un ex-jésuite, qui a prouvé à Murat que si le corps a failli, l'âme n'était pas coupable, au moyen des restrictions mentales. Pour moi, qui n'ai point perdu d'amant, je suis encore dans la voie large des folies mondaines. J'en suis fâchée : la philosophie ne vaut pas la dévotion; elle promet beaucoup, et tient peu. Le saint homme Job me parait le premier des philosophes.

Ton père se porte à merveille; le mariage l'a trempé dans la fontaine de Jouvence : il dit qu'il s'est marié, à soixante-six ans, pour ne pas risquer son salut. Je le vis passer l'autre jour dans sa voiture, tête-à-tête avec sa triomphante, parée comme la Madone de Lorette. C'étaient bijoux sur bijoux; des camées, des bagues, des diamans à ne pas finir. Elle se *prélassait* sous ce fardeau, comme l'âne chargé de reliques. J'étais tentée de lui crier avec La Fontaine :

Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.

C'est ce qu'il faudrait crier aux oreilles de la plupart des femmes; mais on ne les corrigerait pas plus que les baudets.

Adieu, mon aimable nièce; aime toujours bien Adolphe et ta tante.

LETTRE XLV.

ADOLPHE A SON FRÈRE A PARIS.

Il lui fait part de son mariage.

Mon cher ami, félicite-moi, embrasse-moi, partage mes transports, mon ivresse, mon délire; l'hymen vient de m'unir à cette Pandore si aimée, si aimable, si désirée. O ma chère Blanche! te voilà donc à moi! Le ciel t'a fait naître.

Tecum ut longæ sociarem gaudia vitæ,
Inque tuo caderet nostra senecta sinu.

Que mon étoile est brillante! Je ne puis t'en dire davantage. Nous partons, nous fuyons notre patrie pour la seconde fois; mais je l'emmène avec moi, et je ne la perdrai pas en route comme le pieux Énée perdit sa chère Créuse. Je t'écrirai des bords du lac Léman, à tête plus reposée, tout ce qui vient de se passer; aujourd'hui le temps et la présence d'esprit me manquent. Adieu : je te souhaite la moitié du bonheur dont je jouis, ou plutôt dont je m'enivre. *Vive, valeque.*

LETTRE XLVI.

ADOLPHE A SON FRÈRE A PARIS.

Arrivée des deux amans à Lyon. Entrevue de Blanche avec son père. Mariage de Blanche et de Delmont. Anecdotes. Départ des deux époux.

Nous voilà tranquillement au port, respirant l'air de la félicité. Je t'ai promis le récit de notre voyage à Lyon; le voici. Je n'invoquerai, comme dans la Henriade, que *l'auguste vérité.*

L'aimable Blanche se flattait toujours que sa présence, ses supplications, ses pleurs fléchiraient la dureté de son père. Elle consulta sa tante, qui, séduite par le plaisir de la voir, lui conseilla de venir à Lyon. Madame de Saint-Omer mit dans la confidence M. Bermond, l'ancien associé de Bertaut, qui lui promit d'attirer son ami dans sa maison où Blanche viendrait se jeter à ses pieds et implorer sa grâce.

Nous sommes arrivés à Lyon à dix heures du soir; notre cœur palpitait, tressaillait.

E instinto di natura
L'amor del patrio nido : amano anch'esse
Le spelonche natie, le fiere istesse.

Nous sommes descendus chez madame de Saint-Omer. Quels transports! quels embrassemens! quelles étreintes entre ces deux êtres si aimables, si intéressans, si aimans! de douces larmes roulaient dans leurs yeux. J'ai eu ma part à toutes les caresses et aux larmes. Je me suis retiré, non sous le toit paternel, mais dans une auberge, sous un nom supposé; car, comme les princes et les rois, je voyage *incognito*

Le lendemain, madame de Saint-Omer a fait savoir notre arrivée à M. Bermond, qui, sur-le-champ, est allé prier à dîner son ami Bertaut pour le lendemain, en lui annonçant deux excellentes truites de Genève, qu'en effet nous avions apportées Bertaut, homme friand, a accepté l'invitation avec joie, et s'est rendu chez Bermond au jour fixe. Les convives de ce repas étaient M. et madame Bermond, et madame Amelin leur fille, femme aussi tendre qu'aimable et vertueuse : elle est affectée d'une maladie de poitrine, qui, selon moi, la conduira au tombeau. Toute âme sensible sait quel intérêt touchant, quelle douleur pénétrante inspire l'aspect d'une femme jeune, aimable, qui dépérit sous nos yeux, comme la fleur que nous avons cueillie, et dont nous calculons le peu de vie qui lui reste, en la flattant d'une guérison prochaine.

Ils ont dîné gaîment et de bon appétit, surtout Bertaut. De temps en temps madame Amelin et sa mère laissaient échapper quelques mots sur Blanche; mais Bertaut fronçait le sourcil et gardait le silence. Cependant madame de Saint-Omer, Blanche et moi, nous nous sommes rendus chez M. Bermond. Un domestique affidé nous a introduits dans un cabinet contigu au salon où l'on devait prendre le café. Dès qu'il a été pris, et que nous avons supposé que le vin, la liqueur, la bonne chère avaient porté leurs douces vapeurs dans la tête de Bertaut et attendri son âme, madame Bermond et sa fille sont venues prendre Blanche pour la mener à son père : ces dames lui donnaient le bras. En marchant elle tremblait comme la feuille agitée; ses genoux fléchissaient. A l'entrée du salon, quand elle a aperçu son père, ses forces, son courage l'ont abandonnée; elle ne pouvait se contenir : ces dames la traînaient. Je suis resté dans le cabinet avec madame de Saint-Omer. Cependant ces dames approchaient lentement : « Mon ami, a dit Bermond à Bertaut, qui ne distinguait pas encore les traits de sa fille qui s'avançait la tête baissée, jette les yeux sur cette infortunée, qui vient réclamer sa grâce et ta pitié. » Bertaut regardait, doutait encore, restait immobile d'étonnement et de dépit. Mais sa fille tombe à ses pieds, les embrasse, les arrose de ses larmes. Son cœur était si oppressé, qu'elle ne pouvait proférer que ces mots, d'une voix étouffée : « Mon père! mon père! » L'insensible Bertaut, qui la reconnait enfin, la repousse en lui criant : « Retirez-vous, retirez-vous.—Mon père, ayez pitié de votre malhaureuse fille! — Ma fille! je n'en ai plus; retirez-vous; vous êtes bien hardie de vous présenter devant moi.—Grâce, grâce, mon père; pardonnez-moi.—Non, jamais, jamais; sortez, ou je vous fais arrêter. » A ces mots barbares, les dames Bermond et Amelin tombent à ses pieds, lui crient : « Grâce, miséricorde, ayez pitié de votre enfant. » Ber-

mond le pressait dans ses bras, en lui disant : « Pardonne, pardonne ; accorde cette faveur à ma femme, à ma fille, à ton ami. » Bertaut, au milieu de tant de prières et de larmes, restait muet, inflexible, froid comme le marbre. Enfin, après un long silence, il s'est écrié : « Qu'elle renonce à son lâche séducteur, à sa folle passion, et je reprendrai des sentimens de père. — Qu'exigez-vous de moi ! lui répond Blanche d'une voix éteinte ; la chose est impossible : l'honneur, autant que l'amour, me lient à Delmont : je ne puis avoir aujourd'hui d'autre époux, d'autre asile. — Vous l'entendez ! retire-toi, retire-toi, fille perverse, monstre d'ingratitude. » Bertaut, en prononçant ces mots, l'a poussée rudement, et l'a renversée sur le parquet, où elle est tombée évanouie. « Ah ! mon Dieu ! elle se meurt, s'écrie madame Amelin ; secourons-la. » Aussitôt on la relève, on l'emporte sur un sofa. Aux cris de madame Amelin, madame de Saint-Omer et moi, nous nous précipitons dans la salle. Dès que Bertaut nous a aperçus, il s'est jeté sur son chapeau et sur sa canne, en disant à Bermond qu'il lui paierait cette trahison, qu'il ne mettrait plus les pieds chez lui, qu'il se vengerait de tout le monde, et il est sorti en lançant sur moi un regard foudroyant. C'est de lui qu'on pourrait dire :

Duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hyrcanæque admorunt ubera tigres.

Et cet homme a vécu soixante ans au milieu de la société, a joui de ses douceurs et d'une considération personnelle ! le ciel a favorisé toutes ses entreprises ; il est parvenu à une grande opulence ; et cet homme portait une âme atroce. Plus dissimulé que Tibère, il a trompé pendant cinquante ans, épouse, parens, amis, voisins, toute une ville ! On croit cependant que sa femme le connaissait ; car en mourant elle ne cessait de plaindre sa fille, de gémir sur son sort. Que d'hommes meurent ainsi méconnus !

Dès que Blanche eut repris ses sens, sa première pensée a été de demander son père. « Il est sorti, ai-je répondu. — Il ne m'a point pardonnée ? — Non, il est inexorable ; son âme est de fer. — Que je suis malheureuse ! il n'est donc plus d'espoir ! je n'ai plus de pere ! — Il vous reste un ami, un époux. — Et moi, ne suis-je pas ta mère ! s'est écrié madame de Saint-Omer en se jetant à son cou ; n'es-tu pas ma fille, ma chère fille ! » Les caresses de sa tante, les soins, les amitiés de tout ce qui l'environnait, l'épanchement de ma tendresse ont enfin rendu quelque repos à cette âme si vivement agitée. Bermond alors nous a conseillé de repartir au plutôt, pour nous soustraire aux poursuites de Bertaut, qui sûrement aurait recours à la justice, et me poursuivrait comme ravisseur. Je convenais de la nécessité d'un prompt départ ; mais auparavant, je voulais m'unir à Blanche d'un nœud indissoluble. J'intéressai toute cette famille à mon sort. Madame de Saint-Omer, madame Amelin, dont la voix est si douce, si touchante, parlèrent en ma faveur ; Bermond lui-même dit à Blanche que la puissance d'un père avait ses limites, qu'il n'a pas le droit de déshonorer sa fille par un mariage honteux, et de la précipiter dans un abîme ; que Bertaut n'écoutant ni la raison, ni la pitié, ni les convenances, son autorité pouvait être déclinée. Enfin sa tante, pour la décider, lui a dit : « J'ai les droits de ta mère, je la suis ; elle m'a confié ce dépôt qui lui fut si cher : ainsi je t'ordonne, en son nom et au mien, d'épouser Delmont, le mari qu'elle t'avait destiné. » Blanche, vaincue par tant de sollicitations, a répondu à sa tante et à madame Amelin, qui tour à tour la pressaient dans leurs bras : « Vous brisez mon cœur ; puis-je vous refuser ? Ma chère tante, je m'abandonne à vos conseils, à votre amitié. Delmont, je suis à vous, voilà ma main ; » ce qu'elle dit en me la présentant. Je la baisai avec transport. Elle ajouta : « Mais, ma tante, comment nous marier ? quel prêtre pourra bénir notre union ? — Je consulterai, lui répondit sa tante, l'abbé de Saint-You, comte de Lyon, mon ami et celui de tous les honnêtes gens. Je vais, par un petit billet, le prier de se rendre ici toute affaire cessante. » Il arriva sur les huit heures du soir. Madame de Saint-Omer lui dit, en souriant, « qu'elle avait besoin de son ministère pour un mariage clandestin. — Si c'est pour le vôtre, madame, je suis à vos ordres. — Que me conseillez-vous ? ne suis-je pas encore assez jeune ? — Je ne connais pas la date de votre extrait de baptême ; mais je sais que vous êtes assez aimable pour faire un heureux ; aussi je vous donne ma bénédiction. » On rit, et après quelques momens de gaîté et de plaisanterie, on l'instruisit du service que l'on exigeait de lui. Il nous connaissait, Blanche et moi, savait tous nos malheurs, il répondit « qu'il serait ravi d'obliger deux infortunés ; que la religion devait venir à leurs secours, lorsque les lois, ou l'abus des lois, faisaient des victimes. Voici la route que vous devez suivre. Il faut que mademoiselle aille se marier à Avignon, et ce sera moi qui remplirai cette fonction sacrée : je me flatte d'avoir une permission tacite de notre sage et aimable prélat [1]. Nous partirons tous les trois, dit-il en s'adressant à Blanche et à moi, en poste demain avant le jour. Nous arriverons à Avignon dans l'espace de trente heures. Là, pendant que vous vous reposerez, j'irai solliciter la permission de dire la messe dans quelque paroisse ; vous viendrez l'entendre, et quand j'aurai fini, vous me demanderez la bénédiction nuptiale : dans cette ville papale, par la discipline de Rome, je ne puis vous la refuser, et j'aurai le bonheur d'unir deux êtres intéressans et faits l'un pour l'autre. » Ce plan fut adopté. Madame de Saint-Omer voulut être du voyage ; M. Bermond offrit sa voiture, l'abbé sortit pour aller prévenir l'archevêque et commander les chevaux.

Le comte de Saint-You, par un accord assez rare, a su allier la philosophie avec la religion. Une austérité exagérée ne l'emporte pas au-delà de ces devoirs, mais il en suit la ligne rigoureusement. Au milieu de la société, qu'il aime et qu'il fréquente, il conserve la pureté de ses mœurs, l'estime des gens de son état et celle des gens du monde. Il dit que la vertu et la piété sont deux sœurs qui se soutiennent mutuellement. Quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, qu'il lise Horace, Cicéron, Montesquieu et Voltaire, nul septicisme n'a ébranlé sa croyance : les incrédules s'en étonnent ; mais Pascal, Arnaud, Mallebranche, Racine, Boileau, Fénelon, et tant d'autres bonnes gens de cette espèce, ont cru de si bonne foi, que tout étonnement doit cesser. L'abbé de Saint-You, à une piété douce et éclairée, joint le désintéressement de la philosophie. Avec dix mille francs de revenu, il n'a ni table ni carrosse ; un seul domestique, une bibliothèque choisie, c'est là tout son luxe et toute sa dépense. Il a abandonné à sa famille son bien patrimonial ; le reste de ses revenus, dit-il, appartient aux pauvres. Ses parens le pressaient d'aspirer à un évêché, qu'il aurait obtenu aisément ;

[1] C'était M. de Montazet.

mais il leur répondit qu'il aimait mieux honorer sa famille par ses mœurs et sa conduite, que par des dignités qui ne prouvaient rien. Il porte le désintéressement si loin, qu'il refuse, dans le monde, de jouer le jeu de société, parce qu'il y gagne toujours. « Je ne veux pas, dit-il, m'enrichir aux dépens des autres. »

Nous partîmes à l'aube naissante; le voyage fut gai, quoique Blanche poussât de temps en temps des soupirs et s'abandonnât à des regrets en songeant à son père et à un hymen contracté malgré lui; mais les caresses de sa tante, son aimable enjouement dissipaient ou écartaient ces nuages de tristesse. Nous arrivâmes le surlendemain à Avignon, sur les huit heures du matin; ces dames se reposèrent jusqu'à dix : pour moi, Morphée me refusa ses pavots; j'étais trop agité de l'idée de mon bonheur futur. A onze heures, nous nous rendîmes à la paroisse de Notre-Dame-des-Dons, où l'abbé de Saint-Yon devait dire la messe. Lorsqu'elle fut finie, nous nous approchâmes de l'autel : Blanche était entre sa tante et moi. Je portai la parole, et dis au célébrant que mademoiselle Bertaut et moi, désirant nous marier ensemble, nous venions le prier de nous donner la bénédiction nuptiale. L'abbé de Saint-Yon se tourna alors vers nous, et nous débita ce petit discours : « Vous avez sans doute réfléchi mûrement sur le sacrement que vous me demandez. Songez que la bénédiction nuptiale, que les paroles que je vais prononcer, sont les paroles que Dieu même prononça en unissant Adam et Ève. Cet acte religieux, ce nouvel état vous ouvrent une nouvelle carrière, vous imposent de nouveaux devoirs, mais faciles et doux à remplir. Vous allez jurer à ce que vous aimez, amour constant et fidélité : ces deux mots renferment toute la série de vos obligations. »

Après ce petit sermon, Blanche à genoux, sa main dans la mienne, les yeux au ciel pour lui demander pardon de sa désobéissance à son père, prononça le oui solennel et sacré qui nous unit pour jamais l'un à l'autre. O doux moment! touchante cérémonie, qui fait intervenir Dieu et la religion dans un acte civil, pour rendre le mariage plus respectable, plus sacré, et ses nœuds indissolubles [1].

Au sortir de l'église nous allâmes prendre un léger repas, après lequel nous repartîmes pour Lyon, où nous attendait, le lendemain au soir, chez madame de Saint-Omer, un très joli festin.

A cette noce se trouvèrent M. et madame Bermond, M. et madame Amelin, et notre cher abbé de Saint-Yon. Avec ces aimables convives nous oubliâmes les fatigues du voyage; le plaisir, l'amitié animaient tous les cœurs : pour moi, j'étais trop pénétré de ma félicité pour m'abandonner à une joie extérieure, trop heureux pour être gai, et ce qu'on appelle aimable. Blanche, négligemment coiffée, vêtue d'une robe très simple, mais parée de l'éclat de sa jeunesse et de ses attraits, le teint un peu pâle, l'œil baissé, le regard timide et touchant, parlait peu, son âme sensible savourait le bonheur de se voir dans sa patrie, auprès de sa tante, au milieu de ses amis, l'objet de leurs soins et de leurs caresses. Au dessert, l'abbé de Saint-Yon présenta un épithalame à ma femme, et je fus chargé de la lire; la voici :

Épithalame pour madame Delmont.

La jeune Églé de roses couronnée,
Les yeux baissés, d'un air timide et doux,
Jurait aux pieds du dieu de l'Hyménée,
D'être à jamais fidèle à son époux.
Amour qui, par hasard, était dans la chapelle,
Entend cette promesse, et s'approche à l'instant.
Ah! dit-il, c'est ma sœur! jurer d'être fidèle!
C'est ce que nous verrons : dans six mois je t'attend.
Va, dit l'Hymen, je crains peu tes menaces :
Regarde mieux, mon bel enfant;
C'est la Vertu sous l'image des Grâces.

Cet épithalame fut goûté, relu et applaudi. Blanche dit à l'auteur : « Je vous reconnais aussi bon prêtre d'Apollon, que zélé ministre de la religion. » Madame Amelin annonça alors qu'elle avait aussi des couplets anonymes adressés aux nouveaux mariés. On la pria de les chanter, ce qu'elle fit avec beaucoup de goût et d'une voix pleine de fraîcheur et d'intérêt.

Couplets.

Heureux époux, que sur votre jeunesse
Le dieu d'Hymen verse tous ses plaisirs!
Ce dieu charmant se nourrit de tendresse,
De soins, d'égards, et d'amoureux désirs.

Mais des bouquets dont Flore est couronnée,
Pour l'avenir réservez quelque fleur :
N'épuisez pas la coupe d'Hyménée;
Le vin gardé n'est, dit-on, que meilleur.

Ces couplets eurent le succès qu'ils méritaient comme vers de société. Madame de Saint-Omer seule fut sobre d'éloges, ce qui nous fit soupçonner l'auteur. On la plaisanta, on la pressa, et enfin on lui arracha l'aveu de sa maternité. « J'ai voulu, nous dit-elle, me cacher sous le voile de l'anonyme, pour voir s'il m'arriverait la même aventure qu'à Louis XIV. C'est une anecdote que j'ai ouï conter, à l'âge de onze ans, à la célèbre Pauline de Grignan, petite-fille de madame de Sévigné, alors madame de Simiane. Ce monarque avait la fantaisie d'apprendre l'art de la rime, et MM. de Saint-Agnan et Dangeau étaient ses maîtres : il composa un petit madrigal dont il avait mauvaise opinion. Le maréchal de Grammont, adroit courtisan, étant venu lui faire sa cour, le roi lui dit : « Monsieur le maréchal, lisez ce petit madrigal que l'on vient de m'envoyer : comme l'on sait que je suis amateur de poésie, on m'accable de vers impertinens. » Le maréchal lut les vers et répondit : Votre majesté juge divinement toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus mauvais madrigal que j'aie jamais lu. — N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Eh bien! je suis ravi que vous parliez avec cette sincérité : c'est moi qui l'ai fait. — Ah! sire, quelle trahison! que votre majesté me le rende; je l'ai jugé précipitamment. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentimens sont toujours les meilleurs. » Louis XIV, plus sage que Denis le tyran, rit beaucoup de cette folie. Madame de Simiane, continue madame de Saint-Omer, nous dit que cette anecdote se trouvait dans une des lettres inédites de madame de Sévigné [1]; et moi, quoique bien jeune encore, je ne

[1] Nos petits philosophes du jour, qui ont l'imagination aussi aride que le cœur, se moquent de toute cérémonie religieuse, de tout acte de piété, de nos fêtes solennelles, de tout rapport enfin de l'homme avec Dieu. Pauvres êtres, qui ne se doutent pas que la religion parle au cœur, et que l'on conduit les hommes par le sentiment, et non par la dialectique et des sophismes.

[1] Ces lettres ont été imprimées depuis avec celles de madame de Simiane.

l'ai jamais oubliée, non plus que cette leçon judicieuse qu'elle daigna me faire : « Mon enfant, vous êtes bien jolie; c'est beaucoup pour la vanité, ce n'est rien pour le bonheur : voulez-vous en avoir une petite portion, ménagez votre santé, cultivez votre esprit et aimez la vertu. » Cette leçon, donnée par une femme de beaucoup d'esprit, petite-fille de madame de Sévigné, me fit une impression si forte qu'elle a influé sur ma conduite. Je pris dès ce moment un goût très vif pour la lecture, et je commençai par les *Lettres de madame de Sévigné*. Hélas! madame de Simiane mourut six mois après ce dîner mémorable [1]. Mais n'oublions pas que nous célébrons une noce ; j'ai encore quelques couplets que je vais chanter moi-même. Je n'ai pas la voix de rossignol de madame Amelin, je chante comme une corneille : la faute en est aux dieux. J'ai bien d'autres reproches à leur faire dont je ne me vante pas.

« Ces couplets, monsieur Delmont, s'adressent à vous.

Chanson.

Vous qui prenez femme jolie,
Écoutez bien cette leçon ;
Chassez l'humeur, la jalousie,
Logez les ris dans la maison.

Cultivez bien, sur toutes choses,
Le champ qu'Hymen vous a donné;
L'épine naît, au lieu de roses,
Dans un terrain abandonné.

Ne faites pas chez vous le maître,
A notre humeur ce ton déplaît;
Contentez-vous de le paraître,
Si votre femme le permet.

Ne cueillez point, hors du ménage,
Des fruits qui paraissent plus doux ;
Quand vous glanez au voisinage,
Souvent l'on moissonne chez vous.

Cette jolie chanson fut le bouquet de la fête ; chacun désira en connaître l'auteur, et madame de Saint-Omer nous avoua qu'elle l'avait composée dans sa jeunesse, à la noce du comte de Virville qui épousait une demoiselle du Dauphiné, de très grande maison.—C'est ma parente, dit l'abbé de Saint-Yon; mais, à l'époque de son mariage, j'étais à Rome, où j'avais le bonheur de faire ma cour à Benoît XIV, ce fameux Lambertini, qui joignait à une vaste érudition, à beaucoup d'esprit, la pureté des mœurs, une gaîté piquante et un ton de plaisanterie très aimable. Un jour, il nous disait : « Je n'ai pas une physionomie papale, elle manque de gravité; mais je prierai les sculpteurs et les peintres de me la donner. » Une petite aventure, arrivée pendant mon séjour à Rome, vous peindra mieux le caractère aimable, l'esprit de sagesse de ce pontife, que le portrait le plus travaillé. La malignité humaine lui dénonça un ministre des autels qui vivait avec une femme dont il avait des enfans, et qui, pour subvenir à leur entretien, disait plusieurs messes par jour. Le pape manda ce prêtre, et ayant éloigné tous les témoins, il l'adjura de lui répondre avec sincérité. « On dit que vous avez une femme?—Il est vrai, sainteté. — Vous en avez eu des enfans? — Oui, sainteté. — Combien? — Deux filles. — Quel est leur âge?—L'une treize ans, l'autre quinze.—Il suffit; retirez-vous : je vous suspends de toute fonction sacerdotale en attendant mes ordres. » Ce pauvre prêtre se retira tout tremblant et effrayé du châtiment qui le menaçait. Cependant le pontife fit prendre des informations secrètes sur ses mœurs, sa vie habituelle : il apprit qu'il vivait très retiré, tranquille, aimé, estimé de toutes ses connaissances pour sa probité et sa douceur ; que son seul crime était de dire plusieurs messes et de vivre avec une femme qu'il aimait, liaison prohibée par la discipline de l'Église. Les informations prises, le saint père manda le délinquant, et lui dit : « Je vais faire entrer dans un couvent la femme avec laquelle vous avez vécu, et vos deux filles dans un autre ; je ferai compter à cette femme tous les mois dix écus [1] pour son entretien : vos deux filles auront aussi pour dot trente écus par mois. Vous pourrez aller voir quelquefois leur mère au parloir, et vos deux filles autant que vous voudrez. Il leur sera permis de visiter leur mère, et celle-ci pourra aller à leur couvent en cas de maladie. Quant à vous personnellement, je vous donne cinq écus par mois jusqu'à ce que vous ayez de quoi vous soutenir : je vous rends le pouvoir de dire la messe ; mais souvenez-vous que si vous faites encore quelque sottise, je vous fais pendre. » Ce jugement, qui vaut bien celui de Salomon, fut très applaudi dans Rome : il prouva combien ce pape avait d'esprit, d'humanité et de justice (44). »

Notre souper se prolongeait, le plaisir et la joie se répandaient dans tous les cœurs, lorsqu'un domestique de madame de Saint Omer lui remit un billet qu'on venait d'apporter. Elle l'ouvrit aussitôt, et après la lecture, elle demanda au domestique, avec un air d'inquiétude, qui avait apporté ce billet? « Un petit homme, qui se cachait sous un grand chapeau, et qui s'est retiré tout de suite. » Madame de Saint-Omer nous lut alors cet écrit mystérieux.

A une heure après minuit.

« Je vous préviens, madame, que M. Bertaut a fait des démarches pour faire arrêter sa fille et M. Delmont, peut-être aujourd'hui, dans la matinée, leur départ ne sera plus possible... Qu'ils partent aussitôt ; c'est un véritable ami qui le leur conseille. »

Ce billet changea la jubilation en tristesse : je fus bientôt décidé. Je proposai à madame Delmont de partir à la pointe du jour ; elle y consentit : mais qu'il lui en coûtait de quitter sa tante, une société où elle se trouvait si bien, où tous les cœurs ne semblaient respirer que pour elle ! Ce qui aggravait surtout sa douleur, c'était la persécution obstinée de son père. « O mon père ! s'écriait-elle, que vous ai-je fait ? » On chercha à deviner quelle main généreuse avait tracé le billet ; mais l'écriture étant contrefaite, le secret resta impénétrable.

Nos chevaux furent commandés pour cinq heures du matin. Toute la société veilla avec nous ; chacun s'empressa de rassurer Blanche, de la consoler, de lui promettre un avenir plus doux. Enfin on vint annoncer l'arrivée des chevaux. A cette nouvelle, Blanche, abattue, sans force, immobile dans son fauteuil, versait des pleurs amers. Sa tante vint la prendre par la main, et lui dit d'un ton ferme : « Allons, ma chère enfant, c'est du courage et non des pleurs qu'il faut en ce moment ; la fermeté triomphe des revers, la faiblesse nous y précipite : songe que Delmont est ton époux ; j'espère que dans peu nous nous reverrons. » En lui parlant ainsi, elle lui attacha au cou son portrait entouré de diamans. « Cette figure, lui dit-elle, est un talisman ; toutes les fois que tu

[1] Elle est morte en 1736.

[1] L'écu romain vaut cinq livres, monnaie de France.

le regarderas, tu songeras à moi, et moi je parlerai à ton cœur, et je te dirai : « Courage, ma chère nièce ; la prudence et la vertu ramènent les beaux jours. Allons, Delmont, donnez-lui le bras. » Je m'avançai; Blanche se leva sans mot dire, son mouchoir sur les yeux, s'appuya sur moi. Nous descendîmes ; toute la société nous suivit. Arrivés sur le seuil de la porte, chacun, tour à tour, embrassa Blanche, le cœur serré, les larmes aux yeux. Madame de Saint-Omer seule affectait de la gaîté. Elle me fit signe de partir. Je pris Blanche dans mes bras et la mis dans la voiture; j'y montai sans autres adieux, et je criai au postillon: *Route de Genève.*

En chemin, pour adoucir les regrets de Blanche, je lui peignis les charmes de notre hymen, nos jours unis, coulant ensemble; l'espérance d'un avenir plus doux et plus riant. « Oui, mon ami, je compte, me disait-elle, sur un temps plus fortuné; je jouis même en ce moment d'une secrète joie, en songeant que le plus doux des liens nous unit à jamais. Mais laissez-moi donner quelques larmes au malheur qui me sépare de ma tante, qui m'exile de ma patrie, et qui m'a privée d'un père que j'aimais, que j'aime encore malgré ses rigueurs. » Cette conversation fut terminée par un sommeil profond, dont cette aimable enfant avait besoin, après quatre jours de fatigue et de veilles; elle dormit jusqu'à Bourgoin, où nous relayâmes. Le jour s'éteignait, des nuages errans obscurcissaient la faible lumière du crépuscule. Nous nous abandonnions avec Blanche à ces rêves séduisans qui, en berçant notre imagination, nous consolent de nos misères; nous parlions de nos projets futurs, nous avancions dans la vie, nous réglions notre ménage, nous arrangions notre maison de campagne, nous plantions des bosquets charmans; nous avions une volière, une ménagerie, une bibliothèque dans un lieu élevé, dont la vue s'étendait au loin sur la campagne, composée de livres choisis, de jolies éditions. Tout à coup, au sein de ces illusions, de ces entretiens délicieux, nous entendons crier : « Arrête, postillon, arrête. — Non, lui dis-je, va toujours, fouette tes chevaux. » Il obéit, il pique ses chevaux, il court ; mais une balle siffle à nos oreilles, et va percer la corne du chapeau du postillon. Une voix terrible lui crie encore: « Arrête, ou tu es mort. » Blanche alors, d'un ton ferme, lui ordonne de s'arrêter. Je saisis mes pistolets, mais Blanche s'en empare, en me disant : « Toute défense est inutile ; ils sont cinq armés de fusils; c'est de fermeté et de résignation qu'il faut nous armer, et nous recommander à celui qui règle nos destinées. — Tu as raison, lui dis-je, étonné de son intrépidité. » Quatre hommes environnent la voiture, et le cinquième va veiller sur le postillon. Un d'eux nous cria : « Descendez. — Messieurs, leur dit Blanche en se montrant, nous sommes deux amans fugitifs de Lyon, persécutés par nos parens: de grâce, ne nous retardez pas. — Messieurs, ajoutai-je, ayez pitié d'une jeune femme aimable et malheureuse, obligée de quitter sa patrie. — Ton nom? me demande le plus apparent.—Adolphe Delmont, et cette jeune personne est mademoiselle Bertaut.—Je les connais, dit cet homme à ses compagnons: ce sont de braves gens, laissons-les passer.—Madame, dit-il à Blanche, nous sommes fâchés de la peur que nous vous avons causée; ce n'est pas vous que nous attendons. Delmont, tu dois avoir des pistolets? — Oui, messieurs. — Donne-les; c'est tout ce que nous voulons de toi. — Messieurs, les voilà. — Postillon, tu peux partir. Adieu, madame, bon voyage. — Messieurs, leur dit Blanche, je vous remercie bien sincèrement: je souhaite que la bonne action que vous faites, vous porte bonheur. » Alors je demandai à Blanche, si elle n'avait besoin d'aucun secours. « Tu as dû te troubler à l'aspect de ces brigands? — Oui, j'ai été émue au premier moment ; mais j'ai mis ma confiance en Dieu, et je me suis sentie animée d'un nouveau courage : je suis faible dans les événemens qui tiennent à la sensibilité; et dans les dangers qui ne menacent que ma vie, mon âme se relève et prend de l'énergie.— Cependant je voudrais savoir quelle espèce de bonheur tu souhaites à ces gens-là : est-ce de trouver des voyageurs plus opulens que nous? — Non, que la voix du remords les ramène à une meilleure vie. »

Nous allâmes coucher à la Tour-du-Pin. Le matin, à notre lever, on nous apprit qu'un négociant de Bordeaux, arrivé dans la nuit, avait été arrêté et volé: on lui avait pris cinq cents louis, soit en bijoux, soit en argent : c'était probablement le gros poisson que ces héros attendaient; ils n'avaient pas voulu ouvrir le bec pour des tanches comme nous.

Adieu, mon aimable ami; jouis des délices de la moderne Persépolis; je ne les envie pas. Les Romains demandaient *panem et circenses ;* je ne demande que du pain et Blanche.

LETTRE XLVII.

ADOLPHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Il se plaint de la sévérité de Blanche, qui lui refuse son bonheur.

Ma chère et adorable tante, nous sommes arrivés sans *encombre* à la ville, du moins sains et saufs. L'aimable Pandore, après tant de fatigues, aspirait au repos; de longs et paisibles sommeils ont réparé nos veilles et nos courses. Mais si je suis délivré de toute inquiétude relativement à sa santé, d'autres soucis s'élèvent, comme des nuages, du sein même de mon bonheur; c'est pour les dissiper que j'ai recours à vos bontés. Peut-être rirez-vous de mes plaintes et de la cause de mes ennuis; mais plaignons l'homme souffrant, quel que soit le motif de sa douleur. Blanche, ma femme, me refuse mes droits, recule mon bonheur, oppose ses larmes aux miennes, ses prières à mes supplications; elle prétend que notre mariage, sans l'aveu de son père, n'est pas indissoluble. Mon amour, mon désespoir, mes raisonnemens glissent sur son âme; elle a une inflexibilité de caractere qui ne plie jamais quand elle croit avoir pour elle la raison et le devoir. J'ai eu sans doute quelque tort ; j'ai mis de l'humeur, quand il ne fallait que douceur et patience. Nous nous boudons depuis hier au soir; elle m'a appelé monsieur, je l'ai appelée mademoiselle : cette dénomination l'a offensée. « Mademoiselle! m'a-t-elle dit, oui je le suis, je veux l'être; plût au ciel que je n'eusse jamais quitté mon père!—Ajoutez: plût au ciel que j'eusse épousé M. Bonnard! » Ce reproche l'a fait rougir. « Non, monsieur, m'a-t-elle répondu d'un ton plus calme et plus doux, je n'ai point de pareils regrets; mais c'est l'heure de mon sommeil, faites-moi l'amitié de vous retirer. » Je l'ai saluée sans répliquer, je suis venu prendre la plume pour épancher mes peines dans le sein de l'amitié, et implorer vos bontés. Veuillez, ma chère tante, persuader à Blanche qu'elle est ma femme par tous les droits civils et religieux. Fléchissez, par votre éloquence et votre ascendant sur elle, l'austérité déplacée de ses principes. Notre union

est votre ouvrage; et, puisque nous nous sommes embarqués sous vos auspices, menez les amans au port.

A huit heures du matin.

Oh! ma chère tante!

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille!

Mais on m'apporte un billet de Blanche: lisons ensemble. « Mon cher ami, ayez pour moi de l'indulgence: je n'ai pas dormi de toute la nuit: pardonnez-moi ce que vous appelez mes rigueurs, mes caprices; mais gardez-vous d'accuser mon cœur; il ne peut aimer que vous dans l'univers, et je ne puis être heureuse que par vous. Je vous attends à déjeuner: j'ai fait moi-même le café; j'ai d'excellente crême; vous serez content de moi, au moins pour le déjeuner. Si vous ne veniez pas, le café, la crême et les tasses, tout sauterait par la fenêtre. »

Je me suis rendu sur-le-champ à cette invitation. Dès que Blanche m'a aperçu, elle est venue au-devant de moi, et m'a demandé d'un air doux et riant, si je boudais encore. « Allons, mon ami, plus de nuages; tu m'as dit si souvent qu'un de mes sourires les dissipait! » A ces mots, je l'ai embrassée. Elle a ajouté, d'un air moitié gai, moitié tendre: « Soyons frère et sœur encore six mois: Rousseau l'a dit, *s'abstenir, c'est jouir*. Oh! que je serai heureuse! comme j'aimerai mon frère. — Ma chère amie, lui ai-je répliqué, je te répondrai comme l'abbé de Bernis répondit à l'évêque de Mirepoix, qui lui disait que de son vivant il n'aurait jamais de bénéfice. « Monseigneur, j'attendrai. » Et moi aussi j'attendrai l'instant de ta clémence. »

Je lui cache la requête que je vous adresse; c'est sur vous seule que j'appuie mes espérances.

Da voi cari lumi,
Dipende il mio stato;
Voi siete i miei numi,
Voi siete il mio fato.

LETTRE XLVIII.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Elle lui parle de la colère de son père, et l'exhorte à faire le bonheur de son époux.

Une lettre de ton mari m'apprend votre arrivée à Genève. Le calme est plus doux après l'orage; c'est une maxime toute nouvelle. Mon frere est désolé d'avoir laissé échapper sa proie. Le jour de ton départ il fit irruption chez moi, à neuf heures du matin, avec des gardes qu'il laissa à la porte: il est monté seul. On lui a dit que je dormais. « Eh bien! qu'on l'éveille de ma part. » L'on m'a éveillée. Ah! comme je dormais! Il est entré dans ma chambre. « Bonjour, madame.—Bonjour, monsieur: quelle terrible affaire vous amène si bon matin? — Je viens reprendre ma fille. — Elle n'est pas chez moi. — Eh! où est elle? — Bien loin, sur la route de Genève. — Ruse, mensonge; elle est dans votre maison, et je la trouverai. — Cherchez-la donc, et me laissez dormir. — Oui, oui, je la chercherai. — Rose, ai-je dit à ma femme de chambre, conduisez monsieur de la chambre au grenier, et rendez-lui sa fille..... si vous la trouvez. » Rose l'a mené dans toutes les chambres. Il a tout visité, cabinets, bouges; il a fouillé jusque dans les armoires, et il est enfin sorti en jurant, en disant que j'étais un diable. Heureusement je ne suis pas le diable boiteux.

Je viens de découvrir l'auteur du billet anonyme que nous avons reçu dans la nuit de la noce; tu le devines sans doute, ou du moins tu dois l'avoir soupçonné: c'est Julie, la fidele Julie. Le soir de ton mariage, elle couchait ta belle-mère, qui lui confia les projets de ton père pour te faire enlever le lendemain à neuf heures du matin. La tendre Julie, effrayée de ce complot, résolut de le parer. Quand toute la maison dormait, elle s'est emparée subtilement de la clef de la rue, s'est enveloppée d'une large redingote, s'est coiffée d'un grand feutre, a descendu à pas de loup; son zele et son attachement échauffant son courage, elle a traversé les rues de la ville, seule, au milieu du silence et de la solitude des ténèbres. Elle a frappé chez moi, remis le billet, et a repris le chemin du logis avec la même intrépidité, la même prudence. Cette fille est vraiment un phénix: discrétion, caractère, sensibilité, attachement, zèle, probité, adresse, activité, désintéressement. Il y a là un amas de vertus de quoi faire dix bons sujets; il ne lui manque qu'un théâtre plus élevé. Je lui ai envoyé nos remercimens, et la promesse d'une reconnaissance éternelle. J'avais joint à ce petit compliment dix louis en or. Elle a accepté les paroles, et refusé l'argent.

Maintenant abordons une question plus grave. Comment, ma chère amie, tu chagrines Delmont! tu flétris son bonheur, en refusant de le reconnaître pour ton époux! Cela n'est ni généreux ni raisonnable: ton mariage est contracté dans le sein de l'église; il est valide, très valide devant Dieu et les hommes. La sanction de la loi, dans notre religion, dans nos mœurs, n'ajoute rien à sa force. La loi n'intervient dans les mariages que pour assurer l'ordre dans l'état et dans les familles; l'adhésion du magistrat, sans l'aveu de l'église, ne peut légitimer ce lien, et l'église le sanctionne sans l'aveu du magistrat. Mais je ne veux pas m'enfoncer jusqu'au cou dans la théologie: c'est d'ailleurs l'abbé de Saint-Yon, ton marieur, qui te parle par mon organe. Quant à moi, je ne dois employer que les armes de ma logique, et les idées de convenance: tu t'es unie à Delmont volontairement pour ton bonheur et le sien; cependant tu ne peux l'affliger, et tirer entre vous une ligne de démarcation. Pourquoi le priver des bienfaits du mariage? Rappelle-toi cette touchante Éponine qui alla joindre son mari dans une caverne, où elle lui donna des enfans; songe que par tes rigueurs tu exposes ton mari à l'infidélité et à l'inconstance. Tous les états, ma chere amie, nous imposent des devoirs: c'est à ces devoirs qu'il faut presque toujours faire plier sa volonté, ses goûts, immoler ses plaisirs même. La société ne se soutient que par le nombre des liens qui nous attachent les uns aux autres; un nœud rompu en détruit l'harmonie: voilà ce qui me donne de l'humeur contre le fameux Jean-Jacques. Il ne pouvait, disait-il, supporter les devoirs de la société. Si les ours parlaient ou pensaient, ils penseraient de même. En voilà bien assez; c'est un sujet sur lequel on doit glisser légèrement: je t'abandonne à ta prudence et à tes réflexions.

Je te donnerai pour nouvelle, que la petite madame Bérard a failli de mourir de désespoir. Elle vint l'autre jour dans un très beau bal, affublée d'une robe toute neuve, toute brillante, mais nullement à la mode. Ses douces rivales l'en avertirent charitablement. Aussitôt la migraine, la fièvre la saisirent; elle fut obligée de quitter le bal: elle a été saignée deux fois; mais l'on espère que cette maladie n'aura pas de suites, pourvu que sa couturière ne se présente pas devant elle; car son nom seul lui

donne des convulsions. La robe que Médée envoya à Créuse, sa rivale, ne produisit pas un effet plus terrible. Bonsoir.

LETTRE XLIX.

MADAME DELMONT A SA TANTE.

Elle lui apprend qu'elle s'est rendue à ses conseils.

Ah! que la voix d'une tante adorée a de pouvoir sur mon cœur! Je suis la femme de Delmont; et lui, dit-il, le plus fortuné des époux et des hommes. Sans doute que le bonheur que l'on procure se réfléchit sur nous. Mais si celui d'Adolphe est calme et pur, le mien est mêlé d'amertume : j'ai toujours mon père devant les yeux, sa colère, son indignation, sa tendresse passée, ma désobéissance, l'exil de ma patrie. Le nœud qui m'unit à mon époux ne peut, dites-vous, être brisé; cela devrait être. La nature, l'amour l'ont formé; la religion l'a sanctionné; mais la loi de mon pays me condamne; mon mariage est nul en France. Delmont pourrait rompre ses engagemens, m'abandonner, laisser dans l'opprobre sa femme et ses enfans. Ah! loin de moi une telle pensée! pardon, mon cher ami; je le sais, je déchire ton cœur, j'offense ta probité, ta vertu! Je vais écrire à mon père, pour lui faire savoir mon mariage. Le zèle et le courage de Julie ne m'étonnent pas. Cette fille n'est point à sa place; mais le sort met souvent sous la pourpre, sous le dais le vice et la bassesse, et laisse dans l'ombre, dans la pauvreté la grandeur d'âme et la vertu. Je regarderai toujours Julie comme mon amie. Je vous prie de lui donner la montre que vous porte M. Perrault. Elle ne pourra refuser ce léger cadeau, puisque la chaîne qui y est attachée est tissue de mes cheveux. Je plains madame Bérard d'avoir paru au bal avec une robe non à la mode, beaucoup plus que je n'aurais plaint Catinat après la perte d'une bataille. *Riverisco la mia cara, carissima zia.*

LETTRE L.

BLANCHE A SON PÈRE.

Elle lui fait part de son mariage.

Mon cher père, ma main tremble, mon cœur se resserre en vous traçant ces lignes. Par un enchaînement de circonstances fatales, je me suis liée au pied de l'autel à Delmont, mon époux. Dieu a reçu mes sermens : je sais que j'ai commis une grande faute, puisque je me suis donnée sans votre aveu; je la sens, je me la reproche; mais placée, par ma destinée, entre deux écueils, je n'ai pu les éviter tous les deux. Proscrite par vous, rejetée de votre sein paternel, je n'avais plus d'asile. Vous ne voulez ni la mort ni le déshonneur de votre fille, d'une enfant que vous avez aimée, qui pendant quinze ans a été comblée de vos bontés. O mon père! serez-vous toujours insensible à mes peines, inexorable à mes prières! Ah! rendez-moi vos bontés et la vie! sanctifiez mon hymen par votre aveu. Veuillez me rapprocher de vous; vous trouverez toujours en moi une fille respectueuse, qui ne respirera que pour vous prouver son amour, sa reconnaissance, et prodiguer à votre vieillesse tous les soins que j'ai reçus de vous dans mon enfance. Mon mari partage mes sentimens : daignez l'honorer de vos bontés, de votre amitié, vous trouverez en lui le fils le plus tendre et le plus respectueux.

LETTRE LI.

MADAME BERTAUT A BLANCHE.

Elle lui écrit au nom de Bertaut.

J'ai l'honneur, mademoiselle, de vous répondre pour M. votre père, qui ne veut plus avoir aucune relation avec vous. Il n'a pu lire, sans indignation, la démarche hardie que vous vous êtes permise. Vous parlez toujours de soumission, de devoir, et vous n'écoutez que la voix de vos passions; vous portez l'amertume et la douleur dans le sein paternel; vous versez la honte sur ses derniers jours. On dit que vous lisez beaucoup; mais vous ne lisez pas l'*Ancien-Testament* : vous seriez touchée de l'obéissance, de la résignation d'Isaac; le repentir, la résipiscence de l'enfant prodigue auraient dessillé vos yeux et fait cesser votre égarement. Vous implorez la bonté, la clémence paternelles; il est bien tard. Votre faute, mademoiselle, est irréparable; votre mariage est nul, de toute nullité : il y aurait un beau désordre dans la société, si la jeunesse se mariait au gré de ses passions ou de ses caprices! Après cette atteinte aux bonnes mœurs, vous n'avez plus d'autre refuge que le couvent, si l'on veut vous y recevoir; mais le repentir n'est pas encore près d'entrer dans votre âme. Au surplus, mes reproches sont dictés par la seule pitié, et par l'intérêt qu'une belle-mère doit prendre à la fille d'un mari qu'elle aime : voilà les sentimens qui conduisent ma plume et animent mon cœur. Je termine cette lettre, qui me coûte beaucoup à écrire, en vous souhaitant un prompt retour aux sentimens de la nature et à une vie vertueuse, dans laquelle seule on peut trouver le bonheur. Je suis, mademoiselle, votre affectionnée belle-mère,

PHILIPPINE BERTAUT.

LETTRE LII.

DELMONT A MADAME BERTAUT.

Réponse à la lettre précédente.

Je vous prie, madame, de ne plus écrire à madame Delmont, qui ne vous reconnaît non plus pour sa belle-mère que vous ne la reconnaissez pour ma femme. Il est très singulier que jadis mademoiselle Bonnard, puis soi-disant veuve Wandsieden, puis madame Bertaut, oubliant ces trois personnages, et tous les rôles qu'elle a joués, se mêle de rappeler à ses devoirs, aux principes de morale, une personne parée de toutes les vertus; modestie, pudeur, amour de ses devoirs et noblesse d'âme. Quand vous pourrez balancer tant d'heureuses qualités par les vôtres, alors vous pourrez vous permettre les remontrances. Un philosophe, que vous lisez sans doute, Nicole, a dit : « Il n'est point d'homme, quelque mérite qu'il ait, qui ne fût très mortifié, s'il savait tout ce que l'on pense de lui. » Jugez-vous, madame, et voyez ce que nous devons penser de vous.

Si vous aviez jamais quelque affaire importante à nous communiquer; si M. Bertaut, rendu à lui-même, reprenait les entrailles d'un père, et qu'il vous chargeât de nous l'annoncer, faites-moi l'honneur de m'adresser vos lettres directement, et oubliez tout-à-fait madame Delmont, si vous n'avez que des leçons et des exemples à lui donner.

LETTRE LIII.

MADAME DE SAINT-OMER A DELMONT CADET.

Récit de ce qui s'est passé chez Bertaut, à la nouvelle du mariage de Blanche.

Bon vêpre, mon cher neveu. Voici le fait. La dame Bertaut a ouvert la lettre de Blanche à son père, où elle lui fait part de son mariage; sans doute elle tient les rênes de l'empire :

Au joug depuis long-temps Bertaut est façonné;
Il adore la main qui le tient enchaîné.

Elle a couru aussitôt lui en porter la nouvelle. « Mon petit chat, lui a-t-elle dit en entrant (c'est le nom d'amitié qu'elle lui donne), voici une mauvaise nouvelle; mais au nom de ma tendresse, petit chat, ne vous emportez pas; songez à votre santé.—Qu'est-ce, ma perle? (c'est son nom d'amour), vous m'effrayez; parlez vite, ou je me trouve mal.—Rassurez-vous; il faut vouloir ce que Dieu veut. Votre fille a épousé son séducteur; un prêtre indigne les a mariés : voilà la lettre de votre fille qui a l'audace de vous en faire part. » A ces mots, mon frère furieux, s'est relevé, a frappé du pied, a menacé sa fille du poing. « Mon petit chat, criait sa chère moitié, ne vous emportez pas; vous me troublez; votre colere me tue.—Non, ma perle, je ne m'emporte pas : soyez tranquille, je le suis; mais morbleu!.... » En prononçant ce mot sacramental, il a jeté en bas, d'un coup de poing, un magot de la Chine qui décorait la cheminée. Le magot est allé, en roulant, expirer aux pieds de madame Bertaut, qui s'épuisait de dire à son mari : « De grâce, apaise-toi; tu vas me faire mourir.—Non, ma perle, non; mais si je n'avais pas soixante-six ans, j'irais me battre avec ce traître de Delmont. » Julie est entrée dans ce moment, et a demandé la cause de ce vacarme. On lui a appris le mariage de Blanche. Elle a répondu qu'elle le savait, mais qu'elle n'avait osé leur en parler, de peur de les chagriner et de les rendre malades. Ensuite elle leur a conté exactement comment la chose s'était passée; le temps, le lieu de la noce, n'oubliant pas de m'inculper gravement. « Ma sœur me le paiera, s'écriait-il; oui, je me vengerai : je vais lui écrire vertement. » Il s'est mis aussitôt à l'ouvrage, et m'a griffonné un billet qui m'a fait sourire de pitié.

Billet de Bertaut à sa sœur.

« Madame, le déréglement de votre nièce ne m'étonne pas, puisque c'est vous qui la dirigez et l'instruisez à braver les préjugés et les volontés de son père : voilà où mènent le bel-esprit et la philosophie. Vous auriez beaucoup mieux fait de cultiver votre raison, que ce que vous nommez, dans votre jargon, les muses; vous auriez su vous occuper de votre devoir, de votre ménage, plutôt que des Racine, des Boileau, des Voltaire, et d'autres beaux esprits qui n'apprennent rien, et qui remplissent la tête de billevesées, ou plutôt qui ne vous ont appris qu'à faire des sottises. Je finis, car je n'ai plus rien à vous dire...... »

Réponse de madame de Saint-Omer.

« Monsieur mon frère, les gens instruits font souvent des sottises; mais les ignorans en font et en disent beaucoup plus. Causer le malheur d'une fille innocente et d'un mérite rare, vouloir lui donner un aventurier pour époux, épouser soi-même la sœur très inconnue de cet aventurier, voilà des fautes capitales, que sans doute vous auriez évitées si vous aviez lu Voltaire et Racine. Je puis avoir fait quelques sottises dans ma vie, mais, Dieu merci, aucune de cette force-là. Au reste, sachez que la philosophie n'est autre chose que la raison éclairée. Je finis, quoique j'aie encore beaucoup à dire. »

Je crois, mon cher neveu, que vous serez content de ma réponse. Voilà les hommes :

Lynx pour autrui, taupes envers eux-mêmes.

Ne montrez pas ma lettre à votre femme, si vous craignez de l'affliger; ou choisissez le moment opportun. Je n'ai pas besoin de vous recommander son bonheur : vous l'aimez; et Blanche mérite si fort d'être heureuse!

LETTRE LIV.

ADOLPHE A SA TANTE.

Il lui parle de son bonheur, et de son projet d'aller s'établir à Lausanne.

Que ne dois-je pas, ma chère tante, à vos bontés, à cette sensibilité douce, active, qui s'alimente du bonheur des autres! Je vous dois plus que l'existence; car j'ai atteint l'apogée de la félicité. Blanche est toute à moi : je jouis de toutes les vertus qui décorent son âme; doux sentimens, tendre abandon, franchise, vif intérêt, caresses affectueuses et timides. O ma chère Blanche!

Je ne trouve qu'en toi je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.

Avant l'hymen, un reste de circonspection enveloppait cette âme expansive, m'en dérobait toute la beauté, tout le charme. Hymen! quel est ton délire! de quelle volupté tu enivres les âmes vertueuses et aimantes! Au milieu de mes transports, je vous avouerai cependant que cette femme adorée me traite un peu à la spartiate : nous avons chacun notre chambre, et nos rendez-vous ne sont pas fréquens. Lorsque je me plains, elle me cite Lycurgue et l'Émile de J.-J. Rousseau, qui sont, dit-elle, meilleurs logiciens que moi.

Nous allons transporter nos pénates à Lausanne, où nous attirent milord et milady Ellis, qui nous en font une description charmante. Je cherche à complaire à l'aimable Pandore, qui aime à voir et à voyager; car pour moi, près d'elle, tout pays est le bosquet de Clarens.

Apostille de Blanche.

« J'en demande pardon à mon cher époux, il aime autant que moi à courir les champs. Il a besoin d'action et de mouvement; et s'il était un jour entier avec moi dans le bosquet de Clarens, les jambes liées, il demanderait grâce. Si j'ai eu l'initiative, en proposant d'aller nous fixer à Lausanne, c'est que j'ai pressenti ses désirs. Adieu, mon aimable tante. Notre bonheur est votre ouvrage; jouissez de notre reconnaisance et du souvenir touchant d'avoir fait des heureux. »

LETTRE LV.

MADAME DELMONT A SA TANTE.

Elle lui rend compte du plan que Delmont lui a présenté pour leur conduite réciproque dans leur mariage.

O ma chère tante! quel époux judicieux, honnête et sensible j'ai reçu de vos mains! quel homme aimable

qu'Adolphe! que Lise a raison de dire dans *l'Enfant prodigue :*

> Point de milieu; l'état du mariage
> Est des humains le plus cher avantage,
> Quand le rapport des esprits et des cœurs,
> Des sentimens, des goûts et des humeurs,
> Serre ces nœuds tissus par la nature,
> Que l'amour forme et que l'honneur épure.

Que ma destinée est heureuse! si elle m'a fait acheter le bonheur par des angoisses, par des larmes, combien elle m'a dédommagée! le jour de la félicité brille autour de moi!

Ce matin, appelé pour le déjeuner, Adolphe est entré dans ma chambre, un papier à la main. « Quel est ce papier ? ai-je demandé... — C'est notre contrat de mariage. Déjeunons, nous le lirons et signerons après. — Et les témoins. où sont-ils? — Ici : nous en avons trois, l'amour, l'hymen et la raison. — Et le notaire? — La bonne foi, notre parole. » J'avoue qu'il me tardait de savoir ce que c'était que ce prétendu contrat. Le déjeuné fini, restés seuls, il m'a dit : « Ma chère amie, voici une convention que nous allons signer pour notre bonheur mutuel. Le mariage n'est, pour l'ordinaire, obscurci par des nuages, que par la faute des époux qui entrent dans ce labyrinthe, sans fil pour s'y conduire, sans réflexion, sans principes, sans notion des égards que les époux se doivent réciproquement. Voici un petit mémoire qui sera notre code civil, si tu lui donnes ta sanction. Je vais te le lire.

« Ma chère amie, en recevant ta foi et ta main, j'ai contracté l'engagement solennel de m'occuper de ton bonheur, sans renoncer au mien, car il n'est pas dans la nature de l'homme de s'oublier. L'abnégation de soi-même est une idée fanatique. L'égoïste est un sot qui ne sait pas calculer; car moins il met du sien dans la société, moins il en retire. Mais l'amour-propre, ou l'amour de soi, modifié et éclairé, est la source de tous nos sentimens, la base de toutes nos actions. Les lois sociales accordent, dans notre union, la supériorité à l'homme sur la femme. Je l'abdique absolument, surtout pour ce qui te regardera personnellement : une femme est une compagne, une amie, un être égal à l'homme, qui unit sa destinée à la sienne, pour jouir avec lui des agrémens de la vie, et s'aider réciproquement à en supporter les peines. Je ne te dirai point inconsidérément que tes goûts seront les miens, car je ne le pense pas : l'on ne change non plus ses goûts que son caractère; et l'on ne peut être heureux qu'avec ses goûts; ainsi je suivrai les miens : mais si je demande l'indépendance pour moi, je veux que ma femme en jouisse également. Avec cette liberté, les sacrifices qu'on se fait respectivement se changent en plaisirs; car ils sont volontaires, et le cœur jouit des sacrifices qu'il s'impose lui-même. Le *tien* et le *mien* n'existeront pas entre nous, n'allumeront pas des guerres intestines. Cimon l'Athénien fit abattre les murs de ses jardins, pour que le peuple pût jouir de ses fruits comme lui-même. Moi, je renverse toutes les barrières qui t'empêcheraient de disposer de ma fortune comme de la tienne propre; elle est à toi comme à moi.

« Je respecterai tes lettres, tes secrets, comme tu dois respecter les miens. Sans doute nous mettrons en commun nos sentimens et nos pensées; mais un ami peut avoir des secrets à confier à l'un de nous, qu'il ne veut pas déposer dans le sein de l'autre, et souvent même trois personnes savent un secret qu'elles ne peuvent se communiquer. Puisque nous convenons que nous serons libres dans nos goûts, il s'ensuit la liberté de nos actions. Amour, liberté, complaisance, indulgence, voilà quels doivent être nos associés dans notre ménage. Nous nous quitterons dans la journée quand il nous plaira; le cœur, comme l'esprit, a besoin de momens de repos : c'est un axiome de la raison et de la délicatesse. Nous tâcherons d'avoir les mêmes sociétés, les mêmes amis, sans nous imposer aucune gêne à cet égard. Si l'un de nos domestiques déplaît à l'un de nous, il sera congédié sur-le-champ; autrement ce serait jeter sur notre sol des semences de division.

« Je respecterai tes opinions religieuses, ta piété; tu me pardonneras mes doutes, mes erreurs, ce que tu appelles mon scepticisme. Nous reconnaissons tous deux l'existence d'un Dieu; comme toi, je pense qu'il est le rémunérateur des bons, et le juge des méchans. La différence de notre opinion sur le reste est de peu d'importance; et tu n'auras pas, comme Julie d'Étanges, à pleurer en secret sur l'athéisme de ton époux.

« Jurons au pied de la statue de la Concorde, que, lorsque l'un de nous aura sur le cœur quelque plainte ou quelque reproche à faire, il ne laissera jamais passer vingt-quatre heures sans s'expliquer. Saint Jérôme dit qu'il ne faut pas dormir sur sa colere.

« Me défiant de la tendresse maternelle, et surtout de la sensibilité de ma bien-aimée, je la prie de me laisser la suprême puissance sur nos enfans, quand ils auront atteint leur septième année. Elle sait bien que je n'en abuserai pas : c'est à sept ans que les enfans de Lacédémone passaient entre les mains des hommes. » Ici finissait ce mémoire, et Delmont me dit, en me le remettant : « Je te le laisse, afin que tu le lises à loisir. Il est juste qu'avant de se lier on connaisse les engagemens que l'on va contracter. Réfléchis, pèse tes intérêts, corrige ou modifie ce qui pourra te déplaire. » A ces mots, il s'est retiré. Au bout d'une heure, je lui répondis que je ne pouvais signer ces préliminaires qu'à deux conditions : la première, que mon mari conserverait son empire, car la nature, la société, la politique veulent que la femme soit dépendante de l'homme. La Genèse dit : « Vous serez sous la puissance de l'homme, et il vous dominera. » L'autre clause que je mets dans le traité, est que Delmont respectera toujours le père de Blanche, lui pardonnera ses torts et ses rigueurs. Mes conditions ont été acceptées. Vous pensez bien que cette convention n'a pas été signée; mais elle est enregistrée dans notre cœur et notre souvenir. Cependant, depuis nos accords, il semble qu'au lieu d'avoir conquis notre liberté, nous l'avons perdue, car nous sommes toujours ensemble. Mais je compte au premier jour faire quelque acte de liberté pour constater mes droits. Je salue et j'embrasse mille fois *la mia carissima zia.*

LETTRE LVI.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Réponse à la lettre précédente.

Je trouve ton mari aussi sage qu'il est aimable et séduisant.

> Qui n'est que juste, est dur; qui n'est que sage, est triste.

Voltaire a raison; Adolphe a évité ces deux écueils. Sa philosophie est d'un très bon aloi; il a celle de la rectitude, de la justesse du jugement et de la fermeté de

l'âme. Le mariage est une association commandée par la nature, mais qui ne peut être agréable et fortunée qu'autant que l'esprit, la politesse, le sentiment appliquent leurs couleurs sur ce canevas. Ce lien a besoin même des illusions de l'amour-propre : on aime à se parer de son choix; on s'applaudit de jouir exclusivement.

J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sans trop me vanter, j'aurais été une Pénélope, une Arria, une Éponine, si M. de Saint-Omer avait été Ulysse, Pétus, Sabinus, ou Adolphe Delmont; mais il semblait, en se mariant, m'avoir achetée en Circassie pour ses menus plaisirs; il prenait pour règles, pour principes, ses goûts, ses passions, ses préjugés : il était infatué de l'opinion avancée par tant de sots, mise en pratique par tant d'égoïstes, qu'un mari est le maître. Il se trompait; un époux n'est que le chef d'une petite république. La loi du plus fort n'existe qu'en Asie ou à Maroc; celles de la société n'ont été faites que pour protéger le faible contre le fort. Avec un jugement plus sain et moins de prévention, M. de Saint-Omer m'aurait rendue plus heureuse, et il aurait été plus aimé. Il me répétait souvent avec un ton emphatique : « Madame, je suis le maître. » Un jour, impatientée, je lui répondis : « Oui, monsieur, comme le loup est le maître de l'agneau qu'il a ravi. »

Tant qu'ils ne sont qu'amans, nous sommes souveraines;
Mais après l'hyménée, ils sont rois à leur tour.

C'est précisément mon histoire. Mon mari, éperdument amoureux de ma jeunesse et de mes charmes, me promettait le paradis dans l'hyménée. Je le crus : un paradis est si doux à croire! Je n'avais que dix-sept ans; mais cet élysée n'a jamais existé que dans notre imagination. Il m'a trompée en se trompant lui-même. Il s'est embarqué sans cartes, sans boussole, sur une mer agitée : il n'est pas étonnant que notre navigation ait été pénible, et souvent orageuse. Il ne s'est jamais aperçu que son égoïsme rapportait tout à lui. Il a commencé par être jaloux, et sa jalousie était un effet sans cause. Il est vrai que j'aimais à plaire, mais ce n'était en moi que vanité des vanités; et cette vapeur de coquetterie s'est évanouie avec les fleurs de mon printemps. Homme de robe, âgé de quarante ans, grave par caractère, habitué à juger, il voulait me faire adopter ses goûts et ses plaisirs; il prétendait me créer un bonheur de sa façon : il n'aimait ni le bal ni les spectacles, et m'empêchait de les fréquenter, ou prenait de l'humeur pour huit jours lorsqu'il n'osait me refuser la permission d'y aller. En revanche, il aimait les sermons, les grand'messes et m'y traînait avec lui, ou, parfois, pour y échapper, j'étais obligée de feindre quelque maladie. Il voulait souper et se coucher de bonne heure; il fallait quitter les assemblées où je m'amusais long-temps avant les autres; et quand je dépassais de quelques minutes l'heure de son souper, je le trouvais boudant et grondant. Il me molestait sans cesse sur ma toilette : tantôt j'avais trop de rouge, tantôt ma parure était celle d'une coquette. « Madame, me disait-il un jour, vous avez cinq ans de mariage, et je vois très peu d'amendement chez vous.—Monsieur, donnez moi du temps, j'espère de mourir corrigée. » Il me contrariait jusque dans mes lectures; il proscrivait les romans; il voulait que je lusse l'*Histoire de France* par Daniel et l'*Histoire ancienne* de Rollin. Les ouvrages de Voltaire, de Rousseau étaient des livres infectés d'impiété et de libertinage. Je me rappelle que, pour lire *la Nouvelle-Héloïse*, quand elle parut, je feignis une maladie : j'envoyai chercher un médecin, qui crut à ma maladie, m'ordonna des remèdes, que je me gardai bien de faire, et je me mis au lit pour trois jours, pendant lesquels je dévorai ce roman (45). C'est depuis ce tour de force qu'on m'appela la *dévoreuse* de livres. Enfin ce bon M. de Saint-Omer m'a tourmentée pendant dix ans de mariage, sans s'en douter, pensant que c'était sa vocation et son devoir, de sorte que cet homme, qui était d'une figure agréable, qui avait de l'esprit et des connaissances, une âme noble et généreuse, avait changé en chaînes de fer les doux liens du mariage. Un jour qu'il se plaignait de mon indifférence : « Monsieur, lui dis-je, si vous mettiez un saint dans le paradis terrestre, à condition qu'il ne ferait jamais sa volonté, il se croirait en enfer. » Le premier bien de l'homme est la liberté de suivre ses goûts et ses penchans, en les supposant honnêtes : tout être qui est contrarié du matin au soir, fût-il du naturel le plus doux, finit par s'aigrir et prendre de l'humeur. Voilà pourquoi tant de maris ne sont jamais aimés; voilà peut-être ce qui produit la haine des enfans pour des instituteurs maladroits, et souvent leur indifférence pour leurs parens.

Cependant, malgré son égoïsme et ses tracasseries, j'ai regretté mon époux, beaucoup plus que je ne l'aurais supposé dans mes momens d'impatience, de bouderie, parce qu'il avait des vertus, de la probité, et que l'habitude est un lierre qui vous enlace imperceptiblement, et forme souvent une chaîne difficile à rompre; puis, les défauts des morts s'oublient, et leurs bonnes qualités surnagent sur le fleuve Léthé.

Adieu, ma *tout* aimable, ma *toute* bonne : souviens-toi de laisser à ton mari la jouissance de ses goûts, de sa liberté, même de ses caprices. L'homme a besoin d'exercice, de mouvement. « Voyez-le, dit l'éloquent Jean-Jacques, dans un cercle, auprès d'une cheminée, il agite ses jambes, se lève, s'approche du feu, sans avoir froid, mais pour changer de place, pour agir. » J'ajouterai que les hommes en chambre ressemblent à ces oiseaux enfermés dans une cage, dont ils frappent sans cesse les barreaux pour s'échapper. M. de Saint-Omer aimait beaucoup à se promener dans la chambre, et m'impatientait souvent. Un jour, que sa promenade m'excédait plus qu'à l'ordinaire, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Reposez-vous un peu, vous devez être fatigué.—Non, madame, j'ai des inquiétudes quand je suis assis; j'ai besoin de mouvement et d'action. — Et moi, monsieur, j'ai besoin de repos et de tranquillité. — Eh bien! madame, reposez-vous, moi je me promènerai. — Ah! monsieur, pourquoi ne pensez-vous pas toujours de même! » Finissons : je ne sais si ce monde est le meilleur des mondes possibles, comme le prétendent trois beaux esprits ou savans (46); mais je suis très assurée qu'un mariage bien assorti est le meilleur des états possibles.

LETTRE LVII.

ADOLPHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Arrivée des deux époux à Lausanne. Détails sur cette ville.

Nous voici, ma chère tante, transplantés à Lausanne, dans un joli appartement dont la vue délicieuse nous offre des prairies, des vignobles qui se terminent par une pente douce, au lac de Genève et sur les montagnes qui

le couronnent. Blanche est enchantée de cette perspective et de la gaîté de sa chambre. Elle assure qu'elle en sera plus aimable, plus tendre même pour moi; que sa sensibilité et sa belle humeur dépendent des lieux qu'elle habite.

Tavernier dit que la vue de Lausanne ressemble beaucoup à celle de Constantinople. C'est ce voyageur philosophe qui disait à Louis XIV, « qu'il avait acheté une terre en Suisse pour avoir quelque chose qui ne fût qu'à lui. »

Nous sommes logés au voisinage de nos amis les Anglais, dont la société nous est très précieuse. Quel charme que cette douce union de gens aimables, instruits, sans prétention, d'amis discrets qui se voient tous les jours, se communiquent, au sein de la sécurité, leurs pensées, leurs sentimens, leur joie et leurs peines! Quelle fête, quelle assemblée, quelle cour peut donner un plaisir plus vrai, plus vif et plus pur! Les sots peuvent se réunir, mais sans liaison, sans attachement; ils sont comme les boules d'ivoire, qui, en se touchant, se repoussent. Madame Delmont s'est mise à la tête du ménage, qu'elle a monté sur un ton très honnête; elle se plaît à avoir une table servie par l'élégance et le goût; je la laisse arbitre suprême dans nos états; d'ailleurs, elle n'aime ni le jeu, ni le bal, ni la parure, ni les assemblées nombreuses, qu'elle appelle des greniers d'ennui. Non plus que les Grecs et les Chinois, elle ne peut comprendre le plaisir de la promenade dans l'intérieur d'une ville, pour aller et revenir continuellement, et passer en revue devant mille badauds oisifs. Elle compare ces promeneurs au balancier d'une pendule, qui va, revient toujours sur la même ligne, et à temps égaux. En revanche, elle aime les vallons, les collines; légère comme Atalante, elle fatigue milord. Vous saurez aussi qu'elle monte à cheval comme Marphise ou Bradamante : c'est un exercice auquel je l'ai formée. Elle n'avait aucune idée d'équitation quand elle a quitté sa patrie; elle tremblait sur un cheval, aujourd'hui elle monterait Bucéphale ou Rabican [1].

La situation de Lausanne ressemble, dit-on, à celle de Jérusalem. Cette ville est bâtie sur trois collines à demi-lieue du lac. Les pentes sont si escarpées, que les chevaux, traînant une voiture, n'y montent qu'avec peine. On a pratiqué dans les ravins des escaliers longs et droits par lesquels on descend dans un précipice, ou l'on monte sur un escarpement. Le torrent qui traverse cette ville roule souvent des eaux rapides et furieuses, souvent aussi, épuisé de sécheresse, il infecte l'air de ses miasmes.

Le terrain autour de la ville est inégal et montueux; c'est un pays de vignes, de champs et de fruits. On appelle Lavaux, cet espace montueux qui est entre Lausanne et Vevay, de trois lieues en longueur et une lieue en largeur. C'est une chaîne de collines dont la pente est fort rude, et qui porte le meilleur vin de tout le canton de Berne. Le Jorat est une grande forêt de trois à quatre lieues de long et de deux de large, sur une montagne entre Lausanne et Moudon.

Lausanne a une université renommée dont les professeurs sont payés par le gouvernement, une bibliothèque publique assez considérable, et un manége fort bien entretenu.

Sa population n'excède pas sept mille âmes, et il n'y a pas long-temps que le dénombrement allait au-delà de dix mille. On observe que le pays de Vaud se dépeuple depuis le siècle dernier : on attribue cet effet aux progrès du luxe qui diminue le nombre des mariages, surtout dans la noblesse (47).

Lausanne fut, en 1219, la proie d'un incendie qui consuma trois cent soixante-quatorze maisons construites en bois, suivant l'usage du treizième siècle. La police alors était presque nulle. La cathédrale, dont l'architecture est d'un beau gothique, perdit dans son désastre un grand nombre d'ornemens précieux. Grégoire X, pour la dédommager, lui fit présent d'une quantité de reliques, parmi lesquelles il y avait du bois de la vraie croix, des cheveux de la sainte Vierge, une côte de Marie-Madeleine, et du bois de la crèche qui servait de berceau à l'enfant Jésus. On conservait, parmi les choses précieuses de cette église, un rat qui avait mangé une hostie.

Une anecdote qui peint la superstition de ces temps-là mérite d'être citée. Le territoire de Lausanne fut infesté, en 1479, d'une nuée de hannetons : le chancelier de Berne, qui passait pour un habile homme, conseilla de leur intenter un procès au nom de la république, et de les évoquer devant le tribunal de l'évêque. Par une idée digne de ce siècle, on cita comme leur avocat un nommé Perrodet, mort peu auparavant avec la réputation d'un mauvais chicaneur. Ni l'avocat ni les parties ne comparurent. La cour ecclésiastique, que présidait l'évêque, prononça, par contumace, une sentence qui existe en original. Ces insectes furent excommuniés, proscrits au nom de la sainte Trinité, et condamnés à sortir de toutes les terres du diocèse de Lausanne. Je doute, ainsi que vous, ma chère tante, que les hannetons aient obéi [1].

Les étrangers qui ont un rang ou de l'argent, sont accueillis dans cette ville avec empressement. Voltaire y a passé plusieurs années; on n'a point oublié les agrémens que sa présence y a répandus : il s'est rencontré avec Haller, et Lausanne jouit à la fois de la société de deux hommes illustres, mais très opposés de caractère et de sentimens; ils n'avaient de commun que la célébrité, leur goût pour la poésie et leurs vastes connaissances.

> Congiunti eran gli albergi,
> Ma non congiunti i cori :
> Conforme era l'etate;
> Ma il pensier non conforme.

Haller parut oublier pour quelque temps ses occupations sérieuses, pour se livrer aux amusemens de la société : il assista aux spectacles dirigés par Voltaire, et ce fut au sortir de la représentation de *Zaïre* qu'il dit ce mot si connu sur le dénoûment de la pièce, « que jamais on n'avait vu donner un rendez-vous pour se faire baptiser. »

Lausanne est divisée en deux parties : le faubourg situé au midi de la ville, et qui conduit vers le lac, et la ville supérieure, trop éloignée d'un port favorable au commerce, nommé *Ouchi* ou *Rive ;* c'est un village situé à une demi-lieue de Lausanne, où s'embarquent et se débarquent les marchandises que transporte le lac. On y voit une tour fort ancienne, construite par un évêque au douzième siècle.

Nous allâmes nous promener avant-hier, nos deux An-

[1] Rabican est le cheval de Roland dans l'Arioste.

[1] On a vu en France, sous François Ier, une sentence pareille de l'official de Troyes; elle est citée par M. de Sainte-Foix. « Parties ouies, faisant droit à la requête des habitans de Villenose, admonestons les chenilles de se retirer dans six jours; à faute de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées. »

glais, Blanche et moi, sur une montagne appelée *le petit Jura*. Nous partîmes à neuf heures du matin, après un ample déjeuner, tous les quatre à pied. Au sortir du faubourg, sur la route de Moudon, nous trouvâmes une montée pénible, pratiquée à travers des rochers stériles, qui, s'élevant en amphithéâtre au nord de la ville, semblent la menacer de leur chute. Nous mîmes deux grandes heures pour atteindre le sommet de la montagne, nommée *le Calvaire*. Nous ne vîmes dans cette route que des forêts de sapins, et quelques hameaux épars, dont les agrestes habitans gagnent leur vie à voiturer les bois de chauffage destinés aux heureux Lausannais, et à transporter les bons vins de la Côte et de Lavaux, dont ces malheureux ne boivent jamais.

Sic vos non vobis mellificatis apes;
Sic vos non vobis vellera fertis oves.

Nous nous reposions sur une de ces hauteurs, respirant un air pur et une douce joie, lorsque nous aperçûmes dans le lointain une masse qui se mouvait à pas lents et qui nous paraissait extraordinaire. Elle fixa notre attention. Enfin le fantôme approche, nous distinguons une jeune femme qui portait sur ses épaules un homme grand et robuste. Inquiets, attendris à cet aspect, nous allons au-devant d'eux. Nous arrivons à propos; la femme succombait sous l'excès de la fatigue: dès qu'elle nous vit, elle implora notre secours. Son mari s'était cassé la jambe, en voulant franchir un fossé; il venait de s'évanouir de douleur. Nous l'étendîmes sur l'herbe; Blanche lui fit respirer d'un sel volatil. Cependant personne ne paraissait dans cette solitude, qui pût nous secourir. Milord et moi nous nous décidons à transporter ce malheureux jusqu'à sa hutte. Nous allons couper des branches de sapins; nous construisons un brancard, lié avec nos mouchoirs et les jarretières de ces dames; et, chargés de cet honorable fardeau, nous partons pour l'asile de ce malheureux. Milady et Blanche prirent sa femme sous le bras pour la soutenir dans la route; car elle était presque sans force. Nous fûmes obligés de nous reposer souvent: nous arrivâmes enfin, épuisés de fatigue. Quelle habitation! C'était une hutte de planches mal jointes, qui laissaient un libre passage à la pluie et aux vents: ces pauvres gens couchaient sur des planches couvertes d'une toile remplie de feuilles: une table, deux chaises de bois, une cruche, quelques assiettes de terre, et deux jeunes garçons presque nus, c'était là toute leur richesse, toute leur espérance. L'aîné des enfans avait quatre ans, le cadet un an de moins. Ces petits êtres s'étaient enfuis à notre aspect; leur mère eut de la peine à les ramener: ils redoutaient par instinct la société des hommes. Nous nous hâtâmes de quitter ces infortunés pour aller chercher des secours. Milord voulut absolument se charger des frais du chirurgien, qu'il leur envoya de Lausanne, avec son valet de chambre qui leur portait des habits et des couvertures. Blanche a gardé les enfans deux jours au logis; et ils sont retournés chez eux bien contens, vêtus de bons habits tout neufs. Quelques jours après, nous voulûmes aller visiter le malade; nous fîmes porter notre dîner à deux pas de cette hutte; nous avions emmené des ouvriers pour la faire réparer. On la reconstruisit: on ferma toutes les fentes; on l'agrandit même d'une étable pour y mettre deux chèvres que nous leur avions données. Nous passâmes la journée avec ces bonnes gens. Nous jouissions de leur joie, de leur reconnaissance: nous présidions aux travaux de leur logement; enfin nous goûtâmes, dans ce séjour de la pauvreté et de la misère, une volupté pure, et nous nous préparâmes un souvenir bien doux. Ainsi un accident fâcheux a procuré à ces pauvres montagnards cette douce aisance relative, source du bonheur.

Le superflu, chose si nécessaire,

a dit Voltaire assez légèrement; mais il n'est nécessaire qu'aux Sybarites des grandes villes, surchargés, par le vice et la paresse, d'une foule de besoins factices.

Hier matin, la femme du Jura entra dans la chambre de Blanche; j'y étais: nous ne la reconnûmes pas. Elle avait un chapeau, un habit neuf; ainsi vêtue et appropriée, elle avait pris une autre figure; elle n'était pas de ces femmes, pour me servir de l'expression de Montaigne, *sur qui les belles robes pleurent*: elle voulut se jeter aux pieds de Blanche, qui la retint et l'embrassa. Cette bonne femme versa des larmes de sensibilité et de reconnaissance. Nous la fîmes déjeuner, et elle s'en retourna comblée de nouveaux bienfaits. Quelle différence du cœur de Blanche avec celui de son père, qui dort d'un sommeil paisible au milieu des malheureux qu'il fait! Cette réflexion me rappelle une moralité du poëte persan Shadi. « Un jour, dit-il, je me promenais à midi sous un berceau de verdure; je vis l'injuste sur le gazon: il dormait. « Grand Dieu! m'écriai-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble pas le repos de l'injuste! » Un ami qui était avec moi me répondit: « Dieu accorde le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles. »

Mais avant de quitter le Jura, je dois vous parler de la piété filiale de ses habitans. C'est d'une histoire arrivée sur une de ces montagnes, que Rochon de Chabanne a tiré le sujet du *Seigneur bienfaisant*. Voici comme le fait est raconté. « Un fils courageux (ce nom lui est resté), étant au bois, fut surpris par un orage terrible. Au lieu de chercher à s'abriter, poussé, dit-il, par un pressentiment secret, il brave le tonnerre et la pluie qui tombait en torrens, et court à son habitation. Il trouve au dehors sa femme et ses enfans, pâles, frappés de terreur, qui lui annoncent que la foudre est tombée sur leur chaumière. « Où est mon père? s'écrie-t-il. — Retenu par son rhumatisme, il n'a pu s'échapper, et nous ne pouvons rentrer, le feu ayant pris à la porte. » Sur-le-champ ce bon fils se précipite dans les flammes, malgré les cris de sa femme, pénètre dans la chambre où il trouve son père à genoux. Son fils, conservant sa présence d'esprit, jugeant qu'il périrait s'il sortait par la porte, saisit une hache, démolit une cloison, s'ouvre une issue du côté où le feu n'avait pas encore gagné, et emporte très heureusement son père sur ses épaules. En entrant, il s'était brûlé l'oreille et la joue gauche; mais son habit pénétré d'eau et la rapidité de sa marche avaient garanti le reste de son corps. »

Changeons maintenant les décorations pour vous présenter des idées plus gaies, et vous faire contempler les vergers et les charmantes prairies, les points de vue romantiques, pittoresques, qui environnent les rochers de Lausanne. Ici, tout est riant, tout est utile; les vergers, les vignes, les prairies descendent jusqu'au lac par une pente douce; des maisons de campagne charmantes, *deliziose villegiature*, embellissent ces coteaux. La ville jouit d'un air pur et vivifiant; la salubrité des eaux égale leur abondance. Les choses nécessaires à la vie y

affluent : si la richesse n'y étale pas son faste, du moins la pauvreté n'y afflige pas les cœurs sensibles. Dans une école de charité on élève gratuitement les enfans des deux sexes, on leur apprend à lire, à écrire et un métier. Il y a aussi un superbe hôpital qui attend des pauvres pour l'habiter, car ils y sont en petit nombre. Lausanne est presque le collége unique de la Suisse pour la langue française et la politesse. Les vignes qui produisent le vin de la Côte, si estimé dans l'Helvétie, coûtent aux cultivateurs des soins continuels. La couche de terre végétale est très mince, et elle serait bientôt entraînée dans le lac, si elle n'était contenue par une multitude de murailles disposées en gradins; malgré cette précaution, le vigneron est sans cesse occupé à transporter sa terre du degré inférieur à l'étage supérieur.

Je m'arrête ici en vous demandant grâce pour ma rel a tion, et en disant avec le bonhomme :

Il est bon de parler, et meilleur de se taire.

LETTRE LVIII.

MADAME DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Affront fait à madame Bertaut. Visite de Bertaut à sa sœur. Testament de Bertaut.

Qui bien se mire, bien se voit;
Qui bien se voit, bien se connoît;
Qui bien se connoît, peu se prise,
Et qui peu se prise, sage est.

Je ne me rappelle point où j'ai ramassé ces vers gothiques et sensés [1]. Si la chère dame Bertaut avait lu et médité ces vers, elle n'aurait pas fait une lourde bévue. Ce récit pourra vous récréer l'esprit. Jeudi dernier, il y eut une fête superbe à l'intendance; bal, souper, concert, illuminations et proverbes, et toute la ville, *fors* les aveugles et les sourds. Madame l'intendante avait chargé le secrétaire de son mari d'envoyer des billets d'invitation à toutes les dames un peu connues. Le secrétaire, qui savait que mon frère marquait par ses richesses et son carrosse, et qui d'ailleurs l'avait vu jadis à l'intendance, crut devoir mettre sur la liste la femme de Jérôme Bertaut. A la réception du billet, grande délibération entre le mari, la femme et la fidèle Julie, pour savoir si on accepterait ou non. Mon frère était pour le re us; madame Bertaut inclinait pour l'acceptation, et la mal gne Julie, qui se doutait qu'il y avait du quiproquo, lui conseilla d'aller briller, parée de ses appas et de ses diamans, dans une fête aussi pompeuse. Chez les femmes, quand la vanité dit oui, la raison a beau dire non : j'y ai passé, j'en sais quelque chose. Enfin madame Bertaut, toute glorieuse d'être admise à l'intendance, ne songea plus qu'aux apprêts de sa parure. Soudain le meilleur coiffeur, la couturière la plus renommée, la marchande de modes la plus célèbre sont mandés. Cinq jours furent employés à ces préparatifs, rien ne fut oublié pour attirer les regards des hommes, et exciter la jalousie des femmes.

Le bal était commencé, le cercle déjà nombreux, lorsqu'on annonça madame Bertaut; c'était Junon qui avait emprunté la ceinture de Vénus. Madame l'intendante, un peu dure d'oreille, n'entendit pas le nom : j'étais auprès d'elle, me disputant avec l'abbé d'Erval, qui traitait Voltaire d'athée, et je ne voyais pas cette entrée triomphante. La dame Bertaut, d'un air délibéré, s'avance et salue; l'intendante lui rend le salut avec sa politesse ordinaire, quoique étonnée de la nouveauté de ce visage enluminé. Après l'avoir fait asseoir, elle me tira par la manche, et me demanda si je connaissais cette physionomie étrangère. Je regarde; jugez de ma surprise, lorsque je reconnais la fameuse Philippine : j'étais tout interdite. L'intendante me demande encore si je la connaissais. « Eh! oui, par Jupiter! ce n'est pas la Vénus de Médicis, c'est la Vénus de mon frère, que je suis très étonnée de voir chez vous. — C'est madame Bertaut! par quel hasard! c'est quelque méprise du secrétaire; mais je puis vous assurer qu'elle ne soupera pas ici. » En effet, dès que l'on eut annoncé que l'on avait servi, elle s'avança vers elle et lui dit : « Je suis au désespoir, madame, que ma table ne puisse contenir un couvert de plus, ce qui me privera de l'honneur de vous avoir à souper. » Après ces douces paroles, elle lui tourna le dos et s'éloigna. La dame Bertaut, colorée d'un vif vermillon, confuse comme un loup pris dans le piége, jeta sur moi deux gros yeux enflammés de colère, soupçonnant bien que je l'avais desservie. Cependant, s'armant d'audace, elle attendit, pour s'éclipser, que tout le monde eût défilé dans la salle à manger; alors elle courut verser son désespoir et sa rage dans le cœur de son époux.

Le lendemain, vers le midi, il vint chez moi : j'étais encore dans les bras de Morphée, car je m'étais couchée à l'heure où bergers et bergeres conduisent leurs troupeaux dans les champs. Il me fait éveiller, renvoie ma femme de chambre, tire mes rideaux avec une vivacité alarmante : il m'ef.rava; je saisis le cordon de ma sonnette, en criant : « Qui est là, que demandez-vous? — C'est moi, oui, moi-même, rassurez-vous. Je viens vous dire.... » Il était si troublé, qu'il ne pouvait parler. « Je viens vous dire que vous êtes une impertinente. — Ce n'était pas la peine de m'éveiller pour cela. — Vous n'avez ni cervelle, ni jugement, ni respect pour votre famille. — C'est-à-dire pour votre femme; j'en conviens : on ne peut pas la respecter moins. — Vous êtes furieuse; vous lui en voulez, parce qu'elle est plus jolie et plus jeune que vous. — Non, je vous jure; je n'envie ni sa beauté, ni sa ennesse de quarante ans. — Cela est faux, elle n'en a que trente-deux. — J'en suis ravie; elle fait bien de s'en tenir là. — Votre intendante est une mal-apprise, d'avoir traité la femme de M. Bertaut, ancien échevin, avec tant d'insolence. — Apparemment qu'elle avait ses raisons. — Elle s'avise de faire la prude, la précieuse; est-ce que tout le monde ne sait pas, hors son benêt de mari, qu'elle a un amoureux, et, qui pis est, un abbé, un homme d'église? Et vous, ma sœur, si vous n'en avez plus, ce n'est pas votre faute; on sait que dans votre jeunesse les galans ne vous manquaient pas. — Oui, c'était le bon temps; ma belle-sœur vivait, et j'avais un frère sensé, honoré dans le monde, bon père de famille..... Mais si vous n'avez rien de mieux à m'apprendre, laissez-moi dormir. — Pardonnez-moi; je viens vous rendre vos cinquante mille francs que je faisais valoir; je ne veux plus me mêler de vos affaires : M. l'intendant pourra vous les placer. Les voilà, madame, en bons papiers; faites m'en le reçu. — Rien n'est plus juste. » J'ai sonné : l'on m'a apporté de l'encre et du papier; je lui ai donné son reçu, et il est sorti brusquement en me disant : « Adieu, madame, il fera beau quand je vous reverrai. — J'en doute, car vous amenez plutôt l'orage que le beau temps. » Je crois en

[1] Ils sont d'un nommé Gringore, auteur du seizième siècle.

effet que nous ne nous reverrons pas de sitôt. Cela m'afflige : j'ai aimé mon frère, et je l'aime encore. Une malheureuse créature l'a perverti, ensorcelé : il lui sacrifie tout; parens, amis, fortune, honneur : pour lui ouvrir les yeux il faudrait un miracle, et par malheur ils sont passés de mode.

Mais, mon cher neveu, armez-vous de courage et de philosophie : j ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Julie, la fidèle Julie m'a fait savoir, dans un petit billet, que mon frère a fait hier son testament, je ne sais en faveur de qui, sans doute de son odalisque chérie; mais ma pauvre nièce est déshéritée. Quelle injustice! Ne lui en parlez pas, ou ménagez-lui la nouvelle. Quant à vous, je vous crois assez de fermeté et de raison pour savoir vous passer d'opulence, lorsque vous jouissez d'une honnête médiocrité.

Di nubi si funeste
Tutò l'orror manco;
E a vincerlo basto
Sola una stella.

Blanche doit être cette étoile qui doit dissiper tous les nuages qui planent sur votre tête.

Julie voulait refuser votre montre; mais l'ornement des cheveux l'a fait accepter avec un vif plaisir. A propos de montre, je dois vous dire que la derniere heure de la dame Bertrand, cette confidente intime de la femme Philippine, a sonné hier matin; elle est partie pour l'autre monde, bien confessée, bien préparée. Je ne sais trop ce que Dieu fera de son âme : j'opine pour qu'il la loge dans les limbes,

Devers la lune où l'on tient que, jadis,
Était placé des fous le paradis.

Dites pour elle le *Domine, salvum fac regem*. Adieu, j'embrasse mes enfans.

LETTRE LIX.

MADAME DELMONT A SA TANTE

Réponse sur la perte de l'héritage. Éloge de Tissot.

Vous me connaîtriez mal, ma chère tante, si vous me croyiez vivement affectée de l'injustice du testament de mon père. J'imagine que je saurais jouir des dons de la fortune; mais je me flatte aussi d'avoir assez de raison et de philosophie pour savoir me contenter de la médiocrité. Adolphe me contait que l'abbé Terrasson ayant vu sa fortune renversée avec le fameux système, dit philosophiquement : « Me voilà tiré d'affaire, je revivrai de peu; cela m'est plus commode. » *Ed anche io,* je saurai m'accommoder à ma situation D'ailleurs, n'ai-je pas été élevée à l'école de l'adversité? Ce qui m'afflige vivement, c'est l'inflexibilité de mon père : je gémis sur lui; je pleure sa destinée, sa vieillesse flétrie par une société indigne, qui éteint en lui les doux sentimens de la nature, et le sépare d'une sœur, d'une fille, d'une famille, qui l'aimaient : voilà ce qui obscurcit les jours de mon printemps. Adolphe, en m'annonçant la perte de mon héritage, a cru devoir user de détours et de phrases préparatoires; mais, loin de me rassurer, il m'a fort effrayée. « Mon père est mort! me suis-je écriée. — Non, il se porte bien; mais il vous a déshéritée par un testament » Je lui ai répondu, en riant : « M'a-t-il déshéritée de mon ami? » Et là-dessus de nous embrasser, de nous dire les choses les plus tendres; et comme la langue française est très stérile en expressions affectueuses, nous nous servons de la langue italienne, bien plus féconde, bien plus expressive.

Pour nous consoler de la perte de la succession paternelle, nous nous disons : « Peut-être si nous étions plus opulens, moins battus par l'orage, nous nous aimerions moins. L'âme a besoin de secousses pour ne pas s'endormir dans le sein du bonheur. »

Adolphe eut, l'autre jour, une légère indisposition; je crois qu'il se l'est donnée pour avoir le plaisir de se faire traiter par le fameux Tissot.

Il alla chez lui : l'anecdote est plaisante. Une vieille servante ouvrit la porte, et lui dit que son maître était sorti. « Mais si vous venez le consulter sur quelque maladie, vous perdrez votre argent et vos peines. Il y a vingt ans que j'ai mal à l'estomac, jamais il n'a pu me guérir. » Nous avons ri beaucoup, avec Tissot lui-même, de cette naïveté.

Nous l'avons vu plusieurs fois; il a même dîné chez nous avec nos Anglais. Sa conversation est d'autant plus intéressante, que ses connaissances ne sont pas renfermées dans les limites de son art; elles s'étendent sur toutes les branches de la littérature. Ses vertus, son humanité, égalent son savoir. Mais Delmont demande la plume : que sa volonté soit faite.

Apostille de Delmont.

« Ne soyez pas étonnée de ce petit panégyrique de Tissot; sans doute il est mérité : mais la sensible Blanche se pique de reconnaissance. Ce fameux Esculape lui a dit, « J'avoue, madame, que je craignais un peu l'instruction chez les femmes; mais vous m'apprenez que lorsqu'elle est voilée par la modestie, c'est le coloris du tableau : c'est celui du Corrège. »

« Quant au testament de Bertaut, notre philosophie, disons plutôt, modestement, notre bonheur, nous élève au-dessus des richesses. Que notre amour nous reste; nous ne le troquerions pas contre l'opulence de Crassus. Pauvre Bertaut! c'est lui qui peut dire :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!...

LETTRE LX.

ADOLPHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Mœurs de Lausanne. Liaison avec Gibbon. Anecdote de Diderot.

La ville de Lausanne est l'asile du repos et de la paix : la société y est plus aimable qu'à Genève, où les misérables disputes de politique contristent les esprits. Les Lausannais ne sont occupés que de leurs plaisirs; aussi la joie y est une plante indigène : on rit et l'on jouit. Grande leçon pour ces prétendus Lycurgues qui, au nom de la liberté et de la démocratie, excitent des orages et veulent fonder le bonheur sur des débris et des ruines! Les hommes accoutumés à une vie douce, tranquille, préfèrent leurs jouissances et leur repos aux illusions d'une liberté toujours idéale. Montaigne a dit : « Ces grandes altercations de la meilleure forme de la société, de règles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de l'esprit. » Il cite à ce sujet le quatrain de Pibrac :

Aime l'état tel que tu le vois estre :
S'il est royal, aime la royauté :
S'il est de peu, ou bien communauté,
Aime-le aussi; car Dieu t'y a fait naître.

« Ainsi parlait, continue Montaigne, ce bon M. de Pibrac, que nous venons de perdre, qui avait un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si douces! »

Les Lausannaises sont jolies, et ont cette nuance de coquetterie qui rend l'esprit aimable, sans altérer les mœurs. Mais ce qui ternit leurs agrémens, c'est l'amour du jeu qui a succédé à celui du bel-esprit. Vous savez que l'aimable Pandore ne peut tenir les cartes sans être tourmentée des vapeurs soporifiques; quand je lui représente la nécessité de se prêter à l'amusement des autres, elle me répond qu'elle n'est pas plus maîtresse d'aimer le jeu que Jean-Jacques n'est le maître d'aimer les visites, et moi les sermons.

L'affectation est le péché originel des Lausannais; ils affectent le luxe, la noblesse, l'esprit; ils aspirent à s'élever, à enfler leur existence aux yeux des autres. La noblesse aime mieux se nourrir d'orgueil et s'amaigrir de privations, que de s'enrichir par le commerce; mais leur enjouement, leur vivacité demandent grâce pour ces légères imperfections.

Nous avons lié connaissance avec un savant, vrai philosophe; car il a quitté la ville brillante de Londres, où il était considéré, fêté, où il pouvait prétendre aux grands emplois, pour jouir, à Lausanne, d'un air pur et d'un calme philosophique. Ce savant est Gibbon, auteur *de la Décadence et de la chute de l'empire Romain*; bel ouvrage, dont les premiers historiens de l'Europe, Hume et Robertson, parlent avec éloge. Nous lui avons donné à dîner, et il nous l'a rendu. La société de Blanche lui plaît infiniment; il prétend que sa figure et son esprit ont beaucoup d'analogie, que l'un et l'autre respirent la facilité et le charme des grâces. Il vient la voir presque tous les jours; il a une mémoire très heureuse, sa conversation est instructive et amusante.

Gibbon a vécu long-temps à Paris; il a connu d'Alembert et Diderot, mesdames Geoffrin et du Bocage. Il trouvait la société de ce pays très agréable. Il était recommandé au comte de Caylus, mais il n'a pu le voir que très rarement: « Ce que j'attribue, nous disait-il, à son genre de vie. C'était un homme simple et d'une extrême bonté: il se levait de grand matin, courait tous les ateliers des artistes pendant le jour, et rentrait chez lui à six heures du soir, pour se mettre dans sa robe de chambre et s'enfermer dans son cabinet. » Au sujet de Diderot, Gibbon nous a conté une anecdote plaisante. « J'étais, dit-il, dans une petite loge aux secondes, à la Comédie-Française, où l'on jouait *Mahomet*: j'aperçus Diderot dans une loge peu éloignée de la mienne. Nous nous saluâmes. Au commencement de la pièce, ayant jeté les yeux sur lui, je vis qu'il se bouchait les oreilles avec les doigts, sans cesser cependant de regarder les acteurs, qui fixaient toute son attention. Dans l'entr'acte, il quitta cette position, ne la reprit que lorsque les acteurs reparurent, et ce jeu dura pendant toute la pièce. Je fis remarquer cette singularité aux dames avec qui j'étais: elles en rirent beaucoup; mais nous ne pûmes jamais deviner la cause de cette bizarre façon d'écouter une tragédie. Cependant, comme Diderot n'était pas fou, je supposai qu'il y avait dans cette conduite des motifs plus raisonnables qu'ils ne nous paraissaient. Le lendemain matin, je m'empressai d'aller le voir et de lui en demander l'explication. « N'est-il pas vrai, me dit-il, que vos dames ont ri à mes dépens, et m'ont gratifié d'une dose de folie? Elles auraient ri bien davantage si elles m'avaient vu pleurer, les oreilles fermées, aux morceaux pathétiques: mes voisins, qui m'avaient jusqu'alors regardés avec des yeux ébahis, en voyant mes larmes, m'ont cru tout-à-fait en démence. L'un d'eux n'a pu s'empêcher de me questionner; je lui ai répondu froidement que chacun avait sa manière d'écouter. Ce qui m'a le plus amusé, c'est la simplicité de quelques personnes qui ont voulu m'imiter, et qui s'étonnaient beaucoup de ne rien entendre les oreilles bouchées.— Pour moi, lui dis-je, si je n'avais bien connu le sage Diderot, j'avoue que je l'aurais pris pour un échappé des Petites-Maisons; mais votre conduite n'en est pas moins une énigme pour moi. — Je vais vous en donner la solution. Pour juger sainement de l'intonation des acteurs, il faut entendre le discours sans voir le personnage; et j'ai cru que, pour bien juger de leurs gestes et de leurs mouvemens, il fallait considérer l'acteur sans entendre le discours. J'ai beaucoup fréquenté les spectacles, je sais par cœur la plupart de nos bonnes pièces; voilà pourquoi je m'attendrissais aux morceaux pathétiques, quand les gestes et le mouvement répondaient au discours: mais j'ai vu, par cette expérience, qu'il y a peu de comédiens qui puissent soutenir une pareille épreuve; et si j'écrivais mes remarques, je les humilierais singulièrement. Pour venir à l'appui de mon expérience, je vous dirai que l'auteur de *Gilblas* et de *Turcaret*, le célèbre Lesage, était devenu si sourd dans sa vieillesse, qu'il fallait, pour s'en faire entendre, mettre la bouche sur son cornet, et crier de toute sa force: cependant il allait à la représentation de ses pièces, et n'en perdait presque pas un mot: il disait même qu'il n'avait jamais mieux jugé ses comédies et le jeu des acteurs que depuis qu'il ne les entendait plus. Je me suis assuré, par mon expérience, qu'il disait vrai. »

Gibbon aime et loue beaucoup la douceur, la liberté, l'aisance qui règne dans les cercles de Paris, agrément inconnu à l'antiquité, et encore ignoré des nations modernes. « Heureux effet, dit-il, du caractère léger et aimable des Français. A Londres, les maisons s'ouvrent avec peine; les liaisons se forment lentement: à Paris, on croit vous faire plaisir en vous recevant, et l'on s'en fait à soi-même. J'avais moins de sociétés à Londres que chez vous. »

Ce philosophe anglais, âgé de cinquante ans, est d'une grosseur prodigieuse: la nature indulgente, ou perfide, l'a doué d'un grand appétit. Il dîne et soupe régulièrement, et après chaque repas, il prend une grande tasse de café. Je n'ose me flatter qu'il parvienne à une grande vieillesse [1].

Nous lui demandâmes, l'autre jour, s'il n'avait jamais eu envie de s'associer une compagne qui fît les honneurs de sa maison. « Depuis mon séjour ici, dit-il, j'ai beaucoup vécu dans la société des femmes: j'ai trouvé une demi-douzaine de beautés dont je serais presque amoureux, sous des rapports différens. J'aimerais l'une comme maîtresse, l'autre comme connaissance infiniment agréable; je m'attacherais volontiers à une troisième par les nœuds de l'amitié, à cause de la bonté de son naturel; une quatrième me conviendrait pour représenter avec grâce et dignité au haut de ma table, et à la tête de ma famille; une cinquième, comme économe et femme de charge; et la dernière, comme excellente nourrice. Que je trouve toutes ces qualités réunies en une seule, je m'offre pour époux, et l'on me rendra justice en me refusant

[1] Gibbon est mort, le 16 janvier 1794, d'un hydrocèle.

— Je vois que vous pensez à peu près comme le bon La Fontaine:

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucun d'eux ne me tente.

Sa méthode est de travailler le matin, et de donner l'après-dînée à la société. Il nous assura, ce qui serait difficile à croire si sa véracité n'était pas reconnue, qu'il avait livré à l'impression cinq volumes in-4° [1] sur son premier manuscrit, sans l'avoir mis au net et l'avoir montré à personne [2]. « Aussi, disait-il, mes défauts et mes mérites m'appartiennent exclusivement. — Vous n'imitez pas, lui dis-je, Pline et Tacite, qui se consultaient sans cesse sur leurs ouvrages, et recevaient les conseils de leurs amis. »

Il aime les jeux de commerce, les plaisirs de la bonne compagnie « Je ne demande, dit-il, à la société que des égards et de la politesse; c'est dans les livres que je puise mes connaissances. Mes amis de Londres combattaient vivement mon projet de transporter mes dieux et ma bibliothèque à Lausanne, m'assurant que je serais fort *désappointé* dans ma spéculation de repos et de bonheur; mais j'avais ce dessein dans le cœur autant que dans la tête, et je n'ai point été trompé. Ma connaissance du monde n'a servi qu'à me convaincre qu'une capitale, une multitude peuvent contenir beaucoup moins de sociétés véritables, que le petit cercle d'une jolie retraite. Voilà une année rapidement écoulée depuis mon arrivée à Lausanne, sans avoir eu aucun regret à mon émigration. Ma vie actuelle, sans manquer d'ornemens, brille de sa propre lumière. Ma bibliothèque domine, par trois belles fenêtres, sur une perspective sans bornes, de vignes, de champs, de montagnes, et du lac (48). Une bonne table, un jardin charmant ne sont pas, pour le bonheur de ce monde, des ingrédiens à mépriser. Je pense comme Pomponius Atticus, que je ne vous citerai pas en latin [3], qui, malgré ses richesses, fut l'homme le plus économe en choses superflues, en édifices, mais qui eut soin pourtant de se loger commodément, et d'orner sa maison de tout ce qu'il y avait de plus agréable et de plus utile. Quant au point essentiel, qui est l'amitié, j'ai un ami avec lequel je vis dans l'intimité depuis vingt-huit ans [4]. Je conviens cependant que tous les momens de la vie domestique, même entre époux qui s'aiment tendrement, n'ont pas la douceur de la lune du miel [5]. Mais il faut apprendre à se supporter mutuellement, à se pardonner son humeur et ses défauts respectifs : c'est peut-être ce que l'on apprend le plus difficilement. »

Ici, je salue ma chère tante; elle voudra bien m'excuser si je la quitte pour Blanche; d'ailleurs j'ai tout dit.

[1] Aussi l'on dit que sa réputation baisse en Angleterre, que son style surtout n'est pas estimé.

[2] On assure que Rétif de la Bretonne, écrivain fécond, étant compositeur d'imprimerie, a donné au public des ouvrages que sa plume n'a jamais écrits : il imprimait à mesure qu'il composait. Mais aussi quel style!

[3] Nam cum esset pecuniosus, nemo illo minus fuit emax, minus edificator, neque tamen non imprimis bene habitavit omnibusque optimis rebus usus est : elegans non magnificus, splendidus non sumptuosus, omni diligentia munditiam non affluentem affectabat. Suppellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset.

(*Cornelius Nepos.*)

[4] M. d'Yverdun, de Lausanne.

[5] Expression orientale du premier mois du mariage.

LETTRE LXI.

ADOLPHE A SA TANTE.

De Lavater.

Puisque mon aimable tante veut bien m'écouter, je vais lui faire le récit d'un long dîner chez M. Gibbon, et d'une journée charmante passée avec nos deux Anglais et le colonel Tolimson, qui revenait de Zurich, où il était allé visiter le célèbre Lavater, et étudier sous lui; car ce colonel a une inclination décidée pour le système de ce grand maître en physionomies. Il paraît très content de son voyage et de son héros. Voici ce qu'il nous en a raconté.

« En arrivant à Zurich, je m'empressai, comme tout étranger, d'aller voir ce favori d'Épidaure. Il accueille les voyageurs avec beaucoup de facilité. J'avais une lettre pour lui, ce qui m'attira une distinction particulière. Il me reçut dans sa bibliothèque, où il a rassemblé une foule de gravures et de portraits, objets de ses études sur l'expression de la figure humaine.

« Jean-Gaspard Lavater est un vieillard vénérable. Son visage est long et effilé; ses traits sont prononcés, son front sillonné; il est grand, mince : il y a de l'intérêt dans sa physionomie, et parfois de la mélancolie, lorsqu'il est occupé de quelque idée grave; mais quand il sourit, elle prend une expression de douceur et de finesse. Sa conversation est attachante; il a une éloquence simple, une franchise aimable. Comme il ne sait pas la langue anglaise, je lui parlai en français. Il s'exprime dans cet idiome avec quelque peine; mais dès qu'il est embarrassé pour le mot, il en emprunte de l'allemand. On prétend que ces mots tudesques sont la plupart des épithètes composées, d'une énergie singulière, qu'il crée lui-même. Il me dit qu'après Dieu, il ne connaissait rien d'aussi respectable que le temps, qu'il regardait comme le trésor le plus précieux de l'homme, et la perte de ses moindres parties, comme une grande inconduite. Corneille a dit comme Lavater :

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.

Mais il y a tant de gens qui ne perdent rien en perdant leur temps, qu'on ne peut leur en faire un crime. Lavater se lève tous les matins à cinq heures; et quoique son appétit l'invite à déjeuner tout de suite, il a pour principe de mériter ce repas par quelque travail, afin de sauver cette portion de sa journée, si des circonstances imprévues viennent le détourner. Il a été trente ans ministre du saint Évangile à Zurich. Il s'entretint avec nous et quelques étrangers sur la religion, sur les consolations et les espérances qu'elle donne. Il en parle avec enthousiasme; on voit qu'elle remplit son cœur et l'anime du besoin de la vertu, de l'humanité, de la piété. Quand les étrangers voulurent se retirer, il les pria d'écrire leurs noms et le lieu de leur séjour sur un registre destiné à cet usage

« Lorsque nous fûmes seuls, je lui dis qu'à l'exemple des anciens Grecs qui voyageaient dans l'Égypte, dans la Chaldée et dans l'Asie, pour acquérir des connaissances, je venais en chercher auprès du philosophe de Zurich, et me perfectionner dans l'étude des physionomies, pour laquelle je me sentais une vive inclination. Il sourit à ces mots, et me prenant par la main, il me dit : « Asseyons-nous. Vous avez lu mon *Traité de la physionomie?* — Oui

très souvent. — Il a été traduit en plusieurs langues, et j'en prépare une belle édition, avec cent cinquante gravures. Chaque homme a un trait distinctif du visage qui se trouve toujours le même dans un caractère semblable. La forme de la tête, les mouvemens des bras, le coloris des chairs, sont des signes qui font deviner l'énigme du cœur humain. Porta, auteur moderne, a traité des ressemblances des animaux avec les hommes; et il prouve, par maintes citations d'anciens philosophes, que ceux qui ont quelque chose de l'air des animaux, ont de l'analogie avec leur caractère[1]. Je suis de l'avis de Porta : il est incontestable que chaque être a sa physionomie, et j'en juge par ce principe : ceux qui excellent dans un art, décident, au premier coup d'œil, des défauts ou de la perfection de l'objet de leurs études. Un bon jardinier devine, à la première vue, la maturité du fruit; et si, comme le dit Aristote, les chasseurs connaissent la bonté des chiens par l'inspection de leur figure, pourquoi les physionomistes ne jugeraient-ils pas des qualités des hommes par la réunion des traits de leurs visages? La physionomie est un miroir fidèle qui ne peut tromper; on y aperçoit jusqu'aux efforts que l'on fait pour se cacher. Les hommes se contredisent dans leurs discours; leurs actions dépendent des circonstances : mais les changemens qu'amène la fortune ne sont qu'extérieurs; leur caractère reste immuable; la métamorphose n'est qu'apparente. Le hasard m'a fait connaître que j'avais quelque talent pour lire dans les physionomies; j'ai cherché à le perfectionner, je crois avoir réussi. Il y a dans cette connaissance des plaisirs infinis, tirés de la diversité des caractères, plus variés peut-être que les visages : on ne s'ennuie jamais avec ce goût-là. Un jour un Allemand combattait mon système : « Ce n'est pas, lui dis-je, la faute de la nature et de mes principes, si vous ne voyez pas le résultat des physionomies; n'en concluez pas que la chose n'est point ; dites que vous ne la voyez pas, et je vous aiderai à voir. Dans Athènes, jadis existait un certain Zopire, grand physionomiste. Des disciples de Socrate, pour éprouver son habileté, l'amenèrent à leur maître, inconnu à cet homme. Zopire, après avoir bien examiné les traits de son visage, dit que c'était le vieillard le plus enclin aux femmes et à l'ivrognerie qu'il eût jamais vu. Les disciples de Socrate éclatèrent de rire de la prétendue sottise du physionomiste; mais Socrate leur dit qu'il ne se trompait pas; que son naturel l'aurait entraîné vers ces deux vices, s'il ne les avait combattus par les préceptes de la philosophie (49). » Lavater me cita ensuite des passages d'Aristote, de Jésus-Christ, de Salomon, de La Chambre, de Baptiste Porta, et d'autres auteurs dans les livres desquels il prétend avoir puisé une partie de ses connaissances sur les physionomies. C'était l'heure de son dîner : il m'invita, je ne pus accepter, et je lui demandai la permission de revenir le lendemain avec un compagnon de voyage.

« Je revins en effet avec un Hambourgeois dont je tairai le nom. Je priai Lavater, tout bas, d'observer la physionomie de cet homme, et de m'en dire son avis lorsqu'il serait sorti. Notre conversation roula sur les différens peuples de l'Europe. Lavater nous parla des dames anglaises et françaises. Il sépare les Anglaises en deux classes : « L'une, dit-il, est imprudente, hardie, altière; l'autre est un composé d'anges pétris de douceur et de perfection. » Il convint de l'amabilité des Françaises; mais, à quelques exceptions près, il n'en avait vu aucune dont les traits prononcés annonçassent un caractère particulier. Il prétend qu'un Anglais peut entendre une vérité courageuse sans s'offenser, et qu'un Français ne la pardonne que revêtue de grâce et de sensibilité; que l'Allemand, dans ses voyages, cherche l'érudition, et jamais l'homme ignorant. Le Français étudie l'homme qu'il observe avec sagacité; l'Anglais ne s'occupe ni d'esprit, ni de savoir, ni de sensibilité; il cherche le bon sens et la probité. Selon lui, la figure de Sterne se rapproche des traits du diable ; son cœur n'a jamais éprouvé les sentimens délicieux qui respirent dans ses ouvrages. Jean-Jacques est un être manqué, inachevé, inconcevable, susceptible de tout genre d'impressions, n'ayant ni sentimens, ni opinions réellement à lui; on peut le regarder, ainsi que Sterne, comme des pièces rares, étonnantes, et de nature démoniaque. Voltaire est un composé d'ironie, de finesse, d'esprit, sans caractère et sans génie[1]. « Regardez, nous dit-il, ce portrait; c'est celui de Diderot. Son front large, découvert et mollement arrondi, porte l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond; mais j'y reconnais les traces d'un caractère timide et peu entreprenant (50). « Le Hambourgeois s'étant retiré, resté seul avec Lavater, je lui demandai le résultat de ses observations sur sa physionomie. » Cet homme, me dit-il gravement, est-il votre ami? — Non, c'est une connaissance de voyage, et nous allons nous séparer bientôt pour ne nous revoir, je pense, que dans la grande vallée de l'autre monde. — Tant mieux, je serais fâché qu'il y eût quelque liaison d'amitié entre vous deux. Le fond de son teint est un peu livide, ses yeux sont petits et enfoncés, malades et presque fermés quand il rit; son rire n'est pas beau, il ouvre trop la bouche, il y a même de la causticité dans sa façon de rire : sa bouche fermée lui donne un air rechigné; il a le nez tout d'une venue, et son visage est triste. Voici les conséquences que je tire de ce portrait. Je crois que cet homme est dominé par l'envie; il est jaloux des talents des autres et du bien qu'ils font : il doit être intéressé et flatteur, se vanter des qualités qu'il n'eut jamais. Son esprit est médiocre; l'intérêt doit le rendre d'un commerce assez doux, quoique la douceur ne soit pas l'essence de son caractère; il est plus poltron qu'il n'est humain; sa façon de rire annonce un esprit peu juste. Gardez-vous de le consulter sur ce que vous devez penser des autres, il ne vous en donnera que des idées fausses; il ne peut croire à la bonté des hommes; il pense gagner à les supposer méchans. »

« Depuis ce rapport de Lavater, continua le colonel, j'ai étudié plus attentivement cet homme, et je lui ai trouvé la plupart des vices que le physionomiste lui attribuait. » Gibbon lui demanda si la physionomie de Lavater annonçait ses talens, cette perspicacité qui lui faisait pénétrer tous les caractères. « Voici le jugement que je portai de lui à notre seconde entrevue. J'avais vu, sans émotion, plusieurs hommes célèbres, et je n'avais pas trouvé dans leur commerce cet enchantement que leur nom inspire (51). Lavater seul a surpassé mon attente : il n'existe peut-être aucun homme dont l'imagination soit plus brûlante et la

[1] On prétend que le grand Condé avait la physionomie d'un aigle, et qu'il aimait à l'entendre dire.

[1] Sans caractère, passe; ne disputons pas : mais sans génie! l'auteur de si belles tragédies, de *la Henriade*, de *la Pucelle*, etc.

sensibilité plus profonde ; son langage est d'une naïveté populaire ; cependant il entraîne, il subjugue : ses manières sont négligées, mais une sorte de simplicité et de grâce les rend tout-à-fait séduisantes ; sa figure n'est pas régulière, mais elle semble cacher quelque chose de grand et de beau ; on voit son âme à travers le voile ; son regard est d'une vivacité, d'une franchise qui inspire à la fois la crainte et l'espérance. Je l'ai vu dans l'intérieur de sa maison, de son ménage, au milieu de ses délassemens ; partout je l'ai trouvé simple, grand et intéressant. Il est bon époux, père tendre, pasteur zélé, ami fidèle et généreux. On a beau critiquer son système ; le doute cesse quand on l'entend, et l'on ne peut être son ami sans devenir son disciple : c'est ce qui m'est arrivé. Je vous ai dit qu'il s'exprimait mal en français : mais quand il parle de son étude favorite, c'est avec une chaleur, une expression tout-à-fait entraînantes.

« Ce philosophe a fait plusieurs ouvrages. Il débuta fort jeune par un recueil de poésies lyriques ; il a composé de nombreux sermons, un poëme intitulé *le Messie*, des relations de voyages ; mais ce qui a le plus étendu sa célébrité, c'est son *Traité de la physionomie*.

« Sa petite habitation est décorée par la simplicité et la propreté ; sa bibliothèque est peu considérable : il aime les tableaux ; il ne se lasse point d'étudier, de contempler une tête de Jésus-Christ de Carlo Dolce, où est peinte la résignation d'un Dieu de charité, mourant pour le salut des hommes (52).

« Vous êtes donc bien persuadé, dit Gibbon à son compatriote, que la science de Lavater n'est point un charlatanisme ? — Non, assurément : je me suis formé à l'école de ce grand maître (53), et je me suis rarement trompé dans ses divinations. »

Blanche demanda à Tolimson si la laideur amère du visage n'était pas un pronostic certain de la laideur de l'âme. « Je n'en doute pas ; cependant, il faut y prendre garde, il y a des figures choquantes du premier coup d'œil, qui, observées attentivement, ont une teinte d'intérêt et de bonté qui présage la beauté de leur âme ; mais ces exceptions sont rares. » — « Cependant, lui dit Gibbon, si votre art n'est pas conjectural comme celui de la médecine, je crois que les femmes doivent mieux se connaître en physionomie que les hommes, parce que, moins occupées de sciences, l'étude n'émousse pas chez elles cette délicatesse de sentiment, ce tact fin qu'elles ont reçu de la nature. Voilà pourquoi je n'aime pas les femmes savantes ; ce sexe, doué de beaucoup d'esprit naturel, perd, par l'étude, en agrément, ce qu'il croit gagner par l'instruction. Le savoir, même chez les hommes, souvent obscurcit leurs lumières ; j'ai vu des femmes ignorantes raisonner avec plus de justesse que des philosophes qui avaient étouffé leur esprit sous l'entassement de leurs études. L'érudition la plus estimable est celle qui orne l'esprit sans affectation et sans effort, et je n'ai vu cette science que très rarement et seulement chez les femmes. »

Voilà, ma chère tante, bien du verbiage ; mais vous m'avez ordonné de vous communiquer tout ce que je verrais, tout ce que j'entendrais, jusqu'à mes arrière-pensées, et j'obéis ; d'ailleurs, quand je vous écris, mon cœur échauffe ma tête ; mes souvenirs se réveillent ; mes idées se succèdent, se pressent, ma plume suit le torrent ; et si mon griffonnage peut vous amuser, je ne dirai pas comme Horace, que j'irai donner du front contre les cieux ; mais je me croirai aussi heureux qu'Alcibiade l'était lorsque ses chevaux triomphèrent aux jeux olympiques.

LETTRE LXII.

A MADAME DE SAINT-OMER ;

(COMMENCÉE PAR BLANCHE ET FINIE PAR DELMONT).

Du Crétinisme. De Sion. Du Valais.

Nous voici, ma chère tante, à Sion, où je suis arrivée comme le pigeon de La Fontaine,

> Tirant l'aile et traînant le pied,
> Demi-morte, demi-boiteuse ;

mais sans maudire ma curiosité. J'ai beaucoup marché, à la tête de ma troupe, obombrée d'un grand chapeau de paille. Ces messieurs admiraient ma vigueur, mon agilité, et même ma taille. Leurs éloges soutenaient mes forces et mon audace. Vous dirai-je quels objets hideux et tristes j'ai vus à Villeneuve, bourg situé entre des montagnes élevées : le soleil descendait du ciel lorsque nous le traversâmes ? Tous les êtres soi-disant raisonnables étaient dans les champs, occupés de leurs travaux : nous ignorions que les seuls imbéciles peuplaient alors cette solitude. Adolphe demande au premier venu le nom du village ; il ne répond point : il en interroge un second, un troisième ; même silence, ou bien ils proféraient des sons inarticulés. Jugez de notre étonnement, et puis de notre rire. Ces malheureux nous regardaient avec des yeux stupides ; leurs goîtres énormes, leurs grosses lèvres entr'ouvertes, leurs épaisses paupières, leur ganache pendante, leur teint basané, mêlaient à ma surprise une impression de pitié et de tristesse : je croyais voir des animaux sous les traits de la figure humaine. Je sortis de Villeneuve, emportant cette impression, qui ne s'effacera pas de sitôt de mon souvenir. Qu'ont fait ces malheureux pour être ainsi déshérités de la nature ? et qu'ont fait ces hommes, doués d'une âme raisonnable, qui sont livrés aux douleurs aiguës de la goutte, de la pierre, et à tant d'autres maux ? Mais, pour éloigner ces idées qui m'attristent et me confondent, je cède la plume à Delmont : les hommes ne s'apitoient pas si aisément.

Suite par Delmont.

Qu'ont fait ces hommes, dites-vous, exposés à tant de souffrance ?

> Demandez-le à celui qui nous donna la vie.

Voilà la réponse que je fais aux *pourquoi* de Blanche sur les malheurs et les maux qui investissent la pauvre humanité : tant de grands philosophes ont manqué le mot de cette énigme, que je ne me flatte pas de le trouver. Mais je veux vous parler des crétins et de notre voyage.

Les crétins réunissent à la figure la plus hideuse, la plus dégoûtante, l'absence totale des facultés intellectuelles : leur inertie est extrême ; ils ne sont capables d'aucun mouvement spontané, excepté celui de la déglutition. Il en est que l'on fait manger comme des enfans nouveau-nés. Il y a des goîtres depuis la grosseur d'une noix jusqu'à celle d'un pain. Selon un médecin du pays, les goîtres naissent quelquefois avec l'individu : ces excroissances, parvenues à une grandeur démesurée, gênent la respiration, et jettent ces malheureux dans l'indolence et l'idiotisme. J'ai remarqué, parmi ces crétins ou idiots, une gradation sensible : les sourds n'ont

qu'une sensibilité purement animale; d'autres, plus animés, ont un crépuscule de raison. Tous les Valaisans ne sont pas également frappés de cette infirmité, qui est particulièrement endémique dans le Bas-Valais.

Ces crétins me paraissent une race d'hommes dégénérée: leur taille moyenne est de quatre pieds; on en voit de trois pieds et demi; très peu excèdent quatre pieds et demi. Ils sont boursouflés, joufflus; ils ont le visage large et plat, les yeux éteints, le nez écrasé, les lèvres décolorées, le teint livide, jaunâtre, tirant sur le vert; leurs chairs sont molles: ils marchent en se balançant, se soutiennent à peine; leurs sens sont émoussés et presque obtus. Il en est qui n'ont jamais bougé de la même place, immobiles comme des végétaux ou des huîtres: en effet, leur âme paraît privée de sentimens et d'idées, comme certaine espèce d'animaux. Au reste, ils ne sont point malheureux, puisque leurs facultés sont éteintes: grand sujet de réflexion! Un crétin a peut-être joui d'une existence plus douce que celle de Voltaire et de Jean-Jacques.

C'est une opinion générale que les goitres proviennent de l'usage de l'eau de neige. Ce n'est pas l'avis de milord; car, dit-il, dans plusieurs parties de la Suisse, l'eau qui coule des glaciers est la seule boisson des habitans, et cependant ils sont exempts de cette infirmité. Je pense que plusieurs causes morales et physiques se réunissent pour produire cette difformité: la qualité des eaux croupissantes, la chaleur excessive des vallées, et l'inconcevable paresse du peuple, qui se résigne indolemment, sans recourir à des remèdes. C'est ainsi qu'en Égypte les Turcs s'abandonnent à leur destinée, sans prendre la peine d'opposer des barrières aux irruptions de la peste. Sans doute les causes qui engendrent les goitres influent beaucoup sur l'idiotisme. La négligence de l'éducation est une des causes morales de cette imbécillité: la classe inférieure du peuple néglige ses enfans, qui vivent à l'instar des animaux: comme eux ils se vautrent dans la boue, se rassasient et se désaltèrent de tout ce qu'ils trouvent; dans l'hiver, ils restent accroupis toute la journée dans une chambre à poêle.

On nous assure ici que depuis quelques années le nombre des personnes affligées de goitres et d'imbécillité diminue considérablement. On attribue cet heureux changement à deux causes: la première est le desséchement des eaux stagnantes, voisine des habitations; la seconde est l'usage adopté de faire nourrir les enfans sur les montagnes. On dit que le peuple, malgré toutes les lumières dont on veut l'éclairer, regarde ces automates comme des êtres privilégiés par le ciel; il les nomme *bonnes âmes de Dieu, nettes de péchés*, et les parens les préfèrent à leurs autres enfans, parce qu'ils les regardent comme assurés du bonheur de la vie future: tel est le rapport de divers voyageurs; mais j'ose en douter. Ce qui m'a paru vraisemblable, c'est que l'innocence et la d uceur de ces idiots inspirent l'intérêt et la compassion. Vous ne serez pas fâché, ma chère tante, de savoir ce que dit le chanoine Paw des crétins, dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains*.

« On ne saurait mieux comparer les blafards de l'isthme des Dariens, leur dégénération, leur état, qu'à ceux des crétins: ils sont sourds, muets, presque insensibles aux coups, et ils portent des goitres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils ne sont ni furieux ni malfaisans; ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour les besoins physiques, et ils s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitans du Valais regardent les crétins comme les anges tutélaires des familles, comme des saints: on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on cherche à les amuser, à satisfaire leurs appétits. Les enfans n'osent les insulter, et les vieillards les respectent: ils naissent crétins, et les années n'apportent aucune diminution à leur abrutissement. Le signe extérieur du crétinisme est un engorgement dans les glandes du cou. Cependant tous ceux qui ont des goitres ne sont pas des crétins et des idiots: il y a des gens d'esprit affligés de cette maladie, qui n'est que l'effet du relâchement de la fibre: cependant on trouve dans le Valais, dans la vallée d'Aoste et dans la Maurienne, diverses nuances de cette infirmité. On voit des crétins qui ne profèrent que des sons articulés, d'autres qui balbutient des mots, d'autres qui, sans avoir l'usage de raison, apprennent comme les singes, par imitation, à vaquer à certains travaux de la campagne ou du ménage; plusieurs même se marient.

« Il paraît que c'est surtout dans l'enfance que se détermine cette maladie; car ceux qui en ont été exempts jusqu'à leur dixième année ne la redoutent plus. Les étrangers qui s'établissent dans le pays n'en sont point attaqués; mais leurs enfans y sont sujets comme les indigènes. »

M. de Saussure n'attribue le crétinisme ni à la crudité des eaux, ni à la mauvaise nourriture, ni à la débauche, puisque cette infirmité n'existe plus à cinq ou six cents toises au-dessus de la mer, ni dans les plaines, où cependant les eaux de neige, la misère et l'intempérance se trouvent également.

« Il faut, dit-il, chercher la cause du crétenisme dans la chaleur et la stagnation de l'air renfermé entre les montagnes qui entourent ces vallées; et ce qui prouve l'influence de la chaleur, c'est qu'en général, dans les vallées un peu larges, comme celle du Rhône, couvertes d'habitations des deux côtés, les villages les plus exposés au soleil, qui reçoivent ses rayons di ects ou réfléchis par des rochers, sont plus attaqués du crétinisme que les villages situés au nord. D'un autre côté, la chaleur seule ne produit pas cette maladie, puisque les plaines des pays méridionaux, brûlées par des chaleurs suffoquantes, ne la connaissent point. Il paraît donc que l'air, renfermé dans de profondes vallées, réchauffé par le soleil, contracte un genre de corruption dont la nature ne nous est pas connue: cet air chaud et corrompu agit principalement sur les fibres tendres des enfans, et y produit un relâchement d'où résulte ce gonflement, cette atonie qui est le caractère spécifique de cette maladie. On voit des goitres en Angleterre, à Sumatra, et dans quelques îles situées sous la ligne, mais seulement dans les vallées. »

Ce qui manque, selon moi, dans le Valais, c'est un hôpital tel que celui de la nouvelle Carthagène, dans lequel on enferme les gens attaqués de la lèpre, maladie endémique de ces climats, occasionée par la continuité des grandes chaleurs. Dans cet hopital, femmes, hommes, enfans, occupent une enceinte spacieuse, où chacun a son logement, un jardin proportionné à sa fortune: on permet le mariage à ces hospiciés, aussi avides des plaisirs de l'hymen que les crétins du Valais.

J'ai dit que les gens aisés du Valais envoyaient leurs enfans sur les montagnes jusqu'à l'âge de dix à douze

ans. Les personnes au-dessus du peuple portent la précaution plus loin : leurs femmes, pendant leur grossesse, vont vivre et accoucher dans les villages élevés, et cette précaution est suivie du plus heureux succès.

Il serait bien important pour l'humanité, selon le vœu de M. Bonnet de Genève, de disséquer le cerveau de ces imbéciles, pour connaître la différence de leur cervelet à celui des autres hommes.

Nous avons remarqué que les dames de Sion ont le cou un peu gros, et même quelque apparence de goître : celles qui passent l'été dans les montagnes élevées y perdent cette petite difformité, qui reparaît pendant leur séjour dans la ville.

Sion est situé sur un coteau, à quelque distance de la rive du Rhône, dans une belle plaine. Sa situation est riante ; sa vue s'étend sur deux vallées ; elle a en face, au-delà du Rhône, une montagne couverte de belles maisons de campagne, rangées en amphithéâtre ; et les propriétaires, sans sortir de la ville, jouissent de l'aspect de leurs possessions. Les maisons sont assez bien bâties ; on peut distinguer celles des chanoines, et la cathédrale. Ce qui blesse l'œil dans cette ville et inspire le dégoût, ce sont les fumiers, les immondices de toute espèce, qui pavent les rues et infectent l'air.

Sion nous a paru un mélange de militaires et d'ecclésiastiques. Hier, dimanche, nous sommes allés à l'église ; après la messe, les hommes s'assemblèrent avec leurs armes. Le capitaine était en grande perruque, en habit noir, et les autres bigarrés de diverses couleurs ; ils partirent en ordre, tambour battant, pour se rendre au tir, où tous les dimanches ils vont s'exercer. Blanche trouva les femmes jolies : elles ont le teint beau, les cheveux blonds, la taille haute, de beaux bras ; leurs mouvemens sont doux, et leurs grâces point affectées. Elles paraissent avoir plus de gravité que de vivacité. Les unes portent de petites coiffes sur leurs tresses, qui sont relevées par des agrafes d'or ou d'argent ; d'autres les laissent flotter, et se contentent d'un petit chapeau d'étoffe, orné de rubans. Blanche a conversé avec plusieurs de ces dames, et a trouvé leur caractère plein d'aménité et de modestie.

Mais, pour voir la différence des mœurs des Valaisans, il faut s'élever sur les hauteurs ; c'est là qu'on trouve dans les hameaux, dans les villages, les mœurs pastorales : des hommes simples et doux, ignorant notre luxe et nos arts, occupés de leurs troupeaux, de leurs travaux rustiques, y coulent en paix une vie laborieuse et saine, et ne connaissent pas même la ville de Sion qui est à leurs pieds.

Je finirai cette lettre par l'histoire d'un simple paysan de Briq, dont les possessions actuelles surpassent, dit-on, les domaines de plus d'un prince. Ce paysan se nomme Storkhalber ; l'origine de la fortune de sa famille remonte à la quatrième génération : on attribue son immense richesse à la découverte d'un filon d'or dans le Haut-Valais. Le bisaïeul de Storkhalber avait des forges : c'était peut-être là sa mine d'or. Il parvint en peu de temps à une opulence considérable, et il obtint, en répandant quelque argent, l'entreprise de la fourniture des sels, ce qui sans doute accrut ses trésors. Il eut bientôt les plus belles possessions du Haut-Valais ; et l'on assure que, de Sion à Milan, il pouvait marcher de ferme en ferme toujours dans ses domaines. Ses descendans jouissent encore de la plus grande partie de sa fortune, malgré les différentes persécutions qu'il ont essuyées. On raconte que son fils fut condamné par le peuple assemblé, comme jadis Aristide, à une amende considérable, à cause de ses richesses ou de ses opinions religieuses. La régence d'alors penchait vers la réforme ; d'autres disent qu'il s'était rendu suspect par un dépôt d'armes que l'on trouva chez lui, ou par le nombre d'hommes qu'il occupait dans ses terres, et qui allait jusqu'à six mille. Storkhalber était le Cimon du Valais. On ajoute qu'il eut l'adresse d'affaiblir cette demande par une ruse que lui suggérèrent les jésuites. On avait exigé de lui la déclaration de ses biens, et le serment qu'il dirait la vérité. Obligé de porter sur l'autel ses titres, ses contrats et ses effets précieux, il en cacha une partie dans une cavité pratiquée au-dessous. En prononçant le serment, il étendit sa main sur le morceau visible, et jura, avec une restriction mentale et jésuitique, que tout ce qu'il possédait était sous sa main. Ce qui peut faire croire à cette tradition, c'est que, depuis, il fit élever dans Briq une église particulière, qu'il confia à six jésuites, et sa famille continue d'y en maintenir un pareil nombre, même depuis la suppression de l'ordre : ils ont un logement commode, des jardins, des champs séparés, des troupeaux entretenus aux frais des fondateurs ; et de plus, six cents livres d'honoraires, somme considérable pour le Valais.

Je ne vous fatiguerai point de toutes les fables et de tout le merveilleux dont on embellit l'histoire de cette famille puissante. Nous n'avons point vu le Storkhalber actuel, mais on nous assure qu'avec les biens de ses pères, il a hérité de leur simplicité : le luxe n'a point pénétré dans ses foyers ; rien, dit-on, ne le distingue des paysans aisés de la contrée, si ce n'est son église, son clergé, le titre de *monsieur* que le peuple donne aux mâles de cette famille.

Nous saluons, nous révérons, embrassons *la nostra carissima zia.*

LETTRE LXIII.

ADOLPHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Maladie de Blanche.

O ma chère tante ! comment vous le dire ! les jours de Blanche sont menacés ; ma vie, mon âme, vont s'éteindre avec elle. Oui, chère épouse ! le même jour, la même tombe nous enfermera. Une fièvre inflammatoire la consume ; occasionée sans doute par l'excès de la fatigue et l'ardeur du soleil, qu'elle a bravées avec un courage au-dessus de ses forces. Dans son délire, elle m'a nommé ; elle parle de malédiction. Ce matin, après une saignée, ayant repris ses connaissances, elle m'a tendu la main, me l'a serrée, et m'a dit : « J'ai besoin, pour hâter ma guérison, d'avoir l'esprit tranquille. Écris à mon père pour le prier de retirer sa malédiction, et de m'accorder le pardon de ma désobéissance. » Je lui ai promis d'écrire tout de suite, et j'ai baisé sa main sur laquelle j'ai versé quelques larmes. « Pourquoi pleures-tu, mon cher ami ? je ne suis pas bien malade ; non, je n'en mourrai pas. »

Je n'entre point encore dans les détails de cette cruelle maladie ; à peine puis-je assez recueillir mes esprits pour tracer cette lettre. Ce qui accroît ma terreur, c'est que le médecin est un ignorant, qui, sans milord, allait assassiner ma femme. Il ordonnait de la thériaque, du quinquina, émétique, apozèmes ; il appelait à lui tous les remèdes que la mémoire lui fournissait..... Mais Blanche me fait appeler ; elle veut que j'écrive dans sa chambre la lettre à son père, et j'y cours. Que le ciel nous la conserve !

Apostille.

Je suis, ma chère tante, entre la vie et la mort; le paroxisme est fort, la tête embarrassée; le délire augmente. Elle prononçait ces mots : « Grand Dieu, ayez pitié de moi... Je ne vois pas ma tante... Retirez votre malédiction... Oui, je l'aime. » Je vous quitte; la plume m'échappe, mes yeux sont troublés, un voile de glace couvre mon âme. Milord a ordonné une seconde saignée, malgré sa répugnance pour cette opération; il m'assure que ce sera la dernière. Hélas! ma destinée repose sur lui!

LETTRE LXIV.

ADOLPHE A BERTAUT.

Il l'informe de la situation de Blanche, et le conjure de retirer sa malédiction.

O vous que je n'ose nommer mon père! daignez vous rappeler un instant que Blanche est votre fille : vous avez béni le ciel de sa naissance; elle est ornée des plus aimables qualités, des vertus les plus pures, de la douceur d'un ange; malgré vos rigueurs, elle n'a pas cessé un seul instant de vous aimer, de former des vœux pour votre bonheur. Eh bien! monsieur, cette fille si intéressante est en proie à une maladie affreuse : la mort plane sur sa tête; et dans ce moment d'horreur, oubliant ses maux et son danger, elle ne songe qu'à son père; elle implore vos bontés, son pardon; elle vous conjure, vous supplie, par ce Dieu, qui peut-être va bientôt la juger, ce Dieu qui prêche le pardon des injures, de retirer votre malédiction. Lui refuserez-vous cette grâce aux portes de la mort, dans ce moment où tout s'efface, où la pitié réconcilie les plus grands ennemis, où la haine la plus invétérée pardonne? Au nom de ce Dieu que vous implorez pour vous, au nom de l'humanité, ouvrez votre âme au repentir de votre fille; retirez le poids de cette malédiction qui la précipite vers la tombe; et s'il vous faut une victime, je m'offre en sacrifice Songez que si la mort frappe votre enfant vous vous préparez des remords éternels, puisque l'excès de vos rigueurs en sera la cause. Recevez, monsieur, avec indulgence, mes supplications, et l'assurance de mon respect.

LETTRE LXV.

ADOLPHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Suite de la maladie de Blanche.

La nuit a été terrible. Milord n'a pas voulu quitter le chevet de son lit; nous l'avons veillée tous les deux. Quelle nuit! je croyais voir un gouffre ouvert à mes pieds, et le désespoir qui m'attendait pour m'y précipiter. Ce matin, elle va beaucoup mieux. Un nouveau fil me rattache à la vie; je ne crois pas m'abuser. Milord me l'assure; de plus, Blanche a la tête absolument libre. Elle a remercié milord de son zèle, de ses soins; elle m'a prié de prendre du repos : elle m'a parlé encore de cette épouvantable malédiction qui la tourmente. « J'espère, a-t-elle ajouté, qu'il me pardonnera. » Je suis sorti pour quelques minutes, et elle a dit à milord : « Si je mourais, je vous recommande mon mari; il serait bien à plaindre. Pour moi, l'image de la mort m'effraie moins que je n'aurais cru; je dois mon courage à la religion, à la persuasion intime de l'immortalité de l'âme. » Elle a demandé un confesseur, milord lui a promis de lui en chercher un, si la maladie devenait plus dangereuse. Mais, m'a-t-il dit, si nous avions le malheur de la perdre, je dirais de cette aimable femme, ce que la garde de La Fontaine disait de lui : « Dieu n'aura jamais le courage de damner une âme aussi pure, aussi candide. » Je salue ma chère tante; je vais m'asseoir auprès du lit de Blanche, vivre de sa vie, ou mourir de sa mort.

LETTRE LXVI.

MADAME DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Inquiétude de madame de Saint-Omer. Bertaut refuse de retirer sa malédiction.

Ah! mon cher Adolphe! quelle affreuse nouvelle! Il était huit heures du soir, je finissais ma toilette : j'allais souper chez notre intendante, où il y avait bal, musique et proverbes; je répétais, en m'habillant, un petit rôle qu'on m'avait donné : l'on m'apporte une lettre, je reconnais votre écriture; mon cœur s'épanouit de joie. Pauvres humains! Quel Arimane, quel génie malfaisant se joue de nos projets et de nos espérances! Je vous lis; mon sang se glace, s'arrête; je tombe dans un fauteuil; on m'environne, on me secourt; je reste inanimée. Ah! si j'avais pu pleurer! Ma fidèle Rose me rappelle ma fermeté, ma philosophie : j'écoute ses conseils; je change mes vêtemens, et je cours chez mon frère, votre lettre à la main. On me dit qu'il soupait chez monsieur Duguiés; je vole chez lui, je le demande, je l'instruis du motif qui m'amène, et le prie de faire appeler mon frère dans son cabinet. Bertaut arrive; ma présence l'étonne : « Rassurez-vous, lui dis-je, je ne viens point vous faire de reproches; je viens vous demander une grâce : votre fille, dans les bras de la mort, vous conjure, au nom d'un Dieu de miséricorde, de lui pardonner, de retirer votre malédiction. Voilà la lettre de votre gendre, daignez la lire. — Je n'ai point de gendre, m'a-t-il répondu durement en repoussant la lettre. — Mais vous avez une fille; elle se meurt, vous dis-je. — De fille! il y a long-temps que je n'en ai plus. — Quoi! vous ne lui pardonnerez pas au moment de sa mort? — Le ciel la punit de sa désobéissance. — Ah! si le ciel la punit, me suis-je écriée avec vivacité, tremblez pour vous! » M. Duguiés alors prit la parole, et lui dit : « Écoute du moins cette lettre, je vais te la lire. — Cela est inutile; je connais toutes ces ruses, toutes ces exagérations : mon piquet est commencé, et l'on m'attend. — Oui, allez jouer, lui ai-je répliqué, votre fille expire, elle est peut-être morte à présent; il ne vous restera plus que d'aller jouer et danser sur sa tombe. » Ces mots l'ont troublé; son visage a pâli, mais il est resté inflexible : et cet homme est mon frère! et je l'ai aimé! Ce matin, il m'a écrit un petit billet qui dit que si sa fille veut se retirer dans un couvent, renoncer à son mariage, il retirera sa malédiction. Je ne lui ai pas répondu. Quelle énigme que le cœur de l'homme! est-il plus méchant civilisé que dans sa nature agreste et sauvage? J'attends impatiemment votre seconde lettre; j'espère beaucoup de la jeunesse de Blanche. Ah! ma pauvre nièce! ma chère Blanche! apprenez-moi vite sa résurrection, car je ne vis pas. Je pense que vous lui cacherez la dureté de son père, du moins jusqu'à ce qu'elle soit hors de tout danger.

LETTRE LXVII.

ADOLPHE A SA TANTE.

Convalescence de Blanche.

Enfin l'orage est passé, je respire l'air de la vie : Blanche est sauvée ; l'aimable Blanche, cette fleur, l'honneur du printemps, qui se desséchait, qui périssait, se relève ; la sève de la vie circule dans ses fibres.

> Si fan dolci in quel momento,
> E le lagrime e i sospiri;
> Le memorie de' martiri
> Si convertono in piacer.

Nous ressuscitons trois à la fois ; car milord était aussi consterné que moi. Il aime Blanche comme sa fille : avec quelle chaleur, quelle attention, il a suivi sa maladie ! Tibère a dit qu'à l'âge de trente ans il fallait être son médecin soi-même. Milord fait mieux ; il est le médecin des autres : c'est un homme d'un rare mérite ; son génie embrasse tout. Il est chimiste, médecin, physicien, astronome, et ses vastes connaissances sont parées de beaucoup de modestie et du charme de la sensibilité. La modestie chez lui n'est pas un principe de sagesse ; elle est le résultat de sa façon de penser. Il n'attache aucun mérite à savoir plus ou moins ; il aurait le génie de Newton, qu'il ne se croirait pas supérieur à un autre homme. Ses grands moyens en médecine sont la diète et l'eau : il prétend que les Grecs et les Romains regardaient l'eau comme la panacée universelle. La brillante santé dont il jouit prouve la bonté de ses aphorismes.

Revenons à ma tendre amie : elle est faible, pâle ; mais son air, ses yeux languissans donnent une expression touchante à sa physionomie. Elle a l'éclat doux et tempéré d'un beau jour de printemps voilé par des nuages. Sa joie nous amuse ; elle veut ouvrir la fenêtre, voir la campagne, aller se promener ; elle s'entoure de fleurs ; elle jouit de sa santé, comme une jeune fille jouit, le dimanche, de son habit de parure.

Milord s'est acquis dans ce pays une réputation brillante par la guérison de Blanche. On vient tous les jours le consulter ; il s'y prête de bonne grâce et avec beaucoup d'humanité.

Enfin, nous sommes tous comblés de joie et de bonheur. Blanche veut essayer de vous écrire. « Allons, ma douce amie, voilà la plume ; écrivez. »

Apostille de Blanche.

« Ah ! ma chère tante ! je reviens de la porte de l'autre monde :

> Je disais à la nuit sombre :
> O nuit ! tu vas, dans ton ombre,
> M'ensevelir pour toujours.
> Je redisais à l'aurore :
> Le jour que tu fais éclore
> Est le dernier de mes jours.

« Vous voyez que je n'ai pas perdu la mémoire. Faut-il vous avouer ma faiblesse : plus d'une fois, à l'aspect de la mort, j'ai versé des larmes ; mais alors je cachais ma tête sous la couverture ; je faisais tacitement mes adieux à Delmont, à mon aimable tante, aux champs, à la verdure que j'aime tant. Je me disais : je ne les verrai plus, et je pleurais ; ensuite je me jetais aux genoux de mon père, je le suppliais de retirer sa malédiction. Cependant, au milieu de mes douleurs, une idée consolante raffermissait mon courage contre les terreurs de la mort ; c'était l'espoir de rejoindre ma mère, de la revoir encore. Mais ma tête et ma main sont fatiguées. Adieu, ma chère tante ; veuillez croire que mon cœur ne l'est jamais en songeant à vous. »

Continuation, par Adolphe.

Aujourd'hui Blanche a fait sa première sortie. Un temps doux, un soleil rayonnant invitaient l'homme à quitter sa demeure pour jouir du charme de ce beau jour et de l'aspect de la nature riante. Milord et moi nous lui donnions le bras : elle a reçu mille bénédictions sur son passage. « Quel dommage, disait-on, qu'une si jolie dame fût morte ! » D'autres s'écriaient : Que Dieu la conserve ! c'est un ange sur la terre. » Un vieillard s'est approché d'elle, et a baisé sa robe en lui disant : « Cela me fera vivre deux ans de plus. » Blanche, émue, ravie, leur souriait, les remerciait avec une sensibilité touchante. Quand nous avons été hors de la ville, nous nous sommes assis au pied d'un arbre : c'est sous ses rameaux que Blanche jouissait de la vue de la campagne, de la beauté du ciel, du plaisir d'exister ; elle était dans une espèce d'extase. Nous respections son silence et son bonheur, ou plutôt nous le partagions. L'aspect d'un troupeau de moutons, le bêlement des agneaux, la transportaient de joie. Milord lui disait : « Comme la vie est chère et la nature magnifique après une longue maladie ! »

Nous vîmes venir une femme dont le visage décoloré annonçait une santé souffrante. Blanche l'arrêta, lui demanda d'où venait sa pâleur, et si elle était malade. « Oh ! oui, dit-elle, j'ai beaucoup souffert, il y a six jours ; et vous avez l'air si aimable, que je vous souhaite la même maladie.—Et pourquoi cela ? pourquoi désirez-vous que je sois malade ?—C'est que je vous souhaite une petite fille jolie comme vous.—Vous venez donc d'accoucher ?—Oui, et je vais à la ville pour chercher une marraine à mon enfant. Ah ! si je ne craignais : mais je n'ose....—Expliquez-vous.—Comme vous lui porteriez bonheur, si vous vouliez être sa marraine ! — Et qui sera le parrain ? — C'est mon père. » Blanche accepta, et demanda trois jours pour rétablir ses forces. Le baptême s'est fait avec une espèce de solennité. Blanche a donné son nom à sa filleule, et a comblé de présens le père et la mère, qui étaient dans l'enchantement. Après la cérémonie, nous avons dîné sur l'herbe, auprès d'une fontaine, avec ces bonnes gens, là nous nous sommes enivrés de lait, de crème et de plaisir.

Nous retournons à Lausanne ; la saison est trop avancée pour continuer notre voyage ; nous le renvoyons à l'été prochain. Dans mon loisir d'hiver, je rédigerai une relation de notre route depuis Genève jusqu'à Sion, et je vous l'enverrai. Adieu, mon aimable tante ; souffrez que dans l'excès de ma joie je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXVIII.

ADOLPHE A SA TANTE.

Voyage dans le Valais.

Nous voilà de retour de nos pérégrinations, pleins de santé et de vie. Blanche a résisté à toutes les fatigues ; sa santé paraît même s'être fortifiée depuis sa maladie. Voici un extrait de notre voyage jusqu'à Sion, que je viens de mettre au net pour vous.

La variété des sites, des climats, de température locale et des productions de la Suisse, s'offrent, dans le Valais, dans un cadre plus resserré que dans les autres cantons. Tantôt c'est une succession rapide et variée de tableaux et de points de vue; tantôt les sommets glacés des hautes Alpes, qui dominant des rochers d'une hauteur effrayante, étonnent les voyageurs. Bientôt cette situation magique disparaît, cachée par un bois touffu ou un coteau agréable : aux ombres d'une forêt succède une prairie riante; au détour d'un chemin se présente une colline isolée, entourée de terres cultivées, ou des horreurs d'un désert sauvage : plus loin, au-dessus d'un vignoble, un torrent impétueux, qui semble prendre sa source dans les nues, s'élance, se brise de rocher en rocher, arrive tout écumant au pied des précipices; se repose ensuite, et promène tranquillement ses flots à travers le vallon; des pâturages couverts de troupeaux, et éclairés d'un beau soleil, sont opposés à une montagne de glace; enfin, tous les contrastes des objets les plus imposans, les plus horribles, ou les plus agréables.

Les montagnes qui bordent des deux côtés cette vallée sont très élevées, leur sommet inaccessible est couvert de neiges en hiver et de glaces en été. La hauteur de ces montagnes et la dépression de l'arc diurne du soleil l'empêchent d'y pénétrer trois semaines avant le solstice d'hiver, et trois semaines après. Le milieu de ces montagnes ne porte que des productions tardives, telles qu'on les trouve dans les pays les plus infertiles du nord; mais dans les vallées où sourit la fécondité, les productions y sont excellentes et si précoces, que la moisson finit ordinairement avant l'expiration du mois de mai. Les vignobles sont très riches, et les vins, de qualité supérieure. Les habitans du Valais sont pauvres, si l'on peut appeler pauvres ceux qui ne désirent rien. La rusticité de leurs mœurs, l'ignorance, bornent leurs désirs ainsi que leurs besoins. Indifférens aux jouissances, aux commodités de la vie; ils sont engourdis par la paresse : leur malpropreté est repoussante. L'ivrognerie est leur vice dominant : ils sont doux, obligeans, mais très superstitieux et très âpres pour leurs intérêts; de plus, difficiles et entêtés.

La race de ces montagnards, si l'on excepte les cantons attaqués du crétinisme, est forte et vigoureuse. On y trouve des vieillards robustes : heureux effet d'une vie laborieuse, frugale, et du calme de leur esprit.

Félix Plater, médecin célèbre de Bâle, dont le père, Thomas Vater, était originaire du Valais, parle dans ses écrits de son aïeul maternel, Jean Summermatten, qui à l'âge de cent ans épousa une fille de trente, et en eut un fils dont il fit les noces vingt ans après. Il dit à Thomas Plater, six ans avant sa mort, qu'il connaissait six hommes du canton de Fisp, plus âgés que lui (54). Dans le Haut-Valais jusqu'à Sion, le peuple parle l'allemand-suisse, mêlé quelquefois d'un italien-lombard : au-dessous de Sion commence l'idiome français très altéré.

Nous avons fait un petit détour pour voir Bex, où nous avons couché. Bex est assis au pied d'une colline environnée de champs, de prairies, de bocages, d'eaux pures et salubres : c'est un des cantons les plus agrestes de la Suisse; les aspects en sont variés, les troupeaux y abondent, et le bonheur paraît y habiter. Milord fut très satisfait de la bonne chère qu'on y fait. On nous servit des truites du Rhône, des perdrix, des grives délicates, quantité de fruits, framboises, fraises, poires, prunes : cependant ces fruits sont peu savoureux. Mais ce qui excite l'admiration des voyageurs, ce sont des salines souterraines dans une montagne voisine qu'on connaissait à peine il y a deux cents ans. On y voit des puits de six cents pieds de profondeur, des rouages, des pompes pour élever les eaux salées, des réservoirs pour les contenir et des soupiraux de trois cents pieds de hauteur. Nous montâmes, pour sortir d'une galerie creusée dans le roc, par une échelle taillée dans la montagne : sa raideur et le nombre des marches nous obligeaient souvent de nous arrêter pour respirer.

Au sortir de Bex, nous trouvâmes un vénérable vieillard qui nous salua d'un air très agréable; sa politesse était simple ainsi que ses gestes; sa physionomie paraissait l'image de la sérénité et du bonheur : il était bien vêtu. Nous lui demandâmes d'où il venait ainsi paré! « D'une noce. — Et que fait-on dans cette noce? — On boit, on mange, on danse, on plaisante et le reste va de lui-même. — Êtes-vous tranquille, heureux dans ce pays? — Sans doute : nous avons les montagnes pour nos troupeaux, les plaines pour nous, et nos maisons contre l'hiver. — Avez-vous des pauvres? — Pas un. — Et des riches? — Fort peu. — Vos femmes sont-elles sages? — Que nous importe! — Croyez-vous aux sorciers, aux démons, aux esprits? — Non. — Croyez-vous à l'existence de Dieu? — Autant que nous pouvons. — Et vos seigneurs de Berne? — Nous n'en entendons pas parler. — Quand vous mourez?... — On nous enterre, nous dit-il en riant. Adieu, le soleil va se coucher, ma femme, mes enfans et mon souper m'attendent. » La route de Saint-Maurice est belle et ombragée des deux côtés par de grands arbres. Le rire, la gaîté, les chansons nous suivaient; quand nous arrivâmes à l'auberge, l'astre au front d'argent, l'étoile éclatante de Vénus et tout le cortége céleste s'étaient levés pour nous voir passer; c'était du moins ce que je disais à Blanche.

Le Rhône, auprès duquel on voyage, forme de petites îles couvertes de bois; deux montagnes se présentent à l'entrée du Valais. Au-delà du fleuve, à une très grande hauteur, est l'Aiguille-du-Midi, offrant un pont couvert de glaces, qui constraste singulièrement avec les moissons et les prairies. La gauche est dominée par la Morcle, qui s'élève droite comme une tour. C'est non loin de cette montagne, aux bailliages de Rougemont et de Chassenai, que l'on fait les fameux fromages de Gruyères. Ce fut en traversant ces paysages agrestes et rians, que nous atteignîmes le passage de Saint-Maurice, la porte du Valais : cette gorge est presque tout envahie par le Rhône. Tandis que nous contemplions son pont superbe, qu'on dit l'ouvrage des Romains, nous vîmes arriver un radeau conduit par deux hommes qui descendaient le fleuve. A peine l'eûmes-nous aperçu qu'il se précipita sous le pont et disparut. Blanche jeta un cri qui retentit au loin, répété par les échos : elle crut ces malheureux engloutis dans le sein du fleuve; mais leur prompte apparition sur sa surface la rassura bientôt.

La ville de Saint-Maurice est entre le Rhône et la montagne, au pied d'un énorme rocher couronné de beaux arbres : elle est traversée par un ruisseau. Le lendemain, nous nous rendîmes au couvent, et nous trouvâmes à la porte M. le gouverneur, traînant à ses côtés une longue épée, le cou entouré d'un gros mouchoir rouge; il achetait une bague en verre, dont sans doute il voulait décorer le doigt de sa divinité champêtre.

L'opinion du massacre de saint Maurice et de la légion

Thébaine qu'il commandait (55), a fondé le monastère de ce nom. Il est encore très riche, quoiqu'il ait perdu une partie de ses biens. La maison de l'abbé et des chanoines est une des plus belles de la ville, et leur église passe pour la plus grande du pays.

Nous liâmes conversation avec un des chanoines, auquel milord donna de l'humeur en révoquant en doute le massacre des six mille hommes et lui disant que l'empereur Maximien aurait pu, dans cette gorge, les faire envelopper par ses troupes et les désarmer sans les massacrer. Mais le chanoine lui répondit qu'ils avaient une preuve victorieuse de l'existence de saint Maurice; c'était son épée dans une gaine d'argent que possède l'abbaye. Doutons, mais ne troublons pas le plaisir de ceux qui aiment à croire.

Le costume des Valaisanes est leste et joli : elles portent un corset à manches, presque toujours de couleur rouge; un mouchoir flotte sur leur sein; un chapeau très petit, garni de rubans, est incliné avec élégance sur des cheveux nattés : souvent leurs bras ne sont couverts que des larges plis de leurs chemises. Cependant, malgré les tableaux exagérés de Jean-Jacques, cette contrée n'est pas l'asile de la beauté et des grâces.

Le Valais forme une partie des Alpes-Pennines. Il renferme non-seulement les plus hautes montagnes des Alpes, mais encore une des plus longues vallées de l'Europe, puisqu'elle a trente-quatre lieues depuis Saint-Maurice jusqu'à la source du Rhône. Sa largeur s'étend d'une demi-lieue jusqu'à une lieue et demie. Dans ces deux grandes chaines, au nord et au midi, s'élèvent ces murs inaccessibles, ces rochers coupés à pic et ces vallons horribles où les siècles ont accumulé le dépôt éternel des neiges et des glaces. La chaine du nord sépare le Valais du canton de Berne; et celle du midi, de la Savoie, du Piémont et du Milanais. Le grand Saint-Bernard conduit dans le Piémont, et le Simplon dans le Milanais.

L'Aurore, cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'orient les portes du soleil,

lorsque, debout, maitres, valets et guides, nous partîmes pour Martigni : le chemin nous parut si agréable, que nous restâmes six heures en route. Nous mettions souvent pied à terre : Blanche, sa canne à la main, marchait à côté de notre guide, qu'elle interrogeait sans cesse; ce qui lui fit dire : « Je n'ai jamais conduit de femme plus curieuse et qui marchât plus lestement. »

A une petite distance de Saint-Maurice, nous contemplâmes avec ravissement le magnifique détroit d'où nous sortions. Devant nous était la perspective de la vallée de Martigni et celle des montagnes chargées de glaces. Le soleil les éclairait et embrassait de ses rayons les gorges où il parvenait; dans l'autre partie, la plus large de la vallée, l'œil est réjoui par d'agréables prairies ornées d'habitations. Bientôt nous entendimes le bruit effrayant de la cascade nommée *Pisse-Vache :* on lui donne huit cents pieds de hauteur. Je ne sais si on exagère; mais sa chute est superbe, sa nappe immense, et ses flots, perdus dans les airs qu'ils agitent, se résolvent en vapeurs, et forment un bel arc-en-ciel, lorsqu'ils sont pénétrés des rayons du soleil. L'eau tombe en ligne verticale et se brise sur un rocher incliné. Ces grands accidens de la nature portent au fond de l'âme des sentimens de tristesse et d'effroi, qui furent bientôt effacés par les environs de Martigni, décorés de prairies verdoyantes, de ruisseaux limpides qui serpentent à travers les fleurs, et de vergers couronnés des fruits de la saison. Cette ville était considérable. Sous l'empire de cette Rome,

Veuve d'un peuple-roi, reine encore du monde,

nombre de citoyens opulens, fatigués des révolutions, vinrent y chercher un asile, cultiver les champs et l'olivier de la paix. C'est une opinion du pays, que ces souverains de l'univers connu y plantèrent les vignes de la Marque et de Coquempin, dont les vins sont fort estimés.

Du haut de la montagne de Trian, la vue des environs de Martigni est très riante : la vallée ressemble à un jardin coupé par des canaux; les principaux sont le Rhône et la Dranse. La gorge de Saint-Blanchier, d'où descend la derniere, est piquante par ses contrastes : on voit des vignes sous des rochers écroulés, des prairies, des bois sous des coteaux chargés de moissons. Ces oppositions d'objets affreux et rians distinguent aussi les gens du pays: on y trouve, plus qu'ailleurs, de belles femmes, des créatures hideuses, et des imbéciles qui ont des femmes aimables. Ces unions bizarres sont très communes; les femmes ici gouvernent les hommes, et ils se trouvent bien de l'empire de ce sexe. Les maisons où elles règnent sont celles où il y a le plus de fortune et de bonheur. Les hommes, même ceux qui sont attaqués du goître, y jouissent d'une constitution vigoureuse.

Nous logeâmes, à Martigni, chez une femme qui nous étonna. En nous recevant, elle nous parla français; un moment après, elle adressa la parole à son mari en allemand. Je l'écoutais avec plaisir, et j'allais la féliciter sur ce double talent, lorsqu'un voyageur italien entra dans l'auberge, et voilà notre hôtesse qui lui répond en très bon italien : c'est alors que notre admiration redoubla; mais nous devions aller de surprise en surprise. Nous aperçûmes un clavecin, et Blanche lui demanda très ingénument s'il était à vendre? « Non, madame, je m'en sers quelquefois pour mon amusement. » Blanche rougit de son erreur; je priai aussitôt cette singulière femme d'en toucher en attendant le dîner. Elle y consentit de très bonne grâce, et s'accompagna d'un air italien qu'elle chanta avec beaucoup de goût. Tant de talens réunis nous enchantaient, et nous lui prodiguâmes les éloges. Je lui demandai par quelle bizarrerie du sort, avec une éducation si brillante, elle était reléguée au milieu des montagnes et femme d'un aubergiste. « C'est que j'ai été la maitresse de choisir mon mari : je l'ai pris dans cette classe parce qu'il était bon, honnête, et qu'il m'aimait; je le préferai à un ministre de Genève, savant en théologie et dans les langues grecque et latine, dont je n'avais que faire, qui m'aurait négligée pour ses livres, et qui, en sa qualité de savant, aurait prétendu la supériorité sur moi. » Mais voici le dernier trait qui finit le portrait de cette femme philosophe, dans la véritable acception du terme; car aux talens aimables elle joignait des connaissances en politique et en histoire. A notre départ, nous demandâmes notre compte à son mari, homme fort ordinaire, et qui lui était très soumis : il nous le donna, et nous payâmes. Quelques minutes après, sa femme entra dans notre chambre et jeta trois écus sur la table, en nous disant : « Pardon, messieurs, mon mari s'est trompé dans son compte à votre désavantage; nous faisons ce métier pour vivre honnêtement, et non pour pressurer les étrangers. Je sais qu'en France la classe des auber-

gistes est avilie et ignorante; mais en Suisse, ce sont des citoyens honnêtes qui exercent cet état; et si vous avez voyagé dans nos pays, vous aurez trouvé des magistrats aubergistes, hommes instruits et très bien élevés. » Milord n'osa pas lui dire que, parmi ces aubergistes bien élevés, il avait rencontré force fripons, ou du moins de grands usuriers.

Au sortir de Martigni, nous entrâmes dans la vallée de Bagnes, ainsi nommée pour ses bains jadis célèbres. Sa longueur est d'environ sept lieues, et sa largeur de trois, sur un plan incliné. Des deux côtés de cette plaine s'élèvent en amphithéâtre de belles collines très bien cultivées; des hameaux assis sur les penchans animent ce charmant paysage. Cette vallée fertile produit du froment, du seigle, de l'orge et toute espèce de légumes. Elle doit cette fertilité à de hautes montagnes qui l'abritent contre les vents du nord; ses pâturages sont aussi les meilleurs du Valais, et les moutons passent pour les plus délicats de la Suisse.

La nourriture ordinaire des habitans du Valais sont les viandes salées, les légumes et le laitage: le vin y est rare; on le supplée par le cidre, que l'abondance des fruits de la vallée rend commun. S'ils avaient du sel et de la sagesse, ils pourraient se passer du reste du monde; mais le luxe, précurseur de l'indigence et des faux besoins, a pénétré dans ces pays agrestes: sans cet actif poison, les Valaisans, isolés dans ces aimables retraites, seraient les plus heureux des hommes; leurs bestiaux leur fourniraient des habits, des mets et du laitage.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui, de leur toison, voit filer ses habits;
Qui ne voit d'autre mer que la Marne ou la Seine,
Et croit que tout finit où finit son domaine.

Les bains de Bagnes ont été engloutis par des avalanches de neige; ils étaient très fréquentés, et on y avait bâti des maisons commodes et agréables. On attribua la ruine de ces bains à ces édifices, parce que, pour les construire, on avait abattu des forêts qui servaient de barrière à ces torrens de neige. Un duc de Savoie, Amédée III, abbé de Saint-Maurice et seigneur de cette vallée, troqua ces bois contre une table d'or du poids de soixante marcs, pour subvenir aux frais de la seconde croisade dont il était.

Les montagnes qui cernent la vallée de Bagnes présentent les aspects les plus beaux et les plus pittoresques. A l'est, on voit le Mont-Blanc et son front couronné de glaces éternelles; à ses pieds, de riches pâturages et des forêts superbes. Le midi offre le tableau sauvage de rochers brisés, renversés et nus, de vastes déserts, d'immenses foyers de glaces. Milord voulant aller reconnaître ces solitudes agrestes et romantiques, nous pria de l'attendre à Bagnes. Blanche, qui se douta que je n'étais pas de la partie à cause d'elle, voulut absolument suivre milord; nos craintes, nos objections ne l'arrêtèrent pas: nous cédâmes.

Le lendemain, lorsque

Ancor dubbia l'aurora, ed immaturo
Nell' oriente il parto era del giorno,

nous partîmes, montés sur des mulets. Je fis suivre Blanche par un chasseur vigoureux et déterminé; moi-même j'avais toujours les yeux sur elle. Nous avions des provisions pour trois jours, attendu qu'au dernier châlet où nous devions coucher on n'a, pour toute nourriture, que du lait et du fromage. L'horizon était pur; le soleil se levait éclatant de rayons d'or; l'air était frais et doux. Sur la route, nous fûmes frappés de la confiance et de la bonne foi des habitans, qui laissent leurs toiles neuves, leur linge, leurs chemises dans les fontaines, le long des chemins, et pendant la nuit, sans que jamais on leur ait volé la moindre chose. Ainsi les pays pauvres sont l'asile de l'innocence et des mœurs, et nous rappellent cet âge d'or, si chanté, si regretté et si fabuleux!

A Luttier, nous vîmes des ruines, des maisons éparses, tristes monumens de la fureur des avalanches, fréquentes dans ce pays. En 1759, une de ces avalanches emporta dans la rivière, en deux minutes, une vingtaine de maisons: un habitant, qui était descendu la veille au marché de Martigni, trouva le lendemain, à son retour, à une lieue de chez lui, le comble de sa maison emporté par la rivière.

Du village de Luttier, nous commençâmes à monter un chemin rapide, pavé de grosses pierres, au haut duquel la vallée semble être fermée; la Dranse seule s'y ouvre un passage: elle roulait au-dessous de nous, à la profondeur de quatre-vingts pieds; le bruit des rochers qu'elle entraîne avec ses flots porte l'effroi dans l'âme des voyageurs. Nous voyions sur notre tête, comme Phlégias aux enfers, des rochers suspendus et menaçans qui nous inspiraient une juste terreur[1]. Un de nos guides nous dit qu'il n'y avait plus de danger dans ce passage depuis qu'on l'avait mis sous la protection d'un crucifix qu'il nous montra. Nous fûmes de son avis, et nous continuâmes notre ascension jusqu'à ce que, parvenus au niveau de la Dranse, nous la vîmes s'élancer de si haut, qu'elle paraissait tomber du ciel. De cette gorge magnifique et terrible nous entrâmes dans une vallée délicieuse, où s'étendait un pâturage embelli par les bois et les rochers qui l'entouraient. La nature semble avoir préparé cet asile pour inviter les voyageurs à s'y reposer. Nous nous rendîmes à cette invitation: un gazon frais fut notre lit de repos et la table où le déjeuner fut étalé; l'appétit l'assaisonna. Nous fîmes nos libations à Bacchus avec du vieux vin de Chypre qui nous fit oublier nos peines.

Et longa oblivia potant.

Blanche aussi sacrifia à ce dieu, s'endormit sur le gazon; les vents et les hommes respectèrent son sommeil.

Nous traversâmes la rivière sur un pont si élevé, que nous frémissions en jetant la vue sur les précipices qu'il domine; nous étions entourés de merveilles; nous mesurions des yeux un grand bassin fermé de tout côté par des rochers inaccessibles, tapissés de la plus belle verdure et environnés d'un bois touffu. Mais ce qui excitait le plus notre admiration et notre surprise, c'est l'aspect des troupeaux de chèvres, de moutons, qui paissent tranquillement sans bergers et sans chiens. Nous ne pouvions concevoir par quelle issue ils arrivaient dans cette enceinte. Notre guide s'amusa de notre étonnement, et nous apprit que l'on descendait et remontait ces bestiaux avec des cordages, et qu'ils restaient là, pendant deux mois, à

[1] Phlégias était fils de Mars, roi des Lapithes et père d'Ixion. Ayant appris que Coronis sa fille avait été insultée par Apollon, il mit le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de flèches, et le précipita aux enfers, où il voit un énorme rocher toujours prêt à l'écraser.

l'abri de la voracité des ours et des loups : ils n'ont à craindre que la chute assez rare de quelques rochers. Un loup, alléché par la proie, osa risquer d'y descendre; Dieu sait quelle vie il aurait faite dans ce bercail : c'eût été le rat retiré dans un fromage de Hollande; mais il glissa, et paya sa témérité de sa vie. Les rocs qui cernent cette enceinte sont agréablement découpés, et il en jaillit de petites cascades qui vont abreuver les troupeaux.

Gravissant toujours de rocher en rocher, nous fûmes étonnés de voir la Dranse, si long-temps abaissée sous nos pieds, rouler alors ses flots sur notre tête. Quelque temps après, nous atteignîmes l'entrée du grand désert, nommé le Plan-du-Rain, ou plaine qui dure.

Nous avions alors sept heures de marche : accablés de chaleur et de fatigue, nous fîmes une seconde halte. Nous attaquâmes le flacon de vieux vin de Chypre et les restes d'un pâté.

Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Depuis long-temps les arbres nous fuyaient, les pâturages disparaissaient. Nous étions sous l'étoile polaire, et marchions à travers les glaces et les rochers. Cependant nous n'avions pas fait la moitié du chemin pour arriver au châlet où nous devions passer la nuit. Blanche soutenait la fatigue et la chaleur avec le courage de ces anciennes héroïnes qui couraient le monde sur de grands palefrois; souvent elle plaisantait milord, chargé de son embonpoint, et lui offrait son bras pour le soutenir.

Il était déjà trois heures après midi, et le désert paraissait se prolonger sous nos pas : tantôt nous traversions l'obscurité d'un précipice, et bientôt après nous étions perchés sur des ruines. Du sommet des rochers que nous gravissions, les objets se développaient : nous commencions à dominer les glaciers qui nous avaient paru toucher au ciel. L'azur d'un horizon immense répandait autour de nous un éclat imposant, et donnait aux glaciers une beauté nouvelle. Cependant nous aspirions au châlet, lieu de notre repos; et notre imagination ne pouvait concevoir un asile habité au milieu d'un océan de glace. A dix pas de lui, nous le cherchions encore, quand tout à coup nous eûmes sous les yeux les plus beaux tapis de verdure et ce châlet si désiré. Quel changement de décoration! Nous vîmes enfin des êtres vivans, après avoir marché tout le jour à travers une solitude vaste et silencieuse. Nous étions au milieu de quelques familles qui cultivaient paisiblement cette région hyperborée. Il était temps d'arriver;

L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Blanche avait mis pied à terre pour soulager son cheval, en lui disant : « Pauvre bête, que je te plains! repose-toi. » Ce tapis de verdure était dessiné en talus, coupé par des monticules, par des nappes d'un cristal liquide, et de petits vallons, les uns dans l'ombre, les autres dorés des rayons d'un beau soleil couchant. Au milieu de ces merveilles on trouvait une petite cabane, haute de quatre pieds, revêtue de murs à jour, et qui, pour meubles et ornemens, avait un lit d'herbes étendues sur la terre. On dit cette prairie élevée de onze cents pieds au-dessus du lac de Genève.

Ce pâturage, nommé la Charmontane, nourrit pendant un mois cent treize vaches, soixante-dix génisses, trente-six chèvres, deux cents moutons, trente bêtes noires, qui restent nuit et jour sous les lambris du ciel : leur tranquillité est quelquefois troublée par des ouragans terribles. Deux ans avant notre voyage, la neige avait été si abondante au milieu de l'été, que le bétail resta vingt-quatre heures sans manger. Après avoir dressé pour Blanche, dans le châlet, un lit d'herbes et de foin, nous profitâmes avec milord du reste du jour mourant, pour visiter le pâturage et le bas du glacier qui était sur notre tête. Du haut de ce glacier, dont l'aspect est magnifique, nous voyions descendre des ruisseaux, qui allaient former un lac où se réfléchissaient l'azur du ciel et l'éclat éblouissant des glaces. La nuit nous ramena au châlet, où les bergers ne tardèrent pas à rentrer : un seul resta au milieu des troupeaux pour les garder pendant la nuit. Nous nous amusâmes à les voir pétrir leurs fromages; ils en firent cent vingt livres : c'est la quantité de tous les jours. Ils vivent de leur laitage, et leurs occupations sont de traire les vaches deux fois par jour, de faire le fromage, de veiller les troupeaux, de fendre du bois, qu'ils vont chercher et rapportent sur leur dos à la distance de huit lieues. Ce désert agreste, cette vie monotone et sauvage seraient une punition terrible pour un habitant de nos grandes villes : cependant la santé et la gaîté logent dans ce châlet. Ces pasteurs, sans femmes, sans passions, loin du séjour qu'elles agitent, jouissent d'un calme, d'une sérénité d'âme inaltérables; contens de leur état, ils remercient tous les soirs l'Être suprême, et ne lui demandent, pour cette vie, que la continuité des mêmes faveurs, la paix de l'âme et la santé pour eux et leurs troupeaux. Leur piété touchante réveilla notre dévotion; nous nous associâmes à leurs prières : Blanche surtout pria avec ferveur, à genoux au milieu d'eux. Quand ils eurent fini, je leur dis : « Mes amis, aimez-vous toujours bien; vivez toujours en frères; mettez-vous tous les soirs sous la protection du ciel, ses bienfaits descendront sur vous dans cette vie et dans l'autre. » Ils furent touchés de cette petite instruction pastorale. Quel ennemi de la Divinité et des hommes, quel prétendu philosophe oserait dire à ces enfans de la nature : « Cet Être que vous priez, que vous adorez, n'existe pas; ou il est indifférent, insensible à vos prières, à vos actions, à vos peines; n'attendez de lui aucune consolation, aucune récompense, soit pendant votre existence, soit après votre mort [1]? » Vous conviendrez qu'un tel homme mériterait d'être lapidé comme l'ennemi du genre humain. « La vraie dévotion, dit La Bruyère, aussi bon philosophe qu'un autre, est la source du repos; elle fait supporter la vie, et rend la mort douce. » Si le jour avait éclairé des beautés, des merveilles sans nombre, la nuit à son tour attira nos hommages et notre admiration.

Nous étions assis, Blanche, milord et moi, sur un banc de pierre, contemplant ces soleils, ces planètes qui roulaient dans les cieux. Milord nommait à Blanche les constellations et les étoiles qui s'élevaient sur l'horizon. « Pourquoi cette étoile, que vous nommez Sirius, est-elle plus brillante que les autres? » demandait Blanche. « *Milord.* Parce qu'elle est la plus voisine de la terre. — *Blanche.* Connaît-on la distance qu'il y a d'ici à cette étoile? — *Milord.* Non, elle est trop éloignée pour en mesurer la parallaxe; mais ce que l'on présume avec plus de certitude, c'est qu'un rayon de lumière, parti d'une étoile du Dra-

[1] Le sage peut s'égarer dans les abstractions de la métaphysique, s'étonner du mal physique, du mal moral répandus sur la terre, et, de conséquence en conséquence, douter de l'existence de la Divinité; mais qui la nie affirmativement, est un homme vain, sot, ou immoral.

gon, en parcourant trente-trois ou trente-quatre millions de lieues par huit minutes, emploie six ans pour parvenir à la terre; et les étoiles qui, étant plus éloignées, nous paraissent plus petites, ne nous transmettent leur lumière que dans trente-six ans[1]. — *Blanche.* Ce calcul est savant; mais est-il bien juste? — *Milord.* Oui. Roëmer, très célèbre astronome, a supputé que la lumière nous arrivait du soleil, distant de notre globe de trente-quatre millions de lieues, en huit minutes : ce calcul sert de règle à tous les autres. La voie lactée est, selon Homère, la grande route du ciel, ornée des deux côtés des palais des dieux. D'autres mythologues prétendent que c'est un cercle du ciel, blanchi par des gouttes du lait de Junon, que laissa tomber son nourrisson Hercule. Mais, pour nous, elle est l'assemblage d'une multitude d'étoiles, si loin de nous, qu'elles ne nous transmettent qu'une lumière blanchâtre et affaiblie. Il en est de même de ces taches que vous apercevez, que les astronomes nomment étoiles nébuleuses. Remarquez que ces étoiles ont chacune leur couleur : ce prodige annonce, sans doute, une grande différence entre elles. — *Blanche.* Est-ce que le soleil ne bouge pas de sa place? — *Milord.* Il tourne sur son axe, et fait sa révolution en vingt-cinq jours et demi. La terre se promène autour de lui, et parcourt chaque année une ellipse d'environ cent quatre-vingt-dix millions de lieues. — *Blanche.* Juste ciel! la tête m'en tourne; quelle effrayante vitesse! » Dans ce moment nos guides et nos domestiques, qui s'embarrassaient fort peu de ce qui se passe dans le ciel, pressés par l'appétit et le sommeil, vinrent nous dire que notre souper nous attendait, et que le lendemain il fallait être debout au point du jour. Nous laissâmes donc Andromède, et Cassiope, et Bellérophon, pour venir dans le châlet des bons pasteurs, faire un repas tel qu'en faisaient à Rome les Fabricius et les Cincinnatus. Les honnêtes bergers nous abandonnèrent une partie de la cabane et leurs matelas : c'étaient des couches d'herbes, et sur ce lit, sous cette cabane, qui n'étaient pas l'asile de la mollesse, nous trouvâmes le repos et l'oubli des fatigues d'une journée agréable et bien remplie.

Notre projet était de visiter le lendemain la vallée de glace qui nous dominait, et qui était l'objet de notre voyage. Blanche, malgré son courage, était trop épuisée de forces pour pouvoir nous suivre. Je la laissai avec un domestique de confiance, sous la garde des bergers, plus fidèle et plus sûre que celle qui environne les rois.

Éveillés à l'aube matinale, nous partîmes avec nos guides. Je ne vous fatiguerai point, ma chère tante, de tous les objets qui ont frappé nos regards.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Après avoir monté plus de deux heures, sur des ruines de montagnes, un nouvel univers se déploya à nos yeux; c'était l'aspect d'une plaine de huit lieues d'étendue, environnée de toutes parts de montagnes de glaces. La vie, le mouvement avaient fui de cet horrible désert; un vaste silence effrayait l'homme le plus intrépide; tout était mort; ce lieu semblait le tombeau de la nature. Nous apercevions des pyramides si hautes, si majestueuses, que l'imagination étonnée ne peut se les figurer; c'était l'énorme entassement des glaces et des neiges de trois ou quatre mille hivers. Cependant, au sein de ces frimats nous montions gaiment, et bravions la rigueur du temps, échauffés par l'activité de notre marche. Après avoir assez admiré ces beautés, nous fîmes notre dîner sur un monceau de glaces : les siéges, l'air, tout ce qui nous environnait était glacé. Je demandai à milord s'il se rappelait la vallée de Tempé, l'émail de ses prairies, ses bosquets délicieux, sa douce température. « Oui, me dit-il, en soufflant sur ses doigts; mais vous ne me persuaderez pas que j'y suis. »

Nous n'arrivâmes à notre châlet qu'à l'entrée de la nuit, très fatigués; mais Blanche m'accueillit d'un baiser, et mes peines s'évanouirent. Elle avait passé la journée dans le pâturage, au milieu des pasteurs, qui ne cessaient de la contempler. C'était Vénus ou Diane descendue au milieu des bergers de l'Arcadie : elle conversait avec eux. Elle leur demanda s'ils étaient mariés? Plusieurs dirent que oui. « Et comment pouvez-vous quitter vos femmes? — Nous les quittons pour les faire vivre, répondit le Cicéron de la troupe. Mais, vous autres, comment avez-vous pu laisser vos vaches, vos troupeaux, vos châlets, pour venir dans ces montagnes perdre votre temps? nous n'abandonnerions pas nos femmes pour si peu de chose. — Nous n'avons ni troupeaux, ni pâturages, ni châlets, et nous avons beaucoup de temps à perdre. — Et de quoi vivez-vous? — Du travail des autres. » A ces mots, insignifians pour eux, ils ouvrirent de grands yeux, et leur orateur s'écria : « Vous ne travaillez donc pas! Et que faites-vous pendant toute la journée, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit? — Nous faisons des visites, c'est-à-dire nous allons converser les uns avec les autres; nous jouons, nous allons au spectacle. — Si vous ne travaillez pas, vous devez bien vous ennuyer?—Mais très souvent : l'ennui est la maladie des grandes villes. Et vous, mon ami, êtes-vous content de votre sort? — Oui, parbleu! J'ai une femme qui m'aime; nous avons de quoi vivre; nous dormons toute la nuit, et la santé est toujours bonne : que voulez-vous de plus? » Rien, dit tout bas Blanche, qui vit que le bonheur était plus fait pour ces hommes agrestes et grossiers, que pour ceux que la société, la science et les arts ont investis de besoins et de lumières.

Le lendemain, nous redescendîmes à Bagnes, par une marche de huit heures; de, là d'effort en effort, nous arrivâmes à Saint-Branchin à six heures du soir. Nous avions des lettres de recommandation pour M. Murith, dont le fils, grand voyageur, habile naturaliste, était curé de Bidde. Par un heureux hasard, il était chez son père. Sa conversation, pendant tout le souper, fut instructive et intéressante. Nous le priâmes de nous raconter son voyage au mont Velan, qu'il avait eu le courage d'escalader le premier.

« Je partis, nous dit-il, le 30 août, accompagné de deux chasseurs pleins d'audace et de vigueur, muni de provisions de bouche, de deux thermomètres, d'un baromètre et d'un niveau. Après une marche très pénible, nous parvînmes à la montagne de Zousse, située à deux lieues du bourg Saint-Pierre. Nous demandâmes l'hospitalité pour la nuit aux paisibles habitans d'un châlet, qui s'étaient déjà renfermés; mais ils reconnurent ma voix, et ils ouvrirent leur porte. Ils nous offrirent tout ce qu'ils possédaient. Nous soupâmes gaiment, et nos hôtes partagèrent leur lit avec nous; c'est-à-dire la litière de leurs troupeaux. A deux heures et demie du matin, nous partîmes, éclairés des rayons brillans d'une lune reflechie par ces grands réservoirs de glace. Au premier trait du

[1] Et il faut encore bien plus de temps, pour que la lumière émanée des étoiles inaccessibles à la simple vue, parvienne dans le télescope de l'astronome.

jour, j'aperçus la pointe du Mont-Blanc, qui seule, au milieu des montagnes, était alors éclairée des rayons du soleil naissant. Je croyais voir un volcan environné des débris des monts qu'il avait renversés : ce superbe spectacle fixa quelque temps nos regards et notre admiration. J'examinai ensuite mon baromètre, qui était suspendu à vingt pouces. après mes observations, nous poursuivîmes notre route avec assez de facilité. Devant nous s'offrait le Velan; mais son sommet était si élevé, ses flancs si rapides, si perpendiculaires, que mes chasseurs effrayés, ne voyant que des précipices et point de chemin, s'efforcèrent de me persuader de renoncer à cette entreprise. « Ne craignez rien, leur dis-je; partout où il y aura du danger, je monterai le premier. » Mon exemple les ranime; l'un me suit; l'autre fait un long détour pour chercher un sentier plus facile, nous perd de vue, erre tout le jour sur des rocs entassés, des glaces accumulées, et ne nous rejoint qu'à la nuit. Cependant mon chasseur me précède au milieu des rochers horribles, où il fallait s'élancer, se suspendre. Nous nous tendions réciproquement la main pour nous aider, nous soutenir : nous marchâmes ainsi une heure et demie, ne nous arrêtant que pour recueillir nos forces et franchir des précipices. Nous croyions avoir surmonté les plus grands obstacles, lorsqu'une masse de neiges fondues se trouva devant nous, comme un rempart haut de quarante pieds. L'effroi nous saisit; nous hésitons : un seul faux pas nous menait à la mort. Cependant le courage renait. Aidés de nos bâtons ferrés, de nos crampons, n'avançant qu'avec lenteur et prudence, nous franchissons ce passage : au-delà le chemin fut plus difficile, sans être dangereux. Nous montâmes encore pendant une heure; le mont Velan s'abaissait insensiblement. Tout à coup un mur de glace se présente à nos yeux : il était vertical. Nulle crevasse, nul appui pour reposer nos pieds, pour attacher nos mains; à ses côtés étaient d'horribles précipices, des rocs menaçans, coupés à pic, inaccessibles. Mes deux compagnons, frappés de terreur, s'arrêtent silencieux; moi-même, j'avais perdu la parole. Un d'eux, pâle et glacé, me déclare qu'il n'ira pas plus loin : le souvenir de sa femme, de ses enfans effrayait son imagination; s'il fait un pas de plus, il croit ne les revoir jamais. « Reposons-nous, leur dis-je, avant de prendre un parti. » Nous étions épuisés de fatigue et couverts de sueur. Je réfléchis. Je ne pouvais me résoudre à renoncer au but, si près de l'atteindre. J'exhorte, j'encourage mes chasseurs. « Ils me suivront, disent-ils, si nous pouvons surmonter cet obstacle; » ce qu'ils croyaient impossible. Animés d'une nouvelle ardeur, je m'arme d'un marteau pointu; je fais des trous dans le mur de glace pour y poser le pied et accrocher mes mains. Je m'élève, non sans effort, et j'arrive au sommet. Les chasseurs me regardaient, tout transis, tremblans pour moi. Mais, me voyant en haut, ils s'encouragent et montent à leur tour. La fatigue, l'impression de l'air nous avaient étourdis; notre tête était souffrante, et nous ne fûmes soulagés qu'après être parvenus au sommet. Il ne nous restait plus qu'à gravir au-dessus du roc qui forme la pointe du mont : il est très escarpé; mais ses rides, ses fentes offraient des prises à nos mains et à nos pieds; cette route devenait facile après les autres. Nous l'escaladons, et nous nous trouvons, avec une douce surprise, au niveau de la plaine que forme la calotte du Velan. Un spectacle aussi étonnant que magnifique se déploie alors à nos regards : le ciel paraissait un drap noir dont la terre était enveloppée; le soleil qui brillait augmentait cette noirceur. Nos yeux baissés parcouraient un espace immense, hérissé de pointes aiguës, coupé par des vallons obscurs. Le Mont-Blanc s'élevait sous la forme d'une pyramide inclinée, et sa tête altière paraissait commander à toutes les Alpes. Au loin, à travers les vallées profondes, se distinguaient l'extrémité du lac de Genève, Vevay, assis sur son rivage, les monts rians de verdure qui l'environnent. Je découvris la chaîne du Jura, le lac de Neufchatel : j'aurais aperçu Milan, Turin, si j'avais pu percer l'obscurité vague qui semblait les envelopper. L'œil ne discernait qu'un océan d'air et de vapeurs; plus près, un nombre prodigieux de glaciers se montraient, sous différentes formes, resplendissans des feux du soleil, qu'ils réfléchissaient de toutes parts. Une immobilité imposante, un silence majestueux, imprimaient dans mon âme des sentimens nouveaux, impossibles à décrire. Le bruit des avalanches, répété par les échos, seul nous avertissait de la marche du temps : nous planions, pour ainsi dire, au-dessus du monde. Les fleuves naissaient à nos pieds dans ces lieux où la nature paraît expirante; et c'est là cependant qu'elle assemble des forces pour porter sur la terre la fécondité et la vie. Après m'être pénétré de cette vue, je consultai le baromètre; il était à dix-sept pouces onze lignes, et le thermomètre de Réaumur à trois degrés et demi au-dessous de la glace. D'après mon calcul, j'établis la hauteur du Velan de dix mille trois cent quatre-vingt-onze pieds audessus du niveau de la mer. Pendant tout le temps que j'y restai, je ne vis d'autre insecte qu'une guêpe, qui, épuisée de forces, périt sur la neige, et un papillon qui, d'un vol rapide, franchit la calotte du mont; et pendant quatre heures de marche je n'aperçus sur ma route aucun vestige de végétation. »

Il est temps, ma chère tante, de reposer ma plume et ma tête; nous sommes bien avant dans la nuit. Déjà j'entends la voix du coq qui m'annonce le jour; déjà le paisible fermier, sa femme, sa fille modeste et laborieuse, leurs valets, et l'oiseau caché dans le bois qui avoisine sa maison rustique, finissent un tranquille sommeil, et vont bientôt recommencer leurs travaux journaliers. Moi, oisif habitant des villes, intervertissant l'ordre de la nature, je vais, à l'approche de l'aurore, me livrer au repos de la nuit. Je baise respectueusement les mains de la plus aimable et de la plus chérie des tantes.

LETTRE LXIX.

ADOLPHE A MADAME DE SAINT-OMER.

Suite du Voyage dans le Valais.

Je suis resté, dans ma précédente lettre, dans la maison de M. Murith, où nous jouissions d'un doux repos et de la conversation de son fils; je vais donc en reprendre le fil, et vous redire ce qu'il nous apprit relativement aux mœurs des Valaisans, et en général de celles de la Suisse. Ce seront moins nos observations que celles de ce savant et aimable curé de Bidde; car des voyageurs comme nous, qui courent rapidement de pays en pays, ne voyant que la surface des choses, peuvent parler tout au plus du costume des habitans et du matériel d'une contrée. Milord avait demandé à M. Murith quels étaient les impôts que payaient les habitans? « Ma réponse, dit-il, sera consolante; car ce mot d'impôt a toujours quelque chose d'odieux et d'affligeant : excepté le péage des chariots, im-

pôt très volontaire, et le service personnel, le Suisse ne paie, par an, qu'environ six francs. — C'est bien peu, m'écriai-je. — Si vous étiez ici, vous trouveriez que c'est assez. » Milord dit qu'un Anglais trouverait cette taxe bien légère. « Mais ajouta-t-il, je veux vous faire voir combien la république helvétique est heureuse, relativement aux impôts, non-seulement comparés à ceux de mon pays, mais à cette république romaine, si riche et si fastueuse.

« A Rome, la vente du sol était le premier impôt; ensuite toutes les marchandises, tous les bateaux qui entraient dans les ports de l'Italie, payaient à leur entrée des droits exorbitans. Il y avait des taxes annuelles et volontaires: le droit appelé *portoria*, établi sur toutes les fabrications; les dîmes de tous les fruits de la terre, levées dans les contrées, en nature, et qu'on nommait *pecuniæ*; des redevances nommées *scripturæ*, imposées à ceux qui tenaient les terres conquises réunies au domaine: l'orge, le froment, les troupeaux, les arbres même, le vin, tout payait des taxes onéreuses. Le vingt-huitième était prélevé sur les esclaves qu'on affranchissait: le censeur, à chaque dénombrement, pouvait hausser la capitation à volonté, sans pouvoir la diminuer. Je ne cite ici que les impôts levés dans la république; c'était bien autre chose sous les empereurs, où l'on mit à contribution jusqu'aux fenêtres et aux urines.—Aussi, répliqua Murith, vous ne trouverez dans notre Helvétie, ni panthéon, ni cirques, ni superbes palais: le mot de finance y est inconnu; nul n'est assez opulent pour acheter son voisin, et assez pauvre pour se vendre. Mais je vais répondre à votre question sur nos mœurs et coutumes.

« Dans nos climats, à dix-huit ans l'homme est formé; sa barbe est faite, sa tête est couronnée de cheveux bouclés; ses formes, sa physionomie annoncent un Hercule. L'été, il habite les Alpes, sa voix retentit d'une montagne à l'autre: il chante du haut du mont, et on lui répond de l'autre sommet. Il aime la danse, et saute un jour entier sans se fatiguer. Est-il couvert de sueur, il va boire au ruisseau et revient au bal: il brave les longs frimas des hivers; il n'a que son habit, et par-dessus une chemisette de charretier Il fume sa pipe la tête nue, et, en travaillant, il découvre ses bras et sa poitrine: il ne craint pas la mort; il meurt vite après une longue existence. L'Amour se plaît ici comme jadis dans la Grèce, mais il se plie à nos mœurs sauvages. Nous n'avons ni Sapho, ni Phaon, ni Corinne, ni Anacréon; le Suisse passe sa journée avec sa maîtresse, et boit silencieusement avec elle au cabaret, mais elle ne boit qu'avec lui. Le samedi est le jour du plaisir; le soir, à la naissance du crépuscule, l'amant va chanter sous les fenêtres de sa bien-aimée, et la conjure comme Tibulle :

Janua, jam pateas uni mihi victa querelis,
Neu furtim verso cardine aperta sones.

Ce ne sont pas précisément les mêmes expressions qu'emploie notre amant suisse, mais ce sont les mêmes idées. Sa Délie, sensible à sa tendresse, vient doucement lui ouvrir sa porte, et l'amour n'attend pas l'hymen pour faire un heureux. Dans certains cantons, la mère, le matin, apporte le café à l'amant de sa fille: il est vrai qu'il est regardé comme l'époux futur, et que de ces nuits fortunées il ne résulte aucun fruit prématuré. Si un paysan d'un autre faubourg osait rôder sous la même fenêtre, il serait aussitôt tué et jeté dans un lac; car la jalousie est une maladie de nos climats. Ces rendez-vous nocturnes vous étonnent, et paraissent blesser les mœurs; mais nos bons Suisses regardent ces liaisons comme choses très naturelles et nullement susceptibles de blâme; et madame (s'adressant à Blanche) qui m'offre ici l'image de la modestie et de la décence, voudra bien me pardonner la liberté de ce tableau de nos mœurs, libres plutôt par innocence que par l'effet de la corruption. Je vais présentement, continua-t-il, avec le même crayon de la vérité, vous peindre les défauts de mes compatriotes.

« Le Suisse a de l'astuce; il fraude son lait, détériore son beurre; il est intéressé, a l'esprit mercantile: enclin à la chicane, il plaide volontiers, mais sans l'intervention des avocats; lui-même défend sa cause sans émotion, sans accent, comme il lit une gazette. Les procès sont longs et opiniâtres. Haineux, très irascibles dans leurs querelles, les Suisses se battent jusqu'au sang, mais jamais avec des armes ou des bâtons, toujours à coups de poing. Sujets à l'ivrognerie, dans leur ivresse ils deviennent furieux. Je vous crayonne ici, messieurs, le tableau des mœurs générales; il y a des exceptions locales et nombreuses, surtout parmi nos pasteurs et les concitoyens des ours et des marmottes, c'est-à-dire de ceux qui vivent au milieu de la neige et des glaces. » Milord interrompit M. Murith pour proposer du thé; MM. Murith acceptèrent: Blanche le prépara, et ces messieurs ne manquèrent pas de la comparer à la jeune Hébé versant le nectar. Au sujet du thé, M. Murith nous parla du café long-temps prohibé en Suisse, et qui commençait à s'y introduire, et suppléait l'usage du vin. « Cette liqueur, dit-il, est une dépense pour notre pays, mais elle donne plus d'activité à notre commerce. » Nous lui demandâmes alors un court précis des productions de la Suisse et de ses échanges.

« La Suisse exporte pour vingt millions de toile qu'elle fabrique; la France en achète pour quatre millions: les mousselines de Saint-Gall, et celles plus communes de Zurich et des autres cantons, rapportent deux fois autant. Les fromages, principale richesse des états démocratiques, sont une denrée très recherchée par les Allemands et les nations maritimes; le produit en est évalué à quinze millions. Les chevaux font un revenu annuel d'un million; la France en achète, année commune, pour deux cent mille francs; elle en complète ses trains d'artillerie. Le superflu de ces marchandises paie les grains, le sel, le fer, les draps, le café, le tabac, les épices, l'eau-de-vie. Le commerce seul peut nous procurer tous ces objets qui nous manquent. Les voyageurs importent encore un revenu à la Suisse, et les Anglais en paient la plus grande partie. L'Italie attire les étrangers par ses temples, ses monumens, ses artistes, ses statues antiques, ses tableaux; la France, par ses opéras, ses fêtes, son luxe, la facilité, la douceur de ses mœurs, et j'ajouterai, sans chercher à faire un compliment à madame, par les grâces et l'amabilité de son sexe. Notre Helvétie, peut-être plus heureuse, n'a pas besoin de fêtes, de carnavals, d'entretenir des artistes, des monumens à grands frais, pour attirer les voyageurs; on y vient pour gravir sur les Alpes, pour y jouir de la salubrité de l'air, et du tableau toujours intéressant de la vie pastorale. On trouve ici une originalité de ton et de couleurs qui produit des images bien différentes de celles des autres pays; on y éprouve des sensations nouvelles. — Il est vrai, dit milord; aussi je préfère ce séjour à celui de Rome, de Florence et de Naples, lieux si chéris de mes compatriotes. »

« Des censeurs atrabilaires, de prétendus Lycurgues, re-

prit notre curé philosophe, improuvent nos manufactures qui introduisent le luxe ; mais ce mot *luxe* est, selon moi, un mot très abstrait. Qu'entendent-ils par luxe? Ils n'en savent rien. Vaut-il mieux porter des sabots que des souliers? Est-il bien fâcheux d'avoir une chemise de toile fine, et une montre dans sa poche, qui règle votre temps, et souvent vous en rappelle le prix? Le commerce, dit-on, amène le luxe ; mais il défriche les terres ; il adoucit les mœurs, lie les hommes par leurs besoins et par l'urbanité, il nourrit chez eux l'esprit de liberté et d'égalité ; car rien ne les rapproche tant que l'industrie et le commerce. Nos historiens et nos philosophes modernes vantent beaucoup, par morosité, je pense, les mœurs de Sparte ; mais moi, quoique Suisse j'aurais préféré vivre à Athènes, au milieu des arts, du luxe et de la politesse attiques. Périclès me paraît bien supérieur à Diogène dans son tonneau ; et j'aimerais beaucoup mieux dîner avec Atticus ou Lucullus, dans le salon d'Apollon, que dans la chaumière de Curius Dentatus, qui soupait avec des carottes cuites dans un pot de terre. » Je dis alors, en riant, à M. Murith : « Je vois que vous êtes un peu mondain, et que vous diriez comme Voltaire :

> Or, maintenant, monsieur du Télémaque,
> Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
> Votre Salente et vos murs malheureux,
> Où vos Crétois, tristement fastueux,
> Pauvres d'effets et riches d'abstinence,
> Manquent de tout pour avoir l'abondance.
> J'admire fort votre style flatteur,
> Et votre prose encor qu'un peu traînante :
> Mais, mon ami, je consens, de bon cœur,
> D'être fessé dans vos murs de Salente,
> Si je vais là pour chercher le bonheur.

— Ma foi, répond M. Murith, je pense comme Voltaire, et comme le roi Salomon, qui nous conseille de jouir de la vie, et qui dit qu'un lion mort ne vaut pas un moucheron qui respire. Parlons présentement des maladies de notre pays. Les Suisses, ayant un genre de vie particulier, ont nécessairement des maladies locales ; la liste en est peu considérable ; c'est un bienfait de notre situation physique et de la vie active et laborieuse des habitans. Les maladies du pays sont des membres froids et gelés, les hernies et les ruptures, les transpirations arrêtées, les inflammations provenant de l'usage immodéré du vin et des vulnéraires échauffans, les épidémies qui naissent de la malpropreté et de la négligence à aérer les chambres à coucher, les engourdissemens provenant de l'usage excessif du tabac.

« Vous ne voyez point, dans cette liste, les maux de nerfs, les évanouissemens et les maladies chroniques qui tourmentent les habitans des grandes villes : la misère n'y produit pas ces épuisemens, ces marasmes, suite du défaut de nourriture ; les montagnards vivent avec du lait et des pommes de terre, et leurs fibres sont si robustes, que j'ai ouï dire à M. Tissot qu'il fallait, pour les purger, jusqu'à vingt-quatre grains d'antimoine, tandis que deux grains suffisent pour empoisonner deux hommes ordinaires.

« La classe la plus nombreuse, celle des pasteurs, est, comme dans tous les pays, la plus saine et la plus modérée. La nourriture du pasteur est sobre ; il assaisonne ses mets avec du poivre et des épiceries ; il connaît peu l'usage de la viande. Il est aux champs au point du jour, et ne les quitte qu'à la nuit. Le matin, il respire le baume des fleurs ; il végète comme une plante sous les rayons du soleil. Il se promène dans une atmosphère fraîche et pure ; l'exercice double ses forces ; le corps agit sans excès, et son esprit se repose : aucune inquiétude morale n'allume son sang. Un médecin des papes disait : « Il est impossible que des courtisans se portent bien. » Et moi je dis, en sens inverse : Il n'est pas possible que des pasteurs montagnards aient une mauvaise constitution. Ils ne veillent jamais trop, se couchent avec le soleil, se lèvent avec lui : c'est pour eux que l'amour est un besoin et un plaisir. — Je croyais au contraire, lui dis-je, qu'il n'avait de temple que dans la Grèce ou en Sicile. — C'est un préjugé : il est vrai que nos bergers ne le connaissent que plusieurs années après l'adolescence ; mais, exempts de son ivresse, ils l'ont dans le cœur et non pas dans la tête. Ils sont élevés dans l'ignorance, mais ils ont la santé et la force. Quel tempérament ils auraient, s'ils usaient avec plus de sobriété du vin, des liqueurs et du tabac à fumer ! Leur défaut de lumières leur a fait rejeter jusqu'à l'usage de l'inoculation (56). Leurs préjugés les éloignent de toute innovation, et la liberté n'ose les introduire.

« Ici, la médecine consulte encore les astrologues et les almanachs : on ne purge le malade qu'à tel signe du soleil, ou à tel quartier de la lune. On met sa confiance dans un pèlerinage à Sainte-Blaise, ou à Notre-Dame-des-Anges. Les charlatans trouvent un débit prodigieux de leurs drogues : c'est dans nos vallées que les empiriques italiens viennent en faire l'essai ; de là ils passent dans la Souabe et dans les électorats, où ils trouvent des hommes tout aussi dupes de leur crédulité et de la superstition. Nous avons encore des paysans qui s'érigent en médecins, sous le nom de *mages* ; ils parcourent les campagnes, traitent les maladies, et opèrent avec le secours des prières, des astres et de la magie. Le magistrat devrait s'opposer à ce charlatanisme ; mais lui-même a souvent les yeux couverts du bandeau de la crédulité ; d'ailleurs son pouvoir ne s'étend pas sur l'opinion d'un homme libre. Il n'oserait bannir un citoyen, mage du lieu, dont la vie est exemplaire, médecin sans honoraires, chéri et respecté de ses concitoyens. Nos hôpitaux ne sont pas nombreux ; mais le Suisse n'est pas assez pauvre pour implorer les bienfaits de la pitié : il dédaigne d'ailleurs le pain de l'aumône.

« Nos communes font des achats considérables en remèdes ; les ministres en sont bien fournis : ils les distribuent, et souvent ils sont assez instruits pour suivre le traitement des maladies. Dès qu'un ministre ou les chefs des cantons savent qu'il y a des malades, ils envoient le médecin à leur secours : celui-ci est, de plus, obligé de visiter la contrée et de rendre compte de ses travaux.

« La nuit qui s'avance, et une simple conversation, ne peuvent me permettre de vous parler du code helvétique : quelques coutumes et le droit romain sont la base de nos lois, ainsi que des lois modernes des autres états (57) ; ce qui prouve que la législation de Rome est le résultat d'un accord entre le droit naturel et les convenances sociales. Ce code n'est point l'ouvrage des beaux jours des Romains ; c'est celui des empereurs, à l'époque où les mœurs et la religion s'écroulaient sur leurs magnifiques fondemens. Justinien et Caligula, dont le nom seul inspire un mouvement d'horreur, sont les législateurs qui ont le plus travaillé à la confection des lois. — Nous pourrions, dis-je alors, comparer Caligula à notre Henri III : son

code est un des plus sages et des plus suivis. Les malheurs des temps, la nécessité urgente firent éclore ces lois pour arrêter le cours des désordres les plus affreux. »

Ici finit notre conversation avec MM. Murith, que nous quittâmes enchantés de leur politesse et de leur savoir.

En sortant de Martigni, nous gagnâmes la droite de la vallée. A trois quarts de lieue on trouve des villages adossés contre les croupes des montagnes, et au-dessus, des champs et des prairies. Dans la partie où serpente le Rhône, on ne voit que des prairies marécageuses, des bois traversés par divers bras du fleuve, et qui forment des îles plus ou moins grandes, présentant des tableaux charmans. Les montagnes situées au-delà de la vallée, ont à leur pied des villages, des châteaux, des vignes, et vers leur cime, des bois et de beaux pâturages bornés par d'arides rochers. Ce magnifique et vaste paysage doit étonner un peintre, et lui prouver que l'art est bien loin de la nature. Les habitations des Valaisans sont sur les montagnes et dans les gorges, où l'on voit leurs hameaux suspendus : les collines, bien cultivés, paraissent des jardins élevés dans l'air. Leurs cultivateurs sont simples, adroits, laborieux, bienfaisans; privés de numéraire, ils ne connaissent pas l'indigence. Si l'un deux tombait dans la misère, tous se réuniraient pour subvenir à ses besoins. La pureté de leurs mœurs égale leur bonne foi. Celui qui a donné le jour à un enfant illégitime est non-seulement couvert d'opprobre, mais pour échapper à la honte, il est obligé de quitter son village.

Leur terrain est trop rapide pour employer des bêtes de charge à leurs exploitations; ils portent leur récolte sur le cou ou sur le dos. Les femmes travaillent à la terre comme les hommes; et pour accoutumer les enfans à cette vie laborieuse, dès l'âge de six ans on leur met une petite hotte sur le dos. Ces travaux pénibles défigurent l'espèce humaine. On voit chez eux peu d'hommes bien faits; les femmes y sont hâlées, et sont bien loin d'avoir ces formes, ces traits adoucis et délicats qui donnent tant de grâces aux femmes du Haut-Valais.

Après une marche de deux lieues et demie, nous traversâmes le Rhône sur un pont de bois. Ici la vallée déploie plus de richesses; on voit de belles campagnes : les croupes des montagnes sont enrichies de vignes, tandis que leurs sommets montrent des rocs pelés et dégradés. Ce fut derrière ces montagnes qu'en 1714, le 23 septembre, les rochers du mont Diableret s'écroulèrent. Le ciel était beau, tranquille; les troupeaux paissaient à l'ombre de ces rochers; les chèvres, les moutons bondissaient sur ces rocs; les bergers, les bergères, animés d'une douce gaîté, se livraient à des jeux innocens, jouissaient de leur bonheur, quand tout à coup la montagne mugit, s'agite, s'ébranle, s'écroule et ensevelit sous ses ruines, bergers, bétail, pâturages et hameaux. L'éclat des rochers, l'éboulement des terres qui s'étendit à deux lieues, la fumée, le bruit affreux répété par les échos, tout semblait annoncer le bouleversement entier du globe. L'horreur, l'épouvante, les cris des hommes et les mugissemens des bêtes, le vol tumultueux des oiseaux augmentaient le désordre et l'effroi. On fuit, on court de tout côté pour chercher un asile. Cette convulsion terrible fit périr cent vaches et grand nombre de bestiaux, renversa des bois, considérables qui servaient de remparts contre les avalanches. Les ruisseaux qui descendaient de ces montagnes, et qui allaient arroser les jardins, les prairies des fortunés habitans, s'évanouirent. Ainsi ces lieux, jadis si agréables, si pittoresques,

> Où l'on voyait éclore,
> Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore,

sont aujourd'hui frappés de stérilité, par la privation des eaux vivifiantes qui les humectaient.

Une bande de rochers partage la vallée en deux : le Rhône coule du côté le plus large, et ses rives sont décorées de champs, de prairies et de bois. La partie la plus étroite n'est pas moins riante; elle est couverte d'une riche moisson qui s'élève en terrasse jusqu'à des rochers couronnés d'arbustes. C'est à l'extrémité du vallon qu'on voit enfin la ville de Sion, environnée d'agréables collines et de châteaux d'un aspect antique. A la vue de Sion, que nous cherchions depuis long-temps, nous nous écriâmes : « Salut, terre féconde, ville si désirée ! » Nous nous reposâmes auprès d'un ruisseau qui roulait, en murmurant, une eau fraîche et limpide, car nous étions très fatigués. Blanche, voyant son ombre dans ce miroir liquide, et le désordre de sa parure, s'écria : « Ah ! mon Dieu, je fais peur ! » Je dis alors, avec madame Deshoulières :

> Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
> Qu'on trouve encor de la franchise :
> On y voit la laideur, ou la beauté qu'en nous
> La bizarre nature a mise ;
> Aucun défaut ne s'y déguise;
> Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous....

Après une heure de repos, nous avons poursuivi notre route. La perspective qu'on découvre au-delà de Sion est très belle; d'un côté s'élèvent des montagnes arides que le soleil couchant peint de ses plus beaux rayons; d'autres montagnes sont entrecoupées par des vallons hérissés de bois, au fond desquels circulent des rivières et des torrens qui vont se perdre dans le Rhône.

Mais nous voilà dans Sion, où la maladie attendait Blanche. Oublions cette époque fatale, et jouissons du calme qui nous environne. Salut, ma chère tante : lisez-moi avec le même plaisir que j'ai à vous écrire, et ne dites pas comme le Chrisalde de Molière :

> On cherche ce qu'il dit, après qu'il a parlé.

LETTRE LXX.

MADAME DE SAINT-OMER A DELMONT CADET.

Tour d'adresse de Bonnard.

Mes amis, n'allez pas me trahir; ma cinquantième année a sonné hier matin, à dix heures : chut! je vous le dis à l'oreille, et d'autant plus bas qu'il y a un beau jeune homme de soixante ans qui paraît engoué de mes charmes et de mon grand nez. Je ne démêle pas encore ses vues et ce qu'il veut faire de moi; je ne sais si je dois être la Baucis, la Laure ou l'Astrée de ce moderne Céladon, qui adresse sans doute tous les matins à l'Amour, la prière du poëte Rousseau :

> Mais quand du soir viendra le crépuscule,
> Temple où le cœur languit inanimé,
> Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
> D'aimer encor, même sans être aimé.

J'entre aujourd'hui dans une avenue sombre, où les fleurs naissent difficilement; mais j'y entre avec courage et sans regret : quand on sort d'un bal où l'on a beaucoup dansé, on n'aspire qu'au repos.

Mais j'ai à vous parler d'une aventure bien plus intéressante que mes amours naissans, et qui fournit un grand aliment à la conversation des bons Lyonnais; le héros de la pièce est le cher beau-frère de Bertaut, le paladin Bonnard. Vous allez voir qu'il joint à la bravoure et à la galanterie des anciens chevaliers l'astuce et la politique des héros de Machiavel. Sa destinée, qui pourra peut-être le conduire au port de Toulon, lui fit rencontrer dans un bal l'aimable Eugénie Dupin; il a été frappé de l'éclat de ses charmes, et surtout de l'éclat plus imposant d'une dot de deux cent mille francs: l'amour de la dot et celui de la beauté d'Eugénie, réunis, ont fait de ces deux amours une passion très vive et très sentimentale. La tendre Eugénie, rose naissante, a ouvert son âme avec confiance aux premiers traits d'un amour qui se présentait sous l'escorte de l'hymen; car l'adroit Bonnard affectait tous les sentimens de la vertu. Il pénétra doucement dans le cœur de son amante, qui l'écouta, reçut ses lettres, et a eu la faiblesse de lui répondre:

Amor che nasce,
Colla speranza,
Dolce s'avanza,
Ne se ravvede,
L'amante cor.

La mère perça l'obscurité de cette intrigue, et interrogea sa fille, dont l'ingénuité s'expliqua sans détour. Cette bonne mère se conduisit avec prudence et tendresse. Loin de gronder sa fille, elle a opposé aux piéges de la séduction le langage touchant d'une amie, les lumières de la raison, et les prières encore plus persuasives d'une mère. Sa main délicate versait goutte à goutte, sur la blessure de sa fille, le baume qui devait la fermer; elle lui traça le portrait, les qualités, les mœurs de son amant. Eugénie rougissait et pleurait, dans le sein de sa mère, un attachement dont elle avait tant de peine à triompher. Pour hâter sa guérison, on lui présenta un nouvel aspirant à sa main; c'était Vionnet l'aîné, jeune homme d'une figure charmante, qui joint à une éducation très cultivée, car il a été élevé à Paris, une aménité de caractère, une pureté de mœurs fort rare à son âge et avec sa figure: le seul défaut qu'il nous apportât de Paris, c'était de parler sans cesse de cette capitale, de ses usages, de ses modes, qu'il comparait continuellement avec ceux de Lyon, pour les censurer. De plus, il ne citait jamais que des marquises, des comtesses, des duchesses, qu'il avait vues, avec qui il avait soupé; il vantait leur bon ton, leur esprit, leur amabilité. Un jour, impatientée de cet étalage, je lui demandai s'il n'y avait plus de bourgeoises à Paris, et si les rues Saint-Denis, Saint-Honoré n'étaient peuplées que de duchesses? A cette question; l'assemblée éclata de rire; mon jeune homme, qui sentit la dérision, rougit et perdit la parole. Comme il est né avec beaucoup d'esprit et de jugement, il n'a pas tardé à s'apercevoir du ridicule de son engouement pour les gens de qualité et les usages de Paris. Enfin, ce jeune Vionnet fut admis dans la maison de M. Dupin, où l'Amour l'attendait, caché dans les yeux de la belle Eugénie. Encouragé par les parens, il chercha à plaire, et insensiblement il détrôna le paladin: le mariage fut arrêté, et l'époque fixée au 15 de ce mois. Le lâche Bonnard, informé de cet événement, a couru chez son rival, le 14, à huit heures du matin, et lui a dit: « J'apprends que vous allez épouser mademoiselle Eugénie Dupin: je ne viens point m'en prendre à vous; à votre place je me conduirais de même; mais vous ignorez sans doute mes droits sur la main, sur le cœur de cette infidèle. — Vos droits, monsieur? — Oui, vous m'accuseriez d'imposture et d'audace, si je ne venais la preuve en main; je vous apporte une de ses lettres, j'en ai bien d'autres; mais celle-ci suffira pour dessiller vos yeux. Lisez, monsieur; vous connaissez sans doute son écriture? — Oui, je viens de recevoir dans l'instant même un billet de sa main. — Eh bien! confrontez-le avec le mien. — Je ne puis le nier, l'écriture est la même. » Vionnet lit, reste stupide d'étonnement, de douleur, au style d'une lettre aussi hardi que passionné, et qui annonçait que l'intrigue était fortement nouée; et moi, je suis tout aussi stupéfaite que lui. Il faut en convenir, notre sexe mérite de régner, si la dissimulation est le premier mérite des gouvernans. Avez-vous jamais vu des Vierges de Raphaël? Eh bien! cette Eugénie si leste a, dans ses traits charmans, la même décence, la même candeur. O filles imprudentes! et vous, hommes vils et trompeurs! qui déshonorez votre maîtresse après l'avoir séduite, les lois ne punissent pas ce crime, mais la société devrait en faire justice. Vionnet, confondu, désespéré, dit à son rival qu'il lui laissait le champ libre, qu'il abjurait à jamais toute liaison avec la perfide Eugénie; « et pour que vous n'en doutiez pas, ajouta-t-il, je vais, pour dégager ma parole, écrire sous vos yeux un billet à son père. »

Billet de Vionnet à M. Dupin.

« Monsieur, des motifs très puissans m'obligent de renoncer à la main de mademoiselle votre fille. Je vous paraîtrai coupable; mais ne me jugez pas sur les apparences, qui m'ont trompé moi-même. Il serait inutile de vous en dire davantage. Cependant veuillez bien me croire pénétré de respect et de reconnaissance pour vous et madame Dupin. Vous méritiez plus de bonheur. »

Le billet fut envoyé soudain à son adresse, et les deux rivaux se séparèrent, l'un au désespoir, l'autre enchanté du succès de sa perfidie. Ce terrible écrit est arrivé dans le moment où toute la famille était assemblée pour le déjeuner. Eugénie, brillante du coloris du matin, et de cette douce gaîté qui est à la physionomie ce que les rayons d'une belle aurore sont à l'horizon qui s'éclaire, essayait des robes, des coiffures nouvelles, recevait les félicitations. La joie animait tous les cœurs, quand un laquais entre, donne la lettre de la part de M. Vionnet. Dupin l'ouvre précipitamment: quel coup de foudre! Le billet lui tombe des mains; la mère le ramasse, le lit tout haut, d'une voix tremblante. Eugénie se trouve mal: on s'empresse de la secourir; elle revient de son évanouissement et verse un torrent de larmes. Cependant les ouvrières s'enfuient; le vieux Dupin demande une épée; il veut aller se battre avec Vionnet; sa femme le retient et jette les hauts cris: tout à coup, au milieu de cette scène désastreuse, on annonce le père et la mère du coupable. Ces bonnes gens arrivaient de la campagne pour assister à la noce; et n'ayant pas trouvé leur fils chez eux, ils ne doutaient pas qu'il ne fût près de sa future. Ils entrent: quel accueil! quel silence! Ils s'avancent, ils saluent; personne ne répond, tout reste immobile, pétrifié. M. Vionnet, fort étonné, demande le motif d'une réception si froide; Dupin, pour réponse, lui montre la lettre de son fils, en lui criant: « Votre fils est un traître! il ne mourra que de ma main. » Vionnet lui répond, après lecture faite: « Je n'y comprends rien. Mon fils est honnête, sensible; il aimait Eugénie. Cela me passe. Cependant ne nous empor-

tous pas; je m'en vais lui parler; je découvrirai les motifs d'une telle conduite : s'il est coupable, je saurai le punir; je vous ferai toute la satisfaction que vous exigerez. » Après cette explication, les bons Vionnet se sont retirés, l'esprit très agité et la douleur dans l'âme. Quel contraste avec la joie qu'ils apportaient en entrant! Ils cherchent leur fils de maison en maison, et le trouvent enfin à la campagne, chez un ami. Le jeune homme, pour se justifier, leur a montré la lettre d'Eugénie à Bonnard. Malheureusement, cette aventure perce dans la ville : voilà cette enfant perdue; le coup est accablant pour la famille. Je tiens tous ces détails de la sœur de madame Vionnet. Cet événement n'a point altéré la santé ni la physionomie de madame Bertaut, ma très honorée belle-sœur, qui se porte aussi bien que Tartuffe, de glorieuse mémoire : elle a l'oreille rouge et le teint fleuri. L'autre jour, elle figurait en première loge à ce chef-d'œuvre de Molière : elle était avec son cher Orgon, mon frère, et près de madame Lemaire, qui la connaît fort bien. A cette scène si heureuse où Tartuffe s'accuse, et dit avec tant de sincérité :

Tout le monde me prend pour un homme de bien,
Et la vérité pure est que je ne vaux rien,

madame Bertaut dit à madame Lemaire : « Est-il possible, madame qu'il y ait des hommes aussi méchans, d'une hypocrisie si profonde! cela n'est pas dans la nature. — Pardonnez-moi, madame; il y a des hommes, et même des femmes, qui ressemblent beaucoup à l'original de Molière. » Je crois que la belle sentit l'application, car elle ne lui parla plus. On m'a dit que, pendant qu'elle était dans sa petite chambre, chez la Bertrand, elle était janséniste, blâmait la fréquentation des spectacles; aujourd'hui je ne sais plus dans quelle secte philosophique ou diabolique elle s'est fourrée; on la voit dans tous les endroits publics. On m'apprend que la petite Eugénie a une fièvre violente. Pauvre enfant! Je la plains beaucoup. Les hommes sont impitoyables; ils ne pardonnent rien; leur orgueil punit l'erreur et la faiblesse, comme le vice ou le crime.

En voilà assez pour aujourd'hui. Quand je saurai la fin de cette triste aventure, je vous en ferai part, et vous pourrez me dire : « Ma chère tante, vous qui ne dormez pas, et qui contez si bien, je vous supplie de finir le récit intéressant que vous avez commencé. » Approchez-vous, ma chère Blanche, que je vous embrasse. Adieu, vous autres.

LETTRE LXXI.

ADOLPHE A SA TANTE.

Complimens de la bonne année; vers à ce sujet. Conversation avec Haller. Anecdote de Blanche.

Aimable et chère tante, M. Gérard vous porte une espèce de monstre dans son genre, dont l'aspect cependant ne doit pas vous effrayer : ce monstre est une truite, citoyenne des eaux du lac Léman; elle pèse trente-deux livres; on a vu de ses frères peser jusqu'à quarante. En 1663, on en envoya une à Amsterdam, du poids de soixante-deux livres : celle-ci, sans doute, est une petite-fille de cette arrière-grand'mère; mais vous savez que les enfans dégénèrent. Cette infortunée n'a pu éviter son sort; elle est née, s'est engraissée, a été prise pour être mangée à Lyon par vous : et puis, niez le fatalisme! Cette légère offrande est en mémoire de la fête de Janus, que nous célébrons, à l'instar des Romains, le premier jour de l'an; car, sans nous en douter, nous sommes un peu païens. Pour imiter les Romains dans toutes les cérémonies de ce jour solennel, et chasser la paresse, j'ai travaillé une petite pièce de vers qui part à votre adresse avec le monstre (58). Si les truites vivent âge de carpes, ou de patriarches, celle-ci doit avoir vu Guillaume Tell, et dû jouir de la liberté qu'il a procurée à sa patrie : je dis, jouir; car je suppose que les poissons, comme les hommes, se paient de mots.

Cette offrande, me direz-vous, est peut-être une petite ruse de ma part pour faire passer l'assaisonnement que j'y joins, c'est-à-dire mes vers. Ainsi Voltaire envoya à Dufresne un pâté de perdrix, pour lui faire adopter ses corrections [1]. Ainsi la truite obtiendra grâce pour mes faibles rimes, qui seraient dignes de Racine si j'avais pu exprimer mon attachement, ma reconnaissance, et la vivacité des vœux que je forme, au pied du grand moteur de nos destinées, *per la mia carissima zia.*

Vers à madame de Saint-Omer,
Pour le jour de l'an.

Que l'an nouveau qui vient d'éclore
Brille pour vous plein de douceur;
Que le lever de chaque aurore
Vous éveille pour le bonheur.

Cueillez auprès de la nature
Les fleurs, les fruits de la saison :
Philosophez comme Épicure,
Vieillissez comme Anacréon.

En approchant de la centaine,
Vivez loin du monde oublié,
Entre Voltaire et La Fontaine,
Et dans les bras de l'amitié.

Que la gaîté vous environne;
Que votre esprit toujours brillant,
Ainsi qu'un beau soleil d'automne,
Embellisse votre couchant.

Et quand de votre heure dernière
Vous entendrez le dernier son,
Fermez doucement la paupière,
En méditant une chanson.

Apostille de Blanche.

« Quel bouquet enverrai-je à ma chère tante, moi qui n'ai n'y myrte, ni fleurs dans mon jardin? Mais je vais dérober une fleurette dans celui de Voltaire, qui a bien la plus belle collection de fleurs de l'Europe. Je vous dirai donc avec lui :

« Que le ciel prolonge le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre :
Saint-Omer, l'été de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

« Vous me demandez si ma vie est heureuse? Oui, je lis beaucoup; la lecture n'est pas chez moi un goût faible et frivole, un passe-temps pour tuer l'ennui, mais une espèce de passion qui change mes lectures en jouissances. De plus, je vis avec des gens aimables, ce qui me paraît

[1] Voltaire composait rapidement, et corrigeait sans cesse. Dufresne, fatigué des corrections qu'il lui proposait continuellement, pour une tragédie de lui qu'on allait jouer, n'en voulait plus recevoir : Voltaire lui envoya un pâté de perdrix qui fut très bien accueilli. On le sert, on l'ouvre : chaque perdrix avait dans son bec un papier contenant des changemens.

le plus grand charme de la vie. Deux fois nous avons eu à dîner le fameux Haller : c'est un philosophe d'une douceur, d'une sérénité d'âme admirable. Il nous disait qu'il se félicitait d'être caché dans un coin du monde, avec peu de liaison, et encore moins d'influence. « Madame, me disait-il, les heureux de la terre ne sont pas ceux dont on parle ; ce sont ceux qui sont ignorés. » Je lui répondis que je tremblais pour son bonheur, car le nom de Haller était connu dans toute l'Europe. Il n'aime pas Voltaire ; c'est un tribut qu'il paie à l'humanité ; c'est là son faible. Haller est très âgé, mais il a toute l'activité de l'âge viril : il veut mourir la plume à la main, comme Vespasien a voulu mourir debout. Il nous conta que dans sa jeunesse il avait bravé un incendie pour sauver ses vers, et que, l'année d'après, il avait eu le courage, plus héroïque, de les jeter au feu. Je lui ai demandé s'il s'était marié ? « J'ai eu, madame, trois femmes que j'ai beaucoup aimées, et vous me les rappelez toutes les trois. » En prenant congé de nous, il m'a demandé la permission de m'embrasser ; je m'y suis prêtée de bonne grâce : j'ai cru embrasser Platon octogénaire. C'est le baiser de Marguerite d'Écosse à Alain Chartier. Nous lui avons parlé de vous ; il serait enchanté de votre connaissance. Ah ! que n'êtes-vous ici au milieu de nous ! rien ne manquerait à ma félicité, que les bontés de mon père ! Voilà le ver solitaire qui me ronge le cœur. Je n'ose pas lui écrire pour la bonne année ; il repousserait ma lettre et mes vœux. Cependant je demande toujours au ciel qu'il prolonge sa vie et la comble de bénédictions. Je prie même pour ma belle-mère, malgré le mal qu'elle me fait, puisqu'elle est nécessaire au bonheur de mon père, et que la religion ordonne de pardonner à ses ennemis. Milady est retournée à Londres, milord est allé passer l'hiver à Naples, pour venir nous rejoindre avec les hirondelles. Leur absence nous attriste : se séparer de ses amis, c'est briser une partie des liens qui attachent à la vie. Cette séparation augmente notre dépense ; mais Adolphe dit que son frère bat monnaie pour lui à Paris.

« Adieu, ma chère et incomparable tante ; je vous embrasse, je vous honore, je vous aime *di tutto il mio cuore, di tutta la mia anima.* »

Apostille de Delmont.

Que je vous conte, ma chère tante, à l'insu de Pandore, une anecdote où vous reconnaîtrez son âme. Notre blanchisseuse, femme de bien et Française, mais affligée de pauvreté, compagne trop fidèle de la vertu, vint un jour nous voir avec sa petite fille, âgée de sept ans. Cette enfant, qui a une physionomie très spirituelle, voyait des livres sur le bureau de ma femme, et avait l'air de les convoiter. Elle lui en donne un ; l'enfant l'ouvre, regarde beaucoup, et paraît s'impatienter de n'y rien comprendre. Blanche, qui la suivait de l'œil et s'amusait de sa petite colère, lui demanda si elle savait lire ? « Oh ! non, je ne suis pas si heureuse que les dames.—Voudriez-vous apprendre ? — De tout mon cœur ; mais il faut de l'argent, et maman dit qu'elle est pauvre. » Sa mère ajouta qu'il en coûtait trop cher pour aller à l'école. « Combien ? —Trois florins par mois, sans compter de petits présens au maître d'école, et les habits du dimanche qu'il faudrait mettre tous les jours : il ne faut pas être fier ; mais l'on doit cacher sa misère, autrement on vous méprise. » J'entrai dans ce moment. Blanche me demanda comment je trouvais cette petite fille. Je la regardai, la caressai, et louai sa figure. Quand Blanche les eut congédiées, elle me dit : « N'est-il pas fâcheux que, faute de six ou sept francs par mois, cette petite ne puisse apprendre à lire ? —Il est vrai, mais je les donnerai ; c'est une bonne œuvre. — A qui les donnerez-vous ? — Au maître d'école.— Non, à moi ; je veux gagner cet argent : je montrerai à lire à la petite, les six francs serviront à l'habiller un peu proprement ; car je suis aussi fière qu'un magister : je ne veux point dans mon école d'enfans déguenillés. » Depuis ce jour, elle a paré sa poupée, comme elle l'appelle, de jolis vêtemens, et elle lui donne tous les matins une leçon. Cette enfant fait des progrès surprenans. O Blanche ! ô mon amie ! les hommes seraient encore plus vicieux, plus méchans, que l'ange Ithuriel leur ferait grâce à cause de toi : tu fais pardonner à l'espèce humaine.

LETTRE LXXII.

MADAME DE SAINT-OMER A ADOPHE.

Séjour de madame de Saint-Omer à la campagne. Anecdote d'un enfant trouvé. Suite de l'aventure de Bonnard.

J'ai passé, mon cher neveu, quinze jours *alla mia villetta.*

« Or, il était le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur ; aussi jà commençaient les abeilles à bourdonner, les oiseaux à rossignoler, et les agneaux à sauteler. Les petits moutons bondissaient par les montaignes, et les oiseaux faisaient résonner les buissons de leurs chants. »

J'étais dans mon Tibur, plus seule que saint Paul dans la Thébaïde, il recevait au moins la visite de saint Antoine et d'un corbeau qui lui apportait son pain. Mais j'avais avec moi ce que saint Paul n'avait pas ; les contes de Voltaire, mon petit La Fontaine, mon grand Montaigne, et puis.... mais du secret, le traité de Cicéron sur la vieillesse. Une femme lire du latin ! mieux vaudrait avoir dix amans : le cas est plus graciable. Cependant, qui le croirait ! le seizième siècle a produit quantité de femmes célèbres qui savaient parfaitement le grec et le latin. L'infortunée Jeanne Gray, qui passa du trône à l'échafaud, lisait dans l'original, avant de mourir, le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme : la belle Marie Stuart, tout aussi malheureuse, écrivait et parlait six langues, et faisait très bien les vers dans la nôtre. Mais tout est mode, chez les femmes surtout. Au reste, Cicéron m'apprend à vieillir : il dit, avec raison, que la vieillesse n'est un poids onéreux que pour ceux qui jamais n'ont su jouir d'aucune des saisons de la vie.

J'ai fait seule de grandes promenades, un vaste chapeau de paille sur la tête, un bourdon d'une main, ma lorgnette de l'autre, suivie de mon fidèle Achate, mon garde du corps, mon ami, dont la société me convient mieux que celle de beaucoup de nos bipèdes, bons quelquefois par faiblesse, et presque toujours méchans par intérêt. Achate m'aime par reconnaissance, aboie, me parle sans que je sois obligée de lui répondre. Au reste, ma tendresse pour Achate n'est pas aussi risible que la passion de madame du Tertre pour le carlin Zizi. Un jour je la trouvai éplorée, jetant les hauts cris, prête à s'élancer de la fenêtre. « Qu'avez-vous, madame ? que vous est-il arrivé ?—Mon chien, mon charmant Zizi est perdu ; je suis désespérée. » Heureusement Zizi fut retrouvé. Alors elle me demanda ce que je pensais de son attachement pour son chien. « Il me fait croire, lui dis-je, à la mé-

tempsychose. » Je me gardai bien de lui développer ma pensée. Mais quand je vois cette passion effrénée et ridicule de quelques femmes pour des chiens ou des chats, je me range du parti de Pythagore, et je suppose qu'une âme humaine a passé dans le corps de l'animal, ou que l'âme d'une bête anime l'individu féminin.

Pendant mon séjour à ma chaumière, je l'ai fait embellir. Je vous ai arrangé un petit appartement d'où vous verrez la Saône et ses naïades. Dans l'angle de la maison, j'ai mis ma librairie, peu chargée de livres; car aujourd'hui ma provision d'idées est faite. « Je n'aime, comme dit mon cher Montaigne, que des livres plaisans ou faciles, qui me chatouillent ou me consolent, et me conseillent à régler ma vie et ma mort. » Le buste de Voltaire, celui de Jean-Jacques sont dans ce cabinet en regard l'un de l'autre. Voltaire, avec son ris sardonique, a l'air de se moquer du philosophe génevois; Rousseau fronce le sourcil, et regarde le poëte de travers. J'imagine que dans l'autre monde ces deux philosophes ont ri de leur colère, de la puérilité de leur amour-propre, et se sont embrassés cordialement. Voici des vers que Borde m'a faits pour graver au bas de leurs bustes. Vous m'en direz votre avis.

Vers sur Voltaire.

Admirable en ses vers, éloquent dans l'histoire,
Constant dans sa gaîté, philosophe en ses jeux,
Impétueux, ardent, il aima trop la gloire;
Mais son cœur fut toujours ouvert aux malheureux.

Sur Rousseau.

Écrivain éloquent, philosophe sensible,
De la vertu, des mœurs, apôtre courageux;
Mais bizarre, inquiet, orgueilleux, susceptible,
Égaré par son cœur, il vécut malheureux.

J'ai passé de ma chaumière dans les jardins de Lucullus, chez notre intendante, où j'ai trouvé brillante société. Ici la Parque ourdit ma vie à filets d'or. J'attrape par-ci par-là quelques petites indigestions, qui sont les bénéfices de la bonne compagnie. Je cause une partie du jour, et je dors tant qu'il plaît au sommeil. Je suis les préceptes de mon ami Montaigne. « Je retiens avec mes dents et griffes l'usage des plaisirs, que les ans nous arrachent des poings les uns après les autres. »

Cependant je me lève deux heures avant nos belles dames, qui ne m'envient pas ma vigilance, ni moi leur triste paresse. Je fais le tour du parc, bouche béante, pour respirer l'air pur et vital du matin; ensuite je m'assieds au pied d'un arbre pour écouter l'aimable Philomèle, qui me raconte mélodieusement ses malheurs passés. La cloche sonne, je me rends au déjeuner : ce repas est peut-être le plus gai de tous; il semble que l'âme, rafraîchie par le repos de la nuit et la douce température de la matinée, sente mieux son existence, s'anime d'une gaîté plus vive et plus franche. Après ce repas, nous nous retirons dans le boudoir de notre aimable intendante. Là, entourés de beaux vases de fleurs, de belles glaces, assis sur le duvet de la mollesse, ayant en perspective un jardin délicieux, dessiné à l'anglaise, nous lisons d'abord les journaux, ensuite une tragédie ou une comédie : c'est moi qui ai le noble emploi de lectrice. On trouve que je m'en acquitte assez bien. Je mérite peut-être cet éloge; car, dans mes différens séjours à Paris, j'ai cultivé ce petit talent, trop oublié dans l'éducation des jeunes demoiselles : cependant il est agréable et très utile; je le mets au-dessus de celui du chant, ou de l'art de faire résonner un piano sous ses doigts. Il tient plus à l'esprit; il est d'un usage plus fréquent, plus étendu. D'ailleurs la musique, comme l'amour, n'a qu'une saison, la jeunesse; et moi, matrone de cinquante ans, j'amuse une société sans être ridicule. Ajoutez à cela que les femmes de notre état sont en général des chanteuses si médiocres, que presque toujours leur prétendu talent est un ridicule de plus. D'ailleurs j'ai observé que les maris se souciaient fort peu des talens de leurs femmes. Le reste de la matinée, je l'use dans ma chambre, à lire ou à écrire, et je gagne ici encore deux heures sur nos déesses; elles les passent devant leur miroir, à s'admirer, à se pomponner; et ma toilette est expédiée dans un quart d'heure : aussi elle a passé en proverbe; on dit le quart d'heure de madame de Saint-Omer, comme le quart d'heure de Rabelais. Quand je m'habille, je dis à ma femme de chambre : « Cherche ce qui me convient; regarde-moi comme ta poupée; pense pour moi dans ce moment, je penserai pour toi le reste de la journée. » Je ne dois pas laisser de côté mon berger de soixante ans, il est des nôtres, fait tous les soirs ma partie de trictrac ou d'échecs. Il m'aime, c'est un plaisir : cela me rappelle mes beaux jours. Il est complaisant, aimable, ignorant comme un curé de village, mais doué de beaucoup d'esprit naturel, et d'un grand usage du monde, que je préfère à l'érudition pédantesque. Cependant ne vous alarmez pas; ne craignez pas une rechute de mariage, je ne veux pas abdiquer ma souveraineté : je compte mourir encore plus veuve que la veuve Andromaque de pudique mémoire. Mais croirez-vous, mon cher Adolphe, que ma tête s'affaiblit, ou que, mes fibres acquérant trop de rigidité, je deviens folle. Je travaille dans ce moment une petite comédie pour la fête de notre intendante. Vainement mon Pégase regimbe, on a voulu absolument me charger de cette création. Me voilà sur le chemin de la gloire.

La fama ch'invaghisce a un dolce suono
Gli superbi mortali, e par si bella,
E un eccho, un sogno, anzi d'un sogno, un' ombra,
Ch'ad ogni vento si dilegua e sgombra.

Quoi qu'il en soit, que ma gloire future soit songe, écho ou fumée, ma pièce sera reçue, jouée et applaudie en dépit des beaux-esprits de la capitale. Je ne crains pas les sifflets; ils ne peuvent en dire autant. Mais parlons d'un procès qu'on vient de juger ici, et dont le jugement a fait grand plaisir aux âmes sensibles et honnêtes. La scène s'est passée à une lieue du château de notre intendant. Un laboureur qui conduisait sa charrue au bord d'un grand chemin avait suspendu son travail pour voir défiler une voiture très élégante : il la contemplait avec ce sentiment admiratif qu'inspire l'éclat de l'opulence à l'homme des champs. Un beau monsieur qui était dans le carrosse, à l'aspect du paysan, fait arrêter, descend, l'appelle, et lui propose, en lui présentant deux écus, de porter une corbeille, à demi-lieue, à un tel fermier. Le paysan accepte la commission et part tout joyeux. Chemin faisant, il sent du mouvement dans la corbeille, et bientôt il entend un vagissement. Tout étonné, il l'entr'ouvre, et aperçoit un joli enfant qui souriait et lui tendait ses petits bras. A cette vue, plein de commisération, il double le pas, arrive tout essoufflé chez le fermier, lui conte son aventure, et lui remet son dépôt. Le fermier et sa femme le repoussent, en lui disant d'aller porter l'enfant à l'hôpital.

Le bon contadin s'écrie alors : « Non, pardienne, il n'ira pas à l'hôpital ! Ma femme nourrit un de nos enfans ; elle nourrira encore celui-ci qui est si gentil, et j'espère que Dieu nous bénira. » Il repart avec sa corbeille, donne l'enfant à sa femme qui, aussi sensible, aussi charitable que lui, consent à partager son lait entre son fils et le nouveau venu. Ces bonnes gens se hâtent de le retirer de son étui. Mais quelle surprise ! ils trouvent une belle layette, et au fond une bourse de cent louis avec un billet. Le paysan, très *illitéré*, court chez le curé pour en savoir le contenu. Il était conçu en ces termes : « Prenez soin de l'enfant ; vous trouverez au fond de la corbeille une bourse de cent louis pour les premiers frais de sa nourriture et de son entretien ; on aura soin de vous faire passer de l'argent, et vous aurez une bonne récompense. » A cette lecture, les deux époux remercient le ciel avec des transports de joie et de reconnaissance. Cette nouvelle se répandit dans tout le village, et bientôt l'agile courrière aux cent langues, aux cent yeux, la porta aux oreilles du fermier négatif, qui, désespéré d'avoir laissé échapper une si riche proie, courut chez le paysan pour la réclamer comme un bien qui lui appartenait. Le paysan refuse : procès là-dessus. L'honnête laboureur l'a gagné avec dépens. Le père de l'enfant, informé par la voie publique du procès et de la belle action du villageois, lui a fait compter une somme assez considérable, avec promesse d'une plus grande récompense au terme de la nourriture. Cet événement a occupé tous les esprits, et le jugement du procès a causé une joie générale : tant il est vrai que, malgré sa dépravation, l'homme conserve toujours au fond du cœur l'amour de la justice et de l'humanité ! Et comme dit si bien l'auteur du *Méchant* :

Voyez à nos spectacles ;
Quand on peint quelques traits de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

Ce cri de la nature a surtout retenti dans mon cœur, et je compte aller rendre mes hommages à ces vertueux laboureurs. La curiosité s'agite pour découvrir les parens du nouveau-né ; mais les ténèbres enveloppent encore cette naissance mystérieuse. Je m'en doute un peu ; quelques rayons de lumière sont venus jusqu'à moi ; mais je promets au père, et surtout à la mère qui ne m'a rien confié, un silence aussi inviolable que celui des initiés aux mystères de la bonne déesse.

Vous supposez qu'ici ma lettre enfin va finir, point du tout ; vous en avez encore pour près d'une demi-heure : vous ne m'échapperez pas que je ne vous aie conté le petit régal que vient d'avoir mon amour-propre. Or, écoutez. Le célèbre Thomas, qui n'est ni Thomas Didyme, ni Thomas d'Aquin, ni Thomas qui tomba de cheval, mais bien Thomas le philosophe, l'auteur des *Éloges*, d'un *Essai sur les femmes*, est venu passer quelques jours avec nous. Vous devinez les efforts que nos prétendus savans, nos beaux-esprits ont faits pour s'élever à sa hauteur et s'en faire admirer. La docte Verneuil, surtout, qui lit pour dire j'ai lu, qui s'écoute parler sans écouter les autres, et ne parle que pour être admirée, a étalé toute sa marchandise, tout le magasin de sa mémoire, et s'est emparée du pauvre Thomas. Pour moi, retirée dans ma coquille, j'écoutais, je profitais, et n'entrais dans la conversation que pour mon contingent, c'est-à-dire pour une très petite part. Cependant l'intendante m'avait toujour placée à table près de lui : nous étions depuis vingt-quatre heures ensemble, lorsque, le lendemain à dîner, la conversation tomba sur la ville de Lyon. Thomas nous apprit qu'elle devait sa fondation à un Minutius Plancus, qui y établit une colonie romaine. Lyon, ajouta-t-il, essuya un incendie violent en 59, sous l'empire de Néron : il fut causé par le feu du ciel. Néron donna un million pour faire rebâtir la ville. L'empereur Claude y naquit l'an 744 de la fondation de Rome.

L'après-dînée la compagnie s'est rendue dans les belles allées du parc. Tout en devisant, Thomas et moi, nous nous sommes trouvés à l'arrière-garde, en tête-à-tête. Il me parlait de sa santé affaiblie par l'étude. Je lui ai demandé combien il travaillait d'heures par jour ? « Toute la journée, quand je suis assez heureux pour n'être pas dérangé : le matin, je lis ou médite dans mon lit jusqu'à sept ou huit heures ; je me lève et me promène, en m'occupant toujours, jusqu'à neuf. Après un déjeuner très frugal, je m'assieds sur mon lit, où, les jambes croisées, les fenêtres et les rideaux fermés, je compose jusqu'à l'heure du dîner ; diversion que je maudis souvent : je ne trouve rien de si triste ; toujours dîner ! toujours se coucher ! on passe la moitié de la vie à recommencer la même chose. — Je vois, monsieur, que vous ne vivez, ne respirez que pour étudier, écrire, c'est-à-dire pour acquérir de la gloire ; chaque heure de votre vie qui s'écoule doit vous conduire à l'immortalité.— Oui, je dévoue mon existence à la philosophie et aux Muses. — Cette ardeur de savoir est une passion chez vous ? — Sans doute ; on ne fait rien sans un appétit violent, comme s'expriment certains philosophes, ou plutôt, sans enthousiasme. — Il me semble cependant que le premier précepte de la philosophie est de nous apprendre à gouverner, à modérer nos passions. » A ces mots, Thomas me regarda fixement, cherchant dans sa tête une réponse qui l'embarrassait. Je la prévins en lui disant : « Je veux vous faire voir un commensal de la maison, un Socrate moderne, qui me paraît avoir des idées plus justes que la plupart des philosophes de Paris. — Est-ce un homme fort instruit ? — Il sait bien ce qu'il sait ; on ne peut pas en dire autant de beaucoup de beaux-esprits. — Je serais ravi de faire sa connaissance : où est-il ? — Nous le trouverons probablement dans le jardin. » Ainsi causant, nous arrivâmes auprès de Nicolas, jardinier en chef du château. Il était assis sur un banc de gazon, à côté d'une bouteille de vin. Nous l'abordons. « Que faites-vous là ? » lui dis-je. « Madame, je me repose, et je bois un petit coup. A votre santé. — Bien obligée. — Cela me ragaillardit. Ma foi ! le premier bien c'est la santé : elle passe par-dessus tout ; le second c'est le travail, et puis le plaisir. — Tu n'es jamais malade ? — Non, Dieu merci ! je ne prends du vin que ma suffisance, et de travail que ce que j'en puis faire sans m'incommoder. Et pourquoi irais-je me tracasser pour gagner davantage ? J'en ai de reste pour vivre content. — Mais tu devrais chercher à te signaler, à te faire la réputation du plus habile jardinier. — Tarare ! je ne suis pas si sot que de me tuer pour de la réputation ; c'est de la graine de niais. Dame ! quand je me serai bien tourmenté dans ma vie, que je serai mort vingt ans plus tôt, je serai bien avancé, parce que l'on dira de moi : « C'est dommage ! c'était un bon jardinier ! » Encore même il y en aura quelqu'un qui ne sera pas de cet avis, car les hommes ne sont jamais d'accord entre eux. Quand je donne un melon à M. l'intendant, l'un dit : « Il est bon ; » l'autre : « Il n'est pas mau-

vais; » celui-ci : « Il est trop fait : hier il eût été meilleur. » Après cela, tourmentez-vous pour plaire à tout le monde. — Savez-vous, monsieur Nicolas, que vous êtes un philosophe? — Comment cela, madame? à peine sais-je lire. Selon vous autres, pour être philosophe, il faut savoir comment roule la lune, combien il y a de toises d'ici au soleil, comment a été créé le monde, ce que l'on y a fait pendant dix mille ans : il faut avoir autant de livres qu'il y a de chenilles dans mon jardin. Moi, je me soucie de tout cela comme d'apprendre qui fut le premier qui a planté les choux et les raves; je veux savoir mon métier de jardinier, et je m'en pique. Je veux être honnête homme, aider ma famille, bien travailler, bien me réjouir, me bien porter, et je me moque du reste. Voilà ma philosophie : si ce n'est pas la bonne, tant pis; mais je n'en veux pas d'autre. A votre santé, madame et monsieur. » Et il avala un verre de vin. Nous prîmes alors congé de lui.

Thomas avait écouté cet homme avec plaisir; il m'avoua qu'il lui trouvait de l'esprit et du jugement. « Mais, ajouta-t-il, cherchons le philosophe dont vous m'avez parlé. — Comment, lui dis-je, vous ne l'avez pas reconnu? vous venez de le quitter. — Quoi! c'est Nicolas le jardinier? — Lui-même : je cause presque tous les jours avec lui, et il m'étonne par ses raisonnemens et la justesse de son esprit; il vous a fait sentir le néant de la gloire. L'histoire de son melon qui trouve des Zoïles, tout bon qu'il est, est celle des ouvrages qui ont coûté aux écrivains tant de veilles et d'étude. Un philosophe grec, dont j'ai oublié le nom, ne pouvait s'arracher à ses livres pour prendre un léger repas; il fallait que sa servante lui mît les morceaux dans la bouche pendant qu'il lisait. Pline l'ancien, pour ne pas s'endormir, tenait dans sa main une boule de cuivre, dont la chute l'éveillait quand le sommeil triomphait de lui. J'avoue que je préfère la sagesse d'Aristippe, d'Atticus et de Nicolas le jardinier.

« Ce sont là mes gens. Songez, monsieur, que vous vous tuez pour des ingrats. Vous faites, dit-on, un poëme épique : je suis très convaincue de la supériorité de vos lumières et de vos talens; mais, après que vous aurez sacrifié votre repos, votre santé, votre existence pour le mener à sa perfection, quelques amateurs achèteront votre ouvrage, le liront une fois, ensuite le relégueront dans leur bibliothèque : les autres le critiqueront, le déchireront; et voilà quel sera le fruit de tant de veilles et de travaux. Croyez-moi, jouissez de vos talens au milieu d'un cercle d'amis qui vous aiment; soignez votre santé, le premier des biens, comme l'a dit Nicolas, et quittez le fantôme pour la réalité. » Thomas m'a promis d'écouter mes avis, et d'adopter les principes du philosophe Nicolas : j'ignore s'il tiendra sa promesse [1].

Thomas est doué d'une simplicité aimable; il ne fait point sentir sa supériorité : négligé dans ses habits, dans ses manières, il n'a pas la tournure élégante d'un homme du monde; mais il a l'indulgence de la raison, et la politesse du cœur.

Adieu, mon cher neveu; adieu, ma chère nièce. Aimez-vous tendrement; faites le bien; jouissez de vos beaux jours, de la Suisse; promenez-vous, courez le monde comme la belle Angélique avec son cher Médor. Dépensez avec économie : ce n'est pas une vertu de parade, mais une loi de l'inflexible nécessité. La prodigalité est folie, l'économie sagesse, l'avarice bassesse.

A minuit.

Je ne sais quel auteur disait qu'il faut laisser reposer son ouvrage pendant neuf ans [1]. J'ai laissé dormir ma lettre pendant dix heures, et je m'en applaudis; non que je veuille remanier et redresser mes phrases. Mais je reçois une lettre de Lyon qui m'apprend la péripétie du drame d'Eugénie Dupin et du traître Bonnard. Voici ce qu'on me mande.

Dès qu'Eugénie eut repris sa santé, son père lui annonça sa retraite au couvent des dames de Fourvière : elle eut beau gémir, protester de son innocence, il fallut obéir. Elle avouait cependant qu'elle avait reçu des lettres de Bonnard, et qu'elle lui avait répondu une seule fois, pour lui dire de la demander en mariage à ses parens.

Elle gémissait depuis près d'un mois dans ce triste séjour, lorsque M. Dupin reçut du jeune Vionnet le billet suivant :

« Monsieur,

« Le cœur déchiré de remords, de mon injustice, je me jette à vos pieds, à ceux de l'intéressante et vertueuse Eugénie; j'implore mon pardon. Tout est éclairci; daignez me recevoir chez vous, entendre ma justification, celle de votre aimable fille, et permettre que j'amène avec moi un témoin nécessaire. »

Dupin accorda le rendez-vous, Vionnet y vint avec le nommé Gaspard, écrivain public. Cet homme, instruit par la renommée, du malheur de deux familles respectables, eut des remords; il fut honnête homme. Un jour il alla trouver Vionnet fils, lui avoua que le sieur Bonnard l'avait engagé, à force de mensonges, de promesses, à raturer des mots de la lettre d'une jeune demoiselle, et à en substituer d'autres en imitant l'écriture; que M. Bonnard n'avait pas voulu lui nommer la personne, mais qu'il s'agissait, disait-il, d'un mariage très assorti, vivement désiré de la demoiselle, mais auquel les parens s'opposaient sans motifs, et qu'on voulait décider par cette petite ruse. Gaspard refit sa confession devant M. Dupin, et montra les mots qu'il avait raturés dans la lettre d'Eugénie, et ceux qui y étaient substitués. Les voici. Jugez de la scélératesse de ce Bonnard! Une phrase disait : « Vous me demandez si je vous aime? notre mariage conclu, vous connaîtrez mes sentimens. » Au lieu de ces mots, *notre mariage conclu*, on avait mis, *quand je serai dans vos bras;* ce qui était fort leste. Ceci l'est tout autant. Dans la minute, on lisait : *votre bouquet m'a fait grand plaisir; votre baiser* avait pris la place de *votre bouquet*. Autre changement plus caractéristique : le texte portait : *toute la nuit j'ai songé à notre mariage, aux moyens d'y faire consentir mon père*. Le Gaspard avait ainsi changé cette phrase : *toute la nuit j'ai songé à notre rendez-vous, aux moyens de tromper mon père*. Comment trouvez-vous cette ruse d'enfer? Heureusement, en y regardant de près, les ratures s'aperçoivent, ainsi que la différence d'écriture, quoique bien imitée.

Dupin, repentant de sa sévérité, et touché du malheur de sa fille, lui envoya un carrosse, avec ordre de revenir sur-le-champ : Vionnet l'attendait. L'écrivain fut congé-

[1] Non : emporté par l'amour effréné de la gloire, il a continué ses veilles, ses travaux. Sa santé s'altéra de plus en plus. Il craignit pour sa poitrine; on lui conseilla d'aller passer l'hiver à Nice, il en revint en 1785, avec plus d'apparence de santé; mais il mourut cette même année, âgé de cinquante ans, chez l'archevêque de Lyon.

[1] C'est Horace.

Nonumque prematur in annum.

dié avec des remercimens, et même avec des éloges; car il faut louer les fripons du mal qu'ils ne font pas, ou de celui qu'ils réparent. Eugénie arriva bientôt dans le plus simple négligé, avec le visage d'une personne qui se nourrissait de chagrins et de larmes. Elle entre, toute tremblante, dans le cabinet de son père, où se trouvaient aussi sa mère et Vionnet : elle pâlit à cet aspect, et ses forces défaillirent. Son père courut à elle, l'embrassa, la pressa sur son sein, lui dit qu'elle était justifiée, lui présenta Vionnet comme son époux. La tendre Eugénie, étonnée, pénétrée de joie et d'attendrissement, suffoquait, versait des pleurs, ne pouvait parler : son père, l'ayant fait asseoir, lui dévoila toute la perfidie du lâche Bonnard. « Belle leçon, ajouta-t-il, pour les jeunes demoiselles qui veulent se choisir des époux à l'insu de leurs parens! » Enfin, voilà nos amans au port; le mariage sera célébré jeudi prochain. Vionnet cherche ce lâche et vil délateur, mais il se cache dans sa taupinière. Adieu, mes chers enfans.

LETTRE LXXIII.

ADOLPHE A SA TANTE.

Suite du voyage dans le Valais. Des bains de Leuck. Histoire de Pierre.

Le printemps vieillissait, le soleil s'approchait du Cancer, et, du haut de son char de triomphe, commençait à inonder la terre de ses rayons enflammés; c'est-à-dire, ma chère tante, que nous entrions dans l'été, lorsque, tourmentés de nouveau par notre humeur vagabonde, nous sommes remontés sur nos bêtes, avec milord, de retour depuis un mois, et avons chevauché, pleins d'hilarité et de courage, dans les montagnes du Valais. Je passerai rapidement à travers de Sion, qui nous rappelle une époque si fâcheuse.

En sortant de la ville, nous avons pris la rive droite du Rhône. La montagne qui borde le fleuve est tapissée de prairies et de bois; mais son aspect est sombre : elle est entrecoupée de gorges sauvages, au bout desquelles s'étendent des vallées supérieures où l'on trouve des habitations, digne séjour de la philosophie. Nous atteignîmes la vallée d'Herens, arrosée par une rivière qui la divise en deux parties, en se précipitant dans le Rhône, de cataracte en cataracte, de cascade en cascade, dont l'effet nous enchantait. Tantôt elle mugit, écume sur des pierres qu'elle entraîne; tantôt elle paraît se reposer et dormir entre des prairies qu'elle fertilise : plus loin, elle se jette sur d'énormes rochers qu'elle ébranle. Des maisons bâties sur la côte de cette vallée, animent ce tableau, qui est des plus rians. Chaque habitant a sa demeure placée au centre de son domaine. L'extrémité de la vallée est fermée par le vaste glacier de Bagnes, qui contraste bien singulièrement avec le spectacle des grands bois et des riches pâturages : par malheur, les glaces usurpent peu à peu les terrains environnans. C'est sous ce glacier que la rivière de Bagnes prend sa source : on l'entend mugir sous les glaces, d'où elle s'échappe rapide et écumante.

Cinq mille âmes forment la population de cette vallée. Ce peuple simple, hospitalier, de mœurs antiques, jouit d'une honnête médiocrité, qui devrait être le partage de tous les hommes : un peu de vin, des viandes salées, des légumes, du laitage, surtout du fromage rôti, voilà tout le luxe de leur table. Les voisins de la ville fêtent un peu plus le dieu Bacchus, et ont moins de rusticité que les montagnards; mais ils ont des désirs, des soucis, des querelles et des procès inconnus à ces bonnes gens. Le bétail est beau et recherché. La plus grande partie des montagnards vit, pendant l'été, sur les montagnes, occupée à la fabrication des fromages, et les femmes restent dans leur demeure, pour faucher les foins et se livrer aux travaux de la campagne. Les Valaisans se piquent d'entendre l'allemand, le français, l'italien et même le latin.

Dans ces cantons, ainsi qu'en plusieurs autres de la Suisse, on se sert de poêles de pierre, qui sont d'un très bon usage; ils conservent long-temps la chaleur, et supportent un très grand feu sans se briser et sans incommoder : ils sont formés de l'assemblage de plusieurs morceaux.

Après que l'on a gravi un chemin ouvert le long des croupes des montagnes, la perspective se développe avec magnificence. Elle est formée de petites montagnes qui s'élèvent en cônes, semées dans un espace de quatre lieues de longueur. Les unes présentent les ruines d'antiques châteaux, qui rappellent ces maîtres orgueilleux, qui ne sont plus qu'un peu de poussière, « ou, comme dit Bossuet, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. » Les autres montagnes offrent des champs, des prairies ou d'agréables bosquets. Enfin la variété des couleurs des diverses végétations, le Rhône et ses îles, le bétail répandu dans les pâturages, forment un tableau champêtre des plus pittoresques; c'est en l'admirant, et en ne cessant d'en parler, que nous arrivâmes au bourg de Siders, où nous descendîmes à l'auberge du Soleil. Cette petite ville, capitale d'un district, a une position des plus heureuses : elle est au pied d'un amphithéâtre, qui se termine à une masse de montagnes qui la protégent contre la rigueur du nord. On y recueille des vins très estimés, qui le seraient encore davantage, si on les préparait avec plus de soin.

Ce district est fameux par des goîtres d'une monstrueuse grosseur; cependant on en trouve dans la vallée d'Aoste de plus considérables. Nous vîmes à Siders quelques blafards bien plus à plaindre que les goîtreux, parce qu'ils sont plus faibles. Nous n'y séjournâmes que vingt-quatre heures, dont près de la moitié fut consumée dans notre lit. Ce repos et la bonne chère ayant restauré nos forces, nous nous remîmes en chemin, joyeux comme des gens qui vont à la noce. A demi-lieue de Siders, on entre dans un très beau vallon, dont le fond est une prairie d'un vert tendre, entrecoupée de bosquets charmans; les bergères, non pas les Amaryllis de Virgile, encore moins les Philis de Fontenelle et de Gresset, s'y retirent pendant la chaleur du jour. Un grand vignoble domine la prairie; plus haut sont des champs abrités par des bois touffus. Mais de quel étonnement nous fûmes frappés à la vue d'un gibet où flottaient suspendus, ou cloués, des restes de cadavres, des têtes et d'autres membres! quel spectacle hideux au milieu d'un séjour champêtre et pastoral! On nous dit que ces gibets étaient communs dans le Valais, où la justice est rigoureuse et le vol puni de mort, tandis qu'ailleurs on ne lui inflige que le châtiment du fouet. Ainsi, partout des gibets, des prisons, et des crimes! Nous doublâmes le pas pour nous éloigner d'un tableau qui nous soulevait le cœur. Le chemin que nous prîmes est rapide, mais diversifié par les plus belles échappées de vue : tantôt nous découvrions, dans une grande profondeur, entre d'énormes rochers, la rivière de la Dalle qui descend des bains de Leuck;

tantôt notre vue se reposait sur la ville et le château, qui est comme la clef de la vallée. Nous vîmes des chevaux qui portaient des malades attachés dans des paniers; nous les regardions, non sans terreur, marcher suspendus sur le précipice.

Du chemin des galeries que nous avions pris, nous montions continuellement, ayant à notre droite une grande montagne décorée de magnifiques champs rangés en amphithéâtre, sur laquelle existe une bourgade bâtie en bois : les maisons y sont si serrées, qu'elles ressemblent à une ruche d'abeilles; elles sont construites sur le même modèle; l'église seule coupe cette uniformité. Ce village est sans doute l'asile de l'égalité; la chercher hors des rochers et des montagnes est la démence des prétendus philosophes. La route paraissait toujours s'allonger; mais notre impatience était tempérée par les beautés que nous découvrions à tout moment : des touffes d'arbres, des bosquets charmans et des rochers variés dans leur forme succédaient à des tapis de verdure. Enfin nous aperçûmes le village des bains.

En y entrant, le premier objet qui nous frappa fut la vue de quinze loups empaillés et suspendus sous la saillie de la maison d'un particulier, sans doute le grand-louvetier du canton. Leuck est assis sur une petite éminence qui domine la vallée, dans le centre d'un amphithéâtre de prairies, surmonté de magnifiques rochers, dont les sommets resplendissent de l'éclat des neiges et des glaces : sur cette élévation, les bains voient une petite région du ciel, et jouissent, dans les grands jours de l'été, de l'aspect du soleil depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; le reste de la vallée n'en jouit qu'aux environs de midi : il est des districts où, dès le premier jour de décembre jusqu'au 10 janvier, le soleil ne jette jamais un rayon consolateur; ils sont interceptés par l'énormité des montagnes.

La température de la vallée de Leuck est celle de la Sibérie. Souvent, au milieu de juillet, quand le vent des montagnes commence à souffler, c'est l'hiver qui descend tout à coup du Gemmi, avec ses brumes et ses frimas. Du pied des rochers, dans un coin de cette région sauvage, jaillissent, de temps immémorial, cinq sources d'eaux thermales qui se rendent dans les bassins destinés aux bains; elles sont chaudes et sans odeur; leur température et leur vertu sont différentes. Le mercure du thermomètre de Réaumur s'élève à quarante-deux degrés dans la plus chaude; et, ce qui nous étonna le plus, c'est la vue d'une source d'eau froide qui coule à côté de cette source brûlante. On a trouvé, par l'analyse, que ces eaux sont imprégnées d'esprit de vitriol et d'une terre martiale; elles sont rougeâtres et teignent la terre. Au mois de mai, elles se troublent et deviennent blanchâtres. On les prend de trois manières : en les buvant, elles guérissent les maladies internes, les obstructions, les jaunisses, les maux des intestins; par l'immersion, elles emportent les maladies de l'épiderme, dartres, lèpre, gale, érysipèle; elles sont efficaces pour les maladies de nerfs, les rhumatismes, les sciatiques : enfin l'usage de la douche rend la vie aux parties du corps paralysées. Ces bains se prennent sous des bâtimens couverts; il y en a quatre dans le village et un autre au dehors, dans le sein d'une prairie riante : l'un de ces quatre bains est destiné aux pauvres, qu'assistent les aumônes du riche et la bienfaisance des aubergistes.

Bien des gens ne peuvent supporter la transpiration excessive qu'excitent ces eaux thermales. Une de leurs singulières propriétés est de raviver les plantes flétries et de conserver la fraîcheur et le coloris des fleurs. Les baigneurs entrent pêle-mêle dans le bain, d'une manière incommode et peu décente.

Nous trouvâmes à Leuck le comte de *** et la femme d'un fermier général de Paris, tous deux venus aux eaux pour des douleurs rhumatismales : tous deux se plaignaient de la lenteur de leur guérison. « Comment avez-vous voyagé? leur demanda milord. — Mais, dans notre berline jusqu'à Kandel-Streig, et ensuite on nous a transportés jusqu'ici enveloppés dans des couvertures et des manteaux fourrés. — Vous êtes riches, sans doute? — Que fait notre richesse à notre maladie? — Elle empêche votre guérison. — Cela est nouveau, milord! — Non, l'idée est ancienne. Si vous n'aviez pas de fortune, vous auriez gravi la montagne à pied, vous auriez joui de la salubrité de l'air, et celui des montagnes est un bain peut-être aussi salutaire que celui des eaux. De plus, l'exercice que vous auriez fait en montant aurait rétabli les ressorts de vos nerfs, facilité la transpiration et la circulation du sang. — De par tous les diables! comment vous voulez-vous qu'avec une sciatique je grimpe ces rochers escarpés? — Comme vous pourriez. D'abord, vous feriez un pas; ensuite deux, trois; et d'encore en encore, et d'effort en effort vous finiriez par marcher légèrement et opérer votre guérison. » Le comte promit de l'essayer; mais madame de *** dit qu'elle ne pourrait jamais, qu'elle n'y était pas accoutumée et qu'il serait dangereux de rompre ses habitudes. « En ce cas, madame, reprit milord, habituez-vous à être malade; je ne tiens pas à mes ordonnances. »

Avant 1719, Leuck était une petite ville très agréable; elle avait une belle rue, une place ornée de portiques et une magnifique auberge. A cette époque, une effroyable avalanche de neige partit, comme la foudre, du sommet de la montagne, emporta presque tout le village : tout fut entraîné ou enseveli sous l'immense volume des neiges, et soixante personnes y périrent. On réédifia plusieurs maisons, et les bains reprirent faveur; mais en 1758 une nouvelle avalanche renversa presque tous ses nouveaux édifices : depuis, nombre d'habitans, les aubergistes même abandonnent ce lieu pendant l'hiver et n'y reviennent qu'après que le temps des avalanches est passé. C'est dans le voisinage des bains que l'on recueille ces simples précieux et les herbes vulnéraires qu'on emploie dans la médecine. On y trouve à la fois les plantes de tous les climats, des prairies émaillées de fleurs, des fraises colorées et d'un goût exquis; les neiges, les glaces y présentent le spectacle simultané du printemps et de l'hiver. La bonté des pâturages y donne un embonpoint prodigieux aux bêtes à cornes. On nous a assuré qu'en 1682 on y a tué un bœuf qui pesait deux mille six cent cinquante-trois livres.

Nous fîmes à Leuck la rencontre d'un homme de beaucoup d'esprit, d'un caractère original, qui se nommait Peters ou Pierre. A travers la rusticité de son vêtement, qui était celui d'un paysan suisse endimanché, on devinait un homme qui avait eu de l'éducation : son langage et sa conversation élégante et pure dans notre idiome nous confirmèrent dans cette opinion. Une sciatique l'avait attiré aux eaux, et sa vie active et dure l'avait bientôt délivré de cette incommodité : il cultivait la botanique. « Dans ma jeunesse, nous disait-il, je lisais avidement les

poëtes, parce qu'à cette époque notre imagination ardente a besoin d'illusion; mais à mon neuvième lustre, c'est mon âge, il faut des alimens plus solides. — Vous êtes privé, lui dis-je, d'un grand plaisir, si Racine et Virgile sont bannis de votre bibliothèque. — Je sais que Voltaire a dit quelque part :

Qui n'aime pas les vers, a l'esprit sec et lourd.

Soit; je suis un montagnard, et je passe condamnation : d'ailleurs, j'ai ce rapport avec nombre de grands hommes, Malebranche, Montesquieu et Buffon. Cependant je lis La Fontaine, parce que dans ses fables il me transporte au milieu des animaux, dont j'aime beaucoup la société; je lis aussi Buffon par le même motif : j'ajouterai que, grâce aux sages conseils de J.-J. Rousseau, j'ai appris un peu de latin, et j'ai dans ma bibliothèque Cicéron, Sénèque et Tacite. Au reste, je n'ouvre des livres que pendant les longues nuits de nos hivers; l'été, je suis toujours *sub dio*, occupé de mon ménage, de mon troupeau, de mon jardin et de la recherche des plantes. —Vous êtes sans doute Français? lui dit milord, et vous avez vécu à Paris? — Oui, milord, mais j'habite le Kandel-Streig avec ma femme et mes enfans, où je tiens auberge dans ce moment; car vous saurez que nous gouvernons cette hôtellerie à tour de rôle pendant deux ans. Vous logerez nécessairement chez moi, où je vous recevrai de mon mieux. La maison est fort belle, quoique de bois, et les meubles sont très propres. Je pars demain à la pointe du jour; j'irai préparer votre logement. » Tout ce que disait ce philosophe agreste augmentait notre curiosité. Milord lui demanda s'il avait voyagé à Londres. « Non, je n'aime pas plus votre ville enfumée que votre Shakespear.—Vous ne me flattez pas, dit milord, un peu étonné de la franchise de cet homme.— Pardon, milord, j'ai la franchise d'un montagnard. — Mais vous avez sans doute des motifs d'aversion ou d'improbation contre Londres et Shakespear? — Oui, sans doute, tort ou raison. Ces villes fastueuses, si opulentes, si populeuses, sont le séjour de la misère, de l'avarice, du libertinage, de l'improbité et du malheur. — Vous avez lu Rousseau l'exagérateur, qui veut nous renvoyer à la vie des Hurons ou des Illinois. — Je suis plus modéré. Je crois que les hommes, divisés en petites sociétés, sont beaucoup plus heureux. Considérez les montagnards de l'Helvétie : c'est ici que, du haut de nos rochers, nous voyons d'un œil calme les fluctuations, les balancemens, les orages que la politique et les passions élèvent sur le reste du globe : c'est ici où la dignité de l'homme se déploie sur son front paisible et majestueux; où chaque habitant peut vivre de son travail; où le faste insolent ne foule pas l'indigence à ses pieds; où les impôts n'aspirent pas la sueur du citoyen honnête et laborieux pour engraisser les intrigans, les oisifs et les valets des gouvernans; où le pauvre ne rougit pas de sa pauvreté devant le riche. — Passons, dit milord, sur les inconvéniens ou l'utilité du luxe; cette question est agitée de siècle en siècle, *et adhuc sub judice lis est;* mais pour condamner Shakespear, l'avez-vous lu dans l'original? — Non, je ne connais que la traduction de Letourneur, et quelques morceaux de Voltaire. — Je sais que Voltaire appelle les tragédies de cet auteur des monstruosités, qu'il le traite de saltimbanque; mais Voltaire et les détracteurs de ce beau génie oublient la maxime d'Horace : *Ubi plura nitent in carmine* Écoutez cette anecdote. Lord Southampton, homme d'un mérite très distingué, ayant appris qu'il manquait à Shakespear mille guinées pour le paiement d'une terre qu'il voulait acheter, les lui envoya sur-le-champ. Croyez-vous que ce lord eût accordé cette gratification à un saltimbanque, auteur de tant de monstruosités? » Pierre convint que, ne sachant pas l'anglais, il ne pouvait porter aucun jugement sur Shakespear; et, pour adoucir milord, il lui dit que l'Angleterre avait produit Newton, un des beaux génies qui aient existé, et Richardson, auteur de Clarisse, « que je lirais, ajouta-t-il, avec plus de plaisir, si l'avenue de son édifice était un peu moins longue. » Après ce petit compliment, il nous quitta, et nous nous séparâmes, en lui promettant d'aller bientôt le visiter dans son ermitage. Après son départ, la tournure, l'éducation de cet homme, si opposées à son costume, à son état, devinrent l'aliment de nos conversations et de nos conjectures.

Le lendemain nous partîmes de Leuck : dans une demi-heure de marche nous arrivâmes au bas des rochers du Gemmi. Figurez-vous l'escalier d'une vieille tour, façonné intérieurement en spirale : cette rampe a neuf cents pieds de hauteur; on l'a pratiquée à force de poudre, et si bien exécutée, que les chevaux et les mulets y marchent d'un pas ferme. On monte suspendu sur des abîmes, dont l'œil n'ose mesurer la profondeur qu'avec effroi. Le bruit d'une canne, des pas des bêtes de somme, répété avec fracas par les échos, et grossi par l'imagination, augmente la frayeur. J'ai vu la courageuse Blanche pâlir plus d'une fois : cependant elle n'avait pas voulu qu'on l'attachât sur son cheval (précaution que prennent bien des voyageurs), en disant plaisamment « qu'elle n'était pas encore folle à lier. » Elle disait aussi en montant : « Ceci est l'échelle de Jacob; elle touche au ciel et ne finit pas [1]. » Milord lui répliqua galamment, « qu'il y avait en effet quelque rapport entre ces deux échelles, puisqu'un ange montait aussi cette dernière. »

A chaque pas que nous faisions, la vallée des bains s'enfonçait de plus en plus; les côteaux, les collines s'aplanissaient, et de nouveaux objets frappaient nos regards; c'étaient des sommets prodigieux tout couverts de glaces. La diversité des accidens de lumière et des masses de l'ombre rend cet aspect magnifique : les couches de l'atmosphère variaient singulièrement, et, en avançant, les objets se dessinaient avec la plus grande netteté et une extrême précision, tandis que ceux dont nous nous éloignions s'effaçaient par degrés sous un voile nébuleux.

Nous parvînmes enfin dans une enceinte de rochers, image de la désolation et du chaos. Je gravis avec milord sur une hauteur, d'où nous n'apercevions que des montagnes écroulées, fracassées, roulées les unes sur les autres, et, au milieu de ces horribles débris, un lac de trois quarts de lieue de largeur. C'est au centre de cette dévastation que l'on voit un hospice entouré de rians pâturages qui peuvent nourrir deux mille moutons pendant quatre mois de l'année. Nous y trouvâmes du pain, du vin, du lait et du repos. On évalue à mille toises perpendiculaires la hauteur de cette montée, et celle du Gemmi à deux mille deux cents. Notre hôte était d'une haute

[1] Tout le monde sait ou doit savoir que le patriarche Jacob s'étant reposé en route, vit en songe une échelle dont le pied touchait à la terre, et l'autre extrémité au ciel : les anges montaient et descendaient, et Dieu paraissait au haut de l'échelle.

stature, et son caractère plein d'aménité : il avait pour toute société ses troupeaux, et une jeune parente aveugle, à laquelle il servait de père. Cette jeune fille eut beaucoup d'attention pour Blanche, et lui dit qu'elle devait être bien jolie. « Comment le savez-vous, répliqua Blanche, puisque vous ne me voyez pas? — J'en juge par le son de votre voix, qui est si doux, si touchant, qu'il ne peut sortir que d'un beau corps. » Son parent prétend que cette fille se trompe très rarement sur la figure de ceux qu'elle entend, et qu'elle aime ou hait, suivant que la voix de la personne qui lui parle flatte ou choque son oreille.

Nous reprimes notre route après trois heures de repos, et, au déclin du jour, nous entrâmes dans la vallée de Kandel-Streig : nous descendîmes chez Pierre, le philosophe aubergiste. Nous fûmes accueillis comme Ulysse chez Alcinoüs. Il nous présenta ses trois enfans, sa femme, beauté défleurie par sept lustres et le hâle des étés, mais parée encore de sa simplicité, de sa modestie, et d'un reste d'attraits. Le petit Pierre, âgé de dix ans, paraissait tout honteux de sa jolie figure. En arrivant, chargés de fatigue, nous demandâmes à souper, et de la table nous tombâmes dans les bras de Morphée.

Le lendemain, quand le soleil argentait à peine le sommet des montagnes, nous allâmes nous promener dans la vallée, après avoir commandé notre diner à l'heure des Romains ou des Anglais, ce qui n'est pas l'usage de la Suisse, où ce repas se fait d'abord après midi. Notre promenade fut très agréable. Cette vallée renferme les plus beaux pâturages : c'est une plaine sur laquelle s'élèvent de petits monticules qui forment entre eux des vallons d'une fraicheur délicieuse. Deux rivieres la traversent; l'une est le Kandel-Streig; l'autre, dont le cours n'est que d'une demi-lieue, sort d'un petit lac qui baigne le pied d'un grand rocher : les eaux de ce lac sont limpides; il nourrit, ainsi que la petite rivière, d'excellens poissons.

Les maisons de Kandel-Streig sont semées çà et là; toutes annoncent l'aisance de ce district, peuplé de quatre-vingt-cinq hommes portant les armes. Les rochers qui contournent cette vallée ont des aspects très pittoresques et plusieurs gorges sauvages, dont l'une conduit à la vallée de Castre : c'est un lieu séparé du reste du monde, digne séjour de Robinson Crusoé, ou de J.-J. Rousseau. Tout l'espace de cette gorge, qui est entre ces deux magnifiques rochers, est si resserré qu'il est entièrement occupé par un petit sentier et un torrent qui descend d'un rocher. Nous n'avions sous les yeux que des rocs écroulés, des pics ou des précipices horribles. L'obscurité de cette gorge, la brume qui s'élève du torrent, et les cascades qui se précipitent de tous les côtés, y répandent l'effroi. On découvre ensuite quelques arbustes et des arbres échappés à la chute des rochers et à celle des eaux. Mais tout à coup nous fûmes frappés agréablement de l'aspect imprévu d'un vallon charmant, et de nombre d'habitations sur le penchant des collines, au pied des sommets des glaciers les plus menaçans : telle est la vallée de Castre, l'une des plus singulières des Alpes. C'est au moins le séjour de la paix : les habitans n'y ont que les désirs et les besoins d'une vie simple et frugale; l'usage du pain leur est presque inconnu, et ceux qui en ont mangé, hors de leur vallée, le regardent comme une friandise dont l'homme doit se passer. Ils sont effrayés des travaux qu'exige la culture du froment, et ils remercient la Providence de l'aspérité de leur sol, qui les exempte de tant de fatigues C'est dans ce point d globe que les hommes sont vraiment frères :

Spesso in poveri alberghi, e 'n picciol tetti
Nelle calamitadi e ne i disagi
Megglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra richezze invidiose ed agi.

Chez ce peuple agreste, un malheur particulier devient un malheur général, tandis que chez les nations polies, les hommes cherchent leur bonheur aux dépens les uns des autres. La même simplicité de mœurs regne à peu pres au Kandel-Streig; leur innocence rend utile la présence d'un pasteur : il n'y a qu'une chapelle où, tous les quinze jours, un ministre de Fruttingen vient officier; le jour de son arrivée est une fête pour lui et les habitans. Mais je vous dois l'histoire de l'hôte Pierre, qu'il nous avait promise. Il nous mena dans son jardin, où, rangés en cercle dans une cabane, au milieu des poulets, des vaches et des chiens il commença sa narration :

« Pierre est mon nom de baptême; je tais celui de ma famille; je l'ai presque oublié. Je suis né sur les frontières de l'Alsace, moitié Allemand, moitié Français. Mon père, bon gentilhomme, capitaine dans un régiment allemand au service de France, m'y obtint une sous-lieutenance à l'âge de onze ans. Peu de temps après, en 1744, j'entrai en campagne, et j'en ai fait quatre sous le maréchal de Saxe, à Fontenoy, en 1745, je portais le drapeau; et un soldat ennemi ayant voulu me l'arracher, je lui cassai la tête d'un coup de pistolet. Cette action d'un officier si jeune fit du bruit dans l'armée; Louis XV en fut instruit, et demanda à me voir : je lui fus présenté avec mon père, par le maréchal. Le roi me caressa beaucoup, me promit ses bontés, et me fit donner une gratification de quatre cents livres. Je dinai ce jour-là chez le maréchal, qui me plaça à sa gauche et mon père à sa droite. Vous voyez que ma carrière s'ouvrait d'une façon brillante, et que l'avenir m'offrait la plus belle destinée : ce beau rêve s'est terminé par le rôle d'aubergiste dans les montagnes d'Helvétie.

« Mon père, bon officier, regardant le métier des armes comme le plus glorieux de la terre, le seul vraiment digne d'un gentilhomme, et la bravoure comme la première des vertus, me donna une éducation toute militaire : l'exercice, l'art de l'équitation et de l'escrime, un peu de géométrie, l'histoire romaine, l'histoire de France, voilà où se bornèrent mes études et mon érudition jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant je jouais très bien au trictrac et au billard, dont les profits suppléaient à l'extrême modicité de ma pension et de mes appointemens.

« Deux ans après la paix de 1748, mon père, affaibli par ses campagnes, ses blessures, quitta le service, alla cultiver sa terre et ses lauriers. Confiné dans son antique château, il ne quitta jamais sa croix de Saint-Louis; redingotes, cobes de chambre, bonnets de nuit, étaient décorés du ruban ponceau : il ne se promenait, dans la campagne ou dans le village, que l'épée au côté, et sa cocarde attachée au chapeau : il avait dans son château une galerie toute tapissée de tableaux de batailles. Il ne concevait pas la réputation d'Homère, de Virgile, de Racine et de Voltaire, qui n'étaient ni guerriers, ni gentilshommes : ses héros étaient Faber, Chevert, et un certain Pontis dont il lisait sans cesse les mémoires très fabuleux; mais malheur à qui lui aurait nié l'existence de

ce prétendu guerrier, car il s'était battu contre un de ses camarades, pour prouver qu'il n'était pas un être imaginaire, et, pour prix de son attachement à son héros, il reçut une blessure grave [1]. La dévotion et les romans de chevalerie remplirent agréablement le reste de ses jours. Il avait l'honneur, la probité des antiques chevaliers; il s'était battu sept fois en combat singulier, et avait presque toujours été blessé. Dans son dernier duel, il avait eu le malheur de tuer son adversaire, et, loin de le plaindre, il dit qu'il était mort en gentilhomme, au lit d'honneur; mais lorsqu'il apprit que cet infortuné laissait une femme et des enfans dans l'indigence, il leur assura une pension.

« La paix faite, je passai ma vie dans les garnisons, vie bien insipide pour un être pensant. J'atteignais ma vingtième année, lorsque le régiment fut envoyé à Strasbourg. J'y devins bientôt épris de la sœur d'un de mes camarades, jeune homme de mon âge, auquel j'étais lié de l'amitié la plus tendre, sentiment si vif dans la jeunesse, et si tiède dans l'âge mûr. Henri, c'est le nom de baptême de mon jeune ami, favorisait mon inclination auprès de sa mère et de Joséphine sa sœur, riche d'une dot considérable pour moi cadet de famille. Je vous peindrai en peu de traits le caractère et la figure de l'intéressante Joséphine. Elle avait plus de grâces et de physionomie que de beauté : elle était bien faite et d'une taille élevée, les yeux un peu myopes, mais animés d'un feu doux. Cependant Joséphine comptait peu de courtisans dans les jeunes militaires : elle avait un défaut, ainsi qu'ils le disaient, qui les repoussait; c'était son goût pour la lecture, son aversion pour les assemblées tumultueuses, où la vanité vient apporter et respirer l'ennui, et surtout son dégoût trop visible pour les fadeurs banales qu'on lui débitait. Aussi mes camarades la nommaient la belle Arsène, c'est-à-dire la bégueule. Je fus assez heureux pour ne pas lui faire de ces complimens fastidieux, et ce fut par cette économie de douceurs que je parvins à lui plaire. Lorsque nos âmes commencèrent à s'entendre, elle me reprocha mon oisiveté, mon ignorance; me dit qu'il n'y avait pas une grande gloire à être brave, que c'était celle des Vandales, des Cimbres, des Teutons, qui valaient bien les Français pour l'intrépidité et la valeur; mais que l'urbanité, l'esprit, l'instruction devaient distinguer l'officier français de la horde des peuples sauvages, et adoucir ce que le métier des armes peut avoir de hideux, de féroce aux yeux de l'humanité et de la philosophie. Elle ajoutait à ces principes, qu'elle n'épouserait jamais un homme qui en aurait tué un autre dans une affaire particulière. Ces remontrances d'une personne aimée produisirent leur effet. Je commençai à ouvrir les livres, et, soit désir de plaire ou penchant naturel, mon goût pour la lecture s'accrut, se fortifia de jour en jour. Dès ce moment je ne parus que très rarement au café et au billard, rendez-vous de tous mes camarades : j'étais à mon devoir ou dans ma chambre, et le soir auprès de Joséphine. Enfin l'amour changea mon être, et me donna une âme toute nouvelle : aussi mes camarades ne m'appelaient plus que Caton le cadet, ou le philosophe.

« Depuis six mois je menais une vie heureuse entre l'amour, l'amitié et l'étude, lorsque le génie du mal, échappé des enfers, fit tonner l'orage sur ma tête, et renversa mon bonheur et mes espérances. Après un grand repas que nous avions donné aux lieutenans du régiment de Normandie, où le vin et la joie animèrent les esprits, on m'entraîna au billard; nous fîmes ce qu'on appelle une *poule*, il survint un point de litige entre Henri et moi. Malheureusement, dans la chaleur de la discussion, je laissai échapper cette phrase : « Cela n'est pas vrai. » Henri, d'un caractère vif, et d'ailleurs échauffé des vapeurs du vin; me réplique aussitôt : « C'est toi qui en as menti; » et il accompagne ces mots du geste outrageux d'une queue qu'il tenait à la main. A cet aspect un silence profond succède à la rumeur et au vacarme de notre assemblée. Il semble que la foudre est tombée au milieu de nous; moi-même, à la vue d'un affront fait par un ami si cher, le frère de Joséphine, je reste immobile de douleur. Lui, sentant sa faute, rouge de confusion, pénétré de regrets, s'évade sans mot dire. Je sors bientôt après lui, et je vais m'enfermer dans ma chambre; j'y passe toute la soirée et toute la nuit dans une agitation violente; je sentais qu'il me fallait égorger mon ami, ou être déshonoré aux yeux des hommes.

« Le lendemain, à neuf heures du matin, j'étais encore en proie aux plus cruelles perplexités, lorsque le premier lieutenant du régiment, avec un autre de mes camarades, entrèrent dans ma chambre. Le premier lieutenant porta la parole, et me demanda ce que je me proposais de faire après la scène de la veille. « Je voudrais pardonner, lui dis-je. — Pardonner! et l'honneur? sachez que le régiment ne le souffrira pas : il faut vous battre, ou vous êtes déshonoré et perdu. — Il suffit; je me battrai. — Nous sommes nommés pour vous servir de témoins. — Eh bien! messieurs, marchons. » J'allai chez Henri, et mes deux camarades m'attendirent dans la rue. — Je monte chez mon ami : juste ciel ! sa sœur était auprès de lui; elle cherchait à le consoler, et lui demandait la cause de son émotion, de sa tristesse. Lorsqu'elle m'aperçut, elle s'écria : « Vous venez à propos, mon frère a besoin des consolations de l'amitié : j'ignore le sujet de son chagrin, mais il m'inquiète. » Je gardais le silence, accablé du poids terrible de mes réflexions. Henri, qui comprit le motif de ma visite, pria sa sœur de s'éloigner. « J'y consens, dit-elle, puisque je vous laisse dans les bras d'un ami. Je vous le recommande, ajouta-t-elle, en s'adressant à moi; tâchez de lui faire oublier ses peines » Une seule parole ne put sortir de mon cœur oppressé; je ne lui répondis qu'en lui baisant la main, et elle se retira en me jetant un regard des plus tendres. Quelle situation! je l'aimais; elle me recommandait son frère, mon ami intime, et j'allais l'égorger! O préjugé gothique! « Mon ami, me dit Henri, je vois ce qui t'amène; j'ai fait une grande faute, je t'en demande pardon. Mais l'honneur veut du sang, je le sais; je vais te suivre. — Ah! mon cher Henri, quel malheur! je suis au désespoir! » A ces mots, il me saute au cou, m'embrasse; et, pressés dans les bras l'un de l'autre, nous versons un torrent de larmes. Apres cette scène déchirante, Henri prit son épée, et nous descendons : nous trouvâmes à la porte deux témoins de plus. Le régiment avait nommé deux capitaines, et choisi les officiers les plus austeres et les plus impitoyables. Nous sortons de la ville tous les six en silence. Nous arrivons dans un lieu solitaire, ombragé de beaux arbres, et couvert d'un tapis de verdure : les rayons du soleil, tempérés par le feuillage, y répandaient un jour doux et voluptueux. « Cet endroit convient, disent les témoins; il est

[1] C'est une erreur, Pontis a existé et écrit ses mémoires.

écarté et tranquille. — Ah! me dis-je tout bas, ce n'est pas du sang de mon ami qu'il devrait être arrosé. » Nous quittons nos habits, et tirons nos épées. Lorsque Henri et moi nous nous vîmes ainsi dépouillés, l'épée à la main, prêts à fondre l'un sur l'autre, le souvenir de notre amitié, de nos caresses, de nos confidences mutuelles, de nos jeux, de notre gaîté, réveilla notre sensibilité. Nous restâmes quelques minutes sans mouvement; enfin Henri me dit : « Mon ami, si tu me tues, je te recommande ma mère et ma sœur. — Ah! plutôt mourir mille fois que d'être ton assassin! — Messieurs, s'écrie un des deux capitaines, qu'attendez-vous? nous ne sommes pas venus ici pour disserter et nous attendrir. Allons, mon ami, défends-toi, dis-je à Henri; » et en même temps je l'attaque. D'abord nous nous battons très mollement. Le même capitaine nous crie : « Messieurs, il faut du sang; battez-vous comme il faut, en gens d'honneur. » J'ignore si c'est la vue du danger, ou un instinct de férocité né dans le cœur de l'homme; mais, après quelques coups parés et ripostés, notre combat s'échauffe. Henri me porte un coup d'épée qui me blesse légèrement au bras; je lui riposte par un autre qui lui pénètre le bas-ventre : je vois le sang jaillir, et je lui crie : « Henri, tu es blessé.—Oui, dit-il, en s'appuyant sur son épée; je ne puis plus me soutenir, je me meurs, tu m'as tué. — Non, tu ne mourras point, » m'écriai-je, en jetant mon épée au loin; et le prenant dans mes bras, je l'étends par terre; je couvre sa blessure de mon mouchoir; et je demande ensuite aux officiers qui voyaient cette scène d'un œil tranquille, s'ils étaient contens? « Oui, c'est assez pour aujourd'hui. » J'appelai alors deux paysans qui nous regardaient stupidement. Nous construisons un brancard à la hâte, et nous transportons le malheureux blessé chez le chirurgien le plus proche. Je ne quittai Henri que quand le premier appareil fut mis, et que le chirurgien m'eut donné quelque espérance de guérison. Je n'osai accompagner mon ami à son logement; je craignais la présence, le ressentiment de sa mère et de sa sœur. Hélas! je ne tardai pas à être instruit de leur indignation; je reçus ce billet de Joséphine :

« Vous devez sentir, monsieur, que le meurtrier de mon frère ne peut jamais m'appartenir : ma mère est très irritée contre vous, et me charge expressément de vous interdire tout accès dans la maison. Quant à moi, je vous crois plus malheureux que coupable. »

« Ce billet combla la mesure de mes chagrins; je perdais une maîtresse, ma première inclination, et j'avais, nuit et jour, devant les yeux, mon ami tout baigné de son sang, dans les bras de la mort; je l'entendais encore qui me disait : « Mon ami, je meurs, tu m'as tué; je te recommande ma mère et ma sœur. » Je répondis à l'aimable Joséphine; je lui peignis ma douleur et la cruelle nécessité qui m'avait forcé de me battre avec son frère. Elle me fit dire par une de ses amies qu'on lui avait rendu compte des causes de ce fatal combat, qu'elle me rendait justice, et n'imputait qu'aux lois barbares de l'honneur et du préjugé cet événement désastreux; mais que sa mère ne pouvait entendre prononcer mon nom sans frissonner d'horreur. Ce qui mêla quelques rayons de joie à ma tristesse, ce fut la certitude que j'eus que la blessure de Henri n'était pas mortelle. Je reçus, quelques jours après, une lettre de mon père, qui, informé par le lieutenant-colonel, son ami, de l'affront que j'avais reçu, et de la vengeance que j'en avais tirée, me félicitait de m'être comporté en brave officier, en gentilhomme digne de son nom; ajoutant qu'il présumait assez bien de son fils, pour croire que j'achèverais de laver ma honte dans le sang de mon ennemi. « Encore du sang! m'écriai-je, ma main n'en a que trop versé! quoi! il faut que j'achève d'assassiner mon ami, pour être honoré dans le monde et chéri de mon père! »

« Au bout d'un mois, Henri, guéri de sa blessure, reparut à la parade; nous nous vîmes sans nous parler : mais mon cœur tressaillit de joie à son aspect. Je remarquai que la plupart des officiers avaient les yeux sur moi; j'y donnai peu d'attention. Le lendemain, je fis la même observation sans m'y arrêter davantage. Mais le jour suivant, à huit heures du matin, le premier lieutenant et son même compagnon arrivèrent chez moi; le premier lieutenant me dit : « Tout le régiment est étonné de votre tranquillité; Henri est rétabli, il sort depuis trois jours, et vous ne l'avez pas encore appelé à un autre combat? Ignorez-vous que l'affront qu'il vous a fait ne peut être lavé que par sa mort où la vôtre? — Messieurs, chacun se figure l'honneur suivant sa fantaisie : il est des pays où l'on prête sa femme aux étrangers pour en être honoré; dans d'autres, on a immolé des victimes humaines pour honorer les dieux; les femmes indiennes se brûlent toutes vives après la mort de leur mari, pour suivre les lois de l'honneur; dans un régiment allemand, il faut égorger son ami pour être estimé. Vous me permettrez donc aussi de me faire un honneur à ma guise; je ne serai pas l'assassin de mon ami; je ne priverai pas une famille respectable d'un fils, d'un frère, leur ornement, leur appui, et la patrie, d'un excellent sujet : je ne laverai point mes mains dans son sang, pour effacer je ne sais quelle tache imaginaire; et je ne puis être déshonoré, puisque je suis honnête homme, et qu'à la guerre j'ai toujours fait mon devoir aussi bien que tout autre. — Quoi! monsieur, vous ne vous battrez pas! s'écrie le premier lieutenant tout étonné. — Non, monsieur, très positivement. — Votre conduite est surprenante; je vais en instruire le régiment, qui prononcera sur votre sort.» Il revint deux heures après, et me demanda si je persistais à ne pas me battre jusqu'à la mort de l'un de nous deux. « Oui, monsieur, je persiste : si votre honneur me l'ordonne, l'humanité, l'amitié et la raison me le défendent. — Monsieur, les philosophes sont de mauvais guerriers, et nous n'en voulons pas dans notre régiment. Je suis forcé, au nom de tous mes camarades, de vous demander votre démission. — Je vous la donne; j'aime mieux renoncer à mon emploi que d'être un assassin en titre : que l'on me compte mes appointemens de trois mois qui me sont dus, et je partirai demain. — C'est votre dernier mot? — Oui, monsieur; je suis fâché de ne pas emporter l'estime de mes camarades, mais j'aurai celle des esprits bien faits, des âmes sensibles, et la mienne. » On m'envoya l'argent qui m'était dû, et six cents livres de plus, que le régiment devait retirer de mon successeur. Navré de douleur, mais rassuré par la voix de ma conscience, je me préparai à mon départ. Ce nouveau duel m'inspirait d'autant plus d'horreur, que je me sentais supérieur à mon ami par la force et l'adresse dans cet art assassin de l'escrime.

« La nuit commençait, lorsqu'un notaire que je connaissais entra dans ma chambre, et jeta sur ma table un rouleau de cinquante louis. Je lui demandai d'où venait cet argent. « Un de vos créanciers l'a apporté chez moi

pour vous le remettre, en me disant que c'était une dette qu'il acquittait. — C'est mon cher Henri ! m'écriai-je; oui, c'est la dette d'un cœur généreux : dites-lui que je le prie de venir dans la nuit m'embrasser avant mon départ. Cependant emportez cet argent; si je le vois, je m'arrangerai avec lui. » Le notaire sortit sans répliquer davantage; mais bientôt mon cher Henri arriva, s'élança dans mes bras; nous pleurâmes serrés l'un contre l'autre, sans pouvoir proférer une parole. Quand il put parler, il me demanda pourquoi je refusais son argent. — Parce que je n'en ai pas besoin; mais je te promets de recourir à toi, si mon père me laisse sans secours. » Satisfait de cette promesse, cet ami tendre déplora notre malheur, la fatalité qui nous séparait, après dix ans de la plus douce, de la plus tendre intimité. Il me demanda encore pardon de sa vivacité; il m'apprit que sa sœur me regrettait beaucoup, mais que depuis deux jours sa mère l'avait emmenée dans un vieux château à trente lieues de Strasbourg; que cependant il se proposait de faire ses efforts pour l'apaiser, pour l'engager à m'accorder la main de sa sœur. « Non, mon ami, il n'est plus temps; je suis épris plus que jamais de l'aimable Joséphine; elle eût fait la gloire et le bonheur de ma vie; mais je ne lui conviens plus : je suis sans état, sans fortune et presque déshonoré aux yeux des hommes. Tout ce que je la prie de m'accorder, c'est son estime et un peu d'amitié. » Ensuite Henri me fit part de ses projets; il avait pris ses camarades en aversion, et il allait solliciter du service en Prusse, où il avait un oncle, major dans le régiment de***, qui l'aimait beaucoup, et désirait vivement l'avoir auprès de lui. Nous passâmes le reste de la nuit dans les épanchemens de l'amitié, nous embrassant, versant des larmes, nous jurant un souvenir et un attachement éternels. La renaissance du jour nous sépara, et nous nous dîmes : « Adieu, adieu, mon cher ami ! » en nous arrosant de nos larmes. Hélas ! je l'embrassai pour la dernière fois ! Il partit pour Berlin, entra dans le régiment de son oncle, où il se distingua; mais son intrépidité lui a coûté la vie : il a péri en 1757, sous les murs de Prague, à la bataille de Chotzemitz que perdirent les Prussiens. Je ne sais s'il eut un pressentiment de sa mort; mais cette même année, à l'ouverture de la campagne, il m'écrivit une lettre où il me disait : « Mon ami ! je voudrais bien te voir et t'embrasser encore une fois. Oh ! oui, je te jure qu'à la fin de la campagne, si je suis encore vivant, j'irai te joindre, en quelque lieu que tu sois. Adieu, mon tendre ami ! Quand nous reverrons-nous, et dans quel pays ? Dieu le sait ! » Avant mon départ de Strasbourg, j'écrivis une lettre à mon père, où je lui exposais ma conduite; je cherchai à me justifier par les lois de la morale et de l'humanité, et le priai de m'écrire à Nancy, où j'allais me rendre. Voici sa réponse :

« Vous avez déshonoré mon nom, dégradé votre noblesse; gardez-vous de reparaître chez moi, je vous brûlerais la cervelle. Je vous envoie une lettre de change de douze cents livres, par un reste de pitié pour un malheureux, l'opprobre de ma vieillesse et de ma race. C'est tout ce que vous devez attendre de César-Alexandre, baron de ***. »

« A cette lecture, je restai un quart d'heure dans un désespoir morne et silencieux; mais enfin j'en appelai à mon courage, à la Providence, aux âmes sensibles et au petit nombre des sages. Je ne répondis point à mon père, résolu de lui cacher ma destinée, de vivre seul, ignoré au milieu des hommes, dont je méprisais les préjugés barbares et les fausses vertus.

« Incertain encore du parti que je prendrais, du pays que j'habiterais, je voulus voir les Vosges, montagnes qui séparent la Lorraine de l'Alsace et de la Franche-Comté. Hélas ! je ne me plaisais plus qu'aux lieux aussi tristes que moi : mon âme trouvait je ne sais quel rapport entre le silence, l'aspérité de ces monts, et le sentiment qui l'oppressait. Le malheur réveillait en moi ce penchant secret que j'avais pour les lieux agrestes et pour la solitude, penchant qui depuis s'est fortifié, et m'a fixé enfin au Kandel-Streig : il ne m'a manqué qu'un peu de dévotion pour me faire embrasser la vie érémitique, et imiter les Paul et les Antoine.

« En montant dans les Vosges, je sentais diminuer le poids qui pesait sur mon cœur. Cependant, un jour où je me trouvai au milieu d'une enceinte de rochers arides, sourcilleux, où nulle trace de végétation ne récréait la vue, où une immobilité complète semblaient annoncer le silence de la nature, je m'assis sur un rocher, et je m'y abandonnai à une profonde rêverie; mon âme se nourrit de souvenirs amers, un torrent de larmes s'échappa de mes yeux. Je songeai à mon père, à ma famille, à mon ami Henri, à cette aimable Joséphine, le premier objet que j'avais aimé; tous ces liens de mon cœur étaient rompus pour jamais ! « Me voilà donc, me disais-je, dans l'univers, sans fortune, abandonné des hommes, proscrit, déshonoré pour avoir écouté la voix de l'humanité et n'avoir pas voulu déchirer le sein de mon ami ! Que vais-je devenir ? quel sera mon asile ? » Ici mes larmes recommencèrent; mais cette effusion me soulagea : peut-être le soleil qui perça dans ce moment les nuages qui le voilaient, en rendant la sérénité au ciel, la versa aussi dans mon âme. Il faut si peu de chose pour l'obscurcir ou la rasséréner ! le moral est tellement lié au physique ! Pressé alors par l'appétit, je tirai de mon sac un morceau de pain durci et du fromage; une source voisine me désaltéra. Après cette réfection, ce désert, qui d'abord m'avait paru si sombre, si horrible, éclairé des rayons du soleil, me parut agréable et pittoresque : je résolus d'y passer une partie de la journée. J'avais acheté à Nancy le roman de *Robinson-Crusoé*, que je n'avais jamais lu : je me fis un petit siége de terre molle et de mousse, et là, plus à mon aise que sur la pierre, je commençai ce livre fameux, qui fut imaginé d'après les aventures d'un Anglais jeté par son capitaine dans l'île Jean-Fernandez (59). Je ne lus pas ce livre, je le dévorai; les situations m'entraînaient : les loisirs, les travaux, le bonheur d'une existence si calme, loin des hommes, au sein de la nature, m'identifiaient avec lui; je jouissais de ses plaisirs, tremblais de ses dangers; je m'enflammais pour une vie qui paraissait si fortunée; enfin l'impression que me fit ce roman fut si forte, que pendant long-temps je n'ai rêvé que cabanes, solitude, vie champêtre, et n'ai vu le bonheur que dans l'île de Robinson. Cette lecture m'attacha tellement que j'oubliai les heures; et le soleil s'abaissait vers l'horizon, lorsque je me rappelai que j'étais éloigné de tout asile. Je me mis en route, et marchai toujours à grands pas, sans apercevoir aucun village. L'ombre s'épaississait, le crépuscule s'éteignait, bientôt la nuit m'enveloppa de ses ombres. Je ne savais où diriger ma course; je ne découvrais aucun sentier : je montai sur un rocher éminent pour embrasser un plus vaste horizon; j'aperçus une lumière fort éloignée, ce fut pour

moi l'étoile du nord; elle dirigea mes pas. J'entendais le hurlement des loups; j'en vis deux qui m'approchaient: un coup de pistolet les mit en fuite: d'autres revinrent quelques momens après; je m'en débarrassai de la même manière. Enfin j'atteignis la hutte où brillait la lumière; un berger l'occupait: il me reçut avec cette humanité, partage des âmes que l'intérêt et la société n'ont point encore endurcies; il partagea son souper et sa paille fraîche avec moi. Cet homme était gai, plaisant; il chantait sans cesse. Je lui demandai s'il ne manquait rien à son bonheur. « Une femme, dit-il, avec qui je puisse rire et chanter, car la joie est le baume de la vie.—Et si votre femme est de méchante humeur? — Je la laisserai, et je chanterai tout seul. — Mais si elle vous fait enrager?— Je l'enverrai au diable, et je chanterai tout seul Au reste, bon, si je me marie, bon, si je ne me marie pas; Dieu est le maître. » Voilà, dis-je en moi-même, de la philosophie de bon aloi.

« Mais laissons les Vosges, et marchons à Paris, où mon libre arbitre me conduisit. Quel était mon plan? je ne sais. La fluctuation de mes idées m'empêchait d'en former aucun; et j'ignore pourquoi j'allai à Paris, plutôt que dans toute autre ville. Je pris, en arrivant, le nom de mon aïeul maternel. Ma première liaison accrut la mauvaise opinion que je commençais à avoir des hommes. Le chevalier de Saint-Aubin logeait dans le même hôtel, sur le même palier que moi; il s'empressa de faire ma connaissance. Un air d'enjouement, une tournure aisée, une figure agréable prévenaient en sa faveur: la chaleur de ses offres, ses protestations d'amitié interdisaient la réflexion. Il m'accompagna aux spectacles, me présenta dans plusieurs sociétés, chez sa maîtresse, la marquise de ***, qui, à la seconde visite, me fit entendre que le chevalier était un libertin usé, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de le remplacer. J'éludai la faveur, bien persuadé qu'elle me congédierait à mon tour, après m'avoir usé, selon son expression. Peu à peu le caractère du chevalier se dévoila, et je compris que notre amitié s'évanouirait comme un météore au premier souffle d'un vent léger. Cet homme brillant s'était fait un honneur à sa guise; il consistait à payer les dettes du jeu dans vingt-quatre heures, et à se battre à la moindre suspicion de la plus légère offense. Il avait tué deux de ses amis en combat singulier, et il n'aurait pas troqué sa gloire contre celle de Socrate ou de Cicéron, qui ne s'étaient jamais battus. Cependant cet homme d'honneur était entouré de créanciers, dont il se moquait: il riait, dans le monde, des bons tours qu'il leur jouait; et de leur argent, il régalait magnifiquement ses amis et ses maîtresses. Il était encore plus glorieux de ses ruses, de ses perfidies auprès des femmes. Il avait séduit une bourgeoise de province, sous la promesse de mariage; lorsqu'il sut qu'elle portait le fruit de leur fatale liaison, il s'éloigna du pays qu'elle habitait. La mère de cette infortunée, instruite de son malheur, écrivit à son séducteur, pour lui demander un conseil sur la situation de sa fille qu'il avait laissée enceinte. Saint-Aubin eut la barbarie de lui répondre: « Puisque votre fille est enceinte, je lui conseille d'accoucher. » Et il trouvait cette réponse si plaisante, qu'il la racontait souvent. Un jour il vint me proposer de lui servir de témoin dans une nouvelle affaire avec un garde-du-corps. Je lui dis qu'il pouvait se battre tout seul, et que je n'aurais nul plaisir à lui voir égorger un galant homme. Ma réponse l'étonna: ce chevalier vendale ou welche ne se doutait pas que l'humanité est bien au-dessus de l'honneur, surtout du sien.

« La nation française, comme le dit La Bruyère, avec un langage si pur, une si grande recherche dans ses habits, des mœurs si cultivées de si belles lois et un visage si blanc, est encore infectée de ce levain de barbarie. » Je cherchais tous les jours des prétextes pour m'éloigner de ce paladin. Heureusement un service rendu m'en délivra. Il vint m'emprunter vingt-cinq louis pour deux jours. Je lui répondis que cette somme n'était pas en mon pouvoir. Alors il borna sa demande à douze; même excuse, même refus. Mais comme je compris que ce prêt serait le dénoûment de notre liaison, je lui en offris cinq. Il voulut bien s'en contenter; et depuis, cet homme d'honneur m'a toujours évité. Délivré de ce personnage, je vécus très retiré, me promenant toujours seul, ne fréquentant que les spectacles, passant les jours pluvieux dans ma chambre, tout entier à la lecture, et les soirs dans un café du Palais-Royal, nommé *le Caveau*[1], où, tacitement observateur, j'écoutais les beaux-esprits qui s'y rassemblaient, et je jugeais les hommes. La conversation de ces beaux-esprits, la lecture des romans et de l'histoire, électrisèrent mon imagination. Je pris la plume, et j'écrivis une partie de mes aventures, celles de mes camarades, en y plaçant tous les souvenirs de ce que j'avais vu et entendu, et brodant mes amours avec Joséphine, comme Virgile a embelli et brodé les amours d'Énée et de Didon.

« Je menais cette vie uniforme, tranquille depuis six mois, lorsqu'un jeune seigneur allemand vint loger dans mon hôtel. Dès qu'il sut qu'un de ses compatriotes habitait sous le même toit, il me fit demander la permission de me voir. Je le prévins; je descendis chez lui, car il logeait au premier, et moi, je m'étais rapproché du ciel. Sa jeunesse, sa figure aimable, sa douceur, cette franchise allemande que nous tenons des Germains nos ancêtres, et dont l'empreinte n'est pas encore tout-à-fait effacée, firent sur moi l'effet de l'instinct. Je m'attachai à lui dès la première vue; notre liaison fut bientôt formée; l'âge et le titre de compatriote nous rapprochaient. Mais l'inclination nous lia plus que les convenances: ce jeune comte m'arracha à ma retraite, et me produisit dans les meilleures sociétés de Paris. Mes finances n'auraient pu soutenir mon nouvel essor; mais je n'eus besoin que de prendre un laquais pour me servir à table et envoyer savoir des nouvelles des malades de ma connaissance, pour me dispenser d'y aller moi-même: la Providence vint à mon secours. Le jeu me riait. J'avais vingt maisons où mon couvert était mis, une place dans les petites loges à trois spectacles. La voiture de mon ami était à mes ordres: ainsi je croyais être dans un pays où la communauté des biens était établie comme à Sparte. Mais à Paris on ne donne qu'à ceux qui ont de la fortune, ou qui passent pour en avoir: c'était le comte et un habit brodé qui me valaient tout cela. Ce jeune homme était bien accueilli partout; il joignait à un esprit très aimable, à des connaissances peu ordinaires, des vertus rares, la générosité, la noblesse de l'âme, la bravoure, une sensibilité exquise: discret et modeste dans la société, il ne parlait jamais de lui ni des autres. Un de ses défauts, si c'en est un, était une extrême facilité de caractère; un autre,

[1] C'était le rendez-vous de Piron, Saurin, Crébillon fils, Collé, etc.

plus dangereux, était une vive propension pour les plaisirs et pour les femmes. Il se lia d'amitié avec un bel-esprit du jour, et me mit en tiers dans leur liaison. Ce bel-esprit, poëte brillant, avide de gloire littéraire, se donnant cependant pour un homme du monde, s'attachant aux femmes par vanité plus que par sentiment, affectant la gaîté, mais plus sérieux qu'enjoué, était le célèbre Dorat. Sur les pas d'Anacréon, de Chaulieu, il chantait l'amour, les belles et le plaisir. Il a cherché à se peindre dans ce quatrain :

Entre l'amour et la folie
Ce pauvre monde est ballotté;
Sentir l'un est ma volupté,
Rire de l'autre est mon génie.

« Il dînait souvent chez le comte, nous récitait ses vers, nous parlait de ses envieux, des tracasseries littéraires, et de ses ouvrages sur lesquels la cabale s'acharnait. Mais si Dorat avait des défauts, ils étaient tempérés par un esprit aimable, un cœur généreux et ouvert à l'amitié.

« Mon existence coulait assez doucement : en m'éloignant de l'époque de mes malheurs, ils perdaient de leur amertume; heureux du présent, je fermais les yeux sur l'avenir. D'ailleurs le comte, à qui j'avais confié mon nom et ma disgrâce, m'offrait un asile chez lui, et me pressait vivement de l'accepter. Mais ce moment de calme, de prospérité fut troublé par un orage épouvantable. Mon jeune ami avait pour maîtresse une des nymphes du temple de la volupté, que vous nommez l'Opéra; il lui prodiguait son temps, sa santé, ses richesses. Je me hasardais parfois de lui faire des remontrances sur son attachement pour une courtisane volage, infidèle et intéressée. Il me répondait à la Dorat, par ce couplet de Chaulieu.

Aimons toujours, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs.
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux! ce soir, qu'Iris est belle!
Son cœur, dit-elle, est à moi :
Passons la nuit avec elle,
Et comptons peu sur sa foi.

« Cependant je m'apercevais, depuis quelques jours, que sa gaîté diminuait; qu'il était agité de quelque idée qui le tourmentait d'autant plus vivement, qu'il la concentrait au fond de son âme. Je ne crus pas devoir solliciter sa confidence. Un soir, excédé du monde, qu'il ne faudrait voir qu'en passant et comme un spectacle, j'étais rentré chez moi pour jouir du calme et de la sollitude de mon cabinet. J'avais lu jusqu'à minuit. Le sommeil fermait doucement mes paupières, lorsque des coups frappés à ma porte m'éveillent en sursaut. J'écoute : le comte se nomme, je vais ouvrir; il entre une bougie à la main, et s'assied sur mon lit. « Pardon, me dit-il, mon cher ami, d'un air tranquille et grave, si je trouble votre sommeil; je viens vous demander un service que j'attends de votre amitié.—Parlez, je n'ai rien à vous refuser.—Dans trois heures, à la pointe du jour, je dois me battre au pistolet. — Juste ciel! quel projet! vous me déchirez l'âme! — Le rendez-vous est au bois de Boulogne, et j'espère que vous voudrez bien me servir de témoin. — Ah! mon cher comte, quel service vous exigez d'un ami qui abhorre ces horribles combats! — Je le sais, mais, étranger à Paris, je ne puis m'adresser qu'à mon ami. — Et l'amitié doit-elle se prêter à de telles horreurs! Quel est votre adversaire? — Le chevalier de Saint-Aubin. — Grand dieu! ce spadassin chargé de vices, d'infamie, et qui fait consister l'honneur et toutes les vertus à se battre, non dans les armées contre les ennemis de l'état, mais contre ses concitoyens, contre ses amis! Quel est le sujet de votre querelle? — C'est Rosalie. — Rosalie! et c'est pour une courtisane que vous allez exposer votre vie, hasarder de priver les auteurs de vos jours d'un fils unique, qui doit être le soutien, la consolation de leur vieillesse, et la gloire de votre famille! — Ah! quel tableau vous me tracez! vous me percez le cœur! mais je suis offensé, piqué au vif, et je respire la vengeance. — Ne peut-on vous réconcilier, accommoder cette affaire? — Impossible! écoutez et jugez. Depuis quelque temps je le rencontrais chez Rosalie, et sa figure me déplaisait autant par je ne sais quelle antipathie, que par jalousie d'amant. Je demandai à Rosalie le motif de ses fréquentes visites. « C'est, me dit-elle, une connaissance ancienne, un homme sans conséquence. — Fort bien, ma belle; mais la conséquence peut venir, et cela ne me plairait pas. Ainsi je te prie de lui fermer ta porte. » Elle me le promit. Cependant je ne puis pas douter de son intimité avec ce chevalier, et de la confidence qu'elle lui a faite de mes ordres. Hier au soir, au foyer de l'Opéra, devant plusieurs témoins, il s'avisa de persifler les Allemands sur leur jalousie; il trouvait fort plaisant qu'un Cimbre, un Sicambre, voulût être le rival d'un Français, posséder à lui seul une femme aimable; qu'à table, le verre à la main, il nous cédait la gloire de contenir autant de vin qu'un tonneau; mais qu'en amour, nous étions trop heureux d'avoir les restes d'un gentilhomme français. C'est en ricanant, en jetant souvent les yeux sur moi, qu'il débitait ces phrases. Je ne répondis rien; mais quelques minutes après, je le tirai à l'écart, et lui demandai si c'était moi qu'il avait en vue dans le propos qu'il venait de tenir? « Précisément, dit-il; c'est toi qui l'as nommé. — Vous êtes un fat. — Cela peut être, mais un fat qui donne sur les oreilles aux Germains insolens. — C'est ce que nous verrons. — Volontiers. — A demain, au point du jour, au bois de Boulogne. — Je m'y rendrai. Les armes? — Au pistolet, et chacun notre témoin. — Tope. »

« Vous voyez, mon cher, par ce récit, que je ne puis reculer sans me déshonorer. — Hélas! lui répondis-je, je vois que les hommes sont féroces ou insensés! — Puis-je compter sur vous? — Oui : l'espoir de vous être utile, l'amitié, tout force ma répugnance. Mais allez vous reposer jusqu'au jour; votre valet de chambre ou moi nous vous éveillerons. » J'étais trop agité, trop inquiet pour me rendormir. Je me levai, je me promenai dans ma chambre sans pouvoir ni lire ni rester assis; de noirs pressentimens, des réflexions sinistres sur la barbarie de nos préjugés, m'occupèrent, ou plutôt me tourmentèrent jusqu'à l'aube du jour. Dès que j'en aperçus le premier rayon, j'entrai dans la chambre du comte; il dormait : je m'arrêtai. « Quelle cruauté, me disais-je, de réveiller cet aimable jeune homme, pour lui rappeler qu'il faut aller se battre, et que c'est peut-être sa dernière journée! » Je m'approchai d'un pas incertain; je fis du bruit involontairement, il s'éveilla. Bientôt habillé, nous partîmes dans sa voiture, avec son valet de chambre. Dans la route, son visage, ses discours n'annonçaient ni crainte ni tristesse. Il me dit que Rosalie était une malheureuse, et qu'il romprait avec elle. Il ne me parla ni de ses parens ni de

ses volontés dernières, en cas de mort. Je ne sais si c'était confiance dans le succès du combat, ou s'il voulait écarter toute pensée capable d'affaiblir son courage. Son silence là-dessus détermina le mien. Son ennemi parut bientôt après, accompagné d'un officier en uniforme de dragon. Ils nous saluèrent fort civilement, et Saint-Aubin nous proposa à déjeuner. Le comte dit qu'il était venu pour se battre, et non pour déjeuner. Passons rapidement le récit de ce fatal combat. Le comte tira le premier, et ne toucha que la corne du chapeau de son adversaire, qui, plus exercé, perça de deux balles la poitrine de mon malheureux ami. Il tomba soudain, déjà couvert de sang. « Ah! m'écriai-je, en me précipitant sur lui, il est mort! — Je le crois blessé bien dangereusement, dit son meurtrier en le regardant d'un air tranquille; la leçon est un peu trop forte. » Je vis le moment où je lui passais mon épée à travers le corps; je me retins. « Oui, monsieur, lui dis-je, il est mort; il ne vous reste plus, pour imiter en tout les Cannibales de l'Amérique, qu'à le dépecer et le manger. — J'en suis fâché pour lui! il l'a voulu. Mais, mon ami, dit-il au dragon, allons déjeuner à Neuilly chez la comtesse de ***; de là, j'irai m'ensevelir, pendant quelques jours à la campagne, pour laisser dissiper l'orage. » Cependant il m'offrit ses services pour m'aider à transporter le comte dans sa voiture. Je le refusai avec indignation, et il partit aussi calme qu'un général d'armée qui abandonne le champ de bataille où il vient de cueillir des lauriers.

« Aidé de son valet de chambre, je donne des secours à mon ami mourant; nous le portons dans son carrosse, et nous courons, au grand trot, chez le premier chirurgien de la rue du Roule. Quels étaient mon angoisse, mon désespoir auprès d'un ami naguère si gai, si aimable, si plein de vie, maintenant, la poitrine oppressée, ne pouvant respirer, et couvert de la pâleur de la mort! Le chirurgien sonda sa blessure avec effroi, et me fit entendre qu'il était perdu. J'étais auprès du lit de cet infortuné, renfermant ma douleur et repoussant mes larmes. Il porta sur moi un œil fixe; et faisant un effort pour me parler, je suis mort, me dit-il, je le sens. Mon cher ami, voilà mon diamant; reçois-le comme un gage de mon amitié. » Le chirurgien et moi cherchâmes à le rassurer. « A la bonne heure, dit-il, d'une voix très faible; cependant accepte ma bague; mort ou vivant, je te la donne : si je meurs, elle te rappellera le souvenir d'un ami qui t'aimait. » Je la reçus en lui serrant la main. Je sortis plusieurs fois pour aller répandre des larmes que je ne pouvais retenir. Il vécut encore quatre heures sans parler, fort agité, roulant des yeux très égarés, souffrant beaucoup. J'étouffais mes sanglots, et, la mort dans l'âme, j'affectais un visage serein. Je fus obligé d'éloigner son valet de chambre, abîmé de douleur, et appelant son maître, son cher maître. Dans ces derniers momens, ce malheureux comte répéta plusieurs fois en allemand : Maudite France! maudits Français! » Ce furent ses dernières paroles.

« Dès qu'il eut expiré, je courus chez l'ambassadeur de Vienne pour l'informer de cette catastrophe. Il en fut au désespoir; il était très attaché au comte et à sa famille. C'était un fils unique, orné des qualités les plus aimables, les plus brillantes, et l'espoir d'une maison illustre. On allait le marier; et il avait été assassiné, à la fleur de son âge, par un homme méprisable (60). L'ambassadeur me demanda son nom. « C'est un être vil, lui dis-je, quoiqu'issu d'une famille distinguée; je le méprise, je le déteste, mais je ne serai pas son délateur. » L'ambassadeur le découvrit, le poursuivit, et demanda vengeance. Saint-Aubin fut obligé de s'enfuir. Il se réfugia à Vienne en Autriche, où il se conduisit avec toute l'insolence d'un gentilhomme français mal élevé, et le libertinage d'un homme sans principes. Mais enfin le terme de ses vices, de son audace et de sa vie, arriva. L'oncle du comte, major au service de l'empereur, apprit que l'assassin de son neveu était à Vienne; il y courut, le joignit, l'insulta de paroles et de gestes. Ils allèrent se battre sur le bord du Danube, et Saint-Aubin, blessé grièvement, fut jeté, vivant encore, au milieu du fleuve : vengeance atroce, mais bien méritée.

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

« L'horrible catastrophe du comte, ma cruelle aventure du régiment, toujours présentes à mon souvenir, m'ont laissé une aversion invincible pour ces duels, aussi extravagans que barbares, dans lesquels s'est signalée la nation française que Voltaire accuse d'être la plus féroce de l'Europe.

« Excédé de Paris, misanthrope autant par goût que par l'aspect des vices des hommes et le malheur de mon ami, je formai le projet d'aller parcourir la Suisse. Je venais de lire dans Rousseau, que la façon la plus agréable de voyager était d'aller à pied. Jeune, vigoureux, ardent, j'adoptai aisément sa méthode; je résolus de courir le monde sous l'habit grossier d'un paysan helvétien. Cependant mon trésor désenflait à vue d'œil; et, quoique les frais de mon voyage et de mon régime futur dussent être fort médiocres, je ne pouvais aller bien loin avec le viatique qui me restait. Pour l'augmenter, j'imaginai de faire ressource de mon roman. Je m'enfermai pendant quinze jours; je le corrigeai, l'amplifiai; j'y ajoutai la mort tragique du comte, sous des noms supposés; et, l'ouvrage mûri et achevé, je courus de libraire en libraire pour leur en proposer l'achat. Mais ces messieurs sont des frelons qui ne cherchent qu'à butiner le miel des pauvres abeilles; au lieu d'argent, ils m'offrirent la gloire pour salaire. » Ce mot est beau, leur dis-je, mais,

Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un nom, un vain bruit qui n'est plus? »

« Quel malheur, me disais-je, de n'avoir pas une réputation littéraire! je vendrais mes sottises à haut prix. Je revenais du pays latin, qu'on pourrait appeler le quartier des Juifs, rebuté par les imprimeurs, lorsque sur le Pont-Neuf je rencontrai Dorat, qui, après avoir gémi avec moi de la mort du comte, me proposa un billet de parterre pour le jour suivant. On donna Zulica, sa première pièce de théâtre. Je vais demain, me dit-il, être livré aux bêtes : seul dans l'arène, je combattrai une horde d'ennemis; il faut, mon cher baron, opposer la réaction à l'action, et poumons à poumons. » Je lui promis de faire mon devoir. « Mais j'ai aussi, ajoutai-je, une grâce à vous demander. J'ai fait un roman, je voudrais l'établir dans le monde, aux frais d'un libraire; mais ce sont des Hebreux qui laissent la gloire aux auteurs, et gardent l'argent pour eux. » Dorat me promit ses bons offices. « Envoyez-moi, dit-il, votre manuscrit; je le lirai, vous en dirai mon avis avec la franchise qu'on doit à un honnête homme, et je le proposerai ensuite à mon imprimeur, en l'appuyant de tout mon crédit. »

« J'allai à la première représentation de Zulica, qui

n'eut aucun succès. Les épaules d'Atlas ou d'Hercule n'auraient pu soutenir cette œuvre tragique. J'avais promis à Dorat d'aller le lendemain lui porter mon manuscrit ; je m'y rendis tout tremblant : que dire à un auteur tombé ! Je lui trouvé on air calme qui me rassura. « Eh bien ! me dit-il, ma barque a fait naufrage : je m'en prends à ce grand diable de Crébillon fils, qui m'a exhorté, encouragé à m'armer du poignard de Melpomène. J'ai besoin de me rappeler l'amitié et les bontés dont il m'honorait dans ses derniers jours, pour lui pardonner de m'avoir conseillé un genre de travail qui m'expose à la malignité des hommes. Je suis né pour chanter l'amour et les plaisirs. Vous me voyez occupé à faire des corrections : j'espère me relever (61) ; j'ai travaillé toute la nuit. — Votre santé, lui dis-je, en souffrira ; vous devriez songer.... — A la gloire.

De veilles, de travaux un faible cœur s'étonne :
Qui ne sait toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour ! »

« Ces vers de Rousseau furent sa réponse. Je crus entendre M. de L'Empyrée. Il ajouta : « Je prends beaucoup sur mon sommeil, qui est un temps perdu. Que les loirs, les marmottes, les femmes, les imbéciles dorment : l'homme d'esprit doit veiller entre les muses et le plaisir (62). »

« Je lui laissai mon manuscrit, qu'il me promit de lire attentivement après qu'il aurait fini ses corrections. Il m'envoya un billet de parterre pour la seconde représentation de Zulica, en me recommandant de m'armer de griffes et de voix contre la cabale, avec une invitation à déjeuner chez lui le lendemain. Je vis la résurrection de sa pièce, et j'allai à son déjeuner en toute assurance. Je trouvai son visage rayonnant de joie ; pour cette fois, il était satisfait du parterre. Il me traita en directeur de religieuses, me régala de chocolat, de biscuits, de pâtisseries, friandises qu'il aimait beaucoup ; ensuite, avec une complaisance admirable, il m'indiqua les corrections nécessaires pour le succès de mon roman. Je courus chez moi, j'effaçai, j'ajoutai, et l'ouvrage parvenu à sa maturité, l'aimable Dorat m'obtint de l'imprimeur une somme de quatre cents livres, dont la moitié comptant, le reste payable dans six mois, et Dorat eu la générosité de m'avancer le montant de ce billet. Je quittai Paris avant l'émission de mon ouvrage. J'ai su depuis, que les journalistes l'avaient impitoyablement injurié ; mais j'avais mon argent, et je me moquais de leurs censures. Ce qui m'a consolé surtout des coups de verge qu'ils m'ont appliqués, c'est que le libraire a bénéficié sur mon roman. Il y avait de l'amour, des aventures tragiques ; cette nourriture convient aux âmes tendres et aux têtes vides.

« Je partis pour Besançon, portant, comme Bias, toute ma fortune avec moi : trois chemises, quelques mouchoirs formaient toute ma garde-robe. Je cachai le diamant du malheureux comte dans la doublure de mon gilet, renfermai trente louis en or, tout mon avoir, dans une ceinture de cuir ; et, armé d'un gros bâton, je partis sous le nom de Pierre. Vous ne sauriez croire quelle était ma satisfaction, quelle douce quiétude coula dans mon âme, lorsque je me vis seul, éloigné des hommes, délivré des tourmens de la vanité, de l'opinion, et rentré, pour ainsi dire, dans le sein de la nature. Le sauvage d'Otaïti, retourné dans sa patrie, embrassant l'arbre indigène qui lui avait prêté son ombre, n'était pas agité d'une joie plus pure, plus vive que la mienne ; et depuis cette métamorphose dans mon existence, je me suis confirmé dans la pensée que la vanité, les faux besoins faisaient plus de malheureux que la nature.

« Je ne vous fatiguerai point du récit de mes observations, de mes diverses aventures : cependant je vous raconterai une interrogation que je subis à Bâle, chez un magistrat chargé de la police. Voici à quelle occasion, du moins celle que je soupçonne. J'étais descendu à l'auberge des Trois-Rois ; l'hôte me regarda attentivement, et, croyant me reconnaître, me demanda s'il ne m'avait pas vu à Strasbourg, avec l'uniforme du régiment de *** ? Je lui répondis que je n'avais pas l'honneur d'être de ce régiment. « Parbleu ! vous ressemblez singulièrement à un jeune officier de ce corps. — Cela peut être ; mais à coup sûr, je ne suis pas son frère. » Cette reconnaissance me fit déloger de l'auberge. Malheureusement, deux jours après, je rencontrai ce même homme sur le pont du Rhin ; il me croyait parti, et ma présence éveilla ses soupçons. Il alla, sans doute, me dénoncer comme suspect ; car le lendemain matin je fus sommé de comparaître au tribunal du magistrat de police. Je m'y rendis. Il me demanda, d'un ton rauque, ce que je faisais à Bâle ? « Je regarde, j'observe et je me promène. — Vous n'y faites rien de plus ? — Pardonnez-moi, trois repas par jour. — Qui êtes-vous ? — Un homme libre et honnête. — Votre nom ? — Pierre. Vous en imposez ; ce n'est pas votre nom. — Que je m'apppelle Pierre ou Paul, que vous importe ? si je respecte vos lois, votre gouvernement ; si ma conduite est irréprochable, vous devez me protéger, et non me questionner ? — Oui da ! eh bien ! Pierre ou Paul, vous déguerpirez de la ville dans vingt-quatre heures, ou je vous ferai arrêter. — Vous n'aurez pas ce plaisir : je partirai dans la journée, enchanté de l'accueil de messieurs les magistrats de Bâle. »

« Mais la nuit s'avance ; je m'aperçois que madame Delmont lutte contre le sommeil ; de mon côté, mon ménage et mes troupeaux me demandent. On dit l'homme condamné au travail ; il serait bien plus malheureux s'il était condamné à l'oisiveté. Demain, dimanche, le pasteur de Fruttingen doit officier ; il ne vient que tous les quinze jours : je vous invite à la cérémonie ; elle vous fera plaisir. Je serai occupé toute la journée. Après demain, si mon histoire peut vous intéresser, j'en achèverai le récit. Bon sommeil ! bonne nuit ! »

LETTRE LXXIV.

ADOLPHE A SA TANTE.

Célébration du dimanche au Kandel-Streig. Voyage sur une gorge de montagne. Suite de l'Histoire de Pierre.

Nous voilà au dimanche, jour de toilette ; la nôtre est recherchée. Blanche quitte son grand chapeau et se couronne de fleurs. *Aveva tanto brio, tante buone maniere.* Comme tous ces bons Helvétiens la regardaient sans parler, muets d'admiration et de plaisir ! Nous allâmes avec tous les habitans au-devant du saint pasteur : c'était jour de fête pour le village. Nous le conduisîmes en procession jusqu'à l'église. Après l'office, il y eut un repas donné aux frais de la communauté, au milieu d'une charmante prairie : nous étions invités. La gaîté,

le rire furent bruyans; le vin, père de la joie, déliait les langues, échauffait les têtes. Milord et moi, à force de boire des santés, nous nous sentîmes animés de la vapeur du dieu.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.

Voilà notre excuse; si vous la refusez, je m'appuierai sur Horace, qui dit :

Dulce est desipere in loco.

Le festin fini, nous avons accompagné le ministre jusqu'à la descente de la vallée, toujours riant et chantant. Là, chacun l'a remercié, et lui a rendu les mêmes bénédictions qu'il avait données. Que la religion est touchante, quand les fêtes riantes, les plaisirs innocens nous annoncent dans la Divinité un père indulgent qui nous créa pour notre bonheur ! « Monsieur le curé, disait Fénelon, ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser : pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux ? »

Après le départ du ministre, nous nous rendîmes à la salle du bal : c'était la prairie. On dansa au son des chansons; les voix étaient mélodieuses, et les danseuses agréables; la plupart même avaient de la beauté. Blanche se mêla à leurs jeux; et sa légèreté, sa grâce, son enjouement, ses sauts cadencés enchantaient ces bonnes gens, qui l'auraient prise pour Terpsichore s'ils avaient eu quelque notion sur la mythologie.

Le lendemain, milord et moi, sous la conduite d'un guide, allâmes visiter une gorge de montagne assez peu connue des gens du pays. Cette course nous parut trop pénible pour Blanche, qui passa la journée à voir traire les vaches, battre le beurre, et à aider madame Pierre à préparer notre dîner.

Nous voilà gravissant de rocher en rocher. Chaque pas nous donnait des situations magnifiques; le ciel nous paraissait nouveau, il semblait s'abaisser vers nous. De nombreux nuages se détachaient en flocons, et s'étendaient sur les gorges que nous dominions. Nous jouissions de ce spectacle, lorsque tout à coup l'air s'obscurcit, des éclairs brillent, la foudre tonne autour de nous; les montagnes paraissent s'ébranler et prêtes à nous écraser; le sifflement terrible des vents, le roulement de plusieurs rochers, de deux avalanches de neige, accrurent notre danger. Mil rd me disait : « C'est une belle chose qu'un orage. — Oui, à l'Opéra. Mais réfugions nous sous ces mélèzes p..ur nous garantir de l'inondation qui va fondre sur nous. » L'orage fut rapide, le ciel s'éclaircit peu à peu, et la nature reprit son calme et sa beauté. Nous continuâmes nos courses, et nous nous trouvâmes au-dessus d'un vaste lac, ceint de tous côtés d'énormes rochers. Ce tableau surpassait en magnificence tout ce que nous avions vu. Nous descendîmes, non sans peine, au bord de cette petite mer, dont le contour, d'une lieue et demie, offre des golfes et des détroits charmans. La tête des monts réfléchie sur cette eau limpide, le reflet coloré des glaces, les bases des montagnes ornées de verdure qui se perdaient au fond des eaux, présentaient à nos regards des tableaux imposans et variés. Le profond silence de ces déserts inspire une terreur religieuse; il n'était interrompu que par le bruit des cascades roulant de rocher en rocher, ou tombant perpendiculairement. Les arcs-en-ciel formés par leurs chutes, les ombres des rochers peintes sur les eaux du lac, toute cette magnifique et large perspective nous tenait en extase. Roger n'était pas plus enchanté que nous, dans le palais d'Alcine, à la vue de cette beauté qui

Di persona era tanto ben formata,
Quanto me' finger san pittori industri.

J'étais fâché que ma chère Blanche ne partageât pas nos plaisirs, plus doux, plus vifs avec l'objet aimé.

Nous parcourûmes les rives, les sinuosités du lac; nous roulâmes dans l'eau un grand arbre étendu sur la terre; nous montâmes dessus pour nous promener sur le lac, ce qui nous rappela l'origine de la navigation, et l'immense intervalle qui se trouvait entre un tronc d'arbre creusé et un vaisseau de cent pièces de canon. Cette promenade nous amusa beaucoup; milord citait, en riant, ces vers d'Horace :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

Je lui demandai ironiquement si les Anglais se croyaient souverains de cette mer. A cette question, il trempa son doigt dans l'eau, le porta à sa bouche, et dit : « Non, elle n'est pas salée. » Un de nos plaisirs fut de faire aboyer un chien que nous avions, et de crier nous-mêmes pour jouir de la voix multipliée des échos. Notre navigation finie, nous allâmes nous reposer dans une prairie, vraie Thébaïde, séjour éternel du silence. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'auberge, fatigués et doués d'un grand appétit. Madame Delmont nous attendait avec impatience; elle avait ordonné un excellent dîner, auquel avaient travaillé ses mains délicates. Pierre et toute sa famille s'attablèrent avec nous : il nous régala au dessert d'une vieille bouteille de kirschwasser, qu'il faisait lui-même. « Cette liqueur simple, nous disait-il, est faite avec nos petites cerises noires : bien des Suisses la fraudent en y mêlant de l'eau-de-vie de prunes. Plus le kirschwasser est vieux, plus il est agréable; l'âge le convertit en une huile balsamique. » Après notre dîner, Pierre nous continua son histoire.

« Je vous ai prévenu que je vous ferais grâce de bien des détails de mon voyage; mais je ne passerai pas sous silence la tendresse et les services de ma pauvre Amalthée; c'est ainsi que je nommai une jeune chèvre que j'achetai pour me nourrir dans les montagnes, afin de pouvoir, au gré de mon caprice, m'arrêter, me reposer, jouir de la beauté d'un site, de l'ombre d'une forêt, ou des siéges émaillés d'une prairie. Amalthée a été ma compagne fidèle; au bout de quelques jours, nous nous sommes aimés de l'amitié la plus tendre. J'attachai une petite sonnette d'argent à son cou, pour être averti quand elle s'arrêterait pour brouter l'herbe. Combien de fois son lait a réparé mes forces épuisées; et avec quel plaisir cette aimable nourrice m'abandonnait sa mamelle quand je la lui demandais !

« Je suis tenté de vous raconter ici un danger singulier que nous courûmes ensemble sur le mont Pilate. En le gravissant, je vis, non loin de moi, une troupe de soixante-dix vaches, qui m'avaient aperçu les premières. J'avais un gilet rouge, qui sans doute leur donna de l'humeur. Imprévoyant et préoccupé, je m'avançai d'un pas tranquille. A mon approche, elles feignirent de s'écarter

pour m'ouvrir le passage, et m'enfermer dans le cercle qu'elles formaient insensiblement. J'avoue qu'à cette tactique, la peur me saisit. Cependant je les menaçai de mon bâton, que j'agitai autour de moi; mais je doute que j'eusse évité le sort d'Actéon déchiré par ses chiens, si un pasteur qui vit mon danger d'une hauteur voisine, n'eût accouru en poussant de grands cris. Sa voix, ses menaces imposèrent à ces filles d'Io, qui n'osèrent m'attaquer.

« Ce berger, mon sauveur, m'invita à venir me reposer dans son antre, qui pouvait contenir six hommes. De ce repaire il veillait sur son troupeau. Les pâtres de cette montagne ont des habitations à mi-côte pour l'hiver, et ne vivent que de laitage et de pain noir. Dans l'été, ils se tiennent sur les hauteurs. Ces hommes, demi-sauvages, endurcis par une vie pénible et misérable, ne troqueraient pas leur destinée contre celle des habitans des villes. Le calme, le contentement de l'âme respiraient sur la physionomie de mon hôte. Sa conversation m'intéressa beaucoup; il me peignit les charmes de cette existence solitaire et pastorale, qu'il préférait de beaucoup à la société des hommes. En effet, la plupart d'entre eux la trouvent s attrayante, qu'à l'approche de l'hiver on les voit descendre de ces hauteurs d'un air morne et taciturne. Les troupeaux même ont perdu cette joie qui les animait au printemps, lorsqu'ils retournaient sur la montagne; et, quoique parés de fleurs, de sonnettes suspendues à leur cou, ils reviennent tristes et l'oreille baissée. Non, le bonheur n'est pas au milieu des hommes; ils s'appellent frères, mais ce sont les frères ennemis.

« Ce berger me raconta que sur ces montagnes les troupeaux se garantissaient des loups par une tactique savante, ou par un instinct admirable. « Lorsque les vaches, me disait-il, voient venir un loup, aussitôt elles se forment en cercle, la tête à la circonférence qu'elles présentent à l'ennemi : les veaux et le menu bétail sont dans le centre. Mais un ours paraît-il, la terreur est générale : bœufs et vaches, tout fuit vers les étables, ou auprès du bouvier qu'ils entourent, qu'ils pressent avec tant d'effroi et de désordre, que souvent ils finissent par l'étouffer.

« En parcourant ces montagnes, mon bâton à la main, ma garde-robe sur le dos, ma chèvre à mon côté, j'ai observé la variété de leurs climats. J'ai vu, dès le mois de février, dans les vallées, lorsque l'hiver se retirait de bonne heure, la primevère émailler les prairies, les touffes de violettes répandre au loin leurs douces odeurs : le long des haies, les arbrisseaux en sève déployaient leurs jeunes boutons, et l'herbe, colorée du plus beau vert, sortait de la terre avec profusion, tandis que les neiges, les frimas séjournaient encore sur les montagnes. On a dit avec raison que, depuis la cime de Schneehorn jusqu'aux lieux les plus tempérés du pays de Vaud, il y a des climats aussi différens qu'entre le Spitzberg et la Provence. En mars et avril, les neiges abandonnent les collines, les montagnes les moins élevées; et sur les Alpes, le mois de juillet est l'époque de la fonte la plus forte. Cette progression successive, lente, empêche les inondations subites, et alimente suffisamment les rivieres. O Providence!

« Je ne sais, messieurs, si vous avez fait la même observation que moi : au haut des Alpes, la couleur du ciel me paraît plus foncée, le soleil plus petit. Il est d'une blancheur éblouissante; mais son éclat, quoique vif, est moins radieux : les étoiles perdent aussi leur scintillation. La lune semble plus voisine de notre globe, et son diamètre plus petit; l'atmosphère, plus dense à la surface de la terre qu'à la moyenne région de l'air, en réfractant les rayons d'une manière différente, occasione cette diversité d'optique.

« Voyageant sans projets, au gré de mon caprice, je résolus d'aller aux bains de Leuck. Je montai le Kandel-Streig. J'avais marché une partie du jour pour arriver au Ritters-Stein, n'ayant d'autre aliment que le lait de ma fidèle nourrice. Vers le déclin du jour, je m'égarai; ne voyant plus aucun chemin frayé, accablé de lassitude, je m'assis sur une pierre. Des rochers imminens sur ma tête, des précipices à mes pieds m'offraient la perspective la plus terrible; les idées les plus sombres vinrent m'assaillir et accroître mon épouvante. Un nouvel incident redoubla l'horreur de ma situation. Un brouillard s'élève peu à peu et m'enveloppe; il était d'une telle densité, que je ne voyais pas ma chèvre qui était à mes pieds, qu'elle pressait toute tremblante. Me voilà plongé dans les ténèbres, au sommet d'un désert horrible : j'entendais les hurlemens des loups et des ours, qui, répétés, multipliés par les échos, devenaient plus affreux. Enfin le brouillard se dissipa : le jour me rendit le calme et l'espérance. J'avoue qu'à l'âge de onze ans, à la bataille de Fontenoy, le feu terrible des Anglais et des Hollandais, des milliers de soldats étendus morts autour de moi, me causèrent beaucoup moins de frayeur. Je crois qu'Alexandre et César, dans ma situation, n'auraient pas été plus intrépides : le mépris de la vie a besoin de témoins et de l'aspect de la gloire.

« Je profitai du reste du jour pour chercher un sentier qui pût me conduire au Ritters-Stein. Je crus le découvrir. Je traversai une vaste solitude, sans rencontrer nul être vivant. La nuit approchait : point d'asile, point de pain; autour de moi les glaces, la terreur, le silence et la mort. Enfin j'aperçus un chemin mal tracé; il me mena dans un petit clos fermé par des rochers et des buissons. Tout à coup un être vivant se montra à ma vue : c'était une jeune fille de seize ans, qui, à mon aspect, jeta un grand cri et courut se cacher derrière un rocher. Je la suivis, et je vis bientôt un chalet et un homme d'une physionomie heureuse, décoré d'une barbe rousse fort épaisse. Je l'abordai en lui disant en allemand que je cherchais Ritters-Stein, et qu'atteint par la nuit, excédé de fatigue, je lui demandais un asile. « Volontiers, me répondit-il, nous souperons et coucherons ensemble; en attendant, vous allez boire un peu de lait. » Aussitôt il donna ordre à sa fille d'aller traire une chèvre. O destinée! quelle est cette main invisible qui nous conduit, à notre insu, à travers le dédale des événemens? Sur ces monts sourcilleux, dans ce désert effrayant, j'ai trouvé l'ornement, le charme de mes jours. Cette jeune fille était une fleur transplantée dans un lieu sauvage. De grands yeux bleus, une taille comme celle de madame (en désignant Blanche); sur son teint la fraîcheur du printemps, la blancheur de la neige; une voix douce, touchante, le langage un peu singulier d'un mauvais allemand, qui acquérait de la grâce en passant par son organe; ajoutez à ces traits la timidité, la modestie de ses regards, l'air de douceur avec lequel elle me présenta une écuelle de lait et un morceau de pain dur comme la pierre : telle était cette charmante Ursule que vous voyez devant vous, et dont vingt ans de mariage n'ont point encore rendu le portrait méconnaissable. » A ces mots, nous louâmes à l'envi madame Pierre, qui rougit et baissa les yeux

« Paul Brougg, son père, continua Pierre, était chevrier : ses fromages, ses chèvres, une hutte pour l'hiver au Kandel-Streig, ses bras et sa fille composaient toutes ses richesses. Je lui demandai s'il ne songeait pas à marier Ursule. Il me répondit qu'il lui avait donné un amoureux, mais qu'elle n'en voulait pas ; que c'était son affaire de se choisir un honnête garçon. Je demandai à la jeune fille pourquoi elle avait refusé cet amoureux. « C'est, me dit-elle, qu'il ne me plaisait pas : il jurait beaucoup, et il aimait le vin »

« En l'écoutant, surtout en la voyant, il me semblait qu'une voix intérieure me disait : « Voilà ta femme, voilà celle qui fera ton bonheur. » Brougg me dit alors : « La nuit arrive, il faut souper : demain, au point du jour, ma fille vous mettra sur le chemin de Ritters-Stein. » La belle Ursule nous servit, sur une planche, un morceau de viande salée, du fromage, et du petit-lait pour boisson. Après le souper, on étendit de la paille sur la terre, où nous couchâmes tous les trois, le père au milieu de nous deux. Nous dormîmes du sommeil des justes. A l'aube matinale, Paul Brougg et Ursule allèrent traire leurs chèvres. Pour moi, assis sur un rocher devant la hutte, je crus, avec l'air frais du matin, respirer une nouvelle vie : une jouissance intime me faisait oublier les hommes, leurs passions, leurs préjugés; mon âme, détachée de la terre, semblait voler dans le sein de la nature. Je me pénétrais de la félicité et de l'amour des champs. Au milieu de ces pensers délicieux, je me rappelai les premiers pas de ma jeunesse, mes entraves, mes devoirs, mes chaînes; les sollicitudes de l'ambition, de la vanité, mes plaisirs empreints, comme les fruits sauvages, d'amertume et d'âpreté ; le froissement des intérêts, des amours-propres; cette soif de l'or, ce besoin continuel et pressant d'en amasser, de l'économiser; cette méfiance nécessaire des hommes qui, avides de vos biens, vous enveloppent de piéges et de mensonges : et moi, libre sur ces montagnes comme le chamois qui les habite, riche comme lui des dons de la nature, solitaire et errant comme lui, je ne rends compte de ma vie qu'au divin Créateur qui me l'a donnée.

« Ma rêverie fut interrompue par l'arrivée d'Ursule et de son père; ils apportaient du lait chaud pour notre déjeuner. Nous nous assîmes tous les trois sur des pierres hors de la cabane, et nous savourâmes notre lait, notre pain dur, en admirant le lever du soleil qui s'avançait paisible et majestueux, versant à grands flots des rayons d'or sur la tête des montagnes; mais la belle Ursule partageait mes regards, et augmentait mon ravissement.

« Notre repas fini, je présentai un écu à mon hôte. « Je vous remercie, me dit-il, l'hospitalité est un devoir; je le remplis autant qu'il m'est possible ; ma récompense sera là-haut. » Je l'embrassai à ces mots, et je partis avec Ursule. « C'est donc dans ses déserts sauvages, me disais-je, que la vertu et l'hospitalité se sont retirées ! » Ce qui ajoutait à mon étonnement, c'était la sécurité avec laquelle cet homme confiait sa fille à un inconnu. Plus légère que moi, je la suivais avec peine : elle me ramena au même endroit où, enveloppé d'un épais brouillard, j'avais désespéré de mon sort. Là, elle me montra le sentier qui conduit au Ritters-Stein. Je la priai de s'asseoir un moment auprès de moi; je lui demandai s'il était vrai qu'elle n'aimât personne. « Oui, très vrai. — C'est bien dommage! jeune et jolie comme vous l'êtes. — Jeune, oui; mais jolie, non ; je suis mal vêtue ; le dimanche, au Kandel-Streig, je suis un peu plus passable. — Une colombe plaît sans parure, ornée de ses seuls attraits. Voulez-vous me prendre pour votre amoureux ? — Si je vous connaissais davantage, volontiers; vous me plairiez plus qu'un autre. — Et moi, ta beauté, Ursule, me plaît comme le plus beau jour du printemps. Quand descendez-vous au Kandel-Streig ? — Dans un mois. — Ce mois sera bien long, mais j'irai vous y attendre. Que voulez-vous que je vous apporte de Berne ? — Un livre pour lire quelquefois, car j'ai peur d'oublier le peu que je sais » Je lui promis, je l'embrassai, et nous nous séparâmes. O charmante simplicité de la nature! aimable ingénuité! me disais-je : quel contraste avec l'affectation et les minauderies qui déparent les beautés des grandes villes ! »

« Je marchai avec légèreté et gaîté, emportant l'idée d'un objet charmant, lorsque je rencontrai deux hommes, voyageurs comme moi. Je fus ravi de trouver cette société ; c'était un Russe avec un guide du pays. Le Russe était un jeune homme de vingt-cinq ans, extrêmement blond et d'une figure agréable, quoiqu'un peu fade : il balbutiait quelques mots allemands et quelques mots français; il avait surtout retenu ces trois mots, qu'il répétait sans cesse : *Belle chose! délicieux!* Nous suppléâmes par des signes à l'inintelligence de nos langages, et nous devînmes dans une heure les meilleurs amis du monde.

« Nous aperçûmes bientôt le Ritters-Stein et son glacier ; nous y montâmes avec des crampons et des bâtons ferrés : le guide ouvrait la marche ; le Russe et moi suivions, attentifs à régler nos pas sur les siens. Nous parvînmes ainsi au-dessus du glacier, où nous trouvâmes une ouverture de trois à quatre pieds de diamètre : on entendait au fond une espèce de cascade dont l'eau s'échappait de dessous le glacier. Nous nous glissâmes sur le ventre jusqu'à cette ouverture : j'y plongeais mes regards, lorsque tout à coup le soleil, dardant ses rayons dans l'intérieur, montra à mon imagination une ville bâtie par les fées. Je voyais une rue bordée d'édifices, ornée de pyramides, de colonnes, d'obélisques, de diamans même et de pierres précieuses, dont le reflet augmentait l'éclat et la variété des couleurs. Je n'ai rien vu de plus beau, de plus extraordinaire que le fond de ce glacier. Tandis que le Russe et moi jouissions de ce spectacle, qu'il s'écriait à chaque instant : *Belle chose! délicieux!* le guide, sans nous en prévenir, tira un coup de pistolet : la commotion fut si violente que tout le glacier en fut ébranlé; les stalactites se précipitèrent avec un fracas horrible, qui fut répété et prolongé au loin par les échos. Quand ce fracas fut apaisé, nous vîmes un changement de décoration : le premier tableau était remplacé par de nouvelles beautés. Au Kandel-Streig, je me séparai de mon Russe, qui me pressa beaucoup de l'accompagner dans ses voyages; il me fit mille promesses de fortune. Je refusai, en lui disant que je n'étais qu'un simple paysan, et que je ne voulais pas sortir de mon état. Il fut affligé de mon refus ; il me quitta en m'embrassant avec la tendresse d'un frère : quelques jours d'habitude lui avaient inspiré cette vive amitié. Je n'en ai plus ouï parler; c'est le sort des liaisons de voyage.

« Je pris la route de Berne, où je voulais attendre que la fin de l'été rappelât les bergers du haut des montagnes. Vous peindrai-je ici une scène de douleur dont le souvenir m'attriste encore ?

« En descendant à Berne, je parcourais le Mont-Gaster,

et, fatigué, je m'étais endormi après avoir déjeuné du lait de ma chèvre. La pauvre bête s'éloigna pour aller chercher sa pâture; un loup l'aperçut, se glissa derrière les rochers, et tout à coup d'un bond s'élança sur elle et l'étrangla : il la traînait lorsque je m'éveillai; je l'aperçus. Furieux, je me lève aussitôt, je fonds sur lui le pistolet à la main; il lâche sa proie pour me combattre, je le préviens, et d'une balle je lui casse la cuisse : plus enragé, il fait de nouveaux efforts pour se jeter sur moi; un second coup de pistolet lui brise la tête. Soudain je courus à ma chèvre Amalthée, elle expira; mais, à ma vue, elle jeta sur moi un dernier regard de douleur et d'attendrissement. Je la pleurai, je l'avoue : pourquoi rougirions-nous de pleurer l'animal dont nous fûmes aimés, qui nous a prodigué ses bienfaits? J'étais assuré de son attachement; de quel homme pourrait-on avoir la même certitude? Je lui creusai un tombeau, que je couvris de grosses pierres pour qu'elle ne devînt pas la pâture des bêtes féroces.

« Au pied du Mont-Gaster est une vallée longue de quatre lieues, mais resserrée, où l'on ne parvient que par un sentier étroit et dangereux : elle a de jolies vergers, des prairies, et quelques champs où l'on sème du lin et de l'orge. C'est une solitude charmante où, comme dans l'île de Robinson, on paraît séparé du reste du monde. On croit, en y pénétrant, avoir bu les eaux du Léthé; mais l'hiver change ces scènes agréables en un spectacle aussi majestueux que sombre et effrayant. Des montagnes revêtues de neige, la glace environnant les maisons, un silence vaste et morne qui n'est troublé que par la voix des hommes et l'ébranlement des masses de neige qui se précipitent dans des abîmes profonds, tel est le tableau de cette vallée dans le cœur de l'hiver.

Arrivé à Berne, j'y entendis beaucoup parler de Jean-Jacques Rousseau, qui s'était réfugié dans la petite île de Saint-Pierre, en s'enfuyant de Val-Travers, où le peuple l'avait lapidé et avait cassé ses vitres. J'avais de l'inclination pour ce fameux misanthrope : il hait les hommes, et moi je les redoute; il aime la solitude et la campagne, elles font mes délices; il a écrit une lettre très éloquente contre les duels, que j'abhorre comme lui. Ainsi nos goûts nous rapprochaient. Avide de connaître ce génie original, je partis pour l'île de Saint-Pierre, située au milieu du lac de Bienne. La difficulté était de percer dans son asile. Logé chez le receveur, avec sa femme ou sa gouvernante, il était d'un accès difficile. J'imaginai, pour aplanir les obstacles, de lui écrire ce petit billet, que je lui envoyai par un villageois.

« Un gentilhomme devenu paysan, préférant la société des ours à celle des hommes, qui, après avoir lu l'ouvrage immortel d'Émile, voyage comme lui à pied, un bâton à la main, désirerait connaître et saluer le panégyriste de l'homme sauvage, le philosophe qui prouve, avec tant d'éloquence, « que l'homme social est un animal dépravé, et que la société pervertit l'ordre de la nature [1]. »

« Pierre. »

« Rousseau me fit dire que je pouvais venir sur les trois heures après midi. Je fus exact au rendez-vous. Il n'était pas chez lui; mais on m'indiqua le lieu où je pourrais le trouver. J'aperçus de loin un homme perché sur un grand poirier, ceint d'un large sac, qu'il remplissait des fruits qu'il cueillait. Je lui demandai s'il avait vu M. Rousseau? « Oui, monsieur, c'est moi : qu'y a-t-il pour votre service? — J'ai eu l'honneur de vous écrire un billet ce matin. — Ah! vous êtes M. Pierre! attendez; je suis à vous. » Il descendit de l'arbre, embarrassé de son sac de poires. Dès qu'il fut à terre, il le chargea sur ses épaules, et me dit : « Allons dans ma chambre, vous vous reposerez, moi je me déferai de mon fardeau. » Chemin faisant, il me dit : « Vous êtes bien jeune pour être déjà fatigué des hommes. — C'est que l'on m'a jeté bien jeune au milieu d'eux, et qu'ils m'ont cruellement traité. — Vous les haissez donc? — Non, je ne hais que leurs préjugés et leurs vices. — Vous avez raison, car l'homme est bon naturellement. — Je ne sais si l'homme est bon; mais je sais qu'il faut des lois, des échafauds, des religions pour le contenir. — Ce sont justement ces institutions qui le rendent méchant : la source de ses misères et de sa perversité est dans ces funestes opinions. Vous êtes gentilhomme? — Je l'étais; mais j'ai abjuré ma noblesse. — Je vous approuve; je ne vous dissimulerai pas que j'ai toujours eu une secrète aversion pour les états qui dominent les autres : je hais les grands, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse et leurs vices; je les haïrais bien davantage si je les méprisais moins. Pierre n'est pas votre nom? — C'est mon nom de baptême; je n'en porte plus d'autre : j'ai voulu être libre et inconnu. — Je vous en félicite, pourvu que vous ayez la fermeté de soutenir ce personnage. Quant à moi, je m'en trouve bien : l'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre bon et heureux. Après avoir tâté de tout, été dupe de tout, j'ai pensé que, si je voulais être conséquent et secouer enfin le joug de l'opinion, je n'avais pas un moment à perdre. » Lorsque nous fûmes dans sa chambre, il me dit : « Vous me voyez dans un grand désordre. Au milieu de mes effets, j'ai eu le plaisir, jusqu'à présent, de ne rien déballer. Je jouis du précieux *far niente*, la principale jouissance que je savoure depuis que je suis ici, dans toute sa douceur. Je voudrais que l'on me fît de cette île une prison perpétuelle; que l'on m'interdît toute espèce de communication avec la terre ferme, de sorte qu'oubliant tout le monde, j'en fusse oublié à jamais; je n'ai pas même une écritoire. Quand de malheureuses lettres à répondre me forcent de prendre la plume, j'emprunte en murmurant l'écritoire du receveur; au lieu de tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplis ma chambre de fleurs et de fruits. Mais allons nous promener; vous verrez une île très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire. » Sa gouvernante lui apporta sa petite perruque ronde, son chapeau et son bâton. En sortant, il lui dit : « Si le serrurier vient, il faudra lui payer son mémoire; mais ne rabattez rien : il me paraît un très honnête homme. »

« Nous allâmes sur les bords du lac, parsemés de jolies maisons de campagne. Ce lac a trois lieues de long, et environ une lieue dans sa plus grande largeur. Aux deux tiers de sa longueur s'élève l'île de Saint-Pierre, qui a environ une demi-lieue de tour. Un bois d'une fraîcheur délicieuse ombrage son sommet : il est sur une terrasse fort élevée, au milieu de laquelle est un grand salon, où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches, de tous les rivages voisins, pour danser et se réjouir. La partie méridionale de l'île, couverte de vignobles, décline par une pente douce jusqu'au fond du lac. Elle n'a qu'une grande maison, logement du receveur

[1] Ces maximes singulières se trouvent dans son Discours sur l'inégalité parmi les hommes, et sur l'origine des sociétés.

qui a donné une chambre à Rousseau. Cette maison était jadis un monastère occupé par des moines de l'ordre de Cluny.

« Jean-Jacques resta un quart d'heure sans parler; il cueillait des plantes, regardait le ciel, les eaux du lac. Il me dit enfin : « Ne soyez pas étonné de mon silence; j'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse. Il me demanda ensuite comment je trouvais cette île. « Digne de fixer l'amant de la nature et le peintre de Clarens et du Valais. » Il sourit à ces mots, et me dit : « Oui, cette retraite me plait infiniment; j'y passe des jours rapides et fortunés avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, mon chien bien-aimé et ma vieille chatte, avec les oiseaux, avec la nature entière et son inconcevable auteur. Ici nul lien ne m'importune, ne vient s'interposer entre la nature et moi. Quelquefois, absorbé dans une extase délicieuse, je m'écrie : « Grand Être! ô grand Être! » sans pouvoir ni dire ni penser rien de plus. Ce qui me rappelle un sage évêque qui, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne savait dire que *O!* Le prélat lui dit : « Bonne mère, continuez toujours de prier ainsi; votre prière vaut mieux que les nôtres. » Cette meilleure prière est aussi la mienne. Ainsi s'écoulent, dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées, et quand le coucher du soleil me fait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je crois n'avoir pas mis assez à profit ma journée; je pense en pouvoir jouir davantage encore; et pour réparer le temps perdu, je me dis : « Je reviendrai demain. »

« Ainsi causant et marchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis de la ville de Bienne. « Regardez, me dit-il, les dehors de cette ville; elle a des aspects riches et variés, des prairies, des vergers, des bosquets, de beaux arbres, des allées régulières. Cette plaine, qui est entre le lac et la ville, a été partagée entre les habitans par une loi agraire très sage. Voyez le bien que produit la division des terres. Ce terrain est couvert de petits pâturages très bien cultivés. » Après un court silence, il me demanda si j'avais de la fortune. « Non, lui dis-je.—Tant mieux Et de quoi vivez-vous? — Comme Émile, de mon travail : j'ai des bras, de la vigueur.—Vous avez raison. Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté. » Il s'arrêta pour cueillir une fleur, qu'il me présenta, en me demandant si je la connaissais. Je lui avouai mon ignorance en botanique. « C'est, me dit-il, la mélisse; les plantes de cette famille sont très aromatiques. Leur huile essentielle est renfermée dans ces petites glandes que vous voyez : les chats recherchent beaucoup cette fleur; ils la mordent, et se roulent dessus. Prise en effusion comme du thé, elle est très agréable et bonne pour les nerfs : elle fait la base d'une eau spiritueuse, connue sous le nom d'*eau des Carmes. Mélissa*, en grec, signifie *abeille*. Jeune homme, vous devriez vous attacher à la botanique : vous êtes leste, vigoureux, oisif; vous ne sauriez croire le plaisir que l'on goûte dans un exercice sain et agréable, et la vive sensation qu'on éprouve à la découverte d'une fleur inconnue. » Je lui promis de suivre ses conseils. « Il faut, continua-t-il, vous faire des occupations, des goûts, surtout quand on veut vivre solitaire. J'ai un cœur très aimant, mais qui peut se suffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir besoin de choix parmi eux; et c'est parce que je les aime, que je hais l'injustice, que je les fuis : je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas.

« Un de mes grands fléaux, dans cette ville immense de Paris, était cette foule qui cherchait à connaître cet homme bizarre qui ne recherchait personne et qui voulait être heureux à sa manière. Mais la curiosité était bientôt satisfaite; je suis un homme sitôt vu, qu'il n'y a rien à voir de nouveau dès le lendemain. De prétendus amis, qui s'étaient emparés de moi, voulaient me rendre heureux à leur mode, et non à la mienne. Je ne suis vraiment libre que depuis que j'ai tout rompu. Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien; et quoi que l'on puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que la nature m'a permis de l'être. » Je lui demandai des conseils sur mon genre de vie, sur les moyens de me rendre heureux. « Il faudrait, me répondit-il, pour vous donner des avis utiles, que je connusse votre caractère, les diverses circonstances de votre vie : je n'ai pas l'indiscrétion de vous interroger là-dessus. » Je lui répliquai que son nom, son caractère, sa philosophie m'inspiraient la plus grande confiance, et que s'il voulait me sacrifier une demi-heure, je lui ferais le récit des événemens qui ont agité mon existence. » Avec plaisir, mais pas aujourd'hui : nous nous sommes assez vus; j'ai besoin d'être seul. J'ai l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives se présentent à moi avec une force, une confusion, qui me jettent dans un trouble inexprimable; une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine; j'ai besoin de respirer. Adieu, monsieur Pierre, à demain, à huit heures du matin, chez moi; je vous attends avec du café à la crème. » A ces mots, il me quitta, se rendit au bord du lac, entra dans un petit bateau, dans lequel il s'étendit tout au long, la face contre le ciel qu'il se mit à contempler : c'était son usage depuis qu'il habitait l'île Saint-Pierre. Je le suivais de l'œil. Il s'abandonna au fil de l'eau, les yeux toujours fixés sur le firmament. Je l'entendis s'écrier : « O nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde! » Je le laissai sous la garde de la nature rêver tout à son aise, et j'allai m'héberger à Nidau, jolie petite ville sur le bord du lac, à l'embouchure de la Thièle, et à une demi-lieue de Bienne : ses rues sont larges, propres; elle a de belles maisons bâties sur pilotis.

« Le lendemain matin, à huit heures, j'étais chez le philosophe génevois. Je le trouvai masqué, du moins je le crus d'abord, d'un habit d'Arménien : il en avait la veste, le cafetan et la ceinture. Il était assis dans un grand fauteuil, occupé à faire des lacets. Cet accoutrement grotesque et ce travail faillirent à me faire éclater de rire. Je me contins; mais il s'aperçut de quelque mouvement sur mon visage, et il me dit : Mon costume vous étonne; je l'ai pris à Motiers, après avoir consulté mon pasteur; j'ai assisté à l'office divin avec cet équipage. A l'égard de ce travail manuel, j'ai appris à Motiers à tresser ces lacets, pour me faire supporter l'inanité du babillage, et passer mon temps sans ennui chez mes voisines, chez lesquelles je portais mon coussin. Vous m'avez laissé hier dans mon bateau; je m'y suis tellement oublié, que j'ai été obligé de revenir à force de rames, pour arriver avant la nuit. J'étais plongé dans mille rêveries confuses, je m'enivrais des plus délicieux sentimens. Dans ces promenades, oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fais des sociétés de créatures parfaites, des amis sûrs et fidèles, tels que je n'en vois jamais ici-bas; des beautés célestes, autant par

leurs vertus que par leurs charmes. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas de dryades; c'est infailliblement parmi elles que j'aurais fixé mon attachement. » Je l'écoutais avec des yeux ébahis, en me rappelant que saint Jérôme voyait comme lui, dans les airs, des dames romaines, dont les charmes le ravissaient au milieu des austérités et des prières.

« Madame Levasseur nous apporta le café. La chatte et le chien de Rousseau vinrent se placer à ses pieds. « Monsieur Pierre, me dit-il alors, êtes-vous marié? — Non, monsieur. — Tant pis; je dois à ma femme bien des consolations : quel bon repas, quand je suis avec ma Thérèse, ma chatte et mon chien, qui est mon ami, non mon esclave, car nous avons toujours la même volonté : jamais il ne m'obéit. Lorsque je me suis long-temps promené, je reviens au petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je soupe de grand appétit avec mes trois amis : si vous saviez comme je suis gai! — Pas toujours, dit sa Thérèse; vous êtes grondeur et taciturne quand vous avez vu compagnie. — Son observation est juste; c'est parce qu'alors je suis rarement content des autres, et jamais de moi. Lorsque mon souper est fini, après avoir fait quelques tours de promenade, ou joué un air sur mon épinette, je trouve dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil. Cette nuit, je songeais à Christophe de Beaumont [1]; je pensais que je vaux mieux que lui : il est prêtre, hypocrite; et moi, à charge et à décharge, je ne crains pas d'être vu tel que je suis.

« Ce Christophe me rappelle un tour exécrable d'un de ces fourbes qui persécutent les hommes au nom d'un Dieu de clémence et de paix. Sous le regne de Louis XIV, un jeune homme de beaucoup d'esprit et de talent, d'une figure très agréable, nommé Petit, fils d'un tailleur, avait répandu sourdement, dans Paris, quelques chansons impies et libertines. Il fut découvert par un incident bien malheureux. Un jour le vent enleva quelques carrés de papier, placés sur sa table qui touchait la fenêtre. Un prêtre, qui passa dans la rue, les ramassa, et, trouvant des vers impies, il les porta au procureur du roi qui fit arrêter Petit dans le moment qu'il rentrait chez lui. On trouva dans ses papiers les brouillons des couplets qui couraient alors. Cet infortuné jeune homme, malgré les vives sollicitations des personnes du premier rang, malgré sa jeunesse, fut condamné à être pendu, et brûlé après sa mort. Quelle barbarie! cependant n'accusons pas la religion de ces horreurs; accusons-en les passions des hommes. Mais puisque nous avons déjeuné, allons nous asseoir dans le bois charmant qui couronne le sommet de cette île. Là, sur un gazon frais, entourés de l'ombre et du silence; vous me conterez votre histoire, puisque vous voulez bien m'en faire le récit. »

« Nous partîmes aussitôt. Il garda son vêtement arménien. En chemin, il me disait : « Je ne puis m'assouvir de plaisir en regardant ce lac et ses environs. Croiriez-vous que jamais je n'ai pu rien faire vis-à-vis d'une table et de mon papier? c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois; c'est la nuit, dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau avec une extrême lenteur, parce que je suis dépourvu de mémoire verbale, et que de la vie je n'ai pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq à six nuits dans ma tête; de là vient que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté comme les lettres. Mais nous voici arrivés dans mon asile favori; voyez s'il n'est pas ravissant! » En effet, de grands arbres nous prêtaient leurs ombres; un gazon émaillé offrait des sièges aux philosophes et aux amans. De cette hauteur on voyait le lac, toute l'île, riante de verdure, couverte de vignobles, de champs et de vergers.

« Rousseau ne disait rien; je le regardai, et je vis ses yeux remplis de larmes. Je lui demandai quelle en était la cause. Hélas! dit-il, je m'attendris à la douce idée du bonheur dont je jouis dans ce séjour, mais il est troublé par la crainte que j'ai de le perdre : ah! que je changerais volontiers la liberté d'en sortir contre l'assurance d'y être retenu par force. Mais asseyons-nous, et commencez votre histoire. » Lorsque j'eus fini, il me dit : « Vous avez lu la *Nouvelle Héloïse*? vous connaissez tout ce que j'ai écrit contre les duels? Ces combats singuliers nous viennent des anciens Germains; ces hommes, selon Tacite, étaient toujours armés. *Nihil autem neque publicæ, et que privarei, nisi armati agunt*. Cet usage que nous avons reçu d'eux est si généralement répandu que, le dimanche, en Espagne, les artisans, les laboureurs traînent à leur coté une épée longue et menaçante (61).

« Je ne suis point étonné qu'avec un esprit juste, une âme douce et sensible, vous ayez pris ces combats en horreur; je comprends aussi votre aversion pour ces hommes brutes et féroces qui les recherchent et en tirent vanité. Vous me demandez des conseils sur votre existence future; je pense que pour vous, comme pour moi, l'obscurité et la retraite vous donneront la plus grande portion du bonheur possible. Je me suis toujours repenti de m'être mis en évidence. Une malheureuse question, proposée par une académie [1], m'a mené beaucoup plus loin que je ne voulais. Plusieurs adversaires se sont présentés pour combattre mon opinion; et, de dispute en dispute, je me suis trouvé engagé dans la redoutable carrière des lettres. Vous avez fait un mauvais roman, tenez-vous-en là : apprenez un métier; vivez à la campagne, cultivez la terre. Faites choix de quelques bons livres pour amuser vos loisirs, fixer vos idées et vous affermir dans la morale et le mépris des préjugés. » Je lui demandai à quels livres je devais m'attacher. « Lisez les *Essais* de Montaigne : son livre, comme disait le cardinal Du Perron, est le bréviaire des honnêtes gens. Cependant j'ai ri parfois de sa fausse naïveté : en faisant semblant d'avouer ses défauts, il a grand soin de ne s'en donner que d'aimables, tandis que je sens, moi qui me suis cru toujours, et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux. Une autre lecture que je vous conseille, si vous savez le latin (si vous l'ignorez, apprenez-le), c'est Tacite, grand maître en morale. On l'accuse d'avoir peint la nature avec des couleurs trop sombres, c'est-à-dire de l'avoir peut-être trop bien connue. Après Tacite, ouvrez Sénèque : on trouve dans ses ouvrages toutes les leçons de morale éparses dans les écrits anciens; il a des pensées puériles et fausses, mais il en a d'admirables. Lisez aussi et relisez Plutarque : à l'âge de six ans il me tomba sous la

[1] Archevêque de Paris.

[1] Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.

main ; à huit, je le savais par cœur [1]. Avec ces écrivains vous pouvez vous former une raison solide, et passer une vie agréable dans une cabane, peut-être même dans un palais. N'allez pas vous briser contre l'écueil où j'ai donné et vous faire une science particulière. J'ajouterai, à l'égard du mariage, que si vous prenez une femme, je vous y exhorte, vous ne devez vous attacher ni à l'esprit, ni à la science, ni même à la beauté. J'ai senti, en m'associant à Thérèse, qu'il me fallait une femme qui eût soin de mon ménage, et non une femme bel-esprit, babillarde et glorieuse. Quand je veux faire de l'esprit, je rentre dans mon cabinet, et j'ouvre mes livres. J'observerai encore que, pour jouir de quelque bonheur, il faut consulter votre tempérament et votre caractère, en suivre la pente, pour vous rendre bon à vous-même, et nullement méchant aux autres : c'est ce que j'ai fait, après avoir passé quarante ans de ma vie aussi mécontent de moi que des autres. La plupart des hommes sont malheureux parce qu'ils ne font jamais ce qu'ils voudraient ni ce qu'ils devraient. Dans le monde, tout m'effarouchait ; les moindres devoirs de la vie civile m'étaient insupportables ; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à rendre, dès qu'il le fallait, étaient pour moi des supplices. Si je rentrais dans la société, j'aurais toujours un bilboquet à la main, et j'en jouerais pour me dispenser de parler quand je n'aurais rien à dire : si chacun en faisait autant, les hommes seraient moins méchans. La chaîne des devoirs m'épouvante à un tel point, que j'ai toujours redouté les bienfaits, car tout bienfait exige reconnaissance, et je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnaissance est un devoir. Enfin l'espèce de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. Mais le soleil vertical nous chasse d'ici ; je vais regagner mon colombier. Je veux complaire à mon pauvre chien ; vous voyez que, pressé par la faim, il sollicite son retour. Adieu ! monsieur Pierre ; je vous sais gré de votre visite : quoique le commerce des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est bien chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle ; on suit son cœur, et tout est fait. Je souhaite que mes conseils vous soient de quelque utilité. »

« Je le remerciai, et lui promis de ne jamais oublier ni sa conversation ni ses préceptes : il me serra la main, et nous nous séparâmes très satisfaits l'un de l'autre.

« Rousseau est de petite stature. De son aveu, dans sa jeunesse, il avait un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé : sa physionomie est animée, ses sourcils sont noirs ; il a la bouche mignonne, les yeux petits et enfoncés, mais pétillans de feu. Vous ferai-je un aveu qui choquera peut-être vos préventions ? cette entrevue avec ce célèbre écrivain n'a pas confirmé la haute opinion que j'avais de lui, non relativement à ses talens, à son génie, mais à son caractère moral. Que penser d'un cœur qui craint la reconnaissance comme un devoir ou un fardeau, qui hait les grands et tout ce qui domine sur lui ? Pour un vrai philosophe les grands ne sont que des personnages de théâtre, nécessaires à la pièce, dignes de nos hommages et de notre attachement, quand ils sont vertueux : sans vertu, sans moralité, ils rentrent dans la classe des hommes méprisables.

[1] Rousseau, à l'âge de six ans, avait déjà lu quantité de romans, « qui, dit-il, m'attachaient, m'intéressaient, me transportaient au point, que j'en pleurais à chaudes larmes. »

« J'ai lu depuis les ouvrages de Rousseau avec attention, sa dialectique, embellie par le charme d'un style animé ; mélodieux et pittoresque, est séduisante et nerveuse. Cependant suivez le fil de ses raisonnemens, vous le voyez s'égarer, se contredire, donner des sophismes pour des vérités, et des systèmes bizarres pour des principes immuables ; mais ce n'était pas sa tête qui travaillait, les idées s'y succédaient sans liaison, sans suite ; c'était son cœur qui l'entraînait, qui était la source de ses égaremens et de son éloquence. Je suis convaincu que je ne dois son accueil obligeant qu'à mon costume et au mépris que j'affectais comme lui pour les rangs et les vanités du monde. Son rêve de bonheur dans l'île de Saint-Pierre fut de courte durée ; quinze jours après ma visite, le gouvernement de Berne lui fit signifier de quitter cette retraite fortunée.

« Je profitai de ses conseils : j'appris le latin, je me confirmai dans le projet de mener une vie obscure, retirée, loin des villes, avec une compagne douce, simple, modeste ; et mon imagination échauffant mon cœur, mes yeux se fixèrent sur la jeune Ursule. J'attendis avec impatience l'approche de l'automne ; dès que bergers et troupeaux quittèrent les montagnes, je revins au Kandel-Streig ; j'y trouvai Brougg avec sa fille et ses chèvres. Ursule me parut encore plus jolie que sur la montagne ; elle était plus parée sans être plus coquette ; elle témoigna du plaisir à me voir. Je pris une chambre dans cette même auberge que je gouverne aujourd'hui ; je voyais tout le jour l'aimable Ursule, tantôt tête à tête, tantôt avec son père : ce bon Suisse, exempt de méfiance, nous laissait une entière liberté. Quand le soleil brillait de quelque éclat, que la gelée avait durci la terre, nous allions avec Ursule nous promener, glisser sur la glace : lorsque la neige tombait à flocons, que les vents mugissaient autour de nous, renfermés dans notre hutte, réchauffés par un poêle, nous jouissions, pour ainsi dire, de l'intempérie du temps. Dans nos longs loisirs, je lui apprenais à lire, je lui lisais dans l'original les poésies de Gessner : les tableaux champêtres, les sentimens doux et naïfs de cet auteur l'intéressaient beaucoup. Je lui ai lu aussi l'histoire de son pays, et *les Mille et une Nuits :* cette dernière lecture n'est pas celle qui l'amusait le moins. Ainsi, ces jours d'un hiver rigoureux, où la nature gémissait dans le deuil, dans les ténèbres, ont été les plus beaux de ma vie. Du lait, du fromage, quelquefois un peu de viande, faisaient notre nourriture ; pour régal nous buvions un verre de vin ou de kirschwasser. Point de maîtres, de devoirs à remplir, une liberté absolue. Oh ! Jean-Jacques Rousseau, combien tu as raison ! quelle différence du temps que j'ai passé au régiment, où, comme un automate de Vaucanson, je n'étais mû que par la volonté des autres, où tous mes plaisirs étaient des devoirs, et mes devoirs des chaînes.

« Mon amour pour Ursule croissait de jour en jour. Quand je lui disais que je l'aimais, elle me répondait : « Je t'aime aussi. — Les eaux limpides de Kandel-Streig sont moins pures que ton âme, et ta voix est plus douce à mon cœur que le chant du rossignol ne l'est, au milieu de la nuit, au berger qui veille auprès de son troupeau. » Quand je lui demandais un baiser, elle baissait les yeux, rougissait, et le laissait cueillir. Un jour, je lui dis : « Ma bien-aimée, nous ne pouvons nous marier qu'au printemps : il faut monter notre ménage ; je veux acheter un petit champ qui puisse nous nourrir en le travaillant ; il

nous faut du linge, des habits : mais je languis, je souffre dans l'attente; sois ma femme aujourd'hui, je t'en conjure. — Si tu souffres, je ne veux pas en être la cause; mais je confie tes peines à mon père : s'il veut que tu m'épouses aujourd'hui, je ne m'y opposerai pas. »

« Dès que Brougg fut rentré, je le priai de m'accorder sa fille en mariage dès ce jour même, lui promettant de l'épouser, devant l'église, au printemps prochain. Brougg, à cette proposition, me prit par la main, sans mot dire, et m'emmena hors de sa hutte : la nuit épaississait ses ombres; la lune se levait majestueuse et brillante; des étoiles innombrables scintillaient au haut du firmament. Brougg me dit : « Vois-tu cette lune qui revient tous les mois? — Oui, je la vois. — Vois-tu ces étoiles qui roulent dans les cieux? — Oui, je les vois. — Qui est-ce qui a fait tout cela? — C'est Dieu. — Eh bien! jure par ce Dieu qui t'entend et qui lit dans ton âme, que tu épouseras ma fille au printemps. — Oui, je te le jure par ce Dieu qui m'entend et qui lit dans mon âme.— Embrasse-moi; je te donne ma fille; elle sera ta femme dès cette nuit. » Nous rentrâmes dans sa chaumière : Ursule nous attendait, inquiète de notre absence. Son père lui dit : « Ursule, tu es mariée, Pierre est ton époux : je vous donne ma bénédiction. » Je me jetai dans les bras d'Ursule, et nous fîmes les noces. Nous mangeâmes une cuisse de chamois, un morceau de fromage, âgé de soixante ans : Brougg nous dit que son père l'avait pétri lui-même le lendemain de son mariage. Un matelas étendu sur des peaux de bœuf fut notre couche nuptiale. Cet hymen, contracté sur ma bonne foi, porte la couleur des mœurs antiques : ainsi Abraham épousa Agar sa servante; ainsi Rachel et Lia, femmes de Jacob, mirent leurs servantes dans son lit : la seule différence entre ces patriarches et moi, c'est qu'ils avaient plusieurs femmes. Mais saint Augustin remarque qu'ils étaient plus sages, avec ce nombre d'épouses, que les chrétiens avec une seule, ce qui est facile à croire.

« Au printemps, je descendis à Berne : mon projet était de vendre le diamant que m'avait donné mon malheureux ami en expirant, et d'acheter du produit une métairie, un troupeau et les ustensiles de ménage : il m'en coûtait beaucoup de me défaire d'un présent si cher. Mais mon ami même aurait approuvé sa destination. Un diamant m'était inutile; il me fallait une bêche, des vases d'argile et une cabane. Je m'adressai à un Juif qui, après avoir bien examiné ce bijou sous toutes les faces, m'en offrit deux mille florins. Un jeune homme, présent à ce marché, profita de l'absence momentanée de l'Hébreu, et me demanda la préférence pour deux mille deux cents florins. J'y consentis.

« Il me pria de l'attendre à mon auberge, pendant qu'il allait chercher la somme chez son père, négociant de cette ville. Le jeune Kesler, c'est le nom de mon acheteur, dit à son père qu'il venait de conclure un excellent marché, et d'acheter, pour deux mille deux cents florins, un diamant qui en valait trois mille au moins. Le père lui répond : « Le vendeur n'en sait donc pas le prix? — Il doit le savoir; mais il paraît pressé d'argent et de besoin. — C'est-à-dire, mon fils, qu'au lieu de chercher à aider ce malheureux, et de lui tendre une main secourable, vous voulez profiter de sa détresse pour achever sa ruine. Ne sentez-vous pas que lui prendre huit cents florins dans sa poche, ou les lui voler dans un marché, est une action également blâmable et indigne de tout honnête homme? La seule différence est que la loi sévit contre le premier vol, et que le second n'est que trop autorisé par l'exemple. Allez prier cet étranger de prendre la peine de passer chez moi. » Le fils, honteux, moins coupable par avarice que par la contagion de l'exemple, car les prétendus honnêtes gens du monde n'aiment que trop à profiter du malheur de leurs semblables, vint me chercher et me mena chez son père. C'était un vieillard d'une physionomie heureuse et respectable. On voit rarement, parmi les gens d'affaires, de ces visages calmes où sont écrites la probité, la douceur et la paix de l'âme. Après qu'il m'eut fait asseoir, il me demanda mon diamant, l'examina, s'informa si je l'avais fait estimer, si j'en savais la valeur. « Je sais qu'il a été acheté à Paris huit mille francs, et à Bâle on me l'a estimé trois mille florins. — Cependant vous le laissez à mon fils pour deux mille deux cents? — Il est vrai; mais dans Berne je n'en trouve pas davantage. J'ai besoin d'argent pour entrer en ménage. — Mon ami, vous parlez très bon français. — C'est que j'ai long-temps habité la France. — On le voit bien. Voulez-vous me confier votre bague une petite demi-heure? mon fils vous fera compagnie. » Je la lui donnai; il sortit, revint bientôt, et me dit : « J'ai deux propositions à vous faire; vous opterez. Je vous prêterai sur votre bague deux mille florins sans intérêt, pour deux ans, ou bien je l'achète et vous en donne trois mille, qui est sa valeur. — Monsieur, excusez ma surprise. — De quoi êtes-vous surpris? de trouver de la probité à Berne, chez un négociant suisse? — Non; mais une probité aussi sévère est bien rare dans toutes les professions et dans tous les pays. — Non pas dans ma patrie. Laquelle de mes propositions acceptez-vous? — La dernière, les trois mille florins. — Je vais, *monsieur*, vous les compter. » Ici, il cessa de m'appeler *son ami :* apparemment il soupçonna que je pouvais être son égal. « J'ai un autre service à vous demander, lui dis-je; ce serait de me garder cet argent pendant quelques mois. Je veux faire une acquisition, et mon choix n'est pas encore fixé. — Je n'aime pas beaucoup à être dépositaire, mais je le deviendrai pour vous obliger. Quel est votre nom? — Pierre. — Pierre, sans plus? — Je n'en porte pas d'autre. — Votre langage, votre air démentent la rusticité de vos habits. Je ne vous demande pas votre secret; je n'ai pas encore mérité votre confiance. Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi? » J'acceptai : il me fit faire très bonne chère, nous donna d'excellent vin. Mais ce qui m'amusa le plus, ce furent les airs, la suffisance de l'un des convives, marquis français. Avant de nous mettre à table, ce marquis, me trouvant dans la salle, m'avait dit : « Mon ami, faites-moi le plaisir, en descendant, de dire au laquais du marquis de ***, qu'il vienne me servir, que je dîne ici.— Monsieur le marquis, je ne descends pas. — Comment? pourquoi cela? — C'est que, comme vous, je dîne ici. — Vous dînez avec nous? reprit-il d'un air étonné. — Oui, j'aurai ce plaisir. — Ah! fort bien! dit-il en ricanant : j'oubliais que je suis en Helvétie, chez les bons Allobroges. » A table, il fut placé à côté de moi, ce qui parut l'indigner. Cependant il s'empara de la conversation; il discourut à tort et à travers sur les actrices de Paris, sur le théâtre français, la comédie italienne. Il avança que la réputation de Molière commençait à baisser dans l'esprit public. » Las de l'entendre déraisonner, je lui dis: « De quel public parle monsieur le marquis? Est-ce de Rousseau, de Diderot, de Voltaire? Je ne les crois pas de son

avis. » A ces mots, il me jeta un coup d'œil dédaigneux, et, sans me répondre, il continua à parler. Il dit que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir le Luxembourg. « Pardonnez-moi, lui dis-je, c'est Marie de Médicis, à qui nous devons aussi la promenade appelée le *Cours la Reine.* » Autre regard dédaigneux pour toute réponse. Toujours parlant, il affirma que Louis XIV n'aimait pas Boileau. « Ce monarque, lui dis-je, est resté quelque temps sans le connaître; mais, sur sa réputation, il le manda pour lui entendre lire son *Lutrin;* et quand ce prince l'eut ouï, il s'écria avec enthousiasme : « Voilà qui est très beau! cela est admirable! Je vous louerais davantage si vous ne m'aviez pas tant loué. Je vous donne une pension de deux mille francs. » Une autre fois il lui dit, en lui montrant sa montre qu'il avait par hasard à la main : « Souvenez-vous que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner quand vous voudrez me voir. » Croyez-vous, après cela, monsieur le marquis, que Louis XIV eût de l'aversion pour ce grand poëte? » Le marquis me regarda encore de travers, en disant qu'il doutait de ces anecdotes; et, me voyant assez fort sur le chapitre des écrivains, pour me dérouter et se débarrasser de mes répliques, il passa à la bataille de Fontenoy, où son père commandait un régiment. Il prétendait qu'elle s'était donnée en 1744. « Vous m'excuserez, monsieur le marquis, c'est en 1745, le 11 mai. — Les Anglais et les Hollandais avaient formé un bataillon carré. — Permettez-moi de vous dire qu'ils attaquèrent en colonne. — Le maréchal de Saxe sacrifia beaucoup de monde; il ne ménageait pas le sang du soldat. — Je vous demande excuse, il en était avare. La veille de la bataille de Raucoux, M. de Senac, son médecin, entra le soir dans sa tente, et le trouvant triste et rêveur, il lui en demanda la cause. Le maréchal répondit par des vers de Racine qu'il parodia :

Songe, songe, Senac, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans.
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.

— Et tous ces soldats n'en savent rien encore. »

« Une autre fois un officier-général lui montrait un poste qui pouvait être utile. « Il ne vous en coûtera, lui dit-il, pour l'enlever, pas plus de douze grenadiers. — Passe encore, répond le maréchal, si c'étaient douze lieutenans-généraux. » Mes réponses piquaient au vif l'amour-propre du marquis, augmentaient sa surprise, et amusaient beaucoup la compagnie. M. Kesler m'encourageait du coin de l'œil. Cependant mes contrariétés n'arrêtèrent pas la volubilité de cet imperturbable parleur. Il s'était retranché dans cette bataille de Fontenoy, comme dans le fort de son érudition. Il accusa les officiers des gardes du roi d'Angleterre de s'être comportés incivilement dans cette affaire. « Cependant, lui répondis-je, ils saluèrent les premiers les officiers des gardes-françaises, en ôtant leurs chapeaux; le comte de Chabannes et le duc de Biron, qui s'étaient avancés avec tous les officiers des gardes, leur rendirent le salut. Alors un capitaine anglais leur cria : « Messieurs des gardes, tirez. » Le comte d'Auteroche répondit : « Tirez vous-mêmes; nous ne tirons jamais les premiers. » Mon marquis, toujours plus stupéfait, me demanda où j'avais recueilli ces anecdotes. « A l'armée, où j'étais alors. » M. Kesler, pour s'égayer encore plus à ses dépens, affecta de m'appeler par mon nom, en m'offrant d'un plat. « Monsieur s'appelle Pierre? s'écria le marquis. — Oui, monsieur. — Vous êtes à Berne comme voyageur? — Non, monsieur; je viens acheter des souliers et des bas pour ma femme, et deux vaches pour notre ménage. » Le marquis, anéanti, ne pouvait concilier dans sa tête, les bas, les vaches, les souliers, avec ma façon de m'énoncer, ma petite érudition, et la bataille de Fontenoy où je m'étais trouvé. Heureusement pour les convives, son embarras, sa confusion arrêtèrent sa loquacité pour le reste du repas.

« Je remontai bientôt au Kandel-Streig, où Ursule m'attendait. J'avais pris deux cents florins sur la somme qui m'était due; j'achetai des nippes et des bijoux d'argent pour ma future. Notre mariage fut célébré avec fracas : je puis me servir de cette expression; car pendant vingt-quatre heures on dansa, on chanta, et le vin coula à grands flots; toutes les têtes s'en ressentirent : sans exagération, tout le village était ivre, excepté Ursule et moi. Les bons Helvétiens fêtent volontiers le dieu des vendanges. J'eus bientôt l'occasion d'acheter un petit champ : je courus à Berne chercher mon argent. M. Kesler me combla d'amitiés, et, pour répondre à ses procédés, je lui racontai mon histoire. Depuis, il a eu pour moi la tendresse d'un père : j'ai logé chez lui toutes les fois que mes affaires ou le désir de le voir m'ont appelé à Berne.

« Dès que j'ai possédé mon petit domaine, je l'ai cultivé, et je jouis, avec ma femme et mes enfans, de toute l'aisance que peut désirer un paysan suisse et un homme raisonnable. M. Kesler a eu la complaisance d'écrire secrètement à ma famille : mon père venait de mourir et de me déshériter. Je pouvais cependant réclamer une très modique légitime, mais j'y ai renoncé. Mon frère aîné me croit, ou chez les morts, ou chez les Hurons; je n'ai pas voulu le désabuser. C'est ici où, retiré depuis environ vingt ans, ayant abdiqué, comme Dioclétien ou Charles-Quint, les grandeurs de ce monde, ayant osé braver l'opinion, je suis parvenu, par une route bien peu usitée aux grands de mon état, à jouir d'une vie paisible et aussi fortunée qu'on peut l'avoir sur ce globe désolé par l'essaim des soucis et des maux, depuis l'ouverture de la boîte de Pandore, ou la chute d'Adam. Je suis devenu riche en renonçant aux richesses, et je me suis fait honorer ici en me déshonorant dans ma patrie.

« Je terminerai ma narration par une aventure assez piquante qui m'est arrivée l'année dernière. « Une grande dame, portant titre de comtesse, descendit dans mon auberge avec son mari et un autre étranger : ils allaient aux bains de Leuck. La physionomie de la comtesse me frappa. Je la regardai attentivement, lorsqu'elle appela l'autre étranger par mon nom de famille, le baron de ***. Je tressaillis. J'attache mes regards sur ce baron, je crois reconnaître mon frère à un air de famille, et surtout par sa ressemblance avec mon père. Je ne témoigne rien; je reçois mes hôtes avec distinction, et je les quitte pour aller leur préparer un bon souper. J'appris par un des domestiques que le baron était mon frère aîné que je n'avais pas vu depuis trente ans, et madame la comtesse cette belle Joséphine, mes premières amours, la sœur de mon cher Henri. La Parque, à la sourdine, avait filé vingt-cinq ans depuis le jour fatal de notre séparation; le temps l'avait un peu défleurie. Muni de ces notions, je renfermai mon secret. Je me dérobai le mieux que je pus sous la grossièreté de mes vêtemens et d'une barbe

de huit jours dont je me gardai bien de dépouiller mon visage. Je soupai avec eux, placé près du baron, qui était bien loin de soupçonner dans Pierre l'aubergiste, le fils de son père. Il aurait rougi doublement, et par le souvenir de ma prétendue lâcheté, et par l'humiliation de mon nouvel état. Un gentilhomme, un baron, frère d'un aubergiste! Mais la comtesse ne cessait de me regarder; elle croyait démêler des traits qui ne lui étaient pas inconnus. Sa curiosité ne put se contenir: elle me demanda si j'étais né en Suisse. « Non, madame, je suis Allemand. — Avez-vous habité Strasbourg? — Oui, dans ma jeunesse. — Que faisiez-vous alors? quel était votre état? — J'étais soldat dans le régiment de *** (c'était le mien) — Vous avez donc connu le chevalier de *** (il s'agissait de moi)? — Je crois l'avoir vu. N'a-t-il pas eu une affaire malheureuse? — Très malheureuse. — *Le Baron*. Et très déshonorante pour lui et sa famille. — *La Comtesse*. Elle ne l'est pas aux yeux de l'humanité et de la philosophie. — *Le Baron*. Il faut laisser la philosophie aux savans, aux bourgeois de Paris; mais un gentilhomme doit avoir les préjugés de l'honneur, et non ceux des pédans de collége. — *Pierre*. Monsieur le baron ne se pique pas d'être philosophe? — *Le Baron*. Non, mon ami, je ne les aime pas; je voudrais que Voltaire et Rousseau fussent au fond de la mer. — *Pierre*. Sans doute vous avez lu ces auteurs? — *Le Baron*. Dieu m'en préserve! Il n'y a pas long-temps qu'on a brûlé auprès de ma terre les œuvres d'un nommé Bayle [1]: plût au ciel qu'on en fît autant de tous les ouvrages diaboliques des philosophes! — *Pierre*. Il paraît que monsieur le baron n'aime pas la lecture. — *Le Baron*. Non, vraiment; ce sont les paresseux et les désœuvrés qui lisent: un gentilhomme va à la chasse et s'occupe de ses affaires. — *La Comtesse*. Ne trouvez-vous pas, baron, dans les traits de Pierre, quelque ressemblance avec votre frère? — *Le Baron*. Je ne m'en doute pas; il y a si long-temps que je ne l'ai vu! » Ici finit notre dîner et notre conversation. Le lendemain, avant son départ, la comtesse me fit appeler à sa toilette. « Savez-vous, monsieur Pierre, me dit-elle, que vous ressemblez singulièrement à un homme que j'ai aimé? — Madame, je suis trop heureux; et qu'avez-vous fait de votre amour? — Le temps l'a emporté; les circonstances nous ont contrariés: mais, l'on a beau dire, c'était un homme très aimable, plein d'honneur, de courage et d'humanité. — S'il vous entendait, il serait bien glorieux! — Vous n'avez pas d'idée combien vous me le rappelez. Plus je vous examine, plus je suis frappée de la ressemblance; je crois seulement qu'il était un peu plus grand que vous (je commençais à me voûter); qu'il avait le teint plus blanc, plus coloré, la taille plus svelte, la démarche plus fière (j'avais vingt-cinq ans de plus, et le hâle de la campagne). — Il ne conviendrait pas à un pauvre paysan suisse d'avoir la démarche fière. » Mon frère entra dans ce moment pour annoncer le départ et payer les frais. « Monsieur Pierre, combien vous est-il dû? — Avez-vous été content? — On ne peut davantage. — Je vous ai traité comme mon propre frère. — Je vous en remercie. — A l'égard de votre dépense, ce sera ce que vous jugerez à propos, pourvu que vous ne me donniez que ce qui me revient; je ne prends jamais rien au-delà. » Le baron m'offrit un paiement que je déduisis de moitié, en lui disant: « J'ai eu l'honneur de vous prévenir que je voulais vous traiter comme mon propre frère. — Vous êtes trop honnête et trop désintéressé. — Croiriez-vous, monsieur le baron, que j'ai un frère en Alsace qui ne m'aime pas? — *Le Baron*. Ce doit être un mauvais cœur, indigne de vous appartenir; car vous m'avez l'air d'un très galant homme. — Ah! oui, s'écria la comtesse, je serais sa caution. — *Pierre*. Mais je lui pardonne son indifférence ou son aversion: l'intérêt et les préjugés divisent les hommes; ceux qui ne sont ni intéressés, ni aveuglés par l'opinion, doivent être indulgens. — *Le Baron*. Monsieur Pierre, vous êtes un brave homme; touchez là. » Il me présenta la main, et je sentis une douce émotion en la lui pressant. Mon secret me vint sur le bord des levres, mais je le retins. La comtesse me tendit la main; je la lui serrai, mais je n'osai la baiser; cela me parut un peu trop galant pour un montagnard suisse. Tous les trois nous étions émus, et moi seul j'en savais la cause. Je vis que mon frère n'avait pas le cœur dénaturé, que c'était la force du préjugé, la chimère d'un honneur prétendu, qui avaient éteint les sentimens d'affection qu'il me devait. »

Ici, ma chère tante, finit l'histoire du sage Pierre, dont la philosophie est bien supérieure à celle du trop fameux Jean-Jacques. Pierre, sans haïr les hommes, les fuit comme des bêtes farouches; il a cherché le bonheur dans l'obscurité et le repos. Il a bravé les préjugés, non par orgueil et avec ostentation, mais par haine pour le vice, par la pente d'une âme heureusement née, d'un esprit juste, solide. Il a une sérénité, une force d'âme admirables, une gaîté douce, soutenue, heureux effet d'une conscience sans reproche, et d'un bon esprit; car les sots et les méchans ne sont pas gais. Il ne se plaint pas de sa pauvreté, il en jouit; il ne prend pas avec faste la vérité pour devise [1], il l'a dans son cœur et sur ses levres; il n'ambitionne point les suffrages des hommes, il se contente du sien; et il s'est mis au-dessus de l'opinion, s'est exposé au mépris par un excès de sensibilité et de courage vraiment philosophique. Ce portrait est presque l'opposé de celui de Rousseau; pour les dessiner l'un et l'autre par un seul trait, je dirai que la sagesse et la philosophie de Pierre étaient dans son cœur, et celles de Rousseau dans sa tête. J'ajouterai, à l'égard des talens de ce dernier:

Ainsi du plumage qu'il eut,
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

Nous avons quitté ce philosophe montagnard avec bien du regret: mais tel est le sort des voyageurs; leurs sensations, leurs sentimens doivent, pour ainsi dire, se renouveler à chaque gîte.

Nous n'avons pas voulu descendre à Berne, qui n'est éloigné du Kandel-Streig que de seize lieues, et nous sommes rentrés dans le Valais. *Fratanto diro alla mia vezzoza zia.*

Vous, en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grâce, tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

VOLTAIRE.

[1] Un jésuite échauffa si bien les têtes, à Colmar, dans un sermon contre les philosophes et les impies, que tous ceux qui possédaient un exemplaire de Bayle le vinrent brûler dans la place publique.

[1] C'était celle de Rousseau:
Vitam impendere vero.

LETTRE LXXV.

ADOLPHE A SA TANTE.

Suite du voyage dans le Valais.

En quittant le philosophe pratique du Kandel-Streig, nous remontâmes la Gemmi, et nous goûtâmes un nouveau plaisir à la revoir. Les objets se présentaient sous un nouvel aspect. Nous voyions les montagnes renversées les unes sur les autres jusque dans les abimes les plus profonds : ce vaste amas de débris est l'image du chaos; on marche sur des ruines faites par les révolutions du globe, dont l'époque se perd dans la nuit des temps. Ces tableaux contristeraient l'âme, si la vivacité du ciel, l'éclat des glaces, l'aspect de la maison et de quelques parcs d'un beau vert, ne la distrayaient de ces pensers tristes, pour l'occuper plus agréablement.

Nous dinâmes à l'hospice avec du lait, du fruit, et les dons de Cérès. L'après-dinée, nous nous rendimes aux bains, bien satisfaits de notre voyage. Blanche prétend que Pierre est Diogène civilisé.

Avant notre départ de la vallée des Bains, nous fûmes curieux de voir l'endroit d'où un jeune homme s'était précipité de la hauteur de six cents toises, sans se tuer. C'était un Hollandais, garçon tailleur : il voulait traverser la Gemmi; il prit malheureusement un sentier qui aboutissait au sommet d'un glacier; la pente était rapide, il tomba en arrière, et, par un bonheur inoui, la glace très unie le poussa au-delà du précipice, sur la neige durcie, d'où il continua de rouler jusqu'au fond de la vallée; il y passa toute la nuit, baigné dans son sang et sans connaissance. Le lendemain, des bergers l'aperçurent et le transporterent au village, où il fut rendu à la vie par les soins charitables du curé et d'un medecin de Sion. Il était si défiguré, qu'il était absolument méconnaissable; cependant, au bout de quinze jours, il fut rétabli. A six heures du soir, nous entrâmes dans Leuck : nous regrettâmes l'auberge de Pierre; mais on ne doit pas voyager pour *tyrio recubare toro*, et manger toujours des faisans et des perdrix. Les mauvais gîtes sont bientôt oubliés, et ce que l'on a vu, appris, reste dans la mémoire.

Leuck, que l'on décore du nom de ville, n'est qu'un amas de baraques noires et enfumées, qui ressemble plutôt au séjour des Cyclopes qu'à une ville; elle est située à la gauche du Rhône, en le remontant : le pays abonde en excellens pâturages; il y a quelques vignobles, et un pont sur lequel nous avons traversé ce fleuve. Nous nous sommes arrêtés au milieu pour contempler sa marche imposante au centre des collines et des monts qui se succèdent à perte de vue. Il n'est pas de tableau plus varié, plus beau, plus pittoresque. Milord n'oubliait pas son exclamation accoutumée : *Is very beautiful!* Ce n'est pas seulement la main des hommes qui rend ce pays si beau, si romantique; c'est la nature qui y déploie tout son luxe, toute sa magnificence, et qui offre sans cesse des contrastes piquans. A l'orient, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver; enfin, au même lieu, au même instant, toutes les saisons, tous les climats. Ajoutez à cela l'illusion de l'optique, le clair-obscur du soleil et des ombres, enfin tous les accidens de la lumière du matin et du soir

De ce superbe site nous entrâmes dans la vallée des Anniviers, où nous trouvâmes, au lieu de précipices et de rochers, un beau bassin, de jolis hameaux dispersés et rangés en amphithéâtre sur le penchant des collines. C'est là qu'on voit la nature sauvage associée à la nature cultivée. A côté d'une caverne, on trouve une maison; les pampres et les vignes étalent leur verdure sur le sol où l'on n'attendait que des ronces.

Les nombreuses habitations de cette vallée sont de bois; il y a des particuliers qui en ont quatre, et quelquefois cinq, placées dans leurs possessions : ils ont, à l'instar des anciens sénateurs romains, leur palais d'hiver, d'été et de printemps. Ces habitations sont propres et commodes : chacune a un fourneau de pierre d'un excellent usage; ils conservent la chaleur sans aucune qualité nuisible, et ils soutiennent le plus grand feu.

Ce lieu fut autrefois la retraite des Huns et des Alains (62). Ce peuple est aujourd'hui bien différent de ses ancêtres; il est bon, religieux, bienfaisant, et si hospitalier que, lorsqu'un parent ou un ami va le visiter, les habitans de la vallée des Anniviers invitent tous les voisins à partager leur joie et leur plaisir. Cependant ils ont conservé quelques traces de leurs anciennes mœurs, tel que le goût de changer de demeure, comme les nomades; et ce goût est encore si vif, que l'on trouve des hameaux déserts dans certaine saison de l'année : le curé, nomade comme ses paroissiens, les suit dans leurs stations nouvelles.

Il n'y a point d'indigens parmi eux. Pourvu qu'un homme ait des mœurs, et qu'il soit laborieux, il est toujours assuré de sa subsistance et de celle de sa famille; son quartier pourvoit à tous ses besoins : mais si sa conduite est irrégulière, s'il est dissipateur, il faut qu'il s'exile de la vallée; on le chasse, on craint la contagion de l'exemple. Les femmes, tres laborieuses, partagent avec les hommes les travaux de la campagne; aussi elles sont hâlées, de petite taille, mais jolies : sans doute leur développement physique est arrêté par les fardeaux qu'elles portent dès leur première jeunesse. Les hommes ont conservé l'inclination guerriere de leurs ancêtres; tous les jeunes gens s'enrolent en France, en Piémont ou en Espagne.

Ce pays fait un grand commerce d'excellent beurre, de fromage et de viandes salées. Leur nourriture ordinaire, ainsi que celle de la plupart des Valaisans, consiste en salaisons, légumes, laitage et fromage roti. Ils ont peu de vin, et n'en usent qu'avec beaucoup d'economie; ils le tirent de Sierre, où chaque habitant s'est ménagé une petite pièce de vigne.

En parcourant cette vallée, notre guide nous montra le châlet d'une famille, qu'il nous rendit intéressante par le récit d'un malheur auquel elle est échappée. « Il y a environ dix ans que le nommé Walter revenait de Sion, vers les premiers jours d'octobre; il avait fortement neigé. Walter regagnait son chalet avec une peine infinie; enfin, excédé, il atteint un rocher d'ou il pouvait découvrir son habitation. O désastre! ô désespoir! son chalet a disparu! il ne voit plus qu'un épouvantable amas de neiges éboulées. Plus d'asile; sa chaumiere, sa femme, son fils unique sont engloutis! Il s'assied sur cette roche, contemple, glacé d'effroi, cet affreux spectacle. Bientot, sans doute inspiré par le ciel, il se lève, il court chez son voisin, le conjure de l'aider dans son projet. Plusieurs habitans se joignent à lui, et partent armés de pelles, de pioches et de pics. Les voilà travaillant avec une ardeur infatigable à déblayer cet horrible mont de neige et

de glace : Walter les exhorte, les encourage, triple ses forces et son travail. La nuit vient, ses amis le quittent; lui reste et travaille. Ils reviennent le lendemain; même ardeur, même constance : mais, hélas! le second jour finit et rien ne paraît encore! Walter, resté seul, continue ses efforts. Le troisième jour, les travaux recommencent. O excès de joie! Walter aperçoit le premier la cheminée de sa chaumière, et il voit dans le foyer, à la lueur d'une lampe, sa femme, son enfant, et une chèvre qui l'allaitait. Il crie, il descend dans le chalet. Qui peindrait le tableau de cette famille au moment de leur réunion, leurs embrassemens, leurs pleurs, leurs transports, l'ivresse de leur joie! Tout était sauvé, la femme, les enfans et le troupeau. Une roche qui protégeait cette cabane avait forcé l'avalanche à prendre une autre direction.» Nous avons conversé avec ce couple respectable; dix ans, écoulés depuis cet événement, n'ont point attiédi leur tendresse mutuelle; ils ont six enfans qui promettent d'hériter de la vertu de leur père. Blanche a embrassé la mère et les six enfans; elle a détaché de sa tête un mouchoir de soie, pour l'attacher à celle d'une jeune fille de neuf ans, qui le regardait beaucoup; et le diadème qui a ceint le front de la Sémiramis de Babylone, et celui de la Sémiramis moderne du Nord, ne leur ont pas causé autant de joie et de félicité. Après avoir visité les Anniviers, nous parcourûmes, en remontant la droite du Rhône, d'autres districts du Valais.

Nous fîmes la route la plus variée et la plus riche en magnifiques points de vue. Cette superbe galerie de tableaux était terminée par d'agréables habitations, dont les possesseurs nous recevaient avec cette cordialité, cet intérêt qui nous rappelaient l'antique hospitalité. Nous voyagions dans la terre fortunée du repos, du bonheur et de la bienfaisance. Les maisons sont toujours ouvertes aux voyageurs, sans acception de personne; tout homme est pour eux un compatriote, un ami : les tables sont toujours dressées, et les lits préparés. Ils ne demandent ni votre pays ni votre nom. C'est ainsi qu'ils reçurent Rousseau, qui a fait un tableau si touchant des mœurs de ces bonnes gens et de l'hospitalité qu'ils exercent (65).

Cette hospitalité des montagnes du Valais ne s'est point altérée; partout la bonté et l'indulgence nous ont accueillis. Les hommes sont forts et robustes, et les femmes se présentent avec des grâces que leur modestie rend encore plus touchantes. Leurs manières respirent la douceur; les soins qu'elles prennent de leurs enfans, de leurs maris, des vieillards, sont dictés par la nature, la tendresse et l'humanité. Les deux sexes étendent ces sentimens jusque sur les animaux qui les entourent; loin de les maltraiter, ils les soignent de la même manière que leurs enfans. Jamais femmes ou filles ne sortent sans quelques bribes de pain dans leurs poches ou quelque autre nourriture pour donner aux animaux qu'ils rencontrent; et quand les troupeaux passent près de leurs maisons, les enfans, par ordre de leurs parens, leur portent quelque chose à manger. On cherche à leur inspirer de bonne heure de l'attachement et de l'humanité pour toutes les créatures. Il n'est point de pays en Europe où l'on trouve autant de dialectes que dans le Valais; on en compte jusqu'à douze. Les uns parlent un roman corrompu, les autres un mauvais allemand, d'autres mêlent l'italien à ces deux langues; il y a même des districts qui parlent encore un dialecte qui tient beaucoup du celtique. Cette variété de langage dans un si petit espace, a été occasionée par les établissemens successifs des peuples qui sont venus chercher un asile dans ces rochers, à la chute de l'empire romain.

Les aspects dont nous jouissions sur ces montagnes étaient colorés et variés suivant les accidens de lumière; le soir, les sommets étaient embellis des plus belles couleurs : les glaces ressemblaient à l'or fondu dans le creuset, et les rochers étaient d'un incarnat de rose. Plus bas, l'ombre enveloppait les bois antiques et touffus. L'aurore nous donnait un autre spectacle; les glaces étaient argentées, et la vallée qui se découvrait par degrés, semblait sortir du néant. Cet aspect magique nous remplissait d'émotions délicieuses, et nous prouvait combien les objets extérieurs influent sur notre âme et sur les modifications du caractère. Aussi Blanche me disait : «Je ne veux plus habiter que des chambres qui donnent sur un jardin, sur la campagne. Je ne m'étonne pas que des hommes, logés dans les rues sales et obscures, soient toujours tristes et moroses. Je m'imagine que, si l'on observait la cause de la différence des caractères dans les jeunes gens, on trouverait que celui qui a de la vivacité, de l'enjouement, a été élevé à la campagne ou dans une maison riante; et que celui dont le naturel est sombre, aigre et fâcheux, a passé son enfance dans des maisons obscures et sans vue.» J'approuvai cette réflexion, et lui promis de proposer la question à l'académie des sciences, ou à l'école de médecine de Montpellier.

Mais un tableau plus touchant que tout ce qui nous environnait, fut celui d'une jeune fille portant dans ses bras un vieillard paralytique. Elle sortait d'une humble cabane, située à l'extrémité du village d'Underbeck. Nous étions peu éloignés. Cette fille, grande et bien faite, déposa ce fardeau précieux dans un fauteuil de bois, mit un tabouret sous les pieds du vieillard, s'assit auprès de lui, et lui fit la lecture. Nous regardions d'une hauteur une scène si attendrissante. Cependant nous avançâmes, car notre route nous conduisait près d'eux. A notre approche, la jeune fille ferma son livre et se leva. Madame Delmont l'aborda la première, la félicita sur cet acte d'humanité, dont nous avions été témoins; elle répondit que ce vieillard était son père, paralytique depuis deux ans, et qu'elle était seule pour le soigner. «Mais quoi! vous avez la force de le porter? — Le fardeau d'un père est toujours léger; il me semble que, depuis sa maladie, la Providence m'a rendue plus robuste.» Le vieillard nous dit alors, d'un ton de sensibilité : «Croiriez-vous que ma chère Louise n'a pas voulu se marier, quoiqu'elle ait vingt-cinq ans, pour me donner ses soins, se conserver toute pour moi? Mais j'espère que le ciel la bénira.» Ce vieillard, quoique perclus et impotent, avait un air de douceur, de sérénité, qui annonçait la force de son caractère et le calme de son âme. Blanche ouvrit le livre que sa fille lisait; c'étaient les Idylles de Gessner en original. «Belle Louise, lui dit-elle, vous savez donc l'allemand? — Oui; depuis que mon père est retiré du service, il me l'a appris.» Je lui demandai où servait son père. «Dans les troupes de l'empereur, répondit le vieux soldat; c'est à la guerre que j'ai gagné ma paralysie : j'ai passé bien des nuits au bivouac et dans l'eau. Mais voulez-vous déjeuner? Je ne puis vous offrir que du fromage, du lait très bon et un morceau de viande salée; vous honorerez ma cabane si vous acceptez.» Nous le remerciâmes, et lui demandâmes, à notre tour, si nous pouvions lui être de quelque utilité. «Dieu merci, je n'ai besoin de rien. — Impotent comme vous l'êtes, comment

vivez-vous? — La Providence ne m'a point abandonné : j'ai un fils digne de sa sœur ; il est maintenant aux champs, où il travaille un petit bien que j'ai reçu de mes pères, et, de plus, j'ai une pension de l'empereur; cependant, vous pouvez me faire un don magnifique, c'est un peu de tabac. » Milord lui en donna une livre, ce qui lui fit le plus grand plaisir.

Blanche voulut aussi offrir son présent; elle tira un petit anneau d'or de son doigt, et le mit dans celui de l'intéressante Louise, comme pour l'essayer. Quand celle-ci voulut le lui rendre : « Non, lui dit Blanche, portez-le toujours pour l'amour de moi; souvenez-vous de Blanche Delmont, qui n'est pas assez heureuse pour avoir un père qui l'aime, et dont elle puisse soigner les vieux jours. » Louise refusait en rougissant, mais son père lui dit : « Tu peux accepter; c'est ta vertu, ton bon cœur, que cette belle dame veut récompenser. » Nous lui demandâmes si, dans ce village agreste et isolé, il ne regrettait pas le séjour des villes et de la plaine. « Je ne regrette que la santé et le libre exercice de mes jambes, que j'ai perdus pour toujours; mais le ciel le veut. Quels plaisirs avez-vous dans vos grandes villes? des comédies, des assemblées de jeu, où les meilleurs amis cherchent à se dépouiller; des grands repas qui fatiguent votre estomac pendant vingt-quatre heures, et qui deviennent le germe de tant de maladies. Convenez que si cela donnait le bonheur, il ne serait pas, comme le soleil, levé pour tout le monde. Ici, nos plaisirs sont communs; plus ils sont partagés, mieux on jouit : nous sommes contens de notre pauvreté qui n'est pas la misère; nous respirons un air pur, nos alimens sont sains, et nous ne connaissons pas les indigestions. Nos enfans sont bien faits et robustes; l'exercice, la salubrité de l'air, la sobriété, entretiennent leurs forces et leur santé. Voyez Louise, ses belles couleurs, et comme elle me porte sur ses épaules! Mon fils a deux pouces de plus que moi; il s'est battu lui seul contre un ours, n'ayant pour arme qu'un bâton; il l'a terrassé et tué. » La conversation de ce Nestor agreste nous faisait oublier le temps; cependant il fallut prendre congé de lui. Il nous combla de bénédictions; Louise et ma femme s'embrassèrent, et nous nous quittâmes comme les amis les plus tendres.

Blanche me dit : « Pourquoi le ciel n'a-t-il pas placé notre berceau ici, au sein de la nature? Je jouirais de la pureté de l'air, des mœurs simples des habitans; j'aurais encore un père; ma mère, ma pauvre mère, peut-être, vivrait aussi. A leur exemple, je pratiquerais les devoirs de l'hospitalité, de l'humanité, et ma vie, aussi pure que l'eau de ces montagnes, s'écoulerait avec la même rapidité, sans trouble et sans remords. — Voilà, ma chère amie, un système vraiment philosophique; mais défions-nous de notre imagination, qui transporte toujours le bonheur aux lieux où nous ne sommes pas. Avec une âme comme la tienne, le bonheur est partout . ni le monde, ni la retraite, ni la richesse, ni la médiocrité, ne le donnent; il est le fruit d'un esprit sage, d'une âme douce, bienfaisante, des désirs modérés et du goût pour le travail. Quand l'orage qui nous poursuit sera dissipé, nous vivrons neuf mois de l'année à la campagne : tu auras ton jardin, tes fleurs, ta ménagerie, tes livres, tes vertus, ta bienfaisance et ton âme. Les trois mois rigoureux de l'hiver, nous les passerons à la ville : cette variété me paraît nécessaire, pour ne pas perdre l'habitude des hommes, le ton de la société, pour assouplir le caractère, aiguiser notre esprit, pour mieux jouir du retour du printemps et du calme de la solitude, au sortir de l'agitation, du fracas de la ville. »

A l'issue de ces montagnes, nous vîmes au-dessous de nous la partie du Valais la plus ingrate et la plus étroite, submergée par le Rhône, et couverte de roseaux. Le chemin est au pied des montagnes; mais le fleuve le ronge tous les jours. Les vallons, les collines, y présentent les perspectives les plus riantes; leurs habitans, comme dans les montagnes que nous venions de parcourir, ont une douceur et une franchise qui enchantent. L'habillement du sexe a plus d'élégance qu'ailleurs, et cette élégance est soutenue d'une figure charmante. Les enfans nous ont paru les plus beaux du Valais. Ils nous suivaient en troupe, avec une familiarité à laquelle nous n'étions pas accoutumés, et nous crûmes qu'ils ne déployaient leurs grâces enfantines, en se jouant sur l'herbe, que pour exciter notre générosité. Nous leur jetâmes quelques pièces de monnaie; mais ils les refusèrent, et nous ne parvînmes à les faire accepter qu'en faisant accroire à leurs parens que c'étaient des médailles marquées aux armes d'Angleterre.

La vallée du dizain de Visp forme en s'ouvrant un très beau bassin, cerné de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre; les gorges qui les séparent, les rivières et torrens qui en descendent, offrent des tableaux enchanteurs. Ce coin du globe semble renfermer tout ce qui peut répandre quelque bonheur sur la vie. Visp, Glis, Brique et Craters, sont les bourgs qui frappent d'abord la vue; leurs maisons semblent des habitations chinoises ; les terrasses sur lesquelles plusieurs de ces maisons sont bâties, leurs bosquets, les diverses sortes de culture, les effets de lumière opposés aux grandes masses de l'ombre des montagnes, les sinuosités continuelles de mille ruisseaux, et la descente du Rhône, étonnent, ravissent tellement l'imagination, que l'on prendrait ces divers tableaux pour des illusions d'optique.

Le quatrième jour de notre sortie de Leuck, nous arrivâmes à Brique, ou Bricq, chef-lieu du sixième dizain du Valais. Ce bourg est le plus considérable et le mieux bâti du pays; sa situation est fort riante, et les environs très fertiles. A une lieue de ce bourg, sont les bains de Bricq, aujourd'hui abandonnés, malgré la vertu de leurs eaux thermales. Bricq, quoique très élevé, jouit d'un climat doux et même chaud, comme le prouvent ses productions; mais ce lieu agréable est dévasté par d'affreux ouragans, et par des inondations fréquentes, tant la nature s'est étudiée à mêler les biens et les maux ! On nous montra une montagne considérablement abaissée, image des grandeurs humaines; des monts fendus, des maisons endommagées. L'époque de ces derniers désastres est la même que celle de la catastrophe de Lisbonne. Un bruit sourd dans les cavités de la terre, et l'agitation de l'air, annoncèrent cet événement. Pendant plusieurs jours, on sentit des secousses violentes; mais le 9 décembre, l'effroi fut général : on crut voir le pays englouti. La scène s'ouvrit par un mugissement souterrain, semblable au bruit d'un torrent qui se précipite du haut d'une montagne, ou au roulement un peu lointain du tonnerre. A ce bruit effrayant succède un sifflement aigu; les montagnes, les édifices les plus solides vacillent sur leurs fondemens; les toits des maisons sont emportés, les cheminées abattues, les tuiles s'entre-brisent dans l'air, la terre s'ouvre et se referme, les arbres s'agitent, les collines s'affais-

sent, et l'habitant s'enfuit épouvanté, désespéré de voir son champ, sa chaumière, ses troupeaux menacés de leur ruine; trop heureux encore de racheter sa vie et celle de sa famille aux dépens de ses biens.

Les mêmes causes des tremblemens si fréquens dans le Valais, donnent les sources abondantes d'eaux chaudes et thermales.

En sortant de Bricq, nous traversâmes le Rhône sur un pont de pierre: nous montâmes à Nutters-Bourg, situé sur une hauteur, et l'étoile du soir nous trouva à Conche, septième et dernier dizain du Valais, qui a onze lieues d'étendue. La beauté, la magnificence des bois qui habillent ces montagnes, excèdent tout ce que l'imagination peut se figurer: leur étendue est immense, la vigueur des végétaux étonnante; ils sont d'une forme pyramidale très agréable à l'œil. L'entrée de ces bois n'est point obstruée par des ronces et des épines; le sol est couvert d'un tapis de verdure qui invite au repos le voyageur harassé: le daim paisible, le lièvre timide et l'oiseau léger, jouissent de ces douces retraites sans craindre l'homme, leur compagnon, qui n'a pas besoin de les massacrer pour s'arracher à l'ennui.

Au-dessous de ces bois, les hameaux sont assis au milieu de belles prairies:

Hic ver purpureum, varios hic flumina circum
Fundit humus flores. . . . .

On découvre aussi de beaux villages dont les maisons en bois sont commodes et bien bâties. Les hommes de cette partie du Valais, pleins de vigueur, connaissent peu les maladies, parviennent à une grande longévité. C'est ici que nous vîmes la maîtresse de la maison et ses filles se tenir debout derrière nos chaises, pour nous servir à table. Cet usage embarrassait notre politesse. Madame Delment se confondait en excuses à chaque petit service qu'elles lui rendaient: ses excuses, sa rougeur faisaient aussi rougir nos aimables et timides hôtesses. Je fis signe à Blanche, du coin de l'œil, de se rassurer, et de se soumettre à l'usage. Saint-Preux, ou plutôt Jean-Jacques, s'était trouvé dans la même situation; il s'en tira mieux que nous. Voici ce qu'il en dit: « La galanterie française serait d'autant plus embarrassée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure de Valaisanes, des servantes même rendraient leurs services gênans. Pour moi, qui respecte encore plus les usages du pays où je vis, que ceux de la galanterie, je recevais leur service en silence, avec autant de gravité que don Quichotte en avait chez la duchesse. J'opposais quelquefois, en souriant, les grandes barbes et l'air grossier des convives, au teint éblouissant de ces jeunes beautés qu'un mot faisait rougir, et ne rendait que plus agréables. »

Nous trouvâmes d'autres villages assez populeux, après lesquels les bois disparaissent, et sont remplacés par des champs et des prairies. Dans cette partie la plus élevée du Valais, les terres sont si fécondes, qu'on sème immédiatement après la moisson, sans que cette fécondité les fatigue.

L'extrémité du Valais ressemble à une terre épuisée; mais elle est riche en pâturages, et l'exportation du fromage fait la richesse des habitans. Après Oberwald, on commence à monter la Fourche: le Rhône qui en descend, n'est là qu'à son berceau. Ce n'est pas encore ce fleuve majestueux qui roule ses ondes rapides à Genève, au milieu de la France: cependant le fracas qu'il fait, dans sa descente, semble présager sa grandeur future. Mais quittons

Ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et vont fendre les cieux.

« A demain les affaires sérieuses, » disait certain Grec. Nous allons dîner chez madame de ***, dans sa charmante maison de campagne, à la porte de Lausanne, avec milord, milady, et deux voyageurs qu'on dit fort aimables. *Vedremo.*

Du lendemain.

Je ne puis fermer cette lettre sans vous faire part de la journée agréable que nous avons passée hier, depuis trois heures d'après-midi jusqu'à minuit. Nous dînâmes un peu tard, contre l'usage du pays; le repas fut long: nous vînmes prendre le café, boire la liqueur et le punch, sous des ombrages charmans. C'est là où la conversation s'anima, et devint très intéressante. Je ne dirai point que ma chère Blanche y brilla, car elle parle peu, par goût et par décence; mais elle enchanta par ses grâces, sa douceur, sa gaîté, sa modestie, et l'agrément de ses reparties. Celui qui a fait les frais de la conversation est un voyageur, homme de beaucoup d'esprit, mais caustique et malin, qui me paraît avoir plus d'imagination que de justesse et de logique. Il exerça son esprit satirique sur la plupart des princes de l'Europe, sur les grands et les cardinaux de Rome. Il est prodigue de sarcasmes, et très avare d'éloges. Cet homme ne sera jamais mon ami, mais il nous amusa.

Dit-on du mal, c'est jubilation;
Dit-on du bien, des mains le livre tombe,
Et vous endort comme bel opium.

Voici, entr'autres, une anecdote singulière qu'il nous a contée, et que ma chère tante lira sans doute avec plaisir. J'ai employé une espèce de prosopopée pour animer mon récit. Je garde modestement le silence, et je mets mon homme sur la scene; c'est lui qui va parler.

« Dans mon séjour à Rome, j'allai souvent au couvent des Capucins, pour en voir les tombeaux. Je ferai vous observer que ces moines barbus sont beaucoup plus instruits à Rome, et mieux élevés que partout ailleurs. Le général de l'ordre, Allemand d'origine, me reçut avec cordialité, et m'offrit à déjeuner; ce qui me surprit, car, à Rome, les déjeuners et les dîners sont des comités secrets où l'on n'admet personne. En me promenant dans le couvent, je fus frappé de la physionomie de l'un des moines. Ses traits portaient l'empreinte de la vieillesse, mais marquée d'un air d'originalité qui n'avait aucun rapport avec un visage européen. Je lui adressai la parole; et, après m'avoir fait répéter plusieurs fois ma question, il me répondit qu'il était de Perse, et qu'il avait quatre-vingt-onze ans. « Comment peut-on être Persan? » a dit plaisamment Montesquieu. Cette réponse aiguillonna ma curiosité; mais comme il s'exprimait avec peine, je m'adressai, pour être mieux instruit, à l'un de ses confrères; voici ce qu'il m'apprit:

« Les capucins ont un hospice à Ispahan, qui porte le nom de Mission: ils n'y font pas propager la vigne du Seigneur, car l'idée de la trinité révolte extrêmement les enfans de Mahomet; mais le sophi, pour l'intérêt du commerce, tolère l'exercice du culte catholique. Les chrétiens se rendent à leur église, moins par principe de religion que pour y trouver du soulagement à leurs maladies. Les religieux s'appliquent à la médecine, à la chirurgie,

ce qui assure leur existence et leur considération dans le pays.

« Thamas-Koulikan, roi de Perse, fut attaqué d'une maladie qui parut dangereuse ; elle empira par l'ignorance de médecins de la cour. Le grand trésorier se souvint alors des religieux de l'hospice, et manda le plus habile d'entre eux ; c'était le supérieur, qui guérit le monarque en peu de jours, car sa maladie n'était qu'une indigestion. Le trésorier, pour le récompenser, lui présenta une bourse d'or ; le père la refusa, en le suppliant de porter ses remercîmens aux pieds du trône. Thamas, instruit de ce refus, présumant qu'il ne provenait que de la modicité de la somme, envoya à l'hospice une bourse plus considérable. « Mon institut, répondit le religieux, me défend de recevoir de l'or ou de l'argent ; je supplie très instamment sa majesté de ne pas insister. Si elle croit devoir quelque récompense à mon zèle et à mes soins, l'honneur de sa protection sera pour moi le prix le plus doux et le plus glorieux. L'unique chose qu'il me soit permis d'accepter, ce sont des vivres. » Le sophi, étonné de ce désintéressement, donna ordre que l'on portât au derviche tous les comestibles qu'il demanderait, et il n'y pensa plus.

« Il n'en fut pas de même du trésorier, qui, frappé de ce mépris des richesses, si inconnu en Perse, et plein d'estime pour des hommes si extraordinaires, résolut de les voir et de s'unir d'amitié avec eux. Le chef de cette mission, Romain d'origine, était savant et parlait très bien la langue persane : le grandt résorier le visita plusieurs fois, l'attira même chez lui, ne cessant de l'interroger sur les mœurs et les coutumes de l'Europe. Le religieux ne connaissait que Rome : c'était pour lui le centre et l'abrégé du monde chrétien. Il lui peignit cette ville avec des couleurs si séduisantes, que le Persan, enthousiasmé, quoique sans inclination pour le christianisme, conçut le projet de s'éloigner du séjour de l'ignorance et du despotisme, pour se retirer dans la partie des arts et de la liberté. Il différa et dissimula son départ pour attendre l'occasion d'emporter une partie de sa fortune.

« Par une de ces révolutions fréquentes dans les gouvernemens despotiques, le sophi fut assassiné : le grand trésorier saisissant cet instant, s'échappa avec quelques marchands chrétiens et un religieux de la mission qu'on lui donna pour guide et pour conseil. Arrivé à Rome, il vendit les diamans qu'il avait sauvés, et du produit il s'assura un revenu suffisant pour défrayer le couvent de sa nourriture, de son entretien, et pour faire des actes de bienfaisance. Cet homme fut traité dans le monastère avec beaucoup d'égards, et jouit de tous les avantages, de tous les droits attachés à la robe qu'il portait ; mais en adoptant le costume de cet ordre, il refusa obstinément d'abjurer sa religion. Doux, bienfaisant, tranquille, et ne disputant jamais, il fut aimé de ses confrères, qui renoncèrent au plaisir d'en faire un prosélyte. Il n'avait accepté d'autre distinction que celle d'une robe d'un tissu plus fin, et l'usage du linge. Dans les premiers jours de son arrivée à Rome, il avait fait une grande sensation, on accourait, on s'entassait pour le voir : chaque ministre du Seigneur aspirait à le convertir ; il repoussa toutes les insinuations et toutes les instances. Le pape eut la prudence d'arrêter ces convertisseurs, et d'ordonner qu'on le laissât se damner ou se sauver, selon son bon plaisir. On lui proposa de rejeter le froc, et de mener dans le monde une vie plus agréable. « Si j'avais voulu, répondit-il, jouir de tous les agrémens que procure l'opulence, je n'aurais pas quitté Ispahan ; et si le goût des honneurs, des richesses, se réveille dans moi, je saurai y retourner [1]. »

Vous voyez, ma chère tante, par cet exemple unique, que la philosophie est un fruit de tous les climats, et que ce philosophe persan vaut bien nos philosophes de Londres et de Paris, comme Confucius vaut bien Jean-Jacques, s'il ne vaut mieux. Milord était aussi étonné de la prudence des moines et de la sagesse du pape, que de la conduite du Persan, personnage considérable qui, sur la foi d'un capucin, renonce à sa patrie, à ses habitudes, à ses richesses, et se transporte d'Asie en Europe pour suivre la loi de Mahomet, sous le froc d'un moine mendiant. Pour moi, je ne crois pas que ma philosophie m'inspire jamais le désir d'endosser la toge de capucin : je ne sais si la vôtre vous enverra chez les capucines.

Addio, vezzoza e carrissima zia. Je vous dirai en confidence que je commence à être jaloux de ma femme ; elle ne pense, ne rêve qu'à vous, ne parle que de vous ; je ne suis que le second personnage de la pièce : cependant, je sens bien qu'il faut lui pardonner cette faiblesse. Au reste, n'allez pas dire de moi, à propos de mes courses, ce que Socrate répondit à un homme qui lui disait qu'un tel ne s'était pas amendé dans ses voyages : « Je le crois bien, il s'était emporté lui-même. »

[1] Cet homme est mort en 1787, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

LETTRE LXXVI.

ADOLPHE A SA TANTE.

Suite de l'histoire d'Édouard Bodley.

Auriez-vous, par hasard, oublié Édouard Bodley, ce héros de la cour d'amour, ce Roland devenu fou par la perte d'Angélique ? « Non, dites-vous, car je gémis encore sur lui ; je pleure cette Félicia si belle, si touchante, moissonnée si jeune aux portes de l'hymen. — Eh bien, séchez vos larmes. Apprenez que le temps a fait un tour de son métier ; il a consolé l'inconsolable Bodley ; il vit encore, et, de plus, il est marié. — Marié ! — Oui.

C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant. . . . . . .

— Contez-moi vite ce dénoûment, je brûle de le savoir. — Comme moi de vous le dire ; et pour ce, je vais évoquer le génie qui préside aux traductions, qui inspira Vaugelas, l'abbé d'Olivet, Dacier, et le prier de vous traduire la lettre d'Édouard à milord, que celui-ci vient de m'envoyer.

« Mon cher milord, fatigué de ma retraite, où parens, amis, voisins m'apportaient des consolations que mon cœur repoussait, et qui m'empêchaient de pleurer sans témoins ma chère Félicia, je résolus d'aller au milieu des sauvages du Canada, pour m'y nourrir de ma douleur, loin des importuns et de l'obsession de mes amis. Il faut que l'amour de la vie soit bien enraciné dans l'âme, pour nous faire supporter tant de peines. Plusieurs fois j'ai voulu me donner la mort, je ne sais quelle puissance ennemie a retenu mon bras. Enfin, je suis encore en vie. Je m'embarquai pour Québec, où j'arrivai à la fin de septembre. J'y ai essuyé un hiver très rigoureux. Quoique cette ville soit sous le parallèle de 46 à 47 degrés, ce cli-

mat est très froid : le thermomètre de Réaumur y descendit, en 1744, jusqu'à 33 degrés au-dessous de la congélation. Cependant, comme l'air y est pur, le soleil radieux, je bravais l'âpreté de la saison, et, enveloppé de fourrures j'allais souvent visiter les Iroquois et les Algonquins; j'observais leurs mœurs, leurs usages. Leur bonheur et leur gloire consistent à conduire un canot, à battre l'ennemi, à construire une cabane, à vivre de peu, à faire cent lieues dans les forêts, sans autres guides que le vent et le soleil, et sans autres provisions qu'un arc et des flèches. Mais comme plusieurs voyageurs ont parlé de ces nations, je me bornerai, milord, à vous en rappeler quelques traits.

« Lorsque les Canadiens ont un malade, ils l'enferment dans une étuve pour lui procurer une transpiration abondante; cette opération se fait avec un vacarme et des convulsions terribles, en prononçant des paroles mystérieuses et faisant des gambades. Voici leur manière de faire l'amour. Lorsqu'un sauvage s'est assuré, après une longue épreuve, de sa passion pour une jeune fille, il entre la nuit dans sa chambre avec un morceau de bois allumé, s'approche du lit, pince trois fois le nez de sa maîtresse, l'éveille et lui déclare son amour. Elle garde le silence, mais ses yeux parlent pour elle. S'ils parlent le langage du sentiment, l'amoureux revient toutes les nuits pendant deux mois; mais sa tendresse est toujours aussi respectueuse que celle des chevaliers de la Table Ronde pour les belles qu'ils portaient en croupe. Après ce noviciat, les pères des amans ont une entrevue, fument la même pipe ensemble, et le mariage est conclu; mais souvent il n'est consommé que plusieurs mois après la célébration. Nombre de ces nations sauvages ont adopté le divorce et la pluralité des femmes. Ils regardent l'indissolubilité du mariage comme une loi absurde, contraire à celle de la nature, et destructive du bonheur de l'homme. « Le Grand-Esprit, disent-ils, nous a créés pour être heureux, et c'est l'offenser que de s'imposer des chaînes et des tourmens. » Nos docteurs d'Oxford et de Cambridge ne raisonnent pas mieux. Quand les époux ne se conviennent pas, ils se séparent d'un commun accord, et se partagent les enfans. Les sauvages regardent avec indignation la supériorité des rangs établie en Europe. « C'est outrager, disent-ils, la dignité de l'homme. » L'inégalité des fortunes blesse aussi leur raison. La terre, selon eux, est faite pour tous les hommes; aucun n'y doit posséder la portion de deux. Belle pensée, si la chose était possible! Ils ont une philosophie bien rare parmi nous. Quand ils sont frappés par l'adversité, ils s'écrient : « L'Homme d'en haut l'a voulu! » Voici un fait qui vous peindra l'énergie de leur caractère, et leur patience dans la douleur. « Un chef des Iroquois, âgé de cent ans, fut pris par les Hurons, les ennemis de sa nation. Ses compagnons l'avaient abandonné dans un combat, et il avait préféré les supplices et la mort à une fuite honteuse. Les Hurons s'acharnèrent avec rage sur ce malheureux vieillard, qui, calme, inflexible, humilia les Français, alliés des Hurons, et reprocha à ceux-ci d'être les vils esclaves de la nation française. Un de ces bourreaux, outré de ses insultes, le perce de trois coups de poignard. « Tu as tort, lui dit froidement le vieillard, d'abréger ma vie; tu aurais eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme. » Convenez, milord, que ce sauvage méritait d'être Anglais ou Romain.

« Au retour du printemps, je partis de Québec pour Philadelphie, toujours pleurant ma chère Félicia, toujours poursuivi par son ombre. Philadelphie est une ville superbe; ses rues sont tirées au cordeau, et ont, la plus part, cinquante pieds de largeur: les deux principales en ont cent. Un des plus beaux ornemens de cette capitale est une bibliothèque fondée, en 1742, par l'immortel Franklin.

« On me parla, à Philadelphie, d'une petite ville appelée Euphrate, distante de cinquante milles, où des hommes de mœurs simples, sous le nom de Dumplers, menaient une vie cénobitique. Dans les dispositions d'esprit où je me trouvais, épris de la campagne, encore plus de la solitude, où je jouissais, pour ainsi dire, de ma douleur et du souvenir de l'infortunée Félicia, je partis pour Euphrate, sans domestique, sans lettre de recommandation. J'y arrivai au déclin du jour. M'étant avancé dans un grand verger situé dans le centre de la ville, je vis un groupe d'habitans vêtus d'une robe blanche de toile, à laquelle était attaché un capuchon qui couvrait leur tête, au lieu de chapeau; une large culotte, des souliers épais, et une chemise de toile grossière, complétaient leur ajustement. En hiver, leur robe est de laine. Je demandai à l'un d'eux où je pourrais loger dans cette ville? « Chez moi, me répondit-il, vous êtes ici avec vos frères: je vous recevrai avec la même satisfaction que le roi Salmanazar reçut jadis le vieux Tobie. » A ces mots, il prit mon cheval par la bride, et me dit: « Suivez-moi. Sachez que saint Paul disait aux Hébreux : N'oubliez pas l'hospitalité, car quelques-uns ont logé des anges. » Arrivé dans sa maison, il me présenta à sa femme et à sa fille, qui avaient le même costume que les hommes, à la culotte près: deux petits garçons achevaient de composer sa famille. Sir Patrick, c'est le nom de mon hôte, me servit un souper digne de Pythagore: c'était un plat de lentilles. « Je vous sers, me dit-il, le souper qu'Isaac servit à ses jumeaux, Jacob et Ésaü. Ici, nous nous abstenons de la chair des animaux, non par une loi positive, mais pour nous conformer à l'esprit du christianisme, qui abhorre le sang. » Il m'apprit ensuite que le fondateur de leur société était un Allemand qui, las du monde et des affaires, avait choisi cette retraite pour y jouir du repos et de lui-même. Nombre de ses compatriotes, venus pour le visiter, s'y fixèrent, séduits par l'aménité du lieu, par les douceurs d'une vie paisible. Après le souper et une courte prière, mon hôte me conduisit dans ma chambre. Mon lit répondait à la frugalité du repas : un mince matelas sur des planches et un oreiller de bois furent la couche où je me reposai des fatigues du jour.

« Le lendemain, mon hôte, au lever du soleil, m'invita à le suivre dans le temple, avec sa famille: il se sentait inspiré; il avait un sermon dans sa tête. Tout Dumpler, ainsi que les Quakers et les Méthodistes, a le droit de prêcher quand l'Esprit saint souffle en lui. Au temple, les femmes se placèrent d'un côté, les hommes de l'autre. C'était un singulier coup d'œil que présentait cette assemblée d'individus encapuchonnés, vêtus de blanc, que l'on aurait pris pour des Chartreux, s'il n'y avait eu des femmes parmi eux. Sir Patrick, qui était le Tillotson [1] de la communauté, prêcha sur l'enfer, le paradis, sur la punition des méchans, et les récompenses qui attendaient l'homme vertueux; mais il nia l'éternité des peines, et dit que c'était insulter la justice et la clémence de Dieu, que d'ad-

[1] Grand prédicateur anglais, archevêque de Cantorbéry.

mettre les châtimens éternels. Il attaqua ensuite le dogme du péché originel. « Dieu, s'écriait-il, ne peut punir que les fautes volontaires. » Cette opinion est celle de tous les Dumplers : cependant ils croient le baptême indispensable pour le salut; mais ils ne baptisent que les adultes. Ensuite il nous parla du prophète Élie, que des corbeaux nourrirent dans le désert, où il s'était caché par l'ordre de Dieu, et qui fut enlevé dans un chariot de feu, laissant à Élysée, son disciple, son esprit et son manteau. Il déclara que ce grand prophète n'était pas dans le ciel, auprès de Dieu, mais qu'il vivait dans un séjour au-dessus de la terre. Après ce flux d'éloquence, écouté très silencieusement, l'orateur céda sa place à un autre inspiré. Celui-ci prêcha sur la tempérance, cita la chasteté de Joseph, qui abandonna son manteau à la femme de Putiphar. Ensuite il parla de Cham, fils de Noé. « Ce fils ingrat, criait-il, trouva son père endormi dans une posture indécente : loin de le couvrir de son manteau, il se moqua de lui. Noé le maudit, et ses descendans furent exterminés par les Israélites. » Ces longs sermons, je l'avoue, me donnèrent de l'humeur contre l'Esprit saint qui inspirait si long-temps ces nouveaux apôtres.

« Au sortir du temple, chaque Dumpler alla gaîment aux travaux qui lui sont prescrits par la communauté, et qui se font au profit de tous. Les uns cultivent la terre, les autres travaillent aux manufactures, à tous les arts de première nécessité; car les Dumplers rejettent tout ce qui tient aux superfluités et au luxe. Sir Patrick était manufacturier en draps. Il me laissa avec sa femme et sa fille, auxquelles il me recommanda. Madame Patrick approchait de son huitième lustre : elle avait eu de la beauté, dont quelques traces avaient résisté aux atteintes du temps; son esprit était d'une simplicité admirable. Née et nourrie à Euphrate, le cercle de ses idées était borné aux notions acquises dans les sermons, dans la doctrine de son mari, et les détails de son ménage. Le soleil, la lune, les étoiles, la végétation, la vie lui paraissaient des choses toutes simples, toutes naturelles. Elle était douce, bienfaisante, bonne épouse, tendre mère, non par devoir, par principe, mais par un instinct de bonté, heureux présent de la nature. Hélas ! les hommes, comme les animaux, naissent bons et méchans !

« Le portrait de sa fille Betsy a des couleurs plus brillantes. Dix-sept printemps formaient son âge. Sa taille est avantageuse; sa physionomie respire la vie, la force et la santé; l'éclat de ses grands yeux noirs est tempéré par une douce langueur; sa voix est l'organe du sentiment; enfin Betsy, fraîche comme la rose, belle comme la colombe, s'ignorait elle-même : c'était l'élève de la nature. Modeste et naïve, elle ne rougit point, parce que sa pensée est pure, et que l'innocence habite dans son âme. Son esprit vif et juste est orné de quelque culture : elle a lu l'*Histoire du peuple de Dieu*, les *Sermons de Tillotson*, *les Saisons de Thompson*, et l'*Histoire de la réformation de l'Église d'Angleterre*, par Burnet, évêque de Salisbury. Ces livres composaient toute la bibliothèque de sir Patrick. Mais l'âme sensible de Betsy était agitée de tendres inquiétudes et du besoin d'aimer. Elle ne combattait pas ce penchant dont elle ne soupçonnait pas la cause : mais elle versait des larmes, rêvait souvent, cherchait les lieux solitaires, aimait surtout à se promener au clair de la lune : cette lumière douce et affaiblie lui rendait ses rêveries délicieuses. Betsy n'avait pas encore vu de jeune Dumpler dont elle eût attiré les regards. A Euphrate, les deux sexes vivent séparément, et les jeunes gens ne se rapprochent qu'au moment de leur union, après laquelle ils se retirent à la campagne, dans un terrain que l'état leur donne. Ils ne craignent pas de multiplier les fruits de leur hymen; les enfans sont élevés aux frais de la colonie.

« Après un léger déjeuner, Betsy m'offrit de me faire voir la ville, ce que j'acceptai avec plaisir. La solitude y régnait; tous les habitans étaient à leurs travaux. Elle est construite en triangle, entourée de pommiers, de mûriers plantés en allées; le centre est occupé par un verger très étendu. Entre ce verger et les allées s'élèvent les maisons de bois à trois étages, isolées, où chaque habitant peut vivre en vrai reclus. Leur nombre n'excède pas cinq cents; leur territoire ne s'étend pas au-delà de deux cent cinquante acres : une rivière, une montagne couverte de forêts, un étang le circonscrivent et marquent ses limites. L'aimable Betsy m'expliquait tout cela avec une douceur, une complaisance qui me ravissaient. A midi, nous revînmes pour dîner. Sir Patrick se mit en frais pour moi; il couvrit sa table de deux plats de légumes, d'un fromage et d'une assiette de pommes. Il me dit qu'il voudrait pouvoir me donner un festin comme celui que Joseph donna en Égypte à ses frères, lorsqu'ils lui amenèrent son frère Benjamin; mais qu'il croirait blesser sa religion et sa conscience, s'il répandait le sang du plus chétif animal. Je lui répondis que, dans mes voyages, je cherchais des consolations, et non des festins. — Je vous dirai avec Job : *L'homme, né de la femme, vit très peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères.* Dieu, sans doute, veut vous éprouver, comme il éprouva jadis ce saint patriarche; il vit son corps couvert d'une lèpre épouvantable, et il perdit à la fois ses biens et ses enfans, écrasés sous les ruines d'une maison, pendant qu'ils étaient à table. Mais veuillez me raconter vos malheurs : j'y prendrai autant d'intérêt qu'à ceux de ce patriarche, qui m'ont coûté bien des larmes. » J'y consentis. Nous allâmes nous asseoir devant sa porte, sur un banc de bois, avec sa femme et sa fille, là je leur fis le récit de la mort de l'infortunée Félicia, de mon désespoir et de ma douleur, ma compagne éternelle.

« Mon récit les toucha vivement; Betsy surtout en fut très affectée; je voyais dans ses yeux rouler les larmes de la douce pitié. Sir Patrick me dit alors : « Vous avez souffert comme Job. Sans doute celui *qui lie les eaux dans les nuées, qui ôte le bouclier aux rois, et ceint leurs reins d'une corde*, finira vos douleurs comme il termina celles de Job. Ce patriarche s'était prosterné devant Dieu, en lui disant : « Seigneur, la douleur me serre de tout côté; mais vous êtes plus miséricordieux que ceux qui peuvent écouter la voix de la pitié. » Cette prière monta jusqu'au trône du Très Haut; les souffrances de Job cessèrent. L'ange Gabriel descendit du ciel, prit le patriarche par la main, frappa la terre de son pied, et en fit jaillir une fontaine d'une eau pure avec laquelle il lui lava tout le corps, lui ordonna d'en boire, et Job se trouva guéri : il recouvra aussi toutes ses richesses. Ainsi Dieu aura pitié de vous, et changera vos peines en jubilation. Restez quelque temps dans cet asile; nous vous recevrons ici avec la même joie, la même tendresse que le père de l'enfant prodigue reçut son fils égaré. Vous vivriez avec des hommes religieux et hospitaliers, au milieu de nos vergers champêtres. Ici les passions se taisent : nous n'avons ni querelles, ni procès : personne ne cherche à dé-

pouiller son voisin : toute vengeance nous est défendue par notre religion. Les fruits de la terre et de nos travaux sont partagés entre nous. L'on s'assemble deux fois par jour, dans le temple, pour écouter la parole de Dieu, et lui adresser des prières. Nous serions les vrais enfans de Basile et d'Antoine, si, par une loi conforme à la nature, le mariage chez nous n'était permis et encouragé, et si l'oisiveté n'était pas bannie de nos cellules. Nous n'avons de jours de repos que celui du sabbat, que nous solennisons ainsi que les Juifs, en mémoire de ce que Dieu, après avoir créé le monde en six jours, se reposa le septième. Ce jour solennel, tout travail est sévèrement prohibé (64). Mais je vous quitte : voici l'heure où nous nous rendons au temple, et de là à nos travaux ordinaires. »

« Après son départ, la jeune Betsy me proposa d'aller nous promener à cheval à la montagne, m'assurant que cet exercice me dissiperait, adoucirait mes chagrins. Sur ma réponse, elle prit le cheval de son père, je montai le mien, et nous partîmes pour cette promenade. Betsy se tenait à cheval, non avec le talent d'un écolier du manége, mais avec les grâces de son sexe et la sécurité du nôtre. En marchant, elle me parlait de Félicia, plaignait sa destinée, la mienne; ensuite, me priait d'oublier ma tristesse, m'assurait que l'aspect de ma douleur l'affligeait aussi. Cet entretien, l'intérêt qu'elle me témoignait, me pénétraient d'une douceur nouvelle; je n'oubliais pas mes chagrins, mais il me semblait que j'en partageais le poids avec cette aimable enfant. Nous mîmes pied à terre au bas de la montagne, où nous laissâmes nos chevaux, sans craindre qu'on nous les enlevât, et nous montâmes dans une vaste forêt. Sa fraîche obscurité, le chant mélodieux des oiseaux, la voix de Betsy, plus mélodieuse encore; ses attraits, ses doux regards, ses tendres sollicitudes sur mon sort, ses pleurs pour Félicia, tout me rendit cette promenade délicieuse. Ce fut la première fois, depuis la perte de ma chère Félicia, qu'un rayon de joie eût percé dans mon âme. Après avoir parcouru la forêt, nous descendîmes la montagne, et vînmes nous asseoir près d'un ruisseau dont les bords étaient émaillés d'herbes et de fleurs. Betsy me parla encore de Félicia, me demanda si elle était belle. « Comme toi, Betsy. — Ne me trompe pas, elle était bien plus belle. Et pourquoi ne l'as-tu pas épousée tout de suite? — Son père a voulu, pour éprouver notre passion, que je voyageasse pendant un an. — Eh! quoi! lorsqu'on aime une fois, n'aime-t-on pas toujours? Console-toi, ta Félicia est heureuse; elle pense à toi dans le ciel. Mais le soleil baisse; je vois déjà l'étoile de la nuit. Mon père nous attend pour souper : retournons promptement. » Nous marchions à coté l'un de l'autre : en chemin, elle me demanda si je croyais que l'âme de Félicia entendît mes regrets, vît mes pleurs? « Oui, je le crois — Dans la nuit, ne vient-elle jamais auprès de ton lit pour te voir, te parler? — Souvent j'ai cru la voir, l'entendre, et j'éprouve alors une émotion, un frissonnement qui me persuade qu'elle est présente. — Ah! s'écria la tendre Betsy, à sa place je reviendrais toutes les nuits! » Arrivés chez sir Patrick, nous fîmes notre souper ordinaire : ensuite, après avoir adressé nos prières à l'Éternel, nous allâmes chercher un doux sommeil sur notre oreiller de bois.

« Le lendemain, à mon réveil, qui fut plus tardif que celui de mes hôtes, je trouvai ma chambre remplie de fleurs. Dès que je vis Betsy, je lui demandai à qui je devais un si joli présent? « A moi, me dit-elle : je cultive des fleurs pour mon plaisir, je te les donne pour le tien. Je suis entrée pendant ton sommeil, je marchais doucement sur la pointe des pieds, pour ne pas t'éveiller, et j'ai arrangé les fleurs. »

« C'était le jour du sabbat, jour de repos pour les Dumplers. J'allai deux fois au temple avec sir Patrick et sa famille : j'entendis plusieurs sermons prêchés d'abondance, inspirés par l'Esprit saint. L'un des orateurs, pour nous prouver la miséricorde de Dieu, nous parla du prophète Habacuc, que l'ange du Seigneur transporta par les cheveux à Babylone, avec le dîner qu'il avait préparé pour ses moissonneurs. Dieu avait destiné ces vivres à Daniel, qui était alors dans la fosse aux lions. Après qu'Habacuc lui eut donné ces vivres, le même ange le rapporta en Judée de la même manière. Il nous cita une vision de Jérémie. « Dieu, dit-il, lui montra dans cette vision deux paniers placés devant le temple, dont l'un contenait des figues exquises, et l'autre des figues si mauvaises qu'on n'en pouvait manger. La conséquence de cette vision était que le panier des bonnes figues représentait les Dumplers et les Quakers : et le panier des mauvaises figues, leurs ennemis et ceux de la religion. »

« L'après-dînée, au sortir du temple, sir Patrick m'invita à me promener avec lui. J'aurais préféré aller avec la tendre Betsy; nous aurions parlé de Félicia; mais je n'eus pas le choix. Sir Patrick m'entretint des Quakers de Philadelphie. Je lui demandai s'il etait vrai que, quand on donne un soufflet à un Quaker, il présente l'autre joue; et que, si on lui demande son habit, il offre aussi sa veste? « S'il en était ainsi, les Quakers de Londres ne pourraient sortir dans l'hiver sans s'exposer à mourir de froid, parce qu'à chaque pas ils rencontreraient des *amis* qui leur demanderaient jusqu'aux derniers vêtemens. A l'égard du soufflet, je ne conseillerais à personne d'en faire l'essai, ni en Angleterre, ni en Amérique. Voici un fait dont j'ai été le témoin à Philadelphie. Un matelot anglais, qui voulut éprouver la religion et la patience d'un Quaker, ou plutôt rire à ses dépens, le trouvant dans une hôtellerie auprès du feu, s'entretenant avec plusieurs personnes, lui appliqua d'un poing vigoureux un grand coup sur l'épaule, en lui disant qu'il lui procurait l'occasion de pratiquer les vertus de sa religion. Le Quaker, qui était un Milon de Crotone pour la force, se lève, ouvre seulement les deux premiers doigts de chaque main, prend le matelot par le milieu du corps, l'emporte jusqu'à la muraille, et le serre tellement que le malheureux beuglait de toutes ses forces, et suppliait son rude antagoniste de se rappeler sa religion. « Ma religion, lui dit-il, me défend de te battre, mais non de te serrer. » Enfin, après l'avoir fortement pressé, secoué, il le met à terre, et s'en retourne tranquillement auprès du feu. Il en est, continua-t-il, de leur désintéressement et de leur humilité, comme de leur patience. Ces vertus prétendues s'exagèrent en passant de bouche en bouche; on les croit parce qu'elles sont peu croyables. « Mon ami, me disait un jour un Quaker, notre apparente simplicité, notre mépris du faste, ne font qu'augmenter notre orgueil. Je vois, disait Platon, l'orgueil d'Antisthène à travers les trous de son manteau. » Les Quakers n'ôtent le chapeau à personne; mais ils se fâchent quand ceux des autres sectes ne les saluent pas. A table, ils portent des toasts d'une manière bizarre; au lieu de dire : *à ta santé*, ils disent : « Je te regarde (65). » Un jour, dans un grand dîner, un jeune homme s'avisa de dire à un Quaker : « Thomas, je te

regarde. — Je le vois bien, Guillaume, et tu le fais avec beaucoup d'impudence. » Voilà des traits qui démentent l'humilité et la résignation dont on les gratifie. Il est vrai qu'ils disent, pour s'excuser, que les autres sectes doivent observer vis-à-vis d'eux les formules de leur politesse ordinaire. Le mérite principal des Quakers consiste dans le travail et dans l'économie; on ne peut leur refuser des talens supérieurs dans le commerce. Quant à l'article de l'hospitalité, de la bienfaisance, ils ressemblent aux hommes du siècle, non aux anciens patriarches. En fait d'hypocrisie, personne ne les égale; dans le commerce, la délicatesse et l'équité ne sont pas leurs vertus favorites. Ils trompent d'autant plus aisément, que la simplicité de leur extérieur en impose; et leur manière religieuse de contracter les a souvent dispensés de tenir leur parole. Au reste, ils ne valent ni plus ni moins que les autres hommes. »

« A notre retour de la promenade, je trouvai Betsy, assise devant la porte de la maison, qui contemplait le lever de la lune. « Que fais-tu là, Betsy? lui dis-je en l'abordant. — Je t'attendais : tu es resté long-temps avec mon père. — Oui, il m'a conduit fort loin. Mais tu regardais la lune? — Il est vrai. Je pensais que c'est là où vont les âmes tendres et fideles après notre mort : ta Félicia y est sans doute? — Je voudrais me le persuader. Mais tu as les yeux rouges; il semble que tu aies pleuré. — Oui, j'ai pleuré. — Qu'avais-tu donc? quel était ton chagrin? — Rien : je ne me comprends pas. J'avais l'âme attristée, et ces larmes m'ont fait du bien. A propos, demain matin dors encore quand le soleil se lèvera pour nous, et je te porterai des fleurs. » Je le promis : je lui tins parole sans m'en douter, car, en m'éveillant, je me trouvai environné d'œillets et de roses. Je déjeunai avec cette honnête famille : sir Patrick retourna à ses travaux ordinaires; madame Patrick s'occupa de son ménage et de son rouet. La journée était très chaude : Betsy me proposa d'aller nous baigner dans la riviere. « Je te mènerai, me dit-elle, dans un endroit couvert d'arbustes, de roseaux épais; nous ne nous verrons pas, mais nous pourrons nous entendre, et je te parlerai, pour te faire plaisir, de ta chère Félicia. » Nous partîmes à cheval pour la rivière. Quelle sécurité touchante! quelle bonté de mœurs! Son innocence ne soupçonnait pas le moindre danger, la moindre improbation à se baigner tête à tête, non loin de moi. Elle me conduisit dans un asile charmant : une langue de terre, chargée d'arbustes, de roseaux, se prolongeait dans la rivière, et formait des deux côtés de petites baies, où l'onde se jouait avec un sable transparent. L'aimable, l'ingénue Betsy se retira derrière les roseaux; lorsqu'elle fut dans l'eau, elle m'appela, et me demanda si j'y étais aussi. — Oui, Betsy. — Eh bien! parlons de ta Félicia. Était-elle grande? — Pas autant que toi. — Elle avait un beau teint, était fort blanche? — Oui, très blanche. — Moi, je suis brune! Te disait-elle souvent qu'elle t'aimait? T'appelait-elle mon ami? — Non, pas encore. — Pourquoi cela? — Elle attendait que nous fussions mariés. — Tu devais l'épouser : n'est-ce pas la même chose? — Non, pas toujours dans mon pays. — Tu m'étonnes. L'embrassais-tu quelquefois? — Très rarement : elle me refusait souvent. — Elle attendait aussi le mariage? — Un jour, nous étions dans son jardin, sous un berceau couronné de chèvrefeuilles et de lilas; je lui dis : « Belle Félicia! là nature nous sourit, l'amour remplit l'air de ses feux, permettez-moi de cueillir un baiser sur vos lèvres de rose. » Elle ne voulut pas : j'insistai, je pressai; même refus : je me fâchai; elle se moqua de ma colère. Cela m'irrita davantage; je la quittai : elle me laissa sortir, et alla s'enfermer dans sa chambre.

Quelque temps après j'eus du regret; je sentis le besoin de la revoir; j'allai frapper à sa porte : elle ne l'ouvrit pas. Alors je me mis à genoux sur le seuil, je lui demandai pardon de ma colere. Elle regarda par le trou de la serrure : me voyant à genoux, elle fut touchée; elle ouvrit la porte tout doucement, et me pardonna. — Je gage qu'elle se laissa embrasser. — Tu as deviné, Betsy. » Pendant cet entretien, une heure rapide s'écoula. Je jouissais de la fraîcheur du bain, et du plaisir d'entendre parler de Félicia par un objet charmant qui partageait ma douleur. Betsy sortit de l'eau. Sa toilette fut bientôt faite : elle s'enveloppa de sa robe de toile, et couvrit sa tête de son capuchon. Elle ressemblait à un jeune novice de la plus jolie figure du monde. Son visage était frais, coloré, animé; ses yeux brillaient de l'éclat le plus doux. A la vue de tant de charmes, mes sens furent émus; j'éprouvai des sensations inconnues depuis long-temps. « Betsy, m'écriai-je, tu es fraîche comme la fleur qui borde cette rivière, et jolie comme ces anges qui descendaient autrefois sur la terre! — Je voudrais être aussi jolie que ta Félicia, pour te plaire davantage. — Veux-tu me permettre de t'embrasser? — Non; tu n'es pas mon ami, et tu ne dois pas m'épouser. — Ah! Betsy! — Quoi! mon refus te fait de la peine? — Oui, beaucoup. — Embrasse-moi donc, je te le permets. » Aussitôt un baiser, cueilli sur les lèvres de l'innocence, me pénétra d'une volupté douce et pure.

« A dîner avec sir Patrick, nous parlâmes de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de l'abbé Raynal. Patrick l'avait lue, et en était mécontent. Il prétendait que ce livre était rempli d'erreurs. « Les vrais philosophes, me disait-il, raisonnent et ne déclament pas : leurs passions ou leur imagination n'exagèrent rien. L'auteur, par exemple, dit qu'à Philadelphie chaque maison a son jardin et son verger; je puis vous assurer le contraire : le terrain y est trop précieux. Il fait naître le docteur Franklin dans cette ville; point du tout : il est né à Boston, le 17 janvier 1706. » Je le priai de me donner quelques détails sur la vie de cet homme célebre. « Volontiers. Son père était fabricant de chandelles; le jeune Franklin apprit d'abord cette profession. A l'âge de quatorze ans, avide d'instruction, il partit pour Philadelphie, entra chez le seul imprimeur qu'il y eût alors dans cette ville et dans toute l'Amérique septentrionale. Il y vécut de pain et d'eau pendant un an, et de ses économies il achetait des livres. Ses progrès, ses découvertes, principalement dans la physique, lui firent une grande réputation. L'étude ne lui fit point négliger sa fortune : il continua d'imprimer et de vendre des livres. Il devint directeur général des postes de l'Amérique septentrionale, place très lucrative; il l'occupait encore lorsqu'il parut, en février 1766, dans la chambre des communes de Londres, pour soutenir les droits des colonies à s'imposer elles-mêmes (68). »

« Cependant, quinze jours s'étaient écoulés dans cette douce retraite, et je crus ne devoir pas abuser de la générosité de mes hôtes. J'annonçai à table mon départ pour le lendemain. Sir Patrick se récria, me dit que je n'imitais pas le patriarche Jacob, qui était resté quatorze ans chez Laban, en Mésopotamie. Il me pria, d'un ton af-

fectueux, de leur accorder encore deux jours, et je cédai sans peine à ses instances. Pendant cet entretien, Betsy nous avait quittés. Je la cherchai long-temps : enfin je la trouvai assise à l'ombre d'un pommier, son mouchoir sur les yeux : elle pleurait. « Qu'as-tu donc, Betsy? lui dis-je. Qui peut faire couler tes larmes? — C'est toi : tu pars; je ne te verrai plus; tu ne me parleras plus de Félicia, et personne ne te consolera. O Félicia! que tu es heureuse! — Ma chère Betsy, ne t'afflige pas ; je te promets de revenir. — Et quand? — Le printemps prochain. — Non, ne reviens pas. La verdure alors ne renaîtra plus pour moi : je ne respirerai plus le parfum des roses; je n'entendrai plus le chant d'hymen des oiseaux. — Que m'annonces-tu, Betsy? Si jeune, au commencement de la vie, tu veux priver la terre de sa plus belle fleur! — J'irai joindre Félicia; nous parlerons de toi, de son ami, qui n'était pas le mien. — Aimable Betsy, sèche tes pleurs : je reviendrai plus tôt. — Et quand? — Lorsque la pomme qui est suspendue sur ta tête sera colorée et mûrie par l'automne. Me promets-tu de m'attendre sans t'affliger. — Je m'affligerai, mais je t'attendrai. » Cet entretien avec cette aimable enfant agita mon cœur d'un trouble nouveau; je vis que j'étais aimé de l'âme la plus douce, la plus sensible, et que la reconnaissance était un sentiment peut-être aussi vif que l'amour. D'autre part, Félicia revenait à ma pensée avec tous ses charmes; je me rappelais la foi, la fidélité que je lui avais jurée pendant sa vie et sur son tombeau. Pour m'arracher à ces cruelles perplexités, je fixai irrévocablement mon départ au jour suivant, me flattant que l'absence effacerait ces impressions nouvelles, et me rendrait à ma chère Félicia. La veille de mon départ, Betsy, affectée d'une mélancolie profonde, me disait : « Je vais laisser mourir mes fleurs; je n'irai plus me baigner dans la rivière, où tu ne seras plus; je fuirai la clarté de la lune, que j'aimais tant : sa lumière m'attendrirait trop, je penserais trop à toi, et je m'abîmerais dans mes larmes. — Ma chère Betsy, je te jure par cette lune que tu chéris, et par l'Être suprême qui créa tous les soleils, toutes les planètes, qui para la terre de cette riante verdure, que je viendrai cueillir avec toi les doux fruits de l'automne. »

« Enfin, l'aurore qui devait nous séparer éclaira l'horizon. Sir Patrick m'embrassa tendrement, en me disant : « Imitez le prophète Ézéchiel, qui fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra tout ce qui s'y passait. Transportez-vous en esprit parmi nous : vous y verrez des gens qui vous aiment et qui pensent à vous. » Je trouvai à la porte deux chevaux tout sellés, le mien et celui de Betsy, qui m'attendait pour m'accompagner jusqu'à une savanne [1] qui était à dix milles de la maison. J'embrassai madame Patrick, qui recommanda à sa fille d'avoir bien soin de moi. Nous montons à cheval et nous partons, le cœur assailli de regrets, de pensées affligeantes. Betsy me regardait, soupirait. Lorsque nous voyions quelque site agréable, que nous traversions des bois, des ruisseaux, des prairies, elle me disait : « Regarde-les bien; peut-être tu les vois pour la dernière fois. — Non, Betsy, je t'ai promis de revenir cet automne. — Oui, tu reviendras, mais pour me quitter encore! » et un soupir profond accompagnait ces mots. Nous arrivâmes bientôt au terme fatal où nous devions nous séparer. Nous étions dans une prairie charmante qu'arrosaient plusieurs ruisseaux, qu'ombrageaient quantité de mûriers. Nous descendîmes de cheval, et j'embrassai Betsy. « Adieu, adieu, ma chère Betsy! » Elle ne me répondit pas; elle était immobile; une sueur froide découlait de son front : elle allait tomber évanouie. Je la soutiens, je la repose au pied d'un arbre, je puise de l'eau dans le creux de ma main, et je la rappelle à la vie. En ouvrant les yeux, elle s'écria : « Ciel! c'est toi, Édouard! Par pitié, laisse-moi mourir. — Non, tu ne mourras point. Écoute-moi, Betsy : je t'aime. — Et tu t'en vas, tu m'abandonnes! — Non, mon amie, je ne veux plus me séparer de toi. Retournons chez ton père : je vais te demander en mariage, si tu consens à m'épouser, à me suivre partout. — Ah! tu me rends la vie! Oui, je te suivrai partout. — Eh bien! Betsy, embrasse ton époux. » Alors elle se jeta dans mes bras, et nos baisers se mêlèrent aux larmes les plus douces. Nous remontons à cheval : le chemin disparaît sous les pas rapides de nos coursiers. Betsy galopait avec une grâce charmante : la joie et la tendresse brillaient dans ses yeux. Nous trouvâmes sir Patrick à table, vis-à-vis sa femme et d'un plat de légumes. Mon retour les étonna. Je lui dis que je revenais pour lui demander sa fille en mariage Je m'expliquai sur ma naissance, sur ma fortune. « Mon ami, me dit Patrick, je te crois, et je crois encore plus ta physionomie, ton air honnête, que tes paroles. Je te donne Betsy avec le même plaisir que Laban donna sa fille Rachel à Jacob, fils d'Isaac. » Imaginez, milord, le contentement, la joie qui se répandirent sous ce toit pauvre et modeste.

« Sir Patrick alla prévenir le magistrat, qui, le lendemain, reçut nos vœux, nos sermens, et les sanctionna par l'aveu de la loi. Betsy a voulu prendre le nom de Félicia, croyant que, sous ce nom, je l'en aimerais davantage; mais mon amour, ainsi que mon bonheur, sont extrêmes. J'ai trouvé dans Betsy tout ce qu'une âme douce, tendre, peut réunir d'amour et de vertus. A ces qualités célestes, elle joint un esprit juste, lumineux, qui se cache quelquefois sous l'expression du sentiment, mais qui se montre bien vite dans le raisonnement et les affaires. J'ai décidé sir Patrick à renoncer à sa vie monastique, à quitter son capuchon blanc, ses larges culottes, et à se retirer à Philadelphie avec moi. « Tu veux, mon fils, me disait-il, me faire imiter Jacob, qui laissa ses champs paternels pour aller vivre auprès de son fils Joseph; soit : j'irai manger des ognons d'Égypte. » Je lui ai prêté des fonds avec lesquels il a élevé une manufacture de draps, qui commence à prospérer. J'ai acheté une maison charmante, avec un beau jardin que je cultive, en attendant que je me donne quelque occupation plus importante. Adieu, mon cher milord; je vous souhaite le même bonheur dont je jouis. Pourquoi n'est-il pas le partage de tous les hommes? »

Que pensez-vous, ma chère tante, de cette conversion de sir Édouard? Moi, je dis, avec notre ami de Ferrare :

> Si che scusare, il buon ruggier si deve,
> Se si mostro quivi, incostante e lieve.

LETTRE LXXVII.

ADOLPHE A SA TANTE.

Suite du voyage à la source du Rhône et au mont Saint-Gotbard.

Rentrons, ma chère tante, dans le Valais; jouissons du bonheur de ses habitans, qui, loin du luxe des villes, pauvres sans besoins, plus soumis à la nature qu'aux

[1] Savanne signifie *prairie*.

pommes, voient, du haut de leurs chalets, les nuages se former à leurs pieds, agiter les nations, renverser les trônes, ravager les campagnes.

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terrâ magnum alterius spectare laborem.

« Parce que, continue Lucrèce, il est doux de se voir exempt des peines qui affligent les autres. » J'en demande pardon à sa philosophie : ce n'est pas là le cœur humain. A l'aspect d'une scene pathétique, nous ne réfléchissons pas : nous partageons les peines, les dangers des malheureux; et, pour toute âme sensible, sentir, c'est jouir. Voilà ce qui rend les pleurs du sentiment si délicieux. Mais continuons notre voyage.

Arrivés dans un sentier qui mène à la source du Rhône nous voyions disparaître les villages, les cabanes; tout reculait dans les ténèbres, à mesure que nous montions. Parvenus auprès d'une petite chapelle, nous aperçûmes le Mont-Blanc, qui domine en monarque sur toutes les montagnes. Là, nous fîmes une halte pour déjeuner.

> Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts.

Après ce léger repas, nous portâmes nos regards sur la superbe perspective du Valais, développée tout entière sous nos yeux. Le cours sinueux du Rhône, la diversité des couleurs, des paysages, formaient des tableaux pleins d'intérêt et de charme; mais la décoration allait changer. En avançant, nous entrions dans le sein d'une nature sauvage, nue, hérissée de rochers menaçans et de neiges éternelles. Nouvelle sensation, nouveau plaisir. Nous montions par un sentier taillé dans le roc, ayant le fleuve à notre droite, et des pins, qui semblaient vouloir nous écraser.

Cette élévation paraît être le centre du mouvement. Le bruit terrible de l'eau, l'agitation de l'air, les pins brisés et renversés, les torrens, les cascades, tout étonne et attache l'imagination. Bientôt le fleuve disparut enseveli sous des amas de neiges qui résistent aux soleils des étés. Enfin, parvenus au dernier échelon, nous aperçûmes à travers les arbres un mont de glaces éclatantes, d'une lumière égale à celle du jour : c'était le premier glacier du Rhône. Bientôt une vaste forêt de pins le déroba à nos yeux; ensuite il reparut entre deux blocs de rochers prodigieux, qui formaient une espèce de portique. Nous l'atteignîmes avec effort; mais qu'on est dédommagé! Figurez-vous un échafaudage de glaces éblouissantes, s'étendant l'espace de deux milles, et s'allongeant dans les nues. Nous vîmes ensuite, dans l'enfoncement des glaciers, la large bouche du Rhône, dont ce fleuve sort avec fracas : ses ornemens sont des roches énormes, des débris de montagnes entassés. Dans ce séjour horrible, nous trouvâmes des bergers qui vivent avec leurs troupeaux pendant cinq semaines de l'été. Ils jouissent d'une petite prairie semée de quantité de fleurs qui exhalent le parfum le plus suave, et dont les couleurs sont plus vives que celles de la plaine. L'oreille-d'ours, le serpolet, le thym, sont si riches en essence, qu'en les agitant on imprègne l'air d'odeurs délicieuses. Ces bergers nous dirent qu'il existait au-dessus du glacier une vallée immense, d'où descendaient les glaces qui étaient devant nous. Milord et moi nous résolûmes d'y monter, et de laisser Blanche avec un domestique au milieu de ces bergers : un d'eux nous servit de guide. Nous gravîmes à travers des rochers et des bruyères; bientôt nous ne trouvâmes qu'une mousse rase et glissante. Nous rampions sur nos mains; et souvent, dans une minute, nous perdions en reculant le chemin qui nous en avait coûté dix. Nous étions l'image des ambitieux. En montant, nos regards s'arrêtaient sur le glacier, qui s'élevait par étage sur des pyramides de la plus belle transparence, et sur des milliers de colonnes qui avaient depuis cent pieds jusquà cent toises de hauteur. De là, nous avions l'aspect du mont Saint-Gothard, superbe assemblage de rochers de glaces et de neiges. Nous vîmes une vallée de glaces de six lieues de longueur, sur une de largeur, deux chaînes de rochers pyramidaux la renferment. Dans ce séjour inaccessible à l'homme, siége de l'hiver et de la nature désolée, on ne voit que des rochers sourcilleux, à pic, et des précipices qui aboutissent au centre du globe. C'est là le réservoir de ce Rhône superbe, qui vient à Lyon s'unir avec la Saône. Je fus tenté d'offrir au dieu du fleuve un sacrifice, à la manière antique; mais je craignis de passer pour païen.

Rien de si beau que le ciel, vu de cette élévation. Pendant la nuit, les étoiles brillent de la lumière la plus pure, sans aucune scintillation, ce qui, dans la plaine, les fait distinguer des planètes. La lune, notre fidèle compagne, y paraît plus près de nous, quoique son diamètre soit extrêmement diminué. Le disque du soleil se montre aussi plus petit et désarmé de ses rayons, mais il jette un éclat étonnant; et sa lumière, d'une blancheur éblouissante, contraste fortement avec l'obscurité profonde d'un ciel dont le bleu foncé s'étend et se perd au loin derrière cet astre. Dans l'été, la nuit n'obscurcit point les sommités de ces montagnes : du bas de la plaine, on les voit teintes de pourpre, long-temps après le coucher du soleil; et long-temps avant son lever, l'aurore s'annonce par un beau couleur de rose, admirablement nuancé, et par le reflet d'argent et d'azur des plaines de glaces.

Après avoir assez admiré ce magnifique spectacle, nous descendîmes vers les huttes des bergers, pour rejoindre notre aimable Pandore. Nous la trouvâmes encore émue d'une conversation qu'elle venait d'avoir avec un de ces pâtres, qu'elle nous montra assis à l'écart sur un fragment de rocher.

« Je le voyais, nous dit-elle, triste, rêveur; je me suis enhardie, et l'ai abordé. Il était assis sur cette pierre, la tête inclinée et cachée dans ses deux mains. Au bruit de mes pas, il l'a relevée, m'a regardée d'un œil fixe, et m'a dit brusquement : « As-tu un père? » Cette question m'a troublée; cependant je lui ai répondu : « Oui, j'ai un père. — Et tu l'as quitté? — Malgré moi, pour suivre mon époux. — Que ton père doit être malheureux! » Après un moment de silence : « Sais-tu que j'ai été père, et que je ne le suis plus? Mon fils a péri à l'âge de seize ans : je le vois encore sanglant, déchiré et mort. » Ces mots m'ont fait frémir. « Regarde à ta droite ce terrible rocher; c'est là que je l'ai perdu. Un ours énorme, affamé: caché derrière cet abri, s'est jeté sur lui. Mon fils a combattu avec courage : j'ai entendu ses cris; j'ai volé à son secours; mais mon enfant avait succombé! Enflammé de rage, armé de mon bâton, j'ai attaqué le monstre : le combat a été long; mais la fureur redoublant mes efforts, je l'ai terrassé, il a expiré à mes pieds. Je suis vengé, mais je n'ai plus de fils! » Il a prononcé ces mots avec véhémence; tout son corps tremblait, ses yeux étaient égarés; ses larmes ne coulaient pas, mais les miennes tombaient en abondance. Je voulais consoler ce malheureux pere, je n'avais plus de voix; cependant il parut se

calmer. Alors, se tournant vers le soleil : « Vois-tu, m'a-t-il dit, ce soleil brillant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? — Oui, j'ai du plaisir à le voir. — Eh bien ! je n'en ai plus. Mais que fais-tu ici ? Pars, retourne dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil et les fleurs du printemps. » A ces mots, je me suis éloignée, et suis venue pleurer, au pied de ce rocher, sur son fils, sur lui et sur moi. »

Le soir, nous allâmes coucher à l'hospice du Grimsel. C'était l'antre de Cacus, infecté par l'odeur des viandes que l'on y gardait.

« Cette vallée est l'image de l'entrée du Tartare, me disait milord, qui aime à citer, excepté qu'on n'y voit point Tisiphone, *pallâ succincta cruentâ*, et qu'on n'y entend pas les gémissemens des damnés. »

Hinc exaudire gemitus et sæva sonare
Verbera. . . . .

Nous étions environnés de montagnes escarpées et d'abîmes profonds. Ce désert sauvage redoubla d'horreur quand le soleil eut éteint tous ses rayons ; le dialecte des habitans, que nous n'entendions pas, acheva d'attrister nos âmes. Nous comprenions cependant notre hôte, qui parlait italien.

A l'approche de la nuit, il parcourut les environs de son hospice, criant d'une voix de Stentor, pour avertir les voyageurs tardifs et égarés. Il entend dans le lointain une voix lamentable ; il redouble ses cris en s'avançant : on lui répond encore ; il suit la direction de la voix. Enfin, il trouve un homme égaré, épuisé de fatigue, et couché sur la neige ; il le ranime par un verre d'eau-de-vie ; encore plus par sa présence et ses discours. La nuit couvrait depuis long-temps ces montagnes, lorsqu'ils arrivèrent à l'hospice. Cet homme était un marchand italien. Il nous dit qu'il s'était cru perdu, qu'il avait recommandé son âme à Dieu, et qu'il devait son salut à la sainte Vierge, ayant récité le chapelet en son honneur, pour implorer sa miséricorde.

Après un souper dont l'appétit faisait l'assaisonnement, nous allâmes passer la nuit dans une grange à foin : Blanche y dormit comme sur un lit de plumes.

E poso fin ch'un nembo rosso e bianco
Di fiori sparse le contra de liete
Del lucido oriente, d'ogni interno ;
Ed tudi usci dell' aureo albergho il giorno.

Rien ne réjouit l'âme, après la tristesse d'une nuit ténébreuse, comme l'aspect d'une belle aurore. Égayés par ses rayons, nous montâmes sur la crête d'un rocher : notre hôte prit Blanche sur ses épaules, en disant en italien : *Che gli pareva portar un uccello.* De cette élévation, nous voyions la rivière de l'Aar serpenter négligemment au milieu d'une plaine où se montrait un peu de verdure ; plus loin nous découvrions une belle gorge formée par des montagnes, dont les sommets effilés divisaient les nues : c'était là le berceau de l'Aar. Une de ses sources sort de dessous un pont de glace, qui couvre une vallée de sept lieues de longueur. Le désir d'y pénétrer nous saisit ; nous marchons sur les pas de notre hôte, nous traversons l'Aar, et nous parvenons à l'endroit où cette rivière semble naître sous une pile de rochers, mais, pour la voir de plus près, il fallait encore la passer, choisir ses pas, s'élancer de rochers en rochers glissans. L'eau était rapide et profonde en quelques endroits. Milord me proposa ce passage : je le refusai à cause de Blanche ; mais elle se récria, m'assura qu'elle était aussi intrépide, aussi leste que nous ; et sur-le-champ, précédée de notre hôte, aussi légère que le chamois, elle saute de rochers en rochers, et dans un instant parvient à l'autre bord. Pour nous, restés sur le rivage, nous la suivions de l'œil, tremblans, étonnés, enchantés. Quand elle fut arrivée, elle nous regarda, et se mit à sourire ; nous la félicitâmes par des battemens de mains. « Ah ! s'écria milord, quelle femme charmante vous avez ! C'est une Anglaise pour la légèreté et le courage, une Française pour la grâce et l'agrément. » Nous passâmes à notre tour.

La sortie de l'Aar est surmontée d'une masse de roches amoncelées. Le fleuve, furieux, s'échappe avec fracas, court, roule des masses de rocs qui se heurtent, mugit, écume, se précipite à travers les rochers ou s'élance pardessus, et ouvre enfin un passage à ses ondes courroucées. Pendant l'espace de sept à huit lieues, il tombe de cataractes en cataractes : la plus belle de ses chutes est d'environ quatre-vingts pieds de haut. En tombant, il s'engouffre, avec un mugissement épouvantable, entre deux roches très rapprochées. La vallée offre une multitude de cascades ; point d'ombrage, point de verdure, nul être vivant ; pour tout bruit le seul mugissement des eaux : c'est l'endroit le plus horrible des Alpes, la nature dans toute sa difformité. Ces rochers écroulés, ces monts affaissés et entassés les uns sur les autres, rappellent les réflexions du savant Bourrit. « C'est le sort, dit-il, qui attend les montagnes qui sont sur pied, et celles dont les bases paraissent les plus solides et les plus liées entre elles. On n'en saurait douter, pour peu qu'on veuille réfléchir sur ce qui se passe continuellement dans le sein de ces colosses. Mille causes travaillent à leur ruine : les eaux qui filtrent des sommets en détachent, à la longue, des parties, ou les fêlent. Les vents et les avalanches de neiges les ébranlent et les font écrouler ; les glaces les font éclater, tandis qu'à leurs pieds les torrens, les rivières, les minent insensiblement. Encore quelques milliers d'années, et ces montagnes ne seront plus. Alors, si la terre porte encore des hommes, il verront des ruines, des bouleversemens de plusieurs centaines de lieues d'étendue, comme nous en voyons en petit : ils raisonneront sur ces médailles des révolutions du globe, peut-être avec autant d'incertitude que nous. » J'en demande pardon à M. Bourrit : il oublie que la source des fleuves est sur les montagnes, et que si elles s'écroulent, les fleuves ne porteront plus la fécondité et la vie sur ce globe desséché, et que par conséquent il n'y aura plus d'hommes pour raisonner sur ces débris du monde, à moins qu'il ne présume que d'autres montagnes s'élèveront et remplaceront les premières. Quelle perspective accablante pour les amans de la gloire ! Si le monde cesse, on ne parlera plus d'eux.

Après maintes autres courses, nous rentrâmes à l'hospice vers le déclin du jour ; notre hôte alors donna ses soins à son ménage, à ses troupeaux, aux passagers. C'était un homme plein d'humanité et de douceur. La place qu'il occupe est une espèce de fermage qui dépend de la vallée d'Hasly. Il doit habiter ce séjour depuis le mois de mars jusque vers la Saint-André, dans le mois de novembre, et souvent, à cette époque, il se trouve enfermé par les neiges. Il a pour salaire les pâturages de cette montagne, qui peuvent nourrir dix-huit vaches, un grand nombre de chèvres et de brebis, et le produit d'une quête annuelle qu'il fait dans la Suisse. Il est obligé d'héberger *gratis* les pauvres de toutes les na-

tions : malgré cette charge, la place n'en est pas moins recherchée; mais cet aubergiste se plaint de l'envahissement des neiges et des glaces sur les croupes des monts qui nourrissaient naguère le menu bétail. Quand il quitte son poste, il laisse des chandelles, de la viande salée, du fromage et du bois à brûler pour les voyageurs surpris par l'hiver. De plus, pour indiquer le chemin, on a planté des perches des deux côtés, à peu de distance les unes des autres. Ce dernier hôte avait créé non loin de sa cabane, sur un rocher peu élevé, avec des terres transportées, un potager qui lui donnait des navets, des choux et quelques autres légumes.

> Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho,
> Hic rarum in dumis olus.

De nombreux troupeaux de chèvres se dispersent le matin sur ces montagnes, et le soir, avant le coucher du soleil, elles regagnent leur asile, marchant l'une après l'autre au bord des précipices : leur lait est très savoureux. Autour de l'hospice sont les huttes où l'on renferme les fromages, qui sont d'une pâte excellente.

Le matin, dès que le soleil rayonna sur la cime des montagnes, nous partîmes pour le Grimsel. Nous montâmes, pendant plus d'une heure, des déserts lugubres et couverts de neiges. De cette hauteur nous eûmes la perspective du Valais, du Milanais, de milliers de montagnes et de monts enchaînés les uns aux autres. Les glaces du Grimsel ne fondent jamais : c'est sur ce mont qu'on a découvert la plus belle mine de cristal que l'on connaisse. Le célèbre Haller y a vu des blocs de six cent quatre-vingts livres : cette mine est pour la Suisse la mine du Potose. Les hommes dévoués à son exploitation bravent tous les périls; souvent ils y ont trouvé leur tombeau : il en est qui, de père en fils, n'ont pas d'autre sépulture. Une anecdote suffira pour donner une idée de leur audace et de leur âpreté pour le gain. Une troupe de chercheurs crut apercevoir une escarboucle dans le lit profond de la cascade de Reichenbach : ils ramassent les cordes les plus longues, les nouent l'une à l'autre. Le plus téméraire ou le plus avide se dévoue; on le ceint à mi-corps, et on le file au fond de l'abîme. En descendant, il fallait qu'il évitât les pointes saillantes des rochers qui l'auraient déchiré. Arrivé dans cette profondeur, l'escarboucle s'évanouit; c'était un reflet de la lumière qui les avait trompés. Quels regrets! tant de dangers! la mort toujours présente, et la fortune échappée! Heureux encore qu'on l'ait retiré avec le même succès!

Le cristal que fournit cette mine passe à Milan, où on le travaille; les blocs peu considérables sont envoyés en Allemagne : on en fait des pommes de cannes, des pierres pour les boucles; les fragmens passent aux verreries, et servent à la composition des verres blancs et des cristaux factices.

On cherche des diamans au Brésil, dans le royaume de Golconde; sur le Grimsel, on en trouve des rochers entiers, sur lesquels se jouent mille couleurs et croissent des fleurs qui deviennent des masses solides.

Il est peu de nuits où il ne gèle sur cette montagne : les voyageurs qui s'y hasardent après la belle saison, y périssent, ou de froid, ou sous l'amas des neiges; et quand elles se fondent, on trouve les corps de ces malheureux si bien conservés, qu'ils semblent respirer encore. Ces débris, ces entassemens annoncent la vétusté du globe et le combat des élémens. Nous nous reposions sur un lit de pierres, lorsque nous vîmes approcher un berger revêtu d'une peau d'ours : à sa figure, à ses habits, nous l'aurions pris pour un orang-outang; quelle fut notre surprise, lorsque nous vîmes sous son bras un livre bien relié! Je lui demandai s'il l'avait trouvé? « Non, il m'appartient; je le lis en gardant mon troupeau. » Ce livre était l'*Histoire de Danemark*, par M. Mallet. Pour nous prouver qu'il le lisait, il nous en cita plusieurs passages : la vue de ce pasteur savant nous étonna plus que les montagnes mêmes.

Parvenus à la hauteur d'environ douze cents toises, nous voyions autour de nous des plateaux de neige, d'où descendaient plusieurs ruisseaux; les uns couraient vers les mers du nord, en s'unissant avec le Rhin; les autres allaient se perdre avec le Rhône dans la Méditerranée. Ainsi se dispersent les enfans d'une même famille; l'un va chercher la fortune aux Indes, l'autre dans l'Amérique, celui-ci en Égypte; et, après quelques révolutions annuelles du soleil, eux et leur fortune ont disparu.

La nuit avait tout noirci de ses ombres, lorsque nous arrivâmes à l'hôpital dans la vallée d'Urseren. Avec quel délice nous soupâmes et jouîmes du repos : heureusement nous trouvâmes *bon souper, bon gîte et le reste ;* mais ce reste était le sommeil, après le souper, l'unique de nos besoins.

La vallée d'Urseren a six lieues de longueur, sur une de largeur; elle est tout en pâturages. On ne voit dans cette étendue qu'un seul bois au-dessus d'Andermat, chef-lieu du canton; ce bois sert de rempart contre les avalanches : aussi il est défendu d'en couper un seul arbre, sous peine de mort.

Deux rivières se promènent dans cette vallée, se réunissent au-dessus de l'hôpital, vont passer sous le pont du Diable, et se jeter dans le lac d'Altorf. Ces montagnes sont nues, chauves et arides; le printemps n'y sourit jamais; l'automne y prend la face de l'hiver; l'été n'y dure que trois mois. Cependant ce lieu sauvage est habité par un peuple nombreux : réuni dans les villages, il jouit d'une douce aisance; il a même assez de superflu pour dorer les clochers de ses églises. Les maisons sont bâties en bois, importé de la distance de deux lieues. Les habitans se chauffent avec des bruyères. On prétend que cette vallée est la plus élevée de celle où les hommes puissent exister; M. Cassini lui donne quatre mille six cent onze pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le caractère de ces montagnards est franc, généreux, humain; leurs mœurs sont pures. Les femmes, agréables et jolies, tressent leurs cheveux, qu'elles couvrent d'un petit bonnet élégant. L'hospitalité est la déesse tutélaire du pays; les pauvres y trouvent un asile et des secours : la charité, la compassion y sont d'autant plus actives, qu'ils ne connaissent d'autres maladies que celles qui terminent leur existence.

Nous nous reposâmes deux jours à l'hôpital, arrêtés par la bonté de l'auberge et les agrémens de deux jeunes hôtesses qui parlaient l'italien, lisaient l'Arioste et le Tasse; elles joignaient à cette heureuse éducation une politesse très aimable. Madame Delmont fut enchantée de la repartie d'une d'elles; la cadette était fort timide, et cherchait à se cacher; Blanche dit à sa sœur aînée :

> Quanto si mostra men, tanto è piu bella

Elle lui répliqua sur-le-champ.

> E mezzo aperta ancora, e mezzo ascosa.

Blanche n'a cessé de parler la langue du Tasse. Ces deux jours ont passé comme l'éclair; et si tout ce que nous voyons et sentons n'est qu'un rêve, comme le disent les sceptiques, notre rêve sur le Grimsel a du moins été agréable.

Nous quittâmes nos charmantes hôtesses avec beaucoup de regret, nous leur disions un éternel adieu.

Au sortir d'un village, nous montâmes un vallon rapide, pavé de grosses pierres, ayant la Reusse à notre gauche. Nous arrivâmes bientôt à un passage resserré entre des rochers et la rivière, qui roule avec fracas à travers des rocs écroulés. Mais tout à coup, nous vîmes au milieu de la route, un rocher d'une seule pierre de granit, de quatre-vingts pieds de large, sur mille de hauteur; un escalier taillé dans le roc continue le chemin. Quel Hercule, ou quelle convulsion avait remué et placé cette masse énorme! Nous étions saisis d'étonnement et de crainte : la rivière, dans cet étroit passage, écume de fureur, court de rochers en rochers, et de précipices en précipices. Dès que nous l'eûmes traversée, une vaste perspective s'ouvrit devant nous : c'est le lieu le plus élevé du passage du Saint-Gothard. La plaine, d'une lieue de longueur, sur une de largeur, est entrecoupée de sept lacs, dominée par d'immenses sommets revêtus de frimas éternels. La Reusse sort du lac Lucendro; il est gelé neuf à dix mois de l'année, et le poisson ne peut y vivre. Les sommets de ces hautes montagnes sont réfléchis sur les eaux, le soleil les argente, leurs bases viennent s'y baigner, grand nombre de torrens s'y précipitent, et l'extrémité du lac est parée d'une verdure riante. Pour arriver à la maison des capucins, nous passâmes entre les six autres lacs qui donnent naissance au Tessin; ainsi, le sommet du Petina, c'est le nom de cette montagne, est le père nourricier des fleuves, le Rhin, le Rhône et l'Éridan.

Les réservoirs de ces fleuves étaient à notre gauche, parmi des amas de rochers et de glaces. Au reste, ma chère tante, je vous abrégerai la route du Saint-Gothard; tous les voyageurs en Suisse en ont fait la description. Je me bornerai à vous faire reposer avec nous dans l'hospice destiné à recevoir les voyageurs, gardé par deux capucins italiens; heureusement l'un d'eux était absent, et Blanche et moi occupâmes sa cellule. A notre arrivée, nous demandâmes du feu; car, quoique le soleil fût encore dans la constellation du Grand-Chien [1], nous étions à demi gelés. L'hiver a posé son trône sur ces montagnes; rien n'y vit, n'y végète : lorsque le vent est impétueux, il y gémit d'une manière lugubre contre la pointe des rochers. Les malheureux Capucins sont pendant neuf mois de l'année ensevelis dans les neiges, qui souvent, dans une nuit, s'élèvent à la hauteur de leurs toits; alors ils sont obligés de se frayer un passage par les fenêtres supérieures; cette neige commence à tomber vers la fin de septembre. Notre hôte nous servit un dîner de Bernardins : des truites excellentes, pêchées dans les lacs voisins, un dessert composé d'un beurre délicieux et d'un très bon fromage pétri dans ce triste désert, dont les pâturages sont excellens. Milord demanda au capucin comment ils faisaient dans l'hiver pour avoir du pain; si un corbeau leur en apportait, comme jadis à saint Paul dans la Thébaïde. « Nous ne sommes pas assez méritans devant Dieu pour obtenir une telle faveur. — Je crois au contraire que vous méritez davantage, car vous êtes plus utiles aux hommes. »

Le sommet du Saint-Gothard est une plate-forme, de granit nu; on y jouit d'un horizon vaste et imposant. Nous voyions sous nos pieds des nuages dont la variété étonne; ils recèlent la tempête dans leurs flancs; on les voit se promener de vallée en vallée, tandis que la sérénité règne sur la montagne. Leur marche rapide, leurs courans, leurs tourbillons ont des effets bien différens de ce qu'on voit dans la plaine.

A l'orient de Saint-Gothard commence un assemblage de monts fort élevés, connus sous le nom générique du mont Adula. Leurs intervalles forment autant de vallées de glaces immenses et de précipices effroyables; l'homme ne peut y pénétrer : le chamois même s'en éloigne, et le soleil semble craindre d'éclairer des lieux si horribles. De la partie la plus élevée de ces monts inaccessibles s'échappent les deux sources inférieures du Rhin; le bas Rhin et le Rhin du milieu. Le Rhin supérieur sort du mont Bedus, derrière lequel existe une vallée de glace de six lieues de profondeur, connue sous le nom de Rheinwald; elle a neuf lieues de longueur. Le fleuve descend d'un amas supérieur de glaces : tantôt il s'ensevelit sous des neiges errantes, tantôt il s'en dégage, et ne se montre tout entier qu'à deux lieues de son origine. Là, seulement, renaît la verdure que paissent quelques troupeaux. C'est sans doute de ce lieu dont veut parler Boileau, lorsqu'il dit :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

La vie des bergers de ce canton ressemble à celle des animaux : ils n'ont d'autre demeure, pendant plusieurs semaines, que les cavernes des rochers, ou les grottes formées par les glaces. Ils mangent la chair des brebis qui se tuent en roulant des rochers, ou qui se précipitent dans les fentes des glaces. A défaut de viande, de la farine, du sel et de l'eau chaude composent une bouillie qu'ils passent à travers un drap, et le résidu, qui n'a pu filtrer par ce tamis, leur sert de pain. *Sine apparatu, sine blandimentis expellunt famem.* Cependant, selon Bourrit, ces pâtres sauvages sont aussi heureux que les bergers d'Arcadie et de Sicile, qui vivaient dans les climats les plus doux, sous des ombrages frais, au milieu des fleurs, des fruits de leurs vergers, et près de leurs bergères. Mais les pasteurs suisses n'ont pas l'amour :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Cependant, au défaut d'amour, ils mènent une vie libre, ils jouissent d'une parfaite tranquillité, et c'est avec regret qu'ils abandonnent leurs montagnes pour se rapprocher des hommes. Cela paraît d'abord très problématique; mais quand on réfléchit à leurs jouissances, l'étonnement cesse. Leurs promenades ne sont pas circonscrites; chaque jour ils parcourent plusieurs lieues d'étendue; quand ils voient les nuages les atteindre et couvrir leurs pâturages, ils s'élèvent pour chercher un ciel plus pur, plus tranquille, et parcourent à grands pas les sommets et les glaces; ils montent jusqu'aux cimes les plus élevées, pour y jouir d'une vue aussi variée qu'immense. C'est de là que, dans les beaux jours, ils découvrent les troupeaux de

[1] Les Romains redoutaient tellement les influences malignes de la canicule, que, pour les détourner, ils lui sacrifiaient un chien roux, sans doute à cause du nom. Les mytologues disent que ce chien était celui de Procris, ou la chienne d'Érigone.

plusieurs cantons, voient ce qui se passe dans les habitations diverses, aperçoivent les voyageurs dans leur route, et souvent les préviennent, par leurs cris ou leurs secours, des dangers qui les menacent. Ces pasteurs aiment la chasse, défient les bêtes féroces, découvrent leurs tanières, et leur tendent des piéges. Ajoutez à ces jouissances une santé inaltérable, leur exercice continuel, le plaisir qu'ils trouvent à ramasser les marcassites, les grenats, l'argent, l'or, les cristaux qui germent, pour ainsi dire, sous leurs pas. Toutes ces diverses occupations, réunies aux soins qu'exigent leurs nombreux troupeaux, font de leur vie une continuité de travaux agréables, sources de leur bonheur.

Qui croirait que cette vallée sauvage porte le nom de Paradis? « Elle est sans doute le paradis des chamois, s'écrie Bourrit, car elle est pour eux un asile inviolable. » Cependant cette antique dénomination semblerait annoncer que ce pays a été cultivé et fertilisé dans les temps les plus reculés; c'est du moins l'opinion des habitans qui disent en avoir les documens certains : ils pensent que ce n'est que depuis quelques siècles que les glaces ont occupé leur pays.

L'étendue des montagnes des ligues grisonnes, qui font presque la moitié des Alpes suisses, est d'environ quatre-vingt-dix lieues, couvertes de neiges et de glaces. La hauteur du Saint-Gothard, selon M. de Saussure, est de 1378 toises au-dessus de la Méditerranée; et l'hospice des capucins est élevé à 1061 toises. C'est par ce mont que se fait le commerce de la Suisse orientale en Italie. Douze cents chevaux ou mulets sont employés, presque toute l'année, au transport des marchandises. Du sommet glacé de ces montagnes descendent les pluies, les neiges, les grêles et le froid qui vont désoler les belles pleines de Lombardie. Milord prétend que leur influence s'étend jusqu'en Angleterre, et en modifie la température. Il appuie son assertion de l'exemple d'Ispahan, qui, éloignée de trente lieues des branches du Taurus, en reçoit cependant ses pluies et son hiver. « Mais quelle différence, nous disait-il, du climat du Saint-Gothard, aussi rigoureux que celui du Groënland ou de la Nouvelle-Zemble, avec celui de Quito, qui a un tiers d'élévation de plus, où le thermomètre marque constamment 14 à 15 degrés au-dessus de la glace, où la terre est toujours riante de verdure, et les arbres chargés en même temps de fruits et de fleurs! Mais ce beau climat a des orages très fréquens et des pluies journalières. — Cela étant ainsi, lui dit Blanche, je préfère le climat de Lyon à celui de Quito, comme j'aime mieux un état médiocre qu'un rang élevé, environné de tempêtes et d'éclairs. — La température du Saint-Gothard, reprit milord, me rappelle une anecdote assez piquante de la cour de Russie, que m'a contée à Londres l'ambassadeur russe.

« Le prince de *** ayant abjuré le rit grec, l'impératrice Petrowna, pour punir son apostasie, le força d'épouser une mendiante vieille et décharnée : l'hymen fut consommé dans un château de glace; le lit nuptial était de glace; le canon qui annonça cette pompeuse fête, ainsi que le boulet, était de la même matière, et le canon soutint plusieurs décharges sans crever. — Une pareille plaisanterie, lui dis-je, n'aurait pas réussi à Londres. — Il n'y aurait eu que Guillaume-le-Normand qui eût osé se la permettre. — Ajoutez-y le terrible Henri VIII. » On ne peut habiter long-temps les sommités des montagnes; l'air froid et très subtil n'est jamais en équilibre avec celui des poumons : la respiration devient pénible, les veines s'enflent, et l'on perd l'appétit. Les eaux des glaciers sont très salubres; on assure même que celles de Chamonni ont la propriété d'épurer le sang de la terrible maladie importée de l'Amérique.

Le printemps, cette belle saison qui rend à la terre ses fleurs et sa fécondité, aux arbres leur parure, aux faibles mortels la gaîté et l'espérance, est une époque redoutée au voisinage des glaciers : il ne s'annonce qu'en roulant d'énormes avalanches qui inondent les vallées et engloutissent les villages. Tout périt. Souvent le cultivateur ne retrouve plus son champ, transporté au loin ou enseveli sous les glaces. Alors les vents sont dangereux; l'homme ne marche qu'en silence, de peur que sa voix n'ébranle les glaces. Auprès d'Avers, les avalanches sont si terribles, qu'on n'y suspend les cloches qu'à deux pieds de terre, et les plus prudens même n'en ont point. Le voyageur remplit de foin les sonnettes des montures : de petites croix, plantées sur la route, conservent le triste souvenir des malheurs causés par ces désastres. On tâche quelquefois de provoquer la chute de l'avalanche par un coup de fusil, avant qu'elle ne puisse vous atteindre.

Les costumes de ces montagnards sont variés : les uns, comme les Lapons, sont vêtus de peaux dont le poil est en dehors; les autres imitent l'habillement des Indiens; enfin, ces régions offrent le tableau réuni de tous les aspects, de tous les climats et de tous les peuples du monde connu.

Quoique la Suisse soit sous une latitude peu avancée, l'air y est beaucoup plus rude que dans les pays situés dans les mêmes parallèles : une multitude de lacs, placés à différentes hauteurs, dont l'évaporation se joint à celle des rivières, entretient dans l'atmosphere une fraîcheur continuelle. Le temps y est d'une inconstance extrême; souvent on passe, dans vingt-quatre heures, du froid au chaud. Les neiges des Alpes envoient des pluies fréquentes dans les plaines, et y apportent la température des montagnes, quand elles durent quelque temps. Cependant ces vicissitudes n'altèrent pas la vigoureuse constitution de ses habitans, et ne cause aucune épidémie. Ce qui contribue beaucoup à la salubrité de l'air, à la santé, à la force des Suisses, ce sont les sources d'une eau très pure et très agréable à boire.

Si l'hiver sur ces hauteurs est souvent aussi rigoureux qu'en Sibérie, l'été s'arme parfois dans la plaine d'une chaleur beaucoup plus vive que celle d'Espagne ou d'Italie; les rayons du soleil, réfléchis en tous sens par les rochers, changent quelques vallons en des fournaises ardentes; mais la siccité et la pureté de l'air écartent les maladies; d'ailleurs ces étés violens sont de courte durée.

Le sol de l'Helvétie est en général aride et pierreux; mais l'industrie des habitans le fertilise partout où la culture peut le dompter. Ils portent les eaux dans les terres les plus élevées, par le moyen de canaux creusés dans des troncs de sapins; les montagnes sont divisées en terrasses, cultivées depuis leurs pieds jusqu'aux rochers qui couronnent leurs sommets : le reste fournit des pâturages abondans [1].

[1] En général, on est fort content en Suisse, lorsque le blé, confié à la terre, rend cinq fois la semence. Ce terrain ne fournit pas la dixième partie du grain nécessaire à la consommation des habitans, et il est d'une qualité médiocre. La population s'y élève à deux millions d'âmes. Dans les contrées les

Les Suisses, sans doute, n'ont pas les plaisirs, les fêtes des grandes villes, mais ils jouissent des fêtes continuelles de la nature. L'union conjugale, les doux liens qui attachent les pères aux enfans, et les enfans aux pères, la bienveillance réciproque des habitans, leur subsistance assurée par le travail, le repos rendu nécessaire par la fatigue, l'absence des folles passions, une santé robuste : voilà la source constante de leur félicité intérieure ; et l'on peut leur appliquer ce que Tacite disait des Germains : *Plusque ibi boni mores valent quàm alibi bonæ leges.*

L'homme aura beau perfectionner les arts, propager le luxe, inventer des jouissances, il faudra toujours, après avoir parcouru le cercle des folies humaines, en revenir aux mœurs simples de l'Helvétie, c'est-à-dire aux plaisirs qui ne tiennent ni à l'opinion ni à la vanité, et que la nature met sous notre main.

Ici, ma chère tante, nous ferons une pause ; le courrier prochain vous dira le reste.

LETTRE LXXVIII.

ADOLPHE A SA TANTE.

Du Pont-du-Diable. De la ville d'Altorf. Des cantons de Glaris et d'Appenzel.

Allons, debout ; le coq a chanté trois fois ; le jour pointe : nous devons nous rendre à Altorf, faire une journée de dix à onze lieues d'un chemin rapide, dans une vallée étroite, célèbre par ses horreurs, et surtout par le Pont-du-Diable. Blanche est déjà à cheval, brillante du coloris du matin, le front serein et riant. Milord peste contre son valet de chambre qui lui a perdu son volume de Pope ; Blanche en rit, et dit à milord qu'elle aime mieux que l'on ait égaré Pope que la boîte du café. Enfin, nous voilà tous à cheval, fiers comme des Écossais ; nous partons, et nous arrivons en face d'un souterrain taillé dans la montagne, qui n'offrait aucune issue. Milord, qui connaissait ce passage, s'amusa un moment de notre embarras ; ensuite en me regardant, il s'écria :

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.

A ces mots, il entre dans le souterrain ; je prends Blanche sous le bras, de peur de la perdre, comme le pieux Énée perdit sa femme qu'il oublia en chemin, et nous nous enfonçons dans la caverne. Elle a deux cents pieds de longueur sur douze de hauteur ; une faible clarté qui pénètre par une crevasse, loin de rassurer les esprits, augmente la terreur. Milord comparait cet antre à celui de la sibylle de Cumes :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu
Scrupea. . . . .

Au sortir de la caverne, nous nous trouvâmes comme ensevelis sous un amas de rochers affreux ; bientôt nous fûmes vis-à-vis du Pont-du-Diable, ainsi nommé sans doute, tant à cause de la hardiesse de sa construction, qu'à cause de son site, de ses précipices, des mugissemens de la Reusse qui court de gouffre en gouffre, en couvrant cette gorge d'un tourbillon de vapeurs. C'est au fond d'un précipice de deux cents pieds que cette rivière roule ses eaux brisées, froissées, écumantes. Le bruit est si épouvantable qu'on ne peut s'entendre : il faut avouer aussi que l'impression de terreur était si forte, que nous n'avions nul envie de nous communiquer nos idées. Blanche passa silencieusement ce pont entre milord et moi ; elle ne commença à respirer qu'après l'avoir franchi. C'est alors que nous examinâmes avec tranquillité sa forme et sa dimension, également étonnantes. C'est une voûte de trente pieds d'ouverture, d'une seule arche très légère, suspendue sur un abîme. Cette arche, appuyée sur deux rochers saillans, est formée de pierres brutes, ce qui la rend analogue à l'horreur de son site. Il est impossible d'imaginer comment on a pu établir l'échafaudage et le cintre nécessaires à sa construction. Ce pont, sans parapets, a quinze pieds de largeur. Selon la tradition, son architecte se nommait *Teufel*, ce qui signifie Diable : il était du canton de Lucerne, et sa famille existe encore, avec le même nom ; mais notre guide, vrai croyant, nous conta l'opinion reçue, et selon lui la plus certaine. « Le diable, toujours aux aguets pour étendre son empire, promit de mettre la main à l'œuvre, à condition que la première créature qui passerait le pont lui appartiendrait. L'accord fut conclu, et le pont fini ; les Suisses, plus rusés que le diable, se firent précéder d'un chien, ce qui irrita si fort cet ennemi du genre humain, qu'il voulut lancer un rocher contre le pont pour l'écraser ; mais un saint, qui apparut, lui ordonna d'abandonner ces lieux à l'instant même. »

Le narrateur, pour confirmer son récit, nous montra, auprès du village de Gestinen, les griffes du diable encore empreintes sur le rocher qu'il avait voulu lancer. « Mon ami, lui dit milord, je crois d'autant plus facilement ton histoire, qu'il n'y a rien de si commun que de voir les griffes du diable imprimées sur les pas et les actions des hommes. »

Les Alpes ont plusieurs ponts, que les bonnes gens attribuent également au diable. Ces ponts ont environ deux siècles d'antiquité, et datent de l'époque qui a suivi les victoires de la liberté.

Sur notre route, nous rencontrâmes un curé qui nous parut avoir de l'instruction et du jugement ; mais semblable à ce fou qui, après avoir parlé raisonnablement sur plusieurs objets, finit par se déclarer le Père Éternel, notre curé nous dit gravement, au sujet du pont, que le diable, qui est un pur esprit, ne pouvait être l'auteur d'un édifice matériel, mais qu'il était l'ouvrage des enfans du diable. Ce bon curé croyait qu'un pur esprit pouvait faire des enfans et non des ponts.

Enfin, nous arrivâmes à Altorf ; il était temps : nous y trouvâmes l'été, sa douceur et ses richesses, des fruits suspendus aux arbres, et des vignes chargées de raisins qui tapissaient les murs des maisons.

Altorf est dans une plaine très jolie, quoique dans un enfoncement. Cette ville, voisine de la Reusse, est à une lieue du lac de Lucerne. On voit devant ses murs un bassin ovale, formé par des montagnes boisées et embellies par la culture : les toits des maisons sont chargés de grosses pierres pour les assurer contre l'impétuosité des vents qui désolent ce canton.

C'est sur la place du marché d'Altorf qu'en 1307, au milieu d'un peuple immense, Tell décocha le trait qui abattit la pomme sur la tête de son fils : on a élevé une tour, à l'endroit même où fut plantée la perche à laquelle était lié le fils de Tell. Des peintures grossières représentent cette action : la flèche part, Tell tressaille, ses bras se roidissent. Les yeux fixes, la bouche béante, il est im-

plus favorisées de la nature, on compte huit cents hommes par lieue carrée, et le sol ingrat de la Suisse en porte plus de mille.

mobile. Sur une autre face de la tour, Tell, après s'être élancé de la barque, la repousse du pied au milieu des flots; et dans un troisième tableau, le bailli tombe mort, percé par la flèche de ce moderne Brutus. A l'autre extrémité de la place existe une colonne, surmontée de la statue en pierre de ce héros, conduisant par la main son fils à la perche fatale : le père a l'arbalete sur l'épaule, le fils tient à la main la pomme qui doit être mise sur sa tête.

Le canton de Glaris est un des plus pittoresques de la Suisse : il a dix lieues d'étendue. C'est un très beau vallon qui s'élève en amphithéâtre jusqu'à des pâturages magnifiques, couronnés de neiges et de glaces. Le lait des vaches qui paissent au pied de ces montagnes fournit ces fromages si renommés, appelés *schabecygre* ou *chapsigre*, fromage vert, composé avec le seret du lait, et des herbes odoriférantes, communes dans ce canton, et rares dans le reste de la Suisse. Le principal ingrédient qui lui donne son parfum est le *trifolium odoratum*, ou le mélilot odorant. C'est avec ses feuilles sèches que se pétrit la partie séreuse du lait. Ce fromage est aromatique et très salutaire : on en fait un commerce considérable, de même que du thé suisse que les bergers composent. On dit que la quantité de bestiaux qui peuplent les montagnes de Glaris surpasse celle des habitans. Ses hauteurs glacées sont l'asile des chamois qui, fortifiés dans leur retraite, bravent les chasseurs les plus intrépides.

Les maisons de Glaris ont trois et quatre étages; sa grande rue est d'un quart de lieue de longueur; la ville est traversée par le Lintz, rivière considérable qui a un pont de quatre-vingts pieds de long, et d'une seule arche.

Les riches prairies de ce canton, les villages, les bourgs qui se succèdent, les hautes Alpes qui les environnent, présentent au voyageur un tableau intéressant et très curieux. Mais l'âpreté du climat, les pluies abondantes, les glaces, les amas de rochers, les précipices, les avalanches, les éboulemens de terre, la chute des rochers, les grêles fréquentes, tout nous prouve

Que la nature vend ce qu'on croit qu'elle donne.

En approchant d'Appenzel, à la lueur du crépuscule, nous marchions en silence. J'ai observé qu'à l'arrivée de la nuit, les voyageurs tombent dans une rêverie qui suspend toute conversation, soit par l'impression de tristesse que la cessation du jour fait sur l'âme, soit que, moins distraite dans ce moment par les objets extérieurs, elle trouve quelque douceur à se replier sur elle-même, à s'abandonner à ses projets, à se nourrir de ses illusions.

Quel bon esprit ne bat pas la campagne?

Chacun de nous rêvait, bâtissait ses châteaux, lorsque, tout à coup, nous fûmes éveillés par les voix de trois jeunes filles qui chantaient d'antiques couplets : le son de la cornemuse et de la musette s'unissait à leurs voix. Ce charmant concert, au commencement de la nuit, au milieu de la solitude et du silence de la nature, nous causa une émotion plus vive, plus touchante, que le plus beau morceau de musique de l'Opéra de Paris. Nous prêtâmes une oreille attentive : les chants cessaient par intervalle, et recommençaient bientôt sur la même mesure. Nous nous approchâmes de ces sirènes des montagnes : elles étaient entourées d'hommes de tous les âges. Nous fûmes accueillis avec cordialité; nous priâmes les chanteuses de recommencer leurs chansons, ce qu'elles firent de très bonne grâce. Ce concert était d'usage dans les beaux jours de l'été, s'exécutait toujours à la même heure et au même lieu : il durait jusqu'à l'heure de leur sommeil; après quoi, chacun regagnait sa demeure.

Le petit pays d'Appenzel offre une masse d'énormes collines et de montagnes qui s'élève en amphithéâtre. Son climat est froid et très variable; mais l'été, ce canton devient la vallée de Tempé, par la fraîcheur de ses eaux, la richesse de ses pâturages, l'excellente qualité du lait, du miel, et la magnificence des points de vue. Les sources abondantes et salutaires de ses eaux y attirent quantité d'habitans de la Suisse, qui viennent y puiser la vigueur et la santé. Dans ce pays, on rencontre presque à chaque pas des sources jaillissantes, ou des ruisseaux qui coulent le long des rochers. Il en est de même dans presque toute la Suisse, où l'on voit avec plaisir, à côté d'une cabane, une fontaine ordinairement ombragée par de beaux arbres : c'était le vœu d'Horace :

Hoc erat in votis. Modus agri non ita magnus,
Hortus ubi et tecto vicinus aquæ fons.

Les eaux de ces fontaines coulent dans des rigoles qui vont arroser des prairies. Il y a dans quelques maisons de campagne, et sur chaque place, dans les villes, des fontaines ornées de colonnes, de bassins de pierre et de marbre, souvent sculptés. Dans les villages, ces bassins sont de bois.

Cette vallée, d'où sont exilés Bacchus, Cérès et Pomone, qui ne produit pas même des pommes de terre, est pourtant chargée, jusqu'au sommet des montagnes, d'une foule de maisons qui semblent ne former qu'un village continu. Dans une étendue de soixante lieues, occupée par des glaciers, des rocs escarpés, des ravins, des précipices, on compte une population de cinquante-cinq mille habitans, ce qui revient à dix-sept cents par lieue carrée. Ni les riches plaines du Milanais, ni les plus belles contrées de France, ni le sol des Provinces-Unies, vivifiées par un commerce immense, n'offrent une telle population.

Cependant ce canton ne contient que deux ou trois bourgs et un petit nombre de villages. Les autres paroisses sont formées par des maisons isolées, qui sont vastes, carrées, élevées, solides et propres. Appenzel est un grand bourg, dont la plupart des maisons sont peintes. Les montagnes qui le cernent semblent le séparer du reste de la terre. Les habitans sont bien vêtus, bien logés, bien nourris : les auberges excellentes : nous y vîmes des paysanes avec de petits galons d'or et d'argent à leurs corsets; d'autres galonnent tout leur vêtement; elles portent des chainettes, des rosettes d'argent : des paysans même ornent leurs habits de boutons d'orfévrerie. Enfin, nous avons vu des sonnettes d'argent de la valeur de cinquante écus suspendues au cou de leurs vaches favorites.

Les Appenzelais ont un caractère franc, honnête, un sens droit, un esprit vif et prompt en reparties. L'un d'eux fit rougir Blanche et l'embarrassa beaucoup; il la tutoyait; c'est leur usage avec les étrangers. Les distinctions de rang, les idees de supériorité les révoltent. Les hommes s'exercent à la lutte, à la course, à lancer des pierres pesantes : ils jouent d'une espèce de luth et du cor des Alpes.

Ce pays est le berceau de cette musique alpestre, ap-

pelée le *ranz des Suisses*. A table, ils saluent avant de boire et après avoir bu, ils restent la tête découverte pendant qu'ils boivent, ainsi que celui qui est salué. Ce peuple est charitable et pieux : nous avons vu souvent sur notre chemin des Appenzelais qui récitaient en commun des prières ou le chapelet. La prière précède toujours le repas. A l'*Angelus*, tous prient; quelques-uns fléchissent les genoux. A la porte de chaque maison on trouve un bénitier, ou les passans prennent de l'eau bénite. Un beau vieillard, orné d'une longue barbe, nous assura qu'il existait, à une lieue d'Appenzel, une fontaine dédiée à saint Jacques, dont l'eau bouillonne le jour de la fête du saint. Nous lui laissâmes une erreur qui lui était chère.

La richesse de ce canton est le produit de son bétail, de son lait, beurre, fromage, de la filature du lin et du coton. de l'exploitation du salpêtre, qui est une branche considérable de son commerce. Les étables sont bâties sur des billots de bois de deux pieds de hauteur. Sous cette étable, on pratique une fosse que l'on remplit d'une terre graveleuse qui, continuellement imprégnée de l'urine des bestiaux, et exposée à l'air libre, se trouve, au bout de deux ans, suffisamment chargée de nitre pour être lessivée avec succès.

C'est dans ces cantons agrestes que nos politiques, nos législateurs devraient étudier l'art de rendre les hommes heureux. C'est ici que l'on prend en pitié la folie de ces ambitieux qui n'aspirent qu'à reculer les bornes d'un empire. Insensés! plus votre empire est vaste, plus mal il est gouverné, moins les citoyens se chérissent, moins il y a de patrie, plus les fortunes sont inégales, les mœurs corrompues, les orages fréquens, l'avarice, la cupidité enflammées, l'oisiveté et le vice en honneur.

Parlons, en finissant, de deux vertus qui caractérisent la Suisse : la bienfaisance et l'humanité. Deux causes peuvent leur inspirer ces vertus : la sécurité d'une nourriture abondante, et les désastres fréquens causés par les orages, les avalanches et la chute des rochers.

Non ignara malis, miseris succurrere disco....

Voilà pourquoi il faut chercher l'humanité dans la cabane du pauvre, et non dans le palais des riches. Mais, dira-t-on, les gens riches ouvrent parfois leur bourse à l'indigence : d'accord; mais presque toujours sans humanité. Incapables de se soumettre à la moindre privation, ils laissent échapper quelques filets d'eaux inutiles dans les terres de leurs voisins. L'homme véritablement humain et généreux est celui qui, parcimonieux pour lui-même, fait des économies pour subvenir aux besoins des nécessiteux. Mais on peut dire de ces hommes-là :

Rari nantes in gurgite vasto.

Sur ce, mon aimable tante, je baise respectueusement vos mains si bienfaisantes.

LETTRE LXXIX.

ADOLPHE A SA TANTE.

Description du mont Saint-Bernard. Anecdote d'un capitaine danois.

J'ai promis *alla mia vezzoza zia*, de la mener sur le mont Saint-Bernard, sans lui faire quitter son grand fauteuil de maroquin vert. *Presto*, *andiamo* : c'est milord qui est notre guide et notre *cicerone*, ou, pour m'expliquer moins métaphoriquement, c'est lui que je copie, ou ses mémoires qu'il a bien voulu me prêter.

La chaîne des montagnes où se trouve le mont Saint-Bernard s'appelait autrefois les Alpes-Pennines, ou le mont Jupiter; et par corruption, le mont de Joux, parce qu'il y avait un temple de ce dieu, dont on voit encore quelques vestiges. On a trouvé dans les fouilles, des inscriptions, des instrumens pour les sacrifices quantité de médailles et de petites statues.

La maison qui sert d'hospice était fort riche, lorsqu'elle appartenait à la Savoie; mais depuis qu'elle lui a été enlevée, elle ne peut subvenir à ses dépenses que par les aumônes. La France lui donne un louis d'or par jour. L'église est fort propre et bien décorée. Cent vaches et plus, qui paissent au bas de la montagne, lui fournissent du lait, du beurre, du fromage, et suffisent à peine à sa consommation. Trente chevaux ne sont occupés pendant quatre mois de l'été, qu'à transporter du bois qu'on va chercher à six lieues. On ne les nourrit qu'avec du pain, parce qu'il est plus aisé à transporter que le fourrage. Les chiens ou dogues, qui vont avec les domestiques à la découverte des voyageurs, ont une sagacité, un instinct merveilleux. Non-seulement leur odorat leur fait éventer les voyageurs à une distance considérable; mais ils les saisissent par leurs vêtemens sans leur faire aucun mal, les tirent du côté de l'hospice, les aident à marcher, et leur font apercevoir qu'ils ont au cou de petites bouteilles d'eau-de-vie destinées pour eux. Ils ont sauvé dernièrement le trésor du couvent. Trente brigands s'y étaient rendus par pelotons. Les religieux les accueillirent de leur mieux ; mais ces coquins, s'étant réunis, sommèrent le supérieur de leur remettre sur-le-champ tout l'argent de la maison. Ce religieux ne perd point la tête ; il leur répond avec douceur qu'il n'aurait pas dû s'attendre à un pareil traitement, après la manière affectueuse et honnête avec laquelle il les avait reçus. Les brigands furent impitoyables. Alors le supérieur leur dit : « Puisque vous l'exigez absolument, je vais vous conduire à la caisse du monastère. » Ceux-ci le suivent; il ouvre une porte : c'était la loge des dogues qui, à sa voix, s'élancent sur ces scélérats, déchirent les uns, étranglent les autres, et mirent tout le reste en fuite [1].

Douze religieux desservent ce temple consacré à l'humanité. Ils sont accablés de travaux journaliers; on les voit en sentinelle au haut des rochers, promenant tout à l'entour leurs regards inquiets pour découvrir des malheureux, et voler à leur secours. Mais c'est dans le mauvais temps que redoublent leur zèle et leur activité. A la chute des neiges, ils déblaient les chemins, accourent au moindre bruit. Si une avalanche menace, tombe, ils brave le danger, pour sauver la vie à quelque voyageur. Enfin, ce sont des êtres dévoués à l'humanité, et les vrais bienfaiteurs des hommes

Pendant les beaux jours, leurs travaux journaliers sont l'approvisionnement de la maison ; le bois, la farine, le fromage, le vin, le fourrage, tout cela est importé de fort loin. Mais le printemps et l'hiver sont pour eux les saisons des fatigues et des dangers. Depuis le mois de novembre jusqu'au moins de mai, un domestique de confiance, nommé le *marronier*, va au-devant des voya-

[1] Malheureusement ces chiens, qui étaient d'une taille extraordinaire, ont tous péri victimes de leur zèle et de leur courage.

geurs jusqu'à la moitié de la descente, escorté d'un ou deux grands chiens, dressés à connaître le chemin sous les neiges, et à découvrir les malheureux qui ont pu s'égarer. Les religieux mêmes volent à leur secours, quand le marronier seul ne peut suffire; ils les soutiennent, les conduisent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules : souvent ces voyageurs sont enlevés de force, parce que, engourdis par le froid et épuisés de fatigue, ils veulent se reposer et dormir sur la neige. La seule violence peut les arracher à ce sommeil qui les conduirait à la congélation et à la mort. Lorsque ces religieux sont exposés à ces froids excessifs, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent avec eux, autrement les extrémités de leurs membres s'engourdissent et se gèlent sans qu'ils s'en doutent. Malgré leurs soins, presque tous les hivers, des hommes périssent ou arrivent à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces occasions; elles donnent, il est vrai pour un moment, de la chaleur et de l'activité; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie et d'un mortel épuisement. Lorsque l'on sait qu'il manque quelque voyageur, les religieux vont sonder les neiges avec de grandes perches; et par la résistance qu'ils éprouvent, ils jugent s'ils touchent un rocher ou un individu.

Le bâtiment de cet hospice est un carré long, bâti de pierres de roche; l'église, le réfectoire, et les chambres des pauvres sont au rez-de-chaussée : au-dessus on trouve le logement des religieux, et un grand nombre de chambres pour les voyageurs d'une certaine classe. A côté de l'hospice est une écurie, où un hospitalier vend ce qui est nécessaire pour la nourriture des bêtes de somme.

Cette maison a été fondée par Bernard de Menthon, originaire de Savoie, de famille noble. Il était archidiacre d'Aoste : sa vie simple et retirée, son humilité, sa piété, sa douceur, sa charité, lui avaient mérité la plus grande vénération. Il existait en 962 : c'est depuis cette époque que cette maison s'appelle le mont Saint-Bernard. L'aspect de ce mont, quoique très sauvage, offre des agrémens dans la belle saison. Le bâtiment domine un lac d'une demi-lieue de tour; en hiver, il est gelé jusqu'au fond, et le chemin le traverse. Souvent les neiges s'élèvent jusqu'au toit du couvent; et quand elles s'ébranlent, elles chassent l'air avec tant d'impétuosité, qu'il soulève les portes. Plusieurs religieux ont péri par les avalanches.

Le froid, sur cette hauteur, qui est de mille deux cent quarante toises au-dessus de la Méditerranée, est très vif; le mètre y descend, dans l'hiver, de dix-huit à dix-neuf degrés au-dessous de la glace, et quelquefois, mais pour peu de temps, jusqu'à vingt et vingt-deux. On a vu, le 1er août, en 1767, à une heure après midi, le thermomètre en plein air au-dessous de zéro, et tous les environs du couvent couverts de glaces nouvelles. Les jardins des religieux, situés sur de petits terre-pleins, entre les rochers les mieux abrités, produisent avec peine, à la fin d'août, quelques laitues et des choux de la plus petite espèce, que les religieux cultivent plutôt pour leur amusement que pour l'utilité (69). Des hivers de huit mois font, de ce séjour, une solitude triste et effrayante : ajoutez-y l'ennui, éternel habitant de ces régions, les rhumatismes, la goutte, les fluxions de poitrine, et l'on verra que la religion seule peut commander aux hommes de pareils sacrifices.

« A une lieue du couvent, on trouve deux petits bâtimens voûtés qui portent le nom d'*hôpital*. L'un sert d'asile aux voyageurs; le maronier ou l'hospitalier y vient fréquemment, et surtout à l'entrée de la nuit, au-devant des voyageurs, et y laisse, en se retirant, du pain, du vin et du fromage. L'autre bâtiment est destiné à recevoir les corps de ceux qui ont péri; on les y dépose avec tous leurs vêtemens : l'air y est si froid que les cadavres restent long-temps sans être défigurés; on en a vu de reconnaissables au bout de deux ans. Le passage du mont Saint-Bernard est très fréquenté : toutes les années sept à huit mille personnes le traversent. Je m'y suis trouvé avec cinq cent soixante-un voyageurs; il a fallu, pour notre subsistance, quatre bœufs, vingt moutons, et trois sacs de blé.

« Les avalanches y sont très fréquentes. Malgré le silence qu'on observe en marchant, elles partent, me disait le prieur, comme un coup de tonnerre, surprennent les voyageurs, les précipitent, ou les ensevelissent, et souvent, semblables à la foudre; elles étouffent un homme sans le toucher, par la seule pression de l'air qui leur coupe la respiration. Il y a quatre ans, ajouta-t-il, que des voyageurs, dans la mauvaise saison, arrivèrent sur le soir au couvent. Le temps ne nous paraissant pas favorable, nous les retînmes quarante-huit heures dans l'hospice. Le troisième jour, le ciel semblait s'éclaircir; ils voulurent partir, malgré nos instances et nos conseils dictés par l'expérience. Voyant nos efforts inutiles, nous les fîmes accompagner par nos domestiques. Pour entrer dans le val d'Aoste, il faut passer à côté du lac situé sur la montagne, à une petite distance du couvent. Ils en prirent le chemin vers les neuf heures du matin, sans même attendre les guides. Dans ces sortes de voyages, on doit se tenir près les uns des autres, pour mieux résister aux avalanches, et s'entr'aider à surmonter les neiges; mais leur impatience leur fit négliger cette précaution. A peine nous avaient-ils quittés, qu'une avalanche partit comme l'éclair, et les fit disparaître entièrement. Au bruit de sa chute, j'ouvre ma fenêtre, je jette les yeux sur le lac, et, n'apercevant plus nos hôtes, je conjecture qu'ils ont été engloutis par l'avalanche. Je répands l'alarme dans la maison; nous nous assemblons, nous nous armons de longues perches, et bravant le danger, chacun se précipite sur la neige. Enfin, après des peines excessives, nous eûmes le bonheur de les sauver tous, à l'exception de trois. Nous les rapportâmes à l'hospice, et nos soins les rappelèrent à la vie. Nous ne retrouvâmes les corps des autres, que deux mois après, à la fonte des neiges. C'est sur cette route que les malheureux bergers, surpris par le mauvais temps, sont obligés de se creuser des tanières de la grandeur de leur corps; ils y entrent par les pieds en reculant, et s'y tiennent couchés sur le ventre, après avoir fermé l'entrée avec une plaque de pierre, percée d'un petit trou au travers duquel ils veillent sur leurs troupeaux.

« Lorsque ce père eut fini son récit, je lui racontai, continua milord, une histoire analogue à la sienne, aussi touchante, aussi effrayante, arrivée à un capitaine danois, nommé Munck, pendant l'hiver de 1719 à 1720. C'est le premier qui ait osé pénétrer dans la baie d'Hudson. Il cherchait un passage, par cette baie, à la mer du Sud; il s'avança avec deux vaisseaux jusqu'au soixante-troizième degré

vingt minutes. Arrêté par les glaces au 7 septembre, il fut obligé de passer l'hiver dans un port qu'il rencontra, à l'embouchure d'une rivière parsemée de rochers. Il descendit à terre, et s'enfonça de trois ou quatre lieues dans le pays, pour le reconnaître. Il trouva des traces d'hommes, mais il n'en vit aucun : ce qui lui fit présumer que les habitans s'étaient retirés à l'approche de l'hiver, et qu'ils n'avaient point de demeure fixe. Il rapporta seulement de cette course beaucoup de gibier, dont il fit une ample provision pour l'hiver, qu'il se détermina à passer dans ce lieu sauvage. Il y éprouva les rigueurs les plus affreuses ; toutes les liqueurs, l'eau-de-vie même, se gelèrent entièrement, et brisèrent les tonneaux : les maladies, et surtout le scorbut, se mirent dans les équipages des vaisseaux, dont l'un était de quarante-huit hommes, l'autre de seize. Dénués de tout secours, la mort les frappa successivement presque tous. Au mois de mai, les survivans sentirent augmenter leurs douleurs ; la disette se joignit à tant de maux ; les forces manquaient aux plus résolus pour tuer les animaux qui se présentaient. Munck lui-même était seul dans sa hutte, si accablé qu'il n'attendait plus que la mort. Un instant de courage l'en fit sortir : il se traîna vers ses compagnons ; il n'en trouva que deux encore en vie, mais pâles, exténués, faute de nourriture, et couchés dans leurs tanières. Ils s'embrassent, les yeux mouillés de larmes ; ensuite ils s'encouragent réciproquement, fouillent sous la neige, trouvent des racines et des herbes, qui soutiennent leur débile existence. Fortifiés par cette nourriture, ils vont à la chasse et à la pêche. Ces alimens et une température plus douce leur firent attendre que la belle saison leur permit de tenter les hasards de la mer pour regagner leur patrie. Ils abandonnèrent leurs vaisseaux, se mirent dans une chaloupe, et passèrent, non sans de grands efforts, à travers les glaces, pour regagner l'Océan, où ils trouvèrent les vents et les tempêtes qui les jetèrent, après mille périls, dans un port de Norwége. Tant de dangers et de malheurs n'avaient point découragé l'intrépide Munck : il allait tenter la même entreprise ; ses vaisseaux étaient armés. Il va prendre congé du roi de Dannemark, qui, lui rappelant sa première aventure, semblait lui en imputer la faute. Munck, indigné, répond un peu trop vivement : le monarque le repousse avec sa canne. Outré de l'affront qu'il venait de recevoir, cet infortuné marin alla se mettre au lit, où il mourut de désespoir. »

« J'ai, dit alors le religieux, la relation d'un événement terrible et presque miraculeux, causé par une avalanche. Ce livre intéressant est écrit en italien, et je puis vous le faire lire. » Milord proposa au père de le lui vendre ; celui-ci lui en fit présent, et milord ne fut pas ingrat. Comme cette anecdote peut intéresser la curiosité d'une femme philosophe et sensible, je vous en ferai l'extrait ; car l'histoire est longuement et savamment contée, et je le joindrai à cette lettre.

Mais ne descendons point du sommet des Alpes, séjour des vents, des tempêtes et des frimas, *sans donner gloire*, comme le dit David, *à celui qui fait de si grandes choses*, et sans ajouter quelques petites réflexions sur ces montagnes.

Les Alpes augmentent beaucoup la surface de la Suisse, puisqu'elle peut contenir et nourrir, dans un petit espace, un plus grand nombre d'hommes et de bestiaux que ne le pourrait le même terrain dans une surface plane. La diversité des vallées, des collines et des montagnes, récrée l'œil du voyageur, que fatigue l'uniformité d'une plaine immense. Quels tableaux pour un peintre, ou pour les enfans d'Apollon !

« Sur le sommet du Saint-Gothard, dit l'immortel Haller, quand les premiers rayons du soleil dorent les pointes de ces rochers, et qu'un de ses regards dissipe les brouillards, on découvre le spectacle le plus superbe de la nature. A travers les vapeurs d'un nuage léger, l'œil embrasse le vaste tableau de plusieurs peuples, le mélange ravissant de montagnes, de lacs, de rochers. Une montagne chauve revêt ses précipices d'une glace éternelle, qui, semblable au cristal, renvoie les rayons du soleil ; la chaleur brûlante de la canicule fait de vains efforts contre elle. Une autre se couvre de pâturages abondans ; sa pente insensible brille par l'éclat des blés qui mûrissent, et ses coteaux sont couverts de mille troupeaux. — Là, une montagne escarpée est taillée en précipices aussi rapides que des murs : un torrent y passe avec fureur entre les rochers ; une chute suit l'autre chute ; ses flots irrités s'élancent avec une force impétueuse ; l'eau se disperse, un arc-en-ciel brille à travers ses gouttes légères, et la vallée s'abreuve d'une rosée continuelle. Le voyageur voit avec surprise des rivières qui, sortant des nues, forment elles-mêmes des nuages et coulent dans les airs. Ce sont ces monts qui produisent les rivières, par les eaux réunies des glaces liquéfiées, des neiges fondues, et des pluies que versent les nuages. Les glaces empêchent l'évaporation des parties aqueuses que ces monts renferment ; il s'élève de leur sein des exhalaisons chaudes qui fondent le dessous des glaces, et y forment d'inépuisables réservoirs. Ces Alpes, ces glaciers réparent pour nous et pour l'Europe entière ce que des temps trop secs et trop chauds enlèvent, par l'évaporation, aux besoins de la végétation et de la vie. »

M. Haller, après avoir fait l'énumération des bienfaits de la nature dont jouissent les montagnards, loue la sage modération qui empêche les Suisses de creuser les mines qui renferment des métaux. « Les eaux, dit-il, roulent un sable d'or ; le berger voit ces trésors à ses pieds, et les laisse couler ; l'agriculteur sensé et laborieux trouve des richesses suffisantes dans le champ qu'il cultive. Enfin, s'écrie-t-il, c'est à nos Alpes que nous devons la santé, le plus précieux de tous les biens. L'air y est sans cesse agité ; le soleil y attire moins de vapeurs que dans les vallées ; des courans perpétuels empêchent la stagnation, la corruption de l'air, et le purifient. »

Extrait de la Relation d'un désastre arrivé dans les montagnes du Piémont, par la chute des avalanches.

Cet extrait est tiré d'un ouvrage écrit en italien par Ignace Somis, professeur de médecine à l'université royale de Turin.

« L'année 1755, il tomba à Turin, dans les mois de février et de mars, des pluies très abondantes. La pluie de la plaine est de la neige sur les montagnes. Les vallées d'Aoste et de Suze en furent couvertes ; plus de deux cents personnes y périrent. Un village, nommé en italien *Bergemoletto*, a rendu son nom mémorable par l'existence de quatre femmes ensevelies pendant trente-sept jours sous quarante-deux pieds de neige.

« Bergemoletto, situé entre les montagnes du Piémont et du Dauphiné, est l'assemblage d'environ cinq cent

cinquante habitans, montagnards vigoureux, brillans d'embonpoint, heureux et satisfaits de leur sort, malgré les privations du luxe et des commodités des villes, ou peut-être parce qu'ils en étaient privés. La neige commença à tomber chez eux, les premiers jours de mars, et redoubla avec tant de furie depuis le 16 jusqu'au 19, que les habitans tremblèrent pour leurs maisons, bâties de pierres liées avec de la terre. Non loin de l'église était la maison de Joseph Roscia, homme de cinquante ans, époux d'une nommée Marie, parvenue à son huitième lustre : ils avaient deux fils, l'un âgé de quinze ans, l'autre de cinq. Le 19 mars; lorsque la neige tombait à grands flocons, le père et le fils aîné montèrent sur le toit de leur logis, pour balayer la neige et en diminuer le poids. Le curé, son voisin, sortit dans ce moment de chez lui pour aller à l'église faire sonner la messe : tout à coup il entend un bruit sourd qui partait du sommet de la montagne; il tourne la tête, et voit rouler deux avalanches vers le village. Il crie soudain à Joseph Roscia de descendre du toit, et de se sauver au plus vite; lui-même court se réfugier dans sa maison. Les deux avalanches se réunirent dans leur course, s'étendirent dans un grand espace, mais n'arrivèrent pas jusqu'au village. Joseph Roscia, averti par les cris du curé, se hâte de descendre, et, tout effrayé, il s'enfuit avec son fils vers l'église. A peine a-t-il fait quarante pas, que son fils se laisse tomber : Joseph s'arrête pour le relever; il tourne la tête, et ne voit plus, au lieu de son habitation et de celles de ses voisins, qu'un immense volume de neige, sans aucun vestige de chemin ou apparence de maisons.

Le malheureux Joseph, songeant alors à sa femme, à sa famille, au petit bien qu'il avait amassé avec tant de peine, et voyant tout perdu, s'évanouit de douleur : son jeune fils le rappelle à la vie, et l'aide ensuite à monter sur cet amas de neige qui avait englouti sa demeure et sa femme, pour aller se réfugier dans la maison d'Esprit Roscia, son ami, éloignée de cent pas.

« Pendant que Joseph était sur le toit de sa maison, sa femme le regardait balayer, en attendant que la cloche sonnât pour la messe; elle était devant leur étable, avec le petit Antoine son fils, sa belle-sœur Anne, et sa fille Marguerite. Cette malheureuse épouse songeait à rentrer dans sa maison pour allumer du feu, et faire chauffer une chemise à son mari, trempé de sueur, lorsqu'elle entendit les cris du curé et un horrible bruit sur la montagne. Saisie de peur, elle entra précipitamment avec sa famille dans l'étable, et en ferma la porte. Ce fut très à propos; car ce grand fracas était produit par une seconde avalanche qui tomba sur le village : d'autres survinrent, et achevèrent sa ruine. La neige s'éleva à quarante-deux pieds, et occupa un espace de quatre cent vingt-sept pieds de Paris en longueur, et de quatre-vingt-quatorze en largeur. L'église et quelques maisons éparses échappèrent seules à ce fléau; trente maisons étaient englouties, et vingt-deux personnes avaient disparu, parmi lesquelles était le bon prêtre, depuis quarante ans pasteur du village.

« Le bruit de cet accident déplorable se répandit bientôt dans le voisinage, et plus de trois cents personnes accoururent pour secourir les malheureux habitans, et les aider, s'il était possible, à déterrer leurs maisons et leurs parens ensevelis sous la neige. Joseph Roscia, soit par une suite de son évanouissement, soit accablé de l'excès de sa douleur, resta cinq jours sans pouvoir rien faire. Les travaux furent inutiles; la profondeur de l'avalanche, et la neige qui continuait à tomber, empêchèrent les travailleurs de rien découvrir : ils abandonnèrent l'ouvrage et s'en retournèrent chez eux. Joseph Roscia resta avec ses deux beaux-frères, Antoine et Joseph Bruno, qui étaient venus de Delmonte à son secours. Ils continuèrent encore leurs recherches pendant quelques jours; mais, voyant l'inutilité de leurs efforts, ils décidèrent d'attendre que le retours du printemps eût fait fondre la neige. Ils n'espéraient plus sauver leur famille, mais ils voulaient retirer une partie du bien de l'infortuné Joseph, et faire enterrer leurs malheureux parens. Sur la fin de mars, le temps changea; un vent doux tempéra la rigueur du froid, et commença la fonte des neiges : la vallée de Bergemoletto peu à peu se dessina, et reprit sa forme première; la température surtout fut très adoucie au 18 avril. Alors les habitans voyant le temps favorable pour retrouver leurs maisons et leurs parens, se remirent à l'ouvrage : armés de pioches, ils se frayaient un passage dans la neige, et la perçaient avec de longues perches pour sonder le terrain. La première maison qu'ils découvrirent fut celle de Louis Roscia, qu'ils trouvèrent mort à côté de son fils. Dans une autre maison, on exhuma le cadavre du bon pasteur; il avait un chapelet à la main, les deux grosses poutres sur le dos. Joseph Roscia, animé par ses découvertes, redoubla d'efforts et d'ardeur pour retrouver son logis; heureusement l'haleine du printemps amollissait la neige de plus en plus : il travaillait seul avec son fils; la nuit suspendait leurs travaux. Le 25 d'avril, quand ils étaient à l'ouvrage, ils virent arriver Joseph et Antoine Bruno, qui, avertis par un songe, venaient partager leurs fatigues. Antoine avait vu dans la nuit Anne-Marie, sa sœur, le visage teint de la pâleur de la mort, qui lui disait d'une voix languissante : « Mon cher frère, quoique tout le monde me croie morte, Dieu m'a conservé la vie. Ne m'abandonne pas; viens me délivrer de l'horrible situation où je suis. » A ce discours, à cette apparition, Antoine s'éveille, palpitant de douleur et d'effroi; il appelle son frère, et lui raconte son rêve. Persuadés l'un et l'autre que cette vision était un avis du Ciel, que leur sœur vivait encore, ils partirent à la pointe du jour pour aller joindre son mari; ils se mettent au travail, bêchent, écartent la neige, creusent. Enfin, à dix heures du matin, ils découvrent la maison de Joseph Roscia; mais nul cadavre n'y était : ils imaginent alors que ces malheureuses femmes seraient dans l'étable. Ils en connaissaient la position; ils y vont, travaillent de nouveau, percent la neige avec une longue perche. Alors ils entendirent une voix faible et étouffée qui disait : « Mon cher mari! mon cher frère! secourez-nous, tirez-nous d'ici! » A ces cris touchans, ils s'arrêtent, frémissent de joie, leur courage et leurs travaux redoublent. A mesure qu'ils avançaient, la voix se faisait mieux entendre. Lorsqu'ils eurent ouvert un large passage dans la neige, Antoine y descendit, demanda qui était la personne qui leur parlait. Anne-Marie reconnut la voix de son frère, vivement émue et pleurant d'allégresse, elle répondit : « C'est moi, mon cher frère, qui suis ici avec ma belle-sœur et avec Marguerite. Dieu, dans sa miséricorde, nous a sauvées toutes les trois. » Alors Antoine cria à ses compagnons que sa sœur était retrouvée, qu'elle était encore vivante, ainsi que sa famille. A ces cris, le mari et Joseph Bruno, transportés, hors d'eux, élargissent l'ouverture, et descendent dans

l'étable. Le fils de Roscia, resté sur le bord, appelle tous les montagnards qui travaillaient aux environs pour découvrir leurs cabanes; ils accoururent. D'abord, on vit arriver en haut deux chèvres encore vivantes; ensuite parut Joseph Roscia, avec sa femme sur ses épaules : ses camarades lui tendirent les bras et l'enlevèrent; mais sitôt que cette malheureuse femme vit la lumière, elle sentit dans ses yeux de très vives douleurs, s'évanouit, et faillit de périr au moment de sa délivrance, par l'impression subite de l'air, dont elle avait été privée si long-temps. Son fils, dénué de tout secours, lui frotta le visage et les tempes avec de l'eau de neige. On profita de cet exemple pour prévenir un pareil accident pour les autres prisonnières; on leur couvrit le visage d'un voile épais, et on les transporta ainsi dans la maison du nommé Jean Arnaud, où, avec du vin, on rappela Anne-Marie de son évanouissement.

« De cette maison, on les alla coucher dans une étable chaude et obscure; on leur fit une soupe de farine de seigle avec du beurre; mais leur estomac se trouva d'abord surchargé : ce viscère, oisif pendant si long-temps, avait de la peine à reprendre ses fonctions; les sucs digestifs ayant perdu leur activité, et les fibres leurs ressorts, ne pouvaient plus triturer leurs alimens; elles respiraient même avec beaucoup de difficulté. Époux, frères, amis, empressés autour d'elles, leur prodiguaient tous leurs soins, les caresses les plus tendres. Le long jeûne, l'humidité, le froid, la même situation dans une crèche étroite, avaient tellement affaibli leurs corps et leurs jambes, qu'elles ne pouvaient rester un seul moment debout; la pâleur de leur visage inspirait l'effroi; leurs vêtemens étaient pourris; elles ne pouvaient même étendre leurs jambes, surtout les plus âgées : les jambes et les cuisses d'Anne-Marie enflèrent beaucoup. Un médecin de Demonté, bourg voisin, qui fut appelé le 27 avril, leur défendit de parler : car l'on accourait de toute part pour les voir et entendre les détails d'un événement qui tenait du prodige. Le docteur leur fit faire du bouillon de veau mêlé avec du lait de chèvre; elles en prenaient, de trois en trois heures, la quantité que leur estomac pouvait supporter : il leur faisait boire de l'eau très souvent, pour soulager la soif ardente qui les dévorait; tout ce qu'elles mettaient dans la bouche leur paraissait amer, et particulièrement l'eau : ce goût d'amertume ne cessa, chez les deux aînées, qu'au bout d'un mois. Le docteur leur fit donner d'un bon vin deux fois par jour. La jeune Marguerite ne garda le lit que pendant une semaine et reprit bientôt sa première santé; mais Anne ne put se lever de long-temps, et ne fut entièrement rétablie qu'au mois de juin. Depuis sa sortie, elle était restée cinq jours sans dormir, et le sixième, lorsqu'elle succomba au besoin du sommeil, des songes épouvantables l'éveillaient en sursaut; elle voyait sa belle-sœur et sa fille écrasées sous les ruines de l'étable; insensiblement, les songes s'évanouirent, et le douzième jour, pour la première fois, elle dormit pendant quatre heures de suite. Ses yeux ne pouvaient distinguer les objets qu'avec peine; ils les voyaient doubles.

« Mais passons au détail tout aussi intéressant de la situation, du genre de vie de ces femmes pendant leur séjour dans cette tombe, où elles étaient ensevelies vivantes.

« Elles y trouvèrent, en entrant, six chèvres, dont quatre disparurent, une ânesse et quelques poules. Dans un coin de cette étable était un petit réduit où l'on renfermait des provisions de bouche; il y avait un lit : c'était un asile quand le mauvais temps empêchait d'aller à la maison, éloignée de cent pas. À peine ces femmes furent dans cette étable, qu'elles entendirent sur leurs têtes un bruit affreux, sentirent une poutre du toit s'écrouler, et se virent tout à coup enveloppées de la nuit la plus noire. Elles comprirent que l'avalanche se précipitait sur elles; frappées de terreur, pâles d'effroi, elles restaient muettes et immobiles. Cependant elles écoutaient, attentives au moindre bruit; mais un silence profond avait succédé à cet horrible fracas. Anne ouvrit alors la porte de l'étable, pour voir si la fuite était possible; mais elle ne vit qu'une nuit profonde; elle avança la main, elle sentit une muraille de glace : elle dit à ses compagnes d'unir leur voix à la sienne pour appeler du secours; aussitôt toutes à la fois crient de toutes leurs forces qu'on vienne à leur secours, qu'elles étaient encore en vie; mais n'ayant aucune réponse, Anne alors ferma la porte. Elles marchèrent à tâtons dans l'étable et parvinrent à la crèche. Anne-Marie ouvrit l'avis de s'y retirer sur le foin, jusqu'à ce que la bonté divine eût pitié d'elles et finit leurs malheurs. Elles s'y tinrent accroupies, les jambes retirées et les genoux élevés. L'ânesse qui était attachée à la crèche se débattit avec tant de violence, qu'on fut obligé de la délier; elle alla donner contre un chaudron. À ce bruit, Anne conseilla de s'emparer de cet ustensile, qui pourrait servir à fondre la neige : elle alla le chercher en tâtonnant et le rapporta à la crèche.

« Ces infortunées restèrent quelques heures dans cette position, se flattant toujours que l'on viendrait les délivrer; mais quand elles virent que le temps s'écoulait, elles songèrent aux moyens de subsistance. Anne se rappela qu'elle avait dix-sept châtaignes dans sa poche, et que, deux jours auparavant, on avait apporté trente ou quarante petits pains dans le réduit attenant. Quelle abondance pour des malheureux condamnés à mourir de faim! À ce souvenir, elle quitte sa crèche et va, les mains en avant, chercher la porte de ce petit office. Elle ne put jamais la trouver; la voilà donc qui revient tristement à son poste. Cependant l'appétit se réveilla chez Anne-Marie et chez Anne; les deux plus jeunes avaient déjeuné; les deux belles-sœurs mangèrent chacune deux châtaignes, économisant les autres pour l'avenir. Afin de se désaltérer, elles firent fondre de la neige dans leurs mains et dans leur bouche; elles se mirent ensuite à prier Dieu, à implorer sa miséricorde. Après un long temps donné aux prières, s'imaginant que la nuit était venue, elles tâchèrent de s'endormir; mais le petit Antoine seul, dans l'âge heureux de l'imprévoyance, goûta les douceurs du sommeil; les autres passèrent une partie de la nuit à gémir, à prier, à s'encourager réciproquement. Quand elles supposèrent que le jour renaissait, leur espoir se fortifia; elles attendirent d'heure en heure le moment de leur délivrance. L'enfant demandant à manger, Anne lui donna trois châtaignes; elle en donna trois autres à sa belle-sœur, autant à Marguerite, et elle en garda quatre pour son compte.

« Au milieu des ténèbres qui les environnaient, le chant des poules fixa les époques du lever et du coucher du soleil : je ne sais si cette horloge était bien juste. La nuit suivante se passa comme la première; les deux aînées à prier Dieu, et les deux autres à dormir. Le lendemain, l'ânesse se fit entendre pour la dernière

fois; mais elles sentirent une joie bien vive à l'approche de deux chèvres qui vinrent les trouver : elles apportaient la manne du désert. On les caressa; on leur donna du foin : l'une de ces chèvres était pleine, mais l'autre avait du lait abondamment. Anne se rappela qu'il y avait sous sa crèche une écuelle destinée à recevoir le lait; elle la chercha et la trouva. La chevre donna un peu plus d'une livre de lait. Anne, interrogée comment elle faisait la distribution de ce lait, répondit avec ingénuité : « Je commençais par avoir de la charité pour moi; mais sans oublier les autres, j'en buvais ce que je croyais devoir suffire pour me soutenir. Ma belle-sœur avait la même discrétion et donnait le reste à Marguerite et au petit Antoine. »

« La troisième nuit fut semblable aux précédentes. Quel poids énorme que le temps pour ces infortunés! Quels étaient leurs vœux, leur agitation! « O mon cher mari! s'écriait Anne-Marie, pourquoi ne viens-tu pas délivrer ta femme, ta famille? » Après ces exclamations, elles se remettaient à prier Dieu.

« Le neuvième jour de leur demeure dans ce tombeau, calculé d'après le chant des poules, Anne-Marie voulut essayer encore une tentative pour avoir les pains enfermés dans la petite chambre. Quel bonheur! quelles riches provisions si on les trouvait! Elle marche lentement, touche tantôt un mur, tantôt des pierres détachées : elle sentit ensuite sous sa main une pièce de bois qui devait être la porte si désirée; elle la pousse, la secoue, tâche de l'enfoncer; la porte est inébranlable. Anne-Marie voulut alors, pour l'abattre, s'armer d'une fourche qui était dans la crèche; mais sa belle-sœur lui représenta le danger qu'il y aurait dans cet ébranlement qui pouvait entraîner la chute du toit et les faire écraser sous ses ruines. Ce conseil l'arrêta, et toutes ensemble elles décidèrent qu'il fallait se contenter, pour soutenir leur vie, du lait de la chèvre, leur fidèle nourrice.

« Il y avait dans cette étable un grenier dont l'ouverture était perpendiculaire à la crèche; elles pouvaient en se levant l'atteindre et enlever quelques poignées de foin. Au moyen de cette nouvelle ressource, la chèvre leur fournissait jusqu'à deux livres de lait par jour, ce qui, avec de l'eau de neige, pouvait suffire pour les empêcher de mourir d'inanition; mais elles furent bientôt tourmentées d'une soif ardente qu'elles tâchaient d'apaiser en mettant fréquemment de la neige dans la bouche. Quant au sommeil, Anne-Marie ne le goûta que trois fois pendant environ deux heures, dans le laps de trente-sept jours : ses compagnes furent plus heureuses et dormirent toutes les nuits.

« Mais un nouveau malheur acheva de les accabler. Le petit Antoine commença à pleurer, à se plaindre de vives douleurs d'estomac; sa mère, sa tante, tour à tour le prenaient dans leurs bras, le pressaient sur leur sein, le réchauffaient : la douleur s'apaisait quelquefois pour de courts intervalles, mais recommençait ensuite avec plus de violence. Le neuvième jour de la maladie, selon leur calcul, d'après le chant d'une poule qui survivait encore, l'enfant, déchiré par la douleur, poussa des cris lamentables. Quel supplice pour une mère! Elle l'embrassait, le couvrait de ses vêtemens, le réchauffait de son haleine; mais il touchait au terme de sa vie. Peu de temps avant d'expirer, il s'écria : « O mon père! il est peut-être mort sous la neige! » Sa mère répandait un torrent de larmes; il était déjà mort qu'elle l'entourait encore de ses bras. Anne-Marie lui enleva ce cadavre, et le porta dans un coin de l'étable. Cette mort fut le coup le plus terrible pour le cœur de cette triste famille.

« Cependant leurs souffrances augmentaient tous les jours; elles étaient transies de froid : leur position dans la crèche était extrêmement gênante, accroupies, les genoux élevés : la neige découlait sur elles goutte à goutte, les mouillait, les glaçait et pourrissait leurs vêtemens; l'odeur infecte de leurs excrémens, de celui des chèvres et des cadavres, leur soulevait le cœur; pour ne pas y succomber, elles prenaient de la neige, en mettaient sous le nez, dans la bouche; mais cette neige leur brûlait le palais. Ce qui achevait de les épouvanter et de les entraîner au désespoir, c'était de se voir abandonnées de l'univers, et de voir leur subsistance diminuer tous les jours. La chèvre, moins nourrie, donnait à peine une livre de lait, au lieu de deux : déjà le foin de la crèche était consommé, et celui qu'elles retiraient de l'ouverture du grenier, venait en petite quantité.

« Les chèvres, apprivoisées par l'habitude et la reconnaissance, s'étaient, pour ainsi dire, liées d'amitié avec leurs compagnes d'infortune : ces pauvres bêtes, en recevant leur nourriture, leur léchaient le visage et les mains. Anne, encouragée par cette familiarité, imagina de les faire monter sur ses épaules pour les faire arriver à la bouche du grenier. Que la nécessité est industrieuse! Les chèvres grimpèrent sur Anne, atteignirent le foin, et trouvèrent une pâture plus abondante.

« Bientôt ces animaux se passèrent du secours d'Anne, montèrent d'eux-mêmes sur le mur, et pourvurent ainsi à leur subsistance. Ce nouvel expédient rendit un peu de confiance à cette triste famille; cependant la faim cessa d'être le plus vif de leurs maux. Les premiers jours elles en avaient beaucoup souffert, mais heureusement leur estomac s'accoutuma à cette modique nourriture. Ce qui les tourmentait beaucoup plus, c'était la difficulté de respirer qui était devenue très grande; depuis les cinquième et sixième jours, elles sentaient sur la poitrine un poids intolérable : un surcroît de douleur était la vermine qui les dévorait, et l'eau qui leur tombait sur la tête. Dans cette situation affreuse, elles n'ont jamais perdu l'espérance; elles pensaient que, la neige fondant dans le mois d'avril, elles pourraient être secourues; elles croyaient entendre une voix intérieure qui leur disait : « Dieu ne vous abandonnera pas. » Anne fut la plus intrépide; elle encourageait et consolait les autres. Elle n'a pleuré qu'une fois : c'était en songeant que ses amies pouvaient périr les premières, et qu'elle se trouverait seule au milieu de leurs cadavres.

« La chèvre, qui était pleine, mit bas au commencement d'avril, et son lait fut un nouveau bienfait du ciel : on en tira de chaque chèvre une écuelle par jour; mais le foin diminua et le lait aussi.

« Enfin, pour terminer ce triste et long récit, un jour ces pauvres femmes crurent entendre un bruit lointain : c'était probablement le 20 avril, quand on découvrit le cadavre du curé dans la maison voisine de l'étable. A ce bruit, elles crièrent ensemble, de toutes leurs forces : « Au secours! au secours! » Mais le bruit cessa, et les laissa dans l'affliction. Cependant ce faible rayon d'espérance ranima leur ferveur; elles adressèrent à Dieu de nouvelles supplications. Quelques jours après, elles entendent encore du bruit; elles se taisent, prêtent l'oreille, la joie, l'espérance dans le cœur. Elles ne se trompaient

pas : c'était le bruit que faisaient sur leurs têtes leurs parens pour s'ouvrir un passage. Un corps tomba dans l'étable ; elles redoublèrent leurs cris. Le lendemain, au lever du soleil, un de ses rayons, pénétra dans leur tombeau. Marie s'effraya ; elle crut que c'était le présage de leur mort ; mais Anne la rassura, et lui annonça la fin de leur malheur. On a vu comment Antoine Bruno descendit le premier dans l'étable, et comment ces infortunées furent délivrées. »

Si l'on s'étonne de l'existence de ces femmes pendant trente-sept jours de souffrances si cruelles, il faut réfléchir qu'elles étaient d'une constitution robuste, et que leurs fibres étaient endurcies par le travail, et par l'âpreté du climat qu'elles habitaient. Mais.....

Déjà la lune est en haut de son cours'
Voilà minuit : c'est l'heure des amours.

Oui, c'est l'heure où tout bon mari doit être *nel letto geniale*. Bonsoir, ma tante, et bonne nuit.

LETTRE LXXX.

ADOLPHE A SA TANTE.

Du canton de Schwitz.

Nous avons traversé le canton de Schwitz, *sempre allegramente*. Blanche, toujours intrépide, infatigable, toujours le sourire de la gaité sur les lèvres, plaisante souvent avec milord, qu'elle n'envoie qu'en purgatoire, parce que sa sensibilité ne peut croire à l'éternité des peines. Milord l'en remercie, et lui demande plus d'indulgence dans ce monde que dans l'autre. *Sed ad temporum ordinem redeo ;* c'est-à-dire, je vous ramène à Schwitz, qui a donné le nom de son canton à la Suisse.

Ce canton a huit lieues de longueur, sur douze de largeur : il contient, dans cette enceinte, de très hautes Alpes, dont les bases et les vallées sont fertiles. L'air de ces montagnes est sain et pur ; les hommes y sont vigoureux ; les pâturages, excellens, produisent des bestiaux de la plus haute taille.

Le chef-lieu de ce canton, qui n'a point de villes, est le bourg de Schwitz, agréablement situé au pied des montagnes, au fond d'une plaine riante et d'une pente douce. Les maisons sont dispersées, et en général bien bâties.

Les cimetières de ce canton offrent l'aspect des Champs-Élysées. Les tombeaux de famille y sont entourés de fleurs, surtout de beaux œillets, cultivés par la main des parens : c'est là que nous retrouvâmes l'antique usage de jeter des fleurs sur les tombeaux. Une femme qui en répandait sur une pierre tombale, se mit ensuite à genoux, et versa des larmes. Blanche, émue, lui demanda quel était l'objet de ses pleurs ? « Hélas ! dit-elle, je pleure ma chère fille, morte à l'âge de quinze ans.— Consolez-vous, ma bonne femme, vous la retrouverez un jour en paradis.— Je l'espère, et j'attends la mort comme le terme de mes chagrins. » Blanche me dit alors : « Si je meurs avant toi, fais porter ma dépouille à ta campagne : là, sur le penchant de la colline, sous l'ombre de tes chênes, ouvre mon dernier asile, entoure-le d'arbustes et de fleurs ; grave ces mots sur la pierre qui me couvrira : *Elle n'a aimé que moi*. Tu y viendras parfois verser des larmes, me parler ; peut-être je t'entendrai.— Ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, j'espère mourir avant toi ; alors

Mio ben ricordati
S'e avvien ch'io mora.
Quanto quest' anima,
Fedel t'amo.

E se pur amano ;
Le fredde cineri,
Nell' urna ancora
T'adorero.

Je n'aime point à parler gouvernement ; tant de voyageurs, de politiques, se sont étendus sur ces matières ! D'ailleurs, selon moi, le système, les modifications des gouvernemens, n'influent en rien sur la félicité publique ; elle tient aux mœurs et à la sagesse des gouvernans et des gouvernés. Athènes était heureuse et pleine de gloire sous Périclès, Rome sous Auguste, l'Angleterre sous Élisabeth, et même sous l'infâme Cromwell, la France sous nos rois. Voici ce que me disait un jour un grand politique : « Le sage aime la monarchie ; les ambitieux l'aristocratie. » Cependant la constitution de cette petite république mérite quelque attention.

Le titre de citoyen est héréditaire et fixe. Le citoyen, dès l'âge de seize ans, a le droit de suffrage dans les assemblées générales, qui sont convoquées tous les ans au dernier dimanche du mois d'avril : elles se tiennent à une demi-lieue de Schwitz, dans une prairie ornée de beaux arbres. Tout citoyen s'y rend l'épée au côté. Environ quatre mille personnes composent l'assemblée : le domestique y est auprès du maître ; le paysan, sur la même ligne que son seigneur. Les citoyens forment un grand cercle, au milieu duquel flottent les drapeaux ; tout y respire l'appareil militaire. Le magistrat occupe le centre, le glaive à la main, symbole de l'autorité suprême. On invoque le ciel avant d'entrer en délibération : le signe d'acquiescement est l'élévation de la main ; l'inaction annonce le refus. Le nombre des suffrages est-il douteux, on croise deux hallebardes ; ceux qui sont pour l'affirmative passent dessous, et vont se former en ligne ; ceux qui restent se rangent de leur côté, et l'on compte alors le nombre des voix.

Dans ce canton, et en général dans les petits cantons, tout citoyen témoin d'une rixe est revêtu par l'état de l'autorité du magistrat ; il a le droit d'imposer silence aux deux partis, et à sa voix tout rentre dans l'ordre ; ceux qui n'obéiraient pas seraient punis comme réfractaires à la loi.

Le luxe n'a point encore franchi les barrières de ce séjour agreste : vêtement, nourriture, usage, tout y porte encore l'empreinte de la frugalité. Le présent qui flatte le plus un jeune homme est une hallebarde que lui donne son père, à l'âge fixé par la loi. Dès qu'il l'a reçue, il est admis sous les drapeaux de la république.

Voici un trait aussi singulier que touchant, arrivé dans ce canton les premières années de la liberté. Le nommé Frantz vint un soir trouver Gaspard qui fauchait son pré, et lui dit : « Mon ami, voici le temps de la récolte des foins ; tu sais que nous avons un différend pour une prairie : nous ignorons à qui de nous elle appartient : pour décider la question, j'ai fait assembler les juges à Schwitz ; ainsi, viens demain comparaître avec moi. — Tu vois, Frantz, que j'ai fauché cette prairie ; il faut absolument ramasser le foin demain, et je ne puis m'absenter. — Et moi, je ne puis renvoyer les juges qui ont choisi ce jour ; d'ailleurs, il faut savoir à qui restera la prairie avant de la faucher. » Ils contestèrent quelque temps ; enfin Gas-

pard dit à Frantz : « Sais-tu ce qu'il faut faire ? Va-t-en demain à Schwitz, dis aux juges mes raisons et les tiennes, et je serai dispensé d'y aller moi-même. » Ainsi d'accord, Frantz va plaider pour et contre lui, déduit le mieux qu'il peut ses raisons et celle de Gaspard. Lorsque les juges eurent prononcé, il retourna vers son ami Gaspard, et lui dit : « La prairie est à toi ; la sentence est en ta faveur : je t'en félicite. » Frantz et Gaspard resterent toujours amis. Peuplez la terre de pareils hommes, le bonheur l'habitera.

Après un grand conseil tenu dans notre dernier souper à Schwitz, où Blanche présidait, il fut décidé que nous irions visiter Notre-Dame-des-Ermites, riche et magnifique abbaye de Bénédictins, qui doit son éclat à la vierge miraculeuse qu'elle possède. Voici l'histoire de l'origine de cette abbaye :

Dans le neuvième siècle, un ermite, nommé Meinrad, se retira dans ce lieu alors désert, y bâtit une chapelle, et périt assassiné par des voleurs. Ce meurtre, dit-on, fut découvert par deux corneilles qui poursuivirent les assassins jusqu'à Zurich, où ils furent arrêtés et exécutés. Le corps de Meinrad, inhumé dans sa chapelle, opéra des miracles : on accourut de toutes parts en pèlerinage pour honorer ses ossemens. Un nouveau saint vint ensuite y bâtir une autre chapelle qu'il dédia à la Vierge : il y employa toute sa fortune. L'opulence de cette chapelle s'accrut par de riches donations. Conrad, évêque de Constance, se préparant, en 948, à la consacrer, entendit une voix céleste qui l'avertit que Dieu lui-même l'avait déjà consacrée.

Nous partîmes de Schwitz de grand matin, selon notre usage, car Blanche a toute l'activité de César : *Nihil actum reputans, dum quid superesset agendum.* Après avoir gravi les deux sommets du mont Halkemberg, nous descendîmes dans une vallée longue, étroite et profonde. A son extrémité nous trouvâmes ce riche monastère. Nous allâmes nous promener dans le bourg, dont toutes les maisons sont autant d'auberges nécessaires pour recevoir l'affluence des pèlerins.

Le matin, au sortir des bras de Morphée, après une jolie toilette de Blanche, nous nous rendîmes au monastère.

Au milieu d'un désert aride et sauvage, s'élève un palais, un temple superbe, où la magnificence éclate de toute part. Milord me disait : « Je crois visiter le temple de Delphes. » Il n'y a, lui dis-je, que la différence des divinités. Sur la porte, nous lûmes cette inscription :

HIC EST REMISSIO
PECCATORUM A CULPA ET A POENA.

Au haut de cette porte était attachée une plaque d'argent, percée de cinq trous, qu'on assure avoir été formée de la main de Dieu ; les pèlerins y passent les doigts par dévotion, en récitant des prières. La cloche de l'église pèse cent trente quintaux ; sous les voûtes du temple, de vieux murs enfumés sont éclairés par les feux de mille flambeaux cachés aux yeux, et dont la douce clarté fait briller l'or, les diamans et l'orfévrerie qui revêtent le sanctuaire.

Nous entrâmes dans la chapelle de la Vierge, qui a 35 pieds de long, 21 de large sur 19 de haut. Les murs sont nus et noircis par la fumée des lampes, qui sont d'argent, et qui répandent un demi-jour favorable à la dévotion. La chapelle est fermée par une grille de fer : elle était pleine de pèlerins qui psalmodiaient, priaient à haute voix, tantôt seuls, tantôt plusieurs ensemble ; d'autres poussaient des élans dont retentissaient les voûtes de l'église. L'image de la Vierge est élevée sur un autel de trois pieds et demi de hauteur ; sa figure ressemble à celle de Lorette, soit par les traits, soit par son habillement : son visage était noir, ainsi que celui de l'enfant Jésus ; elle est richement vêtue, et elle change de parure toutes les semaines. On lui entretient trente-deux ajustemens complets. « Élisabeth d'Angleterre, me dit milord, était plus fastueuse : elle avait un habit pour chaque jour de l'année. » La Vierge a trois couronnes qu'elle porte successivement, qui sont des dons de divers souverains : deux sont d'or pur, ornées de pierreries d'un grand prix ; de plus, cette madone est chargée de croix, de pendans d'oreilles, de diamans et de colliers de pierres précieuses. Dans les jours de fête, seize cierges, aussi gros que des troncs d'arbres, brûlent à ses côtés. Un Bénédictin

E grasso, e rubicondo,
Che sembra un cherubin del paradiso,

nous assura que la statue de la Vierge et la chapelle avaient été apportées par des anges ; il nous montra dans l'église des pas de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des anges. Il nous fit voir le trésor de la Vierge, qui contient des richesses immenses en bijoux d'or et d'argent, en pierres précieuses : entre autres richesses, un ciboire d'une grandeur prodigieuse, pesant 260 onces d'or, enrichi de 184 grosses perles, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de la grosseur d'un œuf de pigeon, de 303 diamans, 38 saphirs, 150 grandes émeraudes, 857 rubis, 41 grenats, 26 hyacinthes, 19 améthystes, 4 spinelles, faisant en tout 1,629 pierres précieuses. Notre moine nous montra aussi avec emphase des squelettes de saints et de saintes parés d'habits, de bonnets et de robes magnifiques, comme pour aller au bal. Il nous cita ensuite les miracles innombrables de la Vierge, qu'il prouvait par la prodigieuse quantité de figures, d'oreilles, d'yeux, de jambes, de bras, de têtes, donnés par les malades guéri par l'intervention de la Vierge. Le temple d'Esculape à Épidaure n'en étalait pas davantage. Ce moine nous mena dans une autre salle où l'on vendait des rosaires, des croix, de petites images : il nous proposa d'en acheter, nous affirmant que ces divers articles avaient touché l'image de la Vierge. Pour lui payer son accueil obligeant et ses peines, nous fîmes quelques emplettes : milord acheta un ruban dont il fit présent à madame Delmont. Il portait cette inscription : *Ce ruban entier est la longueur, et jusqu'au trait, et l'épaisseur de l'image de Notre-Dame-des-Ermites : il a touché l'image miraculeuse.* Je demandai à ce *Cicerone* bénédictin si Voltaire n'était jamais venu visiter la sainte chapelle. A ce nom de Voltaire, il fit le signe de la croix, et s'écria en italien : *Dio si guardi ! e un anti-cristo.*

Quoique les portes de la chapelle soient très épaisses et incrustées dans des membrures de fer, on est souvent obligé d'en remettre d'autres : les pèlerins les rongent, les échancrent, pour en détacher des esquilles qu'ils emportent pieusement chez eux.

Ce pèlerinage est, avec celui de Lorette, le plus fameux de la chrétienté : cent mille pelerins et plus y abordent continuellement. A cent lieues à la ronde, on trouve des gens dont le métier est d'aller à ce pèlerinage pour le compte de ceux qui ne peuvent s'y transporter. Ces pèle-

rins à gage sont salariés en raison de la distance des lieux.

L'église est desservie par quatre-vingt-quatre Bénédictins, y compris vingt convers : l'abbé, élu par les religieux, est prince tutélaire de l'empire. Le couvent offre l'aspect d'un palais : il est précédé d'un portique ou péristyle à colonnes, avec une balustrade surmontée de statues, de vases et de génies : au milieu du péristyle est une grande fontaine de marbre, qui verse l'eau par quatorze tuyaux de laiton, ce qui rappelle la fontaine de Castalie de Delphes; elle est toujours environnée de pèlerins qui viennent s'abreuver de cette eau sacrée. Sous la fontaine est une statue en bronze de la Vierge, la tête ceinte d'une couronne d'étoiles. Le portique est rempli de petites boutiques garnies de rosaires, de chapelets, d'images de la Vierge, d'*Agnus Dei*, de livres de prières, de cierges et autres bagatelles qui forment une branche de commerce considérable.

L'intérieur de l'église est surchargé de bronze, de marbre, de dorures, de peintures passables; la musique, et quatre orgues placées dans les quatre angles de l'église, accompagnent toujours le service divin.

Les bâtimens du monastère renferment de grandes cours, une salle très spacieuse, ornée de peintures, une bibliothèque nombreuse, de beaux appartemens pour l'abbé, des logemens commodes pour les religieux et pour les étrangers. Milord me dit en sortant de cette magnifique église : « Si j'étais un seul jour souverain de la Suisse, je ferais graver sur la porte le distique de madame la duchesse du Maine :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

« Et moi, lui répondis-je, si j'étais membre de l'opposition, je combattrais votre projet. Ce temple est sans doute entaché de superstition; mais faut-il le détruire? Non : le malheureux y trouve de la consolation; le coupable, l'espoir de sa grâce; le cœur sensible s'y remplit d'amour, et le riche de pitié et d'humanité : ainsi, ne crions pas aussi intempestivement que Caton : *Delenda est Carthago* (68).
— J'y consens, à condition que vous laisserez également subsister la dent du prophète Mahomet, qui est dans le trésor du sultan. Tous les ans, le premier jour du ramazan, il la donne à baiser à sa cour, après des prières publiques instituées pour cette solennité. On y garde aussi la robe sacrée du prophète. Chaque année, à pareil jour, on la fait tremper dans l'eau appelée l'eau sacrée du prophète. Les Turcs croient, par l'attouchement de cette eau, devenir incorruptibles : sa hautesse en distribue à ses favoris, pour s'en servir aux jours de jeûne. Vers le soleil couché, ils en mettent une goutte dans un grand verre d'eau, qu'ils boivent, à trois diverses reprises, avec cérémonie. »

LETTRE LXXXI.

MADAME DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Notice de la vie d'un ami qu'elle vient de perdre.

Deux mois de silence, mon cher neveu, viennent de s'écouler. Ma plume était glacée par un accident malheureux. J'ai perdu un ami de vingt ans, et je suis restée six semaines à m'affliger; mais enfin le cœur ne fournit pas toujours des larmes, et les vivans m'ont un peu consolée des morts.

Cet ami, que vous avez vu chez moi, est M. de Monjiroux. Esprit original, homme vertueux, bienfaisant par instinct, comme les tigres, les Néron, les Caligula et leurs semblables sont méchans par nature. Promeneur infatigable, grand penseur, grand rêveur, il lisait peu, mais il faisait des livres en marchant, sans pourtant rien écrire. Quand on lui demandait pourquoi il ne produisait rien : « C'est, disait-il, parce qu'il y a déjà trop de livres, et que je n'ai besoin ni de gloire ni d'argent. » Il avait beaucoup voyagé. A l'âge de vingt-six ans il perdit son père, qui, entiché de sa noblesse de la veille, et voulant en soutenir l'éclat, le nomma son héritier, en réduisant ses deux fils cadets à la légitime. Monjiroux, à la lecture du testament, dit à ses frères : « Le droit d'aînesse est d'origine barbare; la fortune de mon père vous appartient autant qu'à moi. Ainsi, nous partagerons par égale portion. » Ce qui fut exécuté. Il proposa ensuite à son frère puîné de voyager ensemble à pied, en Suisse et en Italie. Son frère accepta, et ils partirent suivis d'un valet, robuste paysan qui portait le bagage. Leur vêtement était *demi-bourgeois, demi-manant*, leurs armes un grand bâton, et leur garde deux gros chiens. Ils voyagèrent ainsi pendant deux ans, s'occupant peu des hommes, mais beaucoup de botanique, d'histoire naturelle, et des sites, des tableaux des pays qu'ils parcouraient. Sur les montagnes helvétiques, ils combattirent contre les ours, contre les loups, et furent toujours victorieux.

Monjiroux, de retour à Paris, pour mettre à profit la connaissance qu'il avait des simples et des plantes, étudia la médecine, pour laquelle il avait toujours eu de l'inclination. Un revers de fortune réduisit ses revenus à seize cents francs. Un de ses amis crut lui rendre service en sollicitant un emploi pour lui; il l'obtint, et, plein de joie, il vint le lui annoncer. L'emploi rendait mille écus. « Mon ami, répond Monjiroux, cela demande réflexion; demain je te rendrai réponse. » Le jour suivant il lui dit : « Je me suis consulté : j'ai vu qu'avec mes seize cents francs j'attrapais le bout de l'année, allègre et dispos, et que mille écus de plus de revenu ne me donneraient ni un plus grand estomac, ni plus de gaîté. Ainsi je te remercie : fais passer cet emploi sur quelque malheureux qui manque de pain, ou quelque riche qui manque de jugement.

Il s'attacha de plus en plus à la médecine, non dans l'espoir d'en faire son état, mais animé du désir d'être utile à l'humanité. Il voyait des malades, sans recevoir aucune rétribution, et c'est surtout les asiles du pauvre qu'il allait visiter.

Un jour, passant dans la rue de l'Université, devant un grand hôtel, à la porte duquel on avait étendu une couche de paille, il s'arrête. Il voit arriver deux médecins, appelés pour une consultation : la malade était la marquise de Saint-Léger, attaquée d'une maladie très grave. Monjiroux suit les médecins, entre avec eux chez la marquise, s'approche du lit, écoute les interrogations des docteurs et les réponses de la malade. Les médecins croyaient que c'était un homme de la maison, et les gens de la maison que c'était un troisième médecin consultant. Les deux docteurs, après avoir bien examiné la malade, allèrent à l'écart disserter sur les pronostics, diagnostics de la maladie, et sur les remèdes les plus convenables. Monjiroux, toujours avec eux, les écoutait en silence. Les docteurs s'accordent sur la nécessité d'une saignée, mais l'un la voulait au bras, et l'autre au pied. Chacun s'entêtait dans son opinion, la dispute s'échauffait, lorsque Monji-

roux lève la tête, et s'écrie : « Messieurs, je vais vous mettre d'accord : vous vous trompez tous les deux lourdement. Vous tuez la malade si vous la saignez. Voilà mon avis. — Monsieur, êtes-vous médecin ? lui dit l'un d'eux. — Qui êtes-vous, s'il vous plaît ? s'écria l'autre. Je ne suis pas le docteur Sangrado, mais j'ai le sens commun. » Les docteurs indignés, appelèrent l'époux de la marquise, lui portèrent leurs plaintes. Le marquis, s'adressant à Monjiroux, le pria de lui dire ce qui l'amenait chez lui. « L'humanité, le désir de vous être utile. Je vais me retirer, puisque ma présence choque ces messieurs ; mais je vous prédis que, si votre femme est saignée, elle sera morte dans trois jours. Adieu, monsieur le marquis ; messieurs, je vous salue. » Le marquis, homme aimable et bien élevé, l'accompagna avec des excuses jusqu'à la porte de l'antichambre, et le pria de lui dire son nom. « Je me nomme Monjiroux, je demeure dans le cloître Saint-Honoré, et je suis à votre service. Mais gardez-vous de faire saigner votre femme. »

Un mois après cette scène, Monjiroux, traversant la place Vendôme, un petit parapluie à la main, fut arrêté par un grand laquais, qui lui dit : « Monsieur, voudriez-vous avoir la complaisance de venir parler à M. le marquis de Saint-Léger, qui est là dans son carrosse. » Monjiroux vit un carrosse drapé de noir ; il y alla. Le marquis, après lui avoir demandé pardon, lui dit : « Monsieur, je suis au désespoir de n'avoir pas suivi votre conseil ; j'ai eu le malheur de perdre ma femme. — Elle a donc été saignée ? — Hélas ! oui ; et comme les médecins consultans n'étaient pas d'accord pour la saignée du bras ou du pied, pour tout concilier ils l'ont saignée à l'un et à l'autre membre. J'ai eu le malheur de la perdre au bout de trois jours, comme vous l'aviez prédit. — Monsieur le marquis, j'en suis fâché, mais il n'y a plus de remède. — Il pleut ; voulez-vous que je vous conduise quelque part ? — Je vous remercie ; je vais chez un pauvre ouvrier malade, à deux pas d'ici. — Voulez-vous me faire l'honneur de dîner chez moi ? — Aujourd'hui je ne le peux, j'ai plusieurs malades à voir ; mais demain je suis à vos ordres. » Depuis Monjiroux devint le médecin de la maison du marquis, qui s'attacha à lui de la plus tendre amitié, lui offrit un logement, sa table, une pension ; mais Monjiroux n'a rien accepté ; il a voulu être libre, et se réserver le plaisir d'être utile sans recevoir le salaire de ses services.

Comme j'aime encore mieux peindre les hommes par leurs actions qu'avec mes couleurs, je vous conterai encore cette anecdote.

L'abbé Durand, fils d'un pâtissier de Lyon, élevé par la fortune au grade de précepteur de l'enfant d'un riche financier, avait un neveu à Lyon, qui mourut et laissa des dettes, entr eautres un billet de trois cents francs à une pauvre femme chez laquelle il logeait. On envoya à Paris ce billet à Monjiroux pour le faire payer à l'oncle du défunt. Monjiroux alla chez lui à huit heures du matin ; son laquais lui dit qu'il n'était pas jour encore. « A quelle heure commence le jour pour M. l'abbé ? — A neuf heures. — Je reviendrai à neuf heures. » Il revint ; et le même laquais lui dit qu'il fallait attendre, que monsieur venait d'entrer dans son bain. « A quelle heure finit le bain de M. l'abbé ? — Vers les dix heures. — Vous me reverrez à dix heures. » Il faut observer que Monjiroux était toujours vêtu d'un habit noir, l'emblème de la pauvreté ou de la philosophie sa sœur, et que le laquais ne faisait pas grand cas du philosophe Monjiroux. A dix heures précises, il reparut. « Verrai-je enfin votre maître ? demanda-t-il au laquais. — Je ne sais ; il prend son chocolat. Mais que lui voulez-vous ? voyons. — Je veux lui dire qu'il a un laquais insolent, qu'il devrait mettre à la porte. » Cette vive apostrophe fit tomber l'insolence de cet homme : il alla annoncer Monjiroux, qui pénétra enfin dans le cabinet de M. l'abbé. Il prenait son chocolat, enveloppé d'une belle robe de chambre de satin. Monjiroux salue ; l'abbé répond d'une inclination de tête, en lui indiquant de la main un fauteuil pour s'asseoir. Il s'assied, et garde le silence, observant en curieux le ton, les airs, la fatuité et la figure du prétendu mentor, qui de son côté aussi le regardait en trempant un biscuit dans sa tasse. Enfin le déjeuner fini, il lui demanda ce qu'il y avait pour son service. « Vous aviez à Lyon un neveu qui est mort. — Je le sais ; ce n'est pas une grande perte. Il n'a rien laissé. — Pardonnez-moi, il a laissé des dettes. — Je m'en doutais ; il n'avait ni sens ni conduite : il n'a jamais su arriver à rien. — Tout le monde ne peut s'élever comme vous. Entre autres dettes, il doit à une pauvre femme, qui l'a secouru et hébergé, la somme de cent écus ; j'apporte son billet que l'on m'a envoyé, espérant que vous feriez honneur à la mémoire de votre neveu. — Je ne m'embarrasse pas de la mémoire de mon neveu, et je n'acquitte pas ses dettes. — C'est ce que j'ai répondu ; j'ai gagé que vous ne paieriez pas. — Voilà qui est plaisant ; et sur quel présomption avez-vous parié ? — La voici :

« Vous avez sur votre cheminée la figure de Henri IV, qui me rappelle une anecdote de sa vie. Un paysan béarnais avait été camarade de ce bon roi dans son enfance ; ils avaient couru ensemble les montagnes de Béarn. Henri devint roi de France, et ce bon paysan accourut pour l'en féliciter. Il le trouva dans la galerie de Fontainebleau, et du plus loin qu'il l'aperçut, plein de joie, il lui cria : *Henri ! Henri !* en agitant ses bras, son chapeau et tout son corps. Le roi feignit de ne pas l'entendre. Le paysan se retirait tout triste, lorsque le roi le fit appeler. Mais sa joie était éteinte, son amitié blessée. « Savez-vous, lui dit-il, que vous êtes fiar depuis que vous êtes roi ; quand je vous ai baillé mon lard et mes fèves, je ne l'étais pas, moi. » L'abbé sentit l'application ; mais dissimulant, il dit à Monjiroux : « Il me paraît, monsieur, à votre accent que vous n'êtes pas de Paris. (Monjiroux avait l'accent lyonnais.) — Non, monsieur, je suis de Blois ; mais j'ai eu un maudit précepteur lyonnais qui m'a gâté l'accent. » L'abbé voyant à quel homme il avait à faire, descendit de sa gloire, paya le billet, et même accompagna Monjiroux jusqu'à la porte de son cabinet.

Monjiroux, né un peu caustique et avec un grand amour pour la liberté, déclamait souvent contre le gouvernement, disait tout haut qu'il n'aimait ni les rois ni les prêtres, et le roi et les prêtres le firent prier de quitter Paris ; et d'aller autre part exhaler sa mauvaise humeur. Il revint dans sa patrie ; il avait perdu ses deux frères, et leur succession avait accru sa fortune ; il jouissait de cinq à six mille francs de rente. Le séjour de la ville l'ennuya bientôt ; il critiquait les Lyonnais avec sa causticité ordinaire, il les accusait d'avarice et de cupidité. Il prétendait que l'esprit du commerce était comme certains vents dont le souffle répand l'aridité. Il acheta une jolie maison de campagne sur les bords de la Saône, qu'il appelait le *mont Hymète*, parce qu'il était à mi-côte d'une colline, et qu'il y éleva des abeilles. Il a vécu vingt ans dans cette retraite ; pendant ce laps de temps, il n'a couché que neuf

fois à Lyon, et toujours malgré lui. Il n'y venait que pour acheter des drogues pour ses malades. J'allais tous les jeudis dîner à sa campagne, avec Borde son ami. C'était vraiment une journée philosophique. Borde et moi commandions le dîner huit jours à l'avance : nous fixions le nombre des plats, et ceux que nous désirions. Ce fut à l'un de ces dîners que Borde nous lut, pour la première fois, son ode sur la guerre, que les favoris de Mars, et non de la raison et de l'humanité, devraient lire et méditer. Monjiroux, sous un vernis de morosité, de brusquerie même, aimait la société des femmes; il la préférait à celle des hommes. L'amitié des femmes, disait-il, est plus active, connait mieux toutes les petites fibres du cœur, les remue avec plus de délicatesse; la sensibilité de leur âme se répand autour d'elles, vous pénètre et vous échauffe, comme le feu du soleil du printemps. L'amitié d'un homme peut être plus utile pour le conseil, pour les grandes occasions; celle d'une femme, pour le bonheur de tous les jours. Monjiroux n'avait été amoureux qu'une fois dans sa vie; et sa maîtresse, jalouse, voulant exiger de lui qu'il cessât de voir une de ses amies, il lui dit : « Madame, je ne fais pas de ces marchés-là; je ne sacrifie pas une amie de dix ans à une maîtresse d'un jour. » Et il rompit avec elle. Il disait que le mariage aurait pu le tenter, si le divorce avait été permis; mais qu'il n'était pas assez fou ou assez inconséquent pour risquer le bonheur de sa vie entière, pour une première nuit de noces.

Il avait gravé, sur la porte de sa maison, ces quatre vers de Voltaire :

> Dieu fit la douce illusion
> Pour les heureux fous du bel âge;
> Pour les vieux fous l'ambition,
> Et la retraite pour le sage.

Monjiroux aimait beaucoup à marcher; il faisait tous les jours plusieurs lieues. Les travaux de la campagne ne l'amusaient pas. Une de ses plus chères occupations était la médecine; il allait visiter un malade à plusieurs lieues de chez lui. « Vous ne sauriez croire, nous disait-il un jour, combien je fais d'heureux avec sept ou huit louis de drogues que je distribue à mes malades. » Un de ses grands plaisirs encore, était les soins de sa ménagerie, qui n'était peuplée que d'animaux doux et paisibles : il passait des heures entières à regarder leurs jeux, leurs amours, leur joie et leur trépignement, à l'aspect du grain qu'il leur apportait. » C'étaient, disait-il, ses amis, les vrais enfans de la nature. » Il nous contait souvent que Charles Ier, roi d'Angleterre, allant à la mort, suivi de ses deux chiens, se tourna vers eux, lorsqu'il fut au pied de l'échafaud, et leur dit, les yeux mouillés de larmes : « Adieu, mes chers et uniques amis! » La ménagerie était très jolie; il y avait une fontaine au milieu, et un grand platane qui la couvrait de son ombre.

Ce sage, âgé de soixante-quinze ans, a eu d'abord une fièvre légère qui, prenant par degrés un caractère grave, l'a conduit à la mort. Il a franchi ce passage avec beaucoup de fermeté et de philosophie, sans regret pour la vie, sans terreur pour l'avenir. Son curé vint le visiter, et lui parla de confession. « Monsieur le curé, lui a-t-il répondu, dans la primitive église, on se confessait à haute voix; je veux agir de même. J'ai eu des défauts, des faiblesses; j'ai fait du bien aux hommes, moins peut-être que je n'aurais dû; mais j'ose espérer que l'Être suprême aura pitié d'une faible créature, son ouvrage. » Après cette confession, il pria le curé de lui accorder quelques heures de repos. Depuis, toutes les fois qu'on lui parlait du curé et de confession, il répondait : *Moriatur anima mea morte philosophorum.*

J'ai pleuré sa mort, je le regretterai long-temps. Ainsi tous les liens qui nous attachent à la vie se dénouent peu à peu, lorsque l'on vit au delà de son contingent! Mais, pour chasser ce nuage de tristesse, approchez-vous, mes enfans; venez, l'un après l'autre, afin que je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXXII.

ADOLPHE A SA TANTE.

De Zug. Du lac Lucerne. Du mont Pilate. De Lucerne. De la république de Gersaw. De l'ermitage de Nunneck. Du général Pfiffer. De la cascade de Staubach.

La ville de Zug est bâtie au bord du lac du même nom, dans un pays agréable et fertile. Les rues y sont belles, les maisons jolies. Le lac a trois lieues de longueur, et une de largeur. C'est le plus poissonneux de toute la Suisse; on y pêche assez communément des carpes du poids de cinquante livres, jusqu'à quatre-vingt-dix. C'est ce que nous racontaient nos bateliers, qui nous apprirent que les filles du pays faisaient, grâce à Dieu, des enfans avant le mariage. « Mais, leur dis-je, trouvent-elles ensuite des maris? — De préférence; elles sont éprouvées. — Elles aiment donc les hommes? Restez quelques heures à Zug, et elles vous le prouveront. » Un passager, qui était dans le bateau, nous assura que dans l'Inderlbourg, un jeune homme n'épousait sa maîtresse, qu'après une parfaite connaissance.

Nous passâmes à Zug ou Zeug comme chats sur braise, parce qu'il y régnait une espèce d'épidémie qui avait enlevé bien de pauvres gens. Cependant milord prétendait que nous n'avions rien à craindre. Nous lui en demandâmes la raison. « C'est, répondit-il, que nous sommes gentilshommes, et que la maladie attaque seulement les malheureux paysans. » Cette réponse me fit rire. « Vous riez, reprit milord; voici sur quoi j'appuie ma sécurité : Breslaw était infecté d'une grande contagion, qui faisait périr jusqu'à cent vingt personnes par jour. Une comtesse, à qui on en demandait des nouvelles, répondit : Dieu merci! la grande noblesse est épargnée; ce n'est que le petit peuple qui meurt.

Dieu aidant et nos chevaux, nous voici aux bords du lac Lucerne [1], prêts à nous embarquer : le temps est propice; un vent léger ride à peine la face de l'eau. Les zéphirs, le ciel, la terre, les naïades et les amours agissent de concert pour favoriser notre navigation; c'est du moins ce que milord et moi disions à Blanche, qui répondait qu'elle comptait plus sur les bateliers que sur les naïades et les amours. Ce lac a environ huit lieues de longueur, sur trois de large; en plusieurs endroits il est bordé de rochers escarpés et fort élevés : on y pêche des écrevisses de couleur bleue, qui prennent dans la cuisson une teinte livide. Elles sont plus grosses que nos écrevisses ordinaires.

Pendant notre navigation, nous admirâmes le mont Pilate, qui s'élève du sein des eaux à la hauteur de cinq mille sept cent quatre-vingt-six pieds; ses flancs sont couverts d'une verdure sombre. Un de nos bateliers nous montra, sur le sommet, un petit lac de douze à treize pieds de diamètre, et de trois pieds de profondeur, dans

lequel Ponce-Pilate était venu se noyer. « Celui-là vient de loin, s'écria milord: contez-nous comment la chose est arrivée: — Ce maudit Juif, dit-il, après avoir trahi Jésus-Christ, eut tant de remords, fut si désespéré, qu'il quitta son pays, vint sur cette montagne, et se précipita dans le lac pour terminer sa méchante vie. Depuis, son âme s'y promenait; on y voyait des esprits, des spectres, des dragons malfaisans. Lorsqu'on s'approchait du lac, Pilate y excitait des tempêtes, et tirait par les pieds ceux qui s'y baignaient; mais aujourd'hui, le conseil a défendu de s'en approcher, sous des peines sévères. » Milord demanda à Blanche ce qu'elle pensait de cette histoire. « Fable pour fable, répondit-elle, je préfère celle des paysans de Lycie, changés en grenouilles par Latone [1]; mais j'aime mieux ceux qui croient au conte de Ponce-Pilate, que ceux qui ne croient pas à l'existence de Dieu. »

Le nom de Pilate est sans doute dérivé du latin *pileatus*, nom que donnèrent les Romains à cette montagne, à cause des nuages continuels qui ceignent sa tête. Elle est isolée, détachée des Alpes; la base, sise au milieu d'une plaine, a douze lieues de circonférence: elle s'élève sur le sol comme un vaste colosse. Cette montagne sert de baromètre à ses habitans. Lorsque les nuages s'arrêtent sur la cime, c'est un présage de beau temps; s'ils descendent jusqu'au pied, ils pronostiquent la pluie. Ces montagnards croient tirer leur origine d'une troupe de déserteurs romains: ils sont spirituels et gais. Leur morale est singulière; ils sont équitables, honnêtes parmi eux, et trompent sans scrupule les habitans de la plaine qu'ils dédaignent. Ces principes de morale ressemblent à ceux des gouvernemens, qui croient l'injustice et le mensonge de peuple à peuple de droit politique. De l'autre coté du mont Pilate, est le mont Rigi, moins superbe, mais versant de nombreux torrens qui, frappés des rayons du soleil, reflètent des sillons d'argent et de feu. En avançant, nous passions au pied des rochers menaçans, dont les ombres noires et vastes se prolongeaient au loin sur la surface du lac, y répandaient l'obscurité et la tristesse. Après six heures de navigation, nous vîmes le soleil au bord de l'horizon. Son coucher, déjà si beau, parut encore plus resplendissant, quand il n'éclaira que les sommités des glaces. Les rochers étaient peints en couleur de rose, et les glaciers ressemblaient à de l'or fondu. Chacun de nous, silencieux comme ces Grecs qui pénétraient dans le temple de Jupiter Olympien, croyait entrer dans le temple de la nature.

Nous arrivâmes au pied de Gersaw, bourg situé dans une position charmante; il borde le lac, et offre un point de vue très pittoresque. Il est dominé par des montagnes fort escarpées. C'est la plus petite république, le plus petit peuple de l'Europe. Cent toises carrées de terrain composent à peu près son étendue; sa population, en y comprenant sa régence, ses trésoriers, grands dignitaires, secrétaires, juges, ministres, officiers de marine, forces de terre, forces navales, enfin tous les gouvernans et tous les gouvernés, peut s'élever de neuf cents à mille personnes.

[1] Latone, après avoir mis au monde Apollon et Diane, fuyant les persécutions de Junon, passait par un marais de Lycie où des paysans travaillaient la terre; elle leur demanda un peu d'eau pour se rafraîchir: « Vous me rendrez la vie leur dit-elle. » Ces paysans eurent la cruauté de troubler l'eau, pour l'empêcher d'en boire. Latone, indignée, les changea en grenouilles.

Nous traversâmes, à l'entrée du port, une flotte nombreuse de bateaux attachés à leurs ancres. Cette flotte nous arrêta, et, les informations prises, on nous permit de monter à la ville, qui consiste dans un petit bourg, et quelques maisons écartées. La pure démocratie est établie dans ce coin de terre, et si ce n'est pas là son seul asile; c'est du moins celui où elle peut exister sans trouble et sans anarchie.

Le lendemain, quand monseigneur le landermann fut visible, nous allâmes lui faire notre cour. Nous comptions trouver une espèce de paysan tapis dans sa hutte; nous fûmes bien détrompés: sa maison est très jolie, les appartemens sont vastes, ornés de glaces et de dorures; les lits même sont séparés, comme chez les grands, par des balustrades élégantes. La première antichambre est tapissée de cartes géographiques. Ce souverain était âgé de soixante-seize ans. Il nous demanda si nous croyions que César eût mieux aimé être le lendermann perpetuel de Gersaw, que le second de Rome? Milord lui cita en réponse un propos attribué au grand Condé, qui disait que, s'il était roi de son lit, il ne se lèverait jamais.

La ville de Gersaw a deux beaux édifices, l'église et la maison de ville. En entrant dans le temple, nos oreilles furent assaillies d'un vacarme harmonique, ou de la discordance des voix d'une assemblée nombreuse, qui chantait les louanges de saint Zénon et de sainte Brigitte. Les pâturages sont l'unique produit de cet empire. On n'y trouve pas un cheval: rien n'est moins étonnant dans un pays plus âpre que le fameux torrent de Cédron. On nous a assuré que le tribunal criminel était presque toujours inoccupé: preuve certaine que, plus le cercle d'un état est resserré, plus il y a de sagesse et de bonheur.

La flotte de ce pays ne fait la guerre qu'aux habitans des eaux. La pêche est un des revenus de la république, dix-huit fois plus peuplée, en raison de son étendue, que le territoire français.

Après avoir déjeuné à Gersaw avec de l'excellent poisson et du mauvais vin, et parcouru tout ce qui pouvait mériter nos regards, nous remontâmes dans notre navire, en invoquant Castor et Pollux, et nous voguâmes vers Lucerne, où nous arrivâmes quand l'étoile du soir se levait taciturne et brillante.

Lucerne est bâtie sur les deux rives de la Reuss, à l'endroit même où cette rivière s'échappe du lac. Les deux parties de la ville sont unies par quatre ponts de bois; l'un sert aux voitures, et les trois autres sont destinés aux piétons; un de ces ponts a six cents pieds de longueur, un autre trois à quatre cents. Ils servent de promenoirs publics, et offrent de charmans points de vue. Ils sont couverts d'un toit supporté, de dix pas en dix pas, par des piliers, entre lesquels il y a des panneaux peints qui représentent des sujets de l'histoire du pays, de l'Écriture-Sainte ou de la Fable. On y voit des dragons ailes, des griffons, des diables et des centaures.

Le chemin qui conduit à Lucerne est environné de petits bois, de prairies, de champs bien cultivés; mais la ville est assez mal bâtie, les rues sont étroites, les maisons construites sans goût, hors quelques-unes. Le nombre des habitans n'excède pas quatre mille, mais la population du canton est de cent mille. Il a quatorze lieues de longueur, et autant à peu pres de largeur. Les Lucernoises sont bien faites, agréablement colorées. Les femmes de la campagne ont un costume singulier; elles portent une ceinture de cuivre; leurs jupes les ceignent sous les

épaules, et leur laissent les jambes entièrement découvertes : les jupes, divisées en deux par un ruban, sont ordinairement de deux couleurs. Un chapeau tressé, orné de rubans et de fleurs, complète leur parure. Les paysans sont et robustes et fortement constitués.

On montre à l'arsenal l'armure de l'archiduc Léopold, tué à la bataille de Sempach. On garde à la tour d'Eau, ainsi nommée parce qu'elle est bâtie dans le lac, le sceau d'or massif de Charles-le-Hardi, son anneau et quelques autres dépouilles.

Lucerne est le séjour de la piété : tout y est plein d'oratoires, de peintures sacrées, d'*ex voto*. Dans les rues, aux marchés, on voit les femmes, le chapelet à la main ; à l'entrée de toutes les maisons et au dedans, on trouve un bénitier ; les habitans, pour se saluer, prononcent le nom de *Jésus-Christ*.

Sur la tour de la ville, une sentinelle fait résonner de temps en temps une corne d'un son rauque ; elle en donne deux coups, et la sentinelle, en faction sur la grande tour des remparts, doit répondre par trois coups du même instrument.

Une des curiosités de Lucerne est un plan en relief, exécuté par le général Pfiffer. Nous lui envoyâmes demander la permission de voir ce chef-d'œuvre d'adresse et de patience. Ce militaire, aussi aimable qu'instruit, nous fit dire qu'il était à nos ordres. Il nous accueillit avec toute l'urbanité française, dit à madame Delmont les choses les plus flatteuses, s'empressa de lui expliquer les détails de son plan. Il représente une surface d'environ soixante lieues carrées, des contrées les plus montueuses de la Suisse, ce sont les cantons d'Underwalden, Schwitz, Uri, une partie de ceux de Lucerne, de Zug et de Berne, renfermés dans un espace de douze pieds de large. Le lac de Lucerne est le centre du plan, qui est en relief, posé sur une grande table. On monte sur trois marches, d'où l'on voit le lac de Lucerne, les campagnes, les villes, les montagnes, les villages et les hameaux du canton. Les proportions en sont justes, les formes vraies, et les détails prodigieux. La vérité en est si frappante, l'illusion si complete, que l'un des deux paysans qui étaient avec nous, s'écria : Voilà mon village, ma maison ! et l'autre, voilà notre fontaine où nous allons puiser de l'eau ! La matière de cette merveille est un amalgame de poix et de cire ; mais les montagnes sont des blocs de rochers pris dans les montagnes que l'auteur veut représenter. Comme en regardant ces objets nous manifestions notre étonnement sur l'assiduité, la patience qu'avait exigées un ouvrage si merveilleux, M. Pfiffer nous dit : « Vous seriez bien plus surpris si vous connaissiez la patience et le travail de l'ermite de Nunneck, qui, à l'exemple des castors et des fourmis, a passé sa vie à se creuser un logement. J'ai eu la curiosité d'aller visiter ses travaux ; j'avoue que je me suis trouvé un paresseux auprès de lui. » Nous le priâmes de nous faire connaître cet ermite et sa demeure. « Très volontiers, dit-il. Un homme, lassé du monde, se retira sous un rocher de Nunneck, village éloigné d'une lieue de Fribourg. Dans ses longs loisirs, il s'occupa à y tailler son logement : il y mourut, et eut pour successeur le nommé Duprés de Grugnes, qui continua son ouvrage. Son plan et ses idées s'étendant tous les jours, il y travailla vingt-cinq ans, aidé d'un seul valet ou compagnon. Il est sorti de son ciseau une église de soixante-trois pieds de long, de trente-six de largeur, et de vingt-deux de hauteur, sur six d'épaisseur : un clocher élevé de quatre-vingts pieds, un réfectoire, une cuisine dont la cheminée a quatre vingt-dix pieds de hauteur ; une grande salle, deux cabinets, deux escaliers, une cave où coule une source d'eau vive. Il avait créé de plus, devant sa maison, un petit jardin potager, élevé en terrasse. La Sagne baigne le pied de ce rocher. Il faut convenir que ce logement, l'ouvrage de deux hommes, est plus étonnant que celui des pyramides construites par des milliers d'esclaves, sous les ordres d'un despote. L'ermite de Nunneck n'aurait pas borné là ses travaux, si la mort ne l'eût surpris. Il repassait dans une nacelle des écoliers de Fribourg, qui étaient venus le voir le jour de la dédicace de son église. La nacelle chavira ; il périt avec eux, le 17 janvier 1708. Cet ermitage est aujourd'hui habité par un Allemand, qui s'est associé un vieux soldat, son ami. »

Nous remerciâmes M Pfiffer de son récit, et lui demandâmes combien de temps lui avaient coûté son ouvrage. « Dix ans, d'un travail assidu ; j'ai levé les plans sur les lieux, j'ai calculé les élévations des montagnes, je les ai dessinées sous leurs divers aspects. Lorsque j'avais modelé une partie, j'appelais des paysans du pays, surtout des chasseurs de chamois, et je me corrigeais sur leurs avis. Les nombreux obstacles ne m'ont point rebuté ; deux fois j'ai été arrêté comme espion. Dans les cantons populaires, j'ai souvent été forcé de travailler au clair de la lune pour me soustraire aux regards inquiets des habitans, qui craindraient pour leur liberté si l'on connaissait la topographie de leurs contrées. Pour me nourrir au haut des Alpes, où toute nourriture m'aurait manqué, je menais une chèvre qui me donnait du lait. Un jour, exposé sur le sommet d'une montagne de l'Underwald, accablé de fatigue, je priai un jeune paysan de porter mes instrumens. « Non, me dit-il froidement. — Pourquoi ? — Je ne veux pas. — Je te donnerai de l'argent. — Vous avez de l'argent ? — Oui. — Montrez-le moi, je n'en ai jamais vu, quoique j'en aie beaucoup entendu parler. » Je lui en montre ; il le regarde, l'examine, et me le rend, en me disant : « Qu'en ferai-je ? Nous filons ici nos habits, et nous avons le lait de nos troupeaux. » Ce paysan était plus riche que le maître du Mexique et du Pérou. M. Pfiffer nous raconta encore qu'au sommet d'une haute montagne, il avait trouvé dans une chapelle un jeune homme assis à côté d'une jeune femme. « Est-ce ton épouse, lui dit-il ? — Non, c'est celle de mon ami ; sa femme aime les montagnes, et la mienne aime la plaine, et nous troquons pendant l'été. » *Notandi sunt tibi mores.*

Après avoir fait nos remercimens, nos adieux à cet aimable et savant militaire, nous allâmes visiter, à demi-lieue de Lucerne, le monument que l'abbé Raynal a fait élever aux trois libérateurs de la Suisse. C'est un obélisque de beau granit gris, qui porte des inscriptions sur chacune de ses faces. J'ai retenu celle-ci, la plus remarquable par sa précision.

Tribus optimis civibus,
Werner, von Stauffach,
Walter Furst ;
Arnold von Melthal.

Milord me dit que ce monument était plutôt l'ouvrage de l'orgueil que celui de l'amour de la liberté. « Milord, lui dis-je, le vrai moyen de tarir les sources de la bienfaisance et des vertus, c'est d'en empoisonner la cause pour se dispenser de la reconnaissance. »

Nous partîmes au lever du soleil pour nous rendre à Thoun, qui est la clef des Alpes du canton de Berne. Cette journée, de onze lieues, sollicitait notre activité; mais le cheval de milord, vrai rossinante, s'abattit deux fois, et retarda la marche par la gravité de ses pas. A l'arrivée de la nuit, nous étions encore bien éloignés de Thoun; nous marchâmes sans parler: l'obscurité, le silence de ces déserts répandaient autour de nous l'inquiétude et la crainte. Pour rassurer Blanche, j'engageai notre guide à chanter quelques romances du pays; il entonna une chanson, d'une voix forte et sonore, qui, répétée par les échos des défilés, paraissait former un concert de cent voix. Nous arrivâmes au bord d'une rivière qui roulait ses flots à grand bruit; notre guide nous dit qu'il fallait la passer si nous ne voulions pas coucher sur sa rive. « Eh bien, ma chère amie, dis-je à Blanche, la traverserons-nous, ou coucherons-nous ici?—Non, marchons; milord dit que j'ai le courage d'une Anglaise; je veux soutenir ma réputation. » Soudain elle fait entrer son cheval dans l'eau: je la plaçai entre milord et moi; nous voilà tous au milieu d'un torrent inconnu, enveloppé de ténèbres, n'entendant que le bruit effrayant des flots heurtant les rochers, roulant les cailloux. Nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail; enfin nous atteignîmes le bord. Milord félicita madame Delmont sur son courage, et lui demanda ce qui le lui inspirait. « Ma confiance, dit-elle, dans le maître de nos destinées, et ma soumission à ses volontés. » Nous arrivâmes à Enches, au milieu de la nuit; on nous servit, pour notre souper, du lait et du fromage, mais avec le repos, après une journée si fatigante, ce souper était délicieux.

Enches est bien bâti; ses habitans ont abondamment le vivre et le couvert; *que faut-il davantage?* Nous y vîmes des hommes à longues barbes, à culottes larges, de belles femmes qui cependant admirèrent Blanche, louèrent la souplesse de sa taille, lui offrirent des fruits, de la crème, des fleurs. Blanche accepta les fleurs, voulut les payer; mais ces femmes refusèrent avec fierté, et lui demandèrent pour paiement la permission de l'embrasser. Milord, ainsi que moi, nous nous mîmes de la partie, et nous embrassâmes cinq ou six femmes charmantes qui s'y prêtèrent avec beaucoup de grâce et de gaîté.

Nous ne voulûmes pas quitter cette vallée, sans aller visiter le célèbre Michel Schuppach, que Voltaire appelait le médecin des urines, et dont les voyageurs rapportent des succès étonnans. Sa maison est située au-dessus du village, sur la pente d'une montagne escarpée. Nous trouvâmes cet Esculape montagnard, environné de paysans qui venaient le consulter. Chacun d'eux portait une fiole remplie de son urine; c'est par leur inspection que Schuppach juge de l'état du malade. Après l'avoir salué, nous le priâmes de continuer ses consultations; il était placé devant celui qui le consultait, et promenait, en sifflant, ses yeux tantôt sur lui, tantôt sur la fiole; après quoi il donna son avis. On dit qu'il a souvent le bonheur de frapper au but; au surplus, il faudrait se garder d'attaquer sa science devant ses partisans et ses malades; ils le défendent vivement. Ces fréquentes guérisons lui amènent des pratiques de toute l'Europe. Sa maison était alors encombrée d'Anglais, de Français et de Suisses; il ne lui manquait qu'un autel et des médailles pour être le dieu d'Épidaure.

Il est d'une grande corpulence; sa figure est animée et caractéristique; il a les yeux pleins de feu et de vivacité. Cet Esculape, aujourd'hui si renommé, n'était jadis qu'un chirurgien de village; il a quelques notions en anatomie, en chimie, en botanique; sa réputation ne brille que depuis quelques années. On assure que, peu profond en théorie, ses connaissances sont le fruit d'une grande pratique qui, en effet, est prodigieuse, quoiqu'il ne s'éloigne jamais de sa maison de plus d'une demi-lieue: il n'irait pas à Berne pour l'empereur lui-même. Sans vouloir infirmer les talens de ce docteur, on peut présumer qu'il doit nombre de ses succès à la confiance de ses malades, au changement d'air, à la salubrité de celui de la montagne, à la dissipation, à l'activité de leur vie; mais on ne peut lui refuser sans injustice une âme bienfaisante et charitable: il ne prodigue pas seulement ses médicamens à l'indigent, mais il lui ouvre sa bourse; et une partie de son gain a toujours été consacrée aux pauvres de ses paroisses. Sa femme et ses filles, qui demeurent avec lui, sont vêtues avec la simplicité des paysannes du pays; il ne leur a donné qu'une éducation analogue à leur état. Quand l'aînée eut atteint sa quinzième année, il la maria à un de ses aides, avec une dot de treize cents francs, somme assez considérable pour ce pays. Il nous dit qu'il avait hâté son mariage pour la soustraire aux flatteries des beaux messieurs qui lui auraient persuadé qu'avec sa jolie figure, elle devait aspirer à un époux d'une condition supérieure.

Les âmes douces et vertueuses comme celles de mon aimable tante et de Blanche croiraient respirer l'air pur du bonheur en voyant la paix, la simplicité des mœurs, l'ordre qui règne dans cette maison rustique. Blanche me disait: « Si je n'étais la femme de Delmont, je voudrais être la compagne ou la fille du docteur Schuppach. » Son épouse joint à beaucoup d'intelligence, une grande activité; elle aide son mari dans la préparation des médicamens, et lui sert d'interprète, car, il ne sait d'autre idiome que l'allemand suisse: elle a le gouvernement des finances, recueille les honoraires qui sont très considérables, et souvent reçoit pour sa part des cadeaux, des ornemens dont elle se pare les fêtes et dimanches. Midi est l'heure du dîner de cette respectable famille. Les étrangers présens sont admis à ce repas; nous y fûmes invités, et nous acceptâmes avec un grand plaisir. Nos mœurs, nos habitudes, nos passions nous éloignent en vain de la nature; une inclination secrète nous y ramène toujours. L'aspect de la campagne, d'une chaumière isolée sous des ombrages frais, entourée de vaches, de troupeaux, de chiens, gardiens fidèles, inspire un intérêt touchant. Notre âme, abandonnée à de riantes illusions, se repose doucement dans ce séjour fortuné, et jouit du charme et de la tranquillité de la vie pastorale. Entrons-nous dans un palais, nous regardons ses tableaux, ses dorures, les beaux vases, les marbres antiques, avec curiosité, mais sans intérêt; tout cet appareil ne dit rien à l'âme: c'est le séjour du faste et de l'orgueil; ce n'est pas la nature. Nous étions à table avec l'esculape Schuppach, sous un toit ouvert de tous côtés; c'est la salle à manger des beaux jours; de là nous jouissions de la vue d'une face de la montagne et de la perspective très étendue des pays voisins: les convives étaient des paysans invités comme nous. La bonté de cet honnête vieillard, l'aménité de son caractère, l'enjouement de sa famille, l'air d'attachement et de reconnaissance de ces bons contadins, la beauté du jour, la magnificence du paysage déployée sous mes yeux; tout cet ensemble formait un tableau

enchanteur qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Blanche était placée à côté du docteur qui la servait copieusement, mais elle touchait à peine ses mets: Schuppach qui s'en aperçut, lui demanda pourquoi elle mangeait si peu. « Je mangerais beaucoup plus, lui dit-elle, si j'avais moins de plaisir. » Le docteur, après le dîner, donna de l'argent aux paysans et en fit distribuer par ses petites filles.

Souvent les séances de cet Esculape durent depuis huit heures du matin, jusqu'à six heures du soir, sans autre intervalle que le temps du repas. Ses drogues sont de la meilleure qualité: il cueille lui-même les simples, et les distille. Sa maison est de bois comme toutes celles des paysans, et l'affluence du monde n'en bannit pas la propreté. Enfin, Michel Schuppach est un particulier suisse qui nous rappelle la vie, les mœurs de nos anciens patriarches. En prenant congé de lui, je le consultai sur ma santé et le régime que je devais observer. « Je vous ordonne, dit-il, trois repas par jour; à votre dîné du bon vin, le soir beaucoup d'eau; point d'excès; de la gaîté, et tous les jours un exercice modéré —Et moi, lui demanda Blanche, quel régime me prescrivez-vous?— De donner un enfant à votre mari, c'est la meilleure médecine que je puisse vous conseiller. » Milord l'a consulté sur une affection scorbutique qui le travaille quelquefois, et il se trouve fort bien de la tisane qu'il lui a ordonnée [1].

D'abord, après dîné, nous descendîmes à Lungenau pour voir la foire; le village était rempli de paysans: nous y entrâmes à pied. Blanche marchait à notre tête, en habit d'amazone, une petite canne à la main; tout le monde avait les yeux sur elle. Tant de regards l'embarrassaient; mais ce qui nous étonna, c'est que nous entendîmes au milieu de ces bonnes gens cette phrase latine: *Et vera incessu patuit dea....* Nous n'avons pu savoir quel était le Suisse ou l'étranger qui connaissait si bien son Virgile.

Ces paysans avaient une longue barbe, étaient coiffés de chapeaux de paille, pareils à ceux des femmes, mais d'une ampleur qui leur donne une figure très grotesque. Leur vêtement est un pourpoint sans manches, d'un gros drap brun, et des chausses bouffantes de coutil d'une largeur énorme. Les cheveux des femmes sont tressés avec un ruban qui pend jusqu'au-dessous de la ceinture, et leur chapeau est de paille sans aucun ornement. Elles ont un corset de drap rouge ou brun, sans manches; une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui descend à peine jusqu'aux genoux; des bas rouges à coins noirs, et des souliers plats; leur chemise est fixée autour du cou par un collier noir, orné de rouge. Les femmes d'un certain rang ont une petite chaîne d'argent suspendue entre les épaules, et dont les deux bouts passant sous les bras, sont renoués au-dessus du sein, et retombent en se jouant avec de petits ornemens d'argent qui y sont attachés.

Nous étions si enchantés de la situation de ce village et du vieillard de la montagne, que nous en avons parlé pendant plusieurs jours. Blanche me disait: « Si la fortune nous abandonne, nous y reviendrons vivre; j'aurai mes vaches, des moutons, des bas rouges à coins noirs, la jupe bleue bordée de rouge; mais je la porterai plus longue; je ne veux pas montrer mes jambes »

Nous reprîmes le chemin de Thoun; nous avons traversé des vallons délicieux, des prairies, des bois environnés de coteaux pittoresques. Figurez-vous encore, dans ce beau jardin, des habitations charmantes, des troupeaux, des bergers, des bergères assis à l'ombre des chênes ou sur le gazon, et vous désirerez le pinceau de Milton pour peindre ce nouvel Éden. Enfin, l'astre des nuits, à son lever, nous trouva dans Thoun.

C'est une des plus jolies villes de la Suisse: elle est bâtie au pied d'une montagne, dans une île que forme l'Aar. L'église et le château sont élevés de deux cents pieds au-dessus de la ville: c'est de leur terrasse qu'on promène ses regards sur un paysage enchanteur, par la réunion du lac, de l'Aar, des montagnes, les unes couronnées de glaces, les autres embellies par la culture.

Au sortir de Thoun, nous nous embarquâmes sur l'Aar. Bientôt nous entrâmes dans le lac, dont les rives sont bordées de villages et de bourgs. Il est cerné par des montagnes, dont les unes sont couvertes de pâturages, de vignobles, qui produisent un vin qu'Horace n'aurait pas célébré. Ce lac nourrit d'excellens poissons: il a trois lieues de longueur, trois quarts de lieue de largeur, et six cents toises de profondeur. Notre navigation était très agréable: nous ne traversions pas, comme Renaud, des mers immenses, conduits par une jeune et jolie femme, aussi inconnue que les mers; nous ne voyions pas des villes, des empires nouveaux: mais nous passions en revue des golfes charmans, ombragés de bois touffus, de prairies embaumées de l'esprit des fleurs, et riantes de fraîcheur et de verdure.

Nous visitâmes la caverne de Saint-Béat, située sur le bord du lac; son péristlye est environné d'arbres chargés de fruits; elle est élevée de plus de cent pieds au-dessus du lac, et divisée en plusieurs chambres; des rochers escarpés la garantissent de la fougue des vents. On y jouit de la vue charmante du lac et de son rivage. Tous les environs sont égayés par de beaux arbres, par le concert des oiseaux, par le cours d'une eau limpide, qui, sortant du fond de la caverne, la traverse avec un agréable murmure, et va former une cascade magnifique.

Les anciennes légendes disent que saint Béat était un Anglais, noble et païen. Il fut baptisé par saint Barnabé, qui lui donna le nom de Béat ou de Macaire. Il avait quarante ans lorsque saint Pierre l'ordonna prêtre, l'envoya prêcher dans la Suisse, et le nomma ensuite évêque de ce pays. Il prêcha dans divers cantons; mais enfin, fatigué de cette vie errante, il fixa sa demeure dans cette caverne, où il finit ses jours. Milord dit que ce saint lui appartenait comme compatriote, et qu'il voulait le loger dans la caverne de Saint-Patrice.

Les habitans de ces montagnes se nourrissent en partie de laitage, de pommes de terre; ils ont aussi beaucoup de fruits et d'excellens poissons, du gibier en abondance, des chamois, des daims, des faisans et des gelinottes. Ils ne cuisent du pain qu'une fois l'année; ils font de petits gâteaux de l'épaisseur de deux écus, qu'ils appellent gâtelets, et qu'ils sèchent souvent à la cheminée; pour les manger, il les font cuire et les jettent dans du lait. Les habitans sont généralement bien faits; ils ont une éloquence naturelle, leur société est agréable, ils sont humains, généreux, très éclairés sur leurs lois et leurs privilèges: on trouve souvent, dans leurs chaumières, les livres les mieux choisis.

Je ne vous décrirai pas toutes les beautés romantiques de notre route. Imaginez, poétiquement, le plus vaste, le

[1] Ce bienfaiteur de l'humanité est mort en 1781.

plus magnifique des jardins anglais; des cascades, des torrens, des vallons, des gorges de montagnes couvertes de troupeaux, de verdure, de bois, et couronnées d'un diadème de glaces.

Nous devions, ce même jour, aller coucher à Lauterbrunn, chez le ministre du village, qui nous attendait : il était de la connaissance de milord; mais nous nous égarâmes. Dès que nous eûmes connu notre erreur, nous prîmes un guide. La nuit s'approchant, nous traversions avec rapidité des vergers chargés de fruits, à l'extrémité desquels était une vallée étroite, fermée par des monts de glaces d'une hauteur prodigieuse. Alors la scene changea tout à coup : nous nous trouvâmes au milieu d'un amas de rochers, obscurcis par les ombres du soir; à notre gauche, une rivière rapide coulait avec fracas. Les ténèbres qui s'épaississaient, étaient en divers endroits colorées de rayons lumineux; leur effet était magique. Au plaisir des yeux se joignait celui de l'odorat : nous respirions le suave parfum des plantes aromatiques qu'élevait la fraîcheur du soir. Dans ce beau jardin de la nature, nous oublions les heures et le but de notre course. Nous comptions arriver en peu de temps à Lauterbrunn, lorsque notre guide disparut, ce qui nous étonna beaucoup : il nous avait parlé d'un clocher de fer-blanc, terme de notre route, que nous avions dejà dépassé.

Cependant, ne découvrant plus aucune habitation, et le crépuscule s'éteignant par degrés, nous commençâmes à presser notre marche; ce qui nous éloigna de plus en plus de notre gîte. Nous trottons à l'aventure, sans chemin tracé; nous traversons hardiment l'obscurité d'un bois, nous arrivons dans une vallée inhabitée, semée de débris, coupée par mille torrens, dominée par des monts de glace et des glaciers, dont nous entendions le craquement. Alors la crainte, l'inquiétude nous saisissent; pour comble d'infortune, nous crûmes apercevoir le clocher de fer-blanc à une demi-lieue de nous. Nous y courons par un chemin dur et escarpé; mais, jugez de notre chagrin, nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une cascade qui tombait verticalement. Quel parti prendre? Il fut décidé que nous rentrerions dans le bois pour y passer la nuit : triste ressource! Nous retournions mornes, silencieux, lorsque, dans l'éloignement, j'entrevis une lueur semblable à la clarté d'une lampe. Ranimés par l'espoir, nous dirigeons nos pas vers cette faible lumière. Nous arrivons, et nous voyons à l'écart une étroite cabane. Nous frappons; un homme et une femme se présentent. Nous les prions, en français, de nous conduire à Lauterbrunn. Ils ne nous entendent pas. Nous leur parlons italien, anglais, point de réponse. Nous avons recours au langage des gestes, nous ne sommes pas mieux compris, au contraire, nous les effrayons; mais l'aspect et la voix de Blanche les rassurent bientôt : ils pensèrent, sans doute, qu'une si jolie créature ne pouvait être associée avec des brigands; cependant nous n'étions pas plus avancés, faute de nous entendre. Enfin Blanche eut une idée très heureuse : admirez l'utilité des talens! elle dessina sur un carré de papier blanc, un ministre avec une robe noire, une grande fraise autour du cou, et un clocher devant lui. A peine eut-elle achevé cette esquisse, que cet homme jeta de grands cris, et nous fit entendre, par des gestes qu'il nous comprenait. Il chaussa ses souliers, puis marcha à notre tête. Nous traversâmes des prairies pleines d'eau, des rivières difficiles à franchir : l'espérance et le désir du repos soutenaient nos forces epuisées. Enfin, à minuit et demi, nous entrâmes dans Lauterbrunn : nous avions passé tout auprès à huit heures. Ces travaux, ces dangers des voyages en tempèrent les agrémens; mais quand ils sont passés, on en jouit par le souvenir, et on aime à les raconter. Notre arrivée calma les inquiétudes du pasteur : il avait envoyé à la découverte, fait sonner le tocsin. Nous trouvâmes là le guide qui nous avait quittés par un zèle mal entendu : nous voyant près du village, il crut que nous ne pouvions plus nous égarer, et il avait gagné les devans pour nous annoncer.

La maison de cet honnête pasteur était bâtie à neuf, aux frais des magistrats de Berne, qui permettent aux ecclésiastiques de paroisse de recevoir des étrangers. Nous eûmes deux chambres propres, jolies, un bon souper, un doux sommeil, et nos fatigues furent oubliées. Notre méridien marquait midi, lorsque nous quittâmes la plume oiseuse : la plume, c'est beaucoup dire; mais qui raconte exagère. Nous nous reposâmes le reste de la journée. Nous la passâmes, en grande partie, à table avec notre aimable pasteur, dans une conversation intéressante. Le pasteur nous peignit le bonheur dont jouissait son village. « Ici, disait-il, l'égalité des fortunes entretient la concorde, éteint toutes les passions haineuses, chaque individu, content de son état, ne porte point un œil d'envie sur celui d'un autre. Lorsqu'une habitation est délabrée, les voisins se cotisent ou s'unissent pour la réparer : la confiance et la bonne foi, dieux tutélaires du pays, gardent les maisons, qui sont toujours ouvertes. »

Il nous conta qu'à l'époque du tremblement de terre de Lisbonne, ses paroissiens crurent voir la dissolution du globe. Les montagnes furent tellement ébranlées, que les oiseaux de proie fuyaient épouvantés, du sommet des rochers, pour se réfugier dans les plaines. Le mugissement des monts et d'un vent terrible, qui provoquait les avalanches, répandit une si vive terreur, que, bergers, troupeaux, tout s'enfuyait dispersé et plein d'effroi. Heureusement la secousse et l'orage furent de courte durée.

Le lendemain dimanche, jour de dévotion, Blanche voulut assister au service divin. En l'attendant, nous nous promenions hors du village, lorsque les sons d'un concert mélodieux, exécuté sur une éminence, vinrent frapper nos oreilles. Nous nous approchâmes; nous apprîmes que c'étaient les musiciens titrés de l'église, qui préludaient, par un petit concert de hautbois et de bassons. Quand le pasteur fut arrivé, nous entrâmes dans l'église avec tout le village. Les vieillards se placèrent d'un côté, les jeunes gens de l'autre; les mères de famille, dans une tribune en face des jeunes personnes de leur sexe; les musiciens occupèrent le chœur : l'ordre et la décence régnèrent pendant tout le service divin. La mélodie des instrumens, le chant simple et noble des cantiques, le recueillement, la piété de ces bons paysans, éveillèrent dans notre âme, avec le sentiment du plaisir, l'intérêt touchant de la dévotion. Milord convenait qu'il avait été ému, et que ces prières, ces chants religieux, cette communication de l'homme avec Dieu avaient quelque chose de doux, de mélancolique, qui élevait l'âme vers la divinité. « Vous voyez donc, lui dit Blanche, que le déisme n'est qu'une idée abstraite, qui laisse l'âme vide, sans consolation et sans appui. — D'accord; mais, dans le royaume de Benin, en Afrique, les negres pensent qu'il est inutile de servir le dieu qu'ils reconnaissent, parce qu'il est bon, et ils offrent leurs sacrifices au diable pour apaiser sa malice. »

Le village de Lauterbrunn est très circonscrit; mais il

y a quantité de maisons éparses dans la vallée, qui peut avoir cinq à six lieues de longueur : sa population est d'environ mille personnes.

Le jour suivant, aux premiers rayons du soleil, pendant que ma chère tante, mollement dans son lit, avait les yeux fermés, les nôtres, bien ouverts, jouissaient déjà de la vue de la magnifique cascade de Staubach : voilà l'avantage des hommes diligens sur les paresseux; ils jouissent, pendant que ceux-ci sont, pour ainsi dire, plongés dans le néant.

Cette cascade se précipite d'un rocher taillé à pic et très saillant. Le torrent tombe perpendiculairement, dans moins d'une minute, de la hauteur de neuf cents pieds; mais une petite portion de cette eau, rencontrant à mi-chemin un rocher avancé, le frappe et rejaillit avec une extrême violence. L'autre portion de l'eau offre un phénomène singulier : au moment où le torrent s'élance de la montagne, le vent en saisit quelques filets, et les promenant au gré de son inconstance, présente le spectacle amusant d'un torrent qui flotte dans les airs, semblable à un ruban argenté. La plus grande partie des eaux du Staubach se dissipe en un brouillard errant, qui humecte au loin les prairies, et en nuages qui s'élèvent dans l'atmosphère. L'eau, qui tombe sur la roche saillante, s'écoule le long de sa pente, et va former, au pied de la montagne, un petit ruisseau, rejeton imperceptible d'une rivière considérable : ainsi Rome n'est plus qu'un faible ruisseau, reste d'un fleuve immense. Un vent très fort souffle continuellement autour de cette chute, et plus violemment au-dessous. En hiver, le torrent résiste pendant quelque temps à la gelée; mais quand l'intensité du froid augmente, ses eaux se condensent en forme de grêle, qui, tombant avec un bruit épouvantable, annonce la congélation entière du torrent, qui devient bientôt un énorme glaçon suspendu au bord du canal, et dont le volume s'accroît jusqu'à ce que son poids l'entraîne, le précipite avec un fracas semblable à celui du tonnerre[1]. Comme nous considérions avec étonnement ce spectacle superbe, un grand arbre tomba à vingt pas de nous, et nous effraya sur le danger passé. Nous reculâmes bien vite, et l'on nous apprit qu'il y avait du danger à s'approcher de trop près. Le torrent entraîne des cailloux, des arbres qui se précipitent avec l'eau : ces arbres sont une espèce de tribut que le torrent paie aux habitans de Lauterbrunn.

En attendant l'obliquité du soleil, nous montâmes au-dessus du bassin où cette eau se réunit. L'épouvantable vacarme qui retentissait sous nos pieds, portait la terreur dans notre âme. Nous en descendîmes bientôt. Alors le soleil frappant obliquement sur la chute de l'eau, nous donna le spectacle de deux belles écharpes, se déroulant l'une au-dessus de l'autre. C'est le moment de parcourir la vallée, qui déploie la plus belle verdure, des rochers sourcilleux suspendus sur nos têtes, et des gerbes de feu qui descendent comme des éclairs : tableau sublime par ses accidens de lumière, ses sites et ses contrastes. Milord ne cessait de répéter sa phrase accoutumée : *By God! is very beautiful!* et nous, *que cela est beau!*

On nous amena nos chevaux au pied de la montagne, d'où nous partîmes pour la vallée de Grindelwald. Nous jetâmes nos derniers regards sur la scène que nous quittions. En gravissant la montagne, tantôt nous nous trouvions au milieu des prairies, tantôt entourés de rochers menaçans. Plus loin, nous rencontrions des sapins et des blocs de rochers culbutés des sommités voisines : c'étaient les ruines d'une ancienne convulsion de la terre. Au milieu de cette marche pénible, je citai à milord, en riant, ce vers bizarre :

Droite et raide est la côte et le sentier étroit.

« Ce vers est de vous? me dit-il. — Vous me faites trop d'honneur, il est de Boileau; » ce qui l'étonna. Enfin, après deux heures de marche, nous arrivâmes vis-à-vis des monts de glace : ce lieu paraît le tombeau de la nature. Mais nous fûmes surpris agréablement par l'aspect de quelques êtres vivans. Nos guides nous dirent que c'étaient des bouquetins : nous les voyions plutôt voler que marcher; dans leur vélocité, nous les perdions à tous momens de vue. Ils s'élançaient de rocher en rocher, franchissaient les espaces avec la rapidité d'une pierre lancée avec force. Ils étaient au nombre de cinq; ils montaient une côte de neige si rapide, qu'il nous paraissait impossible de pouvoir s'y soutenir.

Ces animaux, plus rares que les chamois, sont beaucoup plus agiles : ils fréquentent les sommets des Alpes les plus élevés; ils se nourrissent de genepi, de carline et d'autres plantes précieuses, qui naissent dans les fentes des rochers. Ils s'engraissent l'été; mais l'hiver, pour tout aliment, réduits à lécher les rochers, ils tombent dans une maigreur pitoyable, surtout lorsque la fonte des neiges tarde quelque temps. Leur bois est long et épais, il est noueux; leur sang est d'une nature si ardente, que les habitans de ces contrées, très sujets aux pleurésies, en prennent quelques gouttes délayées dans l'eau, comme le spécifique le plus actif contre ce genre de maladie : ils le conservent dans des vessies.

L'espèce de ces animaux, ainsi que celle des chamois, diminue de jour en jour. Ils vivent constamment en société; ils se défendent avec beaucoup d'intelligence contre les ruses des chasseurs; et quelquefois leur courage, leur désespoir, lorsqu'ils se voient près d'être atteints, attendrissent leurs ennemis. On dit que, dans les passages difficiles, ils s'entr'aident mutuellement de leurs cornes; mais il est bien difficile d'observer leurs habitudes : l'homme avide de cette proie les effarouche. Un jour, grâce à notre barbarie, la race des chamois, des castors et des bouquetins, ainsi que celle de bien d'autres animaux, seront effacées du livre de vie; on prendra pour des fables le récit véridique de leurs mœurs et de leur sagacité.

Les bouquetins ayant disparu, nous continuâmes notre route, et, au bout d'une heure, nous fîmes halte dans un chalet. Le couvert fut mis devant la porte, sur un tapis de mousse verte. De ce site, nous jouissions d'une perspective admirable; nous avions des monts de glace prolongés dans les nues, des glaciers qui paraissaient en descendre; au-dessous de nous, un abîme de neiges et de rochers. Cette perspective était adoucie par la verdure de notre pâturage; nous jouissions, en vrais amans de la nature, du repos, de notre appétit, et de la beauté de ces objets extraordinaires, quand, tout à coup, le roulement d'une avalanche retentit à nos oreilles. Nous écoutons, le bruit est loin encore; mais il s'accroît, s'avance : bientôt nous croyons voir un mont de glace tomber sur nous. Aussi effrayés que le rat des champs qui dînait chez le rat de ville,

[1] Cette cascade est une image affaiblie du fameux saut de Niagara en Amérique, où le fleuve Saint-Laurent tombe de plus de cent toises de hauteur, sur plus de trois quarts de lieues de largeur.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit;
Le rat de ville détale,
Et son compagnon le suit.

Comme eux, nous quittions notre banquet; mais où courir, où nous réfugier? Le bruit roulait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; nous l'entendions ensuite plus loin dans de vastes vallées, avec un fracas toujours plus effrayant. Nous marchions rapidement avec Blanche, à qui je donnais le bras; elle me dit avec beaucoup de fermeté : « Au moins, mon ami, nous périrons ensemble; mais il faut espérer que Dieu nous sauvera. » Milord disait que Dieu ne se mêlait pas de ces bagatelles. Enfin une avalanche de neige, cause de tout ce vacarme, roula assez loin de nous, et couvrit des rochers auprès desquels nous avions passé. Le danger évanoui, la gaîté et la plaisanterie revinrent. Milord dit à madame Delmont : « Je vois bien que je voyage comme Tobie, avec mon ange gardien : aussi, avec vous, je monterais sur le Vésuve en feu. »

Nous observâmes que des troupeaux de vaches, qui paissaient auprès de l'avalanche, n'avaient point partagé nos alarmes: peut-être que l'habitude leur avait fait discerner le danger apparent du danger réel. Ce que les bergers redoutent le plus sur les hauteurs, ce sont les orages et les neiges d'été; aussi le pâturage n'est habité que pendant trois semaines.

Nous suivions gaîment notre route, lorsque milord s'arrêta pour nous montrer au loin une armée rangée en bataille. Je lui dis que c'étaient apparemment les ombres des anciens libérateurs de l'Helvétie, qui habitaient ces montagnes, comme les guerriers d'Ossian séjournent dans les nuages. « Non, parbleu; prenez vos lunettes, et vous verrez des corps animés, et non des ombres. » Je lorgnai, et je vis qu'il avait raison. Nos conducteurs étaient retournés à Lauterbrunn. Cependant la curiosité accélère notre marche, et enfin nous reconnaissons, avec autant de plaisir que de surprise, que cette armée prétendue était un attroupement d'hommes et de femmes, qu'une fête rassemblait; mais le lieu de la fête, si éloigné, couvert encore en partie de neiges, nous paraissait un choix bizarre. Arrivés auprès d'eux, nous nous crûmes transportés dans les plaines d'Olympie. Trois cents personnes étaient rangées sur deux lignes, une d'hommes, l'autre de femmes : au centre de ces deux lignes, deux vigoureux athlètes s'attaquaient, se pressaient, s'entrelaçaient; ils déployaient à l'envi la vigueur, la légèreté et la souplesse. Le prix du vainqueur, comme en Grèce, était la gloire, et plus souvent la main et le cœur d'une jeune beauté. C'est à cette fête annuelle et publique que le dieu d'hymen pose la couronne nuptiale sur la tête des amans; c'est sous les yeux de sa maîtresse que le Suisse combat pour la mériter; et la fille, sous les auspices de sa mère, suit son amant de l'œil, l'encourage d'un regard, pâlit ou étincelle de joie, suivant les vicissitudes de la lutte. Enchantés de ce tableau, il occupait notre âme et nos regards, lorsqu'une de ces nymphes, fraîche comme Hébé, colorée de pudeur, fixa notre attention : elle s'en aperçut, et se déroba aussitôt à nos regards, cachée derrière ses compagnes. Plus curieux de la connaître, nous demandâmes qui elle était; on nous dit que c'était une jeune mariée de la veille. Blanche témoigna le désir de la voir; ses compagnes la firent avancer; sa beauté touchante, son air de langueur, sa modestie, me rappelèrent les vers charmans de Demahis :

La jeune épouse de la veille,
Tout à la fois pâle et vermeille,
Avait encor l'air étonné,
Et, tout ensemble heureuse et sage,
Laissait lire sur son visage
Le plaisir qu'elle avait donné.

Une partie de cette troupe s'empressa de nous mener sur le bord de la montagne, pour nous montrer toute la vallée de Grindelwald. La perspective était magnifique : les deux glaciers qui descendent, leurs pics, leurs pyramides de glaces transparentes, ressemblent à des villes bâties en porcelaine et en cristal : la plus riche culture, le plus beau vert, faisaient le fond de ce tableau.

Ce qui peut étonner ceux qui pensent que l'hiver dévastateur habite constamment la région des glaces, c'est la fécondité qui règne au pied des glaciers. Les pins, les frênes, les saules y parviennent à leur perfection; les pommes de terre, les pois, les bettes et les navets, y sont cultivés avec succès : nous cueillîmes même, à l'ombre des glaces, des fraises et des cerises sauvages. Les cerisiers qui les portent sont communs dans cette vallée, ainsi que les merisiers, qui produisent le meilleur kirschewasser de la Suisse. Les merises sont des cerises non greffées, qui seules composent cette liqueur si digestive et si nécessaire dans un pays où l'on se nourrit de lait. On la fait en concassant le fruit et les noyaux dans un mortier de pierre, avec des pilons de bois; on laisse fermenter le tout, et on prépare ensuite l'esprit par la distillation. On en fait aussi avec des prunes; mais il ne vaut pas celui des merises.

Nous étions à trois lieues de Grindelwald; la descente était rapide; il fallait traverser un vaste lit de neige. Nous osâmes nous risquer. Nos chutes réitérées, notre gaucherie, provoquaient le rire de toute la troupe, surtout des jeunes filles : plusieurs d'elles, pour nous railler, nous offrirent la main. Blanche, plus souple et plus légère, s'en tira mieux que milord et moi, elle ne tomba qu'une seule fois : de jeunes paysans lui avaient offert le bras, mais son amour-propre refusa leur appui. Quand nous fûmes parvenus au bas de la neige, nous vîmes cette bande joyeuse, que nous avions laissée sur la hauteur, se préparer à descendre à son tour. Les jeunes filles, d'un regard, saluèrent leurs amans, puis, se tenant par la main, s'élancèrent les premières, toutes à la fois. Leur légèreté, leurs tresses, les bandelettes de leurs chapeaux qui flottaient au gré des vents, offraient un tableau digne du pinceau de l'Albane et du Corrége. Les mamans les suivaient, et paraissaient avoir la même agilité. Cette troupe prolongeait nos plaisirs par des haltes cadencées; elle s'arrêtait à volonté sur ce talus rapide et glacé. Arrivées près de nous, elles se rangèrent sur une ligne, pour voir descendre leurs amans ou leurs époux. Ceux-ci ne s'amusèrent point sur la route : leur but était de rejoindre leurs compagnes, et, dans un clin-d'œil, nous nous trouvâmes encore au milieu de cette phalange, qui ne respirait que la joie et le plaisir : mais à mesure que nous achevions de descendre, chacun regardait son habitation d'été.

Les glaciers des Alpes ont trois à quatre cents pieds de profondeur, et même jusqu'à six cents, sur plusieurs lieues de longueur. C'est cette masse énorme qui empêche leur fusion totale sous les rayons de la canicule; ce sont eux qui nourrissent ces grands fleuves qui traversent l'Europe. La fusion dure depuis la fin d'avril jusqu'au

milieu de septembre. On évalue à deux pouces de profondeur ce que la liquéfaction enlève chaque jour, l'un portant l'autre, à la superficie du glacier; ce qui fait soixante pouces ou cinq pieds par mois, et vingt-cinq pieds pour la durée de l'été. Cette perte est très peu considérable, relativement au volume du glacier, et les neiges de l'hiver la réparent bien vite. Voilà ce qui assure l'éternité de ces glaces, à moins que la main du temps n'abaisse ces montagnes, ou qu'une convulsion ne les fasse écrouler. Je ne puis mieux terminer le récit de notre course, que par les beaux vers de Roucher sur le tableau que présente le Grindelwald :

> Dieux! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
> Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
> Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
> . . . .
> Et comment embrasser ce mélange éclatant
> De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
> De fontaines, de lacs, de fleuve, de torrent.
> De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
> . . . .
> De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
> Pendans sur des vallons, où le printemps fleurit,
> Des coteaux escarpés, où l'automne sourit.
> . . . .
> D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
> De neiges couronnant de brûlantes contrées,
> Et des glaciers enfin, vaste et solide mer,
> Où règne, sur son trône, un éternel hiver.

Nous descendîmes au Grindelwald, chez le pasteur, pour qui nous avions une lettre de recommandation. C'était un homme grave et instruit, âgé d'environ cinquante ans, qui, satisfait de sa médiocrité, comparait les ambitieux de gloire aux hommes qui font du feu avec du bois vert : ils se tourmentent, soufflent, ressoufflent, pour ne produire que de la fumée. Il avait été long-temps ministre à Berne, jouissant des agrémens de cette ville, et des douceurs de l'aisance; mais ayant eu le malheur de perdre sa femme, il s'était retiré sur cette montagne, où il vivait depuis dix ans, cultivant, comme Dioclétien, son jardin et ses laitues. Une de mes réflexions habituelles, dans ces montagnes, est que, si la somme du bonheur est petite sur la terre, la portion des Suisses est plus considérable que celle de Paris, de Lyon, et des autres grandes cités.

Le pasteur nous mena dans son petit jardin. Milord lui dit, en le comparant au vieillard de Virgile :

> . . . . Cui pauca relic i
> Jugera ruris erant. . . . .

Il lui répondit sur-le-champ :

> Regum æquabat opes animis.

Nous vîmes, dans le creux d'un rocher, un petit vase de porphyre, avec cette inscription : *Ce cœur fut toujours à moi; je ne puis m'en séparer.* « Hélas! nous dit-il, c'est le cœur d'une épouse adorée! »

Le Grindelwald est une vallée évasée en cirque, d'environ cinq lieues; elle est semée de vallons, de collines, et présente un amphithéâtre bien cultivé, jusqu'au glacier. On y jouit de l'existence simultanée des horreurs de l'hiver et des richesses de l'été, des glaces entassées et des arbres chargés de fruits, qui disputent le terrain aux glaciers. Dans trois mois, la végétation y parvient à sa maturité. Les maisons sont séparées par de petits monticules et de charmans bocages; presque toutes ont des fontaines jaillissantes.

Les prairies et les pâturages sont la principale richesse des habitans; ils nourrissent au-delà de deux mille pièces de gros bétail, et quelques milliers de petit. Cette vallée exporte en Italie mille quintaux de fromage, qui se vendent huit à dix écus le quintal. La population est nombreuse, les maisons propres et bien bâties, les habitans bien vêtus; ils portent l'empreinte de la santé, de la vigueur et du contentement intérieur; heureux bienfaits qu'ils doivent à la frugalité de leur vie, à la simplicité de leurs mœurs, et à l'attention qu'ils ont de ne pas mêler leur sang avec celui des étrangers. Lorsque deux hommes de ce canton se rencontrent dans les montagnes, quoique courbés sous leur fardeau, ils s'arrêtent, se redressent, et se disent gravement : « Salut, homme libre. » Deux paysans s'étaient battus; l'un d'eux, sur le lit de mort, malgré les plus vives exhortations, ne voulait point pardonner à son ennemi. On le menace de l'enfer, il se lève avec vivacité, et s'écrie : « Ne suis-je pas un homme libre? Je n'irai qu'où je voudrai. » La France avait demandé à ce canton quelques subsides pour les troupes suisses qu'elle avait à son service. On agita la question dans une assemblée, et le dernier opinant termina ainsi son discours : « Après tout, il faut bien faire vivre le roi de France, qui a une nombreuse famille. » Ce charitable avis décida l'impôt.

Plus je vois ces contrées fortunées, plus j'étudie leurs mœurs, et plus je me désabuse des grands empires. Ici le bonheur est appuyé sur trois pivots solides, égalité, sécurité et médiocrité. L'avarice ne s'y tourmente pas pour élever des piles d'or, et l'honnête homme ne redoute pas les horreurs de l'indigence. Ici l'on a une patrie, on l'aime. Les grands empires, insatiables d'argent, prodiguant les places aux intrigans, les honneurs aux hommes déshonorés, ne peuvent inspirer aucun attachement.

Cependant, ma chère tante, n'allez pas, sur parole, vous défaire de vos biens, pour venir habiter le village de Grindelwald. Les grâces de votre esprit, vos connaissances, votre aimable gaîté sont des plantes trop délicates pour la rudesse de ces climats. Le bonheur est partout pour l'homme honnête et raisonnable; et je crois qu'un prince, qu'un roi même, peut être aussi heureux sur le trône qu'un paysan d'Helvétie dans sa chaumière, avec sa fontaine, ses vaches, et une jolie femme qu'il aime. *Umilissimo servo.*

LETTRE LXXXIII.

ADOLPHE A SA TANTE.

Voyage dans la vallée d'Hasly, et à Berne.

Nous avons quitté le Grindelwald pour aller parcourir le pays du Hasly, l'un des plus intéressans des Alpes. Il nous fallait monter le grand Schedeck, montagne couverte de pâturages, entre le Grindelwald et le Hasly. A cinq heures du matin, nous étions tous à cheval, Blanche à la tête.

> Il vigoroso cor, che nulla langue,
> Val si che'l debil corpo ne sostenta,

Nous marchions depuis une heure, lorsque les nuages s'amassèrent et amenèrent les ténèbres et la terreur : la

nature paraissait se dissoudre; le bruit des avalanches, leurs roulemens majestueux, imitaient celui du tonnerre. Heureusement les nuages ne s'ouvrirent pas; l'eau du ciel resta suspendue dans les airs, le soleil perça insensiblement et, avec le jour, ramena la sérénité et la joie. Alors nos yeux furent égayés par l'aspect des glaciers, le bel azur des glaces et la riante verdure des pâturages; mais l'aspérité du chemin diminuait le plaisir de cette perspective. Nous arrivâmes vis-à-vis d'un escalier très étroit et construit en forme d'échelle. Blanche était fatiguée; un de nos guides, personnage vigoureux, la prit sur ses épaules, et la monta lestement; je crus voir Borée enlevant Orithye.

Nous atteignîmes un châlet, situé au milieu d'un beau pâturage, où étaient des bergers occupés à faire leurs fromages; nous leur demandâmes l'hospitalité. Ils ressemblaient à de vrais sauvages, par la longueur de leur barbe, la tournure grotesque de leurs habits de peaux de chèvre et de chamois, dont le poil est en dehors: leur ignorance les assimilait à des Hottentots. Ils nous donnèrent du lait; c'est tout ce qu'ils possédaient. Nous allumâmes du feu au foyer d'un verre ardent, ce qui les étonna singulièrement: ils nous prirent sans doute pour des magiciens. Nous assistâmes à leur dîner, qui consistait en une chaudière de lait que l'on avait fait bouillir; mais, ni pain, ni viande, ni légumes, ni fruits, ni vin n'assaisonnaient ce breuvage; quelques-uns mangeaient du fromage avec du lait, en guise de pain. Tels sont constamment les repas de tous les jours, et en général, la nourriture des montagnards suisses; ils ont en dédommagement la gaîté et la santé. J'ai remarqué qu'ils avaient la vue beaucoup plus étendue que nous: ils aperçurent, à la distance de cinq lieues, des chamois que nous ne pûmes distinguer qu'avec nos lunettes. Les sauvages ont aussi les yeux plus perçans que les Européens.

Après deux heures de repos, nous entrâmes dans une gorge sauvage, au fond de laquelle roule le ruisseau du Keikbaubut, très considérable dans l'été: il est grossi par nombre de cascades; et couronné de bois magnifiques. Nous trouvâmes un autre châlet, occupé par d'autres bergers beaucoup plus instruits que ceux que nous venions de quitter: nous aperçûmes des livres parmi leurs ameublemens.

En continuant à descendre nous arrivâmes au bord de la vallée du Hasly, lorsque le soleil la dorait encore de ses rayons mourans. La soirée était délicieuse; nous étions en pleine jouissance. La beauté du ciel, la fraîcheur de l'air, l'aspect des campagnes bien dessinées, des cascades nombreuses qui se précipitent dans l'Aar, des prairies, des bosquets et des vergers charmans, tout excitait notre admiration et nos plaisirs. Le chemin est bordé de cerisiers et de châtaigniers: le chou y déploie sa feuille, le sarrasin y élève sa tige, et le cep de la vigne serpente sur des tours antiques. Tout cet ensemble offre l'aspect d'un jardin vaste et magnifique. Milord, frappé de la sublimité de ce tableau, disait qu'il se garderait bien de faire jamais un jardin anglais dans ses terres; que lorsqu'il en voudrait voir, il viendrait en Suisse, où la grande main de la nature faisait paraître l'art si petit, si mesquin dans ses compositions.

Les maisons de la vallée, spacieuses et bien bâties, sont au milieu d'agréables vergers. Des jeunes gens coupaient le foin, de jeunes filles, en chantant, l'entassaient en meules avec des rateaux et des fourches. Ces dryades ou oréades nous regardaient, souriaient; enfin plusieurs s'avancèrent pour nous présenter des fruits. Nous les acceptâmes avec d'autant plus de plaisir, que leur physionomie exprimait celui qu'elles ressentaient en nous les offrant.

Nous logeâmes au village de Merlingen, chef-lieu du pays. La description de la vallée d'Hasly mériterait les crayons de Jean-Jacques pour la singularité de son matériel, du langage et des mœurs de ses habitans. Elle est renfermée entre plusieurs glaciers et des montagnes très élevées. Du côté du mont Grimsel, la vallée est coupée par de longs rochers, d'un aspect très pittoresque; la fraîcheur de ceux qui sont couvert de bois y attire les bergers qui y jouissent des charmes de la retraite et du doux parfum des fleurs et des plantes alpines.

La race de ces habitans étonne par sa stature. Le hasard nous fit lier conversation avec un homme instruit qui nous apprit la cause de cette riche taille. Nous avions suivi cinq ou six femmes qui, à notre aspect, se réfugièrent en riant dans une maison assise sur une pelouse et ombragée de beaux vergers. En entrant, je leur demandai la permission de leur faire une visite. Deux de ces femmes alors vinrent à nous; c'étaient les deux sœurs: elles prirent Blanche par la main, et la firent asseoir au milieu d'elles. L'aînée était grande et belle, la cadette, svelte et jolie: toutes les deux avaient la blancheur de la neige qui les environne, nuancée du coloris de la rose. Blanche, surprise de leur éclat, les loua sur leur figure: elles baissèrent les yeux en rendant éloge pour éloge. Le frère, maître de la maison, nommé Gaspard Keralhi; entra dans ce moment, et s'assit sans nous adresser la parole. C'était un homme de trente ans, grand, bien fait, d'une figure noble, tranquille, et le teint basané. Pour ouvrir l'entretien, nous lui parlâmes de sa haute stature et celle de ses compatriotes. « Vous serez moins étonnés, nous dit-il, quand vous saurez que les habitants du Hasly sont originaires de la Suède, où l'on voit les plus beaux hommes de l'Europe. Six mille Suédois, dans les temps reculés, chassés de leur pays par la famine, se réfugièrent dans l'Helvétie, conduits par trois chefs de leur choix; et après des combats, des obstacles sans nombre, ils demandèrent à l'empereur une terre qui, par ses sites et ses rochers, leur rappelât leur patrie. Ils obtinrent le canton auquel ils donnèrent le nom de Suède, changé depuis, par corruption, en celui de Schwitz, et une de leurs colonies passa dans l'Over-Hasly. « Quels sont les écrits, lui demanda milord, qui font mention de cette origine? — Une chanson, conservée par nos pères, que tout le monde sait, et qui est imprimée. » Nous le priâmes de la chanter, ce qu'il nous accorda sans peine. Les couplets furent chantés avec gravité: l'air est lent, mélancolique, et les paroles sont en allemand. La cabane où nous étions, construite en sapin, avait une boiserie intérieure de planches ornées de filets droits et polis. La chambre principale a huit pieds de hauteur; le lit, placé dans une espèce d'armoire, est garni de rideaux de toile de lin, rayée de bandes bleues et blanches; des plats d'étain, quelques bouteilles, les ustensiles du laitage, des livres de dévotion et d'histoire, deux Bibles énormes, un calendrier, une table, quelques bancs, des cabarets de bois, un lit de repos à double oreiller, couvert d'indienne; un violon, des fusils, une écritoire, sont la richesse et l'ornement de cette maison.

Nous demandâmes à Gaspard s'il était heureux. « Au-

tant, dit-il, qu'il est possible de l'être. » Peu de personnes dans nos villes feraient la même réponse! Nous quittâmes ces honnêtes Helvétiens, en leur souhaitant la continuation de leur bonheur.

En réfléchissant sur la chanson dont nous venions d'entendre, nous conjecturâmes que les habitans de Hasly devaient descendre de ces Goths qui envahirent le midi de l'Europe, et détruisirent l'empire romain. Quelques-uns rapportent aussi leur origine à des Grecs qui peuplèrent la Suede, et dont les descendans émigrèrent en Suisse. Le costume des Haslysanes sembleraient prouver cette descendance; leur jupon, d'une excessive longueur, va depuis la poitrine jusqu'aux talons; les plis, serrés et multipliés à cause de l'ampleur, forment une draperie agréable, et qui tient des belles robes grecques : elles portent, au lieu de coiffe, une calotte de drap uni; leurs cheveux, d'une couleur très belle, sont partagés avec le toupet en deux parties, et ramenés avec goût vers le chignon, qui est tissu avec des rubans en longues tresses pendantes ou entrelacées négligemment autour de la tête.

Les mœurs des habitans sont pures; ils ont de la probité, ils sont graves, froids et réfléchis; ils aiment et honorent leur état; un cultivateur, riche de cent mille livres, n'aura pas la vanité d'épouser une fille noble, ou d'allier ses enfans avec des bourgeois. Le Haslysan est pesant dans ses plaisirs, et lent dans ses opérations. Sa conduite méthodique, et son économie roule toute l'année sur le même cercle : il donne tous ses soins à ses troupeaux, et s'attache plus particulièrement à conserver et à propager une bonne race. Il a dans ses manières quelque chose de plus poli, de plus engageant que les autres habitans des Alpes; son langage est plus agréable, quelques Haslysans ont du goût pour la lecture. Exempts d'ambition, ils ne s'expatrient qu'avec peine : ils portent chez l'étranger la maladie du pays.

Les femmes sont actives, laborieuses, adonnées à leur ménage, entendues dans la culture des jardins, dans la filature et autres ouvrages de leur sexe : elles font même souvent celui des hommes. Ceux-ci, aussitôt que les neiges ont chassé les vaches des montagnes, absolument oisifs, s'assemblent au cabaret, qui est le lieu le plus apparent, y fument et causent auprès d'un poêle, à l'odeur du fromage grillé. Ils ne connaissent ni le jeu, ni la grosse gaîté des autres peuples dans leurs orgies; leurs journées, leurs longues nuits sont encore attristées par l'obscurité que répandent leurs toits en saillie, la petitesse de leurs fenêtres, et la lumière économique d'une lampe. Que la face de l'hiver est sombre et mélancolique dans ces lieux sauvages! Maisons, arbres, prairies, montagnes, tout est enveloppé d'un voile blanc et uniforme. Ajoutez à ce tableau une vaste solitude et un profond silence, troublé seulement par le bruit de la vache qui beugle; cependant l'habitant s'y plait : doux effet de l'habitude!

On a observé que, dans ces rudes climats, les femmes étaient moins nombreuses; ce sont des fleurs qui n'aiment que les douces températures. L'amour ici n'est plus le fils de Vénus, beau, séduisant, ayant un doux parler et des ailes colorées; il est simplement le fils sauvage de la nature. Un paysan, dès sa jeunesse, aime sa voisine, l'épouse, et le roman est fini. Le Haslysan ne paie qu'une taxe très légère; elle se réduit à 6 francs par an, et cet impôt est payé volontairement, sans frais de perception.

L'éducation, en général, y est négligée; la plupart des habitans ne savent pas lire, et règlent leurs comptes à la craie sur une table. Cependant l'ignorance chez eux n'est pas ineptie : ce peuple médite voluntiers; sa vie est une longue lutte contre les torrens, les avalanches, les précipices. Il est géomètre, mécanicien par instinct; il a dans l'œil le calcul juste des contre-poids et des forces mouvantes et repoussantes : il jette un pont avec une hardiesse, une célérité qui étonnent les voyageurs.

On prétend que leur simplicité primitive commence à s'altérer. Le luxe se glisse sous les cabanes; ces pâtres agrestes usent immodérément de café et de tabac rapé et à fumer : le vin d'Alsace, l'eau-de-vie, l'eau de cerise, les liqueurs, la cannelle, le girofle, la noix muscade leur sont devenus nécessaires, et, par un luxe plus étonnant encore, ils ont des maisons vastes, des lits de plume et des poêles très ornés. L'avarice marche à la suite de ces nouveaux besoins; et la civilisation se perfectionnant chez eux, ils ont des maîtresses et des procès. Adieu le bonheur, cet être fugitif que poursuivait Theleme, et que Voltaire place dans l'autre monde [1].

L'auberge de Meringen est une belle maison bâtie en pierre, auprès d'une fontaine, où des femmes charmantes, parées comme des dames françaises, venaient puiser de l'eau : un poète les aurait prises pour les nymphes de Diane.

J'ai loué jusqu'ici l'hospitalité des Suisses, mais, *nec vultus, nec color unus*. A l'auberge de Hasly, notre hôte, à diner, s'assit sans façon avec nous; et, les coudes appuyés sur la table, il ouvrit la conversation en italien. Il alluma sa pipe; après en avoir aspiré quelques bouffées, il nous la présenta; ensuite il nous demanda la permission de boire du vin qu'il nous vendait; et ne voulant pas jouir de ce plaisir sans sa femme, il la fit appeler pour nous aider à vider les bouteilles. Cette aimable familiarité se termina par un compte très exagéré qu'il nous présenta. Nous lui demandâmes si c'était son dernier mot. « Oui, messieurs, sur ma conscience. — Vraiment, lui dis-je, c'est jurer par le Styx : il ne nous reste plus qu'à payer; et nous payâmes. En nous quittant, il nous toucha la main avec cordialité, ce qui nous prouve qu'il étai bon homme, et qu'il avait fait un arrangement avec sa co science.

On compte dans le Hasly environ vingt mille âmes, et six mille hommes en etat de porter les armes. Je crois, ma chère tante, que vous serez bien aise de connaître le tarif du prix ordinaire des comestibles dans les parties monstueuses de la Suisse.

	sous.	den.
La viande de boucherie, la livre, environ.	5	»
Le pain.	3	»
Le fromage.	5	»
Le beurre.	5	6
Le sel	3	»
Le pot de lait.	3	»
Le pot de vin le plus commun.	5	»
Le pot de vin du pays de Vaud	12	»

Un paysan d'Uri nous conta, à diner, de quelle manière ils vivaient pendant l'hiver. « Cette saison, nous dit-il, dure chez nous environ huit mois de l'année; toute com-

[1] Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Cessez de courir à la ronde,
Après votre amant échappé;
Car, si l'on ne m'a pas trompé,
Ce bonhomme est dans l'autre monde. »

munication cesse, et nous vivons des provisions amassées pendant l'été. Ma famille est composée de sept personnes; mes provisions sont, sept fromages d'environ vingt-cinq livres chacun; cent huit livres de pain séché; vingt-cinq paniers de pommes de terre, pesant chacun environ quarante livres; sept chèvres et trois vaches, dont l'une est tuée et mangée. Quand nous gardons nos vaches et nos chevaux, nous les nourrissons avec du foin; nous donnons aux chèvres de jeunes branches de sapin, qui, au défaut de fourrage, est aussi la ressource du bétail. Pendant les longs froids, toute la famille travaille: ma femme, mes filles font de la toile, des chemises, et le linge du ménage. » Je lui demandai s'ils achetaient le lin. « Non: nous avons une pièce de terre auprès de notre cabane, où le lin croît à merveille; et vous devez avoir observé que cette plante est cultivée avec succès dans nos montagnes. »

Pour ne pas fatiguer votre imagination de nouvelles descriptions de rochers, de cascades, de pâturages, de monts de neiges, je vais d'un saut vous transporter de Thoun à Berne; mais je vous parlerai en passant d'une petite fête que les habitans de Thoun et des environs nous donnèrent sur le lac, il est vrai, sans penser à nous. C'était dimanche. Le lac se trouva rempli de petits bateaux chargés d'habitans, parés, gais et riant aux éclats; ils allaient entendre la messe aux paroisses voisines. Nous passâmes au milieu de cette flottille, dont la joie, les salutations et les ris nous donnèrent une scène très agréable et très animée: j'aime beaucoup la dévotion qui inspire la gaîté.

La route qui conduit de Thoun à Berne est des plus belles de la Suisse, et le sol, traversé par l'Aar, le plus riche du canton: de beaux villages, des châteaux, des maisons de campagne très agréables par leur point de vue, par la beauté de la culture et l'abondance des sources vives, embellissent cette route. Le reste de ce canton est hérissé de hauteurs, de montagnes qui, au nord, sont couvertes de forêts de sapins mêlés de chênes et de hêtres: les maisons de campagne sont vastes et régulières; elles appartiennent à des paysans, dont plusieurs ont jusqu'à deux cent mille francs de biens-fonds Les paysannes, mises avec propreté, portent un jupon court. C'est un plaisir de les voir marcher la tête haute, les épaules effacées, le jarret déployé et tendu: leurs bras, bien arrondis, sont nus. Elles vont au cabaret, boivent le verre de vin, l'eau-de-vie de cerises, et leurs charmantes bouches laissent parfois échapper des expressions énergiques qui, ailleurs, feraient rougir le front des Grâces. Sur la route, Blanche désirait boire du lait; nous entrâmes dans une maison couverte de chaume. Quel fut notre étonnement en voyant sous ce toit rustique, une habitation où régnait la propreté et l'aisance! On nous présenta du lait dans des vases de porcelaine, et des serviettes damassées ornèrent la table; cependant je n'aime pas à voir le luxe dans la demeure des Philémon et des Baucis: il n'y entre pas seul, plus d'un vice l'escorte.

Mais ayez la bonté, ma chère tante, de vous rendre à Berne avec nous: c'est une des plus jolies villes de la Suisse, située dans une presqu'île que forme l'Aar. La grande église est d'une belle architecture gothique; elle a un clocher très élevé, et une terrasse de cent vingt pieds de haut, d'une hardiesse étonnante. Elle est plantée de plusieurs rangs d'arbres, avec des pavillons aux quatre angles; elle sert de promenade publique: le pied en est baigné par la rivière d'Aar. Je ne vous promènerai pas sur cette terrasse sans vous faire part d'un événement extraordinaire qui y arriva, et dont une inscription, faite par Haller, assure l'authenticité et perpétue le souvenir.

Un jour de marché, un écolier de Berne, dans un moment de gaîté, saute sur le cheval d'un paysan qui vendait ses denrées; il le pousse à toute bride, et ce cheval, qui était aveugle, emporté par son impétuosité, s'élance vers le bord de la terrasse, heurte les parapets et s'abat: le cavalier saute par-dessus le parapet et tombe de cent vingt pieds de haut. Ce même homme a été depuis ministre pendant trente ans. Quel dieu l'a sauvé? Je l'ignore.

L'église de Berne et quelques autres édifices ont été construits du produit d'une collecte dans tous les états chrétiens, pour laquelle le pape accorda des indulgences. La bibliothèque publique, composée de très belles salles, est décorée des portraits des grands hommes, et renferme des manuscrits précieux et des dépouilles de Charles-le-Hardi, trouvées dans sa tente. L'arsenal est un des plus considérables de la Suisse; il contient des armes pour soixante mille hommes [1]. On nous montra des armures excessivement lourdes et des piques, des cimeterres d'une grandeur démesurée. Les hommes étaient-ils plus grands, plus forts autrefois? Vivaient-ils plus longtemps? Je vous prie, ma chère tante, de me résoudre ces questions, alors vous serez pour moi bien au-dessus de la Pythonisse qui évoqua l'ombre de Samuël. On voit encore dans cet arsenal, diverses dépouilles des Bourguignons de la journée de Morat; des fusils, des pistolets enrichis d'or, d'ivoire, et d'un beau travail, et plusieurs monceaux de cordes que Charles apportait pour faire garotter les Suisses. La statue de Guillaume Tell est aussi dans cet arsenal.

Berne tient un des premiers rangs parmi les plus belles villes de l'Europe, et même aucune ville ne peut offrir comme elle une rue d'environ une demi-lieue de longueur, bordée des deux côtés d'hôtels magnifiques et continus, ornée de distance en distance de colonnes, de statues peintes ou dorées, et arrosée d'un courant d'eau vive qui y entretient la propreté et la fraîcheur. Des deux côtés de cette rue règnent des portiques très utiles au peuple, mais désagréables à la vue.

La grande horloge est dans une des tours qui décorent la rue principale; ses divers cadrans indiquent les heures, les mois, leur quantième, les signes du zodiaque, où se trouvent le soleil, les phases de la lune, et présentent diverses figures mouvantes d'hommes et d'animaux.

Berne est une ville nouvelle; avant 1191, ce n'était qu'une forêt: sa population n'est évaluée qu'à onze mille âmes; la propreté y est entretenue par des prisonniers de l'un et de l'autre sexe, condamnés à ce travail pour un temps plus ou moins long, selon leurs délits. Les uns sont attelés au tombereau; les autres sont occupés à balayer et à enlever les immondices; tous ont le cou garni d'un gros collier de fer, duquel s'élève une tige qui se recourbe sur leur tête, et à l'extrémité de laquelle pendait sans doute une sonnette, car ce châtiment se nomme la peine des sonnettes. La justice criminelle est rendue à Berne avec l'équité et l'humanité la plus rare; elle y est la plupart du temps sans fonctions: heureux pays qui nourrit peu

[1] Il a été pillé, saccagé par les Français du temps des Rapinat.

de coupables! ce qui prouve la bonté du gouvernement et celle des mœurs.

Les Bernoises ont de la beauté; les femmes de la classe commune y sont vêtues avec plus de goût et de propreté que les villageoises des autres cantons.

Nous avons peu séjourné à Berne: Blanche soupirait après le repos et après Lausanne; moi, je soupire en ce moment après cette Blanche que je n'ai pas vue depuis deux heures.

Riverisco la mia vezzosa zia, et la prego di darmi delle sue notizie; et di parlarmi di quel pazzo di Bertaut, e della rispetabile matrigna.

LETTRE LXXXIV.

ADOLPHE A SA TANTE.

Départ de milord. Anecdote russe.

Ma chère tante, milord vient de nous quitter; il est obligé d'être à Londres pour l'ouverture du parlement. Que de regrets il nous laisse! et que de regrets il emporte! Il a pour nous, pour son aimable Pandore, l'amitié la plus tendre.

Son absence nous jette, pour ainsi dire, au milieu d'un désert; tout ce qui nous entoure nous parait triste et inanimé :

> Amitié, don du ciel, plaisirs des grandes âmes!

Mais, pour égayer ma lettre et amuser mon aimable tante, je veux lui faire part d'une petite histoire hyperboréenne que nous conta à diner, la veille du départ de milord, le comte Sch***, de Pétersbourg.

« Le czar Ivan se promenant un jour aux environs de Moscou, seul, et dans un costume grossier, entra dans un village, y demanda l'hospitalité; il fut accueilli comme Jupiter et Mercure dans le village qu'habitaient Philémon et Baucis.

> Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.

« Le czar se retirait indigné contre ces villageois, lorsqu'il vit à l'écart une étroite cabane.

« L'approche de la nuit invitait le voyageur à chercher un asile: l'empereur va frapper doucement à la porte de cette chaumière: un paysan accourt et lui demande ce qu'il veut. « Je me meurs de fatigue et de faim: pourriez-vous me loger pour cette nuit? — Hélas! répond le contadin [1], vous serez bien mal; vous me trouvez dans un grand embarras, ma femme accouche et crie de toutes ses forces: vous ne pourrez dormir; mais, entrez: du moins vous serez à couvert du froid, et vous partagerez notre souper. » Après ces mots, il le prend par la main et le conduit dans une petite chambre remplie d'enfans. Un berceau en contenait deux; une petite fille de trois ans dormait sur une natte, à côté de ses frères, tandis que deux sœurs aînées, l'une âgée de sept ans, l'autre de six, pleuraient et priaient Dieu à genoux pour la délivrance de leur mère qui, couchée dans la chambre attenante, poussait des cris et des gémissemens de douleur. « Demeurez là, dit le paysan au czar: je vais chercher votre souper. » Il revint bientôt, apportant dans un panier de l'hydromel, du pain noir et des œufs. « Voilà, dit-il, tout ce que nous avons; soupez avec mes deux filles; pour moi, je n'ai pas le loisir de manger: je vais soigner ma pauvre femme. — L'accueil charitable que vous me faites, dit le czar, vous portera bonheur; le ciel récompensera votre charité.—Je l'espère: priez Dieu que ma femme accouche heureusement, c'est tout ce que je désire. — Vous êtes donc très heureux? — Heureux! jugez-en: j'ai cinq enfans qui viennent bien, une femme que j'aime, un père, une mère qui jouissent d'une bonne santé, et mon travail suffit pour les nourrir tous.—Votre père et votre mère logent-ils avec vous? — Certainement; ils sont là-dedans auprès de ma femme. — Votre cabane est bien petite.—Elle nous suffit; nous y sommes à l'aise. » Une heure après, la femme accoucha heureusement. Le bon contadin, transporté, radieux, apporta l'enfant à son hôte, en s'écriant: « Voilà le sixième qu'elle me donne! Dieu me les conserve tous! » Le czar prit l'enfant dans ses bras, et le regardant avec attendrissement, dit: « Je me connais en physionomie: celle de cet enfant est bien heureuse: je gagerais qu'il fera une grande fortune. » Les petites filles s'approchèrent alors pour caresser le nouveau-né que la grand'mère vint reprendre. Les deux petites filles la suivirent, et le villageois étendant à terre une natte de paille, invita son hôte à s'y coucher avec lui. Bientôt un paisible sommeil ferma les yeux de ce bon père.

« Une petite lampe répandait une faible clarté: l'empereur se soulève, regarde autour de lui, voit avec attendrissement le père et les trois enfans endormis: un silence profond régnait dans la cabane. « Sommeil bienfaisant! douce tranquillité! se disait le czar. Homme simple et vertueux! Comme il dort paisiblement sur cette natte! L'ambition, l'avarice, les remords ne troublent point son repos: c'est le sommeil de l'innocence. » Ces réflexions l'occupèrent toute la nuit; il comparait les soucis, l'agitation de la grandeur, au calme de la pauvreté. Le villageois se leva avec le jour, et son hôte, en le quittant, lui dit: « Je retourne à Moscou, je connais un homme généreux et sensible; je vais lui parler de vous; je ne doute pas qu'il ne veuille servir de parrain à votre enfant. Promettez donc de l'attendre pour la cérémonie du baptême: je serai de retour dans trois heures, au plus tard. Le paysan promit, sans cependant ajouter beaucoup de foi aux promesses de son hôte.

« Les trois heures s'écoulèrent, et le contadin ne voyant pas revenir l'inconnu, se disposait à porter son enfant à l'église, lorsqu'il entendit un grand bruit de chevaux et de voitures; il regarde par la fenêtre et reconnaît les gardes, le cortége de l'empereur. Il appelle sa famille pour la faire jouir de ce spectacle; elle accourt, se range en tumulte devant la porte de la maison: plusieurs voitures défilent, sur celle de l'empereur qui s'arrête devant la cabane; les gardes l'entouraient, repoussaient la foule. On ouvre la portière, le czar descend, s'avance vers son hôte, et lui dit: « Je vous ai promis un parrain, je viens remplir ma promesse. Donnez-moi votre enfant, et suivez-moi à l'église. » Le paysan, immobile, stupéfait, écoutait sans entendre, regardait sans voir. A travers les habits pompeux de l'empereur, et l'appareil de ce grand cortége, il ne pouvait reconnaître le malheureux qui avait partagé son souper et sa couche. Le czar jouissait de sa surprise et de son saisissement; enfin, lorsqu'il se fut fait reconnaître, il dit au paysan: « Hier, vous avez rempli les devoirs de la religion et de l'humanité; aujourd'hui

[1] Je voudrais que l'on adoptât ce mot, plus harmonieux que celui de paysan, qui, d'ailleurs, ne nous offre que l'idée d'un malheureux. Contadin vient de l'italien, *contadino*. Montaigne s'en est servi.

je viens m'acquitter de celui d'un souverain, devoir bien doux sans doute, celui de récompenser la vertu. Je vous laisse dans un état que vous honorez, dont j'envie l'innocence et la tranquillité; je vous donnerai des biens qui vous manquent, des troupeaux, des vergers et une chaumière plus commode, où vous pourrez exercer avec plus d'aisance les droits de l'hospitalité. Quant à votre enfant de cette nuit, je me charge de sa destinée; car vous devez vous souvenir, ajouta-t-il en souriant, que je lui ai prédit une grande fortune. » Le paysan, pénétré de joie et de reconnaissance, les yeux baignés de larmes, courut chercher son enfant et le mit aux pieds de son souverain, qui le prit dans ses bras et le porta à l'église. Il le tint sur les fonts de baptême; ensuite, ne voulant pas le priver du lait de sa mère, il le rapporta dans la cabane, pour le reprendre quand il serait sevré. L'empereur, fidèle à sa promesse, fit élever l'enfant dans son palais et le combla de bienfaits, ainsi que sa vertueuse famille. »

Si les princes ou les chefs des états se conduisaient comme cet empereur, qu'ils récompensassent les vertus plutôt que les talens, l'intrigue, la flatterie, la probité et le bonheur seraient moins rares sur la terre.

Il y a long-temps que je n'ai eu des nouvelles de mon frère, ce qui me donne quelque inquiétude. Je lui ai demandé de l'argent, et je n'ai point encore de réponse. Cependant notre bourse est épuisée; les voyages en Suisse sont dispendieux, et l'économie n'est pas une de nos vertus théologales. Madame Delmont nie même que ce soit une vertu. « C'est une loi, dit-elle, de nécessité, comme celle de ne pas manger au-delà de son appétit. » Notre association avec milord a peut-être relâché notre économie naturelle: on ne vit pas impunément avec les gens riches. L'exemple est entraînant, et la pente est si douce! Pope, dans ses épîtres morales, raconte qu'un riche avare, nommé Cutler, dit au duc de Bukingham, qui se plaignait de l'excès de ses dépenses: « Que ne vivez-vous comme moi? » Le duc lui répondit: « J'en serai toujours le maître quand je n'aurai plus rien. » Ainsi ferons-nous. Adieu, ma chère tante; je mets à vos pieds mon cœur, mon esprit, et ma raison si j'en ai une.

LETTRE LXXXV.

MADAME DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Elle lui annonce le dérangement des affaires de son frère.

Mon cher neveu, êtes-vous gai, content? riez-vous? Il faut cesser de rire. Etes-vous philosophe? Il faut vous réfugier dans votre philosophie. Imaginez voir un hibou perché sur un arbre, dans l'ombre de la nuit, dont la triste voix vous annonce une mauvaise nouvelle.

Votre frère se porte bien; nous avons eu de ses nouvelles; mais la fortune l'a abandonné. Son beau-père est mort presque insolvable, après avoir possédé des richesses immenses. Voilà où mène la soif de l'or, qui s'allume si aisément dans une ville où tout irrite les désirs, où l'on mesure le bonheur sur le tarif des richesses. Il a entraîné votre frère dans sa ruine; sa fortune s'est écroulée. Je me rappelle que je lui disais, la veille de son départ, lorsqu'il me parlait de ses projets, de ses espérances:

Soit; mais la papauté vaut-elle ce qu'on quitte?

Il m'allégua le prétexte banal qu'il avait une femme et des enfans. Je l'embrassai pour réponse, je lui souhaitai bon voyage et bonne chance. Ce qui m'attriste le plus, c'est de vous voir enveloppé dans ce tourbillon, vous qui avez la modération du sage. Je plains beaucoup ma nièce accoutumée, dès le berceau, aux douceurs de l'aisance. Voltaire a dit:

Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

Mais c'est une maxime de comédie, qui n'est vraie que pour les âmes pusillanimes. J'attends mieux de vous deux. Vous avez la jeunesse, la santé, l'amour: ajoutez-y le courage et l'espérance, vous aurez encore richesse et contentement. Mon frère est à la campagne, avec sa tourterelle, roucoulant leurs amours

LETTRE LXXXVI.

DELMONT AINÉ A SON FRÈRE.

Il lui annonce son malheur.

Depuis quinze jours, mon cher Adolphe, je prends la plume pour t'écrire; mais mon cœur se glace, et la plume tombe de mes mains. Comment t'annoncer ce que je voudrais me cacher à moi-même? Mon beau-père vient de mourir; le désordre est dans ses affaires; son ambition l'a perdu. Mécontent de ce qu'il avait, pauvre de ce qu'il n'avait pas, il s'est égaré dans de vastes projets qui nous ont précipités dans l'abîme. Hélas! j'ouvre les yeux trop tard! Ce qui me pénètre de la plus vive douleur, c'est de voir cette commotion terrible s'étendre jusqu'à toi. J'ai dissipé les fonds que tu m'avais confiés, renversé ton bonheur et celui de ta femme; toi si heureux de ta médiocrité! Voilà, mon cher Adolphe, ce qui me désespère. Je me consolerai de ma pauvreté, je ne me consolerai pas de la tienne. Cependant, je puis te sauver la moitié de tes 50,000 écus, en faisant perdre aux créanciers 50 pour 100. Si c'est ton intention, j'espère les amener à cet accommodement: réponds-moi à ce sujet, lettre reçue. Ma femme est malade de chagrin: il a fallu réformer les chevaux, la loge de l'Opéra, se défaire de ses diamans, sortir de notre bel hôtel; tout cela la tue. L'idée d'aller à pied dans Paris, de n'avoir ni diamans, ni loges, ni hôtel, de n'être pas enfin comme tout le monde, ainsi qu'elle le dit, lui paraît insupportable. Pour moi, quand je ne devrai rien, quand je serai sorti du désordre où je suis, je me résignerai à ma destinée; il me reste des bras, du courage et de l'honneur. Mais comment donneras-tu cette nouvelle à ta femme, à cette aimable Blanche, toujours si intéressante, et toujours si malheureuse? Elle a perdu la fortune de son père, et voilà un coup de foudre qui pulvérise la tienne! Adieu, mon cher frère; je n'ai plus la force d'écrire. Me pardonneras-tu ton malheur?

LETTRE LXXXVII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

Réponse à sa lettre.

Mon cher ami, la perte des biens n'abat que l'homme pusillanime ou dépravé. Consolons-nous, en répétant le mot sublime de François I[er]: *Tout est perdu, fors l'honneur.* Il faut tout payer, jusqu'à la dernière obole. Si mes fonds ne suffisent pas, je vendrai ma maison de campagne: il vaut mieux être pauvre honoré, que riche méprisé, ma femme pense comme moi. Loin de t'affliger pour elle, admire la fermeté et la noblesse de son âme. Lorsque j'ai reçu la nouvelle du dérangement de tes affaires, nous allions sortir pour louer une maison char-

mante qui a une vue superbe sur la campagne et le lac; Blanche la désirait depuis long-temps. Le facteur, dans ce moment, nous apporte deux lettres; l'une de toi, l'autre de madame de Saint-Omer: nous nous réjouissons. Je lis tout bas selon mon usage, celle de l'aimable tante; quelle nouvelle! Mon cœur se trouble, se serre, mais le calme reste sur mon visage. « Comment se porte ma tante? me demande Blanche. — Fort bien; toujours gaie, toujours aimable. » J'ouvre ensuite ta lettre, et la parcours rapidement. Ah! comme je plaignais mon frère! La lecture finie, je dis à Blanche avec tranquillité: « Adieu, la maison; nous n'y logerons plus. Pourquoi? Y a-t-il des revenans? Je ne les crains pas. — Non, ma chère amie; mais c'est un palais, il ne nous faut qu'une chaumière. — Passe pour la chaumière, je l'aime: mais parlez-moi plus clairement. — Mon frère a essuyé des malheurs; il est ruiné. — O ciel! que dites-vous? Eh bien! il faudra venir à son secours. — Mais nous-mêmes, l'adversité nous poursuit; il nous entraine dans sa chute: mes fonds, mes espérances, tout s'est évanoui. — Le ciel le veut, soumettons-nous: nous vivrons comme tant d'autres, de légumes et de pain. » Je lui remis alors ta lettre. Après l'avoir lue avec beaucoup de sang-froid, elle me dit: « Il faut tout donner aux créanciers, et puis nous philosopherons dans une chaumière. Je plains ma belle-sœur; il lui en coûtera beaucoup de descendre du faîte de l'opulence: la fortune lui avait toujours été fidèle; mais moi, mon âme a été trempée dans les eaux de l'adversité. » Le même jour, elle a dit à sa femme de chambre: « Ma chère Adele, je suis obligée de me séparer de vous; notre fortune renversée ne me permet plus de vous garder. » Adèle s'est mise à pleurer, car elle aime beaucoup sa maîtresse.

Blanche ne parle plus que de réformes, d'économie; elle m'engage à me retirer dans un bourg ou village « où le pauvre, dit-elle, puisse devenir riche par la réduction des besoins, et la modicité du prix des denrées de première nécessité. » Elle nous instruit d'exemple: profitons-en: rappelons ces maximes de collége que nous avons si souvent admirées dans Horace, quand le père Vionnet nous les paraphrasait:

> Laudo manentem (fortunam) si celeres quatit
> Pennas, resigno quæ dedit, et meâ
> Virtute me involvo, probamque
> Pauperiem sine dote quæro.

Adieu, mon cher ami; paie tout, donne tout. N'imitons pas ces fripons audacieux qui, le front couvert d'opprobre, marchent la tête levée, parés des dépouilles de leurs malheureux créanciers.

LETTRE LXXXVIII.

MADAME DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Consolation. Mort du chevalier Bonnard.

Mes chers enfans, l'adversité vous éprouve; elle vous mène, à travers les orages, au port où vous aborderez un jour, je l'espère. J'ai observé que ceux dont la jeunesse était semée de plaisirs et de joie payaient, dans un âge avancé, ces caresses de la fortune; et qu'au contraire, lorsque les premiers jours de notre vie se traînaient sur des épines, elles se changeaient en roses en avançant dans la route: semblables aux jours d'automne, le matin chargés de nuages, et l'après-dînée plus purs et plus sereins. Je crois le malheur une espèce de gourme dont il faut se délivrer tôt ou tard; témoins Polycrate, le grand Pompée, Louis XIV et tant d'autres.

Votre frère m'a fait part de son désastre: il paraît le soutenir avec fermeté; mais sa femme est inconsolable: elle regrette plus les hochets de la vanité que les véritables douceurs de l'aisance. Il lui fallait des chevaux pour sortir, deux femmes de chambre pour l'habiller, des diamans, des habits magnifiques pour briller, trois services pour dîner, une loge à l'Opéra pour remplir ses loisirs: comment se passer de tout cela?

A propos, je vous envoie cinquante louis qui vous sont destinés de toute éternité. J'avais amassé ce petit pécule pour avoir vos deux portraits; je renverrai cette jouissance à une autre époque: il faut courir au plus pressé. Servez-vous de cet argent pour payer vos petites dettes; moi, j'acquitte les miennes: tout ce que possède une mère appartient à ses enfans. On prétend que, lorsque mon frère a appris votre infortune, il a dit que c'était la main de Dieu qui vous punissait, par ricochet sans doute; mais je ne crois pas que la Divinité se mêle des petites affaires de commerce et d'agiotage. Deux jours après, Dieu l'a puni lui-même, ou du moins sa fidèle moitié.

> Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau.

N'entendez-vous pas crier, sur les bords du Léman: « Le grand Pan est mort[1]! » Vous ne me comprenez pas? — Non. — Eh bien! apprenez que le grand Marc-Antoine Bonnard, chevalier par la grâce de Dieu et la sienne, vient de descendre aux enfers, à l'exemple d'Hercule, de Thésée et d'Énée, avec cette différence entre lui et ces héros, que l'on espère qu'il n'en reviendra pas. La douleur, les larmes, les crêpes, les habits noirs sont dans la maison de mon frère; il pleure, madame Bertaut pleure, Julie pleure, Catherine la cuisinière pleure,

> Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

Voici comment est mort ce preux chevalier. Il couvait toujours le grand projet de faire sa fortune, *per fas et nefas*: vous voyez que je sais mon latin. Je suis persuadée que, parvenu à son but, il serait devenu une apparence d'honnête homme, comme nous en voyons tous les jours. Il aurait payé exactement ses dettes, aurait parlé de probité, d'ordre, et de la nécessité d'une religion pour contenir le peuple; mais l'aveugle déesse l'a traité en marâtre. Il est parti pour Londres, avec le titre pompeux de chevalier de Bonnardi. Paré de ce nom et de ses grâces, il a filé la séduction d'une jeune femme, que je nommerai Hortense, fille d'un Français réfugié, et femme d'un Anglais, capitaine de vaisseau, se promenant alors dans la mer des Indes. Pendant son absence, l'Amour délogea l'Hymen, et le galant Bonnardi jouit de tous les droits du capitaine. Ces deux amans s'endormaient doucement sur les fleurs du plaisir et de la mollesse, lorsqu'une triste nouvelle vint troubler leur sommeil. Le marin, débarqué à Plymouth, allait arriver au premier jour. L'alarme est au camp: quel parti prendre? L'ouragan approche, et va fondre sur eux; il faut imiter les paladins: enlever, c'est

[1] Plutarque raconte que le pilote Thamur, étant un soir dans son vaisseau, sur la mer Égée, ouït, avec tous ses compagnons, une voix qui lui ordonnait de crier, dans un lieu désigné, que le grand Pan était mort. Arrivé dans cet endroit, à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'on entendit de tous côtés des plaintes, des gémissemens. On n'a pu découvrir jusqu'à présent quel était ce grand Pan.

le plus court. Voilà donc notre chevalier qui part avec son Angélique. Mais ce qui n'est pas tout-à-fait dans le style de l'ancienne chevalerie, il emporte avec lui argent, bijoux, vaisselle, tout ce qui pouvait être de la partie. Les voilà embarqués : Neptune les favorise, les Tritons poussent le navire; ils débarquent à Calais, où, se croyant à l'abri de l'orage, ils se reposent quelques jours. Cependant le capitaine arrive à Londres le lendemain de leur départ, apprend que sa femme fuyait emportant la toison d'or. Il part aussitôt pour Douvres, traverse le détroit, entre à Calais. Les amans venaient d'en partir : il les poursuit à franc-étrier, les joint à six lieues de la ville, arrête la voiture, veut reprendre ses dépouilles et son Hélène. Le beau Pàris lui présente le pistolet pour défendre sa proie. Mais son rival, sentant l'avantage de la priorité, a lâché la détente du sien, et la balle entrant dans la poitrine de son adversaire, a détaché son corps de son âme, qui s'est envolée vers l'Éternel. Je ne sais ce qu'il en fera : il est pourtant de fait que c'est lui qui l'a créée, tout impure qu'elle est. Je ne vous dirai pas la suite de cette histoire tragique, que j'ignore parfaitement. Je suppose que le capitaine a repris sa femme, et charitablement lui a pardonné cette petite équipée, comme jadis fit le sage Ménélas. Je tiens ce récit de la fidèle Julie; elle m'a appris aussi l'état de maison de madame Bertaut. Elle a petit jockey, grand laquais, deux femmes de chambre, trois chevaux à l'écurie, du monde à dîner presque tous les jours; enfin, elle mène joyeuse vie,

> Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye.

Mon frère n'avait jamais étalé un si grand luxe; et ma pauvre Blanche, sa fille, son héritière, vit dans l'exil et dans la pauvreté.

> Fortune! dont la main couronne! . . . .

Mais, rassurez-vous, mes chers enfans; le bonheur du vice n'est qu'apparent, et les jouissances de la vertu consolent de la pauvreté. Il n'est pas une seule âme honnête qui ne préférât votre détresse à l'opulence de la dame Philippine.

Je ne dois pas passer sous silence la proposition de l'intéressante Julie. Elle veut absolument aller vous servir à ses frais; elle s'est constituée une pension de 200 livres, et cette somme, dit-elle, est plus que suffisante pour son entretien. Je lui ai répondu qu'elle vous était plus utile dans la maison de mon frère, où elle pouvait vous rendre de grands services.

Ici finira ma lettre. Embrassez-moi, mes chers enfans.

LETTRE LXXXIX.

BLANCHE A SA TANTE.

Elle accepte ses bienfaits. Leur projet est de se retirer à Yverdun.

Ma chère tante, nous acceptons vos bienfaits avec une reconnaissance égale à la grâce avec laquelle vous les répandez; mais avec une seule condition pour l'avenir, c'est que vous attendrez, pour de nouveaux dons, que de nouveaux besoins les réclament. Aujourd'hui, nous avons quelques petites dettes, un déménagement à faire, et vos bienfaits sont pour nous une pluie de printemps. Ce nouveau malheur, qui frappe sur Delmont et sur moi, ne m'a point abattue : *je plie et ne romps pas.* Mais j'ai ouvert les yeux sur ma prodigalité, sur mon imprudence; j'ai abusé de la générosité de mon époux, et me suis inconsidérément abandonnée à mon goût pour la dépense. Cette profusion est le tort de l'âge, de l'inexpérience; la jeunesse s'entoure d'espérances et d'illusions : je croyais la fortune de mon mari inépuisable. Mais je réparerai mes fautes; je saurai vivre du peu qui nous reste, et j'espère même, de mes économies, pouvoir secourir encore quelques infortunés. On dit qu'Épicure vivait avec deux sous par jour : à la vérité, je le trouve inimitable. Nous avons envoyé notre vaisselle à la Monnaie. Delmont dit qu'en cela il imite Louis XIV, et il en est tout glorieux. Notre projet est de nous retirer à Yverdun, petite ville agréable, où nous aurons les vivres et le couvert à bon compte. Nous allons nous réduire au simple nécessaire, mais sans peine, avec gaîté. Ma plus grande tribulation est de quitter Lausanne et les amis que j'y avais. Nous n'emmenons avec nous qu'Adèle, ma femme de chambre, qui ne veut pas absolument nous abandonner, et qui se soumet aux travaux de la cuisine, du blanchissage, travaux dans lesquels je la soulagerai; car le travail doit être notre ressource et notre récompense. Je vous prie de remercier Julie de son zèle, de son amitié; j'espère que nous finirons nos jours ensemble; mais ce n'est pas le moment de nous rejoindre. J'ai été touchée de la fin de ce malheureux Bonnard : je ne voulais pas sa mort, mais sa conversion.

Addio, carissima zia, ch' amo di tutto il mio core.

LETTRE XC.

ADOLPHE A SA TANTE.

Arrivée des deux époux à Yverdun. Détails sur cette ville.

> O! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
> Effacer pour jamais les vains désirs de gloire,
> Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
> Et qui, retiré loin de la foule importune,
> Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
> A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs!

La philosophie que respirent ces vers est aujourd'hui la nôtre. Nous voilà donc dans Yverdun depuis quinze jours, avec Adèle et le charmant Atis, l'ami de la maison : ne vous alarmez pas, c'est le petit chien de Blanche, qu'elle aime, mais très raisonnablement; elle ne donnerait pas son mari pour lui. Nous commençons une vie honnête et frugale; nous habitons une petite maison dans le faubourg.

> Le soleil en naissant la regarde d'abord,
> Et le mont la défend des outrages du nord.

Nous avons un jardin grand comme trois fois votre chambre : il nous suffit. La salle à manger, le cabinet de Blanche sont au rez-de-chaussée et donnent sur le jardin. Elle se plaît beaucoup dans ce cabinet champêtre; elle se croit à la campagne qu'elle aime, non comme nos belles dames, pour jouer au billard ou aux cartes, y dormir la moitié du jour, s'enfermer ensuite dans un salon obscur, inaccessible au soleil, et n'en sortir que sous les ombres du soir. Non; elle l'aime en être sensible, comme Horace, Cicéron et Rousseau, dont l'imagination s'enflammait à la vue d'un arbre; elle l'aime pour jouir du silence et de l'ombre des bois, de l'attrait d'une prairie riante, de l'aspect, du murmure d'un ruisseau, d'une fontaine, de l'étendue de la magnificence du ciel, et des douceurs de la solitude et du repos.

Pour meubler ce cabinet, nous venons d'acheter les

œuvres de Voltaire, édition de Crammer. « Perdez-vous la tête ? me direz-vous ; acheter dans ce moment ! —Non, nous sommes encore sains d'esprit ; mais le bon marché nous a tenté, et la belle Pandore a vendu ses bracelets ornés de diamans, pour faire cette emplette. Comme je souffrais de la voir se dépouiller de ses ornemens : « J'aime mieux, m'a-t-elle dit, orner mon esprit que mes bras »

Parlons un peu d'Yverdun. Cette ville est située dans une plaine, à la tête du lac de Neuchâtel, à l'embouchure de la riviere de la Thièle ou de l'Orbe, qui l'entoure de ses deux bras, et y forme un très beau port. La ville a deux faubourgs où l'on arrive par deux ponts. Des ruines et des murs presque indestructibles prouvent que son enceinte a été très considérable. Un château fortifié, bâti dans le douzieme siècle, s'élève sur la place publique, autour de laquelle on a construit, depuis trente à quarante ans, un temple, une maison de ville et d'autres édifices de très bon goût. Les trois principales rues aboutissent à cette place. Dans la maison de ville est la bibliothèque, qui a été fondée par une société de savans et d'amateurs qui l'entretiennent encore. Les bibliothécaires, aussi aimables qu'obligeans, nous ont offert la jouissance des livres. Blanche a profité de leur bonne volonté ; elle étudie l'histoire de la Suisse, et en fait des extraits que je l'invite à vous adresser. Je me souviens que jadis, par le conseil de votre ami Borde, vous lui adressiez les vôtres. Elle travaille, le matin, jusqu'à l'heure de la promenade, qui est un exercice indispensable de notre communauté, ordonné par la déesse Hygie, notre patronne. Mon aimable moitié se soulève quelquefois contre la règle, mais je suis inexorable ; aussi elle se porte comme une Suissesse : joli embonpoint, joues colorées et fraiches comme rosée, jambes de cerf et appétit dévorant.

Ici, de tous côtés, les promenades sont belles et variées. Une des plus agréables, est une plaine d'environ six cents toises de longueur, qui est près du port, entre la ville et le lac, et qui va se terminer au lac par une pente douce. Le lac, vu de cette plaine, paraît totalement encadré par des hauteurs, excepté vers le nord. Cette promenade est notre Élysée.

La littérature fleurit dans cette ville autant qu'à Genève ; ses presses, qui ont de la réputation, sont dirigées par le professeur Félice, homme d'une vaste érudition et d'un mérite éminent. Il réimprime l'*Encyclopédie*, aidé de plusieurs savans de Suisse et de France.

En 1760, il se forma dans cette ville une société qui honore ses fondateurs ; elle recueille des aumônes pour secourir et éteindre la mendicité.

C'est ici que l'on peut dire, en parlant des collines et des environs : *Bacchus amat colles.*

Le lac a environ vingt milles de longueur, sur cinq de largeur, et il est élevé, suivant M. du Luc, de cent cinquante-neuf pieds au-dessus de celui de Genève. Sa rive méridionale est ornée de maisons de plaisance très agréables, où viennent se délasser les habitans de Berne, à qui elles appartiennent. Le port, qui n'est ni celui de Tyr ni celui de Carthage, offre pourtant l'aspect de l'abondance : il est chargé de barques et de bateaux. Je ne dois pas oublier la compagnie des bateliers, association très ancienne et très nombreuse, qui a ses règlemens, sa navigation, sa police et ses priviléges, avec un chef nommé l'*Abbé*.

En 1769, on creusa la terre près de cette ville ; on trouva quantité de squelettes, tournés vers l'orient, et qui avaient entre leurs jambes de petites urnes, les unes de terre, les autres de verre, avec de petits plats de terre rouge, sur lesquels il restait encore des os de volaille, assez bien conservés. On découvrit aussi quelques médailles en cuivre, et une en argent, qui datent depuis Auguste jusqu'à Julien l'Apostat ou le Grand.

On évalue la population d'Yverdun à environ deux mille six cents âmes. C'est assez pour un sage à qui un ami suffit, trop peu pour les oisifs et les têtes vides.

Pendant que je vous écris, le ciel paraît se dissoudre, ses cataractes s'ouvrent et versent sur nous des torrens d'eau ; les vents mugissent, le tonnerre roule avec fracas. Blanche a quitté son livre ; elle ferme portes et fenêtres. « Elle n'a pas peur, dit-elle ; mais les précautions sont bonnes. » Quel orage, grand Dieu ! Mais je regarde Blanche, et je suis rassuré.

Au reste, ma chère tante, n'ayez aucune inquiétude sur notre sort : la fortune nous a abandonnés, non le bonheur. Nous ne sommes pas grands philosophes, mais époux et amans. Lorsque nous sommes tous les deux au coin du feu, un livre en main, Atis à nos pieds, ou à notre petit couvert, mangeant avec appétit le dîner sobre, mais sain, que souvent elle a apprêté, nous ne troquerions pas notre pauvreté contre les *divitias operosiores* des Montmartel et des Samuel Bernard. Les vraies jouissances sont rassemblées autour de nous ; il ne nous manque que notre aimable tante. Blanche, cependant, songe toujours à la malédiction paternelle : c'est un spectre qu'elle a toujours devant les yeux, comme Pascal voyait toujours un abîme ouvert à son côté.

Croiriez-vous que, dans notre pauvreté, sa bienfaisance n'est pas moins active ? Hier elle me joua un joli tour. J'étais allé chercher l'appétit, avant dîner, à la promenade. Elle n'avait pu me suivre : je reviens muni d'une faim brillante. « La soupe ! m'écriai-je en entrant ; je meurs de besoin.— Quant à la soupe, me dit-elle, vous vous en passerez pour aujourd'hui. — La raison ? — Je l'ai donnée. — Donner mon potage ! Le tour est neuf : servez donc le bouilli.—Il n'y est plus, je l'ai aussi donné. Vous jeûnerez aujourd'hui ; demain c'est grande fête. — Mais, ma bonne amie, vous savez que j'aime à chômer les fêtes à table, le verre à la main, et non par le jeûne et l'abstinence. — D'accord ; mais vous rappelez-vous ce malheureux paysan dont nous visitâmes l'autre jour l'indigente chaumière ? Il est venu tantôt me dire que sa femme était accouchée, et qu'il n'avait pas une goutte de bouillon à lui donner. Alors je lui ai livré le bouillon, la soupe, la viande et toute la marmite.—C'est fort bien fait. Avec quoi dînerons-nous ? — Avec des œufs et du fromage. — Allons, mangeons gaîment nos œufs et notre fromage. »

Adieu, ma chère tante ; que Dieu vous conserve, vous et ma chère Pandore.

LETTRE XCI.

ADOLPHE A SA TANTE.

Voyage aux environs d'Yverdun.

Un beau dimanche, nous nous sommes éveillés un peu tard ; nous disions avec les Italiens : *La bella causa far niente !* Après avoir déjeuné selon la règle de la communauté, nous sommes entrés dans le jardin « Le beau jour ! s'est écriée Blanche. — Oui, lui dis-je ; c'est un bienfait de l'automne.

Il vient environné de paisibles nuages,
Qui flottent dans les airs, sans former des orages;
Il voit du haut des cieux la pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins »

Je compare, dans cette saison, la nature à une belle femme entrant dans le déclin, mais conservant encore des traits de beauté et un doux éclat mêlé à une tendre mélancolie. « Quel dommage, me dit-elle, de ne pas aller faire notre cour à cette belle femme! Que faisons-nous ici, claquemurés comme des lapins de garenne? — Eh bien! sautons par-dessus les barrières, allons nous promener. — Volontiers. Vous aimez le mouvement, et moi je suis très curieuse; allons visiter notre voisinage, l'Orbe, Neufchâtel.—J'y consens; mais il faut une voiture.—Non, un petit cheval suffira; nous le monterons alternativement, et il portera notre bagage : notre faste n'imposera pas; les passans ne nous regarderont pas avec admiration. — Pardonnez-moi: Blanche sera toujours admirée sous l'habit de bergère comme sous la pourpre. »

Je suis allé louer un cheval, et nous sommes partis avec le fidèle Atis, au moment où le soleil nous regardait du plus haut de sa gloire; nous sommes venus dîner à Orbe : le trajet est de deux lieues. Croiriez-vous, ma chère tante, que, dans la route, la discorde s'est glissée entre nous? Ce malheureux cheval en était la cause innocente. Blanche voulait en descendre pour me laisser monter. « Moi, j'aime mieux marcher, lui dis-je.—Et moi aussi, le cheval m'ennuie.— Moi, il me fatigue. » Quand j'ai vu qu'elle ne voulait pas céder, ni moi non plus, je lui ai proposé, pour tout concilier, de tuer le cheval : heureusement elle a été plus raisonnable, et s'est opposée à la mort de ce pauvre animal qui n'en pouvait mais. D'après cela, je ne suis plus étonné que l'ange Michel ait trouvé la discorde dans un couvent de moines, qu'elle ait agité le camp des Sarrasins, incendié Troie, et qu'il l'ait vue entourée de notaires, d'avocats et de procureurs.

Mais parlons de la petite ville d'Orbe; elle a joué un grand rôle sous l'ancienne monarchie des Francs. Les rois de la première et de la seconde race y avaient un palais qu'ils habitaient certain temps de l'année : les rois de la Bourgogne transjurane y ont fait aussi quelque séjour. Cette ville est située sur la rivière de son nom : on y entre par un pont de pierre, d'une seule arche, qui forme un tableau très pittoresque. La rivière s'y précipite du haut d'un rocher. La ville est bâtie sur une éminence dont la vue s'étend au loin sur un pays cultivé : elle est entourée de vignobles, de peu de rapport, mais qui lui servent d'embellissement.

Il y avait jadis, dans cette cité, deux couvens, l'un de cordeliers, et l'autre des cordelières de Sainte-Claire; ces anachorètes vivaient presque sous le même toit, car l'église était commune. Les religieuses pouvaient, sans sortir de leur maison, aller entendre les offices des cordeliers : beau sujet de réflexion!

Après notre dîner, nous avons parcouru la ville et les environs; à la nuit, un souper léger, un sommeil profond ont terminé une journée laborieuse et fortunée.

Le lendemain, quand le chant du coq nous a annoncé le retour de l'aurore, nous sommes partis frais et dispos pour Romain-Moutier; nous y sommes arrivés, après deux heures de marche, par un chemin pierreux, mais agréable. Cette petite ville est située dans un vallon sauvage et pittoresque; elle s'est formée successivement autour d'une abbaye que saint Romain y avait fondée au sixième siècle. Ce saint s'y retira avec son père, saint Lupicin; ils y vécurent en ermites, et commencèrent à défricher le terrain. On croit que Pepin, père de Charlemagne, y fonda une abbaye de la règle de saint Benoît, qui depuis a été sécularisée : un bailli y réside et demeure dans le couvent même de Romain-Moutier, qui est séparé de la ville par un mur. Un historien, nommé Ruchat, nous a conservé un règlement singulier, de l'an 1513, qui fixait la diète ou la table des religieux : la prébende, ou portion de chaque moine, était un miral de vin par repas (un pot et demi), avec deux miches de pain; l'un blanc, d'environ quatre livres, et l'autre d'orge et de seigle, d'environ quatre livres et demie. Lorsqu'un moine était malade, on lui donnait une miche blanche de plus, et s'il se faisait saigner, il avait aussi un miral de plus de vin. Il est possible que des moines suisses aient bu cette quantité de vin; mais comment supposer que des hommes, quelque Suisses qu'ils soient, puissent manger une si grande quantité de pain?

C'est dans ce couvent de Romain-Moutier que Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, se maria en 1501, avec Philibert, duc de Savoie; c'est la même princesse qui, fiancée à Charles, dauphin de France, depuis Charles VIII, fut renvoyée sans hymen. En 1497, elle faillit à faire naufrage en allant épouser l'héritier des royaumes de Castille et d'Aragon. On sait que pendant la tempête elle fit son épitaphe [1].

L'infant, son époux, vécut peu de temps; son mariage fut arrêté avec le duc de Savoie. Elle partit de Madrid le 23 octobre, et n'arriva à Romain-Moutier qu'après soixante-sept jours de marche : on voyage un peu plus vite aujourd'hui. Le bâtard de Savoie, frère du jeune duc, alla au-devant d'elle à Dôle, et fit, au nom de l'époux, la cérémonie des fiançailles; il présenta à la princesse un cœur de diamans, au bout duquel était attachée une perle précieuse, symbole du nom de Marguerite [2]. Le soir il y eut un bal, après lequel l'ambassadeur, revêtu d'une cuirasse, passa dans la chambre de l'épousée; et, après avoir retardé (comme le dit l'annaliste Fugger) le sommeil de la princesse, par des propos joyeusement convenables, il se jeta à ses pieds, lui demanda à vivre et mourir sous ses lois, et ne se releva qu'après en avoir reçu un baiser accompagné d'un beau diamant. Le duc les attendait à Romain-Moutier, où les époux furent servis chacun séparément. A minuit, il y eut bal où six personnes exécutèrent un ballet. A la pointe du jour, l'évêque de Maurienne dit la messe, fit la cérémonie du mariage; les époux se couchèrent aussitôt, et ne sortirent du *lectus genialis* [3] qu'à midi; ils prirent le lendemain la route de Genève. Cette aimable princesse ne jouit pas long-temps de son bonheur; elle perdit son époux en 1504 : nouvelle Artémise, elle fit bâtir une église très riche à Bourg en Bresse, avec un tombeau de marbre blanc, dans lequel il fut enseveli [4].

[1] Ci-gît Margot la gentil demoiselle,
Qu'a deux maris et encore est pucelle

[2] Du mot latin *margarita* (perle.)

[3] C'était ainsi que l'on nommait à Rome le lit des noces que l'on dressait pour la nouvelle mariée : on l'appelait *genialis*, à cause du dieu Génie qui préside à la génération. Les Romains avaient un grand respect pour ce lit, et celui qui se remariait après la mort de sa femme, en faisait tendre un autre.

[4] Marguerite, après la mort de son époux, se retira auprès

La nature offre dans ce vallon environné de hautes montagnes le spectacle de la fertilité et d'une profonde solitude; elle inspire la tristesse. Blanche et moi en avons fait le séjour de la mélancolie et des amans malheureux, comme la vallée de Tempé est celui des amans fortunés.

De cette ville, nous nous sommes promenés autour du lac de Neufchâtel, toujours avec notre cheval et le fidèle Atis. Dans cette tournée que nous faisions alternativement à pied et à cheval, nous ne respirions que joie et plaisir. Blanche s'écriait gaîment : « Que les riches sont malheureux dans leurs berlines, avec leur faste et leurs gens! » Quand elle voyait une chaumière avec sa fontaine, et la vache domestique qui paissait auprès, elle me proposait en riant de l'acheter pour y finir nos jours, et moi, je lui jurais qu'il ne m'en faudrait pas davantage avec elle.

La pluie nous arrêta toute une après-dînée à Valangin. Que faire? Pester contre le temps, s'ennuyer? Non. Nous appelâmes à nous le plus aimable des abbés, celui qui versifie avec le plus de grâce et de précision : ce n'est ni l'abbé Pellegrin, ni l'abbé de Lattaignant, ni l'abbé de Voisenon, mais l'abbé Métastase.

Valangin est situé dans un fond, environné de montagnes et de rochers hérissés de sapins, baignés du torrent de Seyon et de celui de la Sauge; il contient environ trente à quarante maisons, et deux à trois cents habitans. Le lendemain, quand les trois filles de Jupiter et de Thémis eurent ouvert les portes du jour [1], nous allâmes nous promener aux environs du bourg; nous trouvâmes une source d'eau minérale et tiède qui coule tristement solitaire. Blanche fut tentée d'y baigner ses jolies jambes; et, après avoir regardé autour d'elle, si quelque nouvel Actéon ne viendrait pas la troubler par des regards indiscrets, elle entra dans le bassin jusqu'aux genoux. Pendant cette immersion, je lui fredonnai à ma manière *la canzone di Petrarca :*

Chiare e fresche et dolci acque
Ove le belle membra
Pose colei, che sola a me par donna.

Ce dernier vers me paraît difficile à traduire. Voltaire n'a pu que l'imiter de loin.

Mais nous voici à Neufchâtel où nous sommes arrivés par une route charmante. Au sortir de Saint-Blaise, qui ne vaut pas l'honneur d'être nommé, nous atteignîmes le sommet d'un coteau, où nous jouîmes d'un spectacle superbe. Le lac est le premier objet du tableau : en descendant par une pente insensible, on découvre la ville et le faubourg de Neufchâtel. On dit que cette perspective présente un abrégé de la ville de Naples. On voit de belles maisons qui s'élèvent sur la côte, entre Neufchâtel et le Jura, sur le bord du lac, en amphithéâtre : la ville est petite, mais peuplée et bien bâtie. On y compte environ trois mille habitans; deux temples la décorent; un château la domine; des maisons élégantes et solides embellissent la plupart des rues. Auprès du lac, la place publique forme une promenade très agréable; le faubourg est magnifique par ses bâtimens et ses jardins : au milieu des vignes qui environnent ses murs, on a bâti de jolis pavillons, *picole ville*, asile du repos et du plaisir.

de l'empereur son père, et fut dans la suite gouvernante des Pays-Bas. Elle mourut âgée de cinquante ans; elle avait beaucoup d'esprit. Elle a laissé divers ouvrages en prose et en vers.

[1] Ce sont les Heures : on les représentait avec la Justice, et des cadrans ou des horloges qu'elles soutenaient.

Le lac de Neufchâtel a huit à neuf lieues de longueur depuis Yverdun jusqu'à Saint-Blaise; sa plus grande largeur n'est que de deux lieues. Quoique peu profond, il est rarement gelé : il le fut en 1695, et non dans l'hiver de 1709. La navigation y est souvent très périlleuse; il abonde en poissons de toute espèce : celui qu'on nomme l'ombre-chevalier est le plus estimé. Ses bords, surtout au nord et au couchant, sont très bien cultivés, fort peuplés, et présentent les aspects les plus rians. Suivant le calcul de M. Pictet, professeur à Genève, la surface de ce lac est plus élevée de trente et une toises que celle du lac de Genève.

On attribue à un comte Ulric, seigneur de Neufchâtel, le rétablissement de la ville moderne. « La fille de ce comte était, dit-on, abbesse d'un couvent de religieuses, situé dans le voisinage d'une maison de moines blancs. (C'étaient les loups auprès de la bergerie.) L'abbé se prit d'amour pour sa voisine, et les myrtes fleurirent sur les ronces du couvent. Cette liaison eut des résultats visibles. Le compte Ulric, irrité, chassa moines et nonains, et il inséra, dans la charte des franchises qu'il accorda à cette ville en 1204, que tout bourgeois de Neufchâtel serait le maître de laisser son bien à qui il voudrait, excepté aux moines blancs.

« Ce fut le 4 novembre 1530, que les bourgeois assemblés, en présence de trois députés de Berne, se décidèrent, à la pluralité des voix, pour la nouvelle doctrine. »

Les vins rouges de Neufchâtel sont très estimés; on les vend jusqu'à trente ou quarante sous la bouteille : ils valent les vins de Bourgogne.

La société de ce petit état est très agréable; l'esprit d'économie anime et soutient les plaisirs, loin de les exiler. Une maison, appartenant à divers particuliers, sert aux fêtes que l'on donne, soit bals, spectacles ou concerts, qui sont exécutés par les amateurs des deux sexes. La beauté des femmes augmente l'intérêt et le plaisir de ces assemblées. On a observé que, depuis l'inoculation, plus usitée à Neufchâtel qu'ailleurs, les générations s'embellissent : les pères regardent comme un devoir indispensable celui de faire inoculer leurs enfans. Un des agrémens de cette ville, c'est que les plaisirs y sont de tout âge : il n'est pas étonnant de voir danser trois générations ensemble. Les Neufchâtelois, plus philosophes que les autres peuples, commencent à vivre de très bonne heure, et ne se retirent du monde qu'au terme de la vieillesse. Notre existence est si rapide, et nos jouissances si rares, que c'est sottise de s'en priver tant que nos facultés nous restent. Dans l'hiver, les jours y sont si courts qu'il faut allumer les bougies dès que le soleil commence à baisser.

Les Neufchâtelois encensent plus l'autel des plaisirs que celui de Minerve et des Muses; cependant les presses y sont en activité : il est vrai qu'elles sont un objet de commerce.

Le roi de Prusse est le souverain de ce petit canton; mais le poids de son autorité y est si léger, qu'on peut regarder les Neufchâtelois comme le peuple le plus heureux et le plus libre de la terre. Le roi ne lève qu'un revenu annuel de 100,000 francs, dont la plus grande partie reste dans le pays : les habitans servent à leur gré dans les troupes de tous les souverains. Après la bataille de Rosback, un officier de Neufchâtel, fait prisonnier par les Prussiens, fut présenté à Frédéric. Ce monarque l'accueillit avec bonté, et se contenta de lui demander si le

Seyon n'avait pas causé de nouvelles alarmes. Ce torrent avait fait des ravages à Neufchâtel en 1750 (71).

Je ne dois point passer à travers Neufchâtel sans vous conter l'anecdote piquante de la vieille comtesse de Nemours, duchesse de Neufchâtel. Elle était avare, et ses vêtemens portaient l'empreinte de sa parcimonie ; de plus, une haute dévotion se mêlait à son avarice. Soit légèreté ou défiance, elle changeait souvent de confesseur. La succession de Neufchâtel avait élevé des contestations entre la France, la Savoie et la Prusse ; ce qui l'indignait à tel point, qu'elle haïssait tous les prétendans. Un jour elle se présenta, très modestement vêtue, à un confesseur qui ne la connaissait pas. Dans le débit de ses péchés, elle parlait souvent de la haine qu'elle portait à ses ennemis. Le confesseur lui recommandait le pardon des injures. « Non, disait-elle, il me sera impossible de pardonner. » Elle exhala si souvent cette haine, qu'enfin le père fut curieux d'apprendre quels étaient ses ennemis si abhorrés. « Ce sont, mon père, lui dit-elle, le roi de France, le roi de Prusse et le duc de Savoie. » A ces noms, le confesseur se mit à rire, et lui croyant le cerveau tout-à-fait dérangé, il la renvoya bien vite. Il la suivit jusqu'à la porte ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit une nombreuse livrée entourer la duchesse, et faire avancer son carrosse [1] !

Nous avons passé, auprès de Neufchâtel, un pont sur la Thièle, où est un péage appartenant au roi de Prusse, qui rappelle un droit de passe conclu le 3 mai 1399, entre le souverain de Neufchâtel et la ville de Morat : il est écrit en français dans une chronique allemande, avec ce titre :

Copie du vieil rôle du péage du pont de Thièle.

Toutes personnes qui passent à cheval, excepté gentilshommes et prêtres, doivent.	ij den.
Un homme à pied.	I
L'âne.	XXX
Le Juif.	XXX
Le mulet.	XV
Toute autre bête.	I

Probablement les Juifs, à cette époque, étaient compris dans la caste des ânes.

Il s'éleva ici une fameuse controverse entre le ministre Petit-Pierre et ses confrères, au sujet de l'éternité des peines de l'enfer. Le roi de Prusse, le maréchal Keith et Petit-Pierre fixaient un terme aux peines des damnés ; mais leurs adversaires, *genus irritabile*, voulaient des supplices éternels. Frédéric, fatigué de ces disputes théologiques, fit écrire : « Puisque le clergé veut être damné éternellement, je ne m'y oppose pas. »

Nous sommes allés visiter une maison à cent pas de la ville, remarquable par la beauté de sa situation, par ses caves, les plus belles de la Suisse, creusées dans le roc ; par ses terrasses qui descendent jusqu'au grand chemin, et surtout par le propriétaire, fondateur de cette maison. C'était un négociant philosophe, nommé Bosset, qui, après avoir passé vingt ans dans les Indes orientales, a su jouir, jusque dans un âge fort avancé, de sa fortune et de son goût pour les lettres. Il était lié d'amitié avec Maupertuis, qui fit chez lui un séjour de quelques mois, peu de temps avant sa mort [2]. Il se plaisait dans cet agréable séjour, où il jouait de la guitare en chantant des couplets philosophiques, dont lui-même avait composé l'air et les paroles, et il oubliait, avec ses chansons et son ami, les régions hyperborées et ses querelles académiques, pour ne se souvenir que des leçons d'Épicure. Que l'homme serait heureux s'il pouvait penser, dans le cours de sa vie, comme il pense à son déclin [1] !

Un autre excellent citoyen de Neufchâtel mérite d'être cité : il se nomme David Puri. Il est fils du fondateur de la colonie de Purisbourg, dans la Caroline. Il a fait remettre, en diverses années, au magistrat de sa patrie, plus d'un million de livres tournois, pour être employées, de la manière la plus utile, au bien public. Le magistrat a affecté cet argent à la réparation des chemins, à des pensions pour les veuves des ministres, à la construction d'un hôpital et d'un hôtel de ville ; cet homme généreux donnait de plus, chaque année, deux mille quatre cents francs pour les pauvres connus, et le double pour les indigens qui versaient en secret des larmes amères. Quel homme précieux ! quel exemple ! Il aura peu d'imitateurs [2].

L'air de Neufchâtel est doux au bord du lac et très vif dans les montagnes : le sol est ingrat, mais le travail le féconde. Le français est l'idiome du pays.

Adieu, ma chère tante ; nous partons de Neufchâtel : nous voilà en route pour Locle et la Chaux-de-Fonds. Que Dieu nous conduise ! « Il n'y a point de chemin trop long, dit La Bruyère, à qui marche lentement et sans se presser. » C'est ce que nous faisons. Notre caravane se porte à merveille ; le cheval est infatigable, ainsi que le petit Atis, qui, toujours allant, venant, sautillant, jouit mieux que nous des agrémens de la campagne. Nous avons traversé le val de Ruz, qui renferme au moins vingt villages, situés presque au pied des montagnes qui ferment cette vallée. Vers midi, nous sommes entrés à la Chaux-de-Fonds, grand et beau village, bâti dans une longue vallée qui côtoie la France. Les environs, tristes et stériles, n'ont, pour tout ornement et pour richesse, que des sapins poétiquement voisins du ciel. Descendus à l'auberge, nous avons laissé reposer nos gens, c'est-à-dire le cheval et le petit chien ; nous avons tous quatre dîné de bon appétit et bien dormi. A trois heures, bêtes et gens nous étions sur le chemin du Locle, où nous sommes arrivés avec la nuit, par une route bordée de bois, de montagnes et de jolies maisons.

La Chaux-de-Fonds et le Locle, en y comprenant leur

[1] A la mort de cette duchesse, le canton de Neufchâtel fut adjugé, le 3 novembre 1707, à Frédéric Ier, roi de Prusse.

[2] Maupertuis est célèbre par son voyage près du Pôle, et par ses démêlés avec Voltaire, à qui il envoya un cartel. L'auteur de *Zaïre* lui répondit plaisamment : « Dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets, *cum pulvere pyrio* ; et en multipliant la masse par le carré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et nous soyons réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle ; elle paraît en avoir grand besoin. »

[1] Maupertuis est mort à Bâle entre les bras de ses amis les Bernoulli. L'abus du café, et surtout l'habitude des liqueurs fortes qu'il avait contractée dans les voyages du Nord, abrégèrent ses jours.

[2] David Puri est mort à Lisbonne en 1786, après avoir distribué, en divers legs, une somme de 137,380 creuzades : il a nommé héritiers pour le reste de ses biens, montant à trois ou quatre millions, la ville et bourgeoisie de Neufchâtel sa patrie, pour être employés à la réparation et construction des édifices sacrés, au traitement des ministres, à ceux des régens ou maîtres d'école, aux chaussées, aux promenades, enfin en bonnes œuvres. A la nouvelle de sa mort, les habitans de Neufchâtel ont pris le deuil pour quinze jours, et sa mémoire leur sera long-temps chère.

territoire, contiennent environ six mille habitans : ces asiles, voués par la nature à la dépopulation et à la pauvreté, sont ceux de l'industrie et de l'aisance. Les arts mécaniques y sont portés à la perfection, indépendamment de plusieurs autres branches de commerce. C'est surtout dans la fabrication des montres et de tous les ouvrages d'horlogerie, qu'excellent ses actifs habitans. Ils ont même inventé des outils pour cet art. Le pays est peuplé de peintres, de graveurs, d'émailleurs et de doreurs; tous, jusqu'aux femmes, sont employés à quelque partie de la fabrication des montres, et l'on voit des enfans de dix ans, occupés à polir les instrumens d'acier, gagner vingt sous par jour : le moindre salaire des hommes est de trois francs, et plusieurs gagnent six à dix francs par jour. Ces deux villages fournissent annuellement environ quarante mille montres d'or ou d'argent, sans parler des pendules. Un seul horloger de la Chaux-de-Fonds fabrique quarante montres par semaine, ou deux mille quatre-vingts par an. Dans le Locle seul, on compte quatre cents horlogers et près de six cents faiseuses de dentelles. Voici comment se sont établies ces manufactures d'horlogerie. Un marchand de chevaux, nommé Péters, rapporta de Londres, en 1679, une montre, la première qui parut dans ces contrées [1]. Elle se dérangea, et il s'adressa au père de Daniel-Jean-Richard, dont le fils, élève de son père, montrait du talent dans les petits ouvrages de mécanique. Il lui confia sa montre. Richard l'examine, étudie les ressorts, et se charge de la raccommoder. Il employa une année entière à inventer, à exécuter des instrumens, et, six mois après, il produisit une montre achevée. Il ne se borna pas à cet essai; avec de nouveaux outils, il perfectionna ses travaux, et alla chercher à Genève de nouvelles connaissances. Pendant long-temps Richard fut l'unique artiste du pays; mais il fit des élèves, et avec leur secours, ses montres se répandirent dans tout le voisinage : il réussit aussi à faire des pendules et des montres à répétition. Vers le commencement de ce siècle, il se retira au Locle, où il mourut en 1741, laissant cinq enfans qui héritèrent de l'industrie de leur père et formèrent des élèves de la plupart des habitans.

C'était un nommé Robert, chez qui nous étions, qui nous faisait ce récit, et qui le termina en ces termes : « Vous voyez, messieurs, que la liberté est la mère de l'industrie, celle de l'opulence, et que ce n'est qu'ici, et non auprès des rois, que veille le génie des arts et du bonheur. » Je laissai le philosophe Robert s'extasier sur la richesse de son pays, fruit de la liberté. Après quoi, je lui demandai d'où lui venait la glace qui décorait sa cheminée. « De Paris.—Et cette tenture qui tapisse votre appartement?—De Paris.—Et ces tasses de porcelaine?—De Paris.—Et cette veste de soie brodée en or que vous portez?—De Lyon.—Et ces deux grands tableaux de marine qui sont dans votre cabinet?—De Paris; ils sont du célèbre Vernet.—Et ce *Racine*, ce *Voltaire*, ce *Montesquieu*, ce *Buffon*, qui sont dans votre bibliothèque, sont-ils suisses ou hambourgeois?—Ils sont français.—Eh bien, monsieur Robert, si votre petit pays montueux était à six cents lieues de la France, au sein de la liberté, vous ne mangeriez que des pommes de terre, et vous ne feriez tout au plus que des tourne-broches. Savez-vous que ce fut un carme français, nommé Sébastien, qui surprit aux Anglais le secret des montres à répétition, qui de Paris est venu jusque chez vous? Les deux premières qui parurent en France furent envoyées à Louis XIV par Charles II, roi d'Angleterre. Elles ne pouvaient s'ouvrir que par un secret, précaution des ouvriers anglais pour cacher leur mécanisme. Ces montres se dérangèrent et furent remises à M. Martineau, l'horloger du roi, qui ne pouvant les ouvrir, dit à M. Colbert qu'il ne connaissait qu'un jeune carme capable de deviner le secret. Colbert lui envoya les montres, sous main, sans dire à qui elles appartenaient. Le père Sébastien les ouvrit assez promptement, et de plus les raccommoda. Quelque temps après, il reçut un ordre de Colbert de se rendre chez lui; ce bon père se présenta interdit et tremblant. Colbert, qui était avec deux académiciens, le loue sur l'ouverture des montres, lui apprend qu'il a travaillé pour son prince, l'exhorte à suivre son grand talent pour la mécanique, et surtout à étudier les hydrauliques qui devaient être nécessaires à la magnificence du roi; et, pour l'encourager et agir en ministre, il lui annonça une pension de six cents livres [1]. »

L'étude de l'horlogerie n'occupe pas seule l'esprit des habitans de cette vallée : dans leurs momens de loisir ils s'adonnent à la lecture.

Leurs maisons sont petites, mais agréables, et la propreté s'y trouve à côté de l'élégance. Un habitant du Locle, le Caton du pays, se plaignait à moi de ce que le luxe commençait à se glisser dans leurs montagnes. « Nous avons, disait-il, des maris qui mènent leurs femmes au spectacle de Besançon; et depuis quelque temps, ajouta-t-il, à la honte des mœurs, nous avons dix perruquiers dans Locle, tandis que jadis un seul suffisait pour toute la contrée. » Je lui demandai s'il se croyait un homme corrompu parce qu'il portait des souliers et des bas de soie gris. « Non sans doute.—Eh bien! monsieur, il est des pays où vous seriez un objet de scandale, car on n'y va qu'en sabots et les jambes nues; et s'il y avait des prédicateurs dans ces contrées, je ne doute pas qu'ils ne déclamassent contre vos bas et vos souliers. Les premiers bas de soie ont été portés par Henri II, roi de France; vous voyez que votre faste égale celui des rois. » Nous nous séparâmes après cet entretien. Mais, revenus à notre auberge, le démon de la poésie s'empara de moi; et, au lieu de me coucher, je rimai mes idées sur le luxe, que j'envoyai le lendemain à M. Robert :

Tout est luxe dans la nature,
Qui, sage et prodigue à la fois,
De fleurs, de feuilles, de verdure,
Couvre les champs, orne les bois.

Tous les ans Cérès et Pomone
Nous enrichissent de leurs dons,
Et de ses fruits Bacchus couronne
Le front joyeux de nos vallons.

Phébus, en ouvrant sa carrière,
Nous inonde de traits de feux.
Cent mil'es globes de lumière
Au sein des nuits brillent aux cieux.

[1] Robert Hook, Anglais, né à Yarmout, célèbre mathématicien, a inventé les montres de poche.

[1] Ce moine n'avait alors que dix-neuf ans. Il inventa depuis la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager : c'est ainsi que Marly changea de face dans un jour, et fut orné de longues allées arrivées de la veille.

L'Océan de son onde immense
Remplit l'immensité des mers ;
Cent fleuves roulent en silence
Des torrens d'eau dans les déserts.

Voyez sur leurs ailes légères
Ces mille essaims d'oiseaux divers
Enchanter les deux hémisphères,
Par leurs couleurs et leurs concerts.

Dans les plaines que Cérès dore,
Dans les forêts, au fond des eaux,
Chaque minute fait éclore
Des millions d'êtres nouveaux.

La nature, reine superbe,
Aime la pompe et la splendeur.
Un moucheron, un seul brin d'herbe,
Tout nous révèle sa grandeur.

Tâchons de suivre son exemple ;
A ses bienfaits ouvrons nos cœurs ;
Et, sous le dôme de son temple,
A pleines mains cueillons les fleurs.

Il y a quelque temps qu'on proposa d'admettre des comédiens français dans Locle; mais l'affaire échoua : les sages du pays pensèrent que ces amusemens précipiteraient la chute des mœurs. Oh ! Jean-Jacques ! la belle lettre que tu aurais pu faire là-dessus ! A propos, ma chère tante, entendez-vous l'anglais ? — Non. — Eh bien ! *farewell, I love you sincerely and for ever.*

LETTRE XCII.

BLANCHE A SA TANTE.

Premier extrait de l'histoire de la Suisse.

Les deux pigeons qui *s'aiment d'amour tendre*, sont, depuis quinze jours, rentrés au colombier, fatigués du voyage, après avoir été fatigués du repos. Pour profiter des longs loisirs de la solitude, je me suis mise à étudier et à extraire l'histoire du pays que j'habite. Vous prétendez que, pour réussir dans ses études, il faut avoir un but : je ne pouvais en imaginer un qui m'animât davantage que celui de me faire lire de mon aimable tante. Je viens de mettre au net ce premier extrait ; mais je vous fais un aveu, malgré Delmont ; il a corrigé bien des fautes, soit de style, soit de grammaire. Veuillez me lire avec indulgence.

« Les Helvétiens, du temps de Jules-César, étaient, disent les anciens écrivains, d'une taille gigantesque, d'une force prodigieuse, et d'une bonne foi inviolable ; ils tenaient fortement à leurs préjugés, à leurs opinions, à leurs anciennes coutumes, qu'ils respectaient comme des lois sacrées. Fideles à l'hymen, sous l'abri des bonnes mœurs, ils n'oubliaient leur sagesse et les lois de la société que dans les festins. Leurs terres, leurs troupeaux étaient leurs richesses, et la liberté leur souverain bien : cependant ils y renonçaient souvent pour aller vivre dans des contrées plus heureuses. On dit que leurs descendans ont conservé ce goût d'émigration. Les Helvétiens passaient pour les peuples les plus belliqueux de la Gaule. Dans les premiers temps, ils ne connaissaient ni le commerce ni l'agriculture ; la guerre suppléait à tous leurs besoins. Désintéressés entre eux, ils combattaient pour s'enrichir, regardaient le pillage à main armée comme un profit légitime. Resserrés dans leurs montagnes, ils y multipliaient tellement, qu'ils étaient obligés de se répandre dans les pays voisins, où ils portaient le ravage et la terreur. Peu de puissances pouvaient leur résister, et, plus d'une fois, ils ont triomphé de la grandeur romaine. A la chute de cet empire colossal, les Helvétiens ont passé sous la domination des rois de Bourgogne ; ensuite, depuis environ l'an 340 jusqu'en 888, ils ont appartenu à la France. Après cette époque, l'Helvétie fut envahie par les rois de Bourgogne, et réunie à l'empire d'Allemagne. Le canton de Schwitz fut le premier qui conquit sa liberté ; et il mérita de léguer son nom, celui de Suisse, à ce pays, qu'on nommait alors la Haute-Allemagne.

« L'empereur Albert, despote cruel, avait envoyé dans les trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, trois baillis qui y régnèrent en tyrans. Ils enlevaient les femmes, les biens, entassaient des victimes dans les prisons. Les plaintes adressées à l'empereur n'étaient pas écoutées ; et ces baillis, libres de tout frein, s'abandonnèrent à leur férocité. Un jour, Henri Melchtal, vieillard très respectable, labourait paisiblement son champ, lorsqu'un des satellites du bailli Landerberg vint lui enlever ses bœufs. Le fils de Melchtal, jeune homme vif et fier, tomba vigoureusement sur ces émissaires, les chargea de coups et les chassa. Après cette vengeance, frappé de terreur, il prit la fuite. Soudain l'atroce bailli fait arrêter Henri Melchtal, et le condamne à lui représenter son fils, ou à avoir les yeux crevés. Ce malheureux père, ignorant sa retraite, subit cet horrible supplice.

« A peu près à la même époque, le bailli Grizler avait fait élever, dans la place d'Altorf, un poteau sur lequel était attaché son chapeau, avec l'ordre à tous passans de le saluer, et de fléchir les genoux devant lui. (Il est difficile de croire à cet excès de délire.) Guillaume Tell, indigné de cette insolence, et plein de courage, affecta de passer plusieurs fois devant ce chapeau sans le saluer. Il est arrêté, et le bailli lui demande pourquoi il lui manquait de respect et de reconnaissance ? « C'est, dit-il avec fierté, que je suis né libre, et qu'un homme libre ne s'abaisse pas devant les tyrans. » Grizler, transporté de fureur, fait arrêter le fils de Tell, et ordonne au père, qui passait pour être très adroit à tirer une flèche, d'abattre une pomme sur la tête de son fils. Tell, jusqu'alors incapable de crainte, pâlit et frémit de terreur : il se jette aux pieds du féroce Grizler, qui le repousse. Le désespoir dans l'âme, Tell s'arme de deux flèches, en cache une sous son habit, place l'autre sur son arc, le tend d'une main tremblante : la flèche part, et abat la pomme sur la tête de son fils. Mais le tyran, voyant la flèche que cachait Tell, lui demande ce qu'il en voulait faire ? « Je te la destinais, monstre ! si j'eusse été assez malheureux pour tuer mon fils : j'aurais délivré ma patrie d'un tyran exécrable. » A ces mots, le bailli, écumant de rage, fait conduire dans son bateau Tell, lié et garrotté ; il voulait l'emmener dans son château, pour y savourer le plaisir d'une vengeance lente et cruelle.

Le Ciel s'arma pour l'innocence. Lorsque le bateau était au milieu du lac, il s'éleva une tempête terrible : les bateliers, saisis d'épouvante, abandonnent la rame, et le bateau, tourmenté par les vents, allait se briser contre les rochers. A l'aspect du danger, le lâche Grizler a recours à son prisonnier, qui passait pour un batelier aussi adroit qu'intrépide. Grizler le fait délier. Tell jette un regard de mépris sur lui, s'assied au gouvernail sans mot dire, et manœuvre si bien qu'il aborde un rocher, sur lequel il s'élance : de là, d'un pied vigoureux il repousse au loin la

barque, et les matelots du tyran ne purent regagner le rivage qu'après de longs efforts. Pendant cet intervalle, notre héros alla se cacher à l'entrée d'une gorge de montagnes, où son bourreau devait passer. Dès qu'il parut, Tell lui décocha une flèche qui le frappa droit au cœur, et termina sa détestable vie[1].

« Les trois cantons de Schwitz, Uri et Underwald, furent les premiers qui conquirent leur liberté sur la maison d'Autriche. En 1314, le pape Jean XII, qui la soutenait, lança contre eux les foudres du Vatican : les Suisses les méprisèrent, et coururent aux armes. Léopold, dit le Glorieux, marcha avec toutes les forces impériales contre les trois cantons, qui ne purent lui opposer qu'une armée de treize mille hommes. Les Impériaux devaient passer par le défilé de Morgenten : treize cents Suisses environ allèrent se poster sur la cime des montagnes. A peine une partie des ennemis eut pénétré dans cette vallée, que les Suisses, tous à la fois, roulèrent des quartiers énormes de pierres, qui, bondissant de rochers en rochers avec un fracas horrible, écrasaient ces malheureux soldats : le désordre se mit parmi les Autrichiens, et le reste de l'armée helvétique, tombant sur les fuyards, en fit un terrible carnage. Léopold lui-même, épouvanté, n'échappa à leur furie qu'avec beaucoup de peine. On prétend que cinquante Suisses, rejetés de l'armée par leurs camarades, à cause de leurs dettes ou de quelque autre léger délit, se réunirent, se mirent en embuscade, et décidèrent la victoire. Elle ne coûta aux vainqueurs que quatorze hommes. Ils rendirent, sur le champ de bataille, des actions de grâces au dieu des armées. On établit une fête pour la commémoration de cet heureux événement, qui se célèbre tous les ans, le samedi d'après la Saint-Martin.

« Les mœurs de ces trois cantons méritent l'attention du philosophe et du législateur. Leurs habitans sont modestes, flegmatiques, endurcis à la fatigue : ce sont des Spartiates pour la sobriété et la valeur. Le peuple, réuni en comité, est souverain. Ils tiennent leurs assemblées en rase campagne, les enseignes déployées, et tambours battans. Les trois états ont chaque année une assemblée générale, présidée, le glaive à la main, par le landermann, premier magistrat. Tout citoyen, dès l'âge de seize ans, a droit de suffrage, mais ne vote qu'après les anciens. La diète assemblée commence par implorer les lumières et es secours de la Divinité; ensuite on fait la lecture des ordonnances et des lois : elles sont simples, et ont pour objet les mœurs et la police. Le trouble et la confusion agitaient les assemblées de la Grèce et de Rome : les Suisses, plus rustiques, plus ignorans, mais plus sages, votent sans parler. S'ils acceptent la loi ou le projet proposé, ils lèvent la main ; s'ils refusent, ils la tiennent cachée. Dans le cas d'incertitude sur le nombre des voix, on élève deux hallebardes croisées vers la pointe : ceux qui votent pour la loi passent sous les hallebardes, les autres restent en deçà, et alors on compte les voix.

« La naissance et la fortune ne donnent aucun droit aux places ; ce sont l'opinion et la confiance qui nomment, et le mérite est nommé. Souvent les magistrats sont pris dans la classe des paysans. On les voit alors, plusieurs fois la semaine, sortir de leurs cabanes un bâton à la main, siéger dans le conseil suprême de la nation, et après avoir r glé et discuté les intérêts de l'état, retourner paisiblement aux travaux du labourage.

« Les habitans de ces trois cantons vivent entre eux comme ne formant qu'une seule famille : chaque individu est sous la sauve-garde de la foi publique. Les maisons n'y sont fermées qu'en hiver, et c'est à cause de la rigueur de la saison. Ils n'ont point d'avocats : chacun plaide sa cause. S'il s'élève une dispute entre deux ou plusieurs citoyens, tout magistrat ou tout particulier a le droit de leur imposer silence : si les disputans refusent d'obéir, ils sont réputés réfractaires aux lois, et punis en conséquence.

« Quoique ce pays, tout hérissé de rochers, n'offre qu'un sol stérile et pauvre, le peuple y jouit de l'aisance que produit la modicité des besoins et des désirs. Leur commerce suffit à leur existence : il consiste en beurre, en fromage, en bestiaux, et surtout en chevaux robustes, élevés pour la guerre. D'ailleurs, ils n'ont aucune sorte d'impôts à payer. Les armes sont leur plus riche parure, et c'est le premier présent qu'un jeune Suisse reçoit de la main de son père.

« Telles ont été les mœurs, la simplicité, les vertus de ce peuple dans les premiers temps de leur union, et même dans les siècles postérieurs. Malheureusement le luxe, ce poison des mœurs, s'échappant des états voisins, et forçant les barrières de la Suisse, commence à s'y glisser, à altérer ses vertus primitives ; ce qui pourrait un jour porter atteinte à la liberté. »

Voilà, ma chère tante, un court essai de mes travaux. Dans ma première lettre, vous aurez la continuation de mes extraits. Je me resserre dans le plus petit espace possible ; d'abord pour ne pas vous fatiguer, ensuite parce que je ne cherche, dans cette composition, qu'à graver dans ma mémoire les faits principaux des annales suisses. Je sens que c'est le seul moyen de lire avec fruit. Souvent il en coûte à ma paresse de m'armer d'une plume ; j'aime bien mieux lire, mollement étendue sur un fauteuil, sans contention d'esprit ou fatigue corporelle;

Et cependant daignez me lire
Avec les yeux de l'amitié :
J'aurais encor beaucoup à dire.
L'esprit n'est jamais las d'écrire,
Lorsque le cœur est de moitié.

C'est du Gessner tout pur.

LETTRE XCIII.

MADAME DELMONT A SA TANTE.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Suisse.

Ma chère tante, il fait bien froid ; le fougueux époux d'Orythie nous apporte l'air glacé du pôle. « Mon Dieu! fermez cette porte : Delmont, soufflez le feu ; je veux écrire. » Que nous sommes bien dans ce petit manoir! Une commode de bois de noyer, une table de bois blanc, des chaises de paille, une vieille tenture d'indienne, voilà ce qui le décore. Cependant l'heure, la journée, tout s'enfuit rapidement. Il est vrai que nous avons une société peu nombreuse, mais bien choisie; c'est La Fontaine, Rousseau et Buffon. Je ne sais si ces messieurs sont bien aises de se trouver ensemble ; mais, quant à nous, nous sommes enchantés de les avoir réunis.

Notre Adèle est indisposée, et je la soulage dans les travaux domestiques. Delmont s'y oppose quelquefois, surtout pour ce qui regarde la cuisine. « Mais, lui dis-je.

[1] On peut demander comment Tell, dont on venait de détacher les liens, avait un arc et des flèches?

il faut bien s'accoutumer à se passer des autres. Si le peu qui nous reste nous était enlevé, comment ferions-nous? Souviens-toi, mon cher ami, que la fille d'Alcinoüs lavait le linge de la maison, et que beaucoup d'augustes princesses filèrent les robes de leurs époux. » Ensuite nous rions, nous nous embrassons, je lui fais de bons potages, et tout est pour le mieux dans le meilleur des ménages possibles. Je voudrais qu'il en fût de même pour le reste du monde. J'ai profité de ces jours de retraite pour finir l'extrait de l'histoire de la Suisse, travaillant toujours avec mon teinturier.

« En 1348, une peste terrible exerça ses fureurs dans toute la Suisse. Le fanatisme, enfant de l'ignorance et de la superstition, saisit ce moment fatal pour déployer sa rage. Des Suisses, trompés et excités par des fourbes et des factieux, crurent que le ciel ne les accablait de ce fléau qu'en punition de leur tolérance envers les Juifs. Ces fanatiques pensèrent que leur sang pouvait seul désarmer la colère céleste. D'après cette opinion, tous les Hébreux que l'on put saisir dans la Suisse et dans l'Allemagne furent pris et jetés dans les bûchers. Ces flammes homicides n'arrêtèrent point la violence de la peste. Le peuple alors fut frappé d'un autre délire, moins atroce, mais non moins insensé que la proscription des Juifs. Les particuliers quittaient leurs maisons, se dépouillaient tout nus, se frappaient avec des verges, et couraient ainsi, en forcenés, de contrée en contrée. Ce fanatisme fit de tels progrès, que les campagnes étaient couvertes de ces maniaques, qui prenaient le nom de *frères flagellans* (72).

« Les Suisses, sentant la nécessité de se lier fortement pour conserver leur liberté, s'assemblèrent le 10 juillet 1393, et arrêtèrent une ordonnance militaire, qui fut publiée dans tous les cantons respectifs, par laquelle il était défendu à tout citoyen, sous peine de la vie, dans quelque circonstance qu'il se trouvât, d'attenter à l'honneur des femmes, de violer la sainteté des églises, de quitter leur rang dans les combats, quand même ils seraient grièvement blessés : elle leur enjoignait, en outre, de se secourir mutuellement, de porter le butin à la masse commune; et, pour dernier article, les cantons s'engageaient, chacun en particulier, de n'entreprendre aucune guerre sans la sanction de la diète générale. En 1394, les trois cantons de Zug, de Lucerne et de Glaris, recouvrèrent leur liberté, et s'unirent aux autres cantons. Zug et Lucerne signèrent cette alliance avec des transports de joie; mais la communauté de Glaris était troublée par des scrupules; en voici le motif. Le prince Urs, jadis seigneur de leur pays, l'avait donné par dévotion à saint Fridolin[1]; et ce saint, à son tour, fit présent de ces vallées aux religieuses nobles du monastère de Sutkingen. Cette donation tourmentait tellement la conscience des bons Glarisiens, que, pour se délivrer de leurs remords, ils transigèrent avec l'abbesse, qui, au moyen d'une rente annuelle, renonça à tous ses droits.

« Le concile de Constance se tint en 1414. Cette assemblée attira dans la ville cent mille étrangers, dix-huit mille ecclésiastiques, quatre-vingt mille laïques, une foule d'ambassadeurs, de princes, enfin l'empereur et sa cour. Sigismond fut reçu en chef suprême de l'empire : il descendit à l'église cathédrale, où le pape Jean célébra la messe pontificalement, tandis que l'empereur, jouissant de tous les honneurs attachés à son rang, se revêtit d'un habit de diacre et chanta l'évangile.

« Charles VII, roi de France, avait envoyé le dauphin Louis contre les Suisses, avec cinquante mille hommes. Cette armée s'approcha de Constance. Les Suisses détachèrent douze cents hommes pour attaquer l'avant-garde française, composée de huit mille soldats. Les Français, battus, se replièrent jusqu'à Mutterz, où était un corps de dix mille Armagnacs. Les Suisses eurent la témérité d'attaquer cette nouvelle troupe, et la défirent. Dans cette affaire, chaque Suisse avait dix-huit hommes à combattre. Enhardis ou enivrés par ce succès, ils marchèrent, malgré les efforts de leurs officiers, contre l'armée française, et ils attaquèrent, avec une audace inconcevable, le pont de Saint-Jacques, gardé par huit mille hommes. Repoussés après un long combat, ils se jetèrent dans la rivière, atteignirent à la nage la rive opposée, et se retirèrent dans une petite île, d'où, après une résistance très opiniâtre, ils furent obligés de se sauver. Ils n'étaient plus que cinq cents; ils se firent jour à travers les ennemis, dans l'intention de gagner Bâle; mais, tombés dans une embuscade de huit mille Français, ils se réfugièrent dans l'hôpital de Saint-Jacques, où, retranchés derrière les murailles, ils soutinrent avec intrépidité les assauts de l'armée entière. Par malheur, le feu prit à cette maison; et les Helvétiens, au lieu de se rendre, se jetèrent au milieu de cette nombreuse armée, répandirent des torrens de sang, et périrent tous couverts de gloire, après une action de dix heures. Ils combattaient avec tant de fureur qu'ils arrachaient de leur sein les flèches dont ils étaient blessés, et les renvoyaient aux ennemis. Ils furent redoutables jusque dans les bras de la mort. Un des généraux ennemis, parcourant le champ de bataille après le combat, s'écria, à la vue des morts et des mourans, que ce sang des Suisses répandu était pour lui plus délicieux qu'un bain de roses. Un Suisse expirant, qui l'entendit, ramassa une pierre, et la lança avec tant de raideur, qu'il fit tomber mort ce général barbare. Cependant, douze Suisses avaient échappé de ce carnage; mais, plus malheureux que leurs compagnons, ils furent rejetés de leur patrie, comme assez vils pour avoir préféré une vie honteuse à une mort glorieuse[1].

« Charles VII, frappé de l'intrépidité de cette nation, proposa aux huit cantons et à celui de Soleure, un traité d'alliance. Ce traité, signé en novembre 1453, portait que le roi de France ferait un accord durable avec les cantons, et ne leur serait jamais contraire à eux ni à leurs successeurs; que les sujets et les habitans de la Suisse pourraient voyager dans toute la France, et y commercer, sans aucun trouble. Dix ans après, ce traité fut renouvelé par Louis XI[2]. En 1567, six mille Suisses, com-

[1] Suivant une vieille tradition fort respectée par les Glarisiens, le prince Urs étant mort, ses collatéraux prétendirent que le testament était faux et supposé : mais Urs revint de l'autre monde confirmer le testament; ses collatéraux furent confondus.

[1] La victoire d'Arques, qui aplanit la route du trône à Henri IV, fut due à deux régimens suisses, l'un de Soleure, l'autre de Glaris : le premier commandé par le colonel Agréger, le second par le colonel Galaty; ils formaient la principale force de l'armée de Henri IV. « Mon compère, dit-il à Galaty avant la bataille, c'est pour le coup que je viens mourir ou acquérir de la gloire avec vous. »

[2] Louis XIV, en 1715, fit un nouveau traité avec les Suisses, par lequel il nous est permis de lever chez eux jusqu'à seize mille hommes; et toutes les fois que le roi commandera en

mandés par Pfiffer, sauvèrent Charles IX. Il était renfermé dans Meaux, et les réformés menaçaient cette ville : Pfiffer entre dans la salle du conseil, et, d'un ton de confiance, propose d'escorter le roi avec ses Suisses jusqu'à Paris. Il ranime le courage, on part. Après une heure de marche, la cavalerie des réformés s'avance pour les charger : Pfiffer s'arrête, forme ses rangs, place au milieu de sa phalange hérissée de piques, le roi, la reine-mère, le duc d'Anjou, les ambassadeurs étrangers, les plus belles femmes de la cour, éplorées et tremblantes. Alors Pfiffer, à l'exemple de ses ancêtres, tombe à genoux avec son régiment, et fait prononcer la priere d'usage : les Suisses se relèvent, serrent leurs files profondes, croisent leurs piques, et reçoivent, sans s'ébranler, les décharges de la mousqueterie. En vain Condé et Coligny les pressent, les harcèlent sans relâche de tous côtés; rien ne les ébranle : pendant sept heures, ils marchent lentement, environnés, attaqués sans cesse, sans trouver le moment de panser leurs blessures. Un corps plus considérable les attendait au bord d'un ruisseau escarpé qu'il fallait passer : les Suisses arrivèrent, et, les rangs serrés, culbutent, renversent tout ce qui s'opposait à leur passage. Alors les réformés se débandent, et donnent eux-mêmes des éloges non suspects à l'intrépidité et à la fidélité des Helvétiens. »

Le territoire de Berne renferme presque un tiers de la Suisse; son étendue est de soixante lieues de longueur, sur une largeur inégale. Ce canton est riant, fertile, peuplé, embelli par quantité de villes riches, de bourgs et de villages. Les mœurs douces et faciles des Bernois rendent leur société très agréable. Ils sont opulens sans faste, grands sans orgueil; formés jeunes aux affaires, ils s'en occupent presque toute leur vie. A Berne, les pères sont les premiers instituteurs de leurs enfans, et la première leçon qu'ils reçoivent est l'amour de la patrie, les avantages de la modération, de l'équité et de la sobriété : la parcimonie n'est, chez les Bernois, que le dégoût du superflu. Un citoyen qui dissiperait son bien serait admonesté par le sénat, et puni par l'exil, parce que le dissipateur est regardé comme un mauvais père de famille.

Berne a une académie des sciences qu'ont illustrée plusieurs savans; un arsenal redoutable, et plusieurs hôpitaux riches et très bien administrés. On n'y professe que la religion protestante, et le gouvernement y est aristocratique. D'abord, on y accordait aisément le droit de bourgeoisie; mais les Bernois firent rédiger, en 1635, une liste armoriée des familles bourgeoises de la ville, et déclarèrent que ces familles seules seraient réputées patriciennes ou consulaires : depuis, ce n'est qu'avec beaucoup de peine, et seulement par des services importans rendus à l'état, que les étrangers peuvent obtenir le droit de bourgeoisie. L'autorité suprême réside dans le conseil des deux cents, corps toujours existant, et qui représente la cité entière; son autorité, quoique considérable, est limitée, éprouve des éclipses et une suspension pendant quelques intervalles.

personne, il pourra mettre sur pied autant de Suisses qu'il voudra. Le roi de France donne, en outre de la dépense de ses régimens suisses, une rétribution de six livres par tête aux Suisses ses alliés, et quatre livres par tête mâle de chaque enfant.

On compte environ deux cent mille Suisses dispersés dans les divers états de l'Europe.

Cette suspension arrive tous les ans, pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. A cette époque, un tribunal composé de quatre bannerets et de seize commissaires, nommé le sex-décemvirat, est investi de toute l'autorité. Il examine, pendant ces trois jours, les mœurs et la conduite du sénat, des deux cents et de toutes les juridictions, et destitue les membres qui ont démérité par leur mauvaise gestion ou leur incapacité; mais ce sex-décemvirat, jadis sévère et formidable, a perdu de son antique rigueur : cette censure n'est plus aujourd'hui qu'une vaine cérémonie.

Il y a un sénat composé de vingt-sept sénateurs, tous tirés du conseil des deux cents; il est surveillé par deux commissaires aussi des deux cents, appelés *secrets;* l'un est dépositaire des clefs de la ville, et l'autre de celles du trésor public : c'est à eux que sont portées exclusivement les plaintes générales ou particulières contre l'administration du sénat; ils font rendre justice sans être obligés de nommer les plaignans. On peut comparer les deux secrets aux tribuns de Rome; ils sont les gardiens de la loi, les censeurs des fautes et des abus : ils convoquent le conseil; ils font accorder des audiences.

Cependant il existe une différence entre ces deux tribunats : celui de Rome était le protecteur de l'ordre plébéien; les deux secrets sont institués par les patriciens pour les contenir eux-mêmes, et non en faveur du peuple ni contre lui : de plus, ces deux secrets n'ont jamais troublé le gouvernement comme les tribuns de Rome.

Il existe encore un censeur à Berne, dont l'unique fonction est de veiller aux progrès du luxe, de proposer des lois somptuaires et de les faire exécuter. Ce magistrat est chef de la chambre de réformation qui lutte sans cesse contre l'abus des modes, des parures, des excès de la table et des jeux de hasard; ce censeur a le droit de punir et d'imposer des amendes.

La jalousie du peuple contre les patriciens avait occasioné pendant long-temps à Berne, ainsi qu'en divers autres états de la Suisse, les secousses les plus violentes; mais, dans les guerres extérieures qui les agitèrent pendant un long période, les patriciens se trouvant à la tête des armées, accoutumèrent le peuple à l'obéissance. La constitution aristocratique fut enfin fixée irrévocablement, vers la fin du quatorzième siècle, et le sénat de Berne, par la douceur et la sagesse de son administration, mérita de jouir de sa puissance.

Dans l'origine, l'abbaye de Saint-Gall était un simple ermitage; Sigebert, roi d'Austrasie, ayant épousé une femme méchante et acariâtre, la fit conduire dans ce monastère pour y recevoir de sages institutions. Ces bons cénobites, leurs exemples, leurs discours, modifièrent et adoucirent son caractère. Sigebert, surpris de ce changement, l'attribua aux exorcismes des ermites, plutôt qu'à l'efficacité de leurs leçons, et il leur donna, en reconnaissance, une grande étendue de terrain.

Cette donation et l'effet des exorcismes firent tant de bruit, que plusieurs princes s'empressèrent de recourir aux ermites, non toujours pour la correction de leurs femmes, mais pour obtenir d'autres faveurs du ciel. Ils donnèrent des terres considérables; les moines les cultivèrent; et, à force de prier et de recevoir des donations, leur monastère acquit de grandes richesses, et son abbé monta au rang de prince de l'empire; mais insolent dans son élévation, il méprisa et vexa ses sujets. D'autre part, les moines outrageaient impunément les femmes, mal-

traitaient les maris, s'armaient contre les paysans, les pillaient : ce qui suscita de fréquentes révoltes qui valurent la liberté aux habitans d'Appenzel.

Le monastère de Saint-Gall, composé de quatre-vingts religieux, jouit d'une grande opulence ; ils élisent leur abbé qui exerce les droits de souveraineté, en reçoit les honneurs ; mais le pouvoir suprême réside dans le chapitre assemblé, dont l'abbé n'est que l'organe.

L'abbaye est vaste, magnifique ; c'est l'asile de l'oisiveté et de l'abondance : l'abbé séjourne ordinairement à Wil, maison de plaisance, avec sa cour composée de gentilshommes et d'officiers attachés au service du prince. Sa domination s'étend sur grand nombre de seigneuries et sur le patrimoine de Saint-Gall, territoire d'environ huit lieues de longueur sur quatre ou cinq de largeur : en l'absence de l'abbé, la régence appartient au doyen du couvent. L'abbé siége dans les diètes helvétiques après le treizième canton.

Charles-le-Téméraire déclara la guerre aux cantons suisses, en 1476, malgré leurs sollicitations pour obtenir la paix : il vint à la tête d'une armée de cent mille hommes former le siége de Grandson. Après une défense vigoureuse, les assiégés acceptèrent une capitulation honorable ; mais Charles, par une perfidie horrible, fit noyer cette garnison composée de quatre cent cinquante hommes. A cette nouvelle, les Suisses, respirant la vengeance, marchent contre lui au nombre de vingt mille hommes : le duc de Bourgogne, plein de sécurité et d'audace, court au devant d'eux, sans donner le temps à toutes ses troupes de le suivre. Les deux armées en présence, les Suisses ploient les genoux pour implorer les secours de la Toute-Puissance : les Bourguignons, croyant qu'ils demandaient grâce, jettent de grands cris ; mais les Suisses se relèvent et forment un bataillon carré, hérissé de lances ; ils attaquent, on combat avec fureur, et la victoire se décide bientôt pour les Suisses. Charles, vaincu, s'enfuit : son armée est taillée en pièces, et les vainqueurs, finissant comme ils avaient commencé, remercient à genoux le Dieu des armées. On évalua à un million de florins la dépouille des vaincus. On conserve dans l'arsenal de Berne plusieurs pièces d'artillerie et les mousquetons des gardes du duc, pris en cette occasion. Son gros diamant, qui orne aujourd'hui la tiare du pape, fut vendu, dit-on, par un Suisse, pour un écu. Les auteurs contemporains assurent que les Suisses ne perdirent dans cette journée que cinquante hommes, et qu'il périt dix mille Bourguignons, ce qui n'est pas vraisemblable (73).

Cependant l'audacieux Charles, brûlant de se venger, rassemble les débris de son armée, fait de nouvelles levées, et vient investir Morat, à la tête de soixante mille hommes, en 1476 : l'armée des cantons, forte de trente mille hommes d'infanterie, et de quatre mille chevaux, marcha contre le duc et livra bataille. Le chancelier Hetter, leur général, leur proposa de retrancher leur camp pour assurer leur retraite en cas d'événement : ils repoussèrent cette proposition, disant qu'ils ne connaissaient d'autre rempart que leurs bras. Une pluie très abondante tint les armées en présence jusqu'à midi : Jean de Halwyll harangua ses concitoyens de Berne ; pendant ce discours, la pluie cessa, et le soleil parut. Halwyll, profitant de cet augure, se leva, fit briller son épée, et termina ainsi sa harangue. « Braves soldats, le ciel se déclare pour nous ; Dieu a exaucé nos prières : marchons intrépidement à l'ennemi. Hommes mariés, souvenez-vous de vos femmes et de vos enfans ; et vous, jeunes guerriers, si vous aimez vos jeunes maîtresses en tout bien, tout honneur, défendez-les contre la rage brutale des ennemis que vous avez en face. » Ce discours a une teinte d'antiquité. On raconte que, pendant cet intervalle, les chiens du camp bourguignon attaquèrent ceux des Suisses, et qu'après un combat très vif, les chiens bourguignons prirent la fuite. A midi les Suisses attaquèrent ; ce fut non un combat, mais un carnage affreux ; presque tous les Bourguignons périrent sous le fer du vainqueur, ou dans le lac qui fut en peu d'instans couvert de cadavres : Charles, après avoir perdu vingt-six mille hommes et tous ses équipages, s'enfuit précipitamment[1]. On assure que la perte des Suisses ne fut que de vingt hommes. Ce fut l'aurore de leur liberté. Voltaire a dit :

> Je vois la liberté, répandant tous ses biens,
> Descendre de Morat en habit de guerrière.

Le portrait du duc est encore dans la maison de ville de Morat ; il fut trouvé dans sa tente : il y paraît à mi-corps, la tête presque rasée comme celle d'un moine, avec un air très fier.

L'impétueux Charles crut venger ses défaites par de nouveaux combats ; il attaqua le duc de Lorraine, et mit le siége devant Nancy : le duc, secondé des Suisses, le défit complétement. Trahi, dit-on, par Campo-Basso, Napolitain, l'un de ses principaux officiers, il fut tué dans sa fuite, le 5 janvier 1477. Il était âgé de quarante-quatre ans (74) : sa mort délivra la Suisse d'un ennemi implacable.

Ces braves républicains, joignant à la valeur la conduite et la sagesse, avaient conquis tous les pays connus jadis sous le nom d'Helvétie. Contens de leurs limites naturelles, ils ne s'occupaient que de la culture des terres, de leurs lois, de leur gouvernement, lorsque les guerres de religion appelèrent chez eux la discorde et la haine.

L'Europe, aux quinzième et seizième siècles, couverte des ténèbres de l'ignorance, s'agitait, s'abandonnait à la licence des mœurs, aux fureurs de la guerre. Les papes avaient indigné toutes les nations par le scandale de leur vie et l'abus de leur pouvoir. Jules II, plus digne chef des Tartares que de l'Église, avait mis l'Italie en feu. Un jour, à la tête de son armée, après avoir jeté dans le Tibre les clefs de saint Pierre, il mit l'épée à la main, en s'écriant : « Puisque la clef de saint Pierre ne peut me servir, j'effraierai les nations avec l'épée de saint Paul (75).

Léon X, son successeur, homme d'esprit, orné de connaissances, et protecteur des talens et des sciences, employa tous les moyens pour satisfaire son avidité et son goût immodéré pour le luxe. Comptant sur la crédulité des peuples, il publia des indulgences qui effaçaient tous les péchés, et se payaient plus ou moins, suivant la gravité des fautes (76).

Dans la Suisse, la commission de vendre des indulgences fut donnée aux cordeliers, sous la direction de l'un d'entre eux, nommé Bernardin Samson. Leur trafic fut si scandaleux, qu'ils inspirèrent le mépris et l'horreur. Lorsque ces moines éhontés avaient débité leurs dro-

[1] Après cette journée, on entassa les ossemens dans une chapelle construite près de Morat. Cette chapelle a été détruite, et les os dispersés par les Français, dans leur dernière invasion : à cette époque, les morts même n'étaient pas respectés dans leurs tombeaux.

gues, ils couraient au cabaret consommer en débauches l'argent extorqué à la superstition. Zwingle, curé de Glaris, de mœurs très pures, d'un esprit plus juste que profond, plus théologien que savant, s'éleva en chaire contre l'abus des indulgences, et déclama contre la cour de Rome, la licence des mœurs et les institutions papales; il engagea le sénat de Zurich à s'assembler le 29 janvier 1523, pour conférer sur la religion. On alla aux voix, et la majorité fut pour la réformation. Le peuple attendait en foule, à la porte du sénat, la décision des magistrats, lorsque le greffier vint annoncer que Zwingle avait gagné sa cause. Ce peuple embrassa aussitôt la religion du sénat : on abolit successivement la messe et toutes les cérémonies de l'Église romaine; les cloîtres furent ouverts, et le mariage permis au religieux. Zwingle lui-même épousa une riche veuve. Les moines de la cour de Rome, furieux contre lui, résolurent de l'assassiner. Deux d'entre eux, à l'entrée de la nuit, se présentèrent à sa porte, et demandèrent à lui parler. Son domestique, soupçonnant quelque attentat, empêcha son maître de se montrer, et parut lui-même à sa place. Les assassins, trompés, se jetèrent sur lui, un poignard à la main, et il aurait péri si les moines ne se fussent aperçus de la méprise.

Ce levain de discorde, allumé par les prêtres et les réformateurs, fermenta dans toute la Suisse. Les cantons catholiques, après quelques essais de conciliation, déployèrent la rigueur; Zurich, comme le plus animé, fut rejeté de la confédération helvétique. Berne, Bâle, Schaffouse et Appenzel, partisans de la nouvelle opinion, se concilièrent, pour opposer la force à la force : la discorde agita non-seulement les cantons, mais les paroisses et l'intérieur des maisons. A Berne, il y eut une célèbre conférence entre les deux partis; on disputa sur la priorité, sur le vicariat de saint Pierre; mais ces conférences ne firent qu'aigrir les esprits et enflammer les haines. Les sectes se multiplierent; chacun lut l'Écriture sainte, et les textes interprétés devinrent la base des erreurs les plus absurdes et les plus licencieuses. Les uns y voyaient l'ordre exprès de renverser la puissance civile, les autres y trouvaient énoncée la loi de suivre tous les penchans de la nature.

On court aux armes; les cinq cantons catholiques viennent se camper à Bans, et dix mille protestans à Capel. La bataille allait se livrer, lorsque des hommes modérés proposèrent une trève; elle fut acceptée. Cette suspension n'apaisa pas les esprits. Pour assurer la paix, il y eut encore divers congrès; mais les prédicateurs, les docteurs des deux religions échauffèrent la multitude, irritèrent le ferment. Les cantons catholiques, soutenus par les habitans du Valais, et quelques troupes du duc de Savoie et du pape Clément VII, courent encore aux armes. Les Zurichois, renforcés de quinze cents Grisons, s'avancent contre eux. Pendant le combat, une terreur panique saisit les Zurichois. Zwingle, faisant les plus grands efforts pour ranimer leur courage, est abattu d'un coup de pierre. Il se relève; mais la foule des fuyards et des vainqueurs le renverse encore; alors il se met à prier Dieu. Un catholique lui ayant demandé s'il voulait être confessé, Zwingle refusa par un signe; aussitôt un officier catholique le tua d'un coup de pique sous le menton : c'était en 1531 [1]; il avait quarante-quatre ans. Les vainqueurs outragèrent honteusement son cadavre : ils tinrent un conseil de guerre, qui condamna le corps de ce réformateur, comme hérétique et traître à la nation, à être écartelé par la main du bourreau; ce qui fut exécuté. Ensuite, dans un accès de rage, ils le brûlèrent et mêlèrent ses cendres à celles d'un pourceau, pour empêcher les réformés de les recueillir.

Quatre mille protestans furent battus une seconde fois par sept cents catholiques. Enfin la paix fut signée en 1712, par la médiation de la France, du duc de Savoie et de plusieurs villes protestantes de la Souabe. Par le premier article, les deux partis ont la pleine liberté de professer la religion qu'ils ont adoptée. Cette paix n'a pas éteint toute semence de haine et de division entre les catholiques et les protestans; mais l'intérêt et la politique sont les liens nécessaires de leur union et de la concorde.

Voilà, ma chère tante, le résultat de mes lectures et du loisir de l'hiver. J'aime beaucoup la saison de la verdure et des fleurs, la promenade sous des ombrages frais; l'hiver cependant a ses douceurs : il me semble qu'auprès du feu, avec un époux et des livres, on jouit du mauvais temps. Cette expression vous paraîtra bizarre; mais ne jouit-on pas par la reflexion, quand on pense qu'on est à couvert du froid, des injures de l'air, et que l'on goûte le repos auprès d'un bon feu? Si j'étais auteur, il me semble que je ne pourrais travailler qu'au milieu des frimas; l'esprit est moins distrait, le froid et la paresse nous clouent sur notre fauteuil. L'été, le soleil, la rapide circulation du sang, le besoin d'action, la vue de la campagne, nous sollicitent au mouvement et à la dissipation. Oserai-je vous communiquer les idées que fait naître en moi l'étude de l'histoire? D'abord, les passions, la férocité des hommes m'inspirent du mépris pour eux; l'ambition des papes, les mœurs du clergé, les guerres de religion, les obscurités de l'Écriture sainte ébranleraient ma croyance, si mon cœur ne plaidait en faveur de la religion contre les sophismes de l'esprit. Il est si doux de se reposer sur cette religion, d'espérer une vie plus heureuse, d'aimer un Dieu bon, juste, clément, miséricordieux! Non, il ne punira pas même les méchans par des peines éternelles : je repousse cette idée qui fatigue mon cœur. Ma belle-mère m'a fait beaucoup de mal, et si mes prières pouvaient sauver son âme, je prierais sans cesse. Je la crois assez punie dans ce monde; car, que d'inquiétudes, de soucis doivent l'agiter au milieu de son opulence! Pauvre, exilée, abandonnée, je me crois cent fois plus heureuse qu'elle. Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de mon père; mon esprit, mon âme errent toujours auprès de lui; sa vie, son bonheur sont constamment l'objet de mes vœux et de mes prières. Adieu, mon aimable tante, pardonnez tous les mauvais raisonnemens d'une philosophe qui n'a que vingt ans; mais, si vous doutez de ma logique, de la justesse de mon esprit, ne doutez jamais de la sensibilité de mon cœur, de mon attachement, de ma vénération pour la plus aimable et la plus chérie des tantes. Voilà-t-il pas ce grand Delmont qui veut aussi faire le savant et vous dire son mot!

[1] Ce réformateur ne se piquait pas de bravoure; il avait fait tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé. Il marcha à l'armée en qualité de premier pasteur; il pressentait sa mort : une comète qui parut alors confirma ses craintes; il s'en plaignit d'une manière lamentable, et publia que la comète annonçait sa mort et de grands malheurs sur Zurich.

Apostille de Delmont.

« Faire le savant! non : ce n'est pas mon métier; mais madame Delmont m'accuse d'être son teinturier. N'en croyez rien, ma chère tante; sa propre Minerve a tout fait : elle m'a consulté comme Molière consultait sa servante. Nous avons, il est vrai, quelquefois discuté sur la valeur ou l'impropriété des mots; car

Qui discute a raison, et qui dispute a tort.

« Elle aurait la manie de vouloir rajeunir de vieux mots, comme *ains* pour *mais*, se *douloir* pour *s'affliger*, *gent*, un corps *gent*, pour *gentil*, qui n'est pas tout-à-fait synonyme; mais je lui ai donné le conseil d'attendre qu'elle eût la réputation de Montaigne ou de Rousseau pour se flatter de rendre l'éclat et la jeunesse aux mots frappés de vétusté. Cependant, malgré le choc de nos deux amours-propres, elle m'a permis de mettre la dernière main à son tableau sur la Suisse. Je vous ferai d'abord une description rapide de son physique.

« De l'orient à l'occident, elle a quarante-cinq lieues géographiques, trente-quatre du nord au midi : elle est située entre le quarante-cinquième degré et le quarante-huitième de latitude, et le vingt-quatrième et le vingt-huitième de longitude : elle présente trois parties très distinctes. Haller a observé que, sur la cime d'une montagne, on trouve des plantes qui croissent en Laponie, et au pied de cette même montagne naissent des plantes indigènes du cap de Bonne-Espérance. Sa température est si variée, qu'on y retrouve tous les climats à peu de distance l'un de l'autre : vu l'inconstance des vents et des pluies, il n'y a pas de saison fixe pour voyager. Celle que l'on choisit ordinairement est au mois de juin; mais souvent les voyageurs sont encore assaillis et désolés par l'intempérie du temps. Les neiges quittent les plaines dès le mois de février; elles fondent sur les basses Alpes dans les mois de mars et d'avril. La grande fonte s'opère en juillet; de sorte que les torrens, dont les sources sont au pied des Alpes et du Jura, s'enflent dès le printemps, au lieu que la crue des rivières qui sortent du sein même des Alpes et des lacs n'arrive qu'après le solstice d'été : cette progression du dégel empêche une inondation trop subite, et fournit constamment une provision d'eau suffisante pour la navigation.

« La Suisse renferme les sources des fleuves les plus considérables de l'Europe; elle contient plus de trente lacs, dont les principaux sont ceux de Genève, de Constance, de Neufchâtel, de Zurich, de Lucerne, de Morat. Ces lacs nourrissent une quantité prodigieuse de poissons, parmi lesquels il faut distinguer les truites. Ce pays produit des fruits, des vins excellens : le vin de la Côte et celui de Lavaux sont très estimés. Le vin rouge de Neufchâtel est inférieur. Les cantons de Soleure, Fribourg et les bailliages d'Italie ont des vignobles. Le beurre, le fromage, le bétail et les chevaux forment le principal commerce de la Suisse. Les aigles, les grands vautours, le tétras, la perdrix rouge et beaucoup d'autres oiseaux, délices de la table, peuplent les Alpes. Les ours sont communs dans le haut Valais, dans les petits cantons et dans la vallée d'Engleberg : les armoiries, sur lesquelles ces animaux figurent, sont si anciennes et si multipliées, qu'on peut en conclure que les ours s'étaient emparés de ces retraites sauvages. Horace prétend que les races dégénèrent, ce n'est pas en Suisse. Il y a deux siècles que la rapacité, la férocité, l'ivrognerie formaient les mœurs générales; maintenant, la décence, l'humanité, l'urbanité même, règnent dans la classe des gens biens nés.

Encore un petit mot sur Bâle et sa fameuse horloge qui devance le temps. C'est ainsi que nous le devançons par la pensée, toujours épris de l'avenir, en regrettant le passé. Vous savez que cette horloge marque midi, une heure avant que le soleil soit parvenu au méridien. L'origine de cet usage est incertaine; les uns la fixent à l'époque du concile de Bâle, où l'on avança les horloges pour arracher les pères de leurs lits oiseux, ce qui a l'air d'une épigramme. D'autres prétendent que l'avancement d'une heure fit avorter une conspiration [1]. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le gouvernement ayant voulu régler l'horloge sur la vraie marche du soleil, la bourgeoisie, les perruquiers, les maîtres de danse s'y opposèrent; enfin cet usage d'avancer l'heure avance celle des affaires. Le conseil s'assemble dans l'hiver avant le jour, et l'on dîne à onze heures, c'est-à-dire quand le prétendu midi sonne.

« Au concile de Bâle, Procope-le-Rasé, chef des Hussites, envoyé à ce concile pour soutenir la réformation, dit aux pères assemblés : « N'est-il pas vrai que Jésus-Christ n'a point institué les moines? — Nous en convenons, dit le cardinal Julien. — Eh bien! il est donc clair que c'est le diable. » On répondit à Procope par un éclat de rire. L'empereur vint au concile en 1433. Les chanoines de Bâle allèrent au-devant de lui, à cheval et en cuirasse. Ce prince demanda qui ils étaient. On lui répondit que c'étaient des chanoines. Il dit qu'il ne le croirait que lorsqu'il les verrait dans leurs habits d'église. Les chanoines, confus, revinrent prendre leurs habits

« Je veux finir cette lettre par un petit tableau des mœurs de cette ville. Les Bâlois, très occupés de leurs intérêts, avides d'argent, ne connaissent d'autres plaisirs que celui des tabagies, espèce de clubs où l'on fume et où l'on parle commerce. Les femmes ont aussi leurs coteries où quelquefois on ne trouve pas un seul homme. Ces tabagies, ces coteries sont toujours composées de personnes à peu près du même âge; les femmes se rassemblent tour à tour chez l'une d'elles. A trois heures de leur horloge, elles se rendent à la société avec un sac à ouvrage suspendu à leur bras, et le tricot commence en même temps que la conversation, qui roule sur de petites médisances, de petits rapports, quelques historiettes ou anecdotes scandaleuses. Quand cette matière est épuisée, les cartes viennent remplir le vide de leurs âmes et réveiller leur existence. La place d'honneur est auprès de la fenêtre, à laquelle est attaché, dans presque chaque maison, un miroir convexe qui réfléchit tout ce qui se passe dans la rue, à une distance assez considérable; c'est le spectacle des dames, ou leur lanterne magique. A quatre heures, on apporte le thé, accompagné d'une ample collation de pâtisserie, de fruits, de crème, et quelquefois de jambon et d'autres viandes froides. Ce goûter, qui suit le dîner et précède le souper, est toujours agréable aux convives, qui sont doués, ainsi que tous les Suisses, d'un appétit soutenu, qu'ils doivent sans doute à la vivacité du climat. Huit heures du soir est l'heure de la retraite, et l'on se quitte avec des compli-

[1] L'horloge a souvent marqué ou dérangé de grands événemens. On avança l'heure fatale du massacre de la Saint-Barthélemy, pour se délivrer des irrésolutions de Charles IX : on avança aussi les vêpres siciliennes.

mens aussi longs que fastidieux; quelquefois, dans les grandes occasions, les maris viennent souper dans ces sociétés. La chère y est abondante; mais ce ne sont pas les soupers du Temple, de La Fare et Chaulieu, que la gaîté, l'esprit, le sentiment, l'érudition légère et la tocane rendaient bien préférables au banquet des sept sages. Je connais une belle dame qui aurait bien joué son rôle dans un de ces brillans festins; je suis pourtant très aise qu'elle soit arrivée trop tard pour figurer. Je m'incline respectueusement à ses pieds. »

LETTRE XCIV.

ADOLPHE A MONSIEUR A**, SON AMI.

Il lui parle de sa situation, et lui envoie des effets pour les vendre.

J'espère, mon cher ami, que tu n'as pas oublié Adolphe, ton camarade de collége, malgré le silence qui nous a séparés l'un de l'autre, encore plus que la distance des lieux. Je me rappelle à ton amitié, pour te demander un service sur lequel, ainsi que sur le contenu de ma lettre, j'exige le plus grand secret. Tu as su les malheurs de mon frère et le contre-coup qui m'a frappé; mais je suis moins à plaindre que lui, car il a des enfans, une femme impatiente de sa situation, et il habite une ville où l'on ne sait pas être pauvre, où la médiocrité même passe pour disgrâce. L'*aurea mediocritas* du bon Horace, dans Paris, est de plomb. Je t'envoie, par une voie sûre, une montre enrichie de diamans, quelques bijoux en or, des dentelles, objets dont je me plaisais à parer mon idole, une femme adorée. Je n'aurais jamais osé lui proposer de s'en défaire, mais sa générosité m'a prévenu; elle m'assure, avec beaucoup de gaîté, que ces bagatelles n'ajoutent rien à son bonheur. Combien elle est supérieure à tant de femmes, poupées de parade, qui attachent leur gloire, leur félicité, leur existence à tous ces hochets de la vanité! Ici nous ne trouverions pas à vendre de pareils effets; et, d'ailleurs, il est inutile d'afficher notre embarras. Quand tu les auras vendus, tu m'en feras tenir l'argent. Je te recommande encore la plus grande discrétion, surtout vis-à-vis de madame de Saint-Omer. Je lui ai mandé qu'il me restait deux mille livres de rente : ma maison de campagne devrait me les rendre; mais, cette année, son produit n'a pas excédé mille quatre cents livres. N'importe, nous avons l'honnête nécessaire. Si tu voyais l'économie, l'activité, la patience de madame Delmont, et ses modestes vêtemens, toujours propres, mais semblables à ceux d'une fermière aisée! Quel changement! elle qui aimait la magnificence et qui se plaisait à tenir une bonne maison : elle a l'âme d'Aristippe. Riche ou pauvre, sa raison, sa gaîté, son courage ne l'abandonnent jamais. Nous ne donnons plus à dîner; mais tous les jours un ou deux habitués viennent prendre le café avec nous et jouir d'un bon feu. On parle, on discute, on rit, ensuite les échecs; et la journée s'enfuit plus vite, je pense, que sous des lambris dorés et au milieu d'un grand cercle. Cependant, comme j'espère avoir des enfans, et que je veux procurer à leur mère toutes les douceurs de la vie, mon projet est d'embrasser un état dès que je pourrai rentrer dans ma patrie. Lequel? Je n'en sais rien encore. Je ne veux pas être menuisier, comme le jeune Émile; un certain attrait de paresse ou de vaine gloire, une fausse vocation m'entraîneraient vers la littérature; mais je me souviens de la leçon de Voltaire :

Tu n'as point d'aile, et tu veux voler? Rampe.

Et toi, mon cher ami, es-tu toujours gêné? L'avarice innée de ton père s'est-elle adoucie? Je n'en crois rien : *multa senem circumveniunt incommoda*, et surtout l'avarice, vice honteux et insensé; car, comme dit Cicéron : *Potest enim quidquam esse absurdius, quàm, quò minùs viæ restat, eò plus viatici quærere?* Au reste, l'avarice de ton père, la dureté de Bertaut, n'étonnent que ceux qui n'observent pas les hommes. Adieu, mon cher ami : je te recommande mon affaire.

LETTRE XCV.

ADOLPHE A MILORD ELLIS.

Il refuse ses offres [1].

Votre lettre, mon cher milord, ne m'a point étonné; je connais trop bien la noblesse et la générosité de votre âme; j'accepterais vos offres sans rougir, si, pressé par l'indigence, j'étais sans ressource. Je n'aurais point l'orgueil de Rousseau; je crois que le devoir de l'homme riche est de secourir la probité malheureuse : c'est une dette qu'il paie à l'humanité, que l'infortune aurait tort de repousser. Mais ma position m'oblige de vous refuser; je possède encore un revenu assez honnête pour subsister ma femme et moi : en acceptant, je croirais faire un vol aux vrais nécessiteux. Rappelez-vous que nous avons dit souvent, dans nos entretiens, que la libéralité était injuste et coupable lorsqu'elle refusait à l'indigent pour donner le superflu à l'amitié, à ses parens même. Ne souffrons pas, milord, que nos principes ne soient que de pures spéculations. Cependant, veuillez croire que je suis trop votre ami pour ne pas recourir à vous quand l'occasion l'exigera; et si, pour embrasser un état, faire une acquisition, j'ai besoin de quelque avance, comptez sur moi et ma demande.

Adieu, mon cher milord; imitez la Providence, répandez toujours vos richesses sur la misère et l'infortune; et, quoique vous ayez trouvé des ingrats, dites avec Voltaire :

Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

N'ayez nulle inquiétude sur ma position : je vogue sur une mer tranquille. Quant à vous,

Gratia fama, valetudo contingit abundè,
Et mundus victus, non deficiente crumenâ.

Jouissez-en long-temps. Agréez les souvenirs de votre aimable Pandore : nos hommages à milady.

LETTRE XCVI.

MADAME DE SAINT-OMER A DELMONT.

Maladie de Bertaut.

Mon cher neveu, mon frère est dangereusement malade; sa porte est fermée à toute la famille : les amis seuls de madame Bertaut sont admis. Je me suis présentée deux fois : j'ai insisté; mais les dragons qui gardent l'entrée m'ont repoussée. J'ai écrit une lettre à mon frère, avec l'adresse d'une main étrangère, point de réponse. Mes chers enfans, accourez au plus tôt; arrivez de nuit chez moi : je vous ai préparé une petite chambre, où vous serez chaudement et séparés du reste de la maison. Vous

[1] Cette lettre est une réponse; mais on n'a pas trouvé celle de milord.

ne trouverez pas mauvais que je vous envoie vingt-cinq louis pour votre viatique : vous me les rendrez un jour avec les intérêts.

Adieu, mes amis, mes chers enfans ; j'ai besoin de vous voir et de me consoler avec vous. La maladie de mon frère m'afflige : dans le malheur, toutes les vieilles tendresses se réveillent.

LETTRE XCVII.

ADOLPHE A SON FRÈRE.

La vie de Bertaut est en danger. Conduite du confesseur. Adresse de Julie. Entrevue de Blanche avec son père. Hypocrisie, ruses de madame Bertaut. Mort de son mari.

Je t'ai mandé notre arrivée à Lyon et la maladie de mon beau-père. Voici les détails d'un événement qui a changé notre destinée. Bertaut, alarmé de sa situation, sentit sa conscience se soulever contre les iniquités de sa vie. Pour calmer ses remords et assurer le salut de son âme, il demanda un confesseur ; le médecin appuya sa demande. Madame Bertaut, embarrassée sur le choix, a consulté Julie qui lui a conseillé le père Anselme, le confesseur de sa première femme, le même qui avait été chargé de catéchiser Blanche. Julie peignit ce bon minime comme un homme simple, modeste, d'un esprit borné, fort occupé des affaires de l'autre monde, et très peu de celles d'ici-bas. Sur ce rapport, il fut appelé. Madame Bertaut, après l'avoir observé, étudié, ne vit en lui qu'un béat ; c'est son expression. Elle le caressa, lui recommanda fortement de ne parler à son mari que d'objets relatifs à son salut ; elle se plaignit des procédés, de l'ingratitude d'une famille qui n'a jamais pu lui pardonner son mariage, malgré tous les services qu'elle s'est efforcée de lui rendre ; mais elle mettait ses tribulations, sa douleur, au pied de la croix. En parlant ainsi, ses yeux cherchaient des larmes qu'ils ne trouvaient pas. Le père Anselme, après avoir loué sa résignation, ajouta qu'il n'était appelé que pour réconcilier M. Bertaut avec Dieu, et qu'il ferait son devoir. Après ce discours préparatoire, le père fut introduit auprès du malade qui renvoya sa confession au lendemain matin, à onze heures. Le père était à peine de retour dans sa cellule, que le grand laquais Champagne se présenta devant lui, chargé d'une corbeille qu'il déposa à ses pieds. « Mon ami, que m'apportez-vous là ? — Du café et du chocolat, de la part de madame Bertaut : voilà son billet. » La dame priait le confesseur d'accepter ce faible témoignage de sa reconnaissance pour les soins qu'il voulait bien donner à son pauvre mari. « Mon ami, dit alors le père à Champagne, assurez madame Bertaut de ma reconnaissance ; mais remportez votre corbeille : dites-lui que le couvent me fournit mon nécessaire, et que c'est sur les pauvres qu'elle doit répandre ses bienfaits. » Champagne, qui ne supposait pas que l'on pût rejeter un présent, répondit au père qu'il plaisantait, qu'on ne refusait pas ces bagatelles. Mais le père le menaça d'envoyer la corbeille à l'hôpital ; et la corbeille revint au logis. La vigilante Julie nous fit avertir du choix du père Anselme, des discours que lui avait tenus madame Bertaut, et du jour, de l'heure de la confession. Là-dessus nous combinâmes notre défense.

Le lendemain, à huit heures du matin, madame de Saint-Omer, Blanche et moi, nous nous rendîmes chez le pieux cénobite. Blanche lui parla avec tant de modestie, de désintéressement, de sagesse et d'onction, que le confesseur jugea bien vite que, si elle a été coupable d'un moment de désobéissance, sa faute était involontaire, et que son cœur n'en était ni moins aimant ni moins vertueux. « Ne tourmentez pas mon père, lui disait-elle, pour ses dernières dispositions ; qu'il laisse ses biens à ma belle-mère. Sa fortune est à lui : c'est le fruit de ses travaux ; mais engagez-le à me retirer sa malédiction dont le poids m'accable. Si j'avais le malheur de le perdre sans avoir obtenu mon pardon, le reste de ma vie serait empoisonné ; je n'aurais plus de repos, de bonheur. J'ai encore une grâce à vous demander : c'est de la bouche même de mon père que je voudrais entendre mon pardon, je voudrais le voir, baiser ses mains paternelles, lui prodiguer mes soins. » Le confesseur, ému de cette piété filiale, touché de tant de vertus, promit d'employer toute l'autorité de son ministère pour lui obtenir une entrevue. Nous lui confiâmes alors notre intelligence avec Julie, et fîmes l'éloge mérité de son zèle, de sa fidélité et de la beauté de son âme.

Après cet entretien, le père Anselme se rendit chez Bertaut. Sa digne épouse, avant de l'introduire, le supplia de ne pas troubler les derniers momens du moribond, en lui parlant d'affaires, de testament ; qu'elle savait très positivement qu'il avait mis ordre à sa succession ; que c'était bien le moins qu'on le laissât mourir en paix. « Oui, madame, mon devoir est de verser la paix et la consolation dans l'âme d'un mourant ; croyez que je ne m'en écarterai jamais. » Cependant, comme elle ne sortait pas de la chambre, le père lui dit : « Vous savez, madame, qu'une confession est un acte secret ; ainsi, vous voudrez bien avoir la complaisance de vous retirer. » Ce qu'elle fit aussitôt, non sans quelque inquiétude. Le père, après avoir entendu la confession de son pénitent, lui demanda pourquoi sa fille, sa sœur, sa famille l'abandonnaient, et ne venaient lui apporter aucune consolation. Bertaut, à cette question, gémit sur son malheur, accusa sa fille et sa sœur de dureté et d'ingratitude. « A l'heure de la mort, lui répliqua le bon père, pour obtenir le pardon de la Divinité, il faut commencer par l'accorder aux hommes. » L'entretien fut interrompu par madame Bertaut qui entra sous le prétexte de donner à boire au malade. Elle pria le père de ne pas le fatiguer par de longues conversations ; et sur-le-champ elle le congédia, en lui disant qu'il pouvait revenir le lendemain. Il revint. Bertaut, toujours agité des terreurs de la religion, demanda l'absolution et le viatique. Le père lui répondit que son âme n'était pas encore assez pure pour recevoir son Créateur. « Avez-vous sincèrement pardonné à votre gendre, à votre fille ? Si elle était à Lyon, consentiriez-vous à la voir, à lever la malédiction paternelle, à recevoir ses embrassemens, ses pleurs et son repentir ? » La vieille âme de Bertaut était encore trop gonflée de haine pour s'ouvrir aux douces émotions de la tendresse paternelle. Cependant, les exhortations du confesseur et la peur de l'enfer le firent consentir à retirer sa malédiction ; mais il refusait d'appeler sa fille auprès de lui et de pardonner à son gendre. Le père lui déclara qu'avec de pareils sentimens, il ne lui permettrait jamais de communier.

Cependant madame Bertaut, tourmentée par sa conscience, voulait prévenir, dans un moment si décisif, tous les accidens de la fortune, un caprice ou un remords de son époux. La vertu éclairée n'est que prudente ; le crime est méfiant, et se perd souvent par l'excès des précautions. Madame Bertaut les épuisait toutes : elle gardai

les avenues de la maison comme un pasteur garde son bercail, lorsqu'il entend les hurlemens des loups. Médecin, apothicaire, chirurgien, étaient ses créatures, et elle était toujours présente à leurs visites : nul autre n'approchait le malade. Mais ces précautions lui parurent insuffisantes ; elle forma un autre projet dont elle s'ouvrit à Julie, en lui promettant de partager sa fortune avec elle. Après un petit préambule et beaucoup de caresses, elle lui confia qu'elle voulait mettre en dépôt, chez son notaire, son ami intime, une partie du linge et de la vaisselle de la maison. Julie trouva l'idée admirable, mais y mit des modifications commandées par la prudence. « Il faudra garder dans vos mains les clefs de la serrure, et faire entendre à votre notaire que la malle ne contient que des effets et des robes à vous. Il ne faut aucun confident dans une telle affaire, pas même un seul domestique : je me charge de tout ; je ferai emporter la malle à l'entrée de la nuit, et je retirerai du notaire un reçu que vous garderez soigneusement. » Madame Bertaut loua la prudence, le zèle de Julie, et la chargea d'acheter une grande malle, garnie d'une bonne serrure. Julie sortit pour faire cette emplette ; mais, préalablement, elle courut avertir madame de Saint-Omer de ce complot, et lui développer son plan. Elle acheta deux malles exactement semblables, en laissa une chez madame de Saint-Omer, destinée à contenir des haillons, de vieux plats de cuivre et d'étain, et fit porter l'autre chez sa maîtresse. Elles passèrent la journée à remplir la malle du linge le plus précieux et des plus belles pièces d'argenterie. Après quoi, lorsque l'obscurité favorisa sa marche, Julie éloigna tous les yeux inutiles, fit entrer un portefaix aposté, qui chargea aussitôt la malle sur ses épaules. Mais, au lieu de le mener en droite ligne chez le notaire, elle courut chez madame de Saint-Omer, où elle était attendue, y laissa sa malle, fit enlever celle qui était pleine de vils effets, et alla la déposer chez le notaire, qui déclara, dans un reçu, avoir chez lui une malle faite de telle et telle façon, appartenant à madame Bertaut, qui, enchantée de Julie et de son adresse, la combla d'éloges et de remercîmens.

Cependant cette femme avide, méfiante, ne dormait pas encore d'un sommeil bien tranquille ; sa tête travaillait sans cesse pour trouver les moyens d'écarter les orages qui pourraient renverser l'édifice qu'elle avait élevé avec tant de peine. Son notaire était son complice, son confident, et la chronique ajoute son amant. Elle lui écrivit une lettre que Julie fut chargée de lui porter. C'est ici où se déploya le génie de cette fille adroite. Elle se doutait que la lettre contenait des secrets importans et quelque plan d'iniquité. Elle dit au notaire, en la lui remettant, que sa maîtresse le priait, lecture faite, de la remettre sous enveloppe bien cachetée, et de la lui renvoyer. Le notaire trouva la précaution très sage ; il lut la lettre, fit l'enveloppe et la rendit. Julie la porta aussitôt à madame de Saint-Omer. Elle osa risquer cette ruse, se flattant que madame Bertaut ne songerait pas à sa lettre, ou, qu'à tout événement, elle dirait qu'elle l'avait brûlée. En voici le contenu.

« Mon cher ami, calmez mes inquiétudes au sujet du testament de mon mari ; il serait bien douloureux de perdre le fruit de tant de peines, de soins, d'ennuis et de sacrifices ; car je joue à peu près, avec bien moins de dédommagement, le rôle de madame de Maintenon, qui était obligée d'amuser l'homme du monde le moins amusable, et moi, depuis trois ans, je porte le fardeau d'amuser la vieillesse du mortel le plus ennuyeux : sans vous, mon cher ami, sans vos consolations, j'y aurais succombé. Voyez, examinez si le testament est bien en forme, bien valide, s'il n'y manque pas la plus petite formalité. S'il fallait y ajouter quelque clause nécessaire, je suis encore à même de l'obtenir, nul parent n'approche de la maison ; toutes les issues sont fermées, gardées à vues. Les portes de Denis-le-Tyran n'étaient pas mieux surveillées. Les enfans sont toujours en Suisse : je ne doute pas de la mauvaise volonté et des efforts de la sœur et de toute cette race de Bertaut pour détruire mon ouvrage ; mais, aidée de votre génie et de votre expérience, nous triompherons et braverons les clameurs. Je n'ai pas besoin d'assurer l'ami de mon cœur que ma fortune sera la sienne. J'ai déjà mis de côté le beau solitaire de M. Bertaut, estimé deux mille écus ; il sera placé à votre doigt dès que Bertaut aura fermé les yeux. J'espère que vous le porterez pour l'amour de moi. Venez voir le malade pour le confirmer dans ses résolutions, et tâcher de pénétrer s'il n'aurait pas quelque arrière-pensée. Adieu, mon cher et digne ami ; le jour heureux viendra, j'espère..... Je n'en dis pas davantage. »

Je portai cette lettre au père Anselme, avec prière de saisir un moment opportun pour la faire lire à son pénitent. Ce bon religieux, plus occupé de son ministère et de Dieu que des intrigues et des manœuvres des hommes, ne pouvait croire à tant de méchanceté, à tant de perfidie. Il se rendit chez son malade ; et, après quelques actes de piété, il lui demanda s'il avait fait son testament ? « Oui, je suis tranquille à cet égard. — C'est sans doute votre fille qui est nommée votre héritière ? — Non, elle m'a désobéi, offensé : je laisse mon bien à ma chère épouse. — Mais êtes-vous assuré de la tendresse, du désintéressement de votre femme ? — Oui, j'en ai reçu mille preuves. — Et que diriez-vous si elle vous avait trompé, joué, si vous ne trouviez en elle qu'une hypocrite de vertu et de sensibilité ? — Quoi ! père Anselme, vous, un saint, vous calomniez aussi une femme honnête et vertueuse, ou du moins vous ajoutez foi à la calomnie ? — Je hais trop les méchans pour m'occuper d'eux ; seulement je prie Dieu de leur pardonner, et de les retirer du sentier du crime. Mais croyez-vous que Dieu vous permette de dépouiller votre fille pour enrichir une étrangère qui a pu abuser de votre faiblesse et de votre âge ?... — Père Anselme, encore une fois, respectez une femme de bien, qui, depuis trois ans, fait le bonheur de ma vie. » Dans ce moment, cette digne épouse parut, salua le père affectueusement, s'approcha du lit du malade, prit sa main qu'elle baisa tendrement, et lui dit : « Petit chat, je viens d'entendre une messe, que j'ai fait dire pour toi, pour le rétablissement de ta santé ; j'espère que Dieu aura pitié de moi. Père Anselme, aidez-nous de vos prières. Ne me conseillez-vous pas de faire une neuvaine à saint François, pour que ce grand saint nous protége et intercède pour nous ? Voilà trois louis que je vous prie de porter à votre couvent pour cette bonne œuvre. — Madame, la somme est trop forte : neuf francs suffisent pour neuf messes ; donnez le reste aux pauvres : les prières du pauvre sont plus agréables à Dieu que les hymnes des prêtres. » Julie entra ; elle apportait un potage à sa maîtresse, qui le refusa. « Laissez-moi, dit-elle, j'ai le cœur trop serré, je ne saurais manger. — Mais, madame, vous tomberez malade ; depuis trois jours vous êtes sans nourriture. — Eh bien ! mon enfant, quand je serais malade, quand je

mourrais, serait-ce un si grand malheur?» A ces mots, Bertaut lui ordonna de prendre ce potage. «Tu le veux, mon ami, j'y consens; mais, dans l'accablement où je suis, il va se tourner en poison.» Quand elle eut pris avec tant de répugnance ce léger aliment, le père, qui n'avait pu voir sans frémir cet excès d'hypocrisie, la pria de le laisser avec son pénitent. Lorsqu'elle fut éloignée, Bertaut dit au père: «Vous le voyez; c'est pourtant cette femme si douce, si désolée, si affligée de ma situation, dont on ose noircir la vertu.»

Le religieux était embarrassé; il craignait, en démasquant cette épouse odieuse, de donner une secousse trop vive à l'âme du malade, et que le feu de la colère n'achevât d'éteindre le souffle de vie qui lui restait. Pour éviter ce danger, il commença par le langage de la dévotion: «Monsieur, lui dit-il, êtes-vous résolu d'offrir à Dieu toutes les tribulations, toutes les peines par lesquelles il voudrait vous éprouver?—Oui, mon père.—Êtes-vous détaché des biens de la terre?—Oui, mon père.—Si on vous annonçait que votre femme vient de mourir, souffririez-vous cette perte pour l'amour de Dieu?—Oui, mon père.—Si l'on vous disait qu'elle vous est infidèle, qu'elle vous a toujours trompé, lui pardonneriez-vous, et béniriez-vous Dieu, comme Job, de vous avoir envoyé ce surcroît d'affliction?—Je dirais que cela n'est pas vrai.—Mais supposons que le ciel l'eût permis, que feriez-vous? Diriez-vous que Dieu est le maître?—Oui, mon père.—Eh bien! bénissez le Seigneur qui veut vous affliger pour vous faire mériter votre salut. Votre femme vous trompe; elle attend votre mort avec impatience pour s'emparer de vos biens.»

A ces mots, Bertaut se souleva sur son lit, avec vivacité, en s'écriant: «Père Anselme! cela n'est pas et ne peut pas être; c'est vous qui vous trompez lourdement.—Je le voudrais. Plût au ciel qu'il n'y eût sur la terre que des êtres vertueux! mais malheureusement j'ai en main des preuves de ce que j'avance: voici une lettre de votre épouse, qui vous dévoilera toute la turpitude de son âme. Lisez-la.»

Bertaut reçut la lettre d'une main tremblante, lut les premières lignes; mais comme sa vue était affaiblie, il pria le père d'en continuer la lecture. Quel coup de foudre! quelle surprise! Sa colère éclate, il jure de se venger Mais son confesseur lui représente que Dieu lui défendait la haine et la vengeance; qu'il lui avait donné l'exemple, en mourant, de pardonner à ses ennemis; qu'il ne devait songer qu'à réparer ses fautes, et à rappeler sa fille auprès de lui. Il lui raconta ensuite l'histoire de la malle portée chez le notaire, et lui fit part de l'adresse, de la fidélité, et de l'attachement de Julie pour lui et sa famille. Bertaut la fit appeler; elle vint, et lui confirma le récit du père. «Cette malheureuse, s'écria-t-il, m'a donc toujours trompé?—Oui, monsieur.—Pourquoi ne me le disais-tu pas?—Parce que vous ne m'auriez pas crue, que vous m'auriez chassée de chez vous, et que j'aurais perdu le moyen de rendre service à votre fille et à vous-même.» Bertaut fit chercher dans son secrétaire son diamant: il était disparu.

Le père Anselme saisit ce moment d'attendrissement pour lui annoncer que sa fille, sur la nouvelle de sa maladie, était accourue; qu'elle désirait le voir, et se jeter à ses pieds. A cette nouvelle, Bertaut sentit le réveil de sa sensibilité et la douce émotion de la joie; mais il redoutait sa femme, tant l'habitude avait fortifié l'ascendant que cette hypocrite avait pris sur lui; de plus, elle avait dans ses mains un portefeuille, contenant en billets une somme de cinquante mille écus, et Bertaut était trop ulcéré pour lui abandonner une si riche proie. Il fallut avoir recours à la dissimulation pour retirer les billets et la bague, et introduire secrètement Blanche dans la maison paternelle. Voici le plan qui fut arrêté pour son admission.

Madame Bertaut veillait souvent une partie de la nuit auprès de son époux. Julie lui représenta que les veilles la fatiguaient cruellement.—Il est vrai.—Aujourd'hui vous êtes bien changée, votre jolie visage a vieilli de dix ans.—Tu m'alarmes; encore si je croyais par-là sauver mon mari! Mais il est condamné: je dois me résoudre à le perdre et le pleurer.—Eh bien, madame, reposez-vous sur moi et sur la garde, nous veillerons encore plus pour vous et vos intérêts que pour M. Bertaut.—Fort bien, ma chère Julie; va, tu partageras ma fortune.—Je vous jure, madame, que ce n'est pas mon ambition.» Depuis, madame Bertaut se couchait à dix heures. La garde fut aisément séduite.

L'heure et le jour fixés, Julie attendit à la porte de la maison, Blanche et le père Anselme qui arrivèrent à onze heures du soir. Blanche entra dans la chambre de Bertaut, pâle, tremblante, le cœur oppressé, s'appuyant sur le bras du bon père, qui dit au malade: «Monsieur, voici votre fille qui vient se jeter à vos pieds, implorer son pardon, et solliciter votre bénédiction paternelle.» Bertaut, le teint jaune, les joues desséchées, l'œil enfoncé dans son orbite, le menton couvert d'une barbe épaisse se soulève avec effort, tire le rideau, aperçoit Blanche qui s'avançait, ou plutôt se traînait lentement; il s'écrie, en sanglotant: «Ah! ma fille! ma fille!...» Sa voix s'éteignit. Blanche, à l'aspect de son père, de ce visage défiguré par les traits de la mort, jeta un cri, tomba sur un fauteuil, et s'évanouit. Julie et le père se hâtèrent de la secourir. Quand elle eut repris le sentiment et ses forces, elle se mit à genoux auprès du lit de son père. saisit sa main, la couvrit de baisers et de larmes, en lui disant: «Pardon, mon père... mon père, pardonnez à votre malheureuse fille!» Julie, le confesseur, Bertaut lui-même, tous pleuraient.

«Oui, ma chère enfant, lui dit Bertaut d'une voix étouffée; oui, je te pardonne.—Pardonnez-vous aussi à mon mari?—Oui, oui, je lui pardonne.—Lui permettez-vous de venir se jeter à vos pieds?—Oui, qu'il vienne.—Retirez-vous votre malédiction?—Oui, oui!—Accordez-moi votre bénédiction paternelle.—Oui, je te bénis au nom du ciel: puisse-t-il te combler de ses faveurs et me faire miséricorde!... Embrasse-moi, ma chère fille, embrasse ton père mourant.» Blanche s'élance à son cou, le serre dans ses bras, et y restait enlacée. Mais le père Anselme, voyant que cette scène était trop fatiguante pour le moribond, y mit fin en la faisant asseoir dans un fauteuil auprès du lit.

On parla d'arrangemens; il fut convenu que, le lendemain, Blanche viendrait à la même heure avec son mari, madame de Saint-Omer, le confesseur et un notaire. Bertaut voulait faire un codicille pour annuler son testament, et restituer ses biens à l'héritière légitime. Pendant le reste de l'entretien, l'âme pure et expansive de Blanche s'épancha dans le sein de son père; elle mêlait les pleurs aux caresses, les regrets du passé aux sentimens les plus doux. Bientôt Julie vint leur annoncer qu'il fallait se sé-

parer, et Blanche sortit après avoir encore embrassé son père.

A son lever, madame Bertaut descendit chez son mari, et lui demanda, du ton le plus affectueux, des nouvelles de sa santé. « Depuis ce matin, grâce au père Anselme, je suis assez tranquille; il m'a réconcilié avec moi, et j'espère qu'il me réconciliera avec Dieu avant ma mort. — Ah! mon ami, ne me parlez pas de mort, c'est me tuer. Vous êtes beaucoup mieux que vous ne pensez. — Il est vrai; il me semble que je suis soulagé d'un grand fardeau : Dieu a eu pitié de moi. A propos, ma bonne amie, qu'est devenu le diamant qui était dans mon secrétaire? Je l'ai fait chercher, on ne l'a pas trouvé. — C'est moi qui l'ai pris. — Pourquoi, mon ange? — C'est qu'il est plus en sûreté dans ma chambre que dans la vôtre, assiégée de tant de monde. — Il faut me l'apporter : je veux le donner au père Anselme, pour parer la châsse de saint François. — De saint François! — Oui; j'ai beaucoup de confiance dans ce grand saint, et il peut me rendre la santé ; n'est-il pas vrai, ma perle? — Oui, mon petit chat; mais un présent si considérable! une bague qui vous est si chère!.... — D'accord; mais ma santé m'est plus chère encore. — Vous avez raison. Je vous dirai même, relativement à votre maladie, que j'ai fait vœu de porter le noir le reste de ma vie, et de n'aller jamais au spectacle, si le ciel exauce ma prière et me conserve mon époux. — Je vous en remercie; je compte beaucoup sur vos prières : mais allez, mon bel ange, me chercher mon diamant. » Le bel ange fut obligé de se détacher de ce bijou, destiné à parer la main de son notaire. Celui-ci parut à son tour, tâcha de rassurer Bertaut, lui parla de sa maladie comme d'une indisposition légère. « Je crains autant, lui disait-il, pour la santé de votre chère épouse que pour la vôtre : elle s'afflige, se désespère, ne mange rien. — Tâchez, mon cher monsieur, lui dit Bertaut, de la consoler; elle a beaucoup de confiance en vous : dans ses afflictions futures, je vous la recommande. — Je vois, monsieur, avec plaisir, que vous vous abandonnez à la Providence. Quand on a la conscience nette, qu'on s'est confessé, et qu'on a mis ordre à ses affaires, on doit se résigner à la volonté du ciel. A propos d'affaires, je ne doute pas qu'un homme aussi sage, aussi prudent que vous, n'ait définitivement réglé les siennes : vous n'avez plus rien à ajouter à votre testament? — Non, rien du tout. Je ne m'occupe plus des choses de ce monde, et je ne cherche qu'à me faire pardonner les fautes de ma vie, par celui qui va bientôt me juger. — C'est fort bien; je reconnais là votre piété et votre esprit judicieux. J'ai toujours ouï dire que le calme de l'âme était la santé du corps. Adieu, mon cher monsieur : si vous avez besoin de moi, comptez sur mon zèle et sur mon attachement. » Lorsqu'il fut parti, madame Bertaut dit à son mari : « C'est un très honnête homme que ce notaire. Vous avez bien raison de mettre toute votre confiance en lui, car il vous est entièrement dévoué. — Oui, c'est un homme rare; aussi c'est vous qui me l'avez donné. »

Pendant le reste du jour, Bertaut souffrit beaucoup de la présence de sa femme. A la vue de ses pleurs et de ses caresses, son âme se révoltait; et ce qui ajoutait à ses angoisses, à son dépit, à sa honte, c'était d'avoir été si long-temps la dupe de la perfidie et de l'hypocrisie d'une femme.

Quand elle se fut retirée, Julie introduisit auprès du malade, Blanche, son époux, madame de Saint-Omer, le notaire et le confesseur. Madame de Saint-Omer s'approcha la première du lit, avec le père Anselme, qui lui dit : « Monsieur Bertaut, voici votre sœur qui vient se réconcilier avec vous. — Ma sœur j'ai grand plaisir à vous voir. Me pardonnerez-vous mes torts? — Mon frère, on n'en a point après le repentir. Ne songez qu'à votre santé, qu'à la douce satisfaction que j'ai d'avoir retrouvé mon frère, et de voir ma nièce, votre fille, rentrée en grâce avec son père. Mais votre gendre est ici; il sollicite vos bontés et son pardon. — Qu'il approche. » Je m'avançai, me mis à genoux auprès du lit, en lui disant : « Mon père, daignez-vous me reconnaître pour votre fils?.... » Bertaut me tendit sa main, que je baisai. « Mon cher Delmont! oui, je vous reconnais pour mon fils. Je vous ai causé bien du chagrin, mais je veux réparer mes fautes. Le notaire est-il là? — Oui, mon frère. — Julie, approchez une table, et donnez une écritoire. » Bertaut dicta son testament, et nomma sa fille unique héritière de ses biens; mais comme il ne laissait rien à sa veuve, Blanche et moi nous le suppliâmes de ne pas l'abandonner à la misère. Le confesseur lui représenta surtout qu'il offenserait Dieu, s'il nourrissait contre elle un sentiment de haine et de vengeance; mais Bertaut était trop irrité et trop haineux de son naturel pour pardonner aisément. « Mon père, dit-il, Dieu n'ordonne pas de faire du bien aux méchans. D'ailleurs, elle a son douaire, cent louis de pension : c'est assez, si elle veut faire pénitence de ses crimes; et c'est beaucoup trop, si elle persiste dans sa méchanceté. » Il resta inflexible, et ne voulut jamais la nommer dans son testament. Il fit présent du diamant à sa sœur, qui lui promit de le porter le reste de sa vie, et de le rendre à Blanche après sa mort. A minuit, tout fut fini, et la famille se retira. Depuis ce jour nous avons veillé notre père toutes les nuits : nous arrivions à onze heures du soir, et nous sortions tous les matins avant huit heures. C'est dans ces veillées que Blanche semblait se dédommager de la longue privation de la vue de son père : son inépuisable sensibilité lui prodiguait les soins les plus tendres, les caresses les plus pénétrantes, et Bertaut disait qu'il mourait heureux et consolé.

Bertaut, touché des caresses et de l'amour de ses enfans, navré de remords et de repentir, et toujours plus animé contre sa femme, rêvait continuellement au moyen de retirer de ses mains les cinquante mille écus de billets qu'il lui avait si imprudemment confiés. Il tint conseil la nuit avec nous et Julie, et voici l'expédient que nous imaginâmes. Bertaut dit à sa femme, devant Julie, qu'il n'était pas sans inquiétude, qu'il savait que sa sœur songeait à faire casser son testament. « On en a vu, disait-il, des exemples. Ainsi, ma chère amie, je voudrais bien t'assurer au moins les cinquante mille écus qui sont dans tes mains. Pour cela, j'ai imaginé un fidéicommis. N'as-tu pas quelque homme de confiance qui pût te garder cette somme, et te la remettre en cas d'événement? » A ces mots, madame Bertaut mit son mouchoir sur ses yeux, comme pour cacher ses larmes. Julie vint à son secours, et dit que le notaire de madame serait l'homme qui conviendrait pour ce dépôt. « Eh bien! va le prier de passer sur-le-champ ici. » Le notaire accourut, et les billets lui furent remis; le reçu qu'il fit portait qu'il ne livrerait ces billets, montant à la somme de cinquante mille écus, qu'à la personne que le testament de Bertaut nommerait son héritière. Cette recon-

naissance passa dans mes mains. Il sembla que le ciel, protecteur de l'innocence et vengeur du crime, avait prolongé, jusqu'à cette époque, la vie de Bertaut. La nuit du jour où le portefeuille fut rendu, il tomba dans un assoupissement profond et léthargique : peu à peu sa tête s'embarrassa, la fièvre augmenta ; le médecin ne lui donna que vingt-quatre heures d'existence. Dès le grand matin j'emmenai ma femme que ce spectacle faisait fondre en larmes. Après notre départ, Julie fit éveiller madame Bertaut, qui dormait d'un profond sommeil. Mon beau-père, dans des momens de délire, nommait souvent sa fille, lui demandait pardon des torts qu'il avait eus avec elle. Madame Bertaut, effrayée de ses remords, lui dit que sa fille l'avait abandonné, que c'était une ingrate. A ces mots, Bertaut jeta sur elle un regard effroyable : il fit même un effort pour parler, se soulevant sur ses bras ; mais ayant aperçu le père Anselme qui s'était approché du lit, il lui dit d'une voix encore assez forte : « Qu'on fasse sortir cette femme. » Elle s'éloigna, confondue, étonnée, en disant : « On voit bien qu'il ne me connaît pas. » Le père lui conseilla de se retirer pour quelque temps : elle sortit, en recommandant à Julie de venir l'avertir de tout ce qui se passerait, et surtout de ne laisser entrer qui que ce soit, hors le médecin. « Personne, lui dit-elle, n'entrera que bien connu, et par ma permission. » Ce qui la rassura. Le père Anselme alla dîner, et ne revint que le soir : il trouva le malade à l'extrémité ; il lui récita les prières des agonisans. Madame Bertaut se retira, disant qu'elle ne pouvait soutenir un spectacle si déchirant. Le père, resté près du mourant, croyant lui voir un moment de raison, l'exhorta à oublier la conduite de sa femme. Bertaut le regardait fixement, sans lui répondre ; déjà sa poitrine était oppressée par le râlement de la mort. Le père lui cria encore aux oreilles : Pardonnez-vous à votre femme ?—Non, répondit-il d'une voix ferme.—Y Pensez-vous ? Savez-vous que Dieu, votre juge, est là, qu'il vous entend, qu'il va prononcer votre jugement ? Ce Dieu de clémence a pardonné, et vous êtes inflexible ! Allons, dites avec moi : « Mon Dieu ! pardonnez-moi, comme je lui pardonne ! » Bertaut enfin, plus effrayé que touché, répéta avec le père, d'une voix presque éteinte : « Mon Dieu ! pardonnez-moi comme je lui pardonne ! » Ce furent ses dernières paroles ; il expira, quelques minutes après.

Ainsi finit cet homme, trop faible pour résister à ses passions, long-temps vertueux, sans haine pour le vice, et sans amour pour la vertu ; craignant Dieu sans l'aimer, pratiquant la religion par préjugé et par habitude ; judicieux dans ses principes, et inconséquent dans sa conduite. Il était environ dix heures du soir. Julie courut avertir madame Bertaut, qui descendit vite dans la chambre pour enfermer les effets du défunt dans une armoire dont elle prit la clef, après quoi elle alla se mettre dans son lit, où elle dormit d'un sommeil paisible jusqu'à huit heures du matin ; mais le réveil ne fut pas si doux. Julie m'avait écrit, dans la nuit, un billet, pour m'annoncer la mort de Bertaut. Dès qu'il fut jour, je courus chez lui, et je montai chez sa veuve à la tête des huissiers ; je frappai à sa porte : elle ouvre, et je lui annonçai qu'on allait mettre les scellés dans sa chambre et dans toute la maison. « Chez moi ? Et par quel ordre ? — Par l'ordre de l'héritière et le mien. — Le vôtre ? C'est fort plaisant. Et qui êtes-vous ? » Dans son trouble, elle ne me reconnaissait pas ; d'ailleurs j'étais défiguré par une barbe épaisse et des cheveux épars. « Je suis Adolphe Delmont, l'époux de Blanche, d'une fille dont vos intrigues et votre hypocrisie ont fait le malheur, que vous avez privée si long-temps de la tendresse, des bontés de son père. » A ce nom fatal, elle frémit, et s'écria toute pâle : « Vous, Delmont ! Mais, monsieur, je vous apprends que le testament de M. Bertaut me nomme héritière de tous ses biens ; que vous n'avez aucun pouvoir dans la maison. Je sais qu'il faut une légitime à votre femme, on la lui donnera : en attendant, retirez-vous —Madame, ce n'est pas le moment de discuter nos intérêts respectifs. Si je n'ai pas le droit de faire apposer les scellés, vous les ferez enlever facilement ; mais songeons d'abord à ce que vous et moi devons à la mémoire du défunt, occupons-nous de ses obsèques.—Oui, monsieur, je m'en occuperai : ce soin me regarde plus que vous, qui avez fait le malheur de mon pauvre mari, en supposant toutefois que vous soyez ce Delmont, le ravisseur de sa fille.—Oui, je suis Delmont.—Cela suffit, monsieur ; vous aurez de mes nouvelles. » Après ce vif dialogue, furieuse, elle chercha Julie dans toute la maison ; mais cette aimable fille n'eut pas le courage de soutenir l'aspect de la terrible Bertaut, et se réfugia chez madame de Saint-Omer. Madame Bertaut, ne la trouvant point, courut chez son notaire pour prendre ses conseils.

Cependant j'allai annoncer à ma femme et à ma tante la mort du malheureux Bertaut. J'avais retardé, tant que j'avais pu, cette triste nouvelle. J'entrai, le visage abattu. Blanche, en me voyant, s'écria ; « Ah ! mon père est mort ! » Je l'embrassai pour toute réponse. Aussitôt un torrent de larmes coula de ses yeux. Ce qui irritait sa douleur, c'était l'idée de perdre son père au moment où elle l'avait retrouvé, où elle était rentrée en grâce. Madame de Saint-Omer, en tâchant de la consoler, partageait son affliction ; elle avait l'âme trop belle, trop sensible, pour ne pas oublier les fautes d'un frère que la mort lui enlevait.

Le notaire vint me signifier l'opposition aux scellés, au nom de madame Bertaut, héritière de son mari, par son testament. « Non, monsieur, lui dis-je, ce n'est pas elle qui hérite ; passez chez M. Benoit, votre confrère, vous trouverez un testament de mon beau-père, postérieur au vôtre, par lequel il réintègre sa fille dans tous ses droits, et la nomme son héritière. » Le notaire se hâta de se rendre chez son collègue, et apprit, avec la plus grande surprise, que madame Bertaut et lui avaient été joués. Il se hâta d'aller lui annoncer ce cruel événement. « Madame, lui dit-il en l'abordant, le pot au lait est renversé : mon testament est nul ; votre mari en a dicté un autre ces jours derniers, dans lequel il ne fait aucune mention de vous. » Peignez-vous la rage et le désespoir d'une femme si cruellement déçue.

Cependant, j'ordonnai pour mon beau-père des obsèques magnifiques ; ma femme fit dire quantité de messes pour le repos de son âme. Il fallut toutes les amitiés de ma tante, mes soins, ma tendresse, les visites de tous ses parens, de tous ses amis, pour adoucir la vivacité de sa douleur. Elle ne voulut point rentrer dans sa maison que la veuve ne l'eût quittée, ce qu'elle fit au bout de dix jours. Elle envoya chercher la malle déposée chez le notaire, se félicitant intérieurement de son adresse, et d'avoir sauvé une si riche proie. La malle arrive : elle l'ouvre avec empressement. Dieu ! quelle confusion ! quel dépit ! quels transports de rage ! elle ne trouva que des

haillons, et des plats de cuivre et d'étain. On dit qu'elle se trouva mal. Elle maudit cent fois l'exécrable Julie, Blanche et moi, et le défunt lui-même.

Cependant madame Delmont, oubliant tous les maux que lui avait causés sa belle mère, et entraînée par sa générosité, lui fit proposer une pension de deux mille écus, à condition qu'elle quitterait Lyon, ce qu'elle accepta. On ne sait dans quel repaire cette couleuvre est allée cacher sa honte, son venin et sa vie.

Enfin, mon cher frère, nous voilà après tant d'orages parvenus au port. J'espère que l'adversité nous aura appris l'art de jouir du repos, de notre fortune, et surtout aura développé en nous cette humanité bienfaisante qui nous fait un besoin de soulager les misères d'autrui.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Pour comble de félicité, ma femme est enceinte; madame de Saint-Omer vient loger avec nous, et notre projet est de passer les deux tiers de l'année à la belle maison de campagne de mon beau-père, où je vais planter, bâtir, détruire; c'est la manie de tout nouveau propriétaire. Ce qui augmente le bonheur de Blanche, c'est le plaisir de faire du bien. Bertaut avait des parens pauvres, presque dans l'indigence, qu'il abandonnait, ou qu'il ne soulageait que par de faibles secours Ma femme leur a assuré à tous des pensions qui le mettent dans l'aisance : ces parens sont âgés, ces pensions s'éteindront, et le souvenir des bienfaits nous restera. Je te répète ses propres paroles. Cependant, notre bonheur serait très incomplet, si ta position n'était pas heureuse; mais cette place de vingt mille livres de revenu, que tu viens d'obtenir, va réparer les brèches de ta fortune. Tâchons donc, mon cher ami, de nous rendre tous heureux par notre sagesse, notre économie, soit dans l'usage de nos biens, soit dans nos jouissances, et surtout par notre bienfaisance. « La vie de l'homme, dit une maxime, est un papier-journal; il ne faut écrire sur ce papier que de bonnes actions. »

P. S. J'oubliais de te parler de ce bon père Anselme, dont la dévotion est si touchante, la morale si pure, la vertu si douce, si incorruptible. Blanche n'a pu lui faire accepter aucun présent. Tout ce qu'il s'est permis de demander, c'est le perroquet et la cage qui étaient dans le cabinet de Bertaut : il dit que le babil de cet oiseau égaiera sa solitude. « Père, lui ai-je répondu en souriant, nous sommes trop heureux de pouvoir vous l'offrir; mais songez que saint François de Sales est resté trois jours en purgatoire pour avoir pris trop de plaisir à respirer le parfum d'une rose. — Je n'assurerai pas, répondit-il, la certitude de l'anecdote; car Dieu, qui connaît la faiblesse de l'homme, ne lui défend pas les plaisirs innocens.... » L'oiseau est maintenant chez le père; mais nous avons trouvé un moyen plus heureux de payer la dette de la reconnaissance à ce sage religieux. Il a une sœur veuve, chargée de trois enfans, et d'une fortune très médiocre : c'est dans cet asile de la pauvreté que nous avons répandu nos bienfaits.

Tu penses bien que, dans le chapitre de la reconnaissance, nous n'avons pas oublié notre bienfaitrice; c'est ainsi que j'appelle Julie. Nous l'avons nommée surintendante de la maison; elle sera notre amie, elle mangera à notre table, elle ne sera plus à nos gages : je lui ai assuré, par contrat, une pension de mille francs, ou une somme de dix mille si elle veut se marier; mais elle a renoncé au mariage. Elle dit qu'elle ne troquerait pas sa maîtresse contre le plus bel homme de Lyon. Nous lui avons donné des bijoux, des robes; nous l'avons équipée comme une dame : aussi est-elle digne de ce rang.

FIN DES VOYAGEURS EN SUISSE.

NOTES
DES
VOYAGEURS EN SUISSE.

(1) On trouve dans les registres de Genève des détails singuliers, qui prouvent l'excès de la dépravation des mœurs. Les femmes prostituées étaient logées dans un quartier séparé, et vivaient sous l'inspection d'une surintendante, qu'on appelait *reine de B****. Elle prêtait serment à l'état. Le registre du 14 mars 1504 contient ces mots : *Fuit creata regina meretricum, quæ juravit in forma sub conditionibus in capitulis exaratis.* Ces établissemens durèrent jusqu'au moment de la réformation.

(2) On peut comparer Jean de Bogny à Jacques Amiot, fils d'un cordonnier de Melun. Amiot s'échappa fort jeune de la maison de son père, s'égara et tomba malade en chemin : un gentilhomme en eut pitié, le prit en croupe, et le mena à l'hôpital d'Orléans. Après sa guérison, on le congédia en lui donnant douze sous. Ce fut en reconnaissance de cette charité, qu'étant devenu grand-aumônier de France et évêque d'Auxerre, il légua douze cents écus à cet hôpital d'Orléans.

(3) L'auteur d'une vieille chronique parle ainsi de cet Amédée :

« Le duc Amédée, suivant sa résolution de laisser le monde pour vivre en solitude et servir Dieu plus à loisir, sans s'être découvert de son intention, fors qu'à deux chevaliers, une nuit se passa de la ville de Thonon avec fort petite compagnie de ses serviteurs domestiques, et se retira à un beau et somptueux manoir, nommé Ripaille, qu'il avait fait lui-même richement bâtir dans sa grande jeunesse, à une petite lieue de Thonon sur le lac, en une assiette fort délectable : auquel lieu, déjà longtems auparavant, il y avait une abbaye, un prieuré de l'ordre de Saint-Maurice, fondé par les prédécesseurs d'icelui duc, et là, print l'habit d'ermite, selon l'ordre susdit de Saint-Maurice, auquel les ducs de Savoie ont toujours eu grande dévotion. Cet habit était une longue robe de couleur grise, laquelle était ceinte d'une ceinture dorée, et par-dessus cette robe était un manteau de même parure; dessus était une croix d'or, aussi pareille à celle que portent les empereurs d'Allemagne. En la tête portait un chapeau gris, avec une cornette d'un pied ou environ de longueur, et était ce chapeau à la mode du temps passé, auquel pendait ladite cornette, et en sa tête portait un bonnet vermeil comme font les cardinaux, et en sa main un bâton noueux et tortillé. »

Enguerrand a écrit que ledit duc et ses chevaliers se faisaient servir les meilleures viandes et les vins les plus délicats qu'on pût trouver, au lieu de racines et d'eau.

(4) Ce jugement est une prédiction. Les philosophes de la révolution, qui n'étaient que des intrigans et des ambitieux, s'appuyaient des maximes isolées de Jean-Jacques pour établir leur système destructeur d'égalité et de démocratie. L'abbé Raynal, en 1791, se repentait déjà des principes hasardés de sa philosophie. « Ceci, nous disait-il, finira par un pillage général. »

(5) Voltaire a dit de *la Nouvelle Héloïse* qu'on ne la lirait pas dans vingt ans. Ce jugement est sévère.

Un ami de Rousseau étant allé le voir avant l'apparition de *la Nouvelle Héloïse* lui trouva l'air très préoccupé. Rousseau lui demanda ce qu'il pensait du roman de Clarisse. « C'est une des plus belles conceptions de l'esprit humain, et je doute que jamais on puisse l'égaler! — Parbleu! je crains bien que vous n'ayiez raison, » s'écria Jean-Jacques avec humeur et en frappant un grand coup sur la table. Probablement il travaillait alors à son roman.

(6) M. de Saussure prétend que les nuages ne font d'autre office que celui de conducteurs, et que l'électricité qui se fait sentir au moment de leur passage, n'est que celle qu'ils tirent des couches supérieures de l'atmosphère; car elle a lieu également dans les plaines, sur les hauteurs, et par un temps serein. Elle varie suivant les lieux : elle est en général plus forte dans les lieux les plus élevés et les plus isolés, nulle dans les maisons, sous les arbres, dans les rues, et en général dans les lieux renfermés de toute part. Cependant on la sent dans les villes, au milieu des grandes places, au bord des quais, et principalement sur les ponts, où elle a plus de force qu'en rase campagne.

Ce sont là les vapeurs qui dérobent à la terre le feu électrique, le déposent et l'accumulent au haut de l'atmosphère. La quantité prodigieuse de ce fluide qui descend continuellement et pénètre dans l'intérieur de la terre doit nécessairement en ressortir; sans quoi, ou l'air s'épaissirait, ou la terre serait enfin saturée. Par une circulation admirable, ce fluide monte invisible et inactif, caché dans le sein des vapeurs, et il redescend actif et animé de sa force pénétrante et expansive. Les cimes des arbres, les pointes des feuilles, les barbes des épis l'attirent et le forcent de passer à travers les végétaux, qu'il vivifie sans doute, et dont il devient peut-être, en se décomposant, la partie la plus savoureuse et la plus active. Voilà pourquoi les plantes qui croissent sur les rocs nus et escarpés surpassent en saveur et en vertus médicinales celles du même genre qui croissent dans le plat pays, parce que la quantité et l'activité de ce fluide sont beaucoup plus grandes sur les cimes isolées.

Les animaux jouissent de l'influence immédiate de ce fluide. Peut-on douter que la douce et continuelle électrisation que subit un homme dans un lieu élevé et découvert

n'influe sur ses organes, sur la circulation du sang, sur la sécrétion des humeurs, sur la transpiration insensible? Voilà pourquoi l'exercice au grand air est plus utile à la santé que celui qu'on prend à couvert et dans des endroits fermés. La cumulation non interrompue du fluide électrique dans l'air pendant l'été explique la fréquence et la violence des orages de cette saison.

(7) Les Parsis dans l'Indostan adorent le feu, qui, selon eux, représente la divinité : ils l'entretiennent avec le plus grand soin, et regardent comme le plus grand crime d'éteindre une chandelle et une lampe. Si le feu prend à leur maison, ils ne se servent pas d'eau pour l'éteindre; ils l'étouffent avec de la terre. C'est un grand malheur pour eux, lorsque le feu s'éteint de lui-même dans leurs foyers.

(8) Tout le monde sait que l'on avait remarqué, en consultant les registres du parlement, que les grands crimes se commettaient dans les rigueurs de l'hiver; Henri III, roi de France, était plus féroce et plus cruel dans cette saison. La fibre alors acquiert une rigidité qui augmente l'énergie physique et morale.

(9) Un savant physiologiste, M. Blumenback, croit que la rougeur de l'iris et des autres parties inférieures de l'œil, et son extrême sensibilité, tiennent à la privation totale de la mucosité brune ou noirâtre que les anatomistes nomment *uvée*, qui, depuis la cinquième semaine de la conception, recouvre toutes les parties intérieures de l'œil sain. Il observe que, dans les yeux bleus, les membranes intérieures sont moins abondamment pourvues de cette mucosité noire, et que, par cette raison, ils sont plus sensibles à l'action de la lumière. Il ajoute que la couleur des cheveux est ordinairement assortie à la couleur de l'iris. Les lapins d'Angora présentent les mêmes phénomènes, iris blanc, pupille rouge, point d'uvée; tandis que cette uvée, teinte en noir, existe dans les autres espèces du même animal. Quant à la blancheur de la peau et des poils, M. Buzet la fait dériver aussi de l'absence du corps muqueux, qui colore, suivant lui, l'épiderme et les poils qui le traversent.

(10) On a eu, dit-on, quelque peine à les apprivoiser et adoucir leur caractère; mais enfin on est parvenu à leur donner quelque éducation.

On trouva, en 1731, une fille sauvage dans les bois de Songy, près de Châlons en Champagne. Cette fille, âgée de dix ans, entra, au déclin du crépuscule, au village de Songy : elle avait les pieds nus, le corps couvert de haillons et de peaux, les cheveux sous une calotte de calebasse, le visage et les mains noirs comme une négresse; elle était armée d'un bâton court et gros par le bout : son aspect effraya des paysans, qui lâchèrent contre elle un gros dogue; elle l'étendit à ses pieds d'un coup de son bâton, regagna la campagne et monta sur un arbre, où elle s'endormit. M. d'Épinay, seigneur du château, donna des ordres pour la faire saisir. On employa vainement plusieurs ruses : une seule réussit. Une femme, portant un enfant dans ses bras, vint se promener aux environs de l'arbre; elle avait dans ses mains deux poissons et des racines qu'elle lui montrait en faisant mille démonstrations d'amitié. La petite sauvage témoigna d'abord quelque méfiance; mais enfin, séduite, elle descendit de l'arbre et suivit cette femme. Des personnes en embuscade la saisirent et la menèrent au château. En entrant, elle se jeta avec avidité sur des volailles crues. On la lava plusieurs fois, et elle redevint blanche. Ses pouces étaient extrêmement gros, parce qu'elle s'appuyait dessus pour sauter d'une branche à l'autre. Elle avait pour compagne une autre sauvage plus âgée, de qui elle s'était séparée avant son arrivée à Songy; elles passaient ensemble une rivière à la nage : un chasseur, ne voyant dans l'eau que deux têtes noires, les prit pour des poules et leur tira un coup de fusil, qui les manqua. Le bruit les fit plonger dans l'eau, et elles abordèrent plus loin. Elles avaient pris des poissons, qu'elles éventrèrent et mangèrent. Sur leur route, elles trouvèrent un chapelet; la plus jeune voulut le ramasser : sa compagne lui déchargea un grand coup sur la main, et celle-ci, de l'autre main, lui asséna un coup qui l'étendit par terre, nageant dans son sang. Elle se fit un bracelet du chapelet; mais touchée de compassion pour sa compagne, elle alla chercher des grenouilles, les écorcha et lui en colla la peau sur le front, pour étancher le sang, et banda la plaie avec une lanière d'écorce d'arbre qu'elle arracha avec ses ongles; après cette opération, elles se séparèrent. Le vicomte d'Épinay mit cette jeune sauvage dans une maison du village; ce qu'il y eut de plus difficile à réformer en elle, fut la nourriture des viandes crues et des racines d'arbres. Le premier essai qu'elle fit pour s'accoutumer au vin et à la nourriture où il entre du sel, lui fit tomber toutes les dents : elles revinrent depuis, et son estomac s'habitua peu à peu à nos alimens. Elle fut baptisée, et s'appela depuis mademoiselle Leblanc. Elle prenait les lièvres à la course. Elle a vécu à Paris; elle n'avait qu'un souvenir confus de ce qui avait précédé son arrivée en Champagne. On la crut de la nation des Esquimaux; elle n'avait aucune mémoire ni de père, ni de mère, ni de son pays : elle croyait avoir passé deux fois la mer sur un vaisseau, et avait quelque idée de s'être précipitée dans la mer du haut du navire pour se sauver à la nage et éviter quelque châtiment. Elle ajoutait qu'elle vivait sur les arbres, soit pour se garantir des bêtes féroces, soit pour mieux découvrir les animaux proportionnés à ses forces et à ses besoins pour s'en nourrir.

(11) Cette chapelle où voulait aller Voltaire, est élevée au milieu de la place d'Altorf. A peu près au même endroit où Tell abattit la pomme sur la tête de son fils, on y a placé une fontaine nommée la *fontaine de Tell;* elle est ornée de sa statue. Son histoire y est représentée dans un monument grossier. Tell ajuste sa flèche, qui va frapper la pomme sur la tête de son fils. Gizler se repaît de ce barbare spectacle : on y voit les trois libérateurs se tenant par la main; ce sont des paysans avec le costume du temps, mi-parti rouge et blanc, costume semblable à celui des bedeaux de paroisse. Walter Furst, l'un de ces trois, était noble. Il y a une autre chapelle à Kursnacht, canton d'Uri, qui consacre la fuite heureuse de Guillaume Tell; elle est fondée sur un rocher qui s'avance dans le lac d'Uri, au lieu même où l'on dit qu'il sauta du bateau. Cette chapelle est entourée d'une touffe d'arbres suspendus au-dessus du lac, et d'une grille de fer; on y a gravé ces vers latins :

Brutus erat nobis Uro Guillelmus in arvo,
Assertor patriæ vindex, ultorque tyrannûm

(12) Il y a en effet une fatale ressemblance entre le récit des historiens danois et la tradition de Guillaume Tell; on cite également une pomme abattue, une fière réponse adressée au tyran. L'auteur ajoute que le premier qui ait parlé de cette aventure de Tell, est Peterman Eterlin, en-

viron deux cents ans après qu'elle s'était passée. Cependant la vie entière de Tell est consacrée dans plusieurs romances suisses d'un dialecte vraiment antique; ajoutez la tradition constante du pays, et les chapelles érigées depuis plusieurs siècles. M. Haller fils a fait une dissertation sur ce sujet; et MM. de Zurlauben et Balthazar en ont prouvé l'authenticité.

Non nostrûm inter vos tantas componere lites.

(13) On avait établi à Rome des fêtes nommées *palilia*, qui se célébraient le 25 avril, jour de la naissance de cette ville. On entassait autour des bergeries, du soufre, du chaume brûlé, de la fiente de cheval, des guirlandes, des feuillages, et l'on en parfumait les pasteurs et les troupeaux. On assemblait des sarmens dans les campagnes, et, après y avoir mis le feu, on sautait par-dessus, ou l'on dansait à la ronde. Cet usage est l'origine des feux de la Saint-Jean.

(14) Le premier août 1787, M. de Saussure escalada cette haute montagne: il rapporte qu'en approchant de sa cime, l'air y est si rare que les forces s'épuisent très promptement, et qu'en s'élevant encore, il ne pouvait faire quinze ou seize pas sans reprendre haleine. Il éprouvait même de temps en temps un commencement de défaillance qui le forçait à s'asseoir; mais en respirant il reprenait ses forces. Le 3 août, troisième jour de marche, à onze heures, il parvint au sommet de cette montagne fameuse. Une légère vapeur, étendue sur les régions inférieures de l'air, dérobait à sa vue les plaines de la France et de la Lombardie, mais un beau jour éclairait l'ensemble des hautes cimes des Alpes. M. de Saussure croyait rêver en voyant au-dessous de lui ces cimes majestueuses dont la hauteur l'avait frappé d'étonnement et de crainte, lorsqu'il les avait vues de la plaine.

Sur ce sommet le baromètre descendit à seize pouces une ligne. L'air n'y avait à peu près que la moitié de sa densité ordinaire : au lieu d'y respirer, on n'y faisait que haleter, on y était comme dans un état de fièvre, parce que le corps était déchargé d'une grande partie de la portion accoutumée de l'atmosphère. « Nous perdîmes, dit-il, l'appétit, et nos mets ne le réveillèrent pas, car ils s'étaient gelés en route. Deux de mes guides ne purent résister, et descendirent bien vite. Je tirai un coup de pistolet, dont la détonation se fit à peine entendre. Les pulsations de mon pouls étaient doubles en vitesse de celles de la plaine. Il fallut beaucoup de temps et de peine pour allumer du feu, sans lequel nous aurions manqué d'eau. » M. de Saussure resta sur ce mont trois heures et demie pour y faire des découvertes très intéressantes. Il avait eu la précaution d'envelopper sa tête d'un crêpe noir, ainsi que ses guides, ce qui préserva leurs yeux et leur visage, tandis que ceux qui les avaient précédés, devenus presque aveugles, eurent le visage brûlé et gercé jusqu'au sang, par la réverbération des neiges. Le thermomètre était, à l'ombre, à midi, à deux degrés deux dixièmes au-dessous de la glace, et dans ce moment même, il était, à Genève, à vingt-deux degrés au-dessus, et le baromètre à vingt-sept pouces.

(15) M. de Mairan prétend que la terre nourrit un feu central, bien plus considérable que celui qu'elle reçoit du soleil. M. de Buffon croit que la terre est un fragment du soleil, détaché par le choc d'une comète : ce fragment se refroidit tous les jours de plus en plus, et la terre, selon lui, sera un jour inhabitable. *Credat Judæus Apella.*

(16) Cet édit est de Henri II, qui le publia en 1556. Voici à quel sujet. Le fils du connétable de Montmorency avait épousé en secret mademoiselle de Bienne qu'il aimait. Le père se pourvut en cour de Rome pour faire casser ce mariage : le pape refusa; alors le connétable s'adressa à Henri II, dont il était l'ami et le compère. Le roi rendit une ordonnance qui déclara nuls les mariages sans l'aveu des parens, leur donnant un effet rétroactif, pourvu qu'ils n'eussent pas été consommés; mais le roi ne servait si bien le connétable, que sous la promesse que son fils épouserait Diane, sa fille naturelle. Cette promesse fut divulguée, et cet édit fut appelé l'*édit de l'ambition.*

(17) Pour resserrer les nœuds du mariage, pour le sanctifier, on ne peut trop l'entourer de formes légales et religieuses La sanction des prêtres, les cérémonies de l'Église donnent à cet acte un appareil religieux qui pénètre l'âme, et inspire pour ce nœud le respect et la crainte.

(18) « La lecture de Clarisse, dit Voltaire, m'allumerait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers, dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que mademoiselle Clarisse aime un débauché, nommé M. de Lovelace, je disais : quand tous ces gens-là seraient mes parens et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit, qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volume en volume pour les vendre; enfin j'ai rencontré Clarisse dans un mauvais lieu, au dixième volume, et cela m'a fort touché : excepté ce mauvais lieu où se trouve cette belle Anglaise, le reste ne m'a fait aucun plaisir, et je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman. Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie; il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. »

(19) Pour éviter au lecteur la peine de la chercher, nous la transcrivons ici. (*Traduction de M. de Sacy.*) Elle est adressée à Minutius Fundanus.

« C'est une chose charmante de voir comme le temps se passe à Rome : prenez chaque journée à part, et il n'y en a point qui ne soit remplie; rassemblez-les toutes, vous êtes surpris de les trouver si vides. Demandez à quelqu'un : « Qu'avez-vous fait aujourd'hui? — J'ai assisté à la cérémonie de la robe virile, qu'un tel a donnée à son fils; j'ai été prié à des fiançailles, ou à des noces; l'on m'a demandé pour la signature d'un testament; celui-ci m'a fait appeler à une consultation. » Chacune de ces choses, quand on l'a faite, a paru nécessaire; toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre temps, vous paraissent inutiles, et le paraissent bien davantage quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de dire : A quelles bagatelles ai-je perdu mon temps! C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin, soit que je lise ou que j'écrive, ou qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne disposition influe sur les opérations de l'esprit. Je n'entends, je ne dis rien, que je me repente d'avoir entendu ou dit; personne ne m'y fait d'ennemis. Je ne trouve à dire à personne, sinon à moi-même, quand ce que je compose n'est pas à mon gré; sans désirs, sans craintes, à couvert des traits fâcheux, rien ne m'inquiète; je ne m'entretiens qu'avec moi et mes livres. Oh! l'agréa-

ble vie! que cette oisiveté est aimable! qu'elle est honnête! qu'elle est préférable aux plus illustres emplois! Mer, rivage, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées! Voulez-vous m'en croire, fuyez les embarras de la ville; rompez au plus tôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent. Adonnez-vous à l'étude et au repos, et songez qu'il vaut infiniment mieux ne rien faire, que de faire des riens. »

(20) Nous sommes de l'avis de madame de Saint-Omer. Lorsque madame de Bouillon, à la tête des duchesses, vint complimenter l'archevêque de Paris (du Harlay) sur l'érection de son archevêché en duché-pairie, elle lui dit : «Les brebis viennent féliciter leur pasteur de ce qu'on a couronné sa houlette. » L'archevêque répondit :

Formosi pecoris pastor :

La duchesse qui savait le latin, continua ce vers de Virgile :

Formiosor ipse.

(21) Les Phocéens portèrent, les premiers, la vigne dans les Gaules, environ six cents ans avant Jésus-Christ, lorsqu'ils bâtirent Marseille. On lit dans Athénée, que le vin qui se buvait dans les Gaules, du temps de César, y était apporté d'Italie ou du territoire de Marseille. Diodore et Varron confirment la même chose. Les Germains du Rhin achetaient du vin des étrangers. Le vin même était défendu chez les Nerviens, peuple du Hainaut, comme luxe.

(22) Diderot est mort le 31 juillet 1784, des suites d'une hydropisie de poitrine, les coudes appuyés sur la table, après avoir dîné de meilleur appétit qu'à l'ordinaire. Il avait habité pendant trente ans un quatrième étage; sa bibliothèque était au cinquième : son médecin lui avait déclaré qu'il périrait, s'il continuait de monter si haut. L'impératrice de Russie, informée par Grimm de cette menace, lui fit louer un bel appartement au rez-de-chaussée, rue de Richelieu. Diderot quitta la campagne pour venir l'habiter; il en était enchanté, mais il n'en jouit que douze jours.

(23) Helvétius, jusqu'à quinze ans, parut un enfant ordinaire; à dix-huit ans, la lecture des Mémoires du cardinal de Retz l'enflamma de l'audace d'un conjuré. Il fit une tragédie, la conjuration de Fiesque, remplie de vers respirant la liberté républicaine. Quand il quittait sa terre de Voré, il confiait au curé de son village des sommes d'argent pour les nécessiteux. Une année, il apprend, à Paris, que les rigueurs de l'hiver avaient réduit quelques malheureux à se nourrir de racines d'arbres et d'herbes desséchées, et qu'un de ses riches bénéficiers avait gardé une partie des aumônes. Il envoie sur-le-champ des sommes considérables, et fait demander au curé pourquoi il retenait l'argent des pauvres? Il répondit que c'était pour se payer de ses frais de baptême et d'enterrement. Helvétius, indigné, lui fit dire que son argent était destiné pour nourrir les vivans, et non pour enterrer les morts.

(24) L'abbaye de la Trappe était dans le Perche, dans un lieu très solitaire et très agreste. Les religieux s'y couchaient l'été à huit heures, l'hiver à sept. Ils se levaient à deux heures après minuit pour aller à matines, qui duraient jusqu'à quatre heures et demie ; une heure après, ils disaient prime, et se rendaient ensuite au chapitre. Sur les sept heures, ils allaient à leurs travaux jusqu'à huit heures et demie : alors on disait tierce, la messe et sexte : après cela ils revenaient dans leurs chambres, retournaient ensuite chanter none, et se rendaient au réfectoire avant midi. Les tables étaient propres et sans nappe; on mettait devant eux un pain, un peu d'eau, et chopine de Paris, de cidre; leur potage était sans beurre et sans huile; leur sauce, un peu d'eau épaissie avec du gruau et du sel. Une heure après le repas, ils retournaient au travail. A six heures on disait complies. Leurs lits étaient des ais sur lesquels on étendait une paillasse piquée et une couverture. Ils étaient vêtus d'un sac; ils bêchaient leur tombe. Le silence régnait dans le couvent : tout entretien leur était défendu ; le frère abbé avait seul le droit de parler. Ces Trappistes se confessaient, une fois par semaine, à haute voix et publiquement entre eux. On raconte une anecdote singulière sur La Mothe-Houdart. Dans sa première jeunesse, désespéré de la chute de sa comédie au théâtre italien, il courut s'ensevelir à la Trappe. Ces moines étaient commandés de temps en temps pour aller faire des fagots dans la forêt voisine. Un d'eux, d'une haute stature et d'une vigueur peu commune, s'accusa, dans sa confession publique, d'un mouvement d'orgueil qu'il avait eu en portant son fagot avec plus de légèreté que les autres, quoique ce fagot fût plus ample et plus pesant. Le père abbé, pour punir son orgueil, lui ordonna de ne rapporter à la première fois, sur ses épaules, qu'une seule petite branche. Le jeune La Mothe, voyant ce grand et gros homme chargé de cette petite bûche, s'abandonna à un rire fou, qui offensa la gravité de ses confreres, et qui le désenivra, pour ainsi dire, de son enthousiasme religieux.

(25) *Si licet parvis componere magna,* on pourrait comparer cette Philippine Bonnard à Catherine II, impératrice de Russie. Celle-ci aspirait au trône, celle-là à un mariage; toutes les deux à la fortune. Catherine jouait la dévotion, assiégeait les églises, priant avec toute la ferveur d'une âme pénétrée; se soumettait à toutes les pratiques de la religion, traitait les papes avec respect. Je ne vois dans ces deux comédiennes que la différence des théâtres.

(26) On a été obligé, en France et en Hollande, de défendre, sous peine de mort, de jouer ce ranz devant les troupes suisses. Il est de la plus grande antiquité : il était répandu dans toute la Suisse, chez les pasteurs, alors beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui; cet air est composé des intonations les plus simples. Cependant son effet commence à s'affaiblir : Rousseau prétend que c'est parce que les Suisses ont dégénéré.

En Espagne, au milieu du quinzième siècle, on avait fait un air semblable sur la belle romance composée par les Maures pour la prise d'Alhama : lorsqu'on la chantait dans la ville de Grenade, elle causait, dit-on, des pleurs si immodérés, qu'on aurait cru que chacun des témoins venait de perdre la personne la plus chère.

(27) Plus d'un lecteur lira peut-être avec plaisir cette scène de Métastase. Achille entrant sur le théâtre, caché sous l'habit d'une femme, voit son rival Théagène qui sortait et suivait Déidamie ; il l'arrête fièrement.

ACHILLE.

Ferma ! Ove t'affreti ?

THÉAGÈNE.

A Deidamia appresso.

ACHILLE.

Non è permesso.

THÉAGÈNE.
Qui puo vetarlo?
ACHILLE.
Io!
THÉAGÈNE.
Tu?
ACHILLE.
Si. Ne giammai
Sappilo; io parlo invano.
THÉAGÈNE.
Odi: ma dimmi.
Almen perche....
ACHILLE.
Dissi abastanza
THÉAGÈNE.
E credi.
Che di te sola io tema?
Credi bastar tu sola?
ACHILLE.
Io basto. E trema.

(28) On peut, à l'appui de l'avis de d'Alembert, citer celui de Jean-Jacques: « Les pièces tragiques, en général, sont peu touchantes: il y a beaucoup de discours et peu d'action sur la scène française: peut-être est-ce qu'un Français parle encore plus qu'il n'agit. Tout se passe communément en beaux dialogues bien agencés, ronflans, où l'on voit d'abord que le soin de chaque interlocuteur est de briller, quelque agité qu'il puisse être; ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes. Cependant chez Racine tout est sentiment; il a su faire parler chacun pour soi. »

(29) Jean-Baptiste Rousseau a fait aussi un portrait de l'Amour, qu'on peut comparer à celui du Tasse:

D'un faible enfant il a le front timide,
Dans ses yeux brille une douceur perfide:
Nouveau Prothée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord, voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue;
Puis tout à coup, impérieux vainqueur,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.

(30) Faut-il s'étonner de l'empire de la mode sur un sexe nourri de vanité, lorsque l'on a vu les Romains admettre l'influence de la mode jusque dans la manière de se donner la mort? A Rome, il était honorable de se tuer d'un coup d'épée, de s'ouvrir les veines, de s'empoisonner, de se faire mourir de faim; mais il était déshonorant de s'étrangler, ou de se précipiter.

(31) Cette beauté était une jeune princesse de Bade. D'autres personnes content différemment cette histoire, et rapportent que ce fut en conduisant à Erfort les cendres d'une femme adorée, que Bannier vit cette princesse pour la première fois. Sa passion fut si violente, si effrénée, que dès cet instant la guerre, la gloire, la patrie, tout lui devint indifférent. De retour à son armée, il ne fit que tenir table pour boire à la santé de sa divinité. Le jour qu'il reçut le consentement du marquis de Bade pour épouser sa fille, il donna une fête magnifique, fit tirer deux cents coups de canon. Après son mariage, il fut tout à l'amour. Son bonheur fut de courte durée; il mourut, comme Vert-Vert, accablé de sa félicité, âgé seulement de quarante ans.

(32) M. de Laborde, dans son *Voyage en Suisse*, raconte qu'il allait, en 1781, au château de Ferney, pour honorer les mânes de ce grand homme. Voici sa narration. « En apercevant le château, je tressaillis, et m'écriai: « Hélas! il n'est plus! et peut-être, sans son voyage à Paris, il y serait encore. » Aussitôt je descends de voiture. Je m'approche, impatient d'exister au même lieu où ce grand homme avait vécu. On vient, on ouvre, je me précipite, on me repousse, on me refuse l'entrée, et l'on me dit que le maître a donné des ordres pour ne laisser entrer personne. « Que voulez-vous dire? m'écriai-je avec vivacité. Quel est ce maître qui renonce à voir des Français? est-ce que ce château n'appartient plus à M. de Villette?—Monsieur, il l'a loué.—Est-il possible qu'il ait loué ce qui restait de Voltaire?—Ce n'est que pour un an.—Et quel est le successeur du premier génie de la nation?—C'est un Anglais.—Robertson, sans doute?—Non, c'est un marchand de Londres, qui n'a qu'un bras, qu'une jambe et qu'un œil.—O ciel! n'importe, je veux lui parler.—Il n'y est pas.—Reviendra-t-il bientôt?—Je l'ignore.—Et le cœur de Voltaire, où est-il?—Dans l'office, sur une planche. Est-il possible! Mais puisqu'il est ici, laissez-moi le voir un seul instant, je vous donnerai ce que vous voudrez.—Monsieur, je serais chassé.—Maudit valet! que le ciel te confonde, ton maître et toi. »

(33) Dès que la cour de Londres eut appris la mort de Newton, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût ensuite transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poêle du cercueil fut soutenu par le grand-chancelier et par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique.

La dépouille de Voltaire est aujourd'hui au Panthéon, mais elle est ignorée, et cachée dans l'obscurité. A Balstat, village suisse, au pied des montagnes du Jura, on voit un cimetière qui offre l'image des Champs-Élysées:

Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.

Les tombeaux y sont ornés de croix dorées; les monticules qui les cachent sont couverts de fleurs odorantes, d'œillets et de violettes. L'enceinte est entourée de rochers garnis d'arbustes et collines champêtres exhalant le parfum des fleurs. Ce cimetière rappelle le souhait d'Ossian. « Vous, dit-il, pour qui la lumière brille encore, déposez-moi au-près des rochers, de nos collines; que l'épais coudrier soit autour; que le chêne mugissant soit auprès, qu'il se montre verdoyant sur le lieu de mon repos, et que le murmure du torrent lointain s'y fasse entendre. »

(34) Combien Fontenelle était plus sage que lui! Un jour il rencontra La Place, très jeune encore, singulièrement agité, et qui lui avoua que la cause de son agitation était un pamphlet lancé contre lui. « Venez chez moi, lui dit le tranquille philosophe; ils vont, arrivent. Vous voyez ce grand coffre, lui dit Fontenelle; il est plein de critiques, de satires, d'injures contre moi et mes ouvrages: eh bien! je n'ai jamais rien lu de tout cela. »

(35) Cette réflexion de Blanche est pleine de justesse. Il est des vertus qui ne sympathisent pas: Blanche n'aimait ni Timoléon, ni les deux Brutus, ni Caton d'Utique; elle prétendait que leur vertu était fille de l'orgueil et de la politique, et non de la nature. En lisant Corneille, elle s'indignait contre le jeune Horace lorsqu'il dit à Curiace:

Rome vous a nommé, je ne vous connais plus.

La réponse de Curiace l'attendrissait jusqu'aux larmes:

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.

(36) Cérès avait fait descendre la famine dans ses entrailles, pendant qu'il dormait, pour avoir eu la témérité de couper des arbres dans une forêt qui lui était consacrée. Methra, fille d'Érésicthon, pour subvenir à sa voracité, pria les dieux de lui accorder la faculté de se changer en tout ce qu'elle voudrait: les dieux lui accordèrent sa demande. Elle se vendit sous diverses figures d'animaux; mais le produit de ses ventes ne pouvant assouvir la faim de son père, il se tua de désespoir.

(37) En général, les montagnards suisses se nourrissent de lait ou de ses décompositions. Le fromage ou le seret sont leurs seuls alimens solides. Le petit-lait est leur boisson. Le seret est le précipité de la partie séreuse du lait, qui est très abondant et compacte: il sert de pain. Les pommes de terre sont aussi un de leurs alimens habituels. Pendant la plus grande partie de l'année, les habitans des Alpes servent à leurs repas du lait froid ou chaud, des pommes de terre bouillies et du seret, ensuite du fromage de l'année; et dans les jours de régals et de fêtes, on sert du fromage très vieux: en le mangeant on s'abreuve d'un petit-lait presque clarifié, pour tempérer son âcreté. Le pain est une chose très rare dans une partie des Alpes. Ce n'est que dans le cœur de l'hiver, ou dans les festins, qu'ils se régalent de ce mets: ce pain n'est cependant qu'une galette très sèche et très dure. Qui croirait qu'il existe auprès de nous des habitations où il n'entre ni pain, ni vin, ni écus. Ce qui peut étonner davantage, c'est que le café y a pénétré, et qu'on l'y boit même avec excès.

(38) Dans le pays de Queja en Afrique, on ne prend les femmes qu'à l'épreuve. Le galant invite sa maîtresse à faire collation avec lui: quelquefois la fille, par pruderie ou bienséance, se fait prier deux ou trois fois; enfin elle se rend et passe dix à douze jours avec son amant. Si c'est un garçon qui naît de ce commerce, on le fait dire au père qui le prend avec lui. Si c'est une fille, sa mère la garde. Lorsque l'amant veut épouser sa maîtresse dont il a fait l'essai, il la prie d'aller demander le consentement de son père et de sa mère, auxquels il envoie des présens. On les reçoit quand on veut accorder la fille; autrement on les renvoie. Les pères, en les mariant, font souvent des présens à leurs filles; mais il est dangereux pour le mari de les accepter, parce que, si une femme riche conçoit une autre inclination, le pauvre mari n'ose se plaindre, ni la maltraiter.

(39) On distingue trois espèces d'ours terrestres: les bruns, les noirs et les blancs. Ceux-ci se trouvent dans la Grande-Tartarie, en Moscovie, et les autres provinces du nord; ce n'est point la rigueur du climat qui les blanchit dans l'hiver, comme les hermines et les lièvres: ces ours naissent blancs, et restent tels. L'ours noir est rare dans les Alpes, et commun, au contraire, dans les pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique. Le brun est féroce et carnassier; le noir n'est que farouche, mais il est frugivore: il n'habite guère que les pays froids. On trouve les ours roux ou bruns dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du midi. L'ours n'est point engourdi, ni privé de sentiment dans l'hiver, comme le loir, ou la marmotte; mais comme il est naturellement gras, et d'une graisse excessive sur la fin de l'automne, il supporte facilement l'abstinence: il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé, au bout d'environ quarante jours. Les ours se recherchent en automne; la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle. Le mâle et la femelle n'habitent point ensemble; ils ont chacun leur retraite séparée, et même fort éloignée. Un ours donne une quantité considérable de graisse et d'huile.

(40) La marmotte, prise jeune, s'apprivoise aisément; elle apprend à gesticuler, à danser: elle est, comme le chat, antipathique avec le chien; mais elle ne fait aucun mal, à moins qu'on ne l'irrite. Elle ronge les meubles, et perce même le bois, lorsqu'elle est renfermée: elle court assez vite en montant, mais lentement dans la plaine; elle grimpe sur les arbres, monte entre deux parois de rochers, comme entre deux murailles voisines; et c'est des marmottes que les Savoyards ont appris à grimper les cheminées. Elles mangent de tout, mais elles sont friandes de beurre et de lait; elles boivent rarement de l'eau, et repoussent le vin.

Cet animal tient un peu de l'ours et du rat pour la forme du corps; il a la voix et le murmure d'un petit chien quand il joue ou qu'on le caresse; mais dans la colère ou la peur, il fait entendre un sifflet très perçant et très aigu. Il aime la propreté, et se met à l'écart, comme les chats, pour ses besoins; mais il a, ainsi que le rat, une odeur très forte. La marmotte, qui se plaît dans la région des neiges, est cependant sujette à s'engourdir par le froid: c'est ordinairement à la fin de septembre qu'elle se recèle dans une tanière, pour n'en sortir qu'aux premiers jours d'avril. Sa retraite est meublée avec art; elle est spacieuse, plus longue que large, et construite en forme d'Y; elle peut contenir plusieurs marmottes sans que l'air se corrompe. Elles creusent la terre avec célérité: c'est dans le fond de leur domicile qu'elles font leurs excrémens. Ce séjour est jonché et tapissé de foin et d'une mousse fort épaisse, dont, pendant l'été, elles font ample provision. On prétend que les unes coupent les herbes les plus fines, que les autres les ramassent; qu'ensuite, pour les transporter, l'une d'elles se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en l'air pour servir de ridelles, et qu'ensuite ses compagnes la traînent par la queue; et c'est, ajoute-t-on, ce frottement réitéré qui leur ronge le poil du dos; mais divers auteurs nient ce fait. Elles passent les trois quarts de leur vie dans leur habitation; elles s'y réfugient pendant les neiges et en cas de danger; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, et s'en éloignent peu. L'une fait alors le guet, assise sur une tour élevée, tandis que les autres jouent sur le gazon, et s'occupent à couper du foin. Lorsque la sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, etc., elle avertit par un coup de sifflet: soudain tout revient au gîte, où elle ne rentre que la dernière. Elles ne font pas des provisions pour l'hiver; il semble qu'elles devinent leur inutilité: mais à l'approche de la saison qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, ce qu'elles font avec tant de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs. Elles sont alors très grasses, et pèsent jusqu'à vingt livres: elles le sont encore trois mois après; mais peu à peu leur embonpoint diminue, et elles maigrissent sur la fin de l'hiver. On les trouve dans leurs retraites, resserrées en boules et fourrées dans le foin. Elles ne sont pas constamment engourdies pendant sept à huit mois; les chasseurs les laissent trois semaines ou un mois dans leurs caveaux avant de les aller troubler, et ils ne les cherchent jamais par un temps doux, de peur de les éveiller, mais par un très grand froid. Ces animaux ne produisent qu'une fois l'an; leur portée ordinaire est de

trois ou quatre petits, et la durée de leur vie, de neuf à dix ans. L'espèce n'est ni nombreuse, ni bien répandue : elle habite toujours la hauteur des Alpes; on en trouve cependant dans les Apennins, dans les Pyrénées, et sur les plus hautes montagnes d'Allemagne. La cause de leur engourdissement, de celui du loir, des hérissons et des chauve-souris, est une torpeur produite par le refroidissement du sang : ces animaux ont si peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère la température de l'air lorsqu'elle est à dix degrés. La chaleur de l'homme et de tous les animaux surpasse en tout temps trente degrés ; il n'est pas étonnant que ces petits animaux tombent dans l'engourdissement dès que cette petite chaleur intérieure n'est plus aidée par celle extérieure, ce qui arrive lorsque le thermomètre n'est plus qu'à dix ou onze degrés; quelque chaleur au-dessus suffit pour les ranimer ; et si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdissent point du tout : cependant, quoiqu'ils paraissent privés de l'usage de leurs sens lorsqu'ils sont engourdis, ils sont sensibles à la douleur, et l'on entend un petit cri sourd lorsqu'on les pique vivement. Dans cet état, leurs sécrétions sont très peu abondantes et la transpiration presque nulle; puisqu'ils passent plusieurs mois sans manger, ils perdent peu à peu de leur substance, et dans les hivers trop longs ils meurent dans leur trou : c'est peut-être la rigueur du froid qui les tue.

(41) Que les détracteurs de Voltaire lisent la lettre adressée à l'abbé Moussinet : « Volez, mon cher ami, chez M. Pitot, mathématicien distingué, puisque je trouve l'occasion de l'obliger. Je ne sais ce dont il peut avoir besoin ; mais je ne puis guère lui prêter que huit cents livres, à cause des dépenses que je fais; car il faut encore que vous donniez promptement cent pistoles à M. Cousin. Prêtez donc huit cents livres à M. et madame Pitot; ils me les rendront dans l'espace de cinq années : rien la première, deux cents livres la seconde, autant la troisième, ainsi du reste; leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point, me semble, de notaire avec un philosophe. Si dans la suite il ne peut remplir les conditions du prêt, je n'exigerai pas le paiement; au contraire, ma bourse lui sera encore ouverte. »

(42) Il se plaisait tellement aux souffrances des hommes, à leur voir donner la question, qu'il aurait voulu que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir l'abattre d'un seul coup. Il ordonna qu'on nourrît d'hommes vivans les bêtes sauvages destinées aux spectacles. Une famine, une peste, un incendie étaient l'objet de ses vœux.

(43) La Potherie, dans son histoire de l'Amérique septentrionale, décrit un affreux supplice que les Hurons, sous les yeux du commandant français, et encouragés par lui et sa troupe, firent subir à un pauvre Iroquois, enlevé par trahison. On attacha ce malheureux sauvage à un poteau autour duquel il pouvait tourner. Tous les spectateurs avaient le droit d'êt e bourreaux. Un Français s'approche, donne le signal et lui brûle, avec un canon de fusil rougi au feu, la chair, depuis les doigts des pieds jusqu'aux genoux Cet exemple de cruauté anime un Utwava, qui vient lui en disputer le prix; il arrache au patient un lambeau de chair depuis l'épaule jusqu'au jarret, remplit la plaie de poudre à canon, et y met le feu. Le malheureux pousse un cri terrible; on insulte à sa douleur par un rire immodéré. Comme une soif ardente étouffait sa voix, on lui fit avaler de l'eau pour jouir de ses hurlemens. Un autre sauvage lui enlève le péricrâne, et lui couvre la tête de charbons ardens; on le délie, on lui ordonne dérisoirement de se sauver; il veut courir, il bronche à chaque pas. Dans cette horrible situation il lui reste assez de vigueur pour lancer des pierres contre ses bourreaux. Enfin ces monstres l'assommèrent pour terminer la fête; les sauvages dépècent son cadavre et le mangent.

(44) Voici un trait qui honore aussi la mémoire de ce sage pontife. Il avait chargé l'abbé Gagliani, célèbre littérateur, d'aller recueillir diverses matières du Vésuve; l'abbé, en lui envoyant une caisse de curiosités naturelles, y joignit ce billet : *Dic ut lapides isti panes fiant.* Benoît XIV lui répondit, en lui envoyant le brevet d'une pension considérable : « Vous ne devez pas douter de l'infaillibilité du souverain pontife; je vous en donne une nouvelle preuve : c'est à moi qu'il appartient d'expliquer les textes de l'Écriture sainte. Je dois toujours en saisir l'esprit, et je ne l'ai jamais saisi avec plus de plaisir qu'en cette occasion. »

(45) La lecture de ce roman exaltait la tête des femmes. Voici une anecdote citée par Rousseau lui-même. « Une dame de la cour reçut ce livre après souper, jour de bal de l'Opéra: elle se fit habiller pour y aller, et en attendant l'heure, elle se mit à le lire. A minuit, elle ordonna qu'on mît ses chevaux, et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étaient mis; elle ne répondit rien : ses gens, voyant qu'elle s'oubliait, vinrent l'avertir qu'il était deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre s'étant arrêtée, elle sonna pour savoir l'heure; on lui dit qu'il était quatre heures. « Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. » Elle se fit déshabiller, et passa le reste de la nuit à lire ce roman.

(46) Leibnitz prétend que l'homme doit être satisfait de son partage; que Dieu avait nécessairement choisi entre tous les meilleurs partis possibles.

Bolingbroke assure que tout est bien.

Shaftesbury soutient que la beauté résulte des contrariétés, et la concorde universelle naît d'un combat perpétuel. Il faut que chaque être soit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre. D'après ces systèmes, l'on peut dire que tout est pour le mieux, lorsqu'au sortir d'un excellent dîner, on digère devant un bon feu, et que votre carrosse vous attend pour aller finir votre digestion à l'Opéra, ou chez votre maîtresse.

(47) Selon M. Muret, pasteur d'une paroisse de Vevay, et savant économiste, les habitans du pays de Vaud ont une durée de vie plus longue que celle des habitans des autres pays, ce qu'il attribue à la salubrité du climat. Selon lui, le terme moyen de la vie des hommes pour le pays de Vaud est de quarante-un ans et deux mois, et de quarante-cinq pour la ville de Vevay. Il appelle terme moyen de la vie le nombre d'années, au bout duquel la moitié de mille enfans, nés dans le même temps, ont cessé de vivre. Le résultat d'un autre calcul fait sur dix personnes, ne donne, selon lui, que trente-sept quatre dixièmes, les femmes, en général, vivant plus long-temps que les hommes. Le terme moyen pour les deux sexes, relevé sur les registres de trente-neuf paroisses, donne quarante-cinq ans huit mois pour les femmes, et trente-neuf ans et neuf mois pour les hommes. Voici un autre calcul sur la vie de l'homme.

Sur sept cents enfans nouveau-nés, il en reste environ :

Au bout d'un an	560
Au bout de dix	445
Au bout de vingt	405
Au bout de quarante	300
Au bout de soixante	190
Au bout de quatre-vingts	50
Au bout de quatre-vingt-dix	5
Au bout de cent	0

(48) Montaigne nous dit, au sujet de sa bibliothèque : « Chez moi, je me détourne un peu plus souvent à ma librairie ; d'un mot, d'une main je commande à mon ménage : je suis sur l'entrée et vois sur moi, mon jardin, ma basse-cour, et dans la plupart des membres de ma maison. Là, je feuillète à cette heure un livre, ensuite un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. Tantôt je rêve ; tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voici : elle est au troisième étage d'une tour ; le premier, c'est ma chapelle ; le second, une chambre et sa suite, où je me couche pour être seul. Je passe là la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour, et si je ne craignais non plus le soin que la dépense, le soin qui me chasse de toute besogne, j'y pourrais facilement coudre à côté de ma bibliothèque une galerie de cent pas de long : tout lieu retiré requiert un promenoir ; mes pensées dorment si je les assis ; mon esprit ne va pas seul, comme si les jambes l'agitent : ceux qui étudient sans livre en sont tous là. La figure en est ronde, et n'a de plus que ce qu'il faut à ma table et à mon siége : elle a trois vues de riche et libre prospect En hiver j'y suis moins commodément, car ma maison est juchée sur un tertre, comme dit son nom, et n'a pas de pièce plus éventée que celle-ci, qui me plaît d'être un peu pénible à l'écart, tant pour le fruit de l'exercice, que pour reculer de moi la presse. C'est là mon siége ; j'essaie à m'en rendre la domination pure et à soustraire ce seul coin à la communauté, et conjugale, et filiale, et civile. » Il ajoute plus bas, en parlant des livres : « Une humeur vaine et dépensière que j'avais après cette sorte de meuble, non pour en pourvoir seulement au besoin ; mais de trois pas au-delà, pour m'en tapisser et parer, je l'ai piéçà abandonnée. J'étudiai jeune par ostentation, depuis, un peu pour m'assagir, à cette heure pour m'ébattre, et jamais pour le quest (le profit). »

(49) Voici ce que dit Cicéron de Zopire : « *Cùm multa in conventu vitia collegisset in eum Zopyrus, qui se naturam cujusque ex formâ perspicere profitebatur, derisus est à cæteris, qui illa in Socrate vitia non agnoscerent : ab ipso autem Socrate sublevatus, cùm illa sibi signa, sed ratione, à se dejecta diceret.* »

On dit que Socrate ressemblait au vieux Silène : son front était chauve : il avait les yeux saillans, le nez camus, les lèvres épaisses et la bouche large.

(50) On assure que ces remarques sont d'une justesse et d'une sagacité remarquables. L'ensemble du profil de Diderot se distinguait par un caractère de beauté mâle et sublime ; le contour de sa paupière supérieure était dessiné avec délicatesse, l'expression habituelle de ses yeux sensible et douce ; mais lorsque sa tête commençait à s'échauffer, on les trouvait étincelans de feu ; sa bouche respirait un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. Son maintien était nonchalant ; mais quand il parlait avec action, il avait de la noblesse et de l'énergie : il semble que l'enthousiasme fût devenu sa manière d'être la plus naturelle. De sang-froid, il était gauche, timide ; mais il était vraiment Diderot, lorsque sa pensée l'avait transporté hors de lui.

(51) Ces méprises sont fréquentes : à la lecture d'un ouvrage agréable et intéressant, l'imagination s'échauffe et pare l'auteur des qualités les plus aimables et les plus brillantes ; mais, à la première vue,

Le masque tombe et l'homme reste.

Ce n'est pas que cet écrivain n'ait tout l'esprit et le talent qu'il a mis dans son livre ; mais que de raisons physiques et morales l'empêchent de se dévoiler tout entier ! l'ennui, l'humeur, l'insouciance de la société où il est, la contrainte : une seule de ces causes suffit pour comprimer l'essor de son esprit. Il y a des occasions où il pourrait se développer, mais elles sont rares ; et dans le monde, comme dans le cabinet, il faut attendre l'inspiration. Dans la tournure et la physionomie de Rousseau, on ne devinait pas le style de cet éloquent et chaud écrivain.

(52) Il faudrait passer sous silence la mort de cet homme célèbre, assasiné par un soldat français au siége de Zurich, comme Archimède le fut à la prise de Syracuse ; mais la publication du crime en est le châtiment, et tout châtiment public est une leçon.

Après l'attaque de Zurich par l'armée française, Lavater, rentrant chez lui, voit sur un banc de pierre un volontaire blessé au bras, qui perdait beaucoup de sang : à cet aspect, ému de la plus tendre compassion, sans s'informer des opinions et du pays de ce guerrier, il l'aborde : « Vous êtes blessé, lui dit-il, permettez que je vous soulage ; la manche de votre habit vous gêne, je vais vous aider à l'ôter. » Il court chercher de l'eau fraîche, lave la plaie, l'étuve, déchire un coin de son mouchoir, en fait de la charpie, et bande la plaie. Dans ce moment passe un groupe de forcenés de la lie du peuple, qui, sans respect pour ce vénérable pasteur, sans être touchés de l'acte de bienfaisance qu'il exerçait, se mettent à crier : « C'est ce scélérat de Lavater, ce gueux d'aristocrate, » et en même temps fondent sur lui, écumant de rage. A ces cris infernaux, le soldat français oublie sa douleur, sa blessure ; son œil étincelle de fureur ; il se lève, s'arme de son fusil contre son bienfaiteur, et le blesse dangereusement. Lavater court tout sanglant, se barricader dans sa maison.

Voici l'extrait d'une lettre écrite de Zurich, quelques mois avant sa mort, en date du 21 vendémiaire an XI. « Dimanche dernier, écrit un de ses amis, j'ai été témoin d'une scène religieuse et touchante. Notre bon Lavater, depuis un an, n'a pu passer un jour, une heure, un instant sans douleur ; et les derniers mois, ses souffrances ont redoublé, car la malheureuse blessure qu'il reçut à l'attaque de Zurich, est toujours ouverte. Au milieu de ce long supplice, il a conservé toute sa présence d'esprit, toute son activité, toute la sérénité habituelle de son caractère. C'est dans cet état qu'il a eu la force et le courage de se faire conduire à l'église, où, d'une voix plus touchante que forte, il a prononcé un discours. Si vous l'aviez entendu, vous auriez cru voir saint Jean luimême, tel que l'aurait peint Raphaël, prêchant encore du bord de sa tombe. Cette charité sainte dont son âme était profondément embrasée, ces longs regards, pleins de feu, de confiance et d'amour, perçant à travers la pâleur mortelle répandue sur ses traits, semblaient pénétrer déjà les cieux ouverts pour le recevoir. Ce n'é-

tait plus un mortel succombant sous le poids de ses longues douleurs, c'était un ange descendu des demeures célestes, et près d'y remonter : aussi jamais bénédiction pontificale n'a-t-elle fait verser tant de larmes pieuses, que la bénédiction donnée par cette main desséchée, étendue sur la foule qui l'écoutait avec autant d'admiration que de recueillement et de regrets. Voici le commencement de son discours :

« Mes frères, je ne pourrai vous dire que peu de mots; c'est d'une voix mourante que je vais occuper votre attention : mes maux augmentent de jour en jour; la mort pèse sur ma poitrine brisée : ces paroles, je le sens, seront les dernières que je vous adresserai. Écoutez-les, comme si elles sortaient de mon tombeau, etc. »

(53) Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un parallèle de Lavater avec Diderot, qui a paru dans le Journal de Paris.

« Il y eut entre ces deux hommes célèbres plus d'un rapport remarquable : le plus sensible, c'est le caractère d'enthousiasme et de bonté qui distinguait également leur âme et leur génie. Tous deux ont beaucoup écrit, et tous deux eurent des talens très supérieurs à leurs ouvrages; tous deux eurent, dans leur genre, une éloquence entraînante, originale; tous deux furent dominés par leur imagination; tous deux, sans peut-être s'en douter, eurent le besoin de faire secte, et les qualités les plus propres à y réussir : tous deux, avaient un extérieur plein de noblesse et d'intérêt. Si l'un avait la plus belle tête de philosophe, celle de l'autre aurait pu servir de modèle à la figure d'un apôtre : Raphaël eût choisi la première pour peindre Platon, et l'autre, pour celle du disciple favori de Jesus.

« Si Diderot n'avait pas eu le malheur d'être athée, la sensibilité de son âme eût été plus douce et plus vraie; les conceptions de son génie auraient été moins sombres, moins irrégulières. Si Lavater avait été moins dévot, moins théologien, son imagination eût été plus variée et plus brillante; la suite de ses idées plus ferme, plus liée, plus étendue; il eût moins écrit sans doute, mais ses productions auraient atteint plus de grandeur et de maturité; il eût mérité plus d'admiration, mais peut-être moins de reconnaissance; le cours de sa vie eût été moins célèbre et moins utile.

« Le théologien, comme le philosophe, pensait que l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ne pouvaient être établies par les méthodes ordinaires du raisonnement; mais Lavater, grâce au secours du sentiment, d'une raison supérieure à toutes les abstractions systématiques, n'en avait pas moins la conviction intime de ces vérités si consolantes, où le philosophe s'obstinait à voir uniquement l'abus sacrilége qu'en firent l'hypocrisie et l'ignorance, la tyrannie et l'esclavage, le fanatisme et la superstition.

« L'un et l'autre aimèrent passionnément les beaux-arts, et plusieurs de leurs écrits prouvent avec quelle sagacité ils en avaient médité les principes; mais tous deux ne cessèrent de porter, dans leurs jugemens sur les productions de l'art, un esprit de système et de prévention. L'un jugeait de tous les tableaux en poëte dramatique, et l'autre en observateur physionomiste. Le philosophe et le théologien furent tourmentés du désir de propager les opinions qu'ils croyaient utiles aux hommes, mais plus encore au besoin de secourir l'indigence et de consoler le malheur. Lorsqu'il s'agissait d'arriver à ce dernier but, il n'en coûtait pas plus à l'athée de recourir aux plus dévôts, qu'au pasteur de s'adresser aux plus mondains, aux plus incrédules.

« Si Diderot fut doué par la nature d'une plus grande force de tête et de talent, je crois que Lavater le fut d'une plus grande puissance d'action et de volonté, d'une âme plus douce et plus ardente, plus énergique et plus expansive. Mais, chez l'un et l'autre, il y eut peut-être une si grande abondance de ressources et de moyens, que cet excès même de richesses dut nuire à leur sage distribution, et les empêcha souvent d'en faire le choix le plus convenable, l'emploi le plus heureux. »

(54) On cite dans la ville de Munster le chanoine Hélac de Louffen, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, commença à faire imprimer des livres; et un autre chanoine, Jean de Baldeck, qui mourut en 1348, âgé, selon la tradition, de cent quatre-vingt-six ans. On prétend que, parvenu à un âge extrêmement avancé, les dents lui tombèrent, et il lui en vint de nouvelles, et ses cheveux qui étaient gris redevinrent noirs. Son tombeau porte l'épitaphe suivante :

De Kilchberg canus, edentatusque decanus,
Rursum dentescit, nigrescit, hic requiescit.

(55) Elle était de six mille six cents hommes, tous chrétiens. L'empereur Maximien lui ayant ordonné de détruire les chrétiens dans les Gaules, elle refusa, et l'empereur la fit décimer : cette punition n'ayant point ébranlé leur foi, ils subirent une seconde décimation, et finirent par être tous massacrés dans cette gorge de Saint-Maurice, par la troupe qui les environnait. Ce massacre arriva, dit-on, le 22 septembre 286. Les hommes ont été long-temps gouvernés par des fables : si on les détrompait, seraient-ils plus heureux et mieux gouvernés? Je n'en crois rien.

(56) Il a fallu, à Constantinople, toute la force du despotisme pour la faire adopter; le despote l'ordonna : l'espèce n'était rien pour lui. L'expérience fut faite : on s'y prit mal; mais la cruauté la fit enfin recevoir. Cette adoption, qui honore la médecine, ne se répandit qu'avec peine et pas à pas. Les bourgmestres de Hollande, les landermans d'Helvétie n'osèrent rien ordonner; l'Amérique la reçut avidement : c'étaient des maîtres intéressés qui y soumirent leurs esclaves.

(57) Voici quelques-unes des lois du pays, que sans doute l'on sera bien aise de connaître.

Les journées et les écots des artisans sont taxés, ainsi que le prix du pain, sauf quelque variation sur le dernier article, assez rare, parce que le gouvernement fait des approvisionnemens de grains qu'il vend aux habitans.

Le marché s'ouvre, pour le bourgeois, une heure avant celle accordée aux étrangers et aux marchands. Les servantes sont obligées de servir le temps promis, et si les maîtres les congédient, ils sont obligés de leur payer le salaire de toute l'année. La servante ne peut servir, pendant un an, dans la paroisse du maître qu'elle a quitté. Les larrons domestiques sont punis par la privation de leurs gages. la loi n'a prononcé contre eux aucune peine afflictive; mais le juge, suivant le délit, peut ordonner du châtiment. Les amendes prononcées par les baillis ne peuvent excéder cinq florins.

Celui qui refusera de montrer le chemin aux passans, sera condamné à une amende de cinq florins : aussi femmes, hommes, enfans, chacun s'empresse de montrer la route aux voyageurs

Les bâtards n'héritent point : cette proscription est universelle.

La poursuite de l'adultère est réservée au mari, à moins qu'une veuve, dans l'année de son deuil, n'ait eu une conduite dissolue.

Les prud'hommes des communes sont obligés d'avertir les baillis de ceux qui font mauvais ménage et dépensent au-delà de leur revenu ; c'est une inquisition patriarcale qui arrête le désordre dans sa naissance, et qui maintient les mœurs : les Romains ont donné l'exemple de cette censure ; le magistrat qui y présidait était souverain absolu. Un des censeurs priva un sénateur de son état, *movit à senatu*, parce qu'il avait donné un baiser à sa femme devant sa fille déjà adolescente.

A quatorze ans le citoyen peut tester : le testament verbal est reçu ; le malade déclare formellement que son intention est de donner son bien à son ami : après sa mort, les témoins jurent devant le magistrat que telle a été la volonté du défunt. Ce témoignage suffit, c'est ce qu'on appelle un *testament verbal*. Quelle preuve de bonne foi ! Il est vrai que la loi exige que les témoins soient de mœurs irréprochables. Nulle part l'honnête homme ne jouit d'une considération aussi utile : lorsqu'il se plaint ou accuse quelqu'un, on croit à son serment ; s'il est accusé, il peut dormir en paix, on ne troublera point son repos : la procédure s'instruira sans qu'on attente à sa liberté ; et sa main seule, élevée au ciel, aura un contre-poids terrible dans la balance de la justice.

Les hôtes et les taverniers ne peuvent faire crédit aux voyageurs et autres personnes, à moins qu'ils ne soient retenus pour causes et procès importans.

On peut déshériter son enfant pour manque de respect, ou s'il est marié sans permission avant le temps fixé par la loi. Dans le partage des successions, les armes et les habits appartiennent de droit aux mâles : ce droit annonce un peuple guerrier. Les bijoux sont partagés également avec les filles. Le plus jeune des enfans a le privilége de choisir le lit qui lui convient.

Les créanciers obtiendront leur remboursement en jurant que la somme leur est due ; mais il faut que leur réputation soit intacte, ou autrement on exige des preuves. La demande doit être formée dans l'année, ou bien il y a prescription. Le bien des femmes ne peut être saisi pour les dettes du mari.

La femme ne paie que la moitié de l'amende imposée aux mâles.

Dans toute la Suisse, les jeux sont défendus, ou du moins la perte est taxée ; mais dans les cantons populaires, on permet de tirer au blanc et de parier : la politique autorise ces exercices, qui forment des tireurs adroits.

Les juges pour le criminel sont choisis parmi les premiers sénateurs. On nomme ceux qui joignent à beaucoup de probité, une prudence consommée. Sa conscience est le premier avocat de l'accusé ; voici son serment :

« Je jure de rendre justice, et de porter jugement en affaires criminelles, également pour le riche et pour le pauvre ; de suivre fidèlement et sans fraude l'ordonnance de Charles V et du Saint-Empire : ainsi Dieu me soit en aide et son saint Évangile. »

Dans les affaires criminelles il faut deux témoins pour opérer une preuve ; un seul témoin suffit quelquefois quand il jouit d'une bonne renommée ; il ne peut être admis qu'à l'âge de quatorze ans, et douze si c'est une fille. Le témoignage de deux femmes est insuffisant ; mais tout sert à la décharge de l'accusé, femmes, parens : grand exemple d'humanité !

On adjuge au bailli un florin (2 liv. 5 sous) pour la nourriture d'un prisonnier ; en France, à peine donne-t-on dix sous. Les supplices sont cruels : on coupe les oreilles, la langue, les doigts, et l'on bannit ensuite.

Le suicide est puni par la confiscation des biens. Ce crime est commun dans le canton de Glaris. Il n'est point de semaine, dit un auteur, où l'on n'entende parler de suicides : les Romains excusaient ce meurtre sur soi-même. Je ne vois pas pourquoi les lois le punissent, tandis que souvent elles font mourir des hommes de faim.

Quand deux hommes se battent, si l'un d'eux crie *paix*, l'autre est obligé de cesser le combat ; sinon la rixe devient un délit public, qui est poursuivi au criminel.

(58) Le premier jour de l'an, les Romains célébraient la fête de Janus et honoraient Junon ; ils travaillaient ce jour-là pour annoncer qu'ils voulaient éviter la paresse le reste de l'année. Ils se faisaient réciproquement des présens : c'étaient des figues, des dattes, du miel, pour témoigner à leurs amis qu'ils leur souhaitaient une vie douce et agréable. Les cliens portaient ces sortes d'étrennes à leurs patrons, et y joignaient une petite pièce d'argent. Sous l'empire d'Auguste, le sénat, les chevaliers, le peuple lui présentaient des étrennes, et en son absence les déposaient au Capitole. Cet usage des étrennes s'est perpétué jusqu'à nous.

(59) Cet homme abandonné était Écossais, et non Anglais : il se nommait Serkilk. Ce fut un capitaine Radling qui le jeta dans l'île Fernandez ; on ne dit pas la cause d'un tel abandon. Il avait été laissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, quelques livres de piété et de navigation, et des instrumens de marine. Pendant huit mois ce solitaire traîna ses jours, plongé dans une mélancolie des plus sombres, regardant sa vie comme une mort anticipée, et cette île comme son tombeau. Il n'avait ni pain, ni sel ; son estomac rebutait tous les alimens qu'il essayait, et il ne mangeait que tourmenté et déchiré par la faim. Entouré de bêtes farouches, il luttait seul contre la nature. Il repoussait le sommeil tant qu'il pouvait, pour échapper aux dangers qui l'environnaient : la crise fut longue et violente. Son tempérament, sa jeunesse le soutinrent : il n'avait que trente ans. Enfin la raison, le goût de la vie fléchirent son humeur et plièrent son âme à de nouvelles habitudes. Sa nourriture, ses besoins usuels, la lecture, la prière, le chant, la danse même remplirent ses journées. Deux cabanes construites avec du bois de piment, doublées de peaux de chèvres, à quelque distance l'une de l'autre, étaient son asile et ses maisons de plaisance. Dans la plus petite il enfermait ses provisions et préparait ses alimens, et dans la plus grande il travaillait, se reposait et dormait ; le passage de l'une à l'autre lui servait de promenade et de distraction. C'est de ce palais qu'il régnait sur la nature, en s'appropriant les fruits de la terre, en conquérant les animaux par la force ou par l'adresse, en levant des tributs sur tous ses sujets. Exempt de passions, tournant sans cesse dans le cercle étroit de ses besoins, il perfectionna par un exercice continuel ses facultés physiques. Lorsqu'il n'eut plus de poudre, il poursuivit les chèvres à la course, et il parvint à les suivre

sur les rochers avec une vitesse incroyable. Dénué bientôt d'habits et de souliers, son pied s'endurcit, et foula les épines. Il façonna des morceaux de toile en forme de chemise; l'étame de ses bas lui servit de fil. Des peaux de chèvres cousues avec un clou qui lui servait d'aiguille, furent ses vêtemens. Il faisait du feu en frottant sur son genou deux morceaux de bois de piment l'un contre l'autre; l'odeur aromatique de ce bois récréait ses esprits. Quand son couteau fut usé, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il avait trouvés sur le rivage, qu'il aiguisa sur des pierres. Ces débris d'instrumens d'un peuple civilisé étaient encore supérieurs à tous les outils d'un sauvage; mais Serkilk, seul dans l'univers, après ses travaux et ses repas, se repliant sur lui-même, trouvait dans son âme une solitude profonde, qui pouvait le jeter dans l'abattement et l'ennui de la vie. Pour s'arracher à cette situation, il se fit une société et se forma un empire; il eut des sujets parmi les animaux; il s'entoura de chats et de chevreuils qui devinrent ses hôtes, ses compagnons, ses défenseurs, et même ses amis. Assailli par de nombreuses familles de rats qui venaient ronger ses pieds pendant son sommeil, ses chats le délivrèrent de ces ennemis. Le jour, il était en société avec eux; la nuit, ils entouraient en foule sa cabane ; d'autres animaux servaient encore à ses amusemens. Il avait dressé des chevreuils et des chats à danser avec lui, c'étaient là ses plaisirs : ils n'étaient pas piquans, mais ils suffisaient à un ermite qui avait oublié les plaisirs, les jeux et tous les besoins factices de la société. Il ne fut pas obligé de cultiver la terre; la fertilité de l'île et de ses eaux lui prodiguait les légumes, les fruits, le poisson ; les bêtes abondaient autour de lui : la chasse, la pêche et la course variaient ses occupations. La chair des chèvres, les écrevisses d'eau douce, les choux, production de certains arbres, d'excellentes prunes noires, formaient sa principale nourriture. Il avait pris tant de goût à ces alimens, quoiqu'il les mangeât sans pain et sans sel, qu'à son départ de l'île il fut plusieurs semaines à pouvoir s'accoutumer à la cuisine européenne. Il disait qu'il n'avait jamais été aussi fervent, aussi pieux que dans cette solitude. La magnificence du ciel, les faveurs de la terre, tout lui rappelait une Providence qui veillait sur lui; la lecture des livres de piété l'entretenait dans ces sentimens religieux; mais, privé de la société pendant plus de quatre ans, il perdit l'habitude de la parole; ses organes se raidirent, et on avait beaucoup de peine à l'entendre. Cependant il avait vu plusieurs fois flotter des pavillons; mais deux seuls navires avaient abordé ; il s'était approché avec méfiance pour les reconnaître; ces barbares l'aperçurent, tirèrent sur lui, et le poursuivirent dans le bois. Grimpé sur un arbre et caché dans le feuillage, il vit plusieurs Espagnols rôder aux environs, et tuer quantité de chèvres. Enfin il crut reconnaître des vaisseaux anglais; alors il alluma du feu sur le rivage : c'était le capitaine Roger qui commandait ces vaisseaux. Ce capitaine, ayant débarqué, vit venir à lui une figure hideuse, une espèce d'animal revêtu de peaux de chèvres : cette figure était Serkilk, qui implorait leur humanité. Le capitaine le reçut sur son bord. Serkilk, en quittant l'île, laissa son nom et les emblèmes de son séjour, gravés sur une infinité d'arbres. L'équipage l'appelait le *prince de l'île Fernandez*. Cette île a environ douze lieues de tour; elle est dans la mer du Sud : sa latitude méridionale est de quarante-trois degrés trente-cinq minutes.

(60) Je suis étonné qu'avec ce préjugé féroce, que nous avons reçu des Celtes nos aïeux, nous n'ayons pas conservé, comme eux, l'usage de boire dans des crânes humains revêtus d'or ou d'argent.

Les crânes des ennemis qu'un Celte avait tués, étaient pour lui et sa famille des titres de noblesse : on réservait ces crânes pour les grands festins et il fallait que tous les convives y bussent; cependant il n'y avait que ceux qui avaient tué des ennemis qui fussent dignes de cet honneur. Long-temps après, Alboin, roi des Lombards, but dans un festin et fit boire sa femme Rosemonde dans le crâne de son beau-père.

(61) Zulica fut rejouée au bout de huit jours avec de nombreuses corrections : elle eut huit représentations; mais ce nouveau météore a disparu pour jamais. Dorat, malgré une affectation de tranquillité et de philosophie, fut très sensible à ce revers. Il adressa, à ce sujet, une jolie épître à son ami Pezai, où se trouvent ces vers.

. . . .
Ami, tu me vois consterné
D'avoir, au grand jour de la scène,
Risqué mon drame infortuné.
Oui, ma douleur est sans seconde,
Et cependant, on le sait bien,
La chute d'un drame n'est rien
Auprès de la chute du monde.
. . . .
La gloire est une enchanteresse
Qui ne remplit jamais un cœur;
L'amour n'est qu'un instant d'ivresse,
L'amitié seule est un bonheur.

Zulica fut jouée en 1760; Dorat avait alors vingt-cinq ans.

(62) Dorat, très fidèle à son système, a abrégé ses jours : il est mort à l'âge de quarante-six ans, en 1780. Il était né en 1734. Il avait la manie de vouloir passer pour un homme du monde, plutôt que pour homme de lettres, quoiqu'il ambitionnât vivement le laurier poétique. On peut, sous ce rapport, le comparer à Congrève, auteur anglais, jaloux d'être considéré comme un gentilhomme menant une vie simple et aisée. C'est ce qu'il dit à Voltaire, qui était allé lui faire une visite; Voltaire en fut si étonné, qu'il lui répondit : « Si je n'avais considéré en vous que le gentilhomme, je me serais dispensé de venir vous voir. »

(63) Les lois de la bienséance obligeaient les Celtes de paraître en public avec leurs armes, que l'on enterrait avec eux. Cette coutume existait chez tous les peuples scythes.

Les premiers habitans de la Grèce, qui descendaient des Scythes, et les Perses avaient aussi cet usage.

Thucydide dit que l'on portait autrefois des armes dans la Grèce en temps de paix, et que les Athéniens furent les premiers qui renoncèrent à cette coutume barbare.

Dans les Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, il est défendu d'entrer à l'église avec ses armes; mais cet usage ne put être aboli.

La loi de l'honneur chez les Celtes, supérieure à toutes les autres, obligeait tout citoyen à accepter un défi : de là l'origine de nos duels.

(64) Cette vallée, ainsi que celle des bains, n'était anciennement qu'un désert affreux, qui serait resté long-temps le repaire des bêtes féroces, si les Huns et les Alains

n'y eussent établi des colonies. Des nations nomades et terribles, sortent, dans le cinquième siècle, des frontières de la Chine, conduites par des chefs ambitieux, foulent les nations devant elles, pénètrent en Germanie, dans les Gaules, enfin en Italie. Après la mort d'Attila, on les repousse, leurs forces s'affaiblissent, on les poursuit, on les massacre : quelques débris repassent en Asie, d'autres Tartares se réfugient sur les Hautes-Alpes et dans les montagnes du Valais les plus sauvages : là, barricadés contre leurs ennemis, resserrés dans un espace très étroit, ils furent forcés de cultiver la terre, et d'élever des troupeaux : telle fut la première origine des Anniviers. Des évêques du Valais envoyèrent de temps en temps des missionnaires pour leur donner un culte, et adoucir leurs mœurs; mais ces sauvages rejetèrent long-temps toute instruction : leur simplicité ou leur rusticité était celle des premiers âges du monde. Une seule pièce au rez-de-chaussée contenait toute une famille, une table de bois épais, creusée par intervalle, leur servait de bassin à soupe, et ils ne connaissaient d'autres mets que les herbes et les racines. Mais quand les troupeaux furent multipliés, ils prirent du goût pour la propreté, et réformèrent insensiblement leurs usages et leurs mœurs, s'élevant de plus en plus sur les montagnes pour trouver des pâturages. La vivacité et la pureté de l'air influèrent beaucoup sur leur physique et leur moral. Les mâles acquirent de la beauté, et les femmes eurent plus d'intérêt et de charme dans la physionomie.

(65) Voici comme il fait parler Saint-Preux :

« Je suis parti triste de mes peines, et consolé de votre joie : ce qui me tenait dans un état de langueur qui n'est pas sans charmes pour un cœur sensible. Je gravissais lentement à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme qui me servait de guide, et dans lequel j'ai trouvé un ami, plutôt qu'un mercenaire. Je voulais rêver, et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu : j'attribuai, durant la première journée, aux agrémens de la variété des objets, le calme que je sentais renaître dans mon âme. J'admirais l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles. Je méprisais la philosophie de ne pouvoir même autant sur l'âme qu'une suite d'objets animés; mais cet état paisible ayant duré la nuit, et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il y avait encore quelque autre cause qui ne m'était pas connue. J'arrivai ce jour-là sur les montagnes les moins élevées; et, parcourant ensuite leurs inégalités, je m'élevai sur les plus hautes qui étaient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignis un séjour plus serein, d'où l'on voit le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi : image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où se tire l'emblème. Ce fut là où je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air, la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées, les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui les frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel : il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laissse tous les sentimens bas et terrestres; et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté : on y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser. Tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux : ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce. C'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pussent tenir contre un pareil séjour prolongé; et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

« Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous écrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvai. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étrangers, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde : tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue. Les distances paraissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile. L'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir. Enfin le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens; on oublie tout : on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

« J'aurais passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme, et de cette paisible tranquillité, qui les rend heureux par l'exemption des peines, plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre, et ce que l'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers : j'en fis une épreuve bien surprenante, moi qui n'étais connu de personne, et qui ne marchais qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix; et celui qui obtenait la préférence, en paraissait si content, que, la première fois, je prenais cette ardeur pour de l'avidité; mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant de ma proposition; et il en est partout de même : ainsi c'était le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avais pris pour l'avidité du gain. Leur désintéressement fut si complet, que, dans tout le voyage, je n'ai pas trouvé à placer un patagon. En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs soins, et où l'on ne trouve aucuns mendians. Cependant, l'argent est fort rare dans le Haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise; car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, et sans que le cultiva-

teur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres; ils ont la sagesse de le sentir: il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

« J'étais d'abord surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passans; j'avais peine à concilier, dans un même peuple, des manières si différentes; un Valaisan m'en expliqua la raison. « Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, ou d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leurs gains; il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons, comme ils traitent les autres; mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé : l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié. Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, et peu de gens s'avisent d'en profiter.—Ah ! je le crois. Que ferait-on chez un peuple qui vit pour vivre, et non pour briller? Hommes heureux ou dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler, en quelque chose, pour se plaire au milieu de vous.

« Ce qui me paraissait le plus agréable dans leur accueil, c'était de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne, ni pour eux, ni pour moi; ils vivaient dans leur maison, comme si je n'y eusse pas été: et il ne tenait qu'à moi d'y être comme si j'y étais seul; ils ne connaissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne disais rien, ils supposaient que je voulais du moins vivre à leur manière; je n'avais qu'à dire un seul mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étais Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avais qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi; puis ils ne s'embarrassèrent pas de ce que je faisais; ils n'imaginaient pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir : ils en eusent entre eux avec la même simplicité; et les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs pères. Les domestiques s'assoient à table avec leurs maîtres : la même liberté règne dans la maison et dans la république; et la famille est l'image de l'État. »

(66) La secte des Moraviens a beaucoup de rapport avec celle des Dumplers. Elle habite le Moravian, pays très agréable, situé à cinquante milles de Salisbury, ville de la Nouvelle-Angleterre. Leur capitale est Berthiana, située sur une petite rivière. Cette secte ou fraternité possède un terrain immense. Leur police, leur régime intérieur tient de la vie monastique. Tout y est en commun : les jeunes personnes des deux sexes sont élevées séparément; tout commerce, toute fréquentation leur sont interdits jusqu'au temps du mariage. L'état donne aux nouveaux époux une maison, une portion de terre, les instrumens du labourage, les ustensiles du ménage; et le produit de leur industrie se verse dans le magasin public. Dans l'enfance, on leur apprend à lire, à écrire, et la mécanique. L'uniformité et la singularité de leurs habillemens, la longue barbe des hommes, qui descend jusqu'à la ceinture, leur donnent un air sauvage et hideux.

Dès l'âge le plus tendre, les enfans sont séparés de leurs parens, et mis dans les écoles publiques, qui sont des espèces de séminaires; dès ce moment, ils appartiennent à la société; on leur inspire l'amour de la patrie, et on les accoutume à se regarder comme des frères, et à éteindre ce sentiment paternel et filial qui attache les enfans et les pères : on prétend même que les pères ne peuvent jamais distinguer leurs enfans, et que les membres de cette société, principalement les chefs, jouissent de leurs femmes en commun. Cependant ils n'en conviennent pas. Ils ont de beaux établissemens dont ils tirent des farines, du beurre, et d'autres denrées qu'ils exportent; ils ont établi des manufactures très lucratives; la principale est la poterie de terre, ouvrage dans lequel ils excellent.

(67) La coutume de boire à la santé est très ancienne Homère et d'autres auteurs de l'antiquité en font mention. Ils se servaient, pour s'exciter à boire, du terme de *philotésie*, qui signifie amitié et salut. Voici les cérémonies qu'on observait en buvant à la santé. Le maître du festin versait du vin dans une coupe, et en répandait ensuite quelques gouttes en l'honneur des dieux qu'il invoquait, de même que lorsqu'il sacrifiait à l'amitié. Il goûtait ensuite le vin, buvait à la santé de son ami, assis auprès de lui ou de son hôte, qui était venu lui rendre visite, lui souhaitant toutes sortes de prostérité. L'ami prenait la coupe, buvait, et la passait ensuite à son voisin. Homère nous apprend qu'à l'arrivée d'un ami, on répandait du vin en l'honneur des dieux, et qu'on lui présentait à boire avec une certaine formule de paroles, pour le féliciter de son heureuse arrivée; on le congédiait avec les mêmes cérémonies, afin que les immortels protégeassent son voyage.

Les Romains, en buvant à la santé, prononçaient ces paroles : « Je souhaite que vous et nous, toi et moi, nous nous portions bien. » Au reste, il n'était pas permis de boire à la santé de tous ceux qui étaient à table. Il n'y avait que les étrangers et les hôtes qui pussent boire à la femme d'un autre, et cette permission ne s'étendait qu'aux seuls parens de cette femme. Si quelqu'un sortait d'un repas sans qu'on eût bu à sa santé, et sans avoir été provoqué à boire par le maître de la maison, il regardait cet oubli comme un affront, et se croyait dégradé du nom d'ami.

(68) Lorsque Francklin, en quittant Paris, où il avait joué un si beau rôle, arriva à Philadelphie le 15 septembre 1785, son arrivée fut un jour de fête générale; les vaisseaux du port, même ceux des Anglais, déployèrent leurs pavillons; on le nomma gouverneur. Il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans et trois mois, sans que sa présence d'esprit l'eût abandonné un seul moment. Il souffrit les plus cruelles douleurs de la pierre, avec un courage incroyable, lorsqu'un abcès, formé dans les poumons, termina sa glorieuse carrière. Il fut enterré avec pompe; un concours de peuple immense accompagna son cercueil. Le convoi occupait un demi-mille. Le congrès ordonna un deuil de deux mois dans toutes les Provinces. Confédérées. L'Assemblée Constituante de France ordonna un deuil de trois jours.

(69) On peut comparer l'hiver du mont Saint-Bernard avec celui de Tornéo dans la Laponie, qui est au soixante-sixième degré de latitude nord. On lit, dans les Mémoires des trois académiciens qui y passèrent l'hiver de 1737, que, le 1er janvier, le thermomètre de vingt degrés des-

cendit à vingt-deux au-dessous de la congélation; le 2 au matin, il était à vingt-huit; le soir du même jour à trente-un et demi. Le 6 au matin, il était à trente-trois, et le soir du même jour à trente-sept. L'air extérieur était tellement froid, que lorsqu'on ouvrait la porte d'une chambre chaude, la vapeur qui y était répandue se convertissait en neige; et l'action du froid, si l'on sortait, semblait déchirer la poitrine. Ce terrible hiver commence ordinairement à l'équinoxe d'automne. Les hommes dispersés dans ces contrées sauvages et désertes, ne se montrent que sous la forme la plus grossière et la plus brute. Ils sont privés, pendant la plus grande partie de l'année, de la lumière du soleil, et presque toujours de sa chaleur. Dans la ville de Tornéo même, l'hiver a quelque chose d'effrayant : les maisons sont ordinairement enfoncées jusqu'au toit dans la neige; elles sont plongées dans les ténèbres : c'est surtout dans le mois de janvier que le froid atteint son dernier période d'intensité.

(70) On ne sera pas fâché de comparer Notre-Dame-des-Ermites à la Santa Casa di Loretto, qui est la chambre qu'avait occupée la Vierge. La Santa Casa fut transportée, par des anges, de Nazareth en Dalmatie, puis à Reccaneti, et ensuite à Lorette. Les différens endroits où elle s'est reposée sont en vénération : une lumière plus brillante que le jour l'accompagna pendant le voyage, et les arbres d'un bois sous lequel elle fut déposée, inclinèrent leur tête pour lui rendre hommage : c'est ce qu'on lit dans un livre qu'on vous présente à Lorette. Le saint-siége fit environner cette chambre d'une grande église, et la chambre même fut enveloppée d'une couverture de marbre blanc. Il y a une fenêtre qu'on fait voir, par où l'on assure que l'ange entra lors de l'annonciation : sa porte intérieure est revêtue de lames d'argent, et tapissée de richesses de ce métal. Le trésor est immense : depuis quatre cents ans on y accumule des richesses. La statue de la Vierge est fort laide, et de quatre pieds de hauteur; elle est revêtue d'une robe superbe, couverte de bijoux et de diamans; elle est debout dans une niche d'argent; elle tient l'enfant Jésus dans ses bras; elle a un globe dans sa main gauche, et de sa droite semble donner la bénédiction. L'image est de bois de cèdre du mont Liban; elle a été sculptée par saint Luc l'évangéliste, qui était médecin, peintre et sculpteur. Ses habillemens sont riches, et on les change souvent : un des plus magnifiques est celui dont on la décore en mémoire de sa translation. Les lampes y sont innombrables; il y en a soixante-deux d'or et d'argent, quelques-unes d'un travail exquis, toutes placées autour de la Vierge; il y a des anges d'or massif, et la figure d'un enfant, également d'or massif, représentant Louis XIV à sa naissance, présent qui fut envoyé par Louis XIII; un des anges tient dans sa main un cœur d'or couvert de diamans et enrichi d'une lame de rubis : c'est un présent, dit-on, d'une reine d'Angleterre, femme de Jacques II.

Dans une armoire du sanctuaire, il y a des vases de terre grossiers, les mêmes dans lesquels la sainte famille prenait ses repas. Leur attouchement guérit les maladies ordinaires : un peu d'eau, bue dans ces vases, chasse les maladies les plus opiniâtres; cependant il y a des médecins à Lorette et qui sont très riches.

L'église qui environne la sainte maison est un bâtiment très élégant, de marbre de Carrare, et d'ordre corinthien. Le sommet est couronné par une balustrade; les colonnes sont placées de deux en deux; il y a, dans les intervalles, des niches élevées les unes sur les autres; la rangée supérieure est occupée par des sibylles; celles au-dessus, par autant de prophètes. Les intervalles plus larges sont enrichis de bas-reliefs dont le sujet est l'histoire de la Vierge. Ils sont des meilleurs maîtres.

De chaque côté *della Santa Casa*, il y a deux portes; au-dessus de l'une est une inscription qui déclare excommuniés tous ceux qui oseraient entrer avec des armes.

Auprès est la chambre du trésor, riche de tout ce qu'il y a de plus précieux; les seuls vêtemens de la Vierge sont d'un prix inestimable. Il semble que l'on ait dépouillé tous les rois de la terre pour fournir tous ces diamans; la salle où sont déposés ces trésors est vaste, ornée des tableaux des plus grands maîtres.

On y montre un bijou du plus grand prix, donné par la femme du feld-maréchal Zumjunger, pour obtenir la conversion de son mari, qui cependant est mort hérétique. On y voit aussi un modèle du château de Vincennes en argent, dont le prince de Condé fit présent lorsqu'il sortit de cette prison.

Depuis la révolution française, toutes ces richesses ont disparu. La statue de la Vierge est venue à Paris; a séjourné long-temps dans la bibliothèque nationale, et enfin elle a été rendue aux vœux de l'Église.

(71) M. Coxe conte cette anecdote d'une manière différente : « L'officier de Neufchâtel, dit-il, s'était tellement distingué dans cette bataille, que le roi de Prusse voulut le connaître; il lui demanda son nom et son pays. « Je suis de Neufchâtel. — Vous êtes mon sujet, et vous portez les armes contre moi? — Sire, j'use du privilége de tout citoyen de Neufchâtel... » Le roi écrivit aussitôt à son résident dans cette ville, et réclama contre ce droit; la lettre fut présentée au peuple : trois communautés refusèrent de renoncer à leur privilége; mais celle de Valangin fit signifier à tous les officiers de son territoire, au service de France, l'ordre de le quitter incessamment, sous peine d'être privés de leur bourgeoisie. Un seul obéit, cependant les réfractaires ne perdirent pas le droit de citoyen.

(72) Cette barbare superstition règne encore en Espagne.

Il y a à Madrid une église dans laquelle est un caveau obscur, où se rassemblent quelques fanatiques; on leur distribue à la porte de longs fouets; ils se dépouillent jusqu'aux hanches, et se flagellent si fortement que le sang ruisselle. Cette barbare cérémonie se fait dans un silence qui n'est interrompu que par les soupirs du repentir. Après cette singulière expiation, ils reprennent leurs mœurs et leur vie ordinaire.

Cette superstition n'est pas renfermée dans la capitale; un homme digne de foi raconte que, dans une ville d'Estramadure, il connaissait une femme d'un enjouement, d'une aménité très aimables : il va chez elle un vendredi saint; il lui trouve dans sa parure, dans sa physionomie un air de fête et de triomphe; il lui en demande la cause, dans un jour de deuil et de pénitence : « Vous allez le savoir. » Dans ce moment les flagellans devaient passer devant sa porte : elle les attendait avec impatience. Ils arrivent; elle s'approche de la fenêtre, de plein-pied avec la rue, garnie de barreaux; les flagellans s'arrêtent et se frappent devant elle. Cette femme, dans un instant, est couverte de flots de sang qui rejaillissent de leurs épaules : elle se délectait à recevoir cette sale rosée, sur une robe éblouissante de blancheur, qu'elle avait mise à des-

sein. On croit que, dans cette hideuse cérémonie, l'amour se mêlait à la dévotion, et que son amant était un des acteurs.

La secte des flagellans commença à Pérouse, vers l'an 1260 : un nommé Ragnier fut le premier auteur de cette démence, dans laquelle il entraîna une foule de personnes. Ils se mirent à marcher en procession, deux à deux, le corps découvert et se fouettant jusqu'au sang. On les appelait *les dévots*, et leur supérieur, le général de la dévotion. Des prêtres portant la croix et des hommes de tout âge précédaient la procession. Dans les commencemens, ces exemples de pénitence produisaient des réconciliations, des restitutions, des œuvres de charité; cette folie se répandit de l'Europe dans l'Orient. Quelques-uns des flagellans prêchaient qu'on ne pouvait obtenir la rémission des péchés qu'en se fouettant ainsi. Ils se confessaient les uns aux autres. Un imposteur publia qu'un ange avait apporté une lettre qui promettait le pardon de ses péchés à quiconque se fouetterait pendant trente-quatre jours; ces malheureux, égarés par le fanatisme, finirent par les plus grands excès : ils élevèrent des séditions, massacrèrent les Juifs, et pillèrent les biens des laïques.

(73) Voici ce que Philippe de Commines dit dans ses Mémoires, au sujet de cette journée : « La douleur que Charles eut de la perte de cette bataille fut si grande, lui troubla tellement l'esprit, qu'il tomba en grande maladie, et fut telle que (là où sa colère et chaleur naturelles étaient si grandes, qu'il ne buvait point de vin, mais, le matin, buvait ordinairement de la tisane, et mangeait de la conserve de roses pour se rafraîchir) la dame tristesse mua tant sa complexion qu'il lui fallait boire le vin bien sans eau, et pour lui faire retirer le sang au cœur mettaient des étoupes ardentes dedans des ventouses, et les lui passaient en cette chaleur à l'endroit du cœur : à mon avis cru depuis cette maladie ne fut si sage qu'auparavant; mais beaucoup diminué de bon sens. »

(74) Philippe de Commines raconte qu'Angelo Cactho, d'abord domestique du duc de Bourgogne, ensuite aumônier de Louis XI, et puis archevêque de Vienne en Dauphiné, médecin et astrologue, se mêlant de prédictions, disant la messe en présence de Louis XI, dans l'église de Saint-Martin de Tours, le jour de la bataille de Nancy, présenta au roi la patène à baiser, en lui disant : *consummatum est*, lui annonçant par ces mots la mort de Charles son rival.

La chapelle du duc de Bourgogne était composée de quarante, tant moines que prêtres, chapelains et organistes; il y avait, outre cela, un aumônier et sous-aumônier qui dirigeaient et distribuaient les charités du prince : elles passèrent souvent vingt mille francs par an. Le clerc de la chapelle disait ses Heures avec lui.

Seize écuyers, qui couchaient auprès de son appartement, ne le quittaient jamais. Dans ses instans de délassemens, les uns chantaient, les autres lisaient des romans, et s'appliquaient à le récréer.

Six docteurs en médecine veillaient à sa santé; quand il était à table, ils examinaient la nature des mets qu'on lui servait.

Il avait quatre chirurgiens, tant pour lui que pour sa maison; ils traitaient gratuitement les pauvres.

Il avait quarante valets de chambre de tous les états.

Deux épiciers et leurs aides lui donnaient, ainsi qu'aux gens de la maison, les épices, les dragées et l'hypocras. Sa musique consistait en douze trompettes, six ménétriers et les joueurs de bas instrumens. Les douze trompettes sonnaient tous les matins pour réveiller le prince; elles annonçaient son départ et son retour.

(75) Ce pape, septuagénaire à sa mort, assiégeait la Mirandole, le casque en tête, la cuirasse sur le dos; il visitait tous les travaux. Il avait cependant du goût pour les arts et les lettres : « Celles-ci, disait-il, sont de l'argent pour les roturiers, de l'or pour les nobles, et des diamans pour les princes. » Il conçut le premier le dessein de la basilique de Saint-Pierre, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevés à la Divinité; il en posa la première pierre en 1506. Jules fut le premier qui laissa croître sa barbe, pour inspirer plus de respect aux peuples; usage qui fut adopté par François Ier, Charles-Quint et tous les autres rois, bientôt par les courtisans,

Peuple caméléon, peuple singe du maître,

ensuite par le reste de la nation.

(76) Léon X avait reçu l'éducation la plus brillante; il aimait les arts et surtout les poëtes; il embellit Rome, et acheva la basilique de Saint-Pierre. On l'accuse d'irréligion et d'athéisme : des ennemis de ce pontife ont avancé qu'il faisait venir devant lui deux bouffons pour se délasser, qui disputaient à leur manière sur l'immortalité de l'âme; l'un soutenait l'affirmative, l'autre la négative. Ce pape, à la fin de ces disputes, dit au défenseur de l'immortalité : « Quoique tu aies d'excellentes raisons, j'approuve les sentimens de ton adversaire, qui me paraissent plus solides et plus propres à réjouir. »

FIN DES NOTES DES VOYAGEURS EN SUISSE.

TABLE ANALYTIQUE DES VOYAGEURS EN SUISSE.

A

B

C

Q

R

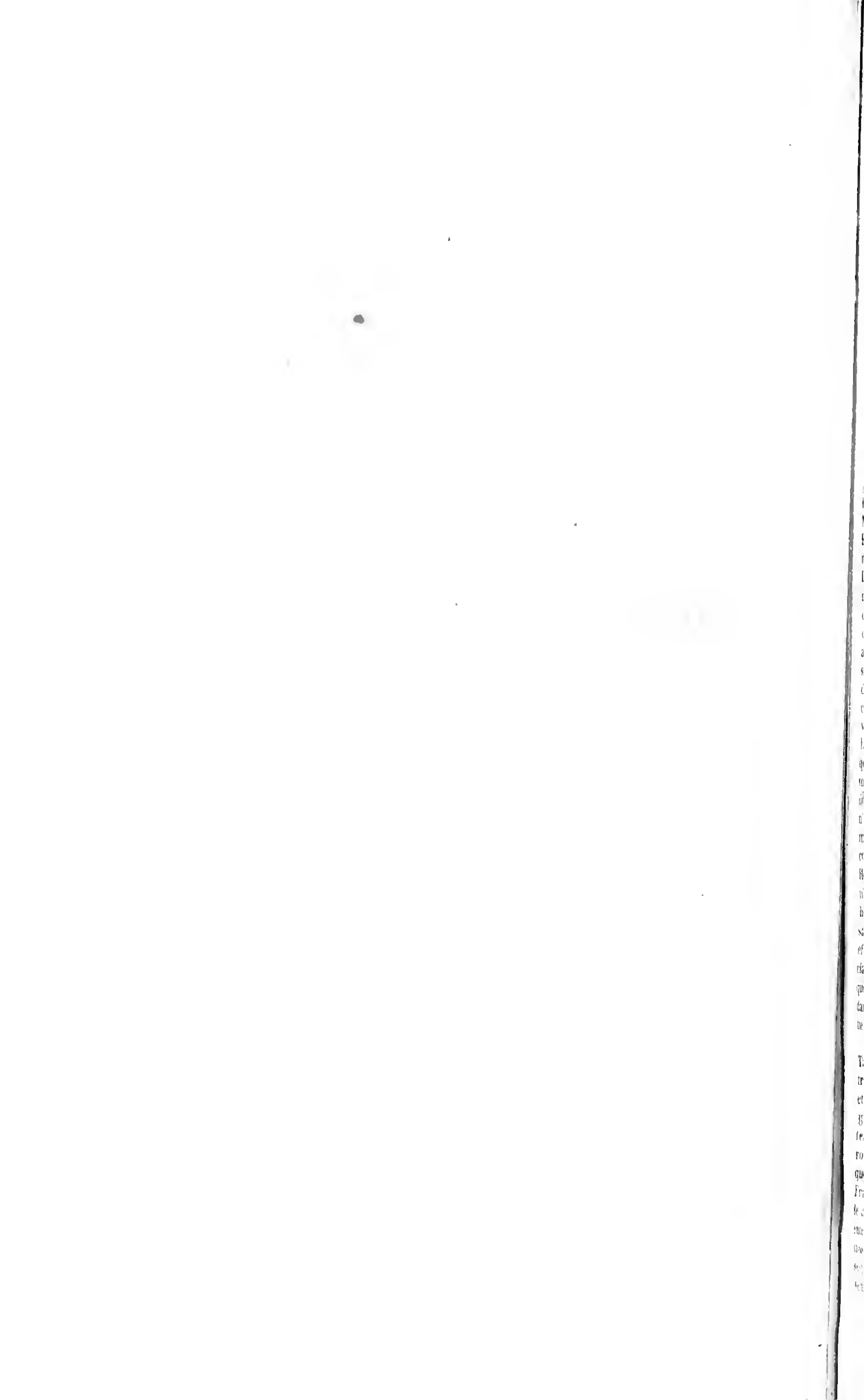
S

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES VOYAGEURS EN SUISSE.

CORRESPONDANCE

DE

SUZETTE-CÉSARINE D'ARLY.



CORRESPONDANCE

DE

SUZETTE-CÉSARINE D'ARLY.

AVANT-PROPOS, QU'IL FAUT LIRE.

Est-ce un roman que je publie? Lisez, si l'ouvrage le mérite, et jugez; vous verrez si la fiction, si le mensonge ont cette couleur, cet air de vérité. Il est des sceptiques, imbus de la triste philosophie du dix-huitième siècle, qui doutent de tout. Selon eux, Xercès n'est point entré dans la Grèce avec cinq millions d'hommes, n'a point fouetté la mer, comme le dit le bon Rollin; une louve n'a pas été la nourrice de Rémus et de Romulus : Mutius Scævola s'est bien gardé de tenir, en présence de Porsenna, son bras sur un brasier ardent, l'œil fixé fièrement sur ce roi des Toscans. L'attentat à la pudicité de Lucrèce, par le fils de Tarquin, est mis par eux au rang des *Contes bleus,* ainsi que le fantôme qui apparut deux fois au second Brutus, ainsi que le Labarum aperçu dans les airs par le grand Constantin, ainsi que la sainte ampoule, apportée par un pigeon. Ces prétendus philosophes placent sur la même ligne les miracles de Mahomet, de Vespasien, de Pythagore, d'Apollonius de Tyane, et ceux de saint François-Xavier, de saint Denis, et des vierges de Port-Royal. Selon ces grand esprits, le diable n'a jamais paru avec des cornes et une longue queue; nul sorcier n'est allé au sabbat, monté sur un manche à balai; aucun mort n'est revenu apporter des nouvelles de l'autre monde; nulle femme n'a été possédée, n'a eu le diable au corps que figurément. Dieu n'a jamais mis dans sa tête, comme le prétend Bossuet, d'arranger, combiner tous les événemens de la terre en faveur des Hébreux, pour en faire la première des nations. Non, ce n'est pas à ces Pyrrhoniens que je m'adresse, mais à ces hommes raisonnables, à ces esprits justes et éclairés, qui, sans prévention, observent attentivement les causes et les effets, n'appellent pas un préjugé ce qui est reconnu, proclamé par tous les peuples de la terre : c'est à ces sages que je veux démontrer que l'existence et la correspondance de mademoiselle d'Arly, ne sont pas une fable sortie de l'imagination d'un écrivain allemand ou français.

C'est dans les registres de Saint-Leu ou Saint-Loup Taverny, village situé à cinq lieues de Paris, que l'on trouve la généalogie de MM. d'Arly, famille distinguée et puissante, aujourd'hui éclipsée et anéantie dans l'indigence. Elle possédait anciennement, à Taverny, le château du Plessis-Beauregard, qui avait appartenu aux rois de France, dont il ne reste aujourd'hui que quelques ruines. On trouve dans ces registres, que messire François d'Arly avait épousé Charlotte Gautier, morte le 3 septembre 1721, âgée de soixante-dix-huit ans, et enterrée dans l'église de Taverny, ainsi que son époux. Il laissa un fils, messire Jean-Baptiste d'Arly, né en 1674, seigneur, comme son père, de du Plessis-Beauregard. Il se maria en premières noces, à Hélène Bodeau, décédée le 7 février 1721 : il contracta de nouveaux liens à l'âge de quarante-neuf ans, le 17 novembre 1723, avec Marie-Élisabeth Bellepêche. De ce mariage sont issus trois fils, et deux filles, mariées en province. L'aîné des garçons, selon sa petite fille Césarine, fut tué à Lawfelt; il avait dissipé sa fortune. Sa veuve se retira dans le château de Beauregard, le démolit pierre à pierre, les vendant pour subsister au fur et à mesure : elle est morte en 1750, et a été inhumée dans la tombe de la famille d'Arly. Le père de Césarine était leur fils unique; il eût vécu dans l'indigence sans l'héritage de l'une de ses tantes. Il en jouit en philosophe insouciant, et en philosophe il épousa une demoiselle d'une famille noble, qui n'avait pour dot que ses charmes. L'aimable Césarine fut le seul fruit de ce mariage. On voit dans sa correspondance que son père mourut jeune, et fut enterré dans le tombeau de sa famille. Les registres de Taverny ne parlent pas des deux frères de Jean-Baptiste d'Arly, aïeul de Césarine; ils sont restés inconnus. Mais il existe encore aujourd'hui, en 1814, à Montmorency, un d'Arly, maçon, probablement issu de l'un de ces deux frères, et dont la femme reçoit l'aumône : ainsi le temps dégrade les plus beaux édifices. Beau sujet de réflexions, qui n'abatteront pas les fumées de l'orgueil! On voit encore à Taverny des maisons qui ont appartenu à la famille d'Arly, et un champ nommé *Vadarly.*

Je dois ajouter aux preuves de l'existence de mademoiselle d'Arly, par quelle circonstance ou hasard sa correspondance m'est parvenue. J'allai, il y a environ dix ans, à Die, ville du Dauphiné, chez un de mes neveux, qui avait épousé mademoiselle du P....; je trouvai chez lui son beau-père.

Après quelques jours passés ensemble, il me fit la confidence qu'il avait un recueil de lettres intéressantes, de l'un de ses parens, mort en émigration à l'armée de Condé; qu'il me le confierait volontiers, puisque j'aimais la lecture. Ces lettres m'intéressèrent, et je crus qu'elles pouvaient supporter le grand jour. J'en parlai à M. du P..... qui me dit : « Si vous voulez vous charger de l'impression, j'y consens, car je ne veux rien avoir à démêler avec le public, encore moins avec les rusés typographes de Paris : tout ce que j'exige de vous, c'est que vous ne nommiez pas mon parent, la famille s'y oppose; baptisez-le d'un nom quelconque. » Nous étions alors à table, et la recherche de ce nom nous égaya. L'un donnait un nom en *ac*, l'autre en *ic;* celui-ci en *court*, ce dernier en *ile*; enfin ma nièce proposa le nom de *Lisieux,* qui fut adopté à l'unanimité.

Je dois convenir ici, avec ma véracité ordinaire, que j'ai supprimé des lettres inutiles et pleines de répétitions, dont j'ai laissé encore un assez grand nombre. J'ai rayé tout ce qui aurait pu mériter le blâme du gouvernement, quelques pensées ou maximes qui m'ont paru hardies, ou peu théologiques, et qui font soupçonner

que M. de Lisieux était de l'école du baron d'Holbach.

J'aurais voulu me permettre encore d'autres corrections, réprimer un certain étalage d'érudition; mais un homme d'esprit, m'a dit: Corrigez vos propres ouvrages, autant que vous le pourrez, et laissez à ceux d'autrui leur imperfection, leurs fautes et leur cachet.

LETTRE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE SUZETTE-CÉSARINE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Ah! caro maestro! je respire, je jouis, je me crois dans un nouvel Éden, ou dans la vallée de Tempé: c'est aujourd'hui le premier jour d'avril, que les poëtes appellent le mois de Vénus: je le regarde comme le plus beau de l'année, il termine l'hiver, il est l'aurore des beaux jours, il remplit nos cœurs d'espérance; la campagne commence à se parer; ce matin le temps est charmant, le soleil brille, de légers nuages en adoucissent l'éclat; la température est douce et l'air est parfumé. Depuis trois jours que nous avons transporté ici nos pénates, j'ai dans la tête un grain de folie, j'entre vingt fois par jour dans le jardin; maman et moi nous bouleversons, arrangeons, déplaçons; c'est une occupation délicieuse que celle que donne une nouvelle propriété. *Ah! caro maestro!* qu'elle différence d'être à Paris, huchés à un troisième étage, dans une rue étroite, vis-à-vis d'un mur grisâtre, d'y respirer un air épais et fétide, d'y être assourdis par le bruit des voitures, de ne descendre de ce poulailler que pour barboter dans la fange, ou d'avoir la pleine jouissance de l'air, du soleil et de la campagne.

Ah! quelle heureuse inspiration j'ai eue d'engager maman d'échanger quelques tristes diamans, restes de notre fortune, contre cette chaumière! «Je les destine, disait-elle, pour toi, pour ton présent de noces.— Ah! maman, quels beaux diamans valent un jardin!» Mais il faut vous faire connaître *questa villetta ovver villicciuola*, c'est l'asile de l'honnête pauvreté; elle serait digne de Jean-Jacques. D'abord elle est la première du village, non par sa grandeur et sa magnificence, mais par sa position: le jardin est d'un arpent et un quart; mais il contient tout ce qui se trouve dans le parc de Versailles, de l'ombre, des fruits, des fleurs, des eaux, car nous avons une petite fontaine qui verse ses eaux dans un petit bassin, où je puis me mirer et venir laver mes mouchoirs. Notre maison *è un palazzo* en comparaison des tristes cellules que nous occupions dans votre sale Lutèce. De nos chambres, du salon, nous jouissons d'une perspective admirable; nous promenons, reposons nos regards, sur la ville, la campagne, sur dix villages et sur le lac, où avec une bonne lunette nous pouvons voir sauter les poissons.

Maman vous garde un *camerino*, où vous aurez une table, deux chaises, et un lit de trois pieds et demi de large; vous aurez de quoi vous y retourner, ce que vous savez faire au mieux dans le monde; vous n'aurez pas la table d'un financier ou d'un archevêque, mais je vous apprêterai, de ma main, quelques friandises, que les Italiens aiment beaucoup, car on les dit friands, aucuns disent gourmands.

On m'appelle pour dîner: après ce repas je reprendrai le fil de mon discours.

Me voici de retour, mais moins gaie que ce matin; le temps a changé, les nuages se sont amassés, il pleut en torrens, ce qui a un peu tempéré mon hilarité. Je suis semblable à ces fleurs qui ne s'ouvrent qu'aux rayons du soleil, et se ferment à son coucher; si jamais je suis reine, je conseille à ceux qui auront des grâces à me demander, de choisir le jour où brille un beau soleil: cependant toute la campagne bénit cette pluie; c'est Jupiter qui descend dans le sein de son épouse.

Pour m'occuper dans ce triste moment, j'ai traduit le beau sonnet de Filicaja, sur la Providence; je l'ai habillé en prose, ayant, comme les autruches, les ailes trop courtes pour m'élever à la poésie. Censurez franchement, je ne travaille pas pour monter au Capitole.

C'est à vous, mon cher maître, que je dois la connaissance de cette langue italienne, si riche, si mélodieuse; je vous dois plus, vous m'avez formé le goût: en lisant les vers de Métastase et du Tasse, j'ai appris à sentir la beauté de ceux de Racine et de Voltaire; je n'étais pas votre écolière, mais votre fille, que vous instruisiez avec l'affection d'un père: hélas! le mien que je pleure depuis deux ans, philosophe très instruit, comme Buffon et Montesquieu, n'aimait pas la poésie, qu'il appelait de pénibles bagatelles; il aurait, comme Platon, chassé les poëtes de la république; il me faisait lire l'histoire, la morale, Plutarque, Sénèque, et les offices de Cicéron.

Adieu, c'est l'heure où tout dort, excepté les loups, les renards, les voleurs et les amans; et moi qui ne suis rien de tout cela, *me ne vado a letto.*

Traduction du sonnet de Filicaja.

«Comme une mère qui, en jetant des regards de tendresse et de douceur sur ses enfans, baise l'un au front, presse l'autre contre son sein, tient celui-ci sur ses genoux, un quatrième à ses pieds, et qui devinant leurs pensées dans leurs yeux, à un soupir, ou au moindre mouvement, caresse l'un d'un regard, l'autre d'un mot, et toujours mère, rit, sourit et se fâche; ainsi la Providence suprême, infinie, veille sur nous, fortifie l'un, satisfait les désirs de l'autre, écoute chacun d'eux, prête à tous son appui; et si, parfois elle refuse une faveur, une récompense, ce n'est que pour engager à la prier; et en feignant de refuser, souvent elle accorde.»

LETTRE II.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Votre charmante lettre, *vezzosa signorina,* est arrivée à propos; c'est du baume que vous avez versé sur ma goutte, qui depuis trois jours met ma patience à l'épreuve. Pendant que je vous lisais, le chevalier de Lisieux, dont je vous ai parlé souvent, est entré dans ma chambre; j'ai poursuivi ma lecture, avec sa permission, et, comme en lisant, mon visage s'épanouissait de joie, il m'a demandé si je lisais la lettre de quelque belle Italienne. «Non, ai-je répondu, elle est d'*una signora francese, amabile, spiritosa*, qui parle et traduit merveilleusement la langue italienne; vous pourrez en juger.» Je suis allé chercher mon Filicaja, et nous avons comparé la traduction avec l'original; il en a été fort satisfait, et m'a prié ensuite de lui lire votre lettre, si elle ne renfermait aucun secret. «Aucun, ai-je dit,» et je lui en ai fait la lecture; lorsque j'en étais à votre maisonnette, qui a vue sur le lac, il m'a demandé: «Quel lac?» J'ai nommé le premier lac qui m'est venu en tête, celui de Genève, n'osant, sans votre aveu, nommer le lac Montmorency. «Tant pis, s'est-il

écrié; » il m'a demandé ensuite votre nom : « Suzette, ai-je dit en lui montrant votre signature. — Suzette n'est pas un nom. — Pardonnez-moi, tout comme un autre. — Mais celui de son père? — Il ne s'appelle pas Suzette, mais je n'ai pas la permission de vous le dire. » Autre question : « Cette demoiselle est-elle jolie? avec autant d'esprit elle doit avoir une figure charmante. — *È molto graziosa.* — Quel est son âge? — Oh, l'âge d'une demoiselle est un mystère religieux; cependant mademoiselle Suzette ne cache pas le sien, elle est dans sa vingt-troisième année. » Toujours plus curieux, il m'a fait vingt autres questions sur votre caractère. « Son caractère *è dolce, amabile, gioviale,* son âme noble et pure; elle joue très bien du clavecin, peint à merveille, n'aime ni les bals, ni la danse, ni les folies du grand monde, reste peu devant son miroir, lit beaucoup, mais garde son savoir pour elle; finalement, *signor cavaliere, è una verginella simile alla rosa.* — Voilà un caractère admirable; quel dommage que ce phénix soit relégué à Genève! Il me prend une envie, c'est de lui adresser des vers; je ne suis ni poëte, ni versificateur; mais qui ne chante pas quelques couplets sans être musicien? Vous chargerez-vous de les lui faire parvenir? — Très volontiers. » Là-dessus il m'a quitté, et est allé versifier aux Tuileries, son Parnasse.

Je vois à votre air que vous êtes curieuse de connaître un peu plus ce chevalier; il vaut mieux qu'un chevalier de la Table ronde : cet homme aimable, galant, plein d'esprit, studieux et savant, quoique militaire et gentilhomme, possède la langue italienne, anglaise, et celle de Cicéron.

Mais une femme demande d'abord l'âge et la figure d'un homme : il a trente-deux ans, sa taille est haute, sa physionomie noble et spirituelle. Je ne vous dirai pas s'il a la jambe bien faite, quelque dame pourra vous en instruire : il est capitaine de cavalerie; il a passé une partie de sa vie en Italie, en Angleterre, et à son régiment, et il préfère la langue de l'Arioste et du Tasse à celle de Pope et de Milton, et les rives du Pô à celles de la Tamise. Voyez si ce portrait vous plaît. Je n'ose vous avouer que je lui ai dit que vous lisiez Virgile et Cicéron; il s'est écrié à cet aveu : « C'est une véritable Anglaise! » A Londres, beaucoup de femmes étudient le latin, que les dames françaises dédaignent. Pardonnez-moi cette confidence; je sais que votre modestie redoute le titre de savante; mais sachez que la science n'est un ridicule que dans les pédans. Rappelez-vous, à ce sujet, cette maxime de Sénèque, que je vous ai citée souvent : *Otium sine litteris mors est et vivi hominis quasi sepultura.*

Voici la traduction qu'en a faite le chevalier de Lisieux :

« Sans les muses, leur doux empire,
« Tout homme oisif est un mourant,
« Dans un tombeau, pour ainsi dire,
« Il est enseveli vivant. »

Votre chère maman veut bien m'offrir un *camerino*, *la ringrazio;* il y a long-temps que je suis logé petitement, conformément à ma taille, car je ne suis pas plus grand que l'empereur Auguste et le grand Alexandre, à qui Dieu fasse paix.

M'inchino a' piedi della signora madre
E della figliuola.

Voici les vers du chevalier qui arrivent; si vous lui répondez, ce à quoi je vous engage, adressez-moi votre billet.

A mademoiselle Suzette.

Un voyageur qui, dans un bois,
Entend tout à coup le ramage
D'un rossignol, qui sous l'ombrage
Fait retentir sa douce voix,
S'arrête, écoute, écoute encore;
Bientôt vent voir, et découvrir
L'Orphée ailé qui dès l'aurore
Chante l'amour et le plaisir;
Mais vain espoir! l'épais feuillage
Trompe ses yeux, et son désir :
De mon destin, tel est l'image,
Je suis, Églé, ce voyageur;
La voix d'une autre Philomèle
Vient de retentir dans mon cœur;
Je l'écoutais; mais trop loin d'elle,
Je n'ai fait qu'un rêve enchanteur;
Et je brûle de la connaître,
Mon repos en est agité :
Timide et farouche peut-être,
Elle chérit l'obscurité;
Et cependant mon cœur soupire,
Et brûle de voir ses attraits!
Mais quelle erreur! qu'osai-je dire?
Hélas! si je reçois jamais
Cette faveur de la fortune,
Il me faudra, j'en suis certain,
Aller, moderne paladin,
Chercher mon bon sens dans la lune.

LETTRE III.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Quoi, mon maître, vous trahissez ma confiance, vous compromettez ma gloire littéraire, vous voulez me faire correspondre avec un homme d'esprit qui ne cherche qu'à s'amuser! Ses vers sentent un peu l'enthousiasme poétique. Vous m'engagez à lui répondre; j'y consens, mais toujours sous le nom de Suzette, qui est véritablement le mien. Je me nomme Suzanne-Césarine, j'ai porté le nom de Suzette jusqu'à l'âge de six ans; mais ma tante, grande marquise, trouvant ce nom trop commun, trop bourgeois, me fit adopter celui de Césarine, que j'ai porté depuis.

Je suis presque honteuse du portrait que vous avez fait de moi à ce beau chevalier; en pareilles circonstances, l'amitié doit affaiblir les couleurs et non les exagérer. Cependant sa correspondance pourra m'amuser; comme Janus, j'aurai deux visages, l'un pour le chevalier, l'autre pour mes connaissances : vous lui remettrez mon billet, daté de Genève, et signé Suzette.

Je suis très aise qu'il ait peu séjourné à Paris, il n'aura pas vu mon père, qui d'ailleurs passait les deux tiers de l'année à son château. Maman a connu le père du chevalier, c'était un homme de mérite, et d'une famille distinguée, dans laquelle il n'y a jamais eu ni lâche courtisan, ni aimable roué; il est mort maréchal de camp, laissant peu de fortune à son fils; mais il est héritier présomptif d'un oncle fort riche. Maman ne m'a permis de lui répondre, qu'à condition que je resterais inconnue sous le nom de Suzette.

Je souffre presque autant que vous de votre goutte : offrez vos souffrances à Dieu, elles ne seront pas perdues; *poveretto lei! addio caro maestro.* Si vous étiez peintre de portraits, vous feriez une grande fortune, car vous savez flatter.

LETTRE IV.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Je ne sais, monsieur, si je dois remercier M. Tommasini de vous avoir montré ma lettre, et ma faible traduction du sonnet de Filicaja; quoi qu'il en soit, son indiscrétion m'a valu des vers charmans, qui flattent mon amour-propre, mais ne séduisent pas ma raison; je n'ai aucune ressemblance avec Philomèle, si ce n'est par le plumage, et mon amour pour les bois et leur solitude. Je vous assure, monsieur, que si jamais vous me voyez, vous n'aurez nul besoin de monter dans la lune, sur le cheval d'Astolphe, pour ravoir votre bon sens, mais si vous faites ce voyage, rapportez-nous la fiole de bon sens de Jean-Jacques; celles des ambitieux, des avares, des joueurs, des poëtes, des amans et des conquérans. J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer.

LETTRE V.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

J'ai remis, *bella signorina*, à M. de Lisieux, votre lettre, il l'a décachetée et lue avidement, il l'a trouvée charmante : « Cette demoiselle, s'est-il écrié, a beaucoup d'esprit; je veux absolument la connaître, j'irai à Genève. — *Piano, piano*, lui ai-je dit, *per Bacco!* quand vous serez à Genève, qui demanderez-vous? — Vous me direz son nom. — Je ne le puis. — Je la demanderai à tout Genève. — *Bella fantasia*, il y a peut-être cent Suzette à Genève; d'ailleurs elle habite la campagne, non loin du lac : et croyez-vous que sa mère voulût vous recevoir? vous êtes riche, vous avez valets de chambre, laquais, carrosse; et ces dames, d'une famille distinguée, opulente jadis, n'ont aujourd'hui qu'une petite maisonnette, et Jeanneton pour tout domestique. — Ces dames ne m'en paraissent que plus respectables. Je ne connais rien de plus interessant qu'une famille distinguée tombée dans l'infortune, et qui la supporte avec noblesse et fermeté : mais convenez que mademoiselle Suzette est jolie? j'en juge par son esprit. — *Povero lei!* Socrate était fort laid, Horace petit et trapu; Cicéron avait une verrue sur le nez, et les jambes mal faites; le grand Condé n'était pas beau, il avait le visage maigre et long, l'air d'un aigle, la bouche désagréable; Sapho était brune et petite; la reine Christine étalait un grand nez saillant, avait de la barbe au menton, et était de courte stature. — Au diable votre érudition; eh bien, je vous déclare, en dépit de vos citations, que la figure de mademoiselle Suzette me plaît autant que son esprit. — *Ed anche io*, » lui ai-je répondu. Vous voyez, *cara alunna*, que je n'ai pas fait de vous *una Venere;* et que si jamais le chevalier vous rencontre, il vous trouvera belle comme un ange. « Jolie ou non, a-t-il ajouté, j'ai reçu dans ma vie tant de lettres insignifiantes, que je suis enchanté de correspondre avec cette aimable personne. » Je lui ai dit, pardonnez mon indiscrétion, que vous saviez peindre, jouer du clavecin. « Quel dommage qu'elle soit retirée à Genève! — *È egli vero!* il y a cent quarante-cinq lieues d'ici. — Je lui répondrai demain. »

J'ai une nouvelle écolière de vingt-deux ans, qui est très jolie, et son mari fort laid; mais elle prétend qu'il est égal qu'un mari soit laid ou beau. La grammaire italienne la fait bâiller autant que son mari. Après qu'elle a prononcé une cinquantaine de mots, nous parlons des modes d'Italie, et de la coiffure des femmes. Mademoiselle de R*** se marie : adieu l'histoire, l'italien, la harpe et le dessin; elle va faire ses études au bal, à l'opéra, et chez les marchandes de modes. *Così và il mondo.*

Vous êtes bien bonne de souffrir de ma goutte; vous me conseillez de l'offrir à Dieu; c'est un présent digne du diable. Favorisez-moi de vos lettres; vos douces paroles tombent sur mon cœur, *come la rugiada sull' erba nascente.* Voici la réponse du chevalier, recevez-la, *con dolce sorriso.*

LETTRE VI.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Je me félicite, mademoiselle, de la découverte que je viens de faire à l'horizon de Genève : vous n'avez, dites-vous, que le plumage du rossignol; votre modestie vous trompe, votre esprit et vos talens vous couvrent de la plus riche parure. J'ai admiré votre traduction du beau sonnet de Filicaja : cette belle pensée sur la Providence, *finge e nel negar concede*, est de Saint-Augustin. Je vois avec plaisir que vous aimez à cultiver la langue italienne. Je ne sais si je m'abuse, je préfère sa poésie à la poésie française; elle a plus d'images, de richesse, de mélodie et de tours poétiques. Les grands poëtes italiens n'ont de rivaux que les poëtes grecs et latins. Il est vrai qu'ils ne conservent pas la même supériorité sur nous dans la partie sentimentale; leurs musiciens et leurs poëtes cherchent plus à flatter les sens et l'esprit, qu'à toucher le cœur. Les Italiens ont aussi leurs prosateurs; Guichardin, Machiavel, Bocace, sont des modèles. J'aime beaucoup la prose de ce dernier, mais il s'en faut que j'admire *tutte le sue novelle;* il en est de bien insipides. Cet étalage d'érudition serait sans doute déplacé, en écrivant à une jeune et jolie personne de votre sexe; mais je sens qu'avec l'aimable Suzette, je dois laisser le langage de la fadeur et de la frivolité. Les Génevois sont bien heureux de vous posséder; cet astre qui brille sur le lac Léman devrait se fixer sur Paris. Tommasini s'obstine à me taire votre nom de famille; n'aurez-vous pas la complaisance d'écarter le nuage qui vous cache à mes yeux? Vous voulez donc que, monté sur l'hippogriffe, j'aille chercher dans la lune le bon sens de Rousseau; j'en rapporterai aussi celui de Mallebranche, de Pascal, du docteur Swift, de Charles XII, et *di tutti quanti.*

Agréez, mademoiselle, mon admiration et mes respectueux hommages.

LETTRE VII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Mon cher maître, maman et moi sommes allées hier matin à Taverny, antique séjour de mes ancêtres, seigneurs de ce village. Nous avons prié sur leur tombe, dans l'église bâtie par le roi Jean, au quatorzième siècle. Mes aïeux, sans doute un peu glorieux, auraient rougi de voir leur petite fille et sa mère sur des ânes, n'ayant pour toute escorte qu'une bonne paysanne; mais je leur dirais : tout change, remontez aux premiers auteurs de votre race, vous trouverez vos pères conduisant une charrue, ou menant paître des troupeaux. Le château de Taverny n'est plus, nous en avons foulé le sol.

Giace l'alta Cartago, appena i segni
Dell' alte ruine il lido serba :
Muojono le città, muojono i regni!

Les astronomes assurent que plusieurs étoiles ont disparu. Le roi Jean, outre l'église avait fait bâtir un château sur le haut de la colline, dont les ruines existent encore. Ce palais d'un roi est aujourd'hui la chaumière d'un paysan; nous sommes descendues chez lui. Ce bon homme ne se doute pas qu'il a succédé au roi Jean, dit *le Bon*, je ne sais pourquoi. Il nous a donné un petit repas champêtre, du lait et des œufs; ensuite nous sommes allées à l'église entendre une messe des morts, que nous avions demandée. Pendant cette messe, des larmes ont coulé de mes yeux, en songeant surtout à la perte de mon père, qui est si récente; mon grand-père périt d'un boulet de canon, à Lawfelt. Cette journée a été triste et mélancolique. En revenant je me rappelai le tombeau de Blair : « Le tombeau, s'écrie-t-il, ce nom seul fait frissonner! que d'affreuses ténèbres dans son vaste empire! Que sont devenus ces hommes dont le teint fleuri annonçait la vigueur! Où sont ces jeunes gens si gais et si joyeux? »

Adieu, j'écris dans la nuit, les ténèbres m'enveloppent, ma lampe jette un faible rayon et se consume insensiblement, comme ces octogénaires courbés vers la terre. Le silence de la nuit n'est interrompu que par les cris du hibou et des crapauds. Adieu donc; mon âme est brisée de cette journée.

LETTRE VIII.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Il paraît, monsieur, que l'amitié de Tommasini a fort enluminé mon portrait : peut être aussi que prévenu contre mon sexe, la plus légère érudition, le moindre goût pour les arts et les sciences vous étonnent; une femme qui lit, qui pense, quel phénomène! mon sexe est dans la catégorie des princes et des rois, qui sont des foudres de guerre lorsqu'ils ne fuient pas. Je dois le peu que je sais aux soins de mon père; hélas! mort trop tôt pour mon bonheur, et pour finir mon éducation. J'étais pour lui une plante précieuse, qu'il cultivait avec le plus grand intérêt; mais la nature m'a condamnée à la médiocrité, et je lui rends grâce : ce ne sont, je pense, ni les beaux génies, ni les grands de la terre, ni les femmes les plus belles qui ont la meilleure part au bonheur. Vous existez, monsieur, au milieu des brillantes illusions du monde et de la fortune; et maman et moi nous vivons obscurément, *in una villetta*, où notre ambition se borne aux soins de notre ménage, et notre gloire à remplir nos devoirs.

Adieu, monsieur, ne cherchez point à deviner la mystérieuse Suzette; si j'étais reconnue, notre correspondance cesserait.

LETTRE IX.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Vous me faites l'honneur de me dire que vous habitez *une villetta;* c'est sans doute en attendant une place dans le temple des muses, ou dans un palais. Vous savez l'histoire d'Athénaïs; son père la trouvant riche des dons de la nature, les cultiva, l'orna des plus belles leçons de la philosophie, et à sa mort la déshérita. Vous n'ignorez pas qu'elle épousa l'empereur Théodose le jeune. Je ne vous désire pas cette fortune, vous méritez un sort plus doux.

Vous m'accusez de prévention dans l'idée que je me forme de vous; non, mademoiselle, j'ai l'imagination plus austère que romanesque; mais on trouve bien rarement dans Paris une jeune personne de votre sexe, aimant l'étude, lisant de bons livres et non d'insipides romans; cultivant en même temps des talens agréables, et se cachant sous le voile de la modestie, voile qui rend l'esprit et la science cent fois plus aimables et plus piquans. Cependant, mademoiselle, ne rougissez pas de savoir le latin; c'est une belle fleur de plus à votre couronne. Sous le règne de Louis XIV, bien des femmes de la cour avaient étudié cette langue; entre autres mesdames de Sévigné, de Grignan, et la duchesse de Bouillon; Madame de La Fayette l'apprenait au milieu de sa carrière. De nos jours, la célèbre Émilie du Châtelet lisait Cicéron et Tite-Live. Je pense comme vous, qu'un beau génie, comme une grande fortune sont souvent des dons funestes. Démosthène exilé, disait à des jeunes gens qui lui parlaient de sa gloire immortelle : « Elle m'a coûté cher; « si je l'avais prévu, je me serais jeté, tête baissée, dans « le chemin de la mort. » Rousseau a connu le malheur du moment qu'il a écrit; Fontenelle lui avait dit, que tout livre donnait à son auteur plus de chagrin que de plaisir.

Sans doute, mademoiselle, vous voyez souvent, à Genève, MM. Bourit, Bonnet, Tronchin, Pictet, de Saussure; je n'adopterais pas la religion de Calvin, mais je ferais volontiers le voyage du lac Léman, à pied, le bourdon à la main, pour partager leur bonheur. Cicéron rapporte que les écrivains célèbres se rendaient chez les dames romaines les plus distinguées par leur esprit, et puisaient dans leur société une pureté de goût et de langage qu'ils n'auraient pas trouvée ailleurs.

Continuez, aimable Suzette, vos travaux et vos études, un docteur allemand me disait naguère, que les personnes studieuses vivaient plus long-temps que les autres; cette opinion est peut être un peu paradoxale; mais si les gens de lettres ne sont pas plus vivaces, il ont plus de vie dans le cœur et de mouvement dans la tête.

S'il y avait à l'observatoire un télescope qui portât jusqu'à Genève, je vous prierais de monter sur une colline pour me laisser jouir un instant du bonheur de vous voir.

LETTRE X.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Riez, mon cher maître, avec moi; j'ai reçu samedi une lettre de M. de Lisieux, toute parfumée de louanges et de douceurs; il me témoigne le plus vif désir de me connaître, il veut s'habiller en pèlerin, s'armer d'un bourdon pour venir me voir à Genève; il veut braquer sur cette ville le télescope de l'observatoire. Eh bien, hier dimanche, ce beau chevalier a paru au premier bal champêtre de Montmorency. J'étais assise dans le cercle à côté de madame de Germeuil, chez qui il avait dîné, avec madame de Firmin, une de nos aimables coquettes. Le chevalier causait depuis un quart d'heure avec ces dames, je n'écoutais point, préoccupée du bal, des danseurs, et un peu de la parure des femmes; quand tout à coup madame de Germeuil a appelé le chevalier par son nom : jugez

comme ce nom a retenti dans mes oreilles, et quelle a été ma surprise; mes yeux alors se sont attachés sur lui pour l'examiner, et mes oreilles se sont ouvertes pour l'entendre. Il prodiguait à madame de Firmin toute la fleur de la galanterie, lui protestait qu'elle enlevait tous les cœurs. « Hélas! disais-je en moi-même, il n'en restera pas un seul pour nous. » A peine il a daigné me regarder, madame de Firmin l'occupait entièrement; elle avait la parure la plus élégante, et moi, simple violette, je me cachais sous mon humble vêtement. Ils ont dansé ensemble; je les ai suivis constamment des yeux; le chevalier danse en philosophe, c'est-à-dire *così, così*, mais gaîment et sans prétention. Après la contredanse, ils sont venus reprendre leurs places; j'ai encore écouté leur conversation, mais avec des yeux qui paraissaient distraits; je faisais comme ce remouleur de Rome, qui, en feignant d'être tout entier à son ouvrage, écoutait le plan d'une conspiration. Je me blâmais d'écouter ainsi, et cependant j'écoutais toujours; je n'entendis pas une dernière phrase du chevalier, mais la réponse de madame de Firmin, qui lui disait: « Votre préférence n'a rien de flatteur; vous avez, comme Thésée, un cœur de toutes parts ouvert. Vous avez fait votre cour à madame de Vermout.—Elle est trop coquette pour moi; elle veut tout envahir; elle a ambitionné jusqu'à la conquête de l'ambassadeur ottoman. — Vous avez adressé des vœux à la comtesse Amélie. — C'est une pédante, elle cite à tort, à travers, Montesquieu, le *Contrat social*, et Loke et Cicéron. — Vous avez aimé madame de Saint-Géran.—Aimé, non, j'ai voulu m'y attacher, mais elle ne pense pas, et si l'on disséquait son cerveau, après sa mort, on n'y trouverait que des plumes, des rubans et autres colifichets. — Vous êtes indulgent! Et quels sont les torts de la belle et tendre Hortense, pour qui vous avez soupiré? — Malheureusement deux conversations m'ont suffi pour connaître son caractère. Elle entasse dans sa tête, pêle-mêle, la dévotion, Dieu, le diable, le monde, l'Évangile, saint Augustin, les romans, le plaisir et la pénitence, l'orgueil et l'humilité. Je ne serais pas étonné qu'un jour elle n'épousât Jésus-Christ, comme sainte Catherine de Sienne. — Et que reprochez-vous à madame de Suggère?—Oh, celle-là n'est pas folle de dévotion, mais elle est folle de son chien. Il fut perdu pendant deux ou trois heures, elle remplit l'hôtel de ses clameurs, elle envoya chez le lieutenant de police, se trouva mal et faillit d'en mourir. Je vous avoue qu'un tel rival m'a fort dégoûté d'elle.—Il me parait que votre oncle aura de la peine à vous marier, à moins qu'il ne trouve une femme parfaite.—Non, madame, je ne suis pas visionnaire, je suis trop imparfait moi-même pour avoir de telles prétentions. » Dans ce moment je laissai tomber mon mouchoir; il se précipita pour le ramasser, et me dit, en me le présentant: « Heureux celui à qui vous le donnerez. » Je remerciai en rougissant, et tout fut dit entre nous. Cette scène m'amusait beaucoup. Je songeais à ses vers, à ses lettres, à son prétendu enthousiasme pour moi. Au reste, sans être beau, je lui trouve une physionomie qui plaît toujours dans les hommes; il a l'air noble et spirituel, le ton aisé et décent de la bonne compagnie; il n'a pas dans ses regards l'audace des jeunes gens d'aujourd'hui; il parle avec facilité, posément et sans affectation. Je ne sais pas mieux que vous s'il a la jambe bien faite, je n'ai pas songé à la regarder. Maman trouve qu'il ressemble beaucoup à son père. J'ai donc vu ce galant chevalier; cette connaissance me rendra sa correspondance plus piquante; je rirai de ses adulations, de ses transports, et du désir qu'il a de me voir.

Venez donc, venez m'aider à déchiffrer *l'Enfer* du Dante; Dieu, quel terrible enfer! heureusement on en sort quand on veut. Votre petite chambre est prête, et vous n'y pourrez faire un pas, sans que je ne songe à vous, elle est perpendiculairement sur ma tête.

Vous trouverez un individu de plus dans notre ménage; il est blanc comme neige; il est vif[1], frétillant, sobre, capricieux; nous nous aimons déjà beaucoup. Voulez-vous savoir son nom? c'est mademoiselle Amalthée, née chèvre, comme vous êtes né homme, mais elle n'a pas la corne d'abondance. *Serva sua*. Dites-moi ce que c'est que la poésie bernesque.

LETTRE XI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je suis, *bella signorina*, votre débiteur de deux réponses. Votre première lettre m'a serré le cœur, quand je vous ai vue sur les ruines du château de vos ancêtres. Vous auriez pu dire: *Hic campos, ubi Troja fuit*. Mais la spirituelle, la sage Césarine n'a pas besoin d'un château pour être heureuse. Comme Sapho, elle aime les bois, la campagne et les muses; avec ces goûts tout le reste est vanité et sottise.

Son contentissimo, que vous ayez vu M. de Lisieux; n'est-ce pas qu'il a bonne mine? Vous lui en voulez peut-être un peu de vous avoir négligée; mais pouvait-il reconnaître mademoiselle Suzette dans mademoiselle Césarine d'Arly? Réservée et timide, peut être un peu froide, il faut long-temps chercher pour trouver la violette ensevelie sous l'herbe. *Poco a poco*, il vous connaîtra, vous admirera, et sans doute aimera votre figure autant que votre esprit.

Je veux vous réconcilier avec *l'Enfer* du Dante; nous autres Italiens nous nommons ce poëte divin: les Romains divinisaient leurs empereurs; nous, modernes, pouvons bien donner l'apothéose à un des beaux génies qui ait existé.

La poésie bernesque est pleine d'esprit et de gaîté, mais licencieuse. Berni, chanoine de Florence, en fut l'inventeur au seizième siècle. C'était un homme très original; il n'aimait ni la musique, ni la danse, ni la chasse. Sa suprême volupté était *il non far niente*, et de s'étendre sur son lit; son plus pénible exercice était à table; après le repas il tâchait de s'endormir, et à son réveil il demandait à manger. Il avait ordonné à ses domestiques de ne lui apporter jamais ni bonne ni mauvaise nouvelle; les affaires de ce monde le touchaient peu. J'aimerais assez cette philosophie, car bien fou qui s'occupe des prétentions et des querelles des rois, ou des affaires de ses voisins, aussi peu intéressantes les unes que les autres. Ce qui frappe le plus dans ce fameux siècle que nous appelons *il sedicesimo*, c'est que tous les écrits bernesques licencieux ont été composés par des gens d'église. L'archevêque *Della Casa* fit, dans sa jeunesse, un poëme très obscène. Dans sa vieillesse il s'en repentit; mais le repentir est oublié, et le poëme est resté.

Je partirai samedi, à la Jean-Jacques, à pied, pour votre *casino*; attendez-vous à un grand bruit dans ma chambre, placée sur la vôtre, car j'aime beaucoup que vous pensiez à moi.

LETTRE XII.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Votre lettre, monsieur, respire l'encens; vous n'oubliez pas que vous écrivez à une jeune personne. Peut-être si j'étais connue de vous, vous me pareriez de moins de fleurs. Je ne sais si les hommes, en nous prodiguant les louanges, cherchent à nous tromper ou se trompent eux-mêmes; mais je suis assurée que si le hasard nous faisait rencontrer, à peine vous jeteriez un regard sur moi. Votre comparaison de la belle et savante Athénaïs avec moi, manque de justesse : je n'ai ni sa beauté, ni son savoir, ni son éloquence; elle fut déshéritée par son père, et moi par la fortune; voilà le seul rapport que nous ayons ensemble. Elle devint impératrice, et je ne porterai jamais une couronne. Je n'ai pas l'honneur de voir les savans de Genève : que viendraient-ils faire dans l'asile solitaire de deux femmes qui ne sont ni romaines ni beaux-esprits?

Vous voulez, monsieur, me loger dans un palais ou dans le temple des Muses. A l'égard d'un palais, je n'aimerais pas à me trouver entre l'étiquette et l'ennui; et pour le temple des Muses, je ne mérite pas même une place dans son vestibule. Logez-y les belles dames de Paris, qui enrichissent la littérature de leurs romans et de leur poésie. Quant à moi, j'ai toujours présent ce vers de Voltaire :

> Tu n'as point d'aile et tu veux voler, rampe!

Vous allez me dire que je suis philosophe : oui, dans le goût de la fille d'un fermier, ma voisine; elle trait ses vaches, cueille des herbes, raccommode son linge, apprête la soupe en riant, en chantant, croyant très fermement que le soleil tourne autour de la terre, et qu'il y a des sorciers et des revenans. Je lui demandai un jour si elle savait d'où vient le sucre et le café? « Sans doute, dit-elle, c'est du bon Dieu. » Elle borne l'univers à la ferme de son père, et s'occupe beaucoup plus de l'histoire de ses voisins que de celle des Grecs et des Romains. Je crois cette jeune villageoise plus philosophe, et surtout plus heureuse que Voltaire et Rousseau.

Je ne vous conseille pas de venir à Genève en habit de pèlerin, un bourdon à la main : la mode des pèlerinages est passée; vous ne trouveriez dans cette ville ni saints ni saintes, excepté saint Calvin, dont la statue est dans la bibliothèque publique; mais c'est un saint que vous ne fêtez pas. Que font à Paris les sept cent mille habitans, jadis, selon l'empereur Julien, si graves, si sérieux, aujourd'hui si gais, si frivoles et si légers. Dans notre paisible retraite, nous ignorons tout ce qui se passe dans cette moderne Babylone.

En me promenant hier au clair de la lune, planète que j'aime beaucoup et qui m'inspire de douces rêveries, je fus tourmentée d'une idée singulière, peut-être philosophique; je voudrais savoir si elle est habitée : auriez-vous la complaisance de me résoudre ce problème? Adieu, monsieur le chevalier, je vous salue.

LETTRE XIII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je vais, *amabile signorina*, passer le bac, le Rubicon, faire le saut périlleux, une folie, une chose raisonnable, fâcheuse, agréable, que l'on blâme, que l'on approuve; dont je suis bien aise, dont je me repentirai peut-être, que je désire que vous fassiez : vous ne devinez pas? Eh bien! je vais me marier. J'ai long-temps hésité : tantôt oui, tantôt non; je suis seul dans mon ménage, tranquille et libre, mais je ne puis parler qu'à mon bonnet. Ma femme me grondera, m'impatientera quelquefois; mais il vaut mieux être impatienté, grondé, qu'ennuyé : les gronderies et les disputes font passer le temps. Quand je serai malade, elle me soignera, me tiendra compagnie. Quand je rentrerai chez moi, après mes courses du matin, je trouverai ma soupe bien mitonnée, le couvert mis. Mais, dites-vous, vous avez cinquante ans. — D'accord, et c'est justement parce que je vieillis que je prends une jeune compagne; ma future n'a que vingt-sept ans. Tant mieux, j'aime la jeunesse; elle m'apporte avec ses charmes dix mille francs de dot : Sara et Rachel n'en avaient pas autant. Il est vrai qu'Abraham et Jacob avaient de nombreux troupeaux. Mes moutons sont mes écoliers; si l'un meurt de la clavelée, un autre le remplace.

Voilà, *carissima alunna*, comme j'ai raisonné dans mon for intérieur. Ma Sara n'est pas belle, je crois même qu'à soixante ans elle sera bien laide, et que les rois voisins ne viendront pas me l'enlever; mais elle a aujourd'hui *una certa disinvoltura, un garbo*, un embonpoint qui chatouille l'âme. Il y a vingt ans que j'épousai à Rome une Romaine qui descendait, je crois, de la mère des Gracques; elle avait un grand nez comme elle, et était fière comme un consul romain. Je l'avais trouvée dans un conservatoire, où sa voix, sa figure me bouleversèrent le cœur et la tête. Je la demandai en mariage, et comme sa dot ne consistait que dans ses charmes, je l'obtins aisément. A peine entrée dans ma maison, elle voulut que je vécusse en grand seigneur. « Donnez-m'en les revenus, lui disais-je, dès demain je me déclare prince. » Cependant il lui fallait de beaux habits, les dimanches et fêtes un carrosse pour aller *al Corso* faire la roue et étaler son beau plumage, suivre cent carrosses à la file, lorgner, saluer *i principi, le principesse, li marchesi, li monsignori, la sua eminenza;* elle ne regardait pas les gens à pied. Quand j'osais lui faire quelques remontrances sur son luxe, sur sa dépense, elle me disait qu'elle voulait faire comme les autres : c'est là la grande raison des femmes. Enfin, *la signora Cornelia* faisait tant comme les autres, que je fus obligé, pour subvenir à son luxe, de vendre deux maisons patrimoniales que j'avais à Padoue. Elle achevait ma ruine, lorsque, dans un bal, une princesse s'étant aperçue que son amant lui parlait à l'oreille, lui donna un soufflet en l'appelant petite bourgeoise. Ma chère moitié fut si sensible à cet affront, qu'une fièvre inflammatoire la saisit, et trois jours après elle fit comme les autres, elle mourut : Dieu lui fasse paix. Je lui fis dire vingt messes. *La mia Caterina,* ma future épouse, n'est pas fière; elle est douce, bonne; elle aura grand soin de son petit mari, de notre ménage, et ne fera pas, j'espère, comme les autres. Son père, qui n'est plus, était procureur au Châtelet, et sans doute honnête homme, car à sa mort, comme le philosophe Bias, il a emporté toute sa fortune avec lui. Nous célébrons la noce dans huit jours; elle ne sera pas aussi brillante que celle de Gamache, mais on n'y mourra pas de soif. Je fais des vœux pour que le ciel vous envoie un mari digne de vous.

Quel languido giglio
Che il vomere calcò
Dal suolo alzar non può
L'oppresse foglie.

Ma se lo bagna il cielo
Col mattutino umor,
Solleva il curvo stelo,
E del natio candor
Tinge le spoglie.

Voici un portrait à copier, c'est celui du jeune comte de C***. Il en donne une copie à chaque nouvelle maîtresse; il lui faut au moins six portraits par an, et si je puis vous avoir sa pratique, vous aurez de l'occupation. Je vous prie de faire part à votre chère maman de ma nouvelle métamorphose; car, comme le serpent, je vais dépouiller ma vieille peau.

LETTRE XIV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je vous félicite, *caro maestro*, de votre mariage, et surtout de ne pas épouser une autre Cornélie. J'espère que *la signora Caterina* fera votre bonheur. Vous me souhaitez un mari, je vous remercie. Je l'attends avec la quiétude d'une âme contente de son sort; je ne suis ni jolie, ni riche, ni très jeune, et le mariage offre tant de chances à courir qu'il faut s'en occuper, comme un bel-esprit s'occupait de la mort.

C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Nous voilà au milieu du mois de mai, il est dans toute sa pompe; le rossignol chante, la rose lève sa tête, se développe; les arbres ont toute leur parure, le chèvrefeuille, le lilas parfument les airs. Quel enchantement! quelle magnificence! Cependant on a observé que ce mois était celui des révolutions. «Troie, dit-on, fut prise au mois de mai; Mahomet entra dans Constantinople au mois de mai; *Henri IV fut assassiné dans ce mois;* est-ce que la nature en fermentant fait aussi fermenter nos âmes et nos têtes?

Hier après dîner, nous nous sommes promenés, maman, moi et notre bon curé, sur la pente de la colline, dans des jardins charmans, car cette campagne est un jardin continuel. Nous nous égarions dans un labyrinthe de pommiers, de vignes, de peupliers; nous foulions les fleurs, les plantes aromatiques: *Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus.* Il faut que je vous aime bien pour vous citer du latin.

A propos de notre bon curé, il a fait un sermon contre les philosophes; il les compare aux ariens, aux manichéens et aux anabaptistes. Je l'ai prié de me définir un philosophe. «C'est un homme qui ne croit pas en Dieu, et qui a peur du diable; qui voudrait établir la religion mahométane, pour pouvoir épouser quatre femmes; qui se croit le premier homme du monde, parce qu'il sait le grec et le latin et qu'il ne va ni à la messe ni à confesse.» Mon pauvre père aurait bien ri de cette définition.

Ce matin, à mon lever, je suis descendue dans notre petit bosquet orné de chèvrefeuilles et de lilas; j'y ai traduit un des sonnets de l'amoureux Pétrarque: il mériterait d'être habillé en beaux vers; vous me direz librement votre avis sur cette traduction. Traitez-moi comme Rousseau a traité un prince qui avait soumis à sa critique des vers de sa composition, sans pourtant s'en déclarer l'auteur. «Vos vers, lui dit le véridique Jean-Jacques, ne valent rien du tout; il serait plaisant qu'ils fussent de vous, j'en serais ravi.»

Je vous remercie de l'ouvrage que votre bénignité m'a envoyé, je vais m'en occuper; quand vous aurez touché l'argent, je vous prie de m'acheter douze livres de chocolat, car la provision de maman est finie, et elle s'en prive par économie, quoique son estomac s'en trouve très bien, en dépit de madame de Sévigné, qui écrivait à sa fille que cette boisson brûlait les entrailles. Autre temps, autres idées. Au reste, mon cher maître, bouche close sur ce petit bénéfice que je tire de mes petits talens, non que j'en rougisse; mais maman tient plus au préjugé que moi, et je dois respecter sa faiblesse.

Addio, caro maestro, maman crie après moi, la soupe est sur la table; elle me charge de ses félicitations sur votre mariage et vous souhaite bientôt un petit Benjamin.

Traduction d'un sonnet de Pétrarque.

«Zéphire revient et ramène les beaux jours, l'herbe, les fleurs, son heureuse famille: Progné murmure, Philomèle se plaint, et le printemps renaît orné de couleurs blanches et vermeilles.

«Les prés sont rians; le ciel est doux et serein, Jupiter sourit d'amour et de plaisir, en regardant Vénus sa fille; l'onde, l'air et la terre sont pleins d'amour, tout être vivant en respire les feux.

«Mais pour moi, malheureux! je pousse continuellement des soupirs, qu'arrache du fond de mon cœur celle qui en a emporté la clef en montant au ciel.

«Le chant des oiseaux, les fleurs des prairies, le charmant maintien, la modeste pudeur des jeunes beautés, tout est perdu pour moi, je suis dans un désert, au milieu des animaux cruels et sauvages.»

Ces vers sont très agréables; mais c'est un poëte qui parle, et non un amant.

LETTRE XV.

MADEMOISELLE ADÈLE DE XAINTONGE A MADEMOISELLE D'ARLY.

Ma chère cousine, j'ai dix-huit ans; on dit que je suis jolie; j'aurai une dot considérable, et je souffre, je végète. Il y a trois mois que je suis reléguée dans un château, séjour de la mélancolie et de l'ennui; nous avons de belles eaux, de l'ombre, des promenades charmantes; le château est bien meublé, bien distribué, et je suis déjà rassasiée de tout cela. Nous n'avons ici pour toute société dans le voisinage qu'un vieux gentilhomme et sa chère épouse; c'est Philémon et Baucis. Ce vieux comte passe pour un homme d'esprit, pour savant même; sa femme est douce, raisonnable, bien élevée; mais le mari a cinquante ans, la femme quarante-cinq; ils sont bien vieux, je n'aime pas la vieillesse. Nous voyons assez souvent un voisin qui a des talens, qui fait des vers, joue du violon; mais il est petit, laid et n'est pas même gentilhomme; je ne le regarde pas. Enfin, pour complément, j'ai le bonheur de voir tous les jours M. le curé. On dit qu'il a de l'esprit, qu'il prêche bien et sensément et qu'il mène une conduite exemplaire: mais que m'importe à moi, s'il m'ennuie? Son air grave me fait bâiller dès que je l'aperçois. Ah! ma chère cousine, que la vie est triste et longue

à la campagne! j'en ai par-dessus les yeux. Si je pouvais lire des romans; mais ils me sont défendus: on ne me permet que l'*Histoire ancienne* et *romaine*, et l'*Histoire de France*, des sermons, les tragédies de Racine, les fables de La Fontaine; mais quand on a lu cela une fois, on bâille à la seconde. Je maigris d'ennui, et ma figure s'en ressent. Ah! quand serai-je mariée? je ferai alors bien vite mes adieux à la campagne et aux livres. Adieu, ma chère cousine, donnez-moi de vos nouvelles; vous êtes sans doute aussi ennuyée, aussi malheureuse que moi. Pensez-vous beaucoup au mariage?

LETTRE XVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A MADEMOISELLE DE XAINTONGE.

Je vois avec peine, ma chère cousine, que vous êtes mécontente de votre situation; j'aurais cru qu'un beau château, l'opulence, la jeunesse, la santé, une figure aimable pouvaient vous rendre heureuse. Combien de gens envient ces avantages, y attachent le bonheur! Je serais fort embarrassée de vous donner un conseil qui pût vous arracher à l'ennui; je crains que vous ne le trouviez toujours sur vos pas, soit à la ville, soit à la campagne, dans le célibat ou dans le mariage. Vous êtes dans l'erreur si vous me croyez malheureuse et ennuyée; je suis trop occupée pour connaître l'ennui, et trop près de la pauvreté pour sentir les dégoûts de l'opulence. Je fais volontiers ma société d'un homme aimable et instruit, qu'il soit jeune ou vieux, laid ou beau, gentilhomme ou non. Je vois avec plaisir notre curé; âgé de près de soixante ans, sa conversation n'est pas brillante, son savoir est médiocre; mais il a une bonhomie intéressante et une piété aussi indulgente que solide. Racine ni La Fontaine ne me font pas bâiller; au contraire, je les relis souvent avec plaisir. Je ne pense nullement au mariage; il viendra ou ne viendra pas, je m'en rapporte à la destinée. Adieu, ma chère cousine, le bonheur dépend un peu de nous. Le grand art est de jouir de ce que l'on possède, sans désirer ce que l'on n'a pas.

LETTRE XVII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Bella signorina, mariez-vous, le mariage est une douce chose. Ce n'est pas toujours une mer orageuse, c'est souvent notre *lago maggiore* (le lac majeur), calme, paisible, environné de collines riantes. Ma femme est douce comme une colombe et m'aime de tout son cœur; elle est un peu dévote, et j'espère que son exemple influera sur moi. Nous autres Italiens nous sommes *buoni cristiani*, mais nous donnons facilement dans les piéges du diable. Il semble que la journée d'un Italien est partagée en deux, le matin pour Dieu et le soir pour le plaisir; il se confesse, il se repent et recommence un nouveau compte. J'ai connu une marquise italienne qui avait eu treize amans ou sigisbés; je ne sais si c'est en l'honneur des treize apôtres: elle se confessait tous les mois; elle chassa un domestique de chez elle parce qu'il avait mangé de la chair un vendredi. Henri III se masquait le mardi gras avec ses mignons, et le jour des cendres il allait à la procession, enfermé dans un sac de pénitent, armé d'un grand fouet, et ceint d'une ceinture d'où pendait un chapelet dont les grains représentaient de petites têtes de mort, et à son cou était attaché un ruban plein de petits chiens [1].

Je ne suis pas étonné que votre curé aboie contre les philosophes, c'est l'antienne du jour; ces déclamateurs s'entendent en philosophie, comme ma servante en poésie; je ne sais si la philosophie a fait du mal, mais un vrai philosophe, M. Helvétius, m'a fait beaucoup de bien. Il m'a souvent ouvert sa bourse, m'a procuré des écoliers; tandis qu'un docteur de Sorbonne, barbouillé de jansénisme, m'a fait perdre deux écolières, deux sœurs charmantes, en persuadant à leur mère, que Métastase, Goldoni, le Tasse étaient des auteurs profanes et dangereux, et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que ce sorbonniste ne savait pas un mot d'italien.

J'ai lu, *con piacere*, votre traduction du sonnet de Pétrarque; j'imagine que ce grand poëte, en composant ses beaux vers, en exprimant sa douleur, était le plus heureux des amans: il a fixé notre langue, la plus riche, la plus harmonieuse de l'Europe; elle est la fille aînée de la latine, en a conservé la richesse et la beauté. Pour vous prouver cette filiation, je vous citerai cette inscription gravée à Savone, sur la porte d'une église.

In mare irato, in torbida procella,
Invoco te, nostra benigna stella.

Tous ces mots sont en même temps italiens et latins, et prouvent une grande ressemblance entre la mère et la fille.

Le chevalier m'a fait plusieurs questions relatives à vous et à votre famille; il m'a demandé l'état de votre père. — Gentilhomme. — Ce n'est pas un état. — Il était philosophe. — C'était une profession en Grèce, on en portait le manteau, mais ce n'en est pas une en France. Il a été militaire, mais le lendemain d'une bataille, il imita Descartes, qui, ayant vu dans une déroute son général Bucquoi assassiné de trente coups de lances et d'autant de balles de pistolets, prit la guerre en aversion et quitta le service.

Je vous envoie votre chocolat, j'ai choisi le plus cher, je suppose qu'il est le meilleur. Vous pouvez assurer votre chère maman qu'elle peut en boire une tasse les jours de jeûne. Ce que l'église permet ou tolère en Italie, doit être toléré en France.

LETTRE XVIII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Galilée, en découvrant dans le ciel les quatre satellites de Jupiter, ne ressentit pas, mademoiselle, un plaisir plus vif que celui que j'éprouve à la découverte que j'ai faite sous le ciel de Genève: pourquoi si loin?

La philosophie de votre fermière est la meilleure; l'insouciance, l'incuriosité des événemens de ce monde, l'amour de ses devoirs, des goûts faciles à satisfaire, voilà l'état de l'âme qui approche le plus du bonheur; c'est pourquoi je crois un montagnard suisse plus heureux qu'un bourgeois de Paris. Vous avez raison de dire que je ne fête pas saint Calvin; ce barbare théologien, non content de vouloir damner la majeure partie du genre humain, fit brûler à petit feu, avec du bois vert, l'Espagnol Servet, après lui avoir fait enlever quatre-vingt-

[1] On dit que pour ses épagneuls il dépensait cent mille écus par an.

sept doublons en or, une chaîne en or, et des bagues.

L'aimable Suzette veut savoir si la lune est habitée ; je ne connais que Cyrano de Bergerac qui ait fait ce voyage, et Cardan qui en a vu deux habitans. Cyrano dit y avoir trouvé des hommes qui marchaient à quatre pattes, que les alouettes y tombaient toutes rôties, et que l'on y payait un repas avec des sonnets et des madrigaux, monnaie fort décréditée en France ; qu'il y règne un éternel printemps, que les fleurs les plus belles, les plus odorantes y naissent spontanément : tout cela doit vous inspirer l'envie d'aller faire un petit voyage dans cette planète. Maintenant écoutez ce qu'en dit Cardan, ce savant universel, qui avait un esprit familier, et qui se félicitait de n'avoir aucun ami. « Étudiant, dit-il, une nuit, à la lueur d'une lampe, j'aperçus, à travers les portes fermées, deux grands vieillards qui me dirent qu'ils étaient habitans de la lune, et en même temps ils disparurent. » Ce n'était pas la peine de faire quatre-vingt-quatre mille lieues pour une visite si courte.

Toutes les analogies semblent prouver la population de la lune, et des autres planètes ; Fontenelle et le savant Huyghens n'en doutent pas. Ce dernier prétend que leurs habitans peuvent bien ne pas nous ressembler, mais qu'ils mangent, boivent, et ont des mains et des pieds comme nous ; cependant il ne dit pas si leur raison est supérieure à la nôtre, s'ils ont plus d'esprit : si ce fameux mathématicien avait été l'un des douze apôtres, la population des planètes serait un article de foi.

Pour moi, voici mon avis, s'il m'est permis d'en avoir un. La ressemblance des autres planètes avec la nôtre prouve leur population ; mais leurs habitans doivent avoir une constitution différente de la nôtre, et même différente entre eux, vu que leur température diffère prodigieusement. L'intensité de la chaleur de Mercure est sept fois plus forte que celle de la terre au milieu de l'été, et suffirait pour faire bouillir l'eau ; les Mercuriens doivent être plus impassibles à la chaleur que les habitans de la zone torride ; ce sont de vraies salamandres. L'année de Mercure n'est que de quatre-vingt-sept jours et vingt-trois heures ; par conséquent on a bientôt atteint l'âge de quatre-vingts ans, ce qui déplairait beaucoup à nos dames : la révolution annuelle de Mars leur conviendrait bien mieux, elle est de deux ans, et une femme de soixante ans, à Paris, n'en aurait que trente chez Mars. Dans Saturne, la vieillesse est encore plus retardée, il met trente ans à faire sa révolution ; de sorte qu'un nonagénaire de notre planète n'aurait que trois ans dans Saturne ; mais il faut que ses habitans soient encore plus insensibles au froid que les baleines qui vivent sous le pôle. Saturne est éloigné du soleil dix fois plus que ta terre, et les habitans doivent avoir la vue débile comme les Albinos ou les oiseaux de nuit, car ils ne sont éclairés que d'un faible rayon de lumière. Les petites maîtresses aimeraient beaucoup ce demi-jour si favorable à l'éclat de leur teint. Comme l'hiver de Saturne est extrêmement rigoureux, il se pourrait que ce peuple dormît pendant toute cette saison, comme chez nous les loirs et les marmottes, dont le sang n'a que dix degrés de chaleur. J'ajouterai que les peuples de ces mondes peuvent avoir un plus grand nombre de sens que nous, par conséquent plus de sensations et de jouissances. Si jamais, mademoiselle, la fantaisie vous prend de vous retirer dans un de ces globes, je ne vous conseille pas de choisir la lune, parce que les jours et les nuits y sont chacun de quinze fois vingt-quatre heures et qu'il vous faudrait, au retour de la nuit, rester tout ce temps dans votre lit, ou veiller à la lueur d'une lampe ; de plus cette planète n'ayant point d'atmosphère, il n'y pleut jamais ; et l'on n'y connaît ni Flore ni les zéphyrs. Je vous conseille, en cas d'émigration, de préférer la planète de Vénus, la plus brillante de toutes, la plus digne de vous recevoir ; elle ne s'éloigne jamais du soleil de plus de quarante-sept degrés. J'imagine que ses habitans sont les plus galans, les plus spirituels de l'univers, mais je vous préviens qu'on y vieillit un peu plus vite que sur notre globe, son année n'étant que de deux cent vingt-quatre jours et dix-sept heures, et sa révolution diurne de vingt-trois heures. La chaleur y est d'une telle intensité, que les habitans, vrais troglodites, logent dans des grottes ou cavernes au pied des montagnes qui sont très élevées, et c'est là qu'ils jouissent d'une fraîcheur, d'un repos délicieux. C'est, à ce que j'imagine, de cette planète que les poëtes ont pris l'idée de loger les bergers dans des grottes tapissées de lierre et de vignes sauvages. Cependant, comme je ne dois rien vous cacher, je vous dirai, d'après Leibnitz et Pope, que nous habitons le meilleur des mondes possibles ; par celui-ci jugez des autres. Au reste on assure que Dieu avait donné le monde à faire aux anges de la dernière classe, et qu'ils s'en acquittèrent fort mal : il est vrai qu'ils furent punis.

Vous me demandez ce que l'on fait à Paris : ce que l'on y faisait il y a cent ans ; les robes, les coiffures, les modes changent. Vous riez aujourd'hui, mesdames, de la coiffure de vos grand'mères, vos petites-filles, un jour, riront des vôtres. La chimie et la danse font de très grands progrès, la morale très peu. Les jeunes demoiselles dansent, chantent mieux que leurs mères, ont bien plus d'esprit, lisent beaucoup plus de romans, vont plus souvent au spectacle, se parent avec plus de goût et d'élégance, ne sont plus embarrassées ni timides dans le monde. Dans toutes les maisons il y a un clavecin ou un forte-piano, ils retentissent dans toutes les rues, dans toutes les boutiques ; bientôt on ne se promènera dans Paris qu'au son de cet instrument. Au vieux temps, un épouseur demandait si la demoiselle qu'on lui proposait, savait coudre, broder et conduire un ménage : à présent, il demande si elle sait la grammaire, la chronologie, un peu de botanique, de chimie, et si elle est profonde musicienne. Il y a aujourd'hui plus de femmes auteurs et poëtes, qu'il n'y avait jadis de femmes qui savaient lire. On consomme, tous les ans, à Paris, plus de trois cent mille rames de papier dont on fait des livres. Voltaire a dit très agréablement à ce sujet, parlant du vieux linge, métamorphosé en papier :

> Tout ce fatras fut de chanvre en son temps,
> Linge il devint par l'art des tisserands,
> Puis cent pilons en lambeaux le pressèrent,
> Il fut papier, cent têtes à l'envers,
> De visions à l'envi le chargèrent ;
> Puis on le brûle, il vole dans les airs,
> Il est fumée, aussi bien que la gloire :
> De nos travaux, voilà quelle est l'histoire ;
> Tout est fumée, et tout nous fait sentir
> L'affreux néant qui va nous engloutir.

Ce qu'on ne brûle point s'en va chez l'épicier ; on a trouvé, chez un apothicaire, le contrat de mariage de Louis XIII, qu'on allait déchirer. La guerre des molinistes et des jansénistes est tombée comme celle des rats et des grenouilles ; nous commençons à ouvrir les portes

du paradis aux protestans, et même aux Chinois. Cependant l'aimable Suzette trouverait dans Paris des femmes dignes de sa société, qui ont perfectionné leur goût par l'usage du monde et des bonnes lectures. Votre sexe a reçu de la nature un goût fin et délicat, que le nôtre n'obtient que par le travail et l'étude. J'ai habité Londres pendant deux ans, dans divers voyages ; j'ai fréquenté la haute compagnie. Les dames anglaises sont d'une société très intéressante, leur conversation est beaucoup moins frivole, moins vide d'idées que celle des dames françaises ; mais lorsque celles-ci cultivent leur esprit, et joignent l'instruction à l'usage du monde, ce sont les femmes les plus aimables de l'Europe ; ce n'est qu'en France que l'on trouve des Montespan, des La Fayette, une marquise du Châtelet, et j'ose dire une Ninon pour les grâces de l'esprit et cette aimable érudition, qui rappellent la célèbre Aspasie. Ce qui caractérise les dames anglaises, c'est un zèle patriotique, méconnu en France : elles firent ériger, en 1740, un superbe mausolée à Shakespear, dans l'abbaye royale de Westminster. Les dames françaises n'en ont point fait élever à Racine, à Molière et à Corneille. Je vous citerai, au sujet de Shakespear, l'anecdote suivante : Un ministre protestant ayant acheté, à Strafford, la maison où ce grand tragique était né, fit abattre un mûrier qu'il avait planté ; les habitans, indignés, l'accablèrent d'injures et le chassèrent de la ville, avec défense d'y rentrer : du bois de ce mûrier ; on fabriqua des éventails et des boîtes.

Je ne vous parle pas de nos grands seigneurs :

> De loin c'est quelque chose,
> Et de près ce n'est rien.

Quand je vais à Versailles, je crois aller aux Français les jours où les rôles sont confiés aux doublures ; je n'y vois que le duc de Nivernais et le prince de Beauvau, qui soutiennent l'honneur de l'urbanité et de la galanterie françaises.

Pour avoir le plaisir de m'entretenir plus long-temps avec vous, je vais vous traduire une lettre *del cavaliere Marini*, écrite de Paris sous Louis XIII ; elle vous fera connaître les mœurs de notre nation à cette époque.

« Ici, tout se fait à l'envers ; les hommes sont devenus femmes, et les femmes se sont faites hommes. Je veux dire par-là que les femmes gouvernent dans la maison, et que les hommes se parent, ont de riches habits comme les femmes. Celles-ci se mettent de grands emplâtres de rouge, et se couvrent les cheveux d'une poudre blanche ; de sorte qu'à mon arrivée je les croyais toutes vieilles. Elles s'entourent d'un grand cercle nommé vertugadin, et les hommes portent des bottes avec des éperons, ce qui me paraît extravagant, car la plupart n'ont pas de chevaux et beaucoup d'eux n'en ont jamais monté. Les Français, au lieu d'être appelés *Galli*, devraient être appelés perroquets, parce que la plupart portent des manteaux et des bas rouges, et le reste de l'habillement est de plusieurs couleurs ; ils ont sur le visage un autre visage, et sur la tête une chevelure qu'ils appellent perruque. Les gentilshommes, à la moindre mouche qui les pique, se battent en duel, et, ce qui est pire, ils prennent souvent pour seconds des inconnus. On est ici si cérémonieux, si complimenteur, que pour parvenir à savoir faire une révérence il faut avoir pris un maître à danser. Les femmes ne se font aucun scrupule de se laisser baiser en public. Au reste, partout on ne voit que festins, bals et jeux ; mais qui voudrait parler ici de raisins, de figues de citrons, d'oranges, aurait bien tort : on fait une grande consommation de vin. Tout cela n'est rien en comparaison de l'extravagance du climat, qui est analogue au caractère des habitans ; il n'a ni durée ni constance : quatre fois le jour, les quatre saisons se succèdent tour à tour, et il faut avoir soin de porter avec soi un manteau pour la pluie, un autre pour le vent, un troisième pour le soleil, pour en changer à chaque heure du jour ; mais ce qui est plus étonnant, c'est que le soleil est ici toujours masqué, à l'exemple des dames qui ont coutume d'aller toujours en masque. Le temps le plus favorable dans cette ville, est celui de la pluie, parce qu'elle lave les rues, et que dans tout autre temps on a de la boue jusqu'au genou ; enfin la langue est pleine d'extravagances. »

D'après cette lettre vous pouvez comparer les mœurs et les usages du temps de Louis XIII avec ceux du règne de Louis XIV et de Louis XV.

Voltaire dit qu'il ne faut pas ennuyer les gens que l'on aime ; sans cet avis je ne m'arrêterais pas. Cependant permettez que je dise avec Pétrarque :

> Beato il giorno che di voi il mondo adornò.

LETTRE XIX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Il y a bien des jours, *bella signorina*, que je n'ai eu de vos douces paroles, et il me semble que ma digestion en est plus pénible. Dieu merci, les écoliers et les écolières ne me manquent pas. Il est vrai que mes leçons ne sont pas payées comme celles d'un maître de danse ou de musique. *Povera e nuda vai filosofia !* a dit le bon Plutarque. Il vaut mieux parler pourtant une belle langue que de savoir faire des cabrioles, ou des roulades, et quelle plus belle langue que celle de l'Arioste et du Tasse ! Saint Augustin, saint Jérôme et autres docteurs de l'Église, assurent que la division des langues à la tour de Babel s'était faite en soixante-douze langues originales ; d'autres n'en comptent que cinquante-deux. Mais je gage bien que parmi tous ces idiomes, il n'y en avait pas un aussi beau que celui de Rome et de Florence.

Mais parlons du chevalier, il faut toujours en revenir à lui. Il vient me voir plus souvent qu'à l'ordinaire, et c'est sans doute pour avoir le plaisir de me parler de vous ; il m'a questionné sur votre fortune. Je lui ai répondu que vous étiez riche et pauvre. « Donnez-moi le mot de cette énigme. — Elle est pauvre, parce qu'elle ne possède ni terres, ni palais, ni or, ni diamans. Elle est riche, car elle n'a nul besoin de tout cela ; ses talens sont sa richesse, son esprit sa parure, et sa petite maison son château. — Son père était donc un dissipateur ? — Non, mais il était indifférent à la fortune : c'est le grand-père qui a ruiné la maison ; il voulait briller à la ville, à la cour, à l'armée, et pour soutenir sa magnificence, il vendait ses bois, ses fermes, et empruntait à gros intérêt. Il n'est resté à son fils qu'une terre de six à sept mille livres de rente ; ce petit revenu aurait pu lui suffire, car en qualité de savant, il était sobre ; mais il était tourmenté de la bibliomanie ; il échangeait de temps en temps des arpens de terre contre de belles éditions. Il répondait à sa femme qui lui reprochait ces échanges que l'âme étant spirituelle et plus noble que la matière, elle méritait la préférence ; que l'on pouvait vivre avec des pommes de terre,

mais que l'on ne nourrissait pas son esprit avec de mauvais livres. Un jour, sa femme n'ayant pas une obole pour faire aller le ménage, lui déroba et vendit une belle édition de Bayle. Monsieur lui demanda son Bayle. « Nous en avons dîné pendant huit jours, et j'en ai fait une robe à votre fille. » A sa mort il laissa une belle bibliothèque, des instrumens de physique, des alambics, des fourneaux de chimie, des vases étrusques : de tout cela, les dettes payées, il est resté une petite rente qui nourrit la mère et la fille. — Cet homme me paraît un peu trop insouciant ; je serais fâché que mon oncle fût aussi philosophe. » Je suis bien content de ma petite femme, elle ne se pique pas d'esprit ; elle bâille, ou s'endort en lisant. Je n'en suis pas fâché, le temps que les femmes donnent à la lecture est presque toujours perdu ; elles n'en ont pas un préjugé de moins, ni une idée de plus : j'en excepte le petit nombre qui sait lire comme mademoiselle Césarine d'Arly. Le seul grief que je reproche à ma Catherine, c'est de me faire observer les jours maigres avec une sévérité digne des chartreux. Elle croirait l'enfer ouvert sous mes pas si je mangeais, le vendredi, une queue de mouton. Un pape disait que l'on ferait infailliblement maigre si les évêques ordonnaient de faire gras. Je ne suis pas de son avis. Mais elle m'appelle : *adesso, adesso*. Elle crie encore : *ci vado*. Ces cris me rappellent l'anecdote d'un peintre qui, dans la chaleur de la composition, appelé par sa femme, lui répondait : *la bella cosa che la perspetiva*. Et moi je voudrais crier à la mienne : la douce chose que d'écrire à mademoiselle Césarine.

On dit que l'oncle du chevalier veut le marier à une belle et riche demoiselle. Je doute de ce mariage, car, dans un songe, j'en ai comme jadis les prophètes hébreux, j'ai lu dans les registres des mariages que cet aimable chevalier devait épouser une demoiselle peu chargée des dons de la fortune, mais riche en esprit et en savoir. Le temps éclaircira ce grand mystère, *vedremo*.

LETTRE XX.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Vous me louez beaucoup, monsieur, vous vous livrez à votre imagination, et votre télescope vous grandit terriblement les objets. Croyez que je ne suis que dans la classe des étoiles nébuleuses : la flatterie est une arme adroite, avec laquelle les hommes attaquent les femmes et les rois. J'ai lu que Louis XIII se regardant dans une glace, surpris de se voir tant de cheveux blancs, en attribua la cause aux panégyriques éternels qu'il essuyait. Un propos encore plus curieux, en fait d'adulation, est celui qu'un certain Nicésias tint à Alexandre-le-Grand, qui chassait des mouches importunes : « O précieuses mouches ! s'écria le flatteur, qui s'abreuvent de votre sang ! » Les flatteurs, dans *l'Enfer* du Dante, sont enfoncés dans la fange et l'ordure : ce cercle infect doit être rempli de courtisans et de poëtes.

Je suis charmée que vous soyez persuadé de la population des planètes ; j'étais fâchée de les voir, sans habitans, sans productions, rouler inutilement dans les cieux ; et je ne sais pourquoi notre globe aurait eu la préférence sur les autres. Cette énorme population va dégoûter de la gloire ; car n'en jouir que sur notre terre, c'est à peu près n'être connu que dans son quartier. Je ne suivrai pas le conseil que vous me donnez, d'aller m'établir dans la planète de Vénus ; je présume qu'elle y a un temple comme à Gnide, quoique le grand Montesquieu n'en parle pas. Je crains la chaleur, et n'aime pas le séjour des grottes, celle même de Calypso ne me tenterait pas. Je n'envie pas davantage la multiplicité des sens que vous accordez si généreusement aux peuples des autres mondes, les miens me suffisent ; on ne désire point ce qu'on ne connaît pas : cependant si vous me découvrez une planète, où règne un éternel printemps, où les jours soient plus longs que les nuits, où l'on vive longuement sans maladie, et sans médecins, où l'on meure sans douleur, où les hommes soient justes, bons, sincères et bienfaisans, où l'on n'obéisse qu'aux lois ; alors j'emprunterai les chevaux blancs du prophète Élie, ou le cheval ailé d'Astolphe, pour m'envoler dans ce beau paradis.

Je vous suis obligée du tableau que vous me faites de Paris ; vous m'apprenez que l'on y danse bien ; que les maisons, les rues, les boutiques, retentissent des sons du clavecin ou du piano, dont vous paraissez faire assez peu de cas. Mon père pensait comme vous. Un jour, que j'avais joué devant lui passablement une sonate : « Sais-tu, me dit-il, ce que Philippe de Macédoine disait à son fils Alexandre, qui venait de chanter : « N'as-tu pas honte de chanter aussi bien ? » Quant à moi, monsieur, je vous en demande pardon, cet instrument me plaît et m'amuse, et si les rues de Genève retentissaient de ses accords, comme celles de Paris, j'en serais tout aussi aise que je le suis d'entendre le ramage des oiseaux en me promenant dans un bois. D'ailleurs, rappelez-vous qu'Épaminondas rougit en avouant, dans un repas, qu'il ignorait la musique. Vous prétendez qu'il y a aujourd'hui plus de femmes auteurs, qu'il n'y en avait jadis qui savaient lire ; cela fait honneur à mon sexe. Dans le quinzième siècle, on a vu en Italie nombre de femmes aussi savantes que belles, qui, loin d'être des objets de dérision, étaient admirées, aimées et respectées par tous les beaux-esprits et les savans du siècle.

Je vous remercie de la peine que vous avez prise de me traduire la lettre du *cavaliere Marini*. Sa description de la ville de Paris peint les mœurs de ce temps-là ; Paris n'était alors qu'une ville de boue, habitée par des demi-sauvages.

Vous daignez me dire, à la fin de votre lettre, que je suis l'ornement du monde ; la pensée est poétique ; je la graverai au pied de la statue de Vénus.

Adieu, monsieur, adoucissez les couleurs de vos portraits, si vous voulez qu'ils soient ressemblans.

LETTRE XXI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je viens de découvrir, *vezzoza signorina*, la beauté, le riche diamant que l'on veut donner à M. de Lisieux ; c'est la belle Angélique Walter, fille d'un Anglais, qui est à Londres en ce moment. Je l'ai trouvée chez une de mes écolières, sa meilleure amie. « *Veramente è una Venere*. » Son amie lui a demandé l'époque de son mariage avec M. de Lisieux. Elle a répondu que ce serait au printemps, au retour de son père. Mademoiselle Angélique a parlé de la vie délicieuse dont elle espérait jouir quand elle serait mariée. Elle aura un superbe équipage, une loge aux trois premiers théâtres. Son mari priera à dîner, et elle aura ses convives à souper, qui seront la fleur de la bonne compagnie ; elle invitera même des

beaux-esprits pour les faire parler. Dans l'été, elle ira jouir des beaux jours dans un château superbe, peu distant de Paris. On y jouera la comédie, elle y donnera des bals, montera à cheval. J'écoutais ce beau plan de retraite avec un air peu attentif, mais je ne perdais pas un seul mot ; la belle Angélique ne se doutait pas de ma liaison avec son prétendu. Après cette tirade, elle a daigné m'adresser la parole : « Monsieur est donc maître de langue ? — Oui, mademoiselle, j'ai cet honneur. — Combien me faudra-t-il de temps pour apprendre l'italien ?— Dix ans, ou dix mois.— La réponse est plaisante : d'où vient cette singulière différence ?—De l'application, du temps que l'on donne à l'étude, et de la disposition de l'élève.—Je balbutie un peu l'anglais, mais il m'ennuie et m'écorche les oreilles ; la langue italienne est délicieuse ; monsieur, je vous retiens après mon mariage ; M. de Lisieux la sait parfaitement, et nous la parlerons ensemble. » Elle nous a ensuite entretenu de son trousseau, de ses diamans, de sa présentation à la cour, car elle n'épousera jamais qu'un homme de qualité, qui entre dans les carrosses du roi. Elle a déjà appris à faire la révérence de la présentation. Après ces mots, elle a regardé sa montre et s'est écriée : « Ah, mon Dieu ! il est une heure ! mon ennuyeux maître de géographie doit m'attendre à l'hôtel ; je voudrais qu'il s'impatientât et se retirât ; mais maman me gronderait. Adieu, ma chère amie, au revoir. » Elle m'a fait en même temps une légère inclination de tête, en me disant : « Monsieur, je compte sur vous ; » et elle est sortie d'un pas rapide avec sa dame de compagnie. Son amie m'a demandé alors, comment je la trouvais. « *Bellissima.*—Oui, elle a beaucoup d'éclat, mais il manque à sa beauté ce je ne sais quoi, ce charme qui parle au cœur. Elle est aimable, elle a de l'esprit, de la vivacité, de l'enjouement ; dans un cercle, tous les hommages sont pour elle, et sa vanité triomphe, car elle est coquette. Cependant sa conduite est irréprochable. Elle veut tout savoir, tout apprendre, mais elle ne saura jamais rien ; elle est trop riche et trop flattée pour prendre la peine d'étudier. » Voilà, *amabile alunna,* quelle est votre rivale, son ombre ne m'épouvante pas. Pâris était un sot de préférer Vénus à Minerve. L'esprit est de tous les temps, de toutes les heures, on s'habitue à la beauté comme à l'éclat du soleil.« J'ai tant vu le soleil, » disait une dame, en bâillant.

Servo umilissimo della mia padrona.

LETTRE XXII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Vos deux lettres, *caro maestro,* m'ont fait grand plaisir : vous avez donc la manie du mariage ; et parce que vous avez franchi le Rubicon, comme vous dites, vous voulez que j'en fasse autant. Je crois à mon mariage avec M. de Lisieux, comme à la résurrection du fils de Thésée. Je connais ma prétendue rivale, je l'ai rencontrée deux fois dans le monde ; sa figure m'a paru éblouissante. J'ai observé que les hommes s'occupaient beaucoup de sa beauté, et les femmes de sa parure. Vous me dites que Pâris fut un sot de préférer Vénus à Minerve ; les hommes d'aujourd'hui pensent comme ceux d'Homère : en tous lieux, en tout temps.

Minerve est éconduite et Vénus a la pomme.

Quel appât séduisant qu'une jolie femme et une grande fortune ! Je ne connais que le cynique Diogène qui pût résister à cette séduction. Désabusez-vous, mon cher maître, Suzette se tient humblement dans sa coquille, et n'aspire qu'à vivre tranquillement dans une douce obscurité, avec ses pinceaux, ses livres et sa chère maman. Si c'est là de la philosophie, je n'y trouve pas un grand mérite ; je suis encline au repos, à la paresse ; j'ai dans l'esprit une sorte d'incurie, qui, sans effort, m'élève au-dessus des prestiges de l'ambition. Rousseau a dit, je ne sais où, que les devoirs de la société faisaient son supplice, parce qu'ils étaient ordonnés, et que ceux de l'amitié ne lui coûtaient rien, parce qu'ils étaient de son choix, et qu'il se les imposait lui-même. Mon caractère sur ce point ressemble un peu au caratère original de ce philosophe : j'aime, comme lui, les bois, la campagne, la vie retirée : cependant je serais fâchée de ne pas trouver à qui parler de temps en temps. Un certain Architas, de Tarente, disait que si quelqu'un montait dans le ciel, et que, de cette élévation, son œil pût embrasser et contempler la magnificence, la splendeur de l'univers, cette vue lui serait insipide, s'il n'avait personne à qui il pût en parler. Je viens d'essayer de lire *le Purgatoire* du Dante ; il m'a impatientée, et je n'étais soutenue que par l'espérance d'en sortir. François I[er], fatigué des difficultés de ce poème, dans un mouvement de vivacité, en fit défendre la lecture dans tout son royaume. Je lui pardonne ce petit acte de despotisme. Cependant j'achèverai mon purgatoire, mais j'en reviendrai toujours au Tasse et à Métastase. Je suis glorieuse d'avoir pour le Tasse la même prédilection qu'avait madame de Sévigné ; cependant nous différons un peu dans nos goûts : elle aimait beaucoup le roman de *Cléopâtre*, et les *Essais de morale* du janséniste Nicole ; tout cela est au-dessus de mes forces et de mon intelligence. Si j'étais confesseur, je donnerais à lire pour pénitence dix ou vingt pages de ce Nicole, suivant les fautes du pénitent. *Addio caro, carissimo.*

LETTRE XXIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Voici, *caro maestro,* un incident imprévu : M. de Lisieux vient de reparaître au bal de Montmorency. Dimanche, le soleil s'était levé dans tout son éclat, et, semblable à un nouveau règne, nous promettait une belle journée ; tous les cœurs se dilataient, s'ouvraient à la joie et à l'espérance : maman et moi, séduites par l'apparence d'une belle après-dînée, nous nous sommes rendues au bal champêtre dans notre équipage de campagne : ce sont des ânes. Celui que je montais, qui n'est pas l'âne d'or d'Apulée, a l'air goguenard, comme M. de Buffon l'a remarqué dans cette famille des quadrupèdes à longues oreilles. Nous sommes arrivées vers les cinq heures au rendez-vous du bal ; cependant les nuages s'assemblent, se condensent ; tout à coup le tonnerre annonce l'orage ; les vents sifflent, soufflent ; la pluie, d'abord menue, s'est changée en torrens : je pourrais vous faire une description poétique, mais je n'en ai ni le talent ni le loisir. A ce désordre des élémens, tout s'est dispersé : maman et moi fuyions comme des colombes poursuivies par l'épervier. Nous nous sommes réfugiées sous des arbres touffus ; mais la pluie commençant à percer le feuillage, nous allions être inondées, quand soudain M. de Lisieux a paru ; il venait nous chercher dans sa voiture, envoyé par

madame de Germeuil, qu'il venait de reconduire chez elle. Nous sommes montées dans son élégant équipage : pendant la route, il nous a dit des choses agréables, il se félicitait d'avoir pu nous être utile. Maman répondait et remerciait pour moi. Cependant je l'observais avec attention, et je souriais *in petto* en me rappelant ses lettres, ses éloges, et l'histoire des planètes. Ses yeux étaient souvent fixés sur moi ; mais il me regardait avec cette indifférence qu'on a pour une personne que l'on connaît à peine, et qui n'est pas douée du don de la beauté. Il est évident que la sympathie n'agit pas dans nos cœurs. Il me dit pourtant galamment que cet orage, heureux pour lui, était fâcheux pour moi, qu'il me privait du plaisir de danser. Je lui répondis que je n'aimais pas la danse. « Comment ! à votre âge, par quel motif ? — Peut-être par vanité, parce que je danse fort mal. — Je ne crois, mademoiselle, ni les gens qui se vantent beaucoup, ni ceux qui se déprécient par trop de modestie. » Maman l'assura que rien n'était plus vrai, et que, dès mon enfance, j'avais montré peu d'inclination pour cet exercice. « C'est peut-être la faute de son père, qui se moquait des habiles danseuses. » Nous arrivions, dans ce moment, chez madame de Germeuil, où nous avons trouvé un grand cercle. Le chevalier aborda la comtesse Viviani, et lui parla en italien. Il n'y avait qu'une personne entre elle et moi, et j'entendais toute leur conversation. Il paraît que le chevalier, galant par système, croit qu'il faut aborder les femmes comme les divinités, l'encensoir à la main. La comtesse, après divers propos, lui dit : « Bien dupe la femme qui se fierait à vous ; vous faites votre cour à madame de Firmin au moment d'épouser la beauté même, mademoiselle Walter, du moins c'est le bruit de Paris. — On me fait beaucoup d'honneur ; il est vrai que mon oncle désire vivement ce mariage. — Est-ce que vous le refusez ? — Je ne dis pas cela ; je connais tout le mérite de mademoiselle Angélique, sa beauté est ravissante ; mais un mari qui possède une belle femme, est comme un avare qui a un trésor à garder ; et d'ailleurs la beauté n'est, selon moi, qu'un accessoire. — Vous êtes difficile ; et comment voudriez-vous que fût faite votre femme ? — Comme vous, madame. — Le compliment est flatteur ; demandez-moi à mon mari ; je doute cependant qu'il veuille me céder. Mais enfin, quelles qualités exigeriez-vous dans une future épouse ? — Je ne voudrais, d'abord, ni d'une habile danseuse, ni d'une grande musicienne ; je veux plus de grâce que de beauté, plus d'esprit naturel et d'usage du monde que de savoir ; du goût pour la vie retirée et pour la campagne. » La comtesse l'interrompit, en lui disant : « Voilà mademoiselle Césarine qui entend l'italien, et rit peut-être de notre conversation. » Alors le chevalier m'a adressé la parole. « *Come la signora parla italiano ? — Un poco. — Legge il Tasso, il Metastasio ?* — Oui, monsieur, avec mon maître. » Il a cessé alors ses interrogations, bien persuadé que je balbutiais à peine quelques mots italiens. Je me crois cependant aussi savante que lui ; il ne connaît pas la prosodie de cette langue, et il francise l'italien par son accent. Il nous a quittées pour aborder d'autres dames ; et le galant Phébus, à son déclin, ayant dissipé les nuages et ramené la sérénité dans les airs, maman et moi sommes allées retrouver nos quadrupèdes, et avons regagné paisiblement notre chaumière, escortées de Jean Martin, le maître des ânes. Quoique le chevalier m'ait traitée avec indifférence, je l'ai écouté avec plaisir ; il parle avec facilité, sa conversation est négligée, moins sans doute que celle de M. de Buffon, qui l'est, dit-on, beaucoup. Le chevalier a de l'abandon et n'en est que plus aimable ; je n'aime pas ces beaux-esprits qui cadencent leurs phrases et pèsent leurs paroles, non plus que les grandes toilettes des dames.

La simplicité plaît sans étude et sans art.

Addio caro, je vous quitte, un de mes serins vient de s'échapper....

J'ai repris mon esclave ; je ne le punis pas de son évasion ; je n'ai pas pour ces infortunés la dureté des Spartiates, mais la douceur des Athéniens.

Le chevalier était en uniforme, je ne sais pourquoi, mais cet habit lui sied ; il lui donne un air leste et martial.

LETTRE XXIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Bella signorina, si M. de Lisieux n'est pas amoureux de mademoiselle d'Arly, il se passionne pour mademoiselle Suzette ; il veut absolument aller à Genève pour faire sa connaissance. Il prétend que l'on voyage pour voir des statues, de vieux monumens, et qu'un voyage est plus raisonnable pour un être vivant aussi aimable que vous. J'ai beau lui crier aux oreilles que vous êtes retirée dans une petite maison de campagne, au bord du lac. « Eh bien ! dit-il, je la chercherai sur les bords du lac ; elle doit être connue à vingt lieues à la ronde. » O grand Arioste, vous avez bien raison, lorsque vous dites :

Chi mette il piè sull' amorosa pannia
Cerchi a ritrarlo e non s'inveschia l'ale.

Il faut lui éviter ce voyage, il irait vous chercher sur le territoire de Genève, comme Roland cherchait son Angélique. Heureusement il ne peut partir que dans quinze jours ; écrivez-moi un petit billet ostensible et antidaté, où vous me direz que vous allez voyager, que vous êtes absente de Genève pour quelque temps. Il est des circonstances où il faut recourir au mensonge ; c'est une monnaie courante nécessaire dans la société, sans quoi on finirait par s'étrangler.

Ajoutez au portrait du chevalier, que c'est un philosophe, non du Portique, mais de l'école d'Aristipe et d'Horace ; il aime le monde, ou plutôt la société des femmes, dont l'aménité, les grâces de l'esprit font ses délices. Comme les anciens Gaulois, il trouve en elles quelque chose de divin, mais il aime aussi l'étude et la retraite ; il passe souvent des journées entières dans son cabinet. J'ai vu de lui des choses bien écrites : je lui ai demandé pourquoi il n'entreprenait pas quelque ouvrage un peu considérable. « C'est, m'a-t-il répondu, qu'il est plus doux de cultiver des fleurs pour son usage et son plaisir, que pour celui des autres. » On voit que sa conduite est conforme à ses opinions ; il ne cherche jamais à briller, à étaler son érudition. La plupart des femmes le prennent pour un aimable ignorant.

Enfin, *cara discepola,* je crois votre mariage avec cet heureux chevalier écrit de toute éternité dans le ciel.

J'ai fait l'acquisition d'un écolier d'importance : c'est le fils d'un duc. Ce jeune seigneur doit faire le tour de l'Europe pour apprendre, dit-il, comme on fait l'amour dans tous les pays, et pour connaître les femmes. Il ne voyagera pas à l'antique, comme Pythagore : pour acquérir des connaissances, il a un maître de mathématiques au-

quel il parle de musique et de chansons, et à moi il me parle d'angles, de carres et de tangentes; il m'aime beaucoup, parce que, dit-il, je suis un bon vivant, et que j'ai une belle perruque; il m'appelle quelquefois *signor Pantalone*, et moi *signor Scapino*, et nous sommes les meilleurs amis du monde.

Il est dimanche, nous partons pour la messe, Catherine et moi; de là nous allons dîner aux Prés-Saint-Gervais, chez un marchand de vin. J'espère qu'il ne nous traitera pas comme le pape Alexandre VI voulait traiter ses convives, et que nous ne serons pas empoisonnés par son vin.

LETTRE XXV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Carissimo dottore, je suis de votre avis, il faut empêcher le chevalier de courir les champs; le tour serait perfide, et je me le reprocherais. Je joins ici un billet ostensible, où je vous annonce mon départ pour la Suisse. Hélas! j'avais fait ce voyage avec mon père six mois avant sa mort; il était alors plein de vie et de santé: qui m'aurait dit que je pleurerais sitôt sa perte? Comme j'ai son itinéraire, mes notes particulières et mes souvenirs, pour mieux persuader ce galant chevalier de la vérité de mon voyage, je lui parlerai dans mes lettres de ce pays, des habitans, et je les daterai, tantôt d'un pays, tantôt d'un autre. *Serva sua.*

LETTRE XXVI.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. TOMMASINI.

Mon cher maître, je vais courir et par monts et par vaux; mon oncle vient de m'enlever pour me promener dans la Suisse. Je suis ravie de faire cette tournée, et de connaitre ces braves et robustes Helvétiens, beaucoup plus près de la nature que nous. Nous partons après demain; j'ignore où, pendant ce voyage, nous dînerons, nous coucherons; adressez toujours vos lettres à maman, qui me les fera parvenir, et qui vous enverra les miennes. Je la quitte avec bien du regret, ce voyage l'afflige; mais elle n'a pu me refuser aux instances de son frère. J'emporte avec moi mes pinceaux, quelques poëtes italiens, et le cher La Fontaine, qui me met si agréablement en société avec les animaux; et quelques volumes de madame de Sévigné, dont j'aime infiniment la conversation, car, en la lisant, je suis avec elle aux Rochers, à Livry, à Paris; je tremble même pour madame de Grignan, quand elle voyage ou quand elle est enceinte, quoique je ne l'aime pas infiniment: elle a du pédantisme dans la tête; je lui trouve un air sec et dédaigneux; elle se jette dans les tourbillons de Descartes, et moi je les redoute, je crains qu'ils ne m'emportent. *Addio, signor dottore ed amato maestro.*

LETTRE XXVII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Votre lettre, *carissima discepola*, a désappointé le chevalier. « Ce diable d'oncle, a-t-il dit, est venu fort mal à propos, je partais dans huit jours pour Genève. — Mais quoi, lui ai-je dit, vous quitteriez la belle Angélique, votre future épouse, pour courir après une inconnue? — Oui, *signor dottore*, cette inconnue est très bonne à connaître; je brûle de percer le mystère qui la dérobe à mes yeux, et de plus, je confierai à votre discrétion que je ne presserai mon mariage avec mademoiselle Walter, qu'après avoir connu cette aimable et mystérieuse Suzette. »

Vous êtes étonnée que votre présence ne produise pas le même effet que votre esprit; c'est qu'il a de vous une idée si avantageuse, qu'il ne peut deviner, à travers votre modestie et votre silence, l'âme qui loge dans votre corps. Votre caractère dans le monde est un peu froid; mais si vous saviez combien vous plaisez dans un petit cercle, lorsque vous êtes à votre aise et que la conversation est animée, vous sortiriez plus souvent de votre froideur et de votre timidité. Quoi qu'il en soit, le chevalier vous connaîtra, vous aimera, vous épousera; vous l'aimerez, vous l'épouserez. La sibylle de Cumes l'a prédit; vous ne voudrez pas faire mentir cette vierge animée du feu prophétique. Je viens d'essuyer un orage domestique. Ma Catherine a su qu'hier, vendredi, j'avais décliné son dîner pour aller manger une côtelette chez un de mes amis. Elle m'a crié aux oreilles que je voulais me damner, et qu'elle n'aimait ni les impies ni les incrédules. Pour l'apaiser, je lui ai promis que si je me damnais ce ne serait plus pour une côtelette; au reste, j'en suis quitte à bon marché. Le savant Bodin rapporte que ceux qui avaient mangé de la chair un vendredi étaient brûlés vifs; mais ils n'étaient que pendus s'ils se repentaient. En 1539, un homme fut pendu pour ce crime: ce n'était pas le siècle d'or. Si je deviens pape, je supprimerai les jours maigres, et surtout le carême, cet ennemi du genre humain, qui est assez vieux pour mourir de sa belle mort, puisqu'il a été institué en l'an 154, par un pape nommé Télesphore, à qui Dieu fasse paix. Les musulmans ont un carême comme nous, qui ne dure qu'un mois. Pendant ce temps, il ne leur est pas permis de boire un verre d'eau dans la journée: ils dorment; et au coucher du soleil, des hommes, appelés *Mucrryns*, annoncent du haut du minaret que le jeûne est suspendu: alors les fidèles commencent par fumer la pipe, font une légère collation, ensuite un tour de promenade; après quoi vient le grand repas, qui dure jusqu'au lever du soleil. Au dernier jour du ramazan, plusieurs salves d'artillerie annoncent le bairam pour le lendemain: c'est le carnaval des Turcs; il dure trois jours. Vous conviendrez que ce carême turc est plus doux que le nôtre. Ordinairement, à Pâques, je pèse vingt livres de moins. Le savant Dodart, homme très scrupuleux, très dévôt, qui observait le carême avec la plus grande austérité, s'étant pesé le mercredi des cendres, trouva qu'à Pâques il avait diminué de huit livres douze onces; mais il rattrapa quatre livres en quatre jours, et en huit tout son poids ordinaire. C'est un fait que j'ai ouï conter au vieillard Fontenelle, qui se moquait un peu du bienheureux Dodart.

A propos d'une gronderie de ma femme, voilà une longue dissertation sur le carême; mais je vous sers un plat que vous aimez, les lettres qui disent quelque chose. *La riverisco.*

LETTRE XXVIII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Quel blasphème, mademoiselle, avez-vous prononcé? Quoi! si je vous rencontrais, à peine je vous regarderais! Quelle erreur! ignorez-vous que l'âme se peint dans la

physionomie? Je vois d'ici dans la vôtre un mouvement, une mobilité, une expression animée qu'aucun peintre ne pourrait rendre. Votre aversion pour la louange est injuste : louer et flatter ne sont pas synonymes. Nous louons ce qui plaît, ce qui nous charme; c'est un plaisir, c'est le besoin d'un cœur aimant; et l'on flatte par intérêt, par lâcheté et par crainte. Auguste entrant dans Rome, après la bataille d'Actium, entendit plusieurs perroquets qui criaient aux fenêtres : *Honneur et victoire à César!* ce qui le flatta tellement qu'il fit acheter ces perroquets; mais il apprit bientôt que les mêmes personnes avaient dressé d'autres perroquets à prononcer le mot d'Antoine au lieu de celui de César, en cas qu'Antoine eût été victorieux. Si j'étais roi, je défendrais tout éloge de mon vivant. Les amans et les poëtes exagèrent les louanges qu'ils donnent à leurs maîtresses, mais c'est le cœur et leur imagination qui les inspirent et les trompent.

Tommasini m'a fait part de votre voyage en Suisse, avec M. votre oncle. Il a raison de vous emmener avec lui, il aura une société charmante, et vous allez acquérir de nouvelles idées. L'âme s'agrandit à chaque pas que l'on fait dans les pays étrangers. Montaigne dit que notre cervelle a besoin de se frotter contre la cervelle d'autrui. Celui qui ne sort pas de son pays ne connaît que son compatriote, et souvent que son voisin. J'ai fait deux voyages à Londres, et un en Italie; j'ai perdu des préjugés et acquis de nouvelles idées; j'ai vu que la plupart des nations ne peuvent se passer de maître, et LES ANGLAIS DE L'IMAGE DE LA LIBERTÉ. Les voyages surtout éteignent ces haines nationales, qui sont le partage de la soldatesque et du peuple.

Depuis que je sais votre départ, je voyage avec vous, je vous vois gravir les montagnes avec la légèreté d'Atalante, et je dis avec le tendre Pétrarque :

> Lieti fiori et ben nate erbe
> Che Madonna pensando premer sole,
> Piaggia che ascolti le sue dolci parole,
> E del piede alcuno vestigio serba.

Aurez-vous l'extrême complaisance de me donner de vos nouvelles, de me parler des incidens? La Suisse est intéressante, je ne la connais encore que par les livres; c'est la terre de la liberté, elle y a fixé son étendard sur la sommité d'un rocher. C'est une déesse sauvage qui n'a jamais pu habiter les belles plaines de l'Asie; vous passerez devant Morat; peut-être n'oserez-vous fixer vos regards sur cet empilement d'ossemens antiques, reste déplorable des soldats suisses et bourguignons. Jamais plus belle cause n'arma un peuple libre; à Morat, comme à Marathon, on combattit pour la liberté, et la victoire la couronna de ses lauriers. Ces tristes ossemens affecteront votre sensibilité, et vous serez tentée d'élever un autel à la pitié [1].

Tommasini prétend que vous aimez beaucoup madame de Sévigné, mais que vous êtes prévenue contre sa fille, madame de Grignan. Quoi, pouvons-nous la juger? Avons-nous assez de ses lettres, des détails de sa vie? Sa mère aurait-elle adoré une fille ingrate? Ninon de l'Enclos la place dans sa catégorie, c'est-à-dire l'accuse de scepticisme en fait de religion; mais pour croire cette inculpation de Ninon, il faudrait d'autres autorités. Il me paraît que Tommasini a toute votre confiance; je le trouve fort heureux de l'avoir méritée.

Il est temps de laisser reposer vos yeux. Heureux, aimable Suzette, les Suisses qui vous verront, vous entendront! Vous serez parmi eux une fleur exotique, dont peut-être ils ne connaîtront pas le prix.

[1] Cet amas d'ossemens a été enlevé.

LETTRE XXIX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Miséricorde! je suis perdu, ruiné! ma femme veut absolument avoir un voile de dentelle; elle en a vu un à madame de Triolet, la femme d'un maître de danse, et depuis elle ne rêve que dentelles, et me tourmente pour en avoir un semblable. J'ai eu beau lui faire observer qu'un maître de danse gagnait plus avec un entrechat dans un jour qu'un maître de langue dans une semaine : bah! paroles perdues! Je l'ai prise du côté de la dévotion, je lui ai dit que sa vanité la retiendrait cinquante ans de plus en purgatoire; rien n'y fait, pourvu qu'elle brille sur la terre quelques jours. Il me faudra pour cette emplette économiser sur nos repas, déjà bien frugals, bien cénobitiques; à l'instar des Espagnols, nous couvrirons par de riches habits le vide de notre estomac.

O vanité des vanités! M. de Buffon prétend que l'habit est une partie de l'homme; il nous assimile aux oiseaux dont le plumage fait la plus grande partie. Passe encore pour les femmes, qui sont les paons de l'espèce humaine. Je ne crois pas que l'habit d'Arménien que vient de prendre Jean-Jacques, ait changé sa nature.

Le chevalier a donné dans le piége, il vous croit errante comme un chamois sur les montagnes helvétiques. Il m'a demandé si vous aviez quelque inclination, des projets de mariage : *per Bacco!* me suis-je écrié, ce sont là des mystères de la bonne déesse : le cœur d'une femme est un tabernacle où il n'est permis à aucun profane de pénétrer! Mais si mademoiselle Suzette se décide au mariage, elle ne choisira ni le plus riche ni le plus beau; elle n'exigera que cinq petites choses : probité, savoir, usage du monde, esprit et naissance. — Bagatelle! — Mais *signor cavaliere,* ai-je ajouté, est-ce que vous voudriez aimer cette Suzette si modeste, si peu fortunée? — Son esprit et ses lettres m'intéressent beaucoup. — Quoi, vous oublieriez mademoiselle Angélique, *una Venere,* qui vous apportera en dot des châteaux, des maisons, de l'argent? — Quoi! cela vous étonne! un sage! un philosophe! — Oui, un philosophe doit être étonné. » Ici, nous avons été interrompus; je vous exhorte à méditer cet entretien.

Mais ma femme m'attend pour aller acheter son voile; jugez de la vivacité de son impatience. Je vais ouvrir mon coffre fort et je pars.

Schiavo suo fedele.

LETTRE XXX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Voici, *caro maestro,* une lettre pour le brillant chevalier, écrite de Lausanne, où je suis et ne suis pas; me voilà double, comme Pythagore et saint François-Xavier. Les questions que le chevalier fait sur mon compte, prouvent plus de curiosité que d'intérêt; je n'aspire point à sa conquête : l'humble Suzette n'ayant qu'une cabane et

ses pipeaux, est bien loin de vouloir rivaliser avec *una Venere*, couverte d'or. Il me demande des détails sur mon voyage; je suis sa très humble servante, il faudra qu'il se contente de quelques aperçus, et j'userai du droit que tout voyageur a de mentir.

Nous sommes allés avec madame de Germeuil et le bel-esprit M.... visiter l'ermitage où Jean-Jacques écrivait, boudait le genre humain, où il a rêvé son *Émile*, et d'où il est parti proscrit pour cet ouvrage. En y entrant je ne sais quel frisson m'a saisi; il me semblait voir Rousseau, la plume à la main, et un génie à ses côtés, qui lui dictait ses phrases éloquentes. Je me suis assise sur son fauteuil, et j'ai cru être sur le trépied de Delphes; je crois que j'aurais fait un livre si j'avais été seule. M. de M.... nous a conté que madame d'E.... avait fait bâtir cette petite habitation pour lui. Dans sa morosité, il se plaignait d'occuper la maison d'un autre, où ses amis le poursuivaient, et de se voir obligé d'aller souvent s'ennuyer auprès de cette dame. Il avait logé pendant deux ans dans son hôtel, où, au milieu de vingt domestiques, il était obligé de nettoyer ses souliers, et où, chargé d'indigestions, il regrettait sa gamelle. Il s'est défait de sa montre, en disant : Je n'ai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. Il a renvoyé sa pension au roi d'Angleterre, en lui écrivant : Je suis faible, infirme, et à peu près sans pain, mais la Providence y pourvoira. Il disait : « Quand j'étais pauvre, j'étais heureux ; » il voudrait aller finir ses jours dans les îles de l'Archipel, où il herboriserait, ou bien se retirer dans une balme ou grotte; mais il craint les chauve-souris. Âgé de soixante ans, il passe son temps à chanter des strophes du Tasse; en lisant l'histoire d'Olinde et de Sophronie, il fond en larmes. Étant malade, il écrivait à l'un de ses amis : « Je pars pour la patrie des justes, j'espère y trouver peu d'évêques, peu de gens d'église, mais beaucoup d'hommes comme vous et moi. » Il prétend que toutes les préférences de l'amitié sont des vols faits au genre humain et à la patrie; que tous les hommes sont nos frères, et doivent être nos amis. « Je hais, dit-il encore, ces santés si robustes, ces gens qui ont tant de force et si peu de vie. » M. de M.... nous faisait ces récits sous les beaux arbres qui entourent l'ermitage. Je dis à madame de Germeuil : « Rousseau a foulé sous ses pieds ces mêmes gazons sur lesquels nous marchons. — Mais non, ce gazon est nouveau, celui que Jean-Jacques a foulé est aujourd'hui de la poussière ; » comme nous le serons un jour, pensai-je, n'osant le dire tout haut : ces réflexions sont de mauvaise compagnie.

On m'a montré dans la forêt un chêne, au pied duquel l'amoureux Rousseau allait déposer ses lettres adressées à une aimable comtesse. Je regardai cet arbre avec quelque intérêt, quoiqu'il soit fait comme un autre. C'est ainsi qu'on va contempler les rochers de Vaucluse : Laure et Pétrarque y ont attaché leur mémoire.

Je ne puis partager vos chagrins sur l'achat du voile que désire la *signora Caterina*; ce voile peut faire son bonheur pendant dix ans : ce n'est pas payer chèrement cette longue durée de beaux jours ; et, quoi qu'en dise et pense votre seigneurie, je tolère plus aisément un peu de vanité dans une femme que l'amour de la bonne chère dans un homme. Pour subvenir à la dépense de ce voile, je vous conseille d'imiter le grand Frédéric, qui, voulant donner une pension à la veuve d'un bon militaire, et les fonds affectés aux pensions étant tous employés, fit retrancher un des huit plats de sa table, jusqu'à ce qu'il pût y avoir une pension vacante. Supprimez un plat de la vôtre, et coiffez votre chère moitié de ce voile si désiré. Je lis présentement *Orlando furioso;* son style est enchanteur, facile, quoiqu'on assure qu'il le travaillait beaucoup, ou plutôt parce qu'il le travaillait; mais ses interruptions continuelles me fatiguent, m'impatientent. Je n'aime pas non plus ses géans, ses ogres, et tant de fictions grotesques; il est vrai qu'il y en a de charmantes. Madame de Sévigné cite souvent le Tasse, et n'a jamais dit un mot de l'Arioste : j'aurais voulu savoir son opinion sur ce dernier poete.

Addio, caro maestro, je vous fais une belle révérence.

LETTRE XXXI.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Je vous remercie, monsieur, du désir que vous me montrez d'être mon compagnon de voyage, et de me suivre en esprit sur les montagnes helvétiques, sous les cabanes des bergers : mais savez-vous que c'est une gêne? je croirai avoir toujours un censeur attaché à mes pas; les gens d'esprit sont naturellement un peu caustiques. Je vais m'étudier, en parlant, de peur de blesser les lois de la grammaire : hier, devant mon oncle, je fis un terrible anachronisme, et j'en rougis beaucoup, craignant que vous ne m'eussiez entendue.

Lausanne est la première ville de Suisse que je vois; la situation en est singulière, il faut des échelles pour passer d'un quartier à l'autre. Les environs sont charmans, les points de vue très pittoresques. Nous sommes restés, mon oncle et moi, sur la hauteur jusqu'après le coucher du soleil; j'y jouissais de l'admirable perspective du lac et des bords opposés. Mes sensations étaient aussi vives que celles que j'éprouvai à l'âge de dix ans, la première fois que mon père me mena à l'Opéra; je me suis aperçue que les peintres et les poetes jouissent mieux que les autres de la beauté d'un paysage, que la nature est plus belle pour eux.

Le lever silencieux de la lune vint augmenter mon ravissement, ses rayons, qui se mêlaient aux ombres de ce magnifique tableau, projetaient sur le lac une lumière tendre et pure, je croyais voir une nappe d'argent; je tombai dans une douce et profonde rêverie ; j'habitais la sphère des génies, divers songes remplissaient ma tête, ce globe me paraissait un séjour peu digne de moi. Au milieu de ce rêve extatique, mon oncle me tira par le bras pour m'avertir que c'était l'heure de la retraite. Adieu, beaux songes, douces chimères, un petit coup donné sur l'épaule vous fait évanouir.

Maintenant que je ne suis plus dans les espaces imaginaires, que je suis rendue à moi-même, je vous prie de me dire si les sorciers, les génies, les démons existent, ou s'ils sont des enfans de notre imagination.

Une aventure récente, arrivée dans ce pays, aiguise ma curiosité; un sorcier, ne vous effrayez pas, c'est un simple berger, vient d'être arrêté pour sorcellerie. Il avoue qu'il est allé au sabbat, après s'être frotté le corps d'une certaine drogue; qu'il a fait entrer le diable dans le corps d'une jeune fille, dont il est amoureux, et qui refuse de l'épouser. La jeune possédée en est malade et a des convulsions. Que pensez-vous de ce berger sorcier et de la magie? Je vous serais très obligée si vous vouliez

éclaircir mes doutes, et fixer ma croyance sur ces objets.

Vous paraissez étonné de mon intime liaison avec Tommasini ; elle est fondée sur la reconnaissance et sur son mérite personnel : il est d'une bonne famille de Padoue ; un de ses aïeux, Philippe Tommasini, était un homme très savant ; il existait au commencement du dix-septième siècle. Notre Philippe Tommasini avait hérité de ses parens d'une fortune assez honnête ; il avait fait d'excellentes études. A vingt-quatre ans, maître de sa destinée, il alla à Rome, avec le projet ambitieux d'acquérir dans l'Église et richesse et honneurs.

Il prit l'uniforme du pape et se métamorphosa en abbé ; mais l'amour l'arrêta dans sa course religieuse. Il entendit dans un *ospedale*, une jeune fille dont la voix était charmante et la beauté éblouissante. Son cœur s'enflamma aussitôt, et il la demanda en mariage. Elle n'avait pour dot que ses charmes et sa voix, et elle fut accordée aussitôt ; mais cette nouvelle Cornélie, comme il l'appelle, avait encore plus d'orgueil que de beauté ; il vous contera mieux que moi son histoire. Il se ruina pour elle, et après sa mort il fut obligé, pour subsister, de se constituer à Rome maître de langue française, de latin et de mathématiques. Alors mon père vint dans cette ville, fit sa connaissance et l'engagea à le suivre dans la capitale des Gaules, où il trouverait plus de ressources que dans les murs dégradés de la reine du monde. Mon père l'admit dans sa société, dont il fit l'agrément. Il se chargea de m'apprendre l'idiome italien, sans vouloir accepter aucune rétribution. Ce cher docteur se mit en tête de m'enseigner aussi le latin, mais il a fait de moi une pauvre latiniste. Après la mort de mon père, il nous donna, à maman et à moi, les témoignages de la plus tendre amitié ; il se mit à la tête de nos affaires, et nous rendit les plus grands services. Vous voyez, monsieur, que cet aimable maître mérite notre amitié et toute notre reconnaissance.

Je ne vous dirai plus rien sur Lausanne, sinon que j'en suis bien loin. Adieu, monsieur ; si je ne puis vous rencontrer dans ce monde, je vous donne rendez-vous dans l'autre.

LETTRE XXXII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

O gran Giove! croiriez-vous, *cara alunna*, que le chevalier a écrit à Genève pour s'informer de vous, de votre famille ; son correspondant lui a répondu qu'il y avait à Genève quatre demoiselles Suzette : l'une, fille d'un horloger, a de l'esprit, une jolie figure, mais c'est une coquette avide de plaisirs et d'hommages ; la seconde, fille d'un ministre protestant, est laide, boiteuse, méchante et dévote : la troisième, fille d'un commerçant, enveloppée d'un riche embonpoint, a voulu épouser un jeune homme malgré lui ; un matin, elle s'introduisit dans sa chambre, appela des témoins ; mais le jeune homme sauta par la fenêtre et la laissa avec eux ; la dernière consume la journée à tricoter des bas et à regarder les jeunes gens qui passent sous sa fenêtre : elle n'a jamais lu que ses *Heures*. J'ai dit au chevalier que ces portraits vous ressemblaient comme la vieille Hécube ressemblait à la belle Hélène. « Mais, s'est-il écrié, quel est donc l'asile de cette fille charmante ? — Je vous l'ai dit, une petite maisonnette au bord du lac, à quatre ou cinq lieues de la ville. — Mais pourquoi ce grand mystère, vouloir rester ignorée ? — Sans doute elle a ses raisons, et je ne cherche pas à les pénétrer. »

Vous avez donc visité l'asile du génie, de la misanthropie, et peut-être de l'orgueil ; car ce bon et modeste Rousseau disait que s'il acceptait une pension du roi de Prusse, il l'honorerait autant qu'il en serait honoré. On fait très bien de refuser une pension d'un grand roi lorsqu'on peut s'en passer ; mais il ne faut pas se glorifier de son refus et se croire l'égal d'un roi, quelque philosophe que l'on soit. Ce qui me déplaît dans le morose Jean-Jacques, ce sont ses invectives contre Voltaire, qu'il traite de baladin, de polichinelle ; il l'appelle le poëte, croyant lui dire une grande injure.

O degli uomini inferma e instabil mente!

Je compare Rousseau à Cardan, qui se félicitait de n'avoir aucun ami sur la terre. Cardan a fait des mémoires de sa vie, où il se décrie ; on prétend que Rousseau nous prépare les siens.

L'Arioste, lu de suite, vous fatigue ; mais on ne lit pas un poëme comme un roman. Il faut lui pardonner ses ogres, ses magiciens en faveur de l'éclat de son coloris et de la fécondité de son imagination. Il a des strophes délicieuses ; je le crois plus grand poëte que le Tasse, il a plus de verve. Il est plus en vénération en Italie qu'en France ; chaque peuple a son saint et son poëte.

Galilée, dit-on, dans sa jeunesse, savait tout l'Arioste par cœur, et fit une critique du Tasse très virulente. Sans vouloir affaiblir la gloire *del Rolando furioso*, je crois que vous lirez plus volontiers la *Jérusalem délivrée*. Des héros fabuleux, des objets fantastiques, des événemens bizarres et invraisemblables, une raillerie continuelle, quoique parée d'une riche poésie, tout ce fracas amuse et n'intéresse pas. On n'est pas long-temps dans l'illusion : pour nous plaire long-temps, il faut parler au cœur, filer un plan bien ordonné, peindre des caractères nobles et vrais, présenter des scènes touchantes, et c'est ce qu'a fait très heureusement le Tasse.

La mia Caterina est bien contente d'elle et de moi ; elle a mis dimanche son voile de dentelle pour aller à la grand'messe, et le soir aux Tuileries : elle était aussi glorieuse qu'un courtisan qui est plaqué pour la première fois d'une croix étoilée ou d'un grand cordon rouge ou bleu. Tout est vanité ; mais il semble que Dieu ait voulu punir ma femme de sa vaine gloire, comme jadis il punit Nabuchodonosor de son orgueil ; non qu'elle ait été changée en bête, mais elle a été saisie d'un gros rhume. L'air, ce jour-là, était humide et frais ; le seigneur Jupiter s'était fondu en eau pendant la nuit, et malgré mes remontrances, elle a voulu faire voir son beau voile à tout Paris. Le pis est que pour cette indisposition elle a appelé son médecin, qui m'a ouvert un grand crédit chez l'apothicaire. Notre cheminée est parée de fioles, de tasses, de boîtes, de pilules, de jujubes, etc. J'ai beau prêcher l'économie, même dans les remèdes, bah ! je suis un radoteur ! Ma chère épouse a deux grands oracles qui la gouvernent, qui l'emportent sur moi, son confesseur et son médecin. Si celui-ci la tue, l'autre la sauvera. J'ai connu à Rome un habile Esculape qui cessa d'exercer la médecine parce qu'elle n'opère qu'au hasard. « Mettez, disait-il, dans un pays cent mille hommes avec des médecins, et dans un autre cent mille habitans sans docteurs, je

gage que cette dernière colonie deviendra plus populeuse que l'autre.

Schiavo umilissimo della mia vezzoza
Padrona ed amica.

LETTRE XXXIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Il est six heures du matin, la fraîcheur de l'air, sa pureté, la beauté du ciel, le calme de la nature versent dans mon âme une joie douce, un bien-être délicieux. Mai s'avance dans tout son triomphe et fait éclore sur ses pas les fruits et les fleurs. A mon lever, j'ai joué du clavecin, pour célébrer avec les oiseaux la naissance du jour. Que je plains les femmes qui consument dans leurs draps les belles heures de la matinée! elles sont sans doute de la race des Albinos ou des chouettes. Après ce bel exorde, apprenez, mon cher maître, que j'ai fait hier un dîner très agréable chez madame de Germeuil avec M. de Lisieux, qui ne se croyait pas aussi voisin de la voyageuse Suzette: cette pensée m'a fait sourire plus d'une fois. Il a été fort aimable; il conte agréablement, et n'a pas la sottise de rire le premier de ce qu'il va raconter, ni de lasser les oreilles en répétant plusieurs fois la même chose. Il nous a conté qu'à Florence, pour fêter et réjouir Charles VIII à son passage, on lui donna la représentation d'une femme en couche: une belle dame étendue sur un lit superbe jouait l'accouchée; le nouveau-né et la nourrice étaient au pied du lit, et des dames magnifiquement parées remplissaient la chambre: *Altri tempi, altri costumi!* Il y a loin de ces fêtes à celles de Louis XIV.

La comtesse Armand nous a donné une scène plaisante; vous connaissez sa manie du bel-esprit. Elle a dit au chevalier: « N'est-ce pas que le dernier ouvrage de Valville est très beau?—Oui, madame. — Qu'il n'y a rien au-dessus de cela?—Pardonnez-moi, le ciel.—Sans doute vous l'avez acheté?—Non, madame.—On vous l'a donc prêté?—Non, madame. — L'auteur vous l'a donné? — Non, je n'ai pas l'honneur de le connaître. — Et comment avez-vous pu le lire. — Mais je ne l'ai pas lu. — Tant pis pour vous, monsieur. Ignorez-vous que Valville en est l'auteur?—Je le sais. — Que le *Mercure* en fait le plus grand éloge? — Cela ne prouve rien. Je ne m'en rapporte ni au *Mercure* ni aux journaux pour juger un ouvrage; on sait comment leurs articles se font.—A qui donc vous en rapportez-vous?—Au petit nombre de gens de goût, et quelquefois à moi-même. — Ne savez-vous pas que Valville est un écrivain éloquent, plein de génie?—Oui je connais de lui de belles pages; mais je n'ai pas encore vu un bon ouvrage sortir de sa plume; c'est qu'il faut une autre tête pour faire l'*Esprit des Lois*, un poëme épique, une belle tragédie, le *Misanthrope* et le *Tartuffe*, que pour écrire des phrases éloquentes, et souvent déplacées.—Pour moi, je trouve tous les ouvrages de Valville sublimes d'un bout à l'autre.—Sans doute ils sont dans votre bibliothèque?—Certainement; dès qu'ils paraissent mon libraire m'en apporte un exemplaire en papier vélin.—Combien de fois les avez-vous lus?—Mais une fois chaque ouvrage.—Après quoi vous l'inhumez dans votre bibliothèque?—Je compte les relire un jour, quand j'aurai du loisir. — Permettez-moi, madame, de vous raconter une petite anecdote relative à notre entretien: « Un gentilhomme napolitain s'est battu quatre fois pour soutenir la supériorité du Dante sur l'Arioste. A son dernier combat, il fut blessé mortellement, et il avoua en mourant qu'il n'avait jamais lu ce divin Dante dont il était le champion et le martyr. » Ce conte fit rire tout le monde, excepté la comtesse. L'engouement de cette dame pour un auteur qu'elle a lu d'un œil rapide, est une maladie de l'esprit, peu rare chez les femmes de Paris; pour elles, *l'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout.* Malheur à qui ose arracher une fleur de la couronne de leur auteur favori! On connaît l'enthousiasme que sous le règne de Louis XIV nombre d'elles ont eu pour Pradon.

L'après-dînée, M. de Lisieux m'a fait la grâce de me demander, dans la langue du Tasse, comment allait l'italien. Je lui ai répondu en français que je n'avais point de maître, et que sans guide on avançait lentement. « Je vous conseille, à votre retour à Paris, de prendre des leçons d'un excellent maître nommé Tommasini.—J'en parlerai à maman. » Madame de Germeuil m'a priée alors, au nom de la compagnie, d'exécuter un air de clavecin. Vous savez mon aversion pour jouer devant le monde; je voudrais, comme Philomèle, ne chanter que dans les bois; mais, pour n'être pas ridicule, il a fallu céder. J'ai été très applaudie. Le chevalier m'a félicité, en me disant que je mettais beaucoup d'expression dans mon jeu: mais la gloire est une bulle d'air qui s'évanouit bien vite. Mademoiselle de Belmont a chanté, et je l'ai accompagnée; sa voix est très jolie et son goût très pur; de plus elle a seize ans et la fraîcheur et l'intérêt de cet âge. Les applaudissemens ont été vifs et universels; mon étoile a pâli. Le brillant chevalier a épuisé pour elle tout le protocole de la galanterie; elle aurait, comme Orphée, ému les rochers et adouci la férocité des tigres. *Ah poveretta me!* me disais-je, te voilà précipitée du haut de la gloire! Je conclus, par le succès brillant de mademoiselle de Belmont, que le charme de la voix est bien supérieur aux accords des instrumens, et va plus sûrement au cœur. J'ai supporté ce revers avec le même courage qu'Aristide soutint l'arrêt de son ostracisme.

Après ce peu de musique on a proposé des parties de jeu. Le pédant Dorival, conseiller au parlement, a refusé de jouer, disant qu'il avait le bonheur de ne savoir aucun jeu; qu'il ne concevait pas comment un homme d'esprit pouvait se plier à des combinaisons si vaines, si futiles; que l'esprit du jeu était l'esprit des sots. M. de Lisieux n'a pas laissé tomber ce propos, et lui a répliqué: « Je ne suis pas, monsieur, de votre avis; je pense, au contraire, que l'esprit du jeu, dans un degré éminent, est un vrai talent, un don de la nature; que celui qui en est doué serait un excellent géomètre, peut-être un grand capitaine. L'esprit du jeu exige une sagacité prompte pour saisir les rapports, de la justesse pour les combiner, une présence d'esprit imperturbable, une mémoire ferme. — Voilà, a dit Dorival, de grandes qualités, que je ne soupçonnais pas dans un joueur. — Si vous vous étiez trouvé, le siècle dernier, avec Turenne, Corneille ou La Fontaine, sans les connaître, auriez-vous soupçonné leur génie? Les Anglais disent avec beaucoup de justesse: « Un homme a une telle partie d'esprit. » On prétend que M. de Lisieux a plaidé sa propre cause, et qu'il est habile joueur. Il ne me parla plus du reste de la soirée.

Cette indifférence du chevalier n'a point troublé mon sommeil, qui a été long et paisible; je me suis éveillée à la clarté d'un beau soleil naissant et au doux chant d'un rossignol, hôte de notre jardin. Si je n'étais bonne chré-

tienne, j'aurais fléchi le genou pour adorer le dieu de la lumière, à la façon des Guèbres.

Je ne puis cacher à mon cher confident une faiblesse de mon sexe; si j'avais cru trouver à ce dîner le galant chevalier, j'aurais mis ma robe bleue, c'est celle qui me va le mieux. Ce sera pour une autre fois. *La sua devotissima discepola.*

LETTRE XXXIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Vezzoza mia alunna, votre lettre dernière m'a été fort agréable? Il paraît que vous en voulez un peu au chevalier, qui a plus encensé la voix de mademoiselle de Belmont que les sons de votre clavecin. Sans doute une belle voix l'emporte sur les accords d'un instrument; mais le rossignol ne chante que deux mois de l'année. Un rhume, une faiblesse, un échauffement de poitrine, l'âge enfin altèrent la voix, et les instrumens ne s'enrhument jamais.

Vous n'avez pas besoin de vous parer de votre robe bleue pour plaire; je vous ai vue charmante et fraîche comme la rose du printemps dans votre négligé du matin; mais, *cara lei,* puisque je suis votre confident, ouvrez-moi toutes les cases de votre cœur. N'auriez-vous pas quelque petite inclination pour ce brave gentilhomme?

J'ai donné jadis des leçons d'italien à la comtesse Armand, qui a toujours sur sa toilette Montaigne qu'elle ne lit pas, et Dorat qu'elle apprend par cœur. Elle avait épousé, à dix-huit ans, le comte Armand, âgé de vingt-deux. L'un et l'autre, avides de jouissances, et plus jaloux encore de briller par le faste, épuisèrent bientôt leur fortune, et la soutinrent par des dettes; elles éclatèrent. Le père du comte ne voulut point y faire honneur, disant qu'il n'était pas assez fou pour payer les folies des autres. Il fallut réformer sa table et ses chevaux. Cette dernière privation fut la plus douloureuse pour la comtesse; elle ne sortit plus de sa chambre que pour aller le dimanche à la messe: marcher dans les rues de Paris, ou monter dans un fiacre comme une petite bourgeoise lui paraissait le comble de l'humiliation. Elle resta renfermée pendant deux ans. Enfin son beau-père mourut, je crois, par pitié pour elle, et laissa à son fils un riche patrimoine.

Ma petite femme m'aime toujours bien; je l'ai menée hier aux boulevarts pour voir Jeannot: elle s'y est amusée comme une reine; elle a ri de tout son cœur: les loges regorgeaient de princes, de ducs, de marquis, de belles dames de qualité, et le parterre d'artisans et d'ouvriers. Toute la salle retentissait de longs éclats de rire, *rimbonbava,* ce qui prouve qu'au spectacle, grands et petits, tout est peuple.

J'ai perdu une belle écolière, qui commençait à comprendre le Tasse; son mari avait désiré qu'elle apprît l'italien pour pouvoir le parler avec elle; mais madame a fait un *amoroso* qui ne sait que l'anglais, et elle m'a troqué contre un maître de langue anglaise, aimant mieux dire à son amant, en anglais, *I love you,* que de parler italien avec son mari.

Dieu m'envoie, je crois, un petit Tommasini, *o una bambina:* ma Cateau se croit enceinte, *sit nomen Domini benedictum.* Ce petit bambin va continuer ma race sur la terre pendant quelques années encore. Je ne sais si j'en ferai un savant, un docteur de Sorbonne, un duc et pair ou un procureur. Mais à coup sûr je n'en ferai pas un menuisier, comme l'Émile de Rousseau, quelque propre que soit le métier.

Per fine a' piedi di lei, riverentemente m'inchino.

LETTRE XXXV.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Vous êtes, mademoiselle, beaucoup plus aimable que vous ne pensez; votre modestie vous obscurcit la vue: que ne donnerais-je pas pour vous voir souvent et jouir de votre charmante et intéressante société! «J'étais au bain, dit un apologue oriental; un morceau de terre tomba de la main du favori du roi, et je lui dis: es-tu muse? es-tu ambre? car tu m'embaumes de ton parfum. — Je ne suis, répondit-il, qu'une terre vile; mais j'ai habité quelque temps avec la rose, dont le parfum m'a pénétrée.» Ah! quel parfum me pénétrerait si je passais quelques momens de la journée avec vous! Bien heureux sont les Suisses qui jouissent de votre présence! Mais connaissent-ils le prix de ce qu'ils possèdent? Un d'eux vendit pour un écu le beau diamant de Charles-le-Téméraire. Ah! mademoiselle, c'est Paris que vous devriez habiter; vous trouveriez ici, à côté de la sottise et de l'insipidité, des femmes d'un esprit plein de grâces, et d'un goût délicat, qui cultivent les lettres comme des fleurs qui les embellissent en formant leur jugement. Vous nous rappelleriez la marquise de Lambert, l'amie de M. de Sacy et de quelques gens de lettres, et chérie, admirée par eux. Vous verriez peut-être avec étonnement qu'il est plus difficile de dire agréablement des choses faciles, de raconter avec grâce de petites anecdotes, que de raisonner avec justesse.

On vient de faire l'épitaphe d'un jeune homme qui avait passé sa vie en visites.

Ci-gît qui, d'un air enjoué,
L'âme de tout soin libre et quitte,
Dit en mourant: Dieu soit loué,
Je ne ferai plus de visite.

L'éloge que vous me faites de Tommasini ne m'étonne pas; c'est un de ces hommes que la fortune laisse dans l'obscurité pour prouver son caprice et son inconséquence. Alexandre et Charles-Quint se trouvaient à l'étroit dans un vaste empire[1]. Tommasini se trouve au large, dans sa petite chambre, avec ses livres; c'est qu'il dit avec Horace: *Hic vivo et regno.* Ce n'est qu'à l'aimable Suzette qu'il m'est permis de citer du latin. Les anciens rois de Perse avaient, dans leur palais, un platane, et une vigne d'or massif: «Ce n'est pas sous ce platane, me disait notre Italien, que j'irais me reposer et chercher la fraîcheur.»

Vous daignez vous adresser à un ignorant pour éclaircir vos doutes sur les génies et les sorciers: c'est la Sorbonne que vous devez interroger; les sorbonistes, sans être de grands sorciers, ont des relations avec eux, et savent où ils existent. Cependant pour vous obéir, je vais vous étaler mon petit savoir. D'abord, à l'égard de l'existence des génies, des esprits, des démons, les philosophes disent: «Puisque la terre, l'air et les mers sont peuplés, les cieux doivent aussi avoir leurs habitans.» Les Chaldéens ont logé dans les planètes des anges ou génies, chargés par l'Être suprême du gouvernement du monde; le divin Platon les peuple aussi de démons et de génies. Les pères

[1] Æstuat infelix angusto limite mundi.

de l'Église donnent à ces êtres un corps matériel, mais d'une matière plus déliée, plus subtile que les rayons du soleil : cette ténuité est alarmante; au bruit le plus léger, au trottement d'une souris, vous croirez qu'un génie ou un démon entre dans votre chambre, par le trou de la serrure ou par les pores des vitres. Chacun a son génie; le vôtre est un petit amour qui a des ailes, il croit avec vous, et dans sa vieillesse il aura des rides et de la barbe. L'existence des sorciers et de la magie est attestée par Platon, par le droit romain, le droit canon, par les conciles, les ordonnances de nos rois, par le témoignage de saint Augustin, de tous les pères de l'Église, par l'histoire de Tobie, par les magiciens de Pharaon, et par la pythonisse d'Endor. Voilà de grandes autorités. Les magistrats de Genève ont fait brûler deux ou trois cents sorciers dans le quinzième et le seizième siècles. On en a brûlé plus de cent mille en Europe. L'infortunée Galigaï fut brûlée sous Louis XIII, comme sorcière, par arrêt du parlement. Saint Augustin prétend qu'il y a de la témérité à nier la liaison intime des démons avec les femmes, nous lui devons plusieurs de nos grands hommes. Les livres saints rapportent qu'une Chaldéenne envoya un démon dans le cadavre du prophète Samuel, le même démon dont Saül fut possédé, et que David conjura avec sa harpe. Jésus-Christ chassa les démons du corps de quelques Hébreux, et les envoya dans ceux de deux mille pourceaux. Gaufridi, curé à Marseille, fut brûlé en 1611, par arrêt du parlement de Provence, pour avoir fait entrer une légion de diables dans le corps des religieuses. Le parlement de Dôle, condamna au feu, en 1574, un homme qui, ayant renoncé à Dieu, avait fait le serment de ne servir que le diable, et avait été changé en loup-garou. C'est, sans doute, d'après ces obsessions, que l'on dit d'un homme emporté : *Il a le diable au corps*. Catherine de Médicis a introduit la magie en France. Un homme, accusé de magie sous Henri III, avoua qu'il avait douze cents complices. Chez les Romains, peuple aussi superstitieux que féroce, les nouveaux mariés, en sortant de la maison paternelle, et en entrant dans leur nouveau logement, sautaient à pieds joints le seuil de leurs portes, parce que c'était là que les magiciens et sorciers faisaient leur sortilége. Il y eut sous Louis XIV, en 1672, un arrêt du conseil qui rendit la liberté à toutes les personnes détenues dans les prisons de Normandie pour cause de magie et de sortilége. Montaigne dit qu'il faudrait donner aux sorciers de l'ellébore, et non de la ciguë. Voltaire prétend qu'il ne faut que deux choses pour devenir sorcier : être fripon, et avoir affaire à des esprits faibles. Les réformés du seizième siecle chassèrent les sorciers de tout le nord, il n'en resta plus que dans l'Église romaine; mais ils ont disparu depuis qu'elle cesse d'exorciser.

Pour compléter ce petit traité sur la magie, je vais vous raconter deux anecdotes assez curieuses : « Dans l'ancienne Rome, un affranchi cultivateur fut cité devant le peuple pour cause de sorcellerie; un petit champ, fertilisé par ses soins, avait excité l'envie de ses voisins. Il se présenta à l'assemblée d'un front calme et serein, escorté de sa fille, jeune et vigoureuse paysanne, de ses bœufs gros et gras, et de sa charrue en très bon état : « Romains, leur dit-il, voilà mes sortiléges. » Il fut absous d'une commune voix, et comblé d'éloges. L'autre scène s'est passée en Angleterre. « Lord Mansfield, grand-juge, faisait, selon l'usage, la tournée des provinces pour rendre la justice; dans un bourg, on cita à son tribunal une vieille femme comme sorcière : le peuple échauffé déposait, affirmait qu'il l'avait vue marcher en l'air, les pieds en haut, la tête en bas. Le lord écouta tranquillement l'accusation, et leur dit : « Je ne doute pas, puisque vous l'avez vu, que cette femme ne se soit promenée en l'air, la tête en bas, les pieds en haut; mais elle a l'honneur d'être Anglaise, comme vous et moi, et par conséquent elle doit être jugée par les lois du pays, et ne peut être condamnée qu'autant qu'elle les aurait violées; or je n'en connais aucune qui défende de se promener en l'air comme cette femme. Chacun de vous peut faire de même impunément, et je ne vois aucun motif de punir l'accusée. » Ce discours calma tous les esprits. Je ne dois pas passer sous silence les *pera*, démons femelles des Persans. Ceux-ci doivent vous plaire; ils sont doués de la plus grande beauté, et sont très bienfaisans; ils se nourrissent d'odeurs exquises.

A présent, mademoiselle, que conclure de cet exposé ? y a-t-il des sorciers, des magiciens, des génies, des démons ? ont-ils existé ? ont-ils disparu ? Voltaire a dit : « La voix de l'univers est-elle un préjugé ? » Descartes prétend qu'il est plus difficile de se défaire d'un préjugé que de mettre le feu à sa maison. Pour moi, malgré le préjugé universel, et l'opinion des pères de l'Église, il me reste encore quelques doutes. Mais votre sorcier de Lausanne me déconcerte, je voudrais bien qu'il m'associât à sa magie : s'il me communique son secret, je monterai à cheval sur un balai pour aller vous faire ma cour; mais ne vous effrayez pas, je n'entrerai pas de nuit dans votre chambre, je respecte trop votre sommeil, ce sera en plein midi. En attendant, je me bornerai à faire des vœux pour votre voyage, et je m'écrierai avec Virgile : « Ah ! que la froidure ne vous offense pas, que la glace des montagnes ne blesse pas vos pieds délicats [1] !

M. votre père a si bien réussi dans votre éducation, que j'ose vous prier, au nom de l'une de mes cousines, à qui je parle souvent de l'aimable Suzette, de me donner quelques détails là-dessus. Ma cousine a une jeune fille de neuf ans, qu'elle voudrait former, s'il est posible, à votre image.

LETTRE XXXVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Votre demande, *amato dottore*, est-elle bien discrète ; vous voulez que je vous ouvre les cases de mon cœur, que je vous dise si le chevalier y occupe une place. Je vous dirai avec Corneille :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Ses lettres m'amusent, son esprit me plait, sa figure me parait agréable; mais je vois tout cela sans illusion. Rien ne trouble mon sommeil, ne dérange mes occupations, ne me distrait; voyez si c'est là de l'amour. Croyez-vous d'ailleurs que son air d'indifférence me flatte beaucoup ? Il est vrai qu'il est loin de soupçonner que je sois la Suzette de sa correspondance : n'importe ? Césarine est femme, et n'est pas fâchée que l'on jette un regard sur elle. Je me suis vue quelquefois dans le cristal des eaux, et j'ai trouvé qu'il y avait des jours où j'aurais pu plaire au dieu Pan ; mais quel astre ne pâlit pas devant la belle Angélique ! A quand son mariage ? je voudrais qu'il se décidât : pour moi, je n'ambitionne ni la main du chevalier ni celle d'un autre; il y a mille

[1] Ah ! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !

chances à courir dans un changement de situation, surtout lorsqu'on est bien. On raconte qu'un Italien, assez content de son sort, se maria pour être mieux; il mourut après six mois de mariage. Il ordonna de graver cette inscription sur son tombeau :

Stava bene, per essere meglio son qui.

Combien de gens, à l'exemple de ce pauvre mari, se remuent, s'agitent pour être plus mal. Peut-être Césarine ne serait point heureuse avec M. de Lisieux; il est trop riche pour moi. Je suis accoutumée, dès mon enfance, à une vie simple, modeste, frugale. Au lieu d'un petit jardin et de l'humble toit où je me plais, j'aurais un grand château, un vaste parc, où je me perdrais, où rien ne m'attacherait, car un grand suzerain ne sait pas jouir; au lieu que tout est jouissance pour un petit propriétaire. J'aurais, au lieu de mes bras, des femmes de chambre qui m'obséderaient sans m'aimer; j'aurais des flatteurs, des parasites au lieu d'amis, et des chevaux au lieu de jambes. Bientôt je deviendrais comme l'opulente d'Arville, qui craint le soleil, le vent, le serein, le froid, la chaleur, le marcher; qui ne se promène qu'en calèche dans son parc, et qui se trouve mal si elle rencontre un convoi funèbre, ou si on lui parle de mort. Enfin il me faudrait renoncer à mes occupations chéries, au repos, au calme de mon petit manoir, pour me livrer à l'agitation, au fracas du monde.

Che picciolo e vano!
Che misero teatro il fasto umano!

Je crois que si je devenais riche, je mourrais de la maladie anglaise, du spleen. J'ai ouï dire au chevalier qu'il aimait la campagne; mais les Parisiens de cette caste, en aiment le séjour pour chasser, jouer au billard, faire bonne chère, et voir de jolies femmes. Fontenelle chantait les bergers et les bergères au milieu de Paris.

Cependant voici une lettre pour ce beau chevalier; elle est datée de Berne, où j'étais il y a deux ans, et où je suis encore par l'effet magique d'un talisman. Peut-être un jour il nous en voudra de l'avoir trompé. Tant pis pour vous, monsieur le chevalier; n'êtes-vous pas trop heureux que l'on veuille, comme au bal de l'Opéra, s'entretenir avec vous sous le masque?

Je vous félicite de la grossesse *della signora Caterina :* il est doux d'être père, et plus doux encore d'être mère. Mais ne faites de votre fils, ni un duc et pair ni un procureur; imitez Dieu, faites-le à votre image. *Addio caro maestro.*

LETTRE XXXVII.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Je vous remercie, monsieur, des vœux que vous faites pour que les rochers helvétiens ne blessent pas mes pieds, mais ils ne sont pas exaucés; de temps en temps, en luttant contre leur aspérité, j'emporte quelque écorchure. Votre apologue oriental est une jolie allégorie, qui rappelle le vieux proverbe : Dis-moi qui tu fréquentes, etc.

Vous me citez, monsieur, de grandes autorités sur l'existence des génies et des magiciens, que vous appuyez de la voix de l'univers; mais il me paraît que vous refusez la vôtre : permis à moi d'en croire ce que je voudrai. J'aurais désiré avoir votre opinion un peu plus nettement; vous êtes toujours renfermé dans votre septicisme. Je ne vous cache pas que j'ai du penchant à croire aux sorciers, aux démons; je ne hais pas les revenans, les fées, la magie : on m'a bercée, dans mon enfance, de cent contes à ce sujet, qui m'intéressaient beaucoup : malheureusement, magiciens, fées, démons, génies, tout a disparu. On prétend que le soleil de la philosophie a dissipé ces êtres fantastiques; mais aussi que de douces illusions ont été détruites, notre sensibilité même s'est émoussée : depuis qu'on doute de l'existence des rois mages, il n'y a plus de fêtes, ni de gaîté. Cependant il existe encore des sorciers en Laponie; ils ont choisi pour leur retraite un climat bien âpre, bien rigoureux. Au reste, je ne crains pas qu'aucun sorcier ou génie entre dans ma chambre par le trou de la serrure. Quant à mon génie particulier, qui aura de la barbe et des rides un jour, à la barbe près je lui ressemblerai.

Puisque nous sommes à Berne, tranquilles, et que nous n'en partons qu'après demain, je vais satisfaire à votre demande et à celle de madame votre cousine, et vous développer la méthode, les principes de mon père sur l'éducation. Il les appuyait sur trois bases : fortifier le corps, former le cœur, et éclairer l'esprit; il répétait souvent cette maxime de Montaigne : « Il faut forger l'âme, et non la meubler. » Généralement, ajoutait mon père, on apprend aux garçons ce qui est relatif à l'état auquel on les destine; il n'en est pas de même des jeunes filles : celle d'un procureur, d'un épicier, est élevée comme une demoiselle de qualité. Quel en est le résultat? c'est que ces jeunes bourgeoises, qui sont grandes musiciennes, habiles danseuses, et petites savantes, dédaignent leurs époux, leur état, font de grandes toilettes, et jouent du piano, au lieu de veiller à leur ménage. Mon père, qui se moquait du système d'éducation de Rousseau, adopta cependant ses principes sur l'éducation physique. Il me fit très peu étudier jusqu'à l'âge de six ans, mais il endurcit mon corps par de fréquentes promenades et des exercices un peu forcés; aussi je brave l'intempérie des saisons, je ne crains pas de m'enrhumer quand une porte ou une fenêtre est ouverte. Pour m'apprendre à lire, il me faisait tracer des lettres sur le sable, de sorte qu'en même temps j'apprenais à écrire. Lorsque mon écriture fut formée, il me donna à copier des maximes qui lui appartenaient, ou qu'il avait extraite des moralistes, et je les apprenais par cœur, surtout les plus courtes et les plus à ma portée. Il renvoya l'étude de la grammaire à un âge plus avancé : « Cette étude, disait-il, fastidieuse et fatigante pour la tête des enfans, leur donne de l'aversion pour le travail. » A l'âge de huit ans, il m'enseigna la géographie, et même un peu d'astronomie; ces connaissances, selon lui, sont à la portée des enfans; ce qu'ils voient fixe leur attention et les amuse; ils ont la mémoire des yeux. C'était pendant la nuit qu'il me donnait des leçons d'astronomie, dans la campagne : quand j'eus bien compris ce que c'était que longitude, latitude, équateur et pôles, il me fit étudier la géographie; il ne m'arrêtait point à un ruisseau, à une bicoque, comme font les maîtres ou les pédans; il ne me montrait que les royaumes, leurs capitales, les grands fleuves et les mers principales; il disait que j'apprendrais tous les détails en étudiant l'histoire. Je me livrai d'abord au travail avec beaucoup d'ardeur; mais une jolie poupée que l'on me donna éteignit ce beau feu, et devint l'objet de mes affections et de mes soins; je ne travaillais qu'avec effort et de fréquentes distractions. Mon père chercha à me ramener par le rai-

sonnement et la douceur ; mais voyant l'inefficacité de ses remontrances, loin d'employer la rigueur et les châtimens, il usa d'un moyen plus sûr. Maman voulait qu'on m'enlevât ma poupée : « Non, dit-il, laissons-la en jouir jusqu'à satiété. Traitons les enfans comme les hommes qu'une longue et facile jouissance dégoûte bientôt. » Dès ce moment plus d'étude, on m'ôta tous mes livres ; mon père me dit froidement : « Amusez-vous, habillez, déshabillez votre poupée, vous n'avez pas assez d'esprit et de disposition pour mériter d'être instruite. » Le premier jour, enchantée de mon oisiveté, je peignais, je coiffais ma petite sœur, c'est ainsi que j'appelais ma poupée ; je lui parlais, la faisais déjeuner, dîner ; je la mettais en pénitence, et puis je lui pardonnais, et je l'embrassais. Libre, indépendante, je parcourais toute la maison, sans que personne ne me dit rien. Cette tendresse pour ma poupée, ce charme de la liberté durèrent deux jours, le troisième le plaisir fut moins vif ; le suivant la journée me parut bien longue, ma nouvelle sœur ne m'intéressait plus. J'étais maîtresse de mon temps, mais je ne savais qu'en faire. J'avais déjà l'habitude du travail ; j'aurais voulu lire, mais tous mes livres étaient sous la clef. Enfin, le sixième jour, accablée de mon loisir, excédée d'ennui, je brisai ma poupée, et la portai ainsi mutilée à mon père. « Oh ! oh ! s'écria-t-il, quel étrange malheur lui est-il arrivé ? — C'est moi qui l'ai ainsi traitée, elle m'ennuie, et je vous prie de me rendre mes livres, je veux étudier. — Songez-y bien, vous n'êtes pas née pour l'étude, vous êtes trop dissipée, trop paresseuse ; allez, amusez-vous toujours, si vous pouvez. » Je lui promis plus de zèle, d'assiduité. Mon père voulait me faire acheter cette grâce. « Eh bien ! dit-il, nous verrons dans deux jours. » Il fut inflexible pour ces deux jours, qui me parurent les plus longs, les plus tristes de ma vie. Enfin ils expirèrent, et je repris le travail avec une ardeur qui s'est toujours soutenue. Mon père, pour l'étude de l'histoire, n'adopta pas l'opinion de M. de Voltaire, qui prétend que les enfans doivent la commencer par l'histoire moderne ; c'était, selon mon père, marcher à reculons. Il rejetait aussi les abrégés d'histoire, plus faits, à son avis, pour nuire à la science que pour la propager. Les détails bien choisis sont l'âme de l'histoire, y attachent un grand intérêt. Qu'un abréviateur dise sèchement (c'est mon père qui parle), que César a passé le Rubicon et est entré en Italie ; un enfant, ou même un lecteur quelconque aura bientôt oublié ce fameux passage. Mais que l'on s'arrête sur les bords du Rubicon, que l'on peigne l'inquiétude, l'incertitude de ce célèbre conspirateur, qui tremble sur les suites de sa témérité ; que l'on entende ces paroles : « Je suis perdu si je diffère ; et si je franchis ce ruisseau, que je vais faire de malheureux ! » Et après quelques momens de réflexion, il s'écrie, en s'élançant dans l'eau : « Le sort en est jeté ! » Il reste alors une impression si vive de ce récit, qu'elle se grave à jamais dans notre mémoire. Mon père convenait cependant que l'on devait abréger Rollin, un peu diffus, et parfois trop crédule : c'est pourtant par lui que j'ai commencé l'étude de l'histoire ; je n'y faisais aucun pas, sans avoir la géographie sous les yeux, sans chercher les villes, les lieux où les événemens étaient arrivés ; ainsi j'achevais d'apprendre la géographie, que je n'avais d'abord étudiée que sommairement. J'écrivais beaucoup ; je faisais des extraits des morceaux de l'histoire les plus intéressans, et tous les six mois je comparais mes derniers extraits aux premiers. De plus, mon père me racontait une anecdote, un événement historique, ou un trait de mythologie, et quand ma mémoire était chargée de ce récit, j'allais l'écrire ; c'est ainsi qu'il formait mon style, et meublait ma tête. Ce qui surtout m'apprenait l'art d'écrire, c'étaient les absences de mon père ou de ma mère : j'étais chargée alors de la correspondance. De plus, tous les jours nous lisions quelques lettres de madame de Sévigné : il m'en faisait observer les tours, les expressions originales, pittoresques. Nous lisions aussi quelquefois celles de madame de Maintenon, bien inférieures, selon lui, à celles de madame de Sévigné. Il comparait celles-ci à un fruit né sous un ciel heureux, en plein champ, en pleine liberté ; et celles de madame de Maintenon, à un fruit né et mûri dans une serre.

J'avais plus de dix ans lorsque je commençai mes leçons de grammaire, mais ce ne fut jamais le livre à la main ; c'était à la promenade, ou en déjeunant qu'il me parlait d'articles, de pronoms, et de tout le fatras de cette science ; je n'ai ouvert un rudiment que pour étudier la conjugaison des verbes. Je lisais, tous les matins, à haute voix, des vers ou de la prose, pour apprendre à lire distinctement, à observer les ponctuations, à donner à ma voix les inflexions nécessaires et analogues au sujet. Mon père prétendait que, pour la société, le talent de bien lire était de beaucoup préférable à celui de bien chanter, et beaucoup plus utile à la ville, et à la campagne ; dans les longues soirées, un bon lecteur occupe, amuse toute une société : « Tu seras ma lectrice, ajoutait-il, dans mes vieux jours, lorsque ma vue sera affaiblie, oui c'est alors que tu me paieras l'intérêt de mes soins. » Hélas ! le sort m'a privée de ce bonheur ! il est mort à l'âge de cinquante-deux ans. J'apprenais tous les jours, après mon déjeuner, quelques vers par cœur, et pour former mon goût, mon père me faisait comparer ceux de Pradon à ceux de Racine, ou Corneille à lui-même ; ses vers sublimes à ses vers négligés, et parfois risibles.

A ma neuvième année, il me donna un maître de dessin ; il pensait que ce talent était plus convenable à mon sexe que celui de la musique. « On le cultive, me disait-il, dans la retraite, il vous attache à votre cabinet, et pendant toute votre vie vous jouissez de vos ouvrages. La musique est fille de la mollesse et de la volupté ; le plus grand de ses torts est de laisser la tête vide et d'amollir le cœur ; c'est un talent qui cherche les applaudissemens et se nourrit de vanité. Salluste reprochait aux dames romaines de savoir la musique mieux qu'il ne convenait à une femme honnête : les Grecs l'aimaient beaucoup, mais n'en permettaient l'étude qu'aux courtisanes et aux esclaves : les maris se soucient fort peu d'entendre une sonate exécutée par leurs femmes. » Cependant, malgré sa prévention, j'obtins, à force de prières, appuyées des instances de maman, un maître de clavecin.

J'eus aussi un maître de danse, mais mon père ne choisit pas le plus brillant, le plus renommé : « Il suffit, disait-il, qu'elle sache sauter avec légèreté et en cadence. Chez les premiers Romains, il était honteux à une fille, en son printemps, d'apprendre à danser, cet exercice ne leur était permis que dans leur enfance ; » aussi je n'ai gardé mon maître que quelques mois.

Dans mes récréations, nous lisions ensemble l'histoire des animaux de Buffon, des pièces de théâtre, surtout celles de Molière, et les inimitables apologues de La Fontaine.

J'avais dix ans, et l'on ne m'avait pas encore parlé de la Divinité, et du culte qu'elle exige. Enfin, un beau jour d'été, au coucher du soleil, mon père me conduisit sur une colline : cet astre resplendissait de gloire et de lumière, l'horizon était embrasé; à l'opposite, la lune se levait majestueusement dans toute sa splendeur, aucun nuage ne voilait sa lumière; la terre souriait, revêtue de sa riche parure du beau mois de juin; les oiseaux, le rossignol déployaient à l'envi leurs chants mélodieux; mon père gardait le silence et semblait anéanti dans une profonde admiration. Tout à coup, il s'écria : « Quel superbe tableau! quelle magnificence! comment le trouves-tu? — Ah! mon père, je suis éblouie, j'admire avec étonnement. — Ne penses-tu pas que c'est un bel ouvrage? — Oh, oui, magnifique! et qui l'a fait? — C'est Dieu. — Et quel est ce Dieu? — C'est un être incompréhensible, indéfinissable, que nous ne connaissons que par ses œuvres; c'est un esprit créateur, une suprême intelligence, qui remplit, anime tout l'univers; c'est lui qui a créé ce soleil si brillant, cette lune qui embellit la nuit, et ces astres qui se promènent dans l'immensité des cieux : il a créé ces arbres, ces fleurs qui parent la terre, et l'homme qui jouit de ces fruits et de tant de merveilles. — Ah, je voudrais bien le connaître! — Tu n'en sauras jamais davantage; apprends seulement qu'il punit, après leur mort, les méchans, et récompense l'homme juste et vertueux. — Et comment? — Nous n'en savons rien; mais Dieu est la justice même, il ne peut laisser la vertu sans récompense, et le crime sans châtiment. Nous avons une religion, il faut la suivre; Platon exige, avec raison, que l'on pratique et suive celle de son pays; écoute là-dessus les conseils de ta mère. — Et qu'est-ce qu'une religion? — C'est une loi divine qui nous ordonne d'honorer Dieu, d'aimer les hommes comme nos frères, de les aider, de les secourir, et d'obéir à nos parens et aux chefs de l'État. » Ainsi finit cette conversation intéressante, qui se grava dans mon cœur, et qui m'a fourni bien des sujets de réflexions.

Mon père, toujours fidèle à son système d'instruire les enfans, pour ainsi dire en se jouant, m'apprit la mythologie, sans livres, à la promenade. Cette étude était pour moi un plaisir plutôt qu'un travail : le soleil était le blond Phébus, et de là son histoire chez Admète, et celle de Phaéton, la lune était Diane, la triple Hécate; le laurier rappelait Daphné, le tournesol Clytie; le mûrier avait rougi du sang de Pyrame et de Thisbé; le chêne et le tilleul représentaient Philémon et Baucis; le paon Argus, la vache la déesse Io, et le rossignol l'infortunée Philomèle. Toutes ces métamorphoses me remplissaient la tête d'idées riantes, au point que je n'appelais plus les choses par leur nom; et si je m'étais trouvée seule dans un bois, j'aurais craint de rencontrer un satyre, ou le dieu Pan. C'est par ce moyen que mon père me faisait une mémoire artificielle et locale; mais il me répétait souvent : « La science, pour une femme, est une lumière qui doit l'éclairer et la guider, et non éblouir les yeux des autres. »

Il me menait souvent dans les manufactures et dans les ateliers; j'aime mieux, disait-il, que ma fille, au lieu de posséder le talent de bien placer un ruban, de l'assortir à l'air de son visage, sache comment il se fabrique : je connais des demoiselles qui savent à quelle olympiade se donna la bataille de Marathon, comment se faisait le brouet noir à Sparte, et qui ignorent ce que c'est qu'une presse d'imprimerie, comment est fait un moulin à vent, et comme on moud le blé.

Je lui demandai un jour un maître de langue anglaise : « Non, me dit-il, cet idiôme est difficile et trop rude pour l'organe d'une femme; on ne peut apprendre à le parler qu'en allant habiter deux ans à Londres. D'ailleurs la philosophie des Anglais est trop élevée, trop abstraite pour vous. Clarke, Newton, Tillotson, Blair, Loke, Sidney, Brolinbroke, sont des écrivains dont la lecture exige une tête forte et capable d'attention. Les Anglais ont de grands poëtes, mais je préfère la poésie italienne. De plus, la langue toscane est riche, harmonieuse et musicale, et plus analogue à l'organe touchant des femmes. Ce fut alors que Tommasini, l'ami de mon père, me donna des leçons d'italien, et qu'abusant de ma confiance, il me mit en relation avec Cicéron et Virgile.

Eh bien, monsieur, êtes-vous content de ce verbiage? Quant à moi, mes idées tarissent, ma plume est émoussée, ma tête fatiguée; pour me dissiper, je vais me promener sur les remparts de Berne, observer les coiffures, les costumes des dames suisses, et la tournure des hommes. Adieu, monsieur.

LETTRE XXXVIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Illustrissimo dottore, j'ai vu hier le brillant chevalier, au bal de Montmorency; il y est apparu avec madame de Firmin : je crois qu'il en est épris, ou qu'il a le projet de l'aimer, car les hommes se passionnent, montent leur âme, pour l'amour, comme l'on monte une montre, ou une harpe. Madame Sophie de Firmin, sans être très jolie, a une figure très agréable, et comme disent ces messieurs, une figure de fantaisie. Elle a des grâces sans affectation, un esprit vif, naturel, une gaîté aimable, et une sensibilité exquise, qui la rendent chère à tous ses amis.

Le chevalier, selon l'étiquette banale, m'a demandé des nouvelles de ma santé, et, sans attendre ma réponse, il a ajouté que l'air de la campagne vivifiait et colorait les fleurs et les belles. Il a dansé avec madame de Firmin, qui, après la danse, est revenue auprès de moi. Le chevalier a loué sa grâce et sa légèreté : « Convenez, a-t-elle répondu, que mademoiselle Walter danse beaucoup mieux que moi. A quand le mariage avec cette beauté? Toute la ville en parle. — Si je ne l'épousais pas, les parleurs seraient bien étonnés. — Sans doute; mais votre oncle le veut, et, tout aimable que vous êtes, je vous crois fort heureux de trouver un parti aussi brillant. — Le mariage mérite quelque réflexion; j'ai une correspondance très intéressante avec une demoiselle pleine d'esprit et de talens, qui m'occupe presque autant que mademoiselle Angélique. — C'est beaucoup dire. Comment nommez-vous ce bel-esprit féminin? — Suzette. — Vous raillez? Elle n'a pas d'autre nom? — Je n'en connais pas d'autre. — Dans quel pays est-elle? — Dans ce moment en Helvétie. » Ici, j'ai ri; vous voyez que la conversation devenait intéressante pour moi. *Madame de Firmin :* « Où l'avez-vous connue? — Nulle part, je ne l'ai jamais vue. — Vous êtes un peu visionnaire : est-elle riche? — On dit que non. — Jolie? — Elle assure elle-même qu'elle ne l'est pas, et je dois le croire. — Vous êtes donc fou? — Ou sage, car ces deux mots sont synonymes, vu qu'on entend par ces mots des gens qui ne pensent pas, et ne se conduisent pas comme les autres. — Je ne voudrais pas être votre femme. — Pourquoi? — Parce que vous avez

un caractère léger, indécis; je vous ai vu fort épris des charmes de mademoiselle Walter, aujourd'hui c'est de l'esprit d'une inconnue, que vous oublierez au premier jour. — Cela se peut, et ce sera peut-être vous qui l'effacerez de ma mémoire : cependant j'ai le plus grand désir de la connaître. » Ici finit cet entretien. Madame de Germeuil vint me chercher pour me promener avec elle, et je n'ai pas revu le chevalier du reste de la soirée; mais il a été remplacé par deux agréables du jour; ils m'ont entretenue de l'opéra, des danseurs, des danseuses, d'une comédie de M. de Cha... qui faisait beaucoup de bruit. « Peut-être, leur ai-je dit, après la représentation on n'en parlera plus. » Ensuite ces beaux messieurs m'ont fatigué les oreilles des anecdotes de la cour, du lever et du coucher du roi, des princes, des princesses, dont je n'ai que faire. Ils ont surtout beaucoup parlé d'eux-mêmes; moi, était souvent le nominatif de leurs phrases. Je ne sais s'ils se sont aperçus que leur ramage m'importunait; ils m'ont quittée, emportant une faible opinion de mon mérite. Si ce sont là des hommes aimables, ils ne sont pas dangereux; au surplus, je vous engage à venir aujourd'hui, où mardi, à notre fête champêtre, elle dure encore deux jours; on danse sur des tapis de verdure, sous de vieux arbres qui veulent bien prêter leur ombre hospitalière; on y accourt de toutes parts; on y voit la villageoise en habit du dimanche, à côté d'une belle dame élégamment parée; l'homme des champs auprès de celui de la ville; le philosophe causant avec le laboureur : les jeunes gens de Paris font rougir *la giovane contadina* (la jeune paysanne) par la hardiesse de leurs regards et la licence de leurs propos. Vous verrez à cette fête des marchands d'épices et de colifichets, environnés de bonnes et d'enfans, et de jeunes villageoises; il y a des loteries qui ne ruinent ni n'enrichissent personne, et sur lesquelles le gouvernement n'a point mis d'impôts; on y voit des diseurs de bonne aventure, qui, armés d'une longue sarbacane, disent à l'oreille d'une jeune fille qu'elle a envie de se marier avec un joli garçon qu'elle aime; que leurs amours seront un peu contrariés, mais qu'enfin son amant sera son époux : vingt tables sont dressées, où le vin, la bière, le rire, les bons mots circulent à la ronde; et cependant les violons font jurer leur archet, les danseurs sautent et brisent la cadence, de belles demoiselles figurent aussi dans ces contredanses; c'est la fête de l'égalité. Le beau monde qui ne danse pas, circule, regarde et se promène : cet ensemble vous présente un tableau philosophique; venez, accourez avec la chère Catherine, nous aurons la poule au pot. *Andatevene con Dio.*

LETTRE XXXIX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Il y a, *bella signorina*, du désordre dans notre ménage, grande rixe entre Catherine et moi; en voici le sujet : ma Cateau veut être accouchée par un homme, un chirurgien, et moi, en ma qualité d'Italien, je veux une femme. Je n'aime pas les hommes pour cette cérémonie, pas plus que pour être femme de chambre, ou marchands de modes, comme à Venise : d'ailleurs messieurs les chirurgiens font payer chèrement leurs services; que ces docteurs à larges mains accouchent des reines, des princesses, des dames de la cour, et non de petites bourgeoises. La dispute avec ma femme dure depuis deux jours, et nous nous boudons, et nous grondons. On voit bien que le mariage est l'œuvre de Dieu, car comment deux êtres si opposés que l'homme et la femme pourraient-ils s'accorder et vivre ensemble sans sa volonté expresse?

Votre aimable bonté me souhaite un *bel fanciullo;* souhaitez-moi plutôt *una fanciulletta*. Les garçons dans une maison sont comme les singes, ils gâtent, ils brisent tout, ils sont mutins, revêches et tapageurs : une fille douce, sensible, obéissante, aura soin de moi si je tombe malade; dans mes vieux jours, elle m'aidera à supporter mes infirmités : une fille est l'ange tutélaire d'une maison. Il est vrai qu'un garçon continuerait la race des Tommasini. Sottise, vanité des vanités; supposons qu'elle subsiste un siècle après moi; qu'en saurai-je? mes aïeux ignorent que je suis sur la terre; et puis il faudra que tôt ou tard ma famille s'éteigne. Un fleuve a beau avoir six cents lieues de longueur, il finit toujours par s'engloutir dans le gouffre des mers. Où sont les familles des Claudius, des Brutus, des César, de Constantin, de Charlemagne, voire des Médicis, si modernes : ce sont des météores qui ont brillé un moment pour disparaître tout à jamais; il n'y a que la race d'Adam, qui, je crois, sera éternelle.

La mia cara discepola sait apprécier les vanités de ce monde, et elle est plus heureuse dans son petit *casin*, que Catherine II dans son palais, et même dans son ermitage, dans lequel elle dépose sa grandeur pour vivre un moment en philosophe; elle y dîne avec des savans, des beaux-esprits, et des grands de sa cour : une égalité parfaite règne à ces repas; l'impératrice n'y est servie qu'à son tour; celui devant qui se trouve le plat est servi le premier, ainsi des autres. Catherine aime les ailes de poulets, et celui qui passe avant elle n'oserait les lui laisser, sa majesté le trouverait fort mauvais. Je regarde ces repas comme une comédie; l'impératrice a beau se voiler, elle est toujours présente, et les soucis du trône volent encore sous les lambris de l'ermitage.

Je vous envoie à copier le portrait d'une jeune demoiselle, qui veut l'offrir à son grand papa le jour de l'an; elle est fort jolie, et cela entre pour beaucoup dans le motif du présent : on ne veut donner que soixante livres de cette copie; j'ai accepté, car au défaut de pluie, la rosée entretient les plantes. Vous présumez bien que je ne vous ai pas nommée; ma femme même n'est pas dans le secret : sans doute tout doit être en commun dans un ménage, excepté le secret des autres. *La riverisco*

LETTRE XL.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Je voudrais, mademoiselle, pouvoir me mettre à vos genoux pour vous remercier de l'extrême complaisance que vous avez eue de me transcrire le plan d'éducation de M. votre père; son succès en prouve la bonté. Vous avez commencé comme madame Dacier, qui, dans son enfance, travaillant à la broderie, écoutait attentivement les leçons que son père donnait à son fils : un jour celui-ci fut embarrassé pour répondre à une question qu'il lui faisait; sa sœur, âgée de onze ans, lui souffla tout bas la réponse. Le père l'entendit avec joie et étonnement, et depuis la mit en société des leçons de son frère. Ma cousine va adopter pour sa fille le plan de M. votre père, non qu'elle se flatte de la rendre semblable à vous, car la même éducation n'amène pas

les mêmes résultats. Le philosophe Helvétius a soutenu le contraire; c'est un terrible paradoxe, car je doute que César, élevé comme Caton, eût eu la même raideur, la même gravité de caractère, et que Caton, élevé comme César, eût été galant et voluptueux. La plupart des hommes naissent indifférens au vice et à la vertu; l'éducation influe sur ces individus, et forge et modifie leur caractère; mais la brebis n'aura jamais le courage du lion, et une âme forte, soit en bien, soit en mal, ne fléchit jamais.

M. votre père a eu l'habileté d'orner votre esprit sans le surcharger; en effet, il me semble qu'une jolie femme ne doit pas être coiffée d'un bonnet de docteur. Balzac disait: « J'aime mieux une femme avec de la barbe, qu'une femme savante. » J'aurais beaucoup plus ambitionné la société de mesdames de Sévigné, Coulange, La Fayette, que celle de madame Dacier, qui savait le grec, le latin, traduisait Plaute et Térence, et avait lu deux ou trois cents fois Aristophane, auteur sans goût, plus méchant que comique.

Vous devez être à présent enfoncée dans les montagnes helvétiques; vous supportez la chaleur et la fatigue avec le courage d'une amazone. Je voudrais bien avoir l'hippogriffe d'Astolphe pour vous suivre dans vos courses, et vous soutenir dans les mauvais pas.

Paris, cette ville de boue et de fumée, comme l'appelle Rousseau, est presque sans mouvement; point de nouveautés. La chimie fait des progrès, la litterature baisse: Pégase bat de l'aile; le roi de Prusse écrit des lettres à d'Alembert, comme César à Cicéron, Auguste à Horace. Les oisifs de Paris, oiseaux au beau plumage, vont promener leur insipidité, et jouir de la campagne au bois de Boulogne. Le temple de la fortune attire toujours l'affluence; ceux de l'honneur et de la probité tombent en ruines: ce siècle est le siècle d'argent; on se bat, on prêche, on se marie, on sert son roi, son Dieu pour de l'argent. Aristide et Socrate, à pied et sans fortune, ne seraient pas reçus dans la bonne compagnie; et Cléon le corroyeur, aussi sot qu'insolent, entouré des honneurs et de l'éclat de l'opulence, seraient fête et recherché [1]. Les littérateurs font de petits ouvrages, ils encensent les puissances et déshonorent la poésie pour de l'argent. L'urbanité, les grâces de l'esprit, les conversations instructives, ingénieuses, sont passées de mode, et nous allons devenir Welches sans nous en douter.

Le cher Tommasini a été travaillé d'une petite indigestion; il ne peut resister à l'attrait de la bonne chère, son estomac n'est pas en harmonie avec son appétit. Je lui ai reproché sa gourmandise, et il m'a répondu qu'il n'avait plus que ce petit vice-là, que c'était celui d'Alexandre, d'Aristote, de César, et des premiers de Rome, sous les empereurs; « mais, ajouta-t-il, je n'imiterai ni Aristote ni Apicius, qui consumèrent leur fortune pour satisfaire leur gloutonnerie. Ce dernier, après avoir dévoré cinq millions, s'expédia pour l'autre monde, dès qu'il s'aperçut qu'il ne lui restait plus que trois cent mille livres.

— Savez-vous, lui dis-je, comment Horace nommait la gourmandise? — Oui, *grata ingluvies.* La marquise du Châtelet prétend, dans son *Traité du bonheur*, que la gourmandise est un des premiers plaisirs de la vie. — Mon cher docteur, vous me citez de grandes autorités; tout ce que je puis vous souhaiter, c'est un bon estomac, qui, après un long repas, vous laisse sans repentir. »

Daignez, aimable Suzette, me mettre au rang de vos plus zélés et respectueux admirateurs.

[1] Cléon le corroyeur, par son audace et son insolence, était devenu général des Athéniens; il eut d'abord quelque succès à la guerre, et finit par être battu et tué.

LETTRE XLI.

MADEMOISELLE DE XAINTONGE A MADEMOISELLE D'ARLY.

Ma chère cousine, je suis persuadée que vous apprendrez avec plaisir la nouvelle de mon mariage avec M. Darancourt; c'est un financier très riche, qui a fait sa fortune dans le service des armées: il n'est ni bien jeune ni bien aimable, mais il aime la représentation et le faste, ce qui me convient beaucoup. Sans aucun goût pour lui, je l'ai préféré à un gentilhomme de Caen, bien plus assorti avec moi par l'âge et la naissance, et qui a beaucoup d'esprit; mais je ne puis soutenir l'idée d'aller vivre en province dans une ville où il n'y a ni Opéra ni Théâtre-Français, ou du moins de très mauvais, où l'on se lève sans projets pour la journée, où l'on se couche à onze heures du soir faute d'amusement, par ennui, où l'on se met, se coiffe sans goût, où il est inutile d'en avoir et de se parer, où l'on voit tous les jours les mêmes visages, où l'on entend chaque jour la même conversation, les femmes ne parlant que de leurs ménages, et les hommes que de leurs affaires; où l'on dine à midi, presque toujours tête à tête avec son mari, où l'on passe les deux tiers de l'année dans un château gothique, dont la solitude est effrayante. Vous m'avouerez, ma chère cousine, que cette vie insipide n'a rien d'attrayant pour une demoiselle de Paris; aussi je n'ai pas hésité dans le choix des deux partis, et vous avez trop d'esprit, de jugement pour n'être pas de mon avis. Si nous ne faisions pas la noce dans le château de M. Darancourt, qui est à quinze lieues de Paris, je vous prierais de venir embellir la fête. M. Darancourt me donne de beaux diamans, une riche corbeille, et j'aurai les plus beaux chevaux de Paris. Adieu, ma chère cousine; jugez de ma joie.

LETTRE XLII.

MADEMOISELLE D'ARLY A MADEMOISELLE ADÈLE DE XAINTONGE.

Je vous félicite, ma chère cousine, du bonheur dont vous allez jouir; il me paraît que ce n'est pas l'inclination qui va former les liens de votre mariage, et que vous n'épousez M. Darancourt qu'à cause de ses richesses. Je ne sais si des diamans et de beaux chevaux vous dédommageront des plaisirs du cœur, et du bonheur de vivre habituellement avec ce que l'on aime. Vous me dites que l'on végète dans la province; mais on est souvent bien agité dans la capitale: qu'on y voit tous les jours les mêmes visages; mais je ne sais s'il est plus agréable, plus doux, de voir tous les jours des figures nouvelles: qu'on s'y couche de bonne heure; mais la santé y gagne, on est plus matinal et l'on a plus de temps pour vaquer à ses affaires et cultiver ses talens. Un château gothique et la solitude vous effraient: si vous avez des enfans, si vous parvenez à aimer votre mari, vous trouverez cette retraite préférable au tumulte fatigant et fastidieux de Paris. Le goût de la retraite et de la campagne sont un des plus grands bienfaits de la nature. Adieu, ma chère

cousine, soyez heureuse autant que je le désire; maman et moi irons vous voir à votre retour à Paris.

LETTRE XLIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je vous sais bon gré, *caro maestro*, de préférer *una fanciulletta* à un polisson de garçon, et votre bonheur présent au fol orgueil de continuer votre race, que le fleuve Léthé doit engloutir tôt ou tard, ainsi que celle des rois et des empereurs. Mon père remerciait le ciel de lui avoir fait présent d'une fille : « Si j'avais un garçon, disait-il, il serait à son régiment, il me tourmenterait pour avoir de l'argent; il me faudrait économiser, souffrir des privations pour subvenir à son faste et à ses plaisirs. Lorsqu'il viendrait à Paris, il me ferait l'honneur d'assister quelquefois à ma table frugale, impatient de voir la fin du repas : le matin il viendrait un moment me souhaiter le bonjour; les devoirs prétendus de la société, les spectacles, les bals, le bois de Boulogne, les diners, les soupers, les maitresses s'empareraient tellement de son temps, que de toutes ses connaissances, je serais probablement celle qu'il verrait le moins ; au lieu que je trouve ma Césarine toujours à mes côtés, dans mes maladies comme en pleine santé. Dans ma vieillesse tu seras ma compagne fidèle, mon appui, ma consolation. » Hélas! ma tendresse n'a pu lui donner les soins qu'il attendait de moi! il me reste une mère douce, aimante, pleine de vertus, sur qui je réunis toutes mes affections et toutes mes espérances.

Je me flatte que vous remporterez la victoire sur votre femme, et qu'un homme ne l'accouchera pas. Maman est bien de votre avis; une femme l'a accouchée deux fois, car j'ai eu un frère qui n'a goûté qu'un moment le miel de la vie. Dites à madame Catherine, que la femme de Henri IV et de Louis XIII ont été accouchées par des femmes. Madame Péronne, l'accoucheuse de la reine d'Autriche, accoucha la reine d'Angleterre. Madame Robinet, sous Louis XIV, accouchait madame de Grignan et les dames de la cour. Mademoiselle de La Valière fut la première femme de la cour accouchée par une femme, et ce fut, dit-on, pour tenir la chose secrète et éviter le scandale. Une loi d'Athènes, sollicitée par les médecins, interdisait aux femmes le métier d'accoucheuses, et l'on vit, dit-on, nombre de dames athéniennes préférer la mort à la violation de la pudeur.

Savez-vous qu'hier maman et moi sommes allées à l'Opéra dans la loge de madame de Marsan, chez qui nous avions diné? Devinez ce qui m'a le plus occupée à ce spectacle? Mademoiselle Guimard? Non. Mademoiselle Arnoud? le grand Vestris? Non, c'est un simple mortel, M. de Lisieux : il était dans une loge en face de la nôtre, avec les dames Walter et une autre dame; il était assis auprès de la belle Angélique, et lui parlait souvent; elle riait beaucoup : beau motif de jalousie, si j'aimais ce chevalier. Il était tellement occupé de sa divinité, qu'il ne nous aperçut que fort tard; il nous a saluées, et c'est toute la faveur qu'il nous a faite. Madame de Marsan nous a confirmé que l'on attend le retour de M. Walter pour célébrer ce brillant hyménée, prédit par les oracles. Au reste, je rends justice à mademoiselle Walter, je ne connais pas de figure plus séduisante : je ne trouve à critiquer en elle que le faste de sa parure, c'est le tort de l'opulence et de la vanité, sa compagne fidèle; elle ne soupçonne pas tout le charme de la simplicité. Il est vrai qu'une petite bourgeoise peut être aussi jolie qu'une fille de qualité; mais elle ne peut avoir de beaux habits, de riches diamans.

Je me suis fort ennuyée à ce spectacle : qu'un grand opéra est long et fastidieux! J'ai lu, que le pape Léon X, fatigué de la longueur d'un sermon, se rappela qu'un concile de Latran, avait décidé qu'un sermon ne durerait pas au-delà d'un quart d'heure, et il ordonna aussitôt à tout prédicateur de se conformer à ce décret. Je voudrais que le conseil d'état, au défaut d'un concile, fixât la durée d'un opéra à deux heures au plus. Je vous remercie du portrait à copier que vous m'avez envoyé; cette rosée, comme vous dites, ranimera les fleurs de notre jardin. Nous avons grand besoin de linge; tout s'use, serviettes, nappes, et le marbre même Je me hâte de terminer ma lettre pour l'envoyer à la poste à Montmorency; il fallait, dit-on, quinze jours au bel-esprit Voiture pour en composer une. Je n'envie ni sa patience ni son style.

Addio, caro dottore.

LETTRE XLIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Bel bello! signora, ne faites pas la moue au chevalier sur son indifférence pour vous à l'Opéra; hier je l'ai félicité sur son mariage avec la belle Angélique. « Oh, m'a-t-il répondu, le fruit n'est pas encore mûr, M. Walter ne revient qu'au printemps, et d'ici là une comète peut briser la terre : d'ailleurs je ne conclurai rien que je n'aie connu cette mystérieuse Suzette; je me donnerais au diable pour la voir un seul jour. »

Mais écoutez une petite scène que j'ai jouée mardi dernier avec le comte de Lisieux, l'oncle du chevalier : celui-ci m'avait chargé de lui chercher la traduction de Virgile, d'Annibal Caro; l'ayant trouvée, je vais chez lui, le suisse me laisse monter; je trouve sur le pallier M. le comte, la tête coiffée d'un bonnet de velours noir, et le corps enveloppé d'une belle robe de chambre, décorée du ruban de Saint-Louis. Il criait à son laquais : « Viendras-tu, coquin? ou je te fais pendre; » son crime était de lui faire attendre son chocolat. A mon aspect il s'est calmé et m'a demandé à qui j'en voulais. « A M. votre neveu. — Il est sorti. — J'ai un livre à lui remettre. — De quelle part? — De la mienne, M. Tommasini. — Ah! vous êtes M. Tommasini! je suis fort aise de vous voir, je vous connais de réputation; vous êtes un homme de mérite, au-dessus de votre état — Non, monsieur le comte, au niveau de mon état. — Faites-moi l'amitié de venir dans ma chambre, prendre une tasse de chocolat. « Eh bien, coquin, ce chocolat viendra-t-il? montez-en deux tasses. » Nous entrons dans son cabinet, il me fait asseoir dans un fauteuil; on apporte le chocolat, il m'en verse une tasse copieuse; on me présente des biscuits, et nous déjeunons. Il me demande comment je trouve son chocolat. « Très bon. — Il est de Turin; il y a de bonnes choses en Italie. — Oui, monsieur le comte. — Vous êtes Italien? — Oui, je suis de Padoue. — Je vous en félicite : lorsque l'on n'est ni Français ni Anglais, il faut être Italien; et vous enseignez cette langue? — Oui, monsieur. — Avez-vous beaucoup d'écoliers? — Dieu merci, assez pour faire aller mon petit ménage. — Mais à quoi peut servir la connaissance des langues étrangères, quand on a le bonheur d'être

Français? on parle la nôtre dans toute l'Europe; l'étude des langues ne sert qu'à remplir la tête de mots. — Et d'idées; elle sert à développer notre esprit, à former notre goût et notre jugement. — J'ai connu un homme qui savait le grec et le latin, et qui n'était qu'un sot. — J'en ai connu qui ne savaient ni grec ni latin, et qui étaient plus sots encore. Ne comptez-vous pour rien le plaisir de lire les grands écrivains d'une langue étrangère? — N'avons-nous pas des traductions de tous les bons ouvrages? — Si l'on vous offrait un tableau de Raphaël ou sa copie, lequel préféreriez-vous? — Parbleu, l'original. — Eh bien, monsieur, une traduction n'est que la copie d'un tableau. — J'ai su jadis des mots de votre idiome; j'ai fait la guerre en Italie, sous le brave prince de Conti; j'étais, le 30 septembre 1744, à la bataille de Conni; où nous frottâmes joliment les Savoyards; Conti y fut blessé. J'aimais beaucoup les femmes de votre pays, c'est ce que vous avez de mieux; elles sont vives, enjouées, agaçantes, et l'on ne perd pas ses soupirs et son temps avec elles. Quand nous étions à Plaisance, tous les officiers du régiment trouvèrent à se nicher; j'eus pour mon lot une marquise, jeune et jolie, mais coquette à faire trembler; son mari me disait confidemment: « Ne vous y fiez pas, elle vous trompera comme les autres; » ce qui n'a pas manqué d'arriver. Elle m'avait appris quelques mots italiens; je savais déjà dire aux dames: *Ella è graziosa, bellissima, l'amo moltissimo; cor mio, idol mio, anima mia.* Ces expressions sont très jolies; la langue française n'est pas si riche en termes amoureux. — On voit que vous n'avez pas perdu votre temps en Italie. — J'ai laissé l'étude de l'italien: je me suis borné à savoir mon métier, la tactique et un peu de géométrie: un militaire n'a pas besoin d'en apprendre davantage. — Jadis César, et dix empereurs romains en savaient un peu plus; ils cultivaient l'art militaire et la littérature. L'empereur Julien était savant, philosophe et grand capitaine; et notre grand Frédéric.... — Je sais qu'il fait des vers et joue de la flûte; c'est dommage qu'il ait ce travers, car c'est un héros, un César à la tête des armées. Mon neveu a aussi la manie de la science, la philosophie dans la tête: au lieu d'aller à la chasse, de monter à cheval, de faire sa cour à Versailles, il s'enferme toute la journée dans son cabinet: au lieu de fréquenter les ministres, les princes, il vit avec des poètes, des savans, des artistes. Brillante société! aussi il est oublié, il reste en chemin. Je connais bien la cour; il faut y vivre, s'y montrer sans cesse, toujours demander, solliciter, faire valoir ses services, son mérite; mais j'espère que son mariage le guérira de ses lubies. — Il va donc se marier? — Oui, dans quelques mois; c'est un drôle bien heureux, je lui fais avoir une belle et riche héritière. — Je croyais que M. votre neveu n'avait aucune inclination pour le mariage. — Il s'agit bien d'inclination, pour un parti aussi brillant! mon neveu n'est pas assez fou pour le refuser. D'ailleurs cet hymen est mon ouvrage, c'est moi qui fais une riche dotation, c'est moi qui le veux; il faudra qu'il accepte, ou qu'il vive en philosophe dans un grenier, avec les appointemens d'un capitaine de cavalerie, qui suffisent à peine pour avoir des bottes. » Dans ce moment on annonça un monseigneur, un évêque, et pendant qu'ils s'embrassaient, je me suis évadé sans adieux.

La paix est rentrée dans le ménage, *la mia Caterina* consent de prendre pour ses couches une sage-femme, au lieu d'un vilain accoucheur. Pour la décider, je lui ai cité, d'après vos lettres, l'exemple des reines de France, et madame Robinet, qui accouchait la cour de Louis XIV. De plus j'ai fait agir un rude janséniste de ses parens, homme respectable, malgré le ridicule de ses opinions sur la grâce et la bulle *Unigenitus*, qui lui a dit qu'une femme pieuse et pudique ne devait pas se servir d'un homme, en pareille circonstance, et que la religion blâmait le métier d'accoucheur. Ma princesse s'est rendue à ces bonnes raisons, et elle sera accouchée comme feu les reines de France.

LETTRE XLV.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Je suis, monsieur, comme le rat voyageur de La Fontaine :

> Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
> Voilà les Apennins et voilà le Caucase;
> La moindre taupinière est un monde à ses yeux.

Le tableau que vous me faites de Paris n'a rien de séduisant; nous allons, dites-vous, devenir Welches. Quoi! dans le siècle de la philosophie et du bel-esprit, quand nous avons tant de brochures, de romans, de petits poëmes, tant de vaudevilles. Si je ne connaissais votre écriture, je croirais que votre déclamation est de Rousseau. Il est vrai qu'aujourd'hui on fête les Cléon, et l'on néglige les Aristide et les Socrate. C'est que les Cléon se sont multipliés, et les sages sont devenus rares; et se cachent.

Nous aurons de la peine à corriger notre docteur; il ne se contentera jamais du pain que le corbeau apportait à saint Antoine, ni des raves que Curius Dentatus faisait cuire dans un pot de terre.

Je serais fâchée que le paladin Astolphe vous prêtât son cheval pour me suivre dans mes courses, mon amour-propre en souffrirait : le voyage n'embellit pas; je ne sais comment Bradamante et la reine du Catay pouvaient conserver l'éclat et la fraîcheur de leur teint en courant le monde. Pour moi, les cheveux épars sous un vaste chapeau, teinte du hâle du soleil, je ne crains pas qu'Apollon me poursuive et me prenne pour Daphné.

La situation de Berne n'est pas agréable; un duc de Berthole, son fondateur, plaça cette ville sur une colline, environnée d'un ravin profond et de l'Aar. Vous voilà aussi savant que moi sur sa position. Ce canton est montueux; j'ai souvent mis pied à terre pour gravir ces collines escarpées, et malgré vos vœux poétiques, mes pieds en ont souffert. Les montagnes sont couvertes de sapins, de hêtres et de chênes. J'ignore si c'est la nouveauté qui me séduit, mais je préfère ces monts âpres et sourcilleux, et leurs forêts sauvages, aux environs de Paris, si rians, si décorés, si peignés. Les Bernois ont tort de prendre des ours pour leurs armes, car ils sont obligeans, aimables et pleins d'urbanité. J'ai cru habiter une ville française, car vous savez que nous autres Français, pour faire l'éloge des étrangers, nous les assimilons à nous-mêmes. Je n'ai pas manqué d'aller rendre ma visite aux ours entretenus dans les fossés profonds de la ville; comme jadis, dans le Prytanée d'Athènes, on entretenait ceux qui avaient bien mérité de la patrie.

On dit que la bibliothèque de la ville contient des manuscrits précieux; je n'ai pas eu la curiosité de les examiner, car je suis femme, et j'aime mieux regarder des étoffes nouvelles que des parchemins poudreux. Je vous

avoue même que je regrette peu les pertes que nous avons faites des morceaux de Tite-Live, Tacite et autres; il nous reste une assez ample provision de livres pour la faiblesse de nos yeux, et la brièveté de notre vie. Je n'ai pas la même indifférence pour les portraits des grands hommes qui parent cette bibliothèque; leur image m'inspire un plaisir, un intérêt qui échauffe mon âme, et me rend leur contemporaine. Je n'adopterai jamais l'hérésie des iconoclastes. J'ai le portrait d'Henri IV dans ma cellule, auquel je fais souvent des déclarations d'amour. De Berne nous sommes allés au village de Reuneclk, où est ce fameux ermitage, creusé dans une montagne, par un ermite qui y a travaillé trente ans; il a construit une chapelle et un appartement complet. Je trouve bien heureux un homme qui se ménage une occupation pour toute sa vie, et si j'avais les talens de mademoiselle Scudéri, je commencerais une *Clélie*, ou un nouvel *Artamène*, en vingt volumes[1].

Dans notre route, nous jouissions d'une perspective admirable: d'un côté une riche contrée couverte de bois; de l'autre d'âpres rochers couronnés de glaces éternelles: le contraste de l'été et de l'hiver. Je voudrais pouvoir vous peindre ces magnifiques tableaux dessinés par la nature. Je vous renvoie à Thompson l'Anglais ou à Jean-Jacques; ils ont un pinceau un peu plus vigoureux que le mien. Mais pendant que je contemplais ce bel ouvrage de Reuneclk, mon cheval s'est abattu non loin d'un précipice; on dit que j'ai pâli, je le crois sans peine: je ne sais si la fière Clorinde n'aurait pas changé de couleur comme moi; mais ne vous effrayez pas, on est venu à mon secours. Je suis déjà remontée à cheval, et j'en suis quitte pour quelques légères contusions. Dans la route, nous avons déjeuné *nella villicciuola* d'un montagnard, au milieu de ses vaches, de ses chiens, de sa femme et de ses enfans; au pied de sa cabane *scorrea un limpido ruscelletto.* Mon oncle y a mangé d'un fromage âgé de quarante ans et d'un pain de six mois, et bu d'un vieux kirschwasser, et moi d'un excellent lait. Je crois que l'ambroisie des dieux était du lait des vaches suisses.

Ce montagnard vous aurait étonné par la vigueur de son caractère, et la justesse de sa logique. Il a servi six ans dans les gardes suisses du roi de France, après quoi il est venu recueillir son petit héritage et se marier. Il a déclamé contre les athées; cependant il ajoutait: « Il faut les convertir et non les brûler; il faut leur demander quelle main a formé la terre, le soleil, les astres, animé la matière; quelle puissance entretient l'ordre et l'harmonie. Ensuite il nous a parlé de Jean-Jacques, qu'il avait vu à Neufchâtel. « Je l'ai beaucoup regardé, nous dit-il, parce qu'il faisait beaucoup de bruit; il était de mauvaise humeur, il se plaignait des habitans et du genre humain. —Monsieur Jean-Jacques, lui ai-je dit, quittez vos livres et votre plume, et venez vivre dans nos montagnes avec nous et nos vaches; là vous ne trouverez ni envieux, ni philosophes, ni maîtres. » Il sourit à ces mots, et me prenant la main, il me répondit: « Il n'est plus temps de suivre ce conseil; à quarante ans le démon m'inspira l'envie d'écrire: j'avais été assez heureux jusqu'alors, mais le malheur m'attendait avec la célébrité. »

Ce bon Suisse nous a parlé ensuite de Zwingle, curé de Zurich: « Celui-là, disait-il, était un homme de bien qui ne damnait pas, comme Calvin, les cinq sixièmes du genre humain, et qui niait que Dieu eût créé les hommes pour être la proie des démons, parce que tel est son bon plaisir. Il n'y a qu'un enragé, un damné, s'écriait-il, qui puisse prêter de tels sentimens à la Divinité; l'enfer est fait pour les diables et non pour les hommes, qui sont de faibles créatures. » Pendant cette narration, il s'arrêtait, et à chaque pause, il nous versait du vin, choquait le verre avec nous, buvait à mon oncle, à moi, à notre bon voyage. Quand il se fut reposé un instant, il nous dit: « Je voudrais savoir dans quelle partie du corps loge l'âme; j'ai beau me creuser la tête, je n'y comprends rien. » Mon oncle lui répondit que les plus beaux génies, les plus grands philosophes étaient aussi ignorans sur ce sujet-là qu'un enfant au berceau. Si vous en savez, monsieur le chevalier, un peu plus que nous, veuillez éclairer notre ignorance. Je voudrais savoir aussi quelle différence il y a entre la religion de Calvin et son culte, et celui de l'Église anglicane.

Ce montagnard m'a demandé où était mon mari. « Je n'en ai point. — Vous êtes déjà veuve? — Non; je n'ai jamais été mariée. — Pourquoi cela? à votre âge un mari vous irait bien. » Je lui ai répondu qu'en France il fallait l'acheter par une riche dot. « Vous avez des usages bizarres dans votre France, et de plaisantes cervelles. Vous allez à la messe sans penser à Dieu; au sermon pour voir le monde et juger le prédicateur; vous vous confessez pour recommencer le lendemain. Vous vous habillez pour les yeux des autres, non pour votre commodité; vous vous visitez pour vous ennuyer réciproquement; vous vous mariez sans amour. Vous avez, comme les écureuils, une activité étonnante sans objet, ou pour des choses frivoles; vous parlez de liberté et vous avez vingt maîtres: le roi, le gouverneur, l'évêque, le confesseur, le lieutenant de police, les ministres, le parlement. Vous chantez et dansez avec vos chaînes. J'aime cent fois mieux être paysan en Suisse que duc et pair à Paris. » Comment trouvez-vous la dialectique de cet homme? C'est une espèce de paysan du Danube.

Je vous fais grâce du reste de sa conversation, car il nous parla encore de Guillaume Tell, qu'il loge en paradis à côté de Brutus; mais il envoie en enfer Charles-le-Téméraire avec tous les empereurs de la maison d'Autriche. Il blâma ses compatriotes d'aller vendre leur sang à des nations étrangères: « Un Suisse, s'écriait-il, ne doit son sang qu'à sa patrie, et ne doit combattre que pour sa liberté. » Cet homme avait quelques livres, entre autres les *Nuits* d'Young, qu'il lisait souvent. Je les ai lues aussi, avec plus d'ennui que de plaisir. Cet écrivain est trop noir, trop lugubre, il se répète trop souvent. Quel est donc ce docteur Young? vous l'avez peut-être connu à Londres?

Nous ne sommes restés que vingt-quatre heures à Fribourg, dont la position est très peu pittoresque. Cette ville est située sur le penchant d'une colline, adossée en partie à des rochers élevés; les rues ont une pente rapide, et malheur à tout homme attaqué de l'asthme. La religion catholique y est la dominante; j'y ai entendu la messe. On y compte cent quatorze églises, cent vingt chapelles, et plusieurs couvens. Mais si la religion catholique s'est réfugiée dans Fribourg, cette ville n'a pas ouvert ses portes à la science. On dit que les Fribourgeois ont conservé la simplicité et l'économie du bon vieux temps; je voudrais qu'ils eussent un peu dérogé de leurs ancêtres, pour se

[1] Ces romans de mademoiselle de Scudéri, ne sont que de dix volumes chacun.

rapprocher de nous. Rien de si rare ici que les livres; les amateurs sont obligés d'aller en acheter ou en louer à Lausanne.

La contrée environnante offre de superbes tableaux, de fertiles collines, de riantes prairies et de belles forêts. Si j'étais riche, maîtresse de ma destinée, je ferais bâtir un *casino* d'été dans les environs de Fribourg, et j'y jouirais, sans frais, d'un magnifique jardin anglais ou chinois.

Nous allons partir pour Lucerne et Zurich; votre pensée est bien maîtresse de m'y suivre, et de partager avec moi les plaisirs et la fatigue du voyage. Je crains pourtant que votre imagination ne s'use en me voyant si souvent, et ne me dépouille des charmes qu'elle me prête si généreusement.

Adieu, monsieur, je vous salue.

LETTRE XLVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je commence cette lettre, *caro maestro*, l'âme encore pénétrée de la cérémonie lugubre d'hier : c'était l'anniversaire de la mort de mon père. Nous sommes allées, maman et moi, de grand matin, entendre une messe des morts, que nous avions demandée à notre curé. L'église était obscure et solitaire; j'ai prié pendant toute la messe, en pleurant, pour l'âme d'un si bon père. Hélas! il est mort sans confession; mais si la bonté, la probité, la vertu peuvent effacer les faiblesses de l'humanité, obtenir grâce devant Dieu, quel homme a mieux mérité sa clémence! Au sortir de l'église, un tableau m'a vivement frappée : pour revenir chez nous, il faut traverser le cimetière du village; nous vîmes une jeune paysanne, à genoux sur la tombe de sa mère, enterrée depuis trois jours : elle pleurait amèrement sa bonne mère, et non loin d'elle des enfans riaient, criaient et jouaient au palet, sur cette même terre qui couvre la cendre de leurs pères, et qui doit un jour les couvrir à leur tour. Nous avons passé le reste de la journée bien tristement : je n'ai pas quitté maman : l'après-dînée nous sommes retournées à l'église, pour réciter l'office des morts; après quoi nous nous sommes promenées dans la forêt. Le jour était sombre et semblait participer à notre douleur; et l'étoile du soir nous a amené une pluie abondante; tout paraissait concourir à la mélancolie du jour. Le soir nous avons lu Athalie, chef-d'œuvre qui m'enchante; cependant je ne voudrais pas que Joad parlât avec tant de fureur à Mathan, je suis toujours tentée de lui dire :

> Eh quoi, Joad, d'un prêtre est-ce là le langage?

Je ne voudrais pas qu'il tendît des piéges à Athalie pour la faire égorger; mais malgré ma critique la pièce restera.

Le caractère du comte de Lisieux, que vous me tracez dans votre dernière lettre, est très commun en France, où tout ce qui tient à la cour, jusqu'à l'aide de cuisine, encense la faveur, et n'est agité que d'une seule idée, celle de faire son chemin; ce qui me rappelle un propos du maréchal de Noailles. Un jeune homme lui demandait des conseils sur sa conduite à la cour : « Vous n'avez, lui dit-il, que trois choses à faire : dites du bien de tout le monde, demandez tout ce qui vaquera, et asseyez-vous quand vous pourrez. »

Je ne crois, monsieur le voyant, à vos oracles, non plus que les Troyens croyaient à ceux de Cassandre. M. le chevalier épousera mademoiselle Walter, gardez-vous d'en douter; ils sont faits l'un pour l'autre.

Il y a huit jours que nous sommes dans une solitude profonde, pas une visite, pas un importun; le seul curé, qui croit en Dieu, quoi qu'en dise Rousseau, qui croit les prêtres tous athées, est venu l'après-dînée faire la partie de piquet de maman, et décrier avec elle les philosophes du siècle. Ce bon curé me fait l'honneur de me consulter sur ses sermons; car vous saurez que je suis ici, avec le magister, le bel-esprit du village. Les uns me prennent pour une sainte, les autres m'appellent la philosophe, parce qu'ils me voient le livre à la main. Hélas! je ne suis ni l'une ni l'autre. Je lis aujourd'hui l'*Histoire de l'Église*. On défend la lecture des romans aux jeunes demoiselles, il faudrait aussi leur interdire l'*Histoire de l'Église*. Quels hommes que la plupart de ces papes! on les voit presque tous occupés d'intrigues, et de l'élévation de leurs familles. Que de scandales! de schismes! de papes doubles, triples! la tiare achetée et vendue! un Benoît VIII, Jean XIX, Benoit IX, et ce Grégoire VII, dont on a fait un saint, et qu'il faudra placer entre Denis le Tyran et Louis XI; Alexandre VI, athée, ambitieux, tout noir de vices, mais plein d'esprit et de talens; Jules II, guerrier infatigable, politique perfide, toujours à la tête des armées, répandant à grands flots le sang des chrétiens, de ses brebis, dédaignant même de se couvrir du manteau de la religion. Un vendredi saint, il refusa d'aller pieds nus, selon l'usage de ses prédécesseurs, à l'adoration de la croix. Le jeudi saint, à la cérémonie de la cène, il mettait ses pouces en croix sur le pied des pauvres pour éviter le contact de leur chair. Il aimait beaucoup le vin; Louis XII ne l'appelait que l'ivrogne. Léon X cultiva et protégea les lettres, répandit ses largesses sur les savans et les poëtes. Rome était, sous son pontificat, le rendez-vous des talens et du génie; ils étaient accueillis au milieu de la magnificence et des plaisirs. Ce pape aimait beaucoup la chasse, exercice peu digne d'un souverain pontife; comme roi il aurait pu marquer dans l'histoire, « *Ma*, dit un auteur italien, *osservare la sua parola, non fu mai contata frà le virtù di questo pontefice.* » Quand on lit l'histoire des conclaves pour l'élection des papes, que l'on découvre les intrigues, les mensonges, les perfidies qui s'y passent sourdement, il est difficile de croire que le Saint-Esprit préside à ces assemblées. Cependant, au milieu de cette foule de papes qui ternissent l'éclat de la tiare, on voit s'élever des têtes majestueuses et imposantes, qui s'attirent la vénération et les hommages des contemporains et de la postérité.

J'ai commencé à traduire l'épisode de l'Erminie du Tasse, mais c'est un fruit qui n'est pas encore mûr; je vous l'enverrai pour votre dessert à sa maturité.

Ces huit jours d'une entière solitude ont passé avec la rapidité d'un torrent. Je me suis beaucoup promenée le matin dans notre vaste parc, d'un arpent; l'après-dînée avec maman, dans la campagne, dont les promenades sont délicieuses. Tout est champêtre; jardins, vergers, vignobles, ruisseaux embellissent cette vallée.

Vous voyez, *amatissimo maestro*, que l'or ni les grandeurs ne nous rendent heureux, et qu'on peut l'être à bon marché; aussi je suis bien loin d'ambitionner la fortune. Si quelquefois je désire un peu plus d'aisance, car il faut toujours désirer quelque chose, c'est pour pro-

curer à maman plus de douceurs, quelques distractions, et pouvoir acheter quelques livres.

LETTRE XLVII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Comme vous, *amabile signorina*, j'ai célébré l'anniversaire de la mort de votre admirable père; j'ai fait dire une messe à Saint-Eustache, que nous avons entendue, Catherine et moi. Ce cher papa! quel digne homme! savant, plein d'esprit, philosophe avec simplicité, sévère pour lui, indulgent pour les autres, ayant peut-être trop méprisé la fortune. La philosophie que l'on peut nommer ecclectique, était mêlée des maximes de Port-Royal, et de l'indulgence jésuitique. Je ne suis pas surpris de l'effet que produit sur vous l'histoire de l'Église. Les poëtes et les prosateurs italiens ont souvent attaqué les désordres de la cour de Rome. Le Dante loge aux enfers les papes Athanase, Nicolas, Boniface VIII. Pétrarque compare la cour pontificale à la voluptueuse Babylone. Bocace peint, avec beaucoup de hardiesse, la dépravation des ordres religieux, et le Pogge ne les épargne pas dans ses facéties.

La cour de Léon X était la plus brillante, la plus voluptueuse de l'Europe; on faisait à sa table une chère délicieuse: les convives étaient des évêques, des cardinaux, des poëtes, des savans; alors les indigestions étaient de bonne compagnie, comme le prétend Voltaire. Le mets le plus chéri de Léon X et des gourmands, ses commensaux, était des boudins blancs, faits de blancs de paon.

La mia cara sposa commence à avoir des envies de femmes grosses; tantôt elle veut des oranges de Malte, tantôt des dattes du Levant; hier elle désira un homard qu'elle avait vu dans un magasin de comestibles. Il fallut l'acheter, sans quoi son bambin serait venu au monde avec un grand homard sur le nez. M. de Buffon ne croit pas au résultat de ces envies; il est vrai qu'il y aurait de drôles de figures sur les visages, si les fantaisies des femmes grosses venaient s'y peindre.

Admirez ma sagesse; je suis sorti sain et sauf d'un dîner chez madame du Cange, qui donne continuellement des festins douteux, auxquels on ne peut résister. Vous allez me demander ce que c'est qu'un repas douteux, c'est un repas où, selon le parasite de Térence, tout vous tente, et où l'on est embarrassé du choix des mets [1]. Cependant les festins de M. du Cange n'ont pas l'abondance de ceux de Salomon; pour le dîner et le souper de ce roi juif, on tuait tous les jours trente bœufs, cent moutons, du gibier et de la volaille en proportion: il y avait de quoi nourrir tous les chanoines de l'Europe, compris les chantres. Une passion plus difficile à vaincre que celle de la gourmandise est celle du jeu; j'ai vu, froid et immobile spectateur, perdre après le dîner des sommes immenses. Dans ces scènes, l'aspect des physionomies est intéressant; l'un, calme et froid, a le désespoir dans l'âme; l'autre a, dans ses yeux, toute l'expression de la fureur; celui-ci, celle de la joie.

Pauvres gens! je les plains; mais il faut pour les pères plus de pitié que de courroux. Je commence à croire que nous ne serons parfaits qu'en paradis. Horace nous a dit, en beaux vers, que le monde allait toujours de mal en pis; Pétrarque, 1500 ans après lui, nous reproche également nos vices.

> La gola, e'l sonno, e l'oziose piume
> Hanno del mondo ogni virtù sbandita.

Les prédicateurs d'aujourd'hui nous crient en chaire, que le monde est corrompu, que nos aïeux étaient plus sages, plus vertueux. Que conclure? que les buissons auront toujours des épines, les serpens leur venin, et les hommes leurs vices.

LETTRE LXVIII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Que n'étais-je, aimable Suzette, à votre banquet chez votre montagnard, j'aurais mangé avec délice de ce fromage âgé de quarante ans, et du pain de six mois! J'aurais préféré ce repas à celui que Lucullus donna à Pompée et à Cicéron, et qui coûta 15.000 livres. J'ai frémi de la chute de votre cheval. Vous avez beau charger les couleurs pour vous peindre les cheveux épars, le teint flétri, vous n'en êtes que plus piquante à mes yeux; vous avez toujours une physionomie vive, animée, pleine d'esprit, des yeux perçans. Oui, c'est ainsi que je vous vois au bout de mon télescope. J'aime beaucoup votre philosophie des bords de l'Aar, et sa philosophie sauvage, qui n'est qu'un heureux instinct, ou l'effet d'un esprit juste et lumineux. Ce montagnard se creuse la tête pour deviner où est le siége de l'âme, et vous me demandez mon avis. Je vous dirai que je n'en sais pas davantage là-dessus que la bonne femme qui tricote des bas dans sa chaumière, et je ne m'en inquiète non plus que des tourbillons de Descartes, et de l'harmonie préétablie de Leibnitz, que je n'ai jamais compris; mais je vais vous rapporter les opinions des philosophes anciens et modernes.

Les uns disent: il n'est rien qu'on connaisse mieux que l'âme; d'autres assurent qu'il n'y a rien qu'on connaisse moins. Épicure, Aristote, Socrate, et les pères de l'église pendant les premiers siècles ont cru l'âme corporelle. Des philosophes grecs assurèrent que l'âme était une portion même de la substance de Dieu. Malebranche paraît avoir la même opinion. Hippocrate loge l'âme dans le ventricule gauche du cœur; Épicure et Aristote dans tout le corps. Érasistrate dans la membrane qui enveloppe le cerveau; Empédocle et Moïse dans le sang. Selon Julien, chaque partie du corps a son âme. Straton la place entre les deux sourcils: Platon la divise en trois parties; il met la raison dans le cerveau, la colère dans la poitrine, et les désirs voluptueux dans les entrailles. Descartes prétend qu'elle est dans la glande pinéale, qui est au centre du cerveau. Locke dit que nous n'en saurons jamais assez pour affirmer que Dieu ne peut accorder la pensée à la matière: ce qui lui a mérité la colère des théologiens qui l'accusèrent de renverser la religion et d'outrager la Divinité. Selon Malebranche nous ne connaissons notre âme que par le sentiment intérieur, par la conscience, et nous n'en avons point d'idée. Choisissez, mademoiselle, parmi toutes ces hypothèses, et logez votre âme où bon vous semblera. Pour moi, je crois que la mienne erre autour de vous; elle est tantôt à vos pieds, tantôt sur votre sein, elle caresse vos cheveux, se cache dans les replis de votre vêtement, et la nuit elle

[1] Dans le *Pharmion* de Térence, le parasite Parménion dit:
Cœna dubia apponitur,
Geta. *Quid istuc verbi est?*
Parm. *Ubi dubites, quid sumes potissimum*

veille autour de votre lit, pendant votre sommeil. Voulez-vous présentement connaître l'opinion d'un poëte anglais, Prior, sur les divers logemens de l'âme? la voici : « L'âme, dit-il, cet être si peu connu, si bien senti, dans notre enfance est dans nos pieds et dans les mains ; à l'âge de puberté elle occupe le milieu du corps; de là elle monte au cœur où elle produit les sentimens d'amour et d'héroïsme : dans la maturité des ans, elle s'élève jusqu'à la tête, y raisonne comme elle peut, et dans la vieillesse on ne sait ce qu'elle devient. » Pour compléter toutes les rêveries qu'on débite sur l'âme, j'ajouterai que Gassendi et Épicure disent que nous avons trois âmes : la végétative, qui fait circuler les liqueurs; la sensitive, qui reçoit les impressions; et la raisonnable, qui loge dans la poitrine. Descartes assure qu'elle pense toujours, qu'elle arrive dans le corps pourvue de toutes les notions méthaphysiques, de toutes les connaissances humaines, qu'elle oublie en venant au monde. Vous voyez, mademoiselle, que vous avez été aussi savante qu'Aristote et Cicéron : c'est bien dommage que tant de savoir s'oublie en naissant. Je vous dirai, pour terminer cette histoire de l'âme, que le concile de Trente a décidé que Dieu crée notre âme, lorsque notre corps est suffisamment organisé pour la recevoir, et que c'est uniquement sur sa volonté qu'est fondée son immortalité. Encore un moment de patience, et je ne vous cite plus que deux petites rêveries de Descartes et de Leibnitz, au sujet de l'union de l'âme et du corps. Le premier dit, que la communication entre eux serait impossible, si Dieu n'en était l'agent et le médiateur; et Leibnitz prétend que l'âme n'influe en rien sur le corps, mais qu'elle profite d'un mouvement machinal de celui-ci pour exécuter ses desseins. Par exemple, mes jambes se meuvent machinalement vers tel endroit, mon âme saisit cette occasion pour faire la même route, comme on profite d'une voiture prête à partir; c'est ce qu'on appelle l'harmonie préétablie. Vous ne comprenez rien à ces systèmes, ni moi non plus; ce sont pourtant les rêves de deux grands hommes. Au reste, vous avez à Genève M. Charles Bonnet, grand métaphysicien, qui a fait un essai analytique sur les facultés de l'âme : lisez son livre, ou plutôt voyez-le lui-même, et priez-le de vous l'interpréter.

Vous désirez, mademoiselle, connaître la différence qui existe entre le culte de Calvin et celui de l'Église anglicane. La religion, la liturgie anglaise sont composées des dogmes calvinistes, des rites de l'Église romaine, et de ses grandes dignités. L'Église anglaise a des évêques, des archevêques; la confession y est permise, mais non ordonnée; elle admet la présence réelle, mais sans transsubstantiation.

Vous lisez donc les *Nuits* d'Young, et vous vous enfoncez dans les ténèbres et les abîmes de la mort : je n'ai point vu ce docteur, il est mort en 1765; mais voici ce que l'on m'a raconté du caractère de ce poëte prédicateur. Il déclamait vivement contre l'ambition, et dévoré du désir de parvenir à l'épiscopat, il est mort de chagrin de n'avoir pu obtenir qu'à l'âge de quatre-vingts ans une place de secrétaire du cabinet de la princesse de Galles. Ce poëte lugubre avait un caractère enjoué; il aimait et recherchait la société des femmes, il les amusait par des saillies spirituelles; et cependant, pour se remplir la tête d'idées mélancoliques, dans ses momens de loisirs il se promenait dans un cimetière, et ensuite jouait aux quilles avec ses paroissiens. Le duc de Grafton, informé qu'il faisait une tragédie, lui envoya un crâne dans lequel était une bougie allumée. Young accepta le présent, et depuis ce crâne lui a servi de lampe. On dit que sa piété, sa conversation, sa politesse le distinguaient autant que ses écrits : cependant il avait l'esprit satirique, et il a composé des satires. Un jour Voltaire critiquait devant lui le poëme de Milton, surtout l'allégorie dégoûtante du péché et de la mort, amoureux l'un de l'autre, et qui ont des enfans de leur inceste; Young, grand admirateur de Milton, comme tout Anglais, lui répondit par cette épigramme :

« Tu es si spirituel, si débauché, si maigre, que l'on te prendrait tout à la fois pour Milton, le péché et la mort. »

Pope disait d'Young, qu'il avait le génie sublime et pas le sens commun. En effet, il n'avait aucun plan fixe pour sa conduite et sa morale; il était fort lié avec le duc de Grafton, le plus grand libertin d'Angleterre. D'après cette notice, vous pouvez juger le sermonneur, l'homme et le poëte.

Vous prétendez, mademoiselle, que mon imagination embellit les couleurs de votre portrait; si cela est ainsi, c'est votre ouvrage, c'est d'après votre style, vos écrits, que je me fais de vous un portrait enchanteur. Quand vous lisez un ouvrage qui vous plaît, vous intéresse, ne vous faites-vous pas de l'écrivain un portrait idéal, plus ou moins brillant, suivant le plaisir plus ou moins vif que vous a fait cette lecture?

Votre philosophe montagnard a oublié, dans le nombre de nos maîtres, l'opinion et la mode, souveraines de cet univers; vous voyez que nous ne sommes pas mal garrottés. Je vous donnerai pour nouvelle, que l'on a promené dans Paris la statue de sainte Geneviève pour avoir de la pluie; ce qui a réussi : il a plu le lendemain. Chez les Gaulois, nos pères, c'était la déesse Cybèle qui donnait le beau temps. Pour l'obtenir, on mettait la statue sur un char tiré par quatre bœufs, on la promenait dans la campagne; le peuple précédait le char en chantant et en dansant, les principaux magistrats le suivaient pieds nus. Je n'ai pas imité le grand Condé, qui, dans une procession, baisa la châsse de la sainte, et frotta contre elle son chapelet.

Salut, respect, adorable Suzette : comme je suis un peu païen, je vais prier les Amours de veiller autour de vous, et d'écarter tous les dangers du voyage.

LETTRE XLIX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Lo ringrazio, amato padrone, de m'avoir appris ce que c'est qu'un repas douteux; je conçois la perplexité qui doit vous agiter aux festins des Lucullus modernes. Cependant, quoi qu'en dise le patriarche de Ferney, je crois les indigestions de mauvaise compagnie. Rappelez-vous que le Dante plonge les gourmands dans la fange, en enfer, exposés à un déluge de pluie et de grêle.

Per la dannosa colpa della gola
Come tu vedi alla pioggia mi fiaco.

Au reste, si vous allez à cet enfer du Dante, vous y trouverez belle et nombreuse compagnie. La vie est mêlée d'amertume, le premier homme a dû le dire; je viens d'éprouver un grand chagrin, qui vous fera peut-être sourire de pitié : ma chère Amalthée est morte hier à la fleur de son âge. Pleurez Vénus, pleurez Amours : elle a

expiré sous mes yeux, et je lui ai donné une larme. Pauvre bête! tu ne te réjouiras plus à mon aspect, quand je t'apporterais du pain; je ne te caresserai plus. Elle est enterrée dans notre jardin, au pied d'un saule pleureur; j'y ferai graver cette épitaphe : *Hic quiescit, qui nunquam quievit.* Je ne sais pour qui elle a été faite. Comme l'aimable Amalthée ne nous a pas laissé la corne d'abondance, maman ne veut pas la remplacer.

Un malheur en amène un autre : il nous est arrivé une ancienne amie de maman, madame de Blessac, avec M. son fils; ils viennent passer quelques jours avec nous. Adieu les livres, les douces rêveries, les promenades solitaires : cependant madame de Blessac croit devoir me parler science, littérature; elle déploie en mon honneur toute son érudition, qu'elle place maladroitement : cependant elle lit beaucoup, mais sans méthode et sans digestion; elle dévore toutes les nouveautés, et ne les relit plus, ainsi que tout ce qui est ancien : c'est la manière des dames de Paris. Elle cite à tort et à travers les livres même qu'elle n'a pas lus, mêle tout, confond tout. Elle donne aussi son avis en littérature : Boileau est sec et froid. Elle a entendu lire la *Mélanie* de La Harpe : c'est une tragédie au-dessus de tout éloge; c'est la pureté l'élégance de Racine, avec plus d'action et de pathétique. Elle estime les comédies de Molière, mais elles n'ont pas ce bon ton, cette urbanité que l'on trouve dans l'*Impertinent* de Desmahis, et dans *la Feinte par amour* de Dorat. Cette prétention au savoir m'a fait dire souvent : « Combien de femmes seraient plus aimables si elles ne lisaient pas, si elles abjuraient la manie du bel-esprit. » Il est fâcheux que madame de Blessac ait ce travers, car elle a un caractère aimable, et une âme douce et sensible.

Son fils, âgé de vingt-deux ans, a reçu une brillante éducation; il a eu dix à douze maîtres, il a tout étudié : de ces vastes études, il en est résulté un jeune fat, qui croit tout savoir et qui ne sait rien, hors quelques mots techniques, des bribes de vers, dont il fait parade. Il se croit né pour la poésie légère, dans le genre de Chaulieu et de Voltaire, et, en qualité de chevalier français, il a cru devoir m'adresser des vers, dans lesquels je suis tantôt Psyché, tantôt Vénus, Minerve ou Flore; ce qui m'embarrasse beaucoup, car je ne sais à quoi m'en tenir. Sa mère dit avec beaucoup d'ingénuité que son fils ira loin; et moi je crains qu'il ne reste en chemin avec tout le bagage de ses études. La mère et le fils me rappellent une pensée de mesdames de Sévigné et Grignan, qui disaient qu'il valait mieux recevoir chez soi des ennuyeux que des gens aimables, car le départ de ceux-ci laisse des regrets, et l'on se réjouit du départ des premiers. J'attends leur retraite pour retourner à mes moutons, c'est-à-dire à mes occupatinus chéries.

Voici, mon cher confident, la règle de notre communauté : je me lève à six heures, sommeil ou non; ma toilette ne dure pas plus que celle de Bradamante ou de Marphise; je joue du clavecin pendant environ une heure, me rappelant les avis de mon père, qui me répétait souvent que la musique ne devait être qu'un amusement fort court pour un être pensant; vers les neuf heures, je vais faire le chocolat de maman : c'est mon emploi journalier, et nous déjeunons ensemble. Après ce petit repas, nous allons dans le jardin, nous visitons notre ménagerie, nous cueillons des fraises, les fruits de la saison. A onze heures, je rentre dans ma cellule, où je peins pendant quelque temps, selon le caprice ou l'urgence des ouvrages que vous m'envoyez. Après quoi, je lis ou j'écris jusqu'à trois heures; alors le dîner m'appelle : l'après-dînée est consacrée à maman et aux ouvrages à l'aiguille, et souvent je lave mes mouchoirs, mes fichus dans notre petit bassin. Je me dis alors : « Si mes nobles aïeux me voyaient dans cette occupation servile, ils rougiraient sans doute; mais Denis le jeune était maître d'école à Corinthe; le fils de Persée, roi de Macédoine, était menuisier à Rome. » Cependant la règle du couvent est quelquefois interrompue par des visites à faire ou à recevoir. Eh bien! mon cher maître, êtes-vous content du système de vie de votre élève?

Écoutez bien ceci, *signor dottore :* Je vous ordonne de dire au chevalier que je suis laide, non de la laideur de mademoiselle Scudéri ou de Pélisson, mais que je suis plus près de la laideur que de la beauté : c'est ainsi du moins que mon miroir me le dit. Peut-être alors, s'il reconnaît Suzette dans Césarine, il me trouvera d'une figure passable.

Vous agissez en bon mari en satisfaisant les envies *della signora Caterina;* contentez-la, pourvu qu'elle ne demande pas un ragoût de pieds d'éléphant, ou une omelette d'œufs d'autruche.

Addio, carissimo maestro.

LETTRE L.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Devinez, mon cher maître, dans quelle planète nous avons été, jeudi, transportées maman et moi? au château de Montmorency, chez le maréchal. Madame de Germeuil, toujours bonne, obligeante, nous y a pour ainsi dire traînées; nous avons été bien accueillies; le maréchal m'a promenée dans son parc, en me tenant les propos les plus flatteurs. Il a la politesse aisée, non d'un grand seigneur, mais d'un homme aimable et de bonne compagnie. Il m'a parlé de Rousseau, qu'il aimait toujours beaucoup, malgré sa bizarrerie et sa morosité. « Nous nous sommes, me disait-il, promenés bien souvent dans ces mêmes allées : quand il était en belle humeur, ce n'était plus le misanthrope Timon; je trouvais en lui plutôt un bon homme qu'un philosophe et un beau génie. Combien de fois il m'a témoigné ici le regret d'avoir paru sur l'horizon littéraire à l'âge de quarante ans! Ah! s'écriait-il, que j'aurais été heureux dans mon obscurité! » La maréchale a mis plus de dignité et de froideur dans son accueil; mais notre sexe, plus vain que le vôtre, ne descend pas si facilement de sa hauteur. A la juger par les traits qui lui échappent, son esprit n'est pas sans malignité; mais la sensibilité de son âme adoucit les piqûres de son esprit. Sous les rides de son visage, on entrevoit quelques débris de sa beauté. Maman m'a dit, en parlant de la maréchale : « Son esprit, son extrême politesse font oublier qu'elle a été mauvaise compagnie. » Nous avons pris des glaces : le cercle était nombreux; mais ce n'est pas le cas de dire : plus on est de fous plus on rit. Le soir nous avons regagné notre chaumière, sur nos coursiers à longues oreilles. Quel rapport y a-t-il entre une chaumière et un superbe château? On dort peut-être mieux dans l'une que dans l'autre; d'ailleurs les lambris dorés, les toits de chaume couvrent des hommes de même nature, et soumis aux mêmes misères.

Addio, caro signore; ne me croyez pas plus vaine et plus glorieuse pour m'être trouvée au milieu des grandeurs.

LETTRE LI.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Tandis que dans une élégante voiture, à couvert des intempéries du temps, vous promenez votre heureuse indolence de château en château, moi, comme un chevalier errant, je cours par monts et par vaux pour chercher périls et aventures. Je n'ai encore trouvé ni châteaux enchantés, ni nains, ni géans amoureux de moi; je n'ai vu que des Suisses, qui ne sont pas des enchanteurs, qui ne se battent pas pour leurs dames, mais pour leur liberté. Vous enviez le bonheur qu'ils ont de me voir : je vous jure que je n'en ai trouvé encore aucun qui s'extasiât à ma vue. Ils m'ôtent quelquefois le chapeau ou le bonnet : voilà l'effet que produit ma présence.

Je vous remercie des notions que vous me donnez sur le gîte de l'âme : je suis un peu plus embarrassée qu'auparavant. En attendant de plus grands éclaircissemens, je la logerai dans le cœur, siége des sentimens, et je crois, des idées, car les bonnes émanent de lui, et sentir c'est exister; des philosophes prétendent que toute la nature est sensible. Je croyais le docteur Young un homme grave, mélancolique, taciturne; et vous m'apprenez qu'il était enjoué, ambitieux, et lié d'amitié avec le plus grand libertin d'Angleterre; tant il est vrai que l'ouvrage et l'auteur sont deux êtres différens. D'après cela, je suis tentée de croire que Nicole et Bossuet étaient des hommes gais et galans.

Nous avons peu séjourné à Lucerne, ville charmante par sa situation au pied du mont Pilate. Sa population n'est que de trois à quatre mille habitans, occupés de leur beurre, de leurs fromages, et de la culture de leurs champs; c'est la vie patriarcale, celle qui est le plus pres de la nature. *L'angustia, o la strettezza* des rues (voilà un substantif qui nous manque), rend l'intérieur de la ville fort désagréable. Chaque pays a ses monumens : Rome a son Colisée et sa basilique de Saint-Pierre; Nimes sa Maison Carrée; Cologne le tombeau des mages; Turin un saint suaire; Lucerne possède les cordes que l'archiduc Léopold avait fait porter pour garrotter les prisonniers qu'il devait faire à la bataille de Sempraclk, où il périt avec toute la fleur de sa noblesse. Le concierge nous a montré son armure et ses cordes avec cette joie et cette chaleur patriotique que l'on a dû avoir jadis à Carthage, à la vue des anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes. Quoiqu'il y ait plusieurs siècles de cette victoire de Sempraclk, je m'en suis réjouie comme d'un événement récent, tant un heureux instinct nous attache à la justice et à la liberté. Nous nous sommes promenés sur trois ponts couverts qui sont sur la Reuss, à la suite l'un de l'autre : sur l'un de ces ponts, j'ai vu la danse bizarre des morts; mais je n'aime pas assez cet exercice pour trouver du plaisir à voir danser les trépassés.

Nous avons fait une promenade sur le lac de Lucerne; nous admirions l'étonnante variété des sites, des coteaux qui environnent ses bords; j'étais dans un ravissement extatique : un vent doux enflait notre voile, et je crois que ce sont les Amours qui, grâce à vos prières, protégeaient notre navigation. Il n'y a pas de chemin trop long, dit un philosophe, pour celui qui marche lentement et sans se presser. Nous sommes arrivés à Gersaw : sans doute vous avez entendu parler de cette république, rivale d'Athènes et de Sparte; elle n'a jamais porté dans son sein Thémistocle, Alcibiade, ni Périclès, mais c'est le séjour de la paix, de la liberté et de l'égalité. Caton d'Utique, après la bataille de Pharsale, aurait préféré son séjour à celui de Rome; c'est une réflexion de mon oncle, qui est étonné que Jean-Jacques n'ait pas transporté ses pénates et sa Pénélope dans cette république. La ville et les environs contiennent à peu près deux mille habitans, qui ont leurs magistrats tirés de la charrue, comme les Cincinnatus et les Fabricius; mais ils n'ont ni licteurs ni chaises curules; ce qui vaut mieux encore, ni ambition ni orgueil. Mais Gersaw a toujours l'épée de Damoclès sur sa tête : c'est le mont Riggi, très incliné, qui menace la ville de l'écraser.

Nous avons logé chez le bailli, homme respectable par ses cheveux blancs, et intéressant par sa touchante simplicité : il a auprès de lui sa fille, dont le mari est au service du roi d'Espagne; elle a trois jeunes enfans. Nous avons soupé avec cette aimable famille; les enfans, intimidés, gardaient le silence; la mère n'ouvrait la bouche que pour nous offrir d'un plat, et nous presser de manger et de boire. Le vieux bailli, qui parlait pour toute la famille, nous conta une aventure arrivée naguère chez les montagnards du canton de Fribourg. Un de ces montagnards avait assassiné un de ses voisins, avec lequel il était en procès : la femme du mort a gardé pendant douze ans sa chemise ensanglantée, jusqu'à ce que son fils ait atteint l'âge de seize ans; à cette époque, elle lui a présenté ce linge sanglant, en lui disant : « Tu vois le sang de ton père, il crie vengeance; un tel l'a assassiné : va le tuer, et venge ton père. » Le fils, enflammé par ce discours, a épié l'occasion; et caché derrière un rocher, d'un coup de fusil il a tué le meurtrier de son père : il est à présent au service de Hollande.

Notre souper aurait paru à Diogène un repas de Sybarites; nous avions trois plats, du mouton, des œufs, du fromage, et la cruche de vin, au large ventre, figurait sur la table. Notre hôte nous a demandé ce que c'était que l'Opéra de Paris, dont les Français et les Anglais parlaient si souvent. Mon oncle a eu de la peine à lui faire comprendre qu'un grand nombre d'hommes et de femmes se rendaient le soir dans une vaste salle, pour voir danser et entendre chanter d'autres hommes et d'autres femmes, pendant trois ou quatre heures. « Sans doute, nous dit-il, que les autres chantent et dansent à leur tour? — Non; ce sont toujours les mêmes : ils sont payés pour cela. — C'est un pauvre métier; j'aimerais mieux garder les vaches. Mais s'ils ne sont pas en bonne humeur et refusent de danser? — On les met en prison.— Cela est singulier; j'ai vu que l'on forçait des ours et des singes à danser, mais jamais des hommes. » Le bailli nous parla ensuite des sociétés de Paris, et demanda ce que l'on y faisait. « On y joue aux cartes, lui répondit mon oncle. — Et pourquoi joue-t-on? — Parce que l'on n'a rien à faire ni à dire, et que l'on s'ennuierait beaucoup plus sans le jeu. — Et combien dure ce jeu? — Une heure, une heure et demie pour les jeunes femmes, et deux ou trois heures pour les femmes âgées. — Vous avez bien du temps de reste à Paris; pour nous ici la journée est trop courte : après avoir travaillé tout le jour, nous nous reposons l'hiver au coin d'un bon feu, et l'été devant notre porte ou dans notre jardin, où nous respirons la fraîcheur. »

Pendant cet entretien, notre Amphitryon ne laissait pas reposer la cruche; il remplissait nos verres dès qu'ils étaient vides; point de trêve, de repos, nous choquions le

verre à chaque instant; il buvait à notre bon voyage, au roi de France, à la nation française, à mon oncle, à moi; je crus que toute l'Europe y allait passer. J'avais beau refuser, il fallait boire, en dépit de la déesse de la sobriété; aussi, en quittant la table, je sentais que la terre tournait, ce qui me confirma la vérité de l'opinion de Galilée, *e pur si muove*. Cependant je passai une bonne nuit dans un lit sans rideaux et sans édredon.

En nous rendant à Zugg, nous jouissions de l'aspect admirable des coteaux couronnés de verdure, d'arbres à fruits; nous traversions des bois, des prairies couvertes de troupeaux; nous trouvions des bergers, des bergères qui se reposaient à l'ombre des chênes, et jouaient et conversaient entre eux. Je me croyais en Arcadie, ou sur les bords du Lignon.

Zugg, ou Zougg, est une ville très agréable, dont le canton a quatre lieues de circonférence; son lac est très poissonneux; on y trouve des brochets d'une grosseur énorme, et des carpes qui ont âge de patriarches. J'ai rappelé à propos à mon oncle, qui mangeait copieusement d'un brochet, que Vendôme, sauveur de l'Espagne, était mort à Barcelone d'une indigestion de poisson. Nous avons séjourné dans cette ville vingt-quatre heures, sur lesquelles j'en ai pris dix pour mon sommeil. Les Sénèque et les Pline s'écrieraient: Quelle perte de temps! Mais j'espère que la postérité me pardonnera ma paresse.

Zurich me plaît beaucoup; on dit que c'est l'Athènes de la Suisse. Elle est, après Genève, la ville la plus considérable; mais les habitans des grandes villes ont à peu près la même physionomie, les mêmes mœurs. J'aime mieux visiter les villages, les hameaux, les montagnes; tout y est nouveau pour moi et parle mieux à mon cœur. Il y a ici une académie et des professeurs. Un de ces messieurs m'a conté que Zwingle, ayant prêché à Zurich la réforme et l'abolition de la messe, que Calvin appelle un sacrilége de l'invention des papes, le conseil souverain s'assembla: Zwingle y parla avec tant d'éloquence, que la réformation fut adoptée sur-le-champ, à la pluralité des voix. Le peuple en foule attendait à la porte la décision du sénat, et quand le greffier vint lui annoncer que Zwingle avait gagné sa cause, il embrassa aussitôt la réforme: c'était en 1523. Zwingle était très savant, et avait la vertu et la piété des apôtres; il pensait que, pourvu que les chrétiens fussent d'accord sur certains dogmes principaux et sur la morale, quelque différence dans le culte était sans conséquence. Il dit à François I[er] qu'il se trouverait dans le ciel avec Adam, Abel, Énoch, Hercule, Aristide et Socrate, qu'Érasme avait mis au rang des saints. Cette opinion est consolante. Ce fameux sectaire fut tué dans une bataille qui se donna entre les protestans et les catholiques.

Ce professeur nous a aussi conté la funeste aventure arrivée au commencement du dix-septième siècle à l'un des premiers savans de Zurich, nommé Jean-Henri Hottinger: il s'était embarqué sur la Limmak avec sa femme, ses trois enfans, et un de ses amis; le bateau donna contre un pieu caché par la crue des eaux, chavira, et tout périt. A ce récit, le cœur souffre et se resserre; cependant ces infortunés seraient morts depuis long-temps.

L'arsenal de Zurich contient des armes et des armures pour trente mille hommes; mais l'arme la plus intéressante à voir est l'arbalète de Guillaume Tell; je l'ai touchée, soulevée: c'était Omphale soulevant la massue d'Hercule.

Il s'est élevé une grande discussion entre un professeur et mon oncle, au sujet de la mort de Socrate et de celle de Caton d'Utique, savoir laquelle des deux était la plus belle: le professeur est pour Caton, et mon oncle pour Socrate. Pour moi, qui ne m'avise pas d'avoir un avis, je vous demande le vôtre.

Voici un singulier usage de la ville de Brugg: tous les ans on y accorde le prix, non au plus instruit, au plus studieux, mais au plus agile, à celui qui court le mieux; les étudians se rendent en ordre dans une grande plaine, avec leurs professeurs, et ceux de chaque classe courent après un homme d'office. L'écolier qui l'atteint le premier, et lui enlève un papier qu'il tient à la main, remporte le prix de l'émulation.

Il faut terminer ce long verbiage; mon oncle, étonné de me voir écrire si long-temps, me demande si j'écris l'histoire de la Suisse. — Non, j'écris à M. de Lisieux. — Je ne le connais pas. — Ni moi non plus. — Es-tu folle? — Pas tout-à-fait; qu'importe que nous ne connaissions pas nos visages, si nos esprits se connaissent? on s'estime bien davantage.

Je vous souhaite, monsieur, une bonne nuit, car il est onze heures du soir, et l'oiseau de Mars a déjà chanté.

LETTRE LII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Le chevalier, *amatissima signorina*, m'a communiqué votre lettre de Zurich; nous l'avons lue et commentée avec bien du plaisir. Il m'a demandé jusques à quand vous garderiez l'incognito. — Jusqu'à ce qu'elle se marie. — Elle pense donc au mariage? — Je le suppose,

Quel esprit ne bat la campagne,
Qui ne fait châteaux en Espagne.

dit La Fontaine.

— A-t-elle quelqu'un en vue, quelque attachement? — *Signor cavaliere*, le cœur d'une jeune demoiselle est comme le sanctuaire du temple des Juifs, il n'était permis qu'au grand pontife d'y pénétrer.

Je vous félicite d'avoir eu madame de Blessac et son fils pendant quelques jours, puisque vous avez eu le plaisir de les voir partir. Je vous fais aussi mon compliment sur la visite que vous avez faite au château de Montmorency, et sur l'accueil obligeant que vous y avez reçu et que l'on vous devait. Je ne dis pas comme l'orgueilleux Jean-Jacques, je hais les grands! Quand ils sont éclairés et honnêtes, ils en valent bien d'autres. Les jésuites pardonnaient les mensonges officieux; mais je ne vois rien d'officieux à dire au chevalier que vous êtes laide, puisque vous me démentirez en vous montrant, et que ce mensonge ne peut produire aucun bien.

J'ai acquis un écolier de douze ans, enfant de qualité; je lui montre le latin, mais je m'aperçois que j'ai le talent de l'ennuyer, avec ma grammaire et ma syntaxe: il est lâche au travail et dur de conception; mais on veut en faire un abbé, et il en saura toujours assez.

J'ai promis *alla mia sposa*, un beau collier de perles, si elle me donne *una vezzoza bambinella*: il ne sera que de corail si elle n'accouche que d'un garçon; il faut payer l'ouvrier suivant le mérite de l'ouvrage.

Je me réjouis de voir que votre vie coule tout doucement, *come un ruscello in una verde e fiorita prateria. Saluto e riverisco le sue grazie e il suo bell' ingegno.*

LETTRE LIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Me voilà, *caro maestro*, jetée dans une grande perplexité, et tourmentée par des amis qui désirent mon bonheur, comme s'il était démontré mathématiquement qu'il fût dans telle situation, dans tel état plutôt que dans un autre, et qu'avec de l'argent on fût assuré d'en jouir. Les hommes croient le voir où il n'est pas; on peut le comparer aux astres, qui ne sont jamais dans l'endroit du ciel où nous les voyons. Voilà, me direz-vous, un grand préambule, pour en venir où? Le voici: je vous ai parlé d'une visite au château de Montmorency, où probablement je n'ai pas déplu aux suzerains, ou plutôt madame de Germeuil m'a fait valoir, et les a intéressés à ma situation, que l'on croit malheureuse, parce qu'avec une bonne santé, de la joie et de l'appétit, je manque de ce métal si cher aux Midas. Voici le résultat de cette visite, que madame de Germeuil, toujours bonne, obligeante, s'est empressée de venir m'annoncer. Madame la maréchale me fait proposer, auprès d'elle, la place de dame de compagnie, en me promettant tous les égards qui sont dus à ma naissance, à mon infortune et à mon mérite, et un traitement pécuniaire très avantageux. Madame de Germeuil m'a étalé ces propositions avec toute la confiance du succès, et le plaisir d'avoir contribué à me rendre un service très important. Je ne répondais rien, je rêvais. « Eh bien, Césarine, s'est elle écriée, n'êtes-vous pas enchantée de ces offres? — Je suis pénétrée de vos bontés et de celles de la maréchale ; mais je vous en demande pardon, ces offres ne me séduisent pas ; je ne puis me résoudre à me donner des chaînes. — Des chaînes ! quelle erreur ! la maréchale veut être votre amie, une seconde Providence pour vous. — Madame, l'amitié cherche le niveau ; il y a toujours une grande inégalité entre la personne qui reçoit et celle qui donne. — Croyez-vous, mademoiselle, qu'il y ait, dans la société, un état absolument indépendant? Le maréchal et sa femme ne sont-ils pas liés eux-mêmes par leurs devoirs, l'obligation de faire leur cour, de remplir leur place. Songez que par le petit sacrifice de votre amour-propre, car c'est lui qui vous conseille ici, vous et votre mère, allez vivre dans cette aisance qui convient à votre naissance, et qu'un jour le crédit du maréchal peut faire rentrer la fortune dans votre maison. — Madame, ma famille va s'éteindre comme tant d'autres qui valaient mieux que la mienne. Si maman souffrait, était malheureuse, je me sacrifierais pour elle ; mais nous vivons contentes du peu que nous avons, et je ne crois pas que nous puissions gagner à changer de situation. — Savez-vous, mademoiselle, que dans votre humilité vous êtes glorieuse? — Je ne le crois pas. — Appelez-vous votre insouciance de la philosophie? — Oui, si elle était le fruit de la raison et de la sagesse ; mais c'est la pente de mon caractère, ou mon instinct que j'écoute. — Vous ne savez pas encore ce que la pauvreté a de dur, d'humiliant dans un âge avancé. — Je suis, madame, un peu fataliste, j'ai vu dans l'histoire et dans le monde tant d'ambitions trompées, tant d'espérances évanouies, tant d'épines sur le chemin de la fortune, que je crois très peu raisonnable de sacrifier le présent à l'avenir. » Maman est entrée dans ce moment, elle avait voulu me laisser la liberté de m'expliquer ; dès que madame de Germeuil l'a aperçue, elle lui a crié : « Césarine est entêtée, elle refuse sa fortune. — Je m'en doutais, a répondu maman ; mais donnons-lui quelques jours pour y penser, peut-être elle fera des réflexions plus sages. » Là-dessus cette bonne dame s'est retirée en disant, avec un peu d'humeur : « On ne pourra jamais la rendre heureuse. » Maman, après son départ, m'a dévoilé les désagrémens de la pauvreté, mais elle m'a laissée à mon libre arbitre.

Cette séance m'a fatiguée, mais je n'ai pas eu un moment d'incertitude. C'est dans le sein et le silence de l'amitié que je dépose mes peines, mes anxiétés, mes petites misères.

Addio, caro dottore; mandez-moi, quand vous vous brouillerez avec les indigestions.

LETTRE LIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je ne suis pas étonnée, *bella discepola*, de vous voir repousser les propositions de madame la maréchale; votre caractère indépendant, vos idées libérales, votre indifférence pour la fortune, votre satisfaction dans votre étroite médiocrité, tout cela me paraît discordant avec une horrible servitude. Je pense comme vous, et j'aime mieux subsister du fruit de mes petits talens que de m'attacher à un grand seigneur. On m'a offert plusieurs fois des places auprès d'eux, des éducations brillantes à faire ; j'ai refusé, et je mourrai maître de langue, au lit d'honneur, comme Turenne, ou debout, en travaillant, comme Vespasien.

Rassurez-vous, *bella damigella*, sur mon péché de gourmandise, je ne mourrai pas, comme Éphestion, le célèbre ami d'Alexandre, d'une indigestion de sept jours; mais on aurait beau me promettre deux cents ans d'existence, à condition de vivre comme le sénateur Cornaro, je ne voudrais pas voir s'écouler une seule année à ce prix; il s'était réduit à douze onces de nourriture par jour, qu'il pesait exactement: il est vrai qu'à l'âge de cent ans, il jouait encore de la basse, ce qui est bien flatteur. Épicure avait écrit sur sa porte : vous aurez ici de la bouillie et de l'eau en abondance [1]. Je ne serais pas allé dîner chez lui; j'aurais préféré la table du président Hénault, qui avait la plus habile cuisinière de Paris. *L'amo e l'amerò fin all' ultimo giorno della mia vita.*

LETTRE LV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je vous envoie, mon maître, une traduction de l'épisode d'Erminie, que je viens de terminer : s'occuper c'est savoir jouir; lisez et jugez.

Je suis fort aise que vous ne blâmiez pas mon refus à la maréchale de Luxembourg; je pense comme César, j'aime mieux être la première dans ma cabane que la seconde dans un palais. J'ai aussi l'approbation du chevalier; il a dit à madame de Germeuil : « J'aime cette fierté et son courage à supporter l'adversité. Cette demoiselle gagne à être connue, et je lui crois plus d'esprit qu'elle n'en montre; et quand l'esprit perce à travers la modestie et la réserve, il en est de lui comme d'un rayon de soleil, qui paraît plus brillant à travers un nuage. »

Il n'a point paru depuis une semaine; madame de Ger-

[1] Te polenta excipiet et aquam large administravit.

meuil ne doute pas de son mariage avec la belle Angélique; ainsi soit-il : la beauté est l'écueil de la philosophie.

Je viens de relire le *Pastor fido ;* il y a des longueurs, mais, sur son chemin, on trouve de temps en temps de jolies scènes, *serva sua.*

Traduction de l'épisode d'Erminie.

« Erminie courut tout le jour et toute la nuit, sans dessein et sans guide, ne voyant autour d'elle que ses pleurs, et n'entendant que le bruit de ses pas. A l'heure où le soleil détache les chevaux de son char radieux et se loge dans la mer, elle atteignit les eaux limpides du Jourdain, descendit de cheval sur les bords du fleuve et s'y reposa. Elle ne prend aucun aliment, ne se nourrit que de sa douleur et ne veut que pleurer; mais le sommeil qui, de son doux oubli, calme les soucis des malheureux mortels, déploya sur son front ses ailes tranquilles, et avec ses sens assoupit ses peines. Cependant l'amour ne cessa, sous diverses formes, de troubler son repos.

« Elle ne s'éveilla que lorsqu'elle entendit le chant des oiseaux qui, joyeux, saluaient la naissante lumière, et le murmure du fleuve, et le bruit des arbres et du zéphir, qui se jouait avec les eaux et les fleurs. Elle ouvrit ses yeux languissans, et regarda les retraites solitaires des bergers; il lui semblait entendre, à travers le fleuve et les arbres, des soupirs qui réveillaient sa douleur et ses larmes. Mais, tandis qu'elle pleure et gémit, ses gémissemens sont interrompus par des accens mélodieux et champêtres, mêlés au son du chalumeau rustique. Elle se lève et s'avance à pas lents; elle aperçoit, sous un ombrage frais, un homme à cheveux blancs, qui tressait des joncs auprès de son troupeau, en écoutant les chants de ses trois fils.

« A l'aspect d'Erminie et de ses armes inconnues, les bergers s'étonnèrent; mais Erminie les salue, les rassure doucement, et découvre à leurs yeux sa belle chevelure d'or : « O vous, heureux bergers! leur dit-elle, mortels chéris des cieux, poursuivez vos aimables travaux, mes armes innocentes n'apportent point la guerre en ces lieux, ne viennent point troubler vos doux loisirs et vos riantes chansons. » Elle ajouta : « O mon père! dans ce moment où la guerre dévaste et brûle les champs, comment demeurez-vous dans ce séjour paisible sans craindre la férocité des soldats? — Mon fils, répond le vieillard, ma famille et mes troupeaux ne furent jamais ravagés par la guerre, et les trompettes de Mars n'ont jamais effrayé cet asile écarté. Soit faveur du ciel, qui protége et garde l'humble toit des innocens pasteurs, ou soit que, comme la foudre qui ne tombe que sur les lieux élevés, ainsi la fureur des armes étrangères ne frappe que la tête altière des rois, notre pauvreté vile et négligée n'offre aucune proie qui puisse irriter l'avarice du soldat; cette pauvreté vile, à moi si chère, qui ne désire ni sceptre ni trésor! Jamais un désir ambitieux ni la cupidité n'ont pénétré dans mon cœur; j'éteins ma soif dans l'onde pure, sans craindre que le poison ne l'infecte; mon troupeau et mon petit jardin offrent à ma table frugale des mets non achetés. Nos désirs, nos besoins pour le soutien de notre vie sont bornés; je n'ai point de valets; mes fils que voilà sont les gardiens de ma bergerie. Ainsi je vis dans ce séjour solitaire : je vois les sauts légers des cerfs et des chevreuils; je vois les poissons glisser sur la surface des eaux, et les jeunes oiseaux déployer leurs plumes dans les airs. Il fut un temps, alors que l'homme est dans le délire de la première jeunesse, que j'eus d'autres désirs; je dédaignai de conduire les troupeaux, je quittai mon pays natal pour aller à Memphis; j'y demeurai quelque temps, je fus placé à la cour parmi les ministres des rois, et, quoique simple gardien des jardins, j'ai vu, j'ai connu l'iniquité des cours. Séduit par la présomptueuse espérance, je supportai long-temps tous les dégoûts de mon état; mais enfin, alors que l'ambition et l'espérance s'évanouirent avec la fleur de ma jeunesse, je regrettai le calme de ces humbles retraites; je pleurai la paix que j'avais perdue, et je dis adieu aux princes et à la cour : ainsi, retourné dans mes bois chéris, j'ai retrouvé la félicité de mes premiers jours. »

« Tandis qu'il parle, Erminie, calme, silencieuse, paraît suspendue à ses lèvres, et ce sage récit pénétrant dans son cœur, calma son agitation et fixa ses désirs; elle veut demeurer dans cette secrète solitude, jusqu'au moment où la fortune favorisera son retour. Elle dit alors au bon vieillard : « Heureux berger qui, pendant quelque temps, a éprouvé l'adversité, si le ciel ne t'a pas envié cette vie si douce dont tu jouis, à ton tour prends pitié de ma misère; accueille-moi sous ton toit hospitalier, que je désire d'habiter : peut-être que mon cœur, sous ces rians ombrages, sera soulagé du poids mortel qui l'oppresse. Si tu pouvais désirer les pierreries, l'or, idole des mortels, j'en possède assez pour remplir tes désirs. » Parlant ainsi, les larmes inondaient ses beaux yeux, et le pasteur attendri laissait couler les siennes; puis doucement il la console et l'accueille avec le zèle ardent d'un père; il la conduit à son antique épouse, que le ciel avait douée d'un cœur comme le sien. La jeune et belle Erminie se revêt de vêtemens agrestes, enveloppe ses cheveux d'un voile grossier; mais dans ses gestes, dans ses regards, on ne peut reconnaître une fille des champs. La rusticité de ses habits n'éteint pas la noble lumière, la grâce et la dignité qui brillent en elle, et son air majestueux reluit à travers les occupations et les travaux rustiques : armée d'une houlette, elle conduit les troupeaux aux pâturages, et les ramène le soir à la bergerie; elle presse les mamelles des brebis, et ensuite endurcit leur lait, resserré dans un cercle étroit. Souvent dans les ardeurs de l'été, quand le troupeau se reposait à l'ombre, elle gravait sur l'écorce des hêtres ou des lauriers le nom chéri de son amant, et on lisait sur mille arbrisseaux les divers événemens de son amour étrange et malheureux; ensuite, en relisant les mots qu'elle venait de tracer, elles les arrosait de ses larmes, et disait en pleurant : « Plantes chéries, conservez ma douloureuse histoire; que si jamais un fidèle amant s'arrête sous votre ombre agréable, qu'il sente réveiller dans son cœur la douce pitié pour des infortunes si grandes et si diverses, et qu'il s'écrie : « Ah! le destin et l'amour ont trop cruellement récompensé une foi si pure et si constante! » Peut-être un jour, si la bonté du ciel écoute les prières touchantes des mortels, ici viendra, sous ces ombrages, celui auquel peut-être je suis indifférente, et jetant les yeux sur la tombe où dormira ma triste et frêle dépouille, il donnera à mes malheurs le prix tardif de quelques larmes et de quelques soupirs, et si mon cœur fut affligé et misérable pendant ma vie, mon âme au moins, après ma mort, jouira de quelque félicité.

« Ainsi parlait aux arbres insensibles cette amante infortunée, et deux sources de larmes coulaient de ses beaux yeux. »

LETTRE LVI.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Vos lettres, mademoiselle, sont si intéressantes, que je voudrais que votre pinceau fût moins rapide, qu'il s'attachât un peu plus aux détails. Je sens que le loisir et les forces vous manquent; que descendue à l'auberge, vous cherchez le repos et le sommeil. Votre bailli, dans sa simplicité, est plus près de la sagesse que bien des philosophes de Paris. La philosophie, comme la dévotion, doit être plus en actions qu'en paroles et en spéculation : Atticus était plus philosophe que Cicéron, Fontenelle que Racine et Boileau, l'abbé de Saint-Pierre que Bossuet, et l'abbé Terrasson qu'Arnaud et Nicole. Malgré l'éloge que vous me faites de la république de Gersaw, je n'irai pas y chercher la liberté, elle serait achetée à trop haut prix.

La fatale catastrophe du savant qui s'est noyé dans la Limmak, et que je plains comme vous, quoique mourir dans l'eau ou dans son lit ce soit arriver au même but par une route différente, m'a rappelé une épigramme de Ronsard, poete si fameux pendant sa vie, et si oublié après sa mort.

Bertaut le pêcheur s'est noyé
En sa nacelle poissonnière,
Et dont le bois fut employé
A faire les ais de sa bière.
De Caron la main nautonière
Ne prit argent de ce Bertaut,
Comme ayant passé la rivière
Des morts en son propre bateau.

Les protestans pourraient faire passer la prompte adoption de la religion réformée par le peuple de Zurich, pour un miracle pareil à celui de la conversion de saint Paul, de saint Augustin et de saint Ignace. Zwingle, malgré la vigueur de son éloquence, n'aurait pas réussi à Madrid et à Naples : ce sage réformateur mériterait l'auréole des saints non-seulement par ses vertus, mais pour avoir voulu retirer des enfers les hommes vertueux.

Je ne suis pas étonné que vous préfériez la vue des vallons et des montagnes à celle des plus beaux jardins de Paris. On ne peut comparer ces miniatures de l'art à ces larges tableaux, aux magnifiques horreurs de la nature. Dans les unes on reconnait l'ouvrage de l'homme, et dans ces monts altiers la main du grand géomètre.

J'ai proposé à un membre de l'Académie française d'adopter l'usage de Zugg pour la distribution des prix. Il prétend qu'il y aurait encore beaucoup de cabales et de crocs-en-jambes parmi les coureurs.

Pour mettre d'accord M votre oncle avec le professeur de Zurich, dans leur discussion au sujet de la mort de Socrate et de Caton, ou pour embrouiller encore plus la question, j'opposerai la mort de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, que je trouve encore plus belle, plus heroique que celle des deux autres. Vous allez crier au paradoxe, mais daignez m'écouter. Morus jouissait de la faveur du roi Henri VIII, occupait une des premières places de l'État, avait une femme, des enfans qu'il aimait tendrement; il était environné de gloire et de bonheur : cependant, n'écoutant que son honneur et sa conscience, il refusa aux prières de sa famille, aux vives instances de son roi, de reconnaître sa suprématie dans l'église, et son mariage avec Anne de Boleyn. Il fut enfermé dans la tour de Londres; il y resta un an, pendant lequel Henri employa tous les moyens, toutes les séductions possibles pour vaincre sa résistance; mais ses principes, appuyés sur la justice et la religion, le rendirent inflexible. Le roi irrité le fit traduire devant le tribunal de Westminster; les juges lui offrirent sa grâce, s'il voulait obéir au roi : il leur répondit qu'il préférait son devoir à cette grâce, à son ignominie. Il fut condamné à être traîné sur une claie à Tyburn, et à être pendu. L'arrêt portait encore, qu'au moment où il serait près d'expirer, on exercerait sur son corps les plus grandes cruautés. L'atrocité de cet arrêt révolta toute l'assemblée; les juges mêmes versèrent des larmes; mais ce grand homme serait resté inébranlable sur les débris du monde : il fut ramené à la tour. Une foule immense qui l'attendait sur le rivage l'environna, lui témoigna le plus grand intérêt; mais sa fille Marguerite, le plus tendre objet de son amour, donna la scène la plus déchirante : elle perce la foule et se jette aux genoux de son père, les embrasse, les baigne de ses larmes, en s'écriant : « Ah mon père! mon pauvre père! » Thomas la serre dans ses bras, s'efforce de la consoler au nom de la religion. Les gardes les séparent, mais Marguerite s'échappe et revient vers son père, le presse contre son sein, s'écrie qu'elle veut mourir avec lui. Morus attendri mêla ses larmes aux siennes, l'embrassa plusieurs fois, mais elle lui fut encore enlevée; alors elle tomba dans un tel désespoir qu'elle fut longtemps privée de l'usage de la raison. Henri, malgré sa fureur et sa cruauté, n'osa faire exécuter l'arrêt barbare prononcé contre un chancelier d'Angleterre; il commua son supplice, et le condamna à perdre la tête sur l'échafaud. Un courtisan vint lui annoncer la clémence et la faveur du monarque : « Dieu, répond Thomas, préserve mes amis d'une telle faveur! »

Le jour de l'exécution, il était revêtu de ses plus beaux habits, mais le lieutenant de la Tour lui témoignant quelque regret de se voir privé de sa dépouille, il la quitta aussitôt et lui en fit présent. Arrivé au pied de l'échafaud, il fait observer à ce lieutenant qu'il menaçait ruine : « Ayez soin, lui dit-il, que j'y monte sans danger, 'en descenderai sans crainte. » Dès qu'il y fut monté, il pria le peuple d'être témoin qu'il mourait dans la foi de ses pères, et comme eux, fidèle à son Dieu et à son roi : ensuite il se mit à genoux, fit ses prières à haute voix, embrassa l'exécuteur qui lui demanda pardon; mais Morus l'encourageait, et lui fit observer qu'il avait le cou très court. Il pose la tête sur le billot, et tout à coup arrêtant le bras du bourreau, il le prie d'attendre qu'il ait arrangé sa barbe qui était innocente; après quoi il donna le signal et sa tête tomba. Je ne connais pas dans l'histoire de plus belle mort. Socrate mourut d'une mort douce, au milieu de ses amis, mais ce n'était pas pour sa religion, pour sauver son honneur; il avait soixante-dix ans; il ne quittait pas une place éminente, et sa femme et ses enfans chéris ne pleuraient pas à genoux. Le désespoir arma Caton du poignard dont il se tua; il avait perdu son rang, sa fortune; il lui fallait vivre sous un maître, jadis son égal, et la vie n'avait plus aucun attrait pour lui. Mais Thomas Morus renonce aux honneurs, à sa famille, monte sur l'échafaud avec magnanimité, pour ne pas trahir son devoir, sa religion, et ne pas autoriser es crimes d'un tyran.

Paris jouit d'un calme profond, qui n'est troublé que

par les disputes littéraires, par les cris mourans des jansénistes, et par quelques altercations des philosophes avec la Sorbonne et les parlemens; mais ces discussions ressemblent au souffle léger du vent qui agite les feuilles. Les belles dames se jettent dans les sciences, suivent les cours de chimie et de physique. Je demandai, l'autre jour, à l'une de ces adeptes en chimie, où elle en était de son cours : « J'ai, me répondit-elle, mon cahier dans la poche. » Vous voyez que les dames portent la science dans leurs poches. La fin de ce règne n'a pas l'éclat du règne de Louis XIV, mais qu'importe aux sujets de la gloire du trône? nous jouissons de l'abondance et de la liberté. Louis XIV en mourant, a dit un poëte, demanda pardon à ses sujets de quarante ans de gloire. Le commerce fleurit à l'ombre de la paix et enrichit l'État : agriculture, manufactures, sciences, belles-lettres, plaisirs, fêtes, tout est en activité. Les étrangers accourent pour jouir de nos plaisirs de nos fêtes, de nos arts, et nous laissent leur argent.

Voltaire dit qu'il ne faut pas ennuyer les gens que l'on aime : je ne prends pas la liberté de vous aimer; en tout cas, je me jette à vos pieds pour vous demander ma grâce.

LETTRE LVII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Voici, *caro padrone*, un incident, un petit vent du midi qui vient troubler la face de l'eau, c'est-à-dire ma tranquillité. M. de Belfont, enfant de la finance, âgé de quarante ans, homme d'un caractère doux, d'un jugement solide, d'une probité à l'épreuve, dont le mérite est soutenu par soixante mille livres de rente; eh bien! ce . de Belfont me trouve jolie, charmante, aimable, et il est épris de mes charmes, du moins je le suppose, car il demande ma main avec instance. L'aura-t-il, ne l'aura-t-il pas? Maman dit oui, et moi je dis non. « Pourquoi non? — Parce que, sans me déplaire, il ne me plaît pas assez pour en faire un mari; parce que le mariage n'est pas pour moi une affaire de convenance, d'intérêt; que je n'ai nul besoin d'un carrosse, d'un bel hôtel, de diamans, de vingt domestiques, puisque j'ai ma chambre, un dîner, et bras et jambes. » « Mais, m'a dit maman, songez que vous avancez en âge : vous aurez vingt-trois ans le jour des Rois. — Eh bien! ce jour-là nous tirerons le gâteau, je serai reine pendant quelques heures; relativement à l'éternité, être reine pendant quelques heures ou quelques années, c'est à peu près la même chose. Que la reine Élisabeth ait régné quarante-quatre ans ou quarante-quatre jours, son règne, son existence ne sont plus qu'un songe. — Pauvre raisonnement! vous devez savoir qu'une vieille fille.... — Vaut une vieille femme. — Vous comptez sur votre esprit pour faire un grand mariage? Désabusez-vous, les hommes ne donnent pas dans ces futilités; au contraire, ils redoutent les filles d'esprit; notre supériorité les blesse, leur amour-propre veut dominer; l'occasion d'un bon parti échappe et ne revient plus. — Un mariage n'est bon qu'avec l'aveu de notre cœur. — Vos livres vous tournent la tête, vous égarent. — L'on ne peut s'égarer lorsqu'on n'est pas séduit par l'ambition et l'appât des richesses. — Vous vous flattez que M. de Lisieux, que vous aimez peut-être sans vous en douter.... — En effet, je ne m'en doute pas; mais loin de compter sur lui, je compte sur votre tendresse et vos bontés; je suis très heureuse auprès de vous, je ne dois pas sacrifier mon bonheur présent à un avenir incertain. » M. de Belfont a mis aussi à ma poursuite madame de Germeuil, sa cousine. Tout le monde veut me marier, comme s'il n'était pas de salut hors du mariage, comme hors de l'Église; comme si l'on n'était rien lorsqu'on n'a pas au doigt l'anneau nuptial : oh! je veux rester fille, et je serai quelque chose! Moins de liens, moins de peines, moins de richesses, moins de soucis et d'embarras! « Songez, m'a dit encore maman, que la petite pension que j'ai sur ma tête s'éteint à ma mort. Comment vivrez-vous avec cent pistoles de rente, tout au plus, qui vous resteront? — Comme l'on vit avec cette somme, c'est-à-dire avec économie et frugalité. »

Adieu, je vous quitte pour jouer du clavecin, et reposer ma tête fatiguée de tant de sollicitations et de contrariétés. Vous voyez que la musique est bonne à quelque chose, et vaut encore mieux pour calmer les peines du cœur et de l'esprit que les maximes de Sénèque. Le chevalier est sans doute à la campagne, ou auprès de la belle Angélique.

LETTRE LVIII.

MADAME D'ARLY A M. TOMMASINI.

J'attends, mon cher monsieur, de votre attachement pour feu mon mari et pour nous, que vous donnerez à ma fille le conseil d'un véritable ami. Vous savez qu'elle a refusé une place avantageuse chez le maréchal de Luxembourg : quoique cette place convînt à notre situation, je n'ai pas beaucoup insisté pour la lui faire accepter; mais aujourd'hui il se présente une occasion unique et presque miraculeuse. M. de Belfont, homme de mérite, très estimé, riche de soixante mille livres de rente, sollicite vivement sa main, et Césarine la refuse obstinément, sans aucune bonne raison. Il est vrai qu'il n'est pas de la première jeunesse : il a quarante ans; mais il paraît plus jeune. On a dit à Césarine qu'il était dévot; mais sa dévotion est raisonnable. Par malheur, aujourd'hui on est prévenu contre les dévots, on s'en méfie. Ce sont les écrits impies de Voltaire et de Rousseau qui ont ridiculisé la dévotion. Je crains que ma fille n'ait mis dans sa tête d'épouser un bel-esprit. Dieu l'en préserve! ces messieurs sont plus occupés de leurs livres et de leur prétendue gloire que de leurs femmes; ils ne les prennent que pour avoir soin de leur ménage et de leur basse-cour. Ce pauvre Belfont est venu me voir ce matin : il s'est mis à mes genoux, il m'a suppliée d'employer tout mon ascendant sur ma fille pour la fléchir, la rendre favorable à son amour. J'ai promis de faire tous mes efforts, en ajoutant que je ne forcerai jamais son inclination.

Adieu, mon cher monsieur, rendez-moi, je vous prie, le service que je vous demande : exhortez Césarine, faites-lui entendre raison, et gardez-moi le secret sur cette lettre.

LETTRE LIX.

M. TOMMASINI A MADAME D'ARLY.

Je me serais, madame, beaucoup plus réjoui de votre lettre, si je me flattais de réussir en exécutant vos ordres. Je n'ose hasarder des conseils à mademoiselle Césarine, surtout en fait de mariage : s'il n'était pas heureux, ce serait un malheur qui retomberait sur mon cœur, et j'ai

assez de repentirs sur ma conscience sans chercher à en augmenter le poids. Je connais le caractère de mademoiselle Césarine ; il n'est pas opiniâtre, elle a trop d'esprit pour cela, mais il est ferme et décidé ; elle ne fera jamais ce que son jugement et son cœur désapprouveront. La fortune a peu de charmes pour elle ; heureuse auprès de vous, par sa tendresse, par ses goûts simples et innocens, et son amour pour la lecture et le travail, elle jouit du présent sans inquiétude de l'avenir. Vous savez, madame, que les mariages sont écrits dans le ciel ; il faut espérer que son bon ange aura écrit le sien dans cet immense registre, avec une belle et bonne plume ; cependant, pour vous obéir et vous complaire, je vais lui adresser un petit plaidoyer en faveur de M. de Belfont ; mais je crains qu'il n'en soit de mon discours comme d'un sermon sur la pénitence, au sortir duquel on va au bal et au spectacle, ou comme les oracles de Cassandre chez les Troyens. Comptez, madame, sur le secret, et sur mon respectueux attachement.

LETTRE LX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

J'ai lu, *bella signorina*, avec beaucoup d'attention votre dernière lettre, où vous me parlez de l'amour de M. de Belfont, et du désir qu'il a de vous épouser ; je me permettrai de vous en dire mon avis. Je vois dans ce mariage tant d'avantages, que je pense que vous devez l'accepter. Je m'aviserai donc de vous représenter que M. de Belfont vous convient à tous égards, par son mérite, son caractère et sa fortune. Je sais que la richesse ne vous tente pas ; mais lorsqu'on en sait user sagement, elle ne gâte rien, et même elle peut aider au bonheur. Ne croyez pas qu'au sein de l'opulence on soit toujours obligé de se jeter dans le fracas, dans le tourbillon du monde ; non, on peut éviter le faste et l'ennui qu'il entraine, et vivre tranquillement chez soi avec sa famille et quelques amis. Ajoutez à cela que la fortune nous met à même de secourir les malheureux, ce qui est pour une âme comme la vôtre une source inépuisable de délices. Vous allez me dire avec La Fontaine :

> Tel fait métier de conseiller autrui,
> Qui ne voit goutte en ses propres affaires.

D'accord ; mais souvent l'homme se conduit en aveugle, et conseille en esprit éclairé ; c'est que l'on a la vue nette et l'esprit calme pour conseiller, et que l'on n'écoute que ses passions lorsqu'il s'agit de soi-même. Je vous exhorte donc, *carissima signora,* deux fois, trois fois, de prendre cette occasion au toupet, et de vous embarquer avec M. de Belfont sur le vaisseau du mariage ; j'ose vous garantir que la navigation sera heureuse.

Perdoni, cara discepola, la mia temerità, mais c'est mon cœur tout occupé de vous qui dicte mon audacieux avis.

LETTRE LXI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

De quoi se mêle votre seigneurie ? on dirait que vous vous entendez avec maman ! *Poveretta me,* chacun veut me conseiller ! Il faut être riche dans ce monde, voilà la première loi, le premier, l'unique bien ; mais la Providence serait bien injuste si le bonheur n'était attaché qu'aux richesses. Non, malgré vos beaux raisonnemens sur l'utilité, l'emploi de la fortune, non, je n'épouserai pas M. de Belfont, je ne serai jamais sa femme, entendez-vous, grand docteur ? Vous vous imaginez peut-être, dans vos visions, que je repose mes espérances sur M. de Lisieux ? Oui, je compte sur lui comme je compte que le soleil s'arrêtera douze heures sur notre village, comme il fit jadis sur Gabaon. Je connais comme vous tous les avantages de la fortune, et je saurai en jouir si elle m'arrive par une porte qui me convienne ; mais je n'attache pas le bonheur à son char, et je ne lui sacrifierai jamais mon repos, mes goûts, ma liberté et ma chère paresse, dont la jouissance me dédommage, me console de tout.

J'ai une fantaisie, je voudrais me jeter dans la dévotion ; elle doit avoir ses plaisirs, sa quiétude, sa béatitude Si l'on a des peines, on les offre à Dieu, on en espère la récompense : si l'adversité nous frappe, Dieu l'a voulu, parce qu'il nous aime ; c'est du moins le langage de maman ; elle est résignée dans ses souffrances, elle échappe à l'ennui par de longues prières ; et la sécurité et le calme de son âme prouvent que la dévotion est encore plus puissante que la philosophie. Mais nous ne nous donnons pas plus la dévotion que l'esprit et le courage ; n'est pas brave, n'est pas dévot qui veut. En attendant ma conversion, je vis comme le savetier de La Fontaine :

> Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin
> J'attrape le bout de l'année.

Je prends et quitte l'Arioste comme l'on prend ou quitte un violon, ou une harpe ; mais il a un charme si entraînant, qu'après l'avoir laissé d'impatience, je reviens à lui, pour ainsi dire, malgré moi. On m'a conté que les instituteurs de Métastase, grands partisans *del signor Lodovico,* lui interdisaient la lecture du Tasse, pour le fixer à celle de l'Arioste ; mais dès qu'il fut hors de tutelle, il acheta le poëme *della Gierusalemme liberata*, le lut avidement, et le Tasse devint depuis son poëte favori. J'aime et honore beaucoup les grands poëtes d'Italie. Un jour, on demanda à un homme d'esprit quel livre il voudrait sauver des flammes si l'on ordonnait de les brûler tous ; il répondit : « Les Vies de Plutarque ; » et moi, si l'on me demandait lequel des ouvrages, du Tasse, de l'Arioste, de Pétrarque ou de La Fontaine, je voudrais, en pareil cas, arracher au feu, je répondrais : La Fontaine. »

Addio, caro maestro; laissez-moi me marier à ma fantaisie, ou rester fille, si tel est mon bon plaisir.

LETTRE LXII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Pardonnez, *amabile signorina,* la témérité de mes conseils ; j'ai cru devoir les hasarder. Vous ne m'écoutez pas, *è padrona!* j'en suis fâché pour M. de Belfont. J'ai un ami qui n'a que seize cents livres de rente viagère, qui a refusé de beaux et bons emplois, malgré la logique et les instances de ses parens et de ses amis : il est toujours gai et brillant de santé ; c'est un nouveau Bias, il porte toutes ses richesses avec lui. Un de ses grands plaisirs est d'aller tous les matins au marché, d'observer toutes les physionomies, d'écouter tout ce que dit le vendeur pour tromper, et l'acheteur pour avoir la denrée à meilleur marché ; il prétend qu'il fait là un cours de morale.

Il vient parfois manger ma soupe; ma femme lui donne un repas semblable à ceux du chancelier de l'Hôpital, qui consistaient en trois plats; et cependant il crie au luxe, il voudrait en retrancher un. Il ne boit que de l'eau; il prétend que le vin est un poison corrosif, et que les patriarches n'avaient eu cette longévité qui nous étonne, que parce qu'ils s'en étaient abstenus. La consommation de Paris l'épouvante: « Il faut, dit-il, nourrir sept cent mille habitans, deux cent mille chiens, autant de chats, et puis les perroquets, les singes, les oiseaux. » Je lui dis un jour en riant : « Aux petits oiseaux Dieu donne la pâture. — Oui, mais les hommes l'achètent. » Il faut, selon lui, pour la consommation de Paris, cent mille bœufs, trois cent mille moutons, trente mille veaux, des milliers de pièces de gibier et de sacs de farine.

Cet original va souvent entendre la messe du roi, il se promène dans la galerie, où se passe ce qu'il appelle la grande comédie. « Quand je vois, dit-il, ce peuple de courtisans, chamarrés, plaqués d'or et d'argent, s'agitant, se pavanant, se prosternant, je suis Démocrite, je ris : mais quand je pense que c'est là le creuset où vient se fondre l'argent du peuple, le foyer où s'allume le feu de la guerre, je deviens Héraclite, je pleure. » Il prétend que s'il revient dans ce monde, et que Dieu lui demande quel rôle il veut y jouer, il lui demandera de naître dans un beau climat, d'avoir plus de santé que d'esprit, et d'être fils d'un bon laboureur. Je ne vous conseille pas d'embrasser la dévotion, elle n'a pas préservé madame de Maintenon de l'ennui, et les dames Guyon et Bourrignon de la folie[1]. La duchesse de La Vallière, si aimable, si tendre, si intéressante, se rappelant un vendredi, dans son couvent, qu'à pareil jour, étant à la chasse avec le roi, elle avait bu des liqueurs délicieuses, résolut de ne plus boire du tout; et en effet, pendant trois semaines, elle n'avala pas une goutte d'eau. On s'aperçut de cette bizarre et barbare pénitence, et depuis, pendant trois ans, elle ne but qu'un demi-verre d'eau par jour, ce qui détruisit sa santé; elle portait un cilice, et marchait pieds nus. Vous m'avouerez que ces excès viennent d'un affaiblissement de cerveau, qui doit dégoûter de la dévotion. Aimez Dieu et votre prochain; Dieu n'a pas besoin de toutes ces momeries.

J'ai une écolière qui me fera grand honneur; elle étudie la grammaire française et l'italienne, avec la même ardeur qu'une autre demoiselle apprend à danser. Elle lit beaucoup, et de bons livres; cependant elle est jeune, jolie et riche, c'est un phénomène dans Paris. C'est une autre Césarine; mais elle est contrariée par sa mère, qui craint que la lecture et l'étude ne lui brûlent le sang et ne lui donnent la fièvre. J'ai beau lui crier aux oreilles, qu'une étude modérée ne tue personne, que M. de Fontenelle a vécu près d'un siècle, que M. de Buffon travaille douze à quatorze heures par jour, et jouit d'une très bonne santé; cette tendre mère craint toujours que sa fille ne dorme pas assez, ne mange pas assez, ne marche trop, qu'elle ne s'enrhume à la promenade, ou si le soleil brille, qu'il ne soit trop ardent, et ne frappe trop fort sur sa tête : auprès de la cheminée, le feu peut altérer son teint. Enfin cette bonne femme, pour conserver sa fille, voudrait qu'il n'y eût sur la terre ni air, ni soleil, ni feu, ni livres. Ma Pénélope ne lit pas, n'étudie pas, et s'embarrasse non plus de ce qui se passe en France et en Europe que de ce qu'on fait dans la lune; mais elle a grand soin de son ménage et de ma santé; elle ferme toujours porte et fenêtre hermétiquement, de peur que l'air ne m'incommode. Si je tousse un peu, aussitôt il faut avaler de grands verres de tisane, et la nuit, elle m'affuble, comme un Persan, de bonnets sur bonnets : elle entend la messe tous les jours, dit son chapelet tous les soirs, joue toute l'après-dînée au reversi, boude quand elle perd, se réjouit quand elle gagne, aime la parure, et court les sermons; médit un peu de son prochain, porte des reliques, et a toujours auprès de son lit un grand bénitier plein d'eau bénite, pour chasser le diable. Je ris sous cape de ses petits travers; mais j'en suis aimé, c'est tout ce que peut désirer un mari. Dieu me la conserve!

[1] Madame Guyon est assez connue par ses idées mystiques et son quiétisme. Mademoiselle Bourrignon a fait mainte et mainte folie; elle se sauva de la maison de son père en habit d'ermite, pour aller vivre dans un désert. Rentrée dans la maison paternelle, elle la quitta de nouveau, courut le monde, se signalant par mille extravagances.

LETTRE LXIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Madame de Germeuil, sous prétexte d'une promenade, est venue déjeuner avec nous; maman, sous prétexte de la messe, nous a laissées ensemble. Cette bonne dame, après quelques phrases insignifiantes, m'a parlé de M. de Belfont, m'a vanté ses bonnes qualités, ajoutant à son panégyrique qu'il avait soixante mille livres de rente, de belles terres et un hôtel magnifique dans la rue de l'Université, et que si j'acceptais sa main, il m'assurait un douaire de cent mille écus. « Il manque encore, ai-je répondu, quelque chose à ces dons brillans de la fortune. — Et quoi? — Mon inclination pour le mariage et l'aveu de mon cœur. — M. de Belfont est un si honnête homme! — J'en ferai volontiers mon ami. — Les mariages les plus heureux sont ceux que la raison et non l'amour a formés. — Cela doit être. — On voit bien que vous ne connaissez pas le prix de la fortune, le bonheur d'être riche. — Madame de Maintenon était dévorée d'ennui assise sur les marches du trône. On raconte qu'un jour, étant avec madame de Caylus auprès d'un bassin, celle-ci dit que les carpes lui paraissaient tristes. « Elles sont, lui répondit madame de Maintenon, comme moi, elles regrettent leur bourbe. » — Vous connaissez mademoiselle de Villebois; elle a cinquante ans; dans sa jeunesse, elle a refusé plusieurs partis; l'abandon, le repentir l'en punissent : quelle est aujourd'hui son existence? Les hommes la négligent, les jeunes femmes s'en amusent, critiquent ses robes, sa coiffure; les plus sensibles s'apitoient sur son sort, et si elle n'avait appris les jeux de commerce et ne s'était rendue nécessaire par ses petits talens, elle serait aussi abandonnée qu'un vieux portrait de famille. — Je puis, madame, opposer à ce tableau celui de madame de Gersac, plaidant contre son mari, vieux libertin, pleurant son fils unique, tué en duel à l'âge de dix-huit ans, ayant une santé délabrée par des couches laborieuses. Vous m'avouerez que la destinée de mademoiselle de Villebois, se portant bien, jouant tous les jeux de commerce, ne plaidant point contre son mari, ne pleurant point son fils, est très heureuse relativement à celle de madame de Gersac, malgré la critique des jeunes femmes sur ses robes, sa coiffure, et le dédain des hommes. — Voudriez-vous, par hasard, vous ensevelir dans un couvent? — Oui, plutôt que de me marier contre mon inclination; cependant la vie céno-

litique n'a nul attrait pour moi. J'aime la retraite, mais volontaire, et le repos sans oisiveté. Je veux agir et penser d'après moi, et non d'après les autres. — Vous avez, sans doute, mademoiselle, beaucoup d'esprit, mais un caractère singulier et une façon de penser rare.—Madame Deshoulières a dit : « Nul n'est content de sa fortune ni mécontent de son esprit. » Je pense tout différemment, je suis satisfaite de ma fortune et très peu de mon esprit. » Ici finit ce long entretien par le retour de maman. Madame de Germeuil nous quitta bientôt, et me dit, en montant en voiture : « Je vous laisse à vos réflexions, et j'attends beaucoup de votre jugement. » Belfont, maman, madame de Germeuil, ce mariage, les propositions du maréchal de Luxembourg, ma correspondance sous un nom supposé avec M. de Lisieux, tout cela m'agite et met un désordre dans ma tête qui trouble mes occupations; mais de grands philosophes ont dit qu'après la pluie venait le beau temps.

LETTRE LXIV.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Les génies, habitans de l'air, vous ont-ils appris, monsieur, que j'ai pâli en passant sur un pont étroit placé sur un précipice; ce qui est arrivé à plus d'un héros? César pâlissait en montant dans un char; Jacques I[er], roi d'Angleterre, à l'aspect d'une épée nue. Si vous redoutez les ardeurs de la canicule, venez vous réfugier dans le canton d'Appenzel, vous y trouverez la température d'un beau printemps, avec son inconstance; plusieurs foisj'ai demandé du feu. Il est vrai que je crois descendre d'un Incas ou d'un Siamois, tant je crains les rigueurs de Borée.

Dans ce canton, point de villes, point de grandes sociétés, point de princes, de courtisans; mais de jolis villages, de charmans vallons, des pâturages abondans, des points de vue admirables, d'excellent froment, du lait délicieux, et puis, par-dessus ces beaux présens de la nature, la douce égalité et cette liberté modérée, si rare, si peu connue, si désirée et si peu méritée. Voici des vers de Voltaire qui s'échappent de ma mémoire :

On ne voit point ici la grandeur insultante,
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tissu de sa main brillante ;
Ni la fortune insolente,
Repoussant avec fierté,
La prière humble et tremblante
De la triste pauvreté.

Vous voyez, monsieur, que je suis sur le chemin du pédantisme; mais il y a dix ans que j'ai appris ces vers. Ce qui rend ce canton un des plus agréables de la Suisse, c'est l'assemblage des hameaux, des forêts, des cabanes disséminées dans les intervalles des rochers escarpés. Chaque cabane est une petite maison de plaisance, *un piacevole casino*, dont je préférerais le séjour à celui d'un palais : chaque maisonnette a trois arpens de prairie, entourés de beaux arbres. Il n'y a ici ni pauvres ni riches; les habitans, dans les soirées de la belle saison, jouent du luth ou d'un cor des Alpes, qui inspire une douce mélancolie, comme je l'ai éprouvé. Ce canton est moitié catholique et moitié protestant; les protestans sont les plus nombreux.

La ville de Saint-Gall est opulente; c'est encore une république circonscrite dans un territoire de deux lieues, et dont l'ambition ne trouble pas la paix de ses voisins. Un commerçant de cette ville soupa à l'auberge avec nous, et prit pour moi une telle tendresse de cœur, qu'il envoya chercher d'excellent vin dans sa cave pour remplacer le mauvais vin de l'auberge.

Le lendemain, il vint nous prendre, *quasi all' primo spuntar dell' alba*, pour nous conduire dans la ville : elle est dans une vallée charmante, peuplée de huit mille habitans; des montagnes peu élevées, et revêtues d'arbres et de verdure, forment autour d'elle un paysage très agréable; une petite rivière l'arrose : elle a huit églises où l'on prêche en français. J'aurais voulu entendre le Bourdaloue ou le Massillon du pays; mais, par malheur, c'était jour de repos. La ville est fermée par un mur et par des fossés profonds et pleins d'eau; elle a sept portes. Notre conducteur nous fit voir l'arsenal, la monnaie, les bâtimens publics et la bibliothèque, où est un monument curieux : ce sont treize volumes in-folio, écrits de la main d'un bourguemestre nommé Wadt, savant, grand promoteur de la réformation, qu'il a prêchée dans cette ville. Écrivain infatigable, il n'a pas perdu, ou plutôt il a perdu toute sa vie dans des abstractions et des travaux infructueux. Combien d'écrivains ont la même destinée!

C'est dans le monastère de Saint-Gall que le Poggio a trouvé, dans le quinzième siècle, quelques manuscrits des anciens écrivains de Rome, avec une copie complète de Quintilien; ces ouvrages étaient ensevelis dans la poussière et dans les ruines d'une tour abandonnée. La ville de Saint-Gall n'était d'abord qu'un monastère, dans lequel, au dixième siècle, pendant l'invasion des Huns, se réfugièrent les habitans des environs, pour se mettre sous la protection de l'Église. A l'époque de la réformation, les bourgeois s'emparèrent du couvent, et y firent prêcher la nouvelle doctrine; mais à la paix de 1534, après une bataille perdue par les réformés, ils furent obligés de tout restituer : la ville conserva son indépendance et son nouveau culte. Les anabaptistes vinrent y débiter leurs opinions religieuses; chacun se mit à lire la sainte Écriture, à l'interpréter à sa manière. A la suite des opinions les plus extravagantes, le libertinage s'introduisit dans les campagnes, avec audace et sans remords, sous prétexte que les saints ne peuvent pécher. D'autres fanatiques affectèrent beaucoup de simplicité, de négligence dans leur vie et dans leurs vêtemens, malpropres par humilité; ils priaient qu'on leur donnât le fouet. Un frère, en bénissant Dieu, coupa la tête à son frère qui la lui présentait. Le temps et la lassitude mirent un terme à ces folies atroces.

Je vous remercie de votre relation de la mort de Thomas Morus; mon oncle la trouve, comme vous, supérieure à celle de Socrate, et surtout à celle de Caton, qui mourut en désespéré, en s'arrachant les entrailles, et frappant un esclave au point de se blesser la main. Mais à propos de Thomas Morus, je vous dirai qu'un Anglais, assez original, s'est associé à nos voyages; il prétend que les Français sont nés pour être courtisans, et les Anglais pour la liberté.

Je me flatte, monsieur, que vous ne m'accuserez pas de me déplaire avec vous, je viens de vous donner deux heures de mon temps; c'est beaucoup pour une voyageuse et une paresseuse. Je vous salue.

LETTRE LXV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Caro maestro, la mélancolie est descendue dans mon âme; une promenade que j'ai faite ce matin par un temps sombre l'a augmentée; le rossignol ne chante plus, les roses courbent leurs têtes languissantes; Cérès a perdu son éclat, elle jaunit. Les poëtes disent l'or des épis; mais cet or ne flatte pas les yeux.

Cosi trapassa al trapassar d'un giorno
Della vita mortale il fiore el verde.

Maman me boude, non pas ouvertement, mais je vois que mon refus de la main de Belfont l'afflige. Cet homme m'afflige aussi; il m'a écrit une lettre fort touchante, où il me dit qu'il n'est plus de bonheur pour lui, qu'il implorera la mort s'il ne parvient à me fléchir. Sa lettre m'a pénétrée de douleur; il en coûte de voir souffrir un homme qui vous aime et d'en être la cause. Je lui ai répondu que je lui offrais l'amitié la plus tendre; mais que je n'envisageais l'hymen que sous un aspect triste, lorsqu'on n'y est pas entraîné par une forte inclination. Pendant que j'écrivais cette lettre, maman est entrée tout éplorée en me disant : « Je viens d'apprendre la plus affreuse nouvelle, un banquier, en qui j'avais la plus grande confiance, m'emporte mille écus placés chez lui, le fruit de quinze ans d'économie et de privation, et que je destinais à ton trousseau en te mariant. — Eh bien, maman, lui ai-je dit en l'embrassant, je me passerai de trousseau; tant d'honnêtes demoiselles n'en ont pas et se portent si bien. — Mais elles ne sont pas de ton rang, du même état, elles sont habituées à la pauvreté. — Et moi aussi. Rappelez-vous l'anecdote que contait souvent mon père, concernant l'abbé Terrasson. Ayant perdu tout à coup une grande fortune par l'écroulement du système, il dit : « Me voilà tiré d'affaire, je vivrai de peu, cela est plus commode. » — C'était un philosophe, c'est-à-dire un insouciant, un paresseux. Vous auriez pu sortir de cet état de misère; deux occasions se sont présentées, et vous les avez repoussées. — Ah! maman, pardonnez-le-moi, je ne suis pas maîtresse de ma volonté. — Tu hais M. de Belfont? — Qui, moi! haïr un galant homme! non, j'ai pour lui beaucoup d'estime et d'amitié. — Ah! que ton caractère nous coûtera de pleurs! » A ces mots, elle a fondu en larmes. Je me suis jetée dans ses bras, en lui disant : « Maman, c'est sur moi que vous pleurez! Mon avenir vous effraie! Connaissez-vous les décrets de la Providence? Confions-lui nos destinées. Je suis aujourd'hui si heureuse auprès de vous! Que le ciel vous conserve, c'est tout ce que je lui demande! » Je ne l'ai pas quittée du reste de la journée; j'ai envoyé, sous main, prier le curé de venir dîner avec nous : l'après-dînée elle a fait son piquet; ensuite, par un beau coucher du soleil, nous sommes allés nous promener tous les trois. Le bon curé, pour consoler ma mère, lui a cité Jacob, ses quatorze ans de travaux, et le courage et la misère de Job, dépouillé par Satan de ses biens et couvert d'ulcères, et lui a prêché la résignation aux volontés du ciel. Ces paroles, la promenade et l'exercice ont calmé sa tristesse; et, moins riche de mille écus, elle n'en est pas plus pauvre ni moins heureuse. *Addio, caro signore, compatitemi.*

Agl' infelici è spesso
Colpa la sorte.

LETTRE LXVI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Votre dolente lettre, *bella alunna,* m'a donnée de la tristesse; ma femme qui était présente lorsque je la lisais, *la quale è un poco curiosa,* m'a demandé si vous étiez malade. — Non, elle se porte bien. — Que lui est-il donc arrivé? — *Niente.* — Vous me trompez. — Eh bien! *mia cara,* puisque tu veux le savoir, son petit chien est mort subitement; juge de sa douleur par la tienne, si tu perdais ta Zilia. Elle a trouvé votre douleur très légitime et très raisonnable.

C'est une grande perte pour vous que celle de mille écus; mais vous avez la résignation de Job et la philosophie de l'abbé Terrasson. Vous serez admirable dans toutes les situations où le sort vous jettera. Vous estimez M. de Belfont, et ne l'aimez pas d'amour; que votre volonté soit faite. Peut-être si vous n'aviez pas connu le chevalier, vous auriez trouvé M. de Belfont plus aimable. Je vois cependant avec regret qu'une aussi jolie colombe que vous n'ait pas son compagnon. On dit que le sage se suffit à lui-même; je ne suis pas un de ces sages, et je pense qu'Adam seul dans son bel Éden se serait bientôt ennuyé. Ma femme a ses bouderies, ses petits caprices; elle prend de l'humeur pour un verre cassé, ou si la petite chienne tousse; me gronde si ma perruque est de travers, tremble si je ne mange pas, se fâche si je mange beaucoup, et cependant elle me rend la vie douce. Lorsque je rentre chez moi, après avoir couru toute la matinée, fatigué, harassé, quelquefois mouillé, elle m'embrasse, m'essuie, me fait de petites caresses. Je trouve mon dîner prêt et la meilleure soupe de Paris; du moins celles des grandes tables sont de la ripopée en comparaison. Oh! si j'étais pape, je permettrais le mariage aux gens d'église, et surtout aux curés, qui mènent une vie triste et pénible, et qui ne trouvent en rentrant chez eux qu'abandon et solitude. Dans la primitive église, presque tous les apôtres et leurs disciples étaient mariés : l'évêque ne pouvait avoir qu'une épouse qui eût bien soin de son ménage. On ne peie jamais Dieu de si bon cœur, l'on n'est jamais si humain, si charitable que lorsqu'on est content de sa situation.

Le auguro uno sposo amabile et degno di lei.

LETTRE LXVII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

A coup sûr, mademoiselle, si l'on me proposait le plaisir de vous voir, je n'imiterais pas ce jeune Anglais, aveugle de naissance, qui refusa le bienfait de la vue de peur de perdre son amour en trouvant sa maîtresse moins belle que son imagination la lui représentait; car je suis très convaincu que vous êtes douée d'une figure spirituelle et très aimable. Vous me peignez le bonheur des bergers d'Appenzel avec tant d'intérêt et de charmes, qu'il semble s'être réfugié dans ces montagnes pour y fixer son séjour : une petite maison, un petit jardin orné d'une prairie, d'une fontaine, Horace n'en demandait pas davantage. Ajoutez à cela le calme, le silence de la solitude, les jouissances continuelles de la campagne, de la nature, une liberté sage, modérée par les lois, tout cela passant par le cœur enchante l'imagination, et l'on est tenté de quitter Persépolis pour aller vivre à Ithaque, au milieu

des rochers, et si j'y étais avec l'aimable Suzette, je lui dirais avec Tibulle :

Et in solis tu mihi turba locis.

Je n'ai pas besoin de vous traduire ce latin. Les mœurs de Paris et celles de la Suisse contrastent fortement; on ne croirait pas que ce soit des créatures de la même espèce qui habitent ces deux pays voisins. Je compare Paris à une jeune coquette, que l'on aime malgré ses défauts et ses vices. Cependant, qu'y fait-on? L'on s'agite, on court après la fortune et le plaisir. L'hydre du jansénisme n'y est pas tout-à-fait étouffée, elle remue encore la queue. Nous avons saint Pâris, Carré de Montgeron, qui enfante de gros volumes, un archevêque qui tourmente les vivans et les morts. A côté de ces saints personnages, on voit figurer Voltaire, Lekain, Rousseau, Molé, l'opéra comique, les marionnettes, la châsse de sainte Geneviève, des capucins, des voltigeurs, des économistes, des philosophes, un sauvage d'Otaiti, un rhinocéros, un éléphant et les reliques de la Sainte-Chapelle[1]. Jean-Jacques Rousseau occupe toujours la scène : je vous transcris ici une lettre qui lui est adressée sous le nom du roi de Prusse; on l'attribue à M. de Walpole.

« Mon cher Jean-Jacques, vous avez renoncé à Genève, votre patrie, vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits; la France vous a décrété; venez donc chez moi. J'admire vos talens, je m'amuse de vos rêveries (qui, soit dit en passant, vous occupent trop) : il faut à la fin être sage et heureux. Vous avez fait parler de vous par vos singularités peu convenables à un véritable grand homme; démontrez à vos ennemis que vous avez quelquefois le sens commun. Cela vous fâchera sans vous faire tort; je vous veux du bien, je vous en ferai, si vous le trouvez bon; mais si vous vous obstinez à rejeter mes secours, assurez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez; je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits, et, ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.

« Votre bon ami Frédéric. »

Je ne suis pas étonné de l'extravagance religieuse des anciens habitans de Saint-Gall; la superstition, le fanatisme semblent l'essence de l'esprit humain. Sans faire mention ici des disputes absurdes et inintelligibles de la grâce, les cordeliers élevèrent jadis une question qui divisa toutes les universités, savoir si le pain et le vin qu'ils avaient mangé et bu leur appartenaient en propre, ou s'ils n'en avaient que le simple usage, sans domaine, sans propriété : c'était au sénat de Charenton à décider cette question.

Dans la religion musulmane les sectateurs d'Omar et d'Ali se haïssent, s'excommunient réciproquement. Le sujet de leur haine et de leur division est que les dévots d'Ali prétendent que leur ablution doit commencer par le coude, et ceux d'Omar par le bout des doigts.

Je ne puis m'empêcher de vous citer une anecdote qui peint bien le fanatisme du treizième siècle; on ne la trouve pas dans les historiens, mais elle est consignée dans une chanson languedocienne.

Dans la guerre des Albigeois, Jacques II, roi d'Arragon, combattait contre les croisés et le pape; un écuyer du roi prit sa couleur et ses armes, pour que les coups fussent dirigés sur lui; le roi l'ayant appris, pour sauver son écuyer et pour se faire connaître, se dépouilla de son armure; alors saint Dominique l'aperçut, cria : Voilà le roi, tirez, tirez sur lui.

Il faut toujours en revenir à la maxime d'Arlequin :

Tutt' il mondo è fatto come la nostra famiglia.

Le monde avec lenteur marche vers la sagesse,
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce.

a dit Voltaire; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que le monde aura beau cheminer, il n'arrivera jamais à la sagesse. Les gymnosophistes se croyaient des sages, parce qu'ils contemplaient d'un œil fixe, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, l'astre du jour depuis son lever jusqu'à son coucher; d'autres regardaient le bout de leur nez, pour voir la flamme bleue. Combien d'hommes encore ne voient pas plus loin que le bout de leur nez! Mais en parlant de la folie des autres, je crains bien d'en avoir une forte dose, moi qui m'attache à un être invisible, dont je ne connais ni les traits ni les sentimens. Convenez, mademoiselle, qu'il y a du donquichotisme dans ma tête, ou plutôt dans mon cœur.

LETTRE LXVIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Votre lettre, *caro dottore*, m'a amusée; je vois que vous êtes un ardent apôtre du mariage : mais pour moi, c'est une loterie où se trouvent quelques billets gagnans, parmi une immense quantité de billets blancs. Je n'ai aucun pressentiment, quoi que vous en disiez, et je ne crois pas plus à vos prophéties qu'à celles de Nostradamus.

Mais parlons de notre héros : depuis huit jours il n'avait paru chez madame de Germeuil, nous y dînions hier, lorsque le hasard, ou la destinée, l'ont amené, vers le soir, avec M. de Belfont. Celui-ci m'a abordée, tout rouge, tout tremblant, en me disant : Mademoiselle, j'ai reçu mon arrêt de mort, ou du moins l'arrêt qui condamne ma vie à la solitude et à l'ennui. » Je n'ai rien répondu; j'étais embarrassée comme si j'étais coupable; je sens qu'il ne mérite pas d'être malheureux. Le chevalier, après s'être informé de ma santé, m'a demandé s'il aurait bientôt un compliment à me faire? — « Je le voudrais, lui ai-je répondu en riant; j'ai mis à la loterie, et je cours après un terne. — Je vous le souhaite, mais la fortune frappe à votre porte, vous pouvez la lui ouvrir sans l'aller chercher dans un bureau de loterie. — Apparemment qu'elle ne se présente pas avec une physionomie qui me plaise. » On a parlé, dans ce moment, de la séparation de madame de Genillac. Jamais, disait-on, mariage ne s'était fait sous de plus heureux auspices, c'était l'ouvrage de l'amour : le même feu, la même tendresse qu'Héloïse et Abélard. Oui, a dit le chevalier, je fus témoin du délire, de l'ivresse de ces deux époux; la veille des noces, Genillac me dit : « Mon cher ami, je nage dans des torrens de félicité. » J'offris alors de parier que ce torrent de félicité serait tari au bout de l'année. — Et sur quelle apparence oseriez-vous parier? me répliqua-t-on. — Sur le caractère passionné des deux

[1] Louis IX enrichit la Sainte-Chapelle de ces reliques; il acheta deux millions cinq cent milles livres, de l'empereur Baudouin, un morceau de la vraie croix, un morceau de la lance qui perça Jésus-Christ, l'éponge qui servit à lui donner le vinaigre; et pour la même somme il retira de Venise la couronne d'épines.

époux : ces âmes ardentes, images du feu, ont toujours besoin d'alimens nouveaux ; plus leur feu est violent, plus rapidement il dévore sa proie. Vous voyez que j'aurais gagné mon pari. Les deux époux, après s'être consumés d'amour, sont tombés dans un vide insupportable ; l'ennui s'est glissé au milieu d'eux. Monsieur bâillait auprès de madame ; madame avait des vapeurs auprès de monsieur, et la discorde a profité de cette triste apathie pour achever de les désunir. Ce n'est ni le jansénisme ni la bulle *Unigenitus* qui a aigri leurs esprits, les a rendus irréconciliables ; non, c'est la lutte des gluckistes et des piccinistes. Madame se passionnait pour Piccini, monsieur était tout à Gluck. Leur querelle fut un jour si vive, si animée, que Genillac donna un soufflet à sa femme, qui riposta d'une carafe à la tête ; de là leur demande en séparation. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette violente dispute, c'est que ni l'un ni l'autre ne savent la musique. Belle leçon pour les demoiselles qui consultent plutôt leur imagination, qu'elles appellent leur cœur, que les convenances et la raison. — J'ai trouvé cette réflexion fort impertinente, car elle m'était indirectement adressée. J'ai gardé le silence ; mais j'aurais volontiers battu cet indiscret chevalier. Alors la comtesse Amélie lui a dit ironiquement. « Je crois, d'après vos principes, que vous ferez un mariage très raisonnable, et que l'amour n'entrera pour rien dans vos calculs. En effet, il n'y a que les sauvages et les montagnards suisses qui écoutent les mouvemens de leur cœur en se mariant. Cependant j'ai connu deux époux, le comte et la comtesse de Virville, que l'amour avait unis. Ils étaient mariés depuis huit ans, lorsque la comtesse fut attaquée de la petite vérole. Le mari, qui était absent, ne l'avait pas eue ; il accourut, malgré les efforts de ses parens et de ses amis, voulut voir sa femme, se jeta à son cou, l'embrassa, ne sortit plus de sa chambre jusqu'au moment où, frappé de la même maladie, on l'emporta. Sa femme mourut bientôt, et lui expira deux jours après. Tous deux sont enterrés à Saint-Roch. » Cet exemple est touchant, dit le chevalier, l'anecdote vraie ; il n'y manque qu'une petite circonstance, c'est qu'ils ne s'aimaient ni l'un ni l'autre, et le vicomte de R... était l'amant de madame. Mais au sujet de notre discussion sur le mariage, je veux consulter une demoiselle de beaucoup d'esprit, qui voyage actuellement en Suisse, et qui me fait l'honneur de m'écrire quelquefois, quoique nous ne nous soyons jamais vus ; elle me cache jusqu'à son nom. — J'en conclus, dit la comtesse, qu'elle est laide ; c'est une autre mademoiselle de Launay, douée de beaucoup d'esprit, mais riche en laideur. — Cela pourrait bien être. — Grand merci, monsieur le chevalier, me dis-je tout bas. — Elle est bien dupe si elle compte que vous l'épouserez. — Oh non ; mon cher maître, Suzette n'est pas dupe ! elle ne compte nullement sur le chevalier. La conversation, comme un oiseau léger, sautille de branche en branche ; on demanda au chevalier s'il avait lu le panégyrique du roi. — Oui, il m'a rappelé un beau trait de l'empereur Niger. Ce général venait d'être nommé empereur de Rome par son armée ; un de ces vils adulateurs qui suivent le char de la fortune se hâta de composer le panégyrique de son nouveau maître, et voulut le lui réciter. Niger le regardant avec dédain lui dit : « Orateur, fais-nous l'éloge de quelque grand homme mort, afin que nous tâchions de l'imiter : ne loue pas un homme vivant, par faiblesse, ou plutôt par intérêt. »

Madame de Germeuil proposa la promenade, M. de Lisieux lui donna le bras ; maman prit celui de M. de Belfont, et la comtesse Amélie vint se joindre à moi ; elle me parla beaucoup du chevalier, et m'en crayonna le portrait : « Il est, me dit-elle, égoïste par nature, philosophe par vanité, d'un papillonnage repoussant, courtisant toutes les femmes sans en aimer aucune. Il va épouser mademoiselle Walter ; mais il est plus épris de ses richesses que de sa beauté. Il n'est pas assez généreux pour s'attacher à une demoiselle aussi aimable, aussi intéressante que vous. — Ah ! madame, pourquoi voulez-vous qu'il songe à moi ? quel rapport avons-nous ensemble ? — Au reste, vous ne faites pas une grande perte, il ne sera jamais qu'un époux froid et inconstant : il ne maltraitera point sa femme, il a trop d'usage du monde ; mais, en homme du bon ton, il la négligera, la trompera, en observant avec elle tous les devoirs de la bienséance. Il est plus brillant que solide ; il aime la société des femmes, comme les enfans aiment les marionnettes : il est capricieux ; tantôt il se jette dans le monde, et tantôt il s'enfonce dans la solitude ; il se donne des airs de philosophie. Je sais qu'il a empêché une femme de faire ses pâques. » J'écoutais en silence ce beau panégyrique, et laissais écouler le torrent, ne sachant ce que je devais croire de cette satire si mordante. Je voyais qu'elle prenait plaisir à déchirer ce pauvre chevalier ; sans doute elle eût continué, mais elle fut interrompue par le voisinage de madame de Germeuil et du chevalier ; elle lui dit alors d'un air riant : « Je parlais de vous à mademoiselle, je lui disais que vous êtes trop aimable pour vous soumettre au joug de l'hymen. — Madame, oserais-je vous demander s'il n'y a que les sots qui se marient ? » Cette saillie nous fit rire et termina cette scène. Mais pendant qu'elle se jouait, M. de Belfont soupirait son infortune auprès de maman : il avoua qu'il m'aimait depuis l'hiver dernier, qu'il m'avait vue, pour la première fois, dans un bal où je refusai de danser ; que ce refus l'avait d'abord prévenu en ma faveur : idée bizarre, qui prouve qu'il y a divers moyens de plaire ; tant d'autres ont été séduits par d'habiles danseuses. Il ajouta qu'étant auprès de moi, il m'entendit parler italien avec un savant de Florence, qui était étonné de ma facilité à parler son idiome ; que depuis, m'ayant rencontrée plusieurs fois, ma douceur, ma modestie, l'avaient enchanté de plus en plus, et qu'il n'y avait de bonheur pour lui que dans ma possession ; qu'il s'était d'autant plus affermi dans son amour, qu'il avait appris que la fortune ne couronnait pas tant de mérite, et qu'il aurait été le plus heureux des hommes s'il avait pu réparer ses injustices. Maman fut vivement touchée de cet aveu, de la noblesse et de la générosité de ses sentimens. A notre retour, elle m'en parla toute la soirée, avec beaucoup de sensibilité. Mon cœur en fut vivement ému ; mais on s'égarerait souvent si l'on écoutait trop ses mouvemens. L'esprit n'est pas toujours la dupe du cœur, quoi qu'en dise La Rochefoucault.

Mais que pensez-vous, mon cher maître, du portrait du chevalier, dessiné par la comtesse Amélie ? J'avoue qu'il m'avait laissé une impression fâcheuse ; mais maman, à qui j'en ai parlé, l'a rétabli dans mon esprit, en m'apprenant qu'il avait jadis refusé d'épouser cette belle Amélie ; et il est évident que l'amour-propre irrité et la vengeance ont chargé les couleurs du portrait : voilà souvent sur quelles bases sont fondées les réputations. Le lendemain j'ai été matinale ; c'était un de ces beaux jours où le soleil sort triomphant du sein des mers, et revêt la

nature de sa gloire et de sa splendeur. Inspirée par ce beau soleil, j'ai pris mon Dante, et ma tête enveloppée dans ma coiffe de nuit, je me suis mise à finir ma traduction du touchant épisode du cinquième chant de l'*Enfer*, que je sais presque par cœur. *Prenez et lisez;* ce sont les propres paroles que saint Augustin entendit dans les airs, et auxquelles il doit sa conversion. Vous pouvez critiquer à votre aise, je ne suis qu'un écrivain de village.

« Le Dante, conduit dans l'enfer par Virgile, après avoir vu les victimes infortunées de l'amour, Sémiramis, Didon, Cléopâtre, Achille, Pâris, Tristan,

E tutti quanti,

aperçoit deux ombres unies l'une à l'autre, et il dit à Virgile : « O poëte ! je voudrais bien parler à ces deux ombres liées ensemble, et qui paraissaient aussi légères que le vent. — Attendez qu'elles soient plus près de nous ; alors priez-les, par l'amour qui les unit, et elles s'approcheront de vous. » Je leur adressai ma prière : soudain, comme deux colombes enchaînées par l'Amour volent, d'une aile ferme et étendue, vers leur nid, doux objet de leurs vœux mutuels, ces deux ombres sensibles à ma prière, s'échappant de la troupe où gémissait Didon, traversèrent cet air funeste pour venir à nous, tant ma voix fut touchante et expressive.

« O mortel aimable et généreux, qui viens nous visiter à travers cette obscurité, nous qui avons teint la terre de notre sang, si nous étions aimés du roi de l'univers, nous le supplierions pour ton bonheur, toi qui as pitié de nos souffrances. Tu veux nous parler, tu veux nous entendre, nous te parlerons, nous t'écouterons, pendant que le vent reste silencieux.

« La ville où je suis née est assise au bord de la mer, à l'endroit où le Pô vient se reposer, avec toutes les eaux compagnes de sa course. L'amour, dont le trait pénètre rapidement dans une âme pure et sensible, s'empara du bel objet qui m'a été ravi avec une barbarie dont le souvenir m'irrite encore. L'amour qui force à aimer celui qui nous aime, m'inspira un si vif désir de lui plaire, que le temps, comme tu le vois, n'a pu l'éteindre. L'amour nous a conduits à la mort, et l'enfer attend encore le monstre qui nous fit périr. » Telles sont les paroles qui nous furent adressées.

« Au récit de ces ombres irritées, j'inclinai la tête, et la tint si baissée, que mon guide me dit : A quoi penses-tu ? Je répondis : Helas ! quel doux penchant ! quels pensers délicieux ont conduit ces infortunés à leur terme fatal ? Alors je me retournai vers eux et leur dis : Françoise ! tes malheurs m'arrachent des larmes de douleur et de pitié ; mais dis-moi, comment l'amour, au temps de vos premiers soupirs, fit-il connaître à l'un de vous une passion encore secrète ? Elle répond : Il n'est pas de plus grande douleur, au sein de l'infortune, que celle de se rappeler un bonheur qui n'est plus. Ton maître le sait bien ; mais si tu as un si ardent désir de connaître l'origine d'une si vive passion, je ferai comme celui qui raconte et pleure en même temps.

« Nous lisions un jour, par amusement, l'histoire de Lancelot ; comment l'amour le prit dans ses liens : nous étions seuls et sans défiance. Plusieurs fois, pendant cette lecture, nous nous regardâmes; la pâleur couvrit notre visage, mais un seul trait triompha de nous. Alors que nous lûmes que cet amant passionné imprimait un baiser sur la bouche riante de son amie, aussitôt celui qui ne sera plus séparé de moi, cueillit, tout tremblant, un baiser sur la mienne : ce livre et celui qui l'écrivit furent pour nous un autre Gallehaut[1]. Ce jour-là nous n'en lûmes pas davantage. » Tandis que l'une de ces âmes parlait ainsi, l'autre versait tant de larmes, que navré de pitié je défaillis, comme si j'allais mourir, et je tombai comme un c rps privé de vie. »

Sans doute le Dante, dans ce touchant épisode, a voulu nous éclairer sur le danger des romans, quoique dans son siècle il y eût peu de romans et peu de lecteurs. Vous m'aviez promis une petite notice de la vie de ce poëte sublime.

Si mon astre en naissant m'avait formé poëte.....

j'aurais traduit cet épisode en vers, mais je n'en fais qu'à la façon de Malebranche ou de Cicéron. *Fra tanto gli auguro felici giorni, ed anche alla cara signora Caterina.*

LETTRE LXIX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Il est divertissant, *cara e rispettabile amica*, comme vous le dites, de voir le chevalier plaider la cause de son rival. Je ne doute pas que s'il la gagnait, il n'en conservât un long repentir, car l'autre jour il me disait, après la lecture que je lui avais faite de votre traduction de l'épisode de Françoise de Rimini : « J'ai bien peur d'aimer cette Suzette à la folie.— Ce ne serait pas peut-être un gand malheur, lui dis-je. — Mais comment se flatter de plaire à une jeune personne, qui ne sait si vous êtes borgne, laid ou boiteux ? Le bon La Fontaine a dit avec raison :

Pour une qu'amour prend par l'âme,
Il en prend mille par les yeux.

J'ai, continua-t-il, un autre risque à courir. Les femmes ont l'imagination vive et romanesque ; pour peu que le héros d'un roman soit jeune et passionné, elles se le figurent beau comme Adonis ou Narcisse. L'aimable Suzette pourrait bien me traiter aussi favorablement, et à la première entrevue, me rabaisser autant qu'elle m'aurait élevé. »

Nous sommes contens de votre traduction. Le Dante est si énergique, si concis, qu'il est peut-être difficile de faire mieux. Ce grand poëte, comme le Tasse et Pétrarque, avait le cœur tendre ; à l'âge de neuf ans, il devint amoureux *della fanciulla Beatrice,* âgée de huit ans ; c'était un prodige de beauté et de douceur, *un' angioletta;* il l'aima constamment d'un amour chaste, mais cette belle fleur périt à vingt-quatre ans. Le Dante ne cessa de la pleurer, ainsi qu'Orphée pleura Eurydice ; il devint sauvage, laissa croître sa barbe. Ses parens, pour l'arracher à sa douleur, l'obligèrent de se marier, mais il n'oublia jamais sa chère Béatrix, et sans doute il l'aura retrouvée dans le ciel, au milieu des anges.

Le Dante naquit à Florence, d'une famille très noble : il était d'un tempérament mélancolique, qui est ordinairement celui des hommes de génie ; il aimait beaucoup la musique, dont le charme sans doute tempérait sa tristesse. S'étant jeté dans les factions de son pays, il en fut banni ; ses biens furent confisqués, et ce n'est qu'après sa

[1] Gallehaut était l'ami de Lancelot et l'aidait dans ses amours.

mort que Florence, s'honorant d'avoir produit ce beau génie, rétablit sa famille dans ses biens. Elle aurait désiré avoir ses dépouilles; mais Ravenne, qui les possédait, ne voulut pas les rendre. Un jour le prince, à la cour duquel il était, lui demanda pourquoi bien des gens préféraient un bouffon, un sot, à celui qui avait tant d'esprit et de sagesse. « C'est, dit-il, que chacun cherche et chérit son semblable. » Cette réponse lui fit des ennemis. On a dit que la première idée de son poëme lui fut suggérée par un spectacle que l'on donna à Florence, à un légat du pape. On représenta sur un pont de bois, jeté sur l'Arno, l'enfer, ses feux et les démons, qui tourmentent les damnés. Une proclamation avait invité à ce spectacle tous ceux qui voudraient savoir des nouvelles de l'autre monde. L'affluence fut si grande que le pont s'écroula; et démons, et damnés, et spectateurs, allèrent réellement dans l'autre monde satisfaire leur curiosité. Le Dante mourut à Ravenne, âgé de cinquante-cinq ans.

Je montre le latin à une belle veuve de Rome; elle a beaucoup d'esprit, monte à cheval, fait des armes et l'amour en héroïne : comme Clélie, elle passerait le Tibre à la nage, et comme Porcie, elle avalerait des charbons ardens. Un jour son mari lui disait : « Ce comte me déplaît, s'il revient jamais chez moi, je lui fais couper la tête et je vous la jette à travers la figure. — Moi je la renverrai à travers la vôtre, et nous en jouerons à la boule. » Le courage de cette virago me ferait trembler, si j'étais son amant ou son époux. J'aime bien mieux ma Catherine, qui a peur des esprits, des revenans, des diables, d'une araignée, d'une souris et de son ombre.

Son con tutta la stima e il rispetto che le devo.

LETTRE LXX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je crois M. de Lisieux un être indéfinissable, philosophe le matin et papillon le soir; il a dit à madame de Germenil que j'étais fort entêtée. Vraiment monsieur le chevalier, vous vous y connaissez, du moins je ne suis pas versatile comme vous. Mais ce n'est pas de lui dont je veux vous parler, c'est de M. de Belfont; il est venu nous voir hier matin. Maman nous ayant quittés un moment, il m'a pris la main, me l'a baisée avec une sensibilité touchante en s'écriant : « Ah! mademoiselle, vous voulez donc ma mort? — Non, monsieur, elle m'affligerait trop, votre amitié m'est chère; bornez-vous à ce sentiment, et je vous promets toute la reconnaissance et tout l'attachement que vous méritez. — Auriez-vous renoncé au mariage? — Il y aurait de l'inconséquence et de la légèreté à prononcer un oui affirmatif. Qui peut prévoir les pensées, les sentimens qu'il aura un jour? Des rois très ambitieux ont abdiqué leur couronne; des hommes très dissipés sont devenus des sages. — Ah! belle Césarine, le temps aura beau marcher et m'entraîner, je ne cesserai jamais de vous aimer et de souffrir! — Il y a dans Paris cinq cents demoiselles plus jolies, plus riches que moi, qui s'empresseront de faire votre bonheur. — Vous me prouvez qu'il ne dépend pas de nous : il n'y a que vous dans le monde qui puissiez me rendre heureux. — Cessez de me voir pendant quelque temps, et votre amour s'évanouira. — Je n'en crois rien, mais je veux essayer. Depuis long-temps j'ai le projet d'aller voir l'Italie, je l'exécuterai, plutôt pour vous débarrasser de moi que pour chercher à vous oublier. Oui, l'aimable Césarine sera toujours présente à ma pensée, et son image toujours imprimée dans mon cœur; mais en m'imposant ce sacrifice, j'ai deux grâces à vous demander : la première, c'est la permission de vous écrire, et la seconde, la promesse que vous daignerez me répondre. — Je consens avec plaisir à recevoir vos lettres et à vous répondre, avec l'aveu de maman, à condition que vous me parlerez des objets nouveaux que vous verrez, de l'impression qu'il vous auront faite. — Je suis un mauvais peintre, je sens toute mon insuffisance; mais j'ose tout espérer du désir de vous plaire. » Alors il m'a demandé la permission de m'embrasser, et il est parti, les larmes aux yeux, sans voir maman. Cette scène m'a attendrie : le croiriez-vous? j'ai été tentée de le rappeler; il est vrai que je l'aurais prié de repartir. O faiblesse de mon sexe! que les larmes ont d'empire sur nous! toute la matinée j'ai ressenti une anxiété fatigante. Heureusement notre curé est venu nous demander à dîner; il se contente de notre régime pythagoricien, pourvu que le vin soit bon : sa présence me fait plaisir; il n'a pas l'esprit du fameux curé de Meudon, mais j'aime sa bonhomie et sa crédulité. Il est des momens où, mal avec soi-même, l'on a plus besoin de parler que de penser, et où l'on s'accommode de tout. « Mais pourquoi, me direz-vous, n'aimez-vous pas M. de Belfont, puisque vous reconnaissez son mérite? — Je n'en sais rien; il n'est ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, ni brillant, ni déplacé dans le monde, ni ignorant, ni érudit, ni bel-esprit, ni borné, ni vieux, ni jeune; enfin il ressemble à trop de monde. Voilà sans doute pourquoi je ne l'aime pas d'amour. »

Je vous remercie de votre notice sur la vie du Dante; j'admire son beau génie, la singularité de son étoile, mais je resterai dans l'enfer de sa divine comédie le moins que je pourrai.

L'autre jour, dans le silence de la nuit, abandonnée par Morphée, je pris mon Pétrarque. J'avoue que je fus souvent choquée des sentimens alambiqués, des subtilités, des *concetti* que je trouvai au milieu des traits touchans et sublimes; j'en eus des vapeurs. Si un amant me disait que je suis une pierre d'aimant, plus avide d'attirer la chair que le fer, un aimant qui me sépare de moi-même; que je suis la fontaine qui remplit le réservoir de ses larmes; que je suis un soleil qui brûle son cœur lorsqu'il est éloigné de lui, et qui redevient tout de glace lorsqu'il revoit briller ses rayons dorés, je serais tentée de lui dire : « De grâce traduisez-moi en prose simple votre sublime poésie. » Cependant je lui pardonne plutôt ces *concetti*, ces métaphores énigmatiques, que ses fréquentes infidélités à sa belle Laure, *che sola*, dit-il, *a me pardonna* : il ment comme un poëte qu'il est; il moissonne partout. Lorsque Laure mourut de la peste cruelle qui ravageait le monde, il alla se consoler de sa mort et oublier sa philosophie auprès d'un archevêque de Milan. On dit que les étrangers accouraient à Avignon pour voir cette belle Laure, et qu'un grand prince la rencontrant un jour dans une assemblée, la baisa sur les yeux et sur le front. Je ne sais si elle fut flattée de cette galanterie, mais elle m'aurait fort déplu. On parle beaucoup de la beauté de cette Laure, mais jamais de son esprit et de ses talens.

Votre belle Romaine me fait trembler pour vous. Comment avez-vous le courage de lui donner des leçons? Oubliez-vous qu'Hercule cassa la tête à Linnus, son

maître de musique? Dieu vous garde, *caro maestro*, de la colère de cette Thalestris.

LETTRE LXXI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Vezzoza alunna, vos charmantes lettres me causent un plaisir des plus délectables; si vous étiez ma fille, je n'en sentirais pas davantage, et je ne vous aimerais pas plus tendrement. Je suis aussi touché du malheur de M. de Belfont que de celui de Saint-Preux, à qui monseigneur d'Étange refusa sa fille Julie, parce qu'un sang noble ne coulait pas dans ses veines. Vous aimez donc les originaux, puisque vous n'aimez pas M. de Belfont, parce qu'il ressemble à trop de monde. A titre d'original, le chevalier doit vous plaire davantage; il a un peu du caractère d'Alcibiade sans en avoir les vices. Mais à propos de cet Alcibiade moderne, j'ai rêvé cette nuit que vous gravissiez une colline, au haut de laquelle était le temple de l'hymen; vous étiez vêtue d'une robe blanche, vous aviez sur la tête une couronne de fleurs et un voile blanc, comme celui de la déesse Isis; une foule de bergers et bergères vous suivaient en chantant et en dansant, au son de leurs musettes. A ces chants joyeux je me suis éveillé, et le temple, les bergers, les bergères ont disparu. Ce songe m'a frappé singulièrement; vous savez qu'ils sont souvent un avertissement, une espèce de prophétie. L'Écriture sainte distingue les songes naturels et surnaturels; le grand prêtre des Juifs avait le droit de les interpréter. Les rois mages eurent un songe qui leur défendit de retourner auprès du roi Hérode. Le roi Nabuchodonosor n'a-t-il pas fait un beau songe? Louis XIII, peu de jours avant sa mort, songea qu'il voyait le duc d'Enghien, gagnant à Rocroy la bataille de ce nom. L'empereur Auguste abandonna sa tente, sur un songe qu'il eut la veille de la bataille, qui lui annonçait qu'il y serait assassiné; et en effet, l'ennemi la saccagea. Homère nous dit que Pénélope rêva la mort de ses poursuivans et le retour d'Ulysse; il ajoute qu'il y a des songes trompeurs et des songes vrais: les premiers sortent par la porte d'ivoire, et les seconds par celle de corne; le mien est sorti par cette dernière porte. Ceux de ma Cateau s'échappent malheureusement par la porte d'ivoire, car trois fois elle a rêvé des numéros de loterie, les a adoptés, et les songes l'ont trompée. Une autre fois elle rêva qu'elle avait trouvé un trésor, et ce jour même on nous vola deux couverts d'argent: vous voyez que nous rêvons beaucoup dans notre ménage; les rois rêvent sur leurs trônes.

Il me paraît que vous êtes choquée de l'inconstance de Pétrarque; mais les poëtes ont ordinairement plusieurs maîtresses: l'une pour le sentiment, le beau idéal; c'est celle qui remplit leur cœur, échauffe leur verve, leur imagination, et ils la parent de toutes les perfections. Les autres maîtresses ne sont que des fleurs communes, qu'ils cultivent par passe-temps. Ce fut un vendredi saint, que Pétrarque vit pour la première fois cette belle Laure, ainsi qu'il le dit:

> Era 'l giorno, ch'al sol si scoloraro
> Per la pietà del suo fattore e rai;
> Quand' i fui preso, e non me ne guardai,
> Che i be' vostr' occhi, donna mi legaro.

Pétrarque aima Laure pendant vingt ans; dès qu'il apprit sa mort, il revint aussitot dans le Comtat, et s'établit dans sa petite maison de campagne, qu'il avait fait bâtir à Vaucluse, vis-à-vis de celle de Laure; un petit vallon les séparait. Il y passa quatre années, à s'entretenir avec l'ombre de cette amante adorée, et il lui fit ses adieux par cette fameuse chanson, *Chiare fresche e dolci acque*. François Ier passant à Avignon, visita le tombeau de Laure, et donna mille écus pour lui élever un mausolée, qui n'a jamais été exécuté. Mais ce qui honore le plus la mémoire de Laure, et durera encore plus qu'un mausolée, c'est l'épitaphe que lui fit ce monarque.

> En petit lieu compris vous pouvez voir
> Ce qui comprend beaucoup de renommée.
> Plume, labeur, la langue et le devoir
> Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.
> O gentill cœur étant tant estimée,
> Qui te pourra louer qu'en se taisant?
> Car la parole est toujours réprimée,
> Quand le sujet surpasse le disant.

Comment trouvez-vous ces vers d'un roi? les *concetti*, les défauts que vous reprochez à Pétrarque, sont ceux de son siècle; mais il a des *canzoni* ou odes qui respirent la grâce et la sensibilité. Ce fameux poëte n'aurait pas nourri une si vive passion pour Laure si elle n'avait pas eu beaucoup d'esprit naturel, aimable et doux, bien plus séduisant que le bel-esprit

J'ai fait une nouvelle acquisition; j'enseigne le latin à une dame de quarante ans: c'est un peu tard; mais saint Ignace était presque aussi âgé lorsqu'il entra au collége. Cette beauté, un peu surannée et abandonnée par l'amour, a essayé d'abord de remplir son cœur de l'amour de Dieu: elle s'était jetée dans les bras de la dévotion, mais la greffe n'ayant pas pris, elle s'est retournée vers le bel-esprit. Elle tient dans son hôtel un petit bureau de littérature, et elle donne à dîner; j'y suis invité parfois. Montaigne a dit que le manger était, comme les autres drogues, une médecine contre la maladie de la faim; et saint Luc rapporte que Jésus-Christ a dit à ses apôtres: mangez ce qu'on vous donnera. Les Germains, dit Tacite, choisissaient l'heure du repas pour délibérer des affaires publiques. En France, nous agissons différemment, c'est à table où nous nous reposons des fatigues de l'esprit, et nous disons, en nous y mettant, comme le Thébain: « A demain les affaires sérieuses. »

Mi continui l'onor della sua grazia e non dubiti della mia rispettosa amicizia.

LETTRE LXXII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Mon cher maître, vous rêvez souvent tout éveillé: vous m'avez vu gravir une colline pour monter au temple de l'hymen; je crois à ce beau songe comme à ceux de votre femme ou à ceux que l'on faisait dans le temple d'Esculape. Je viens aussi d'en faire un, car ce qui est passé n'est qu'un songe.

Hier, par une belle après-dînée, un groupe de trois personnes est arrivé à l'improviste dans notre chaumière. C'étaient les dames de Germeuil, de Firmin, et le héros de notre roman, le brillant chevalier; j'étais dans un désordre épouvantable. Figurez-vous que ce beau monde m'a trouvée lavant des fichus et des mouchoirs dans notre petit bassin. Le chevalier, qui s'est aperçu de ma confusion, m'a dit galamment: Vous rappelez la princesse Nausicaa, qui lavait le linge de son père lorsqu'elle fut

surprise par Ulysse. J'ai voulu m'échapper, pour aller reparer le désordre de ma toilette, mais vain espoir! M. de Lisieux s'y est opposé, en me disant, que les grâces n'avaient pas besoin de parure. Il a trouvé notre maisonnette très agréable. Les dames ont demandé à voir *il mio camerino;* je refusais, mais maman s'est rangée de leur parti. Que faire contre quatre? mourir! non, mais céder. Le chevalier a paru émerveillé de ma cellule, il l'a vue encombrée de vases de fleurs, d'un clavecin, d'un chevalet, de serins, d'une petite bibliothèque. « Mademoiselle, m'a-t-il dit, c'est ici la chapelle des Muses. — Une chapelle abandonnée, car aucune d'elles ne l'habite. » Il a vu le Dante sur ma table. « Quoi! s'est-il écrié, mademoiselle Césarine entend ce poëte? — Non, monsieur, cet auteur est pour moi un recueil d'enigmes. » Alors il a ouvert le livre, et, avec son accent français, il m'en a lu quelques vers, précisément de l'épisode de Françoise de Rimini, que je viens de traduire. J'ai feint de n'y rien comprendre. Il a daigné m'expliquer chaque vers; je l'ai remercié en souriant. Madame de Firmin l'a prié de nous faire grâce de son jargon italien. Permettez-moi, madame, encore cette petite anecdote relative au Dante, et je laisserai reposer vos oreilles. Le comte Destouteville, mon ami, a traduit le Dante, et voici, comme il le dit, ce qui l'a déterminé à cette traduction. Dans son enfance, sa mère lui avait souvent parlé du paradis, de l'enfer et du purgatoire, sans lui en donner aucune idée. Avancé en âge, ses précepteurs lui avaient souvent repété les mêmes choses, sans l'éclairer davantage. Dans l'âge mûr, il a consulté nombre de théologiens, qui le laissèrent dans la même obscurité. Enfin dans son voyage en Italie, il trouva que le premier poëte de cette nation était le seul qui le satisfît sur la nature de ces trois demeures dans l'autre monde. Le chevalier, après ce petit conte, qui ne plut pas beaucoup à maman, s'est approché de mon secrétaire ouvert, où est le dépôt de mes lettres. J'en ai pâli : « C'est là, m'a-t-il dit, l'asile impénétrable de vos secrets. — Que vous savez aussi bien que moi. » Il ne se doutait pas que je disse la vérité. « Nous pourrions y trouver des choses fort agréables, a répliqué madame de Germeuil, car Césarine écrit beaucoup. — *Le chevalier.* Mademoiselle fait peut-être un roman, car c'est la grande occupation des femmes d'aujourd'hui. — *Césarine.* Oui, j'en ai commencé un, dont le dénoûment m'embarrasse. — *Le chevalier.* « Dénouez-le par un mariage, comme se terminent la plupart des romans, ou par la mort de l'héroïne, comme Clarisse et Julie d'Étange. — Ah! monsieur, je ne suis pas assez barbare pour tuer personne! — *Le chevalier.* Eh bien, mariez-la donc. — Je n'oserais; son amant est volage, inconséquent, léger. — Comme le chevalier, s'est écriée madame de Firmin. Mademoiselle est trop bonne, si je fais jamais un roman, je ferai pendre les infidèles et les ingrats. — Je me flatte que vous ne m'envelopperez pas dans cette proscription. — Non, je veux vous laisser vivre, pour voir la mine que vous ferez quand vous serez marié avec votre belle Angélique. » Vous voyez bien, *caro dottore*, que cet homme ne sera jamais l'époux de Suzette; mais s'il est amant léger, il parait ami chaud et zélé. Redescendus dans le jardin, il a cherché à me parler en particulier; j'ai compris que c'était le motif de sa visite. Il m'a dit qu'il avait reçu de Turin une lettre de son ami Belfont, que l'amour rend le plus malheureux des hommes. Je n'oserais, a-t-il ajouté, prendre la liberté de vous donner un conseil, mais je pense qu'en faisant son bonheur vous feriez aussi le vôtre; il a toutes les qualités du cœur, une fortune considérable. — Monsieur, je sais tout cela. — Que dois-je lui répondre? — Que je lui souhaite le bonheur qu'il mérite. — Est-ce tout? — Ajoutez qu'avec de la raison, il se consolera aisément de ma perte. — Et que vous renoncez au mariage. — Oui, s'est écriée madame de Firmin, qui nous écoutait : « Chevalier, vous êtes bien aimable, bien séduisant, et je gage que Césarine ne voudrait pas de vous. » A ce propos, je crois qu'un beau vermillon s'est étendu sur mon visage. M. de Lisieux a répondu que son étoile n'était pas assez brillante pour qu'il pût aspirer à ce bonheur. Ici s'est terminé ce dialogue. La nuit approchant, madame de Germeuil a pressé le départ, et l'obstiné chevalier, en me quittant, m'a dit en italien : « *Raccomando il mio amico alle sue bontà.* » Ne trouvez-vous pas, *caro dottore*, la persécution du chevalier un peu impertinente? de quoi se mêle-t-il? Les hommes sont singuliers; ils s'apitoient sur le peu de fortune d'une personne, comme sur le plus grand des malheurs. Je suis pauvre, donc je n'ai pas le sens commun de refuser la fortune de la main d'un homme. On a beau dire, l'opulence est quelquefois plus importune, plus oppressive que la pauvreté. Au lieu de courir la ville et les faubourgs, je resterai chez moi; le grand Pascal a dit que tous nos maux venaient de ne pas savoir garder notre chambre. Je suis sans fortune, eh bien, je n'aurai ni diamans, ni laquais, ni médecin en titre, ni comptes chez l'apothicaire, chez les marchandes de modes, chez le sellier. S'il le faut, je laverai mon linge, je balayerai ma chambre, je mangerai du brouet noir; combien de grandes princesses ont été plus malheureuses que moi! Rappelons-nous Marie de Médicis à Cologne; morte dans la pauvreté, et qui, en mourant, pardonna ses malheurs à Richelieu; et moi, à ma mort, je pardonnerai ma pauvreté à ma destinée; qu'elle me laisse maman, la santé et des livres, je la bénirai.

Je reçois, dans ce moment, une lettre de M. de Belfont; son style est raisonnable, sans apprêt, et moins langoureux que sa conversation. Il me dit que les beaux yeux et l'esprit sémillant des Italiennes ne lui feront jamais oublier la Césarine de Montmorency, qui l'emporte sur elles, comme les tableaux de Raphaël l'emportent sur ceux de l'école française. Voilà une comparaison qui doit flatter votre amour-propre italien.

Voici une lettre de mon amie Suzette pour le chevalier; elle est écrite de Constance. Ne craignez-vous pas que cette pauvre Suzette ne succombe aux fatigues du voyage? *Vale, et iterum vale.*

LETTRE LXXIII.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

N'est-ce pas, monsieur, à Saint-Gall que nous nous sommes quittés? j'ai fait depuis bien du chemin, et je ne suis pas plus fatiguée que si je venais de me promener aux Tuileries.

Nous voici dans la célèbre ville de Constance, pleine de grands souvenirs : on ne foule pas ce sol sans se rappeler son fameux concile; le pape Jean XXIII qui y fut déposé, l'empereur Sigismond qui y présidait, et surtout Jean Hus et Jérôme de Prague expirant sur un bûcher, allumé par les Pères de l'Église. En entrant dans la salle du concile, j'ai cru voir les ombres de l'empereur, des cardinaux, des évêques, des ambassadeurs, et de tout ce

qui composait cette grande assemblée, hors le Saint-Esprit, que je n'ai pas vu, et qui peut-être n'y a jamais paru. Croiriez-vous que ces ombres m'imposaient? Que de cabales, de mouvement, de passions, de mensonges dans cette enceinte! Où sont donc tous ces grands personnages, ces maîtres de la terre? une petite urne contiendrait toute leur poussière. C'est, sans doute, me disais-je, à ce coin-là, près de la porte, qu'a comparu Jean Hus; je le vois bravant, avec une intrépidité héroïque, l'empereur, les Pères, et le bûcher vers lequel il s'avance, la tête coiffée d'une mitre de papier, haute de trois pieds, où sont peints trois diables avec ce mot, *hérésiarque*. Après lui, je vois entrer Jérôme de Prague, qui, ayant appris la mort héroïque de Jean Hus son maître, se présente au concile, abjure sa rétractation, et part pour le bûcher, en chantant les litanies et le symbole des apôtres. On dit que la principale erreur de Jean Hus était de vouloir éteindre les foudres de l'excommunication. La ville de Constance n'a rien d'agréable que sa position entre les deux bras du lac; elle est populeuse, et les rues en sont étroites; elle a perdu son commerce, et l'on ne voit une apparence de luxe que chez les chanoines. Son lac est un des plus grands de la Suisse; il a environ douze lieues de longueur et quatre de largeur; mais un habitant, jaloux de la gloire de son lac, m'a assuré qu'il en avait quinze en longueur et six en largeur : vous choisirez, monsieur, entre ces deux opinions. L'entourage en est charmant; villes, villages, châteaux, couvens, campagnes très bien cultivées, offrent, à chaque pas, des tableaux enchanteurs. Le lac se tuméfie, et devient imposant, en été, par la fonte des neiges.

Nous avons fait ici une heureuse rencontre; c'est une marquise française, non jeune, qui vous connaît beaucoup : elle m'a assuré que vous alliez épouser une Anglaise, très belle et très riche; je vous en fais mon compliment. Elle ajoute que votre cœur, un peu volage, sera difficilement fixé par l'hymen; mais Pâris fut fixé par Hélène.

Je vous ai déjà dit, je crois, que nous avions dans notre caravane un *Englishman;* il vient de faire son tour d'Italie : il a vu Saint-Pierre de Rome, le Colisée, une foule de *monsignori*, d'abbés et de moines. Il a vu, à Naples, le sang de saint Janvier, les lazzaroni, le Vésuve, Pausilippe et la Solfatara; le Bucentaure, à Venise, et les épousailles de la mer Adriatique; à Florence, le palais Pitti, la Vénus de Médicis, et bu du vin de Monte Pulciano, et du Lacryma-Christi. Il a vu tout cela, et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il n'en parle pas. Il dit seulement qu'il n'a vu des hommes qu'en Angleterre; que le Français n'est brave qu'à l'armée, et qu'il est né pour obéir et pour flatter ses maîtres; qu'il a un roi et point de patrie; qu'il ne sacrifierait pas sa fortune, ses places à l'intérêt public, comme on en voit tant d'exemples en Angleterre. Nous avons ri de son orgueil et de sa prévention. J'ajouterai qu'il n'est pas aussi galant qu'un chevalier français; il ne m'offre jamais la main, ne me dit aucune douceur, de sorte que je ne sais s'il me trouve laide ou jolie.

Hier matin, par un de ces beaux soleils qui embellissent le ciel et la terre, et qui font sentir le bonheur d'exister, notre petite caravane s'embarqua sur le lac, pour aller dans l'île de Reichenau, située à une lieue de Constance; un vent doux et frais se jouait dans la voile. Un poëte à belle imagination aurait vu les Amours, déguisés en Zéphyrs, voltiger autour du bateau et le conduire; mais nous, nous ne voyions que deux matelots qui ressemblaient à l'Amour comme Vulcain au bel Adonis. La surface du lac était unie comme la glace; la bergère aurait pu s'y mirer. Débarqués dans l'île, le premier emploi de notre temps a été de déjeuner, sur le bord du lac, à l'ombre des peupliers. Il semblait que les flots mollement poussés cherchaient à caresser nos pieds. La marquise nous parla de feu son mari, et répandit deux ou trois larmes; mais son visage s'épanouit en nous racontant que deux de ses adorateurs s'étaient battus pour elle. L'Anglais nous conta qu'il n'avait aimé qu'une fois dans sa vie, mais que s'étant aperçu de la coquetterie de sa maîtresse, il s'était fait saigner deux fois de suite, ce qui le guérit de son amour. Le déjeuner et les contes finis, nous sommes allés au monastère des Bénédictins, fondé au huitième siècle. Un religieux nous fit voir le tombeau de Charles-le-Gros. Cet empereur, accablé du poids de l'héritage de Charlemagne, fut déposé en 887 par une assemblée de barons français, allemands, italiens, que lui-même avait convoquée; il mourut un an après sa déposition, réduit à la mendicité, vivant des aumônes de l'archevêque. Ce tableau de la chute des rois me fait toujours une forte impression, et nourrit mon indifférence pour les caresses de la fortune. On nous a montré une dent gâtée de ce monarque : pauvre et triste relique!

L'île de Reichenau contient seize cents habitans de la religion catholique. La marquise et moi avons entendu la messe au couvent, pendant que l'Anglais et mon oncle se promenaient, en arrangeant ou derangeant les affaires de l'Europe. Au retour, notre navigation n'a pas été aussi heureuse que celle de la matinée. Nous étions au milieu du lac quand un vent très frais a soulevé les flots. Notre marquise, teinte de *pallidezza*, s'est mise à crier miséricorde; elle n'a imploré ni Neptune, ni les Néréides, mais sainte Thérèse, sa patronne, en lui promettant monts et merveilles. L'Anglais se moquait d'elle et lui disait : « Que craignez-vous, madame, n'avez-vous pas entendu la messe? Si vous vous noyez, du fond de l'eau vous irez droit en paradis. — Taisez-vous, monsieur, a-t-elle répondu toute courroucée, craignez que le ciel ne vous entende; c'est vous qui nous portez malheur. — Madame, c'est le vent qui agite le lac, et je ne suis pas le dieu des vents. » Pour moi, tantôt je riais, tantôt je tremblais, suivant le plus ou moins de force du grand visir Éole; parfois je montrais un courage qui n'était qu'amour-propre. Ah! que de braves le sont comme moi, par vanité! Enfin Castor et Pollux ont apaisé le courroux des flots, et nous sommes débarqués sains et saufs. Nous avons dîné avec un baron de Germanie, dont je ne puis écrire ni prononcer le nom chargé de trente-six consonnes. Il vient de quitter le fameux Jean-Jacques; il a dîné plusieurs fois avec lui. Il trouve que sa table vaut mieux que celle de Diogène, et qu'il fait bonne chère. Il ajoute, qu'un jour ce grand philosophe se plaignant de ses insomnies, sa femme l'assura qu'il avait ronflé toute la nuit. Les philosophes seraient-ils comme les grands, un peu charlatans?

Notre conseil ne s'avisera pas de décider la question des cordeliers, puisque toutes les universités y ont échoué. Jusqu'à présent j'ai cru que ce que j'avais mangé m'appartenait en propre; je vois bien qu'il faut, comme Descartes et Bayle, douter de tout.

J'abuse, monsieur, de votre temps; occupé de vos

plaisirs et d'un grand mariage, peu de loisir vous reste pour déchiffrer mon griffonnage ; mais je suis tolérante : lisez ma lettre aussi rapidement qu'un journal, et faites-en ensuite un *auto-da-fe*. Si vous avez quelque crédit au ciel, je me recommande à vos prières ; mais la marquise assure que vous êtes plus galant que dévot, et que vous êtes même un peu socinien. Je n'entends point ce terme-là, dites-moi si c'est une grosse injure. *Lo saluto.*

LETTRE LXXIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Amabilissima signorina, écoutez une conversation qui va vous récréer. Je viens de quitter le galant chevalier ; il m'a parlé d'une demoiselle Césarine d'Arly, qu'il a vue à la vallée, qui lui a paru d'un caractère original, et qui a plus d'esprit qu'elle n'en montre. « En a-t-elle autant que mademoiselle Suzette ? — Oh, non, il s'en faut beaucoup, nulle femme ne peut être comparée à cette aimable voyageuse. — Cette demoiselle d'Arly est-elle jolie? — Elle n'est pas mal, sa figure me plairait, elle a beaucoup de physionomie : c'est une de ces figures indifférentes au premier coup d'œil, et que l'on revoit avec plaisir et intérêt. — Sait-elle l'italien ? — Fort peu ; je lui ai adressé la parole dans cette langue, et j'ai vu qu'elle l'ânonnait : si elle l'avait possédée, elle n'aurait pas manqué d'étaler son petit savoir, car le sexe aime à se parer de tous ses avantages. Passez une demi-heure avec une femme, et vous savez bientôt qu'elle a un joli pied, un beau bras, une belle main, et vous serez dans la confidence de son savoir et de tous ses talens. Entre nous, je crois mademoiselle d'Arly un peu romanesque et fort entêtée. Elle est sans fortune, sans ressources, et elle repousse obstinément un excellent parti ; apparemment qu'elle compte épouser un prince. Il faut qu'elle nourrisse quelque inclination secrète, car je ne crois pas qu'il y ait une demoiselle, dans Paris, qui refuse un carrosse, des diamans, un grand état de maison, à moins d'une folle passion. »

Que pensez-vous de cet entretien, du bien et du mal que le chevalier dit de mademoiselle Césarine? J'en conclus qu'il commence à la voir avec quelque intérêt, et que, tôt ou tard, elle balancera les triomphes de mademoiselle Suzette. Votre amoureux Belfont fait bien de voyager : l'amour, comme certaines maladies, a besoin d'un grand air.

Je suis obligé de vous quitter ; c'est aujourd'hui dimanche : ma Catherine a fini sa grande toilette, et m'attend pour aller à la messe ; de là nous allons nous prélasser au Palais-Royal : ensuite nous avons à dîner un procureur avec sa femme, et une dinde qui a son mérite ; l'après-dînée nous irons, tous ensemble, chez Nicolet. O la belle journée! et que nous ferions de jaloux, si l'on connaissait notre bonheur! Mais je ne le confie qu'à vous; il faut être modeste dans la prospérité.

Schiavo fedelissimo.

LETTRE LXXV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Caro dottore, troquez vos lunettes contre de meilleures, et vous verrez que M. de Lisieux n'épousera ni Suzette ni Césarine, mais la belle et riche Angélique. J'ai beaucoup ri de la grande supériorité d'esprit de Suzette sur Césarine, de mon ignorance de la langue italienne, et de mon entêtement et de mon caprice. Il croit impossible qu'une demoiselle repousse un grand mariage, sans une folle passion ; apprenez-lui que je ne suis ni folle, ni passionnée. Les hommes sont plaisans! comme ils jugent les femmes! ils les croient toutes uniformes ; ils nous assimilent aux animaux, dont chaque tribu a le même instinct et les mêmes mœurs. Il est vrai cependant qu'il y a moins de variété dans le caractère d'une femme à l'autre, que dans celui des hommes entre eux. Je vous envoie une traduction que je viens de faire de l'épisode du comte Ugolin. Ces traductions m'amusent, et travaillant sans prétention, je m'abandonne à mes goûts, dont le seul résultat sera que j'aurai chassé l'ennui de ma retraite.

Je ne veux pas finir sans vous féliciter de votre brillante journée de dimanche dernier, et de votre banquet avec le procureur, sa femme et la dinde.

Sangaride, ce jour fut un grand jour pour vous !

Pour nous, notre dimanche a été bien solitaire; mais nous avions le pot au feu, et le curé, qui nous parla du prophète Habacuc qu'un ange prit par les cheveux et transporta à travers les plaines de l'air, à trois cents lieues, pour porter à dîner au prophète Daniel : maman et lui sont très persuadés de la vérité de ce miracle. *Addio.*

Traduction de l'Épisode du comte Ugolin, XXXIIIe chant de l'Enfer du Dante.

Le Dante dit, que voyant, dans un des cercles de l'enfer, deux ombres, dont l'une rongeait la tête de l'autre, avec la voracité d'un loup affamé qui dévore sa proie, lui dit : « O toi, dont la brutalité décèle la haine que tu portes à celui que tu ronges, dis-m'en la cause, et si ta haine est légitime, si je connais le crime de ce malheureux, à mon retour sur la terre, je te justifierai, si ma langue ne se dessèche pas dans ma bouche. »

« Cet homme alors abandonne ce mets barbare, soulève sa tête et l'essuie aux cheveux du crâne déjà rongé par derrière, et dit : « Tu veux que je renouvelle le désespoir dont le souvenir déchire mon âme, même avant d'en parler ; mais si du fond de mes paroles naît un fruit, qui couvre d'infamie le traître que je dévore, tu me verras en même temps verser des pleurs et parler. Tu dois savoir que je suis le comte Ugolin ; celui-ci est l'archevêque Roger.

« Il est inutile de te dire quelle fut sa méchanceté, comment ma confiance en lui me fit condamner aux fers et à la mort ; mais ce que tu ignores, c'est combien ma mort fut affreuse ! écoute, et tu sauras si je suis offensé.

« Une petite ouverture de mon cachot, qui, à cause de moi, porte le nom de la faim, où d'autres victimes ont dû être renfermées, m'avait laissé voir plusieurs lunes, lorsque je fis ce songe fatal qui déchira à mes yeux le voile de l'avenir. Cet homme me paraissait poursuivre, en seigneur, en maître, un loup et ses louvetaux, sur la montagne qui cache Luques aux Pisans.

« Le comte Galandi, Sigismond et Lanfranc, étaient en avant à la tête d'une meute de chiens maigres et avides. Après une légère course, le loup et ses petits me parurent fatigués, et je crus voir la dent aiguë des chiens leur ouvrir le flanc. Éveillé avant le jour, j'ouis mes enfans enfermés avec moi, pleurer en dormant, et me demander du pain.

« Ton âme est de bronze si déjà tu ne frémis pas des malheurs dont je suis menacé, et si tu ne pleures pas. De quoi pleures-tu donc? Déjà mes enfans étaient éveillés, et l'heure où l'on nous apportait les vivres approchait; effrayés de mes songes, nous attendions en soupirant. Alors j'entends fermer à clef la porte de cette horrible tour: immobile, glacé, je fixe mes regards sur le visage de mes enfans. Je ne versais pas une larme, j'étais changé en pierre, mes enfans pleuraient: mon petit Anselme me dit: « Mon pere, comme tu nous regardes! qu'as-tu donc? » Je restai silencieux et sans larmes, le reste du jour et la nuit suivante, jusqu'à ce qu'un nouveau soleil vînt éclairer le monde. Dès qu'un faible rayon eut pénétré dans ce séjour de douleur, je jugeai, en voyant le visage de mes enfans, quel devait être le mien. Dans ma rage je me mordais les mains; mes enfans, croyant que je les mangeais, pressé par la faim, se levèrent et dirent: « O mon père! nous souffrons beaucoup moins, si tu veux te nourrir de nous. Tu nous as revêtus de cette misérable chair, dépouille-nous-en. » Je m'apaisai soudain pour ne pas accroître leur douleur. Ce jour et le suivant, nous restâmes muets. Ah! terre barbare! pourquoi ne pas t'ouvrir? Lorsque nous eûmes atteint le quatrième jour, Gaddo tomba à mes pieds, en s'écriant: « Mon père, d'où viens me laisses-tu sans secours? Il mourut là, et je vis, comme tu me vois, mes trois autres enfans tomber successivement entre le cinquième et le sixième jour. Je me traînai chancelant, les yeux éteints, sur leurs cadavres. Pendant trois jours, je les appelai encore, jusqu'à ce que la douleur, plus puissante que la faim, terminât mes tourmens. »

« Après ces mots, les yeux égarés, il reprit dans ses dents le malheureux crâne de Roger, dont il ronge les os, comme un dogue affamé. »

LETTRE LXXVI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Le chevalier est en colère contre votre marquise, il la traite de radoteuse: « De quoi, dit-il, se mêle cette femme, de publier, à la ville de Constance, un mariage à peine projeté à Paris? — *Signor cavaliere*, lui ai-je répondu, la Renommée est femme, elle a cent langues à son service, et vous voudriez qu'elle restât muette.—Sans doute, cette aimable Suzette ne veut pas se vouer au célibat?— Les *signorine* ne regardent jamais en face, mais de côté les objets qui leur plaisent.—J'ai toujours plus d'envie de connaître cette aimable personne. Je ne vois rien au-dessus d'une femme qui a de l'esprit et des connaissances sans prétentions; ce sexe est riche de son propre fonds, il n'a besoin que d'une légère culture pour le faire valoir. » Vous voyez que le chevalier ne vous perd pas de vue, que *piano, piano*, l'amour se glisse dans son cœur.

Jadis Vénus l'emporta sur Minerve; il faut aujourd'hui que Minerve l'emporte sur Vénus.

Je suis content de votre traduction de l'épisode du comte Ugolin: il ne faut pas exiger que votre langue, *un poco poveretta*, puisse atteindre l'énergie, la concision du poëte le plus énergique. Je la ferai lire au chevalier.

Je suis fort embarrassé avec mon écolière de quarante ans; il faut un marteau pour lui faire entrer dans la tête, les verbes, les conjugaisons, noms, articles, et toute la famille de la grammaire latine. Elle ne manque pas d'esprit; mais une cervelle de cet âge, qui ne s'est occupée que des niaiseries du monde, et qui méditait sur une robe, sur une coiffure, comme Pascal sur la pesanteur de l'air, et Newton sur l'attraction, est, dis-je, une cervelle obstruée, impénétrable aux idées nouvelles: cependant elle commence à distinguer le nominatif de l'accusatif, et le pronom du nom. Ma Catherine n'en sait pas autant, et je n'en suis pas fâché. Je pense comme le Clitandre de Molière, que le grand savoir est évitable;

> Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
> Pourvu qu'à ma cuisine elle ne manque pas!

Catherine ne croit pas que la terre tourne autour du soleil, que l'on puisse calculer les distances de la terre aux planètes; mais elle croit aux sorciers, aux revenans, à la sainte ampoule, et aux miracles du bienheureux Pâris.

Je finis mon bredouillage par ces deux vers de l'Arioste:

> Favorisca fortuna ogni tua voglia,
> Casta e nobilissima donzella.

LETTRE LXXVII.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je profite, mademoiselle, de la permission que vous avez bien voulu me donner de vous parler de moi et de mon voyage. La route de Savoie est âpre et difficile; je me suis trouvé au milieu des montagnes, des torrens, des neiges, des glaces, des ours et des bouquetins, au bord des abymes, dont la profondeur fait frissonner. J'ai vu, avec plaisir, une cascade qui tombe sur des rochers, de la hauteur de cent cinquante pieds. Chambéry, ville de sept à huit mille âmes, ni son château, habité jadis par les ducs de Savoie, ne méritent pas de vous arrêter. Tout ce qui pourrait vous plaire dans cette ville, c'est la quantité de fontaines qu'on y voit; on pourrait l'appeler la ville des naïades. A la descente des Alpes, j'ai été plus heureux qu'Annibal, qui, de cinquante-neuf mille hommes qu'il avait au sortir de l'Espagne, n'en comptait plus que vingt-six mille, en entrant en Italie; je n'ai perdu de ma suite qu'un petit chien, qu'un loup a dévoré.

Le mont Cenis offre, dans ce moment, une plaine couverte de fleurs, de renoncules, et de troupeaux; c'est l'aspect riant de la jeunesse de la nature. Cette montagne est élevée de mille toises au-dessus de la mer. Il y a un hôpital pour les pèlerins, et le bâtiment de la poste, où l'on mange d'excellentes truites.

Turin est une fort belle ville; j'y ai admiré la beauté des édifices et des promenades: les environs en sont charmans, ils sont couverts de collines et de maisons de campagnes très agréables. La montagne des Capucins est une colline délicieuse, au sommet de laquelle est la *superba*, très belle église, bâtie après la levée du siége de Turin, en conséquence d'un vœu fait par le roi de Sardaigne, qui, sans doute, avait eu bien peur. Il y a une belle promenade de Turin au Valentinois, qui aboutit à une maison royale. Si les arbres parlaient comme ceux de Dodone, ils diraient m'y avoir vu souvent triste et rêveur. Le nombre des habitans de cette capitale est d'environ cent mille.

Je ne suis entré dans Rome qu'à huit heures du soir, et, toute la nuit je n'ai songé qu'aux Romains, à Brutus, César et Cicéron. Je me flattais que le dieu du Tibre m'ap-

paraitrait, mais en vain. Je brûlais de fouler le sol qu'avaient foulé tant de grands hommes Je suis si plein de mon histoire romaine, que, par une folle illusion, j'étais persuadé, en sortant de l'auberge, que j'allais rencontrer quelqu'un de ces grands personnages; mais les premiers que j'ai vus sont deux capucins. Ce n'est là, me suis-je dit, ni César, ni Cicéron ; cette robe lugubre n'est pas la toge romaine. J'ai été ensuite importuné par un grand nombre de mendians; puis j'ai trouvé deux jeunes abbés, qui suivaient, agaçaient de propos, deux jeunes filles chargées de paniers de fruits. *Rome n'est plus dans Rome*, ai-je pensé tout bas.

Ma première visite a été à la fameuse basilique de Saint-Pierre. Après avoir examiné le péristyle, mes yeux se sont attachés sur les statues de Constantin et de Charlemagne, tous deux fondateurs de deux grands empires, dissous par le temps : le premier, fastueux, cruel, impie et guerrier ; l'autre, plus généreux, plus guerrier, attaché à sa religion, non moins ambitieux, mais plus grand roi. Arrivé dans la basilique, je suis resté immobile d'étonnement et d'admiration : que je me trouvai petit dans cette vaste enceinte ! mon œil ne pouvait en mesurer l'immensité, ni mon esprit la concevoir. Après m'être prosterné au pied de l'autel, j'ai parcouru ce temple ; je me suis arrêté devant les mausolées des papes, j'ai cru voir l'abyme où se précipitaient les grandeurs humaines; je voyais les tiares, les sceptres, les maitres de la terre réduits en poussière : là, me disais-je, dorment pour l'éternité ces pontifes qui, sous l'étendard de la religion, et la foudre à la main, ébranlaient les trônes des rois, et soulevaient toute l'Europe. Donnez-moi, disait Archimède, un point fixe dans le ciel et j'enlèverai la terre. Les papes avaient trouvé ce point fixe, duquel ils remuaient, ils agitaient le monde.

J'étais absorbé dans ces tristes réflexions, lorsqu'une scène plus attendrissante frappa mes yeux. Je vis, dans une chapelle, une jeune femme, vêtue de noir, à genoux devant un autel, où un prêtre célébrait la messe pour l'âme de son mari, mort depuis douze jours : deux jeunes enfans, aussi en habits noirs, étaient à genoux auprès d'elle. Je me suis approché de ce groupe intéressant ; j'ai ouï des sanglots et vu couler des pleurs. Je m'éloignai bien vite, par respect pour la douleur de cette veuve infortunée, et descendis dans l'église souterraine, presque aussi vaste que la supérieure : on y a conservé le pavé de l'ancienne église, parce qu'il couvre les reliques des martyrs.

J'ai éprouvé un mouvement d'indignation devant le château Saint-Ange, en me rappelant que le pape Grégoire XIII fit tirer le canon, à la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy[1]. Ce château, nommé *Castel Sant' Angelo*, autrefois *Moles Adriani*, fut élevé par Adrien, pour être son tombeau ; il a servi de forteresse aux Romains et aux papes. On l'a nommé château Saint-Ange sur le rapport de saint Grégoire, qui eut une vision. Il avait vu, au haut de cette forteresse, pendant une peste qui régnait à Rome, un ange qui remettait l'épée dans le fourreau : d'après cette vision, ce saint pape annonça la fin de la contagion.

Voilà, mademoiselle, ce que, jusqu'à présent, j'ai vu de remarquable dans cette capitale du monde. Les anciens troubadours commandaient des messes et faisaient des pèlerinages pour intéresser Dieu et les saints à leurs amours. Cette dévotion est passée de mode ; d'ailleurs je ne voudrais pas guérir du mien, il me jette dans une mélancolie, où je trouve un charme, qui, sans fatiguer mon âme, l'agite et la remplit de vie et d'une douce langueur : c'est par le sentiment que l'on sent son existence. Ainsi, mademoiselle, daignez permettre que je vous jure un amour éternel ; et comme il est mêlé de respect, d'estime et d'admiration, j'ose espérer que vous l'accueillerez avec indulgence. J'offre mes très humbles respects à votre intéressante maman.

[1] A cette nouvelle, on alluma le soir des feux de joie dans toute la ville. Le lendemain, le saint père, accompagné de tous les cardinaux, alla rendre grâce à Dieu dans l'église de Saint-Marc, à pied, en procession ; l'ambassadeur de l'empereur lui portait la queue : le cardinal de Lorraine dit la messe ; on frappa des médailles, et l'on commanda un grand tableau où était représenté le massacre. *O miseras mentes hominum!*

LETTRE LXXVIII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Mademoiselle, le récit agréable de vos courses laisse toujours, après la lecture, un vif regret, c'est de ne pas partager le bonheur de cet Anglais, qui se fait saigner pour guérir de son amour. Je crois que votre marquise, qui prétend me connaitre si bien, m'a vu tout au plus de profil.

Vous avez donc visité la salle de ce fameux concile de Constance, qui a duré quarante ans, où l'on fit venir trente orfèvres, cinq cents joueurs d'instrumens ; où se trouvèrent sept cent dix-huit courtisanes, chez qui arrivait le Saint-Esprit, dit un auteur malin, dans le portemanteau du courrier ; qui décida la supériorité des conciles sur les papes ; qui offrit à Belzébut, en sacrifices, sur un bûcher, deux victimes innocentes, deux savans, venus sur la garantie, sur la foi jurée de l'empereur Sigismond. Ah ! si les morts parlaient, ils vous auraient révélé bien des intrigues, bien des crimes, que l'histoire couvre d'un éternel silence.

Je ne vous envie point le bonheur que vous avez eu de voir la dent gâtée de Charles-le-Gros ; s'il avait été Charles-Martel, il ne serait pas mort détrôné, et dans un monastère.

Si je m'étais trouvé avec vous dans le bateau, qu'un vent un peu brutal agitait, je n'aurais pas eu la moindre frayeur ; ce n'aurait été, ni les *pater*, ni les *ave* de la marquise qui m'auraient rassuré, et j'aurais dit au nautonnier : « Tu portes Suzette, et l'esprit et les grâces. »

Tommasini m'a fait lire votre traduction de l'épisode du comte Ugolin : c'est un morceau sublime ; et j'ai frémi en vous lisant comme en lisant l'original.

> Vous êtes le phénix des hôtes de ce bois.

Au reste, je vous avouerai que, malgré la divinité du Dante, il ne sera jamais mon auteur favori ; il a beau me dire :

> Voi ch'avete gl' intelletti sani
> Mirate la dottrina che s'asconde
> Sott' l velo degli versi strani.

J'ai beau chercher à pénétrer ses énigmes, j'y découvre quantité de conceptions bizarres et de mauvais goût d'où sortent quelquefois des éclairs et des vers sublimes. Je ne parlerais pas si librement de ce poète devant Tomma-

sini, son grand enthousiaste en qualité d'Italien, et qui le place à côté d'Homère, et au-dessus de Virgile pour l'invention, bien qu'il ne faille une grande imaginative pour créer des contes bizarres, dans trois morceaux détachés.

Votre indulgente marquise m'accuse de socinianisme, sans connaître l'acception de ce terme; eh bien! il faut l'éclairer. Socin rejette l'éternité des peines, comme contraire à la clémence de Dieu, que tous les anciens appellent *Deus optimus, maximus.* On conte qu'un savant hollandais disait qu'il aurait vécu sans religion, s'il n'avait trouvé des livres où l'on enseigne que les tourmens de l'enfer ne sont pas éternels.

Socin nie la divinité de Jésus-Christ, et ne fait de lui qu'un envoyé du ciel; il traite de chimère le péché originel, la prédestination, la grâce, et croit les sacremens de pures cérémonies sans efficacité. Malgré ces opinions, ce sectaire est mort dans son lit en 1604. Bayle prétend que sa secte existe toujours, très étendue, mais invisible; qu'elle s'est glissée parmi les grands, les philosophoses, et l'on dit qu'elle a franchi les murs de Genève.

Rien de nouveau dans Paris; nous sommes dans une saison morte; chacun court à la campagne, les poëtes pour y travailler quelque grand poëme, ou composer des vaudevilles, ou des opéras comiques; les magistrats pour reposer leur tête des fatigues du *Code* et du *Digeste;* les dames par air, pour y jouer la comédie ou au billard: le seigneur châtelain y va pour économiser et amasser un pécule pour subvenir aux plaisirs et au luxe de l'hiver; les jeunes gens y vont déclarer la guerre au gibier, plus ils en massacrent, plus ils sont triomphans et joyeux. Le philosophe seul se rend dans son ermitage, pour respirer l'air pur des champs, se dégager des liens de la société, et jouir de la solitude, de lui-même et de ses livres.

Je ne suis nullement étonné de la bonne chère du philosophe Rousseau; je le crois un peu comédien. Une belle dame, à qui j'en ai parlé dernièrement, me disait que c'était un ingrat: elle m'a cité une lettre qu'il a écrite à un de ses amis de Genève; vous la lirez, je pense, avec plaisir.

« Mon cher, pesez bien ce que je vais vous dire: j'ai fait quelques essais de la gloire, tous mes écrits ont réussi; pas un homme vivant, sans en excepter Voltaire, n'a eu des momens plus brillans que les miens. Cependant je vous proteste que depuis le moment que j'ai fait imprimer, ma vie n'a été que peine, angoisse et douleur de toute espèce. Je n'ai vécu tranquille et heureux et eu de vrais amis que dans mon obscurité; depuis il a fallu vivre de fumée, et tout ce qui pouvait plaire à mon cœur a fui sans retour. « Mon enfant, fais-toi petit, disait à son fils un politique, » et moi je dis à mon disciple: « Mon enfant, reste obscur. »

Vous me conseillez de faire un auto-da-fé de vos lettres; je croirais faire un acte aussi barbare que si je brûlais un Maure ou un Juif, comme on a fait à Madrid par passe-temps. Loin de brûler vos lettres, je les conserve dans une belle cassette, ainsi qu'Alexandre conservait un Homère dans la riche cassette des parfums de Darius. Votre sexe a une grande supériorité sur nous dans le style épistolaire: la tête d'un homme travaille en composant une lettre; il cherche les tours, les expressions qui découlent naturellement de la plume d'une femme; elle trouve toujours le mot propre, le trait qui part du cœur. La correspondance d'aucun homme n'a autant de tours, de traits heureux que celle de madame de Sévigné. Je salue en finissant, madame la marquise, qui me croit plus galant que dévot; je ne suis peut-être ni l'un ni l'autre.

LETTRE LXXIX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

J'ai ouvert, monsieur, votre lettre avec empressement; votre amitié m'est chère, comptez sur la mienne, elle sera à coup sûr plus durable que le sentiment que vous désirez m'inspirer; l'amour est l'enfant du caprice, l'amitié est celui de l'estime. J'envie votre bonheur de vous trouver dans la ville des Cicéron, des Gracques et des Cornélie

Ivi eran quei che fur detti felici:
Pontefici, regnanti, e imperadori:
Or sono ignudi, miseri e mendici.

Pardonnez-moi cette citation fastueuse. Ne rencontrez-vous pas quelquefois les ombres de ces anciens Romains? Pour moi, si j'étais dans cette ville, je croirais les voir. Si je trouvais le premier Brutus, je lui demanderais pourquoi il a fait périr ses deux fils? et s'il ne se repent pas de sa cruauté? Je lui dirais, que s'il a compté sur le suffrage de la postérité il s'est bien trompé. Je voudrais savoir de Caton pourquoi il voulait détruire Carthage. Je ferais compliment à Cicéron de son beau génie et de son triomphe sur Catilina, et je lui demanderais s'il n'est pas revenu des illusions de la gloire. J'embrasserais la tendre Octavie, épouse infortunée de Marc-Antoine. Je baiserais les mains de la mère des Gracques: mais je repousserais avec horreur Verrès, Marius et Sylla. Je cracherais au visage de ce dernier, comme fit un jeune homme quand ce tyran eut abdiqué.

Au lieu du Capitole et du temple de Jupiter détruit, vous voyez, monsieur, le beau temple du monde. Au milieu des merveilles qui vous environnent, il vous sera aisé d'oublier une frêle créature qui, après quelques jours d'une obscure existence, va tomber pour jamais dans les eaux du Léthé; mais tant que je vivrai, je serai flattée d'exister dans votre mémoire, pourvu que mon souvenir vous soit plus agréable que douloureux. Je crois qu'il est plus facile à une jeune femme d'avoir des amans que des amis; je ne sais si c'est la faute de mon sexe ou du vôtre.

Adieu, monsieur, lorsque vous retournerez à cette basilique de Saint-Pierre, arrêtez-vous un moment devant la statue de Léon X, et présentez lui mes hommages. C'est un pontife que j'aime beaucoup; il était plein d'esprit, de grâce et d'érudition, et protégeait les arts et les sciences. Informez-vous, je vous prie, s'il est bien démontré que saint Pierre soit venu à Rome, et qu'il ait fait rompre les jambes au magicien Simon.

LETTRE LXXX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI

Votre élève, *amato maestro*, est terriblement occupée; elle ne dicte pas à quatre, comme César, mais elle correspond avec trois personnes. M. de Belfont m'a écrit de Rome; il prétend m'aimer toujours, mais j'espère que le temps usera sa constance. Si Sapho avait eu le courage et la patience de vivre, l'indifférence, et peut-être la haine auraient succédé à son amour. Je serais fâchée de troubler

les jours de ce galant homme, je souffrirais de ses peines, quoique j'en soie la cause innocente.

Ha, ha! le chevalier est piqué contre la marquise, il la traite de radoteuse parce qu'elle le connaît un peu trop. Oh! elle m'en dira bien davantage; j'aurai, comme Socrate, mon esprit familier, qui m'avertira de tout ce qu'il fait. C'est un trait de génie que l'invention de ce personnage. Il est vrai qu'à mon voyage en Suisse avec mon père, nous nous associâmes avec une comtesse âgée; ainsi le mérite de l'invention n'est pas étonnant.

Ce chevalier trouve Césarine bizarre, capricieuse, parce qu'elle n'épouse pas un homme qui se présente la fortune à la main, et que je ne donne pas, comme tout le monde, dans le piége des richesses. Vraiment sa philosophie est de mince aloi! d'après son respect pour la fortune, il n'est pas douteux qu'il n'épouse la belle et riche Angélique; à coup sûr je n'en prendrai pas le deuil.

Je lis l'*Histoire de l'Église*: j'ai vingt volumes à parcourir par un chemin long et pénible. Il y a beaucoup de miracles dans cette histoire, qui ne sont pas des articles de foi, ni des articles de bon sens.

Addio, caro maestro; ne pouvez-vous pas me dire le nom de cette dame, dans la tête de qui vous faites pénétrer la science à coup de marteau?

LETTRE LXXXI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Me ne rincresce molto, amabile signora; mais je ne puis, sans entacher mon honneur, vous nommer mon écolière de quarante ans. Ma promesse me ferme la bouche; son mari même, grave magistrat, n'est pas dans la confidence; je ne vais chez madame qu'en bonne fortune, quand monsieur est hors du logis, à l'heure du palais. Cependant l'autre jour je le rencontrai sur l'escalier de son hôtel; il me demanda à qui j'en voulais. — A madame. — « Ne seriez-vous pas, monsieur, par hasard, un maître de langue, vous avez l'accent étranger? — Je ne le suis point par hasard, mais par nécessité; je viens apporter à madame un livre qu'elle m'a fait demander. — Lui apportez-vous aussi du bon sens? — Non, monsieur, c'est une denrée qui n'a pas de débit, chacun croit en avoir suffisamment. — Vous devriez lui dire qu'il faut être folle pour étudier une langue à quarante ans. — Caton à soixante-dix ans apprenait le grec. — Il n'y a pas six ans qu'elle apprenait encore à danser. — La danse est un plaisir innocent; le roi David dansait devant l'arche. — Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux; » et il me quitta brusquement, après une légère inclination de tête. Je plains l'*amoroso* Belfont, d'avoir pour vous une passion si malheureuse.

Chi vive amante sai che delira;
Spesso si lagna,
Sempre sospira
Ne d'altro parla
Che di morir.

La mia Caterina a une nouvelle envie de femme grosse; elle veut un perroquet, non pour le mettre au pot, mais pour jaser avec lui en mon absence; et comme je ne veux pas qu'elle accouche de cet oiseau, je lui ai acheté un perroquet aussi beau que *Vert-Vert*, mais pas aussi gourmand et aussi libertin que lui, et de qui on ne dira pas:

Les B., les F. voltig eaient sur son bec.

Nous allons lui apprendre à prononcer le nom de Suzette, Césarine, à dire bonjour, charmante Césarine. Ma femme est chargée de son instruction, elle prétend qu'elle ne s'ennuie jamais avec l'un de nous deux. En effet, d'un perroquet à un maître de langue, il n'y a que la main.

Riverisco umilmente la mia bella discepola.

LETTRE LXXXII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Hier, dimanche, nous avons dîné chez madame de Germeuil, et de là nous sommes venues au bal champêtre: le chevalier y est arrivé; avec qui? ce n'est pas celle-ci, ce n'est pas celle-là, ni cette autre; c'est avec les dames Walter. M. de Lisieux était paré comme un nouveau marié,

Qui de sa couche nuptiale,
Sort brillant et radieux.

Il semblait que les rayons de la beauté de mademoiselle Angélique venaient se réfléchir sur son visage, comme une planète brille frappée des rayons du soleil. Il ne nous a abordées, maman et moi, que long-temps après son arrivée, et il m'a demandé si je m'obstinais à faire toujours des malheureux. Je lui ai répondu que je n'étais pas la fortune, que je ne dispensais ni le bonheur ni le malheur. « Oubliez-vous le pauvre Belfont, qui promène sa douleur à Rome? Ne craignez-vous pas qu'un jour il ne se précipite de la roche Tarpéienne? — Non, M. de Belfont est sage et judicieux. — Vous finirez peut-être par l'aimer? — Alors je l'épouserai. » Il n'a plus rien dit, et est allé joindre les dames Walter; il a dansé avec mademoiselle Angélique, qui danse avec beaucoup de grâces et de légereté; et ce qui ajoute à l'agrément de sa danse, c'est la gaîté qui brille sur son visage. Le plaisir l'anime, toute son âme est alors dans ses beaux yeux; tout ce qui l'entourait la regardait, l'admirait, l'applaudissait. Cependant j'entendais à côté de moi un bonhomme d'un âge mûr, qui disait: « Je n'épouserais pas une si brillante danseuse. » J'ai observé très attentivement cette belle Angélique, comme Lalande observe un bel astre; rien ne manque à l'éclat de sa beauté, et l'expression douce et riante de sa physionomie ajoute un charme à ses appas. La seule imperfection que la malignité peut critiquer, c'est la main et le pied, un peu trop forts; mais comme sa taille est élevée, ses défauts sont moins sensibles. Suivant Lavater, que j'ai vu souvent dans mon voyage en Suisse avec mon père, sa peau blanche et colorée, ses grands yeux bleus, ses cheveux cendrés annoncent un caractère plus enjoué que réfléchi, plus facile à s'enflammer que constant dans ses goûts. Elle doit avoir l'imagination vive et riante, mais peu de suite dans ses idées; elle doit aimer la danse, la musique, le faste, les plaisirs; elle n'a pas une sensibilité profonde, mais son âme doit être noble, douce, généreuse, et pleine de franchise.

Après sa contredanse, un essaim de jeunes gens l'a environnée. Deux de ces messieurs qui causaient avec moi, m'ont abandonnée pour elle. Tel est l'empire de la beauté, mais j'ai supporté cette disgrâce avec la même fermeté qu'Aristide a soutenu l'arrêt de son ostracisme. Il faut pourtant que je blâme quelque chose dans cette prétendue rivale: sa parure est trop riche, trop recherchée, surtout pour la campagne; mais peut-on jouir de l'opulence sans chercher à éblouir les pauvres humains? Cependant le che-

valier la quittait parfois pour faire sa cour à d'autres beautés; je le vis même assez long-temps dans une conversation sérieuse, avec un homme d'une belle physionomie, et qui parlait et gesticulait avec beaucoup de feu. Ils fixèrent mon attention; et quand M. de Lisieux se fut rapproché de nous, je lui demandai le nom de ce personnage. « C'est me dit-il, un homme d'une imagination ardente, féconde en idées; c'est le philosophe le plus savant, le plus chimérique, le plus éloquent, le plus verbeux; c'est Platon, Térence, Aristote; c'est le défenseur de Sénèque, le créateur de l'*Encyclopédie*... Ah! vous m'impatientez, s'écria madame de Germeuil, mettez vite son nom au bas du portrait. — Cet homme, original, unique, s'appelle Diderot. » Ce nom me frappa, on aime à voir les hommes qui ont de la célébrité. — Vous aviez l'air de vous disputer, répliqua madame de Germeuil. — Non, madame, nous discutions.

Qui discute a raison, et qui dispute a tort.

Nous avons parlé de Rousseau, contre lequel il est très irrité: « C'est un ingrat, me disait-il, un misanthrope. Timon d'Athènes l'était par tempérament, peut-être par haine du vice; mais Rousseau l'est par orgueil; c'est par orgueil qu'il affiche le mépris des richesses, qu'il publie des paradoxes. J'ai vu une de ses lettres, où il dit: « Si j'acceptais une pension du roi de Prusse, je croirais lui faire autant d'honneur qu'il m'en ferait. » Diderot n'aime pas davantage Bossuet, qu'il accuse d'hypocrisie et d'ambition. Si je pouvais vivre encore cinquante ans, je parierais que ses ouvrages, à quelques-uns près, seront inhumés dans les grandes bibliothèques, avec ceux de saint Thomas, Scot, Bonaventure; et l'on dira d'eux ce que Voltaire a dit des cantiques de Pompignan:

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Mais s'il est prévenu contre ces beaux génies, en revanche il aime et protége Sénèque de toute son éloquence Cependant je l'ai embarrassé, lorsque je lui ai parlé des immenses richesses de ce philosophe, et surtout de son discours à Polybe, affranchi de l'empereur Claude, où règne la plus lâche flatterie. Il m'a conté plusieurs traits et anecdotes, car sa mémoire est richement meublée; l'une, que le concile de Trente avait décidé que Dieu crée notre âme, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment organisé; les autres concernent Pierre-le-Grand. Il avait envoyé de jeunes gentilshommes dans les pays étrangers pour en étudier les usages, les mœurs, et se former eux-mêmes. Un de ces jeunes nobles, envoyé à Venise, resta trois ans dans sa chambre sans en sortir, par préjugé, humeur et haine des autres nations. Un jour le czar demanda à un ambassadeur de Portugal, ce qu'il pensait de ses projets de civilisation pour la nation russe; cet embassadeur, en réponse, prit une feuille de papier, en plia le coin, et lui dit: « Tachez d'effacer cette empreinte. »

Je lui ai demandé s'il avait entendu l'abbé .... qui prêche à Saint-Sulpice avec tant de bruit et d'éclat. — Oui, m'a-t-il dit, j'ai été curieux de l'entendre; il a de l'éloquence, quelques mouvemens heureux; mais on voit qu'il prêche pour la bonne compagnie, qu'il cherche plus à briller comme orateur, qu'à persuader comme ministre de l'Évangile. Pendant son débit, je m'amusais à observer les physionomies; des vieilles dévotes avaient l'air de s'attendrir et de pleurer les péchés de leur jeunesse; quelques autres sommeillaient, s'éveillaient de temps en temps et se rendormaient; les jeunes femmes applaudissaient d'un sourire aux phrases fleuries, en regardant les hommes de leur connaissance; les jeunes gens promenaient leurs regards sur les femmes, et écoutaient le sermon comme une pièce de théâtre pour le juger. Je crois que l'abbé ne fera d'autre conversion que celle du ministre de la feuille, qui lui donnera un bon bénéfice.

Jadis, a-t-il ajouté en riant, saint Vincent-Ferrier a prêché, déclamé contre la parure des femmes. Nous voyons aujourd'hui quel est le succès de ses sermons; mais s'il ne persuade pas, il amuse beaucoup. « N'est-ce pas, dit-il, faire l'œuvre du démon, que de vouloir changer ce que Dieu a créé, comme font les femmes en se peignant le visage; sentez-vous, mesdames, quel affront c'est pour Dieu? Il n'a pas besoin qu'on lui montre à peindre, il en sait bien autant que vous; il vous a donné un sein rond et volumineux, et vous voulez vous faire une petite gorge; il vous a donné de petits yeux, et vous en voulez de grands; vous avez les cheveux noirs, et vous les changez en crins roux, comme la queue d'un bœuf. Quand vous priez Dieu, il détourne la tête, et prend vos figures pour des têtes de diables. Si vous lui disiez: Seigneur, je suis votre créature, il vous répondrait: vous mentez; je ne vous connais pas. » Il recommande ensuite aux dames de porter du linge blanc [1].

Après cette narration qui nous a fort amusées, Médor est allé rejoindre sa belle Angélique, et je ne l'ai plus revu. Vous êtes toujours, *signor maestro*, un grand apologiste du mariage; je ne doute pas que si vous aviez jamais la triple couronne sur la tête, vous n'abolissiez le célibat des prêtres, et qu'au besoin vous ne permettiez la bigamie. Vous avez sagement fait de donner un perroquet à votre aimable moitié; au moins en votre absence, elle trouvera à qui parler; ce sont ces petites jouissances qui font le tissu du bonheur de la vie, comme les petites épines en troublent la félicité. Vous ne vous douteriez pas du plaisir que j'ai à cueillir des fleurs, à les arroser, à donner à manger à mes serins, à nos pigeons, à me promener dans notre petit bosquet, à y déjeuner, à y lire quelque livre favori, car il faut en avoir dans les livres, comme dans la société. Apprenez que notre communauté s'est accrue de deux hôtes qui ne nous sont point à charge; ce sont deux jeunes époux qui vivent dans une parfaite harmonie.

Amour constant quoique tranquille.

J'ai contribué à cette union, et leur ai dit: Croissez et multipliez; c'est toute la cérémonie de leur mariage. Vous brûlez de les connaître, de savoir leur nom; eh bien, c'est Jeannot lapin, avec madame son épouse: en qualité d'animal carnivore, vous mangerez de leurs enfans.

Qui, caro dottore, finira la *mia lettera*? et puisqu'il ne m'est pas permis d'embrasser un homme, j'embrasse la *signora Caterina*.

[1] Ne vir sentiat malum odorem, dit saint Vincent; ce que M. de Lisieux n'a pas voulu ajouter.

LETTRE LXXXIII.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Il n'est plus, monsieur, de phénix, ni de thaumaturge; ma compagne de voyage me dit qu'un beau miracle serait celui de vous fixer, que ce sera l'ouvrage de la belle Angélique. On lui mande que vous paraissez souvent aux bals champêtres de Montmorency, que vous y dansez avec Madame de Firmin, à qui vous faites votre cour en attendant votre mariage : elle ajoute que vous brillez plus à la conversation et à cheval qu'à la danse. Vous allez peut-être vous écrier ici, que cette marquise est une babillarde, et moi aussi. Je reviens donc à mes Suisses.

Je crois que dans ma dernière lettre j'étais encore à Constance; j'ai vu depuis bien des vallons, des lacs, des montagnes, des villages et des hommes. Je crois être ici à mille lieues de Paris, sur les montages de la Tartarie. Nous n'avons trouvé sur notre route ni palais, ni maisons, ni salles de spectacle, ni hommes élégans; mais des cabanes, des troupeaux de vaches, des montagnards robustes et bien nourris. Les mœurs des femmes surtout m'ont intéressée; je les voyais, l'air doux et serein, allaiter leurs enfans, leur adresser des paroles d'amour, les caresser, jouer avec eux, ou les bercer en leur chantant les romances du pays. Ces femmes font leur toilette au lever du soleil, et c'est pour le reste du jour. La marquise m'a dit qu'à Paris on en fait au moins quatre par jour. L'ennui n'est point un hôte de ces montagnes; si les femmes en respirent quelquefois les vapeurs, c'est vers le soir, lorsque leurs maris se font attendre. « Mon pauvre mari, s'écrient-elles, qu'il tarde! qu'il doit être fatigué! qu'il doit avoir faim! son souper, ses enfans l'attendent! »

Je ne sais quel espèce d'instinct m'attache à ces lieux agrestes, mais il me semble que je voudrais y passer ma vie. Toute petite maison, tout village est pour moi l'île de Calypso; il n'y a que Minerve qui puisse m'en arracher. Je ne vous décrirai pas tous les hameaux que nous avons traversés; mais je m'arrêterai un moment dans la ville de Wallenstadt, et sur son lac : il n'a que cinq lieues de longueur et une demi-lieue de largeur; il coule dans un détroit dont les bords sont très pittoresques. Nous avons navigué sur ce petit océan; nous voyions courir devant nous, comme dans la lanterne magique, des villages, des cabanes, des églises, des bois, des prairies, des troupeaux : des hommes, sur la hauteur, regardaient passer notre navire qui n'allait point à la conquête de la Toison d'or. L'autre côté du rivage contraste fortement avec celui-ci, il est hérissé de rochers sourcilleux et menaçans; mais ce qui donne à ces collines une beauté particulière, c'est l'aspect d'une quantité de torrens, roulant avec fracas du haut de ces monts, et courant se précipiter dans le lac; images des grands de la terre, qui coulent et finissent de même. Ce que j'ai trouvé de plus curieux à Wallenstadt, c'est l'aubergiste, avec qui j'ai parlé italien : cet homme, âgé de cinquante-six ans, a eu cinq femmes et seize enfans, dont douze garçons, qui sont au service de France, d'Espagne et de Hollande. Sa dernière femme n'a que vingt-quatre ans, et elle me disait : Mon mari me survivra, quoique mon père ne soit mort qu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans, des suites d'une blessure, dans un combat avec un ours, qu'il a tué. Mon hôte m'a donné à lire une traduction en vers italiens, de la fameuse élégie de Gray, *le Cimetière du village*. Je ne la connaissais pas; je ne sais si la traduction est fidèle, mais je l'ai trouvée fort touchante.

Puisque nous sommes à Glaris, parlons de Næfelds qui en est à deux lieues. Ce village mériterait autant de célébrité que le défilé des Thermopyles; mais ce n'était pas des Grecs qui combattaient à Næfelds. Trois cent cinquante Glarois et trente hommes du canton de Schwitz, ont osé attaquer quinze mille Autrichiens, prodige renouvelé par Henri IV, qui attendit à Ivri, avec quatre mille hommes, l'armée des ligueurs, forte de vingt mille, et remporta la victoire [1]. Les Glarois, campés sur le haut de la montagne, attendirent leurs ennemis avec intrépidité. Dès qu'ils parurent, ils firent rouler sur eux une grêle de pierres, qui écrasaient tous ceux qui osaient s'avancer. La confusion se mit dans l'armée autrichienne, qui recula et prit la fuite. Alors ces vaillans patriotes descendent de la montagne, et achèvent d'exterminer cette armée de mercenaires. Cette victoire est gravée sur un rocher; l'inscription est digne de la simplicité de ces braves républicains : j'y cherchais des phrases et des mots, je n'y lus que ces chiffres, 1338. Rousseau la trouve sublime. On voit encore la chapelle que les Suisses vainqueurs firent élever après la bataille. Les Glarois ont imposé une punition assez bizarre aux habitans de Næfelds, qui avaient embrassé le parti des Autrichiens : un décret les oblige à venir, tous les ans, à Glaris, entendre les reproches de leur infidélité. Les Glarois célèbrent encore cette victoire, le 1er avril; le canton est mi-parti protestant, mi-parti catholique.

Nous avons trouvé ici un prêtre vénérable, qui entend assez le français pour ne pas confondre les péchés les uns avec les autres. La marquise, qui n'est ni quiétiste, ni socinienne, a saisi cette occasion pour rétablir le repos dans sa conscience; elle s'est confessée. Madame de Sévigné prétend que les dévotes se plaisent avec leur confesseur, parce que l'on aime à parler de soi en bien ou en mal. J'ai été tentée d'imiter la marquise, mais une sotte vanité m'a retenue. L'Anglais s'est tellement moqué de la marquise et de sa confession, il nous a debité des histoires si plaisantes à ce sujet, que je n'ai pas osé m'exposer à ses railleries. Le respect humain nous fait faire bien des sottises.

A propos de notre Anglais, il m'offre un problème à résoudre; je trouve en lui deux hommes : sur les hauteurs, à cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer, il est galant, tendre, empressé; il me donne la main, me dit des choses agréables, me trouve même assez jolie : au bas de la montagne il redevient Anglais, gros Jean comme devant.

On parle ici d'un procès singulier. Une nuit, dans la principauté de Neufchâtel, un bois se détacha de la montagne, et vint se placer devant la maison d'un paysan, sur l'emplacement de son jardin : à son lever, cet homme fut étonné et ravi de l'arrivée de ce bois; mais sa jouissance a été troublée par le propriétaire, qui le réclame : l'affaire se plaide.

En voilà assez, monsieur, pour aujourd'hui; songez que j'écris sur une chaise de bois, devant une fenêtre dont les vitres sont de papier, et qu'à tout moment je

[1] Henri IV, avant la bataille, avait fait un prisonnier de distinction, qui s'étonnait du petit nombre de soldats de son armée. « Vous ne les voyez pas tous, dit le roi, vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit. »

suis obligée de tailler une mauvaise plume. Je suis tentée quelquefois de maudire le Phénicien qui a inventé l'art fatal de donner de la couleur et du corps aux pensées. Un savant, m'a-t-on conté, s'est servi de la même plume pendant quarante ans; il est vrai qu'elle n'écrivait que du grec : il la perdit, il en fut au désespoir.

J'ai fait cette nuit un songe assez plaisant, qui prouve que vous occupez quelquefois ma pensée; j'ai rêvé que vous et moi étions dans un bal, que vous dansiez avec une femme charmante, et qu'à peine vous jetiez les yeux sur moi. J'ai peur que ce songe ne se vérifie un jour.

LETTRE LXXXIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Catherine et moi nous jouissons tout doucement de la vie; les petits nuages qui s'élèvent de temps en temps dans les ménages, ressemblent aux brouillards du matin, que le soleil dissipe à son lever, et qui rendent la soirée encore plus belle. La santé de ma femme se soutient par le parlage et le reversi; la mienne par le travail, l'exercice et la sobriété, car M. du Cange est à la campagne. Je ne mourrai pas comme l'ami d'Alexandre, le grand Éphestion, d'un poularde non digérée. Je suis toujours étonné, en lisant la vie de Marc-Antoine, de le voir toujours en pleine santé, et boire et festiner toute la journée : c'est un vrai héros.

Notre petite fille croit dans le sein de sa mère à vue d'œil; que Dieu l'amène à bon port! nous avons résolu de vous demander une grande faveur, c'est d'être la marraine de notre enfant, qui sera certainement *una fanciulletta,* et qui portera le nom de Suzette. Nous nous flattons que la *mia cara, carissima discepola,* voudra bien faire une chrétienne, et lui donner son nom; vous lui porterez bonheur, et elle sera digne de s'appeler Suzette.

La *mia sposa* voudrait y ajouter un nom plus brillant, celui d'Octavie, d'Adélaïde ou de Sophie; mais je lui ai fait observer que la femme de notre porteur d'eau s'appelait Adélaïde, et que jadis les reines, les princesses se contentaient du nom de Jeanne, Françoise, Marguerite et Catherine, saintes dédaignées aujourd'hui par les servantes. J'ai vu dans un cabaret une fille sans souliers et sans bas, qui s'appelait *Cornélie.*

Le chevalier m'a encore pressé de lui dire votre nom; mais je suis Harpocrate, le dieu du silence. Je ne voudrais pas, a-t-il ajouté, prendre une passion pour une inconnue, qui, sans doute, est fort aimable, mais dont le caractère et la figure peuvent ne pas me convenir, et à qui je ne conviendrais pas davantage. Il est aussi fort intrigué sur votre prétendue marquise, qu'il appelle la Sibylle de Cumes, qui vous parle des dames Firmin et Walter, et qui critique sa façon de danser. A cet égard, m'a-t-il dit, elle a raison, je n'ai jamais été assez sot pour faire une étude particulière de la danse. Ce chevalier est un autre homme que le jeune comte Amédée, mon écolier pour la langue italienne; il prend ses leçons presque toujours debout, et en dansant. « *Ecda, signor maestro,* s'écrie-t-il en sautant, quel *passo,* comment le trouvez-vous? — *Bello, bellissimo! — E questa capriola? — Amirabile! — E questo salto? — Stupendo!* — Vous dites qu'en italien le verbe *amo* fait, à l'imparfait, *amava.* — *Signor, si,* — Et au futur, *amerò.* — *Bene! Me ne rallegro, amerò, tutta la mia vita, tutte le donne.* — *Benissimo!* — Comment dit-on donner un baiser? — *Dare un baccio, fare una carezza.* — Ah! *fare una carezza* est très joli; je n'aime pas le mot *baccio :* voyez comme je coule ce pas de menuet! On dit que les danseurs italiens n'ont ni grâce ni noblesse; tous leurs efforts tendent à s'élever très haut. — *Egli è vero.* — *Fare una carezza.* Prononcé-je bien? — *Così così.* » Voilà comme se passe notre leçon.

Notre perroquet Jacob fait plus de progrès sous sa maîtresse de langue, que ce comte avec moi; il dit déjà : bon jour, Suzette, vous êtes charmante. Vous savez qu'un perroquet ne ment pas. Je vous envoie un original à reproduire; c'est le portrait d'un mari, qui en veut une copie en miniature, pour l'appliquer sur une riche bonbonnière qu'il veut donner à sa femme le jour de sa fête. Ce bon mari n'est ni jeune, ni beau, ni aimable, ni aimé; jugez de la joie de sa femme en recevant ce magnifique présent. Vous avez deux mois pour le faire.

Je vous prie d'employer toute votre éloquence pour me rendre un petit service; je dois vous aller voir dimanche à la campagne, *colla mia Caterina.* Elle me ruine à la loterie; elle y met tous les numéros qu'elle rêve, ou que le hasard lui présente; elle est presque toujours assurée de gagner, et jamais désabusée. Il y a huit jours que la sainte Vierge lui donna, dans la nuit, trois numéros; n'ayant point d'argent, elle a vendu une de ses robes, assurée d'avoir bientôt de quoi la remplacer magnifiquement. Les numéros ne sont pas sortis, mais elle espère dans un autre tirage, disant que la sainte Vierge ne peut la tromper. Je ne veux pas me ruiner pour enrichir l'État : faites-moi l'amitié de représenter à ma femme les dangers de cette passion : faites-lui entendre qu'il n'y a que les fous et les sots qui jouent à ce jeu-là. Un mot de votre bouche fera plus que toutes mes représentations maritales, voire même qu'un sermon de Bourdaloue.

La riverisco, e l'amo teneramente.

LETTRE LXXXV.

MADAME TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je prends la liberté, ma chère demoiselle Césarine, de m'adresser à vous, comme à la bonne amie et à la patronne de mon mari : il a dans ce moment une attaque de goutte qu'il a gagnée par sa faute; il est gourmand comme un chanoine. C'est au retour d'un dîner chez M. du Cange, où il avait bu et lampé comme un Suisse, que s'est déclaré son accès. Je voudrais que ce M. du Cange tâtât un peu de la vache enragée, pour lui apprendre à dépenser des sommes énormes pour sa table; il ferait bien mieux de les donner aux pauvres. Imaginez, ma chère demoiselle, qu'il y avait sur sa table, vendredi dernier, pour cent écus de poissons : cela fait trembler! Il y aurait là de quoi régaler toute la rue Saint-Denis Je ne crois pas que Dieu lui tienne compte de ce maigre; il est aisé de se passer de viande, quand on a toute la mer à son service. Mais pour en revenir au sujet de ma lettre, c'est pour vous prier d'employer tout votre esprit, qui est très considérable, pour corriger mon Tommasini de ce vice de gourmandise. C'est dommage qu'il y tienne, car d'ailleurs c'est un honnête homme et un bon mari; il me laisse faire tout ce que je veux; il n'est pas jaloux, et il est assez bon chrétien, quoiqu'il n'aime ni les moines ni les jours de jeûne. Il est économe, et ne fait bombance qu'aux dépens des nigauds qui se ruinent pour briller

aussi, quand il trouve un bon repas, il s'empiffre joliment. Je vous prie de lui faire observer que la gourmandise est un péché mortel, bien qu'il prétende qu'il n'est que véniel, et que ce péché fait plaisir. Belle raison! si je voulais faire ce qui me fait plaisir, je me damnerais tout aussi bien qu'un autre. Son accès de goutte nous empêche d'aller vous voir dimanche, comme c'était notre projet. Ne dites mot, je vous prie, à mon mari, de cette lettre; grondez-le bien, la première fois que vous lui écrirez, comme si cela venait de vous. Si vous me faites la grâce de me répondre, adressez votre lettre à madame Macel, lingère, dans notre rue.

Je vous remercie de la bonté que vous voulez avoir d'être la marraine de notre enfant; si je fais une fille, je désire qu'elle soit aussi spirituelle, aussi bonne chrétienne que vous

Que Dieu me fasse accoucher heureusement! C'est un terrible moment, lorsqu'on n'y a jamais passé. Je vais faire une neuvaine à sainte Catherine, ma patronne; Tommasini me conseille de la faire à sainte Lucine; mais ni le père Ambroise, mon confesseur, ni moi ne connaissons cette sainte. Je vous salue, ma chère demoiselle, avec beaucoup d'amitié et de respect.

LETTRE LXXXVI.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

Vous m'engagez, mademoiselle, à prier Dieu pour vous dans la basilique de Saint-Pierre; je vous avoue que j'ai été plus tenté de le prier pour moi, et de lui demander qu'il vous fléchît en ma faveur.

Hier, en parcourant le Belvédère, après avoir longtemps regardé le Laocoon et l'Apollon, avec ce plaisir d'instinct que tout homme, quoique non connaisseur, ressent à la vue d'un chef-d'œuvre, je jetai les yeux sur la tête de Cicéron, de Sophocle, d'Alcibiade, et sur celle d'Aspasie. Cette dernière fixa mon attention : mes yeux, trompés peut-être par mon imagination, lui trouvèrent des traits de ressemblance avec vous. Ce sont sans doute vos talens, votre esprit, vos belles qualités morales qui me font imaginer cette ressemblance. Heureux le Périclès qui sera l'époux de l'Aspasie moderne!

J'ai eu l'honneur d'être présenté au serviteur des serviteurs de Dieu : malgré l'humilité de ce titre, en montant l'escalier *de Monte cavallo,* j'étais intimidé, ému; j'allais paraître devant le successeur de saint Pierre et de tant de vicaires de Jésus-Christ. Nous étions quatre, un gentilhomme allemand, un marquis français, milord R*** et moi. Ce fut, selon l'usage, *monsignor maestro di camera* qui nous présenta : il nous fit déposer canne, épée, chapeau; à la porte de la salle nous fîmes une génuflexion, une seconde vers le milieu, et la troisième auprès du fauteuil de sa sainteté, qui nous donna à baiser la mule de son pied droit, sur laquelle est brodée une croix; il tendit la main au baron allemand pour le relever. Milord R*** dit à sa sainteté que sa nation avait placé son buste parmi ceux des grands hommes. « J'aimerais mieux, dit le saint père, que vous fissiez pour la religion ce que vous faites pour moi. » Il nous a avoué que, sur le trône pontifical, il regrettait souvent la cellule de son couvent : vous savez qu'il a été cordelier. Il nous a dit qu'il aimait la fierté des Espagnols, l'esprit des Français, la mémoire des Allemands, le bon sens des Anglais et l'imagination des Italiens. Je ne sais s'il y a beaucoup de justesse dans ces remarques. J'ai observé que, pour un pape, Clément XIV traitait fort bien les Anglais : il n'a pas sur le cœur la perte du denier de Saint-Pierre. Lorsqu'il a jugé à propos de terminer l'audience, il a sonné, et a fait, selon l'usage, remettre un chapelet à chacun de nous. Milord était si content du saint père, qu'il nous a dit en sortant : « Je lui donnerais volontiers ma fille unique en mariage; je suis enchanté de sa sagesse, de son esprit, et je garderai son chapelet comme le ruban d'une maîtresse. » Mais si nous avons été émerveillés de la réception et du mérite de ce pape, nous ne l'avons pas été de sa parure : ses vêtemens étaient usés, et même déchirés. J'ai réfléchi, en voyant cette simplicité, que les véritables grands hommes n'aimaient pas le faste. Ganganelli est sobre et charitable : lorsqu'il est à sa maison de campagne de Castel-Gandolfe, il se retire l'après-dînée dans sa chambre, d'où il jette de l'argent aux pauvres, qui s'assemblent en foule sous ses fenêtres : c'est là un de ses grands plaisirs. Il se confesse souvent, dit la messe tous les jours, travaille beaucoup; ses seuls amusemens, ou plutôt ses momens de repos, sont le jeu de billard et l'exercice du cheval, qui lui est ordonné par son médecin. C'est ce pape qui a dit : « Puisque Dieu tolère les incrédules, nous devons les supporter. » Il dit aussi qu'il est parvenu comme un grain (il est fils d'un médecin) qu'on jette au hasard, et qui prend racine et se lève. Il a eu la sagesse de supprimer la fulmination de la bulle *In cœna Domini,* qui insultait tous les rois, et qu'un diacre fulminait tous les jeudis saints; après quoi le pape jetait un flambeau allumé dans l'église, pour marque d'anathème. Quelle différence de ce vénérable pontife avec les Boniface VIII, les Alexandre VI et tant d'autres!

Je suis allé voir *la Scala santa;* c'est une petite église, où Sixte-Quint fit placer un escalier de marbre blanc, de dix-sept marches, qui est réputé venir de Jérusalem, du palais de Pilate, et avoir été arrosé du sang de Jésus-Christ, lorsqu'il monta au prétoire. La gent dévote monte cet escalier à genoux, en balbutiant quelques prières, les uns pour demander au ciel de gagner à la loterie, les autres pour le supplier de fléchir les rigueurs de leurs maîtresses. Ah! si j'avais la foi, je monterais dix fois à genoux cet escalier sacré, pour obtenir le cœur de l'aimable Césarine.

J'ai visité le Panthéon, temple qui fut élevé en l'honneur de Jupiter Vengeur et des autres divinités. Je ne vous en ferai pas la description; je vous dirai seulement que les douze grands dieux en ont été chassés par ordre de Boniface IV, qui obtint la permission, en 607, de l'empereur Phocas, de dédier ce temple à la Vierge et à tous les martyrs. Il y fit transporter, des différens cimetières de Rome, vingt-huit voitures de reliques, qu'on déposa sous le pavé du grand autel. Grégoire X, en 830, consacra cette église à tous les saints; elle est éclairée par un œil de bœuf placé à la voûte. C'est dans ce temple que dorment les dépouilles mortelles de Raphael, mort à trente-sept ans, et celles de Le Poussin. Voici l'épitaphe modeste de ce dernier : *Nicolas Poussin, pictor gallus.* Sur mon chemin j'ai trouvé l'église de Jésus, appartenant jadis aux jésuites. Ils n'ont point emporté le corps de saint Ignace qui repose encore sous le maître-autel. La chapelle de ce saint est d'une extrême magnificence : on y célébrait sa fête avec tant d'éclat, que les Romains appelaient cette chapelle la chambre du paradis.

Je ne vous parlerai pas des dames romaines, je ne les ai

pas encore assez fréquentées; mais je n'en ai trouvé encore aucune qui pût affaiblir l'image de l'objet charmant imprimée au fond de mon cœur

Je me suis acquitté de vos ordres, j'ai demandé à deux cardinaux et à un évêque, si saint Pierre était venu réellement à Rome; l'un m'a répondu gravement : *si caro*; l'autre, *si può*, et le troisième, *che non l'aveva veduto*.

Il y a ici une confrérie qui porte en procession, le doigt de sainte Catherine de Sienne. Elle avait épousé Jésus-Christ qui, selon saint Antonin, lui mit au doigt l'anneau nuptial; et ce mariage eut pour témoins la sainte Vierge, David, saint Jean, saint Paul et saint Dominique. Si vous avez envie d'avoir cet anneau, il est à Sienne, dans une église où vous pourriez l'envoyer prendre.

Vous avez la bonté de m'offrir votre amitié, c'est m'offrir une couronne; mais je suis ambitieux, je voudrais, comme les papes, en avoir trois, celle de l'amitié, celle de l'amour et celle de l'hymen.

LETTRE LXXXVII.

MADEMOISELLE D'ARLY A MADAME TOMMASINI.

Je vous rendrai, madame, avec le plus grand plaisir, le service que vous me demandez; je représenterai de mon mieux à votre mari les dangers de la bonne chère et les avantages de la sobriété. Je prendrai même la liberté de le gronder de son intempérance; mais votre exemple sera plus efficace que mes leçons; continuez à lui donner celui de la sobriété et de l'économie, et tôt ou tard il marchera sur vos traces. J'ai connu un ménage où le mari avait la passion de la loterie, et la femme celle du jeu et de la parure; c'était deux grandes ouvertures par où leur fortune s'écoulait. Le mari reprochait à sa femme sa passion pour le jeu; la femme grondait son mari de son penchant ruineux pour la loterie. Enfin la femme, plus sage, plus prudente, se réforma la première, et le mari, frappé de l'exemple, ne tarda pas à l'imiter.

Je suis très flattée que vous m'ayez choisie pour la marraine de votre enfant, j'apprendrai avec la plus grande joie la nouvelle de votre heureux accouchement.

Veuillez croire, madame, à la tendre amitié que j'ai vouée, pour la vie, à vous et à M. Tommasini.

LETTRE LXXXVIII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Je vous rends mille grâces, mademoiselle, de votre extrême complaisance à me donner de vos nouvelles, et à me décrire les objets que vous voyez. J'avoue, quelque agréable que soit votre pinceau, que je préférerais le plaisir de vous voir et de vous entendre; plus un ouvrage nous plaît, plus nous désirons en connaître l'auteur. Je ne lis jamais Plutarque ou Montaigne, sans ambitionner de voir au moins leurs portraits. Vous m'avez vu en songe dans un bal où je vous regardais avec indifférence. Vrai songe! Une comtesse se trouvant dans un bal donné à Bruxelles, sentit tout à coup si vivement palpiter son cœur, qu'elle s'écria : à coup sûr le duc de Guise est ici. En effet il y était, sous le masque, et venait d'arriver de Paris très inattendu. Je suis persuadé que j'aurais une aussi vive émotion, si je me trouvais dans un cercle avec vous.

Il me semble que la marquise, votre compagne, ne vous fatigue pas de mes éloges; elle donne, sans doute, encore à mon portrait bien des coups de pinceaux que votre discrétion couvre du silence. Je doute cependant que cette dame me connaisse autant qu'elle le dit. On juge ordinairement les hommes, comme les livres, sur un simple aperçu, sur les ouï-dire, sur la parole d'autrui. Je désirerais savoir son nom; mais vous marchez environnée du mystère, d'un nuage, comme Vénus lorsqu'elle descendait sur la terre. Seriez-vous la fée Mélusine, ou la fée Manto, dont parle l'Arioste? du moins ces fées apparaissaient quelquefois.

Votre Anglais me paraît aussi original que la marquise; ce n'est qu'à cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer qu'il reçoit l'impression de vos charmes. Je le plains; apparemment qu'il doit ce mouvement de sensibilité à la circulation de son sang, plus facile, plus rapide sur les hauteurs; sa poitrine, alors moins oppressée par le poids de l'air plus raréfié, et dont la colonne est plus courte, permet à son cœur de se dilater et de jouir de toute sa force expansive. Rousseau prétend que sur les hautes montagnes, en s'approchant des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de la pureté de l'air; qu'on oublie tout, qu'on s'oublie soi-même, et qu'on ne sait où l'on existe. Cela pouvait arriver à Rousseau, mais je doute que cet effet soit général. L'amour d'une vie solitaire et tranquille, que vous inspire l'aspect de la campagne, est toujours le vœu d'une âme sensible et d'un esprit éclairé. Pline, Horace, Virgile, Cicéron, ne respiraient que l'amour des champs et de la retraite. Rousseau écrivait à madame de Boufflers, qu'il ne pouvait voir une rue sans horreur. « Je mourrai, dit-il, de tristesse, quand je cesserai de voir des prés, des buissons et des arbres. » Je vous rappellerai ici l'anecdote de Gygès. Ce roi puissant avait fait demander à l'oracle s'il n'était pas le plus heureux des hommes. L'oracle répondit que c'était *Psophis*. Cet homme était un vieillard qui, n'ayant jamais quitté sa terre natale, cultivait son petit champ dans un coin de l'Arcadie; l'ambition, l'avarice, la vaine gloire, ne pénétraient point sous son toit de chaume.

Vous me croyez épris des vanités de ce monde, je m'en amuse : j'y suis, comme Gil Blas, gai et tranquille, au milieu des fripons et des sots. J'attends l'établissement de la république de Platon ou de Thomas Morus, pour voir la vertu régner sur la terre, et la probité occuper les premières places de l'État.

Rien de nouveau dans la vieille Lutèce; les lumières cependant s'y propagent; la philosophie, peut-être parfois trop hardie, rend de grands services à l'humanité; on ne persécute plus les protestans; les Juifs sont devenus des hommes; Jansénius ne sort plus de son tombeau pour combattre les molinistes et disputer sur la grâce. Il n'y a plus de Port-Royal, ni d'idiotes qui fassent des miracles; on ne voit plus de revenans et de sorciers; les haines nationales s'éteignent; le fanatisme n'a pas même un refuge dans les couvens. Si Louis XIV régnait aujourd'hui, il penserait, comme Louis XV, que le bonheur des peuples est la véritable gloire des rois; mais si je blâme Louis-le-Grand de son ambition, j'excuse sa faiblesse de s'être enivré de l'encens qui s'exhalait autour de son trône. Charles-Quint eut la patience d'écouter un panégyrique de trois cents vers à sa louange, que lui récita l'Arétin. Le pape Jules III fut si flatté d'un sonnet, à sa gloire, de ce misérable poete, qu'il lui envoya mille couronnes d'or, avec le cordon et le titre de chevalier de Saint-Pierre. Les

âmes fortes, les Antonins, les Brutus, ont repoussé la flatterie.

Après cette censure de la louange, je ne m'aviserai pas de vous dire que je vous trouve très aimable, très spirituelle, et même fort jolie, car

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

Je ne suis pas fâché que les railleries de l'enfant d'Albion vous aient éloignée du tribunal de la confession. Je n'aime pas qu'une jeune femme aille confier ses pensées, les mouvemens de son cœur, ses faiblesses, à un ecclésiastique, à barbe noire et touffue, et qui, pour être confesseur, n'en est pas moins homme. On ne devrait permettre la confession qu'aux femmes âgées de soixante ans, pour charmer leurs loisirs. Les religieuses, dans la primitive église, étaient obligées de se confesser à leurs abbesses, ce qui me paraît plus convenant.

Votre Anglais vous a conté des anecdotes plaisantes sur les confesseurs; il aurait dû plutot vous citer que c'était dans les confessionnaux que le fanatisme, pendant la ligue, soufflait le feu de la guerre civile, et armait les régicides. « Confessez-vous à Dieu, » a dit saint Chrysostôme. Mahomet, qui a emprunté bien des rites et des usages de notre religion, a subsitué à la confession les lotions religieuses.

Il court dans ce moment une pière de vers, qu'on attribue à M. de La Harpe; elle est sur la *mélancolie*, sujet intéressant pour votre sexe, dont la sensiblité se plaît à nourrir cette affection de l'âme, la voici :

C'est là, c'est dans l'obscurité,
Que fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
Vient s'asseoir la mélancolie
Pour y vivre en liberté;
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle,
A des chagrins qu'elle aime, elle est toujours fidèle;
Ne se plaît que dans l'ombre et dans les lieux déserts;
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers.
Tout entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit qu'un seul nom, ne redit qu'une idée,
Et chérit son secret qui s'échappe à moitié.
Son regard triste et doux implore la pitié.
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide désir
Vers un bonheur lointain, qui toujours semble fuir.

Je salue humblement madame la marquise, et la prie d'adoucir un peu le fiel de sa critique.

LETTRE LXXXIX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

Je dois, monsieur, de grandes actions de grâces à votre imagination, qui voit mes traits, ma physionomie, sur le visage d'Aspasie. Je crois lui ressembler comme Socrate à Alcibiade.

Vous êtes bien heureux d'être au milieu de Rome, de voir tous les jours ce temple de Saint-Pierre, le plus beau monument de l'Europe, et qui, sans doute, durera plus que le Capitole. Je vous remercie des détails que vous me donnez sur le pape régnant; je le connaissais peu. On parle beaucoup plus à Paris de Lekain, de mademoiselle Guimard, de Jean-Jacques Rousseau, que de Clément XIV. On m'a dit qu'il devait son exaltation au cardinal de Bernis.

J'ai trouvé votre échelle de l'*ara cœli* bien peu commode pour monter au ciel; mais on a voulu, je ne sais pourquoi, que cette route fût pénible et périlleuse.

Notre vallée commence à perdre de ses charmes. Le rossignol ne chante plus, la moisson est faite, la verdure a perdu sa fraîcheur, les fleurs courbent leurs têtes languissantes; mais le raisin se colore, le pêcher nous offre ses fruits, le pommier, le poirier nous apprêtent leurs richesses, l'automne arrive, et, par malheur, l'hiver le suit; mais le printemps est au bout de l'hiver. Il faut se résigner, et tourner patiemment, pendant quelques années, dans le même cercle.

Une légère indisposition de maman nous a retenues quelques jours dans notre manoir. Nous n'avons vu pendant ce temps que l'Esculape du canton, qui nous a parlé de Galien, d'Hippocrate, et du fameux Antonius Musa, qui avait guéri Auguste par des bains froids, et tué Marcellus par l'usage des mêmes bains; ce qui nous a laissées dans une grande perplexité sur l'efficacité de ce remède. Mais qu'y a-t-il de certain dans ce monde? notre existence même, selon quelques philosophes, est problématique. Peut-être, monsieur, vous aimez en moi un être imaginaire, comme Don Quichotte aimait la belle Dulcinée du Toboso. Je n'ai ni la piété ni le mérite de sainte Catherine, et je n'aspire pas à épouser Jésus-Christ; ainsi je n'irai point chercher à Sienne l'anneau de cette sainte.

Madame de Germeuil et maman parlent souvent de vous. Maman vous fait ses tendres complimens. M. de Lisieux se montre quelquefois dans nos quartiers; on parle toujours de son mariage avec mademoiselle Walter. Il ne faudra pas moins que tout l'éclat de sa beauté pour fixer un homme aussi brillant.

Adieu, monsieur, soyez heureux autant que vous méritez de l'être; la nature et la fortune vous en ont facilité les moyens. Il ne faut pas qu'une simple bergère trouble votre tranquillité, comme une petite pierre trouble la surface d'un beau lac.

LETTRE XC.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Le soleil s'éloignant de nos climats, nous n'avons pas osé gravir le mont Saint-Gothard, une des plus hautes montagnes de la Suisse, ni aller traverser le pont du Diable; notre Anglais prétend que nous passerons assez tôt ce pont dans l'autre monde. Après bien des fatigues, nous sommes parvenus sur le Grindelvalt. Si vous m'aviez vu gravir cette montagne, d'abord à cheval, ensuite à pied, un bâton à la main, un vaste chapeau sur la tête, vous m'auriez prise pour une demoiselle des bords du Thermodon. La vallée de Grindelvalt présente, depuis le pied de la montagne jusqu'au glacier, un amphithéâtre bien cultivé et très peuplé. Le voisinage du glacier ne nuit pas à la fertilité de la montagne; on y trouve, pour ainsi dire, des ruisseaux de lait; je m'en abreuve souvent. Je méritais de naître bergère, car j'aime le laitage, les fruits et les vergers, et même les moutons; et je leur dis souvent avec madame Deshoulières :

Petits moutons que vous êtes heureux !

On exporte d'ici, tous les ans, cent mille livres de fromage. Les glaciers de cette montagne sont les plus accessibles de la Suisse, aussi sont-ils les plus fréquentés. Quand nous eûmes atteint le glacier, nous jouîmes du contraste très piquant de la nature sauvage, horrible, et

d'une campagne cultivée et riante. Imaginez, monsieur, une Hottentote, vêtue d'une peau de bœuf, à coté d'une jeune duchesse, parée pour aller au bal; vous aurez une représentation de ce contraste. Arrivée sur le glacier, je me serais crue changée en une statue de glace, si cette pensée même n'était pas une preuve d'existence. *Je pense*, donc *je vis*, disait Descartes. Notre guide nous fit remarquer, au bord du glacier, un amas de pierres, qu'on appelle des *morènes*, qui indique jusqu'où la glace est descendue. Ce glacier s'avance de quatorze pieds tous les ans, mais cette progression a des irrégularités; il s'étend pendant quelques années, et recule pendant plusieurs autres. Un paysan avait semé son champ en automne; le glacier s'en empara en hiver, et y séjourna pendant six années: à la septieme, une grande fonte le laissa à découvert, et offrit au propriétaire une belle récolte. On a retrouvé ainsi, après un laps de vingt ou trente ans, des cadavres bien conservés. Une circonstance qui m'a étonnée ici, plus que la vue d'un glacier, c'est l'attachement des habitans pour leur vallée. Vous me direz, un Lapon aime son climat, et sa taupinière est un palais pour lui. Un aubergiste, assez instruit, me disait que le Suisse était l'homme le plus heureux de la terre. En effet, j'ai observé sur leur physionomie un air de sérénité et de jubilation qui annonce le contentement intérieur dont ils jouissent. Si j'osais, je vous citerais deux vers de Virgile, que j'ai souvent ici dans la pensée, mais vous ririez de mon prétendu savoir[1].

En descendant le Grindelvalt, nous nous sommes arrêtés au milieu d'un groupe de femmes, qui filaient, assises en rond: elles nous ont chanté de vieilles romances, d'un ton monotone, mais attachant. Ensuite, l'une d'elles a fait un conte de revenans avec tant d'intérêt, et d'un air si persuadé, que toutes ses compagnes en frémissaient d'effroi, et moi-même j'ai eu un moment de terreur.

Un trait d'humanité qui honore les Suisses, c'est que les accusés ne sont point enfermés, comme en France, dans des prisons obscures et insalubres, où ils languissent pendant des mois et des années. Ici, au contraire, l'accusé est bien logé, et jugé promptement.

J'ai présenté vos hommages à la marquise, elle vous en remercie, et me charge de vous demander l'époque de votre mariage avec mademoiselle Walter, et des nouvelles d'une demoiselle d'Arly, que vous devez voir souvent dans la vallée de Montmorency. La marquise a connu cette demoiselle, tres jeune, à l'âge de dix ans. Elle prétend qu'à cette époque elle promettait quelque chose, mais non d'être jolie. Cette aimable marquise n'est pas aussi injuste à votre égard que vous le supposez; elle convient que vous êtes aimable, que vous avez de l'esprit et du savoir; elle vous accuse d'inconstance et de légèreté, il n'y a pas de quoi effaroucher un chevalier français: il est vrai aussi qu'elle trouve que vous ne dansez pas supérieurement, mais que vous avez très bonne grâce à cheval. Si j'ai jamais le plaisir de vous voir danser, et monter à cheval, je verrai si la marquise a tort ou raison.

Pour notre Anglais il se croit grand philosophe, parce qu'il est grave, taciturne, déiste, qu'il boit beaucoup de punch, et jure par saint Georges: il est original, il dit qu'il n'a pas grande estime des Français; je lui réponds qu'ils sont plus raisonnables que lui, et qu'ils rendent justice aux Anglais.

Adieu, monsieur; il me semble que je suis bien babillarde. Si nous nous connaissions, je ne m'abandonnerais pas aisément à ma loquacité.

[1] Voici probablement les deux vers qu'elle n'ose citer:
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ.

LETTRE XCI.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je crains bien, mademoiselle, que vos lettres ne soient aussi dangereuses que votre présence et votre conversation. Lorsqu'on est aussi aimable que vous, tout ce qu'on dit, écrit, porte l'empreinte de l'amabilité. Vous me dites tranquillement que le refus de votre main est une perte légère. Ah! mademoiselle, vous n'avez jamais aimé, et vous ne savez pas vous apprécier! mais je ne veux pas vous fatiguer de mes lamentations.

J'étudie l'italien avec ardeur, animé du désir de pouvoir le parler un jour avec vous. Je l'avais appris dans ma jeunesse; mais c'est une plante que la paresse avait étouffée. Mon maître m'assure que j'ai d'heureuses dispositions: il est vrai que je paie le double des autres. Je prononce assez bien ces phrases italiennes: *Son invaghito delle sue fatezze, del suo bell' ingegno, e lamerò fin alla morte.*

Je suis allé visiter le tombeau du Tasse, dans l'église *di Santo Onofrio;* la beauté du tombeau ne répond pas à la célébrité du poète: son épitaphe est fort simple, elle est en latin, je l'ai traduite en français. « Ici reposent les os de Torquato Tasse. » Les pères du couvent ont gravé cette épitaphe pour que l'étranger ne l'ignorât pas; il est mort en 1595. Vous m'avouerez que cette épitaphe est plus que modeste: s'il avait été monarque, ou général des capucins, que de belles choses n'aurait-on pas dites de lui!

Dans la bibliothèque de ce couvent, on voit le buste du Tasse et de Barclai, enterré aussi dans cette église: Barclai est l'auteur, entre autres ouvrages, d'un roman allégorique nommé *Argénis,* qu'aimait beaucoup le cardinal de Richelieu. On m'a montré des manuscrits du Tasse, son écritoire, une boite et un petit pot de terre. Les moines conservent ces meubles avec autant de soin et de vénération que des reliques, ce qui prouve l'extrême considération dont jouit ce sublime poëte.

Croiriez-vous que je me suis avisé, moi indigne, d'évoquer l'ombre du Tasse, et de lui dire: « Que tu serais joyeuse, si tu savais que l'aimable Césarine t'admire, te cherit, te lit, te relit sans cesse! Si tu la connaissais, tu préfèrerais une rose de sa main, à la couronne de lauriers qu'on te destinait au Capitole. » Hélas! sans avoir le génie de ce poete, j'éprouve la même infortune que lui; il aimait éperdument la sœur du duc de Ferrare, et cette passion fit le malheur de sa vie: du moins la poésie et la gloire lui apportèrent quelques consolations.

J'ai été introduit dans plusieurs conversations; on y joue, on s'y entretient, comme partout ailleurs, de la pluie et du beau temps, et l'on médit un peu des absens. Les dames sont l'ornement de ces assemblées, mais je n'aime ni leur parure, ni leurs perruques, car la plupart d'elles sont des arbres sans feuillage. C'est par un esprit de paresse qu'elles ont adopté les fausses chevelures; elles dorment les après-dinées, et quittent et reprennent leurs perruques à volonté: leur teint disparait sous des couches de blanc et de rouge: enfin, aucune d'elles ne peut me

faire oublier votre aimable simplicité. Dans mon exil, le Capitole, le Colisée, la basilique de Saint-Pierre, le Musée, tout me parle de vous. Je passe sous silence la multiplicité des titres : ici tout est prince, marquis, éminence, monsignor ; je n'ai pas encore trouvé un bourgeois dans Rome. Lorsque j'arrive dans une assemblée, je passe par trois salles, et dans chacune on crie pour m'annoncer, *il signor cavaliere francese*.

Le genre de vie de cette ville me fatigue beaucoup ; je suis obligé de me coucher à quatre heures du matin, moi qui aime la vie réglée. Il y a dans Rome deux classes d'hommes qui blessent ma vue : une quantité de cardinaux, d'évêques, de moines, d'abbés, et un grand nombre de mendians qui vous obsèdent, vous poursuivent partout ; on en compte environ dix mille, et l'on évalue le nombre des gens d'église à trente mille : je crois me trouver dans une ville de guerre, dont la garnison a pour uniforme une soutane et un habit noir, et les colonels des bas et des calottes rouges. On prétend qu'il y a dans cette ville cinq femmes pour un homme. Quoique l'arche du seigneur soit environnée de légions d'ecclésiastiques et de moines, ce n'est pas à Rome où l'on se fortifie dans la religion ; elle consiste plus en cérémonies, en pratiques, qu'en sentimens religieux et en véritable piété. Les Romains s'abandonnent sans crainte à leurs passions ; la confession efface tout, et les confesseurs sont fort indulgens, surtout sur les faiblesses ou péchés de l'amour.

Je suis allé à ce fameux Tybur, aujourd'hui Tivoli, habité et chanté par Horace, qui disait : « Ici je vis et je règne. » On passe pour y arriver *per la villa Adriana*. O néant des grandeurs humaines ! cette immense *villa* qu'Adrien fit élever à si grands frais, où il fit imiter tous les beaux sites qui avaient frappé ses regards dans ses nombreux voyages ; enfin ce palais resplendissant de marbre, d'or et d'azur, qui renfermait les plus beaux tableaux, où ce maître du monde était environné de savans, de philosophes, d'artistes, est aujourd'hui une vaste solitude, une terre inculte, couverte de ruines, où l'on trouve à peine des débris qui attestent la faiblesse et la folle vanité des hommes. En me promenant dans ce séjour du silence et des ruines, je songeais à cet Adrien, qui, maître du monde, dans le palais le plus magnifique qui ait surchargé la terre, se plaignait, dans sa dernière maladie, de ne pouvoir mourir, demandait un poignard ou du poison, qu'on lui refusait : mais ces nuages de tristesse se dissipent à Tivoli. Ah ! mademoiselle, quels seraient votre ravissement, votre émotion à l'aspect de ces belles scènes de la nature ! En allant à Tybur, on trouve le temple de Vesta et de la Sibylle, et l'Anio qui, arrivant d'un pas lent et majestueux, se précipite avec fureur au bas de la grotte de Neptune, et en tombant se brise et se résout en poussière.

Pour aller aux Caseatelles, on traverse une quantité d'arbres de toute espèce, mûriers, oliviers, platanes, figuiers ; on foule les gazons les plus verts, émaillés de fleurs odorantes, tandis que l'air retentit du chant des oiseaux qui montent, d'autres qui descendent ; des troupeaux qui paissent, et au haut de la montagne, un fleuve divisé en cinq torrens, qui, roulant de rocher en rocher, vont se réunir et se perdre dans l'Anio, qui coule au fond du vallon. Je suis resté une partie du jour à contempler ce magnifique spectacle ; je me serais cru dans le palais enchanté d'Armide, si j'avais eu auprès de moi l'aimable magicienne, dont la présence change un désert en un séjour de délices, et dont l'absence fait d'un lieu délicieux, un lieu agreste et sauvage. J'ai demandé la maison d'Horace ; elle n'est plus.

Il y aurait une belle decription à faire du Vatican, mais de plus grands peintres que moi ont tracé ce tableau ; je vous dirai seulement que ce palais contient onze mille deux cent quarante-six chambres, salles ou cabinets, et dix-sept cours. Ce palais fut commencé par le pape Symmaque, dans les premières années du sixième siècle. Nicolas III le continua ; mais ce fut Nicolas V qui voulut en faire un palais vaste, et digne d'être la résidence des pontifes romains. Trois papes, Pie II, Paul II, et Sixte IV, le firent terminer sur le plan de Nicolas V ; mais Jules II l'éleva au degré de magnificence où il est aujourd'hui. Je n'oublierai pas cet immense obélisque couché si longtemps dans la poussière, et redressé et élevé par Sixte-Quint dans la place du Vatican. C'était l'ouvrage du roi Sésostris qui l'avait consacré au soleil ; il fut transporté à Rome et dédié par Caligula à l'empereur Auguste et à Tibère. Il avait été renversé et brisé par les Barbares.

Encore un mot pour la colonne Trajane : elle a cent vingt-huit pieds d'élévation ; mais malgré mon respect pour saint Pierre, j'en veux beaucoup à Sixte-Quint, d'avoir fait enlever l'urne qui contenait la cendre de Trajan, qui était au sommet de la colonne, pour y substituer une statue de saint Pierre, assurément non ressemblante ; de même que sur la colonne Antonine, on trouve la statue de saint Paul, en bronze doré, à la place de celle du pieux Antonin. Je suis pénétré de respect pour les saints, mais on en doit aussi aux grands hommes qui ont illustré leur siècle, par leurs talens et leurs vertus.

Agréez, très aimable Césarine, mes tendres et respectueux hommages.

LETTRE XCII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI

Caro Tommasini, tirez-moi d'inquiétude ; on dit ici que M. de Lisieux est attaqué d'une maladie grave. Madame de Germeuil doit envoyer à Paris pour avoir de ses nouvelles ; mais je serais bien aise d'en apprendre de vous, elles seront plus exactes et plus sûres. Toute la vallée, pour ainsi dire, s'intéresse à son sort, et je partage la sollicitude générale.

J'ai voulu lire Nicole, qu'aimait et lisait madame de Sévigné ; je n'ai pu avoir ni son amour, ni sa patience, et j'ai renvoyé le livre à Port-Royal. J'ai entrepris les *Lettres provinciales*, mais la grâce m'a abandonnée, et je n'ai pu les achever, malgré leur haute réputation. Il y a tant d'espèce de grâces et de subtilités dans ces discussions, que je n'y ai rien compris. On lira toujours Cicéron, Virgile et Racine ; mais tous ces ouvrages polémiques s'enfoncent dans l'oubli avec le temps. Madame de Sévigné aimait Cléopâtre, Cyrus, et tous ces indéterminables romans de mademoiselle de Scudéri et de La Calprenède. Madame de Grignan lisait, étudiait Descartes. Je n'ai pas la hauteur de génie de la fille, ni la passion de la mère pour les grands coups d'épée ; mais ce qui me rapproche un peu de ces dames, c'est mon goût pour la langue italienne, et pour le Tasse.

Adieu, mon cher maître, répondez-moi tout de suite, et rendez la santé à ce pauvre chevalier.

LETTRE XCIII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY

Hélas! j'ignorais la maladie de ce bon chevalier : à Paris, on peut être malade et mourir incognito. J'ai couru chez lui à la réception de votre lettre; je n'ai vu que le médecin, il m'a prié de ne pas entrer dans la chambre du malade, qui avait besoin de repos et du silence. Demain je vous en dirai davantage.

La riverisco.

LETTRE XCIV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Demain vient de finir, et je n'ai aucun billet de vous; votre dernier, très laconique, ne m'apprend rien. De grâce expliquez-vous mieux; je crains que la maladie de ce pauvre chevalier ne soit très dangereuse. Maman vous prie de nous parler sans ambages et sans mystère. Adieu.

LETTRE XCV.

M. TOMMASINI A MADEMOSIELLE D'ARLY.

Vous avez raison, *carissima alunna*, de demander un petit commentaire à mon dernier billet; je parlais alors comme l'oracle de Delphes, en termes obscurs, je n'osais vous avouer le danger du chevalier : son médecin ne répondait pas de lui, et je renfermais *in petto* mes craintes et ma douleur. Le danger est fini, et la mort a rebroussé chemin : j'ai passé hier deux heures avec le malade, qui est fort aise de ne pas faire encore le voyage de l'autre monde; il aime mieux rester dans le doute de ce qui s'y passe. Demain je vous donnerai plus de détails sur la maladie. Je vous quitte pour lui.

Schiavo.

LETTRE XCVI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je vous ai promis, *bella signorina*, plus d'éclaircissemens sur la maladie du chevalier; il s'était donné une fluxion de poitrine à la chasse : une forte pluie l'avait surpris : il la reçut tranquillement, et continua la chasse après l'averse. Deux médecins se sont disputés sa guérison : l'un voulait la saignée, selon l'antique usage; l'autre repoussait la lancette, d'après la nouvelle méthode : heureusement le dernier a triomphé.

Au reste, le chevalier, dans cette extrémité, a montré une force d'âme peu commune, il a bravé la face hideuse de la mort. « On prétend, disait-il, qu'il faut apprendre à mourir; c'est la science la plus aisée, la nature en fait les frais, et nous détache de la vie et des objets qui nous intéressent. » Son curé s'est présenté chez lui, il ne l'a pas reçu; mais il a ordonné à son valet de chambre de lui remettre quatre louis pour les pauvres, et il m'a dit, car j'étais présent : « J'aimerais mieux mourir comme le bonhomme des Iveteaux au son d'un instrument, afin, disait-il, que son âme passât plus gaîment. J'espère que M. le curé me laissera mourir en paix. Je n'ai pas scandalisé le public par des contes graveleux, tels que ceux de La Fontaine, je ne veux pas qu'on me tourmente comme lui. » Il m'a chargé d'écrire à l'aimable Suzette, combien son esprit, ses lettres l'avaient charmé, et qu'il eût été désolé de mourir sans l'avoir vue.

Aujourd'hui il est en pleine convalescence; il est ressucité pour vous, pour vous aimer, vous épouser, en dépit de toutes les Angélique du monde; et je vais commander un habit, d'un beau drap mort-doré, avec des boutons d'acier et une belle perruque, pour le jour de votre noce.

M. de Lisieux mourait avec tant de courage que, pendant qu'il était sur les bords du Styx, il traduisait en vers français les vers que l'empereur Adrien avait faits en mourant.

Voici cette traduction :

Ma petite âme, ma mignonne,
Hôte léger compagne de mon corps,
Dans quel lieu vas-tu donc, friponne?
Toute pâle, ainsi nue : adieu sceptre, trésors,
Plaisirs et jeux, tout m'abandonne,
On ne rit plus chez les morts [1].

Ma Catherine a beaucoup pleuré pendant le danger de notre cher chevalier, et voulait à toute force qu'on le fît confesser.

Schiavo delle sue bellezze.

LETTRE XCVII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Ah! je l'ai vu, ce pauvre chevalier; il vient passer huit jours chez madame de Germeuil; il est pâle, défait, ce qui lui donne une physionomie plus intéressante. Il a perdu de sa vivacité, mais son visage est serein et animé d'une douce joie : on voit qu'il est ravi d'être échappé à la mort, et qu'il sent mieux le prix de l'existence. Quand je lui ai demandé des nouvelles de sa santé, il m'a fait une réponse qui m'a étonnée : que le plaisir de me revoir lui rendait la vie plus chère. Je sais bien que c'est un compliment; mais ce qui flatte pénètre aisément dans le cœur. Il avait demandé à maman la permission de venir, un matin, prendre du chocolat avec nous; il est venu aujourd'hui à cheval : Jeanneton était absente, et j'ai fait moi-même le chocolat. Il s'est confondu en excuses, il voulait m'éviter la peine. J'ai refusé obstinément; mais aussi il m'a dit qu'il n'avait jamais bu de chocolat aussi délicieux. Nous nous sommes promenés dans le jardin; il s'appuyait sur sa canne, car il est faible encore : si j'avais osé, je lui aurais offert mon bras. Je lui ai demandé s'il avait eu peur de la mort; il m'a avoué qu'elle l'avait plus effrayé qu'à la bataille de Rosbach, où il avait eu un cheval tué sous lui. « Dans une bataille, dit-il, on est étourdi par le bruit des tambours, de l'artillerie; on ne voit rien, on n'est plus à soi : mais dans un lit on a toute sa présence d'esprit, et la mort apparaît dans toute sa laideur. Je repassais dans ma tête tous les biens qui m'attachent à la vie, tous les objets qui m'intéressent. Je pensais ensuite à ce terrible avenir; mais je me rassurais en répétant ces vers de Voltaire :

Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître,
Et je ne pense pas qu'un Dieu qui m'a fait naître,

[1] Vers de l'empereur Adrien.
Animula, blandula, vagula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, rigida, nudula,
Nec ut soles dabis jocos.

Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints, me condamne à jamais.

Ainsi je mourais plein de confiance en la bonté de l'Être suprême. » Il m'a demandé la permission de prendre un œillet; je l'ai cueilli aussitôt et je lui ai présenté, en lui disant que c'était moi qui l'avais cultivé. Il m'a répondu galamment : « Si cette fleur était immortelle, je ne voudrais pas d'autre décoration. » Un petit incident m'a beaucoup amusée; Suzette, la fille du fermier voisin, nous a apporté des œufs pour notre dîner, car c'est vendredi. Maman l'a appelée par son nom; ce nom lui a causé quelque émotion. « Quoi! s'est-il écrié, mademoiselle se nomme Suzette? — Oui, monsieur, pour vous servir, a-t-elle répondu en faisant la révérence. — C'est un fort joli nom, que j'aime beaucoup. — Il est un peu vulgaire, lui ai-je dit. — Il n'en est pas moins agréable, et si je me marie, je ne serais pas fâché que ma femme s'appelât Suzette. — Vous n'aimeriez pas mieux, lui ai-je répliqué, le beau nom d'Angélique? » A cette question il a souri et n'a rien répondu.

En nous quittant il nous a dit que la matinée agréable qu'il venait de passer avait avancé les progrès de sa convalescence, et qu'il allait imiter les Thraces, cités par Pline, qui jetaient chaque jour dans une urne un caillou noir et blanc, suivant que la journée avait été heureuse ou triste, et par ce moyen, à la fin de leur vie, ils pouvaient calculer la somme de leur bonheur ou de leurs peines. « Pendant ma maladie, mon urne ne s'est remplie que de cailloux noirs; mais aujourd'hui je vais y jeter le blanc. » Nous l'avons accompagné jusqu'à la porte du jardin; il est monté à cheval devant nous : il a réellement très bonne grâce sur son Bucéphale. J'ai été contente de ma matinée.

Saluto il mio caro padrone.

LETTRE XCVIII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Pendant que l'aimable Suzette parcourait les glaciers du Grindelvalt, jouissait des beautés agrestes des montagnes et de ses beaux jours, je gémissais sur un lit de douleur, et je voyais planer sur ma tête la faux de la mort. J'ai cru, pendant plusieurs jours, que j'irais souper avec Sapho, Corinne, la belle Laure et la tendre Héloïse; mais j'ai prié la mort de me laisser vivre encore quelques années. « Attends, lui ai-je dit, que j'aie connu l'aimable Suzette. » A votre nom, la mort a passé son chemin et est allé frapper d'autres victimes : si elle ne m'avait pas écouté, j'aurais eu en mourant les mêmes regrets que cet astronome anglais, le fameux Halley, qui, ayant prédit le passage de Vénus sur le disque du soleil pour le 6 juin 1761, était désespéré de mourir avant cette époque. Mes regrets auraient été plus raisonnables que les siens.

Votre génie féminin, la marquise, ne vous a pas dit un mot de mon danger; vous ne vous doutiez pas que vous alliez perdre un de vos grands admirateurs. Je serais curieux de savoir si vous m'auriez regretté. J'aurais bien pu vous écrire de l'autre monde, comme saint Pierre a écrit, dans le dixième siècle, à plusieurs fidèles; mais on ne dit pas que les réponses lui soient parvenues.

Votre lettre m'a fait trembler lorsque j'ai lu que vous avez failli à être changée en statue de glace. Quel malheur pour vos amis! Que serait devenue votre âme, si belle, si spirituelle? C'est sur les hauteurs des Alpes que Descartes, frappé des grands phénomènes de la nature, a composé son système des météores de l'air et des tourbillons des vents. Je crois, tout grand penseur qu'il était, que si vous aviez été auprès de lui, il se serait plus occupé de vous que des météores; vous auriez été pour lui un vrai phénomène.

Je ne suis pas étonné du bonheur dont jouissent les Suisses; ils n'ont ni les anxiétés de l'ambition, ni les craintes de l'avarice, ni les tourmens de l'envie : un air salubre et vivifiant les environne; l'exercice entretient l'équilibre des humeurs et leur donne cette sérénité, cette hilarité qui est rare chez le peuple de Paris. Je ne suis pas surpris de la douceur de ces bons Helvétiens; un peuple libre et heureux doit être humain. Ce n'est pas seulement en France où les accusés sont jetés dans des prisons obscures et malsaines, où ils languissent des années entieres; mais les Anglais, qui se vantent d'avoir un code criminel supérieur à celui des autres nations, retiennent très long-temps les accusés dans des prisons sans les juger, et lorsqu'ils sont déclarés innocens, ils sortent de leurs cachots, ruinés par les frais et les dépenses énormes qu'entraîne leur réclusion. On dit que le citoyen Jean Howard, animé du zèle le plus ardent, s'occupe aujourd'hui du sort des prisonniers, et parcourt toute l'Europe pour connaître l'état des prisons et la législation criminelle de tous les pays. Votre *Englishman*, qui jure par saint Georges, ignore, à coup sûr, que ce saint est autant révéré chez les Mahométans que chez les Anglais, et que, par un beau miracle, il a rendu la vie au bœuf d'une pauvre veuve.

Madame la marquise est curieuse de savoir à quand mon mariage avec mademoiselle Walter. Je suis mortifié de ne pouvoir satisfaire sa curiosité : les mariages sont, dit-on, écrits dans le ciel; je la renvoie à cette page. Elle demande aussi des nouvelles de mademoiselle d'Arly Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle a de l'esprit, une figure agréable, et qu'elle me paraît très bien élevée. Paris est plus aimable que jamais; les dames laissent l'aiguille aux femmes de chambre, lisent les journaux, parlent de politique, lisent avec avidité tous les ouvrages nouveaux, les jugent sans appel, brodent au tambour, ou font de la tapisserie, se piquent de sensibilité, n'osent afficher une santé robuste, avouer un bon estomac, manger devant témoins : avoir un grand appétit serait d'un mauvais ton. J'en connais qui dînent chez elles avant d'aller dîner en ville; il serait peu décent qu'une femme de qualité eût l'appétit d'une bourgeoise. On déclame souvent contre les liens, les gênes de la société; on a tort. Paris est le pays le plus indépendant; dîne-t-on dans une maison, on arrive le plus tard possible, et l'on s'évade le plus tôt que l'on peut : un parent, un ami tombe malade, on envoie son laquais une fois, deux fois par jour pour s'informer de sa santé, et souvent on n'apprend sa mort que par un billet funéraire. Je connais une dame qui envoyait tous les jours savoir des nouvelles de son amie, très malade; le laquais, pour se dispenser de la course, lui rapportait qu'elle allait un peu mieux : enfin cette dame se détermina à faire une visite à son amie; elle apprit à sa porte qu'elle était morte depuis trois jours. Pendant ma maladie, quelques amis venaient m'exhorter à la patience, me dire qu'ils ne pouvaient rester plus long-

temps avec moi, parce qu'ils avaient des affaires, cent visites indispensables. Un financier disait qu'à Paris on n'avait pas le temps d'éternuer. J'ai fait une maladie en province, j'avais toute la ville dans ma chambre; c'est qu'en province on n'a ni l'opéra, ni des dîners, ni cent visites à faire.

Je remercie la marquise des éloges qu'elle veut bien me donner; je suis fâché qu'elle n'approuve pas ma façon de danser, ni qu'à mon âge je danse encore. Pour me justifier, je lui dirai que Platon a fait l'éloge de la danse, dans sa République, qu'il fut blâmé par les philosophes pour avoir refusé de danser à un bal du roi de Syracuse, et que le sévère Caton apprenait à danser à l'âge de soixante ans. Mais j'aime mieux être un mauvais danseur que de prendre un maître à trente-deux ans.

J'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

LETTRE XCIX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

Votre lettre, monsieur, m'a fait le plus grand plaisir; les détails que vous me donnez sur la ville éternelle, m'intéressent et m'instruisent. Je ne suis pas étonnée de votre peu de goût pour les veillées, pour les mœurs de la Rome moderne, et les perruques des dames; tout cela est bien étranger pour un sage comme vous. La multiplicité des titres, l'orgueil de la naissance, des rangs, doivent être la passion dominante d'un pays privé de philosophie; et dans quel monde les hommes n'aspirent-ils pas à s'élever au-dessus de leurs semblables! l'orgueil de la prééminence a régné chez les anges. J'ai lu dernièrement, qu'à la Chine, les marques de distinction sont les gilets jaunes et la plume de paon; celle des corbeaux annonce la disgrâce. Un Chinois doit être fier comme un paon, décoré de la plume de cet oiseau et du gilet jaune, et plus humble qu'un corbeau, en portant la plume de cet animal. La garnison des monsignors, des moines, des prêtres, qui protége Rome, ne pourrait la défendre contre un régiment français ou tudesque. La force de cet État est dans l'opinion.

Votre description charmante des cascatelles de Tivoli, qui tombent avec fracas, de rocher en rocher, et vont enfin terminer leur course dans l'Anio, est l'image de la vie de ces ambitieux, toujours inquiets, qui roulent d'écueil en écueil, et vont enfin s'engloutir dans le grand fleuve de l'oubli.

Je suis enchantée que vous appreniez la langue du Tasse et de l'Arioste, j'aurai grand plaisir à la parler avec vous.

J'aurais voulu, comme vous, que l'on respectât la cendre de Trajan, et la statue du pieux Antonin; mais c'est le sort qui attend tous les monumens humains. Un jour, peut-être, les statues de Henri IV et de Louis XIV n'existeront plus; mais l'inconstance et la méchanceté des hommes ne pourront abolir leur mémoire.

M. de Lisieux vient d'essuyer une maladie grave, qui a beaucoup inquiété notre vallée; mais il s'est si bien défendu contre la Parque, qu'il a fait rayer sa sentence de mort, et il jouit aujourd'hui des douceurs de la convalescence.

Veuillez continuer, monsieur, à me donner de vos nouvelles. Le temps et l'absence usent l'amour; mais l'amitié est un métal que le temps ne ronge pas : celle que j'ai pour vous est fondée sur l'estime, et sur la reconnaissance de l'attachement que vous avez pour moi. Je finirai mon verbiage par ce vers de Voltaire :

On n'aime pas, seigneur, si l'on ne veut aimer.

LETTRE C.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je gage, *carissima signora*, que vous avez vu le chevalier avec un tendre intérêt, et que vous avez dit *in petto :* voilà celui que je veux aimer. Sa pâleur, sa faiblesse ont dû vous toucher; de la pitié à l'amour il n'est qu'un pas, et si Césarine veut triompher de Suzette, je lui conseille de faire une petite maladie.

Je reçois une caresse de la goutte, mais moins vive qu'à l'ordinaire. Ma Catherine m'a tout de suite mis au régime des privations : serviteur au vin, aux liqueurs, au café, ce véhicule de la pensée et de la digestion; me voilà sur la route de la vie des pères du désert. Quel bonheur d'avoir une femme! elle met son mari à la diète et à la raison. *Per Bacco!* tant de médecins anglais, français, allemands, chinois, et pas un seul remède pour la goutte!

A Londres, un homme se présenta chez un lord qui en était tourmenté, et lui fit dire, par un valet de chambre, qu'il lui apportait un remède contre cette maladie, l'ennemie du genre humain. « Comment est venu cet homme, demanda le lord? — A pied, milord. — Renvoyez-le; il aurait un bon carrosse, s'il avait un spécifique contre la goutte. »

Ma Catherine pourra bien me donner tout à la fois une Suzette et un Alexandre, car elle s'arrondit de plus en plus. Elle met toujours clandestinement à la loterie, et moi je fais toujours de bons repas clandestins à la barbe de la goutte : ce qui me prouve qu'il faut vivre et vieillir avec ses défauts, par la bonne raison, que la perfection n'est que dans la tête de Dieu, et qu'apparemment nous ne serons parfaits que dans l'autre monde.

Schiavo umilissimo della sua leggiadra imagine dell' onnipotente.

LETTRE CI.

M. DE BELFONT A M. DE LISIEUX.

Mon cher chevalier, ayez pitié de moi. Rome, ses fontaines, *le sue ville*, ses belles dames, ses oratorio, ses brillantes conversations, son Colisée, sa basilique de Saint-Pierre, saint Pierre lui-même, tout cela ne peut me distraire un moment, et éteindre le feu de l'amour qui me consume. Je viens de recevoir, de l'aimable Césarine, une lettre charmante, où brille l'esprit et le jugement : sa belle âme compâtit à mes peines; mais cette commisération, loin de les affaiblir, les rend encore plus poignantes. Sauvez-moi la vie, ou du moins rendez-la moi plus supportable; voyez encore et la mère et la fille, parlez pour moi, pressez, suppliez. J'ai 60,000 livres de rente, bien payées; je lui en assure la moitié après ma mort, et pendant ma vie elle disposera à son gré de ma fortune. Césarine aime la vallée de Montmorency; j'achèterai la plus belle maison, le plus beau château qui lui conviendra. Si elle veut, je ferai rétablir à Taverny le château de ses pères. Nous aurons à Paris un bel hôtel, qu'elle meublera, embellira selon son goût. Elle formera sa société, admettra à sa table qui bon lui semblera. Je m'efforcerai de la

faire jouir de la même félicité dont sa possession m'enivrera; enfin, employez de grâce toute votre éloquence, tout votre esprit, pour décider cette cruelle et aimable Césarine à faire mon bonheur. Vous me rendrez la vie, que je traîne au lieu d'en jouir.

Je ne vous parle pas d'un pays que vous avez connu; les mœurs romaines m'ont encore plus étonné, plus frappé que la basilique de Saint-Pierre. Les anciens Romains tenaient les femmes dans la dépendance et dans la retraite; les dames d'aujourd'hui se montrent partout, et loin d'être dépendantes des hommes, elles les traînent en esclaves à leur suite.

Adieu, mon cher chevalier, vous êtes heureux, vous allez posséder une beauté qui vous aime, et que vous aimez; vous avez un beau nom, un esprit de conduite, de l'érudition, du goût pour l'étude, et une bonne santé; qu'avez-vous à désirer? rien. Moi, le bonheur m'échappe; pourquoi avons-nous des passions? mais sans passion que serait la vie! J'attends votre réponse avec la plus vive impatience.

LETTRE CII.

M. DE LISIEUX A M. DE BELFONT.

Mon cher Belfont, votre lettre reçue le soir, le lendemain matin j'ai monté à cheval, et suis couru, comme dit Racine, chez madame de Germeuil. Je lui ai communiqué votre complainte: « Allons, m'a-t-elle dit, en faire la lecture à cette jeune entêtée, et essayer un dernier effort. » Elle a demandé ses chevaux, et nous sommes partis sur-le-champ. Nous avons trouvé la mere et la fille occupées à faire des confitures; mais mademoiselle Césarine s'est sauvée dans sa chambre dès qu'elle a entendu le bruit de la voiture. Nous avons informé madame d'Arly du motif de notre visite, et lui avons lu votre lettre. Elle nous a dit en soupirant: « Ce pauvre Belfont, je voudrais bien faire son bonheur; mais puis-je forcer les inclinations de ma fille? Il est vrai qu'elle a dans la tête quelque chose de romanesque. — Elle tient de son père, a dit madame de Germeuil, qui, sous le nom de philosophe, ne pensait jamais comme un autre. » Après ce petit colloque, nous sommes montés dans la chambre de Césarine. A notre aspect, elle a jeté un cri de surprise, et a caché avec précipitation un papier qu'elle écrivait. « Mademoiselle, lui ai-je dit, notre visite paraît vous surprendre. — Il est vrai, je suis dans un négligé peu convenable pour vous recevoir. » En effet, son habillement était de la plus grande simplicité, quoique propre et décent; elle n'avait rien sur la tête; ses cheveux, qui sont beaux, flottaient épars. Cependant ce négligé, cet air de désordre lui seyait très bien; elle m'a paru être embellie par la simplicité. Le cadre où elle était semblait ajouter de l'intérêt à sa physionomie: une petite chambre, un petit lit sans rideaux, des fleurs, des serins, deux têtes de plâtre, un clavecin, un petit bureau de bois de noyer, deux chaises de paille, une vieille tenture d'indienne; c'était là tout l'ameublement de cette cellule, qui en était encombrée, et qui pouvait à peine contenir quatre personnes. Ces meubles si communs, ce tableau d'une pauvreté noble, m'ont inspiré un intérêt touchant, et ce qui ajoutait à l'intérêt du tableau, c'est la vue d'une jeune personne bien née, qui, contente de sa fortune, de sa position, ne désirait, ni n'ambitionnait rien de plus. Elle s'est assise avec sa mère sur son lit, et madame de Germeuil et moi avons occupé les deux chaises. Alors madame de Germeuil lui a dit que j'avais reçu une lettre de son cousin Belfont, qui la concernait. Je lui ai demandé la permission d'en faire la lecture, à quoi elle a consenti. La lettre lue, nous avons gardé le silence dans l'attente de sa réponse. Madame de Germeuil lui a demandé ce qu'elle pensait de cette lettre. « Je suis très reconnaissante des offres généreuses de M. de Belfont, de son attachement pour moi; j'ai beaucoup d'amitié pour lui, mais je ne puis accepter sa main. — *Madame de Germeuil.* Vous êtes entêtée, ma chère Césarine. — Si c'est un défaut de caractère, je ne me le suis pas donné. — *Le chevalier.* Sans doute, mademoiselle a lu Sénèque sur le mépris des richesses?— J'ignore s'il les méprisait, je sais seulement qu'il avait une fortune de quarante millions. — *Madame de Germeuil.* Avez-vous renoncé au mariage? — Non, madame, car j'ignore comment je penserai dans un mois. — *Le chevalier.* Peut-être mademoiselle a quelque objet en perspective, qui flatte plus son inclination? — Non, monsieur, en tout cas, je ne vous choisirais pas pour mon confident. — *Le chevalier.* Je ne suis pas assez heureux pour cela. — *Madame de Germeuil.* Nous vous donnons huit jours pour réfléchir. Songez que l'occasion échappe, et qu'un homme de mérite et une grande fortune sont un présent que vous envieraient bien des demoiselles de Paris. — J'en suis persuadée, je sens même que je fais une perte; mais telle est l'influence maligne de mon étoile, que je suis condamnée à la faire. — *Madame de Germeuil.* Mademoiselle, il n'y a pas d'autre étoile que notre caractère qui décide de notre sort. — Cela peut être, madame. — Est-ce là votre dernier mot? — Oui, madame, je vous prie d'agréer mes remercimens, et de m'excuser si je ne réponds pas à vos bontés. » Sa mère lui a dit alors: « Ma chère Césarine, tu sais combien je désire ton bonheur, mais je ne puis le faire; tu connais notre situation, nulle espérance ne peut flatter notre avenir: songe à toi; songe que tu perdras un jour ta mère. — Maman, chassons ces idées lugubres, laissez-moi jouir de ma félicité présente; si je refuse un brillant mariage, c'est que je suis très heureuse auprès de vous. » A ces mots madame de Germeuil s'est levée, a embrassé Césarine, en lui disant: « Je ne désespère pas tout-à-fait du succès de ma mission; j'attends beaucoup de votre esprit et de votre jugement. » Elle n'a rien répondu. Pour moi, je lui ai dit: « Si notre mère Ève vous eût ressemblé, nous n'en serions pas où nous en sommes, le serpent ne l'aurait pas séduite. » Madame d'Arly, en descendant, nous a proposé à dîner, mais faiblement; nous avons compris que ce n'était pas le jour du pot au feu. La pauvreté de cette famille la rend aussi respectable qu'intéressante. Mademoiselle d'Arly a beaucoup de caractère, une philosophie bien rare chez les femmes, et plus d'esprit qu'on ne lui en croit dans le monde. Je trouve même que sa figure, qui ne séduit pas au premier coup d'œil, gagne beaucoup par l'habitude de la voir. Elle a de l'esprit dans les yeux, du mouvement dans la physionomie et une expression piquante et agréable. Au reste, mon cher Belfont, quel que soit son mérite, je vous conseille d'oublier une ingrate. Rappelez-vous que La Bruyère a dit: « Il n'est pas de femme assez parfaite pour empêcher un mari de se repentir, au moins deux fois par jour, d'avoir une femme » Et pour finir gaîment, je vous dirai avec Voltaire

Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Des mêmes feux que vous ne peut brûler,

Cherchez ailleurs un plus doux esclavage,
On trouve assez de quoi se consoler.

Faites votre cour à quelque belle Romaine. J'ai foulé, quelques mois, les cendres de Caton et d'Émile, et je n'ai pas trouvé le vice d'ingratitude chez leurs arrière-petites filles.

J'ai vu et admiré, comme vous, Saint-Pierre de Rome, ouvrage de dix-neuf papes, de douze architectes, et de cent quarante-cinq années de travaux. A cette époque on bâtissait, à Londres, l'église de Saint-Paul, qui fut achevée dans trente-huit ans, et dirigée par un seul architecte, nommé Wren. Je préfère la façade de Saint-Paul à celle de Saint-Pierre.

Mon mariage avec la belle Angélique est toujours *in statu quo ;* il est comme une pendule non montée, qui n'avance ni ne recule. L'arrivée de son père amènera un dénoûment quelconque. Adieu, mon cher Belfont, vous entendez l'italien ; *gli auguro felicissimi giorni*

LETTRE CIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je viens, *caro maestro*, de jouer une scène singulière. Je travaillais, mardi matin, à la confection de nos confitures, provision d'hiver, lorsque nous avons entendu l'approche d'une voiture ; j'étais encore

Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Je me suis réfugiée dans ma chambre, priant maman de recevoir la visite. Les arrivans étaient madame de Germeuil et le chevalier, que maman a amenés dans ma cellule. J'ai jeté un cri de surprise, et enlevé précipitamment ma coiffe de nuit, et suis restée tout ébouriffée ; je devais faire peur. Précisément alors j'écrivais au chevalier ; j'ai bien vite caché ma feuille. Ils venaient pour me lire une lettre du trop sensible Belfont, qui me fait les offres les plus généreuses et les plus séduisantes ; mais j'ai opposé le courage de Renaud aux séductions d'Armide. On m'a blâmée ; j'ai donné de l'humeur. Je vois que dans le monde il faut être sans caractère, et n'avoir d'opinion que celle des autres. Maman leur a proposé le dîner de la veuve ; je tremblais qu'ils n'acceptassent. Nous avions à peine de quoi donner à dîner à Pythagore, ou au consul Fabricius.

Après leur départ, maman m'a fait quelques reproches. Elle accuse les livres de me gâter l'esprit, surtout le roman d'*Émile*, que l'on vient de me prêter. Je lui ai dit que c'était un traité sur l'éducation. « Traité ou non, m'a-t-elle répliqué, c'est à coup sûr un livre dangereux, puisque le parlement l'a fait brûler avec ignominie. » J'ai nié la conséquence. « Vous pensez, m'a-t-elle dit, toujours différemment que les autres femmes. — C'est que je me lève plus matin qu'elles. » « Mesdames, disait l'abbé Terrasson à des femmes qui lui reprochaient la singularité de ses opinions, je ne me lève pas à quatre heures du matin pour penser comme tout le monde. » Je n'ai pas cité cette réponse à maman ; je me suis contentée de me la rappeler tout bas. Elle accuse aussi parfois la philosophie de mon père, ou son originalité, car ces mots sont synonymes pour bien du monde. « Il aurait pu, dit-elle, s'avancer, rétablir sa fortune ; mais, comme vous, enterré au milieu de ses livres, il l'a repoussée : aussi le bel héritage qu'il vous a laissé ! — Maman, il m'a laissé son exemple, ses vertus, et une excellente mère. » En prononçant ces mots, je l'ai embrassée, et tout a été fini.

Je viens de lire attentivement l'*Émile* de Rousseau, qui fait tant de bruit. J'ai sauté par-dessus la confession du vicaire savoyard. J'ai admiré la magie de son style ; j'ai ri de nombre de ses opinions, de ses paradoxes ; mais j'ai été fort satisfaite de son cinquième livre sur les femmes. « Une femme parfaite, dit-il, et un homme parfait ne doivent non plus se ressembler d'esprit que de visage. » Cela vaut beaucoup mieux que ce que dit La Bruyère de nous : « qu'il a connu des femmes, qui désiraient l'être jusqu'à vingt-deux ans, et ensuite devenir hommes » Mes vingt-deux ans sont sonnés, et je n'ai nulle envie d'imiter Tirésias ; j'aime la dignité de mon sexe.

Parlons encore un peu du chevalier ; il m'a paru moins aimable qu'à l'ordinaire. Il avait un air de gravité qui ne sied point à sa physionomie : d'ailleurs de quoi se mêle-t-il, de vouloir me marier ? Non, monsieur, je veux vivre et mourir fille ; tel est mon bon plaisir. Cette visite, ce mariage, le chagrin de ma mère, causé par mon refus, la douleur de Belfont, homme estimable ; tout cela m'a agitée le reste de la journée. Ma ressource, dans ces occasions, est d'aller herboriser dans la forêt ; ce remède me réussit toujours : sans doute, l'air, qui rafraîchit le sang, et l'exercice, qui hâte sa circulation et divise les humeurs, dissipent les nuages de l'âme. J'ai pris, pour m'accompagner, ma voisine Suzette, et nous voilà aux champs. Cette fille se plaît avec moi, parce qu'elle me parle de son amant, qu'elle doit épouser bientôt.

Gl' amanti
Sognano ad occhi aperti.

Serva sua.

LETTRE CIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je me suis beaucoup diverti, *bella signorina*, de l'ambassade du chevalier, qui va demander votre main pour son rival. Ce bon chevalier vous croit la tête romanesque ; il ne sait pas que votre mariage avec lui est arrêté au ciel, dans le grand registre des mariages, comme il était arrêté que le grand Cyrus prendrait la ville de Babylone, et qu'Alexandre la détruirait ; et que moi chétif, j'épouserais la *signora Caterina* Bousquet. Si je suis faux prophète, je consens à être dévoré par un ours, comme les petits enfans qui s'étaient moqués du prophète Élisée ; mais je gage, avec qui voudra, que vous serez un jour la comtesse de Lisieux. Un monsieur de Saint-Éloi, chargé de soixante ans et d'une belle fortune, vient d'épouser mademoiselle Hortense de T....., mon écolière, âgée de vingt ans, n'ayant pour dot qu'une jolie figure et son mérite. Elle chante assez bien, *per una dilettante,* danse beaucoup trop bien, *per una signorina nobile.* Elle entend l'art de la toilette mieux que d'Alembert les mathématiques, et connaît mieux l'effet d'un ruban bien placé que Boileau celui d'un mot encadré dans un vers. Elle a été mon écolière pendant un an. Vous croyez peut-être que c'était pour apprendre l'idiome italien ? Non, elle savait que ma profession enseignante me mettait à même de voir beaucoup de monde, et elle comptait sur mon habileté pour lui trouver un mari. Un riche mariage était sa pensée habituelle ; ce désir la consumait, comme sainte Thérèse était consumée du désir d'épouser Jésus-

Christ. Peu lui importait que son mari fût vieux, sourd, podagre, sot, pourvu qu'il fût riche. Elle me disait : « Vous avez des connaissances, à votre place je ferais des mariages; cela vous rendrait plus que votre italien. » Un jour, impatienté de ses propos, je lui dis que je ne voulais pas m'exposer aux reproches des maris mécontens des présens que je leur aurais faits. Enfin, la demoiselle a tant soupiré, minaudé, dansé, chanté, qu'elle a trouvé un vieil nison, qui s'est pris dans le piége. Le curé a béni le mariage; je le bénis aussi, et souhaite qu'il soit aussi fortuné que celui de Philémon et Baucis. Cet époux m'a chargé de lui composer une bibliothèque, c'est-à-dire de tapisser son cabinet de livres. Comme il ne tient pas à la qualité, mais à la quantité, je les achète en masse. Je lui ai donné tout Crevier, tout Le Beau, tout Rollin, les Mémoires des Montpensier, des Motteville, les romans de La Calprenède, de Scuderi, tous ceux de l'abbé Prévost, les *Causes célèbres,* tous les poëtes bons et mauvais : enfin, ses tablettes, qui sont en acajou, sont très richement garnies. J'ai failli à lui acheter *les Pères de l'Église,* et Bossuet tout entier.

Je ne suis pas étonné que le style de Rousseau vous enchante : pour son système d'éducation, il est bizarre et impraticable, et bien des mères ont déjà pleuré le malheur d'avoir adopté ses principes. Pour se justifier, il dit : « On ne m'entend pas, le langage humain n'est pas assez clair; Dieu lui-même, s'il daignait parler ce langage, ne dirait rien sur quoi l'on ne pût disputer. » Je trouve cette raison assez mauvaise. On entend très bien Racine et Fénelon; mais Jean-Jacques a fait une suite à son *Émile*, que je blâme encore plus. Il rend Sophie infidèle et coupable; c'était donc pour nous prouver que son système d'éducation ne valait rien.

Ma Catherine vous fait ses complimens. Elle me gronde souvent, c'est ce qui soutient sa santé; mais je suis accoutumé à ce bourdonnement, comme le voisin d'une église s'habitue au bruit des cloches.

Amo sempre mollissimo la mia vezzoza alunna.

LETTRE CV.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

J'ai ignoré, mademoiselle, la maladie de M. de Lisieux, elle m'aurait vivement inquiété; c'est l'homme le plus aimable, le plus digne d'être aimé, que je connaisse. Sous les agrémens d'un homme du monde, il cache un esprit juste et beaucoup d'instruction et de philosophie. Je ne doute pas de son mariage avec la belle Angélique Walter, ils sont faits l'un pour l'autre.

L'absence a ses plaisirs, payés, il est vrai, un peu chèrement. Une lettre de vous est un breuvage délicieux, qui m'étourdit un moment et me fait oublier mes peines. Le lotos, dont parle Homère, a la même propriété; quand votre lettre arrive, je l'ouvre avec vivacité, mes yeux courent rapidement sur chaque ligne, ensuite je la relis avec plus de calme et de sensualité. Il y a toujours une douceur secrète à aimer, même sans être aimé, et si l'on m'offrait des eaux du Léthé pour vous effacer de mon cœur, je les refuserais. On a dit de Pétrarque dans un joli vers :

Vingt ans il fut heureux du seul bonheur d'aimer.

Les dames romaines n'opèrent pas ce miracle, malgré leurs belles têtes et leurs belles épaules, qu'elles étalent à nos yeux; j'en vois autant aux belles statues. Ces dames ont de l'esprit naturel, de la vivacité, sont animées du désir de plaire; mais leur conversation est aussi stérile que leur territoire; elles ne sont occupées que de leurs toilettes, de leurs intrigues et de celles des autres. Leur lecture se borne, pour celles qui lisent, à leurs poëtes érotiques, aux sonnets du jour, qui inondent la ville, et à d'insipides romans, traduits du français. On croirait être ici dans l'île de Paphos, l'amour y a ses autels; tout le monde en parle, même les éminences et les jeunes demoiselles. On demanda un jour, devant moi, à une dame, des nouvelles de sa fille; elle répondit qu'elle avait le mal d'amour. Croiriez-vous que j'ai vu danser des jeunes femmes avec des ecclésiastiques, qui leur parlaient souvent à l'oreille. Les Romaines passent pour superstitieuses, mais j'en connais plusieurs que l'on pourrait, tout au plus, mettre dans la classe des déistes.

On se souvient toujours ici de Léon X, de son esprit, de ses talens, de sa magnificence et de son siècle, appelé par excellence *il sedicesimo.* Les sciences, la poésie, les arts brillaient alors du plus grand éclat : le grec et le latin étaient la langue des savans et des poëtes, et nombre de dames romaines se distinguaient par leur esprit et leur érudition; mais cette lumière s'est éteinte, ou ne jette plus qu'un rayon pâle et mourant.

Je ne suis encore le sigisbé d'aucune dame; cependant une grande marquise ayant perdu le sien, mort subitement, le lendemain on m'a offert sa place. Cette dame n'a que trente-cinq ans, mais, dans ce climat, c'est déjà une fleur d'automne : elle est riche en argent et en embonpoint. J'ai demandé quelles étaient les fonctions de cette charge : « Le matin, m'a-t-on dit, vous irez attendre dans un salon le lever de votre dame; ensuite vous assisterez à sa toilette, où vous lui rendrez de petits services. Vous chercherez à l'amuser par des contes, par le récit des anecdotes du jour; vous la suivrez à la messe, à la promenade; vous lui tiendrez compagnie jusqu'à l'heure de son dîner; vous retournerez dîner chez vous. Vers les six heures du soir, vous irez la retrouver à sa seconde toilette; après quoi vous vous rendrez ensemble, ou à l'église, ou *al corso.* De là vous irez à la conversation, vous ferez sa partie de jeu. La galanterie vous oblige, en jouant, à quelques petits sacrifices, à repousser les faveurs de la fortune. Vous l'enivrerez de louanges. Vous vous garderez surtout de faire votre cour ou de parler long-temps à quelque jolie femme. » Je n'ai pas été séduit par le charme de cette association, et j'ai refusé l'honneur d'être le sigisbé de la marquise Angelina.

Je suis allé au *Campidoglio.* Je sais assez mon histoire romaine pour avoir de grands souvenirs; poursuivi par cette idée, je suis arrivé devant la statue de Marc-Aurèle. L'effigie de ce sage empereur m'a tiré de ma rêverie; j'ai cru voir le génie de l'humanité qui venait me réconcilier avec les hommes. Sa statue est en bronze doré; il est à cheval, tenant la bride d'une main et un étendard de l'autre. Au reste, on a élevé un édifice sur les ruines de ce fier Capitole.

Lorsque Romulus bâtit le temple de Jupiter Capitolin, la montagne était couverte d'une vaste forêt. Jupiter, dans ce temple, y était représenté assis, la foudre d'une main, la lance dans l'autre. Je ne sais pourquoi les hommes peignent toujours ce dieu armé de son tonnerre. Pourquoi ne pas le peindre avec le symbole de la bonté et de la clémence. Ce temple était rempli de trophées et de

riches présens, offerts par les consuls, les généraux et les rois. Les portes étaient de bronze, ornées de lames d'or. Au-dessous du temple étaient les livres de la Sibylle de Cumes, gardés par les décemvirs.

J'ai vu avec étonnement le vaste colisée de Vespasien; il pouvait contenir quatre-vingt-cinq mille hommes. Quelle nombreuse assemblée pour voir répandre le sang humain, et quel divertissement féroce!

Je suis retourné plusieurs fois au Muséum. J'aime à me trouver avec les grands hommes qui l'habitent, César, l'empereur Auguste, Charles-Quint, Léon X. J'y vois la statue de Zénon, qui a conservé son air austère; la t te d'Archimède, de Diogène et de Virgile. On dit Rome peuplée de soixante mille statues, c'est une belle colonie.

Les eaux de cette ville sont magnifiques; mais ce n'est plus la magnificence et l'abondance du siècle d'Auguste. Au rapport de Pline, Agrippa fit construire, dans le cours d'une année, sept cents réservoirs et cinq cents fontaines, et ce nombre fut encore augmenté dans la suite.

Vous avez, mademoiselle, un compliment à me faire, j'ai l'honneur d'être berger d'Arcadie, hélas! sans troupeau, sans houlette et sans bergère. L'académie des Arcades a daigné envoyer, à moi chétif, un beau diplome, qui m'admet dans son sein. Le cardinal de Bernis m'a dit, à ce sujet, que j'étais là en bonne et en mauvaise compagnie. Je me suis promené dans le *bosco parrasio*, jardin appartenant à cette académie, situé sur le penchant d'une colline. J'ai cru me trouver sur le mont Hélicon, mais sans être agité d'une fureur poétique; mon astre, en naissant, ne m'a pas formé poète. Dans la salle on trouve le portrait de Fontenelle, de madame du Bocage, d'une dame de Saint-Vital, de Parme, du cardinal de Bernis, et de la célèbre improvisatrice Corilla.

Vous savez que l'Arcadie était le séjour des bergers. C'est là, qu'à l'ombre des bois, en jouissant d'une vie tranquille et fortunée, on entendait une musique champêtre, et que des vers, faciles et doux, célébraient l'amour, les charmes et les plaisirs de la campagne. L'académie des Arcades a pour fondateurs quatorze savans, qui se réunissaient chez la reine Christine de Suède, qu'ils choisirent pour protectrice. Elle a pour armes la flûte de Pan à sept tuyaux, et une couronne de pin et de lauriers; des princes, des empereurs se sont fait une gloire d'y être admis. Si vous voulez, mademoiselle, jouir de la même gloire, je me charge de vous proposer, et je vous promets que les Arcadiens seront flattés d'avoir une si belle fleur dans leur jardin. Mais tout s'achète; l'honneur que l'on m'a fait me donne quelque inquiétude. Je suis embarrassé pour mon discours de réception; il y a belles années que j'ai fait ma rhétorique. Si j'étais à Paris, je prierais l'éloquent Thomas, le bel-esprit Dorat, de me prêter leurs plumes, ou j'invoquerais le génie de Marmontel.

Daignez, mademoiselle, sourire à mes hommages, me conserver votre amitié, et tolérer avec indulgence la passion que vous m'avez inspirée.

LETTRE CVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Caro maestro, ne rêvez-vous pas lorsque vous voulez gager que le chevalier sera mon époux. Voilà de ces songes qui sortent par la porte d'ivoire. Ce galant chevalier m'a fait opérer des miracles; il m'a rendue double comme Pythagore, qui était, au même jour et à la même heure, à Crotone et à Métaponte. Voilà de l'érudition que je vous dois. *Lo ringrazio.*

Je suis fort aise du mariage de mademoiselle Hortense avec un vieillard de soixante ans; je l'ai connue, et je ne sais pourquoi elle ne me plaisait pas: c'est je crois, qu'elle manque de naturel; tout est grimace et affectation chez elle. Il en est de la fausseté des manières, comme en musique de celle d'une voix: on pourrait dire à mademoiselle Hortense: vous parlez faux, comme l'on dit vous chantez faux.

Je vous ai dit, je crois, que M. de Lisieux m'a trouvé la tête un peu romanesque. Quoi, être pauvre et refuser un riche mariage! quelle déraison! comment peut-on vivre heureux sans un carrosse, sans occuper un vaste hôtel encombré de valets? Je disais hier à madame de Germeuil: « Si l'on ne me répétait pas sans cesse que je suis pauvre, je ne m'en douterais pas. Mais quand je me serai promenée tout le jour dans un carrosse, couronnée de diamans; quand j'aurai fait nombre de visites, vu le spectacle, que je rentrerai chez moi, excédée de ma journée, de mon insipidité, croyez-vous qu'un mari qui me serait indifférent me dédommagerait de l'ennui du jour? »

Je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui; nous dînons en ville, c'est-à-dire hors de chez nous, chez le père de Suzette: ce bon fermier a voulu absolument nous traiter. C'est un vrai patriarche, en cheveux blancs; je trouve qu'il ressemble au patriarche Jacob, à cela près qu'il n'a bu un verre d'eau de sa vie. Aussi un jour fut-il étonné, stupéfait, en me voyant refuser son vin, et boire de grands verres d'eau.

Addio, carissimo dottore e maestro. Écoutez bien cette sentence de Métastase:

Al destino
Opporsi è van, son le vicende umane
Dei fatti, avvolte in tenebroso velo.

LETTRE CVII.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Je suis enchantée, monsieur, que vous ayez reculé à l'aspect des bords du Cocyte, et que vous n'ayez pas été séduit par l'espoir d'aller souper avec Sapho, Corinne, Virgile, *e tutti quanti*. Vous croyez que j'ai ignoré votre maladie, point du tout; la marquise en a reçu la nouvelle, et j'ai partagé ses inquiétudes. Enfin, vous voilà replacé parmi les vivans; tous vos amis doivent s'en féliciter.

Pendant que vous luttiez tristement contre la mort, moi, brebis égarée, je courais les champs, je traversais des contrées tantôt sauvages, incultes, tantôt cultivées et riantes. J'ai joui, j'ai souffert du froid, du chaud, de la faim, de la fatigue; mais un bon gîte, un doux sommeil, en ranimant mes forces, ranime mon courage, et le lendemain je recommence avec un nouveau plaisir. Je passerai sous silence les vallons, les montagnes, les villages que nous avons parcourus; ce serait pour vous toujours le même son de cloche. Je ne suis pas assez grand peintre pour rajeunir et varier mes tableaux; mais suivez-moi sans vous arrêter, et songez que vous êtes à Sion, capitale du Valais. J'ai demandé en arrivant des nouvelles du cardinal, le célèbre Matthieu Schinner, prélat intri-

gant, ambitieux, grand ennemi des Français: on m'a assuré qu'il était en enfer. Quelque pécheur qu'il soit, je ne le voudrais qu'en purgatoire. Je n'aime pas l'éternité des peines.

Sion est sur le penchant d'un coteau, la situation en est riante, mais la ville est tres mal bâtie ; les habitans pourraient la rendre plus agréable, s'ils avaient plus d'activité et d'industrie. Il y a ici un mélange d'ecclésiastiques et de militaires ; ceux-ci ont un commandant vêtu en noir et coiffé d'une vaste perruque. Les femmes m'ont paru jolies ; elles ont de beaux bras et une taille svelte ; leur coiffure est simple, et n'est pas sans grâce : les hommes n'ont pas fixé mon attention. Le Rhone coule à peu de distance de la ville, que des montagnes défendent contre la furie des vents : pendant l'été la chaleur y est accablante. Ce pays pourrait produire, comme les îles Fortunées, les plantes et les fruits des plus heureux climats. J'y ai vu, en pleine terre, l'arbre chargé des pommes d'or des Hespérides, mais qu'un dragon ne gardait pas ; au contraire, c'était une colombe, une aimable propriétaire, qui a cueilli une belle orange et me l'a présentée. Un Apicius se plairait beaucoup ici dans cette saison ; on peut couvrir sa table, le même jour ; de melons, de fraises, de cerises, de prunes, de poires et de raisins ; c'est la diversité des sites et leur différente température qui mûrissent à la fois ces fruits divers. Ce pays serait la terre promise, mais la malpropreté et l'ignorance des habitans en défendent les approches. Mon oncle a demandé à un paysan, assis devant sa porte avec ses trois enfans, pourquoi une partie de son champ restait inculte. « Parce que je ne veux pas prendre une peine inutile et que la partie cultivée produit assez pour me nourrir, moi et ma famille. » Comparez cet homme si modéré, si apathique, à Auguste ou Alexandre, quel rôle prendriez-vous à jouer si l'on vous en donnait le choix ?

J'ai été touchée de la sensibilité des Valaisans pour les animaux ; une Valaisanne ne sort jamais de sa chaumière sans un morceau de pain à la poche, pour donner à ceux qu'elle rencontre. Lorsqu'un troupeau étranger passe devant une cabane, le maître lui fait porter quelque nourriture par ses enfans, pour leur inspirer des sentimens d'humanité, même envers les animaux.

On voit fleurir ici, au milieu des belles productions de la nature, un chapitre de vingt-quatre chanoines, qui nomment leur évêque. Le prélat actuel, pour échapper aux feux du Syrius, s'est retiré dans un châtea très élevé, nommé *Tourbillon*.

Nous n'entendons qu'avec peine le français ou le jargon des habitans ; mon oncle croit que c'est le même idiome que l'on parlait sous François Ier, mais l'allemand est aussi en usage.

Vous attendez sans doute quelque petite relation sur les idiots, les crétins, et le crétinisme ; mais je vous renvoie à tous les voyageurs. Je souffre en voyant ces individus moitié hommes, moitié animaux, espèces d'orangs-outangs. J'ai osé cependant en regarder un dont le goitre descendait jusqu'à la ceinture ; il était sourd et muet. Nous lui avons donné une pièce d'argent ; il l'a regardée d'un œil stupide, et l'a ensuite jetée à terre. Aucun philosophe n'a eu un si profond mépris des richesses ; mais l'opinion du père de ce malheureux est ce qui m'a le plus étonnée. Il nous dit que son enfant était une âme de Dieu, un ange tutélaire, qui portait bonheur à sa famillè : « Mon voisin n'a point d'enfant crétin, aussi est-il malheureux. » Nous avons beaucoup raisonné sur l'âme de ces infortunés. Notre Anglais prétend qu'ils ont celle des dindes et des moutons ; c'est à la Sorbonne à nous résoudre ce problème. Je ne rechercherai pas non plus la cause du crétinisme ; mais je croirai sans peine que la malpropreté, l'abandon dans lequel vivent ces crétins, en sont la cause première. J'en ai vu se traîner dans la boue, boire de l'eau croupissante, comme les animaux les plus immondes, manger tout ce qu'ils trouvaient dans les rues.

J'espère, monsieur, que vous serez satisfait de ma relation ; songez que je ne suis point le philosophe Thalès, que je suis d'un sexe peu propre aux méditations, et qu'une femme observe beaucoup plus l'habit, la coiffure et la tournure des habitans d'un pays, que les mœurs, les usages et la statistique.

La marquise me charge de vous dire qu'elle n'a jamais eu la fausse honte de cacher son appétit, et qu'elle figure à table comme une vraie Suissesse ; elle a été aussi affectée que moi de votre maladie. On lui mande que vous êtes allé vous rétablir dans la vallée de Montmorency. Nous désirons vivement que la salubrité de cet air vous rende votre première santé. Elle prétend que vous avez fait le portrait de mademoiselle d'Arly en homme indifférent ; mais un peintre doit être véridique et non adulateur.

Notre Anglais est toujours du plus beau sang-froid ; il reçut avant-hier au soir une lettre de sa femme ; il en différa la lecture jusqu'au lendemain, de peur qu'une nouvelle fâcheuse ne troublât son sommeil.

Il y a, monsieur, deux heures que je vous écris ; la marquise prétend que j'y trouve du plaisir, et que j'abuse de la faiblesse d'un convalescent. Je finis donc en vous faisant une belle révérence.

LETTRE CVIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT

Je vous félicite, monsieur, de votre admission parmi les bergers d'Arcadie, surtout si vous imitez leur vie pastorale : ils jouissent du repos, des charmes de la campagne, ils aimaient la musique, chantaient l'amour, souvent sans être amoureux. Vous aurez le troupeau, la houlette et la bergère quand vous voudrez ; vous pouvez choisir parmi les Philis et les Amarillis de Paris et de Rome ; votre aimable caractère, votre mérite et votre fortune, vous ouvriront tous les cœurs et toutes les portes.

Je crois que vous faites fort bien de refuser la charge de sigisbé, auprès de votre marquise au riche embonpoint : il me paraît que cette charge est beaucoup plus pénible en Italie que celle d'un époux. Si jamais le sigisbéisme s'établit en France, je vous prierai de vouloir bien être *il mio cavaliere servente*.

J'envie votre bonheur d'habiter cette capitale du monde ; vous montez au Capitole comme Marcellus, César et Pompée. Je crains que de cette élévation vous ne regardiez en pitié le reste de la terre. Cependant, comme ce superbe Capitole s'est abaissé, j'espère que vous n'en serez pas plus glorieux. Cet abaissement du Capitole me fait de la peine ; les oies de Manlius ne l'ont sauvé que pour un court espace de temps, comme les médecins en guérissant les malades ne reculent la mort que de quelques jours.

Mais quoi, monsieur, quelque goutte de sang de Cornélie, d'Octavie ou de Pauline, ne coule pas dans les veines

des dames romaines? Si, par un miracle inattendu, vous rencontrez les ombres de ces anciennes dames, je vous prie de me mettre à leurs pieds, et de cracher au nez de Fulvie, d'Agrippine et de l'insolente Poppée. Ne m'oubliez pas auprès de Cicéron et d'Atticus; j'aime beaucoup la sagesse de ce dernier, bien plus philosophe que son ami Cicéron, qui cependant parlait très éloquemment de philosophie. En faveur de ses talens, de son éloquence et de sa mort courageuse, je lui pardonne ses faiblesses et sa vanité.

Vous avez beaucoup plus d'esprit qu'il n'en faut pour faire un éloge académique; n'empruntez rien ni de Thomas, ni de Dorat: le premier mettrait dans vos discours trop d'emphase, et le bel-esprit Dorat trop de mignardise et d'afféterie. Dans quatre mots vous pouvez dire à cette illustre académie, que vous êtes aussi étonné de vous voir parmi eux, que le doge de Gênes l'était de se voir à Versailles, et vous finirez par un éloge pompeux de vos collègues, et du dernier mort.

J'aimerais mieux voir le cardinal de Bernis, dont on fait un si bel éloge, que la statue de saint Pierre et de saint Paul, même que la colonne Trajanne. La danse des prêtres de Rome me déplaît, quoique David ait dansé devant l'arche, les prêtres de Cybèle devant la statue de la déesse, et que les Saliens, prêtres de Mars, dansassent en portant dans la ville de petits boucliers.

Adieu, monsieur, continuez à apprendre l'italien, afin qu'à votre retour je puisse m'entretenir avec vous dans cette langue, et recevoir vos leçons.

LETTRE CIX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je te battrais si je n'étais en colère, disait un philosophe à son valet; et moi, si je pouvais me fâcher, je vous battrais pour vos fausses prophéties. Apprenez la galanterie de ce beau chevalier; maman m'a proposé hier d'abord, après notre dîner, une visite chez madame de Germeuil; le temps invitait à la promenade, le soleil, voilé par de légers nuages, donnait une température délicieuse. Nous montons sur nos fidèles quadrupèdes; nous marchons à pas lents, comme un recteur suivi des quatre facultés; nous arrivons, avec le temps, chez madame de Germeuil, nous y trouvons brillante compagnie; d'abord M. de Lisieux, et entre autres beautés les dames Walter. Le chevalier n'a pu s'empêcher de nous aborder; maman l'a félicité sur ses belles couleurs, et le parfait rétablissement de sa santé; il a répondu que le charme d'une société aimable y avait plus contribué que l'air salubre de Montmorency; et à moi, il a daigné me dire en italien, que le charmant coloris de mon visage annonçait une santé brillante. Après ces jolis mots, il s'est replié sur madame de Firmin et la belle Angélique qui, ce jour-là, était mise avec plus de simplicité qu'à l'ordinaire, et n'en était que plus séduisante. Leur conversation a été fort vive, fort enjouée, et tout ce que j'en entendais, c'était des éclats de rire. Pendant ce temps il a fallu me contenter de l'abbé de Saint-Flour, qui m'a confié qu'il devait prêcher à Saint-Sulpice devant toute la noblesse, et qui m'a demandé si je lui ferais l'honneur d'aller l'entendre; ensuite il m'a parlé d'un souper délicieux qu'il avait fait la veille avec des femmes charmantes. Legros, de l'opéra, y avait chanté à ravir; mais ce pauvre abbé avait été obligé de se retirer à deux heures du matin, avant la fin de la soirée, pour aller travailler à son sermon. « Et sur quoi prêchez-vous, lui ai-je demandé? — Je traite des points de morale; je laisse les dogmes et les mystères de la religion de côté; mon sermon roulera sur les vanités et les dangers du monde, sur les écueils où va se briser la vertu. Je prêche l'amour de la retraite. — Votre sermon va sans doute vous convertir vous même, et vous faire aimer la vie retirée. — Je l'aime beaucoup; mais je suis encore jeune, je porte un nom connu; j'ai l'ambition qui convient à ma naissance, j'aspire à l'épiscopat, et pour y parvenir il faut se jeter dans le tourbillon, et surtout s'attacher aux femmes, par qui découlent toutes les grâces. Il m'a parlé ensuite du mariage de M. de Lisieux, son cousin, avec la belle Angélique. C'est, m'a-t-il dit, une affaire arrêtée: il faut que ce chevalier soit né sous l'étoile de Vénus pour avoir fait une si belle conquête; mais il aura de la peine à se détacher des liens qui l'attachent à tant de femmes, et je ne répondrais pas de sa fidélité, même pour la belle Angélique; un homme aussi aimable que lui ne peut être fixé. » Madame Germeuil m'a proposé d'accompagner mademoiselle Walter sur le clavecin. Je m'en souciais fort peu; je voyais bien que j'allais servir de piédestal à cette rare beauté; mais je n'avais aucun prétexte pour refuser; j'ai donc aidé à faire briller ses talens; elle a une très jolie voix, mais son chant est un peu maniéré. Cependant on a applaudi à grand bruit, les hommes surtout l'ont comblée d'éloges; le chevalier était des plus empressés; il lui a dit galamment qu'Ulysse n'aurait pas résisté au charme de sa voix, et aurait rompu les liens qui l'attachaient au mât du vaisseau. Voilà comme l'adulation et l'indulgence arrêtent l'essor des talens; car mademoiselle Walter chanterait mieux si ce n'était une enfant gâtée. Pour ma part je n'ai pas eu le moindre compliment; un seul musicien a dit que j'accompagnais très bien; et puis courez après la gloire! la plupart des hommes jugent les talens, comme Georges Dandin les procès. On a demandé à danser au son du clavecin; le musicien s'est chargé de jouer les contredanses. Madame de Firmin a proposé au chevalier de danser avec elle; ils étaient alors auprès de moi: le chevalier a dit qu'il ne dansait plus. « Pourquoi, a dit madame de Firmin? — C'est qu'il y a une vieille marquise en Suisse, qui trouve que je danse mal et trop longtemps. — Quelle est cette marquise? — C'est, je crois, la Sibylle de Cumes; c'est une magicienne; elle sait tout ce que je fais, tout ce que je dis à Paris; elle connaît tout le monde, vous madame, mademoiselle d'Arly. — Moi, monsieur? me suis-je écriée. — Oui, elle m'a demandé de vos nouvelles. — Et que lui avez-vous répondu? — Que vous vous portiez au mieux, et que vous étiez fort aimable. — Je vous suis obligée: mais je voudrais voir la lettre. » Cependant le chevalier a dansé avec madame de Firmin et avec sa belle Angélique, et m'a abandonnée le reste de la soirée. Voilà, grand prophète, l'époux que le ciel, ou plutôt votre seigneurie me destine.

Le portrait que l'abbé de Saint-Flour m'a fait du chevalier, de sa légèreté, de son inconstance; son empressement pour la belle Angélique, son indifférence pour moi, peut-être mon amour-propre piqué, car je suis femme, m'ont beaucoup refroidie sur notre correspondance, et je vais l'interrompre. Ce mélange de frivolité, de philosophie, de papillonnage, n'a rien de séduisant pour moi; et je crois que si j'étais décidée à porter le joug du mariage, je préférerais Belfont à M. de Lisieux.

Adieu, mon cher goutteux, donnez-moi des nouvelles

de votre écolière de quarante ans, et de ses progrès dans le latinisme. Nous rions d'elle et de ses prétentions, et nous ne rions pas d'une femme de cinquante ans, qui passe la matinée à sa toilette, et le soir dans les bals et les fêtes.

Iterum vale, et ama nos. Voilà du latin le plus pur.

LETTRE CX.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Je suis très reconnaissant, mademoiselle, de l'intérêt que vous daignez prendre à ma résurrection. Si j'avais franchi le pas, vous auriez eu, à coup sûr dans la nuit, la visite de mon ombre; car vous savez que ce n'est que dans la nuit que paraissent les revenans et les esprits aériens. Il est vrai que j'ai passé huit jours de convalescence à Montmorency, comme vous l'a appris madame la marquise. Je suis aussi flatté qu'étonné de l'intérêt pressant que prend à moi cette dame énigmatique. J'ai beau chercher dans ma tête toutes les marquises que j'ai pu connaître, je n'en vois aucune sur qui je puisse appuyer mes soupçons, à moins que ce ne soit madame de Lussé, âgée de soixante-neuf ans, mais qu'on dit morte dans sa terre depuis six mois. Elle sera peut-être ressuscitée pour avoir le plaisir de voyager avec vous. Morte ou vivante, je me recommande à ses bontés.

L'idiotisme de ces êtres dégradés que l'on nomme *crétins* doit embarrasser la philosophie sur la nature de leurs âmes, et pourrait fournir des argumens ou des sophismes aux matérialistes. Descartes semble donner la solution de ce problème; il prétend que la communication de l'âme et du corps est impossible sans la volonté de Dieu, et Dieu n'aura pas permis que l'âme d'un crétin communiquât avec son corps. C'est tout ce qu'on peut dire de mieux sur un pareil sujet. Au reste, je laisse ce problème à résoudre au concile qui aura lieu l'an 2240. Je suis un peu sceptique; je ne crois pas que les crétins portent bonheur à leur famille, pas plus que portait bonheur à Louis XI la petite Vierge de plomb attachée à son bonnet, et à Henri III son chapelet à têtes de morts suspendu à sa ceinture.

Je ne suis pas surpris du sang-froid de votre Anglais. Deux choses m'ont frappé à Londres; la première, c'est leur générosité pour les poetes et savans, qu'ils enrichissent par leurs souscriptions. Pope a retiré mille guinées de ses traductions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Un lord, dont j'ai oublié le nom, mena un homme de lettres chez un homme en place, et, au lieu de présenter l'écrivain à l'homme supérieur, il présenta celui-ci au poëte. On rirait en France d'un pareil procédé. La seconde chose, c'est la sérénité et la tranquillité d'âme qui brillent sur le visage des Anglais; c'était une des qualités distinctives de lord Maleborough. On voit les criminels traverser la ville sur des charrettes, parés de leurs plus beaux habits, ayant des gants blancs et des bouquets; ils marchent d'un air calme et riant. Un de ces criminels fit un jour arrêter la charrette devant le logis d'un cabaretier, et lui demanda s'il n'avait pas perdu une aiguière d'argent : celui-ci répondit qu'en effet on lui en avait volé une depuis peu. « Donnez-moi à boire, dit le voleur, et je vous en apprendrai des nouvelles. » Le cabaretier, tout joyeux, fait apporter du vin. Le voleur boit et régale ses camarades d'infortune, et dit ensuite à cet homme : « C'est moi qui vous ai volé votre aiguière, je vous la rendrai à mon retour. » Il se fait peu d'exécutions où n'arrive quelque aventure pareille, et le peuple applaudit et comble ces malheureux d'éloges. Pendant que j'étais à Londres, dans quinze jours trois filles se sont pendues d'un désespoir causé par l'amour.

A Londres, les gens de qualité s'occupent plus de science et de littérature que nos seigneurs français. Notre cour aujourd'hui, à quelques exceptions près, comme M. de Nivernois et M. de Beauveau, est l'asile de l'ignorance. A Paris, ce sont les journaux qui fixent la réputation des ouvrages. Les femmes et les gens du monde attendent l'arrêt d'un Fréron ou d'un Desfontaines pour savoir s'ils trouveront un livre bon ou mauvais, et l'arrêt des journaux est sans appel, leur jugement irréfragable. A Londres, ce sont les gens du monde et les hommes de lettres qui jugent les nouveautés.

Je pense, mademoiselle, que vous touchez à la fin de votre voyage. Le soleil a repassé l'équateur, et sans doute vous retournerez bientôt à Genève. Me sera-t-il permis d'aller voir cette jeune divinité qu'environnent les muses et les grâces? Cette phrase a une couleur poétique; mais l'enthousiasme que vous inspirez ne se contente pas du langage de la prose.

LETTRE CXI.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

J'accepte, mademoiselle, avec grand plaisir l'emploi de sigisbé que vous m'offrez auprès de vous, si la mode en vient à Paris, ce que je désire : Je vous prierais même de ne pas alléger mes chaînes; plus vous les resserrerez, plus elles me paraîtront douces et faciles à porter. On ne me verra pas auprès de vous avec un visage triste et allongé, comme les sigisbés d'Italie, dont la plupart ressemblent à des maris ennuyés; mais quand on se voit tout le jour, qu'on a la tête et le cœur vides, que dans ses entretiens on a passé en revue toutes les personnes de sa connaissance, épuisé les anecdotes du jour, il faut nécessairement finir par l'ennui.

Un grand mariage arrêté, vient d'être rompu ici pour cause de sigisbéisme. La jeune future voulait que l'on mît dans son contrat, que le marquis un tel serait son *cavaliere servente*. Le futur voulait stipuler que ce serait son ami, âgé de quarante ans, homme petit et laid. *La signora* disait qu'elle n'avait pas besoin d'un singe dans son antichambre. Entêtement de part et d'autre, et le mariage a été renvoyé aux calendes grecques. Qui blâme *la fanciulla?* qui blâme *lo sposo?* Je vous laisse le procès à juger.

Je n'ai point encore rencontré les ombres des illustres Romaines que vous me nommez. Je vois beaucoup de nez à la romaine, c'est tout ce qui reste de ces rois de la terre.

Il vient d'arriver ici une aventure fort tragique, qui occupe toute la ville, et fournit abondamment à la conversation. Un trinitaire, âgé de trente-quatre ans, d'une belle figure, fréquentait beaucoup la maison d'une veuve, jadis galante, aujourd'hui vieille dévote; de plus était son confesseur. Cette veuve a une fille charmante, nommée *Rosalinda*, dont le moine était amoureux; il lui portait continuellement des fleurs, des confitures, des reliques. La jeune personne l'accueillait avec indulgence et douceur. Cependant on lui a proposé un

mariage avec un gentilhomme bolonais. L'affaire s'est traitée secrètement, et n'a éclaté qu'après la signature du contrat. Dès que le moine en a été informé, furieux, il a couru chez Rosalinda, à neuf heures du matin. Il connaissait les êtres de la maison; il est allé droit à sa chambre, la clef était à la porte : il entre, trouve Rosalinda dans son lit, veut abuser de sa situation; elle se défend, jette des cris perçans. Deux femmes accourent; le trinitaire tire un poignard pour les éloigner : l'une d'elles, plus courageuse, se jette entre le lit et le moine, qui, dans un accès de rage, la poignarde et s'enfuit. Vous croyez, sans doute, que ce religieux assassin a été puni. Non, les moines l'ont fait évader; il est allé dans un autre monastère vivre paisiblement, et étouffer ses remords, s'il est capable d'en avoir.

J'ai suivi votre conseil pour mon discours académique, je l'ai assaisonné de louanges. J'ai parlé de Virgile, d'Horace, d'Ovide, du Tasse, de l'Arioste, enfans de l'Italie, et sa gloire. J'ai nommé le Tasse le premier des poètes modernes; quelques Anglais ont murmuré. Je suis fâché d'avoir blessé leur amour-propre, mais je ne puis louer les uns qu'aux dépens des autres. Horace a loué Auguste aux dépens de la postérité, en lui disant que la terre avouait qu'on n'avait jamais vu et que l'on ne verrait jamais aucun mortel qui l'égale [1]. Au reste c'est mon opinion. Je préfère le Tasse à Milton. Renaud et Armide, et surtout Herminie, aux diables changés en pygmées, et au péché qui épouse la mort.

Les règlemens de cette académie sont gravés sur une pierre; un des articles vous fera sourire : « Il est défendu de lire ici de mauvais vers. » Jamais ordonnance ne fut plus mal observée; je crois qu'on devrait l'afficher à la porte de toutes les académies. Mon discours a été applaudi, et m'a valu une vingtaine de sonnets à ma gloire, que je conserverai dans mes archives, comme des titres de noblesse : cependant je n'en suis pas plus glorieux. Je dois vous avouer que la veille de ma réception, j'avais donné un grand dîner à douze des principaux Arcadiens, ce qui a pu servir à faire valoir mes talens.

Les dames romaines d'un certain rang ne marchent point, elles ne se servent de leurs jambes que pour passer d'un appartement à l'autre; aussi leur démarche n'a ni grâce, ni facilité. Vous passeriez ici pour Atalante, et nulle beauté n'oserait vous disputer le prix de la course. Les dames se promènent tristement en voiture, dans une rue que l'on appelle *il Corso* (le cours). Voltaire a dit que la promenade était le premier des plaisirs insipides. Il a raison, s'il parle de celle de Rome, et même de celles des Tuileries; mais la promenade à la campagne, dans les bois, sur les prairies, où la nature nous offre sans cesse des tableaux rians et divers, me paraît un des plaisirs les plus agréables et les plus vifs, à moins d'avoir un cœur sec et la tête vide.

J'ai assisté à une fête solennelle, donnée dans une église. Il y avait une superbe illumination, une musique brillante; on n'y songeait ni au patron pour qui se donnait la fête, ni même à Dieu; on parlait, on se promenait, on applaudissait, et un étranger, non prévenu, aurait cru être dans une salle de spectacle. N'étant ni artiste, ni antiquaire, comme M. l'abbé Barthélemy qui est venu recueillir en Italie des médailles, des camées, et des morceaux antiques, je m'en tiens aux nouveautés; je me borne à observer les mœurs, les usages et les magnifiques tableaux de la nature.

[1] Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes.

D'après vos conseils, j'étudie la langue du pays, je fatigue de mon jargon et Romains et Romaines. Je suis les préceptes de mon maître, qui me crie sans cesse aux oreilles : *Parli v. s. sempre o bene, o male.* Je suis animé par l'espérance de pouvoir un jour m'entretenir avec vous dans cet idiome.

Non sarò il suo maestro, come ella dice, ma sempre il suo discepolo tenero, sfortunato e fedele sin a la morte.

LETTRE CXII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Il faut, *vezzoza signorina*, qu'un roman finisse par un mariage, ou par la mort du héros ou de l'héroïne, ou par la folie, comme dans l'Arioste. Je ne vous connais aucun penchant pour la folie, pas davantage pour la mort; donc vous ne pouvez finir votre roman avec le chevalier que par le mariage. Vous vous prévenez un peu trop contre cet aimable seigneur. Je lisais dernièrement que milord Bolinbrocke, banni de son pays, rongé de mélancolie et de soucis, d'ailleurs homme volage et avide de jouissances, trouva sur son chemin l'amour qui retourna son caractère, fixa son inconstance et dissipa ses chagrins, *come un bel sole nascente distrugge la nebbia della mattina.* Il devint amoureux de la marquise de Villette, nièce de madame de Maintenon, demanda et obtint sa main, et depuis il est resté amant, berger, époux fidèle : ainsi fera, et finira le chevalier. Je veux vous donner une preuve de la solidité de son caractère et de la noblesse de ses sentimens. A l'âge de vingt ans, il devint éperdument amoureux d'une dame âgée de trente; il fut tendrement aimé. Après deux ans d'une liaison intime, la dame fut obligée d'aller joindre son époux dans une cour étrangère, où elle est restée dix ans. Son mari mourut, ne laissant à sa veuve que des dettes et une vaste collection des lettres de ses maîtresses. Elle revint à Paris; des maladies, encore plus que l'injure des ans, avaient flétri l'éclat de sa beauté, elle n'était plus *ch' una languidetta rosa,* séparée de sa tige, *del materno stelo :* de plus la paralysie la priva d'une de ses jambes, et la condamna à la retraite. Eh bien, dans cet état, le chevalier la voit presque tous les jours, et je ne puis douter, malgré son silence, qu'il n'écarte d'elle l'indigence. Ce bon chevalier, dans sa dernière maladie, m'a prié d'aller prévenir cette dame de sa situation, en lui cachant son danger. J'ai trouvé dans un petit appartement, au quatrième étage, une femme maigre, pâle, flétrie, éclopée; mais de beaux yeux, des débris de beauté, disaient encore, comme le Colisée : « J'ai été belle. » La nouvelle de la maladie de M. de Lisieux l'a beaucoup effrayée. « Pauvre chevalier, s'écriait-elle, si je te perds, que vais-je devenir? je resterai sans asile, abandonnée dans l'univers. » Je la rassurai, lui protestai que la maladie n'était pas dangereuse. « Ne soyez pas étonnée, monsieur, me dit-elle, de ma douleur; je perdrais l'ami le plus tendre, le plus aimable, le plus généreux, et je resterais sans consolation, impotente et pauvre; j'ose vous en prier, venez tous les jours me donner de ses nouvelles; j'irais le soigner, lui servir de garde, si je pouvais marcher. » Depuis cette première visite, pendant le cours de la maladie, je lui

ai porté tous les jours le *Bulletin;* je lui ai inspiré de la confiance, et c'est d'elle que je tiens le récit que je viens de vous faire de leurs amours. Elle a ajouté : « Il y a un mystère que je ne puis pénétrer, et dont je soupçonne qu'il a le secret. A mon retour à Paris, après la mort de mon époux, j'empruntai de l'argent; je me disposais à vendre des meubles pour m'acquitter, mais mon créancier, à ma grande surprise, vint me rendre mon billet, en m'annonçant qu'il était payé, sans vouloir m'expliquer l'énigme de ce remboursement. » Que pensent mademoiselle Suzette et mademoiselle Césarine, du procédé de cet homme léger, frivole, qui n'est pas digne de leur correspondance? Ce ne sont pas les secours pécuniaires qu'il donne à cette infortunée qui excitent mon admiration; rien n'est si facile que de faire des largesses de son superflu, c'est même la seule manière d'obliger des favoris de la fortune; mais, par un sentiment de reconnaissance et le seul souvenir d'un amour heureux mais éteint, sacrifier tous les jours des heures de plaisir pour aller voir une femme infirme, pauvre, âgée, dépouillée de tout charme, voilà de la vertu, de la grandeur d'âme. Son exemple m'a tellement séduit, que moi, qui n'ai jamais été amoureux de cette dame, je vais la voir très souvent avec ma Catherine, qui cherche à lui être utile, et qui l'amuse par son babil.

Voulez-vous que je vous raconte une action édifiante de cette chère Cateau? Le jour de la Vierge, elle alla à confesse, et, à son retour, elle se jeta à mes pieds, en me demandant pardon. « De quoi, ma chère? — Je t'ai volé neuf francs. — Et comment? — Sur la dépense du mois, que j'ai un peu enflée. J'avais emprunté cet argent pour mettre à la loterie. — Je t'ai dit cent fois que la loterie était un piége tendu par l'avarice et la rapacité aux simples d'esprit et aux dupes. — J'avais rêvé que la sainte Vierge m'avait donné trois numéros. — Tu rêves souvent tout éveillée; apprends que la sainte Vierge ne se mêle pas de la loterie ni de tes affaires; mais, *absolvo te à peccatis tuis*, à condition que tu n'y reviendras plus. » Vous voyez que la confession, que vous n'aimez guère, je crois, est de quelque utilité, quoique le chevalier dise que puisque Dieu nous entend, nous devons nous confesser directement à lui.

Voici un petit trait de sagesse de mon écolière de quarante ans. L'autre jour elle me dit, après avoir fermé toutes les portes : « Mon cher Tommasini, il faut me rendre un grand service; je vais jouer à la campagne, dans la tragédie de Racine, le rôle d'Iphigénie. « Vous, madame! — Oui, j'aime ce rôle à la passion. — Et quel service puis-je vous rendre? J'avais peur qu'elle ne voulût que je fusse son Achille. — Vous connaissez Lekain, je voudrais que vous l'engageassiez à venir me donner quelques leçons. — Je doute qu'il le puisse; il est fort occupé; mais je le verrai et vous porterai sa réponse. — Je sais déjà deux scènes; je vais les réciter devant vous. » Elle s'est levée, s'est enveloppée la tête d'un voile, et m'a déclamé les deux scènes. J'écoutais sans rire et sans bâiller, c'est tout ce que je pouvais faire; j'ai un peu critiqué et beaucoup loué, c'était le parti le plus prudent. Si les hommes sont fous, ce n'est pas ma faute; leurs sottises, leurs folies font vivre les marchandes de modes, les vendeurs d'orviétan, les avocats, les procureurs, les maîtres de danse, les comédiens, *e tutti quanti.*

Pour vous donner une idée du talent poétique du chevalier, je vous envoie trois quatrains de sa composition, qu'il a mis au bas des portraits d'Henri IV, de Rousseau et de Sully; il m'a permis de les copier.

Sous le portrait d'Henri IV.

Facile sans faiblesse, et prudent sans détour,
Intrépide aux combats, peut être téméraire,
Il connut l'amitié, la clémence, l'amour,
Et conquit ses sujets pour en être le père.

Pour Sully.

Ministre vigilant, économe sévère,
Admirable au conseil, héros au champ d'honneur,
Rien n'altéra jamais son grave caractère;
Il adora son prince, et mérita son cœur.

Pour Rousseau.

Écrivain éloquent, philosophe sensible,
De la vertu, des mœurs, apôtre courageux,
Mais bizarre, inquiet, orgueilleux, susceptible,
Égaré par son cœur, il vécut malheureux.

L'aimable chevalier me disait à propos de ces vers : « Je les fis au sortir d'une conversation avec une femme charmante. Métastase, avant de composer, lisait quelques stances du Tasse ou d'Horace, qu'il savait par cœur : et moi si j'étais poëte, je ne monterais sur le trépied qu'après une heure d'entretien avec une femme jolie et spirituelle. »

Non dubiti, bella signorina, della mia rispettosa amicizia.

LETTRE CXIII.

MADAME TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Il y a, ma chère demoiselle Césarine, bien du temps que j'ai envie de soulager mon cœur avec vous, et de vous prier de me rendre un grand service, ainsi qu'à mon mari; vous savez que je l'aime bien tendrement; et, le croirez-vous, je tremble pour le salut de son âme : mes cheveux se dressent sur ma tête quand je songe que dans l'autre monde nous serons séparés l'un de l'autre, et qu'il sera damné éternellement. Quel dommage! c'est un si brave homme! Il m'aime bien, ne me fait aucune infidélité, ne ment jamais, excepté quelquefois pour rire; il ne dit jamais du mal de personne, donne aux pauvres autant qu'il peut, et souvent plus qu'il ne peut; mais à quoi sert tout cela s'il pèche du côté de la religion! Il esquive tous les jours maigres, et va dîner en ville pour faire gras. Quand je lui reproche sa conduite, il me répond que Jésus-Christ dit à saint Pierre : « Mangez ce qu'on vous donnera, » comme si Jésus-Christ avait pu parler ainsi. Les jours de jeûne il prend du chocolat le matin, sous prétexte que le liquide ne rompt pas le jeûne; quand je lui lis *la Vie des saints*, il se moque de leurs miracles, et dit qu'il y a un saint Arioste qui en a fait de plus étonnans : je n'ai jamais entendu parler de ce saint Arioste. Il se moque aussi des reliques et de saint Louis, roi de France, qui en a acheté pour cinq millions; il dit qu'il fait plus de cas d'une livre de bon quinquina que de toutes les reliques de la Sainte-Chapelle : cela fait frémir. Il ne croit pas non plus à la vertu de l'eau bénite. Un jour, il mit de l'eau du puits dans mon bénitier, de manière que je m'en suis servie pendant un mois, comme si elle était consacrée : c'est un bien mauvais tour dont il ne fait que rire, en me disant que c'était de l'eau lustrale, ce que je ne comprends pas; mais vous ne serez pas surprise, ma chère demoiselle, de

son peu de religion, quand vous saurez qu'il fréquente MM. d'Alembert et Diderot : ce sont deux philosophes, c'est-à-dire qu'ils sont athées et déistes.

J'ai hésité long-temps à vous confier un pareil secret, de peur que vous ne diminuiez votre amitié et votre estime pour ce pauvre Tommasini, mais je connais votre discrétion, votre piété et votre esprit ; vous mettrez Tommasini dans la bonne voie, vous rendrez une âme à Dieu. Veuillez me garder le secret sur cette lettre.

Je vous souhaite, mademoiselle, un mari riche, bien fait, et sans défauts, enfin digne de vous. Je suis, avec une véritable considération, votre bonne amie.

LETTRE CXIV.

MADEMOISELLE D'ARLY A MADAME TOMMASINI.

J'ai lu, ma chère dame, votre lettre très attentivement ; vous m'adressez des plaintes contre votre mari, et me confiez vos inquiétudes sur son salut ; vous craignez d'être séparée de lui dans l'autre monde. Cette pensée vous afflige ; mais pourquoi ne pas vous confier dans la miséricorde d'un Dieu clément, le père des humains, puisque votre mari est vertueux ? Il est bien moins égaré, bien moins coupable que sainte Madeleine, saint Paul, saint Augustin, qui sont aujourd'hui dans le ciel au rang des saints ; on n'est pas obligé de croire aux miracles des saints : il y en a beaucoup de faux ; il en est de même des reliques, souvent offertes par la fraude. Tommasini sans doute a tort de faire gras le vendredi, et de prendre du chocolat les jours de jeûne, mais espérons que lorsque Dieu le jugera, il mettra dans la balance ses bonnes œuvres et ses vertus, qui l'emporteront sur une légère infraction faite à la discipline de l'église. Éloignez de vous toute idée cruelle de la damnation éternelle de ce pauvre Tommasini : elle calomnie l'Être suprême. Remettez de l'eau bénite dans votre bénitier, et croyez que votre mari respectera votre confiance dans cette eau miraculeuse. Vous avez la bonté de me souhaiter un mari parfait ; si vos vœux s'accomplissent, il descendra sans doute de quelque planète, et si ma destinée est d'en avoir un, je supporterai ses défauts, en lui demandant la même indulgence pour les miens.

Adieu, ma chère dame, je vous suis attachée pour la vie. Comptez sur mon silence.

LETTRE CXV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Vous m'avez, *amato maestro,* réconciliée avec M. de Lisieux : sa conduite avec cette dame est admirable ; il annonce une belle âme, des vertus solides, cachées sous les apparences de la légèreté ; mais que mon sexe a raison de se méfier de ces hommes galans, des aimables du jour, qui ne s'attachent à rien, érigent en principes l'inconstance et la fausseté avec les femmes ! Pourvu que ces messieurs se battent dans l'occasion, ne friponnent pas au jeu et sachent parler le jargon du monde, les voilà réputés hommes d'honneur et de bonne compagnie. Une demoiselle de ma connaissance épousa, malgré les remontrances de son père, un de ces êtres légers, soi-disant aimables : au bout de six mois de mariage, il renoua avec une de ses maîtresses, sans daigner affecter aucun mystère aux yeux de sa femme, croyant cette infidélité chose toute naturelle, ou du moins autorisée par l'usage. Sa femme se plaignit, montra de l'humeur. « Que vous êtes novice encore ! lui dit-il un jour ; à quoi servirait l'esprit et l'amabilité, si l'on s'enterrait dans son ménage avec sa Pénélope ? Laissons la constance aux bourgeois de Paris ; le devoir d'un mari de mon rang n'est pas de déployer sa galanterie aux pieds de sa femme, d'encenser ses doux attraits, mais de la laisser jouir d'une honnête liberté, et d'avoir pour elle les égards que la bienséance exige. — Je crois, monsieur, lui répondit sa femme, avoir autant d'esprit que vous. Que diriez-vous si je m'en servais pour plaire à d'autres, et m'attacher des amans ? — Si vous aviez des amans, eh bien ! je vous en féliciterais. » Cette jeune comtesse, piquée de ce ton léger et impertinent, et outragée par la conduite de son mari, agréa les hommages du marquis de ***, jeune colonel ; ses assiduités frappèrent les yeux de l'époux de Rosalie, et cet homme si aimable, d'un si bon ton, devint jaloux, ordonna à sa femme de congédier le marquis. Madame lui dit qu'elle ne se chargeait pas de cette commission, que c'était à lui à porter la parole. Enfin, cet époux, qui pensait qu'un homme d'esprit et de bonne compagnie ne pouvait être fidèle comme un bourgeois, fut tellement tourmenté par la jalousie, qu'il s'adressa au marquis lui-même, et le pria, de la part de sa femme, de cesser ses assiduités. « Si votre femme, lui dit le marquis, me signifie cet ordre, je lui obéirai. Est-ce que par hasard vous seriez jaloux ? — Jaloux ou non, je vous prie de ne pas mettre les pieds chez ma femme. — Je ne reçois d'ordre que d'elle : je la verrai, lui parlerai, » ajouta le marquis avec un sourire dédaigneux, et en s'éloignant. Le soir même il se rendit chez la comtesse : son mari, qui l'attendait, lui ordonna de sortir de chez lui. « Mais vous voudrez bien m'accompagner. — Très volontiers. » Ils sortirent, se battirent devant Saint-Eustache, et le malheureux époux fut tué. Ce qui vous surprendra le plus, c'est que sa femme en fut inconsolable.

Voilà de ces événemens qui obscurcissent de plus en plus la connaissance du cœur humain : un mari volage, tournant en dérision la fidélité conjugale, et cependant jaloux de sa femme ; et celle-ci pleurant, sans l'aimer, un mari infidèle et jaloux.

Votre chère Catherine a tort d'écouter son penchant pour la loterie ; mais vous, seigneur, n'êtes-vous pas un peu trop friand de bonne chère ? Je sais que madame du Châtelet fait l'éloge de la gourmandise dans son *Traité du bonheur :* mais cette marquise, malgré tout son esprit, n'est pas une autorité. Souvenez-vous que la santé est fille de la sobriété. N'avez-vous pas aussi quelques torts vis-à-vis de votre femme ? ne la raillez-vous pas trop souvent sur sa dévotion ? Sans doute un peu superstitieuse ; mais si c'est une faiblesse, en connaissez-vous qui mérite plus d'indulgence et de respect ? Pour vouloir détruire quelques actes superstitieux, on risque d'attaquer l'arbre dans sa racine.

J'ai ri de votre conseillère au parlement, qui veut jouer à quarante ans le rôle de la jeune Iphigénie ; cette métamorphose sera plaisante, mais

> Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
> Où chacun fait cent rôles différens.

Serva sua.

LETTRE CXVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

Je plains les dames romaines, d'emprunter pour marcher les jambes de leurs chevaux. Comment peut-on se promener dans une étroite et longue rue, enfermée dans une voiture, sans respirer l'ennui soporifère? Je ne suis pas surprise de la multiplicité des titres dont se parent les Romains; moins il y a de philosophie dans un pays, plus il y a de vanité; moins l'homme vaut, plus il cherche à se faire valoir. Je vous avoue, moi pauvre souris, qui n'ai jamais quitté mon trou, que je suis très étonnée des mœurs romaines. L'aventure du moine trinitaire m'a fait frémir d'horreur; nous n'avons pas de ces événemens en France.

Le festin que vous avez donné à vos collègues ne sera pas perdu pour votre gloire; ces douze convives seront douze trompettes qui la proclameront. Un bon repas, donné à propos, a ouvert la porte de plus d'une académie.

Rien de nouveau dans notre vallée, où nos bergers ne sont pas ceux du Lignon. Madame de Germeuil est toujours la providence de Montmorency: sa maison, où règne l'aisance et la liberté, se remplit et se désemplit: elle est aimée et non enviée, quoique veuve et jouissant d'une grande fortune. Sans études, sa conversation plaît aux esprit de tous les étages; son esprit naturel et son usage du monde se passent aisément du charlatanisme du bel-esprit, de l'érudition, et son caractere, plein d'aménité, aime mieux plaire que briller.

En me parlant du Capitole, vous avez passé sous silence la roche Tarpéienne, d'où Manlius et tant d'autres ont été précipités. Puisque vous ne rencontrez pas dans Rome Cornélie et les autres dames célèbres, je ne vous charge d'aucun compliment pour elles; mais je vous prie d'embrasser pour moi la statue du sage Marc-Aurèle, que j'aime beaucoup, quoique père d'un méchant empereur [1]. On peut me pardonner cette hardiesse. Une dauphine de France [2] embrassa Alain Chartier pendant son sommeil; je peux bien prendre cette liberté avec un mort.

Adieu, monsieur, écrivez-moi souvent, et sachez que j'attache un grand prix à votre estime et à votre amitié.

Maman vous dit mille choses tendres; je suis assez contente de sa santé.

LETTRE CXVII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

J'ai bien de la joie, *amabile signorina*, que vous ayez absous le chevalier, et de le voir rétabli dans votre estime. Il est fort satisfait de son séjour à Montmorency. Il m'a parlé d'une mademoiselle Césarine d'Arly, qui, selon lui,

Mezzo aperta, mezzo ascosa,
Quanto si mostra men, tanto è più bella.

Je l'ai prié de m'expliquer ces vers: « C'est, m'a-t-il dit, que cette jeune beauté, comme la violette, se cache sous l'herbe; il faut, pour ainsi dire, deviner son mérite. J'ai été long-temps sans la connaître, je la voyais avec indifférence: aujourd'hui je commence à lui rendre justice, et je lui soupçonne beaucoup d'esprit. — Autant qu'à mademoiselle Suzette. — Oh non, bien s'en faut; au surplus sans doute elle viendra cet hiver à Paris, je tâcherai de vous la donner pour écolière. Elle a commencé l'italien; mais elle est très peu avancée. — Je vous serai obligé; j'espère, d'après votre discours, qu'elle pourra me faire honneur. » Réfléchissez, mademoiselle, sur cette conversation. Encore quelques entrevues entre vous et lui, et mademoiselle Césarine sera la rivale de Suzette et d'Angélique. Vous me blâmez de railler ma femme sur sa dévotion minutieuse, je n'en veux pas faire une philosophe; mais je voudrais éloigner de son esprit toutes ces terreurs d'un avenir terrible et d'un Dieu toujours armé de la foudre pour punir des fautes légères et lui persuader qu'un père a toujours pitié de ses enfans.

Vous en voulez toujours a ce que vous appelez ma gourmandise. Hier ma Catherine donnait le bonhomme du Cange à tous les diables, le traitait d'empoisonneur: « Tais-toi, lui dis-je, ce sont les mauvais cuisiniers, les pharmaciens qui sont des empoisonneurs. » Je pense qu'en vieillissant, il faut se rattacher à la vie par quelque goût, et le conserver comme le feu sacré. Un vieux poete tient à sa muse, s'y cramponne; un vieux musicien fatigue l'oreille de ses voisins de ses instrumens. Que lui importe? il jouit. Un avare jouit de son argent sans y toucher, cette passion fait son bonheur. Un vieux médecin irait chercher des maladies en Amérique, s'il en manquait en France. La coquette surannée récite des chapelets, marmotte des prières, a de longs entretiens avec son confesseur, et cette dévotion remplit son cœur et adoucit l'ennui de la vieillesse. Newton et Bossuet, dans un âge avancé, commentaient l'*Apocalypse*: et moi, je veux, même à l'âge de quatre-vingts ans, fêter encore et Comus et Bacchus; mais je n'imiterai jamais la gloutonnerie de Vitellius; et on ne me marquera pas sur le ventre, comme les Romains marquaient, jadis, leurs esclaves enclins à la gourmandise. Vous connaissez Pope, et sa renommée. Dans la nuit, il prenait trois ou quatre tasses de café, et l'on était obligé de le surveiller pour arrêter son intempérance.

Je ne suis pas surpris qu'un mari soit jaloux de sa femme, même sans l'aimer; l'amour-propre ne dort jamais. Mais si votre comtesse Rosalie pleure un mari jaloux, infidèle, ce n'est pas sa perte qui provoque ses larmes, mais c'est l'image d'une mort tragique causée par sa faute.

Mon Iphigénie de quarante ans n'ayant pu avoir Lekain pour maître de déclamation, va, en secret, prendre des leçons de la sublime Clairon, qui sera bien habile, si elle lui donne les grâces et la jeunesse d'Iphigénie.

Questo mondo è una gabbia di matti. M'inchino umilmente.

LETTRE CXVIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Je ne suis pas étonnée, *amato maestro*, que dans la tête ou dans le cœur du chevalier, Suzette l'emporte sur Césarine. Suzette, un peu coquette, veut plaire, court parfois après l'esprit; et Césarine, comme certaines fleurs, se plaît dans l'ombre, l'éclat du jour la blesse.

J'ai vu pour la première fois de ma vie, chez madame

[1] Commode, empereur après lui.
[2] Marguerite d'Écosse.

de Germeuil, l'oncle du chevalier, le comte de Lisieux. Il nous a parlé de sa noblesse, et nous a dit que l'un de ses aïeux était, en 1214, à la bataille de Bouvines, remportée par Philippe-Auguste. Madame de Germeuil, fille de finance, et qui a plus de jugement que d'orgueil, lui a dit : « Mon cher comte, M. de Germeuil, mon époux, me fatiguait souvent de l'antiquité de sa noblesse ; je lui demandai un jour, de quel siècle elle datait. — Du treizième, madame. — Mais votre premier aïeul connu avait aussi des ancêtres : qui sont les vôtres? car le monde existe, dit-on, depuis six mille ans : or ces ancêtres inconnus vous feraient rougir ; il y aura eu parmi eux des esclaves, des laquais, des savetiers et peut-être des voleurs de grands chemins. » Le comte, en fronçant le sourcil, lui a demandé ce qu'avait répondu M. de Germeuil. « Rien, il m'a tourné le dos. »

Le comte est un homme tout préjugé ; il est né courtisan, comme l'on naît lézard ou serpent. Il nous a fait l'éloge de tous les gens de place : les d'Aiguillon, les La Vrillière, sont les plus honnêtes gens du monde ; la sultane favorite est l'ornement de la cour ; le chancelier est l'aigle du barreau, et patriote ardent et désintéressé ; enfin, grâce à ce cher comte, tout ce qui tient à la cour et au gouvernement mérite les plus grands éloges, et tout va le mieux du monde. Il aurait pu, dit-il, voir Rousseau qui est à Paris, mais il ne fait aucun cas de lui ni de ses ouvrages, qu'il n'a pas daigné lire. Il est tout étonné de l'engouement que l'on a pour lui, et de la folle passion des femmes pour le fils d'un horloger de Genève. Il a soupé avec Voltaire, sans en être émerveillé. « Je conviens, a-t-il dit, de ses talens, de son esprit ; mais il veut affecter les airs d'un homme de qualité : c'est un ridicule qu'il se donne. Il est poete, tant mieux pour lui, je ne lui envie pas son talent ; mais qu'il reste à sa place, et se souvienne qu'il n'est qu'un bourgeois de Paris. » J'écoutais cet homme avec étonnement ; il a parlé ensuite du mariage de son neveu avec mademoiselle Walter. — A quand la conclusion, lui a demandé madame de Germeuil? — Vers le printemps, au retour de M. de Walter. — Votre neveu est-il bien décidé, aime-t-il la belle Angélique? — S'il l'aime! ah! parbleu, en doutez-vous? elle est belle comme un ange et immensément riche ; son père a été gouverneur aux Indes. Je ne crois pas, il est vrai, sa noblesse bien pure ; les Anglais ont souvent des commerçans, des banquiers dans leurs familles. — Et vous, M. le comte, lui a-t-on demandé, pourquoi ne vous êtes vous pas marié? — Dans ma jeunesse j'étais pauvre ; je recherchais alors un parti opulent, et l'on m'a refusé. Quand la fortune m'a ri, un peu tard, on m'a offert de jeunes demoiselles, sans dot, et j'ai refusé à mon tour. J'aurais fait pourtant le saut périlleux, si je n'avais un Lisieux pour neveu. Ma sœur m'a donné des neveux et des nièces, mais ils me sont à peu près indifférens ; ils ne portent point mon nom, et leur père est à peine gentilhomme. » Je vous fais grâce du reste de la conversation de cet homme si glorieux de sa qualité.

J'ai su le lendemain que M. le comte avait demandé le nom de cette demoiselle, si modestement vêtue et qui parle si peu. Madame de Germeuil m'a nommée. « Oh, les d'Arly, s'est-il écrié, sont bons, très bons! mais ils sont tombés dans la misère ; cette demoiselle ne se mariera jamais, à moins qu'elle n'épouse quelque vieux financier. » On lui a appris que je refusais un parti de soixante mille livres de rente : il ne voulait pas le croire ; mais quand il en a été persuadé, il a dit que si j'étais sa fille, il me ferait mettre à Charenton. « Bien obligé, M. le comte, heureusement vous n'êtes pas mon pere. » Vous m'avez écrit que ce monde était *una gabbia di matti;* vous voyez que je mérite d'être enfermée dans cette cage, d'abord avec M. le comte, ensuite avec madame la conseillère, qui veut devenir Iphigénie, et avec Rousseau, qui court le monde en habit d'Arménien. Je veux aussi qu'on loge dans cette cage un lieutenant général des armées du roi, notre voisin, qui touchant à son douzième lustre, possesseur d'un beau château et d'une femme aimable, désire la guerre, ne respire que bataille et carnage, blâme l'humeur pacifique de notre roi. Mais sans doute, j'ai tort d'attaquer la folie des hommes ; qui peut compter sur sa raison? le grand Condé, le fameux Marleborough, le bel-esprit Swift, et tant d'autres sont tombés dans l'imbécillité, long-temps avant leur mort. Hélas! peut-être bien heureux sont ceux qui finissent ainsi!

Saluto il mio caro maestro.

LETTRE CXIX.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Votre dernière lettre m'a atteint, monsieur, à Martigni ; la marquise s'est écriée en reconnaissant votre écriture : elle est de notre cher chevalier. Vous voyez que vous n'êtes pas mal avec elle ; vous vous la figurez âgée, décrépite : erreur! elle n'a que cinquante-quatre ans ; elle a été jolie, et son visage n'est pas aussi ruiné que l'antique Persépolis. Puisque vous êtes si curieux de la connaître, je vais vous faire son histoire et celle de ses deux mariages. Elle est fille d'un président au parlement, qui avait quatre enfans d'un premier lit, et trois d'un second, auxquels il ne laissa qu'une fortune très médiocre. Honorine, c'est notre marquise, était la cadette de la famille, et avait à peine dix-sept ans, lorsqu'on la demanda en mariage ; mais il faut vous faire connaître cet épouseur, homme original. Il était de Toulouse, d'une maison ancienne et opulente : cadet de la famille, il fut destiné à l'état ecclésiastique ; il obtint, encore adolescent, un riche canonicat, et comme il aimait le plaisir, surtout l'indépendance, il se dégoûta bientôt d'un état qui exige de la dévotion ou son masque ; il troqua sa soutane contre l'uniforme des mousquetaires. Né vif, ardent et peu endurant, il se battit trois fois contre ses camarades : la première, ce fut pour prouver à son adversaire, infecté d'athéisme, l'existence de Dieu ; la seconde, pour soutenir qu'un honnête homme pouvait se sauver dans toutes les religions ; le troisième combat fut pour Henri IV, que son adversaire accusait d'avarice, et d'avoir voulu déclarer la guerre à l'Espagne, pour enlever la princesse de Condé. Le brave Vallestein, c'est le nom de ce jeune mousquetaire, ne put souffrir la moindre tache sur l'âme de ce grand homme ; malheureusement, dans une si belle cause, il fut grièvement blessé. Son commandant ayant appris qu'il méditait une seconde affaire en l'honneur de d'Henri IV, l'envoya chercher, et lui demanda sa parole d'honneur de ne plus se battre pour la gloire de ce grand roi. Il la refusa, et le commandant lui ordonna les arrêts. Loin de s'y rendre, il sortit à pied de Paris, vêtu d'un méchant habit gris, et son épée sous le bras ; il se rendit ainsi à Tournon où il avait un oncle, supérieur des pères de l'Oratoire. Il y était caché depuis six mois, lorsque son frère aîné mourut, le laissant héritier des biens de la

maison, et d'une charge de président au parlement de Toulouse. Son père, très avancé en âge, se voyant sans postérité, le rappela auprès de lui, et le pressa d'occuper la charge de président. Il se rendit à ses vœux, fit son droit, et s'assit sur les fleurs de lis. Son père eut beaucoup plus de peine à le soumettre au joug de l'hymen; mais enfin à force d'instances et de prières, il lui fit accepter la main d'une demoiselle noble, très jolie, mais n'ayant pour dot que des espérances. Deux ans après cet hymen, il eut le malheur de perdre son père et un de ses oncles; il hérita ainsi de tous les biens de la maison, et il se trouva à la tête de quarante mille livres de rente. Ce fut à cette époque qu'éclata le fameux procès de Calas. Vallestein eut le malheur d'être séduit par l'apparence, par la rumeur publique et la prévention de ses collègues. Il vota le supplice de ce père infortuné, mais il ouvrit bientôt les yeux; le cri du remords se fit entendre, et, pour expier sa faute, il se défit de sa charge, et renonça pour jamais à une profession où l'on risque tous les jours de faire périr un innocent. Il se retira dans ses terres avec sa femme; mais madame de Vallestein était d'un caractère difficile, impérieux et exigeant. Dans une vie retirée, quand on se voit continuellement, les défauts respectifs frappent davantage, et on les supporte plus difficilement. Vallestein, tourmenté sans cesse par les caprices et le despotisme de sa femme, les supporta quelques mois; mais bientôt sa patience épuisée, il mit secrètement ordre à ses affaires et fit les apprêts de son voyage. Quand tout fut arrangé, que la voiture fut dans la cour, il entra chez madame, écarta les témoins et lui dit: « Madame, ne vous alarmez pas de la harangue que je vais vous faire: nos caractères ne sympathisent pas; le mien est indépendant, rude peut-être; le vôtre aime trop à dominer. D'ailleurs le mariage m'impose des gênes, des devoirs qui me contrarient; je vous ai assuré dix mille livres de rente pendant ma vie, et après ma mort, la jouissance du château et du mobilier. Voilà le contrat dressé, il n'y manque plus que votre signature. » Madame de Vallestein voulut parler, combattre ce projet. « Signez, madame, et nous discuterons après. » Dès qu'elle eut mis son nom au bas du contrat, son époux l'embrassa bien tendrement, en lui disant: « conservez-vous en bonne santé, et soyez heureuse. » Puis s'arrachant de ses bras, il descendit précipitamment et monta dans sa voiture. Il partit pour Rome avec un seul valet de chambre; il refusa de voir le pape pour ne pas baiser sa mule. Les conversations, les promenades du Cours, les fêtes de tant de saints, l'aspect de tant de moines et d'abbés, le dégoûtèrent de cette ville papale; il partit pour Vienne. L'étiquette du cérémonial, la dévotion, la gravité des Autrichiens, leur haute estime de la noblesse, cent petits préjugés lui firent bientôt quitter ce pays; il courut à Londres. Il ne s'y plut pas davantage: son climat triste et brumeux, son *porter*, ses longs dîners suivis de l'ivresse, le tumulte, les vociférations des spectacles, les coups de poings donnés dans les rues, les combats des coqs faillirent à lui donner la maladie endémique, le spleen. Il fit ses adieux à Londres, et désireux de voir l'Espagne, il se rendit à Madrid. Les combats de taureaux, la grande influence des moines, la vénération qu'on avait pour eux, les billets de confession exigés à Pâques, vendus et achetés pour un écu, la terreur de l'inquisition, la bizarrerie des spectacles, lui rendirent ce séjour si désagréable, qu'il retourna bien vite à Paris, où il logea dans un hôtel garni, pour être libre et exempt de tout soin. Il y vivait depuis six mois, lorsqu'il fut mandé par le lieutenant de police, auquel il fit répondre qu'il n'avait pas l'honneur de le connaître, et qu'il ne faisait pas de visites. Aussitôt, pour éviter celle-ci, il commanda des chevaux de poste et partit pour Saint-Pétersbourg, pour y jouir, disait-il, de toute l'intensité du froid. Il se repentit de sa curiosité. Il fut si effrayé de la rigueur du climat, qu'il passa l'hiver sans sortir de sa chambre, et il disait qu'au lieu d'envoyer des malfaiteurs français aux galères de Toulon, il fallait les envoyer passer l'hiver à Pétersbourg. Dès la fin d'avril il se rendit à Berlin pour voir le grand Frédéric, qui lui demanda quelle était sa profession: « Sire, lui dit-il, si c'est ma profession de foi que vous me demandez, je ne suis pas encore là-dessus d'accord avec moi-même, et encore moins avec les théologiens. Si votre majesté entend par-là quel est mon état, j'ai été chanoine, mousquetaire, président au parlement de Toulouse, et marié; aujourd'hui je suis sans femme, sans maîtresse, sans état, et j'ai quarante mille livres de rente. » Le roi sourit, et lui dit: « C'est un état en France. » Ainsi finit cette présentation. Il était depuis six semaines dans cette ville, lorsqu'un jour il alla à Postdam voir passer la revue du roi. Pendant que les troupes étaient sous les armes, il vit distribuer des coups de plat de sabre à ces otomates stipendiés: de plus, il survint une pluie abondante qui inonda la plaine, et le soldat restait immobile dans son rang. Frédéric lui-même arriva avec la pluie, et retint deux heures sa troupe sous les armes; ensuite, pour petite pièce, il fit fusiller deux grenadiers. Ce spectacle déplut à notre voyageur: « Comme on traite l'espèce humaine! » s'écria-t-il. De retour à Berlin, il fit son paquet et partit pour Venise. La liberté, divinité de cette république, flattait beaucoup son inclination; il y vivait assez tranquillement depuis quelques mois, du matin au soir faisant ce qu'il lui plaisait. Cependant la conversation trop libre des femmes, la poudre dont elles bordaient leur front et dont elles remplissaient leurs oreilles, l'oisiveté des hommes, commençaient à lui déplaire, et il projetait de partir après avoir vu les épousailles du doge avec la mer, lorsque, s'étant avisé de dire, dans un café, que la justice exécutée sans forme de procès par les trois procurateurs, était une tyrannie pire que l'inquisition d'Espagne, le lendemain il reçut l'ordre de regagner la terre ferme. Il revint à Paris, où il trouva des lettres de Toulouse, qui lui apprenaient la maladie dangereuse de sa femme, à laquelle il n'avait jamais écrit, car il n'écrivait à personne.

A la réception d'une lettre, il la parcourait rapidement, ensuite il la jetait au feu et l'oubliait; mais touché du danger de sa femme, il partit sur-le-champ pour Toulouse, avec un médecin de Paris. Il la trouva mourante, et le docteur parisien ne put la sauver. Sa femme, en mourant, lui demanda pardon des fautes que lui avait fait commettre son caractère, d'un ton si touchant, qu'il s'attendrit et pleura amèrement sa perte. Ce fut alors, que fatigué des chaînes qu'impose la société, il résolut de vivre dans son château avec magnificence, mais en pleine liberté. Il invitait à sa table tous ses voisins, mais son genre de vie les éloignait souvent: tantôt il dînait à midi, tantôt à quatre heures, ou après le soleil couché; il ne voulait pas s'assujettir à une heure fixe. Il avait fait construire quatre salles à manger: une dans son parc, au milieu d'un bois, l'autre dans une grotte, et les deux

dernières dans son château, l'une au midi, l'autre au nord. Il avait imité Lucullus; l'abondance, le luxe du repas étaient réglés sur le numéro de la salle à manger. Il a vécu vingt ans dans cet asile. Cependant il venait souvent passer trois ou quatre mois d'hiver dans la capitale, où il vivait solitaire au milieu de la foule, toujours à pied, en bottes et en redingote, courant les rues, les spectacles, observant tout; et le premier de mai, il revenait, disait-il, entendre ses chers rossignols, et revoir les nymphes de ses bois. Mais, me direz-vous, je ne vois pas encore le mariage de cet original avec la marquise. Un moment, nous y voici. Vingt ans s'étaient écoulés de cette vie, sans doute fortunée, lorsqu'il apprit que Rousseau était à Paris; il fut curieux de voir un homme aussi original que lui, un philosophe grand partisan de la liberté. Il court à Paris, se rend dans un café où Jean-Jacques jouait aux échecs; il le voit, le considère quelque temps, et se retire sans lui avoir dit un mot. Il allait regagner son château, lorsque le hasard lui fit rencontrer un de ses parens qui le pria à dîner chez lui, et à un concert qu'il donnait. C'était là où l'amour attendait cet homme libre. Il entendit chanter une jeune personne qui, au charme de la voix, joignait une très jolie figure: elle attirait les yeux de toute l'assemblée, et son aspect reveilla le cœur assoupi de Vallestein. Le trait d'amour le frappa si vivement qu'il n'en dormit pas de toute la nuit. A son reveil il courut chez son parent, et lui demanda des renseignemens sur cet objet si séduisant. « C'est, dit-il, mademoiselle Honorine de ***, fille de condition, mais sans fortune, et ne demandant pas mieux que de faire le bonheur d'un homme riche. Vallestein, à ces mots, quittant son parent, alla rêver aux Tuileries. Après avoir balancé dans sa tête le pour et le contre, mis d'un côté de la balance son âge avancé, son indépendance, la charge d'une femme, la perte de sa liberté; de l'autre les doux attraits d'Honorine, le plaisir de finir sa vie avec un objet aimable, ce côté ci l'emporta, et, son plan arrêté, il écrivit à cette belle enfant une lettre originale dont voici la copie. Il l'adressa à la mère pour la remettre à sa fille.

« Mademoiselle, j'ai soixante-dix ans, je suis laid; je n'ai cependant d'autre infirmité que d'avoir l'oreille un peu dure, ce qui n'est pas toujours un grand malheur. Vous êtes très jolie, et vous n'avez que dix-sept ans; mais si dans quelques siècles on parle de nous, nous passerons pour contemporains. Vous n'avez pas de fortune, et moi je possède quarante mille livres de rente; daignez en jouir avec moi. Je sens que le mariage d'un vieillard ne flatte pas une jeune personne; mais songez que dans huit ou dix ans, vous serez débarrassée de votre vieil époux, qu'alors avec vingt mille livres de rente que je reconnaîtrai avoir reçues de vous en mariage, vous pourrez oublier dans les bras d'un mari plus jeune, l'ennui d'un premier hyménée. Daignez, je vous prie, vous décider promptement: à mon âge, un jour de délai est une perte, surtout quand ce jour peut être embelli par vous. J'attends votre réponse avec une impatience égale au bonheur que j'espère. »

A la lecture de cette lettre, la jeune Honorine parut hésiter; mais sa mère lui dit: « Ma chère enfant, il vaut mieux vivre dans l'opulence avec un vieillard que célibataire dans la pauvreté. » Le mariage fut accepté et bientôt conclu. M. de Vallestein vécut encore neuf ans, dans le sein du bonheur, et faisant celui de sa femme, qui deux ans après sa mort, eut le plaisir d'épouser un jeune marquis et de faire sa fortune. Malheureusement il a été tué à la bataille de Rosbach, et la marquise jouit, depuis l'âge de vingt-sept ans, de la donation de M. de Vallestein: on ne pouvait faire un meilleur marché.

La route de Sion à Martigni offre peu d'agrémens. Nous avons trouvé d'autres crétins et des hommes qui parlent l'ancien roman; mais je succombe à la fatigue. Dans une autre lettre je vous parlerai de Martigni. Comment pense-t-on, comment se coiffe-t-on à Paris? il y a trois mois que je n'entends plus parler de modes, de chiffons, et d'ouvrages nouveaux.

Mon Anglais me vante avec enthousiasme les clubs de son pays. Il prétend que les Français ne savent pas jouir de la vie, que la vanité est le mobile de toutes leurs actions et de leur conduite, qu'elle se glisse dans tous leurs plaisirs, dans leurs affections même. Cependant j'ai une assez mince idée des clubs, des sociétés anglaises. Ai-je tort ou raison? Adieu, monsieur.

LETTRE CXX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

J'ai reconnu, *amabile signorina*, le comte de Lisieux au portrait que vous en faites, ou plutôt au portrait qu'il a fait de lui-même, car les hommes se peignent par leurs discours autant que par leurs actions. Le comte est un homme comme il y en a tant: on compte vingt mille fous pour un sage, trente mille fripons pour un honnête homme, et cinquante mille sots pour un homme d'esprit et de jugement. D'après ce calcul, vous connaissez les gens avec qui nous vivons. Les *Offices* de Cicéron, la morale de Senèque, la fougueuse éloquence de Jean-Jacques et les sermons de Bourdaloue ne changeront pas les hommes. Ce monde, dit l'Arioste,

> Egli è come una gran selva, ove la via
> Conviene a forza, a chi vive, fallire;
> Chi sù, chi giù, chi quà, chi là travia.

Le comte de Lisieux aspire à tout, et n'a pu parvenir qu'au grade de maréchal de camp; et qui lui ferait avoir le cordon rouge, obtiendrait de lui tout ce qu'il voudrait. Il faut pourtant lui rendre justice: la vanité, l'ambition ne le conduisent point au vice ou à la bassesse; il est homme d'honneur et de probité.

Hier, un grand seigneur m'a fait prier de passer chez lui. Il m'a reçu avec toute l'urbanité et la grâce d'un homme de cour, agrément qui, par parenthèse, commence aujourd'hui à disparaître. Après m'avoir fait asseoir, il m'a dit: « Le chevalier de Lisieux m'a parlé de votre mérite, il paraît vous être fort attaché. — Il m'honore de son amitié. — Vous savez plusieurs langues? — J'en sais trois passablement, celle de mon pays, le latin et le Français. — Vous n'avez pas appris l'anglais? — Je le lis un peu, mais je ne l'écris ni ne le parle; la prononciation bizarre de cette langue déchire les oreilles d'un Italien. — Vous savez les mathématiques? — Assez pour en donner des leçons. — Vous n'êtes ni dévot, ni janséniste, ni moliniste, ni quiétiste? — Pardonnez-moi, je suis quiétiste, car j'aime beaucoup le repos. — Je vous parle du quiétisme parce qu'il a fait du bruit dans le monde, mais je serais bien embarrassé de vous le définir. En savez-vous plus que moi? — Tout ce que j'en ai appris, c'est que l'âme, plongée dans la Divinité, anéantie dans

une extase délicieuse, oubliant le corps matériel qui l'enveloppe; peut s'abandonner aux jouissances, pourvu que dans son rêve extatique elle ne songe qu'à Dieu. Un quiétiste doit avoir une grande indifférence pour l'enfer et le paradis. Molinos, l'inventeur de cette doctrine mystique, est mort dans les prisons de Rome, après l'avoir abjurée. — C'est dommage, cette doctrine est fort commode, et doit avoir des partisans. Mais il est temps de vous expliquer pourquoi je vous ai prié de passer chez moi. J'ai un fils âgé de douze ans, je lui ai donné tous les maîtres possibles, et je suis persuadé qu'il n'a encore rien appris; je voudrais vous confier son éducation. — Je vous remercie de l'honneur que vous voulez me faire, mais je ne puis accepter. — Pourquoi? êtes vous riche? — Je vis de mon travail. — Petitement. — Suffisamment — Votre table doit être bien frugale? — Ma santé n'en est que meilleure. — Vous êtes mal logé? — Je suis entre le ciel et la terre, à un troisième sur entresol. — Vous êtes obligé de courir tout le jour, avec la neige, la pluie et le vent? — Oui; souvent je rentre tout trempé, mais ma femme m'essuie et me fait un bon feu; je me repose, et la peine est oubliée. — Quel âge avez-vous? — Cinquante-deux ans. — Dans dix ans vous serez vieux; un temps viendra où vous ne pourrez plus supporter la fatigue de votre état. — Les cinq sixièmes du genre humain vivent du jour à la journée, et s'abandonnent à la Providence. — Puisque je ne puis avoir l'avantage de vous fixer chez moi, je vous prie d'examiner mon fils sur le latin, l'histoire et les mathématiques; je veux savoir quels sont ses progrès. » Aussitôt le petit comte fut mandé, et son père me laissa avec lui. Dès qu'il fut éloigné, j'interrogeai ce jeune comte qui se croyait un petit docteur. Il me fit pitié, autant par son arrogance que par son ignorance. Le duc revint, et me demanda ce que je pensais de son fils. Je lui dis franchement qu'il était peu avancé pour son âge, et qu'il avait besoin d'étudier. L'enfant, à ces mots, se mit à pleurer. Sa mère survint dans ce moment et lui demanda le sujet de ses larmes. — « C'est ce monsieur qui dit que suis ignorant. — C'est vous, monsieur, s'écria la duchesse, qui êtes un pauvre docteur. — Madame, je le sais depuis long-temps. — Je vous jure que vous n'apprendrez jamais rien à mon fils. — J'en suis très persuadé. — D'ailleurs vous n'êtes pas Français, vous avez un accent détestable. — Je n'ai pas, madame, celui de la colère. » Le duc rompit ce dialogue et pria sa femme de se retirer. Il me dit, après son départ, qu'il n'était pas possible de donner aux enfans une éducation libérale sous les yeux de leur mère. Je lui répondis que la faiblesse faisait souvent plus de mal que l'insensibilité. Il me demanda encore ce que je pensais de l'*Émile* de Rousseau, de son *Traité d'éducation*. — Il faut le lire, l'admirer et non le croire. Rousseau, échauffé par son amour pour la nature, et aigri par les vices de la société, veut placer l'homme sauvage, agreste, au milieu d'un peuple très civilisé. Il a rêvé avec beaucoup de génie; il avait dans la tête un beau idéal qui lui a fait dire : Rien n'est beau que ce qui n'existe pas. — L'avez-vous connu? — Oui, monsieur le duc; j'ai fait sa connaissance d'une façon bien singulière. J'étais à Lyon, assis à la place de Bellecourt; un homme avec l'air inquiet, s'approche de moi, et me demande si je n'ai pas vu passer un chien noir avec un ruban jaune au cou. — Monsieur, lui dis-je, je crois le voir, il est un peu loin. — Je suis miope, je ne peux l'apercevoir. — Attendez-moi, je vais vous le chercher Je courus et lui ramenai son chien. Après m'avoir beaucoup remercié, il me dit : Vous êtes Italien. — Oui, monsieur, et alors il me parla dans cette langue, qu'il aimait beaucoup, et me cita plusieurs vers du Tasse. Cette conversation nous lia tout de suite. Nous passâmes devant la boutique d'un boulanger, Rousseau y voyant du monde, n'osa entrer; il me donna deux sous, en me priant d'aller lui acheter deux petits pains. Je fus un peu étonné de cette commission [1]. Je l'exécutai, et après m'avoir remercié, il m'engagea d'aller le voir chez M. de Mably, où il logeait; mais je partais le lendemain.

Je pris alors congé du duc, qui m'accompagna jusque dans son antichambre, et me remercia de la peine que j'avais prise de venir chez lui.

Ma parliamo un poco della signora Caterina. J'ai découvert encore une de ses faiblesses. Elle est allée consulter une sorcière, qui demeure dans un galetas, à la rue Saint-Jacques. Cette femme l'a assurée qu'elle ferait une fille, et qu'elle gagnerait bientôt un terne à la loterie: cette consultation lui a coûté six francs. Elle m'avait caché cette équipée; mais un de mes amis, qui l'aperçut furtivement dans la rue Saint-Jacques, m'ayant parlé de cette rencontre, je demandai à ma femme ce qu'elle allait faire dans un quartier si éloigné. Le mensonge lui coûte; elle rougit à cette question, et me confessa tout, en s'excusant sur l'exemple de plusieurs dames de qualité, qui avaient eu la même curiosité qu'elle, et qui laissaient leurs carosses à cent pas de la porte de la pythonisse. Je lui dis qu'il fallait laisser faire des sottises aux femmes de qualité, qui ont la tête pleine de chimères, et beaucoup de temps à perdre; mais qu'une bourgeoise devait être raisonnable et économiser son argent. Elle a pleuré; je l'ai embrassée, et elle m'a promis de renoncer aux magiciennes et à la loterie.

Voici une petite anecdote qui vous regarde. Vous savez que notre perroquet parle comme un livre; il dit distinctement : bonjour Suzette, j'aime Suzette. Le chevalier vint me voir hier matin, et fut aussi enchanté de ce bel oiseau parleur, que les Visitandines l'avaient été de Vert-Vert. Il m'en aurait donné le prix que j'aurai voulu; mais je ne vends pas ceux qui me parlent de l'aimable Suzette. *Baccio le sue belle mani.*

LETTRE CXXI.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

D'après les ordres que vous m'avez donnés dans votre dernière lettre, j'ai embrassé la statue de Marc-Aurèle, en lui disant : « Grand empereur, je t'embrasse de la part de l'aimable Césarine, qui méritait mieux que la femme Faustine d'être l'épouse du grand Marc-Aurèle. » Je ne sais si c'est une illusion, mais j'ai cru voir le sourire sur ses lèvres.

Vous me demandez des nouvelles de la roche Tarpéienne : hélas! elle a subi le sort des grandeurs de la terre, elle s'est prodigieusement abaissée. Manlius sauterait de sa hauteur en bas sans se blesser. Je me suis promené, par un beau clair de lune, au *Campo vaccino*. Vous ne vous doutez pas que le champ des vaches est le

[1] Rousseau a fait depuis l'aveu, dans ses *Confessions*, qu'il volait du vin blanc, qu'il aimait beaucoup, dans la cave de M. de Mably; mais que ne pouvant boire sans manger, il allait clandestinement acheter du pain chez un boulanger.

Forum romanum, où était la tribune d'où tonnait Cicéron contre Catilina et Antoine. Les consuls, les magistrats avaient successivement entouré cette place de magnifiques colonnes; elle était couverte de temples, de palais; aujourd'hui de chapiteaux et de ruines. C'était dans ce forum que le peuple s'assemblait pour les affaires publiques, où les édiles et les préteurs donnaient des fêtes au peuple. Marcellus le fit paver de tuiles pour la commodité des plaideurs. Caton disait, à ce sujet, qu'il fallait au contraire le paver de pierres aiguës.

Vous savez, mademoiselle, que les rayons de la lune entraînent à la rêverie, et souvent à la mélancolie. Après m'être promené quelque temps dans cette place, je m'assis sur un débris de colonne; mes songes me transportèrent à Montmorency, dans cette vallée qui eût pu devenir pour moi un nouvel Élysée. Je vous voyais, je vous parlais, je vous entendais, je vous disais : « L'amour fait mon supplice et mon bonheur. » Alors un infortuné, revêtu d'un habit bien usé, m'a demandé l'aumône dans mon idiome. « Vous êtes donc Français? lui ai-je dit. — Oui, monsieur, je suis de Lyon. — Et comment êtes-vous tombé dans la misère? — Par ma faute. » Ce mot m'imposa silence, et je lui donnai quelque argent. « Vous me traitez, me dit-il, en frère : tant d'autres m'ont traité en ennemi. » La rencontre de ce malheureux accrut ma tristesse : je ne voyais que peines et afflictions sur la terre. Je songeai alors à cette foule innombrable de Romains qui avaient passé sous ce même sol où j'étais. Que d'agitations, de jalousies, de larmes! Ici Cicéron, adjuré, après son consulat, de faire le serment ordinaire, monte à la tribune et dit : « Je jure.... » A ce mot, Métellus l'interrompt et s'écrie : « Je vous défends de poursuivre. » Cicéron se recueille un moment, et renforçant sa voix sonore, dit : « Je jure que j'ai sauvé la république. » Et le peuple s'écria d'une voix unanime : « Nous jurons qu'il dit la vérité. » Ce jour fut un des plus beaux de la vie de ce grand homme; mais je serais tenté de demander à son ombre, si les dieux lui rendaient la vie, s'il écouterait l'ambition et se jetterait dans les affaires de la république. Je crois qu'il répondrait, qu'il aimerait bien mieux vivre obscur et philosopher à Tusculum que d'exercer le consulat dans Rome.

Les Romains modernes sont beaucoup plus philosophes que leurs aïeux; ils attachent moins d'importance à la gloire, au bruit de la renommée. Leur vie est un long calme, une mollesse indolente; ils naissent, vivent et meurent sans bruit. Ils ont pour principe cet adage : *la bella cosa il non far niente ;* ce qui me rappelle la paresse des Espagnols, et une anecdote qui les caractérise. Un roi d'Espagne voyageant, vit un champ couvert d'épis, quoique la moisson fût faite depuis long-temps. Il manda le laboureur, propriétaire de ce champ, et lui demanda pourquoi il laissait périr son blé sans le récolter. « J'ai moissonné ce qu'il m'en fallait pour nourrir mes enfans, je n'ai que faire du reste. » Au surplus cette inertie a des exceptions; on trouve à Rome des hommes très instruits, et de beaucoup d'esprit. Métastase, qui est aujourd'hui l'ornement de la cour de Vienne, est né à Rome, et comme je sais que vous aimez ce beau génie, je vous trace ici son portrait, tel que mon maître, *il signor Perretti*, me l'a dépeint.

Metastasio di mezza statura, inchinante più alla pinguedine, ben proporzionato nella personna, ha i lineamenti del viso assai belli, occhi veri e vivacissimi, naso aquilino, bocca più tosto grande ma ben formata; il colorito bianco, misto ad un assai vivo porporino, che rende gradevolissima la sua fisonomia.

Aujourd'hui il doit avoir perdu ce beau coloris, car il est né en 1698.

Voici une petite anecdote que m'a aussi contée *Mio maestro*, qui prouve la grâce et la facilité de cet aimable poète. L'impératrice Marie-Thérèse étant enceinte, paria deux ducats, avec un seigneur de sa cour, qu'elle ferait une fille. Elle accoucha effectivement de Marie-Antoinette, notre reine. A cette nouvelle ce seigneur se trouva bien embarrassé, il n'osait offrir les deux ducats à l'impératrice. Il y rêvait lorsque Métastase entra dans sa chambre, et lui demanda la cause de sa rêverie. La lui ayant expliquée, le poëte dans l'instant composa ce quatrain, qu'il lui conseilla d'envoyer à l'impératrice avec l'argent. Voici le quatrain que je me suis avisé de traduire, car qui n'a pas la manie de faire des vers.

Ho perduto : l'augusto filia
A pagar me ha condannato;
Ma s'e vero ch' a voi somiglia
Tutt' il mondo ha guadagnato.

Traduction.

Oui j'ai perdu : cette fille si chère
A vous payer m'a condamné;
Mais si l'enfant ressemble à son auguste mère,
Le monde entier aura beaucoup gagné.

Mais ce qui vous étonnera, et vous affligera sans doute, c'est que ce favori des muses et de la fortune qu'environne la gloire, qui jouit d'une bonne santé, de la faveur d'un grand prince, n'est pas heureux. Qui pourra donc l'être? Ceci me rappelle qu'un comte de Tessin, comblé d'honneurs pendant le cours d'une longue vie, ordonna qu'à sa mort on mît sur son tombeau : *Tandem felix.*

Je ne vous parlerai pas des palais de Rome. Ici tout est palais : la magnificence des grandes familles consiste en ces vastes édifices, et dans le nombre des pages, des coureurs, des chevaux, des valets, et de galeries ornées de superbes tableaux. Je suis trop peu connaisseur pour vous les décrire; j'avouerai même que dans une galerie la tête me tourne, et qu'à force de regarder je ne vois rien. Je vous citerai cependant un tableau du palais Colonne, que je revois souvent, et qui me cause toujours une vive émotion. C'est celui du Poussin qui peint les bergers et bergères d'Arcadie dansant sur la prairie auprès d'un tombeau qui a cette inscription : *Et in Arcadia ego.* Je ne connais rien de si frappant que cette opposition d'une danse, d'une fête champêtre, et d'un tombeau où est enseveli un berger qui dit : « Et moi aussi j'ai joui de la vie. »

Séduit par le nom de Numa et de la nymphe Égérie, je suis allé à l'extrémité de Rome pour voir la fontaine qui porte son nom. Hélas! je n'ai pas retrouvé cette nymphe; je n'ai vu qu'une méchante grotte, où coule une petite source qui ne vaut pas celle de votre jardin.

Je termine ma lettre si longue, si longue, que sans doute j'abuse de votre patience; j'aurais pourtant bien des choses à vous dire.

LETTRE CXXII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

J'ai, mademoiselle, mille grâces à vous rendre de la notice que vous avez bien voulu me donner de la vie de M. de Vallestein, le premier époux de la marquise votre amie. Cet homme singulier aimait la liberté, l'indépendance; c'est une très bonne chose dont il ne faut pas abuser. Qui veut vivre dans une liberté absolue, doit se retirer dans les forêts de l'Amérique.

Vous croyez que votre *Englishman* vous exagère les avantages et les plaisirs des clubs de sa nation. Je les ai assez fréquentés, plus par curiosité que par goût, pour pouvoir vous en faire un récit fidele. Les Anglais sont sujets à caution lorsqu'ils parlent de leur pays, de leurs usages. J'en ai rencontré qui me vantaient la beauté de leur climat, et me citaient le roi Charles II, qui trouvait celui de Londres très beau, parce qu'on pouvait être tout le jour dehors. Oui, disais-je, en soufflant dans ses doigts; mais je préfère leurs clubs à leur climat. Les Français, à Paris, vivent trop éparpillés, trop dissipés. L'homme d'esprit se trouve tous les jours au milieu des sots et des ignorans; le philosophe au milieu des têtes étroites, des dévots et des dévotes: le financier, le militaire, l'homme d'église, le magistrat, le banquier, tout cela est mêlé et vit ensemble; nulle société n'est assortie. Les Anglais sont plus raisonnables; les clubs sont une réunion d'amis qui pensent à peu près de même, ont les mêmes goûts, les mêmes habitudes; ils se voient tous les jours, ce qui serre les nœuds de l'amitié et inspire la confiance. Il est arrivé souvent qu'un homme, dérangé dans ses affaires, a trouvé des ressources dans les membres de sa coterie: on assure même que des hommes riches ont nommé pour héritiers des hommes de leurs clubs. Quelques-uns de ces clubs se tiennent dans les cafés, ou dans les tavernes; on sert sur une table le thé, la bière, le café, des pipes et du tabac. D'autres clubs se tiennent chez des gens aisés; les étrangers n'y sont admis que sous caution, mais on les traite alors avec une politesse franche et cordiale. Je m'y suis trouvé souvent; nous étions rangés autour d'une table ronde, chargée de vins de différentes espèces, de thé, de café, et de tout le service nécessaire pour ces boissons. Le président est nommé par acclamation, ou au scrutin; il est placé au bout de la table, sur un siége plus élevé que celui des autres: il n'est en exercice que pendant un temps limité, après quoi l'on nomme son successeur. Dans les clubs qui se tiennent dans les cafés, chacun paie ce qu'il prend: chez les particuliers, c'est le maître de la maison qui fait les frais. Un Français, accoutumé à la société des femmes, s'amuse peu dans ces cercles, où l'on parle gravement, où l'on réfléchit beaucoup, où la conversation est instructive. Il y a d'autres coteries où l'on joue un jeu énorme. Les Anglais, violens dans leurs passions, s'abandonnent à celle du jeu avec fureur; nombre de lords et de gens opulens y ont laissé leur fortune. Le bas peuple a aussi ses clubs, le président est nommé par eux; on n'y donne à chaque membre que dix minutes pour parler: un sablier règle ce temps, et les dix minutes écoulées, le président donne un coup de marteau sur la table, qui fait taire l'orateur. Les femmes ne sont admises dans aucun club, mais elles en forment entre elles, et s'ingèrent aussi des affaires d'État.

Les grands dîners de Londres sont également des espèces de clubs: pendant que les femmes y sont présentes, tout s'y passe froidement et poliment; mais au dessert, elles se retirent. Alors on apporte le vin, et dans un coin de la salle des vases de nuit. Les convives, le coude sur la table, se passent les bouteilles; la conversation n'est interrompue que par les toasts que l'on porte aux présens et aux absens. Cette séance est d'une heure ou deux.

Le célèbre Garrick a fait élever, dans une campagne, sur un monticule ayant vue sur la Tamise, et formé de terres rapportées, un temple à Shakespear, environné de lauriers et d'arbres toujours verts: au fond du temple est la statue en pied, de marbre de Carrare, et de grandeur naturelle, de ce célèbre poëte; il est représenté tenant des tablettes à la main. C'est dans cette espèce de chapelle que s'assemble la société de Garrick

J'ajouterai, pour dernier coup de pinceau, que les Anglais n'attachent de prix à la vie que par la jouissance des plaisirs: courte et bonne, voilà leur catéchisme. Un écrivain dit qu'ils regardent leurs médecins comme des blanchisseuses, auxquelles ils ne donnent leur linge à blanchir que pour le salir encore.

Pour varier mes tableaux et opposer des contrastes (c'est le grand art des peintres et des poëtes), je veux vous transcrire la vie d'un jeune seigneur de Paris, dont l'agenda est tombé dans mes mains. Il commençait ainsi:

Première semaine de février.

« Lundi, je dois dîner chez le maréchal, dîner très fastidieux, mais obligé. L'après-dînée, trois visites à faire, une au faubourg Saint-Germain, l'autre aux Champs-Élysées, et la troisième au Marais; triste corvée! heureux si je ne trouve personne! Le soir, souper chez la comtesse, bel-esprit à prétention; j'y suis invité par très grande faveur: l'impitoyable Ch.... doit y lire sa tragédie. Les soupers de cette comtesse ressemblent à des assemblées académiques. Je ferai tout ce que je pourrai pour ne pas m'endormir ou bâiller.

« Mardi, jour d'ennui, j'irai à Versailles faire ma cour; je serai obligé de dîner chez le ministre. J'en sortirai le plus tôt possible, c'est jour d'opéra. La musique de ce théâtre me fatigue l'oreille, mais il faut s'y montrer. Le soir, grand souper, grandes cérémonies chez la duchesse. Heureusement on y joue; sans quoi les vapeurs de l'ennui suffoqueraient les convives.

« Mercredi, un déjeuner à deux heures, chez la petite marquise; Rousseau et l'abbé Raynal y seront, et moi aussi. Je suis curieux de connaître ces animaux-là, dont on parle autant que d'un général d'armée; mais à ce déjeuner, je ne prendrai que du thé. Je dîne à quatre heures chez l'ambassadeur d'Autriche, avec vingt diplomates. La conversation ne sera pas animée; ces messieurs, pour ne pas se compromettre, ne parlent que de la pluie et du beau temps. C'est mon jour de loge aux Français, j'y paraîtrai. La tragédie sera commencée, tant mieux; elle sera toujours assez longue pour moi. A dix heures, souper chez la sœur du ministre; ses soupers sont tristes et longs. N'importe? elle a beaucoup de crédit à la cour, et, dans le monde, il faut savoir s'ennuyer.

« Jeudi matin, je passerai la matinée chez moi, pour lire *Clarisse*. Ce roman me paraît bien long, bien diffus, à la manière anglaise; mais puisque les femmes le lisent et en parlent, il faut pouvoir en raisonner ou déraisonner avec elles. Je dînerai donc chez moi, tête à tête avec Richardson, c'est-à-dire avec son livre. Le soir, grand concert

chez la belle Hortense. Il y a je ne sais quel violon italien, allemand, ou visigoth, qui doit y jouer. La triste soirée que celle d'un concert! il ne faut qu'un maudit violon, ou un air de Gluck pour couper une digestion.

« Vendredi, rendez-vous à onze heures du matin chez la présidente, son mari sera à la campagne; et à midi chez Julie, de l'opéra. Ces deux rendez-vous sont bien voisins. Je raffole de Julie; la présidente commence à m'ennuyer. Je voudrais m'en défaire, mais il faut des procédes; cela m'embarrasse. Pourquoi cette femme s'avise-t-elle de donner un rendez-vous le vendredi, elle qui a des augures? Que va faire son benêt de mari à la campagne? »

Ici finit l'agenda. Je suis fâché que le reste de la semaine n'y ait pas été compris. Présentement, mademoiselle, comparez la vie du grand monde de Paris, avec la vie simple et rurale de vos bons Suisses.

Je vous donnerai pour nouvelle que Rousseau est à Paris, plus malheureux que jamais. Diderot même le plaint, quoiqu'il n'ait pu se réconcilier avec lui. Il a fait agir diverses personnes pour ce raccommodement; Rousseau a répondu qu'il ne lui demandait rien. « Je ne lui veux pas de mal, je sais respecter les droits de l'amitié, même éteinte, mais je ne la rallume jamais; c'est ma plus inviolable maxime. »

Je vous dirai que dans la génération future des jeunes demoiselles nous avons une foule prodigieuse de beaux-esprits, de docteurs, d'écrivains: elles apprennent histoire, géographie, chronologie, grammaire, éloquence, poésie, musique, dessin, danse, langue anglaise, italienne. Je crois même que plusieurs d'elles apprennent à nager, à monter à cheval, et à faire des armes. De si hautes études m'alarment: je crains bien qu'elles n'étouffent la grâce, la vivacité de leur esprit, et ne produisent beaucoup de pédantes. Tous les terrains ne sont pas propres à porter le fruit de la science; il est très peu de *Suzette*. Je ne sais s'il faudra féliciter les maris qui auront ces virtuoses. Mais il faut espérer qu'elles oublieront, mariées, les études qu'elles ont faites, demoiselles. Toutes les presses de Paris gémissent. Un habile mathématicien a calculé, que si l'on entassait tous les livres qui ont paru depuis l'invention de l'imprimerie, ils s'élèveraient à la hauteur de quatre millions de pieds cubes. Les Alpes sont moins vastes. Je pense que c'est un bonheur qu'on ait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie.

Le auguro sempre un felice viaggio.

LETTRE CXXIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Votre dernière lettre, *caro maestro*, m'a beaucoup amusée; j'ai trouvé votre dialogue avec le duc, le petit comte et madame sa mère, fort plaisant, et vous avez sagement fait de ne pas vous charger de l'éducation du duc futur; on ne doit jamais oublier la fable du loup et du chien.

Attaché, dit le loup, vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas,
Je ne veux en aucune sorte.

J'avais cette fable présente lorsque je refusai les offres séduisantes du maréchal de Luxembourg. A propos de cet aimable seigneur, dimanche dernier, maman et moi dînâmes chez madame de Gerneuil, et après le dîner nous allâmes au château. Je ne parlerai point de l'accueil qu'on nous a fait, et que nous attendions. J'ai beaucoup à me louer du maréchal, et de ses attentions; il m'a promenée dans son château paré de meubles antiques, mais plus beaux et plus durables que ceux d'aujourd'hui: il m'a montré la chambre où logeait Rousseau. « Vous avez eu, lui dis-je, le talent d'apprivoiser ce génie sauvage.— Ce n'est pas sans peine et beaucoup de ménagement; il fallait le manier avec des instrumens délicats, et le toucher d'une main légère, comme un homme *endolori*. C'est lui, je crois, qui a créé ce mot; mais ce qui vous étonnera, c'est que cet homme, si misanthrope, si capricieux, d'un amour-propre si irascible, est le plus doux, le plus simple et le plus modeste des hommes. Je faisais avec lui des promenades fort intéressantes; ses conversations en tête à tête sont délicieuses: il se plaisait beaucoup en petit comité avec la maréchale et moi; mais à la vue d'un grand cercle, il fuyait comme un ours à l'aspect du chasseur. Naguère il a écrit à madame la maréchale, dont il accusait le silence: « Envoyez une feuille de papier blanc à mon adresse, cela me suffira. » Il m'écrivait, qu'elle et moi méritions d'être nés dans l'obscurité, et libres, de n'avoir ni maîtres, ni valets, que nous aurions eté bien plus heureux.—Sans doute, monsieur le maréchal, vous n'avez pas été tenté de cacher votre nom, et d'abdiquer vos charges, comme Charles-Quint abdiqua sa couronne?—Non, mademoiselle, d'autant que l'histoire dit qu'il s'en repentit. Je crois d'ailleurs, n'en déplaise à la philosophie, que l'on peut être aussi heureux dans son château qu'un berger dans sa cabane, pourvu que l'on ait du jugement et des vertus. Ce bon Jean-Jacques voulait aller herboriser et finir ses jours dans les îles de l'Archipel, sous la domination des mahométans. Il s'est défait de sa montre en disant: « grâce au ciel je n'ai plus besoin de savoir l'heure qu'il est; » et il aurait brûlé son almanach, sans sa correspondance avec ses amis. Il déteste Voltaire cordialement; il l'appelle le baladin, le poëte, le polichinelle; et cependant il rend justice à la supériorité de ses talens. Quand Rousseau apprit que l'on avait brûlé son *Émile* à La Haye, il écrivit ces mots à une dame de notre connaissance: « On a brûlé mon livre à La Haye, et on doit le brûler à Genève; on le brûlera encore, j'espère, ailleurs. Que de feux de joie brillent en Europe, en mon honneur! »

C'était en nous promenant, tête à tête, dans son parc, que le maréchal me parlait ainsi; mais il n'oubliait jamais de me faire remarquer ses eaux, ses bosquets, ses allées, ses points de vue. Il me conduisit ensuite à sa ménagerie, en me disant gaîment: « Je ne vous ferai pas grâce d'un poulet. » Comme je lui vantais beaucoup les agrémens, les délices de son château, de son parc: « Il n'a tenu qu'à vous, mademoiselle, m'a-t-il dit, de les partager, et d'embellir encore plus cet asile: mais Jean-Jacques m'a tellement vanté les charmes de l'indépendance, que je n'ose blâmer votre façon de penser. »

Rentrée dans le salon avec le maréchal, sa femme m'a dit: « M. le maréchal ne vous a pas fait grâce d'une laitue. »

Madame la duchesse a toute la dignité d'une grande dame, et sa physionomie annonce de l'esprit et de l'enjouement; on l'accuse d'un peu de malignité: les personnes enjouées sont enclines à la raillerie, toujours assaisonnée d'un peu de malice. Une femme que j'y ai rencontrée avec beaucoup de plaisir, c'est la spirituelle madame du Deffand; sa cécité, son esprit la rendent très intéressante.

Je l'ai observée longt-temps d'un œil très curieux : on voit encore sur son visage les débris d'une jolie figure; mais j'ai donné encore plus d'attention à ses discours, qu'à sa figure. Elle a dit que Voltaire commençait à rabâcher; que les livres nouveaux étaient tous marqués au coin de l'insipidité. « Nos auteurs, disait-elle, sont sans verve, sans imagination. D'Alembert nous donne des éloges académiques secs et froids. » Elle a parlé ensuite de l'ennui, maladie attachée à l'esprit humain. « Les animaux, disait-elle, sont plus heureux que nous, ils sont exempts de ce poison de l'âme. » Je gage, a dit alors le maréchal, que mademoiselle d'Arly ne s'ennuie jamais. Mademoiselle, a-t-elle répondu, est jeune, c'est l'âge des illusions. « A quelle heure, mademoiselle, vous levez-vous? — Dans l'été à six heures, et dans l'hiver à sept.— Eh bien moi, je sors de mon lit à cinq ou six heures du soir, et cependant le peu qui me reste de la journée me paraît d'une longueur fatigante.—Mais, lui a dit la maréchale, c'est l'heure où vous recevez vos amis, vos connaissances.—Oui, leur conversation me distrait, m'arrache à moi-même, car j'en fais l'aveu, je suis mauvaise compagnie pour moi : la vie est si triste, la journée si longue, que je voudrais dormir pendant vingt-deux heures, et manger pendant les deux autres. » Je ne sais à quel propos on a parlé de la célèbre Émilie du Châtelet. « Je vais, s'écria madame du Deffand, vous conter une anecdote très peu connue de la célèbre Émilie. A l'âge de dix-sept ans, elle était éperdûment éprise du chevalier D***, qui, selon l'usage, fut infidèle. Émilie, informée de cette infidélité, après avoir préparé du poison dans un verre d'eau, envoya prier son perfide de passer chez elle. Elle lui fit des reproches de son ingratitude, et le pria ensuite froidement de lui donner le verre d'eau qui était sur sa cheminée. Après l'avoir bu, elle lui remit une lettre à son adresse, avec injonction de ne la lire que lorsqu'il serait rendu chez lui. Le chevalier sortit aussitôt, brûlant de connaître le contenu de cette lettre mystérieuse. Il la lut dans sa voiture, à la lueur d'une torche, car il était nuit. Dans cette lettre son amante lui déclarait qu'elle avait voulu mourir de sa main, et que le gobelet d'eau qu'il lui avait donné contenait du poison. A cette lecture, pâle d'effroi, il remonte chez Émilie, fait appeler les médecins : on lui administre du contre-poison et elle est sauvée. On ajoute que ce poison la guérit de son amour. Il faudrait le connaître; son effet me paraît plus sûr que le saut de Leucade, tombé en désuétude. » Madame d'Épinay était aussi dans ce cercle; on aime à connaître la figure des personnes célèbres. Elle a de très beaux yeux sans être précisément jolie. Rousseau en a été fort épris, m'a dit le maréchal; elle sait le latin, et n'en rougit pas, a-t-il ajouté malignement, ce qui m'a fait baisser les yeux et m'a couvert le visage d'un bel écarlate.

Une très jolie collation a interrompu la conversation; on a apporté des fruits, des confitures, des glaces, des rafraîchissemens, et, le banquet fini, la nuit s'approchant, nous sommes allées, maman et moi, retrouver nos montures, et nous avons fait notre retraite par un très beau clair de lune. J'étais fort contente de ma journée; l'aimable accueil du maréchal m'avait flattée, car, en dépit de nos idées de philosophie et d'égalité, nous nous laissons toujours séduire par je ne sais quel charme attaché à la grandeur.

Mais que pensez-vous, docteur, de l'ennui continuel qui travaille madame du Deffand? c'est que tous ses goûts sont éteints; elle n'aime ni Buffon, ni Rousseau, ni Voltaire. Qui aime-t-elle donc?

Mais parlons de votre chère moitié, qui va consulter la pythie de la rue Saint-Jacques. Pourquoi vous récrier? le pieux Énée est bien allé consulter la Sibylle de Cumes. Des femmes de qualité, sous Louis XIV, consultaient la Voisin, qui leur faisait des prédictions, leur montrait le diable, et autres personnages [1]; et puisque le roi Saül est allé interroger la pythonisse d'Endor, qui avait l'esprit de Python, pardonnez à la *signora Caterina* des faiblesses communes avec un grand roi. Mais vous, mon cher docteur, ne jouez-vous pas le prophète, ne vous avisez-vous pas de prédire mon mariage avec le chevalier? cependant Élie ne vous a laissé, ni son manteau, ni son esprit double.

Adieu, mon cher maître, voulez-vous que je vous parle latin : *vale et ama nos*. Vous voyez que je n'ai pas oublié nos thèmes, et que je mérite un bonnet de docteur. Mes complimens à l'aimable perroquet qui me souhaite si souvent le bonjour.

LETTRE CXXIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

O bella signorina! che sciagura! plaignez-moi, ma femme ne fera, ni un maître de langue, ni une Hélène; elle vient de faire une fausse couche, et la Sibylle se trouve en défaut. C'est par sa tres grande faute, malgré mes remontrances et les avis de notre grand maître, le sens commun; elle a voulu aller voir le feu, les illuminations des Tuileries. Je pense comme Épicure, je n'aime point le peuple, du moins le peuple entassé. J'ai fait de vains efforts pour la dissuader; mais croit-on aux sermons d'un mari? Il a fallu fléchir, pour ne pas voir la discorde entrer dans la maison; la colère d'une femme est plus terrible que celle du lion. Nous sommes donc partis, côte à côte et maritalement, et sommes arrivés à l'étroit couloir des Feuillans. Dans ce passage nous avons été foulés, refoulés : ma femme criait, se débattait; je la garantissait de mon corps, de mes bras. « Tu l'as voulu, lui disais-je; mais tu m'aurais boudé pendant huit jours, si j'avais refusé. » Nous arrivons ainsi dans le jardin, portés par la foule; mais à peine fûmes-nous entrés, que ma femme, harassée, excédée, a voulu sortir de cet enfer. Le même embarras, la même presse nous attendait au retour. Enfin nous voilà dans la rue, sans avoir perdu aucun membre, hors ma montre qui a changé de maître. Arrivés dans notre chambre, Catherine s'est mise au lit. Au milieu de la nuit des coliques lui ont fait jeter les hauts cris : « J'accouche, j'accouche! criait-elle; sainte Vierge, ayez pitié de moi. » J'ai couru soudain, en robe de chambre et en bonnet de nuit, chez la sage-femme. Je l'éveille, je l'emmène avec moi, et elle délivre ma femme d'un petit avorton qui, dans quelque mois aurait été une jolie Suzette. Hélas! nous la regrettons beaucoup. Quelle rage ont les femmes pour ces fêtes publiques, qui, selon moi, sont des fêtes infernales, qui blessent, estropient, et tuent bien du monde!

[1] Catherine de Médicis croyait à l'astrologie judiciaire et à la magie; elle portait sur l'estomac une peau de vélin, d'autres disent la peau d'un enfant égorgé, semée de figures et de lettres, pour la garantie de toute entreprise contre sa personne

Le généreux chevalier ayant appris l'accident de Catherine, et l'enlèvement de ma montre, m'en a envoyé une très jolie, accompagnée d'un petit billet où il me dit, qu'il avait trois montres pénibles à monter tous les jours, et qu'il me priait de me charger du soin de monter celle qu'il m'envoyait. On ne refuse point un présent fait par l'amour ou l'amitié, et de si bonne grâce. Voilà ma montre remplacée; mais qui me rendra mon enfant, que je voyais déjà jouant, me caressant, sautant autour de moi? Heureusement la mère se porte bien, mais elle pleure sa Suzette. La vie est un breuvage, mêlé d'amertume et de douceur.

Pur troppo o sorte infida
Folle è colui, che al tuo favor si fida.

Voici une anecdote que l'on devrait publier à son de trompe. Une demoiselle, jeune, jolie, riche, fille d'un avocat, avait écouté les vœux d'un jeune homme enfant de la finance, et consentait à l'épouser. Le parti était convenable, très assorti; le futur, homme d'esprit, jouissait d'une fortune honnête et d'une excellente réputation. L'hymen allait se conclure, lorsqu'un marquis s'est présenté. Il n'était ni jeune, ni beau, à peu près ruiné; mais ce grand titre de marquise a fait monter des fumées à la tête de la demoiselle. Le roturier a été congédié, et le marquis l'a remplacé. Mais l'orgueilleuse a été bientôt punie de son infidélité; deux mois après l'hymen, elle gémissait déjà de l'insolence, de la froideur de son mari. Un jour, elle éclata en plaintes et en reproches. « Croyez-vous, lui dit le marquis, ironiquement, que je vous ai épousée pour vos beaux yeux (vous saurez qu'ils ne le sont pas). Vous m'avez apporté une dot, je vous ai fait marquise. il me semble que vous y avez gagné plus que moi. Prenez, madame, le ton et les mœurs de votre nouvel état, et laissez aux bourgeois de Paris les fadeurs, les roucoulemens et les chaînes de l'hymen. » Je continue à donner des leçons à cette jeune dame; elle est en proie à une mélancolie profonde. Je la plains; l'orgueil a perdu le genre humain; l'orgueil a rendu l'autre jour ma Catherine bien heureuse. Nous rencontrâmes au Palais-Royal le duc dont je vous ai parlé. Il me salua le premier; ce qui a flatté infiniment ma chère moitié, et augmenté sa considération pour moi.

Chi può vantarsi
Senza difetti? Esaminando i sui
Ciascuno impari a perdonar gli altrui

La riverisco.

LETTRE CXXV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Oimè! caro maestro, je pleure avec vous la perte de ma jeune filleule Suzette. Mais aussi que diable alliez-vous faire dans cette galère? Une femme enceinte au milieu d'une horde sauvage, ivre de joie et de vin. Hélas! ce fruit est tombé avant sa maturité! Je me faisais une joie d'avoir une petite filleule; mais les joies de ce monde sont trompeuses. Maman vous envoie quelques pêches et une paire de poulets pour la malade. Ce ne sont pas les poulets sacrés, et je vous assure qu'ils n'ont jamais été oiseaux de mauvais augure, car ils ont toujours mangé de bon appétit. Ne me sachez pas gré de l'envoi de ces petits innocens; les ayant nourris de ma main, je ne voudrais pas être le témoin de leur mort, encore moins les dévorer.

On m'a prêté le *Bélisaire* de Marmontel, si désiré, si attendu, si prôné: d'abord je me suis trouvée dans une avenue assez riante, mais bientôt je suis arrivée au pied d'un glacier, et je n'ai pas osé avancer. On ne peut pas vivre avec tout le monde; il faut choisir un petit cercle d'amis et de livres.

Je vous prie de dire *alla signora sposa*, l'intérêt que je prends à son fâcheux accident.

Je ne suis pas étonnée que votre demoiselle ait préféré un marquis insolent, et ruiné, à un jeune homme aimable, et son égal; la vanité est la grande maladie de mon sexe.

La fièvre m'a fait une visite de vingt-quatre heures; je l'ai promenée, bien lavée, et enfin chassée de mon riche appartement.

Addio, amato maestro.

LETTRE CXXVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

N'accusez pas, monsieur, mon attachement pour vous, si j'ai différé quelque temps de vous répondre; la bonne volonté y était. Elle me tirait souvent par l'oreille; je lui répondais: demain; demain venait et je n'écrivais pas. Enfin le jour décisif est arrivé.

Je vois avec peine que la fontaine Égérie, qu'une nymphe si intéressante, soit dégradée. Si j'étais pape, je la ferais rétablir, je l'entourerais d'un bosquet de chèvrefeuilles, de jasmins et de lilas, en faveur des bons conseils qu'elle donnait à Numa Pompilius, dont nombre de nos pontifes romains auraient eu grand besoin.

Je vous remercie du portrait de Métastase; je vois avec peine qu'il ne jouit pas du bonheur que méritent ses talens et ses vertus. Le génie du mal poursuit donc les grands hommes. Voltaire est persécuté, Jean-Jacques est malheureux, le poëte Rousseau est mort à Bruxelles, accablé de chagrins, Corneille dans l'indigence. Qui ne sait la mort funeste de Démosthène et de Cicéron? quel don fatal que le génie! Il est triste de voir le *Forum romanum*, ce lieu où tonnait l'éloquence, le rendez-vous des plus illustres Romains, devenir celui des vaches. Quand même je croirais à la métempsycose, je ne pourrais m'imaginer que les âmes de ces Romains aient passé dans le corps des vaches, à moins que ce ne soit celles de Fulvie, d'Agrippine, de Messaline, de Poppée, et des deux Faustines. J'ai ouï dire à mon père, qui souvent se déridait, que Platon prétend que l'âme des hommes qui avaient mal vécu entrait, après leur mort, dans le corps d'une femme, ensuite dans celui d'une bête; et si elle ne se corrigeait pas à la troisième génération, elle parcourait toutes les espèces d'animaux, jusqu'à son entière purification et correction. Si Platon a inventé cette sottise, il faut convenir qu'il y a dans son cerveau une belle case pour la folie; et je ne m'étonne pas si Pascal voyait un abyme ouvert sous ses pas, s'il portait un cilice armé de pointes de fer, et si madame Guion a eu des visions et des extases.

Tout se passe dans la vallée assez tranquillement, et le temps passe aussi. Le soleil, après avoir mûri les moissons, altéré la terre, coloré le raisin, nous envoie des rayons plus doux: des pluies bienfaisantes ont rajeuni la campagne et avivé les sources; mais nous payons ces bien-

faits, car nous voyons plus rarement madame de Germeuil. M. de Lisieux paraît de temps en temps, comme un météore: tout le monde croit ici, comme vous, qu'il épousera mademoiselle Walter, ils sont faits l'un pour l'autre. Je lis, je me promène, je fatigue mon clavecin; ma jeunesse s'écoulera sans que je m'en aperçoive, je ne la regretterai pas; je crois que tous les âges ont la même somme de plaisirs et de peines. Soyez, monsieur, aussi heureux que je le désire; vous avez tant de moyens de vous procurer le bonheur, qu'un petit être comme moi ne doit ni le troubler, ni l'affaiblir.

LETTRE CXXVII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Les poulets sont arrivés en parfaite santé; mais, hélas! c'étaient des victimes que vous envoyiez à l'autel; ils ont été livrés au couteau de la grande prêtresse de ma cuisine: ils ne sont plus. Que dis-je? non vraiment; leur dépouille mortelle existe encore, et, vrais cannibales, nous les mangerons après-demain, dimanche, avec trois convives. Le premier est un musicien de mon pays, qui va à Londres faire une collection de guinées; il chantera gratis à notre dîner. Le second est notre docteur en médecine; j'espère qu'il ne nous fera pas payer cette visite; et le troisième personnage est madame Giraut, notre épicière, notre amie, qui nous vend le café, le sucre, etc., amicalement, le plus cher qu'elle peut. Vous voyez que nous nous faisons honneur de vos libéralités, et que ma Catherine va beaucoup mieux. Dimanche nous irons à la messe, et de là au Palais-Royal, *in fiocchi*. Le beau voile de dentelle paraîtra ce jour-là, et moi je serai relevé d'un habit neuf, car il faut bien que le mari et la femme marchent en harmonie.

Le roman de *Bélisaire* vous a presque gelée, lisez celui de *Tom-Jones:* la vérité des caractères, le mouvement, la chaleur de l'intrigue vous réchaufferont; passez quelques scènes de cabaret, fort insipides et de mauvais goût. Les Anglais et les Allemands ne savent pas s'arrêter; cependant ils l'emportent de beaucoup, en fait de romans, sur les écrivains italiens. Notre nation est bien indigente dans cette branche de littérature.

La mia sposa me crie, de son lit, de vous remercier, vous et votre maman, de vos bons poulets et de vos belles pêches. Votre fièvre nous a fait un grand plaisir, c'est d'apprendre que vous l'avez chassée de votre bel appartement; mais ne nous procurez pas souvent de ces joies.

LETTRE CXXVIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Caro lei, je veux vous parler, le cœur plein de mon sujet, d'une visite que nous avons reçue hier matin dans notre *casino*, de madame de Germeuil et de M. de Lisieux. J'étais seule avec Jeanneton, maman était à l'église. Ils m'ont trouvée à la cuisine, faisant le chocolat de maman; c'est mon soin de tous les matins. A leur aspect, j'ai eu la faiblesse d'en rougir. Le chevalier a voulu m'aider; je lui ai dit qu'il était trop grand seigneur pour cela. « Sachez, mademoiselle, m'a-t-il répondu, que j'étais à l'armée le premier du régiment pour faire une omelette. — Je ne vous connaissais pas ce talent. — Jadis, les princesses s'occupaient de leur ménage; les filles d'Auguste filaient les robes de leur père. Aujourd'hui encore, dans les provinces, les demoiselles de condition apprêtent souvent des mets de leurs mains délicates; tandis que tant de simples bourgeoises de Paris se croiraient humiliées d'entrer dans leur cuisine. » Madame de Germeuil a dit alors : « Le chevalier ne connaît pas tout votre mérite, il ne sait pas que vous écrivez comme un ange. Belfont me dit qu'il est enchanté de vos lettres. — Il est prévenu pour moi. — Non, ma belle, vous m'avez écrit des billets charmans. » Le chevalier a demandé à les voir; j'en ai frémi. Heureusement elle ne les avait plus. Maman alors est revenue de l'église; elle a pris son chocolat. J'ai partagé une écuelle de lait avec madame de Germeuil, et le chevalier a mangé deux pêches. Madame de Germeuil trouvant la maison assez commode, mais fort petite, je lui ai répondu par ces deux vers de La Fontaine:

> Plût au ciel que de vrais amis
> Elle pût être pleine.

M. de Lisieux, à cette citation, m'a regardée d'un air d'étonnement. Les hommes sont toujours surpris qu'une femme sache son alphabet: cependant je me reproche ce grand trait d'érudition, il m'a échappé. Maman a dit à madame de Germeuil: « Cette maison si chétive, qu'aujourd'hui un procureur dédaignerait d'habiter, faisait, il y a cinquante ans, les délices d'un conseiller au parlement, d'un nom très connu. »

En nous promenant dans le jardin, j'ai demandé au chevalier une inscription pour notre fontaine. « Je ne connais pas, mademoiselle, les routes du Parnasse; mais, pour vous, je gravirais au sommet du Mont-Blanc. Vous la voulez, sans doute, en Français? — Oui, car je veux l'entendre. » Il nous a quittées pour aller rêver dans un coin du jardin. Madame de Germeuil m'a dit en son absence: « Vous devriez employer vos talens et votre esprit pour supplanter la belle Angélique. — Madame, si vous me supposez de l'esprit, supposez-moi aussi un peu de jugement; il ne m'appartient pas de vouloir l'emporter sur une demoiselle si accomplie, ni sur personne. » Le chevalier est bientôt revenu avec ses vers, et nous les a récités. Les voici:

> Fidèle aux lois de la nature,
> Je suis en paix mon heureux cours;
> Toujours égale et toujours pure,
> Comme d'Arly, je plais toujours.

« Ah! me suis-je écriée, je ne puis accepter cette inscription, elle est trop flatteuse. A la campagne il faut être simple et vrai, comme ses habitans. »

Après quelques tours de jardin, nos deux hôtes ont pris congé de nous; le chevalier en nous quittant m'a dit tout bas: « Je ne suis pas étonné de la passion de mon ami Belfont pour vous; je commence à le plaindre. » Je ne lui ai rien répondu, et nous nous sommes séparés.

Cette matinée m'a été fort agréable. Le temps était délicieux; c'était une de ces belles journées qui embellissent l'automne. Le chevalier avait un air de gaîté, de satisfaction, qui le rendait plus aimable à mes yeux. Je crois que c'est la beauté du jour, la liberté de la campagne qui ranimaient ses esprits, et portaient la joie dans son âme. J'ai connu des gens graves, sérieux à la ville, qui, à la campagne, changeaient de physionomie, y prenaient un air de sérénité et d'enjouement qui étonnait.

J'ai appris que M. de Lisieux ne prenait pas de tabac,

j'en suis bien aise; mais quelle niaiserie! que m'importe à moi? Cependant je voudrais qu'il fût mon frère.

Voici, pour notre fontaine, l'inscription, très prosaïque, que je mets à la place de celle du chevalier:

Puisse ma vie couler toujours aussi pure que ton onde!

Addio, caro, carissimo dottore.

LETTRE CXXIX.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

Ah! mademoiselle, que je suis éloigné de la vallée de Montmorency! et combien je préfère cet asile champêtre à toutes les magnificences de Rome, et votre petit jardin à la plus belle *villa* de cette capitale! Ah! le bonheur, s'il existe, n'est pas dans les palais. L'autre jour, en me promenant dans la campagne, je vis un jeune laboureur qui travaillait à la terre sous les rayons d'un soleil ardent; il était couvert de sueur: une jeune femme, non loin de lui, était assise à l'ombre d'un mûrier, tenant un enfant dans ses bras. Je m'approchai du laboureur, et je lui dis que je le plaignais d'un travail aussi pénible. « Ah! s'écria-t-il, je ne suis pas à plaindre, je laboure sous les yeux de ma femme et de mon enfant. Le soir, après mon travail, je suis le plus heureux des hommes. » Et moi, dis-je tout bas en me retirant, le plus infortuné. Ses jours sont pleins, tranquilles, il a une femme qu'il aime; ah! quelle destinée!

Je suis allé voir ce matin l'église de Saint-Louis de Gonzague, qui appartenait naguère aux jésuites. La chapelle de ce saint est des plus magnifiques; c'est un des mieux logés sur la terre: les chandeliers sont de lapis lazuli, et l'autel est d'argent. On y a pratiqué une ouverture par où les âmes pieuses correspondent avec le ciel: c'est-à-dire elles écrivent des lettres, présentent des requêtes aux saints, et ces écrits leur parviennent, si on en croit les pères jésuites. Comment les papes ont-ils pu permettre que l'on abusât ainsi de la crédulité des peuples, et que les jésuites cherchassent, par cet artifice, à pénétrer le secret des familles?

Voici l'inscription du maître-autel:

Ego vobis Romæ propitius ero.

Et la description du tableau du plafond.

Saint Ignace est dans le ciel, aux pieds de Jésus, environné d'une foule de disciples. Les quatre parties du monde sont placées sous l'image du saint. On voit partir des troupes de ces fils de Loyola pour aller prêcher l'Évangile; ils portent un glaive et un flambeau à la main, et sont conduits par des anges. La statue du saint, placée dans l'église, est fort belle, et sa figure très agréable: aussi c'est le saint le plus fêté par les femmes.

Hier, un jeune marquis français m'entraîna aux catacombes de Saint-Sébastien; nous prîmes un capucin pour guide et pour *cicerone*. L'entrée de ce souterrain inspire l'effroi. Le capucin nous dit: « Voilà la place où l'on a trouvé les cadavres de cent mille martyrs; voilà la statue de saint Sébastien. « Et que fait-elle ici, demanda le marquis, et quelle a été la vie de ce saint?—Il a reçu la couronne du martyre, mais on ne sait dans quel pays.—C'est dommage. — Mais la peste, au siècle dernier, ravageant Rome, le souverain pontife mit la ville sous sa protection, et la peste s'arrêta incontinent. — Vous devriez envoyer ce saint, répliqua le marquis, à Constantinople, où la peste fait de cruels ravages. — C'est dans ce souterrain, continua le père, que les chrétiens, femmes, enfans, vieillards, riches et pauvres, venaient le soir célébrer les saints mystères. C'est ici, qu'à la voix du pontife, s'élevait vers Dieu un concert de prières: mais un soir, ô jour affreux! tandis que cette nombreuse assemblée chantait les louange du Seigneur, une horde de soldats féroces pénétra dans ce lieu, massacra tous les chrétiens, et ferma ensuite l'entrée avec d'énormes rochers. Depuis, il est arrivé, dans ces catacombes, des accidens bien désastreux. Il y a environ trente ans que deux jeunes époux voulurent y pénétrer, précédés d'un guide et d'un flambeau. Ils avançaient dans le souterrain, quand tout à coup un immense rocher s'écroule derrière eux, et leur ferme l'issue à jamais. Dès qu'on se fut aperçu de leur absence, on courut à leur secours, on cria, on les appela, et des voix répondirent; mais pour les sauver tous les efforts furent inutiles, la masse de ce rocher était inébranlable. On entendit encore des gémissemens, on répondit; mais bientôt le silence régna dans ce vaste tombeau. Ainsi périrent, de désespoir, ces deux jeunes époux. » Le marquis, effrayé de la catastrophe, cria qu'il ne voulait pas être enterré tout vif, m'engagea à nous retirer; et lorsqu'il fut revenu de sa terreur, il dit que si saint Hercule avait été à Rome, lors de la chute de ce rocher, il l'aurait soulevé, comme il souleva celui de l'antre de Cacus, et aurait sauvé ces deux infortunés. Pour dissiper la tristesse de cette catastrophe, je vous raconterai une petite anecdote que me rappelle notre capucin. Un homme rencontra sur le Pont-Sixte un de ses amis; il avait l'air sombre, l'œil égaré, les traits du désespoir. Son ami alarmé l'interroge, le presse de lui confier la cause de sa douleur. Celui-ci lui avoue qu'il allait se jeter dans le Tibre, et terminer ses peines. L'ami employa toute son éloquence pour l'en détourner; mais voyant l'inutilité de ses conseils, il ajouta: « Formez du moins un projet moins violent, moins funeste, faites-vous capucin. — Ah! s'écria-t-il, je ne suis pas assez désespéré pour cela, et en même temps il courut se précipiter dans le Tibre.

Je terminerai ma lettre par le récit de l'état des Juifs dans Rome; ils sont au nombre de sept mille, relégués dans un quartier où tous les soirs on les parque, comme un troupeau de moutons. Une ordonnance bizarre les oblige d'écouter, toutes les semaines, un sermon prêché par un missionnaire qui les accable d'injures, tandis que des sbires, ou des gardes, répandus dans la salle, veillent autour d'eux, et frappent d'un bâton ceux qui ont l'air distrait. On dit que ces malheureux Juifs mettent du coton dans leurs oreilles pour ne pas entendre ces sermons. Si l'un d'eux témoigne le désir d'être chrétien, soudain il est envoyé aux catéchumènes pour deux ans. Voulût-il se rétracter, il faut qu'il achève son temps. Ajoutez a tant de vexations que la plupart sont pauvres et misérables. J'ai eu un entretien avec un de ces Hébreux, qui m'a paru très judicieux. Je lui demandai pourquoi il n'embrassait pas la religion chrétienne. « Par la même raison que vous n'embrassez pas la nôtre. — Attendez-vous toujours le Messie? — Oui, monsieur. — Et dès qu'il sera arrivé, vos compatriotes, vos femmes, vos enfans, quitteront-ils leur pays, leur commerce, pour aller le joindre? — Les gens sensés laisseront passer les plus pressés, et attendront la confirmation de la nouvelle. » Tandis que nous causions ainsi sur la place d'Espagne, une éminence passa dans un brillant équipage. Mon Is-

raélite me dit, en la voyant : « Dans votre église primitive on recueillait les dîmes pour les pauvres et pour l'entretien du culte; mais aujourd'hui elles sont tombées en des mains infidèles, pour entretenir le luxe de Rome. » Je n'avais rien à répondre, et je lui fis mes adieux.

Agréez, mademoiselle, mes respects, et mes vœux pour votre bonheur.

LETTRE CXXX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je suis fort réjoui de la visite que vous a faite le chevalier de Lisieux.

> In visco in cui s'avenne
> Qual' augellin talora
> Scuote le penne ancora,
> Cercando libertà.
>
> Ma in agitar le penne
> Gl' impacci suoi rinnova;
> Più di fuggir fa prova,
> Più prigionier si fà.

Voilà, *cara damigella*, en huit petits vers, l'histoire du chevalier. Vous vous rappelez ces oiseaux qui tournent autour des filets, attirés par un appât, et qui finissent par s'y jeter. Ce pauvre chevalier finira de même: il est aujourd'hui dans l'affliction. Vous vous rappelez cette dame paralytique, qu'il a aimée, et qu'il soignait comme sa mère ou sa sœur. Hélas! elle vient de terminer sa misère; j'ai assisté avec lui à ses derniers momens. Elle disait au chevalier, qui pleurait auprès de son lit : « Vous avez tort de me pleurer, la vie m'était à charge. Pourquoi l'ai-je reçue? que suis-je venue faire sur la terre pendant quelques jours? souffrir, traîner mon existence. » Le chevalier m'avait dit : « Laissons-la mourir en paix, ne lui parlons pas de confesseur, à moins qu'elle ne le demande. » Elle l'a désiré, et il est allé le chercher lui-même. La confession a été suivie du viatique; le chevalier, ma femme, la garde et moi, étions à genoux dans la chambre. Après cette cérémonie lugubre, la malade se trouvant un peu mieux, et comme soulagée d'un grand poids, a dit au chevalier : « J'éprouve un calme intérieur, qui me rend la mort moins terrible. Je n'ai pas toujours pensé comme aujourd'hui; j'aurais, sans doute, été plus heureuse, si la religion m'avait été plus chère. J'ai cependant de la peine à me repentir des fautes que m'a fait commettre l'amour; j'espère que Dieu miséricordieux me les pardonnera. Je vous ai bien aimé, et je vous aime encore, quand je vais tomber dans les bras de Dieu et de la mort. Adieu, mon cher chevalier, ne m'oubliez pas » Sa voix s'est embarrassée, et elle a expiré quelques momens après. J'ai renvoyé soudain le chevalier chez lui, navré de douleur; ma femme, la garde et moi sommes restés pour veiller à tout, et ordonner le convoi. Le chevalier en a fait les frais, et a voulu qu'il fût décent. Il a suivi le corps avec moi, et a versé des larmes en lui faisant ses derniers adieux. Nommé exécuteur testamentaire, il a payé toutes les dettes, et assuré une pension viagère de deux cents francs à une ancienne domestique. Ma Catherine a commandé des messes, a dit force *De profundis* pour l'âme de la défunte.

Mon écolière de quarante ans est furieuse contre son mari; ce magistrat barbare n'a jamais voulu lui permettre de jouer le rôle d'Iphigénie : « Madame, lui a-t-il dit, jouez plutôt la vieille Jocaste, ou la mère Bobi. » Quel affront pour une femme qui veut rester jeune, en dépit du temps! Elle m'a conté tout cela, la fureur dans les yeux, et m'a demandé ce que je pensais de la conduite de son mari. « Madame, assurément il a tort, il ne doit pas vous priver d'un plaisir innocent; mais les magistrats ont les mœurs gothiques. — Je pourrais assurément me venger, mais je tiens à mes principes. Il est trop heureux d'avoir une femme comme moi; si vous saviez quel homme c'est. Depuis dix ans il est au lait d'ânesse; il vit avec moi comme David avec la Sunamite. Il est vrai que cette conduite m'est fort indifférente. Je lui pardonnerais tout s'il était plus complaisant et moins parcimonieux. »

Plus on vit, plus on voit, et plus on est persuadé, *che questo mondo è una gabbia di matti. La mia Caterina la riverisce, ed io anche con sommo rispetto.*

LETTRE CXXXI.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Je ne sais, monsieur, quel philosophe grec rendait grâce au ciel d'être né dans Athènes : pour moi, je le remercie de m'avoir fait naître en France, et non dans l'île Britannique. Les clubs, les coteries, le *porter*, le thé, les combats athlétiques, ceux des coqs, la course des chevaux, les tragédies de Shakespeare, la licence des spectacles, l'ivrognerie des hommes, tout cela ne m'offre pas un tableau assez séduisant pour me faire envier leur liberté et leur gouvernement. Il me semble que les Anglais du quatorzième siècle étaient beaucoup plus galans que ceux d'aujourd'hui : c'étaient de vrais chevaliers. Mon *Englishman* m'a conté que, sous le règne d'Édouard, plusieurs bacheliers, enfans d'Albion, se couvrirent un œil d'un morceau de drap, et jurèrent à leurs dames « *que jamais ne verraient que d'un œil, qu'ils n'eussent fait de leurs corps des prouesses au royaume de France.* »

Mais vous m'avez laissée à Martigny : vous vous êtes assez reposé, continuons notre voyage.

La route de Sion à Martigny est peu agréable : des rochers, des montagnes, des crétins, voilà les objets dont elle est semée; ajoutez-y des hommes qui parlent l'ancien roman, dialecte des premiers Français, composé, dit-on, d'un latin corrompu qu'on parla long-temps dans les Gaules, après l'invasion des Francs : ce jargon a produit le patois des pays méridionaux. Mon idiome italien m'a été fort utile pour entendre ces bonnes gens. La marquise ne sait aucune langue étrangère, mais elle dit n'avoir besoin que de la sienne pour parcourir l'univers.

Nous avons vu dans notre marche un village suspendu sur le sommet d'un rocher; j'ai cru que c'était le repaire des chèvres et des chamois. Si la domination est un grand plaisir, les habitans de ce rocher doivent être fort heureux.

Dans une heure nous avons parcouru la ville de Martigny. Son territoire produit d'excellent vin, et mon *Englishman* s'en est abreuvé au point de retomber amoureux de moi; mais l'effet a cessé avec la cause. On nous a montré la place d'un camp de Galba, dont le nom me rappelle ces beaux vers de Corneille :

> On les voyait tous trois se hâter ardemment
> A qui dévorerait ce règne d'un moment.

Un camp ne peut donner que des idées de dévastation, de carnage, et de l'assemblage de quelques milliers d'hommes

féroces. Le camp et le souvenir de cet empereur ne m'ont inspiré aucun intérêt; je verrais avec beaucoup plus d'émotion, à Vaucluse, les ruines des maisons de Pétrarque et de Laure, et à Naples le tombeau de Virgile.

Nous n'avons pas voulu escalader le mont Saint-Bernard, qui est à huit lieues d'ici. Le temple de Jupiter, si fameux jadis, est aujourd'hui un hospice, élevé par l'humanité et la religion, où des moines exercent l'hospitalité qu'exerçaient autrefois les prêtres de Jupiter.

Nous avons aperçu de loin le Mont-Blanc levant sa tête majestueuse sur les montagnes voisines, comme le géant Goliath élevait la sienne au milieu des Philistins, avec la différence que David n'abattrait pas le Mont-Blanc. Cette montagne a deux mille deux cent quarante-six toises de hauteur. Je vous préviens que ce n'est pas moi qui l'ai mesurée; je me suis contentée de la saluer de loin, et de lui demander sa protection. Dans une trentaine de siècles, ce mont altier sera moins élevé et moins orgueilleux.

En allant à Saint-Maurice, arrêtez-vous, monsieur, avec moi, à la cataracte nommée si ridiculement *Pisse-Vache;* mais si son nom est bizarre, son aspect est imposant et magnifique : c'est une des plus belles chutes d'eau de la Suisse. La rivière qui la forme arrive sur un rocher élevé, d'où elle tombe perpendiculairement, de la hauteur de trois cents pieds, aucuns disent de huit cents, sur un rocher en talus, où l'eau se brise, se pulvérise, et retombe en pluie. Nous sommes restés une heure entière devant ce magnifique spectacle, frappés d'admiration, et dans une espèce de terreur. Les eaux de Versailles et de Saint-Cloud sont, *per comparazione, ruscelletti.*

Nous voilà dans Saint-Maurice, bien fatigués, bien contens d'être arrivés. La ville me paraît assez jolie; elle est au bord du Rhône, qui, resserré entre des rochers, y coule sans gloire, mais non sans bruit. C'est pourtant ce même fleuve qui va traverser le lac de Genève, et qui en sort si grand et si superbe. Les maisons, de l'autre coté du Rhône, ont un point d'appui très solide : elles sont adossées à des rochers à pic. Nous avons braqué nos lunettes contre un ermitage, bâti sur un rocher qui domine la ville : on y voit un petit jardin. C'est là que les ermites qui se sont succédés ont opéré des miracles; mais le plus grand, c'est le courage d'aller vivre seul dans un lieu destiné pour l'aire d'un aigle.

Vous prétendez que les Anglais, et surtout lord Marleborough, avaient sur le visage un air de calme et de sérénité : eh bien! mon Anglais est un petit Marleborough. On lui a mandé que sa femme était frappée d'une maladie très grave : il nous a dit qu'il n'en était pas inquiet, qu'il y avait à Londres d'excellens médecins. C'est un vrai stoïcien; il ne met pas sa femme au nombre des choses qui lui appartiennent, comme la santé, la science, etc.

Vous désirez toujours de me connaître; pour moi, quelque plaisir que j'eusse à faire votre connaissance, je dois trop à votre imagination pour me hâter de perdre de mon prix à vos yeux. Je me regardais hier au miroir; je me suis trouvée un peu plus laide que de coutume : les voyages n'embellissent pas.

Adieu, monsieur, je vous ai étalé toute ma marchandise; il est temps de me reposer, et de laisser reposer vos yeux. D'ailleurs la marquise, qui entre dans ma chambre, trouve mauvais que je l'abandonne si long-temps pour vous.

LETTRE CXXXII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Monsieur mon maître, je vais vous rendre la monnaie de votre pièce.

Nel visco in cui s'avenne
Quell' augellin talora,
Lascia le penne ancora,
Ma torna in libertà.

Poi le perdute penne
In pochi di rinnova
Cauto divien per prova,
Ne più tradir si fà.

Voilà l'histoire des amans et du chevalier; mais s'il est léger en amour, je le trouve admirable dans les devoirs de l'amitié. Il n'a point paru dans la vallée; il est vrai que le temps n'y invitait pas. La pluie n'a cessé pendant trois jours; la tristesse du ciel, ce voile sur le soleil, ont influé sur mon humeur. Ne sommes-nous donc que de pures machines, des baromètres qui s'élèvent ou s'abaissent au gré du mouvement de l'air? On ne doit pas s'étonner de la mobilité de caractère des Parisiens, elle est l'effet de l'inconstance de leur climat. Pour ne pas blesser les lois de l'hygiene, qui commandent l'exercice, je me suis promenée en sabots et en parapluie : je ressemblais à Robinson Crusoé. J'ai fait mieux, j'ai lu son roman à ma mère : il nous a singulièrement amusées. Nous étions deux vrais enfans; nous partagions les sollicitudes, les craintes, la joie de cet étrange ermite. Son histoire est sans doute une fiction, mais elle a un air de vérité qui séduit. Je voudrais, pour tous les temps pluvieux ou brumeux, avoir à lire un ouvrage aussi attachant. L'auteur, dit-on, se nommait Daniel Foé. Ce qui a encore égayé ces jours de pluie, c'est ma lettre au chevalier, datée de Saint-Maurice. Je vous l'envoie tout ouverte, vous la lirez et la fermerez. Je riais en l'écrivant. Il donne tête baissée dans le piége; mais son erreur peut-elle durer long-temps? Je tremble toujours : le moindre incident peut faire tomber le masque, et Suzette être reconnue; alors plus de correspondance, mon voyage sera fini. Cependant son aimable sensibilité le rend plus intéressant à mes yeux. J'ai donné des regrets à la mort de son amie. Que de réflexions fait naître l'inutilité de sa vie et de la mienne, et de celle de tant d'autres! Nous apparaissons un moment pour faire nombre, et nous retombons dans le gouffre de l'éternité. Ce qui m'a encore plus frappée que l'inutilité de l'existence de cette femme, c'est sa destinée malheureuse. Pourquoi être prédestiné, soit au bonheur, soit au malheur?

Mais changeons de style. Apprenez que dans peu je serai de noces, non pas pour mon compte. La jeune fermière Suzette se marie. la joie est dans le village, et encore plus dans le cœur des fiancés C'est au village que l'hymen se présente sous un aspect aimable et engageant. Je l'ai vu, au contraire, dans de beaux salons, le front grave et pensif. Votre conseiller est un impertinent de vouloir que sa femme joue le rôle de la mère Bobi, au lieu de celui de la jeune Iphigénie. Ridicule pour ridicule, celui qui amuse est celui qui vaut le mieux. J'ai eu le bonheur de rencontrer encore madame d'Épinay chez madame de Germeuil : je l'ai écoutée très attentivement; je n'ai pas proféré six paroles dans la soirée : elle s'est plainte de l'ingratitude de Rousseau. Ensuite, à propos

du baptême, elle nous a dit que, si elle n'avait pas été baptisée, elle attendrait la fin de sa vie, comme Constantin, pour recevoir ce sacrement. « Je ne songe pas, a-t-elle ajouté, sans un mouvement d'humeur et de colère, à la facilité, à la rapidité avec lesquelles la perte du genre humain a été décidée. Ce fut, selon la Genèse, l'affaire d'un quart d'heure. » Elle ajouta que Pélage avait raison de nier le péché originel, et d'assurer que le péché d'Adam n'avait fait de mal qu'à lui, et non à tout le genre humain; elle nous dit encore, à mon grand étonnement, que Montesquieu écrivait sans ortographe.

Vale, adieu, *addio*, *farewell*. Vous voyez que je possède quatre langues, presque autant que les apôtres.

LETTRE CXXXIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

Je serais fâchée, monsieur, que la destinée n'eût pas rapproché notre existence; j'apprécie trop votre amitié. Je pense que s'il est des momens de bonheur sur la terre, nous les devons à ce sentiment. Vous serez un jour étonné de l'excès de votre passion : l'ivresse calmée, on rit des folies de l'amour; on ne rit jamais aux dépens de l'amitié.

Il me paraît que saint Gonzague a un très grand crédit dans le ciel; mais comme je n'aime pas à faire ma cour aux puissances, je ne profiterai pas de l'ouverture du maître-autel dont vous me parlez, pour lui écrire, et lui demander sa protection. Tout au plus, si je vais à Rome, je lui laisserai un billet de visite. Je ne descendrai pas non plus dans les catacombes de Saint-Sébastien : elles sont trop dangereuses. J'ai été émue jusqu'aux larmes du sort cruel des deux jeunes époux. Quel moment affreux que celui où ces infortunés se sont vus séparés du monde, et ensevelis vivans, à la fleur de leur âge, au sein du bonheur, dans un sépulcre épouvantable! Je suis bien aise d'apprendre que ce saint arrête les progrès de la peste. Apparemment que ce pouvoir était ignoré au quatorzième siècle, car il y eut à cette époque une contagion terrible, qui fit un cimetière de la terre, et emporta la belle Laure, qui, par une singulière destinée, mourut le même jour et à la même heure que Pétrarque l'avait vue pour la première fois, le 6 avril 1348 C'est Pétrarque lui-même qui raconte cette circonstance

Je n'ai pas un grand amour pour les Juifs; mais ce sont des hommes, et je suis fâchée de les voir traiter en bêtes ou en esclaves par la cour de Rome, et qu'on veuille les forcer d'entrer dans notre religion.

Je vous apprends le mariage de Vulcain et de Vénus. Mademoiselle de P***, fille de condition, agée de seize ans, d'une figure charmante, épouse le financier Armand, laid, boiteux, chargé de cinquante ans, et ce qui surprend le plus, c'est qu'il est du choix de la demoiselle. Par quel talisman ce vieux podagre l'a-t-il séduite? celui de l'or. Elle en a peu, et lui beaucoup : voilà la solution du problème. La belle perspective qu'un carrosse et des diamans! Mais que penser de la demoi elle? qu'elle a des arrière-pensées.

Maman vous dit bien des choses; sa santé se soutient, à l'aide d'un régime et de la sobriété Adieu, monsieur.

LETTRE CXXXIV.

MADAME TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Ma chère demoiselle, mon cher homme est bien malade depuis hier. Pour cette fois-ci, ce n'est pas sa faute, mais peut-être la mienne. Il n'avait pas appétit en se mettant à table, et je l'ai forcé à manger. Je croyais bien faire, Dieu le sait. Après le diner, il s'est trouvé mal, il a vomi, et la fièvre l'a pris. Jugez où était ma pauvre tête. Je lui ai donné de l'eau chaude, du thé, du vin de Rota. Enfin, avec la servante, nous l'avons couché et j'ai envoyé chercher l'apothicaire du quartier; il lui a trouvé une grosse fievre. La nuit n'a pas été bonne. Je l'ai veillé jusqu'à six heures du matin, et notre Françoise m'a remplacée. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'il ne veut pas de médecin. Il dit qu'il ne travaille pas tout le jour, comme un manœuvre, pour partager ses bénéfices avec ces docteurs; qu'un apothicaire est déjà trop pour un maître de langue. « Les grands médecins, dit-il, sont pour les grands seigneurs, et quand nous autres petits faisons la sottise de les appeler, ils font des expériences sur nous. » Je lui ai cité le médecin de madame Giraud, qui l'a tirée d'une grande maladie. « Ma femme, m'a-t-il répondu, le grand docteur Musa (je ne sais quel est ce docteur), guérit l'empereur Auguste d'une maladie grave, et tua son neveu Marcellus par le même remède [1]. »

L'apothicaire lui a ordonné l'émétique, mais il ne veut pas en entendre parler. Il dit pour sa raison, que l'émétique a été défendu par un arrêté du parlement, dans le siecle dernier, et qu'il ne veut pas violer les lois de l'État. Il faut convenir que cet arrêt du parlement est bien bête; pourquoi se mêle-t-il de médecine? L'apothicaire a ordonné aussi une saignée, mais nous n'avons pu le persuader. « Je me ferai saigner, a-t-il dit, quand la Faculté sera d'accord entre elle; mais l'un ordonne la saignée du pied, l'autre du bras droit, celui-ci du bras gauche : l'un la défend dans telle maladie, et l'autre la prescrit. Ainsi, en attendant qu'ils s'entendent entre eux, je me passerai de saignée. » Le malheur de mon mari est de trop savoir, cela lui tourne la tête, il ne veut rien faire comme un autre. Il lit quelquefois, deux ou trois heures de suite, sans me dire un seul mot : cela m'impatiente; je brûlerais volontiers tous les livres. Ah! mademoiselle, n'épousez jamais un savant! Nous ne savons plus comment nous y prendre pour le guérir. Il crie toujours, la *natoura*, la *natoura*, laissez agir la *natoura*. J'ai voulu lui mettre sur la poitrine une relique précieuse, mais il l'a repoussée; cependant elle a opéré de belles cures. Je la tiens d'un père dominicain, un saint homme.

Ma chère demoiselle, écrivez, je vous prie, à Tommasini; faites-lui comprendre qu'on ne guérit pas sans médecin, et que les reliques n'ont jamais tué personne. J'ai oui dire qu'un grand roi de France en était chargé [2].

Je vous salue, ma chère demoiselle, et je me recommande à vous, et à vos prières.

[1] Les bains froids.

[2] Louis XIV faisait dire des messes sur la fin de ses jours, et portait des reliques, que lui avait données son confesseur Le Tellier.

LETTRE CXXXV.

MADEMOISELLE D'ARLY A MADAME TOMMASINI.

La maladie de votre mari, ma chère dame, m'inquiète beaucoup. Il a peut-être tort de refuser un médecin; mais j'ai, comme lui, plus de confiance à la nature qu'aux docteurs de la Faculté. Je crois que les médecins et les reliques ne produisent d'heureux effets que sur ceux qui ont confiance en eux. Oui, deux rois de France, Louis XI et Henri III, se couvrirent de reliques; ni l'un, ni l'autre n'a eu une longue existence. Louis XI est mort âgé de soixante ans, et Henri III n'était qu'à sa trente-neuvième année.

J'attends une seconde lettre de vous, pour écrire à votre mari; mais j'espère qu'un apothicaire suffira pour le tirer d'affaire.

Adieu, ma chère dame, rassurez-vous, et donnez-moi tous les jours de vos nouvelles, et de celles du malade.

LETTRE CXXXVI.

MADAME TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Ma chère demoiselle, la fièvre continue, mais le malade est tranquille, et dit qu'il a encore trente ans de vie. Dieu le veuille! Le chevalier de Lisieux est venu le voir; c'est un brave et un honnête gentilhomme, qui aime mon mari comme son égal. Il est resté plus d'une heure avec lui; c'est dommage qu'il aille pour quinze jours dans la terre de son oncle. Il a obligé mon mari à recevoir son médecin, qui lui a ordonné l'émétique, comme avait fait l'apothicaire. M. le chevalier lui a ôté ses scrupules sur l'arrêt du parlement, et cette médecine lui a bien nettoyé l'estomac. Mais ce qui me fait grand plaisir dans cette maladie de mon pauvre homme, c'est qu'il est venu vingt laquais avec des livrées, pour demander de ses nouvelles, de la part de leurs maîtres et maîtresses; ce qui prouve qu'il est aimé et estimé des gens comme il faut, ce qui est bien flatteur pour sa femme.

Je vous quitte bien vite, ma chère demoiselle, pour aller auprès du malade. Nous n'avons pas pris de garde, elles sont très chères, et gourmandes; il leur faut du café tous les matins, et elles n'épargnent pas le sucre; mais Françoise et moi nous veillons tour à tour.

LETTRE CXXXVII.

M. DE LISIEUX A M. TOMMASINI.

Ah! ah! monsieur Tommasini, vous tramez des complots contre moi: vous vous entendez avec mademoiselle d'Arly pour me promener en Suisse, avec une prétendue Suzette! M. le docteur, songez qu'il y a une Providence, que tôt ou tard l'horizon s'éclaircit, et laisse à découvert le crime et le criminel. Si vous connaissiez mieux votre Bible, vous sauriez que Jacob, après quatorze ans de servitude, découvrit l'artifice de son beau père Laban. L'histoire aurait dû vous apprendre, que Commode laissa sous son chevet la liste de ceux qu'il voulait faire étrangler pour ses menus plaisirs, et que cette liste fut découverte par Martia sa concubine, qui gagna de primauté. Vous sauriez encore que la conjuration des poudres fut découverte à Londres, par une lettre. Ce préambule vous étonne. Écoutez et repentez-vous: c'est une lettre aussi qui m'a découvert votre complot. Il vous souvient que je suis allé vous voir pendant votre maladie; vous étiez au lit et dormiez. En attendant je me suis arrêté dans votre petit salon avec madame Tommasini, il y avait sur la cheminée une lettre tout ouverte: le hasard, ou la Providence m'a fait jeter les yeux sur elle. L'écriture m'a frappé, j'ai cru la reconnaître; pour m'en assurer, j'ai demandé à votre chère épouse, d'où lui venait cette lettre. «De Montmorency, de mademoiselle d'Arly, qui est fort inquiète de la santé de Tommasini. — Il la connait donc? — Beaucoup; vous pouvez lire sa lettre.» Jugez avec quelle surprise je l'ai lue. Ah! traître! mademoiselle Césarine est donc mademoiselle Suzette, et la marquise, qui me connait si bien, une figure de roman. Les femmes, *gran dottore*, sont adroites et rusées; mais vous, vieille barbe, vous secondez, vous favorisez les complots d'une jeune fille. Malgré l'énormité de votre crime je vous absous, à une condition: c'est que vous laisserez mademoiselle Césarine dans l'erreur, dans l'ignorance qu'elle est découverte; je veux feindre encore quelques temps d'être sa dupe. *Par pari refertur*, c'est la loi et les prophètes. Ma correspondance avec elle m'en paraîtra plus piquante. Gardez aussi inviolablement mon secret que vous avez gardé le sien, j'exige votre parole sur ce point; lorsqu'il en sera temps, nous amènerons le dénoûment. Répondez-moi, mon cher ami, tout de suite, et parlez-moi de votre santé. Je vis ici en gentilhomme, c'est-à-dire en campagnard oisif; je chasse, je monte à cheval, je fais trois repas par jour, je dors huit heures; je parle toute la journée, avec mes bons voisins, chevaux, chiens, perdrix, lièvres, vins de Bordeaux, de Champagne, de Bourgogne, sujets de conversations intarissables dans les châteaux. Il n'est ici non plus question de littérature qu'à la cour de Constantinople. Cependant Voltaire et Jean-Jacques y sont connus; mais les Dorat, les Marmontel, les La Harpe, seraient bien étonnés d'apprendre, qu'à cinquante lieues de Paris leurs noms et leurs ouvrages sont ignorés. O néant de la gloire! Cependant, tandis que nos gentilshommes jouent au trictrac ou au piquet, je profite de ces momens pour faire quelques lectures, et ne pas me rouiller tout-à-fait. J'ai lu Boileau et Pope, et je me suis amusé à comparer ces grands poëtes, pour savoir lequel des deux est le plus élevé sur le Parnasse. Je crois que c'est Pope; il a plus de philosophie, d'imagination et de verve: non que je sois de l'avis de Marmontel, lorsqu'il dit:

> Sans feu, sans verve et sans fécondité,
> Boileau copie, on dirait qu'il invente.

Pauvre Marmontel, vous êtes bien inférieur à l'auteur du *Lutrin!* Je relis aussi la *Nouvelle Héloïse;* c'est une statue maigre et mal faite, couverte d'une belle draperie. Mais mon oncle me fait appeler; il va me dire: «Que diable fais-tu dans ta chambre avec tes livres? Tu passeras ici pour un pédant; il faut vivre avec les vivans, et non avec les morts: ce n'est pas en lisant qu'on fait son chemin à la cour et à l'armée. On dit que le grand Frédéric lit beaucoup, qu'il fait des vers, joue de la flûte; c'est une tache à sa gloire. Passe encore pour la flûte.»

Mais je reviens, en vous quittant, à la parole que j'exige de vous; laissez l'aimable Césarine dans l'erreur; une femme est si heureuse de tromper un homme! Je suis toujours plus étonné d'apprendre que j'étais souvent avec cette Suzette, que je croyais en Suisse, et que j'étais si

désireux de connaître. Vous avez l'un et l'autre joué parfaitement votre rôle. Adieu, réjouissez-vous.

Permitte divis cætera.

LETTRE CXXXVIII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Ah! *carissima alunna*, que votre apparition et celle de votre chère maman, *nel mio camerino*, m'ont été salutaires! c'est de ce jour que la fièvre a délogé de mon corps chétif. Je suis aujourd'hui un bâtiment refait à neuf; je n'ai plus qu'une seule inquiétude. *La mia Caterina* me retient le manger, me compte les morceaux, et j'ai un appétit dévorant. Érésicthon n'était pas plus famélique que moi.

Comme le ciel est beau! comme la vie est douce et chère à celui qui a touché les bords de la tombe! Je me compare à notre grand-père Adam. Quels durent être l'agitation et les doux mouvemens de son cœur, quand il se reconnût, sentit son existence au milieu de ce beau paradis terrestre!

Nous vous remercions de vos beaux raisins. Ma chère moitié, dans sa reconnaissance, vous envoie un beau chapelet qui vient de Lorette : vous le prêterez à quelque dévote; cela fait toujours passer une heure ou deux. Permettez-moi de joindre au chapelet, un petit flacon d'essences de roses, qui sort des mains des religieuses de Florence Elle n'a pas la vertu de l'eau bénite, mais elle a plus de parfum. C'est le premier jour que je reprends la plume et la lecture; mais j'aime encore mieux jaser que lire : les convalescens et les vieillards se ressemblent en cela. Madame l'épicière, notre voisine, et M. Chingolet, jadis maître-clerc, son amoureux, quoique madame ait quarante ans, et l'amoureux soixante, doivent venir passer la soirée avec nous. Ah! que de belles choses je vais apprendre! Je saurai le prix des denrées, leur cherté progressive, l'anecdote du quartier, l'âge des femmes de leur connaissance, qui font les jeunes; je saurai leurs défauts, leurs figures. On me parlera de la dureté des impôts, du luxe des grands, de leur fierté, etc., et trente etc.; mais pour un convalescent tout est délicieux. *Servo fedelissimo.*

LETTRE CXXXIX.

M. TOMMASINI A M. DE LISIEUX.

Caro ed amato cavaliere, je suis tout rouge de honte, non par remords de ma faute, mais pour avoir été surpris *flagrante delicto*. Ma Catean est une étourdie d'avoir laissé sa lettre sur la cheminée. Je ne sais si la Providence s'est mêlée de cette affaire, comme de celle de l'empereur Commode, et de la conjuration des poudres; mais je suis fâché que la mine ait été sitôt éventée. Au surplus, je vous ai rendu service; votre commerce épistolaire n'aurait pas duré long-temps, si mademoiselle Césarine eût été reconnue. Aujourd'hui je serai aussi discret pour vous que je l'ai été pour elle. Cette Césarine, qu'à peine vous regardiez, qui balbutie à peine l'italien, le sait tout aussi bien que vous, et de plus entend assez de latin pour lire Virgile et Cicéron, ce dont vous ne vous doutiez pas. Elle cache ses talens sous le voile de la modestie; elle ne vous parle si pertinemment de la Suisse, que parce qu'elle y a fait un voyage avec son père, il y a environ deux ans : elle est simple dans ses goûts, contente dans sa pauvreté; elle lit, étudie sans désir de briller. *In somma è una fanciulla maravigliosa.* Il faut convenir que l'éducation de son père, homme d'esprit, de grand jugement, a bien fructifié. Ma santé est entièrement rétablie; ma femme prétend que je dois la cessation de la fièvre à une relique qu'elle m'a appliquée sur la poitrine, pendant mon sommeil. Bravo, lui ai-je dit, grand remède, mais je ne te conseille pas de publier ton secret, car la Faculté médicante t'intenterait un procès. Au reste, *caro signore*, je jouis de la vie comme un homme qui a failli la perdre; ce qui me persuade que les morts ressusciteraient avec très grand plaisir.

Quam vellent æthere in alto,
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!

Je vais reprendre ma besace et mon collier de misère. Vous avez prononcé l'*absolvo* de mon péché, sans exiger l'acte de contrition. Je vous en remercie, car le repentir n'est pas dans ma puissance : il est de ces péchés pour lesquels il n'entre pas facilement dans l'âme.

Madame d'Arly et sa fille ont eu la charité de venir visiter le pauvre malade, le ciel les bénira. Adieu, mon cher seigneur.

Tecum vivere amen, tecum moriam libens.

LETTRE CXL.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Grand merci, *caro maestro*, de vos beaux présens. Maman est en possession du chapelet, et en a déjà fait usage; sa venue de Lorette en a augmenté le prix à ses yeux. Votre flacon d'essence de roses m'a causé autant de plaisir que le chapelet en a fait à maman. Vous m'avez pris par mon faible; j'aime les fleurs odorantes et fais peu de cas des inodores, ainsi que des vers sans poésie et des comédies sans gaîté.

Je vous ai annoncé le mariage de Suzette, la fille du fermier; la fête a été célébrée hier. Maman et moi nous sommes rendues à l'église, précédées de deux violons, et suivies de plusieurs jeunes filles, toutes en blanc, et parées d'un grand bouquet : les jeunes gens venaient ensuite, ayant à leur tête le père de Suzette, et les parens âgés. Suzette a prononcé son oui d'un air tremblant, comme je le prononcerai, si je tombe jamais dans les filets du mariage; il y a, en effet, de quoi trembler. Le oui de l'époux a été plus ferme; mais les hommes sont impudens. Après la cérémonie, on nous a reconduites en procession; le papa donnait le bras à la maman, et le nouvel époux me donnait le sien. A midi, le père et le gendre sont venus nous prendre pour nous mener à la salle du festin; il a été bruyant, abondant, très gai, mais décent : maman, le curé, le père de Suzette et moi, occupions une table séparée. Le vin a échauffé quelques jeunes têtes, mais sans occasioner aucun désordre, comme les Lapithes en occasionèrent aux noces de Pirithoüs. Ce repas a duré près de trois heures : j'avoue que le plaisir m'a paru filé longuement. L'après-dînée, j'ai ouvert le bal par le menuet, avec le nouvel époux, qui n'a pas oublié, selon l'usage, de m'embrasser. Croiriez-vous que j'ai dansé trois contredanses. Ah! si le chevalier m'avait vue, il aurait pris sa revanche et m'aurait raillée, du moins tacitement; mais vous comprenez, monsieur mon maître, que je n'ai dansé que par complaisance. Au surplus, je suis bien aise

de vous dire que je sais quelque chose, que vous ignorez sans doute, c'est que le mot de contredanse est d'origine anglaise, et signifie danse de village. Cette journée de joie et de plaisir a fini par des larmes; je me suis avisée de lire la mort de Clarisse. Qu'elle est belle et touchante! oui, j'ai pleuré cette infortunée et intéressante Clarisse.

Il y a huit jours que le chevalier n'a paru dans nos climats; a-t-il enlevé la belle Angélique? Ce pauvre chevalier! je ne sais pourquoi, toute la nuit je l'ai vu en rêve.

Addio, signor carissimo.

LETTRE CXLI.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

A quoi ne conduit pas l'amour sacré de l'or, puisque mademoiselle de P.... consent à se donner au Vulcain parisien. Les poetes, faiseurs d'épithalames, seront bien embarrassés pour chanter cet hymen. Ce Vulcain possèdera ce qu'il aime; mais sera-t-il aimé? Je ne voudrais pas de son bonheur.

Je vous ai souvent parlé du luxe, de la dissolution des mœurs de Rome, où cependant aujourd'hui règne plus de décence et de régularité. Je viens de lire avec mon maître, un petit conte relatif aux mœurs dissolues du temps passé; il est d'un auteur fameux, qui était indigné de voir les vices, les mœurs de Babylone transplantés dans la capitale du monde chrétien [1].

Le nommé Matthieu Lambert, citoyen de Paris, entreprit de convertir le juif nommé Abraham; il déploya tout son savoir, toute son éloquence pour le convaincre de la vérité de la religion chrétienne et des erreurs et de la fausseté du judaïsme. Abraham résistait, la grâce n'opérait pas. Enfin pourtant, sollicité vivement par son ami, il lui dit qu'il voulait aller à Rome, à la source de la religion et des lumières, pour éclairer ses doutes et connaître la vérité. Lambert, instruit des désordres de la cour papale, le détournait de ce voyage autant qu'il pouvait, craignant que frappé du luxe et des mœurs de Rome, il n'en revint plus juif qu'auparavant; mais l'opiniâtre Abraham partit, vit Rome, observa les mœurs, *la conduite des papes, le faste, l'irreligion des chefs de l'église,* et frappé d'étonnement et d'indignation, il retourna à Paris. « Mon ami, s'écria-t-il en revoyant Lambert, je sors de Ninive; quelle dépravation! quel scandale! — Tu n'embrasseras donc pas le christianisme? lui dit Lambert d'un air confus — Au contraire, je vais me faire chrétien; car une religion qui se soutient au milieu des plaisirs et de l'impiété, ne peut être qu'une religion donnée et protégée par Dieu même. » Et bientôt Abraham abjura le judaïsme. Cet Hebreu raisonnait conséquemment. En effet, cette série de mauvais papes, ce grand schisme de l'église, qui a duré plus de quarante ans [2], aurait dû porter des atteintes mortelles à notre religion si elle n'était l'ouvrage de Dieu.

Saint-Pierre de Rome, cette merveille du monde, mérite d'être encore le sujet de notre entretien. Je revois ce superbe monument à peu près tous les matins, et toujours il m'étonne davantage. Jules II en posa la première pierre le 18 avril 1506: ce pape donnait des coups de bâton aux artistes qu'il faisait travailler. Il fut élevé sur les jardins de Néron. Constantin y avait fait bâtir, en 323, une grande église, dont on voyait encore les restes en 1505. Ce fut Nicolas V qui forma le premier le projet de la reconstruire; mais sa mort en empêcha l'exécution. On peut appliquer à cette basilique ces deux vers que l'Arioste a faits pour un temple imaginaire.

Siede un tempio il più bello
Che vegga il sol, frà quanto gira intorno.

On voit dans Saint-Pierre une statue en bronze de ce saint. Mon *cicérone* pretend qu'elle fait encore des miracles; mais, à coup sûr, il ne s'en opère point sur le tombeau de Christine. Je ne crois pas cette reine dans le martyrologe romain, quoiqu'elle ait abjuré le luthéranisme en faveur de notre religion.

Mon *cicérone* m'a montré avec enthousiasme le tombeau de la comtesse Mathilde, si attachée à Grégoire VII, ou au saint siége, auquel elle fit donation de tous ses biens et de ceux qui ne lui appartenaient pas, cause des guerres si fréquentes entre l'empire et la papauté; il était juste que cette bienfaitrice eût une place distinguée dans cette église. Sa statue est dans une niche; elle tient un sceptre de la main droite, et la tiare et les clefs sont sur son bras gauche.

La chaire de bois où saint Pierre officiait pontificalement est renfermée dans une autre chaire de bronze doré soutenue par quatre docteurs, saint Augustin, saint Ambroise, saint Athanase et saint Jean Chrysostôme. Mon *cicerone* assure que la chaire de bois de saint Pierre faisait jadis beaucoup de miracles. Je lui ai demandé pourquoi elle n'en faisait plus. *Perchè gli uomini sono troppo cattivi...* Voilà sa réponse.

Vous savez sans doute, mademoiselle, que la coupole de Saint-Pierre est une vaste église, superposée sur une église beaucoup plus vaste encore, à la hauteur de cent soixante pieds: huit cents ouvriers, sous le pontificat de Sixte-Quint, achevèrent cet ouvrage en vingt-deux mois. La longueur intérieure de Saint-Pierre est de cinq cent soixante-quinze pieds, et sa hauteur de quatre cent huit, compris la croix qui en a treize.

J'ai visité la bibliothèque du Vatican; elle contient soixante-dix mille volumes, dans lesquels sont compris quarante mille manuscrits: il faut convenir que la science est effrayante. On y voit beaucoup de bibles grecques, hebraïques et syriaques. On m'a montré un manuscrit de Pline, avec des figures d'animaux; un Virgile du cinquième siècle, orné de miniatures qui représentent les Troyens et les Latins, avec les costumes du temps; un Térence de la même année; un très beau manuscrit du Tasse; le Dante, décoré de belles miniatures, et ce qui m'a paru le plus curieux, un *Traité des Sacremens,* ouvrage de Henri VIII, et envoyé par lui à Léon X, avec ces deux vers écrits de sa main:

Anglorum rex Henricus Leo decimo mittit
Hoc opus, et fidei testem et amicitiæ.

Il faut convenir que ce monument est très singulier: on y trouve encore des lettres originales de ce prince hérétique à Anne de Boulen; plusieurs écrits de la main de Luther; mais ce qui a le plus fixé mon attention, et m'a fait parfois sourire, ce sont les peintures des salles, qui représentent les donations, dont les titres sont perdus, ou peut-être n'ont jamais existé. D'abord celles de Constantin et de Charlemagne; celle de Pepin, qui donne l'exarcat de Ravenne; un Casimir, qui rend la Pologne

[1] Bocace.
[2] Depuis 1378 jusqu'en 1429.

tributaire du saint siége. On voit Jean, roi d'Angleterre qui le nomme suzerain de ses royaumes; la donation de la comtesse Mathilde. On y voit le royaume de Dalmatie, tributaire de saint Pierre; saint Étienne, roi de Hongrie, qui donne son royaume à l'église; le Portugal, érigé en royaume par le pape; le comte Royer, créé par lui roi de Sicile, et le royaume d'Arragon, tributaire de l'église. J'abrége cette liste des donations, dont les peintures, en s'effaçant, en effacent aussi les titres.

Vous ne soupçonneriez pas, mademoiselle, qu'il y a dans le palais du vicaire de Jésus-Christ *un' armeria*, un arsenal pourvu d'armes pour armer dix-huit mille hommes; mais l'armure que j'y ai vue avec le plus d'intérêt est celle du connétable de Bourbon, tué au pied des murs de Rome en 1527.

Je ne me lasserais pas, aimable Césarine, de causer avec vous; mais je lasserais votre patience : il faut donc se résoudre à vous quitter. Si j'avais la foi des anciens troubadours, qui faisaient dire des messes pour obtenir le cœur d'une belle, j'en ferais célébrer au moins deux tous les jours; mais le bonheur de vous plaire est un bienfait du ciel, que l'on n'obtient ni par des messes ni par des prières.

L'autre jour je versai des larmes devant le tombeau de la jeune et aimable Cécilia, construit par son père, l'insatiable Crassus, sur la voie Appia; je croyais pleurer son infortune, et peut-être je pleurais la mienne. Veuillez agréer mes respects et mes tendres sentimens.

LETTRE CXLII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

La noce de la fermière Suzette semble annoncer la vôtre. Vous allez dire que j'ai toujours ma montagne dans la tête, *si signora;* mais loin de me causer quelque douleur, elle me tient l'âme en gaîté. Vous seriez fâchée que le chevalier vous eût vu danser, et moi, j'en serais fort aise. A votre âge, avec votre jolie taille, quand on danse avec légèreté, on danse toujours bien. Il est allé faire un voyage avec son oncle dans ses terres de Normandie.

Je ne suis pas étonné que la mort touchante de Clarisse ait coûté des larmes à une aussi belle âme que la vôtre. Vous savez l'anecdote de Chapelle : il était en tête à tête avec mademoiselle Chouars, fille d'esprit, son amie; la femme de chambre de cette demoiselle, entrant dans la chambre où ils étaient, les surprit pleurant à chaudes larmes; elle en demanda la cause. « Hélas! dit Chapelle, nous pleurons la mort de ce pauvre Pindare, tué par les médecins. »

Voilà huit heures qui sonnent, je vais faire un déjeuner frugal, d'après le conseil de Sénèque, qui conseille de déjeuner légèrement pour pouvoir mieux dîner; les écoliers m'attendent, allons tourner la meule.

La riverisco e l'amo di tutto il mio core.

LETTRE CXLIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Le voilà revenu, ce chevalier, plus brillant que jamais; nous l'avons trouvé chez madame de Germeuil, où nous étions invitées à dîner de la veille. J'ai soupçonné qu'il serait de la fête, et je n'ai pas négligé ma toilette. M. de Buffon la regarde comme partie essentielle de l'homme; jugez si c'est une partie nécessaire de la femme. Dès que le chevalier m'a aperçue, il est venu à moi et m'a demandé d'un air riant, mêlé, à ce qu'il m'a semblé, d'un peu d'ironie, si j'étais toujours restée dans la vallée, si je n'avais pas fait quelque petit voyage. « Non, monsieur, ai-je aussi répondu en riant, où voulez-vous que j'aille? Il ne m'est pas permis de courir le monde comme la belle Angélique; les chevalières errantes ne sont plus de mode. (C'est malignement que je lui ai cité la belle Angélique).—Les dames voyagent sans être des chevalières errantes; je connais une demoiselle fort aimable qui, dans ce moment, parcourt la Suisse et qui daigne m'écrire des lettres charmantes; si vous la connaissiez, je suis persuadé que vous l'aimeriez; elle a beaucoup d'esprit, elle sait trois langues, l'italien, le latin et le français, sa langue naturelle. —Madame de Sévigné en savait quatre, l'italien, le latin, l'espagnol et la sienne.—Au surplus, cette demoiselle joint à ces divers talens une modestie rare; le seul défaut que je pourrais lui soupçonner, c'est un peu de fausseté dans le caractère. — On appelle souvent fausseté dans notre sexe une dissimulation nécessaire. Cette demoiselle est-elle jolie?—Elle assure que non; mais si je vous faisais la même question, vous me feriez la même réponse, et vous auriez tort. — Ou raison. — Aimeriez-vous à voyager en Suisse? — Oui, monsieur, je verrais avec plaisir ses montagnes, ses glaciers, ses habitans; je me plairais dans les vallons les plus sauvages. — J'ai envie d'apporter ici un jour les lettres de cette singulière Suzette; car vous saurez que c'est le nom qu'elle prend; nous les lirons en petit comité. Qu'en pensez-vous, mademoiselle? (Je crois qu'à ces mots j'ai changé de couleur). — Cette proposition vous fait rêver?—Oui, il me semble qu'il y a un peu d'indiscrétion à faire lire des lettres écrites dans la confiance de l'amitié. — Mais je ne suis ni son ami ni son amant. — Et qu'êtes-vous donc? — Je n'en sais rien. — Monsieur, ni moi non plus; quand vous le saurez, je vous prierai de vouloir me le dire. » Je l'ai quitté soudain; car cette conversation commençait à m'embarrasser beaucoup. A table nous avons été séparés; mais après le dîner, il est encore venu à moi pour me demander si je faisais des progrès dans l'idiome italien. « Non, monsieur, je ne l'étudie pas. — Connaissez-vous le signor Tommasini, un excellent maître? — J'en ai ouï parler. — C'est un galant homme; il a formé cette demoiselle Suzette dont je vous parle; il lui a enseigné le latin. — Je l'en félicite. — Vous l'ignorez, vous? mademoiselle. — Je n'ai nulle envie de l'apprendre. » Dans ce moment on l'a appelé pour une partie de wisk, et il m'a dit, en me quittant : « Je voudrais bien que cette demoiselle Suzette dont je vous parle eût votre véracité et votre aimable figure. »

Que dites-vous, mon cher maître, de cette conversation? elle a quelque chose de singulier. Le chevalier avait un air de tendresse, d'ironie, de gaîté indéfinissable. Cependant je ne présume pas qu'il soupçonne que la tranquille, l'ignorante Césarine, soit la savante, la voyageuse Suzette. Voyez-le, je vous prie, faites-le parler, et tâchez de deviner sa pensée; on dit qu'il est de la secte d'Épicure. J'en suis fâchée pour lui; c'est une école d'immoralité. Adieu, mon cher maître.

LETTRE CXLIV.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

Il y a long-temps, monsieur, que ma plume se repose: vous en accusez sans doute ma sainte paresse; mais la journée du voyageur est courte et fatigante. En arrivant à l'auberge, on a besoin de repos, de sommeil; une plume alors devient une massue qu'on ne peut soulever: on soupe, on se couche à la hâte, pour se retrouver debout le lendemain avec l'aurore. Je voudrais avoir le pinceau du citoyen de Genève, pour vous peindre les tableaux qu'offrent les montagnes du Valais, leur entassement; ces vallées profondes, élevées; ces sites pittoresques, romantiques; ces climats variés; tantôt la chaleur du brûlant été; bientôt après, sur la hauteur, les rigueurs de l'hiver. Ici, de riches vignobles; là, de beaux pâturages et de nombreux troupeaux: non loin, des champs couverts de lin et de blé, richesses du laboureur; sur le sommet des montagnes, des neiges éternelles et des glaciers immenses.

Nous avons visité la cabane de Philémon et Baucis; nous avons trouvé la même simplicité, les mêmes mœurs: ces heureux paysans, exempts d'ambition et d'impôts, jouissent du nécessaire sans désir pour le superflu; continuellement occupés, ils ne sentent ni le poids de l'oisiveté, ni les langueurs de l'ennui; le repos après le travail, est leur plus douce jouissance, et le travail, après un long sommeil, est pour eux un nouveau plaisir. En général, le paysan suisse est industrieux; il est serrurier, menuisier, mécanicien, jardinier, agriculteur: il bâtit sa cabane, creuse des arbres pour conduire les eaux, élève des digues, creuse des ruisseaux et lutte sans cesse contre la nature. Je ne sais si mon imagination trop vive m'égare, mais il me semble que la situation de ces bons Helvétiens est la plus heureuse de la terre, et que j'aimerais mieux être bergère ici que princesse à Paris. Un des grands malheurs du Bas-Valais, c'est que le Rhône, à la fonte des neiges, s'enfle, s'élève, et submerge toute la plaine. Le fleuve n'a plus alors pour rives que les montagnes mêmes; la plaine devient un vaste lac. C'est le tableau du déluge et de la désolation: forêts, vallons, villages, tout est submergé. On dit que cette mer immense, vue de l'élévation des montagnes, offre un tableau magnifique; on pourrait le comparer à l'inondation de l'Égypte, lors de la crue du Nil, avec la différence que celui-ci, dieu bienfaisant, fertilise les champs, et que le Rhône détruit, ravage, et ne laisse que des traces funestes de son passage.

J'ai oublié, monsieur, de vous parler de la fameuse légion Thébaine, massacrée auprès de Saint-Maurice par l'ordre de l'empereur Maximien; elle était de six mille hommes, et saint Maurice en était le chef. Pourquoi se laissèrent-ils égorger comme des moutons? Pourquoi l'empereur les fit-il égorger? Je n'en sais rien; d'autres plus instruits que moi vous le diront. Ce n'est pas la peine de vous parler de Villeneuve, où nous avons fait un mauvais dîner et bu de très mauvais vin, ce que mon oncle et notre Anglais ne lui pardonnent pas. Tout ce qu'on peut observer dans ce *villaggetto*, c'est que le Rhône fait auprès de cette ville son entrée pompeuse dans le lac Léman, et qu'il va sortir à Genève, après quatorze lieues de marche, à travers ce petit océan.

Chillon, que nous avons traversé sans daigner nous y arrêter, est un château gothique, bâti sur un groupe de rochers, où les eaux du lac viennent expirer avec un murmure lugubre et fatigant. A peine y a-t-il un chemin tracé entre le lac et le château; et si notre *Englisman* avait été galant, il m'aurait dit que les eaux s'approchaient pour me baiser les pieds.

Après une heure de marche, nous sommes arrivés à Clarens, village qui doit son nom, son immortalité à la plume éloquente de Rousseau. J'ai demandé à voir le château de M. de Wolmar, ou ses ruines; on s'est moqué de moi. « Du moins, ai-je dit, vous avez des bosquets « charmans, arrosés par de petits ruisseaux, des allées « fraîches, des prairies émaillées de fleurs, des sources « qui bouillonnent et sortent de la terre, et un petit bois « habité par un nombre infini d'oiseaux, au milieu duquel « est un bassin bordé d'herbe et de joncs, où ils venaient « boire et se baigner. — Non, notre terrain est sec et brûlé. — Avez-vous connu M. de Wolmar, Julie sa femme, et l'infortuné Saint-Preux? — Nullement; on dit qu'ils sont dans un livre, ils n'ont jamais paru que là. » Ainsi me parlait un honnête citoyen de la ville; et puis fiez-vous à messieurs les auteurs!

J'ai attaché long-temps mes regards sur les rochers de la Meillerie, fameux par la lettre de Rousseau. Puissance de l'imagination! je croyais voir encore Saint-Preux sur cette hauteur, écrivant sur un quartier de glace, allumant des branches de bois sec pour se garantir de la rigueur du froid. Cette fiction, par la magie de l'éloquence, se changeait en réalité.

Pendant le reste du voyage jusqu'à Vevay, nous avons toujours suivi le lac. Cette journée a été très agréable, mais a épuisé mes forces.

Je suis fâchée de vous voir si peu occupé de la parure et de l'ajustement des femmes; ce qui m'embarrasserait beaucoup, si le hasard nous faisait rencontrer, car je ne saurais quelle mode je devrais adopter pour vous plaire. La marquise m'assure que vous vous piquez d'élégance, et que vous êtes presque toujours en habit de noces. Elle me fait de vous un portrait si frappant, que je vous reconnaîtrais au premier aspect.

Adieu, monsieur, je vous souhaite beaucoup de succès dans vos amours.

LETTRE CXLV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Vous avez donc trouvé, *amabile signorina*, quelque chose de singulier et d'ironique dans l'air et les discours du chevalier? Je n'en suis pas surpris; il est galant, tendre, enjoué, et l'enjouement a souvent un petit air railleur. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours; je le crois occupé d'une traduction anglaise, car il travaille depuis six heures du matin, jusqu'à deux heures: alors il s'habille, et va se promener jusqu'à l'heure du dîner. Il regrette beaucoup l'usage des Romains et des Anglais, de ne dîner qu'à la chute du jour. Lorsqu'il est sorti de son cabinet, il dit comme ce Thébain: *à demain les affaires sérieuses*. Alors il est tout au monde et aux plaisirs. Il aime beaucoup la société et la conversation des femmes; il dit que les grâces de leur esprit, leur aimable sensibilité, la douceur de leur voix, enivrent son âme du charme le plus doux; que l'homme insensible à leurs grâces, à leur aimable douceur, est un être, à coup sûr, mal organisé. Je lui ai ouï dire: Métastase, avant de composer, lisait quelques stances du Tasse, ou une ode d'Ho-

race, son auteur favori, qu'il savait par cœur. Moi, si j'étais écrivain, je ne prendrais la plume qu'au sortir d'un entretien avec une femme aimable. Je crois que ce galant chevalier finira par faire une infidelité à sa chère Suzette, en faveur de Césarine. Quel triomphe pour elle !

In nobil core
Frutti sol di virtù produce amore.

Je vous envoie le portrait à copier d'une jeune dame, mon écolièce, femme d'un maitre aux comptes. Elle étudie l'italien et l'histoire, pour les enseigner à son tour à deux de ses filles jumelles, âgées de quatre ans, toutes les deux d'une jolie figure. Vous aimeriez infiniment cette jeune dame. Elle est toujours levée à sept heures du matin ; elle s'occupe d'abord de ses enfans, de son ménage, et elle donne ensuite plusieurs heures à ses études; elle a une philosophie douce et raisonnable. Elle disait un jour, que loin de blâmer Ève d'avoir mangé le fruit défendu de la science, du bien et du mal, nous devions lui en rendre d'humbles actions de grâces, sans quoi nous serions restés dans un état de *salvatichezza*, de *sauvagerie*, où nous n'aurions eu, ni l'instinct des bêtes, ni la raison de l'homme. Elle n'aime pas les romans historiques, et prétend qu'ils sont nés de la paresse ou de l'impuissance. Elle se moque de la maxime de Rousseau, qui dit que tous les hommes étant frères, doivent tous être amis : elle se regarde, dit-elle, au milieu de ses frères, comme la brebis au milieu des loups.

Voici, à ce sujet, une de ses maximes; car elle s'amuse à en faire. « La jeunesse est tout cœur, tout amitié pour les hommes; l'âge viril s'en méfie; la vieillesse les craint et les méprise. » Cette dame ne va jamais au sermon; elle prétend que l'on y court par curiosité ou oisiveté, et que ce sont paroles perdues. Une dévote lui disait un jour, qu'elle n'obligeait les hommes que par rapport à Dieu : « Madame, répondit-elle, j'aurais le malheur d'être athée que je n'en serais pas moins charitable. »

Je vois que vous êtes prévenue contre Épicure et sa philosophie, que vous croyez une école d'immoralité; je veux vous guérir de ce préjugé. Épicure était un philosophe sobre, studieux, ennemi de la volupté; il avait un grand nombre de disciples qui vivaient en communauté avec lui. Il n'y eut jamais de monastère plus réglé, où il régna plus d'amitié et d'harmonie. Il disait que la sagesse n'avait rien imaginé de plus beau, de plus agréable que l'amitié, et qui rendit la vie plus heureuse. C'est un des philosophes qui a le plus écrit; il a laissé trois cents volumes. On l'a injustement taxé d'impiété. Il affirmait, il est vrai, que les dieux, au sein d'un doux repos, ne s'immisçaient pas dans les affaires de la terre, mais qu'ils n'en méritent pas moins notre culte, à cause de l'excellence de leur nature et de leur divinité; il était assidu aux temples, aux fêtes des dieux. Ce grand philosphe a été calomnié, parce qu'il a dit, comme Mallebranche après lui, que le plaisir était un bien et constituait le bonheur de l'homme; mais c'était dans la vertu, ajoutait-il, qu'il fallait chercher la volupté. On l'a accusé de gourmandise, et il vivait de pain et d'eau; il affichait dans son jardin : « Nous n'irritons pas la faim, nous l'apaisons. » Ses disciples ont multiplié son portrait. On célébrait encore le jour de sa naissance du temps de Pline.

Voici une nouvelle qui va peut-être un peu vous occuper; on annonce l'arrivée prochaine de M. de Walter, père de la belle Angélique. Il faudra que le chevalier se décide entre Césarine, Suzette et Angélique : il deviendra peut-être bigame, il épousera Cesarine et Suzette.

La dame des deux portraits n'a pas marchandé, vous en aurez cinq louis.

Le auguro un felice matrimonio al par del suo merito.

LETTRE CXLVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

Vous me promenez, monsieur, très agréablement dans Rome; vous m'épargnez bien des détails scientifiques, et que je n'aime pas davantage que les détails nautiques des voyageurs marins. Il me parait que la basilique de Saint-Pierre a coûté presque autant que la grande pyramide d'Égypte. Je suis fâchée que la chaire de bois de ce saint n'opère plus de miracles; j'aurais fait le voyage de Rome pour demander de mourir le même jour que maman.

Je vous prie de ne pas parler de moi, quand vous entrerez dans Saint-Pierre, à la comtesse Mathilde; c'est une espèce de folle qui n'a pu vivre avec son mari, qui a souffert, renfermée avec son pape, que l'empereur Henri IV restât trois jours, pieds nus et revêtu d'un cilice, dans la cour d'une forteresse, au milieu de la neige, qui de plus a permis que ce pape excommuniât deux fois cet empereur, son cousin.

Pour la reine Christine, je causerais volontiers avec elle, non en huit langues, mais en français, ou en italien. Cependant elle a un petit assassinat sur son compte, que j'ai sur le cœur.

Je n'aime pas à voir Jules II donner des coups de bâton aux ouvriers et aux artistes; je le pardonnerais tout au plus à un officier de dragons. Il est vrai que ce serviteur des serviteurs de Dieu était un vrai pandoure; à l'âge de soixante-dix ans, il assiégeait la Mirandole, le casque en tête et la cuirasse sur le dos. On raconte que ce pontife ayant commandé sa statue à Michel Ange, celui-ci lui demanda s'il voulait qu'il lui mit un livre dans la main gauche: « Non, dit-il, une épée, je sais mieux la manier. »

Si je mets jamais les pieds dans la bibliothèque du Vatican, je verrai certainement les lettres de Henri VIII et de l'infortunée Anne de Boulen. « Mais, direz-vous, vous ne savez pas l'anglais. — N'importe? je verrai l'écriture et le papier. » Vous devriez vous informer si, dans cette bibliothèque on trouve les lettres de l'empereur Auguste. J'ai ouï dire à mon père que, pendant long-temps, le recueil de ses lettres avait existé. Voyez aussi, si l'on a conservé les billets doux de César, écrits sur des tablettes de cornaline, ou de saphir.

Notre village est calme; nous n'avons ici d'oisifs que les oiseaux, et encore sont-ils occupés de leurs amours et de leur nourriture. Les beaux jours ont été troublés par les vents et les pluies; Jupiter se fondait en eau, mais ce n'était pas une pluie d'or.

Votre maître de langue vous a-t-il fait lire, dans Métastase, la *Clemenza di Tito*? avez-vous retenu ces beaux vers que prononce Titus?

Odimi o Sesto!
Siam soli; il tuo sovrano
Non è presente, apri il tuo core a Tito,
Confidati all' amico, io ti prometto
Che Augusto nol saprà.

Adieu, monsieur; continuez, je vous prie, à me donner de vos nouvelles, et des détails de votre voyage.

LETTRE CXLVII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Combien, mademoiselle, ma reconnaissance doit augmenter, en raison de la peine que vous prenez de m'écrire au milieu des fatigues du voyage! Vous êtes un prodige d'activité et de bonté. J'avais quelque crainte sur votre santé; mais l'excellence de votre constitution me rassure. Vous gravissez les montagnes, traversez les vallons, aussi tranquillement qu'un autre traverse les rues de Paris, ou son jardin. Je ne sais si mon imagination ou mes désirs m'égarent, mais je nourris toujours l'espérance de vous rencontrer, de vous connaître un jour. Vous devez avoir des jouissances bien vives dans vos courses au Valais; c'est une région romantique qui doit vous plaire. Vous dites que vous aimeriez mieux être bergère en Suisse que princesse à Paris; j'ose dire que vous n'êtes pas dégoûtée. Bien des reines et princesses ont pensé comme vous. Madame de Maintenon disait à d'Aubigné, son frère: « Je n'y peux plus tenir, je voudrais être morte. » Vous savez la réponse de son frère.

Je ne suis nullement étonné de l'impression que vous a faite la vue de Chillon et des rochers de la Meillerie, et que vous ayiez cherché le château de Julie, dans ce pays imaginaire. L'éloquence magique de Rousseau vous a persuadée de l'existence de tous ces objets. Vous avez oublié que c'était un roman; peut-être même, en parcourant ces lieux, votre vive imagination en composait un autre. Il y a bien du romanesque dans la vie des hommes. Votre enthousiasme m'a rappelé mon voyage à la fontaine de Vaucluse, pour voir des lieux habités par Pétrarque et Laure. Cette fontaine, ses eaux, tout m'attachait au rivage. J'étais dans un ravissement extatique, et mon extase était aussi bizarre, aussi imaginaire que la vôtre à Chillon, car des êtres morts depuis trois siècles sont aussi chimériques que Saint-Preux et Julie. Une réflexion que fait naître ce sujet, c'est que la prose de Jean-Jacquees égale en verve et en intérêt les vers de Pétrarque; le prosateur a immortalisé ses héros, comme le poëte a immortalisé Laure. Cependant je n'aime pas le roman d'*Heloïse*: il est trop dogmatique, trop guindé; les caractères y sont faux et exagérés.

Je veux un jour aller au Paraclet, où reposent les cendres d'Abélard et d'Héloïse[1], amans, époux, rendus célèbres par leurs amours et leurs malheurs. Les anciens ont peint les plaisirs de l'amour, mais aucun ne nous a retracé le modèle d'une passion aussi touchante: celle d'Abélard ne s'éteignit qu'avec sa vie. Il écrivait dans la solitude, au pied des autels: « Je pousse des soupirs, je verse des larmes de sang; le nom d'Héloïse m'échappe malgré moi. » Non, l'amour de Pétrarque et de Laure n'a ni l'énergie, ni le feu de celui d'Héloïse et d'Abélard. De plus, Héloïse, bien supérieure à Laure, était la première de son siècle en esprit, en connaissance, et même en beauté, et les malheurs de ces deux époux les ont rendus encore plus célèbres, plus intéressans que leurs amours.

Vous ne savez si vous devez vous parer pour moi, si jamais j'ai le bonheur de vous rencontrer. Je vous dirai à cela: l'art n'est pas fait pour toi. Je vous ai vue, en imagination, tantôt parée, tantôt en habit négligé, et j'ai vu que vous pariez le négligé; une rose ne perd ni de sa beauté ni de son parfum dans un vase de terre.

Vous ne me parlez plus de votre marquise; peut-être imitez-vous ces grands charlatans. Sertorius avait sa biche, Numa son Égérie, Mahomet sa colombe, et vous votre marquise. A Londres, quand les puritains sont réunis au nombre de sept, ils se croient inspirés par le Saint-Esprit; mais comme la marquise et vous ne faites que deux, je ne crois pas que le Saint-Esprit l'inspire, et vous me permettrez de ne pas ajouter foi à ses oracles. Croyez-vous aux rêves? J'ai rêvé, l'autre nuit, que j'avais le bonheur de vous voir, de causer avec vous. Ce songe me rappelle une idée qui m'a souvent occupé. Si un homme pouvait rêver, douze heures par jour, qu'il est roi, heureux, victorieux, tandis qu'il ne serait, en réalité, qu'un esclave attaché à la glèbe: ou bien que ce roi fortuné fût sujet à rêver pendant douze heures qu'il est esclave, laquelle des deux conditions serait à préférer? Le choix serait embarrassant, ou plutôt tout serait égal. Je vous donne ce problème à résoudre; mais je suis décidé à rêver que j'ai le bonheur de vous voir de temps en temps.

LETTRE CXLVIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Caro lei, amico fedele, je commence à vous remercier de l'ouvrage que vous m'envoyez à faire. A la joie que j'ai ressentie de ce petit bénéfice, j'ai jugé que l'artiste, l'ouvrier qui vit de son travail, est plus heureux que le riche qui, sans désir, sans le moindre souci, sans mouvement, jouit d'un revenu assuré. Cette petite somme, le fruit de mes peines, vient d'autant plus à propos, que nous touchons à la fête de maman: je voudrais lui donner une petite chocolatière d'argent, et un petit déjeuner en porcelaine, pourvu que la dépense n'excède pas les cinq louis du portrait. Quel plaisir, quelle joie j'aurai si, le jour de sa fête, après l'avoir embrassée, en lui présentant mon petit bouquet, je lui sers son chocolat dans une belle chocolatière! Cette pensée me transporte d'avance. Vous avez l'âme bien sèche et bien dure, si vous ne jouissez pas de ma félicité prochaine.

Je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux sur la doctrine et les mœurs d'Épicure. Nous naissons et vivons au milieu des préjugés, et nous respirons, dès le berceau, les opinions de nos parens et de la société.

La lettre du chevalier, que vous m'avez envoyée, est très aimable. Il est toujours tourmenté du désir de me connaître: mais l'heure n'est pas encore venue, il n'est pas encore temps de me démasquer. Je ne suis ni aise ni attristée de l'arrivée prochaine de M. de Walter. Je n'aspire pas à la main du chevalier, et le plaisir que je trouve à lui écrire ne ressemble pas plus à une passion, qu'un empereur de comédie ressemble à l'empereur Auguste.

Si vous pouviez m'avoir encore quelque portrait à copier, cette petite source s'ouvrirait à propos. Voici l'hiver qui nous menace; pour le braver, je voudrais faire une petite provision de bois. L'hiver dernier, maman et moi nous nous chauffions au même feu; j'étais obligée de travailler dans sa chambre, ce qui nous gênait réciproquement. Ah! qu'il me sera doux d'avoir bon feu à part,

[1] Leurs ossemens ont été transportés en 1800, au Musée des monumens français, puis au cimetière du Père-Lachaise, quand on a détruit ce Musée.

de tisonner, de souffler au gré de mon caprice! c'est la volupté de l'hiver. *Good night, my dear.* Vous voyez que je sais l'anglais, sans l'avoir jamais appris; ce qui donne gain de cause à Descartes, et à son système de la science et des idées innées.

Le chevalier est-il bien joyeux de l'arrivée de son futur beau-père?

A propos, je relis Métastase, que j'avais un peu négligé: son style coule délicieusement; mais je suis mécontente de l'échafaudage de ses opéras, la plupart de ses situations sont mal amenées et invraisemblables : je ne sais où il prend tant de fadeurs, tout ce langage érotique qui remplissent ses scènes.

LETTRE CXLIX.

MADAME ADÈLE DE DARANCOURT NÉE DE XAINTONGE A MADEMOISELLE D'ARLY.

Il y a, ma chère cousine, près de trois mois que je suis mariée, et peut-être vous me croyez heureuse. Ah! désabusez-vous! le mariage est un bouquet d'épines. Les premiers jours, mes chevaux, mes diamans, les fêtes, la jouissance prétendue de ma liberté m'avaient jetée dans une espère d'ivresse. Comme tout est changé! Mon mari, qui m'avait paru jeune, me semble plus vieux de dix ans. Je le croyais généreux, et il ne parle que d'économie. J'avais grande envie d'une superbe berline, que vend une princesse polonaise; il me l'a refusée, en me disant qu'il ne voulait pas faire de moi une princesse, qu'il n'oubliait pas que son père avait été marchand drapier. Quelle horreur! il remplit sa maison et ma société des hommes de son âge et de son état, et éloigne tous les jeunes gens de qualité. Il ne veut pas même que je voie la comtesse ma tante, sous prétexte qu'elle est très répandue, qu'elle est citée, et qu'elle a des amans; comme si c'était là nos affaires. A sa place, il m'oblige de voir sa sœur et son beau-frère, le conseiller au Châtelet. La belle charge! et remarquez que madame Perrin ne marche jamais sans M. le conseiller Perrin. Jugez de l'ennui. Je comptais, une fois mariée, me dédommager de la prohibition des romans. Point du tout; M. Darancourt, aussi sévère que maman, me les défend aussi. « Que voulez-vous donc que je lise? lui dis-je un jour. —De bons livres, me répondit-il brusquement, ou vos Heures. » Je voulais prendre une livrée; il n'en veut pas, m'objectant toujours qu'il n'est qu'un bourgeois de la rue Saint-Honoré. J'ai de beaux chevaux, mais je ne m'en sers qu'avec lui. Mon appartement est meublé avec goût et élégance, mais je n'y suis presque jamais seule; mon mari est toujours là. Enfin, ma chère cousine, je n'y tiens pas; je crois que je mourrai de consomption. J'aimerais autant être entrée dans un couvent. Gardez-vous bien, ma chere Césarine, de vous marier avec un financier. Si j'avais épousé un gentilhomme, mon égal, je serais beaucoup plus heureuse. Adieu, chère cousine, plaignez-moi. Voilà M. Darancourt qui entre; écoutez ce beau discours : « Madame, l'on dîne de bonne heure chez ma sœur Perrin, où nous sommes invités, ainsi tâchez d'abréger votre toilette d'une couple d'heures. Oh! oui, je l'abrégerai, ai-je pensé tout bas, ce n'est pas la peine de se parer pour dîner avec la cour du Châtelet, des avocats; et je ne serais pas étonnée de me trouver à table à côté de quelque procureur.

LETTRE CL.

MADEMOISELLE D'ARLY A MADAME DE DARANCOURT.

Eh quoi, ma chère cousine, au milieu de l'opulence, vous voulez que je vous plaigne? Vous avouerai-je que je vous ai plainte d'avance, à la nouvelle d'un hymen si disparate d'une demoiselle de dix-huit ans avec un homme de quarante-sept, et contracté seulement par l'amour du faste et de la fortune? Vos goûts, votre manière de vivre devaient être si différents, si opposés, qu'il était impossible qu'il ne s'élevât entre vous des discussions, et que vous ne fussiez souvent contrariée. Je ne vois plus qu'un moyen de rendre votre situation plus heureuse, c'est de briser votre volonté, et de conformer vos goûts à ceux de M. Darancourt, que l'on dit un homme très raisonnable, et d'un caractère doux; de vous plaire dans la société de ses amis, qui ont de la raison et des connaissances; de faire beaucoup d'amitié à sa sœur et à son mari, quoique simple conseiller au Châtelet : les hommes de mérite font valoir les places. Faites à votre mari le sacrifice de votre tante, la comtesse; elle est effectivement trop connue dans le monde pour une jeune personne comme vous. Je crois que vous perdez peu de chose en perdant la fréquentation des jeunes gens de qualité; vous perdez quelques fadeurs, de mauvaises plaisanteries, et l'étalage de leur fatuité. A l'égard des romans, je crois que votre mari vous rend service en vous interdisant leur lecture insipide, inutile et dangereuse. Les livres d'histoire, ou les ouvrages sérieux vous ennuient? mais accoutumez-vous peu à peu à les lire, et, avec l'esprit que vous avez, vous finirez par les goûter. Pardonnez à M. Darancourt de vous avoir refusé une superbe berline, si vous en avez une commode et modeste; vous serez moins regardée, moins enviée des passans, et vous épargnerez à votre époux bien des traits satiriques. Pardonnez-lui aussi d'être trop souvent avec vous, de vous aimer, et d'être le fils d'un marchand drapier. Il serait fils de roi si cela avait dépendu de lui; mais être honnête, vertueux et riche, est aux yeux de la raison un grand titre de noblesse.

Adieu, ma chère cousine; on se plaint souvent du mariage, d'abord, parce qu'on l'avait envisagé d'un œil trop prévenu, et en second lieu nous le traitons trop légèrement, et le chargeons de nos torts et de nos caprices.

Tâchez de prendre du goût pour la lecture : ce goût est un spécifique délicieux contre l'ennui. M. Darancourt, dit-on, est instruit; instruisez-vous à votre tour, vous vous communiquerez vos idées, vos lectures; autrement, vous n'aurez jamais grand'chose à vous dire.

LETTRE CLI.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Vous me permettrez bien, *cara ed amabile alunna*, de vous faire les avances de votre emplette. J'ai trouvé une occasion d'avoir la chocolatiere et le déjeuner en porcelaine à meilleur compte, et j'en ai profité; demain vous recevrez ce petit envoi.

Vous ne voulez donc pas aimer le chevalier? Vous avez tort, deux torts, trois torts, car lui vous aime. En voici la preuve : J'étais dans sa chambre, il avait l'air rêveur; je lui ai demandé s'il faisait des châteaux en Espagne. « Non, en Suisse, m'a-t-il répondu; je suis auprès de l'aimable Suzette. »

Le jour de la fête de votre maman, nous dînons en grand gala; c'est aussi la fête de notre chère voisine l'épicière. Il y aura des corbeilles de fleurs, des chansons, où seront célébrés les appas, les vertus de la sainte qui donne le repas; des chorus à faire trembler les vitres, des toasts sans nombre, de grands éclats de rire. N'imaginez pas que j'aille faire le sage au milieu de cette orgie. Sénèque a dit que la folie, loin de mourir, renaissait sans cesse; moi j'ajoute : point de vraie sagesse sans un peu de folie. Je ne veux pas dire comme Titus : mes amis, j'ai perdu un jour; mais comme Horace : *dulce est desipere in loco*. Vous savez qu'Hippocrate permet un excès par mois; je suis fâché qu'il n'ait pas dit par semaine.

J'espère vous envoyer un nouveau portrait à copier, qui vous fournira du bois pour entretenir, cet hiver, le feu sacré de votre cheminée. *La riverisco*.

LETTRE CLII.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY.

J'ai reçu, mademoiselle, lu, relu avec transport votre charmante lettre. Ah! mademoiselle, quel bien et quel mal vous me faites! Il y a des jours que je désire la mort; mais quand votre lettre arrive, ma vie perd de son amertume, et la consolation rentre dans mon âme. J'avais passé hier la journée solitaire, taciturne, me promenant le long du Tibre; c'est là, disais-je, où tant de Romains sont ensevelis. Pourquoi, ne suis-je pas né deux mille ans plus tôt, je dormirais d'un éternel sommeil? Mais votre lettre a dissipé ces sombres nuages. Peut-être désirez-vous connaître ce Tibre, si fameux : *cœlo gratissimus amnis*, a dit Virgile. Vous vous en faites, sans doute, une magnifique idée. Sachez qu'il roule des eaux troubles, et qu'il n'a pas au-delà de trois cents pieds de largeur; mais il arrose la capitale du monde, et il roule avec sa bourbe des choses d'un très grand prix.

J'ai demandé, au Vatican, si l'on avait les lettres de César et d'Auguste, son petit-neveu. Les bibliothécaires n'en ont jamais ouï parler; c'est dommage qu'elles se soient perdues. Une chose qui frappe, c'est le contraste de la magnificence des palais des empereurs romains et des papes, et de la maison modeste qu'habitait Octave Auguste, qui lançait, dit-on, des éclairs par les yeux. Elle était sur le mont Palatin; il l'a habitée quarante ans, occupant toujours la même chambre. Tibère, Caligula, Claude, agrandirent cet humble palais. Néron, après un incendie, le rebâtit avec une telle magnificence, qu'on l'appela la maison dorée (*domus aurea*). C'est là que furent rassemblées les dépouilles de tout l'empire; les marbres, l'ivoire, les diamans brillaient de toutes parts. J'ai cherché ce superbe monument; il n'est plus.

J'aime mieux vous parler d'une petite église, nommée *Santò Nicolò in carcere*, que de vous faire la pompeuse description de tant d'églises de Rome, dont je me tirerais fort mal. Dans cette église de Saint-Nicolas, une des prisons de l'antique Rome, les Romains avaient fait enfermer une femme du peuple, condamnée à mourir de faim : sa fille, nouvelle accouchée, avait la permission de la voir; les gardes la fouillaient, de peur qu'elle n'apportât des vivres à sa mère. Mais un jour on la surprit lui donnant de son lait. Les juges, instruits de cette piété filiale, accordèrent à la fille le pardon de la mère; toutes les deux furent nourries aux dépens du public, et on éleva sur cette prison un temple à la Piété. J'ai cru que l'aimable Césarine, qui a pour sa mère tant de respect et d'amour, serait touchée d'un pareil trait. Du haut de cette prison, dont je viens de parler, dans le temps qu'il n'y avait à Rome ni horloges, ni cadrans, un homme observait le soleil à son lever, et annonçait la première heure ensuite, à midi, le milieu du jour, et le soir, la dernière heure. Dans les maisons opulentes, un esclave était préposé pour annoncer à ses maîtres chaque nouvelle heure qu'il mesurait avec un clepsydre.

J'ai eu plusieurs fois le bonheur de rencontrer le pape. Partout où il passe on sonne les cloches, on se met à genoux pour recevoir sa bénédiction, et l'on y reste jusqu'à ce qu'il soit éloigné. Ceux qui sont en voiture, et qui ne veulent pas en descendre, se détournent dans une autre rue. Sa sainteté sort ordinairement en petit cortége : deux chevaux la précèdent pour faire détourner les carrosses et six valets de pied, tête nue, marchent aussi devant la voiture, traînée par six chevaux. Le postillon et le cocher sont en rabat; un ecclésiastique, monté sur une mule blanche, porte la croix. Le pape est vêtu du camail rouge sur lequel est une étoile brodée en or; ordinairement il porte un chapeau brodé en or.

J'avais toujours entendu parler de l'*Index* sans le connaître; on m'a appris que c'était un livre bien épais, qui contient le catalogue de quinze à vingt mille ouvrages dont la lecture est prohibée, et dont le nombre augmente tous les jours.

Un bel ange comme vous ne connaît pas l'avocat du diable; il y en a un à Rome. Voici ses fonctions : lorsqu'il s'agit dans une congrégation, béatifier ou de canoniser un saint, c'est lui qui est chargé de plaider contre le proposé, de nier ou d'atténuer les miracles.

J'ai cherché le pont où Horatius Coclès, après avoir arrêté Porsenna, se jeta tout armé dans le Tibre; mais il ne subsiste plus. Il était hors de la ville.

Les grands seigneurs de Rome ont un singulier usage; ils habitent en été le dernier étage de leurs palais, et le rez-de-chaussée en hiver. Le premier étage, qu'ils appellent l'*appartemento nobile*, est destiné aux fêtes, aux assemblées extraordinaires. En France, nous sommes plus raisonnables, nous n'allons pas nous hucher dans le grenier, nous aimons à jouir.

J'ai été présenté dans une conversation chez le prince de ***, et j'y ai passé une soirée agréable : elle commença à deux heures de nuit. Je fus introduit dans un très beau salon, de niveau à un très grand jardin, le tout très bien illuminé. On allait, on venait, on se promenait du salon au jardin, du jardin au salon, les dames avec leurs sigisbés, et moi souvent seul, et par fois avec quelque étranger aussi isolé que moi. Il y avait de la musique dans le jardin, qui se taisait ou retentissait par intervalles. On faisait circuler continuellement des confitures, des biscuits, des glaces. Je n'ai pas vu de fête plus brillante; on y respirait une fraîcheur délicieuse. Vous saurez que les premières conversations commencent à l'entrée de la nuit, les secondes à neuf heures, et les troisièmes à onze. C'est bien du temps pour s'amuser ou s'ennuyer.

Voilà, aimable Césarine, ce que je trouve aujourd'hui dans mes notes. Le désir de vous rendre compte de ce que je vois et entends, redouble et fixe mon attention; mais tous ces objets divers, toutes ces nouveautés peuvent me distraire un moment, sans me rendre la vie plus douce : au milieu de ce tumulte, de ce fracas, je me crois souvent

au milieu des rochers de la Thébaïde. Je n'existe réellement que dans la vallée de Montmorency ; c'est là où mon âme se trouve, elle est auprès de vous, elle suit tous vos pas. Je ne sais quelle espèce d'âme ont ceux qui voyagent continuellement ; ils ne tiennent à rien, et n'ont aucun attachement. Je les plains. Changer tous les jours d'habitation, de connaissances, faire incessamment des liaisons nouvelles, c'est rouler sur la terre, et végéter en tous lieux. J'aime, donc je vis : voilà ma maxime, qui vaut celle de Descartes.

Baccio con sommo rispetto le sue belle mani.

LETTRE CLIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Vous recevrez, *caro maestro*, avec cette lettre, la copie des portraits commandés. J'ai travaillé avec beaucoup d'ardeur, car j'aime les enfans, et ces deux-ci sont charmans. Je me flatte d'avoir réussi. Mais quel petit-fils d'Adam, quel descendant de Noé, quel homme enfin peut avoir l'idée du plaisir ineffable que j'ai eu le jour de la fête de maman, lorsque je lui apporté son chocolat dans une chocolatière d'argent, et que je l'ai versé dans une belle tasse de porcelaine ! La veille j'avais brisé à dessein une vieille tasse fort commune, qui lui servait depuis dix ans. Elle me gronda de mon étourderie, et regretta sa tasse. Je lui dis froidement que la perte était aisée à réparer. Hier donc, le jour de sa fête, j'allai l'embrasser dans son lit, et l'aider à s'habiller pour aller entendre la messe ; elle me recommanda, en sortant, son chocolat, et me pria de lui chercher une tasse un peu grande. Dès que je la vis revenir, je portai sur la table de notre petit salon, la chocolatière toute reluisante, la belle tasse, le pot au lait et la théière, dans lesquels j'avais mis deux grands bouquets. Je ne pourrais vous peindre son étonnement à cette vue, et le bonheur de ma situation. « Qu'est donc cela, Césarine ?—C'est votre déjeuner.—D'où vient cette belle tasse? cette chocolatière est-elle d'argent ? — Oui, maman. — Comment se peut-il ?..... qui a pu nous faire un tel présent ? — Ce sont ces deux petits enfans, ai-je répondu, en lui montrant leurs portraits. » Alors elle m'a sauté au cou, en m'appelant sa chère enfant, et nous avons pleuré ensemble de joie et de tendresse.

Mais voici un autre incident : nous avons entendu un cheval dans notre cour ; j'ai couru voir qui arrivait. Jugez de ma surprise, c'était le chevalier. Je suis vite rentrée, sans lui parler, pour l'annoncer à maman ; il m'a suivie, et a dit en entrant : « J'ai effrayé, sans doute, mademoiselle Césarine, elle m'a pris pour un centaure. » Il a ajouté qu'il venait nous prier à dîner de la part de madame de Germeuil, qui s'est rappelée que c'était la fête de maman. « Je viendrai vous chercher dans ma voiture, et je vous ramènerai ce soir. » Maman a refusé. Alors il m'a priée de plaider en leur faveur. « Nous ne serons, a-t-il dit, que huit à table, et nous jouirons beaucoup mieux de votre société. » Cette partie m'a paru agréable. Le chevalier avait un air plus doux, plus intéressant qu'à l'ordinaire, et j'ai engagé maman à accepter la proposition. Elle lui a offert une tasse de chocolat, ajoutant : « Ce sera Césarine qui le fera, car notre Jeanneton n'y entend rien. » Le chevalier a, sans doute, admiré notre magnificence, à l'aspect de cette brillante chocolatière. Quoi, devait-il penser, un meuble d'argent dans la cabane de Baucis! Maman n'a pas jugé à propos de lui dire que c'était le bouquet que je lui avais donné pour sa fête ; il aurait fallu expliquer que c'était le fruit de mon travail, cet aveu lui aurait trop coûté : on attache de la gloire à l'oisiveté, et de la honte à retirer un salaire de ses talens. Le chevalier, après avoir pris son chocolat, qu'il a trouvé délicieux apprêté de ma main, nous a quittées, disant qu'il reviendrait nous chercher à deux heures pour nous mener à Montmorency. Au moment de monter à cheval, il m'a pris la main, me l'a baisée, et je crois même qu'il me l'a serrée un peu ; je n'en suis pas assurée. Après son départ, en nous promenant dans le jardin, maman m'a dit : « Je trouve M. de Lisieux plus aimable, plus gracieux qu'autrefois, qu'en penses-tu ? — Oui, sa politesse est moins froide ; c'est qu'il nous connaît davantage. — Cependant, si j'étais jeune et à marier, je ne le prendrais pas pour mon époux. — Pourquoi cela ? — Parce que ces hommes aimables sont toujours des maris insoucians, plus occupés de plaire à d'autres femmes qu'à la leur. » Je n'ai rien répondu, mais je pensais qu'elle pouvait avoir raison. Nous sommes montées pour faire notre toilette. Adieu, livres, pinceaux, musique, tout a été oublié. J'avoue que je n'ai pensé qu'à ma parure, et que je me suis regardée au miroir un peu plus souvent qu'à l'ordinaire. Vous allez vous écrier que je suis coquette ; oui, l'on peut dire de moi, comme de certains braves : « Elle fut coquette un tel jour. » Nous étions sous les armes lorsque le chevalier a reparu, et nous sommes aussitôt montées dans sa voiture. Je croyais voir, dans la route, au chevalier un air d'hilarité et de contentement, et dans ses regards quelque chose de tendre, qui m'embarrassait beaucoup ; je n'osais presque lever les yeux sur lui. Nous avons trouvé peu de monde chez madame de Germeuil, ce dont j'ai été fort aise. Chose étrange ! les hommes se cherchent, ont besoin les uns des autres, et plus ils sont réunis en grand nombre et plus ils s'ennuient et se déplaisent.

L'après-dînée, madame de Firmin est arrivée inattendue ; sa vue ne m'a fait nul plaisir. Cependant, j'ai remarqué que le chevalier n'a pas déployé auprès d'elle toute sa galanterie ordinaire. Il est revenu souvent à moi, et comme je lui faisais l'éloge de madame de Firmin, il m'a dit qu'elle avait, à ses yeux, une dangereuse rivale : « C'est une demoiselle Suzette, dont je vous ai parlé, qui est en Suisse, et de qui je reçois des lettres charmantes. Cette demoiselle est un être bien singulier ; je vous trouve avec elle beaucoup d'analogie : comme vous, elle n'aime pas la danse ; comme vous, elle aime la retraite et la campagne. — Mais elle a beaucoup plus d'esprit que moi. — Si je voyais vos lettres, je pourrais en juger. — Elle est, à coup sûr, bien plus jolie. — Je n'en crois rien, et je pense qu'elle serait fort heureuse de vous ressembler. — Vous me flattez ; à coup sûr, elle n'enviera pas ce bonheur. — Le seul avantage qu'elle a sur vous est celui de savoir le latin, que vous ignorez.—Ce n'est pas la langue des femmes. — De plus, elle possède l'italien, que vous négligez un peu trop. Elle entend parfaitement le Dante. — Je l'en félicite. Il paraît que cette demoiselle vous occupe beaucoup. — Elle m'intéresse infiniment. — J'imagine qu'elle ne vous fait pas oublier mademoiselle Angélique. — Non, ni mademoiselle d'Arly. — Ce nom est de trop. — Point du tout. Le seul reproche que je puis faire à mademoiselle Suzette c'est d'être trop dissimulée, trop mystérieuse ; mais les femmes, dit M. de La Rochefoucauld, gardent mieux leurs secrets que celui des autres ; et

les hommes beaucoup mieux celui des autres que le leur. » Ici finit notre dialogue. On a joué, et la nuit s'approchant avec ses belles étoiles, nous avons songé à la retraite. Le chevalier a quitté le jeu pour nous accompagner jusqu'à sa voiture, qu'il nous a prêtee ; il m'a baisé la main pour la seconde fois; c'est beaucoup dans un jour. Serait-il capable de faire une infidélité à mademoiselle Suzette? je ne le lui pardonnerais pas.

J'espère que vous serez échappé sain et sauf de votre orgie chez l'épicière, ou du moins si votre raison a un peu vacillé à la fin de ce repas, elle se sera raffermie pendant votre sommeil.

Je me suis amusée, un jour de pluie, à compter les sonnets et chansons que Pétrarque a composés pour sa divine Laure, et j'ai compté cent quatre-vingt-huit sonnets, et quatre-vingt-dix-huit chansons; et moi, *poveretta*, personne encore ne m'a fait un seul petit sonnet! Je crois que c'est le cavalier Marini qui disait à sa maîtresse : « Quand toute la terre serait un parchemin, toute l'eau de la mer de l'encre, et que j'aurais pour plumes celles de tous les oiseaux, tout cela ne me suffirait pas pour décrire toutes vos beautés. » Il faut convenir qu'il n'y a que les Italiens qui sachent louer leurs maîtresses.

Je vous aurai bien de l'obligation si vous me faites avoir du bois pour cet hiver ; je ne connais pas de plaisir plus doux que celui d'être seul, devant son feu, un livre à la main. Cependant celui d'être sous un arbre touffu, non loin d'un ruisseau murmurant, avec Racine ou le Tasse, me paraît encore plus vif. Plutarque dit quelque part : « Qui est-ce qui ayant faim ou soif prendrait plus de plaisir à se trouver au festin des Phéaciens, qu'à lire la fable des erreurs d'Ulysse. » Je lui réponds : Tommasini.

Mais dites-moi ce que vous pensez du chevalier; pour moi je le trouve indéfinissable. *Vale.* Si vous aviez seulement dix ans de plus, j'ajouterais : *te amplector.*

LETTRE CLIV.

MADEMOISELLE SUZETTE A M. DE LISIEUX.

En cheminant toujours, on arrive; nous voilà, monsieur, à Yverdun, où nous venons prendre des bains, et à la fin de notre voyage. Il en est temps, j'aspire à la retraite. Un besoin d'action, une certaine inquiétude de corps et d'esprit, encore plus que la curiosité, nous arrachent à nos foyers et au repos; mais, comme la colombe égarée pendant quelque temps, on rentre volontiers dans son colombier, *traînant l'aile et tirant le pied.*

Il me semble que je vous ai quitté à Vevay, où nous sommes restés deux jours. Cette ville est dans une situation très riante; de ma fenêtre, je voyais le lac de Genève : rien de si frais, de si attachant que la vue des eaux. Si jamais je suis maîtresse de mon sort, je fixerai ma demeure au bord d'un lac ou d'une rivière. J'apercevais encore la tour de Peyl, petite ville située aussi sur la rive, où nous sommes allés déjeuner ; c'est une promenade. Je passerai sous silence Culli et Lustri, *piccole città* qui bordent le lac, que nous avons traversées rapidement, non sans admirer leurs vignobles dont la perspective est charmante; ils sont sur un terrain escarpé. Le vin en est fort bon; ainsi l'assurent l'*Englishman* et mon oncle. Pour moi, je me connais mieux en étoffes qu'en vin. Toute cette route est délicieuse; elle serpente sur le penchant des montagnes. On y voit des collines, qui semblent sortir du sein des eaux, et qui s'élèvent couronnées de forêts et de riches prairies. Nous sommes venus coucher à Lausanne. Ici notre Anglais s'est séparé de nous pour se rendre à Genève. J'ai eu le plaisir de l'embrasser, mais ce n'est pas moi qui ai sollicité cette faveur; il m'a assuré qu'il me regrettait beaucoup, et qu'il n'avait point connu d'Anglaise aussi aimable que moi. Vous voyez, monsieur, que les hommes de toutes les nations se plaisent à tromper les femmes. Il a oublié qu'un jour il disait qu'à Londres les femmes sont moins femmes qu'en France, et les hommes plus hommes. Je suis persuadée que vous me tiendriez à peu près le même langage, si nous nous rencontrions : c'est le protocole de la galanterie.

Le lendemain nous avons eu une journée aussi agréable que la précédente. Je voudrais pouvoir vous peindre, dans un tableau de paysage, la vallée du lac de Joux, qui contient plusieurs petits villages très peuplés; vous verriez, d'un cœur ému, ses bois touffus, ses vertes prairies. Nous fîmes une pause à Romain-Moutier, ville située dans un vallon étroit et sauvage, mais très pittoresque. Je ne parle de ses sites charmans qu'avec beaucoup d'intérêt, et avec le plus grand désir de les habiter. La marquise même, votre connaissance, veut y acheter un petit domaine, où je viendrai passer six mois de l'année avec elle. Nous aurons des vaches, des poules, des pigeons, un bon potager, un cheval, une petite carriole pour nous promener, de bons livres, et point de voisins importuns. La marquise veut que nous vous y recevions, si cette solitude peut plaire à un homme tel que vous, bercé sur les coussins de la mollesse, caressé par la fortune, et occupé d'un grand mariage. A Romain-Moutier nous avons logé chez un horloger, fils d'un émigrant français. Il avait une petite femme, d'une jolie figure, qui parlait moitié allemand, moitié français, et une mère qui avait toute l'activité de la vieille Baucis; elle allait, courait, revenait, nous apportait de la crème, des fruits, des œufs, et d'excellent café. Les deux époux s'étaient aimés long-temps avant l'hymen. Bernard, c'est le nom du mari, passant à Romain-Moutier, vit Marianne dans un bal, dansa avec elle, lui parla, l'aima et s'en fit aimer. Il était sans fortune; tout son espoir, pour son existence future, se fondait sur ses talens. Il était étudiant en médecine, et il allait à Berne chercher des malades et du pain. Le père de Marianne avait acquis dans l'horlogerie un petit pécule, qui suffisait à son bonheur. Il destinait à sa fille un parti avantageux, mais qui lui déplaisait; elle voulait Bernard. Après plusieurs tentatives pour le faire agréer, elle en vit l'inutilité; ils étaient au désespoir, mais la fortune vint à leur secours. M. Georges eut un accès de goutte très douloureux; aussitôt le docteur du pays le condamna au régime le plus sévère, supprima surtout l'usage du vin, boisson qui était pour Georges le nectar ou l'ambroisie des dieux. L'accès ne s'apaisait pas; alors sa fille lui proposa un jeune docteur, comme ayant un remède infaillible contre la goutte. Tout souffrant, Georges embrasse avidement le fantôme de l'espérance ; Bernard fut accepté, et s'y prit adroitement. D'abord il permit l'usage du vin de Bordeaux, vin froid et généreux, et le proposa comme un spécifique certain. Il n'y en avait pas une bouteille à Romain-Moutier, et il se chargea d'en faire venir de Lausanne; ensuite il appliqua sur la partie malade un cataplasme, composé de quelques simples, cueillis au hasard, mais bienfaisans; et, soit que l'accès fût dans son décours, soit l'efficacité

des nouveaux remèdes, les douleurs cessèrent dans trois jours. Cette guérison miraculeuse donna de la célébrité au jeune Bernard, et M. Georges, par reconnaissance, et par le plaisir de s'attacher un habile docteur, lui accorda sa fille en mariage. Bernard depuis travaille en horlogerie et en médecine. J'ignore si ses montres vont mieux que ses malades. L'histoire et le déjeuner de M. Bernard nous amusèrent beaucoup.

De Romain-Moutier à Orbe, il n'y a que deux lieues, que nous fîmes dans quatre heures. Vous voyez que nous ne courons pas la poste, mais au contraire nous nous promenons, nous jouissons de tous les aspects. La vallée jusqu'à Orbe est charmante, variée; le temps était beau, et en entrant dans Orbe, par un pont audacieux sur la rivière d'Orbe, contre l'ordinaire des voyageurs, nous étions fâchés d'arriver. Cette ville, dit-on, est très ancienne; mais elle n'a pas besoin de ce titre de noblesse pour être intéressante. Elle est située sur une colline, et la rivière coule à ses pieds; de beaux vignobles forment, autour d'elle, une ceinture très riante. Voilà tout ce que je puis vous dire de cette antique cité, sinon que l'hôte chez lequel nous avons logé est bavard, menteur, complimenteur, intéressé, et qu'il nous a fait payer ses complimens et son souper au poids de l'or. La femme de cet hôte, par un contraste étonnant, est presque muette. On attribue sa taciturnité à l'ascendant de son mari, qui, parlant toujours, et ne souffrant point de réplique, l'a habituée au silence.

Nous sommes sortis d'Orbe à dix heures du matin; un brouillard, qui avait régné jusqu'alors, se dissipa à notre aspect; ainsi les nuages s'éclaircissent devant Vénus, quoique la marquise et moi ne soyons pas les déesses de la beauté. Nous sommes descendus, par un soleil doux, dans la plaine qui conduit jusqu'au lac d'Yverdun: cette plaine était jadis couverte par les eaux du lac; elle n'est aujourd'hui, en partie, qu'un vaste marécage. La distance n'étant que de deux lieues, nous sommes arrivés à Yverdun à une heure après midi. En attendant notre dîner, nous sommes restées, la marquise et moi, dans notre chambre, où nous avons trouvé un volume d'Arnaud de Baculard, abandonné aux passans, nous l'avons lu. La marquise s'est endormie. Pour moi, délaissée par Morphée, j'ai continué ma lecture, pensant qu'il valait encore mieux lire un mauvais roman, que faire la chasse aux mouches, comme Caligula.

L'après-dînée nous avons parcouru la ville. Elle est située dans une plaine à la tête du lac de Neufchâtel, ou d'Yverdun, et à l'embouchure de la rivière d'Orbe, qui, alors changeant de nom, imite les bourgeois de Paris, qui, ayant fait fortune, troquent leur nom contre un autre pour dépayser le monde. La rivière d'Orbe, ici, s'appelle la Thièle; elle forme un très beau port, se sépare en deux branches, et va entourer l'île où la ville est assise. Il y a deux fau'ourgs qui communiquent avec la ville par des ponts. Quoique j'eusse l'idée encore toute fraîche du lac Léman, cependant la vue de celui d'Yverdun, son port, ses barques, ses bateaux, m'ont causé beaucoup de plaisir. Au goût que j'ai pour les eaux, les fontaines, je croirais, si j'étais jolie, que jadis j'étais une naïade; mais je ne suis pas aussi heureuse que Pythagore, qui se rappelait toutes ses transmigrations; je n'ai pas le moindre souvenir de l'individu que mon âme animait jadis, et cependant je suis persuadée que j'ai été quelque chose, puisque l'âme est immortelle. Nous nous sommes promenés jusqu'à la nuit dans les belles promenades de cette ville. Le lac parcourt, du nord au sud, environ vingt milles; sa largeur est de plus de cinq. Veuillez toujours vous rappeler que je ne reponds pas de la justesse de ces mesures. Le côté méridional est couvert de maisons charmantes; à leur aspect, on est toujours tenté de dire: là je voudrais vivre et mourir.

Il y a dans cette ville une bibliothèque publique, qui est le temple des morts; les livres y paraissent sacrés, car personne n'y touche. Son imprimerie, long-temps célèbre, est moins occupée aujourd'hui.

Nous allons nous fixer pour quelque temps aux bains d'Yverdun, qui sont à cinq cents pas de la ville; c'est pour rétablir l'estomac de notre marquise, qui ne digère ni aussi bien ni aussi vite qu'elle voudrait.

Je ne vous parlerai de la petite ville de Granson, bâtie à une lieue d'Yverdun, que pour vous dire, qu'agités d'une ardeur guerrière, nous sommes allés visiter le champ de bataille fameux par la défaite de Charles-le-Téméraire. Ce Charles, que j'appellerais volontiers le traître, le lâche, le cruel, ayant pris cette ville, fit pendre la garnison, malgré sa parole donnée; mais la vengeance s'avançait, il fut battu complètement par les Suisses, et il essuya à Morat une défaite encore plus honteuse et plus cruelle, châtiment exemplaire qui justifie la Providence.

On a mandé de Paris à la marquise que M. Walter était arrivé, et que votre mariage touchait à son dénoûment. Nous en apprendrons la nouvelle avec grand plaisir.

Convenez, monsieur le chevalier, que pour une voyageuse ma lettre est assez longue; il faut donc la terminer. Faites-nous savoir le jour de votre hyménée, et nous chanterons ici votre épithalame. Mon oncle me promet de me mener dans dix ans à Paris; je m'engage à vous faire savoir le jour de mon arrivée.

LETTRE CLV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je suis sorti, *carissima alunna*, sain et sauf du dîner de madame l'épicière, et beaucoup plus ferme sur mes jambes que feu Silène, de bachique mémoire. La joie a été bruyante, le vin bon, les couplets détestables, mais fort applaudis. Les calembourgs, les plaisanteries ont été assaisonnés non du sel attique, mais d'un sel marchand et commun. Cependant je ne me suis pas ennuyé, et j'ai ri comme un autre. Une bêtise bien naïve, bien franche, fait rire souvent beaucoup plus qu'un trait d'esprit. Ma Catherine s'est amusée comme une reine,

Posez le cas qu'une reine s'amuse.

Ce vers est sorti tout frais de mon cerveau.

J'ai remis votre copie des portraits à l'aimable comtesse; elle m'a payé sur-le-champ, ainsi nous voilà quittes. Au premier jour, elle vous donnera à copier le portrait de sa mère, et vous aurez du bois pour cet hiver. Elle m'a demandé le nom du peintre: c'est, lui ai-je dit, une demoiselle très aimable, très bien née, et qui, comme bien des peintres, est maltraitée par la fortune; mais je ne puis vous la nommer. Cet aveu l'a beaucoup intéressée, et elle m'a promis de vous faire avoir de l'ouvrage. Je suis content de la journée que vous avez passée avec le chevalier. Vous le trouvez indéfinissable; moi, je crois le deviner. Je pense que Césarine lutte dans son cœur contre

Suzette, et qu'il a des pressentimens qui l'étonne. t. Je suis persuadé que son cœur lui dit en secret, quand il vous voit : Voilà celle qui sera ta femme. On donne souvent peu d'attention à ses pressentimens, et cependant il en est qui s'accomplissent. Je ne doute pas que César ne pressentît qu'il serait un jour le maître du monde. Félix Perreti, d'abord vendeur de cochons, ensuite cordelier, ensuite cardinal, et puis pape du nom de Sixte-Quint, étant à Venise, se brouilla avec le sénat et les religieux de son ordre, et, craignant d'être arrêté, il s'évada précipitamment. Comme on le raillait de sa fuite, il répondit, qu'ayant fait vœu d'être pape à Rome, il n'avait pas cru devoir se faire pendre à Venise. *La mia bellina discepola* a peut-être aussi son génie qui lui dit tout bas, qu'elle sera un jour madame de Lisieux. Sans cette voix secrète, elle aurait peut-être écouté M. de Belfont.

Vous avez eu la patience de compter les sonnets et chansons de Pétrarque; mais ce beau génie n'était pas seulement poete : il était philosophe et savant littérateur. Voici une petite anecdote de son enfance, qui annonçait déjà ses grands talens. Son père, qui croyait que son goût pour la poésie ne le mènerait pas à la fortune, le conduisit à Montpellier, et lui fit étudier le droit canon. Il se livra à cette étude pendant quatre ans avec dégoût ; mais il lisait en secret Cicéron et Virgile, poëte qu'il aimait beaucoup. Il cachait soigneusement leurs ouvrages ; mais son père les découvrit et les jeta au feu devant lui. L'enfant jeta des cris affreux et tomba dans le plus grand désespoir. Le père, attendri, les retira du feu, et les lui rendit à demi-brûlés. Vous accusez injustement ce grand poete d'inconstance ; mais son amour pour Laure était tout spirituel. Les plus grandes faveurs qu'il ait reçues d'elle sont celles-ci : un jour qu'elle ne pouvait soutenir ses regards sans émotion, elle couvrit de sa main les yeux de son amant, qui, plein de joie, courut faire un sonnet, où il célèbre son bonheur. Une autre fois il lui déroba son gant et le garda plusieurs jours [1]. A sa mort, il se retira dans sa petite maison de Vaucluse; il y vécut dans une solitude profonde, avec ses livres, et pour tout domestique, un pauvre pêcheur. C'est dans ce séjour agreste et solitaire qu'il composa cette ode si belle, si touchante, qui commence par ce vers :

Chiare e fresche acque.....

Croiriez-vous que cet homme si tendre, si galant, si spirituel, ait fini comme saint Antoine, par des austérités qui ont abrégé sa vie? Repoussant les avis de son médecin, il ne mangeait qu'une fois par jour des légumes, des fruits, buvait de l'eau pure, et les jours de jeune, qu'il s'imposait souvent, il ne vivait que de pain et d'eau. Ainsi finit le tendre et passionné Abelard, dans la retraite, pleurant ses amours, et menant une vie toute consacrée à la pénitence. Ses austérités, et peut-être une douleur profonde et secrète, hâtèrent sa mort.

Petrarque, à un grand savoir joignait une figure aimable, avait beaucoup de grâces dans l'esprit, et faisait les délices des sociétés les plus brillantes. J'aimerais mieux être Petrarque qu'empereur.

Mais comment vous annoncer un malheur qui frappe sur ma femme et sur moi? La main barbare de la parque a coupé le fil des jours de notre charmant perroquet, qui prononçait si bien le nom de Suzette : il est mort d'indigestion, comme *Vert-Vert*. Ma femme l'a pleuré, et si elle n'avait pas fait ce jour-là deux parties de reversi, cette mort lui aurait coûté une maladie. Nous le regrettons beaucoup à cause de son talent, de sa grâce à prononcer le nom de Suzette, nom qui flatte si agréablement notre oreille.

M. Walter n'est pas encore arrivé : on l'attend tous les jours; mais que cet Anglais ne vous cause pas autant de frayeur que Marlborough en causait aux Français dans une époque fatale. *Schiavo delle sue belleze, e del suo bell' ingegno.*

[1] Des auteurs disent que, semblable à Didon, elle connut l'amour dans les grottes de Vaucluse.

LETTRE CLVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. DE BELFONT.

Vos lettres, monsieur, font le plaisir de nos soirées avec maman; nous les lisons avec le plus grand intérêt, et nous faisons nos réflexions, nos commentaires. J'avais une plus grande idée du Tibre que celle que vous m'en donnez : à le juger par l'éclat de son nom, je l'aurais imaginé aussi vaste que le fleuve des Amazones. Il est petit, dites-vous, et ses eaux sont troubles; c'est ainsi que tant de prétendus héros nous imposent : ce sont des pygmées qui, vus de loin, nous paraissent colossals. Maman voudrait bien voir passer le pape, l'ecclésiastique qui porte la croix devant lui, et recevoir la bénédiction papale. Elle est étonnée que cette ville sainte, où réside le vicaire de Jésus-Christ, ait de si mauvaises mœurs.

O néant des grandeurs humaines! à peine trouve-t-on les débris, les vestiges des palais dorés de Néron et d'Adrien. Grands potentats, soyez superbes, orgueilleux; vous, votre gloire, vos monumens, tomberez en poussière.

Vous allez trouver, au retour de Rome, notre *villetta* bien petite, bien humble, après avoir vu de si grands palais, de si grands édifices; mais vous vous rappellerez que Romulus, Camille, Brutus, Fabricius, n'étaient pas aussi bien logés que maman et moi.

Vous avez joui d'une brillante soirée au milieu des illuminations d'un beau palais; il y a trois jours que nous avons ici un temps délicieux. Après notre dîner, nous montons dans la forêt, et, de cette hauteur, nous contemplons le soleil se couchant dans des nuages de pourpre. Hier, entre autres, nous jouîmes de la plus belle soirée : le calme régnait dans l'univers; le silence n'était interrompu que par le mugissement des vaches, le bêlement des troupeaux et le chant de quelques oiseaux, douce harmonie que je préfère aux plus brillans concerts. Nous étions assis, avec notre curé, au pied d'un cerisier; nous avions devant nous le soleil qui se couchait dans un tourbillon de feu, et la plaine parsemée de maisons, de châteaux, de villages. Ce bon curé, à propos du bonheur de la campagne, nous a parlé de la vie champêtre des anciens patriarches, et de leurs richesses. Ils nourrissaient, nous disait-il, des chèvres, des brebis, des chameaux, des bœufs et des ânes; mais ils n'avaient ni porcs ni chevaux. Abraham possédait un troupeau immense. Jacob, très riche pasteur, donna à son frère Ésaü, pour son partage, cinq cent quatre-vingt-dix pièces de bétail. Il avait, en outre, beaucoup d'esclaves, puisque Abraham en arma jusqu'à trois cent dix-huit. La principale occupation de ces patriarches était le soin de leurs troupeaux; les femmes même travaillaient comme les hommes : Rebecca

allait chercher de l'eau, et la rapportait sur ses épaules; Rachel conduisait le troupeau de son père. Le curé, pour nous donner une idée des repas des patriarches, nous dit que celui qu'Abraham offrit aux trois anges était composé de beurre, de lait, d'un veau, et d'un pain de cinquante-six livres cuit sous la cendre; d'où l'on peut conclure que les patriarches et les anges étaient de grands mangeurs. C'est cette vie frugale et laborieuse qui leur faisait parcourir un long cercle d'années, qu'on a exagérées sans doute, et mourir d'une mort douce. Abraham et Isaac ont vécu près de deux cents ans, et les autres patriarches ont passé cent ans; on ne dit point qu'ils aient jamais été malades, ou qu'ils aient eu des médecins.

La nation juive n'a jamais connu d'autre profession que celle de l'agriculture; tous étaient laboureurs et pâtres. Gédéon battait lui-même son blé, lorsqu'un ange vint lui annoncer la délivrance du peuple d'Israël. Quand Saul reçut la nouvelle du péril où était la ville de *Jabès*, il conduisait une couple de bœufs. David gardait les brebis, lorsque Samuël l'envoya chercher pour le sacrer roi.

Ces récits intéressaient beaucoup maman, qui aime l'histoire de nos ancêtres les Juifs. Notre bon pasteur connaît peu les Grecs et les Romains : il croit Auguste fils de César, et Pompée, empereur romain; mais il sait parfaitement l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, et les *Actes des apôtres*. Il nous parla des jeûnes des premiers chrétiens; ils jeûnaient au pain et à l'eau, et donnaient aux pauvres les économies de cette journée. Un saint évêque de Tarragone, allant au martyre, refusa un breuvage pour ne pas interrompre son jeûne. Il y en avait de plusieurs sortes : les uns ne duraient que jusqu'à trois heures de l'après-midi, celui du carême, jusqu'à six; le vendredi et samedi saints l'abstinence était totale. Les dévots passaient, pendant le carême, trois, quatre ou six jours, suivant leur force, sans prendre aucune nourriture. Il fut un temps où, dans l'Église primitive, personne n'était dispensé du carême, ni l'âge, ni la condition : à cette époque toutes les affaires cessaient; un grand silence régnait dans la ville; les fidèles passaient une partie du jour dans les églises à prier, à écouter des lectures et des exhortations.

Il nous a parlé ensuite des prophètes; ils vivaient en communauté, travaillaient de leurs mains, se nourrissaient d'herbes, de pain et d'orge. Ils avaient pour vêtemens le sac et le cilice; c'était l'habit de deuil qu'ils prenaient pour montrer qu'ils faisaient continuellement pénitence pour les péchés du peuple : c'étaient des espèces de religieux, leur nombre était considérable. Samuël en rencontra une troupe qui prophétisait, inspirée par l'esprit de Dieu. Ils demeuraient sur les montagnes; plusieurs d'entre eux se mariaient, et les enfans suivaient leur profession. Élie logeait chez la veuve d'un prophète, qui lui avait fait bâtir une petite cellule, où il vivait si retiré, qu'il ne parlait à personne, pas même à son hôtesse. « Il devait y avoir, lui dis-je, beaucoup d'imposteurs parmi ces prophètes. — Sans doute, témoins les quatre cents qui furent exterminés par le peuple juif. » Je lui dis que les Grecs avaient eu aussi leurs prophètes, Calcas, Tirésias, Apollonius de Tyanes, les oracles. Le curé, peu familiarisé avec ces noms, me répondit qu'ils étaient inspirés par le démon.

Nous aurions épuisé tout son savoir dans cette séance, si le crépuscule n'eût commencé à s'éteindre; il fallut songer à la retraite, et j'ai été aussi contente de ma soirée que vous avez pu l'être de la vôtre dans ce beau salon éclatant de lumières.

Quelque plaisir que j'aurais de vous voir à Paris, je ne désirerai votre retour que lorsque vous serez désabusé d'une chimère qui, réalisée, ne ferait pas même votre bonheur. Adieu, monsieur.

LETTRE CLVII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Vous devez, en effet, mademoiselle, avoir grande envie de revoir madame votre mère, et vos foyers, après une si longue absence. Vous devez même être accablée de lassitude : mais je me garderai de vous plaindre, puisque ce voyage m'a procuré avec vous une correspondance aussi flatteuse qu'instructive et agréable. Ce qui m'étonne toujours, c'est de voir avec quelle force vous avez supporté vos fatigues. J'ai souvent envié le sort de votre Anglais, qui avait le bonheur de suivre vos pas; aujourd'hui, séparé de vous, il n'est plus que dans votre imagination. Votre aimable marquise aurait besoin de se plonger dans les eaux de la fontaine de Jouvence, au lieu d'aller prendre les eaux sulfureuses d'Yverdun. Je lui indiquerai cette fontaine, elle est dans la Floride : on ne l'a pas encore découverte; mais un Espagnol, en la cherchant, a trouvé ce beau pays.

Je ne suis pas étonné qu'une âme douce et sensible comme la vôtre, un esprit aussi juste, aussi éclairé, haïsse le faste et le faux éclat. Voltaire a dit avec sa grâce ordinaire :

Souvent la plus belle princesse
Languit à l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Croiriez-vous que Londres m'a dégoûté du luxe de Versailles? Quand le roi Georges revient de Richemont, maison de campagne très inférieure à celle de bien des lords, il est dans une voiture très modeste, escorté seulement de deux gardes. Les cochers, les fiacres, les charretiers, ne se dérangent ni ne s'arrêtent pour lui, ne le saluent même pas; ils disent que c'est à lui à les saluer, puisqu'il vit à leurs dépens. Mais les Anglais poussent la licence au-delà des bornes. Ce bon roi a été obligé de fermer les jardins de Richemont, parce qu'on y affichait tous les jours des placards insolens contre lui.

Adieu, aimable Suzette; j'ai le bonheur de vous voir souvent dans mes rêves : je vous dirai même que je vous trouve une taille charmante, *un garbo, una certa disinvoltura che mi piace moltissimo*. Si je rêve souvent ainsi, je deviendrai infailliblement amoureux de vous; m'accorderez-vous mon pardon?

LETTRE CLVIII.

M. DE LISIEUX A M. TOMMASINI.

Je suis, mon cher ami, à Versailles depuis trois jours avec mon oncle; il fait sa cour; c'est pour lui le premier devoir de l'homme, et son plus grand bonheur serait de porter un ruban rouge en sautoir, qu'il ne peut obtenir. Il prétend que mon indifférence pour ces hochets suppose en moi peu d'élévation dans l'âme. Je me suis gardé de le contrarier et de lui révéler le secret de la philosophie,

qui, par élévation d'âme, regarde ces prétendus honneurs d'un œil dédaigneux.

Mais je veux vous parler de mademoiselle Suzette, devenue enfin pour moi mademoiselle Césarine d'Arly. Je me venge présentement de ses ruses; je l'ai vue à Montmorency, et j'ai feint d'être toujours dans l'erreur; je l'ai raillée sans qu'elle s'en doutât. Elle m'a écrit d'Orbe une grande lettre, où elle joue très bien son rôle. J'ai répondu comme par le passé. Aujourd'hui j'ai l'avantage sur elle; je n'en abuserai pas; car je la trouve très aimable, et même sa figure me plaît beaucoup. Mon imagination ici la sert à merveille. A force d'entendre déprécier sa figure, je me la représentais moins bien; elle a une jolie taille, de la grâce dans son maintien, des yeux vifs et beaucoup d'expression dans la physionomie. Croiriez-vous que c'est sur un pareil modèle que souvent je me figurais la femme que je désirais? M. Walter est à Calais, et doit arriver incessamment. Mon oncle m'a annoncé cette nouvelle, en me demandant ce que m'en disait le cœur. « Rien, lui ai-je répondu, il est fort tranquille. » A cet aveu, il est entré dans les furies, comme disent les Italiens, *nelle furie*, et contre moi et contre les philosophes. Il prétend qu'ils sont comme les premiers chrétiens, qui, inutiles à la société, rêvaient sans cesse à des chimères, aspiraient à une perfection impossible, et s'occupaient continuellement de prières, de minuties, de jeûnes, de cérémonies de l'église. « Les philosophes, de même, dit-il, rêvant aux astres, aux chimères métaphysiques, à l'arrangement de leurs phrases, à l'étude des mots et des langues, négligent leurs devoirs d'homme. » J'ai avalé cette diatribe sans répondre, étonné du savoir de mon oncle.

Mais, *caro dottore*, j'ai une question importante à vous faire, à laquelle vous pouvez répondre sans blesser votre délicatesse. Croyez-vous que mademoiselle d'Arly me voie avec plaisir, qu'elle ait de l'inclination pour moi? Répondez-moi franchement et promptement là-dessus. *Cura ut valeas*

LETTRE CLIX.

M. TOMMASINI A M. DE LISIEUX.

Credo equidem, mon cher disciple, que vous occupez une bonne place dans le cœur de l'aimable Suzette; mais c'est à son insçu, elle ne s'en doute pas. Elle n'aurait pas, je pense, refusé M. de Belfont avec tant d'obstination, ou plutôt tant d'indifférence pour lui, si elle ne nourrissait une secrète inclination pour vous. Je ne trahis point sa confiance; car elle ne m'a jamais rien dit à ce sujet; elle se laisse entraîner, et aussi craintive que tendre, elle craint de vous trouver dans le fond de son cœur,

Ma quando
Fu colpa, in cor gentile
Un innocente amor [1]

Voilà, mon cher disciple, tout ce que je puis vous dire, sinon que si vous m'admettez au rang de vos amis,

Sublimi feriam sidera vertice.

LETTRE CLX.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Voici, *bellina ed amata signorina*, une grande nouvelle; ce n'est pas un fier combat sur terre, ou sur mer; ce n'est pas que le pape ait permis aux prêtres de se marier, ou aux laques d'épouser deux femmes. *Non è pure* que le grand Turc ait embrassé la religion chrétienne; mais ce Crésus si désiré, si attendu, M. Walter vient d'arriver, et hier le chevalier et son oncle ont dîné chez lui en grand apparat; il y a eu concert, bal, et M. de Lisieux a dansé avec mademoiselle Angélique. Que prouve tout cela? rien. Vous avez vu souvent un globe de feu, briller dans les airs, annoncer quelque grand phénomène, et bientôt s'évanouir et disparaître: de même, M. Walter, son dîner, la danse du chevalier, la beauté de mademoiselle Angélique, tout ce gros météore se dissipera, et de plus un ange descendra du ciel, viendra poser sur votre tête la couronne nuptiale, et vous entendrez les airs retentir des chants d'hymenée. Mon épithalame est tout prêt, il est en beaux vers italiens; votre langue n'est pas assez riche pour célébrer dignement vos noces. Je vous les chanterai de ma propre voix, si l'on danse, je danserai; et si l'on boit, je boirai. *Servo umilissimo.*

LETTRE CLXI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

N'avez-vous pas, mon cher maître, la cervelle un peu dérangée! C'est dommage que vous n'ayez pas été jeté dans la dévotion, vous auriez eu des visions extatiques, ascétiques, et vous auriez épousé la Vierge. Il en sera de mon mariage avec M. de Lisieux, comme de celui du doge de Venise avec la mer, qu'il épouse sans la posséder: encore n'aurai-je pas, comme la mer, l'anneau nuptial. On ne doute pas, dans notre vallée, que la belle Angélique ne soit bientôt madame de Lisieux. Ce brillant chevalier a paru avant-hier chez madame de Germeuil, au moment où nous allions nous retirer. Tout le monde l'a félicité sur l'arrivée de M. Walter, et il a reçu ces complimens avec un air de gaîté qui prouve son contentement. J'en ai souri de pitié. Cet homme ne sait ce qu'il veut; il m'a demandé si j'avais des nouvelles de M. de Belfont, et si je m'obstinais toujours à refuser sa main. « Oui, monsieur. — Eh quoi, n'aimerez-vous jamais? — Je l'ignore, je n'ai pas le don de lire dans l'avenir. — Croyez-vous que l'on ne doive se marier que dans l'accès d'une passion violente? Je pense, au contraire, qu'il faut s'en méfier; car la passion dénature tout, cache les défauts, et exagère les bonnes qualités. — Je vois qu'il est bien dangereux de vous aimer. — Vous n'avez rien à craindre, à moins que vous n'ayez un cœur assez vaste pour aimer trois objets à la fois, mademoiselle Angélique, mademoiselle Suzette, et moi. — Mais enfin, si je vous aimais, vous particulièrement, m'enverriez-vous en Italie, comme le malheureux Belfont? — Non, je vous enverrais en Suisse à mademoiselle Suzette. » Pendant cette conversation, il me tenait la main, que je lui abandonnais par distraction; quand je m'en suis aperçue, je l'ai retirée. Il m'a dit alors: « Celui qui l'aura pour toujours sera le plus heureux des hommes. — Je me contenterais qu'il se crût heureux. Mais ma mère attend, permettez que j'aille la joindre. » Je lui ai fait la révérence et me suis échappée. Quand se marie-t-il donc? J'ai grande envie que ce jeu finisse; je suis presque décidée à faire le vœu de renoncer au mariage. Je me forme, pour cet hiver, un plan de vie agréable, analogue à mes goûts, à mes sentimens et à ma situation. J'aurai d'abord bon feu dans ma chambre: grâce à votre aimable écolière, je ne serai pas obligée de garder mon lit, comme jadis Henriette d'Angleterre, de

touchante mémoire. Je m'enfermerai dans mon terrier, ainsi qu'une marmotte des Alpes. Cependant, comme je ne veux pas me priver d'air et blesser les lois de l'hygiène, je me promènerai tous les jours avant mon dîner, en sabots, quand la neige ou la pluie tomberont. Madame de Germeuil me prête des livres pour toute la saison. Je veux entreprendre la lecture des voyages; je verrai les quatre parties du monde, sans rhumes, sans danger et sans fatigue. Je crois cette lecture fort instructive : par la comparaison des mœurs, des préjugés, des coutumes, des opinions, on peut se former des idées justes, et se délivrer de bien des fantômes qui nous offusquent le jugement. Nous aurons pour toute société notre bon curé qui viendra deux fois la semaine dîner avec nous, tous les soirs faire la partie de piquet de maman, déclamer contre les philosophes, les jansénistes, qu'il hait tout autant, contre le luxe et les richesses des évêques, tandis que les curés, chargés de tout le fardeau, peuvent à peine acheter une soutane neuve tous les ans, et avoir la poule au pot les jours de grande fête. Cette vie sera bien différente de celle du chevalier, qui sera dans le grand tourbillon du monde, dans le fracas des fêtes de l'hymen *Da vero* j'ai envie de le plaindre.

Addio, caro maestro, amico del mio core. Dieu nous préserve tous les deux d'une grande fortune!

LETTRE CLXII.

M. DE BELFONT A MADEMOISELLE D'ARLY

Que mes lettres, mademoiselle, sont heureuses! elles sont dans vos mains, elles fixent vos regards; elles vous intéressent assez pour que vous les relisiez dans vos soirées. Ah! que ces soirées me paraîtraient délicieuses entre vous et votre intéressante maman! Aimable Césarine! faites-moi obtenir la cure de votre village, et demain je me fais ordonner prêtre. Vous seriez une de mes ouailles, ma brebis chérie! Vous voyez que mon imagination m'égare; mais il me semble que tout ce qui vous approche tout ce qui vit auprès de vous, jouit d'un bonheur ineffable. Vous feriez, dites-vous, dire des messes pour que Dieu m'ôtât mon amour : non, de grâce, laissez-le-moi. Que ferais-je d'une âme vide? la vie ne serait pour moi qu'une triste végétation. Oui, laissez-moi mon amour, il sera le charme et le tourment de ma vie. Vous avez eu la bonté de me parler des premiers Hébreux; je vais vous parler de Rome moderne. Je suis allé voir les marais Pontins; j'ai bravé *la cattiva aria* qui infecte Rome, quoique les marais soient éloignés de quinze lieues de cette ville. Nous passâmes devant *il monte Circello*, si célèbre par le séjour de la magicienne Circé, qui faisait descendre les étoiles du ciel, et changeait en pourceaux les compagnons d'Ulysse. Ces marais Pontins, *paludi Pontine*, embrassent un espace de huit lieues en longueur, et à peu près deux en largeur; ils sont situés sur le bord de la mer et formés par les eaux des montagnes. Je voyais, avec peine, sur le front des habitans de ces marais, pauvres pêcheurs, la triste empreinte de cet air méphytique; leur teint est verdâtre, ils ont les jambes enflées, et sont très sujets aux obstructions, au rachitis et aux écrouelles. Les fièvres règnent dans ces marais, en septembre et octobre. Qu'ont fait ces malheureux pour habiter ces lieux de désolation? Qui le croirait? jadis ils étaient couverts de villes, de villages rians, et de maisons de plaisance des premiers de Rome. Pomponius Atticus y avait la sienne : ce canton, alors, était fertile en huile, en fruits, en vins dont on vantait l'excellence; les Romains y venaient jouir de la fraîcheur et de la chasse. Comme tout change! divers papes se sont occupés du dessèchement de ces marais, mais sans succès. Cependant un savant Romain m'assurait que l'on rendrait à la culture par ce travail, cent soixante mille arpens du terrain le plus fertile. La chasse y est très considérble, mais pénible : on y trouve des sangliers, des cerfs, des bécasses en grande quantité; les buffles y sont plus communs qu'en aucun lieu de l'Italie.

L'ancienne voie Appia allait de Rome à Capoue, par un trajet de quarante lieues, dont il ne reste aujourd'hui qu'environ huit de praticables. Vous savez que c'est le censeur Appius qui fit construire ce chemin. Quittons ce marais infect pour retourner à Rome, et pour voir la fontaine Termini, un des beaux monumens de Sixte-Quint; elle donne une eau pure, abondante, que l'on nomme *acqua felice*. Cette fontaine a trois niches : celle du milieu représente Moïse frappant le rocher d'où jaillit l'eau; dans l'autre, on voit Aaron, chef du peuple d'Israël, qui mène boire les troupeaux dans un torrent; et dans la troisième, Gédéon, ce vaillant capitaine qui battit les Madianites avec trois cents hommes armés de trompettes et de bouteilles vides, qui renfermaient des lampes allumées; il conduit son armée au bord de l'eau.

L'acqua Paola, ou la fontaine Pauline est une des plus grande et des plus abondantes de Rome. On voit trois fleuves sortir de trois grandes arcades, et se jeter dans un bassin.

Je terminerai ma lettre par le récit des malheurs de cette capitale du monde, qui nous prouvent que la célébrité, la puissance, l'éclat de la gloire ne font la félicité ni des villes, ni des hommes. Rome a été saccagée six fois : d'abord par les Gaulois, en 564 de sa fondation; par Alaric, roi des Goths, l'an de Jésus-Christ 410; par Genseric, roi des Vandales, l'an 455; la quatrième fois, par Odéric, roi des Hérules. Totila, roi des Goths la dévasta, en 546; enfin en 1527, les troupes d'un empereur chrétien, de Charles-Quint, s'en emparèrent, et y commirent les plus grandes horreurs. C'est à cette époque, au pied de ces murs, que le connétable de Bourbon fut tué. Le pillage dura deux mois; les soldats allemands, la plupart luthériens, s'y signalèrent par leur frénésie et leur impiété. Ils se revêtirent des habits des cardinaux; l'un d'eux marchait à la tête en habit pontifical, et cette scène impie, le viol, le carnage, se passaient sous les yeux de Clément VII, enfermé, assiégé dans le château Saint-Ange; et pendant ces atrocités, par une comédie qui déshonorerait un particulier, Charles-Quint prit le deuil et fit faire des processions publiques, pour demander à Dieu la délivrance du pape, qu'un seul ordre de sa part aurait mis en liberté.

Je rappelle sans doute à l'aimable Césarine des traits d'histoire qu'elle sait déjà; mais frappé de ce tableau que je viens de lire dans un ouvrage italien, il m'a fait une telle impression, que je n'ai pu m'empêcher de vous en parler et de le transcrire.

Je compte quitter Rome au premier jour, et me rendre à Florence, où votre image me suivra. Hélas! elle ne peut plus s'effacer de mon âme.

Adieu, mademoiselle; soyez aussi heureuse que vous méritez de l'être. Puisse l'amour vous faire autant de bien qu'il me fait de mal!

LETTRE CLXIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Dites-moi, mon cher maître, si M. de Lisieux a la tête un peu romanesque; on peut l'avoir sans aimer les romans, sans en lire. Il a fait la confidence à madame de Germeuil, qui s'est empressée de me la communiquer, qu'il venait de se brouiller avec son oncle, qui le pressait de conclure son mariage avec mademoiselle Walter. Le père donne son consentement; la fille aussi, qui ne se marie que pour avoir un état dans le monde, comme on achète une charge à la cour, ou au parlement, pour être quelque chose. Madame de Germeuil lui a demandé si la philosophie le faisait renoncer au mariage: « Au contraire, je le regarde comme un port, un asile où se calment les passions, où elles prennent un caractère de douceur et de tranquillité qui embellit la vie sans l'agiter. — Vous avez donc quelque objet qui vous attache et vous promet plus de bonheur? — Oui, j'aime une demoiselle d'un rare mérite. — Vous la nommez? — Suzette. — Voilà un nom bien commun. — Celle qui le porte l'ennoblit. — Et où est cette demoiselle? — Elle m'écrit qu'elle est à Yverdun, et je viens vous prier de me rendre un service. Mademoiselle d'Arly, à ce que l'on m'a dit, la connait particulièrement, elle sait sa façon de penser. Demandez-lui si elle croit que cette aimable fille m'épouserait avec plaisir. — Vous m'étonnez, chevalier, je ne crois pas que Césarine ait la moindre relation avec votre Suzette. — Pardonnez-moi, madame, on me l'a assuré: ayez la complaisance d'aller lui en parler. » Madame de Germeuil a fait mettre ses chevaux, est venue rapidement chez nous, a demandé à maman la permission de me parler en particulier. Elle est montée dans ma chambre, où je copiais ce portrait dont le produit doit garnir mon bûcher; elle m'a fait le récit de sa conversation avec M. de Lisieux. Jugez de ma surprise, de mon embarras et de ma confusion; je crois que mon visage était tout écarlate. « Vous rougissez, m'a-t-elle dit. — Oui, madame, parce que la question de M. de Lisieux me parait originale, et je ne sais pourquoi il s'adresse à moi pour savoir s'il plait ou non à mademoiselle Suzette; je ne sais où il a pris que je la connaissais. — Je crois que le chevalier a la tête aussi égarée que celle de Don Quichotte, et que sa Suzette est une Dulcinée du Toboso, qui n'a jamais existé. — Cela se pourrait, madame. — Je vais lui porter votre réponse, et le désabuser de sa chimère, si je le puis. » Que pensez-vous de cette ambassade? le chevalier a-t-il découvert ma double existence? Soupçonnerait-il que Césarine est Suzette? M'auriez-vous trahie? Ah! traitre! si c'était vous, je ne vous le pardonnerais jamais! Cependant cette démarche du chevalier m'agite, m'intrigue, je n'ai pu fermer l'œil qu'à l'aube naissante. Taillez vite votre plume, et répondez-moi.

LETTRE CLXIV.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Oh, oh! serions-nous découverts? comment? par qui? Je ne sais que vous dire, sinon que je ne suis pas un traître, que je n'ai pas trahi votre secret; mais ma prédiction a l'air de vouloir s'accomplir; l'étoile s'en mêle. Si votre mariage est écrit dans le ciel, il se fera. Nous avons notre libre arbitre, mais nous en jouissons précairement. Un homme dit: j'aime mieux aller à Rome qu'à Florence, et cependant il va à Florence, sans en savoir la cause; son libre arbitre a fléchi à son insu. Si l'oracle de Delphes existait encore, je vous conseillerais d'aller le consulter. Les prophètes ne sont plus, l'astrologie est détruite, par conséquent nous ne pouvons plus lire dans l'avenir nos futurs contingens, ce qui est très fâcheux; mais vous pouvez consulter vos poulets, voyez s'ils mangent de bon appétit; imitez les augures de Rome, prenez une robe écarlate, observez de quel côté volent les oiseaux; si c'est à gauche, signe de bonheur, votre mariage est certain.

Ma Catherine est une des plus fortes têtes que je connaisse; Aristote, Pline, Cicéron, Descartes, sont des roseaux auprès d'elle. Hier dimanche, elle a fait trois parties de reversi sans bouger de la place. On peut dire d'elle ce que Sixte-Quint disait d'Élisabeth d'Angleterre: *È un gran cervello di principessa.*

LETTRE CLXV.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

J'en demande pardon à votre haute science, mais votre lettre est un vrai galimatias; elle est dans le goût de celles que Tibère écrivait au sénat. Le style de l'Apocalypse est très lucide auprès du vôtre. Les questions sur la grâce de saint Augustin et de Jansénius sont beaucoup plus intelligibles. Mais voici un autre sujet d'étonnement; madame de Germeuil vient de m'apprendre que M. Walter a dit très explicitement au comte de Lisieux: « Je ne comprends rien aux procédés de votre neveu; veut-il ma fille, ou ne la veut-il pas? je lui donne vingt-quatre heures pour se décider, pas une minute de plus. » C'est le ton anglais. Voilà où en est l'affaire. Je n'en sais pas davantage; mais je ne doute pas que le chevalier ne cède à son oncle, et aux charmes de la belle Angélique. Il me parait impossible qu'il lui préfère Suzette. Adieu; je suis très curieuse de savoir le parti qu'il aura pris. Que je serais embarrassée, confuse, si le voile tombait, si j'étais reconnue!

LETTRE CLXVI.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Voici la suite de la démarche de M. Walter. Le comte a mandé son neveu et lui a dit: « Il faut te décider et épouser mademoiselle Walter. Tu te tais? serais-tu assez fou pour refuser sa main? — Oui, mon oncle. — Et qui veux-tu épouser, une princesse du sang? — Non, mon oncle. — Voici mon dernier mot: ou mon héritage avec mademoiselle Angélique, ou la misère avec une autre. — Je consens, mon oncle, à perdre votre héritage, pourvu que votre amitié me reste. — Ni l'un, ni l'autre, » a-t-il répondu en se retirant tout en colère.

Je vois, mon cher maître, d'après cette scène qu'il faut désabuser le chevalier de sa chimère, lui avouer que sa Suzette est un être fantastique. Quel embarras! ah! c'est ma faute, je n'aurais jamais dû suivre cette correspondance. Quand il m'aura reconnue, il sera irrité contre moi. Comment oser me nommer? il m'en coûte prodigieusement; mais il le faut. Conseillez-moi, mon cher maître, tirez-moi des filets où je me suis enlacée; je n'en dors pas. C'est ma faute, ma grande faute. Je fais manquer un brillant mariage à ce pauvre chevalier; il per-

dra l'amitié et l'héritage de son oncle par mon imprudence. Que de reproches à me faire! Répondez-moi, lettre reçue, ne laissez pas ma nacelle au milieu des flots agités. Mandez-moi que le chevalier est marié, qu'il possède sa belle Angélique, et je serai tranquille. Adieu, grand docteur; dans quel état était donc votre cervelle lorsque vous m'avez conseillé cette correspondance?

Le sventure
Van sù l'ali de' venti.

LETTRE CLXVII.

M. TOMMASINI A MADEMOISELLE D'ARLY.

Je vois, *bellissima signorina*, vos soucis, vos vives anxiétés; mais la Providence sait son métier, il faut se reposer sur elle : peut-être cette lettre cachetée, que vient de m'envoyer le chevalier pour mademoiselle Suzette, éclaircira vos doutes; quoi qu'il en soit, tenez-vous en gaîté et en santé. Rappelez-vous que Sancho Pança a dit : « Après la pluie vient le beau temps. » Je crois que vous aurez du bois pour cet hiver. Le chevalier va être décoré de la croix de Saint-Louis; elle relèvera sa bonne mine. *La riverisco*.

Sempre

Debolezza non è. Cangia natura
Allor che amor colla ragion congiura.

LETTRE CLXVIII.

M. DE LISIEUX A MADEMOISELLE SUZETTE.

Pardonnerez-vous, mademoiselle, la témérité de mes vœux? Votre esprit aimable, séduisant, vos talens divers ont fait sur moi l'impression la plus vive, et mon cœur n'a pu résister à tant de charmes et d'enchantement. La marquise, votre compagne, vous a dit la vérité en vous parlant de mon mariage projeté avec mademoiselle Walter. Cet hymen était brillant et flatteur; mais l'aimable Suzette, inconnue à mes yeux, s'est emparée de mon cœur et de mon esprit. Je me suis fait une image séduisante du bonheur d'associer ma vie à la sienne, en lui offrant ma main. Je n'ai pas une couronne à lui donner, ni ne désire de l'avoir; je lui offre un cœur aimant, très épris, et je jurerai à ses pieds, aux marches de l'autel, fidélité, amour et constance. Je ne sais encore quelle sera ma fortune, elle dépend d'un oncle; mais s'il me prive de son héritage, l'aimable, la sensible Suzette aime les bois, leur solitude; c'est du moins ce que disent ses lettres. Nous vivrons à la campagne, nous jouirons de ses douceurs, et même encore des agrémens de la vie. J'ai trente-trois ans; je suis entré fort jeune dans le monde et au service; j'ai voyagé, beaucoup vu, beaucoup appris. Le monde est un livre très instructif : jeune, on le lit avec avidité, comme on lit un roman; dans un âge plus avancé, on le médite; dans la maturité, il faut le fermer et le reléguer au fond de sa bibliothèque. J'ajouterai à ces détails, si cela peut vous plaire, que je suis un bon gentilhomme; mais c'est le mérite de ceux qui n'en ont point. A l'égard de ma figure, je ne suis ni Alcibiade ni Thersite; mais vous devez me connaître; votre marquise a dû vous faire mon portrait.

Présentement, mademoiselle, je vous prie, en réponse, de m'ouvrir votre cœur avec sincérité, de me déclarer si ma demande vous est agréable, si vous consentez à faire mon bonheur, à me dévoiler votre nom et votre famille; car enfin vous me prendriez pour un insensé si je me liais à vous sans vous connaître. Vous m'objecterez sans doute que votre figure m'est aussi inconnue. Oui et non : on devine dans les écrits d'une personne ses traits et sa physionomie, et la vôtre me plait beaucoup. D'ailleurs

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

Comment la marquise se trouve-t-elle des eaux d'Yverdun? Veuillez lui faire lire cette lettre; j'espère qu'elle me sera favorable; dites-lui que je l'en prie. J'attends votre réponse avec la plus vive impatience, elle va décider de mon bonheur.

LETTRE CLXIX.

M. DE BELFONT A M. DE LISIEUX.

Il y a long-temps, mon cher chevalier, que je ne vous ai écrit : vous connaissez la vie d'un voyageur : il se lève de grand matin pour aller voir des places, des rues, des statues, des tableaux, objets qu'il regarderait avec indifférence dans sa patrie; et le soir, quand il rentre chez lui, harassé, la tête pleine de mille choses qui s'y entassent avec confusion, il ne songe qu'à son repos. Mais je suis beaucoup plus occupé de ce que j'ai laissé dans la vallée de Montmorency que des beautés antiques de Rome; je porte dans mon cœur la flèche cruelle qui le déchire, et je viens vous prier de tenter un dernier effort auprès de cette aimable Césarine, pour la fléchir, me faire obtenir sa main; l'espérance n'abandonne jamais les malheureux. Vous êtes si éloquent, si persuasif, que si vous plaidez ma cause avec chaleur, comme je n'en doute pas, vous triompherez de sa rigueur, de son indifférence pour le mariage. Elle a l'âme si belle, si douce, elle m'écrit avec tant d'amitié, de complaisance, que je crois pouvoir conserver une lueur d'espérance. Mon cher chevalier, ayez pitié de moi; parlez, pressez, suppliez : si vous échouez dans votre négociation, je ne sais ce que je deviendrai, la mort me sera chère.

J'ai eu quelques accès de fièvre, attribués au *sirocco*, vent du sud-est, qui nous apporte les vapeurs méphytiques des marais Pontins; ce vent règne encore en automne, et ne cesse que par les pluies d'octobre, que l'on attend. On dit qu'il rend fous les hommes et les chevaux. J'ai échappé à la folie, non à la fièvre. Malgré le mal que cause ce *chiroque*, comme l'appellent les Français, je suis encore moins indigné contre lui que je ne le suis de voir de jeunes et jolies femmes baiser la main des moines et des prêtres, et des matrones de soixante ans ne pas faire un pas sans traîner leur sigisbé après elles.

Adieu, mon cher chevalier, je me recommande à vous; donnez-moi la vie.

LETTRE CLXX.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Vous allez être bien surpris, mon cher maître, quand vous saurez que M. de Lisieux, dans sa dernière lettre, sollicite la main de sa chère Suzette. Il est décidé à l'épouser malgré son oncle et en dépit des charmes et de l'opulence de mademoiselle Walter. Ce triomphe de Suzette est fort beau; mais quel embarras pour Césarine! quelle réponse faire? Je lisais cette lettre, indécise, agi-

tée, lorsque maman est venue me montrer un billet de madame de Germeuil qui nous invite à dîner : le billet, très pressant, dit qu'elle se brouillerait avec nous si nous la refusions. « A une heure, ajoute-t-elle, mon carrosse sera à votre porte, et mes gens vous enlèveront bon gré, mal gré. » Mais voici une phrase plus sérieuse : « M. de Lisieux vient d'arriver décoré de la croix de Saint-Louis; il se flatte que vous voudrez bien prendre part à sa joie et venir lui faire compliment. » Comme je rêvais avec l'air de l'indécision, maman s'est écriée : « Il faut accepter, un refus serait malhonnête.—Acceptons, » ai-je dit toute troublée et n'ayant point de volonté. Maman s'est aperçue, pendant que je l'habillais, que j'avais l'air préoccupé, rêveur, et m'a dit : « Ce dîner t'importune; n'as-tu pas peur de perdre ton temps? — Non, maman, je ne suis pas si folle que d'attacher de l'importance à mes occupations, je travaille pour jouir du temps et fuir l'oisiveté. » Une chose, docteur, qui vous paraîtra singulière, c'est que j'ai négligé ma toilette. Pourquoi? je n'en sais rien; je n'étais pas d'humeur à me parer. Dès que nous avons été annoncées chez madame de Germeuil, elle est venue au-devant de nous, nous a embrassées en nous disant : « Vous êtes bien aimables; je vous sais bon gré de votre complaisance. M. de Lisieux est des nôtres; vous avez un compliment à lui faire, il est chevalier de Saint-Louis. » Alors il s'est avancé, en nous disant : « Mesdames, je serai flatté de recevoir vos félicitations. » Et sans attendre la réponse, il a embrassé maman; ensuite il est venu à moi, et tandis que j'hésitais si je me laisserais embrasser ou non, il m'embrassait aussi. Je crois que j'étais bien rouge : puissant effet de l'imagination! il me semblait que cette croix relevait sa bonne mine. Pendant le dîner il avait un air d'enjouement et de satisfaction qui le rendait plus aimable; il fixait souvent ses yeux sur moi, m'adressait souvent la parole. Il m'a demandé, entre autres choses, si je n'avais jamais eu la fantaisie d'apprendre le latin. « J'ai eu beaucoup de fantaisies dans ma vie, lui ai-je dit, mais je ne les ai pas écoutées. » Autre question : « Avez-vous voyagé? — Oui, monsieur, je suis allée à Besançon avec mon père.—Étant si près de la Suisse, il n'a pas été tenté de vous y conduire?—C'était son projet, il voulait même me faire voir l'Italie; mais la mort m'a ravi ce bon père, il y a deux ans. » Mais voici la scène qui m'a le plus embarrassée. L'après-dînée nous sommes allés nous promener dans la forêt; le chevalier m'a offert le bras, et je l'ai accepté. Lorsque nous avons été un peu éloignés des autres, il m'a dit : « J'ai reçu de M. de Belfont une lettre touchante; elle vous regarde et je vous prie de la lire, » ce que j'ai fait. Après cette lecture, il m'a demandé ce que j'en pensais. « Sa situation me touche infiniment; je lui ai offert mon amitié, il ne veut pas s'en contenter; je ne puis rien de plus. — C'est là, mademoiselle, votre dernier mot? — Oui, monsieur. — Je m'en vais le lui écrire. —Vous le pouvez. — Il paraît que madame votre mère aura de la peine à vous marier.—Je resterai demoiselle; est-ce un si grand malheur? — Non, lorsqu'on est aussi aimable, aussi spirituelle que vous. Mais j'ai un autre époux en main, qui peut-être pourrait vous convenir du moins je le désire. Voulez-vous permettre que j'aille demain matin vous demander du chocolat : vous savez que je le trouve délicieux fait de votre main, et je vous parlerai plus explicitement de ce nouveau parti. —Vous échouerez dans votre négociation. Quoi qu'il en soit, nous aurons le plaisir de vous avoir à déjeuner; mais il faut l'aveu de maman, adressez-vous à elle. » Ce qu'il a fait, et maman y a consenti.

Voilà le récit d'une journée très singulière, et qui m'a donné beaucoup à penser. Quel est ce parti qu'il veut me proposer? Suis-je reconnue? Est-ce lui, est-ce un autre? J'attends demain avec impatience. Mais quel vaste silence! minuit sonne; tout dort, moi seule je veille pour penser, à qui? au chevalier! C'est vous qui me l'avez fait connaître, qui avez sollicité cette correspondance! Quoi, sous votre large perruque loge une cervelle si étroite! Mais pardon, j'ai tort de vous gronder; l'amitié a ses faiblesses comme l'amour. Adieu; je vais me mettre au lit, mais je ne sais si j'aurai la visite du dieu Morphée.

LETTRE CLXXI.

M. DE LISIEUX A M. TOMMASINI.

Monsieur mon vieux maître, j'espère être bientôt dans la classe des heureux de ce monde; je pars pour me rendre chez l'aimable Césarine, lui déclarer tout mon amour et lui offrir ma main. Cette charmante Césarine est un trésor qu'il ne faut pas laisser échapper. Madame de Germeuil est dans la confidence. Nous avons imaginé un moyen de fléchir mon oncle, et d'arracher son consentement pour ce mariage; c'est d'employer le maréchal de Luxembourg pour lui faire obtenir le grand cordon rouge, en faveur de cet hymen. Mon oncle ne résistera pas à cet appât. Adieu; j'entends mon cheval qui hennit, frappe du pied la terre; je descends et je pars.

LETTRE CLXXII.

M. DE LISIEUX A M. TOMMASINI.

Enfin, mon cher maître, mon heureuse étoile m'a conduit, dirai-je, dans le paradis terrestre ou dans le jardin des Hespérides. Arrivé chez madame d'Arly, j'ai trouvé la mère et la fille qui m'attendaient. Césarine était mise très simplement, mais avec goût; elle m'a dit en entrant : votre chocolat n'est pas prêt, parce que vous auriez pu douter qu'il fût préparé par moi; je vais le faire devant vous. On a appelé Jeanneton, qui a apporté un réchaud, une chocolatière d'argent, et les belles mains de Césarine se sont mises à l'ouvrage. Dans ce moment, son air était doux, modeste et touchant. Si je l'avais comparée à une divinité, ce serait à Psyché. Je brûlais de lui parler en particulier, et sa mère restait. Heureusement son boulanger est venu régler ses comptes, et elle m'a proposé d'aller faire un tour de jardin avec sa fille, où elle viendrait bientôt nous rejoindre. Nous sortons avec l'aimable Césarine. Sa physionomie alors a changé; elle avait l'air embarrassé, timide; elle marchait les yeux baissés. Je lui ai parlé d'abord de la beauté de la journée, ensuite de son jardin, qui me paraissait bien soigné. « Oui, un jardinier vient deux fois la semaine lui donner ses soins; c'est un très bon homme. — Prenez-moi pour votre jardinier, je serai aussi bon homme que lui, et beaucoup plus assidu. — Vous êtes trop occupé! vous avez tant de belles dames à voir, et un brillant mariage à conclure. — Il est vrai, j'ai un mariage en tête, mais ce n'est pas mademoiselle Walter que je veux épouser; c'est mademoiselle Suzette qui est en Suisse. Son esprit, ses talens m'ont séduit; je sens que je ne puis être heureux sans elle. Je lui ai écrit, et j'attends sa réponse. Qu'en pense l'aimable Césarine? croyez-vous qu'elle me réponde? — Je ne sais que vous

dire : vous m'interrogez comme si je connaissais cette demoiselle Suzette. — On assure qu'oui, et l'on prétend même que vous lui ressemblez beaucoup. — Vous voulez me flatter. — Non; de plus, chose extraordinaire, son écriture est parfaitement semblable à la vôtre; vous pouvez les confronter. Voici une lettre de mademoiselle d'Arly, écrite à madame Tommasini, et voici la dernière que j'ai reçue de mademoiselle Suzette. — Ah! je suis trahie! s'est-elle écriée. — Non, mademoiselle; j'aimais Suzette, et je vais l'adorer sous le nom de Césarine, si j'ai son aveu. Vous gardez le silence. — Je ne veux pas vous tromper deux fois. J'ai entretenu cette correspondance parce qu'elle me paraissait fort agréable, et que votre présence ne détruisait point l'impression que me faisaient vos lettres. — Ah, belle Césarine! que je suis heureux! puis-je aujourd'hui même demander votre main à madame votre mère? — Oui, je suis prise dans mes propres filets, et si le mariage est un châtiment, je dois m'y soumettre. » Madame d'Arly a reparu dans le moment, et je lui ai dit, en tenant sa fille par la main : « Je viens vous ravir un trésor, si j'ai le bonheur d'obtenir votre consentement. — « Avez-vous celui de ma fille ?—Hélas! maman, il le veut, le ciel le veut, je suis obligée de le vouloir. » La sensibilité, les caresses, une douce joie ont terminé cette scène charmante. Je leur ai demandé à dîner. « Vous ferez, m'a dit l'aimable Césarine, un dîner d'anachorète; mais en se mariant, il faut s'accoutumer à la sobriété et à l'économie. » J'ai passé le reste de cette journée dans l'enchantement. Je me suis promené toute l'après-dînée tête à tête avec cette aimable Césarine. Je lui ai trouvé encore plus d'esprit, de raison, d'enjouement, de grâce dans l'imagination, que dans ses lettres, et je vais posséder une femme unique. Ah! que je me félicite d'avoir préféré l'esprit, les talens, le savoir, à la beauté et à l'opulence! Adieu, mon cher maître, *mio caro amico*. Je suis trop heureux pour penser et pour écrire.

LETTRE CLXXIII.

MADEMOISELLE D'ARLY A M. TOMMASINI.

Vous êtes un traître, un perfide; vous êtes cause, par votre trahison, que je vais épouser M. de Lisieux; je ne vous le pardonnerai de ma vie, à moins que vous ne veniez tout de suite vous jeter à mes pieds, et demander humblement votre grâce. *Addio, birbante, traditore.* Le chevalier m'attend, et je vous laisse bien vite pour lui.

LETTRE CLXXIV.

M. DE LISIEUX A M. DE BELFONT.

Il y a trois jours, mon cher Belfont, que je veux vous écrire, répondre à votre lettre, et mon esprit hésite, ma main tremble, je crains de vous affliger trop vivement, par la nouvelle que je vais vous donner. Mademoiselle d'Arly est mariée depuis deux jours; mais avec qui? Quelle va être votre surprise! Vous ne l'auriez jamais imaginé; vous en douteriez même si tout autre que moi vous le mandait; enfin, il faut vous l'avouer, c'est moi qui suis son époux. — Vous! Comment? Est-il possible? Par quel miracle? Le voici : Je correspondais depuis long-temps avec mademoiselle d'Arly, qui m'écrivait sous un nom supposé; ses lettres charmantes, spirituelles m'intéressaient beaucoup : la friponne, qui me connaissait, me voyait souvent, s'amusait à m'intriguer, elle jouait très bien son rôle; mais le hasard m'a fait découvrir ce mystère, et j'ai été enchanté de trouver mon inconnue dans l'aimable Césarine. Mon oncle s'est d'abord opposé à ce mariage; il était engoué de mademoiselle Walter, mais nous avons trouvé le moyen de le fléchir. Madame de Germeuil a intéressé le maréchal de Luxembourg, qui a fait avoir à mon oncle le grand cordon de Saint-Louis. Cette décoration, qu'il ambitionnait depuis long-temps, nous a valu son consentement. Nous sommes logés chez lui. Tous ces détails, sans doute, sont des traits qui vous déchirent; mais appelez à votre secours votre raison et votre courage : une passion sans espérance s'éteint bientôt. Si notre amitié peut vous dedommager, comptez à jamais sur deux époux qui se feront un bonheur et une gloire de mériter la vôtre.

Apostille de madame de Lisieux.

« Oui, monsieur, je vous offre l'amitié la plus tendre, accordez-moi la vôtre; oubliez Césarine, mais aimez madame de Lisieux, et revenez à Paris, libre d'amour, plein d'amitié, embellir notre société et augmenter notre bonheur. »

LETTRE CLXXV.

M. DE BELFONT A M. DE LISIEUX.

Mon cher chevalier, si l'on m'avait dit que mademoiselle d'Arly épousait le dauphin de France, je crois que j'aurais été moins étonné que je ne le suis en apprenant votre union avec elle. Que vous êtes heureux de posséder cette aimable Césarine! Quel trone de la terre vaut cette félicité! Je ne vous cache pas que cette nouvelle m'accable, que je suis tombé dans un anéantissement inexprimable; mais puisque le sort ne me destinait pas ce trésor précieux, je suis fort aise que ce soit vous qui le possédiez. Je vous félicite de votre bonheur, vous le méritez, et je suis forcé de convenir que vous êtes faits l'un pour l'autre. Gardez-moi votre amitié : cette faveur et le temps verseront sans doute quelque consolation au fond de mon âme.

A madame de Lisieux.

Je vous fais, madame, mon compliment avec douleur; mais la certitude de vous savoir heureuse en adoucira l'amertume. Qui mieux que vous mérite le bonheur? Esprit, savoir, modestie, talens, fermeté, philosophie, âme tendre, que de vertus et d'agrémens vous réunissez! La fortune, toujours parcimonieuse dans ses dons, vous avait refusé la richesse; elle vous la donne, et répare en quelque sorte son injustice. Vous m'offrez votre amitié; elle me sera toujours précieuse, elle m'adoucira le regret de votre perte. Vous m'invitez à retourner à Paris pour y jouir de votre société; ce n'est pas le moment, la blessure est trop vive; je vais encore errer en Italie un ou deux ans; après ce laps de temps, plus maître de ma raison, j'espère que je pourrai aller vous jurer une amitié tendre et respectueuse, et passer ma vie dans votre aimable société.

CONCLUSION.

Le lecteur sera peut-être curieux de savoir quelle a été la destinée et la fin de cette aimable comtesse de Lisieux. Voici ce que j'en ai appris de M. du P..... Elle a oui, pendant nombre d'années, avec beaucoup de sa-

gesse et de modération, de la fortune de son mari. Sa félicité ne fut altérée que par la mort de sa mère, qu'elle pleura long-temps; mais les soins et les caresses de son époux parvinrent à calmer sa douleur. Cependant un orage se formait, la révolution arriva; le comte, le chevalier et sa femme s'exilèrent de leur patrie : le comte mourut à Coblentz, de chagrin et de colère, et le chevalier fut tué dans l'armée de Condé. L'âme forte de Césarine ne succomba point sous le poids de ses malheurs; il y avait long-temps qu'elle avait médité sur les maux attachés à la vie, sur cette main de fer qui semble opprimer la vertu, encore plus que le crime. Elle répétait souvent ce vers de Voltaire:

Nous marchons tout courbés sous le poids de nos maux.

Cependant la mélancolie s'empara de son cœur. L'évêque d'A...., émigré français, prélat savant et d'une grande piété, devenu son ami, s'efforça de la consoler au nom de la religion, et de faire de cette belle âme, une âme toute à Dieu. « Monseigneur, lui disait-elle, je respecte la religion, j'aime sa morale, j'en suis les préceptes; mais la grâce me manque : je vous avoue que madame de Maintenon et mademoiselle de La Vallière m'ont dégoûté de la dévotion, l'une par son pédantisme, ses petitesses et ses intrigues, et l'autre par les excès de sa pénitence et son fanatisme. » Elle suivit l'évêque, son ami, à Londres, où elle subsista de ses talens, et se chargea de l'instruction de six jeunes Anglaises, qu'elle prit en pension. Sa réputation en aurait accru considérablement le nombre, mais elle voulut se borner à six élèves : elle refusa un mariage très avantageux avec un gentilhomme anglais, qui en était fort amoureux. « Mon époux, lui disait-elle, est toujours vivant dans mon cœur. » Elle revint en France dès que le calme y fut rétabli, et se retira à Die auprès d'une tante de son mari, qui lui laissa un héritage très modique, mais qui lui suffit. Elle disait : « Je suis entrée pauvre dans la vie, pauvre j'en sortirai; j'ai goûté de la richesse sans en être enivrée, et je retombe dans la pauvreté sans regrets, comme après s'être promené dans le palais des rois on rentre sans peine dans sa petite maison. »

Elle recevait la meilleure compagnie de Die. Elle lisait peu, sa vue s'était affaiblie; et puis, disait-elle, j'en sais assez pour le voyage qui me reste à faire; mais elle ne négligeait pas ses bons amis, c'est ainsi qu'elle appelait le Tasse, La Fontaine, Molière, Montaigne et Massillon. Elle se promenait beaucoup, l'exercice lui était nécessaire; et le soir elle jouait aux échecs, le seul jeu qu'elle aimait. Son habillement fut toujours le demi-deuil; c'était, disait-elle, la parure d'une veuve. Elle est morte, en 1802, de la mort la plus douce. A son agonie, son curé vint lui parler de Dieu : sans lui répondre, elle leva les yeux et les mains au ciel, et expira une heure après.

FIN DE LA CORRESPONDANCE DE SUZETTE-CÉSARINE D'ARLY.

CONTES

EN PROSE ET EN VERS.

CONTES EN PROSE ET EN VERS.

LE PETIT CANDIDE.

Si je tenais les vérités dans ma main,
je me garderais bien de l'ouvrir.
FONTENELLE.

Je sais que mon grand-père Antoine Bernard était un homme de bien : mon père Antoine Bernard eut une excellente éducation ; à quatorze ans il était dans le magasin de son père, écrivant, chiffrant, travaillant avec un zèle, une intelligence, une assiduité qui étendaient sa réputation au loin, et éveillaient les serpens de l'envie.

Je ne puis remonter plus loin dans mon origine, nos registres ayant été brûlés dans un incendie qui consuma tout un quartier de la ville d'Ussel, dans le Bas-Limosin, où je suis né : si j'avais ces papiers, je prouverais à M. Cherin que mon grand-père avait un père, lequel avait aussi le sien ; ainsi, en reculant de siècle en siècle et de père en père, je lui démontrerais, avec la dernière évidence, que je ne suis pas sans aïeux.

Le jour de ma naissance, ma famille observa avec étonnement et plaisir un phénomène du meilleur augure : deux pigeons se perchèrent sur mon berceau, et déployant leurs ailes, me couvrirent de leur ombre. Le curé, qui fut témoin de ce prodige, conclut avec ma famille qu'il présageait que je serais sous la protection immédiate du Saint-Esprit, et qu'ainsi que saint Michel, j'écraserais sous mes pieds l'ennemi de toute vérité.

A mon baptême, auquel le bruit de ce miracle attira un concours de monde prodigieux, on me donna le nom de mes pères, et je devins Antoine Bernard.

J'eus le malheur de perdre, dès ma tendre enfance, père et grand-père ; et seul rejeton de la race des Bernard, je restai avec madame Bernard, ma mère, qui soutint les crises du veuvage avec la fermeté d'une Artémise.

Elle recueillit les débris d'une fortune très médiocre ; et après avoir acquitté les legs pieux et les frais de justice, elle acheta une petite maison, ornée d'un petit jardin, aux extrémité de la ville, et se constitua cent pistoles de rente.

Avec ce revenu, qu'administrait une sévère économie, elle jouit d'un sort assez doux : elle donnait même quelquefois à dîner à son médecin, à son confesseur, et à M. le curé ; trois êtres qui possédaient entièrement sa confiance.

Mère tendre et pieuse, elle s'occupa essentiellement de mon éducation : à l'école, j'apprenais le latin ; rentré dans la maison, je lisais l'évangile du jour, la vie des saints, et, pour varier nos lectures, quelques prônes de Joli. C'était là, avec quelques livres ascétiques, tout ce qui composait notre bibliothèque.

Madame Bernard avait deux grandes maximes, qu'elle ne cessait de me répéter : Mon fils, me disait-elle, on ne périt jamais quand on a la crainte de Dieu et la haine du mensonge : rappelez-vous le prodige des deux pigeons qui vous ombrageaient de leurs ailes, ce qui vous promet la protection immédiate du Saint-Esprit, l'ennemi du mensonge. Souvent nos vertus ou nos vices tiennent à une légère circonstance ; le royaume de France ne serait peut-être pas chrétien, si un pigeon n'eût apporté à Clovis la sainte ampoule. Pour moi, le souvenir de ces deux oiseaux m'affermit dans l'amour de la vérité. Ma mère me prêchait d'exemple : elle n'avait jamais menti que deux fois dans sa vie, et encore ce n'était qu'à son mari : ce qu'elle se reprochait pourtant sur ses vieux jours Aussi le moindre détour, le plus léger voile que je jetais sur la vérité, était puni sévèrement. Ces corrections, et son exemple, fructifièrent avec le temps, et l'on verra que j'ai conservé le reste de ma vie une juste horreur pour le mensonge.

J'avais déjà parcouru mon troisième lustre, j'expliquais Virgile, Cicéron : je savais par cœur la vie, les miracles de tous les saints de la *Légende dorée*, lorque ma mère, jugeant mon éducation achevée, m'appela dans sa chambre ; et ayant renvoyé ses gens, c'était sa servante Thérèse, elle me fit asseoir à ses côtés, puis commença ainsi un discours préparé huit jours d'avance « Vous voilà, mon cher fils, à même, par mes soins, de « prendre votre essor dans le monde ; il est temps de son- « ger à embrasser un état, et de vous occuper de votre « fortune. Vous connaissez l'extrême modicité de mon « revenu, il peut, à mon âge, suffire à mon existence ; il « ne pourrait désormais subvenir à vos besoins. Je vais « vous envoyer à Paris, auprès d'un de vos cousins, « homme très riche, et qui occupe dans la finance une « place fort éminente : il a quelques obligations à votre « père, il ne peut les avoir oubliées : j'ai trouvé nombre « de ses lettres qui l'assuraient de sa reconnaissance, et « du désir qu'il aurait de pouvoir trouver l'occasion de « l'obliger à son tour. Je ne doute pas qu'il ne fasse pour « le fils ce que la reconnaissance lui inspirait pour le « père. Votre trousseau est prêt : voilà vingt louis que « j'ai amassés par de longues économies : vous partirez « dans huit jours, faites vos adieux à M. le curé, à votre « instituteur, et à vos amis ; n'oubliez jamais l'aventure « des deux pigeons, la protection du Saint-Esprit, et sou- « venez-vous que la crainte de Dieu, la haine du men- « songe sont les moyens les plus sûrs pour gagner l'estime « et la bienveillance des hommes. »

Je répondis par des pleurs, et je jurai d'être toujours fidèle à la vérité, pour mériter l'estime, l'amitié des hommes et de mon cousin le financier.

Le jour du départ, ma mère tout en pleurs m'embrassa ; mes larmes coulaient comme un torrent. Enfin, me voilà dans le coche, à la merci de la fortune, des orages d'un élément bien dangereux, muni, pour boussole, de la crainte de Dieu et de la haine du mensonge.

Dès le lendemain de mon arrivée à Paris, je me fis conduire chez mon cousin, M. Bernard de Marinville : j'entrai chez lui sans hésiter ; j'étais déjà sur l'escalier, lorsqu'un portier court après moi, m'arrête, et me demande à qui j'en veux. A mon cousin, dis-je ; je viens de la part de ma mère, qui me recommande à lui. Le portier n'insista plus, croyant que j'avais l'honneur d'appartenir à l'un des gens de la maison. Je monte, je m'égare dans des pièces immenses ; je demande mon cousin à tout ce que je rencontre. On riait, on me tournait le dos ; enfin

je fis tant de bruit, je criai si long-temps après mon cousin qu'on alla lui annoncer ce fracas et ma visite. On m'introduisit dans un vaste appartement orné de glaces, resplendissant de dorure : quand je me vis au milieu de tant de merveilles, je tremblais comme la feuille, je n'osais appuyer mes pieds sur le tapis : tout m'étonnait, m'enlevait; mon cousin, enveloppé dans une superbe robe de chambre, me reçut sévèrement, me pria de lui expliquer le bruit que je faisais dans son hôtel, et par quel hasard il avait l'honneur d'être mon cousin. Je déclinai mon nom d'une voix presque éteinte, et lui remis la lettre de ma mère. « Ah! vous vous nommez Bernard? — Oui, mon cousin. — Comment, elle vit encore, votre mère? — Oui, mon cousin » Il parcourt ensuite légèrement la lettre. « Votre mère, dit-il, est une bonne femme; elle s'imagine que l'on trouve des emplois à Paris, comme l'on trouve des messes dans son village. Allez, monsieur, je tâcherai de faire quelque chose pour vous. Mais apprenez qu'il n'y a point de cousins dans ce pays-ci, et que je suis pour vous M. de Marinville. » Après cette courte morale, il me congédia, en continuant de prendre son chocolat.

Confondu, atterré de cette réception, je retournai à mon auberge : arrivé dans ma chambre, je me mis à pleurer; mon hôte entra dans ce moment pour savoir si je voulais dîner. Étonné de mes larmes, il m'en demanda la cause. Je lui contai ma disgrâce et l'accueil que je venais de recevoir. Il essaya de me consoler, de fortifier mon courage, mes espérances, me conseilla surtout de ne pas me rebuter, et de retourner assidûment chez M. de Marinville. En général, me disait-il, il ne faut point compter sur la bienveillance, sur la générosité des hommes, et surtout des cousins; mais l'importunité leur arrache quelquefois ce que n'ont pu obtenir l'humanité et la justice. M. Martin, mon hôte, raisonnait assez bien : c'était un de ces êtres qui n'aiment ni ne haïssent personne; tous les hommes n'avaient à ses yeux qu'une même physionomie, qu'un même caractère; il les supposait tous faux et intéressés. Il croyait le vice une plante aussi naturelle que l'herbe des champs. D'après ces préjugés, M. Martin s'était fait un système qui était appuyé autant sur ces principes que sur son cœur. Il n'avait jamais obligé personne aux dépens de ses intérêts et de sa bourse : il était prodigue de conseils, avare de vérités; il avait cette juste mesure de probité qu'il faut avoir, comme dit Molière, pour n'être pas pendu; ne faire ni bien ni mal aux hommes, tel était à peu près son grand principe. Ce portrait n'est pas sans modèles. Docile aux conseils de M. Martin, j'assiégeai la porte de mon cousin, qui n'était plus pour moi que M. de Marinville. Mais un vieux portier, animal négatif, me repoussait toujours brusquement, en me disant que monsieur était sorti. Je ne concevais pas comment monsieur, à son âge, possesseur d'un si beau logement, pouvait passer son temps à courir les rues.

Mon hôte, aussi impatienté que moi, voulut un jour m'accompagner : toujours même réponse de l'inflexible Cerbère. Eh bien! dit l'hôte Martin, nous attendrons ici son retour, probablement il couche chez lui. Comme le portier nous opposait des difficultés, M. Martin me conseilla à l'oreille de laisser couler un écu dans la main de cet homme, ce qui produisit l'effet du gâteau dont parle Virgile, gâteau qui assoupit le monstre aux trois gueules béantes. Nous eûmes donc la permission d'attendre dans la cour. Heureusement il était jour de fête, madame de Marinville, qui avait des gens à édifier, sortait pour aller à la messe. Nous trouvant sur son passage, elle m'honora de quelques regards; et prévenue par une physionomie de seize ans, une taille assez haute, un teint brun, des yeux vifs, un visage épanoui, elle me fit demander le motif de ma visite. Mon hôte, prenant aussitôt la parole, lui raconta éloquemment toute mon histoire, sans oublier que j'avais l'honneur d'appartenir à M. de Marinville. A ce récit, elle eut la bonté de me rassurer, de me promettre de s'intéresser pour moi auprès de son époux. — Demain matin soyez ici à la même heure, et demandez-moi.

Me voilà, en espérance, le plus heureux des hommes; voilà ma fortune assurée : c'était aussi l'opinion de M. Martin.

Le lendemain, admis près de ma protectrice, son accueil fut aussi doux que celui de mon cousin avait été dur et repoussant. « Allez trouver M. de Marinville; il est prévenu très favorablement pour vous, vous pouvez compter sur ses bontés.

En effet, dès que j'eus pénétré dans son cabinet : « Ah! vous voilà, monsieur Bernard? Je suis ravi de vous voir; j'ai toujours été très attaché à votre famille, votre mère est une femme de bien que j'estime. A propos, combien entend-elle de messes par jour? car dans la province on prie Dieu par désœuvrement. Je suis charmé de trouver l'occasion de l'obliger : vous logerez chez moi; je réglerai vos appointemens, et vous donnerai de l'occupation dans un de mes bureaux. Avez-vous déjeuné? — Oui, monsieur. — Ne déjeuneriez-vous pas encore une fois? — Oui, monsieur, sans peine. — Il est naïf. » On m'emmena à l'office, et on m'installa dans mon logement.

M. Martin, ravi de ma bonne fortune, me conseilla, sur toutes choses, de m'attacher à madame de Marinville, de chercher à lui plaire. « Il y a plus de chaleur, me disait-il, pour obliger, dans le cœur d'une femme, que dans celui de vingt hommes à la fois, surtout quand il s'agit d'un jeune homme. »

Je pris au mieux dans cette maison; mes naïvetés, mon ingénuité faisaient à dîner l'amusement des convives : madame de Marinville surtout se plaisait à m'embarrasser, à me presser de questions. Un M. Dorilas, auteur, bel-esprit, la secondait merveilleusement, c'est à lui que je dois le nom du *Petit Candide*, qui depuis m'est toujours resté.

Il y avait deux mois que j'habitais ce palais enchanté, quand madame de Marinville m'ordonna de venir le lendemain matin à neuf heures dans sa chambre, pour écrire quelques lettre sous sa dictée. Je fus exact; je trouvai madame dans son lit, devant son miroir, ayant déjà étendu son rouge sur ses deux faces creuses : madame de Marinville dont le portrait est ici nécessaire, passait, sans s'en douter, de son été dans son automne. Cinquante révolutions du soleil avaient extrêmement mûri ses charmes : un nez très proéminent, un front vaste, deux petits yeux, des sourcils très épais, un visage maigre et allongé, voilà son portrait tel que je l'ai vu, et tel que je le vois encore, tant ses traits se sont imprimés dans ma mémoire. Elle me fit déjeuner, ensuite dit à ses femmes : « Avertissez qu'on ne laisse monter personne, je veux écrire. » Elle me fit asseoir auprès de son lit, devant une petite table où m'attendaient un écritoire et quelques feuilles de papier. Pendant que je taillais ma plume, elle

s'écria : « Voyez ces étourdies, elles ont fermé ma porte. — Je vais l'ouvrir, madame. — Non, à présent ce serait inutile. J'ai dit cela parce que nous sommes seuls, parce que vous êtes jeune, d'une jolie figure, et la médisance! — Je vais appeler mademoiselle Julie. — Je ne dis pas cela, mais c'est qu'il semble qu'il y ait de l'intention dans cette étourderie : je suis encore dans mon lit, vis-à-vis d'un jeune homme. — Oh! madame, vous n'avez rien à craindre de moi. — Qu'il est ingénu! » Et après un moment de silence : « N'est-il pas vrai, mon cher enfant, dit-elle, qu'il fait bien chaud? — Je n'en sais rien, madame, je n'ai dans ce moment ni chaud ni froid. — Il est unique! Mais vraiment il a la main jolie! Voyons » Je levai ma main avec une espèce d'effort, et je présentai le bout des doigts. Mais elle s'empara de la main tout entière, la tourna, retourna, en répétant : « Elle est vraiment jolie. » Je rougissais beaucoup. « Madame, que faut-il écrire? — Ah oui! je cherche : j'ai bien peu d'idées ce matin. C'est à une femme de province, le style n'y fait rien. Oh! çà, mon petit ami, si je vous confiais un secret, sauriez-vous le garder? — Oui, madame. — C'est qu'il est bon d'être sincère, mais il est des vérités qu'il faut couvrir du silence. Voyons, m'aimez-vous un peu? — Oui, madame, beaucoup; vous êtes si bonne, et je vous ai tant d'obligations! — J'estime infiniment votre caractère, votre ingénuité. Et comme quoi m'aimez-vous? — Comme le confesseur de maman, qui me faisait aussi beaucoup d'amitiés. »

La comparaison est neuve. Pendant ce dialogue, madame de Marinville tenait toujours ma main, jouait avec mes doigts, y entrelaçait les siens; en s'écriant par intervalles : « Il ne me vient pas une idée. »

J'étais dans un embarras, dans une confusion extrême; mes yeux étaient baissés; je n'osais remuer ni ma main ni mon corps; ma langue était glacée comme ma pensée. Je ne comprenais pas ce que ma main pouvait faire dans celle de ma bienfaitrice. Cependant elle ne l'abandonnait pas, continuait de s'en amuser, lorsqu'elle me demanda, en se penchant vers moi, avec un soupir : « Seriez-vous bien aise, mon cher ami, que je fusse votre petite femme? — Oh! non, madame, je suis encore trop jeune, et vous êtes d'un âge bien raisonnable. — Qu'entendez-vous par un âge bien raisonnable? — Par exemple, celui de ma mère. — Et quel est celui de votre mère? — Elle a eu cinquante ans le 4 du mois de mai, le jour de sainte Monique. — L'époque est brillante. Mais je ne date pas du jour de sainte Monique. » En prononçant ces mots, elle me rendit l'usage de ma main, en me disant : « Vous pouvez vous retirer; je ne suis pas en train d'écrire : on vous avertira quand j'aurai besoin de vous. »

Je ne la vis plus du reste de la journée. Le lendemain à mon lever, le valet de chambre de M. de Marinville entra chez moi, jeta quelques louis sur ma table, et me signifia que monsieur, ne pouvant m'occuper dans ses bureaux, se reprochait la perte de mon temps, et me faisait proposer de sortir de l'hôtel, ce matin même, si bon me semblait; que l'on me dispensait des adieux. De quel étonnement je fus frappé à cette nouvelle! Mais les plaintes étaient inutiles, je ne pouvais reculer, une voiture m'attendait à la porte, qui m'emporta moi et mon bagage. Je n'eus pas même la consolation de prendre congé de mon cousin et de ma cousine.

Je courus chercher un asile chez M. Martin, qui fut encore plus étonné que moi. Il eut beau m'interroger sur la cause de ma disgrâce, j'avais beau m'examiner moi-même, ma conscience était calme, je ne me reprochais aucun mensonge.

J'informai ma mère de ce triste événement : elle me répondit que peut-être j'avais laissé échapper quelque mensonge, et que Dieu m'en punissait; qu'il fallait me résigner à sa providence, me tenir dans les bornes de la vérité, et que tôt ou tard elle m'ouvrirait le chemin de la fortune.

Cette lettre releva mon courage. M. Martin, surtout, toujours conseillant, m'exhorta à aller voir M. Dorilas, cet auteur qui me faisait tant d'amitiés chez M. de Marinville. « Ces beaux-esprits, me disait-il, sont répandus dans Paris, comme les sauterelles dans les campagnes : ils sont souvent hors d'œuvre dans la bonne compagnie, parce qu'ils y sont empruntés; cependant ils y percent, les grands même les attirent chez eux, vu qu'il est encore plus commode de s'instruire à table que de puiser la science dans les livres, et je ne doute pas qu'il ne trouve le moyen de vous rendre service. » Je suivis son conseil. Annoncé chez M. Dorilas : « Comment, s'écria-t-il, c'est le petit Candide? Qu'y a-t-il, mon enfant? Quel vent favorable vous amène? » Je lui racontai ma disgrâce, et lui peignis assez pathétiquement l'embarras de ma situation. « Elle est fâcheuse; vous inspirez de l'intérêt. Mais je ferai tous mes efforts pour vous sauver du naufrage, *nec si male nunc et olim sic erit.* J'aime votre caractère de franchise et d'ingénuité. Je suis recherché dans la meilleure compagnie de Paris, et j'espère vous relever de votre chute; en attendant, comme vos ressources me paraissent très limitées, je vous offre un logement chez moi. On doit donner dans peu ma tragédie, que tout Paris attend avec impatience; vous avez une belle plume, vous m'en ferez deux copies. » J'acceptai la proposition avec reconnaissance. Retourné chez mon hôte pour enlever mon équipage, il me conseilla de m'attacher à mon nouveau protecteur, d'admirer ses tragédies depuis le premier vers jusqu'au dernier inclusivement, et de mépriser devant lui les ouvrages des auteurs vivans. Établi dans le sanctuaire des muses, je ne regrettai plus la magnificence de mon cousin le financier, ni l'abondance de sa table. M. Dorilas disait qu'il ne dînait pas chez lui, et il avait raison; il usait d'un régime très philosophique, lorsqu'il n'était pas prié en ville. Et quant à moi, il me soumit au régime de Pythagore; aux fèves près, dont on me régalait abondamment. Mais la bonne chère n'est un plaisir que pour les êtres privés des plaisirs du cœur.

Enfin arriva le grand jour, où la tragédie de mon patron allait s'élever sur l'horizon. Il n'avait pas dormi la nuit; toute la matinée il parut dévoré d'inquiétudes; il ne put ni manger ni s'asseoir, ni lier deux phrases de suite. « Je suis bien assuré, disait-il, en marchant à grands pas, du troisième acte, du cinquième, et de nombre de scènes de ma pièce; il y a une foule de vers, de tirades qui feront un grand effet. Mais j'ai des envieux : la cabale va se redresser contre moi; et le public, d'ailleurs, écoute si peu, juge si mal, les connaisseurs sont si rares : les hommes du monde décident légèrement : les gens de lettres, armés d'un microscope, cherchent les défauts, les taches d'un ouvrage, ferment les yeux sur les beautés. Les femmes veulent juger, donner le ton, et trouvent des sots qui les écoutent. L'agitation, les angoisses de mon bienfaiteur m'étonnaient beaucoup : je ne concevais pas ce qu'une tragédie avait de si intéressant pour en perdre

le repos et le sommeil. Il me donna un billet de parterre, en me disant : « Mon cher Candide, tu iras ce soir à la comédie ; tu écouteras bien attentivement tous les discours qu'on tiendra sur ma pièce; critiques, éloges, tu recueilleras tout, et tu me le rendras avec ta sincérité ordinaire. Quand tu verras quelqu'un applaudir, tu applaudiras avec lui de toutes tes forces; voilà une liste de deux cents vers, où tu crieras *bravo, bravo*. La pièce finie, tu demanderas l'auteur à grands cris, jusqu'à ce que je paraisse sur le théâtre; et quand tu m'y verras, tu redoubleras les *bravo* et les applaudissemens. »

Je retins au mieux la leçon ; et à quatre heures précises, je me trouvai dans l'arène prêt à combattre des pieds et des mains, *unguibus et rostris*, et à faire assaut de poumons avec les cabaleurs. La toile se lève, la pièce commence, et va jusqu'à la fin, soutenue par l'intrépidité et le jeu des acteurs. De temps en temps, aux endroits indiqués, je lançais mes *bravo*, mais on m'imposait silence; on me riait au nez : rien ne m'épouvantait; je restai immobile comme un rocher battu des flots : enfin, après un sanglant combat de quarante gardes françaises, et la mort de deux ou trois héros, je vis descendre la toile : alors de tous mes poumons, de toutes mes forces, je me mis à crier : *l'auteur! l'auteur!* Malheureusement j'étais le seul criard; on m'entoure, la garde s'avance et me saisit; on me traduit au corps de garde, où je fus investi de la troupe des curieux, attirés par la singularité du fait, et ma grande jeunesse. Le sergent me demanda si je ne savais pas qu'il était défendu de troubler le spectacle, et de crier à tue-tête ? Je répondis que non ; qu'au contraire M. Dorilas, qui était mon ami et mon protecteur, m'avait recommandé d'appeler l'auteur à grands cris, dès que la tragédie serait finie. « Quoi! disait-on, c'est M. Dorilas qui vous a chargé de demander *l'auteur?*—Oui, messieurs, lui-même, jusqu'à ce qu'il vînt sur le théâtre; et c'est bien le moins que je fasse pour lui, après les bontés dont il m'honore. » Il me parut que ma réponse réjouissait beaucoup l'assemblée : chacun s'intéressa pour moi; on sollicita ma liberté, et elle me fut rendue.

Je ne revis l'infortuné Dorilas que le lendemain matin; il entra dans ma chambre l'œil en feu, les cheveux hérissés : « Vraiment, s'écria-t-il dès la porte, vous m'avez fait une belle scène; qui vous avait chargé de me nommer au corps de garde? — On me l'a demandé; ne faut-il pas toujours dire la vérité? — Eh! vous êtes un sot avec vos vérités; sachons donc, puisque vous êtes si vrai, ce qu'on disait au parterre pendant la représentation. A-t-on loué ma pièce? — Je ne l'ai pas entendu. — C'est que vous êtes sourd. Est-ce qu'on la déchirait, qu'on la trouvait mauvaise? — Oui, monsieur, du moins ceux qui étaient autour de moi. — Cela ne se peut pas : des gens de goût, à qui j'ai donné hier à souper, et qui étaient présens comme vous, m'ont assuré le contraire, et j'en crois plus leur rapport que le vôtre. Au reste, je désespère de vous placer, et vous pouvez, dès ce matin, prendre votre parti : j'attends aujourd'hui même un de mes parens, et j'ai besoin de votre chambre. » Je n'avais rien à répliquer; l'argument était pressant, il fallut s'y soumettre et regagner mon ancien gîte.

M. Martin me reçut à bras ouverts; instruit de mon malheur, il blâma ma conduite. « La vérité n'est bonne à rien, les hommes ne l'aiment pas; c'est moi qui vous le dis; je les connais; corrigez-vous. Cependant, je vous conseille de prendre patience. Avez-vous de l'argent? — Très peu; mais je vais en demander à ma mère. — C'est fort bien fait; en attendant, je ne pourrai vous donner votre chambre ordinaire, elle est à trop haut prix pour vous; mais je vous logerai au cinquième, dans un petit cabinet : il faut toujours mesurer sa dépense à ses moyens. Ce cabinet se trouva un bouge très obscur, et fort infect à cause du voisinage. Il fallait subsister; mon hôte Martin, qui m'aimait beaucoup, me conseilla de vendre une montre d'argent, qui était le plus riche effet de mon mobilier. J'allai la proposer à un honnête horloger, qui me demanda d'abord pourquoi je voulais m'en défaire. « Parce que j'ai besoin d'argent. — Êtes-vous bien pressé? — On ne peut davantage, c'est tout ce qui me reste pour vivre. — J'en suis fâché; j'ai très peu d'envie d'acheter, à moins que ce ne soit pour vous obliger. — Ah! monsieur, vous me ferez le plus grand plaisir. — En ce cas-là, voilà dix écus, c'est à peu près ce que vaut votre montre pour moi » Je reçus les dix écus, en le remerciant vivement de la générosité de son procédé. Cependant M. Martin m'assura que j'avais été friponné, et que la montre valait plus de trois louis.

Ce léger secours fut bientôt dissipé : déjà la misère m'assaillait; je ne pouvais sortir faute de vêtemens : l'amitié de mon hôte se refroidissait; il diminuait tous les jours ma ration, me conseillant l'économie. Enfin je reçus une lettre de ma mère avec un subside de quatre louis. Elle n'oubliait pas de me recommander la haine du mensonge, l'amour de la vérité, ajoutant qu'avec ces vertus on était sûr de faire son chemin dans le monde, ce dont je ne doutais pas.

Les dons de ma mère servirent à déguiser ma misère, et, sollicité par les avis de M. Martin, je sortais quelquefois pour aller respirer l'air, et voir si la fortune ne m'attendait pas au coin de quelque rue pour m'enlever dans son char. Un jour je glissais, à mon ordinaire, le long des maisons, quand tout à coup une berline rapide sort à l'improviste, me pousse, me renverse : les chevaux me foulent aux pieds, et, par un bonheur unique, je ne fus pas broyé sous les roues; mais j'étais moulu, évanoui. La berline s'arrête, on s'assemble, on m'entoure, on me met dans cette même voiture, et je suis transporté dans un appartement décoré par le goût et l'opulence. La maîtresse de l'équipage se nommait mademoiselle Adélaïde, et ce fut chez elle que je fus déposé : cette demoiselle, toute brillante d'attraits et des charmes du printemps, desservait les chapelles de Vénus; mais sa sensibilité n'était point encore émoussée par l'habitude de faire des heureux : elle fut vivement émue de mon accident; elle me garda chez elle jusqu'à mon rétablissement, et me prodigua les soins les plus généreux.

Dès que je fus hors d'affaire, elle me fit appeler à son déjeuner, où assistait un homme de qualité que couronnait son douzième lustre, nommé M. le comte de Vieille-Maison. Il daigna m'interroger sur mes parens, mes projets, mon existence : je satisfis à ces questions avec mon ingénuité ordinaire; elle fit le plus grand plaisir. Mademoiselle Adélaïde sollicita pour moi les bontés de M. le comte, qui me demanda si j'avais une écriture lisible. Il parut très satisfait de la mienne, et il me proposa d'être son secrétaire avec six cents livres d'appointement, logé et nourri. J'acceptai avec transport et reconnaissance. Je respirai enfin : la route du bonheur s'ouvrait à mes regards, et M. Martin m'assura que ma fortune était faite, pourvu que je cessasse d'être le ridicule chevalier de la vérité, et

que j'apprisse l'art de flatter et de tromper les hommes. Ma mère m'écrivit, au contraire, que Dieu me récompensait; que tout vit de sa bonté, et qu'on ne pouvait pas périr dans le chemin de la vérité, me recommandant de ne pas oublier le miracle des deux pigeons.

M. le comte de Vieille-Maison avait passé sa vie occupé de ces riens importans, la grande affaire des gens du monde; les femmes, le jeu, la cour, les visites, les courses à son régiment avaient rempli la longue période de quinze à soixante ans. Il avait fait pendant cet espace, de son aveu, six mille cinq cents voyages à Versailles, ce qui, calculé avec le temps qu'il avait passé dans l'œil-de-bœuf ou dans l'antichambre des ministres, produisait environ une consommation de quarante mille heures. Dès qu'il se vit sous l'étoile de l'automne, son âme s'ouvrit à l'ambition : il commença à parcourir l'histoire, à faire des extraits, qu'il voulait placer dans sa mémoire; il étudiait la politique, parce qu'il s'imaginait qu'un homme de son nom devait monter au ministère. C'était chez mademoiselle Adélaïde que tous les matins, en prenant son chocolat, en la caressant sur ses genoux, il faisait le tour de l'Europe, balançait les intérêts des princes, et calculait les forces motrices de leurs États. Je lui lisais les auteurs diplomatiques; nous compilions, compulsions, extrayions avec autant de courage que l'abbé Trublet; nous dressions des mémoires, *rudis indigestaque moles;* nous moissonnions dans tous les champs, pillions de tous côtés, et créions des codes politiques qui imposaient à l'heureuse crédulité des bureaux, et qui assirent enfin M. le comte sur le siége ministériel, où, avec l'aide de Dieu et des commis, il se soutint quelques années.

Je coulais une vie assez douce près de lui; il paraissait satisfait de mon zèle, de mon intelligence; il louait beaucoup ma franchise, ma candeur. Souvent il me laissait chez sa bien-aimée mademoiselle Adélaïde, occupé à copier ou à extraire : un jour il la quitta de très bonne heure pour aller à Versailles. A peine fut-il sorti, qu'un jeune homme d'une figure agréable, que je n'avais jamais vu, se présenta et fut introduit. On me fit passer dans un cabinet voisin. D'abord ils parlèrent à voix basse; mais insensiblement l'entretien s'échauffa, et malgré moi fixa mon attention. « Oui, vous l'aimez, perfide, s'écriait le jeune homme. — Êtes-vous fou? répondit Adélaïde; moi aimer le comte de Vieille-Maison, un vieillard dont les caresses m'excèdent, et dont l'amour me rappelle le supplice de je ne sais quel tyran, qui liait les corps vivans aux morts? Ne voyez-vous pas que c'est la nécessité qui m'attache à lui? Vous êtes sans fortune; la mienne n'est encore qu'un filet d'eau qui s'échappe de sa source; que deviendrions-nous si je le renvoyais? » Quelle fut ma surprise à ce discours! moi qui croyais le comte l'ami le plus intime de cette femme. Je m'évadai soudain pour ne pas en ouïr davantage.

Il était minuit lorsque le comte arriva de Versailles; je n'étais point encore couché : il m'avait ordonné de l'attendre pour lui lire le mémoire que je devais copier. Il me fit appeler, et la lecture faite, après avoir loué mon zèle et mon activité, il me demanda des nouvelles de sa chère Adélaïde. « Conviens, mon enfant, ajouta-t-il avec enthousiasme, qu'elle est charmante! — Oui, monsieur le comte. — Et ce qui fait l'éloge de son âme, de ses mœurs, c'est sa fidélité, son attachement pour moi; car tu dois t'apercevoir qu'elle m'aime à la folie. » Je rougis, et ne répondis rien. « Quoi! tu gardes le silence? douterais-tu de son amour? Voyons, dis-moi la vérité. » Je la respectais trop pour oser la déguiser, et je l'assurai que mademoiselle Adélaïde ne l'aimait point. Il me demanda sur quoi j'appuyais cette conjecture. Je lui racontai alors la conversation du matin avec le jeune homme. « Est-il possible, s'écriait le comte! As-tu bien entendu? — Rien de plus vrai : je ne puis m'être trompé. — Je te remercie, mon cher enfant; je n'oublierai jamais le service que tu me rends. C'est toi qui me dessille les yeux : je serais un ingrat s'il s'effaçait de ma mémoire. » En me parlant ainsi, il s'agitait, allait, venait, en s'écriant toujours : Est-il possible! Il sonne, fait mettre ses chevaux à son carrosse, et vole chez son infidèle. Pour moi, fort content de moi-même, satisfait d'avoir révélé la vérité, et assuré de la reconnaissance du comte, j'allai m'abandonner aux douceurs du sommeil.

M. le comte ne rentra que le lendemain à midi, et il m'envoya aussitôt une gratification de quinze louis, en me faisant dire qu'il était content de mes services, mais qu'il n'en avait plus besoin, et qu'il me permettait de sortir de l'hôtel pour n'y plus revenir.

Je fus atterré du coup. Ma pensée était bien loin d'un pareil événement. Je restai long-temps sur mon fauteuil, immobile et plongé dans la douleur. Enfin, reprenant mon courage, je délogeai sans bruit. « Gage, me dit l'hôte Martin en me voyant entrer avec armes et bagage, que vous aviez quelque vérité de trop sur le cœur, et vous n'avez pu la retenir. Mais vous avez de l'argent? —Oui, je suis riche, j'ai vingt-quatre louis.—Tant mieux, je vous donnerai votre chambre ordinaire. Je vous conseille cependant de ne pas vous affliger; aujourd'hui bien, demain mal; tantôt de la pluie, tantôt du soleil, et le temps va toujours son train. »

Deux semaines s'étaient écoulées depuis ma disgrâce, quand M. Martin entra dans ma chambre pour me prier de rendre un service à une veuve logée dans son hôtel, qui avait des mémoires et des placets pour la cour à faire copier. Mais il m'avertissait que je ne devais espérer aucun salaire, attendu que la dame lui paraissait peu chargée d'espèces : ce motif redoubla mon zèle, et je me fis conduire aussitôt chez cette veuve. Elle se confondit en excuses, en remercîmens. Je ne savais trop que répondre à des propos si honnêtes; mais enfin je lui dis que plus elle m'occuperait et plus j'aurais de plaisir. Madame Dumas (c'était son nom) était une femme de quarante ans, d'une physionomie fine et spirituelle; un air de tristesse, une teinte de pâleur ajoutaient à l'intérêt et à l'expression de son visage. J'eus le bonheur de lui inspirer quelque confiance : les âmes honnêtes et sensibles se cherchent, se devinent, et s'unissent souvent au premier abord. Elle me raconta ses malheurs. Elle était veuve d'un négociant de Rouen, qui, frappé des traits de l'adversité, était mort consumé de chagrin, et n'avait laissé, pour toute fortune à sa fille et à sa veuve, qu'une créance de trente mille francs, due par le gouvernement. N'ayant rien pu obtenir par ses lettres, elle s'était décidée à venir elle-même solliciter son remboursement. Pénétré de sa situation, je lui offrais mes faibles services avec la plus vive chaleur, lorsque tout à coup je vis sortir d'un cabinet l'image des Grâces et du Printemps sous le plus simple négligé. C'était la fille de madame Dumas; elle me salua, parla à sa mère; je ne sais trop ce qu'elle dit; mais, au son de sa voix, au charme qui l'environnait, mon âme sembla sortir d'un long sommeil : j'éprouvai des senti-

mens nouveaux; j'hésitais, je croyais voir un être céleste. Sa mère me rendit l'usage de mes sens en me livrant le mémoire que je devais copier. J'allais l'emporter, lorsqu'elle m'arrêta, en me proposant le modeste dîner de la veuve : au lieu de répondre, je rougis : j'ignore pourquoi : elle vit mon embarras. « Allons, me dit-elle obligeamment, vous resterez. » et je restai. Sa table était l'école de la frugalité, et cependant ce repas me parut délicieux. Quel est donc cet attrait, cette attraction sympathique qui, s'emparant de notre cœur, l'entraîne rapidement vers un objet, nous y attache par une chaîne de fer, que l'absence, le temps même ne peuvent user. J'avais vu mademoiselle Adélaïde; elle était régulièrement belle : une parure élégante, le goût qui dirigeait sa coiffure ajoutaient à l'éclat de sa beauté, et cependant nulle émotion n'avait encore éveillé mon cœur et mes sens. Rosalie (c'était le nom de cet être enchanteur) ne se présentait que sous le déshabillé le plus modeste, et déjà je l'adorais. Nul ornement ne chargeait sa tête; ses cheveux, d'un châtain clair, avaient l'air de l'abandon. Elle eût été la beauté même, sans quelques légeres imperfections dans la régularité des traits de son visage; mais sa physionomie avait tant d'expression, son regard était si animé, ses mouvemens avaient tant de charmes, qu'elle parlait à l'âme avant de parler aux sens; sa taille était souple et légère, telle qu'on la donnerait aux Grâces si on voulait les réaliser. Ses pieds, ses mains appelaient les caresses de l'Amour; son âme noble, élevée respirait la sensibilité. Son esprit était délicat, prompt, plein de finesse et d'agrémens. Sa vivacité charmante avait besoin quelquefois d'être tempérée par la réflexion. Elle aimait à plaire; mais la sensibilité de son cœur et les lumières de sa raison la sauvaient de la coquetterie. Divers talens l'embellissaient encore; sa danse enchantait; elle cultivait la peinture, talent qu'elle a possédé depuis avec supériorité. Elle venait d'atteindre sa quinzième année. Je me suis complu à dessiner ce portrait, parce que Rosalie a influé sur le reste de ma vie, et je puis dire d'elle ce que Montaigne disait de son ami La Béotie : *Je l'aimais, parce que c'était elle, parce que j'étais moi.*

Pendant tout le dîner mes yeux la cherchèrent; deux fois je rencontrai les siens, et depuis elle les tint toujours baissés. J'observai que madame Dumas ne buvait que de l'eau : je lui en parlai; elle me répondit qu'elle en souffrait, mais que le vin d'auberge était un poison pour son estomac, et que le prix du bon était au-dessus de ses facultés. Je recueillis ce propos. Nous parlâmes ensuite des courses de Paris; la boue, le temps, les embarras des rues l'empêchaient d'aller à pied, et les voitures étaient si chères! Je m'offris pour ses commissions; après quelque résistance, je fus accepté, et le dîner fini, je courus les exécuter : à peine fus-je dehors, que la pluie m'assaillit; le retour du soleil, après un long orage, m'eût été moins agréable : souffrir pour ce qu'on aime est un plaisir si doux! Je revins au bout de deux heures, triomphant et tout percé de pluie; j'avais réussi dans mes commissions, voilà ce qui augmentait mon triomphe. Je fus plaint de Rosalie; la mère et la fille s'empressèrent à m'essuyer. Je passai le reste de la soirée dans une sorte d'enchantement et d'ivresse; je leur parlai de ma fortune, de ma naissance; je contai mes aventures depuis mon arrivée à Paris. Rosalie daigna me louer et me plaindre : sa mère parut en concevoir plus d'estime pour moi. On ne me pria point à souper, et je me retirai dans ma chambre, où je passai une partie de la nuit à copier le mémoire de madame Dumas. Je me couchai à la naissance du jour; mais le sommeil me refusa ses pavots; et, las d'agiter ma couche sans succès, je me levai.

Mon premier soin fut de prier mon hôte de m'avoir dix bouteilles de bon vin. Je les payai d'avance pour être bien servi : c'était la méthode la plus sûre avec lui. J'employai le reste de la matinée à la copie du mémoire; et dès qu'elle fut finie, je courus la porter à madame Dumas. Mon activité l'étonna; mais s'apercevant que j'avais les yeux rouges du travail de la nuit, elle me gronda de m'être ainsi excédé, et me menaça de ne plus me donner de l'ouvrage.

Je fus encore prié à dîner; je proposai alors mes dix bouteilles de vin, lui jurant qu'il rétablirait son estomac. Elle me refusa; mais Rosalie vint à mon secours, et m'aida à vaincre sa délicatesse. Je connus, pour la première fois, qu'il y avait un grand plaisir à donner. L'après-dînée, je restai quelques momens seul avec Rosalie. Vingt fois j'ouvris la bouche pour laisser échapper quelques paroles, vingt fois ma voix expira sur mes lèvres : j'étais sans contenance, j'attisais le feu, je me mouchais, je crachais; enfin madame Dumas rentra, et finit mon supplice.

Ses affaires l'appelaient à Versailles; mais les courses que l'on y fait pour demander justice ou grâce, sont très onéreuses. Souvent la récompense ou la faveur que l'on obtient a coûté le double de sa valeur, sans compter la fatigue et la perte du temps, qu'il est permis de calculer pour quelque chose, quand on n'a pas le bonheur de faire le métier de courtisan. Madame Dumas s'y était transportée deux fois sans succès; elle n'avait pu voir que rapidement les sous-ministres, qui ne l'avaient pas écoutée. Je me proposai pour faire le voyage. « Mais comment irez-vous? — A pied, madame; j'ai bonnes jambes, et l'exercice m'est très salutaire. » Il fallut supplier pour obtenir cette faveur. Le lendemain, je partis à six heures du matin; je remis une lettre au premier commis, et je rapportai la réponse : j'arrivai pour dîner aussi frais que si je revenais de la promenade. Comme je fus remercié, loué, accueilli! Quel dédommagement d'une fatigue passagère! L'après-dînée, l'hôte Martin vint rapporter une bague à madame Dumas, disant qu'il n'en pouvait trouver que six louis : elle en demandait dix, et la bague en valait davantage. Je me tus : mais le soir, je portai douze louis à M. Martin, et le chargeai d'aller annoncer à madame Dumas qu'on était venu lui offrir cette somme pour sa bague : elle en fut étonnée; mais ses idées ne se fixèrent pas sur moi. La nature s'était embellie à mes yeux, jamais la vie ne m'avait paru si douce; l'éternité ne doit être qu'un point sans mesure, sans espace, si l'on jouit d'une félicité pareille! Que seraient quatre-vingts ans écoulés dans cet enchantement!

J'étais cependant tourmenté du désir de faire connaître mes sentimens à l'aimable Rosalie; mais je sentais que je n'aurais jamais le courage de les exprimer de vive voix; après beaucoup d'anxiété et d'incertitude, je me décidai à composer cette lettre.

« Je tremble, mademoiselle, en vous écrivant; pardonnez-moi cette démarche; ce sera, je vous jure, le seul tort que j'aurai envers vous; mais aujourd'hui je ne sais plus où j'en suis. Je vous aime éperdument; j'ignore si c'est de l'amour ou de l'amitié : c'est peut-être tous les

« deux. Ne m'en veuillez pas, je vous en supplie, vous me « rendriez trop malheureux; et cependant je ne vous aime« rais pas moins.

« Antoine Bernard. »

La lettre faite, il fallait la donner; et c'était là mon plus grand embarras. Je la gardai pendant trois jours sans jamais oser la risquer. Enfin la circonstance me favorisa. Rosalie me demanda un livre que j'avais. Je fus inventif pour la première fois : je recopiai ma lettre sur un carré de papier que j'adaptai sur la couverture intérieure, et je profitai de l'absence de la mère pour le donner à Rosalie. En le lui présentant, je balbutiai, ma main tremblait. « Mais qu'avez-vous, monsieur? vous paraissez troublé. — C'est que, mademoiselle, ce livre contient un secret qui m'accable, et que je n'ose confier à personne. — En ce cas-là, je dois vous le rendre. — Non, ce serait encore pis : daignez plutôt apprendre ce secret; il est écrit sur la couverture du livre. » Elle l'ouvrit sans me répondre, lut quelques mots, et rougit beaucoup. Dans cet instant, sa mère rentra, et Rosalie le posa aussitôt sur sa cheminée. J'étais au supplice : mon esprit s'égarait, ce livre m'épouvantait : madame Dumas en demande le titre. Sa fille, plus rassurée, répond pour moi; alors sa mère le prend, l'ouvre, en parcourt quelques lignes. Je n'y tiens pas, mon sang se fige, le cœur me manque, je me trouve mal. Rosalie s'en aperçoit la première, jette un cri de frayeur; à force d'eau et de vinaigre (l'eau de Cologne nous manquait) je recouvre mes sens; mais ce qui achève de me rétablir entièrement, c'est l'action de Rosalie qui emporte le livre dans sa chambre.

Madame Dumas, riche des douze louis dont j'avais payé sa bague, se décida à aller faire quelque séjour à Versailles pour essayer d'échauffer l'humanité et l'activité des commis. Elle fixa son départ au surlendemain. A peine avais-je osé paraître aux yeux de Rosalie; je ne l'approchais qu'en tremblant; mais touchée sans doute de mon embarras, elle n'affecta rien, m'adressa la parole d'un visage tranquille, et remit la sérénité dans mon cœur. Je les conduisis jusqu'aux voitures de la cour. En leur donnant la main pour y monter, je fus assez heureux pour tenir quelques instans celle de Rosalie. J'osai d'abord la presser légèrement; je m'enhardis, je serrai davantage, mais sans oser lever les yeux : je craignais si fort de déplaire! L'aimable Rosalie voulut bien ne pas s'apercevoir de ce mouvement, et ne me retira sa main que pour entrer dans la voiture. Voilà la première faveur que j'aie reçue de l'amour, aussi s'est-elle imprimée au fond de mon âme! Je n'oublierai jamais les délices de ce moment.

Je passai quelques jours dans ma chambre, rêveur et solitaire. M. Martin, voyant ma tristesse, qu'il prenait pour l'ennui du désœuvrement, me conseilla de me distraire, et d'aller à quelque spectacle des boulevarts. « C'est-là, me disait-il, que l'on trouve la véritable gaîté et la simple nature. » J'ai été à l'Opéra, je m'y suis ennuyé; la tragédie des Français me donne des vapeurs et la migraine pendant huit jours : il n'y a pas assez de combats; j'y voudrais plus de soldats, plus de morts, plus de bruit, et point de ces longues conversations qui font bâiller tout le monde.

Je suivis le conseil de M. Martin, et j'allai occuper une place aux Variétés amusantes. Je me trouvai à côté d'un homme qui, s'apercevant combien j'étais nouveau à ce spectacle, fut rempli d'attentions pour moi; il m'expliquait le sujet des pièces, me nommait les acteurs : il porta la politesse jusqu'à m'obliger à prendre des rafraîchissemens. Après la comédie, il voulut absolument m'accompagner jusqu'à mon hôtel; il me proposa, pour le jour suivant, une partie chez Nicolet. Il m'en pressa le plus obligeamment du monde, j'acceptai, et nous nous donnâmes rendez-vous, à quatre heures, au Palais-Royal. Je me félicitai de ma bonne fortune, et d'avoir rencontré un homme aussi aimable et aussi honnête. Je m'y rendis exactement. Lui-même avait devancé le temps, pressé du désir de me voir.

Il m'engage à me promener en attendant l'heure du spectacle, me fait quelques questions d'amitié sur ma situation, me recommande de ne point porter d'argent sur moi dans les lieux publics, infestés de filous; ensuite, avec une effusion de cœur bien rare, il m'offre sa bourse. « A votre âge, disait-il, les moyens ne sont jamais en proportion des besoins. » Je le remerciai vivement. « Abjurez tout mystère avec moi : regardez-moi comme votre ami; j'espère le devenir et mériter ce titre. Êtes-vous en fonds? Avez-vous de l'argent? — Oui, j'en ai encore. — Combien? — Dix louis. — Il faut les ménager. » Ensuite il me questionna sur mes sociétés, me conseilla de m'attacher toujours à la bonne compagnie. « Qui fréquentez-vous à Paris? » Je lui parlai de madame Dumas et de son aimable fille, de leur séjour à Versailles; je lui peignis surtout Rosalie des couleurs les plus séduisantes « Gageons, me dit-il en m'interrompant, que vous êtes amoureux de cette fille charmante? — Oui, je l'aime au delà de toute expression. La nuit je m'éveille vingt fois rempli de son image; le jour je n'ai d'autre besoin que de la voir et de l'entendre. — Elle est riche? — Oh! non, il s'en faut de beaucoup. » Je lui contai alors l'histoire de la bague que j'avais achetée sous main. Il loua vivement ma générosité, m'assura qu'il m'en estimait davantage. « Quoi de plus doux, disait-il, pour une âme honnête, que de secourir la vertu malheureuse et l'objet que l'on aime! En pareil cas, il faudrait se vendre soi-même : et cette bague, l'avez-vous? — Non; elle est entre les mains de M. Martin. » Ensuite il me demanda si la mère m'écrivait. « J'en attends une lettre. — Écrit-elle bien? — Je ne connais pas son écriture. » Nous arrivâmes, ainsi devisant, chez Nicolet. Il voulut absolument me défrayer, trop heureux, ajouta-t-il, de trouver l'occasion de me prouver l'intérêt que l'innocence et la candeur de mon caractère lui avait inspiré! « Conservez soigneusement cette précieuse qualité; je voudrais bien que tous les homme vous ressemblassent. »

Nous nous séparâmes après le spectacle avec toute la chaleur d'une vive amitié. Ce qui rendait notre séparation si douloureuse, si tendre, c'est qu'il allait passer quinze jours à la campagne, chez un oncle dont il devait hériter : j'en étais réellement affligé; j'ai vu peu d'hommes aussi prévenans, aussi attentifs.

Le lendemain matin, à peine avais-je quitté mon lit, que j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre; je vois une femme d'un âge mûr, en robe noire, en grand bonnet, qui me demande d'un air doux et riant, si je ne suis pas M. Antoine Bernard. « Oui, madame, c'est moi-même. — Ah! monsieur, j'en suis enchantée : d'après le portrait que l'on m'a fait de votre honnêteté, de la beauté de votre âme, de votre amour pour la vérité, j'avais le plus grand désir de vous connaître Continuez, mon enfant, ne vous laissez point corrompre par l'air infecté du siècle, et Dieu vous bénira. » J'écoutais l'œil ouvert, et la bouche béante, lorsqu'elle ajouta : « J'arrive de Versailles, et je vous ap-

porte une lettre de madame Dumas, cette femme respectable, votre amie et la mienne. » Au nom de madame Dumas, je jette un cri de joie, je demande mille pardons à cette bonne dame, je la fais asseoir, je la remercie de sa complaisance, de sa peine; je l'aurais embrassée de bon cœur si j'avais osé. « Comment se porte-t-elle? — Assez bien; un peu de rhume.—Et mademoiselle Rosalie? —Elle a l'air préoccupé, rêveur, je lui soupçonne quelque inclination à Paris, car elle s'ennuie à Versailles; elle me le disait encore hier au soir. Il faut convenir que c'est une demoiselle bien aimable, bien honnête; trop heureux celui qu'elle aimera! » Ces propos coulaient dans mon cœur comme un baume délicieux. J'ouvre la lettre, je la dévore; la voici:

« Je connais, mon cher monsieur, la noblesse de votre « âme et votre amitié pour nous; je suis obligée de faire « un présent de vingt louis pour hâter et appuyer le suc« cès de mes sollicitations; vous seul m'avez inspiré assez « de confiance pour m'arracher un aveu pareil, et vous « prier de me les prêter si cela ne vous incommode pas; « cependant, comme je crains fort d'être indiscrète, et « ne voulant pas abuser de votre générosité, je me con« tenterai de dix louis; pour compléter ma somme, « je me déferai de quelque bijou inutile. Vous pouvez « remettre cet argent à madame Saint-Denis, qui a bien « voulu se charger de cette lettre. C'est une femme de la « plus grande probité et la plus ancienne de mes amies. « Rosalie se porte bien, elle me demande la permission « de vous écrire une ligne de sa main.

« Thérèse Dumas. »

« Je fais mille complimens à notre ami M. Bernard, « nous le regrettons beaucoup, maman et moi: s'il était « ici avec nous, le temps ne nous paraîtrait pas aussi long.

« Rosalie Dumas. »

Quelle douce, quelle vive émotion j'éprouvai en lisant ces mots tracés d'une main si chère! Je me hâtai de compter les dix louis qui me restaient à la charitable madame Saint-Denis; je lui fis mille excuses de la peine qu'elle voulait bien prendre; j'insistai pour la reconduire jusqu'à la porte de la rue, où je la quittai, en la chargeant de mille bénédictions.

Dès que je fus dans ma chambre, je m'abandonnai à mon ravissement; je lus, relus l'apostille de Rosalie; je la baisais, la rebaisais avec transport. Je sortis pour commander un petit sac de taffetas vert, dans lequel je renfermai cette lettre si chère, et je la portai depuis appliquée sur mon cœur.

Quelques jours après, ces dames revinrent de Versailles, bien fatiguées, bien excédées de ce séjour, et désolées surtout d'avoir épuisé leurs facultés pour avoir eu l'avantage de parler une fois au ministre, qui leur avait répondu que l'on verrait, qu'il n'y avait pas d'argent, et qu'il fallait d'ailleurs constater la dette. Elles ne me parlèrent point de l'emprunt de mes dix louis; je me gardai bien aussi de laisser échapper le moindre mot à ce sujet.

Cependant j'étais dénué d'argent, et il en est de l'argent comme de la santé; quand il manque, on en sent la nécessité. Je confiai mon embarras à M. Martin, qui, connaissant l'état de mes finances, m'en demanda le compte. Je fus obligé de lui déclarer la vérité. Le sieur Martin était né défiant, l'emprunt lui parut suspect; et malgré le silence que j'avais exigé de lui, il s'en ouvrit à madame Dumas, qui, étonnée, désolée, me fit appeler sur-le-champ, et exigea un nouveau récit de mon aventure. Je le fis avec fidélité; elle voulut voir la lettre que m'avait remise cette femme. Comme elle était sur mon sein, enveloppée dans un petit sac vert, je fus un peu troublé; j'hésitais; mais pressé par de nouvelles instances, je la tirai, en rougissant, de son dépôt: heureusement, on ne s'aperçut pas de cette cérémonie, ou, du moins, on ne s'y arrêta pas. Madame Dumas nous montra alors un billet écrit de sa main, et les deux écritures étaient bien dissemblables. Martin s'écria qu'il s'en était douté, que j'avais été friponné, et que le fripon était celui qui me faisait tant d'amitiés aux petits spectacles. « Mais aussi, qui a jamais avoué qu'il avait de l'argent chez lui! — Quand on vous le demande, ne faut-il pas dire la vérité? — La vérité! quelle sottise! Continuez, et vous verrez si la vérité ne vous mènera pas en ligne droite à l'hôpital, ou aux Petites-Maisons. » A cet événement, je ne perdis que mon argent; et j'y gagnai plus d'affection de la part de la mère et de la fille.

M. Martin, malgré son amitié pour moi, n'eut garde de m'ouvrir sa bourse; mais charmé que je vécusse, pourvu que ce ne fût pas à ses dépens, il déclara à madame Dumas l'achat que j'avais fait de sa bague. Je fus vivement grondé de cette charmante femme. La bague fut remise en vente, on s'en défit à un prix assez honnête, et mes douze louis me furent remboursés.

Me voilà encore dans le sein de l'opulence, enchanté du présent, peu soucieux de l'avenir, et m'abandonnant tout doucement au courant de ma destinée.

Mais un orage se formait sur notre horizon. Rosalie, l'aimable Rosalie, depuis quelques jours languissait, souffrait des maux de tête continuels; au troisième jour la fièvre, le transport la saisirent. On vient m'éveiller dans la nuit; je cours chez un habile médecin, il ne veut pas se lever: il ne marche jamais la nuit; je ne pus enfoncer sa porte, car je l'aurais arraché de son lit. On m'en indique un autre, j'y vole; à force de cris et de prières, monsieur le docteur s'enveloppant de sa robe de chambre et d'une grande perruque, consent à me suivre. Il ordonna une prompte saignée; je vole chez le chirurgien; je le fais dépêcher; je l'amène. Quel tableau, que celui d'une jeune personne, brillante d'attraits, gisant sur le lit de la mort; sa mère auprès d'elle, pâle, éplorée, l'embrassant à chaque instant, la conjurant de vivre, implorant la mort pour elle-même! moi, d'un autre côté, égaré, éperdu, voulant lui prodiguer mille secours inutiles!

Je connaissais la délicatesse de madame Dumas. Je vins à ses genoux lui apporter mes douze louis; elle m'embrassa. « J'en accepte, dit-elle, la moitié; il s'agit du salut de ma fille, et vous êtes si fort notre ami! »

L'état de Rosalie était toujours alarmant; la nuit, on ne me permettait pas de rester auprès d'elle; mais j'allais de ma chambre à la sienne, pour écouter à la porte, pour apprendre de ses nouvelles; le jour je restais auprès de son lit, ou je courais la ville pour lui chercher du secours. Enfin, la fièvre se calma, l'espérance revint, et nous respirâmes. Le dimanche, madame Dumas, voulant entendre la messe, me confia la garde de sa fille. Sa pauvreté ne lui permettait pas d'en avoir d'autre. Je restai donc auprès de son lit, ne lui parlant pas, de peur de l'agiter, mais ayant les yeux toujours fixés sur elle: un soupir qu'elle entendit, la fit tourner de mon côté; elle jeta un regard sur moi, et de l'air le plus intéressant, sans proférer une parole, elle me présenta sa main. Ah dieux! je la saisis, je la presse avec transport, je la couvre

de mes baisers « Ah ! ma chère Rosalie, lui dis-je, vivez, vivez, ou je meurs. » Je m'arrêtai ; les sanglots, les larmes m'interceptent la parole. Rosalie ne me répondit rien, mais je sentis presser doucement ma main. Je porte encore la sienne sur ma bouche, sur mon visage ; je la baigne de mes larmes. Madame Dumas entre dans ce moment, Rosalie retire sa main ; mais je ne pus arrêter mes pleurs. « Qu'avez-vous donc, me dit madame Dumas ; d'où viennent ces larmes ? » Je fus obligé de lui raconter la scène touchante qui venait de se passer. Elle ne répondit rien ; mais le soir, elle me prit en particulier et me demanda si j'aimais sa fille. « Oui, madame, avec idolâtrie. — Lui avez-vous déclaré votre amour ? — Jamais de vive voix ; mais je lui ai écrit. — Elle a reçu votre lettre ? » J'avouai alors le détour dont je m'étais servi pour la lui faire parvenir. « On doit excuser votre jeunesse, et votre sincérité couvre votre faute. Mais je vous conjure, au nom de l'amitié et de l'honneur, de ne pas nourrir cette passion. La fortune s'oppose à vos vœux : nous sommes pauvres, vous n'êtes pas plus fortuné que nous, et l'union de vos cœurs ferait votre malheur réciproque. Allons, promettez-moi de ne plus l'aimer. — Mais, madame, comment peut-on s'empêcher d'aimer ? — C'est l'ouvrage du temps et de la raison. Promettez-moi, du moins, de lui cacher vos sentimens. » Je soupirai, et je promis. Je connus dès ce moment les tourmens, les angoisses de l'amour.

Le jour suivant, pour dissiper ma tristesse, j'allai me promener sur les boulevarts : je les traversais, au milieu d'une foule de carrosses, abandonné à ma rêverie, lorsqu'un grand laquais, me tirant par le bras, me dit qu'une dame, dont il m'indiqua la voiture, désirait me parler. Je le suivis, et je reconnus mademoiselle Adélaïde. Elle m'accueillit d'un sourire gracieux, me reprocha doucement mon indiscrétion vis-à vis du comte de Vieille-Maison. « Mademoiselle, j'en étais bien fâché, je vous assure ; mais il faut toujours dire la vérité. — Non pas vraiment, toute vérité n'est pas bonne à dire. Mais mon amitié vous pardonne, et je ne renonce pas au plaisir de vous obliger. J'ai congédié le comte de Vieille-Maison, aussi antique que son origine. Il me fatiguait de sa politique, ne m'entretenait que des affaires, des intérêts des princes ; moi je m'occupe des miens, et m'inquiète fort peu de ceux des princes. Je vis présentement avec le marquis de Valinzac, l'amant de la duchesse de Beaucourt, femme du ministre ; le marquis me la sacrifie en secret, et j'obtiens, par le crédit de ma rivale, tout ce que je veux. Venez chez moi demain matin, vers midi, c'est l'heure de notre lever, et je vous présenterai au marquis. »

Je fus exact au rendez-vous ; mais M. le marquis avait été obligé de s'exposer au grand air avant que le soleil eût atteint son zénith ; il avait perdu, dans la nuit, quinze cents louis, et il s'était arraché des bras du sommeil et d'Adélaïde, pour aller attaquer la bourse de ses bons amis, messieurs les usuriers. Cependant il était prévenu de ma présentation, et j'avais ordre de me rendre à son hôtel à deux heures. « A propos, n'oubliez pas de dire que vous êtes un pauvre gentilhomme ; la noblesse est sa manie : j'ai emprunté ce détour pour échauffer son zèle ; il ne voudrait pas obliger un roturier. » Comme l'heure de mon rendez-vous était encore éloignée, je ne pris pas la ligne droite pour me rendre à l'hôtel Valinzac. En décrivant ma parabole, je rêvais à cette noblesse dont mademoiselle Adélaïde voulait m'honorer. « C'est un mensonge, disais-je, que de me donner pour gentilhomme, et dans le monde on ne peut réussir que par la vérité. » M. Martin, que je rencontrai fortuitement, me demanda à quoi je rêvais. Je lui exposai mon inquiétude, et ce qu'exigeait de moi mademoiselle Adélaïde. « Eh bien ! le grand embarras ! je me dirais le fils de l'empereur du Mogol, si cela devait faire ma fortune. — Mais c'est un mensonge, et le mensonge ...... — Est nécessaire dans le monde : si les hommes ne se trompaient pas entre eux, ils se détesteraient : on ment aux rois, aux femmes, aux grands, aux beaux-esprits, et le mensonge est le nœud de la société. »

Je quittai le sieur Martin sans être séduit par ses sophismes. Mes principes avaient jeté dans mon cœur de trop profondes racines. J'arrivai avec mes réflexions à l'hôtel Valinzac. A la faveur d'une lettre dont j'étais porteur, je fus introduit dans la salle des bains où était M. le marquis. « Vous venez à propos, me dit-il ; je me charge de votre fortune : et en attendant que je puisse vous obtenir une place, je vous nomme mon lecteur, avec cent pistoles d'appointemens. Mon maître-d'hôtel a ordre de vous faire faire bonne chère. Cela vous convient-il ? — Ah ! monsieur le marquis, avec ce traitement et vos bontés, je serai plus riche que vous. » Il rit de ma naïveté. « Eh bien ! vous allez entrer en exercice ; prenez ce livre, et lisez-le-moi pendant que je suis dans le bain. »

Ce livre avait pour titre : *Les Bijoux indiscrets*. Il me parut qu'il amusait beaucoup M. le marquis ; mais je n'y comprenais rien, n'ayant jamais lu chez ma mère, pour égayer nos soirées, que *Marie Alacoque*, la *Légende dorée*, et les *Miracles du bienheureux Pâris*, rédigés par le conseiller Carré de Montgeron.

En me renvoyant, M. le marquis me prévint de l'heure de mes devoirs auprès de lui. « Le matin, quand je me « baignerai, et lorsque je coucherai chez moi, vous me « ferez auprès de mon lit une lecture voluptueuse, jusqu'à « ce qu'un doux sommeil me ferme la paupière. Je veux « m'endormir dans les bras de la volupté. J'ai recueilli, « disait-il, dans le cours de sept ou huit ans, environ deux « cent mille livres de rente ; si je crois mon fidèle intendant, il ne m'en reste plus que la moitié. Mais les jouis« sances coûtent, et je n'aime pas les privations : j'ai trente « ans, c'est-à-dire, à peu près encore une quinzaine d'an« nées à boire dans la coupe des plaisirs ; je veux, jusqu'à « cette époque, que ma vie ne soit qu'une longue et déli« cieuse ivresse : alors, après avoir épuisé toutes les sources « de la volupté, je consens à rendre en paix mon corps « aux élémens. » J'ai su depuis qu'il avait tenu sa parole, et qu'il était mort à quarante-cinq ans, ruiné, chargé de dettes, desséché, perclu de tous ses membres, mais souffrant, depuis deux ans, des douleurs très aiguës, sur lesquelles sans doute il n'avait pas compté.

Jusqu'à sa rentrée dans le bain, je ne vis plus M. le marquis : alors je fus mandé pour faire ma lecture ; mais à peine l'avais-je commencée, qu'on apporta un billet de la duchesse de Beaucourt ; il éclata de rire en le lisant. Sa colère est plaisante, disait-il en ricanant : allons, écrivez, monsieur Bernard ; ce billet mérite une réponse : « Oui, « ma belle duchesse, je ne suis pas assez faux pour cher« cher à vous en imposer ; j'ai passé la nuit avec la petite « Adélaïde ; mais je ne soupçonnais pas qu'une femme de « votre rang, et aussi sûre de mon cœur que vous devez « l'être, pût s'effaroucher d'un désir passager pour une « petite grisette : on appelle cela préluder au plaisir ; et si

« vous daignez m'appeler auprès de vous, vous verrez que « ce prélude n'affaiblit point les sentimens éternels de res- « pect et de tendresse que vous m'avez inspirés. » M. le marquis, par discrétion, mit l'adresse lui-même ; ensuite il se fit habiller, et disparut pour le reste du jour.

Il rentra chez lui à trois heures du matin, et me fit éveiller pour venir remplir auprès de lui mon office de lecteur. « Mon ami, me dit-il, j'ai des vapeurs, ou plutôt un reste d'humeur enveloppe mon esprit. J'avais compté passer une partie de la nuit chez la duchesse ; mais elle est piquée au vif du billet de ce matin ; elle le trouve impertinent : cependant, tu l'as vu, il respirait la passion, c'était l'expression du plus pur sentiment : les femmes, on ne peut les comprendre ! Lis-moi quelque chose d'un peu gai pour chasser ces nuages. » Je pris un livre : c'était *le Sofa*. Non, il est trop sérieux, je n'ai pas dans ce moment l'esprit enclin à la réflexion. Ah ! cherche-moi les œuvres de l'abbé de Grécourt. Cette duchesse est pourtant singulière : ses idées sont neuves ; il semble qu'on ne peut l'aimer, en couchant avec d'autres femmes. » Je crus, au nom de l'abbé Grécourt, que ses œuvres étaient ou morales, ou pieuses. Mais les expressions m'en parurent si bizarres, elles étaient si nouvelles à mon oreille, que j'ânonnais, balbutiais ; un vif incarnat colorait mon visage. Heureusement le sommeil versa bientôt son baume soporifique sur les yeux fatigués de M. le marquis, et me permit de me retirer.

A l'heure du bain, je me présentai pour mon service : M. le marquis n'était plus tourmenté des vapeurs de la veille ; mais il avait une paresse d'esprit qui ne lui permettait pas de lier deux idées. « Laisse ton livre et causons ; ta famille est du Limousin ? — Oui, monsieur le marquis. — A qui tiens-tu dans la province ? — A ma mère. — Parbleu, je le crois aisément. As-tu des parens un peu distingués, qui marquent dans le monde ? — Oui, j'ai un cousin germain qui est chanoine à Limoges. — Diable, c'est une belle fortune ! une grande illustration pour une famille ! Mais que faisait ton pere ? a-t-il servi ? — Il était, comme mon grand-père, marchand drapier. — Marchand drapier ! vous avez donc dérogé ? — Non, monsieur, nous avons toujours été honnêtes gens. — Mais n'es-tu pas gentilhomme ? — Non, monsieur le marquis. Il est vrai que mademoiselle Adélaïde m'a recommandé de me donner pour tel, mais ce serait un mensonge, et je l'ai en horreur ; il ne mène à rien de bon. — Ma foi, mon cher ami, j'en suis fâché pour toi ; mais je voulais obliger un gentilhomme, et non un roturier. Voilà quatre louis ; je te rends la liberté : adieu. »

Je me consolai aisément de cette disgrâce : les lectures de M. le marquis n'étaient pas à ma portée, et effarouchaient mon innocence. D'ailleurs je retournais auprès de Rosalie, et près d'elle je n'aurais pas regretté l'empire du monde.

J'avais pourtant promis à madame Dumas de taire mon amour ; et je me trouvai bientôt dans une situation embarrassante. Madame Dumas réglait des comptes avec M. Martin ; et moi, plus reculé avec Rosalie, je lui taillais une plume : j'allais l'essayer, lorsqu'elle me dit avec une douceur et une gaîté charmantes : « Qu'allez-vous écrire ? — Ce que vous ordonnerez. — Eh bien ! écrivez si vous êtes amoureux. Le trouble me saisit ; je me rappelle ma promesse à sa mère, et j'écris : *J'ai aimé ; mais j'ai promis de renoncer à celle que j'aimais*. Rosalie s'empresse de lire ; mais à ces mots elle jette le papier, me tourne le dos sans prononcer une parole, et ne me regarde plus du reste de la soirée. J'étais désespéré : je passai la nuit dans la plus vive agitation.

Le lendemain, je ne puis voir Rosalie jusqu'à l'heure du dîner. Elle s'était renfermée dans son cabinet, sous prétexte de finir un tableau. A dîner elle eut un air fort gai, et moi fort sot ; elle affectait de manger avec appétit, et mes morceaux hésitaient dans ma bouche. Sans doute elle démêla mon trouble ; et pour mieux en jouir, ou pour l'accroître, elle me demanda s'il y avait long-temps que je n'avais vu mademoiselle Adélaïde. Elle s'était imaginée que c'était à Adelaïde que j'avais fait cette promesse. A cette question, je rougis par-dessus les yeux. Je ne sais ce que je répondis. Le dîner fini, elle s'éclipsa pour aller reprendre son ouvrage. Madame Dumas, qui nous avait observés, et qui voyait quelque chose de peu ordinaire dans la conduite et le ton de sa fille, voulut en savoir la cause, je lui en fis l'aveu très ingénu ; elle approuva ma conduite, et me pria de lui pardonner la rigueur dont elle usait. — *Je suis mère et j'en remplis les devoirs*. Mais la tendre Rosalie, sous cet air de sérénité, n'en était pas moins agitée. Elle m'a confié depuis, qu'après avoir passé une partie de la nuit à pleurer, elle alla entendre une messe bien dévotement, pour demander à Dieu la grâce de m'oublier, et de triompher de sa passion. L'amour est un sentiment de dévotion et celle-ci un sentiment d'amour, un besoin d'aimer. Dès que je pus quitter madame Dumas, je courus dans ma chambre, et je répandis un torrent de larmes, elles me soulagèrent : je sortis ; j'allai me promener au loin, dans la campagne, sans rien voir, sans rien entendre, anéanti dans ma profonde rêverie. Je ne rentrai chez moi que fort tard, et je ne vis personne. Dès que le jour parut, je regagnai les champs. Je trouvais un certain adoucissement dans cette promenade, soit que la nature parle mieux au cœur, quand la sensibilité est affectée, ou que l'action et le mouvement soient une diversion au chagrin. Je dînai même hors de la ville ; mais je ne pus résister au désir pressant de retourner dans l'asile où respirait ma chère Rosalie. M. Martin m'apprit, en arrivant, que madame Dumas était fort inquiète de moi, et avait envoyé plusieurs fois pour savoir si j'étais rentré. Hélas ! je brûlais d'être chez elle ; et cependant, en y allant, je modérais mes pas, je m'arrêtais, je tremblais. Je fus grondé sur ma disparition ; mais bientôt à travers les discours et l'intérêt que me témoignait madame Dumas, je vis, sur ses yeux et sur sa physionomie un voile de tristesse, qui commença à m'inquiéter. Rosalie était auprès de la fenêtre, son ouvrage à la main. Sa mère et moi étions devant le feu : le silence régnait dans la chambre, quand tout à coup j'entendis pleurer Rosalie « Ah ! mon Dieu ! mademoiselle, qu'avez-vous ? » Soudain madame Dumas se lève, se précipite dans les bras de sa fille et confond ses larmes avec les siennes. A ce tableau si touchant les miennes coulèrent abondamment. Je me jette aux genoux de madame Dumas. « Au nom du ciel, lui dis-je, apprenez-moi la cause de vos pleurs. Quel malheur vous menace ? Que vous est-il arrivé ? — Rien, mon enfant, rassurez-vous ; nous ne sommes pas heureuses, et ma fille pleure. Ses larmes soulagent son cœur ; laissons-la pleurer. » Après ces mots, elle reprit sa place, et essaya de soutenir la conversation ; mais la contrainte, la douleur éteignaient sa voix, ses paroles étaient entrecoupées et sans suite ; ne pouvant vaincre son affliction,

elle se détermina au silence. Rosalie, moins maîtresse d'elle-même, continua ses soupirs et ses sanglots. Dans ce moment, on frappe à la porte. « Ah! maman, c'est lui! — Qui, mademoiselle? qui donc? parlez, je vous en conjure. — Ah! monsieur! c'est maman qui va vendre son linge et ses robes; je veux donner les miennes, elle s'y oppose. — Et pourquoi cette vente? — Nous devons huit louis à M. Martin qui les réclame, et nous fait entendre que si nous ne le payons pas, il sera obligé, malgré lui, de nous refuser son logement. Mais j'en ai, m'écriai-je, j'ai douze louis: que je suis heureux! les voilà; je vais les porter à M. Martin. Non, me dit madame Dumas, en m'arrêtant : je suis pénétrée de votre générosité; mais je ne puis en profiter. — Et pourquoi, madame, vous me méprisez donc bien? Ah! mademoiselle, votre mère me méprise; que lui ai-je fait? — Non, mon cher enfant, on ne peut vous estimer davantage; mais vous êtes aussi infortuné que nous! — Infortuné! moi? Non, je suis le plus heureux des hommes. Je ne troquerais pas mon sort contre le plus brillant de la terre; je suis avec vous : j'ai cent écus. Rosalie, mademoiselle, jetons-nous à ses pieds, pour la prier de les accepter. » En effet, nous tombons tous les deux à ses genoux; pendant cette scène, on continue de frapper à la porte; je me lève, je cours l'ouvrir. « N'est-ce pas ici, me dit un petit homme, que loge une femme qui a des nippes à vendre? — Des nippes? Ah! malheureux, sortez; laissez-nous : rien n'est à vendre. — Pardonnez-moi, monsieur, je veux entrer. — Non, vous dis-je, on n'entre point. » Comme il s'obstinait et voulait forcer la porte, la colère m'enflamme; je le prends par le cou et je l'entraîne vers l'escalier. Plus il s'efforçait de m'échapper, et plus je serrais vivement. Je le conduisis ainsi d'escalier en escalier, jusqu'au premier étage. Il criait, hurlait; je fus inflexible. Lorsque je lâchai ma proie, lui, toujours avide de la sienne, voulut remonter; je l'atteignis bientôt, et par un effort, sans doute trop vigoureux, je le renversai à mes pieds, et il roula quelques marches. Alors, tout joyeux de ma victoire, je vole à M. Martin, j'acquitte la dette de madame Dumas; après quoi, pour éviter tout reproche ou un refus d'elle, je ne parus plus du reste de la journée.

Je passai une nuit paisible et douce; j'étais si content de moi-même! J'avais pu rendre un bon office à ce que j'adorais. Le soleil brillait déjà sur l'horizon, quand l'hôte Martin m'éveilla en sursaut, en s'écriant : « que diable avez-vous fait hier au soir à ce coquin de fripier? Je l'ai bien entendu beugler sur l'escalier, mais je me suis bien gardé de paraître; je n'aime pas à me jeter dans des embarras; vous auriez pu l'étrangler à votre aise, et d'ailleurs un fripier mort, il en renaît dix autres plus fripons : allons, levez-vous : nous sommes mandés chez le commissaire Cocard. — *Je suis innocent, je ne crains rien, et je parlerai au commissaire Cocard.* » Je m'habillai à la hâte, et nous nous rendîmes avec le sieur Martin chez ce suppôt subalterne de la justice. Soyez ferme, me disait mon hôte, chemin faisant; il n'y a point de témoins; niez tout hardiment : pour moi, je jurerai que je n'ai rien entendu.

Je trouvai une accusation très grave chez le commissaire Cocard : et j'avais pour antagoniste la femme du fripier qui se présentait pour son mari, qu'elle disait retenu dans son lit par ses douleurs et ses contusions. Quand on eut lu la déposition, le sieur Martin, stable dans ses maximes, jura que rien n'était plus faux : que je n'avais pas touché cet homme, et qu'il n'avait rien entendu. A ces mots la femme s'anime, l'affaire s'engage, les invectives, les injures partent, se croisent, volent d'une bouche à l'autre. Alors M. le commissaire, rajustant sa perruque, se dresse sur ses deux pieds, et impose silence aux parties déclamantes. Ensuite il se tourne vers moi, et m'interpelle d'une voix grave et majestueuse. Fidele à mes principes, je racontai l'aventure sans la voiler d'aucun déguisement. Pendant le récit le sieur Martin se désolait, me faisait des contorsions épouvantables; mais il eut beau me regarder, grimacer, je n'en suivis pas moins la ligne de la vérité.

Le commissaire Cocard, homme expert dans son métier, jugea, d'après ma confession, que je cachais la moitié de mes méfaits, puisque j'en avouais une partie : et procédant en conséquence, il me fit conduire en prison.

Je souffris ce revers avec la constance d'un héros; j'étais martyr de la vérité, et cette idée me consolait. Je ne pouvais pas oublier que deux pigeons, symboles du Saint-Esprit, avaient ombragé mon berceau. Mais l'hôte Martin était furieux; il me traitait d'insensé, d'imbécile. Voilà, dit-il, où mène votre système. J'ai dit cent mille mensonges dans la vie, et je m'en trouve très bien; quand on veut se conduire comme vous, il faut aller vivre chez les sauvages. Sa diatribe finit à la porte de la prison, où il me laissa, en me conseillant de ne pas dire ses vérités au geôlier, qui pourrait les repousser brutalement.

Madame Dumas et sa fille accoururent aussitôt. Elles me trouvèrent dans un sale et obscur réduit, confondu avec trois ou quatre malheureux. Elles me firent donner une chambre séparée, et décorée, pour tout meuble, d'une chaise de paille et d'un petit banc. Rosalie et moi occupâmes le banc; et la chaise, quoique délabrée, fut le siége d'honneur de madame Dumas. Dès que nous fûmes seuls, cette charmante femme m'embrassa : ensuite s'adressant à sa fille : « Eh bien, ma chère Rosalie! penses-tu qu'il nous aime? crois-tu qu'il nous soit attaché? — Oui, maman, monsieur paraît avoir de l'amitié pour nous. — Et nous, l'aimerons-nous? tu ne réponds rien? — Maman, je crois que vous devez l'aimer. — Oui, moi, sans doute; mais toi? — Je ne le dois pas. — Pourquoi, avec mon aveu? — Il ne suffirait pas; il faudrait que monsieur eût autant d'attachement pour moi qu'il en a pour vous; mais..... — Achevez. — Je n'ai plus rien à dire. — Ah! si je vous aime », m'écriai-je. Je m'arrêtai, je rougis, je baissai les yeux. Madame Dumas jouit un moment de mon trouble et de celui de sa fille. Ensuite elle nous dit : Allons, mes enfans, aimez-vous : je le veux bien; consolez-vous par les sentimens les plus purs et les plus tendres des rigueurs de la fortune. » A ces mots, je me précipitai à ses pieds, ensuite à ceux de Rosalie; je saisis sa main, je la mouillai de quelques larmes qui sortirent du fond de mon cœur. Je lui jurai cet attachement éternel que la passion envisage, et qui existerait certainement si les mœurs et le ton de la société n'avaient dépravé l'amour et modifié la nature même. Le germe le plus heureux, déposé sur un terrain ingrat, ne produit que des fruits amers. Après cet épanchement d'amour, de sensibilité, madame Dumas me rappela à la raison. « Mes enfans, nous dit-elle, notre misère respective s'oppose à votre union. Il faut attendre que vous soyez placé; vous avez du mérite, des mœurs,

vous devez réussir avec ces moyens-là. C'est dans cette effusion de l'âme, dans la conception de cent projets de fortune, d'arrangemens de mariage, que la journée s'écoula délicieusement. Nous n'étions plus dans une prison. Qu'importe le réduit que nous habitons, quand le bonheur y est avec nous! Depuis ce jour, je n'appelai plus madame Dumas que ma petite maman, et Rosalie était ma sœur.

Elles s'occupèrent vivement de ma délivrance; mais le fripier exigeait une somme considérable en réparation, et c'était là précisément le ressort qui nous manquait. Le sieur Martin venait quelquefois me donner des conseils; mais il n'eut jamais la force de m'offrir sa bourse. Déjà six semaines s'étaient écoulées, et rien n'avançait. Ma petite maman et Rosalie étaient au désespoir. Pour surcroît de disgrâce, elles furent obligées d'aller à Versailles. Le chagrin et l'ennui commencèrent à m'envelopper. Le sommeil me fuyait: je perdais l'appétit. Le peu d'argent que j'avais s'était fondu rapidement dans ce creuset infernal; la misère et la faim m'environnaient. Une nuit que, dévoré d'inquiétude, je cherchais dans mon esprit les moyens d'amollir la dureté du commissaire et du fripier, mademoiselle Adélaïde vint se présenter à ma pensée : Ah! m'écriai-je, si elle savait ma situation, elle en aurait pitié! Cette idée fut un trait de lumière; je me lève à la pointe du jour; je compose une lettre pathétique, où je lui peins l'excès de mon infortune. On vous répondra, dis-je au commissionnaire, qu'il n'est pas jour chez elle; mais priez, suppliez qu'on l'éveille : assurez qu'il s'agit d'une affaire importante. Il s'acquitta à merveille de ma commission, et il insista si vivement qu'on interrompit le sommeil de mademoiselle Adélaïde. Elle me répondit sur un petit morceau de papier ambré : « Soyez tranquille, vous aurez de mes nouvelles dans la journée. » Qu'elle fut longue! que je fus agité! Déjà le jour s'éteignait, et personne ne paraissait. L'espérance m'abadonnait, le désespoir m'égarait. Je restais immobile devant la porte de la prison, les yeux fixés sur elle. Enfin cette porte s'ouvre, j'avance, et j'aperçois la généreuse Adélaïde. Je vole dans ses bras. « Ah! mademoiselle, ayez pitié de moi, sauvez-moi; je suis perdu sans vous. — Rassurez-vous, me dit-elle, en me pressant doucement dans ses bras : vous êtes libre, et je viens vous chercher. » Aussitôt un laquais enlève mes hardes, elle paie le geôlier, et m'entraîne dans sa voiture. La reconnaissance, la joie étouffaient mes paroles; je lui serrais les mains, j'embrassais ses genoux. Adélaïde partageait mon émotion. « Je ne croyais pas, dit-elle, qu'il fût si doux de faire du bien! » Elle me raconta ensuite, que, ma lettre reçue, elle avait fait venir le fripier chez elle, lui avait offert de l'argent; que, refusant ses propositions, elle avait voulu le traduire chez le lieutenant de police. « J'ai mon carrosse là-bas, lui dit-elle, partons; je lui parlerai au nom des malheureux : il en est le protecteur, et par sa place et par la bonté de son cœur. » Ma vivacité et cette menace ont effrayé ce misérable juif. Il a accepté mes propositions, en exigeant seulement que je lui remboursasse les frais d'un habit complet, dont il avait, disait-il, gratifié M. le commissaire Cocard. J'y ai adhéré. J'ai couru chez cet honnête cadi; et ayant obtenu l'ordre de votre élargissement, je me suis fait un vrai plaisir de venir vous l'annoncer moi-même. » A ces mots, son carrosse s'arrêta devant la porte de mon hôtel. « Adieu, mon cher ami, je veux voir le dernier ballet de l'opéra, et l'heure presse. A propos, vous êtes sans argent, voilà ma bourse.—Mais, mademoiselle, comment vous le rendrai-je cet argent? je n'ai rien. — Je vous donne vingt ans. Adieu, soyez demain à mon lever; j'ai imaginé un moyen de pouvoir vous être utile. »

Je rentrai tout radieux dans l'hôtel du sieur Martin, qui fut très étonné de mon apparition. « Comment diable avez-vous fait pour échapper aux serres de la justice?—Je dois tout à mademoiselle Adélaïde », m'écriai-je; et je lui fis le récit de la générosité, de la magnanimité de son procédé « Cette demoiselle Adélaïde est une fille inimitable. Je suis toujours étonné d'apprendre qu'il y ait des gens qui donnent ainsi leur argent : car, quand on l'a lâché, il ne revient plus. Et cependant, il y a de ces gens-là : tout le monde l'assure, il faut bien le croire. Il est vrai que j'ai prêté six louis à madame Dumas, pour son voyage de Versailles. Comment faire? cette pauvre femme est intéressante : elle n'a pas le sou; il faut bien s'exécuter. —Ah! monsieur Martin, que je vous en sais bon gré! vous ne sauriez mieux placer votre argent. — J'ai seulement exigé qu'elles me laissassent leurs hardes — Eh! mais, mon Dieu, comment feront-elles sans hardes.—Ma foi, comme elles pourront. Elles ont chacune une robe et trois chemises : avec cela on peut aller au bout du monde. » Je me hâtai de lui rendre ses six louis, et de faire partir pour Versailles la malle qu'il avait en nantissement.

Je courus chez ma bienfaitrice à l'heure indiquée : tel est l'effet des services rendus. Cette aimable fille m'accueillit comme si elle me devait de la reconnaissance; elle s'attachait à moi en raison du plaisir qu'elle avait eu à m'obliger. « Voilà, me dit-elle, une lettre que vous porterez à l'abbé de Saint-Paulin, c'est le neveu du cardinal de Saint-Pierre, qui est très bien avec la princesse de Walmeck, dont le mari a la plus grande influence à la cour; et il adore sa femme. Allez-y, c'est le moment; l'abbé m'a quelques obligations, et j'aime à croire qu'il ne les a point oubliées. »

Je vais donc chez M. l'abbé de Saint-Paulin, porté sur les ailes de l'espérance. On me laisse passer à la porte; j'entre dans une antichambre; je demande M. l'abbé au laquais de garde. « Il n'est pas jour. De quelle part?—De mademoiselle Adélaïde. Attendez, on va le savoir. » Le laquais de garde court avertir le second laquais, celui-ci avertit le valet-de-chambre; enfin de bouche en bouche, la réponse me revient, et je suis introduit dans le boudoir de M. l'abbé de Saint-Paulin.

Ce jeune prélat était enveloppé d'un vaste peignoir garni de dentelles, et noué d'un ruban rose. Il prenait sa leçon de harpe, et s'accompagnait. Sa voix était douce, intéressante, mais peu étendue. Il me fit signe de m'asseoir, et continua de chanter une ariette que j'ai retenue C'était une production de son génie, et son maître avait fait la musique.

> Amour, plaisir, volupté douce et pure,
> Dieux bienfaisans que j'adorai toujours,
> Comblez mes vœux au sein de la nature,
> Aux pieds d'Églé, laissez couler mes jours!
> Vains préjugés, tristes mensonges,
> Fuyez, fuyez loin de mon cœur;
> Ah! si la vie est un tissu de songes,
> Faisons au moins le rêve du bonheur!

La leçon finie, je lui présentai ma lettre. « Un moment de grâce, dit-il, je suis à vous. Dumont (c'était le valet de chambre), je dois sortir; donnez à mes cheveux le négligé du matin. Je veux me trouver à la toilette de la

duchesse de Melcourt. Il doit y avoir un travail pour les bénéfices, le moment est décisif; il faut absolument qu'elle y mette de la chaleur, qu'elle sollicite vivement ma cause. Il est étonnant que l'on ne fasse rien pour moi: je n'ai encore qu'une abbaye de vingt-cinq milles livres; je suis écrasé de dettes; je meurs de faim. Oh! je crierai....... Pardon, monsieur, comment se porte Adélaïde?—A merveille. — Voyons ce qu'elle demande. » Il commençait à lire, lorsqu'il fut interrompu par un billet qu'un laquais apporta, et qu'il ouvrit aussitôt. La lecture faite: « Regardez, Dumont, sur mon registre, les engagemens que j'ai pour mardi, la marquise d'Elmont me prie à dîner pour ce jour-là. » Dumont apporte un in-folio, et lit: « Engagemens de monsieur pour mardi: à onze heures, une partie de cheval avec la comtesse d'Orsin; à quatre heures, un dîner d'hommes, avec des huîtres vertes et du vin de Champagne, chez l'abbé de Xaintonge; à neuf heures du soir, rendez-vous chez la princesse de Walmeck, pour y jouer, dans les proverbes, le rôle d'un jeune fat.— Il est vrai; il faudra que j'étudie. Tu diras à la marquise (s'adressant au laquais), que je ne puis la voir de tout mardi. — Pourrez-vous, monsieur, pour jeudi? Dumont, voyez pour jeudi. » Dumont regarde. « Jeudi, monsieur, à dix heures, va donner une leçon de chant à cette jeune actrice qui débute aux Italiens; et à trois heures, monsieur doit aller se promener au bois de Boulogne avec une dame qui n'est pas nommée.—Ah! par bleu, j'allais l'oubliec. Mon ami, tu diras à la marquise que j'en suis au désespoir: que je lui ferai dire le jour que je pourrai lui donner. »

Enfin, monsieur l'abbé reprit ma lettre. « Ah! ah! voilà qui est tres plaisant! Adélaïde prétend que vous dites tout ce que vous avez sur le cœur! — Oui, monsieur, je n'ai jamais trahi la vérité. — Cela doit être très piquant: on ne vous ressemble nulle part. — Pardonnez-moi; ma mère n'a jamais dit que deux mensonges dans sa vie. — Quoi! votce mère? ah! c'est encore plus original dans une femme! Je donnerais mes deux plus beaux chevaux pour avoir, pendant huit jours, une femme aussi singulière. » Ensuite se regardant dans son miroir: « Mais monsieur Dumont, voilà des boucles qui sont d'une raideur et d'un apprêt....... Vous savez que j'aime tout ce qui a l'air de la négligence et d'un aimable désordre. — Monsieur, quelle réponse donnerai-je à mademoiselle Adélaïde.—Vous lui direz que je n'ai rien à lui refuser; que je ferai l'impossible pour elle. Revenez demain à la même heure: j'espère vous donner d'heureuses nouvelles. Adieu, monsieur, vous le trouvez bon? je reste. »

Ce lendemain arriva; M. l'abbé ne fut pas visible. Il s'était couché à sept heures du matin; le jour suivant, il faisait de la musique, et sa porte était fermée à tout le monde sans exception. Le jour suivant il était à Versailles; le jour suivant il avait pris médecine; le jour suivant il était monté à cheval; le jour suivant il n'avait pas couché chez lui. Enfin, las, impatienté de tant de courses inutiles, j'allai conter mes infortunes à la généreuse Adélaïde. « Vous ne m'étonnez pas, me dit-elle, c'est bien là sa tournure: il n'est occupé que de ses plaisirs et de sa fortune; mais je me charge de votre affaire: je traiterai avec lui directement, vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

Quinze jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler ni d'Adélaïde, ni de M. l'abbé. Je désespérais déjà du succès de mes démarches, lorsqu'un billet d'Adélaïde m'avertit que je pouvais me présenter chez M. le duc de Bellozane, à qui j'étais très expressément recommandé par madame la princesse de Walmeck sa sœur.

A cette heureuse nouvelle, je commençai à respirer. « La fortune, me dis-je, se lasse de me persécuter; elle m'ouvre la barrière, il faut que tôt ou tard la vérité soit récompensée. » Je me rendis chez M. le duc; il fut plus accessible et plus affable que M. l'abbé de Saint-Paulin: aussi n'était-il qu'un simple grand seigneur, et M. l'abbé était un enfant gâté de la tribu de Lévi.

Le duc me dit avec bonté qu'on lui avait parlé très avantageusement de moi. « On assure que la vérité est toujours sur vos lèvres?— Et dans mon cœur, M. le duc. Ne doit-on pas haïr le mensonge?— Oui, sans doute, et c'est à cause de cette qualité si rare et si précieuse que je me charge de votre fortune; je vous destine une place analogue à votre caractère. Demain je vous en dirai davantage; votre sort est fixé. Je crois que vous en serez content. Allez voir M. Dubois, mon intendant, qui vous en instruira. » M. Dubois m'apprit que j'aurais quinze cents livres d'appointemens, et mon couvert chez lui; un tel traitement valait pour moi la possession des mines du Potose, et je me proposais de le partager avec ma petite maman et ma chère Rosalie, qui m'écrivaient de temps en temps qu'on les ruinait en espérances, et que rien n'avançait.

Le duc de Bellozane joignait à une ambition démesurée d'assez minces talens; mais il possédait au suprême degré la souplesse et l'astuce d'un vieux courtisan. Sa grande passion était de faire parler de lui, de remplir l'univers de son nom et de sa renommée. Il ambitionnait tous les talens: la politique, la guerre, l'administration, le bel-esprit surtout, comme plus éclatant, piquait plus vivement son amour-propre. Un certain M. Dorval, bel-espcit avoué, auteur de son métier, se glissait mystérieusement tous les matins dans le cabinet de M. le duc; et quoique monseigneur eût franchi ses cinquante ans, M. Dorval lui donnait des leçons de latin, lui corrigeait son thême. On voyait éclore du sein de cette union des épîtres galantes, des satires, des madrigaux, qui paraissaient sous le voile de l'anonyme; mais toute la maison disait, et avait ordce de dire, que ces ouvrages étaient les enfans légitimes de monseigneur.

M. le duc, m'ayant fait appeler, me développa, en ces termes, ses intentions et ses vues sur moi: « L'espèce d'emploi auquel je vous destine exige de l'intelligence et de la sincérité; vous vous répandrez dans les endroits publics, dans les cafés, dans certaines maisons, et rendez-vous de gens de lettres: car ces messieurs, en dépit de la raison et de nous-mêmes, font et défont les réputations; ils sont les organes de la renommée. Vous écouterez attentivement tous les propos, tous les discours qu'on tiendra sur mon compte, et vous me les rapporterez avec la plus grande fidélité: éloge, ou censure, n'importe. Si par hasard vous trouvez l'occasion de détruire une critique, ou même d'appuyer la louange, je m'en rapporte là-dessus à votre zèle et à votre sagacité. Voilà le seul service que j'exige de vous. Tous les matins à dix heures, vous descendrez chez moi, pour me rendre compte des découvertes de votre journée. » Je promis zèle, fidélité, et dès le même jour j'entrai en exercice de ma nouvelle charge.

Pendant quelque temps mes courses furent infructueuses: personne ne s'avisait dans Paris de songer à M. le duc de Bellozane, ce qui l'étonnait étrangement; il

s'imaginait qu'un grand seigneur comme lui, un homme de son mérite, devait remplir l'univers du bruit de son nom et de son existence. A la fin, mes travaux furent récompensés. J'entrai dans un café, situé vis-à-vis la comédie; c'était le rendez-vous de quelques habitués du Parnasse, pères trop tendres de quelques productions que la main du temps avait déjà effacées du livre de mémoire. Ils se consolaient de l'éclipse de leur gloire par les chutes fréquentes de leurs successeurs dans la même carrière, et par le plaisir flatteur d'exercer à leur tour leur critique sur les ouvrages nouveaux. Je m'étais placé à côté d'un groupe de ces écrivains émérites, pour écouter leur conversation. Ils déploraient vivement la ruine du goût, en rejetaient la cause sur les femmes qui se mêlaient de décider et de fixer les réputations littéraires. Ils parlèrent des épines attachées à la littérature, de l'insouciance de la cour pour les talens, de l'ingratitude du public pour les hommes de génie, qui voulaient bien se dévouer pour lui créer des plaisirs, et pour répandre la lumière. Insensiblement leur bile s'échauffait; et ils auraient poussé plus loin l'aigreur de leur censure, quand survint un de leurs confrères, personnage imposant, et qui me parut l'oracle de cet aréopage. « Eh! vous voilà, s'écria-t-on, il y a trois jours que l'on ne vous a vu.— Il est vrai; je me suis dérobé à la société et aux importunités des invitations pour m'enfermer chez moi, et mettre la dernière main à ma traduction; mais aussi suis-je excédé, abîmé. —Qu'avons-nous donc de nouveau en littérature?— Mais on parle beaucoup, surtout dans le grand monde, d'un roman plein d'esprit et de goût, qu'on attribue à M. le duc de Bellozane. » A ce nom je redoublai d'attention. « Je l'ai lu, continua-t-il, avec très grand plaisir, rien n'est plus ingénieux, c'est un tableau de la cour parfaitement dessiné: les portraits sont frappés de main de maître; on y reconnaît la manière originale du duc, et le pinceau d'un grand seigneur. » Aucun de ces messieurs ne connaissait cet ouvrage. « Et depuis quand paraît-il, lui demanda-t-on?— Depuis environ un mois: il se vend chez Demonville. Messieurs, c'est un livre classique, un ouvrage qu'il faut avoir. » Ensuite il crayonna l'éloge du duc: ses talens, son goût, l'étendue de ses lumières composaient les couleurs du portrait. J'écoutais avidement, j'imprimais dans ma mémoire chaque trait de ce superbe panégyrique; et de peur d'en oublier un seul, je courus aussitôt chez moi pour les déposer sur le papier.

Le lendemain, animé d'une douce joie, je descendis chez M. le duc, et je le régalai du récit de cette conversation. Il en fut si ému, si transporté, qu'il m'assura, dans l'excès de sa reconnaissance, que je pouvais à jamais compter sur ses bontés, et que je n'avais qu'à le prévenir dès que l'occasion se présenterait. A ces mots, je tombai à ses pieds, et lui dis que, « satisfait de sa protection, heureux de ses bontés, je n'avais rien à désirer pour moi; mais que je connaissais deux victimes infortunées qui gémissaient sous le poids du malheur, et qui méritaient d'intéresser sa générosité et sa pitié. » Je lui exposai alors la situation de madame Dumas, sa misère, la dette de la cour de trente mille livres, sa seule espérance. Je mis tant de chaleur, tant d'intérêt dans ma prière, que le duc me promit d'appuyer madame Dumas de tout son crédit, ajoutant qu'il allait passer quelques jours à Versailles, et que je pouvais lui écrire de lui apporter un mémoire bien circonstancié sur cette affaire. A l'excès de ma joie, à la vivacité de mes remercimens, le duc reconnut l'intérêt pressant qui animait mes sollicitations, et son zèle en fut réchauffé.

J'écrivis aussitôt à ma petite maman, pour lui annoncer cet heureux retour de fortune. Elle se rendit chez le duc qui réellement fut touché de ses malheurs; il la présenta au ministre de qui dépendait cette affaire, parla vivement en sa faveur; enfin il agit, pressa avec tant de chaleur, qu'après quinze jours d'anxiétés, de doutes, d'espérance, d'alarmes, madame Dumas vainquit l'adversité, et obtint le remboursement de sa créance; tant, à la cour, la justice est clairvoyante, quand la faveur daigne soulever son bandeau.

M. le duc eut l'attention de me donner cette nouvelle dès qu'il la reçut, et de me remettre l'ordonnance pour toucher les trente mille livres. Je partis aussitôt pour Versailles, où ces dames étaient encore; je montë rapidement à leur quatrième étage: j'arrive essoufflé, égaré, transporté: je veux leur parler, ma voix expire; mais je leur présente l'ordonnance; je fus embrassé, caressé, remercié de la mère, de la fille, avec le délire de la joie et de la reconnaissance. Quel heureux jour! qu'il est doux d'avoir passé par le sentier des peines, lorsqu'au bout de la route on rencontre le bonheur! Si jamais on a vu sur la terre le tableau de trois heureux, c'était nous trois dans une petite chambre d'auberge, qui contenait, pour toute magnificence, quelques chaises de paille, un lit et une table. Après l'épanchement de la joie, de l'amitié, et des plus doux sentimens, nous parlâmes d'arrangement, d'affaires. « Le sort que nous vous devons, me dit madame Dumas, ne peut suffire à notre bonheur commun. Vous êtes à la fleur de votre âge, dans le chemin de la fortune. Le duc de Bellozane vous protége, et vous voyez que sa protection est toute-puissante: cultivez ses bontés, attachez-vous à lui: quand votre état sera fixé, nous formerons alors des nœuds qui me seront aussi chers qu'à vous deux, qui rempliront le reste de ma vie de consolation et de félicité. Nous allons retourner dans notre province; nous vivrons à la campagne, solitaires et heureuses, en attendant notre prompte réunion. » Ce plan fut exécuté. Il fallut nous séparer; et malgré l'espérance d'un avenir plus fortuné, cette séparation nous parut bien cruelle.

Je repris aussitôt mes fonctions d'observateur pour le compte de M. le duc. Je me fis présenter chez madame Duhameau, femme bel-esprit, d'abord galante, ensuite dévote, puis intrigante; et qui, voulant terminer sa carrière comme le soleil couchant d'un beau jour, rassemblait chez elle deux fois la semaine un cercle d'amateurs et de beaux-esprits. Madame Duhameau, présidente du lycée, y lisait ses ouvrages de la semaine, ses observations, ses réflexions sur les livres nouveaux, sur les pièces de théâtre, sur les critiques ridicules, âcres ou bénignes de nos seigneurs les journalistes; ensuite les initiés lisaient, au grand contentement de toute la compagnie, leurs petites productions; et comme les beaux-esprits se nourrissent plutôt d'ambroisie que de mets substantiels, on servait à neuf heures une collation qui rappelait ces temps heureux, où un chancelier de L'Hôpital n'avait à son dîner qu'un plat de viandes bouillies, et à son souper un seul plat de rôti. Mais, dans cette société de beaux-esprits, par une loi somptuaire, le rôti était supprimé, et l'on y suppléait par les racines et *les fruits du champ que le rustre a bêché.*

Un des jours de cette assemblée, je m'y rendis de très

bonne heure : le cercle était borné à trois ou quatre personnes. Après avoir épuisé les nouvelles de Paris, on se jeta sur celles de la cour. On parla d'une révolution dans le ministère, matière toujours agréable aux spectateurs désintéressés qui aiment le mouvement et la variété dans les scènes. « On nomme, dit un des interlocuteurs, le duc de Bellozane au département des affaires étrangères.—Le duc de Bellozane ! s'écria un abbé gascon : ah ! nous voilà tondus ! c'est bien le plus.....— Je vous en fais mon compliment, me dit madame Duhameau : ne lui êtes-vous pas attaché ?—Pardonnez-moi, madame, il m'honore toujours de ses bontés.— Eh, cadedis ! reprit le Gascon, vous êtes attaché à monseigneur le duc de Bellozane ? la belle étoile que vous avez ! c'est bien le plus aimable seigneur de toute la cour, le plus savant, le plus généreux ; je donnerais le meilleur bénéfice de la Gascogne pour avoir l'honneur d'entendre une seule fois ce fleuve d'éloquence et d'érudition, cet archétype des beaux-esprits. » Et le voilà qui se jette à corps perdu dans les grandes qualités du duc.

Je retins exactement chaque phrase de M. l'abbé, et je les fis couler bien vite dans les oreilles de M. le duc. Il parut très satisfait de mon zèle, et surtout de celui du Gascon. « Cet homme, me dit-il, doit avoir de l'esprit, je serais bien aise de l'entendre, vous pouvez me l'amener un de ces matins. »

En sortant du cabinet du duc, je me trouvai face à face avec l'auteur, qui, dans le café, avait fait un éloge si pompeux des talens et du roman de M. le duc, et qui m'avait valu pour madame Dumas le paiement de sa créance. J'appris que ce bel-esprit était ce même Dorval, qui venait deux ou trois fois par semaine faire un travail avec le duc, et qui lui composait ses ouvrages. Il n'eut garde de me reconnaître ; mais frappé de sa physionomie à laquelle j'avais donné la plus grande attention, je me le rappelai aussitôt.

Mémoratif des ordres du duc, je cherchai l'abbé gascon, et je le lui présentai. « Je suis ravi de vous voir, lui dit-il ; je sais de bonne part que vous avez un peu d'estime pour moi.—Eh ! sandis, monseigneur, c'est mon faible à moi, je raffole des grands hommes. » Cette saillie ne déplut pas. Je m'en aperçus au sourire du duc. Après qu'il eut respiré assez d'encens, il nous renvoya, et permit à l'abbé de le venir voir.

Je continuai mes courses, mes visites, pour remplir ma mission ; mais on ne parlait plus du duc ; je revenais à l'hôtel vide de louanges et même de censures. Il s'étonnait, et m'accusait de négligence. L'abbé gascon fut plus heureux que moi : étant revenu faire sa cour, il débuta, pour amuser monseigneur, par le récit de quelques anecdotes qu'il avait recueillies la veille. « Je me trouvai, dit-il, aux boulevarts, au milieu d'une foule nombreuse ; j'étais surtout voisin de quelques jeunes gens qui s'égayaient à décocher leurs sarcasmes sur tous ceux qui défilaient devant eux. « Ah ! voilà, disait l'un, le comte de Novion et le marquis de Verdac.—Ils sont d'une sincérité piquante. Hier, au foyer de l'Opéra, en petit comité, ils faisaient le panégyrique de leurs mères. Novion avouait qu'il n'avait pas l'honneur d'appartenir à M. le marquis de Novion, et que son vrai père, celui qui lui avait donné l'existence, était le C..... de Saint-Pierre. Verdac déclarait que sa mère ne savait pas précisément s'il était fils du maréchal de Montdidier, ou de monseigneur de Plaisance.—N'est-ce pas le marquis de Valloncourt qui est dans cette brillante voiture ?—Lui-même.— L'autre jour, l'aventure est plaisante, le comte de Bonnin vint lui débiter une belle morale. « Comment, lui disait-il, tu ne soupes jamais chez toi, tu passes les nuits au jeu, tu ne vis qu'avec des filles, et cependant tu as une femme charmante, du plus grand mérite, pleine d'esprit, de connaissances.—Je te crois, lui répondit Valloncourt ; ma femme sans doute te paraît adorable, tu ne l'as que depuis six mois. Quand tu auras vécu avec elle une dizaine d'années comme moi, ton enchantement se dissipera.

« Dans ce moment, la duchesse de Roxelane se montra dans un char de triomphe « Oh ! pour celle-ci, dit soudain un de ces messieurs, toutes les femmes envient son bonheur ; elle a le plus bénin, le plus cocu des maris. Savez-vous son aventure ? elle est très gaie. Son cher époux s'avisa, après minuit, je ne sais trop par quel mouvement de la nature qui ne lui était pas ordinaire, de vouloir pénétrer dans l'appartement de madame, qui avait dans ce moment une conversation très intéressante avec le chevalier de Belval. Le bon mari entrait sans mystère, en bonnet de nuit, une bougie à la main. Belval entend du bruit, veut s'évader, et se trouve face à face avec Roxelane. Le chevalier était enveloppé d'une mauvaise redingote. Sa présence d'esprit le sauva. « Ah ! monsieur, s'écria-t-il, ne me perdez pas : je suis un voleur, je vous demande grâce, je n'ai rien pris, sauvez-moi. » Le généreux mari, revenu de sa frayeur, se laisse fléchir, lui ouvre la porte, en lui disant : « Va, malheureux, va te faire pendre ailleurs. » Et Belval de courir. Le duc entre ensuite chez madame, en s'écriant : « Vous êtes d'une imprudence sans égale : sans moi on nous aurait volé vos diamans, vos bijoux ; que sais-je ce que l'on vous aurait fait.—Vous m'effrayez, monsieur, de quoi s'agit-il ?— Je viens de trouver un voleur dans votre antichambre.—Un voleur ! ah ! monsieur..... » Elle ne put achever, elle se trouva mal, s'évanouit.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !

« Mais le tendre époux la fit revenir avec les eaux spiritueuses, et à force de caresses. »

Après le débit de ces contes, le duc lui demanda si par hasard ces jeunes gens avaient prononcé son nom. « Oui, monsieur le duc ; mais je ne sais si je dois vous répéter leur discours ; ils ont laissé échapper quelque traits de critique. — N'importe ; je serai bien aise de connaître l'objet de leur censure. — Ils prétendaient que vous étiez trop philosophe, trop enclin à cette douce incurie qu'on reproche aux beaux-esprits ; que vous deviez vos connaissances à la patrie ; et avant-hier encore, chez madame Duhameau, un homme de beaucoup d'esprit et de bon sens disait que c'était bien dommage que vous eussiez si peu d'ambition, que toute la France avait les yeux sur vous, et vous nommait le génie tutélaire de l'État. — Il me semble, monsieur Bernard, me dit le duc, que vous étiez avant-hier aussi chez madame Duhameau ? — Oui, monsieur le duc. — Avez-vous entendu ces reproches que l'on me faisait ? — Non, monsieur le duc, je n'ai rien entendu. — C'est que monsieur, répliqua l'abbé, était distrait dans ce moment : il parlait avec son voisin. »

Cette conversation décida ma perte. Le duc me fit appeler le lendemain, et, sans grand préambule, me remercia de mes services.

Me voilà de nouveau chassé du temple de la Fortune, consterné, attristé, mais ferme, intrépide au milieu de l'orage. Sent-on le poids du malheur quand on a une

Rosalie! Nouveau Bias, je sortis, emportant toutes mes richesses avec moi, et retournai chez mon ami Martin. « Eh! bien, s'écria-t-il, chevalier de la vérité, est-ce elle qui vous ramène ici? Vous aurez fait encore quelques sottises. Mais quelle rage aussi de dire la vérité aux gens, surtout aux grands seigneurs, qui ne veulent pas seulement la voir de profil....Allez, vous mourrez de faim avec vos vérités, je vous le prédis; quand vous manquerez de pain, personne ne vous en donnera; du moins ce ne sera pas moi; je ne le puis.

J'appris bientôt que j'étais remplacé dans l'hôtel par l'abbé gascon que j'y avais introduit. Il succéda à mes fonctions, et fut si heureux dans ses découvertes, on fit si souvent l'éloge de M. le duc dans toutes les sociétés de Paris, qu'il se passionna pour lui, et qu'il lui fit obtenir quinze mille livres de rente en bénéfices: tant les richesses, par une pente naturelle, coulent nécessairement dans le sein de la vertu!

Je me consolai des rigueurs de ma destinée par le plaisir que je trouvai à en informer mes tendres amies. L'amitié et l'amour se nourrissent quelquefois de peines et d'amertumes; le malheur entretient la sensibilité.

Ce fut alors que je reçus une lettre de ma mère, qui m'apportait la nouvelle fâcheuse qu'elle avait été frappée d'une attaque de paralysie; le danger était passé, mais elle avait le bras et la jambe gauches presque perclus. Elle me témoignait le plus grand désir de me voir, déplorait sa destinée qui la séparait de moi, d'un fils chéri, et qui la condamnait à passer sa vieillesse dans la solitude et l'abandon. Cette lecture porta la tristesse au fond de mon cœur; dès ce moment, je me décidai à aller adoucir sa retraite et à consoler le reste de sa vie.

J'eus aussi bientôt une réponse de madame Dumas. « Mon cher enfant, me disait-elle, venez oublier avec nous les caprices et les rigueurs de la fortune: venez partager la nôtre, celle que nous vous devons; Rosalie et moi nous vous attendons avec impatience: le monde n'est pas fait pour vous; vous luttez sans armes, sans bouclier, contre des gens armés de pied en cap: l'intrigue, la ruse, le mensonge s'élèvent toujours sur les ruines de la vérité et de la vertu. Voilà les réflexions que m'a fait faire votre disgrâce. Venez, mon cher enfant, vous trouverez, sous un toit pauvre et solitaire, la vertu, l'amitié, la confiance, et peut-être le bonheur. »

Ah! comme j'oubliai, à la lecture de cette lettre, l'ambition, tous les grands de la terre, Paris et mes malheurs! J'allai faire mes adieux à la généreuse Adélaïde, je l'embrassai avec attendrissement, je lui jurai de me souvenir à jamais de son amitié, de ses bontés, mais de ne plus revenir à Paris, et surtout de ne plus rien demander aux hommes et à la fortune. J'en dis autant à mon cher hôte Martin, que je payai libéralement, et qui fut ému pour la première fois de sa vie; ensuite je volai où m'appelait le bonheur. Je fus reçu comme l'enfant de la maison, et je le devins bientôt. Un mois après je menai Rosalie à l'autel, où nous jurâmes de nous aimer toujours. « Oui, ma chère Rosalie, ton cœur me tient lieu de tout; le désir de te plaire est ma seule ambition, et mon amour est ma richesse et ma grandeur. »

Nous partîmes ensuite pour aller joindre ma mère. Je lui fis vendre sa maison, et ajoutant au produit quinze mille livres prises sur la dot de ma femme, j'en achetai, à deux lieues d'Ussel, une jolie maison de campagne, que nous cultivons tous à l'envie, selon nos forces et nos inclinations. Nous y coulons, avec ma mère, madame Dumas, ma femme et quelques amis, des jours purs et sereins. S'il survient quelque nuage, il peut obscurcir un moment notre horizon, mais sans le troubler, sans l'agiter. Les orages respectent l'asile de l'amitié et de la médiocrité. Nous ne sommes pas exempts des maux attachés à notre frêle existence; mais nous n'avons plus les maux de l'opinion et de la vanité, qui poursuivent et tourmentent plus vivement notre malheureuse espèce.

J'ai été assez heureux, depuis mon séjour ici, pour rendre service à la bienfaisante Adélaïde: son âme douce et sensible devait sentir l'attrait de la vertu et s'y attacher dès qu'elle la connaîtrait. Sa conversion, son bonheur sont les fruits de sa générosité. Elle se trouvait dans une de ces orgies de jeu, rendez-vous trop long-temps tolérés de tous les gens marqués du mépris public. Un jeune homme, nommé Davin, fils d'un notaire, avait été attiré dans ce temple infernal. Les sacrificateurs, entourés de victimes, les égorgeaient avec une férocité barbare. Le jeune Davin, enveloppé de piéges, perdit six cents louis sur sa parole. La fureur, le désespoir investirent son âme: retiré dans un coin de la salle, il frémissait, maudissait son être, dévorait les cartes. Adélaïde le voyait pour la première fois; mais sa sensibilité embrassait tous les malheureux. Elle l'aborda, essaya de verser la consolation et l'espérance dans ce cœur égaré. « Mademoiselle, je suis perdu, déshonoré, je ne puis payer cette somme. — J'ai un contrat de vingt mille livres; je vous l'enverrai et vous paierez; » ce qui fut exécuté. Davin vint remercier sa bienfaitrice; il la vit plusieurs fois, et, soit reconnaissance ou disposition de l'âme, il brûla aussitôt pour elle de la plus vive passion. Adélaïde, attachée alors au fils du comte de Valsain, s'efforça d'éteindre dans le cœur de ce nouvel amant un sentiment trop malheureux; mais elle ne fit que l'irriter: éperdu d'amour, il lui offrit sa main, elle fut refusée; prières, larmes, tout fut inutile. Davin, désespéré, se confia à un ami, qui crut de son devoir d'informer le vieux notaire: celui-ci se concerta avec le comte de Valsain, pour solliciter un ordre d'enfermer la tendre Adélaïde. Ce même ami qui l'avait dénoncée l'avertit de l'orage qui la menaçait. Consternée, effrayée, elle prit soudain la poste, et vint descendre chez moi. Je fus ému, attendri à sa vue. Je l'embrassai de bien bon cœur. Avec le consentement de ma famille, qui la combla de caresses, je lui donnai un asile dans ma maison. Davin découvrit bientôt sa retraite et y accourut. Il implora tour à tour Adélaïde, ma femme, moi, pour faire accepter sa main. Adélaïde était trop sensible pour résister à tant d'amour: elle céda; mais à condition qu'il aurait l'aveu de son père, ou qu'ils attendraient son décès. Davin, heureux de cette promesse, retourna à Paris; Adélaïde se retira dans un couvent. Le vieux notaire, toujours inflexible, vécut encore deux ans. Tous les six mois Davin venait à pied de Paris pour voir son aimable amie. Enfin, à la mort du père, ils furent unis des douces chaînes de l'hymen. Adélaïde, régénérée par ce lien, m'écrit souvent pour se féliciter de son bonheur et déplorer son inconduite passée. Le sieur Martin, mon cher hôte, a été victime de sa cupidité. Il avait amassé, par une longue parcimonie, une somme de quarante mille livres, qu'il avait placée chez un banquier qui a fait faillite; il n'a pu supporter ce terrible revers, et trois mois après le chagrin l'a conduit au tombeau.

On verra, par ce tableau des premières années de ma

vie, que je trace quinze ans après mon mariage avec ma chère Rosalie, que, si la vertu et la vérité ne mènent pas à la fortune, du moins elles conduisent au bonheur. L'un vaut bien l'autre.

LE DÉJEUNER
DE M. ANTOINE BERNARD,
SUITE DU PETIT CANDIDE.

Le chevalier de ***, en garnison à Ussel, dans le bas Limosin, se lia d'amitié avec un des principaux habitans de cette ville, homme sensé, honnête, et qui donnait à dîner. M. Antoine Bernard, le héros de cette histoire, venait de rédiger les premières aventures de sa vie à Paris, en style assez négligé; il avait confié son manuscrit à cet homme de bien, son ami et son allié. Un jour, au sortir de table, en prenant le café, moment de la confiance et de l'épanchement de l'âme, ce bon bourgeois parla à mon parent de ce manuscrit, et, après quelques instances, consentit à lui en faire la lecture. Voilà mon jeune militaire qu'échauffait l'amour du vrai et du beau, qui veut absolument connaître le Petit Candide. On attelle un cheval au cabriolet, et dans une heure le chevalier se trouve au milieu de tous les Bernard, enchanté de leur bonhomie, de la noble et touchante simplicité de leur accueil. Il demanda à madame Bernard la permission, *non de lui faire sa cour*, mais de venir profiter des agrémens de sa société. «Monsieur, répondit M. Bernard, on dîne ici dans tous les temps, vers le coucher du soleil, comme nos anciens patriarches, ou comme nos maîtres les Romains; faites-nous l'honneur d'arriver, une fois, à cette heure-là, si le dîner et les hôtes vous conviennent, vous pourrez revenir quand bon vous semblera.

Le chevalier profita si bien de l'invitation, et trouva l'hospice si agréable, qu'ayant pris son semestre, il s'y établit pendant tout le mois d'octobre; voici les détails qu'il a recueillis.

M. Bernard est aujourd'hui un homme de trente-cinq ans, d'une figure noble, ouverte, d'une constitution forte, éprouvée par la fatigue et l'habitude de l'air. Bravant l'inclémence de toutes les saisons, il est sans cesse occupé des travaux de l'agriculture. Madame Bernard ou Rosalie, car c'est ainsi que son mari la nomme toujours, est cette fleur du midi où l'on retrouve encore le charme et la fraîcheur de celle du matin. Sa figure séduit, sa décence arrête l'imagination; son silence est plein d'expression, son langage est celui du cœur et de la raison. Madame Dumas, sa mère, brille encore du coloris de la santé; le repos de son âme, la continuité du bonheur ont dissipé ces nuages de tristesse, cet air de langueur que l'infortune avaient jadis empreints sur sa physionomie. Le ménage s'est accru de deux petits Bernard et d'une Rosalie, doux fruit d'un si charmant hymen. La pieuse madame Bernard la mère n'existait plus; et voilà, me disait son fils, le seul chagrin qui ait troublé la sérénité de ma longue retraite.

Un jour, me promenant avec lui, je hasardai quelques questions sur sa fortune, sa situation, son bonheur. «Je vois, dit-il, que vous avez lu l'histoire de mes premières années, et que vous désirez en apprendre la suite. Eh bien, demain nous déjeunerons dans la bibliothèque, d'autant que vous ne la connaissez pas encore; nous recevrons en tiers madame Bernard, si vous ne la trouvez pas de trop. —Au contraire, la scène n'en sera que plus intéressante. —Vous aurez l'un et l'autre du café à la crème, que vous aimez beaucoup, et moi je déjeunerai en vrai campagnard, ce que je ne hais pas.»

Je fus exact au rendez-vous, j'y trouvai mes aimables hôtes. Rien de si gracieux, de si riant que cette bibliothèque: c'était une petite rotonde, décorée avec un goût simple, pur, parée de jolis tableaux de paysage et des portraits de la famille, faisant face au jardin, sous l'aspect du midi. Comme je ne me lassais pas d'admirer et de louer: «Je vois votre étonnement, me dit M. Bernard; mais il cessera, quand vous saurez que c'est l'ouvrage de Rosalie; elle est la bibliothécaire, et elle embellit tout ce qu'elle touche. Mais passons au sujet qui nous amène ici. Il m'a paru que vous désiriez savoir si j'étais heureux. Jetez les yeux sur ce jardin brillant de verdure, sur ces raisins qui descendent en festons, ces fruits qui tapissent ces espaliers; voyez ces trois enfans qui poursuivent des papillons, et qui cueillent des fleurs; regardez à vos côtés l'image de la douceur, des grâces et de la modestie: eh bien, monsieur, tout cela est à moi; doutez encore de mon bonheur! Rosalie, à ces mots l'embrassa, et je vis une ou deux larmes qui humectaient ses yeux. «A l'égard de ma fortune, vous connaissez le ton du ménage. Quel revenu me supposez-vous? — Environ dix à douze mille livres de rente.—Vous me faites trop d'honneur: j'en ai quatre mille tout au plus.—Comment! la propreté, l'aisance règnent dans la maison, l'abondance dans vos repas; votre cave abreuverait un couvent de bernardins.. —Mais nous n'achetons presque rien; j'ai une excellente ménagère, en désignant Rosalie, qui fournit ma table à très bon compte, et mon potager la couvre de fruits et de légumes; je suis comme le vieillard du Galese. *Dapibus mensas onerabat inemptis*[1]. Quand j'étais à Paris, je n'entendais parler, sous les lambris du luxe et de l'opulence, que d'économie, de dettes, de privations: nous ne connaissons point cette indigence; l'économie n'est pas ici la privation; c'est l'intelligence et l'ordre. Rien ne se perd, ne se prodigue, rien n'est payé au tarif de l'opinion. Nos désirs sont rarement contrariés; il est vrai que nos besoins et nos désirs diffèrent de ceux qui tourmentent les habitans des grandes villes, chez eux, ils tiennent à l'opinion, au déréglement de l'imagination; chez nous, ils émanent de la nature.

«Il vous souvient avec quelle modique fortune je vins ici chercher un asile. J'achetai d'abord cette maison de campagne très délabrée: je l'ai fait valoir. Comme les Cincinnatus, les Fabricius, j'ai labouré mon champ; et j'espère que, plus heureux que l'un d'eux, je pourrai marier ma fille[2]. Rosalie aussi, plus d'une fois, de ses petites mains blanches et délicates a traîné la brouette et sarclé le jardin. Nous étions pauvres alors; mais nous avions le courage et l'énergie des âmes nobles, et nous nous aimions presqu'autant qu'aujourd'hui.» Rosalie sourit. «Vous voyez, monsieur, ajouta-t-il, ce pain qui me nourrit, je n'en ai jamais trouvé d'aussi délicieux; c'est ma femme qui l'a pétri.

«Mais revenons: la maison contiguë à la nôtre apparte-

[1] Il chargeait sa table de mets non achetés.

[2] Fabricius mourut si pauvre, que le sénat fut obligé de marier sa fille aux frais du public. Après la mort d'Épaminondas, on ne trouva chez lui, pour tout meuble, qu'une broche et un chaudron.

nait à un vieillard pauvre et délaissé. Son terrain, quoique considérable, était négligé, et cessait de produire. Ma femme, toujours compatissante, lui prêtait ses secours, lui envoyait du bouillon quand nous en avions, et adoucissait ses maux et sa misère par mille soins délicats. Ce bon homme, dans l'effusion de sa reconnaissance, fit son testament, et nomma Rosalie son héritière. Il s'empressa avec la joie d'un cœur plein d'une bonne action de lui apporter cette nouvelle. J'étais présent; Rosalie jeta les yeux sur moi; je lui dis : « Ma chère amie, nous n'avons qu'une même âme, qu'une même façon de penser : ainsi ce que tu diras, ce que tu feras, sera exactement conforme à ma pensée, à mes sentimens. » Mais c'est à elle à finir ce récit. — *Rosalie.* Je suis très reconnaissante répondis-je à cet homme généreux, de cette preuve d'attachement et de confiance; mais vous avez un neveu? — *Le vieillard.* C'est un ingrat, il m'a abandonné. — *Rosalie.* N'importe, je dois connaître ses droits et non ses torts; ainsi je ne puis accepter vos bienfaits. Je vous demande sa grâce, me la refuserez-vous? — *Le vieillard.* Oui, c'est la seule chose que je puisse vous refuser. — Alors, je pris la parole. Je vais vous proposer, dis-je au vieillard, un arrangement qui peut vous convenir à l'un et à l'autre. Votre neveu n'aime pas la campagne, et par son état ne peut l'habiter. J'achète votre maison, je vous en donne dix mille livres; vous y demeurerez le reste de votre vie, et je vous ferai l'intérêt de cette somme que je remettrai à votre neveu, si nous avons le malheur de vous perdre. Cependant je défricherai ce terrain inculte, je l'engresserai, je ranimerai la végétation, les fruits en seront pour moi; réservez-vous seulement ce qui peut être nécessaire à votre subsistance. » Ce bon vieillard m'écoutait, l'œil humide de larmes; et me sautant au cou « J'accepte ce nouveau bienfait; mais mon neveu n'aura pas les dix mille livres. — *Bernard.* Le marché ne peut donc se conclure. — *Rosalie.* Alors, mon cher voisin, c'est moi, c'est votre amie qui vous en conjure; pardonnez-lui en ma faveur au nom de la vertu qui pardonne les offenses; c'est votre sang, le fils de votre frère. — *Le vieillard.* Ah! mon frère m'aimait, et je l'aimais bien aussi; il ne m'eût pas abandonné! — *Rosalie.* Et vous pouvez haïr son fils? » Je le vis ébranlé, attendri : je l'embrassai, et la grâce fut accordée. — *Bernard.* J'ai travaillé, fécondé ce sol amaigri; et du produit qui passait mon espérance, j'ai embelli mon habitation rustique. — *Le chevalier.* Pas si rustique! Voilà des portraits, des paysages qu'on ne trouverait pas chez les bergers d'Arcadie, encore moins dans les cabanes helvétiques. Ce ne sont pas des plantes de votre jardin; c'est du luxe qui coûte. — *Bernard.* Moins peut-être que la pêche que je cueille dans mon verger. C'est Rosalie, cette aimable magicienne, qui, d'un coup de baguette, crée ces merveilles; demandez-lui. — *Rosalie.* Ma magie est bien simple : ces tableaux sont mon ouvrage, et les fruits du loisir de la campagne. — *Bernard.* N'avez-vous pas lu dans mon histoire, que Rosalie, à quatorze ans, commençait à peindre? — *Le chevalier.* Oui, je me le rappelle. — *Bernard.* Eh bien, n'ayant ni loge à l'opéra, ni visites à rendre, ni billets du matin à écrire, elle a cultivé ce talent et s'y est perfectionnée. — *Le chevalier.* Qu'on est heureux de joindre au goût de la campagne, celui des arts et de la lecture! — *Rosalie.* Et sur tout d'avoir son ami toujours auprès de soi. » Son ami, à ces mots, la pressa doucemen dans ses bras. — *Bernard.* Venons à ma vie intérieure qui paraît aiguillonner votre curiosité. C'est à peu près tous les jours le même cercle que je parcours; je me lève avec le soleil : c'est mon réveille-matin; je sors sans troubler le repos de Rosalie, car nos cellules sont séparées; mais nous avons un calendrier pour nous retrouver, qui n'est pas celui des vieillards. » Rosalit rougit et baissa les yeux. — *Bernard.* Je vais aux champs présider aux travaux et aiguiser mon appétit. Je rentre vers les dix heures chez ma femme, où je trouve toute la famille assemblée, qui m'attend pour déjeuner.

« Après ce léger repas, la troupe se disperse; Rosalie se retire dans sa bibliothèque, qu'elle aime beaucoup. Ses deux passions favorites, après son mari s'entend, sont la peinture, et surtout la lecture. Moi, je n'empêche pas de lire; mais je voudrais que l'on se promenât, que l'on fît de l'exercice. C'est là le sujet de nos grandes querelles, qui cependant s'apaisent avant la nuit, parce que l'apôtre a dit : *Sol non occidat super iracundiam vestram* [1]. Vous ne soupçonnez pas, sous cet air de simplicité, qu'elle est très instruite; mais elle sait encore mieux qu'une femme doit couvrir son érudition du voile des grâces et de la modestie [2]. Pour moi, je suis un ignorant, un écolier à qui Rosalie dore les bords du vase pour faire passer l'instruction; je n'aime que l'histoire et la morale : Montaigne est mon inséparable; c'est le manuel d'un solitaire : il n'est pas fait pour les gens du monde. J'ai peu de goût pour la poésie; Voltaire me dirait *que je dois avoir l'esprit lourd* [3].

« De tous les poëtes, je ne lis que *les Géorgiques* de Virgile, le quatrième et le sixième chant de *l'Énéide*, les *Épîtres* et quelques odes d'Horace, une quinzaine de fables de La Fontaine, *Britannicus*, le rôle de Phèdre, les trois premiers actes des Horaces. Je lirais davantage; mais j'ai des occupations, et d'ailleurs, il me faut du mouvement et de l'action. Vous jugez bien que la bibliothèque de ma mère, ses livres ascétiques, sa *Légende dorée*, tout cela est monté au garde-meuble, et y séjournera long-temps, à moins que Rosalie, au bord de sa carrière, n'incline à la dévotion : c'est le besoin des âmes tendres.

« Pendant l'existence de ma mère, nous faisions deux repas, nous dînions et soupions : c'était sa routine, je m'y soumettais; mais après sa mort, j'ai réformé aussitôt cette vieille et absurde méthode, qui ne convient qu'aux désœuvrés [4]. C'est couper gauchement sa journée en deux parties; c'est abréger le temps des affaires, celui qui passe le plus rapidement; c'est se préparer des heures de désœuvrement et d'ennui. Le plaisir est une liqueur douce, flatteuse que la volupté doit verser goutte à goutte, sans quoi elle enivre et rebute bientôt. Faire deux grands repas, c'est prévenir le besoin, et quel est le plaisir qu'il ne doive précéder? Demandez à Rosalie avec quelle fraîcheur d'appétit je me présente au festin! comme l'attente de ce moment embellit ma journée! Aussi, quand je suis attablé, je serais capable, me disait-elle un jour, d'imiter je ne sais quel Grec, qui, à souper, ne daigna pas ouvrir une lettre importante, en disant : *A demain les af-*

[1] Que le soleil ne se couche jamais sur votre colère.

[2] C'est un conseil qu'un grand prince d'Italie, très sensé, très aimable, le prince de P...., donna à la princesse sa femme, lorsqu'il s'aperçut de son vif penchant pour la lecture.

[3] Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et lourd.
VOLTAIRE.

[4] Il n'y avait jadis à Rome que les libertins qui fissent un repas au milieu de la journée.

faires sérieuses[1]. Oui, monsieur, c'est à ce repas que le dur Fabricius devient un véritable Atticus. Je veux que tout ce qui flatte les sens y soit réuni : grand feu l'hiver, fraicheur l'été. Si j'osais, j'imiterais les anciens qui, pendant le festin, se couronnaient de fleurs, et répandaient des parfums[2]. Je fais même attention à la toilette de ma femme, qui, pour me plaire, devient coquette deux heures par jour. Ma salle à manger est la pièce la plus riante de la maison : à Paris, c'est ordinairement la plus triste; mais aussi l'ennui est presque toujours un des convives. Vous avez vu comme mon réfectoire est orné de fleurs et de verdure; dans l'hiver, des myrtes, des lauriers-roses, des orangers nous offrent le charme du printemps. Des oiseaux captifs, mais heureux, égaient la fête de leurs chants. C'est là notre opéra, et nous sommes toujours aux premières loges. Les étrangers prennent ma salle à manger plutôt pour une chapelle à l'Amour, que pour le salon de Bacchus et de Comus. Dans la belle saison, après ce souper-diner, on se promène, ou, suivant la fantaisie et le temps, on joue aux échecs, au trictrac, au billard; ce sont les seuls jeux autorisés dans nos états. Nous admettons toujours quelques convives à nos libations; le curé, homme instruit, quelque honnête fermier qui nous entretient,

Non pas sur la fortune;

ma foi j'allais vous citer des vers de La Fontaine, mais je les ai oubliés : ainsi vous m'en dispenserez[3]. De plus, j'ai deux chambres consacrées à l'amitié, qui sont presque toujours occupées; mes amis trouvent chez moi la paix, la liberté, la bonhomie; pourquoi ne s'y plairaient-ils pas ?

« Vous voyez, monsieur, par ce tableau fidèle de ma situation, que je ne dois pas me repentir d'avoir toujours aimé et professé la vérité[4] : il est vrai qu'il m'a fallu tirer une ligne de séparation entre les hommes et moi, et que, sur cette foule d'individus qui peuplent la terre, à peine j'en cultive une douzaine, auxquels encore je ne demande rien.

— *Le chevalier.* Permettez-moi, monsieur, encore quelques questions; elles sont relatives aux personnages que vous avez célébrés dans votre histoire. Qu'est devenu ce M. Dorilas qui vous a gratifié du nom de *Petit Candide,* et dont la tragédie vous conduisit au corps de garde? —*Bernard.* Il ne s'est pas relevé de sa chute, à ce qu'on m'a dit; mais sa fortune l'a dédommagé : il a épousé une jolie femme, et conquis le fauteuil académique. Aussi un de ses amis, à qui il faisait part du bonheur de ces événemens, lui répondit : *Vous voilà bien assis, bien couché; ainsi croyez-moi, tenez-vous tranquille.* — *Le chevalier.* Et M. et madame de Marinville, quelle est leur destinée? Vous comprenez aujourd'hui ce que madame exigeait de vous à ce fameux déjeuner? — *Bernard.* A peu près : au sein de l'opulence, ils épuisent les dégoûts de la vie; après un procès scandaleux, le mari et la femme ont été séparés juridiquement. Leur fils, quelque temps après, a obtenu la main d'une demoiselle de qualité. Les deux nouveaux époux ont quitté bientôt le foyer paternel, et se sont partagés un vaste hôtel au Marais, où chacun, dans l'essor de la liberté, suit en paix ses douces inclinations : madame reçoit chez elle toute la cour, monsieur tout le Marais. Leur union est telle, qu'un jour quelqu'un demandant à madame des nouvelles de monsieur, elle répondit : *Je le vois très rarement, il n'est pas de ma société.* De sorte que le père, la mère, les enfans ont chacun leur ménage et leurs dieux à part; et pour tout rapport, tout lien entre eux, ils s'envoient des messages dans les grandes occasions, et se font écrire respectivement à leurs portes. »

Ainsi finirent le déjeuner et la conversation de M. Bernard. Le chevalier, se méfiant de sa mémoire, courut aussitôt confier ces détails au papier. Après un mois de séjour dans cette douce retraite, il en partit avec un vif regret. Il vint à Paris avec le projet de faire imprimer, pour l'exemple et le bonheur de l'humanité, les mémoires et le déjeuner de M. Antoine Bernard : et c'est à moi qu'il s'est adressé pour l'exécuter. Je m'en suis chargé avec plaisir, à condition que nous aurions l'attache de M. Bernard, que nous avons obtenue après bien des sollicitations.

[1] Ce trait, mal développé par M. Bernard, est d'un Spartiate qui commandait dans Thèbes conquise. Il reçut à souper une lettre d'Athènes, qui l'avertissait de la conjuration et du départ de Pélopidas : il la mit sous son coussin sans l'ouvrir, en disant : *In crastinum differo res severas.*

[2] Les Romains n'étaient pas contens, si, au milieu de l'hiver, les roses ne nageaient pas sur le vin de Falerne.

[3] Les voici :

Non pas sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

[4] M. *** à qui je demandais si une société d'hommes toujours vrais pourrait exister, m'a répondu qu'au Pérou, avant l'arrivée des Espagnols, le mensonge n'avait jamais souillé la bouche des enfans du Soleil. Pythagore, ajoutait-il avec enthousiasme, disait que l'homme approche de Dieu particulièrement par deux choses : l'une en disant toujours vrai, et l'autre en faisant du bien aux hommes. Malgré Pythagore et M. ***, j'ose encore douter.

FATTE BEN PER VOI[1].

M. de Verdac était un de ces vieux militaires remplis de préjugés, d'honneur, qui, après avoir usé sa vie à la guerre, au jeu, avec les femmes, fit sa retraite dans les bras de la dévotion. Il s'était marié une fois, et s'en était repenti plusieurs. Sa femme mourut d'ennui, de regret d'avoir perdu sa beauté et ses amans. Il en avait une fille qui parcourait son printemps. Mélanie était plus jolie que belle; elle avait de superbes cheveux, mais le front un peu grand; ses yeux étaient beaux, tendres, quoique noirs, et ses regards, quand son cœur s'animait, avaient l'expression la plus touchante. Sa physionomie ouverte, douce, annonçait la candeur et la tranquillité de son âme. Sa taille était noble, légère, et un peu au-dessus de la moyenne. Elle ne pouvait parler, agir, marcher, faire aucun mouvement, qu'elle ne développât le charme des grâces. Elle possédait, à un degré supérieur, les qualités que J.-J. Rousseau appelle la science des femmes, la présence d'esprit, la pénétration, les observations fines : elle était très sensible; mais la raison, la délicatesse de son goût tempéraient sa sensibilité. Elle ne pouvait aimer qu'un homme aimable, et dont l'âme fût aussi noble, aussi généreuse que délicate.

Son père la laissait au couvent où elle s'ennuyait un

[1] Faites bien pour vous.

peu. Il lui avait présenté divers partis ; mais aucun ne flattait ni son goût, ni ses sentimens : son cœur les repoussait, et elle ne voulait point d'époux sans l'aveu de son cœur. Le marquis de Valban se mit sur les rangs ; il était jeune, d'une figure brillante, il avait de la grâce, de la légereté dans le propos et le ton de la bonne compagnie. M. de Verdac l'annonça à sa fille. Valban ne douta pas de plaire, et Mélanie, au premier coup d'œil, crut qu'il lui plairait : mais, après quelques visites, l'illusion se dissipa ; elle reconnut un fat, et un fat sans esprit, caché sous l'éclat d'une charmante figure. Le vieux Verdac, qui était persuadé qu'enfin Valban avait vaincu les irrésolutions de sa fille, arriva chez elle, d'un air radieux, pour lui demander à quel jour elle voulait fixer la noce. Mais quelle fut sa surprise, à la réponse très négative de Mélanie ! Indigné, emporté de courroux, il jura le nom de Dieu, malgré les promesses faites si souvent au père Ambroise, son confesseur, et lui promit un célibat éternel : « Ou bien, mademoiselle, ajouta-t-il, vous épouserez « le président de La Barre ; je suis las de vous chercher des « maris dans la ville, c'est le sixième que vous m'avez re- « fusé. Le président est mon ami, il a cinquante ans ; tant « pis pour vous et pour lui ; mais il jouit d'un revenu con- « sidérable et d'une excellente réputation. — Permettez, « mon père, que je le voie, peut-être le préférerai-je à « M. le marquis de Valban. — Il suffit ; demain je te l'a- « mène. »

En effet, le jour d'après ils arrivèrent l'un et l'autre au parloir. Mélanie vit un homme d'une physionomie heureuse, qui avait encore toute la verdeur de l'âge viril, qui s'énonçait avec grâce et facilité. Elle démêla un caractère honnête, sage, embelli par l'aménité. Excédée du couvent, des persécutions de son père, qui voulait absolument avoir des petits-fils pour les élever à sa fantaisie et occuper ses longs loisirs, elle donna son aveu ; le mariage fut arrêté pour être célébré dans trois mois. On lui ouvrit les portes du couvent ; elle vint chez son père, y reçut les visites du président, qui, découvrant tous les jours dans sa prétendue les qualités les plus aimables et les plus attachantes, se rappela qu'il avait un cœur pour aimer. Mélanie, à son tour, au défaut d'un sentiment plus tendre, trouvait, dans son estime pour le président, le principe d'un attachement qui devait suffire pour remplir son âme et rendre leur chaîne fortunée.

Le président avait un neveu, alors à son régiment, et qu'on attendait vers la fin de septembre, un mois avant la célébration du mariage. Le président l'aimait de l'amitié la plus vive ; il avait cultivé son enfance, et, enchanté du succès de ses soins, il ne cessait d'en faire l'éloge. Mélanie quelquefois y faisait attention ; parfois elle en parlait, et demandait même de ses nouvelles, non sans quelque embarras. Le 15 septembre, on partit pour la terre de Verdac, où devait se faire la noce. On ne s'y occupa que des projets analogues à la fête, des achats des bijoux, des robes ; on ne parlait que de ces apprêts, des plans de l'avenir ; par intervalle, du chevalier de Florville : c'était le neveu qu'on attendait avec impatience et qui ne paraissait pas. Enfin il arriva : c'était l'après-dînée. Le chevalier entra dans le salon, en bottes et en uniforme ; il alla se jeter dans les bras de son oncle. Mélanie, qui jouait au reversi, fit fautes sur fautes pour examiner Florville. Le président le présenta à Verdac et celui-ci à sa fille ; Florville la regardant attentivement resta un moment dans une espèce d'immobilité. Mélanie, de son côté, gardait le silence, cherchait des idées et n'en trouvait point. « Eh bien ! dit Verdac au chevalier, faut-il vous prier de l'embrasser ? » Florville prit la main de Mélanie et la baisa. « Bon, dit Verdac, qu'il est timide pour un militaire ! Allons, embrassez-la sur les deux joues, c'est moi qui vous l'ordonne. » Ce qui fut exécuté, non sans quelque émotion de part et d'autre.

Ce moment décida du reste de leur vie. Il est des âmes qui s'attendent, se cherchent et s'unissent au premier coup d'œil pour jamais. Pendant toute la soirée, le chevalier attacha ses regards sur Mélanie ; elle détournait les siens, les baissait, les promenait dans le cercle ; puis, sans y songer, les ramenait sur Florville.

Le chevalier de Florville n'avait point les traits réguliers ; il n'était ni beau ni joli ; il était brun ; sa taille approchait d'une taille avantageuse ; un peu maigre, mais leste et bien fait : il avait surtout la jambe belle ; ses yeux étincelaient de feu ; sa physionomie était noble ; on y trouvait même une nuance de fierté, défaut naturel que son oncle avait long-temps combattu sans pouvoir le vaincre entièrement. Une affaire que Florville s'était attirée par l'impulsion de ce défaut, affaire où il eut le malheur de blesser dangereusement un de ses amis qui était offensé, fut pour lui la leçon la plus fructueuse qu'il eût reçue de sa vie, et, si cette fierté ne fut pas étouffée jusque dans sa racine, du moins il sut la contenir, et on peut lui pardonner une imperfection qui donne à l'âme tant de ressort, et qui est le principe du désintéressement, de la générosité. Il était vif et brave jusqu'à la témérité. Il parlait peu, mais son élocution était pure, élégante, précise. Une mémoire heureuse et cultivée rendait sa conversation intéressante, lorsqu'il daignait s'y livrer ; mais il fallait lui plaire pour échauffer son éloquence, ce qui n'était pas donné à tout le monde. Quoique doué de beaucoup d'esprit, il préférait la société des personnes honnêtes et bonnes à tout le brillant du savoir et de l'imagination. C'est par le cœur qu'on lui plaisait et qu'on l'attachait.

Tel était Florville, qui devint tous les jours plus aimable, plus intéressant, semblable à ces arbres qui produisent des fruits toujours plus doux en vieillissant.

Le premier jour de son arrivée, il fut très gai, très galant ; son âme se montait, il amusait Mélanie, il la flattait par les traits les plus ingénieux et les plus délicats ; mais insensiblement cette gaîté s'éteignit. Le silence enchaîna sa pensée, ou plutôt sa pensée était une, et c'était Mélanie ; il cherchait la solitude. Un jour, égaré dans le parc, il s'assit au pied d'un arbre ; entraîné dans son rêve, il prend son couteau et grave jusqu'à trois fois le nom de Mélanie sur l'écorce de l'arbre. Revenu à lui-même, ce nom trois fois écrit, qu'il relisait, qu'il prononçait, qu'il répétait avec une expression si tendre, en frappant son oreille éveilla sa raison ; ce fut pour lui un trait de lumière qui lui montra le précipice ouvert sous ses pas. Il en frémit, et dès ce moment il résolut d'étouffer sa passion, d'éviter Mélanie autant qu'il le pourrait, sans blesser la bienséance, sans inspirer des soupçons. Mélanie ne jouissait pas de plus de tranquillité. Son âme, aussi tendre, mais moins ardente que celle de Florville, se trompait sur le sentiment nouveau qui l'agitait ; elle croyait que c'était de la simple amitié, et l'amitié lui paraissait un sentiment bien doux, bien au-dessus de l'amour, dont on parlait tant dans le monde. Cependant elle rêvait aussi ; elle était timide, embarrassée avec

Florville, ne le regardait que furtivement, encore se refusait-elle fréquemment cet innocent plaisir. Souvent ils se trouvaient à la promenade à côté l'un de l'autre, sans se parler, sans oser se regarder; chacun rêvait de son côté.

Florville, bien résolu de ne point trahir son oncle et les lois de l'honneur, fit les efforts les plus violens pour renfermer son secret dans le fond de son cœur. Sa situation était douloureuse, terrible; pendant le jour il s'enfonçait dans les bois, ne paraissait presque qu'aux heures du repas. La nuit, il se levait vingt fois, se promenait dans sa chambre, ouvrait ses fenêtres, allumait sa bougie, prenait un livre et ne lisait pas; le sommeil, l'appétit le quittèrent, la fièvre le saisit.

Le président avait amené avec lui son médecin, homme aimable et philosophe pratique, qui convenait que la médecine dégénérait quelquefois en charlatanisme, et qu'elle travaillait presque toujours dans l'obscurité, s'appuyant sur des conjectures et donnant beaucoup au hasard. Ce docteur ordonna les remèdes analogues au tempérament et à la maladie de Florville. Mais l'effet ne répondait point à ses espérances, ce qui l'étonna. Cependant un matin il le trouva un peu mieux. Le malade avait enfin succombé sous le poids de la lassitude, du sommeil et dormi quelques heures. Le docteur lui tâtait le pouls, se félicitait d'y trouver moins d'agitation, quand tout à coup Mélanie entra avec son père. Le docteur les salua, annonça la prompte convalescence de Florville, et pour mieux s'en assurer, reprenant son bras, il fut bien étonné du changement, de la rapidité des pulsations[1]. Il consulta les yeux et le visage du malade: un feu vif et nouveau le colorait, l'enflammait. Le docteur conçut des soupçons; il suivit attentivement ses mouvemens, ses discours: il eut bientôt le mot de l'énigme. Content de cette découverte, il se tut et s'éloigna. Quelques instans après, sans affectation, il invita le président à le suivre dans le jardin. «Savez-vous, lui dit le docteur, que votre neveu m'inquiète? — Vous m'étonnez; j'ai cru que ce n'était qu'une fièvre de chaleur. — Vous croyez juste; mais le principe n'est pas dans le sang; il est dans le cœur, et la faculté de Paris a bien peu de remèdes pour les maladies de l'âme; les guérir n'est pas l'objet de nos études.» Alors il lui communiqua ses doutes, ou plutôt l'assura que son neveu aimait éperdument la belle Mélanie. Le président, très surpris, le pria de garder sévèrement le secret, ajoutant qu'il verrait ce qu'il aurait à faire.

La diète et l'eau éteignirent enfin la fièvre de Florville; sans être dans la meilleure santé, il fut du moins sans maladie. Dès ce moment, le président fixa son attention sur lui; il observait ses démarches, étudiait tous ses mouvemens: il le voyait triste, rêveur, très rarement avec Mélanie; à peine laissait-il échapper quelques mots lorsqu'il se trouvait auprès d'elle; il semblait même qu'il cherchait à l'éviter. D'autre part, Mélanie ne quittait point son père; elle aimait, disait-elle, la broderie, et venait de commencer un ouvrage, ce qui l'engageait à tenir ses yeux baissés; elle se mêlait très peu de la conversation, et cette société qui était venue pour célébrer une fête semblait s'apprêter à une cérémonie lugubre.

Cependant le président, peu soupçonneux par caractère (car il avait l'âme belle et vertueuse), ne découvrant aucun indice de l'amour prétendu de son neveu, combattit les soupçons du docteur, et crut, pour cette fois, sa perspicacité en défaut; il attribua la taciturnité, la rêverie de Florville à l'uniformité des plaisirs de la campagne, au peu d'activité de la vie qu'on y mène «Le goût des champs, disait-il au docteur, est celui des âmes sensibles. J'ai mauvaise opinion de celui ou de celle qui ne les aime pas; je n'en ferai ni mon ami ni ma femme. Florville est né pour en sentir tous les charmes; mais il est jeune encore: d'ailleurs il peut avoir, loin d'ici, quelqu'objet qui l'occupe, et que, sans doute, il regrette.» Le docteur n'en crut rien; mais il laissa son ami dans son erreur.

Un incident nouveau changea la scène et jeta une grande clarté sur le fond du tableau. On avait arrangé une partie, on voulait aller dîner à trois lieues du château; on partit par la matinée la plus fraîche et la plus riante: malheureusement ce sont toujours les plus belles journées qui amènent les orages. Il s'en éleva un des plus terribles: tout le ciel se noircit, une épaisse nuée semblait prête à fondre sur la tête des voyageurs; les éclairs sillonnaient l'air, le tonnerre grondait, redoublait avec un horrible fracas: il ne s'offrait aucun asile, et l'on hâtait la vitesse des chevaux pour atteindre un village distant encore de plus d'une demi-lieue. Mélanie était avec son père et une autre femme dans la première voiture: Florville, le président et le docteur suivaient dans une autre. Tout à coup l'éclair brille, la foudre part, vole autour de la voiture de Mélanie; les chevaux s'épouvantent, courent dans la plaine à travers les sillons et les guérets: les maîtres, les valets jettent des cris effroyables; Florville s'élance impétueusement du carrosse s'écriant: «Ah! Mélanie.» Malgré la pluie horrible qui tombait, il jette sa redingote, son chapeau et court avec une légèreté incroyable au-devant des chevaux. Heureusement, au lieu de courir vers la rivière qui n'était pas fort éloignée, ils allaient du côté opposé et gagnaient les hauteurs, ce qui ralentissait leur impétuosité. Florville les atteint, les arrête d'un bras vigoureux, vole ensuite à Mélanie, la trouve évanouie dans les bras de son père, l'enlève, la porte sous un rocher dont la saillie formait une espèce d'auvent, et la rappelle à la vie par tous les soins possibles. Tout cela fut exécuté avec une rapidité inconcevable. Enfin Mélanie ouvrit les yeux: soudain l'orage s'apaisa. Florville, revenu à lui-même, s'étonna, rougit de la vivacité de son zèle et revint vers son oncle l'air confus, sans proférer une parole.

Le docteur et le président n'avaient pas perdu de vue le chevalier. «Qu'il est brave et leste! s'écria le docteur en serrant la main à son ami. Doutez-vous encore qu'il ne soit amoureux? C'est un chevalier du vieux temps. Ai-je mal vu? me suis-je trompé? — Non, je ne le crois pas, et vos observations sont justes; mais je vous demande toujours le plus grand secret.» Le reste de la journée, Florville s'abandonna à sa rêverie: il s'échappait souvent pour aller dans les bois chercher la solitude et ce profond silence, si doux aux âmes sensibles et affectées: quand il rentrait dans le salon, on lui trouvait le visage changé, triste, abattu; il supposait une horrible migraine, et l'air lui était nécessaire.

Revenu chez Verdac, il passa toute la nuit à réfléchir sur sa situation; elle était affreuse: il idolâtrait Mélanie; sans elle la nature allait devenir son tombeau; mais son oncle, son bienfaiteur, son ami, oserait-il le trahir? lui

[1] Cette situation ressemble un peu à celle d'Antiochus Soter et de la belle Stratonice.

ravir sa femme et son bonheur? Non, le procédé serait horrible, ce serait l'ingratitude la plus noire; il valait mieux se résoudre à périr de douleur et de désespoir. Il forma cent projets, passa le reste de la nuit à écrire à Mélanie. Il avait d'abord fait une lettre de six pages, il en fit une autre de quatre, puis il la réduisit à deux; enfin la lettre ne contint plus que quelques lignes.

Au point du jour il éveilla son laquais et lui ordonna de préparer les chevaux pour retourner à Paris. Son départ décidé, il épia l'heure où Mélanie allait chaque matin à sa volière donner à manger à ses oiseaux : il attendit ce moment avec l'impatience d'un cœur cruellement agité : il voulait lui-même remettre sa lettre, voir encore Mélanie et lui parler pour la dernière fois. Dès qu'il l'entrevit dans le jardin, il la suivit d'assez loin et l'aborda dans l'instant qu'elle distribuait la graine à ses nourrissons. « C'est vous, monsieur? dit Mélanie en hésitant. —Oui, mademoiselle, moi-même, qui cherche la solitude, le repos et ne les trouve nulle part. » Mélanie ne répondit rien et continua sa distribution. Après quelques momens de silence, Florville s'écria : « Qu'ils sont heureux, ces oiseaux! ils suivent sans regrets, sans remords la pente de la nature, et ils sont les objets de vos soins, de vos caresses!—Ils ont aussi leurs chagrins, leurs douleurs. » Et puis chacun se tut. Le déjeuner des oiseaux fini, ils entrèrent dans une allée de marronniers : elle était sombre, le jour lui-même était voilé : sur la route était un berceau de lilas, de myrtes et de lauriers, sous lequel était le buste de Mélanie, sculpté en marbre. Au bas on lisait ces deux vers de Voltaire :

> Mélanie est son nom, la main de la nature
> De ses aimables dons la combla sans mesure.

Florville s'arrêta immobile devant ce buste, lut à haute voix les deux vers, puis se précipita au pied de la statue, en s'écriant : « Adorable Mélanie! oui, rien n'est si parfait que vous. » Il entoura le buste de ses bras, le baisa, et l'arrosa de ses larmes. « Que faites-vous, monsieur, lui criait Mélanie aussi égarée que lui; y songez-vous? Quel est donc ce délire? Florville, remis un peu de cette vive émotion, se releva, affecta un air plus tranquille. — Mademoiselle, oui, vous avez raison, je suis dans le délire, mon esprit s'égare; je suis le plus malheureux des hommes! mon oncle est si respectable! il a protégé mon enfance, il m'a toujours servi de père : que dis-je? il est mon père; il doit être ce que j'ai de plus cher sur la terre. Mademoiselle, je pars ce matin, tout à l'heure, et je ne vous verrai plus : daignez recevoir cette lettre, qui vous expliquera le motif d'un départ si précipité, si cruel. En lui parlant ainsi, il tombe à ses genoux, prend sa main, la baise trois fois avec le plus vif transport, lui fait recevoir sa lettre, et part comme l'éclair.

Ses chevaux l'attendaient dans la cour du château; il monte chez son oncle, lui dit qu'il a reçu, à la pointe du jour, un exprès qui lui annonçait qu'un de ses amis intimes était à l'extrémité, le demandait sans cesse, et qu'il ne pouvait lui refuser cette dernière marque d'amitié. Le président vit que son neveu ne savait pas mentir, et que la maladie de cet ami n'était qu'une excuse pour couvrir la cause de son départ. « Rien n'est plus juste, lui dit-il, qu'une telle absence; mais nous ne sommes qu'à dix lieues de Paris : il est aujourd'hui samedi; mercredi, l'on passe mon contrat de mariage avec Mélanie, je veux absolument vous avoir pour témoin. Florville allégua cent excuses pour se dispenser d'être présent; mais son oncle l'en pria avec tant d'instance, lui témoigna tant d'amitié, qu'il promit, et donna sa parole d'arriver mercredi à l'heure du contrat.

Mélanie, restée seule dans le parc, une lettre à la main, qu'elle a reçue sans trop savoir comment, après l'avoir tournée et retournée, la met dans sa poche sans oser l'ouvrir; accablée de tristesse, du poids d'un sentiment qu'elle ignorait, elle s'en revient à pas lents dans sa chambre.

Le président, après le départ de son neveu, voulut savoir si le cœur de Mélanie n'avait pas reçu de commotion de l'amour ardent qu'elle avait inspiré. Il se fit annoncer chez elle : il la trouva dans un fauteuil, son mouchoir à la main, et les yeux bien rouges. « Eh, mon Dieu, mademoiselle, vous venez de pleurer? — Il est vrai, monsieur. — Et peut-on, sans indiscrétion, vous demander le sujet de vos larmes? Seraient-ce les approches de notre mariage qui les font couler?—Non, monsieur, j'espère être heureuse avec vous, et je ferai tous mes efforts pour contribuer à votre félicité. — Ces sentimens sont dignes de votre âme, et j'étais assuré de les y trouver; mais à votre âge, et peut-être dans aucun temps de la vie, on n'est point maître de donner telle ou telle pente à son inclination. Nos désirs, nos pensées, nos sentimens sont indépendans de nous : convenez avec franchise, avouez à votre meilleur ami, si, en ce moment, votre cœur est dans la même situation, jouit du même calme qu'il éprouvait quand j'eus l'honneur de vous être présenté? — Vous méritez, monsieur, ma confiance; et je veux, je dois vous dévoiler jusqu'au dernier repli de mon âme. Libre de prévention et de tout attachement, j'avais refusé divers partis, tous d'un âge analogue au mien : quand j'eus l'honneur de vous voir, je n'hésitai pas à vous donner la préférence; votre physionomie annonçait la candeur, la noblesse de vos sentimens, et mon premier coup d'œil ne m'a point trompée. Voilà, monsieur, ce que j'étais alors. Vous me demandez si aujourd'hui je jouis de la même tranquillité; je vais m'expliquer sans détour. D'abord je vous donne ma parole que je n'aurai jamais d'autre époux que vous, si vous persistez dans le même sentiment. Mais mon cœur n'est plus le même : il est agité, troublé; un ascendant impérieux y domine, l'entraîne malgré mes efforts. — Ainsi vous aimez pour la première fois? — Oui, monsieur, si c'est là de l'amour; mais ne vous alarmez pas d'un mouvement passager; mon estime pour vous, vos bontés........—Je le crois; mais étendrez-vous la confiance jusqu'à me nommer le mortel assez fortuné pour vous avoir inspiré une passion aussi vive? — Oui, monsieur, il le faut bien. Hélas! c'est celui que le sort, que les circonstances ont amené ici. — Florville, mon neveu? — Lui-même. » En prononçant ces mots, la rougeur couvrit son visage; et s'inclinant, elle le cacha dans ses deux mains. « Florville est aimable; il est plus, il est honnête, vertueux : votre goût pour lui peut être justifié, et ne doit pas surprendre. Est-il instruit de son bonheur? — Je ne le crois pas : jamais mon secret ne m'est échappé. — Et croyez-vous que son âme réponde à la vôtre, qu'il ait aussi de l'amour pour vous? — Oui, monsieur; je dois le présumer. — Il vous a donc déclaré ses sentimens? — Jamais; au contraire, je me suis aperçue qu'il m'évitait avec soin, qu'il craignait ma présence : aujourd'hui, pour la première fois, il est venu me joindre à ma volière; nous nous sommes promenés quelques momens, balbutiant, au hasard, des mots sans suite. Tout à coup il s'est

jeté au pied de mon buste ; il l'a embrassé ; il a pleuré : ensuite il s'est relevé, m'a annoncé son départ, s'est emparé de ma main, l'a baisée avec transport, m'a remis une lettre que j'ai reçue sans m'en apercevoir, et s'est enfui aussitôt sans jamais tourner la tête. Voilà, monsieur, sa lettre : je ne l'ai point ouverte.—Hé bien! lisez-la, mademoiselle. — Non, monsieur, veuillez m'en dispenser, c'est à vous à la lire. — Je vais donc en faire la lecture à haute voix. — Non, je vous en supplie ; ne me parlez plus de Florville, si vous désirez mon bonheur. — Oui, je le désire avec ardeur ; je m'en occuperai sans cesse : qui mieux que vous mérite d'être heureuse. Je veux que ma conduite, mes sentimens justifient vos projets, et le désir que j'ai de m'attacher à vous par les nœuds les plus doux. Adieu, charmante Mélanie ; je vais donc, puisque vous me l'ordonnez, lire à l'écart la lettre de Florville. »

Il sortit et lut ces mots :

« Je m'éloigne de vous, mademoiselle, pour jamais, « oui, pour jamais : je pars, le cœur rempli de douleur et « de désespoir, je ne vous verrai plus ; je n'y survivrai pas : « ma passion pour vous est montée à l'excès ; mais mon « oncle m'est si cher, il est si respectable! je lui dois tout, « oui, tout, mademoiselle, jusqu'à mes principes ; je lui « dois, peut-être, mon amour pour vous ; car s'il n'avait « orné mon âme des sentimens les plus délicats, les plus « honnêtes, je n'aurais pas connu le prix de la vôtre. Qu'il « soit heureux ! il le mérite si bien ! Mais si j'en mourais, « ne troublez pas sa félicité ; laissez-lui ignorer la cause de « cet événement. Adieu, mademoiselle, c'est pour la vie ; « oui, c'en est fait. »

Le président lut plusieurs fois cette lettre, et la communiqua à son ami le docteur : ensuite il y eut de grands pourparlers entre Verdac et les deux amis. Mélanie paraissait de temps en temps, se contraignait, affectait la sérénité sur son visage, tandis que la douleur consumait son cœur ; mais elle se soulageait en secret par des pleurs abondans.

Enfin, le jour du contrat, ce mercredi si redouté, arriva ; jamais le ciel n'avait été si pur, si radieux. Les oiseaux, animés par la beauté du jour, semblaient, à l'envi, par la vivacité, la mélodie de leur voix, répéter les chants de l'hymen, et annoncer la fête pompeuse de cette journée. Le président se présenta chez Mélanie, elle était à sa toilette ; une main légère la couronnait de diamans et de fleurs. Elle était un peu pâle ; mais pour la première fois le carmin osa colorer ce teint brillant de fraîcheur. Le président ne l'avait jamais trouvée si éblouissante. Après quelques complimens sur sa beauté, il lui demanda si elle persistait toujours dans les mêmes sentimens, si elle était décidée à signer le bonheur de sa vie, et si c'était sans contrainte et sans regret. « Oui, monsieur, je regarde ce moment comme l'époque de mon bonheur futur. » Le président la remercia, et lui demanda la permission de l'embrasser, ce qui lui fut accordé.

Le contrat devait être signé à midi. Tout le monde était assemblé dans le salon, excepté Mélanie, qui y parut enfin belle et fraîche comme la rose du printemps. On la plaça à côté de son futur époux, qui fixait ses regards sur elle, louait délicatement sa parure, l'éclat de sa beauté. Mélanie rougissait, baissait les yeux, et tâchait quelquefois de sourire.

Le président, qui attendait Florville, avait aposté son valet de chambre sur l'avenue, pour venir l'instruire de son arrivée dès qu'il paraîtrait. Mais il tardait, et le président, sous divers prétextes, reculait la cérémonie. Enfin Jean vint lui dire à l'oreille que son neveu était dans le château, et qu'il allait faire une toilette. « Dites-lui, répliqua-t-il, que je veux qu'il vienne dans son négligé, que j'ai besoin de lui. » Ensuite on procéda à la signature. Mélanie venait d'écrire son nom d'une main tremblante, lorsque tout à coup on annonça le chevalier de Florville. A ce nom elle tomba dans un fauteuil, sans rien voir ni y entendre. Florville salua légèrement l'assemblée, et s'avança pour embrasser son oncle. — Non, lui dit le président, d'un ton grave et sérieux ; je ne vous embrasserai qu'après que vous m'aurez fait la grâce de signer ce contrat de mariage. Il prit alors une plume, la lui présenta, Florville signa ; puis, les yeux chargés de pleurs, il embrassa son oncle, qui le serra tendrement dans ses bras. Il demanda ensuite la permission d'aller s'habiller. « Non, je vous prie d'avoir la complaisance d'écouter la lecture du contrat ; je veux avoir votre avis. Lisez, M. le notaire. » Le garde-note prit ses lunettes, et lut d'une voix pleine et ferme : « Contrat de mariage entre « haut et puissant seigneur, Louis-César, vicomte de « Florville, capitaine au régiment du roi, et haute et « puissante demoiselle Mélanie de Verdac. »

Mélanie, Florville, se lèvent aussitôt de leur siéges, croyant rêver, avoir mal entendu : « Quoi ! mon oncle ? — Quoi ! monsieur ! — Oui, mes chers enfans, leur dit cet excellent oncle en les prenant par la main ; je vous unis l'un à l'autre, vous méritez votre bonheur ; je ne me suis décidé qu'après avoir observé votre conduite dans une situation dangereuse, si difficile. Vous avez déployé tous deux le caractère le plus noble, les plus rares vertus, et j'ai cru devoir les récompenser. Il est bon que la vertu soit quelquefois heureuse. Et moi, ma récompense sera dans votre félicité. »

On célébra la fête avec l'ivresse et le tumulte de la joie ; tout le château était dans l'enchantement : on ne savait qui l'on devait aimer, admirer le plus, du président, ou de Florville, ou de Mélanie ; et le premier ne s'est jamais repenti d'avoir fait des heureux.

LE PROVINCIAL ÉLEVÉ A PARIS

(HISTOIRE DE NICOLAS REMI).

> Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux ; mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré.
>
> J.-J. ROUSSEAU.

M. Remi était un honnête procureur, d'une petite ville de Provence nommée *Manosque*, ville fertile en oliviers et en têtes à perruque. Ce M. Remi, qui descendait peut-être du Remi qui avait baptisé Clovis, et qui s'était fait saint, sentit dans sa belle jeunesse les aiguillons de l'amour, et ses désirs se fixèrent sur mademoiselle Perrette de la Gaudinière, fille d'un vieux capitaine invalide, décoré de la croix de Saint-Louis, et de dame Françoise Varnier, qui, après avoir grondé, contrarié, désolé, trompé toute sa vie son cher époux, lui avait laissé en mourant deux enfans, l'odeur de son nom, et

des dettes. Les doux fruits de ce tendre hyménée étaient M. Alexandre-Hector de la Gaudinière, mort jeune, lieutenant au régiment de ***, et notre demoiselle Perrette, qui, n'ayant pour dot, pour unique espérance que ses charmes, l'orgueil des hauts faits de son père, six chemises neuves, trois vieilles robes de sa mère, fut obligée de fléchir sous l'impérieuse loi de la nécessité, et d'épouser M. Antoine Remi, le procureur.

Elle ne s'en repentit pas : M. Remi était un homme d'un sens droit, d'un esprit juste, intelligent, de mœurs très pures, d'un caractère doux et plein de bonhomie ; il touchait la main à tout le monde, à son menuisier, à son métayer, à un grand seigneur, même à un conseiller au parlement. Il avait une petite maison de campagne à une lieue de la ville, qui faisait le bonheur de sa vie. Il y allait les dimanches et fêtes ; il y passait les automnes, et lorsqu'il se promenait dans son petit jardin, avec sa petite jaquette et son bonnet de coton blanc, il n'aurait pas changé son état contre celui d'un roi ou d'un président. La sérénité de ses jours, la paix de son hymen furent troublées par très peu d'orages, parce qu'il sut respecter le noble sang de sa chère moitié, qui fut toujours, à peu près, de son avis, et qu'il ne douta pas une minute de son jugement ni de sa vertu. Quant à madame Remi, elle n'oublia jamais qu'elle était fille d'un capitaine invalide, chevalier de Saint-Louis, et sœur d'un lieutenant d'infanterie. Le ciel avait béni leur couche nuptiale ; quatre rejetons, deux mâles et deux femelles, assuraient la postérité et le nom de Remi.

L'aîné de ces enfans s'appelait Nicolas ; il était l'objet des plus tendres affections de la mère, parce qu'elle lui trouvait l'air noble, et beaucoup de ressemblance avec son frère le lieutenant. Elle n'épargnait rien pour sa parure ; elle voulait qu'il brillât par les habits, les bijoux, qu'il éclipsât tous ses petits camarades. Quand il était bien paré, on le félicitait, on lui disait qu'il était beau, charmant : ainsi cette mère imprudente fécondait en lui le germe de la vanité. Dès que ce cher fils eut atteint l'âge où l'âme reçoit les premières semences des vices et des vertus, madame Remi voulut qu'on lui donnât une éducation qui pût le faire distinguer dans le monde, et l'élever un jour au-dessus de sa sphère. Elle sollicita vivement son mari de l'envoyer à Paris, alléguant que c'était dans cette capitale seule que l'on prenait le ton et les manières de la bonne compagnie, qu'on perfectionnait son langage, qu'on le dépouillait de cet accent indigène qui déchire les oreilles délicates des Parisiens. Le bon Remi répondait à cela, que cette dépense serait onéreuse pour lui, qu'elle excédait les limites de sa fortune, quoique son étude, il est vrai, lui valût environ mille écus ; que d'ailleurs son fils Nicolas, étant destiné à le remplacer, n'avait pas besoin de la prononciation de la capitale, qu'il suffisait qu'il parlât comme son père et sa mère ; qu'à l'égard des manières, il y avait un maître à danser dans la ville, à quatre livres par mois, qui suffirait pour le former et lui donner de la grâce.

Ce raisonnement fut vivement réfuté par madame Remi ; elle déclama avec chaleur contre l'éducation des provinces, le mauvais ton, l'air gauche, emprunté des jeunes gens de la ville, leur embarras, leur stupidité auprès des femmes ; enfin elle parla si bien et si long-temps, que le bon Remi, accoutumé à céder, et qui aimait la paix, se rendit à la raison ; il fut donc décidé que le petit Nicolas irait à Paris étudier le latin, les usages du beau monde, et l'accent parisien. On choisit une pension qui avait de la vogue, et où se trouvaient beaucoup de jeunes gens de condition. Les élèves y étaient revêtus d'un habit uniforme et militaire, sublime invention des instituteurs pour inspirer aux enfans le dégoût des autres états.

Quand le jeune Nicolas, qui approchait alors de sa dixième année, se vit paré de cet uniforme, et devenu l'égal, le camarade des petits chevaliers, des comtes, des marquis, il se crut transporté dans la région du bonheur et de la gloire. Il s'attacha très peu au latin, négligea son Despautère ; mais il épura sa prononciation, fit de grands progrès dans la danse. Les instituteurs, qui recevaient tous les ans, en dons gratuits, de madame Remi, du café de Moka, de l'huile, des fruits du pays, l'assuraient que son fils réussissait au mieux ; que sa figure se développait, qu'il perdait tous les jours son accent territorial, et qu'il dansait avec beaucoup de grâce. Cette tendre mère triomphait à la lecture de ces lettres : « Vous voyez, disait-elle à son mari, les obligations que vous m'avez ; votre fils n'aurait jamais pu effacer ici la rouille provinciale ; il n'eût été qu'un homme ordinaire, un bourgeois. — Cela se peut, madame ; mais je ne veux pas faire de Nicolas un cardinal, ni un joli homme ; il nous faut un garçon raisonnable, laborieux, sage, et capable d'être un bon procureur.

Dès que le jeune Remi se fut assez barbouillé l'esprit de quelques bribes latines, de syllogismes, et d'une philosophie qui n'était pas celle de Socrate, son père songea à le placer chez M. Arnaud, notaire, un ancien ami, pour le faire travailler dans son étude. Mais ce plan-là n'était pas du goût du petit Remi ; il écrivit à sa mère qu'il la suppliait de lui obtenir la permission d'apprendre à monter à cheval et à faire des armes ; que plusieurs gentilshommes de ses camarades, entre autres le chevalier de Mérac, avec qui il était intimement lié, avaient quitté la pension pour entrer au manége, et qu'il serait au désespoir de ne pouvoir cultiver d'aussi bons amis.

Madame Remi, très flattée des raisons brillantes de son fils, trouva la proposition judicieuse. Le procureur, au contraire, la croyait irraisonnable. « A quoi, disait-il, lui servira l'art de l'équitation ? Pourvu qu'il sache se tenir à cheval comme moi, pour aller à la campagne, n'en saura-t-il pas suffisamment ? Et pourquoi apprendre à faire des armes ? veut-il devenir un spadassin ; tuer quelqu'un ? — Non ; mais si on l'insulte, comment repousera-t-il un affront ? — Par un bon procès : n'y a-t-il pas une justice et des lois ? Vous agissez en sens inverse de J.-J. Rousseau : d'un gentilhomme il veut faire un menuisier ; et vous, d'un roturier vous voulez faire un prince : non, madame ; qu'il apprenne le métier de procureur, et non à se pavaner sur un cheval. » Cette réponse piqua au vif madame Remi ; elle bouda ; la nuit, fit lit à part. Le pacifique époux, qui depuis dix-huit ans n'avait pas déserté la couche matrimoniale, et qui avait passé une mauvaise nuit, consentit enfin que son fils Nicolas fît son cours d'équitation, et apprît l'art de l'escrime ; en conséquence, on pria M. Arnaud, le notaire, de le recevoir chez lui, et de l'envoyer au manége.

Nicolas Remi, paré du premier éclat de la jeunesse, entrait alors dans sa dix-septième année ; il avait une taille svelte, élancée, de beaux cheveux châtains, les sourcils bien dessinés : ses yeux noirs brillaient de vivacité ; sa physionomie était heureuse et avait de la douceur ; une belle jambe, une tournure aisée achevaient le portrait

d'un homme charmant. Les femmes lui trouvaient de l'esprit, et il en avait; son élocution était, avec elles, facile et abondante : avec les hommes, l'activité de son imagination paraissait s'éteindre, il parlait peu; cependant il avait de la pénétration; et sans aucun talent décidé, il aurait pu exercer sagement les emplois de la société. Son caractère était flexible et doux; mais son âme sans ressort, recevait aisément toutes les impressions qu'on voulait lui donner. La vanité, le goût de la parure, l'ardeur de briller par les petites choses, passion des âmes faibles et communes, furent celles qui parurent lui donner quelque énergie : ces passions factices, qui agitèrent le reste de sa vie, étaient les fruits des principes, des exemples de sa mère, et de sa liaison au collége avec quelques jeunes gens de naissance; il rougissait de son père, de son état, et ne pardonnait pas à la fortune l'obscurité de son origine; il en fut toujours inconsolable.

Le beau Remi, transplanté chez le notaire, eut bientôt le bonheur d'attirer les regards de sa fidèle moitié, femme d'environ quarante-cinq ans, petite brune qui avait de petits yeux vifs et ronds, jadis assez piquante, aujourd'hui chargée d'embonpoint, et arrondie comme un petit ballon. Madame Arnaud, avec ses charmes, avait reçu de la nature une sensibilité d'organes et de cœur qui ne pouvait déplaire qu'à son mari : elle avait passé sa vie à faire des heureux. La figure de ce nouveau pensionnaire enflamma son imagination et ses désirs; elle fixait souvent ses petits yeux ronds sur lui, lui pressait légèrement la main; elle lui donna les entrées de sa toilette, où quelquefois, à travers les jours ménagés d'un vaste fichu, brillaient les lis et les amples contours de son sein; sa jambe était belle; aussi l'inattention, le hasard, qui sert si bien les femmes, la découvrit plus d'une fois aux regards de Remi. Mais tous ces traits, toutes ses agaceries n'effleuraient ni les sens, ni le cœur de ce jeune Pâris; il restait immobile et froid. Elle comprit alors qu'il fallait éveiller son âme par d'autres moyens, et intéresser sa vanité. Un matin, à son petit lever, elle le fit venir dans sa chambre. « Vous connaissez-vous, lui dit-elle, en point d'Argentan?—Non, madame, je n'en ai jamais porté.—Voilà deux paires de manchettes, je vous prie de les examiner. » En même temps elle prit sa main; et les appliquant dessus, elle trouva que le clair obscur de la dentelle relevait l'éclat de sa peau. Comme il les regardait attentivement, les admirait, elle ajouta : « Allez les renfermer dans votre armoire; n'en parlez à personne, et portez-les pour l'amour de moi. »

Remi, enchanté, ravi, balbutiait, ânonnait un refus, un remercîment, je ne sais quoi. « Écoutez, lui dit cette aimable bienfaitrice, fermez la porte, et venez vous asseoir sur ce sofa; je jouis d'une heureuse opulence, votre fortune est bornée; avec une si jolie figure, vous êtes fait pour le monde, pour y briller : passez chez le tailleur de M. Arnaud, il est prévenu, c'est un homme discret; vous lui commanderez un frac écarlate avec de grands boutons de nacre à la mode; je le paierai, et vous me rembourserez quand vous pourrez. — Ah! madame! vos bontés, votre générosité... » C'était tout ce que pouvait dire Remi, dans la vive émotion qu'il éprouvait, au penser qu'il allait être revêtu d'un habit écarlate, orné de grands boutons. La dame expérimentée, comprit au trouble, à l'air radieux de son jeune amant, que c'était l'instant de la reconnaissance : sa jarretière se détacha dans ce moment, elle se tourna pour la replacer; Remi, galant, empressé, offrit ses services, fut refusé, et cependant il eut le bonheur de la renouer [1].

Dès ce jour, il se crut au comble de la gloire et de la félicité. Il eut peu à peu des bijoux, une montre : l'élégance, le luxe ordonnaient sa parure; il ne fréquentait que les jeunes gens de qualité. Les dons fréquens de sa maîtresse entretenaient sa magnificence; il allongea et anoblit son nom, et se fit appeler le chevalier de Saint-Remi. Il se multipliait aux spectacles; il était surtout assidu à l'Opéra, ce spectacle du bon ton, où le cœur et l'esprit se reposent. Il soupa avec les prêtresses du temple, pénétra bientôt dans le sanctuaire, partagea avec elles les offrandes que la tendre Arnaud suspendait aux autels de l'amour. Le notaire qui éclairait son élève, apprit sa dissipation et les progrès qu'il faisait dans la science du monde; il voulut mettre des bornes à cette ardeur de savoir; il entra chez sa femme pour en conférer avec elle, et lui dit qu'il voulait renvoyer le petit Remi à son père, que l'air de Paris ne lui valait rien. « Comment donc! il se porte à merveille; il est frais comme la rose. — Vous ne m'entendez pas; ce jeune homme se perd ici; il n'y fait rien....— Erreur! je vous assure qu'il est occupé. — A des sottises, il perd son temps à l'Opéra, aux Variétés : il hante mauvaise compagnie. — Il ne voit pourtant que des jeunes gens de qualité. — Tant pis; est-ce une société pour lui?— C'est la meilleure qu'il puisse voir; il se formera, il apprendra....— A conduire un cabriolet, à tromper quelques femmes; il enrichira sa mémoire du nom de toutes les créatures de Paris : savante nomenclature! quelle école! — C'est pourtant de cette école que l'on tire les ambassadeurs, les généraux, les ministres.— Oui, c'est la pépinière de nos grands hommes; cela saute aux yeux. — C'est là qu'il trouvera des amis qui l'aideront.....—A se perdre. Apprenez que ces gens-là, en s'élevant, ne songent à personne, que feront-ils pour le fils d'un petit procureur? Belle manie qu'ont les bourgeois de province d'envoyer à Paris leurs roturiers d'enfans, pour être élevés comme d'apprentis seigneurs! Moi, madame, si vous eussiez pu me donner un fils, je l'aurais fait étudier dans la province la plus reculée. — Ce n'est pas la première sottise que vous auriez faite. » M. Arnaud eut beau déployer sa logique, l'appuyer de la force de ses poumons; madame lui prouva qu'il avait tort, qu'il fallait garder Remi jusqu'à ce que son éducation fût achevée. Il voulut bien y consentir; mais il promit de le veiller de fort près, et de le renvoyer à son village, à la première faute.

Notre nouveau chevalier était bien loin de vouloir réformer sa conduite, ni son faste; il occupait sans cesse le tailleur de M. Arnaud, qui se refusait un habit noir, et usait les siens jusqu'à la trame. Madame réparait ainsi l'injustice du sort qui répand ses biens avec tant d'inégalité : l'union de ces deux amans, leur douce chaîne se resserrait de plus en plus, et n'excédait pas les bornes des facultés respectives, lorsque le brillant Remi fut frappé d'un délire amoureux pour la belle Saint-Denis, danseuse de l'Opéra. Tout se réunissait pour irriter sa passion; la célébrité de la déesse, ses charmes, le cercle brillant de ses adorateurs, son adresse dans l'art de séduire, de préparer les nœuds où s'enlaçaient ses amans. Comment le vaniteux Remi, nouvel adepte, aurait-il pu échapper aux piéges de cette Circé? Il suivit son char,

[1] Fulsere ignes et conscius æther connubiis.

s'enflamma, sollicita son bonheur, avec toute l'ardeur de la jeunesse et du désir. La Saint-Denis, que les plus légères rétributions avaient payée dans son début, élevait alors le tarif de ses faveurs à une hauteur qui rendait les approches difficiles. Elle se taxa à deux cents louis pour le chevalier de Saint-Remi; et encore fit-elle une grâce. Il était loin de posséder cette somme: l'argent du notaire s'écoulait au sortir de sa source. Les dons avaient été fréquens; et quelques efforts qu'il fît pour les faire redoubler, les ressources de part et d'autre s'épuisaient. L'amour cependant, la vanité le pressaient, l'agitaient vivement; il y rêvait sans cesse; il confia sa flamme et son embarras au chevalier de Mérac, son ami. Celui-ci, plus âgé de deux ans, d'ailleurs plus hardi, plus décidé dans ses principes, trouva bientôt un expédient pour payer la Saint-Denis de la cassette de madame Arnaud; et il le lui développa. D'abord Remi hésita, opposa des scrupules; mais son ami le persifla avec tant de légèreté, d'ironie sur ses remords peu dignes d'un chevalier, qu'il se rendit, d'autant plus volontiers qu'il restait derrière le rideau pendant le jeu de la scène, et que Mérac se chargeait du rôle principal. Il ne trouvait rien de si gai, de si piquant, de si naturel, que de s'amuser aux dépens d'une bourgeoise amoureuse.

Le projet concerté, Saint-Remi vint souper en famille chez le notaire: pendant tout le repas il affecta un air triste et préoccupé; il dit, vers la fin, qu'il sortirait de très grand matin. Jugez des inquiétudes de la sensible Arnaud! mais les témoins empêchaient un éclaircissement. Elle ne ferma pas les yeux de toute la nuit; elle sonna dès qu'elle vit le jour, pour demander des nouvelles de Remi: on lui dit qu'il était sorti dès l'aube, en bottes et en redingote. A ce récit, les alarmes, les terreurs redoublèrent; elle était dans cette anxiété terrible, lorsque, vers les dix heures, on lui annonça le chevalier de Mérac: elle se rappela que c'était l'ami intime de son amant. Elle répara bien vite le désordre de sa toilette, s'embellit d'une teinte de carmin, et fit entrer. Il se présente l'air triste, ténébreux, la démarche grave, une lettre à la main, qu'il lui donna de la part du chevalier de Saint-Remi, à qui il était survenu un grand malheur. « Eh! quoi! monsieur, s'écria cette pauvre amante. — Il s'est battu. — Ah! dieux! il est mort! — Non, madame, au contraire; mais sa situation n'en est pas moins fâcheuse: daignez lire cette lettre; vous verrez combien il est à plaindre. » Elle l'ouvrit d'une main tremblante. Remi lui faisait les plus tendres adieux, lui annonçait qu'il était obligé de quitter la France, de renoncer au bonheur de la voir, lui qui périssait d'ennui lorsqu'il était un demi-jour éloigné d'elle. « Mon ami le chevalier de Mérac, ajoutait-il, vous fera le récit de ce cruel événement. — M. le chevalier, parlez; de grâce, ne me déguisez rien. — Ce n'est pas mon intention, madame, d'autant que vos conseils peuvent lui être d'une très grande utilité. Hier, à l'Opéra, il eut une dispute avec un officier de dragons; la discussion, comme c'est l'ordinaire, s'éleva sur une bagatelle. Le dragon ne concevait pas qu'on pût aimer une femme de quarante ans: mon ami soutenait qu'il en connaissait de très aimables, et bien dignes de l'attachement d'un jeune homme; l'autre lui répond malignement que ce sont là apparemment ses bonnes fortunes. Saint-Remi répliqua, que si cela était, il en ferait gloire. Les esprits s'échauffent; l'ironie s'en mêle; le sarcasme part, frappe, blesse, et soudain rendez-vous, pour le matin, au bois de Boulogne. — Est-ce que vous ne pouviez pas les apaiser, les raccommoder? — J'ai essayé; mais il était trop tard; l'honneur outragé voulait du sang. — Quel préjugé horrible! — Saint-Remi est venu me prendre, à la pointe du jour, pour servir de témoin. Le dragon était accompagné de son frère; ils ont quitté leurs habits. — Comment ils se sont battus en chemise. — Sans doute, on ne se bat pas autrement. — Poursuivez, tout mon sang se glace. Ce pauvre enfant! — D'abord, mon ami a reçu un coup terrible; l'épée a passé jusqu'à la garde..... — Ah ciel! je me meurs: où, monsieur? — Sous le bras, madame: mais lui, sans s'étonner, a riposté avec tant d'adresse, de vivacité et de bonheur, qu'il a percé son adversaire de part en part; la lame sortait d'un pied. — Cela fait horreur! — Il est tombé; le sang jaillissait à gros bouillons. — Un moment, je vous prie, je suis prête à me trouver mal. »

Le galant chevalier a tiré soudain un flacon de sa poche, et lui en a fait respirer le sel volatil. Quand il a vu que ses esprits avaient repris leur cours, il a continué son récit. « Alors nous avons porté tous nos secours au blessé; j'ai arrêté l'effusion du sang le mieux que j'ai pu, et nous l'avons ramené chez lui, où peut-être en ce moment il expire. — Quel événement affreux! J'en avais le malheureux pressentiment. — Il ne vous a pas trompée. J'ai fait tout de suite cacher Saint-Remi chez moi. De là je suis revenu trouver le frère du dragon pour étouffer cette affaire. Le croiriez-vous, madame? un bon gentilhomme, mais dérangé, abîmé de dettes, a la bassesse de demander de l'argent, une somme considérable, sans quoi il menace de poursuivre Saint-Remi jusqu'aux enfers, de le livrer à la sévérité de la justice. Jugez du désespoir du pauvre chevalier; il faut qu'il parte, qu'il quitte votre maison qu'il aime tant; il ne cesse de pleurer. J'ai déjà couru chez plusieurs amis pour trouver du secours, mais vainement; personne n'a de l'argent; les bourses sont fermées, et les cœurs glacés. — Combien, monsieur le chevalier, exige-t-on? — Une somme énorme, épouvantable! deux cents louis! — Elle ne serait pas excessive, si je les avais. — Je doute, madame, qu'il voulût les accepter de vous. Il m'a confié qu'il vous avait déjà les plus grandes obligations, qu'il aime mieux périr que d'abuser de vos bontés. Hélas! il est perdu, il partira pour Bruxelles dans une heure. — Il ne partira pas; je ne veux pas l'abandonner: je suis trop attachée à sa famille: voilà mes diamans, qu'il les fasse porter au Mont-de-Piété, et qu'il satisfasse cet homme vil qui vend le sang de son frère. — Je vais donc, madame, le déterminer à les accepter. Vous lui rendez un service bien important: et dans quelle circonstance! Que les jeunes gens sont heureux de trouver des amies aussi généreuses que vous! » Il se retira, en ajoutant « que son ami ne pourrait venir la remercier aussitôt qu'il désirerait; que les suites de cette affaire l'occuperaient probablement le reste de la journée; que d'ailleurs il ne convenait pas qu'il se montrât si vite, mais que certainement, demain au matin, il viendrait lui témoigner l'excès de sa reconnaissance. » Il sortit à ces mots, enchanté de son adresse, et riant comme un fou de l'excellent tour qu'il avait joué à une vieille coquette.

Il était si content de lui-même, qu'il mit trois ou quatre de ses amis dans sa confidence, et que le soir il raconta cette aventure au foyer de l'Opéra, toutefois en déguisant les noms: malheureusement un des écou-

tans, ami et confident de M. Arnaud, devina les acteurs de la scène.

Dès que Saint-Remi eut en main ce mobile puissant qui fléchit les divinités de l'Opéra, et bien d'autres, il vola chez la sienne, et l'emmena à la campagne, où Comus et l'Amour lui filèrent une journée délicieuse. Le lendemain, fidèle aux engagemens que Mérac avait contractés pour lui, il se trouva au lever de sa tendre et bienfaisante amie: il était si pénétré, si reconnaissant du service qu'elle lui avait rendu, qu'il ne put s'exprimer que par les transports les plus vifs, les caresses les plus expressives ; et ce genre d'éloquence persuadait mieux la dame que les discours les plus étudiés : ils s'enivraient, dans la même coupe, de torrens d'amour et de félicité, quand l'époux malencontreux frappa brusquement à la porte. Remi eut à peine le temps de se glisser dans la ruelle. M. Arnaud, malgré le demi-jour de la chambre, s'aperçut que le teint de sa femme était vivement coloré. —Qu'avez-vous donc, madame ? vous voilà rouge comme une pièce d'écarlate : est-ce que vous m'attendiez? Pensiez-vous à moi? — Non, monsieur, je vous jure: vous étiez loin de ma pensée. Voilà bien les maris, ils se croient toujours les objets de nos émotions. — Pas tous, il en est de clairvoyans qui savent à quoi s'en tenir et se résigner : mais venons au but de cette visite inespérée. Vous rappelez-vous, madame, que je vous ai prédit que le petit Remi se perdrait dans Paris ; qu'il deviendrait un très mauvais sujet?— Oui, mais vos prophéties sont fausses, comme tant d'autres. — Non ; vraies, madame, accomplies. — Je trouve au contraire qu'il acquiert tous les jours, qu'il a beaucoup gagné..... — En ruses, en libertinage, en effronterie. — Monsieur, pour juger un jeune homme, rapportez-vous-en au coup d'œil des femmes. — Oui, pour certain mérite. Vous ne savez donc pas l'histoire de ce petit drôle? — Monsieur, vos épithètes... —Sont pittoresques, bien choisies.—Il faut toujours parler des absens comme s'ils étaient présens. — Aussi fais-je, madame, je ne serais pas fâché qu'il fût là, et qu'il m'entendit: mais avançons, le conte est plaisant et moral; il pourra vous égayer. Ce petit libertin est amoureux d'une fille de l'Opéra, d'une espèce... — Je le nie ; il à le goût trop délicat, l'ame trop sensible ; et s'il aime, c'est à coup sûr une femme honnête. — Comme vous, n'est-ce pas ? Mais si vous voulez en savoir davantage, ne m'interrompez pas à chaque phrase. Il aime vous dis-je, ou plutôt entretient une créature de l'Opéra ?— Où prendrait-il de l'argent ? son père ne le prodigue pas. — Il en trouve : il y à dans Paris des femmes charitables qui pourvoient aux besoins de la jeunesse. Il a eu le bonheur de rencontrer de ces femmes de bien, qui achètent leurs galans avec l'or de leurs benêts de maris.— Pure calomnie : je connais bien Remi. — Oui, sans doute, vous le connaissez un peu mieux que moi ; cependant vous avez encore des découvertes à faire; sachez que son heureuse étoile lui a fait trouver une femme vieille et laide qui daigne payer son luxe et ses plaisirs. — Pour vous croire, il faudrait des preuves d'une évidence.... —Vous en aurez, patience; c'est donc comme je vous disais, une femme vieille et laide... — Défaites-vous de ces locutions grossières; qu'en savez-vous? — Mon Dieu, laissez-moi parler à ma manière, je n'ai pas le choix des expressions. Je disais donc que le beau Remi, aux gages d'une beauté surannée (le mot est plus doux), s'était pris d'amour pour une nymphe dansante ; mais cette princesse demandait, en retour de sa sensibilité, une petite rétribution de deux cents louis; et point d'argent, point de fille d'Opéra. Où prendre cette somme? Vous allez voir que l'amour est inventif. Écoutez bien ceci: il va se battre, tue son homme; pour assoupir l'affaire et apaiser un frère avide, il faut deux cents louis, ou s'expatrier, s'éloigner d'une femme adorable : affreuse situation ! Mettez-vous pour un moment à la place de cette tendre amante ; qu'auriez-vous fait ? Celle-ci aurait mis son pauvre époux en gage pour sauver son amant. Pour cette fois elle s'est contentée d'y mettre ses diamans; elle les donne à un chevalier confident, porteur de la nouvelle, qui, dit-on, a fort bien joué son rôle. Muni de la somme, l'amoureux Remi a volé chez sa belle, qui a reçu à bras ouverts l'encens et le sacrificateur. Eh bien ! madame, vous gardez le silence? vous avez l'air un peu étonné. Ne trouvez-vous pas que cet essai vaut un coup de maître ? Ce jeune homme ira loin, très loin ; mais vous rêvez toujours? Est-ce que vous douteriez encore ? — L'action est si noire, si infâme, que je ne puis me persuader... — Vous n'êtes pas facile à convaincre : je vois bien que, pour guérir radicalement votre incrédulité, il faut des pièces justificatives et parlantes. » A ces mots, il lui présente un écrin. « Voyez, madame, par vous-même, et si je suis digne de croyance. » Madame reçoit l'écrin, l'ouvre en tremblant, et reconnait ses diamans. « Eh bien! est-ce là de l'evidence? sont ce des preuves? » Point de réponse. « A propos, madame, avez-vous déjeuné?— Non, monsieur. — Ni moi non plus : il faut prendre quelque chose? Il est tard. » il sonne, l'on entre; il demande deux tasses de chocolat, pendant qu'on va le chercher, il se promène dans la chambre, parle du temps, cite les nouvelles du jour. Madame ne répondait que par monosyllabes : le chocolat est arrivé, il lui en offre une tasse qu'elle refuse. « Vous avez tort, il est bon. » Il prend tranquillement le sien, boit son verre d'eau, se lève, s'approche du lit. « Adieu, madame : *Qui bien fera, bien trouvera. Je m'en vais à la messe.* » Il s'enfuit à ces mots, laissant nos deux amans tête à tête.

Le galant Remi, pendant ce long récit, était immobile et souffrant; il retenait son haleine, s'enfonçait dans la ruelle, se rapetissait tant qu'il pouvait. Au départ du mari, il n'osait plus sortir de son gîte; la dame était muette, glacée d'étonnement et d'humiliation ; mais bientôt le dépit, la fureur s'emparant de son âme, elle appela trois fois Remi, qui parut enfin, honteux, les yeux baissés, plus froid, plus sot qu'un ministre disgracié. Elle, au contraire, enflammée de colère, le parcourt avec ses petits yeux ardens. « Eh bien! monsieur, qu'avez-vous à dire pour votre justification ? — Rien, madame : j'avoue ma faute, je suis le plus coupable des hommes.... — Sortez, monstre, sortez d'ici, de la maison, et ne paraissez jamais devant mes yeux. »

Voilà le beau Remi chassé du jardin des délices, sans argent, ayant coupé dans sa racine l'arbre qui produisait des fruits si doux et si abondans. L'honnête notaire lui fit dire qu'il avait arrêté sa place à la diligence, qu'il partirait dès le lendemain, sinon qu'il solliciterait un ordre pour le faire enfermer : il joignit à cet avis un pécule de quinze louis pour le conduire à Manosque, ajoutant qu'il avait prévenu M. Remi, son père, de son départ. En effet, il lui avait écrit que son fils avait assez respiré l'air de Paris, qu'une brillante éducation avait absolument effacé

en lui l'empreinte et l'accent de la province; qu'il avait saisi en peu de temps les belles manières; que c'était dommage qu'il ne vécût pas à la cour; qu'il dansait, montait à cheval, faisait des armes, aussi bien qu'aucun gentilhomme de France; que d'après cela, il lui avait conseillé de rentrer dans sa famille, et qu'il partirait le mardi suivant.

Cette lettre combla d'aise et d'orgueil madame Remi; le bon procureur ne parlait plus que de son fils Nicolas, de son arrivée. La famille, les amis, les dames de la ville l'attendaient avec la plus vive impatience; on ne s'entretenait que de sa figure, de ses talens, de ses belles manières. Enfin le soleil qui devait éclairer son arrivée brilla sur l'horizon. Le père, la mère, les sœurs, le petit frère, les amis vont au-devant de lui : on se rencontre. Le jeune Remi, d'un air leste, saute de sa voiture, se jette au cou de son père, de sa mère, salue, embrasse tout le monde avec grâce; à son tour, il est caressé, fêté, complimenté de tous les assistans. On l'entraîne, on retourne à la ville : il y entre comme en triomphe; c'était une espèce d'*ovation*. Le lendemain, l'affluence est dans la maison. M. Remi présentait son fils Nicolas successivement à tous les visitans; tous les yeux étaient fixés sur lui. Les dames ne cessaient d'admirer sa belle prononciation, de louer, de regarder sa taille légère, son air aisé, son frac leste et galant, la hauteur, le volume des cheveux, l'amplitude des boutons, ses vastes boucles, sa culotte jaune bien serrée, bien adaptée à la cuisse, son gilet à bordure, et ses deux chaînes de montre enrichies de breloques, qui se jouaient et flottaient au hasard. Cet appareil était bien fait pour frapper l'imagination et le cœur de ces dames.

La mère, qu'on accablait d'éloges et de félicitations, s'enorgueillissait secrètement, s'applaudissait de son ouvrage; le bon papa était aussi ravi, mais il trouvait que Nicolas avait le ton un peu trop seigneur; il craignait qu'il ne fût enclin à la dépense, qu'il n'eût pris à Paris de l'attachement pour les grands airs. Madame repoussait aisément ces absurdes inculpations, ces vieux préjugés, et l'assurait qu'il était trop heureux d'avoir un pareil fils.

Les huit premiers jours se passèrent dans les agitations et le délire de la joie; mais l'esprit se lasse d'admirer, et le cœur de sentir. Insensiblement on s'habitua au beau Nicolas; lui-même éprouva des atteintes d'ennui. La maison de son père était le rendez-vous de quelques bonnes femmes qui venaient s'y entretenir de leurs ménages, de leurs voisins, et achever d'user un vieux tapis vert qui servait depuis quarante ans; d'ailleurs, plus d'Opéra, de Saint-Denis, de marquis élégans; sa propre gloire était même éclipsée : il n'était plus le chevalier de Saint-Remi, il était redevenu le fils de son père, l'humble Nicolas. Quel changement! Il se crut relégué chez les Algonquins, ou dans les déserts de la Sibérie.

Le père cependant s'occupait des intérêts de son fils : il songeait à lui donner un état solide et lucratif. Il le fit appeler dans son cabinet, et l'ayant embrassé, fait asseoir, il lui dit : « Mon cher Nicolas, je n'ai rien négligé pour ton éducation; elle m'a coûté fort cher, bien au-delà de ce que me permettaient mes facultés; mais je n'ai aucun regret, puisque ta mère et tout le monde m'assurent que tu as bien profité, que tu es un joli garçon; te voilà aujourd'hui dans un âge où tu dois regarder dans l'avenir, t'occuper de choses essentielles. C'est à présent qu'il faut songer à embrasser un état; le mien, l'état de procureur, est celui que je te destine; c'est celui qui te convient le mieux. Mon étude me vaut mille écus; si tu es sage, comme je n'en doute pas, si tu te fais estimer, je te la céderai dans quelques années; tu pourras faire alors un bon mariage, nous vivrons tous ensemble, et tu seras heureux comme un petit roi. »

Nicolas ne fut point ébloui de l'éclat de cette félicité; il répondit qu'il n'avait aucune inclination pour le métier de procureur, qu'il n'y entendrait jamais rien; que son cœur lui disait qu'il était né pour un etat plus élevé. « Eh bien! veux-tu devenir avocat? je t'enverrai à Aix, qui est une bonne ville, où l'on apprend l'économie, et à vivre de peu. — Non, mon père, c'est une carrière trop bornée; on ne parvient jamais aux grandes places de la magistrature : un sot qui achète est préféré à l'homme de mérite qui a blanchi dans l'étude des lois. — Le commerce t'ouvrira un chemin plus rapide aux richesses : ton oncle, à Marseille, te prendra volontiers pour commis. » Ce mot de *commis* fit frissonner l'âme noble de Remi; il répondit : « Encore moins, mon père; toute idée d'achat, de vente, répugne à ma délicatesse; je ne saurais adopter une profession où la cupidité rétrécit l'âme, où le seul désir, le seul rêve de la vie est l'argent. — Quel est donc ton projet? Veux-tu faire le grand seigneur? exister comme ces grands arbres inutiles, qui, dévorant la substance de la terre, ne portent ni fruits ni fleurs? Je te préviens que je n'ai pas de quoi nourrir les paresseux : tu as un frère et deux sœurs; je ne prétends pas, pour t'engraisser dans l'oisiveté, leur léguer à ma mort la faim et l'indigence. — Mon dessein n'est pas de rester oisif; au contraire, je désire être occupé; j'aspire à m'élever par mes talens et par mon courage : le service est le seul état qui convienne à mon éducation. — Toi, militaire? Oublies-tu que tu es fils d'un procureur, et qu'aujourd'hui, surtout, il faut des preuves? — Eh bien! j'en ferai de bravoure. — Chimère : d'ailleurs, comptes-tu devenir maréchal de France? Je te le souhaite; mais nous avons ici des militaires aussi braves que toi, qui, après quarante ans de service, portent des habits bien usés. »

La conversation fut interrompue par l'arrivée de madame Remi; son fils sortit, et son père informa sa femme des malheureuses dispositions de leur enfant. Voilà, disait-il, où l'a mené cette belle éducation de Paris; à mépriser mon état, et peut-être son père; à se bouffir d'une sotte vanité, ce sentiment des petites âmes, qui isole l'homme, le rend dur, inquiet, féroce, et fait le malheur de l'humanité. Le bon Remi commença à comprendre que la faiblesse du caractère dans le chef d'une maison, en amène la ruine; que malheur à celui qui abandonne les rênes du ménage à sa femme. Il vit qu'il avait fait une haute sottise en donnant à son fils l'éducation d'un prince. L'artisan, disait-il dans ses méditations, élève son fils dans sa boutique; si j'avais gardé Nicolas dans mon étude, j'en aurais fait un bon praticien; il aurait vécu honorablement, et serait devenu l'appui de sa famille.

Ces réflexions le tourmentaient, répandaient l'amertume sur ses jours autrefois si sereins : son fils était plus malheureux encore; environné de parens obscurs, dans une maison où l'austère économie et la frugalité réglaient la dépense, où, maîtres et servantes ne l'appelaient que M. Nicolas, il maudissait sa naissance, la fortune, son existence même.

Cependant sa vanité, toujours active, et les plaisirs de

la galanterie, vinrent suspendre ses chagrins et remplir son âme d'illusions agréables.

Madame du Monté, âgée de vingt-quatre ans, occupait alors la scène. Vive, légère, d'une figure piquante, se mettant avec beaucoup d'art, de goût, et coquette bien prononcée, elle s'environnait d'adorateurs : dès qu'elle paraissait, les attentions, les hommages, tous les regards étaient pour elle ; aussi les femmes trouvaient de grands défauts dans sa taille, dans ses traits, qu'elles voulaient bien excuser ; mais elles ne lui pardonnaient pas les travers de son esprit qui étaient sans nombre. Remi, séduit par l'appât d'une conquête aussi brillante, forma le projet d'écarter l'essaim de ses adorateurs et d'élever sa gloire sur la ruine de ses rivaux.

Le carnaval commençait; les bals s'ouvrirent : un violon discordant, presque aussi miraculeux que la lyre d'Orphée, faisait mouvoir, hors de cadence, presque toute la ville. Remi brillait dans cet exercice; il était le centre de tous les regards; les jeunes femmes, les demoiselles s'empressaient de danser avec lui. Il donna toujours la préférence à madame du Monté; et cet hommage public, ces attentions, les grâces de ce nouvel adorateur, en flattant l'amour-propre de cette beauté, ouvrirent son cœur à la reconnaissance : la vanité est bien souvent le guide de l'amour. La jeune coquette parut s'enflammer. Bientôt la foule des soupirans s'éclaircit autour d'elle, Remi resta seul et triomphant. Il redoubla l'élégance de sa parure; jamais sa belle chevelure n'était arrangée à son gré; bijoux, parfums, habits frais et charmans, tout était étalé. Madame Remi soutenait sous main la magnificence de son fils : l'humble procureur s'en plaignait à sa femme, trouvait que Nicolas sortait de son état, perdait les jours entiers à sa toilette, et vivait en gentilhomme. « Tant mieux, répliquait madame, il nous fait honneur. Préféreriez-vous qu'il fût sot et modeste comme votre clerc? — Oui, madame, il n'en vaudrait que mieux, et nous y gagnerions tous. »

Dès que le beau Remi fut assuré de ses progrès dans le cœur de la belle du Monté, il sollicita son bonheur : il ne l'obtint pas aux premières instances; mais ayant été assez adroit, en lui donnant la main sur un escalier mal éclairé, pour renverser les premières barrieres de la pudeur, son amante vit bien qu'une plus longue défense serait insignifiante, et elle lui promit de lui décerner la couronne qu'il ambitionnait. Il y avait deux obstacles à vaincre, elle était sous la garde d'un mari jaloux, avare et hargneux, qui veillait avec des yeux d'Argus sur le dépôt de son honneur, et qui ne la quittait ni jour, ni nuit. Heureusement elle avait dans ses intérêts une adroite confidente : c'était mademoiselle Agathe, sa femme de chambre. Quand deux femmes, dit un auteur profond, se réunissent pour tromper un homme, le diable ne serait pas assez fin pour le sauver. Sa maîtresse lui confia ses projets et ses désirs. Agathe, d'un esprit fertile en expédiens, en imagina bientôt un qui parut infaillible. Le jaloux et triste du Monté, avec l'âme d'un vilain, avait le défaut des grands hommes : il aimait éperdument les femmes. Il poursuivait depuis longtemps la vertu de mademoiselle Agathe : sa passion l'emportait si loin, qu'il avait offert de l'argent. Agathe, pourvue, d'ailleurs, d'amans plus jeunes, plus attrayans, repoussait ses attaques avec sévérité. Ce fut sur cet amour qu'elle appuya le projet de servir sa maîtresse. Elle feignit de se rendre à la constance, aux soins de son vieux amant, et lui promit, pour une nuit, un asile dans sa chambre. Du Monté, au comble de la joie, ne fut plus embarrassé que du moyen de tromper une épouse inquiète, dont il était aimé; mais son imagination et l'amour le lui inspirèrent. Le jour du rendez-vous, il dit l'après-dînée à sa femme qu'il allait à sa maison de campagne, qu'il y serait retenu par des affaires, et qu'il n'en reviendrait que le lendemain matin. Madame en murmura un peu, mais se rendit enfin à la raison ; ils s'embrassèrent, d'après cela, bien tendrement. Monsieur, au lieu de gagner la rue, fut se cacher dans le réduit où l'attendait l'amour ; et madame resta dans sa chambre, aussi impatiens l'un que l'autre de voir finir le jour.

La chère Agathe, visitant de temps en temps son prisonnier, eut soin de lui porter à souper ; elle lui accorda même, en le quittant, deux baisers, doux prélude de sa félicité future; lui conseilla ensuite de se mettre au lit, l'enferma et emporta prudemment la clef de sa chambre.

Madame soupait aussi toute seule; mais dès que les voiles de la nuit furent assez épaissis, que le mystère vint protéger les amours, l'experte confidente alla furtivement ouvrir la porte de la rue et introduisit dans l'ombre le galant Remi auprès de sa maîtresse, leur souhaita une bonne nuit et alla chercher le sommeil dans une chambre bien éloignée de celle où l'ardent époux, aiguillonné par ses désirs et son bonheur, qu'il croyait prochain, attendait avec le tourment de l'impatience. Il agitait vivement sa couche; madame, peut-être, n'était pas moins agitée que lui. Il entend sonner onze heures, minuit, et personne ne paraît. Il se lève, va écouter à la porte; point de bruit. Le silence habite la maison; tout dormait, hors madame, sans doute. Il revient à son lit, patiente encore, ne sait qu'imaginer, se relève, écoute, n'entend rien. C'est dans ce mouvement continuel, cette inquiétude d'esprit et de corps, qu'il attend le retour de l'aurore, jurant, maudissant la coquine qui lui joue un pareil tour.

Si cette nuit lui parut excessivement lente dans son cours, madame, au contraire, trouva qu'elle marchait rapidement : tant il est vrai que la mesure du temps est bien idéale! Dès que le jour commença à blanchir les bords de l'orient, la vigilante Agathe vint arracher l'heureux Remi aux douceurs du sommeil et de l'amour, et protéger son évasion. Deux heures après, le visage triste, nébuleux, elle ouvrit les portes de sa volière à son malheureux captif; alléguant, pour se justifier, que sa maîtresse, soit frayeur ou soupçons, n'avait jamais voulu coucher seule, et qu'elle avait été forcée de passer la nuit dans sa chambre.

Le beau Remi, heureux dans ses amours, et plus flatté de l'éclat du triomphe que du plaisir d'aimer, aurait voulu que toute la ville, toute la France eût pénétré le mystère de sa prétendue gloire : cependant il fut assez discret ; et si le voile qui couvrait son bonheur fut un peu transparent, du moins il ne le confia positivement à personne.

A cette époque, mademoiselle de Saint-Paulet, fille d'un gentilhomme du voisinage, vint passer le carnaval à Manosque, chez une de ses tantes : ce fut un nouvel astre qui parut sur l'horizon ; tous les jeunes gens qui avaient déserté de la cour de madame du Monté, s'empressèrent autour de cette jeune divinité. On ne parlait que d'elle, que de son esprit, de ses grâces : elle éclipsait tout. L'orgueilleux Remi ambitionna la gloire de cette conquête; elle avait à ses yeux un grand avantage sur sa

maîtresse; elle était fille de condition, et un sang roturier coulait dans les veines de l'autre, qui était femme, sœur et fille d'avocat. Heureusement pour ses projets, madame du Monté fut obligée de s'absenter de la ville pendant trois semaines; il profita de sa disparition pour exécuter son plan, et attaquer le cœur de la jeune Saint-Paulet; ses soins furent reçus avec réserve et froideur. On l'écoutait pourtant, on souriait quelquefois à ses propos; mais ni regards, ni préférence, ne lui présageaient la naissance du moindre intérêt : son amour-propre en souffrait, et sa flamme s'irritait.

Mademoiselle Pauline de Saint-Paulet avait atteint sa dix-huitième année; sa figure était charmante, quoique irrégulière dans ses traits : elle avait une physionomie douce, enjouée, animée; elle n'éblouissait pas au premier coup d'œil, mais elle s'embellissait insensiblement, et on ne la quittait pas sans émotion Le son de sa voix était touchant, harmonieux. Sa taille ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne, mais svelte, flexible, faite au tour : sa danse, sa démarche légère et facile, tous ses mouvemens respiraient la grâce; rien n'égalait les agrémens de son esprit vif, fertile en reparties, un peu enclin à l'épigramme et brillant de gaîté. Peu enrichie encore par la lecture, sa pénétration, sa délicatesse, son goût naturel, rendaient son entretien très agréable aux gens même les plus instruits. Pauline intéressait d'autant plus que, sous les traits de l'enjouement, elle dérobait une sensibilité profonde, une âme noble et généreuse. On aurait pu l'accuser de quelque inégalité dans l'humeur, effet immanquable d'une extrême sensibilité; mais si ces légers nuages étaient aperçus, personne n'en souffrait, la bonté de son cœur les dissipait bientôt.

Madame du Monté reparut; Remi crut qu'il fallait armer la jalousie pour amener l'amour. Il dit adroitement à mademoiselle de Saint-Paulet, que, puisqu'il désespérait d'avoir le bonheur de lui plaire, il allait faire ses efforts pour l'oublier. Il reprit ouvertement ses chaînes, ne quitta plus ce premier objet de sa flamme, s'afficha autant qu'il put; mais il eut beau étaler son triomphe aux yeux de la sage Pauline, nul dépit, nul signe, nul propos, n'annonçaient qu'elle donnât la moindre attention à ses succès. Il en était au désespoir; mais d'autres nuages se formaient sur sa tête.

Le vicomte de Blaville, capitaine de cavalerie, arriva sur ces entrefaites : c'était un de ces jeunes militaires qui joignent aux agrémens de la figure, le goût et l'habitude des femmes. Il voyageait lestement, sans livres, sans papiers; il écrivait ses billets doux, ses lettres de famille pour avoir de l'argent, dans son auberge ou au premier café. Ses connaissances en littérature s'étendaient jusqu'à la *Pucelle*, le *Sofa* et *Tanzaï*. Il connaissait pourtant le *Misanthrope* et le *Tartuffe*. Il avouait que c'étaient d'excellens ouvrages, mais qui l'ennuyaient à la représentation. Il aimait cent fois mieux voir jouer la *Folle Journée*. D'ailleurs, dansant avec grâce, montant bien à cheval, et jouant supérieurement tous les jeux; jeune, bien fait, sémillant, hardi, porteur d'un nom et d'un uniforme, décoration bien séduisante pour la province; oisif par état et par habitude, il devint l'objet secret des attentions, des désirs du sexe galant. Il parut ne pas hésiter sur le choix; mademoiselle de Saint-Paulet frappa ses premiers regards, et fixa son hommage. Quel rival pour Remi! L'envie, la jalousie, vingt passions le tourmentèrent à la fois. La belle du Monté fut aussi jalouse de Pauline, et déploya tout son art, tout le prestige de la coquetterie, pour enlever sa conquête à une rivale qui commençait à lui déplaire. Pauline ne daigna pas la disputer, et le brillant vicomte ayant affecté un ton grave et presque pathétique, en lui parlant de son amour, la menaçant de porter ses vœux ailleurs, elle lui répondit, avec un ton d'ironie : « Monsieur le vicomte, vous êtes, sans doute, fort aimable; mais j'approuve très fort que vos soins flatteurs s'adressent à qui voudra les recevoir. Je serai enchantée de vos succès, j'y applaudirai même quand ils parviendront jusqu'à moi; et comme l'amour-propre pourrait vous faire douter de ma sincérité, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai, que je n'aurai jamais la moindre inclination pour vous, et que tout langage d'amour, de votre part, ne pourrait que m'apporter de l'ennui; d'après cet aveu, trouvez bon que je vous salue. » Elle lui fit une profonde révérence, et le quitta d'un pied léger, laissant M. le vicomte un peu confus de cette déclaration inattendue.

Assez adroit pour la dissimuler, il résolut de se consoler de ce petit revers avec la belle du Monté, et ne manqua pas de lui offrir le sacrifice de ses espérances auprès de mademoiselle de Saint-Paulet. Il fut accueilli avec reconnaissance, traité avec bonté, bientôt on ne douta plus qu'un mutuel accord n'existât entre eux. Remi qui avait été dévoré de jalousie pour Pauline, le fut alors encore plus pour madame du Monté : il haïssait complétement le vicomte qui paraissait l'éclipser, et avait toujours sur lui la supériorité du propos et du maintien. Remi plus beau, aussi savant, aussi bon danseur, mis aussi élégamment, n'avait pas un uniforme; il n'était pas vicomte, et on sait que dans la société les titres inspirent de la confiance, et même de l'audace. Que de bonnes gens, que d'esprits simples leur doivent leur insolence! Remi sentait son infériorité, il en perdit le repos, il oublia l'aimable Pauline; la jalousie versait dans son âme un caustique brûlant qui la consumait. Le véritable amour est timide, inquiet dans sa naissance; il est confiant et généreux après le bonheur : mais la vanité est toujours ombrageuse, injuste et amère. Il désola madame du Monté, l'accabla de reproches, de propos durs; il essaya de l'abandonner, resta trois jours sans la voir : mais quelle honte! quelle humiliation d'être supplanté, renvoyé aux yeux de toute la ville! Ne pouvant digérer cet affront, il revint auprès de son infidèle, reprit ses fers, gémit, pleura, se livra au désespoir. Cette beauté voulut bien le consoler, le rassurer, lui protester qu'elle l'aimait toujours, qu'elle n'écoutait Blaville que pour s'en amuser; que c'était un homme trop frivole, trop léger, pour qu'il pût intéresser une femme délicate et sensible; que ses soupçons l'offensaient et qu'elle ne les pardonnerait pas à tout autre que lui. Cet aveu fut suivi de quelques larmes; ce doux indice de la sensibilité porta le calme et la consolation dans le cœur de ce malheureux amant. Il demanda la permission d'aller chez elle le lendemain après dîner, comme à son ordinaire : elle le lui refusa, mais avec beaucoup de regret, d'un ton affectueux; elle avait, par malheur, des engagemens qu'elle ne pouvait rompre, ayant promis à sa mère d'aller passer l'après-dînée avec elle. Ils se quittèrent alors très satisfaits l'un de l'autre. Remi promit d'oublier ses soupçons, de mériter à l'avenir son pardon par la plus grande sécurité; son amante promit de pardonner, et de n'aimer jamais que lui.

Les soupçons, comme nos sentimens et toutes nos idées,

sont indépendans de nous; ils arrivent, s'emparent de notre âme au moment que nous y pensons le moins. Remi s'était couché, doucement bercé par l'amour et la confiance : mais le réveil fut orageux; son esprit, plus libre alors, moins prévenu par la séduction, forma des doutes, crut apercevoir des inégalités, du manége dans la conduite et les discours de sa maîtresse. Le rendez-vous refusé pour l'après-dînée ne lui parut qu'un prétexte pour l'écarter, et recevoir à sa place l'odieux vicomte. Cette idée le poursuivait, il s'y attacha, et il résolut absolument d'éclaircir ce ténébreux mystère. L'heure venue, il se rend chez madame du Monté, frappe à sa porte; l'intrépide Agathe se présente aussitôt, et lui dit que madame vient de sortir. « Je le sais; mais je viens de sa part chercher un livre qu'elle a laissé sur sa cheminée. Agathe assure qu'il n'y en a point : l'autre assure qu'il y est. Pendant le débat, il avance toujours. Agathe, en élevant sa voix, redouble ses protestations; mais Remi, ne l'écoutant plus, la repoussant, se trouvant à la porte de madame, ouvre, et la voit seule, paisible sur sa bergère, un livre à la main. Elle avait entendu, reconnu sa voix, et avait eu le temps de faire cacher dans son cabinet de toilette l'heureux vicomte qui, dans ce moment, partageait sa solitude.

Dès qu'elle aperçut Remi, elle prévint ses reproches. « Ah! c'est vous, dit-elle avec un doux sourire; cependant j'avais défendu ma porte à tout le monde, à cause du vicomte de Blaville, qui m'excède et veut venir chez moi; mais, puisque vous l'avez forcée, je vous le pardonne volontiers, à condition pourtant que vous me quitterez bientôt; car, ayant annoncé que je n'y serais pas, j'aurais l'air d'être restée pour vous. » Remi reçut ses excuses et commença à parler de son amour, plus ardent que jamais, lui jura une fidélité inviolable, lui représenta le danger d'aimer le vicomte, qui l'afficherait, la perdrait et l'abandonnerait au premier jour. Ces protestations, cette morale ne prenaient pas; la situation était inquiétante, difficile, même pour une coquette : celle-ci, ne sachant comment se débarrasser d'un amant si tenace, le quitta sur un léger prétexte et alla trouver la fidèle Agathe pour concerter avec elle les moyens d'écarter ce jaloux, ou de faire évader le prisonnier.

Pendant que se tenait ce petit conseil, Remi, dans son fauteuil, se mit à rêver. Le vicomte, étourdi par caractère et fatigué de sa prison, n'entendant plus de bruit, crut que la chambre était déserte ou que madame était seule. Pour s'en assurer, il gratta à la porte du cabinet. Ce mouvement attira l'attention de Remi; le vicomte redoubla, frappa deux ou trois petits coups: alors Remi se leva sur la pointe des pieds et vint écouter tout auprès. Son rival, qui écoutait de son côté, n'ayant point de réponse, lève tout doucement le loquet, entr'ouvre un peu la porte, y passe sa tête en disant : « Eh bien! le procureur est-il enfin sorti? » En prononçant ces mots, il se trouva face à face avec Remi, qui, ayant aperçu le mouvement de la porte, avait aussi présenté sa tête à l'ouverture. Quand ils se virent ainsi nez à nez, visage contre visage, l'étonnement fut réciproque; ils restèrent muets un moment; Remi surtout, que le nom de procureur avait cruellement offensé, était pétrifié. Mais Blaville reprit bientôt la parole, et entrant dans la chambre : « Eh quoi! dit-il, monsieur Remi, ma présence vous étonne? Convenez que vous ne me croyiez pas si voisin? Ma foi, je m'ennuyais là-dedans; qui diable vous attendait cet après-dînée? Vous prenez bien mal votre temps. » Remi, revenu de son trouble, et furieux du persiflage, de ce ton leste, avantageux, répondit : « Ce n'est pas ici, monsieur le vicomte, où nous pouvons nous expliquer; cependant je vous prie de me dire si vous aimez madame du Monté? — Ma foi, vous m'embarrassez; je l'ignore moi-même : tout ce que je puis savoir et vous dire, c'est que je lui fais ma cour, qu'elle veut bien me le permettre, et que personne n'a droit de le trouver mauvais, excepté M. du Monté, son époux, qui, sans s'en douter, est le plus intéressé dans cette affaire. Quant à vous, si cela vous déplaît, je n'y vois d'autre remède que la patience. Je pars dans six semaines : si vous avez des droits, des prétentions sur cette beauté charmante, vous pourrez reprendre vos fonctions et renouer le fil de vos tendres amours; mais vous trouverez bon, je l'espère, que je reste en place jusqu'à mon départ. » Remi allait répliquer un peu vivement, lorsque madame du Monté rentra, et s'arrêta de surprise de voir les deux rivaux ensemble. Elle en rougit; mais, bientôt remise de son trouble, elle demanda au vicomte par quel hasard il était là, par où il avait passé, d'où il sortait. « De votre cabinet, madame. — Vous êtes donc entré pendant le dîner? — Oui, précisément; vous étiez encore à table; je suis monté dans votre chambre; je me suis réfugié dans ce cabinet, où, en attendant, je me suis endormi. — Vous êtes un indiscret; je ne voulais aujourd'hui recevoir personne, je vous l'avais dit à vous-même » Remi, pendant ce colloque, gardait un profond silence, et jetait des regards de courroux sur sa perfide amante. Sans prononcer un seul mot, il fit signe au vicomte de le suivre : cette belle s'en aperçut et l'arrêta. « Et quel droit, monsieur, avez-vous sur moi, lui dit-elle, pour trouver mauvais que monsieur soit ici? Êtes-vous mon époux? Si vous m'avez aimée, si j'ai souffert vos empressemens, c'est une grâce que je vous ai faite, dont vous devez être reconnaissant, au lieu de chercher à me perdre aux yeux de mon mari, de ma famille et dans l'opinon publique : les hommes n'ont ni reconnaissance ni délicatesse. Ce n'est point l'amour qui les excite à la vengeance, c'est un orgueil féroce, une brutale jalousie; peu leur importe de déshonorer les femmes qui les ont aimés, de les précipiter dans l'abîme du malheur, pourvu que leur vanité soit satisfaite. » Le vicomte ajouta : « Monsieur Remi, je suis à vos ordres, vous ne devez pas en douter; mais réfléchissez aux raisons de madame et à ce que nous lui devons. »

La vivacité, l'éloquence, la vérité frappante du discours attérèrent Remi. Il restait confondu: enfin il protesta à madame du Monté, d'un ton altéré, qu'il la respectait trop pour se permettre aucun éclat, et que pour lui prouver son respect il ne la verrait plus. Il sortit à ces mots; madame l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, et le quitta, en lui disant tout bas et avec expression : « Allez, vous êtes un ingrat. » Ce tendre reproche fut suivi du plus doux regard et d'un serrement de main.

Cette scène vive et fâcheuse ouvrit les yeux de Remi; il fit un effort sur lui-même, résolut d'oublier une femme volage et de la traiter avec le mépris qu'elle méritait; car les amans abandonnés se croient toujours en droit de mépriser celle qu'ils adoraient pendant qu'elle était fidèle.

L'idée de l'aimable Pauline, ses charmes, sa douceur, son honnêteté, occupèrent alors sa pensée. Il se proposa

de s'attacher à elle plus sérieusement qu'il n'avait fait. Il revint à ses pieds, eut l'adresse de lui dire qu'il avait fait de violens efforts pour l'effacer de son souvenir, pour s'occuper d'une autre; mais qu'il n'avait pu se vaincre, et qu'il retournait à elle pour l'aimer, l'adorer le reste de sa vie. Il la suivit, lui prodigua ses soins, amusa son esprit d'une louange délicate, hasarda, en souriant, le langage de l'amour, d'autant plus dangereux sous l'air de la gaîté, qu'il charme, s'insinue sans effaroucher. Pauline, loin de la méfiance, lui répondait avec enjouement, et plus souvent d'un ton calme et indifférent. Insensiblement il prit l'accent, le ton du sentiment, ses expressions furent plus animées, plus tendres; son cœur, pour la première fois, éprouvait un charme inconnu; il respirait auprès de Pauline la douce ivresse de l'amour: une volupté épurée du tourment des désirs et de la jalousie pénétrait son âme, la remplissait d'une félicité nouvelle. Il apprenait à connaître les jouissances morales du sentiment les plus vives, les plus enivrantes, les plus faites pour les cœurs sensibles et délicats, malgré la proscription d'un écrivain célèbre.

L'aimable Pauline sentait le besoin d'aimer et d'être aimée: agitée de cette inquiétude, mais difficile sur le choix, son cœur ne s'était point encore ouvert aux impressions de l'amour. La figure séduisante du jeune Remi, sa douceur, sa grâce, ses premières assiduités auprès d'elle, avaient commencé à éveiller sa sensibilité, à faire éclore l'intérêt dans son âme; ce sentiment s'y était développé en silence: malgré le refroidissement de Remi, elle ne pouvait le rencontrer, le voir sans une vive émotion, sans tressaillir; elle portait involontairement ses regards sur lui, les détournait, les ramenait encore; mais la raison, son empire sur elle-même lui faisaient réprimer l'essor de ce penchant involontaire qu'elle dérobait sous le calme apparent de l'indifférence. Le retour, les nouveaux empressemens, le langage flatteur de cet amant animèrent de plus en plus l'activité de ce goût naissant; elle ouvrit enfin les yeux, pressentit le danger et prit la résolution de l'éviter: il était peut-être bien tard. L'amour était dans son cœur, il y jetait de profondes racines; mais elle se le dissimula à elle-même, et le cacha surtout à son vainqueur. Dès ce moment, quand Remi osait risquer quelques expressions tendres, elle le priait très gravement de ne pas continuer s'il ne voulait que soudain elle s'éloignât de lui.

Cette résistance, ce caractère de décence et de modestie étonnaient Remi et enflammaient son imagination. Pour la fléchir, amollir cette sévérité, il hasarda de lui écrire; mais Pauline ne voulut jamais recevoir sa lettre. Désespéré, deux jours après il en fit une seconde plus passionnée: la difficulté était de la faire accepter. A force d'y rêver, il imagina ce moyen. Pauline avait un étui simple de bois rose, qu'elle tirait souvent de sa poche; il en acheta un pareil, et y déposa son billet. Le soir, ordinairement il ramenait mademoiselle de Saint-Paulet et sa tante jusqu'à leur porte: il n'y manqua pas ce soir-là; et en quittant Pauline: « Mademoiselle, lui dit-il, je vous ai fait un vol que ma conscience me reproche; je vous ai dérobé un bijou, je ne veux pas jouir, sans votre agrément, d'un bien qui vous appartient. » En même temps il lui présenta l'étui qui renfermait sa brûlante épître et se retira tout de suite. Pauline le reçut sans la moindre suspicion; mais, retirée dans sa chambre, ayant cherché dans ses poches, elle s'en trouva deux; elle les ouvrit aussitôt par une espèce de pressentiment et aperçut la lettre: elle hésita long-temps avant de la lire, l'ouvrit, la referma, la laissa; enfin, elle lut la première ligne, puis peu à peu toutes les autres. Son sommeil en fut agité, son cœur l'entraînait, elle aimait déjà passionnément; mais sa raison, sa timidité luttaient contre ce dangereux penchant.

A son lever, elle fit une nouvelle lecture du billet de Remi; et après bien des incertitudes, elle se décida à le rendre; elle le replaça dans l'étui, et l'après-dînée, le donna à Remi, en lui disant qu'il s'était assurément trompé, qu'elle avait son étui. Ils étaient alors dans un bal qu'on donnait hors de la ville. Remi, qui se flatta que l'étui rendu contenait une réponse, sortit pour aller la lire. Mais, ayant retrouvé sa propre lettre, il en fut outré, humilié. Animé de dépit, il rentra dans le bal, ne regarda plus Pauline, ne dansa point avec elle; et pour mieux la désoler, il feignit de l'empressement pour une jeune femme d'un caractère envieux, qui ne cessait de critiquer mademoiselle de Saint-Paulet, l'objet secret de sa jalousie. Pauline souffrait, affectait le calme et l'insouciance; mais les galanteries de Remi, les agaceries de sa rivale augmentant de plus en plus, elle n'eut plus d'empire sur elle-même; elle suffoquait; et s'échappant de l'assemblée, elle alla exhaler son désespoir dans le jardin. Remi, qui la suivait de l'œil, s'aperçut de son évasion, et marcha aussitôt sur ses traces.

Pauline était déjà assise sous un berceau de verdure, la tête dans ses deux mains appuyées sur une table de marbre; son mouchoir était sur ses yeux. Seule alors, elle laissait couler ses pleurs: son amant l'observait à travers les rameaux: il n'entendit d'abord que des sanglots, quelques soupirs: elle prononça enfin ce seul mot: *L'ingrat!* Remi attendri jusqu'aux larmes, prend ses tablettes, y trace ces lignes: *Non, il n'est point ingrat, il vous adore, il n'aimera jamais que vous;* va ensuite sur la pointe des pieds les poser tout doucement sur une table qui est près de Pauline, se retire, se cache derrière le feuillage, et l'agite pour arracher la belle affligée à sa profonde rêverie.

Pauline se relève, voit les tablettes, les lit avec étonnement, regarde de tous côtés, et aperçoit enfin son amant. Soudain elle s'enfuit; mais Remi, plus prompt, s'oppose à son passage, se jette à ses pieds, l'arrête par les plus vives protestations d'amour et de fidélité, presse, supplie, verse des larmes. « Laissez-moi, monsieur, disait Pauline tout émue, que voulez-vous? que prétendez-vous?—Que vous m'écoutiez, que vous croyiez au sentiment qui m'inspire, à l'amour le plus tendre.—Eh bien! soit: j'y crois; ne me retenez plus.—Encore un moment, de grâce, je le demande à genoux: puis-je espérer que ce sentiment ne vous déplait pas? Parlez, mademoiselle, je vous en conjure, ou je meurs à vos pieds.—Vous me tourmentez, je ne sais que vous répondre. — Un seul mot qui fera le bonheur de ma vie, que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez. — Que me demandez-vous?—L'aveu de ma félicité. — Eh bien!.... Elle rougit, s'arrêta.—Ah! je vous en supplie, achevez, ma chère Pauline. » En prononçant ces mots, il tenait sa main dans les siennes, et la couvrait de ses baisers. « Eh bien! le ciel le veut. Oui, mon cher Remi, je vous aime; puisse mon amour vous rendre heureux, et ne pas faire le malheur de ma vie! Séparons-nous, Séparons-nous, ajouta-t-elle, laissez-moi retourner au bal, vous rentrerez après moi. »

Cet aveu, la douce certitude d'être aimé, soulagèrent les cœurs oppressés de ces deux amans. Ils passèrent le reste de la soirée dans l'ivresse et l'enchantement d'une passion naissante. Regards, empressemens, soins flatteurs, expressions vives, tendres, tout fut prodigué de part et d'autre, tout embellissait et resserrait leur chaîne; l'âme de Pauline se pénétrait de la volupté la plus pure de l'amour. Elle revint chez elle dans ce délire de bonheur. Hélas! quel léger phosphore! comme il s'évanouit!

Elle trouva, en rentrant, une lettre de son père qui lui annonçait qu'il viendrait la chercher dans huit jours pour la ramener au château. Quelle nouvelle! quel réveil! Elle en resta immobile de surprise et de douleur. « Quoi, « s'écriait-elle, nous séparer déjà! Mon cher Remi, je ne « te verrai plus! ah! qu'ai-je fait! » Elle passa la nuit dans les pleurs, fit les réflexions les plus tristes, les plus sombres, entrevit le précipice où elle courait à grands pas; elle en fut effrayée; et faisant sur elle un effort terrible, elle prit son parti; elle se leva de grand matin, alla trouver sa tante, lui dit qu'elle venait lui faire ses remercîmens et ses adieux; que son père la demandait, et qu'elle partait sur-le-champ pour aller le retrouver. Cependant, pour adoucir les regrets de Remi, elle lui écrivit ce simple billet:

« Oubliez-moi: je pars, je vais joindre mon père qui « m'attend. »

Elle monta dans la voiture, le cœur serré, abîmée de douleur: mais s'efforçant de montrer un front serein, de rappeler sa raison et son courage.

A la lecture de ce billet, Remi resta glacé, anéanti: il attendait impatiemment l'heure où il devait la rejoindre: elle approche; il ne la verra pas! Désespéré, il oublie tout pour ne songer qu'à sa chère Pauline; il n'aspire qu'au bonheur de la revoir, il y rêve sans cesse. A force d'y rêver, il imagine un moyen dont l'exécution lui paraît possible; et résolu de tout risquer, il le hasarde, se déguise, prend l'habit d'un paysan, et va se loger dans un mauvais cabaret à une petite lieue du château de M. de Saint-Paulet: il se promène un jour entier aux environs pour avoir des renseignemens. Ayant trouvé un valet de ferme, il lie conversation avec lui, s'informe des momens où M. de Saint-Paulet s'absente; il apprend que le lendemain il doit aller de grand matin à la chasse, d'où il ne revient ordinairement qu'à l'heure du dîner. Remi n'a plus d'autre obstacle à vaincre pour voir sa chère Pauline, que de tromper ou d'éviter la surveillance d'une vieille tante qui loge avec elle. Cet obstacle ne l'arrête pas.

Le jour suivant, dès l'aurore, il se mit en campagne, vint sous les fenêtres de Pauline; elles étaient fermées. Cette aimable beauté, dans les bras du sommeil, rêvait peut-être à son amant. Il entendit ouvrir la porte; il s'éloigna, et, caché derrière une haie, il observa ce qui se passait. Au bout d'une demi-heure, il vit sortir M. de Saint-Paulet, armé d'un fusil, affublé d'un vieux havresac, et accompagné d'un chien. Il le suivit long-temps pour s'assurer de son éloignement; le voyant enfin tout enflammé à la poursuite d'un malheureux lièvre, il revint, plein de joie et d'espérance, au séjour habité par sa Pauline. Il entre, il la demande; se dit porteur d'une lettre d'une dame de Manosque, avec ordre de la remettre lui-même. Une vieille gouvernante le conduit dans un salon où Pauline déjeunait avec sa tante et M. le curé. « Mademoiselle, s'écria la bonne femme en entrant, voici une lettre de Manosque pour vous.—Avancez, mon ami. » Le messager approche, et se trouble. Pauline, levant à peine les yeux, lui demande de quelle part. « De la part, répondit-il d'une voix mal assurée, de madame de Verteuil. » Sa voix, son trouble frappent Pauline; elle le regarde, le reconnaît; jette un grand cri: la tante, le curé, la gouvernante s'alarment, l'entourent, l'interrogent sur la cause de cette exclamation. — C'est que j'ai rêvé cette nuit qu'un paysan fait comme celui-là, habillé de même, m'apportait, de la part de mon frère, une lettre de l'armée. » Cependant elle reçoit celle-ci, et dit au porteur, d'une voix douce et timide, qu'elle la lirait. « Mademoiselle, aurez-vous la bonté de répondre? Je ne retourne pas sans cela: on me l'a bien recommandé. — Allez donc attendre, je vais faire la réponse. » Elle courut dans sa chambre, lut, relut ce billet où Remi lui demandait à genoux, par les plus tendres prières, le bonheur de la voir, de lui parler au moins encore une fois.

Pauline prit la plume, écrivit, ferma la lettre, mit l'adresse à madame de Verteuil, et l'envoya au prétendu messager. Remi, possesseur de ce trésor, se sauva dans les champs, et, se voyant seul et à l'abri des regards, il ouvre précipitamment, déchire à moitié ce billet, et dévore ces lignes:

« Votre démarche est inconsidérée, mais je vous par« donne; vous voulez me voir absolument, j'y consens; « ma raison me condamne, mais mon cœur sollicite pour « vous: trouvez-vous, dans une heure, au ruisseau qui « est au commencement de l'avenue sur la gauche; il est « couvert de peupliers et de roseaux, vous pourrez vous « y cacher facilement. »

Remi, dans l'enivrement de la joie et de l'amour, courut soudain au rendez-vous indiqué: le ruisseau était charmant, une eau vive et pure baignait une forêt d'arbrisseaux, de saules et de peupliers qui projetaient une ombre délicieuse. Il se cacha dans cet asile, impatient, l'œil fixé sur l'avenue du château. Au temps prescrit, il vit arriver la charmante Pauline, le front orné d'un léger chapeau de paille, garni d'un ruban vert et de roses fraîches, un livre à la main, marchant d'un pas timide, et promenant autour d'elle des regards inquiets: dès qu'elle fut près du ruisseau, Remi se leva, et vola à ses pieds. Ils restèrent quelques momens sans proférer d'autres paroles que: « Ma chère Pauline, c'est vous! — Mon cher Remi, je vous revois! — Que vous m'avez causé de chagrins! Pourquoi m'avez-vous fui si brusquement? — Hélas! il le fallait, j'ai souffert encore plus que vous; mais je vous vois, tout est oublié: laissez-moi respirer. » Puis, revenant de son émotion, elle lui dit: « Mon cher Remi, asseyons-nous, et écoutez-moi. »

Ils s'assirent à côté l'un de l'autre sur l'herbe nouvelle, sous une ombre riante; l'eau coulait à leurs pieds sur de petits cailloux qui répétaient et prolongeaient son murmure: le ciel était pur, le soleil resplendissait. « Ah! s'écria Pauline dans une douce extase, quel moment délicieux! jamais la nature ne m'a paru si belle! » Elle se tut, rêva, et des larmes vinrent sur les bords de ses paupières. « Quoi! vous pleurez! lui dit Remi; vous n'êtes pas heureuse? — Je le suis: laissez-moi jouir de mes pleurs et de ma sensibilité: hélas! puisse mon bonheur se prolonger dans l'avenir, et n'être jamais couvert de nuages! Mais cet avenir m'effraie: je tremble de payer bien chèrement une minute d'erreur. — Pourquoi, ma chère Pauline, ces noirs présages? pourquoi troubler

notre félicité présente par les craintes peu fondées d'un avenir incertain? Si l'amour le plus vrai, le plus tendre, peut vous rassurer, qui jamais vous aima davantage? — Oui, je n'en doute pas, vous m'aimez aujourd'hui; peut-être m'aimerez-vous toujours : mais l'amour ne sera pas pour vous comme pour moi le besoin le plus pressant de votre âme; votre existence, votre bonheur n'y seront pas irrévocablement attachés; d'autres passions traverseront ce sentiment, l'attiédiront. Tel est le cœur des hommes : l'ambition, la soif des richesses, le goût des plaisirs, la vanité se mêlent aux idées de l'amour; et pour mon sexe, pour moi surtout, l'amour est un sentiment impérieux qui domine tous les autres, devient le ressort et la vie de notre âme. — Ne puis-je me flatter qu'un jour l'hymen le plus doux?.. — Voilà précisément la cause de mes terreurs : mon père ne consentira jamais à notre union; il a les préjugés de sa naissance : ils sont absurdes, sans doute; mais ce sont les plus indomptables, ils tiennent à la vanité et à l'orgueil. De plus, ma fortune est bien limitée: vous savez les usages de Provence; mon frère aîné hérite, et je n'aurai qu'une légitime très modique. Vous voyez quels obstacles, quelles barrières s'élèvent entre nous. Mon cher Remi, ces réflexions m'obsèdent sans cesse, contristent mon âme, me font trembler sur ma destinée. » Remi déploya toute la magie de son éloquence pour dissiper ses alarmes, ranimer ses espérances : il avait des amis, des connaissances à Paris qui, certainement, lui faciliteraient le chemin de la fortune. Enfin l'amour, plus que la raison, rassura la sensible Pauline. Un avenir plus doux s'ouvrit à ses regards, et son cœur respira pour un moment une félicité sans mélange.

Mais elle s'aperçut que l'heure avançait; elle craignait le retour de son père, il fallut songer à se séparer. Remi demanda la permission de lui écrire. Elle hésita : mais il supplia avec tant d'ardeur, qu'elle donna son consentement, et promit même de lui répondre. « Voici les arrangemens que nous prendrons : la fermière du château est ma nourrice, je puis compter sur son attachement et sa discrétion; vous lui adresserez vos lettres, elle vous fera parvenir les miennes. » Une faveur obtenue en fait désirer une autre. Remi sollicita le bonheur de la revoir : elle résista à ses prieres. « Ah! disait-elle, je le voudrais bien; qui le désire plus que moi! je ne le puis; n'insistez pas d'avantage. » Mais l'affliction et le désespoir de Remi ébranlerent sa fermeté, et, sans promettre positivement, elle lui laissa l'espérance, en l'assurant cependant qu'ils ne seraient jamais seuls. « Adieu, mon cher Remi, dit elle en se levant, aimez-moi toujours. » A ces mots, elle lui serra tendrement la main, et partit d'un pas rapide, laissant tomber un ruban qu'elle lui avait refusé. En s'éloignant, elle tourna souvent la tête vers ce berceau, qu'elle appela dès lors le *berceau de l'amour;* où bien souvent depuis elle est venue se livrer à ses douces rêveries, et relire les lettres de son amant.

Remi ramassa bien vite le ruban abandonné, le baisa mille fois, et se retira lentement, le cœur triste, et plus épris que jamais de l'aimable Pauline. Dès qu'il fut de retour, il lui écrivit : le lendemain il écrivit encore, et tous les jours c'était sa plus douce occupation. Pauline répondait moins souvent; mais ses lettres respiraient le sentiment.

Elle lui disait un jour :

« J'ai eu autrefois un mouvement de coquetterie; j'ai « désiré plaire : aujourd'hui, le monde m'importune, je « cherche la solitude : ma gloire, mes plaisirs, ma vie, « sont de penser continuellement à vous. Dès que je m'é- « veille, ma première pensée est vous; ma première pa- « role, *je ne le verrai pas.* »

Dans la seconde, elle s'exprimait ainsi :

« Les rapports, la sympathie ne sont donc point une « chimère. J'ose vous l'avouer aujourd'hui, vous m'avez « intéressé au premier coup d'œil que j'ai jeté sur vous; un « charme inconnu, involontaire, m'entraînait, m'attachait « à vous : si ce penchant est blâmable, qui l'a mis dans « mon cœur? d'où vient-il? Je n'y songeais pas, je ne le « désirais pas. Excepté vous, tout le reste de la terre m'au- « rait été indifférent. »

Ensuite elle lui disait plus bas :

« Il faut en convenir, les trois mois que j'ai passés près « de vous ne m'ont paru qu'un instant rapide; j'ai connu « le prix de la vie : j'étais dans l'extase de l'amour : le beau « présent que la sensibilité! que les jouissances de l'âme « sont délicieuses! comme tout est faible, vide, triste au- « près d'elles! »

Une autre fois elle traça ces mots :

« Hier matin, j'allais sous le berceau de notre rendez- « vous. Comme cet asile s'est embelli à mes yeux! Je m'as- « sis au pied de l'arbre où nous étions ensemble: je me « disais : J'étais ici avec lui, je l'ai vu là. J'avais sur moi « vos deux dernières lettres, que j'ai relues avec un plaisir « infini; je me croyais avec vous, je vous parlais : cet « instant d'illusion m'a procuré un moment de bonheur. »

Plus bas.

« Je lis actuellement la *Nouvelle Héloïse*, et je ne me « crois pas perdue : mais je n'imiterai point cette Julie; je « n'épouserai jamais que mon amant : on n'aime qu'une « fois. J'avais commencé à lire *Clarisse*, mais j'ai discon- « tinué. Il me semble que cet ouvrage est trop profond « pour moi : c'est le roman des philosophes. Je garde cette « lecture pour un âge plus avancé. »

Quelques jours après, elle lui mandait :

« Nous avons fait avant-hier, en famille, une course un « peu longue. Nous nous arrêtâmes pour dîner chez le fils « de ma nourrice; il n'a que deux ans de plus que vous. « Il s'est marié cet hiver. Ah, mon ami! quel tableau « que ce ménage! que d'amitiés, de prévenances, de ca- « resses mutuelles! quelles expressions affectueuses! Mon « cœur se gonflait; j'aurais donné tout au monde pour « quitter la table et aller pleurer. Ils ont une vache, un « petit troupeau, un joli logement, un jardin, et dans six « mois ils auront un enfant. Adieu, mon cher Remi : j'ai le « cœur serré : ce tableau me poursuit. »

Remi lut dans un autre billet :

« C'était hier jour de fête; je me suis parée un peu « plus qu'à l'ordinaire. On m'a trouvée jolie; on m'a pro- « digué des éloges; et plus on me louait, plus j'étais triste. « A quoi me sert d'être jolie, pensais-je tout bas, si mon « amant ne me voit point? Non, mon cher Remi, je ne « conçois pas d'autre félicité sur la terre, et même dans « le ciel, que celle d'aimer et d'être aimée, de voir « tous les jours ce que l'on aime. Le curé me citait une « belle pensée de sainte Thérèse, qui m'a frappée et que

« j'ai retenue. En parlant du démon, elle disait : *Ce mal-« heureux qui ne saurait aimer !* Hélas ! qu'il faut peu « et beaucoup pour le bonheur ! *une métairie et son « ami.* »

Remi sollicitait sans cesse un nouveau rendez-vous ; il mourait de tristesse et d'ennui : il ne pouvait exister sans voir Pauline.... Elle lui répondait : « Croyez-vous que je « ne souffre pas autant que vous de notre séparation ? que « ma vie, si douce, si tranquille autrefois, ne soit aujour-« d'hui un fardeau qui excède mes forces ? Je sacrifierais, « pour vous voir, le trône du monde ; mais je ne puis vous « sacrifier mes craintes, ma timidité, les lois et les devoirs « de mon sexe. »

Remi lui répond qu'elle ne craignait pas de le rendre malheureux, que les dangers qu'elle lui opposait étaient chimériques, qu'il avait des projets à lui communiquer. « Ou permettez-moi de vous aller voir, ajouta-t-il, ou je « n'écoute que mon désespoir. »

Réponse.

« Vous le voulez, je cède. Pour faire cesser votre mal-« heur, que je crains beaucoup plus que vous ne croyez, « j'expose ma tranquillité et mon bonheur ; rendez-vous « jeudi, à l'entrée de la nuit, chez la fermière ; c'est l'heure « où mon père commence son trictrac avec M. le curé « Adieu : puisse ce jeudi si désiré n'être chargé d'aucun « orage ! »

Ce jeudi vint. Remi, vêtu d'un habit de fermier, arriva près du château long-temps avant le coucher du soleil. Il se promenait dans les environs en attendant la nuit, lorsqu'il rencontra le curé, qui le regarda attentivement ; mais Remi, préoccupé de son bonheur, s'éloigna, et l'oublia bientôt. Dès que l'obscurité parut favoriser son approche, il se rendit à la ferme. Une femme, fraîche encore de santé et d'embonpoint, l'attendait sur la porte. Elle lui fit signe de la suivre ; elle monta dans sa chambre, et l'ayant enfermé, courut avertir sa chère enfant (c'est ainsi qu'elle nommait Pauline) de l'arrivée de son bon ami. Avec quel plaisir ces deux amans se revirent ! Quel était leur enchantement ! Des larmes, plus douces que la rosée du ciel, baignaient les paupières de la tendre Pauline. Heureux qui a connu cette situation, et qui jouit encore de ce souvenir ! Pauline confia à son amant qu'elle s'occupait de leur bonheur futur.

Elle avait déjà intéressé sa tante par une demi-confidence, et sa tante lui avait promis de l'appuyer, dans l'occasion, de tout son crédit. Leur conversation roula sur les douceurs d'un avenir charmant. « Quelle félicité ! disait Remi. Un jour viendra où nous serons toujours ensemble, où je vous verrai, je vous entendrai sans cesse, où l'assurance d'un avenir heureux augmentera mon bonheur présent, où le moment du réveil m'annoncera une journée délicieuse. — Puisse le ciel, répondait Pauline, réaliser nos espérances, et je n'aurais plus rien à désirer ! » Un doux recueillement succédait à ces épanchemens. Ils étaient assis à côté l'un de l'autre : Remi avait pris la main de Pauline, la baisait, la pressait sur son cœur ; la fermière, non loin d'eux, tournait un rouet, et par fois les interrompait pour leur dire qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, que sa chère enfant aurait un beau mari, et lui une femme charmante ; qu'elle voulait être de la noce, et danser avec lui. Elle recommandait surtout à Remi de bien aimer sa femme, de lui être toujours fidèle. « Ah ! s'écria Remi avec transport, se jetant aux genoux de Pauline, devant vous, ma bonne dame, devant le ciel, je lui jure une fidélité inviolable, un amour éternel. »

Tout à coup Pauline pâlit, s'effraie. Elle entend plusieurs voix confuses, et démêle la voix de son père. « Ah ! nous sommes perdus ! s'écria-t-elle : c'est lui, c'est mon père. Ma chère nourrice, sauvez Remi, sauvez-nous ! » La nourrice, tout effarée, se lève, va, vient, fait entrer Remi dans une chambre voisine, ferme la porte à la clef, et la met dans sa poche. Elles se rasseyent : Pauline pâle, éperdue, ne sachant quelle contenance affecter ; la nourrice chantant d'une voix tremblante, en faisant aller son rouet. M. de Saint-Paulet entre, son épée sous le bras, et suivi de deux valets armés de fourches.

« Que faites-vous ici, mademoiselle ? dit-il d'un ton sévère et brusque. — Je venais visiter ma nourrice, que je savais un peu incommodée. » Sans écouter cette réponse, il parcourait des yeux toute la chambre : n'y découvrant rien de ce qu'il cherchait, il veut pénétrer dans l'autre pièce ; il en demande la clef : la fermière la cherche, ne la trouve pas, l'a sans doute égarée. « Eh morbleu ! nous nous en passerons. » Et soudain, à grands coups de pieds, il ébranle la porte et l'enfonce. Pauline se précipite avec lui dans cette chambre pour se jeter au-devant de son amant, et le sauver de la fureur de son père. On apporte des lumières ; mais la chambre était vide. Saint-Paulet, ébahi, cherchait, visitait coins et recoins ; la tremblante Pauline commençait à se rassurer ; mais une voix faible, des gémissemens sourds frappent son oreille. Le courageux Remi, dans ce péril pressant, avait sauté par la fenêtre, et s'était cassé la jambe : la douleur lui arrachait ces accens plaintifs ; ils arrivent au père, qui, voyant la fenêtre ouverte, en soupçonna la cause, et comprit comment l'amant de sa fille s'était évadé. Il cherche un fusil, assure en jurant que l'infâme ne lui échappera pas.

Pauline, désespérée, fondant en larmes, embrasse ses genoux, le retient de toutes ses forces, lui avoue sa faute, lui nomme son amant, demande sa vie. La nourrice, le fermier, les valets se jettent à ses pieds, crient *grâce ! grâce !* en sanglottant, en étendant les bras. Ce tableau si touchant, les larmes, la pâleur de sa fille calment les fureurs du vieux gentilhomme. Il aimait tendrement cette enfant aimable ; mais il était indigné de l'affront qu'il recevait d'un homme sans naissance ; ce fier hidalgo ne voyait rien au-dessus d'un gentilhomme : il aurait préféré cent ans de plus de noblesse, au génie et aux talens de Voltaire. Cependant l'humanité, la pitié triomphèrent de l'orgueil. Il consentit à laisser la vie au malheureux qui le déshonorait. Il lui envoya du secours ; mais il ne voulut jamais permettre qu'il passât la nuit dans sa terre : il fit dresser un brancard, sur lequel quatre hommes l'emportèrent aussitôt.

Pauline, revenue au château, apprit de sa tante la cause de cette cruelle catastrophe. Le curé avait eu des soupçons sur Remi, du premier jour qu'il vint déguisé en paysan, porteur d'une lettre de Manosque. Ce vieux druide, dévot par imbécillité, ombrageux par défaut de vertu, aigri par quarante ans de privations, ce fanatique ardent qui, né à Constantinople, aurait, par zèle apostolique, fait brûler tous les chrétiens, avait reconnu, dans sa promenade, le prétendu paysan. Ses soupçons se confirmèrent : il le suivit, l'épia, et le vit entrer chez la fermière. Il crut que son devoir, la sainteté de son ministère,

l'obligeaient d'informer M. de Saint-Paulet d'une intrigue amoureuse qui offensait Dieu, la religion et un gentilhomme.

L'infortuné Remi, étendu sur son brancard, y passa toute la nuit, et n'arriva qu'à huit heures du matin chez son père. L'honnête procureur prenait tranquillement son café, lorsqu'on vint lui annoncer précipitamment l'arrivée de son fils Nicolas, escorté par des paysans. La douleur, la fraîcheur de la nuit avaient suspendu l'usage de ses sens : il était évanoui. L'effroi se répand dans la maison ; la famille, les servantes environnent le brancard. « Ah! *mon fils!* — Ah! *mon frère!* — Il *est mort!* — Il *est mort!* » Ces cris, ces gémissemens attirent beaucoup de monde : de voisins en voisins, toute la ville est à la porte de M. Remi ; la renommée ne fut jamais si active que dans ce triste moment. Le beau Nicolas était mort assassiné, dépouillé par des voleurs; ils étaient six, douze, vingt : il s'était défendu comme un lion. Le chirurgien, qui était dentiste, accoucheur, docteur, et jadis barbier, arrive, visite le malade, découvre avec sagacité qu'il a encore un principe de chaleur et de vie; que son mal n'est qu'une solution de continuité à la jambe, encore la fracture était heureuse. Il rassura les esprits, calma toutes les agitations, et promit en peu de temps la guérison du beau Nicolas. Dès qu'il eut repris connaissance, et qu'il put soutenir la rapidité des interrogations, on voulut avoir des détails, connaître les moindres circonstances d'un événement si désastreux. Remi supposa que cet accident lui était arrivé à la chasse, en voulant franchir un fossé. Les faciles parens le crurent; mais une apparition inattendue fit cesser leur erreur.

M. Remi était le lendemain dans son étude, lorsqu'on lui annonça une visite. M. de Saint-Paulet, haut de près de six pieds, échafaudé sur un maigre squelette, entra l'épée au côté, un grand chapeau à plumet sur la tête, l'air, la démarche altière, et les yeux animés de courroux. Cet aspect étonna un peu le bon Remi ; cependant il s'avance, et lui demande ce qu'il pouvait faire pour son service. « Passons, monsieur, dans votre cabinet, et je vous le dirai. » M. Remi, à ces mots, l'y conduit, et fait signe à son clerc de ne pas s'éloigner ; car il n'était pas sans inquiétude. Après quelques cérémonies sur les places, Saint-Paulet remit son grand feutre sur sa tête, et lui expliqua le sujet de sa visite, lui dit l'affront dont son fils avait couvert un gentilhomme, et ajouta, appuyant sa phrase d'un jurement terrible: « Si votre fils ne déguerpit du pays, dès qu'il pourra marcher, je le poursuivrai criminellement comme voleur, comme assassin, comme séducteur; et si la justice me refuse satisfaction, je jure, à vous son père, de lui brûler la cervelle : vous m'entendez, monsieur le procureur? » Le pauvre Remi, accablé d'un tel revers, pénétré de la faute de son fils, se confondit en excuses, et donna sa parole d'honneur de le faire partir dès qu'il aurait l'usage de ses jambes. « J'y compte, dit le vieux châtelain en se levant; adieu, M. Remi, je vous salue. » Celui-ci l'accompagna jusqu'à la porte de la rue.

Madame Remi, qui brûlait d'impatience de savoir ce que l'on avait agité dans ce conseil secret, vint bien vite trouver son mari qui, s'enfermant avec elle, laissa éclater sa douleur qu'il avait contenue jusqu'à ce moment; et après avoir raconté la scène qu'il venait d'essuyer : « Votre fils, lui dit-il, ne nous donnera jamais que du chagrin ; je vous le prédis, madame. S'il n'avait pas été élevé à Paris, Nicolas n'aurait pas séduit la fille d'un gentilhomme, il ne posséderait pas de belles manières, il ne danserait pas si bien; mais il serait modeste, économe, laborieux; il m'aurait aidé; et content de sa médiocrité, il serait heureux, et nous aussi. » Après quelques autres propos, il fit seller son petit cheval, et partit pour aller dissiper son chagrin à la campagne.

Dès que Nicolas Remi fut rétabli, son père lui annonça son exil, en l'assurant qu'il n'y avait d'autres ressources pour lui que les îles d'Amérique, où il pourrait travailler à sa fortune. Cette ressource ne fut nullement de son goût; il répondit que sa vocation n'était point celle dont parlait son père, qu'il retournerait à Paris, où il avait des amis, des protections, où l'usage du monde et les talens étaient accueillis et protégés. Cette réponse fit grimacer le visage du bon procureur; il repoussa un peu sèchement les projets, les ridicules prétentions de son fils: mais sa mère, qui admirait la noblesse de ses sentimens, et qui ne doutait pas que Nicolas ne fût appelé à une haute fortune, sollicita puissamment en sa faveur, tourmenta à tel point son facile mari, qu'il se conduisit comme à son ordinaire et fléchit, en disant : « Vous le voulez, madame; je fais encore une sottise, je le vois, je le sens : Dieu fasse que vous et moi ne nous en repentions pas; qu'il parte, qu'il aille briller à Paris, j'y consens. » C'est ainsi que cet homme judicieux, sage, mais trop faible, se laissait gouverner par sa femme, et accumulait fautes sur fautes. Ah! que de Remi dans ce monde!

Cependant, en bon père, il fit un effort, donna à son fils cinquante louis pour faire son voyage. Sa mère lui remit en secret sa bague de noce; c'était un diamant de cent écus; et le beau Nicolas, chargé de ces richesses et de la bénédiction paternelle, monta à cheval, à cinq heures du matin, pour retourner dans la capitale: toute la famille l'accompagna hors la ville. Son père lui dit, au moment de la séparation : « Mon cher Nicolas, je te recommande la modestie, l'économie et la sagesse; je souhaite que tu fasses fortune, mais ici tu l'avais trouvée: bien chauffé, bien vêtu, bien nourri, entouré de parens et d'amis honnêtes, que te fallait-il de plus! Tu aurais gagné de l'argent, choisi une femme selon ton cœur; nous aurions cultivé, embelli notre petit ermitage; mais tu aimes la gloire : adieu, mon cher Nicolas, que le ciel te protége; je le prierai tous les jours pour toi » A ces mots il l'embrassa tendrement; la famille en fit autant. On pleura, on gémit, on se dit mille adieux, enfin on se sépara. Les parens revinrent les yeux humides de larmes, et le cœur bien navré.

Le beau Nicolas, sur son cheval, donnait aussi des pleurs à ses parens: mais Pauline, surtout, la tendre Pauline qu'il abandonnait, Pauline dont il n'avait aucune nouvelle, occupait sa pensée, et remplissait son âme de regrets et de douleur. D'autre part, quand il songeait qu'il retournait à Paris, où la fortune l'appelait, où il allait jouir des arts, du luxe, des plaisirs d'une société immense; qu'il rapprochait les beautés, les délices de cette ville brillante, avec sa chétive patrie; qu'il comparait son existence future avec la vie fastidieuse, monotone d'un pays où l'on se lève de grand matin pour travailler, où à midi on se met tristement à table, où le soir on se rassemble autour d'une chandelle pour bâiller ensemble, où l'imagination est desséchée par les idées de ménage, de parcimonie, où la vie enfin n'est qu'une végétation

lente et pénible; alors un rayon de joie se mêlait à sa tristesse, et il se consolait de la peine présente par les illusions de l'avenir.

Dès qu'il fut à Paris, il réhabilita son nom, et redevint le chevalier de Saint-Remi : un plumet blanc décora son chapeau. Sa première visite fut pour le chevalier de Mérac, son ancien camarade de pension, qui l'accueillit avec amitié, lui proposa de le présenter au marquis de Florincourt, son frère aîné, qui avait une excellente maison. Remi fut enchanté de la proposition ; elle flattait son amour-propre et ses espérances. La maison du marquis de Florincourt était celle des plaisirs, le rendez-vous des joueurs, des vestales du temple lyrique, et de tout ce qu'il y avait de bonne compagnie dans les *roués* de Paris : on y faisait des soupers charmans ; on y jouait un jeu excessif ; mais tant pis pour ceux qui se ruinaient. Florincourt, pleinement détaché de tout préjugé, vivant pour lui, peu soucieux de l'avenir, se défaisait de ses contrats, de ses terres, avec une facilité tout-à-fait aimable ; il lui semblait qu'en diminuant sa fortune, il s'allégeait d'autant de soucis et d'un poids accablant. L'Opéra était son lycée ; les nymphes de Vénus formaient sa société ; il dînait, soupait, pensait, vivait avec elles ; enfin cet aimable épicurien paraissait n'avoir qu'un instinct qui l'entraînait au libertinage, comme certains animaux, par instinct, barbotent dans les marais.

Le chevalier de Saint-Remi, introduit dans cette société libidineuse, en adopta bientôt les mœurs : séduit par l'appât du jeu, il hasarda son léger pécule sur cette mer orageuse. Le vent fut favorable, la fortune lui sourit ; et se fiant à sa constance, il prit une voiture, deux laquais, leur donna une livrée, loua un logement décent, renoua connaissance avec la belle Saint-Denis, plus brillante que jamais. Elle captivait alors une espèce d'aventurier, protégé du gouvernement, qui, aux dépens de l'état et des fonds de la guerre, achetait le plaisir d'être aimé, et payait les faveurs de cette précieuse beauté, de cent mille livres par an. Saint-Remi obtint le second rôle : on lui accorda trois jours de la semaine ; c'étaient ceux où l'amant en chef allait à Versailles régler avec les ministres les affaires de l'état.

La belle Saint-Denis avait trop d'élévation dans l'âme pour mettre à contribution deux amans à la fois. Saint-Remi était exempt de tout impôt ; il ne lui en coûtait que des bouquets, des cadeaux au jour de l'an, aux époques des saintes qu'elle fêtait ; et elle n'en fêtait que trois : enfin cette dépense n'excédait pas cinquante louis par mois.

La fortune, l'amour, tout favorisait le défunt Nicolas : son équipage, ses gens, l'élégance de ses habits achevaient de lui tourner la tête : il n'avait plus que de faibles et rares souvenirs de son aimable Pauline, qu'il regrettait cependant quand il se la rappelait.

Il avait formé, chez la Saint-Denis, une liaison intime avec l'abbé d'Oliva. Cet enfant de la grâce était un petit être charmant, qui faisait les délices des soupers, par sa voix, ses chansons et ses contes joyeux ; les Saint-Denis, les Julie, les Phryné, les femmes *comme il faut*, se l'enlevaient, se l'arrachaient. L'abbé, ayant le cœur inoccupé dans ce moment, s'enflamma pour la Saint-Denis, il voulait l'avoir, et sans différer, il se proposa. Cette belle, qui se piquait d'ingénuité, qui se disait philosophe, parce qu'elle lisait des romans, la gazette et la feuille du jour, et s'abandonnait à tous ses désirs, lui déclara que, malgré son amabilité, elle allait lui résister ; qu'elle avait alors trois amans, qui tous trois l'adoraient, et qui suffisaient à sa petite santé, son docteur lui ayant défendu expressément d'en employer un plus grand nombre. Le premier qu'elle avouait en public était le fastueux Paltoquet, homme en crédit, et d'autant plus magnifique et libéral, qu'il payait des deniers de l'état. Le second était le chevalier de Saint-Remi, qu'elle gardait, parce qu'il était bon enfant et d'une jolie figure. Le troisième était le choix de son cœur ; mais il marchait dans l'ombre, elle ne pouvait le nommer. Cet amant mystérieux, comme chacun sait, ou doit savoir, c'était son coiffeur, un maraud physiquement bien constitué. « Vous comprenez, mon cher abbé, ajouta la Saint-Denis, que je dois me respecter, et me borner à ce nombre ; mais, dès qu'il y aura une place vacante, je vous la promets ; Paltoquet ne peut durer long-temps, ce sont de ces insectes luisans qui n'ont qu'un jour d'existence. »

L'abbé était vif, ardent dans ses désirs ; il ne pouvait supporter huit jours de délais quand il poursuivait une femme. Il résolut de s'arranger avec Saint-Remi, et de se faire résigner sa place d'amant en second. A souper, le soir même, il lui demanda à déjeuner pour le lendemain ; il avait des projets à lui communiquer qui pourraient lui convenir. Il fut exact au rendez-vous. « Mon cher chevalier, lui dit-il en prenant de l'excellent thé impérial, je vous suis très attaché ; et je vois avec chagrin que vous vous oubliez dans le sein des plaisirs, que vous négligez votre fortune. Vous voilà dans l'éclat de vos beaux jours, vous avez de l'esprit, une tournure charmante, et vous ne tirez aucun parti de ces avantages. Que vous êtes heureux d'avoir un ami aussi zélé que moi ! Je viens vous proposer un arrangement qui peut vous mener à tout. Je veux vous présenter à la marquise de Clainvaux, nièce du duc de Belmont, qui est, comme vous le savez, à la tête des affaires. » Saint-Remi, ébloui de cette offre, se confondit en remercîmens. « Attendez pour me remercier, vous n'êtes pas encore au bout. Je veux vous donner, auprès de la marquise, une place de confiance, celle que j'occupe, moi, et qui commence à me peser. — Quelle est donc cette place ? expliquez-vous. — Celle d'amant fortuné, que j'exerce depuis trois mois à mes risques, périls et fortune. — Quoi ! déjà vous voulez vous en défaire ? — Oui, c'est un effet que je veux remettre dans le commerce ; il faut qu'il circule. — Vous m'étonnez. — Cette femme est un peu exigeante, elle me perd la voix. Mais, en vous l'abandonnant, j'y mets une condition ; c'est que vous me cédiez la Saint-Denis : croyez, mon cher ami, que je vous propose un marché très avantageux. La marquise mérite les hommages d'un jeune homme. Son printemps et la fleur de sa beauté se sont évanouis ; mais vous n'avez pas d'idée de sa manière d'aimer, de son adresse, de ses attentions, de ses transports dans les crises de l'amour. Elle a la plus belle ame, un fond de sensibilité inépuisable, elle oublie aisément ses amis, ses amans de la veille ; mais elle est tout feu, tout sentiment pour l'amant du jour : elle le mettrait sur le trône, s'il était en la puissance de son oncle. Vous savez que ce vieillard facétieux, qui rit de tout, se moque de l'Europe, de la France, et même des saints du paradis, et qui ne veut qu'user le reste de ses jours au sein d'une tranquillité voluptueuse, a la plus grande influence dans les affaires. De son cabinet découlent toutes les grâces, emplois, dignités, pensions ; il est la source de tout. La

marquise sa nièce a sur lui un ascendant étonnant, parce qu'elle l'amuse et le fait rire. Elle le mène au gré de ses caprices et de ses désirs : ses amans mènent la marquise ; ainsi vous voyez que précisément c'est l'histoire de Périclès, qui prouvait que l'enfant d'Aspasie gouvernait la république. Au bout de trois semaines de service, elle m'a fait avoir une abbaye de vingt mille livres de rente : un faiseur d'opéra vient d'obtenir, par son crédit, une place de fermier-général ; un joueur de serinette a eu une pension de deux mille écus ; il faut encourager les talens ; et, par son crédit, un échappé de Gascogne, qui joue délicieusement les proverbes, vient d'être nommé à une intendance dans les îles. Enfin elle ferait de vous un secrétaire d'état, un général d'armée, si elle se le mettait dans la tête. »

Le chevalier de Saint-Remi, après ce magnifique tableau qui échauffait son imagination, embrassa avec transport cet aimable abbé, et lui céda sans hésiter sa conquête de l'Opéra. « Mais comment vous y prendrez-vous pour me faire agréer à la marquise, et pour vous débarrasser d'elle ? — C'est mon affaire, je m'en charge ; que me donnerez-vous si dans huit jours vous êtes du dernier bien ensemble ? — Tout ce que vous voudrez ; mais cela ne me paraît pas aisé. — Plus que vous ne croyez. D'abord j'ai un moyen sûr pour me dégager des liens d'une femme dont je suis excédé. Voici mon procédé : je commence à tousser auprès d'elle, je ne mange que du rôti ; j'ai dans ma bonbonnière des pastilles béchiques ; ensuite je répands sourdement le bruit que mon médecin m'a ordonné le lait, sous peine de mort. Les femmes ont l'âme compatissante, et aiment mieux renvoyer un amant que de le mettre au cercueil. Cette ruse m'a déjà délivré de deux femmes obstinées qui ne voulaient plus me laisser aller. Rapportez-vous-en à moi, il est aujourd'hui lundi ; mercredi je vous présente ; jeudi vous souperez chez elle, et samedi vous triompherez de ses rigueurs. » L'abbé tint sa parole : le mercredi il mena Saint-Remi chez la marquise. Comme il avait prôné ses talens, sa figure, la marquise le regarda attentivement, le détailla, le trouva d'une figure expressive et charmante. Pendant l'examen, l'abbé toussait beaucoup, avalait des pastilles. « Ce pauvre abbé, s'écria la marquise, il est épuisé, anéanti ; d'honneur, il me fait pitié. — Du moins, madame, je mérite un peu de commisération. » Et il chanta à demi-voix : *Félicité passée, qui ne peut revenir.* « C'est le séminaire, sans doute, qui vous a ruiné la santé ? — Ne croyez pas plaisanter ; les gens du monde pensent que les abbayes nous viennent en dormant : vous n'imaginez pas ce que notre état exige de travaux, d'adresse, de contraintes, de ruses, de dissimulation, de privations ; il est vrai qu'une fois engraissés des dîmes de Sion, nous nous en dédommageons amplement. Soupçonneriez-vous, madame, que j'ai été quatre ans les yeux baissés, sans oser regarder une femme en face ? — Vous êtes bien corrigé de cette fausse honte ! — Un peu : je n'avais alors que de petites intrigues que je dérobais à l'œil du jour ; vraiment, c'est ainsi que l'on parvient. — Et que l'on trompe les hommes. — Ils sont faits pour cela. Chacun son métier.

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

abbé recommença alors à tousser, à se plaindre de sa poitrine : il vint du monde. la marquise pria les deux amis à souper pour le lendemain, et ils sortirent.

Saint-Remi remercia vivement l'abbé de cette connaissance. Il ne se possédait pas de joie de se voir transporter dans le grand monde, d'y jouer le rôle d'un homme de qualité. Ils se rendirent au souper de la marquise, où se trouvait excellente compagnie, en ducs, marquis, musiciens et bon fous. Le chevalier de Saint-Remi y fut distingué. La marquise le destina à sa partie : l'abbé, qui avait fait, à cinq heures, un dîner à *huis-clos* avec quelques représentans des apôtres, ne soupa point, but de l'eau, ne prit que des adoucissans, toussa un peu plus qu'à l'ordinaire. La marquise comprit qu'il fallait respecter cette situation critique, et se défaire d'un homme aussi délabré ; elle lui conseilla de rentrer chez lui de bonne heure. L'abbé, docile à ses avis, lui demanda la permission de se retirer, et de lui amener, samedi, son ami à sa toilette ; ce qui fut accordé.

Cet heureux jour venu, Saint-Remi, paré de l'habit galant du matin, des roses de sa jeunesse ; n'ayant sur ses cheveux négligemment bouclés qu'une légère nuance de poudre, alla prendre l'abbé dans sa voiture, et vola au rendez-vous. Celui-ci, chemin faisant, instruisit son initié des mystères de la bonne déesse, et lui traça la conduite qu'il devait tenir. « Si vous plaisez à la marquise, comme je n'en doute pas, quand je serai sorti, et je ne vous ferai pas languir, elle vous parlera opéra, musique ; saisissez l'occasion pour célébrer ses talens sur la harpe, montrez le plus grand désir de l'entendre : elle vous refusera d'abord : insistez, pressez avec chaleur ; elle cédera pour se délivrer de vos importunités, et vous conduira dans un boudoir voluptueux, décoré par les Grâces et l'Amour. Placez-vous auprès d'elle le plus près possible : après un air ou deux, comme transporté par le charme de l'harmonie, précipitez-vous à ses pieds, prenez ses mains, ses bras, embrasez-les du feu de vos baisers : elle vous repoussera, affectera un air de sévérité. N'allez pas vous déconcerter, vous seriez perdu : elle vous menacera de sonner, sonnera de toutes ses forces ; mais ne vous alarmez pas ; la sonnette est simulée, elle ne va point. Le reste va de suite ; je n'ai pas besoin, je crois, de vous conduire jusqu'au dénoûment. »

Ainsi parlant, ils étaient déjà dans la cour de la marquise. Son premier coup d'œil fut pour son nouvel adorateur ; elle fut frappée, éblouie de ses charmes. Elle s'occupa ensuite de la santé de l'abbé, qui se plaignit de son état ; il avait passé une nuit qui l'avait anéanti, abîmé : effectivement, il l'avait passée avec la Saint-Denis. La marquise lui dit en souriant, que la grâce paraissait en défaut chez lui. « Il est vrai, madame, je n'ai pas même aujourd'hui la suffisante ; je ne suffoque pas comme la célèbre madame Guion. Il vous faudrait, marquise, un amant comme moi, qui eût un amour épuré de tout désir profane, qui vous aimât pour vous-même. — Oui, cela me conviendrait. — C'est que vous êtes tout âme. » Il eut dans ce moment une forte quinte de toux ; quand elle eut cessé : « Pardon, dit-il, madame, il faut que je vous quitte : le cardinal est à Paris, je vais lui faire ma cour. — Est-ce que vous sollicitez encore ? n'êtes-vous pas satisfait de ce que vous avez obtenu ? — Non, sans doute : peut-on vivre avec vingt mille livres de rente ? — L'abbé, dans cinquante ans d'ici, nos neveux se croiront trop heureux... — Tant pis pour nos neveux ; je sais que tout a son période ; Jérusalem n'est plus, les druides ont passé, nous

passons, tout passe. Adieu, belle marquise, imitez-moi, jouissez du présent, sans vous inquiéter de l'avenir. » On fit quelques efforts pour le retenir; mais il se déroba furtivement, laissant nos deux amans sans autres témoins que le mystère et le plaisir.

Le galant chevalier déploya d'abord sa belle jambe, anima ses yeux du feu de ses désirs; la marquise ne tarda pas d'amener la conversation sur la musique, lui demanda s'il l'aimait. « Passionnément : on dit, madame, que vous excellez sur la harpe; si j'osais vous prier... — On vous a exagéré mes talens; je me néglige beaucoup. » Saint-Remi n'en voulut rien croire; il supplia, persécuta même pour obtenir la faveur de l'entendre. Elle était trop honnête pour refuser plus long-temps : ils entrèrent dans ce boudoir élégant, où les glaces répétaient de toutes parts les appas de la divinité, où le parfum le plus délicieux, en flattant l'odorat, réveillait dans l'imagination les idées de la volupté. La marquise prit sa harpe, développa les contours moelleux de ses bras, joua un air doux et tendre, en jetant des regards furtifs et voluptueux sur le beau Saint-Remi. Celui-ci, dont les sens s'enflammaient, n'oublia point les documens de l'abbé : l'air fini, il se précita aux pieds de la marquise; il éprouvait, disait-il, un délire nouveau, il ne parlait que de l'enchantement de son âme, il n'était plus le maître de ses transports; il embrassait ses genoux, l'entourait de ses bras, la pressait sur son sein, prodiguait à ses vétemens mille baisers. La marquise, qui s'aperçut du danger, le repoussa avec colère, gronda, se jeta sur le cordon de la sonnette, sonna avec vivacité : mais personne n'accourant à son secours, faible, abandonnée, elle succomba, et son heureux amant vit que les dames Arnaud et les femmes de qualité avaient entre elles de grands traits de ressemblance. Il usa avec tant de noblesse de son triomphe, que sa généreuse victime voulut bien le lui pardonner, et même, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle lui proposa de le mener le lendemain à Versailles et de le présenter à son oncle. « Mon cher chevalier, lui disait-elle, que vous m'allez devenir cher! que vous êtes aimable! Je vais m'attacher à vous pour jamais; je trouve dans votre société un plaisir ineffable. Je me charge de votre destinée, je vous réponds de l'avancement le plus rapide et le plus brillant. » Ils ne se quittèrent qu'après les protestations les plus touchantes, les plus sincères d'un amour éternel.

Le lendemain, la marquise pressa sa toilette et vint chercher son nouvel amant dans sa berline pour le mener à Versailles. Voilà le beau Nicolas courant à six chevaux à la cour, ou plutôt à la fortune et aux honneurs; l'ardente marquise le présenta à son oncle comme un homme du premier mérite, dont elle répondait, qui était rempli de talens, de connaissances et propre à tout. Le vieux ministre, sur son assertion, n'en douta pas; il sourit à son protégé, lui promit de s'occuper de son sort, demanda un mémoire et l'arrêta à dîner avec toute la France. Quel triomphe pour le jeune Remi! comme son âme se dilatait! comme son amour-propre jouissait au milieu de ces cordons bleus, rouges, noirs, bariolés; de ces enfans du soleil chamarrés d'or, de diamans et de plaques! Tendre Pauline, chétif Manosque, comme vous étiez oubliés! Que vous deviez paraître petits de cette hauteur! Pour couronner une si belle journée, ce favori de la fortune et de la gloire gagna la nuit quatre cents louis chez le marquis de Florincourt. Il ne rentra chez lui qu'à sept heures du matin, dans une espèce de vertige et d'enivrement, qui lui dérobait presque la connaissance de lui-même.

Son valet de chambre lui remit une lettre de la poste; ayant reconnu l'écriture de son père, il ne l'ouvrit point et commanda qu'on la lui donnât à son réveil : bercé des plus douces chimères, il se coucha, s'endormit tranquillement et ne rêva que richesses et grandeurs.

A deux heures après midi, il sonna, demanda son chocolat; on l'apporta avec la lettre de son père et un billet parfumé de la marquise. Il ouvrit ce dernier avec empressement : la marquise lui offrait une place dans sa loge aux Italiens pour voir *Richard*, et de là, il viendrait souper chez elle, s'il ne craignait pas les langueurs d'un tête-à-tête; car son mari l'abandonnait, et elle n'avait prié personne; « à condition cependant, ajouta-t-elle, que vous serez plus raisonnable que vous ne l'avez été : je vous en veux encore. Adieu, mon cher chevalier, il me serait impossible de ne pas m'occuper de vous; c'est pour le reste de ma vie. » Il répondit sur-le-champ, accepta tout, prit ensuite son chocolat et lut la lettre de son père. La voici :

« Nous craignons tous, mon cher Nicolas, que tu ne « sois malade; depuis long-temps nous n'avons eu de tes « nouvelles : mais je viens t'en donner une qui te fera « grand plaisir; elle comble les souhaits de la famille et « la remplit de joie; ton bonheur, le nôtre, celui d'une « demoiselle charmante est aujourd'hui dans tes mains. « Voici le fait : le curé de M. de Saint-Paulet sort de chez « moi; il m'a conté qu'après ton accident, ta chute mal« heureuse, la belle Pauline fut attaquée d'une fièvre ar« dente, avec des transports et des redoublemens : on dit « que, dans son délire, elle ne parlait que de toi, de ton « malheur, qu'elle s'écriait : *Ah! mon père, ne le tuez « pas! c'est lui! c'est Remi! c'est mon amant!* En« suite elle se taisait, poussait de profonds gémissemens, « puis s'écriait : *Il est mort! il est mort!* Son père, sa « tante, sa nourrice entouraient son chevet et lui adminis« traient tous les secours possibles : le curé, au pied du lit, « attendait un instant favorable pour lui parler de Dieu.

« Tout le château était dans la désolation : son père, « accablé, la pressait dans ses bras, prenait ses mains, « les arrosait de larmes; mais l'infortunée ne voyait rien, « n'entendait rien. On fit dire des messes, on promit une « neuvaine à sainte Pauline sa patronne, qui, sans doute, a « intercédé pour cette pauvre enfant; car, dès le lende« main, le délire a cessé, la fièvre s'est apaisée. Sa tante « profita de ce moment de répit et de calme pour lui « parler de toi, la flatta de l'espérance qu'elle te reverrait, « que son père consentirait un jour à vous unir. Ces con« solations, ton nom, les larmes de son père furent un « baume plus efficace que les remèdes; la fièvre s'éteignit, « peu à peu les forces lui revinrent, et les larmes et « l'affliction cessèrent dans le château, dans le village, « dans les environs; car tout le monde la pleurait : mais « cet état de guérison fut de peu de durée; la maladie « était dans le cœur.

« Quand M. de Saint-Paulet vit sa fille hors de danger, « il ne voulut plus entendre parler de toi; il crut que le « temps et la raison éteindraient une passion qui n'avait « plus d'aliment. Son espérance fut trompée : une tris« tesse, une mélancolie sombre attaquèrent l'âme de la « tendre Pauline; elle ne mangeait presque plus, maigris« sait, dépérissait à vue d'œil. Son père l'interrogeait en

« vain sur les causes de cet état; elle répondait qu'elle « n'avait rien, qu'elle était contente de sa santé. Plusieurs « fois il la surprit noyée dans les larmes; une fièvre lente « la consumait. Ainsi, mon cher Nicolas, tandis que tu « souffrais à Paris, que tu la pleurais, elle mourait ici « pour toi. Enfin la tante et la nourrice s'adressèrent à « M. le curé, le prièrent de s'intéresser pour elle et d'en- « gager son père à lui accorder la main de son amant.

« La tante lui promit de lui faire avoir une chapelle de « deux cents livres s'il réussissait. Le curé, qui paraît un « saint homme, a vu aussitôt M. de Saint-Paulet, lui a dit « que Dieu seul et lui pouvaient sauver sa fille, qu'elle se « mourait d'amour, et lui a fait entendre qu'il risquait son « salut, qu'il pécherait mortellement, si, par un mouvement « d'orgueil, il causait la mort de sa fille en lui refusant « l'époux que le ciel lui avait destiné.

« Ces sages représentations, le pitoyable état d'une en- « fant si chère, surtout la religion, ont changé l'âme de « M. de Saint-Paulet et fléchi sa dureté. Il est entré chez « sa fille, qui ne se levait presque plus, lui a dit en san- « glottant : « Pauline, ma chère Pauline, aie pitié de ton « malheureux père, de sa solitude, de sa vieillesse, songe « à vivre, je ne m'occuperai que de ton bonheur; je te « promets devant ta tante et M. le curé que voilà, de te « donner Remi pour époux; M. le curé ira en faire la de- « mande à son père en mon nom; on lui écrira à Paris, « et dès qu'il sera de retour, nous célèbrerons la noce au « château. — Ah! mon père, s'écria cette aimable fille en « soupirant, me le promettez-vous? puis-je me flatter que « vos bontés pour moi?...—Oui, ma Pauline, je te le jure, « foi de gentilhomme. » Il a tenu sa parole

« Le curé est venu ce matin me proposer cette hono- « rable alliance, qui est bien au-dessus de nos prétentions, « quoique sa dot soit très modique; mais Dieu fait tout « pour le mieux. M. de Saint-Paulet exige cependant de « toi que tu prennes mon état, et que tu t'occupes. Cette « demande est juste et raisonnable; dépêche-toi de partir, « défais-toi de toutes tes chimères, le bonheur est ici qui « t'attend; tu y trouveras un père et une mère qui t'ai- « ment, une épouse tendre, charmante, qui ne respirera « que pour t'aimer : en travaillant, tu auras l'honnête né- « cessaire, une jolie petite maison de campagne pour te « délasser tous les jours de fêtes : que peut-on désirer au- « delà? Viens donc, mon cher Nicolas, faire notre consola- « tion, jouir des biens que la fortune et l'amour te desti- « nent. Ta mère t'embrasse et t'attend avec impatience, « ainsi que moi qui suis ton père.

« ANTOINE REMI.

« *P. S.* Mademoiselle de Saint-Paulet va beaucoup « mieux; elle se lève et se promène. »

Cette lettre agita l'âme du beau Saint-Remi, et réveilla un sentiment d'amour qui était assoupi, et non point éteint. Mais elle arrivait dans une circonstance défavorable; c'était à l'époque la plus brillante de sa vie : aimé, adoré d'une femme de qualité, favorisé du jeu, accueilli des ministres, admis à leur table, séduit par la perspective d'un avenir éblouissant, d'une fortune éclatante; et renoncer à tout cela pour s'ensevelir, à son âge, avec ses talens et sa figure, dans un désert, au bout du monde, pour y vivre obscurément, loin des arts et des plaisirs; surtout la profession de procureur lui répugnait singulièrement, à la veille d'avoir, peut-être, une charge à la cour, un rang dans le monde : quel contraste! quelle opposition! quelle chute! Aussi n'aurait-il pas hésité un seul instant, sans l'idée de l'aimable Pauline, dont il ne pouvait se rappeler les charmes, la sensibilité, sans attendrissement. L'ambition et l'amour se disputèrent, pendant quelques momens, l'empire de son cœur; mais l'ambition l'emporta. Voici quelle fut sa réponse.

Monsieur et très cher père,

« Je suis pénétré des bontés dont vous et ma mère avez « comblé ma vie; cette dernière faveur, que je n'attendais « pas, ajoute encore à ma reconnaissance; mais plus vos « bienfaits ont été considérables, plus je me dois à moi- « même d'y mettre des bornes, plus je dois m'efforcer d'ê- « tre utile à ma famille, et de lui rendre tous les services « que j'en ai reçus. J'ai dîné hier à Versailles, chez le duc « de Belmont, qui m'honore de ses bontés; il m'a promis « de s'occuper de mon avancement, et je crois pouvoir « compter sur ses promesses; car je suis présenté, recom- « mandé par la marquise de Clainvaux sa nièce, qui gou- « verne son oncle, comme il gouverne la France. Elle « m'honore d'une vive et solide amitié, et s'est chargée « de ma fortune; je soupe souvent chez elle : tous les jours « elle ne cesse de me dire que je ne dois pas borner mes « prétentions, que je puis aspirer à tout. D'après cet ex- « posé, jugez, mon tres cher père, si je dois sacrifier des « espérances aussi fondées, une fortune dont l'éclat re- « jaillira sur ma famille, à une profession qui donne à « peine de quoi soutenir son existence, et pour laquelle je « ne me sens aucune inclination. Je n'ai pu lire, sans ver- « ser des larmes, les malheurs de mademoiselle de Saint- « Paulet : le don de sa main est le plus grand des bienfaits « que le ciel puisse m'accorder. Je connais tout le prix de « son cœur; mais attendons, pour serrer des nœuds si « doux, qu'un état plus brillant, plus digne d'elle, assure « son bonheur et le mien. Ma mère, à qui je présente mes « respects, approuvera, sans doute, mes raisons et ma « conduite; puissé-je également mériter votre suffrage et « la continuation de vos bontés.

« Je suis avec un profond respect, etc. »

Cette lettre écrite, la toilette faite, le galant Saint-Remi vola à la comédie italienne dans la loge de la marquise, qui le ramena chez elle : ils soupèrent tête à tête. Après souper, la marquise voulut bien aller pincer la harpe dans le boudoir, où les sonnettes n'allaient pas. Ils y restèrent une partie de la nuit, et l'heureux Remi se retira au point du jour, s'enivrant, de plus en plus, des vapeurs de la vanité, oubliant sa famille, la charmante Pauline, et s'oubliant lui-même.

Quand M. Antoine Remi eut lu la lettre de son fils, il s'abandonna, contre sa coutume, à un mouvement de colère, et dit à sa femme : « Tenez, lisez, madame, la réponse de Nicolas; c'est un fou : la vanité, les ducs, les marquises le font extravaguer. » Madame Remi fut d'un avis bien différent; elle était éblouie, enchantée. « Monsieur, je vous l'avais prédit; j'ai le tact sûr : votre fils ira loin; il parviendra : l'heureuse éducation qu'il a reçue...... — L'a perdu. Vous donnez dans toutes ces sottises de grandeur; vous êtes femme : vous ne connaissez pas ce pays-là; on trompera votre fils, on le ballottera, on s'en amusera. Vous ne vous doutez pas du peu de cas que l'on fait à la cour d'un petit bourgeois; ils appellent cela *des gens de rien* : c'est leur expression favorite. Rousseau a dit quelque part, et il sait ce qu'il dit : *Si la vanité a fait quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet homme-là n'était qu'un sot.* Jusqu'ici vous n'avez pas daigné me croire : Dieu fasse que vous ne soyez pas cruel-

lement désabusée. Chargez-vous de lui répondre qu'il suive ses hautes destinées, qu'il devienne duc, ambassadeur, pape, s'il le peut ;mais quand cela serait, j'aimerais mieux le voir procureur à Manosque.

Cependant Saint-Remi continuait sa délicieuse vie, le jeu, les spectacles, les visites, les soupers, l'amour de la marquise, remplissaient le cercle de ses belles journées. Il lisait pourtant à sa toilette les feuilles périodiques, pour se mettre au courant, et pouvoir parler pertinemment de tout. Mais la fortune, qui l'avait soutenu jusqu'à ce moment, commença à l'entraîner en sens contraire : elle ne perd jamais ses droits, et nous épie au passage.

Le premier signal d'inconstance qu'elle donna fut une rencontre fâcheuse : la marquise de Clainvaux lui avait écrit de venir la prendre à l'Opéra, et qu'elle le mènerait souper chez la comtesse de Valsain qui était prévenue. Cet arrangement fut très agréable à Saint-Remi. Précisément, ce jour-là, on lui apporta l'habit le plus galant qui l'eût décoré de sa vie. L'occasion était heureuse : à huit heures du soir, brillant, superbe, radieux de joie et d'espérance, il part dans sa voiture, voit le dernier acte de l'opéra, et vole, avec la belle marquise, chez la comtesse de Valsain. Un laquais les annonce d'une voix distincte, sonore. Madame de Clainvaux présenta M. le chevalier de Saint-Remi à la comtesse. Dans ce moment, elle n'avait auprès d'elle qu'un abbé et un jeune capitaine de cavalerie, que le nom de Remi frappa, et qui fixa très attentivement ses regards sur lui. Ce capitaine si observateur était le vicomte de Blaville, son ancien rival auprès de la tendre du Monté. Quand Remi l'eut reconnu, il rougit, il pâlit, resta sans contenance. Le vicomte, moins étonné, s'approcha de lui, le salua sous le nom de M. le chevalier, lui demanda des nouvelles de sa santé, de celles de son pays, s'il y avait long-temps qu'il était à Paris. Saint-Remi tâchait de se remettre, et répondait laconiquement à ces questions. La comtesse de Valsain demanda au vicomte, si M. le chevalier servait dans le même régiment que lui. « Oui, madame, j'ai eu l'honneur d'être camarade de M. le chevalier dans les troupes légères, et de connaître particulièrement sa famille. »

Pendant le souper, Blaville adressa souvent la parole à Remi, faisant toujours précéder son nom du glorieux titre de chevalier. Celui-ci n'était pas à son aise : jamais souper ne lui avait paru aussi triste et aussi long, quoiqu'il ne fût entouré que de gens de qualité, et de laquais à livrée. Il frémissait dès que le vicomte ouvrait la bouche; la moindre indiscrétion l'aurait anéanti. Heureusement, Blaville fut discret ce soir-là. Il se contenta d'inquiéter son ancien rival par un léger persiflage, et son affectation à le nommer, à tout propos, M. le chevalier.

Ce n'était là que le commencement de son infortune : son génie malfaisant, c'est-à-dire le vicomte de Blaville, le poursuivit chez Florincourt. Blaville était hardi joueur; il tint les cartes. Saint-Remi, animé contre lui par un dépit secret et une jalousie invétérée, augmenta son jeu, ponta contre lui, et perdit considérablement. Le lendemain il s'enflamma pour la revanche. L'aveugle déesse le traita avec encore plus de rigueur. Sa tête s'échauffa ; son argent comptant disparut : il joua sur sa parole, et s'endetta de trois cents louis vis-à-vis de Blaville. Il ne put les acquitter dans les vingt-quatre heures; il avait épuisé son crédit et ses faibles ressources : il resta trois jours sans reparaître au hideux tripot du marquis de Florincourt. Le vicomte de Blaville, qui ne payait ni ses marchands, ni son tailleur, qui vivait calme et serein au milieu de cent créanciers, comme le marquis de Feuquières dormait, dit-on, paisiblement au milieu de cent mille ennemis, se piquait cependant d'une extrême exactitude pour les dettes du jeu. Il trouva très mauvais le retard de Remi, se permit, devant témoins, quelques sarcasmes sur sa naissance, et dit qu'apparemment son père le procureur n'avait pas assez pressuré ses cliens pour envoyer des fonds à son fils le chevalier.

Ces mauvaises plaisanteries furent dénoncées à Saint-Remi par d'autres mauvais plaisans : l'outrage était sanglant; tout autre propos l'aurait moins irrité. Il alla chercher le vicomte, et lui demanda s'il était vrai qu'il eût parlé de lui en termes insultans. « Oui, j'ai parlé de votre père le procureur, honnête homme sans doute; mais ce n'est pas ma faute s'il est procureur, et s'il vous a engendré.—Vous vouliez m'offenser, et j'espère que vous m'en rendrez raison.—Très volontiers; je ne trouve pas qu'il soit bien amusant de se battre, mais on ne peut pas toujours arranger des parties de plaisir. Cependant j'y mets une petite condition, c'est que préalablement vous me paierez les trois cents louis que vous me devez; il ne serait pas juste que vous me remboursassiez avec un coup d'épée; payez d'abord, et nous nous battrons après tant que vous voudrez. L'objection était sans réplique. Aussi Saint-Remi s'appliqua-t-il à trouver de l'argent : mais les cœurs et les bourses étaient fermés.

Dans cette anxiété d'esprit, il apprend que la femme d'un magistrat, citoyen du Marais, avait mis ses diamans en vente. Il crut que la faveur de son étoile lui avait ménagé cette ressource : en conséquence, il combina son plan; il projeta d'obtenir les diamans pour quelques jours, d'emprunter sur cet effet cinq cents louis chez l'usurier, de payer les trois cents louis de Blaville, et de confier à la fortune les deux cents autres, presque assuré par une longue expérience et un sûr pressentiment, qu'il rappellerait le bonheur, et qu'avec les bénéfices du jeu, il retirerait et rendrait les diamans.

Ce plan spécieux flattait Remi : une seule difficulté l'embarrassait, c'était d'inspirer assez de confiance pour qu'on lui laissât ces pierreries pendant quelques jours; mais il s'en reposa sur son adresse et sa bonne fortune. Il s'informa du caractère de la femme et du magistrat. Celui-ci était un homme simple, honnête, dévot par habitude, aimant Dieu par la crainte du diable. Son épouse, madame Dolimon, avait consacré sa belle jeunesse à l'amour ; mais, dans sa dernière passion, ayant été cruellement abandonnée par l'amant le plus chéri, la douleur, le désespoir ébranlèrent si vivement les fibres de son cerveau, qu'elle crut voir, dans la nuit, l'ombre de son père qui lui apparaissait, et lui disait : « Malheureuse, change de vie, ou l'enfer va s'ouvrir sous tes pas! » Cette vision, sans doute aussi réelle que celles de tant de bonnes âmes du paradis, la frappa, l'épouvanta tellement, qu'elle abjura les vains plaisirs, les folles erreurs du monde, et ne s'occupa plus qu'à fermer les gouffres de l'enfer.

Les caractères connus, Remi appuya son plan sur cette donnée. Il alla chez madame Dolimon, en habit très simple, mais propre; il composa son air de douceur et de modestie. Madame n'étant pas visible pour le moment, on l'introduisit dans son cabinet. Heureusement, il trouva sur la cheminée deux livres rares et curieux, les miracles du bienheureux Pâris, recueillis par Carré de Montgeron,

attestés par quatre mille témoins clairvoyans, et le volume épais de *la Religion considérée comme base*, etc. Il se hâta de parcourir celui-ci pour en retenir quelques phrases, et pouvoir les citer à propos à la dame aux diamans. Quand elle entra, loin de se distraire, il feignit d'être absorbé par sa lecture. Madame Dolimon l'arracha à sa méditation, en lui faisant des excuses de l'avoir fait attendre. « C'est moi, madame, qui vous demande mille pardons du dérangement que je vous cause, et de ne pas vous avoir aperçue; mais ce livre, que j'aime beaucoup, que je relis sans cesse avec un nouveau plaisir, fixait tellement mon attention..... — Comment, monsieur, à votre âge vous lisez des livres aussi profonds? — Ce livre est à la portée de tous les âges; il est fait pour les vieillards, les femmes, les prêtres, les enfans, les ignorans et..... — Oui, monsieur, vous avez bien raison; je pense comme vous: c'est ma lecture favorite. Ce qui me ravit le plus dans ce pieux essai, car sans doute l'auteur n'en restera pas là, c'est qu'il démontre mathématiquement que Voltaire et Rousseau ne savaient ce qu'ils disaient. — Oui, madame, cela est admirable, et sans réplique. — Il prouve que Voltaire n'entendait rien aux prophéties. — Ainsi que bien d'autres; c'est que la grâce leur manquait: une bonne femme, avec le secours de la grâce, en sait de ces choses intelligibles, en sait mille fois plus que Voltaire et tous ses adhérens. Or, observez, madame, que les coups de la grâce, par une prédilection spéciale du ciel, tombent presque toujours sur votre sexe. L'auteur de la *Religion considérée comme base*, etc., doit avoir été pénétré, enflammé de ses rayons, comme un cristal l'est des rayons du jour; il écrivait, et la grâce dictait. Aussi les gens du monde, les prétendus sages, beaux-esprits, philosophes, qui sont privés de sa lumière, n'entendent rien à cet ouvrage-là, et ne le lisent jamais. — Monsieur, votre érudition, la justesse de votre critique m'étonnent: si jeune encore, penser aussi solidement! — Je ne mérite pas ces éloges flatteurs, dit le modeste Remi, en baissant les yeux; c'est à moi, d'admirer et d'écouter, et je me félicite de l'occasion qui me procure l'honneur de votre connaissance. — Je me croirais trop heureuse si je trouvais celle de vous être utile: auriez-vous un procès? — Non, madame, mais hier, chez la marquise de Clainvaux, on m'a dit que vous aviez des diamans à vendre: précisément j'ai une sœur en province, qui va se marier, et l'on m'a chargé de la commission d'en acheter. On désire un hasard favorable, sans vouloir cependant qu'il soit trop désavantageux au vendeur. — Cela est bien honnête; j'espère que, s'ils vous conviennent, nous nous arrangerons facilement. — Mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, et je voudrais les garder deux ou trois jours pour les montrer à mon joaillier et à madame la marquise de Clainvaux ma parente. »

Madame Dolimon, quoique prévenue favorablement par la figure du jeune Remi (sûre recommandation auprès des femmes), par la sagesse et le choix de ses lectures, ne voulut pas cependant s'en rapporter tout-à-fait aux apparences, et répondit à Remi que M. Dolimon, son mari, aurait l'honneur de le voir demain au matin, chez lui, et de lui porter les diamans; qu'elle ne doutait pas qu'il ne se prêtât volontiers à tous les arrangemens qu'il lui proposerait. Remi donna l'adresse de son logement, et assura qu'il serait enchanté de traiter cette affaire avec M. Dolimon, qu'on lui avait peint comme un homme très estimable, orné de toutes les vertus, et plein de religion.

Le chevalier de Saint-Remi, en revenant chez lui, soupçonna la défiance de la dévote, et devina que l'époux serait chargé d'examiner son logement, ses tableaux et ses livres. Il emprunta quelques estampes pieuses, dont il sanctifia sa chambre: il garnit sa table, sa cheminée de livres ascétiques, mystiques, sorboniques, sans oublier, surtout, *la Religion considérée comme base*, etc., qu'il remplit de coups de crayons, de divers petits morceaux de papiers en guise de signets, pour faire voir qu'il lisait cet ouvrage avec fruit et réflexion.

De son côté, la dévote recommanda à son mari de ne point livrer les diamans, sans préalablement avoir bien observé le ton, le logement, et particulièrement les livres du jeune homme; car, disait-elle, les livres sont comme nos amis: *Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es.*

M. Dolimon suivit ces erremens de point en point. Arrivé chez le chevalier Remi, il examina tout, d'un œil rapide et furtif: il fut d'abord frappé de la piété des estampes, ce qui le disposa très avantageusement. Remi, pénétrant sa pensée, le laissa seul un moment pour lui donner le loisir de feuilleter ses livres, ce qu'en effet Dolimon s'empressa de faire. Quelle fut son admiration en voyant ce choix pieux, ces marques, ces morceaux de papiers qui annonçaient avec quelle ardeur, quelle attention ce jeune homme lisait des livres d'un tel genre! La confiance fut bientôt établie: il livra les diamans, et Remi s'engagea à les rendre au premier jour, ou à lui en porter la valeur. M. Dolimon, enchanté de cette affaire, retourna bien vite chez sa femme, pour lui conter dans quel étonnement l'avait jeté le caractère de candeur et de piété du jeune chevalier.

Dès que Remi, tout aussi satisfait que le magistrat, fut possesseur des pierreries, il alla les déposer chez l'usurier, pour cinq cents louis. Il en envoya aussitôt trois cents au vicomte de Blaville, avec un billet qui lui donnait un rendez-vous au bois de Vincennes, à six heures du matin.

Le vicomte accepta l'argent. A l'égard de l'assignation, il répondit que ce serait pour dix heures, s'il le voulait bien; qu'il se couchait tard, et qu'il n'était pas curieux de voir le visage de l'aurore. Saint-Remi fut obligé de se résigner et d'attendre l'heure de son rival. Le lendemain, cette heure approchait, lorsqu'il reçoit un autre billet, où Blaville le prie de différer la petite explication qu'ils doivent avoir ensemble, jusqu'à midi, parce qu'il était invité à déjeuner chez la petite Rosalie, qu'il ne pouvait pas se refuser à cette douce invitation. « Ainsi donc, mon « cher seigneur, ce sera à midi précis. »

Saint-Remi, non sans humeur, attendit que le soleil fût parvenu à son zénith: il se préparait à partir, lorsqu'il fut arrêté par un autre billet de son adversaire, qui s'excusait de ne pouvoir se trouver au rendez-vous à l'heure donnée; que Rosalie et la Saint-Albin l'entraînaient à la campagne; que de se battre un jour plus tôt ou plus tard, peu importait, et qu'il importait beaucoup de ne pas perdre un jour de plaisir: « Mais demain sans faute, « rancune tenante, attendez-moi chez vous, à dix heures « du matin; j'irai vous prendre dans mon nouveau wiski, « que je suis bien aise d'essayer; il est charmant. »

Tous ces délais désolaient Saint-Remi; il n'osait plus se montrer nulle part sans avoir lavé son injure par le sang; il se flattait d'ailleurs que son combat serait annoncé par la trompette de la gloire. Enfin l'heure dé-

sirée arrive : à dix heures précises, le vicomte se trouva à la porte de Saint-Remi, et nos deux héros gagnèrent ensemble le champ de bataille. Le combat fut vif et court. Blaville reçut un grand coup d'épée, et ne put s'empêcher de dire à son rival qu'il se battait à merveille ; mais qu'il était bien dur, pour un homme de qualité, d'être blessé par le fils d'un procureur. Celui-ci sentit au vif le trait ; mais le voyant hors de défense, il fut assez généreux pour le dédaigner. Il lui donna le bras, et le conduisit dans une auberge, où un chirurgien, qui était prévenu, attendait le blessé. Le vainqueur trouva son carrosse à vingt pas, et revint à Paris.

La blessure n'était pas dangereuse ; et Saint-Remi reparut, le soir, chez Florincourt : il avait deux cents louis à faire valoir, seul appui de sa fortune future : il s'écroula. L'adversité fut constante, le naufrage complet : tout coula à fond. Quels furent, pendant la nuit, l'agitation, le désespoir du malheureux Remi ! Quelle perspective devant lui ! Sans crédit, sans argent, et cinq cents louis à payer au plus tôt, ou son déshonneur assuré ! Il ne se coucha point ; il passa le reste de la nuit à se tourmenter, à se promener dans sa chambre, et à chercher des moyens pour avoir cette somme. Après beaucoup de réflexions, cent projets formés et détruits, il crut que l'amour serait son dieu tutélaire, et que le cœur sensible et délicat de la marquise de Clainvaux deviendrait son asile et son soutien. Il écrivit sur-le-champ un billet, où, après le langage le plus tendre, l'épanchement d'un cœur consumé d'amour, il lui confiait qu'il venait d'essuyer au jeu une perte horrible, et qu'il osait se reposer sur son amitié et sa générosité, pour le tirer de l'embarras où il s'était plongé. Il donna ce billet à son valet de chambre, avec ordre de le porter, à huit heures du matin, chez la marquise, et d'attendre son réveil et sa réponse. Plus calme alors, et plein de confiance dans son amie, il se jeta sur son lit, et la main paisible du sommeil ferma ses yeux.

Dès qu'il fut éveillé, il demanda la réponse de la marquise. On lui remit un billet en papier vélin et à vignettes, très joliment enveloppé ; il se hâta de l'ouvrir, et lut : « *Je ne paie les sottises de personne, encore moins » celles de M. Nicolas Remi, de Manosque.* » Quelle ironie ! quelle humiliation pour le glorieux Remi ! et cependant la perte de sa gloire et de sa maîtresse était le moindre de ses malheurs : il était avili, déshonoré et perdu à jamais s'il ne rendait les diamans. Dans cette perplexité cruelle, dévoré d'inquiétude, il sortit sans objet, à pied, et s'égara dans les Champs-Élysées, rêvant profondément, ne voyant rien autour de lui. Il fut abordé par un ex-officier gascon, qu'il avait connu dans l'horrible caverne du marquis de Florincourt ; il lui avait même prêté de l'argent quelquefois. Le Gascon se piquait de reconnaissance ; c'était un de ces chevaliers qui ont le droit d'aubaine sur les étrangers ; il prétendait qu'il entrait tous les jours, dans Paris, cinq cents dupes ; que ce serait bien malheureux si, dans ce nombre, un homme d'esprit ne trouvait pas la sienne. Il avait été congédié de son régiment, parce qu'il avait trouvé l'art de fixer la fortune au jeu ; d'ailleurs, prodigue de ses richesses, ne cherchant nullement à thésauriser, ne refusant jamais rien à personne, il donnait à dîner, à souper, régalait des meilleurs vins, avec une générosité vraiment royale. C'était un vrai Catilina ; il eût mérité d'occuper une grande place dans l'État.

Valignac (c'était son nom) s'étant aperçu de la profonde tristesse de Saint-Remi, lui en demanda la cause, lui offrit ses services, ses petits moyens. Les malheureux ont besoin d'épanchemens : la situation de Saint-Remi était désespérée : que risquait-il de se confier à Valignac ? peut-être pourrait-il l'aider, le sauver dans son naufrage. « Mon cher ami, vous voyez, lui dit-il, un homme qui va se brûler la cervelle, s'il ne trouve cinq cents louis d'or dans vingt-quatre heures. — Cinq cents louis ! s'écria le Gascon ; sandis ! je ne vois que la Vierge de Lorette ou le clergé de France qui, dans ce temps de pénurie et de calamité, puisse vous concéder ce don gratuit. Cependant, mon très cher, il ne faut jamais faire son embarquement pour l'autre monde tant qu'il nous reste de la santé et de la vigueur. Je me sers d'exemple à moi-même. Un jour j'étais dans les ténèbres du désespoir ; je me voyais assailli de créanciers et de sentences ; ce n'était rien : mais je n'avais ni crédit ni argent, c'était beaucoup. Le quartier de la petite était expiré ; je n'avais pu le payer, et mademoiselle m'avait congédié. Dans cette situation fâcheuse, ma tête s'offusque, mon courage se repose, et je prononce mon arrêt de mort. Je pars pour Saint-Cloud, résolu de me précipiter dans la rivière, au-delà du pont, pour n'être pas pêché dans les filets comme une carpe. Quand je fus arrivé, comme c'était à peu près l'heure du dîner, mon estomac sollicita sa ration accoutumée. Il me restait neuf livres tournois dans ma poche, et je raisonnai ainsi, à part moi : « Cet argent va se noyer avec moi, et il sera perdu ; il vaut bien mieux, ce me semble, que le sieur Le Griel, qui est un bon et honnête traiteur, en profite, et qu'il ait cette part à ma succession : c'est donc faire une bonne œuvre que de lui demander à dîner ; d'ailleurs, quand j'aurai bu d'excellent vin, je boirai avec bien plus de courage l'eau de la rivière. D'après ces réflexions, je dînai comme un évêque, je bus comme un chanoine allemand, et après mon dîner, oubliant le chemin de la rivière, je pris, sans m'en apercevoir, celui de Paris, ce dont je me félicite tous les jours. Imitez-moi, mon cher ; il vous faut cinq cents louis, je ne désespère pas de vous les trouver, si vous avez de l'énergie et du cœur ; je puis même vous mettre dans l'abondance pour long-temps, pourvu que le courage ne vous manque pas. Eh bien ! que pensez-vous ? — Je me précipiterais dans les gouffres de l'enfer si je savais que le diable me prêtât cette somme. — J'espère que nous n'irons pas si loin pour la chercher : l'homme de génie et de valeur est son diable à lui-même. Écartons-nous un peu : il y a du monde par-là, et notre conversation n'a pas besoin de témoins.

« Nous voici à présent solitaires : or çà, entrons en matière. Je compte sur votre discrétion, parole d'honneur. — Je vous la donne. — J'ai lié connaissance avec un jeune Batave très riche ; c'est un oiseau aquatique, dont toutes les plumes sont d'or : quelle équité de lui en arracher quelques-unes ! Vous savez que je vis avec la Darville, qui est bien la coquine de Paris la plus honnête et la plus adroite ; j'ai fait accroire à mon Hollandais qu'elle était ma femme. Il prétend qu'il a le cœur délicat ; qu'il méprise les filles publiques, et qu'il ne peut aimer qu'une femme honnête ; en conséquence, il est devenu amoureux de la mienne. La Darville joue son rôle à ravir ; elle est d'une décence, d'une pudeur enfantine ; elle rougit d'une parole chatouilleuse, de la moindre équivoque, comme une femme qu'on présente à la cour pour la première fois ; elle est surtout très réservée en ma présence,

il n'y a alors que leurs pieds et leurs regards qui se rencontrent et s'entendent. Hier au soir je l'avais à souper: après le repas, j'imitai ce sénateur romain qui feignit de dormir pour laisser à l'empereur la liberté de caresser sa femme. J'entendais mon Batave amoureux qui se répandait en propos galans, en déclarations tendres. Madame de Valignac l'écoutait, lui répondait des yeux, mais avec timidité et crainte; elle jetait ses regards sur moi pour voir si je dormais bien; elle convenait du plaisir qu'elle avait à le voir; mais elle lui opposait son devoir, le respect qu'elle se devait à elle-même, l'inconstance, l'ingratitude des hommes, le but humiliant de leurs désirs; enfin, tout le protocole des motifs de résistance à l'usage des femmes vertueuses. La coquine s'en tirait à merveille; je ne perdais pas un monosyllabe de leur entretien, et je méditais ma vengeance. Ah! monsieur des Provinces-Unies, me disais-je dans l'intérieur de mon âme, vous en voulez à mon bonneur? vous voulez enrichir mon ménage d'une aigrette hollandaise? Oh! il vous en coûtera! vous paierez la façon; rien n'est plus juste. Voici mon plan de vengeance. Ce jeune homme joue assez volontiers; mais il joue comme les poëtes d'opéra font les vers: cependant il se croit très habile; je suis de son avis, je le trouve supérieur. Hier, pour son coup d'essai, il me gagna quelques louis; mais c'est une semence que j'ai jetée dans mon champ, et qui fructifiera. Si vous voulez me seconder, je me flatte que chaque louis me rapportera le trois cents pour un; nos économistes se vendraient au diable, que jamais leur produit net n'égalera le mien. Ce soir, je vous donne à souper avec lui et avec madame Valignac: nous ne serons que nous quatre; et je vous promets que les premiers cinq cents louis seront pour vous. »

Saint-Remi frémit à ce projet, et le rejeta vivement. « Bah! dit Valignac, quel pusillanimité! vous avez des scrupules? Et quel droit, je vous prie, a ce petit-fils de Noé aux productions de la terre, avant moi? ne sommes-nous pas tous frères? Eh donc! nous devons partager en frères. Quoi! ce Belge idiot sera nourri, enluminé comme un prieur des Bernardins; et moi je serai hâve, maigre et sec comme un auteur des Variétés! Non, cher ami! Où est la justice à cela? La société est un état de ruses et de guerre; la pomme de la fortune est au plus adroit. Dites-moi un peu, est-ce que toutes les grandes possessions ne sont pas fondées sur des tours d'adresse et des friponneries? Lisez votre histoire. Eh donc! supposons que l'argent du Batave soit une donation de Constantin, ou une substitution de Charlemagne, qui est-ce qui pourra le trouver mauvais, sinon les gueux de la terre? Supposons encore que nous avons la guerre avec la Hollande, nous levons des contributions sur l'ennemi, c'est le droit des gens; il est beau d'imiter les souverains. Mon cher maître, ayons de l'argent, *per fas et nefas*, son éclat couvre tout. Quand vous serez assez riche, qu'importe la source de vos richesses, pourvu que vous répandiez votre opulence! Les grands seigneurs viendront souper chez vous; vous serez fêté des femmes, admiré des sots, précieux aux gens d'esprit, cher au gouvernement, et peut-être, si vous léguez quelque argent aux moines, ils vous mettront dans la catégorie des saints, et vous ferez des miracles après votre mort. »

Ces sophismes ébranlaient Saint-Remi; mais la persuasion n'était pas dans son cœur: il hésitait encore. « Vous êtes mou, lui dit le Gascon, vous ne méritez pas les faveurs de la fortune. La vertu n'est qu'un fantôme, disait un Romain en mourant. Il pensait en homme d'esprit. Au surplus, faites comme vous l'entendrez: il vous faut cinq cents louis? eh donc! trouvez-les; en attendant vous mangerez la maigre côtelette à votre dîner, et vous irez à pied, crotté comme un petit abbé qui n'a point encore de part au patrimoine de saint Pierre: heureux encore si quelque fripon en carrosse ne vous passe pas sur le ventre. Je crois, sandis! qu'il vaut encore mieux écraser les autres que d'être écrasé. »

L'éloquence du Gascon triompha enfin des scrupules de Saint-Remi: il accepta le souper pour le soir même, ne se proposant d'abord qu'un bénéfice de cinq cents louis pour retirer les diamans et échapper au déshonneur. On convint des signes et des moyens pour entraîner la dupe dans le piége; rien n'était plus facile. La première nuit on lui gagna mille louis. Saint-Remi emporta sa moitié: c'était d'abord tout ce qu'il désirait; mais il se rappela qu'il avait d'autres dettes pressantes; d'ailleurs, comment se soutenir à Paris sans argent? L'occasion était séduisante et le premier pas fait. Il y revint une seconde fois, et cette seconde contribution, en pays ennemi, monta à six cents louis. Saint-Remi rendit les diamans, satisfit ses créanciers et se vit soulagé d'un grand fardeau.

Le lendemain, le Hollandais ne reparut plus chez Valignac: Remi n'en fut pas fâché, le remords commençait à entrer dans son âme; il n'osait y porter ses regards, il y trouvait la honte et l'humiliation. Le sommeil le fuyait: plus de repos, plus de consolation, plus d'espoir. Il resta deux jours sans sortir de chez lui; il n'osait voir la lumière: le troisième jour, après l'agitation d'une nuit cruelle, il venait de s'endormir; on l'éveilla de la part de M. le lieutenant de police. Il fit entrer: un exempt lui montre l'ordre du roi et lui dit de le suivre. Il s'habille à la hâte, ils descendent: deux cavaliers l'attendaient; on le met dans une voiture: jusqu'alors il n'avait proféré aucune parole; enfin il ouvre la bouche. « Où me menez-vous? dit-il à l'exempt. — A Bicêtre. — A Bicêtre! grand Dieu! oui, je l'ai mérité. » Et il se tut. Il entra dans cet abominable gîte, le cœur glacé, dans un stupide silence, sans verser une seule larme. Deux jours entiers il repoussa la nourriture qu'on lui présentait; mais on le menaça, et il prit du bouillon. Des pleurs abondans coulèrent enfin de ses yeux, et son âme abattue parut se relever. Il écrivit au lieutenant de police, lui demanda la cause de sa détention, de son avilissement, qu'il avouait mériter par une action infâme qui sera la honte le désespoir de sa vie. Il lui fait alors le récit du lâche tour qu'il a joué au jeune Hollandais, ne nomme aucun complice, s'accuse lui seul; il le supplie de faire vendre tous ses effets, ses bijoux, son carrosse, ses deux montres qu'il lui envoie, de faire prendre le peu d'argent qui lui restait dans son secrétaire, et d'envoyer le montant à cet étranger qu'il avait eu la lâcheté de dépouiller. Il implore à genoux une dernière grâce, c'était de cacher son malheur, son infamie à sa famille, à son père, dont la vertu et la probité ne méritaient pas un si indigne fils.

Le lieutenant de police l'avait fait arrêter sur la dénonciation de l'ambassadeur de leurs hautes puissances, à qui le jeune Hollandais, sur des soupçons, avait fait part de son désastre. La police pénétra bientôt dans les obscurités de ce dédale. La trame fut découverte: Valignac, plus adroit ou plus heureux que son complice, avait

prévu l'orage et s'était évadé : l'infortuné Remi fut la seule victime que l'on sacrifia. Cependant le lieutenant de police fut touché de sa lettre et plaignit son infortune; il fit exécuter toutes ses intentions, écrivit à son père que son fils était détenu pour des étourderies de jeunesse, et que sur sa réponse on lui rendrait la liberté et on le ferait partir pour le lieu qu'il désirerait.

Quel coup de foudre pour cette famille sensible et honnête! surtout après les brillantes illusions dont elle se repaissait sur les lettres de Remi. Le vieux père, les larmes aux yeux, ne put s'empêcher de dire à sa femme : « C'est là votre ouvrage; vous l'avez voulu, madame, vous l'avez voulu : c'est vous qui perdez mon fils Nicolas. » Et ils pleuraient ensemble. Hélas! ils ignoraient la honte et le séjour de leur fils. On s'assembla pour lui écrire, on joignit à l'épître une lettre de change de ving-cinq louis et un billet de la malheureuse et tendre Pauline. On lui avait adouci la réponse de son amant. On lui fit dire qu'au moment de s'élever et de parvenir à la fortune, il voulait attendre à voir réaliser ses espérances; mais qu'aussitôt que ses projets auraient réussi, il viendrait partager avec elle son bonheur et ses richesses. Pauline gémit de cette réponse. « Ah! s'écria-t-« elle, qu'a-t-il besoin de fortune avec moi? Je ne veux « rien, je n'ai besoin que de le voir et de l'aimer. »

Informée de sa détention, accablée de ce revers, elle se détermina à lui écrire; c'est cette lettre que le vieux Remi inséra avec la sienne dans le paquet qu'il adressait à M. le lieutenant de police, auquel il répondit pour réclamer son fils et demander sa liberté.

Dès que ce sage magistrat eut reçu cette réponse, il envoya ses lettres au prisonnier et un ordre de le faire sortir, avec défense d'entrer dans Paris.

Remi quitta cette infâme prison, après six semaines de séjour, pâle, d'une maigreur affreuse, à peine pouvant se soutenir. On lui remit en sortant la lettre de son père; il reconnut l'écriture et jeta un profond soupir. Il attendit, pour la lire, qu'il fût éloigné de ce tartare dont l'aspect l'épouvantait. Il dirigea, au hasard, sa route vers Charenton; mais, exténué, défaillant, il fut obligé de s'arrêter : il s'assit sur une pierre. Il décachette alors sa lettre, il en trouve une autre; il regarde : c'était l'écriture de Pauline. « Misérable que je suis! » s'écria-t-il..... Les sanglots le suffoquèrent : il appuya ses deux coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains; il répandit un torrent de larmes. Quand cette effusion l'eut un peu soulagé, il lut la lettre de son père; elle était tendre, consolante, respirait l'amour paternel : il rappelait son cher Nicolas auprès de lui, le conjurait de renoncer à son ambition, à ses vains projets pour vivre heureux et tranquille au sein de sa famille. « Il n'est plus temps! s'écria cet infortuné, il n'est plus temps! » Il poursuivit sa lecture. Son père ajoutait : « Avoue-moi, mon « cher Nicolas, si tu as des dettes; ne me cache rien; je « te pardonne tout : nous vendrons notre maison de cam-« pagne pour les acquitter; je saurai supporter cette pri-« vation : le plaisir de t'avoir auprès de moi me consolera « de ce petit chagrin. » « Oh! mon père, le meilleur des pères! combien je suis indigne de votre tendresse! » Il s'arrêta, baisa deux fois la lettre et rêva quelques momens. Il lut ensuite celle de Pauline; elle était conçue en ces termes :

« Mon cher Remi,

« Je pourrais me plaindre de vous; mais vous n'êtes pas « heureux, dit-on; vous êtes trop puni : vos malheurs « m'attachent encore plus fortement à vous; revenez cher-« cher la consolation auprès de votre amie, de cette Pau-« line que vous avez aimée, oubliée peut-être. Ah! si les « jours de bonheur sont finis pour moi, si je dois être à « jamais séparée de mon aimable ami, si je ne dois plus le « revoir, que je meure tout à l'heure, j'ai assez vécu; je « n'ai plus rien à perdre ni à regretter. Abjurez vos bril-« lans projets : à quoi mènent-ils? à l'agitation et à l'en-« nui. Venez au sein de l'hymen goûter le bonheur d'être « aimé : votre travail vous donnera l'aisance, et remplira « agréablement vos journées : mes soins, ma tendresse « écarteront d'autour de vous ces légers nuages qui trou-« blent souvent la sérénité de la vie. Si votre félicité dé-« pend de moi, croyez que chacune de mes pensées, que « mon âme tout entière ne s'occupera que des moyens de « vous rendre heureux. Adieu, mon ami, mon tendre ami, « revenez, revenez, ou tout est fini pour moi.

« Pauline de Saint-Paulet. »

Cette lettre combla le désespoir du malheureux Remi : il se renverse sur la terre, s'y roule, se relève, fixe ses yeux au ciel, semble l'accuser, lui reprocher sa honte, ses malheurs; puis il s'écrie : « Pauline, oh! ma chère Pauline! le bonheur n'était pas fait pour moi; je l'ai méconnu; l'espérance ne peut plus entrer dans mon âme! ton infâme amant te ferait rougir; son approche souillerait ta pureté! Si tu le connaissais, tu le mépriserais, l'abhorrerais! » Ensuite il marche éperdu, égaré, demande à un passant en quel lieu il est. « Près de Charenton, le voilà. » Il y va, il entre dans une auberge : son air effaré, sa pâleur effraient l'hôtesse; il la rassure et lui dit qu'il relève de maladie, qu'il ne lui sera point à charge, qu'au point du jour il aura pris son parti. « Donnez-moi, je vous prie, une chambre; faites allumer du feu, car je meurs de froid. L'hôtesse le conduit elle-même, le fait réchauffer, lui propose à souper. « Oui, les forces me manquent, je suis bien faible! mais je ne pourrais manger; apportez-moi seulement du vin dans du bouillon, ce breuvage fortifie. » Quand il l'eut pris : « Ah! dit-il, je suis un peu mieux; donnez-moi, ma chère hôtesse, de l'encre et du papier, je veux écrire. » L'hôtesse le quitta émue de pitié. « Le beau jeune homme! disait-elle, en s'en allant, c'est bien dommage! mais il n'ira pas loin. A cet âge! ce que c'est que la vie! »

Dès que Remi fut seul, il écrivit à son père :

« Mon cher et respectable père,

« Je suis pénétré de l'excès de vos bontés; votre fils, « votre malheureux fils n'y a pas répondu comme il le de-« vait; je vous remercie de vos offres généreuses, et de la « lettre de change de vingt-cinq louis; je vous la renvoie, « je n'en ai pas besoin; je vais faire un voyage où je serai « défrayé. Oh! le meilleur, le plus sage des pères! vivez « heureux avec le reste de votre famille! Plût au ciel que « je n'eusse jamais quitté la maison paternelle! Aimez tou-« jours et consolez ma mère, cette mère si bonne; offrez-« lui, je vous prie, mes plus tendres respects, et oubliez « l'un et l'autre le plus infortuné des hommes. »

Cette lettre finie, il se reposa, relut la lettre de Pauline, et y répondit :

« Mademoiselle,

« Votre lettre si touchante, votre tendresse, votre gé-« nérosité aggravent encore le poids de mes revers; je « vois trop tard la perte immense que je fais; je ne puis « être à vous, je n'en suis plus digne; Pauline, la tendre

« Pauline, mérite un cœur pur, sans tache, un époux ho« noré, estimé de tout le monde. Le seul bienfait que je « puis aujourd'hui vous demander, c'est de ne pas me « haïr, de ne pas mépriser celui qui a eu le bonheur d'être « aimé de vous, et à qui il reste encore assez de vertu pour « se priver de vous, pour sentir qu'il ne doit pas vous ap« procher, et qui, par ce sacrifice et ses malheurs, est « assez cruellement puni des erreurs de sa vie. Adieu, trop « aimable, trop sensible Pauline! nous nous reverrons un « jour, je l'espere du moins. Puisse le ciel égaler votre « bonheur à vos vertus! Ah! il m'avait offert en vous un « trésor inappréciable! »

« *P. S.* Ne vous inquiétez pas de mon sort, je ne « souffrirai point. »

Les dépêches finies, fermées, il entendit sonner minuit. « Que le jour, dit-il, tardera de paraître! » On était alors au commencement de décembre. Il quitta le feu, se promena long-temps, ensuite se jeta sur un lit : la lassitude, la nature épuisée permirent un moment au sommeil de lui fermer les yeux; mais un songe affreux l'épouvanta, le couvrit d'une sueur froide. Il se crut traîné dans un tombereau comme un criminel, en chemise, la corde au cou, environné d'un peuple immense qui le suivait, le contemplait avec avidité : il avance au lieu de l'exécution, il voit l'échafaud : on approche. Tout-à-coup il aperçoit son père au pied de l'échafaud, qui fondait en larmes, et lui tendait les bras : à cet aspect il jette un cri terrible : « Ah! mon pere!.... » La terreur, l'effroi l'éveillent en sursaut; il tremblait de tous ses membres, il était glacé. « Ah! dit-il, en s'éveillant, je ne suis donc pas si malheureux que je le croyais! mes égaremens, ma vanité ne m'ont pas conduit au dernier supplice. » Puis se promenant, s'asseyant, se relevant, ayant toujours Bicetre devant les yeux, il s'écriait : « La mort est donc ma seule ressource! la mort! elle est affreuse! mais, flétri, déshonoré, où puis-je vivre? où irai-je? quel sera mon asile? je n'en ai plus. Je suis la honte de ma famille, l'objet du mépris public; voilà le précipice où m'a jeté une vanité insensée. Ah! ma mère! ma mère! c'est vous..... oui, vous m'avez perdu! » Il tombait ensuite dans une profonde rêverie; il en sortit en s'écriant encore : « Il faut donc mourir! quelle horrible destinée! grand Dieu! ayez pitié de moi. » C'est dans ces convulsions qu'il attendit la naissance du jour.

Au premier rayon de l'aube, il ouvrit la fenêtre, détacha ses boucles d'argent, les renferma avec un louis d'or qui lui restait, dans un papier qu'il cacheta, et mit dessus pour suscription : *Aux pauvres.* Plus bas : *Qu'ils prient Dieu pour moi.* Il appela l'hôtesse, qui le félicita sur son air tranquille. « Oui, je suis en effet plus calme; mes peines vont finir. — Voulez vous déjeuner? — Je boirai volontiers un verre de vin. J'ai besoin de toutes mes forces pour la route que je vais faire. — Ayez bon courage, ce ne sera rien; vous êtes si jeune! Quel âge avez-vous? — A quel jour sommes-nous du mois? — Nous tenons le six, c'est la Saint-Nicolas. — La Saint-Nicolas! — Oui, la fête de notre pauvre cher homme qui vient de Paris exprès pour dîner avec moi. — C'est aussi la mienne. Quelle fête! Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans que je suis au monde; qui m'y a jeté? et pourquoi? » Il paya son hôtesse d'un écu qu'il s'était réservé, lui donna le paquet qu'il venait de faire, en lui disant : « Si dans huit jours je ne viens pas moi-même le retirer, je vous prie de le remettre à son adresse. »

Cette bonne femme qui ne concevait rien à tous ces discours, mais qui comprit qu'il était profondément affligé, se mit à pleurer, le pria de rester chez elle, lui offrit tous ses secours, sa bourse. « Femme trop généreuse, je vous suis tres obligé; mes besoins vont finir, j'ai encore assez d'argent et de force pour me conduire où je veux aller. » Il s'informe où était la boîte de la grande poste; il prend congé d'elle, la remercie de tous ses soins et va porter ses lettres. De là il vint sur le pont de Charenton; il s'arrêta près du parapet, mesura de l'œil la hauteur du pont, frissonna, recula. Il revint, regarda autour de lui, et, voyant quelques personnes, il s'éloigna et porta ses pas dans la campagne. Il vit arriver une berline à six chevaux, trois laquais en chargeaient le derriere, un personnage décoré en remplissait le fond; il regarda avec attention. « Voilà donc, dit-il, les heureux de la terre! voilà ce que j'ai tant envié, et ce qui m'a conduit à Bicêtre! » Un mendiant estropié vint lui demander l'aumône : « Ayez pitié, dit-il, d'un pauvre accablé de misere, vous qui êtes riche et heureux. — Heureux! oui, mon ami, tu as raison; je le serai bientôt : tiens, voilà mon habit, et prie Dieu pour moi. » Il retourne sur le pont et contemple le lever du soleil qui, ce jour-là, se levait pur et sans nuage. « Que tu vas, dit-il, éclairer de malheurs et de crimes! pourquoi n'es-tu pas anéanti! tu brilles en vain, je ne te verrai plus. » Il jette les yeux autour de lui, ne voit personne, se met à genoux, croise ses mains sur sa poitrine, adresse encore ses regards au ciel, se relève avec impétuosité, et se précipite dans la rivière. Il revint deux fois sur l'eau et disparut pour toujours. Telle fut la destinée du malheureux Remi.

Sa famille crut qu'il avait passé dans les pays étrangers ou dans les Indes; elle se flatta long-temps de le revoir; on l'attendait de saison en saison. Le bon procureur parlait sans cesse de lui, de son cher Nicolas; mais, dans l'excès de son affliction, que partageait sa femme, il n'osa plus lui reprocher la perte de cet enfant chéri, dont il ignora toujours la fin tragique.

La malheureuse Pauline n'espéra plus de le revoir, et son cœur se ferma à tout sentiment de bonheur. Les caresses de son pere, son amour pour lui, soutinrent quelque temps sa frêle existence; tous les jours elle se rendait au berceau où elle avait revu son amant; elle s'y asseyait, y relisait ses lettres, fondait en larmes et revenait au château. Enfin, la douleur, qui avait peu à peu usé les ressorts de sa vie, la termina un an après celle de Remi.

On rapporte qu'à sa mort, elle répétait tout bas le nom de Remi, qu'elle le demandait souvent, que son confesseur lui dit qu'il fallait l'oublier et ne songer qu'à Dieu. « Ah! répondit-elle, Dieu ne veut pas l'impossible! je meurs avec plaisir, parce que j'espère le revoir. »

On trouva sur son corps, à côté d'un scapulaire, un sachet qui contenait des cheveux de son amant. En mourant, elle avait supplié son père de faire porter son cœur dans le berceau qu'elle avait tant aimé. M. de Saint-Paulet obéit aux vœux de sa malheureuse fille; il le fit enfermer dans un vase de marbre blanc, et placer au milieu de ce petit bocage, avec cette simple inscription : *C'est le cœur de Pauline.* On planta tout à l'entour des myrtes, des cyprès; et les habitans du château et du village venaient souvent y jeter des fleurs et répandre des larmes.

CONTES EN VERS.

LE DÉJEUNER.

Oui, l'occasion a des ailes,
Elle s'enfuit rapidement;
Mais, croyez-moi, bergers fidèles,
Il est toujours un bon moment.
La pudeur veille au cœur des belles,
C'est un dragon fier et jaloux;
Mais par bonheur un sommeil doux
Ferme par fois ses deux prunelles.
On ne peut pas veiller toujours;
Profitez-en sans vains discours,
Osez être un peu téméraire :
Car après tout, que risque-t-on?
On risque tout lorsqu'on diffère;
Vous allez voir si j'ai raison.

Damon soupirait pour Mélite;
Depuis un mois son cœur brûlait;
Mais c'est en vain qu'il sollicite,
Hélas! à peine on l'écoutait.
Pendant un mois être inflexible!
Le trait est fort, dit un plaisant.
D'accord, mons'eur, mais cependant
Vous conviendrez qu'il est possible.

Envain Damon de ses soupirs
Fatiguait l'écho solitaire;
En vain aux pieds de sa bergère,
Maigre d'amour et de désirs,
Il consumait sa vie entière :
Soupirs et pleurs, tout était vain.

Mais enfin le marbre se brise,
L'airain fléchit sous votre main;
Et la beauté, quoi qu'on en dise,
N'est ni de marbre ni d'airain.

Damon, aux pieds de son amante,
L'œil triste, embrassant ses genoux,
La presse d'une voix touchante
De lui donner un rendez-vous.
Mélite était bonne et facile,
Son amant se désespérait;
La vertu la plus difficile
Ne voit souffrir qu'avec regret.

« Eh bien! demain, je suis trop bonne,
Avec moi venez déjeuner;
Je crois que je n'aurai personne:
Mais gardez-vous d'imaginer
Que c'est, sous l'air d'un déjeuner,
Un rendez-vous que je vous donne. »

Déjà la nuit, du haut des airs,
Développait son voile sombre,
Et les amours blottis dans l'ombre,
Déjà repeuplaient l'univers.
Tout plein de sa bonne fortune,
Damon dans son lit s'agitait,
Il accusait les cieux, la lune,
Et le soleil qui retardait.
Mais le jour brille, l'heure sonne,
Il vole enfin d'un air vainqueur.
Un dieu vivement l'aiguillonne,
Et l'espérance à l'air flatteur
Déjà lui tresse une couronne.

Mélite à peine en ce moment,
Au demi-jour qui vient d'éclore,
Entr'ouvrait son œil languissant,
Le vermillon qui la décore,
Fruit du repos et du désir,
L'ornait, l'embellissait encore:
C'était Vénus, c'était l'Aurore
Sortant du palais du Plaisir.
Elle s'éveille, elle médite,
Et son amant qui s'enhardit,
Était déjà près de son lit.
A cet aspect, tout interdite,
Elle se plaint, gronde, rougit;
Mais la rougeur bientôt s'efface,
Le désir reste, et la raison
Du criminel obtient la grâce:
Quand on est seul, se fâche-t-on?

Dans cette alcôve solitaire,
Régnaient le silence et l'amour;
Tout auprès veillait le mystère
Tempérant les rayons du jour.
Sous un mouchoir que l'œil caresse,
On soupçonnait un sein charmant;
Le lin docile qui le presse,
Par deux contours s'arrondissant,
De ce sein alors palpitant,
Offrait la forme enchanteresse.

Mais que faisait ce beau Pâris?
Belles, pardonnez, si j'hésite.
Vous rougirez si je le dis,
Et vous plaindrez notre Mélite.
Damon se tait, et ne fait rien.
Enfin, il parla de la sorte;
Vous allez voir s'il parla bien.
« Où suis-je? Quel feu me transporte?
Que de beautés! que de fraîcheur!
Telle on nous peint la jeune Flore,
Ou de Psyché l'air enchanteur.....
— Laissez, monsieur, la métaphore,
Vous me traitez avec fadeur.
— Ah! dans l'ardeur qui me dévore,
Que ne puis-je, au moins une fois,
Vous tenir seule au fond d'un bois?
— Ah! monsieur, quelle frénésie!
Vous voulez donc m'assassiner?
— Qui? moi? Vous pourriez soupçonner.... »
Mais en vain il se justifie:
Elle sonne, le congédie;
Et le galant tout étonné
Sortit sans avoir dejeuné.
Méritait-il cette disgrâce?
Mesdames, décidez le cas.
Pour moi, je sais bien qu'à sa place
J'aurais fait mes quatre repas.

LE REPENTIR.

Quel cœur honnête et quelle âme sensible
N'a quelquefois, pendant le cours paisible
De son printemps, vers le soir d'un beau jour,
Suivi Vénus dans le temple des Grâces!
Qui n'a jamais abandonné les traces
De son devoir, et caressé l'Amour!
Ce n'est pas moi : j'ai connu la tendresse;
J'ai bien aimé; mais, loin de m'en vouloir,
Dieux tout-puissans, prolongez ma jeunesse,
Et j'aimerai du matin jusqu'au soir!

Tel fut le sort de la comtesse Aurore:
Les doux plaisirs composèrent sa cour,
Belle, sensible, et plus aimable encore,
On l'adorait; elle aimait à son tour.
Mais le remords, tyran de la faiblesse,
La peur d'un dieu, de ses décrets jaloux,
Enveloppa d'un voile de tristesse
Le soir d'un jour qui fut d'abord si doux:
Elle pleurait, Madeleine touchante,
De ses péchés le charme empoisonneur,
Et des plaisirs dont l'image présente,
Malgré ses vœux troublait encor son cœur.

Advint un jour, c'était la Pentecôte,
Qu'aux Théatins prêchait un grand docteur,
Tout était plein ; et la vieille bigote
Et la coquette, et cent chefs à calotte,
Crossés, mitrés, appelés monseigneur,
S'amoncelaient dans la nef et le chœur.
A ce sermon notre aimable dévote
Vint un peu tard : il fallut par malheur,
Pour la placer déranger bien du monde.
Lors un brutal, que Lucifer confonde!
Crie : « Eh morbleu! laissez, messieurs, laissez
Cette catin. » Cette âme douce et belle
Soudain répond : « Si vous la connaissez,
Si bien, monsieur, priez le ciel pour elle. »

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

Au quartier du Marais, pays des bonnes âmes,
Des bons maris, des bons bourgeois,
Et même encor des bonnes femmes;
Pays où cocuage habite quelquefois,
Même souvent, mais se cachant dans l'ombre;
Sur la pointe des pieds se glissant doucement,
Ne marchant point le nez au vent,
Comme à la cour, où gâté par le nombre,
Et l'accueil empressé des gens d'un si grand ton,
Monsieur se croit l'enfant de la maison.

Or donc, de ce Marais trois jeunes citoyennes,
Un beau dimanche, au retour du printemps,
Voulurent s'égayer, et respirer aux champs
Le parfum des zéphirs et leurs douces haleines.
Le valet de Cloris, le fidèle Jeannot
S'en va chercher le fiacre; il arrive aussitôt.
On s'embarque et l'on part : la joie, on peut m'en croire,
Les bons mots et le rire éclataient à plaisir.
Allans, venans, et la blonde et la noire,
Tout était critiqué: partant, il est notoire
Que l'on s'amusait fort : critiquer, c'est jouir.

Mais que la joie est chose bien chanceuse!
La fortune a trahi Scipion et César!
Le galant Phaéton de la troupe joyeuse,
Au gré de ses destins abandonnant son char,
S'approcha de si près d'une ornière perfide
Que la main de l'hiver avait approfondi,
Que la roue avançant, et tournant dans le vide,
Fut au fond du fossé chercher un point d'appui.
Voilà le coche à bas; et voilà nos femelles
Poussant des ah ! des cris à vous fendre le cœur.
Pour elles, cependant, n'ayez aucune peur;
La chute fut heureuse : et c'est le sort des belles:
Mais par un accident qu'on ne prévoyait pas,
Nos déesses avaient leurs trois têtes en bas,
Et les jambes en l'air sortant par la portière
Qui venait de s'ouvrir, on ne sait trop comment.

Les gens instruits savent parfaitement
Que tout corps pèse et tend au centre de la terre:
Or, les jupons, soumis aux mêmes lois,
Laissent à découvert, entraînés par leur poids,
Des trésors que jamais on ne montre à Lorette.
Le dieu du jour, dit-on, pour la première fois,
Vit, dans tout leur éclat, une peau blanche et nette,
Et six globes qu'auraient adorés les trois rois.
Cloris, au désespoir d'étaler à la vue
Les superbes contours d'une face inconnue,
S'écrie, en frémissant : « Jeannot, mon cher Jeannot,
Cache le mien. — Lequel est-ce, madame?
Je ne le connais pas. — Le plus blanc..... » Le grand mot!
Comme il peint la pudeur et l'âme d'une femme!

LA RECONNAISSANCE.

Vous connaissez madame Hortense,
Ses grands yeux noirs et sa pudeur :
Voici le fait, messieurs; silence:
Je vais conter avec candeur.

Cette beauté sensible, au sortir de l'enfance,
Aux piéges des plaisirs abandonna son cœur :
Le jeune Armand parut, et bientôt sut lui plaire.
Au second, de ce pas le chemin n'est pas long.

Or, un beau jour, oui très beau, le fripon
Au fond d'un bois riant et solitaire,
Cueillit d'amour la rose printannière.
Eut-il tort ou raison ? Ce n'est pas mon affaire.
Mais les plaisirs ont le destin des fleurs.
Las ! il fallut se quitter tout à l'heure.
Quoi se quitter ! O revers ! ô douleurs !
Armand gémit, Hortense pleure;
On jure de s'aimer, toujours, jusqu'au trépas ;
Puis l'on s'embrasse, et l'on s'embrasse encore.
Qu'il est dur de quitter ce que le cœur adore!
Si je n'en suis pas mort, c'est que l'on n'en meurt pas.
Armand courut aux plaines de Bellone,
Contre l'Anglais déployer sa valeur;
Hortense, au retour de Pomone,
Des chaînes de l'hymen lia son jeune cœur.
Mais comment le mari trouva-t-il la bergère?
Très neuve, aussi pure qu'un lis,
Chaste comme l'agneau qui suit encor sa mère.
Comment cela se peut-il faire?
Je ne sais; demandez à messieurs les maris.

nfin tout est au mieux : pendant qu'on fait la guerre,
Hortense en paix avec toute la terre,
Retournait quelquefois aux bosquets de Paphos;
Et du mari l'étoile debonnaire
Lui donnait tous les ans quelques amis nouveaux.

Les Parques cependant déroulent leurs fuseaux,
Et le char du soleil va son train ordinaire.
Vingt fois le Sirius avait doré Cérès,
Lorsqu'Armand, dans un cercle, aperçoit une belle,
Dont les yeux noirs, la démarche, les traits,
Lui rappellent Hortense. O ciel ! est-ce bien elle ?
Hortense ! il ne se trompait pas,
Quoique le temps du bout de l'aile,
Eût en passant défleuri ses appas.
Ravi de la rencontre, aussitôt il s'avance :
« Madame, lui dit-il, j'ai le bonheur, je croi,
D'être connu de vous ? — De moi ?
Je n'ai pas cet honneur.—Pardon, la ressemblance.... »
C'est pourtant là sa taille, ses grands yeux.
Il tourne autour, regarde, approche, observe mieux,
Et toujours plus reconnait son Hortense.
« Pardon, madame, ou j'ai perdu le sens,
Ou dans un bois, vous aviez quatorze ans,
J'avais l'honneur de vous... Vous m'entendez peut-être?
—Eh oui ! monsieur, je vous entends :
Appelez-vous cela connaître?
On connaîtrait par trop de gens. »

L'ASTRONOME ET L'ANIER.

Pour mieux prouver combien l'instinct des animaux
Est au-dessus du faible instinct de l'homme,
Je vais conter dans mes vers inégaux,
L'aventure d'un astronome.
Ce docteur révéré des grands et des petits,
En regardant les cieux, la lune, ses passages,
Prédisait le beau temps, la pluie et les orages;
C'était l'oracle du pays.
Il se nommait le docteur Alexis,
Né citoyen de Florence ou de Rome,
Les savans ne sont pas bien d'accord sur ce point.
Un certain jour que ce grand homme
Se promenait, paré d'un beau pourpoint,
Avec quelques amis et de grands personnages,
On vit dans l'air s'amasser des nuages,
Qui du jour par degrés effaçaient la splendeur;
Aussitôt on demande à ce fin connaisseur,
S'il croyait que la pluie advînt dans la soirée.
Lorgnette en main, alors observant l'horizon,
Notre docteur promet que non,
Et du beau temps garantit la durée.
Un ânier qui passait entendit ce propos :
« Docteur, s'écria-t-il, malgré votre beau dire,
Il pleuvra ce soir même, oui, ce soir. » A ces mots,
Il fit partir son âne et partit non sans rire
Notre astronome au grand savoir,
Avec dédain traita l'astronome rustique,
Qui pourtant fut prophete, et l'étoile du soir
A peine perçait l'air de son rayon oblique,
Que les ondes du ciel tombèrent en torrens.
Les amis du docteur riaient à ses dépens,
Et de l'homme des champs célébraient la science.
Alexis, très piqué, disait que le hasard
Avait fait deviner ce malheureux bavard.
Pour éclaircir ce doute, agir avec prudence,
On fait venir l'ânier, bonhomme en cheveux gris.
Dès qu'il parut, le docteur Alexis
Lui demanda d'un air de sénateur, de maître,
Comment il avait pu prévoir
Ce temps, cette averse du soir ?
« C'est mon âne, docteur, qui me l'a fait connaître ;
Il en sait plus que vous et moi,
Il prévoit le temps à merveille :
Je l'ai vu ce matin tout comme je vous voi,
Sortir de notre étable, en secouant l'oreille,
Et j'ai dit à part moi : ce soir nous en aurons.
Adieu, messieurs, franchement je parlons,
Je ne troquerions pas mon docteur pour un autre. »
Et nous, mes doux amis, de ce fait concluons
Que l'instinct de la bête est plus sûr que le nôtre.

LES GLISSEUSES.

Oui la confession, n'en déplaise aux Calvins,
Est chose nécessaire au salut des humains.
Il faut un frein pour retenir les âmes,
Pour tous nos grands messieurs, pour leurs petits amis,
Il en faut un, oui, sur tout pour les femmes,
Sans quoi je plaindrais les maris.
La douce Agnès qui doit, la veille d'une fête,
Aux yeux du père Antoine ouvrir son jeune cœur,
Sur les bords du plaisir s'arrête :
Car comment avouer à ce rude censeur
Qu'on a commis le péché malhonnête !
On en mourrait de honte, et la honte retient :
Vous allez en juger par ce conte chrétien.

Devers le temps qu'après un jeûne austère,
Aux mortels amaigris, on permet de souper,
Que le pasteur d'Admète, au centre de la sphère,
D'un rayon plus direct commence à nous frapper,
Trois novices d'amour, Doris, Églé, Corinne,
Voulaient, selon la loi, purifier leur cœur,
Et laver leurs péchés dans la sainte piscine.
Un point les tourmentait : comment au confesseur
Révéler une faute, hélas! bien naturelle,
Qui fait tant de plaisir; mais tache un peu l'honneur ?
L'avouer net, pour une belle,
Est un supplice sans égal.
Le péché serait doux, si l'on pouvait le taire,
Mais le moment était fatal ;
Pâques pressait : on rêve, on délibère,
On n'imaginait rien. Églé pleurait, disant :
Il valait mieux ne pas le faire.
Corine s'irritait contre le téméraire
Qui si bien sut profiter du moment.
Doris enfin trouve un expédient :
« Écoutez : nous dirons au père Bonifare,
Sans rien développer, que nous avons glissé :
Il est bon homme, et, sans autre préface,
Il nous délivrera nos patentes de grâce. »
Avec transport l'avis fut embrassé.
Celle qui le donnait y passa la première.
Après avoir conté rapidement
Tous les menus détails qu'on nomme peccadilles,
Péchés, faute de mieux, communs aux pauvres filles :
« Père, dit-elle en rougissant,

Sur l'herbe j'ai glissé. — Fâcheuse circonstance ;
Ah ! pauvre enfant, vous êtes-vous fait mal ?
— Non, du tout. » Admirant cette rare innocence,
Le révérend reprit d'un ton de sapience :
« Glisser n'est pas un crime capital.
Je vous absous. Pour votre pénitence
Vous direz le *Credo*, de plus un chapelet :
Allez, vivez toujours comme vous avez fait. »

La seconde survient et débite sa chance :
Puis avec un soupir et le regard baissé,
S'accuse aussi d'avoir glissé.
Le papelard riait à l'ombre de sa grille,
Surpris pourtant de voir tant de candeur
Et de simplicité dans le cœur d'une fille.
Et deux. « Ma bonne, va sans peur,
Dirent-elles à la dernière ;
Ce bon humain de confesseur
N'a jamais vu que son breviaire. »
Elle y vient donc, et fait le même aveu.
« Oh ! oh ! dit le pater, ceci m'étonne un peu.
Quoi, parbleu, tout le monde glisse !
Ou là-dessous il est quelque malice,
Ou je ne suis qu'un sot. » Le père avait raison,
Comme vous savez tous. « Oh çà, dit-il, ma chère,
Rendez un peu cette énigme plus claire ;
Par ce mot de glisser, parmi vous, qu'entend-on ?
— On veut faire de l'exercice,
On se promène ; il survient un amant,
On veut s'enfuir, en courant le pied glisse,
On tombe, je ne sais comment. »
Le cafard, à ces mots, plein d'une sainte rage,
Hors du sacré boudoir allonge son visage,
Serre les dents, arrondit ses gros yeux,
Et voit d'un regard furieux
Ses pénitentes amoureuses,
Qui, sur leurs deux genoux, l'air humble et triste encor,
Répétaient leur *Confiteor*.
« Oh çà, mesdames les glisseuses,
S'écria-t-il à haute voix,
Venez, venez ; par saint François,
Je suis au fait de la glissade. »
Grand Dieu ! quel confesseur maussade !
Il fit rougir ces trois enfans :
Il fallut revenir aux pieds du cénobite,
Tout avouer, jurer de réprimer ses sens,
D'exiler les amours et leur aimable suite,
Et d'attendre l'hymen pour cueillir ses présens.
On promit, on jura par le Dieu qu'on adore,
Puis on partit ; et chacune, en marchant,
Pour l'oublier songeait à son amant.

Et tout en maudissant le péché qu'elle abhore,
Craint pourtant de glisser encore.

LA FAUSSE PEUR.

Que du plaisir la route est dangereuse !
Et que l'on fait de faux pas sur ses bords !
Ils sont si beaux : là, la terre amoureuse
Couvre son sein des plus riches trésors ;
Là, sur des fleurs la volupté repose,
L'illusion caresse le désir ;
Mais le reveil détruit ce lit de rose,
Et bien souvent amène un repentir.
Mais aux messieurs de notre académie,
A nos esprits laissons ces grands discours,
Et racontons simplement les amours
Du beau Lindor, de l'aimable Célie.
Las ! à ce nom quel doux saisissement !
Celie était la plus jeune des Grâces,
Vive, légère ; et toujours sautillant,
Son joli pied à peine, en le foulant,
Sur le gazon imprimait quelques traces :
Tel est l'oiseau qui voltige en marchant.
L'heureux Lindor, aimé de cette belle,
Gémit pourtant dans le sein du bonheur ;
Qu'y manquait-il ? Rien qu'une bagatelle,
Que nous nommons la suprême faveur.
Hélas ! pourquoi faut-il donc à nos âmes
Que la nature ait attaché des sens ?
L'amour n'aurait que d'innocentes flammes,
Des plaisirs purs : quel bonheur pour nos dames
Qui craignent tant les désirs des amans !

Célie aimait, et de son doux printemps
Son cœur, sans doute, éprouvait l'influence ;
Mais la pudeur, cet instinct de l'enfance
Qui peint son front d'un rouge intéressant ;
Mais dont l'éclat s'use insensiblement,
Gardait le gîte où niche l'innocence.

Dans ce temps-là, sous des cieux inconnus,
L'hiver fuyait. Le mois cher à Vénus,
Le front orné d'une rose nouvelle,
Épurait l'air ; la tendre Philomèle,
Par ses chansons, annonçait les beaux jours,
Et le Zéphyr balancé sur son aile,
Au fond des bois éveillait les Amours.
Celle alors et le père et la mère,
Le petit frère avec le précepteur,
Volent aux champs : c'est là qu'est le mystère,
L'occasion, au sourire enchanteur ;
Là, des vrais biens coule la source pure ;
Là, notre cœur, plus près de la nature,
S'ouvre au désir, appelle le bonheur.
Lindor obtint, après longue prière,
Et vingt refus qui cessèrent enfin,
La clef d'un parc, asile clandestin,
Où le plaisir vivait en solitaire.
Il promit bien qu'il saurait le chemin.
Or le voilà qui vient le lendemain.
Qui fut surpris ? Ce fut la bergerette ;
Vraiment sitôt, on ne l'attendait pas :
Mais, par bonheur, elle était là seulette,
Quand tout à coup il vole dans ses bras.
On le gronda ; mais il se justifie.
On l'essuya, car il avait bien chaud.
En l'essuyant, cependant on oublie
Qu'il faut gronder ; le cas n'est pas nouveau.
O vous censeurs, vous sauvages Lucrèces !
Concevez-vous les transports, les caresses
De ces amans, leurs entretiens si doux ?
Eh non ! vos cœurs repoussent la nature :
Fuyez, fuyez, la Naïade murmure,
Et les amours pâlissent de courroux.

Déjà Lindor, tout brillant d'allégresse
Et de désirs, le regard plein de feu,
Serrait la main de sa belle maîtresse,
Puis s'approchait, et puis encore un peu,

Puis demandait, d'un air soumis et tendre,
Un seul baiser; et tout en dema dant,
Il le prenait; on voulait se défendre :
Mais ce qu'on veut, on le fait rarement.
Le frais tissu d'une gaze légère
Enveloppait les lis d'un sein naissant;
Je ne sais pas comment se fit l'affaire,
Mais le mouchoir disparut à l'instant.
Mille baisers couvrirent tant de charmes :
Célie émue, on le serait à moins,
Le repoussait, priait, versait des larmes,
Larmes d'amour, si douces sans témoins.
Et son amant, quelle ardeur quand on aime!
Des yeux du cœur dévorait ses appas,
Ne parlait plus, et déjà, dans ses bras,
La sœur d'amour devenait Vénus même!
Quand tout à coup, des bords de l'horizon
L'orage approche, étend son orbe immense;
Le jour pâlit, un bruit sourd et profond
Roule dans l'air, et redouble et s'avance,
L'éclair, la foudre a frappé le vallon;
Et l'habitant garde un morne silence.
Soudain la nue ouvre ses vastes flancs,
L'onde se presse, et s'échappe en torrens.
A ce fracas, cette beauté touchante
Tremble, frémit; colombe gémissante,
Tombe à genoux, et les sens éperdus :
C'est mon péché, c'est mon crime, dit-elle,
Pardon, grand Dieu! je ne le ferai plus;
Oui, je mourrai toujours chaste et fidele. »
Et son amant, affligé de ses pleurs,
La consolait, apaisait ses terreurs,
De tout ce bruit lui dévoilait les causes;
Peu soucieux si la foudre éclatait,
Son œil fripon parcourait, caressait
Un sein sans voile, où s'élevaient deux roses.
Mais le bruit cesse, et le flamb eau des airs
Brille déjà sur la voûte azurée :
Le rossignol, reprenant ses concerts,
Rappelle au bois la bergere éplorée.
Célie enfin respire, ouvre les yeux,
Cherche Lindor, le voit, et rassurée
Se laisse aller dans ses bras amoureux.
« Eh bien! dit-il, tu vois, l'orage passe,
Le jour renaît plus pur, plus radieux.
Va, jouissons, quand tout nous est propice :
Si chaque fois qu'on cueille un fruit d'amour,
Le ciel tonnait, nous verrions nuit et jour,
Sur notre tête, un beau feu d'artifice. »

LA DÉVOTION ITALIENNE.

Dans le pays charmant où le pieux Énée
Vint terminer enfin ses courses et ses pleurs,
Où la religion triplement couronnée
Voit encore à ses pieds des flots d'adorateurs,
Vivait la belle Aline, au cœur simple et docile,
Brûlant d'un amour pur pour Marie et Jésus,
Sans relâche observant quatre-temps et vigile,
Et couvrant son beau corps d'os sacrés et d'*agnus*.
L'hymen l'avait liée au seigneur Fabius,
Triste époux que le temps marquait de son empreinte,
D'ailleurs très peu dévot : de là plus d'une plainte,
Et cent sujets de dispute et d'humeur.
De Pékin à Paris, de Paris jusqu'à Rome,
Il n'est qu'un seul moyen d'adoucir la rigueur
D'un nœud aussi bizarre, et ce moyen se nomme
Le droit de cocuage : il est, dit saint Jérôme,
De toute antiquité : les rois y sont soumis :
Il fut imaginé pour consoler les femmes;
On le leve, dit-on, sur messieurs les maris;
Et l'on assure que nos dames,
Douces, d'ailleurs, sensibles à nos vœux,
Sont sur ce point sans indulgence.
L'époux d'Aline, en conséquence,
Le payait comme un autre, et n'en dormait que mieux.
Un soir d'été, lorsque dans le silence,
La déesse des nuits voilant le front du jour,
Sur son trône d'argent paisiblement s'avance,
Amenant sur ses pas le mystere et l'amour,
Aline, sous l'abri du plus doux des bocages,
Dont la lune n'osait percer la profondeur,
D'un amant adoré recevait les hommages :
Il était à ses pieds, demandait son bonheur,
Et l'obtenait enfin de faveur en faveur;
Quand tout à coup le son d'une cloche voisine
Retentit dans le bois : « O ciel! ô doux Jésus! »
S'écrie alors la scrupuleuse Aline,
« Arrêtez, arrêtez, on sonne l'*Angelus!* »

L'AUMONE.

Conteurs, parleurs, écoutez la morale
Dont, en passant, je veux vous régaler :
Vous avez tous la fureur sans égale
De raconter, de parler pour briller :
Chacun de vous, sans doute, est tres habile;
Mais l'amour-propre est un ami trompeur;
Tel nous endort qui se croit beau diseur.
L'art de parler n'est pas chose facile;
Il faut esprit, mémoire, jugement.
Mais, dites-vous, j'ai tout cela, vraiment.
Je le croirai, quand vous saurez vous taire.
Mais vous, monsieur, qui voulez tout régler,
Vous contez bien : — Moi, c'est une autre affaire,
Mon medecin m'ordonne de parler.
Or, écoutez, si cela peut vous plaire.

Un amateur des fêtes de Cypris,
Dans l'âge heureux où la troupe légère
Des ris, des jeux, vole sous nos lambris,
Du doux plaisir suivait le cours facile,
Avec ardeur moissonnait dans ses champs,
Et dans les bras de la jeune Lucile,
Des fleurs d'amour couronna t son printemps
Heureux mortel, jouis dans le silence!
De ton bonheur qui ne serait jaloux?
Est-il sultan de Madrid, de Byzance,
Qui sur le trone ait des plaisirs plus doux?
Mais le remords troublait sa destinée,
Il redoutait les griffes du malin,
Il était faible, et son âme entraînée
Pleurait le soir les plaisirs du matin.
Pour apaiser la divine vengeance,
Concilier ses plaisirs et la peur,
Damis souvent, aux pieds du confesseur,
S'allait laver des eaux de pénitence;
D'un cœur contrit il demandait pardon

Pleurait, du ciel implorait la clémence,
Puis retournait à son péché mignon.
Telle une femme, et craintive et sensible,
Quitte un amant, revient à son époux,
Et puis revole à cet objet plus doux.
Un carme était le juge incorruptible
De ce chrétien si faible en son devoir :
Il fallait voir avec quel air terrible,
Il le grondait, le damnait sans espoir.
« Dieu, disait-il, l'auteur de la nature,
Hait ce péché que l'on nomme luxure
Plus que la mort, autant qu'on peut haïr.
Un seul moyen peut parfois l'adoucir,
Et ce moyen, mon cher fils, c'est l'aumône:
Le pauvre est homme, et Dieu veut qu'on lui donne. »
Aussi vraiment chaque fois qu'il venait
Au saint parquet, le moine le taxait,
Selon le cas, de telle ou telle somme ;
Et cet argent était mis en ses mains,
Pour l'hôpital ou pour les orphelins.
Ce train finit : notre béat de Rome
Courut ailleurs absoudre les humains.
Un an après, notre aimable jeune homme
Vint à Paris pour changer ses destins.
Là, certain soir, une nymphe élégante,
En chapeau rose, en robe voltigeante,
D'un air riant, l'appelant par son nom,
De lui s'approche, et le bonsoir lui donne.
— Bonsoir, dit-il ; mais votre abord m'étonne :
D'où savez-vous mon nom ? — Ah ! qu'il est bon !
Vous souvient-il du petit père Anseaume
De Perpignan, votre doux confesseur ?
— S'il m'en souvient ! oui, c'était un saint homme
Béni de Dieu, tout bouillant de ferveur.
— Vous souvient-il que ce zélé prieur
Pour effacer la tache malheureuse
De vos péchés, de vos petits besoins,
Vous imposait une aumône pieuse
Que vous daigniez confier à ses soins ?
—S'il m'en souvient ! oui vraiment : mais vous-même,
D'où savez-vous un pareil incident ?
— D'où je le sais ? Ah ! le bon stratagème !
Écoutez bien : le conte en est plaisant.
L'homme de Dieu, dès qu'il avait l'argent,
Venait chez moi : d'un zèle charitable
Il ordonnait un souper excellent ;
Bon feu, grand vin, du Cap, de Frontignan,
Point de témoins, l'amour servait à table :
On ne pouvait, monsieur, regardez-moi,
De votre argent faire un plus doux emploi.
Aussi le père, en cette sainte orgie,
Je dois l'aveu de cette vérité,
Ne manquait pas de boire à la santé
Du petit saint et de sa bonne amie. »
La belle alors termina son récit.
Damis s'en fut, dit-on, tout interdit.
Le tour est bon, l'on aurait pu m'y prendre.
Mais je voudrais que l'on me dit ici,
Dans quel couvent ce moine put apprendre
A vivre ainsi des sottises d'autrui ?

LE CONTE INTERROMPU.

Il fut un temps, à ce que dit l'histoire,
Où les conteurs attachés à la cour
Étaient comblés de richesse et de gloire,
Et même encor des faveurs de l'amour.
Un très grand prince, aux Anglais redoutable,
Philippe-Auguste, à sa cour, à sa table,
Avait toujours son fou, son médecin,
Qui, bien nourri, lui prêchait l'abstinence,
Et son conteur, officier d'importance,
Qui, sans savoir le grec ni le latin,
De ses bons mots égayait le festin.
Ah ! le bon temps ! tels docteurs qu'on révère,
Dans notre cour n'ont pas ce don heureux ;
Ils savent tout, hors amuser et plaire.
Le grand savoir est par.ois ennuyeux.
Mais je divague, et je pourrais sans peine
Vous ennuyer, sans passer pour savant.
Or, je poursuis. Sur son vieux char d'ébène
La nuit alors lentement parcourait
Son cercle immense : un prince d'Aquitaine
Dans son lit d'or s'étendait, s'agitait,
Ne dormait pas, chose facile à croire.
Le sommeil fuit le séjour de la gloire :
Ami des champs, sous le chaume il se plaît.
Ce prince, las de tourmenter sa couche,
Et reprochant sa lenteur à la nuit,
Fit appeler son conteur bel-esprit ;
Il se nommait Jean-Benoît de Latouche.
Benoît alors, au sein du doux repos,
D'un long sommeil épuisait les pavots ;
Rêvait peut-être à son aimable amie,
Ou bien rimait quelque tendre élégie
Tout en dormant. Un enfant d'Apollon
Rêve éveillé : jugez quand il sommeille !
L'ordre du prince en sursaut le réveille ;
Lors il s'arrache au moelleux édredon,
S'habille et court, maudissant le message ;
Entre au palais, se compose un visage,
Un air de cour, un front doux et riant :
Devant les rois alors c'était l'usage.
Dès qu'il paraît, le monarque en bâillant
Lui dit : « Hélas ! mon ami, je m'ennuie,
Je ne dors pas ; en attendant le jour,
Allons, fais-moi quelque histoire jolie.
Raconte-moi quelque drôle de tour
D'amant, de moine, ou quelque bonne scène
D'un vieux dragon jaloux de son Hélène.
Enfin, mon cher, fais-moi rire ou dormir.
— Sire, répond Latouche avec prudence,
Vous m'étonnez ! Qui ! vous ainsi souffrir ?
Un si grand roi devrait dormir, je pense,
La nuit, le jour, selon son bon plaisir.
Je voudrais bien pouvoir vous réjouir ;
Mais croyez-moi, j'ose ici vous le dire,
Il est cent fois plus aisé d'endormir
Un grand seigneur que de le faire rire.
Je vais pourtant essayer l'un des deux.
« Claude Martin, métayer matineux,
Plus chargé d'or qu'un poëte de France,
Un jour de foire enfourcha sa jument,
Pour s'en aller vite, trottant, trottant,

Faire l'achat pour l'été qui s'avance,
D'un beau troupeau de moutons gros et gras.
Son achat fait, Martin se met en route,
Et devant lui fait marcher pas à pas
Cent vingt moutons, très bien comptés sans doute;
Et deux grands chiens, fidèles adjudans,
Rôdant autour, faisaient serrer les rangs.
Tel un héros, amant de la victoire,
L'œil attentif, mène cent bataillons
Bien alignés dans les champs de la gloire;
Ainsi Martin, ses chiens et ses moutons,
Marchaient en ordre : il trouve une rivière,
Large, profonde et rapide en son cours,
Semblable à celle où termina ses jours
Le fils chéri du dieu de la lumière.
Pour la passer on n'avait aucun pont;
Martin ne vit qu'une étroite nacelle,
Qu'un vieux nocher, image de Caron,
Seul conduisait. Martin crie et l'appelle :
Notre argonaute accourut à sa voix,
Lui dit : « L'ami, ma barque très petite
Contient au plus deux moutons à la fois;
Décide-toi : je verrai d'aller vite;
Mais la rivière est large, et tu le vois,
L'âge a blanchi ma vieille tête ronde. »
Martin, sentant le poids de ses raisons,
N'hésita pas : il saisit deux moutons,
Les embarqua. Voilà la nef sur l'onde,
Et le nocher luttant contre les flots.
Mes doux amis, bonsoir et bonne chance....

Notre conteur se tait après ces mots.
Le prince alors attend qu'il recommence,
Impatient de la fin du récit;
Mais Jean-Benoit restait comme interdit.
Vertu de roi n'est pas la patience :
« Eh bien! dit-il, finirez-vous? Voyons,
Où sont enfin Martin et ses moutons?
— Sire, un moment; bien loin est le rivage,
Et les moutons ne vont que deux à deux;
Il leur faudra, pour franchir ce passage,
Toute la nuit. Quand Phébus aux yeux bleus
Demain au ciel montrera son visage,
J'achèverai. Cependant, croyez-moi,
Dormons un peu. » Le conseil était sage :
Le roi le crut, et dormit comme un page,
Ce qui vaut mieux que dormir comme un roi.

L'OFFICIER ET LE MOINE QUÊTEUR.

L'abbé Doucet, dont la mémoire
Doit être chère à tout Paris,
Nous a laissé dans ses écrits
Une belle ode à saint Grégoire,
Trois grands sermons, prêchés à Dreux,
Avec ce conte assez joyeux.
L'abbé Doucet était aimable,
Chantait lui-même ses chansons,
En bon vivant aimait la table,
En bon prêtre aimait les sermons.
Il préparait contre Voltaire,
Les philosophes et Rousseau,
Un bel ouvrage in-folio,
Quêté déjà par maint libraire,
Alors qu'arrêtant son fuseau,
La vieille Clotho, par surprise,
Au sortir d'un très grand repas,
Vint l'enlever à son église,
A ses amis, à ses deux chats.
Mais écoutez, je vous supplie,
Avec bonté cette lubie
Qu'il recommandait en mourant
A son neveu, chanoine à Caen,
Et docteur en théologie.
Un officier français, vif, enjoué, brillant,
La fleur de la chevalerie,
Tel que souvent on en voyait jadis,
Voyageur curieux, parcourait l'Ibérie.
Un jour il était à Cadis;
Pour entendre la messe, entrant dans une église,
Il trouva sur la porte un moine à barbe grise,
Qui frappait d'une clef un grand bassin d'argent,
En prononçant ces mots si dignes de mémoire :
« Au nom de Dieu, messieurs, donnez,
Donnez, pour retirer des feux du purgatoire
L'âme de trente infortunés. »
A ces sons, à ces mots, le joyeux militaire
Prend un écu, le présente au quêteur,
En lui disant, d'un air doux et flatteur :
« Pour délivrer une âme, en est-ce assez, mon père?
— Oui, mon fils, » répond le pater.
Et soudain vers le ciel élevant la paupière,
Il s'écrie en pleurant : « Oui! je la vois en l'air;
Dans un tourbillon de lumière,
Elle entre en Paradis; Jésus, les chérubins,
Viennent la recevoir environnés des saints.
— Je crois la voir aussi près de monsieur saint Pierre;
Ce doux aspect m'enflamme, et je prétends soudain
Que toutes à la fois sortent du purgatoire. »
Aussitôt trente écus tombent dans le bassin.
— Dieu récompensera cette œuvre méritoire;
Ces âmes vont jouir dans le séjour divin,
D'un bonheur éternel. — Ah! que j'aime à le croire!
Quoi! mon père, éternel? — Soyez-en assuré,
On ne sort plus du ciel alors qu'on est entré.
— Ce discours me ravit; ainsi je puis, mon père,
Reprendre mon argent qui n'est plus nécessaire. »
Il dit, ressaisit sur-le-champ
Ses trente écus et s'enfuit non sans rire.
Le pater, étonné, rougit, ne sut que dire,
Et confus, irrité, regagna son couvent.

LE MIRACLE.

Non, je n'habite point sous des lambris dorés :
Dans mes brillans festins, mes amis altérés
N'épuisent point mon vin d'Ibérie ou de France;
D'impétueux coursiers, la terreur des passans,
Chez Églé, chez Ninon, aux palais des Séjans,
Ne traînent point ma superbe indolence.
Mais au coin de mon feu, pénétré de chaleur,
Sans trop m'embarrasser qui sera sénateur,
Ou bien à quel parti restera l'Italie,
Je rime quelque conte, et je ris à part moi.
Rire, mes amis, sur ma foi,
C'est le meilleur lot de la vie,
Et ce n'est pas morceau de roi.

Hier, jour de décade, au sortir du spectacle,
Chez moi, dans mon bonnet de nuit,
Ne craignant plus les voleurs, ni le bruit,
Je fis ce petit conte. Il s'agit d'un miracle :
Y croyez-vous, messieurs? Moi j'y crois volontiers :
J'en vois tant tous les jours, qu'il faut bien y souscrire :
Tel conseille l'État, qui sait à peine lire,
Et tel a vingt chevaux, qui manquait de souliers.
La scène, à ce qu'on dit, était en Silésie,
Chez ce roi nourrisson de Mars et d'Uranie,
Qui, Platon dans sa poche, et Virgile à la main,
Écrivant, combattant, marchait à la victoire,
Se moquait à souper du pauvre genre humain,
Et quelq efois de Dieu, par amour pour la gloire.
Or donc, en Silésie, un troupeau de chrétiens,
Du vrai culte romain cultivait l'arbre antique,
Vivait pur et fidèle au milieu des païens :
Comme on voit une fleur du Gange ou de l'Afrique,
Conserver son éclat sous le ciel de Belgique.
Ils avaient une église où chacun à l'envi,
Portait des *ex-voto* d'argent pur et poli.

L'un, pour avoir une femme soumise,
Demandait un miracle et donnait un saint Jean;
L'autre offrait un Jésus pour avoir un enfant,
Après trois ans d'hymen, de sa chère Denise :
Et tous ces dons brillaient appendus dans l'église.
Mais la cupidité, ce poison des vertus,
Malgré les droits de l'homme et malg é l'Évangile,
Dans le cœur d'un chrétien souvent trouve un asile.
Depuis deux ou trois mois, tantôt quelque Jésus,
Ou quelque petit saint désertaient la chapelle :
Dans leur niche sacrée on ne les trouvait plus.

Dans le couvent, au bruit de la nouvelle,
Tous les moines en feu criaient à l'attentat :
« Quels fils de Belzebut! quel Turc! quel apostat,
Ose ravir, toucher de ses mains hérétiques,
Les trésors de l'autel et nos saintes reliques? »
Mais comment découvrir l'auteur d'un tel forfait?
Père Benoit, que dans le monastère,
Pour son esprit subtil on nommait le *Furet*,
Leur dit : « Nous le saurons, et j'en fais mon affaire :
Oui, j'en jure par saint Michel
Et la barbe de l'Éternel,
Je le découvrirai, ce traître, ce cynique,
Ou le grand Turc est catholique,
Et le pape n'est pas chrétien.
Cependant buvez frais et dînez toujours bien. »
Or, disons de quel art ou de quelle tactique
Usa ce furet jacobin
Pour découvrir le dénicheur de saint.
Lorsque le dieu du jour, loin des bords de l'Amphryse,
Eut élevé son front sur ce globe incliné,
Le père se cacha dans un coin de l'église,
La tête dans le froc, lunettes sur le nez,
Humblement à genoux, armé d'un grand rosaire.
Mais l'adroit cénobite, en défilant ses grains,
Lorgnait, suivait de ses yeux patelins,
Tous ceux qui s'avançaient devers le sanctuaire.
Ainsi l'on voit un chat qui guette une souris,
Adroit, prudent, rusé, il s'arrête, il s'avance,
Autour de lui regarde : à travers le silence,
Il écoute le bruit de ses pas indécis.
Notre moine surtout observait ces visages,
Qui de l'austérité portent les témoignages,
Et toujours vers le ciel roulent des yeux ardens.

Père Benoît estimait peu les hommes;
Il n'était pas surpris que Dieu les eût damnés
Pour avoir sottement mangé deux ou trois pommes :
Ce qui le surprenait, c'est qu'il les eût créés.
Depuis quatre soleils, le père en sentinelle,
Remarquait un soldat qui, toujours le premier,
Arrivait à l'église et sortait le dernier.
Un jour surtout, embrasé d'un saint zèle,
Il poussait des soupirs, exhalait des hélas,
Dont semblait retentir la voûte de l'église.
Ce dévot si fervent m'a l'air d'un vrai Judas,
Dit le moine à part lui; son âme est moins éprise
Des trésors de là-haut que des biens d'ici-bas. »
Le crépuscule alors, enfant de la lumière,
D'un voile transparent enveloppait les cieux,
Et des bords du couchant commençaot sa carrière,
Répandait dans l'église un jour faible et douteux.
Le silence habitait ce temple solitaire :
Le soldat restait seul ou le croyait ainsi;
Mais dans l'ombre, plus loin, était blotti le père:
On croit que le soldat ne comptait pas sur lui.
Il se leve, et tout doux vers le chœur s'achemine,
Observant, épiant; d'autre part vrai furet,
Le moine, d'un œil fin, le suit et l'examine;
Et déjà de l'autel le guerrier s'approchait,
Lorsque par un malheur que l'on n'attendait guère,
Le père éternua : l'église en retentit,
Le soldat étonné, s'arrête, délibère,
Puis se met à genoux et baise la poussière,
Puis sort en regardant d'où s'échappait le bruit.
« Je le tiens, mon fripon, se dit le cénobite. »
Et soudain il courut au prieur du couvent,
Conter ce qu'il a vu, le jeu de l'hypocrite,
Et sa dévotion, ouvrage de Satan.
Le prieur, vieux renard, lui dit : « Par les saints pères,
« C'est lui, n'en doutez pas; je m'y connais vraiment :
Les soldats ont la main et la foi très légères;
Ils aiment bien les saints, mais quand ils sont d'argent.
Allez, sans différer, trouver le commandant,
Racontez-lui le fait, demandez-lui justice,
Et la permission d'aller, avant l'office,
De ce gibier d'enfer visiter le réduit. »
L'ordre fut obtenu. Dès que l'aube riante
Eut entr'ouvert du ciel la porte étincelante,
Trois moines et la garde arrivèrent sans bruit
Au gîte où le soldat passait sa douce nuit.
Ce fils de Mars dormait encore
Sur son grabat mollement étendu;
Son sommeil, son érlat eût fait rougir l'Aurore,
Si dans cet appareil l'Aurore l'avait vu.
Il s'éveille en sursaut, prend son sabre, s'écrie :
« Qui va là? qui va là? » s'élance presque nu
Au milieu des soldats dont la chambre est remplie.
Père Benoit lui dit : « Mon fils, ne craignez rien;
Que Dieu vous tienne en paix, et tous les gens de bien.
Nous venons de la part de la Vierge Marie
Qui nous est apparue, à nous pauvres reclus,
Et nous a commandé de chercher, ici même,
Les Jésus et les saints que nous avons perdus.
Il nous faut obéir à son ordre suprême. »
Le soldat lui répond, d'un ton plein de candeur :

« Si la Vierge l'a dit, sa volonté soit faite;
Voyez, obéissez, visitez ma retraite. »
Vous avez vu souvent un chien, ardent chasseur,
Conduit par l'odorat, chercher dans leur asile,
Le lièvre au pied léger ou le lapin tremblant;
Il sent, tourne, revient, et va toujours flairant.
Tels à peu près les enfans de Bazile
Furetaient le terrier du soldat gémissant;
Mais ils ne trouvaient rien : père Benoît s'étonne;
C'est pourtant un fripon, dit-il entre ses dents.
Enfin ses yeux, toujours errans,
S'arrêtent sur la paille où le fils de Bellone
D'un paisible sommeil goûtait les longs momens.
A cet aspect, quel nouveau jour l'éclaire!
« Pères, dit-il, cherchons, nos saints sont là-dedans. »
Il ne se trompait pas : ils étaient là gisans.
Alors revirent la lumière,
Saint Antoine, saint Paul, et deux petits Jésus,
Sainte Anne et saint François, pêle-mêle étendus
Les yeux levés au ciel, et d'un front sans nuage,
L'élève des Césars supportait cet orage.
Cependant on l'arrête, on le traîne en prison;
Il comparaît bientôt devant l'Aréopage :
Ce n'était pas celui que rétablit Solon.
Le malheureux s'assied sur la sellette;
Un juge l'interpelle en fronçant le sourcil :
« Çà, ton nom?—L'Ingénu.—Toi? Ton pays?—Lorette.
—D'où te viennent les saints trouvés dans ton taudis?
—De la bonté du ciel.—Qui? Toi? quelle impudence!
—Dieu seul connaît mon innocence,
Et deux mots suffiront pour me justifier.
J'eus toujours pour la Vierge un goût particulier;
Tous les jours à l'autel elle entend mes prières,
Et la mère de Dieu, dont le cœur est si bon,
Voulant payer mes soins et mon affection,
A daigné m'apparaître, ainsi qu'à ces bons pères,
M'apportant dans la nuit toujours quelque présent,
Tantot un doux Jésus, tantot un saint d'argent;
Et je suis arrêté, malheureux que nous sommes!
Pour ces bienfaits du ciel, comme un traître, un Calvin. »
Après ces mots, courbant son visage serein :
« Je me soumets, dit-il, au jugement des hommes. »
Un des juges, en vain, pour avoir son aveu,
Employa tour à tour et la crainte de Dieu
Et la menace, et l'espoir de la vie;
Il fut invariable, et toujours affirmait
Qu'il tenait ces présens de la Vierge Marie.
Juges, moines, témoins, personne n'y croyait :
Un miracle n'est pas toujours facile à croire,
Et l'Église, d'ailleurs, à grands cris demandait
Que l'on vengeât les saints, et la Vierge et sa gloire.
On prononce l'arrêt. Notre homme est condamné
A courir lestement à travers une file,
Pour recevoir sur son dos étonné,
Trois ou quatre cents coups d'une verge mobile.

Dans ce pays, par une sage loi,
Le prince doit revoir et signer la sentence.
Frédéric la reçut : ce philosophe roi,
Moins dévot que plaisant, riait de la défense,
Des ruses du soldat, et du riche cadeau
Apporté par la Vierge en grand *incognito*.
Mais ce prince, fidèle au devoir qui l'enchaîne,
Déployant sur son front l'auguste gravité,
Consulta les docteurs de l'Église romaine
Pour savoir si la Vierge avait la faculté
D'apparaître aux mortels, d'opérer des miracles.
De l'église du Christ, les vertueux oracles
Furent embarrassés de cette question.
Ils étaient bien certains que la Vierge Marie
N'avait pu se montrer aux yeux d'un tel fripon;
Mais comment limiter sa puissance infinie,
Et d'un miracle oser lui refuser le don?
Enfin, après longue séance,
Les pères assemblés répondirent au roi :
« Que dans nos tristes jours d'erreur et de démence,
Un miracle était rare, aussi bien que la foi,
Mais qu'on ne peut douter, sans levain d'hérésie,
Qu'un miracle est possible à la Vierge Marie. »
D'après cet arrêté, le monarque écrivit
Aux juges du soldat : « Puisque l'homme s'obstine,
Malgré tous vos efforts, à nier le délit,
Que de plus, les docteurs de l'Église latine
Assurent que la Vierge a le droit précieux
De descendre du ciel et d'aller en tous lieux,
J'absous le condamné; mais qu'on lui signifie
Que nous lui défendons, sous peine de la vie,
De recevoir, à l'avenir,
Visites, ni présens de la Vierge Marie. »
Mais vous autres, messieurs, tâchez d'en obtenir.

LES ENFANS INGRATS.

Qui me dira, je le demande encor,
Dans quelle étoile a fui la jeune Astrée,
Alors qu'après le fameux siècle d'or,
Lasse de nous, elle prit son essor
Et s'envola vers la voûte azurée?
Depuis ce jour, si fatal aux humains,
Mille fléaux ont désolé la terre.
Nous avons vu le démon de la guerre
Souffler sa rage aux Welches, aux Germains;
Nous avons vu, sous de feintes grimaces,
L'adroit marchand tromper ses acheteurs,
La cour des lois s'emplir de procureurs,
Et le fripon s'asseoir aux belles places.
Las! c'est depuis, pour comble de disgrâces,
Que les maris, auprès de leurs moitiés,
Ne dorment pas sur l'une et l'autre oreille,
Et que d'hymen les fils trop déliés
Cassent souvent lorsque ce dieu sommeille.
Reviens, reviens sur ce globe isolé,
Fille des cieux, adorable Justice!
A ton aspect, le monde consolé,
Verra s'enfuir la fraude, l'avarice,
Et sur-le-champ, par un beau sacrifice,
Chacun rendra tout ce qu'il a volé.
Ainsi soit-il. « Mais, dit certain critique,
Où courez-vous avec ce beau discours? »
Mon cher ami, c'est au but que je cours.
Je veux vous faire, en style laconique,
Un petit conte; il est fort peu plaisant,
Mais très moral : c'est le ton d'à présent.
Monsieur Vilford (Londre était sa patrie)
Avait acquis, par sa sage industrie,
Biens et renom; il avait encor mieux :
De doux penchans son âme était ornée.

Il bénissait le soir sa destinée,
Si dans le jour il faisait un heureux.
Il avait eu d'un tardif hyménée,
Mais fortuné, deux filles, ses amours;
Leur mère, hélas! de vertus couronnée,
Devers le ciel monta dans ses beaux jours.
Le bon Vilford, dès leur tendre jeunesse,
De ses enfans s'occupa jour et nuit;
Il eût voulu les combler de richesse,
De tous les dons du corps et de l'esprit.
Lorsque du temps la main tranquille et sûre,
En les formant, eut versé dans leur cœur
Ce sentiment, cette douce chaleur,
Premier avis que donne la nature,
Ce père tendre, épris de leur bonheur,
Songea dès lors à célébrer la fête
Du dieu d'hymen. La dot est toute prête.
Dot et jeunesse ont bientôt des maris :
Il vit en foule accourir les partis.
Sire Vilford dit alors à ses filles :
Faites un choix, expliquez-moi vos vœux;
Mon bien suffit pour faire quatre heureux;
Mais choisissez dans d'honnêtes familles,
Je borne là mes vœux et mes désirs.
Ces deux enfans, au doux nom d'hyménée,
Croyant déjà voir l'essaim des plaisirs
Semer de fleurs leur route fortunée,
Font au papa de grands remercîmens,
Et pour époux choisissent leurs amans.
Tout transporté de joie et de tendresse,
L'heureux Vilford rassembla les époux,
Leur dit : « Mes fils, j'aborde la vieillesse;
Je ne veux plus respirer que pour vous.
Assez long-temps le tracas des affaires,
Les soins divers ont fatigué mes jours,
J'ai vu le cours de mes heures légeres,
Comme un torrent s'écouler pour toujours.
Mais aujourd'hui, libre d'inquiétude,
Je veux goûter un repos sûr et doux :
Votre bonheur sera ma seule étude;
Le mien sera d'exister avec vous.
Prenez mes biens, je vous les abandonne.
Lorsque l'hiver a remplacé l'automne,
Peu nous suffit, un habit et du pain.
Vous soignerez ma débile vieillesse;
Vos soins touchans, votre aimable tendresse
D'un jour pénible embelliront la fin. »
Jugez du cœur, de la reconnaissance
Et des transports de ces tendres époux.
« Oui, disaient-ils, oui, venez avec nous
Couler en paix votre heureuse existence,
Et de nos vœux couronner le plus doux. »
Après ces mots, l'on pleure, l'on s'embrasse,
La joie éclate et se mêle à ces pleurs;
On fait venir notaires, procureurs,
Encre, papier, et le contrat se passe.
Vilford le signe et Vilford n'a plus rien :
Fasse le ciel que ce soit pour son bien!
On célébra la fête d'hyménée :
Danses, festins, jeux, plaisirs enchanteurs.
Du bon vieillard la tête fut ornée,
Comme Nestor, du beau chapeau de fleurs.
De la maison la famille s'empare :
Vilford y prend un aimable réduit,
Tournant au sud, d'où l'œil ravi s'égare
Sur la campagne et le fleuve qui fuit.
Sa fête vint : grand complimens, grand bruit,
Couplets, concert, brillant feu d'artifice,
Où vingt soleils sur leur axe tournant,
Des feux du jour ornaient la nuit propice,
Et pour bouquet, de plus, très galamment,
D'un habit neuf on lui fit le présent.
Un grand docteur, qui connaît notre terre,
Mieux qu'un fermier peut connaître ses champs,
A vu qu'enfin ce globe sublunaire
Serait gelé dans quatre-vingt mille ans.
Je voudrais bien que ce roi des savans
Eût supputé, dans sa vaste science,
Combien de temps il faut au cœur humain
Pour voir les feux de la reconnaissance
Faiblir, s'éteindre : un tel calcul, je pense,
Serait utile, et surtout plus certain.
Bien fou celui qui peut, sur la promesse
D'un beau matin, se confier au soir!
Plus fou celui qui, chargé de vieillesse,
Sur ses enfans repose son espoir!
Vilford en fit la triste expérience;
Il vit ses fils négliger ses vieux ans.
Pour le quitter, jouir de son absence,
On inventait cent motifs différens;
C'était tantôt une affaire soudaine,
Une visite, et tantôt la migraine :
Et quand la nuit pointait à l'horizon,
On lui servait une soupe légère,
Et tôt après ce repas solitaire,
On l'envoyait dormir, sommeil ou non.
Pauvres vieillards, quel destin est le vôtre!
Vilford portait depuis près de trois ans
Son habit neuf marqué du sceau du temps,
Et cependant on n'en donnait point d'autre.
Mais toujours simple et calme avec bonté,
Vilford se tait et même les excuse :
« Trop aisément folle jeunesse abuse,
Se disait-il; l'âge de la gaîté
Est l'âge aussi de la légèreté. »
Mais son bon cœur, sa raison, son courage
Ne put tenir contre ce dernier trait.
D'un vain prétexte adoucissant l'outrage,
Un beau matin on lui dit qu'il fallait
Quitter sa chambre et monter d'un étage :
Il obéit. Le malheureux Vilford
Fit sans mot dire emporter son bagage,
Et se logea tout en face du nord,
Et sur la rue. « Adieu, charmant rivage,
S'écriait-il, adieu, bosquets touffus :
Et toi, soleil, bienfaiteur du vieil âge,
Tes doux rayons ne me réchauffent plus. »
Vilford, ému, pleurant sa destinée,
Sentit alors le besoin d'un ami.
Douce amitié, d'une âme infortunée
Tu fus toujours le secours et l'appui!
Un commerçant habile, plein de zèle,
De probité, l'honneur de son pays,
L'avait aimé d'une amitié fidèle :
Depuis trente ans leurs cœurs étaient unis.
Sans différer, ce trop malheureux père
Va le trouver, lui conte ses ennuis,
Et ses bienfaits, et leur triste salaire.

« Mon cher ami, lui dit George Dublin
(C'était son nom), tel est le cœur humain :
Reconnaissant d'un bienfait qu'il espère,
Bientôt ingrat alors qu'il est rendu;
Mais le passé n'est pas toujours perdu.
Il faut, mon cher, changer de domicile.
—Pour loger où?—Chez toi.—Chez moi! fort bien.
Et qui paiera?—Sur ce point, sois tranquille;
Dans quinze jours il n'en coûtera rien :
J'irai demain te chercher un asile;
Je l'ornerai de meubles élégans,
Sofas moelleux, glaces, tapis persans,
Tout y sera, l'agréable et l'utile;
Tu paraîtras un petit Lucullus.
Pour débrouiller mon plan un peu confus,
Je prends deux jours, ils suffiront, je pense:
Reviens alors; mais garde le silence :
A ton retour tu sauras mes projets. »
Vilford se tut et vint deux jours après.
« Mon cher ami, je sers sans faire attendre,
Lui dit Dublin, j'ai ton appartement,
En très bon air, dans un quartier charmant;
Demain matin, sans faute, il faut t'y rendre. »
Lors à ses yeux dévoilant ses projets,
Il lui traça ses discours, sa conduite.
Vilford, instruit, abrége sa visite,
Et vers ses fils retourne sans délais,
D'un front serein; quel tourment pour un père
Qui va quitter des ingrats qu'il aimait!
Il les assemble, et sans nul commentaire,
Fait ses adieux, leur dit qu'il délogeait.
« Vous nous quittez? repart la sœur aînée;
Par quel motif? je suis très étonnée...
—Pourquoi cela? j'ai vu, mes chers enfans,
Mais un peu tard, qu'au déclin de ses ans,
L'homme devient un fardeau pour les autres;
Les intérêts, les goûts des jeunes gens
Et leurs plaisirs sont différens des nôtres.
J'ai réfléchi; je prends un logement
En très bon air, agréable et commode,
Et même orné de meubles à la mode;
Vous le verrez; j'espère incessamment
Vous y donner une petite fête. »
Un des époux, qui crut qu'il radotait,
Lui répondit, en secouant la tête :
« Mon cher papa, quel est donc ce projet?
Pour se loger l'argent est nécessaire;
Il faut payer : vous avez en bon père,
Et vos bienfaits nous sont toujours présens,
Distribué vos biens à vos enfans.
—Il est trop vrai; le récit est fidèle.
Je puis pourtant, sans vous importuner,
Jouir chez moi de quelque bagatelle,
Et même encor vous donner à dîner.
Mardi prochain, venez; je vous invite
Pour ce jour-là. Mais qui vient aussi vite?
C'est mon laquais. Ma voiture est ici?
—Yes, milord, avec moi-même aussi.
—A mardi donc, restez, je vous l'ordonne. »
Après ces mots, il sort le cœur flétri,
En regardant le toit qu'il abandonne.
Les chers enfans, étonnés, ébahis,
Disaient entre eux : « Quel est donc ce langage?
Il va, dit-il, élever un ménage :
Avec quels fonds? Où les aura-t-il pris?
Nous aurait-il trompés sur l'héritage?
Mais attendons prudemment à mardi,
Et nous verrons ce problème éclairci. »
Enfin le temps, que nulle main n'arrête,
De ce mardi leur annonça la fête.
Chez le vieillard voilà les quatre enfans.
A peine entrés, chacun d'un œil rapide
Parcourt l'enceinte et les ameublemens,
S'étonne, admire et loue en même temps
Leur opulence et le goût qui la guide.
« Mon cher papa, ces meubles élégans,
D'un ton mielleux, lui dit sa fille aînée,
Vous ont coûté mainte et mainte guinée?
—Oui, mon enfant, on a beau ménager,
L'argent se fond quand on veut se loger;
Mais je jouis, et tout cela s'oublie. »
Dans ce moment, un laquais bien bâti
Vient annoncer que monsieur est servi.
« Çà, mes enfans, point de cérémonie;
A mon festin, asseyez-vous gaîment. »
On vit briller sur des vases d'argent
Le pluvier d'or, la perdrix écarlate,
L'oiseau du Guide, au plumage changeant,
Le coq de l'Inde, enfin tout ce qui flatte
L'œil et le goût de l'amateur friand.
« Votre repas, mon père, est excellent;
Ce vin très bon.—Voulez-vous du Madère?
Préférez-vous le Champagne mousseux?
Tom, donnez-en. » Tom vole, et, radieux,
Revient chargé de la liqueur légère;
Et le nectar, que l'on verse à grands flots,
Fit pétiller l'esprit et les bons mots.
Mais au dessert, bien s'accrut leur surprise :
On annonça monsieur le tapissier.
Faites entrer. « Pardon de ma sottise,
Dit en entrant le modeste ouvrier;
Mal à propos je viens troubler la fête.
— Vous? nullement; tout créancier honnête
Chez moi toujours est reçu dignement.
Malheur au riche, à toute âme inhumaine
Qui, sans pitié pour le pauvre artisan,
Sans nul égard pour son temps, pour sa peine,
Lui fait dix fois acheter son argent.
Mais abrégeons; voyons votre mémoire :
Fort bien! Je dois trois cents livres sterlings.
C'est au plus juste? — Oui, vous pouvez m'en croire.
—Oh! je vous crois!—Trop heureux les humains,
Si comme vous ils savaient se conduire!
—Çà, suivez-moi. » Sire Vilford soudain
Mène son homme. Il est bon de vous dire
Que cet honnête et benin tapissier
Était Dublin, George Dublin lui-même :
Ce tendre ami, l'auteur du stratagème,
Du bon Vilford se feignait créancier,
Et dans le fait Vilford l'était, je pense,
Et lui devait de la reconnaissance.
Les voilà donc tous deux riant tous bas,
Roulant tous deux l'argent avec fracas,
D'un pôle à l'autre; on compte, on recommence,
Et tôt ce bruit sonore, harmonieux,
Des chers enfans alla frapper l'oreille.
A ce doux son personne ne sommeille.
Ils écoutaient, rêveurs, silencieux,

Puis se disaient : « Grand Dieu, quelle opulence !
Comme il est riche ! Il a trouvé, je pense,
Quelque trésor. » Sir Dublin, cependant,
L'air composé, sort de l'appartement,
Le chapeau bas, salue et remercie,
Et part chargé d'un sac enflé d'argent.
Vilford le suit avec cérémonie,
Et puis revient à table se rasseoir.
On se ranime, et l'on boit à plein verre
A la santé de cet aimable père,
A ses vertus, au bonheur de le voir.
Mais le temps fuit ; belle et silencieuse,
Déjà Vénus, compagne du soleil,
Et précurseur du calme et du sommeil,
Levait au ciel sa tête radieuse :
Il faut songer à faire ses adieux.
Chacun se lève. Au papa l'on rend grâce
De son accueil touchant et généreux,
Et le vieillard tendrement les embrasse.
Les voilà donc regagnant leur logis,
Préoccupés, cherchant dans leur tristesse
De quelle source a coulé la richesse
Qui de leur père entoure les lambris.
Dans leur chagrin, s'élève une querelle,
Chacun se plaint, s'accuse tour à tour
D'avoir manqué de respect et de zèle
Pour un vieillard pour eux si plein d'amour.
Quand le succès abandonne le crime,
Les criminels se déchirent entr'eux,
S'imputent tous le sort qui les opprime.
Pour apaiser ce débat malheureux,
L'un des maris ouvrit un avis sage.
Naguère on eût combattu son langage ;
« Il faut, dit-il, que ma femme et sa sœur
Demain matin aillent de très bonne heure
Prier Vilford d'adoucir sa rigueur,
De revenir habiter sa demeure,
Et d'oublier quelques momens d'erreur. »
Conseil qui flatte est toujours le meilleur.
Or donc les sœurs, une heure après l'aurore,
Chez le bon père allèrent tristement :
On l'éveilla ; car il dormait encore :
L'homme de bien dort si tranquillement !
Vilford parut après courte toilette.
« Quoi ! si matin, dit-il, dans ma retraite ?
A quel bon vent dois-je cette faveur ?
—A nos regrets, à quelque inquiétude.
Chacun de nous redoute le malheur
D'être accusé d'un peu d'ingratitude.
—Et depuis quand ce cri de votre cœur ?
—Depuis qu'un père, à leurs vœux moins facile,
De ses enfans abandonne l'asile.
—A dire vrai, j'ai cru m'apercevoir
Que je gênais et vous-mêmes et les vôtres,
Et lorsqu'on peut posséder un manoir,
Il ne faut pas incommoder les autres. »
A ce discours, et l'une et l'autre sœur
Demande grâce, et le prie et le presse
De revenir, oubliant leur erreur,
Dans sa maison reposer sa vieillesse,
Et recueillir les fruits de sa tendresse.
Vilford refuse, et non pas sans regrets ;
Son cœur aimant, son âme noble, pure
S'effarouchait de la moindre imposture.
Il cède enfin, et quelques jours après
Il retourna dans son premier asile.
On lui donna la chambre du midi.
Il y finit sa course plus tranquille :
Tranquille, hélas ! un père ainsi trahi
L'est-il jamais ? Non ; leur hypocrisie,
Tous les égards n'ont pu tromper son cœur.
Le poids secret d'une longue douleur
Avant le temps précipita sa vie.
Il expira. Ses enfans à sa mort,
De quelques pleurs mouillèrent leurs paupières :
On l'enterra de pompeuse manière ;
Puis on courut ouvrir le coffre-fort.
O perfidie, ô terrible disgrâce !
Le coffre était l'image du néant :
Un vide affreux occupait tout l'espace ;
On n'y trouva que cet écrit touchant :
« Vous chercherez en vain, c'est toute ma richesse,
Et c'est encore assez pour des enfans ingrats.
J'implore cependant la divine sagesse
Pour que vos fils un jour ne vous ressemblent pas. »

LA VIE DE CHARLES MICHAULT.

Si l'on veut bien m'appprendre ce que l'homme,
Les animaux, dont il se dit le roi,
Font ici-bas, j'irai le dire à Rome,
Non pas au pape, et l'on sait bien pourquoi.

Charles Michault, pour le bonheur du monde,
Reçut le jour vers la fin de l'été,
D'André Michault et de dame Raimonde,
Digne moitié, dont la fidélité
Et les vertus embaumaient à la ronde
Tout le quartier qu'on nomme la Cité.
Lorsque Michault eut reçu la nouvelle
Que du Seigneur la bonté paternelle
L'avait rendu père d'un beau garçon,
Peu s'en fallut que toute sa raison
Ne s'écoulât, comme l'eau fugitive
S'enfuit alors qu'on ouvre la cloison
Qui la tenait enchaînée à la rive.
Son allégresse était d'autant plus vive,
Que cet enfant n'était pas attendu,
Du moins sitôt ; car sept mois d'hyménée
Avaient suffi pour mûrir le tissu
De ce beau fruit, doux présent de l'année.

Telle une rose, à l'abri des autans,
Éclôt, déjà de grâce couronnée,
Et son essor devance le printemps.

L'enfant reçut, avec l'eau du baptême,
Qui nous arrache aux griffes du démon,
Le nom Charlot, vieux nom d'un vieux système ;
Et s'il fût né dans nos jours de raison,
On l'eût nommé Pompée ou Cicéron.
Il s'annonça, dès sa plus tendre enfance,
Comme un prodige et d'esprit et de sens ;
Il ânonnait de ces mots si charmans,
Que les voisins, les amis, les parens,
Tous s'étonnaient de tant d'intelligence :
Aussi vraiment de toute la maison,
De la grand'mère, et d'Annette Suzon,
Vieille servante, il était les délices ;

Papa Michault en était presque fou.
Et la maman! quels soins! quels sacrifices!
Elle courait de son fils à Joujou
Son petit chien, les comblait de caresses;
Et chaque jour épuisait ses tendresses
Sur deux objets également chéris:
— A ces transports réponds d'un doux souris,
Heureux enfant! et reconnais ta mère!

Mais hâtons-nous, évitons que l'ennui
N'exhale ici sa vapeur somnifère;
Suivons Charlot dans le cours exemplaire
De ses travaux, avançons avec lui.
Dix ans au plus composaient son bel âge,
Qu'il dévorait déjà son alphabet;
Toujours ardent et toujours à l'ouvrage,
Ronde et bâtarde à douze il crayonnait;
Comme Barême à quinze ans il chiffrait:
Car ses parens, gens nullement frivoles,
Se gardaient bien de nourrir son esprit
Du jargon grec, d'un latin qui vieillit,
Et de l'histoire, et d'autres fariboles.
André Michault, doué par le destin
D'un grand bon sens, d'une tête profonde,
Dans son comptoir, la balance à la main,
Avait pesé les vrais bien de ce monde.
Il avait vu que, chez les bons Gaulois,
L'or devenait la déité suprême,
Que la vertu, l'honneur, la gloire même,
Auprès de l'or étaient légers de poids;
Qu'on avait beau nous vanter la sagesse,
Qu'un savant pauvre était plus sot cent fois,
Qu'un sot doré des mains de la richesse.
Aussi, dit-on, son fils avait encor,
Dans le filet, sa langue embarrassée,
Qu'en bégayant il demandait de l'or.
Le magasin était son vrai lycée.
Là, dès que l'aube ouvrait en souriant
Au dieu du jour sa brillante carrière,
Jusqu'à cette heure où, déjà languissant,
Au sein des mers il plonge sa lumière,
Il débitait la toile et le basin;
Savait déjà, d'un air doux, patelin,
Enfler les prix; et jurer par saint Pierre,
Qu'à ce prix-là l'on y mourait de faim.
Même l'on dit que d'une main agile,
En mesurant la toile qu'il vendait,
Un pouce ou deux sur l'aune il dérobait.
Mais l'excuser est chose très facile;
Il croyait faire en cela son métier.
Tel un héros qui ravage la terre,
Pille l'argent du bourgeois, du fermier,
Et prend ses vols pour un droit de la guerre.
Charlot d'ailleurs était homme de bien,
De ses devoirs suivait les lois austères,
Se rappelait qu'un tendre et doux lien
Nous unit tous, que les hommes sont frères.
Ce mot est beau, très en vogue à présent,
Et cependant, sous vingt clefs tutelaires,
A vos voisins cachez bien votre argent.
Déjà Michault voyait naître l'aurore
De ses beaux jours; déjà venaient d'éclore
Autour de lui les doux enchantemens,
L'amour, ses jeux; mais trop faibles encore,
Leurs traits glissaient sur son cœur et ses sens:
Tels, quand Borée a mis un frein de glace,
Chez le Batave, au vaste cours du Rhin,
Des jeunes gens glissent sur la surface
Des flots durcis, sans entr'ouvrir son sein.
Mais par malheur quand notre cœur sommeille,
D'un œil furtif près de lui l'Amour veille.

Non loin du gîte où le jeune Michault,
En travaillant, coulait sa vie obscure,
Croissait à l'ombre un charmant arbrisseau,
Que de ses dons décorait la nature.
Ce jeune objet, modelé sur l'Amour,
Comme sa mère, avait le nom d'Aurore;
Titon pour elle aurait fait plus encore,
Il eût vieilli dès le milieu du jour.
Douce, timide, un rien faisait éclore
Sur ses beaux lis le feu de la pudeur:
A tout le monde elle aurait voulu plaire,
Non par orgueil, mais par bonté de cœur.
Malgré cela, telle était sa frayeur;
Elle n'osait ni parler, ni se taire,
Ni regarder sans changer de couleur.

Le dix du mois où Bacchus se colore,
Michault joyeux, paré comme un bijou,
Se promenait dans le parc de Saint-Clou,
Avec sa mère et le charmant Joujou,
Quant tout à coup il vit ou crut voir Flore,
Psyché, Vénus, tout l'Olympe à la fois.
Vous devinez, c'était la jeune Aurore,
Que poursuivaient, des yeux et de la voix,
Vingt céladons, nobles fils de bourgeois,
Beaux jeunes gens armés d'effronterie.
Ils sont passés, de la chevalerie,
Ces jours brillans où l'amour et l'honneur,
La politesse et la galanterie,
Étaient unis au don de la valeur!
Michault troublé, d'un pas lent et timide,
L'œil enflammé, suit cet objet charmant,
Et s'extasie, et soupire en marchant.
Herschel ainsi suivait d'un œil avide
L'astre nouveau, qu'un tube audacieux
Lui découvrait dans l'abîme des cieux.

Muse d'Homère! aimable enchanteresse!
Inspire-moi. Jadis, dans tes beaux jours,
Tu célébras les héros de la Grèce;
Je chante, moi, Michault et ses amours.

Charlot, rentré sous le toit de son père,
Presse sa couche; et cherchant le sommeil,
Trois fois s'endort, et trois fois le réveil
Chasse le dieu qui fermait sa paupière.
Mais cependant la déesse des nuits
Avait plié sa robe ténébreuse,
Et le travail appelait à grands cris
Des fils d'Adam la race paresseuse.
Charlot s'habille, et d'un pas incertain,
Pâle, abattu, descend au magasin;
Il s'occupa, comme à son ordinaire:
Mais à dîner l'appétit lui manqua,
Potage, fruits, à rien il ne toucha.
Amour! amour! que ta coupe est amère!
Mais quand Vesper, montant sur l'horizon,
Eut suspendu les soins de la journée,

Dans ce moment, où la ville entraînée,
Court admirer le Moine, Agamemnon,
Madame Angot, ou la Folle Journée,
Le fils d'André courut vers la maison
De son amante; et là, dans son délire,
Baise les murs, et leur parle, et soupire.
Il ne voit point l'idole de son cœur;
Mais il voyait sa porte et sa fenêtre,
Et cet aspect l'enivre de bonheur.
Beaux jeunes gens, vous en rirez peut-être!
Un jour de fête, on sait que nos aïeux
Fêtaient les saints et l'Éternel. Nos dieux
Sont maintenant exhumés de la Grèce;
Ce jour Michault vit Aurore à la messe.
Que dis-je? il vit; l'Amour a-t-il des yeux?
Il ne voit rien, pas même sa maîtresse.
Ainsi qu'un saint dans sa niche oublié,
Ce jeune amant était pétrifié;
Mais par degrés, moins ému de surprise,
Et plein du dieu dont la voix l'inspirait,
Il attendit au parvis de l'église
L'aimable Aurore; et lorsqu'elle sortait,
Et que sa mère était assez loin d'elle,
Il l'aborda, s'enhardit, lui parla:
« Bonjour, dit-il, bonjour, mademoiselle. »
Après ces mots, tremblant, il s'arrêta.
Que j'aimerais, s'écrie ici Délie,
Dans un amant cette timidité!
Moi qui chez eux n'ai trouvé de ma vie
Que faux désirs et que témérité.
Le dieu d'amour, qui toujours à nos peines,
Adroitement mêle quelques douceurs,
Sourit enfin; et, soulevant les chaînes
Du bon Charlot, y noua quelques fleurs.
Dans un jardin, doux asile de Flore,
Où chaque belle, amenant son ami,
Pour un écu promène son ennui,
Avec sa mère était la jeune Aurore.
Charles Michault, pour la première fois,
Était venu dans ce jardin d'Armide;
Il s'égarait dans les détours du bois,
Tout ébahi fixait un œil timide
Sur cent beautés, qui, par un art heureux,
Sous les replis d'une étoffe légère,
De leurs appas révélaient le mystère.
Il admirait ces Français si fameux,
Peuple léger, turbulent par caprice,
Qui s'enflammait, courait pour voir les jeux,
Les baladins et le feu d'artifice,
Quand tout à coup, dans le cercle du bal,
Il aperçoit la beauté qui l'enchante:
Il tressaillit, resta bouche béante;
Mais le plaisir lui donnant le signal,
Il s'échauffa d'une chaleur soudaine,
Voulut danser, et pria galamment
Sa déité pour la danse prochaine.
Le bon Charlot, parlons sincèrement,
Dansait ainsi qu'un docteur de Sorbonne;
Le grand Vestris ne l'avait pas formé:
Mais lorsqu'on danse avec l'objet aimé,
C'est pour soi seul, non pour plaire à personne.
Il s'agitait, bondissait dans les airs,
Ne voyant rien, bravant toute mesure.
Qu'il est heureux! non, jamais, je vous jure,
Enfant du Pinde, en récitant ses vers,
N'a savouré de volupté plus pure.
De son amante il a saisi la main;
Il la tenait, et même l'on assure
Que plusieurs fois, dans un transport soudain,
Il la serra: charmante hardiesse!
Qui dit beaucoup, que l'on entend tout bas;
Mais qui ne peut offenser la sagesse,
Puisqu'elle feint de ne l'entendre pas.
Depuis ce jour; la vague inquiétude
Le tourmentait de son activité;
Devant le monde et dans la solitude,
Il ne voyait qu'Aurore et sa beauté.
Épouvanté de cet état pénible,
Et convaincu qu'un ennemi terrible,
Que Satan même habitait dans son cœur,
Michault courut aux pieds du confesseur;
C'était, je crois, le père Dominique,
Un des cordons de l'ordre séraphique.
Cet homme expert facilement comprit
Que les tourmens de cette âme encor pure,
Provenaient moins de l'infernal esprit,
Que du démon qu'on appelle nature.
« Mon cher enfant, dit le moine bénit,
Je le connais cet état qui vous gêne;
Il a jeté plus d'âmes aux enfers,
Que l'on ne voit sur les bords de la Seine,
Depuis dix ans, de cerveaux à l'envers.
Pour nous damner dans ce monde et dans l'autre,
Dieu fit la femme, et puis se repentit.
Hélas! trop tard, a dit saint Jean l'apôtre;
Mais ce Dieu bon, de ce mal qu'il nous fit,
A bien voulu nous donner le remède:
Un saint hymen quand Satan nous obsède,
Mieux qu'une messe apaise sa fureur.
Sollicitez la main de votre Aurore,
Mariez-vous, et dans la paix du cœur,
Cueillez les fruits que ce champ fait éclore. »
Vraiment Charlot ne demandait pas mieux;
Mais il fallait l'agrément de son père.
Le cénobite, aussi bon que pieux,
Pour l'obliger se chargea de l'affaire.
Le vieux Michault, de ce projet surpris,
Avec aigreur repoussa la demande;
Le moine alors, troussant sa houppelande,
Lui dit d'un ton qui glaça ses esprits:
« Papa Michault, prends garde à ma requête,
De ton enfant tu risques le salut;
Et s'il devient le fils de Belzébuth,
Ce malheur-là pèsera sur ta tête. »
Le confesseur enfin parla si bien
Sur le péché, le devoir du chrétien,
Et sur la femme à l'homme nécessaire,
Qu'André Michault consentit que son fils,
D'un saint amour connût le doux mystère,
Sans hasarder sa part du paradis.
O fils d'André, quelle heureuse nouvelle!
Quel feu nouveau fait pétiller ton sang!
Sans différer on demande la belle:
Et comme entre eux, âge, fortune et rang,
Tout convenait, on conclut sur-le-champ.
On s'occupa du trousseau tout de suite;
Pendant deux mois on parla du repas,
Et du dessert, et du nombre des plats,

Et de ceux-là qu'il faudra qu'on invite,
Et de ceux-là qu'on n'invitera pas.
L'heureux Charlot, enivré d'espérance,
Allait, venait, ne se possédait plus.
Hymen! hymen! qu'à certaine distance
Tu parais doux à nos cœurs éperdus!
Phébus enfin, recommençant sa route,
Vint éclairer ce jour cher à Cypris:
Moins éclatant, moins radieux, sans doute,
Ce dieu parut aux noces de Thétis.
En habit neuf, tout rayonnant de gloire,
Le marié, près de sa belle assis,
Impatient, attendait la nuit noire.
Elle parut. Alors papa Michault
Et la maman, et la vieille grand'mère,
Accompagnés des enfans de Cythère,
Au lit d'hymen conduisirent Charlot.
Ce dieu jaloux, qui chérit le mystère,
Tout doucement éteignit les flambeaux;
L'Amour sourit, et d'une aile légère
S'alla cacher derrière les rideaux.

Pendant six mois, sous un ciel sans nuage,
L'heureux Charlot épuisa le breuvage
Des voluptés, des plaisirs les plus doux.
Plaisir d'hymen, que n'êtes-vous durable!
Le paradis serait lors parmi nous!
Hélas! Charlot, par un sort déplorable,
Aima toujours, mais il devint jaloux.
Eut-il raison? je ne sais que vous dire:
Sa femme, jeune et brillante d'appas,
Eut des amis empressés sur ses pas,
Pour lui vanter ses beaux yeux, son sourire,
Son teint d'albâtre, et ses pieds et ses bras.
Et quelle femme, et bonne, et douce, et sage,
Dans ses beaux jours n'a pas un doux ami!
Mais Michault fils connaissait peu l'usage,
Et le grand monde aujourd'hui si poli;
Et cet ami de plus dans son ménage,
Le fatiguait et troublait son esprit,
Il se fâcha, s'emporta, fit du bruit:
En pareil cas le mieux est le silence.
Parfois pourtant l'orage s'apaisait,
Alors qu'Aurore à ses cris opposait
Quelques soupirs, les pleurs de l'innocence.
Et qui, s'il a ce qu'on appelle un cœur,
Peut résister aux larmes d'une femme,
Et de mensonge accuser sa douleur?
« Ce n'est pas moi; doux objet de ma flamme,
Charmante Églé, tu dois t'en souvenir.
Combien de fois une larme, un soupir
Ont dissipé les troubles de mon âme! »
Qui croit est bon, qui soupçonne est tyran.
Enfin Charlot, le reste de sa vie,
Fut tour à tour épris de jalousie,
Et tourmenté de la soif de l'argent.
Pauvres humains, enfans à barbes grises,
Combien de fois j'ai ri de votre erreur!
Charlot croyait deux étranges sottises:
Que dans sa femme existait son honneur,
Et que l'argent donne le vrai bonheur,
Que de Charlot j'ai connus dans le monde!
Mais que devint ce fils né de Raimonde?
A quarante ans, dans le mois de janvier,
De sa paroisse il fut fait marguillier:
Vers ce temps-là, si j'ai bonne mémoire,
Il hérita des biens et de la gloire
De son aïeul Raimond le bonnetier.
Six mois après, par le coche de terre,
Pour s'égayer, voir un monde nouveau,
Avec sa femme il partit pour Auxerre;
A son retour, il prit le coche d'eau.

Ce fut alors que Michault son cher père,
Vaincu du poids de quatre-vingts hivers,
Rendit son âme au Dieu de l'univers.
Charlot pleurant courut au monastère
Faire chanter, pour un léger salaire,
Le *requiem;* puis prit son habit noir.
Il l'avait fait pour le deuil de sa mère,
Et conservé dans un très grand tiroir,
Pendant dix ans, pour celui de son père.

Depuis ce jour marqué de désespoir,
Qui le dotait d'un très bon héritage,
L'amour du gain l'attacha davantage;
Plus il avait, moins il croyait avoir.
Michault pourtant, j'en donne l'assurance,
Faisait le bien; de ses pieuses mains,
Il répandait sur l'honnête indigence
La charité que lui doit l'opulence;
Et pour fêter ses amis et les saints
Donnait dans l'an quelques petits festins,
Où, s'abreuvant de vin et d'espérance,
Il entonnait de vieux et bons refrains.

Mais tout finit, villes, états, empire;
Tout meurt: Hector, Achille ne sont plus;
A soixante ans, hélas! Charlot expire.
Deux médecins, ses amis éperdus,
Sa femme en pleurs, des prêtres en prière,
Environnant sa couche funéraire,
N'ont pu fléchir l'impitoyable mort.

Las! il n'est plus! pleurez, pleurez son sort,
Et sur sa tombe où sa cendre repose,
Allons graver une immortelle rose,
Avec ces mots aussi vrais que touchans:
« Ci-gît Michault, qui vécut soixante ans. »
Or, dites-moi, vous, messieurs les savans,
Vous, beaux-esprits, gens d'étude profonde,
Ce que Michault est venu faire au monde?
Rien, direz-vous; avec vous j'en conviens:
Ses jours obscurs, hélas! comme les miens,
Ne seront point proclamés par l'histoire.
Mais vous, messieurs, à qui l'on fait accroire,
Dans la gazette, en maints écrits divers,
Que votre bras, vos talens, votre gloire,
Sont l'ornement, l'appui de l'univers,
Détrompez-vous de ces douces chimères,
Et croyez-vous, humbles dans vos misères,
A l'univers aussi peu nécessaires
Que les Michault, et même que mes vers.

LE TROUBADOUR.

Que j'aimerais ces jours, ces heureux jours
Où l'on voyait les galans troubadours
Dans les châteaux, aux pieds des Cythérées,
La lyre en main, célébrer leurs attraits,

Chanter le dieu des vendanges dorées,
Et de l'Amour les mystères secrets!
Alors vraiment il était doux de naître
Sous l'astre heureux qui nous force à rimer;
D'avoir Phébus et pour guide et pour maître:
Il n'en faut point pour savoir bien aimer.

Ces troubadours chéris, dignes de l'être,
Pour prix d'un air, ou d'un couplet flatteur,
D'un doux baiser obtenaient la faveur:
Même, parfois, plus d'une noble dame
Feignait, dit-on, leur accorder aussi
Le don nommé d'amoureuse merci;
Don précieux, alors qu'il vient de l'âme.
On ne sait pas si princes et barons
Voyaient toujours, avec des yeux paisibles,
Que leurs moitiés, pour des vers, des chansons,
Aux troubadours fissent de pareils dons.
Mais je le crois: aux beaux arts très sensibles,
Traitant l'hymen en beaux-esprits galans,
Ils les fêtaient, les comblaient de présens.
O siecle d'or, que la gloire environne,
Que n'ai-je, hélas! vécu dans tes beaux jours!
J'aurais peut-être, aimé d'une baronne,
Bu dans la coupe où boivent les Amours!

Mais abrégeons. Contons, sans verbiage,
Si je le puis, le singulier voyage
Et les amours d'un troubadour fameux.
Il se nommait Jean Budel de Blieux,
Homme d'esprit, de savoir amoureux,
Lisant Ovide et ses métamorphoses,
Aimant Bacchus, les belles encor plus,
Portant toujours un grand bouquet de roses,
Des habits frais, un manteau par-dessus,
Chamarré d'or; d'ailleurs si grand poète,
Et si fécond, qu'il rimait nuit et jour,
A table, au lit, au bal, à la toilette,
Et même encor dans les bras de l'Amour.
Jamais Paris, ville qui voit éclore
Bien plus de vers qu'on ne voit en été
De moucherons au lever de l'Aurore,
N'eut un rimeur de cette activité.
Alors l'agile et trompeuse déesse,
Monstre bavard, ennemi du secret,
Sema le bruit qu'en Syrie existait
La belle Alix, depuis un an comtesse
De Tripoli, grande et riche cité,
Où les chrétiens, dans une sainte ivresse,
Au nom du ciel, en foule avaient porté
Nos mœurs, nos vins, et la guerre et la messe.
Mais redisons tout ce que les cent voix
De la déesse aux cent langues mobiles,
Disaient au loin, dans les bourgs, dans les villes,
D'une beauté digne des plus grands rois.
C'était Vénus, mais Vénus sans faiblesse;
C'était Minerve avec plus d'enjouement;
D'Hebé, de Flore elle avait la jeunesse,
Et de l'Amour le sourire charmant.
Tous les chrétiens la prenaient pour un ange,
Les musulmans pour une des houris.
Quant à l'esprit, sans outrer la louange,
Elle eût brillé parmi nos beaux-esprits.

A ce portrait, Jean Budel, dans son âme,
D'un feu nouveau sent éclater l'ardeur:
Moins aisément le salpêtre s'enflamme.
L'amour l'agite avec tant de fureur,
Que son bon sens, dans sa bonne fortune,
Faillit d'aller se loger dans la lune.
Tel accident ne serait pas nouveau;
Musicien, amoureux et poëte,
On voit à moins troubler votre cerveau
Hors de lui-même il cherche la retraite,
Les lieux déserts. Suspendue à son bras,
Sa lyre, un mois, hélas! resta muette.
Déjà plus sec que l'oiseau de Pallas,
Ou qu'un auteur que l'on n'achète pas,
Budel sentit que la Parque cruelle
D'un fil usé filait ses tristes jours,
Qu'il périssait comme l'oiseau fidele
Qui ne voit plus l'objet de ses amours.
Alors, frappé du péril de sa vie,
Il forme un plan que l'amour justifie.
Avant d'aller au ténébreux séjour,
Joindre Properce ou l'amant de Lesbie,
Il veut du moins voir un jour, un seul jour,
L'astre nouveau qui brille dans l'Asie.
« Oui, disait-il, je braverai les mers:
Thésée, Hercule, ont bravé les enfers! »
Il dit, conclut: le temps, l'amour le presse:
Pour son voyage il s'apprête à l'instant.
En bon chrétien d'abord il se confesse,
Fait ses adieux, emprunte de l'argent
D'un juif, bon homme, utile à la jeunesse,
Très noblement prêtant à cent pour cent,
Monte à cheval, et, piquant, galopant,
Court vers la mer, droit au port de Marseille.
Un vaisseau grec partait pour Tripoli:
Budel s'embarque, et, l'air ayant fraîchi,
Part au lever de l'aurore vermeille.
Castor, Pollux, et l'Amour et Thétis,
Furent, dit-on, compagnons du voyage.
Avec tels saints on ne fait pas naufrage,
Quoique inconnus encore en paradis.
Le troubadour, ardent d'impatience,
Reproche aux vents leur longue oisiveté:
Les flots unis de cette plaine immense
Le fatiguaient de leur tranquillité.
Mais tout finit: la seule éternité
Toujours s'écoule et toujours recommence.
Le vaisseau grec, emporté sur les flots,
Par le Zéphyre et sa troupe légère,
Rasa les bords de l'île de Cythere,
Nid des Amours, asile de leur mère.
On découvrit l'empire de Minos,
Pays fameux par les feux de Thésée,
Et par le fil d'une amante abusée,
Qu'il oublia dans l'île de Naxos.
Bientôt l'on vit cette île fortunée,
Où la beauté, consacrée à Vénus,
Sous des berceaux, doucement entraînée,
Payait, dit-on, le plus doux des tributs.
Mais pour Budel ces objets sont perdus.
Sur le tillac, tout le jour en vedette,
L'œil appliqué sur un tube arrondi,
Comme un savant qui lorgne une planète,
Il épiait les murs de Tripoli.
Mais il les voit; il tressaille, il respire;
Le cœur lui bat: cependant le navire,

Légèrement balancé sur les flots,
Surgit au port aux chants des matelots.
Budel débarque, et, d'une âme attendrie,
Adresse au ciel sa pieuse oraison :
Puis il attend que la nuit, plus amie,
Ait de son ombre obscurci l'horizon,
Pour s'en aller chanter sous le balcon
De la beauté qui l'amène en Syrie.
La nuit venue, il va, sa lyre en main,
Dire les vers dont voici le refrain :
« Un troubadour vient de Provence,
Le cœur navré, blessé d'amour :
O vous, qui causez sa souffrance,
Ayez pitié du troubadour! »
Or, vous saurez qu'alors le mois de Flore
Rendait la nuit plus belle que le jour.
Sur son balcon, Alix, avec sa cour,
Voyait souvent le lever de l'aurore.
Devant témoins, l'on dit qu'on en vaut mieux :
Êtes-vous deux, l'amour-propre s'éveille.
Budel, voyant ce cercle radieux,
Qui l'observait et lui prêtait l'oreille,
Remplit les airs de sons harmonieux.
Le chant fini, chacune de ces dames
Au fond du cœur vivement desirait
Savoir le nom de celle qu'il aimait.
Secret d'autrui tourmente un peu les femmes.
Ne blâmons rien, elles font leur devoir :
Désir d'apprendre est la clef du savoir.
Pour contenter le désir qui les presse,
De la fenêtre on l'invite à monter.
Dès qu'il paraît, on accourt, on s'empresse
Autour de lui pour le féliciter.
Les complimens achevés, on le prie
De déclarer le nom de cette amie
Qu'en si beaux vers sa muse célébrait :
Chacune, à part, malgré sa modestie,
Se flattant bien d'être ce doux objet.
Budel répond : « A la seule comtesse
Je puis ici confier mon secret.
De le redire elle sera maîtresse;
Mon seul désir est tout ce qui lui plaît. »
Lors il s'approche, et lui dit à l'oreille :
« C'est vous... pour vous, ô brillante merveille!
Amour m'embrase et va me consumant. »
A cet aveu, les lis de la comtesse
Sont nuancés d'un vermillon charmant :
Mais sa douceur égalant sa sagesse,
Elle sourit, et puis dit finement,
A haute voix : « Ce troubadour, mesdames,
Dont les accords ont chatouillé vos âmes,
M'a dit aimer la plus laide de nous.
D'un tel secret vos cœurs sont peu jaloux. »
Quittant bientôt ce léger badinage,
Elle demande au gentil troubadour
Son nom, son rang, quel était son séjour?
Sur sa réponse, avec un doux langage,
Elle lui dit : « Vous désirez, je croi,
Vous reposer; vous logerez chez moi. »
Et sur-le-champ, deux jeunes demoiselles,
Aux grands yeux noirs, aussi sages que belles,
Mènent Budel dans un appartement,
Asile frais, orné par l'opulence.
L'une lui verse et l'eau rose et l'essence;
L'autre lui sert, dans des vases d'argent,
Le vin de Grèce et le muscat de France.
Puis, sur son lit couché bien mollement,
Enveloppé de l'ombre et du silence,
On le laissa dormir paisiblement.
Le lendemain, quand Phébus renaissant,
Arma ses traits d'un feu resplendissant,
La belle Alix à son hôte fait dire
Que, sans témoins, elle voudrait le voir.
Budel accourt : elle le fait asseoir
A ses côtés, et puis, d'un doux sourire,
Éclaircissant son front majestueux,
Lui demanda le récit très fidèle
De ses motifs, du projet qui l'appelle
A Tripoli. Budel, baissant les yeux,
Répond soudain : « La vague renommée
De vos appas, de cet heureux séjour,
Sema le bruit; et mon âme enflammée
Voulut mourir, ou vous prier d'amour :
Et je partis. — Un tel désir me flatte;
J'y suis sensible; Alix n'est point ingrate;
Mais, sans détour, je dois vous confier
Que j'ai d'abord un jeune époux que j'aime :
De plus, un brave et galant chevalier,
Que j'aime aussi, qui me chérit de même.
Depuis un mois tous les deux sont partis
Pour repousser, dans les champs de la gloire,
Les Sarrasins, nos cruels ennemis :
Mais, au plus tôt, la main de la Victoire
Me les rendra vainqueurs et plus épris.
Vous voyez donc qu'il ne m'est pas possible,
En ce moment, de vous aimer d'amour. »
A cet aveu, le pauvre troubadour,
Tremblant, glacé, resta presque insensible
De désespoir; puis répondit : « Hélas!
Si vous aimez ailleurs d'une autre flamme,
Je vais mourir. — Non, non, ne mourez pas;
Vous jetteriez trop de deuil dans mon âme!
Prenez plutôt, prenez mon amitié;
Je vous la donne, et pour toute ma vie.
Allez, demain, au séjour de Marie,
Dans le saint lieu qu'elle a sanctifié;
Priez son fils, ce Dieu plein de clémence,
« De vous prêter son appui protecteur,
Et d'arracher, par sa toute puissance,
Le trait fatal qui perce votre cœur. »
Après ces mots, cette âme débonnaire,
Pour écarter loin de lui tout malheur,
Lui fit présent d'un très beau reliquaire.
Les adieux faits, il part, en pèlerin,
A pied, tout seul, n'ayant pour équipage
Que sa relique, un bourdon à la main,
Et sur l'habit maint et maint coquillage.
Chemin faisant, tour à tour il rêvait,
Chantait, rimait, disait son chapelet.
Il visita le tombeau, le calvaire,
Y déposa ses remords, sa prière;
Puis, de ses feux se croyant bien guéri,
Il regagna les murs de Tripoli.
Il approchait; ô malheur inouï!
Budel apprend qu'une horrible victoire
A des païens couronné les efforts;
Que les chrétiens, n'emportant que leur gloire,
Sont presque tous descendus chez les morts;

Et que d'Alix l'époux, brillant d'audace,
Est mort couvert des palmes de l'honneur.
Budel, navré d'une telle disgrâce,
Pria pour eux; et distrait et rêveur,
Au crépuscule il entra dans la ville.
L'effroi, le deuil habitaient cet asile.
Il trouve Alix éteinte, sans couleurs,
A son époux adressant ses douleurs,
Et lui jurant un souvenir fidèle.
Budel s'approche et gémit avec elle :
Sans se parler, tous deux versent des pleurs.
Enfin Alix, rappelant son courage,
Lui dit : « Budel, vous savez mes malheurs;
Dans un combat, dans le champ du carnage,
J'ai tout perdu, mon époux, mon ami :
Plaisirs, beaux jours, pour moi tout a péri.
De la fortune et de son inconstance
Désabusée, hélas! et pour toujours,
Je veux aller au beau pays de France,
Dans un couvent ensevelir mes jours.
—Ah! dit Budel, je reconnais la grâce
Qui vous poursuit d'un trait victorieux.
Je sens aussi sa faveur efficace,
Depuis que j'ai visité les saints lieux :
J'habiterai les toits religieux,
Où saint Bruno fixa la pénitence,
Le jeûne austère et l'éternel silence. »

Huit jours après, un vaisseau de Provence,
Prêt à partir, les reçut tous les deux.
Le temps fut beau; le soleil radieux
Réfléchissait sur l'eau tranquille et pure,
L'azur et l'or qui flottaient dans les cieux.
Mais tout à coup un vent léger murmure,
Souffle, s'augmente, agite le vaisseau;
La mer se trouble, et mugit et s'irrite :
Du haut du ciel la nuit se précipite,
Et sur la terre étend son noir rideau.
L'air s'épaissit, surchargé de l'orage;
La foudre gronde, éclate dans les airs,
Et le vaisseau marche au feu des éclairs :
Pâles, tremblans, le nocher, l'équipage
Criaient, juraient, priaient saint Nicolas.
Alix mourante au ciel tendait les bras;
Et par la peur son âme consternée,
De ses péchés roulant le souvenir,
Elle voulut, devant Dieu prosternée,
Les effacer des eaux du repentir.
Au troubadour alors elle s'adresse,
Et s'agenouille, et tout bas se confesse,
Fait humblement l'aveu de ses erreurs :
Ce qu'elle dit est pour nous lettre close;
Ne troublons pas le mystère des cœurs.
Si par hasard j'en savais quelque chose,
Je le tairais; je hais trop les parleurs.
Mais en contant ses fautes et ses peines,
Alix, dit-on, hésitait, rougissait;
Sire Budel aussi se colorait,
En l'écoutant, et sentait dans ses veines
Que le démon, malgré lui, se glissait.
Je le crois bien : telle est notre faiblesse;
C'est par un fil qu'on tient à la sagesse.
Mais gardons-nous de crier au malheur;
Trop de vertus est peut-être une erreur.

Alix, après cette touchante scène,
Ayant reçu son absolution,
Forma le vœu, jura par Madeleine,
C'était sa sainte, elle portait son nom,
De vivre, hélas! sans nœud, sans hyménée,
Sans bon ami, si la mer déchaînée
N'engloutit pas le malheureux vaisseau.
Serment cruel, et surtout au bel âge!
Alix, de plus, pour conjurer l'orage,
Promit d'aller visiter l'ermitage
Où de la sainte existait le tombeau.
Le troubadour fit les mêmes vœux qu'elle;
Et soit hasard, ou l'effet du serment,
L'air s'éclaircit; suspendu sur son aile,
Un vent plus doux porta, sans accident,
Près de Toulon, le navire flottant.
On doit savoir que Marthe et Madeleine,
Avec leur frère échappé du tombeau,
A maints périls arrachés, non sans peine,
Partis d'Alep sur un petit vaisseau,
Manquant de tout, voguant au gré de l'eau
Furent jetés dans le port de Marseille.
Tout étonnés d'une telle merveille,
Les habitans, très neufs en pareil cas,
Criaient miracle, et ne se trompaient pas.
Arrivés là, Marthe, dans la semaine,
A Tarascon, seule, à pied s'en alla.
Le bon Lazare à Marseille resta,
Et fut évêque; et quant à Madeleine,
Elle voulut, loin d'un monde pervers,
Vivre pour Dieu, seule dans l'univers.
Au haut d'un mont, nommé la Sainte-Beaume,
Mont hérissé de rocs et de forêts,
Parmi les loups bien moins méchans que l'homme
La sainte alla se cacher pour jamais;
Elle y vécut dans une sainte vie,
De ses vertus embauma ces déserts,
Et puis mourut d'une douce agonie,
Et fit après cent miracles divers.
C'est là qu'Alix, à son serment fidèle,
En débarquant, se rendit sans valet,
Sans suite, à pied. Épris d'un pareil zèle,
Le troubadour pas à pas la suivait,
Baissait les yeux, plus souvent les levait.
Une caverne aussi vaste qu'obscure,
Était l'église où la sainte dormait.
Sous le rocher était la sépulture,
Que le rayon d'une lampe éclairait.
Nos pèlerins, parvenus dans l'enceinte,
En longs soupirs exhalent leur ferveur,
Et font serment, aux genoux de la sainte,
De conserver, loin d'un monde imposteur,
Les chastes lois de l'austère pudeur.
Après ce vœu, dont sourit Madeleine,
Ils vont s'asseoir à l'ombre d'un vieux chêne,
Près d'un ruisseau qui, bruyant et fougueux,
De bonds en bonds roule en flots écumeux.
La faim, la soif pressant ce couple aimable,
Le déjeuner fut apprêté soudain.
Sur le gazon Budel dresse la table;
Il la couvrit d'un vieux flacon de vin,
Du lait durci, de la datte étrangère;
Et du raisin que Corinthe séchait :
Repas charmant que Crésus envierait,

Le sage aussi ! Le dieu de la lumière,
Plus doux, plus pur, vers Thétis déclinait.
L'oiseau chantait sous l'ombre solitaire,
Et mille fleurs, le thym, le serpolet,
Parfumaient l'air d'une vapeur légère.

Chez les mortels, du moins pour l'ordinaire,
Le sommeil suit l'appétit satisfait.
Nos pèlerins, accablés par Morphée,
Ne parlaient plus, déjà fermaient les yeux.
D'herbes, de fleurs, la terre était jonchée,
Le lit dressé, l'endroit silencieux :
Or les voilà qui s'endorment tous deux.
Le doux sommeil est le père des songes.
En nous trompant par de rians mensonges,
De l'Élysée il ouvre le séjour,
Et rend la nuit bien préférable au jour.
Sire Budel et son aimable dame
Firent tous deux un songe des plus doux :
Budel rêva qu'Alix était sa femme;
Alix rêva qu'il était son époux.
Songe charmant, bienfait de Madeleine
Qui de là-haut souriant à leurs vœux,
Par les détours d'une route incertaine,
Au port d'Hymen mena ce couple heureux.
Un chœur d'oiseaux chanta l'épithalame,
Et ces époux, pour témoins de leur flamme,
Eurent les prés, et la sainte, et les cieux.
On a souvent dit d'un très beau génie,
C'était Décarte : Aucun jusqu'aujourd'hui
N'a mieux rêvé. J'en appelle, et le nie,
Car, n'en déplaise à la philosophie,
Mon troubadour a mieux rêvé que lui.

LA REINE DE SABA.

L'instinct des animaux vaut notre intelligence,
Et bien souvent notre raison ;
Et n'en déplaise à Descarte, à Buffon,
A leur système, à leur vaste science,
Je crois que le cheval, le chien et l'éléphant,
L'âne même, ont une âme « Eh quoi ! comme la nôtre?
— Je ne dis pas cela, je suis trop ignorant ; »
Mais faites-moi le portrait de la vôtre,
Et moi, messieurs, fidelement,
Je vous ferai celui de l'âme de la bête.
Cependant, s'il me vient quelques pensers en tête,
A ce sujet, je vous en ferai part.
Mais écoutez mon conte, il est court et sans art.

Vous savez tous, à ce que j'imagine,
Que la reine Saba, veuve d'un grand renom,
Partit, je ne sais d'où, de l'Inde ou de la Chine,
Pour faire une visite au grand roi Salomon,
Prince savant, pieux, voluptueux et sage.
Quel était le motif d'un aussi long voyage?
Je crois le deviner, mais je n'en dirai rien.
Salomon était jeune et très beau de visage,
De plus, il était roi; tout cela, j'en convien,
Peut émouvoir le cœur d'une jeune princesse.
Les doux rapports d'esprit, et d'âge et de gaîté,
Resserrèrent les nœuds de leur intimité;
Dans leurs jeux, leurs loisirs, avec goût et finesse,
Ils s'attaquaient et s'agaçaient sans cesse.
Or cette reine un jour, c'était au mois des fleurs,
A son royal ami vint présenter deux roses,
En lui disant : « Grand roi, qui savez tant de choses,
Choisissez, devinez laquelle des deux sœurs
Est la fille de l'art, ou la fille de Flore,
Celle que j'ai cueillie au lever de l'aurore. »
Le prince sans répondre, alla tout doucement,
Enlever une abeille, insecte bienfaisant,
Qui se chargeait du miel d'une plante nouvelle.
Ensuite de plus près s'approchant de sa belle,
A l'animal captif il rend la liberté.
Celui-ci va soudain, de plaisir transporté,
Se fixer sur le sein de la rose vermeille,
Fille de la nature et l'amour de Cypris.
Le roi lui dit alors, avec un doux souris :
« Je suis de l'avis de l'abeille. »

L'AVARE MOURANT.

Fût-on du sang des dieux, savant comme Newton,
Brave comme Bayard, et beau comme Narcisse;
Eût-on le beau parler de défunt Cicéron;
Un seul vice flétrit tous ces dons : l'avarice.
Couvrant d'un vieux manteau son corps sec et hideux,
L'avare est un voleur qui brave la justice.
Le voleur est souvent moins dur que malheureux.
Un de ces Harpagons de la très bonne école,
Qui, depuis soixante ans, entassait, entassait,
Ecus sur vieux écus, pistole sur pistole,
Sur le lit de la mort à la fin s'éteignait.
Son neveu, dont le nom était monsieur La Briche,
Homme fort estimé sitôt qu'il devint riche,
Était auprès du lit, accablé de douleur,
Ou du moins son visage en portait la couleur.
« Mon cher neveu, je touche à ma dernière veille;
Oui, je finis; la mort me tire par l'oreille, »
Lui dit le vieux avare en pleurant son trépas,
Ou plutôt son argent qu'il laissait ici-bas.
« J'ai fait mon testament la semaine dernière :
Vous êtes de mes biens unique légataire....
— Ah ! mon oncle, pourquoi ce funeste entretien ?
Vous vous rétablirez, et dans peu, je l'espère....
— Non, désabusez-vous; enfin, écoutez-bien :
Mon testament se tait sur l'article des messes;
Je n'en fais dire aucune, et pour cause vraiment.
— Ce soin m'est dévolu, comptez sur mes promesses;
Si j'avais le malheur.... — Non, je vous le défend,
Les temps sont trop mauvais, épargnez mon argent.
Si je vais au séjour des âmes criminelles,
Las! il faut y rester, dit-on, bon gré, mal gré;
Si c'est en paradis, à quoi serviront elles ?
Si c'est en purgatoire.... eh bien ! soit, j'attendrai. »

LE MARI VENDU.

Nécessité n'a pas de loi,
Nous dit très sagement un bon et vieil adage;
Tel homme dans Paris, riche d'un héritage,
Se montre tous les jours généreux comme un roi,
Traite parens, amis avec grand étalage,
Qui bientôt les vendrait, comme fit Siméon
De ce pauvre Joseph, de touchante mémoire,
Si la misère un jour entrait dans sa maison.
Les vices, les vertus, amantes de la gloire,

Sur le même terrain naissent suivant les temps.
Quand la fortune est faite, on devient honnête homme;
Pour ravir ses faveurs on vola quarante ans.
Mais laissons la morale aux prédicans de Rome,
Bien plus savans que nous, et venons droit au fait.
Sur un méchant grabat un pauvre homme expirait.
Ne laissant à sa veuve, à sa femme si chère,
Pas un écu pour le faire enterrer,
Ni même un peu de pain quand il serait en terre.
Hélas! que fera-t-elle, et quel saint implorer?
L'imagination d'une femme est fertile.
Un homme est bien souvent confus, embarrassé,
Lorsque la femme fort tranquille
A déjà dans sa tête un projet tout dressé.
La nôtre auprès du futur trépassé,
Rêvait le jour, rêvait la nuit encore,
Aux moyens d'enterrer un mari qu'elle adore,
Et d'avoir à sa mort un pain qui la nourrit.
Enfin, un grand penser vint frapper son esprit.
Près d'elle demeurait monsieur Paul Laborie,
Qui saignait, amputait; et, maître en chirurgie,
Dans le corps d'un défunt, qu'il ouvrait avec art,
Cherchait les mouvemens, les sources de la vie,
Ce qui fait qu'on digère ou plus tôt ou plus tard.
Elle y court, et l'instruit de son futur veuvage,
De l'état d'un mari qui, pour tout héritage,
Ne lui laissait, hélas! que misère et regrets.
« Ma bonne, je vous plains; mais, pour vous complaire,
Expliquez-vous, que puis-je faire?
— Acheter mon époux, à qui Dieu fasse paix;
Vous aurez le plaisir de l'ouvrir à votre aise,
Avant la nuit, encor chaud comme braise.
— Mais oui, cela se peut! je suis accommodant;
Chez vous je me rendrai pour voir ce que j'achète.
— Surtout depêchez-vous. — Je vous suis dans l'instant. »
L'amateur des corps morts, ravi de l'incident,
Prend son chapeau, sa canne et surtout sa lorgnette,
Et s'en va chez celui que la mort convoitait,
Entre dans son manoir d'un pas lent et discret,
Promène son regard sur ce lit à la ronde,
Voit le malade et livide et perclus,
Agonisant, ne parlant plus,
Tournant les yeux vers l'autre monde.
Il s'assied près du lit, et la femme à côté.
Après quelque débat, quelque difficulté,
L'artiste offrit du corps une modique somme:
Douze livres comptant. « Quoi! pour un prix si bas,
Moi! vous donner, vous vendre mon cher homme?
Dit la femme en pleurant; non, non, n'y comptez pas:
J'en veux un louis d'or; il vaut cela, je pense.
Examinez-le bien, voyez sa corpulence;
N'oubliez pas, surtout, qu'il va bientôt mourir,
Que dans une heure au plus vous allez en jouir. »
L'acheteur marchandait, n'ait, selon l'usage,
Qu'il ne voudrait avoir, pour un morceau de pain,
La terre d'un ami, la maison d'un voisin.
Alors que, revenant des bords du noir rivage,
Le mourant s'écria: « Notre femme, tiens bon!
Le louis, tu l'auras; je le vaux, j'en réponds! »
A cette voix lugubre, à ce brusque langage,
La femme, le docteur, restèrent confondus.
Je le suis tout autant, peut-être davantage;
Mais, n'en déplaise aux Catons, aux Brutus,
C'est là parler, c'est là mourir en sage.

LE PÈLERINAGE.

Un grand roi ne se plaît, du moins on me l'assure,
Qu'en un vaste palais, éclatant de dorure,
Entouré de sa garde et de ses courtisans.
Moi je suis né pour le village,
Pour vivre en paix au sein des champs;
Je ne me plais qu'avec leurs habitans;
J'aime leurs mœurs, leur ton un peu sauvage,
Et leurs mots naïfs et plaisans.
Le mois dernier, dans un voyage
Que je fis pour affaire au village d'Ormoi,
Je dînai par hasard chez le curé Launoi,
Homme d'un vrai bon sens, plein d'esprit, de franchise,
Officiant à table aussi bien qu'à l'église.
Après mainte rasade et plus d'une santé,
Il me fit au dessert, se trouvant en gaîté,
Un conte si plaisant, qu'il appelle le rire.
Tâchez d'en rire aussi; je voudrais le redire,
Avec ce ton, cet agrément,
Le même esprit, la même grâce
Qu'y mettait ce pasteur; mais malheureusement
Il en est de l'esprit ainsi que de la grâce,
Que Dieu ne donne qu'à plusieurs,
Selon Arnaud, Quesnel, et maints autres docteurs.
C'est fort bien, mais au fait: m'y voilà, je commence.
Berthe la blonde était reine de France,
Avait de plus et jeunesse et beauté;
« Être belle, être reine, ah! qu'on doit être heureuse!
S'écrie ici Doris en sa naïveté.
— Pas toujours; et souvent l'apparence est trompeuse. »
Berthe avait du chagrin, gémissait chaque jour;
L'Hymen lui refusait l'heureux titre de mère.
Jamais le doux souris d'un fruit de son amour
Ne la fit tressaillir: vainement elle espère,
Vainement elle prie, assiége les autels;
Ses vœux ne montent pas aux pieds des immortels.
L'homme me fait pitié. Quel est donc son délire?
Il brûle, il veut avec ardeur,
Et ne sait pas si l'objet qu'il desire
Affligera sa vie, ou fera son bonheur.
Mais ainsi qu'un rayon du jour qui recommence,
Perce l'obscurité des humides vapeurs;
De même le rayon de la douce espérance
Vint luire aux yeux de Berthe à travers ses douleurs.
A Chartres, dans ce temps où femme et barbe grise
Croyaient aux revenans, aimaient les contes bleus,
Dans une antique et belle église,
On révérait un saint alors des plus fameux;
Le ciel l'avait doué d'un don miraculeux.
On sait que tout porteur de la sainte auréole
Jouit du droit heureux de rendre la santé:
L'un guérit d'un mal d'yeux, l'autre de la rougeole,
Celui-ci de la toux ou de la surdité;
Aucun du mal d'amour, et certes c'est dommage.
Hélas! combien de fois, surtout dans mon bel âge,
Je l'aurais imploré! Le saint dont nous parlons
Était gratifié du plus heureux des dons:
Il pouvait à son gré, sur un arbre stérile,
Faire germer des fruits à la chute des fleurs;
A créer des enfans une femme inhabile,
En venant à ses pieds implorer ses faveurs,
Arbrisseau fécondé s'en retournait chez elle.

De la nymphe aux cent voix la trompette fidèle
Retentissait des miracles du saint,
Du pouvoir qu'il avait : et le bruit en parvint
Jusqu'à la cour du roi de France.
La reine en tressaillit de joie et d'espérance :
« Je pars, je vole aux pieds de cet être divin,
S'écriait-elle en sa vive allégresse.
J'aurai donc un enfant, je serai mère enfin!
Ah! que je vais l'aimer! Quels soins! Quelle caresse! »
Déjà sont oubliés les plaisirs les plus doux;
Danses, parure, jeux, le roi même, l'époux,
Qui de l'enfant devait être le père,
Est oublié pareillement.
Berthe ne songe en ce moment
Qu'au bonheur de devenir mère.
Enfin vient le jour du départ.
Au lever de l'aurore elle court à confesse;
Puis fait sa pénitence, et puis entend la messe;
Puis va chez son mari, qui faisait lit à part,
Fait ses adieux, et pleure de tendresse.
Elle se dépouilla de tout vain ornement,
Revêtit ses appas d'une robe modeste;
S'imaginant par-là toucher plus vivement
L'habitant couronné de la voûte céleste,
Ce grand saint qui devait lui donner un enfant;
De plus, dans la ferveur d'un zèle édifiant,
Elle voulut à pied faire tout le voyage,
N'ayant pour suite, et pour former sa cour,
Qu'une femme, un valet qui portait le bagage.
Chemin faisant, deux fois par jour,
Elle récitait son rosaire,
Et devant chaque croix faisait une prière.
Ainsi marchant, parlant, priant, jeûnant,
Elle arriva tout auprès de la ville
Où ce grand saint avait son domicile.
C'était l'heure où Phébus versait, en s'élevant,
Tous les feux du midi sur la terre embrasée.
Du poids de la chaleur, de fatigue épuisée,
Berthe s'assit sous des ormeaux
Au pied desquels étaient une fontaine,
Dont l'onde à flots pressés, sortant par deux tuyaux,
Blanchissait, murmurait, en courant dans la plaine.
Berthe se reposait sous ces arbres rians,
Et jouissait du frais de leur ombrage,
Alors qu'elle aperçut une fille des champs,
Grande, bien faite, à la fleur du bel âge,
Marchant d'un pas léger, en riant et chantant.
La reine l'appela, lui dit d'un air affable :
« Où courez-vous, ma belle enfant,
Seulette ainsi, quand le chaud nous accable?
— A Chartres je courons, pour vendre nos poulets,
Notre fromage et nos œufs frais.
— Êtes-vous mariée? — Oui, dieu merci! madame.
— Avez-vous des enfans? — J'ons un beau poupon, dame.
On se prend pour cela. — Vous avez un garçon?
— Et gros, gras, bien portant. — Que vous êtes heureuse!
— Ma belle dame, et vous, comment vous nomme-t-on?
— Je suis la reine Berthe. — Ah! que je suis honteuse!
Quoi! vous êtes la reine? Ah! de grâce, pardon
De notre liberté; mais vraiment au visage
On ne devine pas les gens.
Mais, madame la reine, excusez mon parlage,
Où courez-vous ainsi, sans suite, et par ce temps?
— Je viens à Chartre, à votre belle église,
Prier votre grand saint pour avoir des enfans.
Hélas! je n'en ai point! — Que Dieu vous favorise!
Mais si c'est pour cela que madame venait,
Elle arrive trop tard. Ce que c'est que la vie!
Le chanoine qui les faisait
Est mort, le mois dernier, par une apoplexie. »
La jeune villageoise, après ce bon avis,
Recharge son panier, salue et se retire,
Et Berthe ouvrant deux grands yeux ébahis,
Reste froide, immobile, et ne sait plus que dire.

L'auteur que je copie, homme sage et connu,
Termine ici son conte et cela me fait peine :
J'aurais voulu savoir ce qu'aurait fait la reine,
Si le chanoine avait vécu.

LE DANGER DES ROMANS.

Je donnerais mon sang, et beaucoup plus encore,
Si plus j'avais, pour plaire au sexe que j'adore :
S'il avait des défauts, ce que je ne crois pas,
Je voudrais les changer en vertus, en appas.
« Eh quoi! s'écrie ici certain esprit caustique,
Qui veut singer les mœurs du vieux Caton d'Utique,
Les femmes sans défauts! Vous n'êtes qu'un flatteur.
Tout flatteur n'est pour moi qu'un adroit imposteur.
La femme, croyez-m'en, en amant très peu novice,
Sous la grâce et les fleurs nous cache sa malice;
Ainsi, mon cher monsieur, prenez d'autres pinceaux,
Et sur la vérité calquez-nous vos tableaux.
— Monsieur, votre discours sent un peu la satire :
Êtes-vous marié? — Pourquoi? — Veuillez le dire;
Auriez-vous éprouvé de fâcheux accidens,
Et votre épouse est-elle ou jalouse, ou coquette?
— Non; ce n'est pas cela, monsieur, qui m'inquiète.
— Aime-t-elle le jeu, le bal ou les galans?
— Bien pis, morbleu! bien pis! elle aime les romans.
Elle lit, nuit et jour, *Cleveland*, *Héloïse*,
Les Rivales, *Faublas*, et mainte autre sottise,
De chaque personnage épouse les douleurs.
Un jour je m'effrayai, la trouvant tout en pleurs;
J'en demande la cause. « Hélas! me répond-elle,
Malek-Adhel n'est plus : je plains sa mort cruelle.
— Qui? quel Malek-Adhel? — Un jeune homme charmant,
Sensible, valeureux. — Est-ce un frère, un parent?
— Non, monsieur. — Un ami? — Non; du dernier ouvrage,
C'est le héros qui meurt à la fleur de son âge.
— Allez, madame, allez avec vos visions,
Occuper une place aux Petites-Maisons :
De moins folles que vous habitent ces retraites...
Et puis vous me direz : Les femmes sont parfaites!
Peut-on être parfait privé de la raison?
— Je puis exagérer; mais les romans, dit-on...
— Gâtent le cœur, l'esprit, dérangent la cervelle,
Du beau sexe surtout. J'ai vu plus d'une belle,
Aimable, intéressante, à la fleur de ses ans,
Payer par de longs pleurs son goût pour les romans.
Je vais à ce sujet vous faire un petit conte,
Que je tiens d'un abbé qui le tient d'un baron,
Qui l'apprit d'une dame, et celle-ci d'un comte.

Dans un bourg ou village, auprès de Besançon,
Une mère vivait heureuse avec sa fille :
C'était tout son espoir et toute sa famille.

Elle l'idolâtrait; mais, sage en son amour,
Des préceptes du ciel l'instruisait chaque jour,
Lui parlait des beaux faits de Rome et de la Grèce,
Et surtout sur ses mœurs, trésor de la jeunesse,
Elle veillait d'un œil inquiet, assidu.
Élise, en l'écoutant, respirait la vertu.
La nature l'orna d'un esprit vif et sage,
D'un caractere doux, d'un cœur des plus aimans.
Trois lustres écoulés composaient son bel âge,
Et sur son front brillait tout l'éclat du printemps.
Vous avez vu parfois, quand l'été vient d'éclore,
Un jeune et tendre lis, caressé par l'aurore,
S'élever par degrés, chaque jour s'embellir,
Et devenir l'amour de Flore et de Zéphyr.
Telle brillait Élise, alors si fortunée;
Mais un traître, un pervers troublant sa destinée,
De son cœur ingénu ternit la pureté.
Il se nommait Hébert, ce jeune téméraire!
Amoureux des plaisirs, instruit dans l'art de plaire,
Sous des dehors charmans cachait sa fausseté.
O malheureuse Élise! hélas! pour te séduire,
Le traitre imagina de t'engager à lire
Ces livres, vrais enfans de la frivolité,
Que dédaigne le sage et lit l'oisiveté.
Il lui prête sous main, contes bleus, rapsodie,
De France, d'Angleterre, et de la Germanie.
Par leur charme entraînée, Élise imprudemment
Les lisait nuit et jour : déjà son âme éprise
Soupirait, ne rêvait qu'amour pur et constant.
A cette époque-là le roman d'*Héloïse*
Agita tout Paris; surtout un sexe ardent
S'empruntait, s'arrachait ce chef-d'œuvre brûlant.
Hébert en fait l'éloge à sa jeune maîtresse,
Le lui donne en secret. Dieux! avec quelle ardeur
Elle lut, dévora cet ouvrage enchanteur!
Hébert, qui s'aperçut de ce moment d'ivresse,
Fait des vers, une lettre où respirait l'amour :
L'adroite flatterie! ô piége inévitable!
Élise la reçoit.... Que fais-tu, fille aimable?
Hélas! il n'est plus temps! égarée en ce jour
Elle disait, de joie et d'amour enflammée :
« J'aurai donc mon Saint-Preux, enfin je suis aimée! »
Souvent lorsque Phébus pointait à l'orient,
Et que le doux sommeil de son aile légère
Couvrait encor les yeux de sa tranquille mère,
Élise, un livre en main, allait tacitement
Dans un charmant bosquet, lire sous son ombrage.
Hébert en est instruit; et, tigre audacieux,
Lorsque l'aurore à peine avait blanchi les cieux
Il alla se cacher derrière le feuillage.
Bientôt il l'aperçoit, marchant tout doucement,
Son livre sous le bras, vers ce discret bocage.
Elle avait du matin le léger vêtement;
Le zéphyr agitait sa longue chevelure;
Son jupon raccourci laissait voir le contour
D'une jambe très fine, et d'un pied fait au tour;
Son sein demi-couvert, une fleur pour parure,
Offrait à l'œil ravi les doux trésors d'amour.
Elle entre, elle s'assied, et poursuit sa lecture.
Le jeune Hébert, debout derrière le bosquet,
Sans bruit, sans mouvement, des yeux la dévorait,
Observait tout; soudain, ô fortuné présage!
Il voit qu'un doux éclat colore son visage,
Que son cœur palpitait. Alors à ses genoux,
L'œil ardent, il s'élance, et de l'air le plus doux
Lui dit : « Je suis Saint-Preux, que l'amour le plus tendre
Fait tomber à vos pieds : daignez, daignez m'entendre. »
Élise avait eu peur, et ne répondait pas.
Il ajoute, enhardi par ce tendre embarras :
« Quel livre lisez-vous?—La *Nouvelle Héloïse*,
Que vous m'avez prêtée.—Ah! trop aimable Élise,
Quels amans! quelle chaîne! ah! qu'ils étaient heureux!
Leur amour est sublime... Allons, daignez permettre
Qu'ici, sous ce berceau, je vous lise une lettre,
Quelques morceaux choisis. » On lit, lorsqu'on est deux,
Avec plus d'intérêt, avec de meilleurs yeux.
Alors il prend le livre, et d'une voix émue,
Lit la feuille où Julie, égarée un seul jour,
Oublia sa fierté dans les bras de l'amour.
Il s'arrête un moment, soupire et continue.
D'Élise prend la main, presse ses jolis doigts,
Lui dérobe un baiser, et redouble d'audace.
Élise veut gronder, elle n'a plus de voix,
Plus de force; elle pleure et lui demande grâce;
Mais vainement : le traître immole à sa fureur
Un objet innocent, la vertu, la candeur.
Tel un loup affamé, d'une dent sanguinaire
Dévore un jeune agneau séparé de sa mère.
Ainsi l'aigle vorace, et plus terrible encor,
Déchire une colombe et jouit de sa mort.
Abrégeons ce récit bien digne de mémoire.
Hébert, le vil Hébert, tout fier de sa victoire,
L'automne vieillissant, repartit pour Paris.
Élise ouvrant alors ses yeux long-temps séduits,
Vit sa faute, et de pleurs inonda son visage.
Le chagrin, les remords, les suites de l'outrage;
Tout de son teint riant affaçait les couleurs.
Tel un vent orageux ternit l'éclat des fleurs.
Sa mère au désespoir lui demandait sans cesse
Le sujet ignoré de sa longue tristesse :
« Ose me confier tes chagrins, tes ennuis,
« Ma fille, prends pitié de l'état où je suis. »
Élise, hélas! pleurait; c'était là sa réponse.
Mais un signe fatal, sa langueur, tout annonce
Son malheureux état. Sa mère avec terreur
En soupçonne la cause, elle en pâlit d'horreur.
Cependant elle hésite et veut douter encore.
Hélas! elle était mère : « O fille que j'adore,
Lui disait-elle, parle, écoute ma douleur!
Ton malheur est le mien, notre cause est la même. »
A ce discours touchant, Elise, pâle et blême,
Se jette à ses genoux, les embrasse et gémit.
A ce silence affreux cette sensible mère
Voit sa fille coupable; elle se tait, frémit,
Et rougit à la fois de honte et de colère;
Mais bientôt la pâleur, les larmes, la misère
D'un être infortuné, dans son cœur maternel
Rappelèrent l'amour. Levant les yeux au ciel,
Elle lui dit : « Élise, ô fille trop chérie,
Calme ton désespoir, il te reste une amie,
Une mère qui t'aime : ensemble en nos malheurs
Nous nous consolerons, nous confondrons nos pleurs.
Mais partons dès demain, quittons ce triste asile,
Ce monde corrupteur, dans un lieu plus tranquille
Allons cacher nos pleurs et chercher le repos. »
Enfin, pour terminer ce récit en deux mots,
Apprenez, mon très cher, que la fille et la mère
Vivent présentement dans un saint monastère. »

Ce récit est touchant, mais les femmes liront
Contes bleus et romans, tant qu'elles en auront.

L'ESPRIT FORT ET L'ERMITE.

Souffrez que je vous conte une petite histoire;
Elle est, mes chers amis,
D'autant plus agréable, et plus facile à croire,
Que le fait s'est passé dans mon propre pays,
Au temps du bon René, roi qui vécut en sage,
Fit des vers et l'amour, mania les pinceaux,
Et dédaigna d'être un héros.
Cette histoire agita long-temps tout mon village :
L'artisan, le marchand, le discret perruquier,
En parlèrent, dit-on, pendant un mois entier;
Six mois elle occupa toutes les jeunes dames,
La fille à marier; et quant aux vieilles femmes,
Il leur fallut un an pour n'en plus discourir;
Et vous en parlerez, vous messieurs et mesdames,
Autant qu'il vous plaira; car parler c'est jouir.
Je vais donc vous conter le fait avec franchise.
Soit amour-propre ou bien sottise,
Bertrand, le villageois, tranchait du bel-esprit,
Surtout de l'esprit fort, bien plus brillant encore;
Par bonheur de ces sots le nombre est fort petit,
Du moins dans mon village, autre part je l'ignore.
Non loin de la maison où Bertrand demeurait,
Vivait un saint ermite; oui, saint, il devait l'être:
Car c'était son métier, dont bien il s'acquittait.
Ce saint homme, vraiment était bon à connaître,
Avait de la logique, et raisonnait à jeun
De Dieu, du droit canon, du péché, de la grâce,
Tant suffisante qu'efficace,
Comme un saint Augustin : ce qui n'est pas commun.
Souvent l'ami Bertrand visitait notre ermite,
Dont Luce était le nom. Ce pieux cénobite
Lui parlait chaque fois de notre père Adam,
D'Éden, de la Genèse, et d'Ève, et du serpent.
Bertrand, en esprit fort, doutait de l'aventure,
Prétendait, en dépit de la Sainte-Écriture,
Que cette pomme était morceau trop peu friand,
Pour tenter l'appétit; qu'à la place d'Adam,
Qu'il traitait de sot, de bonhomme,
La maman Ève aurait gardé sa pomme,
Et ne l'eût pas séduit. Frère Luce avait beau
Justifier l'erreur de notre premier père,
Bertrand, tout aussi dur de cœur que de cerveau,
Disait toujours qu'Adam était un pauvre hère.
Pour punir son orgueil, son injuste mépris,
Notre ermite chercha, trouva dans sa cervelle,
Après de longs pensers, une ruse nouvelle.
Un beau matin, il guette et prend une souris,
Sous un vase d'argile établit son logis,
Le couvre d'une vieille étoffe,
Et dans cette attitude attend son philosophe.
Il arriva bientôt, le rire sur le front,
Aussi content de lui, de son rare génie,
Que Miltiade à Marathon,
Ou qu'un élève d'Apollon,
Devant trente Sapho lisant sa tragédie;
Lorsqu'il entra, l'ermite, en lui touchant la main,
Lui dit : « Mon cher ami, je m'en vais à l'église,
Entendre l'office divin,
Vous permettez, j'agis avec franchise;
Attendez-moi, je reviendrai soudain;
Mais veuillez cependant écouter ma prière :
Du vase que voilà, gardez-vous d'approcher;
Elle vous paraîtra peut-être singulière,
Mais c'est pour un motif que je dois vous cacher. »
Après ces mots, relevant son capuce,
Et riant dans sa barbe, à grands pas il sortit.
Fruit qu'on defend aiguise l'appétit;
Bien le savait le très cher frère Luce,
Quoiqu'en Sorbonne il n'eût étudié.
Bertrand à ce discours ayant ouvert l'oreille,
Resta comme pétrifié.
« Quelle est, se disait-il, quelle est donc la merveille
Que ce vase contient? Si j'étais curieux....
Je serais bien tenté... Mais ce défaut qu'on blâme,
Avec juste raison, n'appartient qu'à la femme. »
Bertrand parlant ainsi, s'approche, ouvre les yeux,
Les fixe sur le vase, et fait un pas, puis deux,
Et recule, et s'arrête, et puis s'avance encore;
Et, déjà près du but, il y porte la main,
La retire aussitôt, et son front se colore.
Telle on voit sur les bords de la Seine ou du Rhin,
Une jeune beauté qui, dans l'onde limpide,
Veut, le soir d'un beau jour, rafraîchir ses attraits;
Elle pose d'abord un pied lent et timide,
Le retire soudain, observe de plus près
Si nul témoin ne rôde autour de la rivière,
Remet son joli pied dans le fleuve tiédi,
Puis l'autre encore, et puis s'y plonge tout entière.
Ainsi faisait Bertrand, par degrés enhardi.
Je ne sais quel démon le tourmente sans cesse;
Mais le vase est ouvert et la souris s'enfuit.
A cet aspect, Bertrand, confus, tout interdit,
Va, vient, frappe son front, et maudit sa faiblesse.
Mais l'amour-propre enfin ranimant ses esprits,
Il veut réparer sa sottise;
Du coin de l'œil il guette la souris,
Pour l'enfermer sitôt qu'il l'aura prise.
Il la voit, quel bonheur! Il la suit, la poursuit,
D'abord tout doux, et puis d'une âme impatiente,
S'élance, court, mais, nouvelle Atalante,
La bête aux pieds légers se glisse, échappe et fuit,
Traverse tout le stade, et d'une course agile,
Évite son chasseur, quand il croit la tenir.
Paul Bertrand n'était pas aussi léger qu'Achille,
Et cependant ne cessait de courir.
Il était haletant alors qu'entra l'ermite.
« Ah! dit-il en riant, quel transport vous saisit?
Quel lièvre courez-vous? Mais, quoi? ciel! qui l'eût dit!
Mon vase est découvert, et ma souris en fuite.
Par sainte Barbe, y songez-vous?
Un tel dépôt! une chose interdite!...
— Eh! pourquoi l'interdire, et d'un esprit jaloux?...
— Ah! ah! l'homme sensé, comment, cela vous tente?
Qui, vous? de qui l'esprit aigu,
De notre premier père accuse la vertu,
Le traite d'idiot; l'aventure m'enchante.
Profitez, mon ami, d'une telle leçon :
Soyez humble, indulgent, et ne raillez personne;
Sachez qu'un esprit fort très souvent déraisonne,
En se croyant un phénix de raison. »

LE PORTRAIT.

Brillante imagination,
Fidele sœur de la folie,
Et reine de l'opinion,
Toi qui fais les amans, qui de la poésie
Es l'âme et le soutien, dont les vives couleurs
Décorent l'univers, qui nourris l'espérance,
Dont la magie et la puissance
D'un conte, un rien, fais un bouquet de fleurs,
Seconde-moi! Dans un conte bizarre,
Je veux prouver l'effet de ton pouvoir.
Un jeune prince, ou Chinois ou Tartare,
J'ignore son pays; qui voudra le savoir,
Peut aller consulter, au Vatican, à Rome,
Les mille et mille manuscrits
Que garde sous la clef monsignor Marquetis,
Grand docteur, plein d'esprit, et de plus très bon homme;
Ce jeune prince, un jour, trouva sur son chemin
Un tres joli portrait; il regarde, il s'écrie.
Tout étonné, ravi: « Dieu! quel portrait divin!
C'est celui de Vénus, de Vénus embellie.
C'est l'âme de Psyché que je vois dans ses yeux;
J'aperçois sur son front la jeunesse de Flore! »
Il soupire, il s'enflamme; adieu plaisirs et jeux:
Le sommeil le fuyait, et tres souvent l'aurore
Le retrouvait rêvant à l'objet de ses vœux.
Enfin, dans son ivresse, il veut que l'on publie
Que d'un très beau présent il récompenserait
Celui qui l'instruirait du nom, de la patrie
De l'objet en hauteur dont il a le portrait.
Apres un mois ou deux d'une pénible attente,
Un homme en son automne à ses yeux se présente,
Réclame le portrait. « Quoi! dans un vif transport
Le prince s'écria, vous avez ce trésor?
C'est donc là le portrait de votre aimable fille?
— C'est, monseigneur, un portrait de famille,
De mon aïeule Agnès, morte depuis cent ans. »
Du prince ce discours calma les feux naissans.

LE PANÉGYRIQUE DE SAINT CRÉPIN.

Dans une église catholique,
Hier un pere capucin,
Débitait le panégyrique
Du saint du jour, nommé Crépin:
Avec le feu de l'éloquence,
Il célébrait sa piété,
Vantait beaucoup sa sapience,
Surtout sa générosité.
Oui, oui, criait ce vénérable,
Ce saint était si charitable,
Qu'aux malheureux, aux pauvres ouvriers,
Gratis il donnait ses souliers.
Un des fils de Crépin, helas! très pauvre hère,
L'entendant ainsi discourir,
S'écria, rouge de colere:
« Ce Crépin volait donc le cuir. »

LE PROCÈS.

Qui n'a d'amour porté les douces chaînes?
Qui n'a payé son tribut à ce Dieu?
Un seul, dit-on, un seul privé du feu,
Du feu sacré qui coule dans nos veines,
Brava Vénus. Ce sage était d'Athènes.
Il vivait seul, sans hymen, sans amour,
Étudiant, lisant la nuit, le jour,
Cherchant, cherchant d'une ardeur peu commune,
Ce que fait Mars, comment marche la Lune.
Je ne voudrais être sage à ce prix.
J'aime bien mieux, franchement je le dis,
Ce fils des arts, ce successeur d'Appelle
Qui lisait peu; mais au plaisir fidèle,
Faisait l'amour, et lorsqu'il le pouvait
Fêtait Bachus: on le nommait Brunet.
Dans ses loisirs, une très jeune et belle
Fixa ses vœux. Que dis-je? il l'adorait,
Brûlait d'amour, du moins je le suppose;
Car emporté par le feu des desirs,
De cet arbuste, après bien des soupirs,
Bien des sermens, il fit tomber la rose.
Et chacun sait quelle épine souvent
Reste au rosier apres cet accident.
Cette beauté se voyant couronnée
Des dons d'amour, invoqua l'Hyménée,
Et son amant, afin qu'il lui permît
De se parer d'un nom qu'elle chérit,
Et d'avouer sa flamme encor secrète.
Brunet trouvant la demande indiscrète,
La repoussa, s'expliqua sans detour;
Il aimait mieux glaner aux champs d'amour,
Que moissonner dans ceux du mariage.
De le blâmer je n'ai pas le courage.
Aimer est un, cela dure deux jours;
Mais épouser! ma foi, c'est pour toujours.

Cette beauté, très vivement blessée
De ce refus, était d'un autre avis;
Et pour venger sa pudeur offensée,
Elle implora le secours de Thémis.
Elle fit choix d'un avocat capable,
Homme disert, dont la dextérité
Donnait au vice une couleur aimable,
Au vil mensonge, un air de vérité.
Quoique bavard, son bavardage impose;
Car au barreau, parlez beaucoup, dit-on,
Et soyez sûr que vous aurez raison.
Arrive enfin le grand jour de la cause;
Notre avocat s'anime, et se propose
Un grand succès, un triomphe certain.
Nous allons voir s'il se flattait en vain.
Il parle, parle, et sa bouche éloquente
Peint à grands traits l'amour intéressant,
Le triste état de sa jeune cliente,
Et la noirceur, le crime de l'amant,
Qui, sans pitié séduit fille innocente,
Dans ses filets l'a tiré adroitement.
« Un petit peintre ose imiter Thésée,
S'écriait-il, en style de pathos,
Abandonner dans l'île de Naxos,
Vil séducteur, une amante abusée!.. »

Après ces mots dignes de Cicéron,
Il termina sa brillante oraison.
Cet avocat avait un adversaire,
Le défenseur du volage Brunet;
Or, celui ci, d'un front calme et discret,
Avait laissé discourir son confrère.
Mais dès qu'il vit la fin de son discours,
Il se leva, dit d'une voix très claire:
« Maître Cornard, messieurs, vient de vous faire
Un beau récit qui n'est pas des plus courts;
Il a cité, savant fort raisonnable,
Très à propos les héros de la fable,
Parlé de crime, et de séduction.
Je ne saurais imiter sa faconde;
Je n'eus jamais son art, son onction,
Et cependant il faut que je réponde;
Je dois défendre un client maltraité.
Je serai bref: deux mots doivent suffire:
Maître Cornard, que faut-il pour séduire?
Par quels moyens charme-t-on la beauté?
Il en est trois, à ce que l'on assure.
Trois seuls: l'argent, l'esprit, ou la figure.
Or, mon client, parlons sans embarras,
Est laid, fort laid, jugez-en par vous-même:
Voyez, messieurs, je n'en impose pas.
Quant à l'argent, ce mobile suprême,
Cette clef d'or qui peut ouvrir un cœur;
Mon homme est peintre, et peintre barbouilleur.
Pour son esprit, je n'ai rien à vous dire;
Ouvrez l'oreille, et faites-le parler:
D'où je conclus, sans rien dissimuler,
Que mon client, loin de pouvoir séduire,
Est trop heureux d'avoir été séduit. »
A ce discours, tous éclatent de rire;
Et qui fait rire à coup sûr réussit.
La tendre mère, hélas! perdit sa cause;
Cela m'afflige, elle était bonne enfant.
Quant au poupon qui lui coûta sa rose,
Il fut forcé, d'après ce jugement,
D'aller chercher ailleurs un autre père.
Mais l'amoureux, que dit-il de l'affaire?
Du plaidoyer? le trouva-t-il plaisant?
Il ne dit rien, et fit bien de se taire.

LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH.

Combien de gens voudraient, en dépêchant leur vie,
De l'amour, des plaisirs, savourer l'ambroisie,
Reposer mollement sur de riches tapis,
Et puis après leur mort monter en paradis!
Ces messieurs n'ont pas tort, et je pense de même;
Mais saint Pierre là-haut est bien d'un autre avis.
Ce saint ne laisse entrer, dans le séjour suprême,
Que ces rares humains qui, priant et jeûnant,
Et fidèles au ciel, ont d'un bras pénitent
Repoussé les plaisirs, l'amour et la nature.
Vraiment entr'eux et Rome un homme un peu sensé,
Épris de son salut, est bien embarrassé.
Rome promet beaucoup; mais la chose est future:
L'amour et le plaisir mettent tout au présent.
Ah! des bords du Bétis que j'aime l'habitant!
Le matin tout à Dieu, le soir à sa maîtresse,
Il sait d'un triple nœud unir avec adresse
Dieu, la Vierge, l'amour et son culte charmant.
Vous allez en juger par la petite histoire
Que je vais vous conter et que vous pouvez croire;
Car je la tiens de l'avocat Languet,
Qui tous les soirs, dans son étude,
A ses amis la racontait,
Et la contait fort bien, par la grande habitude.
Or voici son récit, à peu de chose près:
Dans l'âge de l'amour et des brillans succès,
Un jeune commerçant des bords de la Garonne
Avait perdu son père; après les justes pleurs
Donnés à son trépas, il partit pour Lisbonne
Pour cause de commerce et voir ses débiteurs.
Le voilà donc sur le dos d'Amphitrite,
Voguant au gré des autans et des flots:
Le dieu des mers, les tritons à sa suite,
En se jouant, aplanissaient les eaux.
Avec un tel secours le voyage est facile:
Aussi dans peu de temps il entra dans la ville.
Où, dit-on, aborda jadis
L'héritier des armes d'Achille,
Qui cherchait sur les mers sa femme et son pays.
Un canot mit soudain Armand sur le rivage:
Du jeune voyageur Armand était le nom.
Aussitôt il courut, emportant son bagage,
Chercher un logement en honnête maison.
Déjà la nuit commençait sa carrière,
Appelait les humains aux douceurs du repos,
Alors qu'Armand, qui sentait les pavots
Du doux sommeil peser sur sa paupière,
Se jette sur sa couche et dort paisiblement
Jusqu'au retour de la lumière.
A son réveil habillé promptement,
Il va voir cette ville où l'active industrie
Appelle sous ses étendards
L'abondance, les jeux, le commerce et les arts.
Contemple, observe tout, et la jeune fillette
Qui lorgne les passans sous sa mante discrète,
Et la mère qui suit le rosaire à la main.
Il voit à chaque pas cordelier, mathurin,
Et le vieux capucin fier de sa barbe grise,
Tous soldats bigarrés du pape et de l'église.
Je dois vous dire ici succinctement
Qu'un chapelier, bizarre personnage,
Honnête homme d'ailleurs, riche petitement,
Demeurait vis-à-vis de l'auberge d'Armand.
Or cet homme naïf et d'humeur peu sauvage,
Sitôt que son voisin ou sortait ou rentrait,
En le suivant des yeux, éclatait d'un gros rire.
Deux fois, trois fois, Armand de ce rire indiscret
Méprisa l'insolence et passa sans rien dire.
Mais cet homme un matin renforçant ses grands ris,
Armand sentit enfin bouillonner ses esprits.
Eût-on le fort cerveau de feu Caton de Rome,
Si nous sommes piqués du plus faible aiguillon,
Notre amour-propre est là qui n'entend pas raison.
Armand, l'œil courroucé, s'approche de cet homme,
Et demande pourquoi ces ris hors de saison.
« Veuillez me pardonner, monsieur, je vous supplie,
Répond le facile rieur;
Entrez, asseyez-vous là sans cérémonie,
Je vous dirai pourquoi je ris de si bon cœur.
J'ai le bonheur d'avoir une fille assez belle,
Assez riche d'esprit, moins riche de cervelle;

Son cœur vaut beaucoup mieux, il est sensible et doux.
Par malheur sa fenêtre est vis-à-vis de vous,
Et pour vous voir, madame y passe la journée.
Elle a le diable au corps, pour mieux dire l'amour.
Elle se flatte, espère qu'un beau jour
Monsieur l'attachera des nœuds de l'hyménée;
Et dans ce doux espoir, dimanche elle acheta
Un saint Joseph de plâtre, un saint de bonne mine;
Lui fit un bel habit d'une étoffe très fine,
Et de roses le couronna;
Convertit une armoire en pieuse chapelle,
Où la pauvrette vient le prier chaque jour
De percer votre cœur des traits du même amour.
En vain je la raisonne et je me moque d'elle.
Quel grand prédicateur, ou bien quel médecin
D'une femme en amour peut guérir la cervelle?
Le diable même y perdrait son latin.
Hélas! ma pauvre enfant, trop crédule peut-être,
Vous voyant tous les jours passer sous sa fenêtre,
Sans recevoir de vous un seul regard flatteur,
Ni le moindre souris qui rassure son cœur,
S'en prend à saint Joseph, le nomme ingrat, perfide,
Et dans un vif dépit, d'une main parricide,
Elle l'a, ce matin, pilé dans un mortier.
J'entendais sur ma tête un bruit fort singulier;
Je monte pour savoir ce qu'elle pouvait faire :
Grand Dieu! le pauvre saint n'était plus que poussière,
A cet aspect, un fou rire m'a pris,
Et je riais encor d'assez belle manière,
Quand vous avez passé devant notre logis. »
Armand ravi, flatté de cet amour extrême;
Car, même sans amour, nous aimons qu'on nous aime,
Demande au bon papa s'il pourrait aujourd'hui
Voir cet objet charmant qui s'intéresse à lui.
« Très volontiers, dit-il, je vais chercher la belle;
Gardez-moi mes chapeaux : je reviens à l'instant. »
Il part, court, vole et revient avec elle :
« La voici! la voilà! criait-il en entrant.
Elle ne voulait pas paraître ainsi vêtue;
Mais on est toujours bien lorsqu'on est proprement. »
A cet aspect le jeune Armand
Crut voir du ciel la vierge descendue,
Ou l'ange Gabriel qui s'offrait à sa vue.
Marie était son nom, et quatorze printemps
Avaient développé cette rose naissante;
Ses yeux pleins de douceur, ses simples vêtemens,
Et ses cheveux épars la rendaient plus touchante.
Armand, à cet aspect, ému, silencieux,
Paraissait interdit, et la jeune Marie
Rouge d'amour, rouge de modestie,
S'avançait à pas lents, n'osant lever les yeux,
Et parler encor moins; mais par malheur son père,
Homme excellent, mais railleur peu discret,
Lui demanda comment saint Joseph se portait.
Souvent vous avez vu quand la nuit solitaire
Commence de son crêpe à voiler l'horizon,
La lune en se levant aux bornes de la terre,
Se couvrir en montant du plus beau vermillon,
Ainsi du feu de la confusion
Se colora le teint de la jeune Marie.
Armand la rassura par un discours flatteur;
Il loua ses beaux yeux, sa mine si jolie.
Marie en rougissait; mais, malgré sa pudeur,
L'éloge pénétrait dans son âme attendrie;
Il fallut se quitter : tout finit, finira.
Hélas! peut-être un jour, terminant sa carrière,
Le soleil n'aura plus ni chaleur ni lumière.
Armand fait ses adieux, mais demande au papa
Le plaisir de la voir, de revenir encore,
Ce que le bon papa permet de bien bon cœur.
« Elle est bien, mais très bien; c'est l'image de Flore,
Disait en s'éloignant le jeune voyageur.
Mais que m'importe? Elle est d'une fraicheur!
Quelle âme dans ses yeux! sous un miroir de gaze
S'élevait, s'abaissait un sein dont les beaux lis
Et les heureux contours raviraient en extase
Un ange, un saint et tout le paradis.
Tant mieux pour son époux; moi je n'en ai que faire. »
Ainsi, sans fermer la paupière,
Armand rêva, parla pendant toute la nuit.
Il redoutait l'amour et l'hymen qui le suit.
L'hymen, se disait-il, est bien triste à mon âge;
On sait qu'un an de mariage
Vieillit un homme, et de plus de dix ans.
D'après ces grands pensers, pleins de philosophie,
Il conclut son départ, le fixe aux jours suivans.
Mais son devoir l'oblige à prévenir Marie,
Et dès que le soleil sortit du sein des eaux,
Il alla, tout pensif, chez l'homme des chapeaux.
Marie, en ce moment, à côté de son père,
Les yeux baissés, son ouvrage à la main,
Rêvait, en agitant son aiguille légère,
Au maître de son cœur, hélas! trop inhumain.
Dès qu'elle l'aperçut, étonnée, elle jette
Un très grand cri, se trouble et tressaillit;
Puis se remet, et confuse, inquiète,
Avant d'avoir parlé, craint d'en avoir trop dit.
Son vainqueur cependant la regarde en silence;
Son air timide et doux, son humble vêtement,
Parure de l'honneur, de la noble indigence,
Ajoute à ses attraits un charme plus touchant.
Armand, à son aspect, sent mollir son courage;
Il doute, il craint, il veut différer son voyage;
Mais enfin la raison triomphant de l'amour,
Il annonce qu'il part demain au point du jour.
Comme du feu du ciel, à ce discours frappée,
La sensible Marie et frissonne et pâlit;
A ses yeux une larme est à peine échappée,
Qu'elle tombe et s'évanouit.
Son père à cette vue, épouvanté, s'écrie :
« Au secours! au secours! ô ma pauvre Marie!
C'est vous qui la tuez, vous êtes son bourreau.
Un peu d'eau, dépêchez! » Ému jusques aux larmes,
Le jeune Armand saisit un vieux vase plein d'eau,
Court, vole vers Marie, en arrose ses charmes,
La soutient, la relève et tombe à ses genoux,
Presse, baise sa main, et l'appelle et soupire,
Lui donne les noms les plus doux.
Marie enfin revient ouvre les yeux, respire,
Voit son amant à ses pieds : « Ah! c'est vous?
Dit-elle en soupirant.—Oui, ma très chère amie,
Daigne jeter les yeux sur moi;
Regarde ton époux, doux charme de ma vie;
Accepte avec ma main et mon cœur et ma foi. »
Marie, à ce discours, interdite, confuse,
Et le cœur oppressé du poids de son bonheur,
Croit ce bonheur un songe, une erreur qui l'abuse.
Le bon père qui voit son trouble et sa rougeur,

Prend la parole et dit : « Vous êtes un brave homme,
Mon gendre; touchez-là : moi, Jean-François Jérôme,
Je vous donne ma fille, et c'est un joli don :
Elle n'a rien, d'accord, mais elle est belle et sage;
Elle est folle de vous, que faut-il davantage?
Et toi, ma chère enfant, rends grâce à ton patron.
Tu l'as détruit, brisé dans ta furie :
Je le remplacerai par un Joseph d'argent. »
Ainsi finit mon conte, et je vous remercie
De l'avoir écouté, messieurs, sans bâillement.
Et vous jeunes beautés, que l'ardeur d'hyménée
Éveille fort souvent au milieu de la nuit,
Suppliez saint Joseph, implorez son crédit;
Il sait ce qu'il vous faut, vous l'aurez dans l'année.

LE DOCTEUR ET SON MALADE.

Tous les hommes, dit-on, sont sujets à l'erreur;
Et dans cette catégorie,
On comprend même tout docteur,
Soit ceux de la théologie,
Ou ceux-là qui sur notre vie,
Comme enfans d'Hippocrate, ont un droit souverain.
Or l'un de ces derniers, célèbre médecin,
Trouva dans un salon monsieur l'abbé Laurence.
Vous savez tous que, pour bonnes raisons,
Nos seigneurs les abbés tiennent à l'existence.
Notre docteur, descendu des Purgons,
En regardant l'abbé, trouva sur son visage
Le signe de la mort; soudain, saisi d'effroi,
Il s'érria : « L'abbé, cher abbé, croyez-moi,
Rentrez, rentrez chez vous, prévenez cet orage,
Et faites-vous saigner au plus tôt, sur-le-champ,
Si vous voulez demain voir renaître l'aurore. »
L'abbé, tout effrayé, tremble, se décolore,
Demande une voiture, et part incontinent,
Emmenant le docteur. Pendant trois jours de suite,
Il le saigne, il le purge, et cependant, hélas!
Le signe de la mort ne disparaissait pas.
L'Esculape étonné s'obstine, se dépite,
Obsède le malade; et pour vaincre la mort,
Et le saigne et le purge, et le repurge encor.
Hélas! c'était fait du pauvre homme!
Alors que son frère Jérôme
A la hâte accourut de sa maison des champs.
Grand Dieu! quelle frayeur, quel trouble émut ses sens,
Sitôt qu'il vit son frère, avant si plein de vie,
Tout pâle, l'œil éteint, et presque agonisant!
« Qu'avez-vous? lui dit-il, et quelle maladie
Vous jette en cet état? — Je n'en sais rien, vraiment;
Demandez-le au docteur, homme très méthodique,
Et qui m'arrache l'âme à force d'émétique,
Et de poisons inventés aux enfers.
— Ah! répond le docteur, piqué de l'ironie,
Remerciez le ciel, sans moi, mes soins divers,
Votre frère mourait frappé d'apoplexie;
Regardez-le, sa bouche est encor de travers.
— C'est votre esprit, morbleu! répliqua le bon frère,
Depuis plus de trente ans sa bouche est faite ainsi! »
Le docteur, à ces mots, sortit sans commentaire,
Et courut publier qu'enfin il a guéri
L'abbé, qu'en impromptu la mort avait saisi.

VOYAGE DE LA VÉRITÉ.

Par quel travers, ou bien par quel caprice,
Les Grecs ont-ils logé la Vérité
Au fond d'un puits? quelle horrible injustice!
Quel logement pour cette déité!
Convenons-en, ce peuple si vanté
Était parleur, fécond en rêveries;
Et nous, des Grecs digne postérité,
Nous adoptons leurs belles facéties.
Ah! bien plutôt dans les eaux de ce puits,
Ils auraient dû plonger le vil Mensonge,
En délivrer, en purger le pays,
Et l'univers... Mais laissons ce beau songe.
N'importe enfin quel que fût son séjour,
La Vérité résolut, un beau jour,
D'abandonner sa douce solitude,
Ses fleurs, ses bois, ses jours purs et sereins,
D'aller enfin, non sans inquiétude,
Courir le monde et chercher les humains.
Pour son début elle alla droit à Rome,
Ville où jadis brillaient les étendards
De Jupiter, de Neptune et de Mars,
Mais où depuis les Pierre, les Jérôme,
Ont remplacé Brutus et les Césars.
Elle arriva, d'une course légère,
Dans cette ville, alors qu'on célébrait
Avec fracas la fête de saint Pierre.
Le peuple en foule au cours, au cabaret,
En son honneur buvait et s'enivrait;
Mais aussitôt que parut la déesse,
Il accourut. On l'entoure, on se presse,
On la regarde avec avidité :
Partout le peuple aime la nouveauté.
De ses appas on parut enchanté;
Et cependant avec les traits d'un ange,
On lui trouvait quelque chose d'etrange.
Un jeune abbé lui demanda son nom.
Elle le dit : « Soyez la bien venue,
Lui dit l'abbé, vous serez bien reçue;
Rome pour vous a de l'affection;
Votre vertu, votre candeur la touche,
Et votre nom est toujours dans sa bouche. »
Prompte, déjà, la trompette à la main,
La Renommée aux cent langues d'airain
Avait porté la nouvelle au saint père,
Que dans la ville et près du Vatican,
La Vérité, phénomène étonnant,
Venait d'entrer. Il ne l'attendait guère;
Il veut pourtant, en prince débonnaire,
La voir, l'entendre. Il la vit, l'entendit,
Lui fit accueil, de l'index la bénit,
Puis dit tout bas au cardinal de Lune :
Elle est fort bien : dans Rome cependant
J'ose douter qu'elle fasse fortune.

Le jour tombant, alors que l'*angelus*
Eut annoncé le coucher de Phébus,
On la mena chez certaine princesse,
Où se trouvaient en cercle réunis
Les vieux barons et les nouveaux marquis,
Les monsignors et toute la noblesse,
Tous à l'envi de beaux habits parés,

Qui, s'admirant, croyaient être admirés.
Dès qu'elle entra, tous les regards sur elle
Furent fixés: on la trouve assez bien,
Et cependant la vicomtesse Adèle
Blâma son air, critiqua son maintien.
A ses côtés, sa tante la marquise
Voulut gager qu'elle manquait d'esprit;
Ce fut l'avis du cardinal de l'Église.
Un homme alors, revêtu d'un habit
Où dix saisons avaient laissé leur trace,
S'approcha d'elle, à l'oreille lui dit:
« Vous n'êtes pas, madame, à votre place,
Sortez d'ici. » La Vérité vit bien
Que cet avis était d'un homme sage,
D'un ami vrai qui parlait pour son bien,
Et, sur-le-champ se frayant un passage,
D'un pied léger du cercle disparut.
De son départ aucun ne s'aperçut.
Sans différer elle quitta la ville,
Mais sans humeur et d'une âme tranquille,
Et comme allant vers le soir d'un beau jour,
Respirer l'air aux jardins d'alentour.
Un monsignor, élégant personnage,
Qui, par hasard, la vit sur le chemin,
En ricannant lui cria: « Bon voyage;
Allez, madame, allez vite à Berlin,
En France, à Londre, et voire dans la Lune,
On vous attend, vous y ferez fortune. »
La Vérité, d'un œil doux, indulgent,
Regarda l'homme et rit en s'éloignant.
Alors la nuit commençant sa carrière,
Couvrait les cieux de ses voiles épais;
Le laboureur rentré dans sa chaumière,
De son souper faisait les courts apprêts;
Et le hibou nocturne et solitaire
D'un chant funèbre attristait les forêts.
Au jour douteux de la lune naissante,
La Vérité cherchant un humble toit,
De tous côtés portait sa vue errante,
Hâtait ses pas; alors qu'elle aperçoit
Un grand clocher prolongé dans la nue,
Puis un gothique et vaste bâtiment:
« Je ne puis être en ces lieux inconnue,
Un bon accueil doit m'attendre au couvent. »
La déité, dans ce saint monastère
Pensant trouver un abri pour la nuit,
Frappe à la porte: un petit moine ouvrit.
Mais aussitôt un dogue, vrai cerbère,
Tout étonné de sa mine étrangère,
Saute sur elle, écumant, furieux.
La Vérité, d'épouvante saisie,
Se débattant, jetant des cris affreux,
Non sans effort, évita sa furie.
Elle s'enfuit, en faisant le serment
De ne jamais entrer dans un couvent;
Et sous un arbre écarté, solitaire,
Elle passa la nuit. Le lendemain,
Au point du jour, se remit en chemin,
Et jouissant de l'haleine légère,
De la fraîcheur, de l'air pur du matin,
Elle arriva dans un désert sauvage,
Au pied d'un mont escarpé, sourcilleux,
Au haut duquel était un ermitage:
Elle s'assit près d'un torrent fougueux,
Dont l'eau rapide ébranlait le rivage.
En ce moment passa sur le chemin
Un homme à pied conduisant une ânesse,
Le dos chargé d'herbages et de pain:
C'était l'ermite honoré comme un saint.
Il rapportait du village voisin
Les dons pieux, et, tout plein d'allégresse,
A pleine voix chantait *Magnificat*.
Cet homme, il faut vous le faire connaître,
Alors ermite, avait été soldat.
Las du métier, il se fit moine et prêtre;
Puis fatigué d'un trop long célibat,
De son couvent avec une Isabelle,
Fille de bien, il partit un beau jour,
Et saintement alla vivre avec elle.
Un an après, rassasié d'amour,
Mal passager qui naît dans la cervelle,
Il la quitta: puis prenant le manteau
D'un saint ermite, il vint sur ce coteau
Loger auprès d'une vieille chapelle.

Sitôt qu'il vit cette beauté nouvelle,
Son cœur s'émut; d'une ardente prunelle
Il contempla, dévora ses attraits.
Mais à son nom il frémit de colère;
Un rouge vif enlumina ses traits.
La Vérité, toujours simple et sincère,
Lui confia le dessein qu'elle avait
De voir le monde, et surtout de lui plaire:
« En être aimée est mon plus vif souhait. »
—Vous le serez, » lui répond l'hypocrite,
Qui, redoutant son regard dangereux,
Voulait sans bruit l'éloigner au plus vite;
« Oui, vous serez, j'en jure foi d'ermite,
Et respectée et chérie en tous lieux;
Partez, volez vers la grande Lutèce:
Là, commerçans, beaux-esprits, grands seigneurs,
Les fils de Mars, les enfans du Permesse,
Vous combleront et de gloire et d'honneurs.
Surtout comptez sur le cœur et le zèle
D'un sexe aimable, à vos lois très fidèle,
Qui du mensonge abhorre jusqu'au nom.
Adieu, volez, partez en diligence,
Je vais pour vous me mettre en oraison. »
La Vérité, toujours sans défiance
(Dans un cœur noble elle n'entre jamais),
Lui rendit grâce et partit sans délais.
En traversant un très joli village,
Elle entendit un hautbois, un tambour;
Les ris, la danse et Bacchus tour à tour,
Avec fracas fêtaient un mariage.
L'hymen était d'accord avec l'amour.
La Vérité, fille de l'Innocence,
Aima toujours la joie et le plaisir.
Sous les berceaux soudain elle s'avance,
Se mêle au bal, et chacun d'applaudir.
Oui, c'est ici, dans ces douces retraites,
Dit-elle alors, que je dois demeurer,
Ces villageois sont comme leurs musettes,
Simples et doux; ils doivent m'adorer.
Sans hésiter, sans crainte, elle se nomme;
Et va bientôt, hélas! s'en repentir.
A son nom seul, on voit trembler, rougir
La jeune épouse: à l'instant un bon homme,

En cheveux blancs, le bonnet à la main,
Courbant son front, aborde la déesse,
Lui dit tout bas : « Pardonnez ma faiblesse,
La mariée, épouse de Lubin,
Est mon enfant : elle est douce, elle est sage,
Et cependant si vous restiez ici,
Nous en aurions vraiment bien du souci;
Nous savons tous que plus d'un mariage
A échoué par votre grand parler :
La Vérité ne vaut rien en ménage.
Par amitié veuillez vous en aller. »
La déité sourit à ce langage,
Sortit du cercle et marcha vers Paris.
En arrivant, assez peu formaliste,
Elle monta dans le premier logis.
Mais par malheur, un fameux journaliste,
Qui barbouillait un méchant papier gris,
Soir et matin, poursuivant à la piste,
Les dits, les faits, les misères du jour,
Était du lieu le premier locataire.
Sitôt qu'il vit cette belle étrangère,
Et qu'il apprit son nom et son séjour,
Le pâle effroi se glissa dans son âme;
Il s'écria : « Sortez, sortez, madame,
Je ne saurais chez moi vous recevoir;
Il faut un ordre, allez à la Police,
Un ordre exprès; tel est notre devoir.
Vous m'exposez. » Encore un peu novice,
La Vérité crut cet homme un peu fou,
Et s'éloigna, marchant sans savoir où,
Mais soutenue encor par l'Espérance.
Elle aperçut dans le quartier voisin,
Sur l'écriteau d'un riche magasin,
En lettres d'or : *Bureau de confiance.*
« Ah ! dit-elle, oui, voilà le gîte heureux
Qui me convient, où je suis révérée. »
Et sur-le-champ d'un pied leste et joyeux
Du magasin elle franchit l'entrée.
En la voyant, le maître radieux
Crut voir entrer la fortune avec elle :
Bien vite il offre avec grâce, avec zèle,
Fauteuils, bureaux, sofas et chiffonniers,
Tous d'acajou, d'une forme nouvelle,
Sortis des mains des meilleurs ouvriers.
La jeune vierge ouvrant un œil céleste,
Lui répondit : « je suis la Vérité,
Je ne veux rien que l'hospitalité;
Un cabinet me suffira de reste.
— Je voudrais bien, dit monsieur Bonnefoi,
Vous accueillir, vous retirer chez moi;
Mais votre aspect nuirait à mes affaires,
Et mon exemple, au commerce fatal,
Serait blâmé, sifflé par mes confrères,
Et je mourrais, madame, à l'hôpital.
Mais croyez-m'en, allez au voisinage,
Dans cet hôtel demeure un procureur.
Il vous verra très volontiers, je gage;
De vous toujours il parle avec honneur;
Dans ses écrits à vous toujours fidèle,
Par vous il jure, à vous il en appelle :
Vous n'avez pas de plus sincère ami. »
La Vérité, que cet avis enchante,
Sans différer se présente chez lui;
Frappe à la porte : une vieille servante
Ouvre et demande avec l'air aigre-doux
Ce qu'elle veut. « Parler à votre maître.
— Vous connaît-il ? comment vous nommez-vous ?
— La Vérité : monsieur doit me connaître.
— Je n'en crois rien ; jamais je ne vous vis
Dans la maison, et cependant j'y suis
Depuis trente ans; mais monsieur Rognerville
Est dans son bain, et je vais l'avertir. »
Lors d'un pas lent s'efforçant de courir,
Alla, revint cette antique sibylle,
Et dit : « Mon maître en est au désespoir,
Dans ce moment il ne saurait vous voir.
Pour un procès il ne cesse d'écrire;
D'un long travail, de soins il est chargé;
A son bon droit votre aspect pourrait nuire;
Vous reviendrez quand il sera jugé. »
Dans la maison logeait monsieur Guillaume,
Du dieu des vers disciple très ardent;
La Vérité voulut voir ce grand homme;
Mais il ne put l'admettre en ce moment :
Il travaillait une ode pindarique,
Pour célébrer un monarque vivant,
Ses hauts exploits, sa valeur héroïque.
La déité ne pouvait concevoir
De ces refus les causes intimes.
Elle y rêvait alors que, sur le soir,
Elle arriva devers les Tuileries.
Abbés, marchands, hommes de qualité,
Y jouissaient de leur oisiveté.
Mais aussitôt que la belle inconnue
Fut au milieu de l'immense cohue
De ces oisifs : « Dieux ! quel trouble ! quel bruit ! »
On l'environne, on l'obsède, on la suit;
Chacun, surpris de sa rare tournure,
Va demandant d'où sort cette figure,
De quel désert ? Nul ne la connaissait,
Et cependant toujours on la suivait.
La Vérité, de ce fracas troublée,
Veut s'évader, court d'allée en allée,
Et vient, revient, le front teint de rougeur,
Mais vainement; enfin cette rumeur
De plus en plus agitant tout ce monde,
On députa certain ambassadeur.
C'était un Suisse à face rubiconde,
Qui vient, soufflant, dire à la Vérité :
« Vous le voyez, votre air de nouveauté
Déplaît ici, retirez-vous, madame,
Sans différer. Quelle diable de femme!
Elle mettrait le trouble en paradis. »
La déité, qu'attristait cette scène,
Veut à jamais s'éloigner de Paris;
Mais, en marchant sur les bords de la Seine,
Elle entendit trente voix, tour à tour,
Criant, beuglant : A Saint-Cloud ! A Lucienne!
A Saint-Germain ! A Versaille ! à la cour !
Ce mot de cour chatouilla son oreille;
Avec l'espoir son âme se réveille.
Là, disait-elle, avec l'urbanité,
Règnent l'esprit et la sincérité.
Oui, oui, c'est là, j'en crois la Renommée,
C'est à la cour que je dois être aimée.
Elle dit, monte avec un air discret
Dans un vieux char qu'un long cheval traînait.
Dans le palais, alors la Flatterie,

Au regard doux, à l'air de bonne foi,
Et le Mensonge armé d'effronterie,
Montaient la garde à la porte du roi.
La Vérité se présente à leur vue,
Leur d't son nom, et, toujours ingénue,
Demande à voir le grand roi de Paris.
A son aspect, le Mensonge surpris
Baisse les yeux et fronce les soucils;
La Flatterie, aux paroles dorées,
Lui dit : « Ici vous avez vos entrées,
Tendre, sincère, et semblable à l'Amour,
Vous êtes née, on le voit, pour la cour,
Pour l'embellir, et le roi, notre maître,
Le plus grand roi qui jamais vit le jour,
Sera charmé, ravi de vous connaître. »
Dans l'instant même, une dame, d'un rang
Très distingué, la plus riche des Gaules,
Survient, la voit, regarde en clignotant,
Apprend son nom, lui trouve un air plaisant,
Et tôt s'éloigne en haussant les épaules.
Un vieux seigneur qui la lorgne en courant,
Dit : « Elle est bien, un peu gauche pourtant;
Mais à la cour l'esprit vient promptement. »
Le duc d'Albain, alors premier ministre,
Vieux courtisan très expérimenté,
Ayant appris la nouvelle sinistre,
Que dans Versaille était la Vérité,
Pâlit d'effroi. Telle une bonne femme,
Qui dans la nuit croit voir un revenant,
Tremble de peur, et gèle au fond de l'âme.
Mais monseigneur, de courage s'armant
Expédia soudain l'ordre sévère,
Qui de la cour exilait à jamais,
De par le roi, cette jeune étrangère.
Certain exempt, vieilli dans le palais,
Tout glorieux le porta sans délais.
« Quoi! s'écria cette aimable déesse,
L'homme me hait! Être des plus ingrats,
Il me dédaigne et rit de ma tendresse. »
Ainsi parlant, et marchant à grands pas,
Elle aperçut sous un épais feuillage,
Un solitaire un gros livre à la main,
Modestement vêtu, le front serein,
L'air attentif, l'œil fixé sur la page.
Sur le penchant d'un fertile coteau,
Ce philosophe avait une chaumière,
Où le tilleul, le platane et l'ormeau
Lui présentaient une ombre hospitalière.
Là, loin du bruit, loin d'un monde oublié,
Dans la saison où l'arbre se couronne
Des dons de Flore et de ceux de Pomone,
Il cultivait les arts et l'amitié.
Dès que ce sage aperçut la déesse,
Au-devant d'elle il courut sur-le-champ;
Émerveillé de son air de sagesse
Et de candeur, il lui dit galamment:
« Ou je me trompe, ou vos attraits, madame,
Ne me sont pas tout-à-fait inconnus;
Je ne sais quoi me parle au fond de l'âme,
Et m'entraînant, m'attache à vos vertus.
— D'après ces mots, un peu flatteurs peut-être,
Il m'est bien doux de me faire connaître:
A vos regards j'offre la Vérité.
—Vous? Quel bonheur! — Hélas! j'ai tout quitté,
Mes bois, mes fleurs, ma douce solitude,
Pour les humains, pour leur félicité:
Je n'ai trouvé partout qu'ingratitude.
— Ce procédé doit vous ouvrir les yeux;
L'homme vous craint : il craint votre langage,
Comme une femme au déclin de son âge,
Craint d'un miroir le reflet odieux.
Moi-même ici, lorsque j'écris l'histoire,
Je suis forcé d'échapper à vos lois;
Il faut souvent pour plaire aux grands, aux rois,
Faire mentir les filles de Mémoire.
Oui, la Raison vous parle par ma voix;
Si vous voulez aux humains être utile,
Voilez vos traits, essayez le détour,
Et de la Fable empruntez quelque atour;
L'esprit humain est comme un œil débile,
Que par degrés on accoutume au jour. »
La Vérité de qui l'âme était pure,
Comme un rayon d'un beau soleil naissant,
Ne put goûter un avis si prudent.
« Qui? moi tromper, caresser l'Imposture!
Moi qui toujours ai nourri dans mon cœur
Pour le mensonge une secrète horreur!
Fuyons plutôt : sur une terre obscure,
Allons chercher de plus heureux climats. »
Elle partit. Depuis on ne sait pas
Quel est son sort, ce qu'elle est devenue :
Plusieurs savans ont pourtant décidé
Qu'elle est au loin dans une île inconnue,
Où La Pérouse eût peut-être abordé
S'il n'eût péri. Quelle heureuse journée!
Peut-être, hélas! il l'aurait ramenée.
Si j'étais roi, loin d'armer cent vaisseaux,
Pour insulter et les vents et les flots,
Et pour porter, armés de mon tonnerre,
Dans vingt climats l'avarice et la guerre,
De mâts altiers je chargerais les mers,
Pour découvrir cette île solitaire,
Où vit l'objet que célèbrent mes vers.
Il reviendra, je le crois, je l'espère,
Au premier jour, quand l'abbé de Saint-Pierre
Aura signé la paix de l'univers.

MON RÊVE.

Fils légers du sommeil, cent songes étonnans
Par la voix de l'histoire ont traversé les temps:
Un roi d'Égypte a vu dans un songe admirable,
Très bien interprété, des vaches, des épis;
Celui de Babylone, aux hébreux formidable,
Aperçut en dormant, sous ses riches lambris,
Une statue unique, inexplicable;
Ses pieds étaient d'argile, et sa tête d'or fin,
Tout le reste du corps et d'argent et d'arain.
Roulant du haut d'un mont, une fatale pierre
Renversa cette idole, et la mit en poussière.
Mais le songe que Salomon,
Ce roi chéri du ciel, a fait dans sa jeunesse,
Est encor plus fameux : dans une vision,
Il vit Dieu qui daigna lui donner la sagesse.
Que de gens parmi nous l'ont rêvé comme lui!
Après ces songes-là, c'est audace ou folie
De vous parler du mien, moi qui cache ma vie,

Et ne suis roi, ni saint : n'importe le voici :
L'hiver régnait, les vents désolaient nos bocages,
Phébus avait couché dans son dernier logis,
Et revenait entouré de nuages
Vers l'équateur où son trône est assis;
Les ombres de la nuit enveloppaient la terre;
Placé devant mon feu, je lisais, solitaire,
Les contes merveilleux qu'un traducteur savant
Nous a portés de l'Arabie.
Je parcourais avec étonnement
Les faits miraculeux de maint et maint génie.
J'en demande pardon à feu monsieur Galland,
Je m'endormis en lisant son ouvrage.
Dans mon sommeil j'eus l'apparition
D'un être dit génie : il vint selon l'usage,
Au milieu de la nuit, j'ignore la raison.
Si vous voulez savoir comme est fait un génie :
C'est un composé d'air, et d'un rayon du jour;
C'est un esprit ailé, plein de force et de vie,
Qui dans moins d'un soleil, du monde fait le tour.
A son aspect je devins un peu blême;
Le fier César, je crois, aurait pâli de même;
Mais son parler, sa voix me rassura.
« Mon pauvre ami, dit-il, je te plains, te voilà
Chargé de jours, courbé sous la vieillesse,
Traînant vers le tombeau ton corps appesanti;
Réponds, veux-tu reprendre la jeunesse,
Recommencer tes jours, et vivre rajeuni,
Comme un lys qu'en naissant l'aurore a rafraîchi?
—Moi! comment! à quel prix? dans un monde frivole,
Quel sera mon état, ma fortune, mon rôle!
—Celui que tu voudras, ton sort et dans tes mains;
Essayons : voudrais-tu, successeur d'Hippocrate,
Étudier son art, et guérir les humains?
Le métier est fort doux, sans aller à Surate,
Sans quitter ton manoir, ta femme jeune encor,
Le Pactole à tes pieds roulera des flots d'or.
—Mais pour cueillir cet or, et même pour s'instruire
Il faut faire passer la barque à trop de gens;
D'ailleurs l'état est triste, et j'aime bien à rire.
—Choisis-tu le barreau? veux-tu dans tes beaux ans
Aller dans l'antre où mugit la chicane,
Coiffé d'un bonnet noir, déployer tes talens,
Faire briller ton bel organe,
Et par des tours adroits défendre tes cliens?
—Non je n'ai pas, j'en fais l'aveu sincère,
L'art d'embrouiller; d'allonger une affaire,
De plaquer sur des riens des discours bien diffus.
—Le sort d'un avoué te plaira beaucoup plus :
Sa plume enfante l'or, et sans doute avec joie.....
—N'en croyez rien, j'aime mieux mille fois
Être simple moineau, que d'être oiseau de proie.
—N'en parlons plus, faisons un autre choix.
Voudrais-tu sur les pas de Virgile et d'Horace,
Cultiver les lauriers du Pinde et du Parnasse,
Et bercé mollement dans les bras des neuf sœurs,
Monter au capitole enivré de faveurs?
—Non; je connais trop bien le sort de tout poëte :
Entouré d'ennemis jaloux de ses travaux,
Et lui-même souvent, sous sa mine discrète,
Envieux des lauriers que cueillent ses rivaux,
Aigri, désespéré de la moindre censure.
Combinant sans relâche et des mots et des sons,
Il chante le matin les plaisirs, la nature,
Et le soir il maudit sa vie et ses chansons.
Ah! c'est sans contredit sur les doctes collines.
Que la rose est armée et couverte d'épines!
—Sans approuver, ni blâmer tes raisons,
Sachons enfin si l'éclat de la gloire
Peut éblouir tes yeux; si dans les champs de Mars
Tu veux aller, épris de la victoire,
Signaler ta valeur, et braver les hasards?
—L'éclat de ce métier me séduirait peut-être,
S'il ne fallait braver, sous les ordres d'un maître,
Tantôt le noir Borée et ses âpres frimas,
Tantôt du sirius la flamme dévorante,
Avoir pour lit la neige, et l'horizon pour tente,
Souffrir la faim, la soif, en courant au trépas :
Convenez qu'on ne peut, sans un grain de folie,
Désirer à ce prix de rentrer dans la vie.
—Je vais te proposer, pour flatter des désirs,
Des places, des cordons, une haute opulence;
Tu seras monseigneur, voire même excellence;
En foule sur tes pas accourront les plaisirs;
—Les plaisirs? me dis-tu; tout au plus leur image
Dans ces palais dorés, sous leurs toits fastueux,
On voit siéger l'ennui tout près de l'esclavage,
Et l'essaim des soucis sur l'edredon moelleux.
—Ton humeur me paraît tant soit peu difficile.
Cherchons un autre état d'un abord plus facile,
Qui flattant ton penchant, soit plus près du bonheur.
Il est un port heureux, celui du mariage
Où l'on trouve à la fois du repos sans langueur,
Un amour pur et doux, un paisible ménage,
Et des enfans gais, et pleins de candeur.
—J'aperçois dans ce port à l'aspect enchanteur,
Des écueils tres nombreux, et maint et maint naufrage,
J'y vois de courts plaisirs mêlés d'un long ennui;
J'y vois surtout une éternelle chaîne.
Platon, ce grand rêveur, publiait dans Athène
Qu'ici bas tout est bien, et Pope d'après lui
L'a redit en beaux vers; quand ils parlaient ainsi
Sans doute ils dînaient bien, et digéraient sans peine.
—Ainsi tu ne veux pas rajeunir? — Non vraiment;
Alors qu'on a porté le fardeau de la vie,
Pendant soixante hivers, qu'on a vu si souvent
Le tonnerre, la grêle, et le vent, et la pluie,
Et le même soleil se levant, se couchant,
L'homme toujours bizarre, et plus sot que méchant;
Il faut songer à son dernier voyage,
Faire mander le sonneur du village
Avertir le curé d'apprêter son surplis. »
Je finissais ces mots pleins de philosophie,
Quand tout à coup un chat commensal du logis,
Qui dans ma chambre était, chassant une souris,
Fit du bruit, m'éveilla; le songe et le génie,
Soudain tout disparut. O vous ici présens,
Qui riez de mes vers, les traitez de mensonge,
Pour vous, pour moi, demain, dans moins de temps,
Ce qui se passe ici ne sera plus qu'un songe.

L'INFLUENCE DES CLIMATS.

Des sages, des docteurs, des gens à grands cerveaux,
Gens mûris par l'étude et par l'expérience,
Sur tout ce qui végète, homme, plante, animaux,
Ont de l'air, des climats, reconnu l'influence.

L'habitant basané qui vit sous l'équateur,
Celui qui près du pole est logé sous la terre,
Different par les traits, la forme, la hauteur :
L'habit de l'ours blanchit sous l'étoile polaire,
Sous notre zone il garde sa couleur,
Et si j'en crois un Grec, docteur en médecine,
L'âme est soumise au climat qui domine.
« Ainsi, monsieur, selon vos almanachs,
Nos vices, nos vertus, dependent des climats?
— Je ne dis pas cela, vous allez un peu vite :
Consultez là-dessus Molina le jésuite,
Arnaud le janséniste, Augustin, saint Thomas,
Et vous saurez, monsieur, ce que je ne sais pas. »
Mais écartons ce sublime mystère.
Je vais vous raconter, dans l'espoir de vous plaire,
Une anecdote à ce sujet.
On la dit d'Hippocrate, un Grec me l'assurait,
Mais je n'en réponds pas; voici donc mon histoire.
Si je bronche en chemin, excusez ma mémoire,
Entre nous, je suis vieux, tant soit peu radoteur.....

À dix dégrés de l'équateur,
Dans les mers où le Gange, avec un long murmure,
De ses flots irrités porte le vaste amas,
Au sein d'une ile ou la nature
Prodigue, en souriant, ses plus riches appas,
Vivait un peuple heureux et sage,
En paix à l'ombre de ses bois,
Satisfait de son sort, d'un modeste héritage,
Libre sans frénésie, et respectant les lois;
Ses mœurs de l'âge d'or rappelaient l'innocence.
Mais de l'air, des climats, o terrible influence!
Pauvres humains, à quoi tient la raison?
Qui de vous repondrait du cerveau de Caton?
Un été devorant, sans pluie et sans rosee,
Un soleil qui brûla cette terre épuisée,
Changea ce lieu charmant en un triste séjour;
Tout souffrait, languissait, jaune était la prairie,
La naïade pleurait sur son urne tarie :
Les oiseaux s'exilaient, plus de chants, plus d'amour;
Pour comble d'un malheur qui nous étonne encore,
Des soleils sans nuage, enflammés dès l'aurore,
Frappant sur le cerveau de ces bons habitans,
Dérangèrent l'organe ou siege le bon sens;
Ou, pour parler sans amphibologie,
Tout le pays fut frappe de folie,
Jeunes et vieux, magistrats et savans,
Et ce qui paraitra peut-etre moins croyable,
Chaque insensé se croyait raisonnable.
J'ai connu de ces fous que je ne nomme pas.

Un homme seul, un sage, honneur de ces climats,
Avait eu le bonheur de sauver sa cervelle :
Au premier chant de Philomèle,
Ce sage etait allé sur les bords de l'Indus
Pour observer les mœurs, les vices, les vertus
De ce vaste pays, où la terre féconde
Vit le premier soleil sortir du sein de l'onde.
Ce sage se nommait Emma.
Il voulait consulter les prêtres de Brama,
Et les interroger sur leurs rites, leurs codes;
Il but de l'eau du Gange, entra dans les pagodes,
Et quand la canicule eut amorti ses feux,
Que l'automne approchait, de Pomone suivie,
Emma chargé des fruits d'un travail precieux,
Retourna, plein d'amour, dans son île chérie.
Quelle fut sa surprise, ou plutôt sa douleur,
O sage Emma, quand tu vis la folie
Au son de ses grelots agiter ta patrie,
La discorde y semer le trouble et la rumeur!
L'un, n'écoutant qu'un aveugle caprice,
Voulait vivre sans maitre, et sans frein et sans lois;
Ceux-ci, trompant le peuple avec plus d'artifice,
Voulaient s'asseoir sur le trône des rois.
Chacun, en fait de culte, adoptait un système;
L'un adorait la lune et le soleil naissant,
Cet autre une pagode, ou l'énorme éléphant;
Ceux-ci prenaient pour dieux le bœuf et *le chat même...*
Malheur au philosophe, au lâche, au scélérat
Qui, devant une femme, eût frappé *son dieu chat.*
Une dévote étouffait de colère,
Pour avoir vu tuer, par un monstre inhumain,
Un malheureux lapin,
Dans lequel se trouvait l'âme de sa grand'mère.
Emma riait tout bas, d'un rire sardonien.
Un grand jeune homme, aimable épicurien,
De l'avenir méprisant la chimère,
Dissipait tout son bien, courait à la misère,
Pour fêter le plaisir, et Bacchus et l'Amour.
Son compagnon, d'une humeur plus bizarre,
Vivait petitement, chaque jour plus avare,
Pour voir son cher trésor s'enfler de jour en jour.
Ce qui d'Emma surtout indigna la grande âme,
Ce fut de voir d'hymen le bel arbre flétri;
Ami du changement, l'époux trompait sa femme,
La femme trompait son mari
De ces nouvelles mœurs, Emma tout ébahi,
De ses concitoyens, avec force et courage,
Blâma les faux plaisirs, les préjugés pervers,
Leur démontra l'erreur de leurs cultes divers,
Enfin de la raison leur parla le langage.
Qu'arriva-t-il? Je n'exagère pas :
Il fut lui même accusé de folie;
Les dames du pays le traitèrent d'impie,
Et le peuple surtout, ce géant à cent bras,
Voulut le lapider comme peste publique,
Comme savant, et partant hérétique.
Le philosophe Emma périssait sans retour,
Il allait essuyer le destin de Socrate;
Il jugea plus sensé de partir pour Surate.
Auprès de cette ville il fixa son séjour,
Dans un riant et paisible ermitage :
Là, solitaire heureux, il espérait qu'un jour
L'astre de la raison, écartant tout nuage,
Sur ce globe aplati, brillerait à son tour.
S'il l'a rêvé, c'est le rêve d'un sage.

DINER DE M. BONNET

CHEZ MADAME ASPASIE.

Pyrrhon doutait, Épicure niait;
L'academie, un peu plus raisonnable,
N'affirmait rien; mais sans peine admettait
Ce qui semblait du moins assez probable;
Et moi, chétif, dans ce flux et reflux
D'opinions, de systèmes confus,
Je vis, je pense, accablé sous le doute,
Ainsi qu'un homme égaré dans un bois

Pendant la nuit et qui cherche sa route.
J'avais pourtant pendant plus de dix mois
A Montpellier fait ma philosophie,
Chez les enfans d'Ignace Loyola.
Enfin un jour, étant à l'Opéra,
Je fus prié chez madame Aspasie
A son diner, avec quatre savans,
Membres fameux de notre académie :
Cette Aspasie avait, dans ses beaux ans,
Fait de l'amour le doux apprentissage;
Et, lorsqu'advint le déclin de son âge,
Elle enfanta de tout petits romans;
Et pour jouir d'une gloire bien chère,
Elle donnait à dîner aux savans
Tous les mardis, moyen bien sûr de plaire.
Ah! quel bonheur pour moi, pauvre ignorant,
Simple commis chez le banquier Florand,
D'aller dîner avec ces personnages!
C'était pour moi le banquet des sept sages.
Ces messieurs-là, d'abord en débutant,
Tres occupés, gardèrent le silence :
Dans un repas, je l'observais souvent,
L'esprit repose aussitot qu'il commence.
Je profitai de ce calme apparent
Pour annoncer mon goût et mon génie;
Je dis tout haut à madame Aspasie
Que son beau châle était blanc comme un lis.
« Vous vous trompez, me dit monsieur Denis,
L'un des savans, apprenez, je vous prie,
Qu'il n'est ni blanc, ni rouge, ni vermeil,
Que la couleur n'est que dans le soleil,
Dont les rayons...; mais vous devez m'entendre.
—Parfaitement. » Je feignis de comprendre;
Mais en honneur je ne comprenais rien.
Bientôt apres on tourna l'entretien
Sur le soleil, sa marche accoutumée,
Et l'on cita, j'ignore à quel propos,
Ticho-Brahe, l'antique Ptolemée,
Puis Copernic, les systèmes nouveaux.
On disputait, comme c'est l'ordinaire;
Je m'avisai de dire mon avis :
« Notre soleil tourne autour de la terre,
Monte et descend, fait les jours et les nuits.
—Non, monsieur, non, me dit monsieur Marie,
Vous n'êtes pas fort en astronomie;
Le soleil n'a ni levant ni couchant :
C'est nous, monsieur, nous qui tournons sans cesse
Autour de lui.—Vous l'assurez vraiment,
Et je vous crois; mais ma femme Lucrece,
Ma sœur Nanon ne vous croiront jamais.
—J'en suis d'accord, dit l'abbé Desmarests,
Et le savoir de ce sexe adorable
Doit se borner à nous paraître aimable. »
Bientôt apres, ces messieurs, tout joyeux
(Car on buvait d'un Champagne fumeux),
Criant beaucoup, sur un autre chapitre
Assez obscur disputèrent entr'eux :
Il s'agissait, je crois, du libre arbitre.
Moi j'écoutais, je mangeais, recueilli,
Buvais d'un vin que Beaune avait mûri.
Dans ce moment, notre docte Aspasie
Me demanda mon avis sur ce point :
« Êtes-vous libre?—Oui, je n'en doute point;
Je sors, reviens, selon ma fantaisie,
Vais au sermon, au bal, à Tivoli;
D'accord, ma femme un peu me contrarie;
Mais depuis Ève on dit que c'est ainsi.
—Mon cher Bonnet, me dit monsieur Remi,
Vous croyez donc l'homme son roi, son maître,
Qu'il pense, agit, se porte bien peut-être,
Comme il lui plait. — Je l'ai cru jusqu'ici :
C'etait l'avis du pere Aymar, jesuite.
—Et pensez-vous que le triste Heraclite
Pût devenir, au gre de tous ses vœux,
Convive aimable et galant et joyeux?
Qu'Anacréon, un jour, de Diogène
Eût revêtu le sale et vieux manteau?
Que celui-ci sortît de son tonneau
Et vînt souper avec la belle Hélène,
Et couronné de la rose du jour,
Chanter Bacchus, les plaisirs et l'amour?
—Monsieur, je crois... le pere Mallebranche
Dit quelque part, vers son avis je penche,
Que le plaisir est bon; c'est une fleur... »
Mais j'ânonnais, ne savais en honneur
Que lui répondre, alors que par bonheur
Le petit chien de madame Aspasie,
Jouant, brisa des verres de liqueur,
Ce qui troubla notre philosophie,
Mais arriva pour moi fort à propos
Et fit eclore une guerre nouvelle.
Il s'agissait du chien, des animaux :
Ont-ils une âme? « Une âme, j'en appelle;
Ils n'en ont point, le grand Buffon l'a dit.
—Tant pis pour lui : d'où vient donc leur esprit,
Et leur mémoire et leur intelligence?
—De leur instinct, comme l'école pense.
—Qu'est-ce un instinct? je n'entends pas ce mot.
—Vous êtes sourd, car je parle assez haut;
L'instinct sans doute, ainsi que je soupçonne,
Est un ressort qui fait...—Qu'on déraisonne.
—Bien moins que vous. — Eh! messieurs doucement.
Mais quant à moi, voici mon sentiment :
Un animal est, sous la main divine,
Comme une montre, une simple machine,
Qui, sans penser, a tout l'air de penser.
—C'est là parler en docteur en grand homme.
Avez vous lu tout cela dans la Somme?
—Oui, monsieur, oui; sans daigner repousser
Ce trait malin... » La prudente Aspasie,
Voyant qu'alors la scene s'echauffait,
Pour mettre fin à cette comedie,
M'interpella, me dit : « Monsieur Bonnet,
Qu'en pensez-vous? Quel est votre systeme?
—Qui, moi? madame. — Oui.— Ma foi, ce problème
Pour moi chetif est fort embarrassant.
J'ai lu jadis que notre antique mere
Fut le jouet, la dupe d'un serpent;
D'où je conclus, sans plus long commentaire,
Qu'il faut avoir infiniment d'esprit
Et de talens pour tromper une femme. »
Ce mot fit rire et messieurs et madame,
Calma l'orage et le dîner finit.
Alors j'allai prendre sur la commode
Mon chapeau rond, et m'evadai sans bruit,
Sans dire un mot, ainsi que c'est la mode.
A ce repas je n'avais rien gagné
Pour le savoir... mais j'avais bien dîné.

TOUT SE DÉCOUVRE.

Le naturel, me disait un savant,
Je ne sais trop de quelle académie,
Malgré l'effort d'un travail vigilant,
Malgré la voix de la philosophie,
Ne change pas, se trahit brusquement,
Dès que de lui on approche l'amorce:
Tel un rameau que courbe un bras puissant,
Abandonné se relève avec force.
Il a raison: j'ai lu dans Richardet,
Auteur profond, connu de nos Lucrèces,
Que Ferragus, qu'un saint zèle embrasait,
Qui se fessait, entendait plusieurs messes,
Et qui voulait, il n'importe à quel prix,
En ligne droite aller en paradis,
Dès qu'à dix pas il flairait une femme,
Ou belle ou non, soit en robe ou corset,
Crac, aussitôt le ressort s'échappait,
Et cent démons s'emparaient de son âme.
Hommes, animaux, un peu moins, un peu plus,
Nous sommes tous comme saint Ferragus.
Mais je m'égare; et pendant que je cause,
Phébus descend du palais du Midi.
Déjà le dieu, par Vesper adouci,
Peint l'horizon d'un beau couleur de rose:
Le temps me presse, ainsi donc je poursuis.
Voici le fait: Vers les bords du Bosphore,
Je serai long, je vous traite en amis,
Un vieux sultan se portait bien encore
Lorsqu'il testa; mais la parque et le temps
Ouvraient déjà, sous les pieds du monarque,
Le gîte où vont esclaves et sultans;
Ou, pour parler en termes plus savans,
Il s'approchait de la fatale barque
Qu'Abel, je pense, a passé le premier:
Je ne sais trop qui sera le dernier.

Le testateur, par un long codicile,
Et donne et lègue aux trois princes ses fils,
Un petit coffre où cent bijoux de prix
Depuis un siècle avaient leur domicile;
Mais ordonnant, on ne sait trop pourquoi,
De ne l'ouvrir qu'après qu'un beau convoi,
Garni d'imans, d'abbés de toute espèce,
En faux-bourdon aurait chanté la messe,
Et qu'on l'aurait enterré comme un roi.
Après cela, n'ayant plus rien à faire,
Il rendit l'âme à son dieu Mahomet,
Et fut au ciel par la route ordinaire,
Où cent houris lui versent le sorbet.
Les deux aînés, princes d'un vrai mérite,
Du papa roi suivent la loi prescrite;
Mais le cadet, élève d'Harpagon,
Le cœur ému, pressé de convoitise,
Court aux bijoux, les prend en trahison,
Puis tout joyeux il retourne à l'église,
Chanter l'office avec dévotion.
Les héritiers, radieux d'espérance,
S'en vont d'abord, après le *Requiem*,
Devant témoins visiter leur écrin.
On l'ouvre, ô ciel! ô surprise, ô vengeance!
Le coffre est vide, et l'on regarde en vain.
Jugez du bruit: on soupçonne, on s'écrie,
On délibère, et l'on parle à la fois.
Enfin pourtant, au travers de cent voix,
Le gouverneur de la grande écurie,
Esprit subtil, ouvre un avis prudent.
« Princes, dit-il, mandez le parlement.
Cette cour-là, quoi qu'en dise l'envie,
Pourrait ici montrer du jugement. »
L'avis passa, l'ordre part sur-le-champ;
Le parlement, selon l'antique usage,
Sur des mulets arriva gravement.
Rangé qu'il fut, un conseiller savant
Fit le rapport, sans trop de verbiage.

Se lève alors le premier président,
Homme d'esprit et d'une rare étoffe,
Qui, sous l'ampleur de son lugubre étui,
Osait avoir l'âme d'un philosophe,
Tant la raison se propage aujourd'hui!
« Messieurs, dit-il, ici rien ne m'étonne,
Qui vit long-temps voit beaucoup d'attentats.
J'ai vu le vol, dans nos brillans climats,
Et chez le peuple, et souvent près du trône.
Mais permettez qu'avant de basarder
Un seul soupçon, et de rien décider,
Je vous raconte une petite histoire;
Elle est unique, et vient très à propos.

« Jadis vivaient, aux bords de la mer Noire,
Deux vrais amans, chers encore à Paphos,
Noble candeur, feux délicats, constance,
Désir timide, amour, soins ingénus,
Furent toujours, ainsi que l'espérance,
De leurs deux cœurs les hôtes assidus;
Mais les parens, père, mère, oncle, tante,
Gens mal venus à la cour de Cypris,
Contrariaient les désirs de l'amante,
Ne voulaient point qu'elle épousât Zilblis:
C'était le nom du galant personnage.
Il était pauvre; alors c'était l'usage,
Le dieu de l'or était le dieu des cœurs.
Je vous étonne: autre temps, autre mœurs;
Mais rien ne doit étonner l'œil du sage.
De plus encor, malgré ses pleurs touchans,
On va l'unir des nœuds de l'hyménée
Avec Derback, dont, depuis soixante ans,
Dame Clotho filait la destinée,
Riche au surplus comme quatre traitans.

« Au noir chagrin abandonnant son âme,
Azélma pleurait sa douce flamme,
Pleurait Zilblis, son amour, ses vertus;
Lui de sa part s'affligeait encor plus:
Ses pleurs coulaient aux pieds de son amante;
L'air gémissait des sons de sa douleur.
Que la pitié, que sa flamme est pressante!
Combien d'amans lui doivent leur bonheur!
Azelma, par sa voix entraînée,
Jure à Zilblis, par l'amour et l'honneur,
D'aller chez lui le jour de l'hyménée,
Dès que la nuit, si propice aux amans,
Aurait tendu ses voiles bienfaisans,
Pour lui céder cette fleur fortunée,
Ce lis si pur qu'on ne doit qu'à l'amour.
Il arriva ce jour, ce triste jour.

Azélima, de roses couronnée,
Sur un fauteuil de damas cramoisi,
Reçut, pendant toute l'après-dînée,
Les complimens du parent, de l'ami,
De son voisin, de sa femme Renée,
Qui, ce jour-là, brillait comme un rubis.
La nuit enfin vint clore la journée;
Trop lente, hélas! pour le pauvre Zilblis.

« Bien s'attristait aussi sa douce amie,
Qui, l'œil au guet, épiait le moment
D'aller trouver, fidèle à son serment,
Celui qu'elle aime encor plus que sa vie.
Mais son époux, avide de cueillir
Les fleurs d'un champ devenu son partage,
Pria madame, au nom du doux plaisir,
Et de l'amour, dont elle était l'image,
D'avoir pitié de son nouveau tourment,
Et de monter dans son appartement.
Que faire? hélas! obéir et se taire.
Elle monta. Tôt d'une main légère,
Monsieur Derback prend son bonnet de nuit,
Met un ruban soyeux, couleur cerise,
D'une eau d'œillet parfume sa chemise,
Et tout brûlant se jette dans son lit.
Mais sa moitié fait d'abord sa prière;
Longue elle fut plus qu'à son ordinaire:
Et puis va, vient, revient plus lentement.
« Hâtez-vous donc : livrez-moi tant de charmes;
Je suis en feu : le plaisir vous attend. »
Point de réponse: elle est sans mouvement,
Quand tout à coup un déluge de larmes
Vient inonder deux globes arrondis,
Ornés chacun d'une rose vermeille.
Que j'aimerais à voir de pareils fruits,
Dans mon jardin suspendus à ma treille!
D'un tel début, monsieur Derback surpris,
Se lève et dit: « Y songez-vous, madame?
Si cet hymen excitait vos douleurs,
Vous auriez dû m'ouvrir plus tôt votre âme,
Et m'épargner cette scène de pleurs. »
A ce discours, Azélima confuse
Laisse échapper un triste et long soupir.
« Je vous entends, madame, ou je m'abuse;
Je viens trop tard, veuillez en convenir:
Quelque rival, plus heureux que fidèle,
S'est avant moi logé dans votre cœur.
De tout mon sang je paierais son bonheur:
Mais je vous crois aussi sage que belle;
Ainsi daignez, madame, avec candeur,
Me confier les erreurs de votre âge:
Du nom d'époux n'ayez aucun ombrage;
Derback n'est rien : il n'est que votre ami. »
Azélima, par ces mots rassurée,
Lui conte alors, baissant un front rougi,
Comme elle aimait, comme elle est adorée
Du beau Zilblis; comme elle a consenti,
Voyant son âme au désespoir livrée,
D'aller le joindre au milieu de la nuit,
Pour consoler sa fidèle tendresse,
Et lui céder d'amour le premier fruit.
« Vous avez fait une telle promesse?
—Il est trop vrai : soit bon cœur, soit faiblesse,
Il s'affligeait; je ne puis voir souffrir.
—Elle m'étonne un peu, je le confesse.
Eh bien, madame, il faudra la tenir;
Pourvu du moins que la reconnaissance
D'un nœud plus doux puisse un jour nous unir,
Et que ce soit l'unique complaisance
Que vous aurez pour le galant Zilblis. »
Azélima, d'une âme pénétrée,
Le lui jura par les saints du pays.
Alors Derback (qu'heureuse est la contrée
Qui, dans son sein, porte de tels maris!),
Pour réprimer, tromper la médisance,
Vieille bégueule à la langue d'airain,
Prend sa moitié, la conduit en silence,
Et sans lumière, en bas jusqu'au jardin;
Puis doucement au bout de l'avenue,
Ouvre un guichet qui donnait sur la rue,
Puis d'un baiser lui donne la faveur,
En lui disant bonsoir et bon voyage;
Puis du sommeil vint chercher la douceur.
Quoi! dormit il? Vous en doutez, je gage:
J'en doute aussi: mais en homme d'esprit,
Il se disait : « Je vois ce qu'il m'en coûte,
Je suis cocu dès la premiere nuit;
Mais au marché je gagnerai sans doute,
Pour une fois j'en serai quitte ici:
Qui n'est cocu qu'une fois dans sa vie,
A mon avis, n'est cocu qu'à demi. »
Il a raison; et si je me marie,
Ma foi j'abonne au même prix que lui.
Mais revenons à notre voyageuse,
Que nous laissons dans la rue à minuit:
Heureusement elle n'est pas peureuse,
Et de Vénus l'étoile la conduit.

« Je dois vous dire, à moins on perd la tête,
Que, dans le trouble où flottaient ses esprits,
Elle sortait en bel habit de fête,
Le cou chargé de perles et de rubis.
Elle marchait, allait et vite et vite,
Sans rien entendre ou voir autour de soi,
Quand un voleur, non pas de ceux qu'on cite
Dans le beau monde, et qui parlent au roi,
Mais de ceux-là que pend dame Justice,
Pour nous prouver qu'elle sait son métier:
Or, ce voleur qui guettait son gibier,
Oyant marcher, le long du mur se glisse,
Puis fond sur elle, ainsi que le vautour
Fond sur l'oiseau de la mère d'amour.
Quel froid mortel; quelle frayeur soudaine
Glaça les sens de notre jeune Hélène,
Au noir aspect de ce hideux coquin!
Mais du voleur peignez-vous la surprise,
Alors qu'il voit une beauté bien mise,
Ayant joyaux sur la tête et le sein,
De quoi garnir une châsse de saint.
Saisi, frappé d'une si belle vue,
Il la regarde, hésite, s'applaudit,
Demande ensuite, encor tout interdit,
Par quel hasard elle est là dans la rue,
A pied, sans guide, au milieu de la nuit?
Azélima, d'un ton plein d'innocence,
Raconte alors ses nœuds mal assortis,
Ses premiers feux, sa promesse à Zilblis,
De son époux la rare complaisance;

Comme elle allait porter dans ce moment
Son pucelage à son fidele amant.
L'habit, dit-on, ne fait toujours le moine,
L'etat non plus, on s'y trompe souvent :
Moi-même ai vu, non sans étonnement,
Un érudit sous l'habit d'un chanoine.

« Notre brigand, tout à travers l'horreur,
Le noir tissu d'une méchante vie,
Était humain ; quelques restes d'honneur
Germaient encor dans son âme flétrie.
« De votre epoux j'admire le grand cœur ;
Il est sublime, et je lui porte envie ;
Mais c'est trop peu, dit-il, de le vanter,
Dans ses vertus je pretends l'imiter.
Sans nul effroi poursuivez votre route.
Prenez mon bras pour plus de sûreté.
Tous mes pareils, quoique belle sans doute,
N'auraient pour vous tant de civilite. »
Azelima, fille très bien instruite,
Le remercie et sourit de son mieux ;
Puis, s'appuyant sur son bras vigoureux,
Au cher Ziblis va faire sa visite.
Dès qu'elle fut au logis du galant,
La porte s'ouvre, et son guide la quitte,
En lui tournant un bout de compliment,
Le beau Ziblis, sur son lit solitaire,
Dans ce moment gemissait eperdu ;
Le doux sommeil fuyait de sa paupière,
Et de longs pleurs, dans sa douleur amere,
Sortaient du fond de son cœur eperdu.
Déjà l'espoir etait loin de son âme,
Quand tout à coup il voit devant ses yeux
Le tendre objet dont la beaute l'enflamme :
« Eh quoi ! dit-il, c'est vous ! vous dans ces lieux !
— Oui, oui, c'est moi qui, pour vous trop sensible,
Viens m'acquitter du vœu fait à l'amour ;
Je suis à vous — O ciel ! est-il possible !
Mais votre epoux ?— C'est le héros du jour. »
Elle lui conte alors son indulgence,
Et ses bontés qui vivront dans son cœur ;
Sans oublier les soins, la complaisance,
L'honnêteté du généreux voleur.
L'amant surpris de ces traits de grandeur,
Frappé de voir deux âmes aussi belles,
Sent dans la sienne un mouvement d'honneur,
Qui lui disait : « Tiens, voilà tes modèles !
Sois magnanime et sublime comme eux.
— Vous m'apprenez d'etonnantes nouvelles :
Dans ce recit, tout est miraculeux.
Un tel exemple est fait pour me séduire ;
Allons, madame, oubliez mon délire,
Malgré mes vœux et mes felicites,
A votre epoux je vais vous reconduire
Et sans cueillir le fruit de vos bontés.
Daignez me suivre. » Il dit, baisse la vue,
Part sur-le-champ : Azelima le suit,
Ne parle pas, et beaucoup reflechit.
Bref on arrive, et la belle est rendue
A son mari, sans qu'amant ou filoux
Eussent ravi quelqu'un de ses bijoux. »

« Or, maintenant, c'est vous que j'interroge,
Princes ; lequel est plus digne d'éloge,
Ou le voleur, ou l'amant, ou l'époux ? »

L'aîné répond : « C'est le mari, sans doute,
De ses rivaux l'effort est moins puissant :
Céder sa femme ! oui, c'est là ce qui coute ! »
Le second dit : « Moi, je tiens pour l'amant :
Facilement on peut prêter sa femme
Pour un seul jour : l'année a trois cents nuits ;
Mais qu'il est dur de refuser sa dame !...
Faveurs d'amour sont bien d'un autre prix !
— Pour le voleur, messieurs, je me déclare,
Dit le coupable, il les surpasse tous :
Car, avec l'or, dans notre siecle avare,
Honneurs, plaisirs et femmes sont à nous. »

Le président, à ces mots, l'interpelle.
« Prince, du vol vous devez etre instruit :
Convenez-en ; c'est une bagatelle ;
Vous aimez l'or, et l'or vous a seduit. »
Le prince alors, pris dans son propre piége,
Avoua tout ; on se tut, on sourit :
De tout sultan c'est là le privilége.

LA FÉE ET LE CHEVALIER.

Est fideli tuta silentio merces.
HORAT.

C'est mon avis que la fidélité
Est en amour chose tres necessaire.
Si quelquefois par mes sens emporté,
J'osai trahir la charmante bergère
Que j'adorais, j'en gémissais tout bas,
Et bien souvent, oui, je n'en dormais pas.
Il est pourtant au regard d'une amante
Une vertu cent fois plus importante ;
Cette vertu, vrai soutien de l'amour,
C'est le secret, l'honnête et doux mystère.
On sait aimer, alors qu'on sait se taire.
Plaisir d'amour est une fleur légère,
Qui croît dans l'ombre et périt au grand jour.
Vous savez tous, qu'Anchise en sa jeunesse,
Amant heureux d'une belle deesse,
Par vanité revela son bonheur.
Que Jupiter, irrité de l'injure,
Lança sur lui son tonnerre vengeur :
Grande leçon pour la race future !
Mais un amant dans ce siecle parjure,
De son Iris ne fait que les rigueurs.
Mais laissons là le monde et ses erreurs.

Du prince Arthur, souverain d'Angleterre,
Chacun connait la cour et les exploits.
La Renommée aux cent yeux, aux cent voix,
Les a portés jusqu'au bout de la terre.
Charles Lanval était dans cette cour
Des chevaliers l'honneur et le modèle ;
Jeune, vaillant, aimable, fait au tour,
Il était né pour la gloire et l'amour.
Mais chez les rois, la faveur, la justice,
Souvent, dit-on, sont enfans du caprice.
La cour ressemble à ces climats changeans,
Où dans un jour le souffle de Borée
Detruit la fleur et l'espoir du printemps.
Ce prince Arthur, la cause est ignorée,
Bannit un jour Lanval de ses États.

A cet arrêt, ce guerrier, sans murmure,
Monte à cheval, et s'éloigne à grands pas;
Seul, tout pensif, il marche à l'aventure.
Lanval n'avait pour château, pour tout bien,
Que son cheval, son armure et sa gloire.
C'était beaucoup, je me plais à le croire;
Aucuns diront, peut-être : ce n'est rien.
D'accord; pourtant c'est un bel héritage.
C'était alors la saison où l'ombrage
Devient si cher aux bergers, aux troupeaux,
Où la bergère, à l'ombre d'un bocage,
Attend Colin en tournant ses fuseaux.
Déjà Phébus traversant l'empirée,
Pressait son char pour achever le jour;
Lorsque Lanval, après un long détour,
Vit sur sa route une biche égarée;
Il admira sa grâce, sa blancheur,
Son œil brillant et rempli de douceur.
Plein d'espérance, il courut après elle,
Pour la saisir; mais la biche courait,
Et loin de lui regardait, s'arrêtait,
Fuyait encor. Vainement il l'appelle,
Plus vainement encore il la poursuit;
Plus il la presse et plus vite elle fuit.
Toujours courant, auprès d'une rivière,
Lanval arrive, et la bête légère
A ses regards soudain s'évanouit,
Comme un fantôme, enfant né de la nuit,
Fuit au lever du dieu de la lumière;
Alors Lanval voit au milieu des flots
Une beauté semblable aux immortelles,
Aux déités qui président aux eaux.
Un peu plus loin sont encor deux pucelles,
Qui, sur ces bords, respiraient la fraîcheur.
Mais son aspect les frappant de terreur,
Ces deux beautés s'éclipsent à sa vue.
Lanval regarde, et sur un arbrisseau
Qui de son pied touchait le bord de l'eau,
Il aperçoit une robe tissue
De soie et d'or : la robe appartenait
A la beauté qui non loin se baignait.
Lanval, croyant l'occasion heureuse,
Court à l'arbuste, enlève cet habit,
Pour obliger cette jeune baigneuse
A se montrer telle qu'amour la fit.
D'un pareil tour la nymphe un peu honteuse,
Lève la tête, et dit d'un air touchant :
« Beau chevalier, rendez ce vêtement,
L'honneur l'ordonne : offenser une femme
Est un forfait trop indigne de vous. »
Le chevalier, de son honneur jaloux,
Remit la robe, et pour plaire à la dame,
D'elle s'éloigne, hélas! non sans regrets.
La nymphe alors aborde le rivage,
Prend ses habits et voile ses attraits;
Attraits piquans, dont l'œil même du sage
Aurait voulu pénétrer les secrets.
Mais vainement un épais météore
Couvre le dieu qui règne dans les airs;
Sous le nuage on reconnaît encore
L'astre de feu qui pare l'univers.
Dans ses atours encor plus séduisante,
Cette beauté vers Lanval se rendit,
Lui dit, d'un air, d'une voix caressante :
« Suivez mes pas; vous vous êtes conduit
En chevalier plein d'honneur, de décence,
Et je vous dois de la reconnaissance. »
Ainsi parlant, elle marche : il la suit.
Ils sont bientôt dans un bois solitaire.
L'occasion, mère du doux désir,
Et le silence, et l'ombre tutélaire,
Troublent Lanval, l'invitent au plaisir.
De sa compagne il s'approche, il soupire,
Baise sa main, et galant sans détour,
D'une voix tendre il la pria d'amour.
La nymphe alors, avec un doux sourire,
Lui dit : « Vraiment vous en parlez au mieux,
Beau chevalier, et ce bois vous inspire;
Mais je ne puis écouter de tels vœux.
Marchons toujours. » Ils cheminent encore.
L'astre du soir déjà couvrait les cieux
D'un jour mourant, plus douteux que l'aurore,
Lorsque Lanval vit au fond de ce bois
Un pavillon orné d'un péristyle,
Noble, élégant, simple tout à la fois.
Lanval surpris, le regard immobile,
Rêve et se tait. Sa compagne lui dit :
« Je viens souvent jouir de cet asile;
C'est mon ouvrage, et mon cœur le chérit.
Entrons. » Lanval, sans répondre, obéit.
Ah! quel éclat l'éblouit et l'enchante!
L'or et l'argent, la glace transparente
Réfléchissant cent gerbes de vermeil,
Semblaient offrir le palais du soleil.
Dans ce moment les deux jeunes pucelles,
Que la frayeur chassa du bord de l'eau,
Au chevalier présentent un manteau,
Orné, doublé d'hermines les plus belles.
Puis un souper délicat, abondant,
Fut apporté dans des vases d'argent
Et de cristal, au son de la musique.
Lanval s'assied sous un dais magnifique,
Sur un lit d'or auprès de sa Vénus.
Les ris légers et le baiser timide,
Les traits galans, le nectar de Bacchus,
Versé des mains de cette belle Armide,
Portent l'ivresse et l'amour dans leur cœur.
Après souper, les deux filles d'honneur,
Qui connaissaient le monde et ses usages,
Discrètement filles bonnes et sages,
Laissèrent seul ce chevalier galant
Avec sa dame. Ah! que dis-je? vraiment
L'Amour survint, et devint le troisième.
Il leur donna le signal du bonheur.
Quand le plaisir eut calmé leur ardeur,
La nymphe ouvrant un œil plein de langueur,
Lui dit : « Lanval, dès long-temps je vous aime,
Long-temps j'aimai sans m'en douter moi-même;
Mais mon ardeur croissant de jour en jour,
A mes tourmens je reconnus l'amour.
Alors brûlant de vous voir, de vous plaire,
J'ai sur vos pas mis la biche légère,
Qui, s'approchant, vous fuyant tour à tour,
Vous a conduit au bord de la rivière.
De mes moyens ne soyez pas surpris;
Car je suis fée, et j'en ai la puissance.
De mon amour connaissez tout le prix;
Vous jouirez d'une grande opulence,

Que rien jamais, rien ne pourra tarir.
Un or nouveau, par une route aisée,
Viendra remplir votre bourse épuisée.
Bien plus encore, alors que le desir
D'un feu secret ambrasera votre âme,
Il suffira d'un seul mot, d'un soupir,
Et je viendrai couronner votre flamme.
Mais apprenez ce que j'attends de vous;
La loi qu'impose ici mon cœur jaloux :
C'est un secret toujours inviolable :
Si d'un seul mot, si d'un signe coupable
Vous révélez nos nœuds et mes faveurs,
Soyez certain qu'une éternelle absence
Séparera pour jamais nos deux cœurs. »
Lanval jura par le dieu du silence,
Et par l'honneur, le dieu d'un chevalier,
Secret profond, éternelle constance;
Et le serment fut scellé d'un baiser.
« Mais quoi ! déjà l'aurore diligente
De la lumière annonce le retour.
Adieu, partez sur l'aile de l'amour, »
Dit à Lanval sa généreuse amante.
Un beau coursier soudain fut amené,
Chamarré d'or et de plumes orné.
Le chevalier, après maintes caresses,
De longs adieux, comblé d'or, de richesses,
Monte à cheval, après le déjeuné.
Il résolut de visiter la France,
Et l'Ausonie, et la riche Bizance;
De se montrer dans le palais des rois,
Dans les cités, surtout dans les tournois.
Il s'entoura d'un brillant équipage,
L'argent et l'or couvraient ses vêtemens;
Mais son maintien, sa grâce, son courage,
Furent toujours ses plus beaux ornemens.
Ce fut surtout dans les fêtes guerrières,
Que sa valeur se couvrit de lauriers;
Il abattait les lances les plus fières,
Il triomphait de tous les chevaliers.
Trente beautés, faites pour la tendresse,
Pour lui d'amour sentirent les doux feux,
Et leurs regards lui redisaient sans cesse :
Aimez, aimez, et vous serez heureux.
Mais, adoré d'une fee aussi belle,
Il l'aimait trop pour n'être pas fidèle.
Lanval joignait à la fidélité,
A la valeur, la libéralité;
Et généreux, prodigue avec sagesse,
Sur l'infortune il versait la richesse :
Il secourait l'indigent chevalier,
Le pèlerin et le noble écuyer,
Mais, grâce aux soins de sa fidèle amante,
Son or jamais ne tarit un moment.
Ainsi l'on voit une source abondante,
Que l'eau du ciel nourrit fidèlement,
Couler toujours fugitive et constante.
Ce fut alors qu'après la Passion,
Pâque arriva Le grand roi d'Albion
Voulut donner un tournois magnifique.
Tout chevalier de France, ou de Belgique,
Des bords du Tage, ou bien de l'Éridan,
Fut convoqué pour ce tournois brillant
La Renommée, à l'aile infatigable,
D'un vol léger, de ce jour mémorable,
De ville en ville alla porter le bruit.
Par ses cent voix le beau Lanval instruit,
Au prince Arthur par un modeste écrit,
Demande aussi d'entrer dans la carrière,
Pour disputer la palme à ses rivaux.
Arthur, frappé du nom de ce héros,
Dont les exploits illustraient l'Angleterre,
D'ailleurs pressé par la reine et la cour,
Promit sa grâce, et permit son retour.
Le beau Lanval entra dans sa patrie,
Sur un coursier de la riche Ibérie,
Et précédé d'un cortége brillant.
Le roi lui fit un accueil obligeant.
La jeune reine, avec un doux sourire,
Avec bonté, reçut son compliment.
De plus, son air, ses yeux, semblaient lui dire :
Preux chevalier, je vous trouve charmant.
Deux jours après, la trompette guerrière,
Au chant du coq, annonça le tournoi.
Lanval, sitôt qu'on ouvrit la barrière,
Armé de fer sur un beau palefroi,
Vint le premier disputer la victoire;
Il fut suivi de trente chevaliers,
De trente encore, intrépides guerriers,
Tous enflammés par l'amour et la gloire.
Bientôt le roi, les princes et les grands,
Deux cents beautés, et la reine à leur tête,
Viennent jouir de cette auguste fête.
Deux cents chevaux, de vaincre impatiens,
Frappaient du pied; de leurs hennissemens
Remplissaient l'air; mais le tournois commence.
Le preux Lanval, en agitant sa lance,
Songe à la fée, invoque son appui,
Et fièrement dans la lice il s'élance.
Dix chevaliers sont abattus par lui.
Rien d'étonnant : il se croyait sans cesse
Sous les regards de sa belle maîtresse.
Un tel penser doit faire des héros.
Sur un balcon, sur de riches carreaux,
La reine assise admirait sa vaillance,
Faisait pour lui les vœux les plus ardens.
Un seul guerrier, des rives de Bizance,
Restait à vaincre. Altier, des plus vaillans,
De gloire avide, il frappe, attend, menace;
Lanval résiste et redouble d'efforts;
Ils sont à pied : les deux chevaux sont morts.
Lanval enfin le saisit, le terrasse,
Lui tend la main, le relève et l'embrasse;
Puis à genoux rend grâce au Dieu puissant,
Au Dieu qui donne et la vie et la gloire;
Puis vers Genèvre il alla galamment
Mettre à ses pieds le fruit de sa victoire,
De son rival le redoutable acier.
Avec bonté, l'aimable souveraine
Reçut le don, et lui dit : « Chevalier,
Votre triomphe, et j'en conviens sans peine,
Flatte mon cœur : allez, et que l'amour,
Que le Dieu saint vous donnent douce vie. »
Puis dit plus bas : « Vers le déclin du jour,
Je vous attends, venez voir votre amie. »
Dès que la nuit annonçant son retour,
Vers l'orient roula son char d'ebène,
L'heureux Lanval se rendit chez la reine.
Dès qu'il parut, elle le fit asseoir

Sur un sofa couvert de velours noir,
A ses côtés : un reflet de lumière
Tendre, et semblable au flambeau de la nuit,
D'un demi-jour éclairait ce réduit.
Cette princesse, instruite en l'art de plaire,
Loua d'abord sa grâce, sa valeur,
Puis ajouta, non sans quelque rougeur :
« Lanval, je veux devenir votre dame.
Vous vous taisez ! le trouble est dans votre âme.
— Ah ! pardonnez, je tombe à vos genoux ;
Prenez mon sang, ma vie, elle est à vous;
Mais je ne puis, et je ne saurais feindre,
D'aucune dame être le chevalier. »
Elle, à ces mots, habile à se contraindre,
Lui dit : « Veuillez ici me confier
Si vous aimez, si la vierge Marie
Vous a donné fidele et douce amie. »
A ce discours, ce guerrier inquiet
Se rappela que sur ce doux mystère
Il a promis le plus profond secret.
Mais une reine est toujours volontaire.
Elle parla, pressa si vivement,
Qu'enfin Lanval, craignant de trop déplaire,
Lui fit l'aveu qu'il aimait tendrement.
« Et votre amante est sans doute tres belle?
— De la beauté c'est le parfait modele;
Rien ne l'égale. — Ah ! vous n'y songez pas,
Beau chevalier ! quel est votre délire !
A votre reine, eh quoi ! vous osez dire
Qu'un autre objet brille de plus d'appas ? »
Elle sentit vivement cet outrage;
Mais composant son air et son langage,
En souriant, lui demanda le nom
De son amante. « Ah ! madame, pardon,
C'est un secret dont rien ne me dispense.
— A ce beau zèle on ne peut qu'applaudir;
L'amour heureux commande le silence :
C'en est assez, et vous pouvez sortir. »
Comme le feu comprimé sous la terre,
Pendant long-temps, en brisant sa barrière,
Éclate, tonne avec plus de fracas;
Genèvre ainsi, qui frémissait tout bas,
Laisse éclater le feu de sa colère.
Pour se venger elle eût, comme Junon,
Une autre fois mis en cendre Ilion.
Elle courut vers le roi, tout en larmes,
Lui parle ainsi : « Lanval, le croirez-vous?
Séduit, dit-il, par mes prétendus charmes,
Ose m'aimer. Le traître à mes genoux
M'a déclaré sa criminelle flamme.
Telle est de plus la noirceur de son âme,
Voyant ses vœux vivement repoussés,
L'audacieux, en sa fureur jalouse,
Par des propos insolens, insensés,
A maltraité la reine votre épouse. »
A ce récit, le prince furieux
Fait arrêter ce guerrier généreux.
On l'enferma dans une tour obscure,
Séjour affreux par le crime habité.
Preux chevalier, cette cruelle injure
Ne troubla pas votre sérénité !
L'amant aimé du bel objet qu'il aime,
Dans un désert, dans une prison même,
Jouit encor : l'amour est avec lui.
Lanval comptait sur un puissant appui :
Il se flattait que sa belle maîtresse
Viendrait bientôt embellir sa prison,
Et de son âme adoucir la tristesse.
Il l'appela, trois fois redit son nom;
Mais vainement. La fée, un peu sévère,
Pour le punir d'un aveu téméraire,
Ne parut pas : alors avec douleur
Lanval sentit sa faute et son malheur;
Et cependant l'impitoyable reine,
Qui respirait et l'amour et la haine,
Fit condamner au supplice, à la mort
Ce chevalier si fidèle et si tendre,
Et que peut-être elle adorait encor:
On lui donna huit jours pour se défendre.
« Je n'en veux pas, j'ai mérité mon sort.
Dites au roi qu'au gré de son envie
Il peut ici disposer de ma vie. »
Arthur, prenant pour mépris, pour fierté
Ce dévoûment, ce noble sacrifice,
Pour le jour même ordonna le supplice.
Tels sont les rois, telle est leur équité:
Ils ont souvent fait rougir la justice.
Activement l'echafaud s'élevait
Et dominait au milieu de la place.
Peuple et soldats, la foule l'entourait:
La cour, le roi, la reine sont en face:
D'un œil avide on regarde, on attend
L'infortuné que le bourreau demande.
La garde enfin, qu'un chevalier commande,
Paraît, l'amene; il marche gravement;
Sa tête est nue et son air intrépide.
Tel au combat jadis marchait Alcide.
Du cœur, des yeux, le peuple le suivait,
Plaignait son sort; le beau sexe pleurait.
Le front serein, mais l'âme peu tranquille,
Tantôt Genèvre avait les yeux sur lui,
Tantôt troublée et de honte et d'ennui
Les détournait et restait immobile.
Dans ce moment de silence et d'effroi
Ah ! que de pleurs coulaient des yeux des belles!
Une beauté, que suivaient deux pucelles,
Courant, courant sur un grand palefroi,
Paraît soudain. Aussi blanc que la neige
Est son coursier; sur le poing elle avait
(Des grands alors c'était le privilége)
Un épervier qui des ailes battait;
Un lévrier pas à pas la suivait.
De son manteau la superbe écarlate,
D'or parsemé etincelait de feux.
Non, jamais reine, aux rives de l'Euphrate,
Ne frappa l'œil d'un luxe aussi pompeux.
Au mouvement, au bruit tumultueux
De mille voix, Lanval lève les yeux.
Il reconnaît la beauté qu'il adore.
« Grands dieux ! dit-il, je vais mourir heureux,
Puisqu'une fois je la revois encore. »
Et cependant, d'un air majestueux,
L'aimable fée auprès du roi s'avance,
Et le salue, et lui dit gravement :
« Grand roi, je viens réclamer mon amant,
Le beau Lanval, et sauver l'innocence.
De votre épouse, avec vous j'en conviens,
Il a blessé l'orgueil très légitime

En déclarant, et c'est là son seul crime,
Que mes attraits l'emportaient sur les siens;
Mais un amant ne voit celle qu'il aime
Qu'avec les yeux que lui prête l'amour;
Pour l'excuser, j'en appelle à vous-même.
Barons, guerriers, héros de cette cour,
Regardez-moi, dites-moi, je vous prie,
Si l'un de vous possède douce amie
Qui me surpasse ou m'égale en beauté?
Parlez, barons, avec sincérité. »
A ce discours, qui parut les confondre,
Chacun se tut : Genèvre rougissait,
Baissait les yeux, les lèvres se mordait.
Le bon Arthur ne savait que répondre;
Le courtisan finement souriait.
« J'ai, dit la fée, écoutant la vengeance,
Puni Lanval d'avoir dit mon secret;
Mais il a tu, rappelant sa prudence,
Mon rang, mon nom, et j'ai tout pardonné. »
De ce récit le roi très étonné,
Et plus encore ébloui de ses charmes,
Lui répondit : « Madame, en vérité,
Le monde entier doit vous rendre les armes;
Vous méritez le prix de la beauté.
J'absous Lanval : de sa rare constance,
De ses vertus soyez la récompense. »
La fée alors, avec grâce et gaîté,
Remercia : puis avec ses pucelles,
Son chevalier, son épervier, son chien,
Elle partit : pour où?... Je n'en sais rien.
Dans Albion, les guerriers et les belles,
Pendant cent ans, nous assure un journal,
Ont répété l'histoire de Lanval.
Aujourd'hui même encor on la raconte
Dans les châteaux, chez le baron, le comte,
Chez le fermier, ami du merveilleux.
Tant il est vrai qu'on aime beaucoup mieux
Un fait d'amour, un conte ingénieux,
Que ces récits, présentés par l'histoire,
De grands combats, de ces fameux guerriers
Qu'avec fracas proclame au loin la gloire,
Dont notre sang arrose les lauriers.

LA FÉE ET SA FILLEULE.

Quel malheur d'être né dans ces jours de délire,
Où l'incrédulité, fruit amer du savoir,
Étend sur ma patrie un trop funeste empire!
Ah! quel démon sur nous exerce son pouvoir!
Au vieux temps existaient esprits, fée et génie,
Bienfaiteurs des humains, compagnons de leur vie.
On le croyait du moins, et croire c'était voir.
Mais aujourd'hui, grâce à nos mœurs nouvelles,
Les femmes même osent douter;
Revenans et sorciers sont des fables pour elles.
Bientôt on les verra hardiment contester,
Nier que dans Endor jadis la Pythonisse
Rappela du tombeau l'ombre de Samuel,
De quoi Saül long-temps a gardé la jaunisse.
« Et qui l'a vu, dit on?—Qui? nous, tout Israel,
Deux cents petits garçons, et leurs sœurs et leurs mères,
Qui l'ont vu de leurs yeux ou par ceux des témoins. »
Au demeurant, il ne m'importe guères;
Croyez, ne croyez pas; mais écoutez du moins
Ce conte intéressant : il s'agit d'une fée
Et de l'objet qu'elle chérit.
La fée au monde vint le même jour qu'Orphée,
Pour ravir Eurydice, aux enfers descendit.
On la nommait bonne Lucène.
Attachée aux humains, elle les protégait;
De la jeune Zelmis elle était la marraine :
Probablement alors on baptisait.
Elle l'aimait beaucoup, et lui laissait à peine
Le temps de désirer. Voulait-elle des fleurs,
Des perles, des rubans, une robe nouvelle?
Aussitôt tombaient devant elle
Robes, bijoux, rubans de vingt couleurs.
Quand Zelmis eut atteint ces beaux jours de la vie
Où le besoin d'aimer agite notre cœur,
L'Amour lui présenta sa coupe d'ambroisie;
Elle y but à longs traits la divine liqueur.
Elle aima tendrement. Zirbin l'aima de même.
Ah! qu'ils étaient heureux! Pour eux quel avenir!
Point de tristes pensers! Le présent, quand on aime,
Est si riant, si doux, qu'on ne sait que jouir.
Mais le ciel le plus pur a parfois ses nuages.
Zirbin de différens messages
Pour la cour d'un sultan fut chargé par son roi.
L'ordre était important. Il s'agissait, je croi,
Pour éviter la guerre et calmer les alarmes,
D'un vieux village assis entre les deux États.
Déjà des deux côtés tout le peuple est en armes;
Tout respire le sang, la mort et les combats.
Ciel! que de soupirs et de larmes
Versèrent ces amans dans leurs tristes adieux.
Achille pleura moins son ami malheureux.
Enfin, le temps qui marche avec des ailes
Finit leurs maux. Zirbin annonça son retour.
Quels furent, ô Zelmis! à ces douces nouvelles,
Tes transports de joie et d'amour!
Mais qui pourrait peindre le caractère,
L'humeur de ce sexe charmant?
Aristote, Socrate et Pline, plus savant,
N'ont jamais de son cœur pénétré le mystère.
Soit par l'excès d'un amour trop ardent,
Ou peut-être coquetterie,
Qui dans les jeux d'amour se mêle assez souvent,
Zelmis voulut, quoique jeune et jolie,
Paraître encor plus belle aux yeux de son amant.
Pour obtenir une faveur si chère,
A sa marraine elle eut recours,
Lui confia ses vœux. La fée à ce discours
Lui dit, tout étonnée : « Eh quoi! quelle chimère!
D'où vient ce vain désir?—C'est pour plaire à Zirbin.
—Vous lui plaisez déjà.—Je plairai davantage.
—Vous vous trompez, mais j'excuse votre âge :
Que voulez-vous de plus? Parlez.—Un plus beau teint,
Des yeux plus grands, la bouche plus petite,
Une taille plus haute.—Ensuite?
—Enfin tous les appas que l'on donne à Cypris.
—Mon enfant, j'ai pitié de votre erreur extrême :
Sachez qu'un amant bien épris
Chérit jusqu'aux défauts du jeune objet qu'il aime.
Cependant, pour vous plaire, à vos vœux je souscris.
Je n'ai pas le pouvoir de vous rendre plus belle,
Mais je puis fasciner les yeux de votre amant;
Et vous lui paraîtrez, par mon art tout puissant,

Une Vénus, une beauté nouvelle. »
A ce discours, dans un espoir flatteur,
Zelmis attend Zirbin : il vient, vole chez elle.
D'un œil avide il cherche : ô surprise ! ô douleur !
Il ne reconnaît pas la beauté qu'il adore.
Il regarde, regarde encore :
« Je me trompe, dit-il, et je vois mon erreur :
Vous n'êtes pas Zelmis, l'idole de mon cœur.
— Quel langage ! oui, je suis la Zelmis, ton amante :
Écoute, cher Zirbin, et reconnais ma voix.
— Oui, c'est la voix, la voix douce et touchante;
Mais ce n'est pas Zelmis qui parle, que je vois :
Vous êtes, j'en conviens, plus brillante, plus belle;
Je rends justice à vos appas;
Mais si je vous aimais, je serais infidèle
Et le plus grand, le plus noir des ingrats. »
Après ces mots, il s'enfuit à grands pas.
Zelmis vivement le rappelle :
Il fuit encore plus promptement.
Confuse alors, et le cœur repentant,
Elle implore à genoux sa généreuse amie,
Lui confesse sa faute, humblement la supplie
De rétablir les yeux de son amant.
« Je savais, ma chère enfant,
Lui dit Lurène, peu surprise,
Que vous faisiez une sottise;
Mais, à votre âge, il faut souvent
Qu'à vos dépens on vous instruise:
Mais je prends en pitié votre sort malheureux.
D'un peu de vanité j'excuse la faiblesse;
Mon art à votre amant rétablira les yeux;
Il vous reconnaîtra, reprendra sa tendresse.
Demain, quand le soleil brillera dans les cieux,
Trouvez-vous au bazar où Zirbin doit se rendre.
Sitôt qu'il vous verra, toujours fidèle et tendre,
Plein d'amour et de joie, il volera vers vous. »
Ah ! qu'heureuse est la nuit, quand la nouvelle aurore
Nous promet un beau jour, un soleil des plus doux !
Aussitôt que Phébus eut blanchi le Bosphore,
Zelmis court au bazar. Moment délicieux !
Zirbin la voit, la reconnaît, s'écrie :
« Je te retrouve enfin, ma chère et digne amie !
Quel dieu malin, quel esprit envieux
Avait défiguré ton aimable visage,
Changé tes traits ? » A ce touchant langage
Zelmis rougit, baissa les yeux,
Avoua son erreur. « O beauté que j'adore,
Apprends que mon cœur amoureux,
Avec bien moins d'appas, te voit plus belle encore,
Conserve-moi ton cœur, garde tes traits chéris,
Et tu seras pour moi plus belle que Cypris. »
Jeunes beautés qui voulez plaire,
N'empruntez pas d'autrui la figure étrangère;
Soyez vous-mêmes, croyez-moi;
Croyez surtout Boileau, ce critique sévère :
« Chacun, dit-il, est agréable en soi;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi. »

LE CADI ET LE DERVICHE.

Il est au ciel une jeune immortelle
Dont chaque peuple aime et prise les lois,
Qu'on voudrait voir, toujours chaste et fidèle,
Et sous le chaume et dans la cour des rois.
Vous désirez, messieurs de l'audience,
Savoir quelle est cette fille des cieux ?
Elle a, dit-on, un bandeau sur les yeux
Et dans ses mains un glaive, une balance :
A ce tableau reconnaissez Thémis,
Qui, des mortels redoutant la licence,
A dans le ciel fixé sa résidence;
Mais qui parfois quitte ces beaux lambris
Pour nous prêter un moment sa balance.
Si vous doutez, écoutez sans ennui,
Si vous pouvez, cette petite histoire :
D'un moine grec, présent à ma mémoire,
Je tiens le fait : pour vous plaire, aujourd'hui
Je l'ai paré d'un vernis poétique :
Or vous savez que sous ce beau vernis
On fait passer, comme dans la musique,
Mainte sottise et maints pauvres écrits...
C'est dans Bagdad, ville qui dans l'Asie
Levait un front superbe et glorieux,
Qu'est arrivé le fait que je publie.
Un Musulman, homme simple et pieux,
Voulant bientôt, selon un saint usage,
Faire à la Mecque un long pèlerinage,
Alla trouver un saint de la cité,
Un vieux dervis, de qui la piété
Embaumait l'air de tout le voisinage;
En l'abordant, il lui dit : « Fils d'Allah,
Toi que le ciel couvre de son ombrage,
Je pars demain, à la Mecque je va
Faire un pieux et pénible voyage,
Enfin je viens déposer dans tes mains
Ce petit sac, où sont deux cents sequins,
Les fruits heureux de mon économie;
En travaillant toujours l'homme sensé
Sur l'avenir doit avoir l'œil fixé
Et des fourmis imiter le génie;
Garde-moi bien ce pécule amassé.
— Oui, cher Osmin ! dans un coffre de chêne
Doublé de fer, je vais l'ensevelir.
Ah ! qu'il est beau le zèle qui t'entraîne !
De quel bonheur, Osmin, tu vas jouir
Quand tu verras cette ville sacrée,
Du monde entier, des anges révérée,
Ville où naquit le père des croyans,
Environnée de torrents de lumière ! »
Osmin quitta ce pieux solitaire,
Joyeux de voir sa fortune légère
Dans un bon port à l'abri des autans.
Le lendemain, le *Koran* pour bagage,
Sur son chameau pour la Mecque il partit
Au point du jour. Pendant tout le voyage,
Pria, jeûna, de pain sec se nourrit :
On est plus chaste et plus libre d'esprit
Quand l'estomac a peu de nourriture.
Lorsque la ville à ses regards s'offrit,
D'amour, de joie et de crainte interdit,
Il descendit soudain de sa monture,
Se prosterna trois fois en gémissant,
Frappa du front cette terre immortelle
Et dans la Mecque entra d'un pied tremblant.
Le jour d'après, quand l'aurore nouvelle
D'un trait du jour éclairait l'orient,
Il fit sept fois le tour de la chapelle,
La Kaaba, si chère au vrai fidèle;

Puis, tout vêtu, se jeta dans un puits,
Ce puits qu'un ange avait montré jadis
A cette Agar, épouse délaissée
Par Abraham et de son lit chassée;
Ensuite Osmin, de plus en plus ardent,
Alla baiser la pierre souterraine,
Blanche autrefois comme un cygne éclatant;
Mais aujourd'hui, par le baiser fréquent
Des fils d'Ali, noire comme l'ébène;
Tel autrefois, par l'ordre d'Apollon,
Le corbeau blanc comme un lis près d'éclore
Devint sur l'heure aussi noir qu'un charbon,
Tel qu'en nos bois nous le voyons encore.
Après avoir ainsi, soir et matin,
Pendant huit jours, jeûné, fait sa prière,
Lavé ses bras, baisé la sainte pierre,
Osmin monta sur son grand dromadaire
Et retourna par le même chemin.
Sitôt qu'il fut rentré dans sa patrie,
Qu'il eut de cœur embrassé ses amis,
Sa bonne femme et sa fille chérie,
Vite il courut au logis du dervis
Pour retirer son or, sa douce joie.
Il le trouva le *Koran* à la main,
Le méditant; sitôt qu'il vit Osmin,
Il s'écria, d'un air doux et serein:
« Ah! cher ami! quel bon ange t'envoie?
—Je viens, dervis, retirer les sequins,
Qu'à mon départ je remis en tes mains.
—Tu vas mener et douce et sainte vie,
Et puis un jour dans le beau paradis
Tu jouiras des baisers des houris.
—C'est mon espoir; mais rends-moi, je te prie,
Mes beaux sequins, ce dépôt qu'en partant
Je te remis. —A moi! sur ma parole,
Dans ma maison je n'ai pas une obole;
Pour secourir le pauvre Musulman,
Chacun ici m'apporte son argent;
Pris d'une main, de l'autre je le donne.
Ah! cher Osmin, quelle œuvre que l'aumône!
Qu'on est heureux de faire un peu de bien!
Je me crois riche alors que je n'ai rien. »
Osmin eut beau prier cet hypocrite,
Il répondit: « Je remplis mon devoir;
Par Mahomet l'aumône m'est prescrite. »
Osmin, furieux, et perdant tout espoir,
Chez le cadi courut en diligence
Et lui conta son étrange malheur.
Ce juge était homme de sapience,
De l'injustice équitable vengeur,
Et renfermait sous sa vaste moustache
L'esprit d'un sage et l'âme d'un Caton.
Très indigné d'une action si lâche,
« Osmin, dit-il, Achmet est un fripon,
Je le savais; mais garde le silence,
Feins d'oublier ce fourbe et ton argent,
Je te dirai le jour et le moment
Où tu pourras réclamer ta créance.
Osmin promit exacte obéissance.
Huit jours après, le cauteleux cadi
Fit appeler le derviche chez lui,
Lui dit: « Achmet, je connais ta sagesse,
Ton zèle ardent et ta délicatesse;
Chacun te loue et le ciel te sourit:
Dans l'Indostan je vais faire un voyage;
Je partirai sans apprêt et sans bruit,
Et je voudrais dans l'asile d'un sage
Mettre en dépôt quatre mille sequins;
C'est à toi-même, en tes fidèles mains,
Pour me les rendre, en cas que je revienne;
Mais si la mort me surprend en chemin
(La vie, hélas! est chose peu certaine)
Tu verseras, d'une discrète main,
Tout cet argent dans notre sainte ville
Sur le malheur et sur la pauvreté:
Fais pour le mieux.—Cher cadi, sois tranquille;
Ton or sera dans un secret asile
Et sous la clef de la fidélité.
Vas, pars en paix, que les anges fidèles
Suivent tes pas, te couvrent de leurs ailes! »
Après ces mots, ce sage et doux Achmet
Alla chez lui, content de sa journée,
Fumer sa pipe et boire le sorbet.
Lors le cadi fit savoir en secret
Au bon Osmin que sa cause est gagnée,
Qu'il peut aller demander son argent:
Sans différer il y court lestement.
Or le dervis, renard plein de finesse
Vit qu'il fallait agir avec adresse,
Abandonner un malheureux moineau
Pour prendre au piége un riche et bel oiseau;
Et dès qu'Osmin entra dans sa demeure,
Il s'écria: « Mon ami! que je meure,
Je t'attendais, désirais ton retour,
Comme en hiver on désire un beau jour.
J'ai retrouvé dans le fond d'une armoire
L'heureux dépôt à ma foi confié,
Ne sais comment je l'avais oublié:
Un rien de l'homme affaiblit la mémoire. »
Osmin répond: « Chacun sait que ton cœur
Est le séjour, le temple de l'honneur. »
Il dit et part, semblable dans sa joie,
A ce renard qui fuit avec sa proie.
Quand le cadi sut qu'il était payé,
Il fit venir Achmet, lui dit: « Écoute:
Un bruit t'accuse, et c'est à tort sans doute,
D'oser nier un dépôt confié?
—Qui, moi? cadi; c'est une calomnie:
Mon cœur est pur comme un rayon du jour;
J'atteste ici l'ange de ma patrie
Et Mahomet: qu'ils parlent à leur tour.
—Ils ont parlé: le prophète m'ordonne
De t'honorer de cent coups de bâton. »
De noirs, soudain, un grave bataillon
De lui s'empare et l'attache et lui donne,
Malgré ses cris, sur la plante des pieds,
D'un fort bâton *cent coups bien appuyés.*
Après qu'il eût subi ce doux supplice,
Chez les bons Turcs, je crois, assez fréquent,
Le fin cadi dans sa barbe riant,
Lui dit: « Dervis, je t'ai rendu justice:
Vas-t'en gaîment, et loin de m'en vouloir,
Cours publier que j'ai fait mon devoir. »
Achmet sortit, le front triste, un peu blême,
Jurant tout bas, maudissant les cadis,
Osmin, la Mecque et Mahomet lui-même.
Aussi, pourquoi ce bienheureux dervis
Ne venait-il au beau pays de France

Pour exercer ses talens en finance;
Là vainement Thémis l'aurait cité
Devant sa cour, au pied de sa balance:
Les douze pairs l'auraient tous acquitté.

LE LEGS.

Le désir de conter est naturel à l'homme;
C'est un plaisir de roi, je crois trop peu connu!
Un cercle d'auditeurs, l'œil fixe, cou tendu,
Écoute, vous admire : il croit être dans Rome,
Entendant discourir Cicéron ou Crassus.
Combien de voyageurs s'en vont courir le monde,
Regardent en passant l'Apollon, la Vénus,
Le Tibre, l'Éridan et sa rive féconde,
Pour dire à leur retour: « Messieurs, je les ai vus. »
Mais abrégeons ce long adage :
Je crains toujours le ris moqueur :
Plus d'un ici guette au passage
De quoi pincer un pauvre auteur!

Un moderne Thalès qui, n'ayant rien à faire,
Est allé changer d'air au pays où les chats
Adorés, embaumés, étaient dieux sur la terre,
M'a fait un petit conte: un savant ne ment pas;
Quand il ne sait que dire, il aime mieux se taire.
Le fait est arrivé dans la ville du Caire,
Chez le bon peuple turc, avant que les Français
Leur eussent envoyé vingt mille philosophes
Pour leur apprendre à vivre, à tisser nos étoffes,
A mettre un grand chapeau sur leurs petits toupets,
Au lieu de ces turbans qui les rendent si laids.
Asseyons-nous sous cet ombrage,
Dont le calme est délicieux;
Assis au frais, on parle, et l'on écoute mieux.

Un bey des bords du Nil, préparant son voyage
Pour le gouffre inconnu, l'autre monde nommé,
Manda près de son lit Osmin, son bien-aimé,
Homme d'esprit, parlant un doux langage,
Derviche par état, et cependant un sage.
« Mon ami, lui dit-il, je m'en vais dételer;
Soixante ans a duré le rêve de ma vie.
Pendant ce long trajet, à ne vous rien céler,
Tout en parlant raison j'ai fait mainte folie.
Mais je laisse après moi, je pense, plus de fous
Qu'il n'en faut pour peupler l'empire de la lune.
Voici, mon cher ami, ce que j'attends de vous :
Vous voyez cet écrin plein de riches bijoux,
Fruits de mes longs travaux et dons de la fortune:
C'est un dépôt sacré que je mets dans vos mains,
Afin que de ma part, dès mon heure dernière,
Vous alliez le donner au plus fou des humains,
Chrétien ou circoncis, il ne m'importe guère.
Parcourez nos climats, allez chez les Latins;
Et d'un ami mourant exaucez la prière. »

Par Mahomet, et par Allah son dieu,
Osmin promit de chercher en tout lieu
Ce maître fou, le phénix de la terre,
Et de lui présenter l'écrin mystérieux.
Le bey, ravi de sa promesse,
Fit le surlendemain ses éternels adieux,
Et doucement s'envola dans les cieux,
Où l'ange Gabriel, pour prix de sa sagesse,
Lui donna vingt houris, arbrisseaux précieux,
Qui perdant chaque nuit la fleur qui les décore,
Refleurissaient au lever de l'aurore.
Pourquoi n'avons-nous pas ce secret merveilleux!
Voilà le sage Osmin prêt à courir le monde;
Quelqu'un lui conseilla de commencer sa ronde,
D'abord par les Français. « Là, sans aller plus loin,
Lui dit un renégat avec un faux sourire,
Vous trouverez des fous, des milliers au besoin. »
Osmin le crut : on blâme la satire;
Mais l'oreille l'écoute, et le cœur dit : j'y crois.
Le bien, c'est autre chose : on y pense à deux fois.

Osmin partit dès l'aurore vermeille,
Sur un vaisseau d'Alep destiné pour Marseille.
Un vent frais se jouant sur les flots adoucis,
Le mit en peu de jours dans ce port de Provence.
Il n'y séjourna point : il savait que la France
Existait toute dans Paris.
Il part, vole vers cet asile,
Où la folie, en vêtemens divers,
Semble avoir fait de cette ville
Le rendez-vous des fous de l'univers.
Il en vit là de toutes les espèces:
Des pauvres fastueux, des riches indigens,
Des enfans d'Apollon amoureux sans maîtresses,
Plus amoureux encor de leurs vers innocens.
Il aperçut, au fond d'un temple antique,
Deux autels dédiés, l'un à la Vanité
Et l'autre à la Frivolité.
Le sexe en foule entrait dans ce portique,
Pour immoler à chaque déité,
Son jugement, son temps et sa santé.
Osmin sourit : c'était là son usage,
Lorsqu'un objet provoquait sa pitié;
Et pour jouir d'un plaisir varié,
Il alla visiter un sage :
Il le trouva sous un toit écarté,
Pâle, défait, cloué sur l'*Encyclopédie*.
« Je vois, lui dit Osmin, à votre air agité,
Combien vous jouissez. — Non, monsieur, j'étudie.
Pardon, je vous renvoie. — Un moment, je vous prie.
— Non, le temps est trop cher; j'amasse des trésors,
Et je fuis les vivans pour vivre avec les morts.
— Ah! mon cher, croyez-moi; soyez plus raisonnable.
Soulager le malheur, vivre avec son semblable,
Cultiver l'amitié, les arts, la douce paix,
Être soumis au sort, jouir de ses bienfaits,
Voilà les vrais trésors de la philosophie. »

Le bon derviche, enfin, qui voit que la folie,
Dans les cerveaux français différait de bien peu,
Embarrassé du choix les recommande à Dieu,
Et va chercher les fous de la belle Ausonie.
Là s'offrirent à lui les faiseurs de sonnets,
Le monsignor, le prince, la princesse,
L'artisan, le bourgeois et les petits collets,
Courant aux opéras, à l'église, à confesse,
Et chantant tour a tour, dans leurs dévotions,
Dieu, la Vierge, les Saints, l'Amour et leurs mignons.
Osmin pouvait choisir parmi tout ce beau monde;
Mais le désir de voir, l'espoir de trouver mieux,
Le fit partir pour la rive féconde

Où l'Èbre roule en paix ses flots capricieux.
« Ce séjour, qu'illustra le héros de Cervante,
Doit avoir dans son sein plus de cerveaux perclus,
Que de Vierges de cire et de petits Jésus. »
Ainsi parlait Osmin, et l'onde obéissante,
Le mène en peu de jours dans le port d'Alicante.
Il parcourt aussitôt ces États fortunés,
Où sous des frocs divers les Pères de l'Église,
De Basile ou d'Antoine, enfans prédestinés,
Régnaient en petits dieux sur l'Espagne soumise.
Alors que l'un d'entr'eux chez sa voisine entrait,
L'époux d'abord, puis servante, valet,
L'entouraient, le pressaient, et d'une âme ingénue,
A l'envi lui baisaient ou la robe ou la main.
« Ah! c'est dans ces pays qu'il est doux d'être saint! »
S'écriait le dervis; mais il voit dans la rue,
Messieurs les hidalgos, qui, la messe entendue,
Le nez au vent, le chef d'un grand feutre abrité,
Promenaient à pas lents leur fière oisiveté;
Ensuite, quand la nuit s'échappant du Ténare,
De son crêpe eut couvert les derniers traits du jour,
Ils allèrent en foule, armés d'une guitare,
Sous l'ombre d'un balcon soupirer leur amour,
Et se plaindre aux échos, en chant mélancolique,
Des cruautés de leur Vénus.

Osmin riait tout bas d'un rire sardonique,
Et les donnant au diable avec leurs *Angelus*,
Et leur guitare et leurs *Agnus*,
Il s'embarqua pour l'Angleterre,
Se flattant de trouver, sous ce ciel nébuleux,
Et si fertile en songe-creux,
L'homme qu'il lui fallait. En mettant pied à terre,
Il alla s'établir dans un café fameux;
C'était un vrai sénat, celui de Rome antique,
Où marchands et bourgeois, graves et ruminans,
Une pipe à la main, tour à tour s'enfumans,
Pesaient les intérêts de la chose publique.
De cet antre où mugit l'auguste politique,
Ils censurent leur roi, balancent les impôts:
Avec le bout du doigt, Archimèdes nouveaux,
Agitent tour à tour l'Europe et l'Amérique,
Construisent cent vaisseaux, triomphent sur les mers,
Et font couler chez eux tout l'or de l'univers.
D'autres, doués d'une rare énergie,
Pour s'égayer attaquaient les passans.
On les voit, corps à corps, combattre avec furie,
L'un sur l'autre acharnés: chacun, les yeux ardens,
Frappe d'un bras nerveux, recule, avance, plie,
Et pour se signaler par des exploits brillans,
Brise à son compagnon la mâchoire et les dents.
Un des témoins, robuste personnage,
S'ennuyant d'être oisif, propose au voyageur,
En déployant ses bras, d'essayer leur courage,
Et de voir qui des deux aurait plus de vigueur.
Le bon dervis, peu tenté de la fête,
Très poliment éluda la requête,
Et dit à ce fier combattant:
« Mon cher, je vous souhaite autant de jugement,
Que vous pouvez avoir de vigueur et d'adresse. »
Il le salue et part après ce compliment.
Un homme devant lui marchait avec vitesse,
L'air égaré, le chapeau sur les yeux,
Tantôt fixés sur terre et tantôt vers les cieux.
Il alla droit au pont qui dompte la Tamise,
Et sur le parapet s'arrêta tout rêveur.
Osmin, qui le suivait, le prie avec franchise
De lui confier sa douleur.
« J'ai, lui répond l'Anglais d'une voix lamentable,
Beaucoup d'or, une femme aussi belle qu'aimable;
Je brille de santé, je suis né chevalier,
J'ai des amis et point de dette;
Mais l'ennui me consume, et je vais me noyer.
— Arrêtez un moment, vous aurez ma cassette, »
S'écrie Osmin troublé: las! il n'était plus temps!
Notre homme était déjà dans cette mer profonde,
Se débattant sous les flots écumans,
Et pour tromper l'ennui courant à l'autre monde.
« Je pourrais bien, dit Osmin à part lui,
De mon écrin me défaire aujourd'hui,
Et milords et messieurs ont le droit d'y prétendre.

Cependant, pour juger, on ne saurait trop voir;
Chez les Germains je vais me rendre:
Peut-être qu'un d'eux remplira mon espoir. »
L'espoir était permis. Il abordait à peine
Qu'il faillit à donner le précieux écrin.
Un baron épousait la belle et sage Hélène
De la main gauche. « Eh quoi! demande Osmin,
Pourquoi cette main gauche, et quel est ce mystère?
— C'est, répond un docteur qui se rencontrait là,
Que les enfans que d'Hélène il aura,
Ne mériteront pas d'être fils d'un tel père. »
Ce discours, dit Osmin, me paraît plein de sens;
Je vais au ciel adresser ma prière
Pour le père et pour les enfans. »
Le soir, quand de Phœbus les chevaux haletans
Eurent plongé son char dans les ondes vermeilles,
Le dervis fut admis dans un brillant festin
Où Bacchus présidait, versant des flots de vin;
Chacun boit à plein bord, on vide cent bouteilles,
Le rire gagne, augmente, éclate en cris aigus,
Tous parlent à la fois et l'on ne s'entend plus.
Tel l'aquilon d'abord caresse le feuillage,
Puis s'accroît, souffle, gronde, et fait tonner l'orage.
Ils boivent au dieu Mars, à la Vierge, aux beaux yeux,
Aux doux appas de leur maîtresse,
Et buvant et chantant, ils tombent tous d'ivresse.
Le dervis se croyait au sabbat des Hébreux;
Mais ce qu'il observa d'un œil plus curieux,
Ce fut la vanité jalouse,
L'antique orgueil du très noble Germain;
L'homme aux seize quartiers dédaignait son voisin,
Qui dans ses vieux papiers n'en était que douze;
L'homme aux douze, à son tour traitait avec mépris,
L'infortuné qui n'en comptait que six.
Ce dernier se vengeait, et d'une âme pareille,
Regardait en pitié le noble de la veille.
Ainsi de l'un à l'autre ils se méprisaient tous.
Pauvres humains, à quoi donc pensez-vous?
En vous traitant ainsi vous rendez-vous justice?
Osmin mit ces gens-là sur sa liste des fous,
Et voyant la saison propice,
Il s'éloigna des bords du Rhin,
Et s'en alla devers la ville
Où jadis le grand Constantin
Associa Jésus au Jupiter romain;
Où depuis Mahomet planta son évangile,

Permit femme et maîtresse, et défendit le vin.
Le voilà donc sur ce rivage,
Cherchant un fou, sa lanterne à la main :
Dans Athènes, jadis un fou cherchait un sage.
Il va, vient, examine, observe les imans,
Les bachas, le muphti, l'aga, les janissaires,
Tout ce qui porte enfin babouches et turbans.
Mais notre voyageur ne s'étonnait plus guères,
Riait de tout : quel heureux passe-temps !
Je voudrais l'imiter, et rire de moi-même!
Il ne vit cependant qu'avec compassion,
Ces bons Mahométans qu'il aime,
Boire de temps en temps des doses d'opium,
Pour étourdir l'espèce de raison
Dont les doua l'Être suprême.
Faut-il, pour être heureux, avoir perdu le sens?
Mais parmi ces pachas, quels soins! quels mouvemens!
Mon cher ami, que Dieu vous soit en aide!
Il s'agit d'obtenir du chef des Musulmans,
Les honneurs d'une queue : heureux qui la possède!
Bien plus heureux celui de qui l'ambition,
Peut en étaler trois au haut d'un grand bâton!
Mais la déesse au vol agile,
Qui s'agite sans cesse et remplit l'univers
Des sottises du jour et du bruit de mes vers,
Fait sonner sa trompette, et répand dans la ville,
Que sultan Mustapha, pour charmer son loisir,
Vient de faire étrangler Achmet son grand-vizir.
« C'était, dit au derviche un vieux pacha de Grèce,
Le sixième que sa Hautesse,
Dans l'espace d'un an, de leur face ennuyé,
Au divin Mahomet avait expédié. »
Un tel événement, pendant huit jours, je pense,
Eût fait tout à la fois parler toute la France;
L'Espagnol, pour le mort, eût dit des *oremus*;
L'Anglais aurait écrit un roman politique,
Ouvrage bien moral et surtout bien diffus.
Le Turc, un peu plus flegmatique,
Cria trois fois *Allah!* et puis n'en parla plus.
Ce fut le jour suivant grand bruit, superbe fête,
Le nouveau grand-vizir venait d'être nommé!
C'était l'aga Selim, vieux guerrier, forte tête,
De la soif des honneurs et de l'or consumé.
Dans son vaste palais trop long-temps solitaire,
La joie et le plaisir déployaient leur bannière;
Mille cris répétaient le nom sacré d'*Allah!*
Cent feux, rivaux du jour, répandaient la lumière;
Le maître prodiguait le sorbet, le moka,
Et ceint de ses flatteurs, troupe active et riante,
Humait d'un doux encens la vapeur enivrante.

Témoin de ce fracas, Osmin tout ébahi,
Court à son logement, s'arme de sa cassette,
Et la porte aussitôt au nouveau favori.
Le salue en entrant, se courbe en arbalète,
Et puis sur un coussin posant ses deux genoux,
Lui dit : « Seigneur, daignez accepter ces bijoux,
Que le fidèle Osmin offre à votre excellence. »
Sélim, tout étonné, regarde, sourit, pense,
Admire la beauté de chaque diamant,
Puis demande au dervis par quel rare service
Il a pu mériter un si noble présent.
« Puisque vous l'ordonnez, dépouillant l'artifice,
Je m'en vais devant vous m'expliquer librement.
Un bey devers le ciel méditant sa retraite
Confia ce dépôt à mes fidèles mains,
En me priant, par notre saint prophète,
De l'offrir de sa part au plus fou des humains.
J'ai beaucoup voyagé, j'ai vu toute la France,
Les baptisés de Rome et les nobles Germains,
Et toute l'Ibérie avec ses capucins,
Et les Anglo-Saxons qui se moquent de Rome;
Mais, entre nous, pardon de ces mots indiscrets,
Sur tant de fous divers vous méritez la pomme.
Le sultan, de sa grâce, au cordon des muets
A livré six vizirs dans le cours d'une année,
Et vous d'un cœur joyeux, bravant leur destinée,
Vous acceptez leur place! Adieu donc, bon succès;
Tenez-vous des deux mains, de peur d'une secousse :
Le chemin est glissant, et le diable nous pousse.
Je vais prier pour vous, et chez moi vivre en paix. »

Le vizir fut frappé d'une leçon si sage.
Une heure il y songea; mais bientôt l'oubliant,
Sur la foi des zéphyrs, il quitta le rivage,
Et crut que pour lui seul le vent serait constant.

Londres, Vienne, Paris, et Naples, et Bizance
Sont pleins de ces vizirs affamés de pouvoir;
J'en demande pardon à leur haute puissance,
Mais je ris souvent d'eux dans mon petit manoir.

LE GÉNIE ET LES DEUX FRÈRES.

Fille du ciel, aimable Illusion,
C'est toi, c'est toi dont l'heureuse magie,
Flattant les sens, et trompant la raison
Nous adoucit le sentier de la vie.
Eh! qui sans toi, le cerveau plein d'amour,
S'attacherait au char d'une maîtresse,
Y rêverait et la nuit et le jour,
Les sens plongés dans une longue ivresse?
C'est ton art seul, ton prestige enchanteur,
Qui convertit les peines en délices,
Qui donne un charme aux traits de la laideur,
Change en vertus les travers et les vices.
Par toi, le Tasse, en essuyant ses pleurs,
D'un pied joyeux montait au Capitole;
L'infortuné croyait voir ses malheurs
Finir au sein d'une fête frivole.
Quelle beauté, sans ton prestige heureux,
Irait de fleurs, de perles couronnée,
Former des vœux à l'autel d'hyménée?
Tu la séduis, tu montres à ses yeux
Le beau lever d'un jour délicieux;
Ton doux souris trompe même le sage.
Au vif désir de l'immortalité,
A ce vain bruit, qui passe d'âge en âge,
Il sacrifie et jeunesse et santé.
César, épris d'un fantôme de gloire,
Perd le repos, brûle pour la Victoire,
Et des humains, ennemi déclaré,
Il les détruit pour en être admiré.
Par toi, l'iman, le dervis fanatique,
Dans la douleur trouve la volupté;
Enfin sans toi, l'homme, désenchanté,
Serait frappé d'un sommeil léthargique;

Ce que je vais, avec fidélité,
Vous démontrer dans un conte authentique
O dieu du Piode! ô divin Apollon!
Et vous aussi vierges de l'Hélicon,
Laissez-moi boire aux sources d'Hippocrène.
Jean La Fontaine y but à tasse pleine;
Pour moi, chétif, je n'en puis boire autant.
Chacun sa part, et la mienne est légère.
Quoi qu'il en soit, je vais, à ma manière,
Rimer ce fait, plus moral que plaisant.

Auprès d'Alep vivait un très bon père :
Ce cher papa, que l'on nommait Osman,
Avait au ciel, dans Mars ou dans la lune,
Pour protecteur le génie Onfalus :
Chez les Persans cette race est commune;
Mais dans la Gaule, hélas! on n'en voit plus :
Ainsi tout passe. En exhalant sa vie,
Osman, en pleurs, recommanda ses fils,
Ses chers enfans, à ce puissant Génie,
Qui lui jura, par le dieu des houris,
Par Mahomet et par le Koran même,
De protéger ses deux enfans qu'il aime,
Et d'exaucer le premier de leurs vœux.
Osman, plus calme, et n'aspirant qu'aux cieux,
Bientôt après délogea de ce monde,
Qui, malgré Pope, et Leibnitz, grand rêveur,
N'est pas, je crois, des mondes le meilleur.
Phébus encore avait les pieds dans l'onde,
Lorsque du ciel le léger habitant,
N'ayant pour corps qu'une tête et des ailes,
Se présenta devant les fils d'Osman.
O vous, enfans du meilleur des fidèles,
Mes chers amis, leur dit-il tendrement,
Je suis chargé de votre destinée,
Et je voudrais la rendre fortunée.
Formez un vœu, consultez votre cœur,
Vos goûts divers, et surtout la sagesse.
L'aîné répond : « O mon cher bienfaiteur,
Qu'on est heureux lorsqu'on vous intéresse!
Voici le vœu qui ferait mon bonheur :
Je veux goûter, et ce désir m'enflamme,
Tous les plaisirs de l'esprit et de l'âme,
Et l'amour pur, et la douce amitié,
La confiance et la tendre pitié;
Si l'apparence, ou quelque erreur m'abuse,
Ah! laissez-moi le bandeau sur les yeux.
L'homme est fragile, et c'est là son excuse :
Trop de clarté me rendrait malheureux.
—Mon cher enfant, vos désirs sont d'un sage;
Votre prière, ainsi qu'un pur encens,
De l'Yémen va monter en nuage
Aux pieds du Dieu, père des Musulmans.
Puis, d'un air doux, s'adressant à son frère :
«Hussan, dit-il (Hussan était son nom),
A votre tour parlez-moi sans mystère :
Quels sont vos vœux?» En inclinant son front,
Hussan lui dit : « Suprême intelligence,
Frère chéri du prophète Mahom,
Je vous demande une haute prudence,
L'heureux talent de lire dans les cœurs,
De démasquer la sombre hypocrisie,
Les faux discours, les visages trompeurs,
D'être à couvert de toute perfidie.
—Mon cher enfant, lui répond le Génie,
Songez-y bien, vos vœux sont indiscrets,
D'un long ennui vous chargez votre vie,
Et vous serez consumé de regrets.»
Hussan persiste et rit de la menace.
« Vous le voulez; j'ai juré, j'y consen
Avec douleur. Prenez ce talisman,
Que le chaton de cette bague enchâsse;
Voici comment il faut vous en servir :
Lorsqu'en secret vous voudrez découvrir
D'un cœur suspect les désirs, la pensée,
Adroitement tournez vers lui l'anneau;
Vous y lirez, comme sur un tableau,
Ses vœux présens, sa conduite passée. »
Après ces mots, s'élevant dans les airs,
Il se perdit dans ce vaste univers.
Le jeune Hussan crut alors sur sa tête
Voir s'élever l'étoile du bonheur.
Tel un amant, par une douce erreur,
Croit d'une belle avoir fait la conquête,
Si sur son front brille un souris flatteur.
Dans ce temps-là, Bagdad était l'asile
Où les plaisirs, l'opulence et l'amour
Avaient fixé leur brillant domicile.
L'heureux Hussan partit pour ce séjour.
« Nul ne pourra, disait ce nouveau sage,
M'en imposer. Pour moi plus de nuage;
Je percerai tous les replis du cœur.
L'homme aura beau, dans son hypocrisie,
Parer son front du masque de l'honneur,
Et nos houris, d'un voile de candeur
Couvrir le jeu de leur coquetterie;
A mes regards le masque tombera,
Vices, défauts, rien ne m'échappera. »
Rêvant ainsi, sur son grand dromadaire,
Il arriva vers la nuit, un peu tard,
Dans la cité qui chérit et révère
Le vieux Ali, grand ennemi d'Omar.
Dans peu de jours il fit la connaissance
D'un jeune Arabe, ami des doux plaisirs,
Dont la bonté, la facile indulgence,
Par mille soins prévenait ses désirs.
Cet homme avait pour sœur la belle Elmire,
Qu'ornaient la fleur, les grâces du printemps :
De grands yeux noirs, un aimable sourire
Mettaient en feu l'âme des Musulmans.
Le jeune Hussan, dans une joie extrême,
D'abord l'admire, et puis tendrement l'aime;
Deux jours après, cet objet attendri
Lui fait l'aveu qu'elle l'aimait aussi,
En lui jurant une flamme constante.
Qui peut douter des sermens d'une amante?
La confiance est le nœud de l'amour :
Hussan crut voir naître le plus beau jour.
Mais, par malheur, la bague trop sincère
Lui révéla que le fils d'un cadi
Était aimé, bien plus aimé que lui.
Ce double amour, qui rarement peut plaire,
Du tendre Hussan éteignit les doux feux.
Il lui restait l'attachement du frère,
Et pour chasser tout doute injurieux,
Au talisman il fit jouer son rôle.
Il reconnut, dieux! qu'il en fut surpris!
Que cet Arabe, aussi faux que frivole,

Par intérêt recherchait des amis;
Qu'il les quittait comme charge importune,
Dès que loin d'eux s'envolait la fortune.
Hussan, instruit, alla sans différer,
Prendre congé de ce généreux frère,
Et de la sœur qui feignit de pleurer.
Le vieux hasard qui gouverne la terre
Lui fit bientôt trouver sur son chemin
Achmet le riche, un ami de son père,
Lequel l'aborde, et lui serrant la main,
L'embrasse et puis le mène à sa famille,
Et le présente à sa femme, à sa fille.
On le caresse, on le fête à l'envi;
Soins et regards tout est fixé sur lui.
Soir et matin, une chere excellente;
Deux fois par jour il buvait le sorbet;
Et, le dirai-je? oui, malgré Mahomet,
On lui servit la liqueur enivrante,
Présent de l'île où Vénus se plaisait;
Et bien souvent la jeune et belle Achmet,
En souriant, la versait elle-même;
Et son regard lui disait: Je vous aime.
Enfin, Hussan est heureux comme un roi,
J'admets qu'un roi le soit plus qu'un autre homme;
J'en doute un peu. J'aimerais mieux pour moi,
Un petit bien, bons livres qu'on renomme,
Douce moitié, que l'empire de Rome.
Mais son bonheur fut le songe d'un jour.
Hussan bientôt fut pressé de connaître
Ce vieux Achmet dont le zèle et l'amour,
En le flattant, le surprenaient peut-être.
L'anneau fatal ouvrit le cœur d'Achmet;
Hussan y lut que ce sexagénaire
Si prévenant, tendre ami de son père,
Avec humeur, dégoût, le supportait;
Né fastueux, mais rongé d'avarice,
Sa vanité luttait contre ce vice,
Et par orgueil, en gémissant tout bas,
Avec grand faste, il donnait des repas,
Et refusait des secours à son frère,
Qui, loin de lui, vivait dans la misère.
Ce n'étaient pas ses plus grandes erreurs
Hussan apprit qu'Achmet, dans sa jeunesse,
Avait par ruse et par subtile adresse,
A la fortune arraché ses faveurs.
Qu'ayant enfin bien arrondi la somme
De ses écus, il se fit honnête homme.
Ah! que de gens, très brillans aujourd'hui
Et pleins d'honneur ont fait ainsi que lui!
Quant à sa fille, infante abandonnée,
Le celibat beaucoup la fatiguait,
Et pour époux Hussan lui convenait,
Espérant bien qu'à l'ombre d'hymenée,
Sous ses drapeaux elle pourrait un jour
Facilement se livrer à l'amour.
Le jeune Hussan, frappé de ce beau zèle,
Sans dire un mot, but un coup de sorbet
Et s'échappa quand la nuit commençait,
Recommandant le mari de la belle
Et son vieux père au divin Mahomet.
Hussan avait, la chose était secrète,
Eu le bonheur d'obliger un émir,
Un descendant, un fils du grand prophète,
De plus, l'ami, le parent du vizir.
Cet homme avait une vive éloquence,
Parlait au mieux de la reconnaissance,
Au cher Hussan assurait sa faveur,
Lui promettait et richesse et grandeur.
L'ambition est une maladie
Du cœur humain difficile à guérir:
Suivant Platon, c'est sottise ou folie.
Mais à quoi bon là-dessus discourir?
Vouloir guérir des fous n'est pas d'un sage.
L'heureux Hussan crut voir entrer chez lui
Dame Fortune en pompeux équipage;
Il est pacha, grand seigneur ajourd'hui,
Demain vizir: six mois, et plus encore;
Il voit en rêve un avenir si beau.
Enfin, lassé, ne voyant rien éclore,
Il a recours à son fidèle anneau.
Il découvrit que, sous un air honnête,
Un front riant, ce grand seigneur cachait
L'orgueil d'un sot, fier d'avoir sur sa tête
Le turban vert légué par Mahomet,
Et que de lui sa grandeur se moquait.
Des turbans verts telle était l'insolence:
J'ai vu pour moins encor plus d'arrogance.
Peu detrompé, rempli d'un vain espoir,
Hussan chercha, fit d'autres connaissances,
D'autres amis, trompeuses espérances!
Hélas! il vit, ou du moins il crut voir
Que l'égoïsme habitait sur la terre;
Que l'amitié, l'amour, la bonne foi
Étaient des mots qu'en public on révère,
Mais qu'en secret chacun n'aime que soi.
Enfin, lassé de tant de perfidie,
Plus las du monde, épris d'un vain courroux,
Le triste Hussan alla finir sa vie
Dans un désert, noir repaire des loups.
Plus belle fut cent fois la destinée
d'Osman l'aîné: la paix, la douce paix
De son printemps fila chaque journée;
Le dieu d'amour y méla ses bienfaits.
Plus d'une fois il fut trompé, je pense;
Les rois le sont, c'est le sort des humains;
Mais confiant, enclin à l'indulgence,
Rien ne troubla ses jours purs et sereins
Il prit ensuite une femme fidele,
Nul doute au moins n'affligea ses esprits;
Et naviguant dans sa douce nacelle,
Il côtoya des bords toujours fleuris:
Tant il est vrai qu'amour et confiance
Pour être heureux sont les meilleurs des lots.
Le cœur humain ressemble à ces tableaux
Qu'il ne faut voir qu'à certaine distance.
Mais que devint le fatal talisman?
Je n'en sais rien: il est, dit un Persan,
Avec l'anneau de la belle Angélique,
Avec celui qu'un beau jour dénicha
L'heureux Gigès dans une tombe antique:
Cherchez, messieurs, vous le trouverez là.

LA FÉE ET SON PROTÉGÉ.

De Lancelot qui ne connaît l'histoire,
Ses hauts exploits, ses plaisirs et sa gloire,
Et la beauté qu'il aimait tendrement;

Cette Genèvre et si douce et si belle,
Femme d'Arthur, à l'hymen infidèle,
Jusqu'à la mort fidèle à son amant?

Cette princesse ayant quelques alarmes,
En vieillissant, aux pieds de l'Éternel,
Dans un couvent ensevelit ses charmes;
Plaisir d'amour est-il donc criminel?
Sire du Lac dans un saint ermitage,
Au ciel donna le reste de ses jours;
Ainsi finit, dans un désert sauvage,
L'ermite Paul; mais saint dès son bas âge,
Il n'avait point à pleurer ses amours.

Le chevalier avait eu de la reine
Un bel enfant, du plaisir heureux fruit;
Elle le mit au jour sous un vieux chêne,
Au fond d'un bois, au milieu de la nuit.
Quand du Lac vit que la Parque inhumaine,
De son trépas marquait l'heure prochaine,
Il implora les bontés de Vivienne
Pour son enfant; sollicita pour lui
Son amitié, son généreux appui.
Elle était fée, avait une âme aimante,
Et son surnom était la Bienfaisante.
Du Lac toujours par elle fut chéri;
Il lui devait le cœur de son amante,
Et sa constance et ses faveurs aussi.
Vivienne, alors fidèle à sa tendresse,
Promit d'aimer cet enfant précieux,
De le servir, d'éclairer sa jeunesse
De ses conseils, et de le rendre heureux.

Dès que du Lac fut sur le noir rivage,
Elle accourut sur un léger nuage
Auprès d'Albert, lui dit: « Mon cher enfant,
Votre bonheur m'occupe vivement;
Formez un vœu, pesez avec sagesse
Vos goûts divers, ce que veut votre cœur,
Vous l'obtiendrez, comptez sur ma promesse. »

Je dois ici prévenir mon lecteur
Qu'Albert était alors dans ce bel âge
Où sur le front le doux printemps sourit,
Où tous les goûts, la gloire, son image,
L'ambition, le plaisir, tout séduit.

Ce jeune Albert, la joie au fond de l'âme,
Pense beaucoup, rêve, forme à la fois
Cent vœux divers; tout lui plaît, tout l'enflamme,
Et cependant il fallait faire un choix.
Enfin il dit: « Je brûle pour la gloire,
Je voudrais voir, sur l'airain de l'histoire,
Mon nom gravé parmi ceux des guerriers.
Je veux charger ma tête de lauriers.
— Vous poursuivez, mon fils, une chimère;
Votre œil frappé d'une fausse lumière,
Dans ce prestige entrevoit le bonheur,
Vous pleurerez bien souvent votre erreur. »
Albert sourit; jeunesse n'aime à croire
Toute leçon qui flatte peu son cœur.
« Vous le voulez, je cède avec douleur;
Allez, mon fils, volez à la victoire;
D'un fer vainqueur j'armerai votre bras;
Je vous attends après trente combats. »

Dans ce moment le démon de la guerre
Devers le Nil, séjour du Sarrasin,
Précipitait Anglais, Français, Germain:
Enfans du Christ, marchant sous sa bannière,
Ils combattaient l'Évangile à la main.
Albert s'embarque, aborde cette terre,
Jadis l'asile et des dieux et des arts,
Où le Nilus apporte chaque année,
En tributs d'or, son onde fortunée;
Où vint jadis le premier des Césars
Cueillir le myrte au milieu des hasards.
Albert à peine atteignait le rivage,
Qu'il entendit la trompette de Mars.
Elle donnait le signal du carnage;
Ces sons guerriers enflammant son courage,
Il court, s'élance au milieu des drapeaux,
Poursuit, attaque et combat en héros.
Il jouissait de cette horrible fête:
Mais quand il vit l'effet de la tempête,
Vingt mille morts, tant de membres épars;
Il en gémit, et baissant ses regards,
Il s'écria: « C'est donc là de la gloire! »
Mais trop épris encor de la victoire,
Il se trouva dans vingt combats divers,
Blessa, tua, reçut mainte blessure,
Jeûna souvent et coucha sur la dure,
Vit les guérets de cadavres couverts,
Deux cents hameaux dévorés par les flammes,
Des malheureux, traînant dans les déserts,
Nu-pieds, sans pain, leurs enfans et leurs femmes.
Alors lassé de ces scènes d'horreur,
Il retourna bien vite en Angleterre,
En maudissant le démon de la guerre.
Mais occupé toujours de son bonheur,
Il crut le voir près d'un sexe adorable,
Dans les plaisirs de l'amour et des sens.
Il implora sa bienfaitrice aimable,
Pour obtenir le plus doux des présens,
Le don de plaire à mille objets charmans,
De triompher de la plus inhumaine.
« Ce n'est pas là le moyen d'être heureux,
Lui répondit la prudente Vivienne,
Les fruits d'amour cueillis, goûtés sans peine,
Traînent toujours le dégoût après eux.
Je veux pourtant encore vous complaire;
Dans vos amours, au gré de vos désirs,
Vous séduirez l'âme la plus sévère;
Vous cueillerez le myrte des plaisirs. »

Le cœur rempli d'un espoir qui l'enchante,
Albert d'abord se rendit à la cour.
« C'est là, dit-il, qu'est l'autel de l'amour.
Que la beauté, douce, compâtissante,
Se plaît à voir, à faire des heureux. »
L'astre du jour avait à peine encore
Pendant un mois éclairé le Bosphore,
Que vingt beautés avaient comblé ses vœux.
Eh quoi! s'écrie Églé, quoi! sans obstacle?
Sans nul délai? c'est vraiment un miracle!
J'en suis d'accord; mais peut-on oublier
Qu'il entre ici quelque peu de magie?
Bien qu'il ne faille être diable, ou sorcier,
Pour triompher d'une tendre Aspasie.
Par ses succès encor plus enflammé,

Albert se livre au feu de sa jeunesse,
Toujours volage et toujours plus aimé,
Chaque soleil lui voit une maîtresse;
Et l'imprudent, sans frein dans ses désirs,
Tarit bientôt la coupe des plaisirs.
Rassasié de cette longue ivresse,
Le cœur toujours brûlant de volupté,
Il se consume, il désire sans cesse,
Plus il jouit, plus il est dégoûté.
Sentant alors son âme anéantie,
Las de lui-même, il dit à son amie
En soupirant : « Pardonnez mon erreur,
Je ne sens rien, le beau sexe m'ennuie;
Je vous demande un présent plus flatteur,
Qui seul pourra me donner le bonheur.
Je veux jouir d'une grande opulence,
Briller chez moi par la magnificence;
Je veux avoir bals, musique, festins,
Et cent amis empressés à me plaire.
— Sans approuver, ni blâmer vos desseins,
Répond la fée, il faut vous satisfaire;
De ce sifflet je vous fais le présent,
Il est magique, apprenez-en l'usage.
Quand vous voudrez des bijoux, de l'argent,
Vous sifflerez : au son de l'instrument,
Un jeune esprit, mon serviteur, mon page,
Vous portera le métal plein d'appas,
Jadis si cher, si funeste à Midas. »
Albert, joyeux de voir que la fortune
Rit à ses vœux, qu'il la tient dans sa main,
Vole chez lui; tout délai l'importune,
Prend son sifflet, souffle, siffle, et soudain
Un sac, jeté d'une main invisible,
Tombe à ses pieds. « Eh ciel! est-il possible!
S'écrie Albert : grand Dieu! il est plein d'or! »
Au doux aspect de ce riche trésor,
A deux genoux, il rend grâce à Vivienne.
Ensuite il sort, il court chez les marchands,
Achète tout; le prix, rien ne le gêne;
Vases, rubis, beaux tapis, diamans;
Meuble un palais avec goût, élégance,
Prend vingt laquais, grands, bien faits, et hardis,
Et qui plus est deux cuisiniers de France.
De gros savans, de légers beaux-esprits,
Faiseurs de vers, de calembourgs nourris,
De vingt beautés le cercle plus aimable,
Sont invités tous les jours à sa table.
L'après-dînée, au son des instrumens,
Au chant flatteur d'un fils de l'Ausonie,
On digérait; et messieurs les savans,
Pour s'endormir, attendaient ces momens.
Le bal succède; Églé, Betsi, Julie,
En jupons courts, en légers vêtemens,
Le front orné des guirlandes de Flore,
Imitaient l'art, les pas de Terpsichore.
Le bal fini, dans le salon voisin,
Était du soir préparé le festin,
Festin des dieux, où la nouvelle Aurore,
En se levant les retrouvait encore,
Buvant, chantant les hymnes de Paphos.
Le lendemain c'était nouvelle orgie,
Nouveaux plaisirs; la grotesque Thalie
Les égayait du sel de ses bons mots.
Alors qu'Albert voulait de la campagne
Voir les beautés, respirer la fraîcheur,
Un char traîné par six chevaux d'Espagne,
Rapidement promenait monseigneur.
Et quand le vide était dans sa cassette,
Sa main s'armait du bienheureux sifflet;
Et tôt l'esprit du haut de sa planète,
D'un vol léger, un sac d'or apportait.
Bel instrument! ah! que je le regrette,
S'il est perdu; mais on dit que les rois
L'ont retrouvé, qu'ils sifflent à merveille,
Et que ce bruit, hélas! plus d'une fois,
De leurs sujets a fatigué l'oreille.
Pendant six mois, en se croyant heureux,
Albert jouit de ce bonheur suprême;
Et cependant quelquefois soucieux,
Il se trouvait mécontent de lui-même.
De jour en jour il perdait l'appétit,
Digérait mal et veillait dans son lit;
Il sommeillait au son de la musique,
Même il bâillait, par un malheur unique,
Aux vers flatteurs que l'on faisait pour lui.
Enfin chargé de dégoût et d'ennui,
Il se plaignit, dit à sa bienfaitrice :
« Je le vois bien, je ne puis être heureux,
Et de mon sort la constante malice
Change en poison vos bienfaits généreux. »
Elle répond : « Mon fils, à vos prières
J'ai satisfait, j'ai cru vous obliger.
— Il n'en est rien; je n'ai vu que misères,
Soucis, néant, et trompeuses chimères.
Quoi! le bonheur nous est-il étranger?
— Eh bien, cherchons un bonheur plus facile,
Plus vrai, plus pur. Non loin de cette ville,
Existe encore un antique château,
Du comte Albon c'est le modeste asile.
Demain matin, dès le soleil nouveau,
Courez, volez vers ce noble ermitage;
Ce mot suffit, le reste est votre ouvrage. »
Le jeune Albert, dès que Phébus naissant
Eut de l'Indus éclairé le rivage,
Monte à cheval, arrive en galopant
Auprès d'un bois, vrai séjour des druides,
Ou bien des ours. Tout à coup il entend
Le son des cors, les cris des chiens avides,
Et des chevaux le fier hennissement.
A ce fracas son ardeur pour la chasse
S'éveille : il part, il entre avec audace
Dans la forêt, vole au devant du bruit.
Il voit venir à travers la poussière
Un sanglier que la meute poursuit.
Déjà sa dent, son arme meurtrière
A déchiré quatre chiens belliqueux,
Et deux chevaux expirent auprès d'eux.
Le brave Albert l'aperçoit qui s'avance,
De son écume arrosant le chemin;
Sans s'effrayer, il saute en diligence
De son cheval, et le sabre à la main,
Calme, il attend. La monstrueuse bête
Sur lui s'élance, et sa cruelle dent,
Albert, te perce et déchire ton flanc!
Ton sang jaillit! mais la vengeance est prête;
L'œil enflammé, levant son bras nerveux,
Albert, d'un coup, lui partage la tête.
Le monstre tombe, et sanglant, furieux,

Se roule et meurt en mordant la poussière.
Mais son vainqueur, ô douleur trop amere !
Marche, chancelle et tombe; et sur ses yeux
La mort étend un funeste nuage.
Le comte Albon, seigneur du voisinage,
Qui conduisait la troupe de chasseurs,
Voyait de loin ce combat, le courage
Du jeune Albert; il hâte les piqueurs,
Lui-même il court le cœur rempli d'alarmes;
Il trouve, hélas! un jeune homme charmant,
Pâle, livide, et baigné dans son sang.
Le comte ému, pénétré jusqu'aux larmes,
Sur un brancard le fait mettre soudain,
Et transporter à son château voisin.
La troupe suit dans un morne silence.
Dans le château dès qu'on est parvenu,
Sur un vieux lit Albert est étendu.
Le docteur vient; et son art, sa prudence,
Le rappela des bords de l'Achéron.
Sitôt qu'il fut de retour à la vie,
Surpris, il cherche, il voit le comte Albon;
Auprès de lui la charmante Isabelle,
Sa fille unique, aussi sage que belle,
Un Esculape, et plus près de son lit,
De ce château la vieille et bonne mère:
Il croit alors qu'un rêve le séduit;
Il veut parler, le docteur le fait taire.
Albert se tait encor plus étonné;
Mais il regarde, et puis regarde encore
Ce jeune objet que la pudeur colore,
Qui d'innocence et de grâce est orné.
A cet aspect, oubliant sa défense,
Et sa blessure, il rompit le silence:
« O vous! dit-il, trop aimable beauté,
Parlez, quel dieu pour moi plein de clémence,
Auprès de vous ici m'a transporté?
—Mon père a vu votre intrépidité,
Votre combat, hélas! votre blessure;
Sur votre sort, son bon cœur attendri
Vous a donné cet asile chez lui. »
Le comte alors s'approche et le rassure,
Et l'air riant, la bonté dans les yeux,
Il l'appela le plus vaillant des preux;
Lui demanda le nom de sa famille.
« Je suis, dit-il, le fils de Lancelot. »
De joie Albon tressaillit à ce mot.
Il lui répond, en regardant sa fille:
« Je l'ai connu, c'était un grand guerrier,
Et le héros de la chevalerie. »
Il ajouta: « Mon enfant, je t'en prie,
Prends soin, bien soin de ce beau chevalier. »
L'ordre était doux pour une âme aussi belle.
Elle exerçait près de lui tout le jour
De la pitié le charitable zele,
Lui récitait quelque antique nouvelle
De revenans, de sorciers, ou d'amour,
Ou lui lisait l'intéressante histoire
Des chevaliers de la cour d'Albion,
Leurs grands exploits, leur ardeur pour la gloire,
Et leurs amours et leur dévotion
Ah! l'heureux temps où la jeune pucelle,
Simple en ses mœurs, belle sans vanité,
A la nature, à son amant fidele,
Donnait son cœur avec naïveté!
Albert un jour lui dit d'une voix tendre:
« Comment cacher les secrets de mon cœur?
Fille du ciel, ange consolateur,
De vous aimer je ne puis me défendre,
Ne m'auriez-vous rendu l'aspect des cieux,
Que pour me voir à jamais malheureux!
— Non, je n'ai pas cette rigueur extrême,
Si vous m'aimez, croyez que je vous aime;
Voyez mon pere, et s'il me donne à vous,
Je serai fière, Albert, de mon époux. »
L'heureux amant, en quittant son amie,
Court chez le comte, embrasse ses genoux:
« Ah! donnez-moi, dit-il, deux fois la vie,
J'aime Isabelle avec idolâtrie,
Si je la perds, je mourrai de douleur.
— Non, mon enfant, non, vous vivrez pour elle,
Et vous vivrez pour faire son bonheur.
Dans ce château, la demeure fidele
De mes aïeux et celle de l'honneur,
Vous ne verrez ni marbre, ni dorure,
Ni grands tapis, ni beaux vases chinois;
Mais vous aurez des vergers et des bois,
Une abondante et saine nourriture;
Vous jouirez, avec la liberté,
Du doux repos, fruit de l'obscurité. »
L'hymen se fit auprès d'une fontaine;
Sur le gazon, à l'ombre d'un vieux chêne,
On fit dresser la table du festin.
Pour diamans la charmante Isabelle
Mit sur son front le myrte et le jasmin;
Son vêtement est simple et frais comme elle;
Bien moins parée, elle est encor plus belle:
Grâce et beauté n'ont besoin d'ornement.
Lorsque Vivienne apprit cet hyménée,
Auprès d'Albert elle vint promptement,
Et demanda si de sa destinée
Son protégé enfin était content.
« Si je le suis! ô trois fois fortunée
L'heure où je vis cette fille des dieux,
Où je l'aimai, j'adorai tant de charmes!
—Sur votre sort me voilà sans alarmes,
Et le destin a comblé tous mes vœux:
J'ai satisfait, dans votre adolescence,
A tous vos goûts, à vos ardens désirs,
Prévoyant bien qu'un jour l'expérience
Éclairerait votre jeune imprudence
Sur le néant des grandeurs, des plaisirs.
Ici fixé, libre de soins, sans maître,
Vous jouirez dans ce séjour champêtre,
Des seuls vrais biens accordés aux humains;
Repos, travail, paix du cœur, jours sereins,
Femme jolie, aimable, et qui vous aime;
Si tout cela ne fait votre bonheur,
Ni mon pouvoir, ni celui des dieux même,
Ne suffiraient pour remplir votre cœur. »

Je voudrais bien que ma petite histoire,
Mes chers amis, fût utile à vous tous;
Je le voudrais; mais je n'ose le croire:
On prêche en vain, et ce monde, entre nous,
Sera toujours un hôpital de fous.

LE CADI ET LE SULTAN.

Ah! si j'avais prévu que la froide vieillesse,
Triste et dernier fléau qui frappe chaque humain,
M'eût sitôt de la tombe abrégé le chemin,
Loin de suivre la pente où la folle jeunesse
Entraînait mes désirs, de perdre mes beaux jours
Près d'Iris, de Chloé, dans de fades amours,
J'aurais d'un temps si cher fait un plus noble usage;
J'aurais écrit, rêvé quelque sublime ouvrage
Qui du Louvre à Pékin aurait porté mon nom.
Alors à son cher fils, le père, dans la rue,
Eût dit en lui montrant ma tête jà chenue :
« Tu vois ce bon vieillard, courbé sur son bâton :
C'est un Tasse, un Virgile, un autre Cicéron;
Il a fait, il a fait je ne sais quel poëme
Admiré, très connu, loué des journaux même. »
Mais regret inutile, et trop funeste aveu!
Il ne me reste plus que l'heureux privilége
Qu'on accorde aux vieillards, de faire au coin du feu
Quelque conte plaisant, qu'il apprit au collége,
Qui répété cent fois est toujours plus nouveau.
Je vais donc de ce droit user tout à mon aise,
Et vous conter ici.... Mais si, par parenthèse,
Vous craignez que l'ennui ne vous monte au cerveau,
Sortez, et, sans façon, prenez votre chapeau.

Vous connaissez, messieurs, car vous savez l'histoire,
La ville de Cordoue, où les Maures jadis,
Enfans de Mahomet, régnèrent avec gloire,
Où, coiffés en turbans, les imans, les dervis
Promettaient dans le ciel, au nom de leur prophète,
Aux dévots, aux guerriers, à l'humble anachorète,
Des jardins, des bosquets tout peuplés de houris.
Je me plairais assez dans un tel paradis.
Cordoue est le séjour de Pomone et de Flore;
Un soleil fortuné sans cesse y fait éclore
L'olive de Pallas, le myrte de Cypris,
L'oranger, le mûrier, teint du sang d'une amante,
Et le vert grenadier à la fleur éclatante.
Hélas! si j'étais né dans cet heureux séjour,
Jeune, j'aurais donné tout mon temps à l'amour,
Et quand la main du temps, hélas! que rien n'arrête,
Des neiges de l'hiver aurait blanchi ma tête,
On m'aurait vu souvent, assis sur le gazon,
Dormir, ou fredonner quelque antique chanson.
Mais avançons, laissons tous ces propres frivoles;
Le sage est ménager du temps et des paroles.

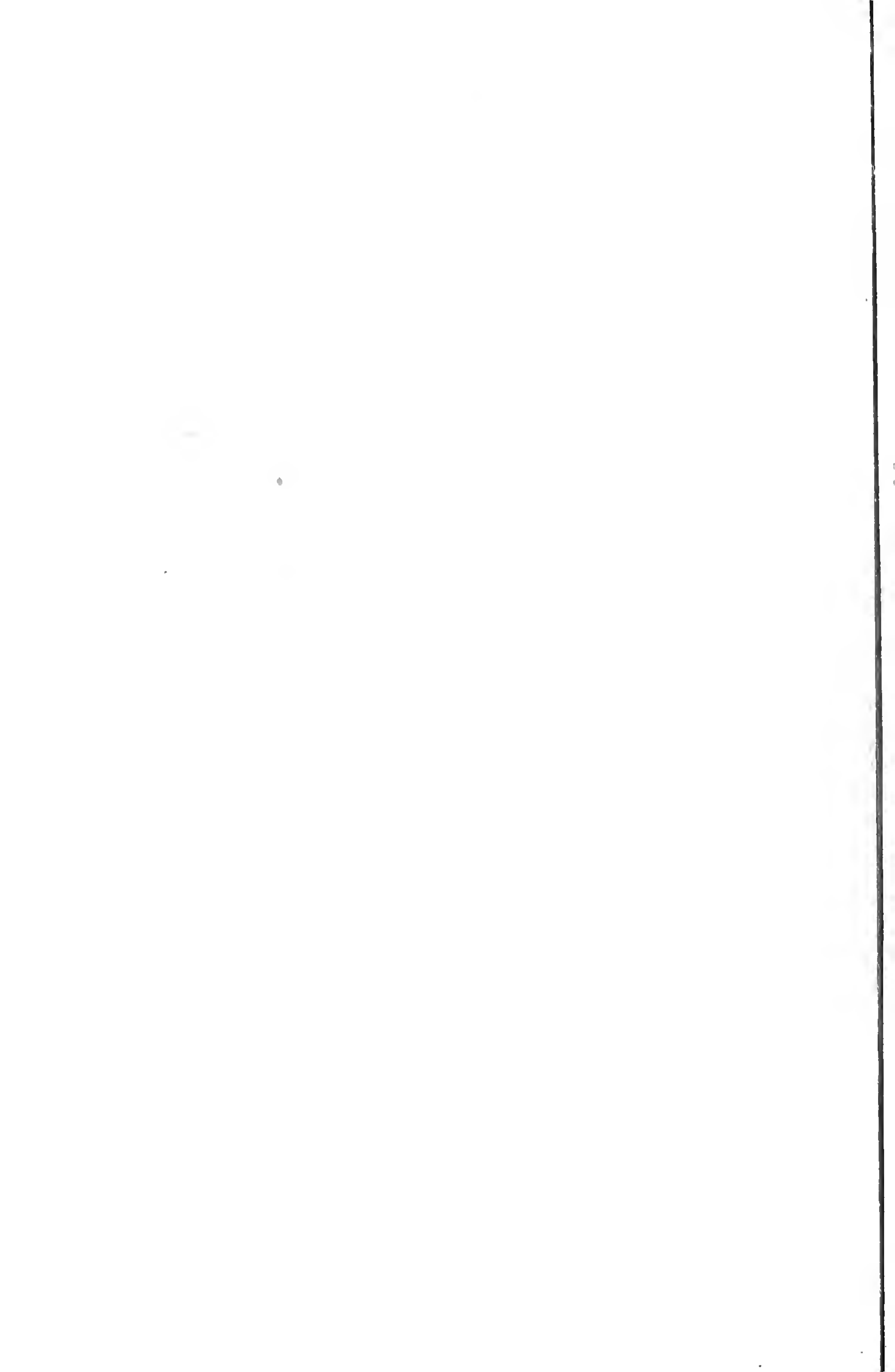
Entouré des beaux-arts, du luxe et des plaisirs,
Le prince Hakam régnait dans ce lieu de délice;
Mais ce roi modéré, sage dans ses désirs,
Sur le trône avec lui fit asseoir la justice,
D'un peuple, compagnon de ses brillans exploits,
Assurait le bonheur sous l'égide des lois.
Mais les rois sont trompés; l'adroite flatterie
Environne leurs pas de piéges déliés;
Du rusé courtisan la voix les déifie :
Vivans, ce sont des dieux; morts, ils sont oubliés.
Mais ce point de morale est assez inutile;
Cent docteurs là-dessus ont parlé mieux que moi.
Or le calife Hakam avait loin de la ville
Un superbe jardin, vrai paradis d'un roi,
De Flore, des Amours voluptueux asile;
C'est là que bien souvent s'échappant de sa cour,
Ce prince, fatigué du poids du diadème,
Venait se reposer et jouir de lui-même,
Et quelquefois aussi des faveurs de l'amour.
Mais, pour troubler de l'eau la surface paisible,
Il ne faut bien souvent qu'un soufle du zéphyr.
Tel est le cœur humain; inquiet, susceptible,
D'un désir satisfait naît un autre désir.
Au bord de ce jardin, si beau, si magnifique,
Une pauvre chaumière, un debris de maison
Du calife bornait la vue et l'horizon :
C'était d'une Baucis la demeure rustique.
C'est là que, sans regrets sur la fuite du temps,
Elle a vu s'écouler six fois douze printemps.
Sur sa belle terrasse, un soir, le prince maure,
Environné, suivi d'un cortége nombreux,
Respirait le parfum qu'au loin exhale Flore,
Quand Vesper la ranime et tempère ses feux.
Ce prince, en jouissant et promenant sa vue
Sur les tableaux divers qu'offrait son avenue,
Aperçoit ce réduit qui fatiguait ses yeux :
« Quel dommage, dit-il, de voir cette chaumière
Borner mon horizon, déparer mon jardin!
—Il faut la renverser, la réduire en poussière,
S'écria des flatteurs le dangereux essaim;
On sera trop heureux si vous daignez la prendre.
—Je prétends l'acheter si l'on veut me la vendre. »
L'intendant aussitôt est chargé de l'achat,
Et promet dans deux jours d'abattre ce repaire.
Il court vers cette femme et propose l'affaire;
Il veut la terminer sans délai, sans débat.
La femme lui répond : « Cette maison m'est chère;
Mon aïeul l'habitait, je la tiens de mon père :
Ici j'ai vu le jour, ici je veux mourir. »
L'intendant du refus ne pouvait revenir.
Refuser le calife! Ah! quel excès d'audace!
Mais en vain il la presse, en vain il la menace,
Amine sans effroi lui répondait toujours :
« Je naquis sous ce toit, j'y veux finir mes jours. »
L'intendant, indigné d'une telle insolence,
N'insista plus, sortit, méditant la vengeance.
La vengeance est un mets chéri des courtisans.
Parfois la vieille Amine allait chez ses enfans,
Non loin, dans un hameau, passer quelques journées;
Leurs caresses, leurs soins, de l'hiver de ses ans
Embellissaient encor les heures fortunées.
L'intendant épia son départ, et soudain
Un peuple d'ouvriers renversa sa chaumière :
Elle n'est plus. Ainsi, par un même destin,
Troie et Persépolis gisaient sur la poussière.
Ainsi, vaincus du temps, ma retraite si chère,
Mon colombier, ma cave un jour ne seront plus.
Bientôt sur les débris de ces murs abattus
On élève à la hâte un galant édifice,
Aux plaisirs, à l'amour également propice;
A l'envi cinq cents mains travaillent jours et nuits :
Tout prince veut jouir dès l'instant qu'il désire.
Mais nous avons laissé notre antique Baucis
Coulant ses jours heureux au milieu de ses fils.
C'est là qu'elle jouit, c'est là qu'elle respire;
C'est là que, s'oubliant, elle a vu quatre fois
La lune autour de nous décrire quatre mois.
Enfin elle revient, et lentement se presse

Vers l'asile où repose, où survit sa vieillesse,
Où vécut son époux, où ses embrassemens
Sur son sein maternel ont pressé ses enfans.
Ses yeux cherchent long-temps son toit cher et rustique:
Elle le cherche en vain; un palais magnifique,
A sa place élevé, de son poids orgueilleux
Surchargeait le terrain qu'occupaient ses aïeux.
Elle le voit, pâlit, et le cœur plein d'alarmes,
S'assied sur un rocher, le baigne de ses larmes,
S'écrie en sanglottant: « Ciel! où vivre, où mourir! »
Dans son profond chagrin un heureux souvenir
Rappelle à son esprit le cadi de Cordoue:
« C'est un homme de bien; l'honnête homme le loue;
Le pervers, l'envieux n'ose en dire du mal. »
Soudain elle se lève et marche vers la ville,
Se rend chez le cadi, lui dit l'arrêt fatal
Prononcé par le prince: « Ah! je n'ai plus d'asile,
J'irai comme les loups vivre, hélas! dans les bois. »
A ces mots, le cadi, vieillard doux, respectable,
Très fidèle à son prince, encore plus aux lois,
Lui dit: « Rassurez-vous, Hakam n'est point coupable;
Il connaît la justice et le devoir des rois.
Je m'en vais lui parler, vous servir d'interprète;
Le calife est trompé; mais je connais son cœur,
Il saura, croyez-moi, réparer son erreur.
Allez, soyez toujours fidèle au saint prophète. »
Plus tranquille, et comptant sur la foi du cadi,
Surtout sur Mahomet, de Dieu le favori,
La bonne Amine alla lui faire sa prière.
Le cadi, resté seul, sagement délibère
Comment, par quel moyen il pourra dans ce jour
Éclairer ce monarque et parler sans déplaire.
La vérité n'est pas une nymphe de cour.
Enfin, après l'effort d'un long travail de tête,
Voici quel fut son plan: sur un âne monté,
Muni d'un large sac, et doucement porté,
Il marche au pavillon: c'était un jour de fête.
Le calife y donnait un superbe festin;
Et, malgré Mahomet, sensible à cette injure,
Enivrait ses sujets de liqueurs et de vin.
Alors qu'on aperçut Osmin sur sa monture,
Devers le pavillon s'avançant gravement,
Les courtisans joyeux, riant de son allure,
Exhalaient en bons mots leur aimable enjoûment.
Osmin, sans s'étonner, de son âne descend,
Et trois fois se prosterne aux pieds de sa hautesse.
« Cadi, par quel bon vent? Que veut votre sagesse?
Pourquoi cet animal?—Je viens à vos genoux
Implorer humblement une grâce de vous.
—Volontiers, si je puis, si, sans me compromettre...
—Non, voici ce que c'est: veuillez bien me permettre
De remplir ce grand sac de cette terre-là.
—Par Mahomet, prends-en autant qu'il te plaira. »
Osmin soudain se courbe, entreprend son ouvrage,
Et d'une bêche active attaque le terrain,
Bravant des courtisans le joyeux persiflage.
Quand le sac fut empli: « Calife, dit Osmin,
J'ose encore à vos pieds demander une grâce.
Ma force s'affaiblit; je penche à mon déclin;
J'ose vous supplier, pardonnez mon audace,
De vouloir bien charger sur ce pauvre animal
Ce fardeau par malheur à ma force inégal.
—Qui, moi? par Mahomet, la demande est comique;
Mais soit, je le veux bien, de force je me pique.
Par Allah, qu'il est lourd! Déjà je suis en eau:
Je ne pourrai jamais... Au diable le fardeau!
—Ah! qu'entends-je, seigneur! je frémis pour votre âme:
Vous ne pouvez lever une pellée ou deux
D'un terrain usurpé sur une pauvre femme;
Et quand vous paraîtrez devant le roi des cieux,
Comment porterez-vous la charge tout entière
D'une terre ravie à sa juste héritière?
—Quelle témérité! quels mots audacieux!
Remettez, vieux cadi, votre tête en déroute;
La maison est payée, et j'ai fait mon devoir.
—Prince, de me punir vous avez le pouvoir;
Mais j'en jure, seigneur, par Allah qui m'écoute,
A cette pauvre femme on a, malgré ses cris,
Malgré son désespoir, enlevé sa chaumière,
Et l'on n'a rien payé. » Le calife surpris
Voulut, sans nuls délais, éclaircir ce mystère.
L'intendant est mandé, qui, pressé par son roi,
Fit le pénible aveu qu'il a blessé la loi
Et détruit la maison dans l'espoir de lui plaire.
« Pour me plaire, je veux justice et bonne foi.
Sortez, et désormais évitez ma présence;
Je prétends réparer, cadi, mon imprudence:
Je donne à cette femme, ou plutôt je lui rends
Son terrain usurpé, les meubles, l'édifice.
Allez, et dites-lui que si des Musulmans
Allah m'a nommé roi, c'est pour rendre justice. »
A ces mots le cadi fléchit les deux genoux,
Arrangea sa moustache et monta sur sa bête.

Ici finit mon conte, et vous pouvez chez vous,
Messieurs, vous retirer. Un mot: je vous arrête;
Avant de nous quitter, raisonnons entre nous:
Il n'est aucun ici qui n'ait très bonne tête;
On voit beaucoup de rois en chapeaux, en turbans,
S'égarer, se tromper, faire mainte sottise;
Mais combien en voit-on, parlons avec franchise,
Réparer leurs erreurs? Cinq ou six en mille ans.

FIN DES CONTES.

POËMES.



HERMINIE,

POËME EN TROIS CHANTS.

PRÉFACE.

Car, encore une fois, je ne sais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot. (Il s'agit d'une traduction en vers.)

Cette préface est tout entière dans les *Mélanges de Voltaire.*

ARGUMENT.

Portrait d'Herminie; son amour pour Tancrède, guerrier de l'armée de Bouillon qui assiégeait Solyme. Combat au pied des murs, où Tancrède est blessé par Argant, l'un des ennemis des chrétiens : à cette nouvelle, Herminie veut s'échapper de la ville pour aller secourir son amant. Elle mande son écuyer Adir; elle lui fait le récit de ses malheurs et de son amour. Ils partent ensemble au commencement de la nuit, arrivent auprès du camp des croisés; elle envoie aussitôt son écuyer à Tancrède pour le prévenir de son arrivée; et pendant qu'elle attend le retour d'Adir, elle est poursuivie, et s'enfuit à travers les champs.

CHANT PREMIER.

Combien de fois, maudissant le délire,
Et le démon qui m'inspirait des vers,
Dans mon dépit ai-je brisé ma lyre,
Et fait serment d'abjurer ce travers!
Mais le ruisseau suivra toujours sa pente;
Le loup toujours poursuivra la brebis,
L'homme de cour la faveur inconstante,
Et la beauté, toujours compatissante,
A son époux donnera des amis.
Et voilà l'homme, et tel je suis moi-même,
Au gré des vents promené sur les flots;
Et cependant, philosophe à système,
Je rêve, pense, et j'excelle en propos.

Le dieu du jour est descendu dans l'onde;
Déjà tout dort, du repos ennemi,
L'homme seul veille, et le vice avec lui.
Que dois-je faire? Irai-je chez Elmonde
D'un grand souper respirer tout l'ennui,
Étudier le jargon du beau monde;
Ou méditer, penché sur mon tableau,
Lorgnette en main, l'art profond du loto?
Non, travaillons, et tourmentons ma verve;
Et que le vers, enfanté par Minerve,
Comme l'éclair, sorte de mon cerveau.

Vierges du Pinde, enflammez mon audace;
Que si je n'ai des beaux-esprits du temps
La voix sonore, et l'oreille et la grâce;
Si je ne puis, dans des cercles brillans,
Produire aussi ma muse rayonnante,
M'enorgueillir dans la chaise éloquente,
Où sont en pompe assis les grands talens,
Je puis du moins imiter la sagesse
De ces rimeurs sourds à tous les revers,
Qui, contens d'eux et du dieu du Permesse,
Se pâment d'aise aux doux sons de leurs vers.

Et vous, objets de mon culte suprême,
Jeunes beautés, vous images des fleurs,
Comme Herminie, abjurez tout système;
Il n'en faut qu'un pour enchaîner les cœurs.
Il faut aimer; je le sais par moi-même :
Mais d'Herminie écoutez les malheurs;
Et venez d'elle apprendre comme on aime.

Cette princesse était dans l'âge heureux
Où les amours commencent à sourire :
Moins éclatant, d'un front moins radieux,
Le jeune lis brille dans son empire;
Ses cheveux d'or, entremêlés de fleurs,
Tombaient en nœuds sur sa taille légère;
Son sein naissant, sous le voile sévère,
Ravissant l'œil par ses contours flatteurs.
Le feu charmant du printemps la colore;
Ses grands yeux bleus sont remplis de douceur :
C'était Psyché, son aimable candeur,
Son doux parler, c'était son âme encore.
Mais de l'amour le poison dévorant
Pâlit déjà l'éclat de sa jeunesse;
L'infortunée aimait éperdument,
Rien n'apaisait le feu de sa tendresse :
Tancrède était ce trop heureux amant,
Par lui son cœur, sa vie est animée,
Lui seul l'occupe, et la nuit et le jour,
En songe même, et son âme enflammée
Ne voit que lui, ne respire qu'amour.

Être puissant, qui donnez le génie,
Les dignités, la gloire, la grandeur,
A leur éclat je porte peu d'envie;
Faites pour moi renaître une Herminie,
Elle sera ma gloire et mon bonheur!

Tancrède alors d'un héros magnanime,
D'un saint guerrier partageait les hasards :
C'était Bouillon; il assiégeait Solyme,
Il ébranlait ses antiques remparts;
Et plein d'espoir dans le Dieu des armées,
Sur les débris de leurs tours enflammées,
Il veut planter les sacrés étendards.
Dans la cité, cette amante affligée
Était venue, après de longs travaux,
Cacher sa vie, et chercher le repos.
Là, d'une tour dans la nue allongée,
Dès que l'aurore, à la voix des oiseaux,
Ornant son front de roses nuptiales,
Ouvrait le ciel aux heures matinales,

Ses longs regards, dans le camp ennemi,
Cherchaient au loin le héros qui l'enchaîne,
Et, par son cœur son œil souvent trahi,
Dans tout guerrier, près du camp, dans la plaine,
Croyait le voir, et ne voyait que lui.
Mais quel éclat colorait son visage,
Lorsque Tancrède, affrontant les hasards,
Sur un coursier, superbe de courage,
D'un pas tranquille approchait des remparts,
Et des païens qui frémissaient de rage,
Bravait le nombre, insultait les regards!
Elle admirait sa taille, son audace,
L'art de conduire un animal fougueux;
Son front riant de fraîcheur et de grâce,
Le feu guerrier qui brillait dans ses yeux;
Et quand la nuit ramenait sur la terre
L'oubli des soins, les songes bienfaisans,
Elle rentrait sous son toit solitaire:
Là, sa pensée et son cœur s'égarant,
Devant ses yeux elle voyait encore
L'air noble et fier du guerrier qu'elle adore;
Elle écoutait, elle entendait sa voix,
Son nom sans cesse échappait de sa bouche:
Enfin ses traits, sa fierté, ses exploits,
Tout repoussait le sommeil de sa couche.

Mais un combat s'apprête en ces momens
Au pied des murs; à cet effroi tout cède:
Mille croisés, commandés par Tancrède,
Ont attaqué deux mille musulmans.
L'impie Argant, cet Argant si terrible,
Qui méprisait et les lois et les dieux,
Est à leur tête; et ce tigre inflexible,
Ivre de sang, s'avance furieux.
Les deux partis, trop égaux en courage,
Unis, serrés, le cimeterre en main,
Jettent des cris, commencent le carnage:
Vous les voyez, sous leur charge d'airain,
Presser, céder, revenir avec rage,
S'entremêler, parer, frapper soudain:
Le fer sanglant, la mort va tout détruire.
Sur un chrétien le musulman expire;
Le vainqueur tombe aux pieds d'un Sarrasin.
Sur les remparts, on crie, on court aux armes;
Guerriers, vieillards, les femmes, les enfans,
Ont accouru. Leurs clameurs, leurs alarmes,
Les sons guerriers, les cris des combattans,
Et des blessés le désespoir, les larmes,
Glacent d'effroi chrétiens et musulmans.
Vous avez vu parfois les noirs autans
Se déchaîner, appeler les orages?
L'affreuse nuit déjà couvre les champs.
Entendez-vous ces sourds mugissemens?
La foudre gronde, et brisant les nuages,
Frappe, détruit nos antiques ombrages.
Les eaux du ciel s'échappent en torrens;
Le fleuve s'enfle et franchit ses rivages:
Un dieu vengeur mêle les élémens.
Dans ce fracas la bergère éplorée,
L'époux chargé du fils qu'elle nourrit,
Courent au temple, et la foule égarée
Y vient, s'entasse; et l'airain à grand bruit,
Repousse l'air, la tempête et la nuit [1].
Sur une tour la tremblante Herminie,
Pâle d'effroi, s'agitant, regardant,
Priait le ciel de sauver sa patrie,
Ses lois, son culte et surtout son amant.
Mais au milieu de sa troupe intrépide,
Tancrède voit l'impétueux Argant,
Qui de vengeance et de carnage avide,
Renverse tout, répand des flots de sang;
Il vole à lui pareil au trait rapide:
Argant le voit et rend grâce aux destins,
Se précipite et l'attaque et le blesse;
Tancrède tombe, et les fiers Sarrasins
Remplissent l'air de leurs cris d'allégresse.

Ah! concevez, dans ces momens d'horreur,
Les vœux ardens, le trouble, la pâleur,
Le désespoir de la faible Herminie!
Elle touchait aux bornes de la vie:
Mais s'efforçant, et dérobant ses pleurs,
Elle demande, et n'ose davantage,
Si les guerriers ont cessé le carnage
Et si Tancrède ou les siens sont vainqueurs?
« Oui, lui dit-on, la gloire nous couronne,
Le brave Argant ramène nos soldats.
Et les chrétiens, que leur malheur étonne,
Ont emporté Tancrède dans leurs bras.
A ce récit, ses yeux baignés de larmes,
Cherchent le ciel, auteur de ses alarmes.

Rien cependant n'apaise ses terreurs.
Sujets, amis, tout témoin l'importune:
Seule elle veut abreuver ses douleurs.
L'espoir enfin, ce dieu de l'infortune,
La consola, descendit dans son cœur.
Après l'horreur d'une nuit orageuse,
Le doux lever de l'aube paresseuse
Rassure ainsi le pâle voyageur.
Dans son enfance elle apprit de sa mère
L'art d'employer ces présens du soleil,
Ces végétaux, dont le suc salutaire
Sait de la mort prévenir le sommeil
Et réparer les crimes de la guerre.
C'était ainsi que chez les musulmans
On instruisait les filles des soudans.
Dans nos climats, c'est une autre coutume:
La jeune altesse, au superbe maintien,
Sur des coussins qu'enfle la molle plume,
La nuit sommeille et le jour ne fait rien.
Brûlant d'espoir, aussitôt Herminie
Veut s'échapper, voler vers l'ennemi,
A son amant aller rendre la vie,
Ou l'embrasser et mourir avec lui.
Elle le veut; mais la pudeur refuse,
Timide enfant qui, sans haïr l'amour,
N'aime à le voir que sous un demi-jour.
L'amour vainquit: il a plus d'une excuse.

Elle attendit, pour fixer son départ,
Que la nuit sombre eût déployé ses ailes;
Et pour tromper gardes et sentinelles
Qui défendaient l'approche du rempart,
Elle revêt son corps d'une cuirasse:
Son front timide, où respirait la grâce,

[1] Je me conforme ici à nos anciens préjugés: on sait aujourd'hui que l'ébranlement que les cloches impriment à l'air, attire souvent le tonnerre au lieu de le repousser.

Au lieu de fleurs, porte un casque d'airain,
Et d'une lance elle ose armer sa main.
Amour sourit en voyant la guerrière :
Il se souvint qu'au printemps de ses jours
Achille prit l'habit d'une bergère
Et de Vénus emprunta les atours.

Pour l'escorter dans ce hardi voyage,
Elle choisit un ami doux et sage,
Le vieux Adir; c'était son écuyer.
A ses devoirs, à l'amitié fidèle,
Nul ne la sert avec autant de zèle.
Il la vit naître, et ce brave guerrier
Dans son berceau l'embrassa le premier.
« Mon cher Adir, écoute ma prière,
Sers mes projets; et si je te suis chère,
Cours à l'instant me choisir un coursier;
Mon amitié sur toi seul se repose. »
Elle se tait, le flatte d'un souris,
Et sur son teint l'incarnat de la rose
Vint se mêler aux doux éclat des lis.
Adir surpris la regarde et s'écrie :
« Y songez-vous? Quelle fatale erreur... »
Elle aussitôt : « Pardonne à ton amie
Le long secret qui t'a voilé son cœur.
Il te souvient de cette nuit d'horreur,
Quand les croisés, ces fougueux fanatiques,
Ivres de sang, sur des morts entassés,
Dans ma patrie entraient à flots pressés,
Qu'autour de moi s'écroulaient mes portiques,
Je perdais tout, trésors, gloire, grandeurs :
Eh bien! écoute, apprends tous mes malheurs.
Dans mon palais, éperdue, égarée,
De feu, de sang, de débris entourée,
J'allais, j'errais, je défiais le sort,
Le fer, la flamme, et j'attendais la mort.
Dans ce moment, un guerrier se présente,
Vaillant, superbe et la foudre à la main;
Tout devant lui frémit et s'épouvante.
Je reste seule, immobile, et soudain
A ses genoux je tombe prosternée :
« Grâce, pitié, criai-je abandonnée,
Digne héros, intrépide vainqueur,
Grâce, pitié pour une infortunée,
Prenez sa vie et sauvez-lui l'honneur. »
Tancrède alors, qui ne connaît Tancrède!
M'offrant la main avec sérénité,
Me dit : « Calmez l'effroi qui vous possède;
Malgré la guerre et sa férocité,
Nous respectons le rang et la beauté. »
A ce discours, à cette voix touchante,
J'osai sur lui lever mes tristes yeux;
Je le regarde; image trop présente,
Non, son aspect n'avait rien d'odieux;
Un charme heureux, je ne sais quelle grâce
L'embellissait, tempérait son audace :
Je tressaillis; mon regard éperdu
Ne voyait plus qu'une vague lumière;
Mon cœur tremblait. Déjà, le croirais-tu?
Déjà l'amour m'occupait tout entière :
Et quel amour! qu'il m'a coûté de pleurs!
Au camp latin je suivis les vainqueurs;
Près de Bouillon je me vis prisonnière :
Pendant deux mois j'ai vécu dans ses fers.
Il t'en souvient; séparé de ta reine,
Tu t'affligeais, tu pleurais mes revers.
Ah! quelle erreur! comme j'aimais ma chaîne
Et cependant ce héros, mon appui,
Ce doux objet de ma langueur secrète,
Par ses devoirs, par l'honneur asservi,
Bien rarement visita ma retraite :
Mais j'espérais, et j'étais près de lui.

Ainsi l'on voit, lorsque le vent s'éveille
Et vole encore et timide et douteux
Le nautonnier se livrer à ses jeux,
S'abandonner sur l'onde qui sommeille.

Un jour, hélas! ô souvenir flatteur!
Il revenait des champs de la victoire,
L'égide en main, environné de gloire.
Mais fatigué du poids de la chaleur :
C'était l'instant où les eaux et l'ombrage
Deviennent chers aux bergers, aux troupeaux :
La lassitude accablant ce héros,
Il s'étendit sous un palmier sauvage,
Et le sommeil lui versa ses pavots.
J'arrive alors : quel objet se présente!
C'est lui! Tancrède! il dort paisiblement :
Sur l'angle usé d'une pierre brûlante,
Ce fier guerrier repose durement :
Autour de lui la terre plus ornée,
De son parfum, d'un air pur l'humectait;
Sa tête nue et vers le ciel tournée,
De majesté, de grâce étincelait.
Je m'approchai, retenant mon haleine,
Tremblante au bruit par moi-même excité,
A peine osant appuyer sur l'arène
Le bout d'un pied par la crainte agité.
J'avance encore, et je respire à peine :
Je le voyais : ses superbes cheveux,
Tantôt épars, tantôt unis entr'eux,
Suivaient des vents les haleines légères :
Hélas! et moi, je les suivais des yeux;
Que dis-je? Adir, en mes vœux téméraires,
J'osai deux fois en caresser les nœuds.
Un mouvement qu'il fit à l'instant même,
M'intimida : je m'éloigne, je pars;
Mais en fuyant, tout à l'objet que j'aime,
Sur lui cent fois j'attachai mes regards.
Ainsi l'amour, dans sa coupe funeste,
Versait, Adir, un breuvage enchanteur,
Et du plaisir le trait pur et céleste
Trouvait encor le chemin de mon cœur.

Mais ce guerrier, animé par l'honneur,
Hélas! bientôt voulut briser mes chaînes :
Je viens, dit-il, je viens finir vos peines,
Et vous pouvez, au gré de vos souhaits,
Quitter ces lieux qu'ont paré vos attraits.
Le laboureur, qu'un horrible tonnerre
A renversé palpitant sur la terre,
Qui se relève, et d'un œil éperdu
Voit ses bœufs morts, voit l'ormeau séculaire
Noirci, sans vie, à ses pieds étendu,
Est moins glacé, moins frappé d'épouvante,
Et cependant je le quitte expirante :
Mais pour jamais mon repos est perdu.

J'ai trop long-temps, au fond de ma pensée,

Enseveli mes vœux et ma douleur :
Pardonne, Adir; profondément blessée,
Étais-je à moi? Mais ma voix, ma pâleur,
Et les soupirs de mon âme oppressée,
Tout révélait mes secrets et mon cœur.
N'importe; enfin, soit pitié, soit délire,
Je veux le voir, je veux sauver ses jours;
Dans ce moment peut-être qu'il expire;
Ne tardons plus, volons à son secours. »

Le vieux Adir, d'une oreille sévère
Et d'un œil triste écoutait ce récit.
« Vous m'apprenez un étonnant mystère:
Je plains, dit-il, l'erreur qui vous séduit.
Ah! que l'amour, que sa funeste flamme,
Ont sur la terre apporté de malheurs!
Combien de fois!... Je respecte vos pleurs;
La vérité pourrait blesser votre âme.
Je la supprime; et fidele écuyer,
Je vais soudain vous armer un coursier. »
Il dit, et part, le détache et l'amène:
D'abord craintive elle y monte avec peine;
Puis, par degrés, s'excitant, se hâtant,
Elle parvient aux portes de la ville,
Suppose un ordre, affecte un air tranquille,
Se fait ouvrir, et piquant, galopant,
Bientôt arrive aux barrières du camp.
A cette approche, elle tremble, elle hésite;
Mais recueillant sa raison interdite :
« Adir, dit-elle, Adir, vole à l'instant
Vers cette enceinte, et va trouver Tancrède;
Tu lui diras que l'active amitié
Pour sa blessure apporte un sûr remède :
Tais-lui mon nom, parle de ma pitié;
Dis que je viens pour le soigner moi-même;
Ajoute encor, si tu veux, que je l'aime;
Mais de mes feux cache-lui la moitié.
C'en est assez; cours, si tu veux me plaire;
Dans ce vallon j'attendrai ton retour. »
Adir partit d'une course légère;
Mais, en courant, il maudissait l'amour.
Combien de fois je l'ai maudit moi-même!
Malgré cela j'y revenais toujours.
Et tel est l'homme, avec ses beaux discours :
C'est un enfant qui boude ce qu'il aime.

Pendant qu'Adir, d'un cheval vigoureux,
En s'agitant, presse les flancs poudreux,
Cette beauté tristement délaissée,
Compte le temps, fait la route avec lui,
Le suit de l'œil, le voit de la pensée:
Il va, s'approche, aborde l'ennemi;
On l'introduit; il parle, il voit Tancrède!
Elle sourit, palpite de bonheur :
Mais tout à coup quel nuage succède!
L'impatience est déjà dans son cœur.
« Grands dieux! qu'il tarde! » Aussitôt elle avance,
D'une colline elle atteint la hauteur;
Et là, d'un œil chargé de sa douleur,
De l'horizon parcourt le cercle immense.

La nuit alors déployait dans les airs
Les longs replis de sa robe étoilée :
L'ourse brillait; la lune dévoilée
De ses rayons argentait l'univers :
Les frais zéphyrs balancés sur leurs ailes,
Agitaient l'air d'un doux frémissement,
Et le sommeil, des voûtes immortelles,
D'ombres couvert, descendait mollement.
A la clarté dans les cieux répandue,
Ce jeune objet promenant ses regards,
Du camp latin mesure l'étendue,
Et voit flotter les sacrés étendards :
Elle gémit, et s'afflige, et soupire.
« Air pur, dit-elle, agréable zéphire,
Qui viens des lieux où repose mon cœur,
Entoure-moi, souffre que je t'aspire,
Dans tous mes sens fais couler ta fraîcheur!
Et vous, enceinte où mon amant respire,
Camp fortuné que défend sa valeur,
Ah! quel serait mon bonheur, mon délire,
Si dans vos murs je pouvais pour toujours
Voir ce héros, l'adorer, le lui dire,
Le voir encore au dernier de mes jours! »

Sans pressentir ses nouvelles alarmes,
Telle Herminie aux vents légers et sourds
Portait sa plainte et confiait ses larmes.

Non loin de là, des soldats avancés,
Enveloppés dans l'ombre du silence,
Sans feux, sans tente, en pelotons pressés,
Les yeux errans et l'oreille attentive,
Écoutaient tout, le murmure des vents,
Le bruit lointain d'une onde fugitive
Et du ramier le lent gémissement.

L'astre des nuits sur l'aimable Herminie
Semblait fixer tous ses traits lumineux,
Et par l'airain leur clarté réfléchie
La découvrait tout entière à leurs yeux.
Odard la voit : impatient de gloire,
Jeune, fougueux, Odard s'élance et part
En s'écriant : « Guerriers, suivez Odard;
C'est l'ennemi; je vole à la victoire. »
Il dit, galope, et l'agile zéphyr,
Portant le bruit de son aile agitée,
Trouble Herminie; elle écoute, veut fuir,
Écoute encore, et fuit épouvantée.

Le faon qui voit un tigre rugissant
Bondir, saisir et dévorer sa mère,
Sa mère, hélas! qu'en ce bois tutélaire,
Leur doux séjour, il suivait à l'instant,
S'élance ainsi, s'enfuit rapidement :
L'ombre, un oiseau, son cri, son vol timide,
Tout l'épouvante; il voit à tous momens,
Il voit toujours le monstre parricide
Qui le saisit et déchire ses flancs.
Telle Herminie, éperdue, interdite,
Courait, volait, irritant son coursier,
Mourante au bruit du rameau qu'elle agite,
Et s'égarant de sentier en sentier.

Le fier Odard s'attache à sa poursuite;
Et s'épuisant en efforts superflus,
Il perd sa trace, il s'arrête, il hésite,
Prête l'oreille, écoute et n'entend plus.
Mais le sommeil descend sur ma paupière:
Déjà la voix du chantre du matin
Vient d'avertir la soigneuse fermière;

Elle se lève, appelle Mathurin.
La mère Alix, une allumette en main,
Va sous la cendre éveiller la lumière,
Souffle, resouffle, et la mèche à la fin,
Soleil naissant, éclaire la chaumière.
Divin Morphée! ô puissant bienfaiteur
De nos abbés, de l'oisif monseigneur,
De tous les sots que ta vapeur engraisse,
Toi qui souvent endors sur le Permesse,
Au son des vers le facile auditeur,
Ferme mes yeux et répand dans mes veines
Un calme heureux, une molle langueur;
Mais sur moi seul étends tes douces chaînes
Et garde-toi d'attaquer mon lecteur.

ARGUMENT.

Herminie arrive dans un vallon charmant, habité par un vieillard, à qui elle conte ses malheurs; ce bon pasteur lui fait à son tour le récit de sa vie; elle se détermine à rester auprès de lui, à revêtir un habit de bergère, que lui donne Érycnée, la femme du vieillard. Adir arrive à la tente de Tancrède. Il s'acquitte de son message; et après une réponse favorable, il revient chercher Herminie, et ne la retrouve plus.

CHANT DEUXIÈME.

Oh! quand serai-je en mon humble ermitage,
Près d'un ruisseau facile dans son cours,
Maître de moi, caché sous le feuillage,
Aux jeux du sort abandonnant mes jours,
Foulant aux pieds la fortune volage,
Et la faveur des arbitres des cours[1]...
O champs heureux! ô retraite du sage!
Dans votre sein cachez-moi pour toujours!
Et vous, Palès; vous, Vertumne et Pomone,
Soyez mes dieux, mes lares protecteurs!
Plût aux destins que des simples pasteurs,
Mon front naissant eût porté la couronne!
Et quel mortel peut voir, sans tressaillir,
Les premiers feux dont l'aurore étincelle,
La jeune rose, image du plaisir,
Et d'une vierge à la pudeur fidèle;
Le chêne altier, dont le vaste contour
Presse la terre, et repousse le jour;
Et cet épi fidèle à sa promesse,
Qui verdit, monte, et déjà plein d'ardeur,
Ose au printemps confier sa jeunesse,
Et des soleils aspirer la chaleur?
Que si jamais, brisant ma triste chaîne,
Je puis avoir un champêtre verger,
Vous me verrez, philosophe berger,
Content du sort, jouir de mon domaine,
Du frais de l'ombre, et du jour passager.

Là, quand l'hiver, au printemps qui le chasse,
Aura cédé son empire orageux,
D'un arbrisseau, jeune présomptueux,
Armé d'un fer j'arrêterai l'audace.
Et quand le soir, s'abreuvant de vapeurs,
Épanchera sa féconde rosée,
J'irai d'une onde, en filets divisée,
Calmer la soif qui desséchait mes fleurs.
Là, tu viendras, douce mélancolie,
Remplir mon cœur de touchans souvenirs,
Me retracer les songes de ma vie,
Mes vains projets, tant de vagues désirs,
Et ma jeunesse, hélas! évanouie,
Et pour jamais emportant les plaisirs.

Et toi, Zulmé, dont le nom seul m'enchante,
Qui m'enflamma de ton premier regard;
Toi, dont la grâce et naïve et piquante,
Comme ton cœur n'emprunte rien de l'art,
Je veux ici, sous un dôme champêtre,
Au fond d'un bois t'élever un autel;
Tout alentour s'empresseront de naître
L'œillet, la rose et le lis immortel:
Dans ce bosquet la jeune tourterelle
Fera son nid au lever des beaux jours;
Et tu viendras, aimable Philomèle,
Chaque printemps y chanter tes amours.
C'est là, Zulmé, qu'entouré d'un feuillage,
Le pur albâtre offrira ses attraits;
On y lira ces mots qu'Amour exprès
Fit pour graver au bas de ton image:
« Du charme le plus doux Vénus orna ses traits;
L'amour mit dans son cœur ce qu'il a de plus tendre;
Et, quant à son parler, ah! craignez de l'entendre!
Ce fut en l'écoutant que j'aimai pour jamais. »
Mais le temps fuit, je m'égare, et j'oublie
Qu'amour galope avec notre Herminie.

Long-temps encor, son coursier animé,
N'écoutant plus le frein accoutumé,
Bondit, s'élance et court avec furie;
Le feu jaillit de son œil enflammé:
Enfin rendu, vaincu de lassitude,
Il s'arrêta dans le fond d'un vallon,
Charmant asile, aimable solitude,
Où mille fleurs émaillaient le gazon.
Autour régnait une chaîne charmante
De petits monts couronnés d'arbrisseaux,
D'où descendaient, rapides dans leur pente,
Des flots d'argent divisés en ruisseaux.
Un jeune fleuve au pied de ces coteaux,
Les recevait dans son urne naissante;
On le voyait développer ses eaux,
S'enfler, courir sur sa rive écumante.
Plus loin vivaient de superbes ormeaux,
Qui s'embrassaient, enlaçaient leurs feuillages,
Et présentaient, sous de rians ombrages,
Au voyageur le frais et le repos.
Le sage y trouve un abri solitaire,
Où vient s'asseoir la méditation,
Et les amans, l'heureuse occasion,
Des lits de fleurs, et surtout le mystère.
L'heure, le bois, le silence des nuits,
Si chers aux cœurs malheureux et sensibles,
Flatte Herminie et suspend ses ennuis:
Elle descend sous ces voûtes paisibles;
Et sur les prés oubliant son coursier,
Se laisse aller sous un vaste palmier.

Suivi du calme et des songes fidèles,
Et couronné d'ombres et de pavots,
Le doux sommeil la couvrit de ses ailes,
Et dans ses sens fit couler le repos.

Elle en jouit heureuse dans sa peine,
Jusqu'au moment où le dieu du matin,
Parfumant l'air de sa suave haleine,
Eut sur l'Indus levé son front serein.
Alors la voix, la brillante harmonie
De mille oiseaux qui s'unissaient en chœur,
Pour saluer le père de la vie,
De son sommeil finirent la douceur.
Son œil s'entr'ouvre et reçoit la lumière;
Sa bouche fraîche exhale au sein des fleurs
Un souffle pur, le mêle à leurs odeurs.

Mais elle voit cette ombre hospitalière,
Ces prés, ces eaux, ces chaumes fraternels,
Où des bergers, sous l'œil de l'innocence,
Unis, entr'eux, au nom des immortels,
Et par les mœurs, trésor de l'indigence,
Vivaient heureux. Jamais, sur leurs autels,
N'éclata l'or, ne brilla le porphyre:
Mais quand Vénus, sur le char du printemps,
Échauffait l'air, l'épurait d'un sourire,
Ils rappelaient les troupeaux dans les champs,
Ils travaillaient, ils ranimaient leur lyre,
Et les échos s'éveillaient à leurs chants.
De ce tableau la volupté touchante,
Et les oiseaux et le vol des zéphyrs,
Parlaient au cœur de cette tendre amante,
Lui retraçaient de cruels souvenirs.
Elle gémit: et des larmes amères,
En longs ruisseaux baignèrent ses paupières.
Le faible agneau dans les bois égaré,
Ainsi des nuits attriste le silence:
Ainsi depuis, sous un dôme sacré,
Une beauté modèle de constance,
Pleura d'un fils la mort et la naissance [1].

Mais elle entend les airs mélodieux,
Que de ces bois l'habitant pacifique
Accompagnait de sa flûte rustique.
Elle se lève, et le cherche des yeux.
Elle aperçoit, à l'ombre d'une treille,
Un vieux pasteur, le Nestor du hameau,
Qui, mollement auprès de son troupeau,
Courbait l'osier, le tressait en corbeille,
Et souriait aux chants de ses trois fils,
Jeunes enfans qui, d'une voix légère,
Disaient en chœur, à ses côtés assis,
Le vieux couplet qu'avait chanté leur père.
Dès qu'Herminie à leurs regards surpris
Montre l'éclat d'une armure guerrière,
Soudain l'effroi vient frapper leurs esprits.
Mais ses beaux yeux et leur douce lumière,
Ses cheveux d'or sur son sein voltigeans,
Tout rassura ces bergers innocens.
« Heureux, pasteurs qu'un dieu juste protége,
Dit-elle alors, poursuivez vos concerts;
Je ne viens point d'une main sacrilége
Troubler vos jeux, la paix de vos déserts;
Sage vieillard, eh quoi! lorsque la guerre
Porte la flamme et la mort en ces lieux,
Vous y vivez paisible et solitaire,
Loin des dangers, sous le regard des dieux?
— Oui, mon cher fils, cet ouragan terrible
A respecté ma famille et nos bois:
Soit que le ciel, à nos craintes sensible,
Daigne veiller sur d'humbles villageois;
Soit que les fruits de ce champêtre asile
N'excitent pas les désirs du vainqueur,
Et qu'il méprise une pauvreté vile,
Vile pour lui, mais bien chère à mon cœur,
Qui n'a besoin que d'un séjour tranquille:
J'aime et bénis ce toit de mes aïeux:
Les fruits mûris par la main de l'Automne,
L'onde qui fuit sous cet ombrage heureux,
Et le lait pur que mon troupeau me donne,
Couvrent ma table et remplissent mes vœux.
Voilà mes fils, appuis de ma vieillesse;
Déjà tous trois aux travaux assidus,
Ils vont aux champs endurcir leur jeunesse;
A leur retour, à mon cou suspendus,
Je les embrasse et chacun me caresse.

« Mais vous, mon fils, la nuit et le chemin
Ont épuisé vos forces languissantes;
L'astre du jour de nos plaines riantes
Chasse déjà les ombres du matin.
Dans mon réduit, près d'une bonne mère,
Venez chercher un repos nécessaire. »
Il dit, et marche, et la tient par la main.
Il la conduit vers la sage Érycnée,
Digne Baucis, compagne de ses jours:
Ils s'adoraient; le temps et l'hyménée
N'ont point encore attiédi leurs amours.
Tels deux ruisseaux que leur rivage enchaîne,
Coulent d'abord séparés dans leurs cours;
Mais l'un vers l'autre attirés dans la plaine,
Un même lit les unit pour toujours.
Baucis accueille et rassure Herminie,
D'un vieux fauteuil renfle le vieux duvet,
L'y fait asseoir, de zèle rajeunie,
Hâte ses pas que l'âge retardait,
Revient, lui porte une coupe arrondie,
Où le lait chaud sur les bords écumait:
A ce nectar joint la grappe vieillie,
Qui suspendue entourait ses lambris;
Et la voyant languissante, attendrie,
Par ses discours veut calmer ses ennuis.
De ce séjour elle lui peint les charmes,
Son air si pur, ses tranquilles ruisseaux,
Ses prés fleuris, la fraîcheur des berceaux;
Et puis l'invite à dépouiller ses armes,
L'aide elle-même. Herminie à son tour,
Sensible aux soins d'une si tendre mère,
Lui répondait d'un regard plein d'amour.
Le bon vieillard, qu'un long usage éclaire,
Qui découvrait, qui lisait dans son cœur,
D'un vif chagrin l'empreinte solitaire,
Lui dit: « Mon fils, je vois votre douleur;
Oui, vous souffrez, hélas! rois et pasteurs,
Qui n'a gémi sous le poids de la vie?
Dès qu'on est homme, on a connu les pleurs!
J'en ai versé: j'ai senti les malheurs;
Ils sont passés, et mon cœur les oublie.

« Il fut un temps, qu'à peine je conçois:
Lorsque j'entrai dans mon adolescence,
J'eus d'autres goûts, je dédaignai les bois

[1] Mademoiselle de La Vallière.

Et les troupeaux ; ébloui d'espérance,
J'abandonnai les lieux de ma naissance;
Je vis Memphis, les rois et leur séjour.
Là je connus, au bord des précipices,
Cultivateur des jardins de la cour,
Ces grands couverts de travers et de vices.
Que j'essuyai de dédains, de caprices!
Combien de fois, dans la longueur des nuits,
Ou dans le jour, sous un antre sauvage,
J'ai regretté, j'ai pleuré mes brebis,
Mes doux loisirs et mon humble ermitage!
L'amour enfin, oui, j'en conviens, l'amour
M'ouvrit les yeux, décida mon retour,
Et pour jamais brisa mon esclavage.
Vous connaissez l'amour et son pouvoir?
Depuis trois ans mon âme infortunée
Dans ses liens gémissait sans espoir;
J'idolâtrais la charmante Érycnée.
J'étais aimée; mais la loi du devoir
Intimidait, enchaînait sa tendresse:
Elle était riche; et fier de son éclat,
Son père Ali méprisait un état
Où les mœurs sont notre unique richesse;
Mais Érycnée eut pitié de mes maux.
Un nœud secret unit nos destinées;
Nœud fortuné qui comble mes années
De paix, d'amour, de biens toujours nouveaux.
J'ignore encor qui trahit le mystère
Du vœu sacré qui liait deux époux;
Un bruit secret en instrisit son père:
Jaloux, barbare, éperdu de courroux,
Il veut soudain, il veut rompre nos chaînes,
Forcer sa fille à former d'autres nœuds:
Sourd à ses pleurs, inflexible à ses peines,
Il l'enferma dans un donjon affreux.
Là, du silence et de l'ombre entourée,
Sans nul témoin pour recevoir ses pleurs,
Au désespoir, à la terreur livrée,
Elle expirait. Au bruit de ses malheurs,
Mon cœur s'emplit d'amertume et de rage:
Mais, rappelant aussitôt mon courage,
Je résolus de défier le sort,
Et de braver les périls et la mort.
Du vieux Ali j'aborde un jeune esclave,
Je l'attendris : sensible, vif et brave,
D'un zèle ardent il seconde mes vœux;
Nous préparons des liens vigoureux;
Et quand la nuit du pôle descendue
De l'horizon noircira l'étendue,
Ma digne épouse, au mépris du trépas,
Doit à ces fils dans les airs suspendue,
De nœuds en nœuds descendre dans mes bras.
Au haut des murs la résine enflammée
Est le signal qui doit frapper mes yeux.
Trois nuits j'errai sous ces murs odieux;
Trois fois au ciel l'aurore rallumée,
Désespéré, m'arracha de ces lieux:
Je périssais et j'accusais les dieux,
Quand d'un flambeau la tremblante lumière
A l'air obscur mêla son jour heureux.
A cet aspect, couché sur la poussière,
Tremblant, ravi, je m'écrie, à genoux:
« Dieux, protégez une amante si chère,
Sauvez, sauvez deux malheureux époux! »
Un voile sombre enveloppait la terre,
L'éclair pressé traçait d'affreux sillons,
Les vents fougueux volaient en tourbillons,
Et l'air grondait du fracas du tonnerre.
Je ne vois plus le signal qui m'a lui,
Je n'entends plus que la voix de l'orage:
Je m'épouvante, éperdu, sans courage,
Sous le malheur je reste anéanti.
Mais tout à coup dans l'air je crois entendre,
J'entends mon nom : « Es-tu là, Soliman?
Sauve mes jours. — Oui, ne crains rien, descend;
Viens dans le sein de l'époux le plus tendre. »
Sa voix, l'espoir m'ont rendu ma vigueur.
Les bras ouverts, je l'attends, je l'appelle:
Dieux, quel moment! Elle approche : c'est elle!
Je la reçois mourante, sans couleur;
Je la saisis, et cent fois je l'embrasse.
Mais le temps presse; en vain le ciel menace;
Le vent mugit; je l'emporte en mes bras.
La nuit enfin d'étoiles couronnée,
Élève un front épuré de frimas
Et rend la paix à la terre étonnée.
De leurs bontés nous rendons grâce aux dieux.
Nous nous hâtons, nous traversons les plaines,
Les bois, les monts, les torrens orageux;
Des mois entiers, courageux dans nos peines,
Privés de tout, nous avons habité
De noirs déserts, des forêts ténébreuses;
Le jour cachés dans des grottes affreuses,
La nuit marchant avec rapidité.
Le ciel enfin, touché de nos misères,
Jeta sur nous des regards paternels:
Nous arrivons dans ces lieux tutélaires,
Où l'innocence a fixé ses autels.
Quand je les vis, ô séjour de mes pères!
« Salut, salut, criai-je l'œil en pleurs;
Adieu, fortune, adieu vaine espérance,
J'abjure ici vos brillantes erreurs
Et vais rentrer dans ma noble indigence. »
Depuis ce temps, j'habite pour toujours
Ces bois amis, témoins de mon enfance,
Témoins bientôt du dernier de mes jours. »

Tandis qu'il parle, Herminie en silence,
L'œil baissé, fixe, attentive, écoutait,
Et du vieillard la touchante éloquence
Flattait son cœur, par degrés le calmait;
L'espoir serein éclairait son visage:
Tel le soleil, après un long orage,
Perce les airs et teint leur voile obscur
D'un doux reflet et de pourpre et d'azur.
Elle médite, et faible, abandonnée,
Veut se cacher dans l'ombre de ces lieux,
Y demeurer jusqu'au jour où les dieux
Adouciraient sa vie infortunée,
Et que le sort des combats trop douteux
Vienne du moins fixer sa destinée.
« Heureux, dit-elle, ô trop heureux pasteur,
Dont la vertu toujours plus inflexible,
Fit si long-temps l'épreuve du malheur!
Tu le connus, tu seras plus sensible,
Ouvre ton âme à la douce pitié,
Daigne en ces lieux me tenir lieu de père;
Peut-être un jour, ces bois, ton amitié,

Pourront calmer ma pénible misère. »
Elle lui parle alors de ses malheurs :
En les contant elle verse des pleurs,
Et le vieillard, avide de l'entendre,
Pleurait aussi : son âme pure et tendre
Lui prodiguait des soins consolateurs.

Elle demande un habit de bergère.
Sur les contours d'une jambe légère,
Une tunique à long plis descendait ;
Son pied charmant déjà disparaissait
Dans une large et rustique chaussure ;
Le lin flottant d'une antique ceinture
Contient d'un nœud ses humbles vêtemens ;
Ses beaux cheveux sont tressés sur sa tête ;
Un ruban rose et quelques fleurs des champs
Les décoraient, servaient aux jours de fête.
Mais à travers cette simplicité,
Sous ces habits qu'avilit l'opulence,
L'œil découvrait sa modeste beauté,
Sa grâce aisée et sa haute naissance ;
Telle à travers les pores du crital
D'un feu caché s'échappe la lumière ;
Ou telle encor lève un front virginal
Sur son buisson la rose peintaunière.

Au point du jour elle menait aux champs
Et ses brebis et sa chèvre fidèle :
On les voyait, quand le soir les rappelle,
Riches de lait, revenir à pas lents
Courbant la tête et traînant leur mamelle.
A leur retour, sous les yeux du pasteur,
Elle exprimait dans un vase d'argile
Leur lait mousseux ; puis d'une main agile
L'assaisonnait d'un sel conservateur.

Souvent alors que ses brebis à l'ombre
Se délassaient des ardeurs du midi,
Cachée au jour, sous le feuillage sombre
D'un bois voisin par les temps épaissi,
Elle gravait sur l'écorce nouvelle
Ses durs revers, son amour si fidèle,
Et de Tancrède, hélas ! le nom chéri,
Et puis lisant, relisant son histoire,
Elle disait : « O vous, arbres amis,
Vivez, croissez, et de mes longs ennuis,
De mon amour conservez la mémoire ;
Que si jamais, quand je ne serai plus,
Un digne amant, sous ces arbres touffus,
Venait rêver à l'objet de sa flamme,
En apprenant et ma vie et ma mort,
Que la pitié s'éveille dans son âme,
Et qu'il s'écrie en déplorant mon sort :
« Tant de constance, un amour si sincère
Devaient jouir d'un destin plus heureux. »
Peut-être un jour, si ma triste prière
Peut s'élever jusqu'au trône des dieux,
Ici viendra, dans cet asile même,
Où pour jamais ma cendre dormira,
Ce chevalier, ce Tancrède que j'aime,
Et qui jamais peut-être ne m'aima.
Se rappelant alors mes faibles charmes,
Il daignera, s'affligeant à son tour,
Du prix tardif de quelques douces larmes,
Charmer mon ombre et payer mon amour. »

Pendant qu'ainsi cette belle au silence,
Aux bois muets confiait ses douleurs,
De ses beaux yeux, miroir de l'innocence,
Tombe et ruisselle une source de pleurs.
Mais revenons, il en est temps sans doute,
A l'écuyer qui chemine à grand pas
Devers Tancrède, et médite en sa route
Un compliment qu'il répète tout bas.
Il l'a trouvé tout pâle, dans sa tente,
Avide encor de vengeance et de sang,
Plein du désir de défier Argant,
Et de punir sa victoire insolente.
L'honnête Adir devant lui présenté,
Adroitement s'acquitte du message :
« Je viens, dit-il, au nom d'une beauté,
Que vos malheurs, votre noble courage,
Ont animé de zèle et de bonté,
Pour vous offrir, instruite par un sage,
Quelques secours, peut-être la santé.
Quant à son nom, mon ordre est de le taire,
Et j'obéis : mais si j'ai votre aveu,
Elle me suit, vous la verrez dans peu. »
Quoique surpris, le héros débonnaire,
Sans hésiter, donna son agrément.
« Grands dieux, dit-il, si c'était Herminie ! »
Il ajouta : « Si vous voyez Argant,
Le preux Argant, dites-lui, je vous prie,
Que chaque jour, au gré de mon espoir,
Je sens mon bras, ma santé raffermie,
Et que bientôt nous pourrons nous revoir. »

Le bon Adir, très content de lui-même,
Et de l'accueil du guerrier obligeant,
Monte à cheval, de fatigue un peu blême,
Et court bien vite aux lieux où tristement
Il a laissé sa reine qui l'attend :
Toujours courant, plein de joie il arrive,
Cherche, regarde ; il se trouble, il pâlit,
Prête au silence une oreille attentive,
La redemande aux échos, à la nuit,
Fait retentir le doux nom d'Herminie :
Mais l'écho seul répondant à sa voix,
Glacé de crainte, il part, maudit sa vie,
L'amour, Tancrède, et se perd dans les bois.

Mais, fatigué de sa longue carrière,
Le dieu du jour rasant le bord des eaux,
Va chez Thétis dételer ses chevaux.
Cherchons un gîte, entrons dans la chaumière
Du bon pasteur, qui, sur deux vieux treteaux,
A fait dresser sa table héréditaire ;
Où, pres d'un vase, outragé par le temps,
Sont de Cérès la pâte circulaire,
Et le miel pur, et les fruits humectans.

Heureux celui qui, près de la nature,
D'un tel festin ferait tout son bonheur,
Et qui saurait, dans la paix de son cœur,
Jouir des champs dans une vie obscure !
Bien plus heureux si, libre de tous soins,
Assis au frais sur l'herbe rajeunie,
Il peut souper avec son Herminie,
N'ayant que l'ombre et l'amour pour témoins.

ARGUMENT.

Adir qui cherchait Herminie, la trouve dans le vallon qu'habite le vieillard; elle était auprès de son troupeau : il la sollicite, la presse de retourner à Solyme. Herminie cède à ses prières, fait ses adieux au vénérable pasteur, et part avec Adir. Pendant ce temps, Tancrède avait défié Argant, qui s'était rendu au lieu assigné. Description du combat. Argant est tué : Tancrède, grièvement blessé, se traîne quelques pas, et tombe évanoui. Herminie et Adir arrivent dans le moment. Ils reconnaissent d'abord Argant, ensuite Tancrède. Désespoir d'Herminie. Cependant Adir s'aperçoit que ce héros respire encore. Son amante le soigne, panse ses blessures. Adir construit un brancard. Herminie aide à le porter. Ils arrivent après de longs efforts dans un petit hameau. Tancrède revient de son évanouissement, reconnaît Herminie et perd encore l'usage de ses sens. Herminie ne paraît plus à ses yeux. Lorsque Tancrède a repris ses forces, il demande à Adir s'il n'a pas vu cette reine charmante. Adir raconte tout ce qu'elle a fait pour lui. Tancrède va se jeter à ses pieds et lui offre sa main. Herminie l'accepte, et ils vont ensemble au camp de Bouillon.

CHANT TROISIÈME.

Qu'avec plaisir mon regard se repose
Sur les progrès de nos arts, de nos mœurs;
Et qu'il m'est doux de voir briller la rose
Au même lieu d'où s'éloignaient les fleurs;
Et la raison qui, lentement éclose,
S'élève enfin sur nos vieilles erreurs!
Tout est changé : l'on ne voit plus nos belles,
Sur un coursier poursuivre leurs amans,
Abandonner, dans leurs ardeurs fidèles,
Leur lit oiseux pour coucher dans les camps.
On ne voit plus, pour l'honneur de leurs dames,
Nos chevaliers s'égorger galamment :
Tout est changé : sur la vertu des femmes
On est d'accord; tout est bien à présent.

Mais le dirai-je? Oui, mon cœur le confesse,
J'aurais aimé les mœurs de ce vieux temps,
Où la beauté, docile à la tendresse,
S'abandonnait à ses doux mouvemens;
Où dès qu'amour, ce dieu qui me tourmente,
D'un trait doré piquait un jeune cœur,
L'aveu suivait cette naissante ardeur,
Et l'aveu fait, une facile pente
Les conduisait au temple du bonheur;
Ou si parfois l'amante encor novice
(Un pareil cas a pu se rencontrer)
De la rigueur affectait l'injustice,
Du moins l'amant osait tout espérer.

Que l'espérance est douce quand on aime!
Ah! si jamais son rayon enchanteur
Frappait mes yeux, se glissait dans mon cœur!
Non, les bontés de Vénus elle-même,
Tous ses appas livrés à mon ardeur,
Ne vaudraient pas cette ombre de faveur.
Mais ma Zulmé, cette Zulmé si chère,
Malgré l'éclat de ses attraits charmans,
D'un amour pur caressant la chimère,
Veut que je sois modeste dans mes sens,
Comme un vieux saint qui jeûna soixante ans.
Je dis Zulmé : les autres, je l'ignore.
Quelqu'un peut-être est plus heureux que moi :
S'il en convient, avec lui je le croi;
Mais si j'osais, je douterais encore.

Et cependant inflexibles censeurs,
N'accusons pas notre aimable Herminie :
Je suis bien loin d'approuver ses erreurs :
Mesdames, non : trop aimer est folie,
Je le sais bien; mais grâce, je vous prie,
Ah! la pitié va si bien à vos cœurs!
De ces temps-là telles étaient les mœurs.
On conservait, dans un vase d'argile,
De votre honneur le dépôt incertain :
Il se fêlait; l'âge rend plus habile :
Las aujourd'hui, ce beau vase est d'étain!

Mais retournons au paisible ermitage,
Où notre amante, au sein des prés fleuris,
Rêve à Tancrède, et garde ses brebis.

Le dieu du jour, terminant son voyage,
Avait touché le signe du cancer,
Et descendant des plaines de l'éther,
Du grand Négus embrasait le rivage;
Égal aux nuits, dans son cours limité,
Sur l'équateur il asseyait son trône :
Quand l'écuyer de la jeune Amazone,
Que vers Tancrède elle avait député,
Qui la cherchait d'asiles en asiles,
Qui la pleurait, la trouve en ce hameau,
Seule, oubliée, au pied d'un vaste ormeau
Qui la couvrait de ses ombres tranquilles.
A ses genoux dormait un jeune agneau,
Qu'elle échauffait de ses douces caresses;
Un peu plus loin, entr'elle et son troupeau,
Veillait son chien, jaloux de ses tendresses :
Elle attachait et mariait des fleurs,
Liait la rose au lis qui vient d'éclore;
Sur son visage on lisait ses douleurs,
Son infortune, et l'on voyait encore
Que ses beaux yeux avaient versé des pleurs.

Lorsqu'Adir vit sous cet habit rustique
Cette beauté qui naguère brillait
De tout l'éclat du luxe asiatique,
Il s'attendrit, il gémit en secret;
Et cependant sa présence, ses charmes,
A son chagrin mêlaient quelque douceur.
Mais il s'approche, et l'œil baigné de larmes,
Tombe à ses pieds, gémit, parle à son cœur,
Et la pressant de ses tendres prières,
Il la décide à quitter ces chaumières,
Où l'entouraient les ombres du malheur.

Elle se lève, et laissant la prairie,
Va retrouver, sous son toit vertueux,
Le vieux pasteur, lui fait de longs adieux,
Pleure avec lui, l'embrasse, le supplie
De conserver dans son cœur généreux,
Le souvenir de la triste Herminie.
Le bon vieillard, la famille attendrie
L'environnant, la comblant de leurs vœux,
Suivent ses pas, pleurent leur douce amie,
Et loin encor l'accompagnent des yeux.

De l'avenir quelle nuit nous sépare!
Et, le matin, qui lit au front des cieux
Le sort nouveau que le soir lui prépare?

Pendant qu'Adir s'éloignait à grands pas,
Encourageant sa compagne tremblante,
Sur le chemin le démon des combats
Ouvrait alors une scène sanglaote.
Il vous souvient de ce farouche Argant,
Cet ennemi d'un guerrier trop aimable,
Qu'il combattit, dont il perça le flanc:
Mais par sa chute encor plus redoutable,
Dès que Tancrède, entouré de secours,
Eut renoué la trame de ses jours,
Il défia, rappela dans l'arène
Son fier vainqueur qui, de la gloire épris,
Brûlant surtout de vengeance et de haine,
N'hésita pas : le rendez-vous fut pris
Loin de la ville, et du champ de carnage,
Dans des bosquets, pour un plus doux usage,
Par la nature et l'amour embellis.

L'aube tardive était douteuse encore,
Et l'Orient n'enfantait pas le jour;
L'oiseau caché n'annonçait pas l'aurore,
Le chien dormait étendu dans la cour;
Baucis du jour épiait la naissance,
Son fils dormait dans les bras de l'Amour:
Tout reposait, et la terre en silence,
De la lumière attendait le retour;
Alors qu'Argant, soucieux et terrible,
Au rendez-vous arriva le premier;
Bientôt après, avec le jour paisible,
Parut Tancrède en digne chevalier.
En se voyant, l'un et l'autre s'arrête,
D'un regard fier parcourt son ennemi,
Porte la main sur le fer qu'il apprête,
Impatient de s'élancer sur lui.
Tancrède voit Argant fier et tranquille,
Sans bouclier affronter les hasards;
Il prend le sien, le jette, et plus agile
Marche au combat : les yeux fixes, hagards,
Le païen rêve, et demeure immobile.
Tel un lion frappé de quelque bruit
Dresse sa tête : attentif, il écoute,
Roule un œil sombre, et sourdement rugit.
« Quoi! dit Tancrède, un héros me redoute?
A mon aspect son front change et pâlit?
— Lève les yeux, vil chrétien que j'abhorre,
Et tu verras si la peur déshonore
Le front altier d'un guerrier tel que moi.
Je plains, hélas! cette antique Solyme,
Qui va tomber et mourir avec toi :
Mais je la couvre encore de mes armes,
Tremble à ton tour, et t'abreuve de larmes;
Ton corps sanglant, dans la fange traîné,
Ta mort, ta mort, ma plus douce espérance,
Ne suffit pas à mon cœur indigné,
N'assouvit pas ma haine et ma vengeance. »

Comme il parlait, un spectre décharné,
Livide, affreux, devant lui se présente;
C'était la Mort : d'une voix effrayante
Elle l'appelle, elle va le saisir;
Pour cette fois, on voit Argant pâlir;
Argant recule, et tout son sang se glace :
Le monstre enfin paraît s'évanouir,
Et le guerrier a repris son audace.
Tancrède unit à l'intrépidité,
L'art, la souplesse et la légèreté.
Son ennemi s'élevait comme un chêne,
Son contour vaste égalait sa hauteur;
Et ses esprits allumés par la haine,
Dans leurs conduits bouillonnaient de vigueur.
Tancrède attaque et cède avec prudence,
Il pare, fuit, et frappe au même instant.
L'autre méprise et l'art et la défense,
Frappe, redouble, et poursuit en frappant.

Ainsi l'on voit le tigre et l'éléphant
Combattre entr'eux, s'enflammer de furie;
L'un souple, adroit, observe, tourne, épie,
Frémit, s'élance, et revient en grondant:
Son ennemi demeure inébranlable,
Avec mépris repousse chaque effort,
Et prolongeant sa trompe formidable,
Écarte, presse, et présente la mort.

Tel est d'Argant le féroce courage :
En vain Tancrède oppose adroitement
Le fer au fer, et l'adresse à la rage;
Un coup rapide a fait jaillir son sang.
Argant triomphe, et le raille, et l'outrage.
Tancrède outré, veut se venger soudain :
Sur son rival, il court, il s'abandonne,
Et le trompant par un art qui l'étonne,
Plonge deux fois tout l'acier dans son sein.
« Raille à présent et reçois de ma main,
Le digne prix de ta haute vaillance. »
Argant rugit, et terrible il s'élance;
Il le saisit, l'agite dans ses bras,
Veut l'étouffer, l'écraser sous ses pas :
Sans s'étonner, Tancrède avec souplesse
Cède, résiste, et s'allonge, et s'abaisse,
Lutte avec art, oppose un bras nerveux :
Tous deux enfin épuisés, hors d'haleine,
Entrelacés tombent; et sur l'arène,
Vaincus, vainqueurs, se roulent furieux.

Mais aussitôt, appelant la vengeance,
Ils sont debout, et le choc recommence.
Tel le sommet d'un frêne sourcilleux,
Battu des vents, vaincu par la tempête,
Plie un moment, et plus audacieux,
Repousse l'air, et relève sa tête.
Plus de détours; la rage les guidait;
Le fer sanglant monte, brille, s'anime:
La Mort doutant du choix de la victime
Planait sur eux; chaque coup qui frappait
Les ébranlait et brisait leur armure :
Ils sont couverts de débris et de sang:
Le Sarrasin en versait un torrent.
Mais tel qu'un feu privé de nourriture,
Languit, s'éteint, et périt lentement,
Tel périssait le malheureux Argant;
Son œil se trouble, et sa main chancelante
N'adresse plus que des coups impuissans.
De son rival l'âme compatissante
Fut attendrie : « Honneur des musulmans,
Cessons, dit-il, renonce à la victoire,

Et sans rougir reconnais ton vainqueur :
Je ne veux point démériter ma gloire,
Et sans pitié jouir de ton malheur.
—Lâche chrétien, oses-tu bien le dire?
Toi mon vainqueur! frémis, Argant respire
Et va punir ce discours insolent. »
Souvent la flamme au moment qu'elle expire,
Renaît, s'anime, et brille en s'éteignant.
De ses deux mains il saisit son épée,
La souleva d'un effort si puissant,
Que du héros la défense est trompée ;
Il est frappé : le glaive est dans son flanc.
Mais vainement dans sa rage intrépide,
Ce noir païen veut porter d'autres coups ;
Sa force expire, et tout pâle, livide,
Il cède enfin, tombe sur ses genoux ;
D'une main faible à la terre s'appuie,
De l'autre encor menace son vainqueur.
Tancrède approche, et s'émeut, et lui crie :
« Noble ennemi, daigne accepter la vie,
Conserve-toi pour la gloire et l'honneur. »
Argant se tait : il s'avance, il se traîne,
S'arme en secret, roule son œil hagard,
Et tout à coup le frappe d'un poignard.
Mais le héros le repousse sans peine,
Et n'écoutant ni pitié, ni remord,
Il le renverse, et dans son cœur farouche,
Plonge à la fois son épée et la mort.
Il expira le blasphème à la bouche,
Mordant la terre, agitant son poignard,
Bravant les dieux de son dernier regard.

Tancrède, alors les yeux voilés de larmes,
Le front baissé, laisse échapper ses armes ;
Et pénétré de respect et d'amour,
Rend grâce au Dieu qui donne la victoire.
Mais ce guerrier périssait à son tour,
De tout son sang il achetait sa gloire,
Il craint, hélas! par ses forces trahi,
De ne pouvoir atteindre aucun asile :
Il va pourtant d'un pas lent et débile,
Traîne un moment son corps appesanti,
Gémit, s'assied, regarde autour de lui,
Élève au ciel sa touchante prière :
L'obscurité sur ses yeux se répand ;
Un dur sommeil fatigue sa paupière ;
Trois fois il tombe, et trois fois s'efforçant,
Il se soulève, il cherche la lumière,
La voit, soupire, et retombe mourant.
Dans ce moment arrivait Herminie,
Avec Adir, ce bon et sage ami,
Qui lui parlait pour tromper son ennui,
Chemin faisant, de la fraîche prairie,
Du jour si pur, du calme des hameaux,
Et des bergers qui, sous d'heureux berceaux,
Coulent en paix leur innocente vie.
Mais quels objets étonnent leurs regards!
Des flots de sang, et des glaives épars!
Un musulman couvert de sa cuirasse,
Privé de vie, à leurs pieds étendu!
Son œil ouvert respire encor l'audace.
Elle s'avance, elle l'a reconnu :
« Dieux! c'est Argant ; c'est l'ennemi terrible.
De ce que j'aime : Argant! est-il possible!
Quels assassins ont triomphé de toi! »
Ce sang, ce corps, cette scène d'effroi,
Et la pitié, cette aimable faiblesse
Des cœurs bien nés, surtout de la beauté,
Tout dans son âme imprimait la tristesse.

Mais l'écuyer, de ce meurtre irrité,
De toute part cherchant l'auteur du crime,
Sur le chemin voit une autre victime,
Qu'enveloppaient les ombres de la mort :
Il court, arrive : « O ciel ! quel coup du sort!
C'est lui, Tancrède, oui, Tancrède lui-même! »
Ce cri perçant, le nom de ce qu'elle aime,
Frappe Herminie ; elle vole à l'instant,
Le voit, frémit, sur lui se précipite ;
Veut lui parler, sa voix, sa bouche hésite,
Elle meurtrit son beau sein palpitant,
Voudrait pleurer, ne trouve plus de larmes ;
S'écrie enfin : « O héros plein de charmes!
Mon cher Tancrède, écoute, entends ma voix,
Ouvre tes yeux, ces yeux où tant de fois
J'ai vu briller ton superbe courage. »
Elle ne put en dire davantage :
Elle pâlit, reste sans mouvement,
Soupire, et tombe aux pieds de son amant.
Le bon Adir, accablé de tristesse,
Serre ses mains, et l'appelle, et gémit,
La nomme encor : « Malheureuse princesse,
Rassurez-vous : il n'est point mort ; il vit,
Il vit pour vous, oui, pour vous qu'il adore. »
Ces mots si doux, l'espoir plus doux encore,
Retient son âme et rappelle ses sens :
Son front glacé d'un rayon se colore,
On voit errer ses beaux yeux languissans.
« Ciel! il vivrait! Dieu puissant que j'implore!..... »
Sur ce héros, à ces mots s'inclinant,
Elle recueille, elle observe, elle aspire
L'air faible et froid sur ses lèvres errant.
« Il n'est point mort : non, Adir, il respire ;
Oui, je le sens, grands dieux! veillez sur lui ;
Pour le sauver, prêtez-moi votre appui! »
Amour, Amour, que j'aime tes faiblesses!
Que tes bienfaits ont effacé de maux!
N'ayant alors ni voiles, ni bandeaux,
Elle coupa ses magnifiques tresses,
Ses beaux cheveux qui flottaient en anneaux,
Vrais nœuds d'amour, riche et simple parure
D'un âge heureux qui fuit si promptement,
Tarit le sang, lave chaque blessure,
Puis va cueillir, au bord d'une onde pure,
Le simple né dans ce climat charmant.
Sur chaque plaie en exprime l'essence,
Étend dessus l'or pur de ses cheveux,
Non sans mêler à ses soins généreux
Quelques baisers, sa douce récompense.

Pendant ce temps, l'écuyer consterné,
Le sage Adir, dans la forêt prochaine,
Armé d'un fer en serpe contourné,
De ses rameaux dégradait un vieux chêne ;
Puis se courbant sur le poids incliné,
Il les apporte, et d'un osier docile
Les unissant, dresse un lit de repos,
Entasse l'herbe et la feuille mobile

Pour le couvrir, amollir les rameaux,
Puis doucement y place le héros,
En s'écriant : « Si quelque dieu sensible,
Pour le sauver, me prêtait du secours !
—C'est moi, moi-même ; oui, pour sauver ses jours,
L'amour, l'amour me rendra tout possible ! »
Elle disait et déjà dans ses bras
Le lit vacille ; elle marche, s'arrête,
S'efforce encore, hésite à chaque pas.

Avez-vous vu, lorsque Vesper s'apprête
A s'élever dans les airs moins brûlans,
La jeune Lise apporter sur sa tête
L'osier chargé des richesses des champs ?
Elle s'avance, et sous le poids chancelle,
S'assied, respire, et se lève soudain ;
L'amour, l'espoir, adoucit le chemin :
Colin l'attend pour souper avec elle,
Et sa main doit préparer le festin.
Telle marchait plus excédée encore,
Et cependant avec bien plus d'ardeur,
Cette beauté dont le teint se colore
Comme un nuage enflammé de chaleur.

Enfin Adir, dont la vue inquiète.
Cherchait partout un abri protecteur,
Entend au loin la voix d'une musette,
Puis aperçoit sur un riant coteau,
Tout à travers le faîte du feuillage,
Les toits épars d'un modeste hameau.
Combien l'espoir ranime le courage !
A cet aspect ils bénissent le sort,
Leur pas s'allonge, et d'effort en effort,
D'un laboureur ils atteignent l'asile.
Pour Herminie, hélas ! il était temps !
Elle expirait ainsi qu'un lis fragile
Se courbe et meurt accablé par les vents :
Mais rappelant sa force évanouie,
Elle renaît ; et tout à son amant,
Elle prodigue à ce héros mourant,
Remède et soins, et ses vœux et sa vie.

Tancrède enfin du trépas ramené,
Cherche, regarde, autour de lui promène
Son œil confus ; son esprit étonné
D'un long sommeil croit secouer la chaîne.
« Où suis-je, hélas ! qui m'a rendu le jour ?
O mes amis ! quelle main salutaire ?.....
— Vous le saurez ; c'est le ciel tutélaire,
Répond Adir, notre zèle et l'amour :
Mais votre état commande le silence
Et le repos : un jour, un jour viendra
Où votre cœur par la reconnaissance
Pourra payer la main qui le sauva.
— Ah ! dit Tancrède, oubliant sa blessure,
Qu'est devenu le malheureux Argant ?
Restera-t-il privé de sépulture ?
Et des vautours sera-t-il la pâture ?
— Non, répondit Herminie à l'instant,
Tranquillisez votre âme généreuse,
On va chercher ce brave musulman. »
A cette voix sensible, harmonieuse,
Qui de son cœur retrouvait le chemin,
Sur cette reine il élève soudain
Ses yeux surpris : « Ciel ! que vois-je ? il s'écrie,
Est-ce une erreur ? Vous !..... » Son âme affaiblie
Ne soutint pas un effort si puissant ;
Il succomba, perdit le sentiment,
En murmurant le doux nom d'Herminie.

On éloigna cet objet dangereux :
Mais de ses sens quand il reprit l'usage,
Quand son esprit que couvrait un nuage,
En eut percé le voile ténébreux,
Il se soulève, il la cherche des yeux,
Ne la voit pas, se détourne et soupire.

Bientôt après, alors que dans son cœur,
De la santé circula la chaleur,
Que la raison eut repris son empire,
Voyant Adir qui veillait près de lui ;
« O toi ! dit-il, mon sauveur, mon appui,
N'ai-je pas vu, parle, je t'en conjure,
Près de mon lit, sous ces toits indigens,
Une beauté, l'honneur de la nature,
L'objet des vœux des plus fiers musulmans ?
Est-ce un vain songe ? une ombre évanouie ?
—Non, dit Adir, vous ne vous trompez pas :
C'est elle-même ; oui, la belle Herminie,
De qui l'amour vous arrache au trépas ;
Et qui pour vous a prodigué sa vie. »
Il lui raconte alors les prompts secours
Qu'il a reçus de cette tendre amante,
Ses longs malheurs, sa flamme si touchante,
Et par quels soins elle a sauvé ses jours.

Comme en hiver l'humide et tiède haleine,
D'un vent léger du midi repoussé,
Fond, amollit, sous le frein qui l'enchaîne,
L'azur d'un lac que la nuit a glacé ;
A ce récit, qu'à peine il ose croire,
Ainsi Tancrède attendri jusqu'aux pleurs,
Sentit enfin que l'éclat de la gloire,
Et les lauriers donnés par la victoire,
Sont bien souvent des dons vains et trompeurs ;
Que des bienfaits de la bonté céleste,
Le plus flatteur, à coup sûr le plus doux,
Est le présent d'une beauté modeste
Qui daigne vivre et s'unir avec nous.
« Je cède, Amour, à ta douce influence,
S'écria-t-il, et mon bonheur commence :
Depuis long-temps j'adorais ses appas ;
Mais le devoir m'imposait le silence.
Volons vers elle, Adir, soutiens mes pas. »
Elle était là. Cet objet plein de charmes,
Dans l'ombre assis écoutait son amant,
Le regardait, et lui cachait ses larmes.
Il l'aperçoit, s'écrie en l'approchant :
« Venez, venez, âme sublime et pure,
Devant le Dieu des saints engagemens,
Le Dieu jaloux qui punit le parjure,
D'un chevalier recevoir les sermens. »
Après ces mots, plein d'ardeur, mais débile,
Traînant ses pas, sur Adir s'appuyant,
Il la conduit sur ce coteau riant,
Où l'air, le fleuve, une plaine fertile
Développaient un tableau ravissant.
« Au nom du Dieu qu'adore ma patrie,

Dit le héros, en élevant la main,
Et par l'honneur imprimé dans mon sein,
Je jure aux pieds de la belle Herminie,
Devant Adir, son fidèle écuyer,
De la servir, de lui vouer ma vie,
Et de mourir son digne chevalier.
Je jure encor, par mon âme immortelle,
Si d'un regard vous flattez mes projets,
Qu'à nos autels le nœud le plus fidèle,
Un doux hymen unira pour jamais
L'heureux Tancrède à vos divins attraits. »
Lors à genoux, les yeux fixés sur elle,
Tenant sa main qu'il pressait sur son cœur,
Il attendit l'arrêt de son bonheur.

A ce discours, de l'aimable Herminie
Quel fut le trouble et le saisissement!
Elle doutait, et son âme ravie
D'un songe heureux craignait l'enchantement.
Enfin voilant son front de modestie,
Elle sourit, accepte le serment,
Et pour jamais abjurant sa patrie,
Au camp latin elle suit son amant.
Avec transport elle y fut accueillie:
Bouillon loua sa constance et ses soins;
L'hymen signa le bonheur de leur vie,
Et les amours servirent de témoins.

Le bon Adir, rayonnant d'allégresse,
De biens comblé, fut heureux à son tour,
Et même on dit qu'en voyant leur tendresse,
Il eut encor des souvenirs d'amour.

FIN D'HERMINIE.

GEOFFROI RUDEL OU LE TROUBADOUR,

POËME EN HUIT CHANTS.

A MADAME

CÉSARINE DE MAGALLON.

O vous qui sans efforts, sans projets savez plaire,
Par vos rares vertus, vos grâces, votre esprit,
Protégez d'un regard ma muse téméraire
Qu'un espoir dangereux, qu'un vain songe enhardit;
Semblable au doux lever d'une brillante aurore,
Un regard de vos yeux annonce un très beau jour :
Sous cet auspice heureux, mais timides encore,
Allez, partez mes vers, j'attends votre retour.
Si, de la vérité répétant le langage,
J'ai peu dissimulé l'ardente ambition,
Les cruautés, les mœurs des prêtres de Sion
Dans ces temps malheureux qu'on nomme le vieux âge,
De la vertu du moins, épris de son image,
J'encense les autels : vertu, divinité
Dont l'univers entier, dont l'homme encor sauvage
Entend la voix, chérit l'heureuse austérité.

CHANT PREMIER.

Ah! quelle muse, ou plutôt quel démon
M'a d'un poëme inspiré la manie?
Je jouissais d'un sommeil si profond!
J'étais si bien! mon innocente vie,
Comme un ruisseau sur la molle prairie,
Coulait sans bruit ; je vivais sans penser,
Ou bien plutôt je ne pensais qu'à vivre,
A profiter, sans plumes et sans livre,
D'un jour qui fuit et qui va s'éclipser.
Adieu repos, adieu sage incurie!
Ah! trop heureux qui, caché loin du bruit,
Le jour repose et dort toute la nuit!
Dis-moi du moins, savante Polymnie,
Sur quel laurier le chantre de Médor
Et d'Angélique a suspendu sa lyre?
Sur l'Hélicon chacun la cherche encor ;
Nul ne la trouve, aucun ne sait qu'en dire.
Et moi chétif, loin du Pinde aujourd'hui,
Pour y monter quel sera mon appui?
O Césarine! aimable enchanteresse!
Oui, c'est à toi qu'en ce jour je m'adresse.
Ma muse éprise au seul bruit de ton nom,
Croit respirer tous les feux d'Apollon.
Qu'un autre exalte en son heureux délire,
Tes yeux charmans, tes grâces, ton sourire,
Ta taille svelte et ton air enchanteur ;
Pour moi, je veux, avec même candeur,
Louer ici la beauté de ton âme,
Ton cœur sensible et doux et généreux,
Que l'amitié, que le devoir enflamme;
Et ton esprit, ce beau présent des cieux,
Vif, pénétrant, aussi juste qu'aimable.
O Césarine, écoute mes concerts;
Soutiens ma voix, et répands sur mes vers
De tes attraits le charme inexprimable.

On ne peut trop des galans troubadours
Se rappeler les mœurs et les beaux jours ;
Ils étaient nés pour les arts et la gloire,
Pour être aimés, pour chanter leur victoire ;
Brillans d'esprit, mais moins forts de raison,
Sabbat, sorciers, songe, apparition
Et revenans remplissaient leur histoire;
Ils se faisaient une religion,
Se confessaient, observaient le carême
Exactement ; et par un doux système,
Mêlaient l'amour à la dévotion.
Alors la cour du comte de Provence,
Du gai savoir, de la magnificence,
Des doux plaisirs, des muses, de l'amour
Et des festins était l'heureux séjour.
Tout chevalier avait là son amie,
Et chaque belle avait son doux ami
Qui recevait, pour prix d'une élégie,
D'une sirvente ou d'une bergerie,
Le don heureux d'amoureuse merci.
Geoffroi Rudel, troubadour né messire,
Dans cette cour parut dès son printemps ;
Son père avait, dès ses plus jeunes ans,
Mis dans ses mains l'épée avec la lyre,
Et lui montrait, en l'enseignant à lire,
Le gai savoir, la rime et ses détours.
Dame Gertrude, en sage et tendre mère,
Du catéchisme, et de Dieu fils et père,
D'Ève, d'Adam lui parlait tous les jours.
Le jeune élève, esprit vif et facile,
Fit des progrès rapides, étonnans,
Versifiait comme un petit Virgile,
Chantait l'amour à l'âge de dix ans.
Ainsi l'on voit la tendre Philomèle,
Bien jeune encore, essayer dans les bois,
Au temps des fleurs, à la saison nouvelle,
Le chant d'hymen et sa naissante voix.
Rudel avait une figure aimable,
De beaux yeux noirs, une voix agréable ;
Il adorait le sexe féminin ;
Et croyait voir dans les traits d'une femme,
Je ne sais quoi de pur et de divin ;
Surtout l'objet qui régnait sur son âme,
Lui paraissait un ange, un séraphin :
Facile erreur, si pourtant c'en est une,
Qui naît du cœur, aux vrais amans commune.
Combien de fois, en voyant tes beaux yeux,
Tes doux attraits, aimable Césarine,
Je pensai voir une fille des cieux,
Ou la Psyché que la fable imagine!
Rudel, à peine entré dans ses beaux ans,

Cherchait l'amour sans le trouver encore.
Besoin d'aimer est un vent du printemps
Dont la chaleur dans l'âme fait éclore
Nouveaux désirs et nouveaux sentimens.
Du jour de Pâque enfin brille l'aurore;
C'était dans Aix, séjour du souverain,
A la grand'messe il vit la jeune Isaure
Fraîche et semblable à la fleur du matin,
Dans une église; on aurait cru voir Flore,
Les yeux baissés, un rosaire à la main.
Hélas! Rudel entendit mal la messe;
Il ne vit plus qu'Isaure et ses attraits.
Ainsi David, fameux par sa sagesse,
Oublia Dieu, lorsque de son palais
Il entrevit, dans le bain, les doux charmes
De Betzabé, cause de tant de larmes.
Le beau Rudel, les yeux brillans d'ardeur,
Les attachait sur cette jeune Flore;
Impatient, il désirait d'Isaure
Un doux regard, présage du bonheur.
Il l'eut enfin : leurs yeux se rencontrèrent,
Par leurs regards leurs deux cœurs se parlèrent.
D'Isaure alors l'innocente pudeur
Rougit le front, et ses yeux se baissèrent;
Mais ce regard, ce premier trait d'amour
Perça son cœur calme jusqu'à ce jour.
Rapide instinct, force de sympathie!
Quel grand esprit, quel Platon, quels docteurs
M'expliqueront l'étonnante magie
Qui l'un vers l'autre entraîne ainsi deux cœurs
Et bien souvent les unit pour la vie?
Telle l'on voit sous les cieux azurés,
Selon Newton, du ciel le grand apôtre,
Par un pouvoir, un ressort ignorés
Une planète en attirer une autre.
Quand on sortit de l'office divin,
Geoffroi Rudel prit le même chemin,
Suivit les pas d'Isaure et de son père;
Comme un chasseur suit la perdrix légère
Qui fuit, s'échappe, et qu'il brûle d'avoir :
Tel suit Rudel qu'entraîne un doux espoir;
Elle à son tour tourne souvent la tête,
Et sur Rudel attache ses beaux yeux,
Et même encor parfois elle s'arrête
Pour retarder sa marche et le voir mieux.
Mais tout à coup, au détour d'une rue,
Un vieux chariot la dérobe à sa vue.
Rudel demeure immobile, incertain.
Le laboureur du sauvage Apennin
Qui tout à coup en menant sa charrue
Voit du soleil une éclipse imprévue,
Et la nuit sombre arriver à midi,
Pâlit, s'étonne et semble anéanti :
Tel fut Rudel, lorsqu'à son œil ravi
On enleva cette beauté si chère;
Mais revenu de son émotion,
Il demanda sa demeure et son nom.
François Vidal est le nom de son père;
Un vieux château non bien loin de Salon,
De ses aïeux édifice gothique,
Était l'asile où vivait ce baron,
Peu chargé d'or, mais de noblesse antique.
Vidal savait le *Credo*, le *Pater*,
Tout ce qu'apprend un brave gentilhomme;
Il avait fait le voyage de Rome,
Signait son nom, courait le loup, le cerf,
Et servait Dieu par crainte de l'enfer.
Au prompt départ de cette belle Isaure,
Le troubadour, plus amoureux encore,
Resta long-temps immobile et rêveur;
Mais revenant de sa longue stupeur,
Il veut aller à Salon le soir même,
Sous le balcon du jeune objet qu'il aime,
Lui déclarer les tourmens de son cœur;
Et quant la nuit d'étoiles couronnée
Vint annoncer la fin de la journée,
Il partit d'Aix à pied, secrètement,
Portant en main son épée et sa lyre;
Et dans sa route, épris d'un beau délire,
Il fait des vers qu'il chante en arrivant,
Caché dans l'ombre, au bas d'une fenêtre
Du beau château de cet objet chéri,
Qui lors dormait ou qui veillait peut-être;
Car à cet âge on a plus d'un souci.

PREMIER COUPLET.

Tantôt dans une sainte église
J'ai vu la rose unie au lis,
Et j'ai cru voir dans ma surprise,
Un des anges du paradis.
Le ciel créa la belle Isaure
Pour embellir ces lieux charmans;
Ainsi qu'on voit la jeune Flore
Orner la terre au doux printemps.

DEUXIÈME COUPLET.

Belle Isaure, ouvre la paupière,
Vénus recommence son cours;
Viens, viens jouir de sa lumière,
C'est la planète des amours.
Parais, la nuit sera plus belle,
Tes yeux ranimeront les fleurs,
Et la sensible Philomèle
Redoublera ses sons flatteurs.

Ce jeune amant tourmente en vain sa lyre,
La belle Isaure ou dormait ou feignait;
Mais il s'enflamme et sa muse l'inspire:
Il chante un troisième couplet.

TROISIÈME COUPLET.

Éveille-toi, ma douce amie,
Ne crains pas les regards jaloux;
Tout dort, et dort aussi.... l'Envie,
Et l'Amour seul veille pour nous.

Isaure enfin paraît à sa fenêtre
Et dit tout bas : « Si vous m'aimez d'amour,
Il faut vraiment vous faire mieux connaître,
Et je pourrai vous aimer à mon tour.
—Accordez-moi la faveur de m'entendre,
Je vous dirai ma famille et mon nom.
—Eh bien! demain, quand vous verrez descendre
Le beau soleil au bord de l'horizon,
Au bois voisin sans bruit allez m'attendre,
Je m'y rendrai; la fidèle Jenni
Suivra mes pas. Cependant, bel ami,
Éloignez-vous, car le jour va paraître;
J'entends déjà le chant du coq; adieu;
Soyez fidèle à l'amour comme à Dieu. »
Isaure alors referme sa fenêtre.

Rudel d'espoir et d'amour enivré,
Comme un rocher long-temps reste immobile,
Les yeux toujours attachés sur l'asile
Où respirait cet objet adoré.
Mais l'air s'agite, et le Zéphire au monde
Vient annoncer que Phébus sort de l'onde.
Un trait parti des bords de l'orient
Remplit les cieux d'une lumière immense.
Tout se réveille, et le dieu qui s'avance
Chasse la nuit et monte triomphant.
Rudel alors dans le prochain village
Entend l'airain dont le timbre sacré
Au point du jour sonnait, selon l'usage,
Pour annoncer la messe du curé.
Rudel y court; car sa mère Gertrude,
Qui tous les jours deux messes entendait,
Dévotement lui donna l'habitude
D'en ouïr une et plus s'il le pouvait;
Ce que son fils rarement oubliait.
Rudel à temps arrive dans l'église,
Entend la messe et puis un beau sermon
Que le curé fit avec onction
Sur le péché qu'on nomme gourmandise;
Puis, invité par ce pasteur pieux,
Il se rendit dans son saint presbytère
Pour déjeuner et boire du vin vieux
Qu'il conservait comme un saint reliquaire.
Le repas fait, Rudel dans un bon lit
Alla chercher un repos salutaire.
Le doux sommeil à sa voix descendit
Pour lui fermer doucement la paupière;
Et le curé, fidèle à son devoir,
Courut chanter et vêpres et complies,
Et puis revint dans son heureux manoir
Du dieu du vin chanter les litanies.
O temps heureux de la dévotion,
Où le clergé dans sa philosophie
Savait unir aux douceurs de la vie
Tous les devoirs de la religion!
Et cependant déclinait la journée,
Et de Vesper l'étoile fortunée
Amena l'heure où l'amour attendait
L'heureux Rudel dans un joli bosquet.
Il prend congé de ce huitième sage;
Et plus léger que le cerf qu'on poursuit,
Au rendez-vous arrive avant la nuit.
Bientôt accourt sous le même feuillage,
Isaure avec sa fidele Jenni,
Fille d'honneur, qui gardant aujourd'hui
Le souvenir de plus d'une faiblesse
Où l'entraîna le feu de la jeunesse
Compatissait aux faiblesses d'autrui.
D'Anacréon que n'ai-je ici la lyre!
Je vous dirais, imitant ses accens,
L'enchantement, le trouble, le délire
Et l'embarras de ces jeunes amans.
La belle Isaure écoutait en silence,
Baissant les yeux et rouge d'innocence,
Les doux propos du jeune troubadour;
Puis, moins timide, et d'une âme ingénue,
Elle avoua le trouble qu'à son tour
Elle sentit à sa première vue.
Rudel de joie et d'amour transporté,
Jure à ses pieds une flamme éternelle.
« J'aime à vous croire; oui, vous serez fidèle:
Tromper mon cœur ce serait cruauté.
—Que dites-vous? Ah! trop aimable Isaure,
Mon cœur épris vous aimera d'amour,
Tant qu'on verra la jeune et belle Aurore
Après la nuit nous ramener le jour.
—Et moi, Rudel, je promets à mon tour
De vous aimer tant qu'au bois Philomèle
Du beau printemps chantera le retour
Et les plaisirs de la saison nouvelle. »
Bien plus encore eût duré l'entretien,
Car les amans ensemble sont si bien!
Si du château la cloche héréditaire
N'eût appelé chacun à la prière;
Car c'était l'heure où le baron son père,
Dès que brillait l'étoile de la nuit,
Avec ses gens récitait le rosaire.
Ce bon seigneur devait, à ce qu'on dit,
Ce saint usage à Berthe, sa grand'mère,
Morte en odeur de grande sainteté.
La bonne alors dit avec dignité:
« Mes chers enfans, il faut de la prudence;
Séparez-vous, il en est temps, je pense;
Vous vous direz le reste une autre fois. »
Las! il fallut écouter cette voix
Et se quitter; mais quel nœud les enchaîne!
Ils font un pas, un autre les ramène.
Un seul instant a duré leur bonheur;
Ils ont encor vingt pensers dans le cœur.
Rudel promet à son aimable Isaure
De revenir dans ce même bosquet,
Deux jours après, à la seconde aurore,
Devers le soir, quand l'ombre descendrait.
Et cependant fuyait l'heure légère,
Et ces amans parlaient, parlaient toujours.
Alors Jenni prenant un ton sévère,
Entraîne Isaure et finit leurs discours.
Rudel resté dans ce bois solitaire,
Seul, sans témoin que le globe argenté
Qui du soleil emprunte sa clarté,
Reprend sa lyre, et d'une voix sonore,
Fait ses adieux aux nymphes de ce bois,
Puis à Pomone, à la riante Flore.
« O vous, dit-il, heureuse mille fois,
Vous habitez les mêmes lieux qu'Isaure,
Vous l'entendez, la voyez chaque jour,
Belle, semblable à la sœur de l'Amour!
Heureux ruisseaux qui baignez la prairie,
Que votre sort, hélas! me paraît doux!
Ah! que ne puis-je, à ses pieds comme vous,
Voir s'écouler chaque heure de ma vie! »
L'astre du jour sortant du sein de l'eau,
Déjà venait annoncer sa présence,
Lorsque Rudel songe, dans sa prudence,
A s'éloigner de cet heureux château,
Du dieu d'Amour, des Grâces doux asile.
Soudain il part, marche d'un pas agile,
Chante en chemin quelque couplet nouveau.
Bientôt il voit, à travers le jour sombre,
Du mouvement, des gens cachés dans l'ombre
D'un bois voisin; il s'avance, il entend
Les cris plaintifs d'un voix suppliante.
« Grand Dieu, dit-il, une femme est souffrante! »
A son secours il vole au même instant;

Mais, ô surprise! un homme se présente,
Qui d'une voix terrible et menaçante
Lui crie : « Arrête et fuis, qui que tu sois,
Ou chèrement tu paîras ton audace. »
Rudel répond : « Je brave ta menace. »
Et sans délais il entre dans le bois.
Tout aussitôt un grand combat commence;
Le fer se choque, il brille, et la fureur
Des deux rivaux enflamme la valeur.
Rudel attaque et pare avec prudence.
Plus emporté, mais non moins vigoureux,
L'autre néglige et l'art et la défense.
Enfin Rudel, plus calme et plus heureux,
Frappe de mort son terrible adversaire,
Qui veut encor combattre; mais soudain
Sanglant, il tombe et rougit la poussière.
Rudel gémit; mille fois plus humain
Que le féroce et redoutable Achille,
Qui d'un héros égorgé de sa main
Traîna le corps tout autour de la ville.
Rudel qui voit derrière un pin touffu
Un homme encor, sur lui se précipite;
Mais celui-ci de cervelle pourvu,
Crut plus sensé de s'enfuir au plus vite.
Débarrassé de ces hommes pervers,
Le preux Rudel s'avançant vers la dame
Qui gémissait, versait des pleurs amers,
A Dieu souvent recommandait son âme,
L'aborde et dit : « Rassurez-vous, madame,
Vous n'avez plus dans ce lieu d'ennemi,
Mon bras heureux l'a privé de la vie.
— Grand Dieu, dit-elle, ayez pitié de lui!
Allez lui dire, hélas! je vous supplie,
Que je le plains, qu'Isabelle aujourd'hui
Voudrait que Dieu, ce Dieu qui nous l'ordonne,
Lui pardonnât comme je lui pardonne. »
Rudel, ému d'un ordre si touchant,
Alla soudain le redire au mourant,
Qui répondit : « Je suis un misérable,
Un grand pécheur; tant de bonté m'accable.
Hélas! le cœur chargé d'un noir levain,
Devant mon Dieu, mon juge souverain,
Je vais paraître; en son nom, je vous prie,
Confessez-moi; quand je sors de la vie,
Du paradis ouvrez-moi le chemin. »
Rudel ravi de ce pieux dessein,
S'assied sur l'herbe et lui prête l'oreille.
Que l'homme change à l'aspect du tombeau!
Ce chevalier si terrible la veille,
Était alors aussi doux qu'un agneau.
Bien des soupirs, des sanglots et des larmes,
De ses aveux interrompaient le cours.
Rudel calma, comme il put, ses alarmes,
Et l'assura par un pieux discours,
Que le péché devenait chose nulle,
Lorsqu'on avait un ferme repentir.
Apres ces mots dignes de souvenir,
De l'*Absolvo* la puissante formule
Rendit son âme aussi blanche qu'un lis.
Je voudrais bien qu'un sage et prompt concile
Vînt rétablir l'usage de jadis,
Et que l'on pût, j'en vivrais plus tranquille,
Se confesser à l'un de ses amis (1).
Sitôt qu'à Dieu cet homme eut rendu l'âme,
Rudel pour lui dit un *De profundis*;
Et puis courut, d'un très beau zèle épris,
Offrir son bras et son cœur à la dame.
« Quittons, dit-elle, un séjour si fatal,
Ramenez-moi, de grâce, chez ma mère,
Qui se désole et pleure ma misère. »
Rudel alla détacher un cheval
(Du chevalier c'était tout l'héritage),
Le monte et prend cette belle avec lui.
Il part, galope, et, pendant le voyage,
Tâche en parlant d'adoucir son ennui.
Il lui disait : « Par quel malheur étrange,
Parmi les loups je trouve une brebis,
Ou bien plutôt je vois un si bel ange
Entre les mains de deux malins esprits?
— Hélas! dit-elle en soupirant encore,
Au doux lever d'une brillante aurore,
Peut-on du soir redouter l'avenir?
A mon bonheur, souvenir plein de charmes!
L'hymen, l'amour, tout semblait concourir. »
Ainsi parlant, elle versait des larmes.
« Ah! dit Rudel, ah! cessez de gémir :
Alors qu'on a vos attraits en partage,
On doit encore espérer de beaux jours,
Et le printemps, malgré plus d'un orage,
Est la saison des fleurs et des amours.
— Preux chevalier, vous désirez, je pense,
Savoir de moi mes malheurs et mon nom;
Vous méritez toute ma confiance.
Je vois d'ici, dans un petit vallon,
Une chaumière; un toit humble et tranquille;
Du vrai bonheur sans doute c'est l'asile :
Descendons-y; j'ai besoin de repos.
Là, sans témoins que Dieu seul que j'atteste,
Je vous dirai quelle étoile funeste
Poursuit ma vie et cause tous mes maux. »
Nos voyageurs entrés dans la chaumière,
Crurent d'abord voir l'antique Baucis,
Ou son image; ardente est sa paupière,
Son corps voûté; blancs étaient ses sourcils,
Et par ses soins, son air, son zèle extrême,
De Philémon c'était l'épouse même.
Dès qu'elle vit ces deux hôtes nouveaux,
Elle quitta son siége et ses fuseaux;
Et, s'avançant vers eux d'un pas débile,
Vint leur offrir et son pain et son lait.
Son fils était allé vendre à la ville
Les œufs du jour, le beurre qu'elle a fait.
La voyageuse accepta le laitage
Qu'on lui servait dans un vase de bois;
Et puis ses yeux succombant sous le poids,
Elle appela, sur un lit de feuillage,
Le doux sommeil. Pendant qu'elle dormait;
D'un œil ravi Rudel la contemplait;
Tout à la fois voluptueux et sage,
Il admirait, non sans quelque soupir,
Ces traits charmans, cet élégant corsage,
Ce sein de lis, cette fleur du bel âge,
Qu'en voltigeant caressait le zéphyr.
Long-temps encor, les yeux sur cette belle,
Rudel aurait tâché de découvrir
Quelque beauté, quelque grâce nouvelle;
Mais arriva l'instant de son reveil.
Ouvrant les yeux : « Présentement, dit-elle,

Je puis, après ce paisible sommeil,
Vous faire ici le récit très fidele
De mes malheurs. Je me nomme Isabelle;
François Rambaud, mon père, était seigneur,
Auprès d'Albi, d'un château magnifique;
J'ai vu le jour dans cet asile antique.
O souvenir toujours cher à mon cœur!
Fille adorée, au sein de l'opulence,
J'ai vu couler les jours de mon enfance,
Et je marchais sur un chemin de fleurs.
Mais tout à coup un orage terrible
Sur ma patrie exerça ses fureurs,
Renversa tout, et le deuil et les pleurs
Vinrent couvrir ce séjour si paisible.
Rappelez-vous la désolation,
Ces jours d'horreur où l'église romaine,
Sous les dehors de la religion,
Dans nos climats voisins de l'Aquitaine,
Porta l'effroi, le carnage et la mort.
Un vil légat, et Simon de Montfort,
Chef de parti, satellite de Rome,
Lâche hypocrite, habile général,
Mais qui jamais n'eut l'âme d'un grand homme,
Tous deux unis par un lien fatal,
Au nom du ciel dépouillaient de ses villes,
Le vieux Raimon, un des princes chrétiens,
Et ravageaient, qu'auraient fait des païens?
Des Albigeois les campagnes fertiles.
Leur sang coulait, ruisselait en torrens;
De l'avenir, ô vous heureux enfans,
Le croirez-vous? un légat fanatique
Et vingt prélats, l'évangile à la main,
Criaient: « Tuez, frappez d'un bras d'airain,
Point de quartier à ce peuple hérétique. »
Cent chevaliers d'une noblesse antique
Furent pendus. On jeta dans un puits,
Dieu juste et bon! quoi, vous l'avez permis?
D'un vieux seigneur la fille jeune et belle;
Et l'on brûla, le récit est fidèle,
Près de ce puits, trois cents infortunés,
Par Rome même au bûcher condamnés.
Mais ce qui doit, dans ce terrible orage,
Glacer vos cœurs, c'est l'éternel affront
Dont on couvrit le prince le plus sage,
Le plus vaillant, le vieux comte Raimon.
Ce souverain, par ordre de Milon,
Fut amené, les pieds nus, en chemise,
La corde au cou, sur le seuil de l'église,
Où ce guerrier, d'un diacre insolent,
Reçut du fouet l'indigne châtiment;
Et le légat, oui, pendant cette fête,
Dans son palais donnait un grand festin (2).
Mais puis-je ici, dans mon profond chagrin,
Vous rappeler cette horrible tempête,
Près de Muret, où Pierre d'Arragon,
L'ami, l'appui du vieux comte Raimon,
Mourut percé d'un glaive fanatique?
On entendait, dit-on, saint Dominique
Crier aux siens, en leur montrant le roi:
Frappez; c'est lui, le prince; croyez-moi.
Mais pardonnez, homme brave et sensible,
Si tant de pleurs viennent remplir mes yeux;
Ce fut, hélas! dans ce combat terrible
Que fut tué mon père malheureux,
Vaillant guerrier et mortel vertueux.
Dieu juste, eh quoi! le crime!.... je m'égare.
Après sa mort une horde barbare,
Au nom du ciel, par un forfait nouveau,
Incendia ses moissons, son château,
De ses aïeux brillant et noble asile.
Ma mère et moi, pour lors sans domicile,
Cachant nos pas, nos pleurs et notre nom,
Errant long-temps de village en village,
Crûmes enfin trouver dans Tarascon
Un ciel plus doux, un port dans le naufrage.
Là, sous le toit d'une obscure maison,
Loin du fracas, pauvres, mais résignées.
Au sein de Dieu coulaient nos destinées.
Advint un jour, c'était l'Assomption,
Je fus mandée à la procession
Que fait l'église au jour de cette fête.
Je m'habillai, ce jour, de grand matin,
Ma robe était blanche comme un jasmin;
De cette fleur je couronnai ma tête:
Les yeux baissés un grand cierge à la main,
Psalmodiant, je marchais dans la rue
Jonchée alors de feuillage et de fleurs.
Le comte Albon, un des plus grands seigneurs,
Me vit passer, et son cœur à ma vue
Parut touché de mes faibles appas.
Peut-on aimer avec un cœur si bas!
Le jour suivant, il vint trouver ma mère,
Offrit pour moi sa fortune et son cœur.
Il se disait parent de feu mon père.
Ma mère alors, j'excuse son erreur,
D'un jour plus doux crut entrevoir l'aurore;
Et pour fixer mon prétendu bonheur,
Elle employa jusques à la rigueur.
Mais un moyen fut plus puissant encore;
Elle pleura. Dieu qu'une mère en pleurs
A de pouvoir! qui n'entend ses douleurs!
J'allais périr; mon fatal hyménée
Est arrêté pour la fin de l'année.
Du comte alors le grand deuil finissait,
Deuil qu'il portait pour la mort de son père.
Pendant ce temps sans cesse il me parlait
De ses grands biens, de son nom à la guerre,
De ses aïeux et du rang qu'il tenait.
Mais cependant parfois à ce langage
Albon mêlait quelques fadeurs d'usage,
Un jeune loup, dans le piége surpris,
Paraît d'abord et docile et soumis;
Mais son instinct s'éveillant avec l'âge,
On reconnaît le mangeur de brebis.
Ainsi le comte, à travers l'amour même,
Laissait percer son caractère affreux;
Enflé d'orgueil et jaloux à l'extrême,
L'ombre d'un homme effarouchait ses yeux,
Et sur son front s'allumait la colère,
Si j'écoutais quelque propos flatteur;
Et cependant il aspirait à plaire,
Sa bouche osait me parler de bonheur;
Mais dans mon cœur vivait déjà la haine.
Vous le savez, ô nuits! fatales nuits!
Vous avez vu mes larmes, mes ennuis.
Et vous l'auteur de ma cruelle peine,
Mère chérie; ah! que de fois mes pleurs
Ont dans votre âme épanché mes douleurs!

Mais nous n'osions rompre ce nœud terrible.
Enfin le ciel, à mes tourmens sensible,
Jeta sur nous un regard plus serein.
Un chevalier, Mauléon, mon cousin,
Vint d'Avignon nous faire une visite.
Qui ne connait son air noble et charmant,
Son esprit vif, son courage brillant,
Sa grandeur d'âme, enfin tout son mérite?
Combien d'Albon il était différent! »

Mais il est temps de replier les voiles :
Je n'entends plus les pipeaux des pasteurs;
Je vois fumer les toits des laboureurs,
Du grand chariot briller les sept étoiles.
Mon cher lecteur, c'est l'heure du repos;
Il faut songer à gagner sa chaumière.
Quand le soleil sortant du sein des eaux,
Demain viendra nous rendre sa lumière,
Nous reprendrons nos chants et nos travaux.

CHANT DEUXIÈME.

Qui me dira si cet être enchanteur,
Si ce Protée, enfant de la nature,
Qu'on nomme Amour, est né pour le bonheur
Du genre humain, ou bien pour son malheur?
D'un pareil dieu redoutez la morsure.
Dans leurs écrits nous disent cent docteurs,
C'est un serpent caché parmi les fleurs.
Contemplez Phèdre accusant Hippolyte,
Vénus, les dieux, et détestant le jour;
Et Cléopâtre entraînant dans sa fuite
Ce fier Romain dégradé par l'amour;
Il fuit, descend de son char de victoire,
Et dans la tombe il va, le malheureux!
Encor vivant, ensevelir sa gloire,
A son amante, à lui-même odieux.
Rappelez-vous cette superbe reine,
Sémiramis, ses feux incestueux:
Elle périt, en abhorrant sa chaîne,
Par le poignard de son fils vertueux.
Et toi Sapho, l'ornement de la Grèce,
Raconte-nous par quel affreux revers
Tu t'engloutis dans l'abîme des mers.
Chacun frémit du destin de Lucrèce,
Victime, hélas! d'un amour criminel.
On pleure encore, on pleurera sans cesse
Sur le tombeau de cet homme immortel,
Qui dort auprès de sa chère Héloïse:
Infortunés! leur malheur éternise,
Avec leur nom, leurs fidèles amours.
Fille d'Écosse, ô toi, reine Marie!
Quel fut ton sort? L'amour, la jalousie
A l'échafaud condamnèrent tes jours.
Oublirons-nous la tendre La Vallière,
Cette beauté si chère au grand Louis,
Qui si long-temps, aux pieds du Crucifix,
Pleura sa faute et le doux nom de mère.
Ces faits sont vrais : qui n'a de quelques pleurs
Baigné le livre où sont peints ces malheurs!
Mais sur les mers, séjour des noirs orages,
De cent vaisseaux on cite les naufrages;
On ne dit rien de ceux qui dans nos ports
Du monde entier rapportent les trésors.
O toi! le fils d'Orphée et d'une muse,
Divin Pétrarque, ah! peins-nous ton bonheur,
Répète-nous sur ton luth enchanteur
Ces sons si purs, quand, au bord de Vaucluse,
Tu célébrais, auprès de Laure assis,
Ses doux attraits et l'enfant de Cypris.
Oui! si les bois rompaient un long silence,
Si les gazons trahissaient les amans,
Si les oiseaux répétaient leurs sermens,
Loin de nous plaindre avec tant d'imprudence,
Nous irions tous, pleins de reconnaissance,
Aux pieds du dieu brûler un pur encens.
Nous en étions, je crois, à la visite
Qu'un beau cousin, homme de grand mérite,
Le valeureux et sage Mauléon
Heureusement rendit, dans Tarascon,
A sa cousine, à la jeune Isabelle,
Unique enfant du baron de Montbelle.
Elle disait à Rudel attendri:
« Il m'était cher; tout le monde, je pense,
L'aimait beaucoup; en causant avec lui
Du comte Albon, je lui fis confidence
De notre hymen. A ces mots, en courroux
Il s'écria : « Ce traître, votre époux!
Dieu! quel hymen! quel lien sanguinaire!
C'est lui, lui-même, au combat de Muret,
Qui lâchement immola votre père! »
A ce récit, tout comme si la terre
Se soulevait, sous nos pieds s'agitait,
Ma mère et moi nous restions sans pensées,
Sans mouvement, muettes et glacées.
Nous frémissions. Quel malheur en effet!
Comment briser cette fatale chaîne?
Mais mon cousin, vous le croirez sans peine,
Né généreux et des dames l'appui,
M'offre aussitôt un asile chez lui.
Qu'avec plaisir, dans ce terrible orage,
Je me voyais à l'abri du naufrage!
Nous projetons dans un conseil secret
De nous enfuir, d'aller, avant l'automne,
Dans le château que mon cousin avait
Près de Lyon, sur les bords de la Saône.
Le jour fixé pour ce départ heureux,
De grand matin je me rends à confesse;
Le peuple encor s'assemblait peu nombreux,
Et l'on sonnait pour la première messe.
Les yeux baissés, je marchais en rêvant.....
Quand tout à coup, au détour d'une rue,
De six brigands une horde inconnue
Survient, m'entoure et me jette à l'instant,
Malgré mes cris, mes efforts et ma rage,
Dans un vieux coche, où deux de ces brigands
Montent aussi. L'un d'eux, les yeux ardens,
D'un crêpe noir me cachait son visage.
Le coche part, le chemin disparaît;
Tous deux gardaient un farouche silence,
Et moi du ciel j'implorais l'assistance,
Et de fureur tout mon sang bouillonnait.
Nous voyageons, pendant la nuit entière,
En un désert habité par les loups,
Je leur criais : « Monstres, dans quel repaire,
Dans quel séjour, où me conduisez-vous? »
Tous se taisaient, les monstres! Quel supplice!
Et je pleurais, priais Dieu tour à tour.

Nous arrivons enfin, au point du jour,
Dans ce bois sombre où Dieu, juste et propice,
Vous a conduit. On s'arrête à l'instant;
L'un des brigands découvre son visage.
Ciel, quel aspect? Je pâlis, quel moment!
Mon corps tremblait comme un léger feuillage
Que l'air agite, alors qu'avec horreur
Je reconnus l'assassin de mon père,
Le comte Albon, l'œil ardent de colère;
Il m'injurie, insulte à ma douleur,
M'appelle ingrate et perfide adultère;
Il ose, armé d'un poignard assassin,
Me proposer ou la mort, ou sa main.
« Frappe, lui dis-je, horreur de ma famille,
Bourreau du père, égorge aussi la fille;
A ton hymen je préfère la mort. »
Dieu tout-puissant eut pitié de mon sort,
Pour me sauver arma votre courage;
Et mon bonheur, ma vie est votre ouvrage.
Mais repartons. » Isabelle en pleurant
Fait ses adieux à cette bonne mère,
Deux ou trois fois l'embrasse tendrement;
Puis s'éloignant d'une course légère,
Monte à cheval avec le troubadour,
Et va trottant tout le reste du jour;
Et quand Phébus, terminant sa carrière,
Au sein des eaux éteignait sa lumière,
Nos voyageurs, à son dernier rayon,
Virent enfin les murs de Tarascon.
Qui nous peindra les transports de la mère,
En revoyant une fille si chère?
Chacun accourt, ami, voisin, parent,
Pour voir Rudel; on l'entoure, on le fête,
On veut qu'il conte et conte longuement
Ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, comment
Il a vaincu ce comte mécréant?
Pour Mauléon, il en perdait la tête.
Rudel voulait partir au premier jour,
Et retourner, à son serment fidèle,
Au petit bois où l'attendait l'amour.
Mais il ne put refuser Isabelle
Qui le priait, de l'air le plus touchant,
D'être témoin de son doux hyménée.
Enfin brilla cette belle journée.
A la paroisse on court au jour naissant;
En voile blanc, d'un habit blanc vêtue,
Et de plaisir et de pudeur émue,
Près de sa mère Isabelle marchait,
Vers Mauléon tournant souvent la tête;
Et cet amant, en bel habit de fête,
Ivre d'espoir, pas à pas la suivait.
Alors qu'on fut arrivé dans l'église,
Les deux amans, d'un beau feu l'âme éprise,
Près de l'autel se mettent à genoux;
Le bon curé, d'un ton grave, mais doux,
Leur débita, selon l'antique usage,
Un beau discours, de saint Paul imité,
Sur les devoirs, le but du mariage,
Puis les bénit avec paternité.
Rudel crut voir, quand cette jeune amante
Et Mauléon prononcèrent leurs vœux,
D'anges ailés une troupe brillante
Orner leur front d'un cercle lumineux.
Hymen, hymen, aimable enfant des cieux,
Tu réjouis, tu consoles la terre!
Lorsque la nuit couvrit notre hémisphère,
Trente flambeaux remplacèrent le jour.
Le souper vint : comme un convive aimable,
Rudel chanta, d'une voix agréable,
Les feux d'hymen et les jeux de l'amour.
Voilà minuit, c'est l'heure du mystère;
La jeune épouse et l'heureux Mauléon
Ont disparu, sans bruit, de ce salon.
Hymen les suit, son flambeau les éclaire:
« Couple charmant, bénissez votre sort,
Chantait Rudel; les Grâces et leur mère,
Et les Amours, dans une coupe d'or,
Vous verseront la céleste ambroisie.
Comme un torrent s'écoule notre vie;
Et le plaisir est semblable à la fleur,
Belle au matin, et dès le soir flétrie.
Jeunes époux, hâtez votre bonheur! »
On l'écoutait, on respirait à peine,
Le zéphyr même arrêtait son haleine.
Ainsi l'on voit, lorsqu'aux jours du printemps
Le rossignol dans un bois solitaire
Remplit les airs de ses sons éclatans,
Le laboureur, le berger, la bergère
Pour l'écouter suspendre leurs travaux.
Rudel chantait, dans ces couplets nouveaux,
Le doux lien, le bonheur qu'il espère;
Charmant espoir, rêve consolateur,
Trompeur ou vrai, sois toujours dans mon cœur!
Enfin Rudel touche à ce bien suprême,
Il va bientôt rejoindre ce qu'il aime;
Mais il reçoit un ordre de Raimon,
Alors seigneur et comte de Provence,
Un ordre exprès d'aller en diligence
A Perpignan joindre le bataillon
Qu'il envoyait à Jacques d'Arragon;
Ce roi guerrier veut attaquer le Maure,
Peuple de fous qui Mahomet adore,
Et fait l'amour un poignard à la main.
Rudel demeure un moment incertain;
L'Amour voulait disputer la victoire;
Mais il succombe et le cède à la gloire.
Gloire, fumée, espoir d'un nom fameux,
Que vous coûtez de travaux et d'alarmes!
Que de mortels ont répandu des larmes
Sur des lauriers périssables comme eux!
Mais cet amant, toujours épris d'Isaure,
Prêt à partir, veut la revoir encore,
La prévenir des ordres de Raimon.
Le jour fixé pour ce départ si prompt,
Il prend congé de l'aimable Isabelle;
Pour ce cœur tendre, hélas! quelle nouvelle!
Rudel qui voit les larmes dans ses yeux,
Le cœur ému, prêt à pleurer comme elle,
Tombe à ses pieds, lui jure par les cieux,
Une amitié toujours vive et fidèle;
Après ces mots il s'éloigne soudain,
Monte à cheval, vole au château d'Isaure,
Et la vitesse abrége le chemin.
Il arriva chez cette aimable Flore
Quand le soleil touchait à son déclin.
Il se rendit dans le bois solitaire,
Où constamment Isaure chaque jour
Lorsque la nuit descendait sur la terre,

Allait craintive, attendre son retour.
Combien de fois, en quittant ce bocage,
Dans son dépit elle a maudit l'amour,
Et son amant, qu'elle croyait volage !
Et dans sa chambre alors elle pleurait.
Mais quelle fut sa touchante allégresse,
Alors qu'un soir, rentrant dans le bosquet,
Elle trouva Rudel qui l'attendait !
Mais lui cachant sa joie et sa tendresse,
Elle affecta certain air de froideur,
Pour le punir d'un retard peu flatteur;
Un peu d'orgueil sied à ce sexe aimable;
Chez lui, dit-on, il se mêle à l'amour.
Rudel vit bien qu'on le croyait coupable;
Pour s'excuser, il conta sans détour
L'enlèvement de la jeune Isabelle,
Et son combat avec le comte Albon,
Son ravisseur, l'hymen de cette belle
Avec l'aimable et tendre Mauléon.
A ce récit le visage d'Isaure
S'éclaircissait; on y voyait éclore
La douce joie et l'aimable souris,
Le vermillon qui s'unit aux beaux lis.
Rudel alors crut le moment propice
Pour lui parler d'un cruel sacrifice,
De son départ, de l'ordre de Raimon
D'aller servir sous le roi d'Arragon.
A ce discours la trop sensible Isaure
Gémit, se tait, son teint se décolore;
Rudel a vu son trouble et sa douleur:
« Oui, c'est pour vous que je cours à la gloire,
Dit-il, je cours m'illustrer dans l'histoire,
Et mériter, à force de valeur,
Pour notre hymen l'aveu de votre père. »
Isaure était la fille d'un guerrier;
L'honneur, la gloire et son brillant laurier
Avaient toujours flatté son âme fière.
Elle approuva, mais non pas sans gémir,
De son amant l'espérance guerrière;
Son noble cœur n'osa le retenir:
« Partez, Rudel, mais revenez fidèle,
Couvert de gloire et méritez mon cœur. »
Lors cet amant, par l'amour et l'honneur,
Jure à ses pieds une flamme éternelle.
Ils se quittaient, non sans vive douleur,
Lorsque Rudel sollicite d'Isaure
Un doux baiser, pure et tendre faveur,
Gage divin de son futur bonheur.
A ce discours un beau feu la colore;
Elle se tait: que faire ? elle l'ignore;
Le cœur dit oui, mais la pudeur dit non.
Alors Jenni lui dit avec raison,
Qu'elle pouvait, au nom de l'hyménée
Qui doit bientôt unir leur destinée,
Laisser cueillir ce baiser innocent,
Isaure cède, et son amant l'embrasse.
Heureux Rudel, de votre cœur constant,
Ah ! que jamais ce baiser ne s'efface !
Cette beauté, qu'un coloris charmant
Fruit du désir, rendait encor plus belle,
Fit à Rudel présent d'un chapelet,
En lui disant que s'il le récitait,
Son noble cœur serait toujours fidèle
A son amour, à son prince, à son Dieu.
Ce couple aimable, hélas ! enfin se quitte,
En prononçant adieu, cent fois adieu;
Et cet amant va reprendre bien vite
Son beau cheval laissé dans un vallon,
Le monte, part, et court en diligence
En Catalogne, où Jacques d'Arragon
Marchait vainqueur vers les murs de Valence,
Ayant sous lui plus de cent bataillons.
Jacque accueillit d'une manière affable
Notre héros; il l'admit à sa table,
A ses plaisirs, à ses dévotions (3).
Rudel, charmé d'un accueil aussi tendre,
Dans un festin célébra ce grand roi,
Son fier courage, et son zèle, et sa foi:
Il le nommait Salomon, Alexandre.
Il exagère, ou du moins je le croi;
Mais tout poëte, ami des doux mensonges,
Pour vérité peut nous donner ses songes.
J'ai vu souvent comparer à Cypris
Églé la noire et la courte Phylis.
Déjà l'armée était devant Valence;
Et Mars déjà signalait sa fureur,
Alors qu'un Maure, à l'œil plein d'insolence,
Vint d'un chrétien défier la valeur.
Cent chevaliers, épris de même ardeur,
Pour le combat soudain se présentèrent;
Mais le roi Jacque accorda cet honneur
Au preux Rudel; ses barons l'approuvèrent.
Rudel ravi, le cimeterre en main,
Marche au combat, ou plutôt à la gloire.
Son ennemi, l'air farouche et hautain,
L'attend, bien sûr d'une prompte victoire.
Les musulmans, pour voir ce grand défi,
Sur les remparts s'entassent à l'envi;
Jacque à son tour, sous la ville alarmée,
A déployé sa redoutable armée.
Dans les deux camps le silence régnait.
Le Maure alors, superbe de vaillance,
L'œil tout en feu, rapidement s'avance
Devers Rudel, qui, calme, l'attendait.
L'un à son aide invoque Mahomet;
L'autre, saint Jacque; et le combat commence.
Le musulman attaque le premier;
Son rival pare et frappe avec furie.
Nul ne recule, et le fatal acier
Allant, venant, de sang se rassasie.
Le musulman, de vengeance altéré,
Sur son rival assène un coup terrible,
En lui criant: « Idolâtre abhorré (4),
Cours aux enfers, va dans ce gouffre horrible
Où l'incrédule aura son châtiment.
Il parle encor, son pesant cimeterre
Frappe Rudel, et se teint de son sang;
Mais trop hâté, guidé par la colère,
Le coup le blesse au bras légèrement,
Et ce héros, toujours calme, intrépide,
De la vengeance attend l'heureux moment.
Il le saisit, et, d'une main rapide,
De son rival perce le cœur sanglant.
L'infortuné veut se défendre encore,
Frappe, combat; mais ses efforts sont vains:
Le fer sans force échappe de ses mains.
Il gémit, tombe, et Mahomet implore
Se croit martyr, pense qu'au paradis

Il va se joindre aux célestes houris.
Mais son vainqueur, qui voit d'un œil sensible
Ce musulman, naguère si terrible,
Couvert de sang et, trahi par le sort,
Environné des ombres de la mort,
Voudrait du moins, à son heure suprême,
Sauver son âme et l'envoyer aux cieux.
« Brave guerrier, dit-il, Dieu qui nous aime
Veut ton salut: ouvre aujourd'hui les yeux,
Fais-toi chrétien, reçois l'eau du baptême. »
Il lui répond : « Horreur de tous les miens,
Puisse le ciel, que ton aspect outrage,
T'exterminer ainsi que tous les tiens ! »
Il prend alors, en redoublant de rage,
Un lourd caillou, qu'il lance fortement
Contre Rudel, qui rit de sa furie.
Le malheureux mourut en blasphémant;
Cent fois heureux si jamais de la vie
Il n'eût reçu le funeste présent!
À deux genoux, Rudel, sur la poussière,
Adresse à Dieu sa touchante prière,
Puis aussitôt, retourne dans le camp.
Avec des cris, des transports d'allégresse
Il fut reçu. Jacques, ce roi vaillant,
Deux fois l'embrasse, et sur son cœur le presse;
En sa faveur ordonne un grand festin,
L'y fait asseoir entre un dominicain,
Son aumônier et sa chère maitresse (5),
La belle Inès, tendre fleur du matin,
Chère à l'amour, aimant sa douce chaîne,
Morte depuis très vieille Madeleine,
Sur le cilice, une croix à la main.
Dans le repas cette beauté chérie
Verse à Rudel la douce malvoisie,
Le malaga vieilli dans un caveau;
Et le bon moine, aimable en sa saillie,
Dit qu'il voudrait qu'un miracle nouveau (6),
Comme à Cana, changeât l'eau d'Ibérie
En ce nectar qui rit dans le cerveau.
Le lendemain, lorsqu'à peine l'aurore
Avait blanchi les rives du Bosphore,
Jacque en sa tente appela son conseil,
Ses vieux barons, tous chrétiens d'origine,
Tous enflammés pour la cause divine.
On décida qu'au lever du soleil,
Le jour suivant, le roi, dans sa prudence,
Commanderait, pour attaquer Valence,
Cent bataillons de ses meilleurs soldats.
Mais l'archevêque, un des plus grands prélats,
Lui dit : « Grand roi, de là haut vient la gloire:
C'est Dieu, Dieu seul, qui donne la victoire,
C'est lui qui fait tomber dans son courroux;
Au son des cors, les remparts d'une ville,
Et fait pleuvoir un torrent de cailloux
Sur une armée à son culte indocile (7).
Consacrez donc le reste de ce jour,
Cette nuit même, au jeûne, à la prière;
Et loin de vous, écartez sans détour,
Tout vain objet de plaisir et d'amour,
Qui d'un Dieu juste allume la colère. »
Jacques était facile dans ses mœurs;
Comme David il avait ses faiblesses,
Et comme lui, dans le sein des erreurs,
Même aux genoux de ses belles maitresses,
Il eut toujours pour la religion
Un saint respect; et de sa passion
Pour cette nuit étouffant le murmure,
Il obéit : ô nuit ! triste et parjure !
La belle Inès reçut l'ordre fatal
De souper seule et de rester chez elle.
Le lendemain, quand l'aurore nouvelle
Parut aux cieux sur son char triomphal,
Dans tout le camp la trompette sonore
Et les tambours appellent aux hasards,
A leurs drapeaux ces fiers enfans de Mars.
On part, on marche, à peine jour encore;
L'air retentit de ce cri des combats:
Vive saint Jacque, et périsse le Maure!
Toute l'armée, avançant à grands pas,
Bientôt arrive aux portes de la ville.
Le roi commande alors mille guerriers
Pour pratiquer, par l'effort des béliers,
A ces remparts une brèche facile.
Du haut des murs, dix mille musulmans
Avec fureur font pleuvoir sur leur tête
Rochers, cailloux et mille traits brûlans :
Mais c'est en vain, la brèche est déjà faite;
Et l'Espagnol joyeux crie aussitôt:
« Enfans, courage! à l'assaut! à l'assaut! »
Et du valon, au loin l'écho répète :
« L'assaut ! l'assaut ! » Oyant cette clameur,
Le prince Jacque, en général habile,
Sait profiter de ce moment d'ardeur,
Permet l'assaut, promet à leur valeur
Et la victoire, et le sac de la ville.
Dix bataillons, gens d'élite et de cœur,
Sont commandés; Rudel est à leur tête.
La troupe part, et, marchant au trépas,
Semble courir, voler à quelque fête.
Être éternel, quoi ! tu ne tonnes pas !
Et tu permets que l'homme égorge l'homme ?
Ah ! si j'étais grand pontife de Rome,
Je lancerais tous mes foudres sacrés
Sur ces combats sottement célébrés.
Tous à la fois, ces enfans d'Ibérie,
Le sabre en main, terribles, l'œil ardent,
Veulent monter sur la brèche élargie.
Les assiégés sur ce poste sanglant,
Ensemble unis pour sauver leur patrie,
Font de leurs corps un rempart menaçant.
Mais des chrétiens rien n'arrête l'audace,
L'un tombe et meurt, un autre le remplace,
Et sans pitié foule aux pieds le mourant.
La mort triomphe et sourit au carnage.
Le roi Zéan, au déclin de son âge,
De ses guerriers enflammait le courage,
A leur valeur montrait du paradis
Les beaux jardins, les superbes houris.
Mais quel fracas et quels cris dans les rues?
Vieillards, enfans, les femmes éperdues,
Imans, dervis, tout le peuple courait
A la mosquée implorer Mahomet.
Dans le printemps, ainsi, quand la tempête
Trouble les cieux, mugit sur notre tête,
De toute part nous voyons les oiseaux,
Pleins de frayeur, quitter leurs doux ombrages;
Et dans leurs champs les timides troupeaux
Abandonner leurs riches pâturages;

Jusqu'au berger, tout s'épouvante et fuit.
Maure, chrétien, frappe, recule, avance;
De cris de mort l'air agité frémit.
Le preux Rudel sur la brèche s'élance,
Combat, étonne et glace de terreur,
Parvient bientôt sur les murs de Valence:
Mais il est seul; ô trop funeste ardeur!
Tel Alexandre, avec même imprudence
Se trouva seul sur les murs de Sidon.
Mais tout à coup, des bords de l'horizon,
Amoncelant nuage sur nuage,
Les vents ailés ont appelé l'orage:
Avec fracas le ciel se déchirant,
S'ouvre; les eaux descendent en torrent,
L'éclair se croise, et le bruit du tonnerre,
En l'ébranlant, épouvante la terre.
A cet aspect le roi Jacque aussitôt
Vit qu'il fallait abandonner l'assaut.
L'ordre est donné; le clairon, la trompette,
Portent au loin leur son retentissant,
Et cent tambours commandent la retraite.
Mais que Rudel m'occupe en ce moment!

Trop de valeur conduit à l'imprudence.
Rudel est seul sur les murs de Valence,
Environné d'ennemis irrités,
Sans nul espoir, accablé par l'orage;
Mais soutenu par son mâle courage,
Il marche, il voit des ormeaux écartés,
Il court vers eux pour chercher un asile.
Mais aussitôt vingt soldats de la ville,
Vingt scélérats, dignes de tels exploits,
Qui l'ont suivi, l'attaquent à la fois.
Tels des chasseurs que le plaisir rassemble,
Pour l'égorger, attaquent tous ensemble
Un cerf, l'amour et la gloire des bois.
A ces brigands, aussi brave qu'Alcide,
Rudel résiste, et d'un bras intrépide,
En blesse deux qui tombent en hurlant.
Mais sa valeur, hélas! est inutile.
Et qu'aurait fait, dans ce combat sanglant,
Le fils des dieux, le redoutable Achille?
Le fer l'atteint et lui perce le flanc.
Près de mourir, il veut combattre encore;
L'infortuné se débat vainement:
Il tombe, hélas! sur l'herbe qu'il colore.
Pour sa dépouille, aussitôt à l'envi,
Ses assassins se jetèrent sur lui;
Et se hâtant, avec des cris je joie,
Dans leur repaire ils emportent leur proie.
Rudel, laissé sur la terre expirant,
Songe en chrétien au salut de son âme,
Fait sa prière; il gémit, se repent
De ses péchés; puis il songe à sa dame,
La belle Isaure, et prend son chapelet,
Qui par bonheur sur son bras lui restait;
Baise la croix et des *Ave* récite.
Mais son sang coule et sa chaleur le quitte.
Le beau Rudel se meurt, s'évanouit.
La pâle mort le voyant s'applaudit,
Et de son crêpe aussitôt l'environne.
Mais l'air s'épure, et le fils de Latone,
Las de sa course, abandonne les cieux.
L'étoile brille, et les vents orageux
Sont retirés dans leur grotte profonde.
Phébé paraît, et son char lumineux
Vient éclairer et consoler le monde.
Dans ce moment un sage et bon vieillard,
Par cas fortuit, passant sur le rempart,
Voit un cadavre étendu sur l'arène.
Il veut s'enfuir, la pitié le ramène:
Tendre pitié, de nos cœurs doux aimant,
Heureux instinct, jamais tu ne sommeilles!
Alors un faible et long gémissement
De ce vieillard vint frapper les oreilles.
Cet homme ému, Rodric était son nom,
Du corps s'approche, et voyant qu'il respire:
« Être éternel, dit-il, Dieu juste et bon,
Seconde-moi, la charité m'inspire. »
Après ces mots, penché sur le mourant,
Il examine, observe sa blessure,
Et sans délai, pour étancher le sang,
Sur cette plaie applique sa ceinture;
Puis sur son dos le mit et l'emporta.
Tel autrefois, dans les champs de Phrygie,
Le sage Énée, en fuyant sa patrie,
Porta son père au sommet de l'Ida.
Pieux Rodric, ton zèle charitable
Sauve un chrétien, un homme, ton semblable.
Ainsi chargé, tout couvert de sueur,
Rodric arrive au sein de sa famille,
Très peu nombreuse; une épouse, une fille,
La composaient et faisaient son bonheur.
Toutes les deux, le jour, la nuit encore,
Donnaient leurs soins à cet infortuné.
En le pansant, Rodric, tout étonné,
Trouve à son bras le chapelet d'Isaure:
« C'est un chrétien, dit-il, un ennemi;
Non, c'est un homme, un frère, notre ami,
Quoique chrétien, il connaît, il adore
Le Roi des cieux, le même Dieu que nous;
Ce Dieu qui veut que nous nous aimions tous. »
Alors qu'après une longue agonie,
Rudel reprit ses sens avec la vie,
Et que son œil encore languissant
Vit près de lui deux femmes, un bon père,
Il s'écria, saisi d'étonnement:
« Hélas! où suis-je, et quel soleil m'éclaire?
—Brave chrétien, écartez tout souci,
Répond Rodric; vous êtes aujourd'hui
Dans la maison d'un Maure de Valence.
—Chez l'ennemi du culte des chrétiens,
Un musulman! — Oui, les mêmes liens,
La charité, l'amitié, l'indulgence
Doivent entr'eux unir tous les humains.
—Homme admirable, ah! quels pensers divins!
Parlez, quel dieu, quel être vous éclaire?
—Je suis né Goth, mes aïeux sont ariens,
Ou bien plutôt comme vous sont chrétiens.
Notre croyance en un seul point diffère (8);
Mais sans chercher à percer ce mystère
Obscur pour nous, sachez que mes aïeux
Avaient suivi Pélage aux Asturies;
Lorsque conduit chez nous par les furies,
Le peuple maure, avide, audacieux,
Venu des bords de la Mauritanie,
Chassa les Goths de leur belle patrie.
Un archevêque, un prêtre factieux

Les attira, favorisa leurs armes (9).
Que de malheurs, hélas! combien de larmes
A fait couler ce prélat odieux!
Depuis ce jour, le démon de la guerre
De notre sang rougit, couvrit la terre.
Mais, permettez; je vous quitte un moment;
A la mosquée un Museim nous appelle;
C'est vendredi; tout Maure, tout fidèle
Est obligé, par la loi du Coran,
De s'y trouver, et même le sultan (10). »
Rudel, resté dans la maison d'un Maure,
Blessé, souffrant, et s'étonne et gémit;
S'adresse au ciel, et saintement l'implore;
Dit son *Pater,* puis songe à son Isaure,
Au doux baiser qu'en partant il cueillit;
Ce souvenir d'un beau feu le colore.
Rodric revint, et dans de pures eaux
S'étant lavé, selon leur saint usage,
Les bras, le cou, les mains et le visage,
Il termina son histoire en ces mots:
« J'étais à peine entré dans ma jeunesse,
Que je suivis mon père aux champs de Mars;
Je vis la gloire, et sous ses étendards
Je combattis rempli de son ivresse.
J'ai vu, mon fils, sous nos chefs belliqueux,
De grands exploits, des combats glorieux.
J'avais acquis un peu de renommée;
Alors qu'un jour, ce jour-là, notre armée
Campait non loin des rives du Duero;
Notre ennemi, dans une nuit très sombre,
Qui menaçait d'un déluge nouveau,
Passa le fleuve, et protégé par l'ombre,
Surprit les Goths plongés dans le sommeil.
Jugez du trouble et de l'affreux réveil
De nos soldats? Un rapide incendie
Qui dans les champs éclate avec furie,
Et remplit l'air de flamme et de clameurs,
De moins d'effroi frappe les laboureurs.
Dans cette nuit d'horreur, de barbarie,
Blessé, mourant, je fus fait prisonnier.
Fatale nuit! je ne puis t'oublier.
Adieu, patrie, et vous, humble foyer,
Toit paternel où coula mon jeune âge;
Et vous, honneurs, gloire, prix du courage;
Je perdis tout, tous les biens les plus chers;
J'étais né libre, et je portai des fers!
Dieu cependant, ce Dieu qui m'a fait naître,
Jeta sur moi des regards de bonté,
Et je trouvai dans le cœur de mon maître,
L'émir Achmet, justice, humanité.
Il habitait la ville de Valence,
Et me voyant un peu d'expérience
Dans l'art d'orner, de cultiver un champ,
De son jardin il me fit l'intendant.
Ce beau domaine était près de la ville,
Sous un climat où la terre fertile
Porte en tout temps et des fruits et des fleurs,
Où nul hiver n'exerce ses rigueurs,
Où du printemps l'étoile fortunée
Sur l'horizon brille toute l'année.
Mais ce beau ciel calmait peu mes ennuis;
Je gémissais sous le poids de ma chaîne;
Alors qu'un jour, c'était le mois des lis,
Un vieux eunuque à la face d'ébène
Vint m'annoncer que la fille d'Achmet
Voulait me voir dans le petit bosquet,
Pendant la nuit, quand le chariot de l'Ourse
Aurait fourni la moitié de sa course.
Tout étonné d'une telle faveur,
Et du danger où ce bonheur m'expose,
Je reste un temps interdit et rêveur.
L'eunuque alors, pour décider mon cœur,
Me dit qu'Emma, plus belle que la rose,
Plus fraîche encor qu'un beau jour du printemps;
Brûlait d'amour pour moi depuis long-temps;
Que tous les jours devant sa jalousie,
A sa fenêtre, elle me suit des yeux.
A ce discours, flatté, l'âme ravie,
Je répondis que j'étais trop heureux,
Et qu'à la nuit, sous son ombre paisible,
Je me rendrais dans ce bois écarté.
A son départ, mon cœur faible et sensible
Fut tout le jour vivement agité.
Là, d'une part, un nœud plein de délice,
Les vœux, le cœur d'une jeune beauté;
Mais au revers un horrible supplice,
Si l'œil jaloux de son père irrité,
De notre amour pénétrait le mystère.
Lorsque la nuit voila notre hémisphère,
A mon bonheur courageux, résigné,
Je me rendis au bosquet désigné.
La jeune Emma, de l'eunuque suivie
Bientôt arrive, et du ton le plus doux
Me dit: « Rodric, cher Rodric, est-ce vous?
— Oui, moi qui veux vous consacrer ma vie. »
Elle reprit: « Vous régnez sur mon cœur;
Vous seul pouvez, telle est ma destinée,
Fixer mes vœux par un doux hyménée,
Et m'assurer la paix et le bonheur.
J'aurai l'aveu d'un père qui vous aime,
Sur vos vertus pense comme moi-même;
Mais apprenez qu'il faut, en m'épousant,
De votre culte abjurer la croyance,
Et devenir fidèle musulman. »
A ce discours, saisi d'étonnement,
Embarrassé, je gardai le silence.
« Eh! quoi! Rodric, vous ne répondez rien?
Ma loi, mon culte, alarment votre zèle;
Mais apprenez que jamais un chrétien,
Un idolâtre, à Dieu même rebelle,
N'aura d'Emma ni l'amour ni la main.
Demain sans faute, alors que la nuit sombre
Nous couvrira du secret de son ombre,
Je reviendrai dans ce même jardin,
Savoir de vous ce qu'il faut que j'espère. »
Je lui promis, par le maître des cieux,
A son retour l'aveu le plus sincère;
Puis humblement je lui fis la prière
De relever les voiles rigoureux
Qui dérobaient ses attraits à mes yeux.
« Non, non, Rodric ne me verra, dit-elle,
Qu'après avoir, d'une bouche fidèle,
Fait le serment de répondre à mes vœux. »
Après ces mots, plus vive et plus légère
Qu'un jeune faon qui court après sa mère,
Elle s'enfuit, me laissant soucieux,
Très incertain; mais au fond de mon âme,
D'amour déjà naissait la douce flamme,

Je voudrais bien qu'un iman, un docteur
Pût m'expliquer, en habile interprète,
Quel est l'aimant, et la force secrète
Qui vers un cœur attire un autre cœur.
Je vis Emma, comme sous un nuage;
Un voile noir me cachait son visage;
Je ne pouvais admirer ses attraits,
Et cependant déjà je l'adorais.
Mais sa démarche et son joli corsage,
Ses yeux charmans, sa voix et son langage,
Tout annonçait un objet enchanteur;
Et cet objet, à la fleur de son âge
Brisait mes fers, et m'offrait le bonheur.
Mais, abjurer le culte de mes pères,
De l'islamisme adopter les chimères,
C'était peut-être, aux yeux de tout censeur,
Trahir ensemble et le ciel et l'honneur.
L'oiseau qui voit, du haut de l'atmosphère,
Des grains de blé répandus sur la terre,
Descend, regarde, et vivement séduit,
Vole alentour, s'approche, se retire,
Revient encor, tremblant au moindre bruit;
Il veut, désire, et craint ce qu'il désire.
Tel je restai pendant toute la nuit,
Plus agité que le frêle navire,
Que sur les flots le vent frappe et poursuit.
Mais quand l'aurore éveillant la nature,
De ses rayons couronna les coteaux,
Et que je vis cette belle verdure,
Que j'entendis le doux chant des oiseaux,
Je tressaillis, je sentis dans moi-même
Tout le bonheur de vivre en ce moment,
Ce calme heureux qui fait si vivement
Aimer la vie et son auteur suprême.
Moins inquiet et séduit par l'amour,
Je travaillai tout le reste du jour;
Et quand la nuit annonça son retour,
Je me rendis à ce bosquet paisible,
Où m'attendait cette beauté sensible.
Elle y parut comme un astre riant,
Comme l'aurore au bord de l'orient.
« Je viens chercher, dit-elle, une réponse;
Je viens savoir si Rodric aujourd'hui
Pour mon hymen à son culte renonce,
Et si je peux me reposer sur lui. »
A ce discours, interdit, sans pensée,
Je me taisais. De mon trouble offensée,
Elle ajouta : « Sachez que de mes feux
Mon père Achmet connaît tout le mystère;
Qu'il les approuve et souscrit à mes vœux;
Sachez aussi qu'un châtiment sévère
Vous punira d'avoir osé me voir;
Songez surtout, Rodric, que je vous aime,
Et qu'un refus me met au désespoir. »
Enfin, vaincu, touché, hors de moi-même,
Je m'écriai : « Pardonne, Dieu suprême,
Toi qui créas les Goths, les musulmans,
Tu les chéris, ils sont tous tes enfans.
Être puissant! oui, mon cœur me l'assure (11),
Le plus beau culte à tes regards divins,
C'est la vertu, le pardon de l'injure,
La bienfaisance et l'amour des humains. »
A ces pensers, rempli de confiance,
« Ma chère Emma, lui dis-je à ses genoux,
Je te promets d'embrasser ta croyance,
De vivre enfin, de mourir ton époux. »
Alors Emma, d'une main ingénue,
Ota son voile et s'offrit à ma vue.
Ah! je crus voir une divinité!
Vous la voyez, jugez-en par vous-même;
L'âge a terni la fleur de sa beauté;
Ma chère Emma, toujours plus enchanté,
Plus je te vois, et plus encor je t'aime.
Depuis, la paix, le travail et l'amour
A mon bonheur conspirent chaque jour.
Dieu, la vertu, voilà mes seuls oracles;
Je ris tout bas du divin Mahomet,
Des visions qu'il eut, de ses miracles,
De son voyage au ciel quand il dormait,
Et du Coran qu'un ange lui dictait.
Maure ou chrétien, l'honnête homme est mon frère;
S'il est méchant, je le plains en secret,
Et je le fuis sans haine et sans colère. »

Laissons enfin Rodric et ses amours.
Déjà la nuit a commencé son cours,
Et de ma main je sens tomber ma lyre;
Un doux sommeil appesantit mes yeux.
Divin Morphée, accours, viens me sourire,
Sors de ta grotte et de ton lit oiseux,
Environné de la troupe des songes,
Viens me tromper par de rians mensonges;
Tous les humains implorent tes faveurs;
C'est dans tes bras que l'infortune oublie
Les noirs soucis, les peines de la vie,
Et tes pavots viennent sécher nos pleurs.

CHANT TROISIÈME.

Le sommeil fuit, un rayon de l'aurore
Blanchit déjà le sommet des coteaux;
Les sons bruyans de la cloche sonore,
Le chant du coq appellent aux travaux;
Le laboureur attèle sa charrue,
J'entends bêler les timides agnaux;
L'âne au marché va porter sur son dos
Du bon fermier le beurre et la laitue.
Dans une alcôve inconnue au soleil,
Marton apporte, en un vase vermeil,
Le lait qui doit à sa maîtresse Hortense
De son beau teint conserver la fraîcheur;
Elle ouvre alors des yeux pleins de langueur,
Reçoit le vase et le boit en silence,
Referme l'œil et retombe et s'endort;
Le forgeron frappe déjà si fort
De son marteau, que tout le voisinage
Qu'il assourdit, maudit l'homme et l'ouvrage.
Je vois plus loin, dans son petit manoir,
Un fils du Pinde, un élève d'Horace,
Le chef couvert d'un méchant bonnet noir;
Il pense, il rêve, il écrit, il efface,
Frappe sa tête, au ciel lève les yeux;
Mais son air change et devient radieux;
Il a trouvé la rime fugitive.
Quoi! tout travaille, et ma muse est oisive?
Vite, debout! allons, Pégase, à moi.

Dans l'autre chant, j'ai laissé, je le croi,
Dans la maison du charitable Maure
Geoffroi Rudel convalescent encore;
Il est si bien! Laissons là ce héros
Se rétablir, et jouir du repos;
Et revenons au siége de Valence.
Je reprends donc la trompette de Mars.
Les Espagnols, repoussés des remparts
Par la tempête et non par la vaillance
Des ennemis, sont rentrés dans le camp,
Moins effrayés qu'altérés de vengeance.
Jacque ordonna qu'on refit sur-le-champ
Les instrumens, les machines de guerre,
Qu'avait détruits ou consumés le feu.
Ce roi guerrier (les héros dorment peu)
Passait le jour, souvent la nuit entière,
A combiner par quel moyen puissant
La croix pourrait triompher du croissant.
Mais dans l'armée arrive un vieux ermite
Qui veut parler au roi de l'Arragon;
Longue est sa barbe et sa taille petite;
Le drap épais de son vieux capuchon,
Sans la cacher, ombrage sa figure;
Avec sa croix, pendait à sa ceinture
Un grand rosaire; et comme Balaam,
Allant jadis voir un roi mécréant,
Un bel ânon lui servait de monture.
Dès qu'on le vit, on le prit pour un saint.
Vers le monarque on le mena soudain:
« Grand roi, dit-il, c'est le ciel qui m'envoie;
Saint Jacque, hier, votre auguste patron,
M'est apparu dans une vision;
Son front brillait d'une céleste joie:
Allez, dit-il, vers le roi d'Arragon;
Il plantera sur les murs de Valence
Le signe heureux de la Rédemption;
Je l'aiderai de toute ma puissance
Dans ce projet; mais avant tout, il faut
Que son armée observe un jeûne austère,
Pendant un jour, et dise le rosaire.
Il faut de plus, la veille de l'assaut,
Faire à grand chœur célébrer une messe,
Où le monarque et l'armée à genoux,
Imploreront la divine sagesse:
Sire, voilà ce qui m'amène à vous.
—A mon patron, répond le roi fidèle,
J'obéirai, soyez sûr de mon zèle. »
L'ermite alors s'incline devant lui;
Dans son capuce il enfonce sa tête,
Et gravement remonte sur sa bête.
Tous les soldats l'entourent à l'envi;
Heureux qui peut, doué d'une foi pure,
De ce grand saint baiser le froc béni,
Les pieds, les mains, et même la monture.
Le bon roi Jacque, après qu'il fut sorti,
Fit aussitôt publier dans l'armée,
Devers le soir, à l'heure accoutumée,
Que dans le camp, demain, jour de congé,
On chanterait une messe en musique;
Que l'archevêque, en habit magnifique,
Officierait avec tout son clergé.
Le lendemain, quand l'aube blanchissante,
De ses rayons couvrit les monts altiers,
Clairon, tambour et trompette bruyante
A la grand'messe appellent les guerriers:
Sur le penchant d'une verte colline,
Qui sur la ville et sur le camp domine,
On éleva pour ce jour solennel,
Pendant la nuit, un magnifique autel.
La piété, toujours ardente et pure,
L'orna de fleurs, de rubans, de verdure;
Trente flambeaux arrangés alentour,
Mêlaient leurs feux à la clarté du jour,
Le saint prélat, en tête ayant sa mitre,
Lors y monta suivi de son chapitre;
On officie, on chante, et les échos.
Portent au loin les sublimes cantiques.
Jacque, à genoux, sous des arbres antiques.
Environné de tous ses généraux,
Suivait les chants; les soldats en silence,
Autour de lui formaient un cercle immense;
Tous à genoux, leur rosaire à la main,
Par de grands coups se meurtrissaient le sein:
Les musulmans, sur les murs de leur ville,
Femmes, vieillards, l'iman triste, immobile,
Jetaient sur eux des regards égarés,
Et se moquaient, dans leur stupide ivresse,
De notre culte et de nos rits sacrés.
Quand l'archevêque eut achevé la messe,
Il prit en main, avec humilité,
Le soleil d'or par Dieu même habité;
Puis se tournant en face et de côté,
Trois fois l'élève, et trois fois il l'abaisse,
Il bénit Jacque et ses braves soldats.
Mais tout à coup on crie: « Enfans, aux armes! »
Clairons, tambours appellent les alarmes.
C'est l'ennemi qui venait à grands pas,
Enveloppé d'un globe de poussière;
Il crut surprendre et défaire aisément
Les Espagnols, un monarque imprudent,
Tout occupé de chants et de prière.
Mais les chrétiens, vieux enfans du dieu Mars,
Eurent bientôt rejoint leurs étendards.
Pleins de fierté, respirant la vengeance,
Chaque parti l'un vers l'autre s'avance;
Les musulmans criant: « Allah! Allah! »
Et l'Espagnol criant: « Vive Marie!
Vive saint Jacque! » Et l'écho répéta
Trois fois ce nom si cher à l'Ibérie,
Et tout-puissant dans le feu des combats.
Quand les deux rois se virent en présence,
Chacun voulant haranguer ses soldats,
Fit arrêter, ordonna le silence.
Le vieux sultan, monté sur un coursier
Qui frémissait bouillant d'impatience,
Dit à sa troupe: « Enfans, peuple guerrier,
Bravez le fer, la mort avec courage:
Le musulman qui meurt pour son pays
S'envole au ciel, où sous un doux ombrage
Il jouira des plus belles houris. »
Jacque à son tour leur disait: « Mes amis,
Nobles enfans de la riche Hespérie,
Voici le jour d'abattre le croissant;
Et de planter sur une ville impie,
De notre foi le signe tout-puissant.
Pendant la nuit, du séjour de la gloire,
Mon saint patron m'a promis la victoire;
Oui, nous vaincrons, oui, je le jure ici;

Et par saint Jacque et ce fer que voici. »
A ce discours, des clameurs d'allégresse
Frappent les airs; officier et soldat,
Chacun s'écrie en une sainte ivresse :
« Vive saint Jacque! et volons au combat. »
Maures, chrétiens se mêlent avec rage;
Cent mille traits obscurcissent le jour.
Un corps recule, avance tour à tour;
Le sang ruisselle; horrible est le carnage;
Les cris confus des mourans, des blessés,
Et le fracas des tubes de la guerre
Et des tambours, épouvantaient la terre.
Sur les mourans les morts sont entassés.
Sur les deux camps la victoire incertaine,
Sans se fixer, planait légèrement.
Quand tout à coup de la céleste plaine,
Sur un cheval de blancheur éclatant,
Un beau guerrier, un fantôme descend,
Vient se mêler à la troupe chrétienne;
C'était saint Jacque, aux Maures si fatal,
Son air est fier; et son front martial
Brille entouré de gloire et de lumière;
Il est armé d'un glaive étincelant,
On le prendrait pour le dieu de la guerre (12).
Le prince Jacque et son armée entière
Le regardaient avec étonnement.
Tel nous voyons, alors qu'un météore,
Un globe ardent brille pendant la nuit,
Le villageois très incertain encore,
Le contempler, de surprise interdit.
Mais ce grand saint, sur son coursier rapide
Allant, venant, combattant comme Alcide,
Frappe, combat toujours plus intrépide.
Le Musulman qui fuit épouvanté.
Tels, si l'on croit la noble antiquité,
Tels on a vu les deux frères d'Hélène (13);
Venus du ciel sur de brillans chevaux,
Rangés tous deux près de l'aigle romaine,
Lancer la foudre et combattre en héros,
Et tout couverts de poussière et de gloire,
Par leurs exploits enchaîner la victoire.
Jacque, à l'aspect de ce secours divin,
Comme un lion irrité par la faim,
Qui suit sa proie, avec même furie
Suit l'ennemi qui fuyait à grands pas.
Le vieux Zéan, prodigue de sa vie,
S'efforce en vain d'arrêter ses soldats,
Court dans les rangs hâte ses pas débiles;
Leur parle au nom du ciel, de Mahomet,
De la patrie; en parlant combattait.
La peur est sourde et ses pieds sont agiles.
Bientôt lui-même, hélas! est entraîné;
Lui-même fuit. Ce prince infortuné,
En fugitif se retire à Valence,
Ville où jadis, au chant de ses guerriers;
Il est entré couronné de lauriers.
Son fier rival avec ardeur le presse,
Et dans la ville arrive sur ses pas.
Mais toujours brave, actif avec sagesse,
Sous une porte il retient ses soldats;
Rétablit l'ordre, arrête leur audace.
Le prince maure, incapable d'effroi,
Range sa troupe au milieu de la place;
Il veut, dit-il, vaincre ou mourir en roi.

Mais aux chrétiens, qu'emportait leur courage,
Jacque a donné le signal du carnage,
Signal terrible! Une belle cité
Allait périr par le fer et la flamme,
Alors qu'un être enchanteur, une femme
Accourt vers Jacque avec rapidité,
Tombe à ses pieds, le presse, le supplie
De pardonner et d'épargner le sang
D'un peuple entier, dont le culte est impie,
Mais dont le cœur est sans doute innocent.
« Grand roi, sauvez cette belle Valence,
Lui disait-elle; écoutez la clémence:
Ah! le vainqueur, grand envers les vaincus,
Relève encor l'éclat de sa victoire,
Et pardonner est la plus belle gloire. »
Sexe charmant, des anges, des élus,
Ton cœur, tes traits sont l'image fidèle!
Dieu te forma de sa main immortelle,
Pour te placer entre l'homme et les cieux.
Cette beauté, si douce, si touchante;
Qui suppliait pour tant de malheureux,
Était Inès, de Jacques jeune amante.
Ce roi guerrier, mais tendre et généreux;
Lui répondit : « Délice de ma vie,
Charme des yeux, soleil de l'Ibérie,
Ah! qui pourrait résister à ta voix! »
La belle Inès est cet ange, je crois,
Qui d'Abraham retint le bras sévère,
Lorsqu'il allait sacrifier son fils.
« O douce amie, à tes ordres soumis,
Je vais soudain demander, pour te plaire,
Une entrevue à ce roi malheureux,
Pour y traiter d'une paix honorable. »
Après ces mots, aussi tendre qu'aimable,
Il lui donna deux baisers sur les yeux.
Présentement, stoïques rigoureux,
Osez blâmer cette âme douce et pure.
Ah! croyez-nous, enfans de la nature;
L'amour se plaît dans un cœur ingénu :
Qui sait aimer, aime aussi la vertu.
Jacque, au départ de sa belle maîtresse;
Fit demander au prince musulman,
Un rendez-vous, où leur haute sagesse
Pourrait traiter, sous l'œil du Tout-Puissant,
D'une paix sûre et pleine de prudence.
Le vieux monarque, embrassant l'espérance
D'un traitement aussi noble que doux,
Sans hésiter donna le rendez-vous.
Il l'assigna dans les murs de Valence,
Sur un terrain de beaux arbres orné,
Où tous les jours l'habitant fortuné
Venait jouir du frais de leurs ombrages,
Et du repos, et d'un ciel sans nuages.
Ces deux grands rois, montés sur des coursiers,
Dans ce beau cours tous les deux arrivèrent,
Environnés de trente chevaliers.
En arrivant tous deux se regardèrent
Sans se parler, et puis se saluèrent.
Jacques, sensible et modeste vainqueur,
Fut le premier qui rompit le silence;
De son rival il loua la vaillance
Et la vertu; lui dit avec douceur,
Que le hasard, ce qu'on nomme bonheur,
Avait souvent décidé la victoire;

Qu'une défaite, un moment de malheur
Ne flétrit point les lauriers de la gloire;
Puis ajouta, d'un ton plus résolu :
« Vous sortirez dès demain de la ville;
Cet ordre est dur : si j'eusse été vaincu,
Me seriez-vous plus doux et plus facile ?
Mais vos guerriers, vos fidèles sujets,
Tous ceux qui sont attachés à leur maître,
Peuvent vous suivre, emporter leurs effets;
Ceux qui voudront, moins malheureux peut-être,
Rester chez eux sous l'égide des lois,
Conserveront leur fortune et leurs droits. »
Le prince maure, à cette loi si dure
Plein de dépit, et balance et murmure.
Jacques l'arrête et lui dit gravement :
« Roi musulman, songez que mon armée
Est dans la ville, et d'espoir enflammée,
Veut le pillage, et la guerre et le sang. »
A ce discours, quelques touchantes larmes
Tombent des yeux du Maure infortuné:
« O roi chrétien, dit-il, le sort des armes
Parle pour vous; le ciel m'a condamné!
O Mahomet! pour tes fils je t'implore;
Ah! prends pitié de ce bon peuple maure!
Roi d'Arragon, j'accepte cette paix. »
Zéau alors, posant sa main débile
Sur le Coran, la jura pour jamais.
Jacque à son tour, la main sur l'Évangile,
Les yeux au ciel, fit le même serment.
Le lendemain, quand l'aube à sa naissance,
D'un trait du jour éclaira l'orient,
On vit sortir des portes de Valence
Ces vieux guerriers désarmés et marchant,
Les yeux baissés, dans un morne silence.
Leur roi Zéan, son épée à la main,
Sur un coursier du rivage africain,
Chamarré d'or, s'avançait à leur tête.
Il gémissait, tournait souvent les yeux,
Pour voir encor cette belle conquête
Des musulmans et des rois ses aïeux;
Chère patrie, où si long-temps lui-même
A vu son front orné du diadème,
Dont il fallait s'éloigner pour toujours.
Ah! bien souvent nous vivons trop de jours!
De bons vieillards, des enfans et leur mère,
Des laboureurs déplorant leur misère,
Suivaient leur maître, emportant avec eux
De leurs effets les débris malheureux.
Ils vont chercher une terre étrangère,
Vivre et mourir sous des cieux inconnus.
Cruel destin! droit affreux de la guerre!
Ah! que je plains et vainqueurs et vaincus!
Quand l'ennemi fut sorti de la ville,
Jacque aussitôt, d'un pas grave et tranquille,
Fit son entrée avec ses vieux guerriers,
Tous couronnés de pampre et de lauriers.
Mais quel contraste étonne leur courage!
D'un vrai désert cette ville est l'image;
Les habitans fuyaient vers leurs maisons;
Ainsi s'enfuit un troupeau de moutons,
Au hurlement d'un vieux loup qui s'avance.
De leur frayeur ce monarque attristé,
Fit publier aussitôt dans Valence,
Que chacun peut avec sécurité
Aller, venir, vaquer à ses affaires;
Qu'il punirait avec sévérité
Tout musulman ou chrétien téméraires
Qui troubleraient la paix de la cité.
De Mahomet quand la demeure sainte
Vit des flots purs arroser son enceinte,
Et que l'on eut au Dieu de vérité
Fait élever un autel magnifique,
On vint chanter avec solennité
Du *Te Deum* le glorieux cantique.
Mais trop long-temps j'ai laissé mon héros,
Geoffroi Rudel, dans le sein du repos.
Il revenait doucement à la vie,
Lorsque, pendant le chant du *Te Deum*,
Douze soldats, enfans de l'Ibérie,
Guerriers chrétiens, peu dignes de ce nom,
Vinrent forcer la demeure paisible
Du bon Rodric, de ce Maure sensible
A qui Rudel devait sa guérison.
Les yeux en pleurs, et la fille et la mère
De leur cher hôte implorent le secours.
« Ne craignez rien, dit-il d'une âme fière,
Je suis Rudel, je réponds de vos jours. »
Soudain il prend son vaillant cimeterre,
Court à la porte, et s'offre à ces brigands,
Avec ce front, cette audace guerrière
Qui fait trembler même les plus méchans.
« Soldats, dit-il, respectez cet asile;
Je suis Rudel, sauvé dans cette ville
Par les bienfaits d'un Maure plein d'amour;
J'étais mourant, il m'a rendu la vie;
Malheur à qui troublerait ce séjour! »
A ce propos, au nom du troubadour,
Déjà fameux dans toute l'Hespérie,
Ces maraudeurs s'éloignent à grands pas,
En s'écriant : « C'est lui, n'en doutons pas,
Oui, c'est Rudel qui vient de l'autre monde. »
Et sur-le-champ ils courent à la ronde
Semer le bruit, mille fois répété,
Qu'ils avaient vu Rudel ressuscité.
Cette nouvelle, heureuse, inopinée,
De bouche en bouche aussitôt promenée,
Est parvenue aux oreilles du roi.
A ce miracle il n'ose ajouter foi;
Il veut le voir et l'entendre lui-même.
Il va chez lui, plein d'une joie extrême,
Le voit, l'embrasse, et veut savoir d'abord
Par quelle ruse il a trompé la mort.
Alors Rudel conte de son cher Maure
Les soins ardens, la tendre humanité.
Jacques surpris, ému bien plus encore,
Au bon Rodric promet avec bonté
De protéger désormais sa famille,
Promet surtout de marier sa fille.
Lorsque Rudel eut repris la santé,
Que dans son sein bouillonna la jeunesse,
Plus que jamais il aima sa maîtresse,
La belle Isaure. Il veut partir demain
Pour la revoir; mais son âme attendrie
Formait encore un plus noble dessein.
Il faut savoir que dans sa maladie,
Lorsqu'il était sous la faux du trépas,
Geoffroi Rudel avait fait vœu tout bas
D'aller aux pieds de la Vierge chérie

Du Mont-Serrat, dire soir et matin,
Pendant trois jours, son office divin.
Le Mont-Serrat de la belle Marie
Était alors le séjour bien-aimé.
De toute part, et tout sexe et tout âge,
Les plus grands rois, à ce pèlerinage
Chacun courait d'un saint zèle enflammé.
Là, tous les jours, on rendait des oracles;
Là, tous les jours, cette reine des cieux,
Notre patronne, opérait des miracles,
Et tarissait les pleurs des malheureux.
Le jour fixé pour partir de Valence,
Rudel alla, plein de reconnaissance,
Prendre congé du roi de l'Arragon;
Lui dit qu'il part pour rejoindre en Provence
Son souverain, le comte de Raimon.
Jacques voulant, épris de son mérite,
Le retenir, l'attacher à sa suite,
Lui proposa les dons les plus flatteurs,
Son amitié, des grades, des honneurs (11).
Rudel, constant dans sa philosophie,
Refusa tout; l'aimable Polymnie,
La liberté, les jeux, les doux loisirs,
L'amour surtout, cette heureuse folie,
Fixait ses vœux, comblait tous ses désirs.
A son départ, toujours grand, magnifique,
Ce roi lui fit le présent généreux
D'un beau coursier, enfant de la Bétique.
Mais que de pleurs s'écoulèrent des yeux
Du bon Rodric, de la mère et la fille!
En l'embrassant, cette aimable famille
Disait: « Helas! nos vœux sont superflus,
Oui, c'en est fait, nous ne vous verrons plus. »
Geoffroi Rudel, pénétré de tristesse,
Contre son sein bien tendrement les presse;
S'arrache enfin de leurs bras éperdus.
Lorsque le fils de la belle Latone
Sur l'horizon annonça son retour,
Rudel partit, il marcha tout le jour,
Et vers le soir entra dans Barcelone,
Ville superbe, où Neptune, en grondant,
Vient apporter les richesses du monde.
Le lendemain Phébus plongeait dans l'onde,
Lorsque Rudel entra dans le couvent.
C'était alors l'heure du réfectoire,
Et l'on soupait. Avec très grand honneur
On le reçut; et le père prieur,
Docteur aimable, au dessert lui fit boire
D'un vin fameux mûri sur ces coteaux,
Et vingt étés vieilli dans les tonneaux.
Le lendemain, quand la cloche argentine
Eut appelé les moines à matine,
Rudel entra dans le chœur avec eux,
Mêla sa voix à leurs accords pieux.
Les chants finis, le père Boniface,
Qui saintement, depuis trente ans et plus,
Édifiait, ornait de ses vertus
Ce monastere où l'appela la grâce,
Lui proposa d'aller voir leur jardin.
Ce cénobite avait perdu la vue
Depuis vingt mois; mais son air doux, serein,
Prouvait la paix de son âme ingénue.
Fort étonné, de son zèle ravi,
Rudel accepte. Aussitôt le bon père
Prend son bâton et gravit avec lui
Ce mont sacré, sans guide, sans appui,
Comme s'il eût joui de la lumière.
Cette montagne est encore aujourd'hui
Un lieu charmant, l'Éden de l'Ibérie.
Ici l'on voit une verte prairie,
Les orangers, la vigne, l'olivier
Mûrir auprès du myrte, du laurier,
Et les ruisseaux rouler avec murmure
Du haut du mont une onde fraîche et pure;
On voit partout dans ce jardin riant
De grandes croix, de petites madones,
Ou de porphyre ou de beau marbre blanc,
Le front orné de brillantes couronnes,
Des fleurs du jour, du jasmin odorant.
Geoffroi Rudel dit à ce révérend:
« Que ce jardin est riche et magnifique!
Je voudrais vivre en ce séjour magique.
— Vous le voyez; mais moi, trop malheureux,
Je ne vois plus ces fleurs, cette verdure;
Et toi, soleil, âme de la nature,
Je t'ai perdu; mes yeux, mes tristes yeux
Sont entourés d'une nuit éternelle;
Adieu, soleil, beaux astres, fleur nouvelle!
Mais Dieu le veut; à ses décrets soumis,
Résignons-nous. Apprenez, ô mon fils,
Que ce jardin si riant, si fertile,
N'était jadis qu'un amas sec, stérile,
D'épais buissons, des rochers sourcilleux. »
Rudel alors demande quel miracle
A converti ces buissons épineux
Et ces rochers en fruits délicieux.
« Vous le saurez, je serai votre oracle.
Allons chercher l'ombrage des ormeaux
Au pied desquels coule cette fontaine;
J'y viens souvent oublier mes travaux,
Et méditer sur notre fin prochaine. »
Alors tous deux vont s'asseoir sur un banc;
Alors ainsi parla le révérend:
« L'Être puissant, auteur de la nature,
Fait tous les jours cent miracles divers;
Sa main abaisse ou soulève les mers,
Et d'un rocher fait jaillir une eau pure.
Loin de ce mont et sur d'autres coteaux,
Quelques bergers, en gardant leurs troupeaux,
Virent la Vierge, oui, la Vierge Marie,
Qui dans ce jour, arrivant de Syrie,
Ou des saints lieux, par le chemin des airs,
Se reposait dans ces tristes déserts.
Ces bons pasteurs, dans leur surprise extrême,
Vont raconter, publier en tous lieux
Ce qu'ils ont vu, vu de leurs propres yeux,
Un grand miracle; oui, la Vierge elle-même;
Elle brillait de cet éclat touchant
Dont brille au ciel la lune en s'élevant.
Déjà, déjà, de l'Èbre jusqu'au Tage,
Deux cents témoins de tout rang, de tout âge,
Ont vu le fait; vingt mille l'ont redit.
Un grand prélat, celui de Barcelone,
Par mille voix de ce miracle instruit,
A son chapitre, à ses moines ordonne
D'aller chercher cette belle Madone,
Pour l'amener avec solennité
Dans une église au sein de la cité

Le lendemain, quand au sortir de l'onde
Le dieu du jour vint éclairer le monde,
Moines, clergé, chevaliers et bourgeois,
Un peuple entier, précédé de la croix,
Un cierge en main, monta sur la colline
Où se trouvait cette Vierge divine.
Dès qu'on la vit, l'air retentit soudain
De cris de joie et de Vive Marie!
On s'agenouille, on chante, on pleure, on prie.
On la revêt d'un habit de satin,
Et de jasmin on couronne sa tête.
C'était vraiment un très beau jour de fête.
Puis sur un char de feuillages orné
Elle est placée, et ce char est traîné
Par deux chevaux de superbe encolure;
Il part au son des cors, des chalumeaux.
La jeune fille autour de la voiture,
Et des enfans chantent des airs nouveaux.
Pendant long-temps, à la voix de leur guide,
Les deux chevaux marchent d'un pas rapide;
Mais arrivés ici, sur les hauteurs
Du Mont-Serrat, soudain ils s'arrêtèrent;
Leurs conducteurs en vain les excitèrent;
Ils n'écoutaient ni fouets, ni juremens.
Tel un vieux chêne, appuyé sur les ans,
Sans s'ébranler brave l'effort des vents.
Un saint abbé, qu'on nommait Théodore,
S'écrie alors: « Il n'en faut pas douter;
La bonne Vierge ici veut s'arrêter.
Il faut demain, à la nouvelle aurore,
Vous rendre tous sur ce mont glorieux,
Pour élever à la reine des cieux
Un beau palais, un temple, une chapelle. »
Mille ouvriers, des femmes, des vieillards,
Au point du jour, viennent de toutes parts.
Quel mouvement, quelle ferveur, quel zele!
On les voit tous avides de travaux,
Creuser la terre ou porter des fardeaux.
Mais un miracle étonnant, admirable
Est attesté par nos sages aïeux:
Des séraphins, des habitans des cieux,
Remplis d'ardeur, d'un zèle infatigable,
Portaient la pierre, et la chaux, et le sable.
Quand sur ce mont l'ardente piété
Eut élevé cette église nouvelle,
La Vierge alors, avec solennité,
Fut descendue et mise en sa chapelle.
Depuis les grands, les rois, les empereurs,
Sur ses autels repandent leurs faveurs;
D'or et d'azur notre église étincelle;
Vingt lampes d'or y brûlent en tout temps,
Et tous les jours cent miracles frappans
De cette Vierge annoncent la puissance.
Oui, mon cher fils; mais le midi s'avance:
Entendez vous? La cloche du couvent
Au réfectoire appelle chaque frère.
Allons dîner: un Dieu juste et clément,
Voulant de l'homme adoucir la misère,
De l'appétit lui fit l'heureux présent. »

Dans ce séjour, Rudel avec surprise,
Vit les trésors renfermés dans l'église (15),
Mille joyaux et cent vases d'argent.
Mais dans ce siecle, alors à son aurore,
Il ne vit pas le glaive, vierge encore,
Que Loyola, nom célèbre à jamais,
Y déposa, quelques siecles après.
Ce saint frappé d'une sainte folie,
Se déclara chevalier de Marie,
Et lui promit amour, fidélité;
Courut les champs pour combattre l'impie
Qui douterait de sa virginité.
Enfin Rudel partit du monastère,
Le cœur ému, touché très vivement
De cette vie heureuse et solitaire,
Où tout à Dieu, l'homme humble et pénitent
De son salut fait son unique affaire.
Jetant alors les yeux sur l'avenir,
Si pres de nous, il fit vœu de mourir
Couvert d'un froc, revêtu d'une haire.
Ainsi rêvant, quoique bien éveillé,
De son coursier il hâtait la vitesse.
Tout voyageur que l'ennui, l'heure presse,
Voudrait avoir le beau cheval ailé
Du bon Roger, qui, dans une journée,
D'un pole à l'autre achevait la tournée.
Ainsi rêvant, de détour en détour,
Il s'égarait. Cependant la nuit sombre
Aux cieux déjà développait son ombre;
Le crépuscule annonçait son retour.
Rudel voyant qu'il était sans asile
Pour cette nuit, soupire, est peu tranquille;
Ses longs regards cherchent de tout côté
Une chaumière, un gîte, un ermitage;
Il ne voit rien qu'un mont inhabité,
Séjour des loups, et qu'un désert sauvage.
Il marche encor, bientôt entend le bruit
D'un grand torrent qui roule, écume et gronde,
Et sur des rocs précipite son onde.
A cet aspect il s'arrête et frémit;
Mais aussitôt reprenant son courage,
Il se résigne et de cheval descend;
Au pied d'un arbre il s'arrange, il s'étend,
Et le sommeil, compagnon du bel âge,
Vint sur ses yeux reposer mollement.

Ne troublons point ce sommeil si paisible,
Ce grand bienfait, ce baume de nos maux;
Moi-même aussi j'ai besoin de repos;
Ma course est longue et le chemin pénible.
Demain, sitôt que le dieu de Délos,
Sortant des flots, nous rendra la lumière,
Que les bergers quitteront leur chaumière,
Et dans les champs conduiront leurs troupeaux,
Je vous dirai le reste de l'histoire
Du troubadour que vous devez chérir,
Et vous permets de douter ou de croire,
De m'écouter, ou de vous endormir.

CHANT QUATRIÈME.

O grand Newton, qui pesas les planètes (16),
Et qui traças la marche des comètes,
Qui découvris par quels secrets ressorts,
Les corps roulans attirent d'autres corps;
Au ciel monté sur l'aile du génie,
Ton œil hardi pénétra l'harmonie,

Les lois, le cours de ces globes nombreux;
J'aurais voulu que tu pusses m'apprendre,
A moi, qu'agite un désir curieux,
Ce que jamais docteur n'a pu comprendre,
Si Jupiter, Mars, la belle Vénus,
Le froid Saturne et le bouillant Mercure
Ont dans leur sein des peuples inconnus,
Faits comme nous et de même nature.
De l'univers le maître souverain
Jamais, dit-on, ne créa rien en vain;
Tout est utile, enchaîné, nécessaire;
Mais de ces corps quels sont les habitans,
Leurs lois, leurs mœurs, leurs traits, leur caractère?
Sont-ce des nains, ou sont-ce des géans?
Ont-ils deux pieds, ou marchent-ils sur quatre?
Leur culte est-il chrétien, turc, idolâtre?
Comme Noé, vivent-ils cinq cents ans?
Quelle est leur âme et leur intelligence?
Ainsi que nous n'auraient-ils que cinq sens?
En ont-ils douze et plus de jouissance?
Si l'on en croit et maint et maint docteur,
Nous habitons des mondes le meilleur.
Leibnitz l'a dit, et tout savant le cite.
J'aime à le croire et bénis nos destins:
Loin d'imiter le bizarre Héraclite,
Toujours pleurant et plaignant les humains,
Je chante et ris avec feu Démocrite.
Ami de Pope, avec lui je convien,
J'ose affirmer qu'ici-bas tout est bien,
Malgré cent maux qui tourmentent la vie,
Les vents, la peste, et la fièvre et ses feux.
Mais je voudrais, pour être encore mieux,
Que la beauté fût sans coquetterie,
Les beaux-esprits, les grands sans vanité,
Qu'on étouffât le démon de l'envie,
Et que partout régnât la probité.
Mais, dira-t-on, la chose est impossible.
Eh bien! messieurs, d'accord; n'en parlons plus.
Laissons le monde aller son cours paisible,
A l'Océan son flux et son reflux,
Et de Rudel continuons l'histoire.

Fils de l'amour, noble enfant de la gloire,
Sur un rocher il dort paisiblement.
Ah, quel réveil! tout à coup il entend,
Non loin de lui l'effrayant hurlement
De trente loups affamés de carnage.
Soudain il s'arme, il veut lutter contre eux.
Brave Rudel, à quoi sert ton courage?
Hercule même, oui, le vainqueur fameux
De Géryon, du monstre d'Érymanthe,
N'eût opposé qu'une force impuissante.
Mais tous les loups s'élancent en hurlant
Sur le coursier qui paissait tristement
L'herbe d'un sol, hélas, presque stérile.
Rudel, voyant la défense inutile,
Sur un grand pin monte légèrement.
Il voit de là, quel spectacle terrible!
Son beau coursier, qui des pieds et des dents
Se défendait contre la gueule horrible
De ces vieux loups qui déchiraient ses flancs;
Il entendait leurs hurlemens de joie,
Leurs cris affreux en dévorant leur proie.
Mais quand, sortant des rives de l'Euxin,
Phébus ouvrit les portes du matin,
Ces animaux que blesse la lumière,
Rassasiés de carnage et de sang,
Prennent la fuite et courent en hurlant
S'ensevelir dans leur affreux repaire.
Rudel alors, pâle et silencieux,
Descend de l'arbre, et voit encor sur l'herbe
Les ossemens, les restes malheureux
De ce coursier naguère si superbe.
Il fuit, traverse et la plaine et les bois,
Semblable au cerf qui près de son pacage,
A d'une meute entendu les abois,
Ou d'un lion croit voir l'affreuse image.
Bientôt Phébus, armé de tous ses feux,
A son zénith s'élève, et roi des cieux,
Calme les vents, écarte tout nuage.
De faim, de soif, de fatigue abîmé,
Rudel marchait sous ce ciel enflammé;
Mais il entend tout à coup le murmure
D'un grand ruisseau, découvre au même instant
Un vallon frais, tout riant de verdure,
Environné d'un ombrage charmant.
Le matelot, désolé par l'orage,
Qui voit enfin le fortuné rivage,
Les tours du port où tendaient tous ses vœux,
Ne jouit pas d'un moment plus heureux.
Soudain Rudel vole vers ce bocage.
En arrivant sous des saules épais,
Couché sur l'herbe, il savoure à longs traits
De ce ruisseau l'onde légère et pure,
Et cueille après, pour apaiser sa faim,
Du chêne altier le fruit agreste et sain,
Du genre humain première nourriture,
Puis sur un lit de fleurs et de verdure,
S'abandonnant aux douceurs du sommeil,
Ne s'éveilla qu'à l'heure où le soleil
Finit sa course, alors que le Zéphire
Agite l'air, et quand Flore respire;
Où les oiseaux, plus gais, plus amoureux,
Font retentir leurs chants mélodieux.
L'air pur et frais d'une belle soirée,
Et d'un beau ciel la couleur azurée,
Du preux Rudel enivraient tous les sens.
Mais un penser troubla ces doux momens;
Rudel voyait qu'il était sans asile,
Et que la nuit de son ombre tranquille
En s'élevant couvrait le front des cieux.
Il se décide, il part, fait ses adieux
A la naïade, aux nymphes du bocage,
Aux doux oiseaux cachés sous son ombrage.
Il part enfin, marche silencieux
A la lueur d'un faible crépuscule.
C'est l'heure alors où le berger crédule
Voit des esprits, des morts, des revenans.
Rudel croit voir, non des spectres errans,
Mais des châteaux, des tours, une chaumière;
Et dans un pin le clocher d'un couvent.
Il voit encor dans une ombre légère
Ce que son cœur désirait ardemment.
Chez les humains cette erreur est fréquente:
Et qui de nous n'a vu dans une amante
Grâces, appas qui n'y furent jamais?
Mais sur un char environné d'étoiles,
La nuit régnait et déployait ses voiles;

Les animaux, les vents étaient muets.
Le seul hibou, triste amant des ténèbres,
Fatiguait l'air de ses plaintes funèbres.
Sans s'étonner, soumis à son destin,
Geoffroi Rudel poursuivit son chemin.
Hélas! bientôt à ses yeux se présente
Une forêt qu'habite l'épouvante,
Noire d'horreur, où vingt sentiers divers
Semblent conduire aux portes des enfers.
Rudel s'arrête; un moment il hésite;
Mais son grand cœur, son courage s'irrite.
Dans la forêt il pénètre soudain,
Erre au hasard dans cette nuit profonde,
Trouve un torrent, entend le bruit de l'onde
Qui furieuse, échappe, court et gronde.
Rudel, surpris, cherche un autre chemin;
Mais sur ses pas, dans le lieu le plus sombre,
Il aperçoit un grand fantôme, une ombre,
Je ne sais quoi, tout revêtu de blanc.
Rudel s'étonne et pâlit tout tremblant.
Mais un héros bien vite se rassure.
L'épée en main, et d'une marche sûre,
Rudel s'approche, en lui criant: « Des cieux,
Ou des enfers habitant ténébreux,
Qui que tu sois, parle, romps le silence,
Que me veux-tu? » L'ombre ne répond rien.
Alors Rudel fait le signe chrétien;
Il s'enhardit, et sur l'ombre s'élance.
Brave Rudel, tu rougis, je le pense,
Lorsque tu vis que cet être infernal,
Que ce fantôme était une statue
De marbre blanc et sur un piédestal.
Heureusement c'est là qu'était l'issue
De la forêt. Rudel jouit enfin
Du bel azur d'un ciel pur et serein.
Mais tout à coup une vive lumière,
Sur un coteau, vint frapper sa paupière.
A cet aspect, Rudel tout radieux,
Crut voir briller un astre tutélaire.
L'arc coloré qui brille dans les cieux,
Après la pluie, après un long orage,
Rassure moins l'habitant du village,
Dont l'ignorance et le faible cerveau
Redoute encore un déluge nouveau.
Tel qu'un nocher que la prudence éclaire,
Pour gouverner sagement son vaisseau,
Fixe ses yeux sur l'étoile polaire :
Ainsi Rudel marchait vers ce coteau.
Il marche, il court, suant, tout hors d'haleine,
Enfin arrive au pied d'un grand château
Qu'environnait un fossé rempli d'eau.
Il voit un pont que suspend une chaîne;
Il le traverse, entre dans une cour
Que trois fanaux éclairaient d'un grand jour.
Il va, regarde, écoute, se promène.
Mais au château tout à coup il entend
Les chants, la voix d'une jeune sirène,
Une guitare accompagne son chant
Cette beauté redisait la romance
Du fameux Cid, connu par ses exploits,
Par ses amours et sa haute vaillance,
Que son épée a mis au rang des rois.

PREMIER COUPLET.

Le preux Rodrigue aimait Chimène,
Elle l'aimait de même amour;
L'hymen devait bénir leur chaîne,
Et les unir au premier jour.
Mais de cette amante si chère,
Le Cid, pour sauver son honneur,
Dans un combat tua le père,
Dont il sentit grande douleur.

DEUXIÈME COUPLET.

Chimène en deuil, l'âme au supplice,
Alla trouver le seigneur roi,
Et lui cria : « Sire, justice!
Vengez mon père, vengez-moi,
Il est mort, tué par les armes
Du Cid, qu'on nomme le Vaillant. »
Et ses beaux yeux versaient des larmes
Sur son père et sur son amant.

TROISIÈME COUPLET.

Le roi qui lisait dans son âme
L'amour à travers ses douleurs,
Lui dit : « Pleurez, pleurez, madame;
Rien n'est si juste que vos pleurs;
Mais songez que le Cid vous aime,
C'est un héros digne de vous;
Et dans un an, je veux moi-même
Vous unir des nœuds les plus doux. »

QUATRIÈME COUPLET.

A ces mots, la tendre Chimène
Rougit beaucoup et ne dit rien,
Voulant, dit-on, briser sa chaîne,
Pour son honneur, le premier bien.
Chimène ainsi passa l'année,
Pleurant beaucoup son père mort;
Et puis se fit son hyménée:
On ne peut éviter son sort.

Lorsque Rudel, qui l'écoutait encore,
N'entendit plus ce chant doux et sonore,
Il s'écria : « C'est ici le séjour
Ou d'une fée, ou d'une jeune muse;
Jamais, jamais aux bords de l'Aréthuse
Berger n'ouït un si doux chant d'amour. »
Mais à son tour, voulant se faire entendre,
Pour obtenir un généreux accueil,
Vers le balcon il chanta d'un air tendre
Ces vers, trouvés dans un ancien recueil.

PREMIER COUPLET.

Nymphe de ce séjour paisible,
Jeune beauté chère à l'amour;
Écoutez d'une âme sensible
L'infortune d'un troubadour :
La nuit l'a surpris en voyage,
Et son coursier vient de mourir;
Il erre comme un ours sauvage,
Sans nul asile pour dormir.

DEUXIÈME COUPLET.

Loin de vous de vaines alarmes,
Soyez son bon ange aujourd'hui,
Comme l'Amour il est sans armes,
Il est sensible comme lui.
Ah! par l'Amour et par Marie!
La Vierge, mère du Seigneur,
Beauté céleste, je vous prie
D'avoir pitié de mon malheur!

Quand il finit, une jeune pucelle
Qui l'écoutait parut sur le balcon,
Lui dit ces mots que Clio me rappelle :
« O vous, le fils d'Orphée ou d'Apollon!
Beau chevalier, dites-nous votre nom?
—Je suis Rudel, troubadour de Provence,
Et je reviens du siége de Valence,
Où je servais sous le roi d'Arragon. »
Lors il se tut; bientôt, heureux augure,
On vint ouvrir la porte du château.
Un franciscain d'une belle figure,
Que précédaient, armés d'un grand flambeau,
Quatre valets, d'une douce manière,
Pria Rudel d'entrer dans la maison.
Le troubadour, surpris avec raison,
D'être reçu par un révérend père,
Lui demanda s'il était le seigneur.
« Non, répondit le moine séraphique,
Du duc d'Alvar je suis le directeur
Et l'aumônier; ce seigneur magnifique
De son palais est absent aujourd'hui;
Mais nous avons pour commander chez lui,
Sa jeune épouse : Elle se nomme Elvire.
Suivez mes pas; je vais vous introduire.
Cette duchesse avec grâce et bonté
Reçut Rudel, loua sa voix brillante
Et son beau chant par les muses dicté.
Elvire était une brune piquante;
Ses grands yeux noirs brillaient de volupté;
Elle aurait pu disputer de beauté
Avec Junon et Vénus elle-même;
Mais de son teint la couleur un peu blême,
Ses yeux chargés d'une molle langueur,
Tout annonçait que la mélancolie,
Ou bien l'amour habitait dans son cœur,
Son cœur si triste au printemps de sa vie!
Rudel apprit d'où venait sa douleur.
Depuis un mois une triste nouvelle
Avait changé ces myrtes en cyprès.
Don Inigo, son chevalier fidèle,
Jeune guerrier digne de ses regrets,
Avait péri sous les murs de Valence,
Dans un assaut où brilla sa vaillance.
Depuis ce jour, le repos, le sommeil
Avaient quitté cette belle duchesse;
Elle pleurait l'objet de sa tendresse.
La nuit, le jour, au lever du soleil,
Souvent au pied de la croix redoutable,
Seule, à genoux, elle versait des pleurs,
Priait un Dieu, si clément aux pécheurs,
De pardonner à ce guerrier aimable.
Ce qui surtout dans ce malheur affreux
Brisait le cœur de cette tendre Elvire,
C'était, hélas! le penser douloureux
Que ce héros, ce jeune et vaillant sire
Avait péri sans absolution,
Sans pénitence et sans confession;
Ainsi que meurt, pour tomber dans l'abîme,
Un Maure, un Juif, un fils de Belzébuth.
Mais pour calmer sa crainte légitime,
La tendre Elvire avait, pour le salut
De son amant, commandé mille messes.
Puisse du ciel l'éternel souverain
A ce guerrier pardonner ses faiblesses!
Mais à Rudel je retourne soudain.
On lui servit un très joli festin,
Où la duchesse, oubliant son chagrin
Pour un moment, d'une manière aimable,
Fit à Rudel les honneurs de la table;
Et l'aumônier, très enjoué docteur,
En lui versant l'enivrante liqueur,
Disait gaîment que Noé, notre père,
Du genre humain était le bienfaiteur;
Qu'à l'Éternel c'est obéir et plaire
Que de jouir des fruits de sa bonté.
« Mais jouissons avec sobriété,
Et partageons nos biens avec nos frères;
Un pain donné vaut mieux que cent rosaires. »
Après ces mots, ce sage avec gaîté
But d'un nectar de la Grèce apporté.
Parlons enfin de la beauté charmante
Qui, d'une voix et sensible et brillante,
Avait chanté le Cid et ses amours.
C'était Alix dans l'éclat des beaux jours,
Nièce du duc, qui lui servait de père.
Sa taille était peu haute, mais légère;
Ses yeux très beaux, son sourire attrayant;
Ses traits offraient un charme inexprimable;
Son esprit vif, moins profond que brillant,
Et sa gaîté la rendaient très aimable.
Un vif penchant l'entraînait à l'amour;
Besoin d'aimer tourmentait son jeune âge;
Mais sur ce point se taire est le plus sage.
Dès qu'elle vit le jeune troubadour,
Un feu soudain s'alluma dans son âme :
Moins promptement le salpêtre s'enflamme.
Rudel bientôt brûlà des mêmes feux.
Nos deux amans, déjà d'intelligence,
Se regardaient, s'observaient en silence,
Et se parlaient et du cœur et des yeux.
Eh quoi! Rudel! Rudel! l'amant d'Isaure,
Lui qu'elle attend et qu'elle pleure encore,
Il trahissait et brisait ses beaux nœuds!
Vous le blâmez; pardon : moi je l'excuse;
Il est poëte, il est fils d'une muse.
Tout poëte a l'imagination
Vive, féconde, entraînante au bel âge;
Et vous savez que le docte Apollon,
Ce dieu charmant, adorateur volage,
De la beauté, semblable au papillon,
A chaque nymphe adressait son hommage.
Mais poursuivons. Pendant que l'on soupait,
Qu'Alix aimait, que Rudel soupirait,
Que l'aumônier tout doucement buvait,
La nuit au ciel poursuivait sa carrière;
La grande horloge avait sonné minuit;
Lors l'aumônier très sagement lui dit :
« Tout dort, repose à présent sur la terre;
Allons dormir : bon soir et bonne nuit. »
Deux grands laquais, par les ordres d'Elvire,
Mènent Rudel dans son appartement,
Où brillaient l'or, la soie et le porphyre.
Quatre flambeaux formés d'un pur argent,
Changeaient la nuit en un jour éclatant.
Dans une alcôve avec art décorée,
Était un lit magnifique, moelleux.
Mais le sommeil, être capricieux,
Fuit bien souvent une couche dorée.

Geoffroi Rudel, dans ce superbe lit,
Ne dormit pas, rêva toute la nuit
A cette Alix, Alix la beauté même.
Il est aimé; vingt fois dans ses beaux yeux
Les siens ont lu les plus tendres aveux.
Ah! quel bonheur de plaire à ce qu'on aime!
Dès que parut l'étoile du matin,
Il se leva, descendit au jardin;
Ce beau jardin, de Flore et de Pomone
Était alors le fortuné séjour.
Le laurier vert, si cher au dieu du jour,
Le citronnier, le myrte de l'Amour,
Et l'oranger dont le front se couronne
En même temps et de fruits et de fleurs (17),
Offraient au sage, aux amans des neuf sœurs,
Pour y rêver, des bosquets enchanteurs.
Divers ruisseaux, fuyant sous ces ombrages,
D'un cours léger y portaient la fraîcheur.
Bois de Tempé, vallon, charmans rivages
Qu'ont célébrés les neuf muses en chœur,
Vous le cédez à ces heureux bocages.
Le beau Rudel, errant dans ce jardin,
Tantôt cueillait une rose nouvelle,
Ou bien assis près des bords d'un bassin,
Prêtait l'oreille aux chants de Philomèle;
Et cependant ses yeux cherchaient en vain
Alix, la fleur, l'ornement de Cythère.
Mais quel bonheur! plus vive et plus légère
Qu'un jeune faon qui court après sa mère,
Elle paraît en robe du matin,
Habit léger, inventé par les Grâces,
Qui réunit avec la volupté
Et la décence et la simplicité.
Elle s'avance, et Rudel sur ses traces,
Voyait l'amour et l'essaim des plaisirs.
Le cœur ému des plus tendres désirs,
Brillant de joie, il court au-devant d'elle.
Alix rougit et n'en fut que plus belle;
Beau coloris qui trahit les secrets
D'un jeune cœur qui craint et qui désire.
Nos deux amans dans un riant délire,
Sans y songer, marchent vers les bosquets.
Le premier jour qu'il aime, et qu'il soupire,
L'amant se croit dans un monde nouveau;
Tout s'embellit pour lui dans la nature;
L'air est plus doux, plus fraîche est la verdure,
L'homme meilleur et le soleil plus beau.
Rudel, plongé dans une douce ivresse,
Aux pieds d'Alix déclarait sa tendresse;
Quand tout à coup la cloche du château
De l'aumônier leur annonça la messe,
Car tous les jours ce prêtre la disait;
Et les valets, le duc et la duchesse,
Tout le village avec eux l'entendait.
Le franciscain, après le saint office,
Leur débitait, au nom d'un Dieu propice,
Une homélie, un tout petit sermon
Sur la morale et la religion.
Il leur disait : « Enfans du même père,
Aimez-vous bien, soyez justes, humains,
Et vous verrez descendre sur la terre
Les dons du ciel, et prospérer vos grains. »
Il parlait peu de l'enfer, de ses flammes,
Se gardant bien d'épouvanter leurs âmes,
Voulant que Dieu pour lui seul fût aimé.
Ainsi pensait un prélat estimé (18),
Dont le nom seul inspire la tendresse.
Rudel crut voir à la belle duchesse
Un front plus calme, un souris plus charmant;
Un songe avait produit ce changement :
Elle avait vu, dans la nuit, en dormant,
Don Inigo, son ombre rayonnante
Qui lui disait : « Aimable et chère amante,
Cesse tes pleurs, je suis en paradis,
Depuis trois jours entre les saints assis. »
Par ce beau songe Elvire rassurée
Sur le salut de ce fidèle amant,
Avait repris son aimable enjoûment:
Telle une mère éperdue, éplorée,
Qui croit son fils gisant au sombre bord,
Si quelque lettre, un avis vient lui dire
Que son cher fils respire et vit encor,
Pleurante, hélas! vous la voyez sourire;
Sa douce joie est un tendre délire.
Depuis ce songe, un astre plus serein,
Un jour plus doux éclaira cet asile.
Musique et bal, chasse, jeux et festins,
Tous les plaisirs rentrèrent à la file.
Alix, Rudel, sous ce ciel enchanteur,
Goûtaient d'amour les plus pures délices.
Tendres baisers ravis à la pudeur,
Mais pardonnés, aveux charmans, caprices
D'un cœur qui craint et chérit son vainqueur;
Sermens d'aimer, et ce flatteur langage,
Ce doux encens qui séduit le plus sage,
Tout enivrait ces amans de bonheur.
Toujours ensemble, ils se quittaient à peine,
Qu'ils désiraient déjà de se revoir.
Un jour advint qu'à l'approche du soir,
Alors que l'ombre est encore incertaine,
Ce troubadour errant dans le jardin,
Dans un bosquet trouva le franciscain;
Ce père avait un Horace à la main.
Rudel ne put retenir sa surprise :
« Père, dit-il, avec un fin souris,
Horace est donc un père de l'Église?
—Beau troubadour, vous paraissez surpris;
Ce livre-là n'est pas le Bréviaire
De saint François, notre très humble père.
J'aime l'auteur, il m'apprend à mourir,
A regarder avec indifférence
Les biens, les maux d'une courte existence.
Mais je n'ai pas, je dois vous prévenir,
Toujours pensé comme aujourd'hui je pense;
L'illusion, l'erreur, l'entêtement
Ont très long-temps égaré ma jeunesse.
Mais il est tard, le souper, la duchesse,
La belle Alix sans doute vous attend.
Demain, jeudi, lorsque le jour naissant
Éclairera ce paisible bocage,
Rendez-vous-y; là seuls, sous cet ombrage,
J'amuserai peut-être vos momens
Par le récit des erreurs, du délire
D'un jeune fou, trop facile à séduire! »

Et vous, messieurs, si vous avez le temps,
Venez demain entendre ce bon père,
Sage aujourd'hui, bien fou dans son printemps.

Ce qui me charme, et comme lui j'espère
Que je puis être un Caton à cent ans.

CHANT CINQUIÈME.

Si par hasard sur cette terre ronde
Après mille ans je revenais au monde,
Comme l'a dit quelque part saint Justin,
Et comme lui, Tertullien l'Africain,
Le grand saint Jean, célèbre par son style,
Style rempli d'un mystère profond,
Qu'ont éclairci Bossuet et Nowton,
Je jure bien, au nom de saint Basile,
De vivre enfin comme un petit Caton.
J'ai vu, ci-bas, tant et tant de sottises,
J'en ai tant fait, tant de lourdes méprises,
Que je serais bien indigne du jour,
Si je n'étais plus sage à mon retour.
Je veux alors parmi les incurables
Être enfermé, finir mes jours coupables,
Si l'on me voit, en dépit d'Apollon,
Gravir encor les hauteurs d'Hélicon,
Et fatiguer, dans mon triste délire,
Les chastes sœurs des faux sons de ma lyre.
Je veux surtout, je le dis sans détour,
Oui, je prétends abjurer la folie
De ce démon que l'on appelle Amour;
Il est cruel, armé de perfidie;
Il m'a trompé, trahi plus d'une fois,
Et je l'aimais, vous le savez, Corine,
Vous Zulima, toi surtout Césarine,
Que tant j'aimai; tu t'en souviens, je crois;
Je frémissais au seul son de ta voix.
Mais, direz-vous, après tant de naufrages,
Pourquoi voguer encor sur cette mer?
Je vous réponds, au nom de tous les sages,
Que l'habitude est un lien de fer;
L'homme embarqué sur un fleuve rapide,
Peut rarement en remonter le cours;
Il rame en vain : le flot prompt et perfide
Se succédant, le repousse toujours.
Mais je vous dois, je m'en souviens, l'histoire
De l'aumônier. Je vais parler pour lui
Naïvement, dans mon rhythme chéri;
Secondez-moi, vous filles de Mémoire.

« J'ai vu le jour dans les murs de Léon,
D'un père noble et fier de sa noblesse;
Don Ferdinand Lopez est notre nom :
Pour précepteur, mon père, en sa sagesse,
M'avait donné le docteur Constantin,
Homme nourri de grec et de latin,
Grand ergoteur, philosophe mystique,
Moine jadis de l'ordre séraphique.
Mais ce qui doit surprendre avec raison,
Ce Constantin qui lisait Cicéron,
Sénèque, Horace, Origène et Platon,
De nos grands saints les œuvres les plus rares;
Ce grand docteur, ce sage, né chrétien,
Secrètement était manichéen.
Pauvres humains! un dieu des plus bizarres,
Momus, sans doute, a forgé nos cerveaux.
Ce philosophe, épris de son héros,
Du vieux Manès, de sa fausse sagesse,
De son poison infecta ma jeunesse.
Ah! qu'aisément on trompe un jeune cœur!
Qu'il est aisé de pétrir une argile,
Sous notre main, si molle, si docile!
Crédule, ardent, séduit par mon docteur,
Du vieux Manès j'embrassai la croyance.
Dans l'univers, par un dogme fatal,
De deux pouvoirs reconnus l'existence,
Celui du bien et le pouvoir du mal;
Tous deux rivaux, ils gouvernent le monde.
Voilà comment en vices il abonde (19).
De plus encor, me disaient mes leçons,
Dans un seul corps deux âmes nous portons,
L'une perverse, et l'autre bonne et sage.
C'est pourquoi l'homme est un amas confus,
Un composé de vices, de vertus.
Mais ce qui doit étonner davantage,
C'est que Manès défend le marige,
Comme un lien immoral, odieux;
Faire passer du néant à la vie
Un être humain, créer un malheureux,
Selon Manès, c'est faire une œuvre impie.
C'est offenser et la terre et les cieux.
Depuis, il faut avouer ma folie,
J'eus pour l'hymen une secrète horreur.
Long-temps mon père ignora ma démence;
Mais quand j'entrai dans mon adolescence,
Il m'appela, me dit avec douceur :
« Je vous destine un brillant hyménée,
Une beauté de cent vertus ornée,
Aimable, riche et de bonne maison. »
A ce discours, quelle fut ma surprise!
Le cœur troublé, la rougeur sur le front,
Je répondis avec trop de franchise :
« Accordez-moi le pardon paternel;
Jamais, mon père, un nœud si criminel
Ne souillera les pages de ma vie;
Le mariage outrage l'homme et Dieu;
C'est un grand mal. » Mon père, à cet aveu
Crut ma cervelle en pleine frénésie;
Mais renfermant un moment son dépit :
« Apprenez-moi, me dit-il, quel apôtre,
Ou quel docteur vous a si bien instruit?
—C'est Constantin; c'est mon ami, le vôtre. »
Don Lopez mande aussitot ce docteur,
Et, l'accablant d'un regard de hauteur,
Lui commanda de déloger bien vite;
Et puis me dit : « Je chasse un imposteur,
Un insensé; que l'avis vous profite;
Pour y penser je vous donne huit jours :
Sortez, allez méditer ce discours. »
Mon cher docteur, ferme au sein de l'orage,
Vint en secret me faire ses adieux.
« Mon fils, dit-il, armez-vous de courage,
Laissez la foudre éclater dans les cieux :
Son vain fracas n'alarme pas le sage;
Je pars sur l'heure et me rends à Paris,
Où nous avons encore des amis,
Qui, comme nous, cultivent la sagesse. »
Après ces mots, dans ses bras il me presse,
M'embrasse et part, me laisse dans les pleurs,
Plus accablé que lui de nos malheurs.
Mais je n'en fus que plus inexorable.

Je mangeais seul; mon père de sa table
M'avait banni, voyant que de Manès,
De ce grand fou j'observais le régime;
Que sous ses yeux, sectaire magnanime,
De vin, de chair et d'œufs je me privais.
Après huit jours, fidèle à sa promesse,
Mon père entra chez moi de grand matin,
Me demanda si la raison enfin,
Le temps avait dissipé mon ivresse,
Si je daignais à ses vœux consentir.
« Je ne le puis, pardonnez ma franchise;
La loi commande et je dois obéir.
—Cela suffit; tu paieras ta sottise. »
Ce qu'il disait en s'éloignant de moi.
Il me laissa très ferme dans ma foi,
Et surtout fier de mon noble courage;
Mais en secret se formait un orage,
Et de ma sœur un billet vigilant,
Aimable sœur, je te pleure souvent!
Vint m'avertir des projets que mon père;
Cherchait, formait, pour guérir mon cerveau,
Et me loger dans quelque fort château.
Pour prévenir ce zèle débonnaire,
Je résolus de m'échapper soudain,
Et d'aller joindre à Paris Constantin.
Le jour suivant, lorsque la nuit encore
A l'orient luttait contre le jour,
J'abandonnai le paisible séjour
Où j'avais vu mes jeunes ans éclore
Sous l'œil d'un père, objet de mon amour
Du fanatisme exécrable influence!
Sans nul remords, sans peine je quittais
Un tendre père, une sœur que j'aimais.
Je traversai la Castille et la France
D'un pied léger, toujours gai, sans soucis,
Comme un serin échappé de sa cage,
Dormant très peu, vivant d'un peu d'herbage.
Enfin de loin je saluai Paris.
Dès que je fus entré dans cette ville,
J'allai chercher le docteur Constantin.
Je le trouvai dans un chétif asile,
Toujours égal, toujours ferme et serein,
Vivant de fruits, de fromage et de pain.
Mais quel spectacle, ô dieux! d'épais nuages
Couvraient alors cette belle cité.
Innocent-Trois, pape dont la fierté
Lançait partout la foudre et les orages,
Avait frappé cette ville et son roi (20)
D'un interdit. La peste est moins horrible,
Et d'un volcan l'explosion terrible
Aux laboureurs inspire moins d'effroi.
Heureux séjour d'une antique opulence,
De la gaité, des fêtes et des jeux,
Paris n'offrait que l'aspect ténébreux
D'un lieu de deuil, d'austère pénitence.
On se fuyait, on marchait en silence;
De l'amitié les nœuds étaient rompus;
L'airain sacré dormait, ne sonnait plus;
Les saints étaient renversés sur la terre,
Le front couvert d'un crêpe funéraire;
Plus de sermons, de messes, d'*oremus;*
On défendait la couche nuptiale
Aux deux époux, comme une œuvre infernale
Qui produirait des enfans monstrueux.
« Fuyons, quittons ce séjour odieux,
Me dit tout bas Constantin en colère;
Allons chercher ce pays fortuné,
De fleurs, de fruits, d'oliviers couronné,
Où fils du ciel et maître de la terre,
Règne adoré l'héritier de saint Pierre. »
Au point du jour nous partons très dispos,
Légers d'argent, de soins et de bagage.
En cheminant, toujours selon l'usage,
Nous raisonnions sur les biens, sur les maux,
Sur le combat de deux pouvoirs rivaux.
Quand du midi la chaleur dévorante
Nous invitait à chercher le repos,
Nous nous couchions sous l'ombre bienfaisante
D'un petit bois, de quelques vieux ormeaux;
Et quand la nuit descendait sur la terre,
Nous reposions dans la pauvre chaumière,
Asile heureux de l'hospitalité.
Le laboureur avec zèle et bonté,
Nous accueillait, nous donnait son potage,
Son pain durci, son antique fromage;
Sa jeune femme, au front doux et serein,
Nous apportait, dès l'aube épanouie,
Le lait nouveau de sa brebis chérie.
« Ah! c'est ici, me disait Constantin,
Que sans rival règne le bon génie! »
Marchant toujours, traversant plaine et bois,
Nous arrivons au pays des Vaudois.
Mais quelle fut, grands dieux, notre surprise!
Ces malheureux et pauvres villageois
Chassés, proscrits, abandonnaient leurs toits.
Les familiers, les archers de l'église
Les poursuivaient, plus terribles encor
Que le chasseur qui, dans les bois du Nord,
Armé de dards, arrache à leur repaire
Le sanglier, et les ours et les loups.
On égorgeait le fils avec le père,
La jeune femme auprès de son époux;
On enlevait les enfans à leur mère.
Épouvantés, glacés de tant d'horreur,
Nous nous hâtons de quitter ces vallées,
D'infortunés, de victimes peuplées;
Et nous marchons suivis par la terreur,
A pas pressés. Nous gardions le silence,
Quand tout à coup Constantin s'écria:
« O grand Manès, abîme de science!
Avec raison tu le dis, je le pense,
Toujours partout le mal triomphera. »
Ainsi parlant sur le bord des abîmes,
Nous gravissions les Alpes et leurs cimes,
Et ces rochers où jadis Annibal,
Par un prodige aux Romains si fatal,
S'était ouvert un célèbre passage.
« Dans tout pays, me disait mon vieux sage,
Je vois les pas et les traces du mal. »
Nous descendons enfin dans l'Italie,
Par la nature et par l'art embellie;
Tout fleurissait, riait autour de nous;
Nous respirions un air plus pur, plus doux;
Nous arrivons à Turin, grande ville
Que l'Éridan, le monarque des eaux,
Parcourt d'un pas majestueux, tranquille;
Hélas! pour nous et pour notre repos,
Devant Turin trop tard nous arrivâmes:

On n'entrait plus ; en vain nous suppliâmes
Soldats, sergens ; nous parlions à des sourds.
Lors Constantin me dit : « La nuit est belle,
Allons, ainsi que nos frères les ours,
Dormir au bois et sur l'herbe nouvelle. »
La lune alors au milieu de son cours
Argentait l'air des traits de sa lumière,
Et de Vénus l'étoile tutélaire
Mêlait ses feux aux ombres de la nuit.
Sous le couvert d'un vaste sycomore,
Sur le gazon nous dressons notre lit :
Un peu de pain, quelques grappes d'un fruit
Sec et flétri que Bacchus fit éclore,
Eurent bientôt calmé notre appétit ;
Le doux sommeil ferma plus vite encore
Sous ses pavots nos yeux appesantis,
Et nous dormons jusqu'à l'heure où l'Aurore
A l'orient étale ses rubis.
Bientôt debout, nous prenons notre route
Devers Milan, sous l'éclatante voûte
D'un ciel d'azur, où le char du soleil
Monte et descend toujours pur et vermeil.
Je vis alors la magnifique plaine
Qui des Lombards porte encore le nom.
« Ah ! que de sang dans son moindre sillon
Ont fait couler l'avarice et la haine ! »
Disait, criait Constantin, l'œil ardent.
Depuis trois jours nous marchions lestement,
Du bien, du mal sans cesse raisonnant,
Lorsqu'à Milan très tard nous arrivâmes ;
Au premier gîte aussitôt nous entrâmes,
Gîte modeste, où l'hospitalité
A peu de frais reçoit la pauvreté.
Le lendemain, le jour perçait à peine,
Quand dans la rue une rumeur soudaine,
Le bruit confus des cloches, du tambour
Nous éveilla, nous annonça le jour.
A ce fracas, aux cris de la cohue,
Nous descendons aussitôt dans la rue,
Nous nous mêlons à ses flots effrénés ;
Nous arrivons devant la cathédrale,
Nous y voyons, toujours plus étonnés,
Un grand bûcher d'une structure ovale,
Qu'environnaient cent moines en surplis,
Deux cents archers par un prêtre bénis ;
Alors, monté sur un grand bucéphale,
Certain *quidam* accourt, vient publier
Qu'on va brûler, pour Dieu, pour la patrie,
Un vieux berger qui se croyait sorcier,
Avec un Juif qui se disait Messie (21).
Nous frémissons, nous reculons d'horreur.
« Ah ! maudit soit, s'écria mon docteur,
Qui le premier, au nom de l'hyménée,
Perpétua la race infortunée
Des fils d'Adam ! Mon cher ami, fuyons,
Abandonnons au plus tôt cette ville,
Où l'habitant, aussi dur qu'imbécile,
Aime à jouir du plaisir des démons.
Partons demain pour la reine du monde,
Fille du Tibre, en merveilles féconde,
Où de saint Pierre on voit le successeur,
La foudre en main, à la terre en silence
Dicter des lois et parler en vainqueur.
Là, mon enfant, nous trouverons, je pense,
De vrais docteurs, et plus d'un bon ami. »
Pendant la route, un jour que le midi
De tous ses feux embrasait l'atmosphère,
Pressé de soif, de loin apercevant
D'un laboureur la modeste chaumière,
Nous y courons : ô tableau ravissant !
Un tendre époux, sa femme Madeleine,
Et deux enfans auprès d'une fontaine,
Sous des ormeaux faisaient un court repas.
La cruche d'eau, la bouteille et deux plats
Couvraient la table : on s'égayait ; la mère,
En souriant aux enfans, à leur père,
Versait à boire et donnait tour à tour
A ses enfans du pain et du potage,
Et bien souvent le doux baiser d'amour.
Nous admirions cet aimable ménage.
La femme alors, avec un air bien doux,
Nous appela : « Venez, s'écria-t-elle,
Mes chers amis, déjeuner avec nous. »
Nous écoutons la voix qui nous appelle ;
Nous nous plaçons entre les deux époux.
Ces bonnes gens, chers enfans du village,
De très bon cœur nous offrent à l'envi
Tout ce qu'ils ont, leur soupe, leur fromage.
Nous acceptons tous deux d'un cœur ravi.
Ce déjeuner me rappelait la fable
Des deux époux Philémon et Baucis ;
Dans ce moment je me crus à leur table.
Le jour baissant et ses feux amortis,
Il nous fallut songer à la retraite,
Prendre congé de ces chers villageois.
Ces bonnes gens, dont le cœur nous regrette,
En nous quittant nous répètent vingt fois :
« Que le bon Dieu, que la Vierge Marie,
De tout malheur préserve votre vie ! »
En m'éloignant, rêveur dans le chemin,
Le cœur ému, je dis à Constantin :
« Convenez-en, ici le mariage
Se montre à nous d'un air pur et serein,
Couvert de fleurs et l'olive à la main.
— Quoi ! vous croyez à cette fausse image !
D'un jour naissant c'est la sérénité ;
Mais c'est le soir que s'élève l'orage.
Ah ! que je plains avec sincérité
Ces deux enfans condamnés à la vie !
Considérez la fortune, le sort
Qui les attend ; la faim, la maladie,
Mille soucis, la vieillesse et la mort (22). »
Mais abrégeons cette trop longue histoire :
Marchons à Rome, au séjour de la gloire.
Lorsque je vis cette belle cité,
Fille des dieux, de Mars, de la Victoire,
Tout hors de moi, je me crus transporté
Dans le Forum et dans l'antique Rome ;
Chaque passant me semblait un grand homme ;
C'était César, Pompée ou Cicéron ;
Un homme en robe était le vieux Caton ;
Un char était le char de Paul-Émile ;
Un grand abbé me paraissait Virgile.
Mais ce beau songe, au moment du réveil,
Se dissipa, comme l'ombre légère
S'évanouit au lever du soleil.
Le jour suivant, Rome jadis guerrière
Ne m'offrit plus au lieu de vieux Romains

Qu'un grand troupeau d'abbés, de jacobins.
L'air résonnait d'une molle musique,
Le luxe ornait les temples, les palais;
Du Vatican la sage politique
Faisait fleurir les plaisirs et la paix.
Mon cher docteur me disait à l'oreille:
« Qui le croirait! quelle étrange merveille!
Que d'un séjour de paix, de volupté,
Partent des feux qui ravagent la terre,
Comme l'on voit se former le tonnerre
Dans un air pur au milieu de l'été! »
Mais Constantin trouva dans cette ville
De ses erreurs les tristes compagnons,
Secrètement semant leur Évangile,
Ou, disons vrai, leurs funestes poisons.
Bientôt tous deux, comme amis, comme frères,
Dans leur synode, ou plutôt leurs repaires,
Fûmes admis. Ainsi que des hiboux,
Pendant la nuit nous sortions de nos trous.
Un mois ainsi dura ce temps paisible;
Mais un matin, quelle aurore terrible!
Par dix archers nous fûmes arrêtés
Dans notre lit, et soudain transportés
Dans des prisons, séparés l'un de l'autre.
Je n'ai point vu, depuis ce jour fatal,
Ce cher docteur, notre chef, notre apôtre;
Il a péri d'un supplice infernal,
Lui, six des siens, d'ordre du saint-office.
Tous à la mort, aux flammes condamnés,
S'y sont jetés avec joie et délice;
Tous aussi fous, hélas! qu'infortunés!
Au bruit affreux de cette barbarie
Mes tristes yeux se remplirent de pleurs.
Cher Constantin, j'avance dans la vie,
Pleurant toujours sur toi, sur tes malheurs.
La même foudre aurait frappé ma tête;
Mon nom, mon âge et peut-être l'oubli,
Ont écarté loin de moi la tempête;
Mais dans les fers, isolé, sans appui,
Je serais mort sous le poids de l'ennui,
Si par bonheur la divine clémence
N'eût envoyé dans ma sombre prison
Un malheureux dont la douce présence
De ce séjour embellit l'horizon.
Cet homme était un philosophe, un sage,
Qui sous l'habit, le froc religieux,
Cachait l'esprit, la vertu, le courage
De ce grand homme, en Grèce si fameux
Par ses vertus et sa mort déplorable.
Séduit bientôt par son esprit aimable,
Non sans rougir, j'osai lui confier,
Mes sentimens, mes fautes, ma croyance,
Et pour Manès mon amour singulier.
« Mon fils, dit-il, je plains votre démence,
L'homme, toujours en butte aux imposteurs,
D'un pôle à l'autre est abreuvé d'erreurs.
Un Dieu lui seul, une divine essence
A pu d'un mot, dans sa pensée immense,
Créer les cieux, et la terre, et les eaux;
De deux pouvoirs le bizarre assemblage
Ne produisait que désordre et chaos.
A l'homme faible il remit en partage
La liberté. D'un aussi beau présent
Il fait, hélas! un bien mauvais usage.
Être divin! ah! par pitié reprend
Ce don cruel, ce bienfait si funeste! »
Je l'écoutais, silencieux, rêveur;
Et ses leçons, son air doux et modeste,
En m'instruisant, me captivaient le cœur.
Je reconnus mes erreurs, ma folie:
L'heureux flambeau de la philosophie
M'ouvrit les yeux, me rendit la raison.
Un jour j'osai, surpris de sa prison,
Lui demander par quel malheur étrange
Il gémissait dans la captivité.
« C'est, me dit-il avec naïveté,
Que je suis homme, et ne suis pas un ange.
Mais pour répondre à vos vœux dans ce jour,
Et vous payer par un juste retour,
Je vais m'ouvrir à vous avec franchise.
Dans l'âge ardent de la crédulité,
Par mes parens et ma mère excité,
Je pris l'habit de Saint-François d'Assise;
J'étudiai long-temps avec ardeur
Tout le fatras qu'on nomme scolastique,
Que notre siècle avait mis en honneur,
Fatras couvert d'une teinte mystique.
Mais je lisais souvent, pendant la nuit,
Les bons auteurs de Rome et de la Grèce;
Surtout Plutarque attachait mon esprit.
J'étais entré dans ma belle jeunesse;
Un feu secret bouillonnait dans mes sens.
Je dois ici dévoiler ma faiblesse,
Mes torts réels, ou peut-être apparens.
Je fréquentais une maison voisine
Du monastère, où par malheur vivait,
Que dis-je, hélas! non, qu'un ange habitait,
Une charmante et très jeune cousine.
D'abord nos jeux furent purs, innocens;
De l'amitié nous parlions le langage;
Mais l'amitié, surtout dans les beaux ans,
Mène à l'amour sous l'air du badinage.
Hélas! bientôt, la voyant chaque jour,
Mon cœur brûla de la plus vive flamme.
Et par malheur ma cousine à son tour
Du même feu vit consumer son âme.
Mais quel mortel peut répondre de lui?
Je succombai; jour fatal, douce aurore,
Que tes faveurs, amour, coûtent d'ennui!
Un fruit amer qui commença d'éclore,
De ma cousine accrut le repentir.
De ses beaux yeux je vis couler des larmes.
« O douce amie, apaise tes alarmes,
Lui dis-je alors, ah! cesse de gémir!
Je le sais trop, un concile sévère
Défend l'hymen aux enfans de Lévi (23).
Mais autrefois, dans l'Église première,
Ils contractaient ce nœud saint et chéri.
Saint Pierre même et saint Philippe, apôtres,
Étaient époux, ainsi que beaucoup d'autres,
Aux préjugés, comme eux disons adieu.
Va, mon enfant, la loi de la nature
Est la première, elle est la loi de Dieu. »
Hélas! d'abord l'âme timide et pure
De mon amie hésita: ma tonsure,
Le préjugé, mon habit l'arrêtait;
Mais son amour, le fruit qu'elle portait
Gagna ma cause. Un prêtre, ami discret,

Pendant la nuit bénit notre hyménée;
Sous un ciel pur coulait ma destinée,
Ma chère enfant croissait comme un beau lis,
De jour en jour sous les yeux de sa mère;
Mais mon bonheur me fit des ennemis.
Un envieux, délateur mercenaire,
De mes amours, de mon hymen instruit,
M'alla soudain dénoncer au saint père.
Je fus mandé; dans sa chambre introduit,
Interrogé d'un ton grave et sévère:
Confus, tremblant, je tombe à ses genoux,
Et sans détour, feinte ni verbiage,
Je fais l'aveu que, criminel époux,
Je suis lié des nœuds du mariage,
Et qu'une fille, objet cruel et doux,
Était le fruit de ce triste hyménée.
Par cet aveu d'une âme infortunée,
Mon repentir désarma le courroux
Du très saint père. « Une telle insolence,
Dit-il, mérite un rude châtiment;
Mais je veux bien, moins juste qu'indulgent,
Ouvrir pour vous mon cœur à la clémence;
Dieu me l'ordonne; écoutez maintenant:
Dès aujourd'hui dans un saint monastère
On recevra votre fille et sa mère:
Je paîrai tout; vous pouvez désormais
Pour leurs besoins compter sur mes bienfaits.
Et quant à vous, au nom de la justice,
Pour vous punir, ainsi que je le dois,
Je vais vous faire enfermer pour six mois,
Dans les prisons de notre saint-office. »
Ici finit, le sage franciscain,
En soupirant l'histoire de sa vie.
Quel intérêt et quel charme divin
Ses entretiens sur la philosophie,
Sur Dieu, sur l'âme et la théologie
Ont répandu dans ce triste séjour!
Comme mon cœur le consultait un jour
Sur mes destins, mon état dans le monde,
Il me disait: « Sur une mer profonde,
Très orageuse, alors qu'on va partir,
C'est demander la nef qu'on doit choisir.
Quel siècle, hélas, que le nôtre! La guerre,
Les préjugés, la superstition,
Poursuivent l'homme et règnent sur la terre.
Je ne connais, dans notre nation,
Qu'un seul asile, et c'est un monastère;
Là, l'homme oisif repose en sûreté;
Un monastère est un lieu respecté
Même des rois: là s'écoule la vie
Dans l'abondance, au sein de l'incurie.
C'est là qu'on voit, dans un siècle de fer,
Tomber du ciel la manne du désert. »
Sur ce conseil que me donnait un sage,
Je résolus d'entrer dans le couvent
De Saint-François, si fameux à cet âge,
Si cher à Rome et déjà si puissant.
Après six mois, le pape, en sa sagesse,
De mon docteur fit ouvrir la prison.
Quand il sortit, ce père aimable et bon,
En m'embrassant me refit la promesse
De me tirer de ma captivité;
Il tint parole, et grâce à sa tendresse,
Je respirai l'air de la liberté.
Je pris l'habit de Saint-François d'Assise.
A dire vrai, ce troupeau de l'Église
Ne possédait que de pauvres docteurs.
Ce qui pourtant me blessait plus encore,
C'était de voir les haines, les fureurs,
Et tous les jours des cabales éclore
Dans un hospice, asile retiré,
A la prière, à la paix consacré.
Et cependant au sein de cet asile,
Sur ce vaisseau passager très docile,
Laissant chacun se conduire à son gré,
Mes jours coulaient comme un fleuve tranquille;
Mais le repos est père de l'ennui.
Le franciscain, ce sage et bon ami,
Par ordre avait changé de monastère,
Et son absence accroissait ma misère.
Mais par bonheur un jour au Vatican,
Je rencontrai, non sans étonnement,
Le duc d'Alvar, un ami de mon pere;
Je cours, l'embrasse; ô douleur! il m'apprend
Que ce bon père avait cessé de vivre.
Je le pleurai, j'aurais voulu le suivre.
Le duc d'Alvar, me voyant degoûté
De mon couvent, m'offrit avec bonté,
Dans son château ce qui suffit au sage,
Repos, loisir, honnête liberté,
Bon feu l'hiver et l'été doux ombrage.
J'acceptai tout, trop heureux, enchanté
D'abandonner ce triste monastère,
Où la raison paraissait étrangère,
Où l'on vieillit sans avoir existé. »

Notre aumônier, bien digne de mémoire,
Parlait encore, alors que dans le bois,
Tout auprès d'eux, une brillante voix
Interrompit le fil de cette histoire.
C'était Alix qui cherchait son amant,
Et qui souffrant de sa trop longue absence
Par ses doux sons annonçait sa présence.
Éloignons nous, laissons-les prudemment
Jouir en paix de cet heureux moment.

Mais il est temps que chacun se retire;
Mon chant finit, et je quitte ma lyre.
Heureux celui qui peut dire, le soir,
Lorsque la nuit, d'ombres environnée,
Le fait rentrer dans son petit manoir:
« Je suis content, j'ai rempli ma journée,
J'ai fait du bien autant que je l'ai pu,
Et grâce au ciel mon jour n'est pas perdu. »

CHANT SIXIÈME.

Mes bons amis, vous tous qui m'écoutez,
Je le vois bien, vous désirez d'apprendre
Quel fut le sort de ce couple si tendre,
Des deux amans l'un de l'autre enchantés.
Ah! si l'amour était chose durable,
Si l'on brûlait toujours des mêmes feux,
N'en doutez pas, cet amour trop aimable,
Les dieux jaloux l'auraient gardé pour eux.

Un mois entier dans ce jardin d'Armide
Avait passé comme une heure rapide:

Lorsque arriva le seigneur du château,
Le duc d'Alvar, avec don Pacheco,
Jeune, galant, d'une illustre naissance,
Que décorait une grande opulence.
Le duc d'Alvar, au nom du troubadour,
Fils d'Apollon et de Mars tour à tour,
Lui témoigna l'amitié la plus tendre,
Fut enchanté de le voir, de l'entendre.
Tout à Rudel souriait en ce jour,
Le dieu des vers, et la gloire, et l'amour:
Le ciel pour lui paraissait sans nuage,
Mais bien souvent un point noir et douteux,
A l'horizon nous annonce l'orage.
Don Pacheco rayonnant du bel âge,
Riche, entouré d'un éclat fastueux,
Faste trompeur qui séduit au village
Comme à la ville, aima, ce même jour,
La belle Alix; rapide fut sa flamme.
Au fond des cœurs l'œil perçant d'une femme
Bientôt découvre et reconnait l'amour.
Soit vanité, ce qui semble possible,
Ou bien l'effet d'une âme trop sensible,
La jeune Alix, avec ravissement,
Dans ses filets vit ce nouvel amant;
Mais combinant son plan avec prudence,
Elle voulut conserver à la fois
Ses deux amans; trop flatteuse espérance!
L'exemple est rare, ou du moins je le crois.
Pour réussir au gré de son envie,
Elle employa, mit en jeu tour à tour
L'art, les ressorts de la coquetterie,
Art méconnu du véritable amour;
Parlant à l'un et souriant à l'autre,
En même temps, d'un mot, d'un regard doux,
Encourageant, rappelant le jaloux.
Sexe charmant, quelle adresse est la vôtre!
Dans ses beaux jours quel Caton n'est jamais
Comme un enfant tombé dans vos filets?
Mais le soupçon parfois, dit-on, sommeille;
Mais plus souvent un souffle, un rien l'éveille.
L'ardent Rudel eut le plaisir fatal
De découvrir qu'il avait un rival.
Il se plaignit, gronda son infidèle;
Mais à quoi sert le reproche en amour?
Quand il s'envole, en vain on le rappelle;
Comme le temps il s'enfuit sans retour.
On voit partout des femmes très fidèles,
Et je pourrais nommer grand nombre d'elles,
Si ma mémoire, affaiblie aujourd'hui
Et par mon âge et par plus d'un souci,
Me rappelait leur nom, bien cher encore;
Mais le malheur conduit au repentir.
Rudel ne put songer sans en gémir
A sa promesse, au doux baiser d'Isaure;
Et réveillé par l'honneur et l'amour,
Il voit ses torts, déplore sa faiblesse,
Et veut quitter un odieux séjour.
Il va trouver le duc et la duchesse,
Leur dit qu'il est rappelé par Raimon,
Son souverain, le comte de Provence;
Qu'il part demain, pour leur protection,
Pour leurs bontés, plein de reconnaissance.
Les deux époux que charmait sa présence,
Voulaient chez eux encor le retenir;
Mais il répond qu'il devait obéir.
Le duc d'Alvar, seigneur très magnifique,
Lui fit présent d'un superbe coursier,
Blanc comme un cygne et né dans la Bétique,
Ne comptant pas encore un lustre entier.
Rudel partit sans voir son infidèle,
Tout enflammé de dépit, de courroux.
Mais il a tort; je le dis aux jaloux.
Ne serait-on aimé de quelque belle
Qu'un jour, un mois; pour ce mois, pour ce jour,
Nous lui devons de la reconnaissance.
Enfin Rudel partit pour la Provence,
Dès que l'aurore annonça son retour.
Il arriva le soir même à Gironne,
Forte cité que protége Bellone.
Il repartit quand le jour l'appelait,
Après avoir ouï la sainte messe,
C'était dimanche, et dit son chapelet.
De son cheval animant la vitesse,
Il atteignit le bourg de Palamos,
Lorsque la nuit invitait au repos.
Un long sommeil lui ferma la paupière;
Depuis long-temps Rudel ne dormait pas.
La jalousie, Alix et ses appas,
De longs accès d'amour et de colère
Du doux sommeil écartaient les pavots.
A son lever, plus frais et plus dispos,
Il repartit à peine jour encore,
Alors qu'aux champs retourne le pasteur.
Dès ce moment la jeune et belle Isaure
Reprit ses droits et rentra dans son cœur.
Le ciel témoin, le soleil, la nature,
Sur son cheval trottant et galopant,
Il lui promet, qu'ai-je dit? il lui jure
Fidélité, tendresse, amour constant.
Espérons tous qu'il tiendra son serment.
Il arriva bientôt à Perpignan,
Ville où Bacchus se plaît, et dans l'automne
De pampres verts, de raisins se couronne.
Deux jours après il entra dans Narbonne;
C'est là que naît ce miel délicieux,
Qu'avec tant d'art, dès l'aurore vermeille,
Du suc des fleurs pétrit la jeune abeille.
Bons Narbonnais, que vous êtes heureux!
Quand vous dormez, pour vous l'insecte veille!
Pour déjeuner, goûter ce miel exquis,
Rudel entra dans le premier logis.
Il fut reçu par une jeune hôtesse,
Avec beaucoup de grâce et de douceur;
Mais sur son front un voile de tristesse,
Son teint pâli, prouvait que le malheur,
Ou que l'amour affligeait sa jeunesse.
Le bon Rudel, touché de sa douleur,
En demanda la cause: « Hélas! monsieur,
Mon pauvre époux est en prison pour dette,
Depuis deux mois; il est bien malheureux! »
Ce qu'elle dit les larmes dans les yeux.
« Rassurez-vous, tout change, aimable Annette
(De cette hôtesse Annette était le nom),
Voilà ma bague, elle m'est inutile;
Vous la vendrez aisément dans la ville. »
D'un air riant il lui laissa pour don
Ce diamant qui naguère à Valence
Lui fut offert par le roi d'Arragon.

Le cœur ému, plein de reconnaissance,
Annette alors, bénissant le destin,
Du bon Rudel prit et baisa la main,
Et l'arrosa de quelques douces larmes;
Et ses beaux yeux en avaient plus de charmes.
Ah! qu'il est doux d'être utile au malheur,
A ses amis, à l'honnête indigence!
C'est un parfum dont la pudique essence
Flatte les sens et monte jusqu'au cœur.
Rudel bientôt à son aimable hôtesse
Fit ses adieux, l'embrassa tendrement
Jusqu'à trois fois, et rempli d'allégresse,
Partit monté sur son beau cheval blanc.
Il traversa la riche Occitanie,
Du dieu Bacchus et de Cérès chérie,
Dont l'habitant subtil, léger, joyeux,
Et d'Apollon élève ingénieux,
En bon chrétien récite son rosaire,
Chaque matin, chaque soir fait l'amour;
Que Dieu bénisse et le fils et le père,
Et le muscat de cette heureuse terre!
L'ardent Rudel n'y fait aucun séjour,
Mais son cheval fut d'un avis contraire,
Et las d'errer et par monts et par vaux,
Lui demanda quelque temps de repos.
Rudel, forcé d'écouter sa prière,
Deux jours entiers à Nîmes s'arrêta;
Dans son séjour, il vit, il visita
Des Phocéens l'antique colonie,
Les beaux débris du faste et du génie
De Rome libre, augustes monumens;
D'un œil avide il contempla long-temps
Cette maison qu'éleva cette ville
Au dernier chef de la guerre civile,
A cet Octave, assemblage étonnant
De cruautés, de crimes, d'injustices,
D'humanité, de talens et de vices.
Enfin Rudel, héros impatient,
De son bonheur voit naître le moment.
Il part pour Aix, cette fille de Rome
Et de Sextus, que l'histoire renomme.
Ce fut près d'Aix qu'un Romain valeureux,
De sa patrie et l'horreur et la gloire,
Gagna, dit-on, cette grande victoire,
Et des Teutons fit un carnage affreux.
Sous Bérenger, sous son règne tranquille,
La ville d'Aix était alors l'asile
Des doux plaisirs, des beaux-arts, de la paix.
Là, vint régner, quelques siècles après,
René d'Anjou, si cher à ses sujets,
Simple en ses goûts, homme doux et facile;
Ce prince aimait les bois, les fleurs, les prés;
Les beaux soleils de l'hiver, de l'automne,
Le consolaient du poids de sa couronne;
Poëte, peintre, il cultiva les arts;
S'il échoua dans le jeu des Césars,
Et s'il perdit, comme le dit l'histoire,
De grands états, un seul lui suffisait,
Et dans son peuple et les arts qu'il aimait (24),
René trouva son bonheur et sa gloire.
Dans le néant, vous qui dormez encor,
Peuple futur, dépêchez-vous de naître;
Venez jouir auprès d'un si bon maître,
Des jours nouveaux de ce beau siècle d'or.

Rudel entra dans cette capitale,
Aux premiers traits de l'aube matinale;
Il descendit chez l'hôte dit Marcel,
Très grand conteur, dans ce genre célèbre.
Il se hâta de conter à Rudel
Qu'on préparait une pompe funèbre,
Que l'on chantait une messe de mort,
Ce matin même et dans la cathédrale,
Pour un guerrier brave comme un Hector,
Mort à l'assaut d'une ville fatale;
Que monseigneur le comte de Raimon,
Ses chevaliers, sa brillante noblesse
Assisteraient à cette grande messe;
Que par malheur il oubliait le nom
De ce guerrier mort dans la Palestine,
Ou dans Bagdad, ville forte et voisine.
Il se trompait; on sait que bien souvent
Tout grand conteur prend l'Èbre pour le Tibre,
Dit qu'à Maroc le citoyen est libre.
A ce récit, Rudel fait promptement
Un court repas et se rend à l'église.
Mon cher lecteur, il faut présentement
Du sieur Marcel vous dire la méprise.
Chacun connaît les redits, les caquets
De la bavarde et vieille Renommée;
A nous tromper la belle accoutumée,
Avait au loin et dans la ville d'Aix
Semé le bruit que Rudel plein de gloire
Avait péri dans un combat sanglant,
Devant Valence au sein de la victoire.
Il fut blessé très dangereusement,
Vous le savez, de là vint la méprise.
On le crut mort; et la cour et l'église,
Raimon surtout pleura ce troubadour.
Il ordonna, le soir du même jour,
Pour le défunt une très grande messe,
Où lui Raimon et toute sa noblesse
Ne paraîtront qu'en habit de grand deuil.
On éleva, dans la nef éclairée
De cent flambeaux, un superbe cercueil.
D'un satin noir elle était entourée,
Et dans le chœur l'archevêque on voyait,
Environné de ses brillans chanoines,
D'un corps nombreux de prêtres et de moines
Et par hasard l'office se chantait
Le même jour que Rudel arrivait.
La messe était depuis peu commencée,
Lorsqu'il entra; de la foule pressée
Il fend les flots, et vient, non sans efforts,
Chanter pour lui le *Requiem* des morts.
Puis du guerrier mort dans la Palestine,
Il veut savoir le nom et l'origine;
Pour le savoir regarde autour de lui,
Cherche des yeux, aperçoit une dame,
A deux genoux, priant de cœur et d'âme,
Pour le défunt que l'on pleure aujourd'hui.
Un voile noir lui couvrait le visage,
Ses vêtemens, son air, sa dignité,
Tout annonçait son rang, sa qualité;
Jusqu'auprès d'elle il se fraie un passage,
Et l'approchant à l'oreille lui dit:
« Jeune merveille, excusez mon audace,
Quel est le mort que vous pleurez, de grâce? »
A ce propos qu'à peine elle entendit,

Cette beauté jette un grand cri, pâlit.
Lève les yeux et tombe évanouie.
A cet aspect tout le sexe attendri,
Accourt, s'empresse et prodigue à l'envi
Les eaux, les sels pour la rendre à la vie;
Mais de l'église on l'emporte soudain.
Rudel demeure immobile, incertain.
Mon cher lecteur, je vois votre surprise;
Vous desirez connaître la beauté
Que l'on emporte ainsi hors de l'église?
Mais vous serez vivement affecté,
Quand vous saurez que c'est la belle Isaure;
Elle venait dévotement prier
Pour cet amant qu'il fallait oublier,
Qu'au fond du cœur sans doute elle aime encore.
Présentement, jugez de sa frayeur :
Elle a cru voir, non Rudel, Rudel même,
Mais las! son ombre, un fantôme trompeur.
Et son amant, le trouble est dans son cœur,
Croit avoir vu cette Isaure qu'il aime,
Quand dans l'église une grande rumeur,
Un cri s'élève; on debite à la ronde
Que c'est Rudel lui-même, ou son esprit,
Qui dans ce jour revient de l'autre monde.
Plus d'une femme et l'approche et s'enfuit,
Ayant des morts une peur effroyable.
Un vieux baron de près regarde et dit :
« Par saint Matthieu! c'est Rudel ou le diable! »
Le diable alors était en grand crédit.
Mais à Rudel tout parait incroyable;
Il rêve, il pense, il n'imagine pas
D'où peut venir ce singulier fracas.
Raimon enfin demande avec surprise
Pourquoi ce bruit dont retentit l'église?
On lui répond que l'ombre de Rudel,
Ou qu'un démon ayant pris sa figure,
Est dans la nef tout auprès de l'autel;
Qu'il est sec, pâle, et que la chose est sûre.
Soudain un prêtre, armé d'un goupillon,
Vient l'asperger de son onde lustrale.
Mais ce bon prince accourt dans l'intervalle,
Pour voir de près cette ombre ou ce démon.
Rudel voyant le comte qui s'avance,
Court à ses pieds, les presse avec transport.
Raimon long-temps le regarde en silence,
Et puis lui dit : « Quoi! vous n'êtes pas mort?
— Non, monseigneur, je vis, je vous le jure;
Je viens de l'Èbre et non de l'Achéron. »
A ce propos, le généreux Raimon
Lui dit gaîment : « Votre aveu me rassure. »
Puis aussitôt ajoute en l'embrassant :
« Je vous sais gré d'être encore vivant. »
Alors soudain les dames, la noblesse,
Chacun l'embrasse et rit plein d'allégresse
De voir un mort qui se portait si bien.
Ulysse ainsi revenant de Pergame,
Lorsque pour mort il passait dès long-temps,
Un beau matin parut devant sa femme,
Qui le pleurait, hélas! depuis vingt ans.
L'aimable prince, au sortir de l'église,
A son dîner pria le troubadour.
Il accepta, quoique son âme éprise
Dans ce moment ne songeât qu'à l'amour,
Aux doux appas de la beauté chérie,
Qu'il vient de voir tremblante, évanouie.
Et cependant au milieu du festin,
Il conserva le front calme et serein.
Devant les grands, et surtout à leur table,
Il faut toujours, flatteur, convive aimable,
Cacher l'ennui sous le masque des ris.
Dès que Bacchus échauffa les esprits,
On fit entrer une troupe choisie
De troubadours, élèves de Thalie,
Du dieu Comus, de la belle Cypris.
Elle chanta des tensons, des sirventes,
Et puis joua des scènes très piquantes
D'amans jaloux et de maris trahis;
Du Testament les augustes mystères,
Les tours joués à de vieux châtelains,
Et les combats de pieux solitaires,
Si fort tentés par les esprits malins.
Rudel voyait avec indifférence
Ces vains plaisirs, ces jeux de la grandeur.
Rempli d'Isaure, en son impatience,
Il appelait cet objet enchanteur.
Dans ce moment un homme à voix sonore
Vint annoncer la comtesse Isidore.
Tous les regards aussitôt, à ce nom,
Tous les pensers se fixèrent sur elle;
On croyait voir entrer dans ce salon
Une déesse, ou Vénus, ou Junon.
Mais pour Rudel, ô surprise cruelle!
Les yeux fixés sur cet objet charmant,
Il cherche, il doute, il voit, il doute encore.
Enfin ses yeux reconnaissent Isaure;
Raimon alors, prince aimable et galant,
Quoique déjà bien près de la vieillesse,
Court au-devant de la belle comtesse,
Et vient l'asseoir à côté de Rudel.
Pour cet amant quel supplice cruel!
Tous deux surpris d'abord se regardèrent,
Rouges tous deux, et puis les yeux baissèrent.
Rudel était interdit et muet.
L'homme qui voit, sur le pré qu'il foulait,
Un grand serpent, qui d'abord invisible,
Sort tout à coup, lève sa tête horrible,
Est moins troublé, glacé d'étonnement
Que ne le fut Rudel en revoyant
Auprès de lui cette amante infidèle.
Chacun le sait, la beauté qui trahit
Est à nos yeux cent fois encor plus belle.
Vingt jeunes gens que ce jour réunit,
Sabran, d'Agout, et Villeneuve, et Vence,
Et Pontevès, noms chers à la Provence,
Tous hauts barons, gens d'élite et d'esprit,
Ont entouré cette belle comtesse.
Rudel frémit, et sa jalouse ivresse
Ne peut souffrir cet aspect plus long-temps.
Il sort, il fuit, court au milieu des champs,
Et quand la nuit commença sa carrière,
Se retira chez lui bien tristement,
Se mit au lit, mais il ne dormit guère,
Ou bien plutôt pendant la nuit entière
Fut agité, se tournait, retournait,
Comme un oiseau surpris dans un filet.
Le lendemain déjà brillait l'aurore,
Lorsqu'il reçut cette lettre d'Isaure :
« Adieu, je pars; je ne verrai jamais

Un inconstant, un ingrat que j'aimais. »
Le bon Rudel lut et relut encore
Jusqu'à trois fois, ce billet malheureux;
Plus irrité, mais non moins amoureux,
Il veut aller dans un antre sauvage,
Vivre au milieu des serpens et des ours,
Ainsi qu'on vit les Pauls dans le vieux âge,
Du Nil désert habiter le rivage,
Y consumer leurs inutiles jours.
Il faut enfin éclaircir le nuage
Qui peut jeter une sombre couleur
Sur cette Isaure, objet de notre hommage.
J'ai, dans un chant, dit avec quelle ardeur
Isaure aimait ce troubadour aimable.
Je n'ai pas dit quelle fut sa douleur,
Dans son absence, à ses yeux si coupable.
Pendant six mois cette adorable enfant,
D'un pied discret, alla chaque soirée
Au petit bois attendre son amant;
Ce bois heureux où sa bouche adorée
Avait reçu ce baiser ravissant.
Mais l'heure fuit et toujours elle attend,
Toujours revient plus malheureuse encore
Attendre en pleurs une nouvelle aurore.
L'infortunée, hélas! dépérissait,
Comme une fleur que l'été décolore.
Le vieux baron, son père, qui l'aimait,
De son état nuit et jour gémissait;
Mais ne pouvant en deviner la cause,
Ce bon seigneur ne douta nullement
Qu'on n'eût jeté sur cette pauvre enfant
Un sortilége. Alors enchantement (25),
Démons, sorciers, sorts et métamorphose
Étaient communs; mais aujourd'hui vraiment
Ils ne sont plus que dans quelques cervelles:
L'art d'enchanter n'appartient plus qu'aux belles.
L'enchantement d'Isaure était l'amour.
Advint alors, vers le déclin du jour,
Quand on soupait, qu'un grand bruit à la porte
Se fit entendre; une main rude et forte
Sonnait la cloche à grands coups redoublés.
Dans le château, tous les cœurs sont troublés.
Mais le baron, vieux guerrier, prend les armes;
Il fait ouvrir, et calme sans frayeur,
Rappelle en lui son antique valeur.
Ainsi Priam au milieu des alarmes,
Dans son palais si glorieux jadis,
Auprès d'Hécube et de ses jeunes fils,
D'un glaive oisif arme sa main débile,
Et le cœur plein d'un courage inutile,
Veut en mourant combattre et se venger.
Mais le baron ne court aucun danger;
Sur ses destins dormons d'un œil tranquille.
Des laboureurs apportaient au château,
Sur un brancard, un jeune damoiseau,
Un chevalier d'un illustre parage,
Qui, par malheur, passant près du village,
Par son cheval brusquement emporté,
Dans un fossé venait d'être jeté.
On l'en tira l'épaule fracassée,
Le bras démis, une jambe cassée.
Le vieux baron sensible et généreux,
Dans son château l'accueillit de son mieux;
Il envoya chercher au voisinage
Un chirurgien, le docteur du village;
Tous les secours, tous les soins à l'envi
Lui sont donnés, et d'un zèle admirable,
Chacun s'empresse et veille autour de lui.
La belle Isaure, ah! quelle âme adorable!
Le jour, la nuit, elle-même apportait
Linge, boissons qu'elle-même apprêtait;
Et bien souvent, on me croira sans peine,
Trop attendrie au cri de ses douleurs,
Elle quittait sa chambre, et dans la sienne
Secrètement allait verser des pleurs.
Mais il est temps de vous faire connaître
De ce malade et le rang et le nom.
Il était fils du marquis de Clermont,
Très grand seigneur que le Comtat vit naître,
Ce fils chéri, charmant, plein de valeur,
Portait le nom de vicomte Isidore;
Il ne put voir l'intéressante Isaure,
Tant de beauté, de grâces, de douceur,
Sans être ému jusqu'au fond de son cœur
Du vif désir de la reconnaissance;
Il n'est hélas! qu'un pas jusqu'à l'amour.
Ce jeune amant, plus épris chaque jour,
Garda long-temps un modeste silence.
Un jour enfin qu'approchant de son lit,
Cette beauté lui donnait un breuvage,
Il s'écria, dans un transport subit:
« Fille du ciel, d'un ange, douce image,
Mon cœur ému, touché de vos bienfaits,
Ne sait comment pouvoir les reconnaître.
Ah! si ma main, digne de vous, peut-être,
Beaucoup d'amour, vous méritaient jamais!
Je porte un nom très connu dans la France,
Et ma fortune égale ma naissance. »
La tendre Isaure, à cet aveu rougit,
Baissa les yeux et garda le silence.
« Vous vous taisez, le malheur me poursuit,
Vous dédaignez mes vœux, mon hyménée.
— Non, écoutez, je parle sans détour;
J'aime Rudel, ma parole est donnée;
Vous connaissez ce vaillant troubadour,
Il est peut-être infidèle et volage;
Peut-être aussi que ce soupçon l'outrage.
Honorez-moi, pour calmer mes ennuis,
D'une amitié dont je sens tout le prix;
Mais oubliez un amour inutile. »
A ce discours, à cet aveu fatal,
Ce jeune comte affectant l'air tranquille,
Avec honneur parla de son rival;
Mais le chagrin, une lente tristesse
Brisaient son cœur, flétrissaient sa jeunesse.
Isaure ouvrant son âme à la pitié,
Le consolait au nom de l'amitié,
Lui promettait le souvenir fidèle
De ses vertus, de son amour pour elle.
Mais la santé de ce jeune seigneur
Refleurissait, sa jambe était guérie;
C'était pour lui, disait-il, un malheur.
Quitter Isaure, était quitter la vie:
De son départ, enchaîné par l'amour,
De plus en plus il reculait le jour.
Quand tout à coup arriva la nouvelle
Que sir Rudel, ce troubadour charmant
Avait péri dans un combat sanglant.

Le jeune comte, admirable modèle
Des chevaliers, plaignait son triste sort;
Il enviait la gloire de sa mort;
Mais très discret, plus délicat encore,
Loin de parler d'hymen et de ses vœux,
Il respecta la tristesse d'Isaure,
Laissa couler les larmes de ses yeux,
Et quelquefois il y mêla les siennes.
Ah! l'amitié qui partage nos peines,
Qui vient mêler ses larmes à nos pleurs,
Adoucit bien le poids de nos douleurs.
Enfin un jour, cet aimable Isidore
Voyant briller sur les lèvres d'Isaure
Parmi les pleurs, un paisible souris,
Comme l'on voit dans les airs obscurcis
Briller un trait de la nouvelle aurore,
Crut le moment favorable à ses vœux:
« Ah! lui dit-il, écartez, belle Isaure,
Ce noir chagrin qui vous consume encore;
Assez de pleurs ont fatigué vos yeux.
Rudel n'est plus, et vous pleurez une ombre.
Quoi! voulez-vous couvrir d'un voile sombre
Votre printemps, quand l'hymen et l'amour,
Quand tout vous rit, vous promet un beau jour?
Cessez des pleurs qu'on ne peut plus entendre;
Loin de nourrir un souvenir si tendre,
Jetez plutôt un regard de faveur
Sur un amant qui brûle de vous plaire;
Vous le savez, le baron votre père
Très vivement désire mon bonheur.
—Oui, je le sais.— Et que dois-je lui dire?
Vous vous troublez et votre cœur soupire.
— Soumise à lui d'esprit comme de cœur,
J'obéirai. » Le sensible Isidore,
A cet aveu, de plaisir transporté,
Saisit sa main, la baise et baise encore,
Et nage au sein de la félicité.
L'hymen se fit avec solennité;
Chacun l'assure, et je le crois sans peine,
Quel nœud puissant qu'une première chaîne!
Que cette amante aux marches de l'autel
Donna de pleurs au malheureux Rudel!
Mais que ne peut la vertu, la décence!
L'aimable Isaure, au sein de l'innocence,
Fit le bonheur de son aimable époux.

Je devrais bien, si j'étais raisonnable,
Finir ma course et ma trop longue fable,
Et retourner à mes fleurs et mes choux.
Bien des lecteurs m'approuveraient sans doute,
D'autres pourtant, un peu plus curieux,
Voudraient savoir, engagés dans la route,
Ce que devint cet amant malheureux.
J'y songerai, je verrai mon oracle,
Non pas celui de Delphe ou de Délos,
Mais la beauté qu'on chérit à Paphos,
Dont les beaux yeux ont fait plus d'un miracle.
Sur son avis de Rudel, mon héros,
Je vous dirai le destin, le délire;
Ou si sa voix me condamne au repos,
A ses genoux j'irai poser ma lyre.

CHANT SEPTIÈME.

Un Grec fameux, doué d'un beau génie,
Voyant la mort approcher de son lit,
Disant qu'à peine il commençait la vie,
De cette mort vivement se plaignit.
Qu'il eût brillé par sa philosophie,
Si Lachésis, au gré de ses souhaits,
D'un fil plus long avait formé sa trame!
Ce Grec qui meurt avec tant de regrets (26),
Orné des dons de l'esprit et de l'âme,
Comptait pourtant neuf fois douze printemps.
Il a raison, ou du moins je le pense:
Qu'a-t-on appris à l'âge de cent ans?
Rien; le savoir n'est que pure ignorance.
Et qui de nous, à l'heure de la mort,
Peut avouer qu'il fut heureux et sage?
Infortunés, nous arrivons au port,
Sans gouvernail et battus par l'orage.
Que si Descarte avait pu vivre encor
Deux fois les ans du bonhomme Nestor,
Sans doute il eût, prenant un meilleur guide,
Chassé du ciel ses légers tourbillons,
Qui vont courant les hautes régions,
Et mieux instruit, eût rétabli le vide.
Que si Buffon eût vécu plus long-temps,
Sans doute il eût réformé ses romans;
N'eût pas borné dans sa mathématique
De notre globe et la course et les ans;
N'eût pas surtout, pour créer des enfans,
Imaginé sa matière organique;
Et Poquelin, d'un chef-d'œuvre nouveau,
Eût enrichi notre scène comique.
De son côté, le Génevois Rousseau
Eût beaucoup mieux élevé son Émile,
Et corrigé, sans énerver son style,
Le plan diffus de son verbeux roman;
Et moi chétif, si je vivais encore
Un siècle ou deux, peut-être en travaillant,
En corrigeant, ajoutant, effaçant,
Je pourrais bien quelque jour faire éclore
Un bon écrit digne d'être prôné
Dans les journaux, et d'être couronné
D'un beau laurier au temple du génie,
Temple sacré qu'on nomme Académie.
Mais laissons-là de ridicules vœux;
Les grands esprits sont-ils les plus heureux?

Dans l'autre chant, chacun comme moi-même
A de Rudel partagé la douleur;
Se voir ravir le tendre objet qu'on aime,
Est selon moi le comble du malheur,
Le voir mourir est moins cruel peut-être,
On sait du moins que l'on était aimé.
Rudel, d'amour, de dépit enflammé,
Las des humains qu'il a trop su connaître,
Plus las encor d'un sexe dangereux
Qu'il croit haïr, veut dans un monastère
Finir sa vie et sa longue misère.
Près de Marseille on voit un mont fameux,
Mont où jadis la vigilante Aurore,
Au lieu des dons de Cérès et de Flore,
Ne vit jamais que des rocs sourcilleux,

Un sol aride et des pins résineux.
Mais tout changea quand la Vierge immortelle
Eut au sommet une riche chapelle;
Ce lieu désert devint un mont sacré.
Au pied du mont, justement révéré,
Était un bois qui de son noir ombrage
Enveloppait une grotte sauvage.
C'est dans ce lieu, pendant près de sept ans,
Que Madeleine, arrivant de Syrie
Sur un vaisseau flottant au gré des vents,
Gémit, pleura les erreurs de sa vie.
Sur ce même antre à l'aspect effrayant,
On éleva dans la suite un couvent,
Qui reculant tous les jours ses limites,
Bientôt contint cinq mille cénobites.
C'est sous le toit de ce mur pénitent,
Que de l'amour maudissant le caprice,
Geoffroi Rudel prit l'habit de novice,
Couvrit son chef d'un vaste capuchon;
D'un froc épais, d'une robe de bure
Enveloppa sa charmante figure.
Fils de Vénus, Amour, tu ris, dit-on,
Lorsque tu vis ce fils de Polymnie,
Chargé d'un froc, en moine travesti.
Mais quel mortel n'a son jour de folie!
Notre novice à la règle asservi,
Au premier son de la cloche argentine,
Courait au chœur pour y chanter matine.
Sa belle voix, son chant harmonieux
Des assistans enchantaient les oreilles;
Et l'on voyait ces bons religieux,
Chantant de Dieu les sublimes merveilles,
Les oublier souvent pour l'écouter.
Hélas! sur lui quel homme peut compter?
Geoffroi Rudel, dans ce pieux hospice,
Est agité de cruels souvenirs;
Souvent Isaure, au milieu de l'office,
A son cœur tendre arrachait des soupirs.
O des humains incurable faiblesse!
Pour l'oublier il y songeait sans cesse.
Déjà Phébus sur son char immortel
Avait deux fois fait le tour de la terre,
Depuis le jour où dans ce monastère,
Rudel vivait à l'ombre de l'autel.
Alors qu'un jour, au sortir de l'église,
Dans sa cellule entrant, triste, agité,
Il y trouva, non sans grande surprise,
Un beau jeune homme, une jeune beauté.
Dès qu'il parut, l'homme court et l'embrasse;
Elle, à son tour, avec beaucoup de grâce,
L'embrasse aussi, d'un air plein de gaité;
Son cher Rudel, son cher ami l'appelle.
Long-temps d'un œil inquiet, incertain,
Rudel regarde; il reconnait enfin
Et Mauléon et l'aimable Isabelle
Qu'il arracha des mains de deux brigands;
(Je vous en parle au premier de mes chants.)
Il tressaillit, transporté d'allégresse,
Et les embrasse et dans ses bras les presse.
Or, vous saurez que ce couple charmant,
De l'amitié rare et touchant modèle,
Ayant appris le triste égarement
De leur ami, venait, brûlant de zèle,
Pour l'enlever à ce triste séjour,
Le rendre au monde, aux muses, à l'amour.
En souriant la charmante Isabelle
Lui dit : « Rudel, laissez là vos habits,
Vous effrayez les muses et les ris;
Et reprenez, croyez-moi, votre lyre,
Vos chants d'amour, votre aimable enjoûment. »
En même temps, avec un doux sourire,
Prend un billet, le lui donne en disant:
« Il est pour vous, et très aimable à lire. »
Rudel le prit et changea de couleur,
Alors qu'au bas il vit le nom d'Isaure;
Sa main trembla, comme une tendre fleur
Que l'air agite au lever de l'aurore;
Cette beauté qui le chérit encore,
Très attendrie au bruit de sa douleur,
Fit ce billet que lui dicta son cœur:
« Le ciel n'a point proscrit notre heureux hyménée;
Le bruit de votre mort trompa mes jeunes ans;
Mais si vous ne voulez me rendre infortunée,
Quittez votre retraite et reprenez vos chants.
Je ne vous verrai plus; Dieu, mon hymen me lie:
A jamais, loin de vous je traînerai ma vie;
Mais je ferai toujours avec la même ardeur
Des vœux pour votre gloire et pour votre bonheur. »
Soudain Rudel s'écrie: « Être enchanteur!
Aimable Isaure, à tes ordres suprêmes
J'obéirai, trop heureux si tu m'aimes. »
Après ces mots, jetant son capuchon,
Son froc, il part comme un oiseau sauvage
Qui brise enfin les barreaux de sa cage,
Monte à cheval et vole à Tarascon;
Sur son coursier prend en croupe Isabelle,
Qui triomphait de ramener chez elle
Son brave ami, celui de Mauléon
Jadis Ulysse, en rapportant de Troie
Au camp des Grecs l'heureux palladium,
N'éprouvait pas une plus douce joie.
Rudel, fêté chez ce couple charmant,
Parut renaître au bonheur, à la vie.
Semblable alors à ce convalescent
Qui, revenu d'une longue agonie,
Jouit de l'air, des fleurs, d'un ciel plus beau,
Pour lui tout est intéressant, nouveau.
Un long repos, le plaisir, son délire
Jettent souvent l'âme dans la langueur.
L'homme a besoin, eût-il même un empire,
De mouvement, de désirs et d'erreur.
Dans ce temps-là l'agile Renommée
Sema le bruit dans l'Europe alarmée,
Que Saladin a chassé des saints lieux
Tous les chrétiens : Jérusalem est prise.
La croix en main, mille religieux,
Au nom du pape et de la sainte Église,
A la vengeance appellent les guerriers.
« Partez, volez, et cueillez des lauriers;
Le paradis vous attend en Syrie.
Déjà deux rois de France et d'Albion,
Abandonnant, dans leur dévotion,
Femmes, enfans, leurs sujets, leur patrie,
Portés tous deux sur leurs mille vaisseaux,
De l'Ionie ont traversé les flots. »
Par ce récit, Rudel, l'âme enflammée,
Et fatigué d'un éternel loisir,
Veut aussitôt partir pour l'Idumée,

Vivre avec gloire, ou bien tomber martyr.
Son parti pris, il court chez Isabelle
Et Mauléon, et leur dit son projet.
Ce couple heureux, que sa perte affligeait,
Loua pourtant son courage, son zèle,
La piété, l'espoir qui le séduit.
Rudel alors aux genoux de la belle
La supplia de coudre à son habit
La sainte croix, la terreur de l'impie;
Ce que sans peine accorda son amie.
Rudel se crut, douce et sainte folie!
Un Machabée, armé de cette croix.
Deux jours après, à l'aurore vermeille,
Après avoir embrassé plusieurs fois
Ses deux amis, il partit pour Marseille.
Heureusement un navire génois
Appareillait alors pour la Syrie,
Et dans deux jours il doit sortir du port.
Rudel s'embarque, et d'une âme ravie,
Brave les mers : il braverait la mort.
Lorsqu'il partit sur son char solitaire,
La nuit fuyait, et l'haleine légère
D'un vent de l'est se jouait sur les flots,
Enflait la voile, et les nymphes des eaux
Semblaient répondre aux chants des matelots.
Phébus alors atteignait le tropique,
Où le Cancer posa son trône antique;
La nuit moins sombre et bornée en son tour,
Cédait bientot la place au dieu du jour.
Geoffroi Rudel, dans ces belles soirées
D'un bel été, sur le tillac assis,
Chantait au frais aux matelots ravis,
Du Testament les merveilles sacrées,
Le vaste Nil roulant des flots de sang;
Cent mille Hébreux à pied sec traversant
La mer d'Aza, qui s'ouvre de surprise;
Dieu paraissant au milieu des éclairs,
Sur la montagne, au grand-prêtre Moïse;
Et de Samson les prodiges divers.
Un autre soir, d'un ton baissant sa lyre,
D'une voix douce il chantait les amours
De cette veuve encore en ses beaux jours,
Qui dans le mois où sommeille Zéphire,
Quand Cérès tombe et sous la faux expire,
Alla glaner chez Booz son parent,
Puis dans son lit se glissa doucement,
Espérant bien, sur l'avis de sa mère,
Qu'à son réveil Booz l'épouserait.
Pendant ces chants, sillonnant l'onde amère,
Vers l'orient le navire avançait.
Rudel de loin vit l'île fortunée
Où les plaisirs, la volupté, l'amour,
Sur un volcan ont fixé leur séjour;
Où la mollesse est de fleur couronnée;
Où Théocrite, en vers harmonieux (27),
Chanta les bois, les prés, le doux ombrage,
Et des bergers les plaisirs et les jeux.
Il aperçoit l'endroit où fut Carthage;
Voit ou croit voir ce fameux Annibal,
L'effroi du monde, à Rome si fatal;
Ce Scipion, sans doute aussi grand homme,
Qui dans Zama fut le vengeur de Rome,
Et la rendit la maîtresse du sort :
Il voit encore, assis sur des ruines,
Ce Marius, chassé des sept Collines,
Qui malheureux, proscrit, médite encor
Sur des débris la vengeance et la mort.
Mais par degrés s'élèvent des nuages,
L'air s'obscurcit au bord de l'horizon,
Un vent léger précurseur des orages,
Frémit soudain, et soudain l'aquilon
Brise la mer, et soulève avec l'onde
Jusques au ciel le fragile vaisseau;
Autour des mâts la foudre roule et gronde;
Le ciel noirci versait des torrens d'eau;
Le nautonier tremblant et pleure, et prie
Et saint Antoine et la Vierge Marie.
Rudel qui voit le nocher consterné,
Et le navire aux vents abandonné,
Prend le timon et gouverne lui-même;
Et toujours brave, en ce péril extrême,
Il rend l'espoir, l'audace aux matelots;
Et cependant sur l'abîme des eaux,
Le vaisseau court au gré de la tempête.
Mais tout à coup il échoue, il s'arrête
Avec fracas sur des bords inconnus.
Dans le vaisseau la mer entre en furie :
Plus d'espérance : adieu parens, patrie.
Les matelots gémissent éperdus;
Rudel lui-même, avec un vrai courage,
Attend la mort, et contrit, repentant,
A son voisin se confesse humblement.
Mais un Dieu bon les sauva du naufrage,
Et le navire échouant sur la plage,
Heurtant un roc par le flanc s'entr'ouvrit;
Mais cette mer étant là peu profonde,
Mâts et tillac surnagèrent sur l'onde,
Cet équipage, ainsi toute la nuit,
Fut dans les pleurs, la frayeur, la prière;
Mais par degrés un rayon de lumière
Blanchit les airs, l'horizon s'éclaircit;
Le vent se tait, au loin s'enfuit l'orage;
L'aurore brille, et du ciel sans nuage
D'un bel azur la voûte s'embellit.
Avec Rudel l'équipage respire;
Mais quelle joie ou plutôt quel délire,
Quand tout à coup s'offrirent à leurs yeux
Une campagne et riante et fertile,
Des habitans, un doux et sûr asile!
A cet aspect, de chants, de cris joyeux,
L'air retentit; on s'aborde, on s'embrasse,
On s'agenouille, au ciel chacun rend grâce
Mais quel objet augmenta leur bonheur!
Plusieurs esquifs, maint habile rameur,
A leur secours viennent en diligence,
Et dans l'instant s'approchent du vaisseau.
Rudel voyant un très joli bateau,
Que conduisait un homme avec aisance,
Que distinguait un air honnête et doux,
Y descendit, et le canot agile
Sembla voler sur cette mer tranquille.
Rudel alors demande : « Où sommes-nous?
Homme admirable, où me conduisez-vous?
— Au port; chez moi je vous offre un asile;
Vous trouverez dans l'île de Délos,
Séjour fameux par ses anciens miracles,
Ses jeux brillans, son temple, ses oracles
Et, ses devins. » Comme il disait ces mots,

La nef entra dans une anse tranquille,
Que terminait un enclos très joli,
Petit verger en fruits, en fleurs fertile;
Venait ensuite, en face du midi,
Une maison, agréable ermitage,
Simple avec goût, digne séjour d'un sage.
En abordant, ce Grec plein de bonté
Dit à Rudel : « C'est mon toit solitaire,
L'humble séjour de l'hospitalité;
Venez jouir chez moi, chez votre frère,
D'un doux repos, jusqu'au jour, au moment
Où vous pourrez vous rendre en Palestine;
C'est votre but, du moins je l'imagine,
Et votre croix le prouve clairement. »
Ils avançaient sous un riant ombrage;
Un jeune objet, d'Hébé c'était l'image,
Accourt vers eux, embrasse tendrement
De ce logis le maître intéressant,
Qui s'écria : « C'est ma fille si chère,
C'est mon Hélène! ô douleur trop amère!
La pauvre enfant, hélas! n'a plus de mère! »
Puis il lui dit : « Ma fille, va soudain
Avec notre hôte, et le conduis au bain;
Ayons pour lui la plus tendre indulgence;
Il est errant, étranger, malheureux,
Nous lui devons nos soins, notre assistance,
Le bien qu'on fait obtient sa récompense;
C'est un encens qui monte vers les cieux. »
A ce discours la belle et tendre Hélène,
Qui d'un oiseau ne peut souffrir la peine,
Part sur-le-champ, conduit Rudel au bain,
Fait tiédir l'onde, et d'une main légère,
Frotte ses pieds avec un linge fin;
Puis le laissa tranquille et solitaire.
Rudel, surpris, admirait de ces mœurs,
De tous ces soins la touchante innocence,
Et dans son bain oubliait ses malheurs.
Bienfait du ciel, bénigne Providence,
Un jour de joie, un moment de plaisir,
D'un mois de peine éteint le souvenir!
Rudel dispos, refait de son naufrage,
Après le bain alla trouver Zénon
(De ce savant, ce Grec portait le nom),
Qui l'embrassa selon l'antique usage,
Lui prit la main, la porta sur son front,
Puis à la bouche; et c'est un témoignage
Très usité d'amour, d'affection.
Zénon, après cette cérémonie,
Dit à Rudel : « Suivez-moi, je vous prie,
Dans le jardin : un repas nous attend;
Repas frugal d'un modeste habitant,
Mais apprêté des mains de mon Hélène.
Je vous promets de ce bon vin qu'Athène
Aimait beaucoup, le nectar de Chio. »
Ils vont s'asseoir sous un riant berceau,
Que d'un platane ombrageait le feuillage.
Des œufs, du lait, l'olive, le raisin,
Du poisson frais composaient le festin.
De maint oiseau l'agréable ramage,
D'un ciel heureux la brillante clarté,
Et de la mer l'aspect superbe, immense,
La jeune Hélène assise à son côté,
Le front orné de grâce et d'innocence;
Tout enchantait, tout enivrait les sens
Du preux Rudel; mais quelle est sa surprise?
Des députés viennent dans ces momens
Dire à Zénon qu'on l'attend à l'église,
Pour baptiser un enfant nouveau-né.
Rudel alors du message étonné,
Dit à Zénon : « Ces gens rêvent peut-être,
Pour un baptême, ils s'adressent à vous?
— Il le faut bien, que peuvent-ils sans nous?
Je suis papa, ce qui veut dire prêtre.
—Vous m'étonnez : prêtre avec un enfant?
—Tout papa grec peut dans notre patrie
Former d'hymen le tendre engagement;
Mais une fois seulement dans la vie
Et si la Parque avec ses noirs ciseaux
Coupe le fil des jours de son épouse,
Il reste veuf. Notre Église jalouse
Défend des nœuds et des amours nouveaux.
Mais on m'attend maintenant à l'église;
Suivez mes pas si vous voulez savoir
Comme chez nous dans la Grèce on baptise;
Nous différons, comme vous allez voir. »
Dans cette église était déjà le père,
Parens, nourrice et bon nombre d'amis.
Lors le papa vêtu de son surplis,
Très gravement se rend au baptistère;
Il prend l'enfant, et l'y plonge trois fois,
En récitant par cœur, à demi-voix,
Les mots sacrés prescrits par son Église;
Puis de l'enfant il lava la chemise,
Le petit corps avec un linge blanc,
Lui dit après : « Te voilà maintenant
Purifié, doué d'une lumière
Vive et céleste, et fait chrétien, au nom
Du Saint-Esprit, et du Fils, et du Père,
Et délivré des piéges du démon. »
Zénon, ayant rempli son ministère,
Avec Rudel regagnait son manoir,
Lorsqu'un convoi, des larmes, une bière,
Les arrêta. Grands dieux! quel désespoir!
Et quel tableau! Des femmes désolées,
Criant, pleurant, pâles, échevelées,
Suivaient un corps à la tombe porté.
« Ah! s'écria Zénon très affecté,
C'est Théonis que le vent de l'orage
Vient d'emporter à la fleur de son âge.
Hélas! des pleurs, des messes et des vœux
N'ont pu sauver la vie infortunée
De cette vierge à l'hymen destinée.
Voyez sa mère! ah! quels cris douloureux!
On la soutient; mais que dis-je? on la traîne;
Suivons leurs pas vers l'église prochaine,
Où femme, enfant, vieillard sont réunis. »
Le papa grec reçoit sur le parvis
Le corps glacé d'une vierge, naguère
De sa famille et l'amour et l'orgueil,
Et maintenant dormant dans un cercueil;
Belle un moment, bientôt vile poussière.
En arrivant le prêtre l'embrassa,
Puis les parens, les amis, puis la mère
Vint à son tour, lentement s'avança;
Mais la douleur a suspendu sa vie,
Près du cercueil elle est évanouie.
« Fuyons, fuyons, dit Rudel attristé,
Ah! que je plains cette jeune beauté!

— Ne pleurons pas une ombre, une momie,
Lui dit Zénon, pleurons sur les vivans.
Mais pour chasser ces pensers affligeans,
La nuit revient et ferme la journée;
Partons demain quand l'aube fortunée
Rappellera l'homme à ses durs travaux;
Nous irons voir, si cela peut vous plaire,
Cette île aux Grecs, aux dieux jadis si chère,
Et les débris de l'antique Délos. »
Le lendemain, lorsque du sein des eaux
Phébus sortit rayonnant de jeunesse,
Le papa grec alla dire sa messe;
A son retour se rend dans son jardin,
Taille l'arbuste, arrose de sa main
La tendre fleur qui se montrait à peine;
Puis il apprête avec la jeune Hélène,
Sa chère enfant, le repas du matin,
Repas frugal, repas sain et champêtre,
Tel qu'en faisait dans le beau siècle d'or
L'homme naissant très innocent encor;
Sur le gazon, à l'ombre d'un vieux hêtre,
Du lait, du miel et des fruits de son champ.
Le repas fait, Zénon mena dans l'île
Son aimable hôte, et là d'un pas tranquille
Se promenant, tous les deux devisant
Sur vingt sujets, et marchant d'un pas lent,
Zénon lui dit : « Délos, son beau rivage,
Ne jouit pas, ou très peu, des bienfaits
Du dieu Bacchus, de la blonde Cérès;
Mais un beau ciel, un soleil sans nuage,
De nos hivers tempèrent la rigueur;
Et l'olivier nous enrichit l'automne :
Chargé de fruits, l'arbre heureux de Pomone
Naît sans efforts auprès du myrte en fleurs;
Dans tous les champs on voit briller la rose;
L'île est bornée, un seul fleuve l'arrose;
Un petit gîte est plus près du bonheur.
Mais nous voici tout près de nos collines,
Voyez-vous pas cet amas de ruines?
C'est là qu'était le temple d'Apollon,
Là que ce dieu du sommet d'Hélicon,
Venait ici prononcer ses oracles,
Et tous les jours opérait des miracles.
Le culte change, et l'idole est à bas;
Mais, croyez-moi, l'homme ne change pas :
La Grèce encore a ses saints, ses images,
Faisant toujours des miracles nouveaux.
Asseyons-nous sous ces rians ombrages,
C'était ici, non loin de ces coteaux,
Que vivait l'arbre adoré dans Délos,
Arbre sacré. Que rien ne vous étonne,
C'était sur lui que s'appuyait Latone,
En accouchant de ses enfans jumeaux.
Aux environs s'élevaient deux statues
Qui paraissaient s'élancer jusqu'aux nues;
C'étaient Diane et son frère Apollon.
Mais écoutez : non loin dans le vallon,
Entendez-vous des chants, des voix brillantes?
On va danser : c'est l'heure du plaisir;
Vous allez voir trente vierges charmantes,
Nous déployer, lestes comme Zéphir,
Leurs pas légers et leurs grâces piquantes.
Dans ce pays, de nos prudens aïeux,
Nous conservons encor quelques usages;
La danse était prescrite par les sages;
C'est, disaient-ils, c'est honorer les dieux
Que de jouir du bienfait de la vie. »
Tous deux bientôt s'en vont vers la prairie,
Où s'exerçaient ces nymphes de Délos,
Qu'on aurait dit les nymphes de Paphos.
On les voyait sous l'ombre des ormeaux,
Ou sur les prés, aussi fraîches que Flore,
Sauter, danser, se prendre par la main,
Former un cercle et le rompre soudain,
Se séparer et se rejoindre encore,
Mêlant toujours leurs chants plein de gaîté,
Leurs douces voix à leurs danses légères.
« Ah! dit Rudel, de plaisir transporté,
Que notre France et nos rudes bergères
Sont loin encor de cette urbanité,
De tant de grâce et de vivacité!
— Hélas! répond Zénon d'un ton modeste,
De tant de gloire et faits de nos aïeux,
Quelques chansons, voilà ce qui nous reste
Mais tout finit. » Et sur le front des cieux
La nuit bientôt jeta ses voiles sombres;
Soudain les prés, les vierges de Délos,
Tout disparut comme de vaines ombres.
Zénon lui dit : « C'est l'heure du repos;
Allons dormir et faire d'autres songes,
Car ici-bas tout est ombre et mensonges.
Demain alors qu'au doux chant des oiseaux
A l'orient naîtra l'aube paisible,
Je vous dirai par quel charme invincible
Je m'égarai, j'embrassai des erreurs
Qui trop souvent m'ont fait verser des pleurs. »
Le jour suivant, ce prêtre heureux et sage,
Mena Rudel sur le bord du rivage
Où de la mer viennent mourir les flots;
Et là, couché sur la mousse sauvage,
Il commença son récit en ces mots :
« Chacun connaît de Rome et de Byzance
Les différends et la rivalité;
L'ambition, bien plus que la croyance,
Les divisait, irritait leur fierté;
Mais l'intérêt, parlons avec franchise,
Mobile actif de l'une et l'autre Église,
Força Michel, notre auguste empereur,
A s'abaisser devant un protecteur.
Les Turcomans, peuple brave et féroce,
Qui s'étendaient sur les bords de l'Euxin,
Nous désolant par une guerre atroce,
Nous menaçaient d'un siége très prochain.
Pour échapper à ce péril extrême,
Michel voulut à Rome aller lui-même,
Pour implorer l'appui très incertain
Du roi des rois, juge, arbitre suprême.
Lui seul pouvait armer les potentats,
Toute l'Europe, et sauver ses états.
Michel voulut peu de monde à sa suite;
Mais il menait avec lui maint docteur
Pour disputer sur nos droits, notre rite,
Et ne céder du moins qu'avec honneur.
J'étais le chef de ces docteurs d'élite,
Encore jeune, ambitieux, ardent,
Grand ergoteur et surtout très savant
En tours subtils de la théologie.
Michel partit pour la belle Ausonie

Pendant la nuit; et protégé du vent,
Bientôt du Tibre aborde le rivage.
Avec honneur et la pompe d'usage
Il fut reçu par le pape régnant.
Après huit jours de repos et de fête,
Dans un salon du palais Vatican,
Rome assembla des docteurs de tout rang;
Moines, abbés, un prélat à leur tête,
Pour disputer, combattre contre nous.
Dans ce champ-clos, chaque parti jaloux
Vociférait, disputait sans s'entendre.
Le fier Romain citait saint Cyprien,
Justin, Jérôme, Augustin, Tertullien,
Qu'il n'a pas lus, ou lus sans les comprendre.
Pour moi, bouillant, par mon zèle emporté,
N'écoutant rien, trop avide de gloire,
Je n'aspirais qu'à ravir la victoire;
Mais par Michel je me vis arrêté.
« Il faut céder, me dit-il, le saint père
M'offre aujourd'hui des soldats, de l'argent,
Si je soumets, par un aveu sincère,
L'Église grecque à celle de saint Pierre,
Et reconnais sa croyance et son rang. »
Michel signa cet aveu téméraire;
Les papas grecs signèrent avec lui (28).
Bientôt après nous quittons l'Italie,
Très mécontens, honteux d'avoir trahi
Tout à la fois l'Église et la patrie.
Et l'empereur paraissait s'applaudir
D'avoir sauvé l'État prêt à périr;
Mais arrivés sur les bords du Bosphore,
Grands, plébéiens, tout le peuple en fureur
Se déchaîna contre son empereur,
Qui lâchement trahit et déshonore
L'empire grec, et l'Église à la fois.
Vers moi surtout il tourna sa furie;
Altier, dévot et jaloux de ses droits,
Il m'accusait, orateur lâche, impie,
D'être l'auteur de son ignominie;
Il me cherchait, il demandait ma mort;
Toujours le faible a payé pour le fort.
Un court billet écrit d'une main sûre,
M'en avertit. Je me cachai d'abord,
Puis m'évadant dans une nuit obscure,
Je m'embarquai pour l'île de Pathmos,
Où nous avons un très grand monastère.
Cent caloyers, sous ce toit solitaire,
Exempts de soins jouissent du repos;
Heureux oisifs, osons ici le dire,
Quatre d'entre eux à peine savaient lire;
Ils travaillaient la terre tour à tour;
Deux fois au chœur, et deux au réfectoire,
Très satisfaits du vin du territoire,
Un doux sommeil terminait un beau jour.
C'est dans Pathmos, île aride et sauvage,
Qu'au temps jadis se retira saint Jean,
Pour composer son merveilleux ouvrage.
On montre encor dans ce siècle présent,
Dans une grotte, une large ouverture
Par où, dit-on, entrait le Saint-Esprit (29),
Pour lui dicter ce trop sublime écrit,
L'étonnement de la race future.
Dans ce séjour d'ignorance et de paix,
Je fus reçu très bien par chaque frère.
Mais quels longs jours! et que dire, et que faire?
Adieu savoir, adieu brillans projets
D'honneur, de gloire, adieu! c'est pour jamais.
Après cinq ans, une triste nouvelle
Nous annonça la mort de l'empereur;
Et que le peuple en sa haine rebelle,
Avait osé refuser sans pudeur
Les honneurs saints qu'on devait à sa cendre.
Je le pleurai; son âme noble et tendre;
Et ses vertus, et même ses erreurs,
M'attendrissaient et m'arrachaient des pleurs.
Sa mort calma les restes de l'orage
Et la fureur de ce peuple irrité.
Je crus alors pouvoir en sûreté
Jeter mon froc et sortir d'esclavage,
Et retourner dans ma chère Délos,
Où m'attendait ma jeune fille Hélène.
Enfin le ciel, du vent la douce haleine,
Me conduisit dans ce lieu de repos.
Ah! que bien tard nous apprenons à vivre!
Je ne lis plus; la nature est mon livre.
Le ciel, les fleurs, mes arbres tour à tour,
Le jeune oiseau, libre d'inquiétudes,
Qui fait son nid et qui chante l'amour;
Voilà mes goûts, mes plaisirs, mes études.
A mon devoir, à mon poste assidu,
A mon troupeau je prêche la vertu. »
Dans ce moment entrait à pleines voiles
Un grand vaisseau dans le port de Delos;
C'était le soir, à l'heure où les étoiles
Ornent le ciel de cent soleils nouveaux.

Mes chers amis, c'est l'heure du repos;
Dans son manoir que chacun se retire,
Demain matin, dans mon huitième chant,
Si je le puis, si ma muse m'inspire,
Je vous dirai quel était ce navire
Qui dans le port entrait dans ce moment.

CHANT HUITIÈME.

J'arrive enfin et j'aborde au rivage
Où j'attendais par maint et maint effort;
Bravant les mers, les écueils et l'orage.
Ah! j'ai bien peur de naufrager au port!
Que bien pensait cet aigle de l'Attique
Si renommé, le sublime Platon,
Quand poliment, hors de sa république,
Il veut bannir les enfans d'Apollon!
Ah! sans cet art dangereux, inutile,
Qui m'a séduit dès ma jeune saison,
Et bien souvent m'a remué la bile,
J'aurais été chanoine, homme de loi,
Peut-être évêque, ou médecin du roi,
Ou directeur du tabac, du domaine,
Et possesseur de quelque beau château.
Je ne suis rien; comme ce fou d'Athène,
Je vis obscur au fond de mon tonneau.
Mais, après tout, et qu'importe la place
Que l'on occupe en passant ici-bas?
De la vertu suivons toujours la trace,
Et nous serons égaux aux potentats,

Le lendemain, dès qu'un trait de lumière
Du preux Rudel eut frappé la paupière,
Sur le rivage il descendit d'abord,
Pour s'informer quel était ce navire
Qu'un vent heureux avait conduit au port.
Ce beau vaisseau se nommait le *Zéphire*,
Était Génois; il avait sur son bord
Quinze croisés de France et d'Angleterre,
Beaux chevaliers qui d'un saint zèle épris,
Ivres de gloire et respirant la guerre,
Accouraient tous devant Ptolémais,
Que des chrétiens lors assiégeait l'armée.
Depuis deux ans, l'agile renommée
Portait le bruit de ce siége sanglant,
Dans l'univers, de l'aurore au couchant.
Rudel, brûlant d'arriver en Syrie,
Et de cueillir auprès du saint tombeau
Les beaux lauriers que Rome sanctifie,
Court demander une place au vaisseau,
L'obtient sans peine; et d'une âme attendrie,
Au papa grec va faire ses adieux;
Adieux touchans, ils pleurèrent tous deux.
Il embrassa la jeune et belle Hélène,
Qui lui promit, en retenant à peine
Ses tendres pleurs, que tous les samedi,
Jour de la Vierge, au pied de son image,
Elle dirait deux rosaires pour lui.
Les adieux faits, il courut au rivage,
Sur le vaisseau monta légèrement.
Il fut reçu des croisés comme un frère,
Comme un ami chéri bien tendrement.
Chacun loua son noble caractère,
Et sa valeur, et ses rares talens.
Un seul d'entre eux, gardant un froid silence,
Semblait le voir avec indifférence;
Son air est noble et ses traits sont charmans.
Rudel, trompé dans sa crédule attente,
De lui s'approche, et la main lui présente,
En le priant, avec un doux souris,
De le placer au rang de ses amis.
Lors ce jeune homme et se lève et l'embrasse;
Lui dit ensuite, avec beaucoup de grâce:
« Soyez certain de ma tendre amitié,
Si vous daignez m'honorer de la vôtre;
Si dans ce jour vous avez oublié,
Un tort que j'eus, et qu'aurait eu tout autre,
Celui d'aimer un objet enchanteur,
Dont les attraits ont séduit votre cœur
Comme le mien; je suis l'époux d'Isaure.
— Vous, son époux! le vicomte Isidore?
— C'est moi-même; oui, veuillez me pardonner.
— Vous avez pu déjà l'abandonner?
— Mon rang, mon nom, l'espoir des récompenses
Que Rome accorde aux enfans de la croix;
Philippe-Auguste, un de nos plus grands rois,
Abandonnant toutes les jouissances,
Paris, son trône, et traversant les mers,
Et pour son Dieu bravant des sorts divers;
Voilà pourquoi, malgré ma foi jurée,
J'ai pu quitter une épouse adorée. »
Rudel, touché de sa noble candeur,
De ses vertus, lui dit: « Brave Isidore,
Beau chevalier, image de l'honneur,
Oui, désormais l'aimable époux d'Isaure
Sera mon frère et d'armes et de cœur. »
Et cependant sur le dos d'Amphitrite
La nef courait et sillonnait les flots;
Délos fuyait, et la vue interdite
Ne voyait plus que le ciel et les eaux;
Mais le Génois, commandant le *Zéphire*,
Que son négoce à Byzance appelait
Pour quelques jours, sagement dirigeait
Vers l'Hellespont sa course et son navire.
Quand il entra dans ce détroit fameux,
Rudel cria: « Salut, terre de gloire,
Où Grecs, Romains, sous leurs drapeaux heureux
Ont si souvent appelé la victoire!
Cent fois salut, ô superbe Hellespont!
Qu'avec plaisir j'aborde ton rivage!
Je vois Xerxès, que ton aspect outrage,
Et dont l'orgueil veut joindre par un pont,
Pour les dompter, l'Europe avec l'Asie;
Voilà Sestos sur sa rive fleurie.
Je vois Héro, Léandre son amant,
Au sein des nuits s'embrasser tendrement.
O vous, enfans, amis de la nature,
Prêtez l'oreille à mes tendres accens. »
Alors Rudel, d'une voix douce et pure,
Le cœur ému, chanta les vers suivans:

PREMIER COUPLET.

Héro, dans sa belle jeunesse,
Pour Léandre brûlait d'amour:
De Vénus elle était prêtresse,
Elle logeait dans une tour.
Sur le bord opposé, Léandre
Dans une cabane habitait,
Et d'un amour tout aussi tendre
Son jeune cœur se consumait.

DEUXIÈME COUPLET.

Héro, sitôt que la nuit sombre
Dans l'air étendait son rideau,
Pour dissiper, éclaircir l'ombre,
Sur la tour plaçait un flambeau;
Et Léandre, alors à la nage,
Passait la mer, bravait les flots;
L'amour l'attendait au rivage,
Pour couronner des feux si beaux.

TROISIÈME COUPLET.

Un soir que cette jeune amante,
Montée au sommet de la tour,
Attendait, l'âme impatiente,
De Léandre l'heureux retour,
Dieux! tout à coup l'orage gronde,
Les vents s'élancent furieux,
Ébranlent l'air, soulèvent l'onde,
Un voile épais noircit les cieux.

QUATRIÈME COUPLET.

Mais, sans crainte, plein de courage,
D'espoir et d'amour enflammé,
Déjà Léandre est à la nage,
Pour aller voir l'objet aimé.
L'onde en fureur, pauvre Léandre!
S'élève et descend tour à tour.
Dieux paternels! daignez l'entendre,
Il vous demande encore un jour!

CINQUIÈME COUPLET.

Héro, les yeux sur le rivage,
Au désespoir s'abandonnant,

Pleurait et conjurait l'orage,
Priait Vénus pour son amant.
Enfin au lever de l'aurore,
Sur le rivage elle descend;
Un faible espoir lui reste encore;
Grands dieux! quel terrible moment!

SIXIÈME COUPLET.

Un cadavre flottait sur l'onde,
Elle le voit avec terreur;
Une froide sueur l'inonde,
Tout son sang se glace d'horreur.
Mais elle a reconnu Léandre;
Elle se jette sur son corps
Et disparaît. Son âme tendre
Descend avec lui chez les morts.

Pendant ce chant, l'onde vive et rapide
Loin du canal emportait le vaisseau.
Alors aux yeux de ces jeunes Alcide
Se dessina le plus riche tableau.
Des deux côtés, et sur les deux rivages,
D'arbres chargés s'élevaient des coteaux;
Sur le penchant, des huttes, des villages,
Environnés de vignes et d'ormeaux,
Aux habitans prêtant leurs doux ombrages;
Plus bas des prés, où de nombreux troupeaux
Erraient, paissaient l'herbe tendre et fleurie.
On entendait l'amoureuse élégie,
Et des bergers les tendres chalumeaux,
Qui se mêlaient aux doux chants des oiseaux.
Le mont Ida bientôt frappa sa vue,
Son front altier semble atteindre la nue.
Quel souvenir attachant, immortel!
« Salut, cent fois, s'écrie encor Rudel,
Fameux héros qui fouliez cette terre,
Achille, Hector, fiers rivaux à la guerre;
Et toi, Troyen, favori de Cypris,
Qui sur ce mont lui décernas la pomme,
Fils de Priam, qui souvent sous le chaume
Chantas l'amour en gardant les brebis! »
Mais tout fuyait; le navire a des ailes;
Tout présentait tableaux, scènes nouvelles.
Le Savoyard qui descend de ses monts,
Chargé du poids de sa machine optique,
Fait, sur nos yeux, sur la toile magique,
Passer ainsi montagnes et vallons,
Moïse, Adam, et sa femme coupable,
Princes et rois, et bien souvent le diable,
Pour des bambins tableaux neufs et charmans.
Mais, après tout, qu'est notre histoire antique?
Celle du jour, pour nous, très grands enfans?
Sinon, vraiment, la lanterne magique;
Où l'écrivain fait passer sous nos yeux
Rapidement mille marionnettes,
Et mille encor, princes, peuples, poëtes,
Papes, guerriers et rois ambitieux.
Quand le vaisseau dans le port de Byzance
Eut abordé, brûlant d'impatience,
Tous les croisés descendirent soudain;
Tous voulaient voir cette reine du monde,
Cette cité qu'éleva Constantin,
Près de l'Euxin, sur sa rive féconde.
Mais Isidore et Rudel, tous les deux
Déjà liés des plus aimables nœuds,
Cherchaient un gîte, un logement tranquille,
Dans un faubourg un peu loin de la ville.
Comme ils cherchaient, demandaient cet asile,
Un inconnu, vers le déclin des ans,
Mais grand, bien fait, peu flétri par le temps,
S'approche et dit: « Beaux croisés que j'honore,
Ainsi que vous, je suis noble et Français;
Venez chez moi, je n'ai point un palais,
Mais un toit simple aux rives du Bosphore. »
Ce qu'il leur dit en leur tendant la main;
Les deux amis acceptèrent soudain.
Le noble Edmont, c'est ainsi qu'on l'appelle,
Avec bonté leur disait en chemin:
« Beaux chevaliers, je bénis le destin
Qui vous conduit sur ce bord infidèle:
J'aime toujours ma patrie et mon roi;
Et tout Français doit penser comme moi;
Nous avançons, voici mon ermitage. »
Cette maison était sur le penchant
D'une colline, au milieu de l'ombrage
D'un beau verger, en face du rivage;
Vesper brillait; le jour était mourant,
Lorsqu'on entra dans ce logis charmant.
Soudain deux sœurs, aussi fraîches que Flore,
Enfans heureux de l'île de Naxos,
Dressaient la table, allumaient des flambeaux;
L'une apporta le poisson du Bosphore,
Des œufs de paon, le chevreuil de Mélos;
L'autre versa le nectar de Délos.
En devisant, Rudel à son cher hôte
A demandé quel vent, quel Argonaute,
Ou bien plutôt quel singulier destin,
L'a transporté sur les bords de l'Euxin?
« Qui ne le sait! tout mortel sur la terre,
Comme la paille ou la feuille légère
Est le jouet et des vents et des flots.
Mais sans délais, si cela peut vous plaire,
Je vous dirai mon histoire en deux mots.
J'ai vu le jour sur le bord de l'Isère;
Encore enfant, je devins orphelin,
Aux champs de Mars j'avais perdu mon père;
Et ma naissance a fait périr ma mère.
Ma tante Agnes, la baronne d'Orsin,
Pour m'élever m'emmena dans sa terre,
Ne m'apprit rien qu'à dire le rosaire,
A chanter vêpre et tuer un lapin.
Le triste ennui consumait ma jeunesse,
Lorsque j'appris qu'un roi plein de sagesse,
Le roi Louis, mon digne souverain,
Avait reçu la croix de Bernard même,
De cet abbé notre oracle suprême,
Et qu'il allait partir pour les saints lieux,
Avec la belle et tendre Éléonore,
Mille barons et vingt prélats encore.
Frappé du bruit de ce départ fameux,
Je vends mon bien, et d'une âme enflammée,
Près de Paris je vais joindre l'armée.
Elle partit au retour du printemps;
Le roi Louis marchait à notre tête,
Et les soldats, les chefs impatiens,
Du monde entier embrassaient la conquête.
Mais bien souvent quand le ciel est serein,
A l'horizon se prépare l'orage.
Hélas! bientôt la misère, la faim,
Et la fatigue et la fièvre et la rage

Sur notre armée exercent leur ravage.
Nous arrivons ici pâles, défaits,
Et notre camp, jamais je ne l'oublie,
Était semblable à ces bois, à ces prés,
Qu'ont ravagés les autans et la pluie.
J'étais mourant; la fièvre et tous ses feux
Me dévoraient; à moi-même odieux,
Je périssais à la fleur de mon âge.
Le roi Louis, prince aussi bon que sage,
Me fit loger chez un Grec médecin,
Homme savant et surtout très humain.
Après vingt jours d'un repos nécessaire,
Ce roi pieux traversa l'Hellespont,
Brûlant d'aller porter le feu, la guerre,
Chez l'ennemi de la religion.
Mais ce bon roi, malgré la prophétie
De saint Bernard, vit sa gloire flétrie,
Ses lis foulés aux pieds du Sarrasin.
Mais pour moi-même, un astre plus serein
Vint embellir mon heureuse existence.
Mon cher docteur cultivait en silence
Dans le secret la plus belle des fleurs;
C'était sa fille; une grâce touchante,
Des yeux charmans lui gagnaient tous les cœurs.
Jeunes tous deux, doués d'une âme aimante
Et d'un cœur pur, ensemble tout le jour,
Sans y songer, nous connûmes l'amour;
Mais égarés dans ce nouveau délire,
Nous nous aimions sans jamais nous le dire;
Et l'amitié nous prêtant sa couleur,
J'étais son frere, elle devint ma sœur.
Mais mon cher hôte, en sa philosophie,
Père prudent, sur nous avait les yeux.
Un jour voyant ma santé rétablie,
Lorsque l'aurore à peine ouvrait les cieux,
Il vint à moi, me demande et m'appelle;
Me dit: « Allons jouir de la fraîcheur,
Le ciel est pur, la matinée est belle. »
Et nous sortons: je le suis tout rêveur.
De son côté, lui marchait en silence;
Il parle enfin, me dit: « Entendons-nous:
Ma chère enfant, comment la trouvez-vous?
--Qui, moi?--Vous-même.--Aux attraits les plus doux,
Théis unit esprit, grâces, décence.
—Elle vous plaît?—Elle plaît, je le crois,
A tout le monde.—Eh bien, je vous la donne.
— A moi, monsieur? — A vous-même en personne;
Vous êtes pauvre? — Oui; j'avais autrefois
Un vieux château, mon unique heritage;
Je l'ai vendu pour les frais du voyage;
Mais en chemin mon trésor s'est fondu.
J'ai pour tout bien mon cheval et mes armes.
— C'en est assez; moins d'or, plus de vertu;
Sur l'avenir soyez donc sans alarmes. »
De ce récit abrégeons la longueur;
Pendant douze ans j'ai rêvé le bonheur.
Mais des humains telle est la destinée,
Il faut payer une belle journée,
Par une vie au malheur condamnée.
J'ai vu périr, presque au même moment,
Mon cher docteur, ma femme, mon enfant.
Pourquoi venir un moment sur la terre?
Pour exister dans les pleurs, la misère. »
Rudel, qui veut l'égayer, le distraire,
L'interrompant, s'écrie: « Ouvrez les yeux.
O mes amis, c'est un bien que la vie!
Voyez le ciel, ce soleil radieux,
Ces jeunes fleurs, cette riche verdure,
Ce frais ruisseau roulant une onde pure,
Ces bois touffus, ces ombrages charmans;
Ce rossignol, ces oiseaux, peuple aimable,
Chantant l'amour, les charmes du printemps;
Voyez ces fruits, délices de la table,
Et ce nectar de Chypre et de Lesbos.
Ah! buvons-en, et noyons dans nos verres
Nos vains soucis, nos travaux, nos misères. »
Le troubadour soudain, après ces mots,
Prend un flacon et verse l'ambroisie;
Et chacun boit; le vin monte aux cerveaux.
Edmont lui-même, oubliant tous ses maux,
Convient qu'il est de beaux jours dans la vie,
Que le plaisir est un bienfait des dieux.
Bientôt après cette charmante orgie,
Le doux sommeil descendit sur leurs yeux.
Le lendemain, lorsque Phosphore aux cieux
Du dieu du jour annonçait la présence,
Edmont mena ses hôtes dans Byzance,
Pour voir ces murs bâtis par Constantin:
« Cet empereur, leur dit-il en chemin,
Ce grand fantôme, étonnant assemblage
De cruautés, de vertus, de courage,
Pour mériter un honneur immortel,
Fit élever Byzance sur un songe (30),
Soit vérité, soit peut-être mensonge. »
Edmont parlait encor lorsque Rudel (31)
S'écrie et dit: « Voilà Sainte-Sophie!
— Oui, dit Edmont, monument éternel
Que sur ces bords éleva le génie;
Nous le devons au grand Justinien,
Monarque heureux, législateur habile,
Mais dur, jaloux, vieillard très difficile,
Roi fanatique et barbare chrétien. »
Geoffroi Rudel contemplait, extatique,
L'immensité de cette basilique;
Il admirait ce dôme audacieux,
Vaste, étonnant, suspendu dans les cieux;
Il contemplait ces superbes colonnes
De marbres verts, blancs, noirs, rouges et jaunes
Qui s'élevaient, régnaient tout alentour.
« Ah! s'écria ce pieux troubadour,
Oui, c'est d'ici, de ce beau sanctuaire,
Que droit au ciel doit monter la prière! »
Ah! quel serait ton deuil, ton désespoir,
Sage Rudel, si tu pouvais prévoir
Qu'un jour viendrait que des Scythes sauvages,
Qu'en sa fureur l'enfer semble nourrir......
Heureusement que de sombres nuages (32)
A nos regards dérobent l'avenir.
Le preux Rudel et le jeune Isidore,
De plus en plus de ce beau temple épris,
Et regardaient et regardaient encore,
Alors qu'Edmont leur dit: « Mes chers amis,
Le temps nous presse, allons voir le Bosphore,
Nous promener sur ce canal fameux. »
Avec plaisir ils acceptent tous deux.
D'un pas léger ils courent au rivage;
Un grand bateau paré d'un vert feuillage,
D'un beau tapis, au port les attendait.

Quatre rameurs, tous à la fleur de l'âge,
Vêtus de blanc, des fleurs sur leur bonnet,
Prennent la rame, et leur effort rapide
Les fait voler sur la plaine liquide.
Dieux ! quels tableaux, quels sites enchanteurs!
Des deux côtés la féconde nature
A déployé ses plus riches couleurs ;
Là, des coteaux couronnés de verdure,
Ici, des prés couverts de mille fleurs,
De beaux jardins, de jolis ermitages
Où le mystère, au lever d'un beau jour,
Mène souvent le plaisir et l'amour,
Et quelquefois les savans et les sages.
Mais quel spectacle amusant et nouveau
Charme Rudel et le jeune Isidore!
Deux cents dauphins entourent le bateau (33);
On les voyait nager, boudir sur l'eau
Et dans la mer se replonger encore,
Puis reparaître et jouer sur les flots
Aux cris bruyans des joyeux matelots.
« Ah! dit Rudel, bien nourri de sa fable,
Vous vous trompez : ces énormes poissons (34)
Sont de la mer les antiques Tritons. »
Il ajouta, dans son délire aimable :
« C'est cette mer, c'est ce canal fameux
Que cent héros, guerriers ambitieux,
Castor, Pollux et le vaillant Alcide
Ont traversé pour aller en Colchide,
Du bélier d'or conquérir la toison. »
Trop tôt Phébus termina la journée.
Les deux amis, contens de leur tournée,
Le jour éteint, revinrent chez Edmont,
Espérant bien le lendemain encore
D'aller revoir les Tritons du Bosphore.
Mais le Génois, leur fidèle patron,
Leur fit savoir par son premier pilote
Qu'il partirait le lendemain sans faute
Pour la Syrie et pour Ptolémaïs.
Ce prompt départ fâcha les deux amis.
La nuit s'écoule. A la naissante aurore,
Le preux Rudel et le comte Isidore
Déjà debout, à ce noble Français
Font leurs adieux avec bien des regrets,
En lui jurant une amitie sincère;
Cet aimable hôte, en leur sautant au cou,
Leur dit : « Un jour nous nous verrons, j'espère,
Aux bords du Styx, ou bien je ne sais où. »
Les adieux faits, ils le quittent bien vite,
Vont s'embarquer. Que la belle Amphitrite,
Le vieux Neptune et Pollux et Castor
Mènent la nef heureusement au port !
Ces dieux marins écoutent ma prière;
Et le vaisseau sur les flots aplanis (35)
En peu de jours vint à Ptolémaïs.
Ptolémaïs! cité puissante, altière,
Que défendait une épaisse barrière
De hauts remparts, de mainte et mainte tour.
On y voyait régner tout alentour
Un grand cordon de collines riantes,
Puis un vallon; fertile et beau pays,
Où le Bélus, entre des bords fleuris,
Promène en paix ses ondes transparentes.
Gui Lusignan, chargé d'ans et d'ennuis,
Par le soudan chassé de l'Idumée,
Devant ses murs commandait notre armée.
Geoffroi Rudel, ainsi que son ami,
Par ce bon roi fut très bien accueilli.
Depuis vingt jours ce camp était tranquille.
Mais Saladin, guerrier expert, habile,
Plein de valeur, prince grand, généreux,
Pendant la nuit, sous un ciel ténébreux,
Mena sans bruit son armée aguerrie
Pour attaquer les chrétiens endormis :
Ainsi qu'un loup qui, vers la bergerie,
Où dort en paix l'innocente brebis,
Marche à pas lents, prête l'oreille, épie,
Observe tout. Mais au lever du jour
L'air retentit du fracas du tambour,
Des sons du cor, des trompettes guerrières,
Des cris d'Allah! Saladin s'avançait
Rapidement. La garde des barrières,
Qui nuit et jour autour du camp veillait,
L'apercevant, l'annonce, crie : aux armes!
A ces clameurs le soldat en alarmes
Quitte la tente et court sous ses drapeaux :
Tous les croisés deviennent des héros.
Chaque parti se bat avec furie;
Aux cris affreux des blessés, des mourans,
On voit dans l'air la colombe chérie
Et cent oiseaux s'envoler tout tremblans.
Les chevaliers de France et d'Ausonie,
Sous leur cuirasse et leur casque de fer,
Épouvantaient les soldats de l'Asie;
Et, croyant voir des monstres de l'enfer,
Tous ils fuyaient, et déjà la victoire
Offre aux chrétiens les palmes de la gloire.
Mais Saladin, plus grand dans le danger,
Plus froid, plus ferme au milieu de l'orage,
Observe tout; et, semblable au berger
Dont le troupeau, frappé du cri sauvage
De quelque loup, se disperse et s'enfuit;
Le malheureux l'appelle et le poursuit,
Et le ramène enfin au pâturage :
Tel Saladin ramène ses soldats.
La pâle mort, le démon des combats
De tous côtés exercent leur furie ;
Sur le gazon, sur la verte prairie,
Un sang impur déjà coule à grands flots.
Dieu des chrétiens, protége nos héros!
Gui Lusignan, courbé sous la vieillesse,
Veut résister, rappeler sa valeur ;
Mais le soudan, riant de sa faiblesse,
L'attaque, frappe et lui perce le cœur.
Dieux! que de morts! ô terreur! ô surprise!
Quatre prélats, ornemens de l'Église,
Quinze barons, deux fils de Lusignan
Sont égorgés par le fer musulman.
Le preux Rudel et le comte Isidore,
Dans le combat plus réunis encore,
Se signalaient, combattaient vaillamment,
Se soutenaient et veillaient l'un sur l'autre.
Tendre amitié, quel pouvoir est le vôtre!
Tels autrefois, deux amis, deux Thébains,
Soldats élus de la troupe sacrée,
Tous deux liés par une foi jurée,
Dans les combats unissaient leurs destins,
Et l'un pour l'autre offraient, donnaient leur vie.
Mais la victoire, hélas! abandonnait

Les étendards du Christ et de Marie.
Sans roi, sans chef, les chrétiens reculaient,
Marchaient sans ordre, ou plutôt ils fuyaient.
Le preux Rudel, le jeune époux d'Isaure
Suivent la foule en combattant encore;
Mais le vicomte, en ce péril pressant,
Couvert de poudre et tout souillé de sang,
Se défendant avec force et courage,
Est entouré de quatre Sarrasins.
Il périssait ou tombait dans leurs mains,
Lorsque Rudel, ah! pour lui quelle image!
Voit son danger, et vole à son secours.
Comme un lion affamé de carnage,
Il les combat, il prodigue ses jours,
Frappe de mort un émir qui le presse;
Le reste alors s'enfuit avec vitesse.
Les deux vainqueurs, dans leur douce allégresse,
Versaient des pleurs, s'embrassaient tendrement:
Mais leur bonheur ne dura qu'un moment.
Rudel avait une grande blessure
Qu'il ignorait; il vit son sang jaillir
Et fuir son âme à travers son armure :
Le jeune comte avec lui va périr.
Heureusement des croisés arriverent,
Et dans le camp tous deux les emmenèrent
Sur leurs chevaux, et par un prompt secours,
Du beau Rudel conservèrent les jours.
Mais quel tableau, Dieu! quel spectacle horrible
Offrit la plaine à l'œil épouvanté,
Le lendemain de ce combat terrible!
Ici sur l'herbe un amas infecté
De mille morts; plus loin sous cet ombrage
Et sur des fleurs, des bras, des pieds, des mains
Coupés, sanglants; épouvantable image
De la fureur, des crimes des humains.
D'oiseaux de proie un immense nuage,
Corbeaux, vautours et vieux loups aguerris
Se repaissaient de ces tristes débris.
Mais un fléau bien plus terrible encore,
Un monstre affreux échappé des enfers,
Monstre affamé qui dans un jour dévore
Un peuple entier, empoisonne les airs;
Sœur de la mort, la hideuse famine,
Qui s'exhumait, sortant de son cercueil,
Couvrait le camp de larmes et de deuil.
Des cuirs, des peaux, des rats, quelque racine,
De notre armée étaient les alimens;
Le vieux guerrier, la jeunesse éperdue,
Tout souffre et meurt! Le camp n'offre à la vue
Que soldats morts, que cadavres vivans.
Arrêtons-nous; ma plume se refuse
A retracer ce tableau déchirant.
D'un voile noir, chaste sœur, ô ma muse!
Couvre aujourd'hui ton front calme et riant.
Le jeune époux de la charmante Isaure,
Du preux Rudel le généreux rival,
Fut attaqué de ce fléau fatal;
Un noir poison, la fièvre le dévore;
Près de son lit le tendre troubadour
Le consolait, le veillait nuit et jour.....
Soins superflus! hélas! la destinée
Avait marqué sa dernière journée.
« Ah! s'écriait ce généreux guerrier,
Si je mourais au champ de la victoire,
Le front orné de quelque beau laurier;
Mais je péris et sans nom et sans gloire!
Mon cher Rudel, ô digne chevalier,
Je l'avouerai, je regrette la vie;
Un nom illustre, une femme chérie,
De la fortune, à la fleur de mes ans,
Ciel! tout m'échappe! » Après quelques momens
Il se soulève, et dit qu'il veut écrire.
Il écrivit, le billet cacheta,
Puis aussitôt à Rudel le donna,
En lui disant, avec un doux sourire :
« Il est pour vous; mais vous ne l'ouvrirez
Qu'après ma mort. J'y compte. Vous pleurez!
Mon cher Rudel, consolez-vous, de grâce!
Je meurs tranquille : au ciel je me soumets;
Mon œil se trouble; hélas! le jour s'efface.
Où suis-je, où vais-je? Adieu, c'est pour jamais! »
Ensuite, après une longue agonie,
Il expira. Rudel, presque sans vie,
Resta deux jours sans toucher le billet;
Il l'ouvre enfin. Trop aimable Isidore,
Ame sensible! A son épouse Isaure
Ce dernier mot, cet écrit s'adressait :
« Je vais mourir, doux objet que j'adore,
O digne épouse! et meurs avec regret;
Pour toi, par toi, je chérissais la vie;
Mais en mourant, je veux, ma chère amie,
Et ton bonheur et celui d'un ami :
Donne à Rudel, jadis de toi chéri,
Ton cœur, ta main, c'est moi qui t'en supplie!
Mais souviens-toi, jusqu'au dernier moment,
Du jeune époux qui meurt en t'adorant. »
Tendre Rudel, quelle fut ta surprise,
Et de ton cœur le trouble intéressant,
Lorsque tu lus ce billet étonnant?
Oui, tu pleuras; mais parle avec franchise,
Un peu de joie, un espoir de bonheur
Vint se mêler à ta juste douleur.
Dans ce moment, Philippe, roi de France,
Et ce fameux Richard, roi d'Albion,
Tous deux grands rois, rivaux d'ambition,
Rivaux d'états, de gloire et de vaillance,
Chassant du port les vaisseaux ennemis,
Ont débarqué devant Ptolémaïs.
Pour conserver toute sa renommée,
Rudel, fidele au devoir, à l'honneur,
Ne voulut point abandonner l'armée,
Qu'il n'eût pu voir sur la ville enflammée
Briller la croix et les lis du vainqueur.
Après un an de combats, de carnage,
De trente assauts et de traits de courage,
Ptolémaïs, couverte d'un long deuil,
Vit s'écrouler ses murs et son orgueil.
Dès que Rudel vit briller dans la ville,
Avec nos lis, la croix de l'Évangile,
Il s'embarqua, glorieux, plein d'ardeur,
Pour le beau port où jadis Madeleine
Vint aborder avec Marthe sa sœur.
Rudel voguant sur la liquide plaine,
Du vif Borée accusait la lenteur;
Et pour hâter le jour de son bonheur,
Il eût donné trente jours de sa vie.
Pauvres humains! telle est votre folie,
Sur l'avenir appuyant votre espoir,

Dès le matin vous désirez le soir.
Mais le vaisseau sur la mer d'Ionie
Voguant, léger comme un jeune Triton,
Rasa bientôt les bords de la patrie
Et d'Archimède et du sage Hiéron.
Mais quel spectacle ! et dans l'air quel orage
Frappe de crainte et d'admiration,
Les passagers, Rudel, tout l'équipage !
Des tourbillons de pierres et de feux
Avec fracas s'élancent dans les cieux;
De ce beau ciel la voûte est enflammée,
L'île n'offrait que cendres et fumée;
Le matelot s'écriait que l'enfer
Se déchaînait et s'élançait dans l'air.
Rudel, trouvant cette scène admirable,
Riait tout bas, et leur disait gaîment :
« Dessous l'Etna, sous ce mont redoutable (36),
Est un énorme et farouche géant;
Quand il se tourne, ou s'agite, ou respire,
La terre tremble, et sa bouche vomit
Ces feux qu'on croit sortir du sombre empire. »
Mais le vent souffle et le navire fuit,
Aborde, au mois où la vigne mûrit,
Dans le beau port de l'antique Phocée.
Point n'y resta; son unique pensée
Est de partir soudain pour Tarascon,
Et d'aller voir la charmante Isabelle,
La consulter, ainsi que Mauléon,
Sur son hymen, sa conduite nouvelle.
Il fut reçu de ce couple fidèle
Ainsi qu'un frère, un fils de la maison.
Après avoir donné des pleurs encore
Au triste sort du charmant Isidore,
Rudel pria Mauléon instamment
D'aller porter à cette belle Isaure,
De son époux l'écrit noble et touchant;
Ce qu'il promit. Au lever de l'aurore,
Le lendemain sans délais il partit.
Isaure était au château de son père,
Et Mauléon, de sa jument légère
Hâtant le pas, arrive avant la nuit;
Dans ce château s'annonce, s'introduit,
Donne sa lettre à la veuve Isidore.
Elle la lit avec attention,
Rêve un moment, puis dit à Mauléon :
« Je ne puis pas le recevoir encore,
Laissons au temps sécher les pleurs d'Isaure;
Un jour viendra, peut-être plus heureux :
Vous lui direz que je le félicite
De son retour, surtout de son mérite,
De sa valeur, de ses faits glorieux. »
Après ces mots, Mauléon la salue,
S'éloigne et part. Rudel, d'une âme émue,
Impatient, attendait son retour.
Mais la réponse et le délai d'Isaure,
Blessa son cœur, attrista son amour
Très vivement; et plus épris encore,
Il veut demain, dès le jour renaissant,
Aller lui-même implorer la comtesse.
Il dit, se lève, et la cloche appelant
Tout le bon peuple à la première messe,
Il va l'entendre et prier le Seigneur
De l'exaucer, de hâter son bonheur,
Et de fléchir le cœur de sa maîtresse.
Ensuite il part plein d'ardeur et d'espoir.
Toujours trottant, il arrive le soir
Près du château d'Isaure, heureux asile;
Il attendait, caché sous des ormeaux,
Que le sommeil répandit ses pavots,
L'oubli des soins, sur la terre tranquille;
Alors il va chanter sous le balcon
Les vers suivans, retrouvés, nous dit-on,
Dans un couvent des moines de Salon.

PREMIER COUPLET.

Doux sommeil, couvre de tes ailes
L'aimable objet de mon amour;
Songes rians, songes fidèles,
Venez près d'elle tour à tour.
Songes, offrez-lui mon image,
A ses genoux présentez-moi;
Amour, parle-lui mon langage,
Dis-lui : « Je ne vis que pour toi. »

DEUXIÈME COUPLET.

En combattant dans la Syrie,
Près d'un grand prince et pour mon Dieu,
Isaure fut toujours chérie,
Mon cœur brûla du même feu.
Assez long-temps dans la souffrance
J'ai vu couler mes plus beaux ans.
Ouvre ton cœur à l'indulgence
Et prends pitié de mes tourmens.

TROISIÈME COUPLET.

Un doux baiser dans un bocage
Me fut donné, tu le sais bien;
Ce doux baiser était le gage
De ton amour, je m'en souvien.
Daigne embellir ma destinée;
L'amour, les anges sont pour nous;
Viens à l'autel de l'hyménée,
De fleurs couronner ton époux

Dans ce moment on ouvre une fenêtre :
Un billet tombe aux pieds du troubadour :
Il le saisit, et sous un toit champêtre
Il va le lire aux premiers traits du jour :
« Je me rendrai chez l'aimable Isabelle,
A Tarascon, le jour de Saint-Michel.
Avec plaisir mon cœur voit que Rudel,
Comme à la gloire, à l'amour est fidèle. »
Brave Rudel, dis, quel fut ton bonheur,
Lorsque tu lus cette lettre d'Isaure?
Il la baisa trois fois, trois fois encore,
Et puis la mit, l'appliqua sur son cœur.
Au jour marqué, la comtesse Isidore,
L'après-dînée, entra dans Tarascon.
Dieu ! quel éclat ! c'était la jeune Aurore,
Sous un ciel pur montant sur l'horizon;
Jamais Rudel ne la vit aussi belle.
L'aimable Isaure admirait à son tour
L'air martial, cette vive prunelle,
Ce teint bruni du vaillant troubadour.
L'hymen se fit avec magnificence :
Festins et bals, tambourins, violon,
Chanteurs, jongleurs, enfans de la Provence,
Nobles, bourgeois, enfin tout Tarascon,
Peuple joyeux, assistaient à la fête.
L'heureux Rudel, ravi de sa conquête,
Baisait sa main, la dévorait des yeux,

Et l'embrassait, et rendait grâce aux cieux
De son bonheur. O touchant hyménée!
Que tes liens sont doux, délicieux,
Lorsque ta main et pure et fortunée,
Au nom d'un Dieu sur l'autel descendu,
Avec l'amour couronne la vertu!

NOTES DE GEOFFROI RUDEL.

CHANT PREMIER.

(1) Je voudrais bien qu'un sage et prompt concile
Vînt rétablir l'usage de jadis,
Et que l'on pût, j'en vivrais plus tranquille,
Se confesser à l'un de ses amis!

Du temps de Constantin, on se confessait publiquement; mais la confession d'une femme qui avoua ses liaisons avec un diacre fit cesser cette confession publique. Les juifs se confessaient les uns aux autres, ainsi que les premiers chrétiens. Saint Chrysostôme dit: «Confessez-vous continuellement à Dieu.» Chacun sait que Joinville rapporte que le connétable de Chypre se confessa à lui, et qu'il lui donna l'absolution, selon le droit qu'il en avait. On prétend que la confession auriculaire ne fut établie en Occident que vers le septième siècle, et que ce furent les abbés qui exigèrent que les moines se confessassent à eux. On assure qu'alors les abbesses confessaient leurs religieuses; mais leur extrême curiosité les fit priver de ce droit.

(2) Et le légat, oui pendant cette fête,
Dans son palais donnait un grand festin.

Les Albigeois, que l'on appelait Bons-Hommes, à cause de leur simplicité, ou Manichéens, nom que l'on donnait à tous les hérétiques, avaient adopté les erreurs de Wiclef: Innocent III, qui faisait trembler l'Europe, résolut d'exterminer ces pauvres Albigeois; il lança d'abord les foudres de l'Église, souleva les princes contre eux, mit à la tête des croisés (car c'était aussi une croisade) Milon, son légat, et Simon de Montfort: on déclara la guerre à Raymond, comte de Toulouse; pour obtenir son pardon, il fallut qu'il fît une amende honorable. Il parut à Valence, à la porte d'une église, nu jusqu'à la ceinture, nu-pieds, nu-jambes, revêtu d'un simple caleçon, la corde au cou: un diacre le fouettait, tandis que le légat tenait un bout de la corde. Dans la ville de Béziers, tous les habitans réfugiés dans une église furent égorgés; au siége de Lavaur, les assiégés furent faits prisonniers: quatre-vingts chevaliers et le seigneur de cette ville furent pendus; on jeta dans un puits la sœur du seigneur de Lavaur; et trois cents habitans, qui ne voulurent pas abjurer leur croyance, furent pendus autour du puits.

Quis talia fando
Temperet a lacrymis?

CHANT DEUXIÈME.

(3) Jacque accueillit d'une manière affable
Notre héros; il l'admit à sa table,
A ses loisirs, à ses dévotions.

Jacques d'Arragon fut un grand roi: il était belliqueux, grand capitaine, et conquit Minorque et Majorque et le royaume de Valence; il eut toujours une passion extrême pour les femmes. Au lit de mort, il se fit revêtir de l'habit de Cîteaux, et fit vœu de mourir dans le cloître, si Dieu prolongeait sa vie.

(4) Le musulman, de vengeance altéré,
Sur son rival assène un coup terrible,
En lui criant: «Idolâtre abhorré, etc.

Les Turcs nous accusent d'idolâtrie, parce que nous rendons un culte aux images des saints.

(5) Le fait asseoir entre un dominicain,
Son aumônier, et sa chère maîtresse.

Le duc de Guyenne, frère de Louis XI, soupait avec sa maîtresse et son confesseur lorsqu'il fut empoisonné.

(6) Et le bon moine, aimable en sa saillie,
Dit qu'il voudrait qu'un miracle nouveau,
Comme à Cana, changeât l'eau d'Ibérie
En ce nectar qui rit dans le cerveau.

C'est à Cana, ville de Galilée, que Jésus, étant à des noces, opéra ce miracle; Cana n'est aujourd'hui qu'un village habité par les Turcs, qui ont fait bâtir une mosquée sur la maison même où se fit cette noce.

(7) C'est lui qui fait tomber dans son courroux,
Au son des cors, les remparts d'une ville,
Et fait pleuvoir des torrens de cailloux
Sur une armée à son culte indocile.

Josué, poursuivant cinq rois qui fuyaient devant lui, le Seigneur, pour achever de les exterminer, fit pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres.

(8) Je suis né Goth, mes aïeux sont ariens,
Ou bien plutôt comme vous sont chrétiens;
Notre croyance en un seul point diffère.

Arius était Africain; c'était un homme ambitieux, éloquent, de mœurs austères; ses erreurs agitèrent sa vie; il fut excommunié, obligé de se cacher, protégé par l'empereur Constantin, qui, dit-on, embrassa ses opinions. Arius soutenait que le fils de Dieu était une créature humaine, susceptible de vertus et de vices: on répandit le bruit qu'il était mort en rendant ses entrailles. Les Goths et les Visigoths adoptèrent ses principes.

(9) Un archevêque, un prêtre factieux
Les attira, favorisa leurs armes.

On prétend que la Cava, fille de Julien, gouverneur de Ceuta, et nièce de l'archevêque Oppa, avait inspiré une passion violente à Rodric, roi des Visigoths en Espagne, et que ce prince n'ayant pu la séduire, employa la force et la viola, et que son père et son oncle l'archevêque, animés par la vengeance, ap-

pelèrent les Maures en Espagne. Rodric, en les combattant, perdit la bataille et la vie.

(10) A la mosquée un muscim nous appelle,
C'est vendredi : tout Maure, tout fidèle
Est obligé, par les lois du Coran,
De s'y trouver, et même le sultan ...

Mahomet étant monté au ciel sur la jument El-Borack, conduit par l'ange Gabriel, vit Adam, Moïse, Aaron, Joseph, et Dieu, qui lui ordonna de prier cinquante fois par jour; le prophète, trouvant la chose impossible ou très difficile, fit demander à Dieu, par Moïse, de réduire ce nombre : Dieu, après mainte sollicitation, le borna à cinq fois. «Mahomet, dit un autre Arabe, jeune encore, ayant fait un voyage en Syrie, quand il traversait les déserts d'Arabie, un ange, pour le garantir des rayons du soleil, étendit ses ailes sur lui.» L'archevêque Jacques Voragine a rempli sa Légende dorée de semblables merveilles, ainsi que le jésuite Ribadeneira, la Fleur des Saints.

(11) Être puissant! oui, mon cœur me l'assure,
Le plus beau culte à tes regards divins,
C'est la vertu, le pardon de l'injure,
La bienfaisance et l'amour des humains.

Lesdiguières et Turenne changèrent de religion par des motifs d'ambition; le comte de Bonnevat disait que c'était pour aller au paradis en pantoufles et en robe de chambre : Rodric me paraît plus excusable.

Mais renoncer au Dieu que l'on croit dans son cœur,
Est le crime d'un lâche, et non pas une erreur.
VOLTAIRE.

CHANT TROISIÈME.

(12) Il est armé d'un glaive étincelant,
On le prendrait pour le dieu de la guerre.

Saint Jacques était le patron de l'Espagne, comme Minerve la patronne d'Athènes, Diane de Lemnos, Junon d'Argos, Jupiter Olympien de Rome. Le roi Léon, la veille d'une bataille contre les Maures, vit en songe saint Jacques, qui lui promettait la victoire; depuis, les troupes espagnoles marchèrent sous la bannière de ce saint, et leur cri de guerre fut le nom de Saint Jacques! Saint Jacques fut décapité à Jérusalem, par les ordres d'Hérode Agrippa, l'an 42 de notre ère. Ses disciples l'enlevèrent et le mirent sur un vaisseau qui aborda en Galice, d'où il fut transporté à Compostelle, au milieu d'un bois. Son corps fut découvert en 800, et c'est autour de cette grotte qu'on a bâti la ville, où depuis les pèlerins accourent en foule.

(13) Tels on a vu les deux frères d'Hélène, etc.

Les Romains avaient ces déités en grande vénération, et ne juraient que par leur temple. Ils parurent à la tête de l'armée romaine dans la bataille qui se livra près du lac Régillus, et portèrent à Rome la nouvelle de cette victoire de Paul-Émile, le jour même qu'elle fut remportée.

(14) Lui proposa les dons les plus flatteurs,
Son amitié, des grades, des honneurs.

Ainsi Horace refusa d'être secrétaire de l'empereur Auguste, qui ne lui en sut pas mauvais gré.

(15) Dans ce séjour, Rudel avec surprise,
Vit les trésors renfermés dans l'église.

Il y avait dans ce couvent 76 religieux de l'ordre de Saint-Benoît, 28 frères lais et 25 enfans de chœur, un médecin et un chirurgien; 80 lampes d'argent et quantité de candélabres : un amas d'*ex-voto*, de jambes, de cuisses, de bras et d'autres membres. On a conservé dans ce monastère l'épée de Loyola, qui s'était déclaré chevalier de Marie : pour se préparer au combat, il fit la veille des armes, et sortit pour aller combattre le Maure qui niait sa virginité. Celui-ci refusa le combat, et Loyola vint déposer son épée aux pieds de la Vierge.

CHANT QUATRIÈME.

(16) O grand Newton, qui pesas les planètes....

Fontenelle et Huygens n'ont pas douté que les planètes ne fussent habitées. Huygens prétend que si leurs habitans ne nous ressemblent pas, ils ont pourtant des mains, des pieds, des oreilles; qu'ils mangent et boivent comme nous, et qu'ils font même de la musique. La terre a près de vingt-six millions de lieues carrées, dont il y en a huit au plus d'habitables; le reste est habité par des êtres différens de nous, plongés dans une autre atmosphère qui est partagée en deux parties : dans ces atmosphères si différentes de la nôtre vivent les poissons, êtres sans intelligence. La lune n'a point, dit-on, d'atmosphère, ou du moins elle est d'une telle rareté, que les sons ne peuvent s'y propager. Ses habitans n'ont donc ni oreilles, ni yeux, ni poumons. On dit que les montagnes de cette planète sont moitié plus hautes que celles de la terre; celles de Vénus sont encore plus élevées. Ses habitans et ceux de Mercure, qui sont si près du soleil, doivent être d'une nature différente de la nôtre, et des espèces de salamandres que l'on prétend être incombustibles. Jupiter, avec ses quatre lunes, et qui n'a que cinq heures de nuit et de jour, est si éloigné du soleil, que ses habitans doivent être de la nature de la baleine qui vit dans la mer Glaciale.

(17) Et l'oranger dont le front se couronne
En même temps et de fruits et de fleurs.

L'oranger est un arbre de la Chine, apporté en Europe par les Portugais : on voyait encore à Lisbonne, dans le siècle dernier, le premier arbre qu'on y avait planté; c'est ce que dit Valmont de Bomare. Mais les Grecs l'avaient déjà connu. On ne doit pas s'étonner que les Maures d'Espagne l'eussent transporté chez eux ou de la Grèce ou de l'Arabie.
Louis XIV aimait beaucoup cet arbre.

(18) Ainsi pensait un prélat estimé,
Dont le nom seul inspire la tendresse.

Ces vers rappellent l'amour désintéressé de madame Guyon, et les tendres erreurs de l'aimable et sensible Fénelon.

CHANT CINQUIÈME.

(19) Tous deux rivaux, ils gouvernent le monde,
Voilà comment en vices il abonde.

Manès était né en Perse; il adopta les deux principes qui gouvernent le monde et y ont introduit les maux qui le désolent. Les Égyptiens avaient leur Typhon et leur Osyris; les Perses, Arimane et Oromaze. Manès disait que les deux principes étaient souverains et indépendans l'un de l'autre; prétendait que nous avons deux âmes, l'une portée au mal, l'autre portée au bien; que les prophètes étaient damnés; il se disait le Saint-Esprit, s'attribuait le don des miracles. Un roi de Perse le fit écorcher vif.

La secte de Manès fit de grands progrès après sa mort, et dans le dixième siècle, ses disciples se répandirent en Italie; la sévérité de leur morale fit partout des enthousiastes. Douze chanoines d'Orléans, qui avaient une grande réputation de piété, embrassèrent sa croyance, et périrent dans les flammes avec de grands transports de joie. Les manichéens étendirent leurs progrès en Languedoc, en Provence, en Allemagne, en Angleterre. On assembla plusieurs conciles contre eux, et on en fit périr un grand nombre dans les flammes. Saint Augustin avait été manichéen.

(20) Innocent-Trois, pape dont la fierté
Lançait partout la foudre et les orages,
Avait frappé cette ville et son roi
D'un interdit.

Depuis Philippe Ier jusqu'à Louis VIII, les rois de France furent excommuniés: Robert, quoique dévot et pieux, quoiqu'il composât des hymnes et chantât au lutrin, et donnât beaucoup aux pauvres, le fut aussi. On prétend que lorsqu'il sortait, il se faisait accompagner par douze pauvres montés sur des ânes. C'est à lui que l'on doit la cérémonie de nos rois de laver les pieds à douze pauvres le jeudi saint.

Un homme excommunié tombait dans le marasme insensiblement; les animaux excommuniés dépérissaient aussi. Des chroniques racontent qu'un corbeau ayant volé un diamant à un abbé de Corbie, et celui-ci ayant fulminé une excommunication contre le voleur, le corbeau se retira dans son nid, devint triste, et tomba dans la consomption; on fouilla dans le nid, et l'on trouva la bague. Saint Bernard, et saint Loup, évêque de Troyes, excommunièrent les mouches qui infestaient les boucheries. Au commencement du seizième siècle, les rats désolèrent les campagnes; aussitôt ils furent cités à l'officialité, et, n'ayant pas comparu, ils furent atteints, convaincus, excommuniés et bannis du territoire dans les vingt-quatre heures.

(21) On va brûler pour Dieu, pour la patrie,
Un vieux berger qui se croyait sorcier.

On a brûlé dans ces temps-là bien des malheureux imbéciles qui se croyaient réellement sorciers; de bonnes vieilles femmes qui s'imaginaient être allées au sabbat. Ce sont l'Église et les parlemens qui ordonnaient ces affreux supplices De tout temps on a cru aux sorciers; les Grecs et les Romains y croyaient aussi; saint Augustin et saint Jérôme disent en avoir vu; Simon le Magicien fit à Rome des actes de sorcellerie, attestés par nombre d'écrivains, sans compter les sorciers de Pharaon qui luttaient contre Moïse. Ont-ils existé?....

(22) . . . . . . La faim, la maladie,
Mille soucis, la vieillesse et la mort.

> Que l'homme est bien durant sa vie
> Un parfait miroir de douleurs!
> Dès sa naissance il pleure, il crie,
> Et semble prévoir ses malheurs.
> . . . .
> Il meurt enfin peu regretté....
> C'était bien la peine de naître!
>
> J.-B. Rousseau.

(23) Je le sais bien, un concile sévère
Défend l'hymen aux enfans de Lévi.

Le célibat des prêtres catholiques n'a été fixé irrévocablement qu'au second concile de Latran, en 1139; on cite en vain divers conciles antérieurs qui ont agité cette question, et prohibé le mariage des prêtres; ces conciles n'étaient pas œcuméniques, et même n'annulaient pas le mariage avant la prêtrise. Dans la primitive Église, les prêtresses, les diaconesses et les sous-diaconesses étaient les épouses des prêtres; les apôtres Pierre, Paul, Philippe étaient mariés. L'église grecque a conservé, par le mariage, la discipline de la primitive Église.

CHANT SIXIÈME.

(24) Et dans son peuple et les arts qu'il aimait,
René trouva son bonheur et sa gloire.

René, roi de Naples, comte d'Anjou et de Provence, était né à Angers en 1408. Ce prince fut nommé *le Bon*, et le tendre souvenir qu'il a laissé dans la Provence justifie ce titre. Il était brave, mais peu heureux ou peu savant à la guerre; il perdit la Lorraine, le trône de Naples et d'Arragon: il s'en consola par la culture des arts (il était peintre et poëte), par une vie tranquille et occupée; il aimait les fêtes, les tournois; son génie singulier et peut-être bizarre lui fit inventer la procession de la Fête-Dieu, si célèbre en Provence. C'est en 1495 que cette procession se fit à Aix pour la première fois. C'est un mélange du sacré et du profane, des mystères religieux et des scènes du paganisme. On voyait paraître Moïse et Aaron qui adorent le veau d'or; la reine de Saba danse devant Salomon; Hérode ordonne le massacre des Innocens; les trois mages suivent l'étoile mystérieuse; les apôtres et les évangélistes paraissent dans le cortége, où se fait remarquer la taille gigantesque de saint Christophe; les principales divinités de la mythologie, Neptune et Amphytrite, Mars et Minerve, Saturne et Bacchus, Apollon et Diane, les Parques, les Faunes, les Satyres, les Sylvains et les Centaures; une légion de grands et petits diables, des groupes de lépreux; des bâtonniers, des danseurs, des chevaliers du guet, le duc et la duchesse d'Urbin, ridiculement habillés et montés sur des ânes; tout cet immense cortége marche en dansant au son d'une musique dont René lui-même avait composé les airs et déterminé les instrumens.

René était né avec un caractère facile et doux; il n'aimait point le faste: ses ameublemens et ses habits étaient ceux d'un particulier; ses maisons de campagne de Marseille et d'Aix étaient ce qu'on nomme aujourd'hui des *bastides*. Il avait une philosophie si insouciante, qu'on lui apporta des lettres de Naples, où on lui demandait du secours, il répondit: «Je ne puis y aller, je suis occupé de choses saintes....» C'était de la procession dont il parlait. Il assistait régulièrement aux offices, en qualité de chanoine de la métropole. Il eut des faiblesses, et pouvait dire comme bien des grands hommes: *Homo sum, nihil humani a me alienum puto*. Il eut nombre de maîtresses. Il institua à Tarascon la fête dite de *Tarasque*. Elle avait lieu le lendemain de la Pentecôte. La *Tarasque* était figurée à la tête de la procession, en fureur et renversant de son énorme queue tous ceux qui l'environnaient.

René mourut âgé de soixante-douze ans, regretté de toute la Provence. Il avait régné quarante-six ans: il était grand, bien fait. On vient de lui élever une statue à Aix. La devise de ce prince était une chaufferette remplie de charbons allumés, avec ces mots: «Porté d'ardent désir.»

(25) . . . . Alors enchantement,
Démons, sorciers, sorts et métamorphoses
Étaient communs; mais aujourd'hui vraiment
Ils ne sont plus que dans quelques cervelles:
L'art d'enchanter n'appartient plus qu'aux belles.

Après Circé, Médée, et l'enchanteur Merlin, la plus grande enchanteresse est la fameuse fée Mélusine; elle avait édifié d'une seule parole le château de la maison de Lusignan. Elle se montrait sur les tours moitié femme, moitié serpent; elle venait se baigner dans la fontaine, le samedi pendant les vêpres; elle annonçait par des cris, des chansons, la paix et la guerre, la mort et la naissance des seigneurs de Lusignan; l'empereur Charles-Quint et la reine Catherine de Médicis vinrent s'informer sur les lieux des merveilles de cette fée. Henri III fit dé-

truire ce château. Brantôme nous assure qu'on vit très clairement cette fée dans les airs, et que plusieurs officiers de l'armée l'entendirent se plaindre et gémir comme une fauvette qui a perdu ses petits. C'est bien dommage que les fées aient disparu ; elles bâtissaient des palais magiques, enchaînaient les tyrans, assistaient à la naissance des princes, et le récit de leurs merveilles était l'entretien des veillées des châteaux et l'amusement de nos pères.

Un des chefs de l'accusation de la Pucelle d'Orléans était qu'elle parlait aux fées, auprès des fontaines.

CHANT SEPTIÈME.

(26) Ce Grec qui meurt avec tant de regrets,
Orné des dons de l'esprit et de l'âme,
Comptait pourtant neuf fois douze printemps.

Théophraste, auteur des *Caractères*, vécut cent sept ans, et à sa mort se plaignit de la brièveté de la vie, accusant la nature d'avoir donné une plus grande longévité aux corneilles et aux cerfs : c'est une erreur, un préjugé populaire. Il est vrai qu'Hésiode prétend que ces animaux vivent trois fois plus que l'homme. Pline et quelques autres anciens naturalistes sont du même avis ; mais Buffon et d'autres philosophes modernes ont réfuté cette erreur. La vie des animaux est proportionnée au temps de la gestation et à la durée de l'accroissement. La brebis, la chèvre portent cinq mois, et vivent dix ans ; le cheval, qui est dix mois dans le sein de sa mère, et qui croît pendant cinq ou six ans, vit trente ou quarante ans; l'éléphant pousse sa carrière jusqu'à un siècle, sa mère le porte une année, et il croît pendant trente ans. L'existence de l'homme est bornée de soixante-dix à quatre-vingts ans. On a cité des hommes qui ont vécu cent cinquante ans. Le savant Haller a recherché la longévité des vieillards du dix-huitième siècle dans toute l'Europe : il en a trouvé plus de mille de cent à cent dix ans; soixante de cent dix à cent vingt; vingt-neuf de cent vingt à cent trente ; quinze de cent trente à cent quarante; six de cent quarante à cent soixante.

(27) Où Théocrite, en vers harmonieux,
Chanta les prés, les bois, les doux ombrages.

La Sicile, jadis la Trinacrie, est l'île des enchantemens; c'est là qu'étaient les sirènes, Circé, Charybde, Scylla, le géant Polyphème, *Monstrum horrendum, informe, ingens.* L'île s'élève en amphithéâtre, et présente à la vue des campagnes, des jardins, des coteaux charmans ornés de la plus brillante verdure; mais ce beau pays rappelle les Vêpres siciliennes.

(28) Michel signa cet aveu téméraire :
Les papas grecs signèrent avec lui.

Voici les opinions qui divisent l'Église grecque et l'Église latine : les Grecs rejettent le purgatoire et le pain azime pour la communion, et communient sous les deux espèces. Ce qui fait surtout la grande difficulté, c'est que les Grecs ne veulent pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais seulement du Père, et l'Église latine veut qu'il procède et du Père et du Fils. Ce schisme date depuis Photius, dans le neuvième siècle.

(29) Par où, dit-on, entrait le Saint-Esprit,
Pour lui dicter ce trop sublime écrit.

L'Église a admis l'*Apocalypse* parmi les livres canoniques; ce livre a été commenté par Bossuet et Newton dans leur vieillesse.

CHANT HUITIÈME.

(30) Fit élever Byzance sur un songe,
Soit vérité, soit peut-être mensonge.

Plusieurs écrivains ont donné un détail intéressant de la vision que Constantin eut pendant son sommeil, dans l'enceinte de Byzance. Le génie tutélaire de la ville, sous la figure d'une vieille matrone affaissée par le poids de l'âge et des infirmités, fut tout à coup changé en une jeune fille fraîche et brillante, que l'empereur revêtit lui-même des ornemens de la dignité impériale. Le monarque s'éveilla, interpréta le songe mystérieux, et obéit sans hésiter à la volonté du ciel.

(31) Edmont parlait encor lorsque Rudel
S'écrie, et dit : « Voilà Sainte-Sophie ! »

Sainte-Sophie, qui signifie *sagesse de Dieu*, fut brûlée dans une révolte, sous le règne de Justinien, qui la fit réédifier à cette occasion telle qu'on la voit aujourd'hui, sous la direction d'Anthémius et d'Isidore, deux fameux architectes. Elle domine toute la ville : sa coupole est d'une hauteur et d'une largeur prodigieuses; elle a été construite sur quatre arceaux soutenus par des colonnes de marbre.

Les architectes italiens ont pris modèle sur le dôme de Sainte Sophie pour ceux qu'ils ont fait construire, comme les Turcs l'ont imité dans les dômes de leurs mosquées. Tout autour règnent, dans le haut, de vastes galeries soutenues par deux rangs de colonnes du plus beau marbre, où brille le vert antique. Le pavé, les balustrades sont aussi de marbre.

(32) Heureusement que de sombres nuages
A nos regards dérobent l'avenir.

Ce fut en 1453 que Mahomet II entra à cheval dans Sainte-Sophie ; il monta sur l'autel, fit sa prière et dédia ce temple à son prophète. Le sanctuaire fut renversé, le Coran placé dans le *maharab* : la tribune du sultan remplaça celle de l'empereur, et le siége du muphti succéda à celui du patriarche.

(33) Deux cents dauphins entourent le bateau.

On rapporte qu'à Chalcis un jeune berger, qui portait ce nom, jouait de la lyre avec une telle perfection, qu'un dauphin, attiré par l'harmonie de ses sons, ne manquait jamais d'approcher du rivage, et d'élever sa tête au-dessus des eaux pour l'entendre. Charandal, ennemi de Chalcis, ou jaloux de son talent, tendit des embûches au dauphin, et le tua. Chalcis lui érigea une magnifique sépulture, à laquelle il donna le nom de son poisson chéri, et celui du meurtrier. Chalcis est sur le bord du Bosphore.

(34) . . . . Ces énormes poissons
Sont de la mer les antiques Tritons.

Bien des gens ont cru à l'existence des tritons. Pline le naturaliste assure que l'on a vu à Lisbonne, sous le règne de Claude, un jeune triton qui sonnait de la trompette marine : nombre d'auteurs affirment aussi que l'on a vu des tritons et des sirènes en Asie et en Afrique. Le savant Pausanias dit en avoir vu un de ses propres yeux. Un Normand, J.-B. Fulgose, rapporte que, sous le pontificat d'Eugène, on vit un triton sortir de la mer et enlever un enfant : il était semblable aux autres hommes, excepté qu'il avait deux cornes au front, deux petites ailes aux épaules, et des nageoires aux pieds. Le jésuite Henriquez dit avoir vu, en Amérique, neuf jolies tritonnes, prises d'un coup de filet.

(35) Et le vaisseau sur les flots aplanis,
En peu de jours vint à Ptolémaïs.

Ptolémaïs, prise et reprise souvent par les croisés et les Sarrasins, qui changèrent ce nom en celui de Saint-Jean d'Acre. Bonaparte l'assiégea en 1799; mais la résistance fut si vive, qu'il fut obligé de se retirer.

(36) Dessous l'Etna, sous ce mont redoutable
Est un énorme et farouche géant.

Encelade était, selon la fable, un des plus redoutables géants qui firent la guerre à Jupiter, dont la foudre les précipita dans l'Etna. C'est, disent les poëtes, l'haleine embrasée d'Encelade qui exhale les feux de ce volcan; c'est lorsqu'il essaie de se retourner qu'il fait trembler la Sicile, et qu'une épaisse fumée obscurcit l'air d'alentour. C'est dans l'Etna qu'Empédocle, dont Lucrèce a dit: *Vix humana videtur stirpe creatus*, eut la folie de se précipiter, s'il faut en croire Lucien.

FIN DES NOTES DE GEOFFROI RUDEL.

THÉATRE.

THÉATRE.

LE JEUNE MÉTASTASE A NAPLES.

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

MÉTASTASE.
BOURRASCA, homme de loi.
LA MARQUISE ROSA.
LE BARON DE LANNOI.
PERNETTI, clerc de Bourrasca.
JEANNETTE, servante de Bourrasca.
UN COUREUR du vice-roi de Naples.
DES LAQUAIS de la marquise Rosa.

La scène est à Naples, dans la maison de Bourrasca.

Le théâtre représente une étude, où sont un grand bureau, des livres et des papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE *arrangeant l'étude.*

Il faut nous dépêcher : le jour brille déjà ;
Et le docteur bientôt va descendre : quel homme !
Je gage que jamais il ne dort d'un bon somme.
Les affaires, l'argent, les procès, ce sont-là
Sa vie et ses plaisirs. Quel énorme volume !
Voyons si je lirai. (*Elle lit et ânonne*) :
« De la loi, la coutume.....
Fort bien ! (*Elle lit.*)
« Celui qui meurt *ab intestat*..... Quel mot !
C'est drôle : *intestat!* Est-il turc, visigoth ?...
Mais voici Métastase : oh ! pour lui, sa présence
Fait renaître la joie et chatouille le cœur.
Jeune, aimable et charmant, ah ! quelle différence
Avec ce vieux hibou que l'on nomme docteur !

SCÈNE II.

MÉTASTASE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Vous êtes matineux : quel démon vous réveille ?
C'est le démon des vers ? Je gagerais, du moins.

MÉTASTASE.

Ma chère, tu perdrais : autre temps, autres soins.
Sur le code des lois je pâlis et sommeille :
Le seigneur Bourrasca, grand légiste du jour,
Hait encor plus les vers, qu'il n'abhorre l'amour.

JEANNETTE.

Oh ! passe pour les vers : qu'à son aise il les glose ;
Mais l'amour est vraiment une si douce chose !

MÉTASTASE.

Quand il rit dans des yeux charmans comme les tiens.

JEANNETTE.

Un poëte est, dit-on, plus galant que sincère.

MÉTASTASE.

Ils aiment à flatter, avec toi j'en conviens :
Mais c'est moins fausseté que vif désir de plaire.

JEANNETTE.

A propos : aujourd'hui c'est le sixième mois
Que je vous vis ici pour la première fois.
Vous arriviez de Rome, et portiez un visage
Toujours beau, mais défait, et même un peu sauvage :
Vous étiez en abbé : cela vous allait bien.
Vous parlâtes très peu ; toujours je m'en souvien.

MÉTASTASE.

Oui, je regrettais Rome : ô jour trois fois funeste !
Je venais déposer aux pieds d'un vieux docteur,
Pour charger mon esprit du fatras du digeste,
Ma lyre, mes chansons, peut-être mon bonheur !

JEANNETTE.

Mais je crois qu'il m'appelle : en causant on s'oublie.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOURRASCA *dans la coulisse.*

BOURRASCA.

Eh ! Jeannette ! Jeannette !

JEANNETTE.

Oui, c'est lui : comme il crie.
On y va : dans l'instant. Adieu, songez à moi.

MÉTASTASE.

On ne peut oublier la charmante Jeannette.

SCÈNE IV.

MÉTASTASE, *seul.*

Enfin me voilà seul. Oh ! que je te regrette,
Douce paix, songe heureux, à peine commencé !
Cette nuit mon arrêt vient d'être prononcé.
Pour l'étude des lois, ô muse abandonnée !
Parlez, éclaircissez mes noirs pressentimens ;
Par les mains de la gloire êtes-vous couronnée,
Ou l'affront d'une chute a-t-il flétri vos chants ?
Que je suis agité : cruelle incertitude !

J'aperçois Pernetti, mon compagnon d'étude :
Lui seul, pour le docteur, peut sortir le matin ;
Il pourrait m'être utile, et s'informer sous main,
Si ma muse est au port, ou si j'ai fait naufrage.

SCÈNE V.

MÉTASTASE, PERNETTI.

PERNETTI.

Eh ! bonjour, notre ami ; dans l'étude déjà ?
Quel zèle surprenant ! si matin à l'ouvrage ?
Vous allez enchanter le docteur Bourrasca.
Vous ne répondez rien ? qu'avez-vous ? Quel nuage ?

MÉTASTASE.

Mon ami, je suis mort, atterré, confondu !

PERNETTI.

Et qui vous a tué, si plein encor de vie ?

MÉTASTASE.

Un esprit infernal nommé la Poésie.

PERNETTI.

C'est mourir, mon très cher, comme l'on a vécu.

MÉTASTASE.

Je vous crois très discret.

PERNETTI.

Vous me rendez justice.
Ainsi, parlez sans crainte.

MÉTASTASE.

Hélas ! pour mon supplice,
En secret, dans vingt jours, j'ai fait un opéra.

PERNETTI.

Un opéra ! qui ! vous ? malgré votre parole !
O crime ! ô trahison ! que dira Bourrasca ?
Que diront Alpien, l'ombre du grand Barthole ?
Et votre père aussi, lui qui, sage et prudent,
Vous envoya de Rome ici très promptement,
Pour guérir votre tête, hélas ! très peu guérie,
Des vapeurs de l'amour et de la poésie !

MÉTASTASE.

Il est trop vrai !

PERNETTI.

Rimer à la barbe des gens !
Malgré Minerve, soit ; mais malgré ses parens !

MÉTASTASE.

Pour affaiblir mes torts, j'ai peut-être une excuse.
Écoutez ce récit, voyez si je m'abuse.
Le deux du mois dernier, notre cher vice-roi,
Désirant, pour fêter sa fille la marquise,
Avoir un opéra, jeta les yeux sur moi.
Il me fit appeler. Jugez de ma surprise !
J'y courus en tremblant : son aimable souris,
Son accueil gracieux calmèrent mes esprits :
Mais mon sang se glaça lorsque son excellence
De ses desseins sur moi me fit la confidence.
Moi, des vers, monseigneur ! m'écriai-je effrayé ;
Non, non, je ne bois plus des eaux de l'Hypocrène ;
J'étudie aujourd'hui, d'Apollon oublié,
Les pandectes, les lois et de Rome et d'Athène !
Ah ! si vous connaissiez ce Cujas d'aujourd'hui,
Le seigneur Bourrasca, sa mine sombre et blême,
Son horreur pour les vers : ah ! monseigneur, vous-même
Vous n'oseriez citer un seul vers devant lui.
Le prince, en souriant, me promit son appui ;
A des propos flatteurs ajouta la prière :
Comment lui résister ? J'étais sûr du secret ;
Il flattait mon penchant, ma verve s'échauffait :
Je cédai ; je promis que ma muse légère
Remonterait sa lyre et tâcherait de plaire.
Oserai-je ajouter ce qui me décida ?
Ce fut le doux plaisir de chanter la marquise,
L'heureux espoir de plaire à l'aimable Rosa !

PERNETTI.

A sa fille ?

MÉTASTASE.

Oui, mon cher, mon âme en est éprise.

PERNETTI.

Vous la connaissez donc ?

MÉTASTASE.

Je sais qu'elle chérit,
Protége les beaux-arts ; qu'au charme de l'esprit,
Elle unit la fraîcheur, les grâces du bel âge ;
Je sais que je l'adore, en dépit de son rang,
Et cependant jamais je n'ai vu son visage.

PERNETTI.

Je vois que vous pourriez, heureux et tendre amant,
Avoir tous les huit jours une bonne fortune,
Aimer une princesse en Chine ou dans la lune.

MÉTASTASE.

Non, non, je n'aime point un objet idéal :
Vous allez en juger. Elle était dans un bal,
Avec art déguisée, et vêtue en bergère.
Moi, d'un gros procureur, j'avais l'air et l'habit.
Le bal était charmant. Quel tumulte ! quel bruit !
Les femmes, à mes yeux, étaient toutes jolies ;
J'allais de l'une à l'autre, et disais des folies,
Je soupçonne un Romain de m'avoir reconnu,
Et d'avoir dit mon nom à la jeune marquise.
Elle vint m'agacer ; et d'un air ingénu,
Me parla de mes vers, de Rome et d'une Lise......

PERNETTI.

Que vous aviez aimée ?

MÉTASTASE.

Un peu : tout un été.
Je réponds, je m'anime, et tendre avec gaîté,
Je prodigue l'encens, lui dis que je l'adore :
Elle était ravissante, et pétillait d'esprit ;
Enfin quelqu'un tout bas, un masque que j'ignore,
Vint me dire son nom ; un tel nom me surprit ;
Mais bientôt rassuré, peut-être plus séduit,
Je redoublai d'ardeur, d'enjoûment et d'audace.
Hélas ! le bal finit, et depuis, ô disgrâce !
Je ne l'ai plus revue.

PERNETTI.

Et vous l'aimiez déjà ?

MÉTASTASE.

Comme un fou.

PERNETTI.

Je vous plains, vraiment.

MÉTASTASE.

Pourquoi cela ?

PERNETTI.

Vous, simple citoyen, fils obscur de la rime.

MÉTASTASE.

Un enfant d'Apollon peut adorer Vénus.

PERNETTI.

C'est un beau privilége.

MÉTASTASE.

Oui, sans doute. De plus,
Deux jours après ce bal, sous un voile anonyme,
Je lui fis des couplets qui lui sont parvenus.

Enfin, voici comment vous pouvez m'être utile :
On a représenté mon drame cette nuit;
J'avais pour spectateurs et la cour et la ville,
Tout Naple; et sur mon sort je ne suis pas instruit.
Jugez de mon état, si mon âme est tranquille!
Je suis sur un brasier : rendez-moi le repos;
Allez, interrogez la vague renommée;
Entrez dans les cafés, écoutez les propos
Des allans, des venans, des beaux-esprits, des sots :
Courez, mon cher, volez; de mon âme enflammée
Satisfaite les vœux : surtout cachez mon nom.

PERNETTI.

Je vais donc, pour savoir le succès de vos veilles,
Aux bavards des cafés prêter mes deux oreilles;
Mais le mal qu'on dira, dois-je le taire ou non?

MÉTASTASE.

Soyez vrai : la critique est utile à mon âge;
C'est l'astre qui conduit le nocher incertain.

PERNETTI.

Il suffit. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MÉTASTASE, *seul.* (*Il va s'asseoir à son bureau.*)
Maintenant, mettons-nous à l'ouvrage.
Tribonien le dit au paragraphe vingt :
« A l'effet de pourvoir au but du mariage.... »
(*Il se lève.*)
Quelle agitation! tantôt un doux espoir
Me sourit, me rassure; et tantôt je crois voir
Les flots tumultueux d'une horrible tempête,
Entendre les sifflets qui grondent sur ma tête.
Poursuivons. Bourrasca va venir dans l'instant.
(*Il va s'asseoir.*)
« La loi dit qu'un hymen est solide et valable,
« Quoiqu'il soit contracté par signe seulement;
« Et qu'un sourd et muet sans doute est mariable. »
(*Il se lève.*)
Mon premier acte est bien : il marche sans lenteur.
Mais c'est le dénoûment dont mon âme est en peine :
C'est là qu'il faut frapper, qu'il faut que Melpomène
Aiguise son poignard.... Mais j'entends le docteur.
(*Il se remet à sa place.*)

SCÈNE VII.

MÉTASTASE, BOURRASCA, *en robe de chambre et en bonnet de nuit.*

BOURRASCA, *à part.*

Ce Grec a bien raison, quand de sa république
Il veut faire bannir tout rimeur lunatique.

MÉTASTASE, *à part.*

Il aurait dû plutôt bannir les avocats.

BOURRASCA.

Ce mémoire est-il fait? Ne finirez-vous pas?

MÉTASTASE.

Bientôt. Pour le finir j'ai prévenu l'aurore.

BOURRASCA.

L'aurore! Le grand mot! Il est ronflant, sonore.
Il sent bien le poëte.

MÉTASTASE.

Il est neuf en effet.
(*A part.*)
Pauvre homme!

BOURRASCA.

Je ne sais quel docteur le disait :
Un mauvais avocat est pire qu'un poëte :
L'un ennuie, il est vrai, mais bien fou qui l'achète;
L'autre, encor plus fatal, fait perdre les procès.

MÉTASTASE.

Un docteur tel que vous n'en fit perdre jamais.

BOURRASCA.

Je ne m'en souviens plus.

MÉTASTASE.

Quelle heureuse mémoire!

BOURRASCA.

Mon père me laissa dix procès à sa mort;
Je les ai tous gagnés : je me couvris de gloire.
Allons, je vais dicter; écrivez. Ce mémoire
Fera du bruit, j'espère.

MÉTASTASE, *à part.*

Oui, s'il ne nous endort.

BOURRASCA, *dictant.*

« Consultation pour dame Béatrix du Tilly, contre Pan-
« taléon Barbantaria.
« Tous les siècles ont vu les femmes outre-passer les
« bornes de leur devoir, et convoler à de secondes noces,
« par des désirs déréglés;

MÉTASTASE.

« Réglés.

BOURRASCA, *dictant.*

« Mais Béatrix du Tilly, modèle de chasteté.... »

MÉTASTASE.

Vous en répondez donc?

BOURRASCA.

Oui, comme de moi-même.

MÉTASTASE.

En ce cas, sa vertu ne peut être un problème.

BOURRASCA, *dictant.*

« Béatrix du Tilly est dans le cas de la loi Missella, publiée
« par Auguste, qui dit : Lorsqu'une femme a reçu un legs
« sous condition.....

MÉTASTASE.

« Condition.

BOURRASCA, *dictant.*

« De ne pas se remarier; si nonobstant ce, elle convole, en
« prêtant serment, qu'elle ne le fait.....

MÉTASTASE.

« Ne le fait.

BOURRASCA.

« Que pour donner des enfans à l'État, non par aucun
« desir illicite.... »

MÉTASTASE.

Toutes, n'en doutez pas, prêteront ce serment.

BOURRASCA.

Chicane d'avocat. *Il dicte.*
« Le legs reste incontesté.

MÉTASTASE.

« Contesté.

BOURRASCA : *il dicte.*

« La dame du Tilly, la fragilité de son âge, que les
« Romains appelaient *lubricum ætatis.*

MÉTASTASE, *à part.*

Des plaisirs de la vie,
C'est le temps fortuné.

BOURRASCA.

Celui de la folie.

MÉTASTASE.

(*A part.*) (*Haut.*
Ou plutôt de l'amour. Ce passage élégant :

Lubricum ætatis.
Le mettrai-je en latin ?

BOURRASCA.

Sans doute, c'est l'usage.
Un rimeur l'entend mal.

MÉTASTASE.

Ah ! docteur, quel soupçon !
Ille ego qui quondam.....

BOURRASCA.

Faisiez de mauvais vers.

MÉTASTASE.

Votre prose, je gage,
Efface les beautés de défunt Cicéron.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JEANNETTE, *apportant le déjeuner.*

JEANNETTE.

Voici le déjeuner ; du pain et du fromage
Pour ce jeune homme-là ; du chocolat pour vous :
Il est encor brûlant. Le perruquier Leroux
Vient de vous apporter la perruque nouvelle :
Il faudrait l'essayer ; elle vous ira bien.

BOURRASCA.

J'y vais.— Déjeunez vite, et bientôt je reviens.

JEANNETTE.

(*A part.*)
Restez jusqu'au moment qu'ici l'on vous rappelle.
(*Haut.*)
Vous nous ferez plaisir.

SCÈNE IX.

MÉTASTASE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *versant le chocolat.*

Allons, mon doux ami,
Buvez du chocolat, j'en ai pour vous aussi;
Je l'ai congédié pour vous en faire prendre.
Buvez; dépêchez-vous.
(*Tirant un biscuit de sa poche.*)
Trempez-y ce biscuit.

MÉTASTASE.

J'ai chaque instant du jour des grâces à te rendre.
Il vient très à propos : j'ai passé cette nuit
Dans un trouble cruel, à te peindre impossible.

JEANNETTE.

Pauvre enfant ! vous faisiez quelque rêve pénible ?

MÉTASTASE.

Je ne sais quel fantôme agitait mon esprit.

JEANNETTE.

Est-il bon ?

MÉTASTASE.

Excellent ! c'est ton cœur qui le donne.
Et ta main qui le verse.

JEANNETTE.

Il est toujours flatteur :
Mais parlons sans détour : entre nous, je soupçonne
Qu'un joli trait d'amour vous a piqué le cœur.

MÉTASTASE.

Sur quoi ?

JEANNETTE.

Vous n'avez plus cette gaîté, ce rire
Qui se communiquaient dans toute la maison.

MÉTASTASE.

Pour une ingrate, ainsi tu crois que je soupire ?

JEANNETTE.

Vous n'en pouvez trouver..... Mais j'entends le barbon.
Allons, dépêchez-vous. Remplissons-lui la tasse.

MÉTASTASE.

Pour te remercier, il faut que je t'embrasse.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BOURRASCA, *en robe de chambre et en perruque.*

BOURRASCA, *à part.*

L'homme sage et sensé, d'abord en s'éveillant,
Doit songer aux travaux, aux soins de sa journée,
Et le soir rappeler, calculer sagement
Ce qu'il a fait et dit depuis la matinée.
L'as-tu fait mousser ?

JEANNETTE.

Oui, monsieur, très joliment.
Il me saute au visage.

BOURRASCA.

Ah ! tant mieux !

JEANNETTE.

Mais vraiment,
La perruque vous sied et vous coiffe à merveille.

BOURRASCA.

Notre cher président en porte une pareille:
Cela m'a fait plaisir.

JEANNETTE.

Je le crois aisément.
Il faut la ménager, monsieur, je vous conseille.

BOURRASCA.

Oui, je veux la garder, la mettre les beaux jours.

MÉTASTASE, *à part.*

Pernetti tarde bien ; c'est d'un mauvais auguré.

BOURRASCA.

A quoi donc songez-vous?

MÉTASTASE.

Mais.... à votre coiffure.

BOURRASCA.

Eh ! morbleu ! travaillez.

JEANNETTE.

Il travaille toujours.

BOURRASCA.

L'interprète des lois doit pâlir sur les livres

JEANNETTE.

Mais la pâleur, monsieur, ne nous rend pas plus beaux.

MÉTASTASE.

Les poëtes.....

BOURRASCA.

Sont fous, et souvent semblent ivres;
Parlant sans réfléchir, courant après les mots;
Leur esprit égaré bat toujours la campagne,
Et bâtit dans les airs des châteaux en Espagne.

MÉTASTASE.

Chacun rêve ici bas ; monarques et sujets :
L'avare rêve l'or qu'il amasse à grand frais;
L'ambitieux, plus fou, pour vivre dans l'histoire,
Rêve titres, grandeurs ; vous rêvez les procès :
Le poëte compose et rêve un peu de gloire.

BOURRASCA.

Quelle gloire, morbleu !

MÉTASTASE.

C'est celle de l'esprit;
La plus pure, sans doute, et que nul ne partage;

Qu'on ne doit qu'à soi-même, et dont seul on jouit.

BOURRASCA.

Chimère ! vrai jargon ! Dans mon temps, à votre âge,
Je savais mon Domat, tout mon Tribonien,
Et chacun m'admirait.

JEANNETTE.

On vieillit ; c'est dommage.
Quand vous saviez Domat, vous deviez être bien ?

BOURRASCA.

Oui, j'étais sémillant, et ma foi des plus lestes.

JEANNETTE.

Vous ne m'étonnez pas, vous avez de beaux restes.

BOURRASCA.

Mais nous perdons le temps ; bavarde, laisse-nous ;
Va faire ton dîner : c'est ton unique affaire.

JEANNETTE.

Je cours à mon étude, et d'une main légère,
Je m'en vais éplucher mes herbes et mes choux.

SCÈNE XI.

MÉTASTASE, BOURRASCA.

BOURRASCA.

Où donc en sommes-nous ?

MÉTASTASE.

A cette belle veuve,
De qui vous répondez sans en avoir de preuve.

BOURRASCA.

Un avocat expert, pour n'être pas vaincu,
Doit se persuader ce qu'il veut faire accroire ;
Tort ou raison, il faut qu'il soit bien convaincu,
Que sa cause est fort bonne et son droit bien notoire.
Mais ces hautes leçons sont pour vous du grimoire.

MÉTASTASE.

Il se peut. Cependant j'ai plaidé cette nuit,
Peut-être avec succès.

BOURRASCA.

En rêve : pauvre esprit !

MÉTASTASE.

Ah ! quel songe étonnant ! Un auditoire immense,
Attentif, me prêtait et l'oreille et les yeux.
Les juges, les témoins, tantôt silencieux,
Écoutaient ; et tantôt précurseur de l'orage,
Un murmure croissant m'annonçait mon naufrage.
Si je perds ce procès, j'en jure par le Styx,
Je ne plaiderai plus.

BOURRASCA.

Cessons ce verbiage.
Nous en étions, je pense, au paragraphe dix.

MÉTASTASE.

Ah ! Pernetti paraît : il aura des nouvelles.

BOURRASCA.

Des nouvelles ! Et d'où ?

MÉTASTASE.

De Paris, de Berlin.

BOURRASCA.

Et que vous font à vous ou Paris ou Pékin ?
Tous ces papiers menteurs, féconds en bagatelles,
Sont faits pour les oisifs ou quelque sot bavard.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PERNETTI.

BOURRASCA.

Vous avez bien tardé ?

PERNETTI.

Mais pas trop.

BOURRASCA.

Vrai musard,
Vous avez badaudé, divagué dans les rues.
Qu'a dit le président ?

PERNETTI.

Il s'était couché tard :
Je n'ai pu lui parler.

BOURRASCA.

Toujours quelque retard !

MÉTASTASE, *bas à Pernetti.*

Et ma pièce ?

BOURRASCA.

Il fallait y retourner.

PERNETTI, *bas.*

Aux nues !
Plein succès !

MÉTASTASE, *frappant un grand coup sur la table, avec transport.*

Juste ciel ! quel bonheur !

BOURRASCA.

Qu'avez-vous ?
Vous m'avez effrayé.

MÉTASTASE.

Ce n'est rien : je respire !

BOURRASCA.

Respirez sans transports. (*A part.*)
Je te crois des plus fous !

PERNETTI.

Quand je suis revenu, l'on n'a pu m'introduire,
Monseigneur se baignait.

BOURRASCA.

Le joli passe-temps
Pour un juge !

MÉTASTASE, *bas à Pernetti.*

Et de qui tenez-vous la nouvelle ?

BOURRASCA.

Il fallait m'annoncer, me nommer à ses gens.

PERNETTI.

(*Bas à Métastase.*) (*Haut à Bourrasca.*)
De quarante témoins. C'est ce qu'a fait mon zèle.

MÉTASTASE, *bas à Pernetti.*

Et qu'ont dit ces témoins ?

PERNETTI, *à Bourrasca.*

Et je vous ai nommé.

BOURRASCA.

Qu'ont répondu ses gens ?

PERNETTI.

Ils se sont mis à rire.

BOURRASCA.

Les insolens ! les fats ! parbleu ! j'en suis charmé !

PERNETTI, *bas à Métastase.*

Que les bravo, la joie, allaient jusqu'au délire.

MÉTASTASE, *à part.*

Je triomphe ! ô bonheur !

BOURRASCA.

Que prétendez-vous dire ?

MÉTASTASE.

Que c'est un grand plaisir de gagner un procès.

BOURRASCA.

Vous en perdrez plus d'un, et vous pouvez m'en croire.

MÉTASTASE.

On trouve des écueils dans le champ de la gloire :
Mais pour les oublier, il suffit d'un succès.

PERNETTI.

Enfin, le président est devenu visible.
Vous ne pouvez, dit-il, pour raison très plausible,
Plaider que dans un mois.

BOURRASCA.

Il se moque ; j'y vais.
Je plaiderai demain ; je saurai l'y contraindre.
Mon plaidoyer est prêt, et mon feu peut s'éteindre.
Il appelle.)
Jeannette!.... mon bonnet, ma robe, mon rabat ?

MÉTASTASE, *bas à Pernetti.*

Un succès très complet ? Pas le moindre murmure?

BOURRASCA.

Dans un mois ! quel outrage !

PERNETTI, *bas à Métastase.*

Aucun, on me l'assure.

BOURRASCA.

Oh ! s'il est président, moi, je suis avocat,
L'organe du barreau, son appui, sa lumière.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JEANNETTE, *apportant l'équipage du docteur.*

JEANNETTE.

Voici tout le harnais et rabat et bonnet.

BOURRASCA, *s'habillant.*

Le magistrat prononce, et le légiste éclaire.
Et le juge, sans nous, se trouverait muet.—
Vous autres, travaillez.—Vainement il s'oppose ;
Je plaiderai demain.—Qu'as-tu pour le dîner ?

JEANNETTE.

Ma foi, très peu de chose.

BOURRASCA.

Et ce très peu de chose
Me coûtera beaucoup?

JEANNETTE.

Voulez-vous épargner ?
J'en sais un moyen sûr.

BOURRASCA.

Pourrais-tu me le dire?

JEANNETTE.

Retranchez le dîner.

BOURRASCA.

J'aime fort à m'instruire;
Aussi je veux apprendre à me passer de toi.
Comprends-tu cette phrase ?

JEANNETTE.

Oui, du moins je le croi ;
Et je vais là-dessus méditer en silence.

SCÈNE XIV.

MÉTASTASE, PERNETTI.

MÉTASTASE.

Ah mon cher, qu'il tardait à mon impatience
De vous voir sans témoins : au plus tôt contez-moi,
De cet heureux succès la moindre circonstance.

PERNETTI.

M'écoutez-vous?

MÉTASTASE.

Beaucoup.

PERNETTI.

Jamais telle affluence!
Parquet, loges, parterre, et tout Naple entassé,
Demandait à grands cris que l'on ouvrît la scène.
Quand l'acteur a paru, dès qu'il a commencé,
Un silence profond, on respirait à peine.

MÉTASTASE.

Je frémis : quel moment ! que je suis agité!

PERNETTI.

Bientôt le doux plaisir, par degrés excité,
Se glisse dans les cœurs ; au plus léger murmure :
Paix-là ! s'écriait-on : paix ! paix ! et puis des bis,
Des battemens de mains, des bravo. L'on assure
Que le vice-roi même animait les esprits,
Du geste, de la voix : et l'aimable marquise,
Oui, sa fille, dit-on, s'avançait, se penchait
Sur le bord de sa loge, et de vos vers éprise,
En applaudissemens, en bravo s'épuisait.

MÉTASTASE.

Quel excès de bonté? Son suffrage, ce zèle,
Sont de mes faibles vers le prix le plus heureux.
La gloire ne vaut pas le souris d'une belle.

PERNETTI.

Mais ce qui met aux champs l'essaim des curieux,
C'est de connaître enfin l'auteur d'un tel ouvrage :
Chacun cherche, s'informe ; on nomme tour à tour
Les beaux-esprits connus, les poëtes du jour.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Allons, venez dîner ; le docteur vous attend :
Il dînera fort mal, car il peste, il enrage ;
On ne l'a pas reçu chez son vieux président.

MÉTASTASE, *gaîment.*

Qu'il attende, morbleu ! qu'il mange son potage.
Ah ! Jeannette !....

JEANNETTE.

Eh ! quoi ?

MÉTASTASE.

Je t'aime tendrement!

JEANNETTE.

Comment ! depuis midi ? Ce mal-là vous prend vite.
Quel subit changement ! quel transport vous agite?
Fort triste ce matin, très joyeux à midi.

MÉTASTASE.

Oui, ma reine : très gai ! j'avais quelque souci :
Mais le sort... le destin... Je te trouve charmante!

JEANNETTE.

Moi, mon cher, je vous crois malade de cerveau.

PERNETTI.

C'est qu'il est amoureux d'une beauté piquante.

JEANNETTE.

Je m'en doutais ! Son nom ?

PERNETTI.

C'est la docte Érato.

JEANNETTE.

Je ne la connais pas. Elle est Napolitaine?

MÉTASTASE.

Son séjour est le Pinde, et sa patrie, Athène.

JEANNETTE.

Ah ! vous extravaguez tous les deux à la fois.

MÉTASTASE.

Allons donc, oubliant le code et le digeste,

Dépêcher un repas aussi court que modeste,
Et colorer notre eau d'un vin vieux de trois mois.

SCÈNE XVI.

JEANNETTE, *seule*.

Qu'a-t-il ? quel changement ! ce que c'est qu'un poëte !
Il chante, il pleure, il rit, et toujours plus nouveau,
Il tourne à tous les vents comme une girouette.
Aimerait-il vraiment cette dame Érato ?

SCÈNE XVII.

JEANNETTE, LA MARQUISE, LE BARON.

(*La marquise et le baron sont habillés en bourgeois.*)

LA MARQUISE.

Le docteur Bourrasca, ma belle, est-il visible ?

JEANNETTE.

Non, madame ; à présent, cela n'est pas possible.

LA MARQUISE.

La raison ?

JEANNETTE.

C'est qu'il dîne, et pendant ses repas
Il ne reçoit personne ; il ne quitterait pas
Pour le vice-roi même.

LA MARQUISE.

Il ne saurait mieux faire.
Mais après son dîner ?

JEANNETTE.

Il digère et s'endort.

LA MARQUISE.

Ne pourrions-nous parler, dans le temps qu'il digère,
A son clerc Métastase ?

JEANNETTE.

Oh ! son clerc dîne encor.
Mais comme il est galant beaucoup plus que mon maître,
Je pense que bientôt vous le verrez paraître.
Seriez-vous par hasard cette dame Érato,
Dont tantôt il parlait ?

LA MARQUISE.

Moi ? non, ma belle amie.

JEANNETTE.

Tant mieux ! asseyez-vous auprès de ce bureau.
Je vais vous l'envoyer.

LA MARQUISE.

Je vous en remercie.

SCÈNE XVIII.

LE BARON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je ris de mon projet. Sous ce déguisement,
Comment me trouvez-vous ?

LE BARON.

Ce vêtement modeste
Semble vous embellir d'un charme plus touchant.

LA MARQUISE.

Les Catons trouveront ma démarche un peu leste ;
Mais un démon nommé la Curiosité,
Démon, par notre sexe, assez souvent fêté,
Me presse, m'enhardit. D'un si profond mystère
Je veux absolument percer l'obscurité.
N'oubliez pas, baron, que vous êtes mon père.

LE BARON.

Mon plus doux vœu, marquise, est celui de vous plaire.
Mais si le vice-roi, par malheur obstiné,
Condamne vos projets ; lui, mon cousin, que j'aime,
Qui vous mit sous ma garde.

LA MARQUISE.

Oh ! gardez-vous vous-même.
Veuve, depuis un an, d'un époux suranné,
Je puis jouir, je crois, des malheurs du veuvage.
Oui, mon père connait l'auteur de cet ouvrage ;
Il est dans le secret, mais j'ai beau le prier,
Jamais je n'en ai pu tirer la moindre phrase.
Cependant, à travers son silence forcé,
Il m'a paru surpris, et même embarrassé,
Alors que j'ai nommé le jeune Métastase.
C'est lui, certainement ; et quel autre que lui
Que ce jeune Romain peut avoir aujourd'hui
Ces sons si purs, si doux, et cette poésie
Si riche de couleurs, si pleine d'harmonie ?

LE BARON.

Vous en parlez, marquise, avec une chaleur....

LA MARQUISE.

Que m'inspirent les vers, les beaux-arts, le génie.
De plus, j'ajouterai, je laisse là l'auteur,
Qu'il joint à ce talent, dont l'éclat nous enchante,
Le ton, l'esprit du monde, une gaîté piquante.

LE BARON.

Où donc l'avez-vous vu, pour en parler ainsi,
Et le peindre si bien ?

LA MARQUISE.

Au bal, chez Miledy.
Il m'y parla long-temps sans me voir, me connaître,
Car j'étais déguisée ; et c'est au bal, peut-être,
Que le plaisir plus vif et libre en son ardeur,
Fait pétiller l'esprit en échauffant le cœur.
Mais sous l'air du plaisir il aspirait à plaire.

LE BARON.

Vous l'écoutiez ?

LA MARQUISE.

Sans doute.

LE BARON.

Et votre rang ?

LA MARQUISE.

Chimère !

LE BARON.

Fort bien ! Et votre sexe ?

LA MARQUISE.

Il se repaît d'encens.
Vieux baron, vous avez tôt oublié les femmes.

LE BARON.

Je les aimai beaucoup sans lire dans leurs âmes.

LA MARQUISE.

De plus, un anonyme, auteur des plus galans,
M'a sous main envoyé des vers qui sont charmans.
Je connais le poëte ; oui, c'est lui, je parie.

LE BARON.

Tout Naple est plein de vers et d'auteurs inconnus,
Toujours brûlant d'amour pour Glycère ou Sylvie.

LA MARQUISE.

Je veux connaître enfin l'auteur de l'opéra.
Votre procès vous offre un moyen très facile.
De voir, de consulter le docteur Bourrasca :
Un procès est ici l'ami le plus utile.
J'aperçois Métastase. Écoutez bien ceci :
Feignons de disputer sur son drame lyrique ;
Vous, en censeur jaloux, soyez dur et caustique ;
Moi, je le défendrai. Commençons ; le voici.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MÉTASTASE.

LE BARON.

Le drame ne vaut rien.

LA MARQUISE.

Je pense le contraire.
Il m'a fait grand plaisir.

LE BARON.

Grand plaisir?

LA MARQUISE.

Oui, mon père.
Les vers en sont charmans!

MÉTASTASE, *à part.*

C'est de moi qu'il s'agit!

LE BARON.

Ma fille, de ces vers, ma foi, j'en voudrais faire
Deux ou trois cents par jour.

MÉTASTASE, *à part.*

Tubleu! quel bel esprit!

LA MARQUISE.

Le parterre a jugé, son suffrage suffit.

LE BARON.

Souvent il applaudit bien plus d'une sottise.

LA MARQUISE.

Monsieur vient à propos pour nous concilier.
Sans doute qu'il a vu cet opéra d'hier?
Mon père le dédaigne, et moi j'en suis éprise.

MÉTASTASE.

Madame, je ne puis décider entre vous;
Je n'étais point présent à la pièce nouvelle;
Mais si je prononçais sur cette bagatelle,
Être de votre avis me paraîtrait bien doux:
Je marche volontiers sous le drapeau des grâces.

LE BARON.

De ce beau compliment, ma fille vous rend grâces;
Mais il ne prouve rien.

MÉTASTASE.

Le public est pour moi:
L'ouvrage a du succès; on l'assure, et je croi....

LE BARON.

L'intrigue, la cabale....

MÉTASTASE, *vivement.*

Ah! monsieur, je le nie.

LA MARQUISE, *à part.*

C'est lui!

MÉTASTASE, *se modérant.*

J'ose en douter: le talent, le génie,
A de pareils moyens ne s'abaisse jamais,
Se repose sur lui, ne veut que des succès
Avoués par le goût, proclamé par la gloire.

LA MARQUISE.

Ainsi que vous, monsieur, je me plais à le croire;
Et de plus, cet auteur, modeste et très discret,
Pense tout comme vous, d'intrigue est incapable.

MÉTASTASE.

Vous le connaissez donc?

LA MARQUISE.

Je suis dans le secret:
Mais je trouve si doux, même si raisonnable,
De faire en pareil cas une infidélité;
C'est le poëte Albain, ce brillant coryphée
De toute l'Italie, et le rival d'Orphée.

MÉTASTASE.

C'est le poëte Albain? Ah! j'en suis enchanté!

LA MARQUISE, *à part.*

Il se trahit; c'est lui.

MÉTASTASE.

Daignerez-vous me dire
De qui vous le tenez?

LA MARQUISE.

D'Albain lui-même.

MÉTASTASE, *avec un ris moqueur.*

Albain!
(*A part.*)
L'imposteur!

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous? Votre air, ce faux sourire ..

MÉTASTASE.

Moi, rien du tout. Cet homme est un grand écrivain.

LA MARQUISE.

Mais il le deviendra, j'espère.

MÉTASTASE, *à part.*

Quelle audace!

LA MARQUISE.

Il m'a fait des couplets pleins d'esprit et de grâce.

MÉTASTASE.

Il vous a fait des vers? C'est un homme divin:
Je ne m'étonne plus s'il est de l'Italie
Le brillant coryphée.

LA MARQUISE.

Eh quoi! de l'ironie?
Des talens de l'auteur je vois que vous doutez:
Vous allez en juger: mon père va les lire.

MÉTASTASE.

Des couplets faits pour vous, par l'amour sont dictés.

LA MARQUISE.

L'amour n'entre pour rien. Il est bon de vous dire,
Qu'au bal, en impromptu, l'auteur les écrivit.
J'étais en domino, mais ma voix me trahit.

LE BARON *lit les vers.*

Vers à madame Rosetta Bianchini, au sortir du bal, par son serviteur Albain.

En vain la nuit veut de son voile sombre,
Nous dérober la naissance du jour,
D'un trait de feu, Phœbus éclaircit l'ombre,
Et la lumière annonce son retour.

MÉTASTASE, *à part.*

Ciel! qu'entends-je? mes vers! Suis-je dans le délire?

LA MARQUISE.

Vous paraissez charmé de ce début flatteur.

MÉTASTASE.

Oui, madame, ravi! Poursuivez, je vous prie.

LA MARQUISE, *bas au baron.*

Je le tiens! De ces vers il est aussi l'auteur.

LE BARON *lit.*

Vénus voulut, déguisée en bergère,
Cacher ses traits et sa divinité;
Mais tôt, Énée eut reconnu sa mère
Au doux éclat que jetait sa beauté.

MÉTASTASE, *à part.*

Ce sont les mêmes vers donnés à la marquise.

LE BARON *lit.*

C'est vainement qu'imitant la déesse,
Vous empruntez un visage trompeur,
Sous votre masque, on voit l'enchanteresse;
Le charme perce et parle à notre cœur.

MÉTASTASE, *à part.*

Je n'en puis revenir.

LA MARQUISE.

Je vois votre surprise :
L'encens est un peu fort.

MÉTASTASE, *à part.*

Quelque démon jaloux....

LA MARQUISE.

Mais l'éloge enfermé dans un vers pur et doux,
Est un poison charmant que l'apprêt nous déguise.

MÉTASTASE.

Quoi ! madame, ces vers ont été faits pour vous ?

LA MARQUISE.

Oui ; sans doute, monsieur : expliquez-vous, de grâce
Ne puis-je mériter quelques fleurs du Parnasse ?
Inspirer un poëte ?

MÉTASTASE.

Avec d'aussi beaux yeux,
Vous devez inspirer les vers les plus heureux.

LA MARQUISE.

Ceux-ci, je le comprends, n'ont pas votre suffrage ?

MÉTASTASE.

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Quoi ! parlez donc ?

MÉTASTASE.

Je dis....
Qu'Albain en a menti.

LA MARQUISE.

Ce propos qui l'outrage
Me paraît singulier.

MÉTASTASE.

Ce propos m'est permis ;
Car, moi, j'en suis l'auteur.

LA MARQUISE.

Qui ! vous, monsieur ? Au reste,
Les beaux-esprits, dit-on, se rencontrent par fois.

MÉTASTASE.

Se pillent plus souvent : le vol est manifeste ;
On peut se rencontrer dans un vers, je le crois ;
Mais une pièce entière : oh ! l'idée est comique !

LA MARQUISE.

Quoi ! je serais sa dupe ? Albain me tromperait ?

MÉTASTASE.

Oh ! je n'en doute pas.

LA MARQUISE.

Vous êtes véridique.
Lorsque j'y réfléchis, qui ment sur un objet,
Peut mentir sur un autre ; et sans doute il pourrait
Sur l'opéra nouveau m'en imposer encore.
Tout poëte, a dit-on, un grain de vanité.

MÉTASTASE.

Celui-ci me paraît riche en fatuité.

LA MARQUISE.

Il se peut : dans ma tête un soupçon vient d'éclore :
De ce drame nouveau peut-être que l'auteur
N'est pas loin.

MÉTASTASE.

D'où ?

LA MARQUISE.

D'ici.

MÉTASTASE.

C'est là ce que j'ignore.

LA MARQUISE.

Et cet auteur, c'est vous.

MÉTASTASE.

Moi, des vers ? quelle erreur !
Un légiste, un enfant du code et du glossaire,
L'élève, l'écolier du seigneur Bourrasca.

LA MARQUISE.

Un vieux proverbe a dit, en langage vulgaire,
Quiconque a fait des vers, des vers toujours fera.

MÉTASTASE.

J'aperçois le docteur : laissons cela, madame ;
L'ombre d'un opéra fait frissonner son âme,
Bien plus que ne ferait l'ombre d'un revenant.

LA MARQUISE.

Ce ne n'est pas mon avis : dites-moi franchement,
Si la pièce est de vous, sans quoi je vous dénonce.

MÉTASTASE.

Je ne me pare pas du plumage du paon ;
Ce n'est pas mon usage.

LA MARQUISE.

Est-ce votre réponse ?

MÉTASTASE.

Je n'en puis faire d'autre.

LA MARQUISE.

Il suffit. Le voici.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, BOURRASCA.

BOURRASCA.

Madame, pardonnez : je me suis assoupi ;
Mais après mon dîner, c'est toujours mon usage.

LA MARQUISE.

Vous avez très bien fait ; la méthode est fort sage.
Un homme tel que vous, de votre utilité,
Doit toujours au public compte de sa santé.

BOURRASCA.

De trois choses, toujours, il faut être économe :
Santé, le temps, l'argent : c'est le code de l'homme.
Mais parlons du sujet qui vous amène ici.
Vous avez des procès ?

LE BARON.

Un procès qui m'assomme.
Un maudit chicanneur....

BOURRASCA.

Tant mieux ! j'en suis ravi !
Nous plaiderons. Comptez sur mes soins et mon zèle.

LA MARQUISE.

Du jour, mon cher monsieur, savez-vous la nouvelle ?

BOURRASCA.

Oui ; le comte Velasque a perdu son procès ;
Mais je l'avais prédis, et j'en désespérais.

LA MARQUISE.

Non ; ce n'est pas cela.

BOURRASCA.

Le marquis de Virbelle
Veut attaquer sa femme en séparation :
La discorde est entr'eux : madame, jeune et belle,
Avide de plaisirs, légère de raison ;
Le marquis, homme grave, avancé dans l'automne,
N'aimant pas les amis que sa femme lui donne...

LA MARQUISE.

Eh ! monsieur, de procès il n'est pas question :
Je prétends vous parler du nouveau phénomène
Dont l'éclat cette nuit, brillait sur l'horizon.

Vous l'avez vu, je pense, et partagez sans peine....

BOURRASCA.

Madame, point du tout ; je dors pendant la nuit,
Sans trop m'embarrasser quelle étoile nous luit.

LA MARQUISE.

On reconnaît toujours votre haute sagesse;
Mais l'astre dont je parle est bien d'une autre espèce :
Il brille autour de vous ; météore nouveau,
Sous un voile discret, il cache sa lumière.

BOURRASCA.

Ma foi, je ne vois rien ; pardon, je suis sincère :
Je pense que cet astre est dans votre cerveau.

LA MARQUISE.

Non, tout Naples l'a vu cette nuit sur la scène.

MÉTASTASE.

Et qu'importe au docteur, ce plaisant phénomène ;
Il s'occupe de lois, de procès, de raison.
(*Bas.*)
De grâce, finissez.

LA MARQUISE, *bas.*

Est-ce vous, oui ou non?
Parlez, ou bien je parle.

MÉTASTASE, *à part.*

Elle est impitoyable!
(*Bas.*)
Vous le voulez? c'est moi.

BOURRASCA.

Mais que murmure-t-on?
Vous me semblez, monsieur, un homme raisonnable :
Vous avez un procès?

LE BARON.

Oui, monsieur, déplorable!
Vous êtes du barreau l'étoile et l'ornement.

BOURRASCA.

Je me prosterne au pied d'un si doux compliment.

LE BARON.

Voulez-vous, sans témoin me donner audience?

BOURRASCA.

Volontiers! suivez-moi. Pour bannir tous délais,
Je passe le premier.
(*A part.*)
Du moins, cet homme pense,
Et l'on peut avec lui parler lois et procès.

SCÈNE XXI.

MÉTASTASE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous avouez enfin....

MÉTASTASE.

Ah! j'ai trahi, madame,
Un secret...

LA MARQUISE.

Ridicule. Oui, monsieur, je vous blâme;
Quand on a su cueillir un aussi beau laurier,
On se montre au public, à l'univers entier,
Sans faste, sans orgueil, mais avec assurance.

MÉTASTASE.

J'ai des motifs puissans pour garder le silence.
Madame, à votre tour, de grâce, dites-moi,
D'où tenez-vous les vers que vous venez de lire?

LA MARQUISE.

C'est du poëte Albain, je viens de vous le dire;
L'avez-vous oublié?

MÉTASTASE.

C'est du diable, je croi.

LA MARQUISE.

Du diable, dites-vous? Ah! monsieur, je proteste!
Je ne crois pas avoir de commerce avec lui.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Ah! mon cher Métastase; il vient : il est ici!

MÉTASTASE.

Qu'as-tu? que veux-tu dire?

JEANNETTE.

Un coureur vif et leste;
Il accourt de la part de notre vice-roi :
Il demande à vous voir, à vous parler.

MÉTASTASE.

A moi?

JEANNETTE.

Vous-même.

MÉTASTASE.

Il peut entrer.

JEANNETTE.

Mais quel motif l'amène?
Il ne s'explique pas; pour vous je suis en peine.

MÉTASTASE.

Va, ne crains rien pour moi ; je brave ce revers.
On ne pend pas tous ceux qui font de mauvais vers.
Tu peux l'aller chercher.

JEANNETTE.

J'y vole.
(*A part.*)
Plus j'y pense,
Plus je voudrais savoir ce qui l'attire ici.

SCÈNE XXIII.

MÉTASTASE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à part.*

Un coureur de mon père, observons en silence.

MÉTASTASE.

Vous me le permettez? J'aurai bientôt fini.

LA MARQUISE.

Très volontiers! Je vais, pendant votre audience,
M'asseoir dans ce fauteuil.
(*Elle va s'asseoir près du bureau.*)

MÉTASTASE, *à part.*

Que veut le vice-roi?
Ce message m'étonne.... Ah! c'est lui que je voi!

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, UN COUREUR.

LE COUREUR.

D'ordre de monseigneur, j'aporte cette lettre,
Et cette boite d'or que je ne dois remettre
Qu'à vous-même, en personne; et c'est avec plaisir
Qu'ici de mon devoir envers vous je m'acquitte.

MÉTASTASE.

Je vous suis obligé.

LE COUREUR, *pendant que Métastase lit sa lettre.*

Je suis venu très vite :
J'ai cherché fort long-temps sans pouvoir découvrir
La maison du docteur : quel nom à retenir!
Ba, bou, bo, Barraca.

MÉTASTASE, *à part, après avoir lu.*

Que je me sens confondre!
Quelle aimable indulgence et quel billet flatteur!
(*Au coureur.*)
Faites-moi l'amitié de dire à monseigneur,
Que j'aurai, dans deux jours, l'honneur de lui répondre.

LE COUREUR.

Oui; que dans quelques jours vous lui ferez l'honneur
De répondre. Monsieur n'a plus rien à me dire?

MÉTASTASE.

Non, mon ami.

LE COUREUR.

Fort bien!
(*A part.*)
Allons, je me retire.
J'ai gagné ma journée, et je suis satisfait.

SCÈNE XXV.

MÉTASTASE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Le galant Métastase, ici, sous le secret,
Peut-il de cet écrit me faire confidence!

MÉTASTASE.

Que peut-on refuser à de si doux appas?
Si vous étiez pourtant, pardonnez l'épithète,
Un peu plus curieuse encore que discrète.

LA MARQUISE.

Je suis et l'une et l'autre, et ne m'en cache pas.
Mais j'aime à publier, tel est mon caractère,
Un secret deviné qu'on s'obstine à me taire.

MÉTASTASE.

Il faut donc, je le vois, vous parler sans détour.
D'un billet très flatteur, le vice-roi m'honore:
Ce billet me ravit, m'agite tour à tour.

LA MARQUISE.

A cette énigme-là je n'entends rien encore.

MÉTASTASE.

Ce protecteur des arts, l'âme de nos succès,
S'occupe de mon sort; et sa bonté facile,
Daigne dans son palais m'offrir un doux asile.

LA MARQUISE.

Eh! quoi, vous hésitez d'accepter ses bienfaits?

MÉTASTASE.

Hélas! si vous saviez quel devoir, quelle chaîne
M'attache pour toujours à ce triste métier!
D'un père vertueux je m'attire la haine;
Et puis ce Bourrasca suffit pour m'effrayer;
Je crois déjà le voir, tout bouillant de colère,
Gronder, m'injurier, m'étrangler de sa main.

LA MARQUISE.

Il faut crier bien vite au meurtre, à l'assassin.

MÉTASTASE.

Vous riez?

LA MARQUISE.

Mais tout bas, de peur de vous déplaire.

MÉTASTASE.

Sachez que j'ai juré, je crois par un démon,
Une haine éternelle à l'Arioste, au Tasse;
J'ai brûlé mon Virgile, enterré mon Horace.

LA MARQUISE.

Mais vous avez juré sans l'aveu d'Apollon;
Votre serment est nul.

MÉTASTASE.

Je l'ai fait à mon père,
Qui m'a prédit cent fois la honte et la misère.

LA MARQUISE.

Et moi je vous prédis, de la part des neufs sœurs,
Des succès éclatans, mille rayons de gloire,
Plutus même pour vous m'a promis ses faveurs.

MÉTASTASE.

Ce dieu n'est pas l'ami des filles de Mémoire.
Mais je dédaignerais la fortune et ses dons,
Satisfait d'un réduit, d'une simple chaumière,
Si je pouvais en paix, dans les sacrés vallons,
Cueillir quelques bouquets, une rose légère,
Et des savantes sœurs redire les chansons.
Mais personne ne peut vaincre sa destinée.

LA MARQUISE.

Mais de votre refus je suis très étonnée;
Vous aimez, m'a-t-on dit, la marquise Rosa....

MÉTASTASE.

Moi, madame?.... Et qui peut tenir ce propos-là?

LA MARQUISE.

Allons, convenez-en.

MÉTASTASE.

Vous êtes fort pressante....
Vous avez trop d'appas pour être confidente.

LA MARQUISE.

On nous vante beaucoup ses yeux, ses traits flatteurs;
Mais je crois la valoir malgré tous ses prôneurs.

MÉTASTASE.

La vanité vous sied: dans une femme aimable,
L'amour-propre est peut-être une grâce de plus.

LA MARQUISE.

Je suis de votre avis: mais brisons là-dessus.
Que vous aimiez ou non cet objet redoutable,
Je voudrais bien qu'elle eût quelqu'empire sur vous.

MÉTASTASE.

Quelle idée! Et pourquoi, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Entre nous,
Je pourrais l'engager à venir elle-même
Vous arracher d'un gîte où le plus faux système,
En tourmentant vos goûts, éteint votre talent.

MÉTASTASE.

Madame, parlez-vous d'un esprit bien présent?

LA MARQUISE.

Comment donc? croyez-vous ma raison éclipsée?

MÉTASTASE.

Je suis bien loin d'avoir une telle pensée;
Mais ce plan me paraît si voisin de l'erreur....

LA MARQUISE.

Dites extravagant.

MÉTASTASE.

Non; mais impraticable.

LA MARQUISE.

Mais si je réussis: promettez-vous d'honneur
De quitter ce séjour, d'être plus raisonnable?

MÉTASTASE.

Oui, si je vois ici cet objet enchanteur,
Je jure par Vénus, par la marquise même,
D'obéir à ses lois, à son ordre suprême.

LA MARQUISE.

Pour elle et pour Vénus, je reçois le serment.

MÉTASTASE.

Je crains bien qu'il ne soit emporté par le vent.

LA MARQUISE.

Nous verrons. Sans adieux, et comptez sur mon zèle.

(*A part.*)
Pour fixer de ses vœux l'embarras incertain,
Je vais au vieux docteur faire savoir sous main,
Qu'il est l'auteur secret de la pièce nouvelle.

MÉTASTASE, *seul.*

Elle paraît aimable et n'est pas sans attraits;
Mais l'esprit un peu vif et la tête légère.

SCÈNE XXVI.

MÉTASTASE, LE BARON, BOURRASCA.

BOURRASCA.

Votre procès est bon et j'en fais mon affaire.
Point d'accommodement, c'est gâter un procès.
Plaidez, monsieur, plaidez, je réponds du succès.
Un procès si parfait est une jouissance.
Je serais bien fâché que vous ne l'eussiez pas:
Il faudrait l'acheter. Permettez mon absence;
On m'attend: vous savez le sort des avocats,
Je me dois au public, à son impatience.

LE BARON.

A ce zèle brûlant on ne peut qu'applaudir.

SCÈNE XXVII.

LE BARON, MÉTASTASE.

LE BARON.

Je ne vois point ma fille.

MÉTASTASE.

Elle vient de sortir.

LE BARON.

Comment donc? sans son père et sans daigner m'attendre!

MÉTASTASE.

Savez-vous son projet?

LE BARON.

Non; veuillez me l'apprendre.

MÉTASTASE.

Il est original; bien fou qui s'y fiera.
Vous connaissez, monsieur, la marquise Rosa?

LE BARON.

Tout le monde connaît cette illustre famille.

MÉTASTASE.

Je vais vous étonner. Madame votre fille
Vient d'aller la chercher, pour l'amener ici.

LE BARON.

Bah! quel conte?

MÉTASTASE.

D'honneur! vous pensez bien aussi.
Que j'y crois faiblement. La raison, à son âge,
N'est pas un fruit qui soit dans sa maturité.

LE BARON.

Vous la connaissez mal, alors qu'elle s'engage,
Comptez sur sa promesse et son activité.
Vous verrez la marquise.

MÉTASTASE.

Ici? dans cette étude?

LE BARON.

Ici; dans cette étude.

MÉTASTASE.

Et vous n'en doutez point?

LE BARON.

Je n'ai pas là-dessus la moindre incertitude.

MÉTASTASE.

Vous êtes confiant.

LE BARON.

Jusques à certain point.

MÉTASTASE, *à part.*

Et le père et la fille ont un grain de démence.

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Çà, réjouissez-vous: j'accours en diligence
Vous l'annoncer encor.

MÉTASTASE.

Qui?

JEANNETTE.

Ce même coureur;
Il est tout essoufflé. Vous avez du bonheur.
Il apporte un billet qu'une grande marquise
Vous écrit à vous-même.

MÉTASTASE, *à part.*

A moi? quelle surprise!

JEANNETTE.

Que ferez-vous pour moi, quand vous serez un jour
Gros chanoine, aumônier ou poëte à la cour?

MÉTASTASE.

J'ornerai tes appas d'une dot suffisante,
Pour te faire épouser le seigneur Bourrasca,

JEANNETTE.

De ce don généreux la moitié me contente;
Gardez l'homme pour vous, la dot me suffira.
Mais le coureur attend, et vous aussi, sans doute.
Je vais vous l'envoyer.

SCÈNE XXIX.

MÉTASTASE, LE BARON.

MÉTASTASE, *à part.*

Je m'y perds! Quoi! soudain!...
(*Haut.*) Votre fille, monsieur, met ma tête en déroute.

LE BARON.

Je n'en suis pas surpris: c'est un joli lutin
Qui fait tout ce qu'il veut, et sans se compromettre.

SCÈNE XXX.

LES MÊMES, LE COUREUR. *Le baron se recule et le coureur ne le voit pas.*

LE COUREUR.

A monsieur Métastase, et salut et bonheur.
La marquise Rosa vous écrit une lettre,
Que de vous présenter je vais avoir l'honneur.

MÉTASTASE.

Je vous suis obligé. Mais je me le rappelle,
Je n'ai point ce matin reconnu votre zèle.

LE COUREUR.

Monsieur, ce souvenir est pour moi trop flatteur.

LE BARON (*s'avance et arrête Métastase au moment où il veut donner de l'argent au coureur*).

Il ne le prendra pas, c'est moi qui vous l'assure.

LE COUREUR, *à part.*

Oh! le diable s'en mêle! En ces lieux, le baron!

LE BARON.

A notre vice-roi ce serait faire injure.
Demandez à lui-même.

LE COUREUR.

Oui, je vous remercie.
Je ne prends jamais rien, (*à part*) surtout devant témoin.
Il est de certains jours malheureux dans la vie.

SCÈNE XXXI.

LE BARON, MÉTASTASE.

MÉTASTASE.

Quel billet enchanteur! que mon âme est ravie!
Votre fille, monsieur, vous ne le croirez point?

LE BARON.

Pardonnez-moi.

MÉTASTASE.

Quel est donc son pouvoir, sa magie?
La marquise m'écrit; écoutez, je vous prie.
(*Il lit.*)

« J'apprends, monsieur, avec un très grand plaisir, « que vous êtes l'auteur du nouvel opéra qui vient d'en« chanter et la cour et la ville. Je vous en félicite: agréez « mes remercîmens sur les choses flatteuses que vous me « dites, en beaux vers, que je louerais davantage si vous « me louiez beaucoup moins. On m'assure que vous cé« derez à l'invitation du vice-roi, mon père, si je prends « la peine d'aller vous chercher moi-même: je ne puis « balancer à rendre ce service à un père que j'aime. Dans « un quart d'heure je serai chez votre docteur Bourrasca; « préparez-vous à me suivre. Adieu, monsieur.

« *La marquise* ROSA. »

Eh bien! qu'en dites-vous?

LE BARON.

Je pense.....

MÉTASTASE.

A quoi, monsieur?

LE BARON.

A m'en aller d'ici. Très humble serviteur.

SCÈNE XXXII.

MÉTASTASE, *seul.*

Il est original: c'est un mal de famille.
Voyons, sans différer, ce que dit l'apostille.
(*Il lit.*)

« Je vous envoie une copie du charmant duo de votre « opéra, que tout le monde sait déjà par cœur; je vous « prie de l'étudier; je veux avoir le plaisir de le chanter « ce soir avec vous. »

Oui, divine marquise! Oh! oui, je le saurai.
Quel bonheur! quelle gloire! ô doux objet que j'aime!
(*Il chante.*)

J'ai tout quitté, parens, patrie,
Pour vous voir et vous adorer!

(*Parlé.*)

J'ai tout fait pour l'amour; mais votre cœur l'oublie.

Je veux changer ces mots, et quand je chanterai,
Sous le nom d'un berger, lui parler de moi-même.
(*Il rêve et compose.*)

SCÈNE XXXIII.

BOURRASCA, MÉTASTASE.

BOURRASCA, *sans voir Métastase.*

Où donc est-il? J'enrage, insensé! tu verras:
Malgré ton père et moi, faire des opéras!

MÉTASTASE, *à part, sans voir Bourrasca.*

J'ai tout fait pour l'amour, pour vous, belle Isménie.

Cela suffit: voyons, faisons parler mon cœur.

BOURRASCA.

Te voilà, te voilà, malheureux rimailleur!

MÉTASTASE *chante.*

J'ai tout quitté, parens, patrie,
Pour vous voir et vous adorer.

BOURRASCA, *à part.*

Il ose encor chanter et braver ma furie.

MÉTASTASE *chante.*

J'ai tout fait pour l'amour, pour vous, belle Isménie.

BOURRASCA, *à part.*

Oh! je vais l'étrangler.

MÉTASTASE, *sans voir Bourrasca.*

O divine harmonie!
Quel cœur peut résister à tes accords touchans!

BOURRASCA *s'approche et frappe un coup sur l'épaule de Métastase.*

Oui, malheureux, c'est moi.

MÉTASTASE.

Ciel! c'est vous?

BOURRASCA.

Je t'entends.
Va, ton père saura que tes vers misérables....

MÉTASTASE.

Vous semblez irrité, furieux; qu'avez-vous?

BOURRASCA.

Ce que j'ai, ce que j'ai! j'étouffe de courroux.
Plût au ciel qu'un chorus de sifflets charitables
Sifflât tous ces auteurs, ces faiseurs d'opéras!

MÉTASTASE.

Ils vous sont obligés!

SCÈNE XXXIV.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Ah! monsieur, quel fracas!
Quelle belle visite! Une dame charmante
Avec un beau monsieur qui lui donne le bras.
Des chevaux, un carrosse, une suite brillante....

BOURRASCA.

Malheureuse! va-t-en: je suis maître chez moi.
Dis que je n'y suis pas, et ferme-leur la porte.

JEANNETTE.

Monsieur, je n'oserais: des gens de cette sorte....

SCÈNE XXXV.

LES MÊMES, LE BARON, LA MARQUISE.

Un coureur et trois valets de chambre qui restent au fond du théâtre.

(*Le baron et la marquise doivent être magnifiquement habillés.*)

LE COUREUR, *annonce.*

La marquise Rosa, le baron de Lannoi.

MÉTASTASE, *à part.*

Juste ciel! cette femme a tenu sa promesse.

LA MARQUISE, *d'un air enjoué et léger.*

Salut, mon cher docteur; chez vous, dans ce moment,
Vous ne m'attendiez pas.

BOURRASCA.

Non, madame, vraiment.
Excusez ma surprise et mon impolitesse,
Si je reçois si mal vos illustres appas.

MÉTASTASE, *à part.*

C'est cette jeune femme, ou bien je dors encore.

LA MARQUISE.

Sans doute vous savez, ou vous ne savez pas,

Que votre heureux disciple, hier, a fait éclore
Du fond de cette étude un drame qui l'honore?

BOURRASCA.

D'avoir autant d'honneur, je suis fâché pour lui.

MÉTASTASE, *à part.*

Je n'en saurais douter; c'est la même personne.

LA MARQUISE, *à Métastase.*

Peut-être que monsieur, à mon aspect s'étonne?
Mais il sait qu'une dame a promis aujourd'hui,
Comptant sur ma faveur, de m'amener ici.
Je tiens l'engagement : vous, tiendrez-vous le vôtre?

MÉTASTASE.

Madame, pardonnez : est-ce vous, ou quelque autre?

LA MARQUISE.

Oui, je suis moi, vraiment; je puis vous l'assurer.
Ai-je l'air d'un fantôme?

BOURRASCA.

Oui; sans plus différer,
Madame en ce moment daignerez-vous me dire
Quel motif fortuné vous attire chez moi?
Puis-je vous être utile?

LA MARQUISE.

Oui, l'on va vous instruire.
Baron, expliquez-lui l'ordre du vice-roi.

BOURRASCA.

Quoi! monsieur est baron?

LE BARON.

Oui, monsieur.

BOURRASCA.

J'en suis aise.

LE BARON.

Et moi pareillement.

BOURRASCA.

Sachons, ne vous déplaise,
En quoi peut consister l'ordre de monseigneur.

LE BARON.

Il veut vous enlever l'aimable et jeune auteur,
Qui déjà du Parnasse a franchi la barrière.

LA MARQUISE.

Voulez-vous bien, docteur, le prêter à mon père?

BOURRASCA.

Je veux faire bien plus, je veux vous le donner.
Un poëte chez moi n'est qu'un meuble inutile.
Et dans votre palais, digne et superbe asile,
Avec son opéra vous pouvez l'emmener.
Agréez mon respect. (*A part.*) Va, si j'étais ton père,
Une honnête prison, pendant cinq ou six ans,
Purgerait ton cerveau de sa folle chimère.

SCÈNE XXXVI.

LES MÊMES, hors BOURRASCA.

LA MARQUISE.

Sans doute, il vous souvient de vos engagemens?

MÉTASTASE.

J'ai promis, je le sais; mais à qui, je l'ignore.

LA MARQUISE.

A cette jeune dame.

MÉTASTASE.

Elle n'est plus vraiment.

LA MARQUISE.

Elle est morte déjà?

MÉTASTASE.

Non; elle existe encore.
Et j'imagine même, en vous examinant,
Lui voir de vos attraits quelques heureuses traces;
L'œil brillant comme vous, tout le charme des Grâces.

LA MARQUISE.

Et laquelle des deux, parlez-moi sans fadeur,
Préférez-vous ici?

MÉTASTASE.

L'on ne peut vous connaître
Sans rendre à vos appas un culte adorateur;
Sans penser à l'amour; mais vers l'autre, peut-être,
La douce égalité ferait pencher mon cœur.

SCÈNE XXXVII.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE, *apportant des paquets.*

Voici livres, habits et tout votre équipage,
Que monsieur Bourrasca m'ordonne d'apporter.
Il ne veut plus vous voir; il étouffe de rage;
Et moi, j'étouffe aussi. Vous allez nous quitter.
De vous voir tous les jours j'avais pris l'habitude.
Tout me retracera votre doux souvenir;
Le dîner, le souper, ce bureau, cette étude.

MÉTASTASE.

Cesse de t'affliger : va, j'aurai le plaisir
De te revoir souvent; oui, ma chère Jeannette,
J'espère reconnaître un jour ton amitié.

LA MARQUISE.

Je veux, dans ce projet, entrer pour la moitié.

JEANNETTE, *en s'en allant.*

Quel dommage, vraiment, qu'il ait été poëte!

SCÈNE XXXVIII.

LES MÊMES, hors JEANNETTE.

LA MARQUISE.

Mon père nous attend, songeons à la retraite.

MÉTASTASE.

Adieu donc, je vous quitte, asile peu chéri,
Où jamais Apollon, les muses n'ont souri;
Adieu recueil des lois, et glossaire et digeste.

LA MARQUISE.

Partons; une autre fois vous leur direz le reste.

SCENE XXXIX ET DERNIÈRE.

BOURRASCA, JEANNETTE.

(*La scène se passe dans la coulisse; Bourrasca d'un côté, Jeannette de l'autre.*)

BOURRASCA.

Eh! Jeannette?

JEANNETTE.

Monsieur!

BOURRASCA.

Sont-ils sortis?

JEANNETTE.

Oui, tous.

BOURRASCA.

Ferme vite la porte, et mets les deux verrous.

LE FLATTEUR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES:

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Nation, le vendredi 15 *février* 1782.

RÉFLEXIONS SUR LA COMÉDIE DU FLATTEUR.

Lorsque j'entrepris de traiter le caractère du Flatteur, je sentis les difficultés qui devaient naître d'un pareil sujet chez un peuple dont la politesse est en quelque sorte le voile et le supplément des mœurs. Je jugeai bien qu'à Londres le Flatteur serait un caractère plus théâtral, plus piquant pour le public. La flatterie n'y est pas le langage, le ton ordinaire de la société, l'habitude générale des esprits. Londres offre des caractères fiers, originaux, tranchans, et quelquefois agrestes, propres à former les contrastes les plus heureux : de là naîtraient sans peine plus de jeu, plus d'effets et plus de bienveillance pour l'auteur qui dénonce un fourbe à la société.

Un fourbe!... oui, j'ose le dire, malgré les cris de réclamation, qui m'ont étrangement surpris. Si la flatterie est un mensonge autorisé par l'usage quand il peut être sans conséquence, comment supposer de la droiture, de l'intégrité dans un homme qui se fait un jeu, une habitude de ses mensonges, qui les prodigue à tout ce qui peut lui être utile ,qui ose à tout moment trahir la vérité et mentir à sa conscience? Un flatteur par système n'est qu'un fourbe, qu'un hypocrite. Le tartufe civil et religieux n'eut pour but que de tromper les hommes: l'un en abusant de leur crédulité, et l'autre de leur vanité.

Tel est le caractère que j'ai voulu traduire sur la scène; il lui fallait un théâtre. La cour était sûrement celui qui lui convenait le mieux : là, j'eusse, pour ainsi dire, mis en action ces deux vers de Racine :

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste
> Que puisse faire aux rois la colère céleste [1].

J'avais même tracé mon plan d'après cette idée; mais quelques amis éclairés à qui je le confiai, en approuvant le projet, me dissuadèrent de l'exécution si j'aspirais aux honneurs de la représentation.

Quoique je visse à regret disparaître de ma pièce les grands mouvemens et un intérêt de situation qu'il m'était impossible de conserver ailleurs, je persistai à traiter ce caractère. La flatterie, disais-je, se propage, empoisonne les sources publiques; et il serait à souhaiter qu'une bonne comédie, en nous dévoilant toute l'astuce et la bassesse des flatteurs, en purgeât la société, ou arrêtât du moins l'activité de leur poison.

Pour avilir ce caractère, et le couvrir de l'indignation publique, je lui refusai la bravoure. Saint-Firmin irrité contre Dolcy, lui demandait raison de ses perfidies: Dolcy, poussé un peu vivement, avait l'air d'accepter le rendez-vous; mais son valet venait annoncer au jeune militaire que, retenu dans ce moment par Richard, Dolcy le priait d'attendre jusqu'au lendemain. Le public s'est récrié contre ce signe de lâcheté, et il n'a pas voulu considérer qu'un auteur dramatique ne doit point ennoblir un caractère vicieux; qu'un flatteur par système n'est qu'un être vil et bas; et que, si l'on trouve parmi ce qu'on appelle aujourd'hui les *roués*, gens sans mœurs et sans principes, et parmi les fripons des êtres braves et courageux, ils font exception à la règle. La masse de cette espèce ne peut qu'être lâche et rampante. Le vrai courage suppose l'élévation et la noblesse de l'âme; et j'ose mettre en fait que tout homme qui aura reçu de la nature un caractère prononcé, une âme énergique, élevée, ne sera jamais un flatteur par système.

Si ces principes sont vrais, si la donnée du Flatteur était exacte, j'étais fondé à présenter mon héros sous les couleurs les plus odieuses. Mais on n'a voulu voir dans le Flatteur qu'un homme de société, paré de toutes les grâces de la politesse; de ces gens à qui l'on pardonne aisément un peu de fausseté en faveur de la *suavité* de leur langage. O mes contemporains, s'écrierait un philosophe, vous aimez la flatterie plus que la vérité!

Après avoir rendu compte, en général, du projet de ma pièce et de mes vues, je ne descendrai pas dans les détails; mais on me permettra de dire un mot du personnage de Germain, que l'on a censuré peut-être avec trop de rigueur. Je sais qu'il aurait mieux valu tirer tout le comique de la pièce, de mon héros, plutôt que des personnages secondaires: mais le caractère du Flatteur semble se refuser à cette grande règle; il n'est ni assez comique ni assez théâtral par lui même pour n'avoir pas besoin d'être renforcé. Mais si ce Germain sert à développer et à prononcer le caractère du Flatteur en jetant du comique dans l'ouvrage, j'ose dire que ce personnage n'est point hors d'œuvre. Le reproche qu'on fait au Flatteur de ne pas sentir que Germain peut être démasqué, me paraît aisé à réfuter. Dolcy lui doit vingt mille francs, et il est vivement pressé par une sentence : il ne peut reculer ni choisir ses moyens. Il s'agit de s'acquitter, de conclure son mariage. Arrivé au terme de ses vœux, il s'inquiète peu que ses piéges soient découverts; il l'a dit au second acte :

> Mais si j'atteins le but, sur le rivage assis,
> Je renverse l'autel et méprise l'idole.

Et de plus, ce faux savant lui sert encore à enivrer la sotte vanité du bel-esprit Richard.

Au reste, c'est moins l'ouvrage que je veux justifier ici que mes intentions. S'il en est des ridicules et des vices comme des épidémies qui gagnent la société à certaines époques, par exemple dans les siecles de luxe, à la décadence des mœurs, l'homme qui entreprend d'en esquisser le tableau, pour en présenter la difformité, mérite au moins l'indulgence de ses concitoyens.

[1] *Phèdre*, acte IV, scène VI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOLCY, flatteur,	M. MOLÉ.	DUBOIS, valet de Dolcy,	M. DAZINCOURT.
RICHARD, financier,	M. DESESSARTS.	LA BRIE, valet de Richard,	M. BOURET.
MELCOEUR, père de Sophie,	M. VANHOVE.	Madame MELCOEUR,	Madame PRÉVILLE.
SAINT-FIRMIN, amant de Sophie,	M. FLEURY.	SOPHIE,	Mademoiselle CONTAT.
GERMAIN, marchand bijoutier,	M. DUGAZON.	ROSETTE,	Mademoiselle FANIER.

La scène est à Paris, dans le salon de M. Richard.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RICHARD, LA BRIE.

RICHARD.

Dolcy n'est pas chez lui ?

LA BRIE.

Pour Versailles, je pense,
Il est parti dès la pointe du jour.

RICHARD, *à part.*

Je reconnais son zèle, et je dois à mon tour
Payer son amitié de ma reconnaissance.
(*A La Brie.*)
Priez monsieur Melcœur de paraître un moment.

SCÈNE II.

RICHARD, *seul.*

Celui-ci, toujours plus austère,
Blesse l'oreille, et fatigue souvent
Par un langage atrabilaire;
Mais son intégrité, ses vertus, le malheur
Qui rend l'homme sacré...

SCÈNE III.

RICHARD, MELCOEUR.

RICHARD.

Pardon, mon cher Melcœur :
Je demande une grâce ; elle me sera chère,
Et je l'attends de vous.

MELCOEUR.

Vous comblez mon espoir :
Lié par vos bienfaits...

RICHARD.

Ah ! supprimons ce style;
Votre femme est ma nièce, et j'ai fait mon devoir
En vous offrant ma maison pour asile.

MELCOEUR.

Les soins, la générosité...

RICHARD.

Vous n'étiez pas heureux : je ne pouvais mieux faire.
Mais laissons ce discours. Votre fille m'est chère :
Ses grâces, son esprit, son ingénuité
Se déployant avec son âge,
Des charmes les plus doux ont paré sa beauté.

MELCOEUR.

Elle est bien, on le dit ; mais ce frêle avantage...

RICHARD.

Écoutez un projet qui me paraît très sage :
Je veux, par un hymen qui doit flatter son cœur,
Couronner ses vertus et hâter son bonheur.

MELCOEUR.

Je vous réponds de sa reconnaissance.
Mais quel est cet époux que vous avez choisi ?

RICHARD.

C'est un sujet d'une haute espérance,
Que j'estime, que j'aime ; en un mot, c'est Dolcy.

MELCOEUR.

Qui, cet Italien ?

RICHARD.

Lui-même.
Mon conseil, mon ami.

MELCOEUR.

Ma surprise est extrême !

RICHARD.

Pourquoi cela ?

MELCOEUR.

Cet homme-là n'a rien :
Vous l'avez accueilli et logé, c'est fort bien.
Il se mêle de vos affaires;
Je ne sais pas pourquoi.

RICHARD.

Pour m'obliger.

MELCOEUR.

Oui-dà !

RICHARD.

Vous connaissez d'ailleurs ses talens, ses lumières,
Son zèle, sa douceur; avec ces moyens-là
Au-dessus de sa sphère on s'élève bien vite.
Je vous réponds qu'il parviendra.

MELCOEUR.

Cela se pourrait : mais...

RICHARD.

De plus, à son mérite
Il joint de la naissance : on connaît les Dolcys;
Et quant à sa fortune, au moins en apparence,
Il n'est pas sans moyens; toujours paré, bien mis...

MELCOEUR.

C'est là vraiment ce dont je suis surpris.
Ce n'est pas que je veuille, épris de l'opulence,
Ne calculer que l'or dans le choix d'un parti.
Non : la vertu, les mœurs, voilà pour ma Sophie
Les titres que je veux. A l'égard de Dolcy,
Je vois entre nous deux très peu d'analogie;
Son esprit, son langage est toujours apprêté.

RICHARD.

Son esprit est orné par la philosophie.

MELCOEUR.

Il est flatteur : signe de fausseté.

RICHARD.

Vous êtes prévenu ; croyez-le, je vous prie,
Car depuis quinze mois qu'ici je l'étudie,
Je n'ai pas reconnu qu'il m'ait encor flatté.

MELCOEUR.

Il me traite vraiment avec plus d'indulgence;
Il me fatigue à force de fadeur.

SCÈNE IV.

RICHARD, MELCOEUR, DUBOIS.

DUBOIS, *à part, au fond du théâtre.*

Exécutons son ordre, et, zélé serviteur,
Du maître que je sers égalons la prudence.

RICHARD.

Mais c'est Dubois; quoi! déjà de retour?

DUBOIS.

A monsieur le marquis j'apporte cette lettre.

RICHARD, *à Melcœur.*

C'est Dolcy qui m'écrit. Vous savez qu'à la cour
Il est pour mon affaire, et dès le point du jour.
(Il lit.)
« M. le marquis de La Mezangerie, dont vous me de-
« mandez le portrait, est un homme de beaucoup d'esprit;
« protecteur éclairé des gens de lettres, il joint à l'urba-
« nité, à l'usage du monde, des connaissances rares...
(S'interrompant.)
Mais je n'y comprends rien.
(Il lit.)
« Une des singularités de son esprit, c'est de ne pas aimer
« la flatterie, et vous savez qu'une des miennes est de ne
« pas aimer à flatter.
(S'interrompant.)
Cette lettre est étrange!

DUBOIS, *à part.*

Comme ces parvenus avalent la louange!

RICHARD, *lisant.*

« Ainsi, vous voyez, mon cher Desmarets... »

DUBOIS.

O ciel! pardon, ne me décelez pas.

RICHARD.

Explique-toi : d'où vient cet embarras?

DUBOIS.

J'ai tort, monsieur, je le confesse.
Mon maître m'a chargé de fermer ses paquets,
Et je me suis mépris en écrivant l'adresse;
Cette lettre est écrite à monsieur Desmarets,
Un vieux ami qu'il consulte sans cesse.
Voici la vôtre.
(Il lui donne une lettre.)

RICHARD, *après avoir lu la suscription.*

Tu le crois?

DUBOIS.

Oui, vous pouvez l'ouvrir sans le moindre scrupule.

RICHARD, *après avoir lu.*

Il a, ma foi, raison.

DUBOIS, *à part.*

Quelle douce pilule!

RICHARD, *à Dubois.*

Tu peux te retirer.

MELCOEUR, *derrière Richard.*

Monsieur Dubois, un mot :
Cette méprise est-elle involontaire?

DUBOIS.

Oui, monsieur, je l'avoue, et je ne suis qu'un sot.

MELCOEUR.

J'en doute : ce n'est pas votre allure ordinaire.

DUBOIS.

Chacun peut se tromper.
(A part.)
Sauvons-nous promptement.
Ce n'est pas là notre homme.
(Il sort.)

SCÈNE V.

RICHARD, MELCOEUR.

RICHARD, *lisant.*

« J'ai été très bien accueilli du ministre, et il m'a pro-
« mis de donner la plus grande attention à votre Mémoire.
« Je suis avec respect de monsieur le marquis... »
(Après avoir lu.)
Il est charmant.
Ce billet-là vous peint son caractère.
Il raconte le fait; pas un mot de douceur.

MELCOEUR.

Mais je suis excédé, je parle sans fadeur,
De lui voir prodiguer, dans l'espoir de vous plaire,
Ce titre de marquis qui n'est pas fait pour vous.
Votre nom est Richard; et ce nom, entre nous,
Était celui de votre père,
Homme sage, estimé, mais très bon roturier.

RICHARD.

Ne suis-je pas marquis par les droits de ma terre
Et la faveur du roi? pouvez-vous le nier?

MELCOEUR.

Marquis depuis un mois : quelle est votre chimère!
Et qu'avez-vous besoin, vous riche financier,
D'une noblesse imaginaire?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA BRIE.

LA BRIE.

On demande monsieur Richard.

RICHARD, *avec humeur.*

Je n'y suis pas.
(A part.)
Maudit bavard!

LA BRIE, *à part.*

Je ne suis qu'une bête, et jamais je n'y pense.
(Haut.)
C'est un nommé monsieur Germain.
A monsieur le marquis il demande audience.

RICHARD.

Conduisez-le chez moi; je vais rentrer soudain.

LA BRIE, *à part.*

Ah! je le savais bien : que j'ai d'intelligence!
(Il sort.)

SCÈNE VII.

RICHARD, MELCOEUR.

RICHARD, *à part, après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre.*

Oui, je vous servirai, monsieur, avec chaleur.
Honorer les talens, c'est s'honorer soi-même.
(Haut.)
Vous le voyez; tout prouve un zèle extrême.

MELCOEUR.

Oui, pour ses intérêts.

RICHARD.

Savez-vous bien, monsieur,
Que de causticité souvent l'on vous accuse,
Qu'on rit tout bas de votre humeur?

MELCOEUR.

Tant mieux : il faut que l'on s'amuse :
Mais faisons bien, et bravons les railleurs.

RICHARD.

Revenons à Dolcy : vous connaissez ses mœurs,
Votre femme l'estime, et son sort l'intéresse.

MELCOEUR.

Parbleu, je le crois bien; il la flatte sans cesse :
Car, louez une femme, et c'est autant de pris.
Hier encor, c'est moi qui l'entendis,
Il lui disait d'une voix doucereuse :
Vous êtes tous les jours, d'honneur, plus radieuse.
Quelle impudence! A cinquante ans
Ma femme radieuse! Ils ont perdu le sens.

RICHARD.

Mais pour vous obliger, et décider l'affaire,
Je donnerai pour dot cinquante mille écus.

MELCOEUR.

Un si beau procédé doit vaincre tout refus.
Je me soumets; votre amitié sincère...

RICHARD.

Bon, nous voilà d'accord; je suis très satisfait :
Je vais tout ordonner pour la cérémonie.

MELCOEUR.

Pour la cérémonie? Un moment, s'il vous plaît.
Il faut d'abord l'agrément de Sophie;
Sans lui, monsieur, point de traité.
Malheur à tout parent, dont la sombre avarice,
Toujours ouverte au cri de la cupidité,
Traîne sa fille au temple ou plutôt au supplice.

RICHARD.

Mais si Sophie accorde son aveu,
Puis-je compter sur vous?

MELCOEUR.

J'en donne ma parole.

RICHARD.

Je la reçois. Adieu.

SCÈNE VIII.

MELCOEUR, *seul.*

Ma femme... est une folle :
Je le savais; et ce Dolcy, morbleu!
L'on me pendrait pour dire le contraire :
Je n'aime pas son caractère,
Je n'en saurais douter, c'est lui-même, c'est lui
Qui du pauvre Richard entretient la manie :
Très ignorant jusqu'aujourd'hui,
A cinquante-quatre ans l'esprit est sa folie.
Il apprend le latin.

SCÈNE IX.

MELCOEUR, SOPHIE.

MELCOEUR.

Que cherchez-vous ici?

SOPHIE.

Je viens vous demander, de la part de ma mère...

MELCOEUR.

Ce que Richard m'a dit, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Oui, mon père.

MELCOEUR.

Vraiment elle n'en saura rien.
Curieuse à l'excès, elle veut à son âge
Tout voir, tout écouter; tout mystère l'outrage.
Fuis ce travers, ma chère enfant;
La curiosité, qu'on dit votre apanage,
Annonce une âme faible et peu de jugement.
Mais traitons un sujet de tout autre importance.
Formerais-tu quelque projet
D'hymen? Parle avec confiance.
Aurais-tu par hasard distingué quelqu'objet?...

SOPHIE.

Pour diriger mon choix et fixer ma tendresse,
J'attendrai que mon père ait éclairé mon cœur.

MELCOEUR.

Mais, attentif à ton bonheur,
Si je me reposais du choix sur ta sagesse?

SOPHIE.

Si je pouvais choisir?...

MELCOEUR.

J'entends, tu choisirais.
Est-ce quelqu'un d'honnête et sage?
A-t-il des mœurs?

SOPHIE.

Oh! oui, j'en répondrais.

MELCOEUR.

De l'esprit, des talens?

SOPHIE.

On cite son courage.

MELCOEUR.

Oh! le courage est inutile ici :
On peut être fort brave et très mauvais mari.
Quel est l'état de sa fortune?

SOPHIE.

Son caractère est rempli de douceur.

MELCOEUR.

Mais ses biens?

SOPHIE.

Et jamais son humeur importune
N'attrista ses amis, ne fatigua leur cœur.

MELCOEUR.

J'aime ces qualités : la douceur, l'indulgence,
Sont l'appui du ménage et les nœuds du bonheur.
Mais conviens avec moi de ton inconséquence;
Tu ne sais rien encor des biens qu'il peut avoir.

SOPHIE.

Vous m'accusez à tort, et je crois le savoir.

MELCOEUR.

Eh bien donc?

SOPHIE.

Il n'est pas d'une extrême opulence.

MELCOEUR.

Quels revenus lui donne-t-on?

SOPHIE.

Mais son économie et son intelligence...

MELCOEUR.

Répondez sans digression.
Combien? huit, dix mille francs?

SOPHIE.

Non.

MELCOEUR.

A peu près la moitié?

SOPHIE.

Pas tout-à-fait, je pense.

MELCOEUR.

Le tiers?

SOPHIE.

Non plus.

MELCOEUR.

Oh ! oh ! le quart ?

SOPHIE.

J'ai fait l'aveu,
Je crois, qu'il avait peu de chose.

MELCOEUR.

Il a donc peu ?

SOPHIE.

Très peu.

MELCOEUR.

Très peu.
Mais ce peu, quel est-il ? eh bien, parlez.

SOPHIE, *à part.*

Je n'ose.

MELCOEUR.

Ce peu n'est rien ?

SOPHIE, *avec vivacité.*

Mais il doit espérer...

MELCOEUR.

Oui, de mourir de faim sans un bon mariage.
(*A part.*)
Je ne veux pas en savoir davantage :
Elle aime ce Dolcy, tout semble l'assurer.
(*Haut.*)
Écoutez-moi : votre oncle, à qui vous êtes chère,
A des projets sur vous, et veut vous marier.

SOPHIE.

Puis-je savoir le nom ?...

MELCOEUR.

Non.

SOPHIE.

Est-il financier ?

MELCOEUR.

Non.

SOPHIE.

De robe ?

MELCOEUR.

Non.

SOPHIE.

Militaire ?

MELCOEUR.

Oh ! parbleu, je le vois; elle tient de sa mère.
Vous le saurez tantôt : attendez, s'il vous plaît.

SCÈNE X.

SOPHIE, *seule.*

Oh ! c'est un officier; je perce le mystère.

SCÈNE XI.

SOPHIE, ROSETTE.

SOPHIE.

Sais-tu bien garder un secret ?

ROSETTE.

Oui, le mien.

SOPHIE.

Non celui d'un autre ?

ROSETTE.

Le poids en est plus lourd; mais je réponds du vôtre.

SOPHIE.

Monsieur Richard, plein d'amitié pour moi,
Vient de proposer à mon père
Un hymen assez doux, car c'est un militaire.

ROSETTE.

Un militaire ? eh bien !

SOPHIE.

Eh bien ! tu comprends.

ROSETTE.

Quoi ?

SOPHIE.

Sans doute Saint-Firmin.

ROSETTE.

Je vous en félicite :
Mais Saint-Firmin, est-ce lui nommément ?

SOPHIE.

A décliner son nom mon père encore hésite :
Mais j'ai compris...

ROSETTE.

Richard proposer votre amant ?
Il le connaît à peine, et je doute, à vrai dire...

SOPHIE.

Tu ne crois jamais rien.

ROSETTE.

Vous croyez aisément :
Tel est le cœur quand il désire.
Il est ici.

SOPHIE.

Qui ? Saint-Firmin ?

ROSETTE.

Oui, Saint-Firmin. Chez votre mère
Il s'est présenté ce matin.
Mais on l'a refusé : concevez son chagrin.

SOPHIE.

Et la raison ?

ROSETTE.

Humeur, caprice, affaire :
Et d'ailleurs vous savez que son cœur prévenu
Ne l'honora jamais d'une amitié bien tendre.

SOPHIE.

C'est là ce qu'on ne peut comprendre.
Saint-Firmin est aimable, estimé, très connu.

ROSETTE.

On le trouve sans goût, de cervelle légère ;
Et vous-même, d'ailleurs, lui donnez de l'humeur.

SOPHIE.

Qui, moi ? quel est mon crime ? Elle m'est toujours chère.

ROSETTE.

Mais vous êtes sa fille.

SOPHIE.

Est-ce un si grand malheur ?

ROSETTE.

Sans doute; elle voudrait que vous fussiez sa mère.

SOPHIE.

Ah ! tu rêves, je crois.

ROSETTE.

J'aperçois Saint-Firmin.
Le chagrin obscurcit son âme ;
C'est à vous d'adoucir le refus de madame
Par un accueil moins inhumain.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN.

Vous me voyez, belle Sophie,
Triste, confus, au désespoir.

SOPHIE.

Ma mère, je le sais, refuse de vous voir.

SAINT-FIRMIN.

Et je voudrais lui plaire aux dépens de ma vie.

ROSETTE.

Vous le pourriez très aisément;
Mais vous vous égarez dans ce chemin facile.
Par mes conseils du moins je veux vous être utile.
Soyez près d'elle empressé, vif, galant;
De quelques traits flatteurs ornez un compliment.
Voyez Dolcy : quelle douceur ! quel zèle !
Ah ! que vous êtes loin de suivre un tel modèle!
Veut-on sortir, faut-il donner la main,
Avec ardeur vous courez à Sophie;
A la maman Dolcy vole soudain,
Et lui présente un bras où madame s'appuie.
Parlera-t-on de beauté, d'agrémens,
D'abord Sophie a tout, grâces, taille légère,
Teint de rose et de lis; pas un mot pour la mère.
Dolcy, bien plus adroit, lui dit que le printemps
N'est qu'une aurore passagère,
Et qu'embellis des mains du temps,
Les grâces et l'esprit sont toujours sûrs de plaire.

SAINT-FIRMIN.

Cet homme a-t-il mon cœur, sent-il ce que je sens?

ROSETTE.

Vous omettez encor, dans vos ardeurs fidèles,
Un moyen assuré de faire votre cour :
Elle est avide de nouvelles,
Vous ne savez jamais l'anecdote du jour.

SAINT-FIRMIN.

Irai-je, comme un sot, lui parler politique,
Des affaires du Nord, de celles du Midi?

ROSETTE.

Oh ! non, les intérêts d'Europe et d'Amérique
Ne sauraient lui causer le plus léger souci.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ROSETTE, SAINT-FIRMIN, MADAME MELCOEUR.

MADAME MELCOEUR, *à part, au fond du théâtre.*

Tous les trois ! écoutons : leur discours m'intéresse.

ROSETTE.

Mais ce qui vivement occupe sa sagesse,
C'est de savoir ce que font ses voisins.

MADAME MELCOEUR, *à part.*

Avançons; j'entends avec peine.

ROSETTE.

Quels sont leurs revenus, leurs plaisirs, leurs chagrins;
A l'excès curieuse, et toujours en haleine
Pour écouter, c'est son unique emploi.

MADAME MELCOEUR, *à part.*

Je crois que l'insolente ici parle de moi.

SOPHIE, *à Rosette.*

Finirez-vous?

ROSETTE.

Tout à l'heure.

MADAME MELCOEUR, *à part.*

A merveille.

ROSETTE.

Toujours à la sourdine elle prête l'oreille;
Vous la croyez bien loin, elle est sur vos talons.
Un jour elle écoutait à travers une porte,
Par malheur certain bruit éveilla les soupçons,
Et quelqu'un la dauba vraiment de belle sorte.
Si ma femme, dit-il, avait ce travers-là,
Un beau matin, pour le bien de son âme,
Aux Petites-Maisons j'enfermerais madame.

SAINT-FIRMIN, *bas à Sophie, apercevant madame Melcœur.*

Ah ! je la vois.

SOPHIE.

Ciel !

SAINT-FIRMIN, *bas à Rosette.*

Paix.
(*Haut.*)
Conte !

ROSETTE.

Non.

SAINT-FIRMIN, *bas à Rosette.*

La voilà.

ROSETTE.

D'honneur ! et j'en ai ri pendant un mois de suite.

MADAME MELCOEUR, *s'avançant précipitamment.*

Oh ! c'en est trop, tant d'audace m'irrite.

SOPHIE, *à part.*

Ah ! nous sommes perdus.

ROSETTE, *à part.*

Juste ciel, qu'ai-je fait?

MADAME MELCOEUR, *à Rosette.*

Comment ! vous vous troublez? Bannissez toute crainte;
Continuez ce beau portrait.
D'un grand défaut, j'ai, dit-on, l'âme atteinte;
Je suis curieuse à l'excès?

ROSETTE.

Non, madame, au contraire.

MADAME MELCOEUR.

Allez, impertinente.

ROSETTE.

Je n'ai pas cru...

MADAME MELCOEUR.

Que je fusse présente.

ROSETTE.

J'imaginais...

MADAME MELCOEUR.

Sortez, dis-je, ou je vais...

ROSETTE.

J'ai trop parlé.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, SAINT-FIRMIN, MADAME MELCOEUR.

MADAME MELCOEUR.

L'aventure m'enchante;
Car le sujet n'était pas merveilleux;
Elle coiffait très mal, et s'était négligée.
Voyez comme elle est arrangée!

SAINT-FIRMIN.

Mademoiselle est bien.

MADAME MELCOEUR.

Oui, sans doute, à vos yeux.
(*A part.*)
Ah ! qu'un jeune homme est gauche ! pauvre espèce !

SAINT-FIRMIN, *à part.*

On voit bien, à ce ton d'aigreur,
Qu'elle est depuis long-temps mal avec la jeunesse.
Mais sortons; ma présence irrite son humeur.

(*Il sort.*)

MADAME MELCOEUR, *à part.*
M'en voilà délivrée.
SOPHIE, *à part.*
Hélas! quelle rigueur!

SCÈNE XV.

MADAME MELCOEUR, SOPHIE.

MADAME MELCOEUR.
Pourquoi monsieur Richard mandait-il votre père?
SOPHIE.
Il m'a dit que j'étais... Je crains de vous déplaire.
MADAME MELCOEUR.
Parlez.
SOPHIE.
Trop curieuse, et qu'un pareil défaut
Me ferait tort.
MADAME MELCOEUR.
Votre père est un sot.
SOPHIE.
Pardon.
MADAME MELCOEUR.
Et vous, une imbécile.
SOPHIE.
Je vais...
MADAME MELCOEUR.
Restez : en mère indulgente et facile,
Je m'occupe de vous : vous saurez mes projets;
En attendant, ayez soin désormais
D'éviter Saint-Firmin.
SOPHIE, *à part.*
Ciel! que viens-je d'entendre!
MADAME MELCOEUR.
On vient : rentrez chez vous.
(Sophie sort.)

SCÈNE XVI.

MADAME MELCOEUR, GERMAIN, DUBOIS.

MADAME MELCOEUR, *à Dubois.*
Ton maître est-il ici?
DUBOIS.
Il n'est pas arrivé.
MADAME MELCOEUR.
Chez moi je vais l'attendre.

SCÈNE XVII.

GERMAIN, DUBOIS.

DUBOIS.
Monsieur Richard vous a donc accueilli?...
GERMAIN.
En financier, du haut de sa richesse.
DUBOIS.
J'en suis au désespoir.
(A part.)
Il faut l'apprivoiser.
Mon maître en a besoin.
(Haut.)
Cependant ses promesses...
Il ne vous connaît pas, ce qui peut l'excuser;
Sans quoi votre mérite et votre air fait pour plaire...
GERMAIN.
Au surplus, je m'en moque.
DUBOIS.
Oui.
GERMAIN.
Je suis fier aussi.
DUBOIS.
Oh çà, monsieur Germain, parlons un peu d'affaire
Combien vous doit monsieur Dolcy?
GERMAIN.
Vingt mille francs.
DUBOIS.
Oui, vingt mille. Ah! c'est lui
Qui vous est attaché! Comme il vous considère!
GERMAIN.
Dont la moitié prêtée argent comptant,
Et le reste en bijoux.
DUBOIS.
Oui, ma foi, quand j'y pense,
Vous l'avez obligé très généreusement.
Et vous avez, dit-on, une sentence
Contre lui?
GERMAIN.
Dans ma poche.
DUBOIS, *touchant la poche.*
Là?
Dans votre poche même? Il est vraiment aimable.
(A part.)
Si la sentence et lui pouvaient aller au diable :
(Haut.)
Vous êtes convenus d'effacer tout cela,
D'anéantir cette petite dette,
Si, par monsieur Richard, vous obtenez l'emploi
Que vous sollicitez.
GERMAIN.
Oui, j'en donne ma foi.
Si je l'obtiens, que rien ne l'inquiète;
Cet argent de ses soins sera le plus juste prix.
Mais, de grâce, plus de défaite;
Je ne m'en cache pas : demain je le poursuis,
Si je n'ai vu Richard et reçu sa parole
Dès aujourd'hui pour cet emploi.
DUBOIS, *à part.*
Le drôle!
(Haut.)
Oui, vous êtes trop bon; mais soyez bien certain....
GERMAIN.
Tout ce qu'il vous plaira. Je ne veux plus attendre;
J'ai besoin de mes fonds.
(Il tire la sentence de sa poche.)
Vous devez me comprendre.
Adieu, monsieur Dubois.
DUBOIS.
Adieu, monsieur Germain.
Au revoir.

SCÈNE XVIII.

DUBOIS, *seul.*

Je tremble, le traître!
Il le fera coffrer, et c'est là ce qu'il veut.
Morbleu! dépêchons-nous; avertissons mon maître.
Ceci tourne fort mal. Ma foi, sauve qui peut!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, MADAME MELCOEUR.

MADAME MELCOEUR.
Dubois, que fait ton maître?

DUBOIS.
Je l'ignore, madame; il vous cherche peut-être.

MADAME MELCOEUR.
Va lui dire à l'instant que je l'attends ici.
(Seule.)
Je ne puis mieux choisir : aimable, plein de zèle,
A tous mes intérêts, à l'amitié fidèle,
Je crois pouvoir compter sur lui.

SCÈNE II.

DOLCY, MADAME MELCOEUR.

DOLCY, *accourant.*
En vérité, tant de bonté m'enchante!
Je brûlais de vous voir; mais mon œil est ravi;
Cette robe vous sied; d'honneur, elle est charmante.

MADAME MELCOEUR.
Ce n'est qu'une robe blanche.

DOLCY.
Oui;
Mais elle est d'un beau blanc. Ma foi, je le répète,
Sans nul effort, par un prestige heureux,
Tout ce que vous portez s'embellit à nos yeux.
Le dieu du goût sans doute assiste à la toilette,
Et vous présente le miroir.

MADAME MELCOEUR.
C'est donc à mon insu?

DOLCY.
Que j'aime ce langage!

MADAME MELCOEUR.
Avez-vous vu mon oncle? et votre mariage
Paraît-il l'occuper?

DOLCY.
Je n'ai pas pu le voir.
Et qu'en dit votre époux?

MADAME MELCOEUR.
Il s'obstine au silence.
Cet homme-là m'excède!

DOLCY.
Ah! quelle différence!
Je vous l'ai dit cent fois en causant avec vous.
Vous méritiez un autre époux.
Mais quant à mon hymen....

MADAME MELCOEUR.
C'est en vain qu'il balance.
Je ne fléchirai pas; je crains peu son courroux.

DOLCY.
Vous connaissez mon but, dans ce nœud qui m'enchante:
Je mets tout mon bonheur à vous appartenir
A vivre auprès d'une mère charmante,
Et dans ses entretiens m'éclairer et sentir.

MADAME MELCOEUR.
Je serai votre sœur bien plus que votre mère.

DOLCY.
Oui, si j'étais l'Amour.

MADAME MELCOEUR.
Le mot est obligeant.

SCÈNE III.

MADAME MELCOEUR, DOLCY, LA BRIE.

MADAME MELCOEUR, *à La Brie.*
Qu'est-ce?

LA BRIE.
Monsieur Richard veut vous voir un moment,
Et vous parler ici.

MADAME MELCOEUR.
Sur votre hymen, j'espère?
Adieu : je vous laisse avec lui.

DOLCY.
Toujours des importuns!

MADAME MELCOEUR.
Je les hais bien aussi.

DOLCY.
Ah!
(Madame Melcœur sort.)

SCÈNE IV.

DOLCY, LA BRIE, DUBOIS.

DOLCY.
Comment va le cher La Brie?
Garçon charmant, le phénix des valets

LA BRIE.
Je me porte assez bien.

DUBOIS.
Son teint est assez frais.

LA BRIE.
J'ai pourtant du chagrin.

DOLCY.
Quel chagrin, je vous prie?

LA BRIE.
Monsieur Richard prétend que je ne suis qu'un sot.

DOLCY.
Vous ne le croyez pas?

LA BRIE.
Je ne suis pas si bête.

DOLCY.
Ni moi non plus, et bien s'en faut;
Vous avez de l'esprit.

LA BRIE.
Vous êtes bien honnête.

DOLCY.
Et beaucoup.

DUBOIS.
Comme un ange, et surtout quand il rit.

LA BRIE.
Vous pourriez faire une œuvre méritoire.

DOLCY.
Comment?

LA BRIE.
Monsieur Richard, à ce que chacun dit,
Croit ce que vous voulez; faites-lui donc accroire
Qu'il ne s'y connaît pas, et que j'ai de l'esprit.

DOLCY.
Je lui dirai de vous tout le bien que j'en pense.

LA BRIE.
Vous me ferez plaisir.

DOLCY.
Adieu, mon cher ami.

LA BRIE.

Si je puis à mon tour....

DUBOIS.

Va, va, l'on t'en dispense.

LA BRIE, *à part.*

Ah! l'honnête homme! on ferait tout pour lui!

DOLCY, *à Dubois, lui donnant de l'argent.*

Il paraît très zélé. Tiens, donne-lui ceci.

DUBOIS, *à part, mettant l'écu dans sa poche.*

Je ne suis pas si dupe.

(*Haut à La Brie, au fond du théâtre.*)

Écoute ici, La Brie:
Tu peux aussi compter sur moi;
Entends-tu?

LA BRIE.

Je vous remercie.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

DOLCY, DUBOIS.

DOLCY.

Est-il content?

DUBOIS.

Oui, très content; mais quoi!
Vous parlerez pour lui? vous riez?

DOLCY.

Oui, sans doute.

DUBOIS.

Et la raison, de grâce?

DOLCY.

Écoute.
Qui veut dans ses projets marcher solidement,
Doit même caresser le sot qui l'importune:
Souvent le plus faible instrument
Peut arrêter le vol de la fortune,
Ou nous faire au sommet monter rapidement.

DUBOIS.

Tout doit fléchir devant votre génie.

DOLCY.

Le tien est étonné?

DUBOIS.

Monsieur, il s'humilie.

DOLCY.

J'ai porté dans mon âme un œil observateur.
J'ai vu que l'amour-propre y régnait en vainqueur,
De tous ses mouvemens était le grand mobile;
Et que la flatterie, audacieux reptile,
Se glissant avec art, et cachant le poison,
Enivrait aisément notre faible raison.
La flatterie est la reine du monde;
Elle enchaîne les grands, calme l'enfant qui gronde,
Désarme l'avarice et séduit la beauté.
Mais volons au séjour où cette déité
A placé son autel et fixé son empire:
C'est là qu'au pied du trône elle répand les fleurs;
Que l'air est parfumé de ses douces vapeurs.
Dans ses yeux, sur sa bouche habite le sourire;
Là Pradon est Racine, et Midas monseigneur;
Là le Crésus obscur achetant sa famille,
Descend effrontément d'un héros de Castille:
Là l'attrait de l'esprit couvre un vice du cœur;
Un prince qui sait lire est traité de grand homme;
Et là surtout le ministre en faveur,
Efface les héros d'Athènes et de Rome.

DUBOIS.

D'après ce grand tableau, l'on n'est pas étonné
De voir monsieur Richard, dans le piége entraîné,
Récompenser vos soins; payer de sa tendresse....

DOLCY.

Oui, c'est ici que brille mon adresse;
Que j'ai su déployer l'art de faire ma cour.
Enfant obscur de la finance;
Mais ébloui par le faux jour
Que jette autour de lui l'éclat de l'opulence,
L'heureux Richard ne s'est plus reconnu;
Le miroir s'est brisé qui rendait son image;
Il s'enfle par degrés, se croit un personnage;
Le bon Richard a disparu.

DUBOIS.

C'est dommage vraiment; j'aimais sa bonhomie.

DOLCY.

Pour moi qui, d'un coup d'œil, mesurai son génie,
Je résolus, et m'en trouve très bien,
De faire son bonheur, en m'occupant du mien.
S'il parle, j'applaudis, s'il se tait, je l'admire;
S'il sourit, je suis gai; s'il pleure, je gémis.

DUBOIS.

Et s'il tousse?

DOLCY.

Je tousse aussi.
Que l'homme vain est facile à séduire!
L'amour du bel-esprit le travaille aujourd'hui.
Par mes conseils, dont le charme l'entraîne,
Il s'est imaginé qu'un homme comme lui
Était né des beaux-arts l'arbitre et le Mécène:
Il compose lui-même, et fait des vers charmans
Comme tu peux juger.

DUBOIS.

Oui, sans doute, excellens;
Il a cent mille écus de rente.

DOLCY.

Son marquisat surtout et le gonfle et l'enchante.
Pour enchaîner mon homme et flatter son penchant,
Je lui fis un beau jour, la scène fut piquante,
Acheter à grand prix ce marquisat brillant.

DUBOIS.

Aussi dès qu'il paraît, du moment qu'il s'éveille,
De ce titre pompeux vous bercez son oreille:
A monsieur le marquis peut-on faire sa cour?
Ah! monsieur le marquis, il fait le plus beau jour!

DOLCY.

Cela coûte si peu!

DUBOIS.

Si le ciel vous seconde,
Ce bon monsieur Richard, vous le mènerez loin.

DOLCY.

Oui, je l'espère.

DUBOIS.

Et moi, j'espère, heureux témoin....

DOLCY.

Flattez, si vous voulez réussir dans le monde:
Noir, blanc, sottise ou non, de tout soyez charmé.
L'important est de plaire, et puis d'être estimé.

DUBOIS.

Souvent certain esprit, dans son humeur étrange
Repousse avec dédain....

DOLCY.

Qu'importe son humeur?

Recommencez, renforcez la louange;
Tôt ou tard le trait glisse et va frapper le cœur.

DUBOIS.

Que l'on doit vous aimer! quel talent enchanteur!

DOLCY.

Ainsi des sots humains, par un culte frivole,
J'enchaîne tour à tour les crédules esprits;
Mais si j'atteins le port, sur le rivage assis,
Je renverse l'autel, et méprise l'idole.

DUBOIS.

« Pour les faibles humains quelle haute leçon! »

DOLCY.

Je te parle en ami : ton zèle, ta prudence
Ont mérité ma confiance.

DUBOIS.

Que ne puis-je, monsieur, répondre à l'unisson!...

DOLCY.

Dubois est plein d'esprit.

DUBOIS.

On puise à votre école....

DOLCY.

Et je le croirais fait pour jouer un grand rôle.

DUBOIS.

Il est certain que.... Mais flattez-vous à présent,
Ou parlez-vous sincèrement?

DOLCY.

Moi, te flatter! Pourquoi? par quel système?

DUBOIS.

Peut-être aussi me croyez-vous un sot?

DOLCY.

Non, je découvre en toi cent qualités que j'aime.

DUBOIS, *à part.*

Oh! j'en ai peur : il m'y prendra moi-même.

DOLCY.

Ce maraud de marchand reviendra-t-il bientôt?

DUBOIS.

L'ami Germain? Oui, je le pense :
Mais ne différez plus, ou gare la sentence;
Le drôle sans pitié vous ferait arrêter.

DOLCY.

J'ai préparé mon plan, et bientôt je l'espère.....
(*apercevant de loin Richard.*)
Ah! monsieur le marquis, je n'osais me flatter....

SCÈNE VI.

DOLCY, RICHARD.

RICHARD.

Melcœur me suit, je vais vous présenter.
Vous connaissez son caractère;
Mais nous le fléchirons; écartez tout souci.

SCÈNE VII.

DOLCY, RICHARD, MELCOEUR.

RICHARD.

Monsieur Melcœur, voici mon cher Dolcy,
L'époux que je propose à votre aimable fille :
D'obtenir vos bontés il paraît très jaloux;
Vous connaissez d'ailleurs ses mœurs et sa famille?

DOLCY, *à Melcœur.*

Monsieur, sans doute il me sera bien doux
De mériter l'aveu d'un homme tel que vous.

MELCOEUR.

Un homme tel que moi ne vaut pas mieux qu'un autre.

DOLCY.

Ce sentiment n'est pas le nôtre.

MELCOEUR.

J'ai beau m'examiner, je ne vois rien de plus.

DOLCY.

Pardonnez-moi; vous avez des vertus,
Et cette probité qui toujours nous étonne.

MELCOEUR.

D'accord; jusqu'à présent je n'ai volé personne.

DOLCY.

Vous savez que pour ce lien,
De monsieur le marquis j'ai déjà le suffrage?

MELCOEUR.

Oui, de monsieur Richard; et j'y joindrai le mien,
Si ma fille y consent : c'est à quoi je m'engage.

RICHARD, *bas à Dolcy.*

Vous le voyez, tout ira bien.
(*Haut.*)
J'ai rimé ce matin, en ne songeant à rien,
Et dans très peu de temps, une épître à la lune.

MELCOEUR, *à part.*

Pour ravoir son bon sens.

RICHARD.

C'est une beauté brune,
Comme disait.... N'importe!
(*à Dolcy.*)
Et sans plus discourir,
Lisez-la.

DOLCY.

Mais, mon goût....

RICHARD.

Vaut bien celui d'un autre.
Lisez. (*à Melcœur.*)
Ce sont des vers rimés pour mon plaisir.

MELCOEUR.

Tant pis; vous auriez dû les rimer pour le nôtre.

DOLCY, *lisant.*

« O Lune! de la nuit indomptable flambeau,
« Météore amoureux, qui te roules sans cesse.... »
(*s'interrompant.*)
Ce début-là promet.

MELCOEUR.

Et tiendra sa promesse

RICHARD, *à Dolcy.*

Lisez bas.
(*à Melcœur.*)
C'est un juge....

MELCOEUR, *bas à Richard.*

Oui, qui trouve tout beau.
Vos vers seront parfaits, je vous le certifie.

RICHARD, *à Dolcy.*

Eh bien?

DOLCY.

Vous n'aimez pas que l'on vous flatte?

RICHARD.

Non.

DOLCY.

J'y vois un grand défaut.

RICHARD, *bas à Melcœur.*

Monsieur, me flatte-t-on?

MELCOEUR.

C'est la première fois.

RICHARD, *à Dolcy.*

Quel est-il, je vous prie?

DOLCY.

Peut-être je m'abuse.

RICHARD.

Allons, expliquez-vous.

DOLCY.

Sur un sujet si galant et si doux,
Vous semez trop de fleurs, trop d'esprit étincelle.

MELCOEUR, *à part.*

Ah! je le reconnais!

RICHARD.

Oui, je puis avoir tort.

MELCOEUR, *à part.*

Trop d'esprit, lui! Richard!

DOLCY, *à Richard.*

Pardonnez si mon zèle....

RICHARD.

Non, non, continuez, et nous serons d'accord.

MELCOEUR, *à part.*

Voilà le vrai moyen.

RICHARD, *à part.*

Cet homme-là m'étonne.
Toujours vrai, toujours franc, sans offenser personne.
(*à Melcœur.*)
Allons, mon cher Melcœur, ne perdons pas de temps!
Allez voir votre femme; interrogez Sophie;
Et formons dès ce jour ces nœuds intéressans.

SCÈNE VIII.

DOLCY, RICHARD.

RICHARD.

Le cher Melcœur, chacun a sa manie.
Comment le trouvez-vous?

DOLCY.

A dire vrai, monsieur,
Je pense comme vous.

RICHARD.

Particulier, bizarre.

DOLCY.

Oh! très particulier.

RICHARD.

Mais malgré son humeur,
Nous devons l'estimer, il est rempli d'honneur.

DOLCY.

Je l'estime beaucoup; c'est un homme fort rare.
Mais à propos; monsieur Germain
L'avez-vous vu?

RICHARD.

Qui donc?

DOLCY.

Un ami que j'estime.

RICHARD.

Oui, je ne sais; tantôt un homme, un anonyme
S'est présenté chez moi, son placet à la main;
Il m'a parlé d'emploi, de vous, de sa misère.
Oui, parbleu, des emplois! il sollicite en vain:
S'il est pauvre, tant pis; je ne saurais qu'y faire.
J'ai deux cents protégés, prêts à mourir de faim,
Qui n'en auront jamais. Ma foi tel est le monde,
Des riches et des gueux; et tout est pour le mieux.

DOLCY.

Sénèque le disait; le bien, le mal abonde.
Ce Germain cependant est assez curieux:
C'est un savant, un bel-esprit qu'on cite

RICHARD.

Quoi, c'est un bel-esprit?

DOLCY.

Un homme de mérite.
Et comme l'on vantait, c'était avant-hier,
Vos talens, votre goût pour la littérature,
Il voudrait bien vous dédier
Un ouvrage de lui, très bon, je vous assure.

RICHARD.

A moi? vraiment il me fait trop d'honneur.

DOLCY.

Vous ouvrez, m'a-t il dit, le temple de Mémoire.

RICHARD.

Avec plaisir j'accepte la faveur:
Je brillerai du moins des rayons de sa gloire.

DOLCY.

Mais il est malheureux: c'est le sort des talens;
Et monsieur le marquis, protecteur du génie,
Doit ses bontés aux vrais enfans
De Calliope et d'Uranie.

RICHARD.

Oui, je veux l'obliger; qu'il vienne dès ce soir.

DOLCY.

Avec son épître?

RICHARD.

Oui; je brûle de la voir.
Mais rentrez avec moi, nous lirons notre Horace.

DOLCY.

Vous faites des progrès qui m'étonnent, vraiment.

RICHARD.

J'entends beaucoup de mots; mais le sens m'embarrasse.

DOLCY.

Ce n'est rien que cela.
(*Apercevant Dubois.*)
Je vous suis dans l'instant.
(*Richard sort.*)

SCÈNE IX.

DOLCY, DUBOIS.

DUBOIS.

Monsieur Richard paraît très content de lui-même:
Vous le bercez si doucement!

DOLCY.

Va me chercher Germain: épris d'un zèle extrême,
Richard veut le voir... Non, chez moi tu m'attendras;
Un billet vaudra mieux: je ne tarderai pas.

SCÈNE X.

DUBOIS, *seul.*

Quelle dextérité, quelle heureuse souplesse!
Que la voix d'un flatteur nous met l'âme en repos!
Prions le ciel, pour le bonheur des sots,
D'en conserver la douce espèce.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *seule.*

Il suit mes pas; je ne puis l'éviter:
Mais cachons lui du moins ce fatal hyménée.

SCÈNE II.

SOPHIE, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN.

Je vous cherche partout ; et mon âme enchaînée
Un moment loin de vous ne saurait exister.

SOPHIE.

Saint-Firmin, quel malheur ! ma mère me l'ordonne ;
Oubliez-moi ! cessez, oui, cessez de m'aimer.

SAINT-FIRMIN.

Qui, moi ? mademoiselle ! Un tel ordre m'étonne.
Vivre sans vous aimer ! l'osez-vous présumer ?

SOPHIE.

Vous connaissez ma mère et son empire.

SAINT-FIRMIN.

Mon cœur est plein de vous ; c'est par vous qu'il respire ;
Et sans vous, au bonheur rien ne peut l'attacher.

SOPHIE.

Eh bien ! aimez-moi donc ; je ne puis l'empêcher :
Mais cessons de nous voir, évitez ma présence.

SAINT-FIRMIN.

Je ne vous verrais plus ! moi qu'un seul jour d'absence,
Qu'un seul moment a mis au désespoir !

SOPHIE.

Que voulez-vous ?

SAINT-FIRMIN.

Vous aimer et vous voir.

SOPHIE.

Eh bien, soit ; mais j'exige un éternel silence :
Promettez-moi, dès ce moment,
De ne me plus parler d'un amour qui m'offense.

SAINT-FIRMIN.

O ciel ! quel arrêt foudroyant !
Qui, moi, voiler mon cœur, taire la violence
D'un feu qui nuit et jour m'entraîne hors de moi !
Quand même je voudrais fléchir sous cette loi,
Le pourrais-je, grands dieux ! Suis-je m n maître encore ?
Non, tout me trahirait, mon silence, ma voix,
Ma contrainte, mes yeux ; tout vous dirait cent fois :
« Belle Sophie, oui c'est vous que j'adore ;
« Demandez-moi mon sang, je suis prêt d'obéir ;
« Mais ne demandez pas un effort impossible. »

SOPHIE.

Eh bien, parlez-en donc : vous êtes inflexible ;
Mais du moins quelques jours sachez vous contenir.
J'entends du bruit, fuyez. Si par malheur ma mere
Vous trouvait avec moi.....

SAINT-FIRMIN.

Je m'en vais. Quels adieux !
Mais n'oubliez jamais combien vous m'êtes chère,
Et que, si je vous perds, le jour m'est odieux.

SCÈNE III.

SOPHIE, *seule*.

C'est Dolcy : voilà donc l'époux qu'on me destine !
Non, mon cher Saint-Firmin, vainement on s'obstine.
Je ne trahirai point tes vœux et mon bonheur.
Peut-être si Dolcy connaissait notre flamme....
Il est honnête.

SCÈNE IV.

SOPHIE, DOLCY.

DOLCY, *à part*.

Interrogeons son âme ;
Voyons si mon hymen flatte son jeune cœur.

(*haut.*)

Eh quoi ! c'est vous, adorable Sophie !
Vous de qui la jeunesse à peine épanouie,
Des plus rares beautés éclipse les appas.

SOPHIE.

Monsieur, je ne mérite pas.....

DOLCY.

De l'univers entier vous méritez l'hommage,
Et l'encens le plus pur doit brûler à vos pieds.

SOPHIE.

Je me vois confondue, et vous m'appréciez....

DOLCY.

Vous n'avez qu'un défaut, étonnant à votre âge,
Qui nuit à la beauté, la flétrit en sa fleur,
Voile l'esprit d'un funeste nuage,
Et répand sur la vie une sombre couleur.

SOPHIE.

Vous m'effrayez. Quel est-il, je vous prie?

DOLCY.

L'indifférence.

SOPHIE.

A mon âge, l'amour....

DOLCY.

Est un besoin de l'âme. Eh quoi ! belle Sophie,
Verrez-vous naître en ce beau jour
Ces roses dont l'éclat doit embellir la vie,
Sans les cueillir à votre tour ?
De quel œil voyez-vous les nœuds de l'hyménée?

SOPHIE.

Comme une chaîne fortunée,
Quand le penchant nous réunit.

DOLCY.

C'est penser sagement ; avec autant d'esprit,
Votre cœur, quoique jeune, a presseuti d'avance
L'objet qui lui convient.

SOPHIE.

Sur le choix d'un époux,
Si mes parens avaient la complaisance
De....

DOLCY.

De vous consulter? Eh bien ! que feriez-vous?

SOPHIE.

Peut-être je pourrais....

DOLCY.

Choisir : qui?

SOPHIE.

Je l'ignore.
Celui qui m'aimerait.

DOLCY.

Mais chacun vous adore :
Écartez tout mystère ; au sein de l'amitié
Versez les secrets de votre âme.

(*A part.*)

Elle rougit, son cœur s'enflamme;
Du bruit de mon hymen il n'est point effrayé.

(*Haut.*)

Rassurez-vous; votre sort m'intéresse
Très vivement, et je puis vous servir.

SOPHIE, *à part*.

Mais en effet il a de la délicatesse,
Des sentimens d'honneur ; je pourrai le fléchir.

DOLCY.

Eh quoi ! vous gardez le silence?
Vous craignez....

SOPHIE.

Non, ce zèle affectueux
Doit exciter ma confiance.
Celui pour qui mon cœur pourrait former des vœux,
Est doux, sage.

DOLCY, *à part.*

Fort bien.

SOPHIE.

Plein d'esprit, de franchise.

DOLCY.

(*A part.*) (*Haut.*)
Si c'était moi! Voyons. Un tel portrait
Le rend intéressant. Mais son nom?

SOPHIE.

Son nom, c'est....

DOLCY.

Qui?

SOPHIE.

Saint-Firmin.

DOLCY.

O ciel!

SOPHIE.

D'où vient votre surprise?

DOLCY.

De voir que dans un âge, où l'erreur est permise,
Vous ayez su si bien choisir.
Mais je vois pour vos feux un écueil redoutable;
Votre mère jamais n'y voudra consentir.
Elle ne l'aime pas.

SOPHIE.

Peut-elle le haïr?
Lui, qui toujours honnête....

DOLCY.

Elle en est bien capable.
Je veux vous obliger.

SOPHIE.

Sensible à vos bienfaits....

DOLCY.

Vous connaissez l'humeur de votre mère:
Il ne faut pas de front combattre ses projets.
Je vais y réfléchir; heureux si je pouvais,
En me sacrifiant, mériter de vous plaire.

SOPHIE, *à part.*

Je le craignais à tort; son cœur est généreux.
Qu'on est injuste, quand on aime!
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DOLCY, *seul.*

Saint-Firmin mon rival! Cet homme est dangereux;
Il le faut éloigner; mais par quel stratagème?...

SCÈNE VI.

DOLCY, DUBOIS.

DUBOIS, *effaré.*

Monsieur, tout est perdu; c'est lui qui me l'a dit:
Il sait tout.

DOLCY.

Que sait-on?

DUBOIS.

Votre hymen. Il me suit.

DOLCY.

Qui te suit? parle.

DUBOIS.

C'est le diable.
Monsieur de Saint-Firmin....

DOLCY.

Pourquoi tout ce train-là?

DUBOIS.

Songez-vous bien, monsieur....

DOLCY.

Est-il si redoutable?
Que fera-t-il?

DUBOIS.

Oh! rien: il vous embrassera.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DOLCY, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN, *à part.*

O ciel! quelle nouvelle!
(*Haut.*)
Ah! monsieur, vous voilà!
Vous aspirez, dit-on, à la main de Sophie?

DOLCY.

Je ne m'en défends pas, et si j'ai votre aveu,
Vous comblerez le bonheur de ma vie.

SAINT-FIRMIN.

Mon aveu! Moi, monsieur, approuver un tel nœud!
Moi! Quel hymen! il n'est pas fait encore.

DOLCY.

Vous m'étonnez! Vous, monsieur, que j'honore,
Dont l'esprit, la valeur....

SAINT-FIRMIN.

Trève de complimens.
Ignorez-vous, monsieur, que c'est un crime
D'abuser du pouvoir qu'on a sur des parens,
Pour trainer à l'autel une jeune victime;
Et, baigné de ses pleurs, arracher ses sermens?

DOLCY.

J'ai cru jusqu'à présent, et l'erreur m'était chère,
Que l'aimable Sophie approuvait mon projet:
Je le croyais du moins sur la foi de sa mère;
Elle me l'assurait.

SAINT-FIRMIN.

Elle vous abusait.
Je connais bien Sophie; à ce nœud qui l'opprime,
Elle préfèrerait...

DOLCY.

Moderez ces transports;
Je veux mériter votre estime,
Dont je suis très jaloux, et réparer mes torts.
Je m'en vais, vous présent, interroger Sophie,
La prier de m'ouvrir les replis de son cœur:
Si j'apprends que ce nœud peut affliger sa vie,
J'y renonce à jamais, et lui rends son bonheur.
Ce procédé....

SAINT-FIRMIN.

Vous justifie,
Et je rougis de mon erreur.

DOLCY.

Je voudrais cependant, pour mieux lire en son âme,
Qu'elle ne vous vit pas.... un témoin gênerait;
Et vous savez que le cœur d'une femme
Devant un tiers est toujours fort discret
(*Montrant un cabinet.*)
Mais caché là-dedans, vous pourrez tout entendre.

Il vous suffit, je crois, d'ouïr notre entretien?

SAINT-FIRMIN.

Oui, cela doit suffire, et j'entendrai très bien.

DOLCY.

M'en voulez-vous encor? cherché-je à vous surprendre?

SAINT-FIRMIN.

Pardonnez-moi des torts qui....

DOLCY.

Qui vous font honneur:
Ces mouvemens si vrais peignent votre candeur.
J'ose encor vous prier, quelque aveu qu'elle fasse,
De garder le silence et de ne point sortir.

SAINT-FIRMIN.

Je le promets, d'honneur.

DOLCY, *appelant.*

Dubois?

(*à Saint-Firmin.*)

Entrez, de grâce;
Tous vos doutes vont s'éclaircir.

SAINT-FIRMIN.

Je suis tout éclairci; me voilà plus tranquille.

SCÈNE VIII.

DOLCY, *seul.*

L'idée est lumineuse, et le succès facile.

SCÈNE IX.

DOLCY, DUBOIS.

DOLCY.

Madame est chez son oncle?

DUBOIS.

Oui, pour vous appuyer...

DOLCY.

Et Sophie?

DUBOIS.

Elle est là qui se promène, rêve,
Touche du clavecin, puis s'assied, puis se lève.

DOLCY.

Dis-lui que j'ose la prier,
Pour un motif pressant, de la part de sa mère,
De m'accorder un moment d'entretien.

(*Dubois sort.*)

SCÈNE X.

DOLCY, SAINT-FIRMIN.

SAINT FIRMIN.

Pour mieux lire en son âme, en cherchant à lui plaire,
Parlez un peu de moi.

DOLCY.

Fort bien.
Reposez-vous sur mon adresse.
Je compte sur votre promesse?
Vous ne sortirez point.

SAINT-FIRMIN.

Je vous jure.....

DOLCY.

Il suffit.
Je l'entends; cachez-vous.

(*Saint-Firmin rentre dans le cabinet.*)

SCÈNE XI.

DOLCY, *seul.*

Mon triomphe s'apprête.
Par mes discours flatteurs mon rival est séduit.
Maintenant dans le piége entraînons sa conquête:
Elle paraît; c'est ici le moment.

SCÈNE XII.

SOPHIE, DOLCY.

DOLCY.

Pardon, belle Sophie; il s'agit d'un mystère
Intéressant pour vous, mais assez surprenant.
Auriez-vous par hasard rencontré votre mère?

SOPHIE.

Je croyais la trouver....

DOLCY, *la menant loin du cabinet.*

Elle est là, là-dedans.

SOPHIE.

O ciel!

DOLCY.

Ne dites mot; vous êtes trop heureuse.

SOPHIE.

Quelle raison?

DOLCY.

Elle est très curieuse,
Et voudrait pénétrer vos secrets sentimens
Sur Saint-Firmin, sur moi, sur notre mariage,
Et m'a chargé de l'emploi très fâcheux
De vous interroger. Invisible à vos yeux,
Elle veut écouter. Feignez, craignez l'orage,
Parlez de Saint-Firmin d'un ton indifférent,
Et donnez-moi le temps de fléchir votre mère.
Vous sentez l'importance....

SOPHIE.

Oui, je sens vivement
Ce zèle officieux; tant de bonté m'éclaire.

DOLCY.

Présentement, rapprochons-nous.

(*Revenant auprès du cabinet, et affectant de parler haut.*)

Vous savez les projets que l'on forme sur vous.
Votre mère a daigné m'offrir votre hyménée;
Une chaîne si fortunée
Promet à mes désirs le destin le plus doux:
Mais daignez sans détour m'ouvrir ici votre âme.
Si ce lien attristait vos beaux jours,
S'il vous contrariait, je l'avoûrai, madame;
Je renonce à ce prix aux plus belles amours.

(*Bas.*)

Répondez haut.

SOPHIE.

Les ordres de ma mère
Seront toujours sacrés pour moi.

DOLCY.

Ainsi donc cet hymen ne saurait vous déplaire?

(*Bas.*)

Appuyez.

SOPHIE.

Non, sans doute.

DOLCY.

En vous donnant ma foi,
Puis-je compter sur un retour sincère?

SOPHIE.

Monsieur, vous me faites honneur.

DOLCY.

(*Bas.*)

Fort bien! Entendez-vous du bruit? Elle s'agite.

SOPHIE, *bas.*

Oui.

DOLCY, *bas.*

C'est de joie ; elle est au comble du bonheur.
(*Haut.*)
Nous sommes sans témoins ; mon procédé mérite
Quelque sincérité. Monsieur de Saint-Firmin
Vient quelque fois ; vous voir, c'est vous aimer sans doute.
Aimable, séduisant, très dangereux enfin,
Avec raison je le redoute.
(*Bas.*)
Dites-moi librement.... que vous ne l'aimez point.
(*Haut.*)
L'espèce d'intérêt qu'à lui vous daignez prendre....

SOPHIE.

Je l'estime, et c'est tout ; calmez-vous sur ce point.

DOLCY.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Au mieux. Par fois, l'on ne peut s'en défendre ;
Le penchant, le cœur parle, et l'on peut s'égarer.

SOPHIE.

Si j'avais ce malheur, j'étoufferais ma flamme.

DOLCY.

Ainsi donc Saint-Firmin n'a point fixé votre âme ?
(*Bas.*)
Parlez haut.

SOPHIE.

Non, monsieur, que pourrais-je espérer ?
L'amour ne m'offrirait que soucis et disgrâces,
Et l'on ne peut aimer sans l'aveu des parens.
(*On entend du bruit dans le cabinet.*)

DOLCY, *à part.*

Il brise tout ; je tremble pour les glaces.
(*Bas à Sophie.*)
Votre mère triomphe, et d'ici je l'entends.
(*Haut.*)
C'en est assez, je crois : adieu, belle Sophie.
De toutes les vertus votre âme est embellie :
Trop heureux qui pourra, par l'hymen enchaîné,
A vos beaux jours unir son existence.
(*en la reconduisant.*)
Feignez toujours avec prudence.
Reposez-vous sur moi : ce nœud peu fortuné
N'existera jamais.

SOPHIE.

Quelle reconnaissance !...
(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

DOLCY, *seul.*

Ce pauvre Saint-Firmin, qu'il doit être étonné !

SCÈNE XIV.

DOLCY, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN, *sortant du cabinet.*

Ah dieux ! qui l'eût imaginé ?
Quelle noirceur !

DOLCY.

Vous l'avez entendue ?

SAINT-FIRMIN.

Ah ! si je l'entendais !

DOLCY.

Et son âme ingénue....

SAINT-FIRMIN.

Ingénue ! ô ciel ! Non, ne le croyez jamais.
Apprenez, apprenez à connaître Sophie.
Je l'aimais, je l'idolâtrais ;
Je respirais près d'elle et l'amour et la vie.
L'ingrate ! encore hier au soir,
Là, monsieur, là.... que j'aimais à l'entendre !
Elle osait me jurer l'amitié la plus tendre,
Un amour éternel.

DOLCY.

Abuser votre espoir ?
Vous pour qui cent beautés....

SAINT-FIRMIN.

Je serais mort fidèle.

DOLCY.

Elle ne connaît pas le prix de votre cœur.

SAINT-FIRMIN.

Je ne m'étonne plus si tantôt la cruelle
Feignait, pour m'éloigner, une fausse terreur.

DOLCY.

D'un pareil procédé mon âme est interdite.

SAINT-FIRMIN.

Les femmes !

DOLCY.

Les voilà : promptes à nous quitter,
Au désespoir quand on les quitte.

SAINT-FIRMIN.

Mais je me vengerai.

DOLCY.

Qu'osez-vous projeter ?
L'honneur vous le défend.

SAINT-FIRMIN.

L'honneur ! quand la parjure...

DOLCY.

Quoi ! peut-on affliger ce qu'on vient d'adorer ?

SAINT-FIRMIN.

Eh quoi ! je souffrirais qu'une lâche imposture....

DOLCY.

Par amitié pour moi, daignez vous modérer.
Si j'osais d'un conseil....

SAINT-FIRMIN.

Parlez, je vous conjure.

DOLCY.

Vengez-vous noblement. Vous êtes généreux.
Oui, croyez-moi : sans humeur, sans colère,
Écrivez-lui que votre père
Vous propose un hymen assez avantageux ;
Que forcé d'accepter, vous rompez avec elle.
Piquez la vanité ; tourmentez l'infidèle,
Et bientôt l'amour-propre éveillera l'amour.

SAINT-FIRMIN.

J'adopte vos conseils : oui, oui, j'aurai mon tour.

DOLCY, *à part.*

A merveille !
(*Haut.*)
Surtout évitez sa présence.
Mais au reste, monsieur, vous avez de l'esprit ;
Au plus excellent ton vous joignez la prudence :
On ne peut s'égarer quand elle nous conduit.

SAINT-FIRMIN.

Je ne la verrai plus ; chez moi je vais écrire.
(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DOLCY, *seul.*

Le succès est complet ; à la fin je respire.
Si deux jours seulement je le puis éloigner,
Je profite du temps, je gagne de vitesse ;
Et le premier au but je me fais couronner.
M'ais j'aperçois Germain : agissons ; le temps presse.

SCÈNE XVI.

DOLCY, GERMAIN.

DOLCY.

Dubois vous a remis ma lettre?

GERMAIN.

Dans l'instant.
Mais votre idée est singulière !
Qui, moi, jouer le rôle de savant ?

DOLCY.

Pourquoi pas? dans le monde on est ce qu'on veut être.
Affichez-vous pour tel : vous n'avez qu'à paraître,
On va dans vingt maisons vous trouver étonnant.

GERMAIN.

Un savant, moi ! Je sais lire pourtant.
Jadis de mon quartier j'étais le beau génie ;
Je savais des chansons ; je fis dans une nuit
Un petit billet doux pour certaine Sylvie....
Le dimanche, au café, je me formais l'esprit.

DOLCY.

Et des femmes, je le parie,
Vous étiez le bijou?

GERMAIN.

Plus d'une fois.... Suffit.
Mais si votre marquis me sonde la cervelle ?

DOLCY.

Pour un homme d'esprit, la moindre bagatelle
Vous étonne. Écoutez. Un grand seigneur, jadis,
Prétendait tout savoir, sans avoir rien appris :
Présentement c'est le contraire ;
Il apprend tout, sans rien savoir.

GERMAIN.

Vous m'enchantez ! Ma foi, nous allons voir !

DOLCY.

N'oubliez pas surtout, si vous voulez lui plaire,
Le titre de marquis ; sans quoi, point de faveur.

GERMAIN.

Oh ! je lui donnerai, s'il veut, du monseigneur.
Moi, je ne suis pas fier ; l'argent, et puis la gloire.

DOLCY.

Il est charmant : c'est bien le meilleur ton !
Vous le savez, j'ai fait en votre nom
Une épître dédicatoire
Pour le marquis Richard ; vous la lirez, monsieur.

GERMAIN.

A quoi bon cette épître?

DOLCY.

Elle est indispensable.
Mais voici madame Melcœur ;
Vous êtes annoncé comme un poëte aimable ;
Pour vous près de son oncle elle a promis d'agir :
Nous en avons besoin ; c'est une bonne femme.

SCÈNE XVII.

DOLCY, GERMAIN, MADAME MELCOEUR.

DOLCY.

Voici monsieur Germain, qui brûle au fond de l'âme
De vous offrir ses vers, sa prose et son loisir.
Il prétend que de vous on lui parle sans cesse ;
(*Bas à madame Melcœur.*)
C'est ce savant dont je vous ai parlé.
(*Haut.*)
Qu'on lui fait votre éloge.
(*Bas à madame Melcœur.*)
Il est un peu troublé.

MADAME MELCOEUR.

Et que dit-on de moi ? la chose m'intéresse.

DOLCY.

Parlez, monsieur Germain ; voyons.

GERMAIN.

Oh ! rien du tout, madame.

DOLCY, *bas à Germain.*

Y songez-vous?
(*Haut.*)
Allons.
Soyez vrai.

GERMAIN.

Que madame est encore une Grâce ;
Qu'elle a tous les attraits de la déesse Io.

DOLCY.

Il s'exprime en poëte, et dans un goût nouveau :
On voit qu'il s'est long-temps nourri des fleurs d'Horace.
(*Bas à madame Melcœur.*)
A son air indécis, à ce regard si doux,
D'honneur, je le croirais presque amoureux de vous.

MADAME MELCOEUR.

Bon ! vous raillez.

DOLCY.

Ma foi ! je le parie.

MADAME MELCOEUR.

J'attends ici Melcœur avec Sophie ;
Sur vous, sur son hymen, sans détour ni délais
Elle va s'expliquer.

DOLCY.

L'excès de vos bienfaits....

MADAME MELCOEUR.

La voici ; laissez-nous : terminons cette affaire.
(*Dolcy sort avec Germain.*)

SCÈNE XVIII.

MADAME MELCOEUR, MELCOEUR.

MELCOEUR.

Votre fille vient-elle ?

MADAME MELCOEUR.

Elle suivait mes pas.
En lui parlant, n'oubliez pas
Mes vœux, l'autorité d'un père.

MELCOEUR.

Je dois moins oublier encor ses sentimens.
Promettez-moi, du moins pendant quelques momens,
De me laisser parler, de garder le silence.

MADAME MELCOEUR.

Parlez, parlez, j'aime qu'on m'en dispense.

SCÈNE XIX.

MADAME MELCOEUR, MELCOEUR, SOPHIE.

SOPHIE, *à part en entrant,*

O ciel ! quel billet outrageant !

MADAME MELCOEUR, *à son mari.*

La voilà ; commencez.

SOPHIE, *à part.*
Qui l'eût dit? le perfide!

MELCOEUR.
Mon enfant, écoutez.

MADAME MELCOEUR.
Très attentivement.

MELCOEUR.
Il faut que votre cœur aujourd'hui se décide.

MADAME MELCOEUR.
Sans hésiter.

SOPHIE, *à part.*
Que veut-on? quel tourment!

MELCOEUR.
Je vous ai, ce matin, parlé d'un hyménée,
Dont votre oncle Richard s'occupe vivement.

MADAME MELCOEUR.
Qui vous rendra très fortunée;
Car il vous donnera cinquante mille écus.

MELCOEUR.
Du seul nom de l'époux je vous ai fait mystère;
J'avais quelques raisons.

MADAME MELCOEUR.
Mais vous n'en avez plus,
Cet époux, c'est Dolcy.

MELCOEUR.
Si ce choix peut vous plaire,
S'il vous convient, parlez sincèrement.

MADAME MELCOEUR.
Il lui convient sans doute.

MELCOEUR.
Eh! de grâce, madame,
Laissez-la s'expliquer.
(*A Sophie.*)
Descendez dans votre âme,
Parlez à votre ami, votre père est absent.

SOPHIE, *à part.*
Après ce qu'il m'écrit, quoi! je balance encore!
Non, non quand je devrais périr.

MADAME MELCOEUR.
Eh bien, répondez-vous?

SOPHIE.
Un tel hymen m'honore.
Et si ma mère et vous daignez y consentir,
Disposez de ma main, fixez ma destinée.

MELCOEUR.
Vous acceptez?

SOPHIE.
A vos lois enchaînée....

MADAME MELCOEUR.
J'aime à voir la raison se rapprocher de vous;
C'est un guide sûr et fidèle.
Elle coûte des soins; mais les fruits en sont doux.
(*A part.*)
Allons vite à Dolcy porter cette nouvelle.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

MELCOEUR, SOPHIE.

MELCOEUR.
Puisque j'ai votre aveu, je vais, mademoiselle,
M'occuper de votre bonheur,
Et donner ma parole.

SOPHIE, *à part.*
Ah! quelle chaîne affreuse!

MELCOEUR, *à part.*
Elle le veut: puisse-t-elle être heureuse!
(*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

SOPHIE, *seule.*
Mais Dolcy la rompra; lui seul est mon appui:
Il m'a promis; je puis compter sur lui.

SCÈNE XXII.

SOPHIE, ROSETTE.

ROSETTE.
Grâce à monsieur Richard, je viens, mademoiselle,
D'obtenir mon pardon. Ce moment m'est bien doux:
Faites-moi compliment; je reste auprès de vous.
Mais quel accueil! Comment! lorsque mon zèle....
Que vois-je? vous pleurez!

SOPHIE.
Allons cacher mes pleurs.

SCÈNE XXIII.

ROSETTE, *seule.*
Bien répondu! Mais quels nouveaux malheurs
Ont troublé ses destins! quelle âme assez cruelle!...
Ah! ne la quittons pas, et donnons-lui mes soins:
Il est trop malheureux de pleurer sans témoins.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, SAINT-FIRMIN.

ROSETTE.
Vous faites l'enfant!

SAINT-FIRMIN.
Non, te dis-je:
Je ne veux pas la voir.

ROSETTE.
Et pourquoi venez-vous?

SAINT-FIRMIN.
Je viens.... pour m'en aller.

ROSETTE.
Modérez ce courroux.
Entrez.

SAINT-FIRMIN.
Non, non.

ROSETTE.
N'entrez pas: quel vertige!

SAINT-FIRMIN, *revenant.*
Que dis-tu de Sophie? hem!

ROSETTE.
Qui, moi?

SAINT-FIRMIN.
Toi-même, oui.

ROSETTE.
Je n'en dis pas le mot.

SAINT-FIRMIN.
J'irai si loin d'ici,
Que j'espère jamais n'entendre parler d'elle.

ROSETTE.

Vous ne l'aimez donc plus?

SAINT-FIRMIN.

Après sa trahison!
Rosette, j'en mourrai.

ROSETTE.

Cette mort sera belle.

SAINT-FIRMIN.

Elle est seule, dis-tu?

ROSETTE.

Je la crois au salon.

SAINT-FIRMIN.

Au salon! c'est là même où sa bouche infidèle
Devant toi me jurait une flamme éternelle.
Oui, c'en est fait: je pars.

ROSETTE.

Et quand vous verra-t-on?

SAINT-FIRMIN.

Jamais, jamais!

ROSETTE.

Bonsoir.

SAINT-FIRMIN, *revenant.*

Quel tour abominable!
Tu voudrais m'assurer qu'elle n'est pas coupable,
Qu'elle n'a pas trahi ses sermens et mon cœur?

ROSETTE.

Moi, je n'assure rien; le visage est trompeur.

SAINT-FIRMIN.

Qu'il est affreux de perdre ce qu'on aime!

ROSETTE.

Allez l'interroger vous-même;
Voyez-la; parlez-lui.

SAINT-FIRMIN.

Tu le veux! j'y consens:
Mais j'en réponds, je braverai ses charmes.
Non, je ne croirai rien, ni sa voix ni ses larmes.

ROSETTE.

Entrez toujours, et reprenez vos sens.

SCÈNE II.

ROSETTE, *seule.*

Que la raison s'introduit avec peine
Dans la cervelle des amans:
Mais la pitié me presse: oui, renouons leur chaîne;
Écartons ce Dolcy, serpent qui tour à tour,
Faux, souple, caressant, sous l'air de la colombe
Cache la griffe du vautour.
Malheur à moi si je succombe!

SCÈNE III.

ROSETTE, RICHARD, DOLCY.

RICHARD, *à Rosette.*

Dis à monsieur Germain que je l'attends ici.
(*Rosette sort.*)

SCÈNE IV.

RICHARD, DOLCY.

RICHARD.

Nous ferons à merveille, et je jouis d'avance
Du plaisir de l'entendre, et causer avec lui.

DOLCY.

Vous serez satisfait de cette connaissance:
Vous ne trouverez pas un bel-esprit du jour;
De ces gens merveilleux, qui, vides de science,
Brillent dans les soupers, intriguent à la cour;
Et par des airs, des mots, couvrent leur ignorance:
Celui-ci parle peu; mais c'est un fier penseur!

SCÈNE V.

RICHARD, DOLCY, GERMAIN.

DOLCY, *à Germain.*

Avancez donc.
(*A Richard.*)
Le respect l'intimide.
(*Haut.*)
Voilà monsieur Germain, le successeur d'Ovide,
Ce savant peu connu, mais votre admirateur.

RICHARD.

J'aime les gens d'esprit; leur commerce est utile,
Et ma maison fut toujours leur asile.

GERMAIN.

Vous êtes leur Mécène.

DOLCY.

Et même leur rival.

GERMAIN.

L'Hypocrène est pour vous une plaine fertile.

RICHARD, *bas à Dolcy.*

Il a bien d'un savant le trait original;
Le teint pâle, l'œil creux.

DOLCY, *à Richard.*

De plus il est modeste.

RICHARD, *à Germain.*

Je connais vos malheurs; mais un appui vous reste.

GERMAIN.

Je sais que monsieur le marquis,
Protecteur éclairé des arts et du génie.....

DOLCY, *à Germain.*

Oui, monsieur le marquis a mille dons exquis.
Mais apprenez surtout qu'il hait la flatterie.
(*Bas à Richard.*)
Lui trouvez-vous un peu d'esprit?

RICHARD, *bas à Dolcy.*

Sans contredit:
Il me plaît.

DOLCY, *bas à Richard.*

Je le crois; l'esprit séduit l'esprit.

RICHARD, *à Germain.*

Êtes-vous occupé de quelque grand ouvrage?
Jouirons-nous bientôt du fruit de vos talens?

GERMAIN.

Oui, monsieur le marquis; je fais quelques enfans:
Nous autres gens d'esprit, c'est là notre apanage.

DOLCY.

La gloire fut toujours la chimère du sage.
Il compose un poëme.

GERMAIN.

En vers.

RICHARD.

En vers libres?

GERMAIN.

Oh! non; je n'ai pas ce travers:
J'ai l'oreille trop chaste: et toujours la décence.....

RICHARD.

En vers alexandrins?

GERMAIN.

Non; c'est en vers français.

Si je parlais latin, qui m'entendrait en France?
Pas même les abbés.

DOLCY, *bas à Germain.*

Bravo.

GERMAIN, *bas à Dolcy.*

Quand je m'y mets....

RICHARD, *bas à Dolcy.*

Il est malin.

DOLCY, *bas à Richard.*

C'est un autre vous-même.

RICHARD.

Peut-on savoir le sujet du poëme?

GERMAIN.

Oui, monsieur le marquis; ce n'est point un secret.
(*Bas à Dolcy.*)
Aidez-moi donc.

DOLCY.

Il est sur la richesse.

RICHARD, *bas à Dolcy.*

On ne le dira pas rempli de son sujet.

DOLCY.

Le mot est très heureux; il est plein de finesse.

RICHARD, *à Germain.*

Que dites-vous d'Homère et de ses vieux écrits?

GERMAIN.

Ma foi, je n'en dis rien. J'ai toujours pour maxime
De parler peu, de taire mon avis.

DOLCY, *à Germain.*

Avouez-le pourtant, vous le trouvez sublime,
Divin?

GERMAIN.

Parbleu! je le crois bien.
Cet homme assurément n'était pas Grec pour rien.

DOLCY, *bas à Richard.*

Et ce bon mot?

RICHARD, *bas à Dolcy.*

Charmant; l'épigramme est subtile:
Je voudrais l'avoir faite.

DOLCY, *bas à Richard.*

Elle est digne de vous.

RICHARD, *à Germain.*

Lequel préférez-vous de Lucain ou Virgile?

GERMAIN.

Mais vous m'embarrassez. Cependant entre nous....
(*A Dolcy.*)
Que diable!

DOLCY, *bas à Germain.*

Allez toujours: il en sait moins que vous.

GERMAIN.

Lucain n'est pas un sot; Virgile n'est pas bête.

DOLCY.

Virgile est son héros.

GERMAIN.

C'est qu'il est très honnête.
Bibendo castigat mores.

RICHARD.

Que direz-vous de sa Didon?

GERMAIN.

Mais.... que c'est une femme. Elle est morte, dit-on?

DOLCY, *à Germain.*

Êtes-vous partisan de la scène tragique?

GERMAIN.

Beaucoup: les cris, le sang, les soldats, tout le train:
Cela me fend le cœur: j'aime le pathétique.

DOLCY.

Je reconnais le sensible Germain.

RICHARD.

De Crébillon j'admire le génie;
Il est sombre et tragique.

GERMAIN.

Oui, dans la tragédie.

RICHARD.

C'est Boileau qui l'a dit; il ne peut s'égarer:
Pour arracher des pleurs, il faut faire pleurer.

DOLCY.

Ah! monsieur le marquis, quelle heureuse mémoire!
(*A Germain.*)
Et l'épître dédicatoire
Que vous devez nous lire, il en est temps.

GERMAIN.

Si monsieur le marquis le permet?...

RICHARD.

J'y consens.
Et je vais vous prêter une oreille attentive.

DOLCY, *à Richard.*

Son style vous plaira, sa manière est naïve.

GERMAIN, *lisant.*

« Épître dédicatoire à très haut et très puissant sei-
« gneur, monsieur le marquis de La Mésangerie. »

SCÈNE VI.

RICHARD, DOLCY, GERMAIN, MELCOEUR.

MELCOEUR, *à Dolcy.*

C'est vous que je cherchais; je dois vous prévenir....

RICHARD, *à Melcœur.*

Un moment; écoutez: vous aurez du plaisir.

MELCOEUR.

Quoi? qu'est-ce donc?

RICHARD.

Daignez me croire:
C'est l'épître dédicatoire
D'un livre, que monsieur veut bien me dédier.

MELCOEUR.

Je vous plains.

RICHARD.

De quoi donc?

MELCOEUR.

D'ouïr telle sottise.

GERMAIN *lit.*

« Que la France serait heureuse, si toutes les personnes
« distinguées comme monsieur le marquis, par leur rang,
« leurs richesses et leur naissance, joignaient au talent
« des affaires, une érudition brillante et facile! »

MELCOEUR, *bas à Dolcy.*

Quel est cet homme à barbe grise?

DOLCY, *montrant Germain.*

Qui? monsieur?

MELCOEUR.

Oui, monsieur.

DOLCY.

C'est un des beaux-esprits....

MELCOEUR.

Tant pis pour lui. D'abord avant d'écrire,
Qu'il apprenne à penser.

DOLCY.

On ne saurait mieux dire.
Vous trouvez ce début?

MELCOEUR.

Très plat.

DOLCY.

C'est mon avis.

(*Bas à Richard.*)

J'aime assez ce ton-là ; sa plume est élégante.

RICHARD.

Fort bien.

GERMAIN *lit.*

« Le plus grand homme de son siècle, Jules-César..... »

MELCOEUR, *à Germain, l'interrompant.*

Jules-César : oh ! l'idée est plaisante !
L'allez-vous comparer avec monsieur Richard ?

SCÈNE VII.

RICHARD, DOLCY, GERMAIN, MELCOEUR, LABRIE.

LABRIE, *à Richard.*

On demande monsieur . le comte de Bonnard.

RICHARD.

Pardon, mon cher Germain : le comte vient me prendre ;
Je ne veux pas le faire attendre :
Donnez-moi cet écrit, que je trouve charmant ;
Je le lirai, chemin faisant.

DOLCY.

Il implore à son tour votre appui tutélaire
Pour l'emploi.....

RICHARD.

J'en réponds ; je vais précisément
Chez le ministre.

(*A Germain.*)

Adieu, mon cher confrère.

(*Bas à Dolcy.*)

Il m'a fait grand plaisir ; il est vif, éloquent.

(*Haut à Germain.*)

Revenez pour savoir le succès de l'affaire.

(*Il sort avec Labrie.*)

SCÈNE VIII.

DOLCY, GERMAIN, MELCOEUR.

MELCOEUR, *à Germain.*

Vous êtes donc, monsieur, un bel-esprit ?

GERMAIN.

Oui, monsieur, je le suis.

MELCOEUR.

Eh bien, soyez instruit
Que c'est déshonorer les lettres et vos titres,
Que d'oser prodiguer, dans de plates épîtres,
Un encens qui dégrade et l'idole et l'auteur.
L'homme de lettres doit se respecter lui-même,
Garder sa dignité ; placé sur la hauteur,
Il faut que sa conduite et les écrits qu'il sème,
Respirent la vertu, le courage et l'honneur.

GERMAIN *le salue profondément, et sort.*

Monsieur, ma joie en est extrême.

SCÈNE IX.

DOLCY, MELCOEUR.

MELCOEUR.

Votre hymen est conclu, monsieur : tort ou raison,
Vous avez l'agrément de toute la maison ;
Songez qu'en épousant une fille bien née,
Vous répondez de son bonheur :
C'est un devoir qu'impose l'hymenée ;
Mais un devoir bien doux pour un homme d'honneur.

DOLCY.

Pour embellir ses jours, et tâcher de lui plaire,
Je prétends imiter les vertus de son père.

MELCOEUR.

Tenez, mon cher monsieur, parlons ouvertement ;
Vous avez un défaut qui dégrade votre âme :
Vous louez tout le monde, et Richard et ma femme,
Et moi-même. Morbleu ! mortel très indulgent,
Sans cesse vos fadeurs fatiguent nos oreilles.

DOLCY.

J'aime à louer un sexe adorable, enchanteur.

MELCOEUR.

Oh ! pour les femmes, de bon cœur.
Elles vivent de miel, ainsi que les abeilles.

DOLCY.

On sait que chez les grands, pour s'ouvrir quelqu'accès,
Il faut par cet appât apprivoiser leurs âmes.

MELCOEUR.

Eh bien, mettez les grands dans la classe des femmes :
Mais nous, monsieur, c'est nous traiter en vrais benêts,
Que de nous débiter de ces fadeurs en face.
Eh ! croyez-moi, faites-nous grâce !
Que la vérité parle et se montre à nos yeux.

DOLCY.

Et qui l'écouterait ?

MELCOEUR.

Qui ? l'homme vertueux.

DOLCY.

La vérité, sans doute, est belle sans nuage :
Mais du poids de la haine on serait accablé,
Si, couvert du manteau du sage,
On allait aux humains, d'un crayon trop zélé,
Leur marquer les défauts qui sont leur apanage.

MELCOEUR.

Je le sais ; aujourd'hui l'on est très réservé :
On veut vivre pour soi, libre d'inquiétude.
Qu'importe que le vice aille le front levé !
Mon repos, mon bonheur, voilà ma seule étude.
Corriger les humains, ce n'est pas mon emploi :
Indulgent pour autrui, l'on le sera pour moi.
Ainsi, grâce à nos mœurs, à notre tolérance,
Un fat à nos côtés marche avec impudence,
Et meurt sans se douter qu'il fut toujours un fat.

DOLCY.

Il a vécu du moins très content de lui-même :
Est-ce un malheur ? Pourquoi troubler ce doux état ?
Désabuser un sot qui s'admire et qui s'aime ?

MELCOEUR.

Il ouvrirait l'oreille à de meilleurs avis,
S'il redoutait le frein de la censure ;
Si du public l'inflexible droiture
Le couvrait du sceau du mépris.

DOLCY.

Je me vois confondu par ce trait de lumière.
Mais l'homme environné, pressé par la douleur,
Se console souvent au sein d'une chimère :
Il veut être trompé ! c'est peut-être un malheur ;
Mais il est plus cruel d'éclairer sa misère.
Par exemple, un auteur, de ses talens épris,
Soumet à nos conseils les fruits de son génie.
De ces messieurs on connaît la manie ;

Ils viennent consulter, mais pour être applaudis :
Que faire alors, monsieur?

MELCOEUR.

Vous taire;
Ou plutôt hardiment lui dire votre avis.

DOLCY.

Mais on l'affligerait.

MELCOEUR.

On lui rendrait service :
Nous le verrions alors, de ses faibles travaux,
Long-temps, la lime en main, attaquer les défauts;
Ou si Minerve, à ses vœux peu propice,
Jamais de son flambeau n'échauffa ses esprits,
Pressé par la critique il se ferait justice,
Et nous délivrerait de ses tristes écrits.

DOLCY.

Oui, je vois mon erreur, j'étais impardonnable :
Que ne peut un censeur aimable et plein d'esprit?

MELCOEUR.

Je ne me croyais pas d'une tournure aimable :
Mais vous me l'apprenez, j'en ferai mon profit.
Je vais trouver Richard, et régler tout de suite
Les clauses du contrat.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

DOLCY, *seul.*

Enfin je viens à bout.
Me voilà dans le port; ma foi, je le mérite :
Vive la flatterie, elle conduit à tout.

SCÈNE XI.

DOLCY, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur de Saint-Firmin a deux mots à vous dire.

DOLCY.

A moi? Sais-tu pourquoi?

ROSETTE.

J'ignore ses projets.

DOLCY.

Mais parlons de toi-même. Ah! l'aimable sourire!
Chaque jour, en honneur, embellit tes attraits;
Des yeux étincelans.

ROSETTE.

Monsieur, je me retire;
Ma pudeur souffrirait de ce joli jargon.
(*A part.*)
En voyant Saint-Firmin tu changeras de ton.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

DOLCY, *seul.*

Saint-Firmin veut me voir!

SCÈNE XIII.

DOLCY, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN, *à part.*

Quel trait! quel infamie!
M'enfermer là-dedans; nous tromper, nous trahir,
Tous les deux à la fois.

DOLCY, *à part.*

A-t-il pu découvrir...?
Oui; sa colère éclate; il aura vu Sophie.

SAINT-FIRMIN.

Je voudrais vous parler, à l'écart, sans témoins.

DOLCY.

Ordonnez.

SAINT-FIRMIN.

Suivez-moi.

DOLCY.

Mais....

SAINT-FIRMIN.

Sortons je vous prie.

DOLCY.

Votre air triste m'afflige; expliquez-vous du moins.

SAINT-FIRMIN.

C'est l'épée à la main qu'il faut m'ôter Sophie;
Non par des procédés trop dignes de mépris.

DOLCY.

Si l'honneur a parlé; s'il le faut, je vous suis.
Mais l'amitié, l'estime qui nous lie....

SAINT-FIRMIN.

Que m'importe?

DOLCY

D'ailleurs avec autant d'esprit.....

SAINT-FIRMIN.

Oh! mon esprit..... Sortez, ou mon juste dépit.....

DOLCY.

Vous m'y forcez, je ne puis m'en défendre;
J'en suis au désespoir. Je l'avouerai pourtant,
Cette noble chaleur, ce courage brillant
Est celui d'un héros; mais loin de me surprendre,
Je n'espérais pas moins d'un homme tel que vous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, *à Dolcy.*

Monsieur, l'on vous attend; madame avec instance
Vous fait prier d'user de diligence.

DOLCY.

(*à Saint-Firmin.*) (*Bas.*)
Il suffit. On m'attend. Le lieu du rendez-vous?

SAINT-FIRMIN, *bas.*

Au Cours.

DOLCY, *bas.*

L'heure?

SAINT-FIRMIN, *bas.*

A la nuit.

DOLCY.

Je m'y rendrai.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

SAINT-FIRMIN, DUBOIS.

SAINT-FIRMIN.

Le traître!
Que de ruse et d'audace!

DUBOIS.

Ah! monsieur, doucement :
De qui parlez-vous?

SAINT-FIRMIN.

De ton maître :
C'est un fourbe.

DUBOIS.

Monsieur, je trouve surprenant....

SAINT-FIRMIN, *lui donnant un soufflet.*

Et vous un insolent, un drôle.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

DUBOIS, *seul.*

Iparle avec un feu qui coupe la parole!

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, SOPHIE.

ROSETTE, *suivant Sophie, qui entre éplorée.*
Où courez-vous ainsi?

SOPHIE.
Je ne veux pas signer.

ROSETTE.
Écoutez-moi, mademoiselle.

SOPHIE.
Non.

ROSETTE.
Paraissez du moins.

SOPHIE.
Il faudra m'y traîner.

ROSETTE.
De tous côtés l'on vous appelle.
Ils sont tous assemblés : le contrat est dressé;
Votre mère s'emporte, et gronde votre père :
Monsieur Melcœur, toujours ferme et sensé,
L'invite à la douceur, et surtout à se taire.
Doley, le front serein, et l'œil toujours riant,
Lui dit : « Belle maman, vous êtes trop aimable :
Ménagez-vous, tant de bonté m'accable. »
Monsieur Richard, moins patient :
« Qu'on la cherche, dit-il, qu'on vole,
Qu'on lui dise que je l'attends. »

SOPHIE.
Et Saint-Firmin?

ROSETTE.
Il est chez moi : je le console;
Je lui parle raison : il ne m'écoute pas.

SOPHIE.
Va-t'en trouver mon père : hélas!
Dis-lui qu'ici sa malheureuse fille
Voudrait lui parler un moment.

ROSETTE, *à part.*
J'y vais. Quel cœur intéressant!
Qu'ils sont cruels, ces pères de famille!
(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

SOPHIE, *seule.*

Oui, je vais à ses pieds épancher ma douleur :
Il m'aime; il est sensible; il m'ouvrira son cœur.
Saint-Firmin doit venir : il soutient mon courage.
(*Apercevant son père.*)
Dieux! je tremble! mes yeux sont couverts d'un nuage.

SCÈNE III.

SOPHIE, MELCOEUR; SAINT-FIRMIN *entre un moment après, et reste à la cantonade.*

MELCOEUR, *à Sophie.*
Vous m'avez demandé : voyons, que voulez-vous?
(*A part.*)
Quel est donc ce mystère?

SOPHIE, *à part.*
Ah! je respire à peine.

MELCOEUR.
Parlez.

SOPHIE.
Mon père!

MELCOEUR.
Eh bien?

SOPHIE.
J'embrasse vos genoux.

MELCOEUR.
D'où vient cette pâleur? quelle alarme soudaine!

SOPHIE.
Vous me voyez.... au désespoir.

MELCOEUR.
Oui, je m'en aperçois; mais quelle en est la cause?

SOPHIE.
Un arrêt trop cruel.

MELCOEUR.
Cruel! puis-je savoir?...

SOPHIE.
Si cet hymen qu'on me propose
S'achève..., hélas!

MELCOEUR.
Après?

SOPHIE.
J'en mourrai de douleur.

MELCOEUR.
Mais j'avais votre aveu.

SOPHIE.
Je m'abusais moi-même :
C'est un moment de dépit et d'erreur.

MELCOEUR.
De dépit et d'erreur! ma surprise est extrême.

SOPHIE.
Un autre objet remplit mon cœur.

MELCOEUR.
Vous aimez?

SOPHIE.
Et je suis aimée.

MELCOEUR.
Comment! j'ai cru....

SOPHIE.
Pardon! vous m'en voyez....

MELCOEUR.
Et quel est cet objet dont vous êtes charmée?

SOPHIE.
Mon père....

MELCOEUR.
Répondez.

SAINT-FIRMIN, *qui s'est avancé par degrés, tombant aux genoux de Melcœur.*
Il se jette à vos pieds.

MELCOEUR, *le relevant.*
Et vous aussi, monsieur? Pardonnez ma surprise :
A vous trouver ici je ne m'attendais pas.

SAINT-FIRMIN.
Depuis long-temps mon âme éprise
N'a cessé de l'aimer, d'adorer ses appas.

MELCOEUR.
Vous l'adorez?

SAINT-FIRMIN.

Je l'aime avec idolâtrie,
Et l'aimerai jusqu'au trépas.

MELCOEUR.

Mais pourquoi, monsieur, je vous prie,
Si l'honneur vous guidait, ne pas me consulter;
Tromper mon amitié; vous couvrir du silence?
Ai-je l'air si farouche?

SAINT-FIRMIN.

Ah! daignez m'écouter.
Mes parens sont connus; mais loin de l'opulence,
Ils habitent les champs: mon épée et mon cœur,
Voilà mon unique héritage.
Je voudrais m'avancer dans les champs de l'honneur,
Et mériter, par mon courage,
Et vos bontés et mon bonheur.

MELCOEUR.

Ces sentimens pourraient mériter mon suffrage,
Et vous justifier; je vous dirai bien plus:
J'aime votre candeur, j'estime vos vertus;
Mais j'ai promis: ma parole m'engage.
Il faudrait des motifs...., et vous savez d'ailleurs
Que son oncle s'obstine et veut cet hyménée,
Et que de ses bontés dépend sa destinée.

SOPHIE.

Ah! mon père!

SAINT-FIRMIN.

Ah! monsieur!

MELCOEUR.

Je conçois vos douleurs;
Mais tout est arrêté. Cependant la décence
Vous prescrit par ma voix un ordre rigoureux.
Il faut éviter sa présence;
Vous éloigner. Peut-être tous les deux
Vous m'accusez d'un austère caprice;
Mais pesez mes raisons au poids de la justice,
Et vous m'approuverez.

SOPHIE.

Ah! dieux!

SAINT-FIRMIN, *vivement.*

Eh bien, monsieur, apprenez la bassesse,
La noirceur d'un rival, d'un flatteur odieux.
On vient: daignez, au nom de l'honneur qui me presse,
Pour vous, pour son bonheur, m'écouter un moment.

MELCOEUR.

Je le veux bien: voyons.

(*Ils se rapprochent tous les trois de la cantonade.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RICHARD, GERMAIN.

RICHARD, *à Germain.*

Je suis à vous vraiment.
Vous désirez donc voir mon épître à la lune?

GERMAIN.

Oui, monsieur le marquis; cette bonne fortune
Rafraîchirait mes sens bien amoureusement.

SAINT-FIRMIN *à Melcœur* (*toujours dans le fond.*)

Perfide adulateur, en ruses il abonde.

RICHARD, *à Germain.*

Oui, Dolcy me l'a dit: tantôt nous en causions;
Mais, loin d'être jaloux de mes productions,
Je les fais voir à tout le monde.

GERMAIN.

Vous avez tort sans doute.

SAINT-FIRMIN *à Melcœur* (*montrant le cabinet.*)

Oui, monsieur, là-dedans,
J'étais sa dupe; il abusait Sophie.

RICHARD, *à Germain.*

J'ai fait tantôt des changemens;
Mais notre ami la recopie,
Et va nous l'apporter.

SOPHIE, *à Melcœur.*

Feignez pour un instant,
Me disait-il; je romprai cette chaîne.

MELCOEUR, *à part.*

Ah! quel fourbe!

RICHARD, *à Germain.*

Au surplus, c'est un fruit de ma veine,
Produit sans nul effort; mais j'aime cet enfant.

GERMAIN.

S'il ressemble à son père, il doit être charmant.

RICHARD.

Dolcy m'a critiqué; car il est inflexible.

GERMAIN.

Lui, monsieur?

RICHARD.

Oui, lui-même; il dit
Que dans ces vers j'ai semé trop d'esprit.

GERMAIN.

Ah! monsieur le marquis, cela n'est pas possible;
Je le connais.

RICHARD.

Pardon; allez prier Dolcy
De se hâter: je vous attends ici.

(*Germain sort.*)

SCÈNE V.

MELCOEUR, RICHARD, SAINT-FIRMIN, MADAME MELCOEUR, SOPHIE.

MADAME MELCOEUR.

Eh bien! finirons-nous?

(*Melcœur, Saint-Firmin et Sophie se rapprochent de la rampe.*)

(*à Melcœur.*)

Vous êtes bien paisible.
Le contrat est dressé: signez-vous aujourd'hui?

MELCOEUR.

Non pas, madame; non; je reprends ma parole:
Qu'on ne me parle plus de ce monsieur Dolcy.

MADAME MELCOEUR.

Vous moquez-vous? quel prétexte frivole?...

MELCOEUR.

Je sais ce que je fais: écartez tout souci.

RICHARD.

Vous m'étonnez, monsieur; je ne puis vous comprendre:
Sans raisons, sans motifs....

MELCOEUR.

Pardonnez-moi, monsieur;
J'ai des motifs puissans; je viens de les apprendre:
Vous les récuseriez dans ce moment d'humeur.

(*Montrant Saint-Firmin.*)

Mais vos yeux s'ouvriront. Voici, voici mon gendre;
Je le connais; je réponds de son cœur.
A vos bontés il n'ose encor prétendre;
Il veut les mériter par les lois de l'honneur.

RICHARD.

Vous êtes fort le maître.

MADAME MELCOEUR, *à part.*
Ah! l'indigne conduite!
RICHARD.
Mais j'avertis que je ne donne rien.
MADAME MELCOEUR.
Moi, je n'y consens pas, et je la deshérite.
MELCOEUR.
Mes enfans, je vous plains: mais non, aimez-vous bien :
Cultivez avec soin les fruits de la sagesse ;
Vous vivrez sans éclat; mais loin de la richesse
Vous aurez les vrais biens : tout le reste est si vain!
SAINT-FIRMIN.
Sophie, et vos bontés....
MELCOEUR.
Oui, mon cher Saint-Firmin.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, *à Richard.*
Monsieur Dolcy finit votre copie,
Et va venir dans le moment.
RICHARD.
Pardon, mon cher Germain.
(*A part.*)
Quelle bizarrerie!
SAINT-FIRMIN, *bas à Melcœur.*
Quel est cet homme-là?
MELCOEUR.
Je ne sais, un savant;
Un animal qui versifie,
Intime ami du sieur Dolcy.
SAINT-FIRMIN.
Un savant? qu'entends-je? qui? lui?
Cet homme-là ne peut-être qu'un traître.
Je le connais : je m'en vais lui parler.
(*à Germain.*)
Daignez-vous bien, monsieur, me reconnaître?
GERMAIN, *à part.*
Ah! juste ciel! que vois-je?
SAINT-FIRMIN.
Eh! pourquoi vous troubler?
GERMAIN.
Je ne me trouble point : c'est l'air de mon visage.
RICHARD, *à Saint-Firmin.*
Quoi! vous le connaissez?
SAINT-FIRMIN.
On ne peut davantage.
Son magasin était au faubourg Saint-Denis.
RICHARD.
Un magasin de vers! quel est donc ce langage?
Apprenez que monsieur est un des beaux-esprits....
SAINT-FIRMIN.
On vous trompe, monsieur, c'est moi qui vous l'assure.
GERMAIN, *à part.*
Je suis perdu : la maudite aventure!
SAINT-FIRMIN.
On ose vous jouer; le fourbe en a pâli.
GERMAIN.
Monsieur, c'est que j'ai chaud.
RICHARD.
L'on oserait ici...
(*A Germain.*)
Parlez, monsieur, parlez.
GERMAIN, *à part.*
Ma voix expire
MELCOEUR.
Voici Dubois qui pourra nous instruire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUBOIS.

MELCOEUR.
Quel est cet homme-là, Dubois?
DUBOIS.
Monsieur Germain?
Diable! c'est un savant, qui parle le latin
Comme moi l'allemand; qui sait la mappemonde,
La grammaire, le grec, comme tourne le monde.
SAINT-FIRMIN.
Tu mens.
DUBOIS.
Monsieur, ce reproche affligeant...
GERMAIN, *à part.*
Prévenons ce Dubois, de crainte d'accident.
(*Haut à Richard.*)
Pardon, monsieur; j'ai tort; je le confesse.
Je ne suis, il est vrai, qu'un simple commerçant.
RICHARD.
Un simple....
GERMAIN.
Oui, monsieur.
RICHARD.
Quoi! l'on a la hardiesse!...
GERMAIN.
N'accusez que Dolcy : je blâmais son projet,
Et de tous ses détours je suis dupe moi-même.
Dolcy venait chez moi; ma maison l'enchantait :
Il caressait mon fils, lui corrigeait son thème,
Et l'appelait son petit Adonis :
Ma femme était Hélène, et moi le beau Pâris.
C'est ainsi, que, flattant jusques à ma servante,
Il a su m'arracher une somme importante,
Qu'il voulait acquitter au moyen d'un emploi.
MELCOEUR, *à part.*
Je l'avais bien jugé!
GERMAIN.
J'ai sa lettre sur moi,
Qui peut justifier....
MELCOEUR.
Donnez : voyons sa prose.
(*Il lit.*)
« Mon cher et respectable ami, venez, ma lettre reçue;
« nous tenons le bon homme.
(*S'interrompant, à Richard.*)
C'est vous-même, je croi.
GERMAIN, *à Richard.*
Oui, monsieur.
MELCOEUR, *continuant de lire.*
« Vous serez présenté comme un savant. Vous avez trop
« d'esprit pour ne pas bien jouer ce rôle : c'est un moyen
« assuré d'obtenir votre emploi. Je lui prépare en votre
« nom une épître dédicatoire, qui produira un effet mer-
« veilleux. Vous ne manquerez pas surtout d'admirer, de
« louer ses vers, quoique détestables. »
RICHARD.
L'insolent!
MELCOEUR, *à part.*
J'en savais quelque chose.

(*Il lit.*)

« Je vous recommande aussi dans votre cours d'éloges
« les grâces et la fraîcheur de la chère madame Melcœur :
« c'est une petite folle de cinquante-cinq à soixante ans,
« qui peut nous être très utile. »

MADAME MELCOEUR.

Ah! l'impudent! il me jouait aussi!

MELCOEUR.

Pourquoi pas comme un autre?
(*Lisant.*)
« Adieu le plus aimable des hommes. »
(*Avec ironie.*)
(*A Richard.*) Et le plus respectable.
Vraiment il vous traite en ami!

RICHARD.

Ah! quel monstre!
(*à Germain.*)
Sortez, monsieur.

MADAME MELCOEUR.

Le misérable!

GERMAIN.

Je perds tout à la fois, par ces ruses du diable,
Ma dette et mon latin. Mais j'aurai mon argent;
Je le fais arrêter : quand je tiendrai mon homme,
Il aura beau flatter vraiment,
M'appeler son Pâris; je veux que l'on m'assomme
S'il sort sans me payer.

DUBOIS, *à Germain qui sort.*

Adieu, le beau Pâris.
Mes respects à la belle Hélène.
(*Dubois sort du côté opposé.*)

SCÈNE VIII.

RICHARD, MADAME MELCOEUR, MELCOEUR, SOPHIE, SAINT-FIRMIN.

MELCOEUR, *à Richard.*

A vos projets, je crois, vous renoncez sans peine?
Ces deux amans par l'honneur réunis,
Méritent vos bontés....

RICHARD.

Oui, j'approuve leur chaîne,
Et je donne pour dot tout ce que j'ai promis.

SAINT-FIRMIN, *à madame Melcœur.*

Et vous, madame?

MADAME MELCOEUR.

A vos vœux je souscris.

SAINT-FIRMIN.

O Sophie! enfin la fortune....

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DOLCY.

RICHARD.

(*A part.*)
Il vient : contenons-nous. Ah! comme il m'a traité :

DOLCY *entre, les yeux fixés sur un papier.*

(*A Richard.*)
Voici, monsieur, votre épître à la lune.
Plus je la lis, plus j'en suis enchanté :
Je crois parcourir un rivage,
Qui m'offre à chaque pas mille tableaux rians.

RICHARD.

D'honneur?

DOLCY.

D'honneur : vous savez mon usage :
Je ne vous flatte pas; chaque trait, chaque image
Unit à la fraîcheur la grâce du printemps.

RICHARD.

Vous êtes donc ravi?

DOLCY.

L'on ne peut davantage.

RICHARD, *lui donnant la lettre écrite à Germain.*

Lisez.

DOLCY, *à part, après avoir lu.*

O ciel! quel affreux contre-temps!

MELCOEUR, *à Dolcy.*

Parcourez ce billet, comme un charmant rivage,
Qui vous présentera des tableaux ravissans.

DOLCY, *à Richard.*

Un mouvement de jalousie
A dicté cet écrit : fâché de vos talens,
Vous enviant ce beau génie....

RICHARD.

(*A part.*)
Il ose encor! quel front!
(*Haut à Dolcy.*)
Monsieur,
Sortez de ma maison.

DOLCY.

Eh bien, monsieur Melcœur,
Vous le voyez : le jour blesse, importune :
Si ce billet flattait, j'aurais été charmant.
Adieu, messieurs, quittons-nous sans rancune;
Et convenez, du moins tacitement,
Que lorsque j'encensais vos goûts et vos caprices,
Je méritais vos soins, je faisais vos délices.
Cette leçon m'instruit; j'espère me former.
C'est peu qu'en nos discours brille la flatterie :
Il faut la respirer, l'écrire et l'imprimer.
(*Il sort.*)

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

MELCOEUR, RICHARD, MADAME MELCOEUR, SAINT-FIRMIN, SOPHIE.

MADAME MELCOEUR.

Quelle audace! quelle infamie!

MELCOEUR, *à part.*

Le malheureux!

RICHARD.

Lâche! tes vils complots....

MELCOEUR.

Réprimez votre haine : il est trop méprisable.
Tout flatteur est un fourbe. Un ami véritable,
Vous loue en votre absence et couvre vos défauts :
Mais dans l'intimité, censeur que rien n'étonne,
Il dévoile vos torts, les blâme, et les pardonne.

FIN DU FLATTEUR.

L'IMPATIENT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français, le 3 septembre 1778.

Sed habet Comœdia tanto
Plus oneris, quanto veniæ minus.
HOR.

PERSONNAGES.

DAMON.
M. DE BORCHAMP.
JULIE, veuve, fille de M. de Borchamp.
DORLIS, peintre.
LAFLEUR, valet de chambre de Damon.
FLAMAND, valet de Damon.
LE NOTAIRE.

La scène est dans une maison commune à Damon et à M. de Borchamp.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAFLEUR.

LAFLEUR, *tenant en main une épée, un chapeau, un mouchoir.*

Il vient de m'échapper, je ne sais où le prendre;
On ne peut l'habiller. Ah! quel homme étonnant!
Le tonnerre est moins prompt, un volcan moins bouillant;
Mais taisons-nous, je crois l'entendre.

SCÈNE II.

LAFLEUR, DAMON.

DAMON, *entrant avec précipitation, et achevant de boutonner sa veste.*

Ces marauds-là ne finissent jamais!

LAFLEUR.

Votre épée.

DAMON *met son épée.*

Abrégeons.

LAFLEUR.

Votre mouchoir.

DAMON.

Achève.

LAFLEUR.

Auprès de vous on n'a ni paix ni trêve:
Il faudrait quatre bras....

DAMON.

Mon chocolat.

LAFLEUR.

J'y vais.

SCÈNE III.

DAMON.

Il est tard: et Julie ou doucement sommeille,
Ou devant son miroir s'occupe gravement,
Moi seul dans cet hôtel je veille:
Lafleur, Lafleur.

SCÈNE IV.

DAMON, LAFLEUR.

LAFLEUR, *dans la coulisse.*

Monsieur, monsieur.

DAMON.

Il dort aussi.
Viendras-tu?

LAFLEUR, *dans la coulisse.*

Dans l'instant.

DAMON.

Si tu ne viens...

LAFLEUR, *dans la coulisse.*

J'y vole.

DAMON.

Maraud!

LAFLEUR, *dans la coulisse.*

Ah! patience!

DAMON.

Insolent.

LAFLEUR, *dans la coulisse.*

Grand merci.

DAMON.

Nous allons voir, sur ma parole.

LAFLEUR, *entrant une tasse à la main*

Je faisais votre chocolat.

DAMON.

Je vous l'ai dit cent fois, je ne veux point attendre.

LAFLEUR.

Il faut donc tout briser.

DAMON, *en s'asseyant devant une table.*

Eh! vous n'êtes qu'un fat!
Il est brûlant; je ne saurais le prendre.

LAFLEUR.

Hier il était froid: on ne peut vous comprendre.

DAMON.

Encore; apprenez à servir.
Il renverse la tasse.)

LAFLEUR.

Avec un peu de patience
Il aurait pu se refroidir.

DAMON.

Quelle heure est-il?

LAFLEUR.

Mais, neuf heures, je pense.

DAMON.

Vous pensez comme un sot, il doit être midi.

LAFLEUR.

Le soleil aura tort. Pour en être éclairci,
(*Damon tire sa montre.*)
Regardez votre montre. Eh bien, lorsque j'avance...

DAMON.

Quelle montre, morbleu, qui retarde toujours!

LAFLEUR.

Mais vous pouvez hâter son cours:
Mettez-la sur midi.

DAMON.

Demandez chez Julie
Si je peux y monter.

LAFLEUR.

A présent?

DAMON.

Quel discours!

LAFLEUR.

Mais elle dort, je le parie.

DAMON.

Que l'on t'annonce de ma part.

LAFLEUR.

Hier, elle se coucha tard.

DAMON.

Tant pis.

LAFLEUR.

Osez-vous bien d'une veuve si belle
Troubler le doux sommeil?

DAMON.

Comment, logé chez elle,
Je n'aurais pas le droit de lui parler?

LAFLEUR.

C'est bien le moins; et je cours l'éveiller.

SCÈNE V.

DAMON.

Mon plan est arrêté. Ce soir, oui, ce soir même,
Si vous m'aimez autant que je vous aime,
Il faut, madame, enchaîner votre cœur
Des nœuds d'hymen et du bonheur.
Chaque jour semble un siècle à mon âme sensible;
Et trop long-temps j'ai différé.

SCÈNE VI.

DAMON, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Elle n'est pas encor visible.

DAMON.

Visible ou non, je la verrai. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LAFLEUR.

Trop heureux qui pourra le gagner de vitesse!
Chacun a ses défauts: tel est le cœur humain.
Moi, n'ai-je pas les miens? D'abord, j'aime le vin:
C'est qu'il est bon. Le jeu m'occupe, m'intéresse;
Mais tout homme d'esprit doit fuir
L'oisiveté. De plus, je ne hais pas les femmes:
Mais c'est un beau défaut, celui des grandes âmes.

SCÈNE VIII.

DAMON, LAFLEUR.

DAMON, *à part.*

On ne saurait la voir, et le jour va finir.
Elle m'ordonne de l'attendre.
De l'attendre! ah! c'est trop souffrir.

LAFLEUR.

Une autre fois, sans doute....

DAMON, *à part.*

Y peut-on rien comprendre?

LAFLEUR.

Une belle, vraiment, n'est pas toujours d'humeur....

DAMON.

Si vous dites un mot....

LAFLEUR.

Je me tairai, monsieur.

DAMON.

Elle est à sa toilette, et là, dans son ivresse,
Oubliant l'univers et le temps qui nous presse,
Elle sourit à sa beauté.
Pauvres amans! avec quelle facilité
Ce sexe vous abuse! Il s'abuse lui-même:
Et dupe de son propre cœur,
Il croit aimer l'amant, ce n'est que soi qu'il aime.
Mais enfin, dès ce jour, j'assure mon bonheur.
As-tu vu mon futur beau-père?
Parle donc.

LAFLEUR, *froidement et les bras croisés.*

Oui, monsieur.

DAMON.

De belle humeur, j'espère?

LAFLEUR.

Non, monsieur.

DAMON.

Son procès le tourmente déjà.

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

DAMON.

Mais, pour moi, crois-tu qu'il s'humanise?

LAFLEUR.

Eh!...

DAMON.

Quoi?

LAFLEUR.

Mais....

DAMON.

Parle donc. Le traître se taira.

LAFLEUR.

Monsieur, excusez ma franchise,
On ne peut, à la fois, et se taire et parler.

DAMON.

Moi, je le veux, réponds.

LAFLEUR.

Pour ne vous rien celer,
Monsieur Borchamp.... Mais, puis-je être sincère?

DAMON.

Oui, oui.

LAFLEUR.

Monsieur Borchamp.... je crains...

DAMON.

Parle, ou je vais...

LAFLEUR.

Vous n'avez pas le talent de lui plaire.

Le ciel vous refusa, parmi tant de bienfaits,
Cet air tranquille et doux qui flatte, nous attire....

DAMON.

Il ne sait ce qu'il dit.

LAFLEUR.

Ma foi, je m'en doutais.
Mais j'aperçois Julie.

DAMON.

A la fin, je respire.

SCÈNE IX.

JULIE, DAMON.

DAMON.

Je brûlais de vous voir, et loin de vos attraits
Je m'abandonne à la tristesse.
Pour vous que nul souci ne presse,
Vous coulez vos beaux jours dans le sein de la paix.

JULIE.

Mais, d'où vient cette humeur? Qu'avez-vous qui vous [blesse?
Voulez-vous exiger?...

DAMON.

Un amour plus ardent.

JULIE.

Vous connaissez mon cœur; vous avez lu souvent....

DAMON.

Ah! votre cœur, calme dans sa tendresse,
Avec art chaque jour prolonge mon tourment.

JULIE.

Oui, j'aurais dû, sans consulter personne,
Vous épouser dès le premier instant
Que je vous ai connu.

DAMON.

Cela serait charmant.
Vous seriez tout à moi: ce ciel qui m'environne
Me semblerait plus pur; je vous verrais toujours;
Vous m'aimeriez alors, me le diriez peut-être;
Et chaque jour que je verrais renaître
Me paraîtrait le plus beau de mes jours.

JULIE.

Si vous m'aimez, si vos discours....

DAMON.

Si je vous aime, hélas! mon âme trop sensible
Reconnut son vainqueur en voyant vos attraits.
Séduit d'abord par un charme invincible,
Je ne vis plus que vous, je brûlais, j'adorais;
Je répétais le doux nom de Julie,
Et cherchais dans vos yeux mon bonheur et ma vie.
Trop malheureux depuis ce jour,
Votre absence, l'espoir, le doute, tout m'agite:
Dans la nuit, le sommeil m'évite;
Ou, trente fois, éveillé par l'amour,
Je me lève pour voir l'aurore
D'un jour qui ne paraît jamais.
Vainement le sommeil ferme mes yeux encore,
Je ne rêve qu'à vos attraits.
Voilà mon cœur, et voilà comme on aime.

JULIE.

Mais en tout vous êtes extrême.
Je ne puis vous dissimuler....

DAMON.

Ah! permettez-moi de parler.

JULIE.

Très volontiers.

DAMON.

Pourquoi briser mon âme?
Pourquoi si vous m'aimez, reculer sans pitié
Le terme de mes vœux, le bonheur de ma flamme?

JULIE.

Je vous l'ai dit.

DAMON.

Eh! quoi?

JULIE.

Cultivez l'amitié,
Les bontés de mon père; obtenez son suffrage:
Alors peut-être je m'engage....

DAMON.

Et dans un siècle je verrai
L'hymen couronner ma constance.

JULIE.

Le temps dépend de vous; soyez plus modéré:
Réprimez cette impatience....

DAMON.

Je veux me corriger, m'attacher votre cœur,
Et mériter de vous un regard d'indulgence.
Mais un terme si court borne notre existence,
Et je suis dévoré d'une si vive ardeur.

JULIE.

Eh! de grâce, que puis-je faire?

DAMON.

Fixer l'instant de mon bonheur.
Terminer.

JULIE.

Quand?

DAMON.

Ce soir.

JULIE.

Sans l'aveu de mon père?

DAMON.

Son père!.... Avoir toujours un père à m'opposer!...

JULIE.

Et vous vous modérez?

DAMON.

Oui, oui, je me modère.
Mais cependant on ne peut m'abuser.
N'êtes-vous pas veuve?

JULIE.

Oui.

DAMON.

Depuis plus d'une année?

JULIE.

D'accord.

DAMON.

Par conséquent libre de m'épouser?

JULIE.

Non. Car je jure ici, telle est ma destinée,
De renoncer aux plus tendres amours,
D'abjurer à jamais les nœuds de l'hyménée,
Si je n'obtiens l'aveu de l'auteur de mes jours.

DAMON.

Eh bien, adieu, madame.

JULIE.

Où courez-vous?

DAMON.

Je cours...
Chercher une âme plus sensible.

JULIE.

Allez, monsieur: non, il n'est pas possible
Que jamais la raison....

DAMON, *revenant et à part.*
Rien ne peut l'excuser.
JULIE.
Quoi! sitôt?
DAMON.
Oui, je reste; et pour vous épouser.
JULIE.
Malgré moi?
DAMON.
Nous verrons. Je veux....
JULIE.
Votre folie
Me fait pitié.
DAMON.
Pardon: je suis si malheureux:
Je demande à vos pieds le bonheur de ma vie.
JULIE.
Soyez plus raisonnable.
DAMON.
Oui, ma chère Julie.
JULIE.
Et mon père bientôt pourra combler vos vœux.
DAMON.
Aujourd'hui?
JULIE.
Non. Son procès le tourmente;
Et lui parler d'hymen dans ces momens,
C'est le contrarier, c'est mal prendre son temps:
Mais vous pouvez, dit-il, et cet espoir m'enchante,
Lui rendre un bon office, et hâter son succès.
DAMON.
Moi? Quel bonheur! Quoi! je pourrais....
JULIE.
J'ai répondu de vous...
DAMON.
Oui, oui, soyez tranquille.
JULIE.
Et du zèle....
DAMON.
N'en doutez pas:
Et je vais remuer et la cour et la ville;
Visiter juges, avocats.
Adieu, madame.
JULIE.
Où portez-vous vos pas?
DAMON.
Je vais chez mes amis, chez le comte d'Ermonde,
Chez le marquis d'Alban; je verrai tout le monde.
JULIE.
Et que leur direz-vous?
DAMON.
De presser, de hâter....
JULIE.
Connaissez-vous le fond de cette affaire?
DAMON.
Mais à peu près.
JULIE.
Voyez, interrogez mon père;
Il vous en instruira; mais daignez l'écouter.
Songez, songez surtout à plaire.
DAMON.
Oh! je plairai, madame, et comptez là-dessus.
JULIE.
Dans ses discours il est par fois diffus;
Mais il faut respecter son âge et sa manie.
DAMON.
Je sais ce que je dois au père de Julie.
JULIE.
Il vient, je crois. Je vous laisse avec lui.
Rappelez-vous....
DAMON.
Écartez tout souci.
Reposez-vous sur ma prudence.
JULIE.
J'y compte.

SCÈNE X.

DAMON

Enfin je sens renaître l'espérance:
Son père va venir; il me tarde déjà
Qu'il m'ait en quatre mots expliqué tout cela.
Alors, au gré de mon impatience,
Je sors, je vais dans tout Paris,
Je fais agir tous mes amis;
J'assure son succès; et ce soir, ce soir même,
Mon beau père enchanté m'accorde ce que j'aime.
Bon, le voici.

SCÈNE XI.

DAMON, BORCHAMP.

DAMON.
Monsieur, serai-je assez heureux
Pour vous rendre un léger service
Dans ce procès fastidieux
Qu'osent vous intenter la fraude et l'avarice?
BORCHAMP.
Oui, le sort qui m'opprime....
DAMON.
Ah! j'en suis enchanté.
BORCHAMP.
On m'assure, et j'en suis flatté....
DAMON.
Et je n'épargnerai ni mes pas ni ma peine.
BORCHAMP.
On m'a dit aujourd'hui comme chose certaine,
Que votre oncle, le président,
Est lié très intimement
Avec mon rapporteur, monsieur de Lauvamaine.
DAMON.
Ils sont amis d'enfance, il pourra vous servir,
Et d'avance je goûte un sensible plaisir.
BORCHAMP.
Je vais donc m'étayer de votre complaisance,
Et vous conter de point en point exactement,
L'histoire du procès, du jour de sa naissance.
DAMON.
On peut sur les détails passer rapidement.
BORCHAMP.
Auriez-vous quelque affaire?
DAMON.
Un long récit, je pense,
Peut vous fatiguer.
BORCHAMP.
Non, ma poitrine est de fer.
DAMON, *à part.*
Tant pis, morbleu!
BORCHAMP.
Mais le temps nous est cher:
Asseyons-nous.

DAMON.

Souffrez....

BORCHAMP.

Ah! point de résistance.

Je ne parle qu'assis.

DAMON *court chercher des fauteuils.*

Soit, asseyons-nous.

BORCHAMP.

Bon

Vous connaissez la comtesse d'Érolle?

DAMON.

Depuis cent ans.

BORCHAMP.

Cette femme frivole,
Qui veut parler, c'est là sa passion,
Cite tous les auteurs dont elle sait le nom,
Et jamais n'écoutant personne,
Bavarde le matin, et le soir déraisonne.

DAMON.

Laissons les portraits.

BORCHAMP.

Soit. Au décès du baron,
La comtesse hérita de la terre d'Alienne;
Elle est, pour mon malheur, contigue à la mienne.
Dès ce moment fatal survinrent les procès,
Et tout ce que l'enfer put inventer jamais
Pour agiter le repos de la terrre.
Mais avec ce baron, objet de mes regrets,
Uni par les doux nœuds d'une amitié sincère....

DAMON.

Fort bien.

BORCHAMP.

Vous souvient-il encor de lui?

DAMON.

Ma foi....

BORCHAMP.

C'était....

DAMON.

Un petit homme.

BORCHAMP.

Il était, au contraire,
Plus grand que vous, au moins....

DAMON.

De trois pieds, je le crois.

BORCHAMP.

Je le trouvais diffus; certes, c'était dommage:
Mais quand sa tête s'échauffait,
Il commençait cent contes, s'égarait,
Et se perdait dans un long verbiage.
De ses récits il m'excédait souvent:
Mais je le supportais en ami complaisant.

DAMON.

Quoi, vous le supportiez? Ah! monsieur, quel courage!

BORCHAMP.

Peut-être vous auriez été moins indulgent?

DAMON.

Mais revenons, je vous conjure,
A ce procès qui vous amène ici.

BORCHAMP.

Il m'a causé, je vous l'assure,
Jusqu'à présent bien du souci.

DAMON.

Et moi, monsieur, j'en ai ma part aussi.

BORCHAMP.

Vous êtes trop honnête. Or écoutez.

DAMON.

J'écoute.

BORCHAMP.

Certain papier que l'esprit infernal,
Pour mes péchés, a déterré sans doute,
De la discorde a donné le signal.
J'ai voulu transiger: en homme raisonnable,
Je lui fis proposer, encore l'autre jour,
Par son cousin, le marquis de Frémour,
Homme d'esprit, d'un caractère affable,
Mais entre nous trop pétulant,
Trop vif, et vous donnant au diable,
Lorsqu'il est obligé d'écouter un moment.

DAMON.

Il veut qu'on aille au fait; j'aime assez sa méthode.

BORCHAMP.

Sans doute. Cependant, de peur d'être incommode,
Il faut savoir....

DAMON.

Mais brisons là-dessus.

BORCHAMP.

Je lui fis proposer....

DAMON.

En homme raisonnable?

BORCHAMP.

De terminer à l'amiable.
Le croiriez-vous? mes soins furent perdus.
Elle me refusa.

DAMON.

Cette femme est damnable!
Tout serait arrangé: quelle félicité!
Nous n'en parlerions plus.

BORCHAMP.

Vous connaissez les femmes?

DAMON.

Oui, vraiment.

BORCHAMP.

Leur humeur et leur mobilité?

DAMON.

Il est trop vrai, ce sont des âmes....
Mais discutons avec tranquillité,
Sans perdre notre temps à médire des femmes.

BORCHAMP.

J'en étais donc à ce papier fatal....

DAMON.

Oui, déterré par l'esprit infernal.

BORCHAMP.

Or donc, son procureur, homme plein d'artifice....
Qu'avez-vous? (*Damon se lève.*)

DAMON.

Rien. Continuez toujours.
(*Il se rassied, et dit à part.*)
Personne, hélas! ne vient à mon secours!

BORCHAMP.

Loup dévorant, dont l'avarice
S'engraisse de procès, et qui sous un air doux
Cache un franc scélérat qu'il faudra que j'assomme.

DAMON.

Fort bien. Mais pourquoi voulez-vous
Qu'un procureur soit honnête homme?

BORCHAMP.

Pourquoi?

DAMON.

Quant au procès?

BORCHAMP.

Mon procès et mes droits....

DAMON.

Sont embrouillés?

BORCHAMP.

Non, non, ma cause est claire:
Il s'agit entre nous du partage d'un bois.

DAMON.

Eh! faites-le couper pour terminer l'affaire.

BORCHAMP.

Parbleu! je m'en garderais bien.
Me croyez-vous donc en démence?

DAMON.

Pour vous servir j'imagine un moyen.

BORCHAMP.

Est-ce quelque autre extravagance?

DAMON.

Je vous présenterai chez mon oncle aujourd'hui;
Vous le verrez, lui parlerez vous-même;
Et j'aurai le bonheur d'obliger un ami,
Un véritable ami que j'honore, que j'aime.

BORCHAMP.

Fort bien, monsieur; j'adopte ce plan-là.
Je vais chercher là-haut des papiers d'importance:
Vous voulez bien m'attendre?

DAMON.

Oh! tant qu'il vous plaira.

BORCHAMP.

Je viens dans le moment.

SCÈNE XII.

DAMON.

Qu'il faut de patience!
Au diable et plaideurs et procès!
J'avais mille et mille projets.
Mon notaire, je crois, connaît cette comtesse:
J'y veux aller. Je bénirai les cieux,
Si de Borchamp prévenant tous les vœux,
J'arrangeais un procès fâcheux pour sa vieillesse.
Que le temps aujourd'hui se traîne lentement!
Lafleur!

SCÈNE XIII.

DAMON, LAFLEUR.

LAFLEUR, *accourant.*

J'accours.

DAMON.

Demandez à Borchamp....
Non, rien. Dites-lui que j'espère....
Vous lui direz que je l'attend:
Et revenez soudain.

SCÈNE XIV.

DAMON.

Cet avis nécessaire
Hâtera de ses pas la lenteur ordinaire.
Il faut se résigner: personne ne paraît.
Lafleur lui-même y passe la journée!
Flamand!

SCÈNE XV.

DAMON, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur?

DAMON.

Sachez donc ce qu'il fait.

FLAMAND.

Et qui?

DAMON.

Lafleur.

FLAMAND.

Je vous assure
Qu'il était là tantôt.

DAMON.

L'original!
Allez savoir quelle aventure
Le retient si long-temps.

FLAMAND.

Où, monsieur?

DAMON.

L'animal!
(*Le poussant par les épaules.*)
La, la, la, la.

FLAMAND.

J'y vais, j'y vais.

SCÈNE XVI.

DAMON.

Je pense
Que, pour me tourmenter, valets, maîtresse, ami,
Tout est ici d'intelligence.
Mon éternel beau-père, ou bien s'est endormi,
Ou l'âge éteignant sa mémoire,
Il oublie à coup sûr que je l'attends ici.
Mais Flamand, mais Lafleur; on ne pourra le croire:
Je sers d'exemple à la postérité.
Lisons. Ciel! et Borchamp! où s'est-il arrêté?
Pour en finir, je vais chez mon notaire.

SCÈNE XVII.

LAFLEUR, *du ton qu'on annonce.*
Monsieur Borchamp. Quoi donc, il est parti!
Ma foi, que dira le beau-père?
Mais je le vois qui court, courons vite après lui.

SCÈNE XVIII.

BORCHAMP, JULIE.

BORCHAMP.

Tu viendras avec nous, et c'est moi qui t'en prie.

JULIE.

Mais....

BORCHAMP.

Tu seras présente à l'entretien:
Les juges te verront, cela ne gâte rien.
Une femme jeune et jolie
Imprime un charme à la raison.
Mais qu'est-il devenu? Damon! (*Il l'appelle.*)
Damon! Vainement je l'appelle:
Monsieur s'est évadé: l'aventure est nouvelle.

JULIE.

Vous l'offensez par ce soupçon.

BORCHAMP.

Cherche-le donc.

JULIE.

Lafleur.

BORCHAMP.

Le tour est très honnête.

JULIE.

Lafleur. (*A part.*) Je crois encore me tromper.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LAFLEUR.

JULIE.

Que fait ton maître?

LAFLEUR.

Il vient de s'échapper.

JULIE.

Par quel motif?

LAFLEUR.

Il a des brouillards dans la tête:
Ennemi juré du repos,
Il va, dit-il, chez son notaire.
Comme rien n'était prêt, maudissant les marauds,
C'était moi, le cocher, d'assez brusque manière
Il s'est sauvé.

JULIE.

Qu'entends-je! A quel propos!
Il n'a pas son carrosse?

LAFLEUR.

Ah! vraiment; au contraire,
Il chasse et cocher et chevaux,
Et dit qu'à pied, tout seul, il ira bien plus vite.

BORCHAMP.

O la pauvre cervelle!

JULIE.

Il suffit: sors.

SCÈNE XX.

BORCHAMP, JULIE.

BORCHAMP.

Voilà,
Je te l'avoue, une étrange conduite!
Je me hâte, j'arrive, et l'on me laisse là!
Et tu m'en répondais?

JULIE.

Ce grand feu qui l'agite....

BORCHAMP.

Et l'autre jour encore, il m'en ressouviendra,
Nous étions à la promenade;
Je marchais doucement, je respirais le frais:
« Monsieur, dit-il, seriez-vous point malade?
—Moi, non: pourquoi cela?—Rien, rien: je le craignais. »
Nous poursuivons: l'instant d'après monsieur me quitte,
Prétextant, en plein jour, qu'il craignait le serein.
Que penses-tu de cette fuite?

JULIE.

Qu'on ne peut l'excuser, et tel est son destin....

BORCHAMP.

Allons, n'en parlons plus; c'est un fou qui me lasse.

JULIE.

Peut-être, avec le temps, plus calme et réfléchi....

BORCHAMP.

Un cerveau détraqué, qui m'ose dire, en face,
De couper tous mes bois!

JULIE.

Mais il est votre ami?

BORCHAMP.

Le tien. J'en conviendrai sans peine,
Je l'aimais, l'estimais, j'approuvais votre chaîne.
Mais le voile est tombé: j'en appelle aujourd'hui.
Crois-moi, ma chère enfant, étouffe dans ton âme,
Il en est temps encore, une funeste flamme
Qui troublerait tes jours. Oui, l'amour trop souvent
A payé de ses pleurs l'erreur d'un seul moment.
Mais je songe à l'affaire à mon repos fatale;
Et pour sortir de ce dédale,
Je visiterai, seul, conseillers, présidens:
Cependant réfléchis, et pèse ma morale.

SCÈNE XXI.

JULIE.

Il paraît irrité de ses écarts fréquens.
Hélas! quel fâcheux caractère!
De défauts, de vertus, quel contraste étonnant!
Agité sans motifs, toujours plus imprudent;
Et cependant jaloux de plaire,
Il blesse les égards, repousse l'amitié:
L'amour même, l'amour, dont il chérit la chaîne,
Sur lequel son bonheur paraît être appuyé,
A gémi bien souvent de ce feu qui l'entraîne.
Mais comme il sait aimer! quelle fidélité!
Jamais son cœur, simple dans sa tendresse,
N'a d'un mot captieux voilé la vérité.

SCÈNE XXII.

JULIE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Mon maître, accablé de tristesse,
Demande un entretien du ton le plus touchant.
Il est vif, mais son cœur est si bon!

JULIE, *à part.*

Quel amant!
Hélas! que dois-je faire? Oui, je sens ma faiblesse.
La raison lutte en vain contre le sentiment.
(*Haut.*)
Qu'il m'attende.

LAFLEUR.

Mon maître?

JULIE, *à part.*

Allons trouver mon père,
Et tâchons, si je puis, d'apaiser sa colère.

SCÈNE XXIII.

LAFLEUR.

Qu'il vous attende! Oh! j'en doute vraiment:
On fixerait plutôt le feu, le vent,
Le cœur d'une coquette....

SCÈNE XXIV.

DAMON, LAFLEUR.

DAMON.

Eh bien! qu'a dit Julie?

LAFLEUR.

Elle va revenir.

DAMON.

Bientôt?

LAFLEUR.

Probablement.

DAMON.

Mais quand? ce soir, demain, dans la semaine?

LAFLEUR.

Que sais-je? l'avenir est chose peu certaine.

DAMON, *à part.*

Ce qu'il faut pour écrire. Oui, pour plaire à Borchamp,
Lui rendre le repos qu'il regrette sans cesse,
Je vais au président écrire en sa faveur,
Et j'y mettrai de la chaleur.
Mon oncle comprendra combien il m'intéresse.
(*Il écrit.*)

LAFLEUR, *à part, regardant Damon pendant qu'il écrit.*

Le calme enfin succède à ce grand mouvement:
Je vois briller sur son visage
Les traits heureux de l'enjoûment.
Mais la scene varie, il s'élève un nuage.

DAMON, *à part.*

Quelle maudite plume!

LAFLEUR.

(*A part.*) Elle a tort. (*Haut.*) Si mes soins...

DAMON, *à part.*

Pour tracer chaque mot, il faut près d'un quart d'heure.

LAFLEUR.

Supprimez quelque lettre: un mot de plus, de moins,
(*A part.*)
Qu'importe. En effet, que je meure
S'il ne trouve les mots trop longs de la moitié.

DAMON, *à part.*

Cette encre est détestable!

LAFLEUR, *à part.*

Il est contrarié.

DAMON.

Une bougie.

LAFLEUR, *à part, sans entendre.*

Il est toujours le même.

DAMON.

Eh bien?

LAFLEUR, *sans entendre.*

Et le repos n'est pas son élément.
Par ses vivacités il m'amuse souvent.

DAMON.

Ah! quels valets! (*Il sort.*)

LAFLEUR.

Toujours courant, toujours extrême,
Il se fâche, il me gronde, et cependant je l'aime.
Ah! ah! je l'ai perdu! comment?
Où donc est-il? A merveille! j'entend.

DAMON, *apportant une bougie allumée.*

Pour être bien servi, c'est là le vrai systeme.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à Lafleur.*

Peut-on voir votre maître?

LAFLEUR.

Oui, monsieur, aisément.

DAMON, *à part, en fermant sa lettre.*

Je me flatte, monsieur Borchamp,
Qu'un pareil procedé pourra vous satisfaire.

LAFLEUR.

Monsieur, voilà votre notaire.

DAMON.

Ah! vous voilà! je viens de chez vous.

LE NOTAIRE.

Je le sais.

DAMON.

On ne vous rencontre jamais.

LE NOTAIRE.

J'étais sorti pour une affaire.

DAMON.

(*Au notaire.*)
Vous avez tort. Lafleur.... Vous daignerez permettre,
A mon oncle soudain qu'on porte cette lettre.

SCÈNE XXVI.

DAMON, LE NOTAIRE.

DAMON, *à part.*

Me voilà délivré d'un pénible fardeau!
Ce procès finira; cet espoir me console.
(*Haut.*)
Je voulais vous parler de madame d'Érolle:
On vous dit tres liés.

LE NOTAIRE.

Je l'ai vue au berceau,
Et l'on s'attache à ceux qu'on a vus naître.

DAMON.

Vous savez son procès?

LE NOTAIRE.

Oui, je dois le connaître.

DAMON.

Eh bien! qu'en pensez-vous?

LE NOTAIRE.

Tantôt, à ce sujet,
La comtesse vient de m'écrire:
J'ai même encore son billet.

DAMON.

Peut-on le voir?

LE NOTAIRE.

Oui, je vais vous le lire.
(*Il cherche dans ses poches.*)

DAMON.

Voyons-le donc.

LE NOTAIRE.

Un moment, s'il vous plaît.
(*En cherchant.*)
Notre comtesse a contracté des dettes.

DAMON.

Mais tout le monde doit: c'est l'usage à présent.

LE NOTAIRE.

Ah! le voici.

DAMON.

Lisez donc promptement.
Que cherchez-vous encor?

LE NOTAIRE.

Je cherche mes lunettes.

DAMON.

Lisez toujours, vous chercherez après.

LE NOTAIRE.

(*Il lit entre ses dents comme un homme qui cherche.*)
Vous êtes un peu prompt. M'y voilà... Je désire...
Oui, quelque jour... de mes projets...
A l'avenir....

DAMON.

De grâce, daignez lire
Sans épeler.

LE NOTAIRE.

J'y suis. (*Il lit.*) A l'égard du procès,
(*Damon s'approche avec vivacité pour lire dans la lettre; le notaire, par un mouvement de surprise, recule la tête, et laisse tomber ses lunettes.*)
Dont vous.... Ah! ma lunette! elle sera brisée.

DAMON.

J'en suis bien aise. Après?

LE NOTAIRE.

Vous êtes obligeant.
(*A part.*) Sa tête est mal organisée.
(*Haut.*)
Enfin, pour abréger; car c'est probablement
Le moyen de vous plaire....

DAMON.

Oui, singulièrement

LE NOTAIRE.

Apprenez donc qu'elle projette
De vendre cette terre.

DAMON.

Eh bien, moi, je l'achète.

LE NOTAIRE.

Qui, vous?

DAMON.

Oui, moi. Par cet expédient,
J'abandonne les bois, et Borchamp est tranquille.

LE NOTAIRE.

D'accord. Observez cependant....

DAMON.

Non, rien. Allez, volez, courez toute la ville,
Et terminez sans nuls délais.

LE NOTAIRE.

Quel feu! Mais de sang-froid combinons vos projets;
Et sachez qu'en perdant ces bois où tout abonde,
Cette terre, monsieur, déchoit de sa valeur.

DAMON.

Eh! je renonce de bon cœur
A l'argent, au procès, à tous les biens du monde:
M'entendez-vous?

LE NOTAIRE.

Oui, très distinctement.

DAMON.

Mais, aussitôt l'affaire terminée,
Faites-moi l'amitié de prévenir Borchamp
Que sa cause est enfin gagnée,
Qu'il peut dormir tranquillement.
Volez, mon cher ami, daignez me satisfaire.
Quoi! vous restez pétrifié!

LE NOTAIRE.

Mais en effet, je suis extasié.
Il faut cependant vous complaire,
Et je me hâte d'obéir.
(*Il marche d'un pas grave.*)

DAMON, *le regardant marcher.*

Gardez-vous bien de trop courir.
Encore un mot. Cachez à mon futur beau-père
Le nom de l'acquéreur. J'exige le secret;
J'ai mes raisons.

LE NOTAIRE.

Comptez sur mon silence.

SCÈNE XXVII.

DAMON.

Oui, qui veut obliger doit taire le bienfait.
Il s'imaginerait que je suis en démeure,
Ou que mon zèle prétendu
N'est qu'un moyen adroit, un piége convenu
Pour m'assurer son alliance.

SCÈNE XXVIII.

DAMON, JULIE.

DAMON.

Ah! c'est vous, quel bonheur! je volais sur vos pas.

JULIE.

Vous devenez tous les jours plus aimable.

DAMON.

Mille pardons : j'ai tort; mais ne me grondez pas.

JULIE.

Oui, l'on doit supporter votre humeur agréable.

DAMON.

Oui, je suis un peu vif.

JULIE.

Un peu!

DAMON.

Beaucoup, d'accord.
Puisque j'ai le malheur d'offenser ce que j'aime.

JULIE.

Quelle preuve d'amour, lorsque mon père même
Vient, monsieur, d'essuyer encor!...

DAMON.

J'ai long-temps attendu : perdant toute espérance...

JULIE.

Long-temps!

DAMON.

Pas mal.

JULIE.

Mais, daignez m'écouter :
Vous m'aimez, dites-vous?

DAMON.

Mes vœux, mon existence....

JULIE.

Je le crois. Mais comment osez-vous vous flatter
De mériter qu'un jour les nœuds de l'hyménée....

DAMON.

Par un culte....

JULIE.

Allez-vous m'interrompre?

DAMON.

Non, non.

JULIE.

Oserai-je moi-même, abjurant la raison,
Et de l'amour victime infortunée,
M'exposer....

DAMON.

Ah! croyez....

JULIE.

Encore!

DAMON.

Je me tais.

JULIE.

Vous dont l'humeur, dont les vœux inquiets....

DAMON.

L'amour adoucit tout, le bonheur rend aimable.

JULIE.

Oui, je le sais. L'amour d'un voile favorable
Sait couvrir ses défauts: souple avant le succès,
Il ne semble agité que du désir de plaire;
Mais, tôt ou tard, il cesse. Alors le caractère,
S'irritant d'autant plus qu'il fut plus comprimé....

DAMON.

Ne craignez rien. Ah! si je suis aimé,
Si jamais j'entrevois l'aurore

Du jour qui doit éclairer mon bonheur,
Vous me verrez soumis, plus amoureux encore,
Obéir à vos lois, réprimer mon humeur,
Et chercher tous vos goûts au fond de votre cœur.

JULIE.

Un tel effort me paraît difficile.

DAMON.

Vous verrez si, quand je promets....

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Voici le peintre; il vient finir votre portrait.

DAMON.

Fais-toi peindre toi-même, et laisse-moi tranquille.

LAFLEUR.

Moi, monsieur!

JULIE.

(*A Lafleur.*) Un moment. Ce n'est pas mon avis.
Voyons si j'ai sur vous cet empire suprême:
Faites entrer. Ce portrait est promis
Depuis long-temps: enfin, plus maître de vous-même,
Aujourd'hui, prouvez-moi que vous m'êtes soumis.

DAMON.

Ordonnez: trop heureux!...

SCÈNE XXX.

DAMON, JULIE, LAFLEUR, DORLIS, peintre.

DAMON.

Bonjour, monsieur Dorlis.
Allons, asseyons-nous, et peignez à votre aise.

DORLIS, *préparant ses pinceaux.*

Je suis à vous. Approchez; plus avant...
Eh! non; vous reculez.

DAMON, *troquant son fauteuil contre une chaise.*

Apportez une chaise;
Je suis très mal assis.

DORLIS.

Inclinez... doucement,
Fort bien; gardez cette attitude.

DAMON, *à Julie.*

Il me tourne à son gré.

JULIE.

L'épreuve est un peu rude.

DORLIS, *peignant.*

Il faut que je m'attache, et c'est là le grand art,
A bien saisir chaque nuance,
L'expression, la ressemblance,
Et le jeu de vos traits.

DAMON, *tirant sa montre.*

Il est déjà bien tard.

DORLIS.

Quoi! vous vous déplacez!

DAMON.

C'est que.... Souffrez, madame....
Lorsque vous serez là, je verrai mieux monsieur.
(*Il fait mettre Julie à côté du peintre.*)

JULIE, *regardant le portrait.*

La bouche sera bien.

DAMON.

S'il lisait dans mon cœur,
Il me peindrait avec des traits de flamme.
Et le front?

JULIE.

Il s'avance.

DORLIS.

Oui, j'achève à présent.

DAMON, *se levant.*

Ah! vous avez fini. Bon! vous êtes charmant.

JULIE.

Y songez-vous?

DORLIS, *à part.*

Cet homme est différent des autres.
(*Haut.*)
Nous commençons à peine.

DAMON, *assis.*

Où donc en êtes-vous?

DORLIS.

J'en suis aux yeux. Prenez un regard doux.

DAMON, *à Julie.*

Si je lisais mon bonheur dans les vôtres,
Les miens respireraient le feu du sentiment.

JULIE.

Malgré votre contrainte?

DORLIS.

Oui, songez à madame;
Mais attachez les yeux sur moi.

DAMON.

Quoi! constamment?

DORLIS, *travaillant.*

Le teint s'anime, l'œil s'enflamme
Auprès de la beauté.

DAMON.

Quand comptez-vous finir?

JULIE.

Ce moment est fâcheux.

DAMON.

Près d'un objet aimable,
Tout s'embellit des couleurs du plaisir.

LAFLEUR, *à part.*

Il doit donner le peintre au diable.

DAMON.

Que peignez-vous?

DORLIS.

Je peins vos yeux.
Je crois que vous serez au mieux.

DAMON.

Hâtez-vous seulement: il n'est pas nécessaire
De me faire si beau.

JULIE.

Mais vous voulez, j'espère
Un portrait qui ressemble?

DAMON.

On me fait trop d'honneur.
J'aimerais mieux, pour mon bonheur,
Que la main de l'Amour m'eût gravé dans votre âme.

JULIE.

Cela serait plus court.

DAMON, *bas à Julie, en se levant.*

Permettez-moi, madame....
(*Il se place derrière le peintre.*)
Je veux voir ce qu'il fait.

JULIE.

Un moment.

DORLIS, *après l'avoir cherché des yeux.*

Eh! monsieur,
Je ne pourrai jamais vous peindre.
(*A part.*) (*Haut.*)
Quel homme! Mon pinceau, ma verve s'échauffait.

DAMON, *revenant à sa place.*
M'y voilà; calmez-vous.

JULIE.
Vous êtes, en effet,
Si calme!

LAFLEUR, *à part.*
Il y paraît.

JULIE.
Sachez donc vous contraindre.

DAMON.
Que peignez-vous?

DORLIS.
Les yeux.

DAMON.
Encor les yeux! Eh! mais?
Combien m'en faites-vous?

DORLIS.
Un ou deux, à peu près.

DAMON, *se levant.*
Vous les ferez sans moi.

JULIE.
Y songez-vous?

DAMON.
De grâce.

JULIE.
Monsieur jamais ne finira.

DAMON.
Mais, madame, un moment. mettez-vous à ma place.

JULIE.
Quoi! pour avoir votre portrait? Voilà
Qui me paraît nouveau Quelle bizarrerie!

SCÈNE XXXI.

LES MÊMES, FLAMAND.

FLAMAND.
De votre oncle le président,
J'apporte la réponse.

DAMON.
Ah! voyons promptement.

DORLIS, *à part.*
Sortons d'ici. Cet homme est atteint de folie.

SCÈNE XXXII.

DAMON, JULIE, FLAMAND.

DAMON.
Ah! je suis trop heureux: mon cher oncle est charmant.
Allez prier monsieur Borchamp
De paraître un moment de la part de Julie.

SCÈNE XXXIII.

DAMON, JULIE.

JULIE.
Mais de quoi s'agit-il?

DAMON.
Vous allez le savoir:
Ah! quel bonheur! mon oncle a rempli mon espoir.
Il peut compter sur ma reconnaissance.

SCÈNE XXXIV.

DAMON, JULIE, BORCHAMP.

BORCHAMP.
Que me veux-tu? Qu'est-ce?

DAMON.
C'est moi, monsieur.
Rassuré par votre indulgence....

BORCHAMP.
Excusez-moi: je suis votre humble serviteur.

DAMON.
Ah! daignez m'écouter! Mes torts involontaires....

BORCHAMP.
Je ne saurais, monsieur, chacun a ses affaires.

DAMON.
Vous êtes irrité: j'entrevois mon malheur.

JULIE.
Mais sachez ce qu'il veut.

DAMON.
Votre bonté se lasse.
Mais n'imputez rien à mon cœur.
Votre intérêt m'anime: écoutez-moi de grâce.
Le président, mon oncle, à qui j'avais écrit,
Me répond qu'il a vu monsieur de Lauvamaine;
Qu'on peut tout espérer, qu'il n'est rien qu'il n'obtienne
D'un vieux ami qui le chérit.
Mais jusqu'au bout je n'ai pas lu la lettre
Daignez vous-même la finir.

BORCHAMP *lit.*
« Mon cher neveu, lorsque j'ai reçu votre billet, j'avais « précisément M. de Lauvamaine à dîner chez moi. Soyez « tranquille sur les suites de vos démarches dans tout ce « qui dépendra de lui. Il n'a rien, m'a-t-il dit, à refuser « à notre ancienne amitié.

DAMON.
Vous concevez, par-là, ce qu'on peut se promettre
Du zèle de mon oncle.

BORCHAMP.
Il nous sert à ravir.

JULIE.
Vous voyez que du moins il sait rendre service.

BORCHAMP.
Oui, je le vois, et je lui rends justice.
(*Il lit.*)
« Mais, selon votre coutume, vous écrivez avec tant de « précipitation que vous oubliez la moitié des mots; et vos « phrases sont si embrouillées, que ce n'est pas sans effort « qu'on devine votre pensée.
(*A part.*)
Je le reconnais bien.
(*Il lit.*)
« Je vous renvoie votre lettre, prenez la peine de la « relire.
(*A part.*) Ceci sera nouveau.

DAMON.
Oui, lisez; vous verrez si je sais être utile.

BORCHAMP *continue de lire.*
« Mon cher oncle, il faut, en ma faveur, crever tous « vos chevaux, et me rendre un service très important « pour le plus maudit des ... La comtesse.

DAMON, *lisant dans la lettre.*
Des procès.

BORCHAMP.
Ah! j'entends, et rien n'est plus facile.
(*Il lit.*)
« La comtesse d'Érolle plaide, depuis un siècle, contre « M. de Borchamp, père.... dont je suis éperdûment amou- « reux, qui réunit l'esprit à la beauté.
Je n'imaginais pas être encore si beau.

DAMON.

Mais, monsieur, père de Julie,
Qui réunit l'esprit aux attraits les plus doux.

BORCHAMP.

Fort bien.
(*Il lit.*)

« C'est un être processif, et sa cause est injuste. L'essentiel est d'obliger Lauvamaine à rapporter cette affaire dès demain ; il s'agit d'un malheureux bois de famille que M. de Borchamp porte... à un prix considérable.
« Je suis, etc. »

« Voilà, mon cher neveu, votre billet, c'est une véritable énigme. Heureusement, j'ai quelque sagacité et quelque expérience, et j'ai compris que vous vous intéressez vivement à la comtesse d'Frolle ; je ne vous connaissais pas cette belle passion ; mais comme vous m'assurez d'ailleurs que la cause de M. de Borchamp est injuste, que c'est un être processif, j'ai fortement prévenu Lauvamaine contre lui, et il m'a promis d'appuyer votre belle comtesse de tout son crédit. »

Vraiment, il n'appartient qu'à vous !
Votre amitié plaide avec énergie ;
Et maintenant j'ai l'esprit en repos.
(*A Julie.*)
Eh bien ! que penses-tu de ce rare service ?

DAMON, *à part.*

Quelque démon, sans doute, a supprimé les mots.

JULIE.

De ses écarts son cœur n'est point complice ;
Il voulait obliger.

BORCHAMP, *à Damon.*

Je le crois ; en effet....

DAMON.

Vous voyez ma surprise : échauffé par mon zèle,
Avec vivacité j'ai tracé ce billet.

BORCHAMP.

Des vrais amis vous êtes le modèle.

DAMON.

Je cours tout réparer.

BORCHAMP.

Non, c'est trop de bonté.
A l'égard de l'hymen entre nous projeté,
Il ne se fera point, Julie....

DAMON.

Il ne se fera point ?

BORCHAMP.

Non.

DAMON.

Quelle cruauté !

BORCHAMP.

J'en suis fâché ; mais malgré mon envie....

DAMON.

(*A Julie.*)
Vous que j'aimais... Monsieur.. Julie !.. Ah ! quel malheur !
Monsieur, j'ai tort, si j'ai pu vous déplaire.

BORCHAMP.

Je le sais.

DAMON.

Mais enfin, ouvrez-moi votre cœur :
Je vous chéris, je vous révère,
Et vous êtes si bon.

BORCHAMP.

Bon : oh ! comme cela,
Suivant l'heure et le temps,

DAMON.

Toujours. Ah ! vous voilà ?

SCÈNE XXXV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Je vous apporte une heureuse nouvelle.
La comtesse, en ce jour, a changé de projets,
Vous cède tous les bois, et renonce au procès.
Voilà l'écrit signé.

BORCHAMP.

Comment ? Donnez. C'est elle !
C'est son seing ! quel prodige !

LE NOTAIRE.

Au prix qu'elle a voulu
Elle vient de vendre sa terre ;
Et l'acquéreur, plus débonnaire,
Renonce à tout droit prétendu.

BORCHAMP.

Cet homme-là, ne lui déplaise,
Est pressé de jouir : les procès lui font peur :
Et vous nommez cet honnête acquéreur,

DAMON, *bas au notaire.*

Ne me trahissez pas.

LE NOTAIRE.

Souffrez que je me taise.

BORCHAMP.

Pourquoi ? Quel intérêt ?...

DAMON.

Eh ! qu'importe pourquoi ?
Daignez vous occuper du bonheur de ma vie.

BORCHAMP.

Monsieur, un moment, je vous prie :
(*Au notaire.*)
Je veux savoir son nom.

DAMON.

Eh bien ! monsieur,... c'est moi.
La terre me convient, et j'ai conclu l'affaire.

JULIE.

Vous l'entendez ; c'est lui, mon père.

BORCHAMP.

Oui, ma fille, je vous entend.

LE NOTAIRE.

Vous le voyez ; si la tête est bouillante,
Au moins le cœur est excellent ;
Et vous devez, au gré de notre attente,
Récompenser les soins d'un si fidèle amant.

DAMON.

Non, monsieur, appuyé d'un si faible service,
Je ne réclame point un prix aussi flatteur :
Non, consultez avec plus de justice
Et vos bontés et son bonheur.

BORCHAMP.

Son bonheur !... Tourmenté d'un pareil caractère,
Osez-vous vous flatter de rendre un être heureux ?

DAMON.

Oui, monsieur, animé du désir de lui plaire,
J'irai, je volerai au-devant de ses vœux.

JULIE.

Je réponds de son cœur, du zèle qui le presse :
Sensible à l'amitié, plein de respect pour vous,
Il fera, croyez-moi, son bonheur le plus doux
De mériter votre tendresse,
De consoler vos jours, d'aider votre vieillesse.

BORCHAMP, *à Julie.*

Tu le veux?

DAMON, *vivement.*

Oui, monsieur.

BORCHAMP, *à Julie.*

Épouse, j'y consens.

DAMON.

Ah! Julie! ah! monsieur, les plus vifs sentimens....
(*Au notaire.*)
Signons-nous le contrat? On souffre dans l'attente.

LE NOTAIRE.

Il faudrait qu'il fût fait.

DAMON.

Qu'attendez-vous?

LE NOTAIRE.

J'attends...
La question est plaisante!
Pour dresser un contrat, monsieur, il faut du temps.

BORCHAMP.

Entrons chez moi; je veux le satisfaire.

DAMON, *à part.*

Quand pourra-t-on, morbleu! s'épouser sans notaire?

FIN DE L'IMPATIENT.

LES RIVALES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES.

PERSONNAGES.

D'ARVIEUX.
Madame BLAINVILLE.
Milady BUTLER.
MILORD.
ROSETTE.
DUBOIS, valet de chambre de Milady.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ARVIEUX, ROSETTE.

D'ARVIEUX.

Eh! comment va ma nièce?

ROSETTE.

Elle dort, parlons bas.
Son rhume s'adoucit; mais ma foi sa retraite
Durera quelque temps.

D'ARVIEUX.

Tant mieux: je le repète
Quand on reste chez soi, l'on ne s'enrhume pas.
Mais il faut qu'elle coure et quelque temps qu'il fasse
De marchands en marchands pour des colifichets.

ROSETTE.

Il faut bien acheter des chapeaux, des bonnets.

D'ARVIEUX.

Achetez du bon sens.

ROSETTE.

Où le vend-on, de grâce?

D'ARVIEUX.

Enfin, ce train de vie et me choque et me lasse.
C'est sa cousine ici qui cause ses travers.

ROSETTE.

Madame de Blainville?

D'ARVIEUX.

Oui, madame Blainville.
Avec elle chez moi sont entrés à la file,
Et la coquetterie, et la mode, et les airs.

ROSETTE.

Croyez, monsieur, que le désir de plaire
Se développe en nous tout naturellement;
La fille le reçut en naissant de sa mère.
Cette fille à son tour le lègue à son enfant.
Et madame Blainville...

D'ARVIEUX.

Abrége la harangue.
Que fait-elle chez moi depuis un an et plus?

ROSETTE.

Madame apprend l'anglais.

D'ARVIEUX.

Qu'elle apprenne sa langue.

ROSETTE, *à part.*

Il est original.

D'ARVIEUX.

Mais brisons là-dessus.

Revenons à ma nièce.

ROSETTE.

Elle vous est bien chère?

D'ARVIEUX.

Parbleu, je le crois bien, c'est l'enfant de mon frère.
Écoute : de son cœur aurais-tu le secret?
A-t-elle pour l'hymen formé quelque projet?

ROSETTE.

Mais vraiment...

D'ARVIEUX.

Point de mais : je veux qu'on me réponde.

ROSETTE.

Une jeune beauté s'enveloppe avec soin,
Son cœur ressemble à l'eau tranquille mais profonde.
On voit bien la surface : on ne voit pas plus loin.

D'ARVIEUX.

Chansons, au premier jour, demain sans plus attendre,
J'arrête son hymen.

ROSETTE.

Je commence à comprendre.
Avec le beau Forlis : j'approuve vos projets.
Il est charmant.

D'ARVIEUX.

D'accord.

ROSETTE.

Très riche.

D'ARVIEUX.

Je le sais.

ROSETTE.

Plein d'honneur.

D'ARVIEUX.

J'en conviens.

ROSETTE.

D'un heureux caractère.

D'ARVIEUX.

Soit : mais je t'en réponds, il ne l'aura jamais.

ROSETTE.

La raison?

D'ARVIEUX.

La raison, qu'il est fils de son père.
Des besoins de l'état, des maux de son pays,
Le traître a profité pour fonder sa fortune.
Bien loin de soulager la misère commune,
Ses regards altérés dévoraient nos débris.
Si la loi n'atteint pas des gens de cette espèce,
Du moins l'opinion doit les avoir flétris ;
Et celui qui partage avec eux leur richesse,
Du public indigné partage le mépris.
Je sors; à mon retour je gronderai j'espère.

ROSETTE.

Vous en vivrez dix ans de plus. (*A part.*) J'en ris,
Il m'amuse beaucoup quand il est en colère.
On vient : des inconnus; qui peut nous adresser?...

SCÈNE II.

ROSETTE, DUBOIS, MILADY, *vêtue en homme.*

MILADY.

Peut-on voir ce matin, madame de Blainville?

ROSETTE.

Oui, je le crois.

MILADY.

Veuillez bien m'annoncer?

ROSETTE.

De grâce, votre nom?

MILADY.

Je me nomme Florville.

ROSETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je ne le connais pas. Je cours et je revien.
(*A part.*)
C'est l'inconnu du bal je gage, il est très bien.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MILADY, DUBOIS.

DUBOIS.

Votre projet, madame, est singulier, unique.

MILADY.

On ne m'offensera jamais impunément.
Comment! Anglaise et femme, et mon âme apathique
Dévorera sans bruit un affront si sanglant!
Mais j'ai besoin de toi : je compte sur ton zèle,
Sur la discrétion d'un fidèle témoin.

DUBOIS.

Milady doit savoir qu'au-dessus du besoin,
C'est mon attachement qui me fixe auprès d'elle.
Mais pour mieux vous servir daignez me mettre au fait,
Me confier les plans de monsieur de Florville.

MILADY.

Écoute et sois discret. Lord Charles Sakerville,
Depuis plus de six mois, m'offrait ses vœux, m'aimait,
Et je l'aimais aussi; deux perfides coquettes,
Déployant à l'envi leur art insidieux,
L'ont surpris, enlacé dans leurs chaînes secrètes.
On m'en instruit : soudain, l'air calme et sérieux,
Je lui défends de voir ces beautés qu'il adore;
Il s'excuse, il promet. Un mois après ou deux,
On m'apprend qu'en secret il les voyait encore :
Alors sans m'expliquer, sans vouloir rien ouïr
Je lui défends ma porte.

DUBOIS.

Eh! quoi, sans rien entendre?

MILADY.

Tel est mon caractère, il devait m'obéir.
Mais voici mon projet : il pourra te surprendre.
Je veux le supplanter et le chasser d'ici,
Et punir à la fois l'une et l'autre coquette.

DUBOIS.

Ce plan est magnifique. Et comment?

MILADY.

Le voici.
En feignant de brûler d'une flamme secrète,
En prodiguant l'encens, les soupirs tour à tour,
Caressant leur orgueil et leur parlant d'amour.

DUBOIS.

Que fera Milady de l'amour de ces dames?

MILADY.

Tu le sauras. Apprends que déjà dans leurs âmes,
Quoiqu'inconnue encor, j'ai fait de grands progrès.
Sans doute que tu sais la fête magnifique,
Que donna l'autre jour l'envoyé de Belgique,
Ce bal masqué?...

DUBOIS.

Vraiment oui, je le sais.

MILADY.

C'est là qu'adroitement je tendis mes filets.
D'un domino vêtue et sous un faux visage

J'encensai, j'adorai ces belles tour à tour :
On me trouva charmant : on reçut mon hommage;
Ce qui vaut mieux encore, on crut à mon amour.
Hier pour assurer ma gloire et leur défaite,
A chacune en secret j'envoyai galamment
Des couplets amoureux rimés par un poëte.

DUBOIS.

Mais, madame, malgré votre déguisement,
Vous ne craignez donc pas d'être ici reconnue?

MILADY.

Non, ces dames deux fois au plus m'ont aperçue
Au Théâtre-Français et très rapidement.
D'ailleurs, elles croiront, me sachant étrangère
Qu'à peine tout au plus j'ânonne le français :
Depuis peu seulement j'ai quitté l'Angleterre,
Un an après la mort d'un mari que j'aimais.
Il est vrai qu'à Paris j'ai passé mon jeune âge
Et dix ans de couvent ont formé mon langage.

DUBOIS.

Mais milord, dites-vous, vient ici tous les jours,
Vous vous rencontrerez, vous ne pourrez toujours...

MILADY.

Il est à la campagne, au château de Bernage.
Te connait-il?

DUBOIS.

Lui? non. Je ne suis à Paris
Que depuis quinze jours... j'arrive de voyage...

MILADY.

Tant mieux. Rappelle-toi mon nom et mon pays
Je suis monsieur Florville, un ci-devant d'Alsace.

DUBOIS.

Qui vous présentera?...

MILADY.

Moi. J'aurai cette audace.

DUBOIS.

Conduit par l'amour.

MILADY.

Sors. C'est elle que je vois.

SCÈNE IV.

MILADY, MADAME BLAINVILLE.

MADAME BLAINVILLE.

Mille pardons, vous m'attendiez peut-être?

MILADY.

On l'oublie aisément dès qu'on vous voit paraître.

MADAME BLAINVILLE.

(*A part.*)
Je ne le connais pas. Il se trompe, je crois.

MILADY.

Daignerez-vous, madame, excuser mon audace?

MADAME BLAINVILLE.

J'en sais peu le motif. Expliquez-vous, de grâce.

MILADY.

Peut-être, il vous souvient du bal de l'autre jour?

MADAME BLAINVILLE.

Oui, monsieur.

MILADY.

Mais pardon; vous souvient-il, madame,
D'un jeune homme empressé, qui vous y fit la cour
Et qui brûlait pour vous de la plus vive flamme?

MADAME BLAINVILLE.

Oui, j'en ai quelqu'idée, et vous le connaissez?

MILADY.

Oui, c'est moi-même.

MADAME BLAINVILLE.

Vous?

MILADY.

Dans mes vœux insensés,
Agité par l'amour, la crainte, l'espérance,
Mon cœur ose compter sur un peu d'indulgence.

MADAME BLAINVILLE.

Un amour si rapide animé dans un bal
Touche dès sa naissance à son terme fatal.

MILADY.

Je m'en vais vous parler, madame, avec franchise.
J'entre au bal, vous dansiez, souffrez que je vous dise,
On n'a point dans cet art plus de grâce que vous.
Je regarde, j'admire; un charme des plus doux
M'entraîne, me séduit; tout mon être s'enflamme;
Bientôt j'ai le bonheur de vous entretenir :
Que l'esprit a d'attrait, de pouvoir sur une âme!
Vos grâces, vos appas venaient de m'éblouir;
Votre esprit pour jamais assura ma défaite.

MADAME BLAINVILLE, *à part.*

Sa conquête est brillante et ma gloire complète.

MILADY.

Daignez-vous pardonner à ma témérité?

MADAME BLAINVILLE.

On excuse votre âge et sa naïveté.
(*A part.*)
J'espère le ravir à la tendre Émilie.
(*Haut.*)
A propos, ma cousine, elle est vraiment jolie.
Au bal vous lui jetiez des regards assez doux,
Et vos yeux paraissaient s'animer auprès d'elle.

MILADY.

Il se peut : mais elle a, quoique jeune, assez belle,
Un très grand tort.

MADAME BLAINVILLE.

Lequel?

MILADY.

C'est d'être auprès de vous.
Selon moi, la beauté qui commence d'éclore,
Ne parle point au cœur, c'est le jour de l'aurore;
Il brille sans chaleur. Pour fixer les amours
Il faut qu'un doux objet dans le sein des beaux jours
Ait orné son esprit d'une culture aimable;
Que l'usage du monde et son urbanité,
Répande sur ses traits ce charme inexprimable,
La grâce, ce piquant, plus doux que la beauté;
Enfin, il faut unir ainsi que vous, madame,
Les dons de la figure aux dons heureux de l'âme.

MADAME BLAINVILLE.

Vous savez avec art dessiner les portraits.
Mais, vraiment, vous m'avez envoyé des couplets,
Ils sont tendres, galans, vous êtes donc poëte?

MILADY.

Oui, grâces à l'amour, Apollon n'en sait rien.

MADAME BLAINVILLE.

J'en voudrais savoir l'air : peut-être je m'abuse,
Mais vous devez chanter?

MILADY.

Non, ma voix s'y refuse.
Je me crois, cependant, assez musicien
Pour pouvoir vous noter un air aussi facile.

MADAME BLAINVILLE.

Ce sera m'obliger.

MILADY.

J'obéis aussitôt.
Le premier de mes vœux est de vous être utile.

MADAME BLAINVILLE.

J'ai sur moi, justement le papier qu'il vous faut,
Et là tout près de vous, vous avez une table.
(*Milady va écrire.*)
(*A part.*)
Il est délicieux, on n'est pas plus aimable.
(*Haut.*)
A propos, Émilie, hélas! la chère enfant,
Elle garde la chambre : une toux fort cruelle....
Mais vous pourrez la voir, elle reçoit chez elle.

MILADY.

Je la plains. J'ignorais ce fatal accident.

MADAME BLAINVILLE *à part, pendant que Milady achève l'air noté.*

Et si j'allais l'aimer? si le trait qui le blesse ...
Non, repoussons l'amour, dédaignons sa faiblesse.
Mais voir autour de soi des flots de soupirans,
Épier un regard, nous enivrer d'encens,
D'un cœur tel que le mien, c'est le bonheur suprême.
Oui ..

SCÈNE V.

LES MÊMES. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Milord Sakerville.
(*Il sort.*)

MADAME BLAINVILLE.

Eh! vraiment, c'est lui-même.

SCÈNE VI.

LES MÊMES. MILORD.

MILADY, *à part.*

Juste ciel! c'est milord. Je ne l'attendais pas.
Cachons-nous.
(*Elle enfonce son chapeau.*)

MADAME BLAINVILLE.

(*A part.*)
Quel bonheur. Plutot quel embarras.

MILORD.

A la fin, me voici : j'apporte mon visage.
Ma foi! vive Paris, quand on y fait l'amour.

MADAME BLAINVILLE.

Vous m'avez alarmée Au château de Bernage
Vous deviez, disiez-vous, faire un plus long séjour.

MILORD.

Oui, divine Française, il est bien véritable;
Mais, ma foi, le château, la dame, il m'ennuyait.
On y fait tout le jour de l'esprit : c'est le diable.
Oh! moi je suis tout rond : j'aime l'esprit tout fait,
Et la badinerie, et puis le petit trait.

MADAME BLAINVILLE.

De votre grand ennui je ne suis pas surprise;
Qui court après l'esprit attrape la sottise.

MILADY, *à part.*

Va, tu riras tantôt. Mais taisons mon dépit.

MILORD.

De plus, nous avions là trois ou quatre Virgile
Qui se louaient tout haut, se déchiraient tout bas :
Chantaient petits moutons, beaux bergers de la ville,
Toujours très assidus à l'heure du repas.

MADAME BLAINVILLE.

Depuis quand à Paris?

MILORD.

Tout à l'heure, madame.
J'arrive, je debotte; et tout plein de ma flamme
Je suis vite accouru, pour vous faire ma cour.

MADAME BLAINVILLE.

Quoi! vous n'avez pas vu votre divine Anglaise?

MILORD.

Milady! point du tout : ma foi, ne lui déplaise,
Je commence par vous, et puis elle à son tour.

MILADY *écoute par derrière et se rapproche.*

Le perfide! Écoutons.

MADAME BLAINVILLE.

Avouez sans mystère
Que pour ses doux appas, qu'on cite en Angleterre,
Votre cœur a brûlé d'un pur et tendre amour?

MILORD.

Oui, d'abord, il se peut : mais je suis bien commode;
J'aimais à la française, en badin, à la mode.

MADAME BLAINVILLE.

Si vous m'aimiez ainsi, mon cœur peu satisfait....

MILORD

Pour vous, c'est différent : j'adore tout-à-fait.

MADAME BLAINVILLE.

Cependant Milady passe pour tres aimable.

MILORD.

Il est vrai, quelquefois elle est un peu capable.

MILADY, *à part.*

L'éloge est très flatteur.

MADAME BLAINVILLE.

De plus elle paraît,
Aux lumières du moins, encore assez jolie.

MILORD.

Oui, pas mal, un peu bien; mais pas autant que vous.

MILADY, *à part.*

Le traitre en a menti.

MADAME BLAINVILLE.

L'on pretend, entre nous,
Que du blanc qu'elle met la savante magie
Lui donne cet éclat, ce coloris si doux,
Son unique beauté.

MILADY, *à part.*

Quelle atroce imposture!

MILORD.

Pour cela, non, son blanc, il vient de la nature.

MADAME BLAINVILLE.

Convenez cependant, et sans nous prévaloir,
Qu'une Anglaise jamais ne saurait nous valoir.
Elles ont de l'eclat; mais leurs traits sont sans grâce,
Sans nulle expression; leur silence vous glace.
De l'esprit si l'on veut, ce qu'on nomme raison,
Qui, bien apprécié, n'est qu'un triste jargon.
Un air de gravite qui souvent en impose,
Qu'on prend pour du génie, et qui n'est autre chose
Que l'effet de l'ennui, fleau de vos climats.
Enfin pour abreger, l'Anglaise a des appas :
Susceptible d'amour, elle aime avec constance,
Mais l'amabilité, les grâces sont en France.

MILADY, *à part.*

Fort bien.

MILORD.

C'est véritable, et ce n'est qu'à Paris
Que l'on trouve, ma foi, des femmes bien charmantes,

Mais moins belles que vous; et pas aussi plaisantes.

MADAME BLAINVILLE.

Vous me flattez, milord.

MILORD.

Non, charmante Cypris.

(*Un peu plus bas.*)

Parlons présentement quelque peu de ma flamme;
Vous avez mon portrait, Bristol vous l'a remis?

MADAME BLAINVILLE.

Il est très ressemblant.

MILORD.

Oui, beaucoup bien, madame.

MADAME BLAINVILLE.

Je compte vous le rendre.

MILORD.

Oh! non, gardez-le-moi.
Faites à mon amour cette faveur suprême.

MILADY, *à part.*

Elle a donc son portrait. Je l'aurai sur ma foi.
(*Elle va écrire.*)

MADAME BLAINVILLE.

Milord, comment dit-on en anglais: Je vous aime.

MILORD, *tendrement.*

On dit: *I love you.*

MADAME BLAINVILLE.

Que ces mots-là sont doux!
Plus tendrement encor daignez me les redire.

(*Milady revient un papier à la main qu'elle plie.*)

MILORD, *plus tendrement.*

I love you.

MADAME BLAINVILLE.

Charmant!

MILORD.

Maintenant, c'est à vous.
Prononcez ces deux mots pour lesquels je soupire.

MADAME BLAINVILLE.

Je n'oserai jamais, et je vous ferais rire.

MILORD.

Nullement. J'entrerai dans la félicité.

MADAME BLAINVILLE, *minaudant.*

I love you.

MILORD.

Bravo! Toute bonne, infinie,
Souffrez-moi sur la main un baiser enchanté.

MILADY.

(*Pendant qu'il baise la main, Milady lui frappe un grand coup sur l'épaule, lui donne un billet et lui dit en épaississant sa voix:*)

(*A part.*)

Lisez. Tôt, sauvons-nous. Entrons chez Émilie.

SCÈNE VII.

MILORD, MADAME BLAINVILLE.

MILORD, *le billet à la main.*

Comment! il est bardi, cet homme en vérité
Lequel est-il, madame?

MADAME BLAINVILLE.

Un jeune homme estimable
Amateur de musique, et qui me copiait
Un air nouveau.

MILORD.

Pourquoi m'écrit-il ce billet?
Je le connais non plus que je connais le diable.

MADAME BLAINVILLE.

Je suis très étonnée, et je n'y comprends rien.

MILORD, *dépliant le billet.*

Comme il est tortillé, c'est le nœud gordien.

(*Il lit.*)

« Vous êtes un lâche, un imposteur, un traître à qui je « couperai les oreilles. »

Ah! Goddem; j'étouffe, ouf! le lâche s'est enfui;
Je m'en vas le chercher et lui fendre son tête.

MADAME BLAINVILLE.

Attendez, calmez-vous. C'est un jeune étourdi.

MILORD.

Point du tout, point du tout, aucunement, madame.
L'amateur de musique, il faut qu'il ait mon âme
Ou bien j'aurai la sienne. Ah! c'est un trahison.

SCÈNE VIII.

MADAME BLAINVILLE, *seule.*

Je n'en puis revenir. Sans motif, sans raison,
Il insulte milord: quelle est cette folie?
Mais je m'en vais le suivre, apaiser sa furie,
Éviter une scène au moins dans la maison.

SCÈNE IX.

MADAME BLAINVILLE, ROSETTE.

MADAME BLAINVILLE.

N'as-tu pas vu milord?

ROSETTE.

Oui, vraiment; qu'a-t-il donc?
Il courait comme un fou, quel courroux le transporte?
Jurant, disant: Goddem, que le diable me porte!

MADAME BLAINVILLE.

Cela suffit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

ROSETTE, *seule.*

Et moi, j'attends Florville ici.
Ma maîtresse de lui justement se méfie.
Il est fort jeune, aimable, et plus il est charmant,
Plus on doit contre lui s'armer de jalousie.
Madame de Blainville aura certainement
Déployé tout le jeu de sa coquetterie.
Quant au jeune Florville, à moins que le fripon
Ne soit plus fin que moi, dans son âme discrète
J'espère pénétrer... C'est lui... Changeons de ton.

SCÈNE XI.

MILADY, ROSETTE.

MILADY.

Bonjour, mille bonjours à l'aimable Rosette.
Quoi! toute seule ici?

ROSETTE.

Ne sommes-nous pas deux?

MILADY.

Nous voilà sans témoins, permets, mon adorable,
Que je cueille un baiser.

ROSETTE.

La demande est aimable!

MILADY.

Je suis sans conséquence et sans crainte, tu peux....

ROSETTE.

Je vous crois, au contraire, un peu trop dangereux.

MILADY.

Mais parlons d'Émilie ; oui, parlons-en encore
Que de grâces, d'attraits ! Tu sais que je l'adore ?

ROSETTE.

Sa cousine, monsieur, l'adorez-vous aussi ?

MILADY, *en désignant Rosette.*

Je préfère ces yeux, ce front, ce doux sourire
A toutes les beautés qu'en elle l'on admire.

ROSETTE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

MILADY

Hélas ! non, Dieu merci !

ROSETTE.

De le lui dire en face, aurez-vous le courage ?

MILADY.

Qui pourra m'arrêter. Devant toi, si tu veux.

ROSETTE.

Soit. Je vous prends au mot.

MILADY.

Tu plaisantes, je gage.

ROSETTE.

Non, dans ce cabinet, cachée à tous les yeux,
J'observerai tout : air, gestes, regards, langage.

MILADY, *un peu embarrassée.*

Mais, c'est un jeu d'enfant.

ROSETTE.

Pour nous très sérieux.
Notre sexe a toujours un grain de jalousie :
Atteinte de ce mal, ma maîtresse Émilie,
Redoute sa cousine et sa rivalité.
Ainsi, si vous l'aimez, si vous voulez lui plaire,
Tâchez de lui prouver votre fidélité.

MILADY.

Je ferai cet aveu, ma foi d'un cœur sincère.
Mais écoute à ton tour. Si ton sexe est jaloux
Le mien l'est presque autant, surtout alors qu'il aime.
Certain milord, dit-on, est amoureux chez vous.
Accusez-moi d'erreur, de ridicule même,
Cet homme-là me gêne et tourmente mon cœur.

ROSETTE.

Ma foi, vous avez tort. Je vous jure d'honneur...

MILADY.

Les sermens n'ont jamais guéri la jalousie.

ROSETTE.

Eh bien, qu'exigez-vous pour calmer vos esprits ?

MILADY.

Rien, une bagatelle ; un billet d'Émilie
Qui dise à mon rival qu'elle le congédie.
Mais il faut qu'en mes mains ce billet soit remis.
A ce prix je promets, à ses ordres docile,
D'avouer hautement à madame Blainville
Que de ses doux appas mon cœur n'est point épris.

ROSETTE.

Vous aurez ce billet, j'en donne ma parole.

MILADY.

Moi, je vais m'apprêter à bien jouer mon rôle.
Mais appelle Dubois, je t'en prie.

ROSETTE.

Oui, j'y vais.

SCÈNE XII.

MILADY, *seule.*

Braver une coquette : insolemment lui dire
Que l'on ne l'aime pas, oh ! c'est un vrai délire.
Quel contre-temps fâcheux. Adieu mes hauts projets !
Quoi, l'inconstant milord gardera sa conquête.
Non, ce ne sera pas ; je l'ai mis dans ma tête.
Trouvons quelque moyen : mais oui,... si je feignais
De recevoir une lettre anonyme
Qui, peignant ses travers, me faisant son portrait,
Dût piquer mon amour ; puis montrant ce billet
Pour me justifier... Oh ! l'idée est sublime !
Bon, Dubois va l'écrire.

SCÈNE XIII.

MILADY, DUBOIS.

MILADY.

Approche, et mets-toi là.

DUBOIS.

Là ? volontiers ; j'y suis, que dois-je faire ?

MILADY.

Écris, je vais dicter. (*A part.*) Ce billet, je l'espère,
(*Haut.*)
Va tout concilier. Dépêche.

DUBOIS.

M'y voilà.

MILADY, *dictant.*

« Je vous préviens, monsieur, que vous avez plus d'un « rival auprès de madame Blainville. »
Eh ! va donc.

DUBOIS.

Je galope.

MILADY, *dictant.*

« Elle aime à plaire et voudrait conquérir tous les « cœurs. »

DUBOIS.

Eh ! oui, voilà les femmes !

MILADY, *dictant.*

« Méfiez-vous, surtout, d'un milord Sakerville, l'amant « du jour, dont cette beauté volage a daigné recevoir le « portrait. »

DUBOIS.

Cela ne prouve rien. Souvent, avec les dames,
Quand l'un a le portrait, l'autre a l'original.

MILADY.

Vous vous y connaissez.

DUBOIS.

Oui, milady, pas mal.

MILADY, *dictant.*

« Adieu, monsieur, profitez de l'avis, si vous ne voulez « pas être dupe. »
Mets l'adresse.
« A Florville, capitaine de cavalerie. »

DUBOIS.

A vous même ?

MILADY.

En très gros caractère.

DUBOIS.

Et vous, répondrez-vous ?

MILADY.

Point de sot commentaire.

DUBOIS, *en fermant la lettre.*

Mais à propos, je viens d'avoir dans la maison
Une scène touchante, à peindre difficile.
J'ai trouvé, reconnu la sensible Marton,
Demoiselle d'honneur de madame Blainville.

MILADY.

Que m'importe? Elle vient. Écoute et sois discret.
Tu viendras m'apporter ce billet devant elle,
Alors que tu verras, confidente fidèle,
Rosette se glisser là, dans ce cabinet.
Vous m'entendez.

DUBOIS.

Au mieux. Vous aurez le billet.
(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

MILADY, MADAME BLAINVILLE.

MADAME BLAINVILLE.

Monsieur, je vous cherchais.

MILADY.

Un bonheur aussi rare...

MADAME BLAINVILLE.

Je brûle de savoir par quel motif bizarre
Vous outragez milord, un homme plein d'honneur
Très inconnu de vous?

MILADY.

Inconnu! quelle erreur!
Je le connais beaucoup et c'est une vengeance.
Croiriez-vous cet Anglais un petit séducteur,
Un papillon léger, un Amadis volage?

MADAME BLAINVILLE.

Je le crois, au contraire, un grave personnage.

MILADY.

Il vous trompe, madame. Écoutez ce beau tour,
Le beau tour qu'il me joue. Admirez son audace!
Le traître vint passer quelque temps en Alsace.
Il vit ma sœur cadette, il l'aima, fit sa cour;
Ensuite, un beau matin, il partit, le parjure!
N'oubliant qu'une chose.

MADAME BLAINVILLE.

Eh! quoi?

MILADY.

De l'épouser.
Mais il épousera ma sœur ou moi, j'en jure
Par vos divins appas.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ROSETTE.

ROSETTE.

On vient vous proposer
Une loge aux Français: madame de Saint-Brie.

MADAME BLAINVILLE.

Je ne sortirai point et je l'en remercie.
J'aime bien mieux passer la soirée avec vous.

MILADY.

Vous comblez mes désirs et mes vœux les plus doux.

ROSETTE, *bas à Milady.*

Je vais m'enfermer là. Je serai tout oreille,
A l'épreuve c'est vous qui vous êtes soumis!
Songez à notre accord: vous savez...

MILADY.

A merveille.
Comptez-y, je tiendrai tout ce que j'ai promis.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, *à Milady.*

Cette lettre est pour vous

MILADY.

De la part?

DUBOIS.

De personne.
(*Bas.*)
De la vôtre.

MILADY.

Personne!

DUBOIS.

Oui, ma foi.

MILADY.

Rêves-tu?

DUBOIS.

Un homme très bien fait, de mine un peu friponne
Qui m'a celé son nom, et d'ailleurs bien vêtu.

MILADY.

Je ne sais qui m'écrit. Vous daignez le permettre?

MADAME BLAINVILLE.

Lisez.

MILADY, *lisant la première phrase à haute voix.*

« Je vous préviens que vous avez plus d'un rival. »
Ciel! quel billet! Je reste confondu.
Maraud, je veux savoir d'où te vient cette lettre?

DUBOIS.

Que je sois foudroyé, que le ciel en courroux
M'extermine à l'instant, si j'en sais plus que vous

MILADY.

Sortez.

SCÈNE XVII.

MILADY, MADAME BLAINVILLE, ROSETTE, *cachée.*

MILADY.

Eh quoi! toujours la fortune s'oppose...

MADAME BLAINVILLE.

Ce billet vous affecte, et je lis dans vos yeux...

MILADY.

Laissons cela, madame, et parlons d'autre chose.
(*A part.*)
Que je vais l'étonner, le coup sera mortel.
(*Haut.*)
Convenez que l'amour est un jeu bien cruel:
Qu'un homme tel que moi, paré de sa jeunesse,
Qui ne suit en aimant que l'instinct du désir,
Ne cherche que les fleurs dans le champ du plaisir,
Jouit seul du bonheur que promet la sagesse.

MADAME BLAINVILLE.

Comment donc, vous croyez que la fidélité,
Le sentiment...

MILADY.

Fadeur! c'est ainsi qu'on végète.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité,
A dit élégamment un célèbre poëte.

MADAME BLAINVILLE, *à part.*

Quel est donc ce langage?

MILADY, *à part.*

Elle doit me haïr.
Oui, tel est mon système et le goût qui m'entraîne.
J'aime toutes les fleurs, toute beauté m'enchaîne,
L'inconstance toujours est l'âme du plaisir.
Tout périt tour à tour, renaît dans la nature:
Le printemps est orné de fleurs et de verdure;
L'été, chargé d'épis, lève un front radieux;
L'automne suit ses pas de pampre couronnée;
Et l'hiver terminant le cercle de l'année

Ramène les frimas, les fêtes et les jeux.
Imitons la nature. Au gré d'un doux caprice,
Des tendres voluptés cueillons le miel si doux.
Votre sexe nous blâme et crie à l'injustice;
Mais ma foi, s'il osait, il ferait comme nous.

MADAME BLAINVILLE.

Votre philosophie est vraiment admirable.

MILADY.

C'est celle du bonheur. Et par exemple, vous,
Vous avez mille appas, vous êtes fort aimable;
Tout le monde en convient: cependant, je le crois,
Je ne pourrai jamais vous aimer plus d'un mois.

MADAME BLAINVILLE.

Un mois entier serait un excès de constance:
D'une telle faveur, ici je vous dispense.
Je m'en vais méditer vos leçons sur l'amour,
Et sur l'art d'être heureux en changeant chaque jour.
Adieu, monsieur. (*A part.*)
Je crois que sa raison chancelle,
Que ce fatal billet dérange sa cervelle.

MILADY.

Elle se cache en vain, son trouble la trahit.

SCÈNE XVIII.

MILADY, DUBOIS.

MILADY.

Porte-lui ce billet que je me suis écrit;
Dis-lui que le dépit, l'amour, la jalousie,
M'ont mis au désespoir, causé ma frénésie,
Que je suis hors de moi.

DUBOIS.

Que par bonnes raisons,
On va vous enfermer aux Petites-Maisons.

MILADY, *seule.*

Cette lettre, je pense, apaisera l'orage.
La coquette redoute et blâme les soupçons,
Mais pardonne aisément au jaloux qui l'outrage.

SCÈNE XIX.

MALADY, ROSETTE.

MILADY.

Eh bien, es-tu contente? Ai-je fait mon devoir?

ROSETTE.

Oui, vraiment; vous avez surpassé mon espoir:
J'en ai ri de bon cœur, elle était au supplice.

MILADY.

Tu doutais, cependant, tu vois ton injustice.

ROSETTE.

J'avais tort, très grand tort: je ne puis le nier.

MILADY.

Et ce billet promis que l'aimable Emilie
Doit écrire à milord pour le congédier?

ROSETTE.

Je l'apporte. Lisez.

MILADY.

Bon. Je te remercie.

Elle lit.)

« Je prie milord Sakerville de ne plus m'honorer de ses assiduités. Il obligera Emilie d'Arvieux. »

Ce style est clair, précis.

ROSETTE.

Il remplit tous vos vœux.

MILADY.

Il comble mon espoir; et si milord s'obstine,
Il a le diable au corps.

ROSETTE.

Vraiment je l'imagine.
Dubois vient, je vous laisse.

SCÈNE XX.

MILADY, DUBOIS.

MILADY.

Eh bien?

DUBOIS.

Tout est au mieux
Le billet a produit un effet merveilleux;
Oui, vous devez beaucoup à ma vive éloquence.
Mais admirez ma rare intelligence:
J'ai dit que votre esprit était je ne sais où,
Que votre fol amour vous avait rendu fou.
Cette lettre pourtant l'intrigue, l'inquiète.
Elle en cherche l'auteur.

MILADY.

Peut-elle deviner
Que c'est toi?

DUBOIS.

Non, sans doute, et comment soupçonner...
Il est vrai que jadis son aimable soubrette
A reçu de ma main de très galans billets,
Mais tout passe, s'oublie. Elle vient, je m'en vais.
(*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

MILADY, MADAME BLAINVILLE.

MADAME BLAINVILLE, *à part.*

Quoi! le jeune Florville eût osé se permettre
Une telle noirceur? Il eût dicté la lettre?
Quel complot odieux!

MILADY, *à part.*

Tâchons adroitement
D'obtenir le portrait de son fidèle amant.

MADAME BLAINVILLE, *à part.*

Voyons: s'il est coupable,
Il ne peut m'échapper. (*Haut.*) Suis-je bien haïssable?
M'en voulez-vous encor?

MILADY.

Pardon, mille pardons.
Hélas! tel est l'amour, agité de soupçons
Et toujours tourmenté par son propre délire.
Ce malheureux billet avait troublé mes sens.

MADAME BLAINVILLE.

Vous ne soupçonnez pas celui qui put l'écrire?
Qui put imaginer des traits aussi piquans,
Une telle noirceur?

MILADY.

Ma foi non, je vous jure.

MADAME BLAINVILLE.

Marton connaît, du moins soupçonne l'écriture.

MILADY.

Quoi donc?

MADAME BLAINVILLE.

Votre Dubois...

MILADY.

Dubois? (*A part.*) Elle a raison:
Parons le coup. (*Haut.*) Cela pourrait bien être,
Le coquin m'aura fait un tour de son métier.
Dubois! Depuis long-temps je soupçonne le traître.
Dubois! Ah! j'aurais dû vingt fois le renvoyer.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, DUBOIS.

MILADY.

(*Bas à madame Blainville.*)

Avancez là : prenez et lisez. Quelle audace !

DUBOIS.

J'ai lu.

MILADY.

De cet écrit connaissez-vous l'auteur ?

DUBOIS.

L'auteur !

MILADY.

Oui, oui, l'auteur.

DUBOIS.

Je n'ai pas cet honneur.

MILADY.

(*A madame Blainville.*)

Comment ? regardez bien. Il rougit, s'embarrasse.

(*Haut.*)

Ah ! traître ! à l'instant réponds-moi :
Ce billet fut écrit par toi.

DUBOIS.

Par moi ! quelle idée !

MILADY.

Oui, toi-même,
Ose donc le nier ?

DUBOIS.

Dans ma surprise extrême
Je ne puis concevoir un semblable soupçon.

MILADY, *bas à madame Blainville.*

En vain il s'en défend. Je le crois très coupable.

DUBOIS, *à part.*

Quel est donc son projet ? Perdrait-il la raison ?

MILADY, *bas.*

(*Bas à Dubois.*)

J'imagine un moyen ; oui très sûr. Dis que non.
(*Haut.*)
Écrivez là deux mots. Vous avez une table.

DUBOIS.

Que j'écrive ! et pourquoi ? La chose est incroyable.
Je rougis seulement de me voir soupçonné.

MILADY.

(*Bas à madame Blainville.*)

Point de mauvais propos. Il paraît consterné.
(*Haut.*)
Écrivez, je le veux.

DUBOIS.

Et que faut-il écrire ?

MILADY.

Tout ce qu'il vous plaira.

DUBOIS.

Je ne saurais que dire ;
Lorsque je suis à jeun, j'ai l'esprit très borné.

MILADY.

Le sot. Eh bien, je vais vous tracer un modèle :
Vous saurez copier, du moins.

(*Elle va écrire.*)

DUBOIS, *bas à Milady qui ne l'écoute pas.*

Mais à quoi bon ?...
Quelque malin esprit a brouillé sa cervelle.

MADAME BLAINVILLE, *pendant que Milady écrit.*

Je saurai te fléchir, obtenir ton pardon :
Conviens du fait, puisqu'il l'exige.

DUBOIS.

Ah ! madame, croyez, par ce ciel que je voi,
Que mon maître m'étonne ; il a quelque vertige.

MILADY, *revenant.*

Allez et copiez.

DUBOIS, *bas à Milady.*

De grâce, expliquez-moi....

MILADY

Non, non, parlez tout haut, ou plutôt qu'on se taise :
(*Dubois va écrire.*) (*A madame Blainville.*)
C'est un rusé coquin. Il n'est pas à son aise.
Surtout gardez-vous bien, je vous en avertis,
De vouloir contrefaire ici votre écriture.

DUBOIS, *à part, lisant ce que Milady a écrit.*

Enfin, j'ouvre les yeux.... mes doutes éclaircis....
Elle en sait plus que moi. Je cède sans murmure.
(*Il lit.*)
« Avoue que tu as écrit la lettre, séduit par moi, milady
« Butler, jalouse des appas de madame Blainville. Mets le
« papier dans ta poche. »

MILADY, *à madame Blainville.*

Je ne sais trop comment il pourra s'en tirer.

DUBOIS, *à part, en s'avançant.*

Très bien, parfaitement, je puis vous l'assurer.
(*D'un ton triste.*)
Allons, signalons-nous. Monsieur...

MILADY.

Parlez.

DUBOIS.

Je n'ose.
Je crains....

MILADY.

Expliquez-vous.

DUBOIS.

Que l'homme est peu de chose !
Qu'il est faible et petit !

MILADY.

Je vous entends, faquin.
Ce malheureux billet est donc de votre main ?

DUBOIS.

D'un cœur plein d'amertume, hélas ! je le confesse.

MILADY.

Ah ! vous le confessez !

DUBOIS.

Il le faut : mon destin
A voulu que le sort....

MILADY.

Quelle scélératesse !
Mais qui vous l'a dicté ? Nommez-moi l'imposteur
Qui vous a fait commettre une telle noirceur.

DUBOIS.

Je ne puis ; j'ai donné ma parole d'honneur.

MILADY.

Parlez, dis-je, parlez.

DUBOIS.

Il faut vous satisfaire :
Le dirai-je tout bas ?

MILADY.

Tout haut, point de mystère.

DUBOIS.

C'est milady Butler qui m'a dicté l'écrit
Au sujet d'un milord : jalouse de madame....

MILADY.

Qui ? milady Butler ? Quelle est donc cette femme ?

DUBOIS.

C'est un démon pour l'adresse et l'esprit.

MADAME BLAINVILLE.

Que sais-je? une bégueule, un de ces personnages
Dont on rit.

MILADY.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Pas toujours. Pour ces lâches billets
Combien vous donna-t-on?

DUBOIS.

Pour rien je les ai faits,
Du moins jusqu'à présent.

MILADY, *lui donnant sa bourse.*

Tenez, voici vos gages:
Je vous chasse. Sortez.

DUBOIS.

A merveille, j'en ris.
Que je suis malheureux!

SCÈNE XXIII.

MILADY, MADAME BLAINVILLE.

MILADY.

Quelle est donc cette femme
Qui me connaît, m'écrit, se mêle de ma flamme?

MADAME BLAINVILLE.

Une espèce de folle adorant son milord.

MILADY.

Cet homme est fort heureux!

MADAME BLAINVILLE.

Je lui rends bien justice.

MILADY.

Je ne suis point jaloux, ou du moins j'aurais tort;
Mais je songe à ma sœur, m'affecte de son sort.
Madame, vous pourriez me rendre un bon office,
A ma sœur, à moi-même.

MADAME BLAINVILLE.

Et quel est ce service?

MILADY.

De ce milord, dit-on, vous avez le portrait?

MADAME BLAINVILLE.

Je ne m'en cache pas: ce n'est point un secret;
Mais ce soir ou demain je compte le lui rendre.

MILADY.

Daignez me le céder. Quel présent pour ma sœur,
Qui malheureusement a l'âme un peu trop tendre!
Je l'enverrai soudain: vous ferez son bonheur.

MADAME BLAINVILLE.

Vous donner son portrait! Trahir la confiance,
L'amitié!

MILADY.

C'est assez. Je comprends vos raisons.
Que je hais les Anglais! Morbleu! nous nous verrons,
Et j'aurai le moyen de punir cette offense.

MADAME BLAINVILLE.

Allons, modérez-vous: le voilà, ce portrait....
Mais il faut me promettre....

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, ROSETTE.

ROSETTE.

On apporte à madame
Un bonnet merveilleux, unique sur mon âme.

MADAME BLAINVILLE.

Tu m'enchantes. J'y cours. Je vous quitte à regret;
Mais je vous rejoindrai bientôt chez ma cousine.
(*A part.*)
Pour le coup, je le tiens, et mon astre domine.

MILADY, *à part.*

Ah! je triomphe enfin, et je suis dans le port!
Que la vengeance est douce à mon âme ravie!
Mais pour mieux l'accabler, je m'en vais à milord,
Envoyer son portrait et l'écrit d'Émilie.

ROSETTE.

De grâce, expliquez-moi....

MILADY.

Je te baise les mains.

ROSETTE.

Après l'aveu formel, l'affront qui l'humilie,
Tête à tête tous deux?...

SCÈNE XXV.

ROSETTE, MILORD.

MILORD, *à part.*

Je cours, je vais, je viens
Sans le trouver.... Rosette! Usons de politique
Pour la faire parler. (*Haut.*) Charmante, te voilà.
Dis-moi, n'as-tu pas vu l'amateur de musique?
Où s'est-il donc fourré? Tantôt il était là.

ROSETTE.

Qui donc? quel amateur?

MILORD, *bas entre les dents.*

Un fat. (*Se reprenant.*)
Un honnête homme,
Leste, hardi, bien fait. (*A part.*) Goddem!

ROSETTE.

Et que l'on nomme?..

MILORD, *à part.*

Faquin.

ROSETTE.

Que dites-vous?

MILORD.

Il copiait ici,
Sur cette table, un air pour madame Blainville.

ROSETTE.

Qui? ce jeune officier qui s'appelle Florville?

MILORD.

Comment, un officier? J'en suis fort diverti:
Donne-moi son adresse. En quel lieu de la ville
Loge-t-il, l'officier?

ROSETTE.

Oh! je ne le sais pas.

MILORD.

Tant pis: il est pour moi beaucoup désagréable;
Mais sans doute bientôt ici tu le verras?

ROSETTE.

Oui, milord, je l'espère.

MILORD.

(*A part.*) Ah! bon, bien favorable.
Ventrebleu! je l'aurai, ce petit amateur.

ROSETTE.

Vous le connaissez donc, ce monsieur de Florville?

MILORD.

Oui, grandement, beaucoup. C'est mon ami meilleur.

ROSETTE.

N'est-il pas bien aimable?

MILORD.

Oui, comme un petit cœur.
S'il vient, tu lui diras que milord Sakerville

D'un petit air nouveau voudrait le régaler;
Et pour t'en souvenir, tiens, voilà ce pistole :
Je t'en donnerai vingt si tu m'y fais parler.

ROSETTE.

Oui, vous lui parlerez; j'en donne ma parole.

MILORD.

Aujourd'hui?

ROSETTE.

Ce soir même.

MILORD.

Et ce soir ton argent.

ROSETTE.

Cet homme, on a beau dire, est très intéressant.

SCÈNE XXVI.

MILORD.

Oh! je le trouverai, ce petit gentilhomme!
Ventrebleu! tout d'abord j'avance, je l'assomme,
Après nous nous battrons, car il y tient vraiment,
Moi de même, je crois.... Mais madame Blainville,
Quand j'y pense, j'ai là quelque petit soupçon....
Je voudrais bien savoir si son cœur m'aime ou non.

SCÈNE XXVII.

MILORD, DUBOIS.

DUBOIS, *feignant de parler à quelqu'un dans la coulisse.*

Non vraiment, j'en suis sûr.

MILORD, *à part.*

Que dit cet imbécile?

DUBOIS.

Cela ne se peut pas.

MILORD.

Se peut pas.

DUBOIS.

Pour raison.

MILORD, *à part.*

Il est ivre, je crois.

DUBOIS.

Je connais bien les femmes :
Ce sont d'abord de petits regards doux,
Et puis le coup de patte en se moquant de vous.

MILORD, *s'avançant vers Dubois.*

Maraud! que dis-tu là?

DUBOIS.

Je parlais de ces dames,
De Marton, de Rosette. Eh! n'ai-je pas l'honneur
De parler à lui-même, à milord Sakerville?

MILORD.

Oui, ventrebleu! c'est moi.

DUBOIS.

Je sens tout mon bonheur :
J'ai pour vous un billet de monsieur de Florville,
Avec certain paquet de madame Blainville.
(Il lui remet son portrait sous enveloppe.)

MILORD.

Un billet de Florville, à moi-même?

DUBOIS.

Oui, milord.

MILORD.

C'est bien particulier; il m'étonne bien fort.

DUBOIS.

De plus il va venir vous témoigner son zèle,
Vous rendre ses devoirs.

MILORD.

Ton maître il va venir?

DUBOIS.

Oui, milord, dans l'instant.

MILORD.

Tu me fais réjouir.
Tiens, voilà deux louis pour le charmant nouvelle.

DUBOIS, *refusant.*

Je rends grâce à milord. L'honneur de le servir...

MILORD.

Dis-lui que je l'attends; que j'aurai du plaisir,
Un grand contentement de voir son personnage

DUBOIS, *le contrefaisant.*

Du grand contentement je m'en vais l'avertir.

SCÈNE XXVIII.

MILORD.

Mais lisons son billet.
(Il lit.)
« J'ai l'honneur, milord, de vous envoyer un petit billet
« doux d'Émilie, qu'elle m'a charge de vous faire parvenir
« et une boite contenant je ne sais quelle figure qui res-
« semble à la vôtre, que madame Blainville a bien voulu
« me confier. FLORVILLE, capitaine de cavalerie. »
Je suis dans une rage....
Un billet d'Émilie.... Et pourquoi? quel sujet?
(Il lit.)
« Je prie milord Sakerville de ne plus m'honorer de ses
« visites. ÉMILIE D'ARVIEUX. »
Est-il vrai? me chasser, moi, milord : quelle injure!
Au surplus, je m'en ris; sa cousine me plaît
Infiniment bien plus. Mais quel est ce paquet?
(En l'ouvrant.)
Je ne puis concevoir.... Que vois-je? mon figure!
By God! Je me regarde : oui, c'est moi, mon portrait!
Cette dame Blainville, elle est bien fort hardie.
Il est la vérité : c'est un mauvais génie
Que l'esprit féminin. Ah! que j'ai de douleur!
J'ai perdu le trésor, le bonheur de mon âme,
Ma chère milady! Quelle bonté de femme!
Mais me renvoyer, moi qui l'avais dans le cœur!

SCÈNE XXIX.

MILORD, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

On demande milord.

MILORD.

Qui?

LE LAQUAIS.

Monsieur de Florville :
Peut-il entrer?

MILORD.

Oui, oui, qu'il entre tout-à-fait.
Je suis fort réjoui du visite qu'il fait.
(A part.)
Ah! je vous apprendrai que milord Sakerville
Sait venger un affront. Je le tiens : il paraît.

SCÈNE XXX.

MILORD, MILADY.

MILORD, *mettant l'épée à la main.*
Je vous attends, monsieur.

MILADY.
Tâchons de nous entendre.

MILORD.
Nous entendre, By God! Songez à vous défendre.

MILADY.
Calmez cette fureur. Écoutez la raison.

MILORD.
La raison, c'est l'honneur. Dépêchez : il me tarde.

MILADY.
Un moment.

MILORD.
Pas du tout. Allons, bien vite en garde,
Ou je frappe.

MILADY.
Un duel ici, dans la maison!
On nous séparerait; je n'en ai nulle envie.

MILORD.
Eh bien, sortons.

MILADY.
Sortir! le temps est trop mauvais :
Il pleut.

MILORD.
Il pleut, il pleut, et Goddem! je le sais.
Vous avez un grand peur, mais non pas de la pluie.

MILADY, *se rapprochant.*
Et de vous encor moins. Et si je le voulais,
Milord à mes genoux demanderait la vie.

MILORD, *à part.*
Je le connais cet homme; et sa voix, ses façons....

MILADY.
Mais parlons d'autre chose, et puis nous nous battrons.
Je vous ai fait passer de la part de ces dames
Une lettre, un portrait. Je plains vos douces flammes;
Votre aspect importune, et vous êtes prié
De ne plus revenir : oui, d'ici l'on vous chasse;
C'est un sort rigoureux et digne de pitié.
Pour un cœur bien épris, je plains votre disgrâce!
Pourtant c'est moi qui vais occuper votre place,
Et c'est moi qui vous fais donner votre congé.

MILORD, *à part.*
C'est un démon, je pense; en homme il est changé.

MILADY, *tirant l'épée.*
A présent, battons-nous, et vengez votre injure.
Çà, l'épée à la main.

SCÈNE XXXI.

LES MÊMES, ROSETTE, *au fond du théâtre.*

ROSETTE.
Un duel! Justes dieux!
Courons vite avertir tout le monde et d'Arvieux.

SCÈNE XXXII.

MILADY, MILORD.

MILADY, *se rapprochant encore.*
Comment, vous hésitez, homme faux et parjure?
Vous souffrez lâchement qu'un rival odieux
Vous enlève deux cœurs et vous ferme la porte?

MILORD, *à part.*
C'est Milady, c'est elle, ou le diable me porte!

MILADY.
Morbleu! défendez-vous, ou bien vous êtes mort!

MILORD.
Oui, je suis mort, très mort; j'ai perdu la parole.

MILADY.
Vous la retrouverez. Mais ventrebleu! milord....

MILORD.
Quoi! Milady, c'est vous? L'aventure il est drôle.
Ma chère Milady!

MILADY.
Poltron! Milady, moi?
Vous radotez; la peur vous trouble la cervelle.
Militaire, offensé....

MILORD.
Cet officier, ma foi,
Il est une Vénus aimable, habile et belle.

MILADY.
Oh! vous perdez l'esprit. Vous battez-vous ou non?
Goddem! décidez-vous.

MILORD.
Pardon, cent fois pardon,
Je vous reconnais bien. La feinte est inutile,
Ma chère Milady. Je suis un imbécile,
Un bête, un malheureux qui vous aime toujours;
Mais vous m'avez chassé loin de votre présence.

MILADY.
Oui, oui, je t'ai chassé pour tes lâches amours;
Mais te voilà puni de ta folle inconstance:
Mon cœur est enchanté. L'on s'est moqué de toi;
Tu deviens le jouet de deux franches coquettes.

MILORD.
Il est fort véritable; oui, j'ai tort, je le voi,
Ces Françaises ce sont des diables en cornettes;
Mais j'en jure à genoux mon honneur et ma foi,
J'aimais tout simplement pour la badinerie;
Et Milady toujours était mon cœur, ma vie.
Jetons sur le passé le voile de l'oubli;
De grâce, pardonnez; oui, soyez indulgente.

MILADY.
Après de tels affronts pardonner aujourd'hui?
Et qui peut m'assurer que votre âme inconstante
Ne me trahira plus? que quelque folle ardeur....

MILORD.
Non, jamais, Milady: j'en jure sur mon âme.
Et pour vous le prouver, soyez demain ma femme.
J'ai de l'or bien, beaucoup, encore plus d'honneur,
Alors plus de Française et de badinerie.
Beaucoup tendre, amoureux, fidele à son serment,
Milord va devenir près de sa douce amie
Un bon petit mari, mari toujours amant
Vous ne répondez rien? Vous vous moquez, cruelle....
Eh bien! donc, tuez-moi : mourir c'est bagatelle.

MILADY.
Non, vous ne mourrez point, et je me fie à vous.
Je vous donne la paix : vous serez mon époux.
Mais jurez par l'honneur d'être toujours fidele.

MILORD, *à genoux.*
Oui, je jure à vos pieds que Milady toujours
Sera mon dieu, mon ange, et mes seules amours.
On arrive.

(*Il veut se relever; Milady l'en empêche.*)

MILADY.
Restez.

SCÈNE XXXIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, D'ARVIEUX, MADAME BLAINVILLE, ROSETTE, DUBOIS.

D'ARVIEUX.

Comment donc, quel outrage!
Un duel, un combat, dans ces lieux, quelle rage!
Ne pouvaient-ils ailleurs se donner rendez-vous?
Mais que vois-je, Rosette? il est à ses genoux!

DUBOIS.

Personne n'en mourra.

ROSETTE.

Ciel! ai-je la berlue?

MADAME BLAINVILLE.

Que veut dire ceci?

MILADY.

La scène est imprévue.
Avec nous vous venez ici vous réjouir.
D'un raccommodement nous goûtons le plaisir,
Il voulait me tuer.

MILORD.

Au contraire, j'épouse
Demain ce beau garçon.
(*A madame Blainville*.)
N'en soyez pas jalouse.
Vous donnez mon figure au premier arrivant:
Moi, pour me consoler, je vous prends votre amant.

D'ARVIEUX.

A ce discours bizarre on ne peut rien comprendre,
Et milord, éveillé, rêve probablement.

MILORD.

Oui, je fais, en veillant, un rêve beaucoup tendre,
Et je vois le rival qui vient de m'insulter,
Se transformer soudain en femme très jolie
Sous les traits et le nom de milady Butler.

MADAME BLAINVILLE, *à part*.

De milady Butler! l'horreur! je suis trahie.
Quel complot odieux! Quoi! j'étais leur jouet!

DUBOIS, *à Rosette*.

Tu vois clair, maintenant.

ROSETTE, *bas*.

L'énigme est expliquée.

MILADY.

Madame, pardonnez, vous m'avez provoquée.
J'ai voulu ressaisir un bien qu'on me volait.

MADAME BLAINVILLE.

Gardez soigneusement ce cher trésor, madame,
Il est digne de vous, d'une si belle flamme.
L'un pour l'autre formés, adorables tous deux.
Croyez que nul jaloux ne troublera vos feux.

D'ARVIEUX.

Oh! rien n'est plus plaisant... monsieur est une femme.

MILORD.

Oui, l'amour il a fait ce miracle pour nous.

D'ARVIEUX.

Battez-vous maintenant tout à l'aise: entre époux
Les débats sont permis.

MILORD.

Mais madame Blainville,
Je lui dirai deux mots et je veux par la ville...

MILADY.

Non, milord, un vainqueur doit être généreux,
Et l'on doit pardonner alors qu'on est heureux.

FIN DES RIVALES.

POÉSIES.

POÉSIES.

ÉPITRES.

A MES VERS.

Partez mes vers, montrez-vous dans Paris,
Et malgré moi, malgré votre faiblesse,
Allez braver de la fière Lutèce
L'insouciance et les airs de mépris.
Songez-y bien, le pas est téméraire;
Dans ce pays les muses sont en deuil,
Et l'on y parle une langue étrangère:
En vain Racine et le chantre d'Auteuil
Reparaîtraient, et feraient de leur lyre
Ouïr encor les sons doux et brillans,
L'écho lui seul répondrait à leurs chants;
Et le budget, la charte de l'empire,
Et le dépôt de l'amortissement,
Mots que Boileau prendrait pour du persan,
Du dieu des vers effarouchent l'oreille.
Songez aussi que la critique veille,
Et punira votre témérité.
Ah! croyez-moi, gardez l'obscurité.
Mais, je le vois, le sort en est jeté.
Adieu, partez; que les neuf Immortelles
Veillent sur vous, vous couvrent de leurs ailes!
Tâchez du moins, dans votre égarement,
Tâchez de plaire à quelque objet charmant;
Vous le savez, ainsi Vénus l'ordonne:
Un doux regard, un seul mot caressant
De la beauté, son sourire attrayant,
Des muses vaut la fragile couronne.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Chaque Français doit par reconnaissance,
S'occuper de vos intérêts.
J'y rêvais l'autre jour, et j'ai trouvé, je pense,
Moi, citoyen obscur, un moyen qui, sans frais,
Va vous payer la dette de la France.
Vous, de la gloire environné,
Et moi, rampant dans la poussière;
Vous, ici-bas prédestiné,
Et moi, pestant comme un damné,
Nous finirons notre carrière;
Car tout finit; et les mêmes ciseaux
Coupent le fil du sot et du héros.
Or donc alors, au bon homme saint Pierre,
Vous aurez beau crier à vous lasser:
« Je suis Choiseul, qu'on me laisse passer!
— On n'entre point: vous n'êtes pas des nôtres, »
Répondra brusquement le premier des apôtres;
Car, ceci soit dit entre nous,
Quelle abstinence avez-vous faite?
A quel titre prétendez-vous
Qu'au paradis on vous admette?
Observez-vous, dans vos festins brillans,
Les vigiles et le carême?
On dit que non: et l'on assure même
Qu'on fait chez vous grande chère en tout temps.
Quand du plaisir le doux attrait vous presse,
Courez-vous dans la neige, ainsi que saint François,
Éteindre de vos sens l'impétueuse ivresse?
Plus d'une belle, à demi voix,
Répond: il m'a damnée, hélas! plus d'une fois.
D'ailleurs, si l'esprit doit exclure,
Comme on le dit, du céleste palais,
Que je vous plains! Mais la chose est très sûre,
Vous êtes proscrit pour jamais.
Qu'étrangement mon sort diffère!
La nature, plus debonnaire,
En fait d'esprit, m'a doté mincement;
De plus, jamais la bonne chère
N'altéra mon tempérament.
Quant au péché mignon, je sens que la nature
M'entraînerait à ma perdition;
Mais sans argent, aisément je vous jure,
On échappe à l'occasion.
De tout cela, voici la conséquence:
J'aurai là-haut quelque crédit,
Si bienheureux sont les pauvres d'esprit.
Alors, malgré mon importance,
Afflige de votre destin,
Je parlerai pour vous au tribunal divin:
—Oui, j'en conviens, Choiseul fut homme,
Leur dirai-je naïvement;
Mais s'il n'est pas un saint du Vatican,
C'est un saint de l'antique Rome.
Enfin, je m'établis dans la sainte cité
Le patron de votre excellence;
Soyez ici le mien pendant mon existence,
Vous gagnerez de primauté.

A ÉGLÉ,

Qui avait reproché à l'auteur de n'être pas toujours raisonnable

On peut être toujours aimable;
En vous voyant j'en fais l'aveu;
Mais la raison est variable,
Et tient beaucoup au temps, au lieu.
Seul, je raisonne comme un livre;
Dans ma chambre j'apprends à vivre,
Je suis Caton devant mon feu:

Mais à table, près de Lesbie,
Quand les travaux sont suspendus,
Quand l'amitié, qui me convie,
M'offre la coupe de Bacchus,
Alors, Églé, de la Folie
Je mets le masque sur le front,
Et ma sagesse, que j'oublie,
Va se noyer dans un flacon.
Tel, quand l'hiver nous abandonne
Et que Flore à peine renaît,
Phébus tantôt perce et rayonne,
Tantôt s'éclipse et disparaît.
Lorsque je lis nos politiques,
Nos grands journaux sentencieux,
Je pense et raisonne avec eux;
Je fais des cours diplomatiques;
Avec Platon je monte aux cieux,
Et je bâtis des républiques
Pour le bonheur..... de mes neveux.
Si des Français, souvent comiques,
Mais quelquefois un peu tragiques,
Je lis l'histoire et les erreurs,
Je ris tout bas de leurs sottises,
De tant de folles entreprises;
Mais je pleure sur leurs malheurs,
Si l'on me parle de la gloire,
De grands combats, d'assauts brillans
De vingt mille morts ou mourans,
Et des transports des survivans,
Buvant et chantant la victoire
Sur des cadavres tout sanglans;
Je dis alors, censeur sévère:
Heureux celui qui vit en paix
Sous l'humble toit de sa chaumière:
Qui, dédaignant les faux attraits
De cette gloire meurtrière,
Dans sa paisible obscurité,
Sans bruit, achève sa carrière,
Et, content du bien qu'il peut faire,
De la souffrante humanité
Soulage en secret la misère!
Est-ce l'implacable vautour,
Ou l'aigle altier et sanguinaire,
Qui des pasteurs, de la bergère,
Sont les délices et l'amour?
Non; c'est la tendre tourterelle,
Hôte aimable de nos forêts,
Ou la touchante Philomèle,
Chantant l'amour et ses bienfaits.
Lorsque je vois tant de Pindares
En cheveux blonds, en cheveux blancs,
Toujours rêveurs et haletans
Pour aligner des vers bizarres
Et de grands mots, vides de sens,
Je réfléchis, et je m'exhorte
A fuir un semblable travers.
Mais ici mon démon l'emporte:
Le lendemain je fais des vers.
Quand j'observe cet homme blême,
Triste disciple d'Harpagon,
Entassant, par un faux système,
Or sur or, moisson sur moisson,
Fêtant le jeûne et le carême
Toute l'année en sa maison;
Je pense alors, j'agis en sage;
De ce vieux fou je prends congé,
Et je m'enfuis dans mon ménage,
Pour vivre heureux du peu que j'ai.
Je suis encor très raisonnable,
En voyant cet ambitieux
Ramper, toujours insatiable,
Dans le palais des demi-dieux;
Qui dupe d'une erreur vulgaire,
Épris d'une fausse grandeur,
Fuit sur le dos de sa chimère
Le doux repos et le bonheur.
Hélas! jadis j'avais moi-même,
Dans une éclipse de bon sens,
Attaché le bonheur suprême
A des hochets, au titre, aux rangs
Mais aujourd'hui, foi de poëte,
J'aimerais mieux dans un hameau
Garder un modeste troupeau,
Avec panetière et houlette,
Que de quitter mon doux loisir
Pour être pape ou grand vizir.
Que si je vais chez Araminte,
Sur qui pèsent dix fois cinq ans,
Bonne maman, qui peut, sans crainte,
Ouvrir sa porte aux jeunes gens;
Alors moderne Xénocrate,
Plus froid qu'un saint en oraison,
Vous m'entendrez, comme Socrate,
A madame parler raison.
Mais si le sort offre à ma vue
Roses et lis sur un beau sein,
Fraîcheur, de grâces revêtue,
Un pied mignon, un œil serein,
Esprit charmant, plein de finesse,
Savoir modeste et douce humeur,
Enfin tout ce qu'a d'enchanteur
L'aimable objet de ma tendresse;
Alors, autre cause, autre effet,
Dans mes sens roule la tempête,
Et le cœur emportant la tête,
Le philosophe disparaît.
Eh! comment blâmer le délire
De qui pourra vous approcher?
Quel mortel pourrait s'empêcher
De désirer ce qu'il admire?
Est-ce à vous qu'il sied de prêcher,
Quand votre grâce enchanteresse,
Sans doute aurait fait délirer
Jusqu'aux sept sages de la Grèce?
Vainement vous parlez sagesse;
Vous savez bien mieux l'égarer.

A UN MAGISTRAT.

O vous qui tenez dans vos mains
De Thémis l'austère balance;
Dont l'équité, chère aux humains,
Pèse leurs droits avec prudence;
Et qui, de plus toujours épris
Des fleurs des rives du Permesse,
Les cultivez avec sagesse,
Et les semez dans vos écrits,

Veuillez accueillir d'un souris
Ma requête très peu frivole.
Le dieu des vers m'avait promis,
En se disant de vos amis,
De m'inspirer ce que j'écris;
L'ingrat m'a manqué de parole.
Mais, pour abréger votre ennui,
J'oserai commencer sans lui.
Un mien neveu, jadis chanoine,
Chantait déjà très bien au chœur,
Et vivait heureux comme un moine,
Sous les portiques du Seigneur.
Quatre lustres formaient son âge,
Alors que le vent de l'orage
Vint déloger notre docteur,
Qui n'emporta dans sa douleur
Que son bréviaire pour bagage.
Plus à plaindre dans son malheur,
Que feu Marius à Carthage,
Le pauvret était sans ducats;
Et sans argent on devient blême,
On fête mal le mardi gras,
Et l'on est toujours en carême;
Et mon neveu très délicat,
Qui n'a plus d'offices à dire,
Voudrait du moins servir l'État.
Quoique chanoine, il sait écrire;
Veuillez donc d'un cœur indulgent,
Par un emploi le mettre à même
De faire briller son talent;
Et nous prirons l'Être suprême
De vous loger en paradis,
Un jour, après votre centaine,
Non près d'Ignace et de Denis,
Mais à côté de Madeleine.

A MON CHIEN MÉDOR.

Ridendo dicere verum quid vetat!

Jadis Boileau fit à son jardinier,
En très beaux vers, une épître morale;
Moi, j'ose ici, sans prétendre au laurier
De cette muse encore sans rivale,
J'ose en ce jour adresser à Médor,
Mon chien fidèle, une épître bizarre.
Un Grec plaisant a fêté l'âne d'or,
C'était, sans doute, un animal fort rare;
Un chien vaut mieux pour plus d'une raison;
Plusieurs d'entr'eux ont illustré leur nom.
Qui ne connaît la chienne d'Érigone,
Qui brille au ciel, lorsque l'or des guérets
Tombe mûri sous la faux de Cérès?
Dans la cité que la Seine environne,
Un chien guerrier combattit en champ clos,
Et terrassa l'assassin de son maître.
Dans le pays où jadis on vit naître
Les lois, les arts, les monstres, les héros,
Et que le Nil enrichit de son onde,
On adorait, sous le nom d'Anubis,
Les chiens sacrés, connus de tout le monde.
Et moi, trop fier, et du nom d'homme épris,
Au beau Médor j'hésiterais d'écrire,
Lui, mon ami, gardien de mon empire,
Qui veille, aboie et m'avertit soudain
Qu'un inconnu rôde, s'arrête ou passe
Dans mon enclos; qu'un voleur a l'audace,
Furtivement de prendre mon raisin;
Mais qui sensible, aimant tout ce que j'aime,
Saute de joie, et caresse l'ami
Qui vient me voir, agit comme moi-même.
Mon cher Médor, je te l'avoue ici,
Je connais peu ton âme et son essence,
Par qui, comment elle agit, elle pense;
Si j'en croyais les Pline, les Buffons,
René Descarte, auteur des tourbillons,
Tu ne serais qu'une simple machine,
Qu'un ressort meut, qu'un pur instinct domine.
Mais point d'humeur; j'ai vu plus d'un savant,
En raisonnant déraisonner souvent.
Tu crois, sans doute, en contemplant ton maître,
Qu'il est heureux, que le ciel te fit naître
Cent et cent fois moins fortuné que lui.
Pauvre Médor! reconnais aujourd'hui
De ton esprit l'erreur trop ordinaire;
Lorsque la nuit, des bords de l'orient,
Vient de son ombre envelopper la terre,
Que le sommeil pèse sur ta paupière,
Dis, si jamais la crainte, les soucis,
L'ambition, l'avarice ou l'étude,
Ont quelquefois troublé tes douces nuits,
Tes longs sommeils, ta sage quiétude?
Non, me dis-tu, je dors tant qu'il me plaît;
Eh! qui de nous, comme toi le dirait?
Lorsque le ciel se charge de nuages,
Que déchaînés, l'Auster et l'aquilon,
En se choquant amènent les orages;
Crains-tu de voir détruire ta moisson,
Ou ton vaisseau brisé par un tiphon?
Eh! non, tu dors au bruit de la tempête;
Du temps présent te bornant à jouir,
L'impénétrable et douteux avenir
Fatigue peu les fibres de ta tête;
Comme un ruisseau facile dans son cours,
Tu suis les lois de la simple nature.
Ainsi pensait, dans la Grèce, Épicure,
Anacréon, le cygne des amours.
Dans l'Idumée un roi, plein de sagesse,
Aimé du ciel; ce philosophe roi
Nous dit: « Mortel, jouis de ta jeunesse,
Des doux plaisirs; l'heure te fuit, te presse;
Le temps, demain, ne marche plus pour toi. »
Mais avançons, le vent est favorable;
Jamais un chien, ton voisin, ton semblable,
A-t-il osé t'intenter un procès?
As-tu donné, pour soutenir ta cause,
Et pour payer aux messieurs du palais,
Leurs beaux discours, leur éternelle prose,
As-tu donné la moitié de ton pain?
Pour une toux, pour un mal incertain,
Avec ses bols, sa casse, sa rhubarbe,
Tous vrais poisons qui font blanchir la barbe,
Un médecin, jadis coiffé docteur,
Fait-il passer, après courte visite,
Au chien malade, encor plein de vigueur,
En impromptu, les rives du Cocyte?
Non, tu mourras sans remords, sans frayeur,

Sans médecin, miné par la vieillesse:
Tu tomberas sous le poids qui te presse,
Comme un fruit mûr, détaché par le vent.
Hélas! ainsi, dans la fameuse Athènes,
Ne sont pas morts Socrate et Démosthènes!
Quand la nature et son cri tout-puissant,
Aux doux amours, au lit d'hymen t'appelle,
Vas-tu chercher, une lorgnette en main,
Tres soucieux, l'Ève la plus fidèle?
Peser sa dot, et dès le lendemain
Te repentir du beau choix de la veille?
Non, plus heureux, dès l'aurore vermeille,
Tu cours chercher l'objet de tes ardeurs;
Comme un sultan, tu choisis ta maîtresse;
Tu ne crains pas ses grands airs, ses rigueurs;
La jalousie et sa brutale ivresse
N'allument pas, comme elle fait chez nous,
Dans tes grands yeux la flamme du courroux.
Non, tout est bien, tu benis toutes choses,
Et dors toujours sur des feuilles de roses.
Écoute encore: apprends, sans vanité,
Un privilége, un avantage unique,
Que du destin l'indulgente bonté
Te donne encor sur l'homme tant vanté,
Et qui se croit un si grand politique;
Toi seul jouis de cette liberté
Qui nous séduit par son brillant fantôme.
L'ardent Brutus, ce fier républicain,
Qui fit tomber le superbe Tarquin,
Et le chassa de son trone et de Rome,
Fut-il jamais aussi libre que toi?
Dis-moi de plus: as-tu, semblable à l'homme,
Lui qui se dit et ton maître et ton roi,
As-tu le cœur déchiré par l'envie,
Ce vice obscur d'une âme rétrécie?
Un chien plus grand, plus leste, plus mignon,
Aime du prince et nourri de sa table,
A-t-il souvent navré ton cœur coupable,
Aigri ta bile et fait pâlir ton front?
Non, tu verrais tous les chiens de la terre
Couverts d'orgueil, de cordons et de croix,
Tu les verrais à la table des rois,
Que le sommeil qui ferme ta paupière,
Et tes repas n'en seraient pas moins longs.
C'en est assez, cher Medor, concluons:
Loin de te croire au-dessous de ton maître,
Rends grâce au ciel, au Dieu qui t'a fait naître,
Sans passions, sans desirs criminels,
Sans soif de l'or, ce vautour des mortels;
A la nature, à son instinct fidèle,
Très satisfait de ton rang, de ton nom,
De l'amitié digne et parfait modele,
Et plus heureux que Pompée et Caton.

A M. GRANGE.

Vous me louez selon l'usage:
Le renard seul n'est pas flatteur;
Un poete l'est davantage.
Mais sans me fier au langage
D'un agréable et jeune auteur,
Je m'applaudis de son suffrage.
On voit qu'élève d'Apollon,
Ce dieu vous anime et vous inspire;
Que vous allez sur l'Hélicon
Souvent accorder votre lyre.
Avec grâce et facilité
A mon oreille elle résonne;
Fatiguez-la, Phebus l'ordonne,
Si vous voulez qu'il vous couronne
Des fleurs de l'immortalité.
Mais entre nous, veuillez me croire,
Le poète le plus heureux
N'est pas un aigle audacieux
Qui monte au temple de la gloire
Par des efforts ambitieux;
Mais le chantre qui sous l'ombrage
Des bosquets du sacré vallon,
Cueille, en riant, d'une main sage,
Les humbles fleurs de la saison,
Et dont la prudence préfère
Aux lauriers éclatans d'Homère
La guirlande d'Anacréon.
Le chantre immortel d'Herminie
Mourut à Rome de chagrin,
Et de Chaulieu l'heureux génie
Chantait encore à son déclin
Les muses, l'amour et le vin.
Quant à moi, fatigué par l'âge,
Courbé sous quatre-vingts hivers,
Comme le rat dans son fromage,
Je me cache en mon ermitage
Où je fredonne quelques airs;
Mais, hélas! ce n'est qu'à votre âge
Que l'on peut faire de bons vers!

A M. DE M***,

Maître des requêtes.

(Écrite à sa campagne.)

A vous, l'enfant de la sagesse,
Salut, honneur, santé, richesse,
Un peu d'amour ne gâte rien.
Permis à vous, homme de bien,
De travailler pour la patrie,
Tandis qu'au sein de l'incurie,
Sans prejugés et sans lien,
Ici s'écoule notre vie:
Nous jouissons d'un doux loisir:
La nuit se passe à bien dormir;
Et nous pressons la plume oiseuse
Jusqu'au moment où le soleil,
Levant sa tête radieuse,
Dissipe l'ombre et le sommeil.
On court aussitôt sur l'herbette,
Respirer l'air pur du matin,
Cueillir la rose et le jasmin
Pour les offrir à son Annette
Et parfumer son joli sein.
Je dois ici quelques fleurettes
Aux déités de ce séjour:
Ce sont gentilles bergerettes,
Ce sont plutot brebis d'amour:
Plus philosophes que Lucrece,
Et du plaisir suivant les lois,

C'est un amant qui les confesse,
Et leur chapelle est dans les bois.

Mais quand du jour le char rapide
S'élève et brûle nos coteaux,
Que l'ombre fuit, que les troupeaux
Reposent sur la terre aride;
Que loin du bruit, sur des roseaux,
Détachant sa jupe légère,
La jeune et timide bergère
Se baigne et joue au sein des eaux:
Alors une cloche argentine
Annonce l'heure du festin;
On part, on court, chacun soudain
S'assied auprès de sa Corine,
Lui sourit le verre à la main,
Et va presser à la sourdine
D'un pied furtif, son pied voisin.
Le café pris, pour tout système,
Chacun s'échappe à volonté:
Car dans ces lieux, comme à Thélème,
Notre devise est liberté,
La liberté, ce bien suprême,
Que l'or des cours ne peut payer.
Le gros Mondor, grand financier,
Digère et dort; c'est son usage.
Zélis s'armant de son ouvrage,
D'un pied léger va loin de nous,
Chercher le repos et l'ombrage;
Saint-Far, que cachait le feuillage,
Paraît et tombe à ses genoux.
Il est aimé de la bergère,
L'asile est sûr, voluptueux;
Ne troublons point ce doux mystère:
Et cependant, non moins heureux,
Amant des arts, de la nature,
Je vais errer à l'aventure,
Au fond d'un bois silencieux.

Tantôt, montant ma faible lyre,
Je chante et Délie et l'Amour.
Tantôt, frappé d'un nouveau jour,
Et philosophe sans délire,
Des passions, de leur empire,
Mon œil perce l'obscur détour;
Ou quand du soir l'ombre tardive
Commence à voiler l'horizon,
Je vais jouir dans le vallon
Du frais d'une onde fugitive.
Là, j'écoute berger nouveau,
Assis sur l'humble violette,
Le lent murmure du ruisseau,
Les sons plaintifs d'une musette,
Ou la naïve chansonnette
De Rosine, amour du hameau,
Qui, l'air riant et satisfaite,
Des champs ramène son troupeau.
Ainsi s'échappe avec vitesse
Chaque moment d'un jour serein,
Sur le duvet de la paresse,
Libre des soins du lendemain.
Tel un oiseau simple et docile,
Quand le printemps et le zéphyr
Couvrent de fleurs son doux asile,
Sans s'occuper de l'avenir,
Laisse couler le temps mobile
Et vit sous l'aile du plaisir.

Ami, que la foule importune
S'empresse aux palais des Séjans,
Que le temple de la fortune
Soit fatigué de leur encens:
Pour moi, docile à la nature,
Repoussant le joug des erreurs,
Je ne demande pour faveurs
Qu'un bois baigné d'une onde pure,
Une compagne et quelques fleurs.
Heureux cent fois, si ma Délie,
Objet trop cher à mes rivaux,
Daigne toujours parer ma vie
Des fleurs de Gnide et de Paphos;
Si, toujours fidèle et sensible,
Elle sourit à mes desirs:
Si dans ses bras l'aube paisible
Me trouve enivré de plaisirs!

Mais du voile qui m'environne,
Pourquoi percer l'obscurité?
Sachons jouir, quand l'heure sonne,
Du caprice de la beauté.
Adieu, je l'entends qui m'appelle:
Le jour penche vers son déclin;
Oui, oui, ma Délie est fidèle,
Et j'en réponds jusqu'à demain.

A M. DE P***.

Les sons charmans de votre lyre
Bien doucement bercent les cœurs;
Mais l'amitié qui vous inspire
Prodigue un peu trop ses douceurs.
Je suis peu connu des neuf sœurs;
Si dans leur riante prairie
J'osai dérober quelques fleurs,
Leur sort n'est pas digne d'envie,
Le soir vit faner leurs couleurs.
Vous me parlez de la couronne
Que tresse la main des Amours;
Hélas! l'astre de mes beaux jours
Pâlit, et l'amour m'abandonne.
Il est passé ce doux printemps,
Cet âge heureux de la folie,
Où, dans les bosquets d'Idalie,
Séduit, égaré par mes sens,
J'errais sur les pas d'Égérie;
D'Églé j'écoutais les accens,
Sans oublier dans ces momens
Mon rendez-vous avec Délie.
Mais l'âge éteint l'enchantement.
Déjà, sous le voile des Grâces
Sous l'attrait le plus séduisant,
De cent défauts je vois les traces.
Oui maintenant, et j'en gémis,
J'en trouverais aux immortelles
Qui découvrirent à Pâris
Ces appas, ces formes si belles,

Qu'on ne voit plus dans nos pays,
Chez nos bégueules de mortelles :
Minerve, avec sa gravité,
Me semblerait très peu piquante,
Junon aurait trop de fierté ;
Vénus serait trop indulgente.
Mais vous, dans la fleur des beaux ans,
Lorsque l'Amour de faits galans
S'apprête à remplir votre histoire,
N'allez pas, dans votre manoir,
Couvrir les ris d'un manteau noir,
Et surcharger votre mémoire
Des logogryphes de Platon,
Pour faire annoncer votre nom
Par la trompette de la gloire,
Jusques aux rives du Japon.
Imitez le dieu du Permesse ;
Aux plaisirs faites votre cour.
Le doux souris d'une maîtresse
Vaut tout l'éclat du plus grand jour.
Cueillez les dons de la jeunesse :
On a trente ans pour la sagesse,
On n'a qu'un moment pour l'amour.

A MADAME DE ***.

Ce soir, dimanche,
Au coin du feu,
Je veux à Blanche
Rêver un peu ;
Un peu ; que dis-je ?
Ah ! quel vertige !
Qui la connaît,
Dans le silence,
Tendre et discret,
Beaucoup y pense.
On le conçoit.
Quoi qu'il en soit,
Je veux pour elle,
De ma cervelle,
Tirer des vers,
Petits, légers,
Doux et faciles :
Peut-être, hélas !
Un peu débiles :
Mais si par cas
Son doux sourire
Les applaudit,
J'aurai le fruit
Auquel j'aspire ;
Et sans façon
Sur le Parnasse,
Près d'Apollon
Je prends ma place.
Mais en secret
Ma main fidèle
Va, trait pour trait,
De cette belle
Faire un portrait.
S'occuper d'elle,
Et c'est jouir
D'un vrai plaisir.
Blanche a l'allure
Et la tournure
De ces trois sœurs
Qui, pour leur frère,
Ont, dit Homère,
Le dieu des cœurs.
Fleur du bel âge,
Frais coloris,
Sont réunis
Sur son visage.
On voit de plus,
Briller dessus,
Bonté, finesse,
Douce gaîté,
Air de noblesse,
De volupté :
Rare assemblage,
Dont l'attrait doux,
Peut mettre un sage
Au rang des fous :
Qu'un ciel propice
Et protecteur
Vous garantisse
D'un tel malheur !
Et moi de même ;
Car lorsque j'aime,
Mon pauvre esprit
Bientôt s'enfuit.
Mais je m'amuse
A babiller ;
Allons, ma muse,
C'est trop parler.
Blanche m'invite ;
Et moins distrait,
Je reviens vite
A son portrait.
Esprit aimable,
Orné, fleuri,
Cœur doux, affable,
Bon sens mûri,
De son jeune âge
Sont le partage
Et l'ornement.
Quelqu'un prétend,
A tort, je gage,
Qu'un peu d'humeur
Ou de froideur,
Sur son visage
Toujours charmant,
Parfois répand
Léger ombrage :
Ainsi voit-on
Sur l'horizon
Faible nuage,
Dont le passage
D'un soleil pur
Ternit l'azur :
Ainsi sur l'onde,
On voit souvent
Le flot qui gronde
Au moindre vent.
Mais je l'excuse,
Et qui l'accuse
A tort vraiment.
Tout cœur sensible

Est inégal
Très susceptible,
Le bien, le mal,
L'émeut, l'agite
Ou le dépite.
L'indifférent,
Qui rien ne sent,
Toujours tranquille,
Dans son ennui,
N'aimant que lui,
Reste immobile.
C'est par le cœur,
Par sa chaleur
Que tout s'enflamme :
Il donne aux traits
Grâces, attraits,
La vie et l'âme.
Mais le temps fuit;
Phébé s'avance
En diligence;
Il est minuit :
Je vais au lit.
Aimables songes,
Venez sans bruit,
De doux mensonges
Charmer ma nuit.
Montrez-moi Blanche,
Et fraîche et blanche
Comme un beau lis;
Mais sans habits;
Perle ou rubis,
Jeune et charmante,
Belle sans fard,
Moins elle a d'art,
Plus elle enchante.

A DÉLIE,

UN JOUR DE L'AN.

Qu'il est heureux, ô ma Délie,
De couler ses rapides jours
Auprès d'une fidèle amie,
Et caressé par les amours!
Qu'il est doux, sur notre passage,
De semer les fleurs des beaux ans,
De naviguer, au gré des vents,
Quand le plaisir est du voyage!
Il est vrai, qu'oiseau du printemps,
Quand Progné fuit, l'amour s'envole:
Plus de chansons, plus de faveurs,
Des jeux, des ris l'essaim frivole
Ne fait son nid que sur des fleurs.
Mais l'amitié, la confiance,
L'intimité, ce nœud pressant,
Console encor notre existence,
Égaie encor notre couchant.
Hiver, été, l'homme sensible
Est toujours auprès du bonheur;
La volupté pure et paisible,
Est un fruit doux qui naît du cœur.

Déjà le dieu de la lumière
A touché les bords du midi :
Déjà, plus lent dans sa carrière,
Il lève un front moins obscurci.
Un an de plus presse notre âge:
Mais je l'ai passé près de toi :
Si j'eusse été ministre ou roi,
Qu'aurais-je aujourd'hui davantage?
Tout est déjà bien loin de moi.
Si le passé n'est plus qu'un songe,
Un enfant léger du sommeil,
Ah! que mon rêve se prolonge,
Du moins il charme mon réveil!

Tel, dans la saison fortunée,
Assis le soir dans son jardin,
On voit jouir l'heureux Colin
Du souvenir de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.

Filons ainsi, ma chère amie,
Jusques au terme limité,
Le doux tissu de notre vie;
Du temps trompons l'agilité :
Qu'Amour toujours tienne la chaîne
Des jours que nous devons remplir :
Soumis au sort qui nous entraîne,
De notre état sachons jouir.
On peut, dans un vase d'argile,
Quand on modère ses désirs,
Avec un cœur pur et tranquille,
Boire le nectar des plaisirs.

Marchons gaîment au noir rivage,
Prêts à quitter, d'un œil serein,
Notre palais, notre ermitage;
Mais jouissons jusqu'à la fin.

A MADAME LA PRINCESSE DE S***.

Ce matin j'ai frété la barque
Que gouverne le vieux Caron,
Et sitôt que la vieille Parque
Aura filé mon peloton,
Je descendrai sur le rivage
Pour m'embarquer dans le bateau,
Si ce n'est moi, c'est mon image
Qui ne craint pas de passer l'eau.
Devant le juge Rhadamante
Et son cher collègue Minos,
Je paraîtrai bouche béante
Prêt à répondre, en quatre mots,
A leur demande impertinente,
Sur les péchés, petits ou gros,
Que ma nature pétulante
Souvent commit mal à propos.
Je leur dirai sans verbiage :
« J'ai fait l'amour dans le bel âge
Et même encor déjà barbon,
Ce fut là mon péché mignon;
Comme Zéphir, je fus volage,
Je fus trompé, je fus trompeur;
Mais, hélas! ma plus grande erreur,
Ce fut d'avoir, sans feu, sans verve,

La nuit, le jour, malgré Minerve,
Osé rimer de méchans vers,
Dont je demande à l'univers,
Si tant est pourtant qu'il me lise,
Très humblement ici pardon.
Messieurs, je parle avec franchise
Et même avec contrition. »
Puis, au sortir de l'audience
De ce tribunal redouté,
Je courrai boire en diligence
Un verre ou deux d'eau du Léthé,
Pour effacer avec cette onde,
De mon esprit, de mon cerveau,
Ce que j'ai vu dans ce bas monde.
Hélas! j'ai vu sur maint traîneau,
Se démener dame Sottise,
Bien des enfans à barbe grise,
Des fous, des sots de tous pays,
D'erreurs, de préjugés nourris;
Mais ce miraculeux breuvage,
Croyez-moi, jamais de mon cœur
N'effacera l'heureuse image,
Le souvenir doux et flatteur
De cette aimable Polymnie,
Dont l'amitié, dont la bonté,
Embellit ma pénible vie
De jours pleins de félicité.

A M. L'ABBÉ A***,

Rédacteur du Journal de l'Empire.

Par Jupiter, grâce, mon cher censeur,
De mes talens je connais la faiblesse;
Si j'ose errer sur les bords du Permesse,
N'accusez pas ma vanité d'auteur.
Je veux jouir de l'âge qui me presse,
Cueillir sans bruit une modeste fleur.
Hélas! ni vous, ni moi, veuillez m'en croire,
Ne sommes faits pour aller à la gloire;
Consolons-nous, marchons tout doucement,
Cachés dans l'ombre, au terme de la vie;
Soyons humains: l'homme dur, le méchant,
Est un hibou qui vit bien tristement.
Prenez un peu de ma philosophie;
Eh quoi! ce mot vous fait grincer des dents!
Çà, calmez-vous, et reprenez vos sens.
De mes avis permettez la franchise;
Chacun vous dit vain, colère, envieux,
C'est un grand tort dans un homme d'église:
Eh bien, demain prenez une once ou deux
De l'élixir nommé philosophique;
Je vous réponds qu'avant le mois échu
Vous deviendrez benin et pacifique
Comme un mouton nouvellement tondu.
Mais, las! toujours le hibou, la corneille,
Attristeront de leurs lugubres sons;
Toujours la guêpe insultera l'abeille,
Et chaque siècle aura quelques Frérons.
Adieu, l'abbé, Cerbère du Permesse,
Je m'en vais lire et Candide et Memnon;
Si quelque jour vous redites la messe,
Veuillez prier pour ma conversion.

A MADAME DE ***.

Il est parti ce tendre amant,
Vos beaux yeux ont versé des larmes,
J'y lisais vos vives alarmes,
Et la douleur du sentiment:
Quoi, s'arracher à ce qu'on aime!
Laissez, laissez couler vos pleurs,
Oui, pleurez, la tristesse même
Pour un cœur tendre a ses douceurs.
Mais que dis-je, déjà l'aurore
A vu six fois votre douleur;
Six fois, et vous pleurez encore!...
C'est trop se livrer à l'erreur;
Votre âme abusée et sensible,
Par des regrets trop superflus,
Poursuit un objet invisible,
Et qui pour vous n'existe plus.
Telle, séduite par un songe,
La jeune Iris à son réveil
Chérit encor l'heure du mensonge
Dont la berçait un doux sommeil.
Ouvrez les yeux: non, la nature
N'a pas perdu de ses couleurs,
On voit encor sur la verdure
Briller l'émail des jeunes fleurs:
Cette naïade si chérie
Dans ce vallon se plaît toujours;
Et sa fraîcheur, sur la prairie,
Invite encore les amours;
Le ciel est pur, l'air est tranquille,
Du rossignol les chants légers,
Charment encore cet asile,
Et du printemps le dieu facile,
Sourit encore à nos vergers.
L'Amour n'a point quitté vos traces,
Et malgré sa mobilité,
Il est toujours auprès des Grâces.
Mais cet Amour, enfant gâté,
Ose, dit-on, rire des belles,
Qui jurent de longues ardeurs:
Le petit traître n'a des ailes
Que pour voler vers tous les cœurs.
Vit-on jamais l'aimable enfance
Suivre long-temps les mêmes jeux?
L'Amour, en ami capricieux,
S'endort auprès de la Constance.
Voyez ce berger fortuné
Que le plaisir des fleurs du Gnide
Depuis long-temps a couronné:
Penché sur le sein de Zéïde,
Il est distrait, sombre, rêveur,
Le doux baiser qu'elle lui donne
Ranime à peine sa tiédeur;
Zéïde même, elle s'étonne
De languir si près du bonheur.
Mais regardez ces traits de flamme
Qui s'élancent des yeux d'Atis;
Quels transports agitent son âme,
Depuis deux jours qu'il voit Doris:
A ses genoux il brûle, il presse,
Il respire la volupté;
Son âme nage dans l'ivresse,

Au rang des dieux il est monté,
Heureux amans, fêtez bien vite
Le jeune Amour quand il sourit;
Ce dieu, souvent au même gîte,
Ne passe pas plus d'une nuit.
Bientot le temps, par qui tout cesse,
Va moissonner et jeux et ris,
Plus de désir, plus de caresse,
La main de la froide vieillesse
Ferme le temple de Cypris.
Mais vous, quand Vénus regne encore,
Qu'elle vous ouvre ses bosquets,
Pourquoi dans le sein des regrets
Laisser flétrir les dons de Flore?
Ces jours charmans vont expirer.
Sous ce berceau l'Amour t'appelle:
Viens, ma Zelis, viens me jurer
De ne jamais être infidele :
Viens, je recevrai ton serment.
Et puisses-tu dans ce moment
Où s'eclipse l'âme enflammée,
Me presser sur ton sein brûlant,
Et t'écrier demi pâmée :
Le bon billet qu'a mon amant!

A MADAME SOPHIE D***,

LE JOUR DE L'AN 1808.

Quel jour heureux pour une belle
Où, sous les ailes du plaisir,
L'ami discret, l'ami fidele,
Pres de ses levres vient cueillir
Ce doux baiser qu'une cruelle
Peut accorder sans en rougir;
Le baiser pris, on lui présente
Un cornet de bonbons choisis,
Que madame reconnaissante
Recompense d'un doux souris.
Apres cela, monsieur debite
D'autres douceurs, d'un moindre poids;
Sur vos attraits on vous récite
Ce qu'on a dit cent et cent fois;
Ces douceurs qui flattent l'oreille,
Ne valent pas le doux bonbon.
Et cependant cela reveille,
Le cœur tout bas ne dit pas non.
Mais les vœux d'une bonne année,
Pour vous ne tarissent jamais.
Que vous serez infortunée
Si jusqu'au ciel vont leurs souhaits.
Vous aurez beaucoup de richesse,
Un vain luxe, de vains honneurs,
Une lente et vieille jeunesse,
Et ses plaisirs trop seducteurs.
Quant à moi, pour suivre l'usage,
Voici les vœux qu'en homme sage
Pour vous j'adresse au roi des cieux.
Je lui dis donc, bon esupreme,
Pour Sophie ecoute mes vœux.
Que son esprit, toujours le même,
Ne baisse point, n'augmente pas;
Car plus d'un savant très capable
Donnerait son grec, son fatras,
Pour avoir son esprit aimable,
Pour sa raison dont je fais cas.
Je dis aussi, Dieu favorable,
Conservez-lui ce qu'elle en a,
Beaucoup plus lui serait funeste.
Car maint docteur a dit déjà,
Que toute femme en a de reste,
Tant que son cœur lui parlera
Et que son minois fleurira.
De plus, je prie avec instance
Le dieu de l'or, le vieux Plutus,
D'écarter de vous l'opulence,
L'amas des biens trop superflus.
Sous le toit de l'humble fortune,
Habitent le rire et la paix,
Et l'ennui poursuit, importune
Le riche oisif dans son palais.
Mais vraiment ma philosophie
Vous flatte peu, je m'en doutais,
Je m'en vais donc, belle Sophie,
Former pour vous d'autres souhaits.
Dans vos etés, un doux ombrage
Où vous puissiez rêver au frais
A vos amis, à vos projets,
A quelque mode ou folle, ou sage,
Qui doit relever vos attraits.
Dans un boudoir à double porte,
Dans l'hiver, un foyer bien chaud,
Où vous puissiez parler tout haut,
Sans redouter que rien n'en sorte.
Encor deux mots et je finis:
Fassent les saints du paradis,
Qu'entre des bords toujours fleuris,
Coulent vos heures fortunées;
Qu'un jour, sous le poids des années
Vous conserviez l'hilarité,
L'esprit charmant, l'aménité
Qui font briller votre jeunesse.
Et de plus que dans soixante ans,
Vous fassiez dire une grand'messe
Pour vos défunts les soupirans.

A LA MÊME.

Eh quoi! tu veux, jeune Sophie,
Que me bornant à l'amitié,
Sans cesse auprès de toi j'oublie
Tes yeux charmans, ton joli pied,
Et tout ce que mon œil avide
Découvre en toi d'attraits heureux.
Mais soit: ton ordre me decide,
Je vais t'aimer comme tu veux:
Mais chacun aime à sa maniere,
Suivant son cœur, selon ses sens;
De l'amitie que je ressens
Voici quel est le caractere.
L'attrait de ce doux sentiment
Me charme et me seduit sans peine,
Surtout lorsqu'un objet charmant
Daigne en serrer l'aimable chaine.
Apprends aussi, mais sans humeur,
Certain caprice de mon cœur.

Je viendrai voir, ma douce amie,
Soir et matin, et plus encor.
Mais seul, tout seul, raison ou tort,
Tout témoin me gêne et m'ennuie.
Je dois encor, sans nul détour,
Révéler toutes mes faiblesses:
De l'Amitié, sœur de l'Amour,
J'aime infiniment les caresses,
Les doux baisers: cent fois par jour,
J'embrasserai celle que j'aime;
De plus, sensible, un peu jaloux,
Oui, je veux, en amitié même,
Être aimé seul, c'est mon système;
Il me paraît et sage et doux.
Tel est mon cœur, chère Sophie,
Dans mes projets sois de moitié,
Reçois mes vœux, sois mon amie,
Et sur l'autel de l'Amitié,
Jurons d'aimer toute la vie.

A LA MÊME.

O toi! le charme de ma vie,
Ma bien aimée, ô ma Sophie!
Toi, qui des fleurs de ton printemps
Pare l'automne de mes ans,
Que je bénis ma destinée,
Le jour et l'heure fortunée,
Et la maison, les heureux toits,
La terre où mon âme étonnée
Te vit pour la première fois!
Jamais l'étincelle électrique,
Fuyant de son tube magique,
N'a frappé si rapidement.
Soudain j'admirai ton sourire,
Ton doux parler, ton enjoûment,
Ce front où ton âme respire,
Et je me dis: Cent fois heureux
Qui peut t'aimer, qui peut te plaire,
Qui, dans un délire amoureux
Jure à tes pieds, d'un cœur sincère,
De t'adorer jusqu'à la mort!
Plus fortuné cent fois encor
Si, tel que l'abeille légère
Qui va cueillir au point du jour
Le suc de la fleur demi-close,
Il peut sur ta bouche de rose
Cueillir le baiser de l'amour.

A LA MÊME.

Depuis huit jours, chère Sophie,
Je vois s'envoler mon bonheur,
Et la triste mélancolie
Étend son voile sur mon cœur;
Son retour en vain je l'implore,
Les ennuis troublent ma raison,
Au bonheur de te voir encore
Le chagrin mêle son poison.
Adieu, beaux jours, riante aurore,
Ombrages frais, gazons naissans,
Aimables fleurs, filles de Flore,
Adieu, vous tous, objets touchans,
Jadis le charme de ma vie,
Mais aujourd'hui sans agrémens.
Rien ne me plaît loin de Sophie:
Ah! fusses-tu dans les climats
Où va se terminer le monde,
Et qu'une mer vaste et profonde
Me sépare de tes appas,
Oui, jeune Sophie, oui, mon âme
Qu'amour emporte malgré moi,
S'en va sur des ailes de flamme
Te suivre, exister près de toi.
Là sur tes pas errant sans cesse,
Aux bois, à l'écho gémissant,
Je parlerai de ma tendresse,
De toi, de ton esprit charmant;
Dans ton sommeil, dans la nuit même,
Ouvrant doucement ton rideau,
Je te dirai: « C'est toi que j'aime,
Que j'aimerai jusqu'au tombeau; »
Pendant le jour si, sous l'ombrage,
Ton cœur entend quelque soupir,
Dis aussitôt: « C'est lui, je gage,
Son âme est là sous le feuillage,
C'est elle que j'entends gémir. »
Adieu, trop aimable Sophie;
Que les trois Grâces et l'Amour
Veillent sans cesse sur ta vie,
Et l'embellissent tour à tour!
Moi dans une lente agonie
Je dois attendre ton retour.

AUX POËTES.

Heureux le mortel qui s'éveille,
Après un sommeil bienfaisant,
Pour faire ce qu'il fit la veille,
Ce qu'il fera le jour suivant!
Dans une douce quiétude,
Il prend son thé, fait son repas,
Ensuite lit, pour toute étude,
Son vieux journal dit *des Débats*.
Midi sonne, à son plan fidèle,
L'heureux Damon va sans délais
Chez monsieur tel, madame telle,
Parler du temps, de ses projets,
Et du jour chercher la nouvelle.
Mais du dîner l'heure l'appelle,
Il vole chez Apicius,
Où sont déjà nombre d'élus,
Qui, vrais disciples de Bacchus,
En buvant, disent à la ronde:
Que tout est bien dans ce bas monde.
On parle, on joue, et vers minuit,
Quand du repos l'heure est sonnée,
Damon revient se mettre au lit,
Content de lui, de son esprit,
Et de l'emploi de sa journée.

Hélas! d'un enfant d'Apollon
Que la vie est bien différente!
A peine l'aurore naissante
Blanchit les bords de l'horizon
Qu'il est debout, il versifie;
Jupiter aurait beau tonner,
Sa femme être en apoplexie,

Qu'il ne saurait abandonner
Le vers qu'enfante son génie :
Un démon l'obsède et le suit;
Il rime aux champs, à table, au lit,
Dans les bras même d'Aspasie.
Un temps fut où la Poésie,
Levant son front ceint des lauriers
Et des roses de l'Ausonie,
Marchait à côté des guerriers.
Le Pactole dans la Phrygie,
Pour les amans de Polymnie,
Alors roulait son sable d'or.
Chéri des muses et du sort,
Horace soupait chez Mécène;
Convive aimable, ami sans gêne,
De son Falerne il s'enivrait;
Il avait plus, il possédait
L'amitié, la faveur du maître,
Le flatta beaucoup trop, peut-être;
Mais pardonnons-lui son erreur :
Il célébrait son bienfaiteur.
D'une auréole poétique,
Jadis Ronsard fut couronné;
A la gloire prédestiné,
Son vers enflé du grec antique,
Et du français bravant les lois,
Charmait les belles et les rois.
Mais tout change; le grand Alcide
Dans la Grèce n'a plus d'autel,
Et le Capitole immortel
Baisse aujourd'hui son front timide.
Pauvres rimeurs! si, comme nous,
Parfois vous écoutiez aux portes,
Vous apprendriez que sur vous
On s'exprime d'étranges sortes.
« Comment! un poëme nouveau;
Encor des vers! s'écrie Ismène;
C'est à périr! Quoi! l'Hippocrene
N'est pas à sec depuis Boileau,
Voltaire et le bon La Fontaine! »
Monsieur Baldus, grand érudit,
Et de plus même homme d'esprit,
Dit à son tour : « Quelle manie!
Qu'un poëte me fait pitié!
Je crois le voir sur le trépied,
Agité comme la pythie,
Pour rimer, cadencer des vers,
Où le bon sens est à l'envers.
Qu'on me blâme ou non, je préfère
Perrault, ses ogres et ses chats,
A tous ces vers, enfans ingrats,
Qui font gémir plus d'un libraire. »
Mais aujourd'hui sur l'horizon
Enfin s'élève votre ouvrage;
On le débite, ô doux présage!
Mais voyez-vous pas Jean Frelon,
Armé de sa longue lunette,
Qui lorgne vos vers imprudens
Comme Lalande une planète,
Et méchamment vous interprète
Pour faire rire à vos dépens,
Et faire valoir sa gazette?
« Mais quoi! répond certain rimeur,
Ignorez-vous que l'on m'achète?
Demandez à mon imprimeur,
A Michaud qui fait la recette,
A son confrère Lenormant,
Si mon poëme intéressant
Reste moisi sous sa corniche
Ainsi qu'un vieux saint dans sa niche.
— Je sais que vos brillans écrits,
Enfans d'une muse féconde,
Sont achetés par vos amis,
Et par des femmes beaux-esprits,
Dont, Dieu merci, Paris abonde.
Mais voici ce qui vous attend :
Chacun vous lit d'un œil rapide,
Vous juge encor plus lestement,
Et puis vous prête à tout venant;
De main en main alors sans guide,
Votre brochure va roulant
Du nord au sud, comme un volant
Qu'Aglaé d'une main agile
Reçoit, repousse en se jouant;
A son retour, meuble inutile,
On la loge tout aussitôt
Dans un rayon, là haut, là haut,
Où le poëme enfin tranquille,
De l'oubli goûte la douceur.
Heureux cent fois, l'auteur lui-même,
S'il peut jouir de ce bonheur!
Tel est le sort de tout poëme.
— Mais vous qui raisonnez si bien,
Me dit tout haut monsieur Julien,
D'un Athénée heureux soutien,
Vous rimez cependant; que dis-je?
On vous imprime bien ou mal,
Et vos écrits, présent fatal,
Inondent le Palais-Royal :
Vous vous croyez donc un prodige?
— Non, monsieur Julien, je fais cas
De mes vers, les crois nécessaires,
Comme les vers de Dubartas,
Ou *la Somme* de saint Thomas;
Mais chaque homme a ses mois lunaires;
Ils sont doubles pour les rimeurs :
Pendant les jours de mon délire,
Malgré moi-même et les neuf sœurs,
De grand matin je prends ma lyre;
Je vais, je viens, m'agite, écris,
Et mon laquais croit que le diable
Me tourmente, comme jadis
Il tourmentait ce roi coupable
Que Samuel avait béni.
Plus d'une fois j'en ai gémi.
Il m'en souvient, mon pauvre père,
Alors que ma muse légère
Avait produit ode ou chanson,
Soudain s'armait d'une baguette,
Que l'on pouvait nommer bâton,
Et d'une ardeur très peu discrète,
Me poursuivait dans la maison,
Criant : « Attends, attends, poëte!
Voici, voici ton Apollon. »
Hélas! je crois le voir encore,
L'œil en feu, la canne à la main.
Mais il est tard; je vais soudain
Terminer mon épître à Laure. »

PIÈCES FUGITIVES.

LES SOUPERS DE PARIS.

Crois-moi, Zélis, l'ami de la nature,
L'homme éclairé doit chercher le bonheur
Loin des palais, séjour de l'imposture;
Loin des cités où rien ne parle au cœur.

Je les ai vus, ces soupers que l'on cite,
Ces soupers fins, où des gens du bon ton,
Parés, ambrés, ivres de leur mérite,
Ont apporté leur air et leur jargon.
Je les ai vus. Hélas! j'en bâille encore.
Mais Zélis parle, il lui faut obéir.
Puisse à ta voix mon vers facile éclore,
Comme à ta voix renaît le doux plaisir!

D'abord par air, peut-être par prudence,
On vient fort tard, le plus tard c'est le mieux;
Car chacun sait, et par expérience,
Que tout l'ennui qu'il apporte en ces lieux,
Va circuler et gagner à la ronde.
Tel et moins prompt se propage le feu
Mais vingt autels sont dressés pour le jeu.
Sans ce secours, que ferait le beau monde?
Que dire après quelques froids complimens?
Du moins le jeu sert à tuer le temps.
Ce temps qu'on perd, qu'on regrette sans cesse,
Le sot le tue, et le sage en jouit.
Ah! l'homme en vain mesure sa vitesse:
Songe trompeur, il nous pese ou s'enfuit
Selon l'idée ou le vœu qui nous presse.
Loin de Zélis, j'accuse sa paresse;
Quand je la vois, c'est l'éclair qui me luit.

On a servi: soudain chaque déesse
Se lève et marche; on vole, on la conduit.
Monsieur l'abbé vermeil comme les roses,
Digne soutien du Rituel romain,
Et grand diseur de tres petites choses,
Vole à Zulmé, lui presente la main,
Presse la sienne, et parcourt d'un œil tendre,
Pour adoucir les ennuis du chemin,
Tous les contours et les lis d'un beau sein.
Trente laquais, tres ennuyés d'attendre,
Ont entouré la table du festin.

Il est brillant: le luxe, l'opulence
L'ont ordonné sous les yeux de Plutus.
Bacchus fournit le Tokai, le Constance,
Et le dessert est dressé par Comus;
Mais dans nos jours de mode et de décence,
On se rassemble, et l'on ne soupe plus.

Du moins l'esprit, la piquante saillie,
Les doux propos, le conte ingenieux,
Vont égayer cette galante orgie.
Mais le debut, d'abord silencieux,
Ne promet pas des efforts de génie.
Enfin pourtant, un marquis merveilleux
Ouvre la bouche, instruit la compagnie
Du froid piquant qu'il a fait tout le jour.
Le chevalier, qui revient de la cour,
Parle du roi, leur raconte avec grâce,
Comme il riait en partant pour la chasse;
Et son voisin, observateur expert,
Dit que Monsieur avait un habit vert.
—Mais comment va le duc de Malassise?
—On craint pour lui: son médecin prétend...
—Qui nomme-t-on à son gouvernement?
—Mais un moment, replique la marquise,
Pour le donner, attendez qu'il soit mort.
—Ah! ah! messieurs, dit le comte d'Elfort,
Grand amateur, bel-esprit de ruelle,
Auteur lui-même, et rimant des bouquets,
On nous annonce une piece nouvelle.
—Chez Audinot?—Non vraiment, aux Français;
Et c'est, parbleu, toute une tragédie.
—On la pretend du petit Lisimon.
—Tant pis, répond l'élégante Isménie,
Femme de goût, prodige de raison,
Je le connais; il n'est pas sans génie;
Mais il n'a pas cette fleur de bon ton,
L'âme des vers et de la tragédie.

—A propos!—Quoi?—Le marquis du Lignon
Hier, chez moi, me fit une chanson:
Ah! je défie à messieurs du Parnasse,
A tout auteur d'imiter cette grâce,
Ce goût si pur, ces traits si délicats.....
—Peut-on la voir?—Il garde l'anonyme.
Mais écoutez, et ne le nommez pas.
Je vous préviens qu'il manque quelque rime;
Mais l'orthographe est fort bien. La voici:
—Charmant! charmant!—Admirable!—Sublime!
—Et nos vaisseaux, dit l'illustre bailli
De Bavancourt, apprenti politique,
Constant appui des nymphes de Paphos,
Des calembourgs de l'Opera-Comique,
Cela m'occupe: où sont-ils?—Sur les eaux,
Réplique alors la maligne Angelique.

—Mais les Anglais....—Madame, si j'osais,
Répond l'abbé, rompant un long silence,
Vous demander qui monte vos bonnets?
—C'est la Bertin.—On voit son élégance.
—Vous me trouvez donc bien?—Tres bien, au mieux!
Délicieuse; et le feu de mes yeux
De vos appas vous prouve l'influence.
—Eh bien, l'abbé, l'on a donné, dit-on,
Un bénéfice à l'abbé de Vollange.
—Vous m'enchantez, repart la jeune Elbon,
Il est charmant, il chante comme un ange,
Parle de mode et se met avec goût:
Il est unique; il doit aller à tout.
—N'a-t-on rien dit du cardinal de Brie?
—Il est outré: Zulmé le congédie;

—Et la raison ?—C'est qu'il s'est mis au lait. »
Ce ton déplait. L'entretien s'échauffait :
On l'égayait d'un peu de calomnie,
Quand le signal, qui déjà retardait,
Se donne enfin. Chacun quitte la table,
L'estomac vide et la tête un peu plus,
Et d'un loto le tableau secourable,
Vient terminer ces soupers si courus.

O vous, Chaulieu, Saint-Évremont, La Fare !
Vous dont l'esprit, le goût encor plus rare,
Fit du plaisir l'âme de vos festins,
Vous qui mêliez, à vos soupers divins,
Le sentiment à la philosophie,
Et qui, des mains d'une jeune Vénus
Prenant la coupe où riait l'ambroisie,
Buviez en chœur à Minerve, à Bacchus,
Et sages même au sein de la folie,
Montant le luth du vieil Anacréon,
Chantiez Glycère et le dieu d'Idalie,
Et d'un vers doux habilliez la raison ;
Que diriez-vous si, rendus à la vie,
Vous descendiez chez vos petits neveux ?
Que diriez-vous de leur ton précieux ?
De leurs soupers un peu plus ennuyeux ?
Comme autrefois, vous verrait-on encore,
Vous oubliant dans le sein des plaisirs,
Le verre en main, attendre que l'Aurore
Eût rallumé le jour et vos désirs ?
Non, méditant une suite prochaine,
Et nous croyant très vides de raison,
Vous jureriez par le dieu d'Hippocrène,
D'aller plutôt souper avec Fréron.

LES AVEUX.

En fait d'amour, soit faiblesse ou système,
Nous sommes tous et trompés et trompeurs :
Belle Zélis, je te trompais moi-même,
Et je t'aimais : juge, hélas ! de nos cœurs.

Te souvient-il de ce jour plein de charmes,
Lorsque, brûlant de ravir tes faveurs,
A tes genoux je versai tant de larmes ?
C'est mon flacon qui fournissait les pleurs.

Rappelle-toi ces couplets qu'à ta gloire,
En impromptu je fis le jour des Rois :
Je t'enchantai : l'éloge est doux à croire ;
Eh bien, ces vers m'avaient servi dix fois.

N'oublions pas cette grande tempête,
Quand, pour fléchir ton amour outragé,
D'un pistolet je menaçai ma tête ;
Eh bien, d'honneur, il n'était pas chargé.

Puis-je citer le billet de Clarice
Qui respirait l'indulgence et l'amour ?
Las ! je t'en fis le pompeux sacrifice ;
Mais le billet s'adressait à Valcour.

Au dernier bal, où tu parus en Flore,
Plus que jamais je fus tendre et flatteur ;
Je te ravis : je voulais plaire à Laure,
Et par l'envie arriver à son cœur.

Le lendemain il survint un nuage,
Ton vieux mari gronda sur nos amours :
J'avais sous main excité cet orage
Pour suivre Laure, et lui donner huit jours.

Te souviens-tu quand du comte Alexandre,
Sans nul motif, je devins si jaloux,
Que je m'en fus sans vouloir rien entendre ?
Avec Chloé j'avais un rendez-vous.

A mon retour tu me vis pâle et blême,
Tu fus émue, et même tu grondas ;
J'en accusai l'amour, l'amour extrême :
Chloé sait bien que je ne mentais pas.

« Mais pourquoi donc ces ris, cette ironie ?
—Vraiment, monsieur, je vous trompais bien mieux.
— Cela doit être, et je t'en remercie :
Le mieux trompé n'est pas le moins heureux. »

ÉPITHALAME A MADAME DE ***

Vous voilà donc, jeune Églé, parvenue
A ce moment mémorable à jamais,
Où la beauté craintive, irrésolue,
Va de l'hymen pénétrer les secrets.

Le temple s'ouvre, et de fleurs couronnée,
On vous conduit aux marches de l'autel ;
Et vous allez, humblement prosternée,
Lui dire un *oui* qui doit être éternel.

D'un beau sermon, préparé dès la veille,
Le bon curé vous fera le débit ;
D'un air pensif vous prêterez l'oreille,
Mais sans entendre un mot de ce qu'il dit.

Vous sortirez prête à verser des larmes,
Songeant peut-être à la fin de ce jour ;
Et votre époux, en contemplant vos charmes,
S'enivrera d'espérance et d'amour.

Enfin la nuit, du jour prompte rivale,
Voile le ciel ; et les dieux de Paphos
Ont entouré la couche nuptiale ;
Et l'Hymen même a tiré les rideaux.

Le lendemain, pâle et non moins jolie,
Nous vous verrons près d'un époux chéri ;
Et nous dirons tout bas, l'âme ravie :
« Mademoiselle est madame aujourd'hui. »

Après neuf mois, nouvelle Cythérée,
D'un jeune amour vous nous ferez présent ;
Car en hymen, par une loi sacrée,
Quand la fleur tombe un fruit naît à l'instant.

Tendres époux, fêtez cette journée ;
Et puissiez-vous, épris de même ardeur,
Dans cinquante ans, aux champs de l'hyménée,
Cueillir encore une dernière fleur !

LE LOUP ET LE FERMIER,

FABLE.

Georges Richard avait près de la Saône
Un très beau champ que caressait Phœbus,

Il y vivait en petit Lucullus,
Suivait tout doucement les lois de la nature,
Sans connaître pourtant les dogmes d'Épicure.
Un seul souci troublait son horizon serein;
Un animal féroce, un loup du voisinage,
J'aimerais mieux ce loup qu'un méchant pour voisin,
Pénétrait dans l'étable ou dans le pâturage,
Dérobait un agneau, quelque mouton bénin.
Ce crime, qui blessait l'éternelle justice,
Méritait à ses yeux le plus cruel supplice.
Or, pour surprendre et punir ce larron,
Notre homme fit ouvrir près de sa bergerie
Un fossé qu'il couvrit de fleurs et de gazon,
Mit pour amorce auprès une brebis sans vie.
Au champ de Mars ainsi,
Le subtil Annibal, par un art admirable
De pièges et d'erreurs entourait l'ennemi.
Dès que la nuit, aux loups, aux brigands favorable,
Eut étendu son crêpe dans les cieux,
Le féroce animal, sortant de son repaire,
Marche sans bruit, flaire, cherche des yeux,
Arrive auprès du gîte tutélaire
Où dormaient les moutons et le chien avec eux;
Bientôt, à la lueur de la lune naissante,
Il aperçoit la victime innocente
Que l'homme présentait à sa voracité.
A cet aspect, d'espoir et de faim transporté,
Jouet d'une ruse infernale,
Il s'élance d'un bond sur l'amorce fatale.
Sous lui la terre s'ouvre, il tombe, en frémissant,
Dans l'abîme secret où le trépas l'attend.
Le lendemain, quand Phébus renaissant,
Des monts altiers blanchit le faîte,
Richard courut pour voir si l'impie ennemi
Des hommes, des moutons était pris et puni.
Ah! pour le bon fermier quel plaisir, quelle fête!
Alors que dans la fosse il le vit plus tremblant
Qu'une jeune brebis dont l'oreille timide
Des loups pendant la nuit entend le hurlement.
« Par Jupiter, dit-il, te voilà pris, perfide,
Assassin, scélérat, enfin de tes forfaits
Tu vas recevoir le salaire!
— Des forfaits, moi, lesquels? je n'en commis jamais.
— Quoi! dans ta rage sanguinaire,
Ou dans tes appétits gloutons,
Tu viens ici tuer, dévorer mes moutons?
— J'en conviens, mais vraiment notre crime est semblable:
Vous les tuez, vous les mangez aussi,
Leurs membres déchirés brillent sur votre table.
Pouvez-vous me blâmer en agissant ainsi?
— Ah! comme toi je suis coupable,
Scélérat, tu mourras. — Je suis pris, c'est mon tort.
— Et je puis me venger. — Vous êtes le plus fort.
— Juge donc mes droits. » A ces mots, il l'assomme.
Le loup en expirant, lui dit: « Ah, méchant homme!
Le plus fort est aussi le plus faible à son tour. »
Trois mois après, vers le déclin du jour,
Richard, en traversant un bois sombre et paisible,
Par trois voleurs est arrêté.
Çà, la bourse ou la vie! A cet ordre terrible
Notre fermier, soit intrépidité,
Soit amour pour son or, résiste avec audace;
Armé de son bâton, prétend, nouvel Horace,
Seul terrasser trois combattans.
Blessé, vaincu par les brigands,
Dépouillé de ses vêtemens,
A demi mort, étendu sur la terre,
Il se rappelle alors, par un juste retour,
Ce qu'avait dit le loup à son heure dernière:
Le plus fort est aussi le plus faible à son tour.

BILLET.

Voudriez-vous, belle Délie,
M'ouvrir chez vous le temple à l'heure du repas:
Là, plus heureux qu'Alcide, avant le noir trépas,
Dans un simple cristal je boirai l'ambroisie:
Mais j'ose vous prier de recevoir en tiers
Un convive connu, de bonne compagnie:
Il voit les grands, les rois, jusques aux financiers;
Mais chez ces gros messieurs il prétend qu'il s'ennuie;
Aimable quand il veut, il passe tour à tour
De la raison à la folie;
Il est sombre et riant, faible et plein d'énergie:
Il a vos yeux, vos traits: il se nomme.... l'Amour.

A MADAME DE ***.

Je t'offre un cœur plein de toi-même;
Il est sensible et sans détour.
Mais, réponds-moi, par quel système
Veux-tu déjà braver l'Amour?

Ce dieu n'est pas dur et farouche;
C'est un enfant suivi des jeux;
C'est lui qui sourit sur ta bouche,
Qui parle et brille dans tes yeux.

C'est lui qui fixe sur tes traces
Les doux désirs et les beaux jours,
Qui t'embellit comme les Grâces,
De cet attrait qui plaît toujours.

J'en conviens, souvent des nuages
Ont obscurci ses traits flatteurs;
Mais le printemps a ses orages;
Il est pourtant couvert de fleurs.

Aux longs ennuis de la vieillesse
Ton cœur déjà veut-il s'ouvrir?
Va, laisse couler ta jeunesse
Sur les bords rians du plaisir.

Crois-moi, dans ce bois solitaire,
Sous ces guirlandes de lilas,
Jurons, par l'Amour et sa mère,
De nous aimer jusqu'au trépas.

Je parle au nom de la Sagesse;
Prête l'oreille à ses leçons,
Belle Aglaé, viens, l'heure presse:
Qui sait demain où nous serons?

L'AMOUR.

L'Amour, jeune Zélis, est un enfant aimable,
Qui joue avec ses traits, et nous blesse en riant.
La sottise en a fait un monstre redoutable,
Vos yeux et la raison en font un dieu charmant.
Que fécondaient et Cérès et Pomone;

LE CARÊME.

Dans ces saints jours de pénitence,
J'ai voulu, de regrets touché,
Descendre dans ma conscience,
Pour savoir si j'avais péché.
J'ai vu qu'une seule pensée,
Un seul objet, un seul désir
Occupait mon âme oppressée.
J'ai vu cela, non sans gémir.
Eh quoi! faut-il se repentir?
Serait-ce un tort d'aimer Sophie?
Dois-je avouer au confesseur
Que j'aimerai toute ma vie?
Non, aimer n'est pas une erreur;
Ainsi l'a dit bien plus d'un sage;
C'est rendre hommage au Créateur,
Que d'aimer son plus bel ouvrage.

MADRIGAL A Mlle AGLAÉ C***.

Une figure très aimable,
Esprit, gaîté, talens divers:
Voilà de quoi faire donner au diable
Une moitié de l'univers.

L'ATTENTE D'UN BEAU JOUR.

Quand brillera, mon aimable Délie,
Ce jour si doux, si cher à mes désirs,
Où dans tes bras, prodigue de ma vie,
J'épuiserai la coupe des plaisirs?

Dieux! quel moment! quand d'une main parjure,
Ardent, timide, emporté tour à tour,
J'arracherai ta modeste ceinture,
Et frémirai des fureurs de l'amour.

Mais, quel sera ce moment de délice,
Lorsqu'enlacés par un double lien,
De mes transports furtivement complice,
Tu presseras mon sein contre le tien!

Ah! si jamais, de mes feux embrasée,
Tu fais briller ce jour délicieux,
J'habiterai, tout vivant, l'Élysée,
Et m'assiérai sur le trône des dieux!

LES LUNETTES,

FABLE.

Nous naissons imparfaits, nous dit un vieil adage;
Privé d'instinct, de tous les animaux
L'homme serait le plus sauvage,
Si la culture, et de si longs travaux
Ne façonnaient son âme et son langage.
L'animal plus heureux, tendre fruit de l'amour,
Apprend à se conduire en respirant le jour.
Nous avons, il est vrai, la raison en partage;
Mais chacun, ici bas, ignorant ou docteur,
Fait parler cet oracle au gré de son humeur.
Allons au fait: dans un bourg ou village
Près des bords où le Rhin roule ses flots grondans,
Vivaient deux jeunes gens;
Tous deux s'aimaient, comme on aime au bel âge,
Lorsqu'un peu d'or, ou bien quelque héritage,
Ne trouble pas ces nœuds charmans.
Ces amis différaient de mœurs, de caractère;
La nature se plaît à la variété.
La rose voit à son côté
Le froid pavot lever sa tête altière.
L'un des deux, Ferdinand, était d'humeur légère,
Ardent pour les plaisirs, paresseux, sans souci;
Un livre lui semblait le dépôt de l'ennui,
Et la science une chimère.
Mais son compagnon Nicolas
Était un philosophe, et ne s'en doutait pas:
« Je lis peu, disait-il, mais je médite un livre;
Je lis pour m'éclairer, devenir vertueux,
Et non pour étaler un savoir orgueilleux.
A quoi bon le savoir s'il ne m'apprend à vivre? »
Souvent il reprochait au léger Ferdinand
Une ignorance indigne de son rang,
Et son dégoût pour la lecture.
Il lui disait: « L'homme est fait pour penser;
Pour penser, il faut lire, et ne pas se lasser.
Le sol le plus fertile a besoin de culture. »
Celui-ci répondait
En ricanant: « Dites-moi, s'il vous plaît,
Quand on a lu les Grecs, tous les docteurs de Rome,
En digère-t-on mieux? dort-on d'un meilleur somme?
Voit-on plus clair au milieu de la nuit? »
Le prudent Nicolas se tut; qu'aurait-il dit?
Avec les ignorans se taire est le plus sage.
Le hasard qui fit Rome et détruisit Carthage,
Amena dans ce canton
Un quidam qui vendait mainte et mainte lunette;
Et Nicolas, j'en dirai la raison,
D'une paire fit l'emplete
Son ami, né myope, avec peine y voyait
A quatre pas; et souvent il prenait
Un bœuf pour un mouton, un âne pour un homme,
Et du chapeau le saluait.
Cet achat fait, du temps très économe,
Il mena son ami sur un coteau voisin;
Là, sur le nez lui mit le verre optique;
Puis lui dit: « Regardez; » il regarde soudain,
Et transporté s'écrie: « Ah! quel verre magique!
Quel bonheur, mon ami, comme je vois au loin!
Je vois votre clocher et son coq dans la nue,
Deux moines, deux enfans qui courent dans la rue,
La maison du curé, le notaire du coin;
Je vois, plus loin encor la maison de l'ermite;
Ah! comme j'y vois bien! — Je vous en félicite;
Mon ami, ces lunettes-là,
Ce verre si fragile,
Vous donnent, en ce jour, une leçon utile.
Un ignorant, retenez bien cela,
Est un myope, un homme à courte vue,
Qui fait, à chaque pas, mainte et mainte bévue.
Le savoir est pour nous ce verre industrieux
Qui des objets lointains nous rapproche les yeux,
De maints sots préjugés nous dissipe les ombres,

Nous montre le chemin dans les lieux les plus sombres. »
Mais il prêchait un sourd... L'homme est né paresseux,
Et l'on verrait en foule éclore des poëtes,
Des essaims de docteurs si, comme pour les yeux,
Au marché, pour l'esprit, on vendait des lunettes.

LE VILLAGEOIS ET SON SEIGNEUR.

Un villageois, ou Normand, ou Manceau,
Allant voir son seigneur, en son noble château,
Fit ce jour-là grande toilette,
Mit l'habit neuf, le beau chapeau,
Et, dès le grand matin, la barbe lui fut faite.
Ainsi paré, rasé, chez monsieur le baron
Mon homme arrive, et fait sa révérence;
Et puis met son grand feutre, et s'assied sans façon.
Le seigneur, étonné d'une telle insolence,
L'œil flamboyant, lui dit: « Maître Toinon,
Apprenez que nul homme honnête
Ne s'est jamais assis, ni couvert devant moi!
—Monseigneur, répliqua le rustre, par ma foi!
Ils n'avaient donc ni cul ni tête? »

A MADEMOISELLE ***.

O toi qui chantas l'inconstance,
Chaulieu, moderne Anacréon,
Va, tes beaux vers, ton éloquence
Ne séduiront pas ma raison.

Les cieux dans leur ordre admirable
Suivent toujours les mêmes lois;
Dans son trajet invariable
L'astre du jour va tous les mois,
D'un pas constant, à la même heure,
Habiter la même demeure.
Phœbé, déesse de la nuit,
A la terre toujours fidèle,
Douze fois l'an tourne autour d'elle,
Marquant le cours du temps qui fuit.
On voit Téthys toujours constante,
Sans relâche deux fois par jour,
Abaisser son onde écumante,
Et la soulever tour à tour.
Après le règne de Borée
Zéphyr ramène le printemps,
Et l'été dore tous les ans
La plante à Cérès consacrée.
Dès que la feuille orne nos bois,
Le rossignol reprend sa voix,
Et sous un dôme de verdure
Construit, d'un esprit prévoyant,
Le lit de sa race future.
Ainsi, sous l'air du changement,
Tout est constant dans la nature.
Ah! si Chaulieu dans ses beaux jours
Avait connu mon Amélie,
A ses genoux, l'âme ravie,
Il eût juré par les Amours
De l'adorer toute sa vie!
Et dans ses vers, bien plus discrets,
Le cœur rempli de repentance,
Il eût célébré ses attraits,
Et le bonheur de la constance.

A MADAME LA COMTESSE DE R***,

LE JOUR DE SON MARIAGE.

Comment! madame la comtesse;
Quoi! ce matin, sous cet air doux,
Vous avez donc fait la promesse
D'être fidèle à votre époux?

Ah! quels procédés sont les vôtres!
Pour le bonheur d'un seul mortel,
Vous prononcez le vœu cruel
De faire le tourment des autres.

Vit-on jamais Flore ou Vénus
Promettre une flamme éternelle?
Non; la sœur même de Phébus
N'osa jurer d'être fidèle.

Lorsque la rose, ouvrant son sein,
Sourit aux baisers du Zéphire,
Le dieu, content de son sourire,
A d'autres fleurs vole soudain.

Mais votre époux, qu'on dit si sage,
Si doux, si cher à ses amis,
Sait-il bien que ce mariage
Va lui donner mille ennemis?

Ignore-t-il, en prenant femme
A l'esprit fin, l'œil enchanteur,
Que bientôt l'ami de monsieur
Veut être l'ami de madame?

Si Ménélas, plus réfléchi,
Eût épousé femme moins belle,
A tous les sages j'en appelle,
Pâris fût resté son ami.

Croyez-moi donc: femme jolie
A son mari fait des jaloux;
Mais on pourrait calmer l'envie
Par cet accord qui paraît doux.

L'Hymen, enfant de la Paresse,
Marche à pas lents, craint les travaux;
Eh bien, que votre époux nous laisse
Les jours marqués pour son repos.

Mais quoi! vous riez de mon zèle,
Et votre cœur reste endurci?
Madame, eh bien, soyez fidèle;
Mais que je plains votre mari!

A MADAME D'O...,

En lui envoyant les Maximes de La Rochefoucault.

L'amour-propre, dit cet auteur,
Est de l'amour le mobile ordinaire.
Il a raison, j'en ai bien peur;
Car l'homme heureux, qui sait vous plaire,
Doit être fier de son bonheur.

A DÉLIE.

Je vais partir pour l'autre monde,
J'ignore encor s'il est bien loin,
Si sa forme est ovale ou ronde,
Si l'on y vit sans nul besoin.

Maints auteurs, Tibulle et Virgile,
L'ornent de fleurs et de bosquets,
Où notre ombre toujours tranquille
Jouit à l'aise et prend le frais.

Mahomet, dans ses évangiles,
Le peuple de belles houris,
Qui, toujours vierges et nubiles,
Font les honneurs du paradis.

La loi de la Rome nouvelle
Promet au ciel, aux bienheureux,
De Dieu la présence éternelle
Et des concerts mélodieux.

O mes amis! que dois-je faire?
Parmi ces trois lequel choisir?
Et quoi! personne ne m'éclaire!
Nul mort n'a daigné revenir.

Mais, que dis-je? chère Délie,
Mon paradis, n'en doute pas,
Sera, comme pendant ma vie,
L'asile heureux où tu seras.

LA PIE ET LE PERROQUET,

FABLE.

Une pie, un perroquet,
Tous les deux par aventure,
Pour jouir du beau temps, ou chercher leur pâture,
Sous le plus séduisant bosquet,
Un beau matin se rencontrèrent.
D'enfance amis, soudain ils s'embrassèrent.
C'était alors le mois où la douce chaleur
Fait éclore à la fois et la feuille et la fleur,
Où l'air, le ciel, les champs, tout sourit de bonheur.
« Bonjour, ma sœur.—Eh, bonjour donc, mon frère, »
Se dirent-ils après ce doux baiser...
La Pie alors, toujours prête à jaser,
Ajoute : « Ami, ta rencontre m'est chère:
Nous nous voyons trop peu; quelquefois je m'en plains,
Et le ciel cependant nous a faits l'un pour l'autre;
Nous avons la parole ainsi que les humains.
—Oui, ma sœur, j'en conviens, quel bonheur est le nôtre!
Nous sommes au-dessus de tous les animaux,
qui n'ont aucun langage, et n'existent qu'à peine.
Voyez au pied de notre chêne
Tout ce peuple assemblé, brebis, vaches, agneaux,
Chacun se tait, écoute, et nous admire.
Voyez-les nous sourire,
Nous applaudir tout bas. »
Jacquot parlait encore alors qu'à trente pas
S'ouvrit une scène nouvelle.
On entendit les chants mélodieux
De la sensible philomèle
Qui célébrait l'amour et son époux fidèle,
Au lever d'un jour radieux.
Sitôt que la troupe écoutante
Ouït la voix pure et brillante
Du rossignol, elle quitte soudain
Ces deux docteurs rivaux de l'orateur romain,
Et courut écouter le chantre de l'aurore.
Les deux bavards surpris, et plus confus encore
D'un abandon très insultant pour eux,
Traitent bergers, moutons, chèvres et bœufs
De sots et d'ignorans; l'amour-propre est colère.
Pédans de Rome et de Paris,
L'apologue est pour vous; sachez que pour nous plaire
Il faut plus que parler; il faut, ont dit jadis,
Et disent tous les jours des sages qu'on révère,
De l'esprit et du goût; c'est aussi mon avis.

A MADAME DE C***,

Qui faisait une quête.

Quand, sous des traits rians, où la grâce respire,
Pour le culte romain tu quêtes des tributs,
Il n'est aucun de nous qui ne rêve et soupire,
Et ne pense tout bas au culte de Venus.

A DÉLIE,

Sur la petitesse de son pied.

Un joli pied tourna plus d'une tête;
Je raffole d'un pied bien chaussé, bien mignon;
Un joli pied fit jadis la conquête
D'un roi d'Égypte appelé Pharaon.

Un joli pied est l'ouvrage des Grâces;
C'est l'aiguillon d'amour, le foyer des désirs:
Jamais beauté, dit-on, n'éprouva de disgrâces,
Avec un joli pied, dans le champ des plaisirs.

Un petit pied a certain avantage
Que recherchent beaucoup les hommes délicats;
Un petit pied promet, par un heureux présage
Même proportion dans les autres appas.

O vous qui possédez, belle et tendre Délie,
Avec un pied mignon les attraits les plus doux,
Trop heureux qui pourrait écarter les jaloux,
Et passer à vos pieds le reste de sa vie!

LE PLAISIR ET L'AMOUR.

Le plaisir et l'amour marchent de compagnie,
Et leur bonheur dépend de leur fraternité;
L'amour sans le plaisir n'a qu'un souffle de vie;
Le plaisir sans l'amour jouit sans volupté.

LE MARRONNIER ET LE PÊCHER.

FABLE.

Oui, sans l'orgueil, la paix régnerait sur la terre,
Et tout homme, sans lui, fût-il du sang des rois,
Prélat ou grand vizir embrasserait en frère
Le pauvre, l'opulent, le Turc ou le Chinois.

Et qui de vous ne sait que l'orgueil, autrefois,
Alluma dans le ciel le flambeau de la guerre?
Soyons donc peu surpris de l'orgueil des humains:
Plus nous sommes petits, et plus nous sommes vains.
Mais l'homme avec le temps sera plus raisonnable.
En attendant ce jour heureux,
Je vais répéter une fable,
Que je tiens d'un auteur fameux.
Un marronnier atteint de ce délire,
C'est l'orgueil que je prétends dire,
Fier de sa haute tige et du front glorieux
Qui semblait s'élever à la voûte des cieux,
En pitié regardait la terre,
Voyait, non loin de lui, d'un regard de colère,
Un pêcher, de Pomone humble et cher nourrisson,
Plus honoré que lui, le couvrir d'un affront.
Par une injuste préférence,
Le maître du jardin le comblait de faveurs,
Émondait ses rameaux, veillait sur sa croissance,
Et dans l'hiver, dans la saison des fleurs,
Il redoublait de soins, de vigilance,
Tandis que lui, bel arbre, il était délaissé,
Par ce maître insensé.
Dans son courroux, à l'arbuste il s'adresse:
« Être chétif, dit-il, avorton, pauvre espèce,
Tu brilles, tu jouis du sort le plus flatteur;
Et moi, de ce jardin, et la gloire et l'honneur,
Dont la belle structure et le riche feuillage
Aux pasteurs, aux troupeaux prête un si bel ombrage,
Je suis..... Oh! c'en est trop; ton succès odieux
Me fait presque douter de l'équité des dieux... »
Le pêcher écoutait ce langage sublime
Avec un dédaigneux souris.
Qui jouit de sa propre estime
Brave facilement un injuste mépris.
Il allait cependant repousser cet outrage
Par un discours sensé, peut-être un peu malin,
Alors qu'il aperçut un grave personnage,
Qui venait à pas lents, tenant un livre en main
Pour profiter du temps et tromper le chemin.
Cet homme était un sage, un philosophe.
On en voit peu d'une pareille étoffe.
Il aimait le repos, les arts, la gloire peu,
Mais la vertu beaucoup, et daignait croire en Dieu;
Passait l'été sous le feuillage
D'un petit bien qu'il cultivait,
Et son hiver dans le village,
Près d'un bon feu qu'il attisait.
L'arbuste dit alors au superbe adversaire
Qui l'insultait du haut de sa grandeur:
« Ici voulez-vous sans colère
Savoir votre juste valeur?
Pour arbitre prenons cet homme qui s'avance.
—Volontiers, répond-il; je lui crois de l'esprit;
Et son air grave annonce un animal qui pense. »
Du sujet de la rixe aussitôt on l'instruit.
« Pour bien juger, dit-il, une si grave affaire,
Il faudrait de Thémis soulever le bandeau;
L'un superbe, élevé; l'autre humble, près de terre,
Vous différez autant que l'aigle du moineau.
Mais voyons votre fruit, c'est un témoin fidèle,
C'est par leurs fruits qu'on juge hommes et végétaux. »
Notre sage, en disant ces mots,
Cueille légèrement la pêche la plus belle;
Il la goûte, il la mange, et son suc parfumé
Lui paraît l'aliment des dieux tant estimé;
Goûte ensuite un marron: « Oh! fruit abominable!
S'écria-t-il dans son courroux,
Tu m'as empoisonné!.. » Méditez à part vous,
Pêchers et marronniers, le sens de cette fable.

A AMÉLIE.

Oui je vieillis, mais j'aime encore;
Il faut aimer pour être heureux:
Nouveau Tithon, de mon Aurore,
Un seul baiser comble mes vœux.

Libre de soins, d'inquiétude,
Je mêle à beaucoup de loisir
Une légère et douce étude;
Il faut penser, pour mieux sentir.

Ami du calme et du silence,
Dans ma cellule je me plais,
Heureux celui qui lit, qui pense,
Aime des champs l'ombre et la paix.

Mais malheur au mortel sauvage
Qui vit seul, du monde ennemi.
L'homme sensible, le vrai sage
Dans un homme voit un ami.

Assis au banquet de la vie
Encore pour quelques momens,
Je file avec économie
Les heures qu'emporte le temps.

Près de la fin de mon voyage,
J'en vois le terme sans frayeur,
Et nul regret à ce passage,
Nul remords n'alarme mon cœur.

Dans mes rêves je me rappelle
Du temps passé les jours, les mois,
Et par ce souvenir fidèle
Toujours heureux je vis deux fois.

Un jour, hélas! jeune Amélie,
Ma mort fera couler tes pleurs.
Tu gémiras, ma douce amie;
L'écho redira tes douleurs.

Mais arrête tes douces larmes;
Cueille des roses pour ton deuil,
Et viens, couverte de tes charmes,
Les déposer sur mon cercueil.

Crois-m'en, un dieu plein de tendresse
Ne voit en nous que ses enfans;
Sa bonté sur notre faiblesse
Jette des regards indulgens.

Pour lui, rempli de confiance,
Je m'abandonne à son amour,
Et je mourrai dans l'espérance
De te revoir dans son séjour.

INSCRIPTION POUR MA PENDULE.

Du temps qui nous entraîne interprète fidèle,
Rappelle-moi son prix, et dis-moi tous les jours:
« Profite des instans dont je marque le cours,
Et médite un plaisir pour chaque heure nouvelle. »

BOUTADE.

Dieu dans sa sagesse profonde,
Ce Dieu du Turc et du chrétien,
M'a déposé dans ce bas-monde,
Pourquoi faire? je n'en sais rien.
L'homme que son instinct entraîne,
Toujours en proie à ses désirs,
D'âge en âge porte sa chaîne,
Achète par de longs soupirs,
Quelques instans de faux plaisirs.
Ainsi traversant sa carrière,
De nuages environné,
Il meurt bientôt, tombe en poussière,
C'est bien la peine d'être né.

A ZÉLIS.

Pendant un temps j'ai cru vous plaire,
Voir luire un rayon de bonheur;
Tout passe, et votre âme légère
Aime à voler de fleur en fleur.

Mais jeune encor, vive et charmante,
Pouvez-vous fixer votre cœur?
La Vanité, fée indulgente,
Vous offre un miroir trop flatteur.

Il vous présente tous vos charmes,
Grâce, fraîcheur; il vous fait voir
Et vos amans et leurs alarmes:
Tout réfléchit dans ce miroir.

Mais attendez, un jour l'automne,
Sœur de l'hiver qui suit ses pas,
Viendra flétrir votre couronne;
Adieu plaisirs, grâces, appas.

Alors consultant votre glace,
Pauvre Zélis! qu'y verrez-vous?
Dégoût, ennui, rides, disgrâce,
Et point d'amans à vos genoux.

Hélas! dans ce moment funeste,
Quel dieu vous rendra votre espoir?
Consolez-vous; un moyen reste:
Vous romprez le fatal miroir.

PRIÈRE DU MATIN.

Créateur des humains, Dieu d'amour, de clémence,
Daigne écouter ma voix. L'homme, dans sa démence,
Te fait à son image; il te peint glorieux,
Vindicatif, bizarre, et père sans tendresse,
De tourmens éternels punissant la faiblesse.
Pardonne, Dieu clément, ces traits calomnieux.
Toi, la bonté suprême et le meilleur des pères,
Pardonne à tes enfans; jette du haut des cieux
Sur leurs folles erreurs tes regards tutélaires;
Soutiens d'un bras puissant notre fragilité;
Entretiens dans nos cœurs la sainte charité,
L'amour de nos devoirs et celui de nos frères.

LE ROSSIGNOL, LA PERRUCHE ET LA JEUNE FILLE,

FABLE.

A Bordeaux, chez monsieur Duval,
Excellent père de famille,
On apporta du Sénégal
Une perruche pour sa fille.
Trois lustres moins deux mois
De cette jeune enfant composaient le bel âge.
Dès qu'elle vit l'oiseau, son éclatant plumage,
Où se trouvaient réunis à la fois
Le plus beau vert, le bleu de ciel, le rose,
D'allégresse soudain son cœur fut transporté.
Sans cesse elle y revient, à toute heure elle en cause;
Vante de cet oiseau la grâce, la beauté,
L'œil carressant, la gentille manière.
Plus heureux que Vert-Vert, par Gresset célébré,
Soir et matin sa main légère
Lui prodigue biscuits, bonbons, orge sucré.
Mais la faveur, la gloire est chose passagère!
A Lise on apporta des champs
Un rossignol, ravi jeune à sa mère.
Ses plumes sans éclat, ses traits sans agrémens,
Hélas! n'obtinrent d'elle
Que des regards indifférens.
Ah! qu'avec raison philomèle
Préfère le séjour des bois
Aux brillantes cités, aux palais de nos rois!
Mais Lise était sensible, et tout être, pour elle,
Qu'il fût beau, qu'il fût laid était intéressant.
Le rossignol eut une belle cage,
Il fut soigné, nourri d'un pur froment;
Mais biscuits et bonbons étaient journellement
Pour l'africaine au beau plumage.
Six mois passés et l'hiver expirant,
Le doux printemps ramena sur son aile,
Avec les fleurs, l'amour et les plaisirs:
Le rossignol ému d'une chaleur nouvelle,
Agité de naissans désirs,
Fit retentir les airs de son brillant ramage.
A ses accords mélodieux
Lise tout étonnée, écoute, ouvre les yeux,
Admire, et de ses mains laisse fuir son ouvrage.
La perruche à son tour (les sots sont maladroits)
Au chant du rossignol mêle sa rude voix:
Quelle voix, juste ciel, et quelle discordance!
La pauvre philomèle, effrayée à ce bruit,
Se tut et se cacha; Lise dans son dépit,
A cet oiseau criard ordonna le silence,
Gronda, pria, menaça, rien n'y fit.
L'indocile animal crie encor davantage.
Lise alors, sans pitié, fait transporter la cage

Loin de sa chambre, au haut de la maison.
Plus de baisers, plus de bonbon!
Quel caprice du sort, et que dirait Platon!
Ainsi Denis le Jeune, en perdant la couronne,
Alla vivre à Corinthe obscur et méprisé.
Permettez qu'avec vous un moment je raisonne,
Belles du jour, votre esprit abusé
Pense que la beauté, son prestige frivole,
Est le plus beau présent de la Divinité:
Sottise et pure vanité!
L'esprit et les talens, croyez en ma parole,
Sont des dons plus heureux cent fois que la beauté.

ÉPIGRAMME.

Heureux cent fois qui peut plaire à Lisette!
Son esprit et son cœur sont formés pour l'amour:
Tout plaît, tout charme en elle; elle serait parfaite,
Si Lisette pouvait aimer plus d'un seul jour.

CHANSON.

Bon appétit, franche gaîté,
De mon manoir c'est la devise;
Ajoutez-y ferme santé,
Travail facile et liberté:
Ma foi, tout le reste est sottise.

Ici jamais de médecin,
De mon manoir c'est la devise;
Mais on laisse entrer le bon vin,
Gentil minuis à son matin,
Ma foi, tout le reste est sottise.

Faire toujours ce qui nous plaît,
De mon manoir c'est la devise;
Jouir du temps sans nul regret,
Prendre sa femme comme elle est,
Ma foi, tout le reste est sottise.

A ZULMÉ.

O ma belle Zulmé! pardonne mon ivresse,
Ces transports dont souvent tu me vois enflammé!
Qui pourrait près de toi, glacé par la sagesse,
Des flammes de l'Amour n'être pas consumé!

Si tu veux t'opposer à ma main téméraire,
Le toucher de la tienne irrite mon ardeur;
Si tu veux m'arrêter par un regard sévère,
Je ne vois de tes yeux que l'éclat enchanteur.

Si ta bouche se ferme, et cesse de sourire,
Mon œil, trop attentif, ne voit que sa fraîcheur;
Si d'un mot rigoureux, tu blâmes mon délire,
Je n'entends que ta voix, qui va droit à mon cœur.

Enfin, auprès de toi, tant de grâce respire,
Ton langage est si doux, tes regards si flatteurs,
Qu'il semble que l'Amour, jaloux de nous séduire,
Répande un charme heureux jusque sur tes rigueurs.

O ma belle Zulmé! pardonne mon ivresse,
Ces désirs, ces transports, dont tu m'oses blâmer,
Songe que tes appas commandent la tendresse,
Et que mon cœur brûlant fut créé pour t'aimer.

L'ÉCOLIER ET SON PRÉCEPTEUR,

FABLE.

Un écolier mutin, d'étudier très las,
Car ces petits messieurs sont fils de la paresse,
Dit à son gouverneur un jour avec rudesse:
« A quoi sert le travail l'étude et son fatras?
Quand je saurai par cœur et l'histoire et la fable,
Dites-moi, je vous prie, en serai-je plus gras?»
Le précepteur, homme très raisonnable,
Sourit à ce propos et ne répondit pas.
L'automne alors, dans sa course avancée,
Avait du teint de Flore effacé les couleurs;
Et l'hiver revenant de la zone glacée
Dévorait sur ses pas la verdure et les fleurs.
Le Mentor qui voulait instruire son Émile,
Le conduit un matin dans un château brillant
Que possédait son père aux portes de la ville.
Le promène ici, là; puis s'écrie en bâillant:
« Que la campagne est triste! oui bien triste vraiment!
Plus de fleurs, plus de fruits: oui déjà tout expire;
Pour nous désennuyer et chasser nos vapeurs,
Allons voir travailler ces actifs laboureurs.»
Ils y vont aussitôt, et le petit messire,
Pour babiller, non pour s'instruire,
Les interroge tous: « Ah çà, père Gervais,
Que faites-vous donc là? — Je creusons des guérets,
Pour planter de beaux fruits. — Et vous maître Gros Pierre?
— Pour semer votre grain nous préparons la terre.
— Et vous, que portez-vous au milieu de ces prés?
— Nous, sauf votre respect, nous portons de l'engrais.»
Enfin notre écolier jasa comme une pie:
Puis on part pour la ville et l'on n'y songe plus.
L'hiver passe; on respire, et le mois de Vénus
A la terre, aux forêts, rend l'éclat et la vie.
Le sage instituteur, qui guettait ce moment,
Ramène son disciple au château de son père.
« Comme tout est changé, dit-il, en arrivant:
Ah! vous vous rappelez, nous vînmes en automne,
Tout alors était sec, aride, languissant,
Rien de plus ennuyeux, rien de plus monotone.
— Vous souvient-il aussi de ces bons laboureurs
Qui la bêche à la main tourmentaient cette terre?
— Assurément je plaignais leur misère.
— Eh bien, sans leurs travaux, leurs féconds sueurs,
Ces champs n'auraient produit ni verdure ni fleurs.
Apprenez donc qu'il faut seconder la nature,
Par le travail; et pour mon dernier mot,
Sachez qu'un homme sans culture
Peut devenir fort gras, mais n'est jamais qu'un sot.»

CHANSON.

Vous qui prenez femme jolie,
Écoutez bien cette leçon:
Chassez l'humeur, la jalousie;
Logez les ris dans la maison.

Cultivez bien sur toute chose,
Le champ qu'Hymen vous a donné;
L'épine naît au lieu de rose
Dans un terrain abandonné.

Ne faites pas chez vous le maître;
Au beau sexe ce ton déplaît.
Contentez-vous de le paraître,
Si votre femme le permet.

Ne cueillez point hors du ménage,
Des fruits qui paraissent plus doux,
Quand vous glanez au voisinage,
Souvent on moissonne chez vous.

LES CINQ PÉRIODES
DE LA VIE D'EGLÉ.

Encore enfant, la petite personne
Déjà convoite et pompons et rubans,
Aime beaucoup sa poupée et sa bonne,
Brûle surtout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printemps vient : Églé déjà pressée
Rêve beaucoup, lit les romans du jour,
Au fond du cœur révèle sa pensée,
Attend l'Hymen pour connaître l'Amour.

Enfin Églé jure d'être fidèle;
L'Hymen sourit en recevant ses vœux :
Elle court, vole au plaisir qui l'appelle;
Tout en courant elle fait des heureux.

L'automne arrive : Églé plus réfléchie,
De sa toilette écarte les témoins,
Couvre son âge; elle-même l'oublie;
Pour son amant elle est aux petits soins.

Voilà l'hiver : la belle inconsolable
Trouve que l'homme est petit et bien vain,
Invoque Dieu par la crainte du diable,
Et joue, et triche, et médit du prochain.

ÉPIGRAMME.

La jeune Athénaïs, d'antique et noble race
(Son nom et ses appas, c'était là tout son bien),
Consentit d'épouser le financier La Place,
Homme sage, opulent, mais d'un sang plébéien.
Cet époux, la traitant en femme du vulgaire,
Abusant de ses droits, bientôt la rendit mère.
Il fallut mettre au jour ce beau fruit de l'hymen;
La douleur fut très vive, et madame éplorée
Criait d'une piteuse voix :
« Quoi ! tant souffrir ! être ainsi déchirée,
Pour n'accoucher que d'un bourgeois! »

A AGLAÉ ***.

Quand par degrés ma muse expire,
Et ne rend que de faibles sons,
Vous ordonnez que, sur ma lyre,
J'essaie encor quelques chansons.

Mais quand l'hiver glace la terre,
Que son voile attriste le jour,
Au rossignol quelle bergère
Va demander un chant d'amour ?

On nous dit bien qu'en sa vieillesse,
De Théos le chantre divin
Avait encore une maîtresse,
Qu'il célébrait le verre en main.

Mais entre nous, je m'en étonne,
Et plains l'objet de son ardeur;
A son couchant Phébus ne donne
Qu'une lumière sans chaleur.

Belle Aglaé, je sens l'empire
De votre esprit, de vos appas,
Et, s'il ne faut que vous le dire,
Je suis à vous jusqu'au trépas.

A VOLTAIRE,

A son arrivée à Paris, en 1778.

J'ai voulu voir ce phénomène
Qui met Paris en mouvement,
Ce dieu brillant de l'Hippocrène
Qui nous revient du firmament.
Mais un Suisse à triple mâchoire,
A mon aspect s'effarouchant :
« Votre nom, dit-il, promptement ?
— Il n'est pas prôné par la gloire :
Je ne suis M..., ni Clément,
Ni Sabatier le transcendant.
Bien loin du temple de Mémoire,
Par malheur et dans mon printemps,
Je soupire pour ma Délie
Des vers qu'elle trouve charmans;
Je m'enivre de cet encens,
Et préfère, dans ma folie,
De ses beaux yeux les traits perçans,
Ses baisers *âcres et poignans*,
Aux palmes de l'Académie.
Mais très borné dans mes talens,
Jamais mon Apollon timide
N'osa rimer une héroïde,
Hélas! ni drames larmoyans.
— L'ami, vous n'êtes pas des nôtres,
Déguerpissez sans compliment.
— Mon cher, soyez plus indulgent :
Les dieux sont meilleurs que nous autres;
Ils ne veulent que de la foi :
Souvenez-vous que les apôtres
Étaient ignorans comme moi. »

ÉPIGRAMME.

Zelmire parle, parle, et toujours rit et rit;
D'où lui provient ce rire extrême?
Je n'en sais rien, d'honneur; mais, Dieu! qu'elle a d'esprit!
Si se connaissant bien, elle rit d'elle-même.

A DÉLIE.

Aimons, ô ma chère Délie!
Aimons jusques au dernier jour;
Cueillons, en passant, sur la vie,
Les fleurs légères de l'Amour.

Du ciel la bonté secourable
Donna pour nous l'être au plaisir,
Et, pour le rendre plus aimable,
Mit près de lui le doux désir.

Suivons toujours sa pente aisée;
Qu'il meure et renaisse toujours,
Et descendons dans l'Élysée
Portés sur le char des Amours.

Aimons pendant que règne Flore,
Aimons sous les feux de l'été,
Et que l'hiver nous trouve encore
Dans les bras de la Volupté.

Et si notre âme est immortelle,
Si nous voyons les sombres bords,
Des vrais amans, parfait modèle,
Aimons dans l'empire des morts.

A LA FORTUNE.

O toi que l'univers adore!
Qui d'un regard fais nos destins,
Fortune, à mon tour je t'implore,
Jette sur moi des yeux sereins.

Mais ne crois pas qu'un bien frivole
Allume ma cupidité;
Tout l'or que roule le Pactole
Vaut-il la douce pauvreté?

Des honneurs je fuis la chimère,
Le bonheur n'est point à la cour;
Aux vains cordons mon cœur préfère
Un ruban donné par l'Amour.

Je veux une simple chaumière
Que Phébus regarde en naissant;
Un petit bois que la lumière
Caresse d'un rayon mourant.

Je veux qu'une onde fugitive
Baigne mon champ et mes trésors,
Et que sa voix douce et plaintive
M'invite à rêver sur ses bords.

Je n'aimerai qu'une maîtresse;
C'en est assez, je n'ai qu'un cœur;
Délie a fixé ma tendresse,
Elle suffit à mon bonheur.

Et toi, Délie, âme céleste,
Soutien, ornement de mes jours,
Accours, viens de mon toit modeste
Faire le temple des Amours.

C'est là qu'au lever de l'Aurore
L'Amour hâtera ton réveil;
C'est là que mes baisers encore,
Le soir suspendront ton sommeil.

Viens aussi dans ma solitude,
Douce Amitié, présent des cieux;
Viens, tes faveurs, l'amour, l'étude,
Rendront mes jours délicieux.

Fortune, écoute ma prière;
Dans mes projets sois de moitié;
Mes nuits seront pour ma bergère,
Mes jours seront pour l'Amitié.

L'AMOUR ET LA RAISON,

FABLE.

« Ah! te voilà, l'Amour? Quoi! seul dans ces bosquets,
Mon pauvre aveugle? Où donc est la Folie,
Ton guide, ton soutien? Sous ces ormes discrets
  Viens-tu guetter quelque aimable Sylvie,
Ou tendre tes filets à quelque vieux barbon?
  — Vous me raillez, madame la Raison.
Vous devez le savoir, j'ai perdu ma compagne:
  Oui, la Folie a quitté Cupidon.
— Quel conte! où donc est-elle? — Oh! vraiment! le sait-on?
  Partout: à Londre, en France, en Allemagne,
Avec la Politique elle bat la campagne.
Ces dames, que l'on dit malades de cerveau,
Commentent en courant Morus ou Cyrano,
Refondent les états, en règlent la fortune,
Et bientôt, si l'on croit plus d'un Solon nouveau,
Elles réformeront la marche de la lune.
Très sublime Raison, venez à mon secours,
  Guidez mes pas, remplacez la Folie.... »
La Raison y consent, avec lui s'associe;
Hélas! un rien, *bientôt*, les brouilla pour toujours.

O vous, qui redoutez qu'Amour ne vous oublie,
  Jeunes beautés, rassurez-vous!
Cela ne peut durer; tôt ou tard la Folie,
  Abandonnant sa sotte et triste amie,
  Ramenera l'Amour à vos genoux.

IMITATION

DES DEUX IDYLLES D'ANACRÉON ET DE THÉOCRITE.

Le doux printemps,
Époux de Flore
Et fils du Temps,
Venait d'éclore;
L'hiver grondant,
De la contrée,
Avec Borée,
Fuyait mourant.
Fleur demi-close
Sur l'arbre était;
Bouton de rose
Déjà s'ouvrait.
De l'onde pure
Le flot roulait.
Feuille au bosquet,
Lilas, verdure,

Tout renaissait.
Sève féconde,
Un feu secret
Dans l'air, dans l'onde,
S'insinuait.
Sous le feuillage
L'oiseau chantait.
Dans son ramage
Il célébrait
La belle aurore
Et le printemps
Qui vient d'eclore.
C'est dans ce temps
Que de Cythère
Parut l'enfant
Cher à sa mere,
A la bergere
Qui, le craignant,
Court fugitive
Le repoussant,
Puis, moins craintive,
Va l'écoutant
Secretement.
Ce dieu des cœurs
Pres d'Idalie
Avec ses sœurs
Cueillait des fleurs
Dans la prairie.
Les ris, les jeux,
Le badinage,
Tout ce qui plaît
A ce bel âge
Les occupait.
L'amour pour plaire
A ses trois sœurs,
Par des faveurs
Dignes d'un frere,
En tapinois,
S'envole au bois;
Là, sous des treilles,
Des berceaux frais,
Jeunes abeilles
Vivaient en paix.
Hélas! les hommes
Vivent en loups.
Fous que nous sommes,
Ils sont plus doux.
Il faut le dire,
De leur réduit
L'Amour desire
Ravir le fruit.
L'âme craintive
Il s'approchait;
Sa main furtive
Jà le cueillait.
Mais une abeille
Qui se réveille,
S'armant soudain
D'un dard perfide,
Pique sa main.
Quel parricide!
L'Amour blessé,
Le cœur glacé,
Et crie et pleure,
Frappe du pied,
Et fait pitié.
Il part sur l'heure,
Vole à Paphos,
Charmant asile
Entouré d'eaux,
Où la déesse
De la beauté
Avec bonté
Reçoit sans cesse
L'encens, les vœux
De la jeunesse,
De la vieillesse,
Égaux aux yeux
De l'immortelle.
Lorsque son fils
Fut auprès d'elle,
Les yeux meurtris,
Il dit, s'écrie :
« Mère chérie,
Helas! je meurs,
De mes douleurs
Par trop cruelles;
Un noir serpent,
Ayant des ailes,
Petit, petit,
Plus qu'hirondelles
Qui sont au nid,
D'un dard terrible
M'a déchiré
D'un coup horrible :
Oui, je mourrai. »
Toute vermeille,
Vénus sourit,
Et puis lui dit :
« Mon fils, l'abeille
Dont il s'agit
Est ton modele;
Petit comme elle,
Ton dard perçant
Et tes piqûres
Font tres souvent
Grandes blessures. »

RÉFLEXIONS D'UN PAUVRE HÈRE

SUR UN SERMON.

Un jour, un moine, noir ou blanc,
Sermonait sur la pénitence,
Et criait en se debattant :
« Chétif mortel, homme en démence,
Qui, comme Hérode et les Judas,
Traînez vos jours dans l'indolence,
Cherchez les bals et les repas,
Quoi! vous seriez-vous mis en tête,
Que Dieu vous fit pour le plaisir,
Pour être chaque jour en fête,
Et sans cesse vous réjouir?
Non! non! Quelle erreur est la vôtre?
Écoutez la voix de l'apôtre :
Priez, dit-il, ingrats enfans;
Prenez le cilice et la haire;
Jeûnez, mortifiez vos sens,

Ou du ciel craignez la colère. »
A ce discours des plus touchans,
Un malheureux, traînant sa chaîne,
Dit à part lui : « La belle antienne!
Hélas! depuis plus de trente ans,
Oublié par la Providence,
Je fais bien rude pénitence.
Il faut suer, soir et matin,
Pour avoir un morceau de pain.
L'hiver, la neige, la tempête,
Me glacent jusqu'au fond du cœur;
L'été, le soleil sur ma tête
Me consume par son ardeur.
Le plus souvent j'ai pour aubaine
Tantôt aux dents grande douleur,
Tantôt la fièvre ou la migraine;
Et, pour accroître mon malheur,
Ma ménagère impitoyable
Vingt fois le jour, par son humeur,
Me fait, hélas! donner au diable :
D'où je conclus, non sans raison,
Malgré ce moine, et son sermon,
Que loin d'accroître nos misères,
Nous devrions les adoucir,
Et faire entrer dans nos chaumières,
Par-ci par-là quelque plaisir.

LES FURIES.

Quoi qu'en ait dit plus d'un petit docteur,
Sot ennemi de la mythologie,
Mars, Jupiter, Melpomène, Thalie,
Le dieu des vers et Diane sa sœur;
Vénus, surtout, sortant du sein de l'onde,
Flore, Psyché, les Grâces, les Amours
Seront toujours les délices du monde;
Les bons esprits les aimeront toujours.
Mais à quoi sert ce trop long verbiage?
L'heure s'envole et ne retourne plus.
Ah! croyez m'en, imitons ce vrai sage,
Qui pleure un jour, un seul instant perdus.
Le vieux Pluton, souverain du Tartare,
Juge des morts, sur son trône rêvant
A ses sujets, à leur forme bizarre,
A leur laideur, se disait en bâillant :
« Je suis bien las de voir mes trois Furies,
Qui sont, hélas! comme les fleurs des champs
Qu'un long hiver et l'orage ont flétries! »
Pluton aimait les roses du printemps.
(Feu Salomon, je crois, pensait de même):
Il appela le messager des dieux.
« Fils de Maia, dit-il l'air soucieux,
J'ai de l'ennui. — Vous, dans le rang suprême?...
De Proserpine époux tendre et chéri?
— Depuis le jour que je commande ici,
J'ai devant moi mes antiques Mégères;
Leurs fronts ridés, leurs visages sévères,
Leurs dos voûtés, me donnent des vapeurs;
Délivre-moi de ces trois vieilles sœurs;
Pars aussitôt, va, vole sur la terre;
Amène-moi trois aimables beautés,
D'esprit, d'humeur agréable et légère,
Dont mes regards, mes yeux soient enchantés;
Jeunes surtout!... aussi fraîches que Flore.
—Seigneur Pluton, vous êtes jeune encore!
Mais j'applaudis avec tout l'univers,
Vous faites bien d'embellir les enfers,
Et votre cour de trois beautés nouvelles. »
Après ces mots, il attache ses ailes
A ses talons, saisit sa verge d'or,
Comme l'éclair, et, plus rapide encor,
Vole, descend sur le mont de Phrygie,
Ce mont fameux où le berger Pâris
Donna la pomme à la belle Cypris,
Et qui sépare et l'Europe et l'Asie...
Au même temps, la superbe Junon,
Qui détestait la reine d'Idalie,
Et qui voyait d'un œil de jalousie
Un sexe aimable et doué de raison,
Mais trop crédule, aveugle en sa faiblesse,
Courir en foule aux pieds de la déesse,
Et couronner son image de fleurs,
Voulut punir l'orgueil de sa rivale,
Sur terre, au ciel, à sa gloire fatale,
Ou partager ou flétrir ses honneurs.
Elle appela sa prompte messagère;
C'était Iris, fille de la lumière :
« Va, cours, dit-elle, avec rapidité
De vers la terre, et, parmi trois mortelles
Choisis, pour moi, trois vierges des plus belles;
Je veux, surtout, qu'aux traits de la beauté,
Chacune unisse une sagesse extrême,
Et de Pallas l'austère chasteté;
J'en veux orner ma cour, et le ciel même. »
Iris partit à cet ordre suprême,
Et dans les airs déployant ses couleurs,
Promet la paix, les beaux jours aux pasteurs;
Elle traverse une grande comète,
Mars et la Lune autour de nous roulant;
Arrive tôt sur notre humble planète,
Cherche partout, du Gange à l'Éridan,
Et trouve *enfin*, dans le fond d'un village,
Les trois beautés que désirait Junon,
Toutes les trois d'humeur un peu sauvage,
Et pour Vénus *pleines d'aversion;*
Belles, d'ailleurs, à la fleur du bel âge.
Elle retourne aux célestes lambris.
« Quoi! dit Junon, où sont donc ces trois belles?
Te voilà seule, ainsi tu m'obéis?
Quoi! tu n'as pu me trouver trois mortelles
Réunissant et sagesse et beauté?...
— Pardonnez-moi; dans un bourg écarté,
Sous l'humble toit d'une retraite obscure,
J'en ai vu trois de charmante figure,
D'humeur sévère, et, regardant l'Amour
Comme *Progné regarde le vautour;*
Mais je n'ai pu, malgré ma bonne envie,
Les amener. — Et pourquoi, je te prie?...
— Mercure, hélas! toujours leste et fripon,
M'a précédée et me les a ravies.
— Pluton!... quel conte! et pour quelle raison?
Que veut-il faire, aux bords de l'Achéron,
De ces beautés farouches? — Des Furies. »

MES SOUVENIRS.

Je m'en souviens, jeune, j'aimais la gloire,
L'habit guerrier, la cocarde au chapeau,

Et ne rêvant que bataille et victoire,
Sous-lieutenant, je joignis mon drapeau.

Déjà j'étais ou Villars, ou Turenne;
Mon nom frappait les oreilles du roi:
Je combattis, espérance trop vaine!
Aucun journal ne lui parla de moi.

Un trait d'amour, l'hiver, blessa mon âme,
Il me piquait pour la première fois.
Comme j'aimais! quels transports! quelle flamme!
O jour heureux! j'étais le roi des rois.

Dans l'univers quelle métamorphose!
Églé pour moi fut la divinité:
L'éclat du lis, la fraîcheur de la rose,
Tout pâlissait auprès de sa beauté.

Ce bel amour finit sans récompense;
Un jeune époux fut par elle avoué.
Je le maudis; aujourd'hui quand j'y pense,
Je lui sais gré du tour qu'il m'a joué.

Dans les filets d'une autre Cythérée;
Je retombai; je connus le plaisir.
Mais ma Vénus voulait être adorée
Trop vivement: je faillis d'en mourir.

Heureusement la trompette guerrière
Sous les drapeaux alors me rappela;
Des pleurs amers baignèrent ma paupière,
Bien plus encor ma belle Iris pleura.

Mars apaisé, la paix douce et riante
Du haut du ciel ramena les amours;
Je pars, je vole aux pieds de mon amante,
Je vois de loin renaître mes beaux jours.

Mais mon Iris, fille de la Prudence,
Pour occuper le vide de son cœur,
A mon emploi, pendant ma longue absence,
Avait nommé mon heureux successeur.

Pour me venger de ce sexe infidèle,
A deux beautés j'adressai mon encens,
L'une des deux, hélas! me fut cruelle;
Tel cas arrive à maints honnêtes gens.

Mais un beau jour, une triste manie
Vint me saisir dans le sein du repos;
Et malgré moi, tourmenté par Thalie,
Je fis un drame en vers très inégaux.

Le drame fait, haletant pour la gloire,
Je le portai chez l'acteur Dorival,
Qui le garda trois mois dans son armoire,
Auprès d'un pot de rouge végétal.

Enfin brilla le jour de l'audience;
Au grand tripot, tremblant, j'ai comparu:
On m'écouta d'un air de sapience,
Et l'on me dit: votre drame est reçu.

Me voilà donc, de général d'armée,
De maréchal devenu mince auteur.
Espoir, projets! vous n'êtes que fumée,
Et l'avenir est un livre trompeur.

Après trois ans d'une pénible attente,
Et de longs vœux, météore nouveau,
Je m'élevai sur la scène bruyante;
Aucun sifflet ne troubla mon cerveau.

Le cœur séduit par ce rayon de gloire,
Je m'avisai de produire *Antenor*,
Et monsieur A., tous les jours après boire,
Me maudissait, moi, mon œuvre est Phanor

Pour adoucir les dolentes piqûres,
Les coups de bec de ce bon monsieur A,
Mon cœur brûlant des flammes les plus pures,
Au dieu d'Hymen doucement s'adressa.

J'offris ma main à la belle Amarante,
Qui, l'acceptant, de son cœur me fit don.
Hymen! je bus dans ta coupe riante,
Où l'époux boit sans perdre la raison.

Mais le soleil, à peine sur la terre,
Avait deux fois ramené les frimas,
Qu'il me fallut d'une épouse si chère
Ouvrir la tombe, et pleurer le trépas.

La cour enfin, d'une croix militaire
Récompensa mon service et mes vœux;
Hélas! bientôt la horde populaire
Me la ravit.... L'honneur blessait ses yeux.

Ainsi tout passe, et la gloire elle-même
S'évanouit: tout est songe ici-bas.
Jusqu'au moment de notre heure suprême,
Nous rêvons tous, sujets et potentats

Plus sage enfin, dans un réduit champêtre,
Je vais jouir de mon obscurité.
J'y graverai ces mots d'un très grand maître:
«Tout est, hélas! sottise et vanité.»

STANCES SUR LA VIEILLESSE.

Te voilà donc, ô rapide vieillesse!
Qui, traversant mon printemps, mon été,
Rides mon front, y graves la tristesse,
Et de mes sens éteins l'activité!

Où sont passés les transports du bel âge?
Les vifs plaisirs, les charmants rendez-vous,
Les longs soupirs, cet amoureux langage,
Et ces tourmens si cruels et si doux?

Zoé, Julie, et vous aimable Laure,
Qu'en adorant quelquefois je trompais;
De ces beaux jours vous souvient-il encore,
Lorsqu'à vos pieds j'encensais vos attraits?

Hélas! vous-même, ô triste destinée!
Avez subi les injures du temps;
Sur votre front la jeunesse est fanée,
Et vos chapeaux couvrent vos cheveux blancs.

Et cependant la nature est la même,
Flore toujours émaille nos guérets;
L'été, paré d'un brillant diadème,
Dore toujours les épis de Cérès.

Où sont ces bals, ces fêtes si riantes,
Où m'appelaient le plaisir et l'amour?
Où vingt beautés, de jeunesse brillantes,
Me ravissaient, m'enflammaient tour à tour.

Que dis-je, hélas! partout on danse encore;
Non loin de moi, j'entends chez Lucullus

Vingt instrumens, cent jeunes Therpsicore
Parent le bal; mais je ne danse plus.

Ah! que de nuits où jamais ma paupière
N'a du sommeil reçu les doux pavots:
Où je voyais renaître la lumière,
Trop occupé souvent de mes rivaux.

Ce temps n'est plus : un sommeil doux, paisible,
Ferme mes yeux jusqu'au lever du jour;
Mais ce sommeil, ce repos insensible,
Vaut-il les soins, les veilles de l'amour?

O Cicéron! toi de qui l'éloquence,
De la vieillesse embellit le tableau,
Et qui voudrais d'une longue existence
Par tes leçons adoucir le fardeau;

Grand orateur! je t'aime, je t'admire;
Mais ton savoir, ton style ingénieux,
Jamais, je crois, ne pourront me séduire,
Ni me prouver qu'il est doux d'être vieux.

Mais quand je lis, l'été, loin des orages,
Près d'un ruisseau, sous des berceaux rians,
Tes beaux traités, tes sublimes adages,
Contre Verres tes discours foudroyans;

Ou quand l'hiver, dans mon manoir tranquille,
Assis devant un modeste tison,
Je lis Horace, ou pleure avec Virgile
Les longs malheurs, les amours de Didon;

Je dis alors, oubliant mes années,
Églé, Chloris, les bals, les rendez-vous :
L'hiver a donc des heures fortunées,
Et jette encor des rayons assez doux.

Soumis au temps dont la course m'entraîne,
Qui sur mon front se grave chaque jour,
Je dis : Ulysse, Achille, Hector, Hélène,
Tous ont vieilli, je vieillis à mon tour.

Vous qui vivez dans ce siècle qui passe,
Ou jeune, ou vieux, mon cher contemporain,
Sans nul regret, je vous cède la place,
Et chez Pluton je vous attends demain.

Le même siècle, hélas! nous a vus naître;
Frères de lait, nous avons existé;
Sans nous aimer, même sans nous connaître,
Chacun pour soi vivant de son coté.

Nous avons vu mainte et mainte folie,
De grands débats, des guerres, des procès;
L'ambition, l'orgueil, l'hypocrisie,
Troubler la terre, enfanter des forfaits.

Nous avons vu bien des fripons en place;
Malgré Thémis, le crime triomphant;
De l'homme riche et le faste et l'audace;
Et la vertu dans l'ombre se traînant.

Consolez-vous, tout ce qui vous arrive
Est arrivé jadis chez nos aïeux;
Et quoi qu'on dise, ou bien que l'on écrive,
Arrivera chez nos petits neveux.

PRIÈRE A LA PARQUE.

O Lachésis! plus lentement
File la trame de ma vie;
Je vis auprès de ma Délie,
Près d'elle un siècle est un moment.

Phébus, du cercle de l'année,
A quatre fois décrit le tour;
Cependant mon âme enchaînée,
Brûle toujours de plus d'amour.

Tel l'arbrisseau cher à Pomone,
Qu'ont respecté les vents jaloux,
A chaque été qui le couronne,
Porte des fruits toujours plus doux.

Délie a l'éclat de la rose,
Sa voix touchante arrive au cœur;
Son âme où la mienne repose,
Est l'image de la candeur.

Que j'aille au loin, ma bien-aimée,
Habiter les affreux déserts
Où la nature inanimée
Gémit sous d'éternels hivers;

Qu'on m'entraîne aux bords du Zaïre
Bouillonnant des feux de l'été,
Ton doux parler, ton doux sourire
Seront toujours ma volupté.

Suspens le songe de ma vie;
O Parque! arrête ton fuseau;
Et dans les bras de ma Délie
Conduis-moi doucement aux portes du tombeau!

MA RETRAITE.

Quelques livres, un toit modeste,
Un petit champ cher à Bacchus,
Voilà de la bonté céleste,
Tous les bienfaits que j'ai reçus.

C'en est assez, si je suis sage;
Et si, penchant vers mon déclin,
Je sais, sous le fardeau de l'âge,
Jouir du soir d'un jour serein.

Comme un autre, de la fortune
J'ai pu mandier les faveurs,
Et, pressant la foule importune,
M'abaisser au pied des grandeurs.

Mais je disais : « Peu nous contente,
L'opulence irrite nos goûts;
La nature, mère indulgente,
Mit les vrais biens autour de nous.

Tâchons de graver dans mon âme
D'heureux et tendres souvenirs;
Que la vertu toujours m'enflamme,
Et mette un frein à mes désirs.

Muses, couvrez-moi de vos ailes,
Protégez mon obscurité,
Et sur vos rives immortelles,
Donnez-moi l'hospitalité.

Couronnez de fleurs et de gloire,
Et le génie et les talens,
Et dans le temple de Mémoire
Placez leurs bustes triomphans.

Pour moi, je ne veux en partage
Qu'un petit champ pour me nourrir,
Un cœur sensible, un esprit sage,
Un peu d'étude, et du loisir.

Et toi, ma modeste chaumière,
Sois mon asile protecteur;
Et sous ton ombre hospitalière
Cache ma vie et mon bonheur.

Petit jardin qui voit ton maître
Soigner le débile arbrisseau,
Ou bien, sous un dôme champêtre,
Rêver à l'aise avec Rousseau.

Non, les richesses du Potose
Ne valent pas ton doux souris:
Au printemps tu m'offres la rose,
L'été je savoure tes fruits.

Puisse, en hiver, un dieu facile
Te préserver de l'aquilon,
Et t'arroser d'une eau fertile
Pendant les jours de la moisson.

Pour goûter le plaisir extrême
De faire ici-bas des heureux,
A mes poulets, souvent moi-même,
Je porte un grain cueilli pour eux.

Une allégresse et vive et pure
Anime chaque nourrisson:
Heureux enfans de la nature,
N'enviez pas notre raison!

Ah! qu'il est beau, mon ermitage,
Lorsqu'un ami, cher à mon cœur,
Vient, satisfait de mon ménage,
S'associer à mon bonheur!

Là, quand l'hiver et la tempête,
Enfans glacés des noirs climats,
De ma chambre ébranlant le faîte,
Versent la neige et les frimas.

Tranquilles, nous causons ensemble,
Au coin d'un feu brillant et doux,
De l'amitié qui nous rassemble,
De vers, de prose, un peu de tous.

Le soir, sur une ligne égale,
Rangeant cavaliers et pions,
Pour la gloire, comme à Pharsale,
Avec ardeur nous combattons.

Mais, lorsqu'au haut de sa carrière,
L'astre qui mesure le temps,
Du Lion ouvrant la barrière,
Verse sur nous ses feux brûlans;

Assis à l'ombre d'un vieux chêne,
Nous jouissons de sa fraîcheur,
De ce beau jour qui nous entraîne,
De quelque écrit qui parle au cœur.

Cependant, du feu des étoiles,
Le ciel resplendit plus serein,
Et la nuit déployant ses voiles,
Nous marque l'heure du festin.

Déjà la fidèle Jeannette,
Gouvernante de mes états,
Mon seul appui dans ma retraite,
Dresse la table du repas.

Devant la porte elle est placée,
Au frais, sous la voûte des cieux,
Près d'une source où l'eau pressée
Roule, en grondant, ses flots mousseux.

On sert des herbes potagères,
Banquet frugal, non envié;
Mais un vin pur rit dans nos verres,
Versé des mains de l'amitié.

Noble amitié! compagne aimable!
Source de nos félicités!
Heureux celui qui peut, à table,
Te voir assise à ses côtés!

Mais dissipant chaque nuage,
La sœur paisible d'Apollon
Se joue à travers le feuillage,
En s'élevant sur l'horizon.

Salut, déesse tutélaire,
Qui viens éclairer mon réduit:
Au doux éclat de ta lumière;
La nature se réjouit.

Déjà le sommeil nous appelle.
« Adieu, bonsoir jusqu'à demain. »
Le lendemain, l'aube nouvelle
Nous voit debout dans le jardin.

Ainsi s'écoulera ma vie,
Aux champs, loin d'un monde oublié
Au sein d'une sage incurie,
Et dans les bras de l'amitié.

De mon bonheur, témoin fidèle,
O ma chaumière! ô mes amours!
Las! bientôt la Parque cruelle
Coupera le fil de mes jours!

Et vous, si rians de verdure,
Jardin chéri, berceaux touffus,
Vainement mon cœur en murmure,
Bientôt je ne vous verrai plus.

Daignez, tristes dépositaires,
Dans votre sein me recueillir,
Orner de fleurs, d'ombres légères,
La demeure où je vais dormir.

Et là, plein de ma souvenance,
Qu'un digne ami grave ces mots:
« Il aima la vertu, connut la bienfaisance,
« Vécut pour l'amitié, les arts et le repos. »

SUR LA MORT.

Je vais passer le fleuve du Cocyte,
Et sur ses bords le vieux Caron m'attend;
Mon œil s'éteint caché dans son orbite;
Mon front jaunit, mon pas est chancelant.

Adieu, plaisirs, doux charmes de la vie,
Jeux du bel âge, et vous, tendres amours;
Adieu Philis, et vous, belle Délie,
Dont les regards embellissaient mes jours.

Père du jour, et vous, brillante Aurore,
Dont le retour réveille l'univers,
Et dont le char en s'élevant colore,
Remplit, embrase et le ciel et les mers.

Combien de fois j'ai de ton orbe immense,
Sur l'herbe assis contemplé la splendeur,
Et remonté dans un profond silence
Par la pensée à ton divin auteur!

Mais c'en est fait, mes yeux de la nature
Ne verront plus les tableaux ravissans;
Je vais dormir dans une fosse obscure,
Anéanti, dévoré par le temps.

Mais, à quoi sert ici ma plainte amère?
Princes, héros, savoir, grâces, appas,
Tout ce qui fut n'est plus qu'ombre et poussière,
Et je voudrais éviter le trépas.

Mais écartons ce penser si funeste,
Soumettons-nous, mourir est un devoir;
Sachons jouir du moment qui nous reste,
Encore un jour, soleil je vais te voir.

Oui, c'est par toi que mon âme inquiète
Trouvait la paix dans mon humble séjour,
Se consolait des sottises du jour,
Des trahisons d'une adroite coquette,
Et des grands airs de nos messieurs de cour.
Puisse durer cet état si tranquille
Jusqu'au moment où le vieillard agile
Qui, dans ses jeux, dévore l'univers,
Aura jeté sur ma tête débile
Le poids glacé de quatre-vingts hivers.
Puissé-je alors, descendant vers la barque,
Sans regretter le songe d'un moment,
Sans m'effrayer des ciseaux de la Parque,
Comme un beau jour m'éteindre doucement.

MES ADIEUX.

J'avance vers la fin de ma longue carrière;
Les muses, les plaisirs, la guerre, les amours,
Ont tour à tour rempli le cercle de mes jours.
J'ai vu cent et cent fois renaître la lumière,
Les rapides saisons renouveler la terre,
Flore l'orner de fleurs, Pomone de ses fruits,
Et l'hiver ramener, sur l'aile des orages,
Les neiges, les frimas, les éternelles nuits.
Parmi vingt mille fous j'ai trouvé quelques sages,
Quelques hommes de bien sur cent mille fripons;
Des sots à préjugés j'ai vu les bataillons;
J'ai vu..... c'est assez voir de crimes, de folie,
Les étés, les hivers, et la nuit et le jour:
L'heure sonne, partons, adieu la compagnie.
Sans crainte, sans regrets, je quitte la partie;
Réjouis-toi, lecteur, en attendant ton tour.

ÉPILOGUE.

C'est par ces vers que dans ma solitude,
Libre de soins, j'amusais mes loisirs:
Besoin du sage, aimable et douce étude,
Heureux celui qui connaît tes plaisirs!

MON ÉPITAPHE.

Dans cette tombe protectrice
Repose un mortel peu connu:
Il vécut libre, il abhorrait le vice,
Il aimait la vertu.

FIN DES PIÈCES FUGITIVES ET DES OEUVRES DE E. F. DE LANTIER.

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



